

Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

TROISIÈME ANNÉE

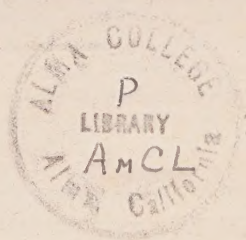
L'AMI DU CLERGÉ

PAROISSIAL

Supplément à l'AMI DU CLERGÉ (Année 1891)

TOME TROISIÈME

(Janvier à Décembre 1891)



LANGRES

Imprimerie Maitrier et Courtot

1, RUE PIERRE-DURAND, 1

MDCCCXCI

41208

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

Nous donnerons dans le prochain numéro de l'*Ami du Clergé paroissial*, un magnifique sermon sur l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*, sermon qui pourra être prononcé le jour de l'Épiphanie à l'occasion de la quête demandée par Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII, pour l'œuvre anti-esclavagiste.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES

De la liturgie en général

Ostendas populo ceremonias et ritum.
(Ex., XVIII, 20.)

Dans sa belle instruction aux prêtres du diocèse de Milan sur la prédication, saint Charles Borromée pose cette question : « Où doit-on prendre les sujets de prédication ? Et il répond : Dans les passages des évangiles ou des épîtres lus à la messe du jour. Il faut, ajoute-t-il, proposer souvent à l'attention des fidèles les demandes spéciales que l'Eglise adresse à Dieu dans l'office sacré. L'explication de la messe, les principaux mystères dont on célèbre les anniversaires, les différents services liturgiques, la vie du saint dont on fait la fête, de temps en temps l'exposition du symbole, de l'oraison dominicale, de la salutation angélique, des commandements de Dieu, des sacrements : Voilà autant de sujets qu'il sera bon de traiter et de développer devant les fidèles ¹. »

Ce plan proposé à ses prêtres par l'illustre et saint cardinal est l'expression même des volontés de l'Eglise relativement au ministère de la parole évangélique. Aussi bien, m. f., ai-je pris soin de m'y conformer scrupuleusement dans mes instructions dominicales.

J'ai commencé par faire briller à vos yeux les lumineuses affirmations du *dogme* chrétien en vous expliquant le CREDO ou le symbole des apôtres ².

Ensuite j'ai exposé les principes de la *morale* en traitant successivement et avec détail des COMMANDEMENTS de Dieu et de l'Eglise ³.

Puis, je vous ai parlé des grands MOYENS DE SANCTIFICATION que Notre-Seigneur a mis à notre disposition pour arriver au salut, savoir : la prière, le sacrifice et les sacrements ⁴.

Enfin, je vous ai fait entendre la *voix* de Notre-Seigneur lui-même et de ses Apôtres, pendant deux années, en vous faisant une homélie sur les ÉVANGILES et les ÉPÎTRES des dimanches et des fêtes ⁵.

Il me reste à vous proposer, comme dit saint

Charles, « les demandes spéciales que l'Eglise adresse à Dieu dans l'office sacré..., l'explication de la messe, des principaux mystères dont on célèbre les anniversaires, les différentes saisons liturgiques et la vie du saint dont on fait la fête. » En un mot, pour compléter le cycle de mon enseignement pastoral, j'ai encore à traiter de la LITURGIE.

La Liturgie, science riche en précieux et féconds enseignements et toute pénétrée de charmes pleins de suavité. La Liturgie, matière nécessaire de la prédication évangélique, commandée et fréquemment recommandée par les conciles. Pour ne citer que le concile de Trente, dans sa XXII^e session, « il ordonne aux pasteurs et à ceux qui ont charge d'âmes d'exposer souvent, durant la célébration de la messe, par eux ou par d'autres, quelque chose des formules qui se lisent à la messe, et entre autres instructions de faire connaître quelques uns des mystères du très saint sacrifice, principalement les dimanches et les fêtes. »

C'est donc du culte et de ses rites sacrés que nous nous entretiendrons cette année. Aujourd'hui, m. f., je vous ferai un discours préliminaire sur la liturgie en général. Je vous en expliquerai la NATURE, la NÉCESSITÉ et les AVANTAGES. Je présente à Marie Immaculée les prémices de cette nouvelle série d'instructions ; je la prie de les bénir, afin que pour vous et pour moi elles soient fécondes en fruits de salut.

I

Disons d'abord que par liturgie on entend les rites et les cérémonies par lesquels l'Eglise rend à Dieu un culte public et social.

Entendue en ce sens, la liturgie est aussi ancienne que le monde. Nous en retrouvons des vestiges jusque chez les premiers patriarches. Sous la loi mosaïque, Dieu lui-même prescrivit le mode selon lequel il voulait être honoré. Il détermina la forme de l'arche d'alliance, le nombre et la variété des sacrifices, les attributions des prêtres et des lévites ; il régla jusque dans le plus petit détail la nature et la forme de leurs vêtements, l'ordre des cérémonies et jusqu'à la manière de faire les pains de proposition, de préparer les lampes qui devaient éclairer le temple, de présenter l'encensoir, et d'entretenir le feu sacré sur l'autel. En apportant une loi nouvelle sur la terre, le Sauveur apporta aussi une nouvelle liturgie. Il en détermina les points essentiels, principalement en ce qui regarde le sacrifice et les sacrements, et confia aux apôtres et à leurs successeurs, à qui il laissait la plénitude de son autorité, le soin de régler les formes extérieures du culte.

Or, l'Eglise s'est appliquée à remplir cette partie de sa mission avec une sollicitude incroyable. Afin de saisir plus fortement l'âme de ses enfants, d'éclairer leurs esprits des plus lumineuses instructions, d'imprimer dans leurs cœurs les plus profonds sentiments de religion et de piété, de les pénétrer d'un respect plus profond pour les grandeurs de Dieu, afin de lui faire rendre un culte digne de sa majesté, elle a mis à profit les lumières dont l'Esprit saint ne cesse de la favoriser et celles que l'expérience lui donne sur la nature du cœur humain, et elle a créé une liturgie éminemment propre à nous faire dignement glorifier le Seigneur. Voyez plutôt.

¹ Histoire de saint Charles Borromée, par Ch. Sylvain, t. III, p. 274.

² *Ami du clergé*, 3^e et 4^e années.

³ *Ami du clergé*, 4^e, 5^e et 6^e années.

⁴ *Ami du clergé*, 7^e, 8^e et 9^e années.

⁵ *Ami du clergé*, 11^e et 12^e années.

Elle emploie pour honorer Dieu les créatures les plus nobles du monde matériel ; elle se sert de la parole, le plus beau don que Dieu ait fait à l'humanité, l'image même du Verbe incarné ; elle fait usage du chant, lequel est un admirable complément du langage, l'expression naturelle des vives émotions et l'un des ornements les plus merveilleux des saintes cérémonies ; elle recourt aux gestes les plus expressifs, par exemple aux inclinations, aux génuflexions, aux prosternements, aux signes de croix, parce que ces actes extérieurs sont une irrésistible traduction des sentiments du cœur.

Elle a cherché dans le trésor des saintes lettres et dans le trésor de son cœur les instructions, les plus belles, les prières les plus touchantes, les louanges les plus magnifiques.

Elle a mis à contribution tous les règnes de la nature. Au règne minéral elle a demandé la pierre, le marbre, les émeraudes, les rubis, l'or, l'argent et les autres métaux ; au règne végétal les fleurs pour parer les autels et les églises, le pain et le vin pour la table eucharistique, l'huile sainte pour fortifier les fidèles au baptême, à la confirmation et à l'extrême-onction, l'encens qui embaume le sanctuaire et le lin pour les vêtements symboliques des ministres sacrés ; au règne animal les riches tissus de soie, la toison de la brebis, la cire de l'abeille diligente.

Elle a fait appel à tous les arts : à l'architecture pour la construction du saint temple ; à la peinture et à la sculpture pour l'ornementation de la maison de Dieu ; à l'orfèvrerie pour la confection des vases du sacrifice ; à la littérature pour la composition des prières les plus riches en piété, en onction et en divine poésie ; à la musique pour la création de mélodies inimitables qui semblent être un écho des chants de la Jérusalem céleste.

Et c'est ainsi que l'Eglise, pour louer Dieu dignement et lui rendre un culte public et social, a composé cet ensemble de rites et de cérémonies, cette véritable théologie en action, ce drame le plus saisissant qui se puisse imaginer, ce monument divin de majestueuse grandeur, d'incomparable poésie, de divine éloquence, ce chef d'œuvre le plus accompli de la foi unie à la raison qui s'appelle la LITURGIE CATHOLIQUE !

II

Il y a quelques années, raconte M^r Gaume,¹ deux hommes éminents, l'un avocat au barreau de Paris, l'autre l'un des plus habiles mathématiciens de notre époque, conversaient ensemble, quand, à la vue d'un clocher, l'avocat se prit à dire : « A quoi bon des églises ? le seul temple digne de l'Être suprême, n'est-ce pas l'univers ? Et puis, que signifie tout cet appareil extérieur que les catholiques déploient dans leurs exercices religieux ? Tout cela n'est propre qu'à matérialiser la religion.

« — Jusqu'ici, répondit gravement le géomètre, je vous avais pris pour un homme, je vois maintenant que vous êtes un ange. — S'il y a un ange ici, reprit poliment l'avocat, c'est vous, monsieur le mathématicien. — Vous consentez donc, répliqua celui-ci, à compter parmi les individus de l'espèce humaine ? Or, s'il en est ainsi, vous ne

sauriez vous dispenser d'admettre les propositions suivantes :

« N'est-il pas vrai qu'il faut prendre l'homme tel qu'il est, composé d'un corps et d'une âme ?

« N'est-il pas vrai que nos sens sont les organes de nos perceptions ?

« N'est-il pas vrai que notre âme est tellement dépendante de nos sens, qu'elle n'est guère touchée que de ce qui les frappe ?

« N'est-il pas vrai que l'homme doit à Dieu l'hommage de son être tout entier ?

« N'est-il pas vrai que tous les jours au barreau, vous vous assemblez en des édifices spacieux, élégamment décorés ? N'est-il pas vrai que vous revêtez votre éloquente parole d'images sensibles ; que vous l'accompagnez de gestes et d'inflexions variées, c'est-à-dire que vous prenez tous les moyens de parler aux sens de vos auditeurs, afin de les captiver, de les toucher, et de faire passer vos convictions dans leur âme ? N'est-il pas vrai qu'au palais vous employez un costume particulier, vous observez certaines formes solennelles et sacrées, afin d'imprimer plus de respect pour les juges et les jugements ?

« Or, dites-moi, qu'est-ce que tout cela, sinon le *culte extérieur* de la justice humaine ? Et pourquoi tout cela, sinon parce que vous traitez, non avec des anges, mais avec des hommes, c'est-à-dire avec des créatures corporelles et qui ne se laissent guère conduire que par les sens ?

« Si donc vous voulez, monsieur l'avocat, condamner le *culte extérieur* de l'Eglise, commencez par retrancher de vos discours tout ce qui parle aux sens ; du barreau tous les rites et tous les costumes consacrés ; de l'administration de la justice toutes les formes extérieures destinées à inspirer le respect des magistrats et des lois ; les palais où vous vous mettez à l'abri du chaud, du froid, de la neige et de la pluie ; ou plutôt faites que l'homme soit un ange, alors vous pourrez supprimer le culte extérieur ; mais tant que l'homme sera une intelligence *servie* et trop souvent *asservie* par les organes, vouloir réduire la religion au pur spirituel, c'est vouloir à bref délai la supprimer en la rendant impossible. »

Ce fait met en vive lumière la seconde pensée que je veux proposer à votre attention, à savoir la nécessité du culte extérieur.

I. Oui, il est nécessaire, si je l'envisage par rapport aux créatures matérielles. Elles aussi sont l'œuvre de Dieu ; elles aussi doivent le glorifier ; elles le font par l'intermédiaire de l'homme dans la sainte liturgie. C'est ce que Bossuet a parfaitement exprimé dans ces belles paroles : « Toute nature veut honorer Dieu et adorer son principe autant qu'elle en est capable. La nature insensible, privée de raison, n'a point de cœur pour l'aimer, ni d'intelligence pour le connaître. Aussi, ne pouvant connaître, tout ce qu'elle peut faire, dit saint Augustin, c'est de se présenter à nous pour du moins être connue et nous faire connaître son divin auteur... Mais afin qu'elle consomme son adoration, l'homme doit être son médiateur : c'est à lui à prêter une voix, une intelligence, un cœur tout brûlant d'amour à toute créature visible, afin qu'elle aime en lui et par lui la beauté invisible de son Créateur. » (2^e sermon pour la fête de l'Annonciation).

¹ Catéchisme de persévérance.

II. En second lieu la nature même de l'homme exige un culte sensible. Il est composé d'un corps et d'une âme : il faut donc qu'il rende à Dieu des hommages intérieurs et extérieurs. D'ailleurs il ne peut éprouver quelque vif sentiment sans qu'il n'en rejaillisse quelque chose au dehors et sans que l'émotion de l'âme ne se manifeste par le regard, la voix, les gestes ; et quel plus noble et plus profond sentiment peut agir nos cœurs que celui de la religion ? D'autre part les impressions des sens sont presque indispensables pour entretenir les actes de l'âme. « L'homme étant tel, dit très justement le concile de Trente, qu'il ne peut que difficilement, sans le secours des choses sensibles, s'élever à la méditation des choses divines, l'Eglise, comme une tendre mère, a établi certains rites, a ordonné que certaines parties de la messe se disent à voix basse et d'autres à haute voix ; elle a aussi établi des cérémonies, comme des bénédictions mystérieuses, des flambeaux, des encensements, des vêtements sacrés et beaucoup d'autres choses, d'après la discipline et la tradition apostoliques. » (Concil. Trid., sess. xxii). Ajoutez à cela que nous sommes destinés à vivre en société, et que la société comme telle, doit à Dieu un culte ; comment pourrait-elle le lui rendre sans le secours des moyens extérieurs et sensibles qui permettent aux hommes de communiquer dans les mêmes pensées et les mêmes sentiments ?

III. Et puis l'honneur dû à la majesté de Dieu réclame impérieusement le culte extérieur, les splendeurs de la liturgie. Quand il s'agit des rois et des princes de la terre, pour leur rendre hommage on multiplie les manifestations extérieures : on célèbre leurs louanges dans de pompeux discours, on orne les lieux où on les reçoit avec magnificence, tous les fonctionnaires se pressent autour d'eux en brillants uniformes ; ce sont, de la part des peuples, d'inépuisables démonstrations de respect, des cérémonies civiques où l'éclat le dispute à la variété. Ce que l'on trouve si juste, si raisonnable, si indispensable pour les puissances de la terre, serait-il déplacé pour la suprême puissance qui règne dans le ciel ? Serait-il donc loisible de traiter Dieu sans façon et sans cérémonie ? N'est-il pas digne, juste, nécessaire, au contraire, d'honorer le Roi des rois par les protestations les plus pompeuses et les plus solennelles de soumission, d'attachement et d'amour ? Qu'est-ce que cela, sinon le culte extérieur et la liturgie ?

Oui, le culte extérieur est absolument nécessaire, si nécessaire que les fausses religions du paganisme n'ont pu s'en passer, et que les franc-maçons eux-mêmes qui traitent avec un si superbe dédain les rites de l'Eglise, en les accusant de superstition, ont inventé pour leurs réunions le cérémonial le plus grotesque dont les ridicules mômeries exciteraient le rire, si elles n'étaient si parfaitement écœurantes.

J'ajoute, et c'est ma troisième pensée, que la liturgie romaine est la source des plus précieux avantages.

III

« Les cérémonies sacrées, dit le savant cardinal Bona, sont d'une haute importance : elles élèvent l'âme vers les choses célestes, elles nourrissent la dévotion, elles échauffent la charité, elles augmentent la foi, elles fortifient l'amour ; elles ins-

truissent les ignorants et les simples, elles embellissent le culte du vrai Dieu, elles conservent la religion parmi nous. »

En trois mots, le culte extérieur est l'école du VRAI, du BEAU, du BIEN.

I. Et d'abord c'est l'école de la *vérité*. C'est un miroir dans lequel nous voyons les vérités de l'ordre surnaturel, comme nous voyons les vérités de l'ordre naturel dans le monde physique. Par le culte extérieur sont rendus sensibles et même palpables les dogmes de la foi et les préceptes de la morale. Le culte extérieur est, à la religion, ce que la parole est à la pensée : il en est l'expression exacte, c'est-à-dire tour à tour douce, joyeuse, terrible, suivant la nature des vérités qu'il exprime¹. Il forme un admirable enseignement. — Enseignement saisissant parce qu'il frappe vivement les sens. — Enseignement facile, accessible à tous, à l'ignorant aussi bien qu'au savant. — Enseignement complet : il met en relief : la création, l'unité de Dieu, sa providence, la chute originelle, la venue du Rédempteur, la spiritualité, la liberté et l'immortalité de l'âme. Il nous présente dans une suite parfaitement enchaînée, les principaux mystères de la révélation dans l'ordre même où ils se sont accomplis : ainsi l'Avent ou l'attente du Sauveur, sa naissance, sa circoncision, son épiphanie, son baptême, son enfance, sa mission publique, ses instructions ; ses miracles, sa passion, sa mort, sa résurrection, ses apparitions, son ascension, l'envoi du Saint-Esprit, sa vie eucharistique, sa vie dans l'Eglise catholique jusqu'à la fin du monde. Il nous rappelle nos éternelles destinées ; il nous prêche les grands moyens d'aller au ciel : la prière, les sacrements, la messe. — Enseignement varié, tantôt sous la forme des rites symboliques, tantôt par l'expression même des instructions du Sauveur et des Apôtres, dont on entend au milieu des saints mystères les divins accents.

II. Ecole du vrai, la liturgie est aussi l'école du beau. En même temps qu'elle instruit, elle élève l'âme. Elle saisit les yeux par les décorations du saint temple, la richesse des ornements sacrés, la pompe des cérémonies ; les oreilles, par les nobles mélodies du chant sacré, les harmonies de l'orgue, la voix puissante des cloches ; elle frappe tous nos sens par les impressions du grand, du noble, du sublime. Et, aux jours de nos solennités, nos églises sont vraiment, par leurs splendeurs, comme le dit saint Chrysostome, un ciel en miniature, *Ecclesia cælum est in angustum redactum*. (In I, ad Cor.).

III. Quoi d'étonnant, si la sainte liturgie va au cœur des fidèles et devient pour eux l'école de la vertu ? Au fait elle excite, entretient et développe les plus nobles sentiments de l'âme :

Sentiment de respect pour Dieu et ses ministres sacrés. C'est ce qui faisait dire à un célèbre protestant², que l'Eglise est la plus grande école de respect qui soit, et au fameux Frédéric II, au sortir d'une messe célébrée par le cardinal Zinzendorf : « Les calvinistes traitent Dieu comme un valet, les luthériens comme leur égal, mais les catholiques le traitent en Dieu ! »

Sentiment de religion qu'elle développe d'une

¹ Mgr Gaume.

² Guizot.

façon étonnante. On voit, par expérience, que les personnes les plus assidues à nos saintes cérémonies, sont aussi les plus profondément religieuses.

Sentiment de foi vive et d'ardente espérance. Le culte extérieur, en effet, est pour nous comme un continuel *sursum corda* qui nous élève au-dessus des misérables vanités de ce monde, et nous affranchit de la fascination de la bagatelle, *fasciatio nugacitatis*.

Sentiment d'amour, de dévouement et de générosité au service de Dieu : ses bontés nous sont tous les jours si éloquemment rappelées par la chaire, le confessionnal, la croix, le tabernacle, la messe, comment pourrions-nous lui refuser notre cœur ?

Sentiment de joie et de délices ineffables qui n'ont rien de la terre et qui sont déjà un avant-goût du bonheur éternel ; délices qui faisaient couler des yeux d'Augustin converti, pendant les saints offices, de si douces larmes.

Sentiment d'émotions surnaturelles qui réveillent, dans le cœur même des plus pervers, les meilleurs sentiments. « Je n'ai jamais vu, disait l'impie Diderot, cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolythes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues et jetant des fleurs devant le Saint-Sacrement ; cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux ; tant d'hommes, le front prosterné contre la terre ; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique entonné par les prêtres et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles ne s'en soient émues, n'en aient tressailli, et que des larmes ne m'en soient venues aux yeux ! » En vérité, comme le disait éloquemment un pieux prélat¹, le tintement de la cloche appelant les fidèles à la prière, les sacrements portés aux malades, les cérémonies des funérailles, les bénédictions invoquées sur les époux, le baptême des enfants, la parure de la jeune vierge admise, pour la première fois, au banquet des anges ; l'anniversaire de nos mystères, les aimables invitations de la crèche du Sauveur ; les reproches de sa croix, les joies de sa résurrection, les fleurs et les parfums répandus sur le passage de la sainte Eucharistie, la fête du patron ; toutes ces pompes, ces cérémonies, ce ravissement des âmes pieuses, le calme de l'innocence, ces larmes du repentir, cette émotion d'un peuple entier uni dans une même louange et un même amour, forment aux oreilles les plus endurcies un tonnerre d'avertissements trop importants pour demeurer toujours inutiles.

Puis donc, mes frères, que le culte extérieur est si auguste par son origine, si nécessaire et si profitable aux individus et à la société, estimez-le, aimez-le. Venez avec assiduité entendre l'explication que je propose de vous donner des rites sacrés ; et, j'ose vous l'assurer, les saints offices seront pour vous pleins de charmes, les cérémonies de la religion deviendront pour vos âmes un livre précieux où vous lirez, avec édification, les grandeurs de Dieu, vos espérances, vos obligations, les charmes de la vertu. Dans la liturgie, en un mot, vous goûterez par anticipation les joies du paradis.

¹ Mgr de Deux-Brezé.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES

La solennité de l'Epiphanie

Per aliam viam reversi sunt in regionem suam.

(Math., II, 12.)

La liturgie, c'est-à-dire le christianisme rendu sensible sous la forme la plus saisissante, voilà donc l'objet de nos instructions dominicales pour cette année.

Le cycle de ces instructions sera aussi varié qu'instructif.

Je vous parlerai des *lieux liturgiques* : des églises où s'accomplissent nos mystères et où principalement se rend à Dieu le culte public, des cimetières qui ne font, pour ainsi dire, qu'un avec le saint temple et où, en attendant le jour de la résurrection, dorment les corps des chrétiens. — Je vous entretiendrai des *personnes liturgiques*, des clercs et de leurs privilèges, des ordres inférieurs de la hiérarchie sacrée, des ordres majeurs, des évêques et du Souverain-Pontife. — Je vous expliquerai ce qui concerne les *choses liturgiques*, c'est-à-dire la messe et tout ce qui s'y rapporte : cloche, autel et reliques, vêtements et vases sacrés, lumières et encens, chant et langue liturgiques ; l'office divin ; les saluts et bénédictions du Saint-Sacrement ; les processions ; les funérailles. — Je traiterai des *temps liturgiques* : de la Semaine et du Dimanche ; des Quatre-Temps ; du temps de l'Avent, du Carême, de la Passion, de la Semaine-Sainte, de Pâques, de la Pentecôte ; des Vigiles et des Fêtes : de Noël, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Trinité, de la Fête-Dieu, du Sacré-Cœur, de l'Assomption, de la Toussaint, des Trépassés, de la Dédicace et de l'Immaculée-Conception.

Quant à l'ordre que nous suivrons, pour plus d'actualité et d'intérêt, il sera déterminé le plus possible par l'époque même de l'année où nous serons ou par les fêtes que nous aurons à célébrer.

En conséquence, aujourd'hui, je vous entretiendrai de la fête de l'Epiphanie particulièrement au point de vue liturgique. Je vous dirai l'INSTRUCTION et les PARTICULARITÉS de cette solennité ainsi que les LEÇONS pratiques qu'elle propose à notre bonne volonté.

Daigne le Dieu puissant et bon, qui a fait briller aux yeux des Mages l'étoile miraculeuse qui les amena au berceau de l'Enfant-Dieu, répandre en nos âmes une grâce de lumière et de ferveur, afin que, éclairés et touchés, nous servions le Seigneur avec un cœur tout nouveau, *per aliam viam reversi sunt in regionem suam* !

I

I. La solennité qui nous rassemble au pied des autels est désignée, dans la langue ecclésiastique, par des *noms* différents. Elle est appelée *Epiphanie*, c'est-à-dire manifestation, parce que le Messie, après s'être fait connaître aux humbles et aux juifs, dans la personne des bergers, s'est manifesté aux grands de la terre et à tous les peuples, dans la personne des Mages. Elle est nommée par l'Eglise grecque *théophanie*, c'est-à-dire apparition de la divinité ; *fête des lumières*, soit à cause de l'étoile miraculeuse, soit à cause de l'administration du baptême qui, en Orient, est donné en ce

jour et est appelé, par les Pères, « illumination, » soit à cause des nombreux flambeaux qui brillent pendant l'office de la nuit. Enfin, dans le langage populaire, ce jour porte le titre de *fête des rois*, parce que, d'après la tradition, les nobles personnages qui vinrent adorer le Messie nouveau-né étaient décorés de la dignité royale.

II. Dans les premiers siècles, on célébrait, le six janvier, le mystère de la naissance du Sauveur. Ce ne fut que vers l'année 376 que, sur l'ordre de l'Eglise romaine, la Nativité fut fêtée le 25 décembre. Mais, l'Epiphanie n'en demeura pas moins une très auguste solennité. Son *objet* est de mettre en relief trois grandes manifestations de la puissance et de la divinité du Sauveur : la première, sur les bords du Jourdain, quand, après son baptême, par le Précurseur, le ciel s'ouvrait, le Saint-Esprit descendit sur Jésus sous la forme d'une colombe, et une voix se fit entendre disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; » la deuxième quand, aux noces de Cana, il changea l'eau en vin et imposa son autorité à la foi de ses disciples ; la troisième quand, à sa naissance, se servant d'un astre miraculeux comme d'un guide, il amena les Mages, les prémices de la gentilité, à son berceau, se révéla à eux comme le Messie depuis si longtemps prophétisé et attendu, et commença sur leur esprit et sur leur cœur par la foi et l'amour, un règne qui devait s'étendre à toutes les nations et durer jusqu'aux siècles des siècles. Toutefois, c'est surtout, et presque exclusivement, de cette dernière manifestation que l'Eglise s'occupe aujourd'hui. Le mystère du baptême de Notre-Seigneur est renvoyé à l'octave de l'Epiphanie et la mémoire du miracle des noces de Cana est remise au deuxième dimanche après l'Epiphanie.

III. Or, à cause de l'importance de son objet, la fête de l'Epiphanie se distingue par un *rite très solennel*. Elle est précédée d'une Vigile où l'on ne jeûne pas, parce que l'Epiphanie étant comme la continuation et le complément de Noël, le jeûne de la Vigile de Noël sert pour les deux fêtes. Comme Pâques et la Pentecôte, elle n'admet pas de fête de saint durant son octave. En signe d'allégresse la couleur des ornements est blanche et ceux-ci sont des plus riches. Comme Noël, Pâques, l'Ascension et la Pentecôte, elle est qualifiée, au Canon de la Messe, de jour très saint. Comme Pâques et la Pentecôte, elle donne son nom à une série de dimanches.

IV. Majestueuse par ses rites sacrés, la fête de l'Epiphanie est également recommandable par son *antiquité* : nous en avons une belle preuve dans le récit de deux événements remarquables qui nous a été conservé dans les annales de l'histoire ecclésiastique¹. Le six janvier 361, le César Julien, déjà apostat dans son cœur, à la veille de monter sur le trône impérial, se trouvait à Vienne, dans la Gaule. Il avait besoin encore de l'appui de cette Eglise chrétienne qu'il se préparait à attaquer avec toute la souplesse et toute la férocité d'un tigre. Nouvel Hérode, artificieux comme l'ancien, il voulut, dans le jour de l'Epiphanie, aller adorer le roi nouveau-né. Il aurait eu peur de s'aliéner les esprits, s'il s'était dispensé de célébrer cette

solennité. Et, on le vit sortir des antres où l'on consultait les aruspices pour aller, au milieu de l'assemblée des chrétiens, offrir à Dieu un hommage sacrilège.

Onze ans plus tard, à pareil jour, un autre empereur, Valens, hérétique, persécuteur, tout bouillonnant de colère contre saint Basile qui, parlant avec une entière liberté, venait d'opposer à ses entreprises une indomptable résistance, est à Césarée. Il se rend, pour ne pas scandaliser le peuple, à la basilique où le Pontife célébrait, avec ses fidèles, la glorieuse Théophanie. Mais, comme le dit éloquemment saint Grégoire de Nazianze, à peine Valens a-t-il franchi le seuil de l'enceinte sacrée que le chant des psaumes retentit à ses oreilles comme un tonnerre. Il contemple avec saisissement la multitude du peuple fidèle, semblable à une mer. L'ordre, la pompe du sanctuaire éclatent à ses yeux d'une splendeur plus angélique qu'humaine. Mais, ce qui l'émeut plus que tout le reste, c'est cet archevêque debout en présence de son peuple, le corps, les yeux, l'esprit aussi fermes que si rien de nouveau ne se fût passé, tout entier à Dieu et à l'autel. Valens considère aussi les ministres sacrés, immobiles dans le recueillement, remplis de la sainte frayeur des mystères. Jamais l'Empereur n'avait assisté à un spectacle si auguste ; sa vue s'obscurcit, sa tête lui tourne, son âme est saisie d'étonnement et d'horreur. Le Roi des siècles, fils de Dieu et fils de Marie, avait vaincu. En ce jour de l'Epiphanie, Valens sentit s'évanouir ses projets de violences contre le saint Evêque ; et si, dans le moment, il n'adora pas le Verbe consubstantiel au Père, du moins il confondit ses hommages extérieurs avec ceux du troupeau de saint Basile.

Après cet aperçu général sur l'institution de la fête de l'Epiphanie, signalons quelques particularités de la liturgie de ce grand jour, afin de vous en donner une plus haute idée et de vous déterminer à bien entendre les leçons pratiques que l'Eglise nous y donne.

II

I. Et d'abord l'office des Matines, contrairement à ce qui est pratiqué ordinairement, commence d'une manière absolue, sans invitatoire et sans hymne : c'est pour marquer la promptitude avec laquelle les mages se mirent en chemin dès que l'étoile leur apparut. Fidèles à la grâce qui agit dans leurs cœurs, rien ne peut les arrêter ; le chemin ne leur paraît ni long ni difficile ; ils ne craignent pas de passer pour des esprits faibles à la cour d'Hérode ; ils n'ont point peur d'offenser ce prince en lui apprenant qu'il a un successeur : « Où est, lui demandent-ils, le Roi des Juifs qui vient de naître ? » Puisse notre foi être aussi prompte, aussi active, aussi courageuse que celle des mages !

II. Pendant la grand'messe, après le chant de l'Evangile, le diacre, et, s'il n'y a pas de diacre, le célébrant lui-même, annonce le jour où la fête de Pâques sera célébrée. C'est un reste de l'ancien usage établi par le concile de Nicée. Comme il n'y avait point alors de calendriers qui indiquassent le jour de Pâques, on prenait la précaution de lire à haute voix quel jour cette fête tombait, afin qu'elle fut célébrée partout le même jour, et que chacun se préparât au jeûne du carême.

¹ Dom Guéranger, *Année Liturgique*, temps de Noël.

III. Dans plusieurs églises, à la procession de la fête de l'Épiphanie, on suit une marche contraire à celle des autres jours. En voici le motif. Les mages, après avoir adoré Jésus-Christ dans son berceau, se proposaient de retourner à Jérusalem; mais avertis, en songe, des mauvais desseins d'Hérode contre le saint Enfant, ils s'en retournèrent par un autre chemin. *Per aliam viam reversi sunt in regionem suam*. C'est en souvenir de cette circonstance qu'en certaines paroisses on fait la procession à rebours ¹.

IV. Mais ce que je veux surtout faire remarquer à votre piété, mes frères, c'est la beauté particulière et l'incomparable grandeur de l'office sacré de la solennité de l'Épiphanie. Quoi de plus juste que cette splendeur? Ne s'agit-il pas de célébrer l'événement le plus glorieux à Dieu et le plus salutaire à l'humanité tout entière : la manifestation de la divinité de Jésus-Christ, la vocation des gentils des ténèbres de l'idolâtrie à l'admirable lumière de l'Evangile, l'Eglise inondée des splendeurs de la vérité et des ardeurs de l'amour, Rome devenant la mère des nations, le centre lumineux et sanctifiant où accourent tous les peuples? Aussi bien l'Eglise a-t-elle fait appel à toutes les ressources de son génie et de son cœur pour offrir à Dieu, en ce jour, le culte le plus pompeux et l'hommage de la plus vive reconnaissance.

Quelle majesté, quel enthousiasme, quels accents de triomphe dans les chants sacrés, particulièrement dans l'Introït *Ecce advenit*, dans les antienne des vêpres, dans l'hymne incomparable *Crudelis Herodes!* En les entendant, l'âme est remplie de la joie la plus sereine, elle est saisie par l'émotion la plus profonde.

Quelle splendeur, quelle éloquence, quelle poésie, quelles ardentes supplications dans les paroles liturgiques! La loi ancienne et la loi nouvelle, l'évangile et les prophètes s'unissent ensemble pour saluer l'empire sans fin du Christ-Roi et célébrer le Soleil de justice qui se lève sur le monde pour l'éclairer, le réchauffer et le vivifier.

« Voici venir le Souverain dominateur, avec le sceptre à la main, avec la puissance et l'empire! O Dieu, donnez au Roi, au fils du Roi le droit d'exercer la puissance et la justice! » C'est par ce cri de triomphe que s'ouvre l'adorable sacrifice de la messe.

Puis l'objet de la fête est vivement caractérisé dans son annonce, dans sa réalisation et dans sa consommation finale.

A l'épître nous lisons la belle page d'Isaïe qui, huit cents ans à l'avance, prophétise la vocation des Gentils. « Lève-toi, Jérusalem, s'écrie-t-il; sois illuminée : car ta lumière est venue et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Les ténèbres couvriront la terre, une nuit épaisse enveloppera les peuples; sur toi se lèvera le Seigneur, en toi resplendira sa gloire. Les nations marcheront à ta lumière et les rois à la splendeur qui rayonne sur ton front. Lève les yeux, considère autour de toi, et vois : tous ceux-ci qui sont rassemblés sont venus pour toi. Tes fils viendront de loin et tes filles accourront à toi de tous côtés. Alors tu verras, et tu seras dans l'abondance, et ton cœur s'étonnera et se dilatera, quand les peuples qui habite-

ront les bords de la mer se tourneront de ton côté, quand la force des Gentils se donnera à toi! »

Magnifique est l'annonce, plus magnifique est la réalisation. Elle nous est présentée en ce tableau incomparable où saint Mathieu, au chapitre deuxième de son évangile, nous dépeint avec des couleurs toutes divines, qui ont fait l'admiration de tous les siècles, et l'appel des Mages, et leur foi prompte et entière, et leur admirable correspondance à la grâce, et leur confiance intrépide, et leur tendre et généreux amour, et leur dévouement sans borne au Christ-Roi.

Mais la vocation à la foi a son couronnement dans le bonheur de la vision intuitive, et c'est cette grâce précieuse que nous implorons dans l'oraison de la fête. « O Dieu, nous fait dire l'Eglise, ô Dieu, qui avez manifesté aujourd'hui, par une étoile, votre Fils unique aux Gentils; faites, dans votre bonté, que vous connaissant déjà par la foi, nous arrivions un jour à contempler l'éclat de votre gloire. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Comme tout cela est beau, grand, lumineux, édifiant! C'est bien la traduction de la parole de saint Paul : « Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans l'éternité, *Christus hodie, heri et in sæcula!* »

Dans l'office de vêpres je retrouve avec la même splendeur la glorification du Messie roi des siècles, de l'Eglise reine de la vérité et de l'amour, des Mages nobles prémices de la conversion des nations. Pour ne citer que les antienne, quelle vivante et majestueuse éloquence! « Engendré avant l'aurore et avant les siècles, le Seigneur, notre Sauveur, apparaît aujourd'hui au monde. » — « Ta lumière a brillé, ô Jérusalem! et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi, et les nations marcheront à ta lumière. *Alleluia.* » — « Les Mages, ouvrant leurs trésors, offrirent au Seigneur l'or, l'encens et la myrrhe. *Alleluia.* » — « Mers et fleuves, bénissez le Seigneur; fontaines, chantez l'hymne au Seigneur. *Alleluia.* » — « Cette étoile brille comme une flamme, et manifeste le Dieu, Roi des rois; les Mages l'ont vue et sont venus offrir leurs présents au grand Roi. »

Ah! je comprends sans peine le saisissement qu'éprouva l'empereur Valens au milieu des splendeurs de la solennité de l'Épiphanie. Si peu qu'on y réfléchisse, les accents des prophètes, les louanges et les prières de l'Eglise, la sublimité des chants sacrés, la pompe des cérémonies, sont bien capables de toucher les cœurs, même les plus endurcis. Laissons donc, nous aussi, les saintes influences de la liturgie envahir nos âmes. Mais ne nous contentons pas d'une émotion passagère; allons jusqu'au but que poursuit l'Eglise : l'amélioration de notre vie; et, pour cela, recueillons avec respect les précieuses leçons qu'elle nous fait entendre et veut nous voir pratiquer.

III

I. L'Épiphanie c'est la FÊTE DE LA FOI, c'est le mémorial de notre vocation à l'admirable lumière de l'Evangile. Ah! mes frères, nous ne pourrions jamais assez apprécier l'excellence de la foi. La foi est une lumière qui nous éclaire sur toutes les questions qui intéressent au plus haut point notre destinée, c'est un baume consolateur sur nos douleurs même les plus cuisantes, c'est une excitation

¹ Guillois, *Liturgie*.

puissante à toutes les nobles entreprises, c'est le ferment de la vraie civilisation, c'est le principe, le fondement, la racine de tout bien, de toute vertu, de toute sainteté. Sans la foi il n'y a plus que les ténèbres de l'erreur, les horreurs du désespoir, les fanges de la démoralisation, les hontes de la barbarie. Donc, reconnaissance à Dieu pour l'ineffable don de la foi, *gratias Deo super inenarrabili dono ejus* ! Ce n'est pas assez : fidélité inviolable à l'évangile. Hélas ! aujourd'hui les suppôts de Satan s'acharnent à éteindre le flambeau de la foi : mensonges, sophismes, calomnies, enseignement athée, écrits pervers, moqueries, violences, tout leur est bon pour atteindre leur but infernal. Soyons vigilants, résistons, gardons avec un soin jaloux le saint dépôt de nos croyances. Que notre foi soit courageuse pour s'affirmer, susceptible pour échapper aux dangers ! Arrière les mauvais livres et les journaux sectaires ; arrière les conversations risquées et les fréquentations dangereuses, *Depositum custodi* ! On veut exclure le Christ-Roi de la vie des individus, des familles et des sociétés, on veut bannir son image et son souvenir de l'école, du chevet des malades, du foyer domestique. Que la haine de l'apostasie enflamme les ardeurs de la fidélité ! En ce jour renouvelons la vivacité de notre attachement à Jésus-Christ. Proclamons avec la foi la plus vaillante, en particulier et en public, sa divinité. Ne cessons de revendiquer ses droits imprescriptibles. Que notre mot de ralliement soit ce cri de l'âme résolue à tous les sacrifices pour la foi : nous voulons Dieu ! Envers et contre tous répétons la parole de saint Pierre : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, *Tu es Christus, filius Dei vivi* ! » Redisons avec une conviction toujours plus grande l'acclamation de l'Eglise : *Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus, Jesu-Christe* !

II. Le jour de l'Epiphanie est en second lieu la FÊTE DES PRÉSENTS. Les Mages offrirent au Verbe incarné l'encens, l'or et la myrrhe. Dans la suite des siècles les rois chrétiens présentaient, en cette solennité, à l'autel, les mêmes dons, comme tribu à l'Emmanuel. Dans les âges de foi les chrétiens, eux aussi, apportaient à l'Eglise de l'or, de l'encens et de la myrrhe pour les faire bénir, et ils les gardaient dans leurs maisons comme un gage des célestes bénédictions. Pour nous, mes frères, offrons à Jésus les saintes dispositions symbolisées par les présents des Mages. Offrons la myrrhe de l'immolation de nous-mêmes, de la mortification, de la pénitence. La pénitence qui nous est si nécessaire, la pénitence le premier et le dernier objet de la prédication de Notre-Seigneur : Faites pénitence, a-t-il dit, en commençant sa vie publique ; faites pénitence, dit-il, en allant à la mort, aux saintes femmes qui le suivaient dans la voie douloureuse ! La pénitence qui expie, qui purifie, qui est le principe des autres vertus et qui nous mérite tant de couronnes dans les cieux ! Offrons à l'enfant Jésus l'encens de la prière. Il se fait petit pour provoquer notre confiance ; il est Dieu, il peut tout nous donner. Prions : la prière est la source des grâces, elle obtient toutes les faveurs du temps et de l'éternité ; la prière honore Dieu, elle monte vers lui comme l'odeur d'un délicieux parfum, elle grandit et ennoblit l'homme et rien n'est plus vrai que cette parole d'un célèbre écrivain de notre siècle :

LA PRIÈRE EST LE DERNIER MOT DE LA CIVILISATION¹. Offrons au Sauveur l'or de la charité. Parce que Dieu veut bien condescendre jusqu'à nous aimer et nous en donner des preuves ineffables, incomparables, particulièrement à la crèche, aimons-le ; qu'il ait la première place dans notre affection, qu'il règne sur nos esprits, sur nos cœurs, sur nos corps. Soyons à lui et pour toujours !

III. Enfin, mes frères, l'Epiphanie est la FÊTE DE LA MANIFESTATION, et en conséquence il faut qu'en ce jour nous prenions la résolution d'être des copies vivantes de l'Evangile, des images du divin modèle, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il faut que par notre vie nous soyions l'étoile *céleste* qui amène nos frères au Sauveur. Loin de scandaliser, notre devoir est d'édifier par nos actes et nos paroles. « Que votre lumière, nous dit Notre-Seigneur, brille de telle sorte devant les hommes qu'ils voient vos œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux. » Oui, chrétiens, ayons le zèle du bien ; il y en a trop, hélas ! qui ont le prosélytisme du mal. Disons bien sincèrement la parole de l'Oraison dominicale : « Que votre nom, ô Dieu, ô Père, soit sanctifié ! » Le feu est de sa nature envahisseur, le bien demande à se répandre, la charité est catholique, elle souhaite avant tout que Dieu soit connu et aimé. Que par nos prières, que par nos mortifications, que par nos aumônes nous travaillions à la propagation de la foi, à la diffusion du règne de Jésus-Christ. *Vidimus stellam ejus* !

En terminant, je vous laisse comme bouquet spirituel une parole de l'Evangile de ce jour : *Per aliam viam reversi sunt in regionem suam*, les Mages s'en retournèrent en leur pays par un autre chemin. Retournons, nous aussi, dans nos demeures par un autre chemin. Emportons de cette solennité la résolution de changer de vie. Transformons nos sentiments. Que ceux qui se sont égarés dans les sentiers de l'iniquité rentrent dans le chemin de la justice ; que les tièdes deviennent fervents, que les fervents croissent encore en ferveur, et ainsi après avoir connu le Roi Sauveur par la foi, nous le contemplerons à jamais dans les joies de la vision béatifique que je vous souhaite.

ALLOCUTION DE CINQ MINUTES

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE

Vidimus stellam ejus in Oriente et venimus adorare Dominum.

Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus adorer le Seigneur.

M. F.

A la naissance du Messie, nous avons entendu les anges convier les bergers auprès du berceau de l'Enfant-Dieu. Avec quel empressement ils accourent à la crèche, pour rendre leurs hommages à Celui qui y repose ! Mais les bergers ne représentent qu'une nation : les Juifs ; qu'une classe de la société : le peuple. Et cependant Notre-Seigneur n'est pas venu seulement pour les Juifs, mais aussi pour les gentils. Il n'apporte pas seulement le salut à ceux qui obéissent, mais encore à ceux qui commandent. Les grands du monde et les princes de la terre doivent, eux aussi, être appelés à Bethléem. Ce ne sont plus les anges, mais une étoile miraculeuse, symbole de Jésus-Christ vraie

¹ De Lamartine.

lumière du monde, qui annonce, cette fois, la naissance du Sauveur, et s'offre au paganisme et aux grands pour les conduire à la crèche.

Les rois-mages à qui elle apparaît, n'hésitent pas à marcher sous sa conduite et nous donnent un bel exemple de fidélité à la grâce. Ils nous enseignent à lui obéir ^{1o} avec promptitude, ^{2o} avec générosité.

I

Figurez-vous une nuit tranquille qui, dans un ciel net et pur, étale tous ses feux. C'était pendant une telle nuit que les rois-mages, ces sages de l'Orient, ces astronomes de l'Arabie, regardaient les astres. Soudain leur apparaît une étoile prodigieuse, extraordinaire. Sa vue les frappe, les émeut, sans toutefois les étonner. Ah ! sans doute, la prophétie de Balaam est parvenue jusqu'à eux ; car il avait dit, ce prophète : *Il se lèvera une étoile de Jacob*. Pour eux, c'est bien l'étoile du Roi des rois, du Christ qui vient de naître. Oui, c'est elle, à n'en pas douter. Comme ses sœurs, et plus éloquemment qu'elles, elle raconte la gloire de Dieu. Il y a plus : messagère de la bonne nouvelle, sa mission spéciale est de guider les mages vers le berceau de l'Emmanuel. Cette étoile, c'est le signe de Dieu dans le firmament ; c'est aussi l'image de cette lumière divine dont en même temps il inonde leur âme : la grâce.

Avec quelle promptitude ils ont correspondu à cette grâce ! Leurs paroles et leur conduite en font foi. *Vidimus et venimus* : nous avons vu et nous sommes venus. Ils ne tergiversent pas, ne remettent point au lendemain, en disant : Nous irons. Non. *Vidimus et venimus*. Et une fois en route, ils ne regardent pas en arrière, ne se détournent ni à droite ni à gauche. Ils vont droit où la grâce les appelle.

Cette conduite des mages n'est-elle pas la condamnation de la nôtre ? A les voir, n'avons-nous pas lieu de rougir de notre lâcheté ? Quel accueil, nous chrétiens, faisons-nous à la grâce de Dieu ? Plus d'une fois l'étoile a brillé à nos yeux ; souvent elle s'est levée dans le ciel de notre âme pour en dissiper les ténèbres. Elle nous a apparus, cette étoile, tantôt sous la forme d'un sage conseil, d'un bon exemple ; tantôt dans une parole salutaire ou dans une lecture édifiante ; mille fois et de mille manières elle a brillé à nos regards pour nous conduire à Jésus-Christ. Mais toujours nous fermons les yeux à sa lumière, remettant à un autre temps la réforme de notre vie, formant des projets pour l'avenir sans en exécuter aucun. Et, si nous avons le bonheur de suivre la première inspiration de la grâce, nous nous arrêtons en chemin par une alternative de bien et de mal, de retours et de rechutes.

II

Si les mages ont répondu à la grâce avec une aussi admirable promptitude, ne disons pas, pour excuser notre paresse, et pour amoindrir leurs mérites, qu'en eux la grâce n'a point eu à subir les assauts de la nature ; que les ténèbres n'ont point cherché à obscurcir la lumière céleste. Ils ont dû faire des efforts d'autant plus violents qu'ils étaient retenus par des liens plus nombreux et plus puissants. Ils sont une preuve de la vérité que Jésus-Christ proclamera plus tard, à savoir : qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux, d'aller à Jésus.

Et en effet la tradition nous enseigne qu'ils étaient rois. Il leur fallait donc abandonner leur royaume, se séparer de leurs sujets, quitter leur palais. Ils commandaient aux hommes, et l'étoile les conviait aux pieds de l'Enfant-Dieu. Ils passaient pour sages aux yeux de leurs contemporains : en suivant l'étoile, ils compromettaient leur réputation, et leur conduite sera taxée de folie

par ceux qui naguère professaient pour eux la plus sincère estime. Mais rien ne saurait les retenir : ni leurs royaumes, ni l'amour de leurs sujets, ni la pensée des biens qu'ils vont quitter, ni même leur réputation dont ils font volontiers le sacrifice. L'étoile les conduira dans un pays éloigné, inconnu. Que de fatigues à surmonter ! que de hasards à courir ! que de dangers à affronter. Peu leur importent, et la longueur de la route, et les fatigues, et les hasards, et les dangers. Dieu les appelle : ils vont leur chemin. Rien n'arrête ces généreux voyageurs. Ah ! quand on aime et qu'on est tout à Dieu, on va de l'avant sans tant raisonner. En vain leurs parents et leurs amis joignent les reproches aux supplications ; tout cède à la volonté de Dieu.

Arrivés à Jérusalem, nouvel obstacle. L'étoile qui leur a été fidèle jusqu'alors, les abandonne. Que faire ? Désespérer ? Renoncer à leur projet ? Oh ! ne craignez pas. Que font-ils donc ? Ah ! ce qu'ils font, m. f., ils usent de la seule ressource qui soit en leur pouvoir : ils interrogent, ils questionnent successivement le peuple. Hérode et la Synagogue qui répond : « C'est à Bethléem que doit naître le roi des Juifs. »

Ils se hâtent de sortir de Jérusalem. Tout à coup, ô prodige ! l'étoile reparait plus brillante qu'auparavant et les guide jusqu'à Bethléem où elle s'arrête sur la demeure du Roi des rois.

Ainsi agit l'âme généreuse. Elle va à Dieu à travers les obstacles, les difficultés : elle sait se priver, se gêner et souffrir. Elle fait son devoir et laisse dire. Dieu seul ! Tout le reste, elle le compte pour rien.

Si nous osons comparer notre conduite à celle des mages, le pourrions-nous sans rougir ? La grâce de Dieu nous sollicite sans cesse. Quel accueil lui faisons-nous ? Ah ! soyons sincères et avouons que nous la traitons bien à la légère. N'est-il pas vrai que, le plus souvent, nous la repoussons comme une importune. Et si nous l'accueillons, avec quelle lenteur, quelle insouciance, quelle lâcheté ! après combien d'hésitations et de calculs ! Et si nous avons été assez sensés, assez chrétiens pour la recevoir avec empressement et avec amour, combien de temps dure notre fidélité ? N'est-il pas vrai, m. f., que la moindre critique du prochain, le plus minime intérêt temporel, nous rendent traitres à la grâce de Dieu ? Quelle différence entre nous et ces mages qui quittent famille, patrie, tout pour lui demeurer fidèles ! Jusques à quand écouterons-nous la lâcheté qui nous retient, le caprice qui change, la paresse qui ne veut pas se gêner et l'amour-propre qui s'idolâtre ? Laissons-nous toucher et entraîner par ce bel exemple des mages ; sortons de notre torpeur et entrons résolument dans une voie plus sûre.

Ah ! m. f., si en ce moment l'étoile s'offre à vous, ne fermez pas les yeux à sa bienfaisante lumière. Si la voix de Dieu retentit au fond de votre cœur, écoutez-la : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra*. Pas de retard, aucune hésitation. Semblables aux mages, agissez toujours de manière à pouvoir dire comme eux : *Vidimus et venimus* ; nous avons entendu votre voix, Seigneur, et nous avons répondu à votre appel ; nous avons vu l'étoile et nous l'avons suivie. Comme les mages, cette étoile nous conduira à Jésus : comme eux, nous goûterons les charmes de sa présence, en attendant que nous ayons le bonheur de partager leur éternelle félicité. Ainsi soit-il.

Imprimatur : † ALPH.-MART., Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SERMON POUR L'ÉPIPHANIE

ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

*Adorabunt eum omnes reges terræ ;
omnes gentes servient ei.*

Tous les rois de la terre l'adoreront et
toutes les nations le serviront.

(Ps. LXXI, 11.)

Mes Frères,

Cette parole prophétique que chantait, des siècles à l'avance, le roi David, est maintenant une réalité vivante. Le Messie que les Juifs attendaient a fait son entrée dans le monde, et il s'est présenté à la terre sous les traits aimables et gracieux d'un petit enfant. Les anges du ciel, ombrageant de leurs ailes étendues son humble berceau, ont célébré sa naissance de leurs plus beaux cantiques. Ils ont dit : Passez à Bethléhem ; allez voir un grand prodige... et leur voix a été entendue. Ce sont d'abord de pauvres bergers ; et puis, du fond de l'Orient, ce sont des rois et des savants qui sont venus. Et ces bergers et ces rois, c'est-à-dire ces représentants de l'humanité tout entière se sont agenouillés devant la crèche du Fils de Dieu ; ils ont courbé leur front dans la poussière, et ils ont adoré le Verbe fait chair.

Ce qui s'est passé alors, m. f., dans cette grotte de Bethléhem qui abrita l'accomplissement du plus grand des mystères, en ces jours à jamais bénis où la terre tressaillit d'espérance et où les cieux s'inclinèrent pour contempler les rayons de l'éternelle Majesté sur le front et dans les regards d'un enfant, ce qui s'est passé alors n'était que le prélude d'autres merveilles non moins étonnantes.

Dix-neuf siècles se sont écoulés. Le Christ n'habite plus seulement Bethléhem, un petit coin de terre ; il est partout et il reçoit les adorations de tous les peuples prosternés. Et en effet, prêtez l'oreille, et il vous viendra de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, dans toutes les langues, des acclamations et des chants qui exaltent son nom et qui glorifient sa royauté. L'Eglise, cet empire qu'il a fondé, l'Eglise est debout sur tous les rivages connus, et elle s'écrie dans l'enthousiasme de sa joie : *Christus natus est nobis, venite adoremus*, le Christ nous est né, venez et adorons-le.

Oh ! ce cantique, m. f., vous l'avez entendu naguère retentir tout à coup au milieu de la nuit, et vos cœurs étaient émus, et vous avez adoré ce Dieu qui chantaient, en se répondant d'un bout du monde à l'autre, des millions de voix unies dans une même expression de foi et d'amour.

Mais, m. f., il ne suffit pas que nous constations un fait qui du reste éclate à tous les regards. Nous avons aujourd'hui, en cette solennité de l'Épiphanie qui proclame si éloquemment cette grande vérité que Dieu, en se faisant homme, a voulu naître pour tous les hommes sans distinction de rang, de condition ni de race, nous avons à nous demander comment s'est réalisée cette royale parole que je vous citais tout à l'heure : *Adorabunt eum omnes reges terræ : omnes gentes servient ei* ; en d'autres termes comment toutes les nations éclairées du

divin flambeau de la foi sont venues et viennent encore de nos jours à Jésus-Christ.

D'un mot, m. f., je réponds à cette question : C'est l'apostolat qui a tout fait ; c'est l'apostolat qui a propagé la vérité et qui l'a jetée, comme une semence fertile, sur toutes les plages de l'Ancien et du Nouveau Monde.

C'est donc de l'Apostolat qui manifeste, qui révèle Jésus-Christ, que je voudrais vous entretenir. Toutefois, parce qu'il faut me restreindre dans un sujet beaucoup trop vaste, comme aussi parce qu'il me tarde de satisfaire enfin un désir qui depuis longtemps me tient au cœur, je vous parlerai de préférence de l'Apostolat dans ses relations avec une œuvre qui vous est chère et qui s'appelle *l'Œuvre de la Propagation de la foi*.

L'Apostolat date des premiers jours du christianisme, l'œuvre de la Propagation de la foi n'est que d'hier. Mais n'importe, c'est la même pensée qui les inspire, c'est le même esprit qui les anime ; et voilà pourquoi je ne craindrai point de les confondre dans une louange commune.

L'œuvre de la Propagation de la foi me paraît admirable de tous points. Elle est admirable dans son but — dans ses moyens — dans ses résultats : trois mots qui feront tout le partage de ce discours.

I

C'est un principe, m. f., que plus le but que poursuit un homme, une association, un peuple, est élevé, et plus l'œuvre entreprise doit grandir dans notre estime. Un commerçant cherche la fortune, et pour amasser les richesses qu'il ambitionne, il s'acharne au travail, il s'épuise en efforts de toutes sortes. S'il réussit, on dit qu'il fait ses affaires, et comme en définitive, le but qu'il se propose n'a rien qui frappe l'attention, personne n'y prend garde sinon ceux qui jalourent et qui convoitent ses bénéfices. Un savant veut doter son pays de quelque chef-d'œuvre, de quelque découverte qui marquera dans les annales des lettres, des arts ou de l'industrie ; il pâlit sur les livres, il fouille les entrailles de la terre, il entreprend les voyages les plus lointains et les plus périlleux, il ne recule devant aucune expérience, quoi qu'elle lui coûte, au risque même d'y laisser sa vie. Certes ! c'est là un noble but et je comprends que le nom de ce savant ne puisse être prononcé sans qu' aussitôt éclatent les louanges et les applaudissements.

Mais voici un homme qui n'a d'autre ambition que de se donner. Il sacrifie tout, il appelle à lui toutes les misères et toutes les souffrances ; son cœur s'élargit, se dilate pour embrasser dans une étreinte passionnée toutes les infortunes et toutes les douleurs. Il a entendu au fond de lui-même une voix qui lui disait : il faut te donner, et il se donne ; il faut renoncer à toute jouissance terrestre, et il y renonce ; il faut te dépouiller de ta liberté, et il se fait esclave ; il faut mourir enfin, et il meurt, et son sang répandu est le dernier et plus authentique témoignage de sa charité. Ah ! cet homme, comme il est grand ! C'est un héros, plus que cela : c'est un saint, et il n'y a pas dans aucune langue d'expression capable de le louer assez. Les siècles passeront, les plus solides monuments s'écrouleront dans la poussière, mais son

¹ Societates sunt ut fines.

nom, répété de génération en génération, saura faire battre encore d'admiration le cœur de ceux qui entendront raconter ses bienfaits.

D'après cela, m. f., quels accents trouver pour célébrer comme il convient l'œuvre si belle, si sublime de la Propagation de la foi ?

J'ai parlé tout à l'heure d'Apostolat. L'Apostolat, m. f., c'est la création d'un Dieu. Sur la croix, au moment de mourir, Jésus-Christ laissa jaillir de son cœur ce cri qui exprimait bien toute l'ardeur de ses desirs : *Sitio*, j'ai soif ! Ah ! ce n'est point une souffrance vulgaire qui brûle ses lèvres. Il a soif ! mais entendez-le bien, ce sont des âmes qu'il lui faut ; ce sont des âmes qu'il réclame comme le prix de son agonie, de sa passion et de sa mort. Donnez-lui des âmes, toutes les âmes de tous les pays et de tous les temps... et sa douleur se tait, et il ne sent plus les clous qui percent ses pieds et ses mains, les épines qui déchirent sa tête, les blessures qui font de tout son corps une plaie sanglante, et il ne se plaint plus de l'injustice des hommes et de l'abandon de son Père.

Un peu plus tard, au jour de son Ascension, lorsque déjà, en présence de ses apôtres et de ses disciples réunis sur le mont des Oliviers, il prend son essor vers le ciel, ce n'est plus un désir, mais un ordre qu'il exprime. C'est un chef, c'est un triomphateur qui parle et qui commande : *Ite, docete omnes gentes*, allez, enseignez toutes les nations.

A coup sûr, m. f., voilà la parole qui a fondé l'Apostolat dans le monde. Jérusalem, la Judée, la Galilée, l'Orient, non, non, ce sont de trop étroites limites. Il faut la terre tout entière à celui qui est venu sauver tous les hommes. Les plus fameux conquérants n'ont pas dépassé certaines contrées ; ils se sont arrêtés dans leurs courses victorieuses au pied d'une montagne, sur le bord d'un fleuve, à l'entrée d'un désert aux sables brûlants. Le zèle chrétien, l'apostolat ne connaîtra point de bornes : *ite*, allez, enseignez toutes les nations. Apprenez-leur à garder la loi divine, et par votre prédication rendue plus éloquente, plus persuasive à force de dévouement et de charité, donnez à toutes les âmes, avec la vérité qui transfigure, l'amour qui purifie et qui conduit au ciel.

L'Eglise, m. f., à qui Jésus-Christ a ordonné d'évangéliser tous les peuples n'a point failli à sa mission.

Interrogez l'histoire, et elle vous apprendra que les Apôtres se sont multipliés à travers les siècles. Partis de Rome catholique, de la cité des Papes, ils ont sillonné toutes les routes. L'Europe, l'Asie, l'Afrique, la nouvelle Amérique, les îles de l'Océanie ont entendu le son de leur voix, *in omnem terram exivit sonus eorum*, et ils y ont si bien propagé la foi qu'elle y a jeté des racines qu'aucun souffle d'impiété, qu'aucun vent de révolution ne pourra jamais arracher.

Je ne veux pas, m. f., entrer dans de trop longs détails. Mais je ne puis m'empêcher de saluer ici tous ceux qui, dans tous les temps se sont faits les hérauts de Jésus-Christ et les messagers de la bonne nouvelle.

Pour m'en tenir à notre époque, ah ! c'est ma joie de vous le dire, l'Apostolat n'a point dégénéré dans l'Eglise ; et même si j'ai à noter quelque dif-

férence, elle est, ce semble, à l'avantage de ce siècle, et vous allez le comprendre.

Plus d'une fois les missionnaires avaient poussé des cris de détresse. C'était sur leurs lèvres d'apôtres le cri de leur Maître mourant : *Sitio* ! des âmes ! Ah ! qui nous aidera à convertir et à sauver les âmes !

L'évêque de la Nouvelle-Orléans, Monseigneur Dubourg, en 1815, était venu demander des secours à l'Europe chrétienne. La France fut touchée des accents de sa voix ; et mieux que les autres nations, puisqu'il s'agissait de dévouement et de charité, elle eut une merveilleuse intelligence de ce qu'il fallait faire.

Deux pieuses femmes¹, comme il s'en rencontre toujours quand il y a quelque belle œuvre à créer dans l'Eglise, sous l'inspiration de leur cœur, non contentes de prendre sur leurs revenus qui du reste étaient fort modestes, se firent mendiante pour les missions. Elles s'adressèrent à leurs amies, elles leur parlèrent de leur projet, de leurs espérances ; elles recueillirent leurs aumônes, et ainsi naquit l'œuvre de la Propagation de la foi — et c'est la noble cité de Lyon, la ville que protège et que garde Notre-Dame de Fourvières, qui eut l'honneur d'en être le berceau.

Le 13 mai 1822, elle était organisée ; elle avait son nom, son programme et ses zéloteurs. Les papes s'empressèrent de la bénir, et depuis lors, comme le grain de senevé qui devient un arbre et dont les rameaux ombragent la terre au loin, elle n'a fait que se développer et grandir. Nous verrons d'ailleurs bientôt les résultats superbes qu'elle a produits dans le monde. Ce que je tiens à vous faire remarquer pour le moment, c'est le but sublime qu'elle se propose aujourd'hui de même qu'au jour de sa fondation.

Que veut-elle en effet ? Mais comme l'a si bien dit un grand évêque, « elle se constitue l'auxiliaire de l'Eglise dans sa noble mission de répandre ou de ressusciter l'Evangile. L'Eglise enfante les apôtres, l'œuvre de la Propagation de la foi les soutient. L'une leur inspire le zèle qui les fait partir, l'autre leur promet le pain qui les fait vivre. Celle-là leur indique le champ qu'ils doivent défricher, celle-ci leur offre le moyen d'en prendre possession et d'en féconder le sol². »

Il faut aux missionnaires un navire qui les transporte, et quand ils sont arrivés, il leur faut une croix, un autel, des vases sacrés, un sanctuaire pour immoler la sainte victime et faire couler son sang en des lieux jusque là possédés par le démon. Il leur faut des écoles pour recueillir les enfants, des hospices pour les malades et les vieillards, des asiles pour les vierges ; il leur faut enfin tout ce qui doit contribuer à affermir, à étendre et à assurer l'empire de Jésus-Christ. Or, voici que l'œuvre de la Propagation de la foi se présente à eux comme leur providence visible. Rien ne vous manquera, leur dit-elle, je pourvoirai à tous vos besoins. Allez donc, marchez en avant, toujours en avant, et sans souci du lendemain, combattez les combats du Christ. Je vous donnerai la nourriture et le vêtement ; je fournirai des instruments à votre travail, un autel à votre

¹ M^{me} Petit et M^{lle} Jaricot.

² Mgr Plantier, *Œuvres pastorales*.

sacerdoce, une tombe à votre dépouille si quelque jour vous succombez en braves, sur le champ de bataille, les armes à la main.

Ce que je viens de dire, m. f., suffit bien à vous faire pénétrer la pensée qui anime cette œuvre, catholique par excellence, de la Propagation de la foi, et vous avez reconnu la grandeur du but qu'elle poursuit.

Ah ! ce but n'est autre que celui de la Rédemption, que celui de l'Apostolat : c'est le salut des âmes, c'est le règne de Dieu sur la terre. Ce but, c'est le démon vaincu et le Christ triomphant ; c'est l'enfer qui se ferme et le ciel qui se peuple d'élus.

II

Ce n'est point assez, m. f., d'avoir un but si noble, si sublime que vous le supposiez. Il faut encore l'atteindre et le réaliser, et pour cela il faut des moyens d'action. Or, quels sont les moyens employés par l'œuvre de la Propagation de la foi ?

Je ne veux point parler ici du missionnaire, du prêtre qui appelé de Dieu à une vocation plus haute, quitte sa famille, le toit qui l'a vu naître, s'arrache des bras de sa mère, salue une dernière fois les rivages de sa patrie bien aimée, et s'en va, confiant dans la Providence, porter sous d'autres cieux le nom du Christ son Maître. Non, je n'en parlerai pas ; son éloge n'est plus à faire, les services qu'il rend à la cause de Dieu, de l'Eglise et de la civilisation ne sont plus à célébrer. Toutes les éloquentes lui ont consacré leurs plus belles pages ou leurs plus beaux discours. Si j'ai rappelé son souvenir, m. f., ah ! c'est que je ne puis oublier que ce diocèse, cette cité même a donné aux missions catholiques quelques-uns de ses prêtres plus dévoués.

O diocèse, ô cité de Langres ! tu peux être fière de tes enfants. Tu tiens d'eux aussi bien que de tes premiers martyrs ta plus riche couronne. Il en est qui ont versé leur sang pour la foi du Christ, te léguant, comme un héritage sacré, les palmes glorieuses qu'ils ont cueillies dans le combat suprême. Et ceux qui te restent, prêtres et pontifes admirables parmi lesquels je me plais à saluer ce nouvel évêque¹ qui nous bénissait naguère, et qui, parti pour la Corée, va faire fleurir, en les arrosant s'il le faut de son sang, toutes les vertus chrétiennes, ceux qui te restent et qui aujourd'hui prêchent l'Evangile au Thibet, en Chine, au Japon, en Océanie, attestent encore devant les nations et la fécondité de ton sol et la générosité de ta foi !...

Mais, m. f., — et j'en viens tout de suite à la question qui m'occupe plus directement — comment donc l'œuvre de la Propagation de la foi suffit-elle à tant de besoins ? Comment donc opère-t-elle tant de merveilles étonnantes ?

On l'a remarqué plus d'une fois, et l'apôtre saint Paul en faisait l'aveu de son temps : Dieu choisit ce qu'il y a d'infirme pour confondre les forts ; il choisit ce qui n'est rien pour détruire ce qui est, *infirmi mundi elegit Deus ut confundat fortia*. Les moyens employés par l'œuvre de la Propagation de la foi sont faibles en apparence et d'une extrême simplicité : une modique aumône, quelques prières et c'est tout.

Les richesses de la Propagation de la foi lui viennent des offrandes des associés. Et ces offrandes elles-mêmes, quel en est le chiffre régulier et général ? Je ne crains pas, m. f., de descendre à ces détails, ils n'ont rien de déshonorant pour la charité chrétienne. Ce qu'on demande, au nom de l'Eglise, c'est une pièce de monnaie, la plus petite et la plus humble — disons le mot — c'est un sou par semaine : l'obole du pauvre et le denier de la veuve.

Et ce sou que l'enfant prélève sur son petit trésor, l'ouvrier sur son salaire, la pauvre servante sur ses gages, ah ! comme le disait un saint religieux¹, je suis tenté de le baiser avec respect. Ce n'est rien, et cependant il a pour moi un prix auguste et sacré parce que j'y vois la sève du cœur et le sang de la charité.

En multipliant les gouttes d'eau, on forme les océans ; en multipliant ces pièces de monnaie, on compte bientôt des millions, et ces millions, c'est le budget de l'Apostolat.

Je n'ignore pas, m. f., tout ce que vous avez fait jusqu'ici ; et si j'avais à louer votre charité, je m'empresserais de dire qu'elle a toujours été généreuse et toujours digne de vous. Cependant, tous les résultats à désirer sont-ils obtenus dans cette cité, dans cette paroisse ? Je laisse à chacun de vous le soin de répondre à cette question. Interrogez-vous dans le silence de votre âme et, pesant devant Dieu vos libéralités, demandez-vous si entre elles et votre fortune, entre vos offrandes et votre luxe, il y a une exacte proportion. Je me rappelle avec émotion que de pauvres soldats Irlandais, jetés à des milliers de lieues de leur patrie, dans les Indes anglaises, surent prélever un jour plus de mille francs sur leur solde militaire pour les envoyer à la Propagation de la foi. Oh ! l'admirable charité ! Si vous n'allez pas jusqu'à imiter un pareil exemple, du moins, m. f., n'oubliez pas que vous ne paierez jamais assez le bonheur de voir l'Eglise votre mère, par votre concours, étendre son empire et agrandir sa famille en fondant de nouvelles et florissantes chrétientés par toute la terre et sur tous les points du globe.

Le second moyen non moins facile, non moins accessible à tous, c'est encore l'aumône ; mais une aumône d'une autre nature, une aumône qui vient du cœur et qui s'appelle la prière.

Il est raconté dans l'Evangile que Notre-Seigneur Jésus-Christ tomba en agonie, au jardin de Gethsémani. Son âme était triste jusqu'à la mort. Un ange descendit du ciel et, le soutenant avec amour, lui rendit le courage et la force.

Ah ! le missionnaire à ses moments d'angoisse. Lui aussi, à certaines heures, tombe en agonie. Loin de la patrie, loin de ses frères, seul, abandonné dans une île déserte, sur une plage inhospitalière, repoussé quelquefois de ceux-mêmes à qui il apporte la vie et qu'il aime jusqu'à donner son sang pour les sauver, il souffre d'indicibles tortures. Qui donc le soutiendra ? Qui donc remplira près de lui le rôle d'ange consolateur ?

C'est nous tous, m. f., si nous le voulons. Et comment cela ? Mais par la prière. La prière en effet, quand elle jaillit de milliers de cœurs et qu'elle se trouve sur des milliers de lèvres, a pour

¹ Mgr Mutel qui a pris pour devise : *Florete flores martyrum*.

¹ R. P. Olivaint.

ainsi dire une puissance infinie. Elle féconde les sueurs de l'Apôtre ; elle ouvre les trésors de la divine miséricorde et elle attire sur les âmes les plus rebelles, les plus éloignées de la vérité, des grâces assez abondantes pour les toucher et les convertir.

Ne négligez donc pas, m. f., ce second moyen, et avec votre pièce de monnaie donnez aussi votre prière.

Votre aumône, c'est le pain du missionnaire, mais votre prière c'est sa consolation, c'est sa joie, c'est sa force. C'est sa prédication rendue plus efficace ; c'est son apostolat devenu plus fécond. Votre prière, ce sont ses travaux, ses souffrances qui préparent une plus abondante moisson pour le ciel.

Oh ! le magnifique spectacle ! Tous les associés de la Propagation de la foi unis dans une même prière. Tous, les mains jointes, tous, le regard élevé vers Dieu, tous, répétant la même parole et exprimant le même vœu : *Pater noster, adveniat regnum tuum*, ô Père, que votre règne arrive !

Et puis Dieu, du haut de son trône, écoutant cette universelle supplication venue des régions de la terre ; son cœur qui s'attendrit, ses mains qui s'ouvrent et des trésors de grâce qui, comme une divine rosée, se répandent sur les pays qu'évangélise le missionnaire !

Ce spectacle, m. f., si vous ne pouvez le contempler, comme le font les saints du ciel, du moins vous le devinez assez pour comprendre votre devoir, et faire toujours, dans vos prières, dans vos chapelets, dans vos chemins de croix, dans tous les exercices de votre piété, une large part aux missions catholiques.

III

Je vous ai fait connaître l'œuvre de la Propagation de la foi en elle-même, en vous indiquant le but qu'elle poursuit et les moyens qu'elle emploie. Maintenant, pour être complet, il me reste à vous parler des résultats qu'elle a produits dans le monde. Ces résultats, je voudrais pouvoir les mettre tous sous vos yeux. Ce serait vous montrer, dans un tableau grandiose, tout ce que l'apostolat a fait pour le bien des peuples et la prospérité des nations. Au lieu des développements qui conviendraient à un tel sujet, le temps me permet à peine une sèche énumération.

Il y a un résultat pour la science, et les hommes qui, de nos jours, n'ont pas assez d'expression pour vanter le progrès moderne devraient bénir l'œuvre de la Propagation de la foi. Car les missionnaires qu'elle envoie partout ont rendu d'immenses services aux sciences naturelles et physiques, à l'histoire, à la géographie, à la linguistique...

Il y a un résultat pour l'honneur de notre pays : et c'est justice. Car la France donne à la Propagation de la foi de plus abondantes aumônes et de plus nombreux missionnaires. Le nom de la France est donc porté au loin, et après celui de Dieu, du Christ, de l'Eglise, c'est le nom que les nouveaux chrétiens prononcent avec plus d'attendrissement. Aussi, je ne m'étonne pas qu'à l'heure actuelle, au milieu des luttes ardentes où nous sommes mêlés, des hommes, ennemis déclarés de l'Eglise et de ses institutions, se voient obligés, tant les

faits sont évidents, de rendre du haut de la tribune parlementaire, un public hommage aux vertus et au patriotisme des missionnaires. Là-bas, en effet, sur toutes les plages où flotte le drapeau français, nos soldats n'ont pas d'auxiliaires plus utiles et d'amis plus dévoués.

Il y a un résultat pour la civilisation. Que sont ces sauvages qu'aborde le missionnaire dans les solitudes de l'Amérique et de l'Inde, dans les îles de l'Océanie ? Des êtres abrutis, grossiers et cruels. Et qu'en fait-il ? Ah ! quand il a pu s'assurer le droit de vivre sous leur cabane, quand il est admis à les suivre dans leurs courses de chasse et de pêche, quand il réussit à leur faire entendre ses enseignements, alors sa voix, comme la lyre enchantée de ce demi-dieu de la fable, accomplit des prodiges d'ennoblissement et de transfiguration. De saintes croyances remplacent leurs superstitions souvent atroces. Plus de haines traditionnelles ni de famille à famille, ni de tribus à tribus. Les guerres s'assoupissent, et devant la croix dressée comme un symbole de paix et d'union, disparaissent les sanglants trophées qui, en rappelant d'anciens triomphes, doivent provoquer de nouvelles et plus terribles fureurs. Pacifiques au dehors, ils deviennent plus réguliers au dedans ; les mœurs s'adoucissent, la propriété s'organise, le travail s'établit. C'est la civilisation qui commence, et là, comme dans notre vieille Europe, c'est l'apostolat qui la fonde et qui la développe ¹.

Il y a un résultat pour la fraternité de tous les peuples et de toutes les races. Ah ! m. f., vous n'ignorez pas qu'au commencement de ce siècle, des philosophes avaient rêvé d'établir dans le monde la fraternité universelle. A les en croire, il fallait abattre toutes les barrières élevées entre les différents pays. Tous les hommes devaient se tendre la main, et ne faire plus, à quelque contrée qu'ils appartinssent, qu'un peuple de frères sous une seule loi d'amour ! Mais, m. f., ce n'étaient là que de vaines théories, et depuis lors, des guerres meurtrières, des luttes fratricides, des révolutions sanglantes se sont chargées de leur infliger un éclatant démenti. Ah ! c'est qu'il n'y a de fraternité vraie, de fraternité durable que celle qui est basée sur l'Evangile, et qui s'appuie sur ce dogme sacré si cher à l'Eglise que tous les hommes, enfants du même Dieu, ont un même héritage et une commune patrie qui est le ciel. Cette fraternité là, on a pu l'admirer, à l'origine même du christianisme, quand toutes les chrétientés de Jérusalem, d'Antioche, de Corinthe, d'Athènes, de Rome se saluaient, à travers les flots et les espaces, dans l'unité d'un saint embrassement, *in osculo sancto* (Rom. xvi, 16).

Et c'est cette fraternité que prêchent les missionnaires et qu'ils réussissent à créer dans l'âme de tous leurs néophytes. Naguère encore, altérés de sang et de carnage, ils commettaient, avec une tranquille conscience, les crimes les plus atroces, ils buvaient en d'odieuses coupes le sang de leurs ennemis et se nourrissaient de leur chair. Mais maintenant qu'ils ont appris qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'un Sauveur, en qui tous les hommes ne forment qu'une seule et immense famille de frères ; maintenant qu'ils savent que c'est la charité

¹ Mgr Plantier, *Œuvres pastorales*.

rité chrétienne qui a pensé à eux et qui, au prix des plus durs sacrifices, leur envoie des secours de toutes sortes, ah ! leur cœur s'ouvre aux émotions les plus saintes et il tressaille d'amour. Et ce ne sont pas seulement les chrétiens, enfants comme eux de la même tribu, qu'ils chérissent ainsi que des frères, mais tous les chrétiens si éloignés qu'ils soient, dont ils ont entendu parler, et qu'ils savent habiter sous d'autres cieux. Et voilà que dans l'élan de leur tendresse, ils nous font écrire et ils adressent à tous les associés de la Propagation de la foi des lettres où s'exhalent tous les sentiments de la reconnaissance la plus délicate et la plus dévouée. O sainte et universelle fraternité ! Comme aux temps apostoliques, par un prodige que la grâce divine seule peut réaliser, ce sont toutes les chrétientés, en deça, comme au delà des océans, qui se pressant entre les bras et sur le sein de l'Eglise leur mère, se donnent et se renvoient tous les témoignages d'une affection que rien au monde ne saurait briser.

Il y a un résultat pour la gloire de l'Eglise. Qu'ai-je besoin, m. f., d'insister sur ce point, et de vous montrer l'Eglise toute fière de ses missionnaires ? Est-ce que vraiment, de nos jours, en ce siècle égoïste et sensuel, ce n'est pas un merveilleux spectacle que des hommes, des prêtres aient assez de charité pour se dévouer jusqu'au martyre ? Est-ce que vous n'avez pas entendu retentir dans notre France, de cité en cité, les louanges d'un nouveau saint, le B. Perboyre mort sur une croix, sans une plainte, sans un murmure et ne demandant à Dieu, pour prix de ses souffrances, que la conversion de ses juges et de ses bourreaux ?

L'Eglise, d'après l'ordre de Jésus-Christ, son divin fondateur, doit s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre. Eh bien ! est-ce que vous ne savez pas que l'apostolat moderne, soutenu par l'œuvre sainte de la Propagation de la foi, recule sans cesse, avec un courage qui ne se lasse jamais, les limites de son empire ? Et certes ! on peut dire et proclamer qu'aujourd'hui, elle a pris possession du monde entier, ayant planté la croix, comme un drapeau victorieux, sur tous les rivages et sur tous les continents.

Enfin, il y a un résultat, le plus consolant, le plus admirable de tous, il y a un résultat pour le ciel.

Le ciel, c'est la patrie commune où sont appelés tous les hommes et où ils doivent jouir de Dieu, de toutes les richesses de son être infini. Le ciel, oh ! que d'âmes y a conduites l'œuvre de la Propagation de la foi ! Elle baptise chaque année des milliers d'enfants qui, comme des fleurs fraîchement écloses, moissonnés par la mort, embellissent le royaume de la gloire. Elle instruit de pauvres sauvages ou d'orgueilleux païens qui, éclairés de la grâce divine, régénérés par le baptême, s'attachent de tout leur cœur et pour jamais à Jésus-Christ. Oh ! comme ils le servent ! Quelle fidélité et quel amour ! Le ciel les attend ; c'est là qu'au sortir de ce monde ils iront ceindre la couronne éternelle. Elle fonde des familles chrétiennes, et ces familles en s'associant dans les pratiques de la foi et de la piété, en se multipliant comme les rameaux d'un arbre de plus en plus

vigoureux promettent d'enrichir le ciel et de le peupler d'élus.

Il me faut terminer, m. f., et cependant il semble que je n'aie rien dit encore. Ah ! c'est que la parole humaine est impuissante à louer assez une œuvre comme est celle de la Propagation de la foi. Toutefois je serai satisfait et j'en bénirai Dieu de tout mon cœur si après m'avoir entendu vous avez pour elle plus de respect, d'estime et d'amour.

Oh oui ! m. f., je vous en supplie, vous surtout qui savez vous élever jusqu'à ces hautes pensées qui sont la gloire et le partage du chrétien, aimez chaque jour davantage l'œuvre de la Propagation de la foi. Ne vous contentez pas de lui donner votre modique offrande, mais devenez-en des associés dévoués. A votre aumône joignez celles que vous aurez recueillies et qui la centupleront.

Et si votre dévouement a besoin d'être encouragé, eh bien ! n'oubliez pas que vous amassez pour vous et pour tous les vôtres des trésors de grâces et de mérites. N'est-ce pas vous en effet qui, sur un sol encore païen, faites naître tant d'âmes à la lumière de l'Evangile ? N'est-ce pas vous qui nourrissez le missionnaire et qui par vos prières comme par vos largesses, lui donnez en face de tant d'obstacles, la force de combattre et le moyen de triompher ? Oh ! que cette œuvre si grande, si admirable vous soit de plus en plus chère ! Qu'elle suscite en vous des sympathies de plus en plus vives ! De sorte que vos aumônes plus abondantes et vos supplications plus ardentes, parties de cette cité, de cette paroisse, s'en aillent jusqu'aux extrémités de la terre, consoler les apôtres qui prêchent et sauver les âmes qui se perdent. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES

Les cimetières

Solve calceamentum de pedibus tuis,
locus enim in quo stas terra sancta est.
(Exod., III, 5.)

Dans nos instructions dominicales nous parlerons, cette année, des lieux liturgiques, des personnes, des choses, des temps liturgiques. Mais, comme je vous en ai avertis, l'ordre réel ne sera pas tout à fait l'ordre logique. Pour plus d'actualité et d'utilité je distribuerai les sujets selon l'époque et les fêtes. Cela étant bien compris, le dimanche présent nous laissant toute liberté, nous allons nous entretenir des lieux liturgiques. Il y en a de deux sortes : les églises et les cimetières. Comme nous aurons, en la fête de la Dédicace, l'occasion de parler avec grande opportunité des temples sacrés, c'est des cimetières qu'il va être question. Dans une première partie je m'efforcerai de vous en faire sentir la SAINTETÉ : dans une deuxième partie je vous signalerai les DEVOIRS que nous avons à remplir à leur endroit.

Quand Moïse dans le désert, à la vue du buisson qui brûlait sans se consumer, s'approchait pour contempler cette merveille, il entendit une voix qui disait : « Quitte ta chaussure par respect, car la terre que tu foules est une terre sainte, *Solve calceamentum de pedibus tuis, locus enim in quo*

stas terra sancta est. » On peut appliquer, en toute vérité, cette parole à nos cimetières. C'est une terre sainte par sa destination, par le nom qu'elle porte, par la place qu'elle occupe, par les bénédictions dont l'Eglise l'enrichit.

I. Toujours et partout, à cause des sublimes destinées qui, selon les révélations primitives, attendaient les corps des défunts, on a eu pour eux le plus religieux respect. Chez les peuples barbares et chez les peuples civilisés, chez les païens et chez les Hébreux, on a entouré d'honneurs les dépouilles mortelles de ceux qui avaient quitté ce monde. C'est une touchante et merveilleuse unité.

Mais c'est surtout dans l'Eglise catholique, qui a donné à tous les nobles sentiments de l'âme la perfection la plus achevée, que ce culte des morts a été pratiqué avec le plus d'excellence.

Son divin Maître, ici comme ailleurs, lui avait donné l'exemple. Pendant sa vie, observe un pieux prélat, il traita son corps sans pitié. A Bethléem, il naquit dans une étable, ayant une crèche pour berceau et ne possédant pas même de langes pour se préserver des rigueurs de l'hiver ; à Nazareth, pendant trente ans, il vécut pauvre et ignoré, partageant avec saint Joseph les rudes travaux d'un pénible métier : dans le cours de ses prédications, il subsista des aumônes que lui faisaient ses disciples, il n'eut pas une pierre pour reposer sa tête ; et enfin sur le Calvaire, il choisit la croix pour être l'instrument de son martyre et le lit de son agonie. Mais dès qu'il a rendu le dernier soupir, la scène change. Alors tout est beau, glorieux et recherché. Il lui faut les mains bénies de sa mère, celles des autres Marie, celles de Joseph, le riche seigneur d'Arimathie, pour détacher ses membres de la croix ; il lui faut des linceuls de fin lin pour envelopper son corps, cent livres des aromates les plus suaves pour l'embaumer, et un tombeau neuf, vierge de toute corruption, creusé avec soin dans un dur rocher, pour les recevoir pendant les trois jours qu'il consacrait au trépas. Etranges choses, avouons-le, si nous les considérons avec des yeux charnels et prévenus ; mais choses bien instructives si nous les étudions avec les yeux de la foi. Par tous ces soins prodigués à son corps inanimé, Jésus-Christ voulait accomplir la prophétie d'Isaïe annonçant que « son sépulcre serait glorieux ; » il voulait dédommager, en quelque sorte, ce corps des humiliations et des tortures dont il avait été abreuvé pour nos péchés ; il voulait préparer et annoncer les splendeurs de sa résurrection ; il voulait donner à son Eglise, et par elle aux siècles futurs, la forme du respect avec lequel il fallait traiter les restes des trépassés.

Où l'Eglise honore avec une délicatesse exquise et une tendresse maternelle les corps de ses enfants défunts.

Elle les honore parce qu'ils ont été sanctifiés par la grâce de Dieu, parce qu'ils ont été marqués par les saintes onctions des sacrements, parce qu'ils ont été incorporés à Jésus-Christ par le baptême, parce qu'ils ont été spiritualisés, divinisés en quelque sorte, par la divine Eucharistie, parce qu'ils doivent un jour ressusciter sur le modèle du corps sacré du Sauveur.

Elle les honore et, sans les embaumer à la façon des Egyptiens pour les conserver dans les maisons, ce qui lui paraît une recherche superstitieuse, sans les brûler à la manière des Grecs et des Romains, ce qui lui semble cruel, violent et irrespectueux, elle les confie à la terre pour se conformer à l'arrêt de Dieu disant à Adam : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière ; » elle les dépose dans les cimetières où, lentement et à l'abri des regards de la curiosité, ils se dissolvent sous

l'action lente des éléments pour reflleurir au jour de la restauration universelle.

II. Le cimetière, quel nom de bel augure, de sublime philosophie, de magnifique encouragement pour la vertu, de terreur pour le vice ! Cimetière veut dire dortoir. Dans le langage de la foi en effet la mort n'est qu'un sommeil. Que de fois les saintes Lettres la désignent sous cette appellation délicieusement significative ! Dans l'Ancien-Testament, pour indiquer qu'un homme a payé son tribut à la mort, il est dit « qu'il dormit avec ses pères, » *Dormivit cum patribus.* (Gen., XLVIII, 36.) « Il viendra un temps, s'écrie Daniel, où ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, » *Qui dormiunt in terræ pulvere evigilabunt.* (Dan., XII, 2.) Dans le Nouveau-Testament la même locution est employée avec plus d'emphase encore. Parlant de Lazare qui venait de mourir, Notre-Seigneur dit : « Lazare, notre ami, dors, *Lazarus amicus noster dormit.* » (Jean., XI, 41.) Dépeignant les prodiges qui arrivèrent à la mort du Sauveur, l'Evangéliste en signalant les résurrections de morts, s'exprime ainsi : « Des corps de saints qui s'étaient endormis ressusciteront, » *corpora sanctorum qui dormierant surrexerunt* (Math. XXVII, 52.). Et saint Paul, pour consoler ceux qui pleuraient leurs défunts, ne croit pas pouvoir trouver de parole plus efficace que de déclarer que leur trépas n'est qu'un sommeil. « Ecoutez donc, dit-il aux Thessaloniens, ce que j'ai à vous dire au sujet de ceux qui se sont endormis, afin que vous ne succombiez pas à la tristesse comme ceux qui n'ont point d'espérance. » *Nolumus vos ignorare, fratres, de dormientibus ut non contristemini sicut et ceteri qui spem non habent.* (I Thess., IV, 12.) Pour les chrétiens donc la mort n'est pas la mort, c'est un sommeil qui sera un jour suivi du réveil : et c'est à juste titre que l'endroit où reposent les trépassés s'appelle cimetière, c'est-à-dire dortoir. O parole d'encouragement précieux et de fortifiante espérance ! Vraiment les cimetières sont saints par leur auguste destination et le nom magnifique qu'ils portent ; j'ajoute qu'ils le sont également par la place qui leur est assignée.

III. Dans la pensée de l'Eglise les cimetières ne font pour ainsi dire qu'un seul tout avec les temples sacrés ; les mêmes bénédictions les consacrent ; les mêmes profanations les souillent ; et cette connexité est telle que si l'Eglise est profanée, le cimetière contigu l'est par là fait.

Autrefois on enterrait les fidèles trépassés dans les catacombes, et les vivants, sous les regards de l'auguste victime immolée sur l'autel, tout en priant pour les défunts reposant à côté d'eux, s'encourageaient au combat de la foi par le souvenir de leur vaillance. Quand la paix fut accordée à la religion, on donnait souvent la sépulture dans les églises, pour faire participer plus abondamment les défunts aux fruits du sacrifice et les mettre plus immédiatement sous la protection des anges gardiens du tabernacle. Mais en règle générale les cimetières, dans les villages et dans les villes, étaient autour du saint Temple dont ils formaient, comme je viens de le dire, une dépendance nécessaire.

C'était là une splendide institution, toute pleine de divines harmonies. Par là l'Eglise témoignait de sa sollicitude et de son amour pour ses enfants passés à une vie meilleure, veillant avec un soin jaloux sur leurs dépouilles mortelles. Par là s'affirmait l'étroite union qui règne entre les trois parties de la société chrétienne, les vivants priant Dieu en union avec les anges au pied des autels pour les défunts qui reposent autour du temple sacré. Par là une précieuse consolation était donnée à ceux qui avaient perdu quelqu'un des

leurs : il semble en effet que nous possédons encore ceux qui nous ont quittés, quand nous avons leurs restes auprès de nous. Par là les vivants, tout en recevant les plus salutaires leçons par la vue des tombeaux, étaient plus puissamment excités à prier pour les trépassés.

Malheureusement depuis le milieu du XVIII^e siècle en beaucoup d'endroits les cimetières ont été relégués loin des habitations. Peut-être y a-t-on gagné au point de vue hygiénique ; mais, à coup sûr, on y a beaucoup perdu au point de vue moral.

IV. Enfin les cimetières sont saints parce qu'ils sont enrichis d'une des plus précieuses bénédictions de l'Eglise. Afin de rendre en effet le cimetière plus vénérable, la bénédiction en est réservée à l'évêque. Plus l'homme devient en quelque sorte méprisable, plus il approche du néant et de la poussière, et plus la religion l'environne de respect.

La veille de la cérémonie, on plante au milieu du cimetière une croix de bois de la hauteur d'un homme, ayant trois pointes de bois propres à tenir des cierges : savoir, une sur le haut, et deux à l'extrémité des deux bras. Devant la croix on fixe un pieu de bois de la hauteur de deux pieds, ayant à son extrémité trois pointes semblables à celles de la croix.

Cette croix de bois représente le Sauveur du monde, celui qui est « la résurrection et la vie. » Ce pieu de couleur blanche est l'image de l'homme que la mort rend semblable à un bois sec et inutile. La nuit qui suit la plantation de la croix rappelle les ténèbres du tombeau, comme la cérémonie du lendemain est la vive image de la résurrection. Cette croix debout devant ce pieu annonce hautement que Jésus-Christ protège dans le tombeau même la dépouille de l'homme, qu'il la conserve sous sa main et qu'il saura lui rendre la vie au jour marqué.

Le lendemain, l'évêque, ou le prêtre délégué pour cette bénédiction, s'étant revêtu d'un surplis, d'une étole et d'une chape blanche se rend au cimetière. La couleur blanche est employée parce qu'il va se faire une joyeuse cérémonie ; un mystère consolateur va être proclamé.

Trois cierges allumés sont placés sur le pieu : ils annoncent la résurrection des corps des défunts. Leur nombre marque la sainte Trinité, au nom et par la puissance de qui cette résurrection doit s'opérer.

Après une belle prière où le célébrant demande à Dieu de purifier et de sanctifier le lieu qui doit recevoir les dépouilles mortelles des chrétiens, le clergé et les fidèles se mettent à genoux devant la croix et supplient tous nos frères du ciel de joindre leurs supplications aux nôtres afin d'obtenir la grâce que nous sollicitons : on chante les litanies des saints. Lorsqu'elles sont achevées, le célébrant fait processionnellement avec le clergé le tour du cimetière, qu'il arrose d'eau bénite, en prononçant ces paroles : « Aspergez-moi, Seigneur, avec l'hysope et je serai pur. » Pendant cette cérémonie le chœur chante le psaume *Miserere*. C'est un long gémissement qui prend du lieu et de la circonstance quelque chose de solennel et de lugubre capable d'attendrir le cœur de Dieu.

Le prêtre revient devant la croix : c'est là, en effet, qu'il convient de prier. Il adresse au Dieu de la vie et de la mort l'oraison suivante : « O Dieu, qui êtes le créateur de l'univers, le rédempteur du genre humain et la providence de toutes les créatures visibles et invisibles, nous vous demandons avec une voix suppliante et un cœur dévot, de daigner purifier, bénir et sanctifier ce cimetière où, après cette vie, les corps de vos fidèles doivent reposer. O vous, qui, par votre infinie miséricorde,

avez pardonné tous leurs péchés à ceux qui avaient mis en vous leur confiance, accordez avec bonté la consolation éternelle à leur corps, qui reposent ici, en attendant le son de la trompette de votre archange. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

L'officiant ôte ensuite du pieu les cierges allumés et les place sur les trois pointes de la croix. Cette action dit à l'homme : l'espérance de la résurrection qui descend avec toi dans la tombe sera réalisée par Jésus-Christ. Tu es son membre, il est ton chef, et il est ressuscité. Regarde, son corps déjà brille d'immortalité. » On ôte ensuite le pieu, mais la croix demeure debout. Elle est là pour dire aux générations : « Vous ressusciterez ; votre Rédempteur est vivant ; il veille sur vous ; il arbore l'étendard de la victoire sur le lieu même où la mort vous a vaincus. » Et le prêtre, ne voyant plus dans la croix que le Dieu qu'elle représente, la salue avec respect, l'encense trois fois ; après quoi il se retire ¹.

Voilà, mes frères, comment l'Eglise traite la terre sacrée où doivent reposer les restes mortels de ses enfants, où vous devez reposer vous-mêmes. Quel respect, quels honneurs, quelle sollicitude maternelle ! Comme elle nous prêche éloquemment par son exemple les devoirs que nous avons à remplir à l'égard des cimetières ! Quels sont ces devoirs ? Je vais vous les signaler dans ma seconde partie.

II

I. Le premier de ces devoirs c'est le respect.

Le respect pour les cimetières est un sentiment qui est inscrit au meilleur endroit de l'âme humaine. Savez-vous, nous dit un illustre enfant de l'Eglise, combien nobles sont ces corps qui y sont déposés ? Au lieu d'une vile poussière ce sont les ruines vénérables d'un temple qu'habita longtemps la Trinité toute entière. Le Père les avait bâtis de ses propres mains ; l'Esprit-Saint avait souvent appliqué d'angustes onctions à leurs vivantes murailles ; on ne saurait dire en combien d'occasions le sang de Jésus-Christ en a non seulement arrosé mais pénétré les pierres. Grands par les consécration diverses dont ils portent l'empreinte, ils ne l'ont pas moins été par les vertus dont ils furent l'instrument. Ce sont, en toute vérité, les ossements de nobles triomphateurs qui ont, par la grâce de Dieu, vaincu le démon, le monde et leurs passions. Aussi bien un avenir plein d'espérance les attend. Ils sont descendus en terre, mais comme le grain descend dans le sillon, pour reflleurir à l'heure de la récolte dernière. Ils n'y périront pas, ces corps, ils s'y transformeront ; matériels et grossiers maintenant, ils renaîtront spirituels ; ils y ont été semés dans la confusion, mais c'est pour ressusciter dans la gloire. Non, les cimetières ne sont pas le champ de la mort, c'est le jardin de la vie, c'est le dépôt sacré des éléments de la glorieuse résurrection, c'est un riche reliquaire où dorment, à l'ombre de la croix et sous la garde des anges, les corps de ceux qui doivent être un jour revêtus de toutes les splendeurs de l'éternelle vie.

Aussi, quand je parcours les annales de tous les peuples, depuis l'origine du monde, quand j'étudie leurs sentiments vis à vis des cimetières, ce qui me frappe avant tout c'est une universelle et religieuse vénération. Les profanateurs des tombeaux ont toujours été honnis à l'égal des profanateurs des autels. Faut-il qu'en notre France, il y a cent ans, on en soit venu à une barbarie que n'ont point connue les plus barbares païens ! Faut-il que de nos jours, on tienne si peu compte des droits de la religion, qu'on arrache la croix tutélaire de l'asile des défunts, qu'on enterre pêle mèle

¹ Gaume, *catéchisme*.

catholiques et hérétiques, croyants et libres-penseurs, qu'on force l'Eglise à bénir chaque fosse, comme si le cimetière était un champ vulgaire !

Pour nous, m. f., conservons fidèlement les traditions qui sont celles de l'humanité sage et bien pensante. Souvenons-nous que la cité des morts est une terre sainte, *solve calceamentum de pedibus tuis, locus enim in quo stas terra sancta est*. Respect aux cimetières ! Veillons, en ce qui nous concerne, à ce qu'ils soient bien clos et qu'ils ne soient pas foulés par les vils animaux. Qu'il y règne la plus grande propreté et la plus noble décence. Ornons-les de fleurs et de plantes symboliques. Décorons-les de monuments qui attestent notre foi et non point notre faste ; inscrivons-y de pieuses épitaphes inspirées par la religion, l'édification et la piété ; que surtout le signe du salut, la croix de Jésus-Christ, les domine ! On décore les berceaux, on orne les reliquaires. Chaque tombe, je le répète, est un berceau où, selon la belle expression de l'Eglise, dorment les fils de la résurrection, chaque tombe est un reliquaire où sont déposés des restes sacrés qui doivent un jour être glorifiés d'une éternelle gloire.

II. Respect donc, mais surtout amour aux cimetières. Ici ces deux sentiments sont liés ensemble étroitement. Comment en effet les cimetières n'auraient-ils pas notre affection ? Ceux dont ils gardent les dépouilles mortelles ne sont-ils pas nos parents, nos frères, nos amis ? Ne sont-ils pas, en tout cas, nos frères selon la grâce, les membres de Jésus-Christ ? Aimons donc les cimetières, comme nous aimons le temple sacré.

Aimons à venir y prier. La prière pour les défunts, faite sur le cimetière, est animée d'un respect plus profond, d'une dévotion plus ardente, d'une efficacité plus certaine. Au champ de la mort nous entendons avec plus d'émotion ce cri des trépassés : « Ayez pitié de moi, ô vous surtout qui êtes mes amis ! Au nom de la reconnaissance, au nom de l'amitié, au nom de la justice, au nom de la charité, ayez pitié de moi, priez pour moi ! *Miseremini mei, saltem vos amici mei.* » Et nous sommes comme irrésistiblement recueillis et saisis, et la prière s'échappe de nos âmes avec plus de ferveur, touchant le cœur de Dieu, soulageant les âmes des trépassés et nous sanctifiant nous-mêmes.

Aimons à venir au cimetière pour nous y instruire. Tout nous y parle le langage de la plus haute philosophie : et cette croix consolatrice qui domine les tombes, et ces monceaux de terre fraîchement remuée, et ces inscriptions si éloquentes dans leur simplicité et leur brièveté, et les cyprès funèbres, et ces pins toujours verts, symboles d'immortalité, et ce silence même si propre au recueillement qui règne habituellement dans le séjour sacré des défunts.

Où, le cimetière est une chaire où retentissent sans cesse, pour l'âme docile à les recevoir, les leçons les plus graves, les plus sublimes et les plus variées.

Leçon de souverain respect pour l'incomparable grandeur et le souverain domaine de Dieu. Nous ne sommes que misère et faiblesse. Tous les génies de l'humanité, tous les potentats de la fortune et de la domination ne sont que cendre et poussière. Où sont les terribles conquérants, les redoutables tyrans, les riches possesseurs de la terre ? Ils vivent quelques jours et ils rentrent dans la poussière. Où sont les Crésus, les Alexandre, les César, les Napoléon, les Platon, les Socrate, les Augustin, les Bossuet ? Ils ont vécu quelques jours, et ils ne sont plus. Dieu seul est grand, parce que seul, comme la vérité, il demeure éternellement ! *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.*

Leçon de détachement de tous les faux biens de la terre qui nous sont si vite et si radicalement arrachés. Allez, dit saint Chrysostôme, allez au séjour des morts, cherchez les traces de la magnificence qu'ils ont étalée pendant leur vie, les richesses qu'ils ont possédées, les jouissances qu'ils ont goûtées. Où sont les brillantes parures, et les vêtements précieux, et les divertissements, et les plaisirs, et la foule des serviteurs, et les délices des banquets, et les jeux et les ris, et les joies mondaines ? Approchez de plus près ces tombeaux ; cherchez, que voyez-vous ? un peu de poussière et de cendre, des vers et quelques ossements qui tombent en putréfaction ! O vanité des vanités, tout n'est que vanité, excepté aimer Dieu et le servir ! *Vanitas vanitatum et omnia vanitas !*

Leçon de préparation à la mort. Nulle part on n'entend la parole de Notre-Seigneur : « Soyez prêts car vous ne savez quand le fils de l'homme viendra, » aussi bien qu'au cimetière. Les tombes que nous foulons, les inscriptions que nous lisons, nous disent qu'on meurt à tout âge, dans le printemps comme dans l'hiver de la vie, dans la fleur de la jeunesse comme dans la caducité de la vieillesse. La mort vient, et c'est pour toujours qu'elle fixe les jugements du Seigneur. « Aujourd'hui c'est à moi, nous crient les trépassés, demain c'est à vous ! Faites donc votre salut avec crainte et tremblement. Soyez toujours prêts. » *Et vos estote parati !*

Leçon de confiance et d'espérance. Les défunts ne sont pas morts tout entiers, leur corps n'est pas inanimé pour toujours, ils vivent devant Dieu ! Ils sont déposés au cimetière, mais ils ne font qu'y dormir : ils se réveilleront ! Courage, vous qui souffrez, vous dont le corps est torturé par la maladie : à l'infirmité, à l'humiliation, succédera la joie, la restauration universelle dans les splendeurs de la résurrection ! *Regem cui omnia vivunt, venite, adoremus !*

Quand j'étudiais à Rome, dit saint Jérôme, j'avais coutumé, le dimanche, de visiter, avec les pieux jeunes gens de mon âge les sépulcres des apôtres et des martyrs ; souvent même nous descendions dans les cryptes qui, creusées dans les entrailles de la terre, présentent, de quelque côté qu'on entre, leurs murailles bordées de longs rangs de morts couchés dans leurs bières. Et nous trouvions en cette promenade austère dans la compagnie des morts, les plus belles leçons pour la conduite de notre vie. — Imitons, mes frères, le grand Docteur de l'Eglise. Ayons la dévotion des cimetières. Venons les vénérer, venons y prier pour les trépassés, venons y entendre les voix d'outre-tombe qui parlent si puissamment à l'âme. Et pour nous, comme pour saint Jérôme, la cité des morts sera l'école de la sagesse, mieux que cela, la porte du ciel !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 januarii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

ENTRETIENS FAITS A DES JEUNES FILLES

CE QUE DOIT ÊTRE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE

I

Vous n'êtes point la perfection, mes enfants, et je sais dans votre cœur bien des misères, dans votre foi bien des défaillances. Cependant vous êtes encore le troupeau le plus choisi de l'Eglise, le fleuron virginal de sa couronne, et quand vous l'écoutez, quand le monde admire, malgré lui, votre réserve, votre pureté, l'atmosphère de vertu qui vous environne, elle est vraiment fière de vous. C'est encore en vous que réside ce qui reste ici bas d'honneur, de courage intrépide et de bonté. On subit votre muet ascendant comme les païens subissaient l'ascendant des Agathe et des Cécile, et vous ne savez pas tout le bien que vous pourriez faire, vous ne connaissez pas toute l'étendue de votre puissance.

Vous pouvez changer vos familles, y faire rentrer Dieu qui en est sorti, convertir la paroisse, répandre partout l'amour de Jésus-Christ.

Pour cela, vous devez donner l'exemple.

Car si je me plais à reconnaître vos qualités, votre générosité d'âme, le charme du pouvoir que vous exercez autour de vous, je dois constater cependant que la contagion du siècle vous a envahies. Vous êtes de votre temps par les aspirations qui troublent votre cœur, par les idées fausses qui empoisonnent votre esprit, et votre premier défaut, votre grande passion, c'est le défaut, la passion de l'époque : *l'amour de votre liberté*. Ah ! s'il s'agissait de la juste liberté de remplir vos devoirs, d'affirmer vos convictions, de rester au milieu du monde et, malgré le monde, sans peur et sans reproche, j'applaudirais vivement à votre vaillante fermeté. Mais je dois le dire, mes enfants, vous tenez à garder moins la liberté du bien que la liberté du mal.

1. En cela vous êtes souvent moins coupables qu'on ne pourrait le croire tout d'abord. Vous vivez parmi la licence, au milieu d'une société qui a perdu le sens du respect, qui a érigé en dogme la liberté de faire le mal et qui ne voit à ses efforts d'autre but que le plaisir. Sans même y prendre garde, vous avez contracté l'habitude d'agir à votre guise en beaucoup de points, particulièrement en ce qui concerne l'amour de vos aïeux et je ne sais quelle aversion pour l'obéissance.

Observez-vous plutôt. Lorsque votre mère ou votre pasteur vous commandent, est-ce que le premier mouvement n'est pas négatif ? Cela vous contrarie parce que vous trouvez votre liberté gênée, vous examinez les causes de cet ordre qui vous déplaît, puis vous obéissez tout de même, mais jamais sans quelque arrière pensée. C'est que le virus libéral vous a été inoculé par la société qui vous inspire, et au fond de chacune de vous il y a le germe qui peut faire éclore soudain de petites révolutionnaires. A qui la faute si vous êtes naturellement indociles ? Beaucoup à votre époque, mais aussi un peu à vous, car vous n'avez

pas su, vous n'avez pas voulu résister à ces perfides influences.

L'amour de votre liberté vous rend bientôt *raisonneuses*. « Pourquoi me commande-t-on plutôt qu'à ma sœur, à ma compagne ? Pourquoi me défend-on de fréquenter cette compagnie, de lire ce livre qui me plaît ? Je n'y vois point de mal, et d'autres qui le lisent n'y en voient point non plus. » Vous connaissez, mes enfants, tous ces beaux arguments que vous n'avez pas inventés, mais que vous savez tenir avec une persistance, une conviction d'assez mauvaise humeur. Aussi bien est-il rare que la petite raisonneuse ne devienne aussi une petite *liseuse*.

2. La lecture, mes enfants, c'est le vice, la plaie, la perdition de la meilleure jeunesse. Et je parle non pas des livres absolument mauvais, où l'ignominie s'étale à toutes les pages en termes répugnants. Ceux-là, vous les repousseriez aussitôt avec toute la fierté de votre conscience chrétienne révoltée ; car si vous lisez, c'est pour la curiosité, l'amusement, et non pour acquérir la science crapuleuse du mal. Ceux-là, vous n'en voulez pas, car vous savez bien qu'après les avoir lus vous ne seriez plus honnêtes ; votre âme mal à l'aise vous apparaîtrait comme en deuil, en deuil de l'innocence perdue, et jamais plus elle ne retrouverait sa joie, sa candeur, son suave regard sur le ciel d'où Dieu lui sourit. Je parle de ces livres que vous lisez parfois sans scrupule : romans légers, feuilletons qui traînent au bas des journaux et dont vous attendez anxieusement la suite, dont vous vous entretenez, dont vous rêvez dans vos heures de solitude et de travail silencieux.

Ici encore vous me direz : « Je n'y vois point de mal. » Laissez-moi vous répondre que vous n'êtes point parfaitement sincères : « J'ai lu des romans que le monde appelle honnêtes, me racontait un jour une jeune fille redevenue sérieuse. Eh bien ! ils m'ont fait beaucoup de mal. Car ils vous peignent un idéal si étrange, si irréalisable, que la réalité pâlit à ce souvenir, et, quand vous entrez dans la vie vraie, vous vous y trouvez à l'étroit, vous ne vous reconnaissez plus, tout vous déplaît et vous décourage. Ce n'est pas la société, le monde que vous aviez vu, qu'on vous avait dépeint, où vous aviez vécu dans le rêve du livre. De là d'étranges déceptions, des idées faussées, des sentiments absurdes, des ménages incompris, des têtes désorganisées. Et puis nul contrepoids pour rétablir l'équilibre, nul appui pour vous maintenir, nulle espérance supérieure, car on n'y parle jamais du bon Dieu. »

Voilà, mes enfants, un langage sincère. Ces livres « honnêtes » produisent des résultats malhonnêtes, et souvent déshonnêtes. Ce sont de grands malfaiteurs. Ils ne vous dépouillent pas de votre bourse, mais ils vous prennent vos meilleurs sentiments, vos sentiments éclairés, vos idées vraies de la vie. Imaginez-vous une pauvre petite mendiante qui pendant un an serait élevée parmi les splendeurs d'un palais, assise à une table exquise, superbement vêtue, et goûtant à toutes les jouissances. Puis cette année écoulée, on la jetterait dans la rue, elle reprendrait ses misérables habits et recommencerait à mendier son pain. Serait-elle malheureuse ! Infiniment plus que si jamais elle n'avait franchi ce seuil opulent qui l'a

chassée ensuite. Et ceux-là seraient-ils cruels, barbares, qui l'auraient recueillie d'abord, tirée de la boue pour l'y repousser après !

C'est l'impression ruineuse et malsaine que laissent ces livres, car ils vous transportent dans un monde qui n'est pas fait pour vous, qui, — heureusement, — ne sera jamais le vôtre, puis vous vous retrouvez dans votre sort plus modeste, dans votre maison où l'on gagne péniblement son pain, et les travaux du ménage vous pèsent, vous répugnent, et votre aiguille s'arrête rêveuse dans vos mains oisives.

Le rêve, mes enfants, défiez-vous aussi du rêve ! Il vous arrive parfois d'être éveillées au milieu d'un songe ravissant. Vous étiez transportées dans une région enchantée qu'habitait le bonheur. Une verdure superbe, de beaux arbres chargés de fruits, une société de personnes aimables qui vous accueillait. Puis tout à coup, brusquement, vous êtes rendues à la réalité. Que vous voudriez achever ce rêve commencé ! Mais non, ces charmantes illusions se sont envolées et vous vous retrouvez seules, dans la nuit noire, le cœur haletant, et ressentant plus douloureusement les ennuis de la veille qui se répéteront le lendemain. Or vos rêves éveillés sont mille fois plus pénibles, plus dangereux que celui-là, car ils sont faux, comme tout rêve, et ils vous laissent sans force, sans armes pour lutter contre la vie. Ces livres que je condamne vous parlent beaucoup de la confiance en vous-mêmes, mais jamais de la confiance en Dieu. Et quand vous êtes aux prises avec la vie et ses duretés, vous êtes déconcertées, isolées, éperdues, désespérées, semblables à un infortuné qui a connu toutes les caresses de la fortune et des jouissances, et qui serait jeté seul, sans provisions, sans abri ni vêtements, sur les bords inhospitaliers de quelque île sauvage.

3. Il y a d'ailleurs dans notre littérature contemporaine, avec la complicité du public, une conspiration que je dois vous signaler, une conspiration contre Dieu. Son nom n'est point prononcé, son action ne se fait pas sentir sur les âmes, les sentiments, les résolutions. Ou si quelquefois on se surprend à parler de lui, en racontant quelque situation angoissée, c'est sans amour, sans conviction. On le représente alors comme un Être vague, impersonnel, inspiré tantôt par un esprit implacable de vengeance, tantôt par une indulgence sans limites, une faiblesse qui, sous couleur de miséricorde, autorise tous les désordres, sourit de toutes les défaillances. Ce n'est pas *notre bon Dieu*.

Un nom surtout que vous ne lisez jamais dans ces livres, qui en est exclu par système, c'est le nom adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ou s'il y paraît, c'est blasphemé, deshonoré ou travesti, dépourvu de son caractère de Rédempteur, découronné de son auréole divine.

Vous croyez en Dieu, et vous lisez des ouvrages d'où il est chassé ! Vous aimez Jésus-Christ comme votre Sauveur et votre Dieu ; une des joies de votre vie, c'est de le recevoir dans votre cœur et de lui dire : « Vous êtes mon Dieu, mon seul Maître et mon seul ami ! » et vous vous plaisez à ces lectures où il n'est pas, où on le méprise, où on le repousse, où l'on nie son autorité, la puissance de sa grâce ! Car, remarquez-le bien, mes enfants,

Dieu n'y est passé sous silence ou dédaigné que pour mieux faire paraître l'homme ; la force de la grâce de Jésus-Christ est niée et méconnue, afin de mieux glorifier la vertu humaine. Dieu n'est rien, on peut se passer de lui, la volonté de l'homme est tout, elle suffit à tout et remplace tout. La conséquence est facile à saisir : Puisque nous n'avons pas besoin de Dieu, que nous pouvons nous conduire seuls, pourquoi le prier, penser à lui, tenir compte de sa volonté et de ses ordres ? S'il n'est pas l'ennemi, comme l'appellent les francs-maçons, il est au moins l'étranger. Et de fait pour combien d'âmes perdues par les lectures Dieu est-il devenu un étranger, Jésus-Christ un inconnu, la religion une chose accessoire dont on s'occupe à temps perdu ?

Voilà comment, mes enfants, ces lectures que vous dites « honnêtes », démolissent pierre à pierre la forteresse de votre foi, si patiemment édifiée par l'Eglise pendant les longues années de votre éducation chrétienne. Et plusieurs ne s'arrêtent point là. La passion de la lecture conduit à la passion du plaisir. On a voulu tout lire ; on veut voir ensuite et *vivre* ce qu'on a lu. Alors vous êtes perdues. Adieu les saines joies de la piété, les douces clartés de la conscience heureuse, le contentement intérieur qui rayonne sur votre front ! Adieu le bonheur ! Le fruit défendu, quand on l'a goûté, ne tient plus les yeux ouverts que sur le mal ; le mal seul a des attraites pour vous. Et vous le recherchez, il vous fascine, il vous enchaîne à lui, et vous ne souriez plus désormais, vous êtes malheureuses !

Et quelle est la cause de votre chute ? L'amour de votre liberté. Au lieu d'obéir, vous avez *raisonné*. Pour jouir de votre liberté, vous avez *lu* tout ce qui est tombé sous vos yeux, ces livres « honnêtes » d'abord, puis les autres. Le plaisir a achevé votre ruine. Là encore au début vous avez dit : « Je n'y vois point de mal. » Mais vous saviez déjà que vous mentiez, vous n'étiez plus de bonne foi, et depuis votre ange a détourné les yeux pour n'être pas témoin de vos faiblesses et de vos fautes.

4. Voilà, mes enfants, l'histoire de toutes les jeunes filles qui aiment trop leur liberté, histoire lamentable à laquelle je vous supplie de ne pas ajouter de nouveaux feuillets. Vous êtes faibles et vous le sentez bien, donc vous ne pouvez pas être libres. Il n'y a que les anges qui puissent l'être, parce qu'ils n'ont point de corps ni de passions qui les inclinent au mal. Loin de vous dire : « Jouissez de votre liberté, » je vous demanderai d'en faire le sacrifice à Dieu, à Marie, à votre devoir. Courbez votre esprit devant Dieu par la foi, votre cœur par l'amour, votre passion des jouissances par le dévouement et l'abnégation.

En un mot la vie d'une jeune fille doit être une vie de *foi*, une vie d'*union* à Dieu, une vie de *sacrifice*. Telles sont les idées que je développerai dans les entretiens qui suivront.

A l'encontre des doctrines que vous avez lues, Dieu seul doit être l'objet de vos rêves, seul il peut vous servir d'appui. Nous ne sommes, à vrai dire, que des ruines qui croulent si l'on n'y met des contreforts. Et sur qui vous appuyer ici-bas, je vous le demande ? Il vous faut pourtant des appuis, et vous en cherchez parce que vous vous

sentez bien faibles. Parfois vous croyez les avoir trouvés dans ces affections nées d'hier que vous supposez devoir être éternelles. Et vous marchez dans la vie assurées et confiantes, vous reposant sur elles et vous aveuglant vous-mêmes sur leur fragilité. Un jour, au milieu de la route, vous rencontrez des obstacles; des rochers tombés de la montagne l'ont encombrée et vous défendent de passer. Seules, vous ne pouvez pas les soulever; mais vous ne craignez pas, vous n'êtes pas seules! vous appelez vos amis. Personne ne répond. Où sont-ils? — Plus habiles que vous, ils ont prévu l'abîme et vous ont furtivement quittées. Ils se sont échappés par des sentiers de traverse, et vous voyez bien maintenant que vous êtes seules. Heures encore s'ils ne se sont point cachés derrière d'autres rochers pour les rouler sur vous et vous écraser!

Priez alors, mes enfants, Dieu ne vous abandonnera pas si vous croyez en lui.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES

Les personnes liturgiques

Funes ceciderunt mihi in præclaris.

(Ps. xv, 6.)

Toujours et partout, afin de rendre à Dieu le culte social qui lui est dû, il y a eu des personnes chargées de faire les fonctions sacrées, de présenter au Seigneur les hommages du peuple et de faire descendre sur terre les bénédictions du ciel par la prière publique et surtout par l'offrande du sacrifice. Sous la loi de nature, c'étaient les patriarches; sous la loi écrite, c'étaient les enfants de la tribu de Lévi; le paganisme eut ses ministres religieux; la Révolution elle-même ne put s'en passer, et Robespierre était le pontife sanguinaire qui présidait aux cérémonies instituées en l'honneur de l'Être suprême. L'Eglise de Jésus-Christ devait donc avoir ses représentants officiels auprès de Dieu, son personnel liturgique, les organes de sa prière publique, les ministres de son sacrifice: ce sont les ordres divers, dont l'ensemble constitue l'état ecclésiastique. Pour votre instruction et aussi pour votre édification, je consacrerai quelques discours à vous faire connaître les personnes liturgiques. Je vous parlerai successivement des ordres mineurs, des ordres majeurs, des évêques et du Souverain-Pontife. Aujourd'hui, je traiterai du clergé en général, et je m'efforcerai de mettre en lumière deux de ses caractères qui montrent bien ce qu'il est; le clergé, à savoir, selon le sens profond du mot, est une réunion de personnes qui sont L'HÉRITAGE DE DIEU et dont DIEU Lui-MÊME EST L'HÉRITAGE. Dans l'exposition de ces deux pensées sont renfermées toutes les gloires et tous les offices de l'état ecclésiastique.

I

Et d'abord, les clercs sont l'héritage de Dieu, ils ne s'appartiennent plus à eux-mêmes, ils sont à Dieu, *Non estis vestri*.

I. Ils sont à Dieu par la *vocation*. Certes, si chaque homme a une vocation distincte, s'il est appelé à tel état, si je puis m'exprimer ainsi, pour faire sa partie dans le concert harmonieux de la création, les ministres du culte social sont surtout l'objet des attentions particulières de la Sagesse infinie. Comment en serait-il autrement? Pour

rendre la justice dans la société civile, pour gouverner le peuple, pour commander les armées, il faut en recevoir le mandat des dépositaires de l'autorité suprême; or, les clercs sont les gouverneurs et les magistrats de la société chrétienne, ils sont les chefs de la milice du Sauveur. Dans l'ancienne loi, pour exercer les fonctions sacrées, il fallait y être appelé, il était nécessaire d'appartenir à la tribu de Lévi. Malheur à qui aurait osé s'y immiscer sans vocation: le sort d'Oza, de Saül, de Coré, de Dathan et d'Abiron l'attendait. Sous la loi nouvelle, le sacerdoce n'est plus le privilège d'un peuple, d'une tribu, d'une famille. Dieu choisit ses ministres dans toute nation, dans toute condition, selon cette prophétie d'Isaïe: « J'élèverai, dit Jéhovah, un étendard parmi les enfants d'Israël, et j'enverrai ceux d'entre eux qui auront été sauvés vers les nations d'au-delà des mers, dans l'Afrique, dans la Lydie, dans l'Italie, dans la Grèce, dans les îles les plus lointaines, vers ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi, et ils annonceront ma gloire aux nations, et je choisirai parmi elles mes prêtres et mes lévites. » Mais, sous l'Evangile, la vocation est encore plus strictement requise, parce que les fonctions sont plus augustes. Voilà pourquoi saint Paul dit dans l'épître aux Hébreux: « Nul ne s'attribue à soi-même cet honneur, mais il faut y être appelé de Dieu. » (Hebr., v, 4.) Voilà pourquoi Jésus-Christ lui-même a voulu être appelé au sacerdoce par son Père, qui lui a dit: « Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech. » Voilà pourquoi le Sauveur disait à ses Apôtres: « Ce n'est point vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis. » Donc, pour avoir part, à un degré quelconque, à la sacrificature chrétienne, il faut la vocation de Dieu, il faut avoir au cœur une inclination prononcée pour cet état, une aptitude réelle à en remplir les charges, le goût des choses saintes et surtout l'avis des représentants autorisés du Seigneur. Donc un ecclésiastique, un clerc est l'objet d'un décret tout spécial de la Providence de Dieu. De toute éternité il a été discerné, choisi par la sainte Trinité qui lui a dit: « Vous êtes à moi pour le service de mes autels, » *non estis vestri*!

II. En second lieu, les ecclésiastiques sont « l'héritage du Seigneur » par la *consécration*. Quand l'Eglise a reconnu dans l'Élu de Dieu les signes de la vocation, elle travaille, avec un soin jaloux, à le préparer à la réception du sacrement qui doit le mettre dans un ordre à part, le séparer de la masse du peuple, le faire entrer dans les rangs de la tribu sainte.

Elle le prend, en quelque sorte, par la main, dès sa plus tendre jeunesse; et, l'éloignant de la foule corrompue, elle le cache, pendant plusieurs années, dans de pieux asiles, où elle s'applique sans relâche à orner son esprit, à former son cœur et à le fortifier contre toutes les séductions du siècle, de telle sorte qu'il devienne, comme l'a si bien dit le plus célèbre de nos prédicateurs contemporains, « du feu par la charité, du granit par la chasteté. » Elle le purifie par la prière et la pénitence, l'élève par la méditation, l'assouplit par l'obéissance, le transfigure par l'humilité. Ce n'est, en quelque sorte, que pas à pas, en le faisant passer par divers degrés, qu'elle l'introduit dans le sanctuaire. Et lorsqu'elle s'est enfin assurée que, par sa science exacte et solide, par ses mœurs irréprochables, il pourra être un digne ministre des autels, elle fait couler sur lui l'onction divine, qui lui communique des pouvoirs surhumains, en l'élevant au sacerdoce².

¹ Le P. Lacordaire.

² Noël, *Instructions sur la liturgie*.

En effet, selon la remarque du Concile de Trente, comme la fonction d'un sacerdoce si saint est une chose toute divine, et afin qu'elle pût être exercée avec plus de dignité et plus de respect, il a été bien convenable et bien à propos, pour le bon règlement de l'Eglise, si sage dans toute sa conduite, qu'il y eût plusieurs et divers ordres de ministres, qui, par office, fussent appliqués au service du sacerdoce; en sorte que, par une manière de degré, ceux qui auraient été premièrement marqués de la tonsure cléricale, montassent ensuite des ordres mineurs aux ordres majeurs.

Les ordres mineurs sont au nombre de quatre, savoir les ordres d'*acolyte*, d'*exorciste*, de *lecteur* et de *portier*. Il y a trois ordres majeurs: les ordres de *sous-diacre*, de *diacre* et de *prêtre*.

D'après saint Thomas la raison de ces sept ordres est prise des différents offices qui sont nécessaires pour la consécration et la distribution de l'Eucharistie. Le prêtre consacre l'Eucharistie. Le diacre l'aide prochainement dans cette œuvre divine, et il distribue lui-même, en cas de nécessité, le corps et le sang de Jésus-Christ; le sous-diacre a mission de préparer les vases sacrés qui doivent renfermer la matière du sacrifice; l'acolyte présente à l'autel le pain et le vin et allume les flambeaux symboliques qui éclairent les saints mystères: voilà pour la consécration de la sainte Eucharistie. Mais il faut préparer les fidèles à la recevoir; le portier ferme la porte du saint temple aux indignes; le lecteur instruit les ignorants en leur expliquant les éléments de la science sacrée; l'exorciste, enfin, délivre les possédés des étreintes et des vexations des démons.

Ces sept degrés constituent un seul sacrement de l'ordre.

Celui qui l'a reçu est consacré au Seigneur, *sanctum Domino vocabitur*. Il est tiré du rang des créatures profanes, il est à Dieu, corps et âme: ses yeux sont à Dieu, sa bouche est à Dieu, ses mains sont à Dieu, ses lèvres sont à Dieu, son esprit et son cœur sont à Dieu, *sanctum Domino vocabitur*. Il est à Dieu, voué à son service comme les vases sacrés de nos autels, *sanctum Domino vocabitur*. Que dis-je? Il est à Dieu bien plus intimement; il est, par le caractère sacramentel, marqué du sceau de Dieu; en sorte que grâce au sacrement de l'ordre, les clercs forment un état à part, l'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE, ils sont régis par des lois à part, soustraits à la juridiction des tribunaux séculiers, défendus jusque dans leurs personnes contre les mauvais traitements par les censures les plus redoutables, exempts de charges incompatibles avec leur ministère, par exemple le service militaire, et cela parce qu'ils sont l'héritage, la propriété de Dieu même, qui entend les faire les glorificateurs officiels de sa majesté et les ministres du salut des hommes, *sanctum Domino vocabitur*.

III. Oui, et c'est le troisième titre de la possession de Dieu sur les clercs, les clercs sont au Seigneur par leur *ministère*. Il les établit ses ambassadeurs, les représentants de son autorité, les dispensateurs de ses mystères auprès des hommes. « Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie, leur dit le Sauveur Jésus. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise. Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux. Ceci est mon corps, ceci est mon sang, faites ceci en mémoire de moi! »

Ainsi Jésus-Christ veut que les ecclésiastiques soient d'autres lui-même, *sacerdos alter Christus*.

Il veut qu'ils prêchent sa doctrine.

Il veut qu'ils gouvernent les fidèles.

Il veut qu'ils jugent les consciences.

Il veut qu'ils consacrent l'adorable Eucharistie, qu'ils célèbrent les saints mystères, qu'ils administrent les sacrements.

Il veut qu'ils président à la prière et au culte public.

Il veut qu'ils soient les hommes de son cœur, leur donnant pouvoir sur son corps mystique qui est l'Eglise et sur son corps naturel, sur la très sainte Eucharistie. *Tu autem homo Dei!*

O tribu sainte que celle des ecclésiastiques, sainte par la vocation, sainte par la consécration, sainte par le ministère! O tribu vénérable! elle est élevée par ses pouvoirs au-dessus des rois de la terre qui n'ont puissance que de commander aux corps, qui n'ont souci que des intérêts du temps; elle est élevée au-dessus des chœurs des anges qui peuvent solliciter le pardon des pécheurs mais non le leur accorder, qui peuvent adorer les mystères sacrés sur l'autel du sacrifice mais non les rendre présents! O tribu lumineuse, toute rayonnante de la vérité du Seigneur! O tribu bienfaisante qui répand sans relâche sur le monde les richesses de la grâce! O tribu admirablement organisée. Quand autrefois Balaam, appelé par le roi de Moab pour maudire le peuple de Dieu, vit du haut de la montagne le bel ordre de son campement, au lieu de la malédiction il fit entendre la louange de la bénédiction, et dans son enthousiasme il s'écriait: « O Jacob, que vos tabernacles sont beaux; ô Israël, que vos tentes sont magnifiques! » C'est à plus juste titre que ce cri d'admiration s'échappe de mon cœur quand je considère l'état ecclésiastique avec sa belle hiérarchie, indéfectible dans sa durée, universelle dans son étendue, une dans sa variété, donnée au peuple chrétien pour le gouverner, le sanctifier et porter ses hommages et ses prières jusqu'au pied du trône de l'Eternel! *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua Israel!* (Num., xxiv, 5). Oui, l'état ecclésiastique est grand, parce qu'il est la propriété particulière de Dieu, l'héritage de choix du Seigneur. J'ajoute qu'il est grand parce qu'il a lui-même Dieu pour héritage.

II

Quand, après la conquête du pays de Chanaan, Dieu fit aux Israélites le partage de la terre promise entre les différentes tribus, aucune portion ne fut attribuée à la tribu de Lévi; et le Seigneur dit à Aaron, aux prêtres et aux lévites: « Vous ne posséderez rien parmi vos frères, c'est moi qui serai votre portion et votre héritage au milieu des enfants d'Israël. *Ego pars et hereditas tua in medio filiorum Israel!* (Num., xviii, 20).

Pareillement, sous la loi nouvelle, les ecclésiastiques ont pour héritage Dieu et les choses de Dieu; ils lui ont consacré leur cœur; ils l'aiment d'un amour de préférence, d'un amour de dévouement, d'un amour de sacrifice; et par état tous doivent constamment répéter la parole du psalmiste qu'ils ont prise pour mot d'ordre le jour de leur initiation à la tonsure: « C'est le Seigneur qui est la part de mon héritage et de mon calice, *Dominus pars hereditatis meae et calicis mei!* » (Ps. xv).

I. Ils ont voué à Dieu d'abord un *amour de préférence*. Ils ont pesé la valeur des biens terrestres, ils l'ont trouvée de nul prix; ils ont considéré les avantages que le monde recherche et ils n'y ont vu que vanité et vanité; ils ont examiné les trésors du temps et ils y ont renoncé généreusement pour s'attacher uniquement à Dieu.

Pour Dieu ils ont renoncé à leur volonté propre, et ils font profession d'obéir, selon les lois cano-

niques, à leurs supérieurs. Pour Dieu ils ont renoncé à la fortune, à l'argent, à l'acquisition de riches domaines, à tout commerce mondain pour mener une vie pauvre en Jésus-Christ. Pour Dieu, ils ont renoncé aux honneurs, à la renommée, à la gloire pour écouler leurs jours dans le service obscur du prochain. Pour Dieu ils ont renoncé aux joies et aux plaisirs du monde pour se vouer à la pénitence. Pour Dieu ils ont renoncé aux avantages de la famille, aux joies du foyer domestique pour embrasser la virginité perpétuelle, afin de pouvoir, grâce au célibat, s'unir plus parfaitement à Dieu par la méditation et la prière, se dévouer plus complètement et plus généreusement au salut de leurs frères. Et ce magnifique renoncement leur est rappelé à chaque instant par leur austère vêtement : leur robe noire, signe de leur mort au monde, leur ceinture, symbole de virginité pureté, leur tonsure image de leur détachement universel. *Dominus pars hæreditatis meæ.*

II. L'état ecclésiastique est donc une condition dont les membres font profession de s'attacher uniquement à Dieu. Les clercs ont pour devise cette parole de leur divin fondateur et modèle : *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse. Ils se dévouent corps et âme à Dieu et aux choses de Dieu.*

Les choses de Dieu, c'est la parole sainte. Que d'autres étudient les sciences humaines, le clergé les approuve, les aide, les encourage de tout son pouvoir, mais avant tout, lui, il étudie la science de Dieu, la vérité de Dieu pour s'en nourrir et en nourrir les autres, pour la méditer et la prêcher !

Les choses de Dieu c'est la prière publique, c'est le bréviaire que les ministres sacrés récitent sept fois le jour, c'est le saint sacrifice qu'ils offrent à l'adorable Trinité, au nom de tous les habitants du ciel en esprit d'action de grâces, au nom de toutes les saintes prisonnières du purgatoire en esprit d'expiation, au nom de tous les membres de l'Eglise pour leur obtenir toute grâce temporelle et spirituelle et toute bénédiction céleste.

Les choses de Dieu ce sont les sacrements dont les ecclésiastiques sont les heureux dispensateurs, et par lesquels ils vivifient les âmes, les fortifient, les nourrissent, les guérissent et même les ressuscitent à la vie surnaturelle.

Les choses de Dieu, c'est l'ineffable Eucharistie, l'Eucharistie que les prêtres consacrent à l'autel, l'Eucharistie par laquelle Notre-Seigneur est vraiment le Dieu avec nous, l'Emmanuel, le compagnon de notre pèlerinage sur terre, le pain substantiel qui alimente nos âmes pour la vie éternelle, et notre victime de propitiation. Ah ! l'Eucharistie c'est elle qui est l'objet de l'amour, des sollicitudes, de la vigilance de l'état ecclésiastique, c'est elle qui fait sa gloire et son bonheur, c'est elle qui est son héritage par excellence !

Les choses de Dieu enfin, c'est la gloire de Dieu par le salut des âmes. Le zèle pour le salut des âmes, voilà l'âme du sacerdoce, la noble passion des clercs. Encore une fois que d'autres recherchent l'or, l'honneur, le plaisir, pour eux la richesse, la gloire, le bonheur c'est d'augmenter le nombre des élus. Sanctifier leurs frères, les rendre justes et saints, en faire les amis de Dieu et les fils de la glorieuse éternité, voilà leur ambition, voilà l'objet de leurs sollicitudes, de leurs prières et de leurs travaux, voilà leur lot, leur partage et leur héritage, *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei !*

III. Les clercs ont tellement, par état, pris Dieu pour leur héritage que non seulement ils lui consacrent les affections de leur cœur, les énergies de leur dévouement, mais ils aspirent à souffrir pour lui. Ils l'aiment jusqu'au sacrifice. Ils se sont donnés à Jésus-Christ, ils embrassent la cause de Jé-

sus-Christ, ils accueillent avec amour la croix de Jésus-Christ.

Ils ont à souffrir des difficultés inhérentes à l'accomplissement des charges de leur vocation, mais ils ont aussi à supporter les persécutions de Satan et de ses suppôts.

Ils souffrent : Jésus-Christ, la vérité qui ne peut tromper, ni se tromper, le leur a annoncé : « Ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront ; le disciple n'est pas au-dessus du Maître ; vous serez en haine à tous à cause de mon nom ; dans le monde vous serez pressurés, écrasés ! »

Ils souffrent parce que, dans leur ordination, ils ont reçu la grâce sacramentelle de corédempteurs du genre humain ; parce qu'ils doivent par leur immolation accomplir ce qui manque, dit saint Paul, à la passion de Jésus-Christ ; parce que par leurs propres expiations ils doivent faire aux âmes l'application des mérites de la rédemption du Sauveur.

Ils souffrent parceque, par leurs prédications, par leurs exemples, et jusque par leur habit, ils sont la condamnation des pervers, des voleurs, des orgueilleux, des matérialistes, des débauchés, des corrompus.

Ils souffrent, surtout aujourd'hui, à cause des débordements incroyables des mœurs, de la licence effrénée de la presse, de la rage furieuse des sociétés secrètes. Ils sont vilipendés, moqués, calomniés, vexés de toute manière.

Ils souffrent, mais ils prient pour leurs persécuteurs afin qu'ils se convertissent et qu'ils ne sentent pas les coups vengeurs de celui qui a dit : « Ne touchez pas à ceux qui sont à moi, *Nolite tangere christos meos !* » Ils souffrent, et, avec les apôtres, ils sont heureux d'avoir à endurer quelque chose pour le Sauveur, parce que c'est ainsi que s'opère plus efficacement le salut des âmes. La croix de Jésus-Christ est leur trésor. *Dominus pars hæreditatis meæ !*

Tel est, mes frères, l'état ecclésiastique. C'est l'état voué par vocation à la glorification de la Trinité et à la sanctification des âmes. C'est l'état qui est l'héritage de Dieu et qui a Dieu pour héritage. C'est un état de dignité incomparable et d'incomparable dévouement. Donc respect aux ecclésiastiques, surtout dans l'exercice de leurs fonctions sacrées ; ils sont la chose de Dieu, ils sont les représentants de Jésus-Christ, au sacerdoce duquel ils ont l'honneur de participer. Docilité pour les ecclésiastiques ; les ordres qu'ils nous intimement ne sont pas leurs ordres, mais les ordres de Jésus-Christ dont ils sont les porte-voix. Reconnaissance aux ecclésiastiques ; ils ne travaillent, ils ne souffrent, ils ne vivent que pour nous. Prions donc pour eux afin qu'en faisant notre salut, ils assurent le leur, et afin que nous soyons réunis, comme les enfants d'une même famille, dans les joies du séjour éternel.

CONFÉRENCES OPPORTUNES

VI

DIEU

Pourquoi ils veulent se passer de lui

I. Oui, nous le répétons hardiment, les impies que nous combattons et dont nous avons cité les paroles ineptement blasphématoires, n'ignorent pas cette grande vérité qui tranche tout débat, et condamne au préalable toute impiété, à savoir : « Que les grandes doctrines spiritualistes qui sont la base du christianisme : 1^o un Dieu unique, juge suprême, ayant tous les attributs que le christia-

nisme lui reconnaît : sagesse, puissance, bonté, miséricorde, justice ; 2^o une vie future et éternelle, sanction de la conscience, fixant pour jamais, dès la fin de cette vie, le sort heureux des bons, malheureux des méchants ; — sont des croyances aussi vieilles que les monuments historiques les plus anciens que nous possédions, » aussi vieilles que le monde. Ils savent aussi bien que nous que « le théisme commun aux religions chrétienne, juive, musulmane, se trouve déjà contenu dans les plus vieilles traditions qui soient venues à notre connaissance, et qu'on ne peut montrer aucune époque où il n'ait pas existé ¹. »

Ils le savent, et bien que nous soyons fort éloignés de les prendre pour des prodiges de science, ils ne peuvent ignorer ces choses. Pourquoi donc alors se plaisent-ils à contrecarrer si nettement une vérité qu'ils connaissent bien ? Pourquoi cette rage audacieuse d'affirmer tout le contraire de ce qu'enseigne l'histoire, et de fonder sur cette contradiction insolente et absurde un enseignement complet d'incrédulité et d'impiété ?

C'est ce qu'il importe de rechercher aujourd'hui, ou plutôt de dévoiler. Car l'apôtre saint Jean nous dispense de toute recherche ; il nous a livré le secret de ce mystère d'hypocrisie et de mauvaise foi, quand il nous a dit : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt*. N'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde. Car tout ce qui est dans le monde est ou convoitise de la chair, ou convoitise des yeux, ou orgueil de la vie.

Or nos adversaires aiment le monde et tout ce qui est dans le monde : ses maximes, ses divertissements, ses fêtes, ses plaisirs de toutes sortes. Ils ne s'en cachent point, ils l'avouent et le proclament, ils en font profession.

Ils ne s'inquiètent pas si ce monde passe, et ses convoitises avec lui ; ils veulent *jouir*, et jouir dès maintenant, sans arrêt ni intermède. Or pour jouir largement, pour jouir constamment, pour jouir en toute paix et sécurité, trois petites choses sont tout à fait indispensables : Ne rien faire, avoir beaucoup, et dominer. Ceci est élémentaire ; et c'est précisément l'objet des trois convoitises dont parle saint Jean.

II. Aussi, considérez comment ces messieurs les prédicateurs d'athéisme arrangent leur chère vie, et s'ils se conduisent autrement que je viens de dire. Ne voyons-nous pas tous les jours le professeur planter là sa chaire et ses élèves, le chef d'institution fermer sa boutique, l'avocat envoyer promener ses clients, le médecin abandonner ses malades et le vétérinaire ses quadrupèdes, pour quoi faire ? Hé ! qu'ai-je besoin de vous l'apprendre ? Pour faire de la *politique*, c'est-à-dire rien du tout, bâcler quelques articles de journaux toujours les mêmes, se promener de bourg en village, pérorer dans les cafés et les réunions, se créer enfin une notoriété, une popularité quelconque. Et comme, dans le siècle où nous vivons, ce n'est pas la popularité la plus honorable qui est la plus rémunératrice, manquent-ils jamais, vous en êtes témoins ! de se jeter avec une parole hargneuse et presque toujours féroce, sur tout ce qui est digne, pur, bien-faisant, vénérable ? Se font-ils le moindre scrupule de caresser, d'exciter les passions les plus basses et les plus violentes ? Ne s'efforcent-ils pas au contraire de tout renverser de fond en comble, dans l'espoir de se trouver seuls, un jour, debout sur les décombres ?

Le grand point en effet pour ceux qui aiment le monde et tout ce qui est dans le monde, le véritable objectif qu'ils ne perdent jamais de vue, c'est d'arriver au pouvoir, lequel donne les ri-

chesses et les honneurs. Et l'unique moyen aujourd'hui d'y réussir, c'est d'être en état, le moment venu, de dresser, avec chance de succès, quelque circulaire électorale bien sentie, et d'escalader n'importe de quelle façon, par le vol et le brigandage, s'il le faut, un fauteuil de député ou de sénateur.

Qui a gagné cela a tout gagné, et peut à son gré satisfaire les trois grandes convoitises de son cœur. Un représentant du peuple souverain passe tous les mois à la questure ; souvent il est appelé à mettre la dent aux fonds secrets ; pas un de ses votes, s'il veut, ne sera gratuit, et pourquoi ne voudrait-il pas ? et puis il commande, il élabore des projets de lois, il propose ou sanctionne des mesures destructives de toute justice, oppressives de toutes les libertés ; et puis encore il a des privilèges qui n'appartiennent pas aux simples électeurs ; les lois qu'il a votées ne sont pas faites pour lui, mais seulement pour ses adversaires politiques ou religieux ; il a toutes sortes d'immunités contre elles ; c'est un filet si bien tendu que lui et ses amis passent toujours à travers les mailles ; il ne reste dedans que ses ennemis.

Enfin, les préoccupations politiques ne sont pas tout dans la vie ; elles n'absorbent même qu'un temps insignifiant, quand, sur toutes les questions, quelles qu'elles puissent être, on a son parti pris d'avance, et que, avant aucune délibération, toute mesure ou loi anti-religieuse et anti-sociale a déjà vote acquis. C'est alors que l'on goûte voluptueusement le plaisir de ne rien faire ! C'est alors que l'on mène ce que l'on appelle superbement la *haute vie* ! C'est alors que les cafés, les théâtres, les maisons de jeu et d'autres... plaisirs paraissent de véritables paradis auprès du chevet importun des malades, de la chaire encombrée de livres rompus, de l'étude qui sent l'enfermé, et du bureau chargé de dossiers obscurs ! Comment ne pas bénir les blasphèmes et les impiétés qui vous ont amené là ? Comment aussi ne pas les enfler de plus belle ?

III. Mais tout le monde ne peut pas être représentant du peuple, et s'amuser aux dépens des simples citoyens. Ceux-ci donc, — vous et moi, s'il vous plaît ! — ne peuvent-ils pas, ne doivent-ils pas se demander quelles sont, au point de vue social, les conséquences logiques, inexorables, fatales d'un pareil état de choses, pour voir enfin ce que valent des doctrines qui produisent de tels résultats ?

Ici encore, nous n'avons pas besoin de nous briser l'esprit aux austérités du raisonnement abstrait ; l'expérience parle, et parle haut, le passé nous répond de l'avenir, et étale complaisamment à nos yeux le beau modèle social qu'entrevoient dans leurs rêves et poursuivent de leurs efforts les ennemis de Dieu. Ce modèle, c'est la cité antique, la cité païenne, c'est-à-dire athée, car elle finit toujours par le devenir en pratique, et il n'y a point de différence à cet égard entre la Sparte de Lycurgue, l'Athènes de Périclès et la Rome de César.

Or la cité païenne est assise sur deux bases qui sont essentielles à sa conservation : la *prostitution*, et surtout l'*esclavage*. Et ces deux atrocités se résument à leur tour en un seul mot : le mépris de tout ce qui est faible, l'étranger, la femme, l'enfant.

Oni, la cité antique est essentiellement fondée sur l'inégalité et le privilège. Qu'entends-je ? Vous me parlez de la démocratie athénienne ? Singulière démocratie en vérité que celle de cette étrange république ! « Le peuple qui y régnait, dit un rationaliste, adversaire résolu du christianisme, le peuple qui y régnait n'était pas ce que nous appelons maintenant un peuple, c'était une

¹ L'abbé de Broglie.

troupe privilégiée qui pesait sur les esclaves au dedans et sur les sujets au dehors, et dont les excès tenaient surtout, non pas à l'égalité des citoyens, mais à l'inégalité sur laquelle elle était fondée. Chaque cité était une oligarchie, même quand elle s'appelait démocratie, ou plutôt l'aristocratie était l'essence de cette démocratie prétendue ¹. »

Oui, la cité païenne a pour fondement nécessaire, indispensable, l'esclavage : par cette raison très simple que le travail manuel est indispensable à l'existence d'un peuple, et qu'il est incompatible avec les fonctions de l'homme politique, du citoyen tel que l'entendaient les anciens, tel que l'entendent leurs admirateurs d'aujourd'hui. Le vrai citoyen doit nécessairement être homme de loisir. « Toujours sous les armes ou dans le conseil, dit un historien, il semblait nécessaire que sa vie entière se passât à remplir les fonctions publiques ou à s'y préparer. Car d'un côté, comme le déclarait Euripide en plein théâtre, dans une démocratie commerçante, l'ouvrier ou le pauvre qui vit du travail de ses mains et dont les occupations grossières entretiennent l'ignorance, est incapable de s'occuper des affaires publiques ; et de l'autre, on n'est pas réellement citoyen si l'on n'est soldat, juge, membre de l'assemblée délibérante ². »

L'oisiveté, disait à son tour Socrate, est sœur de la liberté. Combien nous lui connaissons de disciples, au vieux philosophe, de nos jours et dans notre pays ! Jadis le citoyen flânait sur l'agora ou au forum ; aujourd'hui il flâne à la Chambre, au Palais du Luxembourg, ou dans les bureaux de rédaction. Rien n'est changé de ce côté-là.

Mais, pour que les uns puissent vivre sans rien faire, il faut bien que les autres travaillent. Pour que les uns soient ainsi affranchis et pourvus de toutes leurs aises, il faut nécessairement qu'une dure servitude pèse sur les autres, sur ceux dont les occupations grossières entretiennent l'ignorance et qu'elles rendent incapables de s'occuper des affaires publiques. « Qui donc, continue l'historien cité plus haut, labourera les champs ? Qui donc fera les gros travaux nécessaires à l'existence humaine ? Puisqu'ils sont indignes des hommes politiques, et que d'ailleurs ils sont indispensables, il faut bien qu'il y ait dans l'humanité des êtres inférieurs que la nature a destinés à cet emploi, en les excluant du privilège de la vertu et de la cité. De là l'esclavage, vrai fondement de la cité antique, puisque sans esclaves il n'eût pu y avoir de citoyens dans le sens que les anciens attachaient à ce mot. »

Or, savez-vous quel était, comparativement au nombre des hommes libres, des hommes politiques, celui de ces êtres inférieurs qui vivaient du travail de leurs mains, de ces esclaves qui étaient la nue et absolue propriété d'autres hommes, et dont aucune loi ne s'occupait, oui ! qui n'avaient pas même le bénéfice de la loi protectrice des animaux ? — Il était de vingt pour un !

Encore une fois ce mal affreux était nécessaire, indispensable ; et nulle société païenne ne peut subsister sans l'esclavage. Aussi, pas un sage, pas un philosophe dans l'antiquité qui ait eu seulement l'idée de l'abolition possible de ce honteux état de choses ; pas plus Socrate, Platon, Aristote, que Cicéron, Sénèque ou Marc-Aurèle. Pour Xénophon, les esclaves ne sont autre chose que des animaux qu'il faut mener avec le fouet. Pour Platon, l'esclave est une possession bien embarrassante, parce que l'homme est un animal difficile à manier, mais une possession avantageuse. Pour Aristote, l'esclave est naturellement incapable de vertu, de rai-

son, même de bonheur. Il est absolument privé de volonté. Ne croirait-on pas entendre Voltaire, le père et l'inspirateur de nos libres-penseurs d'aujourd'hui, votant au peuple qui travaille et qui sue, de la paille et du foin ! La main du précepteur d'Alexandre n'a pas même songé à frémir en écrivant ces lignes atroces : « La guerre est en quelque sorte un moyen naturel d'acquérir, puisqu'elle comprend cette chasse que l'on doit donner aux bêtes fauves, et aux hommes qui, nés pour obéir, refusent de se soumettre. C'est une guerre que la nature elle-même a faite légitime. »

Ainsi donc, dans la cité antique, les hommes politiques ne faisaient que de la politique, et formaient, sous le nom de citoyens, une véritable caste privilégiée qui jouissait de tous les droits et de tous les plaisirs. Les autres, les travailleurs, ceux qui font venir le pain, confectionnent les vêtements, bâtissent les maisons, forgent ou façonnent les instruments de tout travail, les plus utiles en un mot, n'avaient que des devoirs et étaient incapables même de bonheur !

IV. Or, dites-moi, sommes-nous encore si loin de cet état de la cité antique, depuis que nos gouvernants et nos législateurs nous ont ramenés au paganisme officiel ? En sommes-nous bien loin dans la France de Constants et dans l'Italie de Crispi ?

Sans doute, nous ne sommes pas encore tout à fait la propriété absolue et vénale de ceux qui se disent nos maîtres ; on ne redescend pas avec cette rapidité quinze siècle de christianisme. Mais à regarder les choses au clair, et mettant à part les formes extérieures qui ne sont rien, dans quelles limites nous appartenons-nous à nous-mêmes ? Nous pouvons aller et venir, je l'admets ; mais le tout est de savoir dans quelles conditions. Nos membres, il est vrai, ne sont pas, comme ceux de l'esclave antique, chargés de lourdes chaînes ; nous ne sommes pas, chaque soir, internés dans l'ergastule. Mais il n'est pas que des chaînes de fer ; et en attendant que celles-ci viennent (elles sont déjà entre l'enclume et le marteau), les lois, les lois ne sont pas moins lourdes, et ne serrent pas moins fort.

Vous êtes libre, dites-vous ; où sont vos droits ? Citez m'en un seul dont vous ne soyez pas contraint d'acheter la jouissance à prix d'or ! Etes-vous libre, sans payer, de laisser entrer chez vous un rayon de soleil, de respirer par la fenêtre l'air frais du matin, ou de regarder fleurir les arbres ? de mettre un chien à votre porte pour en garder le seuil, ou de l'emmener avec vous pour tromper la longueur et les ennuis du chemin ? de nourrir un cheval pour vous aider dans vos travaux, ou de mettre un ressort à votre voiture pour en adoucir les secousses ? Si donc vous achetez tous ces droits, il est bien clair qu'ils ne vous appartiennent plus, mais à ceux qui vous les vendent après vous en avoir dépouillés.

Etes-vous libres d'élever vos enfants à votre gré, et, pour peu que vous vouliez entrer dans les fonctions publiques, d'obéir aux prescriptions impérieuses de votre conscience, par exemple en ce qui regarde la sanctification du dimanche, l'accomplissement du devoir pascal, etc. ? Etes-vous libre, vous, homme de loisir, et aussi de science et de probité reconnues, de réunir, même avec le consentement, même à la demande de leurs parents, quelques enfants pauvres pour leur donner gratuitement, charitablement, une instruction dont leur cœur n'a pas moins besoin que leur esprit ? Etes-vous libre, vous, homme de foi et de piété, de vous associer avec quelques autres hommes comme vous, dont la haute vertu n'est nullement contestée et qui ont toujours fait l'édification de tous, et d'habiter en commun avec eux pour prier ensemble, vous porter mutuellement à la perfection

¹ E. Havet.

² J. Denis.

chrétienne, vous dévouer ensemble à l'instruction de la jeunesse, à l'évangélisation des pauvres, au soulagement des malades ?

Quel est donc aujourd'hui, je vous le demande, le grand principe social et de gouvernement, si ce n'est l'*omnipotence de l'Etat* ? Or, si l'Etat a tous les pouvoirs, que sont devenus vos droits ? Et de fait, de quoi l'Etat ne s'est-il pas emparé, dans toutes les branches de l'administration ? Quelle initiative a-t-il laissée, soit aux individus, soit aux collectivités : paroisses, communes, communautés, établissements de tout genre ? Est-ce vous ou lui qui avez la franche et nue propriété de ce que vous appelez vos biens ? Pouvez-vous acheter, vendre, transmettre à votre gré vos maisons, vos terres, vos titres, sans autre formalité que votre bon plaisir ? Et si vous ne le pouvez pas, vous n'en êtes donc pas les maîtres ; car le vrai maître est celui qui a la libre disposition de la chose. Que sera-ce quand l'Etat aura fait l'inventaire de tout ce qui est à vous, et pris le double de vos clefs et serrures ?

Si donc vous ne pouvez disposer librement ni de vous-mêmes, ni de vos enfants, ni de vos propriétés, vous ne vous appartenez pas réellement, mais à celui dont l'autorisation vous est nécessaire. Le véritable maître, c'est lui ; et vous, vous n'êtes que des esclaves.

Je le répète, ce n'est pas encore la cité antique dans toute sa rigueur, mais nous y allons à grands pas, du même pas que nous reculons, des croyances et des vertus chrétiennes, aux idées et aux pratiques des siècles païens. L'esclavagisme est au fond du cœur humain ; Jésus-Christ seul avait su l'en extirper. Vous chassez Jésus-Christ ! vous retrouvez Aristote et Caton ; après les *lenones* vous reverrez les *lanistes* ; vous entendrez de nouveau César s'écrier : *Humanum paucis vivit genus* ! Les petits ne sont faits que pour les gros, et le genre humain n'existe que pour les plaisirs d'un petit nombre !

V. Et c'est précisément ce que prétendent, ce qu'attendent impatiemment les soi-disant libres-penseurs qui se proclament docteurs en athéisme, et qui veulent nous apprendre à périr comme des chiens après avoir vécu comme des pourceaux. Leurs livres sont des catéchismes d'impiété, leurs romans et leurs journaux des écoles de dépravation et d'obsécité. C'est logique, et cela démontre nettement la vérité de ma thèse. Ne vous disais-je pas tout à l'heure que la prostitution était la seconde base de la cité païenne ? La prostitution est la compagne inséparable de l'esclavage ; c'est elle qui, en avilissant les âmes, courbe le mieux les caractères, et leur imprime ce pli de la bassesse dont ils ne songeront jamais à se relever. C'est la prostitution et la prostitution seule qui explique cette inexplicable apathie de la masse servile dans toute l'antiquité.

Les « gros » d'alors le savaient bien. Aussi les lois sévères qui protègent chez les anciens l'honneur des épouses et des vierges de bonne famille laissent-elles volontairement sans défense les esclaves de tout sexe, les désignant par le fait même aux plus honteuses entreprises, comme personnes *in quas stuprum non committitur*.

Comprenez-vous maintenant la pornographie contemporaine ? Saisissez-vous le plan, devinez-vous le but que s'en proposent les entrepreneurs ? Car, ne vous y trompez pas, l'impiété et la pornographie contemporaines ne sont pas autre chose que le fruit de ténébreuses et vastes entreprises. Corrompre les âmes pour tuer les caractères et asservir les corps : voilà le but ! Répandre par tous les moyens possibles l'incroyance et l'immoralité ; voilà le plan !

Ah ! des chrétiens dignes de ce nom ne se plient

pas aisément au joug ; ils ont dans l'âme un ressort que rien ne peut briser, et ce ressort, c'est la conscience de leur céleste origine et de leur fin sublime. On ne mène pas comme de vils troupeaux ceux que le Christ a affranchis ; on ne fait pas courber au clin de l'œil sous la main de l'homme un front que l'eau du baptême a touché. Le chrétien ne reconnaît qu'un maître, qui est Dieu, et devant qui le roi est l'égal de l'esclave ; ou plutôt devant qui il n'y a ni maître ni sujet, ni libre ni esclave, ni Grec ni Barbare, mais seulement des frères en son fils Jésus-Christ.

De là, chez nos libres-penseurs actuels, jouisseurs acharnés et, par une conséquence nécessaire, esclavagistes forcenés, cette implacable haine de Dieu, de Jésus-Christ, de son Évangile et de sa morale sublime qui fait des âmes si grandes et des caractères si fiers. De là cette rage d'impiété et, — passez-moi le mot ; un trop grand choix d'expressions ôterait quelque chose à l'énergie de la pensée, — ce besoin canaille d'avilir l'homme à ses propres yeux, de lui faire oublier le ciel sa patrie, de lui persuader même qu'il n'existe pas, que l'homme n'a rien à prétendre après cette vie, qu'il n'est point sorti de la main d'un Dieu créateur, mais qu'il n'est qu'un animal comme les autres ; que « les premiers hommes, troupeau muet et hideux, germèrent, avec les plantes et les bêtes, de la terre naissante pour ramper à sa surface, se servant d'abord de leurs ongles et de leurs poings, puis de bâtons, et enfin des armes qu'avait fabriquées leur expérience, pour se disputer du gland et des tanières ; qu'enfin leur voix trouva des sons et des mots pour rendre leurs pensées, et qu'alors seulement cessa la guerre, s'élevèrent des remparts, et vinrent les lois punir le vol et le brigandage. »

Dans tous les temps le langage des païens corrompus a été le même ; et ceux d'aujourd'hui ne font que répéter Horace et Lucrèce.

Le moyen est digne du but, et y mène directement. Ah ! il faut bien l'avouer ; humainement parlant, nous retournons à pas précipités vers cet affreux état social qui s'appelle la cité antique ; nous y allons, poussés plus encore par la molle inertie des chrétiens que par l'ardeur violente de nos ennemis. Que les âmes attristées et découragées se rassurent cependant. L'Eglise porte dans son sein une promesse d'immortalité, et son bras invincible soutiendra les nations chrétiennes. L'Enfer ne prévaudra pas.

L'humanité affranchie par le Christ se souviendra de cette grande vérité proclamée par les païens eux-mêmes : *Que la source de tous ses crimes comme de tous ses malheurs, c'est d'avoir ignoré ou rejeté Dieu* :

Heu ! primæ scelerum causæ mortalibus ægris
Naturam nescire Deum !

Elle s'en souviendra ! Et après avoir trop longtemps écouté les faux docteurs qui caressent et provoquent aujourd'hui ses mauvais instincts, éclairée par l'expérience, éprouvée peut-être par de nouvelles catastrophes, elle finira par les repousser avec exécration en maudissant leur nom et leurs œuvres.

Et ce sera bien fait !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 januarii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SERMON POUR LE DIMANCHE DES QUARANTE-HEURES

La Pénitence

I

NÉCESSITÉ DE LA PÉNITENCE

Pœnitentiam agite.
Faites pénitence.

C'est par cette parole que saint Jean a commencé sa prédication dans le désert (Matth. iii, 2); c'est par cette parole que Jésus-Christ a commencé sa prédication dans la Galilée (Matth. iv, 17); c'est par cette parole que saint Pierre a commencé sa prédication à Jérusalem (Act. ap. ii, 38). Faites pénitence! telle est la parole que nous trouvons sur les lèvres du précurseur du Christ, sur les lèvres du Sauveur et sur les lèvres du chef des Apôtres. Parole grave, austère, parole solennelle et puissante que l'Eglise a recueillie, et, qu'à travers les âges, elle a fait entendre à tous ses enfants, aux rois, aux grands d'ici-bas, à tous ceux qui ont la fortune, les honneurs, les dignités, aussi bien — et peut-être d'une voix plus forte encore — qu'aux pauvres et aux petits, à tous ceux qui, dans une condition médiocre, vivent du travail de leurs mains ou du pain de l'aumône.

Cette parole, m. f., j'ai pensé que je devais vous la rappeler aujourd'hui. Qu'est-ce donc, en effet, que cette solennité qui nous rassemble en ce moment, au pied des saints autels, sinon une solennité réparatrice, une solennité où il ne faut pas seulement des chants de louanges, des protestations d'amour, mais surtout des cris suppliants, des gémissements et des larmes? Et puis, qu'est-ce donc que le temps de Carême dans lequel nous allons entrer, sinon un temps de jeûne et d'austérités, un temps où il ne faut pas seulement des prières plus fréquentes, un éloignement plus sévère des plaisirs mondains, mais surtout des mortifications généreuses, de libres souffrances qui satisfassent mieux à la justine divine?

Je sais bien, m. f., qu'en ce siècle de sensualisme et de bien-être où les âmes amollies, dégénérées, redoutent le moindre effort, la moindre fatigue, je sais bien qu'il est de mode de se récrier contre la doctrine de l'Eglise et d'accuser ses exigences. Aussi, je vais essayer de faire justice des prétentions du monde, justice de ses sophismes et de ses maximes. Et pour cela, dans un premier discours, je vous dirai que la pénitence est nécessaire : nécessaire parce que la foi nous y oblige, nécessaire parce que la raison nous en fait un devoir.

I

Par ce mot de pénitence, je n'entends pas seulement la détestation du mal que nous avons commis, le regret des fautes dont nous nous sommes

rendus coupables. Je n'entends pas seulement non plus la séparation du mal, la rupture violente avec tout ce qui est péché ou ce qui est de nature à nous entraîner au péché. Il va de soi que ce repentir, cette douleur du cœur qui est la contrition, cette séparation, cet éloignement qui est la conversion, sont absolument nécessaires, si nous voulons que Dieu, Lui cependant la bonté et la miséricorde infinies, nous pardonne et nous ouvre le ciel.

Mais par pénitence, j'entends en ce moment, toutes les peines, toutes les mortifications, toutes les souffrances que l'Eglise nous commande et surtout toutes celles que nous nous imposons librement et qui affligent notre chair. J'entends ces châtiments volontaires, dont parle l'Apôtre, quand il chante la victoire de l'âme sur le corps, le triomphe de la grâce sur la nature. Ah! s'écrie-t-il, il y a dans ma chair, au fond de mon être, des grondements de révolte, mais je punis mon corps, et je le traite en esclave : *Castigo corpus meum et in servitutum redigo.* (I Cor. ix, 27.)

Et, m. f., je dis que la pénitence ainsi entendue, ainsi comprise est nécessaire.

Prenez en effet nos saints livres. Qu'est-ce que vous y lisez? Mais dans l'ancienne loi, les prophètes ne se contentaient pas de rappeler au peuple la conversion du cœur, le retour à Dieu, *convertimini in toto corde vestro*, ils prêchaient le jeûne, les larmes, les gémissements, le cilice et la cendre, *convertimini in jejuniis et in fletu et in planctu* (Joel ii, 12). Avec les temps nouveaux — je vous le disais tout-à-l'heure — la prédication de la pénitence retentit avec plus de force encore parmi les hommes, et les pages de l'Evangile nous gardent cette parole qu'aucune puissance humaine, que rien au monde ne saura jamais effacer : *Pœnitentiam agite*, faites pénitence; si vous ne faites pénitence, vous périrez tous, *omnes similiter peribitis.* (Luc xiii, 5.)

Et si après avoir interrogé les divines Ecritures, vous consultez, vous parcourez la vie des Saints, qu'est-ce que vous y trouvez? David a péché : Seigneur, s'écrie-t-il, j'ai fait le mal devant vous. (Ps. L, 6.) Est-ce qu'il se contente d'avouer sa faute? Est-ce qu'il se contente de se jeter à genoux et d'invoquer, même à grands cris, la pitié de son Juge? Ah! m. f., ce n'est pas assez pour sa foi, pour son amour. Il sait bien que Dieu en demande davantage, non pas pour que son péché soit pardonné, mais pour qu'il soit réparé, expié comme il convient. Et voilà pourquoi il gémit et le jour et la nuit. Voilà pourquoi il se couvre de cendre, et ne mange son pain qu'après l'avoir trempé de ses larmes. Pierre a péché : sans doute, il est absolument sûr que le divin Maître lui a remis sa faute. Mais n'importe, il veut la pleurer toujours, et des sillons douloureux se creusent sur ses joues amaigries.

Ah! m. f., ce que vous trouvez dans la vie des Saints, non seulement dans la vie de ceux qui avaient quelque prévarication à racheter, quelque outrage à la Majesté divine à expier, mais encore dans la vie de ceux qui ont été, ici-bas, des anges de pureté et d'innocence, mais ce sont des austérités de tous les jours, des jeûnes multipliés, tout ce qui peut affliger le corps, le châtier, le meurtrir, le déchirer sans lui donner la mort!

Prenez, m. f., prenez tous les Saints — je ne

crains pas d'être contredit — tous, ils ont pratiqué la pénitence; tous, ils se sont ingéniés à découvrir de nouveaux moyens de se punir et de se mortifier; tous, comme l'apôtre saint Paul, ils ont voulu accomplir dans leur chair ce qui manque à la passion du Sauveur; tous, à quelque nation, à quelque siècle qu'ils aient appartenu, tous, ils ont proclamé, pour s'y soumettre avec amour, la grande loi de la pénitence : Dieu doit être apaisé par notre satisfaction, *Dominus nostrâ satisfactione placandus est.* (S. Cyprien, de lapsis.)

Est-ce tout, m. f.? Est-ce que j'ai ouvert devant vous tous les livres où se trouve formulée la nécessité de la pénitence? Ah! j'en ai encore un à vous présenter, livre sublime où l'éloquence déborde, mais non pas l'éloquence humaine, non pas l'éloquence de la parole et des lèvres, mais l'éloquence des plaies, des blessures profondes, l'éloquence du sang, l'éloquence de la mort divinement acceptée. Ce livre, vous le connaissez, m. f., mais vous ne l'étudiez peut-être pas assez. Quoi! il est là, devant vous, sous vos yeux, vous l'avez entre vos mains et vous demandez encore si la pénitence est nécessaire? — Ce livre, c'est la Croix; c'est l'instrument du supplice volontaire de Jésus-Christ. Ne l'oubliez pas, Jésus-Christ n'est pas seulement le Fils de Dieu, mais il est devenu sur la terre, par une mystérieuse substitution, le représentant de l'humanité, et à ce titre, il est devant son Père, comme le péché même, *pro nobis peccatum fecit.* (2 Cor., v, 21.) Et alors, que fait-il? Il faut qu'il expie tous les péchés, tous les crimes, toutes les prévarications de tous les temps, et il ne lui suffit pas d'être un fils soumis et aimant, il ne lui suffit pas de prier, de donner au monde l'exemple des plus belles vertus, il veut souffrir — *oportuit pati Christum* — et il appelle à lui tous les tourments, et tous les tourments viennent, ils se précipitent sur lui comme le torrent qui tombe du sommet des hautes montagnes. Ah! regardez-le bien. Ce n'est plus même un homme, tant il est dépouillé, tant il est meurtri, défiguré — *ego sum vermis et non homo* — et il meurt de la plus épouvantable mort qui ait existé et qui existera jamais.

Ah! m. f., maintenant, condamne qui voudra la pénitence. C'est une audace, c'est une témérité qui m'effraie. Car, c'est condamner l'Evangile qui la proclame, les Saints qui l'ont pratiquée. C'est dire à Jésus-Christ crucifié : Va, tes souffrances sont inutiles, inutiles aussi ton martyre et ta mort! Mais pour moi, pour vous, m. f., ah! n'est-ce pas que devant l'image du Christ en croix, n'est-ce pas que la lumière se fait dans notre âme? Mon Jésus a souffert toutes les douleurs! Mon Jésus est mort! C'est assez pour nous. Silence aux vains prétextes, silence aux lâchetés de la nature, silence aux réclamations du monde! Nous sommes instruits, convaincus, et nous baisons les pages de l'Evangile, nous baisons les plaies de notre Sauveur, et au pied de sa croix, comprenant bien la nécessité des peines que Dieu exige de nous après que sa miséricorde nous a pardonnés, nous jurons de suivre les traces sanglantes de notre Maître, et de marcher dans la voie de la pénitence qu'il ne nous a ouverte que pour nous mieux conduire aux joies de l'éternité!

II

La pénitence est nécessaire, m. f., cela est certain; mais pourquoi donc est-elle nécessaire? Quelles sont donc les raisons qui la justifient? Il y a, m. f., des raisons du côté de Dieu, et des raisons du côté de l'homme.

Du côté de Dieu. Est-ce qu'il ne faut pas que Dieu venge son honneur outragé? Est-ce qu'il ne faut pas qu'il demande au pécheur, pour l'injure qu'il a reçue, des compensations pénales et satisfactives? Je le veux bien, après le péché, nous nous sommes humiliés dans un douloureux aveu. Nous avons crié à Dieu avec des larmes et des sanglots dans la voix : Mon Dieu, pardon, je me repens! Eh bien! est-ce que vous pensez, m. f., que cela doive suffire à Dieu? Quoi! il ne demanderait rien, aucune peine, aucun châtimement pour sa gloire offensée? Quoi! il se contenterait de répondre : Va, mon pauvre enfant, j'ai tout oublié, je te pardonne? Et il accorderait un pardon sans mélange, et il n'exigerait aucune compensation, je ne dis pas pour la simple satisfaction de son cœur blessé, mais en faveur de son autorité violée, de son droit méprisé? Ah! m. f., une telle impunité, appelez-la comme vous voudrez; dites, comme on est, hélas! trop tenté de le faire de nos jours, dites que c'est de l'amour, moi, je l'appelle une faiblesse et j'y vois un scandale et un péril. Un scandale, parce qu'un Dieu qui ne châtierait pas, qui ne réclamerait aucune peine pour le crime commis, ne semblerait plus haïr l'iniquité d'une haine souveraine et aurait tout l'air d'être le complice du pécheur. Un péril, parce que notre volonté, déjà si facilement inclinée au mal, serait comme encouragée, après un pardon qui ne coûterait rien, à se mettre à l'aise et à s'offrir de nouveau aux occasions qui lui furent fatales!

S'il y a, m. f., du côté de Dieu des raisons qui justifient la pénitence, il y en a aussi du côté de l'homme.

La première, c'est que par le péché, non seulement l'homme se détourne du bien suprême qui est sa fin, mais il se recherche et se complait en des jouissances convoitées. Or, l'acte par lequel il s'est contenté, satisfait, ne lui appartient pas. Ce plaisir, cette jouissance qui est le bénéfice de son péché, il n'y a pas droit. Comment donc restituerait-il ce qu'il a pris? Ah! m. f., comment? Il ne peut rendre, c'est vrai, le plaisir qu'il a goûté : le fait est accompli. Eh bien, il n'a qu'à compenser le fait accompli par un autre — acte pour acte! Il a contenté sa convoitise, qu'il l'afflige maintenant : il a satisfait son corps, qu'il le punisse; il a joui, qu'il souffre, qu'il se renonce, qu'il s'immole, qu'il porte sa croix, en un mot qu'il fasse pénitence!

Une autre raison, m. f., c'est qu'il faut nous vaincre; c'est qu'il faut devenir des saints; c'est qu'il faut sauver notre âme.

Il faut nous vaincre. Ne savez-vous pas, en effet, que nous avons une nature rebelle, révoltée, une nature corrompue? Ne savez-vous pas qu'il y a en nous des inclinations funestes, des entraînements terribles? Ne savez-vous pas qu'il y a au fond de chacun de nous des appétits redoutables,

¹ Voir P. Monsabré. Conf. 76^{me}

un besoin de jouissance, des passions qui, à certaines heures, nous secouent comme un vent de tempête secoue l'arbre solitaire? Or, comment, je vous le demande, comment est-ce que nous viendrons à bout de vaincre notre nature, de dompter ses emportements, de soumettre ses violences, de faire taire ses cris, ses exigences? Pensez-vous qu'il suffise de dire à nos passions frémissantes, pour qu'elles se calment, comme autrefois les flots soulevés du lac de Tibériade : Allons, silence ! taisez-vous, *lacete* ! Ah ! détrompez-vous, si nous voulons abattre notre orgueil, nos convoitises, il faut les enchaîner avec des chaînes de fer, il faut traiter et notre âme et notre corps avec une violence plus forte que toutes ces violences qui nous portent au mal. Et qu'est-ce que cela, m. f., qu'est-ce que ces luttes, ces combats, ces rigueurs, sinon la pénitence?

Et cependant, j'en entends qui disent : la pénitence n'est pas nécessaire. Voyons, m. f., est-ce vrai? Ah ! ceux-là sont donc bien sûrs d'eux-mêmes ; ils sont donc bien aguerris contre les exigences de leur corps ; ils sont donc bien maîtres de cet esclave insolent qui a des appétits insatiables : ils ont donc pu faire, sans lutte et sans effort, ce que le grand Apôtre déclarait ne pouvoir obtenir qu'au prix des plus cruelles souffrances? Mais non, m. f. Qui est-ce donc, en effet, qui dit cela, cette parole qui est en contradiction avec l'Evangile, avec la Croix : la pénitence n'est pas nécessaire? Ah ! ce sont des âmes amollies, attiédies au contact du monde. Ce sont des âmes dont la seule devise est celle-ci : jouir, toujours jouir. Ce sont des âmes vaincues, abattues, prosternées sous la domination tyrannique des sens.

La pénitence n'est pas nécessaire ! Encore une fois, est-ce vrai? Eh bien non, mille fois non. Ceux-là qui le prétendent se trompent ou ils mentent, et je ne veux pour preuve de leur erreur ou de leur mensonge que la misère profonde où ils sont. Mais regardez-les donc, non pas à la surface seulement, mais dans leur vie, dans leurs habitudes, dans leur amour, leur recherche du bien-être et du confort. Grand Dieu ! quelle servitude ! quelle humiliation ! Eux si fiers, si hautains, et tombés si bas ! Eux, des esclaves... des esclaves vous dis-je, et des esclaves à genoux dans la poussière et la fange d'ici-bas ! Est-ce que ce n'en est pas assez, pour que je m'écrie avec plus de force que jamais : la pénitence est nécessaire?

Il faut nous vaincre, m. f. ; j'ai ajouté : il faut devenir des saints et sauver notre âme.

Devenir des saints, ah ! c'est un rude travail, c'est un labeur de tous les jours et qui exige tous les efforts d'une volonté énergique. Devenir des saints : ne me dites pas que vous n'y êtes pas obligés. Si vous ne devenez des saints, si vous n'avez au moins cette sainteté qui exclut tout péché mortel et qui est le fruit de la grâce, il n'y a pas de ciel, pas de salut pour vous.

Mais cette sainteté, m. f., mais ce salut de votre âme, comment l'obtiendrez-vous? Eh bien ! je dis que vous ne pouvez pas l'obtenir sans la pénitence. Est-ce que ce n'est pas, du reste, la parole, l'affirmation de Notre-Seigneur : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.

Dites-moi, m. f., pensez-vous que les Saints qui pratiquaient des austérités qui nous effraient,

pensez-vous qu'ils n'étaient conduits que par le désir d'atteindre les plus hauts sommets de la perfection chrétienne? Ah ! si c'est là votre pensée, vous êtes dans l'erreur. Leurs jeûnes, leurs mortifications, leurs cilices, c'était pour eux le moyen, mais le moyen qu'ils jugeaient indispensable, d'échapper à la ruine, à la peine éternelle. Ainsi, quand saint Jérôme s'en va dans les déserts de la Palestine et que là, livré à la prière, aux études les plus sévères, il sent qu'il a emporté avec lui, dans son imagination et dans son cœur, le souvenir et l'image de tous les plaisirs qu'il avait vus dans la ville de Rome, que faisait-il pour dompter son imagination qui le troublait, ses sens qui frémissaient? Ce qu'il faisait, m. f., mais vous le savez bien, il choisissait une pierre, il la prenait, il se déchirait la poitrine et creusait dans ses membres des sillons sanglants ; et ce sang qui coulait, cette douleur, ce martyre volontaire lui donnait la victoire, son âme triomphait, et il redevenait maître de lui-même, maître de ses pensées, de son imagination, de ses désirs, de son cœur.

Mais, m. f., supposez qu'il n'ait point montré, déployé la même énergie, supposez qu'il ait été faible, complaisant, supposez qu'il ait hésité, reculé devant les rigueurs de la pénitence, qu'en serait-il résulté pour lui? Je n'en sais rien, c'est le secret de Dieu. Mais ce que je sais bien, ce que je puis affirmer, c'est qu'il aurait été en danger de se perdre et qu'il aurait compromis le salut de son âme.

Aussi, m. f., laissez-moi vous le dire, à vous surtout, qui êtes assaillis de violentes tentations et qui peut-être craignez d'y avoir déjà succombé, ah ! si vous voulez sauver votre âme, je vous déclare, de la part de Dieu, qu'il n'y a pas pour vous de salut, à moins que vous ne fassiez pénitence.

Ne me dites pas : je veux essayer d'autre chose, de la prière, de l'aumône, de la fuite des occasions. Soit ! j'y consens, tout cela est bien ; mais vous ne réussirez pas et vous serez toujours en danger de vous perdre. Car, il vous manque le complément de toutes ces choses, il vous manque la pénitence qui seule abat l'orgueil, maintient sous le joug la chair révoltée et fait taire les appétits qui grondent au fond de nous-mêmes : *si poenitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis*.

La pénitence est donc nécessaire, m. f., je m'en tiendrai là pour aujourd'hui. Oh ! je bénis Dieu, si ma parole a pu vous convaincre et vous persuader assez pour que vous usiez de rigueur envers vous-mêmes. Je bénis Dieu, si au lieu de crier seulement vers le ciel : Miséricorde, Seigneur, miséricorde ! vous êtes résolus à aller au-devant des coups de la Justice divine et à les prévenir par de généreuses mortifications. Je bénis Dieu, si au lieu d'attendre que vous soyez punis pour vos péchés, vous vous punissez vous-mêmes.

Eh bien ! oui, courage ! m. f., courage dans la voie du renoncement, dans la voie de la souffrance volontaire, dans la voie de la pénitence ! C'est la voie royale, c'est le plus court chemin des basses régions de cette terre au royaume de la gloire. Dans cette route, sur ce chemin, vous rencontrerez sans doute des épines, et sous le coup de la douleur, vous verserez des larmes.

O bienheureuses larmes ! laissez-les couler de vos yeux ; à mesure qu'elles tombent, elles effacent

vos fautes, elles purifient votre âme, elles vous renouvellent dans la justice et la sainteté, et elles vous disposent à entrer dans la possession des joies et des récompenses de l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON POUR LE LUNDI DES QUARANTE-HEURES

La Pénitence

II

LES DOUCEURS DE LA PÉNITENCE

Superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ.

Je surabonde de joie dans toutes mes tribulations. (II Cor. VII, 4.)

Mes Frères,

La pénitence est nécessaire ; c'est là ce que j'ai essayé de démontrer dans une première instruction. Je ne sais, m. f., les réflexions que chacun de vous a pu faire ; mais peut-être en est-il quelques-uns qui ont été tenté de s'écrier, comme autrefois les Juifs, après un discours de Notre-Seigneur : *Durus est hic sermo*, oh ! ces paroles sont dures, et qui donc pourrait les supporter ?

C'est qu'en effet, m. f., il y a en nous une répugnance naturelle à tout ce qui afflige la chair et la meurtrit. N'étant pas nés pour souffrir, notre premier mouvement est de repousser la douleur et de la traiter en ennemie.

Et cependant, la pénitence a été aimée. Elle a été aimée de tous ceux qui l'ont pratiquée. Témoin l'apôtre saint Paul qui, au milieu des tourments qu'il endurait, battu de verges, jeté en prison, chargé de chaînes, ne sait comment chanter son bonheur : Ah ! dit-il, je surabonde de joie, *superabundo gaudio*. Témoin saint Louis de Gonzague qui, à son lit de mort, fait à ses frères qui l'entourent cet aveu : Oh ! si j'ai un regret, c'est de n'avoir point assez fait pénitence. Témoin saint Pierre d'Alcantara qui laisse tomber de ses lèvres mourantes cette dernière parole : *Felix pœnitentia* ! oh, bienheureuse pénitence ! Témoin enfin cette âme héroïque, cette grande Sainte qui s'écrie : 'Ou souffrir ou mourir, ou plutôt non, mon Dieu, tous jours souffrir, jamais mourir !

Comment donc cela, m. f. ? Quel est donc ce mystère ? La pénitence aimée ! la pénitence pratiquée avec joie ! Ah ! c'est que la mortification, les libres souffrances que nous nous imposons, dans une pensée de foi et d'amour, ne sont pas ce qu'elles paraissent. Pleines d'amertume en apparence, elles renferment et font goûter en réalité d'indicibles jouissances.

Aussi, m. f., pour vous rassurer et vous inviter mieux encore à vous mortifier, je vous parlerai des douceurs de la pénitence.

I. La première douceur de la pénitence, c'est qu'elle apaise le remords. Vous savez bien, m. f., ce que c'est que le remords. Quand nous avons mal fait, quand nous avons commis quelque faute grave, à l'instant même il entre dans notre cœur comme une épine. Cette épine, cette pointe acérée

s'y enfonce ; elle le fait saigner avec d'atroces souffrances. C'est ce qu'affirme le Roi-Propète, lorsque tourmenté par le souvenir de son péché, il s'agit dans les convulsions d'une effroyable douleur.

Le remords est encore une voix terrible qui éclate, à chaque instant, sur la tête du pécheur, et qui sans cesse répète : « Malheureux ! qu'as-tu fait ? » Aussi, m. f., il n'y a plus pour lui de repos, de jouissance tranquille. Ses nuits sont troublées, son sommeil agité. La tristesse, l'épouvante, une sombre inquiétude l'envahissent. O martyr ! O tourment que je ne saurais mieux comparer qu'à cesuppliee de Prométhée dont un vautour dévorait les entrailles sans cesse renaissantes.

Eh bien ! m. f., comment pouvons-nous apaiser le remords ? Qui est-ce qui peut nous délivrer de cette affreuse torture ? Qui est-ce qui peut nous rendre le calme, la paix ? Ah ! sans doute, il y a un moyen puissant, un remède qui est à notre portée et qu'il est facile d'employer. Ce moyen, ce remède vous le connaissez : c'est la confession, c'est l'humble aveu de nos fautes. A mesure que nous les déclarons en effet, il semble qu'elles sortent de nous-mêmes, et que délivrés de leur présence maudite, nous goûtons déjà le bonheur.

Et cependant, m. f., — l'expérience nous l'apprend — la confession, l'absolution elle-même ne suffit pas à donner le repos.

Et de fait, combien n'y a-t-il pas d'âmes qui, après de longues années de fidélité dans le service de Dieu, éprouvent des troubles, des agitations, des inquiétudes au sujet de fautes déjà anciennes, et se demandent, quelquefois avec une cruelle anxiété, si Dieu les a pardonnées.

Oh ! sans doute, Dieu dans son infinie bonté leur a remis ces fautes dont le souvenir les tourmente. Mais comment donc pourront-elles en obtenir la bienheureuse certitude ? Comment donc trouveront-elles la paix ?

Saint Bernard, m. f., nous le dit : *Pœnitentium agere remedium doloris est*, la pénitence, c'est le remède efficace, souverain de la douleur que cause le remords dans l'âme. Et savez-vous bien pourquoi ? mais c'est que, quand nous nous punissons, quand nous en venons à prendre la verge contre nous-mêmes et à nous châtier, quand nous traitons notre corps en esclave, oh ! alors nous sommes certains — tant nous nous imposons de souffrances expiatrices — nous sommes certains d'être vraiment contrits, vraiment repentants ; nous sommes certains de n'aimer plus notre péché, mais au contraire de le détester, de le haïr, et à cause de cela, nous sommes certains — vous l'entendez bien — que Dieu nous a accordé un pardon complet, total ; et cette certitude acquise, est-ce que ce n'est pas le calme, la paix, le repos ? est-ce que ce n'est pas une jouissance près de laquelle toutes les autres ne sont rien ? — O mon Dieu ! vous m'avez pardonné ! je le sais, j'en suis sûr, j'ai votre grâce, votre amitié ! — Quelle douceur ! m. f., mais c'est déjà un avant-goût du ciel ; et cette félicité, ce bonheur qui débord de notre âme et que nous ne savons comment exprimer, c'est le premier fruit de la pénitence.

II. La deuxième douceur de la pénitence, c'est qu'elle réhabilite l'homme à ses propres yeux. Il y a, m. f., dans le péché, bien des maux différents ;

mais entre tous les maux que nous y rencontrons, je vous signalerai celui-ci : c'est que nous tombons dans le mépris de nous-mêmes.

Chaque fois en effet que nous commettons une faute grave, une faute surtout qui est une plus noire ingratitude vis-à-vis de Dieu et une plus grande flétrissure pour notre cœur, est-ce que nous n'en sommes pas réduits à nous dire : Quoi ! j'avais la grâce de Dieu ; je pouvais me tenir au droit chemin de l'honneur, je pouvais triompher, et voilà que j'ai cédé aux pires entraînements de ma nature ! Je suis un misérable, je suis obligé de me mépriser moi-même.

Oh ! m. f., quand on en arrive là, quand de telles paroles nous viennent sur les lèvres, quand seuls en face de nous-mêmes, à la vue de nos iniquités, la honte nous fait courber le front, quelle douleur et quel affreux tourment !

Eh bien ! m. f., comment donc cet homme, ce chrétien va-t-il se relever de ses chutes ? Comment donc va-t-il reconquérir l'estime de lui-même ? Ah ! c'est une entreprise difficile ; et pour y réussir la confession ne suffit pas.

La confession qui met à découvert les plaies de notre âme exige sans doute du courage, et voilà pourquoi elle commence notre réhabilitation ; mais elle ne l'achève pas.

Ce qui l'achève, m. f., c'est-à-dire ce qui permet au pécheur de se redresser par degrés, de se relever de la poussière, de la fange même où il était tombé, c'est la pénitence. Et savez-vous bien pourquoi ? mais c'est qu'il faut de l'énergie, de la grandeur d'âme pour expier ses fautes, pour réparer comme il convient, l'injure faite à Dieu. Voilà en effet un homme qui se dit, un jour : J'ai été coupable ; mais je veux m'en châtier, j'en veux devenir contre moi mon juge et mon bourreau, je veux être l'exécuteur des exigences de ma conscience et de la justice de Dieu. Et cet homme, ce pécheur converti, non seulement se refuse toute espèce de jouissances, mais il afflige son corps et son âme ; mais il ne laisse à sa chair ni trêve, ni repos ; il la malmène ; il voudrait presque, dans son impatience de souffrir, il voudrait presque, s'il était possible, la clouer à la croix et ainsi lui faire avouer son irrémédiable défaite, entre les bras de la mort.

Est-ce que cet homme, m. f., à mesure que la douleur le pénètre et le purifie, à mesure qu'il exerce contre lui de saintes rigueurs, est-ce que cet homme — je vous le demande — ne se sent pas grandir ? Est-ce qu'il ne vient pas un moment où, fier de ses victoires, il peut s'écrier : Enfin ! j'ai tout réparé, et j'ai retrouvé l'estime de moi-même !

Moment béni, m. f., moment trois fois heureux que celui-là ! et c'est à la pénitence que nous le devons.

III. La troisième douceur de la pénitence, c'est qu'elle acquitte nos dettes vis-à-vis de la justice divine.

L'homme de cœur, m. f., s'il a contracté des dettes, ne se résigne pas à en porter toujours le lourd fardeau. Pour lui, la faillite, sous quelque nom qu'on essaie de la déguiser, c'est le déshonneur, et il n'en veut pas ; mais il travaille, mais il s'impose tous les sacrifices, toutes les privations pour pouvoir, un jour, satisfaire ses créanciers ;

et quand ce jour est arrivé, quand enfin, après tant d'efforts, il peut se dire : maintenant, je ne dois plus rien à personne ; maintenant je puis marcher la tête levée. — Oh ! c'est une grande joie dans son âme.

Cette joie, m. f., est cependant moins vive que celle que fait goûter la pénitence.

Vous le savez, tout n'est pas fini entre Dieu et notre âme pécheresse, lorsque le prêtre a prononcé la sentence de notre pardon et que nous avons subi la toute petite peine qu'il nous a imposée. Mais nous avons des dettes à payer, dettes qui s'augmentent chaque jour, avec ces mille fautes légères que nous commettons si facilement. Ces dettes, m. f., il faut, coûte que coûte, les payer en ce monde ou en l'autre.

Mais en l'autre monde, lorsque nous sommes sortis de cette vie, pardonnés sans doute, mais non point quittes vis-à-vis de la justice de Dieu, ce sont d'épouvantables supplices. Car, il ne faut pas croire que le Purgatoire soit un lieu tranquille où l'on attend, avec un peu d'ennui, toutefois sans douleur, son heure de réception à la cour du Roi des cieux. C'est au contraire un abîme de larmes où la plus petite souffrance excède toutes les peines et tous les martyres qu'on peut ressentir, voir et imaginer sur cette terre. Si bien qu'une admirable sainte, à la pensée des tourments du Purgatoire s'écriait : « Que n'ai-je une voix de tonnerre pour me faire entendre de toute la terre ? Je dirais à tous ceux qui l'habitent et je me sens pressée de leur dire en effet : O infortunés ! pourquoi ne jetez-vous pas les yeux sur la détresse où vous vous trouverez à la mort, et ne pourvoyez-vous pas à votre avenir pendant qu'il en est temps encore ? »

Mais le moyen d'y pourvoir, c'est-à-dire, le moyen d'acquitter nos dettes en ce monde, c'est m. f., — et je n'en connais pas d'autre — c'est la pénitence. C'est la pénitence, parce qu'elle seule — je vous l'ai dit déjà — restitue à Dieu ce qui lui a été ravi, ou plutôt elle compense la jouissance par la peine, le plaisir par la souffrance.

Ah ! s'il en est ainsi, si en pratiquant le jeûne et l'abstinence le pécheur peut s'épargner l'horrible faim dont est tourmentée, dans le purgatoire, l'âme avide du souverain bien qu'elle ne saurait atteindre ; si en priant, en veillant, il peut supprimer la trop longue attente de son éternel bonheur ; si en punissant et en châtiant son corps, il peut remplacer l'effroyable supplice qu'aucun esprit ne saurait comprendre, ni aucune langue exprimer, s'il apaise Dieu et s'en fait un tendre ami qui lui ouvre ses bras pour l'attirer sur son cœur et l'enivrer des ineffables délices d'un éternel embrassement, ah ! ne dites plus, m. f., que la pénitence, c'est quelque chose d'amer, de triste. Pour moi, je ne puis que répéter la parole de saint Pierre d'Alcantara : Oh ! bienheureuse pénitence ! *Felix penitentia* !

IV. Enfin la quatrième douceur de la pénitence, c'est qu'elle nous donne le droit de nous approcher de plus en plus de Dieu.

Lorsque nous avons péché, m. f., dans quelle situation nous trouvons-nous ? Rappelez-vous ce que fit Adam prévaricateur. Il s'éloigna de Dieu ;

¹ Sainte Catherine de Gênes.

il eut peur et il se cacha. Ah ! c'est qu'il sentait qu'il ne pouvait plus paraître devant son créateur et son roi si cruellement offensé.

Eh bien ! m. f., tout pécheur éprouve ce sentiment. Aussitôt que nous avons fait le mal, il semble qu'il s'élève un mur de séparation entre Dieu et nous ; ou plutôt il semble que nous tombons, que nous sommes précipités dans un abîme profond, tandis que Dieu demeure bien loin, dans les hauteurs des cieux ; et si nous voulons lui parler, nous ne trouvons pas d'autre parole que celle du saint roi David : *De profundis clamavi ad te Domine !* Seigneur, du fond de l'abîme où je suis tombé, j'ai crié vers vous. O Seigneur, écoutez, prêtez l'oreille, vous qui êtes si loin de moi, prêtez l'oreille à ma prière, *Domine exaudi vocem meam !*

Ainsi donc, m. f., par le péché, il s'établit une distance pour ainsi dire infinie entre Dieu et nous. Or, cette distance, qu'est-ce qui peut la faire disparaître ? La confession, l'absolution ? — Oui, pour une part sans doute ; mais il y a quelque chose de plus personnel, de plus généreux, de plus volontaire dont Dieu bénit davantage les effets et par quoi il nous donne une plus vive impression de notre rapprochement avec Lui : c'est la pénitence.

Oui, m. f., la pénitence ; et la raison, me demandez-vous ? Ah ! je vous répondrai d'un mot, mais d'un mot qui va faire jaillir à vos yeux d'admirables clartés : c'est que la pénitence, c'est l'amour.

Dites-moi, m. f., quand non contents de réparer, devant Dieu, des prières, des gémissements et des larmes, nous voulons encore, pour mieux réparer l'injure que le péché lui a faite, nous châtier et nous imposer de libres supplices ; quand nous nous ingénions à découvrir de nouvelles peines, de nouveaux tourments qui soient pour nous de nouveaux sacrifices ; quand enfin nous pouvons dire à Dieu : « Seigneur ? c'est pour vous que je souffre. En compensation de mes offenses, je veux être l'hostie de votre gloire. Ajoutez au pardon que je sollicite l'acceptation de mes peines, et puissiez-vous être fier et content de voir une vie qui vous fut soustraite, se rendre toute à vous par le sacrifice ! » Eh bien ! m. f., est-ce qu'alors nous cédon aux froides spéculations de la peur, de l'intérêt ? Ah ! ceux qui ont peur, ceux qui calculent et qui cherchent seulement à se mettre à l'abri des coups de la justice divine, n'ont point de ces élans de générosité. Mais c'est le cœur qui nous emporte, c'est l'amour qui nous fait agir.

Mais l'amour, m. f., ne savez-vous pas ce qu'il opère entre Dieu et l'âme ? Ce qu'il opère, c'est un saint rapprochement dans lequel Dieu donne sa grâce et rend son amitié. Oh ! cette âme, elle était bien loin, bien loin, dans les profondeurs du péché. Mais l'amour l'a soulevée, soutenue. Que d'efforts ! que de souffrances ! que de sacrifices ! Mais la voilà maintenant... elle est aux pieds de Dieu ; elle n'ose encore regarder sa face adorable... mais Lui, si tendre, si bon ; Lui se penche vers elle et l'encourage : Allons ! plus près encore, oui, plus près... entre mes bras, sur mon cœur, viens et soyons heureux ensemble, viens, et goûte à jamais la joie de me posséder et de m'aimer !...

Voilà, m. f., ce que fait la pénitence : elle rap-

proche de Dieu. Vous avez lu l'Evangile : vous rappelez-vous cette page admirable qui nous montre Marie-Madeleine aux pieds du Sauveur. Madeleine la pécheresse... Madeleine accablée du mépris de toute une cité... et Jésus, la pureté infinie, Jésus la sainteté même, quelle distance ! m. f. Eh bien, cette distance, Madeleine l'a franchie. Mais comment donc ? Par quel prodige ? Ah ! Madeleine est pénitente. Regardez-la bien ; la voilà à genoux, elle s'humilie davantage encore, elle incline son front dans la poussière, elle ne dit pas un mot, mais elle a dans ses yeux assez de larmes pour exprimer sa douleur.

Et qu'est-ce que fait Jésus ? Ce qu'il fait, mais il permet à la pécheresse convertie, humiliée, pénitente, de baigner de ses pleurs ses pieds sacrés et de les essuyer de ses cheveux ; mais il la réhabilite, mais il lui pardonne devant le monde entier, devant tous les siècles, et il lui dit : Vos péchés vous sont remis parce que vous avez beaucoup aimé !...

Et un peu plus tard, ce sera une nouvelle rencontre, un dernier et suprême rapprochement. Quand Jésus, cloué sur la croix, sera sur le point de mourir, Madeleine sera là, abîmée dans sa douleur, entre Marie et le disciple bien-aimé, elle sera là et elle pourra, par une divine faveur, coller ses lèvres sur les plaies du Sauveur, et mêler ses larmes au sang qui a racheté le monde.

Aussi, m. f., laissez-moi vous le dire en terminant, si parmi vous il en est qui se sentent bien loin de Dieu, oh ! qu'ils ne se découragent pas, qu'ils ne disent pas tristement : Jamais, non jamais je ne pourrai franchir la distance qui me sépare de mon Dieu ! Ils n'ont qu'à faire pénitence, et bientôt ils retrouveront au milieu des transports d'une joie sans mélange, le Roi qu'ils ont perdu. Sans doute il faut souffrir, il faut se mortifier, mais qu'importe ? si à ce prix, ils peuvent reconquérir son amitié et la garder toujours.

On raconte d'un soldat obscur qu'après avoir été surpris en flagrant délit de conspiration contre la vie de son roi, il fut amené devant lui pour entendre son arrêt. Il s'attendait à la mort ; mais le roi lui fit grâce. Mon ami, lui dit-il, vous m'avez mortellement offensé. Je vous pardonne, maintenant faites votre devoir. Comme il y avait un brave cœur dans la poitrine de ce traître, il fut touché de tant de clémence et eut bientôt compris le sens de ces mots : Faites votre devoir ! Il s'agissait assurément d'un acte de dévouement qui prouvât la sincérité de son repentir. L'occasion ne se fit pas longtemps attendre. Dans un combat, la vie du roi est menacée ; le soldat se précipite alors audevant des coups, les écarte, les reçoit dans sa noble poitrine et meurt en sauvant son maître.

Ce soldat, m. f., c'est vous, c'est nous tous qui avons conspiré par le péché contre la vie du Roi des rois, nous qui avons été pardonnés, mais nous à qui Dieu a dit par la bouche de ses ministres : Faites votre devoir !

Ah ! notre devoir, c'est de nous jeter, avec une généreuse ardeur, dans la bataille de la vie : c'est d'en recevoir tous les coups sans nous plaindre ; plus que cela, c'est, par nos travaux, par nos peines, par nos sacrifices, par les meurtrissures de notre âme, par les souffrances de notre corps, c'est

de glorifier Dieu que nous avons trahi, c'est de mourir pour lui, s'il le faut, trop heureux encore, en lui offrant notre dernier soupir, le dernier battement de notre cœur, de lui donner cette preuve suprême d'un amour qui ne saurait aller plus loin. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS FAITS A DES JEUNES FILLES

CE QUE DOIT ÊTRE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE

II

VIE DE FOI

Vous connaissez, mes enfants, ces douces et plainitives paroles que Jésus-Christ adresse à toute âme chrétienne, mais surtout à la vôtre qui lui est plus chère, parce qu'il attend d'elle davantage : « Je suis là, à la porte, debout, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre sa maison, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui et lui avec moi. » « Heureux, dit saint Ambroise, cette âme à la porte de laquelle Jésus frappe. La porte c'est la foi. C'est par cette porte qu'il entre. » Et quand il est entré, il vit avec nous, et nous avec lui, d'une vie commune, d'une vie céleste, de la vie de foi. Alors c'est lui qui nous dicte notre conduite, qui préside à toutes nos actions. C'est lui seul que nous consultons pour penser et pour agir ; nous nous faisons de sa parole, de ses conseils, une habitude, une nécessité, et nous y trouvons tant de charme que nous répétons avec bonheur cette parole de saint François de Sales : « Mon Dieu ! s'il y avait en moi quoi que ce soit qui ne fût pas inspiré par la foi, je l'en arracherais aussitôt ! »

1. Vivre de la vie de la foi, c'est donc avoir la foi pour règle, pour guide, pour constante inspiratrice. C'est porter cette foi partout, non seulement à l'église, mais chez vous, mais surtout au milieu du monde. C'est écouter sa voix, même parmi le bruit étourdissant des fêtes, quand le tumulte vous grise, vous enlève la saine appréciation, la claire vue des choses réelles, afin de vous faire oublier vos devoirs.

Il existe pour vous par exemple un grand danger dans vos conversations. Trop souvent elles glissent sur la pente légère, et la curiosité du mal en fait le fond condamnable. Consultez alors Jésus-Christ qui vit en vous par la foi, qui est entré chez vous après avoir longtemps frappé. Il vous dira ce qui est bien et ce qui est mal, qu'il faut fuir ces sujets indignes d'une âme chrétienne et pure, et que c'est par une funeste curiosité du mal qu'Eve a perdu son innocence et notre avenir.

Il est des jeunes filles qui descendent plus bas encore, tout en travaillant à se dissimuler qu'elles sont coupables. Elles fréquentent des compagnies mondaines où l'on ne parle que de plaisirs et d'amusements ; des bals qu'on décore du nom de bals de société et qui sont pleins de périls ; d'autres réunions imposées, disent-elles, par la mode, les habitudes du pays, — comme si la mode, les traditions d'une contrée pouvaient prescrire contre la parole de Dieu qui a dit : « Qui aime le danger y périra. » Ce danger, elles l'aiment en effet, elles y trouvent des jouissances, elles s'y plaisent, elles y éprouvent je ne sais quelle ivresse de joies capiteuses qui s'empare de tout leur être, et elles se disent, toutes troublées, pour s'étourdir : « Il n'y a pas de mal ! »

Ah ! il n'y a pas de mal ! Franchement, est-ce l'esprit de foi qui les a conduites là ? Est-ce l'Evan-

gile qui les pousse à ce scandale qu'elles donnent et qu'elles reçoivent ? Regardez donc au dedans de vous ; consultez la foi qui y demeure malgré tout. Elle pleure en vous-même, elle gémit, elle vous condamne. Or c'est d'après son témoignage que vous serez jugés. Ses principes, ses décisions sont clairs. C'est en vain que vous cherchez à les obscurcir, que vous vous ingéniez à découvrir des accommodements entre la loi de Dieu et les écarts de votre nature passionnée, il n'y en a pas. Tout au plus pourrez-vous agir parfois avec une conscience douteuse, et par là même coupable. Et votre âme aussi pleure, votre pauvre âme épuisée, agonisante, faite pour vivre si haut par la foi, et ravalée si bas !

Sans cesse donc consultez la foi, et sachez que toute action qui n'est pas inspirée par elle, est mauvaise ou du moins très imparfaite et indignée de vous.

Et que votre foi intérieure reluisse au dehors. Vous venez à l'église, que votre maintien soit grave et modeste. Vous entrez dans la maison de Jésus-Christ, vous devez observer l'étiquette divine dont l'Eglise catholique a déterminé les formes. Faites pieusement et posément la génuflexion. Pendant les saints offices, mettez-vous à genoux. Frappez-vous la poitrine, faites le signe de la croix au moment voulu. Le monde aussi a ses règles d'étiquette, et si vous ne les observez pas, il dit que vous êtes mal élevées. Il est donc naturel que Jésus-Christ notre roi nous impose les siennes quand nous allons le visiter ; et les jeunes filles qui se font un devoir de ne jamais s'en départir, surtout de la génuflexion que l'Eglise impose à tous ses enfants, parce qu'elle est le signe particulier de l'adoration, Jésus-Christ les bénit avec plus d'amour, et aux yeux des anges elles sont bien élevées.

Vous êtes tellement mobiles d'autre part, qu'à peine sorties de l'église la foi extérieure disparaît aussitôt. Vous y aviez prié pourtant, pris de bonnes résolutions avec le désir et la volonté de les tenir. Vous étiez toutes pénétrées du charme de votre conversation avec Dieu, votre esprit était au ciel, puis tout à coup un mot, un sourire, un regard d'une de vos compagnes vous a changées, sur le seuil de l'église vous n'êtes plus les mêmes. Prière, ferveur, résolutions, tout s'est évanoui et vous redevenez mondaines, relâchées, frivoles. C'est qu'en vous le foyer, la vie intérieure de la foi n'est pas assez ardente. Et pourtant cette foi vous est absolument nécessaire pour vous conduire.

2. Nous vivons, mes enfants, dans deux mondes distincts, le monde naturel et le monde surnaturel. Pour les apprécier, les voir, nous y guider, il nous faut deux yeux différents. Le bon Dieu nous les a donnés : c'est la raison, qui a la vue plus courte, et la foi qui voit plus loin, au delà, jusqu'au ciel de la Ste-Trinité. La raison seule ne nous montre que la terre, les relations de la créature et du Créateur. Elle serait, seule, un mauvais guide de nos actions, d'autant plus mauvais qu'elle paraît souvent convaincue d'être dans le vrai tandis qu'elle nage en pleine erreur. Elle prétend juger de ce qu'elle ne connaît pas, c'est là son grave travers.

Un homme se trouve sur le bord de l'eau, il y plonge son bâton. Chose étrange ! ce bâton lui apparaît rompu. Ses yeux ne sauraient l'abuser cependant, son bâton est bien brisé ! Ses yeux le lui disent, il en croit ses yeux. Il se tromperait pourtant s'il les écoutait. Il aurait tort de ne point songer que peut-être certains principes qu'il ignore sont la cause naturelle du phénomène singulier qui le frappe. Mais on ne réfléchit pas à tout.

Quand elle n'a pas la foi pour guide, notre raison juge ainsi que cet homme. Quand elle parle de choses où elle est pleinement compétente, elle juge

bien, comme ordinairement nos yeux nous font voir les objets tels qu'ils sont. Mais pour celles qui sont hors de sa portée, il faut se défier de ses conclusions. Pourrait-on se fier aux théories d'un astronome qui prétendrait dissenter d'une planète imperceptible à l'œil nu, et qui s'obstinerait à ne point se servir du télescope ? On lui dirait : « Puisque vous ne l'avez pas vue, comment pouvez-vous nous expliquer ses évolutions ? Prenez une longue vue, et l'on vous écouterait. »

La foi, mes enfants, c'est la longue vue nécessaire pour nous expliquer les phénomènes de la vie surnaturelle. La raison n'y entend rien, ce n'est pas son domaine. L'intelligence est pourtant notre plus brillante faculté, celle au moins dont nous sommes les plus fiers. C'est aussi la plus dangereuse. Elle a fait tomber les anges : « Je serai semblable au Très-Haut, » s'écria, enivré d'orgueil, Lucifer, le chef d'œuvre de la beauté et de la science. Et quand le démon veut tenter l'homme, c'est encore à l'intelligence qu'il s'adresse : « Vous serez semblables à Dieu, connaissant le bien et le mal. » On pourrait dire que c'est l'intelligence qui a toujours tout perdu, parce que, par orgueil, elle a voulu sortir de son rôle, trancher des questions au-dessus de sa portée et de ses moyens.

C'est pourquoi, à cette orgueilleuse, Jésus-Christ a voulu, pour la conduire, imposer un joug nécessaire : la foi. Il a dit : « Si vous ne croyez pas, vous ne serez pas sauvés. » Nous sommes loin, mes enfants, des doctrines du monde qui s'incline uniquement devant la royauté de l'intelligence, et qui réclame qu'elle soit libre, afin qu'affranchie de toute foi, il soit, lui, affranchi de toute conduite. A vous, que séduisent ces idées de liberté facile, Jésus-Christ demande, comme il faisait toujours avant d'accomplir un miracle : « Avez-vous la foi ? Croyez-vous à l'Eglise, à son enseignement, à sa direction infaillible ? » Si vous croyez, pour vous il fera aussi des miracles, particulièrement celui de vous sauver malgré le vice et l'impiété parmi lesquels vous êtes formés de vivre, et de sauver, à cause de vous, ceux pour lesquels vous priez : votre père qui a oublié ses devoirs, votre mère devenue indifférente, vos frères qui s'éloignent de l'Eglise et que votre affection, vos exemples, votre foi y ramèneront.

Rien n'est impossible à la foi. Rappelez-vous Marthe éplorée disant à Notre-Seigneur cette parole navrante répétée avec douleur par tant d'âmes affligées : « Ah ! si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! » — Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera. Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra. Croyez-vous cela ? » — « Oui, Seigneur, répondit-elle avec toute la confiance de son âme, je crois que vous êtes le Christ fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde ! » Et c'est ce sublime acte de foi qui déterminait la résurrection de Lazare.

Avant tout, mes enfants, comme Marthe, croyez en Jésus-Christ, et chaque jour demandez à Dieu qu'il affermisce cette foi, car c'est une grâce, et par conséquent un don gratuit de Dieu. Tous les efforts du monde se sont toujours portés sur ce point unique, détruire dans les cœurs la foi en Jésus-Christ fils de Dieu. « Il est venu dans le monde, et le monde ne l'a pas connu. Les siens mêmes ne l'ont pas, ne l'ont jamais reçu. » Dès que le Sauveur commence à prêcher, qu'il prouve par ses miracles qu'il est le fils de Dieu, non seulement les Pharisiens, — la classe bourgeoise de ce temps-là — mais le peuple dont il a guéri les fils, mais la multitude qu'il a nourrie dans le désert, se refusent à reconnaître sa divinité. Vous savez ce que disaient « les hommes, » le monde : « C'est Jean-Baptiste, c'est Jérémie, c'est un prophète. » Seul Pierre affirme sa foi et dit : « Vous êtes le Christ fils du Dieu vivant ! » Et Jésus, tout en le louant grandement, déclare qu'il est bienheureux,

car ce n'est pas lui qui a découvert, seul, cette vérité ; c'est la foi, c'est le Père qui l'a révélée. Mais vous voyez l'attitude du monde, hostile ou indifférente, toujours réfractaire, négative, — par orgueil.

Elle n'a pas changé. C'est pourquoi, mes enfants, chaque jour et avant tout, vous devez répéter dans votre cœur l'acte de foi de saint Pierre, pour vous affermir contre le monde. Il sait bien ce qu'il fait, et que, cette croyance détruite, à la place de l'Evangile de Jésus-Christ il pourrait établir l'Evangile de la raison. Ces deux Evangiles sont incompatibles. L'un dit : « Heureux les pauvres, heureux ceux qui souffrent ! » L'autre : « Heureux les riches, heureux ceux qui jouissent de tous les plaisirs de la vie ! »

Le premier reprend : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous. C'est-à-dire fuyez les séductions du siècle, ses compagnies qu'on ne peut estimer malgré le vernis dont il les couvre, ses jouissances qui de légères deviennent bientôt honteuses et flétrissantes. » — L'autre réplique : « Mais non, ces amusements sont innocents. Et puis, s'il y a du mal, vous êtes assez fortes pour résister. Venez et goûtez à ces joies. Il faut bien que jeunesse se passe. »

Qui a raison, du monde ou de la foi ? Ce n'est point douteux, c'est la foi. Le monde pourtant crie bien haut que ces plaisirs sont permis, que la souffrance est un mal, que le bonheur est dans les fêtes et dans l'opulence. Il le crie si haut qu'il a fait partager ses idées presque à toute la société, qu'elles sont entrées dans les mœurs, dans le langage ordinaire, dans les jugements qu'on porte sur toute chose. — « Et tous acceptent ses décisions, et tous auraient tort ? » me direz-vous. — Parfaitement, c'est toujours l'histoire du bâton rompu. Le monde n'est pas compétent pour juger, il est de trop courte vue. Pour lui la vie est un banquet, tandis qu'en réalité, c'est une épreuve.

Vous voyez, mes enfants, combien la foi est nécessaire, rien que pour réformer les idées courantes qui nous assaillent. C'est pourquoi le bon Dieu, afin de la soustraire à toutes les influences, l'a cachée dans les replis les plus intimes de l'âme, jusqu'au fond. Le démon peut vous enlever la charité, la grâce sanctifiante, en vous faisant pécher, mais la foi demeure hors de ses atteintes. Il peut en faire tomber le feuillage, en couper les branches, en raser le tronc, il y aura toujours « une racine qui ne se séchera point. » Pour que cette racine meure à son tour, il faudrait descendre à un degré méprisant d'impiété scélérate. Aussi le péché d'infidélité voulue, le crime des renégats est-il le plus grand de tous, il supprime les sources les plus intimes de vie dans l'âme, il tue l'âme elle-même sans rémission.

Qu'ils sont malheureux, mes enfants, ceux qui n'ont plus la foi ! C'est comme s'ils étaient damnés dès ici bas. Mais au contraire, ainsi que nous le dirons, vivre de la foi, c'est le suprême bonheur. On y trouve sans cesse lumière, force et douce consolation.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 januarii 1891.

+ ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

Langres. — Imprimerie MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SERMON POUR LE MARDI DES QUARANTE-HEURES

L'endurcissement

Cor durum habebit malè in novissimo.
Le cœur qui s'endurcit fera une triste fin.
(Eccl. III.)

Cette parole de nos saints Livres, comme toutes celles qui viennent de Dieu, porte en elle-même sa justification. Quoi de plus naturel et de plus inévitable qu'un cœur qui s'endurcit fasse une triste fin? Pour qui serait la réprobation de Dieu aussi bien que celle des hommes, si elle n'était pour les cœurs durs?

Mais qu'est-ce donc que l'endurcissement du cœur? C'est l'état le plus funeste où une âme puisse être réduite. Et jugez-en tout de suite par la description effrayante que nous en fait saint Bernard : « Un cœur endurci, écrivait ce grand saint au pape Eugène, est celui qui n'est ni touché par la componction, ni attendri par la piété, ni ému par les prières; celui qui ne se rend point aux menaces, mais qui s'endurcit sous les coups. Il est ingrat envers Dieu, désobéissant à tous ses conseils, sourd à toutes ses corrections. Il oublie le passé, il néglige le présent, il ne prévoit point l'avenir; il ne craint plus Dieu, il ne révere plus les hommes. En un mot c'est le vôtre, si vous n'êtes point déjà saisi de frayer en l'entendant nommer. » *Cor durum ipsum est quod nec compunctione scinditur, nec pietate mollitur, nec moretur precibus... Si non expavesceis, tuum est.*

Sans doute, m. f., j'en ai la confiance, on n'en trouverait aucun au pied de cette chaire. Pourtant, si nous nous rappelons qu'il est plus d'un degré dans l'endurcissement, que ce mal peut-être a commencé pour nous, que nous ne saurions l'empêcher de s'étendre qu'à la condition de le connaître, de le redouter, de le combattre; si après cela nous venons à penser à ces pauvres endurcis du monde, au milieu desquels nous vivons, et dont l'état nous scandalise parce que nous ne le comprenons plus, quels graves motifs ne trouvons-nous pas de répéter la doctrine de la foi sur l'endurcissement du pécheur. Méditons donc ensemble et les tristes causes et les funestes effets de ce fléau. Sujet bien sérieux et même effrayant, je l'avoue; mais la crainte qu'il nous inspirera ne peut que nous être très salutaire.

1

Dieu et l'homme, m. f., contribuent à l'endurcissement du cœur : l'homme le commence en péchant, Dieu l'achève en châtiant le péché; l'homme le commence en résistant aux lumières de la grâce, Dieu l'achève en retirant ses lumières pour se venger de cette résistance.

La première cause de l'endurcissement est la malice de l'homme. Car tel est, m. f., l'effet naturel et nécessaire de chacune de nos fautes, qu'en proportion de leur gravité et des circonstances plus ou moins fâcheuses qui les accompagnent, elles amènent peu à peu les ténèbres dans notre esprit, l'insensibilité dans notre cœur.

De vous dire d'abord par quels rapports secrets, par quelles mystérieuses influences, les deux facultés de notre âme tendent sans cesse à se mettre d'accord; de vous dire comment il se fait que, même naturellement, les oublis, les ignorances, les ténèbres enfin s'introduisent dans l'esprit à mesure que les affections mauvaises s'enracinent dans le cœur; de vous expliquer cette grande loi qui régit notre nature : je n'ai point, m. f., à le tenter. Il suffit que cette loi soit incontestable, que nous en ayons fait mille fois l'épreuve, qu'el Esprit-Saint lui-même l'ait affirmée en nous disant que les erreurs et les ténèbres n'ont été créés qu'avec les pécheurs : *Errorres et tenebre peccatoribus creata sunt.*

N'en soyez point surpris : tout pécheur se met en état d'hostilité avec la lumière. *Omnis qui male agit odit lucem.* Plus il ajoute à ses iniquités, et plus il redoute, plus il hait cette lumière qui l'accuse, qui l'humilie, qui le trouble, qui d'avance lui fait lire sa condamnation. Naturellement il cherche à oublier, et cette mort, le terme forcé de toutes ses jouissances, et ce jugement redoutable, le commencement de ses infortunes, et cette éternité au seuil de laquelle Dieu l'attend avec sa justice irritée, et tous ces enseignements de la foi et même de la simple raison qui contrarient le péché.

Or qu'il est facile, quand on le veut, d'oublier la lumière ! Toutes nos pensées ne se tournent-elles point d'elles-mêmes vers l'objet dont notre cœur a fait son trésor ? Et quand toutes les affections sont pour la créature, est-il si difficile d'oublier le Créateur ? Le monde d'ailleurs ne se met-il pas tout entier au service de qui désire s'aveugler ? N'offre-t-il point ses bruits, ses dissipations, ses fêtes, tout au moins ses sollicitudes ? Bientôt donc le pécheur se fait un besoin et une habitude de ne plus penser aux choses de la foi. Soucis de sa fortune, de sa famille, de sa position : tout devient entre ses mains obstacle à la lumière ; et lui-même ajoute sans cesse voiles sur voiles, oublis sur oublis, ténèbres sur ténèbres, pour rendre son aveuglement plus profond. *Tenebrans tenebras suos.*

Mais il faut aller plus loin : il faut dire que, non seulement le péché fait oublier les enseignements de la foi, mais qu'il attaque l'habitude même de la foi, qu'il tend sans cesse à la détruire, que, s'il n'y parvient pas totalement, il réussit au moins à l'affaiblir beaucoup. Car il n'en est pas du soleil de nos âmes comme de celui qui éclaire le monde : les vérités de la foi ne frappent pas les sens, bien plus elles sont mystérieuses et au-dessus de la raison ; s'il se trouve en elles assez de lumière et d'évidence pour éclairer ceux qui ont la bonne volonté de voir, il s'y trouve également assez d'obscurités et de mystères pour éloigner ceux dont les dispositions seraient mauvaises. Et si je songe après cela combien est faible l'esprit de l'homme, quels motifs n'ai-je pas de craindre pour les lumières de la foi et même pour celles de la raison, quand je vois cet esprit possédé par l'orgueil et la cupidité, devenu l'instrument d'une volonté perverse, habile à saisir tout ce qui l'excite, bien décidée à ne rien voir de ce qui peut la troubler.

Et voilà, pour le dire en passant, le secret d'un bien grand nombre d'incrédulités. Voilà pourquoi nous attachons une si petite importance à ces pré

tendues convictions qu'allègent les gens du monde pour justifier leur indifférence. Voilà pourquoi nous ne savons d'autres remèdes à leurs doutes et à leur aveuglement que la prière, que la confession, qu'une conduite vraiment chrétienne : bien plus sûrs de les guérir par ces actes du chrétien, que par des discussions qui, indéfiniment prolongées, demeureraient indéfiniment stériles.

Mais l'aveuglement de l'esprit ne constitue que la moitié de l'endurcissement. Comme le péché introduit peu à peu les ténèbres dans l'esprit, peu à peu aussi il amène l'insensibilité dans le cœur. Telle est, en effet, l'importance que le Seigneur lui-même attache à nos actes, que chacun d'eux nous fait avancer d'un pas, et quelquefois d'un pas bien décisif, dans la voie du bien ou dans la voie du mal. Tout manquement prédispose à un manquement plus grave, tout péché diminue l'horreur du péché, toute faute amène après elle et une plus grande faiblesse dans les combats de la vertu, et un plus vif besoin des jouissances désordonnées. Supposez après cela dans un pécheur des milliers de fautes sans aucun repentir ; supposez ces habitudes mauvaises qui créent en lui comme une seconde nature ; supposez ce feu dévorant des passions que les satisfactions les plus multipliées entretiennent et alimentent, mais n'étouffent jamais ; supposez enfin ces affections indignes qui rabaisent l'âme en la mettant au service des sens et de la matière : comprenez-vous maintenant qu'un pécheur s'endurcisse, qu'il trouve en lui-même la puissance de s'attacher, pour ainsi dire, irrévocablement au mal, et que, selon la parole de l'Apôtre, devenu semblable à l'animal sans raison, il perde le sens même des choses de Dieu.

Viens après cela, ministre du Seigneur, parle à ce vieillard, parle à ce jeune homme, parle à cette femme mondaine ; compte sur la clarté de tes raisonnements, sur la force de tes exhortations, sur la sincérité de ton dévouement. Je veux qu'ils l'acceptent, je veux qu'ils l'écoutent ; l'entendront-ils ? Dans l'esprit, un amas de ténèbres et de préjugés, la futilité, l'inconstance, la frivolité même ; et puis dans le cœur, ce que tu ne vois pas, ces liens de fer dont ils gémissent eux-mêmes et qu'ils ne sauraient rompre, ces idoles de terre et de boue avec lesquelles ils se confondent.

Miracle donc, m. f., que la conversion du pécheur, miracle dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique la guérison d'un aveugle, ou la résurrection d'un mort. Plus l'homme devient pécheur, et plus pour se relever il a besoin de lumières et de secours surnaturels. Mais je vais vous effrayer : car, selon le cours ordinaire de la Providence, plus l'homme devient pécheur, et plus pour lui la grâce diminue ; en sorte qu'à cet endurcissement, œuvre du pécheur et qui est péché, répond un autre endurcissement, œuvre de Dieu juste et saint et qui est le châtement du péché.

Vérité terrible : nous n'en trouvons point de plus grave dans toute la morale chrétienne ; aussi sa gravité même nous avertit de ne la point exagérer. Faisons donc d'abord nos réserves. Hâtons-nous de dire que, si Dieu endurecit le pécheur, ce n'est point en lui donnant la malice, mais en lui refusant la miséricorde ; ce n'est point en formant par une action positive les ténèbres dans son esprit, l'insensibilité dans son cœur, mais en l'abandonnant à ses propres ténèbres, à sa propre insen-

sibilité. Ajoutons encore que, quelque grand que soit l'abandon du pécheur, Dieu ne laisse pas de lui envoyer et les secours dont il a besoin pour éviter de nouvelles chutes, et ceux mêmes qui lui sont nécessaires pour sortir du péché.

Mais ces réserves faites, bien retenues et bien comprises, reste cette loi, m. f., qui retranche les grâces de choix et de prédilection à quiconque résiste à la grâce : qui retranche la lumière à quiconque est infidèle à la lumière ; qui, au pécheur voyant le bien et ne le faisant pas, retranche même ce privilège par lequel il voyait le bien, qui lui laisse des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, un cœur de pierre pour ne point sentir. Reste cette loi qui fait succéder aux remords demeurés impuissants la paix la plus fatale, aux invitations les plus pressantes, quand elles sont dédaignées, la solitude la plus fâcheuse ; qui tous les jours, qui sans relâche, dit saint Augustin ajouté à l'abandon, à l'aveuglement, à l'obstination du pécheur, en proportion même de ses jouissances désordonnées : *spargens pœnales cœcitates super illicitas cupiditates*. Reste cette loi en vertu de laquelle, ni les miracles opérés par Moïse, ni les dix fléaux accablant l'Égypte, ni les flots de la mer rouge se séparant pour livrer passage à tout un peuple, ne convertirent le cœur de Pharaon. Reste cette loi en vertu de laquelle, les Juifs, sourds à leurs propres intérêts et méconnaissant les marques les plus éclatantes d'une mission divine, mettaient à mort les prophètes qui leur apportaient le salut. Reste cette loi en vertu de laquelle Jérusalem infidèle recevait sans s'émouvoir les paroles, les larmes et le sang du Fils de Dieu. Toute la douceur, toute l'amabilité, tous les bienfaits de Jésus ne faisaient qu'ajouter davantage à la haine, à la colère, à la rage de ses ennemis. Ce qui brisa les rochers du Calvaire n'amollit point le cœur des Pharisiens. Ce qui souleva la pierre du tombeau ne fit qu'affermir leur obstination. Loi terrible, m. f., loi mystérieuse et impénétrable, loi dont Dieu seul a le secret, mais loi dont on ne saurait mettre en doute la justice pas plus que la réalité. Quoi de plus juste, en effet, qu'à la fin le Seigneur prenne en main la grande cause de son autorité compromise et de sa gloire outragée ? Quoi de plus juste qu'il se lave du reproche de faire servir à l'iniquité du pécheur sa bonté même et sa miséricorde ? La grandeur de cette miséricorde n'est-elle pas suffisamment exaltée par ces grâces extraordinaires qui convertirent Paul et Augustin ? Et n'est-il pas nécessaire, pour en montrer l'admirable économie que, selon le cours ordinaire de la Providence, la grâce soit diminuée à quiconque la repousse ou en abuse ?

Et vous vous étonneriez encore de l'état dans lequel vivent tant de pécheurs du monde ! Et vous vous scandaliserez de tant d'indifférence avec tant d'irréligion, d'une paix si profonde avec une vie si éloignée de Dieu ; d'une si parfaite prudence, d'une science si consommée pour les choses d'en bas ; d'une imprudence si extrême et d'un oubli si déplorable pour les choses d'en Haut ! Et vous vous scandaliserez en voyant nos temples parfois si déserts, nos sacrements si abandonnés, nos paroles si impuissantes ! Et vous vous scandaliserez en voyant que l'approche même de la mort et toutes ses horreurs ne suffisent pas à réveiller de sa léthargie le pécheur impénitent ! Se rit-on

impunément de Dieu ? Oubliez-vous l'endurcissement ?

Et de quelle autre peine voudriez-vous que Dieu juste et saint frappât le pécheur ici-bas ? D'adversités temporelles ? Mais c'est contraire à l'ordre de son gouvernement qui se cache, à sa Providence qui fait luire son soleil sur les méchants comme sur les bons ; mais les adversités temporelles sont les plus sûres marques de sa prédilection, car elles désabussent, elles ouvrent les yeux, elles ramènent à Dieu. Aussi Dieu lui-même a dit : « Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent. » Au contraire, il abandonne aux pécheurs obstinés les folles joies du monde comme un présent dont il fait peu de cas, il leur laisse les prospérités du temps, il les engraisse des biens de la terre comme une victime que l'on prépare à l'holocauste. Mais tout cela ne durera qu'un instant et l'heure du châtement viendra. « Je m'en vais, dit Dieu, et vous ne me reverrez plus ; viendra l'heure où vous crierez vers moi et où vous ne me trouverez point ; vous mourrez dans vos iniquités et j'insulterai à votre désespoir... » Mais laissons ces aveugles, m. f., revenons à nous-mêmes ; et pour notre instruction personnelle, rappelons brièvement les suites de l'endurcissement.

II

L'endurcissement rend la réprobation plus probable, il la rend plus terrible.

Sur quel livre le Seigneur a-t-il écrit nos noms ? Sur celui des élus ou sur celui des réprouvés ? je ne le sais : Dieu garde le dernier mot de nos destinées, il ne le révélera qu'au dernier jour. Mais il est des marques auxquelles nous pouvons reconnaître si nous sommes près ou si nous sommes loin du salut. La plus fâcheuse de toutes, c'est l'endurcissement. De quel côté en effet l'envisagerons-nous ? Du côté du pécheur et comme péché ? Mais n'avons-nous pas montré que le pécheur forme en s'endurcissant tout l'obstacle qu'une créature peut former à son salut ? N'avons-nous pas montré qu'un pécheur endurci réduit Dieu à l'impuissance de le sauver, à moins d'un miracle de miséricorde ? Et en effet, concevez-vous aveugle pire que celui qui ne l'est que parce qu'il veut l'être ? Concevez-vous malade plus difficile à guérir que celui qui ne sent pas son mal ? Concevez-vous volonté plus perverse, plus décidément attachée au mal que celle qui se repose dans le mal, qui est tranquille dans le mal, qui ne permet plus ni à la raison de voir, ni au cœur de sentir ce qui peut l'éloigner du mal ? Dieu a-t-il coutume de ramener à lui le pécheur autrement qu'en éclairant son esprit et en touchant son cœur ? Du moment que par un aveuglement et un endurcissement volontaires, nous négligeons, nous craignons, nous repoussons loin de nous les pensées et les réflexions qui touchent et qui éclairent, ne nous rendons-nous pas incapables de tous les autres dons de Dieu, de tous les sentiments qui pourraient nous ramener à lui ? Dieu lui-même n'est-il pas alors obligé de nous dire : « A quoi m'obliges-tu, pécheur endurci ? que veux-tu que je fasse pour toi ? que je te sauve sans la grâce ? cela n'est pas en mon pouvoir ; que je te donne des grâces sans lumière, sans affection ? il n'y en eut jamais de la sorte ; que je te sanctifie malgré toi ? cela n'est pas dans l'ordre de ma providence ; que je change pour

toi les lois de ma providence ? ma justice s'y oppose, ma miséricorde ne l'exige pas. Il faut donc que, m'accablant à tes malheureuses dispositions, je te laisse périr.

Envisagerons-nous après cela l'endurcissement du côté de Dieu et comme châtement ? Ah ! c'est bien alors qu'il devient un signe trop probable de réprobation, une réprobation pour ainsi dire commencée. Qui est plus proche d'être totalement abandonné de Dieu que celui dont Dieu s'éloigne tous les jours davantage ? Pourquoi ces yeux pour ne point voir et ces oreilles pour ne point entendre, si la justice de Dieu ne prépare ses coups ? Si les remords, si les lumières, si les afflictions sont des signes de miséricorde, comment appeler les ténèbres de l'aveuglement, les tranquillités d'une fausse paix, sinon les indices de la colère et de la vengeance ? Quand après les promesses, les menaces, les prières et les larmes, le père de famille se tait et regarde en silence les désordres d'un fils pervers, n'est-ce pas que la malédiction est proche ? Quoi d'ailleurs de plus semblable à un réprouvé de l'enfer qu'un endurci ? tous deux ne voyant plus, ne connaissant plus, ne se repentant plus ; l'un et l'autre immobile et fixé dans le mal, celui-là par l'effet de la damnation, celui-ci par l'effet d'une volonté perverse et sur laquelle lui-même naturellement ne peut rien.

Mais ce n'est pas assez que l'endurcissement rende la damnation plus probable ; il la rend plus terrible. De combien de fautes en effet un pécheur endurci ne se rend-il pas coupable ? Mieux vaudrait pour lui, dit saint Ambroise, mourir tout de suite que mener une longue vie. *Melius est peccatori mori quam vivere*. Car l'endurcissement n'ôte point la grâce, mais seulement la fidélité à la grâce. Et de là, quelle responsabilité ! Le sang de Jésus-Christ continuellement méprisé et qui crie vengeance ! Supposez un aveugle marchant sur une route embarrassée de pierres et d'épines, et bordée de précipices : que de chutes ne fera-t-il pas ? Tel est, parmi les dangers de la vie, le malheur du pécheur endurci, avec cette différence que l'aveugle sent ses chutes et ses plaies, tandis que le pécheur ne les sent plus. Calculez maintenant combien de fautes dans la journée, dans l'année, dans l'existence d'un pécheur endurci ; comptez combien de blasphèmes, de profanations des saints jours, d'omissions graves dans ses devoirs, d'actes contraires à la foi, à l'espérance, à la charité. Et dire que la justice inexorable qui oblige le Seigneur à châtier la première de ces fautes, l'oblige également à réserver à chacune son degré de peines et son châtement particulier ! Terrible calcul ! l'imagination s'en effraie. Qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ! Seigneur, préservez-moi de ce malheur, ne permettez pas que jamais je m'endorme dans les ténèbres de la mort ! *Illumina tenebras meas ne unquam obdormiam in morte*.

Mais que sommes-nous, m. f., par rapport à l'endurcissement ? Et d'abord que nous en dit notre passé ? N'est-ce point un grand effet de la miséricorde divine que jusqu' alors nous ayons évité ce fléau ? Ne serait-il point devenu, sans un miracle de la grâce, la conséquence inévitable de tant d'oublis, de tant de fautes, de chutes si multipliées, de passions si extrêmes ? La miséricorde du Seigneur ne l'a pas permis : c'est elle qui con-

serva, malgré nous-mêmes, à notre raison sa lumière, à notre foi sa force, à notre cœur sa sensibilité. *Misericordiae Domini quia non sumus consumpti.* C'est elle qui, nous préférant à bien des pécheurs, laissait en nos mains après tant de naufrages, comme une planche de salut, ces habitudes religieuses, cet usage de la prière, cette pratique des sacrements. *Misericordiae Domini quia non sumus consumpti.* C'est elle qui réveillait nos remords et facilitait nos aveux. C'est elle qui semait pour nous de tant de traverses les chemins de l'iniquité, qui mêlait à nos jouissances empoisonnées l'amertume et l'humiliation. C'est elle qui faisait pleuvoir sur une vie trop peu chrétienne les dégoûts, les chagrins, les tribulations. *Misericordiae Domini quia non sumus consumpti.* Quelle fidélité à nos devoirs, quelles bonnes œuvres, quelles aumônes, quels sacrifices suffiront à reconnaître comme il faut un bienfait aussi éclatant et aussi gratuit ?

Mais notre présent, que nous dit-il de l'endurcissement ? Ai-je bien le droit de penser qu'aucun de mes auditeurs ne serait atteint de ce fléau ? A qui d'abord est-ce que je m'adresse ? Je m'adresse à des chrétiens qui vivent dans le monde et par des temps bien mauvais ; à des chrétiens dont les préoccupations sont nombreuses, dont les soucis sont multipliés, dont les soins le plus souvent s'arrêtent aux choses de cette vie ; à des chrétiens qui chez leurs voisins et leurs amis et jusque dans leur famille ne rencontrent presque jamais qu'oubli de Dieu, esprit d'indifférence et exemples mauvais. Qu'il est à craindre que le souffle corrompu et irréligieux du monde ne nous ait communiqué la contagion !

Et dans le fait, m. f., sommes-nous sensibles à nos intérêts éternels comme nous le sommes à nos intérêts du temps ? Nous préoccuons-nous du salut de nos enfants autant que de leur santé, autant seulement que de leur fortune ? Ne dormons-nous point trop souvent un sommeil d'une douceur et d'une tranquillité parfaite, portant dans notre conscience cet hôte incommode et dange-reux qui est le péché ? Qu'avais-je à faire tout-à-l'heure de chercher dans le monde le pécheur endurci ? Non, c'est au pied de cette chaire qu'il le fallait chercher, qu'il le fallait combattre et qu'il le fallait plaindre. C'est à ceux que renferme cette enceinte, qu'empruntant à mon Jésus sa voix, son cœur et ses larmes, je devais dire : « O âme plus précieuse devant Dieu que la sainte cité de Jérusalem, âme qui étouffez les remords et méprisez les avertissements ! *Jerusalem, Jerusalem quae occidis prophetas et lapidas eos qui ad te missi sunt !* Combien de fois n'ai-je pas voulu vous rendre votre première beauté, votre vie, votre gloire, *quoties volui !* Et toujours vous m'avez refusé, *et noluisti !* Si vous reconnaissiez le triste état où vous ont réduite tant d'indifférences et tant d'iniquités ; si profitant à cette heure même qui est encore la vôtre, de ces pensées salutaires, les dernières peut-être ; si, voyant la triste sort qui vous menace, vous vouliez comprendre combien je désire votre salut et votre félicité ! *si cognovisses !*

Enfin, m. f., notre avenir, que nous dit-il de l'endurcissement ? Hélas ! que de fidèles ont passé comme nous dans cette église, ont prié comme nous devant cet autel, ont entendu comme nous la parole de Dieu, et que le monde possède à cette

heure et qu'il ne rendra plus ! Que de chrétiens, après avoir donné l'édifiant spectacle de leur régularité et de leur ferveur, ont trouvé l'oubli d'abord, et à la fin l'endurcissement dans je ne sais quelles circonstances que Dieu connaît ! Et qui d'entre nous ne frémit à la pensée qu'il est pour chacun une faute que le Seigneur a marquée comme le dernier terme de cette grâce puissante et de prédilection sans laquelle on ne se sauve pas ! Quelle est-elle, cette faute, de quelle nature, après combien d'autres viendra-t-elle ? Je l'ignore.

Et cependant, m. f., en face même des incertitudes de cet avenir dont Dieu seul a le secret, il nous est facile de conserver la paix. Dieu n'abandonne jamais le premier. La fidélité à la grâce, voilà le grand remède à l'endurcissement. Fidélité prompte d'abord : car la grâce est cet esprit de Dieu qui souffle où il veut, qui passe et ne revient plus ; si donc, mon cher frère, pendant que mes paroles frappaient votre oreille, Celui dont la chaire est dans les cieux a parlé à votre cœur, je vous en conjure, ne lui résistez point. Fidélité ensuite complète et généreuse : il est dangereux de résister à Dieu ; et mépriser ses faveurs, c'est se mettre en grand péril. Enfin fidélité constante jusqu'à la mort : des années passées dans le service de Dieu, bien loin d'apporter excuse à nos négligences, ne font qu'ajouter à nos obligations ; et le royaume des cieux ne saurait être pour l'ouvrier paresseux qui jetterait derrière lui le regard du découragement et de l'ennui. Telles sont, m. f., les conclusions toutes pratiques de ce discours. Puissent-elles, comme elles s'appliquent à tous, être reçues par tous avec cette volonté sincère et courageuse qui met sur le champ la main à l'œuvre ! Puissent-elles inspirer toute notre vie et nous rendre de plus en plus dignes de la bienheureuse éternité !

CARÊME DE 1891

Première Conférence

LA CONVERSION

Convertimini.

(Convertissez-vous. (Act. III, 19).)

Tel est le mot, mes frères, que l'Eglise va, pour ainsi dire chaque jour, pendant le saint temps de Carême adresser à ses enfants. De quoi s'occupe-t-elle en effet ? Quelle est l'affaire qui lui tient le plus au cœur ? Mais elle veut que toutes les âmes qui lui ont été confiées et dont Jésus-Christ lui demandera compte, travaillent avec énergie et vigueur à leur salut. Elle veut que ces âmes, aidées par elle, soutenues par elle, entraînées sur le chemin du zèle et de la sainteté, accomplissent des progrès, et de degré en degré, à force de luttres et de victoires, s'élèvent au plus haut sommet de la vertu.

Voilà ce qu'elle veut ; c'est sa plus chère ambition, et pour atteindre ce but, elle n'épargne ni les prières, ni les supplications, ni les fatigues, ni les travaux. Comme son divin maître, une soif sacrée la dévore : *Sitio*, dit-elle, j'ai soif ! oui, j'ai soif des âmes. Ah ! je brûle de les convertir et de les sauver.

Si c'est là, mes frères, la préoccupation, le souci de l'Eglise — j'ajouterai même — si c'est là l'ardente passion qui la domine, ah ! vous ne vous étonnerez pas, qu'au début de nos exercices de Carême, je vienne dire à tous : — vous l'entendez bien — à tous sans exception : Convertissez-vous. Vous ne vous étonnerez pas que je vienne, avec

une liberté tout apostolique, vous presser de quitter le péché, vos mauvaises habitudes pour le service loyal et complet de Jésus-Christ.

Après vous avoir dit, mes frères, ce que j'entends par la conversion que je vous demande, je vous donnerai les motifs, les raisons qui, à notre époque surtout, font à tout chrétien un grave devoir de se corriger et d'améliorer sa vie.

I

A prendre le mot conversion dans son sens le plus large, le plus étendu, il signifie l'acte par lequel on s'éloigne, on se détourne d'une chose pour se tourner vers une autre. C'est un changement de front; on laisse le chemin parcouru jusque là pour suivre une direction opposée et revenir à ce qu'on avait précédemment abandonné.

D'après cette notion sommaire, il est facile de comprendre ce que c'est que la conversion au point de vue religieux, ou, si vous le voulez, la conversion de l'âme. Quelle est la fin de l'âme? C'est Dieu, c'est à lui qu'elle doit tendre de toutes ses forces, c'est vers lui qu'elle doit marcher toujours, jusqu'à ce que parvenue au terme, elle le saisisse et l'étreigne, comme son seul bien, pour le posséder pendant l'éternité tout entière. — Je ne veux pas développer ici davantage cette doctrine. — Or, par le péché, qu'est-ce que vous faites? Mais au lieu de tendre à Dieu qui, comme le disait saint Augustin avec tant d'éloquence et tant de foi, est le centre de notre vie, le point précis où doivent converger toutes nos pensées, toutes les aspirations et tous les élans de notre cœur, vous vous séparez de lui; vous vous éloignez, vous le fuyez dans une course d'autant plus rapide que vos fautes sont plus nombreuses et plus graves.

Et où allez-vous? Mais vous allez au démon qui est son éternel et implacable ennemi; vous vous donnez à lui et il devient votre maître. Oh! qu'alors, parvenus dans les tristes régions qui sont le domaine de Satan, oh! qu'alors vous êtes loin de Dieu!...

Infortunés que vous êtes! — vous avez perdu le meilleur et le plus cher des amis, et vous courez l'effroyable danger de tomber dans les abîmes éternels. Car ils s'ouvrent, à deux pas de vous, et vous pouvez, à chaque instant y être précipités. — Et voici qu'à cette vue, sous une impression d'indicible terreur, vous vous écriez: Mon Dieu! sauvez-moi... *Domine, salva nos*. Dieu vous entend sans doute; il va vous aider. Mais vous, qu'est-ce que vous devez faire? Vous n'avez qu'une ressource: c'est de vous convertir, c'est-à-dire, il faut vous reprendre, vous arracher des mains du démon; il faut briser vos liens, ressaisir votre liberté; il faut vous élaner sur le chemin du repentir, sur le chemin de la pénitence et des bonnes œuvres, et vous n'irez pas loin sans rencontrer Dieu que vous cherchez, Dieu qui après vous avoir sollicités, vous attend maintenant pour vous presser dans ses bras et vous faire goûter, sur son cœur, dans un ineffable embrassement, toutes les douceurs, toute la joie, toute la suavité de son amitié et de sa grâce reconquises.

Voilà, mes frères, ce que c'est que la conversion telle qu'on la comprend d'habitude. Je dois cependant vous faire une remarque très importante, c'est que de même qu'il y a des degrés dans le péché, dans la prévarication, de même aussi il y en a dans la conversion. Aussi on distingue la conversion totale, la conversion qui fait du pécheur un saint, de l'ennemi de Dieu un élu du ciel, — et la conversion partielle, la conversion qui corrige la tiédeur, certaines négligences, certains défauts, certaines imperfections, la conversion, en un mot, qui par un rapprochement plus intime de l'âme avec Dieu, rend plus saint le chrétien qui l'est déjà.

La conversion totale, mes frères — vous n'avez qu'à rappeler vos souvenirs — l'histoire nous en offre des exemples aussi nombreux qu'éclatants. C'est la conversion de David qui expie ses iniquités, et qui, brisé par la douleur, crie vers le ciel son *Miserere* devenu, depuis des siècles, le chant suppliant de l'humanité qui pleure et qui se repent. C'est la conversion de Madeleine qui, un jour, se lève de sa honte et de son ignominie de pécheresse pour aller à Jésus, et lui porter, avec les larmes de ses yeux et les sanglots de son âme, toutes les fautes et toutes les souillures de sa vie. C'est la conversion du Prodiges qui tombe, dans la plus effroyable misère, retrouve un jour dans le désert où il meurt de faim toute son énergie pour s'écrier: *Surgam! Debout! et allons à mon père, et ibo ad patrem*. C'est la conversion de Zachée qui veut voir Jésus et qui, quand il le possède chez lui, dans sa maison, répare toutes ses injustices et donne la moitié de ses biens aux pauvres. C'est la conversion de saint Pierre qui rachète son triple reniement par une triple protestation d'amour.

Mais, mes frères, ce n'est pas cette conversion là que je vous demande; et la raison en est bien simple, c'est que, vous qui êtes venus m'entendre, vous avez gardé les pratiques de la vie chrétienne.

Il faut bien le dire, en effet, mes frères, aujourd'hui il s'est fait un partage parmi les enfants de l'Eglise, et nous sommes déjà loin de ces temps heureux et bénis où tous les fidèles, réunis dans une même pensée de foi, venaient écouter la parole de Dieu. Aujourd'hui, ceux-là surtout qui auraient besoin de sortir de leurs péchés et de revenir au devoir, à la vertu, à l'honneur, à la vie, ceux-là s'abstiennent de paraître dans nos saintes assemblées. C'est en vain que vous les chercheriez du regard, autour de cette chaire; ils n'y sont pas et voilà peut-être de longues années qu'ils n'ont pas franchi le seuil d'une église.

Où sont-ils donc, ces baptisés, ces hommes qui à leur naissance, ont été marqués du signe sacré du chrétien? Où ils sont? mais vous le savez aussi bien que moi. Les impies, ceux qui ont juré une haine implacable à toute religion, sont là où l'on médite de nouveaux attentats contre Dieu et de nouveaux coups de force contre le sacerdoce.

Les grands pécheurs, ceux qui s'inquiètent peu de la justice divine, tout occupés seulement d'échapper à la justice des hommes, sont là où l'on peut donner libre carrière à tous les pires instincts de la nature humaine. Les hommes de luxe, de plaisir et de bonne chère, ceux qui ne rêvent que fêtes et que jouissances nouvelles, tant ils sont avides d'épuiser la coupe des voluptés de la terre, sont là où l'on amasse, même au prix de la conscience, un peu de cet or, un peu de cette poussière d'ici-bas qui est toute leur ambition; ils sont là où l'on rit, là où l'on s'amuse, là où l'on s'enivre, là où l'on se plonge en des débauches qui ne sauraient encore rassasier des appétits devenus chaque jour plus exigeants. Les indifférents, si nombreux à notre époque, ceux qui ne voient rien au delà de cette vie et qui finissent par oublier même qu'ils ont une âme, sont là où les appelle, et où les retient leur vanité, leur égoïsme. Les chrétiens enfin qui ont encore la foi, mais qui sont lâches, mais qui aiment leurs aises et qui ne veulent servir Dieu tout à fait que plus tard, sont là où aucune sollicitation ne saurait les importuner ni aucun reproche les atteindre.

Impies, pécheurs endurcis, voluptueux, indifférents, mauvais chrétiens, voilà donc où ils sont tous; mais à l'église, dans nos temples où tout parle de Dieu, où tout prêche la justice, l'équité, la pénitence, ils n'y sont pas. Ils auraient trop peur qu'une parole tombée de la chaire de vérité ne vint

à éclater sur leur tête comme un coup de foudre ; et terrassés comme autrefois saint Paul, vaincus par la grâce divine, ils auraient trop peur de sentir l'aiguillon du remords, et cédant enfin à la douleur, aux angoisses d'une âme qu'effraie la pensée des châtements de l'éternité, d'être obligés de se punir, et, par leurs larmes et leurs austérités, de racheter toutes les fautes et toutes les iniquités de leur vie.

Qui donc alors, mes frères, fréquente nos cérémonies saintes ? Qui donc vient prêter une oreille attentive à nos instructions, aux appels pressants de notre zèle ? Qui donc ? — Mais mes frères il n'y a plus guère que vous qui êtes ici, vous qui n'êtes point tombés dans les fautes que j'énumérerais tout à l'heure et qui malgré vos misères et vos défaillances, n'avez point perdu la grâce de Dieu.

Aussi, quand je vous parle de conversion, ce n'est pas d'une conversion totale qu'il s'agit, mais d'une conversion partielle, en d'autres termes, d'un détachement plus complet de vous-mêmes, d'une horreur plus grande du péché, d'une recherche plus ardente, plus passionnée de Dieu et de tout ce qui procure sa gloire. Quand je vous dis : — Convertissez-vous ; je veux vous dire, puisque vous êtes restés fidèles à vos devoirs de chrétiens : — Devenez encore meilleurs !...

Un jeune saint avait pris pour devise ces nobles paroles : — Toujours mieux ! Oh ! s'il pouvait en être ainsi de vous ! Toujours mieux dans la prière ! Toujours mieux dans la charité ! Toujours mieux dans la pureté ! Toujours mieux dans l'humilité ! Toujours mieux dans le dévouement et la ferveur ! Voilà, mes frères, voilà la conversion que je vous demande aujourd'hui et que je ne cesserai de vous demander pendant la sainte quarantaine.

Du reste, si je vous la demande, c'est que vous y êtes obligés. Il y a en effet de graves raisons qui vous font un devoir de vous corriger et d'améliorer votre vie. Parmi les raisons qu'on apporte, qu'on invoque d'ordinaire, j'en choisis trois qui me paraissent plus persuasives et de nature à vous frapper davantage.

II

La première raison, je la trouve dans nos Saints Livres : Que celui qui est juste devienne encore plus juste, et que celui qui est saint devienne encore plus saint, *qui justus est justificetur adhuc, et sanctus sanctificetur adhuc* (Apoc. xxii, 11.) Et pourquoi cela ? Ah ! vous allez le comprendre ; — dites-moi — Jésus-Christ est venu sur la terre, il a travaillé, il a souffert, il a versé son sang dans les tourments de l'agonie, sous le fouet des bourreaux, sur l'infâme gibet de la croix, il est mort, et en travaillant, en souffrant, en mourant il a amassé des mérites infinis qu'il a voulu nous communiquer par le merveilleux moyen des sacrements. Et depuis votre entrée dans le monde, depuis le jour où l'eau sainte du baptême a coulé sur votre front, ah ! que de grâces vous ont été accordées ! Est-ce que vous pourriez les compter ? Est-ce que vous pourriez dire combien Jésus-Christ s'est montré bon, miséricordieux, tendre, prévenant, généreux à votre endroit ?

Et pourquoi donc toutes ces grâces, toutes ces prévenances, toutes ces tendresses, tout ce dévouement ? Pourquoi donc cet amour poussé à l'excès ? Mais Jésus-Christ ne voulait qu'une chose : votre progrès dans le bien, votre accroissement dans la sainteté, *qui sanctus est sanctificetur adhuc*.

Et vous, qu'est-ce que vous avez fait ? Avez-vous répondu à son attente ? Est-ce que votre âme a été comme la bonne terre dans laquelle le grain de froment produit cent pour un, ou plutôt n'êtes-vous pas restés dans vos mêmes misères, vos mêmes infirmités ?

Ah ! si vous en étiez réduits à vos seules forces, aux seules ressources de votre nature, je compren-

drais encore que vous n'eussiez pas fait de progrès. Mais avec Jésus-Christ qui vous soutient, qui vous fortifie, qui vous relève, qui vous guérit, qui vous nourrit de sa chair, qui entre en vous par la communion, ah ! j'ai le droit de m'étonner.

Quoi ! depuis dix ans, depuis vingt ans, depuis quarante ans, soixante ans et peut-être davantage, vous priez, vous vous confesseriez, vous communieriez ; depuis soixante ans vous seriez inondés de lumière et de grâces ; depuis soixante ans l'Eglise vous entourerait de ses soins, vous prodiguerait son dévouement, et vous ne seriez pas meilleurs, et vous ne seriez point encore embrasés de ce feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre et qui est le feu du zèle et de l'amour ! Encore une fois, je m'étonne, et je ne puis qu'accuser votre tiédeur.

Oh ! mes frères je vous en supplie, n'abusez pas davantage des grâces et du sang de Jésus-Christ. Un jour, ces grâces inutilement versées, ce sang inutilement répandu crieraient contre vous. Convertissez-vous donc : c'est justice ! Jésus-Christ en a assez fait pour que vous soyez inexcusables de ne pas vous mettre à l'œuvre et de ne pas corriger vos défauts. Convertissez-vous, et que désormais le sang de Jésus-Christ, ce sang qui coule partout dans nos églises, à l'autel, à la table sainte, au tribunal de la pénitence, en tombant sur votre âme, lui fasse produire des fruits de vie pour le temps et pour l'éternité.

La deuxième raison, je la trouve dans les jugements de Dieu. L'Esprit-Saint nous enseigne qu'il faut opérer notre salut avec crainte et tremblement, que c'est prudence et sagesse de ne rien négliger pour le rendre certain !

Or, mes frères, est-ce là ce que vous faites ? Je regarde votre vie, et qu'est-ce que j'aperçois ? Mais ce sont toujours les mêmes négligences, toujours les mêmes défauts qui s'aggravent encore avec le temps.

Et je vous entends dire : A quoi bon travailler à devenir meilleur ? A quoi bon m'imposer tant de fatigues ? N'ai-je pas la foi ? Est-ce que je ne remplis pas les devoirs les plus graves et les plus importants du chrétien ? C'est assez comme cela, et je ne saurais en faire davantage !...

Eh bien, non, mes frères, ce n'est pas assez ; et si vous vous en tenez là, si vous vous contentez d'être un chrétien vulgaire, un chrétien sans consistance, sans énergie, sans fermeté, un chrétien sans élan vers le bien, vers ce qui est plus parfait, si vous ne faites point de progrès dans la vertu, dans la sainteté, ah ! je tremble pour vous, car vous courez le danger de vous perdre.

Prenez-y garde, en effet, en raisonnant et en agissant comme vous le faites, le moment approche où de négligence en négligence vous en arriverez à la tiédeur, et la tiédeur conduit à la mort, à la damnation.

Oh ! sans doute, le péché mortel vous effraie ; vous en êtes loin encore. Mais, mes frères — il faut bien que je vous le dise — vous y tomberez fatalement. Ne vous rappelez-vous pas la parole de nos Saintes Ecritures, parole terrible et qu'une triste expérience a tant de fois vérifiée : Celui qui néglige les petites choses, — en d'autres termes — le chrétien tiède tombera peu à peu, *qui spernit modica paulatim decidet* (Eccli. xix, 1.) Ne cherchez pas ailleurs, mes frères, le secret de tant de chutes lamentables. C'étaient cependant de bons chrétiens, ils s'étaient promis d'être fidèles à Dieu. Mais ils n'ont pas fait d'efforts ; mais ils ont eu peur d'être fervents, et voilà qu'au jour de la tentation ils se sont trouvés faibles. Leur résistance a été vaine, et ils sont tombés... *qui spernit modica paulatim decidet*. Et comme ils sont tombés

¹ Philip. ii. 12 — ii Petr. i. 10.

peu à peu, tout doucement, *paulatim*, ils sont demeurés dans leur péché.

N'est-ce pas affreux, mes frères ? Car si on ne se relève pas de sa chute, si on ne se repent pas et que la mort vienne, qu'elle saisisse ce pauvre chrétien tombé, et qu'elle le jette avec ses fautes, au tribunal de Dieu, ah ! vous le devinez assez, c'est le dernier et suprême malheur, c'est la damnation éternelle !...

Aussi, mes frères, j'en appelle à votre sagesse, et je vous presse encore de vous convertir. Voyez donc ! si vous ne le faites pas, vous pouvez en arriver au péché mortel, et le péché mortel c'est la séparation d'avec Dieu, c'est la mort de votre âme, et — s'il n'est pas effacé — c'est l'enfer pour jamais.

Enfin, la troisième raison de vous convertir, je la trouve dans les circonstances présentes. Ici, mes frères, c'est à votre cœur que je veux m'adresser.

Il est des temps et des circonstances où la vertu ordinaire ne suffit pas. Ce n'est pas assez d'être à peu près bon, il faut être très bon. Ce n'est pas assez de remplir à peu près ses devoirs de chrétien, il faut les remplir tout à fait, avec une générosité, une abnégation, un détachement des choses d'ici bas qui aille quelquefois jusqu'à l'héroïsme.

Vous savez, mes frères, ce qui s'est passé dans les premiers siècles de l'Eglise : l'Evangile proclamé partout, le paganisme vaincu et remplacé par les autels de Jésus-Christ, les plus belles et les plus difficiles vertus pratiquées par tous les âges et toutes les conditions, le monde enfin, après trois cents ans de luttes, devenu chrétien ! Eh bien, à qui doit-on tout cela, cette étonnante et prodigieuse transformation ? A qui ? mes frères, à Jésus-Christ sans doute, aux divines clartés de l'Evangile, à la vertu de la croix ; mais aussi, mes frères — il ne faut pas l'oublier — à tous ces martyrs, à tous ces héros qui ont reproduit l'image vivante de Jésus-Christ.

Jésus-Christ, mes frères, était loin déjà ; il était d'un pays étranger ; il était né, il avait vécu, il était mort en Judée, et il ne pouvait lui-même, comme autrefois, apparaître aux foules qu'il s'agissait d'évangéliser. Mais qu'importe ? les martyrs se succèdent et ils disent au monde : « Regardez-nous ; nous avons la prétention de ressembler à notre Maître et Seigneur Jésus. Nous croyons ce qu'il a enseigné ; nous pratiquons ce qu'il a commandé, et nous mourons avec joie et nous donnons notre sang pour le mieux imiter encore et reproduire plus fidèlement ses traits. »

Et à ce spectacle, mes frères, à la vue de ces chrétiens généreux, les foules émus demandent le baptême ; les païens brisent de leurs propres mains les idoles qu'ils adoraient naguère. C'est le règne de Jésus-Christ qui se fonde de plus en plus dans le monde ; et le jour n'est pas loin où retentiront dans toutes les cités, chez tous les peuples et jusque dans les contrées les plus sauvages, ces magnifiques et fières paroles qui se lisent aujourd'hui encore, à Rome, en face de la grande basilique de Saint-Pierre : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat* !...

Eh bien ! mes frères, dans les temps où nous sommes, dans ces temps où le paganisme avec son cortège d'erreurs et de vices rentre dans le monde, et s'installe au sein même des cités les plus populeuses et les plus civilisées ; dans ces temps où la foi est combattue, l'Evangile insulté, l'Eglise persécutée, Dieu blasphémé ; dans ces temps où, presque chaque jour, ce sont de nouveaux scandales, de nouvelles lâchetés et de nouvelles apostasies, qu'est-ce que vous pensez donc qu'il faut faire pour réagir contre le mal, pour le vaincre, pour amener le triomphe du bien et rendre à Jésus-Christ l'empire qu'on lui dispute et la royauté

qu'on lui arrache ? Ce qu'il faut faire ? mes frères. — Ah ! je sais qu'on essaie de bien des moyens, on essaie de la parole, des discours, on essaie des livres, des brochures, des journaux. Tout cela est bon, tout cela est louable et doit être encouragé. Mais cependant avec tout cela, il faut quelque chose encore, et ce quelque chose qui complète la parole, qui la rend persuasive, efficace, c'est l'exemple, c'est-à-dire il faut que les chrétiens d'aujourd'hui sortent de leur apathie, de leur torpeur, de leur sommeil — *Hora est jam nos de somno surgere* ¹ ; — il faut que le zèle et la ferveur les enflamment et que publiquement, sans ostentation, sans honte, mais aussi sans crainte, ils montrent aux nouvelles générations déjà si dégradées et tombées dans tous les vices, ce que peut la foi pour l'honneur et la dignité de la vie.

Vous vous souvenez de ce vaillant chevalier, une des plus belles gloires de notre vieille France, qui aimait à se dire « *sans peur et sans reproche*. » Eh bien ! il nous faut des chrétiens sans peur, qu'aucune menace n'intimide, et qui, fermes dans leurs convictions, ardents au bien, défient, comme l'apôtre saint Paul ², toutes les puissances d'ici bas de les séparer jamais de Jésus-Christ. Il nous faut des chrétiens sans reproche qui arrachent au monde comme un cri d'admiration, et qui, en dépit des corruptions de ce siècle, attirent à Jésus-Christ des âmes enthousiasmées de tant de perfection et ravies de tant de vertu.

Mais, mes frères, si c'est là le besoin de notre époque, si c'est là ce que réclament les circonstances présentes, ah ! soyez donc de tels chrétiens. Vous dites et vous avouez que vous êtes émus, remués, que vous vous sentez plus forts pour le bien, quand on vous raconte quelque grande action ou que vous en êtes témoins, quand vous apprenez que, quelque part, un homme, publiquement, s'est réclamé de son titre de chrétien pour accomplir et pratiquer la loi de Dieu. Pourquoi n'essayeriez-vous pas de provoquer autour de vous les mêmes impressions ? Mais pour cela, ah ! je vous en conjure, je vous en supplie encore, convertissez-vous. Il n'y a rien à faire, rien à gagner si vous êtes tièdes. Mais si vous devenez fervents, si vous placez au-dessus de tout, au-dessus de vos aises, au-dessus de votre bien-être, au-dessus de ce que vous avez de plus cher, au-dessus de votre vie même, vos devoirs de chrétiens, oh ! alors vous accomplirez des prodiges. Le bien que vous ferez, vous ne le saurez pas — vous n'avez pas besoin de le savoir — Dieu vous le cachera même ; mais un jour, au jour des grandes justices et des grandes récompenses, tout sera dévoilé, et alors, il y aura des âmes que Dieu vous montrera, et en les voyant toutes rayonnantes de bonheur, tout étincelantes des gloires de l'éternité, entre toutes vos joies, comme une des plus douces, vous goûterez celle de les avoir sauvées.

Je termine, mes frères, en insistant sur cette dernière parole. Je vous ai dit : Convertissez-vous par respect et par honneur pour le sang de Jésus-Christ répandu pour votre sanctification ; je vous ai dit encore : Convertissez-vous par crainte des châtiements de l'éternité. Mais maintenant, je fais appel aux plus nobles sentiments de votre âme. Il ne s'agit plus seulement de vous, de votre salut à opérer, de l'enfer à éviter, du ciel à conquérir, et je vous dis : ah ! convertissez-vous pour vos frères qu'il faut édifier ; convertissez-vous pour les pécheurs qu'il faut ramener ; convertissez-vous pour les impies qu'il faut convaincre ; convertissez-vous pour notre cher pays, pour la France qui n'aura pas, au jour de l'épreuve et du danger, de plus sûre défense et de protection plus certaine

¹ Rom. xiii. 11.

² Rom. viii, 35.

que les chrétiens que vous aurez fortifiés par vos exemples et conquis par vos vertus; convertissez-vous pour l'Eglise qu'il faut venger de ses ennemis; convertissez-vous pour Dieu — oui, pour Dieu — qu'il faut honorer, pour Dieu qu'il faut glorifier, pour Dieu à qu'il faut donner des âmes, beaucoup d'âmes qui le chantent, qui le servent et qui l'aiment dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION POUR UN MARIAGE

PRONONCÉE AU MARIAGE DE M. G... ET DE M^{lle} L...

Monsieur et Mademoiselle,

C'est dans le Paradis terrestre que fut célébré le premier mariage. Dieu en fut tout à la fois l'auteur, le témoin et le prêtre. Il laissa alors tomber, de sa main qui unissait Adam et Eve, de ses lèvres qui leur donnaient le commandement de croître, de se multiplier et de remplir la terre, une bénédiction qui repose encore, après six mille ans écoulés, sur l'humanité tout entière.

Cette bénédiction, les Patriarches de l'ancienne loi en ressentirent les heureux effets, — et Jésus-Christ, pour la rendre plus auguste, plus puissante, plus féconde, l'éleva à la dignité de Sacrement, et il voulut qu'elle communiquât la grâce et qu'elle sanctifiât les sources de la vie.

Le mariage institué de Dieu, restauré par Jésus-Christ, n'est donc pas une convention vulgaire et profane, un simple contrat naturel réglé par les lois des hommes. C'est une grande et sainte chose, une chose profondément religieuse, et pour tout dire en un mot, c'est un Sacrement.

Tout à l'heure vos mains vont s'entrelacer dans une douce étreinte, vos lèvres vont prononcer de solennels serments. Mais sachez-le bien, en même temps que vous ferez un mutuel échange de saintes promesses, du haut de sa croix, de son cœur entr'ouvert et des blessures qui déchirent son corps sacré, Jésus-Christ votre maître et votre Dieu versera quelques gouttes de son sang pour sceller votre alliance et cimenter l'union éternelle de vos âmes.

Voilà, monsieur et mademoiselle, le mariage chrétien dans toute sa beauté, dans toute sa grandeur, et parce que vous le comprenez ainsi, parce que vous savez bien que désormais une grâce toute spéciale de Dieu va vous accompagner dans la vie — grâce qui deviendra tour à tour, suivant les besoins multiples de votre âme, une grâce de fidélité, de pureté, de sagesse, de prudence et de dévouement — ah ! j'en suis sûr, en face des graves devoirs qui commencent pour vous aujourd'hui, vous avez la certitude de pouvoir les remplir.

L'Eglise qui bénit vos noces vous demande de vous aimer d'un amour chrétien. Eh bien ! vous vous aimerez en Dieu et pour Dieu. Vous mettrez en commun vos espérances et vos craintes, vos joies et vos deuils, vos sourires et vos larmes, et dans l'adversité comme dans la prospérité, appuyés l'un sur l'autre, la main dans la main et le cœur toujours en haut, vous marcherez d'un pas ferme dans le chemin du devoir et de l'honneur.

L'Eglise vous demande, le jour où Dieu vous fera goûter cette grande joie de pouvoir presser, entre vos bras, des enfants qui seront le prolongement de votre vie et votre plus ressemblante image sur la terre, de les élever dans la connaissance, l'amour et le service de Jésus-Christ. Oh ! vous vous occuperez non seulement de leur corps, mais aussi, mais surtout de leur âme. Vous voudrez qu'ils soient instruits des vérités de la foi, et que grandissant dans la prière, dans la pratique de toutes les vertus, ils soient ici-bas des chrétiens énergiques et vaillants, et plus tard des élus dans le ciel.

L'Eglise vous demande enfin de travailler au salut l'un de l'autre, et d'ambitionner moins les richesses périssables de la terre que les trésors durables de l'éternité. Eh bien ! vous accomplirez ensemble tous les devoirs de la vie chrétienne. Ensemble vous prierez Dieu, chaque matin et chaque soir, ensemble vous l'invoquerez dans les jours mauvais, ensemble vous le remercerez dans les jours prospères; ensemble vous irez vous agenouiller au tribunal de la pénitence; ensemble vous vous asseyerez à la table où Jésus donne sa chair à manger et son sang à boire; et quand Dieu vous rappellera de ce monde, peut-être séparés un instant, mais bientôt réunis pour jamais, ensemble vous ceindrez la couronne de gloire, et vous goûterez, dans un même et ineffable tressaillement, toutes les joies de l'éternité.

Ce que l'Eglise vous demande, monsieur et mademoiselle, vous le ferez donc de grand cœur. C'est votre résolution et votre promesse d'aujourd'hui; et votre éducation première, vos habitudes de foi et de piété, les sentiments qui vous animent en ce moment, tout me dit que vous y serez fidèles.

Vous, monsieur, je sais que vous appartenez à une famille profondément chrétienne et qui déjà a donné à Dieu plusieurs de ses membres. Vous n'oublierez pas que « noblesse oblige » et en même temps que vous serez dévoué à votre épouse, que vous l'aimerez de toutes les forces de votre âme et que vous vous dépenserez pour la famille dont vous serez le chef, vous saurez être ici, dans votre nouvelle paroisse, ce que vous avez été dans la paroisse que vous quittez — un bon chrétien, un chrétien qui ne craint pas, dans les temps difficiles où nous sommes, de pratiquer sa foi et d'obéir à l'Eglise.

Du reste, vous y serez encouragé par celle qui devient aujourd'hui la compagne de votre vie.

Je suis bien aise, mademoiselle, de vous rendre ce témoignage mérité que, jusqu'ici, toujours vous avez donné, dans la paroisse, l'exemple du zèle et de la ferveur. Vous avez été élevée et vous avez grandi dans la piété. Quand tant d'autres recherchent de frivoles amusements et livrent leur âme et leur cœur à toutes les vanités de cette terre, vous êtes restée simple et modeste. Ce que vous aimiez par dessus tout, c'était, avec nos pieuses réunions du dimanche, votre chère congrégation de la Sainte Vierge. Aussi je puis promettre à votre époux que, toujours soumise, toujours dévouée, toujours souriante et toujours gracieuse, vous serez la joie de sa vie et l'ange visible de son foyer.

Et maintenant, monsieur et mademoiselle, maintenant que vos cœurs sont prêts, vous pouvez échanger vos serments sous le regard de Dieu et de ses anges.

Vous êtes entourés de vos bons parents, de vos amis, de tous ceux qui sont venus, dans cette église, prier pour vous et faire des vœux pour votre bonheur. Ces vœux, ah ! tout à l'heure, en les joignant aux miens, je vais les offrir à l'adorable victime de nos autels, à Celui qui tient vos destinées en ses mains souveraines. De quel cœur je lui demanderai de vous bénir, de vous protéger et de vous garder !

O Seigneur Jésus, lui dirai-je, vous la bonté infinie, abaissez un regard de tendresse et d'amour sur ces époux qui vous invoquent; ils n'ont de confiance qu'en vous; fortifiez les au milieu des peines et des afflictions de la vie, donnez leur la paix du cœur, la joie de l'âme, si bien qu'après avoir été heureux autant qu'on peut l'être ici-bas, ils le soient encore, par de là ce monde et jusque dans les siècles éternels. Ainsi soit-il.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

CARÈME DE 1891

Deuxième Conférence

PREMIER MOYEN DE CONVERSION : LA RÉFLEXION

Vacate et videte.

Recueillez-vous et réfléchissez.
(Psal. xlv, 11.)

M. F.

En vous parlant, dimanche dernier, de la conversion, je vous ai dit que c'est pour vous un devoir pressant de corriger vos négligences, vos imperfections, vos défauts, de faire des progrès dans la vertu, dans la sainteté, en un mot, de devenir chaque jour meilleurs. Certes, m. f., les raisons que j'ai invoquées ont dû vous impressionner, et je ne doute pas qu'en vous-mêmes après m'avoir entendu, vous n'avez pris quelque bonne et généreuse résolution.

Mais peut-être aussi vous vous êtes posé cette question : — S'il est nécessaire que je me convertisse, que je sois plus juste et plus saint, que j'aie plus de zèle et d'ardeur pour le bien, comment donc pourrai-je en arriver là, atteindre ce résultat ?

Comment ? m. f., mais vous avez à votre disposition des moyens absolument infaillibles. Ces moyens, je ne pourrai les énumérer tous, mais du moins je vous indiquerai ceux que l'expérience signale comme les meilleurs et les plus efficaces.

Sainte Thérèse, un jour, dit à une personne qui la consultait sur les intérêts de son salut : Promettez-moi un quart d'heure de réflexion, chaque jour, et moi je vous promets le ciel.

La réflexion, de l'aveu d'une grande sainte, très versée dans toutes les choses de l'âme et qui savait apprécier toutes les industries de la piété, voilà donc un excellent moyen de sanctification, et c'est le premier; comme étant du reste la base et le fondement de tous les autres, que je viens vous recommander aujourd'hui.

Est-il nécessaire de réfléchir ? — A quoi et comment faut-il réfléchir ? Tel est en trois mots tout le sujet et tout le partage de ce discours.

I

La nécessité de la réflexion est facile à établir, et, pour la démontrer, je n'ai guère qu'à vous rappeler ce qui se passe d'ordinaire pour les choses un peu importantes de la vie.

Vous le savez bien, m. f., quand il s'agit d'assurer le soin d'une affaire, d'une entreprise, on se recueille dans le silence, loin de tout bruit et de toute agitation; on examine les moyens dont on dispose, on pèse, on discute les chances contraires aussi bien que les chances favorables, on ne laisse rien au hasard, et ce n'est que quand on a tout calculé, tout combiné, tout prévu qu'on se décide à se mettre à l'œuvre.

Il y a dans l'Evangile deux exemples bien frappants de l'obligation où nous sommes tous de réfléchir avant de rien entreprendre.

C'est d'abord un homme qui se propose de se

bâtir une demeure. Que sera cette demeure ? Sera-ce un magnifique palais, ou bien une humble et modeste maison ? L'Evangile nous montre alors cet homme dans l'attitude du recueillement; il est seul, personne ne saurait le troubler dans ses méditations ou plutôt ses calculs, il ouvre son trésor, il compte sa fortune, et en regard de ce qu'il possède, il met le chiffre présumé de ses dépenses, *sedens computat sumptus*¹, et il ne s'adressera aux ouvriers que quand il aura la conviction de pouvoir achever, avec ses seules ressources, l'édifice qu'il a rêvé. Voilà, m. f., — ou je me trompe fort, — voilà de la sagesse, et cette sagesse, pour le dire en passant, je ne saurais trop la recommander, à notre époque où tant d'œuvres trop vite conçues et encore plus vite résolues ont causé de si amères déceptions. C'est pour n'avoir point agi ainsi que bien des Etats, trop chargés de dettes, désespèrent de pouvoir jamais équilibrer leurs budgets. C'est pour ne point avoir agi ainsi que bien des cités, à force d'emprunts, en arrivent à manquer à leurs engagements et à forfaire à l'honneur. C'est pour n'avoir point agi ainsi que bien des familles, autrefois riches et prospères, ont dû subir, après une lamentable faillite, ce dépouillement complet, absolu, qui est une humiliante déchéance et une ruine pour longtemps irrémédiable.

Un autre exemple cité par l'Evangile, c'est celui d'un général d'armée qui est à la veille d'entreprendre une expédition. Oh ! comme il réfléchit ! *sedens prius cogitat*², car la question est grave. Il s'est fait renseigner sur les forces de l'ennemi, sur les positions qu'il occupe. Combien lui faut-il d'hommes, de soldats pour remporter la victoire ? Est-ce dix mille ? Est-ce cent mille ? Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'après les calculs les plus sérieux, les plus précis, qu'il se mettra en marche et qu'il engagera la bataille. Voilà encore, m. f., de la sagesse. Ce général, aussi brave que prudent, est digne de la haute mission qui lui a été donnée; et ce n'est pas lui qui trahira jamais la confiance de son pays. L'armée qu'il conduit, sûre d'elle-même parce qu'elle est sûre de son chef, fera des prodiges et il n'y aura pas de combat qui ne soit pour elle un nouveau triomphe et une nouvelle victoire.

Ainsi, m. f., il n'est pas d'homme sérieux, dans quelque condition qu'il se trouve, et quelque fonction qu'il remplisse, qui pour mieux gérer ses intérêts, ne s'inquiète et ne s'informe avec soin du but à atteindre et des moyens à employer. Agir autrement, sans étude, sans réflexion aucune, ce serait de la folie, et il n'y a que les insensés pour tout compromettre et tout ruiner par une précipitation qui n'a d'égale que leur incurie.

Mais alors, m. f., si pour les moindres choses de cette vie, il faut réfléchir, combien n'y sommes-nous pas plus obligés pour les choses de notre âme ? De quoi donc, en effet, est-il question ? Ah ! il ne s'agit plus d'intérêts matériels, d'intérêts qui passent, d'intérêts périssables et auxquels on peut toujours, dans une certaine mesure, porter remède; il s'agit d'intérêts immuables, éternels. Il n'est pas question de savoir si nous aurons un peu plus ou un peu moins d'or ici-bas, si nous aurons un peu plus ou un peu

¹ Luc xiv, 28.

² Luc. xiv, 31.

moins de bonheur, de succès ; il ne s'agit pas de savoir si nous serons un peu plus ou un peu moins célèbres, si nous vivrons un peu plus ou un peu moins longtemps. Qu'est-ce que tout cela ? O misère ! ô vanité des choses du temps ! Bossuet, avec toute l'autorité et l'éloquence de sa parole, en face des grandeurs humaines, a prononcé un jour ce mot qui est la condamnation de la richesse et de la gloire : Tout ce qui finit est court ; j'ajouterais : — Tout ce qui passe n'est rien. Mais, m. f., il s'agit de savoir si nous sauverons ou si nous perdrons notre âme, si nous serons éternellement heureux ou éternellement malheureux, si nous aurons le ciel avec ses joies, ses trésors, ses beautés, ses transports, ses chants, ses ravissements, ou bien l'enfer avec ses larmes, ses supplices, son ver rongeur, ses flammes et ses grincements de dents. Oui, voilà la question qui se pose devant nous, qui appelle notre étude, notre attention, qui sollicite nos réflexions et nos pensées : sauvés pour toujours, ou bien damnés pour jamais !

Et nous nous désintéresserions de notre âme et de son salut ? Nous laisserions de côté et sans y prendre garde, la chose la plus grave, la plus sérieuse, la plus importante, la chose unique et capitale que Notre-Seigneur a appelée « la seule nécessaire » *unum necessarium* ? Mais ce serait la pire des démenches et la plus dangereuse des folies. Vous côtoyez des abîmes et vous fermeriez les yeux ? Vous pouvez, à chaque instant, tomber en enfer, et être dévorés par des flammes éternelles, et vous n'y penseriez pas ? Et vous vivriez comme si vous ne deviez jamais être jetés au tribunal de Dieu, jamais être jugés, jamais être condamnés, jamais être punis ou châtiés, avec des rigueurs qu'aucun repentir, aucune supplication ne sauraient plus adoucir ? Encore une fois, il n'y a rien de plus insensé.

Savez-vous bien, m. f., pourquoi tant d'âmes se sont perdues, pourquoi tant d'âmes se perdent aujourd'hui, pourquoi, suivant l'énergique expression de nos Saints Livres, pourquoi l'enfer doit élargir ses entrailles¹, engloutissant des victimes, chaque jour plus nombreuses ? Mais c'est qu'emportés dans le tourbillon des affaires du temps, n'interrogeant jamais leur conscience et ayant oublié qu'ils ont une âme, les hommes d'aujourd'hui, les chrétiens dégénérés de ce siècle, ne réfléchissent plus à leurs éternelles destinées. Ils s'en vont en aveugles et ils marchent jusqu'au jour de la catastrophe dernière. Quelle horrible chute ! et tous les échos de l'abîme, subitement éveillés, se répètent et se renvoient, comme une douloureuse et effroyable clameur, le cri de leur désespoir : *Nos insensati* ! Insensés que nous avons été !... Savez-vous bien pourquoi la foi s'en va, le bien diminué, la vertu baisse et le zèle s'attédie ? L'Esprit saint a pris soin de nous l'apprendre : La terre, nous dit-il, est dans la plus grande désolation parce qu'on ne sait plus réfléchir aux grandes vérités qui relèvent et qui sauvent, *desolatione desolata est terra quia nullus est qui recogitet corde*. (Jerem. xii, 11).

Et savez-vous bien aussi, m. f., comment tant de grands saints qui sont le plus beau triomphe de la grâce, la plus riche couronne de l'Eglise et la plus

pure gloire de l'humanité se sont convertis, sanctifiés, comment ils ont grandi, ainsi qu'un arbre magnifique, et se sont couverts des fleurs les plus éclatantes et les plus parfumées. — *Justus ut palma florebit* ? Ah ! c'est qu'ils se sont recueillis. Cherchez bien, interrogez l'histoire, parcourez les pages de leur vie, et vous trouverez de saintes pensées et de profondes réflexions au début de leur conversion. C'est une parole de la Sainte Ecriture qu'ils ont entendue ou bien qu'ils ont lue, et cette parole, ils l'ont creusée, méditée, ils en ont pénétré le sens, et de cette méditation a jailli la lumière ; ils ont compris, et désormais ils se sont appliqués à aimer et à servir Dieu de toutes leurs forces.

Réfléchissez donc vous aussi, m. f. ; ce n'est pas seulement un conseil que je vous donne ; c'est un précepte que je vous rappelle. Réfléchissez, il y va de vos plus chers intérêts, il y va de la perte ou du salut de votre âme.

II

Mais, m. f., vous me demandez sans doute : A quoi réfléchir ? Ici encore, il m'est facile de répondre. Je n'ai qu'à ouvrir nos Saints Livres : Dieu lui-même a bien voulu nous indiquer le sujet de nos réflexions.

Deux pensées surtout sont capables de nous impressionner et de nous convertir : la pensée de l'éternité qui approche et la pensée de notre âme qui sera jugée.

La pensée de l'éternité qui approche ! Ah ! m. f., quand je regarde, quand je considère ce qui se passe aujourd'hui dans cette société au milieu de laquelle il faut vivre, il me semble qu'un esprit de vertige a saisi tout le monde. On passe ses jours, ses heures, comme si l'on ne devait jamais mourir. Tout dans l'énergie de l'intelligence et dans l'élan du cœur est à la vie présente, tout est à la terre, tout est aux biens, aux honneurs, aux affections, aux plaisirs d'ici-bas. Et cependant la terre et tout ce qu'elle contient, tout ce qu'elle offre, tout ce qu'elle donne passe en un instant, et voici l'éternité... Oh ! vous du moins, m. f., vous que je voudrais retirer du péché et entraîner au bien, oh ! songez-y donc ! Oui, songez que vous êtes à la veille de l'éternité, songez que vous y allez, que vous y courez, que vous y arrivez, que vous y touchez. Je ne sais pas votre âge — je ne veux pas le savoir — à quoi bon ? Qu'est-ce qu'une vie de soixante, de quatre-vingts, de cent ans ? Mais c'est un souffle qui passe, un éclair qui brille, une nuée qui s'envole ; mais ce n'est rien, rien en comparaison de l'éternité, en comparaison de ces années qui ne finiront pas. Songez que votre dernier moment va venir, qu'il approche, qu'il vous presse déjà ; songez que vous mourez chaque jour, que tout en vous s'écroule sous l'action du temps et que bientôt, demain peut-être, vous ne serez plus du nombre des vivants !

Allez plus loin, m. f., et ayez le courage de regarder ce que vous deviendrez alors, songez que votre corps, ce corps que vous avez tant flatté, tant caressé subira l'affreux travail de la mort ; songez qu'il fera horreur à ceux mêmes qui vous ont le plus aimé ; songez qu'on le fuira et qu'on se hâtera de le livrer, dans les profondeurs du sépulcre, comme un horrible festin, à la pâture des vers... Songez que votre âme, après avoir brisé les liens

¹ Isaï, v, 14 — Habac. ii, 6.

qui la retenaient captive ici-bas, s'en ira au tribunal du Souverain Juge... Grand Dieu! quel sera votre sort?

Ah! m. f., vous vous plaignez souvent du démon qui vous tente, de vos passions qui vous entraînent, de votre chair qui se révolte, de vos penchants qui vous inclinent vers le mal, du monde qui vous séduit, avec ses fêtes et ses promesses de bonheur; vous vous plaignez encore que le devoir soit trop difficile, que la vertu soit au-dessus de vos efforts, mais pensez donc à vos fins dernières, à ce redoutable passage du temps à l'éternité; pensez donc à la mort qui va étendre la main pour vous saisir et vous jeter dans ses sombres abîmes et — je vous l'affirme, je le jure, tant la parole de Dieu est formelle — vous ne pécherez plus. Mais debout toujours, fermes et invincibles, vous lutterez contre Satan que vous mettrez en fuite, vous lutterez contre le monde que vous vaincrez, vous lutterez contre vos passions que vous enchainerez et que vous réduirez sous le joug, et il n'y aura pas de devoir que vous ne remplissiez, pas de vertu que vous ne pratiquiez : *Memorare novissima tua et in aeternum non peccabis.* (Eccl. xii, 40).

La deuxième pensée capable de vous convertir, c'est la pensée de votre âme qui sera jugée.

Non seulement, m. f., vous mourrez; mais vous paraîtrez au tribunal de Dieu. Quelle sentence sera prononcée sur vous? Où irez-vous? Aux joies du ciel ou bien aux tourments de l'enfer? Ah! songez-y, m. f., et réfléchissez au sort qui vous attend. Par la pensée, franchissez le seuil de l'éternité. Dites-moi, si vous alliez être damnés! Ah! mettez votre cœur que le moindre mal fait frissonner et à qui il arrache des cris de douleur, en contact avec des maux; non plus d'un jour, non plus d'un instant, mais des maux qui ne finiront jamais et qui dépassent, en intensité, en violence, tout ce que l'imagination peut concevoir de plus terrible. Mettez votre cœur qui ne peut supporter ici-bas une parole, un air de mépris, en contact avec cet écrasement de honte qui est un des supplices de l'enfer. Mettez votre cœur, avec sa faim et sa soif de Dieu à jamais inassouvis, en contact avec toute cette indigence, tout cet effroyable dénûment de l'éternité. Oui, faites cela, m. f., et non seulement vous ne voudrez plus pécher, mais vous n'aurez pas de cesse qui vous n'ayez apaisé la justice divine; et emportés par le zèle, impatient de venger par des souffrances et des supplices volontaires Dieu que vous avez outragé, comme saint Augustin converti, vous voudrez être châtiés en cette vie, pour être épargnés dans l'éternité : *Hic ure, hic seca, dummodo in aeternum parcas!*

Toutefois, m. f., songez aussi aux joies du ciel qui vous sont offertes, et qui peuvent devenir les vôtres. Votre cœur est avide de biens, il est affamé de bonheur; eh bien! mettez-le, par la pensée, en contact avec tous les biens, avec tout ce bonheur qui est, non pas seulement le bonheur que vous pouvez rêver, mais le bonheur de Dieu. Car, m. f., dans le ciel, si vous y êtes admis, Dieu ne dira pas au bonheur: Entrez dans cette âme, et dans la mesure même qu'elle peut contenir. Non, Dieu ne dira pas cela, car il est grand, il est généreux jusqu'à la magnificence, mais il dira à votre cœur d'entrer dans son bonheur à lui, et de s'y plonger pendant l'éternité tout entière : *Intra in gaudium Domini tui.* (Matth. xxv, 21).

Oh! m. f., mettez — je vous en conjure — mettez votre cœur si pauvre et si froid qu'il soit, mettez-le en contact avec Dieu devenu pour lui comme un océan de délices; ou, si vous le voulez, songez, réfléchissez que le bonheur de Dieu sera votre bonheur, que ses richesses et ses trésors seront vos richesses et vos trésors, songez que ses grandeurs seront vos grandeurs, songez que vous serez élevés jusqu'à Lui, songez que vous triompherez et que vous règnez avec Lui, songez enfin que vous, qui peut-être placez la gloire au-dessus de tout, songez que vous serez dans sa gloire, comme vous serez dans son bonheur. A Lui, sans doute, la gloire suprême, dans les hauteurs inaccessibles des cieux; mais vous serez dans le rejaillissement, dans l'extension, dans le rayonnement de cette gloire. Vous serez, — ah! comment peindre, comment exprimer ces choses? — la langue humaine doit avouer son impuissance — vous serez heureux du bonheur de Dieu, beaux de sa beauté, resplendissants de sa splendeur et tout étincelants des feux et des rayons de sa gloire.

Voilà, m. f., à quoi il faut réfléchir; et si vous le faites, si vous avez dans votre pensée, devant les yeux, et les supplices de l'enfer et les extases et les ravissements du ciel, ah! quand il s'agira de commettre le péché, quand tout votre être y sera poussé par je ne sais quelle force mystérieuse, quand il s'agira de désobéir à Dieu et de mépriser sa loi, comme vous frémirez d'horreur et d'angoisse, et quelle énergie vous aurez pour résister au mal et le vaincre! Et quand il s'agira d'affirmer votre foi, de vous montrer plus généreux, plus vaillants, quand il s'agira de monter encore dans la vertu, au prix même des plus durs sacrifices, oh! comme vous serez forts, et quelle énergie vous aurez pour vous jeter dans toutes les œuvres du zèle et du dévouement chrétien!...

III

Il ne me reste plus maintenant, m. f., qu'à vous dire comment vous devez réfléchir.

Il me semble qu'après ce que vous venez d'entendre, j'ai peu de choses à ajouter. Cependant, comme le sujet est grave, comme il s'agit d'un des exercices les plus importants de la vie chrétienne, vous me permettrez bien de vous retenir encore quelque temps et d'entrer dans quelques détails.

Comment donc faut-il réfléchir? Il y a deux sortes de pensées, de réflexions : les pensées et les réflexions de l'esprit, et puis les pensées et les réflexions du cœur. Eh bien, les réflexions que je vous demande, ce ne sont pas seulement les réflexions de l'esprit, car elles sont communes et se trouvent partout. Et du reste, ces réflexions purement spéculatives et du seul domaine de l'intelligence, n'ont jamais converti personne et sont incapables, par elles-mêmes, de nous porter au bien. Écoutez, en effet, l'Esprit-Saint, et rappelez-vous la parole que je vous citais tout à l'heure : La désolation est partout... Et pourquoi donc, ô mon Dieu? Ah! c'est qu'on ne sait plus réfléchir dans son cœur, *nullus est qui recogitet corde.* Les pensées que je vous demande, m. f., ce sont donc celles qui passent par la région du cœur; ce sont celles qui sont rendues utiles et fécondes par le travail du cœur.

Je vais essayer de me faire comprendre. Il y a en toutes choses, une double science : une science

extérieure, une science superficielle qui s'arrête à l'intelligence des mots, à l'intelligence des choses considérées dans leur première acception. Ces choses, on les regarde, on les voit, on les comprend ; mais on s'en tient là, on ne se les applique pas, on ne cherche pas à savoir le rapport qu'il y a entre elles et notre vie. Vous dites vos prières, vous assistez à la messe, vous voyez les cérémonies les plus augustes, on vous parle des mystères les plus vénérés, de l'amour le plus héroïque qui fut jamais, et vous restez froids, impassibles ; vous n'êtes pas émus, vous ne sentez rien. Pourquoi donc ? c'est que, m. f., tout ce que vous avez dit, tout ce que vous avez vu, tout ce que vous avez entendu, vous l'avez dit, vous l'avez vu, et vous l'avez entendu avec votre seule intelligence.

Il y a une seconde science, — une science plus profonde et plus vraie — c'est celle qui va jusqu'à l'intime des choses, qui les pénètre, qui en saisit tout le sens, tous les rapports qu'elles peuvent avoir avec notre âme, avec nos destinées, c'est celle enfin qui procède de la réflexion du cœur, avec l'aide et le secours de la grâce.

Vous dites, par exemple, cette belle prière que vous récitez tous les jours : Notre Père qui êtes aux cieux !.. et voilà qu'en prononçant ces paroles, vous pensez à Dieu, le maître et le créateur de toutes choses, Dieu, la science, la sagesse, la puissance, la justice infinie, Dieu le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, Dieu éternel, immense, et vous songez que vous, cependant si petit, si humble, vous qui êtes à peine un point dans l'espace, vous qui n'étiez pas hier et qui disparaîtrez demain, vous songez que vous avez la permission, le droit, l'ordre même de dire : Notre Père qui êtes aux cieux !.. Oui, le grand Dieu du ciel et de la terre est un père pour moi, et je suis son enfant ! Oh ! comme je dois le respecter et l'aimer ! — Voilà, m. f., la réflexion, la pensée du cœur. Vous avez compris les paroles que vos lèvres ont dites, non pas seulement avec votre esprit, mais encore et surtout avec votre cœur.

Eh bien ! m. f., c'est ainsi qu'il faut réfléchir. Du reste, je puis vous apporter des exemples qui jetteront une vive lumière sur l'enseignement que je vous donne.

Est-ce que tous les saints n'ont pas réfléchi avec leur cœur ? Saint Antoine entre dans une église. Il était jeune, il était riche ; il pouvait prétendre aux honneurs de ce monde, et voilà qu'il entend lire cette parole de l'Evangile : Allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et vous aurez un trésor dans le ciel !. Il médite cette parole, il se l'applique, il compare les biens de la terre aux biens de l'éternité, et pour avoir ceux-ci, il n'hésite pas à sacrifier les premiers, il se dépouille de tout, il s'enfonce dans le désert, et il y devient, dans la prière et la mortification, un modèle achevé de toutes les vertus.

Saint Augustin, au moment de sa conversion, médite aussi avec son cœur. Il lit les Evangiles, il lit les Epîtres de saint Paul. Oh ! comme le voilà ému, touché déjà. Il entend raconter la vie des Saints, et il s'écrie en s'adressant à un de ses plus chers amis. — « Comment pouvons-nous souffrir que des ignorants s'élèvent et emportent le ciel,

tandis qu'avec toute notre science nous croupissons dans la chair et le sang ? »

Vous connaissez ses Confessions ; oh ! comme ce livre admirable qu'il a écrit pour exalter et bénir les miséricordes infinies de Dieu, est plein des réflexions de son cœur ! — « O mon Dieu, dit-il, quoi ! des enfants aidés de votre grâce ont pratiqué les plus héroïques vertus, et moi, je ne pourrais pas ce qu'ils ont pu ? » Et à la vue de son état, de ses faiblesses, de sa misère, il verse des larmes abondantes, et il s'écrie encore : « Jusques à quand dirai-je à demain, à demain ? Pourquoi pas dès aujourd'hui, pourquoi pas tout de suite, à l'instant même ne sortirai-je pas du péché ? » Oh ! m. f., les belles et saintes pensées ! et comme toutes ces réflexions viennent du cœur !

Vous savez comment saint François Xavier est devenu le grand apôtre des Indes. Un illustre saint, son ami, saint Ignace lui dit un jour en le rencontrant sur une place de Paris : « Xavier, à quoi sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » Cette parole, il n'y prend pas garde tout d'abord, car l'ambition le domine et l'emporte ; mais, après l'avoir de nouveau entendue, il cherche à la comprendre, il y revient sans cesse ; il se l'applique à lui-même, il examine tout ce qu'il y a dans le monde, et puis il songe à l'éternité et il se dit : Oui, vraiment, à quoi bon posséder tout l'univers ? je veux sauver mon âme. Et alors il renonce à la gloire humaine, il quitte tout pour Jésus-Christ, et en sauvant son âme, il sauve des milliers et des milliers de païens convertis.

Que d'exemples encore ne pourrais-je pas vous apporter ? Saint Stanislas Kostka avait coutume de dire en regardant tout ce qu'il y avait de plus beau, de plus riche sur la terre : — Je suis plus grand que tout cela, *major sum* ! J'ai de plus hautes destinées, *et ad majora natus*. Voilà les pensées, les réflexions du cœur.

Saint Louis de Gonzague, ce jeune saint que Dieu a cueilli sur cette terre, au milieu des corruptions d'ici-bas, comme une fleur d'innocence et de pureté qu'aucun souffle n'avait ternie, saint Louis de Gonzague disait souvent, en pesant et en estimant chaque chose à sa véritable valeur : Qu'est-ce que cela par rapport à l'éternité ? *Quid hoc ad æternitatem* ?

Voilà, m. f., voilà les pensées du cœur. Voilà comment il faut réfléchir. Oh ! si vous faites cela, vous aussi, vous deviendrez des saints.

En commençant, je vous ai parlé avec l'Evangile d'un homme qui, voulant se bâtir une demeure, s'était livré à de profondes réflexions. Mieux encore que cet homme, m. f., vous devez réfléchir. N'avez-vous pas en effet à élever en vous-mêmes un édifice sublime de grâces, de vertus et de sainteté, un édifice qu'aucun vent d'orage ne puisse renverser ici-bas, et qui dure et subsiste pendant les siècles éternels ?

Je vous ai parlé aussi d'un général d'armée. Est-ce que cette terre n'est pas pour vous comme un vaste champ de bataille ? Oh ! que d'ennemis vous entourent, vous pressent et menacent de porter à votre âme des coups mortels ! Ne soyez donc ni imprudents ni téméraires. A vous la victoire, si vous le voulez ; mais à la condition de n'engager jamais le combat sans vous y être préparés, sans avoir puisé, en de pieuses et saintes réflexions, le

courage et la confiance qui animaient les Saints.

Réfléchissez, m. f., comme je vous l'ai dit et d'après la méthode que je vous ai enseignée, et vous serez tous de vaillants chrétiens. Vous ne voudrez pas subir la honte d'une défaite, ni vous exposer à entendre jamais retentir sur votre tête cette effroyable parole que l'histoire nous a conservée, et qui nous fait encore frissonner d'épouvante: *Vae victis!* malheur, trois fois malheur aux damnés! Mais votre cœur s'échauffera, votre zèle s'enflammera. Le ciel, dont vous aurez contemplé de loin les richesses et les splendeurs, vous vous efforcerez de le conquérir. Dieu, dont vous aurez entrevu, à travers les voiles du temps, quelque chose des beautés infinies, vous travaillerez à le posséder; et un jour, après des luttes incessantes, au comble de vos vœux, entrés dans le royaume de la gloire, et déjà plongés dans les extases ineffables de la vision béatifique, vous chanterez votre bonheur, le bonheur de jouir de Dieu, dans le ciel et pour toujours. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES

Le temps du Carême

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. (II Cor., vi, 2.)

« Il n'y a point de continent, disait autrefois saint Basile, point d'île, point de ville, point de nation, ni coin de terre, quelque éloigné qu'il soit, où le jeûne du Carême ne soit proclamé. Des armées entières, les voyageurs, les matelots, les marchands, loin de leur patrie, l'entendent promulguer partout et s'en réjouissent. Que personne ne se croie donc exempté du précepte du jeûne. Les esprits célestes prennent note des fidèles observateurs de la loi. Veillez à ce que votre ange inscrive votre nom sur son livre; ne désertez pas l'étendard de votre religion. C'est maintenant que notre grand chef Jésus-Christ engage contre le prince des ténèbres une lutte décisive, avec toutes les forces de son immense armée qui couvre l'univers entier. Heureux ceux qui se montreront forts et courageux! Aujourd'hui, rois et princes, clercs et laïques, nobles et gens du peuple, riches et pauvres, se rencontrent dans une touchante unité quand il s'agit du jeûne. Ne serait-il pas déshonorant de trouver trop lourd un joug que toute l'Eglise porte avec allégresse? » (Hom., de jejun.) C'est en ces termes pompeux que l'illustre archevêque de Césarée annonçait à son peuple les saints exercices du Carême, et l'invitait à entrer généreusement dans la carrière de la pénitence. Je suis heureux de vous les redire, afin de stimuler votre zèle par le souvenir de la ferveur des chrétiens d'autrefois; et, afin de vous déterminer plus efficacement à marcher sur leurs traces, je me propose, en cette instruction, de faire ressortir à vos yeux l'importance du Carême au point de vue de la foi. Je vous en expliquerai successivement l'INSTITUTION, le BUT et la PRATIQUE. Daigne le cœur de Jésus, pénitent pour l'expiation de nos fautes, bénir mes paroles et leur faire porter en vos âmes des fruits de salut.

I

I. La pénitence, tel est le fondement de la religion chrétienne. C'est la pénitence qui expie et répare le péché, engendre et nourrit la vertu. C'est la pénitence que Notre-Seigneur nous a le plus recommandée dans ses prédications. « Faites pénitence, nous dit-il nombre de fois; si vous ne faites pénitence vous périrez tous, nous répète-t-il fréquemment. » C'est la pénitence qui paraît avoir été sa vertu de prédilection. Toute son existence n'a été qu'une croix et un martyre continuel. Il a fait pénitence en entrant dans le monde; il a fait pénitence tous les jours de son pèlerinage sur la terre; il a fait pénitence, et une incomparable pénitence, en mourant sur le calvaire. Mais pour donner aux siècles futurs la forme de la pénitence, avant de commencer les travaux de sa vie publique, lui, le Juste, le Saint, l'Innocent par excellence, voulut se retirer dans la solitude, et là, n'ayant d'autre compagnie que les animaux du désert, s'appliqua à la prière et ne prendre aucun aliment pendant quarante jours et quarante nuits. C'est en mémoire de ce jeûne du Sauveur, c'est pour nous faire pratiquer la mortification et en même temps donner à Dieu la dime de l'année, que l'Eglise, dès le temps des apôtres, a établi la pénitence de la sainte Quarantaine.

II. Toutefois le jeûne du Carême ne se fait pas à l'époque où Notre-Seigneur jeûna lui-même, c'est-à-dire au mois de Janvier. L'Eglise a cru devoir le retarder de quelques semaines, à l'époque du printemps, et cela pour des raisons très dignes de sa sagesse. Le printemps en effet est d'abord la saison la plus favorable pour réparer les désordres de la santé, occasionnés soit par les travaux échauffants de l'été, soit par l'inclémence de l'hiver. Les humeurs sont alors en mouvement; tout ce qui végète subit une sorte de fermentation. Les herbes fraîches fournissent des sucres plus salutaires qu'en tout autre saison; et le meilleur remède, ou le premier préservatif contre la plupart des maladies, est sans contredit l'abstinence et un choix d'aliments végétaux.

De plus, l'institution du Carême au printemps offre une des plus belles harmonies de la création. Pendant que tout s'émeut dans la nature, et qu'un travail de végétation et de renouvellement s'opère dans toutes les parties du monde physique, pour amener, avec le mois de mai, la résurrection de toutes les créatures engourdies pendant l'hiver, l'Eglise veut qu'un travail analogue s'opère dans le monde spirituel. La sainte Quarantaine est un temps où elle plonge tous ses enfants dans le bain de la pénitence, afin qu'ils y retrouvent ou la vie de la grâce ou une vigueur nouvelle. Au bout de la carrière, elle leur montre dans le lointain une table splendide à laquelle tous sont invités. Là est servi par la main des anges et le pain de l'immortalité et le vin qui rafraîchit, qui purifie le sang de l'homme et fait germer la virginité. Et la grande famille sort du banquet divin renouvelée, forte de vertus, brillante de jeunesse, disposée à suivre d'un pas agile son divin modèle dans la route du ciel.

III. Si nous considérons maintenant les obligations que l'Eglise prescrit pour le carême, sa sagesse ne nous paraîtra pas moins admirable. Autrefois la pénitence quadragésimale était extrê-

mement rigoureuse. Dans le principe il n'était permis de ne faire qu'un repas, après le coucher du soleil, et l'on ne pouvait manger que des herbes, des racines, des légumes, des fruits avec du pain et de l'eau. Au sixième siècle, la loi reçut quelque adoucissement. On permit un peu de vin à ceux qui avaient l'estomac faible. Dès le septième siècle, le laitage fut concédé dans les pays septentrionaux, où la végétation n'est pas assez avancée pour fournir pendant le carême les herbages nécessaires. Plus tard, l'Eglise, toujours bonne comme une mère, adoucit encore sa discipline. En Angleterre et en France, l'usage du beurre, à défaut d'huile, fut toléré. Au IX^e siècle, il fut permis d'anticiper le repas, de le prendre à l'heure de midi et d'ajouter le soir une légère collation. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, l'Eglise a encore relâché de sa rigueur, réglant les adoucissements de sa miséricordieuse indulgence sur l'affaiblissement des santés, le degré de ferveur de ses enfants et s'étudiant avant tout à retrancher dans la mesure du possible ce qui est objet de luxe et de délicatesse dans les aliments. C'est ainsi qu'elle défend dans quelques pays ce qu'elle autorise ailleurs. L'huile et certains fruits sont permis dans les pays chauds où ils se trouvent en abondance ; le laitage y est défendu : c'est le contraire dans les pays du nord. De même encore, dans les diocèses voisins de la mer le poisson est permis ; ailleurs il est défendu, parce qu'il est rare et qu'il peut passer pour un objet de luxe et de recherche. Telle est la donnée au moyen de laquelle il faut juger la conduite de l'Eglise : elle ne veut pas briser le jonc à demi rompu ni éteindre la mèche qui fume encore. La variété qu'on remarque encore aujourd'hui dans les dispositifs des mandements de carême, loin de paraître bizarre à l'homme éclairé, est une preuve de sollicitude et de connaissance du cœur humain de la part de l'autorité ecclésiastique ¹.

IV. Mais si l'Eglise a varié dans les formes de la mortification quadragésimale, son esprit est et demeurera toujours le même. Elle nous recommande, elle nous prêche, elle nous prescrit la pénitence corporelle, *Pœnitentiam agite* !

Faites pénitence, nous dit-elle en imposant sur nos têtes les cendres bénies, symbole de la contrition de nos cœurs et de la destinée qui nous attend à bref délai dans le tombeau, *Pœnitentiam agite* !

Faites pénitence, nous dit-elle en supprimant dans sa liturgie, l'*Alleluia*, le *Gloria in excelsis*, et les autres paroles de triomphe et d'allégresse ; en n'usant dans ses cantiques que de mélodies graves, plaintives et suppliantes ; en employant dans ses cérémonies le violet, couleur de la mortification, *Pœnitentiam agite* !

Faites pénitence, nous dit-elle par le son des cloches qui nous convoquent plus fréquemment dans le temple sacré, par les scènes de la Passion au souvenir desquelles elle consacre chaque semaine un jour entier, par les lettres pastorales et les mandements de ses évêques, par les prédications de ses prêtres à qui elle commande de faire retentir leur voix comme des trompettes puissantes, pour rappeler au peuple chrétien ses prévarications, *Pœnitentiam agite* !

Faites pénitence, nous dit-elle par la trame si belle de ses offices où se trouvent fondus dans une merveilleuse unité, les accents les plus émouvants du psalmiste et des prophètes, les pages les plus touchantes du Nouveau-Testament, les prières les plus éloquentes sorties de son cœur maternel. Chaque jour par exemple nous y lisons le suppliant *Parce Domine* ! l'humble psaume *Miserere*, les ardentes exhortations des répons nous appelant à la conversion : *Emendemus in melius* ; *Derelinquat impius viam suam* ; *Frangere esurienti panem tuum* ; les touchantes invocations de l'*Audi, benigne conditor* : « Ecoutez, ô Créateur plein de bonté, les prières accompagnées de larmes que nous répandons pendant ce jeûne sacré de quarante jours. Miséricordieux scrutateur des cœurs, vous connaissez notre faiblesse ; accordez la grâce du pardon à ceux qui reviennent à vous. Nous avons beaucoup péché, mais épargnez ceux qui avouent leurs fautes ; pour la gloire de votre nom guérissez ceux qui sont malades. Faites que nous affaiblissions tellement la chair par la pénitence, que l'esprit, devenu sobre, s'abstienne de tout péché. » *Pœnitentiam agite* !

Mais déjà, m. f., je touche à ma seconde pensée. Vous avez admiré la sagesse de l'Eglise dans l'institution du carême ; elle n'est pas moins remarquable dans la fin que cette bonne mère de nos âmes se propose d'atteindre par la sainte Quarantaine.

II

Quel est donc le but de la pénitence quadragésimale ?

C'est le but de la mission de Saint-Jean-Baptiste : préparer les voies au Seigneur.

C'est de nous faire travailler sérieusement à la grande affaire de notre vie, à l'affaire de notre salut.

C'est de nous mettre en état de paraître avantageusement devant Dieu.

C'est prochainement de nous disposer à goûter, dans la régénération de nos âmes et de nos corps, dans la paix et l'union avec nos frères, les joies pasciales, et ultérieurement de nous préparer aux éternelles allégresses du paradis.

Au fait, la pénitence quadragésimale a une merveilleuse efficacité pour produire la sainteté et partant le bonheur. Elle sanctifie nos âmes, elle sanctifie nos corps, elle sanctifie la société.

I. Le jeûne et l'abstinence sanctifient l'individu, dans son corps d'abord en lui procurant santé, force et longue vie. C'est l'expérience et la raison qui le démontrent. « Souvent il m'est arrivé, dit le plus illustre penseur de notre siècle ¹, de songer avec admiration et même avec reconnaissance à cette loi salutaire du jeûne catholique, qui oppose des abstinences légales et périodiques à l'action destructive que l'intempérance exerce continuellement sur nos organes, et qui empêche au moins cette force de devenir accélératrice en l'obligeant à recommencer toujours. Jamais on n'imaginera rien de plus sage, même sous le rapport de la simple hygiène ; jamais on n'accordera mieux l'avantage temporel de l'homme avec ses intérêts et ses besoins d'un ordre supérieur. » Grâce pré-

¹ M^{sr} Gaume, *Catéchisme de persévérance*.

¹ Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, premier entretien.

cieuse, m. f., que celle de la longue vie qui permet d'expié ses fautes passées et d'acquérir des trésors de mérites pour l'éternité ! Grâce précieuse que celle de la santé, car nous sommes si faibles et si misérables qu'il est rare pour nous, dit l'auteur de l'imitation, de tirer profit de l'état, cependant si fructueux, de la maladie : *Paucis ex infirmitate meliorantur ; sic et qui multum peregrinantur raro sanctificantur*. Ajoutez à cela que notre corps, sous l'influence de la pénitence corporelle, devient plus apte à l'exercice des vertus, plus souple à l'action de l'âme, s'affranchit des tendances fâcheuses qui le tirent en bas et se spiritualise en quelque sorte.

II. Mais c'est l'âme principalement qui bénéficie des avantages de la pénitence corporelle ; c'est sur l'âme surtout que le jeûne exerce son pouvoir sanctificateur. En quatre paroles saint Jean Chrysostome en résume les effets salutaires. « Vous devez jeûner, dit ce Père, parce que vous avez péché, *jejuna quia peccasti* ; afin de ne plus pécher, *jejuna ut non pecces* ; afin de recevoir les grâces dont vous avez besoin, *jejuna ut accipias* ; afin de garder ces grâces et d'y être constamment fidèles, *jejuna ut permaneant quæ accepisti*. »

Le jeûne expie le péché. L'arrêt de mort était prononcé contre Nivve. Jonas vient déclarer les jugements du Seigneur. « Encore quarante jours, dit-il, et Ninive sera détruite ! » Les Ninivites comprennent la gravité de leur situation ; ils recourent au souverain remède. Ils ordonnèrent un jeûne, dit l'Écriture ; ils se couvrirent de cendres depuis le plus grand jusqu'au plus petit, en signe de pénitence ; le monarque aussi pénétré de douleur que le plus humble de ses sujets, se leva de son trône, quitta son vêtement royal, se revêtit des habits de deuil, publia une ordonnance qui soumettait non seulement les hommes mais les animaux à la loi de la pénitence : Ninive fut sauvée. *Jejuna quia peccasti*.

Le jeûne prévient le péché. Le moyen de conserver à l'âme sa vie divine, c'est d'affaiblir le corps foyer de la concupiscence, c'est de mortifier cet esclave par l'exercice de la pénitence. La pénitence est un rempart qui nous garantit des insultes des ennemis qui nous obsèdent, c'est-à-dire des démons ; c'est un glaive sous lequel tombe infailliblement la tête altière du prince orgueilleux qui les commande ; un bouclier contre lequel les traits meurtriers du malin esprit viennent se briser ; un lien de fer qui tient enchaînés les principautés néfastes répandues dans cet univers. Avec elle nous sommes victorieux de nos passions ; par son moyen nous réprimons nos vices. *Jejuna ut non pecces !*

Le jeûne nous obtient un trésor incomparable de grâces : *corporali jejuniō vitia comprimis, mentem elevas, virtutem largiris et prēmia*. C'est par le jeûne que Moïse, Samson, Elie, Daniel furent comblés des bienfaits du ciel. Le jeûne est l'aliment de l'âme, il la purifie, l'éclaire, la fortifie, la rend invulnérable. Il nous obtient les secours célestes pour nous maintenir dans la chasteté de l'esprit et du corps, pour ressembler aux anges, mépriser les biens terrestres, et vivre de la vie de prière et de détachement, *jejuna ut accipias*. Le jeûne enfin met en sûreté les trésors que la bonté de Dieu laisse entre nos mains. Notre pre-

mier père a perdu la justice originelle en violant la loi de l'abstinence. Saint Paul, après avoir été élevé au troisième ciel, estime ne pouvoir garder le dépôt de ses mérites incomparables que par la mortification. Si vous voulez, m. f., conserver les dons du Seigneur, vous aussi, châtiez votre corps et réduisez-le en servitude, *jejuna ut permaneant quæ accepisti*.

III. En sanctifiant l'individu, le carême, par le fait, sanctifie la société. Aujourd'hui tous les esprits sérieux se préoccupent de la question sociale, des rapports et de l'accord entre les pauvres et les riches, entre les travailleurs et les capitalistes. On entend gronder des volcans redoutables qui menacent de tout bouleverser et de tout détruire. On propose des remèdes bien divers, sur lesquels on ne peut s'entendre, et dont le succès est fort problématique. L'Eglise possède seule la solution de ce grand problème. A mon sens, elle est bien simple. Que tous fassent bien leur carême et la question sociale est résolue. Que tous mortifient leurs passions, fassent pénitence, prient, se confessent et communient : et les injustices seront réparées ; et les haines seront dissipées ; et les jalousies seront étouffées ; et les riches seront bienfaisants et miséricordieux ; et les pauvres seront patients, résignés et laborieux ; et les supérieurs seront humains et dévoués ; et les inférieurs seront soumis et obéissants ; et les devoirs seront universellement accomplis et les droits de chacun seront partout respectés. Le sang de Jésus-Christ tombant sur les âmes par l'absolution sacramentelle les ennoblira, les embellira, les divinisera ; et les fidèles participant au divin banquet de l'adorable Eucharistie seront fondus dans l'unité du plus fraternel amour.

Voilà les beaux résultats individuels et sociaux que le carême produisait dans les âges de foi, quand il était fidèlement observé. A cette époque la terre était une fidèle image du ciel. Contemplez avec moi la peinture que vous en a faite le grand docteur d'Orient, saint Jean Chrysostome. « De même, dit-il, en parlant de l'immense cité d'Antioche, de même qu'un champ dont on vient d'arracher les mauvaises herbes est plus apte à se couvrir de fruits, de même les austérités du carême ramènent la tranquillité dans l'âme et la disposent à pratiquer toutes les vertus. Plus de bruit, plus de tumulte parmi vous en ce saint temps. La ville a pris la figure d'une chaste matrone, d'une sobre et grave mère de famille. Quand je jette les yeux sur la transformation que tout a subi en si peu de temps, je ne puis m'empêcher d'admirer les toutes-puissantes efficacités de la pénitence quadragésimale. Elle purifie le cœur et transfigure l'esprit du magistrat et du sujet, de l'opulent et de l'indigent, du Grec et du Barbare, de celui dont le front est ceint de la couronne et du serviteur qui lui rend hommage et obéissance ! » (Hom. xv, in Gen.)

M. F., travaillons en ce qui nous concerne à faire revivre ces heureux temps ; et pour cela adonnons-nous avec une entière bonne volonté à la pratique exacte du carême.

III

I. Or pour bien passer le carême, il nous faut en premier lieu bien observer la loi de la pénitence corporelle. Et d'abord faisons abstinence ; en-

suite, si nous avons l'âge requis et la santé suffisante soumettons-nous au jeûne. N'écoutons pas trop les craintes et délicatesses de la nature. Le jeûne du carême, communément parlant, loin de faire du mal est très profitable à notre corps. Saint Jérôme ne craint pas de l'appeler « le père de la santé. » Mais, supposé que, pour des raisons très justes et approuvées par le juge de votre conscience, vous ne puissiez jeûner, vous pouvez cependant, pendant la sainte Quarantaine, faire pénitence en vous privant de certaines choses agréables mais non nécessaires, surtout en mortifiant vos passions. Ne vous contentez pas, dit saint Chrysostome, de faire jeûner votre bouche; faites jeûner vos yeux, vos oreilles, vos pieds, vos mains, tous les membres de votre corps : *Non os tantum jejundet, sed et oculus, auditus, pedes, manus et omnia nostri corporis membra.* (Homil. III, ad pop. Ant.) Vos yeux, en les détournant du spectacle de la vanité; vos oreilles, en les fermant à la médisance et aux paroles deshonnêtes; vos pieds, en fuyant le monde, ses fêtes, ses assemblées, ses danses, ses théâtres; vos mains, en les refusant à toute œuvre inique ou impure; tous vos membres, en gardant la bienséance la plus exacte et la continence la plus complète.

II. Et puis à l'abstinence et au jeûne joignez la prière. C'est la prière qui donne à la pénitence corporelle son mérite et son efficacité. C'est la prière, jointe au jeûne, qui terrasse infailliblement le démon. Priez matin et soir avec plus de recueillement et de ferveur; que vos cœurs goûtent les paroles que vos lèvres articulent en disant les belles formules diocésaines, les prières quotidiennes composées par les pontifes les plus pieux et les plus éclairés. Priez en venant, au son de la cloche, au pied des saints autels, répandre en union avec vos frères vos supplications devant l'Eternel. La prière en commun a une efficacité particulière. Notre Seigneur a promis de la façon la plus formelle d'être au milieu des fidèles réunis en son nom. Priez surtout par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, à la sainte messe qui est la prière par excellence, la prière la plus efficace, la prière d'un Dieu en notre faveur. En carême venez le plus souvent possible au saint sacrifice. C'est l'une des plus belles œuvres quadragésimales.

III. Enfin si nous voulons suivre l'Esprit de l'Eglise et nous conformer aux intentions de Notre Seigneur Jésus-Christ, appliquons-nous pendant ce saint temps à méditer la parole de Dieu qui est esprit, vie, lumière, force et consolation. Venons l'entendre avec une sainte avidité: que ce ne soit pas en vain pour nous qu'elle soit annoncée à cette époque avec une sainte profusion. Recevons-la avec respect, avec amour, avec docilité, sans tiédeur, sans dissipation, sans esprit de critique, sans sollicitude exagérée des choses temporelles, mais avec ce cœur bon et très bon qui lui fait produire des fruits abondants. Lisons la parole de Dieu: une seule ligne de cette divine parole contient plus de vérités et d'édification que des volumes entiers de la parole humaine. Lisons particulièrement les évangiles des dimanches et des jours de semaine: ils sont admirablement gradués pour amener nos âmes par la crainte, la confiance et l'amour à la perfection la plus accomplie. Enten-

dons la parole de Dieu, mais surtout pratiquons-la. Que notre vie devienne une traduction vivante de l'Evangile.

Dans l'histoire du pape Pie IX je trouve un trait qui revient admirablement au grand sujet que j'ai eu l'avantage de présenter aujourd'hui à l'attention de votre piété. Ce grand pontife, accablé de mille sollicitudes comme chef spirituel de toute la chrétienté, trouvait encore dans son zèle apostolique le moyen de s'occuper d'une manière spéciale du bien de la ville de Rome dont il est l'unique évêque. Six mois après son exaltation au souverain pontificat, s'entretenant avec un prédicateur illustre, le P. Ventura, il lui disait: « Que ne tonnez-vous du haut de la chaire contre l'inobservation de la loi du jeûne? — Très saint Père, lui répondit le zélé religieux, je l'ai fait souvent, mais sans succès. — Je devrais essayer à mon tour, reprit Pie IX; mais il y a si longtemps que les papes n'ont paru dans la chaire, et j'ai si peu d'éloquence que je craindrais de n'offrir au peuple qu'un vain spectacle dont il ne profiterait pas mieux. — Votre Sainteté se trompe. L'amour du peuple pour sa personne est au moins un gage assuré de l'attention qu'il prêterait à ses paroles. — Eh bien! vous me décidez. Vous devez prêcher le 13 janvier (1847) à Saint-André della Valle, cédez-moi votre tour et me gardez le secret. » Au jour dit, l'auditoire, qui attendait le P. Ventura, vit le souverain Pontife se diriger vers l'estrade qui sert de chaire dans les églises italiennes. L'émotion fut vive. Pareil spectacle ne s'était pas vu peut-être depuis saint Grégoire VII. Mais bientôt un grand silence se fit, et l'on n'entendit que la voix du Pasteur des pasteurs. Pie IX parla de la loi du jeûne avec tant de vigueur, de piété et d'éloquence que tous les assistants en furent profondément émus.

Chrétiens, je voudrais avoir la force de persuasion du grand Pontife pour vous faire sentir l'importance et la nécessité de la pénitence de la sainte Quarantaine. Ah! aujourd'hui combien l'expiation est nécessaire! Que de crimes sont commis, tout particulièrement odieux au Seigneur! Combien la justice de Dieu est provoquée par le blasphème, la profanation du dimanche, le débordement effroyable des mœurs, la licence effrénée de la presse, du théâtre, de l'enseignement irrégulier, qui ne respectent ni Dieu, ni l'Eglise, ni les ministres sacrés, ni la morale même la plus élémentaire! Et si la justice divine n'est point apaisée par de dignes réparations, elle frappera infailliblement des coups peut-être plus effrayants que les châtiments cependant si terribles dont elle a déjà puni notre siècle. Observons donc le saint temps du carême. Mortifions-nous, prions, sanctifions-nous. C'est le temps favorable, c'est le temps des miséricordes. Selon l'avis de saint François de Sales, passons ce carême comme si c'était le dernier que nous occuperait la libéralité de Dieu, et il deviendra pour nous une source féconde de sanctification et un principe certain de glorification.

Imprimatur : † ALPH.-MART., Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

CARÈME DE 1891

Troisième conférence

DEUXIÈME MOYEN DE CONVERSION ET DE SANCTIFICATION : LA BONNE VOLONTÉ

Pax hominibus bonæ voluntatis !
Paix aux hommes de bonne volonté !¹
(Luc II, 14).

Mes frères,

Dimanche dernier, en vous expliquant et en développant cette réponse que fit, un jour, sainte Thérèse à une consultation qu'on était venu lui demander : « Promettez-moi un quart d'heure de réflexion, chaque jour, et moi je vous promets le ciel », je vous ai dit que pour vous convertir, pour réaliser des progrès dans le bien, pour devenir meilleurs, il est nécessaire de réfléchir ; et parmi les pensées que vous devez entretenir dans votre cœur, je vous en ai signalé deux surtout qui sont capables de vous impressionner : la pensée de l'éternité qui approche, et la pensée de votre âme qui sera jugée.

Oh ! m. f., puissiez-vous retenir mes paroles, les graver dans votre mémoire et leur faire porter en vous-mêmes des fruits de vie et de salut ! Je vous ai dit les belles pensées et les pieuses réflexions des Saints, puissent-elles être aussi les vôtres ! Car elles jetteraient une vive lumière sur les choses de ce monde, et en vous les révélant telles qu'elles sont, en vous les montrant dans toute leur misère et leur néant, elles vous feraient mieux apprécier et souhaiter plus ardemment les joies et les biens du ciel.

Aujourd'hui, je vais faire un nouveau pas, et entrer plus avant dans ce grave sujet, en vous parlant du rôle de la volonté dans la conversion. Un jour, saint Thomas d'Aquin s'entretenait affectueusement avec sa sœur. Il la savait encore esclave du monde et tout occupée de ses fêtes et de ses plaisirs, et il avait conçu le dessein, bien digne de son grand cœur, de la gagner à Dieu ; et comme elle lui demandait quel était le moyen le plus sûr de se convertir et de sauver son âme, il lui fit cette belle réponse : — Il faut le vouloir, et le vouloir efficacement.

C'est cette réponse, m. f., que je vais reprendre pour vous l'exposer en détail et vous dire 1^o *comment il est nécessaire de vouloir* et 2^o *comment et de quelle volonté il faut vouloir*.

I

Une des précieuses facultés de notre âme — et peut-être la première et la plus noble — c'est celle qui nous fait prononcer ces deux mots bien simples et qui cependant ont une influence décisive sur notre vie : Je veux ou je ne veux pas. Aussi,

¹ Nous entendons ce texte dans l'un des deux sens qu'autorise la tradition.

il n'y a point, ce semble, de témérité à dire que la volonté, mieux encore que le style, c'est l'homme. Et de fait, on peut avoir beaucoup d'esprit et toutefois échouer misérablement. Interrogez vos souvenirs, consultez l'expérience que vous avez déjà des hommes et des choses, et il vous sera facile de reconnaître que l'esprit seul, exposé à toutes les enflures de l'orgueil, n'est souvent fécond que pour le mal. On peut même avoir un cœur généreux, capable de s'attacher et d'aimer jusqu'au dévouement, jusqu'à l'héroïsme, et cependant, quoique le cœur soit bien au-dessus de l'esprit, ne rien accomplir de grand ni de durable.

Ce qui fait l'homme, ce qui le met en valeur, ce qui l'élève au-dessus de la foule et le grandit aux yeux de ses contemporains comme au regard de Dieu, c'est la volonté. C'est là sans doute ce que David mourant voulait enseigner à son fils Salomon, quand l'ayant fait venir près de sa couche funèbre, d'une voix vibrante encore, il lui dit : Mon fils, je m'en vais rejoindre mes pères ; pour toi, anime ton courage et sois un homme ! *Confortare et esto vir* (III. Reg. 14. 2.)

Quelles paroles ! m. f. Ah ! comme le remarque si bien un des plus éloquents orateurs de ce siècle¹, elles n'étaient point inspirées par un dernier refoulement de l'orgueil humain. Mais David parlait en sage inspiré de Dieu, et il était naturel qu'il dit à son successeur destiné à de si grandes choses : *Esto vir* ! — Sois un homme ! mais un homme dans toute l'acception du mot, un homme plein de courage et de vaillance, un homme de caractère et de volonté... *Esto vir* !...

C'est qu'en effet, m. f., pour fournir une illustre carrière et marquer dans le monde par son génie ou par ses vertus, il faut vouloir. Interrogez l'histoire, qu'est-ce qu'elle nous apprend ? Certes, elle garde au souvenir des générations qui passent bien des noms célèbres, des noms qu'on ne saurait prononcer, même après des milliers d'années écoulées, sans qu'ils évoquent dans l'âme la pensée de grandes œuvres produites et de grandes actions accomplies. Eh bien, quel est le ressort secret, le principe caché de toutes ces créations qui nous étonnent et qui nous ravissent ? Sans doute, ces hommes étaient doués des dons les plus rares ; sans doute, ils avaient le talent, l'esprit, le coup d'œil sûr, l'invention rapide ; sans doute, les circonstances parfois les ont aidés, mais enfin, s'ils sont devenus ce que nous savons, accordez-moi que c'est parce qu'ils ont voulu, parce qu'ils ont été, suivant l'heureuse expression du vieil Horace, des hommes résolus et fermes jusqu'à la ténacité — *tenacem propositi virum*. Un jour, ils se sont dit : Moi, je serai un grand conquérant ; à trente ans, je veux avoir conquis le monde ! et c'est Alexandre qui, avec une poignée de braves, jeta par terre l'immense empire de Darius. Moi, je serai un grand orateur ! et c'est Démosthène qui, pour s'habituer au tumulte des assemblées popu-

¹ P. Lacordaire.

lares, longtemps s'en alla déclamer sur un rocher, en face de la mer, jusqu'à ce que sa voix eût assez de force pour dominer le bruit des vagues. Moi, je serai un grand savant ! et c'est Archimède qu'un soldat romain tua d'un coup de glaive, sans qu'il s'en aperçut, tant il était acharné au travail ; c'est Newton à qui on demandait comment on pouvait arriver à résoudre les problèmes les plus difficiles et qui fit cette réponse : — C'est en y pensant toujours, et en le voulant toujours.

Je ne veux pas multiplier les exemples. Ce qui est certain, indéniable, c'est que c'est la volonté qui a fondé la science, à force de calculs, d'analyses, de recherches, de travaux de toutes sortes. C'est elle qui a créé les chefs-d'œuvres dans les lettres, dans les arts ; c'est elle, en un mot, qui a fait les grands hommes.

C'est elle aussi qui a fait les saints. Ah ! m. f., les saints, mieux encore que les grands hommes, sont la gloire et l'honneur de l'humanité. L'homme de génie provoque l'étonnement, l'admiration par la profondeur de ses pensées, l'étendue de ses connaissances, l'éclat de ses inventions. Mais le saint, qui dira, qui mesurera la hauteur où l'ont élevé ses vertus acquises en des luttes près desquelles les combats de la terre ne sont que des jeux d'enfants ? L'homme de génie nous éblouit, le saint nous ravit et nous attire. Car, ce qui resplendit en lui, ce qui met à son front comme une auréole de lumière, ce n'est pas l'esprit, c'est le cœur ; mais le cœur purifié par la grâce, dilaté par l'amour et devenu le siège d'où partent les plus nobles et les plus généreuses impulsions.

Mais comment les saints ont-ils pu atteindre ces hauts sommets de la perfection chrétienne ? Encore une fois, c'est à force de vouloir. Regardez, m. f., ne fût-ce qu'un instant, à l'origine même, au berceau du christianisme, un apôtre au cœur ardent, passionné, l'apôtre saint Paul. Quelles vastes connaissances ! quelle activité dévorante ! mais aussi quelle volonté ! et comme cette volonté se révèle, dans toutes ses paroles, dans tous ses écrits, dans toutes ses prédications, dans tous ses voyages entrepris, malgré des embûches, des persécutions, des périls de toutes sortes, pour fonder le règne de Jésus-Christ ; comme elle se manifeste dans sa longue captivité et le supplice qu'il endure aux portes de Rome ! comme elle éclate surtout dans ce cri échappé, un jour, de son cœur et qui est bien le plus beau chant de victoire qui ait retenti sur la terre : — *Quis nos separabit a charitate Christi ?* — Ah ! je défie que rien au monde me sépare jamais de l'amour de Jésus-Christ ! (Rom. VIII. 35.)

Je vous ai cité saint Paul ; je pourrais vous citer tous les saints. Oui, prenez-les tous, étudiez leur vie, examinez-les à la lumière de l'histoire, il n'en est pas un qui n'ait été un homme de volonté et qui n'ait choisi pour devise cette fière parole : — *Christianus impossibilia nescit.* — Le chrétien ne connaît rien d'impossible.

Mais, m. f., si c'est la volonté qui a créé tout ce

qu'il y a de beau, de grand, de parfait, de sublime dans ce monde, il faut, il est absolument nécessaire qu'elle intervienne dans l'œuvre de votre conversion.

La réflexion, en effet, dont je vous ai parlé ne suffit pas toute seule. La réflexion, c'est bien la lumière, une subite clarté répandue dans l'âme, jusqu'aux dernières profondeurs de la conscience, qui dissipe les doutes, les incertitudes et produit la conviction. Mais, vous le savez assez et l'expérience vous l'apprend chaque jour, on peut être convaincu de l'obligation du devoir, et ne pas le remplir, de la beauté de la vertu et ne pas la pratiquer. Ah ! c'est que, après avoir tout pesé, tout examiné, tout considéré, l'âme a besoin de se déterminer, de sortir de son repos, de son inertie, de se mettre enfin en mouvement ; et pour cela, il faut vouloir.

Car, m. f., Dieu nous a honoré assez, à notre naissance, pour nous faire à sa ressemblance et nous créer libres. Il voulait, de notre part, non pas un service contraint, forcé comme est celui d'un esclave, mais des hommages spontanés, volontaires. Aussi, placés entre le bien et le mal, entre le vice et la vertu, entre la vérité et l'erreur, nous ne sommes pas soumis à une nécessité fatale ; nous sommes libres de faire notre choix. Dieu nous propose le ciel, comme le prix de notre obéissance et la récompense de nos efforts ; nous pouvons dire : — Oui, mon Dieu, je le veux bien, et quoi que vous demandiez de moi, je suis prêt à le faire ; mais aussi nous pouvons dire : — C'est vrai, le ciel est beau, magnifique ; cependant je n'en veux pas. Non, Seigneur, non je n'obéirai pas, *non serviam*. La foi nous révèle toute la laideur du péché ; nous pouvons dire : — Oui, le péché est une criminelle révolte et une monstrueuse ingratitude, je ne le commettrai pas ; mais aussi nous pouvons dire : — Ce péché qui me dégrade et me déshonore, je l'aime et je ne m'en séparerai pas. L'Evangile nous montre Jésus-Christ, notre sauveur, mourant pour nous, au milieu des plus atroces tourments qu'il ait été donné à la nature humaine de supporter jamais ; nous pouvons dire : — O Christ Jésus, je vous adore et vous bénis sur votre croix, sauvez-moi par la vertu de votre sang répandu ; mais aussi nous pouvons dire : — Je ne veux pas de votre grâce, et je refuse votre pardon.

Vous le voyez donc, m. f., pour vous convertir et vous sanctifier, il est nécessaire que vous vouliez.

S'il s'agit d'une conversion totale, en ce sens que vous ayez perdu l'amitié de Dieu, que vous soyez en état de péché mortel, vous aurez beau sentir votre misère, reconnaître les dangers que vous courez ; vous aurez beau gémir sous les chaînes que vous portez, rien ne sera fait, vous ne serez pas convertis, votre âme ne sera point changée, vous ne serez point revenus au bien tant que, comme le Prodiges, vous n'aurez pas dit : — Je le veux, oui, je veux sortir de ce désert où je meurs

de faim ; je veux retourner à mon père — *Surgam et ibo ad patrem.* (Luc. xv. 18.)

S'il s'agit d'une conversion partielle, en ce sens que, vivant déjà de la vie de la grâce, vous ayez de nouveaux progrès à réaliser, en ce sens que vous deviez avoir plus de zèle, plus d'ardeur, plus de générosité dans le service de Dieu, vous aurez beau méditer, vous confesser, communier, vous aurez beau interroger tous les maîtres de la vie spirituelle, lire tous les traités de la perfection chrétienne, rien ne sera fait, vous garderez toujours vos mêmes négligences, vous vous trainerez toujours sur le même chemin de la routine et de la tiédeur, tant que, comme les saints dont je vous ai parlé, dont je vous ai proposé l'exemple, vous n'aurez pas dit : je le veux, oui, je veux, au prix de tous les sacrifices et de tous les renoncements, améliorer ma vie, et je n'aurai pas de répit que je n'aie corrigé mes défauts.

Ah ! je vous en conjure, ayez donc cette volonté et, sous l'impulsion de la grâce, déterminez-vous à bien faire ; Dieu, pour l'œuvre de votre conversion demande et réclame votre libre concours. Rappelez-vous ce que Notre-Seigneur disait aux malheureux, aux paralytiques, aux aveugles de la Judée : — Voulez-vous être guéris, *Vis sanus fieri* ? Notre-Seigneur avant de faire un miracle en leur faveur, exigeait l'assentiment de leur volonté. Eh bien, m. f., pas plus aujourd'hui qu'il y a 1900 ans, Dieu n'entend vous convertir malgré vous, et il vous dit : — Voulez-vous devenir un chrétien parfait, *Vis sanus fieri* ? (Joan., v. 6.)

Rappelez-vous aussi, m. f., la parole que l'Eglise vous a adressée, quand vous fûtes apportés sur les fonts du baptême, pour y recevoir comme une seconde naissance, pour être arrachés à l'empire de Satan et consacrés au service de Dieu. Cette parole était une demande ; vous ne pouviez y répondre, mais ceux qui avaient la mission de parler pour vous y ont répondu. L'Eglise vous a dit, avant de vous conférer, au nom de Dieu, la première et la plus nécessaire des grâces : — Voulez-vous être baptisés ? Et ce n'est qu'après cette réponse : — Je le veux, que l'eau sainte qui régénère et qui purifie a coulé sur votre front. Ce n'est qu'après cette réponse que vous avez été faits chrétiens, enfants de Dieu et de l'Eglise. Eh bien, m. f., Dieu vous interroge encore et il vous demande parce que vous êtes libres de vouloir ou de ne pas vouloir, il vous demande : — Voulez-vous vous convertir ? Voulez-vous m'aimer de tout votre cœur ? Voulez-vous me servir de toutes vos forces ? Ah ! maintenant que vous pouvez parler vous-mêmes, répondez-lui donc : — Oui, Seigneur, je le veux et rien ne sera capable d'ébranler et de changer jamais ma volonté.

II

Je viens de vous dire, m. f., la nécessité de la volonté dans l'œuvre de votre sanctification ; j'arrive maintenant à la seconde question que je me suis posée : Comment et de quelle volonté faut-il vouloir ? Saint Thomas d'Aquin répondit à sa

sœur : — Il faut vouloir efficacement ; et c'est ce dernier mot que je vais vous expliquer.

Il y a, m. f., trois sortes d'obstacles au progrès dans la sainteté. Les uns se trouvent en dehors de nous, d'autres sont en nous-mêmes, enfin il y en a dans le temps qui nous emporte et qui modifie, et quelquefois change nos résolutions les plus sincères. Or, pour triompher de tous ces obstacles, et ainsi vouloir efficacement, il faut vouloir d'une volonté forte, d'une volonté généreuse et d'une volonté persévérante.

Il faut, m. f., vouloir d'une volonté forte. Une des grandes misères et un des grands périls de ce siècle, ce sont les volontés faibles qui incapables d'un vigoureux effort pour vaincre les difficultés qui se dressent devant elles, hésitent entre le bien et le mal, entre Jésus-Christ et le monde. Hélas ! que de chrétiens aujourd'hui, héritiers cependant des promesses divines, et fils des martyrs qui ont combattu jusqu'à l'effusion du sang, que de chrétiens manquent d'énergie quand il s'agit de travailler à leur salut et de conquérir le ciel. Voyez-les donc ! je ne parle pas de ces infortunés qui, dans les temps difficiles que nous traversons, trop souvent sont mis dans la nécessité d'avoir à choisir entre la religion qu'ils honorent et la place qui les fait vivre. Ah ! je plains de tout mon cœur les pères de famille qui sont soumis à cette affreuse tentation, je les plains même quand ils y succombent ; mais je maudis, de toutes les forces de mon âme, les misérables qui, par un scandaleux abus de leur situation, contre toute loyauté, les persécutent, les violentent et, pour un morceau de pain, leur prennent leur bien le plus cher, la grâce de Dieu et les consolations de l'Eglise.

Mais, m. f., en dehors de ces victimes d'une brutale intolérance, combien n'y a-t-il pas de chrétiens libres, indépendants, qui devraient marcher le front haut, fiers d'appartenir à Jésus-Christ, et qui hésitent, qui tremblent, qui ont peur ! Il suffit d'un mot, d'un sourire, d'une raillerie du monde pour décourager leur ardeur et arrêter leur élan. C'en est fait de leurs résolutions : non, ils n'oseront jamais pratiquer tous les devoirs de la religion. Qu'est-ce qu'on penserait, qu'est-ce qu'on dirait d'eux ? Est-ce qu'on ne les taxerait pas d'exagération ? N'irait-on pas leur jeter à la face un mot qu'ils ne pourraient pas supporter sans pâlir, ne les appellerait-on pas des dévots ? Et en vérité, les voilà qui se résignent à végéter et à languir dans la tiédeur, sans fierté devant le monde, et sans honneur devant Dieu.

Ah ! m. f., je vous le demande, est-ce qu'il n'y a pas là, dans toutes ces craintes, dans toutes ces terreurs et dans toutes ces capitulations, est-ce qu'il n'y a pas là quelque chose de bien triste et de bien coupable ?

Pour vous, m. f., ah ! relevez la tête et montrez-vous ce que vous devez être, des chrétiens énergiques et forts. Si vous saviez ce que vous pouvez ! Quand pour vous excuser de n'être pas meilleurs, quand vous vous rejetez sur les difficultés des

positions où vous vous trouvez, quand vous vous plaignez des exemples qui vous entourent, quand vous prétendez avoir été forcés par l'opinion, quand vous dites enfin : — Ça été plus fort que moi ; j'ai dû céder aux exigences du monde ! Ah ! pauvres chrétiens que vous êtes ! Vous vous trompez, vous vous calomniez. Mais sachez-le donc, si vous le voulez, aucune puissance sur la terre, si grande que vous la supposiez, ne saurait vous faire violence. Qui que vous soyez, quel que soit votre âge, votre condition, vous êtes absolument maître de vous-mêmes ; votre conscience est un sanctuaire inviolable.

Pourquoi donc seriez-vous moins forts que les chrétiens des premiers siècles ? On a pu les jeter en captivité, les charger de chaînes, broyer leurs membres ; on a pu même à la honte et pour l'éternel opprobre d'une civilisation pourrie de sensualisme, on a pu exercer sur leur corps d'abominables violences, mais il n'y a pas un martyr qui n'ait répondu aux menaces des bourreaux : — Mon corps, soit ! C'est à Dieu de le défendre et de le garder, s'il le veut ; mais mon âme jamais... mais ma conscience jamais... je suis plus fort que vous, plus fort que la mort.

Ah ! m. f., peut-être y en a-t-il parmi vous qui auraient le courage d'imiter les martyrs et de porter leur tête sur l'échafaud pour défendre une belle cause, la cause de Jésus-Christ, notre maître et notre roi, et qu'un rien arrête, qu'une ombre, qu'un souffle effraie, qui ont peur des railleries du monde, ou bien qui ne savent pas mépriser ses fêtes et ses plaisirs. Puisque vous le pouvez, m. f., si vous le voulez, montrez-vous donc plus énergiques. Arrière les compromissions, ces misérables calculs d'une conscience trop faible ! Tournez votre volonté du côté de Dieu, et dédaigneux des promesses comme des menaces du monde, sachez redire toujours cette belle parole d'un grand saint : — Mon Dieu, j'ai tout regardé, tout considéré ; c'est vous que je veux et rien autre chose.

Non seulement il faut de la force dans la volonté, mais il faut encore de la générosité.

C'est qu'en effet une énergie de pure résistance contre les assauts venus du dehors ne suffit pas. Sans doute, c'est déjà beaucoup de ne céder à aucune violence, à aucune tentation ; mais la vertu va plus loin, elle poursuit le bien, ce qu'il y a de plus parfait, avec un zèle, avec une ardeur qui ne se lasse ni ne se fatigue jamais. Voilà pourquoi je parle de générosité.

S'il y a de nos jours, en grand nombre, des chrétiens faibles jusqu'à la lâcheté, il y en a plus encore d'égoïstes qui s'enferment en eux-mêmes, qui ne s'imposent aucun sacrifice et qui, s'ils consentent encore à être pieux, c'est à la condition qu'ils ne renonceront à aucune des habitudes qui leur sont chères.

Ah ! comment avec de pareilles exigences, comment avec cette étroitesse de cœur faire des progrès dans la sainteté ?

Et quand je pense que de tels chrétiens qui ne

savent rien sacrifier de leurs idées, de leurs goûts, de leur luxe, de leur bien-être, qui sont pour eux-mêmes d'une complaisance aveugle et pour leurs propres défauts d'une indulgence extrême, quand je pense que de tels chrétiens sont les premiers souvent à s'ériger en censeurs des autres et en viennent à s'estimer d'autant plus que, par leurs critiques amères et leurs jugements sans appel, ils ont davantage dénigré et abaissé le prochain, ah ! tout en me plaignant que dans nos églises, et jusqu'au pied des autels, au milieu des plus saintes pratiques de la dévotion, nous trouvions des âmes aussi orgueilleuses et aussi hypocrites, je ne puis m'empêcher, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de vous supplier, vous du moins, d'être généreux dans le service de Dieu.

Si la piété ne vous coûte rien, si elle est pour vous un passe-temps, ah ! prenez garde de ne pas vous sauver.

J'interroge, en effet, l'Evangile ; qu'est-ce que Notre-Seigneur a donc dit du ciel ? Mais il nous dit que le ciel souffre violence, et que ce sont les violents, en d'autres termes, les géréreux, ceux qui luttent, qui combattent et qui accomplissent la loi tout entière, au prix même de tous les renoncements, qui l'emportent d'assaut. — *Regnum cælorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* (Math. xi. 12.)

Aussi, m. f., Notre-Seigneur, cependant si bon, si tendre et qui, certes, n'aurait pas voulu nous imposer un inutile fardeau, nous commande-t-il, en marchant après lui, de nous dépouiller de nous-mêmes, de faire abnégation de nos goûts, de nos sentiments personnels, des tendances de notre nature, de prendre notre croix et de la porter toujours, dussions-nous, sur le chemin de la pénitence et de la mortification, verser beaucoup de larmes et ressentir, en notre cœur déchiré, les plus vives et les plus cruelles souffrances.

Ah ! m. f., ayez donc assez de générosité pour lui répondre et lui dire, de toute votre âme : — Oui, mon Dieu, je vous obéirai ! Ne comptez pas avec Jésus-Christ qui n'a pas compté avec vous. Donnez-lui tout ce qui est en vous, tout ce que vous avez ; donnez-lui vos pensées, vos aspirations, vos élans d'amour, et s'il vous en coûte pour triompher de votre nature, pour enchaîner vos passions, pour introduire, suivant le mot de la Sainte-Ecriture¹, le glaive du renoncement et du sacrifice jusqu'à la division, jusque dans les replis de votre âme, songez combien il y a de gloire à se vaincre, à s'immoler, et à force de victoires, à reproduire dans le monde, les traits et la ressemblance de Jésus-Christ. Et si cette gloire ne vous suffit pas, si vous voulez autre chose que l'honneur d'être vertueux, de faire le bien, de vous dépenser en bonnes œuvres, regardez alors le ciel qui vous est promis, le ciel où vous trouverez tous les bonheurs et toutes les félicités. — *Regnum cælorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.*

¹ Hébr. vi. 12.

Enfin, il faut de la persévérance.

Il est des chrétiens inconstants qui veulent un jour et qui ne veulent plus le lendemain. J'en appelle à votre expérience ; car peut-être avez-vous connu ces étonnantes faiblesses, ces défaillances de la volonté. N'est-il pas vrai qu'à certains jours, vous étiez transportés de courage et vous disiez comme le Prophète Royal : — Seigneur, je veux courir avec ardeur dans la voie de vos commandements. (Psal. cxviii. 32.) Vous ne voyiez aucune difficulté, tant la ferveur vous emportait, tant il vous semblait que vous aviez en vous une force invincible ; et puis, voici que, par un changement subit, cette belle ardeur a diminué, ce beau feu est tombé, cette belle flamme s'est éteinte, et ce que vous aviez résolu, ce dont vous ne doutiez pas, vous ne l'avez plus voulu. Toute votre énergie avait disparu. Ce que vous aimiez le plus la veille, vous inspirait, le lendemain, une étrange répugnance. Les luttes auxquelles vous vous étiez préparés, que vous attendiez même avec impatience, vous effrayaient, et vous vous résigniez à ne pas combattre.

O mystère de faiblesse et d'inconstance qui arrête tant de conversions ! Je vous ai cité cette plainte de saint Augustin ; il était déjà depuis longtemps résolu à se donner à Dieu, et il remettait, de jour en jour, le sacrifice de tout lui-même, et comme humilié de tant de brusques changements dans sa volonté, il s'écriait : — Pourquoi donc dirai-je toujours à demain, à demain ?

N'est-ce pas là aussi votre histoire ? Vous étiez, à certains jours, si disposés à bien faire, et le temps a modifié vos résolutions ! Ah ! que votre volonté soit donc persévérante ! Ce n'est qu'en marchant toujours dans le même chemin, en suivant toujours la même route qu'on arrive au bout de son voyage : Ce n'est qu'en persévérant qu'on arrive au ciel.

Voyez donc, d'ailleurs, à quoi vous vous exposez par votre inconstance. Mais vous défaites aujourd'hui ce que vous aviez eu tant de peine à construire. Vous jetez aux quatre vents du ciel les richesses qu'il vous avait tant coûté d'amasser ; et quand il faudra de nouveau vous mettre à l'œuvre, quelles difficultés ! quels ennuis ! et comme vous regretterez de vous être arrêtés dans votre marche et d'avoir perdu un temps si précieux. Et puis, qui sait, si vous ne persévérez pas, si à certains jours même, vous retournez à vos anciennes fautes pour lesquelles vous avez imploré la miséricorde divine, qui sait, après tant de rechutes et tant d'abus de la grâce, si vous aurez la force de vous convertir une dernière fois et de reprendre tous les exercices et toutes les pratiques de la pénitence ?

La vraie volonté, m. f., c'est celle qui veut toujours ; c'est celle qui a pris pour devise ce mot des soldats vaillants et courageux : En avant ! Oui, en avant pour Dieu et pour votre âme ! La vraie volonté, c'est celle qui, toujours plus ardente et plus enflammée, persévère jusqu'à la fin. Ayez cette volonté, m. f., et j'en atteste la parole divine, non seulement vous serez convertis, mais vous deven-

rez des saints sur la terre en attendant que vous soyez des élus dans le ciel. — *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* (Math. xxiv. 13).

En terminant, m. f., laissez-moi vous rappeler le chant des anges descendus du ciel, en la nuit bénie de Noël, pour célébrer la venue du Sauveur. Qu'est-ce qu'ils disaient donc, ces messagers de la grande nouvelle, aux pères des environs de Bethléem ? Ah ! sans doute ravis de l'ineffable mystère qui venait de s'accomplir, tout joyeux de contempler le Verbe éternel, sous les traits gracieux d'un petit enfant, ils exaltaient la sagesse, la puissance et la miséricorde infinies : — Gloire à Dieu au plus haut des cieux. *Gloria in altissimis Deo !* mais aussi, comme s'ils avaient une merveilleuse vision des âmes généreuses et fidèles qui devaient être sauvées, ils disaient cette grande parole, que l'Eglise ne cesse de répéter, comme sa plus belle espérance : — Paix aux hommes de bonne volonté, *Pax hominibus bonæ voluntatis.* (Luc. ii. 14). La paix, c'est-à-dire le pardon, plus que cela, l'amitié de Dieu ; la paix, c'est-à-dire le calme et la tranquillité de l'âme, c'est-à-dire cette douce jouissance qui a plus de suavité et de charme que tous les biens, tous les festins et toutes les voluptés de la terre, c'est-à-dire enfin la possession des joies du ciel.

Eh bien, m. f., soyez des chrétiens de bonne volonté ; et un jour, à votre entrée dans le royaume de Dieu, les anges reprendront leur cantique, et après avoir exalté la gloire divine, cette gloire qui éclate et qui resplendit dans les hauteurs éternelles, ils célébreront votre triomphe et votre victoire. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES OPPORTUNES

VII

DIEU

Combien sa seule pensée tourmente les impies.

1. N'avons-nous pas une rectification à faire, ou tout au moins une addition explicative, à notre dernière conférence ?

Nous disions, si vous vous souvenez bien, que pour jouir largement, constamment, pleinement « du monde et de tout ce qui est dans le monde, » trois choses, que nous n'appelons pas des biens, sont indispensables : le loisir, la richesse, le pouvoir. — Est-ce vraiment assez ? et l'homme qui possède, autant qu'on peut les posséder, ces trois choses, dont la réunion est si rare dans la même main, peut-il être dit parfaitement heureux ? N'a-t-il plus rien à envier ?

La vérité m'oblige à répondre : Non ! cela ne suffit pas. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'est donné à la terre le spectacle d'un homme tout à la fois libre, riche et puissant. Mais pendant que la foule ignorante et grossière enviait son sort, ceux qui l'approchaient de plus près voyaient chaque jour l'inquiétude et l'ennui s'asseoir à son foyer et partager sa couche ; ils entendaient sortir de sa bouche des cris de colère, ou des maximes bour-

rées de désespoir. De tous les hommes qui ont vécu sous le soleil, celui qui posséda au plus haut degré ces prétendus biens et put en jouir avec plus de fougue et d'outrance, est aussi l'homme qui en a le mieux sondé le vide profond, qui les a couverts de plus de mépris et stigmatisés à jamais par ce seul mot jeté d'une lèvre amère à l'éternel écho de l'âme humaine : *Vanitas !* tout cela n'est que vanité ! Vous avez reconnu ce grand désenchanté qui s'appelle Salomon. Et pour que rien ne manque à l'aveu sincère de l'expérience, un empereur païen, et romain ! Septime Sévère, après une vie glorieuse, ombragée des lauriers de la victoire et armée des foudres de l'omnipotence, répétait le mot du monarque juif, et s'écriait en mourant : « J'ai été tout, et tout ne sert de rien : *Omnia fui, et nihil expedit.* »

Laissons de côté la santé, sans laquelle il n'est plus même de bien-être possible, et dont après tout il n'est pas au pouvoir de l'homme de se lotir. Disons seulement ceci : Assurément, c'est une chose agréable et douce à la nature de se rassasier de toutes les jouissances et voluptés sensuelles, mais à une condition, et cette condition est rigoureuse : Que l'on puisse faire comme le lion quand il a dévoré sa proie, se coucher sur le flanc et digérer en paix. Pour peu qu'une crainte importune survienne et que la digestion soit troublée, adieu la joie et le plaisir ; tout est empoisonné.

Eh bien ! jetons un regard autour de nous, et voyons ce qui se passe. Depuis que, pour remplacer la morale simplement dite, telle que les commandements de Dieu nous l'avaient faite, une nouvelle morale a paru, fort disqualifiée d'ailleurs malgré les nombreux qualificatifs dont elle se fait escorte, morale libre, naturelle, indépendante, bonne vieille morale, morale autrement dit de ceux qui n'en veulent point avoir ; depuis, dis-je, que cette morale d'invention récente a paru, nous voyons s'élever des fortunes aussi extraordinaires que subites. Jamais la déesse aux bras dorés n'eut plus d'adorateurs que de nos jours, et de plus fervents. Il est juste aussi de dire que jamais elle ne fut plus inconstante, sans doute par un louable sentiment de pitié pour les pauvres mortels, afin de ne déshériter absolument personne, et de prodiguer des faveurs à un plus grand nombre. D'autre part, en France du moins, tout individu est citoyen, et par conséquent libre, égal aux autres, au moins devant la loi, et à sa part de la souveraineté. Or, dites-moi, tout le monde est-il content ? ou la somme de bonheur est-elle plus grande dans la société qu'aux temps où la masse avait moins de richesses, de jouissances faciles, mais était croyante et fidèle ? Je vous entends : vous me répondez par les plaintes universelles, les fréquents changements de ministères, les grèves incessantes.

Montons d'un étage dans ce paradis de Mammon ; peut-être y trouverons-nous une joie plus sereine, y entendrons-nous des accords plus gais. Aujourd'hui, les coffre-forts ne savent plus garder leur précieux dépôt ; les caisses, comme autant d'épouses infidèles, filent avec les caissiers par le premier rapide de Calais à Bâle et à Constantinople ; elles paraissent se bien trouver en toutes mains, et un jeune homme plein de vie et de feu, qui n'avait rien la veille et grattait douze heures par jour du papier

écru pour gagner son pain, se trouve aujourd'hui dans la poche tout ce qu'il faut pour acheter les plaisirs, et devant les mains tout ce qu'il faut de loisir pour les savourer. J'en ai connu plus d'un comme cela, vous en connaissez aussi ; leur âme nous est ouverte, ils n'ont point de secret pour nous. Sont-ils heureux, ont-ils cette paix et cette sécurité qui sont les deux ailes du bonheur ? hélas ! vous les voyez se hâter, se hâter de jouir, comme si tout leur allait manquer ; ils avalent les jouissances à pleins morceaux, sans mâcher, sans savourer rien ; ils avalent jusqu'à l'indigestion, qui ne se fait jamais attendre, et leur fait parfois regretter le jeûne et la faim comme étant les conditions du bien-être.

D'autres, avec la caisse, ont su décrocher le pouvoir ; ils sont les maîtres, ils gouvernent, ils règnent. Cependant, ils ne prennent pas même le temps de jouir. Les loisirs que peuvent leur laisser ce qu'ils appellent les affaires, ils les consacrent à des mesures d'oppression, de persécution. Il semble que le souci des richesses et des plaisirs ne les touche plus, et que toute joie pour eux se réduise à violenter, à tyranniser les consciences. Pourquoi cela ? Vous me demandez pourquoi ? Je vais donc vous le dire.

C'est parce que ceux-ci comme ceux-là, ayant contracté avec la richesse et la puissance une union illégitime, savent bien que la lune de miel est toujours courte, et qu'ils n'en auront jamais d'autre. C'est parce que un hôte invisible, mais cruellement importun, les suit partout, versant dans chaque coupe d'ambrosie qu'ils portent à leurs lèvres, une goutte d'amer poison. C'est parce que la peur est là, qui verse de la glace dans leurs veines, trainant par la main le remords, l'affreux remords, qui leur ronge le cœur.

II. Le remords, la peur ! nous avons nommé les deux bourreaux de toute jouissance illégitime, bourreaux aussi cruels qu'inévitables. Ce sont eux qui empoisonnent tout et bouleversent tout ; eux qui mettent l'effarement stupide dans l'œil des voluptueux, le dégoût aux lèvres du riche, le souci au front du puissant. Ce sont eux qui changent le rire en sarcasme, la plaisanterie en satire, la jouissance en passion, la passion en délire, le délire en fureur. Ce sont eux qui mettent dans le cœur de celui qui aime « le monde et les choses qui sont dans le monde, » ce besoin inassouvi d'outrager n'importe qui, n'importe quoi, tout homme qui ne semble pas partager ses goûts pervers, toute chose qui n'est pas marquée du stigmate honteux du monde. « Le méchant, dit J.-J. Rousseau, dont j'aime à jeter les aveux aux sophistes de nos jours, le méchant se craint et se fuit ; il s'égaye en se jetant hors de lui-même ; il tourne autour de lui des yeux inquiets, et cherche un objet qui l'amuse ; sans la satire amère, sans la raillerie insultante, il serait toujours triste ; le ris moqueur est son seul plaisir. » Si encore il s'en tenait au ris moqueur !

Le sage, qui, mieux encore que le philosophe de Genève, connaissait les impies et avait vu le fond de leur âme, et le fond de leur sac, les peint aussi d'un trait plus énergiquement accentué : « Ne regardez point avec plaisir les sentiers des impies, et que la voie des méchants ne vous agrée point. Fuyez-la, n'y passez point ; détournez-vous en, et ne vous

y arrêtez point. Car leur malice est si grande qu'ils ne peuvent dormir, s'ils n'ont fait du mal ; ils perdent le sommeil, s'ils n'ont fait tomber quelqu'un dans le piège. Ils se nourrissent du pain de l'injustice, et boivent le vin de l'iniquité. » (Proverb. 4.)

Mais leur impiété, malgré ses airs triomphants, est si peu rassurée sur elle-même qu'elle a besoin de s'étourdir, de se conserver la main, et de se monter le cœur par l'oppression et l'assassinat, violent ou juridique, des gens de bien. Sans ce condiment, tout plaisir, même celui de l'impiété, leur paraîtrait fade. « Le temps de notre vie est court, et plein d'ennui. Après la mort il n'y a plus rien à attendre, et l'on ne sait personne qui soit revenu des enfers. Venez donc, et jouissons des biens présents ; hâtons-nous d'user des créatures pendant que nous sommes jeunes. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent ; enivrons-nous des vins les plus exquis ; qu'il n'y ait point de pré où notre intempérance ne se signale.

« *Que nul ne se dispense de prendre part à notre débauche. Opprimons le juste, faisons le tomber dans nos pièges, parce qu'il nous incommode, qu'il est contraire à notre manière de vie, qu'il est par sa conduite même le censeur de nos pensées. Sa seule vue nous est insupportable, parce que sa vie n'est point semblable à celle des autres, et qu'il suit une ligne de conduite toute différente. Il préfère ce que les justes attendent à la mort, et il se glorifie d'avoir Dieu pour père. Condamnons-le à la mort la plus infâme...* » (Sap. 2.)

Est-ce bien cela ? et qu'avez-vous besoin que je vous traduise ce texte en un français plus actuel, j'allais dire plus républicain ? — Epurons la magistrature, afin que nos lois iniques, et pleines de chausse-trappes contre les catholiques, leur soient appliquées dans toute leur rigueur, et que nous ayions toujours gain de cause contre eux. Que nos décrets les plus vexatoires, les plus injustes, et même les plus contraires aux lois existantes, les atteignent sûrement, et leur donnent le coup de la mort. Laïcisons les écoles et les hôpitaux ; déchristianisons l'armée, la jeunesse, la France tout entière ; affamons et diffamons les prêtres, expulsions les religieux et les religieuses. Leur seule vue nous incommode, elle nous est insupportable ; elle est pour nous un reproche de nos débordements : *Contrarius est operibus nostris*.

L'aveu est lâché. Voilà le ver qui gâte tout ; ce ver dont parle Notre-Seigneur ; qui rongera éternellement le cœur des réprouvés, car il ne mourra point, et leur fera endurer un supplice mille fois plus cruel encore que le feu qui brûlera, sans les consumer, leur corps et leur âme. Ver hideux, ver intolérable, qui les dévore dès sur la terre, corrompt leurs plaisirs les plus raffinés, et au milieu même des enivrements de leurs joies, commence déjà pour eux le supplice de l'enfer. Remords, affreux remords, torture intime et effroyable du cœur, sombre désespoir de l'âme, épouvantement perpétuel, épée de Damoclès toujours suspendue sur la tête du jouisseur impie par un fil demi-rompu, c'est toi qui as mis la fuite rapide dans les pieds de Caïn, meurtrier secret de son frère, et le tremblement dans tous ses membres. C'est toi qui, chaque nuit, tous les jours qu'il vécu, arrosa de larmes amères le chevet de David puissant et vic-

torieux, et lui rendit tout plaisir nauséabond. C'est toi qui mis la corde fatale au cou de Judas, après avoir allumé dans l'argent de la trahison ce feu obscur et corrosif qui lui brûlait les doigts. C'est toi enfin qui as amené seul, sans gendarmes ni agents d'aucune sorte, aux pieds des juges, avec un irrésistible aveu sur les lèvres, et demandant le supplice mérité, des malheureux que le crime avait enrichis, que nul œil d'homme n'avait vus, nulle oreille entendus, nul indice trahis, nul soupçon même inquiétés ; des criminels qui, avec l'or d'autrui, avaient volé l'estime et la considération publique, qui auraient pu jouir en paix des fruits de leur impiété, et qui cependant — expliquez cela — préféreraient une mort certaine, mais expiatoire, à une vie pleine de jouissances enivrantes, mais empoisonnées.

III. Voilà ce qu'est le remords, et l'on comprend qu'avec un hôte pareil, il n'y a pas un moment de repos et de vraie joie pour les impies. Comment donc s'en défaire ? car il le faut à tout prix ; comment tuer un ver qui a la vie si dure, qui semble même prendre un surcroît de vie à chaque coup qu'on lui porte ? Il n'y a qu'un moyen, un seul, d'échapper à ses atteintes importunes ; c'est de le tuer dans le ventre de sa mère, en étranglant celle-ci qui s'appelle : la conscience.

Qu'est-ce cela, disent-ils, la conscience ? Ah ! ils ne le savent que trop ! Ils ne connaissent que trop cette lumière intérieure qui nous fait discerner du premier coup la bonté ou la malice morale de nos actions, de nos paroles, de nos moindres pensées ; cette règle infaillible la mise par le Créateur au plus profond de notre âme, cette balance d'une sensibilité si délicate qu'elle accuse immédiatement le moindre manquement, cette voix intime qui ne se tait ni jour ni nuit, et, bon gré malgré nous, nous avertit à chaque mouvement de notre pensée ou de notre volonté, pour nous encourager ou nous retenir, déjoue nos sophismes les mieux combinés, donne une force nouvelle aux bons conseils, nous félicite quand nous avons bien fait, et ne cesse de nous tourmenter, jusqu'à complète réparation, quand nous avons fait le mal ; accusateur et juge tout à la fois.

Rousseau mettait cette voix lumineuse au-dessus même de la raison. Trop souvent, selon lui, la raison nous trompe, et nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser ; mais la conscience ne nous trompe jamais. Elle est le vrai guide de l'homme ; elle est à l'âme ce que l'instinct est au corps. « Conscience, s'écriait-il avec son emphase ordinaire, mais qui cette fois touche à la vraie éloquence, conscience, instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal ; qui rends l'homme semblable à Dieu ! c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement sans règle, et d'une raison sans principe. »

Pouvait-on dire mieux, ni plus juste ? C'est la conscience qui fait de moi un être moral. Mais aussi par cela que je suis un être moral, tout ne m'est pas permis indifféremment. Je dois écouter non plus la voix des passions, qui sont changeantes et souvent contradictoires, ni la voix de l'égoïsme,

qui est injuste et cruel, mais la voix de la conscience qui est fixe et infaillible. Je dois faire ce qu'elle me commande, et éviter ce qu'elle me défend, sous peine d'être à l'instant livré par elle tout vivant aux mains de ce bourreau qui s'appelle le Remords, et qui entre aussitôt en fonctions. Pour reprendre notre comparaison, le lion se jette sur le cerf timide, qui cependant a autant de droit que lui à la vie et à la liberté, il le tue, le déchire, le dépèce de sa griffe puissante, le dévore, puis s'endort d'un sommeil paisible et satisfait. Mais un sauvage qui aurait tué un européen désarmé, inoffensif, n'oserait pas s'en vanter à ses compagnons de case ou de tribu; le seul souvenir de cet acte indigne lui amènerait le sang au front, une voix lui crierait au-dedans : « Ce que tu as fait là est mal ; c'est une lacheté. On ne doit la mort qu'aux ennemis ; aux étrangers sans armes et sans mauvais desseins, on doit l'hospitalité. » Tous les voyageurs s'accordent à reconnaître que les sauvages même ont une conscience très éveillée sur les principaux points de la morale. Et cela doit être ; pour dégénérer qu'il soit, le sauvage ne laisse pas d'être un homme, c'est-à-dire un être moral.

Otez la conscience, je ne vois plus rien en nous qui nous élève au-dessus des bêtes. Oh ! combien cette réflexion me montre vivement tout ce qu'il y a d'humiliant à lui résister, à lui mettre la main sur la bouche, à étouffer sa voix ! Mais qu'elle me fait bien comprendre aussi l'acharnement qu'ont mis les impies de tous les temps à détruire en eux la conscience, à la corrompre chez les autres ! Pour jouir en paix des fruits d'un crime, ne faut-il pas en supprimer les témoins ? Or la conscience est un témoin, et un témoin incorruptible. De ce seul fait, elle est donc, chez les méchants, condamnée à mort. C'est une nécessité pour eux, ou de la tuer, ce qu'ils ne peuvent pas toujours faire à leur gré, ou de se convertir, ce à quoi ils ne veulent même pas songer.

Mais le moyen, je vous le demande, de tuer la conscience sans supprimer Dieu, dont elle est l'immortelle et céleste voix ? Car la conscience, qu'est-ce autre chose que Dieu parlant en nous, et nous jugeant nous-mêmes par nous-mêmes ?

Ne cherchez point ailleurs la cause de la guerre inexpiable déclarée à l'Eglise par les francs-maçons et les sectaires de tout ordre et de tout rang. Nos maîtres d'aujourd'hui accusent l'Eglise d'insociabilité avec les Etats, les gouvernements, les peuples ? Quelle folie et quel mensonge ! Charlemagne, saint Louis, et combien d'autres souverains, ont été des monarques riches et puissants ; la guerre leur a laissé de beaux moments de loisir ; jamais cependant ils n'ont eu même l'idée d'accuser l'Eglise d'insociabilité ou d'empiètement, jamais la religion ne leur a paru incommode, jamais ils n'ont eu peur de rien, jamais ils n'ont opprimé ni persécuté personne. Ils ont fait tout le contraire de ces vilaines choses. La conscience ne leur reprochant rien, ils n'avaient pas besoin de se fuir, et ils ont toujours été en paix avec eux-mêmes, avec l'Eglise, avec leurs sujets.

Les reproches d'une mauvaise conscience ! Ne cherchez pas davantage : la cause des décrets de mars, du fameux article 7, des lois scolaires, de la loi militaire, de la loi sur le divorce, des lois sur le travail et les jours de repos, des laïcisations, des tracasseries mesquines, odieuses, insensées, des

dénonciations lâchement anonymes, des perfidies journalières de certaine presse, etc., etc., elle est là, et pas ailleurs ! Celui qui ne voit pas cela, n'entendra jamais rien à l'histoire des tristes temps que nous traversons.

Pour étouffer, écraser la conscience, il faut supprimer Dieu ! on le supprimera. Pour ce faire, il faudra caresser les passions les plus honteuses, provoquer les scandales, déchaîner partout l'immoralité, pervertir les intelligences, souiller les âmes les plus innocentes ! on caressera, on provoquera, on déchaînera, on pervertira, on souillera. Ce sera la destruction de toutes les mâles vertus qui sont le soutien d'un Etat, la force d'un peuple ; ce sera l'affaissement des caractères, l'abrutissement universel, la perte de la France ! Périssent la France, pourvu que la conscience n'élève plus sa voix importune, et que le remords ne vienne plus de son dard intempestif percer nos cœurs et gâter nos plaisirs !

La France, plus qu'aucun autre pays du monde, a été jetée pieds et poings liés, par la république, entre les mains de la franc-maçonnerie juive. Voilà pourquoi, par haine de son passé religieux et glorieux, par haine de l'Eglise, à laquelle il a été si étroitement lié, ceux qui la gouvernent et qui sont presque tous francs-maçons, agissent en véritables ennemis de la patrie. Ici, ce n'est plus moi qui parle, c'est un éminent publiciste dont les observations, malheureusement trop vraies, achèveront à merveille ma démonstration.

Au moment où la sagesse de tous les peuples donne les mêmes leçons, met fin aux luttes confessionnelles, et partout recherche l'alliance du catholicisme, sur un seul point du monde, des hommes qui se croient politiques et se disent patriotes préparent une guerre entre le pays et la société. Le pays choisi par eux pour cette expérience est celui où les catholiques forment une population plus nombreuse et moins divisée ; où le catholicisme, aussi ancien que la nation, a pénétré dès les origines, dominé l'histoire, formé les mœurs, inspiré le génie. Ils veulent cette lutte après une révolution qui a réformé les anciens abus de l'Eglise, dépouillé le sacerdoce de ses richesses, de son autorité politique, près de cent ans après un traité qui a mis le clergé dans la dépendance du pouvoir civil, donné les charges ecclésiastiques à des hommes nés du peuple, formé des prêtres réguliers de mœurs, charitables, dévoués à leur patrie.

Ils ont commencé les hostilités le jour où, dans la nation mutilée par la guerre étrangère, toute discorde devenait sacrilège, où, dans les provinces perdues, le clergé catholique devenait l'âme de la protestation contre la conquête et de la fidélité à la patrie. Ils vont consommer la rupture le jour où la France, isolée par la forme de son gouvernement, suspecte par les fautes de ses chefs, a dans la papauté son dernier ami, et dans le protectorat catholique sa plus puissante influence au dehors. Ils continuent par leurs lois le mal que l'invasisseur avait commencé par ses armes. Leur crime est d'enlever, durant la paix, à leur patrie, les forces que la guerre même avait respectées.

A force de vouloir faire la guerre à Dieu, ces hommes, conscients ou non, sont devenus les pires ennemis de la France.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

CARÈME DE 1891

Quatrième conférence

TROISIÈME MOYEN DE CONVERSION ET DE SANCTIFICATION : LA PRIÈRE

Omnia possum in eo qui me confortat.

Je puis tout en Celui qui me fortifie. (Philip. iv, 13).

Mes Frères,

Dimanche dernier, je vous ai parlé du rôle de la volonté dans l'œuvre de notre sanctification.

Un jour, un admirateur du Dante, encore sous le coup de la vive émotion qu'il avait ressentie à lire ses œuvres, le rencontrant, lui demanda comment il avait pu produire ce grand et magnifique poème de la Divine Comédie, qui restera certainement une des plus belles, une des plus sublimes créations du génie humain. « Ah, répondit-il simplement, c'est que j'ai voulu, j'ai voulu fortement, j'ai toujours voulu ».

La vie du chrétien, alors surtout qu'il se montre généreux et dévoué dans la pratique de tous les devoirs que Dieu lui commande est, certes, aussi un poème qui ne manque ni d'éclat, ni d'élévation, ni de grandeur. Et si vous m'interrogez à ce sujet, je n'ai pas d'autre réponse à vous faire que celle du Dante : Ce qui soutient cette vie et la rend si admirable, c'est la volonté ; mais une volonté forte, une volonté généreuse, une volonté persévérante.

Voilà ce que je vous ai dit — et vous l'avez bien compris — : pour se convertir et se sanctifier, il faut vouloir.

Et cependant, m. f., si je parcours les épîtres de l'apôtre saint Paul, j'y rencontre une étrange et singulière parole qui semble en contradiction formelle avec l'enseignement que je vous ai donné. Il écrivait, en effet, aux Romains : « Le bien que je veux, je ne le fais pas — *non quod volo bonum, hoc facio* ; et le mal que je ne veux pas, je le fais — *quod nolo malum, hoc ago*. » (Rom. vii, 19).

Qu'est-ce à dire ? La volonté humaine ne suffirait-elle donc pas, dans l'œuvre du salut, puisqu'on peut vouloir le bien et ne pas le faire, puisqu'on peut détester le mal et le commettre ?

Eh bien, oui, m. f., si énergiques et si généreux que vous soyez, vous ne pouvez, par le seul effort de votre volonté, vous convertir et devenir des saints. Car, c'est une vérité de foi que, pour le salut, il faut le concours et la rencontre de deux volontés, celle de l'homme et celle de Dieu, ou si vous l'aimez mieux, il faut notre action personnelle et l'action de la grâce.

Si bien, m. f., que je dois aujourd'hui vous proposer un troisième moyen de sanctification, un moyen qui vous obtienne le concours de Dieu en vous obtenant sa grâce. Ce moyen, — vous l'avez deviné déjà — c'est la prière ; et je vous en dirai 1^o la nécessité et 2^o l'efficacité.

I

L'univers entier, avec tous ses mondes et tout ce qu'ils renferment, est sous la dépendance de Dieu. Prénez tous les êtres, depuis le plus petit, le plus infime, le plus chétif, jusqu'au plus grand, jusqu'au plus noble, tous ont besoin de Dieu. Et parce qu'ils ont besoin de lui, parce qu'ils ne pourraient, même un seul instant, exister, si sa toute-puissance ne les soutenait, tous ont, à leur façon, une plainte, un gémissement, une parole pour l'invoquer. L'apôtre saint Paul nous dit, en effet, que rien dans la nature n'est sans voix — *Nil sine voce*¹. Le brin d'herbe, la plante naissante, l'arbre couronné de fleurs ne se tournent-ils pas vers le ciel pour demander tour-à-tour, et le rayon de soleil qui leur donne la chaleur, et la rosée bienfaisante qui leur donne la fraîcheur ? Les petits des oiseaux n'ont-ils pas des cris suppliants, comme pour réclamer leur nourriture du Créateur de toutes choses ?

L'homme, malgré la royauté qu'il exerce dans le monde, et bien que placé au premier rang ici-bas dans la hiérarchie des êtres, l'homme n'échappe pas à cette loi universelle de dépendance vis-à-vis de Dieu. De telle sorte, m. f., que vous dépendez de lui pour votre corps et pour votre âme, pour votre vie naturelle et pour votre vie spirituelle, pour vos travaux, vos labeurs, vos fonctions dans le temps, et pour vos destinées dans l'éternité.

Pour votre corps, m. f., — vous le savez bien, et je ne veux pas m'arrêter longtemps à le prouver, tant c'est une vérité certaine et pour ainsi dire palpable — mais vous ne pouvez vous passer de Dieu qui doit vous continuer le mouvement et la vie. S'il cessait, ne fût-ce que le temps d'un éclair, de penser à vous, et de vouloir votre existence, s'il vous abandonnait à vous-mêmes, mais tout de suite l'abîme du néant s'ouvrirait sous vos pas, et entraînés, par votre propre poids, dans une chute effroyable, vous y seriez pour jamais précipités. O vanité ! O folie de l'orgueil ! quand on pense qu'il y a des hommes qui, fiers de leur force, de leur santé, de leur fortune, disent volontiers : Dieu, je ne le connais pas ; je ne veux pas le connaître ; je n'ai pas besoin de lui ; je me suffis à moi-même ! Mais — les insensés ! — si Dieu qui entend leur blasphème venait à se retirer et à les laisser, quelles ruines et quel désastre ! Mais leurs membres se sécheraient, et de tout leur corps séparé de l'action créatrice, il ne resterait pas même la poignée de poussière qu'on trouve encore dans les tombeaux ; il ne resterait pas même ce qui reste d'un ver de terre que, par mégarde, on écrase dans sa marche.

Vous le voyez donc, m. f., — et ce n'est pas seulement la foi, c'est encore la raison qui le proclame, — vous avez besoin de Dieu pour votre corps. C'est lui qui l'a façonné, c'est lui qui le garde et le protège contre tous les accidents qui le menacent, c'est lui qui, à l'heure qu'il aura fixée, dira à la mort : — Frappe ; et quand la mort aura accompli son œuvre de destruction, plus tard, au dernier jour, c'est lui qui le reprendra dans les entrailles de la terre pour le refaire et le ressusciter.

¹ I Cor. xiv — 10.

Mais, m. f., je ne veux pas m'attarder davantage à ces considérations. Arrivons à votre âme ; votre âme, du moins, peut-elle, retirée en elle-même, vivre de sa propre vie, d'une vie indépendante ? Eh bien, non, m. f., pour tout ce qui est de la vie de votre âme, de sa sanctification, de son salut, vous avez encore un plus pressant besoin de Dieu.

N'avez-vous pas lu dans l'Evangile cette parole de Notre-Seigneur : — Sans moi vous ne pouvez rien faire, *sine me nil potestis facere* ? (Joan. xv, 5).

Eh quoi ! sans le secours divin, vous êtes incapables de quoi que ce soit ! Et cependant, vous me montrez des choses admirables et vous me dites : — Ce sont mes œuvres ! Et vous me conviez à glorifier votre puissance et votre génie.

Mais d'abord, m. f., ces œuvres dont vous êtes si fiers ne sont pas votre bien propre, votre bien exclusif. Dieu qui vous a donné le moyen de les produire y a, certes, une large part ; et puis ces œuvres qui, à les prendre dans l'ordre naturel, sont en réalité merveilleuses, si j'essaie de les peser, de les estimer dans l'ordre spirituel, et comme le faisait saint Louis de Gonzague pour toutes ses actions, par rapport à l'éternité, ah ! je suis bien obligé de vous répondre et de vous dire qu'elles ne valent rien, qu'elles ne vaudront jamais rien. Semblables à ces arbres qui, encore debout, après avoir été touchés de la foudre, semblent pleins de sève et de vie, mais qui vont se dessécher demain, ce sont des œuvres mortes. Que le monde les loue, les exalte tant qu'il voudra, Notre-Seigneur les a condamnées ; et si brillantes qu'elles soient, je découvre à leur front ces deux mots que Dieu lui-même y a écrits et qui proclament l'impuissance de l'homme — *Sine me nil potestis facere*. — Sans moi vous ne pouvez rien faire.

Ce qu'il faut regarder en effet, m. f., ce n'est pas seulement cette terre qui doit passer, ce n'est pas seulement le temps de la vie présente qui doit finir, mais c'est l'éternité qui ne finira pas et pour laquelle il est nécessaire que vous travailliez.

Or, je vous prends tels que vous êtes, dans les conditions que la chute originelle vous a faites. Voyons, vous êtes placés entre le bien et le mal, entre vos passions qu'il s'agit de vaincre et des vertus qu'il s'agit de pratiquer ; je ne vous demande pas où vous en êtes dans vos luttes et vos combats, il me suffit de savoir que si vous avez remporté des victoires vous avez aussi essuyé des défaites. Eh bien ! je dis que seuls, et sans l'assistance de Dieu, vous ne pouvez rien pour sortir du mal et triompher de vos passions, que seuls et sans l'assistance de Dieu, vous ne pouvez rien pour faire le bien et pratiquer les vertus nécessaires au salut.

Et d'abord, pour sortir du mal. Vous êtes, je le suppose, tombés dans le péché, et à l'heure qu'il est, votre âme est morte à la grâce. Comment cela s'est-il fait ? Hélas, c'est presque toujours pour tous la même histoire. C'est une passion que vous n'avez pas surveillée au fond de vous-mêmes ; que ce soit l'orgueil, que ce soit le sensualisme, que ce soit la recherche ardente des biens de la terre ou des plaisirs d'ici-bas, il importe peu, et cette passion contre laquelle vous n'avez pas su ou vous n'avez pas voulu vous défendre, chaque jour plus forte,

vous a enfin entraînés à la révolte contre Dieu, et vous êtes devenus prévaricateurs.

Mais, m. f., avant cette chute, et au moment même où vous commettiez cette faute qui était une grave infraction à la loi divine, est-ce que vous n'aviez pas la grâce ? Est-ce que votre conscience éclairée d'en haut ne vous rappelait pas l'obligation du devoir ? Est-ce que votre volonté n'était pas sollicitée de Dieu à la résistance ? Est-ce qu'enfin vous ne trouviez pas en vous et en dehors de vous des secours puissants pour vaincre dans la lutte ? Et malgré tout cela, malgré l'Esprit-Saint qui habitait en vous, vous êtes tombés ; et vous voudriez maintenant, alors que vous êtes blessés, couverts de cicatrices, plus que cela, alors que le péché vous a, pour ainsi dire, enfermés dans un sépulcre, vous voudriez par vous mêmes et avec vos seules ressources, en sortir et revenir à la vie ! Mais il y a à cela, chez vous, une impuissance radicale. Est-ce qu'on a jamais vu des morts, tout seuls, déchirer leur linceul et soulever la pierre de leur tombeau ? Ah ! vous savez bien que non. Ainsi en est-il de l'âme qui est dans le péché.

Un illustre et cher ami du Sauveur était depuis quatre jours au sépulcre ; Jésus-Christ, escorté d'une foule nombreuse, s'en approche. Oh ! quelle scène émouvante ! On ouvre le tombeau... regardez bien, c'est le grand silence, c'est l'immobilité rigide de la mort. Jésus-Christ remué jusqu'au fond du cœur, sent les larmes couler de ses yeux. Qu'est-ce qui va se passer ? Les regrets, les plaintes, les soupirs, les pleurs de l'amitié n'y peuvent rien. Ce n'est que quand le maître de la vie, d'une voix forte s'écrie : — Lazare, viens dehors, *Lazare, veni foras* ! que sous le choc de cette divine et puissante parole, le mort semble tressaillir, que son œil s'allume, que ses membres s'agitent, qu'il brise ses bandelettes et qu'il vient enfin à ses sœurs et à ses amis. Voilà, m. f., l'image de votre résurrection spirituelle. Vous ne pouvez de vous-mêmes briser vos liens, sortir du sépulcre où vous ont ensevelis vos fautes et revenir à la vie : il vous faut pour cela la grâce et le secours de Dieu.

Vous ne pouvez davantage faire le bien et pratiquer les vertus nécessaires au salut. Ah ! m. f., cela est facile à démontrer ; j'ai une grande preuve à vous apporter, non pas une preuve théorique, mais une preuve de fait. L'humanité a vécu quatre mille ans avant Jésus-Christ ; qu'est-ce qu'elle a donc fait de bien et de méritoire pour l'éternité ? Si vous interrogez l'histoire, ah ! sans doute, dans cette humanité, dans tous ces peuples qui ont eu leurs jours de gloire, et dont les hauts faits et les actions éclatantes sont venus jusqu'à nous, sans doute, il y a des vertus naturelles, il y a de la générosité, il y a du patriotisme, il y a de la piété filiale, du dévouement maternel ; mais les vertus plus hautes, mais la foi en Dieu, mais l'espérance des biens éternels, mais l'amour du Créateur, mais la charité de fraternité qui incline l'homme vers son semblable et le lui fait aimer comme son frère, comme un autre lui-même, mais l'humilité, mais le pardon des injures, mais le détachement des biens de ce monde, mais la chasteté,

¹ Joan. xi, 43.

mais enfin toutes ces vertus que le P. Lacordaire appelait si justement des vertus réservées, cherchez bien, vous ne les trouverez pas. Cette humanité était séparée de Dieu; et voilà pourquoi Notre-Seigneur s'adressant à toutes les générations futures, leur dit : — Sans moi, *sine me*, c'est-à-dire sans ma grâce, sans mon secours, sans mon appui, c'est-à-dire si je ne vous soutiens pas, si je ne vous prête pas ma force et ma puissance, vous ne pouvez rien faire. — *Sine me nil potestis facere*.

Or, m. f., ce secours absolument indispensable, comment donc l'avoir? Y a-t-il un moyen de l'obtenir? Assurément oui, et ce moyen c'est la prière qui nous devient alors nécessaire au même titre que la grâce l'est elle-même.

Je ne veux pas entrer en beaucoup de détails, car, tout ce que j'ai à vous dire, vous le savez aussi bien que moi. Est-ce que Notre-Seigneur, en nous invitant par ses exemples et par ses conseils à prier, à prier sans cesse, à toujours prier, est-ce qu'il ne nous a pas enseigné que la prière est le moyen certain, infaillible, d'obtenir de Dieu aide et assistance? Demandez et vous recevrez, nous dit-il...; quiconque demande, reçoit, *omnis qui petit accipit... petite et dabitur vobis*¹. N'est-ce pas nous dire : — Priez et il n'y a pas de passion que vous ne puissiez vaincre; il n'y a pas de vertu, si difficile qu'elle vous paraisse, que vous ne puissiez pratiquer.

Ah! m. f., les Saints avaient bien compris la nécessité de la prière. Eux cependant qui étaient si admirablement doués, eux qui avaient le talent, l'esprit, toutes les qualités du cœur, eux qui depuis tant d'années, et après tant de victoires, étaient devenus à peu près maîtres d'eux-mêmes, ah! comme ils se défiaient de leurs forces et comme ils priaient! Mais leur vie n'était en quelque sorte qu'une prière continuelle, tant ils sentaient qu'ils avaient besoin de Dieu. Je ne puis guère vous apporter d'exemples, car sous ce rapport, tous les saints se ressemblent. Saint Paul malgré ses travaux, malgré ses mortifications, malgré les faveurs dont Dieu l'a honoré, saint Paul est encore inquiet, il a peur de tomber, et il s'adresse à Dieu avec larmes et gémissements, et il le conjure de le protéger et de le garder contre Satan qui le soufflette et contre sa chair qui se révolte². Saint Philippe de Néri, malgré sa vie de labeurs et d'austérités, et bien qu'ayant renoncé à tout ce qui est de ce monde pour se donner à Dieu et se consacrer au salut des âmes, tremble de pécher, et à genoux devant l'autel, les mains jointes, le regard suppliant, il s'écrie : — Tenez-moi bien, ô mon Dieu, pour que je ne vous offense jamais.

Est-ce ainsi, m. f., que vous estimez la prière? Ah! si vous n'avez pas cette conviction, je vous plains de toute mon âme; je vous plains, non pas à cause de vos fautes — vous pouvez être bien coupables cependant — mais à cause de votre impuissance à reconquérir l'amitié de Dieu. Car, sachez-le bien, la honte et le malheur de la défaite, ne sont pas dans les péchés commis, dans la dégradation subie, non, la honte et le malheur de la

défaite, la lâcheté et la désertion des âmes sont entièrement dans l'abandon de la prière. Si au contraire vous pensez que la prière est nécessaire à votre âme, comme la nourriture l'est à notre corps, c'est bien! je ne crains plus pour vous. Vous pourrez avoir vos chutes, mais vous vous relèverez, et un jour, après avoir invoqué Dieu de tout votre cœur, — Dieu qui est la force des faibles et le salut des infirmes — vous retrouverez la paix, le pardon, tous les biens que vous avez perdus, plus que cela, de progrès en progrès, toujours aidés et soutenus par la grâce que vous ne cesserez de demander, vous en arriverez à reproduire dans le monde, la vie et les exemples des Saints.

II

C'est qu'en effet, m. f., rien n'est efficace comme la prière; et je vais essayer de vous le montrer.

Deux questions se présentent ici d'elles-mêmes à notre esprit : pourquoi la prière est-elle efficace, et en quoi est-elle efficace?

Si Dieu s'est engagé à toujours exaucer nos prières quand elles sont bien faites et qu'elles n'ont rien qui contrarie les intérêts de notre salut, ce n'est pas seulement parce que nous nous humilions devant lui et que nous avouons notre misère et notre néant. Et cependant, quelle éloquence, quelle force, et quelle puissance de persuasion n'y a-t-il pas dans la parole et l'accent du malheureux qui, pour mieux obtenir ce qu'il demande, s'incline et se prosterne le front dans la poussière! Homère nous parle d'un vieillard, d'un roi qui, au soir d'une bataille, pour retrouver les restes de son fils vint se jeter aux genoux du vainqueur et lui dit : — Juge de la grandeur de mon malheur, puisque je baise les mains de celui qui a tué mon fils! Est-ce qu'on peut résister à une telle prière? Est-ce qu'on peut détourner la tête et endurcir son cœur?

Rien qu'à nous voir à ses pieds, Dieu est donc déjà touché, attendri. Mais, m. f., ce n'est pas là ce qui fait l'efficacité de la prière chrétienne. L'apôtre saint Paul nous révèle à ce sujet d'admirables choses. Dans son épître aux Romains, il nous enseigne que, par la prière, nous entrons en relation directe avec le monde surnaturel et que notre âme devient comme un sanctuaire, comme un tabernacle d'où une voix divine en même temps que notre parole, monte vers le ciel. L'Esprit, dit-il, l'Esprit de toute force, de toute sainteté, vient au secours de notre faiblesse. Réduits à nous mêmes nous ne saurions pas même demander comme il convient; mais l'Esprit-Saint demande en nous avec d'inénarrables gémissements¹.

Ainsi, m. f., — ah! ne l'oubliez pas pour avoir plus de confiance, un plus ferme espoir — lorsque prosternés avec respect devant la majesté infinie de Dieu, vous priez, ce n'est pas votre voix, souffle impuissant et faible, qui s'élève vers le ciel; c'est un souffle sacré et d'une force invincible, c'est une voix divine qui demande à Dieu, avec vous et par vous; c'est l'Esprit-Saint lui-même qui vient se mettre sur vos lèvres pour prêter à votre prière comme des ailes de feu qui lui permettent de parvenir jusqu'au trône de Dieu.

¹ Matth. VII, 7 — 8.

² II. Cor. XII, 8.

¹ Rom. VIII, 26.

Ce n'est pas tout, m. f., si l'Esprit-Saint mêle ses gémissements à votre prière, le Verbe éternel, lui, y ajoute sa supplication infinie dans le ciel où il vit afin d'intercéder toujours pour vous — *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*. (Hebr. vii, 25). O inépuisable amour ! O charité du Christ Jésus ! Ce n'était pas assez d'avoir prié pour nous sur la terre, mais retourné dans le ciel en triomphateur, il y continue son rôle de médiateur entre Dieu et les hommes, Il pense à nous, il se penche vers nous pour écouter et recevoir les prières qui jaillissent de notre cœur et de nos lèvres ; et ces prières, il les prend, il les fait siennes, et devant son Père, il les lui présente en y joignant les mérites de sa vie, de sa passion et de sa mort, les mérites de ses travaux, de ses fatigues, de ses souffrances, de tout son sang versé sur le Calvaire. Si bien que ce n'est plus notre voix que Dieu entend, mais la voix de son Fils bien-aimé, la voix de Celui qui est l'objet de toutes ses complaisances et à qui il ne saurait rien refuser.

Voilà, m. f., mieux encore que notre abaissement, mieux encore que nos larmes, mieux encore que les cris de notre âme, voilà ce qui fait l'efficacité de la prière. Vous connaissez cette belle apostrophe d'un Père de l'Eglise : — O chrétien, reconnais donc ta dignité !¹ Et moi je vous dis : — O m. f., reconnaissez donc votre puissance ! Allons ! sortez de votre poussière et relevez le front ; vous êtes faibles, c'est vrai ; vous êtes infirmes, c'est vrai ; vous êtes pauvres, c'est vrai, et cependant quand je vous regarde à la lumière de la foi, et que je vous entends, du fond de votre néant, murmurer de bonnes et de saintes prières, ah ! que vous êtes puissants !

Il n'y a rien, en effet, que vous ne puissiez obtenir pour la conversion ou pour la sanctification de votre âme.

Il n'est pas rare que des chrétiens, tombés dans le péché, gémissent, se lamentent et se désespèrent. Ce n'est pas cela, m. f., qu'il faut faire. Plus d'une fois la prière a ouvert des tombeaux et ressuscité des morts ; elle n'a rien perdu de sa puissance, et elle est capable de les convertir et de les sauver.

Il y avait un homme qui, après avoir commis beaucoup de crimes, fut enfin saisi par la justice humaine, et condamné à mourir. Quand l'heure de l'expiation suprême fut venue, on le conduisit au lieu de son supplice. Rien ne l'avait encore ébranlé. Il demeurait sombre et farouche, on l'étendit sur une croix, il y fut attaché ; son sang coulait goutte à goutte... encore quelques instants, et il allait être devant le tribunal de l'infinie justice. Grand Dieu ! dans quel abîme de tourments, dans quelle prison de feu allait-il être jeté !

Près de lui, une innocente victime, le Sauveur des hommes expirait ; et voilà qu'une prière monte aux lèvres mourantes du misérable. Ah ! — dit-il, — dans votre royaume où vous allez entrer, souvenez-vous de moi. Eh bien, il n'en fallut pas davantage. O puissance de la prière ! elle avait converti le criminel endurci, et elle avait fait du larron qui agonisait un saint digne d'entrer, le jour même, dans le paradis.

Cette conversion éclatante, vous pouvez la lire

dans l'Evangile ; je n'en sais pas qui affirme et qui proclame mieux l'efficacité de la prière. De nos jours, en ce siècle de scepticisme et d'impiété, sa vertu n'est point tarie et elle produit encore les mêmes effets. On raconte qu'un vieux soldat qui avait passé sa vie au milieu des camps et sur les champs de bataille, touchait à sa dernière heure. Que de fautes dans cette existence tourmentée ! Il allait mourir ; dans quelques instants il serait jugé, et il n'y pensait pas. Comment donc sauver cette âme ? Un prêtre vint qui lui parla de l'éternité. Le mourant n'était point ému. Après beaucoup d'efforts inutiles et de tentatives infructueuses, le prêtre découragé pensait se retirer. Tout-à-coup il lui vint à l'esprit de le faire prier : — Mon ami, lui demanda-t-il, voulez-vous dire avec moi une des prières de votre enfance ? Et aussitôt il se mit à réciter : *Notre Père qui êtes aux cieux...* Le mourant répéta ces paroles... le prêtre continua, et arrivé à ces mots : *Pardonnez-nous nos offenses...* voilà que le pécheur qui avait résisté à toutes les sollicitations se sent pénétré de la grâce divine ; tous ses péchés se dressent devant lui, il les voit tous et il en est effrayé ; il éclate en sanglots, il ne veut pas aller plus loin et il répète longtemps au milieu de ses larmes : Oh oui, mon Dieu, pardonnez-moi ! Le prêtre pleurait avec lui, mais c'était de joie ; il lui pardonna au nom de Jésus-Christ, et ouvrit à son âme repentante et sauvée les portes du ciel.

Je ne sais pas, m. f., s'il en est parmi vous qui sont dans le péché, mais s'il s'en trouvait, oh ! qu'ils prient donc d'un cœur sincère, et bientôt convertis, ayant retrouvé la grâce de Dieu qu'ils avaient perdue, ils apporteront une nouvelle preuve et un nouveau témoignage en faveur de la puissance de la prière.

Efficace pour convertir, la prière ne l'est pas moins pour affermir dans le bien et faire progresser dans la vertu.

L'histoire nous apprend que Sobieski, le héros de la Pologne catholique, ne livrait jamais une bataille sans avoir beaucoup prié. Ah ! c'est qu'il savait bien que la force et la gloire des combats se trouvaient en celui qui s'appelle le Dieu des armées. A la veille de combattre, sous les murs de Vienne, prosterné devant l'autel, à la vue de toute son armée, servant lui-même le prêtre, recevant de ses mains le Pain divin qui donne le courage, il se releva comme un lion, et avec ses soldats électrisés, il remporta cette grande victoire qui sauva l'Europe chrétienne.

Les combats de la terre sont l'image des combats que chacun de vous est obligé de livrer dans son âme pour son salut éternel. Que d'ennemis vous entourent, vous pressent et menacent de vous perdre ! Ah ! m. f., où donc trouverez-vous la force de vaincre ? Mais comme Sobieski, mais comme tous les saints, c'est dans la prière.

J'en atteste l'apôtre saint Paul qui, au milieu de ses luttes, aux prises avec l'enfer qui déchaînait sur lui toutes sortes de tribulations, s'écriait avec enthousiasme : *Omnia possum...* je puis tout, non pas par moi-même, mais par la vertu du Dieu que j'invoque, *omnia possum in eo qui me confortat*. Et de fait, maître de lui-même, maître de ses pensées, maître de son cœur, maître de sa chair pacifiée, plus fort que les Juifs qui le persécutaient,

¹ Saint Léon, office de la Nativité de N.-S. J.-C.

plus fort que les Romains qui le chargeaient de chaînes, plus fort que l'enfer qui le tourmentait, l'illustre apôtre, l'intrépide soldat, le glorieux martyr n'a jamais remporté que des victoires.

J'en atteste aussi un des plus grands saints, en même temps qu'un des plus beaux génies des premiers siècles. Saint Jérôme avait quitté Rome pour s'enfermer dans le désert ; mais là encore, dans cette profonde solitude où il vivait, il lui fallait lutter contre les souvenirs de Rome. Ah ! — dit-il — obsédé par d'importuns fantômes, je passais souvent des jours et des nuits dans les larmes ; sous un visage pâle, amaigri par le jeûne, je cachais un cœur troublé, et dans une chair à demi glacée par le froid de la mort, les passions avaient encore leur feu dévorant. Alors, je me jetais aux pieds de Jésus-Christ, je priais, je priais avec larmes et la prière ramenait la paix dans mon âme, et quelquefois cette paix était si douce, que dans les chastes délices de la prière, je croyais jouir déjà des délices du ciel.

Eh bien ! m. f., vous qui vous plaignez des difficultés que vous rencontrez dans la vertu ; vous qui vous plaignez de vos penchants mauvais, de vos inclinations ; vous qui vous plaignez du monde qui vous entraîne, du démon qui vous tente, de vos passions qui vous harcèlent, vous enfin qui êtes peut-être sur le point de laisser tomber de vos lèvres cette désespérante parole, un jour échappée à Elie, voyageur dans le désert : — Je n'en puis plus, la source de la force s'est tarie en moi !¹ Ah ! sachez-le donc, pour rester dans le droit chemin de la vertu et de l'honneur, pour remporter d'éclatantes victoires, vous n'avez qu'à prier, vous n'avez qu'à pousser vers le ciel ce cri de détresse que l'Eglise, chaque jour et plusieurs fois le jour, met dans la bouche de ses prêtres : — Seigneur, venez à mon secours ! *Deus in adiutorium meum intende !* et alors Dieu viendra à vous, et devenu votre allié, il combattra avec vous. Le démon, il l'empêchera de pénétrer dans votre cœur, il vous découvrira ses pièges hypocrites et le mettra en fuite ; le monde, il vous montrera la vanité de ses fêtes et de ses plaisirs ; vos passions, ah ! il ne les détruira point, mais il les transformera en leur donnant un objet nouveau, digne de lui et digne de vous.... Vous avez de l'ambition ? il vous fera désirer et rechercher les biens impérissables du ciel. Vous avez de l'orgueil ? il vous inclinera à mettre votre fierté dans le devoir toujours rempli et le bien toujours pratiqué. Vous avez une nature vive, emportée, énergique ? il vous disposera à soutenir pour lui et pour son Eglise les bons combats de la foi. Vous avez un cœur sensible ? il vous embrasera du feu de son amour, et il jettera dans votre âme de telles flammes que, dédaigneux des misérables plaisirs d'ici-bas, vous ne soupirez plus qu'après Lui, comme après la beauté suprême et la richesse infinie ; et alors, après cette divine transformation de tout votre être, de plus en plus assis à la prière, vous aussi, vous reprendrez la belle et magnifique parole de l'apôtre saint Paul : — *Omnia possum*, je puis tout, oui, je le sens, je puis tout en Celui qui me fortifie. — *Omnia possum in eo qui me confortat*.

Voilà, m. f., l'efficacité et la puissance de la

prière. Aussi je ne saurais mieux faire, en terminant, que de vous presser encore d'employer un tel moyen de sanctification.

Un maître de la vie spirituelle a dit cette profonde parole : — Tant vous priez, tant vous valez. Vous priez peu ? ah ! vous êtes de pauvres chrétiens, exposés à tous les périls et en danger de vous perdre pour l'éternité. Vous priez beaucoup ? ah ! vous êtes déjà des saints et vous trouverez plus tard dans le ciel un poids immense de gloire.

Priez donc, m. f., pour être des chrétiens fervents, pour être des saints ; priez en dépit du monde et du démon qui multiplient leurs efforts pour vous empêcher de le faire.

Vous rappelez-vous l'aveugle de Jéricho ? Il disait d'une voix haute, pour que sa supplication allât jusqu'à son Sauveur : — Jésus, fils de David, ayez pitié de moi !¹ On essaya de le faire taire, de lui imposer silence, mais lui qui voulait être guéri, qui voulait recouvrer la vue, criait plus fort : — Jésus, fils de David, ayez pitié de moi !

Suivez cet exemple, m. f., n'écoutez pas le démon qui lui aussi cherche à vous imposer silence, n'écoutez pas le monde qui vous détourne de la prière, mais toujours plus humbles, plus défiantes de vous-mêmes et plus confiantes en Dieu, exposez-lui vos misères, votre indigence, dites-lui : — Mon Dieu, j'ai besoin de vous ! et Dieu qui ne sait rien refuser au cœur qui l'invoque, vous fortifiera, vous bénira, vous consolera, il approchera son cœur du vôtre, et dans cette douce intimité, vous trouverez ce calme, cette paix profonde qui est, sur la terre, le présage certain des joies et du bonheur du ciel. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS FAITS A DES JEUNES FILLES

CE QUE DOIT ÊTRE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE

III

LA FOI EST LUMIÈRE ET CONSOLATION

La foi, mes enfants, c'est une *lumière* qui éclaire notre vie ; une *consolation* qui nous aide à la porter.

I. La science a inventé, l'an dernier, un appareil photographique puissant, une sorte d'œil prodigieux, qu'elle a braqué sur le ciel, les étoiles, les mondes perdus dans l'immensité, afin de les photographier. Même avec les plus forts télescopes, on ne plongeait point assez avant dans l'infini pour y voir ces contrées brillantes et inexplorées que la main de Dieu y a jetées à profusion, ainsi que partout dans notre univers il a semé la vie. Mais ce que les télescopes n'apercevaient pas, cet œil énorme et intelligent le voit, sa rétine en garde l'impression marquée, écrite en quelque sorte, et sur l'épave nous pouvons lire la carte des mondes inconnus que nous ne soupçonnions pas, suivre à travers l'espace de nouveaux fleuves de lumière, distinguer, par leur couleur et leurs révolutions, les caractères propres et comme la personnalité de chaque étoile.

¹ III. Reg. XIX, 3 — 8.

¹ Luc. XVIII, 38.

La foi ressemble à cet admirable instrument. Elle aussi photographie le ciel, son œil est constamment tourné de ce côté, elle nous le révèle, nous en décrit les splendeurs, puis elle nous dit : « Notre vie est un exil, un passage ; mais c'est là qu'il faut aller, dans la patrie, la cité qui demeure. »

1. Alors à cette clarté tout paraît autre, et sous un nouveau jour. Les choses sont mises au point par cet appareil surnaturel qui nous montre le but précis où nous tendons. Si nous regardons par un autre œil que celui-là, tout est brouillé, vague, confus, et dans notre marche nous risquons de nous égarer.

C'est donc à cette lumière céleste, mes enfants, que vous considérerez toute chose.

Vos supérieurs d'abord : alors pour vous ils ne seront plus des hommes ordinaires, pourvus de tels défauts, atteints de telles manies qui jusqu'ici absorbaient toute votre attention ; mais les représentants de Dieu qui les a investis de son autorité pour vous conduire, si bien qu'il brille sur leur front un reflet divin et que la parole qui tombe de leurs lèvres a quelque chose d'inspiré. Car les avis qu'ils vous donnent, ils les ont médités sans doute dans leur cœur d'hommes, mais Dieu les a accompagnés de sa grâce, leur prêtant ce je ne sais quoi de parfait qui rend l'obéissance facile et joyeuse aux âmes de bonne volonté.

Ensuite vos compagnes : vous les aimerez en Dieu et pour Dieu, non pas pour elles-mêmes. Les amitiés de ce monde, mes enfants, ne durent pas. Savez-vous pourquoi ? C'est que dans votre compagnie vous aimiez par exemple l'enjouement du caractère, l'ouverture du cœur, le charme du sourire, les attraites extérieurs. Hélas ! un jour le caractère s'est aigri, et sous la violence de l'épreuve le cœur s'est fermé. Quand vous la retrouverez, quel changement dans la physionomie devenue dure, quels ravages sur ses traits, quelle fixité dans le regard ! Vous ne la reconnaîtrez plus, et vous ne l'aimerez plus. Car ce que vous aimiez en elle n'existe plus. Mais si vous aimiez son âme pour la sauver, cette âme sœur de la vôtre avec laquelle vous rêviez d'être au ciel, un jour, au pied du trône de Dieu, elle est toujours là cette âme, elle n'a pas changé, sauf qu'elle est accablée maintenant et qu'elle a besoin d'être consolée. Vous êtes là aussi, vous la relevez comme une mère relève son enfant qui vient de faire une chute grave, vous la réchauffez de votre amour ; vous la ramenez à Dieu, et, loin de s'amoindrir, votre amitié pour elle n'a fait que se fortifier dans l'étreinte sacrée du malheur qui vous a réunies. C'est que vous vous aimiez pour aller ensemble à Dieu.

Enfin et surtout vos parents, les premiers représentants de Dieu ici-bas, et vous-mêmes qui devez reproduire en vous l'image de Marie. Oui, considérez-vous avec les yeux de la foi, comme le bon Dieu vous voit, avec votre âme baptisée et pure, baignée dans le sang de Jésus Christ, comme cette fleur qui pousse au bord du ruisseau est arrosée par l'eau vive où plongent ses racines. Que vous vous trouverez grandes alors, nobles et de famille céleste, puisque vous êtes sœurs de Jésus-Christ et filles de Marie, et comme vous comprendrez que vous devez, parce que noblesse oblige, garder

avant tout votre pureté de vierge, qui constitue votre inaliénable beauté, et, en tout lieu, en toute compagnie, une dignité de vie qui tienne le mal à distance.

2. Mais le monde naturel lui-même est illuminé par les clartés de la foi, et si vous avez la foi, il vous apparaît plus beau, plus ravissant.

Lorsque Christophe Colomb aperçut les îles d'Amérique pour la première fois, il éprouva une joie enthousiaste, un bonheur d'autant plus vif qu'il se croyait perdu. Ces îles étaient admirables avec leur puissante végétation et leurs richesses merveilleuses d'or, d'ivoire ou de corail ; ses compagnons ne voyaient que cela et ils étaient transportés. Mais lui regardait les âmes qu'il allait sauver et civiliser, que l'Evangile éclairerait et conduirait au ciel où pendant l'éternité elles béniraient Dieu, toutes ces terres nouvelles, conquises à Jésus-Christ avant de l'être à l'Espagne. Et son cœur d'apôtre battait de battements surnaturels dont la jouissance surpassait tout sentiment.

Il voyait l'Amérique par les yeux de la foi, et qu'il la trouvait belle ! C'est ainsi que le missionnaire tressaille quand il aborde la contrée païenne qu'il va évangéliser et qu'il aime comme une épouse. Entre l'explorateur qui cherche des émotions naturelles, des spectacles nouveaux, et lui, quelle différence d'âme et de regard ! Il a toutes les jouissances du premier, mais plus chaudes, plus élevées, plus puissantes. Pour l'un c'est comme une belle vallée qu'on parcourt par un maussade temps de pluie, pour l'autre c'est comme un paysage superbe que vous contemplez par une sereine et lumineuse matinée de printemps, quand tout chante dans l'air, dans la forêt et dans votre cœur.

Ceux qui ont la foi aiment mieux leur pays natal, parce que c'est là leur berceau naturel et surnaturel, c'est là que s'élève l'église où ils sont nés à la vraie vie. Ils aiment mieux leur patrie, parce que ce n'est pas seulement pour eux le foyer, la famille, la maison paternelle, la terre qui les a vus naître et qui renferme dans son sein les cendres de leurs pères ; mais encore la terre aimée par leur âme chrétienne, la terre que Dieu leur a assignée et qui porte leurs autels ; la patrie d'ici-bas, l'image la plus douce de la patrie de là-haut.

Voilà comment la foi grandit l'homme. Sans doute quand Raphaël parcourait la campagne romaine, emplissant son imagination de couleur, de vie, de formes splendides, il la voyait bien belle à travers son génie. Mais saint François d'Assise voyait la nature plus brillante encore à travers sa foi. Elle lui apparaissait toute divine, illuminée des splendeurs de Jésus-Christ, le soleil des âmes, couvertes d'une végétation surnaturelle sans cesse renouvelée par une abondante rosée d'amour, et les animaux eux-mêmes redisant la gloire de Notre-Seigneur. Raphaël peignait admirablement les oiseaux, mais saint François leur parlait et ils lui répondaient.

II. La foi met les choses au point, elle nous montre que cette vie n'est qu'une traversée pour arriver au port ; elle nous fait juger les choses de haut, — depuis le ciel, — et même nous révèle la nature sous des couleurs que nous ne lui connaissions pas. Mais surtout elle nous console, elle nous réjouit.

Vous êtes jeunes encore, mes enfants, et pourtant déjà vous avez entrevu dans cette vie bien des tristesses. Vous n'êtes qu'au début, c'est plus tard qu'elles se montreront à vous dans toute leur cruauté. Tôt ou tard la tristesse fait le fond de la vie, la défiance la suit, et pour l'âme qui ne croit pas, tout s'assombrit. Car à qui recourir alors quand on se défie de tout le monde et qu'on souffre pourtant ?

Oui, à qui vous plaindre ? Je ne veux pas dire que ceux qui vous entourent soient méchants ou vous haïssent, et sont prêts à vous accabler quand le malheur vous atteint. Ce serait trop de noirceur. Mais ils sont indifférents. Un jour, hélas ! vous perdrez votre bonne mère ; plusieurs d'entre vous peut-être ont déjà subi cette épouvantable crise. Quelques jours après, quand vos larmes coulent encore, amères et désolées, vous rencontrez des personnes qui vous connaissent, qui vous aiment, elles vous disent d'un ton affectueux : « Ah ! il vous est arrivé un grand malheur ! votre mère était si bonne ! » Et puis c'est tout ; on parle d'autre chose, de la médisance ou de la toilette du jour, des nouvelles du quartier. Et pendant qu'on débite devant vous des choses cruellement banales, votre cœur se gonfle, vous dévorez votre chagrin, et rentrées chez vous, seule, vous vous remettez à pleurer plus que jamais.

Que voulez-vous ? Le monde est ainsi fait, pas méchant pour autant, mais il n'a pas de cœur. Votre douleur l'intéresse un instant ; c'est très sincèrement qu'il vous console, qu'il vous serre la main ; mais cette cérémonie achevée il trouve qu'il a rempli tous les devoirs que lui imposaient les convenances, et votre peine l'ennuierait bien vite, car il faut qu'il retourne à ses amusements. Il ne peut pas en faire plus.

Lorsqu'un passager tombe du vaisseau en pleine mer, on essaie de le sauver, mais s'il ne reparait plus, au bout d'un quart d'heure, le navire continue froidement sa marche, laissant l'infortuné dans l'abîme. Cet homme avait peut-être là sur le pont une femme ou une fille qui pleurent et jettent des sanglots. N'importe, en route, il faut arriver ! Telle est la vie, mes enfants ; nos deuils privés ne touchent point l'équipage. Elle est dure.

Quand les hommes, se sont éloignés, alors, Dieu s'approche, il descend dans l'âme qui souffre, et jamais elle n'est plus près de Dieu que lorsqu'elle est remplie de plus d'angoisses. Il semble que la foi lui soit plus naturelle, parce qu'elle cherche une puissance consolatrice, et elle y puise une force, une résignation qui ne manque point d'une certaine douceur.

J'ai connu une jeune fille dont l'histoire est ou sera peut-être la vôtre, histoire commune d'ailleurs et qui se retrouve dans tout village, dans toute famille chrétienne. Elle avait perdu sa mère et demeurait seule avec un père infirme et une vieille tante dont le cerveau était fréquemment dérangé. Et comme si Dieu l'eût voulu écraser, son frère revenu du régiment toussait, et menaçait de mourir de la poitrine. Enfin les affaires de la maison étaient embarrassées. Pendant qu'elle donnait à sa tante les soins les plus humbles, les plus rebutants, elle était interrompue parfois par la venue de quelque créancier. Il fallait qu'elle gardât pour elle seule cette humiliation, son chagrin. Elle

promettait, demandait du temps, et le doigt sur la bouche montrait son frère qui râlait dans son lit. Puis, le visiteur parti, non sans avoir le cœur remué par cette forte vertu, elle rentrait auprès de ses chères malades, et leur souriait de ce bon sourire qui mettait un peu de confiance, un peu de ciel dans la pauvre maison.

Mais chaque matin, de très bonne heure, on la voyait faire une courte visite à l'église prochaine. Heureuse quand elle pouvait y entendre la sainte messe ! Là elle priait, la tête entre les mains, dans l'ombre d'une chapelle. Parfois son cœur éclatait, elle pleurait toutes ses larmes, elle criait vers Dieu. J'ignore ce que le bon Dieu lui répondait. Ce que je sais c'est qu'elle se relevait plus forte, avec, au front, je ne sais quel rayon qui n'était pas de la joie, mais mieux que cela, une confiance inébranlable, un courage capable d'affronter une nouvelle journée. Puis elle s'en retournait calme, avec sa provision de force pour les nouvelles humiliations que Dieu pourrait lui envoyer.

Seule, mes enfants, la foi explique certaines existences que le malheur a pour jamais brisées. Ces personnes pour qui la vie a été sans pitié, rien ne les retient plus à la terre où elles ne rencontrent que des crève-cœurs, où elles n'ont plus d'attaches ; et cependant elles paraissent y goûter une joie intérieure qui se reflète sur leur visage dans une inaltérable sérénité. Oui, sur ces traits affligés et creusés de rides, vous apercevez aussi des sillons de bonheur. Le principe de cette noble résignation échappe à ceux qui n'ont pas étudié à fond l'âme chrétienne. Ce principe, c'est la foi. Sans elle, que de vies se seraient tranchées d'elles-mêmes par une de ces fins tragiques et violentes si communes de nos jours, et qui se multiplieront en raison directe de la disparition de la foi. Avec elle le fardeau devient presque doux, au moins il est supportable.

Ai-je besoin de vous rappeler qu'ici Marie a été votre parfait modèle. C'est la foi qui l'anima dans ses moindres actions, qui lui donna même au milieu de ses peines la joie visible qui faisait dire à sainte Elisabeth : « Vous êtes bienheureuse parce que vous avez cru ; » qui enfin la fortifia et la maintint debout au pied de la Croix où son fils mourait. Faites donc aussi, mes enfants, pour porter les douleurs à venir, une ample provision de foi ; alors vous serez vous mêmes douces envers la vie, « douces pour la mort. »

LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION

PETITE ALLOCUTION AVANT LA COMMUNION

Magister adest et vocat te.

Le maître est là et il vous appelle.

(Jean XI, 28.)

La voilà donc enfin arrivée, mes chers enfants, cette heure bénie, si longtemps attendue, si ardemment désirée, où vous allez recevoir votre Dieu dans vos cœurs, où lui-même va prendre possession de vos âmes par la plus ineffable union.

Tout à l'heure, au moment de la consécration,

le ciel s'est penché vers la terre, et Jésus, appelé par la voix de son prêtre, est venu renouveler sous la blanche hostie le mystère de son incarnation. Les anges ont entouré l'autel ; émus et tremblants ils l'ont adoré avec vous. Maintenant ils vous disent eux-mêmes avec moi cette douce parole : *Magister adest et vocat te. Le Maître est là et il vous appelle !* Ah ! venez, mes chers enfants, jeter dans ses bras et sur son cœur tout grands ouverts votre cœur et votre âme débordants de foi, de joie et d'amour.

La foi, la joie et l'amour ! voilà bien les trois sentiments qui doivent absorber votre âme en cet instant.

Oh ! cette foi, qu'elle soit vive et grande ! *Magister adest...* Songez donc : celui qui est là, que vous allez recevoir, c'est le Dieu que les anges ont chanté à Bethléem, que les bergers et les mages ont adoré, *adest !* il est là et il vous appelle !... C'est ce Jésus si bon, si tendre, si compatissant, qui allait à travers les villes et les bourgades de la Judée sans se lasser de bénir, de consoler, de guérir et de pardonner, *adest !* il est là et il vous appelle !... C'est ce Jésus qui aimait tant les enfants, qui grondait ses Apôtres quand ils voulaient les écarter, qui les prenait dans ses bras et se plaisait à les caresser, *adest !* il est là avec la même tendresse et le même cœur, *vocat te !* il vous appelle !... C'est ce Jésus qui avant de mourir sur la croix où il devait tant souffrir, voulut établir cet adorable sacrement pour se donner à tous ceux qui viendraient à lui ; ce Jésus qui a dit et répété : « Venez donc à moi, ô vous tous ! » Ce Jésus qui a été le Dieu de votre baptême, il veut être encore le Dieu de votre première communion, *adest !* il est là, *et vocat te !* et il vous appelle !

Il vous appelle et vous allez le recevoir tout entier ! Ce corps que le saint vieillard Siméon prit entre ses bras tremblants et pressa sur son cœur, vous allez, vous, le recevoir dans votre poitrine. Ce sang qui coula sur le Calvaire et racheta le monde, ce sang qui donna la force aux apôtres et aux martyrs, qui fit germer les vierges, va abreuver et fortifier votre âme. Ah ! mes chers enfants, écrivez-vous donc avec la foi du centenaire et celle de Pierre : Je crois, mon Dieu, que je vais vous recevoir tout entier, votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité. Oui, je le crois, Seigneur, mais augmentez ma foi.

A l'ardeur de votre foi ajoutez celle de vos désirs, livrez votre cœur à la joie. Le cœur de notre bon Sauveur est dans l'allégresse, il vous répète cette parole qu'il adressait à ses disciples au moment de leur première communion : « *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum : J'ai désiré d'un grand désir manger cette pâque avec vous.* » Quel bonheur pour lui de pouvoir enfin satisfaire les désirs de son amour ! quelle joie de descendre dans ces cœurs qu'il aimait tant et de prendre pleine possession de ces âmes qui lui ont coûté si cher ! *Delicie meæ esse cum filiis hominum !* Quel jour de délices pour lui que ce jour où il va être avec vous d'une façon si intime !

Mais vous, mes chers enfants, ne devez-vous pas faire écho à cette joie du bon Maître et lui dire : Moi aussi, Seigneur, j'ai désiré ardemment de manger cette pâque avec vous. Moi aussi j'ai tressailli d'allégresse quand on m'a dit : Tu iras t'as-

seoir à la table des anges : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibinus.* Maintenant au pied de votre autel je sens mon bonheur éclater ; tout chante la joie en moi : O mon Dieu, ô mon unique bien, c'est donc vrai ! vous m'appellez à vous, n'est-ce pas pour moi le comble de la félicité de vous recevoir ? Mon âme languit sans vous, elle soupire après vous, il lui tarde de s'unir à vous pour ne plus s'en séparer. O mon Jésus, je ne sais plus que dire : mon Dieu ! mon Dieu ! quel bonheur !

Enfin, mes chers enfants, un dernier sentiment doit surpasser encore ces deux autres, c'est l'amour ! Oh ! comme vous devez aimer Notre-Seigneur ! il vous a tant aimés ! il vous aime tant aujourd'hui surtout ! jusqu'au moment de la communion ne cessez plus de lui redire du plus profond de votre cœur : « O mon Dieu, que vous êtes bon ! mais aussi comme je vous aime ! » Oui, aimez-le avec l'abandon confiant de saint Jean reposant son front sur la poitrine de son bon Maître. Aimez-le avec la tendresse de Madeleine dont le cœur battait si fort quand elle lui baisait les pieds. Aimez-le avec l'ardeur de saint Pierre quand Jésus lui demanda : « Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » et qu'il répondit : « Seigneur, vous savez tout, vous savez que je vous aime ! » Dites-lui, vous aussi, avec le même accent : Seigneur, vous savez tout, vous savez que je vous aime ! Et si je ne vous aime pas assez, arrachez donc mon cœur de ma poitrine et mettez à la place un cœur de feu comme celui de vos chérubins, ou du moins brûlant comme le cœur de vos vierges, de vos martyrs, de tous ces saints qui vous ont tant aimé ! Mon Dieu, je vous aime ! mais que je voudrais vous aimer plus encore !

Magister adest et vocat te ! Ne retardons plus votre bonheur, Jésus est là et il vous appelle. Venez donc vous asseoir à la table des anges ! que Marie vous prenne par la main et vous présente elle-même à son cher Fils ! Montez à l'autel en répétant : Venez, ô bon Jésus, venez, mon cœur est prêt : je crois, je vous désire, je vous aime !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 februarii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

CARÈME DE 1891

Cinquième conférence

QUATRIÈME MOYEN DE SANCTIFICATION : L'ACTION CHRÉTIENNE

Omnia in gloriam Dei facite.

Faites tout pour la gloire de Dieu. (I Cor. x, 31).

Mes frères,

Pour que vous soyez de bons et de fervents chrétiens, pour que vous réalisiez des progrès dans la sainteté, et qu'ainsi vous assuriez le salut de votre âme, il faut — vous ai-je dit, — que vous réfléchissiez, que vous méditiez dans votre cœur vos destinées éternelles ; il faut qu'en face même du but, de la fin à atteindre, vous preniez d'énergiques résolutions ; il faut que convaincus de votre faiblesse et sachant bien que vous avez absolument besoin de Dieu, vous priiez et demandiez au ciel aide et assistance contre les ennemis qui vous entourent et qui vous pressent.

Mais, m. f., est-ce là tout ? La réflexion, une volonté forte et généreuse, la prière, est-ce que cela suffit ?

Ecoutez la réponse de Notre Seigneur. Dans son magnifique sermon sur la montagne, il disait aux Juifs : « On juge un arbre d'après ses fruits », ce qui signifiait, en d'autres termes : on estime un homme d'après ses œuvres ; et il ajoutait : « Ce n'est pas celui qui dit seulement : Seigneur, Seigneur ! qui entrera dans le royaume des cieux, mais c'est celui qui fait la volonté de mon Père. » (Matth. vii, 16, 21.)

Vous avez donc, je le suppose, m. f., réfléchi sérieusement, vous avez appelé Dieu à votre secours : tout cela, c'est bien, tout cela est nécessaire ; mais enfin vous ne pouvez pas, vous ne devez pas vous en tenir là.

Qu'est-ce que nous sommes, en effet, sur cette terre, par rapport à l'éternité ?

Nous sommes comme des ouvriers ; or, l'ouvrier ne touche son salaire que quand il a accompli son travail.

Nous sommes comme des voyageurs ; or, le voyageur ne peut atteindre la cité où il se rend qu'à la condition de se mettre en route et de marcher.

Nous sommes comme des soldats ; or, le soldat ne peut remporter la victoire et chanter son triomphe que s'il engage le combat.

Vous comprenez tout de suite, m. f., que ce qui achève votre conversion, ce qui la rend sincère et fait de vous des saints, c'est l'action chrétienne.

Qu'est-ce que c'est donc que l'action chrétienne ? En quoi consiste-t-elle ? Je vais essayer de vous le dire aujourd'hui.

Deux mots résument toute ma pensée : l'action chrétienne consiste 1^o à faire le bien, et 2^o à le bien faire. Ce sera tout le partage de ce discours.

I

Il faut faire le bien, m. f., mais qu'est-ce que c'est que le bien ? Si nous cherchons à le définir et

que nous le considérons en lui-même, dans sa notion la plus large, nous ne devons pas nous arrêter aux choses infimes de ce monde. Car rien ici-bas ne saurait nous en donner une idée exacte et complète. Le bien, c'est ce qui est parfait, ce qui est sans ombre et sans déclin ; c'est ce qui est immuable, éternel. Le bien n'est enfermé ni dans les bornes du temps, ni dans les bornes de l'espace. Il n'a pas de patrie, il n'a pas de frontières ; il était hier et il sera demain. En sorte que, m. f., pour connaître le bien, il faut nous élever jusqu'à Dieu qui, renfermant en son être infini toutes les perfections, est par cela même, suivant la belle expression de saint Augustin, le bien de tout bien — *Omnis boni bonum* — le bien suprême, le bien par essence et de qui jaillissent et découlent, comme d'une source intarissable, tous les biens créés. Le soleil, dans sa course majestueuse à travers les cieux, envoie ses rayons jusqu'à nous ; et la lumière brille, elle éclate à nos yeux, et rien de ce qui nous entoure n'échappe à nos regards ravis. De même Dieu, foyer éternel du bien, a voulu, dans sa généreuse bonté, le répandre en dehors de lui ; et le bien existe et nous en constatons la présence certaine dans l'humanité.

Et maintenant, si nous considérons le bien par rapport à nous, il y a des distinctions à établir, suivant qu'il s'applique et convient aux différents éléments qui composent notre vie, aux différentes facultés que renferme notre âme. On distingue le bien physique qui est le bien de notre corps et qui consiste en tout ce qui entretient et conserve en nous la vigueur, la force, la santé ; on distingue, dans un ordre plus élevé, le bien intellectuel qui consiste dans la connaissance et la possession de toutes les vérités que nous pouvons saisir par l'étude et la réflexion. Mais, m. f., — sans entrer en plus de détails, — le bien physique, le bien intellectuel et tous les autres biens qui se rapportent à cette vie seulement, ne sont pas les biens auxquels nous devons nous arrêter ; et comme on l'a si bien dit : citoyens du temps, nous sommes aussi les citoyens de l'éternité, et en cette qualité, nous avons d'autres destinées que celles de nous bien porter, d'avoir une vie longue et heureuse, d'être de grands artistes et de grands savants. Le bien, le seul vrai bien, c'est celui qui convient à notre vie surnaturelle, c'est celui qui nous rapproche de Dieu, nous unit à lui, et nous dispose à le posséder un jour, dans les extases et les éternels ravissements de la vision béatifique. Ce bien a un nom, il s'appelle le bien moral.

Mais le bien moral, ce bien qui fait l'homme et le chrétien, et donne à l'un et à l'autre sa vraie valeur, en quoi consiste-t-il donc ? Il consiste, m. f., tout simplement dans l'accomplissement du devoir.

Aussi, quand je viens vous dire : — Faites-le bien ; je n'entends pas vous dire autre chose que de faire et d'accomplir tout ce qui est de votre devoir. Or, le devoir qui s'impose à vous et auquel vous ne pouvez vous soustraire, sans compromettre le salut de votre âme, quel est-il donc, et comment le connaître ?

On a dit, m. f., une parole à laquelle je ne puis souscrire tout-à-fait, on a dit qu'il est quelquefois plus difficile de connaître son devoir que de le remplir. J'admets volontiers qu'en certaines circonstances délicates, en présence d'événements impré-

vus, on se demande ce qui doit mieux procurer le but que l'on poursuit. On essaie de sonder l'avenir et de calculer les conséquences de l'acte dont on assume la responsabilité, et comme les calculs les plus savants, les combinaisons les plus habiles sont souvent déjouées, on hésite dans les mesures à prendre et les moyens à employer. Mais, m. f., le devoir en lui-même, ce qui est bien, ne saurait être incertain au point que nous ne sachions pas si nous faisons une action bonne ou mauvaise.

D'ailleurs, Dieu n'a rien négligé pour que nous connaissions, à n'en pas douter, notre devoir.

Il nous a d'abord donné la conscience. Or, la conscience, que fait-elle en nous, sinon de nous éclairer sur ce qui est bien et sur ce qui est mal ? Il n'y a pas une de nos pensées, pas un de nos désirs, pas un des mouvements de notre âme, il n'y a pas une parole de notre bouche, pas une action de nos mains qu'elle ne juge en disant, avec une force, avec une autorité souveraine : — Ceci est bien ; ceci est mal ; voilà ce qu'il faut faire, et voilà ce qu'il faut éviter.

Dieu ne s'en est pas tenu là. La conscience peut s'égarer, non pas en ce sens qu'elle ne soit plus capable de distinguer le bien du mal, mais en ce sens que, violentée par les passions qui grondent au fond du cœur humain, entraînée par les appétits mauvais de la nature déchue, elle en vient, par une abominable perversion, à appeler bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien. Aussi Dieu, pour empêcher que la conscience ne succombe sous le choc des passions, nous a-t-il donné des lois qui sans détruire notre liberté, nous fixent cependant d'une façon certaine, immuable ce qui est notre devoir.

Ces lois, je ne veux pas vous les rappeler, vous les connaissez ; ce sont celles qu'il a promulguées, au milieu des foudres et des éclairs du Sinaï et qui composent le Décalogue. Ce sont celles que son Fils, le Verbe fait chair, est venu apporter au monde et qui se trouvent dans l'Evangile. Ce sont celles enfin que l'Eglise, œuvre et création de Jésus-Christ, investie de sa toute puissante autorité, impose aux chrétiens et qui déterminent et précisent comment, de quelle façon et en quel temps, certaines lois divines doivent être accomplies.

Obéir à Dieu, obéir à Jésus-Christ, obéir à l'Eglise, voilà donc le devoir. Arrière les discussions, les raisonnements, les objections d'une nature paresseuse et rebelle ! Que Satan frémisses, que le monde s'insurge, que toutes les passions amentées essaient de secouer le joug, la loi existe, la loi est debout, aucune puissance humaine ne saurait l'ébranler, et cette loi, il faut la pratiquer ; et en la pratiquant, parce que Dieu ne peut vouloir et ordonner que ce qui est juste, on fait le bien.

Ah ! maintenant, m. f., vous comprenez ce que c'est que faire le bien, et c'est là ce que je vous demande aujourd'hui. A notre époque où la vertu baisse, où les âmes n'ont plus de ces vigoureux élans qui les arrachent aux jouissances terrestres, on s'en tient trop souvent à cette honnêteté banale et vulgaire qui consiste à ne prendre ni l'honneur ni les biens du prochain, et à n'avoir aucun démêlé avec la justice humaine. Ah ! m. f., élevez-vous plus haut. Car ce n'est pas là faire le bien. On peut avoir des vertus naturelles, être un

bon père, une bonne mère de famille, être un citoyen irréprochable — c'est possible — mais cela ne suffit pas pour être sauvé. Il faut une justice plus complète, une honnêteté plus grande, une honnêteté qui embrasse tous les devoirs et qui pratique toutes les lois, sans restriction, sans diminution, une honnêteté qui rende à Dieu ce qui est à Dieu, comme elle rend à César ce qui est à César.

Et à ce sujet, m. f., laissez-moi vous le dire, les honnêtes gens selon le monde ne sont pas toujours des gens de bien. Sous leur figure ouverte et loyale, ils portent une âme hypocrite et coupable. Qu'on les loue tant qu'on voudra, je ne puis que les accuser. Car ce sont eux qui, en ce siècle, par leur abandon et leur lâche désertion des lois de Dieu, avec l'apparence d'une vie sans reproche, ont compromis les intérêts de la religion. Ah ! je sais bien qu'ils ne veulent pas les excès, qu'ils ont horreur des crimes qui remplissent la fin de ce siècle et dont nous sommes chaque jour les témoins attristés, je sais bien qu'ils condamnent ces grandes dépravations de l'esprit et du cœur qui sont la honte de notre civilisation ; mais ces excès, mais ces crimes qu'ils désavouent, que sont-ils ? sinon la conséquence des principes qu'ils ont posés. Non, m. f., mille fois non, on n'est pas honnête, dans toute la force du terme, quand on ne sert pas Dieu, quand on ne l'adore pas, quand on ne sanctifie pas le dimanche. Non, on n'est pas honnête quand on n'obéit pas à Jésus-Christ, quand on ne confesse pas ses fautes et qu'on ne mange pas sa chair sacrée dans la communion. Non, on n'est pas honnête quand on n'a pas pour l'Eglise le respect et la soumission qu'on doit à une mère. Il n'y a de vraiment honnête que le chrétien, parce que le chrétien seul pratique et fait le bien dans toute son étendue et dans toute sa rigueur.

Ne rien retrancher, ne rien diminuer de son devoir, c'est donc faire le bien. Mais, m. f., ce n'est pas tout le bien.

Un jour, un jeune homme vint trouver Notre-Seigneur et lui demanda : — Maître, que faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle ? Notre-Seigneur lui répondit : — Observez les commandements, *Serva mandata*. — Mais, reprit le jeune homme, depuis mon enfance, je les observe. — Eh bien ! lui dit Jésus, en abaissant sur lui un regard dans lequel il avait mis toute la bonté, toute la tendresse de son cœur, comme pour lui exprimer son ardent désir de se l'attacher, si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et suivez-moi !

Ainsi donc, il y a une vertu plus haute, il y a des degrés et comme des ascensions dans le bien.

L'homme, le chrétien qui accomplit tout son devoir, sans doute, fait le bien, mais si cet homme, sous l'inspiration divine, et attiré par la grâce, va plus loin, s'il pratique non seulement les préceptes de la loi, mais encore les conseils de l'Evangile, ah ! comme il agit mieux, comme il se rapproche davantage de Dieu qui est le souverain bien !

Et ce bien plus haut, ce bien plus parfait qui n'est pas accessible à tous, mais qui est le partage de quelques âmes privilégiées, c'est, m. f., le renoncement aux biens de ce monde, le détachement des richesses d'ici-bas, c'est la pauvreté volontaire, c'est l'humilité du cœur qui fuit le faste, l'éclat, qui

redoute le bruit et qui refuse les honneurs de la terre ; c'est la mortification qui flagelle le corps, réprime ses appétits et le courbe sous une loi de pénitence et d'austérité ; c'est la charité qui se dévoue, qui s'incline vers le pauvre pour le secourir, vers l'ignorant pour l'instruire, vers le malheureux pour le consoler, vers l'orphelin pour l'adopter, vers le malade pour le recueillir et panser ses plaies ; c'est le zèle qui se consacre au salut des âmes ; c'est l'amour de Dieu poussé jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au don complet et total de soi-même ; c'est l'amour de Dieu qui donne ses pensées, son temps, ses fatigues, son cœur et qui se consomme dans le sacrifice et dans le martyre. Que sais-je encore ? m. f. Ah ! saluez avec moi toutes les grandes âmes qui ont paru en ce monde depuis 1900 ans, et qui aujourd'hui, dans les hauteurs éternelles, font escorte à Jésus-Christ. Saluez les martyrs, les vierges, saluez les pontifes, saluez les apôtres, saluez tous ceux qui se sont épris du bien, qui ont voulu le bien. Saluez aussi, en ce siècle, tous ces cœurs généreux, toutes ces âmes d'élite qui se dépensent et se dévouent au service de Dieu. Ah ! je ne sais rien de plus beau. L'Esprit-Saint s'écrie dans nos divines Ecritures : — Qu'elle est belle la génération chaste. — *Quam pulchra est casta generatio* !¹ Oui, qu'elle est belle la génération des cœurs purs, cette génération qui en dépit de tant d'injures, de calomnies, de persécutions, travaillé dans les cloîtres, dans les missions, dans les écoles, dans les hôpitaux et au milieu même du bruit et des agitations du monde, au relèvement du bien, et au triomphe du Christ et de son Eglise.

Ah ! voilà les vrais amis de Dieu, les vrais bien-faiteurs de l'humanité ; voilà ceux qui font le bien autant qu'on peut le faire ici-bas. Ah ! si quelqu'un de vous, m. f., se sent attiré à ce bien plus haut, à cette perfection de vie, eh bien, courage ! Dieu vous soutiendra et chaque jour, plus généreux, vous accomplirez des prodiges, et un jour on pourra graver sur votre tombe, cette parole qui, dans sa simplicité, en dit plus que tous les éloges, et qui vaut mieux que toutes les louanges si chères à la vanité humaine : — *Pertransiit benefaciendo* ². Il a passé en faisant le bien !...

II

L'action chrétienne ne consiste pas seulement à faire le bien, elle consiste encore à le bien faire.

Vous savez ce que les foules, transportées de reconnaissance et d'admiration, disaient, sur le passage du Sauveur, au souvenir des miracles et des prodiges qu'il avait opérés : — Il a bien fait toutes choses, *bene omnia fecit*. (Marc, vii, 37.) Voilà aussi, m. f., l'éloge qu'il faut mériter ; voilà ce que vous devez désirer d'entendre de la bouche de Dieu et des anges, au jour du jugement : — Il a fait le bien et il l'a bien fait. *Bene omnia fecit*.

Mais, me demandez-vous sans doute, comment en arriver là ? Y a-t-il une science du bien faire ? Assurément oui, et — veuillez bien le remarquer — il ne s'agit pas ici d'une certaine habileté dans le bien, dans les œuvres du zèle et du dévouement, de manière que nos efforts soient couronnés de succès, et que nous obtenions les applaudissements

de ceux qui nous regardent et qui nous jugent, non, il s'agit des moyens à employer pour que le bien que nous faisons soit agréable à Dieu et profitable à notre âme.

Or, m. f., pour qu'il en soit ainsi, il faut surtout deux conditions : 1^o il faut faire le bien en état de grâce et 2^o il faut le faire pour Dieu.

Il faut faire le bien en état de grâce. C'est en effet une vérité de foi que si nous ne vivons pas de cette vie divine qui s'appelle la vie de la grâce et que nous puisons en Jésus-Christ par les sacrements, il est absolument impossible que nos actions, d'ailleurs bonnes en elles-mêmes, soient saintes et méritoires du ciel. Je vous citais, dimanche dernier, cette parole de Notre-Seigneur à ses apôtres : — Sans moi vous ne pouvez rien faire, *sine me nil potestis facere*. Qu'est-ce que cela veut dire ? Ah ! cette parole a un double sens ; elle signifie d'abord que dans l'ordre naturel et physique, Dieu est obligé d'intervenir en chacun de nos actes, pour nous donner le mouvement et la vie, mais elle signifie surtout que, sans une union intime avec Dieu par la grâce, nous ne pouvons rien faire de bon pour notre salut. D'ailleurs Notre-Seigneur se sert d'une comparaison qui exprime et fait ressortir admirablement sa pensée. Je suis la vigne, dit-il, et vous êtes les branches... Vous ne pouvez porter des fruits qu'à la condition de demeurer en moi et moi en vous.

Certes, on ne saurait une comparaison plus saisissante, plus expressive. De même en effet que la branche détachée de l'arbre, privée de sève, se dessèche, meurt et devient incapable de produire des fleurs et des fruits, de même que le membre séparé du corps, inerte et rigide comme un cadavre, n'est plus bon qu'à être jeté en terre, de même aussi l'âme, séparée de Dieu qui est sa vie, ne peut rien pour le ciel. — *Sine me nil potestis facere*.

Voyez-vous cet homme qui attire l'attention par l'éclat et le retentissement de ses œuvres ? Quelle vie ! quel mouvement ! quelle activité dévorante ! Il ne cesse de produire de superbes choses, marquées au coin du génie ; et s'il disparaissait demain de la scène du monde, son nom serait inscrit avec beaucoup de gloire et d'honneur, dans les annales de l'histoire ; il survivrait au temps qui détruit tout, et les générations les plus lointaines parleraient encore de lui, en rappelant ses hauts faits ou ses magnifiques inventions. Et cependant, m. f., cet homme qui vous semble grand, qui vous paraît plus élevé que ses semblables et qui les dépasse, en effet, tous par la variété et l'étendue de ses connaissances, cet homme qui n'a pas la grâce, cet homme qui est en état de péché mortel n'est rien devant Dieu. Tout ce qu'il pense n'est rien ; tout ce qu'il produit n'est rien ; ses découvertes, ses victoires, ses œuvres, tout cela n'est rien. Il est mort. Ses œuvres qui n'ont pas cette sève d'immortalité que donne la grâce, s'éteindront avec lui ; elles descendront au tombeau pour y dormir avec ses cendres. Il est mort — vous dis-je — et ses œuvres aussi. L'Esprit-Saint qui nous l'apprend, qui nous l'enseigne, proclame ainsi la vanité, le néant des œuvres humaines : — *Nomen habes quod vivas et mortuus es*...¹ Cet homme, dit-il, a bien l'apparence de la vie, il marche, il agit, mais ce n'est qu'un cadavre, *et mortuus es*.

¹ Sap. iv, 1.

² Act. x, 38.

¹ Apoc. iii, 1.

Et c'est ce mot que le génie de saint Augustin a repris pour s'écrier, en face de son siècle, — en face des merveilles dont le paganisme était si fier : — La demeure est vivante, *habitaculum vivit*, mais celui qui l'habite, l'âme, qui l'occupe, est morte, *mortuus est habitator*.

Ah ! m. f., sachez-le donc, sans Jésus-Christ, sans la grâce, vous aurez beau faire, vous travaillez en vain. Voilà 30 ans, 40 ans, 60 ans et peut-être davantage que vous menez une vie active et dévouée ; que de services rendus ! que de bienfaits accordés ! que de fatigues endurées ! que d'accabllements de toutes sortes ! et cependant, qu'est-ce que les anges de Dieu ont donc écrit pour vous au livre de vie ? Mais ils n'y ont rien écrit, ou s'il y ont écrit quelque chose, c'est cette terrible parole qui est votre condamnation : — *Vir inutilis*, c'est un homme, un chrétien inutile ; il n'a rien fait de bon !

Et prenez-y garde, m. f., si vous continuez à agir ainsi, Dieu, dans sa grande miséricorde, attendra encore, il attendra plusieurs années, s'il le faut ; il attendra que vous vous convertissiez, que vous lui redemandiez son amitié, et si vous ne le faites pas, quand le jour de la justice sera venu, il vous traitera comme il a traité le figuier stérile. Il commandera à la mort de vous frapper, de vous enlever de ce monde ; et à moins que votre dernière pensée ne soit pour Dieu, à moins que votre dernier cri ne soit un cri de repentir, le dernier battement de votre cœur, un élan, une aspiration d'amour, vous serez jeté aux flammes dévorantes de l'enfer.

Non-seulement votre vie, m. f., a été une vie de fatigues et de labeurs, mais elle a été une vie de souffrances. Oh ! que de larmes versées ! que de tribulations, de revers, de deuils ! Et au milieu de tous ces maux qui vous accablaient, vous avez prié, vous avez supplié Dieu de vous épargner. Seulement, vous n'avez pas eu le courage de chasser le péché de votre âme. Eh bien, m. f., — je ne puis vous le cacher — tout ce que vous avez enduré, supporté, toutes ces épreuves qui ont fondu sur vous, comme l'ouragan qui renverse et détruit tout sur son passage, toutes ces blessures qui ont déchiré votre cœur, si tout cela n'est pas absolument perdu parce que Dieu, à cause de vos douleurs, sans doute, est incliné à vous accorder des grâces plus puissantes de conversion, et parce qu'il est impossible, pour répéter le mot de saint Ambroise, qu'après tant de larmes versées vous périssez, cependant tout cela n'est rien. Ah ! vous êtes deux fois malheureux ! Les martyrs du moins, qui vivaient de la grâce et qui mouraient pour Jésus-Christ, pouvaient regarder le ciel et s'écrier : — Nous achetons les joies de l'éternité, et elles seront proportionnées à nos souffrances. Mais vous, vous n'avez à espérer ni consolations, ni récompenses. Morts à la vie de la grâce, vous ne pouvez mériter la vie de la gloire qui en est le complément et comme le suprême épanouissement.

Aussi, m. f., je vous en supplie, rentrez aujourd'hui en vous mêmes pour vous poser cette question : — Où en suis-je avec Dieu ? Est-ce que je possède sa grâce ? Est-ce qu'il vit en moi ? Est-ce que l'Esprit-Saint habite en mon cœur ? Ah ! si votre âme était morte, mais tout de suite, mais sans attendre, convertissez-vous donc, sortez de votre

péché, pour ne point perdre le fruit de vos larmes, de vos souffrances et de vos bonnes œuvres.

Si au contraire vous avez la grâce, oh ! c'est bien ! Gardez-la, comme on garde un précieux trésor. Peut-être êtes-vous pauvres, peut-être souffrez-vous des injustices de la terre, peut-être avez-vous senti les coups de l'adversité ; malgré tout cela, ne murmurez point, ne vous plaignez pas ; mais ayez confiance, mais relevez le front. Le temps passe vite ; arrivés au terme, vos mains seront pleines de bonnes œuvres, vous aurez de quoi présenter pour votre rançon à la divine justice, et au moment où votre oreille se fermera aux derniers bruits d'ici-bas pour s'ouvrir aux premières harmonies du ciel, vous pourrez entendre cette parole que les anges prononceront sur votre dépouille mortelle : — Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, c'est-à-dire dans son amour et dans sa grâce. — *Beati qui in Domino moriuntur* !

Enfin, m. f., il faut faire le bien pour Dieu. La foi et la raison nous y obligent également.

Ecoutez, en effet, l'apôtre saint Paul qui, écrivant aux fidèles de Corinthe avec cette sublimité de pensée et d'expression qui le caractérise, leur dit : — Si je n'ai pas la charité, c'est-à-dire si je ne travaille pas pour Dieu, si mon cœur n'est pas embrasé d'amour pour lui, quand même je ferais des prodiges, quand même j'aurais le don de prophétie, quand même j'aurais scruté tous les mystères et appris toutes les sciences, je ne suis rien. — *Nihil sum*. Si je n'ai pas la charité, quand même je distribuerais tous mes biens aux pauvres et que je donnerais ma vie pour une grande cause, tout cela ne me sert de rien, *nil mihi prodest*.

Et cela se comprend, m. f., est-ce que vous donnez un salaire à l'ouvrier qui n'a pas travaillé pour vous ? Mais non, vous ne lui devez rien. De même Dieu ne peut pas récompenser ce qui n'a pas été fait pour lui.

Ah ! dans vos œuvres, si belles et si excellentes qu'elles soient, dans tout ce travail, dans toutes ces souffrances, dans tout ce dévouement d'une longue vie, vous n'avez pas pensé à Dieu, vous ne lui avez jamais dit : « Seigneur, de cette terre, de cette vallée d'exil où vous m'avez mis, j'élève mon âme vers vous, pour vous offrir le peu que je suis, et le peu que je vau. Seigneur, je vous aime. » Eh bien, Dieu ne vous doit rien. Que le monde vous paie en admiration, en éloges ; que la fortune vous sourie ; que vous ayez une vie aussi heureuse qu'on peut l'avoir ici-bas, soit ! j'y consens, mais que vous ayez droit au ciel, aux joies de l'éternité, non, m. f., — encore une fois, Dieu ne vous doit rien ; et si vous l'interpellez, et si vous en appelez à sa justice, il vous fera cette réponse que nous lisons dans nos Saints-Livres ; *Nescio vos*, je ne vous connais pas. Ah ! moi, votre Dieu, moi j'ai travaillé, moi je vous ai aimé, moi je vous ai donné tout mon sang, moi je me suis immolé pour vous ! Et vous, qu'est-ce que vous avez fait pour moi ? Rien. Eh bien, je ne vous connais pas, *nescio vos*.

Ah ! quand je regarde autour de moi, et que je songe à ce qui se passe, à l'heure actuelle, dans notre société contemporaine, ah ! je suis effrayé. Est-ce que dans tout ce mouvement, dans toute cette agitation, dans toute cette fièvre qui emporte les hommes d'aujourd'hui, est-ce que dans tous

ces gigantesques travaux, dans toutes ces merveilleuses créations du génie moderne, est-ce qu'il y a quelque chose pour Dieu ? Mais, hélas ! m. f., — vous le savez bien — on ne pense pas à Dieu ; c'est à peine si on parle de lui, ou si on prononce encore son nom, c'est souvent pour l'outrager. Aussi, au jour des grandes justices, comme Dieu se montrera sévère, inexorable, et avec quelle voix retentissante, il rendra pour l'éternel malheur de tous ces hommes qui l'oublent, cette sentence de condamnation : « Vous avez travaillé pour la terre, eh bien ! que la terre vous paie ! moi, je ne vous dois rien. »

Et vous savez, m. f., ce que valent les paiements et les récompenses de la terre. L'histoire raconte que le maréchal de Luxembourg, à son lit de mort, fut visité par Louis XIV, et comme le roi disait à son fidèle et vaillant serviteur : — Demandez-moi ce que vous voudrez et je vous le donnerai — Sire, lui répondit-il, accordez-moi encore une heure de vie ! Mais le roi, troublé par une telle prière, se détourna pour cacher ses larmes. Est-ce qu'il pouvait commander à la mort, lui qui devait aussi mourir un jour ? Et le mourant s'écria : — Que je suis donc malheureux ! le roi pour qui j'ai si souvent affronté la mort, ne peut pas même la retarder d'un quart d'heure pour moi !..

O vanité des récompenses humaines ! O folie de ne pas travailler pour Dieu qui seul est généreux dans ses bienfaits, et magnifique dans ses dons !

Mais s'il en est ainsi, m. f., vous du moins, ah ! faites donc le bien pour Dieu.

Si je pouvais ouvrir devant vous la vie des saints, mais vous verriez que s'ils sont devenus si riches, s'ils ont amassé tant de mérites, c'est que toujours en présence de Dieu, ils lui rapportaient toutes leurs pensées, toutes leurs paroles, toutes leurs actions, toutes leurs souffrances, leur vie tout entière. Ah ! s'écriait saint Bernard, un livre est fade pour moi quand je n'y lis pas le nom de Jésus. Ah ! s'écriait saint Ignace, avec une foi admirable : — Tout pour la plus grande gloire de Dieu, *ad maiorem Dei gloriam*. Ah ! s'écriait saint François de Sales, si je savais qu'il y eût dans mon cœur quelque chose qui ne fût pas pour Dieu, je l'en arracherais tout de suite. Mais on peut dire que tous les Saints n'eurent pas d'autre devise que cette belle parole qu'un saint Religieux, mort il y a vingt ans martyr de la Commune, ne cessait de répéter : — Pour Dieu, disait-il, pour le Bon Dieu ? chaque fois qu'il commençait une nouvelle journée ou qu'il entreprenait une nouvelle action.

Oh ! m. f., puissiez-vous aujourd'hui, prendre la résolution de suivre et d'imiter un tel exemple ! Et ne craignez pas qu'en agissant ainsi, vous soyez jamais empêchés de remplir tous vos devoirs. L'amour de Dieu embellit, fortifie, grandit toutes les affections de la terre. Aimez Dieu, et comme saint Léonide qui, chaque matin, allait s'agenouiller près de son jeune fils Origène, pour le couvrir de ses caresses, vous serez tendres et dévoués à vos enfants. Aimez Dieu, et comme l'illustre chancelier d'Angleterre, Thomas Moore, qui, chaque matin, quelquefois pendant une heure, allait attendre le réveil de son vieux père pour l'embrasser avec effusion, vous ne manquerez à aucun des devoirs de la pitié filiale.

Encore une fois, m. f., je vous en conjure au nom de vos plus chers intérêts : — Pour Dieu votre travail ! Pour Dieu tout ce que vous faites ! Pour Dieu vos sacrifices, vos aumônes ! Pour Dieu vos fatigues, vos labeurs ! Pour Dieu votre vie tout entière ! Et Dieu sera généreux envers vous ; et si vous lui demandez ce qu'il vous donnera en retour de votre dévouement, mais, m. f., sachez le donc, il ne prendra pas des biens créés, des joies créées, un bonheur créé, une gloire créée pour vous récompenser, mais il se donnera lui-même à vous, pour être votre bien, votre joie, votre trésor et votre gloire pour l'éternité tout entière. — *Ero merces tua magna nimis*.

J'ai fini, m. f. Toutefois, avant de descendre de cette chaire, il faut que je vous cite une belle parole de saint Augustin. Vous l'avez peut-être déjà entendue, mais vous éprouverez à l'entendre encore, un charme nouveau : — *Ama et fac quod vis*, aimez, et faites ce que vous voudrez.

Oh oui ! m. f., si vous savez aimer Dieu, si vous l'aimez de toutes vos forces, je ne m'inquiète pas de ce que vous ferez. A quoi bon vous le demander ? Est-ce que je ne sais pas d'avance, est-ce que je ne suis pas absolument sûr que toutes vos actions, même les plus ordinaires, même les plus vulgaires, celles qu'énumérait l'apôtre saint Paul ¹, seront des actions chrétiennes ; et à cause de cela elles auront une valeur infinie, elles seront méritoires du ciel ?

Oh ! qu'alors vous ferez des progrès dans le bien, dans la vertu, dans la sainteté ! Il est possible que votre vie soit pauvre, obscure, comme l'a été celle de saint Joseph, l'humble charpentier de Nazareth ; mais qu'est-ce que cela fait ? Si vous vivez dans le temps, vous n'êtes cependant pas du temps, vous, les fils de l'éternité, vous qui un jour, après avoir traversé cette vallée de larmes et d'exil où nous sommes, devez entrer dans la bienheureuse patrie.

Aussi, m. f., ayez courage, et que vos cœurs tressaillent d'une sainte allégresse ! Vous n'avez rien de ce qui brille, de ce qui éclate ici-bas, de ce que le monde estime et recherche, tant mieux ! Tout cela n'est que fumée ; ce n'est rien. Mais en faisant le bien, en union avec Dieu et par amour pour lui, vous amassez des richesses que personne ne vous prendra. Ah ! je vous vois vous en aller au tribunal du Souverain Juge, les mains pleines de mérites, et j'entends Dieu lui-même, Dieu qui a compté toutes vos œuvres, vous dire, avec un accent d'ineffable tendresse : — « Bon et fidèle serviteur, c'est pour moi que vous avez travaillé. A moi, maintenant, de payer vos services ; à moi de récompenser votre amour ! Venez donc, et dans mon royaume, partagez mon bonheur et ma gloire... *Intra in gaudium Domini tui*. » Ainsi soit-il.

PETITS ENTRETIENS SUR LES PÉCHES CAPITAUX

1^o DE L'ORGUEIL

Nous avons l'intention, m. f., de consacrer au moins une semaine du Carême à vous parler, dans nos entretiens familiers du soir, de ces gra-

¹ 1 Cor. x, 31.

ves et principales maladies de l'âme, qu'on a classées sous le titre de péchés capitaux. Honteuse catégorie dans laquelle chacun pourra reconnaître une de ses habitudes vicieuses, son défaut dominant. Puisse-t-il en sentir le danger pour le salut, et mettre à s'en corriger au plus tôt une main vaillante, énergique ! C'est bien là, n'est-il pas vrai ? l'œuvre du Carême : temps, saison de relèvement moral, d'assainissement des âmes ; *emendamus in melius...*

Il y a donc sept péchés ou vices capitaux. Les anciens en ajoutaient un huitième : *acedia*, la tristesse. On l'a retranché depuis ; non que l'humanité soit devenue plus gaie, tant s'en faut ; mais, hélas ! la série de nos misères aura paru déjà bien assez longue, sans doute, et le comité de nos tyrans assez complet sous ce nombre mystérieux. Moins on a de maîtres, mieux cela vaut.

Le premier des péchés capitaux en date, en ancienneté, dans l'ordre généalogique, comme aussi pour la puissance et l'étendue de son empire, c'est l'orgueil. Je dis orgueil et non amour propre ; car il y a un certain amour propre sage, intelligent, raisonnable, légitime, qui est le ressort de la vie. — Je ne dis pas non plus fierté ; car il y a une certaine fierté d'âme, une fierté chrétienne que la religion recommande, loin de la condamner. Elle n'est autre que le sentiment de la dignité de son baptême et de l'adoption divine. Loin de réprouver cette fierté légitime, notre devoir est plutôt de la prêcher aujourd'hui sur les toits. Aux matérialistes de toutes nuances qui ravalent l'homme au niveau de la brute, de s'abaisser, de prendre devant la force les sentiments les plus bas, les plus serviles ; mais nous chrétiens, catholiques par la grâce de Dieu, sachons nous glorifier en la croix de Jésus-Christ, comme il sied à des vainqueurs de ce monde corrompu. Ne soyons pas trop timides, trop agneaux, ne soyons pas trembleurs. « Quand commencera, dit Jésus-Christ, l'invasion d'ignominies et de décrépitudes que je vous prédis, ne baissez pas la tête, mais levez-la : *His fieri incipientibus levate capita vestra.* » Avant donc de parler de l'orgueil, je tenais à faire cette réserve ; je tenais à la faire aux vieillards que l'âge affaiblit, rend pusillanimes, à la faire aux jeunes encore mal aguerris, et à leur répéter la parole du Maître : *Levate capita vestra* ; soyez fiers de la fierté chrétienne et vertueuse ; mais ne soyez pas orgueilleux, de l'orgueil égoïste, despote, absorbant, allié souvent aux plus misérables petitesse, de l'orgueil maudit, diabolique et vraiment ici-bas source de tout péché (Eccli 10).

A. L'orgueil est un *péché de l'esprit*, non de la chair et des sens. Aussi a-t-il été le péché de l'ange qui ne pouvait pécher autrement. Et voilà ce qui déjà fait sa gravité et — toutes choses égales d'ailleurs — le rend plus tenace, plus radical, plus incurable que les péchés de la chair et des sens, que l'intempérance par exemple, que l'impudicité, que les vivacités d'un tempérament colère. Dieu me garde de contrister la vraie dévotion, notre unique consolation, notre espérance, de blesser les fidèles pratiquants, les amis de Jésus ! Mais pourtant je dois vous le redire après Jésus-Christ lui-même : le dévot, s'il est orgueilleux, malgré ses longues prières, ses assistances, ses pratiques multipliées, est plus éloigné du ciel que le publicain et la femme de mauvaise vie, d'après le prin-

cipe : *corruptio optimi pessima*. Il demeure, lui aussi, avec son vernis extérieur et tout son bel étalage de piété, un sépulcre blanchi. Deux fruits sont en présence : l'un est un fruit précieux, excellent, l'autre un fruit commun, vulgaire, grossier. S'ils viennent à se corrompre, la pourriture du premier sera plus infecte, plus pernicieuse que celle du second. L'orgueil qui déprave, qui gâte, pervertit l'esprit, est donc de soi et par sa propre malice une ruine plus profonde, un désordre plus grand, une faute plus grave devant Dieu et la conscience droite, éclairée, qu'une faiblesse, qu'un péché des sens, qu'un péché d'ivrognerie, pour citer dans l'espèce une faute couverte d'un mépris général. Aussi bien, l'orgueil raffiné sera certainement plus difficile à amener au repentir et par là même au pardon, à la guérison, que l'esclavage du libertinage des sens tout confus à ses propres yeux. N'en doutez pas, ne le contestez pas, puisque tel est le jugement porté par le Sauveur lui-même sur certaines têtes orgueilleuses de son temps, gens observateurs rigides du sabbat, payeurs de la dîme, de tenue correcte, vêtus à l'antique et assidus à venir entendre sa parole.

Par sa nature de péché de l'esprit, la dépravation que produit l'orgueil dans la partie la plus intime de notre âme, est si grande, si profonde, si radicale, son venin si pénétrant, qu'il change complètement la qualité de l'esprit, et que, dans le langage commun, avoir un esprit humble, c'est avoir un bon esprit, et avoir un esprit orgueilleux, c'est avoir un mauvais esprit. Esprit orgueilleux, ou mauvais esprit, qu'accompagne d'ordinaire un mauvais cœur, fléau, m. f., à nul autre pareil, fléau redoutable de toutes les réunions d'hommes, de femmes, d'adolescents, fléau des familles, des communautés, des paroisses, des corporations. Plaise à Dieu, mon pauvre frère, que vous ne soyez qu'impudique, intempérant, colère, avec un cœur et un esprit qui ne seraient point enflés ! Peut-être pourrais-je vous ramener à Dieu, au bon sens, vous guérir. Mais si vous êtes orgueilleux, si vous êtes atteint dans votre organisme moral, dans la moëlle intime de votre âme, du virus révolutionnaire, j'y mettrai inutilement ma peine, mon zèle, mes générosités, mes sacrifices, mon sang, tout mon amour ; je resterai impuissant à vous guérir. Ma tendresse même vous sera peut-être nuisible. Comme la vipère transforme en venin les aliments les plus sains, le lait savoureux, le lait médicinal, vous dénaturerez, vous changerez en poison amer les témoignages d'amour les plus désintéressés : véritablement, vous aussi, *progenies viperarum*, votre œil, votre regard restera obstinément mauvais quand je suis bon. Le doux Sauveur, trésor divin de toutes les tendresses, n'est-il pas demeuré impuissant devant des hommes, devant un peuple entier qu'aveuglait un orgueil haineux et insensé ? Sa parole, ses invitations, ses miracles, sa croix, son Eucharistie, n'ont pu les toucher, les éclairer, extirper de leur cœur ce levain diabolique. Il en a été réduit à pleurer sur leur incurable perversité.

B. L'orgueil est une *passion très avide*, si j'osais m'exprimer ainsi, d'un appétit vorace, glouton. Il fait sa pâture de tout, des aliments les plus divers, les plus opposés, les plus disparates ; et même — sous sa forme dite gloriole, vanité, fatuité, forme, remarquons-le, d'ordinaire la moins

coupable, la moins dangereuse — il se repait des viandes les plus creuses, d'objets ridicules, futiles à l'excès. Ainsi l'orgueil vit et se nourrit tout aussi bien de dévotion et de rigorisme que des fanfarnades de l'impiété ; de l'oraison du pharisien, que — son aberration va jusque-là — de la gloire d'un enterrement civil ; de l'ombre que de la réalité ; de la fonction elle-même que de l'étiquette et du titre honorifique que lui abandonne un orgueil plus sérieux ; d'eau que de vin ; d'austérité affectée que d'un luxe tapageur. S'il s'étale à la première place, il prend aussi la dernière quand il pense qu'on l'y remarquera davantage. Tantôt il est taciturne, boudeur, solitaire, tantôt il est bavard et court les sociétés pour qu'on s'y occupe de sa personne et qu'on y honore sa dignité... Quel est cet homme qui passe avec un habit rapé ? C'est un pauvre hère qui vient d'être secouru par la souscription pour les ouvriers sans travail ; mais ce peut-être aussi bien un grand seigneur riche et titré qui affecte ce négligé pour se distinguer de la multitude qui a mis aujourd'hui ses habits de fête. Les goûts et l'appétit de l'orgueil varient suivant son sexe, son âge, les temps et les milieux. Il n'est pas absolument le même dans l'homme que dans la femme, à la campagne qu'à la ville. « Combien de femmes, disait un prédicateur célèbre, Combailot, ne dorment pas parce qu'elles ont de beaux cheveux, des dents blanches comme du lait, une main bien tournée... » De pareils soucis ne tourmentent guère certains hommes ; mais leur sommeil n'en est pas moins violemment troublé par un autre orgueil plus caché, plus révolutionnaire, plus criminel. Dans l'échelle si étendue de sa culpabilité, de sa gravité, ce péché grandit donc dans la proportion qu'il participe davantage à l'esprit du démon qui en a été et continue à en être le prototype et l'inspirateur. Il y a un orgueil puéril, maladie légère, maladie de la peau facilement guérissable, comme il y a un orgueil concentré, radical, satanique, presque incurable, lequel peut devenir le péché contre le Saint-Esprit, irrémissible en ce monde et en l'autre.

C. L'orgueil est le *péché de tous les états*, de toutes les conditions sociales. Il y a l'orgueil ou la morgue aristocratique. Ce que je sais, ce que nous savons aussi, c'est que dans les classes de la société les plus élevées par leur naissance, quand elles sont demeurées chrétiennes, on voit très souvent le respect de la religion et du pauvre, une admirable simplicité unie au vrai mérite, à toutes les grandeurs. Il y a l'orgueil bourgeois, voltairien, qu'exploite habilement la franc-maçonnerie par ses mystères de comédie et ses hochets qu'elle lui fait payer assez cher. Il se pique d'avoir trop d'esprit pour croire en Dieu et aller à la messe. Orgueil, celui-là, très agaçant. Car enfin, ne pas croire en Dieu est une grande infirmité, une sorte de mutilation intellectuelle. Si on en est atteint, qu'on en gémissé et qu'on s'en cache ; mais du moins qu'on n'en tire pas vanité, en face des plus grands génies, des princes de l'esprit humain qui tous ont été croyants. Il y a l'orgueil d'un certain peuple, bon et malheureux, mais crédule, que fomentent des ambitieux, dont ils tirent adroitement parti pour leur fortune en le saoulant de mensonges, en lui répétant : « Tu seras Dieu, tu seras roi ; je te ferai tout cela si tu me donnes tes suffrages, si tu consens à me servir de marche-pied...

si cadens adoraveris me. » Et la sottise populaire devient insolente contre Dieu seul, son christ, ses prêtres, son Eglise, misérablement servile devant ses flatteurs. Il y a l'orgueil de l'ignorant et surtout du demi-savant, du faquin de science, du philosophe de village, de la femme savante, des diplômées qui pullulent et des diplômés. Il y a l'orgueil du riche et aussi du pauvre ; mais est-ce que tout le monde n'est pas riche, relativement ? La fable raconte que Mercure descendit un jour sur la terre. On se demandait ce qu'il pouvait bien venir y faire. Il venait partager un brin d'herbe entre deux fourmis. J'imaginais que la fourmi qui reçut le bout de paille le plus long a dû en tirer pour elle et les siens grande vanité. Tel est le fondement ordinaire de notre orgueil et telles en sont les misères... *Quid gloriaris, dit l'apôtre, quasi non acceperis ?* Et pourtant, m. fr., dans le monde vous avez, et nous, en particuliers, médecins des âmes, nous avons à compter avec tous ces malades et toutes ces maladies pitoyables, car elles peuvent causer dans les âmes des ravages désastreux.

Certaines plantes ne peuvent germer et grandir que sous des latitudes particulières ; mais l'orgueil, dont le germe empoisonné nous est venu de nos premiers parents, prend pied, se développe partout, dans des proportions souvent monstrueuses, aussi bien sur les hauteurs que dans les médiocrités où il est si commun, et jusque dans les derniers bas fonds. « L'orgueil, dit Bossuet, si on le laissait faire, absorberait le monde entier ; il ne resterait bientôt plus que l'orgueil. » Et encore : « Il s'est coulé dans notre nature, et toute vie en a été infectée, *superbia vitæ.* »

D. L'orgueil — et ce que nous venons de dire, m. fr., vous l'a déjà démontré — est plus que nul autre un *péché capital*. C'est un vice chef de bandes. Les désordres, les crimes, les scélératesses, les attentats dont il est l'origine sont si nombreux que l'Esprit-Saint l'appelle la souche commune de tout péché, de tous les maux qui rendent si souvent ce monde une image de l'enfer. Je ne puis qu'indiquer sommairement quelques-uns de ses méfaits dans la famille, dans la société et jusque dans l'Eglise de Dieu elle-même. — Au foyer domestique qui devrait être toujours un doux nid de concorde, de sympathie, de tendresse mutuelle, c'est l'orgueil qui suscite et entretient des divisions, des querelles sans cesse renaissantes. C'est l'orgueil qui rend les enfants indociles et abreuve les parents de chagrins. C'est l'orgueil qui allume entre frères et sœurs ces disputes scandaleuses, ces haines, ces rancunes tenaces que l'agonie d'un mourant n'a pu éteindre. C'est l'orgueil qui pousse à ces procès interminables qui sont la ruine des familles. Et le hideux divorce, cette monstruosité légale, ce fruit des temps nouveaux, n'a-t-il pas le plus souvent l'orgueil pour premier motif ? Ce que la volupté seule de la chair avait uni, l'orgueil l'a séparé. Dans la société, qui ne sait les fruits de mort et de douleurs, dans l'ombre où a découvert, produits par cette détestable passion ? Elle a couvert la terre de sang et de ruines. C'est l'orgueil qui cause les guerres, les duels criminels et absurdes, aussi bien que les suicides, aujourd'hui si multipliés. C'est l'orgueil qui est le père des calomnies de plume ou de langue, pour dénigrer et supplanter un rival ; des faux, des parjures, des

vois, pour soutenir son faste, déguiser la honte de sa banqueroute. C'est l'orgueil qui enseigne toutes ces dissimulations, ces perfidies, ces courtisanes savantes et éceurantes, ces platitudes à l'égard du supérieur, du maître, du soleil levant ; bassesses qui cherchent à se racheter par des insolences et des tyrannies envers l'égal ou l'inférieur. C'est l'orgueil enfin, le démon de l'orgueil — ah ! que je lui en veux sous ce rapport ! — qui bannit des sociétés où il règne, deux choses, deux saintes choses qui font le charme de la vie : le respect et l'amitié, l'amitié qui ne peut durer et vieillir que parmi les humbles. — Enfin, dans l'Eglise même, l'orgueil qui avait causé la première scission parmi les anges, a été le principe de tous les schismes, de toutes les hérésies, depuis les centaines qui ont disparu et dont le nom n'existe plus que dans les dictionnaires, jusqu'au Protestantisme, lequel s'en va lui aussi en individualités et en poussière ; mais il nous a laissé sa fille, la Révolution, essentiellement anti-chrétienne par son esprit et son origine. Un des grands méfaits de l'orgueil, un de ses coups meurtriers par lesquels il peuple l'enfer, c'est donc de détruire la foi, de tuer la foi dans les âmes. Ils se disent libres-penseurs, sceptiques, philosophes de villes ou de villages. Il sont simplement des esprits orgueilleux qui croient à leur propre fantaisie, aux lueurs de leur raison plutôt qu'à la parole de Dieu, et qui mettent leur infaillibilité personnelle à la place de l'infaillibilité divine : *similis ero altissimo*.

L'orgueil n'est pas seulement un péché capital, source d'une multitude d'autres ; fièvre et délire de l'esprit, il conduit trop souvent à des sottises multipliées, à la folie même, les plus intelligents des hommes, folie partielle ou totale. « A force de s'enfler de leur prétendue science, disait déjà l'apôtre saint Paul en parlant des philosophes ou libres-penseurs de son temps, ils sont devenus des sots, *dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt* ; » les voilà versés dans la folie, animaux d'orgueil, *animal gloriæ*. Ce mal devenu de nos jours endémique et plus aigu que jamais, explique sans doute pourquoi, d'après les rapports de la statistique, certaines maisons, refuges lamentables des maladies de l'esprit, ont vu, ces dernières années, le nombre de leurs hôtes augmenter d'un cinquième. Effet du premier des péchés capitaux, folie des grandeurs et des licences de la pensée.

E. L'orgueil étant ainsi l'origine de la plupart des calamités, des crimes, des folies, des égoïsmes cruels et absorbants, des insolences qui désolent la terre et en font un enfer anticipé, faut-il s'étonner qu'il soit l'objet de la part de Dieu et des hommes, entre les autres concupiscences, d'une réprobation particulière ? *odibilis*, est-il écrit, *coram Deo et hominibus superbia* (Eccl. 10, 7.)

Coram hominibus. Vous avez beau déguiser, dissimuler votre orgueil, en loger les ressorts dans des retraites que vous croyez cachées. Vous ne trompez pas l'opinion. On vous a pénétré. On connaît, on voit à jour les petites manœuvres, les stratagèmes de votre suffisance, de votre enflure. Etes-vous maître, en place, avez-vous une supériorité quelconque ? Vous serez deux fois détesté : et comme orgueilleux et comme autorité, à laquelle on ne pardonne son titre qu'autant qu'elle l'entoure d'une bienveillante paternité. Etes-vous inférieur,

égal ? vous serez de plus méprisé, tenu en défiance, à l'écart, comme un gêneur insupportable, ou un valet dangereux et insolent. On dira de vous : c'est un orgueilleux, une orgueilleuse, et lors même qu'on vous accorderait quelques-unes de ces flatteries, de ces salutations, de ces cajoleries dont on vous sait avide, friand, on vous déteste, on soupire après le moment où une tuile vous tombera enfin sur la tête.

C'est déjà fait. Car Dieu lui aussi — *odibilis coram Deo* — déteste l'orgueilleux pour lequel il a creusé les ténébreux abîmes. Déjà secrètement il vous a frappé, il vous a retiré sa grâce précieuse ; il vous a frappé d'un de ces châtiments spirituels, invisibles d'abord, mais redoutables, qui sont les plus grandes marques de sa colère, en attendant des confusions, des ruines, des catastrophes évidentes aux yeux de tous et qui ne tarderont pas. Il le faut bien ; il l'a dit de sa bouche qui ne peut mentir : « Qui s'élève sera abaissé ». Il est écrit : « Dieu résiste aux superbes » ; il les prend à partie, il en fait ses adversaires déclarés, il met sa gloire à les confondre. Leur posture devant lui, leurs sentiments sont une sorte d'idolâtrie qu'il ne peut tolérer. Leur pensée superbe et rebelle qui se pavane, qui s'adore, est comme un renouvellement du culte de la déesse Raison. Vous avez une santé robuste ? Qu'est-ce que cela me fait ! dit le Seigneur. Vous êtes riche, puissant, honoré, dans les faveurs du jour ? Qu'est-ce que cela me fait ! Vous avez, par un travail sacrilège du dimanche, ajouté sillons à sillons ; vous avez peut-être, par des calculs non moins sacrilèges, concentré vos rentes et votre fortune sur la tête d'un seul héritier, et jusqu'ici il ne vous est rien arrivé de fâcheux. Tout vous réussit, vous triomphez, vous êtes fier, vous êtes fort, vous planez dans les hauteurs. Tout le monde vous fait hommage... Qu'est-ce que cela me fait à moi ! dit le Seigneur. J'en ai vu et renversé bien d'autres. J'ai à mon service, à mes ordres, pour confondre l'orgueilleux, des fléaux, des ministres agiles et puissants... Mais déjà vous voilà renversé ; tous vos calculs anéantis, déjoués. Vous voilà écrasé, profondément humilié : *Vidi impium superexaltatum... transivi et ecce non erat...* que d'exemples en fournit l'histoire, l'histoire contemporaine, l'histoire locale, n'est-il pas vrai, m. f. ?

Ajouterons-nous que détesté de Dieu et des hommes, l'orgueilleux est aussi à lui-même son propre châtimement, son supplice, son gibet de torture : *ambitio ambientium cruz*. Son âme, en somme faible, pusillanime, rampante, comme elle en donne si souvent des preuves, son âme est sans cesse à l'inquiétude, au malaise, à la tempête. L'idée, le soupçon d'un mépris, d'une raillerie, d'un affront, suffit pour la tourmenter. Est-elle jamais satisfaite ou rassurée ? Une seule épine fait oublier bien des roses. Il y aura toujours de par le monde quelque Mardochée pour en diriger la pointe sur l'enflure de l'orgueilleux Aman.

Que de motifs, m. f., de nous guérir de ce vice capital et si funeste au salut ! Je les abandonne à vos méditations.

Dans votre Carême, dit Jésus-Christ, que l'orgueil n'ôte point à vos dévotions, à votre jeûne lui-même, tout son mérite : *Ne videaris hominibus jejunans*. Nos pénitences, pour toucher le cœur de Dieu, doivent avant tout être accompagnées d'humilité : *Cor contritum et humiliatum...*

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

CARÊME DE 1891

Sixième conférence

CINQUIÈME MOYEN DE SANCTIFICATION : LA
DIRECTION DU PRÊTRE

Obedite præpositis vestris.

Obéissez à ceux qui sont chargés de
vous conduire. (Hebr., xiii, 17.)

Mes Frères,

Dans nos précédentes instructions, je vous ai indiqué les principaux moyens qui sont à votre disposition, et dont l'emploi peut faire de vous des saints. Je pourrais, à la rigueur, m'en tenir là; et cependant je me sens pressé d'ajouter quelque chose à ce que je vous ai déjà enseigné. Car, malgré tout, malgré vos réflexions, vos prières, vos résolutions, malgré le bien que vous pratiquez, vous pouvez me dire : — Ah ! c'est vrai, me voilà sorti de mon péché; mais j'ai peur d'y retomber, et par de nouvelles chutes, je tremble de compromettre le salut de mon âme.

D'abord, m. f., — et d'une façon générale — ne soyez pas si inquiets. La paix et la victoire ont été promises par Dieu aux volontés fortes et généreuses. Et pourquoi donc, toujours soutenus par la grâce que vous ne cesserez de demander, pourquoi donc ne continueriez-vous pas à marcher d'un pas ferme dans le chemin de la vertu qui est le chemin du ciel?

Mais cependant, si vous persistez dans vos craintes et si vous me répondez : — N'importe, j'ai besoin d'un secours qui ne vienne pas de moi-même; j'ai besoin de conseils et de direction. Il me semble que si j'avais quelqu'un de sage et de prudent pour m'éclairer, quelqu'un de généreux et de fort pour me soutenir, quelqu'un enfin de dévoué pour me conduire et m'accompagner dans la vie, il me semble que je serais invincible.

Eh bien ! m. f., si c'est là ce que vous demandez, soyez satisfaits, car, Dieu merci, ce guide sûr, éprouvé, ce conseiller prudent, cet homme prêt à tous les sacrifices pour sauver votre âme, existe, et c'est à peine si j'ai besoin de vous le présenter, car vous avez déjà deviné son nom : c'est le Prêtre.

En venant vous parler du prêtre, m. f., ne croyez pas que j'obéisse à quelque sentiment trop personnel, ne croyez pas que je veuille mendier des éloges dont nous n'avons que faire. Instruments des miséricordes divines, nous ne possédons rien en propre; et tout ce que nous donnons, toutes les grâces que nous répandons sur le monde, nous les tenons du Cœur de celui qui nous a élevés à l'honneur d'être ses représentants sur la terre. Je n'ai qu'une pensée — et Dieu me garde

d'en avoir jamais d'autre — celle de vous faire du bien, en vous montrant ce que vous pouvez et ce que vous devez attendre du *Prêtre directeur des âmes*.

Pour traiter ce sujet avec toute l'ampleur qu'il demande, après vous avoir dit pourquoi, à l'heure actuelle et dans les circonstances présentes, il y a tant d'hommes, tant de chrétiens mêmes qui ne veulent pas du prêtre et qui le repoussent avec énergie, je vous dirai pourquoi, vous qui avez à cœur de vous sanctifier, pourquoi vous devez vouloir du prêtre et réclamer avec force son ministère.

I

Hélas ! m. f., s'il y a quelque chose de triste pour le prêtre, c'est d'être obligé d'avouer qu'il a des ennemis, non pas seulement en tant qu'il est homme, en tant qu'il a ses faiblesses, ses misères, ses défauts de caractère et ses imperfections de vie, mais — ce qui est plus grave — en tant qu'il est revêtu d'une autorité sublime et investi de fonctions sacrées. S'il y a quelque chose de triste, c'est qu'il soit obligé de dénoncer les attaques dont il est l'objet; et cependant il faut bien qu'il en vienne là, non pas certes, pour se défendre et venger son honneur outragé, mais pour défendre les âmes qui lui sont confiées et qu'il doit sauver.

Or, m. f., cherchons donc ensemble pourquoi il y en a tant, de nos jours, qui poussés par une haine aveugle ne veulent pas du prêtre.

Serait-ce, — comme on a essayé de le dire et comme on se plaît à le répandre encore, — serait-ce qu'il s'opposerait aux progrès de ce siècle, qu'il serait l'ennemi des sciences, l'ennemi des arts, l'ennemi de toutes ces conquêtes que le génie moderne a faites sur la matière, en l'étudiant mieux, en surprenant ses secrets et en utilisant ses forces pour le bien-être de l'humanité? Mais, m. f., cette accusation ne tient pas debout. Est-ce qu'il n'y a pas des prêtres parmi tous ceux qui se sont fait un nom et qui s'illustrèrent encore dans les sciences philosophiques, historiques, physiques, mathématiques? Est-ce que le prêtre n'a pas les mains étendues et les lèvres ouvertes pour bénir, au nom du Dieu créateur de l'univers, les découvertes et les inventions de l'esprit humain? Non, le prêtre n'est pas rétrograde; il veut bien, il consent volontiers qu'on aille, qu'on marche en avant, il aide lui-même au mouvement du progrès, il n'impose qu'une condition, c'est qu'on ne prenne pas de fausses routes, des chemins qui conduisent aux abîmes; et, agir ainsi, n'est-ce pas de la prudence et de la sagesse?

Serait-ce qu'il s'opposerait à ce que le peuple devint instruit, et qu'il bénéficiât des connaissances nombreuses et variées qui sont la gloire et l'honneur de notre époque? Mais, m. f., de grâce, qu'on interroge donc l'histoire, au lieu d'obéir à d'injustes préventions, et l'on apprendra que le prêtre, le premier et depuis des siècles, s'est occupé de répandre autour de lui, et sur les plus petits, les

plus humbles, les plus délaissés, le bienfait de l'instruction. Est-ce qu'en effet il n'a pas, de ses deniers et avec les aumônes de la charité, fondé partout dans le monde des écoles dont il n'a plus la direction, parce que la révolution les lui a arrachées, mais qui proclament toujours son zèle et son dévouement ? Est-ce que maintenant encore, tombé dans la pauvreté, réduit au plus strict nécessaire, est-ce que son premier soin, sa première et plus chère pensée n'est pas de doter les classes ouvrières de nouvelles écoles ? Ah ! ce qu'il réprouve, ce n'est pas l'instruction, c'est l'abus qu'on en fait. Il ne peut supporter qu'elle serve à perdre les âmes, et il réclame, et il ne cessera de réclamer qu'avec les premiers éléments des connaissances humaines, on enseigne à l'enfant son origine divine, ses destinées éternelles, ses devoirs envers Dieu, envers la famille, envers la société, envers lui-même. Agir ainsi, n'est-ce pas de la foi et de la piété ?

Serait-ce qu'il s'opposerait à ce besoin de liberté qui grandit chaque jour et qui envahit toutes les classes de la société ? Mais le prêtre, dans notre démocratie, est le premier à revendiquer — et dans la mesure la plus large — le droit et la liberté de faire ce qui est juste, honnête et saint. S'il élève la voix, s'il crie au monde : — Prenez garde ! il n'entend condamner que les abus, les excès de la liberté qui dégénère en licence. Agir ainsi, n'est-ce pas de la justice et de la raison ?

Serait-ce enfin qu'il s'opposerait aux tendances et aux aspirations modernes pour exercer sur les consciences une oppressive domination ? Mais, m. f., qui donc plus que le prêtre respecte ce sanctuaire inviolable qui s'appelle la conscience ? Est-ce que Léon XIII, il y a quelques années, dans une de ses magnifiques encycliques, n'a pas proclamé, à la face du monde, que *personne ne doit être contraint d'embrasser la foi, au mépris de sa liberté* ? Quant au reproche d'ambition et d'esprit de domination, est-ce à l'heure actuelle, comme le disait si bien un grand orateur ¹, et du haut de la plus illustre chaire de France, est-ce à l'heure actuelle qu'on peut porter contre lui une pareille accusation, quand on lui a retiré jusqu'à la moindre parcelle, je ne dis pas de pouvoir public, mais d'autorité aux yeux de la foule, quand on le traite comme un paria, ne lui laissant plus que ce qu'on ne saurait enlever : le prestige qui lui vient de ses talents et de ses vertus, quand on le condamne sans jugement, quand on agit à son endroit avec une grossière insolence, quand au mépris de la parole donnée, on lui refuse son légitime salaire, et qu'on l'oblige à choisir entre ces deux alternatives : ou bien de mendier ou bien de mourir de faim ?

Ah ! si le prêtre a une ambition, m. f., — car nous en avons une, et elle nous tient au cœur, elle nous est plus chère que la vie, et nous mettons à son service tout ce que nous avons de vigueur, de force, de santé, plus que cela, nous sommes prêts

à y mettre, s'il le faut, et avec une joie immense et un indicible bonheur, notre vie et jusqu'à la dernière goutte de notre sang — cette ambition c'est celle de glorifier Dieu en étendant son règne sur la terre ; c'est celle d'arracher les âmes aux ténèbres, aux erreurs et aux vices qui les déshonorent et les dégradent ; c'est celle d'agrandir la race des saints, sur la terre, pour augmenter le peuple des élus dans le ciel. Mais cette ambition, mais ce zèle qui nous dévore, mais toutes ces entreprises auxquelles nous nous dévouons, y a-t-il rien de plus sacré, rien qui serve mieux les vrais intérêts de l'humanité ?

Ce n'est donc pas pour cela, m. f., que le prêtre est repoussé, haï. Il y a d'autres raisons — et je vais vous les dire — car il faut bien démasquer ces hypocrites qui, en blasphémant le ministère du prêtre, en le déconsidérant devant la foule, essaient de rejeter sur lui et de lui faire supporter tout l'odieux de leurs accusations. Grâce à Dieu, il y a autre chose au fond de cette guerre actuelle, et ce quelque chose qu'on ne dit pas et qu'on ne voudrait pas avouer, c'est que le prêtre est la vivante censure et la condamnation publique de tout ce qui est mal.

L'Esprit-Saint, pour qui les siècles les plus reculés n'ont pas de mystères, dans une page saisissante, nous dévoile les secrètes pensées et les amères rancunes des ennemis présents du sacerdoce. Pourquoi donc cherchent-ils à ruiner le ministère du prêtre ? Ah ! dit l'Esprit-Saint, c'est qu'il les importune et qu'il les gêne... *gravis est nobis* ¹. Et comment cela ? il les gêne dans leurs œuvres ténébreuses, dans leurs infâmes jouissances, dans leur fortune mal acquise, dans leurs orgueilleux triomphes qu'il dénonce et qu'il accuse.

Regardez donc, m. f., et écoutez. Voilà des hommes qui se livrent à tous les appétits mauvais de leur nature, voilà qu'ils se font de la terre comme un paradis de délices, voilà qu'ils ne rêvent que festins et que plaisirs, voilà que dans leurs théâtres et dans leurs romans, ils exaltent et glorifient toutes les voluptés d'ici-bas, voilà que, toujours plus corrompus, ils ressuscitent dans leurs mœurs les honteuses pratiques et les vieilles turpitudes du paganisme, et en face de ces désordres, en face de ces flots d'immoralité qui montent et qui envahissent tous les âges, toutes les conditions, qu'est-ce que fait le prêtre ? Est-ce qu'il peut rester muet ? Est-ce qu'il peut se taire ? Mais ce serait mériter la comparaison et le reproche de l'Esprit-Saint — *canis mutus* ² — vous comprenez bien sans que j'aie besoin de traduire ; mais son silence serait un crime. Et alors il parle, il crie à tous ces hommes pervers qui sont un effroyable danger pour la conscience publique, il crie ce que saint Jean-Baptiste criait à Hérode, avec une souveraine énergie et jusque sous le glaive du bourreau : — *Non licet !* cela n'est pas permis, ce que vous faites est mal — *non licet !*

¹ R. P. Monsabré, 84^{me} Conf.

¹ Sap., II-15.

² Isaï, XXXVI, 10.

Regardez encore, m. f., et écoutez. Voilà des hommes qui sans respect des droits d'autrui, et quelquefois des droits sacrés du pauvre, par un amour immodéré des richesses, non contents d'avoir ce qu'ils possèdent, à force de vols, de rapines déguisées et que la loi ne saurait atteindre ni punir, amassent une fortune scandaleuse et étalent en public leur luxe insolent de parvenus. Qu'est-ce que le fait le prêtre ? Mais il élève la voix, mais il prend ce 7^{me} commandement qui gêne tant d'ardentes convoitises, il proclame la loi de Dieu : — *Non licet !* cela n'est pas permis ; *non furtum facies*, tu ne voleras point ; et il ajoute : Cette fortune, il faut vous en dépouiller, ces biens mal acquis, il faut les rendre... *non licet... non furtum facies !*

Enfin, m. f., voilà des hommes, — et hélas ! leur nombre grandit chaque jour, dans notre société moderne où il est permis de tout oser et de tout entreprendre, — voilà des hommes pleins d'orgueil et de vanité, qui, parvenus au pouvoir, non contents des triomphes qu'ils ont remportés et dont ils sont fiers, dans la folie de leur ambition, s'en prennent à Dieu et aux âmes, à Dieu pour empêcher qu'on ne l'adore et qu'on ne le serve, aux âmes pour leur faire apostasier leurs croyances et trahir leurs serments. Qu'est-ce que fait le prêtre, lui, l'ambassadeur de Dieu sur la terre, lui, chargé de ses intérêts et qui doit les défendre au péril même de sa vie ? Mais encore une fois, il ne saurait se taire, mais il éclaire le peuple qu'on trompe et qu'on séduit, mais il résiste à l'impiété triomphante, il dénonce ses agissements, il les flétrit... *Non licet !* cela n'est pas permis ! et il jette publiquement l'anathème et la malediction sur les ennemis de Dieu et les oppresseurs des âmes.

Et alors, m. f., dans cette lutte que le prêtre n'a point cherchée, mais à laquelle il ne peut se soustraire sans manquer à ses devoirs les plus sacrés, qu'arrive-t-il ? Ah ! de toutes parts, on le menace. Toutes les passions violentes et abjectes tressaillent et frémissent. Tous les libertins, tous les voleurs, tous les impies, impatients d'étouffer une voix qui les accuse et qui les gêne, s'unissent pour pousser contre le prêtre ces cris que vous avez entendus déjà, qui sont des cris de guerre et de haine, en même temps que l'écho, toujours grandissant des abominables et furieuses clameurs des misérables qui il y a 19 siècles bafouaient, insultaient, blasphémaient le Fils de Dieu, le juste par excellence, et le premier prêtre de la loi nouvelle : — *Circumveniamus*, entourons le prêtre ! *Contumelia et tormento interrogemus eum* !, opprimons-le par l'injure et par la persécution. Car il nous gêne et nous ne saurions le supporter davantage, *gravis est nobis !*

En vérité, m. f., voilà pourquoi il en est qui ne veulent plus du prêtre. Faut-il nous en plaindre ? Faut-il en gémir ? Oui, dans un sens ; car c'est grande pitié que tant d'âmes se perdent et s'en ail-

lent aux abîmes de la damnation éternelle ; mais dans un autre sens, non, m. f. Ah ! Dieu nous garde de n'être plus combattus, haïs, persécutés. Il y a une grande gloire à être loué par les gens de bien ; mais être en butte aux attaques des mauvais, à leurs insolences, à leurs calomnies, voir contre soi tous les vices, toutes les plus viles passions, tout ce qui s'agite et se remue dans les bas fonds de la société, sentir et porter le poids de toutes les colères et de toutes les haines vomies de l'enfer, ah ! c'est le suprême honneur ! Merci, mon Dieu, merci de nous avoir, en nous ramenant presque aux plus mauvais jours de la contradiction, de nous avoir réservé cet honneur ! Puisse nous, par notre fermeté, par notre ardeur à défendre la foi, la justice et la morale outragées, en être dignes toujours, et ne jamais cesser de mériter, avec la colère des méchants, la confiance et l'affection du peuple chrétien !...

II

Je viens de vous dire, m. f., pourquoi il en est qui ne veulent pas du prêtre ; voyons maintenant pourquoi vous qui m'écoutez avec cette attention qui me touche et qui me va au cœur, pourquoi vous devez en vouloir.

Ah ! je le répète, m. f., ne croyez pas que je vienne mendier une louange personnelle, en louant le sacerdoce : cette pensée serait indigne de moi et indigne de vous. Mais si je vous parle du prêtre et de ses services, c'est pour vous dire tout ce que vous pouvez attendre de lui et réclamer de son ministère.

Lorsque le jeune Tobie eut rencontré, d'une façon inespérée, un guide pour le voyage qu'il devait entreprendre, et qu'il l'eût présenté à son père, celui-ci lui demanda : — Pourras-tu conduire mon fils ? *Numquid poteris perducere filium meum ?* Et l'ange Raphaël que Dieu envoyait à son fidèle serviteur répondit : — Je le conduirai sain et sauf et vous le ramènerai de même : *Ego sanum ducam et sanum tibi reducam* ¹.

Eh bien ! m. f., vous qui devez aller au ciel, votre vraie patrie, si vous interrogez le prêtre, et si vous lui posez la question du vieux Tobie : — Pourrez-vous me conduire ? Ah ! comme l'ange Raphaël, il n'hésite pas à vous répondre : — Oui, je saurai bien vous mener au ciel.

C'est qu'en effet il y a en lui trois choses qui font les bons conducteurs. Il y a la science, il y a la force et il y a le dévouement : la science pour montrer le chemin à suivre, la force pour soutenir, pour défendre du péril et relever des chutes, et enfin le dévouement pour accompagner jusqu'au terme du voyage.

Le prêtre a d'abord la science. Il ne s'agit pas de la science humaine, de ces connaissances qu'une intelligence cultivée acquiert par l'étude et le travail ; on peut être un grand savant et ignorer le chemin du ciel. Mais il s'agit d'une science plus

¹ Sap., II-19.

¹ Tob., V, 14.

haute, de cette science que, suivant le mot de nos saintes Ecritures, on ne trouve que sur les lèvres du prêtre : *Labia sacerdotis custodient scientiam* ¹, et qui consiste dans la possession des vérités divines, des vérités qui éclairent l'âme en lui apprenant ce qu'elle doit croire et ce qu'elle doit pratiquer.

Qu'est-ce qu'il faut croire ? le prêtre le sait. Il a passé de longues années à étudier les pages sacrées de la Bible. Il sait le *Credo*, non plus comme un résumé seulement de la foi ; mais il le sait avec tous les magnifiques développements que lui a donnés la théologie catholique ; et quand il se présente au peuple qu'il doit instruire, il a, il possède une doctrine certaine, une doctrine précise qui résout tous les problèmes et qui répond à toutes les graves questions que l'homme, dans le silence et le recueillement de son esprit, peut se poser à lui-même, sur son origine, sur la chute originelle, sur la Rédemption, sur sa fin et ses destinées éternelles...

Qu'est-ce qu'il faut faire ? le prêtre le sait encore. Dieu a donné, sur les sommets du Sinai, le Décalogue à Moïse qui l'apporta aux Israélites. Jésus-Christ, m. f., sur les hauteurs où il conduit le prêtre, au jour de son ordination, lui remet aussi le Décalogue, sa loi entre les mains ; et le prêtre qui a scruté les commandements, avec une autorité surhumaine et une mission toute divine, les promulgue, les explique et il dit aux âmes qui lui sont confiées : — Voilà la loi de Dieu ; gardez-la et vous aurez la vie éternelle...

Et si, m. f., sous l'impulsion de la grâce, vous ne vous contentez pas d'être des chrétiens irréprochables, et que vous vouliez vous élever jusqu'à la perfection recommandée par Jésus-Christ qui fera de vous des âmes d'élite, ah ! vous pouvez compter sur le prêtre. Est-ce que lui-même ne doit pas vivre de cette vie plus haute et plus généreuse ? Est-ce qu'il n'a pas prononcé des vœux qui l'ont retiré du monde, de ses affaires, de ses fêtes et de ses joies même les plus légitimes et les plus saintes ? Est-ce qu'il n'a pas juré fidélité et dévouement à la cause de Dieu ? Est-ce qu'au jour béni de son sacerdoce, alors qu'il s'immolait sur l'autel où Jésus-Christ était descendu comme victime, est-ce qu'il n'a pas dit : — Seigneur, vous serez désormais mon seul bien, ma seule richesse, le seul héritage que j'ambitionne, *Dominus pars hereditatis meae* ! Et ce que le prêtre a appris, il le pratique lui-même, il l'enseigne à ceux qui veulent monter dans la sainteté. Allons, leur dit-il, suivez-moi, je connais le chemin ; gagnons les hauteurs où, plus loin du monde, nous serons plus près de Dieu. Sachez souffrir, sachez vous immoler, sachez porter votre croix... *Altiora peto*, toujours plus haut dans l'humilité, dans l'obéissance, dans la pauvreté volontaire, dans la pureté... toujours plus haut dans toutes les vertus qui rayonnent en Jésus-Christ, et dont il est le vivant exemplaire.

¹ Malac., II, 7.

Et quand on pense, m. f., qu'aujourd'hui des hommes, animés sans doute d'intentions généreuses, cherchent le moyen de résoudre les problèmes sociaux, et de rapprocher dans l'union des cœurs et des âmes, les pauvres et les riches, les patrons et les ouvriers. Mais à quoi bon toutes ces discussions, tous ces congrès qui demeurent stériles et n'aboutissent à rien ? Ah ! qu'on écoute donc la voix la plus autorisée du monde, la voix du pape qui écrivait naguère : « L'Evangile est le seul code où se trouvent enseignés les principes de la vraie justice, les maximes de la charité mutuelle qui doit unir tous les hommes, comme enfants du même père et membres de la même famille ! » Qu'on écoute donc le prêtre qui dit en montrant Jésus-Christ : — Voilà le chemin qu'il faut suivre ; c'est le chemin de la paix, de l'équité ; c'est le chemin de la charité, de la vertu, de l'honneur ; c'est le chemin de la vie et du salut éternel !...

Avec la science qui enseigne la route à suivre, il y a dans le prêtre la force qui soutient, qui défend des périls et la puissance qui relève des chutes.

La vie, m. f., on l'a dit, est un long voyage. Mais, dans ce voyage, d'abord, que d'accablancements et de fatigues ! Dans les premiers temps, on marche avec joie, avec allégresse, on est plein d'ardeur, on court même, comme le roi-prophète, dans la voie des commandements de Dieu : — *Viam mandatorum cucurri*... Mais un jour, on ralentit le pas, on sent en soi-même je ne sais quelle lassitude qui accable. La loi de Dieu — ah ! je fais appel à vos souvenirs — qui tout d'abord était un joug suave, devient un insupportable fardeau, et on s'arrête. On fait comme ces voyageurs épuisés qui, à bout de forces, s'asseyent sur le bord de la route, plus que cela, on imite peut-être le prophète Elie qui, n'en pouvant plus d'une marche pénible, s'était couché dans le sable brûlant du désert et demandait à mourir. Et cependant, m. f., il faut avancer. Ah ! pauvres chrétiens qui succombez sous le poids de la fatigue, qui donc va vous soutenir ? Dieu envoya un ange à Elie avec un pain sacré. Eh bien, Dieu vous envoie le prêtre pour que vous ne défailliez point ; et le prêtre qui vous appuiera de sa force, qui vous prendra dans ses bras, qui vous portera même s'il le faut, le prêtre vous présentera, en même temps, le pain de l'autel qui est un pain de vie, le pain des vaillants, et en le mangeant, c'est un sang nouveau, c'est le sang même de Dieu qui circulera dans vos veines et qui vous remettant debout, ressuscitera vos forces, et vous animera d'une ardeur que vous ne connaissiez plus.

Ce n'est pas tout, m. f., il y a autre chose que les fatigues de la route.

Le voyageur qui s'aventure dans les régions à peine explorées de l'Afrique doit s'attendre à rencontrer mille obstacles. Témoins ces hommes intrépides et courageux jusqu'à l'héroïsme, qui se sont risqués à tenter les plus difficiles entreprises et qui maintenant, en des pages d'une poignante

émotion, nous racontent les dangers qu'ils ont courus : dangers des fièvres, dangers des bêtes féroces, dangers des sauvages plus barbares encore et plus cruels que les tigres. Eh bien, m. f., — ah ! vous le savez bien — pour votre âme aussi, dans ce voyage de la vie, que de périls ! Est-ce qu'il n'y a pas la fièvre des passions, cette fièvre ardente qui, si elle n'est pas combattue, dévore tout dans l'homme, sa jeunesse, sa force, son honneur, sa pureté et qui imprime à son front ces honteux stigmates que rien ne saurait plus effacer ? Est-ce qu'il n'y a pas le voisinage du démon, ce lion farouche que la sainte Ecriture nous montre, sur notre chemin, — *leo in viâ* — et qui cherche partout, dans sa faim jamais rassasiée, de nouvelles proies à dévorer, *circuit quærens quem devoret* ? Est-ce qu'enfin, plus dangereux encore que Satan, plus redoutables que les passions, est-ce qu'il n'y a pas les scandales du monde, les promesses et les menaces des libertins et des impies qui, hostiles à toute pratique religieuse, sont à l'affût de toutes les consciences qu'ils peuvent égarer, de toutes les âmes qu'ils peuvent perdre, de tous les cœurs qu'ils peuvent séduire et corrompre, pour s'en faire comme un joyeux festin de cannibales. Car ici, ô cruauté sans nom ! dans ces pièges tendus à l'innocence, dans ces combats livrés à la foi, c'est l'homme qui dévore l'homme, c'est l'homme qui, comme un nouveau Caïn, tue son frère pour le temps et pour l'éternité.

Mais alors, m. f., qui donc va vous défendre et vous garder ? Qui donc va vous prendre sous sa protection ? Qui donc sera assez puissant pour repousser les assauts de tous ces ennemis qui ont juré votre perte ? Ah ! m. f., c'est le prêtre : Dieu a mis en lui une force presque infinie, et si vous vous appuyez sur lui, je vous le jure, comme tant de saints qui doivent à ses conseils, à sa direction leurs plus belles victoires, rien au monde ne sera capable d'humilier votre foi et d'abattre votre vertu.

Et cependant, m. f., il peut arriver que votre âme blessée chancelle et fasse quelque chute profonde. Il peut arriver que, comme ce voyageur qui, tombé sous les coups des brigands, était étendu sur les connaissances et baignant dans son sang sur le chemin de Jéricho, il peut arriver que vous perdiez la vie de la grâce.

Oh ! pauvre chrétien, je vous plains. Dans quel état êtes-vous ! Que de plaies ! Que de cicatrices ! Vous voilà sans honneur et sans beauté, dans la boue et la poussière de la route, et vos ennemis, par des chants de triomphe, en célébrant leur victoire, insultent à votre défaite.

Ah ! je cherche le sauveur qui va vous guérir et vous relever. Ce sauveur, m. f., vous le connaissez, et vous murmurez tout bas son nom, dans la reconnaissance de votre cœur, ce sauveur, n'est-ce pas ? c'est le prêtre. Car ce que je vais vous dire, que de fois ne l'a-t-il pas fait pour vous ? C'est le prêtre, il s'approche de vous, il vous regarde avec compassion. Allons, soulevez-vous de vos iniqui-

tés, et puis à genoux devant cette puissance qui n'a rien de la terre, avouez-lui seulement vos fautes, dites-lui : — Mon père, j'ai péché contre le ciel, je me repens, pardonnez-moi ! Et lui, debout, étendant les mains sur vous et versant sur votre âme meurtrie le sang de la Passion vous répondra : — Mon enfant, je t'absous, tous tes péchés sont effacés ; allons, relève-toi, et, guéri de tes blessures, arraché aux mains de tes bourreaux, reprends ta marche vers la sainte montagne où Dieu a bâti la cité du ciel !...

Enfin, m. f., avec la science qui éclaire et qui montre le chemin, avec la force qui protège et qui garde, il y a dans le prêtre le dévouement qui accompagne jusqu'au terme du voyage.

A mesure que le chrétien avance dans la vie, à mesure aussi son énergie s'en va, son courage tombe, les infirmités l'accablent, et sous le poids de la souffrance qui l'étreint et le meurtrit, plus que jamais il a besoin d'être aidé. Voilà déjà soixante ans, quatre-vingts ans peut-être qu'il marche... Ah ! dans cette longue route, combien de ses parents, de ses amis l'ont quitté ; le vide s'est fait autour de lui, et il est presque seul, au déclin de la vie. C'est maintenant un vieillard, courbé par l'âge, qui achève péniblement sa course... Est-ce qu'il va rester sans appui, sans secours en face de l'éternité qui approche ? Est-ce que personne ne viendra lui parler des miséricordes divines qu'il faut mériter et du ciel qu'il faut conquérir ?

Ah ! m. f., je vous en prie, regardez bien cette scène non moins grandiose qu'émouvante que je vais retracer et mettre sous vos yeux. Vous aussi, un jour, bientôt peut-être, vous devrez mourir, et puisse votre heure dernière être ce que je vais dire !

Eh bien, à ce moment-là où tout échappe au chrétien, où son corps succombe, où la mort lève déjà le bras pour lui porter le coup fatal, ah ! que d'angoisses, de terreurs dans son âme qui sent tomber ses liens et qui voit se dresser devant elle le tribunal de Dieu ! Quoi ! tout-à-l'heure, la terre aura disparu, et il se trouvera, seul, en face des redoutables mystères de l'éternité ; et dans cette dernière lutte plus terrible que toutes les autres, le démon l'inquiète, le harcèle ; le souvenir de tant de fautes qu'il a commises, de tant de grâces qu'il a méprisées le trouble et le désespère.

O épouvantables frayeurs ! Qui donc va le rassurer ? Qui donc va ramener un sourire sur ses lèvres, un rayon d'espérance dans ses yeux, la paix dans son cœur ? Ah ! vous, ses parents, vous, ses derniers amis, vous qui l'aimez cependant et qui l'entourez des soins de votre tendresse, n'essayez pas de le consoler. Vous n'avez que des larmes à lui offrir, des larmes qui ajoutent encore à sa douleur. Vous ne pouvez rien pour adoucir cette crise suprême, rien pour relever son courage abattu... Ah ! laissez passer le prêtre, laissez passer la consolation et le dévouement. Le voici, il accourt, il se présente, il parle à cette âme qui va quitter la terre, il se penche vers elle, il reçoit

ses derniers aveux, ses dernières confidences ; il lui pardonne au nom du Christ Jésus, et puis, il apporte le Viatique sacré, le pain qui reconforte et qui donne le ciel, et sur tous les membres du mourant, il trace le signe de la croix en l'accompagnant des onctions de l'huile sainte.

Et voilà, m. f., que ce chrétien qui tremblait d'effroi tout-à-l'heure, a retrouvé le calme et la paix. Ah ! maintenant, il espère, maintenant il peut dire à tous les siens : — Ne pleurez pas, je m'en vais... nous nous retrouverons au ciel !... Maintenant il peut chanter le cantique du départ ; et le prêtre est là toujours, plus grand que tout ce qui est de la terre ; il est là, s'il le peut, jusqu'à la dernière heure, jusqu'à la dernière minute ; et quand c'est le dernier soupir, il lève les yeux vers le ciel, comme pour suivre du regard cette âme qui s'y envoie et il dit avec un accent, avec une autorité divine : — *Proficiscere, anima christiana* : Pars, ô âme chrétienne, et va goûter les joies de l'éternité !

Oh ! m. f., je ne sais si je vous ai bien dit tout cela ; mais comme je sens la grandeur, la sublimité de cette scène, et comme je remercie Dieu de nous avoir donné assez de science, assez de force et assez de dévouement pour sauver les âmes et les conduire au ciel !

En terminant, m. f., je n'ai pas besoin de vous indiquer la conclusion à tirer de ce discours ; c'est la docilité, la soumission à la direction du prêtre.

Je n'ai pas le temps de vous montrer comment, en s'écartant du prêtre, en fuyant son ministère, en se tenant en dehors de son action, les âmes ne peuvent que céder aux plus détestables convoitises et se jeter dans tous les désordres qui avilissent l'homme, et dans tous les crimes qui ruinent et qui perdent les nations.

Mais du moins, m. f., je vous rappellerai que si, à notre époque, en ce siècle où le bien et le mal se heurtent en des combats incessants, il y a des âmes généreuses, des âmes qui réalisent, dans toutes les vertus, de merveilleux progrès, c'est au prêtre qu'elles le doivent.

Sans doute, comme on l'a remarqué, les mères chrétiennes jouent un rôle considérable dans notre société moderne ; et il dépend d'elles que les efforts et toutes les tentatives de l'impiété échouent misérablement. Aussi je les adjure de se pénétrer de la grandeur de la mission qu'elles ont à remplir. Elles ne sauraient être trop pieuses, trop ferventes ; elles ne sauraient trop prendre, sur leurs genoux, entre leurs bras, leurs enfants, pour leur apprendre à prier et pour jeter dans leur cœur le feu et les saintes flammes de l'amour de Dieu.

Mais enfin, le prêtre mieux encore que toutes les mères — voilà le grand éducateur des âmes.

Il n'y a, s'écriait l'apôtre saint Pierre, de salut qu'en Jésus-Christ. Et pourquoi ne dirai-je pas la même chose du prêtre ? Est-ce qu'il n'est pas, au milieu du peuple, comme un autre Christ ? Est-ce qu'il n'en a pas le pouvoir et l'autorité ? Est-ce qu'il n'est pas sur la terre, le seul dispensateur

des grâces et des miséricordes divines ? Il n'y a donc de vertu, de sainteté et de salut qu'en lui et par son ministère.

Ah ! m. f., — et c'est ma dernière parole — s'il en est, dans notre cher pays, qui sont assez insensés, assez entraînés par la haine pour pousser, contre le prêtre, l'antique cri de révolte : — *Non serviam* : Nous ne voulons pas du prêtre ! pour vous, ah ! estimez le assez pour lui confier vos intérêts spirituels, pour vous presser autour de lui, comme des enfants autour d'un père vénéré, pour suivre sa direction et marcher dans le chemin qu'il vous montre, et un jour, arrivés au terme, franchissant le seuil de la bienheureuse éternité, et entrant en possession des joies ineffables que Dieu réserve à ses élus, vous chanterez votre victoire et vous vous applaudirez d'avoir eu le prêtre pour conseiller, pour guide et pour ami.

Ainsi soit-il.

PETITS ENTRETIENS SUR LES PÉCHÉS CAPITAUX

2^e DE L'ENVIE

Dans la série des péchés capitaux — dont chacun est à lui seul une tête et toute une série particulière, — le péché qui vient le premier après l'orgueil, c'est l'envie. Il a avec l'orgueil des liens d'origine et de parenté très étroits. Tous les deux sont des péchés de l'esprit, inhérents à la moelle intime de l'âme ; tous les deux de cette famille que l'Esprit-Saint appelle quelque part la *Superbe* et dont Satan est le chef : *Ipse est super filios superbie* (Job. 41). Ils vont très souvent de compagnie, se nourrissent des mêmes aliments, règnent sur les mêmes sujets, et l'empire de l'un n'est guère moins étendu que celui de l'autre.

Envie du bien d'autrui, pour moi bagatelle, me direz-vous peut-être, je ne m'en fais pas scrupule. Je le sais bien, mon frère, je le sais bien, ma sœur. D'autres avec vous, pourvu qu'ils ne ruinent pas entièrement la personne à qui ils portent envie, ne regardent pas comme un grand mal de nourrir dans leur cœur certains sentiments et certains désirs mauvais. Faiblesse, à les entendre, oui, mais faiblesse qui ne fait de tort à personne. De là vient, remarque en gémissant un habile médecin des âmes, un moraliste réputé, que le commettant sans remords, on ne pense pas à s'en accuser ; et si on en jugeait d'après les confessions, on dirait que c'est un péché fort rare.

Et pourtant loin d'être rare, l'envie est plutôt un vice très commun. « Le monde, dit saint Jean, est plein de jalousie, *totus in maligno positus*. » Tous les hommes sont occupés : les uns à faire du mal aux autres, les autres à s'en réjouir. « L'égal, dit saint Augustin, porte envie à son égal parce qu'il est autant que lui ; l'inférieur porte envie à son supérieur parce qu'il le voit au-dessus de lui ; le supérieur porte envie à son inférieur parce qu'il craint que cet inférieur ne vienne à l'égaliser. » D'après un proverbe italien : « Si l'envie était une fièvre, le monde entier devrait garder le lit. »

Mais si ce vice est commun, il n'est pas aussi uniformément visible et à découvert. Je ne sais quel voyageur raconte que dans les savanes de l'Amérique on trouve des puits d'une eau fraîche, abondante, transparente, de véritables sources très profondes. Au premier abord, la vue s'y repose

avec délices, en attendant que la bouche s'y désaltère. Mais en regardant plus attentivement, on aperçoit au fond du puits les yeux brillants et la gueule livide d'un crocodile. Ainsi, m. f., ne soyons pas présomptueux et trop pressés pour assurer que rien n'est plus ingénu, plus inoffensif que le fond de notre cœur. Si bien souvent on ne voit pas la poutre qui est dans son œil de chair, dans son œil externe, à plus forte raison ne voit-on pas ce qui est caché, mais vivant, ce qui est en germe du moins dans les arrières-fonds du cœur, ces arrière-fonds que l'Esprit-Saint appelle des repaires, et des repaires insondables, *pravum et inscrutabile*. Quelque reptile venimeux ne serait-il pas caché sous les herbes chatoyantes et fleuries, ou bien sous la froide pierre de votre prétendue indifférence ? Il veille et dans l'occasion il se montrera, il s'élancera, à l'occasion d'une louange donnée au prochain, d'un grand bonheur dont le prochain est favorisé et qui, lui, l'offusque, l'irrite, ou bien d'une calamité qui frappe son ennemi et dont il triomphe.

Quand elle se connaît et s'avoue à elle-même, cette passion s'applique soigneusement à se cacher à autrui. C'est qu'aucune n'est plus honteuse, ne rougit davantage d'elle-même. Vous trouverez des gens qui ne craignent pas de s'accuser d'être ambitieux, intempérants, impudiques, voire même vindicatifs, tandis que vous ne rencontrerez personne qui avoue être dominé par l'envie. La laideur de ce vice est telle, sa faiblesse si honteuse que l'envieux, le jaloux ne veut jamais paraître jaloux et prend tous les moyens pour donner le change. De là les détours, les duplicités, les mensonges dont il s'enveloppe, les stratagèmes mis en œuvre pour cacher ses sentiments et sa maladie.

Toutefois, m. f., en vous signalant la nature louche, dissimulée, souterraine de la passion de l'envie, les perfidies qu'elle emploie à déguiser ses armes et son poison, je ne voudrais pas — je le crains par dessus tout — fausser vos consciences, donner sur les mots, les termes, sur vos propres sentiments des notions inexactes, faire naître des inquiétudes ou des scrupules sans fondements. Envier de parvenir à la fortune, au bonheur, à la position d'autrui par des moyens légitimes, des voies honorables, par le travail, l'honnêteté, la pratique du devoir, n'est pas un mal ; c'est au contraire un noble sentiment d'émulation, le stimulant des nobles cœurs. Faites la concurrence et faites-la honnête et loyale. Cette concurrence ne sera pas seulement innocente, elle sera même louable ; que dis-je ? elle sera sainte et méritoire du ciel, si elle a pour objet les biens spirituels, les biens de la grâce, votre avancement dans la piété, dans la vertu : *Bonum autem*, dit saint Paul, *œmulamini in bono semper...* *œmulamini charismata meliora* (Gal. iv. Cor. xii). Aussi bien, l'envie étant une tristesse du bien d'autrui et une joie de ses douleurs, il y a au sujet de certains succès, ou de certaines calamités dont nous sommes témoins, des chagrins, des tristesses, des désolations ou des joies qui, certes, devant Dieu, ne sont pas défendues, ne sont pas coupables, sont loin de l'être. Les plus saints, les plus amis de Dieu les ont éprouvées, les éprouvent et s'y livrent de plein cœur. Je ne ferai à personne un crime de gémir en voyant le vice couronné, l'impiété décorée, exaltée, l'incapacité élevée aux places, aux honneurs, par le favoritisme ou une majorité de suffrages stupides ; parce qu'en cela, sans vous arrêter à une étroite personnalité, c'est le détriment de la religion que vous, catholiques, la damnation de vos enfants que vous, pères et mères, c'est la ruine de l'Etat que vous, citoyens, vous déplorez. Dans nos offices sacrés eux-mêmes, ne nous livrons-nous pas à la joie, au souvenir des Egyp-

tiens, longtemps oppresseurs du peuple de Dieu, enfin châtiés et engloutis dans les flots. Avec Marie, sœur de Moïse, nous entonnons un sublime cantique de reconnaissance au Dieu qui : *equum et ascensorem dejecit in mare*.

Après les remarques et sous le bénéfice de ces réserves, de ces exceptions, qu'une piété éclairée sait bien mettre chacune à leur place, nous vous prions, m. f., de retenir et de méditer les paroles de saint Jean Chrysostôme, le jugement qu'il porte sur l'envie : *Indifferens*, dit-il, *esse videtur peccatum, cum sit omnium atrocissimum*.

Pour montrer que ce jugement n'a rien d'exagéré, faisons à grands traits l'histoire de cette passion dans le monde. Quand on parle des exploits d'hommes célèbres par leurs vertus ou leurs scélératesses, on s'intéresse d'abord à connaître leurs antécédents, d'où ils viennent, leur biographie. Ainsi en est-il des passions, des vices, ces grands ravageurs de l'humanité.

L'envie a une origine diabolique : *Invidia diaboli, mors intravit in orbem terrarum* (Sap. ii, 24) ; et bien des ruines continuent à passer par cette porte-maudite, à découler de cette source, dès qu'elle est ouverte. C'est l'envie qui dès le commencement porta le démon à tenter nos premiers parents. Il frémissait à la vue de leur innocence, de leur bonheur et de leurs célestes destinées. Ce fut l'envie qui excita Cain à tremper ses mains dans le sang de son frère Abel. Ce fut l'envie qui porta les frères de Joseph à conjurer sa perte et à le vendre ensuite par pitié à des étrangers. Ce fut l'envie qui suscita les implacables persécutions de Saül contre David, le plus fidèle et le plus méritant de ses sujets. Enfin, m. f., voici le forfait de l'envie, la proie, la victime qui lui donne entre tous les autres péchés capitaux une place à part, une malignité monstrueuse. Elle s'est attaquée au Fils de Dieu lui-même, et elle a paru, pour un temps du moins, pendant quelques heures, avoir remporté sur lui une victoire décisive, complète. Pilate qui connaissait bien les Juifs, qui avait sur-eux cette vue de par en haut que donne le gouvernement et le maniement des hommes et qui en inspire trop souvent le mépris, — je voudrais plutôt dire la pitié profonde — Pilate savait bien qu'ils l'avaient livré par envie, que cette soi-disant légalité n'était qu'un trompe-l'œil scélérat et sacrilège pour le peuple, œuvre ténébreuse de l'envie. Le saint Evangile le dit en toutes lettres : *sciebat quod per invidiam tradidissent eum*. Le grand crime du Sauveur était d'être le Sauveur du monde, lumière et charité. Les foules couraient à lui ; il guérissait les maladies physiques et morales. Les enfants se pressaient sur ses pas ; ils remportaient de ses bénédictions, de ses tendresses, des grâces insignes de préservation et d'innocence. Personne jamais n'avait parlé comme Jésus. Ah ! combien il différait des Scribes, des Pharisiens et de la troupe des fonctionnaires, des viveurs, des jouisseurs de la cour d'Hérode !... O envie, passion infernale, si les succès ou les douleurs de ton ennemi te fournissent à la fois une pâture, viens ici, jamais tu n'auras assisté à pareil banquet ! Délecte-toi du sang et de l'eau de son agonie ; réjouis tes yeux du spectacle de son crucifiement, tes oreilles de ses cris d'abandon sur le calvaire ! Es-tu assouvie, satisfaite ?

M. f., le drame de l'Eden, aussi bien que celui de la Passion, se renouvelle sans cesse dans la vie de l'Eglise qui est la vie de Jésus-Christ continuée à travers les siècles, et l'envie joue constamment le même rôle dans les diverses persécutions auxquelles elle est en but. Je n'ai pas le temps de m'arrêter à chacune d'elles. J'arrive de suite aux temps présents et à la persécution habile, rusée,

savante, satanique que la religion subit en ce moment parmi nous. Voulez-vous savoir le moteur secret, le vrai motif du complot ourdi d'avance et mis à exécution sous vos yeux, dont vous, catholiques, vous êtes témoins, hélas ! et victimes ? Pourquoi Jésus-Christ est-il de nouveau attaqué, expulsé, dépouillé, garotté dans son Eglise et dans les siens ? Les bourreaux, s'ils étaient sincères, — mais ils s'en gardent bien, de crainte de faire échouer leur plan en ouvrant trop tôt les yeux d'un peuple abusé, trompé, — s'ils étaient sincères, ils vous diraient : « C'est par envie, *per invidiam tradidissent eum*. » Ils sont jaloux de l'influence de Jésus-Christ, ou de son Eglise, sur les masses, sur le peuple. Ils voudraient être les idoles du peuple, jouir exclusivement de son culte et de ses suffrages. Ils sont jaloux des soins maternels de Jésus à l'égard des malades. Il faut éloigner la religion de leur chevet, lui interdire d'éclairer les aveugles, de faire entendre aux sourds la parole du salut. Ils sont jaloux surtout des bénédictions de Jésus, de ses tendresses dévouées, désintéressées, de son influence sanctifiante sur les enfants. Il faut absolument le chasser de l'école, lui en interdire l'entrée, y mettre quelque livre des pharisiens à la place du livre de Jésus ; y remplacer le prêtre, si on le peut, par un de ces scribes si connus dans l'Evangile... O vieille et terrible passion de l'envie, ce que tu fais, fais le vite, et puisse, pour l'âme des petits et des multitudes, ton triomphe n'être pas de longue durée !

Ceux qui n'accordent pas aux victimes même le droit de gémir et de se plaindre, nous accuseront peut être, dans nos causeries familières du Carême, de faire de la politique. Mais est-il possible, m. f., de parler des péchés capitaux, sans dénoncer la politique du monde anti-chrétien, laquelle est toute faite des péchés capitaux et de leur frame, ourdie d'une façon toujours variée et qui, néanmoins, se ressemble toujours ? On voit, dans les géographies locales, tel couvent d'austères carmelites voué pendant des siècles à la pénitence, aux plus angéliques vertus, que la Révolution a confisqué, et qu'elle a transformé en maison de débauche : ce trait résume assez bien les agissements de l'envie libre-penseuse, à l'heure actuelle, ses succès, ses triomphes, ce dont elle a longtemps souffert et ce qu'elle se réjouit de mettre en place.

Par l'histoire de cette passion, vous avez compris, m. f., ses ravages dans la société, dans l'Eglise de Dieu. Vous comprendrez mieux encore quelles ruines elle fait dans les âmes, et combien elle peuple l'Enfer, si vous considérez que l'envie est radicalement destructive de toute piété, de toute religion sincère, du christianisme lui-même. En effet la religion de Jésus, la vraie piété, consiste essentiellement dans la charité. « C'est à ce signe, dit le Sauveur, qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. » Le monde lui-même le juge et l'a toujours jugé ainsi ; et le monde ici a raison. L'amour du prochain est la pierre de touche de la dévotion. Toute démonstration extérieure n'est qu'une vaine parade qui ne peut le remplacer. Or la charité vous ordonne de vous réjouir avec ceux qui se réjouissent, de pleurer avec ceux qui pleurent. Et voilà qu'au contraire le bonheur du prochain vous afflige, vous désole, vous fait verser des larmes de dépit, et ce n'est que dans ses douleurs, dans son supplice, que vous goûtez une satisfaction coupable, des tressaillements d'allégresse. Ces sentiments dont votre âme est pleine, ils débordent, ils se trahissent malgré vous dans votre silence ou vos paroles, dans vos gestes, votre contenance, sur votre physionomie. Un œil un peu habile ou exercé ne s'y trompe pas.

Dominé par la passion de l'envie, j'ajouterai que non-seulement vous n'êtes plus chrétien, mais

même vous n'êtes plus un homme. Vous êtes bien au-dessous des payens et de leurs maximes. Parmi les ruines causées par le péché originel, une noble qualité est restée à notre nature, même chez les plus vicieux quelquefois : c'est la compassion, la sympathie. Et on les voit applaudir aux belles actions, s'apitoyer sur le sort des victimes, sur leur supplice, voler à leurs secours, être émus de leurs souffrances. On dit que l'animal lui-même parfois éprouve de ces sentiments pour le malheur qui le rapprochent de l'homme. Mais l'envieux, lui, ne les éprouve pas. Il se nourrit de sentiments tout opposés à ceux de la plus vulgaire humanité. Chez lui la raison intelligente, réfléchie, est parvenue à un degré, à un raffinement de cruauté, à des joies ou à des tristesses féroces, auxquelles l'instinct de la bête n'atteint pas. J'en appelle à l'opinion commune, à vos dires, à ces signes, à ces témoignages auxquels vous mesurez la ténacité, la profondeur de la haine à laquelle vous pouvez être en but. De deux ennemis, dont l'un dans un mouvement premier de colère violente, vous a injurié, vous a frappé, et l'autre, de sang froid, calme, rassisi, se réjouit de vos plaies, boit à longs traits votre humiliation, vos opprobres, s'en délecte, les savoure, lequel des deux a-t-il à votre égard une âme plus noire, plus cruelle ? lequel vous veut le plus de mal ?

Après ce regard jeté sur l'histoire et l'âme humaine, vous trouverez maintenant, sans doute, moins étonnantes les paroles de saint Jean Chrysostôme sur l'envie : *Indifferens esse videtur peccatum, cum sit omnium atrocissimum*, et vous partagerez le sentiment du savant docteur de l'Eglise.

Dans un entretien suivant, nous pourrons, m. f., vous parler de la forme particulière du vice qui vient de nous occuper, forme connue sous le nom de *jalousie*. En attendant que nous attirions davantage votre attention sur cette passion et les maux qu'elle enfante, laissez-nous vous rappeler certains personnages de l'Evangile, rigides observateurs du jeûne et du Carême, des moindres observances liturgiques, très appliqués à nettoyer les dehors de la coupe et du plat, mais laissant le dedans, l'intérieur qu'on ne voit pas, plein de rapines et d'immondices : *intus autem pleni rapina et immunditia*, plein d'os de morts et de pourriture : *plena ossibus mortuorum et omni spurcitia* (Math. 23). Véritables sépulchres blanchis qui n'ont de spécieux, de correct et de brillant que ce qui paraît aux regards, dans le fond du cœur travaillés par une hypocrisie et des iniquités sans nom.

Ne les imitons pas. Pendant ces jours de pénitence et de conversion, gardons-nous bien de ne blanchir que les dehors, de ne réformer que les pratiques, les parures extérieures de l'âme. Ce serait un vain et superficiel replâtrage. Allons au fond de la conscience : *munda prius quod intus est calicis* ; purifions-nous du vieux levain ; extirpons les ossements de morts, ces germes cachés d'orgueil égoïste, d'envie, sources de tout péché ; mettons à la place le levain nouveau, le levain de la sincérité et de la charité, laquelle est aussi une source comme l'envie, mais la source de toutes les vertus.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 martii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

CARÊME DE 1891

Septième conférence

PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

O vos omnes... attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.

O vous tous, considérez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne. (Thren. I, 12).

Mes Frères,

En ce jour de mémorable souvenir, il me semble entendre le divin Sauveur, du haut de sa croix, nous adresser, avec un accent d'inénarrable souffrance, les paroles que je viens de dire et que le prophète Jérémie, bien des siècles à l'avance, avait placées dans sa bouche : Oh ! voyez donc si jamais homme, si jamais victime a enduré un pareil martyre !

L'Eglise est aujourd'hui dans les larmes ; elle porte le deuil de son bien-aimé, et elle convie tous ses enfants à pleurer avec elle. Oh ! ne manquons pas, m. f., de ressentir en nos âmes une tristesse, une douleur profonde ; ne manquons pas de nous jeter à genoux et de nous frapper la poitrine pour compatir à toutes les effroyables tortures qu'a endurées pour nous le Fils de Dieu.

Sans doute, m. f., je devrais me contenter de vous présenter la croix. Est-ce qu'elle n'est pas capable de vous impressionner, de vous émouvoir plus que tous les discours ? Quelle est donc la parole humaine qui pourrait redire, avec autant de force et d'éloquence, les hontes, les ignominies, les dénis de justice, les atroces tourments de la Passion ?

Et cependant, m. f., si infirme que soit ma parole, vous attendez de moi que je retrace à vos yeux et que je rappelle à votre mémoire le drame sanglant du Calvaire.

Aussi bien, j'essaierai de toucher vos cœurs en m'attachant surtout à vous montrer comment Jésus-Christ a été délaissé, abandonné dans sa passion et dans sa mort.

Si malheureux que soit un homme, si accablé des coups du sort, si calomnié, si persécuté que vous le supposiez, cependant il n'est jamais tout-à-fait sans secours et sans appui. Il a, dans son infortune, comme une triple ressource : des amis qui le soutiennent et le consolent, des juges qui déclarent et proclament son innocence, une famille qui l'abrite et qui le défend.

Mais Jésus-Christ, oh ! voyez donc quel abandon ! De quelque côté qu'il se tourne, rien ne lui répond, aucune voix, sur la terre ni dans le ciel, ne s'élève pour protester et réclamer en sa faveur. Ses apôtres le trahissent et le renient ; les tribunaux le condamnent ; son Père le laisse aux mains

de ses bourreaux, et il meurt de la plus épouvantable mort qui ait été et qui sera jamais.

O Jésus, mon doux Sauveur, inspirez-moi des paroles dignes de vous. Ah ! je vous invoque en ce moment. Comme je voudrais, en racontant vos souffrances, arracher des larmes à tous ceux qui sont ici et qui sont venus m'entendre ! Touchez-les vous-mêmes ; et que votre grâce les pénètre si bien que, n'y tenant plus de douleur et de regret, ils tombent à vos pieds, et en embrassant votre croix, jurent de n'adorer, de ne servir et de n'aimer jamais que vous. *O Cruce, ave !*

I

Il y a, m. f., un martyre plus cruel que celui qui consisté à percer et à meurtrir les chairs, à déchirer le corps sous les fouets et les verges, et après toutes les tortures imaginables, à le clouer à un gibet d'infamie. Ce martyre, vous le devinez assez, c'est le martyre du cœur, c'est le martyre de l'âme, et c'est ce martyre-là que Jésus-Christ a surtout enduré.

Ah ! au moment de vous rappeler ce qu'il a souffert d'angoisses secrètes et de douleurs mystérieuses, j'hésite, et encore une fois, je le supplie de m'aider à vous faire comprendre cet effroyable supplice de son âme abîmée sous les flots tumultueux et pressés de la colère des hommes et de la colère de Dieu.

Jésus-Christ venait d'instituer le sacrement de son amour, et il avait laissé déborder de son cœur, dans l'admirable discours de la Cène, tous les sentiments de la plus suave tendresse. Il avait dit à ses Apôtres cette belle parole que saint Jean nous a conservée : Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis, *jam non dicam vos servos... vos autem dixi amicos* ¹. Ses amis, ah ! sans doute maintenant qu'il a épuisé les bienfaits pour eux, maintenant que, par un sublime effort de sa charité, pour se les unir d'une façon plus étroite, il leur a donné sa chair à manger et son sang à boire, maintenant, s'il se trouve en danger, si la haine des pharisiens s'acharne à le poursuivre, s'il vient à tomber aux mains de ses ennemis prêts à toutes les violences, ils seront là, autour de lui, pour le défendre, et s'il le faut, ils sacrifieront leur vie pour sauver la sienne.

Dites-moi, m. f., est-ce que Jésus-Christ n'était pas en droit de penser cela de ses Apôtres ? Des amis, mais il n'y a pas, ce semble, de meilleur rempart et de protection plus sûre, *amicus, protectio fortis* ². Est-ce que son cœur ne pouvait pas compter sur eux, sur leur dévouement ?

Hélas ! vous savez bien qu'il en fut autrement ; et une des choses les plus tristes, les plus humiliantes à constater au début de la Passion du Sauveur, c'est la trahison de Judas, le reniement de Pierre et la fuite des autres apôtres.

Après l'agonie du jardin des Oliviers, Jésus-

¹ Joan. xv, 15.

² Eccli. vi, 14.

Christ s'était écrié, plein de force et de courage : Levez-vous et marchons, *surgite, eamus* ¹.

Il s'avance en effet d'un pas ferme. On entend, dans les ténèbres, à quelque distance, le bruit d'une troupe qui approche. Ce sont des gens armés qui sont à sa recherche. Les scribes et les pharisiens les ont soudoyés pour qu'ils s'emparent de lui, et le leur amènent lié et garrotté comme un vil malfaiteur.

Eh bien, m. f., qui donc est en tête de ces misérables ? Qui donc les dirige, les conduit ? Qui donc va leur désigner celui qu'il faut arrêter ? Ah ! qui donc ? Mais le nom de cet infâme est écrit dans l'histoire non moins que dans l'Evangile, et il y est devenu le nom abhorré, méprisé de tous ceux qui, dans tous les siècles, ont vendu leur maître : c'est Judas.

O Jésus, à la vue de votre apôtre, traître par avarice, comme votre âme dût être brisée de douleur, et avec quels gémissements vous dîtes redire les paroles du Roi-Propète : Si c'eût été mon ennemi qui m'eût traité de la sorte, je l'aurais encore supporté, mais c'est vous, vous qui n'aviez avec moi qu'une pensée, vous avec qui je partageais le pain de ma table ².

Ah ! m. f., en vérité, pourquoi faut-il que ce soit Judas qui livre Jésus ? Judas, mais est-ce qu'il n'a pas été choisi pour être le compagnon de sa vie et l'héritier de sa puissance ? Est-ce qu'il n'a pas vécu de longues années dans son intimité ? Est-ce qu'il n'a pas reçu ses plus douces confidences ? Est-ce que tout à l'heure, il n'a pas bu à la coupe du sacrifice eucharistique le sang qui rachète le monde ? Et c'est lui qui s'en vient, dans les ténèbres de la nuit, pour consommer son abominable forfait.

Il savait que les ennemis de son Maître avaient, en d'odieux conciliabules, comploté sa mort ; et il était allé les trouver, et il leur avait dit : Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ³ ? On lui avait promis trente pièces d'argent, et le marché avait été conclu.

O mon Dieu, comment donc redire ces choses sans en frémir de honte ! Et voici que Judas, sous l'empire de Satan qui le possédait, s'en vient gagner ses trente deniers !

Il s'approche de Jésus : — Salut ! Maître, lui dit-il, et il l'embrasse ⁴. O ce baiser de Judas, m. f., est-ce qu'il n'est pas plus cruel que la morsure du tigre, quand il enfonce ses dents aiguës dans les chairs de sa proie ? Ce baiser de Judas, je vous le demande à vous surtout qui avez senti l'ingratitude et connu la trahison, est-ce qu'il y a rien de plus révoltant, rien qui fasse mieux passer dans l'âme, comme un frisson d'épouvante et d'horreur ? Et Jésus répond au traître dont il reçoit la caresse sacrilège : Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ici ? *Amice, ad quid venisti* ? ⁵ Quoi ! c'est

par un baiser que vous livrez le Fils de l'homme !

Ah ! m. f., dans cette réponse qui est un dernier effort de son cœur pour convertir son Apôtre, comme on devine une poignante douleur ! Jésus-Christ ne saurait la contenir dans son âme, et il se plaint au monde entier, pour que tous les siècles compatissent à son immense infortune, il se plaint d'avoir été livré par un baiser.

Mais alors, pendant que Judas démasquant enfin son perfide dessein, s'écrie : C'est lui, saisissez-le, — *Ipse est, tenete eum* ², qu'est-ce que font donc les autres Apôtres ? Eux du moins, vont-ils défendre leur Maître, avec une indomptable énergie ?

Hélas ! non, m. f. Loin d'être emportés par l'indignation, et de se presser autour de Jésus, et de lui faire comme un rempart vivant, ils ont peur, ils tremblent et les voilà qui prennent la fuite : *Relicto eo, fugerunt* ³.

Dévouez-vous donc pendant des années ; soyez donc le meilleur des amis, le plus tendre des pères, pour voir ceux que vous avez tirés de l'obscurité, du néant de la vie, ceux que vous avez instruits, ceux que vous avez élevés jusqu'à vous, pour les voir, au jour de l'épreuve, vous méconnaître, vous délaisser, vous renier ! O ingratitude monstrueuse ! Et Jésus se trouve seul, tout seul au milieu de cette troupe de forcenés qui s'emparent de sa personne et l'entourent de liens.

Pierre, un instant, a manifesté quelque velléité de résistance. N'avait-il pas protesté naguère de mourir plutôt que de l'abandonner ? Aussi, il tire l'épée et il frappe le serviteur du grand-prêtre. Mais n'attendez pas davantage de lui. Sur l'ordre de son maître, il a remis le glaive dans le fourreau ; son courage s'est évanoui, cette belle ardeur du premier instant est tombée tout-à-coup, et lui aussi, troublé par les vociférations qui éclatent, il prend peur et quand la troupe s'ébranle, quand elle entraîne l'auguste Victime sur le chemin de Jérusalem, c'est de loin qu'il la suit : *Sequebatur eum a longe* ⁴.

Mais ce n'est pas tout ; il faut que le cœur de Jésus soit déchiré d'une nouvelle blessure et qu'il saigne d'un abandon qui ira jusqu'au reniement. Pierre est entré dans la cour du grand-prêtre ; il s'est mêlé à la foule des soldats, et comme le froid était assez vif, il se chauffait. Sa tenue, son langage le font remarquer. On l'interroge et on lui dit : Mais, est-ce que vous n'étiez pas avec Jésus de Nazareth ? Par trois fois, on lui pose cette question, et par trois fois, il répond qu'il ne sait ce qu'on veut lui dire, et il jure qu'il ne connaît pas cet homme, *quia non novi hominem* ⁵. Et qui est-ce qui l'interroge ainsi ? Est-ce le grand-prêtre ? Est-ce le tribunal ? Est-ce un homme qui ait autorité sur lui, qui lui impose par l'éclat de la naissance ou l'élévation du rang ? Est-ce un homme

¹ Marc. xiv, 42.

² Psal. liv, 13, 15.

³ Matth. xxvi, 15.

⁴ Matth. xxvi, 49.

⁵ Matth. xxvi, 50.

¹ Luc. xxii, 48.

² Marc xiv, 44.

³ Matth. xxvi, 56.

⁴ Matth. xxvi, 58.

⁵ Matth. xxvi, 72.

même ? C'est une femme, une femme de condition inférieure, une servante. Ah ! Pierre, voilà donc où devait aboutir cette solennelle promesse d'un dévouement plus fort que la mort ! Il a suffi de la voix d'une femme, et tu as tout oublié. La peur te rend lâche, elle te fait parjure. Quoi ! tu ne connais pas cet homme ? Cet homme, dis-tu ; car tu ne daignes pas même lui donner son nom. Tu le sais cependant bien. Mais à cette heure suprême, à cette heure où le prince des ténèbres accomplit son œuvre de haine et de vengeance, à cette heure où Jésus a voilé sa divinité et caché sa puissance pour tout permettre et tout laisser entreprendre contre son adorable personne, tu declares que tu ne le connais seulement pas !

Va, regarde-le descendre les marches du tribunal ; ses yeux te cherchent ; ils sont pleins de larmes et de tendres reproches. Ah ! tu rougis de honte et tu détournes la tête. Tu n'as plus maintenant qu'à sortir de cette cour du crime pour te mépriser toi-même, et ce ne sera pas trop de toute ta vie pour pleurer ta lâcheté et pour détester ton reniement.

Voilà, m. f., comment Jésus fut abandonné de ses apôtres. Se peut-il concevoir et imaginer plus révoltante ingratitude ? Cherchez dans l'histoire, vous n'y trouverez rien de semblable, rien qui approche de cette scène où tout ce que la reconnaissance a de plus sacré est indignement profané et foulé aux pieds...

Oh ! nous, m. f., nous les amis de Jésus, nous qui sentons bien aux battements de notre cœur et aux tressaillements de notre âme que nous l'aimons, que nous lui appartenons, oh ! pour réparer, dans la mesure de nos forces, les tristesses et les douleurs de ce premier abandon, au pied de sa croix, en ce jour anniversaire de sa mort, jurons comme l'apôtre saint Paul, de ne jamais souffrir que rien au monde nous sépare de lui ¹. *O crux, ave !*

II

Trahi et livré par Judas, renié par Pierre, Jésus-Christ du moins va-t-il être déclaré innocent par les tribunaux de la terre ?

Quand un homme est outragé dans son honneur, quand des ennemis, acharnés à sa perte, ont comploté de lui prendre ses biens, sa fortune, sa réputation, quand ils ont juré de lui rendre la vie insupportable, et de le faire mourir avant le temps, ah ! cet homme a une ressource, c'est d'en appeler à la justice de son pays, et cette justice, à moins d'être entre des mains indignes et scélérates, par une sentence publique, solennelle, le vengera des attaques dont il est l'objet.

Sans doute Jésus-Christ, défendu par les juges qui siègent à Jérusalem, va être soustrait aux insultes et aux violences de l'ignoble troupe qui l'a arrêté ; et en même temps qu'il verra tomber ses liens, il retrouvera la liberté d'enseigner, de prêcher, d'opérer des miracles et de faire du bien.

Ah ! m. f., n'en croyez rien ; car il sera dit que, dans cette douloureuse histoire, tout manquera à la fois au Sauveur du monde. Lui, la sainteté infinie, il s'entendra condamner par tous ceux mêmes qui, cependant, ont la grande et noble mission de protéger les droits sacrés du faible et de l'innocent.

O justice des hommes, toi qui devrais être inaccessible à tous les méprisables calculs de la haine, de la peur ou de l'intérêt, toi qui devrais t'élever toujours bien au-dessus de toutes les querelles des partis pour ne parler que le libre et inflexible langage de la conscience, faut-il donc que je t'accuse et que je rappelle combien, alors, tu fus basse et inique !

Le premier tribunal où Jésus parait, c'est celui du grand-prêtre. Caïphe, tout d'abord, semble procéder avec le calme et la dignité qui conviennent à la magistrature suprême. Il cite des témoins, mais ces témoins qu'on est allé chercher et qu'on a amenés en toute hâte, ne peuvent s'entendre ; ils se contredisent, et il n'y a rien d'ailleurs dans leurs dépositions qui puisse servir de base à une accusation capitale.

C'est alors que Caïphe, renonçant à l'enquête, interroge Jésus, avec le secret espoir de lui arracher quelque aveu compromettant. Ah ! m. f., à ce tribunal du grand-prêtre, on ne rend pas la justice, mais on soufflette ¹. A peine Jésus a-t-il ouvert la bouche et répondu quelques paroles, qu'un valet, comme il s'en trouve toujours, en pareille occasion, lève le bras, et le Fils de Dieu reçoit à la face, et dans la majesté du visage, la plus grave insulte qui puisse atteindre un homme. Oui, le voilà souffleté, et Caïphe non seulement n'intervient pas pour le défendre, mais la passion l'emporte, il se lève et il adjure Jésus de dire s'il est le Christ, le Fils de Dieu éternellement béni ; et sur son affirmation : *Ego sum* — oui, je le suis ², sans en entendre davantage, sans discuter cette réponse, il s'indigne, il déchire ses vêtements, il s'adresse à ceux qui l'entourent : Qu'avons-nous besoin de témoins ? dit-il, n'avez-vous pas entendu le blasphème ? Et ceux-ci, tous ensemble, sans qu'aucune protestation ne se produise, s'écrient : Il est digne de mort. — *Reus est mortis* ³.

O Christ Jésus, vous ne dites plus rien, vous vous taisez. Ah ! je comprends votre silence plus éloquent mille fois que toutes les justifications. Que vous servirait-il en effet de parler ? Vous êtes condamné d'avance à ce tribunal qui est le tribunal de l'orgueil, de la jalousie et de la haine.

La sentence portée par Caïphe et par le Sanhédrin ne pouvait recevoir d'exécution que si le représentant de la majesté romaine, chez les Juifs, Pilate, la ratifiait.

L'histoire nous apprend que Pilate avait de l'instruction, de l'honnêteté, une certaine droiture.

¹ Joan, xviii, 19.

² Matth. xxvi, 64. — Marc, xiv, 62.

³ Matth. xxvi, 63, 66.

¹ Rom. viii, 35.

Malheureusement c'était un homme politique et qui craignait de perdre sa place.

On lui amène Jésus contre qui on multiplie les accusations et surtout celles qui étaient de nature à impressionner le gouverneur romain. — *C'est un séditieux qui bouleverse la nation, qui empêche qu'on ne paie le tribut à César et qui aspire à la royauté*¹. Pilate tout ému se décide à interroger le Christ. Mais après l'avoir entendu il le déclare innocent : Je ne trouve en lui, dit-il, aucun des crimes que vous lui imputez. — *Nullam invenio in eo causam*².

Voilà la première parole en faveur de Jésus ; mais ce sera la seule. Les Juifs se récrient et Pilate qui ne veut pas les indisposer, par une faiblesse incroyable, apprenant que Jésus est Galiléen, au lieu de le mettre en liberté, l'adresse au tribunal d'Hérode.

Celui-ci était curieux de voir le Christ, et il l'accueillit avec la pensée qu'il opérerait en sa présence quelqu'un de ces prodiges étonnants dont le bruit avait retenti dans la Judée tout entière. Sa vanité fut déçue ; car le noble accusé ne répondit pas un seul mot à toutes les questions qui lui furent faites — *nihil illi respondebat*³ — et il s'en vengea par d'insultantes moqueries.

Ah ! m. f., à ce tribunal d'Hérode, on ne rend pas la justice, mais on rit, mais on s'amuse, mais on traite avec mépris, mais on jette sur les épaules du Sauveur une robe blanche, et avec ces livrées de la folie, on excite et on provoque, à son endroit, les railleries de la foule. Prince voluptueux, courtisans dépravés, moquez-vous tant que vous voudrez, l'Evangile vous a marqués au front d'une éternelle flétrissure, et jusqu'à la fin des temps, on dira que votre tribunal est le tribunal de la luxure et des mauvaises mœurs.

Voici maintenant, de nouveau, Jésus au tribunal de Pilate. L'expédient n'a pas réussi ; Hérode n'a point jugé et il faut que Pilate se prononce.

Tous les pires ennemis du divin Maître sont là ; les accusations recommencent, les clameurs montent et le gouverneur se sent repris par la peur.

Qu'est-ce qu'il va faire ? Son devoir serait de protéger l'innocence persécutée et d'imposer silence à tous ces furieux qu'il sait obéir à la plus vile des passions, à la jalousie. Mais il est lâche, et de concession en concession, il en vient à commettre la plus grande iniquité que l'histoire ait enregistrée dans ses annales.

Ni Hérode ni moi, dit-il aux Juifs, nous ne l'avons trouvé coupable. Toutefois, avant de le renvoyer je vais le faire châtier⁴. Est-ce là de la justice ? Mais, m. f., si le Christ est innocent, pourquoi donc le faire battre de verges ? Peut-être veut-il apitoyer les Juifs par le spectacle d'un homme meurtri et sanglant. Mais ce n'est point ainsi qu'on apaise les passions de la foule. Pilate,

en effet, ne réussit qu'à provoquer de plus ardentes invectives et de plus insolentes clameurs.

Ah ! m. f., vous le voyez bien, c'est pour Jésus-Christ l'abandon le plus complet. A ce tribunal de Pilate, on ne rend pas la justice ; mais on a peur, mais on tremble, mais on a recours à d'odieux subterfuges, mais on flagelle, mais on s'écrie, en présentant le Roi des Juifs couronné d'épines et vêtu d'un manteau dérisoire : *Ecce homo...* Voilà l'homme¹.

Oui, voilà l'homme de douleurs tel que le Prophète l'avait vu, tel qu'il l'avait salué, quand il racontait son martyre. Et c'est toi, Pilate, toi le dépositaire de la chose la plus sacrée qui soit ici-bas, de la justice, qui l'as mis dans cet état. *Ecce homo !* Voilà l'homme ! Ah ! comme il est défiguré, couvert de sueur, de sang et de crachats !

Loin de se calmer, les grondements, les imprécations de la foule redoublent : — Si vous le renvoyez, vous n'êtes pas l'ami de César². Cette fois, c'en est fait des dernières résistances de Pilate. Quoi ! il serait dénoncé à l'empereur, peut-être destitué. Et bien ! que le Christ innocent meure plutôt !

O politique humaine, voilà de tes trahisons, de tes crimes et de tes forfaits !

Pilate remonte sur son tribunal ; il fait apporter de l'eau, et se lave les mains en présence du peuple. S'imagine-t-il donc que cette eau qu'on lui verse va effacer les abominables souillures de sa conscience ? Mais il a beau faire ; il y a des taches qu'on ne lave pas, et c'est en vain qu'il s'écrie : — Je suis innocent du sang de ce juste³ ; toutes les voix catholiques lui répondent, depuis des siècles, et lui répondront jusqu'au dernier jour du monde : Le Christ a souffert sous Ponce Pilate. *Passus sub Pontio Pilato*.

O Jésus, quel déni de justice ! Ah ! je comprends que vous vous plaigniez. Ce que n'osent ordonner la haine et la luxure, la peur et l'ambition le permettent. Caïphe vous a déclaré coupable et il vous a laissé souffleter ; Hérode vous a pris pour un insensé, et il vous a fait insulter ; Pilate, lui, en honnête homme qu'il est, a reconnu votre innocence, mais plus lâche encore qu'il n'est honnête, il vous livre et il permet qu'on vous crucifie : *Tradidit eis illum ut crucifigeretur*⁴.

Faut-il parler, m. f., d'un dernier tribunal où Jésus fut cité ? Celui-là, dans tous les temps, a été le plus mobile, le plus capricieux, le plus changeant. Il n'y a pas de crime qu'il n'ait absout, comme il n'y a pas d'innocence qu'il n'ait condamnée. Impitoyable, à certaines heures, aux méchants et aux pervers, un peu plus tard il traitait les gens de bien de la même façon et avec la même rigueur. Ce tribunal, vous le connaissez, c'est le tribunal de l'opinion publique.

Ce fut encore un des expédients de Pilate d'y

¹ Luc. XXIII, 2.

² Joan. XVIII, 38.

³ Luc. XIII, 9.

⁴ Luc. XXIII, 14-16.

¹ Joan. XIX, 5.

² Joan. XIX, 12.

³ Joan. XIX, 24.

⁴ Joan. XIX, 16.

recourir. C'était la coutume, à l'occasion de la Pâque de délivrer un prisonnier, au choix du peuple. Pilate consulte donc la foule : mais la foule à qui on a fait la leçon, et dont les instincts cruels se sont éveillés à l'idée d'un supplice éclatant, la foule n'a qu'une voix contre Jésus.

Oh ! m. f., représentez-vous cette foule en délire, et entendez ces cris qui éclatent, comme l'ouragan déchainé, et qui réclament la mort et le crucifiement du meilleur ami des petits et des pauvres. Comme on frémit d'horreur à la pensée de cette multitude qui emplit la cour du prétoire. Tous les bras se lèvent, tous les poings se crispent, tous les visages sont menaçants, tous les yeux lancent des éclairs, toutes les bouches poussent ces formidables clameurs dont l'Evangile nous a conservé le souvenir, et qui, à dix-neuf siècles de distance, nous glacent encore d'effroi.

Pilate, en même temps que Jésus, présente un meurtrier fameux, appelé Barabbas, et il demande : Qui voulez-vous que je délivre de Jésus ou de Barabbas ? — Et la foule de crier : Barabbas ! Barabbas ! — Mais que ferai-je de Jésus ? — Qu'il soit crucifié ! — Mais quel mal a-t-il fait ? — Crucifiez-le, crucifiez-le !¹

Oh ! m. f., mais dans cette foule, Jésus ne compte donc que des ennemis ? Quoi ! lui qui a guéri tant de malades, qui a consolé tant de malheureux, lui qui s'est dépensé, qui s'est dévoué avec une bonté, avec une tendresse infinie, lui qui naguère à son entrée dans Jérusalem, était acclamé comme le Sauveur d'Israël, le voilà tout seul. Où sont donc ses amis ? Pourquoi ne se montrent-ils pas ? Pourquoi ne viennent-ils pas protester en sa faveur en publiant ses bienfaits ?

Ah ! pourquoi, m. f. ? Mais, vous le savez assez, est-ce qu'on a des amis quand on est accusé, calomnié, abreuvé d'outrages, quand on est condamné et que bientôt on paiera de sa tête ce grand crime de s'être oublié et d'avoir fait beaucoup de bien ? Aussi la foule crie plus fort que jamais : Crucifiez-le ! crucifiez-le... *Crucifige, crucifige eum* ².

Voilà, m. f., le tribunal de l'opinion publique. A ce tribunal on ne juge pas, mais on blasphème, mais on réclame l'horrible spectacle du sang qui coule et des membres qui se tordent dans les affres de l'agonie ; c'est le tribunal des passions brutales et des instincts féroces.

O Jésus, vous n'avez plus qu'à prendre votre croix et à marcher au lieu de votre supplice. Ah ! quelle iniquité, dans cet abandon de la justice sacerdotale, de la justice civile et de la justice populaire ! Mais du moins, Seigneur, sur cette route du Calvaire, nous voulons vous suivre pour baiser la trace de vos pas, et vous donner toutes les marques d'une foi qui ne fléchit point et tous les témoignages d'un amour qui se désole et qui compatit. — *O crucis, ave !*

III

A mesure que nous avançons dans le récit de la Passion du Sauveur, à mesure aussi nous comprenons mieux tout ce qu'il eut à endurer de la malice et de la cruauté de ses ennemis. Non vraiment, il n'y a pas et il ne saurait y avoir de douleur comparable à la sienne, parce que jamais personne, dans le malheur ou dans le châtement, n'a été délaissé comme lui.

On a vu de grands coupables, alors que le glaive de la justice était levé sur leur tête, on les a vus s'attendrir et verser encore des larmes de joie, en recevant d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur la douce assurance d'une affection qui survivait au crime lui-même.

Mais, m. f., le Sauveur dont on réclame la mort, avec fureur, qu'on veut voir, tout à l'heure, cloué à la croix, mais il est innocent. Est-ce qu'il n'a pas dit un jour, aux Juifs : Qui donc parmi vous oserait m'accuser de péché ?¹ Ah ! maintenant encore cette parole, ce fier défi pourrait retentir sur ses lèvres, et la multitude qui l'outrage ne trouverait rien à lui reprocher, rien, sinon des vertus sublimes, des miracles de bonté, une patience et une douceur héroïques.

Aussi va-t-il sans doute recevoir et de la Vierge Marie sa mère, et de Dieu qui l'a engendré de toute éternité la consolation et l'appui dont il a besoin.

Eh bien ! non encore, m. f., et vous allez voir que jamais fils, emporté à la fleur de l'âge, n'est mort en de tels tourments.

Le voilà qui commence à gravir le rude sentier du Calvaire. Mais il a déjà perdu tant de sang dans le supplice de la flagellation et du couronnement d'épines que ses forces sont épuisées ; et par trois fois, il tombe avec la croix dont on l'a chargé par un raffinement de barbarie, et qu'il ne saurait plus soutenir.

Ah ! quel martyre ! On le relève avec des coups ; il faut qu'il marche et qu'il traîne jusqu'au sommet son pesant fardeau. Grand Dieu, est-ce donc là le plus beau des enfants des hommes ? Mais ce n'est plus maintenant qu'une plaie sanglante, des pieds à la tête, et en vérité, il est devenu méconnaissable. Le Prophète l'avait dit : C'est un ver de terre, et non un homme, l'opprobre des hommes et la risée du peuple : *Ego sum vermis et non homo* ².

O Marie, vous qui dans la pauvre étable de Bethléem, à sa naissance, l'avez pressé entre vos bras, sur votre cœur, avec tant d'amour, vous qui l'avez si souvent couvert de vos caresses, vous qui cherchiez dans son regard, dans une parole tombée de ses lèvres, dans le charme de sa présence, la joie qui vous faisait vivre... O Marie, vous la plus pure, la plus sainte, la plus noble des mères, où êtes-vous donc ? N'allez-vous pas essayer d'arriver jusqu'à lui ?

Oh ! venez, et peut-être par vos larmes, par vos

¹ Matth. xxvii, 17-23.

² Luc. xxiii, 21.

¹ Joan. viii, 46.

² Psal. xxi, 7.

sanglots, par vos cris déchirants; peut-être par vos prières, par vos supplications arracherez-vous votre fils à cette foule scélérate qui veut, dans quelques instants, se repaître du spectacle de son agonie et de sa mort.

Ne croyez pas, m. f., que Marie ait oublié son Jésus. Oh non ! elle l'aime plus que jamais ; elle l'aime de toutes ses forces ; elle l'aime tant qu'elle mourrait cent fois et avec un immense bonheur pour le sauver.

Elle n'est pas loin, du reste, et à un détour du chemin, voilà le fils et la mère en présence l'un de l'autre. Oh ! quelle rencontre !

Marie n'y tient pas ; eh quoi ! c'est là son fils ! A cette vue, elle n'a plus de force ni de courage, ses yeux se voilent, elle défaillit, et si des bras amis ne la soutenaient, elle resterait là, inanimée, sans vie, sur la route du Calvaire.

Pauvre mère ! quel secours pensez-vous donc apporter à votre divin Fils ? Ah ! n'espérez rien obtenir de ses bourreaux ; n'espérez pas les attendrir. Leur cœur est plus dur que le rocher où ils vont consommer leur crime. Si du moins il vous était permis de l'approcher, d'appuyer sa tête sur votre poitrine, de coller vos lèvres sur ses blessures, d'essuyer son front de vos baisers, de lui donner tous ces soins délicats qu'une mère prodigue à son enfant, d'apaiser la soif qui le dévore, de lui murmurer de douces paroles et de recevoir son dernier soupir ! Mais non, tout cela vous est refusé, vous ne pouvez que vous tenir, debout, au pied de sa croix ; et en vous voyant abimée dans les larmes, brisée de douleur, écrasée par toutes les souffrances qui broyaient votre cœur, ah ! n'était-ce pas, dans son agonie, un nouveau et plus atroce supplice qui s'ajoutait à tous les autres ?

Et d'ailleurs, à cette heure suprême, êtes-vous bien encore sa mère ? Voilà que du haut du gibet où il expire, il fait son testament. On l'a dépouillé de tout, on lui a tout pris ; il ne lui reste qu'une chose, vous êtes son dernier bien, sa dernière richesse, et il vous donne à l'humanité qu'il sauve et qu'il rachète : — Ah ! dit-il à saint Jean, voilà votre mère ! *Ecce mater tua* ¹.

Mais en disant cela, mais en sacrifiant ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, n'est-ce pas comme s'il s'était écrié : Ah ! je n'ai plus de mère ; je l'ai donnée, elle ne m'appartient plus, et comme si j'étais seul au monde, il faut que je meure privé de ces tendres et saintes caresses qui consolent les plus cruelles angoisses et qui endorment les plus effroyables douleurs.

Et, m. f., alors que Jésus se montre si magnifique dans son amour envers les hommes, ceux-ci, ah ! les entendez-vous blasphémer, les entendez-vous ricaner. Il y a là un peuple immense qui applaudit et qui bat des mains, quand le Sauveur, dans l'excès de son martyre, se plaint de la soif et qu'on lui présente du fiel et du vinaigre. Oh ! les monstres ! Le plus grand criminel, au moment où

il subit sa peine, est un objet sacré — *res sacra reus* — et il a droit au respect de ses juges et aux égards de ses bourreaux. Mais pour Jésus toutes les lois sont méconnues. Il n'en peut plus de souffrances..., son sang coule à flots pressés de ses mains percées, de ses pieds déchirés, de son front, de tout son corps meurtri..., il va mourir, et on l'insulte, et on lui crie de toutes parts : Va, toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc toi-même si tu le peux ; tu t'es confié en Dieu, eh bien ! que Dieu te délivre maintenant ; si tu es le Fils de Dieu descends de la croix et nous t'adorerons ¹ !

O mon Dieu, vous qui demeurez et réglez dans les hauteurs du ciel, vous le Tout-Puissant, mais c'est une sommation qui vous est faite. N'allez-vous pas intervenir, et d'un geste de votre droite, n'allez-vous pas jeter dans la poussière tout ce peuple qui maudit le Christ ?

Le Christ, mais vous l'avez engendré avant l'aurore, et sur le Thabor, vous disiez : « Celui-ci est mon fils bien-aimé ². » Ah ! n'est-il pas assez humilié, saturé d'opprobres et de douleurs ? Regardez-le donc : *Respice in faciem Christi tui* ³, et si vous avez encore, je ne dis pas quelque amour, mais quelque pitié pour lui, grâce ! grâce ! sauvez-le et ne permettez pas qu'il meure de cette mort infamante.

Mais, m. f., ô suprême désespoir ! le ciel se tait ; Dieu ne répond pas, que dis-je ? Dieu se tourne contre le Christ et il l'accable de tout le poids de sa colère.

Qu'a-t-il donc fait pour que son Père lui-même le maudisse ?

Faut-il, m. f., vous dévoiler cet horrible mystère. Ah ! Dieu n'a pas cessé de l'aimer, car c'est toujours le fils de sa tendresse, et il a pour lui des entrailles et un cœur de père.

Mais, en ce moment, ce qui le retient, ce qui l'empêche de saisir son fils, de le détacher de la croix, et de le mettre dans le rayonnement de la puissance et de la gloire qui lui sont dûes, ah ! c'est que ce cher Fils s'est substitué à l'homme coupable, c'est qu'il a pris sur lui nos péchés et qu'il est couvert des iniquités de la terre, et parce qu'il s'en est chargé, il faut qu'il en porte la malédiction. *Factus est pro nobis maledictum* ⁴.

Dieu le regarde, ah ! il voudrait bien, pour l'arracher au supplice qu'il endure, il voudrait bien ne voir en lui qu'une victime innocente et pure. Mais il est comme enveloppé de tous les crimes du genre humain. Oui, toutes les impiétés, tous les blasphèmes, tous les sacrilèges, toutes les haines, toutes les trahisons, toutes les impuretés, toutes les jouissances effrénées, toutes les corruptions du cœur et des sens, toutes les basses cupidités, toutes les ingratitude, tous les mépris, tous les forfaits, tous les parjures, — ah ! qu'il serait

¹ Matth. xxvii, 41-43.

² Matth. xvii, 5.

³ Psal. lxxiii, 10.

⁴ Galat. iii, 13.

¹ Joan. xix, 27.

long d'énumérer toutes les prévarications dont la terre a été et sera encore souillée! — eh bien! tout cela pèse sur le Christ et voile si bien sa beauté, son innocence, qu'il est devenu, aux yeux de Dieu, comme le péché : *Pro nobis peccatum fecit* ¹.

Et à cette vue, m. f., comprenez-vous que Dieu soit irrité, que sa colère éclate, qu'il lance la foudre et qu'il écrase le *pécheur universel* des coups de sa vengeance?

Ah! courbe-toi, victime infortunée, courbe-toi sous la malédiction qui descend du ciel et qui vient de Dieu lui-même. Va, c'est bien fini. Dieu qui était ton dernier espoir t'abandonne à son tour. Tu auras beau pousser ce cri lamentable : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ²? Tes larmes, tes gémissements, tes angoisses ne sauraient plus le toucher. Il faut que tu souffres, il faut que tu meures, et la justice ne sera satisfaite, Dieu ne pardonnera que quand, sur la croix où tu agonises, il n'y aura plus qu'un cadavre sanglant.

Le drame s'achève, m. f. Ainsi maudit et délaissé par le ciel, le Christ va bientôt mourir. Comment pourrait-il résister à tous ces coups qui s'abattent sur lui? Comment pourrait-il porter plus longtemps le poids de la colère divine? Ah! il succombe sous le fardeau qui l'opprime; ses membres violemment tendus s'affaissent... ses yeux se ferment... sa tête s'incline... une dernière fois sa poitrine haletante se soulève... il jette un grand cri : *Consummatum est*... et il expire, *Expiravit* ³.

C'en est fait, m. f., le Christ qui était la caution de l'humanité coupable est mort. Il est mort, et depuis bientôt dix-neuf cents ans la croix que des mains pieuses ont plantée partout, rappelle au monde et la grandeur de son martyre, et l'héroïsme de son amour.

Il est mort! Mais il ne faut pas que ce soit la pitié seule qui s'éveille dans notre âme. Les larmes ne suffisent pas, et je veux vous demander autre chose pour l'auguste Victime de nos péchés.

Je vous demande de vous agenouiller à ses pieds, de l'adorer et de lui promettre que s'il a été abandonné par ses disciples et par son Père, que s'il a été livré par la justice des hommes, vous, vous saurez bien le défendre avec une foi, avec un courage, avec un dévouement que rien au monde ne fera jamais fléchir.

C'est qu'en effet, m. f., malgré cette grande preuve d'amour que Jésus nous a donnée en mourant pour nous, la malice des hommes n'est point épuisée. Que de trahisons! Que de reniements dans tous les siècles! Que de Judas se sont approchés de lui pour infliger à sa face adorable l'injure d'un odieux baiser! Et de nos jours, n'entendez-vous pas retentir contre lui, chez tous les peuples, des cris de haine et de mort? Est-ce qu'il n'est pas

accusé, calomnié, condamné? Est-ce que, dans l'impatience d'en finir avec lui, avec sa doctrine, avec sa morale, avec son Eglise, avec ses prêtres, avec tout ce qu'il a fondé ici-bas pour le bien et le salut de l'humanité, est-ce qu'on ne reprend pas la clameur des juifs : *Tolle, crucifige eum*... A mort! qu'il soit crucifié!...

Eh bien, m. f., en présence d'une haine qui ne désarme point, quel est donc notre devoir, le devoir de tous les catholiques?

Ah! notre devoir, la croix nous l'enseigne et nous le prêche avec une éloquence toute divine.

L'histoire nous apprend qu'un jour Clovis, le glorieux fondateur de la vieille monarchie française, au récit de la Passion du Christ s'écria, avec un geste menaçant : Si j'avais été là avec mes Francs!...

Clovis se trompait assurément en pensant que la force armée eût pu sauver Jésus; mais ce cri échappé de ses lèvres ne témoignait-il pas d'une âme généreuse et d'un cœur dévoué?

Eh bien, c'est sous nos yeux, c'est en notre présence que se renouvellent toutes les scènes de la Passion. Est-ce que nous pourrions nous désintéresser de ce qui se passe et laisser les méchants persécuter le Sauveur en lui prenant les âmes qu'il a rachetées? Mais s'abstenir, se croiser les bras, dans ces grandes luttes où nous sommes mêlés, ce serait abdiquer toute foi, toute dignité et tout honneur.

On raconte qu'un vieux soldat, engagé dans un procès, s'en alla trouver César pour lui demander de prendre sa défense et de plaider sa cause. La première parole de César fut un refus. Alors le vieux soldat, découvrant sa poitrine, lui dit : — César, regardez ces plaies, ces blessures à peine cicatrisées, je les reçus dans une bataille, en vous couvrant de mon corps pour vous sauver la vie. A ces mots, le grand général romain, ému jusqu'au fond de l'âme, prenant entre ses bras et attirant sur son cœur le brave vétéran : — Mon ami, lui dit-il, vous pouvez compter sur moi, je serai votre défenseur.

Ah! m. f., aujourd'hui que Jésus-Christ nous montre tout son corps déchiré de mille blessures, et qu'il réclame notre dévouement, voilà la réponse qu'il faut lui faire : — Seigneur, comptez sur moi.

Oh! puisse-t-il en être ainsi! Pussions-nous, m. f., nous ranger tous autour de lui, comme autour d'un chef vénéré. Les impies frémissent, ils le dénoncent, le maudissent, le condamnent à mort. Levons-nous donc pour le défendre. Défendons-le par la parole, en confessant publiquement sa divinité. Défendons-le par la fermeté de notre foi, en proclamant qu'il est la voie, la vérité et la vie. Défendons-le par l'éclat de nos vertus, en montrant que nous avons pour lui tout le respect qu'on doit à un maître et tout l'amour qu'on doit à un Sauveur. Défendons-le par la générosité de nos sacrifices, en lui donnant de notre temps, de nos fatigues et de nos biens. Défendons-le enfin

¹ II Cor., v, 21.

² Matth., xxvii, 46.

³ Marc, xv, 37. — Luc, xxiii, 46.

par nos œuvres, en assistant l'Eglise qu'il a fondée et qui continue sa mission sur la terre.

Défendons-le ; et si l'on nous interpelle, et si l'on nous dit comme à saint Pierre : — Votre langage vous trahit, vous êtes certainement avec Jésus de Nazareth. Ah ! quelle gloire pour nous ! Etre avec Jésus ! Ne faire qu'un avec lui par le travail et par la souffrance ! N'avoir avec lui qu'un cœur et qu'une âme ! Ah ! tant mieux ! Mais il n'y a rien que nous devons tant désirer, tant ambitionner, car il n'y a rien qui soit pour nous un meilleur garant, un plus sûr présage des joies et des félicités du ciel.

O croix sainte ! O croix de mon Sauveur ! Je ne veux pas finir sans vous saluer encore. Vous êtes notre espérance et notre force, dans les jours troublés où nous sommes ; soyez à notre heure dernière, quand il nous faudra quitter ce monde, soyez entre nos mains, sur nos lèvres, le signe sacré de la paix et du repos éternels. *O crux, ave !*

INSTRUCTION POUR LE JEUDI-SAINT

L'EUCCHARISTIE, MYSTÈRE D'AMOUR

In finem dilexit.

M. f. Il y a dans la religion chrétienne trois grands mystères qu'on peut appeler avec vérité les trois chefs-d'œuvre de l'amour de Dieu : l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie. Déjà, en voyant sur la paille de sa pauvre crèche cet enfant merveilleux dont les anges publient la divinité, vous ne pouvez retenir cette exclamation : « O mon Dieu, comme vous nous avez aimés ! » — Mais surtout, en voyant sur le Calvaire l'Homme-Dieu couronné d'épines, abreuvé de fiel, rassasié d'opprobres, se livrant au supplice de la Croix pour l'expiation de nos péchés, comment ne pas s'écrier : « Est-il possible que Dieu nous ait tant aimés ? » — Que sera-ce donc en présence des prodiges, des abaissements, des sacrifices que Jésus-Christ a réalisés pour demeurer avec nous, pour se donner à nous dans la sainte Eucharistie ? Oh ! c'est ici le mystère des mystères et l'amour des amours, comme s'exprime saint Bernard. Ici, Dieu s'est pour ainsi dire surpassé lui-même, et il nous a aimés jusqu'à la fin, jusqu'à l'épuisement de son amour, *In finem dilexit*. Il s'est mis en quelque sorte dans l'impossibilité de faire quelque chose de plus pour sa créature ; et, par conséquent, c'est ici, en face du Tabernacle, plus encore qu'en face de la crèche, plus encore qu'en face de la Croix qu'il convient de répéter cette parole : *Sic Deus dilexit mundum*, c'est ainsi que Dieu a aimé le monde !

Je vais essayer, m. f., de vous dire quelque chose de ce grand amour que Dieu nous témoigne dans l'Eucharistie. Certes, je n'ai pas la prétention de vous le faire mesurer, ni de vous le faire comprendre, cet amour : il est infini. Puissé-je seulement, par mes faibles paroles, vous amener à

conclure combien nous devons aimer en retour un Dieu qui nous a tant aimés le premier.

I. M. f., le premier caractère du véritable amour, c'est l'attachement. Celui qui aime s'attache à l'objet de ses affections et il ne peut s'en séparer. Vous le savez, pour des cœurs qui s'aiment, c'est toujours une heure douloureuse que celle où il faut se dire adieu. Un enfant pleure en quittant une mère chérie ; des parents se lamentent quand ils voient s'éloigner, disparaître, s'éteindre entre leurs bras leurs enfants bien-aimés. Aussi, m. f., voyez le Sauveur au terme de son séjour ici-bas : comme il lui répugne, comme il lui en coûte de se séparer de ceux qu'il a tant aimés ! « Mes chers disciples, leur dit-il, encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, car je quitte le monde et m'en vais à mon Père. Cependant, ne vous attristez pas comme des enfants qui n'ont plus de père, comme des enfants qui n'ont plus de mère : je ne vous laisserai pas orphelins. Non ! car mes délices sont d'être avec les enfants des hommes ; et, comme je vous l'ai dit, voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, *ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*. »

O amour de mon Jésus, que tu es ingénieux et fécond en ressources !

Où, m. f., Jésus remonte au ciel ; il va s'asseoir à la droite de Dieu son Père ; mais, en même temps, au moyen de l'Eucharistie, il reste parmi nous. A la vérité, il nous dérobe sa gloire sous les voiles du sacrement ; mais néanmoins il est avec nous substantiellement ; il est ici dans toute la réalité de sa double nature ; il est ici avec son corps et son sang, son âme et sa divinité. *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*.

Qui pourrait me séparer du Christ, mon bien-aimé ? s'écriait saint Paul. Est-ce la tribulation ? Est-ce le dénûment ? Est-ce la persécution ? Est-ce le glaive ? Non, ce ne sera pas même la mort. C'était bien là le cri de l'amour. — Eh ! bien, m. f., écoutez le Dieu de l'Eucharistie ; ne vous semble-t-il pas l'entendre s'écrier du fond de son tabernacle : « Qui pourra désormais me séparer de vous ? Est-ce la tribulation ? Non, car je reste avec vous malgré les oublis, les irrévérences, les sacrilèges et les profanations qui déshonorent ma présence et contristent mon cœur. — Est-ce le dénûment ? Non ; je reste avec vous malgré l'obscurité, le silence, la solitude de ma prison, malgré la pauvreté de mon sanctuaire, où j'aurai quelquefois à peine un peu d'huile pour ma lampe, un peu de cire pour mes autels, un peu de linge pour reposer mon corps. — Est-ce le temps ? Ah ! le temps qui use tout, le temps suffit pour user les liens les plus étroits, les liens les plus forts des amitiés terrestres ; mais mon amour ne connaît pas cette inconstance. Les siècles passent et s'en vont ; le monde change et se renouvelle ; mais je suis toujours le même et je reste avec vous en dépit des années et des siècles, parce que je ne

cesserai jamais de vous aimer ; *ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*. — Qui me séparera de vous ? Est-ce l'espace ? Non, car mes temples couvriront la terre et aucun lieu ne sera privé du bienfait de ma présence. Pendant les jours de ma vie mortelle, ma présence n'était que successive et passagère ; il fallait venir de bien loin pour me voir et pour m'entendre ; mais le temps est venu où les fidèles adorateurs pourront adorer partout en esprit et en vérité. Et nous assistons, m. f., à l'accomplissement de ce prodige : de quelque côté que l'homme voyageur tourne ses pas, il est sûr de rencontrer son Dieu qui l'attend au passage ; chaque ville, chaque bourgade, chaque village a son temple, chaque temple son autel, chaque autel son tabernacle où la Divinité repose, *ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*.

Ah ! je savais qu'à l'heure de la mort, qu'au moment solennel de la séparation suprême, le cœur de l'homme devient plus tendre, plus ingénieux à découvrir et à donner de nouveaux témoignages de son affection ; je savais qu'un ami mourant lègue à ses amis quelque chose, quelque ombre de lui-même ; je savais que, comme dernier gage de tendresse, un héros lègue ses cendres à sa patrie, un pontife, son cœur à son église ; mais voyez, m. f., ce que Jésus-Christ lègue à ses disciples : ce n'est pas seulement une relique, une ombre, une figure de lui-même ; c'est sa personne sacrée, c'est lui-même tout entier. Son amour l'enchaîne à cette terre qu'il a foulée de ses pieds, qu'il a arrosée de son sang, et il ne la quittera jamais : *ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*.

Et quel est le but principal de cette présence permanente de Jésus-Christ au milieu de nous ? C'est de se donner à nous : c'est de nous identifier avec lui ; c'est de faire passer en nous sa propre vie par la sainte communion. Oh, m. f., qui nous donnera une langue assez éloquente pour raconter ces merveilles ? A-t-on jamais entendu dire qu'un pasteur ait nourri ses brebis de sa propre substance ? A-t-on jamais vu même une mère nourrir de son sang ses propres enfants ? Eh ! bien, m. f., Jésus-Christ a réalisé cette conception surhumaine ; il a fait de sa chair notre nourriture ; il a fait de son sang notre breuvage ; et, c'est pour se donner à nous tous les jours, oui, c'est pour réaliser tous les jours ce miracle de bonté qu'il a voulu rester avec nous jusqu'à la consommation des siècles. — O amour de mon Jésus, qui saura te comprendre ? — *Sic Deus dilexit mundum !*

II. J'ai dit : un premier caractère du véritable amour, c'est l'attachement. Un second, c'est le dévouement. L'amour se mesure par ses sacrifices ; or, comptez, m. f., comptez, si vous le pouvez, les sacrifices auxquels Jésus s'est condamné par amour pour nous dans l'Eucharistie.

Il y fait d'abord le sacrifice de sa grandeur. En effet, venez à l'autel, approchez de ce nouveau Thabor. Où est cet éclat de la majesté suprême,

cet éclat de la divinité que, au jugement des anciens, un homme ne pouvait entrevoir sans être frappé de mort ? Où est ce rayonnement de la gloire céleste qui éblouissait les apôtres sur le Thabor ? Où sont même ces charmes extérieurs, cette suavité de langage, cette harmonie de traits qui faisait de Jésus-Christ le plus beau des enfants des hommes ? Tout s'est voilé par amour pour nous. Jésus-Hostie est le Roi de gloire, il est le Tout-Puissant, il est l'aimable enfant de Bethléem ; mais, pour que tous viennent à son festin, il dérobe sa majesté, il fait taire sa puissance, il cache ses attraits sous la forme apparente d'un vulgaire aliment. Il sait que si, dans ce sacrement auguste, il s'environnait de la gloire du Thabor, que s'il descendait sur nos autels comme il descendra un jour sur les nuées du ciel avec tout l'appareil de sa puissance et de sa majesté, les pauvres pécheurs prendraient la fuite ; il sait que, s'il se montrait visiblement, les douces ivresses de la sainte communion nous deviendraient inaccessibles. Alors, il n'écoute plus que son amour : beauté, puissance, grandeur, divinité, humanité, tout disparaît, tout s'envelit sous les ombres du mystère, sous les humbles apparences d'un peu de pain !

Dans la sainte Eucharistie, Jésus fait un autre sacrifice : le sacrifice de sa liberté. Oui, dans la sainte Eucharistie, Jésus est captif ; il est là dans le tabernacle, enchaîné par son amour ; il est là comme dans une prison ; plus que cela, il est là comme dans un tombeau. Prêtres de la nouvelle loi, vous l'enfermez dans ce tabernacle, vous scellez sur lui la porte de ce tombeau, et il n'en sortira que quand une âme aimante s'approchera pour lui dire : « Venez, Seigneur Jésus ; venez dans mon cœur, *veni, Domine Jesu !* »

Dans la sainte Eucharistie, Jésus-Christ s'est donc fait captif, prisonnier d'amour ; disons plus, m. f., il s'est fait esclave, tellement esclave que, semblable à la matière inerte, il subira le mouvement que lui imprime la main d'un homme, tellement esclave qu'il obéira sans résistance à la volonté d'un Judas qui l'appelle à lui pour le plonger dans la fange d'un cœur impur ! Quelle horreur pour ce Dieu de toute pureté dont il a été écrit qu'il ne se plaît que parmi les lys ! Eh ! bien, m. f., il n'a pas reculé devant ce sacrifice ; il le fallait pour que nous ayons la certitude absolue de le recevoir dans la sainte Hostie ; eh ! bien, il l'a fait. Il voulait se donner à nous, il voulait nous communiquer sa vie divine ; eh ! bien, rien n'a pu l'arrêter dans ce dessein de générosité. *In finem dilexit*.

Il y a, m. f., un troisième sacrifice plus pénible encore que ceux que je viens d'énumérer ; et, ce sacrifice, Jésus l'a fait. — Le dévouement se comprend encore ; il est jusqu'à un certain point dans la nature de l'homme. Le soldat se dévoue pour son pays, le pasteur donne sa vie pour ses brebis, un père, une mère se sacrifient pour leurs enfants. Mais, savez-vous, m. f., quel serait, pour un cœur qui se dévoue, le plus cruel des supplices ? Eh !

bien, ce serait cette pensée : je me sacrifie pour des indignes, je me sacrifie pour des ingrats ! Oh ! c'est ici l'écueil du dévouement, et un écueil contre lequel irait se briser certainement un sentiment purement humain ; or, m. f., cette pensée, qui l'a jamais rencontrée plus poignante que notre divin Sauveur ? Au moment où il instituait ce sacrement d'amour, que voyait-il dans le passé, dans le présent et dans l'avenir ?

Dans le passé ? — Il est venu parmi les siens et les siens ne l'ont point reçu ; il a passé les trente-trois années de sa vie en faisant le bien, et, pendant trente-trois ans, il n'a cessé d'être en butte à la malice des hommes. Dans son enfance, ils l'ont poursuivi pour le faire mourir, ils l'ont obligé à fuir et à chercher un asile dans un pays étranger ; plus tard ils ont voulu le lapider, et leurs outrages ne devaient pas s'arrêter là.

Dans le présent ? — C'est l'heure de la puissance des ténèbres, c'est l'heure du triomphe de la haine, c'est l'heure de la trahison, c'est l'heure de la mort. *Venit hora et nunc est.* C'est l'heure où les hommes conspirent contre lui, l'heure où un de ses disciples s'occupe de le vendre à ses ennemis ; et Jésus sait tout, il voit tout, non-seulement la trahison de Judas, mais aussi l'apostasie de Pierre et la fuite honteuse de ses disciples, et puis les soufflets, et puis les chaînes, et puis les dérisions, et puis les faux témoignages, et puis la croix enfin, et toutes les douleurs de la Passion.

Si du moins il pouvait se promettre que les générations futures sauront dignement, sauront unanimement reconnaître ses bienfaits ! Mais non ; parcourant d'un regard la suite des siècles, déjà il compte les nouveaux dédains, les nouveaux outrages que lui réservent l'indifférence, la lâcheté, l'impiété et tous les crimes de l'avenir. Il voit, en plus d'un endroit, son sacrement profané, son sacrifice dédaigné, sa table abandonnée, son temple désert, et, autour de lui... rien... rien que la froide pierre de l'autel et les soupirs de son ministre désolé !

Il savait donc, ce miséricordieux Jésus, il savait donc bien qu'il se sacrifiait pour des indignes ; il savait que, parmi ceux auxquels il témoignait un si généreux amour, il y aurait plus d'un ingrat ! Eh ! bien, n'importe ; il a fait taire toutes les répugnances, il a affronté tous les mépris !

O amour de mon Jésus, qui te comprendra jamais assez, et qui saura répondre à tes avances par un juste retour ?

III. M. f., en traçant le tableau de l'ingratitude des hommes envers Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ne ferions-nous point notre propre histoire ? Au moment où il opérait pour nous un si grand prodige, n'étions-nous point présents à sa pensée parmi ceux dont l'indifférence et l'insensibilité affligeaient son cœur ?... Réfléchissons et voyons si nous sommes animés d'un vif et sincère amour envers cet aimable Sauveur. Cette disposition, m. f., se manifeste par trois dévotions que je ne veux qu'indiquer, par trois dévotions qui n'en font

qu'une au fond, quoi qu'elles aient chacune un centre d'attraction un peu différent : l'autel, le tabernacle, la table sainte.

Sur l'autel, d'abord, par amour pour nous le divin Sauveur renouvelle chaque jour le mystère de la Cène et l'immolation du Calvaire. Quelle est notre assiduité à cet auguste sacrifice ? Ah ! m. f., quand nous lisons la Passion, nous sommes indignés de voir la lâcheté des Apôtres qui n'ont pas le courage de suivre leur divin Maître jusque sur cette montagne où il va s'immoler pour eux. Et nous, m. f., quel est notre courage, quel est notre empressément quand, chaque jour, la cloche nous avertit qu'il va renouveler au milieu de nous et pour nous le sacrifice de la croix ? Sans parler des trésors de grâce et de bénédiction dont l'autel serait pour nous la source, est-ce que l'assistance à la messe ne devrait pas être considérée comme un devoir de reconnaissance, comme un devoir de cœur pour toute âme vraiment chrétienne ?... Vous le savez, m. f., l'Eglise a fait de ce devoir l'objet d'un précepte formel ; elle nous commande sous peine de péché mortel d'assister à la sainte messe les dimanches et les fêtes d'obligation : comment ce précepte est-il observé ? Vous qui m'écoutez en ce moment, m. f., vous l'observez fidèlement, je le sais, et cette fidélité vous honore ; mais, autour de vous, combien de chrétiens qui ne se font aucun scrupule de transgresser un précepte si grave ! Ah ! m. f., ils outragent Dieu dans son amour, et c'est un outrage auquel la justice divine ne saurait être insensible. Prions, m. f., prions pour ces malheureux, pour ces aveugles, pour ces ingrats. Prions pour un peuple qui compte de si nombreux prévaricateurs, et efforçons-nous, en apaisant la colère de Dieu, de détourner les fléaux qu'une pareille ingratitude ne manquerait pas d'attirer sur nos têtes.

Sur l'autel, il y a un tabernacle. C'est là que, par amour pour nous, notre Dieu se tient prisonnier, silencieux, solitaire, mais attendant nos visites et toujours prêt à nous donner audience. Si nous aimions Notre-Seigneur, est-ce que nous le laisserions seul pendant des journées, pendant des semaines entières ? Serait-il permis à un enfant qui demeure à deux pas de la maison de son père de laisser passer de longues journées sans lui faire une visite et sans lui adresser une parole ? Quand on a un ami, est-ce qu'on peut passer sur sa porte sans avoir pour lui une pensée, un regard, un salut ? Et nous passerions tous les jours devant la porte du saint lieu, et notre cœur ne nous dirait rien ! Et nous ne nous sentirions pas attirés vers le tabernacle ! Pouvons-nous dire alors que nous aimons Notre-Seigneur ? Ah ! je sais bien qu'il a autour de lui des légions d'anges qui l'adorent en tremblant ; mais ce n'est pas pour eux qu'il habite ces lieux, c'est pour nous : *ecce ego vobiscum sum.*

Enfin, m. f., à quelques pas de l'autel, une table est dressée pour le banquet eucharistique. C'est là que Notre-Seigneur se donne et qu'il satisfait son

amour. C'est là qu'il contracte avec nos âmes cette union qui lui est si douce, *deliciæ meæ esse cum filiis hominum*. Oh ! c'est là aussi, laissez-moi vous le dire, qu'on reconnaît ses véritables amis. Des amis, il en a encore parmi nous, Dieu en soit béni ! et c'est avec une douce joie, une vive émotion que nous les avons comptés ce matin, fervents et nombreux. Mais encore, sont-ils aussi nombreux qu'ils devraient l'être ? et ceux qui communient le font-ils toujours avec des dispositions aussi parfaites qu'on pourrait le désirer ?

Oh ! m. f., je vous en prie, n'oubliez pas le Dieu de votre première communion ! N'oubliez pas la table sainte, c'est là surtout qu'il vous appelle : Venez, vous dit-il, venez à mon festin ; venez manger le pain que je vous ai préparé. Faudra-t-il des commandements, des menaces pour nous forcer à entrer dans la salle du festin ? Faudra-t-il nous traîner violemment à cette table eucharistique où nous appelle pourtant notre intérêt autant que notre devoir ? Sera-ce en vain qu'un si grand honneur nous est proposé, qu'un si puissant moyen de salut est mis à notre portée, que tant de trésors spirituels nous sont offerts ?...

M. fr., pensez à l'amour que Jésus-Christ nous a témoigné dans l'Eucharistie, et alors, vous qui ne communiez pas, vous vous sentirez invinciblement attirés vers la table sainte ; vous qui communiez, vous y viendrez avec des dispositions irréprochables, avec des dispositions exquises. L'amour, l'amour seul vous conduira à ce banquet sacré ; il vous y conduira souvent, et ainsi s'établira entre Jésus et vous ce doux commerce, cette union intime qui sera le prélude et le gage de celle qui doit se consommer dans le ciel entre Lui et ses élus. Ainsi soit-il !

PETITS ENTRETIENS SUR LES PÉCHÉS CAPITAUX

3^e LA JALOUSIE

Il y a, m. f., des sœurs qui se ressemblent, et même se ressemblent tellement qu'à la première vue on ne les distingue pas. Mais toutefois l'une n'est point l'autre. Ainsi en est-il de l'envie et de la jalousie, deux sœurs en cruauté et en laideur ; toutes les deux sombres, chagrines, inquiètes, soupçonneuses, destructives de la charité chrétienne ; toutes les deux filles et mères de la haine, au teint livide, à l'œil louche, à l'oreille attentive, fécondes en fiel, en venin, en accusations méchantes, en manœuvres scélérates et meurtrières, en péchés nombreux.

Dans un entretien précédent, nous avons pris à partie la première ; parlons ce soir de la seconde.

Il y a donc dans l'âme, dans ces mêmes régions, ces mêmes profondeurs, ces mêmes repaires où elle s'ingénie à tenir cachée, impénétrable, la passion de l'envie, une autre maladie de l'âme, non

moins honteuse, et qui de prime abord paraît s'allier et se confondre avec elle, à savoir la jalousie.

Pour être convaincu de son existence, il n'est pas besoin de se servir d'une loupe ni de se livrer au travail d'une savante analyse. Les deux vices ne vivent pas des mêmes aliments, et ne se développent pas absolument sur le même terrain. Si l'un est un péché de l'esprit orgueilleux, ambitieux à l'excès, l'autre, la jalousie, a plutôt son siège dans le cœur, dans un amour blessé, ombrageux, maladif ; mais il n'en est pas moins que l'autre dangereux, dévorant, féroce, peut-être même plus incurable.

La jalousie, c'est la passion de posséder seul ce qui nous appartient ou que nous croyons nous appartenir, accompagnée d'une vive inquiétude et d'une aversion plus ou moins violente contre qui-conque est soupçonné d'avoir des prétentions à le partager avec nous, ou à nous le ravir. D'où il résulte cette différence caractéristique, que la jalousie a pour objet notre propre bien matériel ou moral, et l'envie celui du prochain. On est envieux du bien d'autrui, et jaloux du sien propre. Les deux passions, avec des armes dont elles se déchirent d'abord elles-mêmes, montent une garde fiévreuse : mais l'une surveille, rageuse, son propre trésor qu'elle croit lui échapper, tandis que l'autre git, désolée, à côté du bonheur d'autrui dont elle ne détache pas son œil de convoitise.

S'il est écrit que par l'envie du démon la mort est entrée sur la terre, la jalousie n'a pas une noblesse, une origine moins ancienne, et même elle peut revendiquer pour elle le droit de primogéniture. D'après des maîtres de la science sacrée, dont l'autorité n'est pas sans valeur, les anges rebelles ne se seraient révoltés contre Dieu que par suite de la révélation qu'ils auraient eue antérieurement à tout péché d'Adam du mystère de l'Incarnation future. Ces esprits superbes n'auraient pu supporter que la personnalité divine s'unît à la nature humaine, épousât l'humanité, plutôt que d'épouser la nature angélique. Aveuglés par une jalousie implacable, oublieux de tous les bienfaits dont le Créateur les avait honorés, ils se seraient emportés à la révolte insensée que l'on sait. La passion de toutes la plus féroce, la jalousie, serait ainsi le premier de tous les péchés, et elle continuerait de désoler le monde, sans cesse entretenue, avivée dans les esprits tentateurs, par les tendresses dont le Sauveur, le Dieu de la crèche et de l'Eucharistie, ne cesse de combler notre nature privilégiée.

Parmi les hommes la jalousie se traduit sous trois formes principales, lesquelles pour découler d'un principe juste en lui-même, n'en produisent pas moins presque toujours les effets les plus lamentables, à savoir : la jalousie fraternelle, la jalousie maternelle et la jalousie conjugale.

1^o *La jalousie fraternelle*. Dieu me garde, m. f., de diminuer en rien l'autorité, la puissance des parents, déjà trop restreinte, trop affaiblie de nos jours, et par certaines lois de succession que de

sages esprits déplorent, et par les mœurs actuelles qui établissent entre le père et le fils, entre la mère et la fille, une sorte de camaraderie égalitaire, si ce n'est que la mère, n'ayant pas, comme sa fille, son diplôme, son certificat d'études, comprend volontiers qu'elle doit se reléguer à la seconde place. Au contraire je voudrais pouvoir relever, agrandir cette autorité. Je voudrais que rien n'enchaînât la justice et la liberté du père envers l'enfant coupable, qu'il fût permis à Noé de punir Cham, si Cham ne s'humilie pas devant la majesté paternelle, s'il est sans repentir. Dieu n'agit pas autrement envers le démon, l'éternel révolté. Je ne blâmerai donc pas en termes absolus certaines préférences dans la famille, si elles sont sévèrement justifiées, légitimées; si elles ont pour objet l'infirmité, le malheur ou une vertu hors ligne, un dévouement reconnu. Et encore à condition que, dans ces cas, on mettra à les accorder une extrême réserve, une excessive prudence. On montrera, on fera bien voir qu'elles ne sont pas départies à titre d'enfant, mais au titre du malheur ou du mérite et de la reconnaissance. Ces exceptions faites, tous les enfants ont droit à une parfaite égalité d'amour, de soins et de sollicitudes. C'est le vœu de la religion et de la nature.

Mais au lieu de se conduire d'après ces principes, il se rencontre des parents, des mères surtout, qui non seulement les méconnaissent, mais qui les prennent à rebours et les appliquent en sens inverse. On a plusieurs enfants, on a même cette gloire, m. f., d'une famille nombreuse; mais on s'attache à l'un plus qu'à l'autre, et ce n'est pas toujours au plus digne... On fait de lui seul, le favori, le bijou, le privilégié. A lui toutes les caresses, toutes les douceurs; aux autres les rebuts, les duretés, les gronderies, les réprimandes à tout propos. Quoiqu'ils disent ou quoiqu'ils fassent, on ne leur pardonnera rien; on leur fait un crime de tout, même de leur raison et parfois de leur conscience. Le bien-aimé, au contraire, on lui passe tout, ses fautes aussi bien que ses caprices. Tout ce qu'il peut dire ou faire est toujours applaudi; de ses défauts on fait des qualités et des vertus de ses vices...

De là, m. fr., dans le cœur des autres enfants maltraités, abaissés, vilipendés devant le favori, peut-être dénoncés par lui, une aversion que rien au monde ne pourra guérir. De là des impressions redoutables, parce que ce sont les premières et impérissables impressions de la famille, une jalousie, une haine qui durera autant que la vie; des germes amers de discordes, de querelles, de procès, de vengeance, qui écloront, qui éclateront dans leur temps. O parents faibles et éplorés, dominés par une tendresse coupable, souvent absurde, de combien de péchés, et pour toute une suite de générations, vous avez jeté les semences et vous demeurez les auteurs responsables devant Dieu! Je pourrais en citer de nombreux exemples pris dans les statistiques des cours d'assises; je n'ai que l'embarras du choix. J'aime mieux, dans ce

pieux exercice, ne vous rappeler que l'histoire biblique qui a été une de vos premières et de vos plus chastes émotions. Elle est prise, certes, parmi des enfants de bonne maison et de noble lignée.

Le patriarche Jacob chérissait son Joseph plus que ses autres enfants, tant à cause de ses bonnes qualités que parce qu'il l'avait eu dans un âge avancé. Il eut le tort — les meilleurs et les plus sages ont quelquefois des torts — de montrer cette préférence. Il avait donné à l'enfant une robe à ramages, une robe de plusieurs couleurs (*polymitam*), distinction à laquelle même un jeune garçon n'est pas insensible; tandis que ses frères en avaient de tout unies. Par malheur, l'aimable adolescent lui-même n'était pas, dans sa naïveté, toujours très prudent. Il racontait je ne sais quels songes. Il n'avait pas tenu secrète une abomination qu'il avait vu commettre par ses frères. Vous savez le reste, et ce qui en résultera, pour ces esprits aigris, blessés au vif, dont le venin a fermenté et s'est échauffé en commun, dès que l'occasion se présentera de satisfaire leur rancune... « Une bête féroce a dévoré Joseph. » Oui une bête vraiment féroce, la jalousie fraternelle imprudemment excitée : *peccatum cum sit omnium atrocissimum*...

2^o La jalousie maternelle. Le cœur de la femme devenue mère, est comme celui de l'apôtre, *cor nostrum dilatatum est*; il s'étend à mesure que le nombre de ses enfants augmente, il se dilate. Celui qui vient après beaucoup d'autres n'y trouve pas une moindre place. Son premier sourire ne rencontre pas un sourire moins affectueux. J'en appelle au sentiment de toutes les mères ici présentes, à celles surtout qui ont ce courage, ce désintéressement, cet héroïsme et aussi cette joie d'être entourées d'une nombreuse couronne d'enfants. J'en ai trouvé parmi vous qui ont quelquefois péché par un excès de tendresse aveugle, je n'en ai pas encore rencontré qui aient péché par défaut d'amour. J'en ai connu, j'en connais encore qui ont pleuré ou qui pleurent sur les torts, la conduite, ou sur la mort de leurs enfants. Je n'en connais pas qui se soient réjouis de leur malheur ou de leur trépas.

Disons plus : la femme a dans son cœur de tels trésors de tendresse que, si par suite d'un mariage avec un veuf, ce dernier lui amène, lui confie, des enfants *qu'en son sein elle n'a point portés*, dans les premiers temps elle entourera ces pauvres petites créatures d'un dévouement, d'une sollicitude digne d'éloges. Mais que cette même femme soit mère à son tour, une révolution soudaine s'opère dans ses sentiments. Toute entière au fruit de ses entrailles, déjà l'orphelin ne lui est plus rien : elle ne voit plus en lui qu'un étranger et trop souvent un gêneur, un importun, nuisible à son repos, à ses intérêts, aux intérêts surtout de celui à qui elle a donné le jour. Si elle se croit encore tenue à quelques soins à son égard, quelle parcimonie, quelle mauvaise grâce elle y apporte ! Enfin, c'est une marâtre, c'est-à-dire une jalouse. Heureux le

pauvre innocent, quand la passion, quand la jalousie ne la pousse pas plus loin ! Heureux, quand son père, son protecteur naturel, qui devrait tenir d'une main ferme la balance égale, secourir l'opprimé, n'est pas assez faible pour se laisser gagner, faire cause commune avec la marâtre et devenir lui-même un oppresseur de plus ! Voyez donc encore ici, m. f., quels effets funestes, quelles injustices, quels scandales a produits d'un côté déjà, et à combien de péchés, à quel désespoir, à quel crime va peut-être porter de l'autre cette passion, vraiment passion domestique, née pour empoisonner et détruire le bonheur des familles ! Qu'il suffise de les avoir indiqués.

3^o *Jalousie conjugale*. Dans une certaine classe de la société qui, certes, n'est pas la plus chrétienne, le vice, m. f., par suite de la lecture des romans, de la fréquentation des théâtres où l'adultère est applaudi ; par suite d'une vie rêveuse et inoccupée, du défaut de religion, de la nature des mariages qui après une jeunesse dissolue unissent des cœurs blasés, flétris, desséchés, incapables d'affection, dans une certaine classe, dis-je, ce vice est plus commun que dans nos campagnes. Il peut cependant venir y apporter son contingent de douleurs, de larmes et de péchés. La jalousie entre époux a quelquefois, — il faut l'avouer, — des motifs réels et bien coupables : certains pas fait sur le chemin glissant de l'infidélité ; mais d'ordinaire elle n'a d'autre fondement que le dérangement d'esprit du jaloux lui-même. Une humeur sombre, un caractère bizarre, une imagination malade, lui mettent dans la tête mille fantômes, mille défiances. Les chimères les plus ridicules, il les prend pour des réalités incontestables. Il serait jaloux de son ombre. Si au moins sa triste maladie restait secrète ; mais il la divulgue lui-même. On s'en divertit ; et loin de le calmer, on met un malin plaisir à lui faire des histoires et à envenimer la plaie qui le dévore. De là la discorde, des querelles sans fin, des emportements, des violences, en un mot l'enfer dans le ménage : *dura sicut infernus æmulatio*. De là toujours deux victimes également malheureuses, et presque également à plaindre : l'innocent et le coupable.

Péché domestique et des familles, la jalousie l'est aussi par là même des états, des corporations qui sont des sortes de familles morales, dans lesquelles on se traite de : « mon collègue, mon confrère » — *Invidia medicorum pessima*. — Jalousie de métier. Combien sous ce rapport, comme sous d'autres, méritent le titre qui n'est ici ni honorable, ni utile.

Sous ces trois formes principales, que nous venons d'exposer, le venin de la jalousie est si actif, si pénétrant, qu'il infecte la personnalité morale — et même quelquefois physique — dans toutes ses facultés : dans ses sentiments, ses pensées, ses jugements, ses discours.

— Venin dans les jugements qu'il rend faux, téméraires. Le jugement est l'œil de l'âme. Comme certaine maladie injecte les yeux de je ne sais

quelles humeurs qui leur font voir tous les objets sous des couleurs sinistres, ainsi la jalousie colore de sa hideuse passion tout ce qu'elle regarde. Les défauts, elle les grossit ; les vertus de son ennemi, elle les dénature. Que voulez-vous ? elle a besoin que vous ayez des torts, que vous soyez un être pervers, un voleur, un escroc, un fourbe, vous le serez, il le faut, vous devez l'être. L'innocence de la victime, la sainteté la plus grande elle-même ne désarmerait pas cette aveugle passion. Nous en avons une preuve, Dieu merci, concluante, dans la conduite des Pharisiens, ces types achevés de la jalousie haineuse, à l'égard du Sauveur. C'est en vain qu'il passe en faisant le bien, qu'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de ses vertus sublimes ou de sa doctrine. Quoi que fasse ou quoi que dise l'Homme-Dieu, tout est mal interprété. S'il guérit des malades le jour du Sabbat, c'est un violateur de la loi ; s'il opère des miracles évidents, publics, on ne les niera pas, on ne peut les nier, mais c'est un démoniaque ; si pour gagner les pécheurs il va les visiter, il est leur partisan et leur associé ; s'il ne répond pas à des questions insidieuses, c'est un hypocrite ; s'il répond, c'est un blasphémateur. Voilà ce que valent les jugements et les balances de l'envie.

— Venin dans les discours. — Il est vrai que dans le monde on médit pour bien des motifs : par passe-temps, pour alimenter la conversation, pour montrer son esprit, — bien que la médisance soit l'esprit des sots ; — par flatterie ; mais souvent c'est par jalousie. C'est la jalousie qui aiguise et mène la langue, ce gouvernail des plus gros navires, dit saint Jacques, qui en distille le fiel amer et savamment combiné ; car il y a des artistes en médisance comme en flatterie. Demandez quels sont les méfaits de cette odieuse passion à cette jeune personne à laquelle elle a fait manquer un mariage avantageux, à ce jeune homme qu'elle a privé d'un emploi pour lequel il avait toutes les qualités, à ce ménage si uni d'abord qu'elle a divisé pour toujours.

— Venin dans toute la conduite que ce vice maudit anime et inspire. La charité ne demeure jamais oisive : quand elle ne peut voyager, agir en dehors, bâtir, il faut qu'elle parle, qu'elle écrive. Quand elle ne peut donner son or, elle donne ses sueurs, ses larmes, ses prières. Elle médite, elle rêve, elle calcule, elle forme des projets, elle se consume en ardents désirs de procurer la gloire de Dieu. La jalousie n'est pas moins agissante, au service du démon qui l'obsède. Elle aussi se fait apôtre, mais apôtre de Satan rôdant sans cesse autour de sa proie pour la dévorer. Elle aussi brûle d'un feu, mais d'un feu sombre, meurtrier comme celui de l'enfer.

Mais à quoi sert, m. f., de faire plus longtemps la peinture des péchés, des crimes dont cette passion est la source intarissable, et d'étaler devant vous cette pénible dissection de nos misères humaines ? La parole de Dieu n'est pas une simple étude de moraliste. Avant tout elle est lumière et

remède : lumière pour nous diriger dans les obscurités que les passions soulèvent dans l'âme, remède et hygiène pour nous guérir ou nous prémunir de leur venin ; — or si nous ne sommes pas atteints de la maladie dont il s'agit, nous sommes du moins exposés à l'être. Considérons donc — sans parler du commandement essentiel d'aimer le prochain, vertu sans laquelle il n'y a pas de bonnes œuvres méritoires du ciel, motif déjà, s'il en est, sans réplique, — considérons que le simple, le plus élémentaire bon sens doit nous préserver à jamais d'un vice si laid, si honteux, si cruel, si stérile, si absurde.

Je dis absurde. Toute inimitié suppose de sa nature une injure. Mais la jalousie est une espèce de haine et d'inimitié qui n'a pas le moindre fondement. Car, quelle injure avez-vous reçue de cette personne que vous jalousez, et que vous traitez en ennemie ? aucune, absolument aucune. Tous ses torts, tout son crime envers vous, c'est d'être plus riche, plus estimée, plus heureuse que vous. Est-ce une raison de la haïr ? Si vous ne trouvez pas là une injustice et une extravagance, ou en verrez-vous ?

Je dis passion stérile. Si au moins l'envie profitait en quelque manière à l'envieux. Mais c'est précisément, dit saint Jean Chrysostome, ce qui aggrave davantage la malice de ce péché. Car tous les autres malfaiteurs et pécheurs trouvent dans leur péché quelque plaisir et quelque avantage qui peuvent leur servir d'excuse, excuse frivole à la vérité, mais enfin excuse. Ainsi le voleur s'enrichit du bien d'autrui, le sensuel, le gourmand, le vindicatif trouvent chacun dans son vice une volupté, une satisfaction particulière, tandis que l'envie ou la jalousie ne retire ni plaisir, ni parure, ni profit, ni renommée de son péché.

Si cette passion n'était que stérile, si elle se contentait de ne pas payer son esclave ; mais c'est un maître, un tyran qui le torture et le malmène continuellement. C'est un ver qui le pique, une fièvre intime qui le dessèche, *putritudo ossium*, un chancre rongeur. L'enfer des payens (car les payens ont aussi cru à l'enfer) nous montre parmi ses divers supplices un certain criminel attaché à un rocher, dont le foie qui renaît sans cesse est sans cesse dévoré par un impitoyable vautour. Image frappante de la jalousie qui s'acharne sur le malheureux qui en est dominé. A quoi aboutissez-vous en effet au prix de tant d'efforts, de calculs, de surveillances inquiètes, de colères sourdes ou déclamées, de cette dépense énorme de toutes vos forces vitales ? à quoi ? absolument au résultat contraire à vos ardents, à vos furieux désirs. Voulez-vous me permettre, à moi qui, hélas ! joue un rôle, le rôle de victime dans ce drame dont vous êtes le principal acteur, voulez-vous me permettre de vous faire une confession intime ? Vous vous plaignez de ne pas être aimé et de ce que je reporte sur d'autres quelques-unes des complaisances que vous voudriez garder pour vous seul. Mais vous croyez-vous donc si aimable ?

J'ai fait l'inventaire détaillé et à loisir de votre âme, des sentiments de votre cœur. J'en ai attentivement étudié, examiné les coins et les recoins. Je n'y ai rien, malgré toute ma bonne volonté, rien trouvé d'attachant : pas un seul côté, pas le moindre terrain où je puisse reposer une affection qui ne demanderait qu'à se donner, à s'échanger. Plus je cherche, plus j'y vois clair et moins je trouve, et plus j'y rencontre de nouvelles laideurs. Tout dans cet empire, dans ce désert dans ces dessous de votre âme, est égoïsme et égoïsme absorbant, dureté, insensibilité pour tout ce qui n'est pas votre moi étroit, exclusif, personnel. Votre cœur est fermé, ou s'il s'ouvre, c'est pour laisser paraître à peines déguisés des sucoirs avides à tirer leur profit du prochain. Dans notre commerce mutuel tout serait donc de mon côté renoncement, sacrifice, épines ; je devrais donner toujours et ne jamais rien recevoir. Toutefois ma vertu aurait peut-être pu atteindre ce désintéressement, et, en y mettant beaucoup d'abnégation et de courage, vous aimer encore un peu. Mon cœur a si besoin d'aimer et de s'éprendre ! Mais voilà que de plus, vous êtes infecté de la hideuse, de l'acariâtre vérole de la jalousie qui surpasse et enlaidit toutes vos autres laideurs. J'avoue que devant la répugnance invincible que m'inspire cette passion, ma vertu est à bout ; mon héroïsme ne va pas jusque là. Ah ! si du moins vous n'étiez pas jaloux !...

C'est ainsi que cette incroyable passion, artisan obstiné de son propre malheur, chasse ce qu'elle poursuit, et éloigne de plus en plus ce qu'elle souffre tant de ne pas retenir.

Cependant, m. f., après tout ce que je viens de dire contre la jalousie, laissez-moi terminer cet entretien en vous exhortant vivement à être jaloux. Ah ! puissiez-vous dans ce saint temps où vous devez avoir à cœur votre sanctification et celle du prochain, être des jaloux, mais de cette jalousie vertueuse, sainte, dont sont animés les vrais amis de Dieu : la jalousie de sa gloire, le dépit, la douleur de le voir offensé, de voir ses autels abandonnés, ses pires ennemis triompher. C'est bien là aussi une jalousie qui dessèche, brise l'âme, qui l'attriste profondément, et, à certaines heures actuelles, fait de la vie, croyez-moi, un véritable martyre. *Vidi prævāricantes et tabescebam... super inimicos tuos tabescebam...*

ENTRETIEN

POUR LA FÊTE DE LA COMPASSION DE LA
TRÈS SAINTE VIERGE

I

De tous les noms que la tradition nous permet de donner à Marie, il n'en est pas de plus mystérieux que celui de mère douloureuse : *Mater dolorosa*.

Quelle place pouvait prendre la douleur en cette vie, que le regard de Dieu suivait avec tant d'amour

dans son développement toujours conforme aux volontés d'en haut? pour quelle raison la main qui blesse et qui brise aurait-elle appesanti son action douloureuse sur un cœur toujours pur et toujours soumis?

Cependant le nom de *Mater dolorosa* convient à Marie plus qu'à aucune autre mère; la douleur s'est fait en sa vie une place si large qu'elle ne laisse à la maternité divine pas même une heure pour le triomphe et la joie. A peine l'ange a-t-il apporté dans la maison de Nazareth la salutation divine, que le front de Marie se couvre d'un nuage de tristesse qu'aucun souffle meilleur ne viendra plus dissiper. Les doutes de Joseph, la prophétie de Siméon, les poursuites d'Hérode, l'exil d'Égypte, la pauvreté de Nazareth, les souffrances de la prédication de Jésus, font comme une chaîne qui resserre de plus en plus ses anneaux pour étreindre dans l'angoisse le cœur de Marie.

Quand nous rêvons aux joies ineffables qu'apportaient au cœur de Marie la vie de Jésus, sa conversation, son amour, nous ne devons pas oublier quels frémissements douloureux faisaient tressaillir tout son être quand elle se rappelait à quelle mission ce fils bien aimé était destiné!

Pendant trente-trois ans, elle le vit à l'avance agonisant dans l'abandon et la triste mortelle du Calvaire. Pendant 33 ans, elle entendit les clameurs de la foule, les sifflets des Pharisiens, le reniement des disciples. Pendant 33 ans, le ciel fermé sur la tête de son fils crucifié, se montre devant ses regards inquiets et suppliants, silencieux et désert. Partout où s'arrêtait la pensée de Marie, la douleur apparaissait d'autant plus amère et poignante qu'elle ne disait ni son heure, ni sa mesure. Elle était là toute prête à frapper, mais semblait attendre au gré d'une volonté mystérieuse et voilée le moment de faire son œuvre. Ainsi l'homme de la justice se tient immobile appuyé sur son glaive, près de la victime désignée, sûr de frapper à l'heure dite, mais ne se pressant ni de la dire, ni de la savoir.

Agonie formidable, qui n'avait même pas l'espoir de la mort pour se reconforter et s'adoucir. Marie savait qu'elle souffrirait, dans toute l'étendue des décrets divins, l'angoisse par laquelle sa part dans la rédemption des hommes serait accomplie; mais elle savait aussi qu'on ne se bornerait pas à lui demander sa vie comme une dernière offrande à la justice éternelle. La voix qui lui parlait au cœur disait qu'on lui demanderait davantage: elle vivrait pour voir mourir son fils.

Le jour vint où le doute fit place à la réalité; l'heure de la suprême abdication n'était plus incertaine: la croix était sur les épaules de Jésus, qui montait, flagellé, couronné d'épines, couvert de sang et de sueur, poursuivi par le mépris et la haine de tout un peuple, vers le lieu du supplice. Marie se hâtait pour rejoindre son fils dont elle avait été jusque là séparée. A chaque pas les cris de la foule lui arrivaient plus distincts et plus menaçants. Son cœur ne faiblissait pas, mais il était écrasé sous une charge plus lourde de minute en minute.

Enfin voici le funèbre cortège: les soldats romains en tête, indifférents et impassibles; puis les princes des prêtres et les scribes triomphants et railleurs; puis les valets et les stipendiés du

temple qui traînent la victime en l'insultant et la frappant. Qui peindra cette femme, cette mère debout dans son incroyable énergie, les yeux ardents et fixes, cherchant à travers cette foule hurlante le visage et plus encore le cœur de son fils?

Il la voit et s'arrête; elle se hâte et traverse sans obstacle l'escorte stupéfiée; qui oserait l'empêcher? La fille de David a redressé la tête; le sang royal de Juda fait battre d'une pulsation plus vive le cœur navré de la mère. Les misérables sentent la puissance de cette double majesté, et ils s'écartent...

La langue des hommes et des anges même serait impuissante à peindre cette scène. Mais plus impuissante encore serait-elle à peindre cette autre scène du Calvaire. Jésus expirait sur la croix; Jean et Magdeleine en pleurs; Marie debout toujours, mais blessée au plus profond du cœur. C'est ici que l'Eglise prononce d'elle le nom mystérieux que nous étudions: *Mater dolorosa*! C'est l'heure en effet où N. D. touche le fond de cette mer d'amertume que signifiait son nom de Marie. L'histoire des douleurs humaines, qui comptait, parmi les privilégiés de la souffrance, Abraham au Moriah — Agar au désert — Jephté aux portes de Maspha — Respha près du gibet de ses fils — la mère des Machabées devant le tribunal d'Antiochus, se ferma sur le récit de cette suprême douleur, et jamais plus la pensée n'a remonté le cours des temps pour y chercher les traces de ces agonies paternelles effacées par le tableau toujours présent de l'agonie de Marie. Le plus vivant de ces souvenirs antiques, celui du sacrifice d'Abraham, ne parvient à émouvoir un instant notre cœur que pour le rassénérer aussitôt par le spectacle d'une intervention céleste, sauvant à la fois le père et l'enfant de l'épreuve où ils entraient. Marie ne vit point d'ange étendre sa main entre la mort et le cœur de Jésus; elle descendit de la montagne après avoir laissé dans le sépulcre le corps de son fils.

Dirons-nous qu'elle avait eu pour soutien et qu'il lui restait pour consolation l'espérance? Ah! l'espérance est un bien et le meilleur de tous les biens; mais il ne sauve pas de la douleur. Surtout il ne saurait amoindrir le poids de ce fardeau sous lequel plie notre âme, à l'heure où il plait à Dieu de nous redemander ce que nous avons aimé davantage ici-bas. Qu'était-ce donc que l'espérance à l'heure où le plus parfait et le plus aimé des fils mourait sous les yeux de sa mère, dans le supplice, le plus ignominieux que sachent les hommes, et dans le délaissement absolu de toutes les affections de la terre et du ciel!...

Marie est bien réellement la mère douloureuse, *Mater dolorosa*, des textes sacrés. Elle a bu jusqu'à la fin un calice dont l'amertume surpasse celle de tous les calices où s'abreuvent les mères. Mais dans quel dessein Dieu la fit-il ainsi meurtrie et dolente? c'est ce qu'il nous reste à examiner rapidement.

II

Marie était associée dans le plan divin au rédempteur des hommes, de telle sorte qu'une part du prix qui payait notre rançon devait être fournie par elle. Le sang de son fils était son sang; c'était ce sang qu'elle lui avait donné qui coulait des veines de Jésus. Chacune des angoisses, chacune des souffrances de Jésus était par conséquent une

angoisse et une souffrance de Marie. Mais cette acceptation ne lui avait pas plus épargné qu'à son fils les angoisses et les tristesses de Gethsémani, les épouvantelements et les abattements de la croix. Co-rédemptrice des hommes, elle avait dû porter tout le poids de leurs misères et dès lors souffrir dans toute son étendue l'expiation de leurs péchés.

C'est la première raison des souffrances de Marie. Mais j'en trouve une autre à laquelle je m'arrête plus volontiers. Marie souffrait et touchait le fond de cet abîme de douleur, afin d'être pour nous une consolatrice toujours puissante. Du haut de sa croix, Jésus nous la donna pour mère au moment où son épreuve atteignait la phase la plus douloureuse, afin que nous comprissions bien quel était le caractère de sa relation avec nous.

Toujours en butte aux difficultés et aux déceptions de la vie, nous cherchons dans le sein maternel une consolation que nous savons toujours prête, à moins que la mort n'ait ajouté à nos peines cette peine irrémédiable. Mais les consolations qui nous viennent d'un cœur humain, fut-il le cœur de notre mère, sont imparfaites et laissent à la douleur sa pointe et à la blessure sa profondeur. Nous sentons même entre les bras de notre mère que Dieu seul fait la joie et la tristesse, la blessure et le remède. Nous irons vers lui, si nous sommes intelligents ; mais de son trône qui est si haut et si loin, comment viendra-t-il jusqu'à nous qui sommes si chétifs et si misérables ?

Entre nous et lui il a placé Marie, afin que son cœur recueillît nos plaintes et nous transmitt ses consolations. Marie a souffert, et quand le cri de notre souffrance lui arrive, elle trouve en son âme un écho facilement éveillé.

Marie est notre mère et son amour maternel la rend encore plus attentive à nos gémissements, comme il la rend plus éloquente devant le trône du Seigneur. Marie est la mère de Jésus ; elle lui parle de ses douleurs au pied de la croix, de l'enfantement mystérieux qui lui donna les hommes pour fils, à cette heure mémorable des tressaillements qui agitent encore ses entrailles quand elle se souvient du Calvaire et quand elle entend les supplications qui lui viennent d'ici-bas. Comment Jésus résisterait-il à cette avocate qui se sert de lui-même contre lui-même ?

Mais loin de penser à lui résister, il a mis entre les mains de sa mère tous les trésors de sa miséricorde, se réservant la justice dont on ne peut concevoir l'exercice entre des mains maternelles ; il lui a transmis la plénitude d'une puissance qui ne pouvant ni juger, ni punir, doit s'affirmer dans un débordement continu de consolations et de bienfaits. Il la presse même de répandre à pleines mains les trésors dont il dispose, car lui, la bonté même, c'est-à-dire le don continu et gratuit de soi, il ne peut exister qu'à la condition de faire largesse à toute heure ; aussi Marie a-t-elle toujours cause gagnée devant lui et, disons-le bien vite, nous avons toujours cause gagnée devant Marie.

Rien n'est plus facile à comprendre : cette science de la douleur que Marie a si péniblement acquise, en quoi lui servirait-elle, si elle ne la préparait à sonder et à guérir nos blessures ? L'homme se réjouit quelquefois d'avoir souffert, parce qu'il a trouvé dans l'amertume des jours mauvais le moyen de traiter avec plus de délicatesse et de succès les

plaies ouvertes dans les cœurs qui lui sont chers. Mais la science de l'homme, ici comme ailleurs, est incomplète et inefficace ; souvent il blesse en voulant soigner. Il n'a pas toujours souffert à la mesure convenable. Marie dont le cœur a tant souffert ne se trompe jamais, et met toujours à la place meurtrie le baume qui doit soulager et guérir.

Marie souffrait pour nous, dès l'instant où la salutation de l'ange lui annonça qu'elle serait mère de Dieu. Jamais sa pensée ne nous a séparés de ces angoisses à travers lesquelles se consummait notre rédemption. Et la pensée de Marie qui nous suivait ainsi le long de cette voie douloureuse, était une pensée tout aimante. Si elle ne nous avait pas aimés d'un amour que rien ne peut exprimer, aurait-elle accepté le sacrifice proposé ? Evidemment non. La gloire de Dieu n'est pas le seul motif que nous puissions donner à cette acceptation : Dieu n'avait pas à proposer à Marie de sacrifice où sa gloire se séparât de notre amour, Marie a donc souffert en pensant à nous et pour nous. Aussi quand nous allons lui demander des consolations, il y a longtemps qu'elle a prévu notre misère et notre plainte, comme il y a longtemps aussi qu'elle a préparé notre consolation.

Telle est la double raison des souffrances de Marie. Elle était l'associée nécessaire de Jésus-Christ dans l'œuvre de la rédemption des hommes ; et Dieu la destinait à être notre consolatrice. Allons donc vers elle avec toute l'ardeur que nous impose le sens de notre misère et avec toute la confiance que doit nous donner son amour. Allons déposer entre ses mains maternelles et dans son cœur percé des sept glaives prophétiques, notre cœur coupable et malheureux. Dix-huit siècles sont les témoins de cette inépuisable tendresse et de cette toute puissance consolatrice, qui fait le seul contre-poids véritable aux déceptions et aux souffrances de notre pauvre vie. Ne doutons pas : peut-on douter d'une mère ? Ne nous rebutions pas, s'il plaît à Dieu de retarder pour un instant l'accomplissement des vœux que Marie lui présente en notre nom ; Marie elle-même ne se rebute pas. Allons à elle, et restons près d'elle avec l'assurance que l'aborder c'est être déjà soulagé, et qu'il est impossible à elle de laisser partir personne sans l'avoir rendu fort contre l'épreuve et la douleur.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 martii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

CARÈME DE 1891

Huitième et dernière conférence

POUR LE SAINT JOUR DE PAQUES

Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet. Si autem mortuum fuerit, multum fructum affert.

En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de froment qu'on jette en terre ne meurt, il est stérile ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits. (Joan. XII, 24.)

Mes Frères,

Jésus-Christ venait d'entrer à Jérusalem ; la foule enthousiasmée lui avait fait un magnifique triomphe, et toute la cité retentissait de ce chant mille et mille fois répété : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Hosanna au fils de David ! On se pressait pour le voir, et on voulait recueillir de sa bouche quelques-unes des belles paroles qu'il aimait à jeter dans les âmes, comme une semence de vie et de salut.

C'est alors que s'adressant au peuple qui l'entourait, d'une voix et avec un accent prophétique : Si le grain de froment, dit-il, tombant sur la terre, ne meurt, il est stérile ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits.

Toute la tradition catholique, m. f., a vu, dans ces paroles, une annonce à peine voilée des grands événements qui devaient se succéder bientôt, avec une étonnante rapidité : elle y a vu la prédiction de ce prodige merveilleux, de ce miracle sans égal dont nous célébrons le glorieux anniversaire et qui est la *Résurrection du Sauveur*.

Ce n'est point un discours que je vous apporte, m. f. Est-ce que cette grande fête de Pâques ne parle pas assez haut par elle-même, et n'êtes-vous pas ici, tous, par votre recueillement, par votre foi, par les élans de votre piété une éloquente et expressive prédication ? Cependant je me reprocherais de ne pas mêler un cri de triomphe et un chant d'allégresse aux joyeux *alleluia* de l'Eglise ; et pour cela j'essaierai de vous montrer dans le grain de froment qui meurt, qui ressuscite et qui donne une abondante moisson, le Christ qui sort du tombeau et qui peuple la terre et le ciel des âmes qu'il a rachetées et sauvées.

I

Sur la fin de l'automne, avant l'hiver, quand déjà tout, dans la nature, prend cette teinte de mélancolie qui est l'annonce et le présage d'un deuil prochain, le laboureur, du soc de sa charrue, déchire le sein de la terre, et ouvre des sillons

dans son champ. Il prend ensuite des grains de froment choisis, et il les jette dans le sol qu'il a cultivé. Et son œuvre achevée, il retourne au foyer se reposer des fatigues de la semaille.

Voici venir en effet des jours plus sombres ; le soleil n'envoie plus, et comme à regret, que quelques pâles rayons à la terre. Regardez : la campagne, si loin que votre œil puisse apercevoir, est couverte de frimas, et elle frissonne sous son manteau de neige et de glace.

Et qu'est devenu le grain de froment ? Ah ! celui qui ne connaîtrait pas le mystérieux travail qui s'accomplit dans les entrailles de la terre, celui-là pourrait craindre un irréparable désastre. Ce grain, l'espoir du laboureur, sa richesse, son trésor, sa meilleure fortune, ce grain a subi une étrange transformation ; il a été détruit, il est mort... Ressuscitera-t-il ?

Telle est la question, m. f., que se posait, il y a bientôt dix-neuf siècles, l'humanité, en regardant un sépulcre où la haine des Juifs avait enseveli un innocent.

Vous vous rappelez le drame sanglant du Calvaire. Quelles tortures ! Quels supplices ! Le Christ, tombé enfin au pouvoir de ses ennemis, avait été étendu sur la croix, on l'y avait cloué ; et, suspendu entre le ciel et la terre, après une effroyable agonie de trois heures, il était mort comme un maudit.

Je vous l'ai montré, m. f., dans l'horrible état on l'avaient mis la fureur et la rage de ses bourreaux. En vérité, il fallait tout l'amour de sa mère, toute la tendresse de Marie-Madeleine, toute l'affection de saint Jean pour le reconnaître, et baiser encore, de lèvres pieuses, son front meurtri, ses pieds et ses mains déchirés.

Mais aussi, comme les pharisiens, les scribes, les docteurs de la loi triomphent ! Ah ! se disent-ils entre eux, avec ce ton d'insolence qu'on retrouve toujours dans la bouche des misérables qu'une victoire inespérée enivre et qu'un succès inattendu transporte. Ah ! il est bien mort ! Enfin, ce séducteur du peuple ne nous gênera plus. Nous avons vu ses yeux éteints, son cœur percé, ses membres raidis, et demain il tombera en poussière.

Et pour que ni le dévouement ni l'amitié ne puissent ravir leur victime, dans le sépulcre où on l'a enseveli, par un reste de cette peur que leur inspirait la mystérieuse puissance du Christ, ils demandent des soldats à Pilate, des soldats qui gardent leurs scellés et les défendent contre toute entreprise.

Mais à quoi bon ce déploiement de force ? Vaine terreur, m. f., et crainte inutile ! Les Apôtres se sont enfuis, ils ont disparu, comme les feuilles desséchées des arbres au souffle de la tempête, comme le brin de paille emporté par l'orage ; et ils sont allés, dans quelque sûre retraite, cacher leur épouvante.

O pharisiens, ô scribes, ô vous tous à qui la jalousie a fait commettre le plus affreux de tous les

¹ Matth. XXI, 9. — Marc. XI, 10.

crimes, dormez, dormez un tranquille sommeil... Les rois chrétiens qui pourraient châtier votre forfait ne naîtront que bien plus tard. Dormez, nul ne songe à vous arracher votre proie.

Et en effet, m. f., sur la tombe où le Christ repose, je n'entends que des plaintes et des gémissements. C'est l'humanité à genoux qui pleure, comme autrefois la Judée pleura sur le sépulcre du plus vaillant des Machabées, et ses sanglots sont entrecoupés de cette prière plus navrante que la prière du naufragé, que la supplication du malheureux qui n'a plus d'espoir. — O toi, qui étais ma dernière et suprême espérance, depuis quatre mille ans, je soupirais après ta venue. Quarante siècles d'attente ! Les anges, à ta naissance, avaient chanté un cantique qui annonçait au monde un Sauveur. Tu l'avais dit toi-même : Je suis le Fils de Dieu, je suis le Messie ; et tes vertus, tes miracles, tes enseignements mettaient à ton front une auréole que je me plaisais à regarder comme le rayonnement de la divinité dans une chair mortelle, et je croyais en toi ! Mais maintenant, maintenant le silence, l'immobilité ; je t'adjure de me répondre : ce tombeau, est-ce la vie ? est-ce la mort ?...

II

Au sortir de l'hiver, avec la dernière neige qui fond aux premiers rayons d'un soleil déjà tiède, le laboureur s'en va voir son champ, le champ qu'il a ensemencé avec tant d'amour.

Il y a dans l'air une douceur, un parfum qui font deviner le printemps qui approche. La nature quitte peu à peu ses vêtements de deuil pour prendre une parure nouvelle, une parure de fête.

O mystère, ô prodige, la mort a enfanté la vie. Voyez-vous cette herbe fine et serrée dont la pointe verdoyante est pleine de l'ambition de grandir. Le grain de froment a germé et il couvre de sa gloire le sillon où on l'avait enseveli.

Attendez quelques jours encore, que le ciel envoie à la terre ses rosées, sa chaleur, ses brises rafraichissantes, et cette tige délicate, avec une lente majesté, va croître et s'affermir sur elle-même.

Et le laboureur revenu parmi les siens leur dira : J'ai vu mon champ ; nous aurons une moisson abondante.

Trois jours après le crucifiement du Calvaire, un cri retentit à Jérusalem ; c'est un cri de joie sur les lèvres des Apôtres : Allons voir le tombeau du Christ.

Qu'était-il donc arrivé ? Ah ! c'est que le crucifié d'hier, gardé dans son sépulcre par la mort et par les soldats de Pilate, en était sorti victorieux.

— La mort était abattue au centre même de son empire, et elle subissait, depuis quatre mille ans, sa première défaite ; et les soldats de Pilate étaient jetés honteusement dans la poussière ; et les scellés des pharisiens, ces scellés que la force armée a prétendu, dans tous les temps, mettre sur l'héritage du Christ et les biens de son Eglise, mais

qu'un coup de la puissance divine a toujours brisés, les scellés des pharisiens disparaissent avec la pierre renversée.

Le tombeau du Christ, c'était la résurrection et la vie. *Alleluia !* le Christ était ressuscité.

Et les Apôtres qui ont vu le sépulcre ouvert, le linceul vide, le suaire déployé, puis leur Maître lui-même dont ils reconnaissent la voix, dont ils touchent les plaies sacrées, les Apôtres apprennent au monde la grande nouvelle : Le Christ était mort, mais il est ressuscité. Et l'humanité que je vous montrais tout-à-l'heure abîmée dans les larmes, tressaille d'allégresse, et elle dit à son tour, comme un chant de victoire qu'elle veut perpétuer ici-bas : *Alleluia !* le Christ est ressuscité.

Et ce chant, si vous prêtez l'oreille, tous les peuples aujourd'hui, dans un même frémissement de joie, se le renvoient d'un bout du monde à l'autre : *Alleluia !* le Christ est ressuscité.

C'est qu'en effet, m. f., de même que le grain de froment ne produit pas qu'une seule tige, et ne donne pas qu'un seul épi, de même Jésus-Christ n'est pas sorti seul du tombeau.

Avec lui, ce sont toutes les nations qui sont ressuscitées. Déjà la campagne de la Judée se couvre de chrétiens. Les disciples du Crucifié sont partout ; on les rencontre dans les plus fameuses cités de l'Orient et de la Grèce, à Rome, la capitale de l'univers, et bientôt dans le palais même des Césars en dépit de la rage des persécuteurs et de la cruauté des bourreaux. La Gaule, l'Espagne se convertissent ; le Christ est adoré jusque dans les plus froides contrées du Nord.

Un jour, le sol de l'Europe tremble sous le pas des barbares qui se précipitent sur l'empire romain. Mais ils s'arrêtent devant la croix, ils s'agenouillent, l'Eglise les baptise, et ils se relèvent chrétiens.

Depuis quinze siècles, m. f., l'Eglise continue son œuvre d'apostolat ; et le tombeau du Christ est toujours fécond. La source de vie qui en jaillit n'est point tarie, et il n'y a pas un continent, pas une île si déserte, pas un coin de terre si inhospitalier où quelque chrétien ne soit fier d'être et de se dire le disciple du Christ ressuscité.

Ce n'est pas tout, m. f. : de même que le grain de froment se reproduit en d'autres grains qui sont sa fidèle ressemblance, de même aussi le Christ se multiplie en d'autres lui-même qui sont, au regard du ciel et de la terre, sa parfaite image.

En sorte que partout où il y a un chrétien, partout on peut dire qu'il y a la pensée, l'âme et le cœur du Christ. — *Christianus, alter Christus.*

Est-ce qu'en effet, m. f., après la résurrection du Fils de Dieu, après sa grande victoire sur les légions coalisées de l'enfer et du monde, est-ce que les Apôtres ne sont pas transformés ? Ah ! tout-à-l'heure, ils se cachaient, maintenant ils se montrent et ils agissent ; tout-à-l'heure ils se taisaient, maintenant ils parlent, ils prêchent dans les synagogues et sur les places publiques ; tout-à-l'heure

ils avaient peur de partager le sort de leur maître, et maintenant ils réclament l'honneur de souffrir et de mourir pour lui. Ah ! viennent les tourments de toutes sortes, les supplices les plus cruels, ils les appellent, ils les demandent et, en les obtenant, en ressentant dans leur chair martyrisée quelque chose des douleurs de la Passion du Christ, ils surabondent de joie, ils se croient et s'estiment les plus heureux des hommes.

Et après les Apôtres, ce sont des générations entières, des millions et des millions de chrétiens qui, dans tous les siècles et sur tous les rivages connus, par la vertu de la croix et sous l'action de la grâce, ont grandi en foi, en charité, en dévouement.

Avant la Résurrection, c'était le paganisme, avec tous ses vices et toutes ses turpitudes, le paganisme qui a arraché, un jour, à un brillant orateur cette exclamation de dégoût : Pourriture, pourriture ! Et depuis la Résurrection, ah ! c'est une autre humanité, une humanité régénérée, transfigurée, une humanité qui est passée de l'esclavage à la liberté, de la dégradation à la noblesse, des ténèbres à la lumière, du péché à la justice, de la corruption et de l'infamie à tout ce qu'il y a de plus pur, de plus noble et de plus héroïque, une humanité enfin qui ne cesse de produire et d'enfanter des saints.

Ah ! j'ai dit la grande merveille des temps nouveaux, des temps en deçà du Calvaire, j'ai nommé les saints.

Eh bien, les saints, de quelque condition qu'ils soient et sous quelque climat qu'ils vivent, les saints qui dépassent infiniment les plus grands hommes, tous les plus fameux héros de l'antiquité païenne, d'où viennent-ils ? Ils sont partout, dans les solitudes, dans les cloîtres, sur les trônes, dans des pauvres mansardes, au milieu du monde même ; encore une fois d'où viennent-ils ?

Ah ! sachez-le bien, ils viennent, ils sortent du tombeau du Christ. C'est de là qu'ils partent, qu'ils s'élancent, comme des géants, pour accomplir et réaliser les plus beaux et les plus nobles exploits.

Aussi, m. f., en les voyant passer dans l'histoire, comme en les rencontrant sur votre route, ne craignez pas de dire, en les saluant : — Nous avons vu passer le Christ ressuscité.

L'apôtre saint Paul s'écriait : — *Christus resurgens jam non moritur* ², le Christ ressuscité ne meurt plus. Il ne meurt plus, d'abord sans doute parce qu'il est entré dans sa gloire, mais aussi parce qu'il se survit à lui-même dans tous ceux qui, nés de sa grâce, le servent et l'adorent.

Où, m. f., le Christ est vivant. Et vous-mêmes, vous surtout qui avez communie, qui avez mangé sa chair et bu son sang, dans ce festin sacré où l'Eglise convie aujourd'hui tous ses enfants, si j'abaisse les yeux sur vous, ah ! qu'est-ce que je vois ?

Mais la foi me montre le Christ vivant en vous tous, et opérant en chacun de vous les plus étonnantes merveilles. C'est sa gloire qui vous enveloppe, qui resplendit en vous et qui transfigure votre âme. C'est sa divinité même qui se fait jour, qui éclate à travers les infirmités et les misères de votre nature. Oh ! le sublime spectacle qui ravit les anges et qui nous éblouira plus tard dans la communion des cieux !

A cette pensée, m. f., à cette vue, je me sens frémir de bonheur et je ne puis m'empêcher de bénir Dieu de ce qu'il a fait en nous de si grandes choses et de ce qu'il a préparé une si magnifique moisson pour l'éternité.

III

Quand la tige que je vous ai montrée délicate et fragile a grandi, que l'épi s'est formé et qu'il s'est mûri aux feux de l'été, le laboureur retourne à son champ. D'un coup d'œil, il en estime toutes les richesses, et plus joyeux encore qu'au printemps, il dit à ses serviteurs : Préparez-vous et disposez toutes choses ; demain, c'est la moisson.

Et les serviteurs, à l'aurore du jour suivant, font tomber les épis sous leurs faucilles ; les gerbes se multiplient, et le père de famille se hâte de rentrer le bon grain dans ses greniers.

Dieu, m. f., aura aussi sa moisson. Sans doute, elle se fait déjà chaque jour, à mesure que les âmes qu'il a créées s'en vont de cette terre et paraissent à son tribunal. Mais la grande et solennelle moisson, celle où sa justice et sa miséricorde resplendront d'un incomparable éclat, se fera à la consommation des siècles.

A l'heure marquée dans ses décrets, il regardera le monde où nous sommes, et après avoir compté les justes, tous ceux qui sont sortis du tombeau de son Fils, avec la gloire et le divin rayonnement de sa vie, il dira à ses anges : — Allez, rassemblez de partout, ramassez le bon grain pour que je l'enferme et que je le garde dans mes greniers éternels.

Et à ce commandement, les anges s'en iront, comme d'infatigables moissonneurs, et ils appelleront à la résurrection dernière, tous les hommes déjà ressuscités avec le Christ.

Aussi, m. f., je vous en conjure, si vous étiez tentés de découragement, parce qu'il y a sur votre cœur le poids et le fardeau des choses d'ici-bas, si vous étiez tentés de tristesse parce que la mort, vous effraie, mais songez donc qu'un jour viendra où, ainsi que Jésus-Christ, vous vous élancerez du sépulcre et où vous ressusciterez pour ne plus mourir.

Ah ! par la pensée, essayez de contempler cette scène grandiose dont nos Saintes-Ecritures nous ont retracé les moindres détails.

La trompette sacrée a retenti, sonnant le dernier et suprême avènement du Fils de l'homme. Déjà les anges se sont mis à l'œuvre et ils séparent le bon grain de l'ivraie, c'est-à-dire les justes des pécheurs.

¹ R. P. Félix.

² Rom. VI, 9.

Voici les grands saints, les héros du christianisme ; voici les martyrs qui ont rendu témoignage à Jésus-Christ devant les puissants de la terre et qui sont morts pour leur foi ; c'est le bon grain.

Voici les apôtres, les pontifes, les docteurs et les prêtres de la sainte Eglise dont la vie tout entière s'est consumée à étendre le règne de Dieu et à sauver les âmes ; c'est le bon grain. Voici les vierges du cloître, les chastes épouses du Christ : c'est le bon grain,

Voici les pauvres résignés, les malheureux qui ont porté le fardeau de la souffrance sans se plaindre et en bénissant Dieu qui les éprouvait ; voici les humbles, les doux, les patients ; voici les miséricordieux, ceux qui ont pardonné à leurs ennemis, ceux qui ont fait de larges aumônes et se sont dépensés au service de toutes les misères et de toutes les infortunes ; voici les cœurs purs, les âmes détachées des biens de la terre et des plaisirs des sens : c'est le bon grain, et les anges l'amassent dans les greniers du ciel.

Mais, m. f., ce n'est pas là toute la moisson. Ah ! les anges là continuent, tant elle est riche, tant elle est abondante.

Voici les fidèles de tout âge, de tout rang, de toute condition qui se sont endormis dans la paix du Seigneur. Voici les petits enfants, ces anges de la terre, qui au sortir du baptême, sont allés embaumer le ciel du suave et odorant parfum de leur innocence : c'est le bon grain.

Voici les chrétiens fervents qui ont pratiqué leur foi et qui, jusqu'à leur dernier soupir et en dépit de toutes les séductions, ont aimé et servi Dieu et l'Eglise de toutes les forces de leur âme : c'est le bon grain. Voici les chrétiens, longtemps tièdes et négligents, mais qui, à la fin de leur vie, se sont appliqués à réparer leurs fautes et à opérer leur salut : c'est le bon grain.

Voici les pécheurs convertis. Ah ! que d'iniquités dans leur longue existence ! Comme ils avaient abusé de la grâce, et comme ils s'étaient jetés dans toutes les dépravations de l'esprit et du cœur. Mais en face de la mort, ils ont dit à Dieu, comme le prodigue de l'Evangile : — Seigneur, j'ai péché contre vous. Le prêtre est venu ; il leur a apporté le pardon divin et ils ont quitté ce monde, la croix entre leurs mains et l'Eucharistie sur leurs lèvres : c'est le bon grain. Voici enfin ceux qui surpris par la mort, ont cependant eu le temps et la pensée de jeter vers Dieu un cri de détresse, le *souvenez-vous de moi* du bon larron : c'est encore, c'est toujours le bon grain, et les anges l'amassent dans les greniers du ciel.

Que vous dirai-je encore, m. f. ? Ah ! pour la gloire de l'humanité, pour la gloire même de ce siècle où tant d'impies ont déclaré à Dieu une guerre sans trêve ni merci, mais où tant de chrétiens vaillants tiennent haut et ferme le drapeau déployé de l'Eglise et du Christ, l'étendard sacré de toutes les œuvres de zèle et de dévouement, qu'elle serait longue l'énumération de tous ceux que

les anges reconnaîtront pour le bon grain et qu'ils sépareront de l'ivraie !

Et quand la moisson sera terminée, c'est alors que Jésus-Christ lui-même, tout étincelant des gloires de son humanité transfigurée, viendra chercher ses élus ; et à leur tête, comme un roi triomphant, il les conduira au ciel, et là, tous debout autour du trône de Dieu, agitant dans leurs mains les palmes de la victoire, ils entonneront l'Alleluia éternel, l'alleluia de la résurrection et de la vie.

Oh ! m. f., que tout cela est beau, que tout cela est grand, que tout cela est capable d'enflammer nos desirs ! Dites-moi, est-ce que vous n'êtes pas émus ? Est-ce que votre cœur ne vous dit rien ? Est-ce que vous n'avez pas l'ambition d'être, un jour, avec Jésus-Christ ? Est-ce que vous ne voulez pas, vous aussi, être le bon grain ?

Ah ! je le sais bien, vous avez la foi, et en cette solennité pascalle, vous sentez en votre âme un amour plus ardent, plus généreux pour Jésus-Christ. Pourquoi donc n'en serait-il pas toujours ainsi ? Pourquoi donc ne garderiez-vous pas la grâce que vous avez reçue ? Pourquoi donc, puisque vous êtes sortis du tombeau du péché, puisque vous êtes ressuscités, pourquoi donc ne continueriez-vous pas à vivre de la vraie vie, de la vie sur-naturelle, de la vie de Dieu ?

Est-ce que vous n'êtes pas heureux aujourd'hui ? Est-ce qu'il n'y a pas, au plus profond de votre âme, comme un chant de joie ? Allons ! goûtez votre bonheur, savourez-le, et puis gardez-le en gardant Jésus qui habite en vous.

Les disciples d'Emmaüs, après avoir reconnu leur maître, à la fraction du pain, lui firent cette belle et touchante prière : — Seigneur, demeurez avec nous.

Oh ! m. f., c'est là ce que je lui demande, en ce moment, pour vous et pour moi. — O Seigneur, mon Dieu, ô Christ ressuscité, oui, restez avec nous ; car les ténèbres se font épaisses de nos jours et elles envahissent plus que jamais les âmes. Soyez jusqu'à la fin notre lumière, notre force, notre appui. L'Eglise, en cette fête, chante partout l'alleluia de la victoire ; tant que vous nous demeurerez, mais nous aussi, nous pourrions entonner ce chant de triomphe. L'enfer ne nous effraie plus. Nous passerons par la mort, c'est vrai, notre chair sera réduite en poussière, mais qu'importe ? si notre âme est sauvée. Nous savons qu'ensevelis en vous, nous ressusciterons avec vous et par vous ; nous savons qu'un jour, de cette terre d'exil, nous nous nous élancerons vers les cieux, et quel là, dans l'éclat de votre gloire, nous célébrerons la Pâque éternelle, en chantant l'alleluia joyeux qui ne finit point. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES

Le saint jour de Pâques

*Hæc dies quam fecit Dominus
exsultemus et lætemur in ea.*

(Ps. cxvii, 24.)

N'est-ce pas à la grande fête de Pâques qu'il faut appliquer cette parole triomphale du Roi-Phète ?

Pâques en effet est le jour par excellence que le Seigneur a fait. Il a fait tous les jours dont se compose la durée temporelle ; à tous il a donné son brillant soleil pour les éclairer, les réjouir et les vivifier ; mais le jour de Pâques a été illuminé par le soleil de Justice lui-même, qui s'est levé des ombres du tombeau pour verser sur le monde des torrents de lumière divine et d'ineffable bonheur.

Pâques, c'est la fête de l'allégresse, c'est le mémorial du triomphe de la vie et de la défaite de la mort, l'affirmation du passage du Sauveur des humiliations du trépas aux gloires de la résurrection, la fin de la Loi ancienne, l'inauguration de la Loi nouvelle, la date à jamais bénie de la fondation de l'Eglise catholique, la ruine de l'enfer, l'accroissement du paradis.

Pâques, c'est la fête universelle. Elle réjouit le ciel, elle réjouit la terre. Autrefois elle a été saluée avec enthousiasme en Egypte, au désert, au pied du Sinaï, aux rives du Jourdain, à Jérusalem, aux Catacombes. Aujourd'hui, elle provoque les plus profondes émotions dans les nations les plus policées et chez les peuples les plus sauvages, en Orient et en Occident, dans le cœur des justes et dans celui des pécheurs. Il n'est pas jusqu'aux impies eux-mêmes qui ne subissent son charme et qui n'éprouvent le besoin irrésistible de prendre part à la joie commune.

Pâques, c'est la fête de la nature elle-même qui semble vouloir la célébrer à sa manière. L'air est plus pur et plus doux ; les oiseaux font entendre de nouveau leurs joyeuses mélodies ; le soleil plus radieux, s'élance, selon l'expression du Psalmiste, comme un géant dans sa carrière, répandant partout avec la lumière sa chaleur féconde ; la terre naguère dépouillée de ses charmes et comme morte sous les glaces de l'hiver, se pare de verdure et de fleurs, tout reprenant vie pour honorer le mystère de la vie. Et l'Epoux des cantiques semble adresser à l'âme fidèle cette gracieuse invitation : « Lève-toi, ma colombe, et viens. L'hiver a achevé son cours, les pluies ont cessé ; les fleurs sont écloses sur la terre qui est à nous ; on entend la voix de la tourterelle, le figuier pousse ses fruits, et la vigne en fleur exhale ses délicieux parfums. » (Cant. ii, 10-13).

Pâques, c'est la fête des fêtes, la solennité des solennités, en la manière, dit saint Grégoire, que, chez les Juifs, la partie la plus auguste du temple s'appelait le *Saint des Saints*. Tout ce qu'il y a de grand, de beau, de poétique, de consolant, de gra-

cieux dans les autres solennités se trouve réuni en celle-ci. Elle consacre le souvenir de l'événement le plus glorieux à Dieu et le plus salubre à l'humanité ; elle exalte la merveille qui est le chef-d'œuvre de la puissance, de la sagesse et de l'amour de Dieu.

Où, Pâques est la fête des fêtes ; car c'est la fête remarquable entre toutes par la SPLENDEUR de sa liturgie, par la GRANDEUR de son objet, par l'IMPORTANCE des leçons qu'elle nous donne. Ces trois pensées vont faire le sujet et le partage de ce discours. Je me persuade que lorsque vous les aurez méditées avec moi, vous redirez aussi, avec la conviction la plus émue, la parole du Psalmiste : « C'est le jour que le Seigneur a fait ; en ce jour réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse : *Hæc dies quam fecit Dominus, exsultemus et lætemur in ea.* »

I

La Résurrection occupe une place à part dans la liturgie catholique. Par son antiquité, sa préparation, sa célébration et sa continuation, elle est véritablement, comme je vous le disais tout à l'heure avec saint Grégoire, la solennité des solennités.

Cette fête a d'abord la gloire de l'antiquité la plus reculée. A peine le Sauveur était-il remonté aux cieux, que les apôtres l'instituaient, et, par un sentiment facile à comprendre, organisaient leurs courses apostoliques de manière qu'ils pussent, autant que possible, la célébrer aux lieux mêmes où s'étaient accomplis les faits divins dont elle est le mémorial impérissable. Partout, chez les gentils, ils la fixèrent au dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune de mars, parce que c'est un dimanche que Jésus ressuscita. Il n'y eut d'exception que pour une seule province, l'Asie Mineure, chrétienté composée en grande partie de Juifs convertis, laquelle continua, comme les Juifs, à célébrer la Pâques le quatorzième jour de la lune de mars, quelque jour que ce fût. Le pape Victor travailla au deuxième siècle à faire cesser cette divergence qui intéressait au plus haut point l'unité liturgique, et le concile de Nicée, en 325, régla par un décret solennel que dans toutes les églises de l'univers, la Résurrection serait célébrée uniformément le dimanche qui suivrait le quatorzième jour de la lune de mars. La fête de Pâques a donc une origine apostolique. Mais en réalité elle remonte à une date encore plus éloignée. Elle a l'honneur d'avoir été figurée sous l'ancienne Loi, et pendant quinze cents ans avant la venue de Jésus-Christ elle était célébrée, chaque année, sous le même nom, chez le peuple d'Israël, comme la solennité la plus auguste du rituel mosaïque, par le sacrifice et la manducation de l'agneau pascal, en souvenir du passage de l'ange exterminateur et de la délivrance de la servitude d'Egypte.

Outre sa vénérable antiquité, ce qui fait ressortir la particulière excellence de Pâques, c'est la préparation dont l'Eglise la fait précéder. Il ne

lui suffit pas d'un jour, d'une vigile ordinaire comme pour les autres fêtes ; elle prescrit quarante jours de jeûne, d'abstinence et de méditation de la parole sainte ; elle a institué le carême pour disposer nos corps, nos esprits et nos cœurs à la célébrer saintement, particulièrement en nous purifiant dans le bain sacré de la pénitence.

Et puis, quand ce jour très saint est arrivé, elle déploie la pompe la plus extraordinaire. Elle veut que tout signe de deuil et de tristesse disparaisse ; elle demande que le temple saint soit orné avec toute la magnificence possible ; elle ordonne à ses ministres de se revêtir des ornements les plus riches ; elle exige la couleur blanche, la couleur de la pureté, de la sainteté, de la puissance et de la gloire ; toutes les cloches sont en mouvement, remplissent l'air de leurs notes triomphantes et appellent dans l'enceinte sacrée le peuple chrétien. Ah ! dans ce jour, tout ce qu'il y a de religion dans les cœurs se réveille, et il faut être loin, très loin, dans les voies de l'iniquité pour refuser de prendre part à l'allégresse universelle et de venir au pied des autels rendre hommage au Sauveur ressuscité.

Au reste pour glorifier dignement son divin époux, l'Eglise fait appel à toutes les ressources de son cœur. Qu'elles sont belles les paroles qui composent l'office sacré ! Qu'elles sont merveilleuses les mélodies qui charment les oreilles et font pénétrer jusqu'à l'intime de l'âme les sentiments les plus nobles et les plus suaves : quelle douceur ineffable et quelle ineffable grandeur ! Quoi de plus saisissant par exemple que le majestueux introït *Resurrexi*, le délicieux *Victimæ paschali laudes*, les grandioses antiennes des vêpres, le sublime *Regina cœli* ! Pour cette solennité les hymnes ordinaires sont supprimées, elles sont remplacées par la grande parole du Psalmiste qui redit si bien l'excellence du mystère pascal et les sentiments qui doivent nous y animer, et qui est comme le refrain officiel du triomphe de la Résurrection : « Voici le jour que le Seigneur a fait ; en ce jour réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse, *Hæc dies quam fecit Dominus, exsulemus et lætemur in ea.* » D'autre part l'*Alleluia*, ce cri de l'adoration, de la reconnaissance et de la louange, cet écho des cantiques qui réjouissent les parvis de la céleste Jérusalem, ne cesse de retentir. Il éclate à chaque instant, il se module sur tous les tons, et, parce que c'est la parole de l'amour, en le redisant sans cesse l'Eglise, à juste titre, croit ne jamais se répéter !

Parlerai-je maintenant des offices de Pâques en particulier ? Ils se distinguent par le même caractère de grandeur et de beauté.

La messe qui se célèbre à Rome à Sainte-Marie Majeure, par honneur pour la Sainte Vierge à qui le Sauveur porta la première nouvelle de sa résurrection, débute avec une majesté tranquille et un calme tout divin par ces paroles de Jésus à son Père : « Je suis ressuscité et me voici encore avec vous, *alleluia*. Vous avez étendu votre main sur moi, *alleluia*. Votre sagesse s'est montrée admi-

nable, *alleluia*, *alleluia*. Vous m'avez éprouvé, Seigneur, et vous m'avez pénétré ; mon repos et mon réveil vous ont été connus. Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! » — Dans l'Épître, saint Paul nous enseigne en des termes aussi éloquents que concis que Jésus, le Verbe incarné, notre Dieu sauveur, est notre Agneau pascal, et il nous rappelle avec quelle exquise pureté nous devons prendre part au banquet où il se donne à nous en nourriture. — Dans l'Evangile la parole est à saint Marc, c'est-à-dire à saint Pierre, le chef de l'Eglise, que le Sauveur honora d'une apparition spéciale au jour de la résurrection ; il nous y fait un récit vivant, saisissant, dramatique de ce grand prodige. — Comment exalterai-je dignement l'incomparable prose *Victimæ paschali* ? La splendeur du chant le dispute à la grandeur des pensées, à la délicatesse des sentiments, à la richesse et à la variété de l'expression.

Aux vêpres, même noblesse et même pompe. Je ne sais rien de si grandiose que les antiennes où le chant exprime si parfaitement les paroles, et où, d'après saint Mathieu, est si puissamment mis en relief le rôle de l'ange de la résurrection, descendant du ciel, renversant la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre, s'asseyant dessus comme sur un trône de gloire, radieux et terrible, épouvantant les gardes et rassurant les saintes femmes. A Rome et en beaucoup d'églises on fait pendant les vêpres une procession aux fonts baptismaux, en mémoire de la procession que faisaient autrefois, dans leurs vêtements blancs, les néophytes qui avaient été baptisés la veille. On y porte le cierge pascal, figure de Jésus ressuscité. En allant, on chante le *Laudate pueri*, le psaume de la reconnaissance. Ne convient-il pas de remercier Dieu solennellement du grand bienfait de la régénération spirituelle ? En revenant, on chante le psaume *In exitu* qui célèbre la délivrance d'Israël de la terre d'Egypte. Par le baptême n'avons-nous pas été délivrés du joug de Pharaon, c'est-à-dire de la servitude du démon et du péché ; ne sommes-nous pas introduits dans la terre promise, c'est-à-dire dans la vie de la grâce qui est la voie conduisant au bonheur éternel ?

Le soir, au Salut, on chante les *Alleluia*. C'est un récit simple, naïf et touchant du mystère du jour. Chaque strophe est terminée par l'*alleluia* ; et le refrain est encore l'*alleluia* trois fois répété. On peut dire que c'est vraiment l'hymne du ciel. Au fait l'église, au soir de la solennité, avec la foule des fidèles prosternés devant l'autel étincelant de lumières, au pied de Notre-Seigneur Jésus-Christ exposé dans l'ostensoir radieux, ne présente-t-elle pas une image touchante du paradis ?

Magnifiquement préparée, pompeusement célébrée, la fête de Pâques est non moins admirablement continuée. Elle a une octave dont la liturgie est splendide. Pendant cette semaine l'Eglise voulait, autrefois, honorer les néophytes d'une manière particulière, leur témoigner sa tendresse

maternelle et en même temps les affermir dans la justice et la sainteté, afin de les prémunir contre les attaques du démon. Aujourd'hui encore les deux premiers jours sont du rite de première classe ; ils ne sont plus chômés, du moins en France, mais tel est l'ascendant de la solennité pascalle que les chrétiens de notre temps y cessent leurs travaux ordinaires et éprouvent le besoin irrésistible de les passer dans les joies d'un saint repos. Que dis-je ? la fête de Pâques n'a pas seulement une octave de jours ; elle a une octave de semaines ; elle se prolonge pendant tout le temps pascal et se termine dans les joies de la Pentecôte, mystère qui a le même but que le mystère de Pâques et en est le complément. Il y a plus : la solennité pascalle dure toute l'année, non seulement parce qu'elle est le centre du cycle liturgique, presque toutes les fêtes dépendant d'elle en quelque façon, mais parce que chaque dimanche est comme une répétition du saint jour de la Résurrection : le dimanche est le jour sacré, le jour du repos, le jour du culte public, parce que c'est le jour où, dans le commencement, la lumière s'est levée sur le chaos, mais surtout parce que c'est le jour où le Verbe incarné, le soleil de Justice, s'est levé des ténèbres du tombeau pour illuminer à jamais le monde régénéré. Pâques enfin, et c'est sa suprême gloire, est comme le commencement des fêtes de l'éternité. Est-ce que pendant l'éternité on n'entendra pas retentir sans cesse sous les voûtes du ciel le triomphant *alleluia*, en présence de l'Agneau immolé et vivant, tous les élus prenant part au banquet de vie et s'enivrant de justice et de vérité ? *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea !*

Telle est la liturgie de la fête de Pâques : elle est, n'est-il pas vrai, d'une splendeur hors pair ; mais elle n'est telle que parce que son objet est incomparable. Quel est cet objet ? Je vais vous le dire brièvement dans ma seconde partie.

II

Chez les Juifs la Pâque était la fête la plus solennelle de l'année, parce qu'elle rappelait le plus grand témoignage de la bonté et de la puissance de Dieu à l'égard du peuple élu. C'était un mémorial du passage, car le mot Pâques veut dire passage, de l'ange exterminateur épargnant les Israélites dont les portes étaient marquées du sang de l'agneau et frappant les infidèles, du passage de la servitude à la liberté, du passage miraculeux de la mer Rouge, du passage de l'Égypte à la terre promise.

Infiniment plus relevés sont les passages que célèbre la Pâque chrétienne ! Et voilà pourquoi elle est si supérieure à l'ancienne qui n'en était que la figure.

I. En premier lieu elle fête le passage de Jésus de la mort à la vie : la Résurrection du Sauveur, voilà l'objet premier de la solennité pascalle. En ce saint jour, à tous les offices, l'Eglise ne cesse de tourner nos esprits et nos cœurs vers cette sublime

réalité. A Matines, le refrain de l'invitatoire est celui-ci : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, *alleluia !* » A Laudes, c'est le récit de saint Matthieu qui retentit dans sa majestueuse grandeur : « Un ange du Seigneur descendit du ciel et s'approchant il roula la pierre et s'assit dessus. *Alleluia, alleluia*. — Et voici qu'il se fit un grand tremblement de terre et un ange du Seigneur descendit du ciel. *Alleluia*. — Son regard était brillant comme l'éclair et ses vêtements blancs comme la neige. *Alleluia, alleluia*. — En le voyant les gardes furent glacés d'effroi et ils devinrent comme morts. *Alleluia*. — Mais l'ange répondant aux saintes femmes leur dit : Ne craignez pas, je sais que c'est Jésus que vous cherchez. *Alleluia*. » A la Messe, c'est saint Marc interprète de saint Pierre qui nous fait un tableau saisissant de la Résurrection. Aux Vêpres, mêmes antienne qu'à Laudes. A Complies, dans l'ineffable *Regina cœli*, éclate toujours le même refrain : « Il est ressuscité comme il l'a dit, *Alleluia*. » Au Salut, c'est le récit naïf de la Résurrection avec quelques-unes des apparitions du Sauveur. Donc Pâques est un sujet de si grande allégresse parce qu'en ce grand jour le Sauveur est ressuscité, *Surrexit Dominus vere !*

II. Mais Notre-Seigneur n'a pas seulement triomphé du trépas pour lui seul, il en a aussi triomphé pour nous. La fête de la Résurrection n'est pas seulement la fête de Jésus-Christ, dit saint Grégoire, c'est aussi la nôtre. Nous ne célébrons pas seulement le passage que fit le Sauveur de la mort à la vie, nous célébrons aussi celui que nous ferons nous-mêmes un jour, par sa grâce. Aussi bien la résurrection de nos corps est-elle le second objet des joies pascales. Oui, nous ressusciterons, car la résurrection de Notre-Seigneur est le gage de la nôtre. Oui, nous ressusciterons, car nous ne faisons qu'un seul corps dont Jésus est la tête ; et dans un corps parfait, les membres doivent avoir la condition de leur chef. Écoutons le grand apôtre nous affirmer et nous expliquer ce grand mystère de notre Pâques, conséquence nécessaire de la Pâques du Sauveur. « Le Christ est ressuscité d'entre les morts, dit-il au quinzième chapitre de sa première épître aux Corinthiens, et il est les prémices de ceux qui dorment dans le tombeau pour la vie éternelle. Car comme la mort est venue par un homme, la résurrection des morts doit venir par un homme. Et comme tous meurent en Adam, tous revivront en Jésus-Christ.... Le corps, comme une semence est maintenant mis en terre plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible. Il est semé tout difforme et il ressuscitera glorieux ; il est semé dans l'infirmité et il ressuscitera plein de vigueur. Il est semé corps matériel et il ressuscitera tout spiritualisé.... Voici que je vous annonce un mystère. Nous ressusciterons tous.... En un moment, en un clin d'œil, au dernier jour, au son de la trompette, car la trompette sonnera, les corps se lèveront dans un état incorruptible, et alors nous serons changés. Car il faut

que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité. Et quand ce corps mortel sera revêtu de l'immortalité, alors s'accomplira cette parole de l'Écriture : La mort a été absorbée par le triomphe du Christ. O mort, où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon ? Grâce à Dieu qui nous a accordé la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » Comprenez-vous, chrétiens, que la Résurrection est à la fois la fête du Sauveur et notre fête, selon l'expression de saint Grégoire ? N'est-il pas vrai que nous avons en nous-mêmes le motif de nous y livrer à la plus vive allégresse, car la gloire de Jésus sera aussi la nôtre ? Ah ! puissions-nous ressusciter pour la vie heureuse du paradis !

III. Mais voici un troisième *passage* qui, en cette fête, est pour nous un nouveau motif de joie et de bonheur, voici un troisième et bel objet de notre grande solennité. Saint Jean, dans l'Apocalypse, contempla une multitude de saints prosternés au pied du trône de Dieu ; et l'un des vieillards lui dit : « Ceux que vous voyez sont venus d'une grande tribulation, ils ont purifié leur robe, ils l'ont lavée dans le sang de l'Agneau. » Ce spectacle céleste se reproduit aujourd'hui. Ces bienheureux tout resplendissants de pureté, ce sont les fidèles enfants de l'Eglise catholique, c'est vous-mêmes. Vous avez traversé généreusement les exercices de la pénitence quadragésimale ; vous avez lavé vos âmes dans le sang de l'Agneau, au tribunal de la pénitence ; vous avez mangé la chair immaculée de cet Agneau divin ; vous avez passé de la servitude du péché à la liberté des enfants de Dieu ; vous avez terrassé le démon ; pour vous l'enfer s'est fermé et le ciel s'est ouvert ; vous avez la pureté et la joie de la bonne conscience ; voilà pourquoi vous vous réjouissez en ce jour de bonheur : *Hæc dies quam fecit Dominus, exsultemus et lætemur in ea* ! Puisse votre résurrection spirituelle ressembler à la résurrection du Sauveur : qu'elle soit vraie, complète, persévérante. Ayez cette clarté lumineuse qui fasse de votre vie un évangile en action, cette subtilité qui vous fasse passer à travers tous les obstacles, cette incorruptibilité qui vous rende invulnérables à toutes les tentations, cette agilité qui vous fasse courir dans la voie des commandements et même des conseils évangéliques. Et pour cela entendez, comprenez, pratiquez les belles leçons que nous donne cette solennité.

III

« La fête de Pâques, dit saint Grégoire, est la fête des fêtes, parce qu'elle nous arrache à la terre pour nous transporter dans l'éternité, et nous en faire jouir dès à présent par la foi, l'espérance et la charité. » (Hom. xxii, in Ev.) Cette parole du saint Docteur nous indique une nouvelle excellence de ce grand jour : c'est la fête des plus sublimes vertus, des trois vertus théologiques.

I. C'est la fête de la foi. A lui seul, le dogme de la résurrection est une démonstration pérenn-

toire de la religion catholique. Si le Christ est ressuscité, donc il est Dieu, car ce miracle est l'œuvre la plus merveilleuse de la puissance de Dieu ; donc il est Dieu, car longtemps à l'avance il a annoncé ce prodige comme la preuve de la sainteté de sa mission, de la vérité de sa doctrine et de la divinité de sa personne ; à moins de dire que Dieu autorise le plus audacieux des mensonges par le plus sublime des miracles. Or Jésus est ressuscité : témoin ses apparitions multipliées pendant les quarante jours qu'il passa sur la terre avant de monter au ciel ; — témoin les affirmations des anges, des saintes femmes, des disciples, des gardiens eux-mêmes qui osent dire, par le plus inepte mensonge, que pendant qu'ils dormaient les apôtres sont venus ravir le corps de leur Maître. Comment tous se sont-ils donc endormis à la fois ? Comment les apôtres si timides, Jésus vivant, ont-ils été si hardis, Jésus mort ? Comment pendant leur rapt aucun des gardes ne s'est-il réveillé ? Comment, s'ils dormaient, peuvent-ils affirmer que les apôtres sont venus ? — témoin surtout la conduite des apôtres qui, dans leurs prédications, annoncent avant tout la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; qui définissent un apôtre : « un témoin de la résurrection ; » qui subissent la mort pour confirmer la vérité de ce dogme. Si Jésus n'est pas ressuscité, quel intérêt auraient-ils eu à soutenir la cause d'un imposteur, alors qu'ils n'avaient à attendre ici-bas, en prenant ce rôle, que la prison, les violences et la mort. Oui, Jésus est vraiment ressuscité, et en conséquence il est Dieu, sa doctrine est divine, ses commandements sont divins, son œuvre, l'Eglise catholique, est divine. *Surrexit Dominus verè !*

II. Fête de la foi, Pâques est aussi la fête de l'espérance. Puisque nous devons ressusciter, ayons courage et confiance ! Quelles que soient nos épreuves : que la malignité, l'infortune, les revers, les maladies, la mort même nous fassent sentir leur tyrannie, ne nous laissons point abattre ! Un jour viendra où nous retrouverons, avec nos corps glorifiés, tous les bonheurs et toutes les joies. Disons donc avec l'illustre patriarche de l'Idumée : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, que je ressusciterai au dernier jour, que je serai de nouveau revêtu de ma chair, et que je verrai mon Dieu dans mon propre corps ; je le verrai de mes yeux ; cette espérance repose au fond de mon cœur. » *Surrexit Christus spes mea !*

III. Enfin, Pâques est la fête de la charité. Autrefois, nous dit un pieux et savant liturgiste, il y avait en ce jour un touchant usage. Dès que l'aurore commençait à paraître, tous les fidèles, hommes et femmes, enfants et vieillards, riches et pauvres, princes et peuple se rendaient à l'église. Le prêtre entonnait le cantique de la Résurrection, puis il baisait l'image de Jésus-Christ ressuscité, il donnait ensuite le baiser de dilection au plus considérable de l'assemblée, qui le communiquait au suivant, et ainsi jusqu'au dernier des hommes.

Les femmes en usaient de même entre elles. Celui qui donnait le baiser disait : « Le Christ est ressuscité ; » celui qui le recevait répondait : « Il est vraiment ressuscité. » De l'église les embrassements passaient dans les rues, dans les maisons ; partout où l'on se rencontrait on se donnait le baiser de dilection, sans autre distinction que celle des sexes. C'était là une expression sensible de la plus belle leçon de la solennité pascalle : l'universelle unité dans l'amour de Dieu et du prochain. Oui, en ce jour, donnons à Dieu notre cœur ; comment le lui refuserions-nous ? il vient de nous donner de si grandes preuves de son amour en mourant pour nous, en s'unissant à nous dans la sainte Eucharistie, en nous donnant l'assurance des biens les plus précieux pour l'éternité ! En ce jour affermissons-nous dans la charité envers le prochain ; ne sommes-nous pas les membres d'un même corps, les brebis du même berceau, n'avons-nous pas été rassasiés du même aliment divin ? Plus de dissensions, plus de haines, plus d'amertume, mais partout et toujours le dévouement, le support mutuel, la plus fraternelle dilection. « Répandez en nous, Seigneur, l'esprit de votre charité ; et dans votre bonté unissez dans la concorde ceux que vous avez nourris de l'aliment pascal. » C'est la prière que fait l'Eglise aujourd'hui et pendant cette octave, c'est la prière que je fais particulièrement pour vous, frères bien-aimés. Quand la charité règne dans une paroisse, c'est le ciel commencé. Dieu nous accorde cette faveur !

INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE PAQUES

LE TRIOMPHE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Hæc dies quam fecit Dominus, exsultemus et letemur in ea. (Ex officio.)

Mes frères,

Pendant les jours qui viennent de s'écouler, l'Eglise avait revêtu ses habits de deuil ; la voix de l'airain sacré ne se faisait plus entendre pour appeler à ses solennités ; les voûtes de ses temples ne retentissaient plus que de lugubres accents. Impuissante à exprimer toute l'étendue, toute l'amertume de sa douleur, elle empruntait à Jérémie sa voix plaintive, invitant toutes les créatures à partager sa tristesse et s'écriant : « Voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ! » Mais voici qu'elle a repris ses ornements de fête, ses plus brillantes parures ; elle a entonné ses plus joyeux cantiques : « Louez Dieu ! » s'écrie-t-elle sans cesse, et tout retentit du divin *Alleluia*. Impuissante à dire sa joie, comme elle l'était hier à dire sa tristesse, elle invite tous les peuples et toutes les nations à bénir le Seigneur ; elle invite tous ses enfants à partager son allégresse dans ce jour que le Seigneur a fait : *Hæc dies quam fecit Dominus, exsultemus et letemur in ea.*

Dans un si beau jour, m. f., de quoi vous entre-

tenir, sinon du mystère glorieux qui est l'objet et la cause de tant de joie ? Je vous parlerai donc du triomphe de Jésus-Christ, triomphe dont sa résurrection n'a été que l'aurore et le commencement, triomphe qui se continue à travers les siècles pour se consommer dans les splendeurs de l'éternité ; et je rattacherai tout ce que ce sujet m'inspirera à ces trois mots si vrais que la piété catholique a consacrés à l'honneur de notre divin triomphateur, qui se lisent en lettres immortelles sur le grand obélisque qui fait face à Saint-Pierre de Rome, que nos anciens rois avaient fait graver sur les monnaies françaises, et qui forment à eux seuls une hymne incomparable à la louange du Christ sauveur : « *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !* » Le Christ est vainqueur, le Christ règne, le Christ commande !

I. « *Christus vincit*, le Christ est vainqueur ! » — Voyez, en effet, comme il sait déjouer les ruses de ses ennemis. Quatorze fois dans le cours de ses prédications il avait annoncé que, après ses souffrances et sa mort, il ressusciterait, et que cette résurrection serait le signe définitif auquel on reconnaîtrait sa divinité. Alors ses ennemis de s'écrier : « Non, il ne faut pas qu'il ressuscite ! ou du moins il ne faut pas qu'on puisse enlever son corps et dire ensuite, en montrant le sépulcre vide : il n'est plus ici, il est ressuscité. Ce sépulcre, il faut en interdire l'accès. » Et les voilà qui roulent une pierre énorme pour en fermer l'entrée. Ce n'est pas assez : sur cette pierre il faut poser les scellés afin qu'on ne puisse pas y toucher ; et ils y apposent le grand sceau du temple. Enfin, pour comble de précautions, ils le font garder par une troupe de soldats armés. — Admirable providence de Dieu qui fait servir à l'accomplissement de ses desseins tout, même la perversité des méchants ! Que va-t-il arriver, en effet ? C'est que les ennemis du divin crucifié, ceux qui redoutent le plus de le voir ressusciter, seront les premiers témoins de cet incomparable évènement ; c'est que toutes ces précautions si bien prises auront pour résultat de rendre impossible le moindre doute au sujet de sa résurrection.

Et de fait, m. f., cette pierre énorme, ces scellés apposés, cette garde qui veille, ne sont-ils pas des témoins sûrs et irréfragables de la résurrection du Fils de l'homme ? A l'heure dite, l'âme de Jésus-Christ vient reprendre possession de son corps : au moment où le jour commence à luire, le tombeau divin est ébranlé tout-à-coup : un ange brillant comme l'éclair apparaît au milieu des gardes qui tombent à la renverse ; la porte scellée se brise avec fracas et le Christ s'élance radieux du tombeau. Tout effrayés, les gardiens s'en vont raconter aux pharisiens l'éclatant prodige dont ils viennent d'être les témoins : « Vous êtes vaincus, leur disent-ils ; il est ressuscité, celui que vous avez fait mourir sur la croix : nous l'avons vu sortir glorieux de son tombeau. »

M. f., parmi les témoins de ce prodige, quelques-uns se sont-ils convertis à la foi, d'autres ont-ils persévéré dans leur endurcissement ? je ne sais ;

car, l'Evangile ne nous en dit rien ; mais, quoi qu'il en soit, insaisissable désormais et invulnérable à toutes les attaques, Jésus-Christ était vainqueur. Et, je l'ai dit, ce n'était que le commencement de ses victoires.

En vain ses ennemis donnent aux soldats une somme d'argent pour dire qu'on est venu enlever le corps de Jésus pendant qu'ils dormaient : personne ne se laisse prendre à cette grossière supercherie ; et, non-seulement les apôtres ne sont pas démentis quand ils affirment sur les places de Jérusalem et jusque dans le temple que leur maître est ressuscité, mais à leur première prédication, cinq mille juifs se convertissent et demandent le baptême.

En vain la synagogue poursuit son œuvre de haine contre le Christ et le persécute dans ses disciples : le Christ se rit de ses efforts ; et, de Jérusalem sa religion prend son essor pour s'élancer jusqu'aux extrémités du monde. *Christus vincit !* Il prend même à la synagogue un de ses plus ardens satellites : il terrasse Paul sur le chemin de Damas et, de ce persécuteur forcené, il fait un apôtre intrépide, *Christus vincit !*

En vain le paganisme entreprend de noyer dans le sang la religion nouvelle ; en vain les empereurs romains s'imaginent avoir détruit jusqu'au nom chrétien : douze millions de martyrs ont arrosé de leur sang les amphithéâtres de la république païenne ; mais le sang des martyrs est devenu comme une semence de chrétiens ; le Christ sort vainqueur de cette guerre acharnée ; et trois siècles sont à peine écoulés que la croix, sceptre de sa puissance, signe sacré de son autorité, domine le palais des Césars et plane sur les temples des idoles purifiées. *Christus vincit !*

Ce que le glaive n'a pu faire, la ruse ne le fera pas davantage. En vain Julien l'Apostat prétend être plus habile que ses prédécesseurs ; en vain il engage la lutte sur un autre terrain et fait succéder à la persécution par la violence la persécution par l'astuce, par l'hypocrisie et par la politique : cette fois encore, le Christ sera vainqueur.

Il faut vous le dire, m. f., cet empereur, qui vivait au quatrième siècle, faisait exactement ce que font les modernes ennemis du christianisme. Il rendait des décrets qui permettaient de dépouiller les églises de tous leurs biens, révoquait toutes les concessions faites par ses prédécesseurs, excluait les chrétiens de toutes les fonctions publiques, fermait leurs écoles, leur ôtait le droit d'enseigner, de plaider et de se défendre en justice, leur interdisait les emplois, les charges et la gestion de toute affaire temporelle sous le prétexte qu'il ne fallait pas mêler le sacré au profane. En revanche, toutes les charges, toutes les dignités étaient confiées à leurs plus cruels ennemis, et la qualité d'apostat était un diplôme de capacité pour toutes les fonctions, un titre à toutes les faveurs et à tous les avantages. Avec de pareils procédés il espérait bien en finir avec l'Eglise. Cependant les choses n'avançaient pas encore au gré de ses désirs ; à la

fin, pour aller plus vite, il était décidé à revenir aux moyens violents, et tout était prêt pour rallumer dans tout l'empire les fureurs de la persécution sanglante. Il était si plein de confiance dans le succès, et toutes les mesures paraissaient si bien prises pour l'anéantissement de l'Eglise que, un jour, un de ses courtisans dit à un chrétien : « Eh bien ! que fait donc maintenant le fils du charpentier ? » — « Des cerceaux pour ses ennemis ! » répondit le chrétien. En effet, peu de temps après, Julien était blessé à mort dans une bataille contre les Perses, et il mourait en confessant la puissance du Christ, en se reconnaissant frappé par la vengeance divine, et en s'écriant : « *La victoire te reste donc encore une fois, ô Galiléen !* »

Depuis ce temps, les apostats et les persécuteurs n'ont pas manqué. Il s'est levé dans tous les siècles des ennemis du nom chrétien : Dieu le permet, quand ce ne serait que pour montrer la solidité de son œuvre. Encore aujourd'hui beaucoup se déclarent contre notre divin Sauveur ; ils l'attaquent, le blasphèment, le maudissent, mais ils ne peuvent lui arracher sa victoire : ou bien ils sont domptés par sa miséricorde et vaincus par sa grâce, comme saint Paul, comme tant d'impies et d'incrédules qu'on a vus revenir à lui ; ou bien, s'ils ne sont pas les vaincus de sa miséricorde et de sa grâce, c'est pour être les vaincus de sa justice. Mais toujours, toujours, le Christ est vainqueur. *Christus vincit !*

II. *Christus regnat*, le Christ règne ! — Nous lisons dans la Passion que Ponce Pilate fit au Sauveur des hommes cette question : « *Ergo rex es-tu ? est-ce que tu es roi ?* » Et vous savez que le divin accusé répondit : « Oui, je le suis. » Au sommet de la croix Pilate fit en conséquence attacher un écriteau sur lequel on lisait ces quatre mots : « *Jesus Nazarenus Rex Judæorum*, Jésus de Nazareth, Roi des Juifs. » Ses bourreaux la croyaient bien dérisoire, cette inscription ; mais voyez combien elle était vraie : car, c'est alors que Jésus entraînait en pleine possession de sa divine royauté, ainsi qu'il l'avait prédit. « Quand j'aurai été élevé en croix, avait-il dit, c'est alors que j'attirerai tout à moi. »

Remarquez, m. f., cette singularité frappante : la mort est ordinairement la fin de toute grandeur. Quelque puissant que soit un homme, il n'emporte rien en mourant ni de ses titres, ni de ses biens, ni de ses grandeurs ; il ne peut rien sauver du naufrage de la mort. Erigez sur sa tombe quel monument vous voudrez ; gravez sur ce monument les inscriptions les plus fastueuses ; appelez les peuples abusés ou enthousiastes pour prolonger autant que possible la splendeur de ses funérailles : tous ces artifices ne sont que de vains reflets d'une puissance, d'une grandeur qui n'est plus ; votre héros, une fois mort, est bien mort, il est *trépassé* ! — Jésus-Christ au contraire commence au tombeau ! Oui, ce qui est pour tous les hommes la pierre d'achoppement devient pour lui le piédestal de la gloire : son existence terrestre ne fut qu'obs-

curité, contradiction, croix et martyre ; pendant les jours de sa vie mortelle, il n'a rencontré, de la part du monde, que la malveillance et l'hostilité ; mais aussitôt mort et ressuscité, il saisit le monde, l'abat à ses pieds, le moule à son effigie et le tient si bien à genoux au pied de ses autels qu'il est encore aujourd'hui, après dix-neuf siècles, le Dieu de tous les pays qu'éclaire le soleil de la civilisation. Quelles sont, aujourd'hui, les nations qui comptent pour quelque chose dans ce monde ? Ce sont les nations de l'Europe et de l'Amérique ; eh bien ! l'Europe et l'Amérique adorent le Christ ressuscité !

Oui, Jésus-Christ est sorti glorieux du tombeau, *surrexit*, et c'est de là que date son règne effectif sur le monde entier, *Christus regnat* ! Au jour même de sa résurrection, est-ce que vous ne le voyez pas déjà vénéré, aimé, adoré ? Est-ce qu'il ne règne pas déjà dans bien des cœurs ? Pieuses femmes de Galilée, pourquoi vous êtes-vous mises en route avant l'aurore ? Pourquoi ces parfums dans vos mains ? Pourquoi dès les premiers feux du jour vous acheminez-vous au pied du Calvaire ? Il est donc un roi pour vous, celui que l'on a crucifié avant-hier et que vous croyez encore enfermé là-bas dans son sépulchre de pierre ? Oui, m. f., il est le roi de leurs âmes ; et, régner sur les âmes, c'est être véritablement roi. — Voyez sainte Marie-Madeleine attendant avec anxiété qu'on lui dise ce qu'il est devenu ; voyez Pierre et Jean accourant hors d'haleine et secouant les linuels du sépulchre ; écoutez la conversation des disciples d'Emmaüs, et dites-moi si ce ne sont pas là des sujets dévoués et fidèles !

Le voilà ressuscité ; attendez seulement quelques semaines, et vous allez voir son règne s'étendre et gagner de proche en proche, semblable à l'étincelle jetée au centre d'un champ de roseaux. Avantsa mort, ses timides apôtres osaient à peine prononcer son nom et se réclamer de lui ; mais maintenant qu'il est ressuscité, plus d'hésitation : une sainte ardeur les anime ; ils s'en vont partout répétant : « Il faut qu'il règne, oportet illum regnare ! » — Ecoutez saint Pierre : « Ce Jésus que vous avez rejeté, dit-il aux Juifs, il est la pierre angulaire. Ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a ressuscité, *hunc suscitavit Deus a mortuis*. » Sa résurrection est le point de départ de leur prédication et la base de leur argumentation. On peut le dire, elle est la pierre fondamentale sur laquelle repose l'édifice de la foi catholique, et ce que le monde chrétien adore dans Jésus de Nazareth, c'est le Christ ressuscité. En moins d'un demi-siècle, son nom adorable vole de bouche en bouche jusqu'aux extrémités du monde, et, sur toutes les plages habitées, il a des amis et des adoreurs. *Christus regnat* !

Après cela faut-il vous faire voir le règne de Jésus-Christ sur les âmes dans la suite des siècles ? — Je n'en finirais pas, m. f., si j'entreprenais de vous montrer, par l'histoire de l'Eglise, Jésus-Christ aimé et honoré, c'est-à-dire régnaant et triomphant dans tous les siècles. Je parlais tout-à-

l'heure des martyrs : qu'est-ce que cette multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, de jeunes filles, de vieillards, d'évêques, de prêtres, de soldats, n'ayant, sous la griffe des bêtes ou sous la hache des bourreaux, que ce cri unanime : « Jésus-Christ est mon Dieu ! Jésus-Christ est mon roi ! A lui ma vie, à lui jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! » Cela, m. f., c'est Jésus-Christ régnaant, c'est Jésus-Christ exerçant sur les âmes une royauté incomparable. *Christus regnat* !

Mais est-il besoin de recourir aux siècles passés ? Est-ce que notre siècle ne nous fournirait pas l'exemple de ces splendides dévouements et le spectacle de ce règne persévérant de Jésus-Christ sur les âmes ? — Je pourrais évoquer le souvenir de ces âmes d'élite qui se donnent à Jésus-Christ soit pour le servir, dans la personne des malades, des enfants, des pauvres, des infirmes, soit pour le faire connaître, au péril de leur vie, à des peuples deshérités ; je pourrais vous parler de ces apôtres intrépides, de ces courageux missionnaires, de toutes ces âmes dévouées et généreuses qui n'ont qu'une ambition, celle d'agrandir son royaume et de lui offrir des conquêtes, et vous dire : quel prince régna jamais sur des cœurs plus nobles, sur des sujets plus vaillants ? — Mais je parlerai seulement d'une chose qui s'est passée aujourd'hui même, depuis que le soleil nous éclaire, et qui est peut-être le plus beau spectacle que la terre ait jamais vu : *la communion des hommes le jour de Pâques à Notre-Dame de Paris*.

Depuis plusieurs années, le jour de Pâques, on voit se réunir, le matin, dans la vaste basilique de Notre-Dame à Paris, plusieurs milliers d'hommes, l'élite de la société : savants illustres, membres des diverses académies, officiers supérieurs, magistrats distingués, personnages éminents, notaires, avocats, médecins, élèves des écoles militaires, professeurs et étudiants des diverses facultés, mêlés à toutes les autres classes, riches industriels, petits négociants ou simples ouvriers. Tous ces milliers d'hommes sont là *pour faire leurs Pâques*. A la dernière fête de Pâques cette manifestation du réveil de la foi pratique a été plus imposante que jamais. La grande nef du milieu et les deux nefs latérales étaient comblées. On compta plus de six mille communions. Quatre prêtres distribuaient en même temps la sainte Eucharistie et la communion dura plus de deux heures... Et, pendant ce temps, ces six mille voix d'hommes faisaient retentir les voûtes de l'immense cathédrale des chants les plus mâles et les plus harmonieux. Que chantaient-elles ces voix magnifiques ? Le règne de Jésus-Christ sur les âmes : *Cristus vincit, Christus regnat* ! Et vous croiriez, m. f., ces écrivains à gages, ces mercenaires qui sont payés par la juiverie et la franc-maçonnerie pour vous dire que le christianisme s'en va ? Non, m. f., il ne faut pas dire le christianisme s'en va ; il faut dire : le Christ règne et le christianisme revient ! *Christus regnat* !

Mais vous-mêmes, m. f., quand même vous ne seriez pas du nombre de ceux qui lui rendent

jusqu'au bout des hommages qui lui sont dus, ne témoignez-vous pas, par votre présence ici, que dans vos cœurs vit encore un reste de fidélité à ce divin Roi ! n'est-ce pas, pour l'honorer que, ce matin, vous avez revêtu vos habits de fête et que des millions de fidèles se pressent à l'heure qu'il est autour de ses autels ? Donc le Christ règne, *Christus regnat !*

III. Enfin, troisièmement, il commande : *Christus imperat !* Tout pouvoir lui a été donné au ciel et sur la terre, et ce pouvoir, il l'exerce. Il l'exerce plus que jamais à partir de sa résurrection, et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre des consciences. Oui, il commande et il est obéi.

Il ordonne à la mort de lui rendre son corps plein de vie et de gloire, et la mort reconnaît en lui son maître : elle obéit. Il ordonne à un ange de venir s'asseoir sur son sépulcre vide pour annoncer qu'il est ressuscité et pour dire aux apôtres de se rendre en Galilée, et le messager céleste reconnaît en lui son souverain : il obéit. De quelque façon qu'il commande, intérieurement ou extérieurement, il est obéi, et l'on se soumet non seulement à ses ordres, mais même à ses conseils.

Voici un jeune homme à la fleur de l'âge à qui la fortune de son père permet de rêver tous les plaisirs et toutes les grandeurs ; Jésus lui parle au cœur et lui dit : « Si tu veux être parfait, sors de la maison de ton père, renonce à tous tes biens ; que la *pauvreté* soit à jamais ton partage. » Et ce jeune homme obéit avec joie : c'est saint François d'Assise ; et des milliers d'âmes généreuses se rangeront sous sa bannière et se feront comme lui amantes de la pauvreté pour obéir aux conseils du Christ. — Voici un autre jeune homme, saint François-Xavier. Génie brillant et plein d'ardeur, un bel avenir l'attend dans le monde, mais à lui aussi le Christ fait entendre sa voix ; il lui fait comprendre la vanité et le néant des choses de la terre ; la fortune, le talent, le succès, les honneurs, les aises de la vie, qu'est-ce que tout cela en vue de l'éternité ? *quid hæc ad æternitatem*. Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? Etre un homme d'obéissance, voilà le secret des nombreuses, fécondes et glorieuses victoires : *vir obediens loquetur victorias*. « Pars, lui dit-il ; homme d'obéissance, va évangéliser les pauvres infidèles. » Et il vole aux extrémités du monde aux conquêtes pacifiques que lui prépare son obéissance. — Enfin en voici un troisième auquel le divin maître a fait comprendre les charmes et le prix de la *chasteté*. Le Christ lui a dit : « Renonce au duché de ton père, quitte le monde et garde la virginité ! » Et le voilà, enfant docile, soignant dans un hôpital les malades atteints de la peste ; et, tout-à-l'heure, victime lui-même du fléau meurtrier, il va mourir à la fleur de l'âge en bénissant le seigneur Jésus de lui avoir fait une si belle part. C'est saint Louis de Gonzague.

Voilà comme le Christ commande intérieurement et voilà la docilité des grandes âmes à sa parole.

Mais Jésus commande aussi d'une autre manière et ce n'est pas seulement au fond des cœurs que sa voix se fait entendre. Il y a quelqu'un sur la terre qui parle en son nom, quelqu'un qui est le dépositaire de sa puissance et comme l'incarnation de son autorité : c'est le chef de son Eglise ; c'est celui à qui il a dit : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Il y a dix-neuf siècles, ce vicaire du Christ s'appelait saint Pierre, aujourd'hui il se nomme Léon XIII : mais le nom seul a changé, le prestige et l'autorité sont les mêmes. Voyez ce magnanime vieillard qu'une révolution impie a confiné dans son palais du Vatican : est-il un souverain qui reçoive plus d'hommages ? Chaque jour les évêques de tous les pays du monde vont prendre ses ordres ; chaque jour de nouvelles députations sollicitent ses audiences : c'est l'élite de l'humanité qui vient lui demander des conseils et des bénédictions. Qu'est-ce donc qui vaut à cet humble prêtre, à ce pauvre prisonnier du Vatican, ce magnifique concert de respects et d'hommages ? Ah ! c'est que ce vieillard est le représentant du Christ sur la terre ; c'est que, quand Léon XIII parle, c'est Jésus-Christ qui parle : *qui vos audit, me audit*. Voilà pourquoi chaque mot qui sort de sa bouche est un événement : voilà pourquoi le moindre de ses ordres remue d'un pôle à l'autre tout l'univers chrétien. Oui, le pape nous apparaît comme la plus haute personnification de la grandeur, de la puissance et de la majesté. Et pourquoi ? parce que par lui c'est Jésus-Christ qui gouverne, et par sa bouche c'est le Christ qui commande : *Christus imperat !*

J'avais donc raison de le dire, le Christ est vainqueur, le Christ règne, le Christ commande : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !* Qu'ils sont donc insensés ceux qui veulent lui résister, ceux qui voudraient anéantir son règne ! Qu'ils s'en souviennent, toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre ; c'est à lui que Dieu a dit : « Je te donnerai les nations pour héritage ; » et son règne n'aura pas de fin. Quant aux ennemis de son Christ, le Seigneur se rira d'eux et les réduira à lui servir de marche-pied. Qu'ils méditent ce mot de Châteaubriand au prêtre qui lui apportait le saint Viatique : c'était pendant les journées de juin 1848. De son lit, le malade entendait dans la rue le bruit du canon révolutionnaire. Le prêtre en entrant lui dit : « *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus* : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur. » — « Ah ! oui, s'écria l'illustre écrivain, en réunissant le peu de forces qui lui restaient, oui, c'est mon Roi, et celui-là du moins on ne le détrône pas ! » — Retenons bien cette vérité, m. f. : « Jésus-Christ est un roi qu'on ne détrônera jamais ! »

Mais ceux qui l'attaquent ne sont pas seulement des aveugles, ce sont des ingrats. Voyons, quel mal leur a-t-il fait ? — Un jour, un martyr, saint Polycarpe, allait mourir pour le crime d'être chrétien ; et, comme les païens lui offraient de le laisser vivre et même de lui donner des trésors s'il

voulait renier Jésus-Christ : « Il y a quatre-vingts ans que je le sers, s'écria-t-il, et il ne m'a jamais fait que du bien ; comment pourrais-je l'abandonner ? » — Eh ! bien, m. f., il y a un peuple qu'on voudrait détacher de Jésus-Christ, et ce peuple, c'est nous ! Répondons : « Il y a quinze siècles que nous servons ce bon maître et il ne nous a jamais fait que du bien ; pourquoi voudrait-on que nous soyons de ceux qui le renient, de ceux qui le blasphèment ? » — Non, m. f., ne soyons pas de ces aveugles, de ces ingrats. Mais attachons-nous de plus en plus à Jésus-Christ et soyons ses fidèles et dévots serviteurs. Là est la vraie dignité, la vraie grandeur. Là est l'honneur, la sécurité, la joie du présent et l'espérance de l'avenir.

LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION

PETITE ALLOCUTION APRÈS LA COMMUNION

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?

Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il a fait pour moi.

Mes chers enfants, Jésus est donc à vous, il a pris possession de vos âmes, vous ne faites plus qu'un avec lui. Quel profond et touchant mystère vient de s'accomplir ! En ce moment vos cœurs sont devenus des tabernacles aussi saints qu'est le tabernacle de nos autels. *Quid retribuam Domino ?* Oh ! que ce cri est bien celui qui s'échappe de vos poitrines, n'est-ce pas ? Confondus par tant d'honneur, ravis par tant de bonté, troublés par tant de bonheur, vous vous demandez comme le saint roi David : *Quid retribuam Domino ?* Que pourrais-je donc bien, à mon tour, rendre à mon Dieu ?

Ce que vous pouvez rendre au Seigneur, mes chers enfants, le voici : Adorez, aimez, remerciez, demandez.

Adorez ! Votre cœur est devenu un trône ; sur ce trône est assis Jésus-Christ, votre Dieu, votre aimable Sauveur, le maître du ciel et de la terre. Autour de vous, depuis l'instant de la communion, se sont prosternés les anges, et ils l'adorent. Ah ! joignez vos adorations et vos hommages aux leurs et dites-lui avec le plus profond respect : Je vous adore, ô Dieu de majesté, dans cet abaissement où vous êtes réduit au milieu de mon cœur. Je vous reconnais et vous vénère pour le souverain roi de l'univers, et je vous fais hommage de ce cœur que vous avez daigné visiter, je vous l'offre afin que vous régniez toujours sur lui. Que je voudrais, ô mon Dieu, avoir quelque chose de plus digne de vous à vous présenter ! ne dédaignez pas du moins les adorations d'un cœur qui vous possède et ne veut plus être qu'à vous. *Quid retribuam ?* anges saints, séraphins prosternés aux pieds du trône de Dieu, qui savez si bien l'adorer, souffrez que j'unisse ma voix aux vôtres pour redire comme

vous : Saint, saint, saint est le Dieu de l'Eucharistie ! Je l'adore et le révere avec vous !

Quid retribuam ? Que lui rendre encore ? Aimez ! *Sic nos amantem quis non redamaret ?* Comment ne pas payer d'amour un Dieu qui vous a tant aimés ? Oh ! comme il faut qu'il vous aime ! Comment vous payer de retour, ô mon Dieu ?... Mes enfants, quand vous lui offririez moitié de vos biens comme Tobie à l'ange Raphaël ; quand, ainsi que les Mages, vous déposeriez à ses pieds, de l'or, de l'encens et de la myrrhe ; quand, avec Zachée, vous distribueriez moitié de votre fortune aux pauvres, vous auriez peu fait. Ce que Jésus vous demande, ce qu'il est venu chercher en vous, c'est votre cœur, c'est votre amour. Aimez-le donc, mes enfants, aimez-le de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. Dites-lui avec transport : O mon bon Sauveur, c'est mon cœur que vous désirez, le voilà ; prenez-le tout entier ; qu'il soit à vous, pour vous, qu'il vous aime plus que tout ! Dites-lui encore : O mon Dieu, je vous aime tant que je voudrais pouvoir prendre tous les cœurs des hommes afin de vous les offrir. Je voudrais avoir un cœur brûlant comme celui de vos saints, de vos vierges, de vos martyrs, de vos apôtres, de vos chérubins, de votre très sainte Mère, pour vous aimer comme je le désire et comme vous le méritez. Faites surtout, ô mon bon Sauveur, que ce cœur ne vous chasse jamais, qu'il n'aime rien qui vous déplaie ; prenez-le et gardez-le bien afin qu'il soit toujours à vous. En ce moment qu'il vous aime tant, je vous le donne sans réserve et pour toujours.

Quid retribuam ? Remerciez ! Ah ! il aime la reconnaissance, et quelle reconnaissance ne lui devez-vous pas ? Que de bienfaits signalés depuis votre baptême ! Et, en ce jour, il a mis le comble à sa générosité en se donnant à vous. Malgré sa toute-puissance, Jésus ne pourrait faire davantage pour vous. Criez-lui donc du plus profond de votre âme, votre gratitude : Mon Dieu, vous m'avez fait votre enfant au jour de mon baptême, merci ! je vous avais offensé et vous m'avez pardonné, merci ! Avec le pardon vous avez rendu à mon âme son innocence et sa beauté, elle est redevenue la sœur de vos anges, et aujourd'hui vous êtes venu l'habiter, oh ! merci, merci ! *Quid retribuam ?* Comment vous dire merci ? Je vous appelle encore, anges et saints du ciel, venez remercier le Seigneur de ses bontés pour moi. *Quid retribuam ?* L'éternité ne sera pas assez longue pour vous dire ma reconnaissance : *misericordias Domini in æternum cantabo*, du moins je les chanterai, ces bienfaits, durant toute l'éternité.

Quid retribuam ? Demandez ! mes enfants. Voici l'heure la plus favorable de votre vie. Que voulez-vous que Notre bon Sauveur vous refuse quand il vient de se donner lui-même ? Demandez donc avec confiance. En premier lieu priez pour vos bons parents ; payez leur ainsi par une ardente prière votre dette de reconnaissance. Ils sont là près de vous, le cœur ému, les yeux mouil-

lés de larmes de joie ; ils jouissent de votre bonheur. Eux aussi, ils adressent pour vous à ce Dieu que vous venez de recevoir les prières que leur dictent leur affection et leur tendresse. Ah ! demandez au bon Jésus de les bénir de sa meilleure bénédiction, de les rendre heureux sur cette terre et heureux dans le ciel. Si, par hasard, ils avaient négligé leurs devoirs religieux, oh ! suppliez le cœur de Jésus de toucher le leur, de leur rendre avec la foi le bonheur qu'on goûte à être bon chrétien.

N'oubliez pas dans cette prière ces chers parents qui ont quitté la terre. Conjurez Notre-Seigneur de leur ouvrir le ciel aujourd'hui, s'ils n'y sont pas déjà, afin que ce jour soit complet et soit fête pour tous. Oh ! s'il y a parmi vous un pauvre enfant qui n'a plus son père ou sa mère, qu'il réclame pour eux la faveur du ciel. Comment le bon Jésus refuserait-il d'exaucer cette prière d'un orphelin ?

Priez aussi pour tous ceux qui se sont occupés de près ou de loin à la préparation de votre première communion. C'est la seule manière que vous ayez en ce moment de leur témoigner votre reconnaissance, n'y manquez pas. Oui, une prière pour ce bon et zélé pasteur qui vous aime tant. Une prière aussi pour ces maîtres et maîtresses qui vous sont si dévoués. Pour tous demandez une bénédiction spéciale.

Enfin pour vous, mes chers enfants, demandez particulièrement la grâce de persévérer, c'est-à-dire de rester pieux, sages, bons chrétiens, de ne jamais perdre le souvenir de ce beau jour et des promesses que vous y aurez faites. Demandez enfin au bon Dieu de vous faire connaître votre vocation, ce qu'il veut de vous ici-bas, afin que, suivant la voie où il vous appelle, vous soyez plus sûrs d'arriver au ciel.

Quand le saint vieillard Siméon eut reçu dans ses bras l'Enfant-Dieu, il s'écria d'un cœur débordant de joie : *Nunc dimittis servum tuum Domine* : Maintenant, Seigneur, vous pouvez me laisser quitter ce monde, j'ai assez vécu, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous avez préparé... Plus heureux que lui, mes chers enfants, vous avez reçu Jésus-Christ, non plus seulement sur vos bras, mais dans vos cœurs. Allez-vous donc, vous aussi, désirer de mourir ? Non, non, demandez à Jésus de vivre au contraire : de vivre de la vie sainte et pure qu'il vient de vous communiquer ; de vivre pour être des modèles parmi vos frères et sœurs et faire l'orgueil, la joie de vos parents ; de vivre pour donner le bon exemple autour de vous, porter haut et fier le drapeau de la foi chrétienne en menant une conduite que Jésus-Christ puisse avouer ; de vivre pour aimer Dieu autant qu'il le mérite et le servir comme il y a droit, franchement et sans respect humain ; de vivre enfin d'une vie qui mérite le ciel.

Avant de sortir de cette église, mes chers enfants, ouvrez bien votre âme à tous ces sentiments, et ne vous séparez pas trop vite de la présence sensible de Jésus. Fermez les yeux, jouis-

sez de lui, parlez-lui, écoutez ce qu'il vous dit. Ne le quittez point sans lui adresser un dernier merci avec un serment : *Quid retribuam ?* Merci encore, ô mon Dieu, pour tant de bonheur, mais, en me séparant de vous, je vous redis ce que chante mon cœur : Vous vous êtes donné tout entier à moi, je suis à vous pour jamais !

ENTRETIENS FAITS A DES JEUNES FILLES

CE QUE DOIT ÊTRE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE

IV

OBSTACLES A LA VIE DE FOI

Si vous avez réfléchi aux vérités exposées dans nos derniers entretiens, vous avez dû vous poser cette question : « Qui triomphera dans mon cœur, de Jésus-Christ ou du monde ? Que sera ma vie ? Une vie de foi ou une vie des sens ? » Moi aussi je me la pose avec inquiétude, mes enfants, je pèse les chances de victoire ou de défaite, et ce n'est pas sans la craindre que j'envisage l'issue du combat. Sans doute vous avez la foi, mais que d'obstacles à ce que la vie de foi règne en vous ? Obstacles venus de l'ignorance de l'esprit, des timidités du cœur, du respect humain et aussi, hélas ! du milieu où vous vivez, de votre famille même, où vous n'êtes point soutenues, où les grandes idées chrétiennes ne sont pas comprises.

I. D'abord l'ignorance religieuse. Vous ne connaissez point assez votre religion, par conséquent vous ne connaissez pas tous vos devoirs. Si vous possédiez seulement votre catéchisme, si vous le compreniez avec « l'esprit de votre cœur ! » Quelle science déjà et quelle sécurité de savoir ce qu'il faut faire, comment il faut agir dans la foule de circonstances qui composent rien qu'une journée de vie ! Cette science, ou vous l'ignorez, ou vous n'en connaissez que des à peu près. Or pensez-vous alors à consulter ceux qui doivent savoir pour vous ? Nullement, et pourquoi ? C'est que vous redoutez un reproche, ou une décision qui ne vous plairait pas, autrement dit vous craignez la vérité.

Il faudrait renoncer à cette jouissance qui vous passionne, à cette liaison qu'au fond de votre conscience vous devriez vous avouer dangereuse. Mais vous tenez à tout cela, il vous coûterait de rompre, obéir vous paraîtrait dur ; vous aimez mieux ne pas savoir. Je vous ai dit déjà qu'une telle ignorance est coupable, et qu'il n'est point permis d'agir avec une conscience douteuse.

Vive la lumière ! Tout ce qui est obscur ou trouble dans l'âme déplaît à Dieu. Ainsi le plus grand piège peut-être que vous tende le démon, c'est de vous empêcher de voir clair en vous-mêmes. Quand Jésus-Christ disait : « Marchez pendant qu'il fait jour, » il l'entendait de la manière de diriger nos actions.

Savez-vous les résultats de cette ignorance volontaire ?

Le premier, c'est que l'âme s'habitue à se conduire d'après ces clartés douteuses et qu'elle résiste à la lumière. Elle s'en va ainsi à l'aveugle, comme un homme qui a les yeux bandés et qui marche, au risque de se rompre le cou, droit au précipice voisin. Il n'en a pas l'intention, mais il y tombera tout de même, et par sa faute, — comme vous, lorsque vous ne savez pas et que vous ne demandez point, parce que vous ne voulez pas savoir.

Oui, vous résistez à la lumière. Que de fois, et je le dis avec une grande tristesse, ne m'est-il pas arrivé de frapper à la porte d'une de ces consciences troublées afin d'y jeter quelque clarté qui les illumine ! Mais la porte restait fermée, et nul rayon n'y pouvait pénétrer. Si vous saviez pourtant le bien qu'on vous veut ! La vie du prêtre se passe à cela, à chercher tous les moyens de vous faire du bien. C'est son unique pensée, sa grande et inquiète sollicitude. Aussi quel désespoir pour lui quand on refuse de lui ouvrir, quand il se heurte à une conscience muette et froide comme le bronze, à un cœur, bon pourtant, mais qui n'ose avouer ses peines, ses misères : grains de sable que le démon sait à vos yeux transformer en montagnes énormes. Pauvres âmes que nous aimons tant, et qui manquent de hardiesse, d'énergie ! oh ! laissez-vous donc toucher, prenez confiance, et puis apprenez vos devoirs, consultez, et après ce premier élan de courage, vous verrez comme tout vous deviendra facile, comme vous serez heureuses de voir clair en vous mêmes et de marcher en pleine lumière dans le regard miséricordieux du bon Dieu.

Le second, c'est que ne connaissant pas assez la religion vous ne pouvez pas la défendre. Or, l'Eglise, l'Eglise votre bienfaitrice et votre mère, est attaquée partout, parmi le peuple, dans la famille, autour de vous, par la parole, par le journal ; et vous êtes là, vous, ses enfants, et vous ne répondez pas ! Mais pour répondre il faut savoir. Sans doute il y a nombre de sots dictons, d'objections idiotes que d'un mot, d'un élan de votre cœur, d'un regard, vous faites rentrer dans le néant de la honte. Mais il est des objections plus spécieuses, mieux formulées, sur l'origine de l'homme, les miracles de la Bible, la prescience divine, qu'on vous jette à la figure et qu'il convient de démolir. Le meilleur livre aujourd'hui, mes enfants, ce serait un bon *Caléchisme de persévérance*. Là, vous trouvez toutes les armes, tous les documents nécessaires pour défendre la cause de Dieu et de l'Eglise. Ce livre n'est pas entre vos mains, je le sais, mais les catéchismes des dimanches vous en donnent la substance ; ils sont même plus précieux encore, car les explications parlées sont plus lumineuses que les démonstrations écrites. C'est donc pour vous une nécessité, une obligation de conscience d'y assister. Les impies ne sont pas forts, mais ils possèdent bien

leurs formules, et vous les voyez hardis à l'attaque. Leurs objections revêtent une forme sobre, saisissante, qui se grave dans l'esprit. D'autre part elles flattent les passions, et trouvent toujours des rieurs qui applaudissent. Cela constitue la défense de la vérité dans une condition d'infériorité réelle. Il faut y suppléer par la conviction, par la science.

Instruisez-vous donc, éclairez-vous par la réflexion, par de solides lectures, et si vous avez des doutes, consultez, dissipez-les. L'intelligence a ses tentations comme le cœur. Vous devez les repousser. Or, la meilleure manière c'est d'abord de vous faire à vous-mêmes une idée bien nette de la difficulté qui vous arrête. L'objection que vous vous êtes bien formulée dans votre esprit est à moitié résolue. S'il vous reste ensuite des inquiétudes, exposez-les simplement à votre confesseur. Souvenez-vous, mes enfants, qu'il est parfois aussi grave de garder ses doutes que de cacher ses fautes. Jésus-Christ a mis d'ailleurs dans le cœur de ses prêtres une condescendance que vous n'épuiserez point. Ils savent qu'il n'y a point de détails petits et inutiles dans une âme, que tout y est grand et digne de la plus délicate attention.

Une jeune personne me disait un jour : « Mais mes questions multiples vous font sourire peut-être : vous devez me trouver bien naïve. » — « Nullement, lui répondis-je, je ne suis même point tenté de sourire. Je vois dans votre âme des erreurs de sentiment, d'idées, de conduite. Je prie Dieu qu'elles disparaissent, et moi-même je les redresse comme le jardinier redresse un arbre courbé et tordu. Mais il étudie très sérieusement la manière de lui imprimer une meilleure direction, il ne sourit pas de lui, il ne s'en moque pas. Toute âme est assaillie de doutes dès qu'elle pense. Or quelle est la plus estimable de celle qui cherche à s'instruire ou de celle qui croupit dans l'ignorance ? »

II. Il ne suffit pas de savoir, il faut *vouloir*, et quelquefois, n'est-ce pas ? le cœur vous manque pour résister ou pour agir. La Sainte-Ecriture dit du paresseux qu'il veut, puis qu'il ne veut plus. C'est bien là votre portrait. Il est des choses sur lesquelles votre conscience ne s'abuse pas ; vous savez, sinon que vous faites mal, au moins que vous ne faites pas bien. C'est-à-dire qu'au fond, sans que vous osiez vous l'avouer, vous aimez le mal.

Ayez donc de la volonté. Je n'appelle pas *vouloir* ce désir de se convertir, d'être nettement chrétienne, qui éclate un instant, puis s'évanouit soudain, comme un de ces rapides météores qui traversent le ciel la nuit. Ce désir, c'est une grâce, un bon mouvement que vous accueillez, une lumière qui vous dirige un instant. Vous êtes semblables à un voyageur qui guide sa marche dans les ténèbres à l'aide des éclairs qui sillonnent la nue, annonçant un orage. Mais combien j'aime mieux la tranquille lumière du grand jour, qui après une journée de voyage me présage un soir serein ! Ce n'est pas le désir intermittent, mais la volonté

continue, que je vous demande. Si vous le vouliez sincèrement, avec la grâce de Dieu vous seriez bientôt parfaites, pieuses, sérieuses, et déjà vous auriez abdiqué les idées et les affections mondaines qui sont le mal. Ah ! si vous connaissiez le don de Dieu !..

Suivez donc l'impulsion généreuse de votre nature, marchez ; que craignez-vous ? Jésus-Christ est avec vous qui vous soutiendra, et bientôt vous jouirez de la paix conquise au prix de votre volonté. Je sais bien ce qui vous arrête souvent, c'est le respect humain, c'est le monde, vos compagnes peut-être.

Oui, vos compagnes ! vous n'osez pas faire autrement qu'elles, vous séparer d'elles pour agir mieux, pour user de la pleine liberté du bien. Vous avez besoin de vous approcher des sacrements aujourd'hui, vous n'oserez pas, vous attendrez plutôt la fête prochaine, et jusque-là vous resterez sciemment dans le péché, dévorées d'inquiétudes et vous sentant loin de Dieu ! Mes enfants, « Jésus-Christ nous a rendu la liberté » de la conscience, vous devez vous montrer ses dignes filles, les filles de la liberté. Quand vous devez vous confesser, consultez votre conscience et non vos amies. Marchez, donnez l'exemple, et elles vous suivront, elles vous remercieront dans leur cœur, et surtout elles vous estimeront davantage d'avoir usé simplement de votre liberté chrétienne qui les a elles mêmes affranchies.

Quant au monde, ne tenez pas compte de ses jugements. Si vous allez à l'église, il vous appellera dévotes ; si vous venez de son côté, il vous accusera de légèreté et criblera votre réputation. Un saint prélat disait un jour à une grande dame qui se plaignait de certaines railleries amères : — « Ma fille, vous aurez beau faire. De quelque façon que vous agissiez, le monde criera toujours. Laissez-le crier. C'est son métier. » Je vous fais la même recommandation. C'est à son égard surtout, en face de ses prétentions à vous juger, que vous devez affirmer votre liberté d'enfants de Dieu. Oh ! que ce ne soit pas lui qui dirige vos actions, car même vos meilleures perdraient leur principal fruit. Rappelez-vous d'ailleurs que s'il s'est donné la triste mission de vous entraîner, il méprise profondément celles qui le suivent, il persifle leur vertu facile et n'estime que celles-là seulement qui lui résistent.

III. Je sais bien, mes enfants, que le monde entretient des intelligences et trouve des complicités souvent dans vos propres familles, et que ceux-là mêmes qui devraient vous soutenir conspirent avec lui pour vous faire tomber. Il est des parents qui ont perdu le sens de la foi. L'un sourit quand on l'entretient des choses du ciel et de la gloire de Dieu ; il ne connaît que son commerce qui prospère, ses blés qui poussent, son bétail qui s'accroît. Un autre parle sans respect de la religion, et paraît même s'appliquer à vous scandaliser par de vieilles inepties, des contes calomnieux qui suent l'impiété. Votre frère lit de mauvais livres,

son ami se raille de votre pudeur timorée, et, parmi ces bourrasques d'irréligion, vous m'apparaissez semblables à ces passereaux secoués par le vent et par la neige, qui s'abritent, transis, derrière les branches dépouillées qui ne les protègent pas. Mais du moins ils savent patienter, ces chers petits oiseaux, ils poussent de petits cris, volent inégalement de rameaux en rameaux, de peur que le froid ne les engourdisse, et bientôt la neige cesse, le vent s'abat et, dans l'abri chaud que leur a préparé la Providence, parmi les arbres attiédés de la forêt, ils chantent les bienfaits de Dieu tout en préparant la paille et le duvet de leurs nids.

Comme ces petits oiseaux, criez vers Dieu, et espérez. Ne dites jamais : « Il n'y a rien à faire. Jamais je ne convertirai mon père, mon frère, ma famille. » Si vous le dites, si vous le pensez, vous ne ferez rien. Est-ce que sainte Cécile, par exemple, ne vivait pas dans un milieu plus pervers que le vôtre ? S'est-elle découragée ? Sachez-le, jamais le mal ne peut triompher du bien, si nous ne l'aïdons pas, au moins par nos défaillances. C'est le bien qui triomphera toujours, mais avec notre aide. Dieu a voulu que chez vous, dans vos maisons, vous fussiez des apôtres, et il vous a mis en mains des armes que vous laissez rouiller.

N'avez-vous pas en effet vos bonnes actions de chaque jour, qui vous fortifient dans le bien, qui vous maintiennent en haleine, comme l'exercice de son métier entretient les mains de l'ouvrier ? Puis votre conscience qui vous rassure et vous dit que Dieu est content de vous ; la certitude que vous êtes dans le vrai, que vous faites l'œuvre de Dieu ; le respect qui vous entoure, l'ascendant que vous donnent vos exemples, si bien qu'on se cache de vous pour mal faire et qu'on parle à voix basse devant vous quand les entretiens deviennent légers ? Vous ne savez donc pas qu'on redoute une parole de réprobation de votre part, un geste de mécontentement, un regard sévère ? Si on ne le redoutait plus, c'est que vous n'auriez pas été assez sérieuses. N'avez-vous pas encore l'Evangile que vous devez lire, comme sainte Cécile, et qui vous conseille ; la grâce de Dieu qui est toute puissante, et, malgré tout, l'amour profond de vos parents qui ne demandent pas mieux que de faire ce que vous voulez et qui sont fiers de votre jeunesse, de votre vertu, même de vos résistances au monde.

Avec de telles armes on peut combattre avec confiance. Vous vaincrez.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 martii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

INSTRUCTION POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO

L'INCÉRÉDULITÉ

Noli esse incredulus sed fidelis.

Glorieusement sorti du tombeau, le divin Sauveur était apparu à ses disciples pour les réjouir en leur manifestant la vérité de sa résurrection. Or, Thomas, l'un des douze, était absent. — Nous avons vu le Seigneur, lui disent les autres disciples. — Si je ne vois dans ses mains l'empreinte des clous, répondit-il, et si je ne mets mon doigt dans les trous que les clous ont percés et ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai pas.... Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu et Thomas avec eux, Jésus vint et se trouva tout à coup au milieu d'eux, les portes étant closes ; et il dit à Thomas : « Approchez... et ne soyez pas incrédule, mais croyant. »

Ce n'est pas seulement à son apôtre, m. f., que Jésus a voulu donner une leçon, mais à nous tous. Il a voulu confondre d'avance la témérité et la présomption des incrédules de tous les siècles et prémunir contre leurs sophismes la foi de ceux qui auront embrassé sa doctrine. Oui, m. f., c'est à nous aussi bien qu'à saint Thomas que s'adresse la recommandation de Jésus-Christ : *noli esse incredulus* ; et fut-il jamais plus nécessaire qu'aujourd'hui de la redire aux fidèles ? aujourd'hui que l'incrédulité tend à établir universellement son règne au milieu des hommes ; aujourd'hui qu'elle nous environne et nous presse de telle sorte qu'il n'y a plus d'asile où l'on soit à l'abri de ses traits envenimés, plus de société presque, ni de famille où elle n'ait ses intelligences, plus de livre qui ne serve de canal à ses mortels poisons !

Permettez-moi donc, m. f., de profiter de la circonstance pour développer cette importante leçon et pour vous présenter les motifs qui doivent vous tenir en garde contre l'esprit d'incrédulité.

Ne soyez pas incrédules, *noli esse incredulus* ! Pourquoi ? Parce que l'incrédulité est déraisonnable dans ses motifs, peu honorable dans ses causes, et très funeste dans ses effets.

I. Si je considère les motifs sur lesquels il s'appuie, je dis que l'incrédule n'est pas raisonnable. Voyons, était-il raisonnable, cet apôtre obstiné qui refusait de croire au récit des autres disciples, qui refusait leur témoignage, quand ils lui assuraient que leur Maître était vraiment ressuscité, et qu'ils lui disaient : « Nous l'avons vu, *vidimus Dominum* ? » Pendant longtemps il avait suivi le Sauveur dans ses courses évangéliques ; il avait été témoin de ses prodiges, il avait entendu ses prédictions touchant l'ignominie de sa mort et la gloire de sa résurrection ; était-ce bien à lui de

douter, lorsqu'on lui assure que l'Homme-Dieu, accomplissant les oracles des prophètes et ses propres prédictions, est sorti glorieusement du tombeau ? Lui est-il permis de douter de la parole de son Maître et de celle de ses frères ? — Il n'a pas vu ; il ne comprend pas : mais y a-t-il grand mérite à croire ce que l'on voit et ce que l'on comprend ? Est-il loisible, est-il possible, même à un homme raisonnable, de n'admettre que cela et de rejeter tout le reste ? Ecoute, ô disciple trop défiant, la parole de celui qui est la raison et la vérité incarnées : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui croient ! »

Or, m. f., sont-ils plus raisonnables les incrédules de nos jours dans les motifs de leur incrédulité ? Pourquoi refusent-ils de croire aux miracles par lesquels Jésus-Christ a prouvé sa divinité ? Parce que, disent-ils, le témoignage des écrivains sacrés qui les rapportent ne leur suffit pas ; ils voudraient, pour y ajouter foi, en avoir été eux-mêmes les témoins oculaires. — Pourquoi refusent-ils de croire les dogmes du christianisme ? Parce que, parmi ces dogmes, il y a des mystères et qu'ils s'imaginent avoir le droit de ne pas croire ce que leur raison ne peut pas comprendre.

Mais, m. f., est-ce que la raison seule et le plus simple bon sens ne nous disent pas qu'il y a des choses que nous devons croire, quoique nous ne les ayons pas entendues de nos oreilles ni vues de nos yeux ? Est-ce que, en histoire, en justice, on n'admet pas la certitude du témoignage ? Ne serait-il pas absurde de nier l'existence de tous les faits et de toutes les choses que nous ne connaissons que par le témoignage d'autrui ? Eh bien ! je dis que, à plus forte raison, c'est une chose absurde et déraisonnable de rejeter le témoignage des historiens sacrés parce qu'ils sont les plus sûrs, les plus désintéressés et les plus sincères de tous les historiens : les plus sûrs, puisqu'ils ne rapportent que des discours qu'ils ont entendus et des événements auxquels ils ont pris part ; les plus désintéressés, parce que, en soutenant leur affirmation, ils n'avaient rien de bon à espérer de la part des hommes ; les plus sincères, puisqu'ils ont donné à leur parole non seulement l'appui d'un serment, mais la consécration du martyre, et qu'ils ont versé leur sang, souffert la mort pour soutenir la vérité de leur témoignage.

De même, m. f., est-ce que la raison seule et le plus simple bon sens ne nous disent pas qu'il y a des choses que nous devons croire bien qu'elles soient au-dessus de la portée de notre intelligence et que nous ne soyons pas capables de les comprendre ? Ils s'irritent contre nos mystères ; mais le mystère n'est-il que dans la religion ? Mais le mystère est partout ! Est-ce que nous pouvons faire un pas sans le rencontrer dans la nature ? Mais le grain de semence que vous jetez en terre, mais le grain de sable que le vent emporte, mais le caillou que vous poussez du pied, mais la goutte d'eau qui scintille à la pointe du brin d'herbe, mais l'air qui vous soutient, mais le parfum que la fleur exhale,

est-ce que ce ne sont pas là autant de mystères ? Qu'on explique donc comment se fait la germination, la végétation, la nutrition ! qu'on explique donc comment certaines plantes ont une vertu délétère et certaines autres une vertu curative ! comment la même sève douce et sucrée dans un fruit est âcre et amère dans un autre ! comment la même fleur se pare de couleurs si variées sous un seul et unique rayon du même soleil ! Qu'on explique donc pourquoi l'argile se durcit sous l'action du feu tandis que, sous l'action du même feu, le métal se dilate, mollit et se fond !

Mais tous les phénomènes de la nature, le froid et la chaleur, la lumière, le feu, l'électricité, est-ce que ce ne sont pas pour nous autant de mystères ? Mais nous-mêmes ne sommes-nous pas un mystère impénétrable à notre propre intelligence ? Comprenez-vous ce que c'est que la vie et la mort ? Pourriez-vous rendre raison de ces phénomènes qui s'appellent la vision, la perception, la réflexion ? Expliquez-moi donc l'action de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme ! Dites-moi donc comment, sous l'impulsion de votre volonté qui est une faculté de votre âme, le mouvement est communiqué à certains membres de votre corps ! comment il se fait que votre âme voit, ou que vous-même vous voyez les objets qui se réfléchissent dans ce miroir qui est l'œil de votre corps ! — Encore une fois, autant de choses inexplicables, autant de mystères !

Et, parce que vous ne pouvez vous comprendre vous-même, parce que vous ne pouvez comprendre ni expliquer aucun des phénomènes de la nature, irez-vous nier votre existence et celle de tous les objets qui vous environnent ? Ce serait le comble de l'absurdité, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est ce que fait l'incrédule quand il refuse de croire les dogmes de la religion sous ce prétexte qu'ils renferment des mystères trop élevés au-dessus de sa portée.

Donc, m. f., l'incrédulité est réellement déraisonnable dans les motifs sur lesquels elle s'appuie.

II. Est-elle honorable dans ses causes ? Où prend-elle sa source ?...

Si l'on refuse de croire les vérités de la religion, est-ce parce que, moyennant une étude approfondie, on est venu à bout de se convaincre que son enseignement n'est pas fondé en raison ? Non, m. f. Parmi les incrédules, un grand nombre le sont par ignorance : ou bien ils n'ont aucunement étudié la doctrine catholique, et, n'ayant aucune connaissance des fondements sur lesquels elle repose, ils blasphèment ce qu'ils ignorent, selon la parole de l'apôtre ; ou bien, ce qui est pire encore, ils la connaissent mal, n'ayant puisé les idées qu'ils en ont que dans des écrits où l'on prenait à tâche de la travestir et de la calomnier. — Quelle folie, m. f., de se prononcer si catégoriquement sur ce que l'on ignore, et de se vanter d'avoir acquis la certitude quand on manque des connaissances nécessaires même pour avoir le droit de douter !

Si l'on refuse de croire les vérités du christia-

nisme, c'est souvent aussi par un ignoble respect humain. Il est devenu de mode, dans un certain monde, d'afficher l'incrédulité ; et, pour faire comme les autres, pour se mettre dans le ton, pour échapper aux sarcasmes et aux plaisanteries sacrilèges des libertins, on ne rougit pas de renier sa foi et de faire profession d'impiété. Est-ce honorable ?

Il faut dire cependant que ce ne sont pas là les causes les plus ordinaires de l'incrédulité. Il en est une autre qui nous est signalée par l'Esprit-Saint en ces termes : « L'impie a dit dans son cœur : il n'y a point de Dieu. *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus.* » Remarquez, m. f., cette expression : « Il a dit dans son cœur, *in corde suo.* » Ce n'est pas l'intelligence, ce n'est pas la raison de l'incrédule qui se révolte contre les vérités de la religion, c'est son cœur, oui, son cœur esclave de ses penchants vicieux et corrompus ; ce n'est pas la conviction qui le fait parler, mais le besoin de se venger de la flétrissure que la religion imprime à ses passions mauvaises ; s'il ne veut pas comprendre et croire les vérités de la religion, c'est afin de ne pas être obligé de faire le bien qu'elle commande ; s'il craint la lumière, c'est parce que ses œuvres sont mauvaises ; l'Esprit-Saint l'affirme et l'expérience le prouve. Je vous demande quel est l'homme de bien, quelle est l'âme chaste, vertueuse, innocente, qui ait jamais songé à douter qu'il existe un Dieu souverainement saint et puissant, créateur et maître de l'univers, premier législateur et juge suprême des hommes, qui exige leur obéissance, qui a droit à leur culte et qui, témoin invisible de leurs actes, réserve après la vie des récompenses à leurs vertus et des châtiments à leurs crimes ? Tant qu'on est fidèle aux devoirs que la religion impose, on la trouve belle, vraie, raisonnable, digne de croyance et de respect ; c'est quand on s'est livré aux penchants qu'elle condamne, quand elle semble n'avoir plus pour nous que des menaces, que l'on commence à se défier de l'infailibilité de ses oracles, de l'autorité de ses préceptes, et à se récrier sur l'incompréhensibilité de ses mystères. — Ainsi le vice précède et l'incrédulité suit. *Dixit in corde suo.*

Voyons, s'il se trouve ici quelqu'un des trop nombreux adeptes de l'incrédulité, je le prie d'interroger un moment sa conscience et d'en écouter la réponse. Personne que lui ne l'entendra. Qu'il soit franc avec lui-même : où en est-il pour la chasteté et pour les autres vertus ? Quels sont ses goûts et ses habitudes secrètes ? Avant d'abjurer la foi, n'avait-il divorcé avec aucune autre vertu ? Ce qu'il a cherché en se rangeant dans le parti des incrédules, ne serait-ce point le moyen d'émousser la pointe de ses remords, ne serait-ce point la liberté de tout faire avec le droit de ne rougir de rien ? Et quand il a entre les mains ces livres, ces écrits où il trouve soi-disant les armes offensives et défensives de son incrédulité, ce qu'il lit de préférence, ne seraient-ce pas précisément ces pa-

ges effrontées qui outragent le plus audacieusement la pudeur et font également la honte du lecteur et de l'écrivain ? Ah ! si la religion était aussi tolérante que ces écrits et aussi favorable qu'eux à ses mauvais penchants, j'en suis sûr, il ne serait pas du nombre de ses ennemis ! Mais encore une fois, que sa conscience réponde !

Oui, m. f., voilà la source la plus commune de l'incrédulité. Ce n'est pas parce que notre religion propose des mystères à croire qu'on la repousse, mais parce qu'elle impose des devoirs à remplir et des vertus à pratiquer ; ce n'est pas parce qu'on a trouvé peu convaincantes les preuves de sa divinité, c'est parce qu'on a trouvé trop gênants les préceptes de sa morale. La religion chrétienne proscrit tous les vices et tous les désordres ; elle commande tout ce qui est bon, juste et saint ; elle veut qu'on s'impose des sacrifices, qu'on se fasse violence pour résister à ses passions. Or, si l'on croit, et si l'on veut être conséquent dans sa conduite avec sa croyance, il faudra lutter contre certains penchants, renoncer à certaines habitudes, rompre certaines liaisons, se priver de certaines satisfactions, que sais-je ? pardonner des torts, réparer des injustices ; il faudra remplir ses devoirs de chrétien, observer le dimanche, le jeûne, l'abstinence, se confesser... Ah ! voilà la pierre d'achoppement ! Convenez-en, m. f., voilà ce qui, bien plus que tous les raisonnements que l'on cherche à opposer aux vérités de la religion, produit l'incrédulité.

Ainsi donc, ignorance, respect humain, corruption du cœur, paresse et lâcheté, voilà les causes de l'incrédulité. Je demande après cela si l'incrédule a bien le droit de lever la tête et de s'enorgueillir.

III. Plus qu'un mot, m. f., pour vous dire combien l'incrédulité est funeste dans ses effets.

On connaît l'arbre par ses fruits ; il en est de même d'une doctrine : on peut la juger par les suites qu'elle entraîne, par les effets qu'elle produit. Voyons donc quels sont les effets de l'incrédulité.

En enlevant aux hommes la croyance aux promesses et aux menaces de la religion, elle enlève aux passions mauvaises leur frein le plus puissant, à la vertu ses encouragements les plus efficaces, aux malheureux leur plus douce consolation, à la société elle-même son plus ferme appui et son seul gage de sécurité.

L'homme religieux, le croyant sait d'où il vient et où il va. Est-il pauvre ? il a la certitude que Dieu réparera un jour magnifiquement les inégalités de la fortune chrétiennement supportées. Est-il dans une condition de sujétion ? il voit dans son supérieur Dieu qui récompensera son obéissance. Est-il dans la peine ? il sait que ses souffrances peuvent être transformées par la patience en inénarrables délices. Sent-il dans son cœur les ardeurs du dévouement ? il s'y livre généreusement, persuadé que pas un de ses sacrifices pour Dieu, pour la patrie, et pour ses frères ne sera perdu. Est-il exposé à quelque tentation délicate ? il

s'arme de sa foi en Dieu et de la crainte de ses jugements, il appelle à son secours ce Dieu en qui il a confiance, et il est victorieux. Et c'est ainsi que la religion fait le bon fils, le bon serviteur, l'époux fidèle, les amis sincères, les soldats vaillants, les citoyens intègres et sans reproche. — L'incrédule, au contraire, est sans principes et sans aucune règle sûre dans ses œuvres. Sa morale à lui n'a d'autre sanction que l'intérêt ou la crainte des hommes. Il est conduit par l'appât de l'or ou la peur du gendarme, mais jamais par la force des convictions. C'est une âme vénale, un esclave salarié qui sert aujourd'hui son maître pour vingt deniers et qui demain le trahira pour trente.

Sans la foi (m. f., écoutez bien ceci), sans la foi, il ne saurait y avoir ni morale, ni ordre social. L'ordre social est le respect des droits de chacun ; la morale est la science des devoirs ou, si vous aimez mieux, l'ensemble des règles auxquelles les mœurs doivent se conformer. Mais qui donc a le droit d'imposer aux hommes des règles de mœurs qu'ils soient obligés de suivre ? Qui donc a le droit de leur imposer des devoirs envers leurs semblables qu'ils soient obligés d'accomplir ? Qui a pu leur donner des droits que leurs semblables soient obligés de respecter ? Qui, sinon celui à qui appartient la toute-puissance, sinon celui qui a le droit de commander en maître à toutes les créatures et le pouvoir de s'en faire obéir ? L'autorité de Dieu et sa volonté manifestée, voilà donc la base unique de toute morale et de tout ordre social. Or, c'est la foi qui fait connaître à l'homme cette volonté de Dieu révélée et qui la lui fait accepter pour règle de sa conduite. Si vous lui ôtez la foi, il ne sait plus où est le bien et le mal ; vous êtes impuissants vous-même à le lui enseigner d'une manière péremptoire ; et, dès lors il n'y a plus pour lui ni vice, ni vertu, ni crainte, ni espérance. Vous ne lui laissez d'autre mobile que son intérêt ou son bon plaisir, d'autre droit que celui de sa force ou de son adresse. C'est pourquoi je dis : enlever aux hommes la croyance aux vérités de la religion chrétienne, c'est enlever à la morale et à l'ordre social leur base essentielle : c'est ramener la société à l'état sauvage, à l'état barbare.

Telles sont, m. f., les belles conséquences de l'incrédulité. Puissé-je, en vous montrant ce qu'elle a d'humiliant et de dangereux, vous faire comprendre la sagesse, la beauté et le prix de notre foi ! Puissé-je vous enchaîner à elle par des liens de plus en plus forts, par un attachement de plus en plus intime ! Oh ! laissez-moi vous dire comme le Sauveur à son disciple, *noli esse incredulus*, prenez garde à l'incrédulité ; il y va de votre bonheur, il y va de votre éternité. Heureux, dit l'Evangile, heureux ceux qui, sans avoir vu le Sauveur, croiront à sa parole ; à cette parole qui a été recueillie par ses disciples témoins de ses œuvres et auditeurs de ses discours, à cette parole qui a été annoncée dans l'univers entier et à laquelle des millions de martyrs ont rendu témoi-

gnage, à cette parole enfin qui depuis dix-huit siècles a été crue par tout ce qu'il y a de plus honorable et de plus distingué dans le monde par la science et par la vertu ! Heureux surtout ceux qui, non contents de la croire, l'auront mise en pratique ! A eux sont assurées les éternelles récompenses que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PETITS ENTRETIENS SUR LES PÉCHÉS CAPITAUX

4^o DE L'AVARICE

Dans la nomenclature des péchés capitaux, tout après l'envie, vient l'avarice qui a avec l'envie certains traits de famille et de ressemblance que vous remarquez facilement. L'avarice n'est-elle pas envieuse, et, elle aussi, égoïste, cruelle, insociable ? avec qui, d'un jaloux ou d'un avare, aimeriez-vous mieux habiter ?

L'avarice est universellement détestée, maudite, chargée de mépris et de toutes les colères. Me voici donc bien à l'aise pour en parler. Je ne recueillerai que des suffrages, non pas seulement des prodiges qui me donneront un chaleureux appui, mais de vous tous, sans exception, mes chers auditeurs ; car il n'est personne parmi vous qui se reconnaisse et se proclame avare. Nous en aurions une preuve immédiate et publique s'il m'était permis de dire à l'assistance : « Hommes, femmes avares, passez à gauche ; et vous qui n'êtes pas esclaves de cette passion, allez à droite. » Serait-ce m'aventurer d'affirmer qu'il n'y aurait parmi vous qu'un seul mouvement et qu'un seul parti : le parti des cœurs bons et généreux ?

Cependant, m. f., et voici ce qui va peut-être vous jeter dans l'étonnement, l'Esprit-Saint qui ne peut se tromper, ni mentir, l'Esprit-Saint déclare quelque part que « tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, ont le goût de l'argent et des tendances à l'avarice. » *A majore usque ad minimum, omnes avaritie student* (Jérém. vi, 13). *Omnes avaritiam sequuntur* (Jérém., vii, 10.) Il exalte comme un prodige, comme un héros, un saint, celui qui *post aurum non abiit nec speravit in pecunia et thesauris*. Cette passion aurait-elle donc aussi pour premier effet, — plus encore que l'orgueil et la jalousie dont nous avons cherché à faire tomber le bandeau — d'aveugler ses sujets ? Serait-elle donc aussi — comme toute passion du reste, — un tyran qui crèverait les yeux de ses victimes ? Y aurait-il quelque malentendu ? Aurions-nous, sur notre âme, des ignorances, des illusions ? sur la nature de l'avarice, son extension, ses détours cachés, sur ses dangers, des données fausses, trompeuses ? Ces préjugés, ces ignorances, ces malentendus, il faut, m. f., il importe, sans aller plus loin, de les éclaircir.

N'exagérons rien ; ne bouleversons pas les fron-

tières qui séparent le licite de ce qui est coupable, le permis du défendu. Je vous ferai remarquer d'abord que l'Esprit-Saint qui flagelle les avares et stigmatise l'égoïsme universel, ne dit pas de mal de l'argent. Si étendue que soit l'accusation, il ne faut y comprendre que les seuls coupables. Or, l'argent est innocent, autant que le vin dont abuse l'intempérant. Les terres, les maisons, la monnaie, les meubles, les vêtements, tout ce qui compose ce qu'on appelle la richesse, ne sont pas mauvais en eux-mêmes. Ils ont Dieu pour auteur, et Dieu ne peut être en rien l'auteur du mal. En créant ces biens, il les a destinés au service de l'homme ; il les a faits pour servir à ses besoins, et même dans une certaine mesure à ses plaisirs. Dès lors, le désir d'être riche, la jouissance de la richesse, le travail courageux, économe, persévérant pour devenir riche, lorsqu'il se renferme dans les justes conditions fixées par la Providence, n'ont rien d'illégitime.

L'argent qui peut devenir, il est vrai, un moyen d'iniquité, n'est-il pas aussi le moyen des plus saintes choses ? Il sert à la santé, à la récompense temporelle du mérite, au repos de la vieillesse, à la dignité, à la majesté des fonctions sacrées, à leur indépendance. Il sert à l'éducation des enfants, à fonder des écoles de préservation chrétienne, objet plus important encore que les hôpitaux et les remèdes. Il sert enfin à la liberté des âmes, à la liberté de la Religion et de l'Eglise. L'apôtre lui-même, l'homme de Dieu qui donne son sang et sa vie, que peut-il sans les ressources matérielles qui lui fournissent au moins la nourriture et le vêtement ? Le règne de Jésus-Christ n'est pas de ce monde, mais il est en ce monde. « Pour l'étendre et sauver les âmes, écrivait dernièrement un missionnaire du fond de l'Afrique, deux choses nous sont nécessaires : des hommes prêts à souffrir beaucoup et à mourir, et de l'argent. Avec cinquante francs, j'achète un petit esclave, un enfant de douze ans auquel je procure le baptême, la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la liberté. J'en fais un homme et un chrétien. » Honneur donc et laisser-passer à l'argent qui fournit un vaisseau à l'apôtre, au missionnaire héroïque, qui élève à Dieu des temples et des autels. Honneur et laisser-passer à l'argent de Magdeleine qui répand sur l'Humanité de Jésus-Christ toujours vivante dans l'Eglise le parfum précieux ; à l'argent de Joseph d'Arimatee qui lui achète des tombeaux et des tabernacles qui ne seront jamais trop splendides !

N'ayant pas de mal à dire de l'argent et des richesses, je n'en dirai pas non plus des riches. Ils peuvent être des saints. Nous en voyons tous les jours dans le monde qui nous donnent d'admirables, de sublimes exemples de vertu et de générosité chrétiennes. Qu'on n'oublie pas cependant la parole fameuse du Maître : « Qu'il est plus difficile à un riche — ô redoutables séductions du superflu ! — d'entrer au ciel, qu'à un câble de passer par le trou d'une aiguille, » et à quelle

occasion elle fut dite. Ce fut à l'occasion de ce jeune homme chaste, vertueux, enthousiaste de l'Évangile, aimable et aimé de Jésus, mais possesseur d'immenses domaines, jeune homme que le Sauveur soumit à une si rude épreuve en lui conseillant le vœu de pauvreté. A ce mot, il s'en alla tout contristé. On lui promettait pourtant, en retour, un trésor dans le ciel (Matth. xix).

Quoi qu'il en soit, Jésus-Christ qui a maudit certains riches n'a pas maudit les richesses. Créatures de mon Dieu, vous qu'il a trouvées bonnes, qu'il a faites pour l'homme, fruits placés par les mains de sa douce Providence sur notre table terrestre, fleurs de notre prison et de notre exil, puisque le Seigneur ne vous a pas maudites, je ne vous maudirai pas moi-même. Il a seulement maudit et condamné une certaine manière coupable de vous rechercher, de vous posséder, de mettre en vous son cœur et son âme : en d'autres termes, il a condamné l'avarice, passion qui resté, malgré les réserves que nous venons de faire, si générale et si universelle que, « depuis le plus petit jusqu'au plus grand, personne n'est à l'abri de sa contagion. » *Omnes avaritiæ student.*

Passion — j'y reviens — universelle. Si vous en êtes étonnés, m. f., c'est que jusqu'à présent vous n'avez eu sur l'avarice que des idées trop restreintes, les idées du monde, et non les idées de l'Évangile.

Il n'y a pas seulement l'avarice sordide, tenace, l'avarice de l'entasseur qui ne jouit pas ; il y a l'avarice du consommateur, du viveur qui extorque par des moyens iniques l'argent dont il a besoin pour ses plaisirs, ses festins, sa bonne chère : cruel envers ses débiteurs, impitoyable aux pauvres. Tel ce jouisseur jeté dans les enfers et qui implore en vain depuis dix-huit siècles une goutte d'eau de Lazare pour étancher sa soif. Il y a donc l'avare qui recherche l'argent pour l'argent, et l'avare qui ne le recherche que pour satisfaire une autre passion. Il y a l'avarice aux mains vides, mais qui n'en est pas moins un désir effréné, une convoitise furieuse d'avoir, de posséder, de prendre par toutes les voies, par tous les moyens, *per fas et nefas*. Il y a l'avare mendiant qui cache dans ses haillons un or étonné d'y demeurer, et qu'on découvrira un jour sous son grabat, dans une grange ou une écurie. Il y a l'avarice du grand seigneur, d'un Voltaire par exemple, — esprit brillant, mais cœur bas s'il en fut jamais, — qui ruine par ses exactions ses pauvres fermiers, et vole dans les palais de Berlin des misères que je n'ose citer. Il y a l'avarice de nations, de républiques voisines qui égorgent des millions d'hommes pour s'annexer une province, et l'avarice du simple particulier qui transplante les bornes des héritages et s'annexe une voie de champ. Il y a l'égoïsme natif, l'avarice encore en germe, mais déjà visible, de l'enfant, avarice que va développer sa solitude au foyer où il ne partage rien avec personne, et aussi l'avarice du vieillard, si inepte et si commune. Il y a l'avarice — logique celle-là et

conséquente avec ses grossiers principes — de l'athée, du matérialiste, et l'avarice du dévot, du pratiquant. Car, peu importe au démon qu'il vous prenne par une passion de mise correcte et de bonne société, ou par une passion infâme et déshonorante, pourvu qu'il vous tienne sous son joug. On est chaste, on est laborieux, frugal ; mais on est dominé par l'amour exclusif de l'argent. On va à la messe ; mais on est connu pour anticiper sur la propriété du voisin ; on fraude dans les marchés, on frelate ses denrées. On va à la messe, on fait même ses Pâques, mais on prend des actions dans un journal impie, obscène, destructif de la Religion, par la seule raison que c'est une affaire qui rapporte de gros dividendes. Il y a, mes frères, — il faut tout dire ici, puisque l'Esprit-Saint déclare que : *omnes avaritiæ student* ; — aussi bien cette passion est si instinctive, si subtile, si habile à se tromper elle-même ! — il y a l'avarice pieuse qui se cache sous le prétexte d'une entreprise spirituelle, d'une bonne œuvre à faire, de la gloire de Dieu à procurer dans l'avenir : saint désintéressement, parfois plus intéressé qu'on ne pense.

Nos saints Livres, de concert avec l'histoire, l'expérience quotidienne, l'étude du cœur humain, ont donc bien raison d'affirmer que cette passion nous est une passion native, une suite de la chute originelle, une racine de péchés vivace et indestructible. Nous voulons avoir et avoir encore ; nous avons peur de donner.

Après l'expulsion de l'Eden, l'homme déchu n'avait encore qu'un seul fils, la terre un seul habitant aborigène. Il était toute l'humanité née en dehors du Paradis, et déjà c'est un insigne avare. Il est avare jusque dans le culte qu'il rend à Dieu, dans les dons qu'il lui faut offrir à l'autel.

Maintenant, m. f., que vous avez reconnu qu'aucun état, aucune condition n'est à l'abri de cette passion, combien elle est variée dans ses formes, perfide, artificieuse, inhérente à notre nature, je voudrais, pour vous en inspirer toute l'horreur possible, signaler encore à vos réflexions trois paroles de l'Esprit-Saint, le triple jugement qu'il porte sur l'avarice.

PREMIÈRE PAROLE. *Avaro*, dit l'Esprit-Saint, *nihil est scelestius* (Eccl. x, 9). 1^o L'avarice est donc un *crime*.

L'avarice n'atteint pas toujours les extrêmes limites de la perversité ; mais quand elle a pris pied dans une vie, elle la gouverne toute entière, elle en inspire uniquement les pensées, les études, le travail, les actes, et finit par entasser peu à peu, comme les pierres superposées d'un édifice, une telle quantité d'injustices, de faits coupables, qu'ils s'élèvent à la hauteur d'une véritable scélérate : *nihil scelestius*.

Le drame, la tragédie, le roman, la poésie nous dépeignent la physionomie physique et morale de l'avare ; ils en exagèrent les traits et les couleurs pour exprimer plus vivement la laideur de son

âme, la bassesse de ses sentiments. Mais il ne s'agit pas dans un entretien particulier de faire de la littérature. J'ai horreur de tout ce qui est sonore et vaine déclamation, amusement de parole, surtout en face d'une des plus graves maladies de l'âme humaine et qui est une des principales pourvoyeuses de l'enfer. Regardez simplement autour de vous, dans votre sphère, les péchés dont l'avarice est la source, et voyez si elle n'est pas le plus souvent la cause première et efficiente de la transgression de chacun des commandements de Dieu. L'un après l'autre : *Radix omnium malorum cupiditas*.

C'est par cupidité, par amour de l'argent, que l'on profane le dimanche dans nos villes et dans nos campagnes : en France péché national, et qui explique les châtiments que nous subissons. Pourquoi ces blasphèmes, ces colères, ces injures, ces batailles, ces disputes scandaleuses, sinon pour une perte peut-être insignifiante, un misérable intérêt, une affaire d'argent ? C'est par avarice qu'on ne recule pas, pour prendre ou garder le bien d'autrui, devant les mensonges, les faux en écritures, les tromperies, le parjure lui-même : vols en grand, ou fraudes de détail, quotidiennes et multipliées. Dans les familles, quelles haines, quelles rancunes éternelles, quelles dissensions scandaleuses ne produit pas cette féroce passion du tien et du mien ? Heureux ces frères, s'ils n'avaient rien eu à partager ! Ils auraient possédé du moins le premier de tous les bonheurs d'ici-bas : la concorde, la douce union des familles, enchantement ou consolation de la vie. Mais l'un d'eux, pour le malheur de tous, est un avare. Ces héritiers, ces enfants peut-être, c'est par avarice qu'ils n'exécutent pas les volontés les plus sacrées d'un défunt dont les sueurs les engraisent à l'heure qu'il est ; qu'ils ne font pas dire pour l'âme d'un père, d'une mère, les messes qu'ils ont réclamées sur le lit de leur agonie, inscrites dans leur testament. On a voulu paraître aux yeux du public les accomplir, ces volontés dernières, mais Dieu sait de quelle façon hypocrite on a lésiné, et avec quelle misérable laderie.

L'avarice fait argent de tout, du vice comme d'une vertu d'apparat. Elle se sert des autres passions comme moyens d'arriver à ses fins. Il y a d'infâmes prostitutions qui n'ont d'autre attrait, pour les personnes qui s'y livrent, que le bénéfice qu'elles en retirent à deniers comptants. Aussi bien, cet entrepreneur d'un métier ignoble, d'un livre ou d'une feuille athée, malpropre, n'ignore pas que cela lui salit les mains ; mais, que voulez-vous ? il aime l'argent, et il trouve acquéreur pour ses ordures et ses blasphèmes.

Et quand le mal est fait, m. f., qu'est-ce qui empêche de le réparer ? Qu'est-ce qui éloigne de la confession et du devoir pascal, obligation sacrée pour tout catholique, quels que soient les exemples contraires du pays qu'on habite, sinon la nécessité dans laquelle on se trouverait de faire les réparations indispensables, de restituer le

bien volé ou mal acquis, sinon l'avarice ? On est retenu par ce lien, par cette chaîne du démon à laquelle s'ajoutent chaque jour des mailles nouvelles : *laqueus diaboli*.

L'avare n'a guère d'autres liens du cœur. Gardez-vous de faire amitié avec lui ! Dès que son intérêt sera en jeu il vous délaissera, il vous reniera. Etranger aux nobles sentiments, il est capable de toutes les trahisons et de toutes les apostasies : *avaro nihil scelestius*.

Dès que nous avons cité ces paroles, m. f., un trait vous est sans doute venu à la pensée, un trait qui prouve que l'avarice a fait ses preuves et qu'elle dépasse toutes les autres passions en scélératesse : c'est qu'entre toutes elle a eu la gloire infernale de vendre et de livrer le Fils de Dieu. C'est la passion déicide. L'envie des Pharisiens, si satanique qu'elle fut, serait restée impuissante si l'avarice n'était venue consommer le forfait.

Après avoir considéré l'audace et la fécondité de cette passion, on ne sera donc pas étonné que parmi les crimes que punit la justice humaine, la plupart, — plus de soixante pour cent, — aient pour cause la cupidité ou quelqu'un des vices auxquels elle donne naissance. Mais qui ne comprend que dans les justices futures cette proportion sera beaucoup plus grande, car Dieu, lui, connaît et punit les pensées, les convoitises, tant de péchés restés inconnus, tant de manœuvres secrètes, tant d'iniquités cachées, peut-être sous le voile de l'honnêteté mondaine.

DEUXIÈME PAROLE : *Avaritia quod est idolorum servitus* (Eph. v, 5). 2^o L'avarice est une idolâtrie.

Il n'y a dans le monde, m. f., que deux dévotions, lesquelles, dit Jésus-Christ, sont rivales et incompatibles : la dévotion au vrai Dieu et la dévotion à l'argent. L'histoire sainte nous raconte, en plusieurs endroits, comment les juifs, et dans leurs stations au désert, et après leur établissement dans la terre promise, dès qu'ils quittaient l'une, prenaient l'autre. S'ils abandonnaient le culte du vrai Dieu, c'était régulièrement pour adorer le veau d'or. Ceux d'aujourd'hui n'ont pas dégénéré, et trop de chrétiens, hélas ! leur ressemblent. Il y aurait bien parmi les hommes, d'après saint Paul, une troisième dévotion, un troisième dieu que l'Apôtre appelle d'un nom qu'il n'est pas honnête de traduire en français. Mais, à y regarder de près, on voit que ce dieu, dès qu'il se trouve en occurrence avec l'avarice, n'est plus que son vassal et lui cède le pas. Quand l'avarice commande, la gourmandise obéit. L'avare n'est pas gourmand chez lui.

Saint François de Sales, dans un livre délicieux, expose la nature et les qualités de la vraie dévotion. On ne lit plus assez la vie des Saints ni leurs livres. Pour comble de malheur, les exemples vivants de sainteté, de piété sincère, d'austère christianisme, sont devenus rares dans notre monde de religiosité vague et de sensualisme. Aussi, mes frères, bien souvent j'ai pensé à me mettre à moi-même et à vous mettre sous les yeux comme un

modèle à méditer, la dévotion et les dévotions de l'avare à l'égard de son dieu, son culte intérieur et extérieur, son zèle, ses pratiques, sa vigilance, ses sacrifices, son abnégation.

Suivons pas à pas, jour par jour, dans tous les détails de la vie, cet idolâtre de l'argent, et admirons à notre honte comment il observe envers son dieu les préceptes et même les conseils évangéliques.

On sait, — de l'avis de tous les maîtres de la vie spirituelle, des philosophes payens eux-mêmes, — quels avantages on retire de la méditation, de l'examen, de l'inventaire fréquent de son âme. L'avare a de longues heures consacrées à ce salutaire exercice, à une sorte d'oraison intérieure, à de profonds calculs sur le plus sûr moyen d'arriver à sa fin dernière, à lui. Son cœur s'y échauffe dans l'amour de son dieu. A des époques fixes il fait de véritables retraites, loin de la foule et du tumulte, dans lesquelles il considère s'il y a dans sa vie recul ou progrès, perte ou bénéfice. Il a noté, comme pour une confession, les moindres et plus secrets manquements. Il sort de ces exercices, éclairé et tout animé d'une nouvelle ardeur. Il s'est imposé pour de légers déficits, pour des pertes insensibles, de rigoureuses expiations, des réparations, des pénitences sévères. Ah ! les pénitences de l'avare, ses austérités, ses privations, ses abstinences, son attention continuelle à surveiller ses démarches, ses relations, ses paroles, ses écritures, toute occasion enfin de pertes ou de gains, c'est-à-dire de péchés pour lui, qui est-ce qui pourra les raconter ? Il sait, comme l'Apôtre, réduire son corps en servitude. Il pourrait encore s'appliquer ces autres paroles : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est l'argent qui vit en moi. » La bouche parle de l'abondance du cœur. Ecoutez ses discours. Soit qu'il vante le prix de l'or, soit qu'il condamne les prodigues, soit qu'il gémissse sur sa pauvreté, soit qu'il tire vanité de sa fortune, c'est toujours la pensée, l'amour de son dieu qui inspire ses conversations. Quel exemple pour nous, chrétiens, dans la vie, dans les discours, dans les efforts desquels notre Dieu a si peu de place ! Entrez dans votre chambre, dit Jésus-Christ, et là, priez votre Père qui est au ciel. Voyez, m. f., l'avare dans le secret de sa maison, fenêtres et portes fermées. Voyez ses yeux quand il regarde son or, voyez ses mains quand il est à genoux devant son dieu ; il le baise, il l'adore. C'est tout un culte extérieur. S'il pouvait convertir tout l'univers en une seule pièce d'or, il se retirerait loin du monde, dans une solitude profonde, comme les saints fameux du désert, pour l'y contempler dans une perpétuelle extase.

Elle est donc bien vraie, m. f., la parole apostolique que nous vous avons rapportée, que l'avarice est une idolatrie : *quod est idolorum servitus*.

C'est le dieu du jour ; et il doit l'être. Dans une société comme la nôtre, soi-disant émancipée de tout prestige, de toute autorité, de toute croyance, il n'y a plus, et il ne doit plus y avoir qu'une seule supériorité, une seule puissance avec laquelle

on arrive à tout, une seule religion, un seul dieu, le dieu-matière, le dieu-million, le dieu-argent. Aussi, voyez combien nombreux et fervents en sont les adorateurs ! A la place des couvents, des monastères, de ces nombreuses associations qui s'étaient formées dans les siècles de foi pour servir le Dieu du ciel, variées, multiples, suivant tous les goûts et toutes les formes de la piété et de la sainteté, nous voyons surgir aujourd'hui de tous côtés et à l'infini des sociétés financières, sortes d'ordres religieux du dieu Mammon dont la nomenclature est plus variée et plus nombreuse que celle des couvents et des sanctuaires d'autrefois. Et ce libre-penseur, si fier de sa prétendue liberté et de ses insolences, voyez-le agenouillé et soupirant aux pieds de l'idole. Il n'y a pas de chaînes, pas de servitudes, pas d'humiliations qu'il ne subisse pour gagner ses faveurs. Mais n'est-ce pas déjà, peut-être, pour lui faire sa cour et lui plaire qu'il se dit libre-penseur ?...

3^e Enfin, m. f., est-il nécessaire de citer la TROISIÈME PAROLE : *Stulte, hac nocte animam tuam repetent ad te* (Luc, XII). L'avarice est une folie. C'est le Maître lui-même qui a porté ce jugement, et vous savez dans laquelle de ses paraboles. Un avare, un amasseur, faisait de magnifiques projets d'agrandir ses greniers, d'opérer de nouveaux et fructueux placements. Il se promettait dans ses rêves d'avenir le repos au sein de l'opulence. « Insensé, lui répond le Seigneur, cette nuit même on te demandera ton âme ! » Tu dis : « J'ai de quoi vivre, » et, en réalité, tu n'as que de quoi mourir.

Cette sottise imprudence qui s'occupe de tout, excepté de l'essentiel, et qui vit absolument comme si la nature humaine était exempte de la mort, n'est que le premier degré de la folie de l'avare. Mais jusqu'où ne va-t-elle pas ? N'est-il pas un fou et un fou tombé dans l'idiotisme cet homme qui fait, — si j'ose m'exprimer ainsi, — tout à rebours et à contre-sens ? qui, septuagénnaire, et à quatre-vingts ans plus furieusement encore, amasse pour ses vieux jours ; qui, au milieu de l'abondance, vit de privations ; qui a des vêtements pour ne pas s'en servir ; qui a du bois, et l'hiver se meurt de froid ; qui paraît s'ingénier à se tourmenter lui-même et à s'attirer la réprobation universelle, tandis qu'il lui serait si facile d'être heureux et de faire des heureux ? Il sait, il ne peut pas ne pas savoir qu'il est malade, et, quoique très égoïste, il se prive d'un remède nécessaire pour laisser un peu plus d'or à des gens qui soupirent après son trépas et s'en feront une joie sans pareille...

Mais laissant de côté ces extravagances, qui naturellement nous font horreur ou pitié, — et qu'aussi bien nos discours ne guériraient pas, car la maladie arrivée à cette période est incurable, — j'ai hâte de vous dire et de vous répéter avec Notre-Seigneur Jésus lui-même : *Videte et carete ab omni avaritia* (Luc, XII, 15). Gardez-vous de toute avarice, et dès le début, dès les premières prises ; car c'est une racine dont la nature est de

grandir graduellement, et qui, sous des traits moins hideux que ceux que nous venons de décrire, n'en est que tout aussi dangereuse pour le salut.

Videte! Regardez-y attentivement. Sondez les plis et les replis de votre cœur, pour voir si vous n'y reconnaitriez pas les premiers germes, les mobiles cachés de l'avarice. Car, aucune passion n'est plus habile à se déguiser, plus fertile en prétextes, en excuses plausibles pour se justifier. C'est un péché utile, celui-là, et qui, revêtu de certaines formes, reste honorable et obtient la considération, même les préséances.

Cavete! Il vous faudra peut-être de généreux efforts pour vous en délivrer. N'y seriez-vous pas très portés par nature? Aussi bien, toutes les autres passions vont venir au secours de celle-ci pour la défendre; car elle est leur pourvoyeuse; elle leur fournit la matière et les vivres. Il ne s'agit donc pas d'une branche qu'on coupe aisément; il s'agit de l'arbre tout entier. Vos efforts devront être constants et redoubler en proportion des années; car, à l'encontre des autres passions qui diminuent ou s'éteignent avec l'âge, l'avarice, au contraire, devient, en vieillissant, de plus en plus exigeante. Elle est insatiable : *Avarus non implebitur* (Eccl., v, 9). Il n'y a donc pas de temps à perdre. Mais que vous serez bien récompensés de vos combats, de vos victoires! Cette racine, *radix omnium malorum*, étant extirpée, de combien de maux, de péchés n'aurez-vous pas préservé, délivré votre vie? A combien d'actes de vertu, à combien de joies n'aurez-vous pas ouvert la porte?

Au commencement de la sainte Quarantaine, l'Evangile nous disait de nous faire des trésors dans le ciel : *Facile vobis thesauros in celo*. L'avare dont le carême est perpétuel, nous l'avons vu, nous sert ici de modèle. Un courtisan fameux, effrayé du jugement qui l'attendait au sortir de ce monde, s'écriait avec angoisses sur son lit de mort : « Si ce que j'ai fait pour le roi, je l'avais fait pour Dieu!... » Epargnons-nous, m. f., cette épouvante; ne nous ménageons pas l'amer regret d'avoir à dire un jour : « Si ce que j'ai fait pour l'argent, ô mon Dieu, je l'avais fait pour vous! »

UN JOUR DE PREMIÈRE COMMUNION

Nos abonnés trouveront dans les années 1889 et 1890 de l'*Ami du Clergé paroissial*, une excellente *Retraite préparatoire* à la première communion.

Dans ces deux volumes, comme du reste dans les divers volumes de la collection de l'*Ami du Clergé*, ils trouveront également plusieurs sermons de première communion, ou sur la sainte Eucharistie, sermons variés, pouvant convenir à des auditoires différents.

Nous croyons devoir donner aujourd'hui trois allocutions que nous avons entendues dans une toute petite église de village, et adressées par un prêtre qui les a prononcées avec un accent très ému, lequel nous a bien touché, à une modeste population de travailleurs qui les a elle-même écoutées avec une attention profonde.

1° A la Messe

(après l'Evangile)

Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in eâ.

C'est le Seigneur qui a fait ce jour; livrons-nous aux transports de la joie.

Mes chers enfants, mes frères,

Ces paroles du Roi-Prophète me paraissent caractériser, en peu de mots, la grandeur de la fête que nous célébrons, et dicter en même temps les sentiments qui doivent animer ceux qui en sont les objets et les témoins. Pour les uns et pour les autres, un jour de premières communions est vraiment le jour de Dieu : la joie la plus pure et la plus vive doit déborder de tous les cœurs. « Jour heureux dont on ne perd jamais le souvenir; jour unique qui garde la blancheur des lis et la pureté des rayons de l'aube, tout rempli des sourires du ciel, des émotions du cœur et de la foi, du doux bruit des cantiques et du parfum des fleurs; jour ravissant où les enfants conversent avec les anges; où sur chacun de ces fronts bénis semble briller une étoile¹. » Oui, c'est bien le jour que le Seigneur a fait pour vous, mes chers enfants, pour vous, heureux parents, et pour nous tous qui sommes ici : *Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in eâ.*

I

Vous connaissez tous les mémorables paroles de Napoléon I^{er} : « Le plus beau jour de ma vie est celui de ma première communion. » Il disait vrai, l'empereur. Oui, le plus beau jour de la vie est sans contredit celui de la première communion.

Les soins et les sollicitudes de l'Eglise pour vous préparer à cette solennelle démarche, les honneurs qu'elle vous rend, la pompe inaccoutumée qu'elle déploie en cette circonstance, la nombreuse assistance qui a les regards fixés sur vous, tout en un mot, mes enfants, autour de vous, proclame assez haut cette vérité. Ce matin nous saluons, avec joie, l'aurore de ce jour incomparable, depuis si longtemps attendu, et après lequel vous soupiriez si ardemment; jour unique dans la vie et dont l'impérissable souvenir accompagne l'homme jusqu'aux portes du tombeau.

C'est bien le jour que le Seigneur a fait pour vous, mes amis : *Hæc dies quam fecit Dominus*; livrez vos cœurs aux élans d'une joie pure, *exultemus et lætemur in eâ*. Tout nous y invite, mes enfants. L'appareil de cette fête consolante, le concours de vos parents, de vos amis et de tant d'âmes pieuses qui s'intéressent à cette démarche : le ciel qui va s'ouvrir avec la porte du tabernacle; le pain de vie qui va descendre et se multiplier sur cet autel, sont autant de motifs de vous abandonner aux transports de la plus vive allégresse. Quel bonheur est le vôtre, mes enfants! Aujourd'hui

¹ Poujoulat.

d'hui même, dans quelques minutes, en cette église où l'eau sainte a coulé sur votre front, le Dieu de l'Eucharistie s'abaissera jusqu'à vous ; il descendra en votre cœur où il veut désormais établir sa demeure. Depuis longtemps il vous dit comme à Zachée : « Préparez votre âme, car je veux l'habiter. » Vous l'avez purifiée par les larmes d'une sincère pénitence ; vous l'avez lavée dans le sang de l'Agneau sans tache ; l'absolution a fait disparaître toutes les souillures qui la rendaient inhabitable. Aussi ce matin, vous avez entendu la voix de Jésus-Hostie vous signifier sa volonté comme au publicain : *Hodie in domo tua oportet me manere*, aujourd'hui même je veux prendre possession de votre cœur. Et chacun de vous de lui répondre avec l'humilité du centurion : « Venez, ô Jésus ! Ah ! je ne le sais que trop, je suis indigne d'une telle faveur, mais puisque vous désirez fixer en moi votre demeure, venez, oh ! venez, hâtez-vous de descendre dans mon âme. Et cependant, comment ne pas trembler à la seule pensée de la distance infinie que mon indignité met entre vous, qui êtes le Dieu trois fois saint, et moi qui ne suis qu'un pauvre pécheur. Oserais-je m'avancer vers vous, Seigneur, si dans votre miséricordieuse bonté, vous ne daigniez dissiper mes craintes et me rassurer. Ah ! je l'entends cette voix qui sort du tabernacle et qui me réitère ses pressants appels : Laissez venir à moi les petits enfants, *venite parvulos venire ad me*. Venez tous à moi, *venite ad me omnes*. Venez, mangez ce pain et buvez ce vin que je vous ai mélangés. *venite, comedite panem et bibite vinum quod misui vobis*. »

Encore quelques instants, mes enfants, et vous répondrez à ces touchantes invitations de votre Dieu. Allez à lui avec confiance, avec amour. Il se donnera tout entier à vous, donnez-vous à lui sans réserve. Grâce à ce don mutuel, à cette union intime, vous serez transformés en Jésus-Christ, vous serez déifiés. Alors votre joie sera à son comble, votre bonheur sera complet, *exultemus et lætemur in eâ*.

II

Pères et mères, ce jour est aussi pour vous un beau jour : *Hæc dies quam fecit Dominus*. Plus d'une fois, la vue de ces êtres chéris a fait tressaillir vos cœurs de la plus pure joie.

Lorsqu'ils firent leur entrée dans ce monde, votre bonheur se traduisit par des cris d'allégresse. Vous vous écriiez dans les transports de votre félicité : « Je puis maintenant mourir en paix, puisque je revivrai dans mon fils : il transmettra mon nom et mes traits aux générations à venir. » Et quand on vous le présenta au sortir des fonts baptismaux, votre joie éclata de nouveau, et, par les élans de votre reconnaissance, on pouvait comprendre tout votre bonheur. La ressemblance entre vous et votre enfant était parfaite. Comme vous, il était au Christ et à l'Eglise. Le baptême lui avait inoculé la même foi, lui avait

donné droit aux mêmes espérances : *exultemus et lætemur in eâ*. Vous étiez heureux.

Ce bonheur si pur, si complet qu'il vous parut alors, n'était qu'une faible image, qu'une ombre de celui que vous éprouvez en ce moment. Hier, déjà, vous en avez ressenti l'avant-goût. N'est-il pas vrai, mes frères, que quand ils revinrent dans vos maisons, ces chers enfants, précédés du parfum céleste qui s'échappe de l'âme pure, et environnés comme d'une auréole mystérieuse, vous avez compris quel changement s'était opéré en eux, changement qui produisit sur vous une si profonde impression, que vous vous êtes senti portés au respect de ceux qui jusqu'ici vous l'avaient au contraire départi. Qui pourrait rendre la joie qui débordait de votre âme, lorsque, ce matin, ils vous apparurent revêtus de la robe nuptiale, prêts à célébrer l'alliance de l'Agneau sans tache avec leurs jeunes âmes ? Avez-vous jamais déposé sur leur front un baiser plus tendre, plus paternel, plus maternel ?

Je ne veux point essayer de traduire les sentiments qui vous animent en les voyant, ces enfants privilégiés, au pied du tabernacle d'où va sortir, pour descendre dans leur cœur, Celui dont le nom suffit à en précipiter les battements. Heureux parents, qui attendez, avec non moins d'impatience que ces enfants, le moment solennel où Jésus s'unira intimement à eux, réjouissez-vous : *exultemus et lætemur in eâ*. Vous surtout, mères chrétiennes, qui aurez le bonheur ineffable de vous asseoir à leur côté au banquet eucharistique, donnez un libre cours à vos larmes, car ce sont des larmes de joie. Ce jour, le Seigneur l'a fait pour vous ; — et pour vous aussi, pères et mères, qui vous êtes volontairement privés de ce bonheur, et avez blessé du même coup le cœur de Jésus et le cœur de vos enfants à qui vous avez refusé cette consolation. Je le répète : le Seigneur a fait ce jour pour vous aussi. Votre cœur, fut-il de bronze, ne saurait demeurer insensible à ce spectacle attendrissant. Ces merveilles vous rappelleront votre première communion. Ce souvenir fera peut-être jaillir une larme de vos yeux. Cette larme sera déjà l'expression de la grâce qui vous touche. La vue de vos enfants dont les traits, comme illuminés, reflètent la lumière divine dont ils sont intérieurement inondés, fera le reste, et vous ne tarderez pas à vous procurer un pareil bonheur : *Hæc dies quam fecit Dominus !*

III

Ce jour, le Seigneur l'a fait pour vous tous, m. f., qui êtes les heureux témoins d'un bonheur si pur. Les premières communions attirent sur une paroisse des bénédictions exceptionnelles, des grâces extraordinaires. Notre-Seigneur, en cette circonstance, est prodigue de ses dons, non seulement pour ceux en qui il descend pour la première fois, mais pour tous ceux qui les entourent. Oui, les faveurs célestes qui débordent de l'âme de ces chers communians, profitent à tous ceux qui les

environnent. Et puis, est-ce que la seule vue de ces enfants, que la miséricorde et la grâce de Dieu ont transformés en anges terrestres, n'est pas capable de faire germer dans nos cœurs de salutaires pensées, de généreuses résolutions ? Ah ! ils sont nombreux les vieux pécheurs qui doivent leur conversion à cet attendrissant spectacle. Il leur rappelait un bonheur qu'ils n'avaient pu trouver, des joies qu'ils n'avaient pu goûter, séparés de Jésus. Oui, pour tous, c'est un jour de bénédiction, de félicité. Aujourd'hui, il n'y a pas de place dans vos cœurs pour la tristesse. Pourrait-il en être autrement, quand plusieurs membres de cette famille paroissiale sont au comble du bonheur ?

Lorsque la joie déborde de tous les cœurs, s'épanouit sur tous les fronts, le pasteur, qui est le père de cette famille spirituelle, partage les sentiments de son troupeau. Si, aux jours de deuil, il pleure avec sa paroisse, avec elle, aussi, il se réjouit aux jours de fête.

En ce moment, il me semble que Dieu a mis dans mon cœur autant de bonheur qu'il y en a dans tous les vôtres. Comment vous exprimer les pensées qui se pressent dans mon esprit et les sentiments qui font palpiter mon âme, en voyant ces chers et bien-aimés enfants au pied de l'autel, prêts à s'unir à leur Dieu pour la première fois ! Non, je n'essaierai pas de vous dire ma joie, mon bonheur, et aussi ma reconnaissance à ce bon Maître qui s'est servi de mon ministère pour lui préparer une demeure dans ces jeunes âmes, car je me sens impuissant à les traduire.

D'ailleurs, je me ferais un reproche de retarder l'heureux instant après lequel vous soupirez si ardemment, mes chers enfants. Ah ! je comprends l'ardeur de vos désirs ; je connais cette sainte impatience qui vous pousse vers le tabernacle. Je sais que vous ne pouvez résister à cet aimant mystérieux qui vous y attire. Un peu de patience, mes amis. Encore quelques instants, et Jésus sera en vous, comme vous serez en Lui. C'est alors que vous vous écrierez dans les transports de votre joie : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in eâ*. Ainsi soit-il.

2^e A Vêpres

RÉNOVATION DES VŒUX DU BAPTÊME

Dominus pars hæreditatis meæ.
Seigneur vous êtes la part de mon héritage.

Mes chers enfants,

En entrant en ce monde, votre âme, créée à l'image de Dieu, n'était plus à lui ; vous apparteniez au démon. Vos parents, pressés de vous arracher à la tyrannie de Satan, vous présentèrent à l'église, demandant au prêtre de vous plonger dans la piscine sacrée. Ils vous voulaient à Dieu, au Christ et à son Eglise.

Avant de vous descendre dans ce bain salutaire d'où vous deviez sortir purs et sans aucune tâche, le ministre du Seigneur exigea de vous des serments. En votre nom, vos parrains et vos mar-

raines ont renoncé au démon et juré d'être à tout jamais à Jésus-Christ, pour lequel vous vouliez vivre et mourir.

Depuis que votre mère vous a appris cette prière, combien de fois n'avez-vous pas renoncé à Satan, à ses œuvres, à ses pompes, promettant à Jésus-Christ de ne vouloir appartenir qu'à lui. Mais, hélas ! vous avez oublié ces promesses aussi souvent que vous les avez faites ; vous les avez foulées aux pieds. Regrettant vos nombreuses infidélités, vos innombrables parjures ; sentant d'autre part la nécessité d'être tout à Jésus comme il est maintenant tout à vous, vous voulez, la main sur la fontaine sacrée dans laquelle vous avez été régénérés, renoncer solennellement à Satan, et jurer à Jésus-Christ de lui être fidèles jusqu'à la mort.

I

Renoncer à Satan, qu'est-ce ? C'est le mépriser, le rejeter avec horreur, le combattre, abandonner son parti, s'en éloigner et en retirer les autres autant qu'il nous est possible.

Quelle est donc, me demanderez-vous, la raison de cette haine que les hommes doivent nourrir contre le démon ?

Pour la comprendre, il suffit de connaître Satan. Satan ! qu'est-ce ? C'est, mes enfants, l'antique ennemi de Dieu ; c'est l'ange rebelle à qui tant de célestes esprits sont redevables de leur éternel malheur ; c'est l'inférieur serpent qui perdit nos premiers parents par ses trompeuses promesses. Satan ! c'est lui qui est cause de tous nos maux. Sans lui, nous ne connaîtrions ni les souffrances ni la mort. Satan ! c'est cet ange déchu qui, jaloux du bonheur pour lequel Dieu a fait tous les hommes, veut à tout prix le leur enlever. C'est lui qui, selon l'énergique expression de saint Pierre, semblable à un lion rugissant, rôde constamment autour de notre âme pour la dévorer. Satan ! c'est l'ennemi du genre humain. Voilà pourquoi tous les hommes devraient le haïr souverainement, le haïr comme vous le haïssez en ce moment, mes chers enfants. Satan ! ah ! quand je songe que, sans ce perfide ennemi, nous n'aurions pas versé une larme, pas jeté un cri de douleur ; quand je sais que, sans cet esprit infernal, après une douce et longue existence, nous serions passés, sans souffrance, du paradis terrestre dans la bienheureuse éternité, non, je ne puis me défendre d'une profonde aversion pour ce maudit, pour ce maudit qui détient dans les flammes éternelles des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, des âmes faites pour d'autres destinées. Quand je le sais acharné à ma perte, je ne puis que le haïr, que le combattre. Oui, haine à Satan, guerre à Satan, haine à mort, guerre sans trêve ni merci ! Vous allez le jurer tout à l'heure, mes enfants, la main sur les fonts baptismaux ; avec vous, tous, nous le jurerons : Plutôt mourir que de subir le joug de Satan.

Jurons aussi haine au monde : car le monde c'est le lieutenant de Satan, son agent ; c'est, comme l'a

dit un illustre orateur, son premier ministre au département de l'iniquité. Le monde? c'est toute cette masse d'hommes vendus à Satan, faisant l'œuvre de Satan; c'est Satan incarné. Ah! je ne m'étonne pas que le Sauveur l'ait maudit : *væ mundo*, malheur au monde! oui, malheur au monde à cause de ses scandales, *væ mundo a scandalis*! je ne m'étonne pas qu'il l'ait publiquement exécré, qu'il l'ait solennellement dénoncé, lui cependant si doux, si miséricordieux, si compatissant. Il le connaissait bien, le monde, et en deux mots il l'a défini : *Mundus totus in maligno positus*, le monde n'est que malice. N'allez pas croire qu'il a changé. Je me trompe, il a changé; il est devenu de plus en plus mauvais. On peut à juste titre appliquer à notre monde contemporain ce qu'un historien romain disait d'une autre société : *Corrumpere et corrumpi*, corrompre et être corrompu. Oui, voilà bien le monde dépeint brièvement et énergiquement. Je ne suis point surpris d'entendre le divin Maître nous dire : N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde, *notite diligere mundum, neque ea que in mundo sunt*. Nous ferons plus que de ne pas l'aimer, nous le détesterons.

Mais, me demanderez-vous, où est-il donc ce monde redoutable contre lequel vous cherchez à nous mettre en garde? Où il est? Partout. Hélas! pourquoi ne le dirai-je pas? Nous le rencontrons parfois jusqu'au foyer domestique. C'est peut-être un frère, une sœur. Je n'ose poursuivre. L'avouerai-je? Eh bien, oui, car je vous dois toute la vérité : peut-être un père, une mère.

Parents chrétiens qui m'entendez, oh! de grâce, prenez garde d'être les agents du démon auprès de vos enfants! N'allez pas par de funestes exemples leur ravir ce bonheur qui fait aussi le vôtre. Ils sont purs. Conservez-les dans cet état. Eloignez d'eux tout ce qui pourrait ternir la blancheur de leur âme. Vous répondrez un jour devant Dieu de ce dépôt sacré qui vous est remis entre les mains. Conservez-le intact : *depositum custodi*. Entretenez ces chers enfants dans la haine du monde et du démon.

II

Après avoir juré haine à Satan et au monde, vous avez promis par l'intermédiaire de vos parrains et marraines de vivre et de mourir pour Jésus-Christ. C'était justice. Et en effet, si Satan est notre mortel ennemi, Jésus est notre meilleur ami; et quel ami? Vous le diriez mieux que moi, mes chers enfants, vous à qui il a donné ce matin le plus précieux gage de son amour.

Jésus-Christ! c'est lui qui, touché de notre malheureux sort, n'a pas hésité à quitter les splendeurs des cieux pour revêtir notre fragile humanité afin de pouvoir souffrir et mourir pour nous. L'amour de Jésus, Bethléem, Nazareth, le Calvaire, mais surtout le tabernacle, nous disent assez ce qu'il est. A l'étable de Bethléem, sur l'humble maison de Nazareth, sur la Croix, je lis ces quatre mots :

Sic Deus dilexit nos! C'est ainsi que Dieu nous a aimés! Tracés en caractères de sang sur la Croix, ils sont gravés en lettres d'or sur la porte de sa prison d'amour. Oui, c'est l'amour qui l'a fait naître dans une étable, l'amour qui lui a dicté cette longue vie de travail, de fatigues et d'humiliations; c'est l'amour qui l'a immolé sur le Calvaire; c'est l'amour qui le retient sur nos autels, qui le porte dans nos cœurs.

L'amour de Jésus! Levez-vous donc, mes chers enfants, et dites à ce nombreux auditoire combien il est grand, ardent, généreux. *In finem dilexit vos*. Impossible d'aimer davantage.

Si Jésus nous a ainsi aimés, pourrions-nous ne pas lui rendre amour pour amour? Amour donc à Jésus, maintenant, demain, toujours, toujours!

Ah! vous sentez présentement, mes chers enfants, que l'amour de Jésus vous presse le cœur : *Charitas Christi urget vos*. Vous aimez notre bon Maître de toutes les affections de votre âme; tous les battements de votre cœur sont pour Lui. Embrasés du feu sacré de cet amour, il me semble vous entendre, comme l'apôtre saint Paul, défier toutes les créatures du ciel et de la terre de pouvoir vous en séparer. Comme lui vous vous écriez : Qui donc nous séparera de l'amour du Christ? la tribulation? l'angoisse? la faim? le péril? la persécution et le glaive? Non, rien de tout cela. Car nous sommes certains que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni puissances, ni choses présentes, ni choses futures, ni violence, ni ce qu'il y a de plus élevé, ni ce qu'il y a de plus profond, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ-Jésus. Comme saint Paul, les liens de l'amour de Jésus vous tiennent captifs; vous êtes livrés à sa grâce, pour qu'elle vous conduise où elle voudra; enchaînés par son esprit, dont vous ne voulez point vous séparer. Comme lui, vous ne désirez que deux choses : d'abord de connaître toujours plus parfaitement la charité de ce divin Sauveur pour l'aimer davantage; puis de mourir pour aller vivre au ciel avec Jésus-Christ.

Mes chers enfants, en ce moment vous êtes en spectacle aux anges et aux hommes. Le ciel et la terre sont attentifs à la démarche que vous allez faire. Qu'elle est grave! qu'elle est importante! Pensez-y bien. C'est dans la maison de Dieu, en présence de Jésus-Christ, réellement présent dans le tabernacle et dans votre cœur, en présence des anges adorateurs du sanctuaire, sous les regards du pasteur bien-aimé qui a déposé sur vos lèvres, pour la première fois, la Victime sainte, l'Agneau sans tache, sous les regards de vos parents et de ces nombreux fidèles témoins de votre bonheur mais aussi de vos engagements, que, la main étendue sur les fonts baptismaux, vous jurerez haine à Satan, à ses œuvres, à ses pompes, haine au monde, promettant à Jésus-Christ de vivre et de mourir pour Lui. Est-il serment plus solennel? Non seulement vous le ferez, mes chers enfants, mais vous le tiendrez. Vous le tiendrez, parce que

vosre bonheur en ce monde et en l'autre dépend de votre fidélité à cette promesse.

Nous aussi, m. f., nous avons donné à Dieu notre parole. Nous l'avons solennellement engagée. C'était à pareil jour. Ah ! nous étions heureux, oui heureux du même bonheur que ces enfants ; Jésus-Christ était à nous et nous étions à Lui. Hélas ! Combien de fois ne nous sommes-nous pas rendus coupables de parjure en reprenant à Dieu notre parole, en foulant aux pieds nos serments ! Combien de fois n'avons-nous pas, lâches transfuges, passé au camp de Satan pour faire la guerre à Jésus-Christ à qui nous avions promis d'être fidèles à la vie, à la mort ! Oh ! déplorons ce passé, et avec ces enfants, promettons de nouveau, mais avec plus de sincérité, plus de générosité, d'être à tout jamais au Christ Jésus, afin qu'après l'avoir servi ici-bas, nous recevions l'éternelle récompense qu'il réserve à ses bons et loyaux serviteurs. Ainsi soit-il !

3^e Au Salut

CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE

Ecce mater tua.

Voilà votre mère.

Mes chers enfants,

C'était au Calvaire. Jésus-Christ agonisait sur la croix où nos péchés l'avaient cloué. La mort était là, la mort à laquelle il commande ; elle était là, attendant le signal du Maître pour frapper son coup. Mais avant de lui donner des ordres, la sainte Victime laisse tomber un regard presque éteint vers le pied de l'arbre sacré. Là se tiennent debout deux êtres chers, ceux qu'il a le plus aimés : Marie et Jean : Marie sa mère et Jean son disciple de prédilection. A leur vue son cœur tressaille et ses lèvres défaillantes leur envoient ces paroles à jamais mémorables et si consolantes : « Femme, dit-il à Marie, voilà votre fils ; » et à Jean : « Fils, voilà votre mère. » *Ecce mater tua !*

L'Apôtre bien-aimé représentait l'humanité. Aussi à partir de ce moment, nous avons une mère selon la grâce comme nous possédons une mère selon la nature.

Oui, Marie est vraiment notre mère, puisqu'en coopérant si largement à la Rédemption, elle nous a enfantés à la vie divine avec Jésus-Christ. Elle est véritablement notre mère, puisqu'elle exerce envers nous les fonctions de la maternité, dont les principales sont de nourrir, de préserver, de consoler et de réconcilier. Je vais essayer de vous le démontrer.

I

Et tout d'abord une mère doit nourrir son enfant ; c'est un besoin de la nature que nous rencontrons partout. Elle n'a pas assez fait en le nourrissant intimement, alors que la vie de son enfant et sa propre vie n'étaient pour ainsi dire qu'une vie ; non : et quand elle lui a donné le jour, il lui faut pendant de longs mois soutenir cette

frêle existence de sa propre substance. Lorsque la source du lait maternel sera tarie, et que l'enfant mangera le pain de l'homme, c'est encore sa mère qui le nourrira en lui rompant chaque jour ce morceau de pain arrosé des sueurs du chef de la famille ; c'est toujours elle qui lui préparera ses aliments, en un mot, qui le nourrira.

Mais, me dira quelqu'un, quand et comment nous nourrit-elle, Celle que le Sauveur nous a donnée pour mère ? Ah ! la réponse jaillit de vos cœurs, mes chers enfants, elle est sur toutes vos lèvres encore empourprées du sang de Jésus-Christ.

Oui, ce matin même, et pour la première fois, Marie vous a nourris de sa propre substance en vous donnant son Jésus, formé dans ses chastes entrailles, du plus pur de son sang. Quand s'ouvrit le tabernacle et que la sainte Victime apparut à vos regards, ne vous sembla-t-il pas apercevoir cette bonne mère, vous invitant du geste et de la voix à vous approcher de la table eucharistique. « Venez, vous disait-elle, venez manger cette chair ; venez vous enivrer de ce sang divin : c'est la chair de ma chair, c'est le sang de mon sang. Venez, ah ! venez. » Et vous vous êtes approchés en tremblant. Vous avez goûté de cette manne céleste ; vos lèvres se sont rougies du sang divin. Marie vous avait nourris. Et dans l'élan de votre reconnaissance, et dans l'enivrement de votre joie, vous vous êtes promis de vous asseoir souvent à ce banquet sacré. Cette promesse, ne l'oubliez jamais, mes chers enfants. Allez à Marie, quand vous aurez faim et soif de Dieu ; car il faut que vous l'éprouviez toujours, cette faim et cette soif. Malheur, oui mille fois malheur à ceux qui n'en sont plus tourmentés ! Il n'en sera pas ainsi de vous, mes chers enfants. Alors allez à Marie. Jetez vers elle ce cri qui toujours a un si puissant écho dans le cœur d'une mère : « J'ai faim, » et vous entendrez chaque fois ces douces paroles qu'elle vous adressait ce matin : « Prenez et mangez ; prenez et buvez. » Avais-je raison de vous dire que Marie est notre mère, puisqu'elle nous nourrit : *Ecce mater tua ?*

II

Ce n'est point assez pour une mère d'entretenir la vie de son enfant, elle doit la protéger. Dans le saint Evangile, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a donné de la protection maternelle un touchant symbole dans la poule cachant ses poussins sous ses ailes. A l'aide de ce bouclier, cette mère croit pouvoir braver toutes les puissances. Son amour instinctif a pressenti l'oiseau de proie. A son cri sauvage elle répond par un cri d'alarme. En même temps ses ailes se déploient et offrent à ses petits un asile assuré. Là ils n'ont rien à redouter. La mort seule de la mère les livrerait à la merci de leur ennemi.

Ainsi Dieu a fait des ailes à toute maternité ; il en a donné de puissantes à Marie pour protéger son immense famille. Que deviendrions-nous sans

cette maternelle protection de Marie ! Ils sont si nombreux les ennemis de notre salut, si méchants et si puissants !

Déjà plus d'une fois vous en avez fait l'expérience, mes chers enfants ; vous les avez souvent rencontrés sur le chemin de la vie dont vous n'avez encore parcouru que quelques étapes. Mais maintenant plus que jamais ils vont vous faire une guerre acharnée. Vous possédez un trésor : Jésus. Ils mettront tout en œuvre pour vous le ravir. Tantôt ce sera le démon avec sa ruse et sa malice ; tantôt le monde avec ses attraites et ses séduisantes promesses ; une autre fois vos passions naissantes avec leur violence et leur férocité. Le plus souvent tous ces ennemis conjurés donneront l'assaut à votre âme. Ah ! vite, bien vite, précipitez-vous sous les ailes protectrices de Marie. Comme l'enfant lorsqu'il aperçoit un animal qu'il redoute, pressez-vous contre votre mère du ciel : elle vous protégera. Oh ! s'écriait saint Bernard, lorsque vous vous sentirez dans le danger, dans les angoisses, regardez, appelez Marie. Quand vous sentirez que l'orage se lève à l'horizon de votre âme, lorsqu'il vous semblera que votre navire va se briser au rocher de la tentation, appelez Marie ; elle est puissante ; elle vous protégera, car elle est notre mère : *Ecce mater tua*.

III

Toute maternité doit être consolatrice. Et pourquoi, me demanderez-vous ? Ah ! pourquoi ? c'est parce que malgré les minutieuses précautions de sa mère, l'enfant éprouve toujours quelques peines, fait des chutes et, en tombant, reçoit des blessures.

Vous aussi, mes enfants, vous aurez vos heures de chagrin et d'ennui ; plus d'une fois vos larmes se mêleront à vos sueurs pour arroser votre pain ; plus d'une fois vous ferez la triste expérience de cette vérité que chante l'Eglise dans une antienne à la sainte Vierge, à savoir que cette terre est un lieu d'exil, une vallée de larmes. Et puis, croyez-vous pouvoir parcourir cette longue route du temps à l'éternité, sans jamais trébucher ? Pensez-vous ne pas recevoir de blessure dans cette lutte acharnée de tous les instants contre le démon, le monde et vos passions ? Malgré vos résolutions, malgré votre bonne volonté, malgré la constante protection de Marie, je vous le prédis, vous pleurerez, vous tomberez, vous vous blesserez.

Que ferez-vous alors ? Vous imiterez l'enfant lorsqu'il est dans la peine ; il va droit à sa mère, car il sait bien qu'il trouvera auprès d'elle une consolation pour son chagrin et un baume pour ses blessures. A une mère il ne faut presque rien pour consoler son enfant : une parole, une larme, un regard, un souffle même suffit. Oui, m. f., il est passé en proverbe qu'un souffle de sa mère fait disparaître les douleurs de son enfant. Vous aussi vous irez à la consolatrice des affligés dont le souffle puissant a la vertu de guérir tous les maux de ses enfants : *Ecce mater tua*.

IV

Enfin une des charges de la maternité est la réconciliation. Il arrive parfois que l'enfant, par un manquement grave, a encouru la colère de son père. Il redoute sa présence, il la fuit ; cependant il regrette amèrement sa faute. Il voudrait, comme le prodigue, pouvoir se jeter dans les bras de celui qu'il a offensé et le désarmer par un bon *peccavi* ! Mais il ne se sent pas assez de courage pour affronter le courroux de son père. Que faire alors ? Demeurer à jamais son ennemi ? Oh ! cette seule pensée brise le cœur d'un bon fils. Qui donc va le réconcilier ? Vous l'avez tous nommée, cette créature si douce et si compatissante : sa mère s'interposera, et un généreux pardon fera disparaître son iniquité.

Il arrive aussi à l'homme d'offenser son Dieu si grièvement qu'il n'ose même plus lui parler dans la prière. Le seul souvenir de Dieu le trouble, l'épouvante. Il désespère de son pardon. Mon péché est trop grand, se dit ce malheureux ; jamais, non jamais Dieu ne me le pardonnera. Il allait peut-être, ce pauvre pécheur, se précipiter dans l'abîme du désespoir, quand soudain apparaît à ses regards une douce physionomie, la compatissance incarnée, Marie. A cette vue l'espérance renaît dans son âme ; il ouvre son cœur à sa mère du ciel, lui avouant ingénuement sa faute. Ses larmes sont un témoignage incontestable de son repentir. La sainte Vierge prend en main sa cause : elle obtiendra infailliblement son pardon, car si elle est la mère du coupable, elle est aussi la mère de l'offensé ; son amour et sa toute puissante autorité rapprocheront ces deux cœurs qui lui sont également chers. A une mère jamais un fils bien né n'a rien refusé. Le trait suivant en est une preuve entre dix mille.

Un jour, dans la république romaine, il se trouva un fier républicain dont l'exil fut la seule récompense accordée aux éminents services rendus par lui à son pays. Il s'éloigna la haine dans le cœur et résolu à tirer la plus éclatante vengeance de cette monstrueuse ingratitude. A son appel tous les ennemis de la république se pressèrent autour de lui. Il vint à la tête d'une armée formidable camper devant Rome. La terreur saisit tous les habitants. Oui, Rome la superbe, Rome la reine des nations, Rome qui dictait des lois à l'univers, Rome trembla. Elle envoie alors une double ambassade à Coriolan, car c'était lui. Il demeura inflexible.

Cependant tout à coup le bruit se répand qu'il a changé subitement de sentiment. Qu'était-il donc arrivé ? Une femme est venue dans le camp : c'était Véturie, sa mère. En la voyant s'avancer, le farouche romain s'était flatté de tenir bon. Mais quand il la vit à ses genoux, son cœur s'amollit. Il la relève avec ces paroles : « O ma mère, vous sauvez Rome, mais vous perdez votre fils. »

Si Véturie a gagné Coriolan, pensez-vous que Marie éprouve la moindre résistance de la part de Jésus ? Jamais, car elle est sa mère et notre mère : *Ecce mater tua*.

J'ai fini. Malgré l'irrésistible aimant qui vous attire vers l'autel de Marie, vous me pardonnerez facilement de vous avoir si longuement entretenus. Je vous parlais de votre mère du ciel, et il est toujours agréable au cœur de l'enfant d'entendre l'éloge de sa mère, si imparfait soit-il.

Allez donc, mes bons amis, allez à l'autel de Marie; précipitez-vous aux pieds de son image. Consacrez-vous à elle tout entier, donnez-lui votre corps et votre âme avec toutes ses facultés. Ah! surtout donnez-lui votre cœur; car, comme Jésus, elle vous le demande instamment : *Fili, præbe cor tuum mihi*; mon enfant, donne-moi ton cœur. Consacrez-vous à elle sans réserve, sans partage et à jamais.

Soyez toujours fidèles aux engagements que vous allez contracter; n'oubliez de votre vie cette consécration, bien persuadés que tant que vous demeurerez les enfants de Marie, elle ne faillira point aux devoirs de la maternité.

Et nous tous, m. f., qui sommes les témoins émus du bonheur de ces enfants; nous dans l'âme de qui cette fête paroissiale a ravivé le souvenir de notre première communion, consacrons-nous de nouveau à Marie. Soyons toujours de dignes enfants d'une aussi noble mère. Par elle nous posséderons Jésus dans le temps, et pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

AVANT-PROPOS

— *Quelle est la première de toutes les sciences?*

— Celle de la Religion.

— *Pourquoi?*

— Parce que c'est une science divine, c'est-à-dire qui nous vient, non pas des hommes, mais de Dieu, par les Patriarches, par Moïse, par les Prophètes et par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *Pourquoi encore?*

— Parce que la science de la Religion nous fait connaître les choses les plus importantes à savoir.

— *Quelles sont ces choses?*

— Ces choses sont :

1^o Dieu : sa nature, son existence, ses perfections, ses œuvres.

2^o L'homme : son origine, sa nature, sa fin, les moyens d'y parvenir.

3^o L'univers lui-même, son antiquité, sa création, sa destinée.

— *Quelle est la plus utile des sciences?*

— Encore celle de la Religion.

— *Pourquoi?*

— Parce que, tandis que les sciences humaines ne servent que pour la vie présente, la science de la Religion sert et pour la vie présente et pour la vie future.

— *On sait bien que la science de la Religion est utile pour la vie future, mais comment peut-elle être utile pour la vie présente?*

— Ses enseignements mis en pratique feraient le bonheur de l'homme dès ici-bas.

— *Expliquez-vous.*

— Par exemple, si les hommes priaient bien Dieu, évitant le blasphème et la profanation du dimanche, le Seigneur les bénirait et n'enverrait pas tous ces fléaux qui nous désolent.

— *Ensuite?*

— Par exemple encore, si le quatrième commandement était bien gardé, parents et enfants seraient tous heureux.

— *Continuez.*

— Avec le cinquième commandement bien observé, il n'y aurait plus d'assassins; avec le sixième, plus de déshonneurs dans les familles; avec le septième plus de voleurs; avec le huitième, plus de calomnieux; de telle sorte que personne n'aurait plus rien à craindre ni pour sa fortune, ni pour sa réputation, ni pour sa vie, ni pour sa vertu.

Ce serait le Paradis sur la terre; et c'est à la Religion qu'il faudrait en rendre grâces.

— *Quelle est la plus nécessaire des sciences?*

— Toujours celle de la Religion.

— *Pourquoi?*

— Parce que, sans elle, il n'y a point de salut possible.

— *Expliquez-vous.*

— Un homme qui saurait la lecture, l'écriture, la grammaire, le calcul, la géographie, l'histoire; qui connaîtrait l'algèbre, la géométrie, la physique, la chimie, l'astronomie, en un mot toutes les sciences humaines; cet homme ne sera pas sauvé s'il ignore la Religion.

Au contraire, l'homme le plus ignorant, le moins savant, celui qui ne sait ni lire, ni écrire; cet homme ira au ciel, pourvu qu'il sache et pratique la science de la Religion.

— *Il faut donc étudier cette science?*

— Il le faut, de toute nécessité.

— *Quel est le grand devoir des Pasteurs?*

— C'est d'enseigner aux fidèles la science de la Religion.

— *Quel est le grand devoir des Parents?*

— C'est d'apprendre et de faire apprendre à leurs enfants la science de la Religion.

— *Quel est le grand devoir des enfants?*

— C'est d'étudier et de bien pratiquer la science de la Religion.

— *Où se trouve la science de la Religion?*

— Dans un petit livre qu'on appelle le Catéchisme.

— *Qu'est-ce que le Catéchisme?*

— C'est le premier, le plus utile et le plus nécessaire des livres.

— *Pourquoi?*

— Parce qu'il renferme, en abrégé, la première, la plus utile et la plus nécessaire des sciences, celle de la Religion.

— *Que pensez-vous de l'enfant qui sait bien son catéchisme ?*

— Cet enfant est plus savant que les grands philosophes de l'antiquité, qui n'ont jamais pu savoir d'où ils venaient, ce qu'ils étaient, où ils allaient.

Cet enfant est plus fort que nos demi-savants du jour tombés à ce degré d'ignorance et de misère, qu'ils se prennent pour les descendants du singe, dont ils revendiquent la triste destinée.

Et cet enfant doit sa supériorité au plus petit, mais au plus beau des livres, au catéchisme.

— *Comment se divise le catéchisme ?*

— Comme la Religion elle-même, en trois parties.

— *Que renferme la première partie ?*

— Elle renferme les vérités qu'il faut croire, et c'est le dogme.

— *Et la seconde ?*

— Elle contient les commandements qu'il faut observer, et c'est la morale.

— *Et la troisième ?*

— Elle indique les moyens de croire et d'obéir aux commandements, c'est-à-dire la prière et les sacrements, sources de la grâce.

— *Que doit faire l'enfant pour bien apprendre son catéchisme ?*

— Pour bien apprendre son catéchisme l'enfant a plusieurs choses à faire avant, pendant et après.

— *Que doit-il faire avant ?*

— Bien étudier la lettre du catéchisme et réciter de tout son cœur la prière qui le précède.

— *Que doit-il faire pendant ?*

— Ecouter attentivement les explications, s'efforcer de les comprendre et les graver dans sa mémoire.

— *Que doit-il faire après ?*

— Remercier Dieu des enseignements reçus, les repasser dans son esprit et les mettre en pratique.

— *Y a-t-il des enfants qui apprennent bien leur catéchisme ?*

— Oui, et je sais une petite histoire qui le prouve on ne peut pas mieux.

— *Racontez cette histoire ?*

— Un jour un pieux missionnaire, faisant le catéchisme à des petits sauvages, leur parlait du paradis terrestre. « Attends un peu, » lui disent deux de ces enfants, et les voilà sortis. Une seconde après ils rentrent avec des charbons de bois à la main. Alors le missionnaire continue, et que voit-il ? Ces deux pauvres petits sauvages s'efforcent d'écrire ses paroles sur leurs jambes, pour les copier le soir sur du papier.

— *Si tous les enfants chrétiens imitaient ces chers petits, qu'arriverait-il ?*

— Ils seraient tous des saints, leurs parents seraient bien heureux et Dieu les mettrait en Paradis.

— *Quelle résolution prenez-vous ?*

— Je prends la résolution d'aimer et de bien étudier mon catéchisme.

MOIS DE MARIE

Ouverture

LA SANTA CASA

Vierge très sainte, et la plus aimable des mères, respectueusement incliné devant votre autel béni, au pied de ce trône de lumières et de fleurs que des mains pieuses vous ont élevé, je vous salue et vous implore. Je voudrais, chacun des jours de ce beau mois qui vous est consacré, vous donner un témoignage particulier de ma vénération, de ma reconnaissance et de mon amour. Je voudrais, mieux que je ne l'ai fait jusqu'à présent, chanter vos louanges, avec une émotion plus sensible dans la voix, et un enthousiasme plus profond dans le cœur. Je voudrais vous faire mieux connaître des âmes qui me sont confiées, afin qu'elles ne puissent se retenir de vous honorer, de vous aimer davantage, et de vous prouver leur amour en imitant de plus près vos célestes vertus.

Or, après de longues et sérieuses réflexions, je n'ai rien trouvé de plus propre à l'accomplissement de mon vœu qu'une explication simple et pieuse des Litanies que chaque soir, dans nos prières, nous récitons à votre honneur, et dont le chant donne tant de grâce et de charme à nos processions, le premier dimanche du mois, et presque à chacune de vos fêtes ; litanies admirables, que nous appelons *Laurétanes*, parce que c'est dans votre sanctuaire de Lorette qu'elles furent chantées pour la première fois, et à son occasion qu'elles furent composées. Après le Rosaire je ne sais pas de prière qui vous puisse être plus agréable que celle-là. Cette guirlande de titres glorieux, dont la piété de Clément VIII a orné votre front virginal, vous fait sans doute incomparablement plus d'honneur que la couronne de perles dont les premiers chrétiens, peut-être saint Luc lui-même, avaient orné, dans l'humble maison de Nazareth transformée en sanctuaire, votre image sculptée de sa main.

La simplicité de foi, la tendre piété du cœur, nécessaires pour réussir dans une entreprise dont je suis par moi-même incapable et indigne, c'est de vous, ô bonne et miséricordieuse Mère, que je les implore humblement, et que j'ai la douce confiance de les obtenir.

Avant d'entreprendre un rapide commentaire des Litanies *laurétanes*, il est juste de dire un mot de Lorette.

Lorette est un sanctuaire célèbre, situé à trois kilomètres seulement de la mer Adriatique, sur la côte italienne. Jusque vers la fin du XIII^e siècle, sur ce territoire, qui dépendait de Recanati, on ne voyait ni une bourgade, ni même la plus misérable masure. Ce n'était qu'une forêt de lauriers, qui avait servi autrefois de *lucus* ou bois sacré à quelque temple païen ; d'où son nom de *lorette*, (*Lauretum*, en italien *loreto*). Aujourd'hui Lorette est une ville forte de plus de 8,000 habitants, et

fait partie de la marche d'Ancône. Elle est le siège d'un évêché; elle possède une cathédrale merveilleuse, toute en marbre de Carrare admirablement sculpté, où pèlerins et habitants ne cessent d'affluer, malgré l'esprit et les efforts du siècle. Quelle est donc la cause de ce changement? C'est ce que je crois à propos de rappeler aux uns et d'apprendre aux autres, pour nourrir et fortifier la piété de tous.

On était en l'an de Notre-Seigneur 1291. Vingt et un ans auparavant, sur le rivage de Tunis, le *dernier des Croisés*, saint Louis, roi de France, avait abandonné les fragilités de ce monde et échangé contre l'impérissable couronne du ciel la plus belle couronne qui soit sur la terre. Une terrible nouvelle se répandait dans toute l'Europe et jetait les âmes dans une profonde tristesse : La *Terre-Sainte* était perdue pour les chrétiens ! Les musulmans, que la valeur des armes chrétiennes avait tenus longtemps éloignés de la Palestine, l'envahissaient de nouveau, et y poussaient de toutes parts à flots pressés leurs hordes dévastatrices. Les monuments religieux s'effondraient sous leurs coups. Le marteau destructeur avait mis à terre la magnifique église de Nazareth, bâtie par l'impératrice sainte Hélène. Le précieux trésor qu'elle abritait allait-il, bientôt peut-être, subir le même sort?...

Dieu voulut épargner cette nouvelle angoisse aux fils des Croisés. Dans la nuit du 10 mai, à la seconde veille, c'est-à-dire entre 9 heures et minuit, la *Santa Casa*, la maison à jamais bénie où naquit et vécut la Sainte-Vierge, où elle reçut le message de l'Ange, où s'accomplit le mystère de l'Incarnation, la sainte demeure, dis-je, arrachée à ses fondements par la main des anges, fut par eux transportée à travers les espaces, jusqu'en Dalmatie, entre Tersatz et Fiume, et posée dans un endroit où jamais auparavant on n'avait vu ni maison ni cabane.

Trois ans et demi après cette première translation, le 10 décembre 1294, à minuit, la sainte maison de Nazareth, enlevée de nouveau par les Anges, disparut aux yeux des Dalmates désolés, et traversant les airs au milieu d'une grande lumière et d'une divine harmonie qui réveilla les plus endormis, vint, en présence de nombreux spectateurs, s'arrêter sur l'autre rive de l'Adriatique, au milieu d'un grand bois situé dans la voisinage de Recanati.

En cet endroit comme à Fiume, la douce mère multiplia les prodiges et les miracles, de sorte que les pèlerins y accoururent en foule de toute l'Italie, et bientôt de toute l'Europe. Les Dalmates surtout étaient inconsolables. Depuis cette époque, dit un historien de l'Eglise, on les voit chaque année traverser par troupes la mer Adriatique, et venir à Lorette autant pour déplorer leur veuvage que pour vénérer le berceau de Marie. Toujours dans leur bouche sont ces paroles, solennelles comme un serment : *Revenez, revez à nous, Marie ! retournez à Fiume !... Marie !... Marie !... Marie !...*

Cependant, sous l'impulsion du serpent jaloux, des brigands ayant profité de l'occasion pour envahir la forêt et la souiller par de nombreux vols et homicides, au point de refroidir l'ardeur des fidèles pour le pieux pèlerinage, la sainte maison, au bout de trois mois, quitta ce bois profané, et vint s'asseoir au milieu d'une colline, appartenant à deux nobles frères, les comtes Rainaldi, de Recanati. La dévotion des fidèles, excitée par ce nouveau miracle, alla toujours croissant, et sans le savoir ni surtout le vouloir, tendit un piège où sombra la piété des deux frères. Comme les dons et les ex-votos affluaient dans la sainte demeure, ils cédèrent à l'avarice, s'attribuèrent et même se disputèrent les offrandes et les présents, et par cette odieuse conduite, se rendirent indignes de la grâce inouïe que la sainte Vierge leur avait faite.

Aussi s'empressa-t-elle de les quitter, montrant par là une fois de plus combien son cœur était sensible à l'ingratitude des hommes; et quatre mois après, toujours par le ministère des anges, elle vint se fixer à un jet de pierre à peu près de la colline des deux frères, au milieu même de la route qui mène de Recanati au rivage de la mer. Et c'est là qu'on la vénère encore aujourd'hui.

Quand Dieu donne ainsi directement de sa personne, interrompant la marche ordinaires des causes secondes par lesquelles il régit l'univers, vous pensez bien qu'il ne ménage pas les preuves de son intervention, et ne laisse aucun refuge à la mauvaise foi. Trois missions envoyées successivement à Nazareth par le gouverneur de Dalmatie, par les habitants de Recanati, par le pape Clément VII : les mesures prises, les traditions recueillies, les témoignages multipliés, tous authentiques et parfaitement concordants, le poids enfin des nombreux et signalés miracles qui depuis tant de siècles s'opèrent chaque jour dans ce béni sanctuaire par l'intercession et les mérites de notre puissante Patronne, ne laissent le choix qu'entre la foi ou la déraison. Je trouverai peut-être plus tard l'occasion de vous développer ces preuves en vous faisant la description de la sainte maison; et alors, j'en suis persuadé à l'avance, vous ne pourrez plus que remercier Marie de la grâce inestimable qu'elle nous a faite de venir habiter parmi nous, et redire sans cesse les Litanies que Clément VIII imposa à l'Eglise universelle, à l'exclusion de toutes autres, en l'honneur de la très aimable Vierge de la *Santa Casa*.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 martii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

INSTRUCTIONS

SUR LA JUSTICE ET LA MISÉRICORDE DE DIEU
DANS LES CHÂTIMENTS DU PÉCHÉ

Neuvième Instruction : La guerre, septième châtiment

Dieu n'attend pas l'autre vie pour se venger de nos désobéissances et de nos outrages. Sa justice y trouverait son compte sans doute, puisqu'alors il faudra payer jusqu'à la dernière obole; toutefois l'impunité garantie sur cette terre serait comme une prime d'encouragement au vice, et il ne serait plus vrai de dire que Dieu veut la conversion du pécheur et sa vie. Juste et bon, il punit donc dès ce monde, pour faire sentir à l'homme qu'il a un maître devant lequel il est responsable, mais aussi pour le guérir et le sauver.

En ce monde les châtiments du péché sont de deux sortes. Les uns, tout spirituels, s'adressent spécialement à l'âme; nous les exposerons plus tard. Les autres, que l'on peut appeler corporels ou matériels, atteignent l'homme surtout dans son corps et ce qui constitue son bien-être ici-bas. Parmi ces derniers il faut compter la conscience avec ses remords qui empoisonnent l'existence, l'opinion publique avec ses mépris, ses protestations indignées, ses indélébiles flétrissures; puis la justice humaine avec ses amendes, ses cachots et son bourreau; puis l'appauvrissement, allant parfois jusqu'à la ruine totale; puis les maladies de tout genre; enfin, le plus terrible de tous, la mort.

A ces châtiments matériels que nous avons expliqués dans les instructions précédentes, s'en ajoutent d'autres encore. Ils sont du même ordre, corporels et matériels comme ceux que nous venons de nommer; cependant ils s'en distinguent en ce qu'ils frappent non pas seulement tels ou tels en particuliers, mais des collections d'hommes à la fois, des provinces, des contrées entières: ce sont des châtiments nationaux.

Oui, le Code pénal divin édicte des peines contre les agglomérations d'hommes vivant sur le même sol, sous les mêmes lois, et soumis au même sceptre, c'est-à-dire contre les peuples. Quelles sont ces peines? Il y en a trois principales; les voici dans leur ordre de gravité: ce sont la guerre, la peste et la famine.

Nous allons les étudier l'une après l'autre, en commençant par la guerre. Mais auparavant laissez-moi donner quelques mots de réponse à une question que peut-être vous vous êtes déjà posée, sur laquelle en ce siècle de décadence et d'ignorance religieuse il importe d'être bien fixé.

Il s'agit de savoir pourquoi, dès lors que les individus n'échappent jamais totalement aux coups de la justice divine, il y a en outre des pu-

nitons pour les peuples; il s'agit de savoir quelles sont les causes qui provoquent ces châtiments collectifs et nationaux, d'où ils viennent, ou, si vous voulez, quel en est l'auteur. Un peu de lumière d'abord sur ce point de doctrine; nous comprendrons mieux ensuite les enseignements de la foi sur la conduite de la Providence à l'égard des nations coupables.

I. Pourquoi des châtiments nationaux; quel en est l'auteur?

Puisque, dès cette vie, les individus sont punis, sinon en toute rigueur de justice, du moins dans une certaine mesure, et parfois avec une sévérité qui épouvante, comment expliquer ces fléaux redoutables qui de temps à autre s'abattent sur les peuples, où ils répandent la désolation et la ruine? Et encore si ces fléaux ne frappaient que sur des coupables; mais ils font des victimes dans tous les rangs, souvent même plus nombreuses parmi ceux dont la vie est restée pure et à l'abri de tout reproche.

Tel est le problème, et, je le répète, il faut le résoudre. A qui en demander la solution?

Les faux sages, les savants orgueilleux, et, vous ne l'ignorez pas, ils pullulent en cette fin du siècle des lumières, prétendent bien nous la donner vraie, certaine et sans réplique. Voyons en effet.

Ils commencent par mettre Dieu à la porte de l'univers. Le monde, disent-ils, marche tout seul; il se gouverne lui-même, obéissant à la force aveugle des éléments qui le composent, et Dieu reste étranger aux phénomènes plus ou moins sinistres qui le désolent çà et là. Qu'il tombe des pluies torrentielles, et que les fleuves franchissant leurs barrières inondent tout le pays d'alentour: caprice des vapeurs et des nuages. Que les frimas détruisent l'espoir des moissons dans la plaine et celui des fruits sur les coteaux: bizarrerie de la température. Qu'une épidémie naisse, s'étende et porte ses ravages au sein des plus humbles villages, comme au milieu des grandes cités: éclosion subite de microbes dont la science finira bien par découvrir l'origine inconnue, et empêcher, sinon la propagation, ce qu'elle n'ose promettre encore, du moins l'action malfaisante et dévastatrice. Que les peuples se déchirent dans des révolutions intestines: délire des passions que les pouvoirs publics trop faibles n'ont pas su réprimer à temps. Les trônes s'écroulent, les empires se dissolvent, les peuples se ruent les uns sur les autres, et après des luttes sanglantes disparaissent pour faire place à d'autres peuples: inévitable destinée des choses humaines qui périssent sous les coups d'une puissance victorieuse, laquelle succombera à son tour.

Ainsi des autres malheurs. Désastres dans l'ordre matériel, désastres dans l'ordre social, tout vient des fantaisies de la nature, des caprices du hasard, de l'inconstance du sort, ou de la folie des hommes. Que les peuples soient plus sages, les politiques plus habiles, les gouvernements plus énergiques, les règles de l'hygiène mieux obser-

vées ; qu'à ces progrès se joignent les progrès de la science, les perfectionnements de l'agriculture et de l'industrie, et l'on verra disparaître la plupart des calamités.

Voilà toute l'explication de nos sages ; c'est tout ce qu'ils savent sur le grand problème qui nous occupe, tout ce qu'ils disent pour nous donner raison des fléaux qui éprouvent l'humanité. Il saute aux yeux que l'explication est vaine, frivole, absurde ; car, pourquoi ces fantaisies lugubres de la nature ? pourquoi ces barbares caprices du hasard ? Et d'ailleurs, qu'est-ce que le hasard ? quel est son pays, son âge ? de qui tient-il sa force que rien n'abat, pas plus chez les nations civilisées que chez les sauvages ? Ici il bouleverse tout, ailleurs il laisse tout en paix ; pourquoi donc ? Tant que nos savants ne répondront pas à ces questions, nous aurons le droit de leur dire que leur explication n'explique rien. Je me trompe ; il y a un mystère qu'elle nous révèle, le mystère de leur impiété. Ils ne veulent pas d'un Dieu gouverneur du monde, parce qu'ils tremblent d'avoir à lui rendre compte, et ils trouvent plus commode de nier sa Providence que de s'agenouiller devant lui et de lui obéir. Ce sont des libres-penseurs, parce que ce sont des libres-faiseurs ; mais la libre-pensée n'est pas plus la vérité que la libre-morale n'est la vertu. Laissons ces révoltés avec les négations intéressées mais impuissantes de leur abject matérialisme. Je dis : impuissantes ; car elles ne viendront pas à bout de détruire une croyance universelle, aussi vieille que le monde. Et cette croyance toujours vivante, la même dans l'antiquité païenne et chez les peuples éclairés des lumières de l'Évangile, la voici.

Le péché est la cause de tous les malheurs. « La guerre nous moissonne par dizaines, la peste par centaines, et la famine par milliers », disaient les Tonkinois flagellés pour avoir massacré les chrétiens de leur pays en 1738. En tenant ce langage, ces idolâtres reconnaissaient deux choses : qu'ils s'étaient rendus coupables comme peuple, qu'ils avaient commis un grand crime national ; ensuite que par ce crime ils avaient allumé le courroux du ciel qui, pour les châtier, déchainait sur eux les plus affreuses calamités. Or, cette double croyance, on la retrouve à chaque page de l'histoire, chez les chrétiens, chez les musulmans, chez les Juifs, chez les païens, dans tous les siècles ; et vraiment, c'est le comble de la sottise pour les pédants incrédules de nos jours d'oser contredire à tous les siècles, et de s'adjuger à eux seuls le monopole de la raison et de la science.

Il y a donc des péchés nationaux. Les sociétés humaines ont, comme telles, des devoirs. Elles ont notamment le devoir de reconnaître Dieu et de lui rendre un culte public ; le devoir de reconnaître la religion enseignée par Dieu et de se soumettre à ses ordonnances ; le devoir de mettre les lois civiles et politiques en harmonie avec la loi divine telle que la promulgue l'Église, par conséquent de favoriser le bien et de réprimer le mal autant que

les circonstances et les temps peuvent le permettre. Méconnaître ces obligations, trahir ces devoirs, c'est pour une société, pour une nation, se rendre coupable, comme est coupable le simple particulier infidèle à ses devoirs personnels.

Or, de même que les individus, les peuples ont leur jour d'aveuglement et de folie criminelle. Alors on les voit s'abandonner en masse au désordre, bafouer la vertu, cultiver le vice, encenser la débauche, et, chose plus grave encore, suivre les voies de l'incrédulité et de l'apostasie. Alors Dieu n'est pas seulement désobéi, mais il est méconnu, outragé dans ses droits les plus sacrés. Les gouvernants le dédaignent ou rougissent de prendre en main sa cause ; s'ils s'occupent de lui, ce n'est pas pour protéger son culte, défendre sa morale foulée aux pieds du grand nombre ; non, bien souvent au contraire c'est pour le combattre et travailler par des lois iniques à l'abolition de sa religion et de son règne. Quant aux sujets, quelques-uns protestent, je le veux, et restent fidèles. Mais les autres, et c'est la foule, les autres loin de se dresser en adversaires résolus des doctrines coupables, ou bien ils tremblent et gardent un lâche silence, ou bien ils se rangent bruyamment du côté des sectaires, qu'ils encouragent de leurs applaudissements et soutiennent de leurs suffrages. L'impiété alors va grandissant, en même temps que la licence des mœurs, et ce qui tout d'abord n'était que le crime de quelques particuliers, devient le crime de la multitude, le péché de la nation prise dans son ensemble.

Mais aux désobéissances générales d'une société, aux révoltes nationales commandées par les uns, approuvées ou tolérées par les autres, consommées par le grand nombre, ne faut-il pas que Dieu réponde par un châtement national ? Car il est le maître des peuples aussi bien que des individus ; et de même qu'il prend la verge pour mettre à la raison l'individu pécheur, de même il cite à sa barre des peuples entiers, afin qu'ils sachent bien que devant lui la taille du peuple le plus orgueilleux et le plus fort ne dépasse point la taille d'un homme : « *Ut sciatis gentes quoniam homines sunt.* » (Ps. 9, 20).

C'est donc le péché, le péché accumulé dans le peuple, et surtout le péché d'impiété, celui par lequel une société repousse Dieu de son sein, lui refuse ses hommages publics et combat son légitime empire, c'est le péché, dis-je, qui rend les nations malheureuses : « *Miseros autem facit populos peccatum* » ; et les nations n'ayant pas d'éternité, il est de toute justice que Dieu les récompense ou les punisse dans le temps, selon leurs bonnes ou mauvaises œuvres. Donc les grandes calamités publiques ne sont point l'effet du hasard ; l'univers ne l'a jamais cru, il ne le croira jamais. Ce qu'il a cru hier, ce qu'il croit aujourd'hui, ce qu'il croira demain, c'est que le Créateur du monde en est resté le maître, qu'il ne cesse de le gouverner par sa Providence, qu'il punit les nations coupables, et que dès lors les fléaux qui les dévastent

sont des châtiments et des leçons terribles infligés par la souveraine Justice.

Telle est la guerre, fléau de Dieu pour les peuples.

II. La Guerre et la Justice de Dieu

La guerre est un fléau ; oui, même la guerre la plus juste et la plus légitime. Ai-je besoin de m'arrêter à le démontrer ? Nous tous nous connaissons ses effets immédiats, et, nous ne le savons que trop, ils sont lamentables.

L'industrie paralysée, le commerce arrêté, l'agriculture privée de ses bras et la terre de ses sueurs, les villes fermées, les campagnes ravagées, les ressources du pays épuisées, une génération tout entière livrée peut-être à la famine et à la peste : la voilà déjà, la guerre, avec ses larmes, ses épouvantes, ses angoisses et ses désastres matériels. Mais tout cela n'est rien en comparaison de l'affreuse tuerie où succombent en quelques heures, et sur tous les champs de bataille, des milliers de victimes humaines. Car la guerre, c'est le sang qui coule à flots, le sang le plus généreux et le plus pur. Aussi, un poète ancien s'écriait : « La guerre ! objet d'horreur pour les mères », *bella, matribus detestata*... Oui, elles pleurent, les pauvres mères, et avec elles la patrie tout entière ; elles pleurent leurs fils arrachés à leur tendresse, exposés aux privations, aux fatigues, aux périls de tout genre, moissonnés en grand nombre dans les mêlées sanglantes. Que de mères, que de pères, de frères et de sœurs, que de familles à jamais inconsolables, parce que le fléau de la guerre a passé, et leur a ravi ce qu'ils avaient de plus cher !

Mais ce fléau, d'où vient-il ? N'en doutez pas, il vient du ciel, du ciel irrité, qui exerce de justes représailles contre la terre coupable. Si Dieu n'était pas l'auteur de ces combats meurtriers de peuples contre peuples, pour quel motif s'appellerait-il lui-même le Dieu des armées : *Dominus Deus Sabaoth*, titre dont cent fois il se fait gloire, dans l'Écriture ? Pourquoi le monde catholique, empruntant la parole de l'un des rois les plus belliqueux d'Israël, dirait-il avec l'accent d'une confiance inébranlable : « Nos ennemis se fient à leurs chars et à leurs chevaux ; pour nous nous comptons sur Dieu, et c'est sous ses auspices que nous marchons au combat » : *hi in curribus et in equis, nos autem in nomine Domini* ? La Bible l'atteste à chaque page, c'est Dieu qui pendant quinze siècles, pour le châtier de ses prévarications continuelles, souleva tour à tour contre son peuple, toutes les nations de l'Orient, ou bien lui donna la mission de les flageller, quand elles-mêmes avaient comblé la mesure de leurs iniquités. C'est Dieu qui arma successivement les Assyriens, les Égyptiens, les Mèdes et les Perses, les Grecs et les Romains, pour punir dans des guerres interminables le monde païen livré à toutes les abominations ; et puis, quand le dernier des grands empires, l'empire romain eut, durant trois siècles, torturé et massacré les chrétiens par millions, Dieu dé-

chaina sur lui l'affreuse tempête de l'invasion des barbares, lesquels avaient conscience de remplir une mission divine et par la bouche de leurs chefs se proclamaient les vengeurs de Dieu, chargés d'exécuter les décrets de la suprême Justice.

Il en est de même dans les temps modernes : les grandes iniquités amènent les grandes expiations, et d'abord la guerre. La guerre au Moyen-Age contre les Turcs, ennemis acharnés du nom chrétien ; la guerre en Europe à l'époque où des peuples entiers apostasiaient entre les mains d'un moine débauché, révolté contre l'Eglise ; la guerre, pendant plus de vingt ans, après les orgies sanglantes de la Révolution française qui a trouvé des approbateurs et des complices parmi toutes les nations de l'Occident ; la guerre hier, la guerre demain peut-être, parce que nous ne voulons plus de Dieu, ni de ses lois, ni de son Eglise, et que nous nous obstinons dans l'impénitence et l'impiété.

Voilà le fléau de la guerre suivant pas à pas tout le long de l'histoire le désordre moral, le péché, toutes les fois qu'il se propage dans les masses et prend le caractère de péché national. C'est bien un châtimement puisque la faute précède, et qu'entre les deux le rapprochement s'impose à quiconque ne ferme pas volontairement les yeux. Aussi les peuples l'ont toujours fait, ce rapprochement fatal, ils l'ont fait même en ce siècle d'incrédulité orgueilleuse ; et toujours on les a vus, aux heures des luttes sanglantes, se réfugier dans les temples, et là, aux pieds des autels, implorer dans la prière et la pénitence le secours qui assure la victoire, mais surtout le pardon et la paix. Coupables, ils étaient convaincus que le ciel les frappait et que seul il peut arrêter le fléau de la guerre après l'avoir tiré des trésors de sa colère vengeresse.

Du reste, nulle part le doigt de Dieu ne se montre aussi visiblement. Voyez d'abord de quelle manière la guerre se déclare. Il s'en faut qu'elle éclate toujours à propos d'un grave conflit entre deux ou plusieurs nations. Souvent au contraire un rien lui donne naissance. Tout d'abord on ne voyait à l'horizon qu'un léger nuage ; c'est lui qui recérait l'orage dans ses flancs. Un coup d'éventail, une impertinence, une bravade d'ambassadeur, et voilà le torrent déchainé. Dira-t-on que les puissances la désiraient ? Nullement ; on la redoutait de part et d'autre, on prenait les moyens de l'écarter. Vains efforts : le ciel politique s'obscurcissait de plus en plus ; des circonstances surgissaient tout à coup qui entraînaient les princes les plus pacifiques. On accusait le courroux des rois de faire armer la terre ; non, c'était le courroux du ciel qui faisait armer les rois. Mais peut-être la collision était inévitable, à cause de la haine de nation à nation ? Oui, peut-être... ; que de fois cependant on se battit sans haine, je dirais presque avec humanité. Pendant l'action une fureur divine agitait les soldats ; le combat fini, vainqueurs et vaincus fraternisent sur le champ de la lutte.

Ainsi les causes de la guerre sont souvent futiles, et seules ne sauraient l'expliquer. Seraient-elles sérieuses, auraient-elles contribué plus ou moins efficacement à tirer les épées des fourreaux, elles ne sont toutefois que des causes apparentes, instruments d'une cause plus élevée. Le branle part de plus haut ; derrière les événements humains Dieu se cache pour les faire concourir à l'exécution de ses vengeances.

Divine dans son point de départ, la guerre ne l'est pas moins dans la manière dont elle est conduite. C'est un jeu sanglant dont on ne peut prévoir les chances. Sans doute il faut tenir compte du chiffre d'hommes et de canons ; naturellement trois hommes seront plus forts qu'un seul ; cependant, l'histoire le prouve, la victoire n'est pas toujours du côté des gros bataillons. Mais supposons les armes égales, quel sera le vainqueur ? La victoire alors ne dépend plus de la force matérielle ; c'en est une autre, la force morale, qui assure le succès. Et cette force morale, c'est la confiance qui pousse en avant toujours, et ne recule jamais. Or, la confiance, qui la donne au soldat, qui la donne au capitaine surtout ? Le matin d'Austerlitz Napoléon était sûr de gagner une grande bataille : d'où le savait-il, sinon du ciel ? C'est le Dieu des armées qui lui mettait au cœur cette invincible assurance qui fait les vainqueurs ; c'est aussi lui qui la refuse, et à l'heure marquée glisse à sa place, chez les plus intrépides eux-mêmes, cette émotion terrible, insurmontable, la peur qui fait les vaincus.

Donc, la victoire vient de Dieu, nous pouvons l'affirmer sans crainte ; il en est la cause principale, et il couronne de ses lauriers celui qu'il en juge digne. Les peuples l'ont toujours cru ; ils le croient de même aujourd'hui, et le proclament bien haut dans les *Te Deum* qu'ils chantent après le triomphe à la gloire du Dieu des batailles.

Mais la guerre a des conséquences, elle produit des résultats. Eh ! bien, ici encore, Dieu se montre soit comme juge qui punit sans pitié, soit comme père qui pardonne et médecin qui guérit.

En effet il y a des guerres, même heureuses, qui avilissent et ruinent pour toujours. Ce sont des guerres de malédictions ; les peuples en sont blessés à mort, ils ne s'en relèvent jamais. Pour ceux-là c'est le châtement sans mélange de miséricorde ; Dieu les abandonne à leur incurable malice, et après avoir languï plus ou moins longtemps, ils disparaissent dans la honte et la corruption.

Pour d'autres, l'histoire le prouve aussi, il en est tout autrement ; la guerre, même malheureuse, les relève, les perfectionne et leur ouvre une carrière de gloire et de prospérité. Ceux-ci, Dieu les a voulu guérissables, comme dit l'Écriture : *sana-biles fecit nationes*, et en habile médecin il promène chez eux le fer de la guerre qui panse leurs plaies et les vivifie. Souvent le fléau de la guerre est le principe de la régénération morale d'une société. « Il est des siècles où la paix est une véritable mort, et où les nations amollies pendent et

s'écroulent comme des ruines au souffle du vice. A force de luxe, la paix trop douce et trop prolongée décompose les mœurs, favorise la fureur des jeux, laisse déborder la licence des théâtres, multiplie les lieux de plaisir, et, livrant la société à l'influence des sophistes, érige leur plume en sceptre et leur voix en oracle. » (Besson, Décalogue, 19^e conf.) On voit les conséquences de cette tranquillité désastreuse : Dieu oublié, la religion méconnue, les caractères énervés, la vertu délaissée, les âmes se perdant en grand nombre dans le vice ou l'insouciance.

Que fait Dieu pour sauver ce peuple qu'il a résolu de maintenir sur la scène du monde ? Il lui envoie la guerre avec ses horreurs, mais aussi avec ses bénédictions. Le sang coule, il le faut, l'expiation est nécessaire ; mais le sang ne sera pas versé en vain. Non seulement il effacera les souillures, mais il aura une efficacité merveilleuse pour corriger ce peuple et remettre chez lui la religion et la vertu en honneur. Esprit de sacrifice, dévouement, courage, piété envers Dieu, charité généreuse envers le prochain, toutes les nobles vertus qui sont l'âme d'une société reprennent vie pendant la guerre ; les âmes se relèvent, les caractères se retrempent, les consciences s'ouvrent à la lumière, la foule secoue sa torpeur ; en un mot c'est la nation tout entière qui ressuscite et retrouve dans la lutte la santé et la vigueur morale.

C'est ainsi que la Providence tire le bien du mal en faveur des peuples comme en faveur des individus. La guerre est sans doute un malheur, mais c'est aussi une grâce de miséricorde. Heureux les peuples qui savent ici reconnaître le doigt de Dieu, et qui, lorsque ce fléau terrible vient les visiter, s'humilient sous la main qui les frappe, confessent franchement leur ingratitude et leur impiété envers le souverain Maître, et dans de ferventes prières demandent au ciel la grâce de profiter du châtement !

PETITS ENTRETIENS SUR LES PÉCHÉS CAPITAUX

5^o LA LUXURE

Il y trois choses dans le monde, dit l'apôtre saint Jean, l'orgueil, l'avarice et l'impureté. Laquelle y occupe la plus grande place, je ne saurais le dire. Nous nous sommes entretenus des deux premières. J'ai, ce soir, à vous parler de la troisième. Tâche délicate, pénible, le dirai-je, répugnante, et dont je voudrais bien être déchargé. Mais il n'est pas possible de passer sous silence un vice qui figure si largement dans la catégorie des sept péchés capitaux. Aussi bien, la morale chrétienne le combat courageusement, le flagelle, le poursuit dans toutes ses manifestations et tous ses appâts, parce qu'aucun n'est plus opposé à la religion de Jésus-Christ et qu'il cause la perte d'un grand nombre d'âmes.

Chose digne de remarque, m. f., plus un auditoire est corrompu, débauché, plus il devient délicat, épineux de l'entretenir de cette matière. Si nous en croyons des moralistes, des médecins spirituels qui en avaient fait l'expérience, le mot même de chasteté ne pourrait pas être prononcé dans la chaire chrétienne parmi certaines populations profondément dissolues, sans faire crier au scandale. Tant il est vrai que quand le cœur est gâté, non-seulement la bouche parle, mais les yeux voient, les oreilles entendent de l'abondance et de la surabondance du cœur. On a à faire à des malades sensibles à l'excès, dont la main la plus charitable ne peut toucher, même d'une plume légère, les plaies purulentes, sans provoquer des cris ou des émanations fétides. Grâce à Dieu, vous n'êtes pas de ces malades, m. f., — faut-il vous en féliciter ? — et, par là même que nous traitons ce sujet devant vous, nous vous donnons la preuve de notre persuasion que vous êtes capables de l'entendre avec pureté d'esprit et de cœur, et d'en retirer des fruits d'édification et de salut.

Ce sujet, m. f., si honteux qu'il soit, est vaste, vaste comme l'histoire de l'humanité toute entière, de ses douleurs, de ses souffrances, de ses châtiments avant et après le déluge, comme l'histoire des guerres, des bouleversements, des manœuvres secrètes de la diplomatie, aussi bien que des crautés publiques dont l'humanité a été le théâtre. Cette passion se retrouve partout où est la chair avec ses convoitises, tantôt latente, tantôt manifeste, furieuse, désordonnée; et dans les saints qui l'ont vaincue par la sublime, l'angélique vertu de chasteté, et dans les hommes vicieux, tarés, qui en ont épuisé les dernières ignominies. Nos livres de morale, ces études du cœur humain, ces pharmacies pour son hygiène ou sa guérison, indiquent au long la nature du péché, sa gravité, ses suites, ses remèdes.

Ne pouvant tout dire dans un entretien, arrêtons-nous aux *effets de la luxure*. Ce spectacle suffira, Dieu merci, pour nous en préserver ou nous en guérir. Ils sont terribles, nombreux. Quand une fois, en effet, cette passion ravageuse, meurtrière, assassine entre toutes, a pris pied dans une âme, dans un individu, elle y multiplie les ruines; et, de plus en plus impérieuse, exigeante, tyrannique, elle détruit tout ce qui fait la dignité, la gloire de l'individu, son trésor personnel, son bonheur ici-bas. Elle obscurcit la raison, diminue ou éteint la foi, elle enchaîne la volonté, endurecit le cœur et le rend cruel, elle ôte la paix de l'âme, elle ruine la réputation qui vaut mieux que l'or. Cet or lui-même et les richesses matérielles, elle les dissipe honteusement. Enfin — je n'ose tout dire — cette passion a d'autre venin mortel que celui dont elle infecte les âmes; elle fait d'autres plaies, d'autres homicides.

Il faut reprendre la liste de ces catastrophes et ramener sous le regard de votre attention au moins les principales.

1^o Et d'abord, disons-nous, la luxure *obscurcit*

la raison, le plus bel apanage de l'homme sans contredit dans l'ordre naturel. Il est passé en proverbe que toute passion aveugle; mais l'adage n'est-il pas dit en particulier de celle qui nous occupe? Aucune ne met sur les yeux de son esclave, de sa victime, un bandeau plus épais, plus serré. A peine est-il croyable, si on n'en avait des preuves palpables, quels obscurcissements cette passion fiévreuse répand même sur les plus belles intelligences, comment elle détraque et pervertit les esprits jusque là les mieux doués, les plus sagaces, les plus judicieux. On a perdu le bon sens, on ne voit plus; on ne voit plus sa condition, son âge, sa dignité, ses engagements les plus sacrés, l'honorabilité de sa famille; on ne voit plus son avenir irrévocablement compromis; on ne voit pas dans quel lieu, dans quelle société on se trouve; on ne voit plus les plus simples, les plus vulgaires convenances.

Au rebours de la logique et de la marche régulière de l'esprit humain, l'expérience qui, partout ailleurs, éclaire, instruit, fait mieux voir, l'expérience est ici une école d'ignorance et de ténèbres de plus en plus profondes. Avant d'avoir fait usage du péché, avant la leçon de choses, l'homme chaste jugeait bien de la gravité de la faute, de son désordre, de son énormité; elle le faisait bondir d'une répulsion instinctive.

La droite nature, qui en a inspiré l'horreur aux payens eux-mêmes, lui servait de flambeau et éclairait son jugement. Maintenant qu'il est atteint de la lèpre et coupable du crime, il a perdu de vue la règle, la mesure, le sens de son énormité. Ce père aurait vu autrefois, mais il ne voit pas maintenant; il ne voit pas qu'il se laisse piller, voler par la complice de ses débauches, qu'il s'aliène, ruine ses enfants. Cette jeune personne ne voit pas qu'elle perd sa plus belle fleur, que mieux vaudrait pour elle la mort qu'une existence avilie et empoisonnée. Cette femme, cette épouse, cette mère ne voit pas, ne voit plus le scandale qu'elle donne à ses enfants, à ses propres filles, l'outrage fait à son mari, lequel, — faut-il l'en plaindre ou l'en féliciter ? — par suite de je ne sais quel voisinage et quelle contagion de cécité, est lui-même aussi étonnamment aveuglé. Un ami ne voit pas ce qu'il doit à son ami qui l'a introduit dans sa maison, de la confiance, de l'hospitalité duquel, contre toutes les lois divines et humaines, il abuse pour le déshonorer. On a donc les yeux bandés, et, tant que la passion domine, on ne sait ni ce qu'on est ni ce qu'on n'est pas; on a perdu la première de toutes les vues, qui est la vue de soi-même.

2^o *Elle éteint la foi*. — Au dessus de la raison, il y a un second flambeau que Dieu a donné au chrétien pour se diriger et suppléer à l'infirmité de ses lumières naturelles; c'est la foi, c'est la parole divine: *Lumen pedibus meis verbum tuum, Domine*. Or, qui ne sait que le libertinage des sens, en envahissant les régions si voisines de l'esprit et de l'intelligence, ordinairement y diminue et même y éteint la foi. Croyance et impudicité sont deux

choses incompatibles, insociables. L'une des deux doit avoir tort et disparaître. Saint Paul parle quelque part de l'appétit de l'argent qui pèse sur l'âme et amène le naufrage de la foi. Mais il y a d'autres appétits et d'autres amours encore plus appesantissants, plus attendants par en bas, plus violents, qui produisent le même résultat. Aussi bien, les textes sacrés sont formels. « Les cœurs purs ont seuls la claire vue de Dieu. » Ils s'élèvent des âmes souillées je ne sais quels nuages qui interceptent la lumière divine. L'homme animal n'entend rien aux choses surnaturelles. Il vous paraît difficile de ne pas apercevoir le ciel qui nous enveloppe de tous côtés. Cependant il est écrit que chez les infâmes vieillards que confondit Daniel, la passion qui leur avait fait perdre le sens moral, leur avait en même temps fait perdre de vue le ciel.

Il peut donc arriver un jour de l'adolescence ou de l'âge mur, dans le saint état du mariage ou en dehors du mariage, il peut naître une situation où la passion parle haut et très haut ; et le Dieu des premières années, lui aussi, parle et fait entendre à une conscience d'abord inquiète les enseignements de la religion. La passion revient à la charge, déguisée, pour cacher son vrai visage et sa laideur sous de spécieuses apparences, mais de plus en plus violente, avec toutes sortes de sollicitations, de tourment, de curiosité, de promesses d'un honneur idéal : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum*. Cependant la foi, immuable et intraitable, n'a rien diminué de ses exigences et de ses anathèmes. C'est un duel entre la morale chrétienne si intimement unie au dogme, et la passion devenue un délire. Mais déjà des fumées comme celles de l'ivresse montent du cœur à la tête. Des doutes s'élèvent contre une religion qui porte de telles défenses : elle est détestable, elle est contre nature, elle est absurde. Les preuves sur lesquelles elle repose et qui paraissaient autrefois resplendissantes, sont maintenant obscures, chancelantes. Enfin la foi est un flambeau gêneur, on éteint ce flambeau.

Telle est, m. f., la genèse, et tel le développement de ces transformations de pensées, de ces émancipations, de ces évolutions intellectuelles, par lesquelles on est devenu philosophe, libre penseur, sceptique. Afin de pouvoir faire le mal à sa guise, on s'est octroyé la licence de penser à sa fantaisie. Si vous en doutez, lisez l'histoire des Henri VIII de tous les temps, des hérétiques fameux, moines défroqués vivants ou morts ; considérez quelle est la moralité des ennemis les plus acharnés de l'Eglise et de notre sainte religion. Vous trouverez le plus souvent caché derrière le rideau de leur impiété et comme inspirateur de leur nouvel évangile un certain démon dont le nom a une désinence féminine : Asmodée !

J'ai fait des réserves, m. f., j'ai dit qu'ordinairement la passion éteignait la foi. Il y a des Magdeleines, il y a des enfants prodiges qui n'ont pas cessé de croire à la Miséricorde et qui reviendront

à elle. Et c'est ce qui encourage notre ministère, nous fait courir après la brebis perdue, et entourer de toutes sortes d'attentions aimantes ces lueurs qui fument encore. Mais hâtez-vous, pauvre frère, pendant que vous avez encore un peu de lumière, d'en profiter, hâtez-vous, tandis qu'il vous reste encore un peu de liberté. Car — autre méfait de cette maudite passion — après avoir obscurci la foi et la raison,

3^o *Elle asservit et enchaîne la volonté*. Il lui suffit pour cela d'être devenue habitude ; et elle le devient à moins de frais que tout autre. Une seule faute grave peut suffire pour l'investir d'une aussi redoutable puissance et placer sous son joug les plus forts eux-mêmes. « J'étais, dit saint Augustin, avec cette franchise et cette humilité admirables qui est le propre de la sainteté et du génie, j'étais lié d'une chaîne de fer. » — Tourne, tourne la meule, infortuné Samson ! tu t'es mis toi-même dans les entraves. Avant d'être le captif des Philistins, tu l'étais d'une Dalila.

Cependant vous rougissez de votre ignominie, vous vous accusez en gémissant, vous essayez à certains jours de secouer vos chaînes, de vous ressaisir vous-même ; mais à chaque effort le tyran est là qui vous guette et vous replonge dans de nouvelles hontes. Chacune de vos rechûtes, de vos défaîtes, le fortifie. Déjà vous acceptez votre esclavage et vous continuez à commettre un mal que vous désapprouvez et dont vous sentez l'opprobre. Ne croyez pas que les années vous rendront la liberté. Le vieillard, dit l'éternelle vérité, repassera dans l'ornière qu'il s'est creusée étant jeune. Les vices de son adolescence dormiront avec lui dans la tombe ; ses ossements en seront pénétrés : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ* (Job. xx, 41.) Vous l'avez entendu : ses os, la structure osseuse, la vigueur interne, la charpente de l'édifice elle-même sera comme débilitée, ramollie par le virus de cette passion qui enlève à l'individu toute son énergie morale. Qu'est-ce qu'un homme qui ne sait pas vouloir ? Est-il capable de remplir quelque fonction publique, celui qui n'a plus le gouvernail de sa propre vie, qui ne sait pas se commander à lui-même ? Il est découronné, il est décapité. Dans le langage ordinaire, n'avoir plus de volonté est synonyme de n'avoir plus de tête.

4^o *Elle endurecit le cœur*. — Vous croiriez peut-être, m. f., à première vue, que cette passion qui fait de telles ruines dans l'intelligence et la volonté, du moins épargne le cœur. Bien au contraire, c'est là qu'elle a établi son siège préféré. « Rien de plus aimable et à la fois de plus aimant, dit un philosophe qui n'a pas toujours si bien parlé, que le jeune homme de vingt ans qui a conservé son innocence. » Mais dans ce jeune homme, dans cette jeune personne, quelles désastreuses transformations si le cœur vient à être envahi, obsédé par le vice impur ! Un fruit délicieux est moins ravagé par le ver rongeur qui en a dévoré la substance intime. Il y a six mois ils étaient doux, timides, respectueux, d'une soumission, d'une

complaisance à toute épreuve, attentifs à deviner les besoins de leurs parents et leurs moindres désirs. Ils ne laissent pas le temps de donner un ordre, on les voyait le front ouvert, la figure riante, pleins de droiture et de franchise; quelle limpidité dans le regard ! joie et orgueil de leur famille. Et aujourd'hui vous les trouvez présomptueux, durs, insolents, hautains, rebelles, sombres, capricieux, moroses, taciturnes, dissimulés... Vous cherchez la cause d'un changement si radical, si lamentable. Parents malheureux, tout le monde la sait, vous seuls paraissez l'ignorer... Pour moi, m. f., je ne vois jamais — et c'est là, à mon avis, une des plus grandes, des plus douloureuses misères de l'humanité — je ne vois jamais sans émotion sur les bras de sa mère cet enfant... peut-être solitaire. On l'entoure, comblé de tant de tendresses, d'affection, de témoignages de l'amour le plus vif, le plus dévoué, de tant de sacrifices qui vont se multiplier sans intermittence, dix-huit années, pendant lesquelles on ne vivra, on ne travaillera, on ne se privera, on ne rêvera que pour lui, pour l'idole unique au monde. Mais un jour, dans une simple rencontre, la luxure l'a mordu de son venin. Dès lors, vous, ses parents, vous ses insignes bienfaiteurs, vous lui devenez, vous lui êtes devenus étrangers, des importuns, des gêneurs; que dis-je ? vous allez lui devenir des ennemis. Et ceci n'est que le commencement des grands chagrins. Ou bien il va fuir votre toit détesté et qu'il aura déshonoré, ou bien il faut vous résigner à nourrir chez vous, étant devenus ses très humbles esclaves, votre ennemi, l'empoisonneur de votre vie, votre bourreau. On soupire après votre mort... O passion désastreuse ! Voilà de tes coups. Les statistiques du crime montrent que l'extrême volupté est souvent alliée à l'extrême cruauté.

5^e Elle chasse la paix de l'âme. — En faisant le malheur de ses proches, le péché de l'impudique devient à lui-même son châtement, son supplice, son enfer anticipé. Les divisions, les rixes, les colères dont cette passion est souvent la source au foyer domestique, ne sont que la figure des malaises, des combats intérieurs, des déchirements, des tempêtes soulevées dans l'âme qui, en est esclave. Plus que toute autre, elle nous ravit donc un bien infiniment précieux : la paix de la conscience. *Quis restitit Deo et pacem habuit ?* On a beau s'étourdir, détourner les yeux pour ne pas voir le ciel, chercher dans les sociétés, dans les livres, dans un abonnement à un journal impie, des raisons, des encouragements à son incrédule. Ne perd pas la foi qui veut, ni autant qu'il le voudrait. Il en reste assez, il reste assez de lumière pour voir son lamentable état, assez de sinistres lueurs pour éclairer des plaies, des ruines, de criminelles laideurs, pour mettre face à face le désordre de sa conduite et ses obligations les plus sacrées. Alors tout devient matière à guerre intestine, source d'angoisses persistantes et de tourments. Tourment du côté de la conscience qui réclame, et de ses poignantes morsures ; tourment

du côté des hypocrisies et des bassesses auxquelles il faut avoir recours pour cacher ses désordres ; tourment du côté du mépris de soi-même, des retours invincibles, des longues tristesses qui succèdent à un moment d'ivresse brutale ; tourment du côté de l'objet adoré de sa passion qu'il faut surveiller et dont on redoute les tromperies, les refroidissements, les trahisons ; tourment du côté de l'issue finale à laquelle doit aboutir la voie scabreuse sur laquelle on se trouve fatalement engagé. Mon Dieu, quelle guerre cruelle !... Le voilà donc cet idéal de bonheur, ce paradis terrestre que promettait à ses dupes le démon de la volupté qu'il conviendrait mieux d'appeler le démon des plus mortels chagrins. Et dire que souvent le drame se termine par un dégoût insupportable de la vie, par un suicide dont le dernier rôle est un cri de désespoir : « Volupté tu n'es qu'un mensonge !... »

6^e Elle ruine la réputation. — N'ayant pas l'estime de soi-même, l'impudique a-t-il l'estime d'autrui, jouit-il de la considération publique ? Vous m'avez répondu, m. f. Ce vice a beau user de supercherie et de dissimulation, chercher à se cacher, à se couvrir de voiles honnêtes, il est bien vite deviné et connu. Comme la vertu a son parfum, la bonne odeur de Jésus-Christ, le vice aussi a ses odeurs qui le décèlent à son insu et quoiqu'il fasse. Et alors l'opinion publique flagelle la luxure d'un sentiment que je vais dire. Ce n'est pas la haine : la haine s'irrite contre un obstacle qu'elle respecte. Elle l'accable de son mépris. Le mépris ! de tous les sentiments celui qui est le plus implacable, le plus profond, le plus invincible, le seul qui ne soit sujet à aucun retour. O femme, ô jeune personne, vous que nous vénérons pour votre vertu, anges de la terre, si vous laissez tomber votre couronne dans la fange, Dieu seul sera assez puissant pour en laver la souillure ! Parmi les hommes votre front restera à jamais marqué du stigmate d'un irrévocable mépris !...

7^e Elle ruine la fortune. — Le voleur, l'avare qui, lui non plus, n'a pas les faveurs de l'opinion, cherche du moins à se consoler avec ses écus. La luxure n'a bientôt plus cette vile ressource. Trop souvent après avoir ravi à ses victimes des biens d'un ordre plus élevé, elle est encore la brèche honteuse par laquelle s'écoule la fortune, le patrimoine des aïeux. — A tant d'autres ruines il faut donc encore ajouter celle-là.

Après cette banqueroute de toutes les qualités de l'intelligence, de la volonté, du cœur, de toutes les prérogatives qui sont la gloire et composent la suprématie de la nature humaine, que reste-t-il donc à ce misérable et criminel ruiné ? M. f., je n'oserais le dire, si l'Esprit-Saint ne l'avait dit avant moi. Il ne lui reste plus rien de l'homme. L'homme, l'idéal divin, *faciamus hominem* ! l'homme s'est défait lui-même. Il ne lui reste que le signe de la bête : *acceperunt character bestiarum* (Apoc. 20) ; — *animalis homo* (I Cor. 14) ; — *comparatus jumentis insipientibus et similibus factus*. — L'orgueil, dit saint Bernard, est le péché de

l'ange, l'avarice est le péché de l'homme, la luxure est le péché de la bête.

8^e *Elle tue la santé.* — Et même, m. f., je n'ai pas assez dit, j'ai fait par pudeur une omission. Il est un bien dans cette banqueroute totale, une ruine qui a depuis rendu l'homme jaloux de la bête, de quoi le mettre au-dessous d'elle ; il y a une santé dont au moins la bête jouit et l'homme souvent ne l'a plus. Cette passion meurtrière a un venin qui n'empoisonne pas, qui ne tue pas seulement les âmes, mais qui tue aussi les corps. Les yeux, le visage, la physionomie, la démarche, sont devenus un miroir qui ne trahit pas seulement les maladies de l'âme, mais encore d'autres maladies que vous me dispenserez dans ce saint lieu de qualifier davantage... *Ignis est usque ad perditionem devorans et omnia eradicans genimina.* (Job. xxxi, 42).

Quand l'esprit immonde, dit Jésus-Christ, reprend possession de l'homme dont il a été chassé, il y revient avec sept autres esprits plus méchants que lui. Nous venons de voir à l'œuvre ces huit démons, et, en se partageant entre eux le travail de la dévastation, quels ravages ils ont exercés sur la personne humaine, sur tout ce qui lui appartient dans l'ordre de la nature et de la grâce. Ces huit démons y ont en effet accompli huit ruines particulières que nous venons de constater, chacun la sienne : la ruine de la raison, de la foi, de la volonté, du cœur et de ses plus belles qualités, la ruine de la paix de l'âme, de la réputation, de la fortune et même de la santé. Le vice impur, je le sais, n'arrive pas tout d'abord à ces dépravations, à ces extrémités. Mais souvenons-nous qu'il est de sa nature insatiable, qu'une convoitise maudite n'est jamais satisfaite, — plus on lui accorde plus elle demande, — qu'il est un engrenage implacable. Malheur à celui qui lui donne la première prise ! Opposons-nous donc généreusement aux débuts, aux entrées perfides, aux séductions lointaines de cette passion, à toute pensée même que la loi de Dieu réproouve sévèrement : *Principiis obsta.*

Il nous faudra peut-être du courage, de la vertu. Mais rappelons-nous — le carême n'est-il pas le temps de nous en souvenir ? — que ce genre de démon se chasse par la prière, par la fréquentation des sacrements d'abord : mais aussi, mais surtout, par des séparations, des renoncements, par des jeûnes et d'énergiques abstinences.

HOMÉLIE POUR LE DIMANCHE DU BON PASTEUR

Et vocem meam audient.

Et elles écouteront ma voix.

(Jean, x).

Ce qui caractérise les sages brebis, c'est qu'elles écoutent le pasteur. Elles l'écoutent, elles le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix ; mais elles

ne s'attachent pas à l'étranger, *alienum non sequuntur* ; elles ne connaissent ni ne goûtent les voix étrangères. Elles s'éloignent au contraire, car ordinairement l'étranger, c'est l'ennemi. Du moins il est toujours l'étranger, et c'est le caractère distinctif des seules brebis folles et volages de renier leur pasteur pour courir après l'étranger, *sed fugiunt ab eo, quia non noverunt vocem alienorum*. Il est vrai que la houlette du pasteur, plus intelligente, est aussi parfois plus rigide. Mais ne parlons aujourd'hui que des brebis fidèles qui forment heureusement la majorité du troupeau. Les autres reviendront quelque jour, au jour désiré de l'union et de la sagesse, quand il n'y aura plus, suivant le rêve de l'Évangile, qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. Prions pour que ce rêve se réalise aujourd'hui même parmi nous.

Dans l'aimable évangile de ce jour, nous trouvons d'une part des *brebis* et de l'autre des *loups*. Étudions un instant ces divers personnages que nous rencontrons bien trop souvent. Au-dessus d'eux le pasteur veille, gouverne, prévoit. Au moment du danger son devoir est de crier : au loup ! comme celui des brebis est de se ranger autour de lui. Puisse Jésus-Christ qui nous parle à tous ne rencontrer parmi nous aucun Pharisien, mais seulement des âmes dociles !

I. C'était en effet aux Pharisiens que Jésus s'adressait. Ceux-ci, témoins du miracle de l'aveugle-né, l'avaient pourtant nié, et le Sauveur leur reprochait en termes voilés d'être semblables au voleur qui pénètre dans le bercaïl en brisant les fenêtres. En effet, ils s'arrogeaient l'autorité sur les brebis et c'était pour les perdre. « Moi, dit-il, je suis le bon pasteur. » — Le bercaïl, c'est l'Eglise : le maître du troupeau, Dieu le Père ; la porte, Jésus-Christ ; le portier qui introduit, l'Esprit-Saint ; les brebis, tous les hommes créés à l'image de Dieu et rachetés par son Fils.

Les Pharisiens ne voulaient pas comprendre cette divine parole qui les réduisait au rang de simples brebis. Chacun d'eux entendait bien être pasteur et exercer sa suprématie aussi lourde qu'illégitime sur les brebis de son choix. Et ils disaient aux veuves, aux orphelins qu'ils couvraient de leur protection intéressée : « Suivez-nous, écoutez-nous ! » Et des milliers d'âmes aveugles, conduites par ces aveugles, roulaient ensemble dans la fange, dans l'erreur.

Ils n'étaient pas les bons pasteurs ; aussi les pauvres folles brebis, un jour ou l'autre, expiaient sous la dent des loups leur orgueil ou leur crédulité.

Dieu ne bénit point les loups qui s'érigent ainsi en directeurs d'âmes, ni les brebis défilantes à qui ne suffisent pas les humbles pâturages communs. C'est pourquoi Notre-Seigneur insiste d'abord sur les mérites et les devoirs du bon pasteur.

Le bon pasteur connaît ses brebis, et il appelle chacune d'elle par son nom : *et proprias oves vocal nominatim*. Il prend d'elles un soin constant

et ne les perd pas un instant de vue, car elles demeurent à sa portée, il les garde sous sa main. Il choisit pour elles la nourriture, la doctrine, l'enseignement qui leur convient, connaissant leur inexpérience et sachant combien il est facile de devenir folles de sages, en un clin d'œil, par suite d'aliments malsains, d'une mauvaise lecture, d'une compagnie dépravée qui fausse les vérités et les consciences.

Il marche devant elles, *ante eas vadit*, afin d'explorer le chemin, de les protéger contre l'ennemi, donnant l'exemple, assurant à chacune la paix, la confiance, la sécurité. Heureuses brebis, qui n'ont qu'à suivre le pasteur, armé de sa houlette pour les défendre des loups et des serpents ! Si l'une d'elles tombe en route, fatiguée ou blessée, il la panse, la soulage, la rapporte sur ses épaules. Une autre vient-elle à s'égarer dans des champs inconnus qui confinent à la forêt, où elle serait exposée à l'étranger, au loup, il la ramène aussitôt avec énergie, au risque de lui faire sentir le fer de sa houlette pour affirmer son autorité méconnue, pour lui apprendre ce qu'il en coûte de mépriser la voix du pasteur. Un jour, revenue de ses égarements d'indépendance à une foi plus soumise, à une raison plus mûrie, elle bénira cette heureuse cruauté qui l'a sauvée malgré elle.

Aussi bien ne sera-t-elle pas longtemps à distinguer le vrai pasteur du mercenaire. L'un donne sa vie pour ses brebis ; l'autre s'enfuit aussitôt que vient le loup. Celui-ci recherche son intérêt personnel. S'il garde les brebis, ce n'est pas qu'il les aime, c'est qu'elles lui rapportent. Et il se réserve à l'occasion de les tondre de près, en attendant qu'il les égorge pour les manger. Mais le bon pasteur veille sur elles avec amour, avec sollicitude, comme un père. Pour lui, chacune d'elles lui est chère autant que cette brebis du pauvre dont parlait Nathan à David, qui partageait le pain de son maître, qui reposait sur sa poitrine, qui était le suprême et doux souci de ses journées comme de ses nuits. Si elle souffre, si elle est menacée de maladie, si elle se trouve accablée dans les chaudes heures du midi, il est là, près d'elle, la consolant, la réchauffant dans ses bras, lui préparant un sûr abri pour le soir.

Est-il besoin de vous faire toucher la vérité pratique de ces paroles ? Dans nos jours heureux, quand parvenus au terme de nos vœux, nous possédons la richesse, la puissance, la considération, le bonheur matériel, on nous jalouse sans doute, mais on nous recherche aussi — par intérêt. Pourtant la vie, faite de brusques changements, est plus remplie encore de délaissements que de flatteries. Un jour, un revers de fortune, un coup de vent violent a brisé votre puissance dans vos mains. Votre abondance s'est fondue comme ces gâteaux de sucre que frappent les vifs rayons du soleil, le malheur a soufflé sur votre tête dépourvue et que le chagrin a blanchie ; votre fortune a disparu. Où donc sont les amis d'hier ? Où donc les mercenaires que vous avez engraisés ? Vous demeurez

seul. Que leur importe à eux votre peine, votre désespoir, votre ruine ? *Non pertinet ad eum de ovibus*. Cela ne les regarde pas, ils déclarent comme Caïn qu'ils ne sont point vos gardiens, qu'ils n'étaient point chargés de vous, qu'ils ne vous connaissent pas, qu'ils ne vous ont jamais connu. Et ils s'en vont s'agenouiller devant d'autres aurores qui se lèvent ; ils se prosternent avec la même bassesse pour ramasser les mêmes profits.

Pourtant, regardez-bien : si l'étranger s'est évoué, s'il a abandonné votre demeure parce que la joie, les festins, les amusements mondains se sont enfuis, il est resté auprès de vous, le seul ami que vous aviez oublié, ou dédaigné, ou calomnié : le bon pasteur. Il s'assied à vos côtés, vous prend la main, vous encourage, vous relève le moral en vous fortifiant l'âme, vous rend la vie avec l'espérance. Il est là, et vous sentez, à sa parole, qu'il est prêt à vous soutenir au péril de sa vie. *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis*.

II. C'est qu'il a vu de loin venir le loup, et il connaît de longue main la lâcheté mercenaire. J'allais dire la lâcheté humaine, et je ne me reprendrai pas. Oui la lâcheté humaine règne presque universellement. Elle ne disparaît que devant les sentiments chrétiens qui font un devoir de soutenir et d'aimer celui qui tombe. Hélas ! de tous ceux qui tombent, j'en vois bien peu se relever. Rien que des hommes qui foulent aux pieds le malheureux qui vient de succomber, qui trépigment sur des cadavres en poussant des cris de vengeance et de haine.

Et pourquoi serions-nous surpris ? Il n'est point naturel d'aimer son prochain. La religion seule nous ordonne de l'aimer « pour l'amour de Dieu, » et comme Dieu et la religion disparaissent également des cœurs pour faire place à l'avarice, à la passion de l'argent, qu'attendre alors d'un peuple de mercenaires, sinon l'abandon, l'ingratitude, la férocité de conduite et le respect des loups avec lesquels on s'empresse de hurler, dans l'espoir qu'à vos appétits parfois ils jetteront quelque honteux morceau de leur ripaille ?

Or l'Evangile nous enseigne qu'il faut résister aux loups et non les caresser, en quoi il relève singulièrement les caractères dans la fierté et la fidélité chrétiennes. Séparons-nous nettement d'eux.

Cet esprit d'orgueil qui domine les esprits pharisaïques, cette passion du bien-être, cette avarice qui tourmente une foule d'âmes au point de leur faire oublier Dieu pour quelques pièces d'or comme Judas ; ces haines qui vous divisent, ces jalousies qui vous rongent, cette impiété et cette impudicité puisées dans les lectures malsaines et déplorables qui sont l'unique aliment quotidien de votre esprit, c'est le loup qui vient, qui est entré parmi le troupeau pour le disperser, l'égarer, le perdre et l'égorger, *ut furetur et perdat et mactet*.

Comment le pasteur pourrait-il se taire alors,

sans devenir mercenaire à son tour? Et s'il dénonce avec énergie les agissements du loup, s'il presse les brebis de s'éloigner, s'il chasse le troupeau devant lui avec autorité, n'allez pas croire que c'est par haine du troupeau. Non, c'est par haine du loup. Le cœur du pasteur est essentiellement aimant.

Lorsque Jésus-Christ voulut confier à saint Pierre le soin de faire paître et les brebis et les agneaux, c'est-à-dire de gouverner les pasteurs et les fidèles, il lui demanda par trois fois : « Pierre, m'aimes-tu ? » afin de lui apprendre que son cœur devait être avant tout un cœur de père. Celui-là seul est vraiment pasteur qui aime beaucoup, dit saint Augustin ; et parce qu'il aime il reprend, il encourage, il presse, parfois il fait de sévères reproches, *qui amat, pascit*. Quand la mère gronde son enfant, n'est-ce pas encore par amour? Ainsi de vos pasteurs quand ils sont obligés de réprimer les vices du troupeau, parfois de tailler dans le vif afin d'empêcher les plaies de se gangrener.

Les Pharisiens ou ne comprirent pas ou comprenaient trop cette adorable allégorie. Peuple de mercenaires fait pour servir l'étranger, ils se sentaient visés, et, piqués au vif, ils s'écrièrent : « Il est insensé et possédé du démon, *dæmonium habet et insanit* ! » Ces paroles, dit saint Augustin, sont pour la consolation du serviteur de Dieu à qui des esprits prévenus et hostiles refusent tout mérite et prêtent toute méchanceté. « Jésus leur répondit : Vous ne croyez point, parce que vous n'êtes pas du nombre de mes brebis. » — Alors ils prirent des pierres pour le lapider. — « J'ai fait parmi vous, dit le Sauveur, beaucoup de bonnes œuvres au nom de mon Père. Pour laquelle voulez-vous me lapider ? »

Grâce à Dieu, le troupeau confié à mes soins n'est pas de ceux où on lapide le pasteur. Si le loup y a pénétré, il est aussi resté des brebis fidèles. Il en est encore de chancelantes qui entendent peut-être la voix du pasteur mais qui ne l'écoutent pas, ne l'approuvent pas, qui trouvent qu'il tient mal sa houlette, qui se croient des brebis supérieures, bien qu'elles ne soient, suivant le mot de saint Pierre, que des brebis errantes : *Eratis aliquando oves errantes*. Il est nécessaire pourtant qu'elles sachent qu'il n'y a qu'un seul bercail où l'on puisse se sauver, que la docilité est le caractère des bonnes brebis, modèles du troupeau, et que nulle brebis n'a jamais su tenir déceimment la houlette.

Il en est enfin d'autres qui ne sont point de cette bergerie. Loin de conspirer contre elles, il faut les y amener, unir le troupeau afin que la force règne avec la charité. Alors, voyant les portes ouvertes, et entraînées par l'exemple, elles viendront à leur tour, elles écouteront la voix amie et respectée du pasteur. Telles étaient les idées qui inspiraient les chrétiens des Catacombes. Aussi se plaisaient-ils à peindre sur leurs murs souterrains l'image du bon Pasteur, entouré de ses

brebis, et rapportant sur ses épaules la plus faible, qui est aussi la plus aimée. Imitons-les et travaillons à réaliser leur sainte devise : « Un seul cœur, une seule âme, un seul troupeau, un seul pasteur, réunis dans la même, féconde et invincible charité : *Cor unum et anima una, unum ovile et unus pastor.* »

MOIS DE MARIE

Premier jour

Sancta Maria, ora pro nobis.
Sainte Marie, priez pour nous.

En composant les Litanies *laurétales*, le pieux cardinal Savelli, à qui on en attribue la rédaction (1483), a eu l'heureuse pensée de débiter par un titre qui résume toutes les grâces, tous les mérites, toutes les vertus, toutes les gloires de la divine Vierge : *Sainte Marie*, priez pour nous ! Marie est *sainte*, cela dit tout. Elle est trois fois sainte, sainte comme aucune créature ne l'a jamais été et ne le sera jamais. Après Jésus-Christ son divin Fils, elle tient le premier rang, elle occupe le degré suprême de la sainteté. Il n'y a plus rien à dire ; cela suffit pour que nous la vénérions, que nous l'exaltions, que nous la chérissions au-dessus de toute créature, même angélique.

Mais encore qu'est-ce que la sainteté ? Car il faut bien que je le sache, moi qui admire et qui aime Marie, et qui, par conséquent, veux lui ressembler.

Je lis dans les Saintes-Ecritures, presque à chaque page, que « Dieu est saint », et encore que « nous devons être saints, parce qu'il est saint. » D'où je conclus aisément que la sainteté est en Dieu comme dans sa source ; et qu'en nous, il n'y a qu'une sainteté dérivée, qui est comme un écoulement de la sainteté de Dieu.

Qu'est-ce donc que la sainteté en Dieu d'abord ? Demandons-le à quelqu'un qui fut tout à la fois un grand homme et un grand évêque, dont la piété égalait le génie, et qui, étant merveilleusement apte à tout comprendre, savait aussi merveilleusement définir. En Dieu, « la sainteté, dit Bossuet, est l'abrégé, et comme un précis des perfections divines. La sainteté est, en Dieu, une incompatibilité essentielle avec tout péché, avec tout défaut, avec toute imperfection d'entendement et de volonté. » La sainteté en Dieu, c'est donc la bonté, la justice, la droiture essentielles, absolues ; c'est l'excellence infinie d'une nature sans défaut, qui unit en elle-même la perfection naturelle avec la perfection morale, qui ne peut cesser d'être parfaite, ni penser ce qui n'est pas le vrai, ni vouloir ce qui n'est pas le bien, « également indéfectible par son être, et infaillible dans son intelligence et sa volonté. »

Bossuet ajoute que le Fils de Dieu lui-même, dans sa dernière oraison, parlant à son Père, et

voulant renfermer dans un seul mot toutes ses perfections, l'appelle *Père saint, Père juste*; qu'il ne lui a pas donné, dans son Evangile, d'autre titre que ces deux qui n'en font qu'un; et qu'il n'y a rien qu'on publie avec un cri plus grand et plus persévérant, rien qui éclate plus hautement dans tout l'univers que la sainteté de Dieu.

Or, si Dieu a proclamé si souvent lui-même sa sainteté, comme étant de tous ses attributs celui qui lui fait le plus d'honneur, s'il a voulu qu'elle fut proclamée éternellement dans le ciel par les Anges, qui sans cesse se répètent les uns aux autres le divin *Trisagion*, et perpétuellement sur la terre par les hommes inspirés de son Esprit, et surtout par son propre Fils; quel honneur n'est-ce pas pour Marie d'entendre des millions et des millions de voix qui montent chaque jour vers elle de toutes les parties du monde catholique et lui crient : Sainte Marie, priez pour nous ! Priez pour nous, et vous serez exaucée, car vous êtes sainte au dessus des Patriarches et des Prophètes, au-dessus des Confesseurs et des Vierges, au-dessus des Apôtres et des Martyrs, au-dessus des Anges eux-mêmes, des Chérubins de feu, et des Séraphins d'amour qui se tiennent debout devant le Seigneur, assistants privilégiés au trône du Roi des rois. Nulle créature n'approche autant que vous de la sainteté de Dieu même; et à part ce point que vous êtes aussi une créature, et par ce côté incapable de la perfection absolue qui n'appartient qu'à Dieu, il n'y a pas de défaut, ni même l'ombre d'un défaut en vous.

Pour mieux comprendre ceci, il faut distinguer deux sortes de sainteté. Il y a une sainteté originelle ou de nature, et une sainteté acquise ou de vertu. Toutes les créatures raisonnables sont sorties des mains de Dieu avec l'apanage de la sainteté originelle; car Dieu n'a rien fait ni rien pu faire qui ne fût originellement bon. Les hommes comme les Anges ont été créés dans l'innocence et la justice. Mais outre qu'aujourd'hui, en suite de la désobéissance de nos premiers parents, nous naissons tous enfants de colère et souillés d'une tache dont Marie seule fut exempte, pas une âme humaine, pas une nature angélique ne fut prévenue dès le commencement d'autant de grâces que Marie, ornée d'une perfection, d'une sainteté égale à celle de Marie. « Dieu m'a possédée dès le commencement de ses voies, et dès avant les siècles je me tenais devant lui dans son habitation sainte. Il m'a revêtue de la robe du salut, il m'a enveloppée du manteau de la justice, il m'a choisie pour son épouse et chargée de pierreries » comme n'en ont pas les princes de la milice céleste eux-mêmes. Quel autre que Marie oserait tenir un pareil langage ?

Outre cette justice originelle qui est un pur don que Dieu nous fait sans nul égard à aucun mérite de notre part, il est une autre sainteté que nous avons appelée la sainteté *acquise*, parce que nous n'y parvenons qu'en unissant nos propres efforts

à l'impulsion de la grâce de Dieu. C'est la sainteté que Dieu nous recommande quand il dit : Soyez saints, parce que je suis saint. Cette sainteté de vertu, les bons Anges l'ont acquise d'un seul coup en persévérant dans la justice originelle. Mais les hommes, étant tous malheureusement déçus, n'y parviennent et ne peuvent s'y maintenir qu'à force de vigilance sur eux-mêmes, de sacrifices journaliers, de combats intérieurs et extérieurs qui se renouvellent à chaque instant, et durent autant que la vie.

Certes, il y a de grands saints dans le ciel, et qui ont vaillamment soutenu le bon combat. Mais qui jamais songea à comparer la sainteté du premier d'entre eux à celle de Marie ? Tous les saints, même les plus fidèles, ont eu à faire pénitence pour eux-mêmes, d'après cette parole de l'Ecriture : « Le juste pèche sept fois par jour. » Marie seule n'a jamais eu l'ombre d'une négligence. la moindre imperfection à se reprocher.

Douée, on peut le croire, de l'usage de sa raison dès l'instant même de sa Conception immaculée, le premier usage qu'elle en fit fut de se consacrer entièrement à Dieu, afin de ne pas produire un acte, un soupir, un souffle qui ne fût pour sa gloire.

Non seulement elle fut dès l'origine confirmée dans la grâce, mais elle ne cessa d'y croître et de grandir en perfection à chacun des instants de son existence. Sa correspondance à la grâce était si parfaite que chacune de ses respirations, chaque battement de son cœur lui méritait une grâce nouvelle; de sorte qu'elle alla ainsi jusqu'à son dernier soupir ajoutant grâce à grâce, mérite à mérite, perfection à perfection. Ainsi, non contente d'avoir été formée plus parfaite que le premier des hommes et que le plus beau des Anges, elle devint, par sa fidélité inviolable et sa correspondance à la grâce, plus parfaite incomparablement qu'elle ne l'était lors de sa très pure formation, le chef-d'œuvre, en un mot, de la sainteté humaine.

Ne cessons donc jamais, nous chrétiens, nous surtout, enfants de Marie, de proclamer sa sainteté ineffable, de l'admirer avec envie, de l'invoquer avec amour; et prenons à l'instant même la ferme résolution de l'imiter en toutes choses. Elle même nous y aidera.

Sancta Maria, ora pro nobis !

Amen.

ENTRETIENS FAITS A DES JEUNES FILLES

CE QUE DOIT ÊTRE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE

V

LES SECOURS

Votre foi, mes enfants, est donc bien exposée, et parmi le monde qui l'attaque sans que vous sachiez la défendre, et même parmi vos familles où prévalent souvent les principes païens d'incrédulité, d'indif-

férentisme religieux et de jouissance. Je déclare tout d'abord que vous la perdriez bientôt si vous vous permettiez de tout écouter et surtout de tout lire. Il est des circonstances où il faut savoir fermer les oreilles, et quelquefois s'en aller, ostensiblement et résolument. Vous donneriez là une leçon qui porterait.

Mais vous ne pouvez « sortir de ce monde, » vous êtes obligées d'y vivre et d'y maintenir votre foi ; quels secours donc viendront l'affermir et la sauver ?

Le premier, c'est la retraite intérieure au milieu du monde. Vous vivrez parmi les hommes comme n'y étant pas. Le second, c'est l'étude de la religion, étude substantielle qui nourrit et fortifie la foi.

I. La foi, mes enfants, c'est comme le sang de l'âme, sang spirituel qui la vivifie, la renouvelle et la rajeunit. Otez le sang du corps, toute vie l'abandonne, et pourtant le sang n'apparaît point au dehors ; il demeure soigneusement abrité et contenu par les veines et les artères, il circule silencieux et fécond, distribuant jusqu'aux dernières extrémités du corps le mouvement, la chaleur et la force. Toute vie est ainsi intérieure, la principe nous en échappe, elle n'en est pas moins réelle.

Telle doit être votre foi, votre vie spirituelle : intérieure, cachée dans les artères de l'âme d'où elle jaillira puissante pour les œuvres du dehors.

Avez-vous remarqué que Jésus-Christ prie pendant trente ans dans sa retraite inconnue de Nazareth et ne parle, n'évangélise que trois années seulement ? C'est ainsi qu'il ordonna sa mission sur terre. Assurément il agit ainsi d'après de solides raisons, lui qui disposa de sa vie comme il voulut et qui pour mourir dut aussi faire acte de volonté. C'est le mystère de la foi qui vit cachée, le mystère de la vie qui agit sans bruit, le mystère de la nature qui se répare sans cesse, lente, patiente, accumulant tranquillement pendant l'hiver les forces qui feront épanouir l'été. Voici bientôt le printemps : le grain de blé est demeuré six mois dans le sein de la terre, végétant, souffreteux, tremblant de froid, objet de pitié plutôt que d'espérance ; les arbres sont dépouillés de leur beau feuillage, et le vent qui les agite quand il tord leurs bras glacés semble ne remuer que des cadavres. Mais attendez quelque temps. La vie achève son travail latent. Demain elle jaillira en belles tiges vertes dans les champs réjouis ; demain elle montera doucement sous l'écorce, elle ravivera ces membres refroidis qui bientôt nous présenteront le ravissant spectacle de leur parure de fleurs et de fruits.

Aussi l'hiver est-il pour nous plein d'espérance, il couve des trésors, il fabrique patiemment la sève. Plus il sera long, plus il aura accumulé de richesses dans les réservoirs de la vie.

L'hiver, mes enfants, c'est la retraite intérieure de l'âme, la vie cachée de la foi, cette sève et ce sang de l'âme. La prière et le travail chrétien sont

les deux sources qui alimentent ce réservoir, les deux flammes qui réchauffent ce foyer. Les âmes qui prient et travaillent pour accomplir la volonté de Dieu, qui savent se contraindre et se faire violence, seront comme ces arbres vigoureux au luxuriant feuillage qui font l'ornement de nos vallées ; les âmes qui ne prient pas, les âmes paresseuses, restent stériles, la sève ne sort pas des racines.

Vous ferez donc, mes enfants, des provisions de vie intérieure, des provisions de foi pendant ces fécondes années de votre jeunesse. Puis, vous veillerez avec un soin scrupuleux sur ce trésor que vous aurez ainsi amassé. Si vous avez dans votre chambre une plante délicate que vous aimez beaucoup pour sa verdure, son parfum, ses belles fleurs, vous la gardez précieusement pendant l'hiver. Vous savez que la plus petite gelée peut la tuer, la flétrir à jamais ; aussi chaque soir vous l'approchez du foyer, ou vous la mettez dans un endroit chaud. Vous n'oubliez jamais, pas une seule fois, cette sage précaution, parce que le moindre oubli lui serait fatal, à votre chère plante. C'est ainsi, mes enfants, qu'il faut abriter et préserver votre foi. Le souffle froid de l'égoïsme, du plaisir, de la jouissance matérialiste, la ferait mourir, et il suffirait pour cela d'une mauvaise compagnie ou d'un mauvais livre.

Mais vous ne vous contentez pas de préserver votre plante favorite, vous l'arrosez, pour qu'elle puisse grandir et fleurir, vous lui donnez sa nourriture propre, sans quoi elle s'étioLERAIT. De même, mes enfants, vous devez nourrir votre foi, afin qu'elle se fortifie.

II. Avouez, mes enfants, que vous la soumettez à de dures épreuves, à un singulier régime. Tantôt vous l'exposez à la chaleur violente, tantôt au froid intense. Aujourd'hui elle s'abreuve de vérité, demain elle absorbe les mensonges de l'esprit et les délices funestes du plaisir, à haute dose. Pour qu'elle puisse juger, connaître, apprécier par elle-même, suivant les dangereux préjugés du jour, vous lui faites subir et digérer toutes les contradictions. Ce matin, à la sainte messe, vous lui donnez une nourriture douce et substantielle ; ce soir vous lui réservez l'acre poison d'un roman de mœurs légères. En vérité, est-ce un système raisonnable que celui qui ferait entrer l'arsenic dans nos aliments quotidiens ? Et pourtant ce système n'est-il point le vôtre, celui que vous pratiquez et que vous aimez ?

Vous ne vous en portez pas mieux. Voilà pourquoi vous êtes sans force, sans désir pour le bien, incapables d'une résolution énergique. Quelle sottise et quelle témérité est la vôtre ! Saint François de Sales en mourant remerciait Dieu « d'avoir pu parcourir d'un pas sûr et sans faiblesse toutes les tristes et délétères doctrines de l'hérésie. » Mais il était obligé de les parcourir par devoir, et par conséquent la grâce de Dieu le soutenait ; mais il était doué d'une foi admirable et d'un génie tel que Pie IX l'a proclamé depuis docteur

de l'Eglise. Et avec tous ces secours il remerciait Dieu de n'avoir pas succombé ! Et vous qui ne possédez ni sa foi, ni son intelligence, ni son élévation de pensées, ni sa science, ni la grâce de l'apostolat, ni son esprit de prière, vous vous précipitez tête baissée dans la boue des plaisirs qui gâtent, des lectures et des fréquentations qui corrompent, et vous prétendez que vous ne serez pas souillées, que votre foi restera pure ! Dieu fera ce miracle pour une sainte Lucie ou une sainte Agnès entraînées dans un mauvais lieu par violence ; mais il ne le fera pas pour celles qui y courent d'elles-mêmes, qui s'exposent sciemment et volontairement.

Cessez, mes enfants, ces jeux dangereux, et puisque votre âme a soif de vérité, de droiture, de religion, puisqu'elle a faim de Dieu, donnez-lui ce doux breuvage, cette saine nourriture. Instruisez-vous des choses de Dieu, lisez des livres qui parlent de lui. Les personnes qui savent lire, hélas ! et qui aiment à lire ont beaucoup plus d'occasions et de moyens de se perdre que les autres, parce qu'elles lisent rarement pour s'instruire. Sur dix liseuses, y en a-t-il une qui lise un livre sérieux et utile ? C'est ainsi que du livre, ce bienfait divin — puisque le premier livre a été dicté par Dieu lui-même, — nous avons, en écoutant nos passions, ou plutôt nos appétits, su tirer ce mal peut-être sans remède : la perversion universelle.

— Pourtant, me direz-vous, je lis des livres de piété, au moins à l'église, j'y trouve même quelque jouissance, et j'y reviens... le dimanche suivant.

Vous déclarerai-je, mes enfants, qu'il faut vous défier même des livres de piété ? La doctrine éternelle de l'Evangile a été travestie en je ne sais quelle doctrine à la mode qui triomphe en des livres de piété très modernes, point trop sévères ni instructifs, remplis d'accommodements avec le ciel, faisant de la religion une affaire de sentiment plutôt que de vérité précise et de devoir absolu. Ils ne renferment ni science ni piété : la pauvreté de doctrine est à peine déguisée sous le vernis fade de la forme ; ils ne parlent pas plus à la raison qu'à la foi, et il est vrai de dire que les mauvais livres se sont introduits jusque dans le sanctuaire. Ils sont mauvais, car ils détournent du but, ils faussent l'enseignement et les consciences. Il ne suffit pas en effet de ne point se nourrir de poison, il faut encore rechercher des aliments solides. Or ces livres, parce qu'ils ne sont pas substantiels, laissent mourir les âmes de faim.

Quels sont donc les livres de piété qu'il faut lire ? — Ceux qui vous instruiront, les livres autorisés par l'Eglise. En première ligne l'*Evangile*, la parole même de Dieu, et le *Paroissien* romain ou diocésain complet, traduit en français, qui en est comme l'abrégé pratique. Aucun livre ne vaut celui-là.

Lisez ces Psaumes inspirés, qui chantent les douceurs de l'amitié divine ou les splendeurs du Fils de Dieu, le bonheur de l'homme juste et le

désespoir du pécheur à l'heure du jugement. Lisez non des yeux, mais du cœur. Méditez chacune de ces paroles vivantes qui ont nourri, éclairé et sauvé tant d'âmes, et la vôtre remplie de Dieu conservera toujours le parfum du ciel. Lisez les Evangiles qui nous racontent les miracles miséricordieux et les enseignements sublimes de Jésus-Christ ; les épîtres qui appuient davantage sur nos devoirs ; les hymnes si pieuses ; les oraisons de l'Eglise, épouse du Saint-Esprit, qui connaît l'intime du cœur de Dieu et qui y a puisé ces prières courtes, profondes, qui jaillissent comme des éclairs de grâce ; ces demandes qui révèlent une connaissance si étonnante de nos faiblesses, de nos lacunes, de nos pauvretés et de nos besoins. Alors, je vous en réponds, si vous savez lire et comprendre, vous sortirez de l'église meilleures, plus instruites et plus réfléchies, affranchies surtout des frivolités qui se partagent votre attention et votre cœur.

L'enseignement permanent des dimanches et des fêtes de l'année marque à la longue dans toute âme chrétienne. On a vu d'humbles filles des champs qui n'avaient guère fréquenté les écoles et qui étaient devenues prodigieusement instruites sur Dieu et la religion. Témoin cette pauvre ouvrière, du diocèse de La Rochelle, Marie Eustelle, qui savait à peine lire, et qui cependant a dicté des pages si pieuses, si belles, qu'un grand cardinal les fit publier et déclara que ce livre était aussi édifiant que théologique. Ces âmes possédaient le sens chrétien, le sens religieux, et la méditation continuelle des mystères de la vie de Jésus-Christ, que chaque année l'Eglise leur faisait repasser devant les yeux, les avait en quelque sorte imprégnées de la science chrétienne. « Là où est votre trésor, là est votre cœur. » Leur cœur était toujours là. Mais vous, à quoi pensez-vous habituellement ? Si vous êtes vraiment sérieuses, vous penserez aussi aux choses de Dieu. Mais si votre cœur est tout vanité, il demeurera préoccupé des plus menus détails, des vanités qui le touchent et qui, hélas ! n'apprennent rien à l'âme.

Ce ne sont pas les bons livres qui manquent. Voulez-vous un livre rempli de sentiments affectueux et tendres pour Dieu, un livre qui vous aide à converser intimement avec Jésus-Christ, à connaître votre bassesse, votre indignité, pour la jeter anéantie aux pieds de Dieu et la relever dans un acte de douce adoration ? Prenez l'*Imitation* de Jésus-Christ, « le plus beau livre sorti de la main des hommes. » Voulez-vous une étude pratique et approfondie de vos défauts, de la manière de les combattre et d'échapper aux pièges, aux séductions du monde ? Méditez le *Combat spirituel*, le livre qui décrit le mieux les faiblesses, les détours, les infirmités du cœur humain.

Si vous désirez savoir quelle ligne de conduite tenir, quelles précautions prendre dans la vie ordinaire, parmi le siècle, chaque jour, à chaque circonstance délicate souvent transformée en écueil. lisez cet ouvrage qui renferme des trésors de

piété solide, sérieuse et aimable, qui s'appelle *l'Introduction à la vie dévote*.

Je me reprocherais aussi de ne pas vous recommander un vieux livre que vous ne lisez plus parce qu'il est grave, austère, et qu'il vous remet sans cesse devant l'esprit, pour vous mieux éloigner du mal, les considérations des jugements de Dieu et de vos fins dernières. C'est le *Pensez-y bien*. Qu'il vous serait salutaire le matin d'un jour où vous prévoyez que vous aurez à combattre et que peut-être vous serez entraînés ! « Pensez-y bien ! Pour un moment de plaisir vous compromettez une éternité de bonheur ! »

Combien d'autres je pourrais vous recommander et dont je couronnerai la liste par la *Vie des saints* ! Je vous cite ceux-là parce qu'ils sont entre toutes les mains. En général, ne lisez comme livre de piété que les livres écrits par des saints. Les saints sont des maîtres et, si vous voulez me passer ce mot, ils étaient du métier. Ils ont dit et ils ont fait ; les règles qu'ils ont tracées, il les ont les premières suivies ; ils ont marché devant nous et nous ont frayé la voie ; allons avec confiance et courage à leur suite.

Le *Catéchisme de persévérance* vous éclairera l'esprit ; ces ouvrages vous formeront le cœur, fortifieront votre piété et votre foi. Voilà, mes enfants, les secours puissants qui vous rendront invulnérables. Quand vous aurez goûté à cette douce, substantielle et savoureuse doctrine, vous n'en voudrez plus d'autre. Tout livre profane vous paraîtra pauvre et vide, et vous comprendrez avec jouissance que la science de Dieu est la seule belle, comme la seule pratique.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE 1^{er}

Quelques notions générales sur les vertus

— Si l'on disait à un enfant : « Prends ton essor, élance-toi dans les airs et va saisir la lune ou les étoiles », que pourrait répondre cet enfant ?

— Cet enfant répondrait : Vous me demandez l'impossible, c'est au-dessus de mes forces, il ne faudrait des ailes et je n'en ai point.

— Quand Dieu vous dit : « Mes enfants, prenez votre essor, élancez-vous et venez conquérir mon beau royaume des cieux », vous allez donc lui faire la même réponse ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que Dieu nous a donné des ailes pour nous faire aller en Paradis.

— Quelles sont ces ailes ?

— Les vertus surnaturelles, et surtout les vertus

théologiques que notre âme a reçues au Baptême, avec la grâce sanctifiante, et qui nous portent vers le ciel, en nous aidant à pratiquer la Religion enseignée par le Catéchisme.

— Vous venez de prononcer un mot important, le mot vertu. — Qu'est-ce donc qu'une vertu ?

— C'est une bonne habitude nous portant au bien et nous donnant la facilité de le faire.

— Faites-vous comprendre.

— Par exemple, vous n'oseriez pas toucher au bien d'autrui, vous aimez rendre à chacun ce qui lui est dû ; vous avez la vertu de justice.

— Et si c'était le contraire ?

— Si, au contraire, vous êtes porté à voler, si vous saisissez presque toutes les occasions qui se présentent de le faire, vous avez le vice opposé à la vertu de justice.

— Qu'est-ce donc qu'un vice ?

— Un vice, c'est une mauvaise habitude inclinant au mal et le faisant commettre souvent.

— N'y a-t-il pas différentes espèces de vertus ?

— Oui, il y a les vertus naturelles et les vertus surnaturelles.

— Qu'est-ce qu'une vertu naturelle ?

— C'est une vertu que l'homme peut acquérir par lui-même, au moyen d'actes répétés.

— Mais si l'homme peut acquérir des vertus par lui-même, il est donc capable de gagner le ciel sans le secours de Dieu ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que ces vertus purement naturelles ne sont pas des ailes capables de porter l'homme jusqu'au ciel. Ce pouvoir n'appartient qu'aux vertus surnaturelles.

— Qu'entendez-vous par vertu surnaturelle ?

— C'est une vertu au-dessus de la nature et des forces de l'homme ; il lui est impossible de l'acquérir par lui-même.

— D'où lui vient cette vertu ?

— De Dieu, qui la lui donne, sans aucun mérite de sa part, mais uniquement par charité et à cause des mérites de Jésus-Christ.

— A quoi peut ressembler la vertu surnaturelle ?

— A une greffe.

— Expliquez-vous.

— Vous avez un pied de prunier sauvage, un sauvageon, qui ne produira jamais que des fruits détestables. Greffez dessus une petite branche de pêcher, et il vous donnera des fruits délicieux.

L'homme est le sauvageon.

Laisse à lui-même, il ne peut donner, tout au plus, que des fruits sauvages, c'est-à-dire des œuvres indignes du Paradis.

Mais voici que, par un pur effet de sa bonté, le céleste Jardinier, au moment du baptême, a déposé en lui la greffe divine de la grâce et des vertus surnaturelles : tout aussitôt le sauvageon est devenu supérieur à lui-même, et l'homme, ainsi transformé, produit des fruits excellents, c'est-à-dire des œuvres méritoires et dignes du ciel.

Et c'est ainsi que les vertus surnaturelles, com-

me de véritables ailes, en portant l'homme au bien, l'emportent lui-même jusque dans la demeure du Père céleste.

— *A quoi ressemblerait la vertu naturelle ?*

— Au bourgeon qui pousserait au-dessous de la greffe du prunier sauvage. De même que ce bourgeon ne donnera jamais que des fruits sauvages, indignes d'être recueillis dans les greniers du père de famille, de même la vertu purement naturelle ne produira jamais que des actes incapables de mériter le ciel.

Et c'est ainsi qu'elle ne sera jamais qu'une aile impuissante à élever l'homme jusqu'au pied du trône de Dieu.

— *N'y a-t-il pas différentes sortes de vertus surnaturelles ?*

— Oui, on distingue particulièrement les vertus intellectuelles, les vertus morales, les vertus cardinales et les vertus théologiques.

— *Qu'est-ce qu'une vertu intellectuelle ?*

— C'est celle qui aide notre intelligence à se perfectionner dans la connaissance de la Religion.

— *Nommez des vertus intellectuelles.*

— La science, l'intelligence, la sagesse sont des vertus intellectuelles.

— *Qu'est-ce qu'une vertu morale ?*

— C'est une vertu qui sert d'auxiliaire à notre volonté dans la pratique du bien surnaturel et la fuite du péché; ou, en d'autres termes, qui aide la volonté à se conformer à la règle des bonnes mœurs, qui est la loi de Dieu.

— *Qu'entendez-vous par vertu cardinale ?*

— C'est une vertu importante, principale, qui joue un grand rôle dans la vie chrétienne et à laquelle se rattachent nombre d'autres vertus.

— *Combien y a-t-il de vertus cardinales ?*

— Il y en a quatre.

— *Nommez-les.*

— La prudence, la justice, la force, la tempérance. Voilà les quatre vertus cardinales.

— *Qu'est-ce que la prudence ?*

— C'est la vertu qui nous fait connaître et choisir les moyens de servir Dieu et de gagner le ciel. C'est comme une lumière qui dissipe nos ténèbres et nous guide dans le chemin du Paradis.

— *Qu'est-ce que la force ?*

— C'est la vertu qui nous rend courageux pour supporter les épreuves, combattre nos ennemis et surmonter les obstacles au salut.

C'est la force qui a fait triompher les martyrs.

— *Qu'est-ce que la justice ?*

— C'est la vertu qui nous porte à rendre à chacun ce qui lui est dû.

— *Qu'est-ce que la tempérance ?*

— C'est la vertu qui nous fait mettre une juste modération dans l'usage des plaisirs du goût et du toucher. C'est comme une barrière qui nous empêche de dépasser la vraie limite et de tomber dans l'abîme du péché.

— *Pourquoi ces quatre vertus sont-elles appelées cardinales ?*

— Parce qu'elles ressemblent à des gonds.

— *Expliquez-vous.*

— De même qu'une porte roule sur ses gonds, de même la vie chrétienne roule sur les quatre verus cardinales.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire que les actions du chrétien ne peuvent être bonnes qu'à la condition d'être faites avec prudence, justice, force et tempérance.

Qu'une de ces quatre vertus vienne à manquer dans un de nos actes, cet acte ressemblerait beaucoup à un chariot qui n'aurait plus que trois roues.

— *Qu'est-ce qu'une vertu théologique ?*

— C'est celle qui va tout droit à Dieu, qui se rapporte directement à lui.

— *Qu'est-ce à dire que la vertu théologique se rapporte tout droit à Dieu ?*

— C'est-à-dire qu'elle a Dieu pour objet direct, qu'elle arrive à lui en ligne droite, sans faire de détours, sans passer par aucun intermédiaire.

Ainsi, par la foi je crois en Dieu; par l'espérance je mets ma confiance en Dieu; par la charité j'aime Dieu.

— *Les autres vertus ne vont-elles pas à Dieu ?*

— Oui, mais pas comme les vertus théologiques.

— *Comment donc ?*

— Elles vont à Dieu indirectement, comme par un détour, en passant par des intermédiaires.

— *Expliquez-vous.*

— Par exemple, la justice va à Dieu, puisque c'est Dieu qui ordonne de la pratiquer et d'être juste; mais elle doit d'abord s'occuper des biens temporels, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, et ce n'est qu'en faisant ce détour, en passant par ces biens temporels, qu'elle arrive à Dieu, tandis que la vertu théologique y arrive tout droit, comme l'aigle s'envole tout droit vers le soleil.

— *Ne pourrait-on pas donner aux vertus théologiques un autre nom ?*

— Oui, on pourrait les appeler des vertus divines.

— *Pourquoi ?*

— Pour plusieurs raisons que voici :

1^o C'est Dieu qui nous les a données, elles viennent de Lui.

2^o Elles nous font aller à Dieu.

3^o Elles s'occupent de Dieu qui est leur objet direct.

4^o Elles s'appuient sur plusieurs de ses perfections infinies.

— *Combien y a-t-il de vertus théologiques ?*

— Il y en a trois.

— *Nommez-les.*

— La foi, l'espérance, la charité, voilà les noms des trois vertus théologiques.

— *Pourquoi mettez-vous la foi la première ?*

— Parce que tout d'abord il faut connaître Dieu : si on ne le connaissait pas, on ne pourrait ni espérer en Lui, ni l'aimer. Or c'est la foi qui nous le fait connaître.

— *Pourquoi l'espérance vient-elle ensuite ?*

— En voici la raison :

La foi, en me faisant connaître Dieu, me le montre comme infiniment bon et beau en lui-même, et aussi comme mon seul et unique bien.

Or, comme j'ai soif de bonheur et que tout d'abord je pense à moi, je commence par désirer et attendre Dieu comme la source de ma félicité, et voilà l'espérance. Ensuite, considérant sa beauté suprême, sa sainteté, sa bonté, ses perfections infinies, je vois qu'il n'y a rien d'aussi beau que Lui, et alors je l'aime parce qu'il est infiniment beau, infiniment bon, infiniment aimable, infiniment digne d'être aimé, et voilà la charité qui arrive à la suite de l'espérance et de la foi.

— *Quelle est la plus parfaite des trois vertus théologiques ?*

— La charité.

— *Pourquoi ?*

— Parce que la charité nous fait aimer Dieu.

— *Aimer Dieu est donc plus parfait que de croire et d'espérer en lui ?*

— Oui.

— *Comment cela ?*

— Croire en Dieu c'est lui dire : « Vous êtes la vérité même » ;

Espérer en Dieu, c'est lui dire : « Vous êtes souverainement fidèle à vos promesses » ;

Aimer Dieu, c'est lui dire : « Vous valez mieux que tout, je vous mets au-dessus de tout, je vous préfère à tout, à mes biens, à mes parents, à moi-même. »

Or il n'y a rien de plus agréable à Dieu que ce dernier langage de l'amour désintéressé.

— *Les vertus théologiques dureront-elles toujours ?*

— Oui et non.

— *Expliquez-vous.*

— La charité durera toujours, mais la foi et l'espérance, non.

— *Quand donc finira la foi ?*

— A notre arrivée dans le ciel. Alors nous verrons Dieu, tel qu'il est, face à face, et par conséquent nous n'aurons plus besoin de croire.

— *Quand finira l'espérance ?*

— Quand nous posséderons Dieu. On ne désire plus, on n'attend plus ce que l'on possède ; puis donc que nous posséderons le Paradis, il n'y aura plus lieu d'espérer.

— *Et la charité ?*

— Pour la charité, elle n'aura pas de fin. Quand nous serons au ciel, bien loin de cesser d'aimer Dieu, nous l'aimerons au contraire davantage, d'autant plus que nous verrons mieux ses perfections admirables et son amabilité infinie.

— *N'avez-vous pas dit tout-à-l'heure que les vertus théologiques viennent de Dieu ?*

— Oui.

— *Quand Dieu vous les a-t-il données ?*

— Au baptême. En me donnant la grâce sanctifiante il a ajouté à ce beau cadeau celui des vertus surnaturelles et, en particulier, des vertus théologiques.

— *Que lui devez-vous pour cela ?*

— Une reconnaissance très vive.

— *Pourquoi très vive ?*

— Parce qu'il m'a fait un don très précieux.

— *Montrez-le.*

— Ces vertus sont un cadeau très précieux, parce que, sans elles, je ne pourrais pas être sauvé.

— *Vous n'iriez donc pas au ciel sans la foi ?*

— Non, car il est écrit dans les livres saints : « Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. Celui qui ne croira pas sera damné. »

— *Ni sans l'espérance ?*

— Pas davantage ; car Dieu m'ordonne de mettre ma confiance en Lui ; et si je désobéissais, je serais sûrement perdu.

— *Ni sans la charité ?*

— Encore moins : car c'est là le premier et le plus grand commandement ; et, quand même je ferais toutes sortes de merveilles et de bonnes œuvres, l'apôtre saint Paul me dit que, sans la charité, je ne suis rien. Si je n'ai pas la charité, tout le reste ne me sert de rien.

— *Pourquoi encore les vertus théologiques sont-elles un don précieux ?*

— Parce qu'elles m'aident beaucoup à pratiquer la religion et à gagner le ciel.

— *Comment la foi vous aide-t-elle à mériter le Paradis ?*

— La foi m'aide en me portant à croire les vérités révélées, comme le bon Dieu le demande.

— *Et l'espérance ?*

— L'espérance m'aide en me montrant la belle récompense promise. Elle me fait désirer cette récompense, et m'encourage à faire tout ce qu'il faut pour l'obtenir.

— *Et la charité ?*

— Quand on aime quelqu'un, on a peur de lui déplaire. Aimant Dieu, par la charité, je crains de lui déplaire, et, pour le contenter, je lui obéis fidèlement et je vais même au-devant de ses désirs ; alors, Dieu, satisfait de mon dévouement, accueillera un jour, avec la tendresse d'un Père infiniment bon, l'enfant docile et aimant qui aura craint de le contrister.

— *Est-il bien important de connaître les vertus théologiques ?*

— Il n'y a rien au monde de plus important.

— Si je connais bien les vertus théologiques, je les conserverai très précieusement dans mon âme, et j'en produirai souvent les actes, et je pourrai ainsi pratiquer plus facilement toute la religion.

Et c'est précisément parce que les vertus théologiques nous sont de la plus grande utilité pour la pratique de la religion, qu'il est bon d'en rappeler le souvenir et de les étudier avant d'étudier la Religion elle-même.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 aprilis 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — TYPOGRAPHIE MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

I

L'HOMME VERTUEUX

Venerunt autem inibi omnia bona
pariter cum illa. (Sap., VII.)

En terminant son incomparable discours connu sous le nom de *Sermon sur la montagne*, et qui est comme le code du royaume messianique, Notre-Seigneur Jésus-Christ a prononcé cette belle parole : « Ce n'est pas celui qui dit : « Seigneur, Seigneur », qui entrera dans le royaume des cieux ; celui-là seul ira au paradis qui aura fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. » (Mat., VII, 21.) C'est-à-dire, m. f., que pour être sauvé il ne suffit pas de croire, mais il faut agir. Ce n'est pas assez de connaître la loi de Dieu, il faut lui être fidèle ; ce n'est pas assez de connaître l'Evangile, il faut le faire passer dans notre conduite ; il faut, par les vertus chrétiennes, être, si je puis m'exprimer ainsi, un *évangile vivant*. Les vertus chrétiennes, voilà le beau sujet vers lequel je voudrais tourner l'attention de vos esprits et de vos cœurs dans nos instructions du dimanche, et comme les choses, ici-bas, se comprennent mieux par les contrastes, j'opposerai les vices aux vertus, vous parlant des uns pour les éviter et des autres pour les pratiquer. Ces prônes seront courts et substantiels. Je les recommande à votre bonne volonté, et je prie les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie de les bénir. Pour commencer, je vous entretiendrai aujourd'hui de l'homme vertueux ; je vous dirai ce qu'il est, et je vous montrerai quelle est sa dignité et son bonheur.

I

Qu'est-ce que la vertu ? La vertu est l'un des plus beaux mots qu'il soit donné aux lèvres humaines de prononcer. La vertu, c'est un résultat magnifique de la liberté et de l'activité humaine travaillant de concert avec la grâce de Dieu ; car je n'entends pas parler ici de la vertu purement naturelle, telle que la pratiquaient les païens, et toujours si imparfaite par quelque côté. La vertu c'est la vérité, c'est-à-dire que ce n'est point quelque chose de superficiel, mais une réalité vivante dans l'âme, autrement ce ne serait qu'hypocrisie et mensonge. La vertu c'est la force : il en coûte pour résister au démon, fouler aux pieds le monde avec ses maximes, ses scandales et son misérable respect humain, et vaincre les mauvaises passions qui s'agitent en nous. Le royaume des cieux souffre violence, dit Notre-Seigneur, et il n'y a que les courageux qui puissent y atteindre en faisant le bien qui y conduit. La vertu c'est la constance : il est

de son caractère d'être permanente ; elle est une habitude qui demeure dans notre cœur et qui forme en nous comme une seconde nature difficilement déracinable.

L'homme vertueux fait le bien en tout, partout et à l'égard de tous. Il ne se contente pas de cette honnêteté vulgaire, qui est à peine l'ombre de la vertu, et que l'on fait consister dans la fidélité à la parole donnée, dans le respect du bien d'autrui et dans l'exactitude à remplir les devoirs de sa charge. L'homme vertueux fait cela et plus que cela. Il se respecte lui-même ; il suit la voix de sa conscience ; il est doux, juste, généreux, charitable, patient ; il est surtout fidèle aux obligations que la religion lui impose. Il sait que Dieu est le Maître par excellence, et il n'a garde de manquer d'honnêteté à son égard. En un mot il accomplit toute justice envers lui-même, envers le prochain, mais surtout envers son Créateur.

Voilà en abrégé le portrait de la vertu : pratiquez-la, chrétiens, vous y trouverez, croyez-moi, honneur et bonheur.

II

Alphonse V, roi d'Aragon, surnommé le Sage et le Magnanime, faisait très peu de cas du luxe des vêtements. Dans son extérieur il se distinguait à peine des hommes du commun. Comme on le pressait d'avoir plus souci de la majesté royale, il répondit : « Ce n'est point la pourpre ni l'éclat des diamants qui doit distinguer un roi, mais la sagesse et la vertu ; voilà le véritable ornement des rois, qui les rend grands, chers à Dieu et aux hommes. »

Admirable réponse ! La vertu est la gloire des princes et des rois, elle est l'ornement de tous les chrétiens. La vertu, et la vertu seule, donne à l'homme sa dignité et sa grandeur. La vertu seule est notre véritable gloire devant Dieu et devant nos semblables. Qu'est-ce qu'un opulent, un puissant, si grande que soit sa richesse, si redoutable que soit sa puissance, si son cœur est rongé par le vice ? C'est un être déshonoré. Extérieurement on pourra lui dire des paroles de flatterie ; intérieurement on le méprisera.

Oui, l'homme vertueux est éminemment recommandable et véritablement glorieux parce qu'il réunit en sa personne la dignité royale et sacerdotale. Il est roi parce qu'il règne sur son cœur, commande à ses pensées et à ses sentiments pour qu'ils n'aient rien que de juste, de noble et de digne, et maîtrise ses mauvaises inclinations. Il est prêtre parce qu'il offre chaque jour à Dieu les hosties de ses bonnes œuvres. *Regale sacerdotium !*

Ajoutez à cela qu'il est un triomphateur et des plus illustres. Ah ! c'est une grande gloire que de vaincre en bataille rangée, et tout le monde salue avec émotion l'heureux guerrier, dont la vaillante épée a forcé les portes des villes ennemies et décoré le drapeau de la patrie des nobles rayons de la victoire. Plus glorieux est l'homme de bien qui

triomphe de ses passions, car ici la lutte est plus difficile et en conséquence le mérite est plus relevé.

Mais ce qui fait surtout la gloire de la vertu, c'est que, d'après saint Thomas, elle orne notre âme d'une telle beauté que les plus splendides merveilles de la création ne sont que laideur en comparaison; c'est que, d'après saint Jean Chrysostome, elles nous rend semblables à Dieu, elle nous fait vivre de la vie de Dieu, penser, sentir, agir comme Dieu par la grâce sanctifiante, *facit ad summum bonorum fastigium pertingere et Dei esse similes* !

Il avait donc grandement raison le brave chevalier Bayard quand, à un gentilhomme qui lui demandait quel bien surtout un père doit laisser à ses enfants, il répondit sans hésiter : LA VERTU !

III

La vertu en effet non seulement ennoblit l'homme, mais elle le rend heureux du bonheur le plus inef-
fable.

Un jour des philosophes de l'antiquité, réunis en assemblée, discutaient sur le grave problème qui préoccupait quiconque réfléchit : en quoi consiste le bonheur ? Quatre orateurs firent entendre leurs voix, cherchant à rallier à leur sentiment les juges qui les écoutaient. Le premier qui porta la parole se fit l'apologiste de la richesse. « Le bonheur, dit-il, consiste à posséder de nombreux trésors. Avec l'or on est considéré, on règne, on se procure tout ce que l'on peut souhaiter. » — « Nullement, s'écria le second orateur. On peut être opulent et n'être point heureux. Le bonheur, c'est le plaisir. A quoi bon posséder les biens de la terre si l'on n'en use pas ? Il y a des riches avarés qui avec leurs palais splendides, leurs immenses propriétés, traitent la plus misérable existence. La jouissance, aller de volupté en volupté, voilà la vraie félicité ! » Quand il eut achevé son discours, le troisième orateur se leva : — « Vous vous trompez tous les deux, dit-il, l'expérience est contre vous. Que d'hommes fortunés, bien qu'ils usent libéralement de leurs biens et se procurent toutes les satisfactions dont ils sont capables, sont malheureux, se plaignent amèrement parce qu'ils sont tourmentés par la maladie et sont cloués sur un lit de douleur. A mon sens, le vrai bonheur se trouve dans la santé. Quand on a la santé, le travail est délicieux, la nourriture, même la plus frugale, est savoureuse, le sommeil est doux, calme et réparateur, on est fort, alerte, joyeux, on ne sait ce que c'est que souffrir. » — Les juges de la discussion paraissaient visiblement impressionnés en faveur de ce dernier sentiment, quand le quatrième orateur prit la parole : « Non, non, s'écria-t-il, le bonheur ne consiste ni dans les richesses, ni dans les voluptés, ni même dans la santé. Ce ne sont là que des biens extérieurs, des biens qui n'atteignent que le corps, des biens fragiles, périssables et qui doivent bientôt finir. Le vrai bonheur a une action plus noble, une durée moins caduque, une nature plus profonde, il touche jusqu'à l'intime de notre

être, il fait sentir au cœur lui-même les suavités de son action. Le bonheur se trouve dans la vertu. » Quand il eut achevé de développer ses arguments, les juges convaincus lui décernèrent la palme de la victoire.

Oui, l'homme vertueux est heureux : l'Esprit-Saint lui-même nous l'affirme de la façon la plus formelle dans les divines Ecritures. « Bienheureux celui qui craint le Seigneur, dit David, bienheureux ceux qui sont purs dans leur conduite. » — « L'âme juste est comme un festin continuel, dit Salomon. » Et encore : « Heureux l'homme qui trouve la sagesse. La possession de la sagesse vaut mieux que tous les trésors ! »

L'homme vertueux est heureux parce que, quoi qu'il faille lutter pour fuir le mal et pratiquer le bien, il est aidé, soutenu, porté par la grâce, car Jésus a dit que « son joug est suave et son fardeau léger. »

L'homme vertueux est heureux parce qu'il a la paix de la conscience, et, dit gracieusement saint François de Sales, la paix de la conscience est le meilleur oreiller pour délicieusement reposer.

L'homme vertueux est heureux jusque dans ses peines, parce qu'il est efficacement consolé, sachant que par ses épreuves il expie ses fautes, prend la ressemblance du Sauveur le chef des prédestinés, et acquiert de précieux mérites pour l'éternité.

L'homme vertueux est heureux parce qu'il est béni, même dès ici-bas. N'est-il pas juste que Dieu ait des attentions particulières pour ses amis ? Saint Paul n'enseigne-t-il pas « que la piété est utile à tout et qu'elle a les promesses du temps et de l'éternité ? » Est-ce pour rien que Notre-Seigneur a dit : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît ? »

L'homme vertueux est heureux parce qu'il attend avec pleine assurance les célestes récompenses. Dans ses travaux et ses souffrances il sait qu'il travaille et qu'il souffre pour un maître qui connaît et qui se souvient, pour un maître assez riche pour rémunérer infiniment toute bonne volonté. « Celui qui convoite le ciel, qui est humble, charitable, et qui se sacrifie obscurément, tantôt aux nécessités du prochain, tantôt au seul amour de Dieu, combattant à l'écart, cachant le bien qu'il fait et se voilant à lui-même les victoires qu'il ne remporte que sur lui, voilà le héros ! Et sa gloire sera brillante quand les autres gloires ne seront plus, ou seront pires que de n'être plus ! »

Saint Thomas dit quelque part que la joie des saints dans cette vie est comme la fleur de la gloire dont on jouit dans le ciel ; et que comme nous n'avons pas seulement dans la fleur l'espérance du fruit, mais encore un germe, principe de ce fruit ; de même dans les consolations divines de la vertu, nous n'avons pas seulement l'espérance du ciel.

mais encore une espérance, un avant goût du paradis.

Frères bien aimés, voulez-vous donc être grands, nobles, dignes, heureux en ce monde et en l'autre ? Faites le bien, *Sectare justitiam* ; priez, soyez vigilants, recourez aux sacrements, pratiquez la vertu, pratiquez toute vertu avec zèle et persévérance. C'est la grâce que je vous souhaite de tout cœur...

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LA VIGILANCE CHRÉTIENNE

On dit communément que la base de toutes les vertus chrétiennes est l'humilité, que l'humilité est comme la terre dans laquelle il faut semer les autres vertus si on veut les voir germer, grandir et se fortifier. Sans l'humilité du cœur et de l'esprit, pas de vertus possibles dans une âme : c'est là une vérité élémentaire de la vie chrétienne. Mais il est une autre vertu non moins nécessaire à qui veut marcher dans les sentiers de la religion et de la piété, c'est la vigilance chrétienne. Et si l'humilité est le fondement des vertus, la vigilance en est la sauvegarde, j'allais dire qu'elle est l'ange gardien de toutes, et de l'humilité elle-même. Sans cet ange gardien la vertu la plus solide, celle qu'on croyait à jamais affermie, ne tarde guère à se laisser entraîner, quand elle ne va pas jusqu'à se perdre.

Je voudrais, âmes chrétiennes, en commençant ces Lectures vous parler d'abord de cette vigilance. Le prêtre, voyez-vous, doit agir avec vos âmes comme l'officier avec ses soldats en temps de guerre. Quand une armée se trouve en pays ennemi, le capitaine ne se contente point d'assigner leurs postes aux sentinelles, il fait la ronde, c'est-à-dire qu'avant tout il s'assure de la vigilance de ses soldats. Tout le monde veille ? il est certain alors que l'ennemi ne pourra surprendre et que, s'il paraît quelque part, il sera vite repoussé. Sans cette vigilance, à quoi servirait d'avoir de bonnes armes, de nombreux canons, des munitions considérables ? L'ennemi tomberait sur les troupes endormies ou imprévoyantes, et la défaite, les pertes seraient d'autant plus grandes que l'armée et ses ressources auraient été plus nombreuses.

Voilà bien ce qui arriverait aux âmes chrétiennes si l'officier préposé à leur tête, c'est-à-dire le prêtre, ne s'assurait pas tout d'abord que ces chères âmes veillent et sont sur leurs gardes. Il lui faut aussi faire sa ronde, puisque le démon ne se lasse point de faire la sienne. Il doit sans cesse répéter à ses soldats la recommandation de saint Pierre : « Mes frères, soyez sobres, veillez ! car votre ennemi, le démon, rôde autour de vous avec la fureur d'un lion, cherchant qui il pourra dévorer. » Et vous, âmes fidèles, vous devez vous estimer heureuses et remercier Dieu quand votre pasteur

élève souvent la voix pour vous crier comme on le fait la nuit autour des camps : « Sentinelle ! dormez-vous ? Sentinelle ! garde à vous ! »

La vigilance pour un soldat qui monte la garde consiste à ne pas s'endormir, à prêter une vive attention à tout ce qui se passe autour de lui, à scruter les lieux qui l'environnent, de façon à ce que l'ennemi ne puisse pas non-seulement le surprendre, mais approcher sans être signalé. La vigilance chrétienne a un champ plus vaste encore pour s'exercer que celle du soldat. Elle consiste à tenir constamment son âme éveillée, attentive à tout ce qui pourrait être l'ennemi. Cette attention de l'âme doit porter sur elle-même, sur ses propres pensées, sur ses sentiments et ses affections ; s'appliquer à son corps, aux compagnies qu'elle fréquente comme à la société au milieu de laquelle elle est obligée de vivre. Et il faut veiller ainsi, non pas seulement un an, deux ans, dix ans, pendant la jeunesse ou durant l'âge mûr, mais tant que Dieu ne nous relève pas de notre poste, c'est-à-dire toute notre vie.

Quel chrétien voudrait consentir à s'endormir ou se plaindre de cette vigilance perpétuelle quand c'est son bon Maître lui-même qui lui crie : *Vigilate et orate !* Veillez et priez. Remarquez que Notre-Seigneur fait passer la vigilance avant la prière, comme s'il avait voulu dire : Avant tout, veillez ! A quoi vous pourrait-il servir de prier si vous n'avez pas la vigilance ? Comment ? vous demandez à Dieu la grâce de vaincre vos ennemis et vous ne veillez pas à leur fermer la porte ? Veillez d'abord, il vous aidera ensuite.

Laissez-moi vous adresser l'appel du soldat et attirer votre attention sur ce point : Soldats du Christ, veillez-vous ?

Veillez-vous, jeunesse chrétienne ? Prenez garde, jeune homme ! prenez garde, jeune personne ! Quand vous seriez aussi purs que des anges, aussi maîtres de votre cœur que les saints, je vous dirais encore : Veillez ! Je vous crierais même avec plus d'angoisse : Prenez garde ! car c'est parfois autour des plus belles fleurs que rampent et se cachent les plus dangereux serpents.

Jeunesse chrétienne, dormez-vous ? Votre ennemi le plus à craindre ne dort pas, lui ; il se trouve en vous-mêmes. Vos passions sont là, elles vont se révolter et réclamer des jouissances. Votre cœur vous pousse à l'amour des créatures ; votre imagination vous entraîne dans de dangereuses rêveries. Vos sens revendiquent leur place à la coupe perfide des plaisirs empoisonnés. *Sentinelle, garde à vous !* Au dehors comme au dedans de vous-mêmes tout est piège pour votre innocence, embûche pour votre vertu. Tout conspire contre vous et vous provoque. La volupté vous appelle, le mauvais exemple vous sollicite, les livres corrupteurs tentent votre curiosité, les maximes les plus opposées à l'Évangile retentissent à vos oreilles. Pauvres soldats ! pauvre jeunesse ! n'est-ce point vous rendre le plus signalé des services de vous crier souvent : *Sentinelle, garde à vous !*

Garde à vos yeux ! Garde à vos oreilles et à vos lèvres ! Garde à votre imagination et à votre cœur ! Il y a des ennemis partout, veillez bien !

Et vous, chrétiens de l'âge mûr, veillez-vous ? Votre expérience et celle des autres ne vous avertissent-elles pas assez fort à vous aussi : *Chrétiens, garde à vous !* Pauvres roseaux battus, brisés peut-être par bien des orages, votre fragilité et le nombre de vos ennemis ne vous sont-ils point assez connus ? Vos passions sont-elles mortes, et votre cœur n'a-t-il plus rien à craindre ? Votre foi est-elle si robuste et votre vertu si solide que vous puissiez braver le danger des lectures coupables et des sociétés suspectes ? En êtes-vous bien sûrs, quand tant de fois déjà cela vous a fait du mal et que vous avez sous les yeux de si lamentables exemples ? Jésus-Christ vous a-t-il donc exceptés quand il a dit : « Veillez et priez ! » Consultez votre cœur, interrogez votre passé, que vous disent-ils à ce sujet ? Eh bien, moi je vous déclare que vous avez aussi besoin que la jeunesse d'entendre le cri : *Sentinelle, garde à vous !* Oui, dans quelque position que vous soyez, quels que soient votre passé, vos dispositions présentes, veillez.

Garde à vos yeux ! Garde à votre bouche ! Garde à vos oreilles ! Garde surtout à votre cœur ! Et quand vous sentiriez déjà les glaces de l'âge, que des cheveux blancs et un front couvert de rides vous avertiraient de l'approche de la tombe, je vous crierais avec le même accent : « Garde à vous, vieillards ! garde à vos sens ! garde à votre cœur ! » Parfois les passions ont de terribles réveils, et il n'est pas rare, hélas ! de rencontrer de malheureux chrétiens reprenant les plus honteuses chaînes à l'âge où d'autres les déposent, et ne sachant plus ni les porter, ni les rompre.

Ames chrétiennes, sentinelles de l'armée du Christ, garde à vous ! Mais n'oubliez pas que c'est une grâce de Dieu de ne pas vous endormir ; demandez-la donc souvent dans vos prières, cette vigilance chrétienne si nécessaire. Grâce à elle, vous n'éviterez pas, sans doute, l'ennemi ni ses attaques, du moins vous ne serez jamais surpris. Voici une œuvre profitable à votre âme, c'est de prier votre ange gardien de répéter souvent aux oreilles de votre cœur le cri de la vigilance : « Cœur chrétien, garde à toi ! » Qu'il le fasse retentir partout et toujours, car, pour terminer par la pensée d'un saint : Adam et Eve ont péché en Paradis, Samson, David et Salomon sont tombés, tous faute de vigilance. Or, habitons-nous un lieu plus sûr qu'Adam et Eve ? sommes-nous plus saints que David, plus forts que Samson, plus sages que Salomon ? A nous de répondre et d'être sur nos gardes. *Vigilance !*

PETITS ENTRETIENS SUR LES PÉCHÉS CAPITAUX

6^o LA GOURMANDISE

En commençant son sermon sur la tempérance chrétienne, un des plus célèbres prédicateurs du dix-septième siècle (Bourdaloque) paraît embarrassé. Il croit devoir recourir à quelques précautions oratoires, et s'adressant à son auditoire, un auditoire d'élite, s'il en fut jamais, qu'il tenait suspendu à ses lèvres pendant deux heures et dans lequel il opérait tant de fruits de salut : « Ce sujet, me direz-vous, ne convient guère à la dignité de la chaire ? » — Il répond à cette objection qu'on est censé lui faire : « Mais ne convenait-il pas à saint Paul ? Cet apôtre le croyait-il au-dessous de son ministère, et n'en a-t-il pas plus d'une fois entretenu les fidèles lorsqu'il leur écrivait : Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu : *sive manducatis, sive bibitis, omnia in gloriam Dei facite* (1 Cor. 10) ? C'est une matière il est vrai, ajoutait-il, que les prédicateurs traitent rarement, et peut-être n'en avez-vous jamais entendu parler. C'est précisément pour cela que je ne dois pas l'omettre, pour ne pas vous priver d'instruction sur un point où, tous les jours, on se laisse aller à tant de désordres.

Sans éprouver, m. f., le même embarras que le saint et illustre religieux, puisque la suite de nos entretiens sur les péchés capitaux m'amène, m'oblige même à vous parler de la gourmandise, je ferai toutefois aussi la remarque, qu'après avoir traité et sous tant de formes devant vous des autres point de la morale chrétienne, je vous ai rarement parlé de celui-ci. Je laissais de côté ce péché qui est bien un des plus vieux de l'histoire humaine, pour trois raisons : 1^o Pour courir au plus pressé, je veux dire à certains péchés nouveaux, modernes, endémiques, comme la profanation du dimanche, l'oubli de la prière, la désertion de l'Eglise et des sacrements, la diminution de la foi, l'impiété sotte et orgueilleuse, tous ces produits de la révolution satanique si désastreux parmi nous. L'appauvrissement de la vie, de la sève chrétienne, l'anémie des âmes me faisait perdre de vue l'intempérance des corps. 2^o L'excès dans le boire et le manger, ce vice grossier, primitif, ne me paraissait pas aussi redoutable pour le salut que d'autres désordres auxquels on accorde trop facilement aujourd'hui entrée et droit de bourgeoisie dans la bonne société, par exemple, — pour n'en citer qu'un seul — que la lecture d'un journal irréligieux qui, lui aussi, est une cuisine savante, un vin et un vin frelaté. On l'épuise jusqu'à la lie : *Usque ad fundum calicis saporis bibisti, et potasti usque ad fœces*. (Is. 51, 17). 3^o Je ne parlais pas des excès de table, de l'ivresse, parce que bien des voix en parlent pour moi. C'est un vice généralement réprouvé, combattu, sermonné dans celui, dans celle qui y sont sujets. Les

codes civils des pays civilisés le punissent ; souvent les coupables eux-mêmes s'en accusent devant Dieu et devant les hommes. Il s'établit, où il en est besoin, des sociétés de tempérance admises, et dont les règlements sont rigoureux. Nos philosophes, nos dévots à la religion naturelle, nos déistes s'y enrôlent quelquefois, non sans une certaine ostentation pharisaïque. Enfin leurs livres de morale la plus élémentaire, la plus grossière, de morale civique, comme ils disent, qui ne parlent ni du christianisme, ni de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ni de l'Evangile, ni de la première communion, renferment sur ce sujet des tirades humanitaires que vous trouvez belles et qui font que vous appelez la susdite morale un très bon livre.

La prédication est un ministère si délicat, si épineux quelquefois, qu'on est heureux de le voir de temps en temps si bien rempli par d'autres. C'est aussi, m. f., en ce moment ce qui abrège ma tâche et la rend facile. Je plaide une cause gagnée d'avance au milieu de vous, sans aucun risque ni péril de contradiction : gagnée en théorie, car il y a bien ici quelque différence entre la pratique et la théorie, laquelle, si elle règne dans les livres, ne gouverne pas toujours la conduite. Je vais peut-être vous étonner, si j'avance que sur le point en question presque personne n'est sans péché. En voulez-vous de suite une preuve sans réplique ? Ecoutez un saint, un génie sublime, un pénitent éprouvé, un docteur laborieux entre tous et qui ne paraissait vivre que par l'âme et l'intelligence. — « Où est l'homme, dit saint Augustin, que le plaisir du boire et du manger n'emporte pas quelquefois au-delà des bornes prescrites ? Où est-il ? S'il y en a quelqu'un qui soit complètement devenu maître de ce penchant, qui l'ait entièrement détruit, il est vraiment grand : à lui de louer et d'exalter votre nom, ô mon Dieu ! *quisquis est ille magnus ; magnificet nomen tuum !* » Il ajoute avec une ineffable humilité : « Pour moi je ne suis pas cet homme : *ego autem non sum, quia peccator sum*. Savez-vous ce qui fait maintenant, dit-il, ma peine dans l'état de ma pénitence, et depuis l'heureux moment où je me suis converti à Dieu. Ce n'est pas la curiosité et la présomption de mon esprit : je l'ai soumis à la foi ; ce n'est plus l'ambition et le désir des honneurs mondains : j'y ai renoncé. Ce n'est plus la faiblesse de mon cœur, ni mes engagements criminels : je suis libre enfin et, avec la grâce, j'ai rompu ces liens. Toute la difficulté qui me reste est pour l'entretien du corps, et ce qui me coûte le plus est une sobriété raisonnable. Il me faut me tenir en éveil et en guerre continuelle contre une certaine concupiscence qui est en moi et malgré moi, d'autant plus suspecte, qu'elle paraît moins criminelle et qu'elle se couvre du prétexte de la nécessité. *His tentationibus liber, certo adhuc adversus concupiscentiam manducandi et bibendi.* »

C'est que, m. f., la gamme de la gourmandise est très étendue, et son objet, pour le fond et pour la forme, varié à l'infini. Il n'y a pas seulement de

péché que dans ces excès, ces débordements qui ravalent l'homme au-dessous de la bête et que réprouvent à la fois la raison et la religion. Pour nous presser par l'attrait du plaisir à entretenir en nous le feu de la vie, à remettre de l'huile dans notre lampe, à donner au corps les aliments dont il a besoin, le Dieu de toute bonté a voulu attacher à cette fonction quelque satisfaction sensible. Ce besoin d'entretenir la vie, *le manger pour vivre*, est donc la règle, le thermomètre ; et tout ce qui le dépasse, tout ce qui est étude, recherche, poursuite exclusive de sensualité, devient péché, devient faute sinon grave, au moins vénielle : *sub obtentu necessitatis, patrociniū agitur voluptatis*. (S. Aug.)

Le terrain est d'autant plus glissant, la lutte plus délicate, que nous portons partout notre ennemi, et que plusieurs fois par jour nous sommes exposés à ses surprises, à ses artifices. On peut se trouver et s'être mis à l'abri de certains péchés ; l'occasion ne s'en présente pas. Mais celui-ci est de tous les âges, de toutes les conditions, sans parler, nous disent les moralistes, que certains états particuliers, qu'ils désignent, y sont plus enclins que les autres. La jeunesse trouve à table un aliment au feu qui la dévore, à son amour des sociétés bruyantes ; le vieillard les plaisirs tranquilles du foyer, les seuls qui le charment ou lui soient maintenant possibles. Ils sont pour le misanthrope ou le solitaire forcé une compensation.

Si commun qu'il soit, rien n'est plus opposé que le péché qui nous occupe, la gourmandise ou le sensualisme, à l'esprit du christianisme, à ses enseignements multipliés, à sa doctrine, aux exemples de tous les saints sans exception. C'est l'asservissement de l'âme au corps. Aussi le Maître dont la nourriture est de faire la volonté de son Père et auquel ses disciples ont besoin de rappeler qu'il n'a pas mangé, Jésus-Christ lui-même nous recommande expressément dans l'Evangile de prendre garde que nos cœurs ne soient appesantis par l'ivresse et la bonne chair : *Attendite vobis, ne forte corda vestra graventur in crapula et ebrietate*. (Luc, 21, 34). Telles sont aussi — tant il les juge graves — les exhortations sur lesquelles l'apôtre revient si souvent dans ses lettres ; insistant, comme sur l'essence de la morale chrétienne, sur la mortification de la chair et des sens ; répétant que les goûts de la chair sont ennemis de Dieu, ennemis de la croix de Jésus-Christ, que pour lui appartenir il faut avoir crucifié sa chair avec ses convoitises, que le baptême a dû nous en délivrer, que les hommes plongés dans leurs sens et y mettant leur félicité ne doivent attendre d'autre fin que la damnation éternelle. Enfin, m. f., le saint apôtre flagelle, stigmatise les sensuels, les dévots à leurs appétits grossiers, les esclaves de leur gourmandise, du mot énergique que vous connaissez tous : *quorum, dit-il, deus ventris est* (Philipp. 3).

Ce stigmatisme que l'Apôtre de Jésus-Christ inflige

geait aux mœurs de son temps, à cette civilisation païenne avancée jusqu'à la putréfaction, n'était nullement exagéré. Il n'était que la peinture exacte de ces jouisseurs du siècle d'Auguste et de Tibère qui poussaient les recherches sensuelles, la gourmandise, — j'ai honte de le dire et le respect de la parole de Dieu me le permet-il ? — jusqu'à regarder comme absolument essentiels à l'Etat et devant être payés aux frais du trésor public, des fonctionnaires dont le rôle était de distinguer si certains poissons avaient été pris à l'embouchure du Tibre ou plus avant, et si tel oiseau dans sa partie la plus succulente avait été nourri avec des figues fraîches ou seulement des figues sèches. O miracle de la grâce et preuve palpable de l'établissement divin du christianisme, qui, s'adressant à ces épicuriens, en faisait les pénitents admirables que vous savez, les martyrs appliqués avant tout à crucifier leur chair et à la réduire en servitude ! Mais nous, m. f., à mesure que la foi baisse, que le paganisme avec ses hontes remonte à flots, que les saintes lois de l'Eglise sont regardées comme un anachronisme, qu'un monde ennemi expulse de leurs retraites les anges de la pénitence dont la vie austère les offusque et les condamne, allons-nous voir ces mœurs païennes revivre parmi nous ? J'aime à vous rendre ce témoignage que votre table est frugale, et ce témoignage — je le sais — à notre endroit est réciproque. Mais n'est-il pas vrai qu'à côté de nous, non seulement chez les riches dont plusieurs toutefois sont d'une sobriété qui peut nous servir d'exemple, mais trop souvent sur la table des pauvres, il y a des délicatesses scandaleuses, au grand détriment des plus strictes obligations de la justice, du paiement de ses dettes, des besoins de la famille, de l'accomplissement de ses devoirs religieux, le jour même et aux heures que Dieu s'est réservés.

Or, m. f., c'est là un désordre grave. Car la passion qui nous occupe a été justement classée parmi les péchés capitaux pour ses effets, les vices de toutes sortes qu'elle produit. Seule elle suffit, d'après l'apôtre, — et je le crois bien — pour être une cause de damnation.

Et tout d'abord, en effet, elle n'est rien moins que la main-mise de la chair sur l'esprit et un renversement du christianisme. Un homme et par là même un peuple dominé par des habitudes de mollesse et de sensualisme sera incapable d'observer les pratiques du christianisme qui a pour base la mortification des sens, *carnem suam crucifixerunt cum viliis et concupiscentiis*, ainsi que les abstinences commandées par l'Eglise. Comment voulez-vous que cet individu accoutumé dès l'enfance à ne rien refuser à aucun de ses appétits pour le choix et la quantité des mets, dans le boire et le manger, qui n'a pour règle qu'une volupté animalé, puisse se résigner seulement au précepte si facile du carême et du vendredi, sans parler d'autres renoncements plus pénibles ? Et dès lors le voilà au-dessous des juifs et des musulmans qui ont tous leurs priva-

tions, leurs jeûnes. Il manque à la loi essentielle du sacrifice et de l'expiation ; il ne fournit pas à la justice divine au moins quelques-unes des réparations, des pénitences qui sont nécessaires comme contrepoids aux péchés quotidiens de la chair. Est-il seulement capable, cet idolâtre du boire et du manger, cet égoïste de la table, est-il capable de dévouement, de quelque vertu généreuse et virile ? Saint Philippe de Néri ne le pensait pas. Cet habile éducateur de la jeunesse augurait toujours très mal de l'enfant élevé dans la gourmandise.

A coup sûr il n'aura pas cette vertu qui est la joie de la jeunesse, et l'honneur de l'âge mûr, une des plus importantes à la conservation même de la foi : la chasteté. L'éternelle Vérité l'a dit, l'a répété, et l'expérience de tous les jours le confirme : *In vino luxuria. Hæc fuit*, est-il écrit, *iniquitas Sodome... saturitas et abundantia* (Ezech., xvi, 49). Luxure et gourmandise marchent de compagnie sur deux lignes parallèles. Pour moi, dit saint Jean Chrysostôme, je ne croirai jamais à la vertu d'une personne qui accorde à sa bouche tout ce qu'elle désire.

Croisons-nous davantage à la discrétion de celui qui est adonné au vin et à la bonne chère ? Pourra-t-il garder un secret ? L'intempérance de la langue suit l'autre intempérance. Quelle multitude de péchés de parole vont faire irruption d'une langue d'une loquacité dont l'émotion de l'ivresse a levé les digues et qui franchit toutes les barrières de la religion, de la pudeur, du sacré et du profane, comme un char emporté et privé de son guide : médisances, injures, plaisanteries obscènes, flatteries ridicules pour plaire au commensal, ou sottises pour le contredire, imprécations, violences qui vont faire des plaies incurables, *in multiloquio non deerit peccatum* !

On sait la manière d'obtenir de ces Esau gourmands toutes les trahisons, les engagements pour eux-mêmes les plus désastreux : *qui diligit epulas*, dit le Livre des Proverbes, *in egestate erit* (xxi, 17). Cette passion grossière qui s'accroît de toutes les satisfactions qu'on lui accorde, abîme sans fond qui se creuse à mesure qu'on le remplit, devenue bien vite dominante et sucoir de toute une vie, cette passion ne dévore pas seulement la fortune matérielle, elle fait bien d'autres ruines. Elle étouffe et alourdit l'intelligence, la rend impropre à toute étude, à tout travail, et à plus forte raison à la méditation des choses de Dieu ; elle rend incapable de toute fonction sérieuse. De quelle considération jouit celui qui n'est à sa place qu'à table ? Enfin, puni par où il a péché, son vice lui engendre des maladies douloureuses et meurtrières, il tue le corps après avoir tué l'âme, *plus occidit gula quam gladius* ; le cabaret en tue plus que le glaive.

Vivant au milieu d'une société déjà vermoulue le sensualisme, nous résisterons donc, m. f., et nous apprendrons nos enfants à résister au courant qui nous emporte de ce côté. C'est un renver-

sement, un désordre en soi plus radical qu'on ne pense. C'est une déchéance honteuse, une abdication coupable de la supériorité et des gloires de notre nature, pour nous ravalier au niveau de l'animalité; c'est l'ange conduit par la bête, *homo cum in honore esset, comparatus est jumentis insipientibus*. Faut-il s'étonner que tous les fondateurs d'ordres religieux, ces génies inspirés par l'esprit de Dieu, ces profonds connaisseurs du cœur humain, pour couper le mal à sa racine, aient tous inscrit dans leurs constitutions comme règle essentielle la mortification du goût et les abstinences multipliées, regardant la chair comme le plus mortel ennemi et la table comme un champ de bataille.

Cependant, m. f., nous remarquerons en terminant que la religion qui défend les excès de table, ne défend pas la table elle-même, ni, autour d'une table amie et chrétienne, ces réunions qui sont le ciment de la charité, le lien des cœurs et des familles, une des consolations permises de notre monotone et souvent triste existence, et qui peuvent devenir une source d'édification mutuelle, d'encouragement entre frères à combattre le bon combat et à se soutenir au milieu d'un monde sectaire, ennemi. Aussi bien les convenances de la société l'exigent; et il n'a aucune connaissance des choses et des hommes, celui qui ne sait pas quel rôle joue la table dans les affaires humaines, les grands événements de la vie, et jusque dans les solennités religieuses, qu'elles encadrent comme d'une sorte de liturgie; et que c'est un moyen de témoigner aux hommes son estime, son amitié, et de leur communiquer une salutaire pensée. Les plus saints personnages de l'ancien et du nouveau Testament, les premiers chrétiens nos modèles, ont eu de ces agapes fraternelles. Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas assisté aux noces de Cana?

Mais ces plaisirs ne nous seront permis qu'à une double condition : 1^o qu'ils ne soient pas trop fréquents, qu'ils ne soient pas habituels comme les scandaleux festins du mauvais riche dont il est dit que *epulabatur quotidie*; 2^o que Jésus-Christ, suivant la recommandation de saint Jean Chrysostôme, invoqué et prié dès le début de nos repas, y préside constamment : *epulis vestris Christus adsit*.

MOIS DE MARIE

Deuxième jour

*Sancta Dei Genitrix,
Mater Creatoris, ora pro nobis.*

Sainte Mère de Dieu, Mère du Créateur, priez pour nous.

Mon Dieu, que je les plains, les nestoriens, et tous ceux qui ont repris et ranimé cette hérésie languissante et presque oubliée qui pourrissait

obscurément dans un coin de la Perse; je veux dire les protestants de toute secte et de tout nom, car il y en a pour le moins autant que de jours dans l'année : les luthériens, les calvinistes, les zwingliens, les anglicans, les presbytériens, les puritains, les quakers, etc. ! tous ceux en un mot qui ne veulent pas convenir avec nous que Marie est véritablement la Mère de Dieu, *Θεοτοκος*, comme disent les Grecs ! Oh oui, que je les plains, et qu'ils sont à plaindre ! Ils ne connaissent pas la très glorieuse et très aimable Reine du ciel; ils n'ont pas le Refuge des pécheurs, la Consolatrice des affligés ! ils n'ont pas cette douce et puissante Patrone ! ils n'ont pas Marie !

Encore une fois qu'ils sont à plaindre ! Voyez seulement quand une mère de famille vient à mourir, laissant orphelins des enfants jeunes encore, faibles, dénués, et à qui ses tendres soins étaient si nécessaires; les cœurs les plus durs s'attendrissent rien qu'à voir passer les petits infortunés, et chacun dit avec une grande pitié dans la voix : Pauvres enfants, ils n'ont plus leur mère ! Sans doute le père est encore là. Mais dans la famille, qui ne le sait ? le père, malgré la vigueur de son dévouement et la force de son amour, c'est avant tout le commandement, c'est la sévérité et la réprimande, parce que c'est l'autorité; c'est le travail absorbant, tout le jour, depuis la première lueur de l'aube jusqu'après la nuit fermée, quelquefois même bien avant dans la nuit, parce que c'est lui le nourricier, c'est sur lui que pèse tout le poids, quelquefois bien lourd, de ces continuelles exigences, de ces chères et frêles vies qui dépendent de l'effort de son bras. La mère, ce sont les soins affectueux et de tous les instants, les prévenances, les caresses, les regards qui sourient, les mots aimables qui encouragent, les reproches à regret qui consolent et corrigent. En un mot le père c'est la tête; la mère, c'est le cœur. Voilà pourquoi c'est une si grande pitié de n'avoir plus sa mère.

Or les hérétiques n'ont pas la divine Mère. Mais s'ils n'ont pas Marie, qu'ont-ils donc pour eux ? Sans doute, ils prétendent avoir gardé le Christ, parce qu'ils n'ont pas nié sa divinité. Mais s'ils n'ont pas la Mère, comment auraient-ils le Fils ? Conçoit-on Jésus sans Marie ? Comment auraient-ils le Christ, s'ils refusent orgueilleusement et obstinément celle que le Christ lui-même, du haut de sa croix, leur a de sa main mourante donnée pour Mère ? *Ecce Mater tua !*

Non, ils n'ont pas le Christ, ils ne le connaissent pas dans la vérité de son Incarnation, dans la mystérieuse et indissoluble unité de sa personne; ils ne comprennent pas le sens profond et pourtant si clair et si précis de ces mots divins : *Verbum caro factum est. Le Verbe s'est fait chair.*

Suivant les visées toujours faillibles d'une raison trop souvent prétentieuse, au lieu de s'incliner humblement devant les enseignements de la foi, comme il est si raisonnable de le faire en ces

matières sublimes, ils en sont venus à diviser le Christ ; ils ont scindé en deux sa personne indivisible, ils ont voulu mettre en lui deux personnes comme il y a deux natures. Ils ont dit que dans le Christ la divinité et l'humanité n'étaient pas substantiellement unies, mais que la divinité influait seulement sur l'humanité comme l'ange gardien confié à sa garde ; qu'il n'y avait entre le Verbe, le Fils de Dieu, et Jésus, le Fils de l'homme, d'autre rapport qu'entre un roi et son ambassadeur. La divinité, disait textuellement Théodore de Mopsueste, le premier auteur de cette hérésie, transfère l'honneur à l'homme Jésus, comme un roi transmet sa puissance à son délégué. Jésus n'était plus que le représentant du Verbe éternel. De là à soutenir que Marie n'était point la Mère de Dieu, il n'y avait qu'un pas : et ce pas, si Théodore de Mopsueste, qu'une foi sincère et une piété véritable retinrent toujours dans le giron de l'Eglise, ne le fit d'abord qu'en hésitant pour reculer bientôt et rentrer dans le rang, Nestorius, lui, le fit décidément et du premier coup, avec plus d'orgueil et d'effronterie encore que de hardiesse. Il voulait à tout prix attirer l'attention sur sa personne.

Malheureux nestoriens ! malheureux protestants ! avez-vous donc oublié ces mémorables adjurations de l'apôtre saint Jean : « Mes bien aimés, ne croyez pas à tout esprit. Tout esprit qui *délie*, c'est-à-dire qui divise et sépare Jésus, n'est point de Dieu, et c'est là l'antechrist, dont vous avez entendu dire qu'il doit venir. — Qui est menteur, sinon celui qui nie que *Jésus* soit le *Christ*, le *Verbe* fait chair ? Celui-là est un antechrist, qui nie le Père et le Fils ? » Or vous avez *délié* la personne indissoluble du Sauveur ; vous ne voulez pas que Jésus soit le Verbe fait chair, que le Fils de l'Homme soit le même que le Fils de Dieu ; vous divisez, vous séparez Jésus-Christ. Ne voyez-vous pas que vous tombez sous le terrible anathème de l'apôtre, et que vous êtes des antechrists ?

Ne voyez-vous pas, nouvelle et effroyable conséquence de votre doctrine impie, que, si vous séparez en Jésus-Christ la divinité et l'humanité, au lieu d'admettre avec les apôtres et l'Eglise catholique tout entière qu'elles sont substantiellement, personnellement, hypostatiquement unies d'une manière mystérieuse, vous supprimez d'un même coup la Rédemption ? Car si le Christ qui a souffert et est mort pour nous n'est qu'un pur homme, qui pourra comprendre que son obéissance et son sacrifice aient été capables de nous racheter des conséquences de notre révolte ? Vous supprimez donc la Rédemption, et par le fait toute l'économie de la religion chrétienne dont la Rédemption est le but et la base.

Vous n'avez pas réfléchi à ceci. Quand une femme donne le jour à un homme, elle est la mère de cet homme tout entier, bien qu'elle n'ait pas créé son âme, ainsi que le rappelait très opportunément à ses enfants la mère des Macchabées ; et cela, parce que l'âme et le corps, substantiellement

unis, se confondent dans une seule et indivisible personne. Est-il donc si difficile de comprendre que Marie soit réellement la Mère de Dieu, bien qu'elle n'ait pas donné naissance à la divinité qui est éternelle, sans commencement, et qui elle-même a créé Marie, mais parce qu'elle a mis au monde un homme qui est en même temps le Fils de Dieu, égal à son Père, un seul et même Dieu avec lui ? Est-il si difficile d'admettre que, en vertu de cette union hypostatique, la divinité et l'humanité ne formant qu'une seule personne, on peut très légitimement affirmer que Dieu est né et qu'il a souffert, comme on dit qu'il s'est fait homme ? et que, par conséquent Marie a réellement enfanté Dieu ?

Oh ! gardons-nous soigneusement de cet esprit de discussion et d'orgueil qui pousse les hommes à des négations si audacieuses et si coupables, et qui les précipite dans un tel malheur. Portons nos regards confiants et ravis vers le trône d'où nous regarde amoureusement la divine Mère, et ne cessons de lui crier du cœur et des lèvres cette invocation qui lui fait tant d'honneur :

Sainte Mère de Dieu, Mère du Créateur, priez pour nous.

Sancta Dei Genitrix, ora pro nobis !

Troisième jour

*Mater Christi,
Mater Salvatoris ; ora pro nobis.*

Mère du Christ, Mère du Sauveur ; priez pour nous.

Ne séparons pas dans nos commentaires des invocations qui s'appellent et se complètent les unes les autres. Nous sentons une sainte et légitime fierté épanouir nos cœurs et nos fronts toutes les fois que, empruntant la voix de l'Eglise, notre Mère sur la terre, nous disons à la très douce Vierge notre Mère du Ciel : Oui, Marie, vous avez eu cet honneur de porter dans votre sein virginal et dans vos bras maternels Celui que la terre adore, que l'océan révère, dont les astres chantent la gloire et proclament la puissance ; Celui à qui les cieux obéissent, devant qui l'enfer tremble ; qui donne le signal au soleil, et il prend sa course ; à la lune, et elle paraît à l'horizon. Oui, vous, humble Vierge ignorée des hommes, vous avez contenu Celui qui tient l'univers entier dans sa main et donné naissance à qui vous a donné l'être :

*Quem terra, pontus, sidera,
Colunt, adorant, prædicant,
Trinam regentem machinam,
Clausum Marie bajulat.*

Mais nous sommes justement fiers, ô Marie, de proclamer partout que vous êtes la Mère de Dieu, nous sommes non moins heureux de pouvoir vous saluer sous le nom de Mère du Christ. Sans doute, ces deux dignités pour vous n'en font qu'une ; mais il doit nous être permis d'y apercevoir ou d'y mettre quelque différence, et, pour mieux connaître toutes vos grandeurs, de vous étudier sous ce

double aspect. La première appellation vous élève davantage vers Dieu, la seconde vous rapproche davantage de nous. Mère du Dieu Créateur, vous avez droit à notre culte et à nos hommages ; Mère du Christ Sauveur, vous méritez surtout notre amour et notre reconnaissance. Comme Mère de Dieu, vous êtes avant tout la Reine du ciel et de la terre ; en qualité de Mère du Christ, vous apparaissez plutôt comme l'espérance et le refuge de l'humanité coupable : *Spes nostra ; Cæli gaudium*.

Mère du Christ ! Mère du Sauveur ! O quel jour mille fois heureux pour tout ce qui vit sur la terre, que le jour où Gabriel descendit vers l'humble Vierge de Nazareth, et lui dit : « Voici que vous allez concevoir et mettre au monde un Fils à qui vous donnerez le nom de Jésus, de Sauveur ; il sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. Le Saint-Esprit surviendra en vous, la vertu du Tout-Puissant vous enveloppera de son ombre ; et c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé, — comme il sera effectivement — le Fils de Dieu. »

Et à Joseph : « Ne craignez pas de prendre Marie et de la recevoir chez vous comme votre fiancée ; car ce qui est né en elle est l'œuvre mystérieuse du Saint-Esprit ; et vous l'appellerez Jésus, — ce qui veut dire *Sauveur*, — car c'est lui qui sauvera son peuple de tous ses péchés. »

Neuf mois plus tard, à Bethléem de Juda, dans une pauvre étable, quand la nuit était au milieu de sa course, Marie recevait dans ses bras et pressait sur son cœur le fruit de son chaste sein, une harmonie délicieuse emplissait les airs, une grande lumière enveloppait tout-à-coup les bergers dans la plaine, un ange tout rayonnant de gloire était devant eux qui leur disait : « Grande et bonne nouvelle ! Réjouissez-vous ; aujourd'hui, dans la ville de David, un sauveur vous est né, et c'est le Christ Seigneur. Voici la marque pour le reconnaître : Vous trouverez l'enfant enveloppé de langes, et posé dans une crèche. »

Marie, vous le voyez, et c'est le ciel même qui le proclame, est donc bien la Mère du Christ, Fils de Dieu, ou, comme nous disions tout à l'heure, la Mère du Dieu Créateur et du Christ Sauveur. Que ne lui devons-nous pas à ce titre ! quel inestimable don ! quel immense bienfait ! Elle a donné Dieu même à la terre, aux hommes le Rédempteur. Elle nous a donné Celui dont la promesse avait été faite à Adam, pour adoucir l'amertume de ses pleurs ; Celui que les Patriarches attendaient avec impatience, les yeux fixés sur l'avenir ; que prédisait et figurait Melchisédech, en offrant le pain et le vin ; que les Prophètes annonçaient et dépeignaient si exactement en le regardant venir de loin ; Celui dont les justes soupiraient la venue, dont Abraham avait si vivement désiré de voir le jour, et que toutes les nations appelaient de leurs vœux.

Elle nous a donné Celui qui seul, étant Dieu et

homme tout ensemble, pouvait arracher la misérable humanité à l'empire de Satan, rompre la lourde chaîne du péché qui enserrait ses membres, briser les fers de l'éternelle damnation qu'elle avait encourue.

Et tout cela, le Fils de Marie l'a fait pour nous. Il l'a fait, sans autre bruit que celui de son enseignement simple et doux, sans autre violence que celle de ses miracles journaliers et bienfaisants.

Durant trente ans d'une vie ignorée des hommes, il donne à un monde pourri d'orgueil et de vice, et qui d'ailleurs n'y regardera que plus tard, et ne se doute même pas alors de l'existence de cet homme extraordinaire, l'exemple de toutes les vertus et l'inimitable modèle de la vie intérieure et cachée. Trois ans de vie publique lui suffiront ensuite pour achever sa mission ; et sans sortir de la Palestine, sans autre appareil que des marches pénibles à travers la Galilée, la Judée et la Samarie, en compagnie d'une douzaine de bateliers non encore débrutés et de quelques disciples plus ou moins fidèles, il donnera, presque toujours sous la forme simple et vulgaire de la parabole, des enseignements qui instruiront et éclaireront, non pas quelques adeptes choisis, mais l'humanité tout entière ; il fera d'un mot, d'un geste, des prodiges qui la guériront et la relèveront. Il renouvellera l'individu, la famille, la société ; dans l'Empire, mais à côté de l'Etat, pouvoir exclusivement matériel, il fondera l'Eglise, puissance essentiellement spirituelle ; et fera de César, non plus le bourreau de l'homme, mais le serviteur de Dieu. A son Eglise, il confiera le sacré dépôt de la Vérité qui délivre les âmes et les corps, et l'administration des sacrements qui les fortifient par l'onction de la grâce. Cela fait, il se livrera volontairement aux mains de ses ennemis, et mourra sur une croix, *quia ipse voluit*, à son heure, déchirant par sa mort, comme dit saint Paul, le contrat signé de notre main qui nous mettait en la possession du démon, et nous reconstituant dans notre qualité originelle d'enfants de Dieu.

A peine est-il remonté vers son Père, ses apôtres se dispersent, le flambeau de l'Evangile à la main ; la lumière envahit le monde entier, l'Eglise étend partout ses conquêtes, les idoles tombent et se brisent, les chaînes de l'esclave disparaissent, l'empire de la corruption est détruit. L'homme est redevenu libre, libre à l'égard du démon, libre à l'égard de la chair. Ses foyers sont purs et chastes, les églises se multiplient et chantent nuit et jour, les cloîtres et les monastères s'épanouissent au fond des ravins et fleurissent les plus affreux déserts ; de partout la prière incessamment monte vers le ciel, les pauvres sont nourris, les malades soignés, les orphelins recueillis et aimés ; partout l'homme est heureux, il s'honore de vivre en travaillant, et travaille en priant et en chantant.

Le monde est racheté, régénéré, sauvé.

Et celui qui a opéré cette merveille supérieure à

toutes les merveilles, c'est vous, ô Marie, qui nous l'avez donné, car il est votre Fils, et il vous appelle sa mère. Et à cause de cet insigne honneur qui vous a été fait, toutes les générations vous proclament bienheureuse ; et nous tous qui sommes ici, nous, vos serviteurs et vos enfants, nous ne cesserons de redire à votre louange : Bénie soit à jamais la Mère du Christ Sauveur et Rédempteur, la très-sainte Vierge Marie !

ENTRETIENS FAITS A DES JEUNES FILLES

CE QUE DOIT ÊTRE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE

VI

VIE D'UNION A DIEU

C'est une grande chose que de croire, mes enfants. C'est pourquoi chaque jour vous devez dire à Dieu : « Mon Dieu ! donnez la foi à ceux qui ne l'ont pas, à mes parents, à mes frères, à tous ceux que j'aime, et qui, sans elle, vivent d'une vie stérile, languissante et sans espoir ! Car ils sont bien malheureux ! » Ensuite faisant un retour sur vous-mêmes, redites cette touchante prière des apôtres à Jésus-Christ : « Seigneur, augmentez en nous la foi ! »

Car la foi est la première des vertus, la base de toute vie chrétienne. C'est pourquoi le monde cherche par tous les moyens possibles à la tuer en vous, et d'abord à l'ébranler. Ennemi déclaré de Jésus-Christ, il ne supporte pas ses disciples.

Cependant la foi n'est qu'une base, un fondement sur lequel se doit bâtir un édifice, l'édifice de la charité. Croire, c'est très bon et très doux ; mais toute foi recèle une souffrance intime, car il reste un côté obscur, un objet insaisi, impossédé, si je puis parler ainsi, qui fait notre tourment. Je crois, mais je voudrais voir. Quand ceux que j'aime me quittent pour longtemps, j'éprouve dans mon cœur un brisement, et tant qu'ils demeurent loin de moi, j'ai de la peine, ils me manquent ; je voudrais les voir. De même ici-bas, loin de Dieu qui seul rassasie l'âme et peut la remplir de pures délices, je souffre, je voudrais le voir ! Parfois il se montre à moi, rayonnant de miséricorde ; mon âme s'unit à lui, vit de sa vie et de cette ineffable union ressent une joie sensible. Puis il se voile ou disparaît, je ne le vois plus, je ne sens plus sa présence qui me réjouit, et je répète avec amertume ces paroles de David : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? »

C'est parce que mon union avec Dieu n'est pas complète : je ne le vois pas !

On peut donc voir Dieu ici-bas ? Sans aucun doute, puisque c'est un besoin de notre cœur. L'homme a toujours désiré voir Dieu, depuis le jour du péché où Dieu s'est dérobé à ses yeux. Toujours il lui a demandé cette grâce de le contempler comme au paradis terrestre : « Montrez-

moi votre adorable face et je serai heureux. » *Ostende faciem tuam*. Et après quatre mille ans d'ardente prière, Jésus lui a répondu : « Tu me verras si tu as le cœur pur, et tu seras heureux. » *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum vident*.

I. Le monde ne voit pas Dieu parce qu'il n'a pas le cœur pur ; son cœur est enflé ou corrompu.

Vous souvenez-vous de l'histoire lamentable de Nabuchodonosor ? Ce conquérant le plus illustre de tous, le fondateur du plus vaste empire qui ait jamais existé, eut un songe. Il vit un arbre qui élevait jusqu'au ciel l'orgueil de ses branches et de son feuillage. Toutes les créatures s'abritaient sous ses rameaux et se nourrissaient de ses fruits ; les animaux se reposaient à son ombre et les oiseaux chantaient dans son opulente ramure. Tout à coup une voix se fit entendre : « Abattez l'arbre et coupez ses branches. Que les animaux s'enfuient et que les oiseaux cessent d'y chanter. Mais laissez en terres ses racines afin qu'elles puissent pousser des rejetons. Et le roi puissant qu'il représente, qu'on le lie avec une chaîne de fer et qu'il se nourrisse de l'herbe de la terre comme les animaux sauvages. Qu'on lui ôte son cœur d'homme et qu'on lui donne un cœur de bête ! »

Vous connaissez le reste. C'est en vain que Daniel lui dit : « Cet arbre, ce roi puissant, ce sera vous ! » Il commit dans son esprit le péché des anges, le péché d'orgueil. Il s'attribua la gloire que se réserve le seul Créateur : « C'est moi qui ai fait cette superbe Babylone ; toutes ces merveilles chantent ma gloire. »

Alors Dieu frappa ce cœur enflé. L'orgueil fut puni par la dernière des dégradations. Nabuchodonosor ne voyait plus que lui et lui seul ; ses yeux s'étaient volontairement fermés à la vue de Dieu dans ses œuvres, il devint semblable à un vil animal n'ayant plus que les instincts de la bête. Pendant sept ans, comme la bête il mangea de l'herbe, sa physionomie humaine prit l'aspect de la bête, ses ongles se firent griffes, et le poil lui poussa sur tout le corps. Et il demeura dans cet état d'abjection jusqu'à ce qu'enfin il s'humiliât sous la main divine et le reconnût comme le Maître de l'univers. Il vit enfin Dieu, et la raison lui fut rendue ainsi que le trône.

Certes, il y a plus d'un rapprochement intéressant à établir entre le monde et le roi superbe d'Assyrie. Notre siècle est orgueilleux comme lui ; il refuse de voir Dieu qui gouverne le monde. Nos savants enflés de leur science se proclament les souverains de la terre, des astres, des éléments. Ils mesurent le ciel, analysent le grain de sable, découvrent le germe imperceptible de nos maladies les plus rebelles et vont jusqu'à promettre à l'homme l'immortalité. Mais Dieu les change en bêtes. La preuve c'est qu'ils ne le voient pas, quand l'âme droite du sauvage ignorant l'aperçoit distinctement et l'adore. Ils étudient les effets avec une compétence incontestée, et ils n'ont pas l'esprit de remonter à la cause. Premier châtement.

Dieu les ravale plus bas encore. Au caractère impie de la bête, ils ajoutent son caractère impur. Ils se vautrent dans les vices dégradés, comme Nabuchodonosor se vautrait dans l'herbe. Ils ont perdu le goût des choses saintes, et, hélas ! ils nous l'ont fait perdre aussi. Quelle action funeste ils ont exercée sur les âmes ! Faites pour se nourrir des aliments surnaturels, maintenant elles les repoussent, parce qu'il leur faut des aliments dépravés. Comme l'enfant prodigue désirait se rassasier de la nourriture des porceaux, elles ne demandent plus que des plaisirs abjects, que des lectures immondes. La fibre impie ou licencieuse est la seule qui soit restée sensible. Le dirai-je ? Il en est qui prétendent rester honnêtes et ne se nourrir que de pensées déshonnêtes ; garder intacte la virginité du corps et chaque jour immoler la virginité de leur cœur ; exciter dans leur âme des orages épouvantables avec l'espoir insensé de les calmer, de les arrêter à leur gré.

Ne l'oubliez pas, mes enfants, la foi et la morale sont deux sœurs jumelles qui ne se séparent jamais. Avec la pureté disparaît la foi, la claire vue de vos devoirs, de la vérité, la claire vue de Dieu. A quelle époque, dites-moi, les jeunes gens perdent-ils la foi ? N'est-ce pas quand les passions s'éveillent, et qu'elle devient gênante par sa voix importune ? N'est-ce pas quand ils cessent d'être purs ? Ils l'abandonnent alors sur le chemin et ils s'engagent dans une voie de traverse, obscure et semée de précipices, où jamais plus ils ne verront la douce lumière du ciel, mais seulement des clartés sinistres comme celles des éclairs. Ils ne seront pas heureux non plus, car malgré tout, même parmi les plus dissipantes folies, ils auront des remords, leur âme sera mécontente, mal à l'aise, inassouvie. C'est le désir de voir Dieu qui reparait, mais comme un aiguillon ; c'est le besoin de s'élever plus haut qui les torture et leur fait sentir plus vivement leur bassesse, leur abjection. Et ils sont malheureux.

II. Mais vous, mes enfants, vous verrez Dieu parce que votre cœur restera pur, et vous ne trébucherez point sur le chemin glissant de la jeunesse.

Saint Pierre oublie tous ses devoirs pendant la Passion du Sauveur, toutes ses vaillantes résolutions, trois années de grâces, de miracles, d'enseignements divins ; il doute, il devient lâche. Il n'est point pleinement détaché des liens impurs du monde. Mais saint Jean l'apôtre vierge, l'apôtre de la pureté, n'hésite pas un instant. Il suit jusqu'au Calvaire son bon et divin Maître : sur la croix quand Jésus meurt, il voit en lui Dieu qui s'immole pour nous ; il voit jusqu'au fond de son Cœur divin. Parce qu'il est pur, Dieu lui a permis d'y contempler sans voiles les mystères d'amour et de lumière qui demeurent cachés aux autres apôtres. Le jour de la Résurrection, Pierre repent commence à voir, et l'un et l'autre courent ensemble au sépulchre, mais saint Jean le devance, *cucurrit*

Petro citius, sa pureté lui donne des ailes. Ce n'est qu'à l'Ascension, quand leur cœur est pleinement pur, qu'ils voient tous en Jésus-Christ le Fils de Dieu. Alors seulement il leur dit : « Allez dans le monde ! » *Euntes in mundum*.

Et moi aussi quand votre cœur sera pur je vous dirai : « Allez maintenant dans le monde ! » Autant je vous pressais de vous en éloigner quand vous gardiez en vous-mêmes je ne sais quelle intelligence avec l'ennemi, quelque faible pour le mal, autant je vous dirai maintenant : « Voyez-le, fréquentez-le, répondez à ses doutes, infusez-lui la foi par vos paroles, par vos exemples surtout, faites-lui du bien. Car je serai sûr de vous. Vous irez, mais vous ne priserez pas ses vanités, vous ne vous attacherez point à ce qu'il admire, vous n'aimerez pas ce qu'il aime. Vous avez le cœur trop grand pour cela. Dans le monde vous ne verrez que des âmes à conquérir ; à travers son clinquant, ses perles au faux éclat, et ses richesses qui passent, vous verrez Dieu qui ne passe point, Dieu, l'unique objet de votre amour, Dieu à qui vous restez unies jusqu'au sein des distractions en apparence absorbantes, mais qui n'altèrent même point la surface de votre cœur, miroir limpide qui ne réfléchit que Dieu. Allez dans le monde, comme des apôtres ; subjuguiez-le par l'ascendant de votre jeunesse chrétienne, par la fermeté de vos principes, par la pureté de vos pensées et de toute votre vie ! »

Les âmes pures voient Dieu partout. Pour elles les fleurs et les étoiles sont, suivant le mot de sainte Thérèse et du curé d'Ars, les sourires du bon Dieu sur la terre et au ciel ; la nature tout entière est comme une fiancée qu'il a ornée de ses mains, les cieux ne parlent que de lui. Elles entretiennent avec lui des conversations qui ne finissent point. Elles se considèrent comme si elles étaient dans ce vaste univers seules avec lui, chargées de procurer toute sa gloire. Et de fait, Dieu s'occupe autant de chacun de nous que si nous étions seuls au monde. Il ordonne chacun de nos pas, permet chacune de nos épreuves, arrange chacune de nos journées avec infiniment d'amour et de prévoyance, comme un père qui prépare le bonheur et l'avenir de sa fille. Il y a toutefois cette différence qu'ordinairement le père ne voit pas ou qu'il voit mal, et que sous prétexte de rendre son enfant heureuse, il lui épargne toute peine, lui dissimule le vrai but de la vie et souvent l'étouffe sous les fleurs ou l'empoisonne de leurs parfums mortels. Ceux qui voient Dieu dans leur vie comprennent que les épreuves et les combats y sont plus utiles que les jouissances et les fleurs.

La pureté ouvre même et agrandit l'intelligence. Le plus beau monument qui ait été élevé à la doctrine chrétienne, celui où elle est le mieux exposée est certainement la Somme de saint Thomas d'Aquin, un chef-d'œuvre de raison, de logique et de foi. Or ce monument a été bâti aussi par la pureté. Jeune encore, des tentations violentes l'assaillirent ; les séductions les plus flatteuses

l'entourèrent; sa famille même, pour le détourner de sa vocation, tendit des pièges honteux à son innocence. Mais il résista par la grâce de Dieu, par la prière qui vinrent en aide à sa volonté. Alors « le ciel s'ouvrit devant lui, des anges vinrent ceindre ses reins d'un cordon de pureté. » (Mgr Mermillod). Toute sa vie il garda cette vision du ciel entrevu, et quand il écrivait ses immortels ouvrages, il lui suffisait de jeter un regard sur le crucifix, son unique maître; puis de le reporter vers le ciel où la pureté l'avait fait pénétrer par le plus touchant des miracles. Alors tout ce qui tombait de sa plume était lumière et clarté, et jamais homme n'eut une intelligence plus vaste, une science plus profonde de toutes les questions qui préoccupent l'humanité. Questions naturelles, surnaturelles, scientifiques, sociales même, il devinait tout, comprenait tout, et posait les principes de toutes les solutions à venir. Il dictait à quatre secrétaires à la fois sur les sujets les plus élevés et les plus difficiles. Il méditait, étudiait partout, dans sa cellule comme à la table de saint Louis, pendant ses voyages, pendant sa maladie même. Il voyait Dieu partout dans son cœur dont la pureté ne subit jamais d'éclipse.

Car le cœur aussi est transformé, élargi, inondé de jouissances incomparables par la pureté. Il est fait pour être pur, il est plein de réponses de vie qui lui disent : « Voilà ta voie, la voie où tu seras heureux ! » L'on n'aime que ce qui est pur. Quelles sont les âmes auxquelles vous vous êtes le plus sincèrement attachées, j'entends d'une affection sérieuse, ce sont les âmes que vous croyiez pures. Je ne sais quel rayonnement vous attirait alors, quel doux et invincible aimant. Vous éprouviez auprès d'elles un charme indicible, vous vous serriez contre elles en quelque sorte, heureuses de les voir, de contempler Dieu dans la pureté de leur regard. C'est cela qui fait que vous aimiez tant votre compagne de première communion, cette amie d'enfance que vous vous étiez choisie pour recevoir avec elle une bénédiction plus intime du Sauveur Jésus. Que de candeur sur son front, que d'aimable naïveté dans ses paroles ! Voilà ce que vous aimiez et qui vous attachait. Son âme vous apparaissait plus blanche que son voile d'une immaculée blancheur.

Un jour peut-être ce rayonnement s'est amoindri, un nuage inquiétant a passé sur son visage. Vous l'avez rencontrée, mais son sourire n'était plus le même qu'autrefois. Votre âme ne pénétrait plus jusqu'au fond de son âme, quelque chose se dérobait à votre confiante affection, vous ne lisiez plus dans sa pensée, et devant vos yeux interrogateurs ses yeux se détournaient. Ce n'était plus elle ! Les passions avaient terni ce cœur si pur comme une tache de boue qui souille une fleur toute blanche. Pour vous, ça été une illusion qui s'envolait, une épreuve, un serrement de cœur, un chagrin cuisant. Vous vous disiez : « Je le vois, elle n'est plus heureuse ! » Quand le cœur cesse d'être pur, mes enfants, on perd tout : ses amis, sa vertu, son bonheur, l'intelligence de la vie, parce qu'on ne voit plus Dieu !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE DEUXIÈME

La foi

I

DÉFINITION DE LA FOI

— *Qu'est-ce que la foi ?*

— La foi est une vertu surnaturelle théologique, nous portant à croire fermement, à cause de la véracité de Dieu, les vérités qu'il a révélées et que l'Eglise nous enseigne.

— *Vous dites : une vertu. Pourquoi ?*

— Parce que c'est une bonne habitude, nous inclinant à faire un acte bon, l'acte de foi, et nous donnant la facilité de le faire.

— *Pourquoi dites-vous : vertu surnaturelle ?*

— Parce que la foi est au-dessus de la nature de l'homme et de ses forces. Dieu seul peut la lui donner, et lorsqu'il la lui donne, par un pur effet de sa bonté, avec la grâce sanctifiante, l'âme de l'homme se trouve comme transformée et supérieure à elle-même.

— *Expliquez les mots vertu théologique.*

— La vertu théologique est celle qui va directement à Dieu, en ligne droite, sans faire aucun détour.

Telle est la foi surnaturelle, par laquelle je crois en Dieu et sur sa parole.

— *Que signifient ces mots : croire fermement ?*

— Ces mots signifient que l'on est absolument sûr et certain des vérités révélées, qu'on les accepte, qu'on y adhère sans le moindre doute, sans la moindre incertitude.

Et c'est l'acte de foi.

— *Pourquoi avez-vous dit : à cause de la véracité de Dieu ?*

— Pour montrer que, si je crois fermement, c'est sur la parole de Dieu, qui ne peut ni se tromper, ni nous tromper, qui est la vérité même. Et voilà le motif de notre foi.

— *Quel est le sens de ces paroles : toutes les vérités que Dieu a révélées ?*

— Ces paroles veulent dire que la foi surnaturelle ne nous oblige pas à croire toutes sortes de vérités, comme, par exemple, des vérités humaines ou naturelles, telles que celle-ci : 2 et 2 font 4, ou bien : il y a une ville qui s'appelle Rome ; elle nous oblige seulement à croire les vérités, mais toutes les vérités révélées.

— *Comment appelez-vous donc cette foi par laquelle nous croyons les vérités naturelles ou humaines ?*

— Je l'appelle foi humaine ou naturelle, parce qu'elle a pour fondement la parole de l'homme ou la voix de notre bon sens naturel.

— *Pourquoi, dans la définition, avez-vous ajouté : et que l'Eglise nous enseigne ?*

— Pour nous rappeler que Dieu a donné à l'Eglise enseignante, avec le privilège de l'infaillibilité, le pouvoir et la charge de nous dire quelles sont les vérités révélées.

Si donc on veut savoir d'une manière sûre et certaine quelles vérités Dieu nous a révélées, c'est à l'Eglise enseignante qu'il faut le demander.

II

DIVISION DE LA FOI

- *Comment la foi se divise-t-elle ?*
- La foi se divise d'abord en *foi habituelle* et *foi actuelle*.
- *Qu'est-ce que la foi habituelle ?*
- C'est la vertu de foi que nous venons de définir. On la nomme *habituelle*, parce qu'elle nous est donnée pour *habiter* en nous.
- *Qu'est-ce que la foi actuelle ?*
- C'est l'acte de la vertu de foi, c'est-à-dire l'assentiment par lequel, moyennant le secours de Dieu, l'homme adhère fermement aux vérités révélées.
- *Pourquoi dites-vous : moyennant le secours de Dieu ?*
- Parce que pour faire un acte de foi méritoire et digne du ciel, outre la vertu surnaturelle, l'homme a encore besoin d'une grâce actuelle de l'Esprit-Saint, éclairant son intelligence et excitant sa volonté.
- *N'y a-t-il pas une autre division de la foi ?*
- Oui, on la divise aussi en *foi vive* et en *foi morte*.
- *Qu'est-ce que la foi vive ?*
- La *foi vive* est celle qui se trouve unie à la grâce sanctifiante ou à la charité.
- *Pourquoi l'appellez-vous foi vive ?*
- Parce qu'elle produit des œuvres de vie, c'est-à-dire des œuvres bonnes et méritoires qui nous vaudront la vie éternelle.
- *Qu'est-ce que la foi morte ?*
- C'est la foi qui n'est pas unie à la grâce sanctifiante.
- *Pourquoi l'appellez-vous foi morte ?*
- Parce qu'elle ne saurait produire des œuvres de vie, c'est-à-dire des œuvres capables de procurer la vie éternelle.
- *A quoi ressemble la foi vive ?*
- A un arbre vigoureux qui rapporte de beaux et bons fruits ?
- *A quoi ressemble la foi morte ?*
- A un arbre desséché qui ne rapporte aucun fruit, et qui sera coupé et jeté au feu.
- *Où se trouve la foi vive ?*
- Dans l'âme du juste qui possède la grâce sanctifiante.
- *Et la foi morte ?*
- Dans l'âme du pécheur qui, par le péché mortel, a perdu la grâce sanctifiante.
- *Ne connaissez-vous pas une troisième division de la foi ?*
- Oui, on divise encore la foi en *foi explicite* et *foi implicite*.
- *Qu'est-ce que la foi explicite ?*
- C'est celle par laquelle on croit une vérité en particulier et comme vue en elle-même.
- *Donnez un exemple.*
- Par exemple, si je dis : Je crois au mystère d'un seul Dieu en trois personnes distinctes, je fais un acte de foi explicite sur le mystère de la sainte Trinité.
- *Qu'est-ce que la foi implicite ?*
- C'est la foi par laquelle on croit une vérité,

non plus comme vue en elle-même, ou en particulier, mais comme étant contenue dans une autre plus générale.

— *Expliquez-vous.*

— Si je dis, par exemple : Je crois tout ce que l'Eglise croit et enseigne, je fais un acte de foi implicite sur le mystère de la sainte Trinité ainsi que sur toutes les autres vérités révélées. Je ne désigne pas ces vérités en particulier, je ne les vois pas en elles-mêmes, mais cependant je les crois d'une manière générale dans l'acte de foi que je viens de faire, et c'est la foi implicite.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES

Les personnes liturgiques

LES ORDRES MINEURS

Vidi septem candelabra aurea et in medio filium hominis habentem in dextera sua septem.
(Apoc., I.)

C'est pour des raisons très dignes de sa sagesse que Notre-Seigneur a institué plusieurs ordres dans son Eglise. C'est d'abord pour que Dieu fût plus parfaitement glorifié. C'est ensuite pour l'honneur du sacerdoce : il est si sublime en effet qu'il a besoin pour être exercé dignement d'une grande variété de ministres sacrés. C'est enfin pour rendre l'Eglise militante semblable en quelque sorte à l'Eglise triomphante et établir la hiérarchie ecclésiastique sur le modèle de la hiérarchie céleste. De même en effet que, dans le paradis, il y a parmi les bienheureux une admirable subordination d'après laquelle chacun a sa place et son office particuliers et les inférieurs sont illuminés et perfectionnés par les supérieurs : de même, dans la Jérusalem terrestre, tous les ministres sacrés n'ont pas le même rang et la même fonction, mais ils sont subordonnés les uns aux autres, en sorte que, dans la variété des services, il règne une unité merveilleuse qui fait la beauté de la cité de Dieu sur la terre.

Or, ainsi que nous l'avons expliqué dans notre dernière instruction liturgique, la hiérarchie sacrée comprend sept ordres différents, savoir : l'ordre de Portier, l'ordre de Lecteur, l'ordre d'Exorciste, l'ordre d'Acolyte, l'ordre de Sous-Diacre, l'ordre de Diacre et l'ordre de Prêtre. Les quatre premiers sont appelés mineurs. C'est d'eux que je veux vous parler. Je vous dirai successivement : leur NATURE, leur EXCELLENCE et les VERTUS qu'ils nous prêchent.

I

Avant d'être admis à la réception des ordres sacrés il faut être initié à la première tonsure. La tonsure n'est pas un ordre, mais une cérémonie préparatoire à la réception des ordres. Celui qui en est honoré est revêtu de la soutane noire, signe expressif de pénitence, et du surplis, image de la pureté de l'âme dans laquelle il fait profession de vivre ; il porte un cierge allumé, symbole de foi et de charité ; l'évêque lui coupe les cheveux sur la tête en forme de croix pour indiquer son renoncement aux vanités du monde, et pendant ce temps, l'élu du Seigneur prononce ces belles

paroles : « Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice, c'est vous, ô Dieu, qui me rendrez mon héritage. » Par le fait celui qui, il y a un instant, appartenait au siècle devient clerc, est agrégé à l'état ecclésiastique, des privilèges duquel il devient participant.

Après une épreuve suffisante le clerc tonsuré est appelé par ses supérieurs aux ordres mineurs.

I. Le premier de ces ordres est celui de *Portier*. Les fonctions principales du portier sont d'ouvrir et de fermer les portes de l'église ; de sonner les cloches pour appeler les fidèles aux divins offices ; d'avoir soin de la sacristie et de parer l'autel ; d'empêcher les immodesties et les irrévérences qui se commettent dans le lieu saint, surtout au temps de la sainte messe ; d'éloigner ceux qui sont indignes d'y assister, et d'ouvrir le livre à l'évêque quand il prêche la parole de Dieu. « Enfants bien aimés qui venez recevoir l'ordre de portier, dit l'évêque, considérez bien ce que vous avez à faire dans la maison de Dieu. Il faut que le portier sonne la cloche, ouvre l'église et le sanctuaire aux heures convenables et tienne le livre ouvert au prédicateur. Ayez soin que rien ne périclite par votre faute dans le temple de Dieu. Ouvrez-le aux fidèles et tenez-le toujours fermé aux infidèles. Efforcez-vous en même temps, par vos paroles et vos actions, de fermer au démon et d'ouvrir à Jésus-Christ l'invisible maison de Dieu, c'est-à-dire les âmes de vos frères, afin qu'ils gravent dans leur cœur et traduisent dans leur conduite les paroles saintes qu'ils auront entendues. » Il leur livre ensuite les clefs de l'église en leur disant : « Agissez comme devant rendre un jour un compte exact de tout ce qui est renfermé sous ces clefs. » La vertu principale du portier est le zèle de la maison de Dieu.

II. Après l'ordre de portier vient celui de *Lecteur*. Il est conféré à l'ordinand par la tradition du livre des leçons, l'évêque disant : « Recevez ce livre, et soyez lecteurs de la parole divine. Si vous vous acquittez fidèlement et utilement de votre office vous aurez part avec ceux qui auront administré fidèlement la parole de Dieu. » Le lecteur a donc le pouvoir de lire les Ecritures, de chanter les leçons tirées de l'Ancien-Testament et par extension d'enseigner les rudiments de la doctrine chrétienne. Il a encore une autre prérogative, celle de bénir le pain et tous les fruits nouveaux. Les relations qui existent entre ces deux pouvoirs sont profondes et touchantes, l'une complète l'autre admirablement. Il bénit le pain et les fruits nouveaux ? Quel est ce pain ? le pain matériel ; et quels sont ces fruits ? les fruits de nos arbres et de notre sol. Or qu'est l'Ecriture ? le pain de vie, le pain surnaturel de l'âme. Voilà pourquoi saint Grégoire, pape, disait : « L'Ecriture sainte est pour nous nourriture et breuvage. » La vertu spéciale du lecteur est un ardent amour pour les saintes Ecritures.

III. C'est un douloureux mystère que celui de l'extraordinaire puissance des démons et de leur haine implacable contre nous. « Vous croiriez peut-être que leur ruine les a désarmés, dit Bossuet, et qu'étant tombés de si haut, ils n'ont pas conservé leurs forces entières. Désabusez-vous, chrétiens, tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté et conséquemment leur béatitude. Toute l'Ecriture les appelle « forts », Jésus-Christ nomme

Satan « le fort armé. » Non seulement il a sa force, c'est-à-dire sa nature et ses facultés ; mais ses armes lui sont conservées, c'est-à-dire ses inventions et ses connaissances. Ce qui rend les démons plus terribles, c'est la violente application avec laquelle ils unissent leurs forces dans le dessein de nous nuire. Que ne peuvent-ils se venger de Dieu ? sa puissance infinie ne le permet pas. Outrés d'une rage impuissante, ils déchargent tout leur fiel sur l'homme qui est son image. »

Pour lutter contre le démon, pour le chasser des corps des fidèles qu'il possède, l'Eglise a un ordre particulier, c'est celui des *Exorcistes*. Pour le conférer l'évêque fait toucher au clerc qu'il en juge digne le livre des exorcismes et prononce en même temps ces paroles : « Recevez ce livre, apprenez-le de mémoire, et ayez le pouvoir d'imposer les mains sur tous les énergumènes, baptisés ou catéchumènes. » Les fonctions particulières des Exorcistes sont : de chasser les démons ; de faire retirer de l'autel ceux qui ne communient pas afin de faire place à ceux qui s'approchent de la sainte table, de préparer l'eau qui a coutume d'être bénite le dimanche et de veiller à ce qu'elle ne manque pas dans les bénitiers. Leurs vertus particulières sont l'obéissance, la pureté et l'humilité. Observons que dans la discipline actuelle de l'Eglise l'office d'exorciste n'est plus exercé que par les prêtres ; encore doivent-ils y être dûment autorisés par leur évêque.

IV. Le quatrième et le plus élevé des ordres mineurs est celui d'*Acolyte*. Il y a dans cet ordre une double matière, savoir : les burettes vides et le chandelier avec un cierge. Il y a aussi une double forme que l'évêque exprime ainsi : « Recevez ce chandelier avec ce cierge et n'oubliez pas qu'au nom du Seigneur vous êtes chargés d'allumer les flambeaux dans l'église. Recevez cette burette pour présenter l'eau et le vin pour le sacrifice du sang du Christ. » Les deux offices du clerc qui a été ordonné acolyte sont donc d'allumer les cierges et de les porter à la messe et de présenter au sous-diacre les burettes qui contiennent le vin et l'eau pour le saint sacrifice. Deux autres fonctions qui ne sont pas indiquées dans l'ordination, lui sont encore assignées par l'Eglise : il porte l'encensoir et l'encens ; il a aussi le pouvoir de servir à la messe basse. L'acolyte doit être un saint Tharcisius par sa vive dévotion pour l'adorable Eucharistie.

Telle est en abrégé la nature des ordres mineurs dont les fonctions, maintenant exercées la plupart du temps par des laïques à cause du petit nombre des ecclésiastiques, étaient autrefois exclusivement réservées aux clercs.

Disons maintenant la grandeur et la dignité de ces ordres.

II

Les ordres mineurs sont ainsi appelés non qu'ils soient méprisables et de nul prix, mais par opposition aux trois autres ordres qui rapprochent davantage de l'Eucharistie ceux qui les ont reçus. Bien au contraire ils sont très vénérables en eux-mêmes. Au point de vue de la foi ils surpassent de l'infini toutes les grandeurs de la terre ; et ils sont ornés d'une triple excellence qui mettent leur mérite dans une vive lumière.

I. Et d'abord, d'après le sentiment de saint

Thomas, ils communiquent à ceux qui en sont honorés les premiers linéaments du caractère de Jésus-Christ souverain prêtre. Ou du moins s'ils ne leur impriment pas un caractère, ils les consacrent d'une manière particulière et solennelle au service divin. Ils leur donnent officiellement le pouvoir d'accomplir certaines fonctions ecclésiastiques. Ils leur obtiennent sinon par eux-mêmes, du moins par les prières efficaces de l'Eglise, un trésor de grâces très précieuses pour s'acquitter dignement de leurs fonctions et vivre d'une manière digne de leur sublime vocation.

II. Deuxième excellence des ordres mineurs : ils ont la gloire d'avoir été exercés par le Sauveur lui-même. Notre-Seigneur Jésus-Christ en effet en a fait excellemment l'office. Il est le Portier par excellence. Saint Grégoire remarque, dans la circonstance où il fut accusé par les Juifs d'être possédé du démon, qu'il repoussa cette dernière injure, mais qu'il n'en vit pas une dans ce nom de Samaritain qui lui fut donné, parce que, dit ce saint Pape, ce nom signifie gardien. Il a fait l'office de Portier quand un fouet à la main, il chassa du temple, avec une sainte indignation, ceux qui le profanaient. Il a fait l'office de Lecteur : Saint Luc nous en a laissé un beau témoignage. « Un jour il vint à Nazareth où il avait été nourri et il entra, suivant sa coutume les jours du Sabbat, dans la synagogue et il se leva pour lire. On lui donna le livre du prophète Isaïe, et lorsqu'il eut déroulé le livre, il trouva l'endroit où il était écrit : L'Esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint et m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs leur délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue, mettre en liberté ceux qui sont écrasés par leurs fers, publier l'année salutaire du Seigneur et le jour de la rétribution. Et lorsqu'il eut replié le livre il le rendit au ministre et s'assit. » Il a fait l'office d'Exorciste nombre de fois en chassant avec autorité le démon du corps des possédés. Enfin, ayant voulu être la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, il a fait aussi l'office d'Acolyte, dont la fonction, comme nous l'avons dit, est de porter un flambeau allumé.

III. Autrefois la reine de Saba, ravie de la sagesse de Salomon, s'écriait avec enthousiasme : Bienheureux vos sujets, bienheureux vos serviteurs qui sont toujours avec vous ! *Beati viri tui et beati servi tui qui stant coram te semper*. Ce bonheur, ou plutôt un bonheur incomparablement plus grand est celui des Minorés. Ce n'est pas à la maison d'un roi de la terre, à la maison d'un Salomon qu'ils sont attachés, mais à la maison de Dieu lui-même. Avant d'être les consécrateurs et les distributeurs de l'Eucharistie, ils en sont par office, les gardiens et les serviteurs. L'Eucharistie en effet est le centre de tout dans l'Eglise. Elle est le centre des âmes, parce qu'elle est leur vie, étant elle-même la vie substantielle et personnelle du Fils de Dieu ; elle est le centre de toute la hiérarchie du sacerdoce qui n'existerait pas sans elle, et qui administre les sacrements et accomplit les divers rites de la religion autour d'elle. « L'Ordre, dit le catéchisme du Concile de Trente, renferme non seulement la puissance et la vertu de consacrer le corps de Jésus-Christ, mais de préparer les hommes à le recevoir dignement, et renferme aussi

tout ce qui d'une manière quelconque se rapporte à l'Eucharistie. » C'est pourquoi nous avons vu le Portier sonnant les cloches, ouvrant l'église et s'occupant de la décence du saint temple, pour que les assistants fussent nombreux et recueillis en face des saints autels. Le Lecteur leur parle de Jésus-Christ et de son sacrifice, dans la lecture qu'il a faite ou dans les leçons qu'il a chantées et dans le soin qu'il a mis à catéchiser les pauvres et les petits ; lui-même s'est approché davantage du sanctuaire, et le pain qu'il a béni annonçait « le pain de la vie éternelle. » L'Exorciste ne se dévot au rude labeur de son ordre qu'afin de donner à celui qui est l'unique maître des âmes et des corps une libre entrée dans ceux que l'ennemi tourmente et même possède. Il s'approche avec joie de la table sainte, il concourt au mystère de l'union de Jésus-Hostie avec les âmes bien préparées. Mais la source de la communion, c'est le sacrifice. Le sacrifice, l'action par excellence, le plus grand événement qui se puisse passer sur terre, le drame où se réunissent l'Eglise triomphante, l'Eglise souffrante et l'Eglise militante, le moyen le plus efficace pour glorifier la Trinité, la source la plus féconde de toutes les bénédictions ! Eh bien ! c'est à ce grand prodige que l'Exorciste devenu Acolyte concourt ! Oh ! qu'elles sont belles les fonctions des Minorés ! Je comprends qu'elles sont enviables, si on les considère des yeux de la foi ; je comprends que l'empereur Julien, avant de devenir apostat, ait demandé à être initié aux ordres mineurs ; je comprends que l'Eglise voulant récompenser ses fidèles serviteurs, les ait élevés à la dignité de Lecteurs, par exemple les saints martyrs Aurélius et Célérinus dont nous parle saint Cyprien. Etre consacré au service de Jésus-Christ, faire les œuvres de Jésus-Christ, être le gardien, le serviteur du corps de Jésus-Christ, quel honneur, quelle dignité. *Beati viri tui et beati servi tui qui stant coram te semper !*¹

Vous connaissez la nature des ordres mineurs, vous savez leur excellence, il nous reste à considérer les vertus qu'ils nous prêchent. C'est un point très pratique pour nous tous.

III

D'après la profonde doctrine de saint Pierre, tout chrétien étant enté sur Jésus-Christ et ne faisant qu'un avec lui par la réception du Baptême, participe en quelque manière à sa dignité, à sa sainteté, et particulièrement à son sacerdoce. « Vous êtes, nous dit-il, une race d'élite, une nation sainte, un sacerdoce royal. » *Regale sacerdotium*. Si donc, comme chrétiens, nous sommes prêtres avec Jésus-Christ, nous devons nous revêtir des vertus de Jésus-Christ souverain Prêtre. Il faut que nous prenions dans une certaine mesure, quoique n'ayant pas le caractère de l'Ordre, l'esprit des degrés divers dont l'ensemble constitue cet auguste sacrement. Aussi bien chacun des ordres mineurs nous recommande-t-il une vertu particulière.

I. L'ordre de Portier nous prêche l'amour de la maison de Dieu. Qui que nous soyons, nous devons avoir à cœur l'édification, la propreté, la décence, l'honneur du saint temple. Autrefois quand, après la sortie d'Egypte, Dieu résolut d'ha-

¹ P. Girard, *Prêtre et Hostie*, t. II. (78, 222.)

biter au milieu des Israélites, il fit appel à son peuple, par le ministère de Moïse, pour la construction du tabernacle. Et tous, hommes et femmes, concoururent avec une incroyable bonne volonté et offrirent leur habileté, leur sueur, leur or, leur argent, leurs perles, leurs étoffes précieuses, à tel point que Moïse fut embarrassé de la prodigalité de leurs dons et dut leur commander de ne plus rien apporter pour les ouvrages du lieu saint. (Exod. xxxvi.) Imitez, mes frères, selon les circonstances et les besoins, cette admirable générosité. Que notre devise soit celle de David : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison ! » L'église est le lieu où s'offrent le sacrifice de la messe et le sacrifice de vos prières, car vous aussi vous êtes prêtres ; attachez-vous donc à la maison de Dieu, qui est la vôtre. *Regale sacerdotium!*

II. Dans le saint temple une voix se fait entendre, c'est celle du Lecteur ; si nous voulons fructueusement participer à son ordre, il faut que nous, aussi bien que lui, nous ayons le goût de la parole de Dieu. Comment autrement serions-nous chrétiens ? Dieu nous a parlé, pourrions-nous être indifférents à ses discours ? Lisons donc les saintes Ecritures qui sont pour nous lumière, délices, consolation et vie. Lisons surtout le saint Evangile qui nous donne un abrégé divin des discours et des actions du Sauveur. L'Evangile, vous dirons-nous avec l'apôtre de la régénération de la France¹, l'Evangile est le livre par excellence. Inspiré de Dieu, écrit sous sa dictée par les hommes qu'il a choisis à cet effet, il nous raconte les plus grands événements que le monde ait jamais vus, la vie et la mort du Fils de Dieu ; il nous expose sa doctrine et sa morale avec les preuves les plus convaincantes de sa divinité et de celle de l'Eglise. Prêchez l'Evangile, disait Jésus à ses Apôtres au moment de les quitter pour remonter au ciel. C'était le résumé de tous les moyens qu'il leur avait donnés pour convertir le monde. L'Evangile n'était pas écrit alors : la parole parlée a été le premier et reste le grand moyen d'enseignement, mais la parole écrite lui est un puissant secours, et puisque Dieu nous l'a donnée, c'est pour en faire usage. Les chrétiens ont toujours, jusqu'au xvi^e siècle, fait leurs délices de l'Evangile. Sainte Cécile le portait constamment sur son cœur caché sous ses vêtements pour nourrir avidement son âme du livre divin en toute circonstance. C'est l'Evangile qui a converti le monde et créé la civilisation. Si la France a été la plus catholique des nations, c'est qu'elle s'est mieux que les autres nourrie de l'Evangile. Au xvi^e siècle, les protestants, ayant ramené toute la religion à l'Evangile, les catholiques, en France surtout, ont trop vivement réagi contre leur erreur en abandonnant l'Evangile. Hélas ! l'abandon de l'Evangile est la grande cause de tous nos maux. C'est lui qui avait fait la France chrétienne, lui seul est capable de la refaire. Lui seul peut nous rendre l'unité de vue et de direction qui nous manque. La régénération sociale surtout ne peut se réaliser que par la semence de l'Evangile, comme une moisson ravagée ne peut renaître que si l'on en sème la graine. Il faut lire et relire ce livre sacré. Lisons donc et relisons l'évangile, c'est le code du prêtre

et nous sommes prêtres en Jésus-Christ, *Regale sacerdotium!*

III. L'Exorciste doit faire la place à Jésus-Christ en chassant le démon. C'est aussi le rôle de tout baptisé. Chassons le démon de nos cœurs, chassons-le du cœur de nos frères ; chassons-le par l'apostolat, la pénitence et la prière. Oui, tout chrétien doit être apôtre, Dieu nous a confiés les uns aux autres ; ne s'occuper que de soi c'est agir comme Caïn qui disait : Est-ce que je suis le gardien de mon frère ? Soyons apôtres : c'est notre intérêt ; par là nous croissons nous-mêmes en foi, en piété, en grâce, en force, en vie chrétienne ; par là nous évitons l'enfer, nous abrégeons notre purgatoire, nous méritons le paradis. Chassons le démon par la pénitence. Ah ! la pénitence ! comme elle est oubliée et méconnue aujourd'hui, et cependant comme elle est nécessaire pour apaiser la justice de Dieu si outragée par les crimes les plus noirs et les plus multipliés ! Faites pénitence, disait le Précurseur ; faites pénitence, disait le Sauveur au commencement et à la fin de sa vie publique ; faites pénitence, disait la Très-Sainte Vierge en ce siècle à la Salette et à Lourdes ! Chassons le démon par la prière : une prière humble, ardente, persévérante ! Le démon, surtout le démon contemporain, n'est chassé par les exorcistes du sacerdoce chrétien que par le jeûne et la prière, *hoc genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium*, et vous êtes du sacerdoce du Sauveur, *Regale sacerdotium!*

IV. Enfin la plus belle vertu qui nous est recommandée par les ordres mineurs, c'est celle des Acolytes, l'amour ardent de l'adorable Eucharistie. C'est ici surtout que tous les chrétiens sont prêtres, *Regale sacerdotium*. L'Eucharistie c'est Jésus, vrai Dieu et vrai homme, demeurant avec nous, se faisant notre aliment supersubstantiel, et notre victime d'adoration, d'actions de grâces, d'impétration et de propitiation ! C'est le don le plus ineffable du ciel à la terre ! C'est le chef-d'œuvre incomparable de la sagesse, de la puissance et de la bonté de Dieu ! Oh ! de grâce, frères bien aimés, aimons, aimons encore Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement de l'autel. Venons l'adorer comme les bergers, comme les Mages, comme saint Pierre, comme saint Thomas ; c'est le même Jésus-Christ ! Venons assister à son sacrifice sur l'autel, venons nous sacrifier avec lui à la gloire de Dieu et au salut de notre prochain ! Venons le recevoir à la sainte table dans la divine communion, où il se fait notre nourriture, notre force, notre joie, notre consolation, notre secours. Et ainsi par l'amour de Jésus-Christ, par la grâce de Jésus-Christ, par la parole de Jésus-Christ, par le corps de Jésus-Christ, nous vivrons ici-bas de la vie sainte, en attendant que nous vivions de la vie parfaitement heureuse dans l'éternité.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 aprilis 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — TYPOGRAPHIE MAITRIER ET COURTOT.

¹ L'abbé Garnier, préface de l'édition populaire des saints Evangiles.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

II

L'HOMME VICIEUX

Scito et vide quia malum et
amarum reliquissse te Dominum
Deum tuum. (Jer., II, 9.)

Dieu nous a mis sur la terre pour que nous méritions le ciel par nos bonnes œuvres. Avant tout nous devons travailler à acquérir la sainteté, monnaie divine avec laquelle on achète le paradis, en pratiquant la vertu. Je vous ai expliqué, et vous m'avez compris, la nature, la dignité et le bonheur de la vertu. Mais, je vous l'ai fait remarquer, ici-bas les choses se saisissent plus parfaitement par le contraste. L'obscurité fait ressortir la lumière, la maladie fait mieux apprécier la santé; de même pour mieux goûter la vertu il faut lui opposer son contraire, le vice. Donc après vous avoir parlé de l'homme vertueux, je vous entretiendrai aujourd'hui de l'homme vicieux. L'humanité ne se compose que de deux catégories d'êtres : les vertueux et les vicieux. Il faut choisir et être dans l'un ou l'autre camp ; il n'y a point de situation intermédiaire. Or je désire de tout cœur, l'Eglise souhaite ardemment, Dieu veut absolument que vous soyez du nombre des vertueux. Pour cela votre concours est nécessaire, car, dit saint Augustin, « celui qui vous a créés sans vous ne vous sauvera pas sans vous. » Afin donc de vous déterminer à seconder l'effort de la grâce par votre bonne volonté, afin de vous éloigner du vice ou de vous arracher à ses étreintes, je veux vous soumettre deux réflexions fort simples, mais éminemment pratiques, à savoir : 1^o que l'habitude vicieuse est un état TRÈS MALHEUREUX, mais 2^o que ce n'est pas un état SANS REMÈDE.

I

Expliquons d'abord ce que l'on entend par homme vicieux. Ce n'est pas le pécheur simplement dit qui par surprise, par faiblesse, se laisse entraîner à quelque acte contraire aux prescriptions de la conscience et aux commandements du Seigneur. Le vice dit quelque chose de persistant; il exprime un état qui est caractérisé par une certaine permanence; il signifie une habitude non combattue, non rétractée, dans laquelle on vit.

Or l'habitude vicieuse n'est pas un phénomène rare, c'est un mal très commun. Son histoire est à peu près celle des péchés capitaux. Tous nous portons en nos cœurs les germes des mauvaises inclinations. Si nous ne leur opposons pas une énergique résistance, ils se développent, grandissent, et par des actes mauvais répétés produisent

l'habitude vicieuse. De plus chaque homme, s'il n'est vigilant, est bientôt dominé par un vice spécial qui prend le dessus sur les autres : pour celui-ci c'est l'insupportable orgueil, pour celui-là la sordide avarice, pour cet autre l'ignoble impureté, ou la noire envie, ou la hideuse gourmandise, ou la cruelle colère, ou la lâche et honteuse paresse. C'est la passion dominante. Hélas ! qui n'a sa passion dominante ?

L'habitude vicieuse en s'emparant d'un cœur lui inflige une déshonorante dégradation. Rappelez-vous l'histoire de l'enfant prodigue. Il se laisse asservir par ses passions, et lui, le noble fils de famille, qui commandait à de nombreux serviteurs, en est réduit à aliéner sa liberté, à se mettre au service d'un maître dur et cruel, et à gagner une chétive nourriture en gardant les animaux immondes. L'homme vicieux s'avilit aux yeux du prochain et à ses propres yeux. Il manque de force et d'énergie, il capitule lâchement devant les difficultés de la vertu, les entraînements du mauvais exemple et la tyrannie du respect humain. Que dis-je ? il ne s'appartient plus lui-même. Lui l'enfant de Dieu devient esclave, esclave de ses passions, esclave du monde, esclave du démon. *Qui fecit peccatum servus est peccati !*

Quelle inutilité dans la vie du prodigue dissipant tous ses biens dans la débauche, et plus tard travaillant sans profit au service de son impitoyable maître ! *Inutile* pareillement est la vie de l'homme vicieux. Parce qu'il est dans l'état du péché, c'est-à-dire dans l'état de mort, son existence est frappée de stérilité pour le ciel : *Inutiles facti sunt* (Ps. LII). Ses richesses ne lui servent de rien pour le ciel ; ses études ne lui servent de rien ; ses travaux pénibles et prolongés ne lui servent de rien ; ses nombreux actes de religion ne lui servent de rien ; sa foi, ses œuvres de miséricorde, ses mortifications ne lui servent de rien. *Inutiles facti sunt !* « Quand je parlerais, dit l'Apôtre, le langage des anges, quand rien dans les mystères de la science et de la religion ne me serait caché, quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres, quand je ferais une pénitence à exténuer mon corps, si je n'ai pas la charité (et le vicieux n'a pas la charité), je ne suis rien, je ressemble à un airain sonore, à une cymbale retentissante. » Pauvreté, disette, ruine, inutilité, voilà le bilan de l'homme vicieux ! S'il persiste dans son triste état, à la mort il a les mains vides, il n'a point de mérites à présenter au souverain Juge. *Nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis* (Ps. LXV).

Ce n'est pas tout, l'homme vicieux, malgré des apparences trompeuses, est *malheureux*, *cœpit egere... fame pereo*. En cet état il y a le malaise de la privation de Dieu. Nous sommes faits pour Dieu et dès que Dieu est chassé de notre cœur, nous éprouvons un vide plein d'angoisse, notre âme ressemble à un désert désolé. *Fecisti nos ad te Deus et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te* (S. Aug.). Il y a le malaise des

exigences tyranniques de la passion qui n'est jamais satisfaite, quelle que soit la pâture qu'on lui jette et qui dit toujours : Encore, encore, *Affer, affer !* Il y a le malaise des préoccupations dans lesquelles jette le vice dominant. L'orgueilleux, par exemple n'a point de repos ; on trouverait plutôt le calme sur une mer en furie que dans son cœur. Il est en perpétuelles agitations et inquiétudes. Il s'inquiète avant d'agir pour savoir s'il conquerra la louange, après avoir agi pour se persuader qu'il a réussi. Il s'inquiète du bonheur de ses rivaux, des agissements de la jalousie, de ses insuccès probables. Un mot, un geste, un sourire, suffit pour le mettre hors de lui. Il y a le malaise venant des reproches de la conscience. A moins d'en être arrivé à un effrayant endurcissement, de temps en temps la conscience réclame ses droits, exerce ses fonctions d'accusateur, de juge et de bourreau, et elle fait sentir l'aiguillon du remords, c'est-à-dire qu'elle fait entendre à l'orgueilleux, au voluptueux, à l'envieux, au vindicatif, au déserteur de la religion, au négligent serviteur du Seigneur, de sévères reproches.

Ajoutez à cela que l'habitude vicieuse est *extrêmement dangereuse*, parce qu'elle est très difficile à rompre, et met en grand péril notre salut éternel. Un jour, lisons-nous dans la vie des Pères du désert, on demandait à un solitaire la manière de corriger ses défauts. On était alors dans un jardin planté de cyprès. Pour réponse le solitaire commanda à l'un de ses disciples d'arracher un petit cyprès qu'il lui montra, ce qui fut fait sans peine ; — puis un autre plus grand, mais il fallut s'y prendre à deux mains ; — puis un troisième qui était plus robuste, il fallut l'aide de plusieurs hommes ; — enfin un quatrième qui était beaucoup plus gros, tous les efforts réunis furent impuissants à l'arracher. Après la leçon de choses vint l'explication verbale. « Voilà, mes enfants, dit le solitaire, voilà ce qu'il en est de nos défauts. Au commencement quand ils ne font que commencer, il est aisé d'en avoir raison ; mais quand par des actes répétés ils sont passés en habitudes, quand ils ont poussé de profondes racines dans notre cœur, il en coûte beaucoup pour les extirper. » Cette réponse du bon religieux est admirable de vérité. L'habitude vicieuse est très difficile à corriger parce qu'elle est comme une seconde nature. Quand on obéit à la passion, dit saint Augustin, il se forme bientôt une habitude, et cette habitude, si vous la laissez croître, se changera en nécessité : *Dum servituti libidini, facta est consuetudo; cum consuetudini non resistitur, facta est necessitas*. C'est une chaîne d'ignominie qui nous enlace ; et, hélas ! c'est une chaîne trop souvent aimée et dont on ne remarque plus ni la honte ni le poids !

Donc l'état de l'homme vicieux est déplorable et c'est pourquoi nous devons le redouter. Mais il ne faut pas outrer la vérité, et tant que nous sommes sur terre, l'état de l'habitude vicieuse n'est pas un état sans remède. Je vais vous le montrer dans ma seconde partie.

II

En effet, Dieu a fait les individus, comme les nations, guérissables. Il ne désire pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. Il est riche en miséricordes et il frappe sans cesse à la porte de notre cœur pour y rentrer, quand nous l'en avons chassé. Il nous multiplie, avec une incroyable libéralité, les secours pour nous faciliter le retour à la vertu.

Aussi bien, disons-le bien haut, unie à la grâce la bonne volonté humaine est toute puissante : il n'est rien qu'elle ne puisse exécuter. On plie le fer, on fond le bronze, on fait des statues de marbre aussi délicates, aussi fines de trait, que si le marbre était de l'argile et qu'il n'opposât aucune résistance à l'ouvrier. Nous voyons tous les jours des hommes, dit saint Augustin, qui ayant quitté les habitudes les plus perverses, vivent plus saintement que ceux qui les ont blâmés dans leurs désordres et qui s'en sont scandalisés. Magdeleine ressuscita plus parfaitement de sa vie déréglée, que Lazare son frère ne ressuscita du tombeau où il était à demi corrompu. Nous en voyons beaucoup, ajoute ce Père, nous en connaissons beaucoup qui ont imité cette grande sainte, *videmus multos, novimus multos*. Et, n'eût été sa profonde humilité, il aurait pu se donner comme exemple, lui qui avait brisé la chaîne de fer qui l'enserrait depuis si longtemps, *catena ferrea constringor*, lui qui avait renoncé si complètement aux passions les plus séduisantes et les plus invétérées pour devenir un des saints les plus sublimes de l'Eglise catholique.

Mais enfin le moyen de s'arracher à l'habitude vicieuse et de réaliser ce prodige aussi merveilleux, au dire de l'Esprit-Saint, que de blanchir le noir habitant de l'Ethiopie, ou d'effacer les couleurs diverses qui varient la robe du léopard ? Notre-Seigneur nous l'exprime divinement dans la belle parabole de l'enfant prodigue.

« Rentrant en lui-même, le prodigue se dit : Combien de mercenaires, dans la maison de mon père, ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je me lèverai et j'irai vers mon père et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Traitez-moi comme l'un de vos mercenaires. Et se levant il vint vers son père. Et lorsqu'il était encore loin son père l'aperçut, et il fut ému de compassion, et courant à lui, il se jeta à son cou et le baisa. « Mon père, lui dit le fils, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. » — « Vite, apportez sa plus belle robe, dit le père à ses serviteurs, et l'en revêtez ; mettez-lui un anneau au doigt, des chausses aux pieds ; amenez le veau gras et tuez-le ; mangeons et réjouissons-nous, car mon fils que voici était mort et il est ressuscité, il était perdu, et il est retrouvé. » Et ils commencèrent le festin. »

Pêcheurs, voulez-vous sortir de l'esclavage et

recouvrer la liberté des enfants de Dieu ? Imitiez l'enfant prodigue dans sa conversion. Employez les moyens dont il s'est servi.

Le remède à l'habitude mauvaise, c'est d'abord la réflexion. La réflexion éclaire, touche, donne carrière à toutes les vertus, ferme l'enfer et ouvre le ciel. Ignace de Loyola réfléchit, et de soldat de la terre il devient le soldat intrépide de Jésus Christ. Augustin réfléchit, et des bas-fonds de l'iniquité il s'élance aux plus hauts sommets de la science et de la vertu. François-Xavier réfléchit, et d'un ambitieux vulgaire il est changé en apôtre dévoré d'un zèle insatiable de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Pécheurs, songez à l'inutilité de votre vie, aux dangers que vous courez pour votre éternité, réfléchissez ! *In se reversus !*

Le remède à l'habitude vicieuse, c'est le concours de la bonne volonté. Il ne suffit pas de penser juste, il faut agir en conséquence. Il faut exécuter les bonnes résolutions que la réflexion nous inspire. Encore une fois, celui qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. *Et surgens venit !*

Le remède à l'habitude vicieuse, c'est la prière à qui Dieu, par serment et à maintes reprises, a tout promis. Prenez l'homme le plus sage, s'il cesse de prier, il roulera graduellement au plus profond des abîmes du vice. Donnez-moi le pécheur le plus endurci, s'il consent à prier humblement et avec ferveur, bientôt vous le verrez s'élever à la plus haute perfection. *Pater... fac me sicut unum de mercenariis tuis !*

Le remède à l'habitude vicieuse, c'est le sacrement de pénitence, la divine confession où Dieu, comme le Père du prodigue, vient à nous en même temps que nous allons à lui, où l'âme pécheresse laisse les haillons de sa misère pour revêtir la robe resplendissante de l'innocence, prend l'anneau d'or de la dignité d'enfant de Dieu et reçoit force et vigueur pour marcher résolument dans la voie de la justice et de la sainteté ! *Pater, peccavi !*

Le remède à l'habitude vicieuse est surtout le festin eucharistique, où Notre-Seigneur Jésus-Christ, par l'efficacité toute puissante de son corps adorable et de son sang divin, affaiblit la concupiscence, ce foyer d'iniquités, nous fait prendre en dégoût le monde et ses vains attraits et nous rend forts comme des lions contre le démon, selon l'expression de saint Jean Chrysostome : *Manducamus et epulemur !*

Donc, m. f., qui que vous soyez, ayez courage et confiance. Gémissez sur vos fautes, oui, mais d'une douleur chrétienne et généreuse ; usez des infaillibles remèdes que la miséricorde de Dieu met à votre disposition. Réfléchissez, donnez à la grâce le concours de votre bonne volonté, priez, agenouillez-vous au tribunal de la pénitence, prenez part au banquet eucharistique ; et vous pourrez redire avec le psalmiste : « O Dieu, vous avez brisé mes liens ; je chanterai en votre honneur l'hymne de la reconnaissance, » ici-bas d'abord en cette vallée de larmes, et ensuite dans les siècles des siècles parmi les joies du paradis !

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LE CHRÉTIEN EST UN OUVRIER DANS LA VIGNE DU BON DIEU

C'est un bonheur pour un pauvre ouvrier, quand un homme riche et généreux lui offre d'entrer à son service et de travailler sous sa direction. Si cet ouvrier est fidèle, laborieux, son avenir est assuré. Aussi, combien voudraient rencontrer un tel maître ! ils seraient heureux de lui sacrifier leur temps et leurs forces, sûrs d'obtenir une bonne récompense.

Ce maître, pour le chrétien, c'est Dieu. Il offre à tous les hommes de travailler pour lui, et, généreux autant que riche, il promet le plus magnifique salaire à ceux qui auront répondu à son appel. Quand un serviteur s'est bien dévoué pour son maître, qu'il a dépensé sa vie et ses forces pour lui, tout ce que celui-ci peut faire, c'est de lui donner quelques pièces d'or, de lui procurer quelques années, toujours très courtes, d'une vie de repos et de tranquillité. Encore, le serviteur n'est point assuré d'en jouir ; la mort vient si souvent renverser nos projets ! Tel s'apprêtait à goûter un repos mérité dans une douce paix qui descend dans la tombe sans l'avoir connu.

Quelle différence avec la récompense réservée au chrétien ! Qu'il soit à la fleur de l'âge ou déjà parvenu à la vieillesse, il n'a rien à craindre. Si la mort se présente, il peut lui dire comme un saint : Ah ! je vais donc me reposer enfin ! Le salaire promis ne saurait lui échapper. Ouvrier de la dernière heure aussi bien que de la première, il peut tendre la main, avec confiance et regarder le ciel avec bonheur.

Oh ! si nous pensions parfois à la faveur que Dieu nous a faite en nous appelant à son service, comme la vie nous apparaîtrait sous un tout autre aspect ! Songez donc ? se dire : Je suis un ouvrier au service du bon Dieu ; si je suis un bon ouvrier, après quelques années il me donnera ma retraite, et une retraite qui ne finira jamais ! Que cette pensée nous donnerait d'ardeur pour pratiquer les vertus que notre Maître nous demande ! Avec quel courage ne nous mettrions-nous pas à cultiver le champ qu'il nous a confié, je veux dire notre âme et notre cœur !

Nous sommes des ouvriers au service du bon Dieu ! Y avons-nous déjà réfléchi ? Et pourtant ce n'est point là une pieuse exagération, c'est l'Evangile, c'est Notre-Seigneur lui-même qui nous l'affirment : « Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui envoie des ouvriers à sa vigne. » Ce père de famille, c'est le bon Dieu ; les ouvriers, ce sont les chrétiens, ceux qui, comme nous, ont le bonheur d'avoir la foi ; la vigne, c'est notre âme dans laquelle il nous faut planter, bêcher, travailler, afin d'y faire pousser les vertus et d'en arracher les vices. Tout cela est on ne peut plus clair, évident. Mais quels ouvriers sommes-nous ? voilà qui est important à nous demander.

Car enfin il y a plusieurs sortes d'ouvriers ; même au service des meilleurs maîtres, il y a de la différence entre leurs serviteurs ; parfois aussi il y a des ouvriers paresseux, négligents. Il n'est pas rare qu'il s'en trouve d'infidèles qu'on est obligé de congédier soit qu'ils ne travaillent point, soit qu'ils empêchent les autres de travailler.

Nous sommes les ouvriers du bon Dieu ! que faisons-nous pour lui ? ayons le courage de répondre franchement.

Sommes-nous de ces ouvriers actifs, ardents à la besogne, que rien ne rebute ni ne décourage, et qui ne se laissent pas plus arrêter par le froid que par la chaleur, qui avancent chaque jour dans leur tâche ? ou bien ne serions-nous pas de ces ouvriers inutiles, paresseux, qui déposent sans cesse l'outil et qui saisissent toutes les occasions de s'arrêter, en un mot, ne font rien ou presque rien ?

Sommes-nous de ces ouvriers fidèles qui prennent la défense des intérêts de leur maître, travaillent pour lui comme ils feraient pour eux-mêmes, fertilisent et font fructifier le sol confié à leurs soins ? ou bien n'imiterions-nous pas, plus ou moins, ces serviteurs peu scrupuleux, qui, non seulement ne travaillent point, mais font du tort à leur maître en empêchant les autres de travailler ?

Nous sommes les ouvriers du bon Dieu ! sommes-nous de bons ou de mauvais serviteurs ? Notre vie proclame la réponse, examinons-la.

Si nous prions régulièrement et avec persévérance ; si, sans nous décourager, nous combattons nos mauvais penchants, notre orgueil, notre jalousie, notre sensualité, notre inclination à la haine ; si nous arrachons, quoi qu'il nous en coûte, toutes ces mauvaises herbes qui repoussent sans cesse dans notre cœur, et si nous replantons, sans nous lasser, les vertus chrétiennes qu'on nomme humilité, patience, pureté, charité, oh ! la charité surtout, eh bien ! nous pouvons nous dire que nous sommes du nombre des bons et fidèles ouvriers.

Mais au contraire, si nous laissons croître en nous ces plantes qu'on appelle susceptibilité, rancune, jalousie, haine, médisance, calomnie, vengeance, amour de nos aises, égoïsme, nous contentant d'arracher ou de couper les vices les plus grossiers et les plus criants, nous sommes de mauvais ouvriers.

C'est à l'œuvre qu'on connaît l'ouvrier : il est bien vieux ce proverbe, mais qu'il est vrai ! Quand un maître veut savoir quel ouvrier il a à son service, il vient visiter, examiner la besogne que celui-ci fait, il considère comment il s'en acquitte et le juge à son travail. S'il le trouve à son affaire, occupé à ce qu'il lui a commandé, il le félicite et lui marque sa journée, elle lui sera largement payée. Quand il s'aperçoit qu'il perd son temps ou ne travaille point, il n'inscrit pas cette journée-là, il se promet de ne point la lui payer.

Ames chrétiennes, chers ouvriers au service du bon Dieu, je vous le demande encore, comment travaillez-vous ? Chaque jour, du haut du ciel,

votre Maître considère ce que vous faites, il inscrit les journées où vous travaillez pour lui. Pardonnez-moi l'expression, vous trouve-t-il chaque jour au chantier où il vous a envoyés ? N'est-il pas obligé bien souvent de laisser de nombreuses cases en blanc sur le livre de l'éternelle justice, parce que, ces jours-là, vous n'avez pas travaillé pour lui, que, peut-être même, vous vous êtes loués chez son ennemi ? N'est-ce pas que ces questions méritent bien que nous leur prêtions attention ? N'est-ce pas que, même parmi nous qui faisons profession d'être plus chrétiens que d'autres, si, le soir, nous nous demandions : Pour qui as-tu travaillé aujourd'hui ? est-ce pour le bon Dieu ? il nous faudrait trop souvent, hélas ! répondre en baissant la tête : j'ai perdu ma journée ! non, elle n'a pas été pour le Seigneur mon Maître. Nous pourrions dire : j'ai travaillé pour mon amour-propre, pour mes penchants, pour la terre, pour l'argent, pour le plaisir, je n'ai rien fait pour le bon Dieu.

Pourtant, être un ouvrier à journée dans la vigne du bon Dieu, quelle pensée encourageante ! Comment n'être pas rempli d'ardeur et de bonne volonté ? On voit de pauvres serviteurs se livrer à de rudes travaux, obéir à un maître dur et jamais content, pour gagner quelques misérables pièces de monnaie. Et nous, c'est un maître si bon, si généreux, qui nous veut à son service, qui nous promet un bonheur sans fin pour récompense ; et nous ne travaillerions pas à le satisfaire de toute l'ardeur de notre âme ? Pour mériter un repos de quelques années, le soldat et le marin bravent tous les dangers, exposent leur vie, et parfois ne jouissent même pas de cette retraite rêvée ; et nous, chrétiens, nous ne consacrerions pas notre vie à nous en préparer une glorieuse et sans fin que nous sommes sûrs d'obtenir ?...

Oh ! soyons donc de bons ouvriers, des ouvriers fidèles, généreux ! Quelle joie quand nous entendons cette parole tomber des lèvres de Notre-Seigneur : « Allons, bon et fidèle serviteur, viens, entre dans la joie que ton Maître t'a préparée ! »

MOIS DE MARIE

XIII

RETOUR À NAZARETH

Voici un nouveau mois de Mai que nous accordé la bonté de Marie. Toute grâce en effet, les Pères nous l'enseignent, découle de ses mains, semblable à ces puissants faisceaux lumineux qui rayonnent de ses doigts dans la Médaille miraculeuse. Ce mois de mai, c'est donc Elle qui nous le ménage encore, afin que notre dévotion pour elle s'accroisse, que notre âme se sanctifie en la priant ardemment tous les soirs, afin que nous l'aimions davantage, que nous l'invoquions de plus en plus comme

l'étoile directrice de notre carrière. Vous surtout, mes enfants, qui êtes encore au matin de la vie, et qui voyez l'avenir baigné des teintes charmantes de l'aurore, mettez-vous sous la protection de Marie que nous aimons à appeler l'Etoile du matin, afin qu'elle demeure l'astre protecteur de votre jeunesse. *Stella matutina, ora pro nobis.*

I. L'an dernier, nous avons laissé Marie en exil et nous avons conclu sur cette pensée : « Ici-bas nous sommes en exil, sur la terre d'Egypte. » *Exules filii Evæ.* Comme Marie, soyons courageux, prions, vivons de la sainte espérance de voir un jour la patrie, le ciel.

Poursuivie par les émissaires d'Hérode, plusieurs fois sauvée par miracle, elle remonte péniblement le Nil, inquiète pour son Fils surtout qu'elle ne cesse de serrer dans ses bras comme si, à côté d'elle, toujours elle apercevait un ennemi prêt à le lui arracher. Joseph veille sur elle, sur l'enfant, sondant l'horizon, l'œil au guet, l'esprit au ciel, le cœur concentré sur ces deux êtres chéris que Dieu lui a confiés, silencieux et actif. Mais si ses lèvres se taisent, quelles paroles, quelles prières, quels chants enflammés, d'angoisse ou de reconnaissance, s'élèvent de son âme !

Voici qu'il entre à Héliopolis, et les idoles s'écroulent aussitôt. C'est de cette ville qu'était Aseneth, la femme du premier Joseph, de celui qui fut appelé par l'acclamation royale et populaire, le Sauveur du monde. Ce sol ingrat, ses aïeux l'ont foulé, ils y ont gémé pendant des siècles. L'Egypte a toujours été pour les Hébreux la terre d'exil et la terre de refuge. Ils l'ont quittée malgré Pharaon, à coups de miracles. Et lui, Dieu n'a-t-il pas semé aussi les prodiges sous ses pas ? Comme le premier Joseph, n'est-il pas le Sauveur du monde, puisqu'il garde, ainsi qu'un précieux dépôt, Jésus et Marie, l'espérance des siècles et de l'univers ? Le premier n'avait fait que nourrir et sauver l'Egypte ; le second est en ce moment le Sauveur du monde entier ; il nourrit Celui qui sera la seule nourriture substantielle des âmes qui languissent et qui ont faim.

Qu'ils sont réconfortants les souvenirs des aïeux ! La vie est une épreuve, toujours la même, et qui se recommence toujours. Heureux quand ces souvenirs sont pleins de pieuses leçons de prière, de persécutions pour le bien, de travail et de courage ! C'est pourquoi nos chers exilés, parmi leurs peines et leurs dénuements, goûtent pourtant, à se rappeler l'auguste passé et à regarder le ciel, un bonheur que ne connurent jamais leurs persécuteurs parmi les splendeurs et les délices de leurs palais.

Oui, leur dénuement ! Plus loin, au vieux Caire, ils n'ont qu'une misérable chambre où ils couchent par terre, sur le sol nu, pendant que l'enfant Jésus repose dans un enfoncement de quelques pieds carrés. Cette chambre subsiste toujours, des croix de marbre blanc tapissent la muraille, et les pèlerins les baisent avec émotion. « En contemplant ce pauvre réduit, raconte le P. de Géramb, Bethléem,

Nazareth revenaient à ma pensée. Je me rappelais que Celui qui vint s'y réfugier avait prédit à ses disciples que, n'étant point au-dessus de leur Maître, comme lui ils souffriraient la persécution. Partout, en effet, le Sauveur n'habitera que des réduits : l'étable de Bethléem, la grotte de Gethsémani, lors toutefois qu'il trouvera une pierre hospitalière pour reposer sa tête. Et quand on voit que ceux qui ont été les plus persécutés sont ceux, comme Marie et Joseph, qu'il a le plus aimés au monde, alors seulement on comprend cette parole du sermon sur la montagne : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice!... »

La persécution s'acharne sur eux jusqu'en Egypte. Nous ignorons quelle fut cette nouvelle épreuve qui les obligea à quitter le Caire et les baumiers de Matarieh, à franchir le Nil et à s'enfuir jusqu'à Hermopolis, à dix journées de chemin, en remontant le cours du fleuve. La douleur obscure renferme un mérite supérieur à tous les mérites. C'est pourquoi, sans doute, Dieu a voulu que nous connussions de la vie de sa très sainte Mère les seules grandes lignes qu'il n'a pu nous cacher. Il ferme la bouche même à la tradition, comme plus tard Marie imposera silence à la plume des évangélistes. Ceci est assurément le côté le plus admirable de sa vie. La plus belle, douce, sublime, aimable des créatures estime qu'elle ne vaut pas la peine que les hommes sachent rien d'elle, rien de sa céleste existence ; ou si on parle d'elle, que ce soit uniquement pour glorifier Dieu qui, avec si peu, a opéré de si grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est.*

Ils fuient donc à travers l'Egypte. Un jour, ils arrivent à la porte d'Hermopolis, Marie est exténuée de fatigue et de faim. Comme elle passait, offrant à Dieu ces privations nouvelles, et triste surtout de voir souffrir son cher petit Jésus, un beau pêcher consacré à Isis, déesse qui protégeait l'Egypte, inclina doucement ses branches comme jadis le térébinthe du désert, et lui présenta ses fruits empourprés. Pendant que les hommes chassaient la Vierge toute pure, l'honneur, la perle de l'univers, une créature, un arbre du démon avait reconnu sa reine, et, malgré Satan, lui rendait son amoureux hommage.

Le pain de l'exil est toujours amer et dur. Sans doute, Dieu est partout, et partout l'âme fidèle le rencontre et lui parle. Sans doute, suivant le mot du poète : « Pour l'homme fort, tout sol est la patrie, » parce que c'est Dieu qui a créé toutes les montagnes, dessiné toutes les vallées, assigné leur cours à tous les fleuves, et que près de lui nul n'est étranger ; il n'exile personne. Cependant, cette autre parole n'est pas moins vraie : « L'exilé partout est seul. Oh ! l'exil est impie ! » Notre cœur est comme un arbre qui tient par toutes ses racines à la terre où nous sommes nés, où nos yeux se sont ouverts pour la première fois à la lumière et arrêtés sur des visages qui nous souriaient. Cette maison où nous avons poussé nos premiers cris, ce jardin, ces champs où nous avons

pris nos premiers ébats, cette église où nous avons prié tout petit enfant, ce clocher que nous apercevons de tous les points de l'horizon et qui, lorsque nous revenons au pays, fait battre plus vite et plus chaud le sang dans nos veines, ce village, cette campagne, cette cité, ces ruisseaux, ces collines, nous y avons laissé partout des traces, des empreintes de nous, des affections, des souvenirs, le meilleur de nous-mêmes. Tout cela, ce sont des attaches qu'il faut rompre, des racines qu'il faut briser, quand nous quittons notre pays. Ceux-là seuls ne souffrent pas, ne sentent pas, qui ont un cœur mort dans la poitrine. Et lorsque nous arrivons en pays étranger, comme cet arbre qu'on transplante dans un sol lointain qui n'est pas le sien, nous sommes à moitié morts; et qu'il faudra du temps pour que les vieilles racines sèchent et que les nouvelles poussent, pénètrent dans cette autre terre et s'y attachent! Plus une âme est grande, aimante, délicate, plus elle aime son pays. Combien Marie devait aimer sa patrie de Nazareth, la maison d'Anne et de Joachim, la synagogue où ils allaient prier, ces coteaux fleuris que leurs regards avaient contemplé quatre-vingts ans, et par dessus tout leurs tombeaux où elle venait chaque jour s'agenouiller, penser à eux avec reconnaissance, mêlant ses larmes à leur cher souvenir!

Et il lui avait fallu quitter tout cela! Et pour combien d'années? Reviendrait-elle seulement à Bethléem, la cité de ses aïeux, à Jérusalem, au Temple où s'était écoulée sa jeunesse, le lieu le plus sacré du monde, le sanctuaire où Dieu si souvent s'était pour elle fait visible et si bon!

Ils attendirent ainsi deux ans, d'après saint Epiphane, parcourant l'Égypte, pour tromper la vigilance implacable de leurs persécuteurs, et pour gagner aussi leur pain quotidien. Ah! si nous voulons de graves et pratiques enseignements pour cette triste vie d'exil, méditons sur les épreuves de la sainte Famille en Égypte. Elle est plus persécutée que nous. Sans doute, le monde ne nous épargne pas, surtout si nous rompons en visière avec ses plaisirs et ses funestes conventions. Mais il nous laisse du répit toutefois, il unit même par rendre justice à notre vertu, à notre caractère. Et même, quand il vous traque le plus, priez, rappelez-vous les souvenirs fortifiants des aïeux dans la foi, des saints, des vierges qui, pour garder leur âme et leur corps immaculés, ont bravé plus que l'opinion, les tortures et les bourreaux. Elevez votre courage, votre résolution à la hauteur de cette conviction et vous entendrez, en votre conscience, la voix de Dieu qui vous approuve, et vous verrez, si vous regardez plus haut, le ciel s'incliner, comme le pécher d'Hermopolis, pour recueillir vos bonnes œuvres dont il se pare comme de beaux fruits vermeils. Il vous en réserve la jouissance pendant l'éternité.

Quelle que soit notre situation, Marie, plus persécutée, a été aussi plus pauvre, plus délaissée, plus exilée que nous. Par vos tristesses, vos denu-

ments, par votre faim et votre soif, par vos désirs poignants de revoir votre Nazareth, la tombe de votre père, le temple où vous aviez laissé tout votre cœur, aidez-nous, ô Marie! à porter les misères, les pauvretés, les regrets, les angoisses de notre exil!

II. Dieu jugea sans doute qu'il était temps de terminer l'épreuve, que le courage de Marie était à bout, que les dernières cordes d'énergie se brisaient dans son cœur soumis, mais broyé. L'heure du châtimement d'ailleurs avait sonné pour Hérode. Le misérable tyran, après s'être baigné dans le sang des enfants de Bethléem, fut rongé par une maladie affreuse, dévoré par la vermine, ce mal d'opprobre que Dieu réserve aux grands persécuteurs de son Eglise, comme Antiochus-Epiphanie ou Dioclétien. En vain, avait-il demandé aux bains de Callirhoé quelque adoucissement à ses honteuses et atroces douleurs, il dut revenir dans son superbe palais de Jéricho, plus cruellement torturé et plus aigri que jamais. Il voyait partout des conspirateurs, des ombres vengeresses; il entendait les cris de joie mal dissimulés du peuple et même des siens. Cinq jours avant de mourir, il livra au bourreau son propre fils Antipater, et fit brûler vifs quarante juifs qu'il accusait de conjurer contre lui et contre la puissance romaine. Enfin, devinant que sa mort serait accueillie comme la plus heureuse des nouvelles et que toute la Judée se mettrait en fête, il fit rassembler dans l'hippodrome de Jéricho les chefs de toutes les grandes familles juives et ordonna qu'on les égorgeât au moment où il rendrait le dernier soupir, afin qu'il y eût ainsi des larmes sur son tombeau. L'ordre, heureusement, ne fut pas exécuté, et il mourut dans la pourriture de son corps, se sentant fétidement devenir cadavre, sans s'humilier sous la juste main de Dieu, et laissant la mémoire de l'un des plus exécrables tyrans que jamais nation ait subis.

Alors l'Ange apparut à Joseph pendant son sommeil : « Lève-toi, dit-il, prends l'enfant et sa mère et va dans la terre d'Israël, car ceux-là sont morts qui en voulaient à la vie de l'enfant. » (Matth. II, 19.)

Ce qu'un seul mot peut produire de joie dans une âme! Joseph était accablé. D'Hermopolis il avait longé le Nil, descendant son cours jusqu'à Alexandrie, jusqu'à la mer, ne sachant où porter ses pas désormais, toujours prêt à obéir, mais, malgré ses pressantes prières, ne recevant point d'ordre, ne voyant pas une lumière dans sa nuit et souffrant pour Marie, comme Marie souffrait pour lui. C'était même là sa plus cruelle douleur et nous sommes tous ainsi. Quand nous sommes frappés, la peine qu'en éprouvent nos proches centuple la dureté du coup qui nous a atteints. Joseph eût voulu prendre tout le fardeau pour lui, comme Marie pour elle, et c'est ainsi que loin d'être partagé, pour chacun d'eux, le poids en devenait incomparablement plus lourd. Ce soir-là, il s'était endormi sans doute après avoir longtemps

veillé, torturé des préoccupations du lendemain.

L'Ange ne lui dit qu'un mot : *Surge ! Lève-toi !* Et la joie, le courage, l'espérance rentrent dans son cœur. « Lève-toi ! » c'est Marie rassurée, l'enfant sauvé, à qui, après cette vie errante, il pourra enfin offrir des soins, une demeure plus digne de lui. « Lève-toi ! » c'est le rivage de la patrie, les collines aimées, Nazareth la cité des fleurs, Jérusalem la cité de Dieu !

Il se lève aussitôt. Dans le port d'Alexandrie un vaisseau allait lever l'ancre, en partance pour Ascalan ou Jamnia. La sainte Famille d'embarquer sur-le-champ. Bientôt l'on aperçoit les côtes des Philistins ; ils ne seront qu'à quelques lieues de Bethléem, le berceau de leur aïeul David, de Jérusalem surtout, car c'est là qu'ils dirigeront leurs pas. Où iraient-ils, sinon au Temple pour remercier Dieu de sa protection, de leur bonheur, même de leurs dures épreuves ? au Temple où Dieu réside entre les chérubins d'or, sur l'arche qui renferme les tables de la Loi ? Marie surtout est heureuse. Elle chante : « Seigneur, je me suis réjouie quand votre Ange m'a annoncé cette bonne nouvelle : Nous irons à la maison du Seigneur ! » *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.*

Mais quand ils sont débarqués, ils interrogent, ils s'informent du nouveau roi. Ordinairement les fils ressemblent au père. Or, il y a lieu de tout craindre d'un fils d'Hérode. Car c'est, leur assure-t-on, Archélaüs, le fils d'Hérode, qui succède à son père. Aussi saint Joseph devient-il perplexe, sa joie se change en inquiétude et, abandonnant son projet de revoir Jérusalem, l'objet de son amour, le seul théâtre aussi, digne de cet enfant divin qui lui est confié, il prend le parti de la prudence, *timuit illo ire*. L'événement lui donnera raison, car le jeune prince a hérité du caractère cupide et cruel d'Hérode. Un jour il sera déposé de son trône, relégué dans les Gaules, et ses biens acquis par la rapacité confisqués. Aussi pendant les neuf ans qu'il règnera, Jésus et Marie demeureront à Nazareth, sans que Joseph, le chef obéi de la famille, leur permette de se rendre à la cité sainte, par peur d'Archélaüs : *timuit illo ire*.

Il ira donc à Nazareth, en Galilée, pays qui échappe à la juridiction du roi de Judée. Il passe à Ramleh, ou Arimathie, puis gagne à Jaffa les bords de la mer qu'il longe jusqu'à Césarée. Ils sont enfin en sûreté. En route maintenant pour Nazareth ! Ils franchissent, le cœur allégé, les sommets du Carmel où ils reviendront plus tard prier si souvent, comme pour réchauffer leur zèle au foyer brûlant du zèle d'Elie ; puis ils traversent la verte et large vallée de l'Esdréon. Là-bas sur les hauteurs, dans un amphithéâtre de verdure, c'est Nazareth, la fleur de la Galilée, ainsi que son nom l'indique. Comme leurs cœurs battent plus fort dans leur marche émue et plus rapide !... Nazareth où Marie a vu le jour, où dorment leur pieux sommeil ses parents, où est sa maison natale !

Vous savez cette joie sincère et intime qu'on

éprouve quand on revient dans son pays qu'on n'a pas vu depuis longtemps. Vous reconnaissez chaque cité, chaque maison, chaque pierre des murailles et du chemin. Les gens vous accueillent, les visages vous sourient et vous serrez la main à chacun avec une jouissance indicible, faite de toute votre affection et de tous les souvenirs qui se lèvent soudain devant vous, près de cet ombrage touffu, de ce vieil arbre au pied duquel vous avez joué, enfant, à tous les détours des sentiers.

Comme on dut lui souhaiter la bienvenue, à Marie, si aimée et si bonne ! Ce fut aussi une fête pour elle, car elle aimait beaucoup plus qu'elle n'était aimée. Elle avait fait et surtout elle voulait tant de bien aux bons habitants de Nazareth !

Une grande déception pourtant les attendait et qui leur fut sensible. Une tradition sérieuse rapporte que la maison de Joachim s'était effondrée en maints endroits ; des plantes poussaient sur la terrasse dégradée, et les épines avaient envahi la petite cour. Mais après les épreuves d'Egypte celle-ci leur parut légère, Joseph se mit courageusement à l'œuvre et ils goûtèrent bientôt le bonheur d'un chez soi comme le monde n'en connut jamais, le chez soi divin, où Dieu fait homme daignait habiter sous un pauvre toit, obéir à un humble ouvrier.

C'est ainsi que fut accomplie la prophétie d'Osée : « J'ai rappelé mon fils de l'Egypte. » Ce fils dont parle le prophète, c'est Israël, le peuple de Dieu ; mais l'histoire du peuple Hébreu est la figure de l'histoire du Messie. Comme Jésus-Christ, il a été exilé, persécuté, maltraité, il a été le peuple martyr.

Les prophètes avaient aussi annoncé qu'il serait Nazaréen, c'est-à-dire à la fois « la fleur de la tige de Jessé et séparé du monde, saint, » consacré à Dieu ; la plus belle fleur du ciel et de la terre, et la sainteté par essence. C'est sur cette double pensée que je vous laisse, mais pour la reprendre bientôt. Vous voulez que Marie vous aime comme des enfants vraiment dignes d'elle. Or, Elle vous aimera en proportion de votre ressemblance avec son fils. Gardez la fleur de votre pureté si vous voulez que ne se flétrisse point la fleur de votre jeunesse. Alors vous resterez jeunes de cette jeunesse de l'âme immaculée toujours fleurie de mérites, de grâces et de joies. Mais pour que votre âme puisse un jour s'épanouir comme une belle fleur sur la couronne de Marie, vivez, mes enfants, séparées du monde ; fuyez même Archélaüs le fils d'Hérode, même les dangers qui paraissent moindres et qui sont toujours grands au contact d'une société où Dieu n'est pas aimé ; demeurez entre votre père et votre mère dans le doux Nazareth de votre famille.

MOIS DE MARIE

Quatrième jour

Santa Virgo virginum, ora pro nobis.

Sainte Vierge des vierges, priez pour nous.

De toutes les invocations, si glorieuses pourtant, dont se composent les *Litanies laurétanes*, celle-ci est incontestablement la plus chère à Marie. Aucune ne lui plaît autant et ne lui fait autant d'honneur. Même son titre suréminent et incomparable de Mère de Dieu lui est moins précieux encore que celui, en apparence si humble, de *Vierge par excellence*.

N'est-ce pas en effet à sa virginité toute céleste que Marie doit sa divine Maternité?

Je me garderai assurément de dire que Marie, par sa virginité ineffable, même à la langue des anges, a mérité *en toute justice* d'être choisie pour devenir la mère de Dieu. A proprement parler, aucune créature n'a jamais eu et n'aura jamais aucun droit strict devant le Très-Haut. La créature même la plus parfaite n'a d'autre mérite que celui qu'il plaît à Dieu de lui reconnaître dans son infinie bonté, puisqu'il est le premier et unique auteur de tout le bien que nous faisons, ou qui est en nous : *ipse dat velle et perficere*. Mais il est juste de dire que Marie fut élue et réservée pour cet immense honneur à cause précisément de sa virginité qui devait être sans exemple, comme elle reste sans égale, bien qu'elle soit depuis dix-huit siècles imitée à l'envi.

La virginité de Marie était sans exemple. On peut dire qu'avant elle, cette vertu, sinon le mot qui l'exprime, était inconnue aux hommes. Laissons de côté les peuples païens; l'idolâtrie est une école et un foyer de corruption; elle est la consécration même de tous les vices, et plus particulièrement du vice impur. Qu'est-ce que la prétendue virginité des druidesses gauloises, de ces Velléda hystériques et échevelées qui abandonnaient leurs mystérieuses retraites, leur île sacrée de Sayne, et passaient sur le continent dès que la chasteté leur devenait un peu trop à charge? Qu'est-ce que la virginité tant vantée des vestales romaines, qui n'était embrassée, je devrais dire subie, qu'avec répugnance, gardée que par contrainte, par l'horrible peur d'être enterrées vives, et qui cessait au bout de quelques années, avec leurs fonctions religieuses?

Non, non; si la virginité se trouvait quelque part dans le monde, ce n'était pas chez les peuples infidèles; ce ne devait être que chez les enfants d'Israël, le seul peuple qui eût conservé la connaissance et le culte du vrai Dieu, et qui sût quel est devant le trois fois Saint le prix et le mérite de la parfaite pureté du cœur. Or, dans toute l'histoire, bien longue cependant, de ce peuple choisi, et qui avait son Dieu toujours présent, nous ne voyons pas qu'une seule femme, avant Marie, se soit consacrée par le vœu de perpétuelle virgi-

nité. La fille de Jephté, il est vrai, mourra vierge par suite du vœu imprudent de son père; mais avant de marcher au sacrifice, elle demandera un sursis de trois mois pour aller, avec ses amies, pleurer sa virginité sur les montagnes.

Même après qu'Isaïe eut annoncé que le Sauveur naîtrait d'une vierge, la virginité continuera d'être pour les Juifs un malheur et la stérilité un opprobre; tant était profond et enraciné l'espoir, même insensé, que chacun nourrissait au fond de son âme de voir le Messie sortir de sa famille.

La virginité de Marie était donc sans exemple, comme elle était sans précédent.

Elle reste aussi à jamais sans égale, parce que l'amour en fut divinement inspiré à Marie pour la préparer à une dignité qui ne se communique et ne se partage pas, et qu'elle s'est montrée toute prête à faire, pour la sauver, un sacrifice qui ne sera jamais demandé à aucune autre. Dieu, dit le grand Bossuet, qui avait prédestiné la sainte Vierge Marie pour l'associer à sa très pure génération, lui inspire l'amour de la virginité dans un degré si éminent que non seulement elle en fit vœu, mais que même après que l'ange lui eut déclaré quel fils elle devait concevoir, elle ne voulût point acheter l'honneur d'en être la mère au prix de sa virginité. Elle est à l'épreuve, non seulement de toutes les promesses des hommes, mais encore de toutes celles de Dieu.

Virginité, quel est votre prix! Vous seule pouvez faire une Mère de Dieu; mais on vous estime encore plus qu'une si haute dignité.

Marie donna cette sublime leçon au monde, et son exemple mit aussitôt la virginité au comble de l'honneur. C'est elle qui fit les Agnès, les Agathe, les Lucie, les Cécile, les Martine, les Anastasie, les Apollonie, et tant d'autres qui aimèrent mieux jeter leur jeunesse et leur vie aux mains du bourreau que de lui sacrifier leur virginité. C'est elle qui fit les Eustochium, les Geneviève, les Scholastique, les Claire, les Thérèse; elle qui peupla les cloîtres, et les sema à pleines mains, comme des fleurs embaumées, sur les continents et les îles, au sein des villes populeuses comme au fond des campagnes désertes, partout où quelque Apôtre du Christ est venu à bout de planter sa tente. C'est elle, aujourd'hui encore, qui enferme derrière des grilles infranchissables, ou cache sous le voile symbolique et protecteur tant de victimes volontaires et joyeuses, qu'un monde incurablement pervers poursuit de ses injures, de ses lois iniques, ou de la calomnie plus cruelle encore de son hypocrite pitié; mais qui seules, par leur pureté angélique, soutiennent encore la patience de Dieu et retardent l'écrasement définitif de nos sociétés pourries et noyées dans la chair et ses voluptés.

Que dis-je! jusque dans les pays infidèles et sur le dégoûtant fumier de l'idolâtrie, la seule apparition de Marie fait croître des fleurs de virginité d'un parfum d'autant plus suave et plus pénétrant qu'il est plus inattendu.

Une famille tout entière du Hai-men, en Chine,

venait de recevoir le baptême, quand une parente, jeune païenne de dix-huit à vingt ans, vint passer quelques jours dans la maison. Ayant aperçu dans une chambre une image de la sainte Vierge, elle se met à la considérer longtemps d'un regard attentif, puis s'enquiert quelle est cette dame qui porte un si joli enfant dans ses bras. Son cousin, jeune homme très instruit et très pieux, lui dit que c'est la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu. Elle demande aussitôt ce que c'est qu'une vierge. L'explication qu'on lui en donne la frappe vivement. — « Et aujourd'hui, reprend-elle, est-il possible d'être vierge? — Dans le paganisme, lui fut-il répondu, c'est impossible, mais dans le christianisme, c'est très possible, et même facile et fréquent. » Et on lui nomme plusieurs vierges de sa connaissance. La jeune païenne porte de nouveaux regards sur l'image de la sainte Vierge, et après l'avoir considérée assez longuement : « Eh bien; s'écria-t-elle, moi aussi, je serai chrétienne, et je serai vierge ! »

Mais il y avait de rudes obstacles. Fiancée dès son bas âge, elle ne tarda pas à recevoir l'invitation de contracter l'alliance complète et irrévocable. Elle y répondit par un refus absolu, et à toutes les explications qu'on lui demanda elle ne fit qu'une réponse : « Je veux être chrétienne et vierge tout à la fois. »

Retenue par surprise et par contrainte dans la maison de son fiancé, elle subit sans fléchir quatre mois d'atroces brutalités. Les caresses, les menaces, les privations de toutes sortes, les coups même accompagnés d'abominables injures, rien ne put ébranler sa résolution : « Vous me ferez mourir, disait-elle à ses bourreaux; mais j'espère mourir chrétienne, et certainement je mourrai vierge ! »

Dompté par cette énergie surhumaine, son fiancé alla jusqu'à lui permettre de se faire chrétienne, si elle le voulait absolument. — « Je le veux, répondit-elle, mais il faut aussi que je sois vierge, et je le serai ! » Or c'est à quoi l'on ne voulait consentir à aucun prix. Mais on y fut forcé. Rien n'ayant pu briser la volonté de la jeune fille, et tout espoir de la vaincre ayant disparu, il fallut se résigner de guerre lasse à lui rendre sa liberté.

Fruit d'un simple regard jeté sur une image de Marie ! Oh ! qu'elle est belle la virginité ! qu'elle est belle dans sa source, puisque son seul reflet sur une image tracée par la main de l'homme est capable d'enflammer à ce point des âmes qui ne la connaissaient pas ! Oh ! que je comprends les femmes de Milan retenant leurs filles d'aller aux sermons de saint Ambroise quand il chantait les grandeurs et les gloires de la virginité, dans la crainte qu'elles n'allaient toutes s'enfermer dans les couvents !

Pour nous, afin de rester toujours chastes et purs, chacun dans l'état où Dieu nous a placés, prenons la résolution de ne jamais détourner nos

yeux du suave et infiniment gracieux visage de Marie, la Vierge par excellence, la Vierge des vierges.

Cinquième jour

Mater divinæ gratiæ, ora pro nobis.

Mère de la divine grâce, priez pour nous.

Certes, ma très douce Mère, je n'irai pas, au risque de vous offenser grandement, ce que je regarderais comme le dernier des malheurs qui me puisse arriver, je n'irai pas soutenir que vous êtes la source première de la grâce, que vous la produisez de vous-même, que vous la dispensez comme il vous plait, sans nulle dépendance d'aucune autorité supérieure, et comme étant la maîtresse absolue d'une chose qui vient de vous seule, ou même principalement de vous. Quiconque oserait vous adresser un pareil éloge se rendrait coupable envers vous de la plus grossière injure. Ce serait vous accuser sacrilègement d'usurper sur la qualité et les droits de Dieu même.

L'auteur, l'unique auteur de la grâce, c'est Dieu, c'est votre divin Fils. Comme la moindre des créatures, vous tenez tout de lui; et votre plus grand mérite a été de le reconnaître mieux qu'aucune autre. Oui, toutes les grâces suréminentes qui vous ont faite ce que vous êtes, c'est de Dieu que vous les avez reçues; c'est lui qui vous en a remplie, comblée : *Ave, gratia plena, Dominus tecum*; c'est la présence et comme l'invasion du Saint-Esprit dans votre âme qui les y a répandues avec cette profusion inexprimable : *Spiritus sanctus superveniet in te*. Et, si vous êtes incomparablement la plus élevée et la plus parfaite des créatures, ce n'est pas de vous-même que vous l'êtes, c'est à Dieu que vous devez toute la gloire de votre élévation et de votre perfection. Encore une fois vous vous êtes plu à le proclamer vous-même bien haut dans ce sublime cantique où votre humilité égale autant qu'elle peut la grandeur inouïe de l'honneur qui vous a été fait : « Mon âme glorifie le Seigneur parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, et qu'il a fait en moi de grandes choses ? »

Mais si vous n'êtes pas la source première de la grâce, vous êtes la Mère de son auteur, vous êtes la Mère du Christ tout entier, et par une conséquence forcée, de tout ce qui est en lui, et de tout ce qui vient de lui : de sa sagesse, de sa vertu, de sa puissance, qui sont sans bornes; de sa douceur, de sa miséricorde, qui sont infinies; et pareillement aussi de sa grâce. Car, bien que vous ne soyez pas la mère du Christ selon la nature divine, puisque la divinité est éternelle, et que vous ne l'ayiez enfanté que selon la nature humaine, cependant, nous l'avons vu, vous êtes appelée et vous êtes réellement la Mère de Dieu, à cause de l'indissolubilité des deux natures en Jésus-Christ. De même vous êtes à très juste titre appelée la Mère de la divine grâce, parce que

vous avez donné au monde Celui qui est l'auteur même de la grâce.

Qui pourrait reprendre quelque chose dans mon langage si, parlant à la mère d'un Démosthène, d'un Cicéron, d'un Bossuet, je lui disais : C'est vous qui avez l'immense honneur d'avoir donné le jour à ce grand homme; ah! laissez-moi saluer en vous la mère de l'Eloquence même! — C'est ainsi, ô Marie, que je salue et que j'invoque en vous la Mère de la *divine* grâce, déclarant assez par ce terme que la grâce vient de Dieu, mais confessant du même coup que c'est vous qui nous avez donné le Christ avec toutes ses grâces. Sans vous, la grâce nous aurait fait défaut, la malédiction divine pèserait encore sur nos têtes coupables, celle du serpent s'élèverait audacieusement contre le ciel, et Satan pourrait dire à Dieu : Tu n'as pas su racheter celui que j'ai perdu, ni relever celui que j'ai fait tomber!

Nous vous appelons encore la Mère de la divine grâce, ô Marie, parce que, si toute grâce nous vient de Jésus-Christ, c'est par vous qu'elle nous vient. Vous n'êtes pas la source de la grâce, mais vous en êtes l'unique et généreux réservoir; vous êtes la fontaine toujours abondante où nous la venons puiser. La fontaine n'est pas la source, mais elle en reçoit directement et en distribue les eaux. La source est cachée dans les entrailles de la terre, comme ces vaisseaux déliés où se forme le lait d'une mère sont en quelque sorte perdus dans la masse du corps, mais les fontaines sont là comme les mamelles de la terre qui en ramassent les plus pures ondes, et les offrent en abondance à quiconque est altéré. Sans les fontaines qui mettent l'eau à notre disposition, à quoi serviraient les sources? Captives sous d'épais bancs de roche ou absorbées dès leur première issue par des sables arides, leur circulation obscure et ignorée ne serait d'aucun secours aux plantes, aux animaux, aux hommes.

Ainsi de la grâce. Sans Marie, elle n'arriverait pas jusqu'à nous; Marie est la fontaine par où le Sauveur a voulu nous la dispenser. Elle est la fontaine de la grâce, comme elle est la fontaine de l'amour, et la Mère de l'une, comme elle est la Mère de l'autre : *fons amoris, mater pulchræ dilectionis*. Notre Seigneur l'a voulu ainsi, dans son immense amour et son immense respect pour sa mère. Il a voulu que celle qui s'était si généreusement associée à l'œuvre de notre Rédemption par la souffrance, fut associée aussi à l'œuvre de notre sanctification par la grâce. Il a voulu que, de même qu'on ne peut aller à son père si ce n'est par lui, de même on ne pût venir à lui sinon par Marie. Il a voulu en un mot que toutes les grâces nous vinssent par Marie, et que sa très sainte et très honorée Mère fût pour nous la Mère de la divine grâce; et que, comme l'enfant puise au sein de sa mère le lait qui le nourrit, nous dussions aller demander au cœur de Marie les grâces dont nous avons besoin. Il nous l'a dit solennellement du haut de la croix,

et c'est le dernier mot qu'il ait adressé aux hommes, dans la personne du disciple bien-aimé : Homme, voilà ta Mère. Ne t'adresse pas ailleurs : par elle, mais par elle seule, te viendront tous les secours et toutes les faveurs.

C'est la belle pensée de saint Augustin, ce dévot serviteur de Marie : — O bienheureuse Vierge! s'écriait-il éloquemment, ô sainte et aimable Mère! qui donc pourra jamais vous remercier comme il convient, et chanter dignement vos louanges, vous dont l'humble acquiescement aux paroles de l'envoyé céleste arrache le genre humain à une perte assurée? Voulons-nous obtenir sûrement le pardon de nos crimes? nous n'avons qu'à faire passer nos aveux par vos lèvres. Voulons-nous être exaucés? nous n'avons qu'à mettre nos prières et nos desirs entre vos mains. Vous êtes l'unique recours des pécheurs; il n'y a que vous par qui nous puissions espérer miséricorde; sans vous, il nous faudrait désespérer de la récompense.

Recourons donc sans cesse à Marie; nos besoins sont si nombreux et si pressants! C'est elle qui nous donnera la consolation dans nos peines, la paix et la sérénité dans la tourmente, le courage au moment de la tentation, la lumière à l'heure ténébreuse du doute, la confiance au jour de l'abandon et du désespoir, le doux baiser de la parfaite réconciliation à l'article de la mort. Puisse cette gracieuse et consolante invocation ne jamais quitter nos lèvres : Priez pour nous, ô Mère de la divine grâce!

Mater divine gratiæ, ora pro nobis!

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologales

PARAGRAPHE DEUXIÈME

La foi

III

OBJET DE LA FOI

A

Les vérités révélées

— *Que devons-nous croire?*

— Toutes les vérités que Dieu a révélées.

— *Pourquoi dites-vous : toutes les vérités?*

— Parce que si j'en omettais une seule je n'aurais plus la foi.

— *Comment n'auriez-vous plus la foi?*

— Je n'aurais plus la foi parce qu'en refusant de croire une vérité révélée, je rejette l'autorité de Dieu, je ne crois plus sur sa parole, mais bien parce que cela me plaît; et dès lors je n'ai plus la foi surnaturelle et divine, puisque c'est à moi, à ma raison que je m'en rapporte, et non plus à l'autorité de la parole de Dieu.

— *La foi doit donc être entière ?*

— Oui, et cela sous peine de n'être pas.

De même que, dans un chœur de musique, une seule voix qui détonne, brise l'harmonie, de même une seule vérité qui manque, détruit la foi surnaturelle.

— *Pourquoi avez-vous dit : les vérités que Dieu a révélées ?*

— Parce que les autres vérités ne sont pas l'objet de la foi surnaturelle.

— *Citez-moi des vérités qui sont l'objet de la foi surnaturelle.*

— Il y a un Dieu en trois personnes, il y a un paradis pour récompenser les justes, un enfer pour punir les pécheurs : voilà des vérités qui sont l'objet de la foi surnaturelle.

— *Pourquoi ?*

— Parce que Dieu les a révélées, et que je les crois sur la parole de Dieu.

— *Citez-moi des vérités qui ne sont pas l'objet de la foi surnaturelle.*

— 2 et 2 font 4 ; une pomme est plus grande qu'une de ses parties ; il y a une ville qui s'appelle Londres ; Napoléon I^{er} a gagné la bataille d'Austerlitz. Voilà des vérités qui ne sont pas l'objet de la foi surnaturelle.

— *Pourquoi ?*

— Parce que Dieu ne les a pas révélées.

C'est l'homme qui les enseigne, c'est le simple bon sens qui les fait connaître, et la foi par laquelle je les crois s'appelle foi naturelle ou humaine, tandis que j'ai la foi surnaturelle et divine si je crois, sur la parole de Dieu, les vérités qu'il a révélées.

B

Possibilité de la révélation

— *Vous dites que nous devons croire les vérités que Dieu a révélées ; Dieu peut donc parler aux hommes pour leur apprendre quelque chose ?*

— Oui.

— *Dites pourquoi.*

— Parce que Dieu est notre père.

— *Un père peut donc instruire son enfant ?*

— Oui, et cela se voit tous les jours ; tous les jours, les petits enfants apprennent mille choses des lèvres de leur père ou de leur mère. Puisque Dieu est notre père et que nous sommes ses enfants, il peut donc nous instruire pour le moins aussi bien que tout père de famille peut le faire pour son enfant.

— *Mais ne faut-il pas être savant pour instruire les autres ?*

— Oui, il le faut.

— *Un ignorant ne pourrait donc pas instruire quelqu'un ?*

— Non, personne ne peut donner ce qu'il n'a pas ; l'ignorant ne peut pas donner la science, puisqu'il ne l'a pas.

— *Le savant, lui, peut-il instruire ?*

— Oui, et cela se fait tous les jours. Tous les jours, des enfants qui ne savent rien, apprennent la lecture, l'écriture, le calcul, l'histoire, la géographie, etc., de maîtres qui possèdent ces sciences, de sorte que, journellement, on peut constater que l'homme savant est capable d'instruire l'ignorant.

— *Dieu est-il savant ?*

— Oui, il a la science infinie.

— *Il est donc plus savant que les hommes les plus instruits ?*

— Infiniment plus.

— *Quelle est votre conclusion ?*

— Ma conclusion est, que, si un homme tant soit peu savant est capable d'en instruire un autre, à plus forte raison, Dieu, qui est infiniment savant, pourra-t-il instruire et enseigner les hommes, s'il le juge à propos.

Rien de plus simple, et prétendre le contraire serait une véritable sottise.

C

Fait de la révélation

— *Je vois bien que Dieu peut instruire l'homme, s'il le veut ; mais l'a-t-il voulu, lui a-t-il parlé pour lui apprendre quelque chose ?*

— Oui.

— *Pourriez-vous me dire à qui Dieu a parlé ?*

— Il a parlé d'abord à nos premiers parents, dès le commencement du monde.

— *Connaissez-vous d'autres hommes à qui Dieu ait fait entendre sa voix ?*

— Oui. Après le déluge, il a parlé à Noé, à Abraham, à Isaac et à Jacob.

— *Est-ce tout ?*

— Non ; car, sur la montagne du Sinaï, il a encore parlé à Moïse, et, par Moïse, au peuple Juif tout entier.

— *Depuis Moïse, Dieu s'est-il encore adressé aux hommes ?*

— Oui, il s'est adressé aux prophètes, les chargeant d'avertir et d'instruire les peuples, et enfin, dans la personne de son fils bien-aimé, Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme, il a parlé une dernière fois aux Juifs et aux apôtres, après quoi il a envoyé ces derniers par toute la terre faire connaître sa parole.

D

Nature de la révélation

I

Révélation primitive

— *Vous venez de m'apprendre que Dieu a parlé à nos premiers parents, pourriez-vous me dire ce qu'il leur a enseigné ?*

— D'abord il leur a enseigné des vérités.

— *Quelles vérités ?*

— Son existence, la création de l'univers et de l'homme lui-même, puis l'existence d'une autre vie pour la récompense des justes et la punition des pécheurs, et, par conséquent, l'immortalité de l'âme et la fin surnaturelle de l'homme.

En outre, après le péché originel, Dieu a fait à nos premiers parents la promesse d'un Messie ou Rédempteur ?

— *Leur a-t-il tracé des devoirs ?*

— Oui.

— *Lesquels ?*

— Outre les préceptes de la loi naturelle gravés dans le cœur de l'homme, et la défense de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, Dieu avait encore imposé aux premiers hom-

mes des préceptes particuliers, tels que la sanctification du septième jour et l'offrande de sacrifices.

— *Les premiers hommes avaient donc des vérités à croire, des commandements à observer et des sacrifices à offrir ?*

— Oui.

— *Les premiers hommes devaient donc croire en Dieu, l'aimer et lui obéir, sous peine de damnation éternelle ?*

— Oui.

— *Ils avaient donc une religion ?*

— Oui.

— *Comment appelez-vous leur religion ?*

— La religion primitive.

— *Ressemblait-elle à la nôtre ?*

— Oui, c'était la nôtre elle-même, seulement beaucoup moins parfaite qu'aujourd'hui.

— *Pourquoi dites-vous qu'elle était moins parfaite qu'aujourd'hui ?*

— Parce qu'alors le nombre des vérités révélées était moins grand, les commandements étaient moins bien expliqués, les sacrifices étaient loin de valoir le saint sacrifice de la messe, et les sacrements n'existaient pas.

— *Et vous prétendez que cette religion était la même que la nôtre ?*

— Oui.

— *Expliquez-vous.*

— Un petit enfant de trois ou quatre ans est faible et ignorant ; quand il aura trente ans, il sera vigoureux, instruit, homme fait ; et pourtant ce sera le même personnage. Enfant, il est l'homme fait commencé, à l'état imparfait ; homme fait, il est l'enfant perfectionné.

— *Que voulez-vous dire ?*

— Je veux dire que la religion primitive c'est la religion chrétienne à l'état d'enfance ou d'imperfection, et la religion chrétienne c'est la religion primitive à l'état d'homme fait ou de perfection.

Dans les deux états, c'est la même religion, d'abord imparfaite, puis devenue parfaite, grâce aux développements que Dieu lui a donnés dans la suite des âges.

— *Les hommes ont-ils toujours bien observé la religion primitive ?*

— Non.

— *Que firent-ils donc ?*

— Ils méconnurent Dieu et tombèrent dans l'idolâtrie et toutes sortes de péchés.

— *Qu'arriva-t-il alors ?*

— Alors Dieu irrité envoya un terrible déluge qui engloutit et détruisit le genre humain, à l'exception d'une famille.

— *Quelle était cette famille ?*

— Celle de Noé.

— *Du moins cette famille demeura fidèle à Dieu ?*

— Pas toujours ; car les descendants de Noé, à leur tour, se laissèrent aller à la corruption, et oublièrent le Seigneur et sa loi pour se livrer au culte des idoles et à toutes les abominations.

— *Que résolut alors le Seigneur ?*

— Le Seigneur résolut de se choisir un peuple particulier qu'il préserverait de la corruption universelle et qui pratiquerait la vraie religion.

2

Révélation Judaïque

— *Quel fut ce peuple ?*

— Le peuple Hébreu.

— *Quel est le père de ce peuple ?*

— Abraham, à qui Dieu révéla ses desseins sur lui et sa postérité.

— *De qui Dieu se servit-il pour apprendre la religion à ce peuple choisi ?*

— De Moïse et des prophètes, mais surtout de Moïse.

Instruit par le Seigneur, Moïse rappela aux Hébreux les vérités à croire et les commandements à observer.

Puis, à différentes époques, Dieu envoya des prophètes pour transmettre à son peuple ses volontés, ses menaces, ses promesses, et surtout pour le maintenir dans la foi au Messie et dans l'attente de sa venue.

— *Que fit Moïse pour empêcher le peuple d'Israël d'oublier la vraie religion ?*

— Il l'écrivit fidèlement dans un recueil, et c'est pourquoi la religion révélée aux Juifs ou religion judaïque s'appelle la loi écrite, tandis que la religion primitive porte le nom de loi naturelle parce qu'elle n'était pas écrite sur des livres, mais seulement gravée dans le cœur, ou dans la nature de l'homme.

— *Les vérités étaient-elles les mêmes pour les deux religions, judaïque et primitive ?*

— Oui, sauf que la promesse du Messie fut beaucoup plus développée dans la religion judaïque que dans la religion primitive.

— *Et les commandements étaient-ils les mêmes ?*

— Oui, pour les préceptes de la loi naturelle, la religion judaïque comme la loi primitive imposant l'observation des commandements de Dieu qui forment la loi naturelle.

Quant aux autres préceptes, la religion judaïque en renferme beaucoup plus que la religion primitive. Ainsi, outre le précepte de la circoncision qui faisait des Juifs les enfants de Dieu, il y avait beaucoup de préceptes appelés cérémoniels, parce qu'ils fixaient les cérémonies du culte, et beaucoup de préceptes politiques et judiciaires, qui réglaient les rapports du peuple Juif avec les peuples voisins et des Juifs entre eux.

3

Révélation Chrétienne

— *La religion primitive et la religion judaïque ont-elles toujours duré ?*

— Oui et non.

— *Expliquez-vous.*

— Elles ont toujours duré et durent encore pour les vérités et pour les préceptes de la loi naturelle. Pour le reste, c'est-à-dire pour certains préceptes particuliers, comme la circoncision, pour les lois cérémonielles et judiciaires, la religion primitive et la religion judaïque ont cessé.

— *Par quoi sont-elles remplacées ?*

— Par la religion chrétienne.

— *Qu'est-ce que la religion chrétienne ?*

— C'est la religion révélée par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *Qu'est-ce que Jésus-Christ ?*

— Jésus-Christ est le Messie promis, attendu et

venu. Jésus-Christ est le Fils de Dieu fait homme et descendu du ciel pour nous racheter et donner à la religion judaïque et à la religion primitive leur entier développement et leur perfection complète.

— *En quoi consiste cette perfection ?*

— En ce que Notre-Seigneur :

1^o A révélé de nouvelles vérités.

2^o A mieux fait connaître certains mystères ainsi que les commandements.

3^o A remplacé les sacrifices anciens de peu de valeur par un sacrifice d'une valeur infinie, le saint sacrifice de la messe.

4^o A établi les sacrements, sources de la grâce.

— *Pourquoi la religion ainsi perfectionnée s'appelle-t-elle religion chrétienne ?*

— Elle s'appelle ainsi du nom de son auteur le Christ Jésus, ou sauveur des hommes ?

CONFÉRENCES OPPORTUNES

VIII

DIEU

Ce qu'Il est

I. Et maintenant, je crois pouvoir dire que j'ai tenu la première partie de ma promesse. Je vous ai irréfutablement démontré, je pense, que : *se passer de Dieu* est une chose absolument impossible, et *vouloir s'en passer* une honteuse chimère.

Oh oui ! ils ont beau le chasser de leur esprit, comme on expulse un simple moine de son couvent, il rentre en eux par la conscience. Ils ont beau biffer son nom de tous vos livres, même des fables du bon La Fontaine ; malgré eux et malgré vous ce nom divin revient sur vos lèvres. Dieu est indissolublement attaché aux entrailles de l'humanité. Qu'ils dédaignent ou qu'ils blasphèment, sa pensée visiblement les tourmente et les tourmentera toujours. Et tous ces prétendus libres-penseurs, ces fiers athées, ces fabricants de sociétés sans morale et de morale sans Dieu, après avoir été un instant malfaisants finissent toujours par être à jamais ridicules. Oui ! ridicule Voltaire, ridicule Rousseau, ridicules, malgré d'incontestables talents, les esprits forts du siècle dernier et de tous les siècles. Ridicules par leur orgueil ; ils s'intitulaient pompeusement philosophes, et ils ont traîné leur pauvre raison dans toutes les boues du mensonge et de l'erreur, là précisément où ils prétendaient ne consulter qu'elle. Ridicules par leur extravagance ; tous se proclamaient infailibles, et ils ne cessaient de se bafouer mutuellement, et ce point, commun à tous, est le seul sur lequel ils me paraissent tous avoir eu raison. Ridicules par leur impiété, et là seulement où ils furent impies. Ceux-là seuls se sont sauvés à temps de ce ridicule homicide, qui ont eu le courage un jour d'abjurer les vaines prétentions d'une raison si peu sûre d'elle-même, et de se jeter humblement dans les bras de cette raison supérieure et infailible qui s'appelle la Foi, s'assurant ainsi l'honneur et le bénéfice d'une mort véritablement philosophique, c'est-à-dire chrétienne.

Si donc, et c'est maintenant une chose admise, nous ne pouvons en aucune manière nous passer de Dieu, il nous importe souverainement de savoir ce qu'il est ; et j'ai dit que rien ne vous était plus facile que de l'apprendre.

Mais à qui le demanderez-vous ? — Voilà le point.

Aux journalistes ? — Vous n'en avez que trop l'habitude. Mais, de bonne foi, que savent-ils ? où ont-ils étudié ? qui les a éclairés ? de quel droit viennent-ils vous parler de ces choses si importantes ? de qui tiennent-ils leur mission ? Ils prétendent ne relever que d'eux-mêmes, et ils s'arrogent le droit de diriger votre vie présente, et de fixer votre avenir ! Est-ce que vous aussi ne relevez pas de vous-mêmes au même titre qu'eux ? Pourquoi donc alors, en voulant à toute force vous éclairer, vous font-ils l'injure de s'élever au-dessus de vous, d'imposer à votre raison le *bon plaisir* de leur propre raison, d'en agir avec vous comme si leur intelligence était un phare étincelant, et la vôtre une misérable lanterne que le lampiste a oublié d'allumer ?

Vous adresserez-vous aux savants ? — Mais qui sont les savants ? quelle est leur science, et que sait-elle ? qui l'a contrôlée ? Les loups, dit-on, ne se mangent pas, et les savants se contrôlent eux-mêmes ; or, s'il en est ainsi, quelle confiance mérite leur prétendue science ? — Non, non ; ils ne peuvent vous offrir que des opinions purement personnelles, individuelles, et partant sans garantie suffisante : *omnis homo mendax*. Ils n'ont pas le droit de vous enseigner ; ils n'en ont pas reçu la mission. Journalistes et savants sont trop soumis à leurs passions, trop esclaves de l'orgueil, de l'argent, des honneurs ; leurs querelles sans fin, leurs contradictions perpétuelles font trop voir l'incertitude où ils flottent, pour que la conscience puisse se reposer en paix sur leurs affirmations et leurs négations ; elles sont sans solidité comme sans portée.

Suivent-ils au contraire l'autorité, la tradition, la foi, oh ! alors, c'est toute une autre chose. Alors, ils ne sont plus de simples individus, ils ont cessé de parler en leur propre nom ; ce ne sont plus des savants que nous entendons, mais des apôtres, mais les échos fidèles d'une voix autorisée, et qui seule a le droit d'exiger notre attention.

II. Qu'est-ce donc que Dieu ? et qui nous le dira nettement, certainement ? — Je viens de vous montrer votre maître, votre seul et légitime maître. C'est l'autorité, la tradition. Telle est la grande et vénérable voix, à laquelle ni votre raison, ni votre conscience ne peuvent, sans forfaire au devoir et à l'honneur, refuser l'hommage-lige d'un sincère acquiescement. Vous, hommes, en votre qualité d'homme, vous êtes un être nécessairement enseigné. Si vous l'avez oublié, relisez la première Conférence du P. Lacordaire, et apprenez de lui à vous ranger, attentifs et dociles, autour de vos maîtres naturels, au lieu de courir après les faux prophètes, les faux docteurs, les faux sages qui,

du haut de leurs chaires usurpées, ne vous jettent leurs mielleux mensonges que pour se grandir et s'enrichir à vos dépens.

Interrogez d'abord vos parents ; c'est par là que vous devez commencer, car c'est la première autorité que vous trouviez sur votre chemin en entrant dans la vie. Interrogez-les, et ils vous diront ce qu'est Dieu : *Interroga patrem tuum, et annuntiabit tibi*. Quels maîtres plus aimables pouvez-vous souhaiter, et plus tendrement dévoués ? Où trouverez-vous une voix plus aimée, une parole plus doucement persuasive, un enseignement plus désintéressé, une bonne foi plus indiscutable ? Ecoutez donc les instructions de votre père, et n'abandonnez point la loi de votre mère : *audi fili mi, disciplinam patris tui, et ne dimittas legem matris tuæ*. Votre mère ! elle est chrétienne, elle ne vous parle pas au nom d'une sagesse individuelle. Ce n'est plus un esprit solitaire qui, après avoir éteint le flambeau qu'il avait reçu des générations précédentes, a battu tous les cimetières où pourrissent les intelligences mortes pour le rallumer aux feux follets du doute, et qui souvent prend pour autant de flammes vivantes les pâles phosphorescences d'un tronc putréfié. Votre mère représente une longue tradition ininterrompue ; l'enseignement qu'elle vous donne est celui de ses pères, de ses aïeux qui sont aussi les vôtres, et par lesquels vous remontez jusqu'aux origines de votre race : il fait partie du patrimoine de la famille. Et puis c'est sa mission naturelle de vous le transmettre, d'éclairer votre esprit en lui infusant ses croyances, comme elle nourrit votre corps en lui infusant son lait. Qui donc aurait, autant qu'elle, le droit de vous enseigner ce qu'il vous importe le plus de savoir ?

Lorsque vous étiez enfant, dit Lacordaire, ce fut sur son sein que vous reçûtes votre première éducation. Elle vous éclaira d'abord dans l'ordre des sensations, en vous dirigeant continuellement dans vos rapports avec les objets extérieurs. De plus, par la transmission longue et laborieuse de la parole, elle ouvrit en vous la source de l'intelligence. Puis elle déposa au fond de votre âme un trésor plus précieux, celui de la conscience ; elle vous punit et vous récompensa selon vos actions, vous donna la mesure du juste et de l'injuste, et fit de vous un être moral. Elle vous initia encore aux mystères de la foi, et vous apprit à croire aux choses invisibles dont les choses visibles ne sont que le reflet ; elle fit de vous un être religieux. C'est ainsi que, dès l'aurore de votre vie, vous fûtes enseigné par elle dans les quatre ordres qui constituent tout votre être, dans l'ordre des sensations, des idées, de la conscience et de la foi.

Or, croyez-vous bon, croyez-vous honnête, juste, sage de démolir en vous l'ouvrage de son cœur, pour suivre les fantaisies plus ou moins intéressées de gens à qui vous êtes parfaitement indifférent ? Interrogez donc votre mère, ou bien, ce qui est une seconde manière de l'interroger, rappelez-vous ses enseignements d'autrefois. Vous les com-

prendrez facilement, car tout homme a une disposition innée à la foi, la faculté des choses divines, ce que j'appellerai le *sens religieux*. C'est « la raison qui cherche une cause première ; la conscience qui admet un législateur, un juge ; le cœur qui se tourne vers le Père céleste, et qui cherche un objet suprême d'amour. »

Ce qu'elle vous dira, votre mère ? Elle vous dira, avec l'humanité tout entière, que Dieu, c'est l'être au-dessus de tous les autres, qui a tout fait et qui conduit tout par sa seule volonté qui est adorable et sainte ; parfaitement indépendant, et de qui tout dépend essentiellement, parce que rien n'existe que par lui ; tout puissant, parce qu'il fait tout ce qu'il veut et comme il veut ; mais aussi infiniment sage, parce qu'il ne peut rien vouloir qui ne soit parfait pour la fin qu'il se propose ; parfaitement juste et en même temps parfaitement bon, car la justice n'est qu'une autre forme de la bonté, si bon que tout le monde l'a toujours appelé le bon Dieu ; qu'on ne voit pas, parce qu'il est un esprit, mais qui voit tout, parce qu'il est partout, au ciel, sur la terre et en tous lieux ; qui lit dans nos cœurs et scrute jusqu'à nos plus secrètes pensées ; qui gouverne le monde qu'il a créé et dont il soutient l'existence, et veille sans cesse sur chacun de nous ; qui exauce nos prières, parce qu'il est bon ; récompense la vertu, parce qu'il est généreux ; punit le vice, parce qu'il est juste, et pardonne au repentir, parce qu'il est miséricordieux ; enfin qui a droit à tout notre service en raison de son absolu domaine, et à tout notre amour à cause de ses infinies perfections.

Voilà ce que vous a dit, ce que vous répètera au besoin votre mère ; et j'espère que vous n'y trouverez rien, peut-être même vous démontreraï-je bientôt que vous ne pouvez rien trouver en tout cela qui répugne à la raison la plus exigeante.

III. Mais à côté de votre mère selon la nature, vous avez une autre mère, une mère selon la grâce, que vous pouvez, que vous devez interroger avec la même confiance ; car elle aussi a des titres imprescriptibles à votre respect. L'Eglise, dit Lacordaire, est la plus haute puissance métaphysique, la plus haute puissance historique, la plus haute puissance morale, la plus haute puissance sociale. Ne craignez donc pas de vous adresser à elle ; elle a le droit de vous enseigner, et votre raison n'aura point à rougir de se soumettre à ses enseignements. Elle a pour elle la science, la vertu, le nombre, l'infailibilité. Mais je ne veux pas m'élever si haut, et je me contenterai de vous dire : Savez-vous ce que c'est que l'Eglise ? A ne la prendre même que par son côté purement extérieur et pour ainsi dire humain, de sorte qu'il vous suffise d'ouvrir les yeux pour voir, et d'étendre la main pour toucher, l'Eglise, c'est la société tout à la fois la plus sage et la plus ancienne qui soit sur la terre.

La plus sage, au sens propre du mot. C'est en effet la société, dans une même foi religieuse, sous une même loi morale, sous un même gouverne-

ment spirituel, des nations manifestement les plus éclairées, les plus nobles, les plus saines, les plus puissantes, les plus civilisées. Vous ne contesterez pas que les nations catholiques n'aient toujours été et ne se maintiennent encore, malgré de trop réelles et déplorables défaillances, à la tête, je ne dis pas seulement de l'Europe, mais du monde. Rappelez-vous ce qu'elles ont fait au Moyen-Age, et particulièrement à l'époque des Croisades ; et par les prodiges du passé, faites-vous une idée de ceux qu'elles pourraient opérer aujourd'hui, sur tous les champs de l'activité humaine, si elles voulaient apprendre à subordonner les intérêts de leur orgueil national à ceux de leur foi commune.

Or ces nations si savantes, si brillantes, si prospères aujourd'hui, vivaient autrefois depuis de longs siècles dans les ténèbres et les horreurs de la barbarie. C'est de là qu'elles sont sorties pour venir demander à l'Eglise le flambeau de la vérité, à la lumière duquel elles ont marché depuis sans obstacle vers les sommets radieux de la plus haute civilisation. Qui donc les a faites ce qu'elles sont ? C'est l'Eglise.

Elle est aussi la plus ancienne ; car ce flambeau avait été allumé presque en même temps que le soleil matériel qui éclaire nos yeux, et il avait passé, en s'éclairant de plus en plus, des mains du premier homme à celles de Noé, de Noé à Abraham, d'Abraham à Moïse, de Moïse à Jésus-Christ, qui lui donna tout son éclat, et le confia à son Eglise, et à elle seule, pour éclairer les hommes jusqu'à la fin des siècles.

C'est, à vrai dire, la dernière des ignorances de s'imaginer que l'Eglise catholique est nouvelle dans le monde, qu'elle est un produit longtemps cherché de la philosophie ou de la politique, un fait humain auquel on puisse assigner sa date et son rang parmi les faits qui remplissent l'histoire. C'est le fait primordial et divin, autour duquel tous les autres gravitent, et qui les domine tous, comme un roi ses sujets. Elle est née avec la première société domestique, elle a assisté à l'origine de toutes les choses humaines. Telle que vous la voyez aujourd'hui, elle remonte de Jésus-Christ, son divin fondateur, jusqu'au premier homme, par les prophètes qui ont prédit l'avènement du Sauveur, par les patriarches auxquels il avait été promis, par les justes de l'ancienne Loi qui l'appelaient de leurs vœux, et déjà mouraient pour lui en saluant sa venue prochaine. Elle se rattache ainsi à la promesse paradisiaque qui fonda sur la terre la société des enfants de Dieu, et en fut jusqu'à Jésus-Christ le lien immortel.

Et ce qu'elle est aujourd'hui parmi les peuples modernes, elle l'a toujours été à toutes les époques de l'histoire ancienne. Nierez-vous que le peuple Juif, malgré ses nombreux défauts, ne se soit élevé et maintenu infiniment au-dessus de tous les peuples de l'antiquité par la sublimité de ses croyances, la majesté de sa religion, la sainteté de son culte, la justice de ses lois, la douceur et la pureté de ses mœurs, en un mot, par tout ce qui consti-

tue la véritable civilisation ? Il est le seul, parmi les peuples antiques, qui ait gardé comme un dépôt sacré, la connaissance et le culte d'un Dieu unique, qui ait eu en horreur l'idolâtrie, qui ait répudié les sacrifices humains, qui ait puni sévèrement la prostitution, qui n'ait pas connu l'esclavage. Ses prévarications mêmes, par les terribles châtiments qui les ont toujours suivies de si près, par le repentir et les larmes dont ce peuple les a toujours expiées, sont la preuve la plus frappante de la grandeur de sa mission, et de l'origine surnaturelle de son existence comme société religieuse.

Et ne venez pas me dire que vous ne croyez pas aux prophéties ; vous feriez preuve de peu de savoir et de sens. Les prophètes ont prouvé leur mission surnaturelle et la réalité de leur inspiration divine d'une façon qui défie toute résistance et toute contradiction. Leurs écrits renferment des preuves intrinsèques et extrinsèques d'authenticité, de véracité, d'intégrité, dont les écrits de Platon et de Cicéron seraient certainement fiers. Les impies ont usé contre eux du sarcasme ; ils n'ont jamais osé essayer d'une démonstration sérieuse. On ne saurait y toucher sans ébranler les bases mêmes de l'histoire et écraser l'intelligence humaine sous ses ruines ; mais le Samson qui renversera ces colonnes d'airain n'est pas encore créé.

Ne me dites point que vous ne croyez pas aux miracles ; vous feriez preuve d'une insigne mauvaise foi. Les faits miraculeux appartiennent à l'histoire comme tous les autres faits ; leur réalité s'établit de la même façon, non point par le raisonnement *à priori*, mais par le témoignage. Et comme ils en sont les faits les plus importants, les preuves de leur réalité sont aussi plus nombreuses et plus convaincantes. Il n'y a qu'à regarder avec ses yeux pour voir. Au surplus, les miracles surnaturels ne sont pas plus étonnants que les miracles naturels au milieu desquels vous vivez, et dont vous ne contestez pas l'existence. La communication de la pensée d'un esprit à des milliers d'esprits, son expression par la parole, la peinture de la parole par l'écriture, que dis-je ? le moindre mouvement de votre main ou de votre pied au commandement de votre volonté, sont des miracles qui ne le cèdent en rien à la multiplication des pains, à la guérison des malades, à la résurrection des morts. Ils sont seulement plus vulgaires, voilà tout.

Ne me dites pas davantage que vous ne croyez pas à la mission ni à l'œuvre des apôtres ; vous feriez preuve d'une impardonnable stupidité d'esprit. Il est impossible qu'ils aient voulu tromper ; plus impossible encore qu'ils l'aient pu s'ils l'eussent voulu. D'ailleurs, leur œuvre est là, témoignage vivant et impérissable ; c'est l'Eglise elle-même qui se réclame d'eux, et qu'ils ont établie dans le monde juste au moment le plus éblouissant de la civilisation antique et dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais, car il résumait en lui toutes les

civilisations passées, celles de l'Orient, comme celles de l'Occident. Le siècle d'Auguste et de Sénèque l'a vue naître ; elle a pris racine, elle a grandi malgré les empereurs et les philosophes, malgré les persécutions et les hérésies, malgré Plotin et Jamblique, Celse et Porphyre, Néron et Julien l'Apostat. Et ce n'est pas une mince preuve de sa divine institution que l'on ne puisse attaquer la mission surnaturelle de ses fondateurs sans accuser du coup le genre humain tout entier de stupidité, la raison de folie, et l'empire même d'impuissance.

Plus tard, nous pourrons revenir sur tous ces points, que nous ne faisons que toucher aujourd'hui, et les développer tout au long. Pour le moment, il doit vous suffire de voir que l'Eglise existe et subsiste, qu'elle vit et qu'elle parle, et que le monde et même les gouvernements ennemis comptent avec elle. Ce n'est donc point une *quantité négligeable*, et vous seriez certainement un sot de ne pas la consulter sur un point de cette importance. La dénigrer, la maudire sur la foi d'autrui, sans la connaître, sans l'avoir entendue, ne sert de rien. C'est faiblesse d'esprit et lâcheté de cœur. Interrogez-la donc d'abord, demandez-lui ce quelle pense de Dieu ; après, vous peserez sa réponse. Je doute, si vous n'êtes — passez-moi l'expression, — si vous n'êtes pas un pervers, ou un sectaire, ou un homme absolument sans esprit, je doute que vous y trouviez à reprendre.

L'Eglise vous dira : — « Dieu, je puis vous dire ce qu'Il est. Il m'a révélé son nom. Il m'a dit : Je suis Celui qui suis, et il n'y a pas d'autre Dieu que moi.

« Dieu, c'est donc l'Etre par excellence, l'Etre absolu, nécessaire, qui est par lui-même, et ne peut pas ne pas être. Etant l'Etre absolu, il est infini, parce que tout dit absolu dit parfait. Donc rien ne peut lui manquer, et tout ce qui existe est en lui et vient de lui ; en dehors de lui, il n'y a rien.

« Tout est en lui sans être Lui ; car Lui seul, étant par lui-même, est incréé et parfait ; tout le reste, étant créature, est nécessairement fini, et par conséquent imparfait.

« Lui seul donc ne change pas ; car, étant infini, il ne peut rien acquérir, puisqu'il a tout ; ni rien perdre, parce qu'alors il cesserait d'être infini, ce qui serait pour lui cesser d'être. Il est donc un pur esprit, puisque la matière est essentiellement changeante, imparfaite, et par conséquent ne saurait être en Lui.

« Dès lors qu'il est l'Etre nécessaire et absolu, il est éternel comme il est immense, présent par son éternité à tous les points de la durée, comme par son immensité à tous les points de l'espace ; et sa non existence ne se conçoit même pas, pas plus qu'un effet sans cause.

« Etant présent à tout, il voit tout, il sait tout, même nos plus secrètes pensées ; et comme tout vient de lui, et ne subsiste que par lui, il s'intéresse à tout, et rien ne peut lui être indifférent.

Donc, c'est Lui qui gouverne tout. Mais comme il est l'Etre absolu, de qui tous les autres êtres tiennent leur existence, il doit nécessairement rapporter tout à Lui ; et c'est en cela que consiste son infinie sagesse. D'où il suit que toute créature qui cherche à se détacher de Dieu outrage par le fait même sa sagesse et sa bonté, et mérite par conséquent d'être ramenée à l'ordre par la justice.

« Or, parmi les créatures, les unes obéissent à la volonté de Dieu aveuglément, sans la connaître, parce qu'elles ne sont ni intelligentes, ni libres, et ne se meuvent point par elles-mêmes, mais par l'impulsion de la main créatrice. D'autres sont intelligentes, raisonnables ; elles ont donc dû être mises entre les mains de leur libre arbitre, et sont par conséquent responsables. Mais l'intelligence, la raison, la liberté, ne sauraient appartenir à la matière qui est de sa nature inerte et indifférente à toutes les formes. Il faut donc que toute créature raisonnable soit un esprit, et par conséquent immortelle ; car l'esprit étant simple, n'offre aucune prise à la dissolution, en quoi consiste essentiellement la mort.

« Raisonnables et libres, Dieu a dû donner à ces créatures une loi, non plus seulement physique, comme celles qui régissent la matière, mais morale, parce que, de la part des créatures libres, l'obéissance est nécessairement volontaire. Il s'ensuit donc que les créatures raisonnables sont soumises à la récompense ou au châtiment, selon qu'elles observent ou violent la loi morale qui leur a été imposée ; et Dieu est nécessairement rémunérateur et vengeur.

« Mais Dieu étant infiniment parfait et par suite infiniment bon, doit veiller avec un soin paternel sur toutes ses créatures, et particulièrement sur celles qu'il a faites à son image. Aussi de même qu'il nourrit les petits des oiseaux, pare le lis des champs, et habille l'agneau de sa molle toison, il prodigue à l'homme les moyens de conserver et d'embellir son existence mortelle, et plus encore ses grâces pour l'aider à observer sa loi, et se préparer ainsi à une vie éternellement heureuse. C'est ce soin continuel dont Dieu nous entoure que nous appelons sa divine Providence. »

Voilà ce que l'Eglise catholique, si vous voulez bien avoir l'esprit de la consulter, vous répondra sur Dieu, considéré dans l'unité de sa nature. Je livre cet enseignement à vos méditations. Encore une fois je doute que votre raison n'en soit enthousiasmée, surtout si vous comparez cet enseignement si clair, si logique, si rationnel, avec les insanités que vous débitent, sans mission comme sans droit, les charlatans qui veulent se donner pour vos maîtres. S'il en était autrement, c'est moi qui commencerais à douter de la lucidité et de la solidité de votre raison.

Imprimatur : † ALPH.-MART., Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

III

VERTU DE FOI

1^o Nature de la foi

La première de toutes les vertus, parce qu'elle est le fondement de toutes les autres, c'est la foi. Avant de vous en faire connaître l'importance et l'obligation, je veux aujourd'hui vous en expliquer la nature. Il faut avoir une idée exacte de ce don précieux pour l'estimer à sa juste valeur.

La foi peut être considérée comme acte et comme vertu. Pour commencer par le plus facile, expliquons d'abord ce que c'est qu'un acte de foi.

I. Quand nous faisons un acte de foi, nous nous servons à peu près de la formule suivante : « Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités que l'Eglise catholique nous propose à croire, parce que vous les avez révélées, vous qui êtes la vérité même. » Expliquons chacun des mots de cette formule.

Mon Dieu, je crois. Croire est l'acte le plus naturel à l'homme, celui qu'il accomplit le plus souvent. Venus hier en ce monde, comment savons-nous l'histoire des siècles écoulés avant nous ? Par la foi. Comment savons-nous que l'Amérique existe, nous qui ne l'avons jamais vue ? Par la foi. Pourquoi avons-nous des sentiments particuliers d'affection envers cette personne que nous appelons notre mère ? La foi, toujours la foi. Cette femme s'est présentée à nous avec le titre de mère et nous l'avons crue. Tous les jours et cent fois par jour nous faisons des actes de foi en croyant nos semblables. Sans la foi, ni la famille ni la société ne sont plus possibles. Or, si Dieu a fait de la foi la base de nos relations avec les hommes, il a voulu aussi qu'elle fût la base de nos relations avec lui. Mais ici finissent les ressemblances entre croire aux hommes et croire à Dieu.

Mon Dieu, je crois fermement. Les hommes se trompent si souvent et ils mentent si souvent, que jamais nous ne pouvons dire en ajoutant foi à leur parole : *Je crois fermement.* Mais nous devons le dire quand il s'agit de Dieu. Dieu étant infaillible ne peut se tromper ; étant infiniment saint, il ne peut nous tromper. Voici d'ailleurs pourquoi notre foi doit être ferme. *Mon Dieu, je crois parce que vous avez révélé, vous la vérité même.* Par ces mots nous exprimons le motif de notre foi. Et c'est par ce motif que la foi divine se distingue de toutes les autres espèces de croyances. Si vous croyez la vérité révélée de Dieu, parce qu'elle vous semble vraie, vous n'avez pas la foi. Si vous croyez parce que vous voyez croire les

autres hommes, vous n'avez pas la foi. Avoir la foi, c'est croire parce que Dieu a parlé, et que Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper nous-mêmes. Tel est le motif unique, le motif nécessaire de tout acte de foi. Mais quelles sont les vérités que nous devons croire ainsi par ce motif, quel est l'objet de notre foi ?

Mon Dieu, je crois toutes les vérités. Voilà ce que nous devons croire : Toutes les vérités révélées de Dieu, toutes sans exception. Celui qui dirait : Je crois toutes les vérités révélées excepté une, celui-là ferait tout le contraire d'un acte de foi, il ferait un acte d'infidélité, puisqu'il ne croirait plus que Dieu est infaillible et infiniment saint.

Enfin nous disons dans l'acte de foi : *Je crois toutes les vérités que l'Eglise nous propose à croire.* Dieu en effet n'a point parlé à chaque homme en particulier ; il a confié le dépôt des vérités révélées, l'Ecriture et la Tradition, à une société qui s'appelle l'Eglise, et qui est chargée de dire à tous les hommes jusqu'à la fin des siècles : Voilà ce que Dieu a dit, inclinez-vous et croyez. Mais d'où vient que nous croyons à l'Eglise quand elle nous affirme que Dieu a parlé ? Notre acte de foi ne serait-il donc qu'un acte aveugle et irréfléchi de l'intelligence, comme le prétendent les incrédules et les ignorants ? M. f., Dieu a fait de l'homme un être raisonnable, et il ne pouvait l'obliger à croire d'une manière déraisonnable ; mais ce serait croire ainsi, si l'on croyait sans avoir la preuve que Dieu a parlé. Dieu nous a donc donné cette preuve ; elle est éclatante et constamment présente à nos yeux : c'est l'Eglise catholique. Quand un roi envoie un ambassadeur chez une nation étrangère, il lui donne des lettres de crédit, et cet ambassadeur ainsi autorisé est respecté au même titre que le roi par qui il est envoyé. Dieu ayant chargé l'Eglise d'une ambassade auprès des hommes lui a donné à elle aussi ses lettres de crédit. Quand elle nous dit : Dieu a parlé, elle ne se présente pas à nous sans nous montrer ses titres. Quels sont-ils donc, ces titres ? Ils sont vieux autant que l'humanité, évidents autant que le soleil, divins comme les vérités même que Dieu lui a confiées. Pour les résumer en deux mots, ce sont ces nombreuses prophéties et ces nombreux miracles par lesquels elle a été annoncée, elle a été fondée, elle a été propagée, par lesquels enfin elle se conserve miraculeusement sous nos yeux en dépit d'ennemis toujours renaissants. L'Eglise, c'est un phare lumineux élevé au-dessus de toutes les nations et brillant d'un éclat qui n'est pas humain. Pour apercevoir cette lumière et reconnaître qu'elle est divine, il suffit de ne pas fermer les yeux. Que les incrédules ne se moquent donc point de la foi des simples en l'appelant la foi du charbonnier. La foi du charbonnier est aussi raisonnable que celle des plus grands savants. Pour rendre compte de sa foi, il n'est pas nécessaire d'avoir du génie, le bon sens y suffit. Et le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ;

souvent même le charbonnier humble et modeste a meilleure part que le savant orgueilleux. Quel est l'homme en effet qui, pour peu qu'il ait réfléchi, ne puisse expliquer son acte de foi comme nous venons de le faire. Je crois parce que Dieu a parlé. Comment sais-je que Dieu a parlé ? Parce que l'Eglise me le dit. Pourquoi est-ce que je crois à l'Eglise quand elle me le dit ? Parce qu'elle se présente à moi revêtue de caractères tels qu'elle mérite toute ma confiance, parce que surtout elle est marquée à des traits que Dieu seul pouvait lui imprimer.

Si l'acte de foi est un acte souverainement raisonnable, il ne faudrait pourtant pas croire que la raison humaine laissée à elle-même, puisse le produire par ses propres forces. Pour faire un acte de foi divine, l'âme a besoin du secours de Dieu ; mais avant tout elle a besoin de la vertu de foi qui est un don surnaturel de Dieu. C'est de cette vertu qu'il nous reste à parler.

II. Sous ce rapport, la foi se définit : une vertu surnaturelle qui nous incline à faire des actes de foi et nous en donne la puissance. Expliquons comment la foi est une vertu, et une vertu surnaturelle.

Une vertu est une habitude de bien faire. Il y a une grande différence entre une vertu et un acte de vertu. S'il arrive une fois à un avaré de faire l'aumône, on ne dira pas pour cela qu'il a l'habitude ou la vertu de bienfaisance. Qu'un homme au contraire ne puisse apercevoir un malheureux sans le soulager, qu'il recherche même la misère pour la secourir : cet homme non seulement fait des actes de bienfaisance, mais il a l'habitude ou la vertu de bienfaisance. Lors donc que nous appelons la foi une vertu, cela signifie qu'elle est une habitude qui nous incline constamment à croire.

Mais la foi n'est pas une vertu comme la bienfaisance, ni comme les autres vertus humaines ; c'est, avons-nous dit, une vertu surnaturelle. Les vertus humaines ou naturelles dépendent de nous, nous les acquérons par des actes répétés. C'est ainsi qu'à force de faire l'aumône, on devient miséricordieux ; à force de pardonner, on devient clément ; tout comme on devient ivrogne à force de boire. Mais une vertu surnaturelle, nous sommes complètement incapables de l'acquérir ; c'est Dieu seul qui peut la mettre en nous. Ainsi il y a mis la foi au jour de notre baptême, en même temps que la grâce sanctifiante. Elle y demeure jusqu'à ce que nous la perdions ; et nous la perdons non point par toute espèce de péché mortel, mais par un péché mortel d'infidélité, c'est-à-dire en niant une vérité révélée. Et quand cette vertu de foi est perdue, Dieu seul peut nous la rendre et il nous la rend en même temps que la grâce sanctifiante.

Pour bien comprendre ce caractère surnaturel de la foi, il suffirait de considérer ce qui se passe dans l'âme de ceux qui ont perdu ce don divin et qui le regrettent ; ils sont plus nombreux qu'on ne le pense. Nous lisons dernièrement un ouvrage d'un

de ces hommes : saisi d'admiration pour les œuvres que la foi suscite, car la foi n'a pas cessé d'être la force qui transporte les montagnes, cet homme s'écrie : « Ah ! si je savais où est le chemin de Damas ! » Et combien d'âmes qui poussent aujourd'hui le même cri : Je voudrais bien croire, mais je ne peux pas. Vous ne pouvez pas ! mais moi non plus je ne peux pas, mais personne ne peut venir à la foi sans le secours de Dieu. Ce que vous pouvez tous, ce que nous pouvons, c'est demander à Dieu ce don qu'il ne refuse jamais, et c'est nous préparer à le recevoir par une vie pure et réglée.

La foi diffère donc des vertus naturelles, parce qu'on ne l'acquiert point par des actes répétés. Mais de grâce, retenez bien ceci : c'est par des actes qu'on la conserve. Comprendriez-vous un homme qui se prétendrait bienfaisant et qui ne ferait pas un acte de bienfaisance dans une année ? Et il y a des chrétiens qui disent avoir la foi, et n'en font jamais les actes. Est-il étonnant qu'un si grand nombre la perdent ? Produisez donc souvent des actes de foi : des actes intérieurs dans le fond de votre cœur ; et des actes extérieurs en professant votre croyance devant les hommes. Car la foi est un don si précieux qu'on ne peut trop craindre de le perdre. C'est ce que je vous montrerai dans ma prochaine instruction en vous disant l'importance de la foi.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

POURQUOI NE DEVIENDRIONS-NOUS PAS DES SAINTS ?

Je voudrais bien être un saint, mais je ne puis pas, ce n'est point fait pour moi, c'est trop difficile ! Voilà ce qu'on entend souvent dire, même par des chrétiens de bonne volonté. Et pourtant le bon Dieu nous appelle tous à être des saints ; Notre Seigneur Jésus-Christ exige que nous soyons tous des saints. Soyez saints parce que je suis saint, dit la Sainte-Ecriture. Que de fois l'apôtre saint Paul rappelle cette obligation aux premiers chrétiens : Dieu nous a choisis dans le Christ avant la création pour être saints et immaculés en sa présence. (Ephés. I, 4.) La volonté de Dieu est que vous soyez des saints, écrit-il aux chrétiens de Rome, de Colosses et de la Thessalie. (Rom. VI, 12 ; Colos. III, 12 ; Thess. IV, 3.)

Qu'est-ce donc que cette sainteté qu'on nous demande ? Est-elle si difficile ? Rendons-nous bien compte de ce qu'il en est, afin de mieux comprendre ce que nous avons à faire et d'orienter notre vie de ce côté.

La sainteté consiste avant tout dans l'état de grâce. On est saint quand on est dans l'amitié du bon Dieu. Plus on est son ami, plus on est saint. Or ses meilleurs amis sont ceux qui pratiquent le

mieux les vertus chrétiennes, qui remplissent avec plus de fidélité les devoirs de leur position.

Etre saint ne signifie donc point accomplir des miracles, faire des choses extraordinaires, passer sa vie aux pieds des autels, jeuner, faire mille pénitences rigoureuses, communier tous les jours, que sais-je ? Non ! Etre saint, c'est servir de son mieux le bon Dieu dans la situation où sa Providence nous a placés ; c'est remplir, jour par jour, ses devoirs d'état en respectant les commandements de la loi sainte. Rien que cela ? Oui, rien que cela ! voilà la sainteté. Est-elle vraiment difficile ? Qui osera dire qu'elle n'est pas faite pour lui ? Et ce programme si simple fera de nous des saints d'autant plus parfaits que nous l'observerons avec plus de ferveur et de bonne volonté.

Il y a donc des degrés dans la sainteté ? Bien sûr, et la chose est facile à comprendre. Qui dit saint, dit par là même disciple de Jésus-Christ. Parmi les disciples du Sauveur il en est qui le suivent de près, les autres de très loin. Entre les saints qui pratiquent courageusement, non seulement les vertus qu'il a recommandées, mais même les conseils qu'ils a tracés, et ces chrétiens qui remplissent strictement leur devoir, la distance est immense. Il y a entre leur sainteté la même différence qu'entre le ciel et la terre.

Pour vous faire une idée juste des divers degrés qu'il y a entre les saints, figurez-vous une montagne très élevée s'abaissant graduellement vers une vaste plaine. Cette plaine est fermée par un fleuve qui lui forme comme une ceinture. Il y a plusieurs ponts larges par où l'on peut sortir, mais une seule passerelle étroite comme entrée à cette région. Bien loin, sur le sommet le plus élevé et le plus escarpé se dresse un château, demeure du prince à qui appartient le pays. Ce prince est aussi bon et généreux qu'il est riche. Plus on vit près de lui plus il est content et plus aussi il comble de ses largesses. Les habitants qui resteront dans la plaine, sans doute, seront ses sujets comme ceux qui habiteront dans la montagne ; oui, seulement ils recevront moins de faveurs. Placés plus près des ponts par où l'on peut quitter ce pays, ils seront plus exposés aussi à en sortir et à pouvoir y rentrer facilement.

L'application de cette image est facile. La sainteté comprend tous les chrétiens, depuis les âmes simplement en état de grâce qui habitent la plaine et les confins de la vertu chrétienne jusqu'aux saints qui ont gravi la montagne et vivent au sommet, tout près du divin Roi. Le fleuve qui entoure ce royaume est le péché mortel, les ponts pour le franchir sont nombreux ; il n'y a qu'une passerelle étroite pour entrer quand on est sorti, c'est le sacrement de Pénitence. Depuis ces extrêmes limites jusqu'à Notre-Seigneur les chrétiens sont échelonnés et plus ou moins rapprochés. Les uns trouvent plus facile et plus commode de vivre dans la plaine, oui, mais ils sont plus loin du bon Maître. Les autres montent le plus haut qu'ils peuvent ; sans doute la vie y est moins agréable,

moins douce, il faut sacrifier ses aises parfois, n'importe ! ils sont si récompensés par les faveurs qu'ils reçoivent qu'on les voit faire de perpétuels efforts pour approcher plus près de la bienheureuse montagne.

Ames chrétiennes, dans quelle catégorie faut-il vous ranger ?

Seriez-vous de ces chrétiens lâches et sans énergie qui sentent bien que Notre-Seigneur les appelle à le suivre, à le servir de plus près, mais qui n'ont pas le courage de prendre généreusement le chemin de la montagne ? De temps en temps ils lèvent les yeux vers les sommets élevés, l'exemple d'autres plus fervents les fait rougir de leur lâcheté. Ils se disent souvent : Oui, je veux mieux faire ; je veux moi aussi, devenir plus pieux, plus fervent, plus saint. Et puis bientôt ils s'arrêtent, redescendent dans la plaine reprendre place parmi la foule des chrétiens vulgaires et murmurent : Je voudrais bien, mais c'est trop difficile pour moi !

C'est trop difficile ! Est-ce donc plus difficile pour vous que pour ces cœurs qui vous distancent de si loin dans les sentiers escarpés de la vertu ? Pensez-vous qu'ils n'ont pas d'efforts à faire et qu'ils reçoivent des grâces qui vous seraient refusées ?

C'est trop difficile ! Les croyez-vous donc pétris d'une autre argile que vous, ignorant les révoltes de la chair, le frémissement des passions, l'entraînement des mauvais penchants ? Vous imaginez-vous qu'ils ne connaissent point les orages du cœur ou de l'esprit ? Vous vous trompez étrangement alors. Les saints sont autant et plus tentés que vous peut-être.

C'est trop difficile ! Parce qu'il faut se combattre chaque jour, passer sa vie dans une guerre perpétuelle ? Eh ! supposeriez-vous que les saints ne les ont pas connus ces combats ? qu'ils n'ont jamais été blessés, qu'ils ne sont jamais tombés ? Oh ! voilà une erreur grossière et vulgaire de croire que les saints n'ont pas fait de chutes ! Ils en faisaient comme nous, la plupart du moins ; seulement ils se relevaient aussitôt, et leurs fautes étaient pour eux une occasion de devenir plus saints encore.

C'est trop difficile ! Mais est-ce que votre position est plus dangereuse pour votre âme que celle qu'ils occupaient dans le monde ? N'y a-t-il pas eu des saints dans toutes les conditions, toutes sans exception ? Tous les âges, tous les tempéraments n'en ont-ils point fourni et n'en fournissent-ils pas encore ?

C'est trop difficile ! Et moi je vous dis que la plupart ont été plus exposés que vous, ont eu des tentations plus violentes, ont dû vaincre des obstacles, surmonter des difficultés bien autrement rudes que les vôtres. Ah ! si nous voulions être sincères, nous confesserions que ce n'est pas plus difficile pour nous que pour les autres, mais que nous sommes lâches et sans générosité pour Jésus-Christ.

Pendant que vous hésitez, en ce moment même, il y a des milliers et des milliers d'âmes généreuses

qui se tiennent vers Jésus-Christ et se mettent à gravir hardiment la montagne des vertus où il les appelle comme vous. O vous qui m'entendez, n'aurez-vous point leur courage ? Vous contenterez-vous toujours d'une piété vulgaire ? Ne tenterez-vous pas, à votre tour, d'escalader les divins sommets ? Dites-vous donc une bonne fois comme saint Augustin : « Quoi ! ce que tant de vieillards, de femmes, d'enfants, de jeunes filles ont pu et entrepris, moi je ne le pourrais pas ? je ne l'entreprendrais pas ? » Oui, je le puis comme eux ; eh bien, je le ferai. Moi aussi je monterai sur la montagne du Seigneur ; moi aussi, coûte que coûte, je deviendrai un saint.

Pour ce soir, répétons souvent à notre esprit et surtout à notre cœur cette simple pensée : C'est vrai, je pourrais mieux faire ! Pourquoi donc ne deviendrais-je pas un saint comme tant d'autres ?

MOIS DE MARIE

XIV

L'INTÉRIEUR DE NAZARETH

Le chez soi, mes enfants, c'est le seul vrai bonheur qu'on puisse goûter ici-bas. C'est la liberté de ses mouvements, de ses paroles, de son esprit ; liberté sans contrainte, sans attitude étudiée, sans crainte de désobliger personne ou d'être mal jugé, avec la jouissance d'être auprès de ceux que vous aimez et qui vous aiment uniquement. Et lorsque au-dessus de cette félicité brille l'œil de Dieu toujours consulté et toujours bienveillant, emplissant la maison et les âmes de lumière, de contentement et d'amour, qui pourrait décrire cette paix intime du foyer, et du cœur ? car elle surpasse vraiment tout ce que nous pouvons sentir et à plus forte raison exprimer.

Oh ! le bonheur d'une famille chrétienne où l'on a mêmes pensées, mêmes affections, où l'on prie ensemble, où l'on aime Dieu ensemble, voilà ce que je souhaite à tous ceux qui m'écoutent et qui professent pour Marie une dévotion filiale. Vous dirai-je que ce bonheur est à votre portée, entre vos mains ? Vous n'avez qu'à le saisir. Travaillez à reproduire dans vos intérieurs l'intérieur de Nazareth ; — imitez Marie. Or vous savez ce qu'elle faisait. Elle copiait dans sa conduite, dans son cœur, la conduite et le cœur de son fils. Dieu avait annoncé par ses prophètes qu'il serait Nazaréen, c'est-à-dire la fleur la plus choisie de la tige de Jessé, c'est-à-dire aussi, séparé du monde et menant une vie saintement cachée ; Marie sera Nazaréenne, la vraie *fleur de la Galilée*. Elle vivra *séparée du monde* dans le chez soi divin que le ciel lui a ménagé, après trois années d'angoisses inexprimables, et ne confiant qu'à Dieu seul ses joies et ses tristesses.

I. « Nous irons à Nazareth, écrit saint Jérôme,

c'est-à-dire suivant le sens de ce mot, nous verrons la fleur de la Galilée. » Mais ce sera pour y admirer Marie et non le site, tout ravissant qu'il est, Marie, la blanche fleur des vierges qui est née là, Marie qui s'y épanouit dans son doux éclat, Marie fleur de *pureté*, fleur d'*humilité*, fleur de *prière*.

1. « Je suis la fleur des champs et le lis des vallées. » C'est ainsi que l'Eglise l'a gracieusement dépeinte. Comme le lis, l'âme de Marie est immaculée. C'est pourquoi Dieu la contemple avec ravissement, lui qui se plaît parmi les lis, *qui pascitur inter lilia*, parmi les cœurs purs, qui sont aussi les seuls susceptibles d'amour : « Je n'ai jamais rencontré d'âmes aimantes, disait Lacordaire, que celles qui ignoraient le mal ou qui luttaient contre lui. » Ame souverainement pure, Marie aimait souverainement Dieu. Pas de nuages entre elle et lui. Il nous arrive parfois, mes enfants, nous qui sommes hésitants et faibles, qu'après avoir vu Dieu, entendu sa voix, ses ordres, nous agissons en pratique autrement que nous ne l'avions résolu d'abord. Erreurs de pensées, de jugements qui suivent les règles du monde, de maximes, et même, hélas ! erreurs de conduite. Alors entre Dieu et notre âme s'établit aussitôt comme un courant glacé, comme une de ces nuées menaçantes qui tout-à-coup obscurcissent le soleil et refroidissent l'air. Notre âme a froid, parce qu'elle est loin de Dieu, et Dieu s'est éloigné parce que le souffle du monde a terni notre pureté. Mais Marie demeurait comme un beau miroir sans tache qui réfléchissait toutes les splendeurs de la divinité. Elle s'échauffait à ses ardeurs, elle s'embrasait à son amour.

Et comme elle aimait Dieu sans mesure, elle aimait aussi et d'une manière exquise, parce qu'« elle ignorait le mal » et le voulait ignorer, tout ce que Dieu lui ordonnait d'aimer : son époux, sa maison, son intérieur, tout son devoir. Amour profond et solide de Marie pour Joseph, et qui reposait sur l'estime mutuelle. Si dans vos familles, parmi vos compagnes, il y a une personne que vous n'aimez plus, c'est qu'elle a démérité, c'est que vous ne pouvez plus l'estimer, qu'elle a cessé d'être pure. Alors vous vous éloignez d'elle et c'est justice, car le vice, l'inconduite, repousse. La pureté au contraire jouit d'une attraction extraordinaire. Parce qu'elle était pure, Marie, admirée des anges, était encore entourée du respect de tous. Elle attirait tout à elle, tout ce qui était bon, noble, grand, élevé. On pouvait, et bien au-delà, lui appliquer le vers du poète :

On sent, rien qu'à la voir, sa dignité profonde,

la dignité que lui donnait le sens céleste de la pureté. Aussi peu de monde sans doute franchissait le seuil de sa maison, mais quelles âmes choisies et pures que celles de Zacharie, d'Elisabeth et des Marie, ses parentes ! Pour garder inviolable sa pureté elle ne recevait, mes enfants, — et c'est pour vous une leçon qui doit être décisive, — que de

saintes et pieuses compagnies. Et c'était Marie, Marie pleine de grâce et confirmée en grâce ! Tandis que vous, qui entendez en vous-mêmes le grondement des passions et qui ressentez toutes leurs suggestions frémissantes, non seulement vous ne fuyez pas, vous recherchez peut-être les sociétés légères où sombrerait la pureté même des anges.

2. Fleur d'humilité, elle vit dans cette Nazareth si méprisée dont un proverbe disait : « Quelque chose de bon peut-il venir de Nazareth ? » Elle s'y plait dans l'oubli du monde, elle fait elle-même son ménage. Elle n'avait pas de servante, dit saint Bonaventure. Elle-même allait puiser de l'eau à la fontaine voisine qui a gardé son nom ; elle-même filait, cousait, préparait les vêtements de son époux, tissait la robe de son fils, cette robe merveilleuse qui grandit avec lui et que les soldats, après sa mort sur le Calvaire, tirèrent au sort. Comme saint Joseph elle a réhabilité et honoré le travail. Elle est ici encore votre modèle, mes enfants, elle vous apprend que dans vos maisons vous devez travailler, acquérir la science domestique, vous adonner comme elle aux plus humbles détails du ménage, et mieux encore les aimer, parce que c'est le devoir. Jésus-Christ est le fils de l'ouvrière. Il a aimé ce titre et cet honneur par élection.

Combien pourtant voyons-nous de jeunes filles qui regardent comme indignes d'elles certains emplois de la maison, tel ouvrage qui leur répugne, tel travail qui leur paraît trop bas, comme si dans un ménage il y avait rien à négliger ! Mais ces actions dont vous faites fi, ce sont les plus méritoires, celles que Marie choisissait de préférence.

Comment n'aurait-elle pas été humble, elle qui avait un si grand cœur ? L'orgueil vient de l'égoïsme. Aujourd'hui surtout, mes enfants, l'on s'estime trop ; et l'on se juge seul capable de porter toutes les dignités. Chacun veut s'élever, et ambitionne une situation plus haute pour dominer les autres ; si bien que nul n'entend demeurer à sa place, et il ne reste personne qui consente à obéir. Pensez-vous que cette société-là soit parfaite où chacun se croit fait pour commander ? Mais c'est la pire des sociétés. La société parfaite est celle où les chefs savent commander, où les inférieurs savent obéir, c'est la société des humbles. Dans cette société-là tous s'aiment, parce que personne n'est égoïste, tous veulent servir, à l'exemple de Jésus et de Marie, et tous sont heureux parce qu'ils ne se jaloussent point. Pourquoi maintenant m'arrêter à prouver que Marie avec son cœur si bon, où il n'existait nul germe d'égoïsme, Marie toujours prête à choisir par conviction la dernière place, Marie qui jamais ne contrista personne, était aussi la plus humble des femmes, la vraie, douce et odorante fleur d'humilité ?

3. Quand cette aimable fleur exhalait son parfum, c'était un parfum de prière celeste. Souvent Marie se rendait avec l'enfant Jésus au Carmel, sur la montagne illustrée par Elie, le prophète in-

trépide dévoré par le zèle de Dieu. On montre même encore aujourd'hui l'oratoire où elle aimait à se retirer. Là elle se préparait dans la solitude aux douleurs et aux combats de l'avenir. Elle avait, nous le savons, une connaissance parfaite des Ecritures, avec l'intelligence supérieure des Prophéties. Il lui fallait du courage, et comme elle ne pouvait, à cause d'Archelaüs, se rendre à Jérusalem, elle priait là comme une exilée, en ce lieu le plus saint du monde après le Temple. Elle aussi dut la voir, et tressaillir de joie comme Abraham le saint aïeul ! *vidit et gavisus est.*

Après avoir cueilli sur le Carmel ces fleurs de prière, elle rentrait à Nazareth, reprenait sa vie ordinaire, de travail la semaine, de repos le jour du sabbat, de méditation sainte à toute heure. Elle observait le sabbat, le jour du Seigneur, avec une fidélité scrupuleuse, allant de sa maison à la synagogue, de la synagogue aux tombeaux d'Anne et de Joachim ses très aimés parents, donnant à tous l'exemple de la piété modeste et du devoir constant. Rien d'extraordinaire dans cette vie que nul incident pénible ne vient plus traverser, où Dieu lui-même paraît se cacher et attendre, rien sinon cette obscurité même qui a quelque chose de divin.

« Ceux qui s'ennuient pour Jésus-Christ, dit Bossuet, et rougissent de lui voir passer sa vie dans une si étrange obscurité, s'ennuient aussi pour la Sainte-Vierge et voudraient lui attribuer de continuels miracles. Mais écoutons l'Evangile : « Marie conservait toutes ces choses dans son cœur. » L'emploi de Jésus était de s'occuper du métier de son père putatif ; et l'emploi de Marie, de méditer les secrets de Dieu. Que dirons-nous donc à ceux qui inventent tant de belles choses pour la Sainte-Vierge ? Que dirons-nous, sinon que l'humble contemplation ne leur suffit pas ? Mais si elle a suffi à Marie, à Jésus, même durant trente ans, comment ne pas s'en contenter ? Le silence de l'Ecriture sur cette divine Mère est plus grand et plus éloquent que tous les discours. O homme, trop actif et inquiet par ta propre activité, instruis-toi à l'école de Marie et de Jésus ! » (Elévations).

Oui : instruisons-nous, admirons et imitons. Aimons à nous approcher de Marie, la douce fleur de Galilée, fleur de prière, et surtout fleur cachée, comme la violette ; aspirons son pur et céleste parfum et continuons d'apprendre à connaître, pour la mieux aimer encore, notre chère Nazareth, *séparée du monde*, dans son chez soi divin où « l'humble contemplation de Dieu, suffit » à la réjouir, et à remplir sa vie, où elle se consacre en même temps tout entière à son bien aimé Joseph et à son aimable petit Jésus.

II. S'il est bien doux, mes enfants, votre chez soi, entre votre père et votre mère, entre vos frères et vos sœurs, qu'il était suave celui de Marie entre son virginal époux et l'enfant Jésus, le fils de Dieu ! Quel charme dans leurs entretiens intimes, à eux seuls, porte close, n'ayant que les anges de

Dieu pour témoins ! Quelle grâce dans leurs paroles, leurs manières, leurs sourires ; que de *joies* dans leur maison, que de *tristesses* aussi dans leur vie nazaréenne que le monde ne connaissait pas, n'était pas digne de connaître !

1. Une des pures joies de Marie, c'était son amour profond pour saint Joseph. « En elle, dit encore Bossuet, se trouvait tout ce que la nature a de plus tendre et tout ce que la grâce a de plus efficace. » Il n'y eut donc jamais amour plus fort, plus constant et plus heureux. S'aimer avec Dieu pour mobile, et pour lien le doux enfant qui jouait devant eux, qui priait et les aidait à prier, mais c'était leur ciel à eux. Seule la Trinité du Paradis dans son amour infini contenait plus de bonheur que cette parfaite Trinité de la terre dont une personne était Dieu.

Marie pourtant goûtait une joie plus, complète encore : la joie maternelle.

Quelles sont les joies d'une mère ? C'est d'épier le premier regard, de recueillir le premier sourire de son fils qui lui disent : « Je vous aime ! » C'est de le voir grandir, d'assister au développement de son esprit et de son âme, d'étudier ses dispositions et ses qualités pour lui pronostiquer un avenir d'honneur où elle prendra sa part. C'est de lui parler sans cesse pour éveiller en lui le sentiment, l'amour, la vérité ; pour obtenir de lui ces réponses muettes où l'enfant met tout son cœur et que la mère comprend seule, langage puissant des yeux, des signes et des balbutiements éloquents, mais langage réservé à elle, incompréhensible aux autres. C'est enfin de l'embrasser, pour le faire sourire ou pour l'empêcher de pleurer, et de lui dire sans cesse, sous toutes les formes : « Va, mon enfant, tu es tout pour moi, ma vie, mon trésor, mon bonheur. Personne ne t'aime comme ta mère ! »

Telles étaient les joies de Marie à Nazareth. Jésus voulut être enfant, avec la constitution, les faiblesses, l'infirmité, le cerveau, semblable à une page blanche sur laquelle on n'a rien écrit encore, de nos petits enfants. Marie l'élève donc comme nos mères nous ont élevés, mais avec une tendresse infiniment plus délicate encore et plus éclairée. Elle lui apprend à bégayer d'abord, à parler ensuite, à joindre ses petites mains pour prier Dieu son Père à qui il fait hommage de son humanité. Elle chante à son berceau, comme nos mères chantaient auprès de nous pour endormir nos précoces chagrins. Mais quelles paroles, quelles prières, quels cantiques ! Elle lui faisait épeler les syllabes divines de l'Écriture, apprendre les plus beaux psaumes de leur aïeul David. A Jésus elle ne parlait que de Dieu, ne chantait que le ciel, ne racontait que les prophéties saintes et les mystères de sa mission céleste parmi les hommes.

Voilà comment Marie élève son fils enfant, puis grandissant. Quelle leçon pour les mères chrétiennes ! Jésus est la pureté, l'innocence même ; en lui nulles tentations, nuls mauvais penchants, et cependant Marie veille sur lui avec un soin

constant : sur ses paroles, qu'elle l'aide à articuler, sur ses pensées qu'elle écrit et grave dans son cerveau vierge. Elle inspire, elle dirige, elle forme son enfant, qui, étant le fils de Dieu, ne pouvait prendre aucune mauvaise habitude, aucun mauvais pli. Et vous, mères de famille, vous dont la responsabilité est beaucoup plus lourde, puisque vos enfants viennent au monde vicieux, dites-moi, de quoi les entretenez-vous, quand ils ne comprennent encore que vos paroles et que seules vous possédez leur âme tout entière ? Quelles pensées, quels caractères gravez-vous sur leur cerveau lisse qui reçoit alors toutes les impressions qu'on lui confie ? Sont-ce des caractères divins que lisent avec ravissement les anges ; ou des caractères d'orgueil, de révolte, de dépravation qui réjouissent l'enfer ? Sachez-le, toute leur vie ils liront cette écriture mystérieuse que vous y avez imprimée. Elle est là, elle demeure, comme votre image demeure sur la plaque photographique, comme les mots demeurent sur la page que vous avez écrite avec une encre indélébile. Ils pensent, ils parlent d'après ces caractères, ces impressions qu'ils vous doivent, que vous y avez gravés pendant leurs cinq ou six premières années et qu'ils ne pourront jamais effacer. Sachez-le, si vos enfants sont vicieux, c'est que vous avez écrit sur leur jeune cerveau des impressions et comme des stigmates de vice !

2. La vie d'une mère renferme aussi bien des tristesses. Cet enfant qui grandit et qu'elle élève si tendrement, quel sera son avenir ? Que deviendra-t-il ? Un homme de bien, ou le deshonneur de sa famille ? Une jeune fille pure, pieuse, estimée, l'aimable et fière couronne de sa vieillesse, ou bien une enfant perverse, légère, qui la fera gémir et pleurer ? Les mères seules peuvent comprendre ces désespoirs et ces alarmes.

Marie ne craignait point le mal pour son fils, mais elle souffrait des peines, des tourments, de la passion qu'il devait endurer. Vous connaissez le cœur des mères. Elles voudraient prendre sur elles, sur leurs épaules, tous les chagrins, toutes les douleurs, toutes les charges que doivent porter leurs enfants. Or sans cesse la sainte Vierge méditait les Écritures, relisait les prophéties, et partout elle ne trouvait pour son fils que des réponses de mort. Sans cesse, au milieu même de ses plus pures joies, la parole de Siméon résonnait tout-à-coup dans son âme ; elle voyait suspendu sur sa tête le glaive de douleur qui devait la transpercer. Et toujours des appréhensions, des pressentiments, et ces leçons muettes des moindres événements que Dieu envoie pour nous avertir et qui nous jettent dans d'étranges perplexités, font naître en nous les plus tristes réflexions.

Un jour, raconte une pieuse légende, l'enfant Jésus, qui commençait à travailler, se blessa à la main. Le sang coulait à flots dans l'atelier de saint Joseph. Marie accourut aussitôt pour l'étancher et pour panser sa plaie. L'enfant souriait, montrant l'ouvrage cause de sa blessure, Marie regarda. Elle

aperçut une petite croix de bois teinte de sang. Le premier travail de l'enfant Jésus avait été de fabriquer une croix et, comme pour se préparer et s'exercer à sa dure mission, il l'avait rougie de sang. Les yeux de la mère rencontrèrent alors ceux du fils, mais avec une expression d'indicible angoisse. Que de tristesse devait contenir ce regard soudain voilé de larmes ! Quelle funèbre échappée sur l'avenir ! Et que serait-ce le jour où cette petite croix deviendrait l'instrument énorme qui recevrait tout le sang de Jésus-Christ, mêlé à ses suprêmes plaintes et à son dernier soupir !

Ces cruelles émotions, et les privations matérielles qui obligeaient la sainte famille à un travail constant, voilà les tristesses de Marie dans sa vie de Nazaréenne. Mais joies et tristesses, elle les conservait pour elle seule et le monde ne pénétrait ni dans son foyer ni dans son âme. Car il n'eût pu comprendre ni ces ravissements, ni ces pensées intimes. Que puis-je conclure pour vous et avec vous, mes enfants, sinon que vous devez être d'autres Nazaréennes, fidèles imitatrices de votre bien-aimée Mère ? « Pour être heureux, vivons cachés », dit excellemment le poète, et il ne parle que de la vie modeste et quelque peu égoïste passée prudemment loin du monde. Vous vous élèverez au-dessus de ces conceptions humaines, et vous aimerez la vie cachée en Dieu pratiquée par Marie et recommandée par saint Paul, *vita vestra abscondita est cum Christo in Deo*. De cette vie cachée aujourd'hui personne ne veut. Nombre de jeunes filles ne se plaisent plus auprès de leur mère, dans leur humble village, parmi leurs compagnes travailleuses, au milieu des champs où l'air est plus pur, le ciel plus bleu, où les œuvres prétentieuses de l'homme ne vous dérobent point la vue de Dieu. Elles rêvent des plaisirs plus capiteux, des compagnies de joie sensuelle, le pavé des villes où les attendent après quelques satisfactions frivoles ou honteuses, la misère, le deshonneur, et, hélas ! pis que cela encore : l'oubli de leurs devoirs, le mépris de la foi de leur enfance, le dédain pour tout leur radieux passé d'innocence, même pour ces heures bien douces des soirs de mai où elles priaient ici aux pieds de Marie qu'elles aimaient ardemment, enfin la perte de leur âme si précieuse et que l'Eglise a cultivée avec tant de soin !

Oh ! restez ici, chères Nazaréennes, dans cette atmosphère bénie de piété, de pur amour, de saintes joies, de vie intérieure et cachée. Vous y trouverez toujours Marie de Nazareth pour vous accueillir, vous consoler et vous dire : « Soyez constamment humbles et dignes de moi ! »

MOIS DE MARIE

Sixième jour

Mater purissima, castissima, inviolata, intemerata, ora pro nobis.

Mère très pure, très chaste, inviolée, immaculée, priez pour nous.

La virginité de Marie est tellement incomparable et si au-dessus de toutes les autres virginités que les langues humaines n'ont pas de termes, comment dirai-je ? assez incorporels, assez éthérés pour la peindre. Et l'on sent que le pieux auteur des *Litanies laurétanes*, après avoir doublé et redoublé les mots les plus suaves, les plus purs qu'il ait pu lui fournir la langue même de l'Eglise, qui n'est pourtant qu'un écho du ciel, n'a pas encore exprimé tout ce que son cœur lui dictait sur la pureté immaculée de Marie très sainte. Cette virginale pureté, dans l'admirable lumière de laquelle nous vivons, a éclairé le monde de longs siècles avant que de briller dans tout son éclat, comme on voit les blancheurs de l'aube remplir et colorer l'atmosphère longtemps avant que l'astre de feu se montre au-dessus de l'horizon. Et pour continuer notre comparaison, du plus loin qu'ils ont entrevu les premières lueurs de cette éblouissante chasteté, Moïse, David, Salomon, Isaïe, Jérémie, tous les prophètes inspirés se sont mis à chanter d'accord la Vierge à venir, comme chantent les chœurs des oiseaux aux premiers rayons du matin.

Le monde païen lui-même ne put, quoi qu'il fit, échapper à cette bénigne et salutaire influence. Bien que nous ayons fait assez peu de cas de la virginité imposée et contrainte des druidesses gauloises et des vestales romaines, la seule considération néanmoins que des peuples idolâtres et corrompus aient eu des divinités amies de la pudeur, ne tolérant à leur service que des mains vierges, sinon des cœurs entièrement chastes, cette seule considération, dis-je, prouve merveilleusement que la promesse faite à nos premiers parents d'une Vierge qui vaincrait le dragon, n'avait péri nulle part dans les souvenirs de l'humanité. Le genre humain, même avant sa condamnation, avait aperçu, dans le lointain des âges qui s'ouvraient devant lui, la pure et souriante figure de Marie ; il n'avait gardé du Paradis terrestre que cette douce vision qui était pour lui comme le palladium du salut ; aussi l'avait-il emporté précieusement, comme la meilleure partie de son bagage, dans sa marche laborieuse à travers les siècles et les espaces.

Il en est de Marie comme de l'étoile de Jacob, prédite par Balaam, le voyant. L'Orient avait emmagasiné cette prophétie dans ses souvenirs intimes ; et quand les temps étant accomplis, l'étoile parut dans le ciel, les Mages la reconnurent aussitôt pour l'astre depuis si longtemps annoncé et attendu. Quel ne fut pas aussi, dans la sombre et religieuse horreur des forêts qui leur servaient de temple, le tressaillement des druides et des prêtresses gau-

loises, quand les premiers apôtres envoyés dans ces contrées par Pierre et Clément, papes, vinrent leur dire : Cette femme divine, à qui vous avez élevé des autels sous l'invocation mystérieuse : *Virginis pariturae, A la Vierge qui doit devenir mère !* nous venons vous dire que le monde l'a vue et qu'elle nous a donné le Sauveur promis et désiré, le Seigneur Jésus, dont vous voyez la croix entre nos mains. Et le nom de cette Vierge, c'est Marie ; et *nomen Virginis, Maria*. Aussitôt le *qui sacré* se dessécha sur les chênes antiques, et le lis de la virginité, non plus imposée, mais volontaire et choisie, s'épanouit dans les clairières ignorées du pays des Carnutes, comme dans les bruyères et parmi les dolmens de l'Armor.

La Grâce si voluptueuse et lascive, on peut dire par religion, la Grâce avait vu passer à travers son imagination brillante et fixée dans ses légendes poétiques et gracieuses un reflet précurseur de cette virginale pureté dont le monde attendait le parfait exemple. De tous ses poètes, celui qui dans son caractère comme dans ses compositions, se montre le moins exclusivement national et témoigne d'une pente plus marquée vers les sentiments généraux de la nature humaine ; qui croyait ouvertement à l'unité, à la spiritualité de Dieu, à sa puissance créatrice, à sa providence ; enfin, si j'ose ainsi dire, le plus *humanitaire* de tous les poètes grecs a consacré une de ses œuvres les plus touchantes et les plus parfaites à l'éloge de la virginité. Et chose plus remarquable encore, cette vertu, pratiquement si inconnue de ses compatriotes, il nous la montre aimée plus que l'honneur, plus que la vie, non pas seulement dans une déesse de l'Olympe, mais dans un jeune homme, fils de roi. Il trouve pour la chanter des accents presque bibliques.

« Je te salue, dit-il à la chaste déesse chérie de son cœur, je te salue, ô Diane, la plus belle des vierges de l'Olympe ; reçois cette couronne tressée de mes mains avec les fleurs d'une prairie que jamais le tranchant du fer n'a violée, que jamais encore n'a foulée le pied des troupeaux insultants, où la seule abeille voltige au printemps, et que la pudeur arrose des ondes les plus pures. »

Ne vous semble-t-il pas entendre ici, à deux pas du Sunium, un écho affaibli sans doute, mais étonnamment expressif encore des murmures harmonieux du Liban, des chants que le royal auteur du cantique inspiré dédiait à Marie un millier d'années avant sa gracieuse apparition sur notre terre ? « Vous êtes, ô Marie, soupirait Salomon, vous êtes un jardin fermé, un jardin fermé aux insultes de l'homme et des animaux grossiers ; une fontaine scellée dont nulle main profane, nul souffle impur n'a jamais troublé l'onde : *Hortus conclusus ; fons signatus*. Vous êtes vraiment l'enclos paradisiaque où s'épanouissent toutes les fleurs, mûrissent tous les fruits les plus délicieux, d'où s'exhalent les parfums les plus exquis. Vous êtes la claire fontaine des jardins, le puits des eaux vivantes et toujours limpides qui descendent

du Liban, de ces sommets inaccessibles aux nuages et qui touchent le ciel. Seul, le vent chaud et fécondant du midi, je veux dire le souffle ardent et sanctificateur du Saint-Esprit vous a touchée, pour vous rendre plus pure encore. »

Mater purissima ; oui, Marie, vous êtes restée la pureté même, bien que vous ayez donné le jour à un Fils ; car cet enfant est le Fils de Dieu, et le ciel seul est venu agir en vous. Vous êtes devenue mère sans cesser d'être vierge ; loin de là, votre maternité divine a consacré votre virginité, dont elle était l'ineffable récompense. Et si, dans l'Eucharistie, votre divin Fils nous donne avec son sang *le vin qui fait germer les vierges*, de quel incomparable éclat n'a-t-il pas orné votre pureté, Lui que vous avez porté neuf mois dans votre sein et pressé sur votre cœur enflammé d'amour ?

Mater castissima ; la chasteté vous a toujours été si précieuse et si chère, ô Marie, que vous lui sacrifiez sans hésiter, non pas seulement tous les trésors, tous les honneurs, toutes les joies de la terre, mais jusqu'à la plus haute dignité qui soit dans le ciel, après celle de Dieu même : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ?*

Mater inviolata ; la violence même du serpent infernal n'a rien pu sur vous ; en vain il a cherché par tous les moyens en son pouvoir à vous mordre au talon ; vous lui avez, dès l'instant même de votre conception immaculée, broyé la tête à jamais. Il avait pu, par la ruse, séduire la première Eve et l'entraîner à la désobéissance ; mais toute sa rage et toutes ses fureurs ont été impuissantes même à faire passer dans votre esprit et dans votre imagination la seule pensée du mal ; et la tentation ne vous a pas seulement effleurée de son aile impure.

Mater intemerata ; comment donc la témérité des hommes aurait-elle osé porter son regard sur vous que l'Esprit tentateur n'avait pu aborder même de loin, et dont la seule présence et le salut d'un ange, quoique enveloppé d'une lumière toute céleste, suffisait à alarmer la pudeur ?

O la plus pure, la plus chaste, la plus intègre, la plus immaculée de toutes les créatures humaines et angéliques ! pour vous louer dignement, la parole expire sur mes lèvres, et je ne puis plus que vous redire avec le merveilleux chantre de vos gloires, saint Bernard :

Vous êtes unique dans le monde ; vous n'avez jamais eu de modèle, et, le monde durât-il éternellement, vous n'aurez jamais d'égale.

Una es, columba mea, perfecta mea.

Septième jour

Mater amabilis, ora pro nobis.

Mère très aimable, priez pour nous.

N'est-ce pas une grande témérité de ma part, ô la plus mère de toutes les mères, que d'essayer de dire vos inexprimables amabilités ? moi dont le cœur est si froid, même à l'égard de votre divin

Fils qui est le Dieu d'amour ; moi, si attaché encore aux choses qui passent ; si peu détaché de moi-même qui pourtant ne suis rien, moins que rien ; si facilement épris des formes purement extérieures et sans consistance ! Qui suis-je donc pour oser parler de la Mère très parfaite du Verbe incarné, moi qui vous imite de si loin, et par conséquent vous aime si peu efficacement ? car on n'aime bien que ceux auxquels on ressemble, et l'on tâche toujours de ressembler autant qu'il se peut à ceux que l'on aime.

Et malgré tout, je ne me tairai pas ; car je sens très positivement que mon cœur est à vous et que mon amour vous appartient, ô Vierge sans égale. Depuis longues années déjà je n'ai plus de mère sur la terre ; et il me semble que le jour où j'ai perdu celle qui m'était si chère, qui avait entouré mon enfance et ma jeunesse de soins si vigilants et si délicats, qui m'avait si souvent conduit au pied de vos autels, j'ai commencé à vous aimer davantage encore, j'ai reporté sur vous toute l'affection que j'avais pour elle ; ce jour-là j'ai compris qu'un fidèle et vrai chrétien ne peut jamais être orphelin.

Mais où donc, oui, où trouverai-je en moi, dans le fonds si pauvre de mes pensées et de mes sentiments, des couleurs assez riches pour peindre votre beauté parfaite, des expressions assez chaudes et assez énergiques pour dire votre bonté sans mesure ? Car ces deux qualités, les seules qui sachent ravir et captiver les cœurs même les plus rebelles, sont en vous dans un égal degré. Vous n'êtes si aimable que parce que vous êtes souverainement belle, et bonne à l'excès. L'amabilité n'est que la résultante nécessaire de la beauté unie à la bonté.

De toute force il faut que je recoure à des comparaisons, et que, vous mettant en parallèle avec tout ce qu'il y a de plus beau et de plus aimable sur la terre et dans le ciel, je vous trouve supérieure à toutes ces perfections réunies. C'est d'ailleurs l'exemple que me donnent les écrivains sacrés, et en particulier Salomon, qui est de tous celui qui a le mieux parlé de vous.

« Ce qu'est le lis entre les épines, disait le poète, telle est Marie entre les filles des hommes. Quelle est celle-ci, ajoutait-il, qui monte par le désert comme une légère vapeur de cinnamome, de myrrhe, d'encens, et de tous les plus précieux aromates ? » Hier encore, il la comparait à un parterre de fleurs toujours épanouies, toujours parfumées, tel que l'Écriture et notre imagination inquiète nous représentent l'antique Eden. Certes, rien de plus frais, de plus gracieux, de plus séduisant qu'une fleur qui s'ouvre aux premières caresses de l'aurore pour lui dérober une de ces perles humides que l'on appelle les larmes de la nuit. Le jardinier connaît ses fleurs, il s'attache à elles, il les aime comme si elles vivaient et sentaient. Écoutez-les cependant, car elles ont aussi leur langage clair et franc comme la parole d'un ami. Le lis, la rose, la violette, toutes les fleurs les

plus exquises vous diront à l'envi : Assurément nous sommes belles et aimables ; nous avons de doux regards pour l'homme qui peine et souffre sur la terre ; Dieu nous a créées pour fleurir sous vos pas comme un sourire du ciel, et nos parfums sont comme des ailes légères qui portent doucement la consolation et la joie dans vos cœurs. Mais qu'est-ce que notre fraîcheur et notre beauté auprès de l'immortelle et éblouissante beauté de Marie ; et notre éclat d'un jour, et notre parfum dont on se fatigue si vite, auprès de l'éclat et du parfum toujours enivrant de cette fleur immarcescible ?

Ni la colombe qui gémit dans le creux du rocher n'a la voix aussi douce que Marie, ni le jeune faon qui se joue et se repait parmi les lis n'a la tendresse de son regard, ni la neige du Liban n'a la blancheur de son teint, ni le palmier du désert n'a la grâce, ni la tour de David avec ses créneaux et ses bastions n'a la majesté de son port de reine. Ses lèvres sont un rayon d'or, sa parole a la douceur du lait et la saveur parfumée du miel.

Avec l'auteur sacré, élevons-nous plus haut encore ? « Quelle est celle-ci qui s'élève comme l'aurore naissante, belle comme la lune dans son plein, radieuse comme le soleil à son midi ? » Encore le soleil a-t-il des taches, et la lune des défaillances. Rien de tout cela ne se trouve en Marie. Si nous voulons l'assimiler à un rayon, il faut que ce soit au rayon de l'éternelle lumière dont elle est la blancheur ; car elle est plus brillante que le soleil qui nous éclaire, et comparée au plus beau ciel d'Orient, vous la trouverez plus pure encore.

Les plus aimables figures de l'Ancien-Testament, Rachel, si chèrement achetée par Jacob et si tendrement aimée de lui, Ruth la Moabite, Judith, l'astre de Béthulie, s'éclipsent à la première apparition de Marie, comme la pâle lueur de nos lampes aux premiers feux du jour.

Les anges eux-mêmes, ces natures sans tache, s'inclinent humblement devant elle, baissant leurs yeux éblouis. Gabriel la proclame et la salue pleine de grâce, *gratia plena*. Car il ne faut pas voir dans ce que nous venons de dire la peinture d'une beauté tout extérieure, quoique celle-ci ne soit plus fragile, Marie étant en corps et en âme dans le ciel. Il faut se rappeler que la beauté de la fille du Roi des rois lui vient toute de dedans, des admirables vertus qu'elle a si parfaitement pratiquées, et dont tous ces gracieux objets que nous avons passés en revue ne sont que de faibles symboles : pudeur et réserve, humilité et modestie, patience et douceur, charité et compacité, égalité inaltérable d'âme, d'humeur et de visage, obéissance et soumission, force et prudence, en un mot tout ce qui fait la perfection d'une âme et achève sa ressemblance avec Dieu. C'est tout cela qui faisait dire à l'auteur inspiré : « Vous êtes toute belle, uniquement belle, ô Marie, et il n'y a pas l'ombre d'un défaut en vous : *Tota pulchra es, Maria*.

Mais nous avons dit que la bonté est la seconde condition de l'amabilité. Est-il besoin d'insister ici ? En dehors de Dieu, où trouver une bonté comparable à celle de Marie ? L'apôtre saint Jean, qui savait ce que c'est qu'aimer, nous dit que la grande preuve, la preuve suprême de la bonté de Dieu et de son amour pour les hommes, c'est qu'il a donné son Fils unique pour nous sauver : *Sic Deus dilexit mundum...* Or, dirons-nous, Marie n'a-t-elle pas donné aussi son Fils unique pour assurer notre rédemption ? Et si nous avons quelque idée de l'amour immense qu'elle ressentait pour ce Fils qui était en même temps son Dieu, que ne devons-nous pas penser de sa bonté envers nous ? Jésus lui-même a dit que le dernier gage de l'amour est de mourir pour ceux qu'on aime. Marie n'a-t-elle pas partagé, par amour pour nous, toutes les souffrances de son Fils, et n'est-elle pas morte en son cœur avec lui sur la croix ? Et si elle n'a pas suivi son amour au tombeau pour monter avec lui dans le ciel où l'appelaient ses plus violents désirs, n'est-ce pas toujours à sa bonté pour nous qu'elle a sacrifié ce vœu si légitime de son cœur, afin de remplir longtemps encore ses fonctions de mère auprès de ces nouveaux enfants que Jésus mourant lui avait légués du haut de la croix dans la personne de saint Jean : « Femme, voilà votre fils ? »

Enfin, aujourd'hui encore, dans le ciel, quelle est sa grande occupation, sinon de plaider notre cause, la cause des faibles, la cause des pécheurs, et surtout des pécheurs mourants ? Quoi de plus touchant que de voir Marie, à cette heure terrible où une âme va paraître devant Dieu, se tourner vers son divin Fils, les mains jointes, les yeux suppliants, et lui dire : Mon Fils, souvenez-vous du sang que vous avez versé pour cette âme, et de tout ce que moi, votre Mère, j'ai souffert avec vous pource. *Advocata nostra*.

Je m'arrête. Si j'ai trouvé dans mon cœur une pensée, un mot, un accent qui soit allé à votre cœur, et vous fasse aimer davantage la plus aimable des mères, c'est assez pour que je compte sur sa toute-puissante protection à l'heure de ma mort, et je puis dès maintenant regarder mon salut comme assuré.

INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION

L'ASCENSION SPIRITUELLE ET MORALE DU CHRÉTIEN

Ascendit in cælum.

Mes frères,

En toutes choses Jésus-Christ est notre modèle : modèle dans la destinée qui nous attend, modèle dans la manière dont nous devons la poursuivre et l'atteindre. Notre destinée, c'est d'aller un jour au ciel ; ce divin Sauveur l'a déclaré : « Je monte

au ciel, disait-il à ses apôtres, et je vais vous y préparer une place. »

Nous sommes donc appelés, nous aussi, à faire un jour à sa suite notre ascension glorieuse vers le ciel ; mais cette ascension suprême doit être préparée par une ascension d'un autre ordre, d'un ordre spirituel et moral, qui consiste à s'élever de clartés en clartés, de mérites en mérites, de vertus en vertus, *a claritate in claritatem* (2 Cor. III, 18), *de virtute in virtutem* (Ps. 83, v 8).

Après le jugement, notre ascension vers le ciel se fera par la vertu de Dieu et par le ministère de ses anges ; pendant la vie, notre ascension morale doit se faire par la force de notre volonté aidée de la grâce divine et des secours de la religion.

M. f., on nous parle souvent de progrès. Le progrès, nous dit-on, est la loi de la nature ; car, dans le monde matériel, toutes les choses tendent et montent d'elles-mêmes à leur complet développement. Le progrès, nous dit-on encore, est la loi de l'humanité ; tous les jours on pousse jusqu'au prodige les découvertes scientifiques, les améliorations du bien-être, et l'on prétend que l'humanité ne s'arrêtera plus dans cette voie, que de nouveaux progrès viendront indéfiniment s'ajouter à ceux qui sont déjà réalisés. Est-ce avec raison ? C'est ce que je ne veux pas examiner. Mais, ce que veux démontrer, c'est que le progrès est aussi une loi des âmes, c'est que nous devons grandir tous les jours dans la foi, dans la sagesse, dans la vertu, c'est que la vie chrétienne enfin doit être une ascension continuelle des ténèbres vers la lumière et du mal vers le bien. Sujet très pratique, comme vous le voyez, et bien digne de votre religieuse attention.

I. D'abord, l'homme, en naissant, est ténèbres et ignorance. Supposez un enfant que l'on aurait descendu, pendant son sommeil, au fond d'un obscur précipice : à son réveil, les ténèbres l'environnent ; il ne sait comment il est descendu là, il ne sait comment il en sortira. Voilà l'image de l'homme à son entrée dans la vie. D'où vient-il et où va-t-il ? Quelle est son origine, quelle est sa destinée, quels sont les moyens de l'atteindre ? Il n'en sait rien.

Il a besoin de s'instruire des choses naturelles, puisqu'il ne sait rien de rien, et c'est pour lui une obligation d'y travailler, parce qu'il doit s'aimer lui-même, vouloir son propre bien et prendre les moyens légitimes d'atteindre sa fin naturelle. Mais, à plus forte raison, c'est pour lui un besoin et un devoir de s'instruire des choses surnaturelles, car c'est surtout par rapport à ces choses qu'il se trouve plongé dans la plus déplorable ignorance et livré aux plus profondes ténèbres.

Eh bien ! Dieu a eu pitié de lui et lui a fourni un moyen de sortir de son ignorance, de s'élever du fond de son obscurité à la clarté du jour. C'est par l'Eglise, m. f., que nous arrive la lumière. Oh ! si nous pensions au sort malheureux de tant de générations d'hommes qui restent ensevelis dans les ténèbres et les ombres de la mort, comme

nous serions reconnaissants envers la sainte Eglise de ce qu'elle a fait pour nous !

L'Eglise prend, pour ainsi dire, l'homme au berceau ; elle l'instruit de toutes ces choses qu'il lui importe tant de connaître ; elle fait briller à ses yeux successivement et comme par degrés les doux rayons de la vérité révélée ; elle lui apprend tout ce que la foi lui impose de dogmes, tout ce que la morale lui impose de devoirs ; et, en peu d'années, elle réalise cette merveille inconnue des siècles antiques et qui s'appelle l'enfant de la première communion ; je veux dire un enfant qui, sur les plus graves questions qui puissent intéresser l'humanité en général et chacun de ses membres en particulier, a des réponses précises, simples, sublimes, des réponses qui auraient frappé d'admiration les plus grands philosophes de l'antiquité. C'est ainsi déjà que la religion élève l'homme et le fait monter de clartés en clartés.

Mais, parvenu à ce degré d'instruction qu'on exige de lui pour l'époque de sa première communion, l'homme va-t-il s'en tenir là ? A-t-il le droit de mesurer sa petite science, de la trouver suffisante et de s'en contenter ? Non ; car l'état stationnaire est condamné à toutes les pages de l'Evangile. Il faut s'instruire, s'instruire encore, s'instruire toujours ; il faut s'élever, il faut grandir dans la connaissance de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous parvenions, comme le dit l'Apôtre, à cette perfection de la foi que Dieu attend de nous et que, formés à la pleine ressemblance de Jésus-Christ, nous ne soyons plus comme des enfants débiles et chancelants auxquels on fait croire tout ce que l'on veut, ni comme des personnes mobiles et hésitantes qui tournent à tout vent et se plient au souffle des opinions humaines. *Donec occurramus omnes in unitatem fidei, in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi ; ut non jam simus parvuli fluctuantes et circumferamur omni vento doctrinæ, in nequitiâ hominum, in astutiâ ad circumventionem erroris.* (Eph. iv, 13, 14).

Au lieu de cela, que voyons-nous ? — Des âmes qui vont laisser s'éteindre en elles le flambeau de la foi, soit en négligeant de lui donner l'aliment qui lui est nécessaire, soit en s'exposant, toutes portes ouvertes, au souffle de l'impiété, de l'incrédulité et du blasphème. *Ad circumventionem erroris.*

Cet enfant, ce jeune homme, cette jeune fille, ils n'écouteront plus guère les leçons de la foi, ils iront chercher d'autres inspirations et d'autres conseils. Après avoir puisé aux sources de la vérité, ils iront se désaltérer, que dis-je ? s'empoisonner aux sources de l'erreur ; après s'être assis à la table du Seigneur, ils iront s'asseoir à la table des démons ; après avoir écouté les paroles du ciel, ils iront prêter l'oreille à des discours sortis de l'enfer ; et qu'arrivera-t-il ? C'est qu'après avoir goûté le calme serein et les suaves certitudes de la foi, leur âme connaîtra les agitations et les tourments du doute, en attendant le froid glacial, le

vide et le néant de l'incrédulité. Pauvres âmes ! Elles n'ont pas voulu monter, elles n'ont pas voulu continuer de s'instruire de la science du salut, et elles sont retombées dans l'abîme de ténèbres et d'ignorance d'où l'Eglise les avait tirées ! Ah ! je le dirai à tous ceux qui se trouvent à cet âge critique de la jeunesse : N'écoutez pas ceux qui voudraient vous entraîner vers les régions du doute et de l'incrédulité. Ils vous diront peut-être que là est la lumière et le progrès ; que les suivre c'est s'éclairer, se grandir. Ce n'est pas vrai ! Les suivre, c'est s'avilir, s'aveugler ; c'est retomber dans le néant. Car, la foi, c'était quelque chose ; mais l'incrédulité, c'est le vide, c'est le néant !

Parvenu à l'âge de la réflexion, l'homme voit le monde partagé. D'une part le matérialiste qui n'admet que la matière, qui ne croit qu'à ce qu'il voit, qu'à ce qu'il touche, qui nie Dieu, l'âme, l'autre vie ; d'autre part le spiritualiste qui croit aux êtres supérieurs et invisibles, à Dieu, à l'âme, à une autre vie où chacun recevra sa récompense ou son châtement selon ses œuvres ; — ou bien, d'une part le rationaliste qui, prenant pour guide les seules lumières de sa raison, rejette la révélation et n'embrasse comme vérités, comme dogmes, comme espérances, que ce qui lui est dicté par sa conscience individuelle ; d'autre part le catholique, le chrétien humble et docile, qui croit à l'autorité de l'Eglise, à sa mission, à son enseignement, à son infailibilité, à la révélation de Dieu, à la chute originelle et à la réparation par Jésus-Christ, à la justification de l'homme par la grâce et à sa glorification dans le ciel par la vision béatifique ; — ou bien encore, d'un côté le libre-penseur dont toute la religion consiste à ne rien faire pour le bon Dieu et à se moquer de ceux qui font quelque chose (religion, pour le dire en passant, qui ne demande ni beaucoup d'efforts, ni beaucoup d'esprit) ; et, de l'autre le chrétien pratiquant, qui porte sa croix à la suite de son Sauveur, et mène une vie de prière et de sacrifice. — Qui a raison ? Dans quel parti va se ranger cet homme que je suppose entrant dans la vie ? Lui est-il permis de rester indifférent entre ces extrêmes ? Non, assurément ! Dans une question si grave, l'indifférence n'est pas permise ; elle serait une imprudence, une témérité ; elle serait un crime. L'homme est raisonnable et il doit faire ici usage de sa raison. Il faut donc qu'il examine, qu'il cherche où est la vérité, la prudence, la sagesse. Il faut en un mot qu'il s'instruise. Il faut qu'il conserve la foi, puisque celui-là seul sera sauvé qui aura persévéré dans la foi ; il le faut à tout prix ; en dépit des attaques, des contradictions et des mauvais exemples. Or, *fides ex auditu*, la foi vient, s'entretient et se fortifie par l'instruction.

Oui, à mesure que cet homme va avancer dans le monde, il va se heurter aux objections, aux préjugés, aux sarcasmes, aux blasphèmes de la foule en délire. Ses convictions, par combien d'assauts on va les battre en brèche ! Sa religion, de combien d'imputations malignes et d'affreuses

calomnies on va l'accabler ! Ne faut-il pas qu'il soit fortifié dans la foi pour demeurer, en dépit de tous ces efforts de l'enfer, inébranlable comme le roc sous la poussée des flots ? Ne faut-il pas qu'il soit armé de toutes pièces pour défendre sa foi contre tant d'ennemis ? pour se défendre lui-même contre toutes ces obsessions ? Cette force, ces armes, qui les lui donnera ? Une instruction religieuse développée et soignée.

C'est pourquoi, m. f., à quelque condition que vous apparteniez, quel que soit votre âge et votre degré d'instruction, je vous dirai : Instruisez-vous encore. Ecoutez la prédication de la parole de Dieu ; lisez de bons livres où la vérité divine est exposée, expliquée, défendue. S'il vous vient des doutes, si vous ne savez comment répondre à telle ou telle objection, consultez. Car, sachez-le bien, la vérité n'est pas venue dans le monde impuissante et sans armes. La vérité a ses moyens de défense : le tout est de les connaître et par conséquent de s'en instruire.

Donc, encore une fois instruisez-vous ; mais, plus encore, priez ; car la foi est un don de Dieu. Demandez donc à Dieu d'augmenter en vous la foi et de vous faire croître dans la lumière : *Domine adauge nobis fidem*.

II. Mais, pour mériter le ciel, l'homme ne doit pas seulement s'élever par la foi au-dessus des ombres et des ténèbres, il faut encore qu'il s'élève au-dessus des basses régions du vice vers les régions pures et sereines de la vertu ; il faut que sa vie soit une ascension continue du mal vers le bien.

Considérez en effet quel est le point de départ de la vie chrétienne et quel en est le point d'arrivée : le point d'arrivée, c'est le ciel ; mais le point de départ, c'est la terre ; la terre où nous trouvons le mal pour premier compagnon, pour ennemi continu, pour infatigable persécuteur. Ce persécuteur, il faut s'en affranchir ; cet ennemi, il faut le vaincre ; ce funeste compagnon, il faut s'en débarrasser. Car, de même qu'il n'y a aucune alliance possible entre la lumière et les ténèbres, de même il y a antipathie absolue entre le Christ et Bélial, entre Dieu et le mal. Dieu hait le mal et il lui ferme impitoyablement la porte de son ciel ; par conséquent, en nous destinant à être les cohéritiers de son Fils, en nous appelant à être chrétiens, il nous veut purs et exempts de toute iniquité, *ut sitis sinceri et sine offensa* (Philip., 1, 12).

Voilà donc le plan de la vie chrétienne bien tracé : il faut qu'elle soit un combat. Dès le début de la vie, il faut que l'homme se sépare en droit du mal et de tout ce qui favorise le mal. Il faut qu'il dise au mal : Je te renonce, je t'abhorre, et que, dès lors, le mal et l'âme chrétienne demeurent étrangers l'un à l'autre, ennemis l'un de l'autre. Non, sous quelque forme qu'il se présente, de quelque attrait qu'il s'environne, à quelque séduction qu'il ait recours, le mal ne devra plus avoir

d'empire sur l'âme humaine. Dès lors qu'une chose est mauvaise, que ce soit une parole, une action, une pensée, une affection, peu importe ! le chrétien devra l'éloigner et la repousser en lui criant intérieurement, sinon du geste et de la voix : Je te renonce !

C'est encore l'Eglise, m. f., qui nous soutiendra, qui nous dirigera dans cette guerre contre le mal, dans cette ascension continue du mal vers le bien. En prenant l'homme à son entrée dans la vie, l'Eglise le trouve plein d'inclinations perverses, égoïste, dur pour les autres, idolâtre de lui-même, enclin en un mot à tous les vices. Il faut pourtant qu'elle en fasse un ange ! *Angelus in carne* ! Eh ! bien, elle y arrive. Regardez encore l'enfant de la première communion : quelle candeur, quelle délicatesse de conscience, quelle horreur du moindre mal, quelle tendresse de sentiments ! Voilà l'œuvre de la religion. Ah ! donnez-moi une société formée sur cette image et cette ressemblance, une société composée d'hommes ayant la délicatesse de conscience et la noblesse de sentiments d'un enfant au jour de sa première communion : ce ne serait plus la terre, ce serait le paradis anticipé ! Malheureusement nous sommes bien loin de là. C'est notre faute. Mais il n'en reste pas moins vrai que c'est là l'idéal qu'il nous faudrait réaliser chacun en notre particulier pour mériter de faire notre ascension glorieuse à la suite de Jésus-Christ Notre-Seigneur : *nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum celorum*. (Matth. xviii, 3). Si nous ne devenons semblables à ces âmes candides pour la crainte de Dieu et la délicatesse de conscience, nous n'aurons point de part au royaume des cieux.

Certes, il y a, et en grand nombre, des âmes en qui la religion a opéré cette merveille, des âmes qu'elle a conservées pures de toute souillure, des âmes qu'elle a rendues victorieuses de tous les instincts de la mauvaise nature et qui sont arrivées au terme de leur carrière terrestre avec tout l'éclat de leur innocence baptismale. Ce sont les saints, modèles et gloire de l'humanité. Non seulement leur vie a été une ascension continue du mal vers le bien, mais une ascension continue de vertus en vertus.

M. f., nous sommes les enfants des saints : il faut marcher sur leurs traces et tendre comme eux à la perfection dont le programme nous a été tracé par le divin Maître : *Estote perfecti sicut pater vester celestis perfectus est*. Il faut, dit saint Augustin, que nous suivions notre Sauveur montant au ciel, non seulement par la foi et par l'espérance en portant là-haut nos désirs et nos aspirations, mais encore par nos actes et nos progrès dans la vertu, *affectu et profectu ascendamus* ; nous servant de tout pour nous élever ainsi à sa suite, même de nos vices et de nos passions. Car, dit ce grand docteur, celui qui s'efforce de les dompter et de les soumettre, se fait de chaque victoire qu'il remporte comme un degré qui l'élève à une plus grande perfection et il peut ainsi se

faire de ses défauts une échelle pour monter au ciel en les foulant aux pieds.

Nous sommes les enfants de l'Eglise: il faut nous en applaudir; car, ce n'est qu'à l'école de cette bonne mère, que l'on trouve cette grandeur d'âme, cette dignité de vie, cet ensemble de vertus qui fait les saints. Non, ne cherchez pas cela ailleurs qu'à l'école de la religion chrétienne; seule elle peut donner à l'homme une telle force contre le mal, un tel empire sur ses passions, un tel enthousiasme pour le bien. Avant le christianisme les cœurs étaient lâches, les passions tyrannisaient l'homme; volontiers et sans résistance il se faisait leur esclave. Il en est encore ainsi en dehors de la sphère où s'exerce l'influence chrétienne. Pour faire de cet esclave un soldat, de ce timide un vaillant, il fallait les leçons de l'Evangile et la grâce de l'esprit chrétien.

M. f., nous avons été remplis de cet esprit, nous avons été formés à cette école. Soyons donc des hommes généreux, des hommes de progrès, et que notre vie soit un effort continu vers la perfection. Telle doit être la vie chrétienne, car tout l'Evangile se résume en ceci: s'élever sans cesse de l'état imparfait de la nature déchue vers l'idéal divin qui nous a été montré en Jésus-Christ. Efforcez-vous, nous dit l'apôtre saint Paul, d'arriver à l'état de l'homme parfait, à la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en vous, *donec occurramus in virum perfectum secundum mensuram ætatis plenitudinis Christi*. (Eph. iv, 13.)

Loin de nous les pensées vaniteuses du pharisien qui se complaisait en lui-même et, sans songer à faire mieux, se contentait de s'applaudir devant Dieu d'être si parfait. Gardons-nous de ressembler à ces personnes remplies d'elles-mêmes et enthousiastes de leur beauté morale qui se contemplent avec une douce satisfaction en disant: c'est bien comme cela, je ne suis pas déjà si mal, *non sum adeo informis*! L'humilité, voilà ce qui nous convient, *servi inutiles sumus*, je ne suis qu'un serviteur inutile. Dieu a droit d'être servi d'une manière infiniment plus parfaite! telle doit être notre conviction. Toujours mieux! telle doit être notre devise. Progresser, monter, voilà quel doit être l'objet de notre ambition et de nos efforts perpétuels. Dieu le veut; il nous le fait bien voir en nous prescrivant de tendre à la perfection (Math. v, 48) et en comparant la voie des justes à une lumière qui croît jusqu'au jour parfait (Prov. iv, 18).

Du reste, progresser c'est pour nous une nécessité morale. Car, de même que par son propre poids, la pierre détachée d'un sommet ou d'une hauteur, descend et roule dans l'abîme, de même que l'oiseau, fût-il le plus léger, doit faire effort sans interruption pour s'élever dans les airs, de même par le poids de notre nature nous descendons, nous baissions fatalement, et, pareille à l'oiseau, notre âme ne peut s'élever vers le ciel que par des coups d'aile incessants. Un moment

de torpeur et d'inertie pourrait suffire pour nous faire perdre une grande partie du chemin parcouru.

Enfin c'est le langage des saints et ils l'ont appuyé par leurs exemples. En cette vie, disent-ils, nous sommes comme sur un fleuve rapide qui nous entraîne aux abîmes; il faut lutter contre le courant; cesser tout effort, ce serait se condamner à périr. Nous avons à combattre des ennemis acharnés; interrompre la lutte un seul instant, c'est se perdre. On n'est pas bon, dit saint Bernard, quand on ne veut pas être meilleur.

On arrive à la perfection par un double travail, par la fuite du mal et la poursuite du bien, et le Seigneur dit à chacun de nous comme à son prophète: *Constitui te ut evellas et destruas, ut ædifices et plantes*, je vous ai établi pour arracher et détruire, pour planter et bâtir (Jérém. i, 10). Le mal, le chrétien doit donc s'en affranchir de plus en plus à mesure qu'il avance dans la vie. Vices, mauvais penchants, mauvaises habitudes, défauts, imperfections, voilà ce qui alourdit sa marche et l'empêche d'avancer dans le bien; il doit donc se défaire de toutes ces choses progressivement, et pour cela leur déclarer une guerre acharnée, disant comme David en parlant de ses ennemis: *non convertar donec deficiam*, je les combattrai sans trêve ni merci jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le bien, le chrétien doit le poursuivre et le réaliser par tous les moyens qui sont en son pouvoir: *crescamus in illo per omnia*. C'est l'ordre que les apôtres indiquaient aux premiers chrétiens, quand ils leur disaient de se défaire de tout mal et de se nourrir avidement du lait spirituel et pur de la parole et de la grâce divines pour croître en Jésus-Christ (1 Petri, ii, 2). C'est l'exhortation qu'ils ne manquaient jamais de leur faire et le vœu qu'ils se plaisaient à leur exprimer: *charitas vestra magis ac magis abundet* (Philip. i, 9), que votre charité abonde de plus en plus ainsi que votre zèle pour plaire à Dieu, *sic ambuletis, ut abundetis magis* (1 Thess. iv).

Ascension des ténèbres vers la lumière par l'instruction et par la foi, ascension du mal vers le bien par la lutte contre les passions et par la pratique de la vertu, telle est donc la vie du vrai chrétien, *ascensione in corde suo disposuit* (Ps. 83, v 6).

En ce beau jour, m. f., ne nous bornons pas à contempler notre Sauveur montant au ciel; mais appliquons-nous l'enseignement de ce glorieux mystère: *affectu et profectu ascendamus*. Le ciel est notre but; nous n'y arriverons que par la vie chrétienne qui est une vie de foi et de luttas, d'efforts et de progrès. Ne nous arrêtons pas dans cette voie qui nous élève au-dessus de nous-mêmes; mais restons attachés à Jésus-Christ notre modèle. Pour mériter de le suivre dans les hauteurs des cieux, suivons-le dès ici-bas dans le chemin du devoir, dans les âpres et rudes sentiers de l'abnégation et du sacrifice. Certainement il en coûte pour pratiquer le bien et combattre le mal; cer-

tainement il en coûte pour mener une vie sans reproche et sans tache, pour garder une vertu sans défaillance et sans éclipse, à plus forte raison pour suivre dans le bien une marche toujours ascendante. Mais ne l'oublions pas, la récompense est grande. Dès ici-bas, c'est l'honneur et la gloire; c'est la paix et la joie de l'âme; et, là-haut, ce sera la possession du bien infini, ce sera la béatitude éternelle que je vous souhaite à tous, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE DEUXIÈME

La foi

III

OBJET DE LA FOI

E

Signes de la révélation

1

Le miracle

— Vous dites que Dieu a parlé aux hommes pour leur donner une religion; mais avons-nous des signes que c'est vraiment Dieu qui a parlé?

— Oui, et des signes certains.

— Les connaissez-vous ces signes?

— Oui.

— Quels sont-ils?

— Il y a d'abord les miracles.

— Qu'est-ce qu'un miracle?

— Un miracle est un fait sensible, dérogeant aux lois de la nature.

— Expliquez-vous.

— J'ai dit : le miracle est un fait sensible, c'est-à-dire qui doit tomber sous les sens, qui peut être vu et comme touché, sans quoi il serait incapable d'être un signe de la révélation.

— Continuez.

— J'ai dit : dérogeant aux lois de la nature.

Le monde est gouverné par des lois que Dieu a établies. Le feu brûle; les eaux coulent sans s'arrêter; les morts ne reviennent pas à la vie; voilà des lois établies de Dieu, lois constantes et bien connues de tous.

Si le feu cesse de brûler, si l'eau s'arrête, si un mort revient à la vie, il y a dérogation à ces lois, il y a miracle.

— Mais quelqu'un peut-il déroger aux lois de la nature?

— Oui.

— Qui donc a ce pouvoir?

— Le maître même de ces lois, le Dieu du ciel et de la terre.

Si quelqu'un, dit J.-J. Rousseau, s'avisait de nier à Dieu le pouvoir de déroger aux lois qu'il a établies, ce serait lui faire trop d'honneur que de le punir; il suffirait de l'enfermer.

— Pourquoi?

— Parce que cet homme serait aussi fou que celui qui nierait le soleil en plein midi, et qu'on enferme les fous.

— Le miracle est donc l'œuvre de Dieu?

— Oui, le vrai miracle est l'œuvre de Dieu et comme son cachet.

— Qu'est-ce à dire son cachet?

— C'est-à-dire que si Dieu fait un miracle en faveur d'une religion, c'est le signe que cette religion vient de lui, et, par conséquent, est la vraie religion.

— Dieu a-t-il vraiment fait des miracles pour montrer que la religion révélée vient de lui?

— Oui.

— Avez-vous des exemples à citer?

— Oui, on peut en citer beaucoup. Ainsi, pour l'Ancien-Testament : les plaies d'Égypte; le passage de la mer Rouge; la manne; le Jourdain suspendant son cours; le feu du ciel tombant sur le sacrifice d'Elie; les trois jeunes Hébreux sortant de la fournaise ardente, sans qu'un seul de leurs cheveux ait été brûlé, etc., etc., etc.

Pour le Nouveau-Testament : l'eau changée en vin aux noces de Cana; les pains multipliés dans le désert; les aveugles recouvrant la vue, les paralytiques le mouvement, les sourds l'ouïe, les muets la parole; les morts revenant à la vie, et tout cela accompli au grand jour, devant des multitudes, au nom et de la part de Dieu, par ceux qui se déclarent ses envoyés, ou par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui se proclame son fils unique et bien-aimé. Voilà des miracles par lesquels Dieu a voulu montrer que la religion ainsi révélée aux hommes par l'intermédiaire des Prophètes, de Moïse, de Notre-Seigneur et des Apôtres, est vraiment la sienne, et, par conséquent, la véritable.

— Que fait un roi de la terre quand il envoie un ambassadeur à un autre prince?

— Il lui donne une lettre de créance revêtue du sceau royal pour montrer que cet ambassadeur est bien son envoyé.

— Qu'a fait le roi du ciel et de la terre?

— Il a fait comme les princes de ce monde.

Quand il a envoyé aux hommes ses ambassadeurs, c'est-à-dire les Prophètes, Moïse, Notre-Seigneur et les Apôtres chargés de nous faire connaître ses volontés divines et de nous enseigner sa religion, Dieu a donné à ces envoyés la lettre de créance la plus certaine, la plus sûre, la plus authentique, le miracle, si facile à constater qu'il suffit d'avoir des yeux pour le reconnaître.

2

La Prophétie

— Connaissez-vous un autre signe de la révélation divine?

— Oui.

— Lequel?

— La prophétie.

— Qu'est-ce que la prophétie?

— La prophétie est la prédiction certaine d'un événement futur que les hommes ne peuvent nullement connaître par la science naturelle.

— Raconter le présent et le passé ce n'est donc pas une prophétie?

— Non, il faut annoncer l'avenir, et cela d'une

manière claire, précise, qui exclue tout doute et toute incertitude.

— *Prédire le beau ou le mauvais temps, annoncer une éclipse, est-ce une prophétie ?*

— Nullement, parce que ces événements peuvent être connus par la science naturelle, dans des signes qui les annoncent, tandis que l'événement annoncé par la prophétie ne le peut pas.

— *Il y a donc des événements qui ne peuvent pas être connus dans des signes ou par la science naturelle ?*

— Oui.

— *Quels sont ces événements ?*

— Ceux qui dépendent de la libre volonté de Dieu, comme, par exemple, la création d'un homme qui ne doit exister que dans cinq cents ou mille ou quinze cents ans ; de même ceux qui dépendent de la liberté de l'homme, comme, par exemple, les paroles, les faits, les actes de cet homme qui ne doit exister que dans cinq cents et même quinze cents ans.

— *Mais ces événements qui donc peut les connaître ?*

— Dieu.

— *Dites pourquoi.*

— Parce que Dieu possède la science infinie, sans bornes, qui, d'un seul coup d'œil, voit le passé, le présent et l'avenir.

— *La prophétie est donc l'œuvre de Dieu ?*

— Oui, car il est impossible à l'intelligence créée de connaître un homme ou des actes qui ne doivent exister que dans mille ans ; comment pourrait-elle les prédire ou les annoncer d'avance ?

— *Que concluez-vous de là ?*

— Je conclus que si Dieu fait une prophétie en faveur d'une religion, c'est une preuve que cette religion est la sienne, et, par conséquent, la véritable.

— *Dieu a-t-il fait des prophéties en faveur de la religion révélée ?*

— Oui.

— *Pourriez-vous en citer ?*

— Rien de plus facile.

— *Citez d'abord quelques prophéties relatives à l'Ancien-Testament.*

— En voici plusieurs :

1^o Dieu annonce à Abraham, déjà vieux, une nombreuse postérité, qui gemira sous la servitude d'Égypte et possédera ensuite la terre promise. (Gen., xv et xvii.)

2^o Moïse annonce, qu'en punition de murmures proférés au retour des explorateurs envoyés dans la terre promise, aucun des Israélites sortis de l'Égypte à l'âge de vingt ans et au-dessus n'entrera dans cette terre promise. (Nombres, xiv, 22.)

3^o Ahias prédit le partage du royaume de Salomon, dont dix tribus se donneront à Jéroboam.

4^o Osée et Amos annoncent la dévastation et la ruine du royaume d'Israël.

5^o D'autres prophètes annoncent la captivité du peuple Juif à Babylone et sa durée de soixante-dix ans ; la délivrance de cette servitude par Cyrus, roi de Perse ; la destruction de Ninive et de Babylone, la réédification de Jérusalem, etc., etc.

— *Et ces prophéties se sont accomplies ?*

— Oui, tous les événements prédits se sont réalisés avec une telle exactitude dans tous les détails et les différentes circonstances de temps et de lieux, qu'il est impossible de ne pas y voir l'œu-

vre de l'intelligence infinie, voulant montrer que Dieu est l'auteur de la religion révélée.

— *Y a-t-il aussi des prophéties relatives au Nouveau-Testament ?*

— Oui, et de deux sortes, les unes accomplies dans la personne du Messie ; les autres faites par lui.

— *Dieu avait donc annoncé aux hommes la venue du Messie ?*

— Oui, dès le commencement, tout après la chute de nos premiers parents, Dieu leur avait promis un rédempteur en disant qu'une femme écraserait la tête du serpent, et il avait renouvelé cette promesse à Abraham, Isaac et Jacob, en leur apprenant que toutes les nations de la terre seraient bénies en celui qui sortirait de leur race.

— *Est-ce tout ?*

— Non, car après cette promesse générale, Dieu envoie des prophètes qui annoncent avec les plus grands détails tout ce qui doit arriver au Messie.

— *Donnez-en la preuve.*

— Cette preuve, la voici :

a

Le temps de la venue du Messie est annoncé par Jacob et Daniel.

Jacob dit (Gen., XLIX, 10) : Le sceptre ne sortira pas de Juda jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, c'est-à-dire le Messie.

Daniel dit (ix, 25) : Après sept semaines, et soixante-deux semaines d'années, c'est-à-dire environ quatre cent quatre-vingt-dix ans, à compter de l'ordre qui sera donné de rebâtir Jérusalem, le Christ sera mis à mort.

b

L'origine du Messie est indiquée par Jacob qui le fait sortir de la tribu de Juda (Gen., XLIX, 8, 10), et par Isaïe qui le fait descendre de la famille de David et naître d'une Vierge. (Isaïe, xi, 1, 10 ; vii, 14.)

c

Le lieu de sa naissance est désigné par le prophète Michée, et c'est Bethléem. (Mich., v, 2.)

d

Les circonstances de sa naissance sont exposées par Balaam, qui prédit l'étoile miraculeuse (Nomb., xxiv, 17), et par David et Isaïe qui annoncent la venue des rois Mages avec leurs présents. (Ps. lxxxi, 10, 15. — Isaïe, l.x, 6.)

e

Sa mission de docteur et de prédicateur de la délivrance, est annoncée par Isaïe. (Is., l.xi, 1, 2.)

f

Ses miracles sont de même prédits par Isaïe. (xxxv, 4.)

Les yeux des aveugles s'ouvriront, les oreilles des sourds entendront, le boiteux sautera comme le cerf, et la langue des muets sera déliée, les morts même ressusciteront.

g

Les détails de la Passion surtout sont annoncés par les prophètes.

— Le psaume xl, 10, prédit la trahison dont le Sauveur sera victime.

— Zacharie (xi, 12, 13) fait connaître le prix de cette trahison, trente deniers.

— Le psaume xxvi, 12, annonce les faux témoins.

— Les outrages, crachats et mauvais traitements sont prédits par Isaïe (I, 6), et par Jérémie. (III, 30.)

— Le crucifiement est annoncé par David (Ps. xxi, 17, 18), et par Zacharie. (XIII, 6.)

— Le fiel et le vinaigre sont prédits par David (Ps. LXXVIII, 22), ainsi que le sort qui doit être jeté sur la tunique du Sauveur. (Ps. xxi, 19.)

— Les larrons sont annoncés par Isaïe. (LIII, 12.)

— La résurrection est prédite par David. (Ps. xv, 9, 10.)

— Les Prophètes avaient annoncé tous ces événements ?

— Oui, et bien d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer.

— Et tout cela s'est accompli ?

— Oui, tout cela s'est accompli, et à la lettre, dans la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Vous n'avez qu'à prendre d'une part l'Ancien-Testament qui renferme les prophéties et d'autre part l'Evangile qui raconte la vie du Sauveur, et vous verrez la réalisation parfaite de toutes ces prophéties faites avec tant de clarté, tant de détails et si longtemps d'avance, et vous serez bien obligé de dire :

Oui, c'est là l'œuvre de Dieu, et la religion appuyée sur de telles prophéties est bien la vraie religion.

— Vous avez dit que le Messie lui-même avait fait des prophéties pour montrer la divinité de la religion qu'il venait prêcher et qui était la perfectionnement de la religion primitive ?

— Oui, et il en a fait de plusieurs sortes.

— Quelles sont les premières ?

— Celles qui le concernent lui-même. C'est ainsi qu'il a annoncé sa passion (Math., xx, 17, 19) et sa résurrection. (Math., xii, 39, 40.)

— Et les secondes ?

— Celles qui regardent les Apôtres. Ainsi il a prédit :

La trahison de Judas. (Math., xxvi, 21.)

Le triple reniement de Pierre. (Math., xxvi, 34.)

Les afflictions, les tribulations, l'arrestation, l'emprisonnement et le martyre de tous. (Math., x, 17, 18, 22.)

— Quelles sont les troisièmes ?

— Celles qui ont rapport à la religion. Il a prédit qu'elle serait prêchée par toute la terre (Math., xxiv, 14), et qu'une fois élevé en croix, il attirerait tout à lui. (Joan., xii, 31, 32.)

— Quelles sont les autres prophéties du Sauveur ?

— Elles concernent la ruine du peuple Juif. C'est ainsi que Notre-Seigneur annonce :

1^o Les signes précurseurs de cette ruine ; les faux christes, la famine, la guerre et des phénomènes effrayants. (Math., xxiv, 4, 7. — Luc, xxi, 10.)

2^o Le siège de Jérusalem. (Luc, xix, 14.)

3^o La destruction de la ville et du temple. (Math., xxiv, 2. — Luc, xix, 14.)

4^o La dispersion du peuple Juif par toute la terre. (Luc, xxi, 24.)

— Et toutes ces prophéties se sont accomplies ?

— Oui, elles se sont accomplies très exactement, à la lettre, de manière à prouver clairement que Jésus-Christ leur auteur venait de la part de Dieu son père et que sa religion est la véritable.

— Votre main peut-elle saisir la lune ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que la lune est placée trop haut, trop au-dessus de ma main.

— Vos yeux peuvent-ils voir toutes les étoiles ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que beaucoup d'étoiles sont jetées si loin dans les profondeurs de l'immensité qu'il est impossible de les découvrir.

— Votre intelligence peut-elle voir et découvrir toutes les vérités ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que certaines vérités sont tellement cachées dans l'immensité de l'essence divine qu'elles se trouvent tout-à-fait hors de la portée de mon faible esprit.

— Comment appelle-t-on ces vérités ?

— On les appelle des mystères.

— Si, un jour, votre main parvenait à saisir la lune, et votre œil à découvrir ces étoiles si bien cachées dans les profondeurs du firmament, que diriez-vous ?

— Je dirais : c'est Dieu qui a rapproché la lune et les étoiles, ou bien augmenté d'une façon extraordinaire la puissance de mon bras et de ma vue.

— N'y a-t-il pas certains mystères qui sont connus de votre intelligence ?

— Oui.

— Qu'en dites-vous ?

— Je dis que c'est Dieu qui me les a fait connaître.

— Pourquoi ?

— Parce que le mystère étant, de sa nature, une chose absolument cachée pour mon intelligence, je ne l'aurais jamais découvert, si Dieu ne me l'avait révélé.

— Le mystère est donc comme un signe de la révélation ?

— Oui, et au lieu de rejeter la religion, à cause des mystères qu'elle me prêche, je l'accepte bien plus volontiers, parce que ces mystères me prouvent qu'elle est l'œuvre, non pas des hommes, mais de Dieu lui-même qui seul a pu me les faire connaître.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 22 aprilis 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SERMON POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE

Repleti sunt omnes Spiritu sancto et cœperunt loqui.

Ils furent tous remplis de l'Esprit saint, et ils se mirent à parler.
(Act. ap.)

Mes frères,

Aujourd'hui, ce me semble, avec non moins de raison que le jour de Noël, il nous est permis de nous écrier avec l'Eglise : *Mirabile mysterium declaratur hodie*, un mystère admirable se révèle en ce jour ; *innovantur naturæ*, une merveilleuse transformation s'opère ; nous voyons des caractères modifiés subitement, des hommes changés du tout au tout.

Reportez-vous en arrière, par la pensée, à dix-neuf siècles, ou peu s'en faut. Nous sommes à Jérusalem, au grand jour de la Pentecôte. Les Juifs, accourus de toutes les parties du monde, célèbrent par de grandes solennités l'anniversaire de cette terrible promulgation de la Loi parmi les éclairs et les foudres du Sinaï. On est à la troisième heure, selon la manière de compter des anciens, c'est-à-dire qu'il est neuf heures du matin. Dans une salle à manger où, sept semaines auparavant, ils ont fait la Pâque avec leur Maître, douze hommes sont réunis depuis dix jours, exclusivement occupés de récents souvenirs et d'oraison. Ils prient en silence. Tout à coup un bruit formidable se fait entendre, comme d'un grand coup de vent qui ébranlerait la maison ; ils lèvent les yeux, et voient descendre et se reposer sur leurs têtes des langues de feu. En même temps ils sentent dans leur cœur un tressaillement non encore éprouvé, et comme un renouvellement complet ; c'est bien en effet un cœur nouveau qui vient d'être créé en eux.

Voyez plutôt, m. f. Qu'étaient les Apôtres avant ce grand jour de la Pentecôte ? Des hommes grossiers, matériels, terre à terre ; des esprits bouchés, à grand-peine accessibles aux choses spirituelles. Eux-mêmes nous en ont fait l'aveu à chaque page de leurs évangiles : *et ipsi non intellexerunt*, et les apôtres ne comprirent pas ; *et erat verbum istud absconditum ab eis*, et cette parole, aujourd'hui si claire, demeurait une énigme pour eux. Leur obnubilation mentale fatiguait jusqu'à l'infatigable patience du Sauveur qui leur disait quelquefois : « O têtes de marbre, combien de temps encore devrai-je vous supporter ? » *Dura cervice, quamdiu patior vos ?* Car Notre-Seigneur voulut avoir, lui aussi, ses saintes et légitimes vivacités, et ses divines indignations. Le soir même de sa

Résurrection, il disait à deux disciples sur le chemin d'Emmaüs : *O stulti et tardi corde !* ce qui en français exact devrait se traduire : Oh ! les sots ! oh ! les balourds, qui hésitent à croire tout ce qu'ont prédit les prophètes !

C'étaient des hommes pusillanimes, ou, comme nous disons aujourd'hui, des *trembleurs*. Fanfarons tant qu'il n'y a rien à craindre, au premier aspect du danger tout leur courage s'évanouit. Quand Jésus persiste, malgré les méchantes dispositions des Juifs envers lui, à se rendre à Béthanie pour ressusciter Lazare, Thomas s'écrie : « Al-lons nous aussi, et mourons avec lui ! » et dès que Jésus s'est livré aux mains de ses ennemis, il l'abandonne comme les autres et cherche son salut dans une fuite prudente. Quelques heures avant la passion, Simon Pierre dit à son Maître : Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai pas ! et avant le deuxième chant du coq, à la voix d'une petite servante, il l'avait déjà renié trois fois. — Enfin, après même la résurrection du Seigneur, quand Madeleine l'a vu, lui a parlé, et les a avertis de sa part, ils s'enferment, ils se barricadent dans le Cénacle, par peur ! par peur des Juifs, *propter metum Judæorum*.

Aujourd'hui, vous ne les reconnaissez plus ; ils ne se reconnaissent plus eux-mêmes. Quel changement soudain et merveilleux ! ces hommes, naguère si timides et si lâches, ne redoutent plus rien ; les agneaux craintifs sont devenus des lions intrépides, ils ne peuvent plus contenir le feu qui les dévore ; ils sortent du cénacle, pressés d'exécuter l'ordre qu'ils ont reçu, et de s'en aller, chacun de son côté, à la conquête du monde ; car ils ne méditent pas un moindre projet. Et quelles sont leurs armes ? Ils n'en ont que deux qui paraissent bien faibles et même ridicules aux puissants d'alors, mais qui ne tarderont pas à réduire les légions même de César ; ils portent d'une main la *vérité*, de l'autre la *liberté* : *et cœperunt loqui ; loquebantur cum fiducia*. Rien qu'à les voir ainsi armés, les esprits droits et réfléchis purent comprendre que le monde était à eux.

I

Les voilà sortis du cénacle. Que vont-ils faire ? par où vont-ils commencer ? — *Et cœperunt loqui*, ils commencèrent à parler ; ils parlent, parce qu'ils sont possédés d'un esprit qui les presse ; ils parlent au peuple sur la place publique, et c'est la première preuve qu'ils donnent de leur énergie nouvelle. Et que disent-ils ? Ce que le Saint-Esprit, qu'ils viennent de recevoir, leur inspire et leur met sur les lèvres. Mais quoi encore ? La vérité ! ils disent la vérité, toute la vérité, *docebit vos omnem veritatem*. Ils prêchent en plein Jérusalem un nom odieux aux Juifs déicides ; ils prêchent Jésus, Jésus crucifié, Jésus ressuscité, Jésus monté aux cieux, Jésus le juge à venir. Ils disent aux Juifs : « Le Dieu de nos pères a glorifié son Fils Jésus que vous avez livré, que vous avez renié

devant Pilate, dont vous avez demandé la mort à grands cris, alors qu'il le proclamait lui-même innocent et voulait le renvoyer absous. Mais vous, vous avez renié le Juste et le Saint, vous lui avez préféré un voleur coupable d'assassinat. Or Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et nous sommes témoins de sa résurrection. Et il n'y a de salut qu'en lui, car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvés. »

Depuis ce jour, ils ne cessent pas un instant de prêcher la vérité, et *toute la vérité, omnem veritatem* ; ils la prêchent le long du chemin au voyageur solitaire, ils la prêchent dans les synagogues et sur les places publiques devant les foules assemblées, ils la crient du haut des toits, bien qu'ils voient manifestement qu'elle déplait à beaucoup, et des plus forts.

Ils en fatiguent l'oreille des pharisiens déicides et endurcis, et nulle menace n'est capable de fermer ces bouches que l'Esprit a ouvertes, de contenir ces langues que l'Esprit a déliées. Pierre et Jean montaient vers le temple sur le coup de la neuvième heure, qui était l'heure de la prière. Chemin faisant, ils rencontrent un paralytique qui leur demande l'aumône. « Je n'ai ni or ni argent, lui dit Pierre, mais ce que j'ai, je te le donne ; lève-toi et marche. » Et le paralytique se leva et les suivit devant une foule immense. Pierre profite de l'occasion pour haranguer tout ce peuple ; nul besoin de dire que sa parole fit une impression profonde. Survinrent les Sadducéens, les Pharisiens, le capitaine des gardes du temple, tous ceux qui, par le mensonge et l'hypocrisie, avaient accaparé les honneurs, s'étaient casés dans les bonnes places et les emplois lucratifs, et s'engraissaient des dépouilles de la synagogue, quoiqu'ils fussent mieux que personne qu'elle n'avait plus sa raison d'être. Ne pouvant souffrir que les apôtres instruisissent le peuple, ils les firent arrêter et les tinrent en prison jusqu'au lendemain. Leur embarras n'en était pas moins grand, et ils se mirent à délibérer entre eux, disant : — « Que ferons-nous de ces hommes-ci ? car ils ont opéré, au nom de Jésus-Christ, un miracle qui est connu de tout Jérusalem ; cela est de notoriété publique, et nous ne pouvons le nier. Cependant, pour empêcher que le bruit ne s'en répande davantage dans la Judée, défendons-leur avec de grandes menaces de parler à l'avenir, *en ce nom-là*, à qui que ce soit. » — Et les ayant fait comparaitre, ils leur interdirent d'enseigner désormais *au nom de Jésus*.

Nous voyons ainsi dès le début le saint nom de Jésus tomber sous le coup de l'interdiction légale, et relégué par le pouvoir dans la catégorie des choses prohibées.

Mais Pierre n'a plus peur, et Jean ne se tient plus à l'écart. Ils répondirent *cum fiducia*, en toute assurance : — « Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à lui. Car pour nous, nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues,

non possumus non loqui ; et à toutes vos menaces, nous répondrons simplement : *C'est plus juste d'obéir à Dieu qu'aux hommes*.

Il n'était plus dès lors au pouvoir des princes de baillonner la vérité, ni d'acheter le silence.

Ils prêchent aussi la vérité, *toute la vérité*, aux nations idolâtres chez qui le mensonge et l'erreur avaient prévalu depuis plus de vingt-siècles. Dans cet Athènes légère et loquace qui avait défiguré, dégradé l'idée de Dieu, qui niait la création du monde, oubliait de parti pris la chute originelle, mettait en doute l'immortalité de l'âme, rangeait parmi les fables les peines et les récompenses d'une autre vie, saint Paul n'hésite pas à porter l'Evangile ; il parle devant son aréopage de philosophes et de savants, il enseigne l'unité et la spiritualité de Dieu qui est partout et ne se laisse point circonscrire et enfermer dans des murs de marbre bâtis par la main des hommes ; il enseigne l'Incarnation du Fils de Dieu, ses miracles, sa condamnation inique, sa mort sur la croix, et sa résurrection d'entre les morts. Les sarcasmes des Grecs ne l'intimident pas plus que les menaces des Juifs n'ont intimidé Pierre et Jean ; comme eux, chassé d'une ville il va prêcher dans une autre ; la vérité se fait jour partout, les âmes droites l'accueillent avec joie, et trois siècles ne seront pas écoulés que le christianisme s'assoiera avec Constantin sur le trône des Césars. La vérité aura conquis le monde.

Ainsi faisaient les Apôtres, ainsi feront et doivent faire leurs successeurs. En vain la prudence humaine interviendra de mille manières pour leur conseiller le silence ; auprès d'eux la prudence purement humaine se trouvera toujours en défaut, car ils ont reçu l'Esprit de Dieu, et l'Esprit-Saint n'est pas un esprit de crainte, mais de zèle et de force : *non dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis*. On aime à répéter de nos jours les vieux proverbes : *toute vérité n'est pas bonne à dire*, chuchotent volontiers les prudents, c'est-à-dire les trembleurs. Mais que faut-il entendre par là ? qu'il y a des vérités qui sont de leur nature mauvaises, et parlant dangereuses, nuisibles aux hommes ? Non, non, cela ne se peut. La vérité est à l'âme ce que la lumière est au corps, c'est le plus précieux des dons de Dieu ; elle est de sa nature excellente, bienfaisante, libératrice, et seule capable de sauver les hommes, *veritas liberabit vos*, tandis que c'est le mensonge qui les a toujours perdus. Toute vérité est donc toujours bonne à dire ; si elle ne produit pas chez tous des fruits de salut, la faute en est non point à sa vertu, mais à la malice des hommes. Eh quoi ! pour quelques ophthalmiques à qui le grand jour dévore les yeux, devons-nous demander la suppression du clair et vivifiant soleil ? Ceux que la lumière gêne n'ont qu'à se mettre à l'ombre ; ils n'ont pas le droit de proscrire le jour.

Ce qui est incontestable, c'est que les esprits malades, les méchants ne se contentent pas souvent de fuir la lumière de la vérité et de se boucher les

yeux ; ils trouvent plus simple et plus commode d'étouffer le flambeau. Toute vérité n'est pas pour tout le monde agréable à entendre ; et l'on risque quelque chose de la dire aux pervers, surtout quand ils sont les maîtres. Oui, certes, pour ceux qui n'envisagent que les intérêts présents, qui mettent les forts émoluments, les grasses sinécures avant la conscience, la justice, le droit, pour ceux-là le proverbe est toujours de saison ; car ils ont grandement besoin d'être prudents, pour ne pas choquer par quelque vérité importune les oreilles susceptibles des puissances humaines. Mais ceux-là ne sont pas des apôtres ; oseraient-ils même se donner pour des honnêtes gens ?

Qui ne voit que pour un homme d'honneur et de conscience, la vérité doit passer avant tout ? Qui ne voit qu'en bien des circonstances, taire la vérité c'est proclamer l'erreur, et que certains silences ont tous les caractères d'un acquiescement et d'une trahison ? Qui ne voit que, pour quiconque a mission de prêcher la vérité et la justice, rester muet en présence du mensonge et de l'iniquité, c'est les approuver et s'en rendre complice ? Il ne manquait pas sans doute de conseillers prudents pour dire à saint Jean-Baptiste : Prenez garde ! toute vérité n'est pas bonne à dire. Cela n'empêcha pas le précurseur de répéter à Hérode : *Il ne t'est pas permis de l'approprier l'épouse de ton frère*. Qu'il n'eût rien dit, n'en aurait-on pas conclu qu'il approuvait cette odieuse et indigne conduite ? Il devait donc parler, et il parla.

De même, si Pierre, et Jean, et les autres Apôtres, n'écoutant que la prudence humaine, avaient cessé de prêcher le nom de Jésus, n'aurait-on pas légitimement inféré de leur silence qu'ils ne croyaient guère à sa divinité, et que ses miracles, sa résurrection, son ascension glorieuse n'avaient été que d'habiles supercheries ? Mais le Saint-Esprit leur dictait la vérité, la vérité tout entière, et rien au monde n'était assez fort pour les empêcher de dire à l'univers ce qu'ils avaient vu et entendu.

Il est vrai qu'à dire la vérité, Jean-Baptiste y perdit sa tête ; Hérode la lui fit trancher. Il est vrai encore que Pierre et Paul y perdirent la vie ; Néron fit crucifier l'un et décapiter l'autre. Mais la question pour eux n'était pas là ; elle était de faire leur devoir et de remplir leur mission. D'ailleurs que perdaient-ils, en comparaison de ce qu'ils gagnaient ? et lequel aimeriez-vous mieux être aujourd'hui d'Hérode ou de Jean, de saint Pierre ou de Néron, de la victime ou du bourreau ? Et qui ne sait quelle misérable vie ont menée et quelle misérable fin ont faite tous les persécuteurs, sans compter l'odieuse mémoire qu'ils laissent après eux, et l'épouvantable éternité qu'ils se sont préparée par leur mépris et leur horreur de la vérité ?

II

Ainsi donc, les Apôtres ont à peine ouvert la bouche que déjà ils sont en butte à la malveillance des puissants et aux persécutions sanglantes. D'où vient cette chose étrange ? Auraient-ils par

hasard fait de la politique ? Visiblement ils n'en ont même pas l'idée, et ne savent seulement pas ce que c'est que la politique ; jamais on ne les voit s'occuper en aucune façon de la forme du gouvernement ; ils ne songent ni à la renverser, ni à la changer. Vous les pouvez suivre en Egypte, en Ethiopie, en Arménie, dans la Perse, dans la Scythie, dans les Indes, comme dans l'Asie-Mineure, dans la Grèce, ou à Rome ; ils prêchent partout la même chose, sans s'inquiéter si les peuples auxquels ils apportent la bonne nouvelle sont en république ou en monarchie. Jamais vous ne trouverez leur main dans aucune émeute. « Il vous est aisé de savoir, dit Paul à Félix, qu'il n'y a pas plus de douze jours que je suis venu à Jérusalem pour adorer Dieu, et ils ne m'ont point trouvé disputant avec personne, ni amassant le peuple, soit dans les synagogues, soit dans le temple, soit dans la ville. Il est vrai que je sers le Dieu de nos pères, croyant tout ce qui est écrit dans la Loi et les prophètes, espérant en Dieu, comme ils espèrent eux-mêmes, que tous les hommes, justes ou injustes, ressusciteront un jour. C'est pourquoi je travaille sans cesse à conserver ma conscience exempte de tout reproche devant Dieu et devant les hommes. » Il n'y a nulle part de citoyens plus respectueusement soumis que les Apôtres : — « Je n'ai rien fait, continue Paul, ni contre la loi des Juifs, ni contre le temple, ni contre César. Me voici devant le tribunal de César ; c'est là qu'il faut que je sois jugé. J'en appelle à César. »

S'ils touchent quelquefois à la politique, c'est uniquement pour recommander aux chrétiens l'obéissance consciencieuse aux pouvoirs établis. Saint Pierre écrit aux fidèles : « Obéissez à vos princes, non par peur, mais par devoir ; obéissez même à ceux qui sont taquins et malveillants. » Et saint Paul, son collègue dans l'apostolat comme dans le martyre, leur enseigne que « tout pouvoir légitime vient de Dieu, et qu'on lui doit respect, obéissance et tribut. » C'est bien l'exacte pratique de ce précepte du Sauveur : Rendez à César ce qui est à César.

Ils ne font pas de politique, et cependant ils vont changer de fond en comble les conditions essentielles de la société et modifier radicalement les rapports de princes à sujets et de sujets à princes. Tout en se maintenant rigoureusement dans les limites du domaine religieux, leur action sur le monde ne laissera pas d'être politique au suprême degré. Ils ne se proposent que d'enseigner aux hommes la vérité, et du même coup, sans même toucher à une seule loi ni remuer une épée, ils donnent aux hommes la liberté, toute liberté : la liberté intellectuelle, la liberté morale, et même la liberté corporelle.

Les princes le sentaient bien : leur instinct, l'instinct toujours défiant et subtil du pouvoir les en avertissait ; c'est pourquoi ils envoient aux apôtres des baillons, et au besoin la mort. Ils comprennent que la vérité et la liberté sont deux compagnes inséparables, qui ne peuvent aller l'une sans l'autre.

tre : *veritas liberabit vos*. Ils comprennent qu'enseigner aux hommes la vérité, c'est leur apprendre qu'ils sont tous frères, qu'ils ont tous un même père qui est Dieu, un même Sauveur qui est le Christ, un même héritage qui est le ciel. C'est leur apprendre qu'en Jésus-Christ, Rédempteur et Sauveur, il n'y a ni libres, ni esclaves, mais seulement des enfants de Dieu. C'est leur apprendre que la puissance a été donnée aux princes, non pas pour faire impunément le mal, mais pour procurer le bien, et pour assurer à chacun de leurs sujets la liberté de le faire.

Les princes n'aiment pas ce contre-coup inévitable de la vérité ; mais qu'y faire ? S'ils ne sont pas rassurés, c'est parce qu'ils ne sont pas en règle. Cette prédication si nécessaire et si légitime dérange leurs pratiques ordinaires, trouble leurs vieilles habitudes ; mais pourquoi ont-ils empiété sur les droits de Dieu ? La vérité amène par la main la liberté qu'ils détestent, parce qu'ils en ont peur ; mais pourquoi ont-ils mis la main sur l'âme comme sur le corps, sur la conscience et la personne même de leurs sujets ? César tient énergiquement à ce qu'on lui rende ce qui est dû à César ; mais pourquoi s'obstine-t-il dans sa monstrueuse prétention de refuser lui-même à Dieu ce qui est à Dieu ? Pourquoi ne veut-il pas entendre que ces deux termes sont corrélatifs, et que si l'un vient à tomber, l'autre s'écroule nécessairement ?

Cette liberté, nous avons vu les Apôtres commencer par la prendre eux-mêmes, au nom de leur conscience, *non possumus non loqui* ; ils l'achètent et la paient de leur vie. C'est le moyen d'empêcher qu'elle leur soit jamais reprise. En tuant saint Pierre et saint Paul, Néron, sans le savoir et surtout sans le vouloir, affranchissait l'humanité. Il montrait à tout l'univers que la puissance même impériale pouvait être vaincue, car ces hommes avaient souri à la mort et béni les instruments de leur supplice ; au lieu de les intimider et de les faire fléchir, il avait comblé leurs vœux. Il avait supprimé les hérauts, mais donné à l'idée une voix nouvelle et plus éloquente, la voix du sang ; et cette foi qu'il croyait étouffer, il n'avait fait que l'arroser. Sur un signe de César, les esclaves se tuaient par milliers, les philosophes s'ouvraient les veines ; morts infécondes autant qu'inglorieuses, parce qu'elles étaient sans espérances. C'était la lâcheté proclamant, par son obéissance prompte et peureuse, le pouvoir et le droit de César. Les Apôtres ne se tueront pas, mais ils se laisseront tuer, et leur mort convertira le monde, parce qu'ils mourront de la main de César en proclamant leur foi à la face de César. *Sanguis martyrum semen christianorum* ; le monde une fois ensemencé de leur sang, les chrétiens germeront de toutes parts, épais comme les épis de blé dans une plaine fertile.

En les voyant courir avec joie aux supplices et à la mort, l'homme apprend enfin qu'il avait une conscience, une conscience indépendante de la volonté des autres hommes, plus forte que toutes

les forces de l'empire, plus forte que la mort. Du moment que l'homme savait mourir, il était libre. Les bourreaux pouvaient saisir le corps et le ténailier et le déchirer de toutes façons ; l'âme, assurée de la vie éternelle et réfugiée dans sa foi, se riait de leurs menaces et bravait leurs atteintes. Notre-Seigneur de son vivant avait dit à ses disciples : « Ne craignez pas celui qui peut tuer le corps, mais qui ne peut rien sur l'âme ; celui au contraire qui peut perdre à la fois l'âme et le corps, c'est lui qu'il faut craindre. » Cette parole du Sauveur, le Saint-Esprit l'a rappelée aux Apôtres avec une force nouvelle, *suggeret vobis omnia*, et c'est elle qui a brisé le pouvoir despotique et écrasant des Césars païens pour lui substituer l'autorité paternelle et bienveillante des princes chrétiens. C'est elle, pour tout dire en un mot, qui a fait franchir à l'humanité toute la distance qui sépare l'état social de l'empire romain sous Néron, de l'état social de la France sous saint Louis.

Hélas ! on dirait que l'humanité ne se plaise pas sur les sommets, sur les sommets où il fait jour, où il fait chaud, où il fait bon. Après avoir respiré à pleins poumons, pendant quelques siècles, l'air pur des hautes régions de la foi où la grâce circule avec tant d'abondance, nous nous sommes hâtés de redescendre vers les ombres froides et débilitantes du paganisme. On nous répétait sans cesse que c'était le *Progrès*, et maintenant que nous touchons presque au dernier terme, nous sommes étonnés d'être descendus si bas après avoir si longtemps marché, et de tant souffrir après avoir tant espéré. Si seulement nous voulions ouvrir les yeux et reconnaître franchement les causes du mal dont nous mourons, le remède n'est pas loin, et son efficacité est incontestable. Nous souffrons et nous périssons parce que, dès le quinzième siècle, nous avons repoussé l'Esprit-Saint qui avait élevé si haut l'Occident, pour prendre l'esprit byzantin, qui venait de perdre l'Orient ; nous avons rejeté la vérité pour le sophisme, et la foi simple et sûre d'elle-même pour les misérables arguties de la raison. De là, l'esprit de révolte, avec les sept autres démons dont parle l'évangile, et qui sont pires encore que lui : le mépris de toute autorité, l'égoïsme, la lutte acharnée des opinions, les discordes des partis, la désunion des familles, l'isolement de l'individu, l'impuissance.

O Esprit-Saint, Esprit d'amour et de force, combien nous, français, chrétiens d'un siècle qui fut le XIX^e, et qui décline vers sa fin, combien, dis-je, nous avons besoin d'une nouvelle Pentecôte ! Combien il est à souhaiter que vous descendiez en nous tous, que vous envahissiez nos âmes pour éclairer nos esprits et les dégoûter du mensonge, échauffer nos cœurs et leur inspirer l'amour des vrais biens ! Bientôt on verrait les individus revenir en masse aux pratiques chrétiennes, la religion refleurir dans les familles, la concorde et la paix régner entre les citoyens, la prospérité et la gloire se répandre sur la nation. Venez donc, ô Esprit

divin, et donnez avec abondance la sagesse et l'intelligence à ceux qui doivent nous gouverner, le conseil et la force à ceux qui exécutent leurs ordres, la science et la piété aux pasteurs des âmes, et à tous la crainte salutaire de tout ce qui peut déplaire à Dieu ! Venez, remplissez les cœurs de tous vos fidèles, renouvelez la face de notre belle terre de France, et donnez à son Eglise la pureté, les vertus et la gloire des anciens jours ! Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

Vices et vertus

IV

VERTU DE FOI

2^e Importance de la foi

Si Dieu connaît mieux que l'homme la valeur des dons qu'il lui fait, nous devons, m. f., avoir une haute estime de la foi, puisqu'il n'y a peut-être pas une vertu que le Saint-Esprit ait louée davantage dans les divines Ecritures. Ouvrons seulement l'Evangile : nous y verrons à chaque page l'éloge de la foi. Toutes les fois par exemple qu'il guérissait un malade, Jésus le renvoyait toujours avec ces paroles : C'est votre foi qui vous a sauvé. Quand Marie, après l'incarnation du Verbe, alla visiter Elisabeth, celle-ci ne félicita point sa cousine pour sa pureté ou pour son humilité, mais pour sa foi : Vous êtes bienheureuse, lui dit-elle, d'avoir cru. Ce mot est aussi celui de Jésus à saint Thomas : Bienheureux ceux qui croient. Aux pressantes prières de la Chananéenne qu'il avait d'abord repoussées Jésus finit par répondre : O femme, ta foi est grande, qu'il te soit donc fait selon tes désirs ! Jésus qui ne reprocha pas formellement à saint Pierre son triple reniement, se plaignit de son manque de foi : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? Ces paroles de notre Sauveur et beaucoup d'autres semblables devraient suffire pour nous apprendre l'importance de la foi. Cependant pour nous en mieux convaincre, disons quelque chose des immenses bienfaits qu'elle procure à l'homme. Pour les résumer en deux mots, la foi fait la grandeur de l'homme en ce monde, mais surtout elle est la condition indispensable de son bonheur éternel.

I. Ici-bas il y a deux choses surtout qui provoquent l'admiration et qui font les grands hommes : la science et l'héroïsme. Par la foi l'homme est plus grand que les savants et que les héros dépourvus de ce don.

Un seul atome de foi vaut d'abord mieux que toutes les conquêtes de la science, quand celle-ci est séparée de la foi. Représentez-vous un homme de génie qui possède toutes les connaissances humaines : il a fait d'étonnantes découvertes, son

nom sera célébré dans tous les âges ; mais il n'a pas la foi. Eh bien ! un pauvre ignorant méprisé du monde, s'il a la foi, est plus grand aux yeux de Dieu que ce savant. Celui-ci connaît mieux sans doute les lois qui régissent le monde ; mais il ignore ce qui lui importe le plus de savoir. D'où vient-il ? où va-t-il ? qu'a-t-il à faire en ce monde ? quelle est sa destinée ? Il n'en sait rien. Il ne s'en occupe pas ; ou, s'il a quelque réponse à faire à ces questions, il ne peut s'appuyer sur elle, car il sait bien qu'elle ne vaut rien. L'homme au contraire qui a la foi, si peu instruit que vous le supposiez dans les sciences humaines, possède la vérité sur ces terribles questions, et il la possède avec certitude. Il sait qu'il y a au ciel un Dieu puissant et bon qui veille sur lui, qui pèse toutes ses larmes, compte tous ses sacrifices, et qui le récompensera un jour s'il est fidèle. Il vit tranquille et content au sein de la vérité. Le monde peut-être le méprise. Mais que lui importe ? Dans le fond de son cœur, il répète avec le psalmiste : J'ai plus d'intelligence que les savants, ô mon Dieu, parce que je crois à votre parole. *Super docentes me intellexi.*

Ce n'est pas seulement la science, c'est aussi l'héroïsme qui mérite aux hommes le titre de grands. Eh bien ! s'il y a sur terre une puissance qui mette la force et l'héroïsme dans le cœur, c'est assurément la foi. Le monde présente bien à notre admiration quelques actes sublimes de dévouement accomplis sans elle. Mais ces actes sont bien rares ; et beaucoup d'entre eux, pendant que nous les admirons, sont condamnés et punis de Dieu parce qu'ils sont le fruit de l'orgueil plus que du vrai courage. Au contraire, pourrait-on compter les actes d'héroïsme suscités par la foi ? Saint Paul en a célébré quelques-uns en termes éloquentes dans son épître aux Hébreux. Il montre que tout ce qui s'est fait de grand dans l'Ancien Testament a été fait par la foi. Qu'aurait-il donc dit s'il avait vu se dérouler devant lui l'armée glorieuse des martyrs chrétiens, la troupe innombrable des pénitents, des vierges et de tous les saints qui par la foi ont remporté et remportent tous les jours de si magnifiques triomphes ? Mais sans parler de ces illustres victoires de la foi, combien d'héroïsmes cachés aux yeux des hommes ne suscite-t-elle pas tous les jours ? Avec elle, un pauvre sur la terre est content et heureux. Avec elle, un homme surabonde de joie dans la tribulation. Avec elle, le fidèle chaque jour remporte la plus belle des victoires, en triomphant de ses passions. Non, le monde n'a pas de merveille semblable à nous offrir, il n'a pas de puissance pareille à celle de la foi.

Chrétiens, m. f., qui avez la foi, reconnaissez donc votre dignité. Rien n'est beau, rien n'est noble comme l'homme qui croit. Peut-être le monde vous juge et vous méprise. N'acceptez ni son mépris ni sa condamnation. C'est à vous à le mépriser, car vous êtes plus grands que lui. C'est à vous à le juger, car saint Paul l'a dit : Ne savez-vous pas que les chrétiens doivent juger le monde ?

Mais je ne vous ai pas dit encore ce qui donne à la foi tout son prix : c'est qu'elle est la condition nécessaire de notre bonheur éternel.

II. Sans la foi personne ne peut être sauvé. C'est la doctrine expresse de Jésus-Christ : Celui qui ne croira pas sera condamné. Saint Paul dit comme son Maître : Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. Et suivant cette doctrine, le concile de Trente a déclaré que la foi est le commencement du salut de l'homme, le fondement et la racine de toute notre justification. De tous ces textes il ressort clairement que la foi est nécessaire à tous, non seulement de nécessité de précepte, mais de nécessité de moyen. Il est aussi impossible à l'homme d'aller au ciel sans la foi qu'il le serait à l'oiseau de voler sans ailes.

Pour l'enfant qui meurt après son baptême et avant d'atteindre l'âge de raison, il suffit de la foi habituelle que Dieu a mise en son âme en même temps que la grâce sanctifiante. Sans doute cet enfant n'a point mérité le ciel par ses actes ; mais Jésus l'a mérité pour lui.

Pour les adultes au contraire, mes bien chers frères, il ne suffit pas pour aller au ciel de mourir dans la foi ; il faut encore qu'on ait vécu de la foi. Dieu en effet a voulu que nous méritions le ciel pour lequel il nous a créés, que nous en fassions la conquête. Pour cela il veut bien faire cas de nos actes, qui deviennent ainsi comme la monnaie avec laquelle nous achetons le ciel. Mais ces actes, pour être salutaires et méritoires, doivent être accompagnés et inspirés par la foi. De même, dit saint Jean Chrysostome, qu'une pièce de monnaie qui ne porte pas l'effigie du prince ne peut pas, quelque précieuse qu'elle soit, avoir cours dans le commerce ; ainsi une bonne œuvre, quelque honnête et louable qu'elle soit de sa nature, si elle n'est pas marquée de l'empreinte de la foi, n'a aucune valeur pour acheter le ciel. Sans doute tout le mérite des bonnes œuvres ne consiste pas dans la foi, il exige encore la charité ; mais enfin c'est par la foi que le mérite commence, et il ne peut exister sans elle. Ainsi donc, faites tout le bien que vous voudrez, priez, faites l'aumône, jeûnez, recevez mêmes les sacrements : si vous n'avez pas la foi, toutes ces œuvres sont de nul mérite devant Dieu, c'est une monnaie qui n'a pas cours dans le royaume des cieux. Au contraire, l'acte le moins important, ne fût-ce qu'un verre d'eau donné au pauvre, s'il est fait en esprit de foi, ne perdra pas sa récompense.

Cette doctrine, m. f., est tout à la fois bien consolante et bien terrible. Elle est consolante pour tous les vrais croyants. Qu'est-ce qui remplit le cours ordinaire de notre vie à tous ? Des travaux pénibles, quelques joies bien rares, mais surtout des peines et des afflictions. Eh bien ! si nous avons la foi, elle répandra comme un bon levain sa vertu sur tous nos actes, sur tous nos chagrins, et tous deviendront méritoires pour le ciel. Dans les contes qui ont charmé notre enfance, on nous parlait de la baguette des fées qui changeait en or

tout ce qu'elle touchait. Plus puissante que cette baguette, la foi communique réellement à toutes nos œuvres une valeur plus grande que celle de l'or.

Si la doctrine sur le prix de la foi est consolante pour les vrais fidèles, elle est effrayante pour ceux qui ont commis le crime de perdre la foi. Non seulement le ciel leur est fermé ; mais tous leurs actes, même les plus vertueux, n'ont aucune valeur devant Dieu. M. f., sans parler des incrédules déclarés, il y a des hommes qui pensent être chrétiens, qui accomplissent même les œuvres prescrites par la religion, mais dont la foi est incertaine et insuffisante. Hélas ! il faut bien le leur dire : leurs œuvres à eux aussi sont peut-être nulles devant Dieu. Quand le fondement de l'édifice manque, le reste ne saurait se soutenir. Quand les racines de l'arbre sont gâtées, les fruits le sont aussi. Voilà pourquoi saint Paul nous avertit d'examiner souvent si nous avons vraiment la foi : *Vosmetipsos tentate, si estis in fide.*

En terminant, tirons de notre instruction cette conséquence : c'est que le don de la foi est notre plus précieuse richesse, c'est qu'il faut le garder avec une sainte jalousie. Peut-être dans le cours de notre vie il nous échappera bien des fautes. Mais si du moins nous ne péchons pas par infidélité, si nous gardons la foi, elle sera pour nous le plus puissant motif d'espérer en la miséricorde divine. Quand l'Eglise récite au lit d'un mourant la prière des agonisants, elle adresse à Dieu ces paroles : Seigneur, souvenez-vous que cette créature, au milieu de ses égarements, n'a jamais cessé de croire en vous. *Licet peccaverit in te, tamen non negavit, sed credidit.* Malheur à nous si alors la prière de l'Eglise ne peut nous être appliquée ! Il est bien à craindre que Dieu nous refuse à notre dernière heure le don de la foi qu'il nous avait donné et que nous avons rejeté. Il est bien à craindre qu'alors ne se réalise pour nous la parole de Jésus : Celui qui n'aura pas cru sera damné. *Qui non crediderit condemnabitur.*

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

QU'IL NE FAUT PAS SE DÉCOURAGER

Un laboureur avait un fils déjà grand ; il le prit un jour avec lui, le conduisit auprès d'un champ rempli de mauvaises herbes et de ronces et lui dit : « Mon fils, tu es devenu fort, il faut maintenant travailler, voici ta tâche ; arrache toutes ces herbes et ces ronces, défonce le sol et dispose cette terre à recevoir les semences que je te confierai. » Quand le père fut parti, le jeune homme considéra l'ouvrage qu'il avait à faire. A la vue de ce champ immense hérissé de buissons et d'épines, il sentit le découragement envahir son âme : « A quoi donc

songe mon père ? murmurait-il, jamais, je n'en viendrai à bout. » Il jeta là ses outils et alla s'asseoir au pied d'un arbre où il s'endormit. Le soir venu, il s'en revint au foyer paternel sans avoir commencé ; le lendemain et les jours suivants il fit de même. Quelle ne fut pas la surprise de son père, quand il vint voir où en était son fils, de le trouver endormi et le champ resté intact ! Le jeune homme raconta alors son découragement à la vue des difficultés de sa tâche. Loin de s'irriter le père fut sage, il traça sur le sol un carré de peu d'étendue et dit à son fils : « Défriche aujourd'hui ce petit coin, le peux-tu ? » — « Aisément, » répondit le jeune homme. « Demain, continua le père, je te fixerai une nouvelle tâche. » Après quelques heures de travail, le jeune homme eut accompli sa besogne. Le lendemain son père fit comme la veille et le travail fut exécuté avec la même facilité. Au bout de quelques jours un grand carré se trouva défriché, et après quelques semaines le champ tout entier était bêché, approprié, prêt à recevoir la semence.

Combien parmi nous ressemblent à ce jeune homme ! Nous entendons la voix de Dieu qui nous invite à défricher notre âme, nous consentons à entreprendre cette besogne. Puis quand nous nous mettons à considérer notre tâche, que notre âme et notre cœur nous apparaissent comme un vaste champ plein de misères, de défauts et de faiblesses, les bras nous tombent, découragés nous murmurons à notre tour : « C'est trop difficile, je ne pourrai jamais ! » et nous nous retirons dans notre indifférence, nous continuons à rester dans l'apathie.

Oh ! ce n'est point ainsi qu'il faut agir. Quand une fois nous nous sommes dit : Je veux me mettre à l'œuvre, n'allons plus hésiter, réfléchir sur les difficultés, tâtonner, autrement nous reculerons. Lorsqu'on a mis la main à la charrue, on ne doit plus retourner la tête en arrière, c'est Notre-Seigneur lui-même qui le recommande.

C'est trop difficile ! Que d'âmes prononcent cette parole et se retirent. Ah ! c'est difficile sans doute ; oui, il y a des efforts, des sacrifices à faire, des luttes à soutenir, mais qu'importe ! Comment ! pour défricher son champ l'artisan devra peiner durant de longs jours et arroser la terre de ses sueurs pour lui faire produire quelques fruits, et vous vous étonnez que Dieu vous demande un égal labeur pour faire fleurir en votre âme ces fruits divins qu'on nomme les vertus ? Oubliez-vous donc qu'il en est du pain céleste et spirituel comme du pain temporel ? ce n'est qu'à la sueur de notre front que nous pouvons le manger.

C'est trop difficile ! Pauvre âme, oui certainement ce serait trop difficile, ce serait même impossible si le bon Dieu ne vous aidait. Ce serait impossible si vous étiez seule, livrée à vos propres forces, mais Dieu sera avec vous pour vous soutenir, vous aider, vous encourager, à la condition

que, de votre côté, vous fassiez ce qui dépend de vous.

Vous êtes tentés de vous décourager, parce que la tâche vous semble lourde. Vous apercevez en vous tant de mauvaises inclinations, d'habitudes enracinées, vous êtes si faible, vous retombez si souvent dans vos défauts, peut-être dans vos péchés, n'importe, ne dites point : Je ne pourrai jamais en venir à bout. Avec l'aide de Dieu on peut tout, c'est saint Paul qui nous l'assure ; et plus vous vous sentez faible, plus vous serez fort avec lui, c'est encore le même Apôtre qui l'affirme : « Je suis puissant, dit-il, alors surtout que je suis faible. »

Voyez donc ! un simple bûcheron avec sa hache, c'est bien peu de chose, eh bien, à la longue il abat toute une forêt. Quand il y aurait dans votre cœur et dans votre âme une forêt de vices et de défauts, armé de la hache qu'on appelle la bonne volonté, vous viendrez à bout de tout abattre ; il vous faudra la grâce de Dieu et le temps, mais avec cela vous réussirez.

Il y a ici un grave danger pour les âmes : beaucoup s'étonnent de voir leurs passions, leurs défauts survivre à leur conversion. Elles s'étaient imaginées que leur ferveur, l'ardeur de leur bonne volonté allaient éteindre en elles tout feu impur, fermer d'un seul coup la porte à tous les vices, et elles s'éveillent le lendemain avec les mêmes penchants : elles croient tout perdu, elles se troublent et parfois se découragent. Malgré leur fidélité à la prière, la pratique des bonnes œuvres et la fréquentation des sacrements, elles se voient assaillies de tentations de toute espèce, et encore un peu elles s'en plaindraient à Dieu. Pauvres âmes ! elles ne comprennent pas les voies mystérieuses par lesquelles le Seigneur veut les conduire ; elles ne voient point qu'il les tient sur la route sûre de l'humilité, route bien autrement sûre que celle des consolations et du calme. Combien se sont perdues pour avoir laissé le découragement les gagner ! Elles ont alors tout abandonné, et leur second état est devenu pire que le premier.

O vous, chères âmes qui voulez travailler à vous sanctifier et apportez votre bonne volonté à cette œuvre principale, si jamais la vue de vos misères ou de vos faiblesses, si la violence de vos tentations ou l'ardeur de vos passions vous poussait au découragement et à dire : « Je n'en viendrai jamais à bout ! » rappelez-vous bien ceci : Le bon Dieu voit vos difficultés, vos luttes, il connaît vos combats et vos efforts. C'est lui qui vous a tracé votre tâche, il n'a donc pu vous demander l'impossible. Et cette tâche il ne vous impose pas de l'avoir terminée demain. Ce qu'il réclame de votre bonne volonté, c'est que vous fassiez quelque chose chaque jour. Ainsi que le père du jeune homme il n'exige qu'une partie de la besogne, mais du moins montrez de la générosité. Il pourra aussi arriver que vous n'avanciez guère, même après toute une vie de travail, peu importe, pourvu

que, quand il viendra, le Père de famille vous trouve à la besogne, vous serez récompensées.

Ne nous décourageons donc jamais, quoique nous paraissions n'obtenir que peu ou point de résultats. Saint François de Sales disait que celui qui se corrigerait d'un défaut tous les ans serait bientôt un saint. C'est encore lui qui écrivait que l'amour-propre meurt en nous seulement un quart d'heure après notre mort, comme pour nous donner à entendre qu'il faudra l'extirper sans cesse et nous résigner à le voir reparaitre toujours.

Dans le défrichement de notre âme imitons ce que fit le jeune ouvrier sur le conseil de son père, n'entreprenez pas de tout arracher à la fois, traçons-nous une besogne, fixons un défaut que nous voulons extirper et travaillons-y jusqu'à ce que nous ayons réussi. Alors, mais alors seulement nous en attaquerons un autre. C'est le seul moyen de progresser et d'arriver à un résultat sérieux. Si nous avançons vite, bénissons-en le Seigneur, et que cela nous encourage à plus de générosité encore. Que si nous croyons ne pas avancer, ne perdons pas courage, à la longue nous constaterons des progrès ; peu à peu, quelque aride que soit le champ de notre âme, il se défrichera, les plus gros arbres tomberont. Du reste c'est Dieu seul qui juge du mérite par les efforts, les difficultés et aussi par la bonne volonté.

Terminons par un dernier conseil. Quand il vous arriverait après des années de luttas, de vertu, de tomber ou de retomber, de voir se perdre en un moment le fruit d'un long labeur, quand vous rouleriez au fond d'un abîme profond, tel que vous n'en aviez pas connu, oh ! je vous dirais encore : Ne vous découragez pas ! Non, ne vous découragez jamais, quoi qu'il vous arrive ! Relevez-vous bien vite, réparez les dégâts et les ruines de votre mieux et avec la même ardeur qu'auparavant. Se décourager, voyez-vous, c'est bien mal, car c'est se défier du bon Dieu. Or il n'a pas dit qu'il couronnerait ceux qui ne seraient pas tombés, mais bien ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin, c'est-à-dire ceux qui auront travaillé jusqu'au bout.

N'est-ce pas le cas de redire souvent dans nos difficultés la parole du prophète : *Seigneur, j'ai mis en vous mon espoir, je ne serai pas confondu pour l'éternité. In te Domine speravi, non confundar in æternum !*

MOIS DE MARIE

XV

JÉSUS PERDU PUIS RETROUVÉ

C'est saint Luc qui nous raconte (II, 40-52), en une page d'une poésie discrète autant que suave, ce qu'on pourrait appeler l'histoire du progrès spirituel des deux âmes merveilleusement aimantes

de Jésus et de Marie pendant les obscures et charmantes années de Nazareth.

Laissons d'ailleurs la parole à l'Évangéliste, ou plutôt à Marie ; car dans ce récit on croit retrouver son propre récit, retraçant comme elle les avait senties, ses poignantes émotions quand elle eut perdu son fils, puis sa joie intime, silencieuse et méditative, quand elle l'eût retrouvé.

I. « L'enfant grandissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. » (Luc. II, 40.)

1. Qui ne reconnaîtrait dans ce gracieux portrait la touche délicate et le cœur de la mère ? De son enfant la mère connaît tout : la beauté du corps, les qualités de l'esprit, la bonté de l'âme. En quelques mots Marie nous a dépeint tout cela dans son fils. Il grandit, il est beau, il est fort, toutes les mères se retournent pour le voir quand il passe, et se disent dans une jalouse admiration : « Puisse mon fils lui ressembler ! » *Puer crescat et confortabatur.*

Mais ce qui la réjouit surtout, c'est de voir qu'à mesure qu'il grandit, la sagesse éminente, que depuis l'Annonciation il a reçue par son union avec le Verbe divin, progresse de même, éclate par degrés dans sa conduite, ses questions, ses réparties, sa tendresse filiale, surtout sa piété extérieure. Car « il fallait, dit Bossuet, que, comme les autres enfants, il sentit le progrès de l'âge. » Et cela ravit sa mère qui recueille avec soin les enseignements enflammés qui tombent de sa bouche, les explications lumineuses des mystères éternels qui s'accomplissent dans le temps et dont Dieu a voulu qu'elle fût la coopératrice, les encouragements qu'il lui adresse, la ligne de conduite qu'il lui trace pour aujourd'hui et pour demain, *plenus sapientia.*

Et ces trésors de sagesse et de science jusque là cachés en lui, et qui venaient rayonner à l'heure déterminée par lui, n'étaient que les effets admirables d'une cause supérieure : la grâce de Dieu, c'est-à-dire Dieu lui-même, le Verbe qui reposait en lui, illuminait son âme, perçait en quelque sorte à travers l'ombre du corps, comme le soleil à travers un nuage, attirant à lui toutes les âmes, surtout les âmes pures, par un courant irrésistible de sympathie divine ; *et gratia Dei erat in illo.*

2. Or cette sagesse, cette grâce vont apparaître dans une circonstance inoubliable pour le cœur de Marie.

Archélaüs était disgracié, ils pouvaient donc maintenant sans crainte se rendre à Jérusalem à la fête de Pâques, suivant les prescriptions de la loi. Les femmes en étaient dispensées, le voyage pouvant être trop pénible pour elles ; mais bien que le précepte ne les y obligeât point, elles y allaient par piété, par bonne volonté. C'est pourquoi Marie n'eut garde d'y manquer, et désormais chaque année la sainte famille prendra, au temps de Pâques, le chemin de Jérusalem. *Ibant parentes ejus per omnes annos in Jerusalem.*

Ils partirent donc, avec une joie d'autant plus

vive qu'ils n'avaient pas revu le Temple depuis le jour où Siméon avait dit à Marie : « Cet enfant sera en butte aux contradictions, et votre âme, un glaive de douleur la transpercera. » La prophétie s'est trop bien accomplie. Sa vie, depuis, n'a été qu'un tissu d'angoisses. Il a fallu fuir en Egypte, trembler neuf ans à Nazareth, et maintenant que réserve l'avenir? Cependant elle est tout entière aux idées de bonheur, ses yeux se reposent avec une inexprimable jouissance sur ce bel enfant qui marche devant elle, et dont les groupes d'amis et de parents se disputent la délicieuse compagnie; et dans son âme elle redit le cantique de David : « O joie! ô félicité! Demain nous serons à la maison du Seigneur! » *In domum Domini ibimus.*

Les fêtes durèrent sept jours. Ils accomplirent scrupuleusement la loi, mangeant l'agneau pascal avec leurs proches et priant longuement au temple. Là, ils écoutent avec respect les docteurs qui expliquaient au peuple les enseignements de Moïse et les prophéties; et peut-être ces maîtres éminents, le vieux Hillel, président du Sanhédrin, Jonathas, fils d'Uziel, « dont la parole était si ardente, que les oiseaux, dit le Talmud, se brûlaient en passant sur sa tête ou se transformaient en séraphins » (Fouard), Nicodème, Joseph d'Arimate, avaient-ils distingué dans la foule cet enfant, presque adolescent que, pour la première fois, la loi obligeait à venir au temple et qui demeurerait leur auditeur attentif et assidu.

Elles furent bien douces au fils, ces journées heureuses passées dans la maison de son Père, bien douces à Marie qui, mieux qu'ailleurs, se sentait là chez elle, — n'était-elle pas aussi la fille du Père? — et qui revivait auprès de ses amies, de ses maîtresses peut-être, de sa nombreuse parenté, les aimables et déjà lointaines années de son enfance. Mais bientôt la petite caravane de Nazareth se reforma, les hommes dans un groupe, les femmes dans un autre, les enfants indifféremment. Dans le premier ou dans le second, suivant saint Epiphane, Marie fit un adieu plein d'amour à la cité sainte et partit avec ses compagnes, bien assurée que l'enfant avait suivi Joseph. Celui-ci de son côté croyait Jésus avec sa mère.

Ils s'en vont, l'âme reconnaissante et pleine de cantiques d'actions de grâces, et les deux groupes se rejoignent le soir à Béeroth. Marie veut embrasser son fils : il est absent, personne ne l'a vu. Une immense douleur la saisit, douleur mêlée d'inquiétude. Ces angoisses, toutes les mères les connaissent et savent combien alors il est difficile à la raison de se faire entendre dans un cœur brisé.

Où était-il, ce cher enfant? Qu'était-il devenu? Pourquoi s'était-il ainsi dérobé à leur vigilance? Ah! sans doute qu'elles subsistaient encore, les vieilles haines entretenues par Archélaüs. On lui avait pris son enfant, cet enfant qu'elle avait abrité dans l'exil d'Egypte, puis dans cet autre exil de Nazareth où la prudence les confinait! Ou bien qui sait? les bandes de Sadoc et de Judas le Gau-

lonite, révoltées contre l'autorité romaine qui avait imposé de nouvelles taxes, l'avaient rencontré et s'étaient emparées de sa personne, car elles tenaient le pays. Et maintenant peut-être, enfermé dans une autre caverne de brigands, il appelait sa mère! Et c'était elle qui était cause de cet épouvantable malheur, elle n'avait pas assez veillé sur lui! ou encore il était remonté au ciel, parce qu'elle ne l'avait pas entouré de tous les soins que méritait le fils de Dieu.

Marie et Joseph s'accusaient ensemble, chacun disant : « C'est ma faute, » et, pleurant ensemble, ils reprirent tristement le chemin de Jérusalem. Mais Marie souffrait surtout, dit Origène, parce qu'elle était mère, et la mère d'un fils digne d'un amour infini. Cet enfant, c'était son cœur, sa chair, son sang, ses entrailles, et tout cela lui était ravi et comme arraché. Aussi, parmi le chemin, elle exhale ses plaintes, les jette à tous les échos, éperdue, brisée, anéantie. Ces plaintes, saint Bonaventure les traduit ainsi en ces paroles pleines de douleur :

« O Dieu, Père éternel, très bon, très doux, très miséricordieux, vous m'aviez donné votre fils, et voilà que je l'ai perdu! Oh! rendez-le moi, Père céleste! délivrez-moi de cette angoisse, montrez-moi mon fils qui est aussi le vôtre, rendez-le moi, dans votre bonté, car je ne puis plus vivre sans lui.

« Et vous, mon fils, où êtes-vous? Dites-moi où vous êtes, ô mon bien-aimé! afin que je vole vers vous, ou bien revenez vers moi! O Dieu! veuillez sur lui et préservez-le de tout mal! Vous aurais-je causé quelque peine, ô mon fils? Pourquoi vous êtes-vous éloigné de moi? O mon bien-aimé, mon espoir, mon bonheur, mon tout, vous que j'aime plus que ma vie, dites-moi où vous êtes! Je ne puis plus vivre sans vous! »

3. « Jésus a divers moyens de nous échapper, » dit Bossuet. Il nous échappe, lorsque nous le chassons par le péché, et alors c'est notre faute. D'autres fois, quand nous l'avons rappelé puis chassé de nouveau par une mauvaise volonté évidente, par une étrange ingratitude, il nous retire sa grâce et s'en va. C'est en vain que nous souffrons, dans le malaise de notre conscience gangrenée, de notre cœur impuissant à se relever, à briser les chaînes qui l'enserrent et pour lesquelles il garde je ne sais quel amour inavouable, honteux et lâche; Jésus reste éloigné, il nous fait sentir que son absence est un enfer insupportable, *gravis est infernus*, et c'est un châtimement.

Mais il arrive aussi que Jésus se cache sans que nous l'ayons mérité; alors, c'est une épreuve. La vie spirituelle ressemble à une de ces journées ni d'hiver, ni de printemps, où la bise est aiguë, le froid pénétrant. Quand le soleil paraît, les plantes se raniment, tout se réchauffe, et l'on jouit de sentir, en un endroit abrité, au midi, la chaleur de ses rayons. Que les nuages le cachent, et la bise, plus aiguë que jamais, vous fouette le visage, traverse vos vêtements et fait grelotter vos membres. Qu'e

faut-il faire alors ? Vous morfondre tranquillement dans cet endroit balayé par le vent, derrière ce mur qui ne vous protège point ? Nullement. Allez bravement dans la plaine, marchez, faites circuler le sang par une action violente, travaillez. C'est moins agréable sans doute que de se chauffer au soleil, mais plus vaillant, plus méritoire. Jésus se cache, mais il vous voit, et c'est dans l'épreuve qu'il connaît ses fidèles serviteurs, ceux qui le suivent, non pour l'appât des douceurs sensibles ou des récompenses intéressées, mais pour lui-même, et il s'en souvient. Votre âme est désolée, triste d'une de ces tristesses noires que rien ne distrahit ni ne soulage, allez comme si elle était gaie, travaillez avec la volonté, suivez avec le sentiment qui s'est retiré. Vous ne voyez pas Dieu, mais il vous voit, et c'est assez. Ne soyons pas comme ces mercenaires qui réclament chaque soir le salaire de leur journée. Dieu nous réserve autre chose qu'une consolation qui passe et que nous lui demandons avec tant d'instance pourtant ; il nous prépare l'immensité de son ciel, l'éternité de son amour, mais au jour que seul il entend désigner. Efforcez-vous seulement de ne jamais mériter qu'il vous abandonne. « On ne dit point, dit encore Bossuet, que Marie et Joseph soient accusés d'avoir perdu Jésus par négligence ou par quelque faute ; c'est donc une humiliation et un exercice. » Comme eux, humilions-nous, et avec infiniment plus de raison. En souffrant, apprenons à résister, à combattre et surtout à compatir, puis venons à « l'exercice. » Comme Marie, appliquons-nous à retrouver Jésus qui s'éloigne et se fait invisible.

II. 1. Au milieu de sa douleur, Marie ne perd ni l'espoir, ni le courage, elle se ressaisit aussitôt et agit. Elle retourne à Jérusalem, s'élance sur les traces de son fils, parcourt deux jours et deux nuits durant la ville en tous sens. Rien ! Personne ne l'a vu. Qui décrira ses angoisses de chaque heure, de chaque minute, pendant ces deux mortelles journées ? Seule une mère pensant à son enfant perdu, la nuit, dans une vaste cité, dans un bois peuplé de bêtes féroces, peut se faire une idée de ces tourments de Marie. Mais loin de les diminuer, cette inquiétude multiplie ses forces.

Le troisième jour, elle ouvre par hasard la porte d'une vaste salle attendant au temple. Les docteurs de la loi y étaient réunis comme en séance solennelle, et au milieu d'eux un enfant était assis qui les étonnait par la sagesse de ses paroles. D'abord ils l'avaient interrogé, et il avait répondu avec tant de clarté et d'éloquence, d'élévation et de simplicité, touchant les prophéties, l'esprit de la loi mosaïque, et sans doute l'avènement du Messie attendu, que le vieux Hillel s'était levé avec respect et lui avait offert un siège parmi ces hommes illustres qui avaient consacré leur vie et blanchi leur front à étudier ces questions profondes que venait de résoudre si lumineusement ce jeune enfant. *Sedentem in medio doctorum.*

Il les avait longuement écoutés. Maintenant qu'il était assis avec eux comme l'égal de ces

Maîtres en Israël, il les interrogeait, non pour les humilier, mais pour les éclairer, et tous étaient dans l'admiration, car c'était la prudence même qui parlait par sa bouche.

Oh ! qui ne serait heureux d'avoir entendu ces divins entretiens, vu ces vieux docteurs à barbe blanche, s'inclinant, ainsi qu'il sied aux vrais savants, devant la science évidente de cet enfant, et méritant dès lors, comme Nicodème et Joseph d'Arimathie, de devenir, vingt ans plus tard, ses fervents et fidèles disciples ! Marie eut ce bonheur. Car l'enfant c'était Jésus ! Jésus qu'elle cherchait depuis trois jours et qu'elle retrouvait enfin ici, au temple !

Elle aussi se laissa peut-être aller au charme de l'écouter, de le regarder, de le contempler avec un amour ineffable, augmenté encore par trois journées d'angoisses. Mais son cœur ne put attendre plus longtemps, il fit explosion. Son Jésus, il ne lui suffisait point de le voir, de l'admirer, *et videntes admirati sunt*, elle était pressée de lui parler, de le serrer dans ses bras. D'ailleurs, ces docteurs la connaissaient, l'avaient vue tout enfant, instruite peut-être. Aussi parle-t-elle devant eux avec liberté. Elle a tant souffert, la pauvre mère ! que son premier mot revêtira la forme d'un doux et amoureux reproche :

— Mon fils ! pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions, l'âme pleine de douleur !

Son cœur éclate tout entier dans cette parole. Mais quelle adorable délicatesse ? Sans doute, elle a souffert, mais Joseph a partagé ses peines, et, pour elle-même, oubliant les siennes, maintenant elle rappelle le dévouement de son chaste époux, ses perplexités, ses angoisses. C'est lui d'abord qui a souffert, elle ensuite avec lui, et souffrant de ses peines. Serait-il téméraire d'ajouter que cette phrase, la première phrase humaine peut-être d'où l'égoïsme soit complètement exclu, donnera l'inspiration et comme la forme aux langues modernes que va créer le christianisme, et qui, brisant le vieux moule païen, étroit et personnel, lui en substitueront un autre plus parfait où la place d'honneur sera réservée au prochain chrétien, aimé désormais parce que Dieu l'aime, et la dernière au *moi* qui est toujours haïssable : *Ecce pater tuus et ego.*

2. Jésus ne répondra pas à cette question où perce encore trop la sollicitude purement naturelle. Il grandit en sagesse, il veut que sa mère aussi grandisse en sainteté nouvelle. Oh ! sa mère, il l'aime de tout son cœur filial, aux battements duquel le Verbe de Dieu a communiqué une tendresse infinie. Cependant il est quelqu'un au-dessus d'elle, qu'il doit aimer plus qu'elle, c'est Dieu son Père, et c'est avec un accent intraduisible d'émotion que, pour la première fois, il va prononcer ce nom si attachant et si doux : « Mon Père ! »

« — Pourquoi me cherchiez-vous ? »

« Ne saviez-vous pas que je me dois tout entier aux affaires de mon Père ? »

« Mais ils ne comprirent point cette parole. » Pourquoi essaierions-nous de la comprendre, puisqu'elle échappa aux sublimes esprits de Marie et de Joseph ? Aussi bien, durent-ils être surpris d'abord que cet enfant de douze ans, demeuré jusque-là dans une obscurité voulue, rompît avec ses habitudes de solitude ignorée, pour prêcher sitôt le royaume de Dieu. Et, d'autre part, quelle âme créée comprendra jamais « les affaires du Père, » ses desseins de miséricorde sur le monde, les causes et les bienfaits de la Rédemption, la mort d'un Dieu pour racheter les hommes, tous ces mystères d'amour que nous adorerons pendant l'éternité, sans nous lasser, que nous contemplerons sans les épuiser jamais ?

« Et Jésus descendit avec eux, et il revint à Nazareth.

« Marie, elle, conservait toutes ces paroles dans son cœur. » Déjà, dans la grotte de Bethléem, quand les pasteurs étaient accourus, appelés par les Anges, et qu'ils se redisaient entre eux les louanges de l'enfant, l'Évangéliste avait exprimé presque dans les mêmes termes l'état d'âme de la sainte Vierge.

« Et Jésus, en même temps qu'en âge, avançait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » (Luc. II, 52.)

C'est le mot qui a commencé le récit poétique de saint Luc, c'est aussi le mot qui le termine en le résumant. La sagesse et la grâce de l'enfant, voilà les deux attrait qui resplendissent dans cette page divine et qui reluisent dans sa conduite au Temple, parmi les docteurs. Maintenant il va reprendre la vie intime, la vie de famille, faite surtout d'obéissance, *erat subditus*. Et sa divine Mère rentre avec lui à Nazareth, le cœur rempli de prières, de méditations, d'actions de grâces et mieux encore de soumission. Elle repasse en elle-même ces mystérieuses paroles qu'elle n'a pas comprises, qu'elle ne demande pas à comprendre, attendu que si Dieu voulait qu'elle en eût l'intelligence il les lui eût expliquées. « Elle n'est point curieuse, elle demeure soumise, ce qui vaut mieux que la science » (Bossuet). Dès longtemps elle sait que cette ignorance même est une grâce, car l'avenir clairement dévoilé serait pour nous la source d'interminables inquiétudes.

N'est-ce pas que nous imiterons désormais dans nos familles et dans nos relations extérieures ces vertus de Jésus et de Marie : obéissance et silencieux entretien avec Dieu ; que nous appellerons cette grâce visible qui vient de l'âme en paix avec le ciel, et qui rayonne dans les familles transformées en paradis de calme et de contentement ?

Mais le foyer de cette paix, de ce bonheur, est ici, à l'église, dans les enseignements qui vous sont prodigués, dans les doux colloques avec Jésus qui vous voit et vous parle de son tabernacle. Ces voix divines, venez les écouter à la grand'messe, au catéchisme, dans les visites solitaires du soir à Jésus-Christ : *Audientem illos*. Écoutez Notre-Seigneur, puis interrogez-le, demandez-lui ses lu-

mières, ses consolations, sa volonté. Et vous, mères de famille, cherchez partout avec assiduité, sollicitude et douleur, vos enfants qui s'éloignent de Dieu, et puissiez-vous, à force d'autorité, de prière et d'exemple, les retrouver ici tous les dimanches à l'église !

MOIS DE MARIE

Huitième jour

Mater admirabilis, ora pro nobis.

Mère admirable, priez pour nous.

Quand on a dit de Marie qu'elle est la Mère du Dieu Créateur, *Dei Genitrix, Mater Creatoris*, on a dit en un seul mot tout ce qui concerne les gloires et les grandeurs de Marie ; il n'y a rien avant, il n'y a rien après, il n'y a rien au-delà.

De même, quand on a dit de cette très douce Vierge qu'elle est la Mère du Christ Sauveur, *Mater Christi, Mater Salvatoris*, on a dit tout ce qui regarde ses amabilités infinies. Qu'ajouterait-on à ces titres si expressifs et qui n'appartiennent qu'à elle ? La Mère du Créateur des mondes ne peut être que remplie de majesté ; la Mère du Sauveur des hommes ne peut être que la grâce et la bonté mêmes.

Pourtant, après avoir passé en revue, avec l'auteur des *Litanies lauretanes*, les titres de Marie à notre parfait et inaltérable amour, nous n'avons pu nous empêcher de réunir après lui tous nos sentiments, pour les mieux offrir à notre Mère, et de les lier ensemble en une seule invocation qui ressemble à un gracieux bouquet de fleurs : *Mater amabilis*, avons-nous dit, Mère tout aimable, priez pour nous.

En ce moment, revenant sur ses gloires que la pensée ne sépare jamais de ses ineffables perfections, nous trahissons de nouveau les impressions que cette bienheureuse contemplation fait naître en nous, par ce mot ou plutôt cet élan de notre âme qui les résume toutes : *Mater admirabilis*. Mère admirable et digne à jamais de toute louange.

Je n'ai donc pas la prétention de pousser plus loin le commentaire, au risque d'émousser, par un excès de paroles, la vivacité de vos émotions intimes. Laissez-moi seulement vous soumettre sur ce point une considération qui se présente d'elle-même à mon esprit.

Ici-bas, dans notre monde sublunaire, comme disaient volontiers les anciens, l'admiration ne va guère sans quelque *étonnement* ; elle s'attache aux objets qui frappent l'imagination, l'esprit, bien plutôt que le cœur. Quelqu'un a défini l'admiration : « une subite surprise de l'âme, qui fait qu'elle se porte à considérer avec attention les objets qui lui semblent *rare et extraordinaires*. »

Ainsi donc, elle laisse d'habitude le cœur assez tranquille.

Quand, le matin, par un beau ciel d'été, derrière une colline qu'ombrage un mouvant rideau de forêts, nous voyons tout à coup dans sa pleine majesté surgir l'astre de feu, comme un géant qui s'élance dans la carrière, réveillant à son approche toutes les voix de la création, allumant de son premier regard ces milliers de perles humides qui pendent à chaque brin d'herbe, à chaque feuille des arbres, nous sommes saisis d'admiration, et d'une admiration si grande qu'elle reste muette. A peine quelquefois, quand un ami contemple avec nous cette merveille, un cri de joie et de ravissement s'échappe de nos lèvres ; mais aucune larme de tendresse ou d'amour pour l'astro-roi ne vient mouiller nos paupières.

L'admiration va même très bien avec la terreur et l'effroi ; et il s'est trouvé des hommes, comme Erostrate, pour brigner celle des scélérats. Mais n'allons pas si loin. Un orage qui fait trembler les Alpes, la grande voix du tonnerre roulant avec fracas de pic en pic, et allant effrayer jusqu'à la sombre horreur des abîmes, n'est-ce pas un des plus admirables spectacles que puisse nous offrir la nature ? L'incendie d'un vaisseau en pleine mer, ces immenses langues de flamme qui vont lécher les nuages et les embraser, ces énormes gerbes d'étincelles qui s'échappent de la fournaise comme un jet d'étoiles, les explosions coup sur coup, un océan dont les eaux prennent feu comme de l'alcool, où trouver pour les yeux un spectacle plus sublime ? Le poète latin n'a-t-il pas dit : « C'est un ravissement de contempler du rivage les flots soulevés par la tempête, ou encore, à l'abri du danger, de promener ses regards sur deux armées qui s'entrechoquent dans la plaine ? » Certes, pour qui l'eût pu contempler de la nacelle d'un ballon flottant à trois cents mètres, la bataille de Waterloo était une scène des plus grandioses ; et je comprends Wellington s'écriant à plusieurs reprises, la main sur son cœur de bronze : Splendide ! splendide ! splendide ! Mais, si ce sont là des spectacles que l'on admire, on ne saurait les aimer. Il faudrait pour cela, chose impossible, ne pas entendre les cris des blessés, les râlements des mourants, les larmes des mères.

Ceux que le monde appelle des héros sont tous logés à cette même enseigne. La puissance de leur génie fascine l'esprit, la grandeur de leur taille étourdit et subjugué l'imagination, mais le cœur se refuse à les bénir. Napoléon 1^{er}, qui se connaissait en héros, en a fait le triste aveu durant les longs jours de son agonie à Sainte-Hélène : « Dans cette grande entreprise de se faire aimer des hommes, Alexandre, César, Annibal, Louis XIV, avec tout leur génie, ont échoué. Ils ont conquis le monde, et n'ont pu parvenir à avoir un ami. Je suis peut-être le seul, de nos jours, qui aime Annibal, César, Alexandre ! Maintenant que je suis à Sainte-Hélène, seul et cloué sur ce roc, pense-t-on à moi ? où sont mes amis?... » Si vous savez au monde quelque

chose de plus profondément friste que cet aveu, vous êtes plus savants que moi. Mais je puis vous donner la raison de ce fait ; elle est toute à l'honneur de Marie.

C'est que les héros du monde, ces grands faiseurs de choses extraordinaires, n'ont pas su et n'auraient pas pu les faire d'une façon ordinaire. Ces sublimes n'ont pas su s'élever sans désertier les rivages de l'humanité, ni devenir grands hommes sans laisser croire qu'ils cessaient d'être hommes, et peut-être sans se le persuader à eux-mêmes. Et si cela est vrai des héros de l'histoire, que ne dirons-nous pas de ceux du théâtre ou du roman ?

Combien différente et combien supérieure est l'admiration que nous inspire Marie ! C'est une admiration toute faite d'amour ; et plus elle grandit, plus notre amour grandit avec elle. Ah ! c'est que la grandeur sans rivale de Marie est précisément fondée sur son humilité, sur ce qu'elle-même appelait sa bassesse. Marie n'est devenue la Reine des anges que pour avoir voulu rester la plus petite et la plus ignorée de toutes les femmes. Quoi de moins extraordinaire en apparence que la vie de la très-sainte Vierge ? C'est à peine si l'Evangile parle d'elle en deux ou trois endroits, comme en passant. Mais sous cette simplicité qui la cacha aux yeux du monde, que de trésors de gloire s'amoncellent ! que de prodiges inouis s'opèrent ! Et plus Marie grandit aux yeux de Dieu, plus elle se tient à notre niveau. Fidèle image de son divin Fils qui faisait les plus grands miracles d'une manière si naturelle que les témoins nous les ont racontés sans aucune marque d'étonnement, Marie devint la Mère du Créateur sans que rien fut changé dans son extérieur. C'était toujours l'humble et douce vierge, la très-soumise épouse de l'obscur Joseph, la plus modeste des filles de Nazareth. C'est pourquoi nous l'admirons sans cesser de l'aimer. Loin de là, nous l'aimons d'autant plus que nous la contemplons et l'admirons davantage ; parce que, même sur son trône de gloire, nous reconnaissons toujours en elle notre sœur et notre mère. Dans cette reine qui fait les délices du ciel et jette les anges eux-mêmes en extase, dans « cette femme qui a le soleil pour vêtement, la lune pour escabeau, et pour diadème une couronne de douze étoiles brillantes, » nous reconnaissons celle qui n'a jamais voulu être que la servante du Seigneur. Son visage n'a rien pris de dur et de hautain ; c'est toujours le front pur et doux de la Vierge, le tendre regard de la Mère, le sourire gracieux et consolant de la Madone. Et nous songeons plus encore à l'aimer et à l'imiter qu'à l'admirer ; ou plutôt nous faisons tout cela à la fois, puisque, dès qu'il s'agit de Marie, toutes ces choses n'en font qu'une.

Neuvième jour

Virgo prudentissima, ora pro nobis.

Vierge très prudente, priez pour nous.

C'était un jour de fête, dans l'après-vêpres. Une jeune fille de dix-huit à vingt ans venait de quitter sa grande toilette de la messe et des autres offices pour en prendre une moins riche, mais plus indulgente. L'habit des grands jours est un peu comme la réputation d'homme rangé ou de femme vertueuse ; il attire le respect, mais il impose une certaine retenue. Moins contrainte, mais aussi moins garantie, la jeune fille descendait comme en se promenant la grande rue du village. C'était une personne de foi, et d'une piété sincère encore, mais d'une imagination peu réglée et d'une volonté indécise et flottante.

Le prêtre la rencontra : — Où donc allez-vous, mon enfant ?

— Je vais me promener un peu, et je me suis dirigée de ce côté dans l'espoir de rencontrer bientôt quelqu'une de mes compagnes.

— Et moi, je viens de porter quelques mots de consolation à votre pauvre cousine dont vous savez l'immense affliction. Mais en passant devant certaine maison, à deux pas de chez elle, j'ai vu les apprêts d'un divertissement que je n'aime guère pour vous ; et je crains, pourquoi vous le dissimuler ? que ce ne soit précisément le désir d'y prendre part, ou d'y être entraînée malgré vous, qui vous amène de ce côté.

La jeune fille rougit légèrement, et ne répondit que par un sourire embarrassé qui avouait tout.

Eh bien ! ma fille, reprit le prêtre, je suis convaincu que si tout à l'heure pendant la procession de la sainte Vierge — que vous aimez encore, après tout ! — vous aviez médité si peu que ce soit cette belle invocation : *Virgo prudentissima*, Vierge très prudente, priez pour nous ! vous ne seriez pas ici en ce moment, et n'iriez pas où vous allez. Car vous faites manifestement la démarche la plus imprudente du monde. Vous êtes comme un aveugle qui, entendant quelque bruit de paroles venir de là-bas, du pied de cette roche, quitterait brusquement la grande route pour tourner à gauche, et s'en irait à pas pressés et le bâton en l'air du côté de la rivière. Il se noierait infailliblement ; — et c'est ce que vous allez faire aussi mon enfant.

— Oh ! mon père, pour rien au monde je ne voudrais pécher, gravement surtout.

— Eve non plus ne voulait pas pécher quand elle s'en alla contempler l'arbre défendu. Elle était bien résolue de ne jamais franchir la défense divine. Cependant, il ne fallut qu'un mot du serpent pour la jeter à corps perdu dans la désobéissance ; et la menace de mort, toute grondante encore et qu'elle rappelait elle-même, ne fut pas assez forte pour la retenir. Effet terrible d'un petit manque de prudence.

David non plus ne voulait pas pécher quand il

sortit pour prendre l'air et le soleil sur la terrasse de son palais. Et quelques instants après, il était chargé d'un crime énorme, et en méditait un second plus atroce encore. La cause de tout ce mal ? une imprudence ! Et que d'autres exemples ne pourrait-on pas citer ? Ce n'est ni l'impiété ni la méchanceté, vous le savez bien, qui nous font pécher si souvent. Les trois quarts de nos fautes viennent uniquement d'un défaut de prudence.

Ah ! si nous consultions plus attentivement cette vertu si nécessaire, nous n'aurions jamais de repentirs ni de regrets. Qu'est-ce que la prudence en effet, sinon cet œil de l'esprit qui nous éclaire le chemin, et nous fait reconnaître du premier coup les moyens les plus sûrs pour arriver au salut ? Elle est pour l'âme ce que la vue est pour le corps ; non moins nécessaire à l'homme pour le sauver que la vue pour marcher d'un pas ferme et sûr ; tenant le même rang parmi les vertus de l'âme que la vue parmi les sens du corps. C'est elle qui nous montre clairement ce qu'il faut faire, et ce qu'il faut éviter ; elle qui veille sur notre imagination pour en prévenir les écarts ; sur notre cœur, pour en régler les moindres mouvements ; sur nos regards, pour les contenir, se rappelant que nos yeux sont des fenêtres par où la mort peut entrer à chaque instant ; sur nos oreilles, pour les fermer à toute parole, je ne dirai pas impie ou deshonnête, mais légère ou peu mesurée. C'est elle qui dicte nos conversations, surveille nos lectures, dirige tous nos pas, et, d'une voix infaillible autant que dévouée, nous dit : Il est temps de s'arrêter ! ou encore : Vite, il faut revenir sur nos pas ! nous nous sommes déjà trop avancés !...

La jeune fille parut éprouver un tressaillement ; le pasteur, feignant de n'y avoir pas pris garde continua :

— Mais pourquoi ne l'étudierions-nous pas plutôt dans Marie, cette admirable vertu, base solide de toutes les autres ? Aussi bien elle en fut un parfait modèle, et son beau mois nous invite à tourner vers Elle toutes nos pensées. Contemplons donc cette inimitable Vierge qui, dès le premier instant de sa conception très pure, fut douée — on peut du moins le croire, — de l'usage de sa raison ; et voyez comment elle s'en servit pour suivre en toute occasion les conseils de la plus exquise prudence.

Avant tout elle s'attache à la virginité, comme étant la vertu qui nous rapproche le plus de Dieu. Mais que lui dit la prudence ? La prudence lui recommande aussitôt de ne pas laisser cette fleur délicate exposée aux outrages des vents et à la dent des bêtes ; et sans retard Marie entoure ce lis tout céleste d'une inabordable haie d'épines, *lilium inter spinas*, je veux dire du rempart d'un vœu perpétuel et sans aucune condition.

A peine, avec les années, les grâces de l'enfance commencent-elles à se développer en elle, que la prudence, toujours consultée, lui parle de nouveau,

et lui dit que l'on n'est pas à sa place dans un monde auquel on ne veut rien accorder ni rien devoir ; et Marie, prompte comme l'obéissance, quitte aussitôt la maison de sa mère et se réfugie à l'ombre du Temple, enfermant sa jeunesse dans la maison du Seigneur, à qui elle appartient sans réserve comme sans retour.

La prudence qui l'avait amenée dans le Temple l'y retiendra jusqu'à ce qu'elle puisse sans danger retourner à Nazareth où les grands mystères doivent s'accomplir. Elle y retournera donc, mais sous la protection de Joseph qu'elle n'a accepté pour époux que sur un ordre du ciel, après avoir été divinement instruite qu'il avait comme elle engagé à Dieu sa virginité, et que Dieu l'avait choisi pour être le gardien intègre de la sienne.

Bientôt l'archange Gabriel lui apparaît et la salue au nom même du Seigneur. Voyez s'en cette occasion Marie ne se montre pas à nous comme la prudence même ! Quelle différence d'elle à notre première mère ! Celle-ci répond, discute, hésite, même, quand le tentateur ose accuser Dieu de jalousie et de mensonge ; quelle pitié ! Ici, au contraire, la prudence arrête les paroles, non pas sur les lèvres, mais dans le cœur même de Marie. Elle ne répond au salut si respectueux de l'ange que par un trouble significatif. Elle ne profère que deux paroles, mais après seulement qu'elle a reconnu d'une manière manifeste le messager de Dieu : une parole d'interrogation, dictée par la plus exquise prudence ; et une parole d'acquiescement à la volonté divine, qui en est le comble, comme le mouvement d'Eve portant l'œil et la main sur le fruit maudit avait été le dernier degré de l'imprudence.

Or par sa témérité, Eve s'est perdue, et nous a tous perdus avec elle ; par sa prudence, Marie nous a tous sauvés. Eve a pleuré toute sa vie, et le genre humain pleurera éternellement sa coupable étourderie ; Marie a trouvé dans sa prudence une inaltérable paix du cœur, et toutes les nations la proclament bienheureuse. Eve, par la pénitence, a conquis dans le ciel une place assez obscure ; Marie, sans avoir rien à expier, grâce à sa prudence, est montée sur le trône le plus élevé, et règne à jamais sur toutes les créatures.

Est-ce qu'un pareil contraste ne dit rien à votre cœur ? ou bien, vous voyant engagée dans le mauvais chemin, serez-vous assez faible, assez mal avisée pour persister quand même ?

La jeune fille ne répondit que par un signe de remerciements ; ses yeux se mouillaient. Quelques minutes après, on la voyait à l'église agenouillée devant la Madone. Depuis, toujours la première aux exercices du soir, elle ne sortait de l'église qu'au moment de la fermeture des portes. Jamais plus, le dimanche, elle ne descendit la grande rue du village.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE DEUXIÈME

La foi

IV

MOTIF DE LA FOI

— *Quand un père dit quelque chose à son petit enfant, que fait celui-ci ?*

— Il croit tout ce que lui dit son père.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il pense que son père est bien plus savant que lui, et qu'il est trop bon pour le tromper.

— *Dieu est-il notre Père ?*

— Oui.

— *Nous a-t-il parlé ?*

— Oui, nous l'avons vu plus haut.

— *Devons-nous le croire ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce que Dieu ne peut pas se tromper ni nous tromper.

— *Pourquoi Dieu ne peut-il pas se tromper ?*

— Parce qu'il possède la science infinie.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est à dire qu'il sait tout : le passé, le présent et l'avenir.

— *Pourquoi Dieu a-t-il une science infinie ?*

— Parce qu'il est l'être infiniment parfait.

— *Pourquoi Dieu ne peut-il pas nous tromper ?*

— Parce qu'il ne saurait mentir.

— *Quelle en est la raison ?*

— C'est que Dieu, étant l'être infiniment parfait, n'a point de défauts, et, par conséquent, ne peut pas dire de mensonges.

— *Ainsi donc vous croyez tout ce que Dieu a dit ?*

— Oui, et d'un bon cœur, et fermement.

— *Pourquoi croyez-vous ainsi ?*

— Parce que Dieu est la vérité même, ne pouvant ni se tromper, ni nous tromper.

— *Est-ce là le vrai motif de votre foi ?*

— Oui, et c'est là surtout ce qui rend ma foi agréable à Dieu et méritoire.

— *Et si je croyais toutes ces vérités parce qu'elles me plaisent, qu'elles me paraissent justes et vraies ?...*

— Vous n'auriez plus qu'une foi humaine, parce que vous vous en rapporteriez à la parole de votre bon sens, à une parole humaine.

— *Aurais-je encore la foi qui sauve ?*

— Non, car la foi qui sauve, c'est la foi surnaturelle et divine, la foi qui croit sur la parole de Dieu qui est la vérité même.

V

DÉPÔT DE LA FOI

— Dieu a parlé ; nous en avons des signes éclatants et certains. Ce qu'il a dit, nous devons le croire, parce qu'il ne peut ni se tromper, ni nous tromper, étant la science infinie et la vérité même.

Mais je désirerais savoir où se trouvent les vérités que Dieu a révélées.

Pourriez-vous me le dire ?

— Les vérités révélées se trouvent dans l'Écriture Sainte et la Tradition.

A

Ecriture Sainte

Sa nature

— Qu'est-ce que l'Écriture Sainte ?

— C'est la parole de Dieu écrite.

— On a donc écrit ce que Dieu a dit aux hommes ?

— Oui, en très grande partie.

— Mais qui donc a écrit ainsi la parole de Dieu ?

— Des hommes que Dieu lui-même a poussés à écrire ses enseignements.

— Les a-t-il aussi aidés ?

— Oui, Dieu les a guidés, assistés, dirigés, éclairés de telle sorte qu'ils ont pu écrire sa parole sans erreur ni altération.

— Comment le savons-nous ?

— 1^o Les auteurs eux-mêmes des livres saints nous l'ont dit ; et ce sont des hommes vénérables, tout à fait dignes de foi et à qui Dieu avait donné le pouvoir de faire des miracles.

2^o De plus, l'Eglise enseignante, qui a reçu de Dieu le privilège de ne pas se tromper, nous apprend la même chose, et dit anathème à quiconque oserait nier cette inspiration des livres saints.

3^o Enfin ces livres renferment une doctrine si sublime, une morale si belle, une religion si excellente que, de toute évidence, c'est Dieu qui en est l'auteur.

Un homme, abandonné à lui-même, n'aurait jamais rien pu trouver de semblable.

Son authenticité

— Connaissons-nous les auteurs des livres saints, et le temps où ces livres furent écrits ?

— Oui.

— Comment cette connaissance nous est-elle venue ?

— Voici comment :

Par le peuple Juif nous connaissons les auteurs des livres saints de l'Ancien-Testament, et le temps où ces livres furent écrits.

Par le peuple chrétien nous connaissons les auteurs des livres du Nouveau-Testament, et le temps où ces livres furent écrits.

— Expliquez-vous.

— Le peuple Juif a vu et connu les auteurs des livres saints de l'Ancien-Testament, puisque ces auteurs ont vécu avec lui, au milieu de lui ; il a vu et lu les livres saints à mesure qu'ils étaient écrits et publiés ; il lui a donc été bien facile de connaître et de faire connaître et les auteurs de ces livres et le temps où ces livres ont paru.

De même, le peuple chrétien a vu et connu les auteurs des livres saints du Nouveau-Testament,

puisqu'ils ont vécu avec lui, au milieu de lui, lui ont parlé et l'ont évangélisé ; il a également vu et lu leurs livres à mesure qu'ils étaient écrits et publiés : il lui a donc été bien facile de connaître et de faire connaître les auteurs de ces livres et le temps où ces livres ont paru.

Son intégrité

— Dites-nous pourquoi les livres saints sont parvenus jusqu'à nous tels qu'ils sont sortis des mains de leurs auteurs ?

— Les livres saints sont parvenus jusqu'à nous tels qu'ils sont sortis des mains de leurs auteurs, c'est-à-dire sans altération ni changement :

1^o Parce qu'ils renferment la parole de Dieu, et que Dieu, qui les a inspirés et en est le véritable auteur, ne pouvait laisser altérer ni changer sa parole.

2^o Parce que les Juifs et les chrétiens ont toujours tellement aimé les livres saints que, si quelqu'un avait voulu les altérer ou les changer, ils n'auraient pas manqué de lui opposer la plus vive résistance et de l'arrêter dans son entreprise.

3^o Parce que les livres saints ayant été répandus en grand nombre dans l'univers tout entier, ayant été traduits dans toutes les langues et étant d'ailleurs tous parfaitement semblables pour le fond et même généralement dans les expressions, pour réussir à les altérer, il aurait fallu pouvoir changer tous les exemplaires de tous les pays, de toutes les langues, de toutes les familles, sans en excepter un seul, et cela à l'insu de tout le monde. Or c'est là une chose tout-à-fait impossible.

Sa véracité

— Dites-nous maintenant pourquoi les livres saints ne renferment que des choses vraies.

— Les livres saints ne renferment que des choses vraies :

1^o Parce que Dieu a guidé et assisté les auteurs de ces livres, de manière à les empêcher de se tromper.

2^o Parce que ces écrivains, hommes vénérables, vertueux et sincères, n'auraient jamais voulu tromper.

3^o Parce qu'ils n'écrivaient que ce qu'ils avaient vu et entendu, et après avoir bien examiné et pris toutes les précautions possibles.

4^o Parce que, quand même, par impossible, ils auraient voulu tromper, ils ne l'auraient pas pu, et à cause du grand nombre de témoins qui avaient vu avec eux, et à cause de l'importance des événements racontés, événements tels qu'il n'était pas possible de tromper le public sur leur compte.

— Mais n'y a-t-il pas des savants qui ont attaqué les livres saints ?

— Oui, des prétendus savants qui ont fait comme le serpent qui s'amuse à ronger la lime.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire que, à l'exemple du serpent qui s'est brisé les dents sans entamer la lime, ces prétendus savants ont perdu leur papier, leur encre, leur plume, leur temps, leur peine et même leur esprit à s'attaquer aux livres saints, sans pouvoir les entamer.

— Les livres saints sont donc inattaquables ?

— Oui, ils sont aussi inattaquables que leur auteur, Dieu lui-même, et les découvertes modernes faites, de nos jours, par les vrais savants, en Egypte, en Chaldée et en Palestine, font de plus en plus ressortir la vérité de ces livres divins.

Sa division

— *Comment se divise l'Écriture Sainte ?*

— En deux parties : l'Ancien et le Nouveau Testament.

— *Pourquoi ce mot Testament ?*

— Parce que la parole de Dieu écrite est comme l'acte par lequel Dieu contracte avec nous une sorte d'alliance et nous lègue un héritage.

— *Qu'est-ce que l'Ancien-Testament ?*

— C'est la parole de Dieu écrite avant la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *L'Ancien-Testament ne renferme-t-il pas plusieurs sortes de livres divins ?*

— Oui, l'Ancien-Testament renferme :

1^o Des livres historiques, c'est-à-dire qui racontent l'histoire du monde et surtout celle du peuple de Dieu.

2^o Des livres didactiques, c'est-à-dire propres à nous enseigner.

3^o Des livres prophétiques, c'est-à-dire qui annoncent l'avenir.

— *Quels sont les livres historiques de l'Ancien-Testament ?*

— Voici les noms de ces livres :

Genèse, — Exode, — Lévitique, — Nombres, — Deutéronome, — Josué, — Les Juges, — Ruth, — les 4 livres des Rois, — les 2 livres des Paralipomènes, — les 2 d'Esdras, — les 2 livres des Machabées, — Tobie, — Judith, — Esther.

— *Quels sont les livres didactiques de l'Ancien-Testament ?*

— Le livre de Job, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiastique, le Cantique des Cantiques, la Sagesse et l'Ecclésiaste, voilà les livres didactiques de l'Ancien-Testament.

— *Quels sont les livres prophétiques de l'Ancien-Testament ?*

— Ceux qui portent les noms des prophètes, leurs auteurs ; c'est-à-dire :

Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel. (Grands prophètes.)

Baruch, Osée, Joel, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie. (Petits prophètes.)

— *Qu'est-ce que le Nouveau-Testament ?*

— C'est la parole de Dieu écrite depuis la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *Quels sont les livres du Nouveau-Testament ?*

— Ces livres sont :

1^o Les quatre Évangiles de saint Mathieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean.

2^o Les actes des Apôtres.

3^o Les épîtres ou lettres des Apôtres, à savoir :

Deux de saint Pierre ;

Quatorze de saint Paul ;

Une de saint Jacques ;

Trois de saint Jean ;

Une de saint Jude.

4^o L'Apocalypse de saint Jean.

Sa lecture

— *La lecture des livres saints nous est-elle utile ?*

— Oui, puisque l'apôtre saint Paul nous dit que la parole de Dieu écrite « est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger et pour apprendre la justice. » (II Tim., 3-16.)

L'incrédule Jean-Jacques Rousseau lui-même dit que l'Évangile est le plus utile des livres, et qu'on n'en quitte pas la lecture sans se sentir meilleur.

Toutefois, l'Écriture-Sainte demande à être lue avec de bonnes dispositions.

— *Quelles sont ces dispositions ?*

— 1^o C'est une humilité profonde, à cause de la majesté infinie de celui qui nous parle.

2^o C'est une foi très vive à la parole de celui qui ne peut ni se tromper, ni nous tromper.

3^o C'est une grande simplicité, la simplicité du petit enfant qui écoute, sans curiosité déplacée, la parole d'un bon et tendre père.

4^o C'est une vive reconnaissance et un ardent amour pour le Dieu infiniment bon qui a daigné parler à sa faible et chétive créature.

B

Tradition

— *A-t-on écrit tout ce que Dieu a dit ?*

— Non. Notre-Seigneur a fait beaucoup de choses qui n'ont pas été écrites, nous dit saint Jean. Il a adressé à la foule un certain nombre d'enseignements que les évangélistes ne rapportent pas.

— *Connaissions-nous la parole de Dieu non écrite ?*

— Oui.

— *Comment ?*

— Par la Tradition.

— *Qu'est-ce que la Tradition ?*

— C'est la parole de Dieu non écrite, mais transmise de vive voix, comme de bouche en bouche, et parvenue ainsi jusqu'à nous.

— *Ne voit-on pas quelque chose de semblable dans certaines familles ?*

— Oui, dans certaines familles, on se raconte, de père en fils, des choses importantes intéressant la famille.

Ces choses n'ont pas été écrites, et néanmoins elles se transmettent de génération en génération, de manière à n'être pas oubliées.

— *Dans ces familles quels sont ceux qui racontent les événements non écrits ?*

— Ce sont les chefs de la famille qui les apprennent à leurs enfants.

— *Et dans l'Eglise, quels sont ceux qui enseignent la parole de Dieu non écrite ?*

— Ce sont aussi les chefs de l'Eglise, c'est-à-dire, dès le commencement, saint Pierre et les Apôtres, et, depuis, Notre Saint Père le Pape et les Evêques.

— *Devons-nous croire à la parole de Dieu non écrite ?*

— Oui certainement, puisque, bien que non écrite, c'est la parole de Dieu qui est la vérité même et qui ne peut ni se tromper, ni nous tromper.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 aprilis 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — TYPOGRAPHIE MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

V

VERTU DE FOI

3^e De l'esprit de foi

Justus meus ex fide vivit.
(Heb., x, 38.)

On lit dans la vie des Pères du désert qu'un saint solitaire avait pris l'habitude de rapporter toute sa vie et toutes ses actions aux trois vertus théologiques. Il ne faisait rien et n'allait nulle part qu'il ne protestât à Dieu combien il était heureux de croire en lui, d'espérer en lui, et de l'aimer par dessus toute chose. Une si sainte habitude méritait une récompense particulière. Lorsque son heure dernière approcha, notre pieux solitaire, étendu sur le sol, était torturé par la crainte des jugements de Dieu, comme cela arrive à ceux qui ont une véritable idée du péché et en comprennent vivement la laideur, la culpabilité et les effrayantes responsabilités. Mais au moment où sa tristesse était devenue extrême, son ange gardien lui apparut et lui dit : « Ne crains pas, car je viens t'annoncer que tu vas voir le Dieu en qui tu as mis ta foi, que tu vas posséder le Dieu en qui tu as placé ton espérance, et que tu vas être à jamais uni au Dieu que tu as aimé par dessus toute chose. » Consolé par cette miséricordieuse vision, l'ami de Dieu et des anges passa avec calme de la lumière périssable de cette vie à la lumière immarcescible de l'éternité.

Heureux solitaire, il avait vécu de l'esprit de foi, *Justus meus ex fide vivit* ! C'est de cette vie si noble et si salutaire que je souhaite ardemment vous voir vivre vous-mêmes ; et, pour vous y déterminer, je vous proposerai deux réflexions bien capables de vous toucher, en vous montrant l'excellence de l'esprit de foi considéré d'une part dans sa NATURE et d'autre part dans ses FRUITS MERVEILLEUX.

I

I. Le mot « esprit » a trois sens principaux. Il indique d'abord quelque chose de plus substantiel, de plus quintessencié, de plus sublime, de plus parfait. Il marque ensuite une manière habituelle d'envisager les choses, une disposition constante à les apprécier de telle ou telle manière. Il signifie enfin un principe vital qui se manifeste par des opérations multiples.

Ces trois traits caractérisent l'esprit de foi.

C'est d'abord une lumière divine qui nous fait tout envisager au point de vue surnaturel. Celui

qui a l'esprit de foi ne juge pas des personnes et des choses d'après la raison seule, d'après l'impression des sens, mais d'après les paroles, les actes et les jugements mêmes de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'esprit de foi est ensuite un principe d'action. Non seulement il nous fait penser, mais il nous fait agir selon les enseignements de la révélation.

C'est enfin le don de la foi dans ce qu'elle a de plus exquis et de plus excellent, *fidei donum electum*. Ce n'est pas seulement la foi rudimentaire, c'est la foi dans sa perfection. A l'esprit de foi convient pleinement la belle définition que le concile de Trente donne de cette vertu, en disant qu'elle est le commencement, le fondement et la racine de notre justification, *fides est initium, fundamentum et radix totius justificationis nostræ*, marquant pour ainsi dire les degrés de la foi. Le commencement est ce qui tient le premier rang dans l'ordre des choses. Le fondement est quelque chose de plus. Outre qu'il est la première partie par laquelle commence l'édifice, il en soutient et en porte la masse. Mais la racine indique plus encore que le fondement. Elle est la première partie de l'arbre, elle en soutient le poids, et elle en produit toutes les branches, toutes les fleurs et tous les fruits. Aussi bien la foi est la première des vertus, elle leur sert d'appui et de base ; mais l'esprit de foi produit toutes les vertus. Si je suis juste, non seulement je commence par la foi, non seulement je me soutiens par la foi, mais je n'agis et je ne vis que par la foi ; je ne crains, je n'espère, je n'accomplis tout bien que par la foi, *justus meus ex fide vivit* !

II. Considérez en effet, mes frères, le chrétien qui est animé de l'esprit de foi. En votre existence vous l'avez déjà sans doute contemplé plus d'une fois et vous l'avez admiré ; puissiez-vous l'imiter ! Il ne se contente pas de croire d'une manière nuageuse, froide et stérile, mais il réduit sa foi à la pratique. Il a ce que Paul appelle « le sens du Christ. » Il juge tout, il pèse tout au poids du sanctuaire. Pour lui la vie présente n'est pas la vie, mais la préparation à la vie éternelle ; la mort n'est pas la mort, mais la délivrance, mais la porte du ciel ; le travail, les devoirs d'état ne sont pas une vulgaire occupation, mais l'élément de l'expiation et du mérite ; la joie et la tristesse, la santé et la maladie, le repos et les repas eux-mêmes, il les envisage à la lumière de Dieu. Les événements qui remplissent le monde, qu'ils soient heureux et malheureux, il les voit de haut, dans les desseins de la Providence, sachant que le Dieu très bon et très sage, qui ne veut que le bien de ses enfants, dirige tout, et il adore avec un respectueux amour les manifestations de sa volonté. Dans l'épreuve il est résigné parce que la foi lui montre dans le ciel les splendides récompenses de la patience. Dans ses semblables il ne considère point des rivaux, des malfaiteurs, des ennemis, mais des enfants de Dieu, des frères en Jésus-Christ rachetés par son

sang, et la bienveillance, la bienfaisance, le pardon lui sont faciles. Quelle estime et quel empressement pour la prière où Dieu nous admet à son audience et nous comble de ses faveurs ! quel respect pour les choses saintes ! quel recueillement et quelle modestie dans le lieu saint ! Quelles vives impressions de reconnaissance, d'émulation, de sainte dilection en face du Crucifix, de l'Autel et du Tabernacle, au souvenir d'un Dieu mort pour nous, renouvelant au saint sacrifice son immolation par amour, se donnant à nous par amour, par amour demeurant continuellement avec nous dans la sainte Eucharistie pour être le compagnon, le guide, le consolateur de notre pèlerinage ! Les autres chrétiens se contentent d'adhérer superficiellement et à de lointains intervalles aux enseignements révélés, mais celui qui a l'esprit de foi vit des vérités de foi, ou plutôt vit tous les jours les vérités de la foi ! *Justus meus ex fide vivit.*

III. Un jour on demandait à saint François de Sales s'il était longtemps sans se rappeler la présence de Dieu, et il répondit qu'il était quelquefois presque un quart d'heure. La *pensée de Dieu*, voilà le premier exercice que ce grand saint conseillait à ceux qui veulent vivre de l'esprit de foi. Il y ajoutait la *pureté d'intention* qui se propose, jusque dans les choses les plus ordinaires, de plaire à Dieu ; l'*adhésion* franche et généreuse à la volonté de Dieu, surtout dans les épreuves ; et les *oraisons jaculatoires* fréquemment répétées dans la journée. « La grande œuvre de la dévotion, disait-il, consiste en cet exercice du recueillement en Dieu et des oraisons jaculatoires. Il est d'une si merveilleuse utilité qu'il peut, au besoin, suppléer à toutes les autres manières de prier et qu'au contraire, si on le néglige, on ne peut remplir les devoirs de la vie contemplative et on s'acquiesce fort mal de ceux de la vie active. Alors le repos n'est qu'oisiveté et l'action n'est qu'embaras et dissipation. » Vivez donc, m. f., de l'esprit de foi : l'esprit de foi est la colonne lumineuse qui nous guide, comme autrefois les Israélites après le passage de la mer Rouge, à travers le désert de cette vie ; il est l'étoile qui nous conduit, comme les Mages, à Bethléem, au Dieu très grand et très bon. Vivez de l'esprit de foi, c'est un exercice très excellent en lui-même et aussi dans ses salutaires effets.

II

I. Et d'abord, comme premier effet, l'esprit de foi nous ennoblit magnifiquement. Se conduire d'après les exigences des passions, prendre pour fin de ses actions les plaisirs des sens, c'est mener une vie animale, selon l'énergique expression de saint Paul, *animalis homo*. Se conduire d'après les principes de la raison, c'est vivre en philosophe. Mais se conduire d'après les maximes de la foi, c'est vivre en chrétien. L'esprit de foi crée en nous un esprit nouveau et un cœur nouveau ; il nous fait réaliser la belle exhortation du grand Apôtre :

« Si vous êtes vraiment ressuscités avec Jésus-Christ, recherchez les choses d'en haut, là où le Christ est assis à la droite de Dieu son Père ; n'ayez de goût que pour les biens célestes et non pour les biens terrestres. » Au lieu des hontes du sensuel, au lieu du terre à terre et souvent des misérables calculs du mondain, je trouve dans l'homme de foi une admirable grandeur : grandeur dans les vues qui sont les vues mêmes de Notre-Seigneur ; grandeur dans les intentions qui sont toujours très nobles parce qu'elles sont surnaturelles ; grandeur dans les actes qui sont la reproduction des actions du Sauveur. En vérité le chrétien qui vit de l'esprit de foi mène une vie divine, c'est un autre Christ, *Christianus alter Christus !*

II. Ajoutez à cela qu'il jouit du bonheur le plus vrai et le plus complet que l'on peut posséder sur terre. Il est calme, paisible, intrépide ; rien ne l'étonne, rien ne l'effraie. Il possède le mot de l'énigme des choses humaines. Il envisage tout dans la lumière de Dieu et dans les fortifiantes espérances de l'éternité. Il ne redoute pas les fureurs des passions qu'il enchaîne ; il demeure ferme contre les ruses, les tromperies, les violences du monde et de Satan : la foi lui sert de bouclier, de cuirasse, de lumière, de glaive triomphant, *scutum fidei... lorica fidei... verbum fidei... gladium spiritus !* Il a la paix de l'esprit par la possession de la vérité ; la paix du cœur dans les consolations de l'espérance ; la paix de la volonté dans la pratique de la vertu et les joies de la conscience, *fortes in fide*.

III. L'esprit de foi nous grandit, il nous revêt d'une force joyeuse et paisible, nous venons de le voir ; j'ajoute qu'il nous procure les mérites les plus variés et les plus précieux. Je ne puis être sauvé ni prétendre aux récompenses de Dieu, dit le grave Bourdaloue, que par le mérite des bonnes œuvres, vérité constante ; mais je dois aussi reconnaître que mes bonnes œuvres ne peuvent avoir de mérite devant Dieu que par la foi. C'est la foi qui leur doit imprimer ce sceau de la vie éternelle, que saint Paul appelle excellemment *signaculum justitiæ fidei*. Et de même, dit saint Jean Chrysostome, qu'une pièce de monnaie qui n'aurait pas la marque du Prince, quelque précieuse qu'elle fût d'ailleurs, ne serait d'aucun usage dans les transactions, ainsi quoique je fasse de bon, de louable, et même de grand et d'héroïque, si je ne le fais dans l'esprit de la foi, et si tout cela ne porte le caractère de la foi, je ne dois rien en attendre pour le salut.

L'esprit de foi est encore une source de mérites parce que, comme je le disais dans ma première réflexion, il est le principe moteur des autres vertus. Tout ce que je fais pour Dieu, je ne le fais qu'en conséquence de ce que j'ai la foi, qu'à proportion de ce que j'ai de foi. Saint Paul va même jusqu'à prétendre que la foi produit en nous les actes de toutes les vertus, et que toutes les vertus surnaturelles et divines ne sont proprement que ses instruments, *fides quæ per charitatem opera-*

ture; et il ne fait pas difficulté, particulièrement dans sa belle épître aux Hébreux, d'attribuer uniquement à la foi les effets les plus merveilleux des autres vertus, ne reconnaissant, pour ainsi dire, dans le christianisme, qu'une seule vertu, la foi!

Puis donc que l'esprit de foi nous est si glorieux et si salulaire, encore une fois vivons de l'esprit de foi. *Fuyons* avec horreur tout ce qui pourrait l'affaiblir en nous : la dissipation, la préoccupation excessive des biens terrestres, l'abus des plaisirs des sens, la fréquentation des méchants et la lecture des livres mauvais ou des journaux impies. Appliquons-nous à tout ce qui peut le développer. Méditons assidument et avec amour les *saintes Lettres* et particulièrement l'*Evangile* où l'Esprit-Saint nous apprend divinement comment Jésus, notre Maître, a parlé et agi. Recourons avec ferveur à la *prière*; comme les apôtres disons au Sauveur : « Seigneur, augmentez en nous la foi; » comme ce bon père de famille dont nous parle saint Marc, disons-lui souvent : « Je crois, Seigneur; mais ma foi est si faible qu'elle ressemble à l'incrédulité, remédiez à mon incrédulité! » Habitons-nous à *agir dans l'esprit de foi*. Interrogeons-nous fréquemment pour savoir ce que Notre-Seigneur pense de tel acte, de telle démarche. Demandons-nous comment il a agi en cette circonstance où nous nous trouvons. Infailliblement nous développerons en nous l'esprit de foi en agissant selon la foi. Ah! puissions-nous être, par la grâce de Dieu, du nombre de ceux dont Jésus a dit : « Votre foi est grande, *magna est fides tua!* » Ce serait pour nous une magnifique assurance du bonheur éternel que je vous souhaite!

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

QU'IL FAUT CULTIVER LA VERTU

Les épines et les ronces qui croissent naturellement dans les champs sont l'image trop fidèle des défauts et des vices qui naissent d'eux-mêmes dans nos âmes. Les fleurs et les plantes cultivées sont aussi l'emblème des vertus qu'un chrétien doit s'efforcer de planter et de faire fleurir en son cœur. Continuons encore ce soir cette comparaison; mieux que tout elle nous aidera à comprendre ce que le bon Dieu demande à notre bonne volonté quand il réclame de nous des efforts pour rester ou pour devenir vertueux.

Pauvre nature humaine! il lui suffit de se laisser aller pour que vices et défauts surgissent de toutes parts et s'implantent comme par enchantement. Mais pareille à ces terres ingrates et peu fertiles qui exigent de durs travaux et ne rendent que de maigres récoltes, ce n'est qu'à force de labours et de soins que notre âme voit germer et

grandir en elles la précieuse moisson des vertus chrétiennes.

Tout n'est donc pas fini quand, résolu à devenir vertueux, nous nous sommes mis bravement à défricher notre âme et que nous sommes parvenus à en extirper les vices et les péchés qui la souillaient. Il faut semer.

Mais comment les vertus se sèment-elles dans une âme? Oh! ce n'est pas tant difficile. Nous voulons, par exemple, devenir humbles, charitables, chastes, pieux; eh bien, faisons un acte d'humilité, de charité, de mortification, de piété, quelque petit qu'il soit, voilà une graine de ces vertus plantée dans notre âme. Et comme sans la grâce ces graines ne germeraient pas, le bon Dieu met en elles un germe surnaturel qui les vivifie et les féconde de manière qu'elles puissent se développer.

Ces vertus une fois plantées ont encore besoin d'une culture persévérante pour grandir. Voyez une simple fleur; qu'elle est peu de chose quand sa graine éclôt! Et si on l'abandonnait à elle-même, elle périrait. Elle réclame des soins, et plus ces soins sont assidus plus elle grandit vite, plus elle devient forte et belle. Il en est de même pour les vertus chrétiennes; sans culture elles ne tardent guère à périr. Au contraire avec des soins elles se fortifient, croissent, enfoncent de jour en jour plus profondément leurs racines, deviennent capables de résister aux tentations et aux attaques de l'ennemi.

On rencontre souvent des âmes tristes et découragées qui disent : J'ai essayé tant de fois de pratiquer les vertus et toujours j'ai échoué, mes mauvais penchants reprennent le dessus et étouffent la bonne semence. Je crois bien qu'elles ont échoué, ces pauvres âmes; en un jour de ferveur elles avaient pris de bonnes résolutions, elles avaient essayé de devenir humbles, douces, patientes, charitables, et, à peine avaient-elles commencé, qu'elles ont cessé de cultiver ces vertus. Et elles s'étonnent que tous ces bons germes se soient desséchés.

Que faut-il donc entendre par cette culture à donner aux vertus chrétiennes? Comment s'y prendre pour faire croître ces plantes si précieuses?

Cultiver une vertu, c'est s'appliquer à en produire souvent les actes, de manière à ce qu'elle devienne comme une habitude pour notre âme. C'est diriger notre attention et nos efforts vers sa pratique, de façon à nous la rendre familière. C'est enfin éviter tout ce qui pourrait être pour nous une occasion de fouler aux pieds cette vertu et la briser.

Comment s'y prendre? Eh! mon Dieu, comme on fait quand on a une plante à laquelle on tient beaucoup. On a soin d'abord de la mettre à l'abri des insectes ou des animaux, lesquels pourraient lui nuire ou la détériorer. On la bêche, on l'arrose; on ne cesse d'avoir l'œil sur elle afin de la conserver dans des conditions favorables. Ainsi, par exemple, vous voulez sérieusement devenir cha-

ritable, complètement charitable. Vous vous êtes dit : Je veux à tout prix que la vertu de charité, la plus belle de toutes, la plus agréable à Notre-Seigneur, fleurisse dans mon âme ; je veux la cultiver. Commencez par vous éloigner de ces compagnies médisantes, de ces entretiens sur le prochain où elle est foulée aux pieds sans pitié. Veillez sur vos oreilles et sur votre langue. Ecartez-vous absolument de ces personnes qui ont sans cesse sur les lèvres la critique du prochain. Autrement ces conversations peu charitables, ces entretiens sur le compte d'autrui seront autant d'animaux nuisibles qui tueront en vous cette vertu. Vous avez bien prié le matin, entendu la messe, communiqué, vous avez pris les meilleures résolutions ; mais, le soir, dans une visite, vous vous êtes laissé aller à des appréciations, à des interprétations malignes, votre vertu de charité ressemble à ces plantes qui ont reçu un coup de soleil ou qu'un ver a piquées ; elle penche la tête tristement, à demi fanée. Ah ! si vous l'aviez éloignée, si du moins vous l'aviez arrosée avec l'eau de paroles charitables, excusant votre prochain, interprétant favorablement telle ou telle parole, telle ou telle démarche d'autrui, que votre vertu s'en serait bien trouvée !

Surveillez aussi avec soin vos pensées, vos paroles, vos actions elles-mêmes. Si vos pensées sont charitables ; si vos paroles cherchent à faire plaisir, à excuser ; si vos actions tendent à rendre service, à faire du bien aux autres, oh ! la bonne culture, oh ! l'excellent arrosage que vous ferez là ! Comme la vertu de charité croîtra dans cette terre, comme elle grandira en vous ! car alors la grâce du bon Dieu ne vous fera pas défaut. Vous réaliserez la parole de saint Paul : « J'ai planté, mais c'est Dieu qui a fait croître et grandir. »

Si vous voulez sincèrement devenir vertueuses, âmes chrétiennes, voilà un double principe qu'il ne faut jamais perdre de vue : fuir ce qui pourrait nuire en vous à la vertu et vous exercer aux actes de cette vertu. Tout acte d'une vertu, si petit qu'il soit, fait grandir cette vertu d'un degré. Une simple parole dite avec bonté, le moindre service rendu fait croître la charité ; un regard détourné, une pensée repoussée fortifie la chasteté ; et ainsi pour toutes les autres vertus.

Ne devons-nous pas reconnaître que si, malgré notre désir d'être vertueux, nous sommes remplis de tant de défauts, c'est que nous ne nous donnons pas la peine de cultiver la vertu. Nous nous imaginons qu'elle va venir toute seule ; volontiers nous pensons que les saints ont été vertueux par nature, par tempérament. Quelle erreur ! Ils ne sont devenus si vertueux qu'en cultivant avec le plus grand soin les vertus chrétiennes. Leur grande préoccupation était de les faire fleurir en leur âme ; tout tendait à cela dans leur vie, voilà pourquoi avec l'aide de Dieu ils ont réussi.

Saint François de Sales nous offre un bel exemple des résultats qu'on peut obtenir. D'un caractère violent, emporté, il résolut d'acquérir la vertu

de douceur et de patience. A force de luttres, d'efforts, il la développa en lui à un tel degré qu'il est devenu le saint le plus doux qu'on connaisse, tellement qu'on l'appelle encore le bon saint François de Sales. Combien ont cru pendant sa vie qu'il pratiquait naturellement cette vertu de douceur et de bonté qui lui gagnait les cœurs. Mais Dieu seul sait tout ce que ce bon saint a employé de soin, d'attention pour en arriver là. Les anges seuls ont vu ses luttres contre lui-même, sa vigilance ; seuls ils ont été témoins de ses prières.

Et tous les saints en ont été là. Ne nous flattons pas d'être plus sages qu'eux et de réussir par d'autres moyens.

Nous voulons être vertueux, cultivons la vertu dans notre cœur. Que d'occasions nous avons dans une seule journée ! nous n'avons pas besoin de les rechercher, elles se présentent d'elles-mêmes. Mettons-nous donc à cette culture que nous avons trop négligée, et bientôt les vertus chrétiennes germeront dans notre âme comme on voit les plantes germer derrière la charrue du laboureur. Elles grandiront, produiront ces fleurs qui embaument : le bon exemple, la patience, la résignation ; enfin elles porteront dès ici-bas les fruits les plus doux, mais surtout elles nous prépareront pour l'éternité une belle et grosse provision.

MOIS DE MARIE

XVI

MORT DE SAINT JOSEPH

Jésus *descendit* avec eux à Nazareth... « Après s'être un peu échappé pour faire l'ouvrage et le service de son Père, dit Bossuet, il rentre dans sa conduite ordinaire, dans celle de ses parents, dans l'obéissance. C'est peut-être ce que mystiquement il appelle *descendre*. » Cet enfant qui n'avait pas mieux appris les lettres humaines que les autres enfants de Nazareth, qui n'avait reçu que les leçons de sa mère, — mais combien élevées et divinement célestes ! — étonne les vieux docteurs qui se disent entre eux : « Que deviendra-t-il un jour ? N'est-ce pas lui qui sera la lumière et le salut d'Israël ? » Mais s'il a voulu « marquer une fois ce qu'il était, ce n'est que pour un moment. Un intervalle de trois jours n'est pas une interruption de l'obscurité de Jésus : au contraire, une si courte illumination ne fait que mieux marquer le dessein précis de se cacher. » (Bossuet, *Elévation* xii^e, 20^e semaine). Il va donc *reprenre sa vie d'obéissance*. *Et erat subditus illis*, en attendant que par la *mort de Joseph* il devienne à son tour chef de famille.

I. 1. Le premier élément qui constitue la vie de famille, c'est l'*obéissance* des enfants. Regardez ! voilà votre modèle : Jésus, le fils de Dieu, qui obéit à sa créature, et non seulement à sa mère

qui, après tout, garde sur lui des droits intimes et supérieurs, puisqu'elle lui a donné son lait, sa chair et son sang, mais à un homme qui n'est pas son père, qui ne lui est rien de par la nature, à un pauvre charpentier, le dernier descendant d'une vieille race déchue et qui a dû, pour gagner sa vie, se faire ouvrier.

Mais cet homme est revêtu de l'autorité paternelle; bien qu'il ne soit pas père, il est le chef de la famille. Aussi Jésus, chaque matin et chaque soir, lui répète en l'embrassant ce mot affectueux et caressant qui pénètre comme un rayon d'indicible bonheur jusqu'au fond de l'âme du patriarche : « Mon père ! » Comme s'il disait : « J'ai deux pères : Celui qui est au ciel et « aux affaires » duquel je consacre toute ma vie, et vous, ô Joseph ! qui avez veillé sur moi enfant, qui me logez sous votre toit et me nourrissez de votre sueur ! » Oh ! qui pourra exprimer la joie que saint Joseph éprouve quand Jésus l'appelle ainsi, et l'humilité dans laquelle il se réfugie, « jusqu'au centre de son néant, » à cette pensée qu'il reçoit, comme s'ils étaient sur le pied d'égalité, le même titre que l'adorable enfant donne à Dieu !

Et c'est Marie qui a élevé Jésus à cette divine école de respect. Ne disait-elle pas au temple à son fils quand elle le retrouva : « Voilà votre père et moi, qui vous cherchions pleins de douleur ? » C'est elle qui a mis sur ses lèvres, dès le jour où elles l'ont pu balbutier, cette tendre parole à l'adresse de Joseph : « Mon père ! » Et devant son époux, parce qu'il est le chef établi par Dieu dans la famille, elle s'efface, elle se relègue au second plan : « Votre père d'abord, moi ensuite. » *Pater tuus et ego.*

Et Jésus obéit, mes enfants, dans les emplois les plus bas, les détails les plus humbles de la maison et du ménage. Il ne croit pas s'abaisser, et s'il est une besogne pour laquelle il professe quelque préférence, c'est la moins agréable, la plus rebutante. Car « il est venu dans ce monde, non pour être servi, mais pour servir. » Et son obéissance est prompte, généreuse, sans discussion. Il obéit avec joie pour toutes choses. Ainsi doivent faire tous ceux qui l'aiment et veulent lui ressembler, tous les enfants de Dieu. Obéissez, mes enfants, à son exemple. Oh ! qu'une famille serait heureuse si le père était le chef respecté comme saint Joseph ; la mère active, dévouée et obéie comme Marie ; les enfants toujours prêts à dire *oui* à leurs parents, même et surtout quand l'ordre qu'ils reçoivent exige d'eux du courage, de l'abnégation et des sacrifices !

2. Jésus obéit, mais sa vie est aussi une vie de prière et de travail.

Il prie, il se prépare pendant ces années de féconde obscurité à sa mission de parole et de souffrance. Pas un instant il ne perd de vue le but qu'il faut atteindre : le salut des hommes par l'enseignement et par la croix. Il est apôtre par la prière avant de l'être par la prédication ; et ce premier apostolat, pour d'adorables raisons, à nous

inconnues, lui paraît plus nécessaire, plus important que le second. C'est que cet apostolat qui doit être le vôtre, mes enfants, exige plus de foi, plus de vrai désintéressement. Celui qui parle aux foules ne le fait jamais, surtout s'il obtient du succès, sans quelque frémissement d'amour-propre. Il peut s'attribuer à lui-même le triomphe de la vérité, la conversion et l'illumination des âmes qui l'écourent. Il substitue alors l'action humaine à l'action de la grâce, et quand il s'arrête avec complaisance à ces pensées desquelles l'orgueil n'est jamais absent, Dieu stérilise son ministère borné qui voudrait se passer de lui, et ce malheureux apôtre qui au fond n'a guère fait que se prêcher lui-même, trouve dans les applaudissements du dehors et le contentement de soi, sa seule, vaine et triste récompense. Mais les âmes un instant peut-être frappées et nullement converties, qui les sauvera ?

Ce sera vous, vous ici devant l'autel de Marie, ou chez vous, au pied de votre crucifix, quand dans le secret de votre chambre et de votre cœur vous dites à Dieu avec larmes, dans toute la sincérité de vos anxiétés intimes et longtemps comprimées : « Mon Dieu ! ouvrez à la vérité les yeux de mon père, l'âme de ma mère, l'esprit de mon frère ! Faites qu'ils vous connaissent et qu'ils vous aiment. Et vous, ô Marie, montrez que vous êtes aussi leur mère ! » Croyez-vous que le cœur de Dieu puisse rester insensible à cette prière si suppliante et si désintéressée ? Car vous ne demandez pas pour vous, mais pour les autres, mais pour Lui, pour sa gloire. Vous vous contentez de pleurer, de crier vers le ciel, en son nom, et il l'a promis, il doit vous exaucer. Voilà ce que Jésus-Christ a fait pendant trente ans, accumulant chaque jour les prières, les grâces, les mérites, lentement, patiemment, pour en inonder les âmes, le jour venu, pour les attendrir et les fertiliser ; comme font ces nuages gros de pluie qui s'élèvent de terre en une chaude journée d'été, puis crèvent tout d'un coup, rafraichissent les plantes et réveillent dans les champs la verdure et la vie. Dieu écoute mieux votre douleur que nos paroles. Ce sont vos prières qui rendent nos enseignements féconds. C'est pourquoi donnez-les, mes enfants, chaque jour, à toute heure et sans mesure.

Mais rappelez-vous que votre *travail* doit être aussi une prière. Dans l'atelier de saint Joseph, Jésus travaillait plus longtemps encore des bras qu'il ne priait des lèvres, la journée ou la nuit. Mais quand on offre à Dieu son labeur, ses peines, ses sueurs, semblable à ce magicien qui changeait en or tout ce qu'il touchait de ses mains, cette offrande change en prière toutes nos actions, même et surtout les plus humbles. Ne soyez pas comme ces jeunes filles qui refusent de faire tel ouvrage moins honorable, qui leur répugne parce qu'il leur salit les doigts, et qui s'en retirent vivement, déclarant avec une certaine moue significative que c'est indigne d'elles. Depuis que Jésus-Christ a honoré les outils manuels, qu'il s'en est servi lui-même tout comme les esclaves, maniant

vaillamment la scie où le rabot, parmi la poussière des copeaux et le désordre nécessaire d'une boutique laborieuse, tous les travaux sont dignes de nous, puisqu'il ne les a pas jugés indignes de lui. Il n'y a plus de talents méconnus, de génies enfouis, de petits emplois, de besognes ingrates, quand nous voyons le Fils de Dieu façonner une poutre à coup de hache, ou balayer son atelier. Je comprends cette exclamation de Bossuet : « Orgueil ! viens crever à ce spectacle : Jésus, fils d'un charpentier, charpentier lui-même, connu par cet exercice sans qu'on parle d'aucun autre emploi, ni d'aucune autre action ! » Et auprès de lui regardez Marie et Joseph, l'honneur de la terre, la fleur de l'humanité, la vénération du ciel. Est-ce qu'ils gouvernent un royaume, commandent à une troupe de serviteurs ? Non, ils ont comme Jésus le culte du saint travail manuel. Marie, nous dit saint Bonaventure, tient sa quenouille ou pousse son active aiguille, tandis que dans l'ombre, Joseph, chargé d'années, fait encore voler, mais d'une main plus tremblante, sa bonne hache, s'asseyant parfois sur l'établi, non pour se reposer, mais pour contempler ce beau jeune homme qu'il a élevé, Jésus le fils de Dieu, qui travaille avec amour, et, de ses mains durcies, avec une merveilleuse habileté, fabrique des jougs et des charrues.

II. 1. Car Joseph est vieux, et l'heure est venue de récompenser le fidèle serviteur. Les années ont affaibli ses forces, et pourtant ses bras ne refusent point le travail. Son âme toujours forte reste attentive aux ordres de Dieu et prête pour les luttes nouvelles. Il ne songe même pas à la gloire céleste qui se lève pour lui au déclin de ses jours. Inconnu des hommes, son humilité lui fait penser qu'au ciel à coup sûr il sera le dernier venu : modeste étoile qui rêve l'effacement, même pendant l'éternité.

Il ne désire plus rien en ce monde. Sous sa douce garde la virginité de Marie s'est épanouie, ajoutant chaque jour à l'éclat de sa pureté, — comme chaque aurore apporte au lis un accroissement de blancheur, — et mêlant ses rayons à ceux de la divine maternité. Son cœur de vierge s'est doublé d'un cœur de mère qui se grandit autant qu'une créature le peut, à la mesure de Dieu, afin que plus tard elle puisse embrasser, dans l'immensité de son amour, à côté de son fils bien aimé, les bourreaux mêmes qui l'auront crucifié, et tous les hommes, trop souvent, hélas ! leurs complices.

Maintenant il peut mourir, sa mission est remplie. La beauté, la force et la grâce resplendent sur le front de l'enfant confié à ses soins et devenu homme fait. Celui-ci le remplacera auprès de Marie. Ses mains qui ont façonné le monde manient en maître les outils de charpentier ; sa parole qui a prononcé autrefois les syllabes créatrices : *Fiat lux* ! retentit dans l'atelier humble, miséricordieux et toujours chantant l'obéissance. Bientôt elle parlera d'autorité, et désormais il est temps qu'il de-

vienne à son tour chef de famille. Un jour le patriarche se sentit faiblir. Il n'en fut pas plus surpris que l'ouvrier quand le jour tombe et que le soir lui prépare le repos. Il n'en fut pas inquiet non plus, ni pour lui ni pour les siens. Il avait élevé l'enfant, l'enfant garderait la mère. Il s'étendit sur son grabat, et quand il regarda autour de lui, il vit Marie lui montrant le ciel, et Jésus, le maître de la vie, qui l'encourageait dans la suprême épreuve de la mort. Sa dernière parole, son dernier signe furent l'expression nouvelle et décisive de son persévérant amour. Puis ses yeux se fermèrent, gardant sur leur prunelle éteinte l'image de Jésus ; ses mains jointes, son front rayonnant d'une paix qui n'était point de ce monde, sa bouche souriante, semblaient prier encore. Jésus, assis à sa tête, d'une main le souleva doucement pendant que de l'autre il le bénissait. A ses pieds Marie priait et pleurait. C'est ainsi du moins qu'Owerbeck nous a peint la mort de saint Joseph.

Quand les yeux du patriarche s'ouvrirent à la clarté éternelle, la même image qu'ils avaient gardée ici-bas leur apparut, mais radieuse, incomparable, comme le soleil qui déchire soudain les nuages qui le voilaient à la terre. C'était la félicité infinie qui commençait pour lui. Mais les cantiques des anges, la joie du ciel, les paroles de bénédiction avec lesquelles Dieu l'accueillit, nul ne saurait les redire : elles demeurent le secret du paradis !

O mort, la plus heureuse de toutes, plus heureuse même que celle de Marie, car la Sainte-Vierge ne vit pas à son chevet le Sauveur sous sa forme mortelle ! Mort du juste, glorieuse et douce, puisses-tu être la nôtre ! Puisse alors aussi, quand notre regard s'ouvrira sur l'éternité, nous apparaître l'aimable et joyeux visage de Jésus, *mitis atque festivus*, les traits chéris de notre Mère et la figure sereine de saint Joseph !

Mais pourquoi douter, quand l'Eglise nous assure que tel sera le bonheur, à leurs derniers moments, de tous ceux qui ont eu au cœur une vraie dévotion à saint Joseph ? Oui, leur âme verra le saint patriarche avec son auréole de bonté et son regard plein de mansuétude qui dissipera les suprêmes angoisses. Il est le patron particulier de la bonne mort, invoquons-le tous les jours pour qu'il nous assiste à cette heure décisive, nous et tous ceux que nous aimons. Il nous aidera à mourir, lui qui a su mourir.

2. Marie avait éprouvé jusque là les plus profondes douleurs, mais jamais une aussi vive et cuisante que celle-ci. En Egypte, où poursuivis par les sicaires d'Hérode, même devenus la proie des brigands, il était là, elle se reposait sur lui, son œil consultait le sien, son bras s'appuyait sur son bras. Maintenant il l'avait quittée, elle ne le verrait plus, ne l'entendrait plus, ne prierait plus avec lui ; et combien souvent son regard et son cœur le chercheraient dans son atelier, à la campagne et dans les rues de Nazareth ! Car il ne faut

pas l'oublier, Marie était femme, « tant femme que rien plus, » eût dit saint François de Sales, avec ces qualités portées au plus haut degré, qui font de nos mères et de nos sœurs les êtres les plus aimants, les plus sensibles, les plus malheureuses aussi, car la douleur a sur elles une prise violente.

Ce fut pour elle une peine incroyable, et pour son cœur si délicatement affectueux une blessure qui ne se ferma jamais. Sans doute il lui restait son fils, le plus soumis, le plus tendre, le meilleur des enfants des hommes. Mais le fils ne comble jamais le vide laissé par l'époux ; et d'ailleurs bientôt Jésus s'éloignerait aussi de Nazareth et de sa mère pour évangéliser les juifs et mourir à son tour. Et Marie demeurerait seule dans sa maison natale, privée de tout appui humain, seule avec ses morts : Joseph, Anne et Joachim ! Voilà donc que commencent les vraies grandes douleurs pour elle, l'admirable femme, frappée aujourd'hui dans son cher époux, demain dans son fils bien-aimé. Et c'est la vie, cela, pour elle, comme pour nous. Car non seulement Dieu ne l'a point épargnée, il semble que sa justice ait pris plaisir à l'écraser davantage, afin que Marie expiât pour nous, qu'elle nous servît de modèle en toute chose ; afin que pas un de nous, mère, fille, père, frère ou enfant, lorsque nous serons broyés à notre tour dans les engrenages de l'épreuve, que nous aurons perdu ceux que nous aimions le mieux au monde, une mère sans laquelle la vie nous est à charge, une sœur très-aimée, un frère qui ne nous quittait jamais, un enfant qui était la lumière de nos yeux, le charme et l'unique raison de notre vie, afin que pas un de nous, dis-je, ne puisse se dire en soi-même s'il pense à Marie, s'il médite un instant sur ses douleurs : « J'ai souffert plus que cette femme ! »

3. On fit à saint Joseph de modestes funérailles, des funérailles d'ouvrier estimé et vénéré de tous, avec un cortège d'ouvriers honnêtes et bons comme lui. Mais cet ouvrier était aussi fils de roi ; son corps fut donc conduit dans la vallée de Josaphat, près de la sépulture de ses aïeux. Jésus et Marie l'accompagnèrent, versant leur douleur dans le cœur l'un de l'autre, se rappelant avec larmes ses héroïques vertus et se consolant par les espérances éternelles. Ineffables entretiens, grâces extraordinaires de résignation et qui étaient nécessaires à l'extraordinaire souffrance de l'épouse, maintenant veuve pour jamais, et qui ne dépouillerait plus les longs vêtements de deuil !

Voici le portrait que la Sainte-Vierge elle-même a fait de saint Joseph dans ses révélations à sainte Brigitte :

« La bouche de Joseph ressemblait à la porte d'un temple, tant elle était religieusement gardée. Jamais il n'en sortit une parole qui ne fut grave ; jamais il n'en dit une qui sentit le murmure ou la colère. Il était très content en sa pureté, très diligent en son travail, très patient envers ceux qui lui faisaient quelque reproche, très obéissant à mon service, très prompt défenseur de ma virginité et très fidèle témoin des merveilles de Dieu. Il était parfaitement mort au monde et à la va-

Le tombeau même ne garda point ce corps prédestiné. Quand Jésus-Christ rendit le dernier soupir, le monument de saint Joseph fut de ceux qui s'ouvrirent. Si l'on en croit la tradition, le doux patriarche ressuscita et descendit aux limbes en corps et en âme. C'est lui qui le jour de l'Ascension marche en tête de la troupe bienheureuse, et entre au ciel le premier, lui tout entier, avec son âme très pure et son corps glorifié. Les plus grands docteurs lui reconnaissent aussi bien qu'à Marie le privilège d'une Assomption triomphante ; Dieu même s'est plu à l'attester par un miracle. Car un jour que saint Bernardin de Sienne célébrait cette faveur particulière de l'époux de Marie, son visage resplendit et tout son corps fut environné d'une clarté soudaine, comme si quelque chose de la gloire de saint Joseph eût éclairé tout à coup le front de son fervent apôtre pour attester la vérité éclatante de ses paroles.

4. Jésus ramena à Nazareth sa mère affligée, mais vaillante sous l'épreuve, et il se remit au travail, suivant ainsi les traditions juives qui ont toujours recommandé le travail. Les maîtres rabbins avaient tous un métier : « Le travail est l'honneur et la dignité du travailleur, » disait le R. Judah, et saint Paul se glorifiait de fabriquer des tentes. Mais Jésus travaillait aussi par piété filiale, par nécessité, pour gagner sa vie et celle de sa mère à l'aide de l'effort assidu de ses bras et du salaire quotidien. Saint Joseph vient de nous apprendre à mourir, et combien la mort est douce quand après avoir constamment accompli la volonté de Dieu, l'on expire entre les bras de Jésus et de Marie ! Ici, dans son atelier, le Sauveur nous apprend à vivre par le saint travail.

Le travail est saint parce que tout chrétien le change en prière. Il l'est encore, et surtout au temps de la jeunesse, parce qu'il use heureusement les forces que l'oisiveté emploierait au mal, l'oisiveté, la grande institutrice du mal. Aimez le travail, mes enfants, transformez-le, rendez-le chrétien. Il élève l'esprit en même temps qu'il fortifie le corps, il sanctifie et il préserve.

MOIS DE MARIE

Dixième jour

Virgo veneranda, ora pro nobis.
Vierge vénérable, priez pour nous.

Est-ce que, sans nous répéter, nous pourrions dire encore quelque chose à la gloire de Marie ?

nité, et n'avait d'affection que pour les choses célestes. Il croyait fermement aux promesses de Dieu et répétait continuellement : « Plaise à Dieu que je voie accomplie sa divine volonté ! » Il allait rarement aux assemblées des hommes et vivait saintement retiré, toujours recueilli en lui-même. Tout son désir était d'obéir à la volonté de Dieu, l'unique amour et le souverain bien de son cœur. » (*Mois de Marie* d'après l'évangile, par le P. Chambeau, p. 263).

Après le respect, l'admiration et l'amour, peut-il donc y avoir place dans notre cœur pour quelque autre sentiment ?

Vous n'en sauriez douter, chrétiens, vous qui connaissez et aimez Marie, puisque ce sentiment vient de faire à l'instant même explosion sur vos lèvres, pendant que le regard de votre âme, soutenu par la foi, plongeait dans le ciel jusqu'à son trône de gloire. *Virgo veneranda*, vous êtes-vous écriés, *Vierge souverainement vénérable et à jamais vénérée, priez pour nous.*

Oui ; à côté du respect, de l'admiration et de l'amour, il y a un sentiment nouveau et très doux au cœur de l'homme, un sentiment qui n'est pas le respect tout seul, ni l'amour tout seul, ni l'admiration toute seule, mais bien un composé de ces trois sentiments, et qui s'en distingue aussi réellement que dans la nature un corps quelconque se distingue des éléments simples qui entrent dans sa composition. Ce sentiment nouveau s'appelle la *vénération*, et peut se définir : un respect tendre et affectueux mêlé d'admiration.

La vénération en effet ne s'attache pas à la seule grandeur qui est l'objet du respect, ni à la seule beauté qui est l'objet de l'admiration, ni à la seule bonté qui est l'objet de l'amour ; elle s'attache à la *Majesté*, qui résulte de l'union intime de la grandeur, de la beauté et de la bonté. Ainsi tout ce qui est revêtu d'une majesté douce et bienfaisante appelle la vénération. Une majesté qui ne serait que redoutable n'inspirerait d'autre sentiment que l'éloignement et la terreur.

Mais on distingue plusieurs sortes de majestés ; car dans les choses humaines, rien n'est absolument simple, et c'est ce qui fait que les idées sont si nombreuses dans notre esprit.

Il y a la majesté du pouvoir, qui réside particulièrement dans le chef de l'Etat. C'est le titre même que prennent les souverains, et qu'on leur donne comme naturellement. On ne parle jamais d'un monarque sans dire : Sa Majesté le Roi, Sa Majesté l'Empereur. Et le Souverain fût-il un enfant au berceau, il n'importe ; la majesté est assise sur son front et le rend vénérable et sacré. Qui pourrait, sans éprouver ce sentiment particulier que nous venons de définir, prononcer le nom ou se rappeler seulement le souvenir d'un Charlemagne ou d'un saint Louis ?

Il y a la majesté de l'autorité, qui n'est pas tout à fait la même chose que le pouvoir, au moins d'après la philosophie du mot, et dont nous apparaissent revêtus nos pères selon la chair, qui sont les auteurs de nos jours, et les pasteurs de nos âmes, qui sont nos pères spirituels.

Il y a la majesté de l'âge, qui se montre si imposante sur le front paisible et serein du vieillard, et repose comme un diadème d'honneur sur ses longs cheveux blancs ; majesté faite de sagesse et d'expérience, d'indulgence et de raison. Cette majesté des longues années produit une impression si forte sur nous, que nous en subissons l'influence même dans les objets inanimés, et nous disons : un chêne,

une pierre *vénérable*, comme nous disons : la *vénérable* antiquité.

Si nous voulons approfondir davantage ce sujet, nous remarquerons que toute majesté, comme toute puissance, toute autorité, toute existence même, vient de Dieu, et n'est qu'une prolongation de la sienne venant sacrer les fronts qu'il a choisis pour le représenter plus directement ici-bas. Aussi le sentiment de la vénération a-t-il quelque chose de religieux ; il emporte avec lui une certaine idée de culte pieux. Ce sont les perfections infinies que nous adorons en Dieu, dont nous vénérons l'ombre dans certains hommes : sa toute-puissance dans le monarque, sa providence dans le père de famille, son infaillible sagesse dans le vieillard.

Mais cette majesté dont le rayon, partant de la face de Dieu, vient reluire sur le front de quelques hommes, s'épanouit nécessairement sur ceux qui les touchent de plus près, et ne font pour ainsi dire avec eux qu'une seule personne. C'est ainsi que la majesté royale se communique à la mère, à l'épouse, à la fille du roi ; mais avec quel surcroît de grâce et de bonté ! La figure de saint Louis est assurément pleine de charme et inspire toute confiance ; mais combien plus attrayante encore n'est pas celle de sa mère Blanche de Castille, celle surtout de sa touchante et admirable femme, la reine Marguerite !

Or, en qui la majesté divine reluit-elle plus directement et plus immédiatement que dans la Vierge Marie ? et où peut-elle se trouver tempérée par plus de grâce, de condescendance, de douceur ? Que sont auprès de la Reine du ciel les plus nobles et les plus saintes reines de la terre ? Ne brille-t-elle pas au-dessus de toutes comme la lune parmi des étoiles ? La phrase la plus pétrie de vénération qu'aucune bouche humaine ait peut-être jamais prononcée, c'est celle où Bossuet parlant de Henriette de France, célèbre « la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes. » La terre ne peut rien nous offrir en effet qui soit plus digne de respect et d'amour.

Mais alors, que dirons-nous de Marie, qui est tout à la fois la *fille* du Père tout-puissant et créateur des mondes, la *mère* du Verbe incarné et rédempteur du genre humain, l'*épouse* du Saint-Esprit, sanctificateur des âmes ? Où trouver réunies une dignité plus grande, une beauté plus parfaite, une bonté plus indulgente et plus inépuisable ? O Marie, dans ce que vous appelez si humblement votre bassesse, vous nous l'avez dit vous-même, vous avez plu aux regards du Très-Haut, *cum essem parvula, placui Altissimo* ; comment donc ne feriez-vous pas les délices des hommes ? D'autre part, Dieu vous a témoigné des égards étonnants, il vous a traitée avec un souverain respect, *respexit humilitatem ancillæ suæ*, il n'a pas voulu disposer de vous sans vous, et même pour vous honorer au degré suprême, il a daigné attendre votre consentement ; comment ne serions-nous pas pénétrés du plus profond respect pour celle que Dieu a lui-

même respectée ainsi ? Or, avons-nous dit, le respect uni à l'affection du cœur forme ce sentiment qui s'appelle la *vénération*. C'est donc à vous qu'elle est principalement dûe, ô notre Souveraine et notre Mère !

Et s'il était besoin d'ajouter encore à tous ces titres celui du malheur, qui donne à la majesté un caractère si touchant, qui est lui-même une majesté, et qui a rendu si vénérable aux yeux de l'histoire cette reine dont nous parlions tout à l'heure, et tant d'autres avant et après elle, qui donc, ô Marie, a plus souffert que vous, et avait moins mérité de souffrir ? Ah ! quand je vous contemple debout au pied de la croix, et que j'entends votre voix doucement plaintive nous dire : « O vous tous qui passez par le chemin, regardez et dites s'il est une douleur pareille à la mienne ! » alors mes genoux se dérobent sous moi, je me prosterne devant vous, et mon cœur, au défaut de mes lèvres, laisse échapper ce cri :

Virgo veneranda ! Oui, ô Vierge Marie, de toutes les femmes, de toutes les mères, de toutes les reines, vous êtes incomparablement, par la dignité, la grâce, la bonté et l'épreuve, la plus vénérable, la plus digne de tout respect, de toute admiration, de tout amour.

Onzième jour

Virgo prædicanda, ora pro nobis.

Vierge digne de louanges, priez pour nous.

C'est moi qui pourrais m'écrier aujourd'hui, avec infiniment plus de raison que le poète de Mantoue :

*Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox...*

Non, quand j'aurais cent voix, cent langues, une poitrine de bronze, et des siècles infinis devant moi, je ne suffirais pas à chanter vos ineffables mérites, ô Vierge digne de toute louange ! Sur la terre, les grands hommes, ou ceux qu'on appelle ainsi, ont pour célébrer leurs vertus, qui le plus souvent ne sont que des vices fardés et parés, la poésie, l'histoire, l'éloquence, les arts. Quand j'aurais toutes ces ressources à ma disposition, je serais encore au-dessous de ma tâche.

Certes, la poésie chante bien et fort. Sur les lèvres d'un Homère ou d'un Virgile, d'un Pindare ou d'un Horace, d'un Dante-Alighieri ou d'un Torquato Tasso, d'un Camoëns ou d'un Milton, ses accents sont inimitables et se font entendre du monde entier. Mais, il faut tout dire, la poésie n'a jamais guère célébré que des héros imaginaires et des exploits fabuleux. Elle ne s'est fait aucun scrupule de piller le riche magasin des antiques souvenirs pour ajouter à la taille de ses grands hommes et leur hausser le caractère. L'inappréciable trésor des traditions primitives n'a été pour elle qu'un simple vestiaire où elle allait prendre familièrement le costume qui s'adaptait le mieux à la stature qu'elle leur voulait donner. De tous ses

personnages préférés elle a fait des géants antédiluviens, ou mieux encore. Que si parfois elle s'est essayée à célébrer des personnages historiques, un Pompée, un Auguste, un Henri IV, un Louis XIV, elle n'a jamais manqué de les embellir prodigieusement, en dissimulant leurs défauts parfois énormes et humiliants, et en leur prêtant des qualités qu'ils n'avaient pas ou en exagérant celles qu'ils possédaient.

Mais que sont, comparés à Marie, tous ces héros de la poésie, de la fable ou du roman ? Que sont leurs vertus auprès de ses vertus, leurs exploits auprès de ses victoires, leur noblesse auprès de sa dignité, leurs lauriers auprès de ses gloires ? Oui, que sont, ô Marie, les fameux travaux d'Hercule et de Thésée au regard de vos humbles mais tout puissants efforts ? Qu'est-ce que l'hydre fabuleuse de Lerne tuée par Hercule auprès de cet *infernai dragon*, nature immortelle, très vivante et très agissante, et dont vous avez écrasé la tête à jamais ? *Hodie contritum est ab ea caput serpentis antiqui*. Qu'est-ce que le Minotaure, Procuste, Géryon, Cacus, fantômes que nul n'a jamais vus qu'en rêve, auprès de ces monstres en chair et en os, parlant, écrivant, dogmatisant, souvent même par le fer et le feu, qu'on appelle les *hérésiarques*, tels que Manès, Arius, Nestorius, Macedonius, et cent autres dont vous seule, à chaque siècle, avez purgé l'Eglise et le monde ? *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo*.

Mais si vous avez fait, ô Marie, beaucoup plus que la poésie n'a jamais pu rêver, des choses si grandes qu'elles dépassent toute imagination, qui donc l'histoire pourra-t-elle mettre en parallèle avec vous, alors même qu'elle serait autre chose que ce qu'elle est le plus souvent, je veux dire un panégyrique, un prolongement de la poésie, l'épopée en déshabillé, rien autre chose qu'un peu de vérité mêlé de beaucoup de fables. Car de fait, un peuple qui n'aurait que des défaites et des misères à raconter ne songerait jamais à écrire ses annales. Nous attendrons longtemps celle des Lapons et celle des nègres de l'Afrique.

Cependant, après la poésie, j'écoute volontiers l'histoire dont la voix d'airain, moins harmonieuse et moins cadencée, est plus mâle peut-être ; en tout cas elle est plus croyable. Elle aussi chante les grands peuples et les grands hommes, les provinces subjuguées et les libertés conquises, les victoires au dehors et les progrès au dedans, les hauts faits de la guerre et les bienfaits de la paix. L'éloquence lui prête un discours habile, les arts même, peinture, sculpture, entrent dans la conspiration, et toutes ensemble font si bien que souvent, d'hommes très médiocres en eux-mêmes, et parfois méchants et malfaisants, elles tirent des hommes illustres, des grands hommes. L'histoire, aux mains des protestants et des révolutionnaires, est particulièrement féconde en héros de cette sorte. Il est vrai qu'en revanche elle humilie et dégrade les vrais héros, et les met plus bas que terre.

Cependant, l'histoire et ses complices, même quand elles sont sincères et bien renseignées, ont toujours besoin d'ajouter quelque chose de leur fond pour compléter ce que le plus parfait des hommes a toujours en lui d'inachevé; et toujours aussi, leur travail terminé, il leur reste dans les mains des éloges et des couronnes sans emploi. Après avoir célébré tous les vainqueurs des jeux Olympiques, la lyre de Pindare n'est pas encore muette; elle est pleine de chants qui n'attendent pour éclater qu'une nouvelle victoire. Après avoir illustré en les racontant les gloires de la République romaine qui a presque conquis le monde, la plume de Tite-Live n'est point encore lassée; c'est la matière, et non la force qui lui fait défaut.

Vous seule, ô Marie, avez toujours été infiniment au-dessus de tous les efforts, de toutes les puissances, de toutes les conceptions du génie humain. Loin de vous embellir en aucune manière, l'art, quelque forme qu'il ait adoptée, n'a jamais pu approcher de vos inimitables perfections. Vous aussi, vous avez eu vos poètes et vos historiens, vos orateurs et vos artistes : des poètes qui chantaient comme Ephrem et Bernard, des orateurs qui parlaient comme Chrysostôme et Augustin, des artistes qui peignaient comme Fra Angelico et Murillo. Mais nulle lyre n'a jamais trouvé d'accords assez puissants, nulle bouche de paroles assez pompeuses, nul pinceau de touches assez idéales pour exprimer adéquatement Celle qui possède au suprême degré toutes les grandeurs et toutes les gloires, parce qu'elle a parfaitement pratiqué toutes les vertus, la femme qui a donné au monde Celui qui a changé la face du monde, sauvé le genre humain, brisé tous les jougs, rendu toutes les libertés. Ephrem et Bernard imploraient le don de la pensée et celui de la parole pour chanter, sur un ton qui ne fut pas trop indigne, Celle dont la louange n'appartient qu'aux cœurs purs, et « à qui le Christ a soumis tout ce qu'il a fait. » Bossuet avoue que vous avez désespéré son éloquence, et Raphaël son pinceau. A Reims, à Chartres, à Paris, à Strasbourg, à l'Epine, partout vos architectes et vos sculpteurs ont fait merveilleusement chanter la pierre en votre honneur; nous sommes étourdis d'admiration en présence de leurs œuvres; et eux n'ont pas seulement osé les signer de leur nom, tant ils les trouvaient inférieures à l'idée qu'ils avaient de vos mérites. Toutes les voix de la terre ont beau se concerter, elles ne diront jamais ce que vous êtes.

Ciel, terre, mer, fleurs, m'écrierai-je avec un célèbre humaniste de la Renaissance à qui j'emprunte la pensée et presque l'expression, que tout chante cette Vierge divine en qui la beauté s'unit toujours à la bonté, la modestie à la gloire, la grâce à la grandeur. Peintres, poètes, orateurs, philosophes, voulez-vous arriver à la beauté? allez à Marie; la beauté, sachez-le bien, est le triomphe de l'âme sur le corps, et ce triomphe n'est complet qu'en Marie.

Ou plutôt, non! celui-là seul peut vous louer dignement qui vous a choisie pour épouse, et qui ne cesse de vous redire, par la bouche de l'Eglise qu'il assiste et qu'il inspire éternellement : *Vous êtes heureuse, ô sainte Vierge Marie, très digne de toute louange, et au-dessus de toute louange, parce que c'est de vous qu'est sorti le soleil de Justice, le Christ, notre Dieu.*

Virgo, gaude,
Omni laude
Digna et præconio,
Quæ damnatis
Libertatis
Facta es occasio.

(Saint Bernard).

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE DEUXIÈME

La foi

VI

ORGANE DE LA FOI

— *Un enfant peut-il apprendre tout seul à lire, à écrire, à calculer ?*

— Non.

— *De quoi a-t-il besoin ?*

— D'un maître qui lui enseigne les sciences humaines.

— *L'homme, abandonné à lui-même, pourrait-il apprendre d'une manière sûre et complète les vérités révélées dans l'Ecriture Sainte et la Tradition ?*

— Non.

— *De quoi donc a-t-il besoin ?*

— D'un maître qui lui enseigne ces vérités.

— *Ce maître lui a-t-il été donné ?*

— Oui. De même que le père de famille donne à son petit enfant un maître pour l'instruire, de même notre père céleste a donné à l'homme le maître dont il a besoin pour apprendre la religion.

— *Quels ont été les maîtres chargés d'enseigner les vérités révélées aux hommes de la religion primitive ?*

— Les patriarches, qui étaient chefs de la religion en même temps que de la famille.

— *Quels ont été les maîtres chargés d'enseigner la religion au peuple Juif ?*

— Les chefs de la Synagogue.

— *Et aujourd'hui, quels sont les maîtres chargés de nous enseigner la science de la religion ?*

— Notre Saint Père le Pape et les évêques, c'est-à-dire l'Eglise enseignante.

— *Qui leur a donné ce pouvoir ?*

— Le Fils de Dieu fait homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *Que leur a-t-il dit ?*

— Il leur a dit dans la personne de saint Pierre et des Apôtres :

« Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Allez donc dans tout le monde entier... enseignez les nations... prêchez l'Evangile à toute créature... et apprenez aux hommes toutes les choses que je vous ai confiées. »

« Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné. »

— *Si je veux savoir au juste ce que je dois croire et faire pour être sauvé, c'est donc au pape et aux évêques qu'il faut m'adresser ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce que c'est à eux que Dieu a confié la charge de vous le dire.

— *En a-t-il aussi chargé les rois et les empereurs ?*

— Non, ni les rois, ni les empereurs, ni les présidents de république, ni les préfets, ni les sous-préfets, ni les médecins, ni les avocats, ni les journalistes, etc., ne sont chargés de nous enseigner la religion.

L'Eglise enseignante seule a reçu cette mission, et c'est à elle seule qu'il faut s'adresser pour les choses du salut.

— *Le petit enfant croit-il ce que lui dit son maître ?*

— Oui.

— *Le chrétien doit-il croire ce que lui dit l'Eglise enseignante ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce que Dieu a dit, parlant à l'Eglise enseignante : « Celui qui ne vous écoutera pas, je le regarderai comme un payen et un publicain. »

— *Pourquoi encore ?*

— Parce que Dieu a donné à l'Eglise enseignante le privilège de l'infailibilité, c'est-à-dire le privilège de ne pas se tromper dans les choses de la religion. — Nous parlerons de ce beau privilège dans le chapitre du symbole qui concerne l'Eglise.

— *C'est donc un bon maître que Dieu nous a donné ?*

— Oui, un bon maître et un guide sûr.

— *Pouvait-il faire autrement ?*

— Non, car si l'Eglise n'était pas un guide sûr pour nous conduire dans le chemin du paradis, c'est Dieu lui-même qui deviendrait l'auteur de notre perte. Ce qui est impossible.

— *Que devons-nous à Dieu ?*

— La plus vive reconnaissance.

— *Pourquoi ?*

— Parce que, non content d'avoir daigné nous parler, il a eu la bonté de nous donner un maître sûr pour nous apprendre ce qu'il nous a dit ; de sorte que nous n'avons qu'à écouter docilement pour être sauvés :

« Celui qui croira sera sauvé. »

VII

NÉCESSITÉ DE LA FOI

— *Qu'est-ce qu'une chose nécessaire ?*

— C'est une chose dont on ne saurait se passer, dont on a absolument besoin.

— *Donnez des exemples.*

— Ainsi l'air et la nourriture me sont nécessaires, parce que j'ai besoin d'air pour respirer et de nourriture pour vivre.

— *Je comprends qu'il y ait des choses nécessaires pour la vie naturelle, mais y en a-t-il aussi pour la vie spirituelle et surnaturelle, pour le salut ?*

— Oui, et de deux manières.

— *Expliquez-vous.*

— Il y a d'abord des choses tout-à-fait nécessaires pour le salut, sans lesquelles il est impossible d'être sauvé, aussi impossible que de respirer sans air et de vivre sans nourriture, comme, par exemple, la grâce sanctifiante pour tout le monde, le sacrement de baptême pour les petits enfants et la pénitence pour les pécheurs.

On dit ces choses nécessaires de nécessité de moyen, parce qu'elles sont des moyens de salut tout-à-fait indispensables, dont on ne peut point se passer du tout.

— *Continuez.*

— Il y a ensuite des choses nécessaires de nécessité de précepte, c'est-à-dire des moyens de salut que Dieu nous commande d'employer sous peine de damnation, avec cette exception que, si on les omet sans qu'il y ait de sa faute, le salut demeure possible.

C'est ainsi que la sainte communion est nécessaire seulement de nécessité de précepte ou de commandement.

— *Comment la vertu de foi est-elle nécessaire ?*

— La vertu de foi est nécessaire de nécessité de moyen pour tout le monde, même pour les petits enfants. Sans elle impossible d'être sauvé.

— *Pourquoi ?*

— Parce que la vertu de foi est la compagne obligatoire de la grâce sanctifiante. Là où manque la foi, là aussi manque la grâce sanctifiante, et sans la grâce sanctifiante, point de salut.

— *L'acte de foi n'est peut-être pas aussi nécessaire que la vertu qui le produit ?*

— L'acte de foi n'est pas nécessaire aux petits enfants qui en sont incapables, mais il est nécessaire de nécessité de moyen à tous ceux qui ont l'usage de la raison.

— *Que dit Notre-Seigneur ?*

— Il dit : « Celui qui ne croira pas, sera condamné. »

— *Et l'apôtre saint Paul ?*

— L'apôtre saint Paul dit : « Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu ; » et encore : Si quelqu'un veut aller à Dieu, il faut qu'il croie.

— *Que dit le Concile de Trente ?*

— Il dit que la foi est le fondement et la racine de la justification.

— *Y a-t-il des arbres sans racine ?*

— Non.

— *Y a-t-il des maisons sans fondement ?*

— Non.

— *Concluez.*

— Donc il n'y a point de justification ni de salut sans la foi.

— *Que dit le simple bon sens ?*

— Il dit que celui qui ne croit pas, désobéit gravement à Dieu et ne mérite aucune récompense.

— *Que dit-il encore ?*

— Il dit que refuser de croire, c'est offenser Dieu grièvement ; c'est lui dire, ou qu'il peut se tromper, ou qu'il veut nous tromper : deux insultes très graves qui méritent un châtement sévère.

« Celui qui ne croira pas sera condamné. »

— *Ainsi donc, sans la vertu et l'acte de foi, il est impossible d'être sauvé ?*

— Absolument impossible.

— *Quelle résolution faut-il prendre ?*

— La résolution de garder la foi très précieusement, et de la redemander avec instance, si on avait eu le malheur de la perdre.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES

La fête de la Pentecôte

Repleti sunt omnes spiritu Sancto.
(Act. II).

C'est par la pénitence que nous nous préparons à la fête de Noël : les quatre semaines de l'Avent, représentant les quatre mille ans qui précédèrent la venue de Messie, sont des semaines de mortification, de soupirs et de supplications ardentes. C'est par la pénitence que nous nous préparons à la fête de Pâques : pendant le Carême nous jeûnons, nous faisons abstinence, nous nous frappons la poitrine au souvenir de nos péchés, nous prolongeons nos prières, nous multiplions nos exercices de piété, nous nous appliquons à la méditation des grandes et austères vérités de la religion ; tout nous provoque à la componction, jusqu'à la couleur des ornements sacrés, jusqu'aux chants de l'Eglise devenus plus graves, jusqu'à l'attitude que nous devons observer dans le lieu saint. C'est par la joie au contraire que nous nous préparons à la fête de la Pentecôte : les jours de pénitence corporelle sont diminués, les prières liturgiques sont plus courtes, les ministres sacrés revêtent les ornements blancs, symbole d'allégresse, le triomphant *Alleluia* retentit sans cesse. Pourquoi cette différence ? Je la trouve, m. f., dans la nature et l'excellence de la fête que nous solennisons aujourd'hui. « A Pâques, dit un savant écrivain ecclésiastique des premiers temps ¹, on reçoit le baptême ; à la Pentecôte, on reçoit le Saint-Esprit qui est la perfection du baptême. La résurrection de Jésus-Christ fortifie les Apôtres ; c'est la Pentecôte qui consomma leur charité et les revêtit d'une force invincible. En ce jour le Saint-Esprit fut donné à l'Eglise avec une telle surabondance qu'elle pût subjuguer l'univers : c'est pourquoi je regarde la Pentecôte comme la plus grande de toutes les fêtes. » Du moins prend-elle rang parmi les plus augustes solennités de l'année liturgique ; elle est du nombre de celles qui ont été immédiatement instituées par les Apôtres. La Pentecôte est la fête même du Saint-Esprit : en ce

jour, descendant sur terre, il nous a manifesté son infinie charité, comme le Père avait manifesté son infinie puissance dans la création du monde, comme le Fils avait manifesté son infinie sagesse dans l'Incarnation et la Rédemption. Cette fête est la fête de l'allégresse spirituelle, *Beata nobis gaudia anni reduxit orbita* ; avec elle la joie monte au firmament de l'âme comme le soleil au firmament des cieux : fête de lumière surnaturelle, fête de divine dilection, fête de courage intrépide, fête des plus beaux souvenirs, fête des grâces les plus précieuses, fête des plus touchantes cérémonies, *Beata nobis gaudia anni reduxit orbita*. Les souvenirs qu'elle consacre sont la raison des splendeurs liturgiques qu'elle provoque, en même temps qu'ils nous excitent aux plus salutaires résolutions. Envisageons donc la solennité de la Pentecôte au point de vue historique, liturgique et moral. Je me persuade qu'après m'avoir entendu, vous serez convaincus comme moi que de toute manière cette fête mérite pleinement le titre de « jour très sacré, » que lui donne l'Eglise. Mais en cette solennité où nous rendons tous nos hommages au Saint-Esprit, ne commençons pas notre discours sans l'avoir invoqué, en le priant d'éclairer nos esprits de ses plus belles lumières et de toucher nos cœurs de ses plus efficaces inspirations.

I

Il est prodigieux, incomparable, le fait historique dont la fête de la Pentecôte doit garder la mémoire jusque dans les siècles des siècles.

Écoutons l'Ecrivain sacré nous en faire un récit vivant et vraiment tout divin.

I. « Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, nous dit saint Luc au livre des Actes, les fidèles étant tous ensemble dans un même lieu, on entendit tout à coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison où ils étaient assis. Et ils virent apparaître comme des langues de feu qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur donnait de les parler. Or il y avait à Jérusalem des Juifs remplis de religion appartenant à toutes les nations qui sont sous le ciel. Après donc que ce bruit se fut répandu, il s'en assembla un grand nombre et ils furent fort surpris de ce que chacun les entendait parler en sa langue. Ils en étaient tous hors d'eux-mêmes, et dans leur étonnement ils disaient : Ces gens-là qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment donc les entendons-nous parler chacun la langue de notre pays ? Parthes, Médes, Elamites, ceux d'entre nous qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie, l'Egypte et cette partie de la Lybie qui est proche de Cyrène, et ceux qui sont venus de Rome, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons redire chacun en

¹ Eusèbe *De vit. Const.* I. IV.

notre langue les grandeurs de Dieu. Et ceux qui s'exprimaient ainsi s'écriaient dans leur saisissement et leur extrême admiration : « Qu'est-ce que cela signifie donc ? » *Quidnam vult hoc esse ?*

II. Ils avaient bien raison de s'étonner, ces bons Juifs et ces fidèles prosélytes. Ils célébraient de tout cœur la Pentecôte juive, mémorial de la loi donnée à Israël dans le désert sur le mont Sinai ; mais combien la nouvelle Pentecôte du Cénacle était supérieure à l'ancienne ! Sur le Sinai Dieu parle aux seuls enfants d'Israël ; au Cénacle il s'adresse à l'univers entier représenté par des hommes venus des trois parties du monde connu, de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique. Au Sinai je vois des éclairs terribles, j'entends les roulements effroyables du tonnerre, des menaces de mort sont prononcées ; au Cénacle tout se passe dans le recueillement, la douceur et l'allégresse. Au Sinai quand Dieu a parlé on fuit avec terreur ; au Cénacle on est attiré avec une invincible confiance. Au Sinai une alliance imparfaite est contractée, une loi de crainte est donnée, elle est inscrite sur des tables de pierre, elle est accompagnée d'une foule de prescriptions cérémonielles, incapables de procurer par elles-mêmes la grâce de la justification ; au Cénacle nous avons une alliance parfaite, une loi merveilleuse qui se résume dans l'amour, elle est inscrite dans les cœurs par le Saint-Esprit et elle est infiniment riche et efficace pour produire la vérité, la justice et la sainteté ! *Quidnam vult hoc esse ?*

III. Mais pénétrons plus avant, avec l'historien sacré, dans la nature intime du fait que nous célébrons. J'y découvre quatre caractères qui en font ressortir magnifiquement l'excellence et la haute portée.

Et d'abord au jour de la Pentecôte par la descente du Saint-Esprit la loi mosaïque prend fin et la loi de l'Evangile est solennellement promulguée et devient obligatoire pour tous ceux qui en auront dorénavant connaissance. En ce jour les figures s'évanouissent pour faire place à la réalité qu'elles esquissaient et prophétisaient. La pleine lumière se lève sur le monde pour l'inonder désormais et à toujours de ses vivifiants rayons ; la céleste charité apparaît avec sa divine efficacité pour réformer les individus, la famille, les peuples, et renouveler la face de la terre. Ce jour est vraiment la fête anniversaire de l'introduction dans le monde de la vraie civilisation.

En second lieu, en se donnant aux apôtres, l'Esprit-Saint les prépare complètement à remplir la grande mission que Jésus leur avait confiée en leur disant : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. » Il se donne à eux avec une incroyable plénitude. Il leur communique une merveilleuse activité, figurée par le vent impétueux, qui les poussera malgré tous les obstacles

jusqu'aux extrémités du monde. Il les instruit de toute vérité sur Dieu, sur l'homme, sur les origines des choses, sur nos suprêmes destinées, sur les moyens d'arriver au ciel, sur tous les mystères de la religion. Il les purifie de leurs imperfections et les enrichit de la plus étonnante sainteté. Il leur inspire une ardente charité, un indomptable courage, qui les met au dessus de toutes les difficultés, pour remplir leur mission ; et cette science, cette pureté, cet amour sont signifiés par le feu qui éclaire, purifie et embrase. Et comme ils doivent évangéliser toutes les nations, il vient sur eux en forme de langue et leur confère le privilège d'entendre et de parler tous les idiômes ; c'est par la prédication qu'ils doivent réunir dans l'unité de l'amour de Dieu les nations divisées par l'erreur et l'égoïsme.

Non seulement le Saint-Esprit promulgue la loi évangélique, non seulement il sanctifie les apôtres, mais en se manifestant au monde il fonde définitivement l'Eglise catholique, en sorte qu'on peut dire que le Cénacle est son berceau. Oui, la Pentecôte est le jour où par la vertu du Saint-Esprit, elle apparaît au monde avec sa divine hiérarchie, avec son ardent prosélytisme et dans l'exercice de ses pouvoirs sacrés. Au Cénacle je vois Marie, la reine et la protectrice de l'Eglise qui vient d'être enfantée, les douze apôtres, les disciples et les saintes femmes ; je vois Pierre exerçant le premier, en sa qualité de vicaire de Jésus-Christ, le ministère de la parole et convertissant trois mille personnes qui sont avec les disciples et les saintes femmes le premier noyau de l'Eglise enseignée ; je le vois faisant descendre par le sacrement de confirmation sur les convertis le divin Paraclet ; je le vois célébrant au Cénacle la première de toutes les messes après celle du jeudi saint ; je le vois distribuant au nouveaux fidèles le corps adorable de Notre-Seigneur, nourrissant ainsi les premiers enfants du Sauveur du pain de la parole, de la grâce et de l'Eucharistie.

Ce n'est pas tout : ce grand jour a une quatrième gloire, celle d'inaugurer le règne solennel du Saint-Esprit, lequel doit persévérer jusqu'à la fin du monde pour se continuer pendant la durée sans fin de l'éternité ! Il est descendu aujourd'hui visiblement sur l'Eglise pour ne plus la quitter, selon cette parole de Notre-Seigneur : « Je prierai mon Père et il vous donnera un autre consolateur pour demeurer avec vous à jamais. » C'est lui qui dans l'Eglise maintient l'ordre de la hiérarchie, produit le phénomène de l'infaillibilité dans les Souverains-Pontifes, entretient le zèle de l'apostolat, suscite les docteurs, soutient les martyrs, produit toutes les merveilles de la sainteté et répand avec une prodigalité incessante les trésors si variés de la grâce. Selon la belle expression de saint Augustin, il est et demeure à jamais l'âme de l'Eglise, il lui donne la vie, il la meut, il l'éclaire, il l'échauffe, il la dirige, il la féconde. *Spiritus vivificantem !*

Comprenez-vous maintenant la grandeur hors

pair de l'événement que solennise la Pentecôte ? N'est-il pas vrai que ce jour qui donna à l'œuvre de Jésus-Christ sa dernière perfection et son suprême couronnement est auguste entre tous les jours de l'année, et mérite excellemment le titre de très saint qui lui est décerné, *diem sacratissimum* ? Aussi bien l'Eglise a-t-elle voulu le fêter dans sa liturgie avec une pompe exceptionnelle. C'est ce que je veux vous montrer dans ma seconde partie.

II

Le peuple élu célébrait autrefois la fête de la Pentecôte avec un éclat extraordinaire. Avec Pâques c'était la plus grande solennité du rituel mosaïque. Tous les enfants d'Israël devaient se rendre à Jérusalem pour offrir à Dieu leurs prières. Les chants les plus enthousiastes retentissaient dans le temple, les sacrifices les plus solennels étaient offerts, la joie la plus profonde remplissait les cœurs.

Plus imposante, plus joyeuse encore est la célébration de la Pentecôte chrétienne. Sa liturgie égale en splendeur la liturgie de Pâques. Comme Pâques elle est précédée d'une vigile très solennelle, parce que autrefois, dans la nuit de la Pentecôte comme dans la nuit de Pâques, on conférait le baptême aux catéchumènes. Comme Pâques elle a une octave privilégiée ; on n'y célèbre la fête d'aucun saint ; l'Eglise est tout entière au souvenir de la venue du Paraclet. Comme dans la semaine de Pâques, le lundi et le mardi, du rite de première classe, sont fêtes d'obligation, excepté en France, et encore en notre pays l'instinct de la foi est si profond que, sans qu'il y ait de loi qui y contraigne, on cesse en ces jours les travaux serviles, du moins pour le lundi, et on se livre aux exercices de la prière et à un saint repos. Comme pour le jour de Pâques, l'Eglise demande que le temple saint soit orné avec le plus de magnificence possible ; seulement au lieu de la couleur blanche, symbole d'allégresse et de puissance, les ornements doivent avoir la couleur rouge, en mémoire des langues de feu sous l'apparence desquelles le Saint-Esprit s'est communiqué. Quelle splendeur dans les mélodies sacrées ! Rarement le chant grégorien s'est élevé à une pareille sublimité. C'est un ineffable mélange d'enthousiaste reconnaissance et d'humble supplication qui produit dans les âmes les plus profondes émotions. Citons en particulier le majestueux *Introït*, la Postcommunion si pleine d'harmonie imitative, le suave *Veni Sancte Spiritus* et l'ineffable *Veni Creator*. Quelle beauté dans les paroles qui composent la trame des offices : l'Eglise les a prises au meilleur endroit de son cœur et dans les pages les plus divines des divines Ecritures !

L'*Introït* est un oracle de la sagesse qui célèbre la présence universelle de l'Esprit-Saint et son universelle action dans le monde. L'*Oraison* est la belle invocation du Saint-Esprit que les pieux fidèles aiment à répéter tous les jours. L'*Epître*

est le récit même de la descente du Saint-Esprit par saint Luc. L'*Evangile* est cette belle page de saint Jean où Notre-Seigneur promet non seulement à ses Apôtres mais à chacun de nous le don du divin Paraclet. Que dirais-je de la prose *Veni Sancte* que l'on attribue avec vraisemblance à Innocent III, et qui est si digne de son génie ? Quelles louanges à l'Esprit-Saint, quelles appellations sublimes on lui adresse, quelles ferventes supplications on fait monter vers lui ! L'âme en est toute pénétrée, et on les redit toujours avec un nouveau bonheur. Autrefois il existait, le jour de la Pentecôte, un usage qui tenait du drame sacré. Au moment où le chœur entonnait l'admirable prose, un bruit de trompettes retentissait dans l'église à l'imitation du bruit véhément dont il est parlé dans saint Luc. En même temps du haut de la voûte du temple s'échappaient de petites étincelles entremêlées de fleurs de toute espèce, mais surtout de feuilles de roses rouges, emblèmes de la joie et de la diversité des langues, parlées aux diverses nations par les Apôtres. Enfin des colombes lâchées à propos voltigeaient par toute l'église, touchantes images de cet esprit qui est la force et la douceur. Qu'on se figure donc une nombreuse assemblée de fidèles réunis dans une vaste nef, au moment où, au chant unanime de la belle séquence, se joignaient le son éclatant des trompettes et une pluie de fleurs et de feu en étincelles expirant au-dessus des têtes, et le frémissement du vol des colombes : alors on comprendra que ces âmes à l'ardente foi, s'identifiaient délicieusement, en reculant de quelques siècles, avec les disciples, avec les Apôtres, avec les saintes femmes et Marie, mère de Jésus, au cénacle de Jérusalem !¹

Les vêpres se font remarquer par la même magnificence. On y chante comme à la messe les trois descentes du Saint-Esprit sur les Apôtres, sur l'Eglise et sur les fidèles de tous les temps. Les antiennes sont prises du récit de saint Luc ; on trouve à la quatrième une allusion à la collation du baptême dans la Vigile de la fête : « Fontaines et vous tous qui vous ébattez dans les eaux, chantez un hymne au Seigneur. *Alleluia*. » Les psaumes empruntent à la solennité du jour un sens spécial et saisissant, le psaume *In exitu* en particulier. « Il rappelle d'abord la première pâque, la sortie de l'Egypte et les prodiges qui l'accompagnèrent et la suivirent. On y voit ensuite les nations devenues esclaves de leurs idoles ; mais aujourd'hui le divin esprit suscite des conquérants qui abattront ces vains simulacres. La maison d'Israël et la maison d'Aaron ne se vanteront plus d'être les seules à servir le vrai Dieu. Instruits par les hommes à la langue de feu, tous les peuples acquerront la crainte du Seigneur et espéreront en lui. Nous ne sommes plus au nombre de ces morts qui ne louent pas Dieu ; mais nous vivons de la vie surnaturelle que le Fils de Dieu a conquise pour nous par sa Passion et par sa Ré-

¹ Gaume, *Catéchisme de persévérance*.

surrection et que le Saint-Eprit a fait pénétrer en nous par le mystère de ce jour. ¹ »

L'hymne de ce grand jour, le fameux *Veni creator* est tout à fait à la hauteur du souvenir qu'elle célèbre. La tradition l'attribue au génie et à la piété du grand empereur Charlemagne. Je ne connais rien, m. f., de plus grand, de plus tendre, de plus onctueux, de plus sublime. La mélodie est aussi merveilleuse que les paroles qu'elle traduit. On y demande, mais dans des termes qui ne sont pas de la terre, que le Saint-Esprit, le Dieu de lumière, de force et d'amour, vienne prendre possession de nos cœurs, pour y apporter la joie, la paix, la consolation et le courage indomptable qui fait les vrais chrétiens. C'est la prière des grands jours à célébrer, des grandes déterminations à prendre, des grands secours à obtenir, des grandes détresses à secourir. On le chantait autrefois au sacre des rois, à la rentrée des tribunaux ; on le chante au sacre des évêques, à l'ordination des prêtres, et toutes les fois qu'on a un besoin particulier du secours de Dieu.

Oui, la Pentecôte est un grand jour par le souvenir quelle rappelle, par la splendeur de sa liturgie, mais aussi par les fruits de salut qu'elle produit dans les âmes, *Diem sacratissimum* !

III

Chez les Juifs la Pentecôte était aussi appelée la fête de la moisson, la fête des prémices. Il faut que la Pentecôte chrétienne soit aussi la fête des fruits, des fruits spirituels. Sans doute l'Eglise veut par ses solennités conserver le souvenir des grands prodiges que Dieu a opérés pour le salut du monde, mais elle se propose aussi un but pratique, elle veut promouvoir l'œuvre de la sanctification de ses enfants. En cette fête en particulier elle appelle le Saint-Esprit pour opérer sur terre une complète rénovation : *Emitte spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ*. Quelle est cette rénovation ? elle est multiple, ou plutôt elle se présente à nous sous un triple aspect.

I. La Pentecôte est l'anniversaire de la fondation de l'Eglise catholique : renouvez-vous donc dans la dévotion de l'Eglise. Vous êtes membres de cette divine société, la plus ancienne, la plus étendue, la plus populaire, la plus sainte qui soit au monde, soyez-en fiers, et remerciez Dieu de vous y avoir appelés, *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus*. Vous êtes membres de l'Eglise, de cette société que saint Paul nous représente comme un corps dont Jésus-Christ est la tête et dont le Saint-Esprit est l'âme. Ne déshonorez pas ce corps mystique ; n'en soyez pas un membre gangrené ; mais au contraire soyez un membre vivant, un membre noble, un membre qui honore son chef par la sainteté et la dignité de sa conduite. Vous êtes membres de l'Eglise : aimez-la ; soyez-lui dévoués. Des ennemis acharnés sont déchainés contre elle ; elle

ne périra pas sans doute, mais par ces attaques que de bien est entravé, que d'âmes se perdent ! Priez pour que les ennemis de l'Eglise soient confondus ; priez pour que l'Eglise prenne au contraire de nouveaux accroissements ; priez pour la conversion des pécheurs, des hérétiques et des païens. A la prière joignez les efforts personnels et le sacrifice. Ayez le zèle de l'Eglise. O Esprit-Saint, protégez votre Eglise et par elle renouvez la face de la terre. *Emitte spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ* !

II. Vous avez été confirmés, et la Pentecôte est l'anniversaire de cette grâce à jamais mémorable : renouvez-vous aussi aujourd'hui dans la grâce de votre confirmation. Par la confirmation vous avez reçu la perfection de la vie chrétienne : ah ! mes frères, ne soyez pas des enfants au point de vue surnaturel ; ne pensez pas en enfants, n'agissez pas en enfants, c'est-à-dire ne perdez pas votre temps aux futilités et aux bagatelles du monde ; ne méritez pas le reproche adressé par le Psalmiste quand il disait : « Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur appesanti, pourquoi aimez-vous la vanité et recherchez-vous le mensonge ? » Par la confirmation vous avez été armés soldats du Christ : de grâce ne désertez pas, ne trahissez pas ; ne soyez ni lâches, ni transfuges ; combattez les bons combats du Seigneur ; luttiez énergiquement pour sa cause ; faites une guerre acharnée au démon et au monde ! A la confirmation, le saint Chrême, en coulant sur votre front, vous a consacrés rois et prêtres : soyez rois en dominant vos passions ; soyez prêtres en offrant à Dieu les sacrifices de vos bonnes œuvres ! Le jour est bon pour vous établir dans ces saintes dispositions. Invoquez le Saint-Esprit et il renouvellera vos esprits et vos cœurs, *et renovabis faciem terræ* !

III. Enfin je demande à Dieu pour vous, m. f., une troisième grâce : renouvez-vous dans la dévotion au Saint-Esprit. Ne l'oubliez pas, la Pentecôte n'est pas seulement un splendide souvenir, c'est encore une magnifique et vivante actualité. Le Saint-Esprit n'est pas seulement descendu du ciel pour sanctifier les Apôtres, établir l'Eglise et la gouverner ; il est venu pour contracter avec chaque chrétien une alliance individuelle. Il se donne à tous et à chacun, en tout temps mais surtout en ce jour, à cause de l'immense concert de louanges et supplications qui montent vers lui pour l'honorer et l'appeler dans les cœurs. C'est lui qui restaure notre âme affaiblie et déchue par le péché et lui rend sa ressemblance avec Dieu. C'est lui qui est l'auteur de notre foi, le salut de notre esprit, la lumière qui luit dans nos cœurs. C'est lui qui est notre richesse, l'assurance et le gage de notre entrée dans le ciel, les prémices de cette vie qui ne finira pas. C'est lui qui nous console, nous réjouit, nous communique la confiance, la prudence, la sagesse et la paix. C'est lui qui, en un mot, opère en nous l'œuvre entière de notre justification.

¹ Dom Guéranger, *L'Année liturgique*.

Hélas ! m. f., nous ne pensons pas assez au Saint-Esprit ; nous ne l'honorons pas comme nous devrions, que dis-je ? beaucoup de chrétiens l'oublent, comme s'il n'était pas une des adorables personnes de la Sainte-Trinité, l'égal du Père et du Fils ! Un jour saint Paul, dans ses courses apostoliques, venant à Ephèse, demanda à ses auditeurs s'ils avaient reçu le Saint-Esprit, et il en reçut cette réponse : « Nous ne savons pas seulement s'il y a un Saint-Esprit. » Ils n'avaient reçu que le baptême de Jean-Baptiste. Encore une fois, que de chrétiens qui ont reçu, eux, le baptême de Jésus-Christ, disent aussi par leur conduite, par leur indévotion à l'égard de la troisième personne : « Nous ne savons pas s'il y a un Saint-Esprit ! »

C'est en partie pour remédier à cet oubli déplorable que l'Eglise s'efforce en ce jour, par toutes les magnificences de sa liturgie, de rappeler à nos esprits et à nos cœurs le culte du Saint-Esprit. C'est pour cela qu'elle fait briller à nos regards, avec une divine éloquence, ses grandeurs, ses bontés et tous les titres qu'il a à notre dévotion. « Adorez, invoquez, aimez l'Esprit-Saint, nous dit-elle. Il est l'Esprit créateur et sanctificateur, il est le don de Dieu par excellence, il est l'amour infini ! Etes-vous dans la désolation, dans l'obscurité, dans la froideur, dans l'infirmité, dans l'aridité, dans la mort du péché ? il est l'hôte délicieux de notre âme, le meilleur des consolateurs, il est la lumière qui éclaire, il est le feu bienfaisant qui réchauffe et vivifie, il est le divin médecin qui guérit toute infirmité, il est la rosée qui rafraîchit et qui féconde, il est la fontaine de vie, il est le doigt de Dieu, la puissance de Dieu qui ressuscite. Etes-vous pauvres des biens célestes, êtes-vous ignorants de la voie que vous avez à suivre, êtes-vous fatigués sur le chemin de la vie, la mort vous a-t-elle privée de ceux que vous aimiez tendrement ? il est notre Père bien-aimé, il est notre guide qui nous éclaire, il est notre doux repos, il est le distributeur des grâces, particulièrement de la grâce de la pénitence, de la vie chrétienne et de la persévérance finale.

O divin Esprit, ô charitable Paraclet, en ce jour solennel, nous vous faisons amende honorable pour toutes nos négligences à votre égard. Nous vous promettons de vous servir à l'avenir, nous vous jurons fidélité. O Père céleste, faites descendre en nous l'Esprit-Saint avec l'abondance de ses dons. Renouvelez-nous et tous les chrétiens de l'univers dans la dévotion à son auguste personne, *et renovabis faciem terræ.*

Un éloquent évêque¹ de notre siècle prêchait un jour de Pentecôte dans sa cathédrale. Après avoir rappelé les passages de l'Evangile où le Saint-Esprit est représenté comme esprit de vérité, esprit de lumière, esprit d'amour, de consolation et de force, et l'avoir montré au jour de la Pentecôte,

fondant une Eglise impérissable en descendant sur les Apôtres, auxquels il apprend toute vérité, et qu'il rend assez forts pour le martyre, l'illustre orateur s'écrie : « Vous aussi, si vous êtes vraiment chrétiens, si vous avez l'Esprit-Saint en vos cœurs, si vous n'êtes pas de ceux qui ignorent qu'il y a un Saint-Esprit, vous devez être les témoins du Fils de Dieu. » Cette réflexion lui remit en mémoire un trait édifiant qui s'était passé dans ses visites pastorales. Un vieux paysan qui n'avait point été confirmé était malade ; en vain un digne ecclésiastique l'avait engagé à profiter du séjour de l'évêque pour recevoir la confirmation, il avait refusé avec obstination. Enfin un matin il fait appeler M. le curé et lui dit : « J'ai bien réfléchi depuis hier. Peut-être vais-je mourir. Il y a trois personnes en Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; je paraîtrai devant elles ; je serai donc jugé aussi par le Saint-Esprit. Eh bien ! cette nuit, j'ai entendu une voix dans ma conscience. Je me suis dit : il faut que je sois confirmé, car l'Esprit-Saint me dirait : Tu n'as pas voulu de moi sur terre, je ne veux pas de toi dans l'éternité. » Ce bon vieillard reçut le sacrement, et avec tant de ferveur que M. le curé disait en sortant : « Certes, quand le patriarche Jacob bénissait ses enfants, ce ne devait pas être une scène plus touchante et plus solennelle. »

Vous aussi, mes frères, soyez par la vertu du Saint-Esprit les dignes enfants de l'Eglise ! Vous aussi, ressuscitez en vos cœurs la grâce du sacrement de Confirmation, et, avec l'aide du Saint-Esprit que vous avez reçu, soyez les soldats vaillants et les intrépides témoins de Jésus-Christ ! Vous aussi, connaissez, respectez, invoquez, aimez le Saint-Esprit. Préparez-vous à le recevoir en imitant les saintes dispositions des Apôtres : le recueillement, la prière persévérante, la charité, la dévotion à la très Sainte-Vierge. Demandez-lui avec ferveur de descendre en votre âme et d'en prendre possession. Dites-lui souvent et avec ferveur la courte et belle prière qui est comme le refrain de cette fête : « Venez, Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles et allumez-y le feu de votre amour. » Mettez-vous avec confiance sous sa direction ; soyez-lui vraiment fidèles, et, je vous le déclare, il vous sera fidèle ; servez-le en fils dévoués dans le temps, et il vous comblera de ses dons inénarrables dans l'éternité.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 maii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

¹ Mgr Dupanloup : ce trait est relaté dans le *Bulletin de saint François de Sales.*

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

V

VERTU DE FOI

4^e Les ennemis de la foi

Les mauvais anges précipités du ciel ont conçu contre l'homme une jalousie furieuse, et ils l'ont résolu de l'entraîner dans leur perte. Vous savez comment ils ont réussi. Mes bien chers frères, il y a des hommes à qui Satan a communiqué son esprit, qui non contents d'avoir perdu pour eux-mêmes le don précieux de la foi, s'acharnent à le ravir aux autres. Ce sont ces hommes qu'on appelle ennemis de la foi. Ennemis terribles, et les seuls vraiment redoutables, s'il faut en croire Jésus-Christ : « Ne craignez pas, disait-il, ceux qui ne peuvent que tuer le corps ; craignez plutôt ceux qui peuvent perdre à la fois l'âme et le corps dans l'enfer. » Pour combattre efficacement un ennemi, il faut d'abord connaître la force de cet ennemi et ses moyens d'attaque ; il faut ensuite employer contre lui des armes convenables. Examinons donc en face les ennemis de notre foi pour les connaître, et voyons de quelles armes il faut nous servir contre eux.

I. Il y a eu dans les siècles passés des ennemis de l'Eglise qui rejetaient des articles isolés de notre symbole. A l'heure actuelle, les ennemis de la foi rejettent toute la révélation en bloc. Leur doctrine s'appelle le rationalisme ou le naturalisme : elle consiste à nier sans examen toute la religion révélée pour n'admettre que ce qui tombe sous les sens et ce que comprend la raison. Avec les seules ressources que lui fournit la nature, l'homme, disent-ils, peut acquérir assez de science et de perfection pour être heureux ici-bas ; quant à une vie future il n'y doit pas même penser. Telle est la consolante doctrine que prêchent aujourd'hui les ennemis de la foi. Ils portent différents noms suivant qu'ils vont plus ou moins loin dans leurs négations : libres-penseurs, déistes, athées, matérialistes. Mais je ne veux pas les envisager ici par le côté où ils diffèrent les uns des autres ; je veux seulement les considérer par celui où ils se ressemblent. Quand ils attaquent la foi en effet, ils sont tous les mêmes ; et pour les appeler de leurs vrais noms, ce sont tous des ignorants, ou des orgueilleux, ou des libertins ; le plus souvent même tout cela à la fois.

Ce sont, dis-je, des ignorants. Si jamais, peut-être, la foi n'a eu plus d'ennemis que de nos jours, c'est que jamais non plus l'ignorance des vérités religieuses n'a été aussi grande. Quand on entend

parler d'un libre-penseur, on a souvent tort de s'imaginer un homme qui a étudié à fond la religion et qui a longtemps réfléchi. Il n'en est rien. Neuf fois sur dix c'est un vil ignorant qui ne sait que copier ou répéter des objections cent fois réfutées. Quelquefois, il est vrai, la religion compte parmi ses ennemis des hommes de talent. Mais le plus souvent ces hommes versés dans les sciences humaines sont d'une ignorance incroyable sur les matières religieuses. Aussi voyez comme ils sont peu-assurés dans leur incrédulité : la plupart la désavouent au moment de la mort ; et ils sont innombrables, les ennemis célèbres de l'Eglise qui se sont convertis avant de mourir. Enfin la foi a une dernière classe d'ennemis, de beaucoup la plus petite, celle des hommes qui étudient réellement le christianisme, mais dans le seul but de l'attaquer. Alors, direz-vous, ceux-là ne sont pas des ignorants. Je vous l'accorde ; mais leur incrédulité a une cause moins noble encore que l'ignorance : ce sont des orgueilleux et des libertins.

Pour croire il faut être humble. Car les mystères et les maximes qui sont l'objet de la foi sont humiliants pour la raison humaine : on nous oblige à croire par exemple que nous sommes des êtres misérables et corrompus qui ne pouvons rien sans le secours divin, on nous montre un Dieu humilié pour nous jusqu'à l'anéantissement et qu'il faut imiter. Et si les vérités de la foi sont humiliantes, la manière dont il faut les croire l'est plus encore : souvent sans comprendre, toujours sans examiner. Une pareille soumission exige un esprit humble. Si vous ne vous faites petits comme des enfants, a dit Jésus, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Or, m. f., les ennemis de la foi au lieu de se faire petits, s'enflent d'orgueil. Ils auraient honte de penser comme nous, ils croiraient s'avilir en se faisant petits devant Dieu. Alors pour se faire ou pour conserver la réputation d'hommes supérieurs, ils traitent la religion de superstition. Avec cela ils se croient grands et forts ; ils ne sont que vains et orgueilleux.

Ce n'est pas tout, ils sont corrompus. Les ennemis de notre foi sont presque toujours, je devrais dire toujours, des libertins. Chose remarquable ! Quand on examine la vie des hommes qui ont attaqué la religion, on y découvre toujours d'étranges désordres. Un académicien du siècle dernier osa un jour en faire l'aveu à un religieux : « Je n'ai été incrédule que parce que j'étais corrompu. » C'est que les passions jettent comme un bandeau sur l'œil de l'intelligence. Avec ce bandeau, c'est-à-dire avec un cœur impur, on ne saurait plus voir les vérités révélées qui sont saintes et divines. C'est la doctrine de l'Evangile : « Heureux, dit Jésus, ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Voir Dieu ici-bas, c'est croire en lui. Eh bien ! pour cela, c'est Jésus qui l'affirme, il faut avoir le cœur pur. Et c'est précisément parce qu'ils ne l'ont pas, que tant d'hommes sont les ennemis de la foi.

II. Nous venons de voir ce que sont les ennemis

de la foi. Certes ils ne sont pas terribles. Mais comme ils pourraient le devenir par notre imprévoyance, voyons maintenant quelles armes nous devons leur opposer. J'en trouve deux mentionnées dans l'Evangile : la confiance en Dieu et la défiance de nous-mêmes.

Ayez confiance, dit Jésus, j'ai vaincu le monde. C'était quelques instants avant sa passion, au moment de la trahison de Judas, au commencement de cette nuit où les apôtres devaient abandonner et même renier leur maître : Jésus adressa à ses apôtres ces paroles bien audacieuses, semblait-il, en pareille circonstance : Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. Beaucoup de chrétiens aujourd'hui ont besoin de méditer cette parole de Jésus. De nos jours les ennemis de notre foi sont nombreux ; ils crient bien haut qu'ils ont pour eux le nombre, l'influence et la force. D'un autre côté combien de chrétiens pusillanimes qui abandonnent et renient le Christ ! Devant ce triste spectacle, des âmes même bien trempées se troublent, se scandalisent, se découragent même parfois et disent à Dieu avec le prophète Elie : Seigneur, pourquoi donc suis-je seul à vous servir ? Si votre religion est divine, pourquoi donc permettez-vous qu'elle ait tant d'ennemis ? Ah ! mes bien chers frères, s'il y en avait parmi vous qui fussent tentés d'un pareil découragement, je les supplie d'écouter la parole de Jésus : Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. Un jour Jésus traversait sur une barque avec ses disciples la mer de Tibériade. Il dormait lui-même au fond de cette barque, quand une violente tempête éclata, menaçant de l'engloutir. Les apôtres effrayés éveillèrent Jésus. D'un mot celui-ci apaisa la tempête. Il dit à ses apôtres : Pourquoi avez-vous douté ? Et ceux-ci se dirent entre eux : Quel est-il donc pour que les vents et la mer lui obéissent ? Chrétiens, par la foi, vous êtes entrés dans ce vaisseau qui s'appelle l'Eglise et qui doit vous conduire au ciel. Vous vous effrayez de l'affreuse tempête qui menace ce vaisseau. Mais que craignez-vous donc, hommes de peu de foi ? Ne savez-vous pas que Jésus est avec vous, quoiqu'il semble dormir ? C'est lui qui permet cette tempête pour vous éprouver. Il vous a prédit du reste que vous auriez des ennemis ; mais aussi il a promis la victoire à son Eglise : Les portes de l'enfer, a-t-il dit, ne prévaudront pas contre elle. Donc encore une fois, que votre foi ne défaille pas. Pas de scandale, pas de découragement, à la vue des ennemis de l'Eglise qui prennent des airs triomphants. Voilà bientôt deux mille ans que l'Eglise lutte, elle a traversé des orages plus terribles que ceux de nos jours. Que craignez-vous, hommes de peu de foi ? Jésus est avec vous et Jésus a vaincu le monde.

Mais, m. f., si je vous prie d'avoir confiance en Dieu afin de ne pas perdre la foi par découragement, je vous prierai également de vous défier de vous-mêmes afin de ne pas la perdre par présomption. Mettez-vous en garde, dit Jésus, contre les faux prophètes. Ces faux prophètes, ce sont les

ennemis de notre foi. Il y a deux choses contre lesquelles nous devons nous mettre en garde : leur compagnie, et leurs écrits.

C'est exposer sa foi au plus grand danger que d'entretenir sans raison des liaisons intimes avec les incrédules. Vous connaissez ce proverbe : Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. Il est bien difficile de ne pas prendre peu à peu les idées et les sentiments de ceux que nous fréquentons. En vain me direz-vous : Ma foi est solide et éclairée. Ne savez-vous pas que la foi est avant tout un don de Dieu, et que vous n'avez pas le droit de vous exposer à le perdre ? En vain me direz-vous que ces incrédules dont la société vous plaît, n'attaquent jamais la foi en votre présence. Méfiez-vous : un incrédule a ses maximes qui ne sont pas celles de la foi ; petit à petit il les fera pénétrer dans votre âme, d'autant plus facilement que sa personne vous plaît. Il se présente à vous, dit Jésus, avec une peau de brebis. Attention ! c'est un loup ravissant. Fuyez sa société.

Mais il ne suffit pas de fuir la compagnie des incrédules, il faut encore fuir leurs écrits aujourd'hui si répandus. Quand la société était plus chrétienne, la foi était protégée par les lois, il était défendu d'attaquer la religion. Aujourd'hui les attaques sont permises au nom d'une liberté mal entendue ; et les ennemis de la foi usent et abusent de cette permission. Tous les jours nous voyons de méchants écrivains qui n'ont pas seulement consacré une heure de leur vie à étudier sérieusement notre sainte religion, se permettre de l'attaquer dans des livres ou dans des journaux. Oh ! m. f., ne vous permettez jamais une mauvaise lecture ! Est-ce parce que notre religion craindrait la comparaison avec l'erreur ? Non, elle n'a rien à craindre, mais c'est votre foi qui serait en danger. Car l'erreur est toujours séduisante pour notre nature corrompue ; vous n'êtes pas assez instruits pour la discerner de la vérité ; enfin celui qui s'expose au danger y périra. Ne dites pas que vous voulez seulement contenter votre curiosité. Vous ne voudriez point, par curiosité, avaler un poison pour voir l'effet qu'il produirait. Et vous vous croiriez permis de boire le poison de l'erreur qui peut faire mourir la foi dans votre âme ! Et pourtant la vie n'est rien si on la compare au don précieux de la foi.

C'est précisément parce que la perte de la foi est le plus grand des malheurs, que je vous ai mis en garde aujourd'hui contre ceux qui pourraient et voudraient vous la ravir. Je vous ai dit ce qu'ils sont : des ignorants, des orgueilleux, des libertins. Ne les craignez point pour l'Eglise, car elle est impérissable ; mais craignez-les pour vous-mêmes, car ce sont vos pires ennemis.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LA CHARITÉ DOIT PASSER AVANT TOUTES LES
AUTRES VERTUS

Il en est des vertus chrétiennes dans une âme comme des plantes dans un jardin. De même qu'on ne sème pas indifféremment les premières fleurs venues, mais qu'on choisit les plus belles, les plus utiles, celles enfin qu'on retrouve dans tous les jardins, de même aussi nous devons cultiver de préférence certaines vertus, celles qui forment comme la base de la vie chrétienne et par conséquent nous sont indispensables.

En premier lieu et avant toute autre il faut placer la charité. Oh ! la charité ! la belle fleur dans une âme ! qu'elle sent bon dans un cœur ! Son parfum est tel qu'il y attire Dieu lui-même et qu'il ne peut s'en aller tant que cette vertu y est vivante. Quand on a la charité on a tout, on est saint ; sans elle on n'a plus rien, on n'est pas même chrétien. Il nous importe donc beaucoup de la bien connaître afin de la mieux apprécier et surtout de la mieux pratiquer. Arrêtons-nous ce soir à cette pensée : Avant tout un chrétien doit cultiver la charité dans son âme ; cette vertu doit attirer son attention plus que toute autre.

Faire passer la charité avant la chasteté, même avant la piété, n'est-ce pas exagérer ? Non, chères âmes chrétiennes, il n'y a pas la plus petite exagération dans cette vérité. Pour vous le démontrer d'une façon lumineuse il n'est besoin d'interroger ni les philosophes ni même les théologiens : ouvrons l'Evangile et cherchons ce qu'en pensaient Notre-Seigneur et ses Apôtres.

Remarquons tout de suite que, sans diviser la vertu de charité, nous entendons parler surtout de la charité envers le prochain plutôt que de celle qui a Dieu pour objet. C'est principalement à la charité envers le prochain que se rapportent les paroles de Notre-Seigneur et des Apôtres que nous allons rapporter.

Quand on parcourt l'Evangile on est frappé de voir combien notre bon Sauveur insiste sur le précepte de la charité. Que ses disciples s'aiment et se pardonnent, c'est là sa grande préoccupation. Il le leur recommande souvent, le leur rappelle à toute occasion ; il semble craindre qu'ils ne l'oublient, tant il revient sur ce sujet. Écoutons ses paroles.

Un jour un docteur de la loi lui demande quel est le plus grand commandement. Après lui avoir répondu que le premier et le plus grand des commandements est d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit, Jésus ajoute : « Et le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». (Math. xxii, 36). Vous entendez bien, n'est-ce pas ? aimer son prochain comme soi-même est un commandement semblable au premier et au plus grand de tous.

Que de fois Jésus nous a répété d'aimer ceux qui nous font du mal, de leur pardonner, de prier pour eux, de leur faire du bien ! Dans la prière qu'il nous a enseignée, il nous fait faire un acte de charité : « Pardonnez-nous comme nous pardonnons. » Il va jusqu'à dire que, si on était au pied de l'autel et qu'on se souvint que quelqu'un est irrité contre soi, il faudrait laisser là son présent et aller d'abord se réconcilier.

C'est surtout la veille de sa mort que Notre-Seigneur devient plus pressant. Après la sainte Cène, quand il fait ses adieux à ses Apôtres et leur adresse ses dernières recommandations, il revient à deux reprises sur la charité : « Je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres ; et de vous aimer comme je vous ai aimés. » (Jean xiii, 34). Et il ajoute aussitôt : « Voilà le signe auquel tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : Si vous vous aimez les uns les autres. » (Ibid. 35). Quelques instants après il insiste encore sur ce point : « Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. » (Jean xv, 12).

Et sa vie, n'a-t-elle pas été un acte de charité continuelle ? Qui donc a aimé comme lui les petits, les pauvres, les malades, les affligés ? Rappelez-vous comme il a pardonné à la femme adultère, à Madeleine, à Pierre, au larron repentant, à ses bourreaux ! Il aurait pardonné à Judas si Judas avait regretté sincèrement son forfait !

Est-il surprenant que les Apôtres aient répété ce qu'ils avaient entendu dire à leur bon Maître ? qu'ils aient recommandé aux premiers chrétiens avant tout et par dessus tout la charité ? « Soyez prudents et veillez dans la prière, écrit saint Pierre, mais avant tout ayez continuellement les uns pour les autres une mutuelle charité, parce que la charité couvre la multitude des péchés. » (I Pier. iv, 7, 8). Ainsi d'après le prince des Apôtres, la charité doit passer même avant la prière.

« Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car la charité est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu... Si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres. » (1 Jean iv, 7, 11). « Si quelqu'un dit : j'aime Dieu, et qu'il hâisse son frère, il est menteur... Nous avons reçu de Dieu ce commandement : que celui qui aime Dieu aime aussi son frère. » (Ibid. 20, 21). N'est-ce pas que l'on devine à ces paroles l'Apôtre bien-aimé du Sauveur, de celui qui avait appris à aimer sur le cœur de son bon Maître où il avait reposé son front pendant la dernière Cène ? Saint Jérôme raconte ce trait touchant : Quand le disciple bien-aimé fut parvenu à une extrême vieillesse, les fidèles d'Éphèse où il habitait voulaient l'entendre encore. Il se faisait porter à l'église, et là le saint vieillard se contentait de répéter chaque fois : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Ennuysés d'entendre la même chose ses disciples lui dirent : « Maître, pourquoi dites-vous toujours

la même parole ? » Saint Jean répondit : « Parce que c'est le commandement du Seigneur; si on l'observait lui seul, cela suffirait. »

On pourrait citer des pages entières de l'apôtre saint Paul : « Toute la loi tient dans une seule parole : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Galat. v, 14). Ses épîtres sont pleines de la parole du Maître : Aimez-vous les uns les autres. Lui aussi il dit comme l'apôtre Pierre : « Mais par-dessus tout ayez la charité qui est le lien de la perfection. » (Colos. iii, 14). Il écrivait aux chrétiens de la ville de Corinthe : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité je suis comme un airain sonnant ou une cymbale retentissante. Et si j'avais le don de prophétie avec la connaissance de tout mystère et de toute science, et si j'avais la foi au point de transporter les montagnes, mais que je n'aie pas la charité, je ne serais rien. Et quand je distribuerais tous mes biens pour nourrir les pauvres et que je livrerais mon corps, même pour être brûlé, sans la charité cela ne me servirait de rien. » (I Corinth. xiii, 1, 3).

Instruits à l'école de ces Apôtres, les premiers chrétiens s'efforçaient par-dessus tout de pratiquer la charité. Aussi l'Evangile fait-il d'eux ce bel éloge : « Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ! » Et ce qui frappait le plus les païens, c'était cette charité fraternelle si touchante qui régnait parmi les chrétiens, leur arrachait ce cri d'étonnement : « Voyez donc comme ils s'aiment ! »

Ames chrétiennes, est-ce bien là l'idée que vous aviez de la charité ? Est-ce ainsi que vous l'entendiez jusqu'à présent ? Hélas ! n'êtes-vous pas du nombre de ceux qui rougiraient d'accueillir volontairement une pensée, un désir contre la probité ou la chasteté, et ne se font pas le moindre scrupule de blesser la charité, parfois même gravement, par des pensées ou des paroles contre le prochain ?

De cette lecture retenez au moins cette vérité : La charité est la première, la plus nécessaire de toutes les vertus. Avoir la charité est le premier des commandements. Un chrétien doit s'appliquer avant tout et par-dessus tout à la pratique de la charité. Tel est le commandement du Seigneur; si on l'observe bien, cela suffit.

MOIS DE MARIE

XVII

MARIE A CANA

La voici donc venue l'heure tant redoutée de la séparation ! Il faut que Jésus soit désormais « tout entier aux affaires de son Père. » Aux douceurs de la vie privée, à Nazareth en famille, vont succéder les angoisses, les travaux, les contradictions de la vie publique. Jamais le fils n'avait quitté sa mère,

sauf quand il était resté volontairement au temple, parmi les docteurs, pour lui rappeler qu'un jour après tout il devrait se séparer d'elle. Il va la quitter maintenant, d'abord pour plus de quarante jours, et quand il la retrouvera à Cana, il ne sera plus uniquement le fils de Marie, mais le fils de l'homme, voué au salut des hommes, jugeant cette affaire la grande affaire, et prêt pour racheter l'humanité, non seulement à mourir, mais à faire saigner le cœur de sa Mère.

I. Elle pleure, mais ne le retient point. Pour elle aussi « la volonté du Père » est la règle suprême de sa vie. Jésus se dirige plein de tristesse et de courage vers Jéricho, il gravit la montagne de la Quarantaine, où il jeûne, et rencontre, pour lui barrer le chemin, Satan et ses anges. Le Sauveur résista à la triple tentation de la sensualité, de la présomption et de l'orgueil, et le démon se retira pour un temps, *recessit ab eo, usque ad tempus*. (Luc iv). Les anges du ciel s'approchèrent, se prosternèrent devant lui comme devant leur Dieu et lui dirent, si l'on en croit saint Bonaventure :

— Seigneur, que voulez-vous que nous vous servions après un si long jeûne ?

Depuis qu'il l'avait laissée à Nazareth, le souvenir de sa mère ne l'avait pas quitté : « Allez, leur dit-il, auprès de ma Mère bien-aimée, demandez-lui si elle a quelque mets à envoyer à son fils ; car nulle nourriture ne m'est plus agréable que celle qu'elle a préparée de ses mains. »

Et deux anges franchirent l'espace, et en un clin d'œil ils furent à Nazareth. Ils trouvèrent Marie en prière, et triste. Ils lui parlèrent de son fils et aussitôt elle fut consolée. Puis ils rapportèrent à Jésus une pauvre nourriture qu'il trouva délicieuse parce qu'elle lui était envoyée par sa Mère.

Ce récit n'est peut-être qu'une pieuse légende. Comme il peint bien cependant toute la bonté du fils, toutes les angoisses de Marie trompant par la prière la douleur de l'absence, et comme on sent que cela dut arriver ainsi !

Là bas, dans la vallée, Jean prêchait. Quelques semaines auparavant il avait même baptisé Jésus dans les ondes du Jourdain. Le Sauveur va regagner Nazareth, il veut revoir sa mère, et la consoler lui-même de cette longue absence pour la préparer aux diverses absences de l'avenir. Mais, fortifié de toutes les grâces du ciel et de la solitude, en chemin il commencera son ministère public. Le lendemain du jour où les anges l'ont servi, il est lui-même dans la plaine, parmi le peuple. Jean le voit bientôt venir à lui et s'écrie : « Voici l'Agneau de Dieu ! » Deux disciples l'accompagnaient qui le laissent aussitôt et vont à Jésus. C'était André et Jean l'Evangéliste. On était au soir du second jour, vers la dixième heure. Ils passèrent avec lui le reste de la journée, dans un de ces entretiens pleins d'une force et d'une suavité divines, qui enchaînaient à jamais les âmes simples et droites.

André amena son frère Simon. Jésus regarda ce nouveau venu avec une singulière tendresse, et il

lui dit cette parole prophétique : « Tu t'appelleras maintenant Céphas. » C'est-à-dire : « Simon, fils de la colombe (Jona), faible et doux comme elle, tu seras maintenant dur et solide comme la pierre. » Pierre ne comprit pas alors, mais il s'attacha à Jésus.

Plus loin, toujours sur la rive du Jourdain, ils trouvèrent Philippe, qui, comme Pierre et André, était de Bethsaida. Jésus lui dit : « Suis-moi ! » Et Philippe le suivit, et ils partirent ensemble pour Nazareth, où le Sauveur voulait présenter à sa mère ses premiers apôtres.

Ils se dirigent vers l'ouest et rencontrent un homme qui méditait pieusement, assis à l'ombre d'un figuier. Jésus depuis longtemps le considérait, de son regard divin et plein d'amour à qui rien n'était caché. Philippe l'aperçut ensuite et courut à lui, sans doute qu'ils se connaissaient : « Nous avons trouvé, dit-il, celui que Moïse et les prophètes ont annoncé : Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth. » — « Que peut-il sortir de bon de Nazareth ? » répondit naïvement cet homme qui se nommait Nathanaël. — « Viens et vois, » dit simplement Philippe.

Jésus l'apercevant dit de lui aux trois disciples qui l'entouraient : « Voici un vrai Israélite, un homme droit et bon. » Nathanaël l'entendit et lui demanda : — « Maître, comment me connaissez-vous ? » — « Avant que Philippe t'appelât, quand tu étais sous le figuier. » — Ces mots furent sans doute pour Nathanaël toute une intime et décisive révélation, car il s'écria dans une explosion de foi étonnante : « Maître ! vous êtes le fils de Dieu ! vous êtes le roi d'Israël ! » — « Parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier, tu crois, répondit Jésus, tu verras de plus grandes merveilles. »

Cet homme qui le premier reconnut la divinité de Jésus-Christ, Nathanaël, « le vrai Israélite, au cœur droit et bon », c'était l'apôtre Barthélemy. Il eut quelque mérite à croire, car les prophètes annonçaient que le Christ naîtrait à Bethléem, et Philippe venait de lui dire que Jésus était de Nazareth. Mais il incline son esprit devant l'évidence pleine de mystères qui s'impose à lui avec autorité, et la petite troupe ravie, enivrée des douces paroles, des entretiens brûlants du Maître, continue sa marche rapide vers Nazareth, cette petite cité dont Nathanaël parlait tout à l'heure d'une façon si dédaigneuse, mais que le Sauveur aimait, où il avait laissé tout son cœur, parce que c'était la patrie de sa mère, et que Marie depuis de longues semaines l'y attendait avec impatience dans sa maison natale.

II. Or la sainte Vierge n'y était pas. Elle s'était rendue à Cana, dit Baronius, pour assister aux noces de Simon, le Cananéen, son neveu, le fils de Cléophas, frère de saint Joseph. Elle y était allée, la sainte femme, non pour jouir de quelque plaisir humain, mais par bonté, afin d'aider aux préparatifs ; par esprit de famille, afin de nous rappeler que ceux qui nous sont unis par les liens du sang, et que nous appelons nos proches,

doivent être aussi plus proches de notre cœur, et que pour eux nous devons être disposés à faire tous les sacrifices. Marie, qui est notre modèle en tout, ne pouvait manquer de nous donner l'exemple de l'amour de tous ceux qui appartiennent à notre parenté. Ne trouvez-vous pas, mes enfants, que cet enseignement est utile à rappeler aujourd'hui ? Les idées de l'époque ont relâché et souvent brisé les liens de la famille. Parfois il suffit d'être frères et sœurs pour s'en vouloir d'une haine mortelle. On a été lésé dans l'héritage, ou l'on a cru l'être, et alors il n'y a plus de frères ni de sœurs, mais des parents qui ne le sont plus, qu'on ne regarde plus, qu'on déteste plus que des étrangers ennemis. L'argent prime toute affection : et comme il est impossible que la jalousie ou le parti-pris ne fassent éclater quelques dissensions, l'on n'est plus frères que pour se haïr, sœurs que pour se déchirer.

D'autres fois, quand les intérêts ne divisent point à cause de la parenté trop éloignée, l'on fait un choix parmi la famille, on fréquente les heureux, ceux qui ont réussi à illustrer leur vie d'un rayon d'or, sinon toujours d'un rayon d'honneur ; et l'on délaisse les pauvres, ceux à qui la fortune n'a pas souri et qui ont dû se contenter d'une vie dure, mais honnête, passée dans l'humble mansarde qu'ils n'ont pas relevée. Marie nous prêche l'esprit de famille universel : Simon est son neveu par alliance, il est pauvre, elle ira assister à ses noces, parce qu'il est son neveu et qu'il est pauvre. Elle est dans le deuil, à cause de l'absence de Jésus, elle fera cependant bon visage à tous. Elle eût pu trouver des raisons valables pour n'y point paraître, alléguer qu'elle est dans la peine, qu'elle attend son fils, qu'il va bientôt revenir à Nazareth et qu'elle doit être là pour le recevoir. Tout cela ce sont des excuses de mauvais aloi qu'elle ne veut pas invoquer, parce que la charité les réduit à néant.

Elle saura tout arranger. Elle fera dire à Jésus, s'il vient pendant son absence, qu'il est invité lui aussi aux noces. Elle connaît le cœur de son fils, il s'empressera d'accourir, et pour l'embrasser, et pour honorer son cousin. Et maintenant voyez comme elle prend avec aisance et énergie la direction de la maison et de la fête. Elle donne à tout son merveilleux coup d'œil de maîtresse de ménage, dispose tout, règle tout, jusqu'aux moindres détails, si bien que chez Simon elle est partout, humble, mais prévoyante : l'on ne voit qu'elle. *Et erat mater Jesu ibi.* C'est ce qui frappe surtout l'Evangéliste saint Jean qui nous raconte ces noces et qui y assistait. Chacun était rassuré, ne s'inquiétait de rien, sachant que la fête se passerait avec un ordre parfait, au contentement de tous, parce que Marie est là.

Jésus arrive le soir avec ses disciples, pour la procession des fiancés. Tout le monde connaît la parabole des vierges sages et des vierges folles. C'est la description exacte des noces de Cana comme de toutes les noces juives. C'était un mer-

credi, jour réservé au mariage des vierges. Les veuves se mariaient le jeudi. La fiancée attendait, magnifiquement parée, que l'époux vint la chercher pour la conduire chez lui. Près d'elle le paranymphe et les dix vierges d'honneur, ses compagnes, une lampe à la main. La nuit, très tard, tout à coup un cri retentissait : « Voici l'époux ! sortez au devant de lui ! » Alors l'époux paraissait ayant à ses côtés dix de ses amis, et devant lui des chanteurs et des joueurs de flûtes. Les parents remettaient leur fille au fiancé qui l'amenait sur le seuil ; les vierges allumaient leurs lampes ; les chants et la musique, les acclamations, réjouissaient la nuit sereine et étoilée ; le gracieux cortège s'organisait et tous, époux, jeunes gens et convives, se dirigeaient avec joie vers la maison de l'époux.

Par les soins de Marie un repas abondant, sinon somptueux, avait été préparé. Cette heure lui fut bien douce parce qu'elle revoyait son Jésus ; elle pourrait à loisir maintenant s'entretenir avec lui. Et il lui racontait l'entretien avec Jean-Baptiste, le baptême dans le Jourdain, la tentation, et il lui présentait ses cinq apôtres, les prémices de son ministère, qu'elle accueillait aussi comme ses enfants.

Par bonté, par esprit de famille, comme elle, mais encore par honneur, pour témoigner du respect que mérite le mariage dont il fera « un grand sacrement, » Jésus a voulu venir. Elle ne sait comment le remercier, comment exprimer sa joie, la sainte et heureuse mère. Tout à coup elle jette un coup d'œil sur les tables. L'affluence des convives a été grande, car la famille est nombreuse et honorée, et de plus les cinq disciples sont survenus qu'on n'attendait pas. Le vin va manquer, et Marie la première s'en aperçoit ; alors elle dit à son fils simplement :

— Ils n'ont plus de vin !

C'est assez pour qu'il agisse, pense-t-elle. Ainsi plus tard Marthe fera dire à Jésus-Christ : « Seigneur, celui que vous aimez tant est malade ! » sans insister, car il est si bon, secourable et miséricordieux, le cœur de Jésus !

— Femme, lui répond doucement son fils, ce n'est ni votre affaire ni la mienne, mais celle des époux. Mon heure n'est pas encore venue. *Quid mihi et tibi est, mulier ?*

La voilà cette réponse que des interprètes ont trouvée dure, qui ne l'ont pas comprise. Jésus ne veut pas humilier les époux en faisant remarquer leur peu de prévoyance ; sans doute il peut par un miracle réparer leur faute ; mais l'heure n'est pas venue encore où les décrets divins ont décidé qu'il signalerait son ministère public par des miracles. Marie le sait bien, elle la femme par excellence,

l'Eve nouvelle, plus instruite, prudente et sainte que la première, elle pour qui son fils n'a pas de secrets. Mais elle demande, elle supplie du regard ; est-ce que Jésus peut rien lui refuser ? « Son heure n'est pas venue, » mais puisque sa mère le veut, il l'avancera. Il a compris d'ailleurs ses raisons : ce jeune homme qui les aime sera contristé, la fête troublée, — et une fête de famille ; — les convives, railleurs ou mécontents. De son côté elle a lu dans ses yeux sa miséricordieuse approbation. Alors elle se tourne vers les serviteurs et leur dit avec autorité :

— Tout ce qu'il vous dira, faites-le.

Il y avait là six grandes urnes de pierre couvertes de feuillages pour conserver l'eau plus fraîche et qui tenaient deux ou trois mesures. Les convives s'en servaient pour se laver les pieds avant d'entrer, et les mains pendant le repas. Jésus les fit emplir d'eau jusqu'au bord, puis il dit : « Puisez maintenant et portez au maître d'hôtel. »

Celui-ci n'était peut-être qu'un des amis de Simon, chargé du service de la table. Quand il eut goûté cette eau changée en vin, il ne savait d'où elle venait. Mais les serviteurs le savaient bien. Alors il appelle l'époux et lui dit avec une raillerie de bonne humeur, croyant que son hôte avait ménagé une surprise aux convives :

— « Tout le monde sert d'abord le bon vin, et quand ses invités sont en gaité on leur en sert de moins bon. Mais vous, vous avez gardé le bon jusqu'à cette heure ! » (Joan. II).

Ce fut là le premier miracle que Jésus accomplit. Il le fit pour manifester sa gloire et affermir la foi dans le cœur de ses disciples. Aussi les cinq apôtres qui en furent témoins crurent-ils en lui. Une tradition raconte que Simon quitta aussitôt sa jeune épouse pour s'attacher à Jésus-Christ, et que celle-ci se mit à la suite de Marie et se joignit à la troupe des saintes femmes qui accompagnèrent le Sauveur durant sa vie publique.

Que concluons-nous, mes enfants, de ce miracle touchant par lequel Notre-Seigneur affirme d'une manière aussi éclatante sa divinité ?

D'abord que Marie est toute puissante sur le cœur de son fils. « L'heure n'était pas encore venue ; » mais Marie demande, et sans même attendre la réponse, elle commande. Car un désir de sa mère, c'est un ordre pour Jésus.

Ensuite, que nous devons nous adresser à elle avec confiance. Son rôle à Cana, dans la maison de Simon, c'est celui qu'elle exerce sur nos âmes qui sont toutes conviées au banquet de la vérité, à l'union céleste avec Jésus-Christ. « Oui, s'écriait saint Paul, parlant aux âmes qu'il avait converties, je vous ai toutes données pour épouses à un seul homme, qui est Jésus-Christ et qui vous gardera votre virginité. » Beaucoup refusent de venir à cet aimable et chaste banquet : ils préfèrent les plaisirs du monde qui les étourdissent, les anéantissent en quelque sorte, épuisent en eux la vie de l'intelligence, les sources saines du cœur. Alors

¹ « Mgr Amanton, archevêque dominicain qui a habité Mossoul, nous a répété cette même formule : *Quid mihi et tibi est*, comme étant encore en usage chez les habitants du pays, et dont le sens est toujours celui-ci : « Ah ! vous avez deviné ma pensée ! » (Mois de Marie du P. Chambon, p. 289.) Tous les Pères Grecs lui donnent le sens que nous lui donnons ici.

elles souffrent, elles se sentent faibles, sans courage, sans foi, sans charité, sans ferveur.

C'est que le vin leur manque, le vin, symbole de la grâce, de la générosité et de la force. Oh ! alors, mes enfants, priez Marie chaque jour, afin qu'elle veille sur vous toujours, mais surtout à ces heures dangereuses, où, parfois peut-être, éprouvant je ne sais quelle griserie funeste des passions, vous vous sentirez chanceler. Heureux si vous aimez toujours Jésus-Christ du fond de l'âme, car Marie veille toujours sur ceux qui aiment son fils. Alors elle jettera vers lui un regard suppliant qui lui dira : « Voyez ces âmes que vous avez aimées et qui au fond vous aiment encore, elles vont tomber d'inanition en chemin, elles souffrent, elles sont faibles. donnez-leur votre grâce plus abondante, faites la part des entraînements de la jeunesse et des périls de l'heure présente, envoyez-leur du secours : *Vinum non habent !* »

Les luttes qu'elles soutiennent contre le monde, contre elles-mêmes sont terribles. Il leur faudrait l'esprit de sacrifice, le renoncement aux jouissances charmeuses qui leur ôtent le sentiment du devoir nettement chrétien, le vin généreux qui fait germer les vierges, et ce vin céleste elles ne l'ont pas ! Elles s'éloignent de la sainte Eucharistie qui est la source de la vie, de la sainteté, de l'énergie, et elles sont malheureuses. Demain peut-être elles succomberont ! *Vinum non habent !*

Mais savez-vous, mes enfants, ce qui a mérité aux invités de Cana une si grande faveur ? Il y avait là d'abord les apôtres, animés de leur ferveur première, apportant à Jésus, comme ce bon Nathanaël, toute la droiture et la simplicité de leur cœur. A leur exemple gardez toujours, même parmi vos entraînements et vos fautes, cette simplicité d'âme qui avoue sans détour ses errements, et qui désire sincèrement revenir à Jésus-Christ. Voilà ce qui plait à Dieu, et qui éveille en son cœur de père l'indulgente miséricorde.

Il y avait là ensuite et surtout Marie. *Erat mater Jesu ibi*. Gardons-la toujours auprès de nous, dans notre pensée, dans notre cœur. Ne la repoussons point par des péchés qui l'éloignent, ne l'égérons point parmi des compagnies, des lectures, des réjouissances frivoles où elle ne se plairait pas. Lorsque vous y allez, elle vous abandonne sur le seuil, et souvent quand vous sortez elle ne vous reconnaît plus. Alors retournez à elle sincèrement et promettez-lui de ne plus la quitter. S'il en est ainsi, dans vos périls, vos sécheresses, vos peines, vos privations amères de l'âme, elle dira à son fils : « Aidez-les, elles manquent de force ! » Et Jésus né lui répondra pas : « Cela ne nous regarde pas, ni vous ni moi ; » car leur « affaire », c'est de nous sauver. Seigneur, disait saint Augustin, vous ne nous aimiez pas pour nous abandonner ensuite. *Non amas et deseris*. Il suffit que vous voyiez notre détresse pour nous secourir.

« Ah ! que le monde se réjouisse dans les débauches et les banquets, dans les vins friands et délicieux ! Nous avons un vin dont il nous est permis

de nous enivrer ; vin qui nous réchauffe, mais d'une ardeur toute spirituelle ; qui nous fait chanter, mais des cantiques d'amour divin ; qui nous ôte la mémoire, mais du monde et de ses vanités ; qui nous excite une grande joie, mais que le monde ne comprend pas. Buons de ce vin, mes très chères sœurs. Jour et nuit ne respirons que Jésus ! » (Bossuet, éd. Vivès, t. 8, p. 408).

Ce vin, c'est son sang divin. Par son premier miracle Jésus-Christ change l'eau en vin. Mais ce n'était que l'image de la céleste réalité que son dernier miracle devait nous faire goûter : le vin changé en son sang. Ces deux termes nous expliquent l'harmonie et le plan de la vie publique du Sauveur. Il débute par la bonté, achève par une extrémité d'amour inexprimablement divine. Alors Marie put lui dire dans l'extase de sa joie : *Vinum habent !* Vous leur laissez le vin céleste !

MOIS DE MARIE

Douzième jour

Virgo potens, ora pro nobis,
Vierge puissante, priez pour nous.

Assez volontiers, le chrétien lui-même, quand on lui parle de puissance, voit passer devant ses yeux quelque figure de monarque assis sur un trône, entouré de gentilshommes qui sont tous des hommes de guerre, portant haut leur tête empanachée, et dont le moindre mouvement produit un effrayant bruit de fer. Il voit, au moindre signe de ce souverain, des armées immenses se concentrer, s'ébranler, se mettre en marche ; il voit reluire les lances et les baïonnettes, courir les chevaux fougueux, rouler les canons et les caissons, et il se dit : Quelle puissance dans cet homme ! et qui peut lui résister ?

Et il tombe dans un profond saisissement, dans une sorte de stupeur.

Tout-à-coup, sans qu'il s'en aperçoive, la mémoire lui revient ; et comme si un long temps s'était passé, tout lui paraît renversé et confondu. Il revoit la même armée, mais en déroute, et maudissant son chef ; les mêmes canons, mais noircis, sourds, muets, et comme honteux de revenir en canons qui ont peur. Et alors il se demande : Qu'est-il donc arrivé ?

Oh ! peu de chose ; une petite pluie intempestive, une fausse manœuvre, un peu de boue dans le creux d'un chemin, un ordre mal compris, un rien, si vous voulez, mais un rien qui est tout dans la circonstance, et qui fait voir que la plus grande puissance humaine ne tient qu'à un fil.

Cromwel, dit Pascal, allait ravager toute la chrétienté, la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. Rome même allait trembler sous lui ; mais ce petit gravier, qui

n'était rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée, et le roi rétabli.

Chrétiens, n'en demandons pas davantage. Nous voyons assez par là que celui-là seul est vraiment puissant qui tient le fil, qui fait tomber la pluie quand il veut, et sait mettre le grain de sable où il faut. Le seul puissant, c'est le *Tout-Puissant*, c'est Dieu ; il veut, et c'est fait ; il dit, et le néant accouche de milliers d'univers ruisselants de lumière et de beauté ; il fait un signe, et toute l'artillerie des cieux, les éclairs et les tonnerres, épouvantent le monde.

Manifestement la puissance de l'homme n'est qu'une ombre. Dieu étant infiniment bon, ou, ce qui revient au même, essentiellement communicatif de lui-même, il a voulu donner un reflet de sa puissance, comme il a donné un reflet de son être, à des créatures faites à son image. Car la puissance est intelligente, n'existe que là où se trouve la volonté ; c'est une énergie consciente d'elle-même et libre. Là où l'intelligence et la volonté font défaut, il n'y a plus puissance, mais seulement *force*, résultat brutal de la masse ou de l'élan.

Mais si Dieu n'a donné aux autres hommes qu'une parcelle pour ainsi dire de sa toute-puissance, qui peut contester qu'il ne l'ait remise tout entière aux mains de Marie ? Il ne lui refusait rien ici-bas : serait-il moins généreux envers elle, maintenant qu'elle est auprès de lui dans le ciel ? ou bien, en montant sur son trône de gloire, aurait-elle cessé d'être sa Mère ? Qui ne voit au contraire qu'en la glorifiant au-dessus de toute créature, il a dû lui donner une puissance sans bornes sur tout l'univers ?

Aussi la voyons-nous toute-puissante sur les événements. C'est elle qui a donné à l'Eglise quantité de saints et de grands hommes, à la France Louis XIV et son règne glorieux ; elle qui a terrassé toutes les hérésies dans le monde entier, en particulier celle des Albigeois au *xiii^e* siècle ; elle qui a brisé le croissant à Lépante et sauvé l'Europe de la barbarie. L'histoire est pleine de ses miracles.

Elle est toute-puissante contre le démon. C'est Elle, nous l'avons dit plusieurs fois déjà, qui a broyé sa tête insolente ; c'est par Elle que son empire a été détruit, et que celui qui se disait le Prince de ce monde s'est vu jeté dehors. Si, avec la permission de Dieu et pour notre épreuve, l'esprit malin fait encore sur nous des retours offensifs, ne craignons rien ! Marie est toute puissante pour déjouer ses ruses et repousser ses attaques. Au premier cri de détresse, au premier soupir que nous poussons vers Elle, Elle est là ; et sa seule présence déconcerte l'ennemi de nos âmes et l'oblige à une honteuse retraite. Saint François de Sales nous en est un frappant exemple.

Elle est toute-puissante contre le péché et l'âme même du péché. Combien d'âmes depuis longtemps mortes et ensevelies dans le crime n'attelle pas rappelées à la vie et retirées de cet hor-

rible sépulcre ! Il n'est peut-être pas dans l'histoire des âmes une conversion sincère qui ne soit due à son intervention, et qui n'ait été méritée par une grande confiance en son pouvoir et un appel désespéré à sa miséricorde.

Elle est toute-puissante pour apaiser les remords dans les consciences coupables. Quelque pesant que soit le souvenir de vos fautes, quelque effroi qui vous prenne, à la pensée du souverain Juge et à la vue de son visage irrité, jetez vers Marie un regard suppliant ; aussitôt vous sentez votre fardeau s'alléger, et la confiance recommence à sourire dans votre âme. Fussiez-vous abîmé dans la tristesse et descendu jusqu'au bord du désespoir, la seule pensée de Marie vous ramène à la vie, et vous rend la joie et la sérénité.

Elle est toute-puissante contre la mort. Combien de proies ne lui a-t-elle pas arrachées et ne lui arrache-t-elle pas tous les jours, sur tous les points du monde, mais particulièrement et plus manifestement dans ses principaux sanctuaires ? Il suffit de rappeler Lorette, Lourdes, Einsiedeln, Marienthal, et tant d'autres lieux célèbres de pèlerinage. Toute-puissante aussi pour nous adoucir les affres de la mort. Comme son divin Fils, elle a vaincu la mort ; le tombeau n'a pas su la garder ; il s'est étonné de la voir sortir de ses ombres funèbres glorieuse et triomphante, et pour n'y plus rentrer. Il a senti qu'il n'avait plus de prise sur elle. La mort d'ailleurs n'avait osé l'approcher qu'après avoir dépouillé son lugubre appareil de terreurs et d'angoisses. Elle était venue timide et obséquieuse, non pas la saisir, comme elle fait des autres mortels, mais se mettre à son service pour conduire sa sainte âme auprès de son divin Fils ressuscité. C'est pourquoi Marie a toujours conservé un si grand empire sur la mort. Aussi, quand viendra notre heure dernière, *in hora mortis nostræ*, ne manquons pas de l'appeler à notre aide, et la mort, sur un seul regard de Marie, changera aussitôt d'aspect, et prendra pour nous le doux visage de la délivrance.

Et ce qui donne à cette puissance sans bornes de Marie un caractère plus touchant, c'est qu'Elle ne l'exerce qu'à genoux. Sa puissance est toute dans la prière. On l'a appelée avec beaucoup de raison et d'un mot très expressif la *Toute-puissance suppliante*, *Omnipotentia supplicis*. Rien d'ailleurs de plus facile à comprendre. La toute-puissance est aux mains de Dieu seul. Mais comme sur la terre Notre-Seigneur Jésus-Christ était soumis en toutes choses à sa sainte Mère, *erat subditus illis*, aujourd'hui, dans le ciel, il veut être en toutes choses obéissant à ses supplications ; car il est toujours son Fils, et elle est toujours sa Mère : « Demandez, lui dit-il, ma Mère, car il ne se peut pas que je vous renvoie inexaucée. »

C'est ainsi, selon saint Bernard, que Notre-Seigneur lui a tout soumis, et ne veut rien faire que par Elle ; et telle est la source de sa toute-puissance.

Quod subjecit
Quidquid fecit
Christus Matri Virgini ;

ou encore, pour tout résumer en deux mots : Dieu est tout-puissant parce qu'il peut tout ce qu'il veut ; et Marie est toute-puissante parce que Dieu fait tout ce qu'elle veut.

Treizième jour

Virgo clemens, ora pro nobis.
Vierge clémentine, priez pour nous.

« *Quid me dicis bonum? Nemo bonus, nisi solus Deus.* Pourquoi m'appellez-vous bon, sans même savoir qui je suis, disait Notre-Seigneur au jeune homme ; personne n'est bon, que Dieu seul. »

Dieu seul est bon par nature ; il est la bonté même, et la source de toute bonté. Ceux qui l'aiment et le craignent sont bons aussi, mais seulement parce qu'ils lui deviennent semblables, et se conforment à sa bonté. Tout ce qu'il y a de bon dans la nature est un don, une grâce de Dieu, et vient de cette source unique de bonté qui est lui-même.

Or, de toutes les créatures Marie est celle qui se rapproche le plus de Dieu, et qui dès lors participe dans la plus grande proportion à sa bonté infinie. Personne parmi les anges pas plus que parmi les hommes n'a jamais eu ni jamais n'aura avec les divines personnes des rapports plus intimes que Marie. Le Père en elle reconnaît sa fille, le Saint-Esprit son épouse, le Fils sa mère. Car si c'est le Verbe de Dieu qui a créé Marie, c'est Marie qui a donné le jour au Christ, qui est le Verbe incarné, et Dieu se devait de donner à Marie une perfection, une bonté digne de Celui qui devait être son Fils.

Mais ce n'est point par le côté qui la rapproche de Dieu que nous voulons contempler aujourd'hui la bonté de Marie ; c'est par le côté qui la rapproche de nous, qui l'intéresse à nos misères, qui la fait compatir à nos componctions et à nos larmes, intercéder pour nous auprès de son divin fils. Envisagée par cet endroit, la bonté est plus touchante encore ; Marie a tout à nous pardonner pour son propre compte, car toutes les fois que par le péché nous outrageons son Fils, c'est son cœur d'abord que nous blessons au vif. Sa bonté néanmoins ne cesse pas de nous envelopper, et sans même avoir besoin de faire un effort, elle devient *clémentine* ; elle provoque la confiance et l'abandon, parce qu'elle promet le pardon des offenses et l'adoucissement du châtement mérité.

Et si je voulais rechercher et recruter les motifs de cette admirable prérogative de Marie, je dirais, en demandant pardon toutefois de m'exprimer ainsi, que Marie est la *clémentine même* par nature, par caractère, par situation. Les termes sont très-impropres, mais je vais les expliquer.

D'abord Marie a été faite très-bonne ; elle est

done aussi très-clémentine, car la clémentine n'est qu'une annexe, ou plutôt une des faces de la bonté. La clémentine de Dieu est infinie, pourquoi ? parce que sa bonté est sans bornes. Sa bonté nous avait donné l'être, la vérité, la grâce ; c'est sa clémentine qui a levé l'arrêt de mort porté contre l'homme coupable ; c'est sa clémentine qui nous a donné Marie ; c'est sa clémentine qui nous a donné Jésus-Christ, son propre Fils : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* Nous ayant créés uniquement par bonté, pour que nous fussions bons comme lui et éternellement heureux avec lui, sa bonté a été plus grande encore que notre ingratitude, et ne lui a pas permis de nous laisser au fond de l'abîme où notre désobéissance et notre orgueil nous avaient précipités. Elle s'est faite *clémentine*, elle a plaidé pour nous contre la stricte justice, et elle a eu gain de cause. Il est dans la nature de Dieu de pardonner, comme il est dans sa nature de créer.

C'est ainsi que Marie, cette lune souriante du soleil de justice, ne cesse dans son infatigable clémentine, malgré nos fautes multipliées et nos crimes énormes, d'élever en notre faveur sa voix suppliante et toujours écoutée, pour faire valoir nos excuses, nos regrets, nos bonnes résolutions, et détourner de nos têtes l'indignation et la colère de Dieu poussé à bout. *Recordare quod steterim in conspectu tuo, ut loquerer pro eis bonum, et averterem indignationem tuam ab eis.*

D'autre part, elle est la Mère du Christ Rédempteur, et elle ne nous l'a donné que pour nous racheter et sauver nos âmes. C'est là une vérité incontestable. Examinons donc et réfléchissons un peu. Quel a été le plus grand désir, la plus grande soif de Notre-Seigneur ? C'est évidemment le désir de nous sauver, la soif de nos âmes. Pour atteindre ce but, il n'a reculé devant aucune agonie ; pour étancher cette soif, il a bu jusqu'à la dernière goutte, vidé jusqu'à la dernière lie le calice de la passion. Or Marie a compté une à une toutes ces gouttes, toutes ces douleurs, toutes ces insolences, tous ces outrages sans nom. Elle a partagé avec son divin et cher Fils toutes ces angoisses et toutes ces agonies ; son cœur mourut en elle de chagrin quand son Jésus expira sur la croix. Et tous ces sacrifices, elle les accepta volontairement pour coopérer à notre salut.

Quel doit donc être alors le plus grand désir de Marie, cette mère ineffable d'un Dieu plus ineffable encore ? Quel doit être le vœu suprême de son cœur, sinon que la soif ardente de son Fils soit complètement apaisée, que pas une de ses cruelles souffrances ne demeure inutile, que pas une goutte de son sang précieux ne tombe à terre, perdue pour cette âme qu'elle devait racheter ? Sa tendresse même pour son Fils bien-aimé l'intéresse donc souverainement à chacune de nos âmes ; plus nous nous éloignons de Jésus par le péché, plus elle fait d'efforts pour nous toucher et nous ramener ; elle ne saurait avoir de repos que notre salut ne soit assuré ; la perte d'une âme est comme un

glaive qui vient percer encore son tendre cœur ; et tout son crédit auprès de Dieu est dépensé en notre faveur, puisque sa clémence envers nous se mesure à son amour pour Jésus, et, pourrions-nous ajouter, à la gravité de nos fautes. C'est bien dire qu'elle n'a pas de limites.

Enfin, si Marie est la mère du Christ, elle est aussi notre mère. Elle l'est non seulement par sa tendresse pour nous, mais par la volonté expresse de Jésus-Christ. C'est de sa propre main qu'elle nous a reçus pour enfants ; c'est par testament, par le plus touchant et le plus sacré des testaments, que nous lui avons été légués. Quelles entrailles ne doit donc pas avoir la meilleure et la plus tendre des mères pour ceux qu'elle peut bien appeler les *enfants de sa vieillesse*, et qu'elle voit si faibles, si malheureux, si exposés à toutes sortes de périls, si mal gardés contre les ruses et la haine d'un ennemi invisible et expérimenté ? Non, il ne se peut pas que Marie nous abandonne, alors même que nous sommes tombés ; si bas que nous soyons descendus, notre cause n'est point perdue ; elle ne saurait être désespérée, jamais, jamais ! entre les mains d'une avocate aussi dévouée à ses clients, et si puissante auprès du Juge. *Eia ergo, advocata nostra...* Oui, ô bonne mère et puissante Patronne, si perdus soyons-nous, tournez vers nous ces yeux pleins de miséricorde, jetez sur nous un regard de clémence, et notre conversion est assurée. Ne laissez pas périr un seul de vos enfants.

Vous avez tant souffert aussi, vous ! Ceux qui ont passé par le feu de l'épreuve savent compatir aux misères d'autrui. Vous êtes comme nous une fille d'Eve ; et bien que vous n'avez connu ni nos tentations ni nos faiblesses, vous avez néanmoins porté le fardeau de nos douleurs, le plus lourd que jamais enfant d'Adam ait seulement touché du doigt. C'est assez pour que vous ne puissiez pas nous oublier, et vous ferez pour nous ce que vous avez toujours fait pour tous ceux qui ont imploré votre secours. Si nous sommes tentés par le démon, vous nous soutiendrez ; si nous tombons, vous nous relèverez ; si nous laissons par nos rechutes la patience divine, vous implorerez notre pardon, vous retiendrez le bras prêt à s'abattre sur nous, vous nous obtiendrez un temps de répit pour rentrer en nous-mêmes, faire pénitence et revenir à Dieu. Enfin, si jamais le désespoir nous envahit, nous lie les bras, nous enfonce dans l'abîme, eh bien ! ce sera le cas de vous montrer la plus indulgente des vierges et des mères, et vous sauverez sans eux, presque malgré eux, même ceux qui vous auraient délaissée et auraient péché contre vous. Votre puissance vous le permet, et votre clémence vous en fait un besoin, ô très clément, très miséricordieuse, très douce vierge Marie ; ô *clemens*, ô *pia*, ô *dulcis* Virgo Maria !

SERMON POUR LA FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ

Ite, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.

Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Quelle audacieuse parole, mes frères ! Et qu'il fallait être sûr de soi-même et de sa toute-puissance, qu'il fallait se sentir pleinement en possession de la vérité, pleinement maître des esprits et des cœurs, pour la proférer avec cette tranquille assurance ! pour oser dire à douze hommes du commun, que rien ne recommandait, que tout, au contraire, rendait méprisables aux yeux du monde : *Allez, enseignez, instruisez toutes les nations ; Ite, docete !..*

Quel philosophe, dans le délire même de l'orgueil, a jamais formé un rêve aussi extravagant ? quel docteur, quel orateur, si enivré qu'il put être des applaudissements de tout un peuple, eut jamais l'idée de risquer une semblable parole ?

Et voilà que ce qui eut paru aux foudres d'éloquence impossible et inouï, aux savants et aux philosophes absurde et fou, Jésus-Christ l'entreprend avec une inconcevable sérénité par le moyen de douze pêcheurs ignorants ; et, chose autrement renversante pour la sagesse humaine, il y réussit en quelques années ! Du vivant même des apôtres, sa doctrine avait été prêchée dans tout l'univers, *in omnem terram* ; et si elle n'avait pas été embrassée tout de suite par tous les hommes, du moins avait-elle fait de nombreux adeptes dans tous les coins du monde, et des adeptes qui sont devenus autant de martyrs.

Quel est donc ce prodige ? Laissez-moi, m. f., vous l'expliquer en quelques mots, afin de vous faire sentir combien il importe, aujourd'hui surtout, de faire résonner bien haut cette grande parole du Christ à l'encontre de certaines prétentions du siècle : *Ite, docete !* Ce siècle orgueilleux n'affiche-t-il pas en effet la prétention d'exclure de l'enseignement de la jeunesse les maîtres chrétiens, et avant tout le clergé catholique ? Montrons que nous, nous avons le droit de lui dire : Ce droit d'enseigner, que vous voulez nous ravir, vous n'y avez et n'y pouvez avoir aucun titre, tandis que le prêtre le possède, lui, en vertu même de son ordination, dont nul ne le peut dépouiller. A lui seul il fut dit : *Ite, docete...* baptizantes, allez, instruisez toutes les nations, en les baptisant. Ici, dans ce dernier mot, est la racine inextirpable du droit d'enseigner qui appartient aux prêtres du Christ. En leur donnant le pouvoir de conférer les sacrements, et particulièrement le baptême, Jésus-Christ faisait de ses prêtres les pères et les pasteurs des âmes ; et par une conséquence nécessaire il leur donnait non-seulement la mission, mais le droit radical et incommunicable d'enseigner, avec une

pleine et entière autorité, *tanquam potestatem habentes*.

I

Le droit d'enseigner, en effet, est inhérent à la paternité, et n'appartient qu'à elle. En d'autres termes, celui-là seul a le droit d'enseigner qui est père, et parce qu'il est père. Voilà le principe majeur qui domine et tranche toute la question; et ce principe est l'évidence même. A qui peut-il appartenir légitimement de développer et de diriger la vie, sinon à celui qui a donné l'existence? et qui est responsable de l'enfant, sinon le père?

Prenons tout de suite notre thèse par le sommet, et appliquons notre principe. Rien au monde de plus clair et de plus simple.

Dieu est Père, on baptise au nom du Père; il doit donc enseigner. Effectivement, Dieu est Père à l'égard de son Verbe, et c'est en raison de cette divine paternité que le Verbe est éternellement engendré par voie d'intelligence; le Père enseigne divinement son Fils, et le Fils est l'image et la reproduction parfaite de la substance du Père, qui est la vérité même. Le Fils a dit de sa propre personne: Selon ce que mon Père m'a enseigné, je parle, *sicut docuit me Pater, hæc loquor*. Il a dit encore: Je vous ai dit la vérité que j'ai apprise de mon Père, *quam audivi à Deo*. Et plus loin: Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même. (Saint Jean, VIII, 28-40; XIV, 10).

Dieu est également le Père de tous les hommes, qu'il a créés à son image et à sa ressemblance; c'est aussi en vertu de cette paternité universelle qu'il les a enseignés dès le commencement, éclairant leur esprit des rayons de la science, formant leur cœur à la vertu, leur montrant le bien à faire, le mal à éviter, leur donnant, avec une loi morale pour régler leur vie, la connaissance intime des merveilles sorties de ses mains; *disciplina intellectus replevit illos; creavit illis scientiam spiritus, sensu implevit cor eorum*, et le reste; car il faut lire et méditer attentivement ce magnifique morceau dans le livre de l'Écclésiastique. (XVII, 1-10).

Or la paternité humaine n'est qu'un écoulement de la paternité divine; c'est un nouveau trait de ressemblance de l'homme avec Dieu. Ce qui constitue essentiellement la paternité, c'est que le père se reproduit dans son fils en lui communiquant sa nature. Dieu est Père éternellement et nécessairement: donc il l'est parfaitement, et le Fils est l'image substantielle du Père, et si parfaite qu'il est un en nature avec lui, et qu'il épuise par conséquent la paternité divine. Dieu est le Père de tous les hommes, parce qu'il les a faits à son image; mais comme cette image est nécessairement très imparfaite, nous ne sommes plus ses enfants par nature, mais seulement par adoption. Par exemple on ne dit pas que Dieu soit le Père des créatures purement matérielles ni des êtres sans raison, parce qu'ils ne sont pas faits à son image.

Ainsi donc, parmi les hommes, celui qui est père, par sa paternité même, ressemble plus com-

plètement à Dieu; il tient auprès de ses enfants la place de Dieu, c'est un véritable vice-Dieu; les langues humaines l'appellent *pro-créditeur*. D'où il résulte clairement que celui-là seul à qui Dieu a conféré l'honneur de la paternité se trouve investi en même temps des droits qui en découlent, et dont le premier et le principal est celui d'enseigner. Et quand je dis que le droit d'enseigner est essentiellement inhérent à la paternité, j'énonce une vérité aussi claire que le jour, puisqu'il n'en est visiblement que le prolongement dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre moral. Qu'est-ce en effet qu'enseigner, sinon former d'autres hommes à sa propre image, reproduire son propre esprit et son propre cœur dans leur esprit et dans leur cœur? Or, se reproduire dans autrui, n'est-ce pas, d'après ce que nous avons dit plus haut, ce qui constitue essentiellement la paternité?

Et par une conséquence forcée, ce droit est inviolable et sacré comme la paternité même. Nul ne peut y porter atteinte sans outrager odieusement la justice, sans faire une violence impie à la volonté formelle de Dieu, sans détruire l'ordre établi par son infinie sagesse. Il n'est pas moins inaliénable. Nul père ne peut sans forfaire à l'ordre divin, à sa conscience, à la nature même, se désintéresser de l'enseignement de ses enfants, se déposséder du droit, qui est en même temps le premier de ses devoirs, de les instruire et de les élever, pas plus qu'il ne peut se dépouiller de sa paternité même. Sans doute tout père n'est pas apte à remplir auprès de ses enfants ce devoir dans toute son étendue; mille circonstances indépendantes de sa volonté peuvent entraver pour lui l'exercice de ce droit. Dans ce cas il confie sa charge à d'autres personnes capables qu'il délègue à cet effet. Mais son droit reste intact; et ses délégués, loin de pouvoir se substituer à lui, ne doivent être, en toute conscience comme en toute justice, que ses représentants fidèles et les exécuteurs scrupuleux de sa volonté.

II

Or il n'y a, il ne peut y avoir que deux sortes de paternité: la paternité selon la nature et la paternité selon la grâce; parce que l'homme en ce monde reçoit deux vies seulement, et pas davantage: la vie naturelle et la vie surnaturelle. Le père selon la nature donne à son fils la vie naturelle en lui communiquant la nature humaine; le père selon la grâce donne à ses enfants spirituels la vie surnaturelle en leur communiquant une participation à la nature divine, il met le divin dans l'âme régénérée; *divinæ consortes naturæ*. Aussi le prêtre est-il appelé un homme divin: *Sacerdos alter Christus*.

En recevant de Jésus-Christ le pouvoir de conférer le baptême, c'est-à-dire de régénérer l'âme, de la faire naître à la véritable vie, en un mot, selon l'énergique expression de saint Paul, de l'enfanter à Dieu, *filioli mei quos iterum PARTURO*, le prêtre a donc reçu de lui l'honneur de la paternité spirituelle. Et celle-ci est incomparablement plus sublime que

celle selon la nature, parce qu'elle se rapproche infiniment plus de la paternité divine. Le Père selon la nature ne donne à son enfant qu'une vie inférieure, incomplète, renfermée dans l'étroit domaine des choses qui passent, incapable d'atteindre aux biens éternels, et de conduire l'homme à sa véritable destinée. Le père selon la grâce donne au contraire à l'âme une vie supérieure qui l'ennoblit, qui l'élève, qui l'emporte et la maintient dans la région des vérités immuables et des mystérieuses réalités. Il est donc absolument vrai qu'après Dieu, dont on a dit si justement : *nemo tam pater*, personne n'est aussi père que le prêtre, pasteur des âmes.

Cela étant, le prêtre, par cela même qu'il est père, a donc lui aussi le droit d'enseigner. Et comme il est père au sens le plus large et le plus élevé que l'on puisse concevoir sur la terre, il possède ce droit dans sa plus grande étendue. En effet si l'on admet que l'âme est infiniment au-dessus du corps, et que la vie éternelle ne supporte aucune comparaison avec la vie du temps, il faut de toute nécessité en conclure ceci, à savoir : qu'autant la nature doit être soumise à la grâce, la matière à l'esprit, les sens à la raison, autant l'enseignement du père selon la nature doit être subordonné et conforme à l'enseignement du prêtre, qui est le père selon la grâce.

Ainsi, d'après la logique la plus serrée et la raison la plus saine, le prêtre a, de par son ordination et le caractère sacré dont elle l'a revêtu, non seulement le droit d'enseigner, mais encore le droit de surveiller l'enseignement, de prendre garde que la matière ne l'emporte sur l'esprit et que les rôles ne soient renversés. C'est à lui de découvrir le mensonge, de le signaler, et de l'exclure de l'enseignement ; et ce droit n'appartient proprement qu'à lui, parce que lui seul est le père des âmes, et que lui seul a reçu entre ses mains le dépôt sacré de la vérité, qui est la nourriture indispensable des âmes.

Mais en dehors de cette double paternité, il n'y a plus de place pour une troisième. Après le père de famille et le prêtre, il n'y a plus d'autre père ; puisque évidemment par le don de la vie naturelle et le don de la vie surnaturelle toute paternité est épuisée. En conséquence nul autre que le père de famille et le prêtre ne peut légitimement prétendre aucun droit, soit pour enseigner, soit pour intervenir dans l'enseignement ; et toute intervention venant d'ailleurs est nécessairement illégitime, et par suite fatale au véritable développement des esprits et des caractères. L'histoire ne cesse de nous le crier aux oreilles.

Or maintenant, par ces quelques considérations aussi simples que justes, vous est expliqué le prodige dont nous parlions tout à l'heure. Vous comprenez, je n'en doute pas, pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans aucun de ces moyens de succès dont les hommes ne sauraient se passer, a si facilement réussi à convertir le monde, tandis que les plus célèbres philosophes né sont jamais venus à

bout de persuader même les vieilles femmes de leur quartier. C'est que les philosophes n'avaient aucun droit d'enseigner les peuples, ni aucune mission pour le faire ; c'étaient de simples mercenaires, et comme dit saint Paul, des « animaux de gloire » exclusivement préoccupés de servir les intérêts de leur avarice ou ceux de leur vanité.

Mais quand les âmes, si longtemps abusées par ces charlatans de sagesse et maintenant découragées de tout système, entendirent la voix des apôtres, du premier coup elles reconnurent l'accent ; c'étaient bien leurs pères qui parlaient. L'émotion les saisit, la confiance s'empara d'elles ; elles écoutèrent, et la vérité commença à leur apparaître entourée d'une évidence irrésistible. Dès lors elles se précipitèrent dans le bercail du Christ, et ne lui donnèrent plus dans leurs prières d'autre nom que celui de père : *Pater noster, qui es in cœlis*. Dès lors aussi l'Eglise, fidèle à la dernière recommandation du Sauveur, qui était comme son testament suprême : *Ite, docete... baptizantes eos, docentes eos servare omnia quæcumque ostendi vobis*, l'Eglise, dis-je, prit en main l'enseignement, comme c'était son droit et son devoir ; et que fit-elle ? Un seul mot vous le dira : elle fit le monde chrétien et les sociétés chrétiennes ; et son action sur tous les peuples qui entendirent sa voix pourrait se raconter sous ce titre : *Histoire de la civilisation et de ses progrès dans le monde entier depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours*. Avant lui, elle n'existait nulle part ; aujourd'hui elle disparaît dès qu'on le chasse ; et tout peuple qui veut vivre est obligé de revenir à lui.

Ite, docete ; oui, vous, ses prêtres, allez, enseignez toujours, vos leçons ne sont pas perdues, et les peuples finiront tôt ou tard par distinguer votre voix de celle des mercenaires et des faux prophètes. *Baptizantes eos*, versez l'eau sainte sur les fronts ; vous seuls avez le pouvoir de régénérer les âmes, et en les régénérant, vous acquérez le droit imprescriptible de les instruire, *docentes eos servare omnia*, de leur enseigner, et puissent-elles le comprendre toutes ! qu'en dehors de Jésus-Christ, il n'y a qu'égaréments, ténèbres, défailances et mort irrémédiable, parce que lui seul est la voie, la vérité et la vie, *via, veritas et vita*, et qu'il n'y a de salut qu'en lui. Amen.

ENTRETIENS FAITS A DES JEUNES FILLES

CE QUE DOIT ÊTRE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE

VII

VIE D'UNION A DIEU PAR LA PRIÈRE

Seules les âmes pures voient Dieu. Elles le contemplent dans ses œuvres, dans les merveilles de la nature, et, aux clartés de la foi, dans les merveilles de la grâce. En voyant Dieu, nous sentons sa présence et nous nous réjouissons de nous

mouvoir, en quelque sorte, dans l'orbite infini de son amour qui partout nous accompagne et nous poursuit. Mais cette vision muette ne saurait nous suffire. Si toute absence nous est cruelle, il serait presque aussi cruel de voir nos amis, de vivre avec eux, sans pouvoir leur parler. C'est ainsi que parfois, dans nos rêves, nous apparaissent des visages que nous avons aimés, père, mère ou sœur, et nous leur tendons les bras, et les paroles expirent sur nos lèvres, et nous nous réveillons accablés, parce que nous n'avons pu leur parler. C'est donc aussi pour nous un besoin impérieux de *parler* à Dieu.

Nous jouissons de ce privilège de pouvoir lui parler à toute heure, quand nous voulons, quand nous lui ordonnons en quelque sorte de nous écouter. Alors il arrête sur nous son regard plein de miséricorde, il prête l'oreille. Nous l'avons appelé, il vient, il accourt, il fait les trois quarts du chemin. Il veut pourtant que nous en fassions une partie. Celui qui lui parle sans préparation le tente, *tentat Deum*, de même que l'âme qui demeure emprisonnée dans les liens de la matière et des passions. Il refuse de lui répondre jusqu'à ce qu'elle ait rompu ses chaînes qui la rivent au monde, à la jouissance, à la boue. Il la veut *détachée, recueillie et sincère*.

I. J'ai voulu monter un jour dans un ballon captif. Il était là, impatient de s'élancer dans l'espace, frémissant comme un cheval qu'on tient en respect avant qu'il prenne sa course, retenu par cent cordes qui le fixaient à des pieux et par un câble énorme qui devait l'empêcher de se laisser entraîner au gré des vents. Il se balançait, oscillant sur sa base, maudissant les liens qui l'attachaient à la terre. Tout à coup on dénoua les cordes, l'air le souleva et lui imprima un mouvement formidable, et il s'éleva majestueux dans l'espace. A mesure que je montais, l'horizon s'étendait devant moi, je découvrais une plus vaste portion du ciel bleu ; la ville sous mes pieds m'envoyait à peine sa rumeur confuse ; ses rues et ses maisons ressemblaient aux petits carrés d'un damier, et les hommes m'apparaissaient comme des fourmis qui allaient, venaient, empressées.

Et je me disais : Ce ballon, c'est bien l'image de notre âme. Elle ne demande qu'à s'élever à Dieu par cette ascension merveilleuse qu'on appelle la prière. Mais elle est retenue par mille cordes terrestres. Parfois, impatiente de les rompre, elle lutte, se débat, frémit du désir de la liberté, et fait d'énergiques efforts. Mais il faudrait briser bien des liens, renoncer à son amour-propre, à la vanité, aux ajustements mondains. Il faudrait rompre avec telle compagnie douteuse, telle lecture passionnée, telle affection illégitime. Il faudrait imposer un frein à sa curiosité de scandales, à ses préjugés, à ses médisances. Il faudrait montrer moins de susceptibilité et plus de charité, savoir excuser le prochain au lieu de lui faire perpétuellement son procès, relever ceux qui tombent au lieu de les frapper dans leur chute.

Eh bien ! ayez donc l'énergie de briser toutes ces chaînes qui vous tiennent captives, de renoncer à ces vanités qui vous rapetissent. Laissez donc votre âme s'élever vers Dieu. Comme le ballon, elle est faite pour monter. Coupez non seulement les petites cordes, je veux dire vos petits défauts ; mais coupez le câble, c'est-à-dire votre passion dominante, cet attrait puissant qui vous attache au monde et vous retient esclaves, puis jetez-vous à corps perdu dans l'immensité de l'amour de Dieu.

Alors combien la terre vous apparaîtra petite, méprisable, elle et ses misérables plaisirs, elle et les passions mesquines qui ravagent le cœur des fourmis humaines, elle et tous ses trésors, ses richesses, ses splendeurs si pâles devant les splendeurs du ciel ! Et que votre prière sera puissante, si vous êtes détachées de tout cela ! Quand vous aurez consommé le sacrifice de tout ce qu'il y a en vous de terrestre et d'égoïste, que vous en aurez fait comme un immense holocauste, Dieu ne vous refusera plus rien, à vous qui lui aurez donné tout. Il sait ce qu'il en coûte pour vaincre un penchant, quelles batailles il faut livrer avec soi-même et combien à chaque fois le cœur a saigné. C'est pourquoi il les récompense en leur assurant une grande paix intérieure, ainsi que le royaume du ciel réservé aux seuls « violents. »

Mais si la vraie prière suppose le détachement du monde, dites-moi : combien de fois avez-vous prié ? Aussi combien souffre votre pauvre âme ! Elle voudrait s'élever par la prière, — cette sublime élévation vers Dieu, — et à chaque fois elle retombe. D'une part poussée, entraînée vers le ciel ; de l'autre clouée à la terre et aux passions de la terre, rivée à des chaînes qui restent toujours chaînes, c'est-à-dire dures et meurtrissantes, bien qu'on les couvre de fleurs, quel tourment ! C'est toujours le ballon qui voudrait monter et qui est retenu de toutes parts, impuissant à se débarrasser des étreintes qui compriment son essor.

II. Quand notre cœur est ainsi plein de nous-mêmes, plein du monde, comment serions-nous recueillis ? Lorsque vous priez, songez-vous à qui vous parlez, avez-vous une idée vraie de la grandeur de Dieu ? Vous êtes-vous, là, sérieusement, mis la tête entre les deux mains et vous êtes-vous dit ceci :

« Je ne suis rien devant Dieu. Il m'a fait naître, il m'a comblée de tous les biens de la famille, de la société, de la grâce, et pour lui témoigner ma reconnaissance, je me suis révoltée contre lui. Il s'est fait connaître à mon âme, je l'ai vu, senti, goûté ; j'ai entendu sa voix distinctement. Il m'a demandé de l'aimer, et je n'ai pas voulu de lui. Et il a supporté mes refus, mes infidélités, mes désobéissances, quand d'un mot il pouvait m'anéantir, ou me faire expier pendant toute l'éternité cette révolte insensée et cette sottise extrême qui m'a fait préférer à Lui mes caprices ; au ciel, la terre ; au bien, le mal, — semblable à celui qui préférerait la chenille, la hideuse chenille au cygne éclatant de blancheur qui joue sur le lac. »

Non, n'est-ce pas? Vous n'avez point fait ces réflexions. C'est pourquoi votre prière a manqué de recueillement. Devant Dieu, à l'église, vous avez songé à vous-mêmes, à vos vanités, à vos haines, à vos mépris, à vos dangereuses liaisons. Mais ce n'est point à cela qu'il faut appliquer votre esprit, c'est à Dieu, c'est à votre âme qui se débat dans la fange où vous la maintenez!

Vous n'avez pas toujours cependant, je le veux, donné dans ces excès sacrilèges; souvent vos prières se sont bornées à rester indifférentes. Alors vous ressembliez à une personne qui s'entretient avec une autre, d'une manière vague, distraite, en songeant à autre chose. La conversation languit, en redisant les banalités d'usage pour lesquelles on n'a pas besoin de penser; on en souhaite mutuellement la fin et l'on se quitte avec plaisir.

C'est ainsi que vous êtes parfois à l'église, sans recueillement, inoccupées, promenant vos regards sur les toilettes prochaines, appliquées à épier tout incident qui réjouit votre curiosité. Mais c'est à Dieu qu'il faut penser, à vos défauts que vous devez corriger, aux grâces à demander pour vous et pour les vôtres; mais c'est l'autel qu'il faut regarder, l'autel où Jésus-Christ réside, d'où il vous voit, d'où il sonde jusqu'à vos secrètes pensées, jusqu'au fond de votre cœur, l'autel où il attend que vous lui parliez.

Dieu ne vous demandera point de quelle couleur était la robe de votre voisine, mais il vous demandera un compte sévère du temps mal employé à l'église, de l'outrage que vous lui faites en le tenant éloigné de vous, en le faisant attendre à la porte de votre âme. Et pendant que vos lèvres murmurent des prières que votre esprit n'entend pas, Jésus-Christ dit à votre ange: « Elles m'honorent des lèvres, mais leur cœur est loin de moi. » Je comprends alors que vous ne trouviez aucun charme à converser avec lui, tandis qu'il est si doux pourtant de lui parler et de l'écouter dans le silence de son âme détachée, recueillie et tout à lui!

III. Vos prières, mes enfants, ont encore parfois un autre défaut: elles ne sont pas convaincues, elles ne sont pas sincères. En un mot vous priez, vous pressez Dieu de vous écouter, mais au fond vous ne désirez pas qu'il vous exauce.

En effet, vous demandez à Dieu par exemple de vous convertir. Vous sentez que votre âme est éloignée de lui, et vous vous décidez à revenir à Jésus-Christ pour retrouver en lui la paix, la consolation, l'espérance. Mais se convertir, c'est tout quitter pour Dieu. Tout, c'est beaucoup de choses. On voudrait garder un pied à l'église et un pied dans le monde, et l'on sent en soi-même se livrer l'éternel combat si bien raconté par saint Augustin. La vie pieuse, chrétienne, loin du tumulte du mal, apparaît triste; on recule d'effroi, et, au fond, l'on dit à Dieu: « Convertissez-moi, je le désire sans doute, mais pourtant, je serais bien aise de garder cette rancune, cette aversion, cette amitié peut-être un peu légère, mais où je trouve tant de charmes,

cet amour du monde sans lequel je mourrais d'ennui! » Je vous le demande, n'est-ce pas ainsi que vous priez? en réalité, ne redoutez-vous pas une conversion trop sérieuse? Et votre prière alors est-elle sincère? Vous demandez, avec la crainte d'être exaucées.

Et cependant, non! vous ne pouvez garder aucune de ces faiblesses, et malheur à vous, si Dieu ne vous suffit pas! Malheur à vous si vous ne recherchez pas et si vous ne trouvez pas dans la piété, dans le devoir, les seules joies qui soient assez profondes pour remplir votre cœur, assez puissantes pour répandre sur toute votre vie un rayon d'amour qui l'éclaire et la réjouisse. Vous avez refusé d'être tout entières à Dieu? Il vient de rendre contre vous un jugement irrévocable. Vous n'avez pas l'âme assez grande pour lui; il ne veut pas de vous!

Souvent quand nous avons été infidèles à l'excès, quand nous avons lassé sa patience, il prononce ainsi contre nous de terribles arrêts, et toute notre vie porte désormais comme l'empreinte de sa malédiction. Après les plaisirs fugitifs d'une jeunesse licencieuse où l'amertume même ne nous a pas été épargnée, viennent des jours troublés, des peines intimes que personne ne connaît; parfois des maladies cruelles, de longues nuits d'insomnie où l'on repasse amèrement dans sa mémoire le temps trop rapidement écoulé. Heureux ceux dont le passé est resté sans tache, l'âme sans remords cuisant, et dont les années n'ont été remplies que par ces trois amours qui n'en font qu'un: Dieu, le travail et le devoir!

Mais quand notre passé est couvert de fautes, que notre esprit ne nous rappelle que des journées souillées ou inutiles, si les habitudes indifférentes ou criminelles ont chassé la foi de l'âme, voici le désespoir et le commencement de l'enfer. O tortures morales épouvantables, et qu'il serait si facile aujourd'hui de s'épargner! O regrets stériles, semblables à ceux des réprouvés! C'est en vain que durant ces nuits de maladie, d'angoisses et de regrets, vous vous frappez la poitrine. Dans cette poitrine, il n'y a plus qu'un cœur païen, insensible, avili, voué au culte de toutes les passions, où vous avez élevé des autels à toutes les jouissances, à toutes les vanités, à tout, excepté à Dieu. Heureux si la souffrance, cette grande conseillère, remplace alors par la résignation et la foi le blasphème prêt à s'échapper des lèvres. Heureux si vous vous humiliez sous la main visible qui vous frappe, et si le repentir suprême fait casser l'arrêt qu'avaient motivé les fautes de votre jeunesse, ces fautes que l'Eglise, au chevet de ses mourants, prie Dieu d'oublier ainsi que les ignorances coupables de la vie.

Hélas! le dirai-je? Ce repentir qui efface tout, c'est l'exception. Il y a une infinité de pécheresses, mais combien peu de Madeleine! Elle manque si souvent, la sincérité de la prière et la sincérité des retours! Alors le doigt de Dieu écrit en signes sinistrement lumineux, en caractères palpables

que les hommes même peuvent lire, la condamnation finale de ces âmes qu'ont dévorées les passions et dont il ne reste plus en quelque sorte que d'affreux lambeaux, où seul un miracle pourrait ranimer l'étincelle de la vie divine.

Telle est la malheureuse destinée qui attend la plupart de ces âmes chrétiennes à moitié ou seulement au quart, qui demandent à Dieu leur conversion tout en désirant rester attachées au monde. Aujourd'hui, mes enfants, il n'est plus permis d'être indifférent, ni de garder un cœur partagé. Quand, il y a deux siècles, la religion régnait en maîtresse, les scandales étaient alors, en quelque sorte, plus permis. Après une jeunesse orageuse, Madame de la Vallière, par exemple, expiait par d'austères pratiques et par une admirable piété des excès qui avaient déshonoré la Cour et la ville. La religion reprenait ses droits, et Bossuet lui-même faisait ressortir la gloire qu'elle retirait d'une pénitence aussi éclatante. Mais aujourd'hui l'Eglise est militante par essence et en réalité. Elle est attaquée, déchirée, calomniée, traquée avec une incroyable sincérité de haine. A la sincérité de la haine opposez la sincérité de l'amour; et celle-ci s'obtient par la sincérité de la prière.

Point de pacte avec le monde, ni avec ses idées; point de main tendue à l'ennemi, sous peine de trahison. L'Eglise vous appelle, vous, ses enfants; vous savez qu'elle est la vérité et la source de tout bien. Rangez-vous autour de votre sainte Mère, et ne donnez aucune prise, aucun gage de parole ou de conduite à ceux qui la combattent.

Alors détachées, recueillies et sincères, vous pourrez parler à Dieu et lui dire : « Mon Dieu, je veux vous rester unie de pensée, d'affection et d'action. Eclaircissez-moi, dites-moi ce qu'il faut faire. Parlez, votre servante vous écoute ! »

Et il vous répondra aussitôt. Et sa première parole sera celle-ci : « Mon enfant, je suis content de vous ! »

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE DEUXIÈME

La foi

VIII

PÉCHÉS CONTRE LA FOI

— *En vous donnant la foi, Dieu vous a-t-il imposé des obligations relatives à cette vertu ?*

— Oui, il y a des choses qu'il me commande et des choses qu'il me défend.

— *Et si vous n'obéissez pas ?*

— Je commettrai des péchés contre la foi.

A

Ce que Dieu commande

— *Pourriez-vous me dire ce que Dieu vous commande relativement à la foi ?*

— Il me commande trois choses.

— *Lesquelles ?*

— Il me commande de connaître ma religion, de faire des actes de foi, et de professer extérieurement ma foi.

1

Obligation de connaître la religion

— *Pourquoi Dieu a-t-il pris la peine de nous révéler la religion ?*

— Pour que nous la connaissions.

— *Pourquoi Jésus-Christ son divin fils est-il venu nous la rappeler ?*

— Encore pour que nous la connaissions.

— *Pourquoi a-t-il ordonné aux apôtres d'aller la prêcher par toute la terre ?*

— Toujours pour que nous la connaissions.

— *Nous devons donc connaître la religion ?*

— Oui, nous sommes obligés de connaître la religion, c'est-à-dire de savoir ce qu'il faut croire et faire pour être sauvé.

— *Que faut-il croire pour être sauvé ?*

— Les vérités révélées.

— *Vous devez donc les connaître ?*

— Oui, au moins les principales qui sont renfermées dans le symbole des apôtres.

— *Que faut-il faire pour être sauvé ?*

— Il faut observer les commandements, prier, et recevoir les sacrements.

— *Vous devez donc connaître les commandements ?*

— Oui, je dois connaître les commandements de Dieu et de l'Eglise. Si je ne les connaissais pas, je ne pourrais pas les observer, ni gagner le paradis.

— *Devez-vous aussi savoir prier ?*

— Oui, au moins comme Notre-Seigneur nous l'apprend dans le Notre Père.

— *Pourquoi ?*

— Parce que si je ne savais pas prier, je n'obtiendrais pas les grâces dont j'ai besoin pour être sauvé.

— *Et les sacrements, devez-vous aussi les connaître ?*

— Oui, au moins ceux que je suis obligé de recevoir pour aller au ciel.

— *S'il en est ainsi, que faut-il penser de celui qui ne connaît pas sa religion ?*

— Si, par sa faute, il ignore ce qu'il doit savoir, il est en état de péché et de damnation.

— *Mais si ce n'est point du tout par sa faute ?*

— Même dans ce cas-là, il serait encore en état de damnation s'il ignorait les vérités essentielles de la religion, comme l'existence de Dieu et d'une autre vie où le pécheur est puni et le juste récompensé, la promesse d'un rédempteur et, probablement, depuis la prédication de l'Evangile, les mystères de la sainte Trinité et de l'Incarnation.

— *Que dites-vous donc de l'enfant qui ne veut pas aller au catéchisme ?*

— Il fait un péché.

— *Et de celui qui ne veut pas apprendre la lettre, ni écouter les explications du catéchisme ?*

— Il pêche aussi.

— *Maintenant que dire des parents qui, n'en-*

seignant point la religion à leurs enfants, ne les envoient pas au catéchisme ?

— Ces parents sont grandement coupables.

— Et des députés qui font des lois pour empêcher que la religion soit enseignée aux enfants dans les écoles ?

— Ces députés commettent une grande faute dont ils rendront compte à Dieu.

2

Obligation de faire des actes de foi

— *A quoi nous porte la vertu de foi ?*

— A faire des actes de foi.

— *Sommes-nous obligés d'en faire ?*

— Oui, puisque Dieu nous a donné la foi tout exprès pour cela. Du reste, nous avons vu plus haut que l'acte de foi est absolument nécessaire pour le salut.

— *Quand faut-il faire des actes de foi ?*

— D'abord quand on commence à avoir l'usage de la raison.

— *Pourquoi ?*

— Un enfant doit saluer son roi aussitôt que le roi arrive et lui apparait ; de même, aussitôt que l'autorité de Dieu, vérité même, apparait à l'intelligence de l'enfant, celui-ci doit offrir à Dieu le salut, ou l'hommage de la foi.

— *Votre réponse s'applique bien aux enfants catholiques ; mais en est-il de même pour les infidèles ou autres hommes élevés en dehors de la religion catholique ?*

— Ceux-ci devront faire l'acte de foi, aussitôt que les choses de la foi leur seront suffisamment proposées.

— *Quand faut-il encore faire des actes de foi ?*

— Dans les tentations contre la foi, trop fortes pour être repoussées autrement que par un acte de cette vertu.

— *Est-ce tout ?*

— Non, il faut encore faire des actes de foi à l'article de la mort et quand on est tombé dans une hérésie ou un doute volontaire contre la foi.

— *Pourquoi à l'article de la mort ?*

— Pour s'unir à Dieu autant que possible avant de paraître devant lui, et pour se prémunir contre les tentations du démon qui redoublent à l'article de la mort.

— *Pourquoi après une hérésie ou un doute contre la foi ?*

— Afin de réparer, autant que possible, sa faute et l'injure faite à Dieu qui est la vérité même.

— *Sommes-nous tenus à d'autres actes de foi que ceux qui précèdent ?*

— Oui, nous sommes encore obligés de faire des actes de foi de temps en temps pendant notre vie, au moins tous les mois.

Si on passait un temps trop long sans faire des actes de foi, la vie chrétienne serait bientôt perdue, puisque c'est de la foi que le juste vit.

— *Les fidèles qui remplissent exactement leurs devoirs de religion ont-ils lieu de s'inquiéter sur l'accomplissement de ce précepte ?*

— Non, car, dans leurs pratiques religieuses, il y a un acte de foi, puisque c'est la foi qui fait accomplir chacune d'elles.

C'est ainsi que, dans la récitation des prières,

dans la résistance aux tentations, dans l'assistance à la sainte messe, dans l'adoration de la sainte Eucharistie, dans la réception des sacrements, en un mot, dans tous les actes religieux, il y a au fond un acte de foi, puisque c'est la foi qui les inspire.

— *Que pensez-vous de celui qui, ne vivant pas chrétiennement, ne fait point d'actes de foi ?*

— Il pèche contre l'obligation de faire des actes de foi aussi souvent que le précepte lui commande les actes qu'il omet.

3

Obligation de professer sa foi

— *Suffit-il de faire les actes intérieurs de foi dont nous venons de parler ?*

— Non, il faut faire encore des actes extérieurs, c'est-à-dire qu'il faut professer de bouche, et montrer sa foi.

— *Que dit Notre-Seigneur ?*

— Il dit : « Celui qui m'aura rendu témoignage devant les hommes, moi aussi je lui rendrai témoignage devant mon Père. » (Matth., x.)

— *Que dit l'apôtre saint Paul ?*

— Il dit : « On croit de cœur pour la justification ; on professe de bouche pour le salut. » Rom., x, 10.)

— *Mais quand faut-il professer ou montrer sa foi ?*

— Lorsque l'honneur de Dieu le demande, ou bien notre salut, ainsi que celui du prochain.

— *Citez-moi un exemple.*

— Par exemple, si, devant un tribunal, un juge m'interroge sur ma religion, je dois me déclarer chrétien et catholique.

— *Pourquoi ?*

— Parce que si je gardais le silence, j'aurais l'air de renier Dieu, et je scandaliserais mon prochain, ce que je dois éviter à tout prix, même au prix de ma vie.

— *Donnez-moi un autre exemple.*

— En voici un :

Si, devant moi, quelqu'un se permettait de bafouer et d'insulter la religion, je dois la défendre et réprimer l'insulteur si c'est possible.

— *Et si ce n'est pas possible ?*

— Si ce n'est pas possible, soit à cause de mon ignorance, soit à cause de mon peu d'autorité, je dois au moins laisser voir, par ma tristesse, que je désapprouve ce langage méprisant pour la religion et insultant pour le bon Dieu.

— *Que faut-il penser de celui qui n'ose pas montrer et professer sa foi ?*

— Il pèche ; et, parce qu'il aura rougi de Notre-Seigneur Jésus-Christ devant les hommes, le divin Sauveur rougira de lui devant son Père céleste.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 13 maii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — TYPOGRAPHIE MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

VII

VERTU DE FOI

5^e L'ignorance religieuse

De toutes les causes qui peuvent affaiblir ou ruiner la foi dans les âmes, la principale est peut-être l'ignorance religieuse. Le prophète Jérémie déplorant les malheurs de sa patrie se demandait un jour quelle pouvait en être la cause; l'Esprit-Saint lui dicta cette réponse : La terre est dans la désolation, parce qu'il n'y a plus personne qui réfléchisse dans son cœur. Et nous, m. f., quand nous nous demandons pourquoi tant d'âmes aujourd'hui se perdent, nous ne trouvons pas de meilleure réponse que celle que nous avons lue dans Jérémie : C'est qu'il n'y a plus personne qui étudie la religion et qui en médite les vérités. Pour vous mettre en garde contre ce mal affreux de l'ignorance religieuse, je vais vous dire combien il est général et combien il est funeste.

I. Il y a dans le monde deux classes d'ignorants en matière religieuse : ceux qui ne savent rien et ceux qui savent mal. La première, grâce à Dieu, n'est pas la plus nombreuse. Pourtant on trouve parfois de ces hommes qui ignorent jusqu'aux premiers éléments de la religion. Ils sont peut-être allés au catéchisme dans leur enfance ; mais dans la suite ils ont tout oublié parce qu'ils n'ont plus étudié. Les épines étouffent la bonne semence tombée au milieu d'elles : ainsi les passions et les soucis du monde ont étouffé complètement dans leur âme les premières semences de la vérité. Tout entiers à la terre et aux choses de la terre, ils vivent sans jamais lever les yeux en haut ; c'est chez eux un parti pris : *Statuerunt oculos suos declinare in terram*. Or quand on a ainsi passé une vie entière ou même seulement quelques années sans venir à l'Eglise et sans penser à Dieu, que voulez-vous que l'on sache de la religion ? Et, m. f., ce ne sont pas seulement des intelligences faibles et grossières qui tombent dans cette complète ignorance. Quelquefois ce sont des savants, et alors ce sont ceux-là qui attaquent notre religion. L'un deux n'a-t-il pas écrit dans un livre d'histoire que Jésus-Christ naquit à Jérusalem ? Un autre disait un jour à un prêtre : Je suis un incrédule, je ne crois à rien. Mais, lui dit le prêtre, vous avez sans doute étudié les preuves de la révélation, vous en avez examiné les enseignements, vous avez lu les livres des grands écrivains qui ont défendu la foi. Oh ! pour cela, non, reprit l'incrédule, et je n'ai guère envie de le faire. Alors, lui répondit le prêtre, vous n'êtes pas ce que vous croyez ; vous n'êtes pas un incrédule, vous êtes un

ignorant. Beaucoup d'hommes aujourd'hui en sont là : ils ne sont incrédules que parce qu'ils sont ignorants.

Il en est d'autres, et ce sont les plus nombreux, qui prétendent connaître les vérités religieuses, mais qui les connaissent fort mal. Quand il s'agit d'apprendre une science humaine, on y consacre plusieurs années, souvent même une vie entière ; on y apporte une application longue et soutenue ; et quand on a fait tout cela, on s'aperçoit qu'on ne sait pas grand'chose. Et si l'on reste quelque temps sans entretenir ces connaissances péniblement acquises, il n'en reste bientôt plus rien. Eh bien ! quand il s'agit de la religion qui est la première de toutes les sciences parce qu'elle est la plus nécessaire, par une inconcevable folie, les hommes agissent tout autrement. Que voyons-nous en effet aujourd'hui ? La plupart, au sortir de l'enfance, après un catéchisme plus ou moins bien appris et en tout cas très imparfaitement compris, se lancent dans la vie avec ce pauvre bagage. De temps à autre, le moins souvent possible, ils assistent à un sermon. Voilà ce qu'ils font pour leur instruction religieuse. Et avec cela ils croient savoir leur religion ; beaucoup même à l'occasion se croient permis d'en plaisanter.

Non, non, m. f., on ne peut connaître la religion si l'on n'en fait une étude sérieuse. Sans doute l'Eglise n'exige pas que vous soyez des docteurs ; sans doute aussi pour être un bon chrétien, il suffit de savoir le Credo, les commandements de Dieu et de l'Eglise, le nombre et la nature des sacrements, l'oraison dominicale. Oui toute la religion est renfermée dans ces quatre choses : mais il ne suffit pas d'en savoir la lettre, il faut en comprendre le sens. Or pour cela il faut entretenir et perfectionner les connaissances que l'on a acquises au catéchisme. Il faut, dis-je, les entretenir ; car nous oublions promptement et facilement, car notre intelligence est comme un champ qu'il faut cultiver sans cesse si l'on ne veut qu'il soit bientôt couvert par l'ivraie des ténèbres et des erreurs. Mais surtout il faut perfectionner ces connaissances. Enfants, nous apprenions à la manière des enfants. Ce n'est que quand la raison a pris tout son développement que l'on comprend bien les vérités religieuses : les motifs de la foi, la beauté des mystères et l'importance des devoirs. Heureux le jeune homme qui arrivé à la pleine possession de son intelligence médite ainsi et réfléchit sur sa religion ! Si son cœur est pur et si son âme est droite, il se fera des convictions solides et énergiques ; ce sera un chrétien affermi, un fidèle acquis à l'Eglise jusqu'au dernier souffle de sa vie. Mais où sont-ils, hélas, aujourd'hui ceux qui agissent ainsi ? On trouve du temps pour tout, même pour les bagatelles les plus futiles ; on n'en trouve point pour apprendre ses devoirs. M. f., est-ce qu'il n'en est pas ainsi ? Est-ce que je n'avais pas raison de vous dire que l'ignorance religieuse est un mal très répandu ? J'ajoute que c'est un mal des plus funestes.

II. Il y a des péchés qui peuvent, je ne dis pas s'excuser, mais au moins s'expliquer. L'homme est si faible, et les passions si violentes ! Mais le crime de l'ignorance religieuse peut-il bien s'expliquer ? Est-il possible qu'un homme veuille risquer son éternité pour ne pas s'instruire ? Jésus a dit à son Eglise : Allez instruire les nations et leur apprendre à observer ce que je vous ai commandé ; quiconque croira sera sauvé, quiconque ne croira pas sera damné. Fidèle à sa mission, l'Eglise se présente aux hommes et leur dit : Voilà ce qu'il faut croire, voilà ce qu'il faut pratiquer ; j'ai le devoir de vous enseigner, vous avez donc le devoir de vous instruire ; sachez qu'il y va pour vous de vos intérêts éternels. Or voilà qu'une foule d'hommes ferment leurs oreilles pour ne pas entendre, leurs yeux pour ne pas voir, et courent sans réflexion à leur perdition. Certes on a vu des condamnés danser sur l'échafaud : n'ayant plus d'espoir de sauver leur vie, ils se donnaient la triste consolation d'étonner les spectateurs par un courage farouche. Mais un homme qui ayant encore une heure à vivre pourrait sauver sa tête s'il le voulait, et qui emploierait cette heure à jouer et à se divertir, voilà ce qu'on n'a jamais vu. Je me trompe, m. f., voilà ce qui se voit tous les jours : des hommes sur le bord de l'abîme éternel ; la voix de l'Eglise qui leur crie : Faites attention ! eux se moquant et continuant à courir en riant vers l'abîme.

Et ne croyez pas, m. f., que j'exagère le danger. Le fait est qu'il y a des hommes dont l'ignorance religieuse est telle que leur damnation paraît d'avance presque assurée. Ce sont ceux qui ignorent jusqu'à ces vérités qu'il faut savoir, comme disent les théologiens, de nécessité de moyen. Ces vérités sont au nombre de cinq : nous devons savoir et croire expressément que Dieu existe ; que sa justice rendra au ciel ou en enfer à chacun selon ses œuvres ; enfin depuis Jésus-Christ, il faut de toute nécessité connaître les trois grands mystères de la foi : la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption. La connaissance de ces dogmes est aussi nécessaire pour le salut d'un adulte que le baptême lui-même. Sans elle on ne peut recevoir valablement l'absolution de ses fautes. Or on trouve des hommes qui n'ont pas même cette connaissance. C'est un spectacle bien triste pour le prêtre quand il est appelé à leur lit de mort. Le plus souvent il est trop tard pour les instruire ; et pourtant sans cela, impossible de leur donner l'absolution. Car enfin Dieu ne remet pas les fautes sans contrition ; mais comment avoir la contrition si l'on ne sait qu'il y a un Dieu qui déteste et punit le péché ?

Ces hommes, je le veux bien, ne sont pas les plus nombreux. Mais, mes bien chers frères, ceux qui par leur faute n'ont qu'une connaissance imparfaite de la religion, ceux-là aussi sont coupables et s'exposent à de terribles dangers. D'abord à celui de perdre la foi. Les incrédules en effet sont ordinairement des ignorants qui blasphèment ce

qu'ils ne connaissent pas. Au contraire, plus on connaît les vérités religieuses, plus on les estime et plus on les aime. Tertullien a prononcé un mot bien vrai et bien profond : La meilleure preuve de la vérité de notre religion, c'est qu'en cessant de l'ignorer on cesse aussi de la haïr. Ah ! si aujourd'hui les ennemis de la foi se heurtaient à des populations instruites de leur religion, comme leurs efforts seraient vains ! Ce qui fait le triomphe de l'erreur, c'est qu'elle s'attaque à l'ignorance ; et hélas ! elle ne réussit que trop bien. Mais je veux que votre ignorance des vérités chrétiennes ne vous conduise pas jusqu'à la perte de la foi. De combien de maux cependant ne sera-t-elle pas encore pour vous la cause ! De là l'oubli de Dieu où vivent tant de chrétiens tièdes et négligents ; de là l'indifférence pour le salut, la négligence de ses devoirs, la corruption du cœur, l'endurcissement de la conscience. De là en un mot une vie souillée et profanée, une vie perdue, terminée trop souvent et trop justement par une mort désespérée.

C'en est assez, m. f., pour vous inspirer l'horreur de ce crime qui s'appelle l'ignorance religieuse. Laissez-moi vous rappeler en terminant les moyens que vous avez de vous instruire. L'Evangile vous en indique deux : l'audition de la parole de Dieu et la réflexion. Allez enseigner les nations, a dit Jésus à ses ministres : il a donc voulu que les hommes fussent enseignés par la parole. Aujourd'hui bon nombre de chrétiens croiraient s'humilier en assistant aux instructions du prêtre. C'est bon, disent-ils, pour les enfants. Oui ; mais ce serait bien bon pour eux aussi qui souvent en savent moins que les enfants ; en tout cas c'est leur devoir et un des plus importants. Mais il ne servirait de rien d'entendre les instructions si l'on n'en profitait pas. Pour cela, il faut réfléchir. C'est encore Jésus qui nous le dit, dans la parabole de la semence : Ceux qui écoutent bien sont ceux qui, non seulement, entendent la parole, mais qui la retiennent et la méditent dans leur cœur. C'est que les vérités religieuses sont tellement importantes qu'on ne peut les comprendre sans réflexion et sans méditation. Si elles tombent dans une âme qui ne réfléchit pas, c'est une semence qui tombe sur la pierre. Donc écouter la parole de Dieu et la méditer, tels sont les deux moyens que l'Evangile vous indique pour vous instruire dans la religion. Je pourrais en indiquer un troisième : les bonnes lectures. Tout le monde veut lire aujourd'hui. Si votre condition vous permet de le faire, qu'au moins quelquefois vos lectures aient pour objet les vérités religieuses. Mais si vous employez ce moyen, que ce soit toujours après les deux autres. Jésus n'a pas dit : Allez et faites lire ; il a dit : Allez et enseignez.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

AVONS-NOUS LA CHARITÉ ?

Voyez donc comme ils s'aiment ! C'était le cri d'admiration des païens en voyant comment se traitaient les chrétiens des premiers siècles. Hélas ! pourrait-on dire de nous comme des premiers chrétiens cette parole touchante ? Pourtant c'est le même Dieu que nous servons et le même Evangile que nous faisons profession de croire.

Supposez, un instant, ces trois apôtres qui ont tant prêché la charité revenant au milieu de nous. Ils parcourent les rues de nos villes et de nos villages ; ils entrent dans les maisons et les églises, observant toutes nos actions, écoutant nos paroles en public comme en particulier, lisant dans le fond de nos cœurs nos pensées les plus intimes et nos sentiments les plus secrets. Quel jugement porteraient-ils, croyez-vous, j'en ne dis pas seulement de ces gens qui ne sont chrétiens que de nom, mais de nous qui prétendons être de bons chrétiens ?

Voyez donc comme ils s'aiment ! Est-ce là l'impression qu'ils emporteraient de leur passage au milieu de nous ? Ou bien ne seraient-ils pas obligés de dire avec tristesse : Non, ces gens-là ne sont pas chrétiens ! Sans doute, il y a des croix à l'entrée des rues des villages ; la croix s'élève au-dessus des clochers, il y a des églises où l'on va encore prier, où chaque jour est offert l'adorable sacrifice des autels. A quoi bon des croix, des églises, des autels sans la charité ? Or ces populations n'ont pas la charité, donc elles ne sont pas chrétiennes.

Mais, ô saints apôtres, tous, pourtant, ont été baptisés, ils ont fait leur première communion. La plupart disent leur prière matin et soir, viennent à la messe le dimanche, communient chaque année, un certain nombre le font même plusieurs fois par an. — N'importe, malgré le baptême, malgré leurs prières et leurs communions, ces gens-là ne sont pas chrétiens, ils n'ont pas la charité ! Le Seigneur Jésus n'a pas dit : La marque à laquelle on vous reconnaîtra pour mes disciples, ce sera si vous êtes baptisés, si vous priez, si vous communiez, mais bien : si vous vous aimez les uns les autres. Non, non, nous ne pouvons voir en eux des chrétiens : voyez donc comme ils ne s'aiment pas !

A combien ne s'appliquerait que trop cette triste parole ? Hélas ! peut-être à nous-mêmes. Voici des personnes qui habitent le même pays, la même rue, des voisins ; ils évitent de se rencontrer, ou bien ils passent l'un près de l'autre sans se parler, sans se saluer. Ils se sont brouillés pour une raillerie, un mot piquant, sur un faux rapport ; entre ces anciens amis, ces voisins, ces parents même, c'est une rancune sans fin, une haine à mort qui refuse de pardonner et de se réconcilier. Et même parmi ceux qui semblent bons amis ou du moins indifférents les uns pour les autres, si vous pouviez lire ce qui se passe au fond des

cœurs, si vous voyiez tout ce qu'il y fermente de basse jalousie et de noire envie, parce que celui-ci fait des affaires plus brillantes, que ses enfants réussissent mieux, que sa fortune est plus prospère, sa position plus honorable ; si, en un mot, vous pouviez contempler tous ces secrets désirs de voir le malheur arrêter une félicité qu'on jalouse ! Vous voyez bien que ces gens-là ne s'aiment pas !

Ecoutez les conversations : c'est à qui déchirera le mieux la réputation du prochain et son honneur. Une critique méchante et sans pitié exagère les défauts, grossit les fautes et tourne en ridicule les travers. Les intentions les plus droites sont travesties, les actions les plus innocentes suspectées, sévèrement jugées ; les paroles les plus inoffensives sont mal interprétées et deviennent l'objet des imputations les plus perfides. Ah ! voyez donc comme ils ne s'aiment pas !

Jusqu'au sein des familles, entre les plus proches parents, vous trouvez ce manque de charité. De misérables questions d'intérêt divisent les frères et les sœurs ; ils se brouillent pour quelques francs, pour quelques centimètres d'un mauvais terrain. On ne se cède rien, on ne parle que de son droit ; il n'est pas question de charité. Vous dites : ils sont baptisés, ils vont à l'église, ils prient, ils communient. C'est possible, mais voyez donc comme ils ne s'aiment pas ! ils n'ont pas la charité, ils ne sont pas chrétiens !

Ne vous est-il jamais arrivé de rencontrer de ces personnes qui se croient dévotes et qui, au sortir de la prière, de l'église, de la table sainte, sont dures, hautaines, dédaigneuses envers les autres, parents ou serviteurs, se montrent impérieuses dans leurs paroles et blessantes dans leurs reproches, avares jusqu'à refuser une aumône ou un service ? Est-il inouï que des personnes qu'on appelle pieuses, sortant de la table sainte, avant d'avoir déposé le vêtement qu'elles y ont porté, les lèvres encore rougies du sang de leur Dieu, se livrent à la médisance sur le compte de leur prochain, refusent de se réconcilier ou de pardonner ? Elles, pieuses ? elles ne sont pas chrétiennes, elles n'ont pas la charité !

Voyez donc comme ils ne s'aiment pas ! Oh ! la dure et triste parole à entendre ! Mais avouez que nous la méritons, avouez que nous ne nous aimons pas les uns les autres. Regardons autour de nous, regardons en nous-mêmes : où est la charité ? avons-nous la charité ? Les premiers chrétiens n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ; où sont chez nous cette union, cette fraternité ? N'est-ce pas l'égoïsme qui les a remplacées ?

S'imaginer cultiver les autres vertus sans commencer par la charité, c'est une folie pareille à celle d'un jardinier qui voudrait vivre des produits de son jardin et n'y cultiver que des fleurs. Il mourrait de faim à côté de ses fleurs ! Hélas ! que de chrétiens ressemblent à cet homme ; leur âme meurt de faim à côté des vertus qu'ils croient posséder, parce qu'ils n'ont pas la charité. Oh ! n'oublions donc pas le : Avant tout ayez la charité !

Chères âmes qui entendez ces paroles, faites un sérieux retour sur vous-mêmes. Ne vous seriez-vous point reconnues à plus d'un trait dans ce qui a été dit plus haut ? N'avez-vous pas dû dire en vous-mêmes : C'est vrai, on pourrait dire de moi en bien des circonstances, en voyant ma conduite, en entendant mes conversations : Voyez donc comme ce cœur n'aime pas son prochain ! N'auriez-vous pas la charité ? Je vous redirais alors en les modifiant un peu les paroles de l'apôtre saint Paul : Quand vous feriez des prières dans toutes les langues des hommes et des anges, si vous n'avez pas la charité vous n'êtes qu'un airain sonnante ou une cymbale retentissante. Quand vous auriez le don de prophétie et la foi au point de transporter les montagnes, sans la charité vous n'êtes rien. Et lors même que vous distribuerez tous vos biens aux pauvres et feriez les plus dures pénitences, si vous n'avez pas la charité cela ne vous servira de rien.

Si nous remarquons que nous n'avons pas cette divine charité, mettons-nous tout de suite à l'œuvre. Si nous la pratiquons déjà, qu'elle grandisse encore dans notre cœur. Que la conclusion de cette lecture soit de nous dire : Jusqu'à présent je n'avais pas compris l'importance de la charité. En examinant ma conduite, je reconnais que je n'ai pas cette vertu ; tous mes efforts vont tendre à l'acquérir. Désormais, je serai si charitable dans mes pensées que ceux qui les pourraient lire diraient de moi : Oh ! comme il aime ses frères ! Je serai si charitable dans mes paroles que ceux qui m'entendront, eux aussi diront : Voyez, comme il aime ses frères ! Je serai si charitable dans toute ma conduite que ceux qui en seront témoins s'écrieront : Voilà un véritable disciple de Jésus-Christ ; comme il a la charité !

Méritons cet éloge, et nous aurons accompli la loi et les prophètes, puisque tout se résume dans la charité.

MOIS DE MARIE

XVIII

MINISTÈRE DE CONTRADICTION

En deux grands traits, le vieillard Siméon avait fidèlement décrit la vie de la sainte Vierge : « Cet enfant sera comme une cible pour la contradiction, et votre âme, un glaive de douleur la transpercera. » Petits enfants, petits maux, dit le proverbe. Marie qui a tant souffert déjà ne connaît pas encore la première partie du douloureux programme qu'elle doit remplir. Elle a subi la persécution d'Hérode, l'ennemi ; mais elle n'a pas reçu encore la coupe de la contradiction venue de la famille, des amis, des sages du monde, des orgueilleux docteurs de la loi. On peut donc affirmer qu'elle n'a pas encore commencé à souffrir. Car les ennemis, il est naturel qu'ils vous tendent des pièges, vous traînent

dans la boue, trament contre vous des perfidies. Cela ne vous émeut guère : ils demeurent dans leur rôle. Mais des frères, des amis élevés avec vous, qui ont mangé votre pain et dormi sur votre cœur, des parents qui ont vécu sous votre toit, à qui chaque soir et chaque matin vous serriez loyalement la main, quand ceux-là vous trahissent, vous calomnient, vous abandonnent, oh ! ils vous font à l'âme une blessure qui ne se refermera jamais !

Et si vous avez une mère qui ait élevé et chéri ces misérables qui vous frappent et vous dénigrent, une mère qui vous voit souffrir et à qui vous cherchez en vain à cacher votre profond chagrin, une mère qui vous aime de toutes ses entrailles, qui est prête à mourir pour vous et qui ne peut rien, absolument rien contre l'inéluctable destinée qui vous écrase, je vous le demande, souffre-t-elle, cette femme ? Oui, n'est-ce pas ? et plus que vous. Pourtant vous n'êtes pas Jésus, et cette femme n'est pas Marie. La puissance de souffrir est en proportion de la puissance d'aimer. Or, quel fils fut plus aimant que Jésus, quelle mère plus aimante que Marie ? Pauvre mère ! elle va traîner partout sa douleur, car elle va rencontrer partout pour son fils la contradiction, à *Nazareth* parmi les siens, comme à *Capharnaüm* parmi le peuple que Jésus s'efforce en vain de convertir !

I. De Cana, Jésus revient à Nazareth, avec sa mère et les cinq fidèles disciples, dans sa patrie, au milieu de sa famille et de ses frères. Cléophas, le frère de saint Joseph, était mort, laissant à la garde et sous la tutelle de celui-ci Jacques et José, Simon et Jude, ainsi que deux filles, Marie et Salomé. Ces enfants avaient en quelque sorte grandi avec Jésus ; et, à la mort de saint Joseph, la tutelle avait passé aux tendres mains de Marie. Ils ne formaient donc qu'une famille de frères ; c'est pourquoi on les appelait les frères et les sœurs de Jésus-Christ. C'était d'ailleurs l'usage que les cousins recussent aussi le nom de frères.

1. Marie ramenait à Nazareth son fils acclamé à Cana et portant autour de son front bienveillant comme l'auréole de son premier miracle public. Elle eut la douleur de se heurter à des cœurs envieux, à des âmes basses, à des esprits incrédules. Outragée dans sa légitime fierté maternelle, elle partit avec Jésus et ses frères pour Capharnaüm, à une journée de chemin (Joan., II, 12). Saint Joseph y avait autrefois travaillé et laissé la réputation d'un homme consciencieux et bon. Marie non plus n'y était pas inconnue, car elle avait suivi son mari, et les Capharnaïtes avaient vu Jésus enfant, parcourant les chantiers de son père.

Ils « descendent » les côtes de Zabulon et aperçoivent au loin les flots argentés, « mêlés de graines d'or, » du beau lac de Génésareth. Il n'a que cinq lieues de long sur deux de large, mais les Galiléens l'appellent une mer ; ils prétent même à Jéhovah cette flatteuse parole : « J'ai créé sept mers, mais je ne m'en suis réservé qu'une, celle de Génésareth. »

(Fouard.) Les pêcheurs la sillonnent avec leurs barques chargées des poissons qui y abondent. Sur ses bords fleuris de lauriers roses, et peuplés de palmiers, de noyers et de figuiers, verdoyants de vignes et de pâles oliviers, s'étendent mollement, enveloppées des tièdes parfums des arbres et des fleurs, les villes voluptueuses de Corozain, de Bethsaïda et de Capharnaüm. Voilà le champ de ses prédications ! Ces hommes grossiers qui ne connaissent que leurs barques et leurs filets, ce sont eux qu'il instruira et qu'il choisira pour convertir le monde. Il parle, tous accourent, subissent le charme de ses enseignements si doux, surtout le charme de sa bonté. Mais nul ne l'écoute, parce qu'on le connaît, parce qu'il est le fils de Marie, qu'on l'a vu tout enfant et qu'il doit être nécessairement un homme comme les autres, puisqu'il est du pays. Ainsi, donc Marie, à Nazareth comme à Capharnaüm, éprouve l'inexprimable chagrin de voir son fils partout dédaigné et contredit.

Pâques est proche ; elle se rend à Jérusalem avec Jésus qui s'affirme par un coup d'éclat, en chassant les vendeurs et les acheteurs de la maison de son Père. Nicodème, tout ému de ses prédications et de ses miracles, vient le trouver, la nuit, mais ne se convertit pas encore. Alors le Sauveur, huit mois durant, évangélise la Judée jusqu'à l'Idumée, puis apprenant que Jean-Baptiste a été jeté en prison par Hérode, il revient en Galilée par la Samarie.

2. En chemin il parle à la Samaritaine qui, touchée de la grâce, change de vie et se fait l'apôtre de Samarie. Il se dirige vers son pays natal pour y revoir Marie qu'il a laissée sans doute à Jérusalem et qui l'est venue attendre à Nazareth. Il se demande si ses compatriotes, ses parents, l'accueilleront cette fois comme le Messie, si leur cœur sera seulement aussi sincère, aussi affectueux et élevé que celui de cette malheureuse samaritaine qu'il a ramassée dans la boue et qui deviendra une sainte !

Tout occupé de ces pensées, mais connaissant d'avance tout ce que la jalousie et l'ingratitude lui réservent, « tout le fond de malice qui est dans l'homme, » il poursuit sa route, enseignant dans toutes les synagogues qu'il rencontre, et célébré, applaudi, glorifié par tous les étrangers, *magnificabatur ab omnibus*. (Luc. iv, 15 et seq.).

Cependant sa renommée l'avait précédé à Nazareth. On l'avait vu à Jérusalem parler comme un prophète et partout respecté comme un autre Elie. Ses miracles répandaient sur ses concitoyens un rayonnement dont ils se montraient fiers. Aussi le regrent-ils d'abord chaleureusement, parce qu'il leur faisait honneur. Le jour du sabbat, quand il vint à la synagogue, le chef de l'assemblée se leva, le conduisit à l'estrade du lecteur, et le pria d'expliquer les saintes lettres.

Une synagogue se composait d'une longue salle avec deux portiques, et au fond une sorte de sanctuaire plus honoré que le reste de l'édifice où, dans un coffre, étaient gardées les saintes Ec-

tures. Après les prières d'usage et les lectures rituelles des bénédictions de Moïse, on présenta à Jésus le livre du prophète Isaïe. Marie était là, parmi la foule, dans la partie réservée aux femmes. Quelle émotion fut la sienne quand elle entendit, pour la première fois, retentir en assemblée publique, devant la parenté jalouse et les compatriotes malveillants, la voix harmonieuse et assurée de son fils ! Il déroula le livre d'Isaïe et lut ces paroles que le prophète avait écrites en pensant à lui, en s'identifiant avec lui :

« L'esprit de Jéhovah est sur moi. C'est pour quoi il m'a fait son oint. Il m'a envoyé prêcher la bonne nouvelle aux pauvres, guérir ceux dont le cœur est brisé, annoncer la liberté aux captifs, dire aux aveugles qu'ils recouvreront la vue, aux prisonniers qu'ils verront la lumière, proclamer l'an de pardon et le jour des justices de Dieu. »

Puis il roula le livre, le rendit au serviteur de la synagogue, et comme tous les regards étaient fixés sur lui, il parla ainsi avec autorité : « Cette Ecriture est accomplie parmi vous, aujourd'hui. » Ces pauvres, ces yeux qui ne voyaient pas, ces cœurs broyés, ces âmes découragées, c'était eux. Et lui, revêtu de l'esprit de Dieu, il leur apportait la lumière, l'espérance, le pardon ! Quoi de plus touchant pouvait-il dire à ceux de Nazareth qui avaient joué et grandi avec lui ? Aussi bien furent-ils captivés par ces paroles qui étaient la grâce même et qui descendaient comme un baume fortifiant dans toutes les âmes. Une rumeur heureuse s'éleva de l'assemblée : « Qu'il est bon, grand, admirable, le fils de Joseph ! »

Tout à coup une autre voix, envieuse et méchante, coupa court à ces nobles éloges. Elle disait : « Médecin, guéris-toi donc toi-même. Les miracles que tu as faits à Capharnaüm, à ce qu'on dit, fais-les donc aussi dans ton pays ! »

C'était le cri inepte de ceux qui demanderaient plus tard des signes dans l'air, la prière moqueuse d'Hérode pendant la Passion. Jésus, toutefois, répond avec douceur : « En vérité, je vous le dis, personne n'est prophète dans sa patrie. Aux jours d'Elie, quand le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois, il y avait beaucoup de veuves en Israël ; mais il ne fut envoyé qu'à la seule veuve de Sarepta, une étrangère. Il y avait aussi beaucoup de lépreux en Israël ; un seul fut guéri, un étranger, Naaman, le Syrien. »

Ces paroles réveillent toutes les mesquines jalousies un instant assoupies, font éclater toutes les colères. Ce sont des cris, des trépignements, des grincements de dents. On arrache Jésus de la synagogue, on le chasse hors de la cité natale, et une foule exaspérée, hideuse de haine, lui fait escorte jusqu'au sommet de la montagne voisine, le poussant violemment devant elle. Il y a là un précipice effrayant, « le plus affreux que j'aie vu de ma vie, » écrit le P. Nérat. On précipitera du plus haut des rochers, dans l'abîme béant, sur les pointes aiguës des pierres où ses membres se déchireront, le prétendu prophète, d'une famille

de rien, qui ose faire la leçon à ses compatriotes et leur témoigner son mépris ! Et tous se ruent sur lui, envieux, implacables dans leur soif de sang.

Marie a frêmi en voyant s'allumer tant de haine voulue. Elle suit des yeux Jésus qu'on accable d'injures et de coups, elle essaye de courir. Quand on voudra le jeter sur les roches du précipice, elle sera là, elle le défendra, ou bien la mère y sera précipitée avec le Fils. Mais à mi-chemin, brisée d'émotion et de saisissement, ses forces la trahissent, elle tombe évanouie sur le sol. Dans ce lieu de contradiction, sainte Hélène a bâti l'église de Notre-Dame-de-l'Effroi. Lorsqu'elle se relève, soutenue par ses amies, elle aperçoit Jésus qui revient, calme dans sa majestueuse tristesse, et ses ennemis effarés, comme fichés à terre, qui n'ont pas osé porter la main sur lui, dominés par je ne sais quoi d'imposant qui les arrête, par cet amour impassible et profond plus fort que leurs haines. Il jeta un long regard de compassion sur cette ingrate et charmante cité où il avait passé son enfance, sur la maison de Marie, l'atelier de Joseph qu'il ne reverrait plus jamais, et comme c'était sa ville natale, en lui adressant ses adieux navrés, il ne voulut point la maudire. Mais il dut prendre avec lui sa mère, brisée par cette contradiction qui lui était d'autant plus sensible qu'elle lui venait des siens.

II. De Nazareth Jésus vint à Cana, puis il s'établit en « sa ville » de Capharnaüm, ville ingrate aussi, comme toutes les villes, comme toutes les âmes, comme nous tous, que Jésus-Christ continue à aimer malgré toutes nos trahisons.

1. Son éloquence est en proportion de son amour. Aussi les foules accourent des trois cités voisines et se pressent sur ses pas. Un jour il leur propose la parabole de la semence, lui, le grand semeur de la parole de Dieu. Puis il conclut : « Ne mettez pas la lumière sous le boisseau. » Vous connaissez la vérité, faites-la connaître et pratiquez-la ; autrement Dieu vous déclarerait coupables. (Luc VIII, 5-48.) Alors on vient lui dire :

— Votre mère et vos frères sont là, dehors, qui veulent vous voir.

— Ma mère et mes frères, répond-il aussitôt, savez-vous qui c'est ? — Puis jetant autour de lui un regard sur la vaste assemblée, il ajoute : « La voilà, ma mère, les voilà mes frères et mes sœurs. Ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui font sa volonté. » (Marc III, 32. Luc VIII, 21.) Ce qui voulait dire, suivant saint Grégoire-le-Grand : l'âme qui croit devient ma sœur, par la même foi qu'elle partage avec moi ; mais celui qui prêche devient ma mère, car la voix engendre l'amour de Dieu dans le cœur du prochain. C'est la fraternité divine qui ne passe point, parce qu'elle ne vient point de la chair, et qui durera l'éternité. Quand le juge demandait à sainte Victoire, au temps de Dioclétien : « Ne veux-tu pas aller avec ton frère Fortunien ? » Comme Fortunien était idolâtre, elle répondit, se souvenant de cette parole de Jésus-Christ :

— Non, je ne veux pas, parce que je suis chrétienne, et que ceux-là seuls sont mes frères qui gardent les commandements de Dieu.

Après avoir donné cette grande leçon au peuple, dit saint Jean Chrysostôme, Jésus sortit aussitôt pour embrasser sa mère. Tous d'ailleurs l'aimaient comme leur mère à tous, et quand le Sauveur, près de Tibériade, nourrit cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux poissons, c'est à elle que les Apôtres viennent apporter les douze corbeilles qui restent de ce repas miraculeux. Mais ces heures sont rares dans sa vie, et bientôt les contradictions reprennent qui font saigner son cœur.

2. Une de celles qui lui furent particulièrement pénibles, ce fut encore à Capharnaüm, quand son fils prêcha le mystère de l'Eucharistie, le lendemain même du miracle de Tibériade. Jésus dit à ce peuple qu'il venait, de nourrir dans le désert : « Vous me cherchez parce que je vous ai donné du pain. Travaillez pour gagner le pain qui ne périt pas, mais qui demeure et donne la vie éternelle. Moïse a donné à vos pères la manne, et ils sont morts. Le pain que je vous servirai vous gardera la vie, et ce pain vivant, c'est moi ! Oui, je suis le pain de vie qui est descendu des cieux ! » (Joan. VI.)

Comme Marie se réjouissait à cette douce promesse ! Rien donc ne pourrait jamais la séparer de son fils. Même mort, il revivrait pour elle, et chaque jour se renouvellerait en elle-même le moment béni de l'Incarnation. Mais pendant qu'elle goûte l'extase de cette doctrine, la foule grossière murmure. Toujours les mêmes contradictions haineuses et les mêmes inepties. « Est-ce que ce n'est pas Jésus, fils de Joseph ? Est-ce que nous ne connaissons pas son père et sa mère ? Comment vient-il nous dire qu'il est descendu du ciel ? » (Joan. VI, 42.) Combien elle dut souffrir de ce langage, de ces insultes, la bonne mère, si grande, comprenant si bien, elle, les sublimes paroles de son fils, et voyant les hommes si étroits, si orgueilleusement ignorants et si méchants !

Ce qui la contristait plus encore, c'était la malveillance persistante de ceux de sa famille qui les accompagnaient. Ambitieux et personnels, ils ne souffraient pas que Jésus se confinât ainsi dans un coin perdu de la Galilée et ils lui disaient : « Va donc faire des miracles en Judée. Pourquoi ne pas te manifester en public, à Jérusalem même ? » (Joan., VII, 1-5.) Dans leurs calculs ils se pensaient brutalement que, s'il devenait roi de Judée par quelque coup de main de partisans, ils jouiraient des honneurs de sa cour ; et que si les juifs le faisaient mourir, eh bien ! on ne penserait plus à cet agitateur qui n'aboutissait pas : « Car ces frères mêmes, dit saint Jean, ne croyaient pas en lui. »

3. Cette mauvaise volonté se fit jour dans une circonstance mémorable, bien amère d'abord, puis bien douce au cœur de Marie.

Fatigués de le suivre sans espoir, ils voulurent l'arrêter, pour le ramener sans doute à son atelier

de Nazareth et le soustraire à la foule qui, dans son impatience de l'écouter, ne lui laissait même pas le temps de manger : « Cet homme est fou, » disaient-ils. *Exierunt tenere eum; dicebant enim quoniam in furorem versus est.* (Marc. III, 21.)

Mais Jésus continuait à enseigner, avec un zèle tranquillement ardent, ce peuple avide de vérité. Ses apôtres lui dirent : « Apprenez-nous à prier ! » — « Voici comment vous prierez, » leur répondit-il. Vous direz : *Pater noster* ! Et pour les exciter à prier, il leur fait de ces raisonnements adorables qui éveillent la confiance même dans les âmes les plus aigries : « Si vous demandez à votre père un œuf, est-ce qu'il vous donnera un scorpion ? Si vous, qui êtes mauvais, vous êtes bons pour vos enfants, que ne fera pas pour vous votre Père céleste ? »

Ensuite il chasse un démon qui était muet. Alors les pharisiens se récrient : « C'est par Béezebuth, le prince des démons, qu'il chasse les démons ! » Jésus leur fait toucher du doigt leur mauvaise foi et leur prédit une fin terrible, à eux qui, refusant d'accueillir le Messie, resteront la proie du démon, et deviendront, par un juste châtiment, pires que s'ils n'avaient jamais connu la vérité, à eux et à tous ceux qui ne sont pas avec lui :

— Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.

Marie écoutait, mêlée à la foule, souffrant cruellement de ces incessantes contradictions. — « Quoi ! son fils assimilé à un démon ! Ah ! la calomnie ne se laisserait donc jamais ! Et ces pauvres âmes, pour qui elle priait ardemment, elles retomberaient donc, scandalisées, dans leurs errements de pensée et de conduite ! » Tout à coup une voix retentit, vengeresse et consolante, dominant toutes les rumeurs et tous les cris, voix de l'admiration, de la foi et de l'amour.

— Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté ! Bienheureux le sein qui vous a nourri !

— Dites plutôt bienheureux, reprit Jésus, ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent !

Ces mots furent un baume sur les plaies vives du cœur de Marie. Sainte Marcelle, — car c'était elle, la suivante de sainte Marthe : il n'y a que les femmes pour montrer ce courage, pour trouver au fond de leur âme ces paroles qui remuent toute une foule et retournent les esprits, — sainte Marcelle avait fait de la sainte Vierge un éloge qui était dans toutes les bouches, mais qui effarouchait son humilité. Jésus avec une délicatesse infinie le détourne pour le reverser sur toutes les âmes sincères, croyantes et agissantes. Marie, toutefois, avec bonheur, se complait en lui, avec cette dignité, cette fierté permise à toute mère qui a un bon fils et qui a bien le droit, après tout, de se mirer en lui comme dans sa parfaite image. Cela vraiment la dédommage de bien des contradictions et de bien des avanies, surtout qu'elle sent ses entrailles maternelles s'émouvoir pour aimer tous ceux qui, jusqu'à la fin des siècles, écouteront la parole de son fils.

O Marie, vous êtes bienheureuse, « parce que vous avez eu la foi ! » Vous l'êtes aussi parce que vous avez dû souffrir sans cesser d'aimer, sans jamais connaître, même pour Judas, un sentiment d'aigreur ! Fortifiez notre foi, aidez-nous à soutenir les contradictions qui se multiplient et qui nous assiègent ! Alors, avec votre grâce, ô Marie ! nous trouverons quelque bonheur à supporter, à aimer, à souffrir et à pardonner !

MOIS DE MARIE

Quatorzième jour

Virgo fidelis, ora pro nobis.

Vierge fidèle, priez pour nous.

O vous, enfants de Marie, qui gémissiez, si amèrement parfois, sur le nombre toujours croissant de vos fautes ; sur la tyrannie, chaque jour plus lourde, d'une habitude que vous déplorez et que vous n'avez pas la force de briser ; rappelez-vous le jour béni de votre première communion, et rappelez-vous ensuite le jour fatal où vous commîtes votre première infidélité. C'est elle qui a tout perdu. La veille encore, votre cœur était pur, frais, odorant comme une treille en fleurs ; le lendemain, il ressemblait à un parterre ravagé, saccagé, à une vigne où quelques sangliers pressés par une faim immonde, auraient pris leurs désastreux ébats ; *singularis ferus depastus est eam.* Epouvantable dévastation !

Vous n'aviez pas voulu croire aux conseils affectueux et prudents que Dieu vous donnait par la bouche de vos parents et de vos pasteurs ; vous comptiez sur votre vigilance et votre fermeté pour tenir le péché à distance, tout en acceptant l'occasion du péché ; vous vous imaginiez pouvoir sans danger loger dans votre cœur l'amour d'une créature à côté de l'amour de Dieu, et associer ainsi deux choses essentiellement contraires et inconciliables. Qu'est-il arrivé ?

Vous avez tout à la fois — c'était fatal ! — blessé la foi par un attachement excessif à votre sens propre, l'espérance par votre présomption étourdie, la charité par des attachements dangereux et déréglés ; en un mot, vous devintes infidèle à la grâce, et ce fût le commencement de tous vos malheurs, parce que là est la cause première de toutes vos chutes et de tous vos remords.

Ah ! combien ce beau titre de VIERGE FIDÈLE, que nous donnons ce soir à Marie, doit vous parler énergiquement au plus intime du cœur ! quels sentiments mêlés de confusion et de regrets, mais aussi de confiance, ne doit-il pas exciter en vous ! confusion et regrets de votre infidélité passée, mais confiance sans bornes en la bonté de Dieu qui ne cesse de vous prévenir et de vous envelopper de ses grâces, vous rappelant ainsi chaque jour à votre fidélité première.

La fidélité est une de ces rares, bien rares vertus qui ont le privilège d'être en même temps souve-

rainement agréables à Dieu, et universellement estimées des hommes. On l'apprécie jusque chez les animaux ; et s'il en est un parmi eux auquel l'homme s'attache plus sincèrement qu'à tous les autres, qu'il a toujours à ses côtés, admet dans ses appartements les plus intimes, à sa table, et dont il pleure la perte comme on pleure la mort d'un ami, c'est uniquement parce qu'il est fidèle entre tous, que la correction, même imméritée, ne décourage pas sa fidélité, qu'il ne peut pas vivre loin de son maître, et qu'il ne se console jamais de l'avoir perdu.

La fidélité chrétienne fait donc le plus grand honneur à Dieu et à l'âme ; elle suppose de la part de celle-ci *foi, confiance, amour* ; elle résume ainsi les trois vertus théologales qui ont Dieu pour principe immédiat et pour objet direct, et qui forment le fond de la vie chrétienne. Je dirai plus ; la fidélité se confond avec la vertu même, car, à la bien prendre, la vertu n'est pas autre chose qu'une longue et constante fidélité.

Dire de Marie qu'elle est la *Vierge fidèle* par excellence, c'est dire qu'elle fut vertueuse par-dessus toutes les autres créatures. C'est donc à sa fidélité que Marie doit toutes ses gloires, toutes ses grandeurs, tout son bonheur. Nul comme elle en effet ne fût parfaitement et constamment fidèle, fidèle à Dieu, à la grâce, à la foi, à la loi, à son vœu.

Hélas ! chaque jour nous foulons aux pieds une quantité innombrable de grâces précieuses, soit en n'y prenant pas garde, soit en leur tournant le dos quand nous les voyons venir, soit même en leur résistant de propos délibéré quand elles nous sollicitent et nous tourmentent. Loin d'avoir jamais résisté à quelque grâce que ce soit, Marie n'en laissa point passer une seule inaperçue par distraction, pas tomber une seule à terre par négligence. Alors que les plus grands saints découvrent en eux mille imperfections inhérentes à la faiblesse humaine, selon cette parole : *Le juste pèche sept fois par jour*, Marie est l'unique créature qui ait constamment pratiqué dans sa rigueur la plus absolue ce précepte du Saint-Esprit : *Particula boni doni non te prætereat*, ne laissez pas perdre la moindre parcelle du don de Dieu. Et puisque la grâce est une inspiration d'en haut et comme un souffle divin, je puis bien, pour mettre ma pensée dans un plus grand jour, user d'une comparaison familière.

Les âmes ordinaires, c'est-à-dire habituellement distraites et encore attachées aux choses de ce monde, sont semblables au brin d'herbe que le vent courbe sans trop de peine dans la direction où il souffle, mais qu'il ne parvient pas à maintenir courbé, moins encore à arracher de la terre à laquelle il tient par quantité de racines étonnamment solides, quoique invisibles. Les âmes justes sont comme ces pailles desséchées et ces plumes légères que la brise emporte bien haut dans les airs, mais qui au moindre calme retombent sur la terre ou s'accrochent à quelque branche d'arbre, pour reprendre bientôt, sous un nouvel effort du vent,

leur course aérienne. Marie n'a jamais eu de ces défaillances, même d'un moment. Elle est cette nuée docile et transparente que le plus petit souffle emporte sur son aile rapide sans éprouver jamais la moindre résistance ; et chaque minute de son existence terrestre la rapproche d'un nouveau degré des perfections infinies de son créateur.

L'invincible fidélité de Marie lui vient de sa foi et de son amour. Sa foi est si vive, si pleinement assurée, qu'elle voit son Dieu toujours présent, et ne veut voir que lui. Pas un seul instant elle ne détache ses yeux de sa douce contemplation. Il est beaucoup de saints sur la terre dont les yeux ont ce regard qui voit au delà, ce regard extatique qui perce l'épaisse enveloppe du monde matériel et va, sans s'arrêter, chercher Dieu jusqu'au sein de sa gloire. Marie a le regard intérieur ; ses yeux, toujours modestement baissés, contemplent au dedans d'elle-même la merveilleuse image ; car Dieu est dans sa très pure et très sainte âme plus présent et plus visible qu'il ne l'est même dans le ciel pour les anges. Son âme est véritablement la blancheur de l'éternelle lumière, le miroir sans tache où Dieu aime à reproduire fidèlement toutes ses perfections. *Candor est lucis æternæ et speculum sine macula*.

Son amour égale sa foi. Les juifs disaient proverbiallement : On ne saurait voir Dieu sans mourir. Nous dirons plus justement que les juifs : On ne saurait voir Dieu, sans l'aimer de toute son âme. Comment pourrait-on ne pas aimer ce qui est souverainement aimable, quand on le possède en soi-même, et qu'on le voit presque face à face ? Or, tel est précisément le cas de Marie. Son âme est le vrai paradis de Dieu ; il y a établi sa demeure ; il y a été appelé par l'amour, et il y est retenu par l'amour. Humainement parlant, la plus grande marque d'amour est de mourir pour celui qu'on aime. Notre-Seigneur lui-même l'a dit, et cependant il a trouvé quelque chose de plus fort encore que la mort : c'est le don perpétuel de lui-même dans la sainte Eucharistie. Marie aimait assez pour mourir d'amour ; elle a fait mieux aussi ; non seulement elle a observé, dans ses moindres détails, une loi qui n'était pas faite pour elle ; non seulement elle a été fidèle aux desseins de Dieu jusqu'à livrer, elle aussi, son divin Fils à la mort ; elle s'est donnée à Dieu corps et âme par le vœu perpétuel de virginité. Etre à Dieu, tout à Dieu, et à Dieu seul dans l'humilité et le silence, était à ses yeux plus que le premier trône du ciel. Jamais, à aucun prix, elle n'a eu seulement la pensée qu'elle pouvait se reprendre. Et ce trône, si élevé au dessus de tous les autres, lui fut donné précisément parce qu'elle n'avait pas voulu l'acheter au prix de sa virginité. Elle ne devint la mère de Dieu que pour avoir voulu rester la vierge excellemment fidèle.

Voulez-vous partager le bonheur et la gloire de Marie, ô vous qui aimez tant à vous dire ses enfants, imitez, c'est l'unique moyen, sa parfaite et constante fidélité !

Quinzième jour

Speculum justitiæ, ora pro nobis.
Miroir de justice, priez pour nous.

Est-il un spectacle plus délicieux que celui-ci : Par une belle nuit de mai, calme, sereine et embaumée, dans un ciel tout d'azur, contempler la lune dans son plein, plus brillante que l'argent, et poursuivant sa marche radieuse parmi les chœurs scintillants des étoiles ? Sans doute, la lune ne saurait se comparer au soleil ; elle n'a ni sa grandeur, ni sa chaleur dévorante, ni son insoutenable éclat. La lune n'est qu'un reflet ; mais que ce reflet est beau, qu'il est brillant, qu'il nous représente bien ce globe lumineux dont il est la plus parfaite image ! La lune est le soleil des nuits ; c'est le miroir magnifique où cet astre aime à se reproduire et à se contempler lui-même.

Ce qu'est la lune au soleil, Marie l'est à Jésus ; là est son mérite, et c'est aussi sa gloire ; car ce mérite lui donne dans le ciel, au-dessus des anges et des saints, la même place suréminente que la lune occupe dans le firmament parmi les planètes et les étoiles de toute grandeur. — Ayant déjà parlé de la sainteté de Marie, nous prendrons ici la « justice » dans son sens strict.

Notre-Seigneur a dit de lui-même qu'il était venu sur la terre pour *accomplir toute justice* ; les prophètes l'avaient appelé *Soleil de justice*. Or il saute aux yeux que personne jamais ne s'est associé autant et d'aussi près que Marie à l'action et à la mission de Jésus en ce monde, personne n'a reproduit aussi fidèlement que Marie ce « modèle qui nous a été montré sur la montagne. » Elle est donc bien véritablement un « miroir de justice, » ou mieux encore le parfait miroir de la pleine et entière justice. Elle est cette lune parfaite qui brille à tous les regards, et dont la seule vue fait la joie des anges, la consolation des hommes, la terreur et le désespoir des démons.

Mais entrons plus avant dans notre pensée. Accomplir toute justice, qu'est-ce à dire ? C'est d'abord, par une adoration infinie et une indéfectible observance de ses préceptes, rendre à Dieu tout le culte qui lui est dû. C'est ensuite, par une expiation adéquate et rigoureusement proportionnée à la faute, réparer complètement l'outrage fait à Dieu par le péché de l'homme. C'est ce qu'a fait Notre-Seigneur, c'est ce qu'a fait aussi Marie dans la plus grande mesure où le pouvait faire de toutes les créatures la plus rapprochée de Dieu, la plus étroitement unie à Dieu.

Notre-Seigneur a rendu pleinement à Dieu le culte d'adoration qui lui était dû, comme il s'en rend témoignage lui-même dans cette incomparable prière qu'il adresse à son Père sur le torrent de Cédron, tout après la dernière Cène, tout avant son agonie au jardin des Oliviers : « Mon Père, je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire. J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'aviez donnés, et ils ont gardé votre parole. » Comme

s'il disait : J'ai procuré la sanctification de votre nom par les grandes œuvres que j'ai opérées ; j'ai établi votre règne dans les cœurs en vous faisant connaître aux hommes afin qu'ils aient la vie éternelle ; j'ai fait en toutes choses votre sainte volonté. Je puis donc dire maintenant : Il ne me reste plus rien à faire ; *consummatum est*, tout est accompli, consommé. « Glorifiez-moi maintenant en vous-même de cette gloire que j'ai eue en vous dès avant que le monde fût. » Voilà ce qu'a fait Jésus.

Mais nulle âme au monde n'a autant que Marie vécu de la vie même de Jésus. Le Seigneur était avec elle et en elle, *Dominus tecum*, c'est lui qui inspirait ses actions et toutes ses pensées. La vie de la Sainte-Vierge ne fut donc qu'un acte ininterrompu d'adoration, une prière incessante, comme il est dit de Notre-Seigneur qu'il passait ses jours et ses nuits dans l'adoration et l'oraison. Et si la prière et l'adoration de Jésus procuraient à Dieu une gloire infinie à cause de sa sainteté parfaite, et qu'il ne fait qu'une seule nature avec le Père, *nos unum sumus* ; la prière et l'adoration de Marie procuraient aussi à la Trinité un immense honneur à cause de cette plénitude de grâce qui était en elle et qui l'unissait si intimement à chacune des trois personnes divines. *Speculum justitiæ !*

Notre-Seigneur a dit encore qu'il était venu, non pas pour enfreindre et détruire la Loi, mais pour l'accomplir dans toute son étendue. Nous le voyons en effet se soumettre à toutes les prescriptions mosaïques, se présenter dans le Temple au temps fixé, observer le Sabbat, se rendre à Jérusalem pour les solennités légales, faire la Pâque, enfin obéir ponctuellement à la lettre et surtout, ce que ne faisaient guère les juifs, à l'esprit de cette Loi qui leur avait été imposée par son Père, et qui exprimait sa volonté. Au surplus, il n'était venu dans le monde que pour accomplir, selon la parfaite justice, cette volonté sainte : *ut faciam, Deus, voluntatem tuam*.

Voyez si l'on peut mieux ressembler à Jésus que sa très sainte Mère ! Elle n'est pas moins fidèle à garder la loi, elle se soumet humblement à toutes ses ordonnances et en accomplit pieusement toutes les cérémonies, sans crainte de se rabaisser aux yeux des hommes, et seulement pour rendre gloire à Dieu, comme il est juste, et comme Notre-Seigneur nous apprend à le faire. *Speculum justitiæ !*

Enfin, Notre-Seigneur a offert à Dieu son Père non pas seulement la juste satisfaction, mais une satisfaction surabondante pour les péchés des hommes ; il s'est fait notre caution, il s'est donné en victime, il s'est immolé en holocauste pour apaiser la justice divine, détruire le péché, laver dans son sang l'outrage que notre désobéissance avait fait à Dieu, et « accomplir ainsi toute justice. » Nul autre que lui ne pouvait le faire, car nul autre ne pouvait offrir une réparation proportionnée à l'offense. L'offense en effet prend néces-

sairement les proportions de la dignité qui est offensée ; l'hommage au contraire et la réparation n'ont de valeur que celle de la personne qui les offre. Donc il ne fallait rien moins qu'un Dieu fait homme pour réparer justement l'outrage fait à Dieu par le péché de l'homme. Jésus-Christ a accepté cette tâche, et il l'a fidèlement remplie. « Vous n'avez pas voulu des oblations et des holocaustes de l'homme coupable, alors j'ai dit : Me voici ! »

Mais il n'est pas seul. Vous le voyez sur la croix suspendu entre le ciel et la terre, criant à Dieu : « Pardonnez-leur, mon Père ; ils ne savent ce qu'ils font. » Mais quelle est donc cette femme qui se tient là, debout, au pied de la croix, abîmée dans la douleur, avide de mourir avec le divin crucifié, et de mourir crucifiée comme lui, prenant de ses souffrances et de son agonie tout ce qu'elle en peut ravir, et ne continuant de vivre que par un nouveau sacrifice, pour faire jusqu'au bout la volonté de Celui qui meurt sous ses yeux ? Cette femme, c'est Marie ; elle aussi subit sa passion : elle aussi expie, non pas pour elle, mais pour nous. Elle ne s'est pas un instant séparée de Jésus ; elle est, dans le grand œuvre de notre Rédemption, son associée volontaire et fidèle ; avec lui elle souffre, avec lui elle prie, avec lui elle pardonne. Il se sacrifie pour nous par amour ; malgré son amour maternel, Marie nous le sacrifie généreusement. Elle est la mère de douleur, *Mater dolorosa*, comme il est l'homme de toutes les douleurs, *virum dolorum*. Se peut-il une ressemblance plus exacte ? Elle est, répétons-le, elle est dans le ciel comme elle fut sur la terre la lune éternellement parfaite et le miroir fidèle de cet éternel soleil de justice qui est le Christ notre Dieu : *luna perfecta in æternum et testis in cælo fidelis*.

Etudions donc notre divin Modèle dans ce doux et attrayant miroir, et que Marie, selon l'expression de saint Bernard, soit pour nous la forme de la vie, la règle des mœurs, l'exemple de la perfection, comme elle est la gloire du monde et le temple de Dieu.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES

La fête du Très-Saint-Sacrement

Memoriam fecit mirabilium suorum (Ps. cx).

Au moyen âge on donnait à la Pentecôte un nom gracieux et poétique : on l'appelait la *Pâque des Roses*, en mémoire des langues de feu sous l'emblème desquelles le Saint-Esprit s'était communiqué aux apôtres et aux disciples réunis dans le Cénacle. Plus belle et plus significative est l'appellation par laquelle la piété populaire désigne la solennité qui nous rassemble aujourd'hui : elle lui donne le nom de FÊTE-DIEU. Fête incomparable dans son objet : elle ne se borne pas à consacrer le souvenir d'un événement, passé, si grandiose

qu'on le suppose ; elle célèbre la plus vivante et la plus auguste des réalités, l'âme de la religion, le point central où convergent tous les sacrements, toutes les cérémonies, toutes les fêtes de la liturgie ; elle célèbre le vrai corps de Jésus, né de la Vierge Marie, qui pour nous a souffert et a été immolé ; elle célèbre Jésus-Christ lui-même, régnant glorieux dans le ciel, vraiment, réellement, substantiellement présent dans la sainte Eucharistie, pour y être notre victime de propitiation, la nourriture de nos âmes, le compagnon, le guide, le protecteur et le consolateur de notre pèlerinage sur terre. Fête incomparable par sa pompe et sa magnificence : elle est l'affirmation solennelle de la foi, le cri sublime de l'espérance, le triomphe de la charité, la merveille de la réparation. Fête incomparable par la splendeur de ses effets : elle glorifie le Seigneur, elle apaise sa colère, elle provoque l'effusion de ses grâces les plus précieuses, elle touche et convertit le pécheur, elle affermit et perfectionne le juste, elle répand l'allégresse au ciel et sur la terre, *Ave verum corpus, natum de Maria Virgine !* Etudions donc avec amour cette fête qui, sous plus d'un rapport, est la plus suave, la plus salutaire, la plus belle des fêtes de l'année. Fixons particulièrement nos regards sur trois points principaux, savoir : l'INSTITUTION de cette solennité, l'OFFICE qu'on y récite et la PROCESSION qu'on y fait. Dieu nous accorde à tous de trouver en cet entretien lumière et édification ! Puissions-nous par sa grâce concevoir, comme fruit de ce discours, une plus ardente dévotion à l'égard du mystère de nos autels !

I

Dieu est admirable dans la conduite de sa Providence. Selon les circonstances et les besoins, il donne à ses fidèles les secours les plus opportuns pour résister aux entreprises du Méchant et se maintenir fermes dans la foi et dans l'amour.

Après les persécutions, quand Constantin monta sur le trône impérial, et qu'étendant sur l'Eglise son manteau de pourpre, il y introduisit, à son insu et sans le vouloir, avec les honneurs, un commencement de refroidissement ; quand on aperçut ces froids docteurs, Arius, Nestorius, Eutychès, dont la doctrine n'était au fond que la négation de l'amour infini ; à ce moment où le vieux sensualisme païen pénétrait peu à peu dans l'Eglise, les entrailles de la terre s'ouvrirent et on en vit sortir les instruments de la passion de Jésus-Christ : la croix sur laquelle il était mort, les clous qui avaient percé ses pieds et ses mains, la couronne qui avait meurtri son front, la lance qui avait ouvert son cœur. Le monde fut providentiellement appelé à se ranimer à ce contact sacré des instruments de la Passion. La grande dévotion des rudes populations du moyen âge fut la dévotion à la croix. On livrait des batailles pour la posséder. Mais au treizième siècle il n'était pas difficile à un observateur de voir que cette dévotion, par suite de l'infirmité humaine, ne suffirait plus à entretenir une flamme qui manifestement

baissait. Les croisades devenaient de plus en plus impossibles ; les papes s'épuisaient à appeler les populations au secours du tombeau profané de Jésus-Christ. Il fallait un symbole plus émouvant, quelque chose qui allât plus profondément aux âmes. Il fallait tourner les regards et les cœurs du côté de la sainte Eucharistie, et demander à l'Eglise, pour ce mystère, des hommages nouveaux¹.

D'autre part la gloire elle-même du sacrement, qui est le cœur du catholicisme, exigeait une nouvelle manifestation de piété et de dévotion. Jusque-là Dieu avait jugé suffisantes pour l'honorer l'offrande quotidienne du sacrifice de la messe par lequel se fait la sainte liturgie, et la fête du Jeudi-Saint. Mais déjà l'esprit d'erreur dans la personne de Scot Erigène et de Bérenger avait attaqué le mystère des autels. Les Albigeois apparaissaient avec leurs négations audacieuses, et leurs horribles profanations ; ils préparaient la voie aux débordements de l'hérésie protestante et de l'impiété rationaliste. Il faut que l'affirmation et le culte du dogme eucharistique soient plus solennels ; il faut des témoignages plus enthousiastes de respect et d'amour.

Dieu qui choisit ce qui est faible pour confondre ce qui est fort, Dieu qui a vaincu Pharaon par Moïse, l'obscur berger de Madian, le géant Goliath par le jeune David, Holopherne et Aman par Judith et Esther, l'orgueil du paganisme par les pauvres bateliers du lac de Gènesareth, jette les yeux, pour réaliser son dessein, sur une humble vierge, nommée Julienne, originaire de Retine près de Liège et religieuse au monastère du Mont-Cornillon. En 1208 il la favorisa d'une vision extraordinaire. Un jour qu'elle était plongée dans ses affectueuses méditations, elle aperçut le globe de la pleine lune, brillant d'une radieuse clarté, à l'exception d'une sorte d'échancrure formée par une bande noire. Julienne ne comprit pas d'abord le sens de cette vision qui devait se renouveler souvent pendant ses oraisons. Les sœurs, qu'elle consulta sur ce point, ne purent calmer ses anxiétés. Il fallut que Dieu lui-même, deux ans plus tard, lui expliquât cette mystérieuse apparition : la lune était la figure du cycle annuel des solennités chrétiennes qui viennent éclairer les ténèbres de notre exil ; l'ombre qui constituait une brèche à la surface de la sphère lumineuse indiquait qu'une lacune existait dans l'ensemble des fêtes catholiques, aucun jour spécial n'étant consacré exclusivement à honorer l'Eucharistie. Julienne avait été choisie par Notre-Seigneur pour être la promotrice de cette nouvelle solennité. La lutte entre l'obéissance et l'humilité devait durer vingt ans dans l'âme troublée de la sainte religieuse. Devenue prieure de son monastère, en 1230, elle osa enfin ouvrir son cœur à la Bienheureuse Eve, recluse au Mont-Saint-Martin, et à Isabelle de Huy, religieuse de Cornillon. Encouragée par leurs conseils, elle révéla ses visions à Jean de Lausanne, cha-

noine de la collégiale de Saint-Martin de Liège. Celui-ci consulta à son tour Jacques Pantaléon, archidiacre, qui devint le pape Urbain IV et d'autres personnes distinguées par leur talent et leur vertu, qui tous déclarèrent que l'esprit de Dieu était avec Julienne. Enfin après bien des difficultés, un pieux évêque, Robert de Torote, transféré de l'évêché de Langres à l'évêché de Liège, institua pour son diocèse une fête chômée du Saint-Sacrement, précédée de vigile et de jeûne. Elle fut célébrée pour la première fois, en sa présence, à la collégiale Saint-Martin, en 1247, le jeudi après l'octave de la Pentecôte. C'était l'aurore de l'institution de la fête du Saint-Sacrement.

Cependant le prélat mourut cette année même. Mille obstacles se mirent en travers de l'œuvre commencée. En 1258 Julienne mourut sans avoir vu ses desseins pleinement réalisés. Plus heureuse que son amie, Eve, qui avait hérité de son zèle eucharistique, fut servie par des circonstances plus favorables. L'ancien archidiacre de Liège, Jacques Pantaléon, avait été élevé sur le trône pontifical, sous le nom d'Urbain IV. Par l'entremise de plusieurs prélats, Eve sollicita du Souverain Pontife une bulle qui pût mettre un terme à toutes les contestations et qui étendit la fête liégeoise à toute la chrétienté. Les troubles qui agitaient alors l'Italie avaient fait ajourner la réalisation de ces vœux, quand Dieu intervint solennellement. Un miracle avait demandé à sainte Julienne la solennité du Saint-Sacrement, un miracle déterminait le pape à l'instituer officiellement. Un prêtre allemand, obsédé de doutes sur la présence réelle, avait supplié Dieu de lui donner un signe manifeste qui raffermît sa foi. Se trouvant à Bolsena, il célébrait la messe dans l'église de sainte Christine. Au moment où il élevait l'hostie sur le calice, une chair réelle lui apparut toute couverte d'un sang abondant qui se répandit sur le corporal. Sans achever le saint sacrifice, le prêtre mit l'hostie dans le tabernacle et alla se jeter aux pieds du Pape Urbain IV qui se trouvait alors à Orviété, petite ville de Toscane située à trois lieues de là. Il en obtint l'absolution pour son doute contre la foi. Le pape fit apporter le corporal à Orviété et le déposa solennellement dans la cathédrale où on le vénère encore aujourd'hui. Une enquête épiscopale démontra bientôt l'indiscutable réalité du prodige. Cet événement contribua à déterminer le Souverain-Pontife à instituer, pour l'Eglise universelle, la solennité réclamée par Notre-Seigneur à sa fidèle servante, et en 1264 Urbain IV publiait la bulle *Transiturus*. Dans ce monument magnifique le vicaire de Jésus-Christ dépeint avec une ardente éloquence l'amour de Dieu pour les hommes, dans l'Eucharistie ; il déclare la nécessité de l'honorer par une fête nouvelle ; il marque le but multiple de cette fête, savoir : confondre la perfidie et l'extravagance des hérétiques, réparer nos fautes personnelles à l'égard du mystère des autels, croître en dévotion à l'égard du Saint-Sacrement ; enfin il en fixe la so-

¹ Mgr Bougaud, *Histoire de la B. Marguerite Marie*.

lennité pour tout l'univers catholique au jeudi qui suit l'octave de la Pentecôte. La fête du Saint-Sacrement, comme un soleil surnaturel, émergeait à l'horizon.

Mais avant de luire dans tout son éclat, il devait être masqué par des brouillards et des nuages épais. Je veux dire que Satan allait s'efforcer par tous les moyens d'entraver l'exécution pleine et entière de la bulle pontificale. En effet Urbain IV mourut le 2 octobre 1264, et n'eut point le temps de faire exécuter son décret. On n'y pouvait guère songer tant que l'Italie resta en proie aux factions des Guelfes et des Gibelins. Aussi fort peu d'églises, à la fin du XIII^e siècle, imitèrent-elles celle de Liège. Ce fut le pape Clément V, qui, au concile général de Vienne, remit en lumière la bulle d'institution d'Urbain IV. La Fête-Dieu se propagea alors dans toute la chrétienté, et, vers l'an 1318, elle était célébrée dans presque toutes les églises de France¹. Dès lors cette grande solennité, populaire entre toutes, brillait sans conteste au firmanent de l'Eglise pour ne plus s'éclipser, versant sur le monde des torrents de bénédictions.

Telle est l'institution de la Fête-Dieu, que le ciel a marquée du double sceau du miracle et de la contradiction. Qu'elle vous soit chère et précieuse ! Célébrez-la avec toute la piété dont vous êtes capables. Oui, qu'en ce jour, comme le disait Urbain IV dans la bulle d'institution, les dévotes troupes des fidèles s'assemblent dans les temples en grand nombre et avec une ferveur extraordinaire. Que le clergé et le peuple témoignent leur joie par des cantiques de louanges. Que la foi s'épanche en bénédictions. Que l'espérance bondisse de joie. Que la charité tressaille d'allégresse. Que la dévotion jubile. Que la pureté se console et que l'assemblée des saints soit remplie d'une douceur spirituelle !

II

Avant d'instituer la *Fête-Dieu*, le pape Urbain IV avait eu à cœur d'élever en l'honneur de cette solennité un monument digne d'elle. Il chargea saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure de composer, chacun de leur côté, un office du Saint-Sacrement. Au jour indiqué, les deux religieux vinrent soumettre leur œuvre au jugement du Pontife. Saint Thomas commença par lire les leçons et les répons, admirablement choisis dans l'Ecriture sainte. En entendant les hymnes et les cantiques de cet office, saint Bonaventure versait des larmes d'admiration. Quand vint son tour, il se jeta aux pieds du Pape, en disant : « Très Saint Père, quand j'écoutais frère Thomas, il me semblait entendre le Saint-Esprit. Lui seul peut avoir inspiré d'aussi belles pensées, et j'aurais cru commettre un sacrilège, si j'avais laissé subsister mon faible ouvrage à côté de beautés si merveilleuses. Voici ce qui en reste. » Et le fils de saint François, secouant sa robe de bure, fit tomber à terre les fragments du manuscrit qu'il venait de

lacrérer. Le Souverain-Pontife admira profondément ces deux religieux dont l'un avait produit un chef-d'œuvre de littérature, et dont l'autre avait accompli un chef-d'œuvre d'humilité¹.

L'office du Saint-Sacrement, en effet, est la perle de la liturgie romaine. C'est un drame sacré où se déroule toute l'économie du grand mystère de notre religion. C'est un poème divin où saint Thomas chante le dogme eucharistique avec ses majestueuses grandeurs et ses douceurs infinies. Il fait appel à l'Ancien et au Nouveau-Testament pour célébrer le mystère dont ils sont pleins. Faisant un choix exquis des fleurs eucharistiques qui émaillent les saintes Ecritures, il a, on peut le dire, composé un traité complet de l'Eucharistie considérée comme sacrifice, comme communion, comme présence réelle ; mais quel traité délicieux, pratique, embaumé, angélique ! Il oppose avec un art merveilleux les prophéties à leur accomplissement, les figures à la réalité qu'elles signifiaient. Il chante les grandeurs du Sacrement, les dispositions qu'il exige, les effets qu'il produit : la pureté, la joie, la consolation, la force, l'union des chrétiens en eux et avec leur chef, la déification des fils d'Adam ! Il emprunte ses accents inimitables aux paroles inspirées, aux plus belles pensées des Pères, et à ses sublimes inspirations, et il les dispose dans un ordre où règnent à la fois la plus délicieuse variété et la plus merveilleuse unité !

A la messe, nous avons à l'*Introït* le souvenir de la manne du désert, figure de l'Eucharistie ; à l'*Epître* c'est le beau passage de la lettre de saint Paul, où il raconte aux Corinthiens l'institution de l'Eucharistie comme *Souvenir*, et où il signale les dispositions nécessaires pour participer dignement à la Cène de la loi nouvelle ; à l'*Evangile* j'entends la parole du Sauveur affirmant avec la clarté la plus éblouissante la vérité du dogme eucharistique. Quelles sont belles particulièrement les trois prières du saint sacrifice, où sont si bien exprimés et la nature de l'Eucharistie, et les deux principaux effets qu'elle est appelée à produire, savoir : l'union fraternelle entre tous les chrétiens et la grâce de la persévérance finale. « O Dieu, s'écrie le prêtre, au nom de tous les fidèles, ô Dieu qui nous avez laissé, dans un admirable sacrement, le mémorial de votre passion, faites que nous honorions de telle sorte les mystères sacrés de votre corps et de votre sang, que nous ressentions toujours en nous le fruit de votre rédemption... Seigneur, nous vous en prions, dans votre miséricorde, accordez à votre Eglise le don d'unité et de paix qui sont mystiquement représentés dans cette oblation... Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que dans l'éternité, nous jouissions pleinement de votre divinité, cachée sous les espèces eucharistiques, où nous recevons votre corps et votre sang adorables. »

Aux Vêpres, même onction, même à propos, même bonheur d'expression. Les antiennes, sans

¹ Corblet, Histoire du Sacrement de l'Eucharistie.

¹ Corblet : Histoire du sacrement de l'Eucharistie.

parler de l'ineffable *O sacrum convivium*, sont prises des psaumes et mettent dans un admirable relief, la pensée eucharistique qu'ils contiennent. Je n'ai qu'à vous les citer, pour vous les faire goûter : « Prêtre pour l'éternité, le Christ Notre-Seigneur, offre le pain et le vin selon l'ordre de Melchisédech. — Le Seigneur miséricordieux a donné à ceux qui le craignent une nourriture, en mémoire de toutes ses merveilles. — Je prendrai le calice du salut et je sacrifierai l'hostie de louange. — Les enfants de l'Eglise sont rangés autour de la table du Seigneur comme de jeunes plants d'oliviers. — Celui qui fait régner la paix dans l'Eglise est le Seigneur qui nous nourrit du plus pur froment. »

Sans rien dire des chants qui sont si beaux, si grands, si suaves et si harmonieux, je me hâte de vous signaler les hymnes en même temps que la prose de l'office du Saint Sacrement. C'est là que saint Thomas a donné toute la mesure de son brûlant amour pour la divine Eucharistie. Ces chants ont pour objet l'institution de l'adorable sacrement. Les premières strophes sont une invitation à louer et à adorer le Sauveur dans le mystère de l'autel : *Pange lingua* ; — *Lauda, Sion* ; — *Sacris solemniis*. — A cette ouverture succède la narration de la dernière cène et l'exposition du dogme de l'Eucharistie. Cette exposition, courte dans le *Pange lingua* et le *Verbum supernum*, est plus longue dans le *Sacris solemniis* et très développée dans le *Lauda, Sion*. A la fin arrive une conclusion, si l'on peut appeler ainsi ces cris de l'âme, ces soupirs brûlants qui terminent les poèmes eucharistiques : *Tantum ergo sacramentum veneremur cernui* ; — *O salutaris Hostia* ; — *O res mirabilis* ; — *Ecce Panis angelorum* !

Le *Pange lingua* est d'une admirable simplicité ; le *Verbum supernum* est très majestueux ; le *Sacris solemniis* est plein d'enthousiasme ; mais le sublime de précision, de science, de lyrisme, d'onction, c'est le *Lauda Sion* !

En vérité, saint Thomas a épuisé dans ces compositions les formules de l'enthousiasme, de l'admiration et de l'amour. Il ne se rencontrera plus dans le cours des siècles un homme qui trouve de pareils accents ; et, si les anges prosternés devant la sainte Eucharistie, interrompent, par des mélodies que nous n'entendons pas, la louange du silence, ils emploient sans doute les poésies du Docteur angélique, impuissants qu'ils sont à créer des pensées plus hautes, des paroles plus enflammées, et de plus beaux concerts. Aussi ces hymnes sont-elles devenues comme inséparables du culte du Saint Sacrement. L'Eglise s'en sert, non-seulement au jour de la Fête-Dieu, mais toutes les fois qu'elle veut rendre aux saints mystères un culte public et solennel. Que le corps du Sauveur apparaisse sous la coupole de Saint-Pierre de Rome ou dans la plus humble église de village, il est salué par le *Pange lingua* ou le *Lauda, Sion*. Ces chants sacrés participent à la durée du monde et à celle de l'Eglise ; ils subsisteront tant que la terre

donnera à l'homme le pain et le vin ; tant qu'il y aura un prêtre pour changer sur l'autel ces dons de la nature au Corps et au Sang de Jésus-Christ ¹.

Aussi bien, estimons, aimons, méditons l'*Office du Saint-Sacrement*. Il est le traité le plus beau, le plus complet, le plus saisissant, composé sur l'Eucharistie. Je ne m'étonne pas que par une ineffable condescendance Notre-Seigneur ait daigné en féliciter l'auteur en lui disant : « Vous avez bien écrit de moi, Thomas, quelle récompense désirez-vous ? »

III

Parlons, en terminant, de l'importante cérémonie qui distingue cette solennité entre toutes, la procession de la *Fête-Dieu*, qui est toutefois d'une origine plus récente que la fête du corps du Seigneur elle-même.

Le saint Concile de Trente en a relevé, d'une manière excellente, l'utilité et la grandeur à l'encontre des attaques blasphématoires de l'hérésie protestante. « Le saint Concile déclare très pieuse et très sainte la coutume qui s'est introduite dans l'Eglise, de consacrer chaque année une fête spéciale à célébrer de toute manière l'auguste sacrement, comme aussi de le porter en procession par les rues et les places publiques avec pompe et honneur. Il est bien juste en effet que soient établis certains jours où les chrétiens, par une démonstration solennelle et toute particulière, témoignent de leur gratitude et dévôt souvenir envers le commun Seigneur et Rédempteur, pour le bienfait ineffable et divin qui remet sous nos yeux la victoire et le triomphe de sa mort. Ainsi fallait-il encore que la vérité victorieuse triomphât du mensonge et de l'hérésie, de telle sorte que ses adversaires, au sein d'une telle splendeur et d'une si grande joie de toute l'Eglise, ou perdent courage et sèchent de dépit, ou touchés de honte et de confusion viennent enfin à résipiscence. »

En effet, la procession de la *Fête-Dieu* est l'affirmation par excellence des grandeurs du Très-Haut, une supplication toute puissante qui attire sur terre des grâces abondantes et en même temps une prédication éminemment efficace, capable de toucher les cœurs les plus endurcis. Qu'il est beau le spectacle de toutes les paroisses de la chrétienté, se réunissant pour faire à Jésus une magnifique garde-d'honneur, un triomphe solennel et pacifique, l'acclamant comme le Roi de l'univers, faisant brûler l'encens en son honneur, répandant sous ses pas les prières et les fleurs, et réunissant, dans une même adoration, les hommages du ciel et de la terre, les hommages de tous les règnes de la création, les hommages des esprits et des corps, *Christum regem adoremus* ! Qu'il est touchant de voir le Dieu de l'univers parcourant les rues de nos cités et de nos bourgades, et bénissant ses enfants agenouillés à ses pieds dans le respect, la joie, la confiance et l'amour, *Nobiscum Deus* ! Quoi d'étonnant, si les justes sont enivrés de bon-

¹ Revue du Monde catholique : L'office du St-Sacrement.

heur et si les pécheurs eux-mêmes sont impressionnés au meilleur endroit de leur cœur. « Je n'ai jamais vu, disait au dernier siècle un fameux impie, Diderot, je n'ai jamais vu cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le Saint Sacrement ; cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux ; tant d'hommes, le front prosterné contre la terre ; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres, et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles en aient été émues, en aient tressailli, et que les larmes ne m'en soient venues aux yeux ! »

Ce jour est vraiment le jour de Dieu et des hommes. En effet, s'écrie le P. Faber ¹, combien, en ce jour, d'actes ineffables de foi et d'amour, de triomphe et de réparation ! Le monde entier et l'air du printemps sont remplis de chants d'allégresse. Les jardins sont dépouillés de leurs plus belles fleurs ; les cloches font retentir au loin leurs joyeux carillons ; le canon ébranle les échos des Andes et des Apennins ; les navires pavoisés donnent aux bords de la mer un air de fête, et la pompe des armées royales ou républicaines vient rendre hommage au Roi des rois. Le Pape sur son trône, et la petite fille dans son village, les religieuses cloîtrées et les ermites solitaires, les évêques, les dignitaires et les prédicateurs, les empereurs, les rois et les princes, tous, sont aujourd'hui remplis de la pensée du Saint-Sacrement. Le péché semble oublié. C'est une ivresse semblable à celle qui transporte l'âme à son entrée dans le ciel.

Donc reconnaissance à Dieu pour l'institution de cette belle fête ! Donc livrons-nous à tous les sentiments de foi, d'amour et de réparation que nous inspire le bel office du Saint Sacrement ! Donc, assistons avec empressement, dévotion, respect et aussi une sainte fierté à la grande procession ! Loué soit et béni à jamais Jésus-Christ, dans le saint Sacrement de l'autel !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE DEUXIÈME

La foi

VIII

PÉCHÉS CONTRE LA FOI

B

Ce que Dieu défend

— *Pourriez-vous me dire maintenant ce que Dieu défend relativement à la vertu de foi ?*

— Il défend six choses.

— *Lesquelles ?*

— Il défend : — 1^o de douter des vérités révélées, — 2^o de les nier intérieurement, — 3^o de tenir des propos impies, — 4^o de renier extérieurement sa foi, — 5^o de refuser le don de la foi, — 6^o d'exposer sa foi.

1

Il est défendu de douter des vérités révélées

— *Est-il permis de douter des vérités de la religion ?*

— Non, le doute volontaire sur une seule vérité révélée est un péché mortel.

— *Pourquoi ?*

— Parce que c'est dire à Dieu qu'il a bien pu se tromper ou nous tromper, et c'est là une grave injure à lui faire.

— *Pourquoi encore ?*

— Parce que celui qui doute volontairement ne croit pas ; or Notre-Seigneur a dit : « Celui qui ne croira pas sera condamné. »

— *Mais si le doute n'est pas volontaire ?*

— Si le doute n'est pas volontaire, s'il n'y a qu'une tentation qui porte à douter et qu'on repousse cette tentation, alors, au lieu d'un péché, on a fait un acte méritoire.

— *Que faut-il faire pour repousser cette tentation ?*

— Il faut dire : Mon Dieu, je crois en vous ; mon Dieu, affermissez ma foi.

2

Il est défendu de nier intérieurement les vérités révélées

— *Est-il permis de nier intérieurement quelque vérité de la religion ?*

— Non, ce serait un gros péché.

— *Pourquoi ?*

— D'abord, parce que ce serait se révolter contre Dieu qui nous ordonne de croire.

Ensuite, parce que ce serait dire à Dieu : Vous vous êtes trompé, ou vous avez menti ; insulte horrible qui mérite le châtiment le plus sévère.

— *Et si on s'obstinait à nier une vérité qu'on sait bien révélée de Dieu et enseignée comme telle par l'Eglise, que deviendrait-on ?*

— On deviendrait hérétique.

— *Qu'est-ce qu'un hérétique ?*

— C'est un orgueilleux qui se croit plus savant que l'Eglise enseignante infaillible et que Dieu lui-même, puisqu'il refuse obstinément de croire les vérités que Dieu lui a révélées et que l'Eglise lui enseigne.

— *L'hérésie est-elle un grand mal ?*

— Oui, un très grand mal.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'elle fait à Dieu et à son Eglise l'injure la plus sanglante et qu'elle détruit dans l'âme l'édifice de la sanctification.

— *Comment cela ?*

— Quand on arrache les fondements d'une maison, toute la maison s'écroule ; or la foi étant le fondement de la justification, l'hérésie qui détruit la foi, en détruisant le fondement, renverse par là même tout l'édifice.

— *Que faut-il faire pour se préserver de l'hérésie ?*

— Il faut se tenir dans une humilité profonde, et éviter soigneusement la compagnie des hérétiques.

¹ Le Saint-Sacrement, traduction Bernhardt.

3

Il est défendu de tenir des propos impies

— *Que penseriez-vous d'un enfant qui, en plein public, donnerait un effronté démenti à son père ?*

— Cet enfant manquerait très gravement au respect dû à ses parents.

— *Que faut-il penser du chrétien qui oserait donner un démenti à Dieu lui-même en parlant contre les vérités de la religion ?*

— Ce chrétien ferait un grand péché.

— *Pourquoi ?*

— Parce que dire à Dieu : Vous vous êtes trompé, vous avez menti, voilà bien la plus sanglante injure qui se puisse imaginer.

— *Pourquoi encore ?*

— Parce que ce chrétien cherche à tuer l'âme de son frère en lui ôtant la foi.

— *Mais ce crime n'est peut-être jamais commis ?*

— Hélas ! il se commet bien trop souvent.

— *Par qui donc ?*

— Par tous ceux qui parlent contre les vérités de la religion.

— *Par exemple ?*

— Par exemple, toutes les fois qu'on dit : « Il n'y a point d'enfer... l'enfer n'est pas éternel... la confession est une invention des hommes... toutes les religions sont bonnes, etc., etc. » on se rend coupable d'injure très grave envers Dieu et de scandale envers son prochain.

— *Mais quels sont donc ceux qui osent tenir de pareils discours ?*

— Ordinairement des sots, des niais ou des êtres dépravés dont la religion gêne les mauvais instincts.

Jamais un homme vertueux et intelligent ne tiendra ces propos.

— *Quelle est la conduite à tenir à l'égard de ces grossiers insulteurs de la religion ?*

— Il faut fuir leur compagnie.

— *Mais si on ne peut pas ?*

— Il faut réprimer leur langage et leur imposer silence.

— *Et si c'est impossible ?*

— Il faut laisser voir par son attitude grave et triste qu'on est loin d'approuver un tel langage. Si on avait l'air de l'approuver, même par un simple sourire, on se rendrait complice et on deviendrait coupable.

4

Il est défendu de renier sa foi

— *N'y a-t-il pas un autre péché-contre la foi, pour le moins aussi grand que ces discours impies ?*

— Oui.

— *Lequel ?*

— C'est le reniement de sa foi.

— *Comment peut-on renier sa foi ?*

— Par paroles et par actions ?

— *Quel est celui qui renie sa foi par parole ?*

— Celui qui, interrogé sur sa religion, déclare qu'il n'est pas chrétien.

— *Connaissez-vous un exemple de ce reniement ?*

— Celui de saint Pierre qui, par peur, renia son divin Maître jusqu'à trois fois.

— *A-t-il bien réparé sa faute ?*

— Tellement bien que les larmes versées sur cette faute ont creusé un sillon le long de ses joues.

— *Quel est celui qui renie sa foi par action ?*

— Celui qui fait un acte signifiant qu'il renonce à la vraie religion.

— *Donnez-moi un exemple.*

— Le chrétien qui s'agenouillerait devant une idole pour l'adorer renierait sa foi par action.

— *Un autre ?*

— Le chrétien, qui ferait brûler de l'encens devant une idole se rendrait coupable du même péché.

— *Un autre encore ?*

— Le chrétien qui prendrait part aux cérémonies religieuses des protestants, des hérétiques et des schismatiques, de manière à laisser croire qu'il est un des leurs, renierait de même sa foi.

— *Que pensez-vous de ce reniement ?*

— C'est d'abord un grand crime, puisqu'il fait à Dieu l'injure la plus sensible.

C'est également une insigne lâcheté et une infâme trahison ; aussi, ceux qui s'en rendent coupables sont-ils flétris de noms infamants.

— *Quels noms ?*

— Les noms de renégats et d'apostats.

— *Citez-moi le nom d'un célèbre apostat ?*

— L'empereur Julien, qui, en devenant un renégat et un apostat, s'est déshonoré à tout jamais.

— *Quels sont les plus vils et les plus méprisés d'entre les hommes ?*

— Les renégats et les apostats.

— *Quels sont les plus glorieux et les plus estimés ?*

— Les martyrs, qui ont mieux aimé tout souffrir et même mourir plutôt que de renier leur foi.

— *Y a-t-il eu beaucoup de martyrs ?*

— Ils se comptent par millions.

— *En connaissez-vous quelques-uns ?*

— Saint Etienne assommé à coup de pierres ; saint Laurent rôti sur un gril ; saint Sébastien percé de flèches ; sainte Cécile égorgée ; sainte Agnès décapitée à l'âge de 13 ans. Voilà des martyrs que tout le monde admire, et dont tous les chrétiens célèbrent la fête.

— *Racontez-nous une histoire de chrétiens courageux et fidèles ?*

— Il y a une quarantaine d'années, quatre zouaves français et leur caporal furent pris par une bande de Bédouins. « Faites-vous musulmans, renoncez à votre religion, ou vous êtes fusillés », hurlent les Bédouins. « Camarades, ne renions pas notre baptême », crie le caporal ; et nos cinq braves refusent courageusement d'apostasier et tombent héroïquement sous les balles des Arabes, préférant ainsi la mort glorieuse des martyrs à la vie déshonorée des renégats.

5

Il est défendu de refuser le don de la foi

— *Si un roi envoyait son ministre porter un superbe cadeau à l'un de ses sujets avec ordre de recevoir ce cadeau, que devrait faire le sujet ?*

— Il devrait accepter avec une vive reconnaissance.

— *Et s'il refusait ?*

— Il offenserait doublement ce bon prince.

- *Comment cela ?*
- En lui désobéissant et en méprisant son cadeau.
- *Quel est le meilleur et le plus grand des rois ?*
- Dieu.
- *N'envoie-t-il pas les prêtres, ses ministres, vers ses sujets. les hommes, porter à ceux-ci un don très précieux, avec ordre de le recevoir ?*
- Oui.
- *Quel est ce don ?*
- Le don de la foi.
- *Que doivent faire ces sujets du Roi des rois ?*
- Accepter ce don avec une très vive reconnaissance.
- *Et s'ils le repoussent ?*
- S'ils le repoussent, ils offensent doublement le roi du ciel et de la terre, et par une désobéissance grave, et par un mépris audacieux d'un don tout divin.
- *Quels sont ceux qui commettent ce péché ?*
- Ce sont les infidèles, les Juifs, les hérétiques et en général tous les incrédules qui, pressés par les ministres de Dieu, d'accepter ce beau présent, le repoussent avec dédain et restent dans leur infidélité.
- *Sont-ils bien à plaindre ?*
- Oui, ces malheureux sont d'autant plus à plaindre que le don qu'ils refusent leur est plus nécessaire.

6 .

Il est défendu d'exposer sa foi

- *Quand on a reçu un don précieux, doit-on le laisser à l'abandon, exposé à se perdre ?*
- Non, car le bienfaiteur serait très mécontent du peu de cas que l'on ferait de son bienfait.
- *A qui devons-nous le bienfait de la foi ?*
- A Dieu.
- *Que penserait-il, si les fidèles, faisant peu de cas d'un si grand bienfait, s'exposaient à perdre la foi ?*
- Dieu serait très mécontent à juste titre.
- *On peut donc perdre la foi ?*
- Oui, et, malheureusement cela n'arrive que trop souvent.
- *Quelles sont les causes de la perte de la foi ?*
- Il y en a deux principales.
- *Lesquelles ?*
- La fréquentation des hérétiques, des impies et des libertins, et la lecture des livres et des écrits contraires à la foi et aux bonnes mœurs.
- *Que fait l'homme qui ne veut pas avoir la peste, la gale ou la lèpre ?*
- Il évite avec grand soin la compagnie des lépreux, des galeux, des pestiférés.
- *Pourquoi ?*
- Parce que, ces maladies étant contagieuses, il les gagnerait s'il fréquentait ceux qui en sont atteints.
- *Que doit faire celui qui ne veut pas contracter la peste, la gale et la lèpre de l'incrédulité ?*
- Il doit fuir avec le plus grand soin la compagnie des hérétiques, des impies et des incrédules, en un mot, des ennemis de Dieu et de la religion.
- *Pourquoi ?*
- Parce que, s'il fréquentait ces pestiférés, ces

galeux et ces lépreux spirituels, il serait abandonné de Dieu, et ne tarderait pas à devenir comme l'un d'eux, suivant le dicton populaire : « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. »

- *Il faut donc les éviter si l'on ne veut pas perdre la foi ?*
- Absolument.
- *Que faut-il encore éviter ?*
- La lecture des livres ou écrits contraires à la foi et aux bonnes mœurs.
- *Que fait l'homme qui a peur de s'empoisonner ?*
- Il ne joue pas avec le poison, et surtout il se garde bien d'en manger.
- *Qu'est-ce qu'une mauvaise lecture ?*
- C'est le poison de l'âme.
- *Pourquoi ?*
- Parce qu'elle tue en elle la vie spirituelle, en détruisant la foi de l'esprit et la pureté du cœur. Combien qui ne croient plus à rien et qui vivent comme les bêtes, parce qu'ils ont lu un mauvais livre, ou un mauvais journal !
- *Que deviendront-ils ?*
- Ils seront damnés, s'ils n'ont pas le bonheur de se convertir à temps.
- *Et c'est le mauvais livre ou le mauvais journal qui les aura perdus pour l'éternité ?*
- Oui.
- *Si on ne veut pas se damner, il ne faut donc pas lire les mauvais livres, ni les mauvais journaux ?*
- Non, pas plus qu'il ne faut avaler du poison, si on n'a pas envie de s'empoisonner.
- *Que fait le bon père de famille qui veut sauvegarder la vie de ses enfants ?*
- Il leur défend de jouer avec du poison, ou de s'amuser avec des armes dangereuses.
- *Que fait l'enfant qui tient à conserver sa vie ?*
- Il observe très docilement la défense de son père.
- *Que fait le bon père de la grande famille chrétienne, Notre Saint Père le Pape ?*
- Pour protéger la vie spirituelle de ses enfants, le saint Père leur interdit la lecture des mauvais livres et des mauvais journaux.
- *Que leur dit-il ?*
- Il leur dit :
Tel livre pervertirait votre esprit, ébranlerait et détruirait votre foi, gardez-vous bien de le lire.
Tel roman, tel feuilleton gâterait votre cœur, et vous ravirait l'innocence, votre plus riche trésor, n'y touchez pas.
- *Quelle est la conduite du chrétien qui veut garder sa foi et son innocence ?*
- Il observe très docilement la défense de son père spirituel ; il ne lit pas les mauvais livres et ne s'abonne pas aux mauvais journaux.
- *Quelle résolution prenez-vous ?*
- Je prends la résolution de ne jamais fréquenter les impies et de ne jamais lire ni les mauvais livres, ni les mauvais journaux.

Imprimatur : † ALPH.-MART., Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — TYPOGRAPHIE MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

VIII

VERTU DE FOI

6^e Le Doute et l'Hérésie

M. f., je vous ai montré dans nos précédentes instructions le prix incomparable de la foi; je vous ai mis en garde contre deux écueils contre lesquels votre foi pourrait se briser : les attaques de l'incrédulité et l'ignorance religieuse. Examinons maintenant les péchés que l'on commet le plus ordinairement contre cette vertu. Ils sont de deux sortes. On trouve des hommes qui renient complètement la foi ; nous parlerons d'eux dans notre prochaine instruction. Mais on en trouve d'autres aussi qui, tout en prétendant rester chrétiens, ne croient pas comme il faut croire, soit parce qu'ils doutent, soit parce qu'ils nient quelque vérité révélée. C'est de ces derniers que je veux vous entretenir aujourd'hui en vous parlant du doute et de l'hérésie. Examinons la nature et la gravité de ces deux fautes.

I

Le doute en général est la suspension de l'esprit entre deux opinions qui paraissent également vraies et également fausses. L'homme qui doute n'affirme pas, il ne nie pas non plus ; il dit : c'est possible, mais je ne suis pas sûr. Quand il s'agit de la foi, douter, c'est donc dire au fond de son cœur : les dogmes révélés de Dieu sont peut-être vrais, mais aussi ils pourraient bien être faux ; je ne me prononce pas.

Il faut bien se garder de confondre le doute avec la tentation du doute, c'est-à-dire avec ces difficultés qui troublent assez souvent les âmes même les plus robustes dans la foi. Ces difficultés ont plusieurs causes : elles proviennent assez souvent de ce que nous ne sommes pas assez instruits de notre religion ; souvent aussi elles sont l'effet des tentations du démon qui met tout en œuvre pour ruiner notre foi ; mais toujours elles sont permises de Dieu qui veut par là nous éprouver. Elles ne sont donc pas des péchés, si nous n'y consentons pas et si nous les repoussons par un acte de foi. Loin de là, elles sont une épreuve très utile et même nécessaire. Car si l'on doute d'une vertu qui n'a pas combattu, on peut douter également de la fermeté d'une foi qui n'a jamais été tentée. Lors donc, mes bien chers frères, que vous vous sentez envahir par le doute, quand de terribles obscurités se répandent dans votre âme, menaçant d'y éteindre la foi, ne vous effrayez pas d'une épreuve que Dieu permet. Ne raisonnez point à l'heure de la tentation, car ce n'est pas le moment ; mais plutôt

faites un acte de foi. Et quand le calme sera rendu à votre âme, vous pourrez consulter ceux qui dans l'Eglise ont mission d'enseigner. Le plus souvent d'ailleurs, ce sera inutile ; car vos difficultés s'évanouiront d'elles-mêmes, Dieu récompensant votre humble soumission en vous éclairant de ses lumières. C'est que, m. f., les vérités de la foi ne changent pas ; comme Dieu dont elles émanent, elles sont immuables. Mais c'est nous qui changeons à chaque instant ; et suivant que nous sommes de telle ou telle humeur, nous voyons les choses sous un aspect tout différent. Ne nous étonnons donc pas d'être assaillis parfois par la tentation du doute.

Mais craignons de tomber dans le doute volontaire que j'ai défini plus haut. C'est en effet un péché grave, parce que c'est une injure odieuse adressée à Dieu dont on nie la science et la véracité. Dites-moi : si un homme vous annonce une chose inconnue, vous le croyez plus ou moins suivant que ses informations sont plus au moins sûres, et que sa probité vous est plus ou moins connue ; et votre foi est toujours plus ou moins grande suivant les qualités du témoin et de son témoignage. Or, m. f., la science de Dieu est infinie et sa véracité aussi. Il faudrait donc, s'il était possible, que notre foi fût également infinie. Tout au moins doit-elle être ferme et sans hésitation. Mais douter, c'est dire à Dieu qui nous parle : Je ne sais pas si ce que vous me dites est vrai.

Je sais que souvent le doute porte sur le fait même de la révélation. On dit : si j'étais sûr que Dieu a parlé, je croirais ; mais c'est précisément cela dont je doute. Certes je sais bien qu'il sait tout et qu'il ne peut mentir. Mais a-t-il parlé ? L'Ecriture et la Tradition que l'Eglise me présente comme sa parole sont-elles réellement sa parole ? M. f., dans un homme qui n'aurait pas encore reçu le baptême et le don de la foi, un pareil doute ne serait pas une faute, ce serait une grâce de Dieu l'excitant à chercher la vérité. Mais chez un chrétien baptisé, un doute volontaire et réfléchi, portant sur le seul fait de la révélation, est un péché grave tout aussi bien que s'il portait sur la science ou la véracité de Dieu. « La condition de ceux qui ont reçu le don de la foi et qui adhèrent à la vérité catholique, dit le concile du Vatican, n'est nullement pareille à celle de ceux qui suivent une fausse religion : les premiers, ceux qui se sont une fois soumis à l'Eglise et ont embrassé la foi, ne peuvent jamais avoir une cause légitime de douter. » Dieu ne pouvait pas faire une révélation pour chaque homme en particulier. Comme il en vient au monde environ quatre-vingt mille tous les jours, il faudrait qu'il se dérangeât un peu trop souvent. Il a donc parlé une seule fois, et il a confié sa révélation à une Eglise ; mais en même temps il a marqué celle-ci de caractères divins et facilement reconnaissables pour tous les hommes. C'est pourquoi, dès lors qu'on est entré dans cette Eglise, on ne peut plus douter raisonnablement. Si des doutes se présentent à notre esprit, nous pouvons,

nous devons même les éclaircir; mais y consentir serait un péché grave.

Il y en a qui pensent que ce péché est aujourd'hui très rare. Ceux qui croient, disent-ils, croient tout à fait. J'ai bien peur, m. f., que le contraire ne soit la vérité. Il y a beaucoup de chrétiens dont la foi est incertaine et chancelante. Mieux vaudrait peut-être pour eux l'avoir perdue entièrement. Car enfin à la foi aussi s'applique le mot de Dieu dans l'Apocalypse : J'aimerais mieux que vous soyez complètement froids; mais parce que vous êtes tièdes, je vous vomirai de ma bouche. Que beaucoup de chrétiens examinent donc sérieusement ce qu'ils pensent de certains articles de foi concernant la vie future, le jugement dernier, la résurrection, l'éternité des peines. Plusieurs reconnaîtront au fond de leur cœur un doute secret qu'ils n'osent s'avouer à eux-mêmes pour n'avoir pas à se le reprocher. Ces personnes pourtant ne laissent pas d'accomplir les œuvres prescrites par la religion, elles sont pieuses pour ainsi dire sous bénéfice d'inventaire. Hélas! il faut bien le leur dire : si leur foi est hésitante, si elles doutent, ne fût-ce que sur un point de la révélation, toutes leurs œuvres sont inutiles, elles vont tout droit en enfer. Vous voyez, m. f., combien il importe de veiller sur notre foi pour ne pas la laisser manquer de fermeté. Car en matière de foi, toute hésitation est une chute, et celui qui chancelle est déjà tombé. C'est pourquoi tous les théologiens admettent cette maxime que l'homme qui doute est déjà hérétique : *Dubius in fide infidelis est, id est hæreticus*.

II

Il y a pourtant quelque différence entre le doute et l'hérésie dont il nous reste à dire un mot. Celle-ci est le péché de ceux qui après avoir reçu la vraie foi dans le baptême, embrassent ensuite une ou plusieurs erreurs contraires à cette même foi et les défendent avec opiniâtreté. Pour être hérétique, il faut donc trois choses. Premièrement, avoir été baptisé et professer la religion chrétienne. Deuxièmement, s'attacher à une ou à plusieurs erreurs contraires à la foi, soit que l'on rejette une vérité proposée par l'Eglise, soit que l'on croie comme article de foi ce qui n'est pas admis par elle. Troisièmement enfin, il faut embrasser cette erreur avec obstination. C'est surtout cette dernière condition qui constitue l'hérésie. Tout homme, par là même qu'il est homme, peut se tromper, même avec les meilleures intentions. Il est possible, m. f., que vous ayez plusieurs idées fausses sur la religion, que vous soyez attachés à quelque erreur contraire à l'enseignement de l'Eglise. Mais si vous êtes de bonne foi, c'est-à-dire si vous croyez en général à ce que l'Eglise enseigne, si vous êtes prêts à déposer votre erreur le jour où vous la connaîtrez, vous n'êtes pas hérétiques, parce que vous n'êtes pas opiniâtres. En résumé, l'hérésie est donc l'entêtement dans l'erreur.

Plus encore que le doute, cet entêtement est un

péché grave, puisque l'hérétique préfère son propre jugement à la parole de Dieu et à l'enseignement de l'Eglise. C'est un péché qui ne peut s'expliquer que par une sorte de folie. Je comprends encore, humainement parlant, un homme qui renie complètement sa foi; mais un homme qui accepte la révélation et qui prétend choisir les vérités qui lui plaisent pour rejeter les autres, c'est un fou étrange. Enfin l'hérésie est un péché dont les conséquences sont des plus funestes. Funestes pour l'hérétique lui-même, car il faudrait presque un miracle pour le convertir. Vous savez comme il est difficile de faire entendre raison à un entêté. Eh bien! quand cet entêtement se produit en matière de religion, c'est bien plus difficile encore. Vous avez beau démontrer la vérité à un esprit opiniâtre; plus vous avez raison contre lui, plus il s'obstine. C'est que son entêtement n'est pas une persuasion. La persuasion est dans l'esprit qui raisonne et qui juge, l'entêtement est dans la volonté orgueilleuse qui s'irrite d'autant plus qu'on lui résiste. Aussi, parcourez toute l'histoire de l'Eglise : vous verrez que si on a réfuté tous les hérétiques, on n'en a converti aucun.

Funeste à son auteur, l'hérésie l'est davantage encore à l'Eglise. Car le plus souvent l'hérétique, loin de garder son entêtement pour lui seul, veut le communiquer aux autres; et comme la nouveauté a sur les esprits un charme puissant, il ne réussit que trop. Aussi n'y a-t-il pas de gangrène plus contagieuse que l'hérésie. Voilà pourquoi dans tous les siècles, l'Eglise a pris tant de précautions pour en garantir ses enfants. Quand elle en avait la puissance, elle punissait corporellement les hérétiques, parfois même de la peine de mort. Aujourd'hui elle ne peut plus se servir que des armes spirituelles. Ces armes n'atteignent pas ceux qui ne sont hérétiques que dans le fond de leur cœur; mais ceux qui professent extérieurement leurs erreurs sont excommuniés par le fait même, c'est-à-dire retranchés de la communion des saints. Et le pape s'est réservé à lui seul le droit de les absoudre; hors le cas où ils seraient en danger de mort, un prêtre, un évêque même ne peut leur donner l'absolution.

C'en est assez, m. f., pour vous faire comprendre la malice de l'hérésie. Et ne vous imaginez pas que pour être hérétique il soit nécessaire de vivre au milieu des protestants. Pour cela, il suffit de s'obstiner dans une seule erreur contraire à la foi. Et même un protestant peut encore être sauvé s'il est de bonne foi; tandis qu'un catholique embrassant l'hérésie ne peut jamais être de bonne foi. Peu importe qu'extérieurement il soit uni au corps des fidèles; de fait il s'est séparé lui-même de l'Eglise hors de laquelle il n'y a point de salut.

En terminant cette instruction, adressons à Dieu la prière de Salomon et demandons lui un cœur docile : *Dabis ergo servo tuo cor docile* (3^e Reg. III, 9.) Le doute est la marque d'un esprit faible; l'hérésie celle d'une âme orgueilleuse. La docilité

est le caractère d'un esprit solide et d'une âme droite. Si nous sommes dociles, nous ne tomberons jamais dans le doute ni dans l'hérésie.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LA CHARITÉ. — PREMIER CARACTÈRE DE LA
CHARITÉ : LA PATIENCE

Pour avoir véritablement la charité il ne suffit pas de dire : J'aime tout le monde, je ne veux ni ne souhaite de mal à personne. C'est aux œuvres, dit saint Grégoire, que l'on reconnaît la charité. De même que tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux, de même tous ceux qui déclarent aimer leur prochain ne l'aiment pas pour cela ; le véritable amour consiste dans les œuvres.

Il en est de la charité comme des arbres ; c'est à ses fruits qu'on la reconnaît. Ces fruits de la charité sont si excellents que personne ne peut s'y tromper et ne pas les reconnaître. Quel dommage que les hommes, les chrétiens eux-mêmes, ne veuillent pas en comprendre le prix et cultiver avec soin parmi eux cet arbre divin ! Comme leur vie serait transformée ! comme elle se présenterait à eux sous un tout autre aspect !

On a importé depuis quelques années en Afrique et en Europe un arbre nouveau, originaire d'Australie : on l'appelle eucalyptus. Cet arbre a des propriétés particulières et merveilleuses ; il croît très vite, et quand on le plante dans des pays humides, marécageux et assujettis aux fièvres, il les assainit en absorbant les gaz délétères de l'atmosphère. Que cet arbre est bien l'image de la charité ! Implantez cette admirable vertu dans un cœur rempli des miasmes de l'envie, de la jalousie, de l'orgueil, elle va promptement faire disparaître ces principes de mort, elle purifie l'atmosphère de ce cœur, s'il est permis de parler ainsi. Et de même que cet arbre dont nous parlions transforme une contrée, de malsaine et inhabitable la rend salubre, ainsi la charité plantée dans une âme la modifie complètement et y opère un merveilleux changement.

Me pardonnerez-vous, chères âmes chrétiennes, d'insister sur cette vertu ? Me pardonnerez-vous d'essayer de vous convaincre qu'en plaçant la cause de la charité, c'est celle de votre bonheur que je défends ? Quand on songe à ce qu'est la vie de l'homme sur cette terre sans la charité et à ce qu'elle pourrait être avec la charité, comment ne pas se faire l'apôtre de cette vertu ?

Pauvres mortels que nous sommes, n'ayant à passer ici-bas que quelques jours si pleins d'épreuves et si courts, si souvent troublés par le malheur et si trempés de larmes, alors que nous cheminons sur un sentier bordé de tant d'épines, pourquoi donc ne pas essayer de nous rendre cette vie moins triste et moins pénible ? pour-

quoi ne pas chercher à écarter du chemin de nos frères les épines et les ronces ? Comment donc se fait-il, alors que nous avons déjà tant de malheurs à redouter, que ce soit encore de nos semblables que nous viennent les croix les plus lourdes et les plus difficiles à porter ? Quand il serait si méritoire et si bon d'adoucir à nos frères les peines, les angoisses de la vie, de leur tendre la main, d'essuyer leurs larmes, nous semblons prendre à tâche de multiplier les uns pour les autres les épines et les ronces, de les rendre plus aiguës, plus déchirantes ; nous nous ingénions en quelque sorte à nous faire pleurer !

Oh ! que la vie serait moins triste, que de larmes seraient épargnées si tous nous pratiquions la charité, nous aimant les uns les autres, nous traitant comme des frères, ne formant plus qu'une grande famille où se partageraient joies et tristesses, bonheur et infortune ; où l'on rivaliserait à se rendre service, à s'excuser, à se supporter les uns les autres ! Ce serait déjà le paradis sur terre, et qu'il ferait bon y vivre !

A quoi tient-il que ce paradis se réalise ? cela dépend uniquement de chacun de nous. C'est nous qui pouvons accomplir cette parole de l'Écriture-Sainte : Qu'il est bon, qu'il est délicieux d'habiter ensemble comme des frères !

Si maintenant vous me demandez à quels signes on peut reconnaître cette charité, quels en sont les caractères, comment vous pourrez réaliser autour de vous ce bonheur dont nous venons de parler, écoutez ce que dit l'apôtre saint Paul, celui qui a le plus recommandé la charité :

Caritas patiens est : la charité est patiente ! La patience, voilà le premier caractère de la charité. Pour avoir la charité il faut donc avoir la patience à l'égard du prochain, c'est-à-dire savoir supporter quelque chose de lui, car c'est là le sens propre de la patience.

Il y a cent manières de supporter quelque chose du prochain ; chaque jour, à chaque instant nous avons occasion d'exercer cette patience et par conséquent la charité. Et non-seulement de la part de notre prochain en général, mais encore et surtout de ceux qui nous entourent, de nos proches et amis.

La charité est patiente ! C'est une raillerie sur notre compte, un trait mordant qui nous est décoché, une allusion blessante qui est faite à notre endroit ; c'est une médisance qui nous mortifie, un rapport qui nous revient indiscretement, peut-être même une calomnie qui nous déchire ou cherche à nous nuire. Il faut savoir supporter, si l'on veut garder la charité : *Caritas patiens est !* Oui, la charité est patiente, lors même que ces railleries sont incessantes, que ces piqures, ces attaques ne se lassent point : *caritas patiens est, omnia suffert, omnia sustinet* ; la charité souffre et endure tout sans que sa patience défaille et qu'elle cherche à se venger.

La charité est patiente ! Elle sait encore supporter les affronts et les injustices, les tracasseries

et les persécutions. On vous fait un affront humiliant et immérité? demandez au besoin, comme Notre-Seigneur quand il fut souffleté : Pourquoi me frappez-vous? pourquoi me persécutez-vous ainsi? quel mal vous ai-je fait? mais gardez la charité : *Caritas patiens est*. On vous soupçonne, on vous suspecte sans raison, on vous épie, vous le savez, on a pour vous des procédés blessants? faites semblant de ne pas voir, supportez, patientez, pour l'amour de Dieu gardez la charité : *Caritas patiens est, omnia suffert, omnia sustinet*.

Quand même on irait jusqu'à vous accuser injustement, et que, malgré vos protestations et les preuves de votre innocence, on persisterait à vous imputer une faute, à vous croire coupable, patientez, supportez, à moins que votre position ou votre honneur ne vous obligent à défendre par d'autres moyens votre réputation attaquée. *Caritas patiens est!* Dieu se chargera un jour ou l'autre de faire éclater votre innocence, et vous aurez édifié, vous aurez sauvé la charité.

Que sais-je encore? Ceux de qui vous deviez attendre de la reconnaissance vous paient d'ingratitude, on vous rend le mal pour le bien. C'est un père, un mari pour qui vous vous dévouez et qui, loin de vous en témoigner de la gratitude, vous outragent, dont les mauvais traitements vous révoltent aussi bien que leur conduite malheureuse vous indigne; votre cœur, déchiré dans ce qu'il a de plus intime, saigne douloureusement; vous n'en pouvez plus, vous êtes tentés d'aller dévoiler ces misères, d'exhaler votre amertume, eh bien, non, gardez le silence, supportez : *Caritas patiens est, omnia suffert, omnia sustinet*; même cela? oui, même le martyre du cœur et le déchirement de toute une vie. Ah! plutôt que de vous plaindre, offrez les souffrances que vous endurez pour le salut de ces pauvres âmes. Qui sait si Dieu ne l'a pas attaché à ce prix?

Regardez donc Notre-Seigneur, la sainte Vierge, les apôtres, tous les saints, comme ils ont été patients, comme ils savaient supporter, souffrir, endurer sans rien dire! Ah! c'est qu'ils avaient une grande charité. Et nous, quelle est notre patience? Que nous sommes loin encore d'avoir la charité! N'est-il pas vrai que nous ne pouvons supporter la moindre raillerie, la moindre allusion piquante, le moindre procédé offensant sans nous irriter, sans nous sentir blessés au cœur, sans méditer aussitôt des projets de vengeance? A la moindre indécatesse, au plus involontaire froissement, nous voilà piqués, irrités, nous éclatons en reproches. Si l'on nous fait la plus petite piqure, nous répondons par un coup de poignard; à une misère, à un rien qui n'avait aucune mauvaise intention, nous répliquons par un outrage ou un affront.

Que nous avons à réformer en nous sous ce rapport! Si l'on interrogeait ceux qui vivent autour de nous, que n'auraient-ils pas à nous reprocher sur ce sujet? Que nous avons besoin de nous rappeler souvent le *caritas patiens est... omnia*

suffert, omnia sustinet, nous qui ne savons pas même supporter le plus léger travers, le plus petit défaut chez nos frères et qui prétendons avoir la charité! O mon Dieu, donnez-nous de comprendre et surtout de pratiquer cette vertu dont vous nous avez laissé un si bel exemple, la patience de la charité!

POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

SUR LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Numquid est cor tuum, sicut
cor meum cum corde tuo?
(4 Rois, x, 15).

Parmi les nombreuses fêtes établies en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, une des plus belles, une des plus touchantes, c'est assurément celle que nous célébrons aujourd'hui.

Qu'est-ce que l'Eglise propose à nos adorations, et dans quel but? Les paroles que je viens de citer me semblent très propres à nous le faire comprendre : « *Votre cœur est-il à mon égard ce que le mien est pour vous?* » Cette question du divin Maître nous révèle à la fois l'objet et la fin de la dévotion à son Sacré-Cœur. Son objet ou son motif principal n'est autre que son immense amour pour les hommes. Mais parce que nous voulons des signes extérieurs, des symboles matériels qui, en captivant nos sens, enflamment nos âmes, Jésus-Christ lui-même nous a offert son cœur, comme l'objet le plus capable de nous rappeler son ardente charité. Le cœur en effet n'est-il pas comme le siège et la source de l'amour? Eh bien, Jésus-Christ, lui aussi, a un cœur, et son cœur non moins que sa chair sacrée et son sang précieux demande les hommages de notre piété. Nous les lui devons, parce qu'il les mérite infiniment; et en lui payant cette dette sacrée, nous voulons apprendre à former notre cœur à l'image du sien, à l'aimer comme il nous aime lui-même.

Ainsi, en deux mots, le cœur de Jésus embrasé d'amour pour nous, voilà l'objet de cette dévotion; le progrès dans l'amour que nous lui devons en reconnaissance du sien, en voilà la fin : ce sera aussi tout le sujet et le partage de cet entretien.

I. Le Cœur de Jésus tout brûlant d'amour, objet de notre culte.

Je l'ai dit : Jésus-Christ dans son humanité sainte, et son humanité dans sa partie la plus noble et la plus précieuse, dans son cœur adorable, tel est l'objet offert à notre vénération; je n'en sais pas de plus touchant et de plus sacré.

Eh! quoi, le cœur n'est-il pas le tout de l'homme? Si l'homme vaut quelque chose, ce n'est pas précisément par son esprit, par ses talents, par sa science, c'est par son cœur; c'est son cœur bon ou mauvais qui lui concilie l'estime ou lui attire les mépris. C'est du cœur en effet que sortent le bien

et le mal, le vice et la vertu ; c'est le cœur qui parle et agit, aime et se dévoue.

S'il en est ainsi de nous tous, que penser du cœur de Jésus ? N'est-il pas nécessairement le plus beau, le plus grand, le plus parfait de tous les cœurs ? Car, ici, c'est le cœur d'un Homme-Dieu ; c'est-à-dire le cœur du plus saint et du plus aimable des enfants des hommes, où réside la plénitude des perfections divines, le trésor infini de la science et de la sagesse ; c'est-à-dire l'admirable mélange de toutes les grâces, de toutes les vertus, de toutes les délicatesses que pourrait jamais posséder un cœur d'homme, et de tout ce qu'il y a de pur, de puissant, de riche, de généreux dans les affections du cœur d'un Dieu. Aussi le cœur de Jésus, Dieu fait homme, n'est qu'un composé d'amour, de douceur et de miséricorde : sa vie, c'est l'amour ; ses attributs, des attributs d'amour ; ses actes, des témoignages et des prodiges d'amour, amour immense, éternel, incompréhensible, concentré dans son cœur comme dans son foyer.

Qu'en dites-vous ? Ce cœur n'est-il pas digne de toute louange, de toute bénédiction ? Et n'applaudissez-vous pas à la sagesse de l'Eglise qui lui offre en ce jour, sur toute la surface de la terre, les pieux hommages du culte le plus solennel ? Puisque dans l'Eucharistie nous adorons non seulement la divinité du Christ, mais son corps et son sang ; puisque chaque année, par une fête particulière, nous vénérons ses plaies sacrées, que dis-je ? les épines même qui ont couronné son front, les clous qui ont percé ses pieds et ses mains, la croix où il expira ; pourquoi refuserions-nous nos hommages à son cœur, le chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint, formé du plus pur sang de la Vierge ; à son cœur, miroir sans tache de la majesté de Dieu, le plus tendre et le plus compatissant de tous les cœurs ?

C'est dans ce divin cœur en effet qu'ont été conçus tous les desseins de notre salut, et c'est l'amour dont il est embrasé pour nous qui les a exécutés. Il a vu l'homme coupable, et il en eut pitié ; il l'a vu malheureux, et il l'a aimé, et il résolut de le sauver en payant lui-même la dette de sa créature déchue et maudite.

En entrant dans le monde, le premier sentiment du cœur de Jésus fut un sentiment de dévouement et d'amour. Il dit à son Père : « Mon Père, me voici ; je viens pour accomplir votre volonté ; » je viens pour sauver l'homme, pour être sa caution ; je prends sur moi tous les châtimens qui lui sont dûs. Une seule de ses larmes, une goutte de son sang eut suffi pour racheter des milliers de mondes ; mais ce qui suffisait à la justice du Père ne pouvait contenter l'amour du Fils. Et il renonce aux honneurs, aux richesses, aux plaisirs, il embrasse une vie pauvre, humiliée, souffrante, il donne sa vie sur la croix.

Voyez cet aimable Sauveur pendant son séjour sur la terre ; c'est son cœur qui dicte ses paroles, qui inspire ses démarches, qui commande toutes les actions de ses membres. C'est son cœur qui

publie par sa bouche les vérités évangéliques et nous enseigne le chemin du ciel ; c'est son cœur qui guérit les malades et ressuscite les morts par l'attouchement de ses mains, instruments de son amour ; c'est son cœur qui pleure sur le cercueil de Lazare et sur l'infortunée Jérusalem, tristes figures de nos âmes lorsqu'elles se laissent envahir par le péché ; c'est son cœur qui, au jardin des oliviers, fit couler cette sueur sanglante de toutes les parties de son corps, qui pâlit et trembla de tous ses membres, et qui du haut de la croix cria d'une voix si puissante qu'il ébranla la terre et pénétra jusqu'aux cieux, où Dieu le Père l'exauça à cause de la révérence qui lui était due, mais aussi à cause de l'intensité de sa charité pour les hommes.

Que vous dirais-je encore de la tendresse du Cœur de Jésus pour nous ? Il se révèle à la fois dans ses paroles et dans ses actes. Sa doctrine est toute miséricordieuse ; on voit qu'il ne cherche qu'à s'insinuer dans nos cœurs, à les gagner. Tantôt il se compare à un père qui ne peut contenir sa joie, ni retenir ses larmes, au retour d'un enfant coupable ; tantôt à un pasteur poursuivant dans le désert la brebis qui le fuit, et après l'avoir atteinte, la comblant de caresses et la chargeant sur ses épaules pour la rapporter au bercail.

Aux paroles il joint les actes. Partout nous le voyons rechercher les pécheurs et leur faire les plus douces avances. Il s'assied à leur table, il mange avec eux, il souffre qu'on l'appelle leur ami ; il l'est en effet, puisqu'il est venu pour les sauver en se sacrifiant pour eux. Un jour on lui amène une femme surprise dans le crime ; il refuse de la condamner et couvre de honte ses accusateurs. Une autre fois, c'est Madeleine, la pécheresse de profession, qui vient pleurer à ses pieds. Pour un seul acte d'amour, il lui pardonne toute une vie de désordre et de scandales, il la défend même contre ceux qui s'étonnent de sa miséricorde. Heureuse femme ! ce n'est pas vous qui avez fait vers ce bon Maître les premiers pas ; longtemps il a frappé, il a attendu à la porte de votre cœur, avant de vous voir tomber en larmes devant lui. Ah ! beaucoup de péchés vous sont pardonnés parce que vous avez beaucoup aimé, mais bien plus encore parce que vous avez été beaucoup aimée.

Plus tard, l'Evangile nous le montre, assis sur le bord du puits de Jacob, épuisé de fatigue, halestant sous les ardeurs du soleil brûlant, mais dévoré de la soif du salut des âmes : il attend la Samaritaine, et pour la convertir il ne dédaigne pas de converser avec elle, et il ne la quitte qu'après avoir triomphé de ses résistances et changé son cœur endurci.

Avec quelle patience et quelle bonté il supporte ses apôtres ! Judas le trahit ; Jésus le sait, et quand le malheureux vient lui donner le baiser sacrilège, il lui ouvre les bras et daigne encore l'appeler du doux nom d'ami. Pierre renie son Maître, et Jésus par la douceur d'un seul de

ses regards, sans plaintes, sans reproches, fait fondre en larmes son apôtre infidèle.

Est-ce tout? Non; ce n'est point assez de ses sueurs, de ses fatigues, de ses bienfaits, pour nous témoigner son amour. Il l'a dit, cet adorable Sauveur : Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Il la donnera; mais son cœur ne peut se résigner à la pensée de quitter les hommes, et avant de consommer ce sacrifice il invente ce mystère sublime, qui lui permet d'être à la fois citoyen du ciel et habitant de la terre; il institue la divine Eucharistie. O amoureuse invention du Sacré-Cœur, comment pourrions-nous jamais assez vous reconnaître! Les autres pasteurs se nourrissent de leurs brebis; mais Jésus trouve moyen de se donner en aliment aux siennes, et pour nous montrer jusqu'où va son amour, il veut ne plus faire qu'un avec chacune d'elles, et demeurer à tout jamais le compagnon de notre exil, notre guide et notre appui dans le voyage périlleux de cette vie à l'éternité.

Enfin Jésus va mourir. Le voilà étendu comme une victime sur l'autel du sacrifice, meurtri, défiguré, épuisé. Ses ennemis triomphent et rient de ses souffrances, tant la haine chez eux est violente, impitoyable. Mais l'amour vit toujours dans le cœur du Sauveur. Une prière, un cri s'échappe de ses lèvres; c'est un cri d'amour; il prie pour ses bourreaux, il les excuse, il demande pour eux grâce et miséricorde. Puis, ému de la foi du bon larron, compagnon de ses douleurs, il le console et lui pardonne. Puis ayant répandu tout le sang de ses veines, tout donné, tout sacrifié, tout ce qui est de lui-même, il songe qu'il lui reste une mère. Eh! bien, cette mère désolée et chérie, son seul bien, son unique trésor, son amour va nous le léguer encore. Alors tournant vers elle ses regards déjà couverts des ombres de la mort, il lui dit en montrant saint Jean, le disciple bien aimé qui nous représentait tous au pied de la croix : « Voilà votre fils. » Et Marie devenait notre mère, mère dévouée, tendre, aimante, comme ne le fut jamais la meilleure des mères.

C'en est fait, tout est consommé : Jésus expire... Il meurt pour nos péchés; il ressuscite pour notre justification et pour mettre en nos âmes un invincible espoir; enfin il monte dans les cieux où depuis lors il est notre avocat, faisant parler ses plaies, et surtout celles de son cœur, comme autant de bouches éloquentes qui demandent miséricorde pour les pécheurs, grâce et amour pour les justes.

Voilà le cœur de notre bon Maître, et voilà son amour pour nous. C'est ce cœur généreux à l'infini que l'Eglise nous montre en cette fête, cet amour ineffable qu'elle nous prêche. Ce cœur de Jésus avec son véhément amour pour les hommes, il est là, dans le sacrement de l'autel; il est là, non pas refroidi, amoindri, mais toujours vivant, palpitant des mêmes émotions qu'aux jours de sa vie mortelle, chérissant les hommes comme le cœur du plus tendre des pères. L'Eglise nous le montre, et elle

nous dit : « Adorez, c'est le cœur de Dieu; aimez, c'est le cœur de l'Homme-Dieu, le Sauveur de vos âmes; leur Sauveur autrefois, quand il agonisait sur le gibet du Golgotha; leur Sauveur aujourd'hui encore dans le tabernacle où il réside, sur l'autel où il s'immole à toute heure, à la table sainte où il se donne en nourriture et nous couvre de son sang comme d'une pourpre royale, afin que son Père ne voie plus en nous que d'autres Jésus, des amis, des frères de son Fils bien aimé qui a payé la rançon de tous. »

Oui, Seigneur, je crois, j'adore, j'aime, mais augmentez ma foi et mon amour. — Aimer Jésus, l'aimer d'un amour plus sincère, plus efficace, plus ardent, telle est en effet la fin que l'on se propose dans la dévotion envers son divin cœur. C'est le sujet de ma seconde réflexion.

II. *L'amour pour Jésus, terme de la dévotion au Sacré-Cœur*

L'amour appelle l'amour, c'est la loi; or l'amour, c'est Jésus, Dieu incarné, mort pour nous, et pour nous perpétuellement présent dans le sacrement de son amour. Tous les cœurs devraient donc tendre vers lui, le centre et le roi de tous les cœurs, et se laisser entraîner par cette force, comme dans les hauteurs du firmament les astres innombrables obéissent à la loi des attractions, qui règle leur éternel voyage à travers l'espace. Mais hélas! combien cette loi glorieuse est méconnue! Un jour, sainte Catherine de Sienne réfléchissant à l'amour de Dieu pour les hommes, et à la froide ingratitude des hommes envers Dieu, s'écria : « *L'amour n'est donc point aimé!* » Ce serait peu, dans le siècle où nous vivons, de redire avec l'illustre amante du Christ : L'amour n'est pas aimé; car aujourd'hui, il nous faut malheureusement aller plus loin, et nous écrier, nous : *L'amour est méprisé, l'amour est outragé.*

Aussi, écoutons les plaintes que l'aimable Sauveur daigne nous adresser à ce sujet : elles sont une nouvelle preuve de sa charité, car il ne se plaint que parce qu'il aime.

« Voilà ce cœur, dit-il, qui a tant aimé les hommes, et qui en est si peu aimé! » Si peu aimé! quelle désolante vérité! Combien d'âmes sur la terre ne connaissent ni la tendresse, ni le dévouement du cœur de Jésus pour elles! Combien d'autres à qui on a prêché cent fois ce touchant mystère, demeurent insensibles comme la froide pierre de nos tombeaux, ou même le haïssent et l'outragent jusque dans nos temples, dans son auguste sacrement! Et il ajoute ces paroles qui devraient nous transpercer comme autant de flèches aiguës : « Ce qui m'est le plus pénible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés, qui en usent ainsi à mon égard. » Entendez-vous? peuple chrétien. Les cœurs consacrés à Jésus, où sont-ils? Ne comprenez-vous pas qu'il s'agit ici des fidèles, des âmes baptisées dans le sang du Christ, éclairées des lumières de son Evangile, admises au moins une fois au banquet des anges,

et qui en ce jour inoubliable avaient juré de le servir à jamais ? Eh ! bien, c'est des chrétiens surtout qu'il se plaint ; c'est leur froideur qui l'attriste, leur inconstance qui l'afflige, leurs ingratitude et leurs trahisons qui renouvellent sa passion douloureuse. Oui, voilà la lance qui continue de le blesser sans interruption, qui plonge dans son cœur et s'y retourne sans pitié comme lorsqu'il était sur la croix, et en fait jaillir des larmes de sang. S'il pouvait mourir encore, il mourrait des milliers de fois par jour, sous les coups de tant de pécheurs inondés cependant de ses bienfaits.

Il se plaint donc avec amertume, parce que son amour est méprisé, outragé. Mais ses plaintes sont une prière, et il nous faut l'entendre. Que demandait-il ? Une chose, une seule, notre amour ; et vous l'avouerez, nous ne pouvons le lui refuser sans crime. Il nous a aimés le premier : *Ipse prior dilexit nos* (1. Jean, iv, 19) ; n'a-t-il pas le droit de nous dire : « Je vous ai donné l'exemple ; faites comme j'ai fait moi-même ; je vous ai aimés de toute mon âme, puisque j'ai tout sacrifié pour vous ; à votre tour de m'aimer de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toutes vos forces ? »

Il nous a aimés le premier, c'est-à-dire avant que nous fussions au monde, de toute éternité ; c'est pourquoi il nous a tirés du néant de préférence à tant d'autres, afin de verser sur nous ici-bas les trésors de sa tendresse en attendant les joies éternelles de son paradis.

Il nous a aimés le premier, c'est-à-dire gratuitement, sans mérite de notre part. « Quest-ce donc que l'homme, ô mon Dieu, pour que vous lui fassiez tant d'honneur, et que vous approchiez votre cœur si près du sien ? » Car l'homme n'est que petitesse et impuissance ; c'est un néant, et encore un néant plein de corruption et de penchants pervers. Et vous êtes jaloux de son amour ! Vous descendez jusqu'à lui dire sur le ton d'un suppliant : « Mon enfant, donne-moi ton cœur : *præbe, fili mi, cor tuum mihi !* » O mystère inénarrable de l'amour du Sacré-Cœur ! Mais mystère aussi, notre indifférence, nos ingratitude et nos perfidies !

Il nous a aimés le premier ; c'est-à-dire enfin d'un amour plus incompréhensible encore. « Il est rare, nous dit l'apôtre, que le juste se résigne à mourir pour un autre juste. Mais la charité de notre Dieu est tout autre ; nous étions pécheurs, dignes de ses vengeances, et néanmoins le Christ a donné sa vie pour nous. » C'est à ce point que Dieu a aimé le monde, et Dieu immolé pour le monde coupable, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Donc, conclurai-je avec le disciple si cher à son cœur, « aimons-le par reconnaissance, » rendons-lui amour pour amour ; c'est le devoir de tout chrétien : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos*. (1. Jean, iv, 19).

Mais quel amour nous demande-t-il ? Au ciel, aimer Dieu c'est jouir, car le cœur est inondé de délices dans la compagnie du Roi de gloire ; ne rêvons pas cet amour dans la vallée des larmes.

Qu'est-ce qu'aimer Dieu sur la terre ? Le connaître, le prier, penser à lui souvent, lui obéir, c'est quelque chose sans doute ; mais ce n'est pas tout l'amour que réclame de nous le Sacré-Cœur. L'aimer en ce monde, c'est souffrir. Voilà ce qu'il nous demande, souffrir avec lui, pour lui, à cause de lui.

Souffrances de compassion d'abord. Pendant sa vie mortelle, Jésus a souffert dans son âme d'indicibles douleurs, et dans son corps les plus affreux supplices. Dans sa vie au sacrement de nos autels, il souffre de nos faiblesses, de nos délaissements, de notre malice. Ou on ne communie pas, ou on communie sans piété, ou avec une conscience criminelle. Le Dieu du tabernacle et de la table sainte ne rencontre guère que des lâches, des insensibles, des bourreaux. Si nous ne savons pas compatir aux peines qu'il y endure, nous n'aimons pas Jésus-Christ.

Ensuite souffrances de repentir. Que de fautes envers le Sacré-Cœur de Jésus présent dans l'Eucharistie, à toute heure, dans tous les temples élevés à sa gloire ! Il est là toujours, et nous le moins possible ; il prie sans cesse pour nous, et nous, comme frappés de mutisme, nous ne savons presque rien lui dire ; il nous appelle, il nous invite, il nous presse avec des paroles d'une tendresse infinie, nous restons sourds à sa voix ; il est plein d'amour, et nous pleins de froideur. Comparons nos sentiments aux siens, notre attitude à la sienne, notre cœur à son cœur, et si ce rapprochement, cause des plus vives douleurs pour Jésus dans son sacrement, nous laisse insensibles, si nous ne sommes point humiliés, confondus de répondre si mal à ses bontés, oh ! alors, je le répète encore, nous n'aimons pas Jésus-Christ.

Enfin souffrances de désirs. Qu'est-ce à dire ? C'est soupirer après la venue de notre bon Maître ; c'est gémir, comme le prophète, de voir se prolonger notre pèlerinage ici-bas ; c'est, à l'exemple du grand Apôtre, appeler la mort qui doit briser nos liens et nous réunir à Dieu Sauveur et glorificateur de nos âmes ; c'est, en un mot, dédaigner les biens terrestres pour nous attacher aux seules richesses du ciel. Les plaisirs du monde passent ; quand goûterons-nous les joies de la patrie ? Les hommes fatiguent, quand donc serons-nous avec les anges ? Que n'eussions-nous des ailes comme la colombe ! Qu'il nous serait doux de nous envoler au séjour de la paix, où l'on contemple Dieu face à face, où l'on partage sa félicité !

Oui, voilà les désirs de l'âme vraiment chrétienne, et en attendant qu'ils soient comblés, elle pleure, elle souffre, elle gémit. Ah ! laissez-moi vous le dire, si notre cœur épris des vanités de la vie, ne s'ouvre jamais à ces nobles aspirations ; si penchés vers cette misérable terre nous n'élevons point nos regards vers le ciel, soupirant après l'éternel repos ; non, nous n'aimons pas Jésus-Christ.

Comprenez-le donc, ô hommes ! ô chrétiens ! Jésus veut nos cœurs, il les veut avec l'amour qui compatit, avec l'amour qui s'humilie et demande

pardon, avec l'amour qui le désire et soupire vers lui. Ah ! ce cœur qui bat dans notre poitrine, il est impossible qu'il ne se donne pas, car il ne saurait vivre sans aimer. S'il est à donner, qui mérite mieux de le posséder que celui qui l'a créé ? Le monde, les passions le demandent, c'est pour en faire un enfer ; Jésus le demande aussi, mais, lui, pour en faire un paradis dès cette vie même. Choisissez.

C'en est fait, Seigneur, à vous mon cœur, je vous le donne, puisqu'il est l'ouvrage de vos mains et le prix de votre sang. Que ne suis-je le maître de tous les cœurs, je les déposerais à vos pieds ! O Cœur Sacré de mon Jésus, blessé d'amour et de douleur, qui avez tant pleuré mes péchés et ceux de l'univers, j'unis mes regrets aux vôtres et vous demande humblement pardon. Cœur infiniment saint, faites que je répare ici-bas, par mes pénitences, la gloire que je vous ai ravie ; faites que je vous aime et ne soupire plus que pour vous ; faites enfin que je mérite de vous voir et de vous posséder au ciel, où je chanterai à jamais vos éternelles miséricordes. Ainsi soit-il.

POUR UNE FÊTE DE NOTRE-SEIGNEUR

LA DOCTRINE DE JÉSUS-CHRIST

Nunquam sic locutus est homo, sicut hic Homo.

Jamais homme n'a parlé comme cet homme. (Saint Jean VII, 46).

L'homme, m. f., se révèle par sa parole. Car sa parole est l'expression de sa pensée et de son cœur ; elle est le cri de son âme, qui par elle, franchit, en quelque sorte, le seuil du corps, et se repose sur ses lèvres pour dire les mystères de sa vie. Or, Jésus-Christ a parlé. Il a enseigné une doctrine, et, dans cette doctrine, il se révèle une sagesse plus qu'humaine. Autant la divinité s'est manifestée dans le caractère de sa vie, autant elle apparaît dans la sagesse de ses lèvres. Ceux qui l'ont entendu ont proclamé que jamais homme n'avait parlé comme Lui : *Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo*. Sa doctrine, comme sa vie, a révélé au monde sa gloire, « comme étant la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité ».

Jetons donc, m. f., un rapide regard sur cette doctrine de Jésus-Christ, non point assurément, dans le but de dissiper des pensées de doute et de défiance, mais plutôt pour affermir en nous une foi ancienne et déjà solide, pour en aviver le flambeau, et pour réchauffer notre âme à sa lumière et à sa chaleur.

Je n'ai nul besoin, m. f., d'exposer ici longuement la doctrine de Jésus-Christ pour en conclure la divinité de son auteur. Car cette doctrine a bercé notre enfance, elle a éclairé notre jeunesse,

elle rayonne sur notre âge mûr, et nous lui avons tous gardé la fidélité de l'intelligence, sinon toujours celle du cœur. Il suffit que j'en fasse ressortir les principaux caractères qui sont les titres inaltérables de notre foi, la jouissance de ceux qui aiment la la vérité et la confusion de ceux qui la persécutent. Pour cela, adressons-nous ces quatre questions : Au nom de qui Jésus-Christ a-t-il enseigné ? Comment a-t-il enseigné ? A qui a-t-il adressé sa doctrine ? et qu'a-t-il enseigné ? La réponse à chacune de ces questions nous manifestera la vérité de cette parole, que jamais homme n'a parlé comme Jésus-Christ, et que dans sa doctrine, tout est divin, et le fond et la forme.

1^o Et d'abord, *au nom de qui Jésus-Christ a-t-il enseigné ?* On a entendu, m. f., le long des siècles, de grandes paroles dans le monde, parce qu'il y a eu de grandes âmes sur la terre, et que la parole d'une grande âme est toujours une grande parole. On a entendu des paroles vertueuses qui ont fait tressaillir de joie les cœurs honnêtes, et pâlir les vicieux. On a entendu des paroles savantes qui sont tombées au milieu des hommes, au bruit de leurs applaudissements. On a entendu des paroles puissantes qui se sont fait obéir, et qui changeaient la face des peuples. Mais, c'est un fait remarquable que nul de ceux qui les ont dites, n'a parlé en son nom. Ils ont parlé au nom du droit, de la justice, de l'honneur, de quelque principe enfin placé au-dessus d'eux. Ils ont trouvé sur leurs lèvres ou dans leur cœur des paroles de feu pour défendre la vérité ou la vertu, dont ils plaident la cause, dont ils vengeaient les intérêts. Mais jamais aucun homme ne s'est imaginé d'enseigner en son nom, la vérité ou la vertu ; parce que nul homme ne peut dire : la vérité, c'est moi ; la justice, c'est moi. Un tel langage dans sa bouche serait un blasphème, si ce n'était une folie.

Or, ce que nul homme n'a fait, Jésus-Christ l'a osé. Quand il a voulu instruire, il s'est présenté aux hommes, seul avec sa parole, et il a dit : « Je suis la vérité, je suis la voie, je suis la vertu, je suis la vie. Souffrez en mon nom, soyez juste en mon nom, chaste, humble, charitable en mon nom, et en mon nom, je vous promets la vie éternelle. » Evidemment, m. f., ce n'est point là une parole humaine. Car jamais homme ne s'aviserait d'une telle audace. Si quelqu'un se levait au milieu de vous pour vous tenir un pareil langage, le moins que vous pourriez faire, serait d'en rire. Or, quand Jésus-Christ parlait ainsi, nul n'a ri de sa parole. Il y en a qui l'ont admirée, il y en a qui l'ont repoussée ; il y en a qui l'ont maudite, il y en a qui l'ont aimée ; mais tous l'ont prise au sérieux. Et ceux qui la maudissaient, et ceux qui la bénissaient, tous disaient : Celui-ci ne parle pas comme les autres. « Non ! jamais homme n'a parlé comme cet homme : *nunquam sic locutus est homo sicut hic homo* » ; car il parle en son nom ; il s'annonce comme étant lui-même la vérité et la sainteté ; en son nom, il promet tous les biens ; en son nom, il menace de tous les maux ; en son nom, la récom-

pense et le châtement. Non, il ne parle pas en homme, mais en Dieu.

2^o *Comment Jésus-Christ a-t-il enseigné ?* M. f., quand un homme veut enseigner, quel qu'il soit, fut-ce le plus grand génie, soit qu'il parle, soit qu'il écrive sa doctrine, il y a une chose qui frappe tout esprit attentif : c'est l'embarras de ses pensées, c'est l'abondance de ses raisonnements. Cet homme cherche tous les moyens possibles de se faire écouter ; il rassemble de tous côtés, arguments, calculs, autorités ; il emploie toutes ses forces à réfuter et à détruire ; il invoque tous les artifices du raisonnement, toutes les ressources de l'imagination, pour rendre sa parole attrayante et convaincante. Sa parole est forte, vive, pressante ; son discours est peut-être éloquent, son livre, peut-être un chef-d'œuvre ; mais ce qu'il dit reste caché aux esprits simples, parce que son langage manque de cette simplicité qui est la forme première et immédiate de la vérité.

Ecoutez maintenant Jésus-Christ parler ; ouvrez le livre qui renferme sa doctrine. Mais n'y cherchez pas toutes ces vaines précautions que prennent les hommes pour accrédi ter leurs paroles. Lui, il ne raisonne pas, il ne discute pas, il ne cherche point à prouver ce qu'il dit ; mais il affirme, il expose, il prononce, et cela, avec une assurance si grande, si pleine, si noble, avec tant de calme et de simplicité, que tout d'abord le cœur est subjugué, et l'esprit comprend qu'il y a là autre chose que des pensées humaines.

Et cependant, m. f., quels mystères profonds, quelles vérités sublimes n'enseigne-t-il pas ? sa propre divinité, les secrets du ciel et de la terre, la destinée de l'homme, le règne de Dieu au ciel et sur la terre. Il touche à toutes les questions les plus hautes ; il en soulève d'autres qui vont changer la face du monde ; et il s'explique sur tout, tantôt en une touchante parabole, tantôt en une ravissante maxime ; mais toujours avec un langage si simple que toute intelligence l'entend, si inimitable que nul n'a jamais pu en tenir un pareil.

Cette parole si simple de Jésus-Christ dit les choses les plus belles, les plus ravissantes, les plus mystérieuses, les plus sublimes, et elle les dit sans émotion, sans surprise. Impossible de découvrir dans sa parole aucun de ces accents passionnés qui font tressaillir l'homme quand il découvre ou publie quelque grande vérité, aucun de ces mouvements de joie intime qui sont le cachet infaillible de la nature humaine. Jésus-Christ enseignant est impassible. On le voit, dit Bossuet, plein des secrets de Dieu, mais il n'en paraît pas étonné. Il en parle naturellement comme de secrets qui lui sont familiers, et au sein desquels il est né. On sent dans sa parole une vérité qui se contemple, qui se possède, qui est sûre d'elle-même et qui ne relève de personne ; une vérité qui parle avec autorité, et qui voulant se révéler, non pas seulement aux esprits d'élite, mais à toute créature, choisit la forme la plus

claire, la plus transparente, la plus accessible à tous, la simplicité.

O radieuse simplicité de la doctrine évangélique ! O forme céleste dont le charme défie toute bouche mortelle ! Simplicité divine, vous ravissez toute intelligence, et vous arrachez au cœur ce cri de bonheur et de victoire : « Non ! jamais homme n'a parlé comme cet homme : *nunquam sic locutus est homo sicut hic homo.* » Tous les génies qui ont paru sur notre terre, tous les sages qui ont écrit, tous les docteurs qui ont parlé, ne sont que des hommes. Moïse n'est qu'un homme, les prophètes ne sont que des hommes ; car ils ont parlé comme parlent les hommes. Mais Jésus-Christ !... Ah ! Jésus-Christ n'est pas seulement un homme, c'est Dieu !

3^o *A qui Jésus-Christ a-t-il adressé sa doctrine ?* Avant Jésus-Christ, m. f., aucun des sages qui avaient paru dans le monde, n'avait eu la prétention de parler au genre humain tout entier, ni d'adresser à tous les hommes du présent et de l'avenir, un enseignement religieux et moral qui put suffire à tous et dans tous les temps. Je ne sais quoi les avertissait en secret que leur puissance ne pouvait pas aller si loin, et que leur voix n'était pas assez forte pour se faire entendre de tous les siècles et de tous les peuples.

La doctrine d'un homme suffire à tous les hommes, et toujours ! Mais d'où serait venue à cet homme la science de toutes les nécessités de la vie morale, de tous les besoins de l'esprit et du cœur ? Comment un homme aurait-il le regard assez vaste et assez pénétrant pour plonger dans tout l'avenir des destinées humaines, pour secourir l'humanité dans toutes ses situations, pour dire à chaque doute : voilà ta lumière ! à chaque douleur : voilà ton remède ? Non ! m. f., cela n'est pas possible à un esprit nécessairement borné. Et toute doctrine étant infailliblement faite à l'image de l'homme qui l'a conçue, trouvera toujours dans l'esprit, le caractère et les préjugés de cet homme, comme dans le caractère, l'esprit et les préjugés de l'époque où il vit et de la nation à laquelle il appartient, un obstacle invincible à l'universalité des temps et des lieux.

Aussi, m. f., on a vu cent fois des hommes de génie donner à leur époque des doctrines saluées et exaltées par la popularité. L'histoire s'en souvient ; elle a conservé leurs noms. Mais il y a longtemps qu'on n'a plus foi en elles. Toutes ces doctrines humaines, après avoir remué les hommes d'une époque et d'une nation, se sont couchées dans l'oubli. D'autres doctrines ont paru qui leur ont ordonné de s'humilier, de se taire et de disparaître. La doctrine de Moïse elle-même n'a pas été affranchie de cette loi, et parce que Dieu l'a voulu, elle est tombée en ruine avec le peuple qui l'avait reçue.

Or, parmi toutes ces doctrines humaines frappées de mort, en voici une que Jésus-Christ son auteur a eu l'ambition de donner à tous les hommes de tous les temps, de tous les lieux et de

toutes les nations. De même que seul entre tous ceux qui ont enseigné, Jésus-Christ s'est senti le droit de parler en son propre nom, seul aussi entre tous, il s'est senti la force et le courage de s'adresser à tous les hommes. Il n'a pas publié sa doctrine seulement dans un petit cercle d'amis, devant quelques assemblées; il n'a pas enchaîné sa parole dans les limites d'une nation; mais il l'a confiée à tous les vents du ciel et à tous les échos de la terre. « Je suis venu, a-t-il dit, pour parler à tous les hommes; quiconque recevra ma parole sera sauvé, quiconque la repoussera sera condamné. La parole que je dis, je l'adresse à toute créature; je veux que toutes l'entendent, la croient et la répètent, les rois et les peuples, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants. » — « Allez, dit-il à ses apôtres, portez ma parole à tous les peuples, et sous tous les climats. Le ciel et la terre passeront, mais de ma doctrine, il ne passera pas un iota. »

Et voilà qu'en effet, depuis dix-huit siècles, cette doctrine règne sur le monde. Née dans la Judée, elle a été portée à tous les peuples, et tous les peuples l'ont acceptée, parce qu'elle convient à tous. Elle a dominé tous les préjugés de races, toutes les rivalités des nations. Elle s'est acclimatée chez les barbares, comme chez les peuples civilisés. Les siècles ont passé, et avec eux, tout a été bouleversé; seule, la doctrine de Jésus-Christ est demeurée intacte. Toutes les époques l'ont bénie, et aujourd'hui encore toute vraie science et toute vertu sincère la saluent comme la lumière dans les ténèbres, la voie de ceux qui s'égarent, la vie de ceux qui meurent, parce qu'aujourd'hui, comme aux premiers jours, elle répond encore à tous les besoins de l'esprit et du cœur.

Maintenant, m. f., une doctrine qui est à ce point maîtresse du temps et des hommes, est-ce une doctrine humaine? Ce regard, qui, il y a dix-huit siècles, passant par-dessus toutes les époques, a pu les dominer toutes par sa lumière, est-ce le regard d'un homme? Cette voix qui a pu se faire entendre et bénir de toute nation qui est sous le ciel, qui a pu parler à chacun le langage de ses besoins, de ses douleurs et de ses espérances, est-ce la voix d'un homme? Or, cette voix, c'est la voix de Jésus-Christ; ce regard, c'est le regard de Jésus-Christ; cette doctrine, c'est la doctrine de Jésus-Christ. Non! jamais homme n'a parlé de la sorte: « *Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo.* » Non! Jésus-Christ n'est pas seulement un homme... Il est Dieu!... Mais hâtons-nous de signaler le plus beau et le plus divin caractère de Jésus-Christ docteur, caractère qui va manifester la réponse à cette quatrième question:

40 *Qu'est-ce que Jésus-Christ a enseigné?* Ce que Jésus-Christ a enseigné, m. f., je ne puis vous le dire ici ni dans l'ensemble, ni dans le détail. Je veux seulement rechercher quelle est la pensée mère et fondamentale de sa doctrine, pour en faire ressortir le divin caractère.

Or, il me semble que Jésus-Christ dans tous ses

enseignements ne s'est proposé que deux choses: attirer la gloire à Dieu, son Père, et donner aux hommes le bonheur par la sainteté. « *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus.* » Gloire à Dieu! paix à l'homme! Ce fut le cri mystérieux des légions célestes saluant l'auguste Enfant de Bethléem. Ce fut aussi la devise de Jésus-Christ docteur.

En effet, écoutez-le: « Le règne de Dieu approche, dit-il, il faut que j'évangélise le règne de Dieu, car j'ai été envoyé pour cela, *quia ideo missus sum.* » Ce qu'il recommande à ses apôtres, c'est de prêcher le règne de Dieu. Il déclare solennellement qu'il ne vient point chercher sa gloire humaine, mais la gloire du Père qui l'a envoyé. Pour tous les bienfaits qu'il répand sur son passage, il ne réclame qu'une chose, c'est que la gloire en soit rendue à Dieu, et il se plaint quand ce devoir n'est pas rempli. Quel touchant appel ne fait-il pas à la confiance des hommes: « Cherchez premièrement, dit-il, le règne de Dieu et sa justice; le reste vous sera donné par surcroît. Car Dieu est votre père, et s'il nourrit les oiseaux du ciel, s'il revêt si magnifiquement le lys de la terre, que ne fera-t-il pas pour vous? Il est votre père, et si vous lui demandez quelque chose, est-ce qu'il peut vous refuser? Il est votre père, et son amour n'a point de bornes. Si un de ses enfants ingrats revient, après l'avoir abandonné, il trouvera toujours ses bras et son cœur ouverts. Il est votre pasteur, vous êtes son troupeau; si une de ses brebis s'égare, il la cherche, il court après elle, et quand il l'a trouvée, il la charge sur ses épaules et la rapporte au berceau. » C'est par de telles paroles que Jésus-Christ veut ébranler et ravir les cœurs, qu'il veut jeter les fondements de ce règne inconnu jusqu'à lui, le règne de Dieu sur les hommes. Il se fatigue, il s'épuise pour conquérir à Dieu son Père de vrais adorateurs. Il a soif d'un baptême de sang; il l'appelle, il le cherche; il le trouve enfin; il saisit sa croix avec ses tourments, et quand il dit: tout est consommé! c'est que par son sang répandu, il a vengé la gloire de son Père outragé.

La gloire de Dieu, m. f., voilà donc la pensée qui domine toutes les pensées de Jésus. C'est le vœu le plus cher de son cœur, le but ardemment embrassé de sa mission; c'est le besoin qui le presse; c'est l'âme de son âme, la vie de sa vie. Il a vu la gloire de son Père outragée et déshonorée dans le monde, et il y est venu pour faire cesser ce désordre. Son Evangile, sa doctrine, Paul son apôtre l'appelle: l'Evangile de la gloire de Dieu, *Evangelium gloriæ beati Dei.*

Le second but de Jésus-Christ docteur, c'est de donner aux hommes le bonheur par la sainteté. Et pour cela, que fait-il? Il cherche à dégager les esprits et les cœurs de toutes les ignorances et de tous les vices. Il prêche une doctrine qui est la ruine de tout mal, et l'édification de tout bien. Pas un seul vice qu'il ne flétrisse, pas une seule vertu qu'il ne béatifie. Avec autant de force que d'autorité, il écrase l'orgueil, la cupidité, l'ambition, la

sensualité et toutes les autres passions qui tourmentent et déshonorent la vie humaine. Le moi humain, ce terrible et fatal égoïsme, qui est en chaque homme, comme un dieu adoré de toutes les passions, il le renverse d'un seul mot ; mais quel mot étrange et hardi ! « Si quelqu'un veut être heureux et parfait, qu'il se renonce : *abneget semetipsum*. » D'un seul mot, voilà le renversement de toutes les passions, le secret de toutes les vertus. D'un seul mot, voilà le cœur humain guéri de toutes ses maladies, l'homme relevé de toutes ses hontes.

Quelle doctrine, m. f., que celle qui au lieu de flatter les hommes, pour se faire accréditer, ne leur enseigne que renoncement et abnégation ! qui au lieu de leur offrir le bonheur dans la jouissance et le repos, ne leur parle que de guerre contre eux-mêmes pour avoir la paix ! Quelle doctrine que celle qui au lieu de béatifier les grandeurs, les richesses et les plaisirs, glorifie les petits et les humbles, les pauvres et les malheureux, consacre toutes les douleurs, ennoblit toutes les souffrances ! Quelle doctrine que celle qui vient fonder dans le monde l'humilité, la chasteté, l'amour de la pauvreté, et par-dessus tout, cette divine charité qui va enfanter dans le monde cette race d'hommes dont le mot d'ordre sera celui-ci : rien pour soi, tout pour les autres !

Cherchez, m. f., un homme qui ait tenu un pareil langage ! une voix humaine qui ait fait entendre de pareils enseignements !

Aussi quand Jésus prêchait dans les villes et les bourgs de la Judée, ses auditeurs, ravis par sa parole, se disaient avec étonnement et transport : « Non ! jamais homme n'a parlé comme cet homme : *nunquam sic locutus est homo sicut hic homo*. » Nous avons eu Moïse et les prophètes qui nous ont raconté les grandeurs de Dieu, ses justices et ses miséricordes ; mais jamais ils ne nous ont tenu des discours aussi étranges et aussi célestes. Et quel est-il donc cet homme qui dépasse tous les sages, Moïse et les prophètes ? D'où lui est donc venue une sagesse si féconde en lumières et en vertus : « *Unde huic sapientia hæc et virtutes ?* » Quoi ! disaient les Juifs, n'est-ce pas là cet ouvrier de Nazareth, ce fils du charpentier ? « *Nonne hic est faber, fabri filius ?* » Où a-t-il donc puisé cette science qu'il n'a jamais apprise ? — Les Juifs avaient raison, m. f., Jésus-Christ n'avait point appris la science des hommes. Et voilà néanmoins qu'à l'âge de trente ans, ce fils d'ouvrier sort tout à coup de son silence et de sa nuit, pour révéler au monde une doctrine qu'il prêche en son nom, qu'il adresse à tous les hommes et à tous les siècles, qui, par ses lumières, défie le passé et l'avenir, et dont la sainteté rayonne d'un si vif éclat que toute vertu pâlit devant elle. Je vous le demande, m. f., est-ce là l'œuvre d'un homme ? Ah ! évidemment, ce n'était pas seulement Dieu qui parlait par la bouche de son Christ, mais Jésus-Christ parlait en Dieu, et tous les

caractères de sa doctrine nous révèlent les éclatants rayons de sa divinité.

Mais si la doctrine de Jésus-Christ est la doctrine d'un Dieu, que faut-il en conclure ? m. f., sinon qu'elle doit être l'objet de votre foi la plus ferme, et de votre amour le plus ardent ; que le livre qui la renferme, le saint Evangile, doit être votre lecture la plus chère, votre lecture de tous les jours, votre lecture unique ; et qu'un saint empressement doit vous conduire aux pieds de ces chaires catholiques, hélas ! si abandonnées aujourd'hui, où cette doctrine est toujours prêchée au nom de son divin auteur.

Je sais, m. f., que je parle à des chrétiens convaincus qui portent Jésus-Christ au fond de leur cœur, comme leur ami, leur frère, leur père, leur maître en doctrine ; qui tous les matins et tous les soirs placent son nom sur leurs lèvres ; qui trouvent dans son souvenir le sentiment de leur dignité et qui font leur jouissance d'entendre répéter ses divins enseignements. Mais encore, de quoi vous servirait une foi inébranlable à la doctrine de Jésus-Christ, si, dans la pratique, cette foi ne vous rendait conformes à ses enseignements, obéissants à ses préceptes, respectueux pour ses conseils ; si, elle ne vous rendait de jour en jour plus humbles, plus doux, plus patients, plus chastes, plus charitables, plus détachés de la terre et de vous-mêmes.

Puisse-t-elle, m. f., produire en vous tous ces fruits de salut et de sainteté ! C'est pour cela qu'elle nous a été donnée, et c'est pour cela que nous vous la prêchons, et c'est la grâce que je vous souhaite.

POUR UNE PREMIÈRE MESSE

Ecce sacerdos factus es.
Vous voilà prêtre.

Mon cher confrère et ami,

Telles sont les paroles qui vous furent adressées par le Pontife, après les saintes et imposantes cérémonies destinées à vous consacrer pour jamais au Seigneur. C'est par ces mots qu'il constata le prodige étonnant qui venait de s'opérer en vous et la sublime dignité à laquelle Dieu venait de vous élever.

Vous êtes prêtre, prêtre du Très-Haut, prêtre pour l'éternité. Cette voix a retenti dans le ciel, sur la terre et jusqu'au fond du noir abîme. Le ciel en a été comblé de joie, parce qu'il a vu en vous un nouveau ministre chargé d'offrir tous les jours à l'autel le grand sacrifice qui honore tant la majesté divine. La terre s'en est réjouie, à la pensée que vous alliez faire descendre sur elle les grâces les plus abondantes, les bénédictions ineffables que Dieu ne refuse jamais à celui qui l'implore en présence et au nom de son Fils. L'enfer en a frémi, parce qu'il a reconnu en vous un nou-

vel athlète pour le combattre, l'humilier sans cesse, et lui arracher les victimes qu'il s'efforce de précipiter dans l'éternel malheur.

Mes frères,

Prêtre ! Quelles mystérieuses, sublimes et douces choses s'attachent à ce nom ! Aux confins des deux mondes, entre le ciel et la terre, se tient le prêtre : le prêtre, à la fois l'homme de Dieu et l'homme de la terre, constitué pour les hommes ses frères, chargé de leurs affaires, gardien de leurs plus chers intérêts, consolateur de leurs souffrances, expiateur de leurs crimes, ambassadeur, médiateur, intercesseur pour eux auprès de la cour céleste.

Homme de Dieu ! Il y a donc au milieu des mondes, une créature qu'a spécialement distinguée le regard du Très-Haut, qu'il a appelée plus près de son cœur, plus avant dans sa confiance, qu'il a marquée de sa grâce la plus sublime et de son sceau le plus auguste ; une créature qu'il enrichit de ses dons, qu'il couvre de toutes ses splendeurs ; dans laquelle il verse à flots ses lumières, ses puissances, ses miséricordes, ses vertus, et qu'il députe vers les hommes, porteur de ses décrets et de ses grâces. Lui seul l'appelle ; lui seul donne à cet élu de son cœur l'onction royale, et nul ne peut, de soi, usurper cet honneur.

En ce jour mémorable pour cette paroisse, où un membre de cette famille spirituelle monte à l'autel pour la première fois, nos cœurs veulent entendre parler du prêtre. Vous ne sauriez, m. f., regretter autant que moi l'absence d'une voix plus autorisée, plus éloquente que la mienne. Pas n'est besoin de vous prier de me continuer votre bienveillante attention, à laquelle je suis d'ailleurs accoutumé, et qui m'est plus nécessaire que jamais.

Qu'est-ce que le prêtre ? *Rien et tout*, répond un saint, *nihil et omnia*. Rien comme homme, tout comme prêtre. Petit par sa nature, l'onction sacerdotale l'élève à une telle hauteur qu'il n'y a pas de dignité comparable à la sienne. Faible comme fils d'Adam, la prêtrise lui confère des pouvoirs surhumains, une puissance divine. Ces deux pensées feront l'objet et le partage de ce discours.

I

Pour assurer au monde le perpétuel bienfait du sacerdoce qu'il est venu inaugurer sur la terre, Jésus-Christ, souverain prêtre, s'est choisi des successeurs. Ne vous semble-t-il pas que pour exercer un ministère aussi auguste, aussi saint, il dut appeler du ciel des légions d'anges, seules dignes d'une telle fonction ? C'est cependant parmi les hommes qu'il recrute les continuateurs de sa mission : *omnis pontifex ex hominibus assumptus*. Certes ! si nous avons lieu de nous étonner que le Christ ait fait un pareil choix, nous ne saurions jamais lui témoigner assez de gratitude pour ce bienfait, car, à part l'Incarnation, c'est le plus grand honneur dont la nature hu-

maine puisse se glorifier. Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour l'avoir promu à une si haute dignité ? *Quid est homo, quia magnificas eum ?* Ce qu'il est, ce que nous sommes tous, m. f., le roi-prophète nous le révèle : *tanquam nihilum ante te* ; devant Dieu nous ne sommes rien. Eh bien ! c'est ce rien que le Sauveur appelle à l'honneur de continuer son sacerdoce ici-bas. Il se baisse vers cette poussière, vers ce néant ; il fait entendre sa voix au cœur de son élu. Ce n'est qu'un enfant, qu'un adolescent. Il lui signifie son choix ; il le veut élever au rang des guides, des princes de son peuple : *suscitans a terra inopem ut colloceat eum cum principibus, cum principibus populi sui*. Et cet enfant, cet adolescent, il va le chercher, d'ordinaire, sous l'humble toit du laborieux artisan, de l'honnête cultivateur, car il les veut petits par leur naissance, ses prêtres. Non pas cependant qu'il ferme la porte de son sanctuaire aux fils des grands, des riches, quand ils veulent devenir petits pour le salut de leurs frères.

Lorsque Jésus-Christ a ainsi désigné ses élus à l'Eglise, par quelques marques de vocation, celle-ci les appelle loin du monde, à l'ombre de l'autel. Et après qu'elle a, pendant de longues années, purifié cet homme dans la prière, lorsqu'elle l'a élevé par la méditation, assoupli par l'obéissance, transfiguré par l'humilité, elle le prosterne à terre dans ses basiliques, elle verse sur lui une parole et une goutte d'huile, et ce jeune homme de vingt-cinq ans se relève prêtre pour l'éternité : *Tu es sacerdos in eternum !* Le *fiat* divin sorti des lèvres du pontife consécrateur est tombé sur ce lévite, sur ce néant. Quelle création ! Quelle transformation ! Le voilà, par sa consécration, placé au faite des honneurs, revêtu d'une dignité qui n'a pas d'égale. Il est prêtre. Par son sacerdoce, il est devenu l'homme de Dieu, *tu autem, o homo Dei*, son confident, son chargé d'affaires. Le maître de l'univers lui confie ses plus chers intérêts ; il l'établit le dispensateur de ses mystères, *dispensatores mysteriorum Dei*. Ses prêtres ! Jésus-Christ en a fait ses ambassadeurs auprès des peuples, *pro Christo legatione fungimur*, leur donnant pleins pouvoirs pour traiter avec la terre les choses du ciel. Enfin, ils sont ses ministres et ses amis. Ambassadeur de Dieu, ministre de Dieu, quelle dignité est comparable à ces dignités ! Si nous entourons d'un profond respect ceux que les princes chargent de les représenter, pourrions-nous assez honorer les ambassadeurs de Dieu, car la dignité d'un ambassadeur se mesure sur la puissance du monarque qui l'envoie. Que sont les rois et les empereurs auprès du plus humble des prêtres ? Ecoutez le langage que tenait saint Bernard à ses frères dans le sacerdoce : « Que le privilège de votre ordre est grand ! Dieu vous a mis au-dessus des rois et des empereurs ; il a préféré votre ordre à tous les autres. Que dis-je ? il vous a préféré aux Anges, aux Archanges, aux Trônes et aux Dominations. » La dignité sacerdotale ! Je serais infini, si je vous rappelais tout ce que les saints

Pères nous en ont dit. Veuillez toutefois me permettre de vous citer quelques-unes de leurs paroles. Elles vous paraîtront peut-être exagérées, paradoxales, bien qu'elles soient l'expression parfaite de la vérité. Ecoutez :

Saint Ephrem appelle le sacerdoce « un miracle surprenant, » *stupendum miraculum*, « une puissance inconcevable. » Saint Isidore : « quelque chose de divin et le plus haut point d'élévation où l'on puisse arriver parmi les hommes. » Saint Ignace : « Le sommet de toute la gloire et de tous les biens que l'on peut posséder sur la terre : *Omnium bonorum quæ in hominibus sunt, apex.* »

Ne cherchez donc pas en ce monde un homme plus grand que le prêtre. « Nous lui devons plus de respect, dit saint Chrysostôme, qu'aux plus puissants. » Ah ! je comprends mieux que jamais la parole de ce saint : « Si je rencontrais un prêtre et un ange, je saluerais le prêtre le premier. »

Peut-être êtes-vous tentés de croire que les saints docteurs, les chantes du sacerdoce, ont exagéré ses grandeurs. En étudiant de plus près l'étrange et incomparable dignité issue du pouvoir sacerdotal, vous serez convaincus qu'elle est au-dessus de tout éloge. Il est donc immensément grand comme prêtre, celui qui est si petit comme homme. Si comme fils d'Adam il est la faiblesse même, il est investi d'une puissance quasi infinie comme prêtre. Nous allons le constater.

II

Lorsque nous voulons arriver à une fin, il nous faut des moyens proportionnés au résultat que nous cherchons à obtenir. Il en va autrement de Dieu. Il se plaît à prendre ce qu'il y a de plus petit pour en faire ce qu'il y a de plus grand ; il choisit tout ce qu'il y a de plus faible pour aboutir à ce qu'il y a de plus puissant. Ne nous étonnons donc point que, voulant élever le prêtre au plus haut degré de puissance, il l'ait pris parmi les hommes. Non ; son prêtre ne sera pas un ange, dans l'éternel rayonnement de la gloire et de la joie. Il n'aura ni une chair impassible, ni une âme libre des angoisses, des défaillances, des détresses de la nature. Lui aussi sera enveloppé d'infirmités, *circumdatus infirmitate*, afin qu'il puisse compatir aux égarements et aux ignorances de ses frères. Les malades verront en leur médecin les cicatrices des ulcères qui les rongent ; leurs larmes se mêleront à ses larmes ; leurs récits effroyables ne le surprendront jamais, et, pour sonder les abîmes de la misère humaine, il n'aura qu'à descendre au fond de son propre cœur. O Dieu, que vous êtes bon d'avoir daigné jeter les regards sur de pauvres mortels, pour en faire vos coopérateurs dans l'œuvre de notre salut !

Faible par le côté humain, le prêtre est tout-puissant par le côté divin. En l'appelant à la dignité sacerdotale, Dieu l'a investi d'une puissance formidable. Puissant, le prêtre l'est plus que les rois et les empereurs. Ceux-ci trônent au sommet des sociétés humaines, mais leur pouvoir superfi-

ciel s'arrête aux portes inviolables du sanctuaire où l'âme se réfugie pour traiter avec Dieu. Ils peuvent enchaîner les corps, mais ils ne peuvent ni lier ni délier nos consciences ; ils peuvent s'emparer de nos biens, mais ils ne peuvent nous arracher les secrets de notre vie intime. Nous voulons bien nous entendre avec eux sur les intérêts temporels dont ils ont la protection, mais il leur est défendu de gouverner à leur fantaisie nos intérêts éternels, et ce n'est point à leurs mains profanes que nous voulons confier la direction de notre vie religieuse.

La puissance du prêtre participe de la puissance divine. C'est Notre-Seigneur qui l'assure : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre : comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Comme pour la puissance de Dieu, c'est principalement par la parole que se manifeste la puissance du prêtre. Si un mot suffit à Dieu pour créer des mondes, il ne faut qu'une parole au prêtre pour enfanter des prodiges. Cette puissance éclate surtout en chaire, au tribunal de la pénitence et à l'autel. En chair elle s'exerce sur les âmes, au saint tribunal contre les démons, et à l'autel sur Dieu même.

Jésus-Christ a daigné prendre une bouche humaine pour nous enseigner les vérités qu'il a apportées du ciel. Cette bouche parle encore ; car ceux à qui le Christ a dit : *Euntes, docete*, continuent à travers les siècles et jusqu'aux extrémités du monde l'office sacerdotal qui consiste à donner aux hommes la vérité de Dieu. « Nous remplissons les fonctions du Christ, » a dit l'Apôtre : *Pro Christo legatione fungimur*. Quand nous parlons, c'est comme si Dieu parlait : *tanquam Deo exhortante per nos* ; car il parle non seulement par son Fils, mais par nous qui continuons l'œuvre de Jésus-Christ. Et tous sont tenus de faire à notre parole l'accueil respectueux qui est dû à la parole même de Dieu. Jésus-Christ nous envoyant au milieu des peuples nous a dit : « Qui vous écoute, m'écoute, qui vous méprise, me méprise ; *qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit*. Elle a changé le monde, cette divine parole tombée des lèvres de Jésus, des apôtres et des prêtres.

Lorsqu'une âme infidèle à la grâce de sa naissance spirituelle, a eu le malheur de livrer sa créature régénérée aux envahissements de la mort, abusant de sa liberté jusqu'à tarir la vie qui lui fut donnée au baptême par le prêtre, qui la lui rendra ? Ses larmes, ses prières, ses cris de repentance ? Dieu voit tout cela, entend tout cela, mais au pécheur qui l'implore, il montre son prêtre dont il a fait le plénipotentiaire de sa miséricorde. C'est devant lui qu'il faut se présenter : *Ite, ostendite vos sacerdotibus* ; c'est à lui qu'il faut confesser ses égarements, c'est à ses pieds qu'il faut pleurer, gémir et détester ses fautes ; c'est de sa bouche souveraine qu'il faut entendre la sentence qui brise les liens du péché, délivre l'âme captive et lui rend, avec la liberté, la vie divine qu'elle a

perdue. Dieu veut bien pardonner aux prodiges qui ont abusé de sa bonté paternelle, à la condition toutefois que le prêtre lui dira : « Je t'absous ; *ego te absolvo.* »

Mais nulle part le prêtre n'est plus puissant qu'à l'autel. Voici un homme comme vous, m. f., un pauvre mortel pétri d'infirmités et de misères. Vous connaissez sa naissance, elle est peut-être des plus vulgaires ; vous connaissez son esprit, il ne possède peut-être aucun des grands dons de la nature qui recommandent quelqu'un à l'attention de ses semblables : et cependant cet homme parle, et sa parole a l'incroyable pouvoir de traverser les espaces, de saisir l'invisible et d'immoler l'immortel. Sans quitter la terre, le prêtre agit jusque dans les profondeurs des cieux où Dieu réside avec son Fils. D'un mot, et quand il veut, il appelle, il saisit la glorieuse humanité du Christ et l'amène parmi nous. Regardez-le au moment solennel et décisif du saint sacrifice. Debout au milieu de l'autel, il lève les yeux au ciel, il bénit un tout petit morceau de pain, une coupe de vin ; il s'incline et dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Et à sa parole, le Verbe s'est fait chair, il habite parmi nous. Le prêtre tient l'Infini entre ses doigts consacrés : *Deus, ecce Deus !* Dieu, voilà Dieu ! et il le présente aux fidèles émerveillés, il l'élève vers les cieux ravis de ce prodige.

Quel homme, m. f., que celui qui tient entre ses mains la vie et le sort d'un Dieu, la vie et le sort des âmes ! O puissance ineffable ! O profondeur ! O formidable et admirable sacerdoce ! Qu'il est grand, Seigneur, le pouvoir dont vous avez investis vos prêtres ! Il les place au-dessus des anges d'aucun desquels il n'a été dit : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » J'irai plus loin, et j'oserai répéter après saint Bernardin de Sienne que le prêtre a sur la plus parfaite et la plus sainte des créatures des avantages de puissance. Marie ne nous a donné qu'une fois son divin Fils, le prêtre nous le donne tous les jours. Marie n'a enfanté qu'un Christ passible et mortel, le prêtre enfante un Christ glorieux et immortel. Marie nous a donné un Christ qu'on pouvait voir, entendre, toucher, le prêtre nous donne un Christ qu'on peut manger et s'incorporer. Marie intercède et demande pour nous la grâce, le prêtre la répand dans nos âmes. Marie crie pitié pour le pauvre pécheur, le prêtre lui dit : « Je t'absous. » Marie est une toute-puissance suppliante, le prêtre est une toute-puissance agissante.

Le prêtre ! Voilà le thème ordinaire des conversations. On n'en parle tant que parcequ'il tient une grande place dans le monde. Mais le langage des hommes ne ressemble en rien à celui que vous venez d'entendre. Entre l'un et l'autre il y a un abîme : l'abîme qui sépare le mensonge de la vérité.

Oui, certainement, de lui-même, il est petit, il est faible, le prêtre, puisqu'il est homme ; mais

qu'il est grand, qu'il est puissant par le sacerdoce ! La dignité sacerdotale, la puissance du prêtre ! Ah ! vous avez été, je ne dirai pas surpris, mais péniblement impressionné, vous, mon jeune frère dans le sacerdoce, d'en entendre si imparfaitement parler, vous qui pendant les jours de votre noviciat, en avez recueilli l'éloge de bouches si saintes, si éloquentes ; vous qui avez tant de fois et si sérieusement médité sur l'état incomparable auquel Dieu vous appelait.

Vous voilà prêtre maintenant, *ecce sacerdos factus es*, moins pour vous que pour les âmes. Aussi, bientôt le pontife qui, hier, vous imposait les mains, vous enverra au milieu du monde avec votre éminente dignité et vos divins pouvoirs. Le monde ! il n'aime pas le prêtre ; il a même pour lui une haine instinctive. Faut-il s'en étonner, quand il a si mal accueilli Celui dont nous sommes les continuateurs et les représentants : *Sacerdos alter Christus ?* Oui le monde vous haïra, c'est Jésus-Christ qui vous le prédit ; vous serez en butte à sa haine à cause de Lui ; et puisqu'il me persécute, continue le Sauveur, attendez-vous à être persécuté. Certes ! en vous rappelant ces prophéties du maître, je ne crains pas de jeter l'épouvante dans votre cœur d'apôtre. Votre âme est préparée à l'indifférence, à l'ingratitude, au mépris, aux persécutions du monde. Vous savez que le disciple n'est pas plus que le maître. A la haine vous répondrez par l'amour, aux malédictions par la bénédiction, au mal par le bien. Allez avec confiance aux âmes pour les sauver, et n'oubliez jamais que leur salut est dans la croix. Elle pèse d'un poids énorme dans la balance éternelle pour le salut des âmes, la croix du prêtre. Allez avec confiance, mon cher ami, car si les hommes vous abreuvant d'amertume, Jésus-Christ vous enivrera de célestes délices, ne serait-ce qu'au saint autel. L'autel ! ce mot fait bondir de joie votre cœur et vous êtes saintement impatient d'y remonter pour offrir au Seigneur le grand sacrifice qui glorifie Dieu, réjouit les anges et les saints, délivre les âmes du Purgatoire et console l'Eglise entière. Ah ! en offrant à Dieu la sainte victime, priez le Sauveur de répandre sur vos parents, sur tout ce peuple, sur son pasteur, quelques gouttes de ce précieux sang, pour nous faire persévérer dans le bien, afin que tous ensemble nous puissions célébrer au ciel la mémoire de ce jour inoubliable. Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE Des vertus théologiques

PARAGRAPHE DEUXIÈME

La foi

IX

RATIONALITÉ DE LA FOI

- Dieu peut-il se tromper ?
- Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a la science infinie, qu'il sait tout.

— Dieu peut-il nous tromper ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que, étant infiniment parfait, il n'a point de défauts et ne saurait mentir.

— Puisque Dieu ne peut ni se tromper, ni nous tromper, est-il bien difficile de croire ce qu'il nous a dit ?

— Non; il n'y a même rien de plus facile, rien de plus raisonnable, dès que nous savons qu'il a parlé et ce qu'il a dit.

— Dieu a-t-il parlé aux hommes ?

— Oui.

— En avez-vous des signes certains ?

— Oui.

— Lesquels ?

— Les miracles opérés, les prophéties accomplies à la lettre et les mystères révélés.

— Pourquoi les miracles, les prophéties, les mystères, sont-ils des signes certains que Dieu a parlé ?

— Parce que Dieu seul est assez puissant pour faire des miracles; seul il est assez savant pour connaître l'avenir et les mystères les plus cachés, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

De sorte que, en présence d'un miracle opéré, d'une prophétie accomplie, d'un mystère révélé, on est obligé de dire : Le doigt de Dieu est là; voici son cachet, son sceau divin.

— Nous savons que Dieu dit la vérité; nous savons qu'il a parlé; mais savons-nous ce qu'il a dit ?

— Oui.

— Comment le savons-nous ?

— Par le maître que Dieu nous a donné pour nous instruire.

— Quel est ce maître ?

— L'Eglise enseignante, c'est-à-dire le pape et les évêques en union avec lui.

— L'Eglise enseignante est-elle un maître sûr ?

— Oui.

— Ne peut-elle pas se tromper ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que Jésus-Christ, notre Sauveur, lui a donné le privilège de ne pas se tromper dans l'enseignement des choses de la religion.

— Notre-Seigneur pouvait-il lui donner ce privilège ?

— Oui, puisqu'il est Dieu.

— Devait-il même le lui donner ?

— Oui, car, autrement, il nous aurait confiés à un guide insuffisant et nous aurait ainsi exposés à nous perdre; or, Notre-Seigneur ne peut pas nous exposer à nous perdre, lui qui est mort pour nous sauver.

Le dire serait un blasphème.

— L'Eglise nous apprend donc sûrement ce que Dieu nous a dit ?

— Oui.

— Et ce que Dieu a dit est la vérité ?

— Oui.

— Donc ?

— Donc, tout naturellement, il faut le croire; rien n'est plus simple, rien n'est plus juste, rien n'est plus raisonnable.

— Il arrive quelquefois que certains incrédules, des esprits soi-disant forts, voulant nier les mystères de la foi, disent : « Je ne crois que ce que je comprends. » Que pensez-vous de ces paroles ?

— De telles paroles ne sont pas autre chose qu'une grave désobéissance, une horrible impiété et un gros mensonge.

— Pourquoi une grave désobéissance ?

— Parce que Dieu ordonne de croire les mystères, aussi bien que les autres vérités.

— Pourquoi une horrible impiété ?

— Parce que tenir de semblables propos, c'est faire à Dieu l'injure de lui dire qu'il a pu se tromper, ou voulu nous tromper.

— Pourquoi un gros mensonge ?

— Parce que ces prétendus esprits forts, contrairement à ce qu'ils disent, croient une foule de choses qu'ils ne comprennent nullement.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument sûr et certain.

— Montrez-le ?

— Rien de plus facile; ainsi, par exemple, comment un grain de blé devient-il un épi, comment nos yeux peuvent-ils voir et nos oreilles entendre, comment l'âme est-elle unie au corps, comment le gland devient-il un chêne, comment le feu, qui fait fondre le plomb, fait-il durcir les œufs? etc., etc. Voilà bien autant de véritables mystères de la nature que tout le monde, y compris nos esprits forts, est obligé de croire, sous peine de folie.

— Vous dites : sous peine de folie ?

— Oui, car si quelqu'un s'avisait de dire : Je ne puis pas croire qu'un grain de blé devienne un épi, parce que je ne comprends pas comment cela se fait, tout le monde lui rirait au nez ou le prendrait en pitié; voilà, dirait-on, un infirme d'esprit, un pauvre fou vraiment bien à plaindre.

Puis donc que l'incrédule est obligé, sous peine de folie, de croire quantité de choses qu'il ne comprend pas du tout, quand il dit : je ne crois que ce que je comprends, il ment avec effronterie, ou il parle comme un infirme d'esprit, un pauvre fou tout-à-fait digne de compassion.

— Il est d'autres incrédules qui, voulant nier les vérités de la religion, disent : « Je ne crois que ce que je vois. » Qu'en pensez-vous ?

— Ces incrédules sont des rebelles, des impies et des menteurs.

— Pourquoi des rebelles ?

— Parce qu'ils désobéissent à Dieu en refusant de croire les vérités révélées.

— Pourquoi des impies ?

— Parce que leur refus de croire est un outrage sanglant qu'ils font à Dieu qui est la vérité même.

— Pourquoi des menteurs ?

— Parce que, sous peine de folie, ils sont bien obligés de croire une foule de choses qu'ils n'ont jamais vues et qu'ils ne verront jamais.

— *Pouvez-vous le montrer ?*

— C'est très facile.

Ainsi, par exemple, ils ne voient ni l'air, ni l'électricité, ni leur âme, ni leur esprit; jusqu'à leur naissance ils n'ont rien vu de ce qui s'est passé depuis l'origine du monde: depuis leur naissance, ils ne voient presque rien de ce qui existe et se passe tous les jours, et cependant il faut bien qu'ils croient toutes ces choses qu'ils n'ont jamais vues.

— *Pourquoi le faut-il ?*

— Parce que refuser de croire ces choses serait un acte de pure folie ?

— *Donnez des exemples.*

— Ainsi, que quelqu'un s'avise de dire : « Je n'ai vu ni Adam, ni Moïse, ni Alexandre le Grand, ni César, ni Louis XIV, ni Napoléon, je ne crois pas que ces hommes aient existé. » Ce beau parleur ne va-t-il point passer pour un fou, et provoquer la pitié universelle ?

Qu'un autre vienne à dire : « Je n'ai jamais vu ni Londres, ni Paris, ni Pékin, je ne crois pas à l'existence de ces villes. » Tout le monde ne lui rirait-il pas au nez ?

Qu'un troisième ajoute : « Je n'ai encore pas vu l'air, ni l'électricité, ni mon esprit; je n'y crois pas. » Chacun ne dira-t-il pas : en vérité, voilà un infirme d'esprit bien digne de compassion ?

Donc, puisqu'il faut, sous peine de folie, croire quantité de choses qu'on ne voit pas, dire : je ne crois que ce que je vois, c'est mentir effrontément ou parler comme un pauvre imbécile qui ne sait pas ce qu'il dit.

— *En résumé, quelle est votre conclusion ?*

— Ma conclusion, la voici :

Il n'y a que des rebelles, des impies, des menteurs, des sots et des niais qui soient capables de dire : je ne crois que ce que je comprends; je ne crois que ce que je vois.

Jamais homme tant soit peu raisonnable n'a parlé ainsi.

ACTES DE CONSÉCRATION AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

On nous demande de publier un Acte de Consécration au Sacré-Cœur pour les enfants d'une première communion; nous accédons volontiers à ce désir. Et, puisque l'occasion se présente, nous publions également deux autres Actes de Consécration au Sacré-Cœur à l'usage des fidèles. L'un de ces Actes est de M^r Dupanloup; l'autre est tiré d'un vieux recueil de prières. Nous croyons rendre service à nos vénérables confrères en leur procurant ces formules dont la recherche embarrassait souvent un curé qui ne sait où les trouver.

I

ACTE DE CONSÉCRATION AU SACRÉ-CŒUR
(Pour un jour de première communion)

Divin Cœur de Jésus qui avez tant aimé les hommes et qui nous l'avez si bien prouvé aujourd'hui, Cœur du plus tendre et du meilleur des pères, Cœur adorable qui, en ces jours bénis, nous avez aimés sans compter, nous éprouvons le besoin de vous prouver, à notre tour, notre reconnaissance et notre amour. En ce beau jour de notre première communion où nous avons si vivement ressenti tout ce qu'il y a de tendresse et de bonté dans votre cœur, nous le choisissons pour l'asile des nôtres, nous plaçons en lui toute notre espérance et nous lui faisons offrande pleine et sans réserve de ce que nous sommes, de notre vie tout entière et de ce qui nous appartient.

O Cœur sacré, nous vous consacrons donc nos pensées, nos sentiments, nos affections, nos cœurs, notre

avenir. O Dieu de notre première communion, cachez nos cœurs dans le vôtre afin que le monde et le démon ne puissent les corrompre. Placez-les bien près de votre Cœur afin que leurs pensées et leurs désirs soient conformes aux vôtres, afin qu'ils battent toujours à l'unisson du vôtre, n'aimant rien que pour vous, avec vous et en vous. Cœur sacré de Jésus, gardez si bien nos cœurs qu'ils n'aient jamais le malheur de vous contrister en cessant de vous aimer.

Nous vous consacrons et nous vous confions notre foi, conservez-la nous forte et vaillante. Nous vous confions nos espérances, elles reposent toutes dans votre divin Cœur. Nous vous confions notre charité, ne permettez jamais que nous ayons le malheur de vous abandonner. Nous vous confions nos promesses et nos serments, rappelez-les nous si nous venions à les oublier.

Et puisque nous avons en tous le même bonheur en vous recevant ce matin, faites, ô Cœur divin, que pas un d'entre nous ne vous trahisse ou vous oublie. Faites surtout que, fidèles à vous servir et à vous adorer pendant toute notre vie, nous ayons encore le bonheur de mourir en vous aimant. Ainsi soit-il.

II

ACTE DE CONSÉCRATION AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS
(M^r Dupanloup)

O Cœur adorable de Jésus ! ô le plus noble, le plus sensible, le plus doux et le plus aimant de tous les cœurs ! Cœur sacré de notre Dieu ! Cœur du plus tendre et du meilleur des pères ! Cœur généreux du bienfaiteur le plus magnifique ! et, puisque vous permettez à notre amour des noms plus doux encore : Cœur de notre ami, Cœur de notre frère, ô divin Cœur, nous venons vous consacrer tous nos cœurs. Daignez leur ouvrir jusqu'à vous un accès favorable; nous vous les consacrons sans mesure, sans partage, sans retour; et si nous devons, hélas ! vous les présenter avec leurs faiblesses, leurs misères et leurs fautes, du moins nous vous les offrons avec toute l'ardeur, toute la reconnaissance et toute la tendresse dont nous sommes capables. C'en est donc fait, ô Jésus, nos cœurs sont à vous. Oh ! que ne pouvons-nous faire pour vous de grandes choses ! Mais, faibles et impuissantes créatures que nous sommes, ce que nous pouvons n'est rien : nous n'avons rien à vous offrir que nos cœurs et notre amour. Prenez-les, ô mon Sauveur ! et faites-en un holocauste parfait à votre amour et à votre gloire ! Ainsi soit-il.

III

ACTE DE CONSÉCRATION AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

O Cœur adorable de Jésus ! le plus tendre, le plus aimable, le plus généreux de tous les cœurs ! O Cœur qui vous consommez d'amour sur nos autels, environné des anges qui vous adorent et vous aiment ! pénétré de reconnaissance et de douleur à la vue de vos bienfaits et de l'ingratitude des hommes, je viens aujourd'hui me consacrer à vous sans partage et sans retour; je viens me dévouer comme une victime chargée de mes péchés et de ceux de mes frères, et en particulier des outrages commis contre votre Cœur dans le sacrement de votre amour. Je veux les expier par ma pénitence et vous dédommager par ma ferveur, afin de consoler votre amour affligé et de réparer votre gloire offensée. Je veux employer ma vie à propager votre culte et à vous gagner tous les cœurs si la chose était possible. Désormais, ô Cœur de mon Jésus, vous serez mon refuge dans mes peines, ma lumière, mon espérance, ma force, ma consolation, mon tout. C'est à vous seul que j'offrirai mes actions, mes tristesses, mes larmes; vos sentiments et vos désirs régleront seuls ma conduite; en les suivant je marcherai dans les sentiers de la justice et de la paix.

Recevez donc mon cœur, ô Jésus, ou plutôt prenez-le vous-même; changez-le pour le rendre digne de vous; rendez-le humble, doux, pieux, pénitent et généreux comme le vôtre, en l'embrasant de votre amour. Cachez-le dans votre Cœur adorable en l'unissant au Cœur immaculé de votre divine Mère et à tous les cœurs qui vous aiment, afin que je ne vous le reprenne jamais. Plutôt mourir que de contrister encore ou d'offenser votre Cœur si aimant et si bon; mais qu'à la vie, à la mort, à l'éternité, je sois tout à son amour ! Ainsi soit-il.

Imprimatur : † ALPH. MART., Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — TYPOGRAPHIE MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

IX

VERTU DE FOI

7^o De l'Apostasie et de l'Athéisme

Après avoir parlé de ceux qui pèchent contre la foi sans la renier complètement, il nous faut parler aujourd'hui de ceux qui la rejettent entièrement : ce sont les apostats et les athées. On appelle apostats ceux qui, après avoir professé la vraie foi dans le sein de l'Eglise, l'abjurent ensuite pour embrasser une fausse religion comme le mahométisme ou le judaïsme. Les athées sont ceux qui nient jusqu'à l'existence de Dieu ou du moins qui vivent absolument comme si Dieu n'existait pas. De nos jours, on ne voit plus guère d'apostats proprement dits, c'est-à-dire d'hommes qui abjurent la foi catholique pour embrasser une fausse religion ; mais la plupart de ceux qui renient leur foi deviennent des athées au moins en pratique. C'est donc de l'athéisme que nous allons parler, la forme commune de l'apostasie d'aujourd'hui. Il y a deux sortes d'athées, les athées de croyance, et les athées de pratique : passons-les successivement en revue et examinons leur folie.

I

Les athées de croyance ou les athées convaincus sont ceux qui nient formellement l'existence de Dieu, et qui prétendent que les choses de ce monde vont au hasard, sans ordre, sans gouvernement d'un être supérieur. Ces hommes n'ont pas seulement perdu la foi, il semble qu'ils ont perdu en même temps la raison. Aussi, pour leur rendre la première, il faudrait d'abord leur rendre la seconde. Car, la foi suppose la raison : avant de croire à la parole de Dieu, il faut croire à son existence. Or cette existence, c'est la raison qui nous la démontre, et qui le fait avec tant de force et d'évidence qu'on ne peut, sans être fou, méconnaître son témoignage.

Les athées en effet sont bien des fous. Ce n'est pas moi, c'est Dieu lui-même qui leur donne ce nom dans l'Ecriture : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* ; c'est le fou qui a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu. On appelle fou celui qui déraisonne et qui a perdu le sens commun. Or l'athée présente bien ces deux caractères.

D'abord il déraisonne, puisqu'il est obligé de renier les premiers principes de la raison et d'admettre des effets sans causes. Toutes les créatures nous crient : Nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes, c'est Dieu qui nous a faites. Prenons

entre autres une de ces créatures, l'homme par exemple, et voyons comme elle crie l'existence de Dieu à la raison qui l'interroge. S'il n'y avait pas eu de premier homme, il n'y en aurait pas eu un second ; sans second, il n'y en aurait pas eu de troisième ; et s'il n'y avait eu ni premier homme, ni second, ni troisième, il n'y en aurait jamais eu. Or, il en existe aujourd'hui ; donc, il y en a eu un premier. Et le premier, d'où vient-il ? L'athée est obligé de répondre qu'il s'est fait tout seul. On ne répond pas à une pareille sottise, car ce serait lui faire trop d'honneur. Au fond de notre âme la raison s'indigne et proteste, et rien ne peut étouffer sa voix : Non, l'homme ne s'est pas fait lui-même ; il a un créateur, et c'est lui que nous appelons Dieu.

Si, par leur seule existence, les créatures confondent l'athée, elles le confondent également par l'ordre admirable qui les unit entre elles. Quand je jette les yeux sur cette terre, je la vois préparée et ornée avec un art infini : son sein, comme celui d'une bonne mère, pourvoit sans cesse et abondamment à nos besoins et à nos plaisirs ; les eaux à sa surface et l'air autour d'elle sont distribués avec une merveilleuse sagesse, pour entretenir la vie de tous les êtres qui s'agitent sur elle. Si ensuite j'élève mes regards vers le ciel, que de sujets encore d'admirer ! Qui donc a suspendu au-dessus de nos têtes ces globes immenses, qui donc les fait mouvoir, qui donc dirige leur marche avec tant de régularité ? Quel est donc l'auteur de tant de merveilles ? L'athée est obligé de répondre : cela s'est fait tout seul. Mais un enfant de quatre ans à qui l'on fait voir une montre sait bien qu'elle ne s'est point faite toute seule et qu'elle est l'ouvrage d'un horloger. Le monde, mes bien chers frères, est une machine autrement belle et autrement gigantesque que celles des hommes. Aussi je comprends que certains savants, et ce sont les plus grands, n'aient pu le contempler sans tressaillir à la pensée du Créateur : l'illustre Newton se découvrait respectueusement la tête chaque fois qu'il entendait prononcer le nom de Dieu. Pauvre athée ! il n'a pas l'esprit de ces savants, il n'a pas même le bon sens d'un enfant de quatre ans. N'avais-je pas raison de vous dire qu'il déraisonne ?

J'ajoute qu'il a perdu le sens commun. On dit d'un homme qu'il n'a pas le sens commun, quand ses sentiments et ses pensées sont en opposition avec les sentiments et les pensées de tout le monde. Or, les athées sont certainement en opposition avec les hommes de tous les temps et de tous les pays. Depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, dans les pays les plus sauvages comme les plus civilisés, toujours et partout, on a cru à l'existence d'un Dieu. On a pu se tromper sur sa nature, mais jamais on n'a douté de son existence. Et voilà qu'au milieu de ce concert unanime de tous les hommes et de tous les siècles, l'athée vient dire que Dieu n'est pas. Encore une fois, on ne discute pas avec un homme pareil, on

a seulement pitié de lui comme d'un pauvre fou.

Aussi bien, nous ne parlerons pas davantage des athées de croyance. Il n'est pas sûr, du reste, qu'il en ait jamais existé. On a bien vu quelques hommes qui ont dit tout haut et même écrit dans des livres que Dieu n'est pas. Mais pensaient-ils réellement ce qu'ils disaient ? La chose est fort douteuse : car, il est presque impossible de se persuader qu'il n'y a point de Dieu. Peut-être, mes frères, l'avez-vous déjà entendu dire à quelques hommes. Mais soyez sûrs qu'ils ne croient pas ce qu'ils disent ; ce n'est pas une conviction qu'ils expriment, c'est un désir. Dieu les gêne, Dieu leur fait peur, et voilà pourquoi ils souhaiteraient qu'il n'existât pas.

II

Mais, m. f., si les athées convaincus n'existent pas, j'ai à vous parler maintenant d'une autre espèce d'athées malheureusement trop commune, je veux dire les athées pratiques, les sans-Dieu comme on dit aujourd'hui. Laissez-moi vous définir cet athéisme, vous en dire la folie, et enfin pour vous empêcher d'y tomber, vous montrer le chemin par lequel on y arrive.

Les athées pratiques sont ceux qui vivent absolument comme si Dieu n'existait pas, ou qu'il n'eût aucun droit sur eux. Ces hommes passent des années, quelquefois une vie entière sans lui dire un mot, j'allais dire sans penser à lui ; mais non, je sais que cela est impossible. Du moins, font-ils tous leurs efforts pour effacer de leur cœur jusqu'à son souvenir. Dieu leur créateur attend leurs hommages ; mais toutes leurs adorations vont à la créature. Dieu, malgré leur malice, les comble de bienfaits et attend leur reconnaissance ; mais, comme des animaux affamés, ils se jettent sur les biens de la création sans bénir la main qui les distribue. Dieu a fait des lois et attend qu'ils les observent ; mais ils s'en moquent. Dieu a mis à sa loi une double sanction, le ciel et l'enfer ; mais eux rient de ses promesses et bravent sa colère. Dieu sait tout ; il ne voit pas seulement les actes extérieurs, il sonde les cœurs et les reins ; mais eux, tandis qu'ils se cachent soigneusement des hommes pour faire le mal, la vue de Dieu ne les embarrasse guère, Dieu ne compte pas pour eux. Mes frères, est-ce que l'athée pratique tel que je viens de le définir n'existe pas ? Est-ce que vous-mêmes vous ne connaissez pas des hommes qui disent, sinon par leurs paroles, du moins par leurs œuvres : Dieu n'existe pas ?

C'est un grand crime, m. f., et une déplorable folie. Je comprendrais cela encore, à la rigueur, s'il pouvait exister un athée convaincu : du moins sa conduite serait en rapport avec sa croyance. Mais croire à l'existence de Dieu et vivre comme s'il n'y avait pas de Dieu, une telle conduite n'a pas de nom. Eh quoi, malheureux ! Vous avez eu la foi, Dieu s'est manifesté à votre intelligence pour que vous le connaissiez, et à votre cœur pour que vous l'aimiez. Et voilà que vous vous obstinez à fermer

vos yeux pour ne plus le voir et votre cœur pour ne plus l'aimer ! Vous bannissez son souvenir comme importun, vous ne le priez plus, vous ne lui parlez plus. Et quand il vous parle, vous fermez l'oreille à ses appels. Peu à peu vous essayez de vous persuader qu'il n'existe pas ; même vous le désirez, et, si vous le pouviez, vous anéantiriez Celui à qui vous devez l'être et la vie. Et vous vivez ainsi pendant quarante, cinquante, soixante ans, disant : Que m'importe Dieu, et mon âme, et mon éternité ? Ah ! malheureux, si vous ne pensez pas à Dieu, est-ce que vous croyez que pour cela Dieu ne pense pas à vous ? Il y pense et son jour viendra. Il vous attend à la mort pour vous juger. Peut-être avant de mourir, penserez-vous à lui, et à vos derniers moments vous écrierez-vous : Mon Dieu, mon Dieu ! Oh ! je sais bien que, même à cette heure tardive, il entendra vos cris, s'ils sont sincères, et les exaucera. Mais, il est bien à craindre qu'après avoir vécu sans Dieu, vous ne mouriez sans lui. C'est ce qui arrive ordinairement : après avoir vécu comme une bête, on meurt comme une bête. C'est la mort la plus effrayante qu'on puisse voir.

Pour que ce malheur ne soit pas le vôtre, mes bien chers frères, laissez-moi vous dire encore comment on y tombe. La cause de l'athéisme pratique, aussi bien du reste que de l'athéisme de croyance, c'est le libertinage et la perversion des désirs. Il n'y a jamais eu pour nier Dieu, dit saint Augustin, que ceux qui ont quelque intérêt à ce que Dieu ne soit pas ; de même qu'il n'y a jamais eu, pour nier l'enfer, que ceux qui l'ont mérité. Ah ! s'il fallait croire à un Dieu qui ne s'occupe pas de nous, à un Dieu indifférent au bien et au mal, il n'y aurait point d'athées. Mais Dieu se présente à nous comme le vengeur du mal. Alors, si on aime le mal, il faut bien que l'on désire supprimer Dieu ; et comme cela est impossible, il faut bien du moins qu'on tâche de l'oublier, et que, pour étouffer ses remords, on dise à son âme : Il n'y a pas de Dieu. O mes frères, ô vous surtout jeunes gens dont la foi est pure et intacte, ne vous laissez donc jamais aller au péché, ou du moins hâtez-vous d'en sortir ! Tout péché est un commencement d'apostasie et d'athéisme. La pente est glissante, qui conduit de l'offense de Dieu au mépris, puis à l'oubli de Dieu, et enfin à la négation de Dieu.

Maintenant, m. f., examinez avec soin où en est votre foi à l'existence de Dieu. Vous auriez tort de vous rassurer en disant que vous croyez en Dieu. Si vous n'êtes pas un athée de conviction, est-ce que vous n'avez reconnu en vous aucun des traits de l'athéisme pratique ? Souvenez-vous bien de la parole de Jésus : « Ce n'est pas celui qui dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux, mais c'est celui qui fait la volonté de mon Père. »

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LA CHARITÉ. — DEUXIÈME CARACTÈRE DE LA
CHARITÉ : LA BONTÉ.

De tous les fruits que produit la charité, celui-ci est, sans contredit, le plus exquis et le plus parfumé. Rien ne plaît, attire et attache comme la bonté. Il semble qu'on a tout dit quand on a dit de quelqu'un : il est bon ! Arrêtons-nous, ce soir, à ce second caractère de la charité : nous examinerons en quoi consiste la bonté, comment elle découle de la charité et comment elle doit s'exercer. En voyant ce que la bonté devrait faire en nous et ce qu'elle ne fait peut-être pas, nous comprendrons ce qui lui manque et, par là même, ce qui manque à notre charité.

Il y a deux sortes de bonté : la bonté naturelle et la bonté que j'appellerai surnaturelle. La première consiste dans une inclination du cœur à faire ou à vouloir faire du bien aux autres. La seconde consiste surtout dans la volonté éclairée par la foi, transformée par elle, et nous poussant à nous intéresser à tout ce qui touche le prochain aussi bien dans son corps que dans son âme. Cette bonté surnaturelle se développe merveilleusement quand elle trouve déjà la première, mais elle ne la suppose pas nécessairement. On peut n'éprouver que de la répugnance, du dégoût pour les pauvres, pour certaines misères, et néanmoins pratiquer la bonté à leur égard.

Sans insister sur ce point, disons que c'est de cette dernière bonté que nous parlons. La première vient d'une bonne nature ; celle-ci découle de la charité surnaturelle comme le ruisseau de la source. J'allais presque dire : elle est l'eau bien-faisante qui s'échappe de cette fontaine divine qu'on nomme la charité et répand une délicieuse fraîcheur dans le désert de la vie humaine.

Quand une âme a la charité, c'est-à-dire qu'elle aime ses frères comme elle-même pour Dieu et comme Dieu les aime, il est impossible qu'elle n'éprouve point dans sa volonté le désir de leur faire du bien, de les soulager dans leurs maux. Elle a donc la bonté surnaturelle dont nous parlons. Par là il est aisé de comprendre que, plus elle aura la charité, plus elle aimera ses frères et plus aussi elle voudra leur bien, en un mot, plus elle sera bonne envers eux.

Pourquoi trouvons-nous Dieu si bon pour nous, si bon que nous n'avons point encore découvert le moyen de le désigner mieux qu'en l'appelant le bon Dieu ? Il nous aime, voilà le secret de sa bonté à notre égard ; cet amour est infini, telle est la raison de l'infini de cette bonté. *Deus caritas est!* Dieu est toute charité, voilà pourquoi il est toute bonté ! Aussi, admirez comment il fait briller son soleil sur le méchant qui l'offense et sur le juste qui le vénère ; comment il laisse pleuvoir ses nuées sur les moissons de celui qui le blasphème aussi bien que sur le champ de celui qui le prie.

Pourquoi Notre-Seigneur-Jésus-Christ s'est-il montré si bon durant sa vie mortelle ? C'est qu'il nous aimait comme on ne saurait plus aimer. Sa charité le pressait, sa bonté éclatait. Qui l'a fait pleurer sur Jérusalem des larmes si touchantes ? Qui le faisait traiter les pécheurs d'une manière si consolante : Zachée, la femme adultère, Madeleine et tant d'autres ? Sa bonté. Qui lui inspira de rendre par un miracle son fils unique à la pauvre veuve désolée et d'accomplir tant d'autres prodiges ? Sa bonté. Qui attirait les foules sur ses pas et les petits enfants autour de lui ? Sa bonté. Il est remarquable que les plus éclatants miracles de Notre-Seigneur lui ont été en quelque sorte arrachés par sa bonté pour ses apôtres ou pour les foules qui le suivaient : Cana, la multiplication des pains dans le désert, Lazare ressuscité et une foule d'autres. Enfin qu'a-t-il voulu nous faire entendre quand il se compare au berger qui a perdu sa brebis, la recherche par monts, par vaux, et la rapporte sur ses épaules ? Et dans cette allégorie de l'enfant prodigue tombé si bas et pourtant accueilli par son père avec une tendresse si touchante, que veut-il nous donner à comprendre ? Sa bonté, cette bonté qui lui a valu de notre reconnaissance les doux noms de *bon Sauveur*, de *bon Maître*.

Voulez-vous savoir maintenant comment cette bonté doit s'exercer ? Comme celle de Dieu et de son divin Fils : toujours et envers tous, mais surtout envers les pauvres, les petits, les faibles, les infirmes, les vieillards, les malheureux. Ah ! loin de nous cette bonté pharisaïque qui ne se dévoile qu'à l'égard des grands et des riches de la terre, ne s'exerce que pour recevoir, en retour, faveurs ou protections : bonté égoïste, hypocrite, qui détourne la tête des misères vraies et profondes mais qui ne rapportent ni fortune ni considération ! C'est de cette bonté pleine de calcul que Notre bon Sauveur a dit : *Receperunt mercedem suam, vani vanam*. Orgueilleux, ils reçoivent une récompense vide comme leur orgueil.

O vous qui lirez ces lignes, dites, voulez-vous être bons, de cette bonté qui découle de la charité ? Ecoutez.

Ne connaissez-vous point autour de vous quelqu'un sur qui le malheur est venu fondre, qui est dans la peine, abandonné de tous depuis qu'il a connu les mauvais jours ? Allez le visiter, lui exprimer la part que vous prenez à ses chagrins ; portez-lui quelques paroles de sympathie, de consolation, d'encouragement ; vous serez bon !

N'y a-t-il pas dans votre voisinage quelque pauvre vieillard, quelque malheureux disgracié de la nature à qui l'on fait sentir trop souvent qu'ils sont gênants ? Pour eux, jamais de parole affectueuse, jamais de prévenance aimable, jamais un sourire ! C'est le désert autour de ces cœurs et un désert glacial. Allez donc de temps en temps à eux, franchissez ce seuil attristé, portez quelques douceurs, accompagnez-les d'un mot d'affection, d'une poignée de main, d'un sourire. Et votre charité tombera chaude sur ces cœurs glacés,

elle les réchauffera, les fera revivre, comme la pluie tiède du printemps réchauffe et fait revivre la plante surprise par les frimas. Oh ! si vous faites cela, que vous serez bon !

Une personne est dans un grave embarras, vous le savez ; par un service discret, une démarche auprès de vos amis vous pouvez la tirer d'affaire, faites-le, vous serez bon !

Dans une contestation, au lieu de revendiquer un droit peu important, strictement et sans délai, usez avec votre adversaire de procédés polis, cédez sur un point auquel il tient beaucoup. Moins que cela encore, au cours d'une conversation, une discussion s'élève, vous savez le contraire de ce qu'on soutient ; au lieu de protester, de défendre votre manière de voir, si la conscience n'est en rien engagée, cédez, accordez à votre contradicteur la joie de triompher ; vous serez bon !

Lorsque vous aurez à traiter avec quelqu'un, surtout un inférieur, au lieu de prendre un ton sec, froid, impérieux, frisant le dédain ou le mépris, ayez une parole aimable, bienveillante, accompagnée d'un cordial sourire ; vous serez bon !

Voici un père, une mère de famille, un jeune homme, une jeune personne qui s'engagent dans une voie coupable ou dangereuse, qui risquent leur honneur et celui de leur famille, allez leur porter un conseil d'ami, leur ouvrir les yeux sur le danger ; vous serez bon !

Dans une société on accuse, on juge sévèrement un absent, prenez sa défense sans aigreur, excusez-le, jetez sur sa faute ou ses défauts le manteau de la charité ; détournez de lui d'injurieux soupçons ; vous serez bon !

On vous a froissé, blessé par quelque procédé indélicat, par quelque parole ou allusion méchantes ; on a rappelé une faute passée, un souvenir désagréable ou humiliant, ne dites rien, ne rendez pas la pareille ; vous serez bon !

Caritas benigna est ! Oui, la charité est bonne, non-seulement jusqu'à éviter de causer de la peine, mais à s'industrier pour être agréable aux autres. Et s'il fallait caractériser d'un mot la bonté, je dirais : Elle est heureuse quand elle peut faire plaisir ou rendre service à quelqu'un.

Caritas benigna est ! La charité est bonne ! Sommes-nous bons ? Notre bonté se manifeste-t-elle dans nos paroles et dans nos actes ? N'est-elle pas capricieuse et réservée seulement à ceux qui nous plaisent ou sont bons pour nous ? Loin qu'on dise de nous : oh ! qu'il est bon ! ne murmure-t-on pas souvent tout bas : quelle personne méchante !

Efforçons nous d'être bons, toujours bons, non-seulement envers nos parents, nos amis, mais encore à l'égard de tous ceux qui nous entourent. Ne craignons pas de dépasser la mesure ; il vaut mieux être trop bons que pas assez, être parfois victimes de notre bonté que de faire pleurer un cœur par notre dureté, ne fût-ce qu'une seule fois.

Concluons par deux pensées : Notre-Seigneur a dit qu'il considérerait comme fait à lui-même tout

ce que nous ferions au plus petit des siens ; et il a promis de se servir pour nous de la mesure que nous aurions employée avec nos frères. Comme nous serons rassurés quand il faudra paraître devant un Juge envers lequel tant de fois nous aurons été bons ! Et, lorsqu'il nous demandera comment il doit nous traiter, nous pourrions lui rappeler sa promesse et lui dire : Seigneur, j'ai été bon !

PETITS ENTRETIENS SUR LES PÉCHÉS CAPITAUX

7^o LA COLÈRE

Parmi les sept péchés capitaux la colère se présente à nous avec une physionomie particulière. Tandis que les autres passions, de quelque côté qu'on les regarde et qu'on les retourne, n'offrent que des laideurs, celle-ci a certaines beautés vraiment dignes d'éloges. Elle n'est pas seulement vice, elle est aussi vertu. « *Irascimini*, est-il écrit, *et nolite peccare.* »

Mais parlons d'abord de ses laideurs, ou de la colère vicieuse.

Comme pour la gourmandise, je ne me mettrai pas en frais pour vous en faire sentir le désordre et les effets turbulents, désastreux. C'est partie gagnée. Chacun réprouve la colère, surtout si dans le ménage il en subit l'expérience et les leçons pratiques. Réservons donc, moi mes efforts, et vous, m. f., le trésor de votre attention pour combattre d'autres ennemis de notre salut plus cachés ou plus artificieux. Qu'il nous suffise de signaler brièvement la nature de cette passion, son origine et ses causes les plus fréquentes.

Nous remarquerons d'abord que si toute passion aveugle, met un éteignoir sur la raison, cette dernière est plus aveuglante que tout autre. C'est une véritable folie momentanée : *ira furor brevis*. Considérez-la en effet dans son hideux, dans son horrible épanouissement, si j'ose m'exprimer ainsi. Voyez le visage de l'homme emporté par un excès de colère, ou brûlant et en feu, ou d'une paleur livide ; voyez ses yeux étincelants et égarés, ses postures, ses contorsions, ses trépignements de pieds, ses grincements de dents ; entendez quels cris, quels discours, quelles imprécations profère cette bouche écumante... Mais nous ne sommes pas ici pour faire des peintures qui ravalent la nature humaine à la ressemblance de la bête féroce. Je veux vous inspirer l'éloignement, l'horreur de ce péché, surtout en tant que capital, et à cause des effets coupables qu'il produit, des autres péchés dont il est la source. Ces péchés sont nombreux, infinis : *Qui ad indignandum facilis est, erit ad peccandum proclivior.* (Prov. 29, 22). Péchés intérieurs de toute nature : machinations, efforts de malice, projets diaboliques, désirs de vengeance, joie haineuse du malheur d'autrui... qui pourra

dire tous les matériaux d'iniquité qui fermentent dans cette âme en ébullition ? Péchés de la langue : menaces, injures atroces, serments, blasphèmes exécrables, calomnies et médisances sans fin. Péchés d'actions : rixes, discordes, procès, aussi bien avec ses parents, ses amis d'hier, qu'avec des étrangers, préjugés, blessures, dommages de toute espèce, pour ne rien dire de plus. L'âme en cet état est vraiment en enfer, *ubi nullus ordo sed sempiternus horror inhabitat*. Dans un chrétien dominé par une passion pareille, sujette à des rechutes fréquentes, que deviendra le calme nécessaire à la prière et à un saint commerce avec Dieu ?

Un héros fameux dans l'antiquité, celui-là même qui avait su dompter un cheval dont l'histoire a gardé le nom — que n'eut-il la même force pour dompter un autre coursier fougueux, sa passion ! — dans un accès de colère, tua son meilleur ami. Brisé de douleur, il lui fit faire ensuite de magnifiques funérailles. Combien en est-il qui, honteux des ruines causées dans un aveugle emportement, cherchent ainsi vainement à réparer un mal irréparable ! Les beaux deuils ne ressuscitent pas les morts. — Au premier mouvement d'une violente indignation contre les habitants de Thessalonique qui avaient brisé sa statue, l'empereur Théodose ordonna contre ces sujets révoltés un châtiment d'une sévérité inouïe, une cruauté qu'il regrettera toute sa vie. Saint Ambroise pour cette faute dut lui interdire l'entrée de l'église de Milan. Le prince se soumit à la pénitence publique avec une humilité qui le releva aux yeux de son peuple et de la postérité, mais qui n'empêcha pas le sang d'avoir été versé. Que toute personne qui a quelque fonction publique, charge d'âmes dans la famille ou dans la société, apprenne par cet exemple à surveiller ses ordres, ses décisions, à ne pas confondre l'énergie avec une passion de toutes la plus ennemie de la sagesse.

Les effets sont contenus dans la cause. Nous nous épargnerons les effets désastreux de la colère, les péchés multipliés qu'elle entraîne après elle, si nous en supprimons les causes premières, si nous extirpons les germes vivaces, le levain ordinaire de cette passion. On ignore, dit-on, les sources du Nil. Les explorateurs les cherchent. Nous, m. f., et pour des résultats plus pratiques, nous ne chercherons pas longtemps les sources de la colère qu'on peut bien comparer quelquefois à un torrent, lequel renverse tout sur son passage. On les connaît.

Il y a d'abord la *colère de tempérament*. Elle provient de la chaleur du sang, de la vivacité, de l'impétuosité du caractère qui éclate, fait explosion à tout propos. Passons rapidement sur cette maladie dont aussi bien les accès de frénésie sont rapides. Ce n'est guère qu'une maladie de la peau qui ne vicie pas la moëlle intime de l'âme ; elle peut s'allier à des qualités précieuses, et même n'être pas un péché, si elle s'arrête à un mouvement premier de l'appétit irascible, comme on dit,

si on ne lui donne pas le temps de se doubler et de s'aggraver du repli de la réflexion. En vérité, mon frère, vous avez d'incontestables vertus : une foi vive, une loyauté, une franchise qui plaît, un cœur généreux. Vous seriez un homme bien aimable si l'atmosphère de votre âme n'était pas si souvent à la tempête, s'il ne se chargeait pas si souvent d'orages qui vous rendent malheureux et sont un fléau quotidien pour ceux qui sont obligés de vivre dans votre sphère, de partager votre existence, pour vos enfants, votre femme, vos serviteurs, pour le compagnon de votre travail. On ne peut goûter quelque relâche qu'en votre absence. Le sang se glace à la seule pensée de votre prochain retour. Vous n'aurez jamais d'amis. Méditez donc sur les suaves paroles du divin Maître, et les récompenses qu'il promet dès ici bas aux efforts que vous ferez pour adoucir votre caractère : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram*. Saint François de Sales, au dire des médecins et d'après l'autopsie de sa dépouille mortelle, était né colère. Il avait donc autant que vous une bile surabondante, et il s'est fait, Dieu aidant, le plus doux des hommes.

Mais il y a d'autres colères plus coupables, parce qu'elles sont plus intimes et qu'elles dénotent dans l'âme plus de malice, le virus d'une méchanceté plus profonde, d'autres passions dont la colère n'est que l'agent impétueux. Telles sont — pour ne citer que les principales — les colères soulevées par l'orgueil ou l'amour propre, par l'avarice et la sensualité.

Colère d'amour propre. — Il en est, si on en juge par leur conduite, par leurs prétentions, qui paraissent se faire sur la vie en société une idée étrangement égoïste. Ils se regardent, à vrai dire, comme le centre du monde. Les autres hommes ne doivent être que leurs tributaires, leurs courtisans, s'ingénier à les réjouir, à leur plaire en toutes rencontres. S'ils parlent, on doit les écouter parler ; s'ils émettent un avis, le partager ; s'ils désirent une place, la leur céder avec empressément. L'éducation d'enfant solitaire au foyer, entouré de toute une parenté ascendante et collatérale qui concentrait sur un seul par indivis ses attentions, ses tendresses, ses générosités, peut avoir nourri cet égoïsme naturel. Puis sont venues certaines fonctions, certaines primautés de juridiction ou d'honneur qui l'ont encore développé.

Ainsi disposé, le personnage vaniteux est de la plus chatouilleuse susceptibilité — on le comprend — et ne peut rien souffrir qui le contrarie. Si ses moindres désirs ne sont pas satisfaits, à la plus légère marque de contradiction, il prend feu, il s'emporte, ou bien se laisse aller à son humeur atrabilaire. A peine touchée, la montagne laisse échapper en saillies fumeuses les ferments d'amour-propre qui s'y trouvent emmagasinés. *Tange montes et fumigabunt*.

De pareilles prétentions ne se trouvent pas seulement dans les classes élevées, mais aussi et très fréquemment aujourd'hui dans notre société soi-

disant égalitaire, chez des personnes de la plus basse condition. Un signe involontaire de mépris, un mot mal prononcé, l'oubli d'un titre honorifique, d'un coup de chapeau que par mégarde on n'a pas donné sur la place à ces pharisiens de bas étage, suffit pour exciter leur courroux et même pour provoquer les plus violentes injures. Vous êtes à plaindre si votre charge vous oblige à leur faire quelques remontrances, lors même que vous y auriez mis l'attention la plus charitable et des précautions infinies.

J'ai prononcé le mot de pharisien. Ces tempêtes d'orgueil, ces aigres fermentations du vieux levain, peuvent se rencontrer quelquefois, quoique plus concentrées — feu qui couve sous la cendre — mais non moins amères, chez des âmes dévotes, parées des dehors de la piété. Les traits que lancera cette humeur morose qui se cache sous des cils rabattus et dans des yeux modestement baissés, seront moins vifs, moins violents, mais plus réfléchis et plus empoisonnés. Elle les réprimera d'autant moins qu'elle se fait peut-être illusion et qu'elle couvre sa passion du beau zèle de la gloire de Dieu et de ses saints, sur lesquels, pense-t-on, rejaillit l'outrage qu'on a reçu — donnez-vous donc carrière contre le prochain, saintes fureurs, et faites-lui tout le mal que vous pourrez — tandis qu'en réalité cette colère qui ne veut pas qu'on la nomme et qu'on la dévisage, n'est qu'un orgueil très impatient et très personnel.

Il n'y a pas dans le monde que l'amour propre de l'esprit, il y a encore l'amour propre de la chair, de ses aises, de sa sensualité ; et celui-ci n'est pas moins prompt que l'autre à soulever des emportements. Ce gourmand — et c'est sans doute par ce côté que le vice de la gourmandise dont nous parlions dans l'entretien précédent est parent de la colère — se livre à des violences honteuses, scandaleuses : pourquoi ? Parce qu'on lui a servi un mets qui n'est pas de son goût, ou parce qu'un pli s'est rencontré dans le lit de rose de ce sybarite.

Colère de haine et de vengeance. — Il est rapporté que les frères de Joseph ne pouvaient rien lui dire sans aigreur. Chaque rencontre provoquait des éclats, des emportements. Le récit biblique en donne la raison : *Oderant eum, nec poterant ei quidquam pacifice loqui* (Gen. 27). C'est là une bien vieille histoire, comme toutes celles du cœur humain, et qui se reproduit chaque jour, et non pas seulement entre des frères. Deux personnes sont en présence. Vous êtes stupéfait avec quelle promptitude, pour quels motifs vains, légers, ridicules, elles se sont livrées l'une contre l'autre à des accès de colère de la dernière violence. Vous vous étonnez, parce que vous les regardez, vous, sans passion, d'un regard extérieur, superficiel ; et elles se sont vues de prime abord de l'œil interne de l'âme, d'âmes prévenues, antipathiques, haineuses. Il y avait en face deux foyers remplis de vieille date de matières inflammables, d'anciennes rancunes constamment entretenues, que le moindre

choc pouvait embraser. C'est ce qui est arrivé. De là cette exaspération, ces sarcasmes, ces reproches sanglants, ce torrent de péchés de colère et tout ce qui s'en est suivi. Après la période d'incubation, les œufs de serpents qui couvaient dans les cœurs sont éclos tout à coup, à cette émotion plus chaude, et sont devenus ces furies si irritées. La haine et le désir de vengeance sont des semences fertiles, des brandons de colère.

Colère d'avarice. — L'avarice est un autre démon encore plus prompt à se fâcher, car les occasions s'en rencontrent à tout moment. Un homme passionnément attaché aux biens de la terre s'irrite, s'emporte à tout propos pour la perte de la moindre bagatelle. Qui ne le sait et qui n'en a été le témoin ? Qu'un fléau du ciel — hélas ! trop justement mérité — une grêle, une gelée, une pluie trop abondante viennent à lui causer quelques dégâts, le voilà dans des accès de colère de fou furieux contre les créatures et contre Dieu. Vous avez vu ses fureurs, vous n'avez pu entendre sans frémir ses blasphèmes, ses imprécations, ses malédictions contre la divine Providence. C'était évidemment l'avarice qui se dressait contre le ciel et gesticulait en sa personne.

On ne possède pas que des récoltes, de l'argent, ou des meubles que l'on redoute de perdre. Il y a quelquefois aussi certains cœurs, certaines affections que l'on voudrait garder pour soi seul, dont on est jaloux ; et cet autre attachement passionné n'est-il pas encore un volcan toujours en ébullition, prêt à lancer des laves incandescentes pour peu qu'il soit contrarié?...

En faisant ainsi l'analyse des mouvements de votre cœur et en remontant aux sources mêmes des péchés, vous reconnaîtrez que trop souvent la colère n'est qu'une servante commandée, lancée en avant par d'autres passions, et qui se met volontiers à leur service. Ne dites donc pas, pour excuse, que votre colère, vos impatiences si regrettables contre les choses et les personnes, viennent de votre tempérament, de votre vivacité naturelle, d'une chaleur du sang dont vous n'êtes pas maître. Soyez de bonne foi : trop souvent elle a pour cause un autre vice plus honteux, moins avouable, dont vous ne parlez pas : l'orgueil, l'égoïsme, amour excessif de vous-mêmes et de vos aises, de secrètes antipathies et des désirs de vengeance, l'avarice, la jalousie. Allez donc à la racine, détruisez le mal dans son principe. — Il paraît que vous êtes ami de vos aises à l'excès. De là ces impatiences éternelles pour un enfant qui pleure, pour l'oubli d'un domestique, pour un plat mal assaisonné ; de là ces emportements contre une pierre qui vous heurte, contre une plume qui ne va pas bien, contre votre feu que vous ne pouvez allumer, contre le temps qui vous incommode. Soyez plus mortifié, plus viril, moins efféminé, ayez davantage l'esprit du christianisme et vous serez moins colère. — Mais peut-être que c'est la haine, une rancune vivace qui échauffe à tout propos votre bile ? Soyez charitable. La charité, la première et la plus

essentielle de toutes les vertus, *patiens est, benigna est, non æmulatur, non agit perperam*. On vous a fait une injure, mais quelle est cette injure ? Une plaisanterie, une irréflexion, une parole innocente et sans portée peut-être. Est-ce donc la peine, pour si peu, de sortir des gonds et de vous bouleverser de la tête aux pieds ? Il ne faut pas s'en occuper. Si l'injure est grave, elle peut bien être pour vous un motif d'ennui, de peine sensible et naturelle, mais non de colère, de vengeance furieuse : l'Evangile le défend ; il défend de rendre le mal pour le mal. Enfin si l'orgueil, source de tout péché, est pour vous, comme il arrive trop souvent, un ferment d'animosité, de colère, d'emportement, apprenez de moi, dit Jésus-Christ, à être humbles de cœur, et vous aurez la paix de l'âme ; vous aurez coupé le mal à sa racine.

Mais j'ai hâte de vous parler de la colère vertueuse, et, après vous avoir dit : Ne vous irritez pas, laissez passer, laissez faire, *dote locum iræ*, de vous crier encore plus fort : Fâchez-vous, ayez de saintes et généreuses colères.

Il y a donc une colère vertueuse, qui n'est autre que la douleur et l'indignation que l'on ressent en voyant Dieu offensé, ses lois saintes profanées, son nom blasphémé, le mensonge triomphant, le vice qui supprime la vertu, Jésus-Christ moqué, dépouillé, crucifié de nouveau. Il est bien évident que cette indignation de l'honnête homme et du chrétien est en proportion directe de son zèle, de sa foi et de son amour de Dieu : preuve spontanée, touchante, ineffable, d'une piété vive, sincère ; jaillissement du cœur qui en découvre les profondeurs intimes. Là où elle n'est pas, où elle n'éclate pas, c'est qu'il y a défaillance de la foi ou de la volonté, c'est que l'âme est atteinte de ce libéralisme coupable, absurde et sensuel, qui veut amalgamer le bien avec le mal, et accorder lâchement les mêmes droits à Bélial et à Jésus-Christ ; oui, libéralisme aussi absurde que sensuel, car si la colère vicieuse naît souvent de l'égoïsme, la patience scandaleuse dont nous parlons, naît aussi d'un autre égoïsme plus honteux qui craint d'être troublé dans sa béate tranquillité. Et malheureusement cette quiétude coupable est un triste signe de notre temps, temps d'indifférence et d'engourdissement où le démon seul se fâche, le vice seul montre de l'ardeur et de l'animosité. On ne sait plus s'émouvoir, prendre feu pour les intérêts les plus saints, les plus sacrés, pour votre cause, ô mon Dieu, pour celle de votre Eglise ! La femme du jugement de Salomon pouvait voir sans frémissement ni impatience couper sous ses yeux le corps d'un enfant qui n'était pas le sien. La vraie mère se serait jetée à travers l'eau et le feu sur les bourreaux, avec une émotion et des clameurs qui n'auraient calculé aucun danger. Quand on croit et quand on aime, il est impossible de ne pas ressentir de ces vigoureuses colères.

Telle a été celle de Mathathias et de Phinéas s'armant pour la cause de Dieu ; celle du prophète qui séchait de douleur en voyant les insulteurs de

sa loi ; d'un saint Paul qui se félicite d'avoir frappé fort et combattu le bon combat ; d'un Clovis — pour citer un trait de l'histoire profane — mettant au récit de la Passion, la main sur la garde de son épée et s'écriant : Ah ! si j'avais été là avec mes Francs ; enfin telle a été la colère du divin modèle, de Jésus-Christ lui-même, qui, dans un mouvement d'indignation, unissant les actes aux paroles, a chassé du temple ceux qui le profanaient.

Imitons, m. f., la patience sublime, la résignation de celui qui a été la miséricorde incarnée, l'agneau de Dieu ; mais en même temps, d'après ses exemples, gardons-nous, comme d'un crime, des lâches silences, des débonnairétés sceptiques, de ces douceurs coupables et désastreuses qui ne sont que des trahisons. Je vous souhaite les saintes colères qui sont devant Dieu et devant les hommes la preuve authentique d'une foi vive, d'un cœur aimant et d'une âme généreuse : *Irascimini et nolite peccare !*

ENTRETIENS FAITS A DES JEUNES FILLES

CE QUE DOIT ÊTRE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE

VIII

VIE D'UNION A DIEU PAR L'AMOUR

Il est bien doux, après une longue absence, mes enfants, de revoir ceux qu'on aime, de s'entretenir avec eux à âme ouverte, de leur dire ces mille choses affectueuses qui font qu'alors en nous le cœur est brûlant comme celui des disciples d'Emmaüs, de s'abandonner aux souvenirs qui réjouissent, aux confidences qui soulagent. Mais ce qui fait précisément notre bonheur, alors, c'est que nous nous aimons ; et ce bonheur, la parole est impuissante à l'exprimer. L'amour profond est muet, comme les grandes douleurs. Il est muet parce qu'il surpasse tout sentiment, toute expression humaine ; mais qu'est-ce donc que l'amour, et le bonheur de l'amour, quand c'est Dieu qu'on aime ?

Qu'est-ce que l'amour ? C'est l'union de deux âmes. Aimer Dieu, c'est par conséquent ne faire qu'un avec lui, penser comme Dieu, désirer ce qu'il veut, agir comme il l'ordonne. Voilà donc ce que doit être votre vie, mes enfants, si vous voulez qu'elle soit parfaitement bonne, parfaitement heureuse, et digne de Marie, votre douce Mère du ciel : une vie d'union à Dieu par le cœur, par l'amour.

Je voudrais, afin de vous engager à vivre de cette vie divine et bienheureuse pour laquelle vous êtes faites, essayer de vous dire comment Dieu vous a aimées ; ensuite comment vous l'aimez ; enfin comment vous devez l'aimer. Peut-être de mes paroles jaillira-t-il quelque lumière qui frappe et guide vos esprits, quelques chauds rayons qui enflamment vos cœurs.

I. Comment Dieu vous a aimées ? Mais il vous a tout donné, ce que vous êtes et ce qu'il est ; et il est le seul à vous aimer.

1. Par la grâce nous devenons ses enfants, nous devenons d'autres dieux, puisque la grâce divine c'est Dieu lui-même qui descend en nous, qui nous fait participer à la nature divine, *divinæ consortes naturæ*. C'est donc en toute justice que nous appelons Dieu notre père, et que vous pouvez vous dire les sœurs de Jésus-Christ. Et ces titres d'enfants de Dieu, de sœurs de Jésus-Christ, ne sont pas des titres illusoires mais des titres réels. « Nous sommes appelés enfants de Dieu, et nous sommes tels, » dit saint Jean ; nous sommes destinés à jouir pendant toute l'éternité, comme des héritiers légitimes, de l'héritage du Père céleste.

Elevées à cette dignité, est-ce que vous ne devriez point passer votre vie à bénir et à aimer Dieu ? Et il ne s'est pas borné à ces grâces que vous avez reçues au baptême. Il ne s'est pas écoulé un jour, une heure, une minute qu'il n'ait signalée par un bienfait, pour votre corps ou pour votre âme. La minute où je vous parle est même peut-être pour vous, qui sait ? la minute d'une grâce décisive.

Dites-moi, est-ce que jamais Jésus vous a abandonnées un seul instant ? Il vous a répondu dans la prière, il vous a éclairées et consolées, il vous a parlé lorsque vous ne lui parliez plus, semblable à un bon père qui voit son enfant s'éloigner, sans lui dire adieu, et qui le rappelle doucement. Quand vous le quittiez, il venait vers vous ; quand vous l'aviez offensé, au premier mouvement de repentir il vous disait : « Allez, ma fille, et ne péchez plus ! » Oh ! les divines grâces de pardon, les plus tendres, les plus fortifiantes, et dont la douceur n'est surpassée que par cette grâce ineffable qui est la possession sensible dans notre poitrine de Jésus réellement et substantiellement abaissé et résidant pour nous dans la sainte hostie ! N'avez-vous pas entendu distinctement ses paroles, lorsqu'il avait pris possession de vous-mêmes, que son sang coulait dans vos veines, et que tantôt il vous adressait des reproches quand vous n'aviez pas été assez généreuses, tantôt il vous disait : « Pour l'amour de moi, vous avez fait des efforts, des sacrifices, c'est bien, ma fille ! »

Oui, des reproches, car il vous aime tant qu'il n'est jamais content de vous. Jamais pour lui vos âmes ne sont assez belles, vos cœurs assez purs et assez dilatés, vos idées assez grandes et célestes. Pourquoi vous aime-t-il ? Non point pour ce que vous êtes, mais pour ce qu'il veut que vous soyez, c'est-à-dire pieuses, élevées et saintes comme lui. C'est lui qu'il aime en vous ; mais c'est aussi vous, votre volonté qui se laisse façonner, docile, aimante, sous sa très aimante main.

2. Qui est-ce qui vous aime dans ce monde ? Ah ! il serait plus facile d'établir la longue liste de ceux qui ne vous aiment pas ! Si vous tombez, qui est-ce qui vous relèvera ? Vous savez plutôt ceux qui se réjouiraient de votre chute. Vos amies ?

Combien en comptez-vous ? Et parmi celles-là que vous croyez sûres, combien d'éphémères ! Combien peut-être vous trahiront sur lesquelles vous vous appuyez confidemment ! Votre famille ? Je veux le penser, bien que souvent là aussi l'on rencontre des peines, des difficultés, des insinuations méchantes, et d'autant plus douloureuses qu'elles vous viennent de votre frère ou de votre sœur. Encore ces affections elles-mêmes passeront. Votre père disparu, votre mère, la plus chère de vos consolations ici-bas, appelée à Dieu, vous resterez seules, parmi des frères qui deviennent peu à peu des étrangers, emportés qu'ils sont par l'égoïsme de la vie.

Personne ici-bas ne tient à vous, ne vous aime pour ne jamais vous abandonner, ne vous recherche autrement que par intérêt. Il n'y a que Jésus qui vous recherche pour vous-mêmes, qui est jaloux de votre affection, qui la demande, qui l'exige. Lui qui est au ciel parmi les mondes qui chantent sa gloire, entouré des brillants séraphins qui l'adorent, en ce moment même il se dit : « Il y a par delà les astres une petite planète perdue dans l'immensité, et dans un coin perdu de cette planète, je vois une petite servante que j'aime, qui m'aime aussi et que je veux élever jusqu'à devenir une créature céleste, divine, digne de moi. » Qui comprendra ce mystère d'amour ? Un homme qui possède des perles lumineuses, des diamants et des saphirs, s'occupe-t-il d'une misérable pierre abandonnée au milieu du chemin ? Les étoiles ne sont-elles pas ces diamants et ces saphirs ? Comment Jésus qui possède tout cela peut-il songer à vous ? C'est que vous valez mieux, mes enfants, toute pierre brute que vous êtes, que la plus belle des étoiles. Votre âme peut être semblable à une pierre, dure et froide comme elle, rejetée des passants et méprisée du monde, mais c'est une pierre intelligente, animée, vivante, une de ces pierres d'honneur qui serviront à construire la Jérusalem céleste. Elle peut être dédaignée de ceux qui ne savent pas ce que c'est qu'une âme ; mais Jésus-Christ connaît son prix, elle lui est chère parce qu'il sait ce qu'elle lui a coûté, parce qu'il l'a arrosée, plante délicate et fragile, non seulement avec l'eau du baptême, mais avec le sang de son cœur et de ses plaies, avec le sang de l'Eucharistie. Voilà pourquoi il l'aime et tellement qu'il pense sans cesse à elle. Il l'aime uniquement, et en retour ne veut pas qu'elle aime d'autres cœurs autant que le sien.

II. Mais vous, mes enfants, comment l'avez-vous aimé ?

L'amour, ai-je dit, c'est l'union de deux âmes, union complète, égale, chaste et réciproque. Voilà pourquoi il y a peu de personnes qui s'aiment vraiment, chrétiennement, avec ces diverses et nécessaires qualités. Laissez-moi d'abord écarter les affections tout à fait profanes, où l'on s'aime pour des attraits naturels qui passeront comme toute fleur, toute herbe qui se flétrit, toute chair qui se ride et dès longtemps déjà est devenue terre avant

d'être la proie du tombeau. Je n'entends parler que de l'amour qui unit les âmes.

1. J'ai connu deux amis qui paraissaient éprouver l'un pour l'autre une affection profonde. On les voyait toujours ensemble la main dans la main, le cœur sur le cœur, joyeux d'affronter de concert les luttes, et de prendre leur part des jouissances de la vie. En eux rien d'égoïste, point de tien ni de mien. Travail, études, veilles, prière, tout était commun, et quand ils passaient, toujours souriants et forts, regardant avec confiance l'avenir et le ciel, chacun se disait : « Voilà deux vrais amis. Ils sont bien heureux de s'aimer. Ils sauront se soutenir, ceux-là ! » Eux-mêmes s'estimaient au point que j'ai entendu chacun d'eux répéter souvent : « J'ai plus de confiance en mon ami qu'en moi-même. »

Le temps est la grande pierre de touche de l'amitié, le temps aidé du malheur. Celle-ci n'y résista point. Dieu fit à l'un d'eux la grâce de le frapper ; car les disgrâces du monde sont toujours des grâces supérieures. Or vous le savez, les malheureux ont toujours tort, les frappés sont toujours coupables. Les deux amis se séparèrent, non sans quelque brisement, surtout de la part de celui que tout accablait : les hommes, les événements et la mystérieuse main divine. Il ne s'en plaignit pas, se souvenant de la prophétie admirable du vieillard Siméon : « Ce sont les contradictions qui font connaître les sentiments intimes du cœur. » Mais ils ne se revirent plus. C'est là une histoire réelle, mais banale, tant elle se reproduit souvent ; et je puis vous prédire dès maintenant, qu'à des degrés plus ou moins douloureux, ce sera aussi la vôtre.

Elle renferme à mon gré des enseignements qu'il faut recueillir. Ces deux amis se sont quittés, pourquoi ? C'est qu'entre eux la réciprocité n'existait pas. L'un aimait plus que l'autre. L'un donnait tout ou presque tout, l'autre rien ou presque rien. Celui qui donnait tout ne s'en rendait pas compte, il épuisait gaiement les richesses de son cœur qui faisaient tous les frais de cette vie commune. Le second en jouissait tranquillement, jusqu'au jour où lui-même se vit dans la nécessité d'y contribuer pour sa part de dévouement. Alors il ferma son cœur, comme d'autres ferment leur bourse ; il fit faillite à son vieux passé d'amitié. Et c'est toujours ainsi, car celui-ci a un cœur, celui-là point ; l'un souffre pendant que l'autre demeure indifférent. Heureux alors ceux qui, à cette heure de la faillite de toute une vie de travail et d'espérances, trouvent dans leur caractère et surtout dans leur foi les ressources nécessaires pour savoir souffrir sans aigreur, et se reprendre à une nouvelle existence tout en adorant et même en remerciant Dieu, le seul ami fidèle, le seul père dont les verges mêmes sont toute miséricorde !

2. Ne condamnez point trop fort, mes enfants, cet ami qui se retire, car vous vous condamneriez vous-mêmes. Tout à l'heure je vous disais que Dieu vous a donné tout de son côté : la vie, la

grâce, la sainte Eucharistie, tout son cœur, tout son ciel en espérance. Mais chez vous il n'y a pas eu réciprocité. Quand il se donnait sans mesure, vous vous gardiez tout entières. A qui donc vous réserviez-vous ? Oserai-je vous le dire ?

Où votre âme est bien grande, noble et précieuse. Le démon aussi le sait bien, c'est pourquoi lui aussi veut vous avoir. Pour vous attirer il vous a donné également ses présents, il veut se faire aimer de vous.

— « Quoi ! me direz-vous ? Nous aimerions le démon ? Il parviendrait à se faire aimer de nous ? Est-ce possible ? »

Ecoutez plutôt, mes enfants. Oui, il est des hommes qui l'écoutent, qui le préfèrent à Dieu, qui se glorifient d'être les frères, les enfants du démon, qui se sont vendus à lui et qui lui appartiennent positivement. Ce n'est pas vous sans doute, et pourtant vous êtes les filles d'Eve, séduite, trompée par lui, et qui l'a aimé un instant au moins, tant ses promesses étaient flatteuses et douces. Elle s'y est laissé prendre, elle si pure, si intelligente, créature d'honneur à peine sortie des mains de Dieu.

Que lui a-t-il dit ? « Mangez de ce fruit. Il est si beau ! vous connaîtrez alors le bien et le mal ! » Est-ce que vous n'avez pas entendu aussi cette voix, même dans vos meilleurs jours, le soir peut-être d'une journée de ferveur où vous aviez reçu la sainte Eucharistie, et prié de tout votre cœur à l'autel de Marie. Le démon est venu, il vous a parlé. Sans même se donner la peine de changer sa vieille formule de tentation, il vous a conviée à une compagnie de plaisir, il vous a présenté un livre de sa main, et il vous a dit : « Il faut tout voir, allez. Il faut tout lire, lisez. Vous connaîtrez ainsi le bien et le mal. »

Sa voix était si caressante, avec des inflexions si naturelles, que vous l'avez écoutée. Et pourtant une autre voix vous retenait, la voix de Dieu, celle de vos supérieurs qui le représentent, celle de votre conscience, et vous avez préféré obéir au démon ! Et vous avez cédé à ces plaisirs qu'il vous présentait, et vous l'avez aimé, lui !

Vous avez succombé, d'abord parce que vous recherchez les jouissances. La vertu chrétienne d'abnégation vous manque. Vous ne savez pas résister à un attrait, à une séduction, à un caprice même. Devant cette jouissance qui vous entraîne, vous éblouit, vous fascine, vous ne vous possédez plus, vous n'êtes plus maîtresses de vous-mêmes, et bientôt vous ne vous appartenez plus. Vous appartiendrez au premier qui vous prendra, comme un fruit mûr qui tombe de lui-même en la main de celui qui le cueille. Que fallait-il faire ? Demandez-le à l'oiseau qui est fasciné par le serpent. Il ne fallait pas regarder ; il fallait rester chez vous, ou fuir. Oh ! sachez donc, mes enfants, faire des efforts, résister, renoncer aux plaisirs dangereux, pour l'amour de Jésus-Christ, par esprit de foi ; même par fierté d'âme, afin que vous deveniez des chrétiennes, des femmes fortes, des caractères !

Ensuite et toujours, parce que vous aimez trop votre liberté, que vous tenez à la sauvegarder comme si l'Eglise, Jésus-Christ, l'Evangile, étaient des tyrans ! Oh ! cette maladie du siècle qui vous a tant amoindries, empoisonnées, anémiées ! Comprenez donc enfin qu'il n'y a qu'une seule liberté à sauvegarder noblement, la liberté de faire le bien, de rester dans son devoir !

Les résultats maintenant, vous les voyez et vous les déplorez. Vous appartenez au démon plutôt qu'à Dieu, car la liberté du mal, c'est le démon qui vous presse de la conserver. Et il vous enlève peu à peu votre innocence, vos convictions, votre ferveur, comme des dépouilles opimes dont il est justement fier. Dieu vous avait tout donné, lui, il vous a tout ôté, et c'est lui que vous avez préféré !

Voilà comment vous avez aimé Dieu qui vous a créées, Jésus-Christ qui vous a rachetées et aimées jusqu'à verser pour vous tout le sang de son cœur ! Ce serait trop d'ingratitude, si vous y aviez vraiment réfléchi. Non, vous ne saviez pas, vous ne croyiez pas que ce fût si grave, si outrageusement cruel pour le cœur de Jésus. Maintenant vous le savez, vous le comprenez, et je vais vous dire ce qu'il faut faire pour réparer, — comment, en un mot, vous devez aimer Dieu.

PETIT ENTRETIEN

COMMENT NOUS POUVONS NOUS SERVIR DES CRÉATURES
POUR NOUS ÉLEVER JUSQU'À DIEU

Mes frères,

Il est une chose qui a dû vous frapper en lisant la vie des Saints : c'est la facilité extrême avec laquelle ils se servent des créatures pour s'élever jusqu'à leur auteur, jusqu'à Dieu. Pour nous, la nature offre bien un tableau plein de charmes, mais le plus souvent incompris et muet ; le spectacle de la nature nous captive ou nous distrait, mais il ne nous parle pas, il ne dit rien à notre cœur. Pour les saints au contraire, le monde physique est, selon la parole de l'apôtre, comme un magnifique ouvrage sur lequel Dieu a laissé tomber, comme en se jouant, quelques rayons de sa beauté ; il est comme le miroir des perfections divines ; le monde physique, en un mot, est un symbole et une révélation du monde surnaturel. Leur regard, éclairé de la foi, pénètre ce voile transparent derrière lequel le Seigneur s'est caché ; tout leur parle de Dieu, tout les convie à l'aimer, à le bénir, à le remercier, à chanter ses louanges, depuis le brin de mousse jusqu'aux astres du firmament. — Je voudrais aujourd'hui, en vous donnant quelques exemples tirés de la Vie des Saints ou de nos Saintes Ecritures, vous apprendre à vous servir ainsi des objets au milieu desquels vous vivez, qui frappent le plus souvent vos regards, pour éveiller dans votre âme une pensée

pieuse, pour exciter dans votre cœur un bon sentiment, qui puisse vous porter jusqu'à Dieu et vous sanctifier : *Invisibilia enim ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur* (Rom. I, 20).

I. En tout premier lieu je dois nommer les fleurs ; car rien assurément ne vous est plus connu, rien ne vous est familier comme la vue des fleurs. Les fleurs ! Dieu les a fait éclore sur toute la surface de la terre ; elles égayent nos campagnes et embellissent nos jardins ; elles pénètrent même dans nos appartements ; elles sont, durant ce mois de mai, l'ornement préféré des autels de Marie, où elles apportent l'éclat de leurs couleurs, l'élégance et la variété de leurs formes, la délicatesse de leurs parfums. — Or, ces fleurs que nous trouvons partout, ces fleurs qui font la beauté de la terre et l'agrément de nos habitations, peuvent devenir un enseignement précieux pour le chrétien.

Elles nous apprennent d'abord le peu d'estime que nous devons faire de la vie présente. Voyez-vous cette fleur qui vient de s'ouvrir aux premiers rayons du matin ? Comme elle étale avec orgueil sa brillante parure, comme elle est riche en fraîcheur et en éclat ! Il semble que plusieurs aurores s'élèveront pour saluer sa présence, que plusieurs rosées rafraîchiront son calice, que plusieurs personnes admireront longtemps sa beauté. Mais non ; malgré ses apparences brillantes, elle n'a que quelques instants de vie. Le moindre souffle, la feuille détachée d'un arbre, le simple attouchement d'une main enfantine, un ver qui la piquera au cœur, un rien suffit pour ternir son éclat et la faire périr. Oh ! que c'est bien l'image de la vie, de notre vie si fragile et si bornée ! Aujourd'hui vous êtes plein de vigueur et de forces ; tout le monde admire votre santé, votre jeunesse, votre beauté, vos talents ; et demain, cette nuit, dans une heure peut-être, vous ne serez plus... Comme vous devez donc toujours vous tenir prêt à mourir ! *Homo, sicut fœnum dies ejus* (Ps. CII, 15) ; *Quasi flos egreditur et conteritur* (Job, XIV, 2).

Les fleurs, qui rendent de grands services par leurs propriétés, nous apprennent aussi l'usage que nous devons faire des dons du ciel ; elles nous apprennent à pratiquer le bien. Que de misères, que d'infortunes, que d'afflictions, n'est-ce pas, que d'ignorance autour de nous ! Efforçons-nous d'y porter remède par tous les moyens qui sont en notre pouvoir ; rendons volontiers service à tous ceux qui sont dans le besoin ; que notre vie soit une vie féconde, intarissable en bonnes œuvres corporelles et spirituelles. Faisons fleurir dans notre âme les vertus chrétiennes, l'humilité, la douceur, la patience, la charité ; faisons fleurir dans notre cœur Jésus-Christ, pour nous rendre utile à nos frères et édifier par nos vertus, par nos bienfaits, l'Eglise de Dieu.

Les fleurs m'élèvent encore plus haut. Non seulement elles m'avertissent de ne point m'attacher aux apparences séduisantes du bonheur, non seulement elles me disent de faire partout le bien au-

tour de moi, mais elles portent mon esprit et mon cœur jusqu'à la Vierge des vierges, jusqu'au Sauveur du monde. L'Esprit-Saint n'a-t-il pas le premier comparé Marie à un lys éclatant de blancheur entre les épines, à une brillante plantation de rosiers dans les jardins de Jéricho? Et Jésus lui-même ne se plaît-il pas à se présenter à nous sous le symbole d'une fleur? Ne nous dit-il pas qu'il est la fleur des champs et le lys des vallées? Ce sont là, m. f., les expressions mêmes de nos Saintes Ecritures, les images que nous employons quand nous essayons de vous dévoiler les beautés du cœur de Jésus et de célébrer les privilèges de Marie. O Jésus et Marie, fleurs vraiment incomparables qui vous êtes épanouies sur la tige de Jessé, et dont le parfum réjouit l'univers, fleurs divines, je vous saluerai, je vous bénirai, j'élèverai mon cœur jusqu'à vous, toutes les fois que mes regards rencontreront l'une de ces fleurs périssables que la Providence a semées sous chacun de nos pas!

II. La fleur me fait penser à la rosée. Avez-vous remarqué au matin cette perle humide cachée dans le calice des fleurs, ou bien suspendue à ses bords et étincelant comme un rubis? C'est elle qui conserve à la fleur sa fraîcheur et sa beauté, c'est elle qui la ranime et relève sa tête quand les ardeurs du jour l'ont flétrie et courbée. Sans la goutte de rosée, la fleur se dessècherait bien vite; elle perdrait rapidement ses charmes et son parfum.

Telle est bien l'âme chrétienne sans la grâce. La grâce est la rosée de notre âme. Que l'âme soit privée quelques instants seulement de la grâce divine, elle s'allanguit et souffre, elle se meurt et cesse de charmer les regards et le cœur de Dieu, comme la fleur privée de rosée et flétrie cesse d'attirer et de réjouir nos sens. Quand donc nous voyons les gouttes de rosée briller à la surface du sol comme des étoiles au firmament, efforçons-nous encore d'avoir des pensées plus nobles, des pensées surnaturelles, des pensées du ciel. Montons jusqu'à Celui qui est l'auteur de tout bien, la source de toute grâce; demandons-lui qu'il la verse avec abondance sur notre âme pour lui conserver la vie, pour y faire germer la vertu.

III. Je pourrais multiplier les exemples à l'infini. Car, si nous le voulions, tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons, tout pourrait nous aider à nous élever ainsi jusqu'à Dieu. Toutes les créatures, loin d'être un obstacle, deviendraient pour nous comme autant d'échelons sur lesquels nous nous élèverions incessamment jusqu'au trône du Très-Haut : les moissons et les vignes, les pierres et les forêts, la beauté des plaines, la fraîcheur des eaux, la verdure des prés, tous les éléments. Les moissons nous rappelleraient la parabole de la semence, et l'attention, le soin avec lesquels nous devons recueillir la parole de Dieu et la faire fructifier dans nos cœurs; ou encore la parabole de l'ivraie mêlée au bon grain, comme les justes le sont aux pécheurs ici-bas; le jour dernier où les anges viendront faire la sépa-

ration définitive des bons et des méchants, prendre les premiers comme une riche moisson pour remplir les greniers du Père céleste. Les vignes nous feraient songer au sang divin qui jaillit à la Passion sous les fouets des bourreaux et qui coule chaque jour dans la coupe eucharistique, comme le vin jaillit et coule sous le pressoir; l'eau, au miracle de Cana, au baptême de Jésus dans le Jourdain, ou encore à la grâce qui nous a purifiés et régénérés à notre entrée dans la vie. Et si elles n'étaient pas aussi riches en symboles ou en souvenirs, aussi pleines de sens, toutes les créatures du moins seraient pour nous une invitation permanente à louer et à bénir la Providence si bonne et si libérale envers l'homme sa créature privilégiée. Encore une fois, m. f., ainsi faisaient les Saints, ainsi nous devrions faire.

IV. Je terminerai cet entretien par un trait emprunté à l'histoire de sainte Monique. Ce sera tout à la fois un nouvel enseignement et une preuve de la vérité que j'avance. Un soir, saint Augustin se trouvait avec sa mère sur les bords du Tibre à Ostie. Le soleil touchait au terme de sa carrière, le ciel s'étendait au-dessus de leur tête, pur et transparent, comme l'est sans doute le ciel des élus. Monique et Augustin en face d'un spectacle aussi sublime, suivaient du regard l'astre lointain qui allait s'éteignant dans les flots, et ils s'entretenaient avec une douceur inexprimable. Mais soudain leur regard s'enfonça dans les profondeurs de l'espace, tout parut s'effacer devant eux, leur mémoire perdit tout souvenir du passé, leur cœur s'élança avec une ardeur inconnue vers Celui qui fait la félicité des anges et des Saints, leur âme un instant sembla s'abreuver au torrent des voluptés célestes. « O Seigneur, disaient-ils, quand donc viendra ce jour de bonheur, ce jour d'extase et de ravissement? Sera-ce à l'heure dernière, quand nos corps secoueront la poussière du tombeau? » Et vous le savez, m. f., à quelques jours de là, l'âme pure et sans tache de la mère prenait son vol vers le ciel; elle allait se reposer à jamais dans le sein de Dieu.

Ah ! comme sainte Monique et comme saint Augustin, essayons quelquefois d'oublier la terre et d'aller par delà cette voûte d'azur où nos yeux s'arrêtent. Soit qu'il nous apparaisse dans la splendeur d'un beau jour, soit que nous l'admirions tout couronné d'étoiles, que le ciel visible nous fasse songer au ciel invisible dont il n'est que la pâle image. Oui, que l'aspect du firmament nous fasse soupirer sans cesse vers cette demeure autrement belle que Jésus-Christ nous a préparée, vers ce paradis de délices pour lequel Dieu nous a créés, et où nous attendent les anges et les saints nos frères pour l'éternité. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE
Des vertus théologiques

PARAGRAPHE DEUXIÈME

La foi

X

AVANTAGES DE LA FOI

A

La foi est une lumière

— Vos yeux, mon cher enfant, sont très bons ; cependant, quand la nuit vient, n'avez-vous pas besoin de quelque chose pour distinguer les objets ?

— Oui.

— Et de quoi donc ?

— D'une lumière, sans laquelle je n'y verrais plus.

— Votre intelligence, mon enfant, est aussi bonne que vos yeux ; néanmoins suffirait-elle à connaître parfaitement toutes les vérités et tous les préceptes de la loi naturelle ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que le péché a fait les ténèbres dans nos âmes.

— Que faut-il donc à votre intelligence pour bien connaître ces vérités et ces préceptes ?

— La lumière de la foi qui nous donne sur toutes ces choses une clarté parfaite et une certitude absolue.

— Vos yeux peuvent-ils voir ce qui est au delà de leur portée ?

— Non.

— Que leur faut-il alors ?

— Une forte lunette qui les aide à découvrir ces objets lointains.

— Votre intelligence peut-elle découvrir les vérités qui sont au-dessus de sa portée ?

— Non.

— Que lui faut-il pour arriver à les connaître ?

— La lunette de la foi, qui lui découvre un nouvel horizon de connaissances, un nouvel ordre de vérités, les vérités surnaturelles, que notre raison seule n'aurait pas même soupçonnées.

— La foi nous rend donc plus savants ?

— Beaucoup plus, puisque, avec elle, nous connaissons bien mieux tout ce que notre raison peut apprendre, et, de plus, nous apprenons des choses que jamais notre raison n'aurait pu connaître, comme, par exemple, l'excellence de notre état primitif, la sublimité de notre fin dernière, les moyens d'y parvenir, le mystère de la souffrance et de la mort, la source de nos mauvais penchants, les grands mystères de la religion, tels que la Sainte-Trinité, l'incarnation, la rédemption, etc.

— La foi n'est donc pas l'ennemie de la raison ?

— Bien loin de là, elle est sa fidèle amie, puisqu'elle l'enrichit de nombreuses et riches connaissances, l'éclaire et la soutient, de sorte que, grâce à elle, la raison peut éviter l'erreur et s'élever, même dans les sciences naturelles, à des hauteurs qu'elle n'atteindrait jamais, si elle était abandonnée à elle-même.

B

La foi est un guide

— Quand le jeune Tobie fut envoyé par son père en voyage, de quoi eut-il besoin ?

— D'un guide.

— Pourquoi ?

— Parce que le chemin lui était inconnu et qu'il y avait des dangers à courir.

— Ce guide lui rendit-il des services précieux ?

— Oui, puisqu'il le délivra d'un poisson redoutable, lui fit trouver une épouse vertueuse chez Raguel, lui rapporta l'argent que devait Gabélus et lui procura le moyen de rendre la vue à son père.

— L'homme n'est-il pas un voyageur ?

— Oui.

— De quoi a-t-il besoin ?

— D'un guide.

— Quel est ce guide ?

— La foi.

— Comment la foi est-elle le guide de l'homme voyageur ?

— Elle est son guide :

Parce qu'elle lui montre le terme du voyage, le Paradis.

Parce qu'elle lui en indique le chemin.

Parce qu'elle lui fait voir les dangers et les obstacles de ce chemin.

Parce qu'elle lui procure les moyens d'éviter ou de surmonter ces obstacles et ces dangers.

Parce qu'elle le fait sûrement arriver à l'heureux terme du voyage, au ciel.

Et c'est ainsi que la foi nous rend, comme le guide de Tobie, les services les plus précieux dans notre pèlerinage de cette vie à l'éternité.

C

La foi est un bouclier

— Que faut-il à un soldat pour parer les coups de ses ennemis ?

— Un bouclier.

— Le chrétien est-il soldat ?

— Oui.

— Quels sont ses ennemis ?

— Le démon, les mauvais penchants, et le monde, ami et suppôt du démon.

— Ces ennemis portent-ils de rudes coups au chrétien soldat ?

— Oui, de très rudes coups, bien capables de le renverser, s'il ne réussit pas à les parer.

— Le chrétien a-t-il un bouclier pour se protéger contre ces coups ?

— Oui, il a le bouclier de la foi.

— Comment la foi est-elle le bouclier du chrétien ?

— Quand le chrétien soldat est attaqué par ses ennemis, la foi lui met devant les yeux :

Et la présence de Dieu qui sait tout et jugera tout ;

Et les châtiments qui attendent le pécheur ;

Et les récompenses promises à celui qui résiste ;

Et le secours de la grâce accordé à celui qui le demande.

Et c'est ce quadruple souvenir qui forme au chrétien comme un bouclier impénétrable, capable d'écraser tous les traits et de repousser tous les coups de l'ennemi.

D

La foi est une consolation

— Avez-vous déjà pleuré ?

— Oui.

— On pleure donc ici-bas ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que la terre est la vallée des larmes, le lieu de l'exil, le champ de bataille et le temps de l'épreuve.

— Du moins, au milieu de nos souffrances et de nos larmes, avons-nous quelques consolations ?

— Oui.

— D'où nous viennent ces consolations ?

— De la foi.

— Que nous dit la foi pour nous consoler ?

— Elle nous dit :

Tu souffres, mais, avec tes souffrances, tu peux payer à Dieu toutes tes dettes et expier tous tes péchés.

Tu pleures, mais, si tu le veux, ta tristesse d'un jour sera changée en une joie éternelle.

Tu subis une dure et humiliante épreuve, mais tu as l'honneur incomparable de ressembler à Jésus-Christ, et, si tu sais souffrir avec lui sur la terre, tu te réjouiras avec lui dans le ciel.

— Que nous dit-elle encore ?

— Elle nous dit :

Tes ennemis te livrent de rudes assauts, le combat est terrible, mais regarde en haut et vois la belle couronne qui t'est réservée.

Tes douleurs sont nombreuses et la croix te paraît lourde à porter, mais, ne l'oublie pas, quelques moments de prières et de tribulations te mériteront une gloire et un bonheur sans fin.

Tu vas mourir, mais souviens-toi que, pour le chrétien fidèle, la mort n'est que le commencement de la véritable vie.

Et voilà comment la foi sait nous consoler au milieu des épreuves les plus douloureuses.

— Ceux qui n'ont pas la foi jouissent-ils de ces consolations si précieuses ?

— Non, ces infortunés souffrent sans adoucissement et sans consolation, et meurent sans espérance.

— Quelle résolution prenez-vous ?

— La résolution de bien remercier Dieu qui m'a donné la foi, de la garder fidèlement et de la demander pour ceux qui ne l'ont pas.

XI

VIE DE LA FOI

— De quoi vivent les plantes ?

— Des sucres de la terre et des matières nutritives de l'atmosphère.

— De quoi vivent les animaux ?

— De plantes, de fruits et d'autres matières capables de nourrir.

— De quoi vit le juste ?

— Le juste vit de la foi. (Saint Paul, Hébr., x-38.)

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire que la foi vivante ou unie à la grâce sanctifiante est le principe de ses actions et la règle de sa vie.

— Que dit saint Bernard à son jeune frère avant de se retirer dans la vallée de Clairvaux ?

— Il lui dit : « Voici que vous allez être bien content, mon frère ; nous partons tous, et nous vous laissons, à vous seul, tous les biens de la famille. »

— Que répondit le jeune frère de saint Bernard ?

— Il répondit : « Non, je ne suis pas content, vous prenez le ciel et vous me laissez la terre, le partage n'est pas égal. » Et, peu après, il rejoignait ses frères dans la solitude, voulant, comme eux, gagner sûrement le paradis.

— Pourquoi cette réponse et cette conduite du jeune frère de saint Bernard ?

— Parce qu'il vivait de la foi.

La foi, lui montrant le beau ciel, lui faisait tout abandonner pour le conquérir.

— Que disait saint Thomas d'Aquin à la pensée de l'enfer ?

— Il disait : je ne comprends pas comment un homme en état de péché mortel est capable de rire et de plaisanter.

— Que signifient ces paroles de saint Thomas d'Aquin ?

— Elles signifient que ce grand saint vivait de la foi.

La foi, lui montrant l'enfer, lui faisait redouter et éviter le péché qui l'aurait précipité dans cet abîme de maux.

— Que disait saint Paul à la fin de sa carrière ?

— Il disait : « J'ai combattu le bon combat et maintenant je vais recevoir la couronne de justice. »

— Saint Paul avait-il vécu de la foi ?

— Oui, puisque c'est la foi qui, faisant briller à ses yeux la couronne de justice, l'avait excité à soutenir ce bon combat qui devait la lui mériter.

— Et Abraham a-t-il vécu de la foi ?

— Oui, puisque, par la foi, il a tout abandonné pour obéir à Dieu et s'est montré prêt à lui sacrifier son fils unique.

— Et saint Pierre vécut-il de la foi ?

— Oui, attendu que toute sa vie d'apôtre a été consacrée à glorifier Dieu et à sauver ses frères, les deux œuvres par excellence de la foi.

— Et les martyrs ont-ils vécu de la foi ?

— Oui, puisque, par la foi qui leur prescrivait de rester fidèles à Dieu et leur montrait la gloire du paradis, ils ont fait le sacrifice de leur fortune et de leur position, supporté de longs et cruels tourments et subi une mort douloureuse.

— Cette vie de la foi est-elle bien nécessaire pour le salut ?

— Absolument nécessaire. Sans les œuvres, la foi est morte, et alors le chrétien ne ressemble plus qu'à un arbre stérile, digne d'être coupé et jeté au feu éternel.

— Quelle résolution prenez-vous ?

— La résolution de faire toutes choses, non point d'après mes vues ou mes inclinations naturelles, mais d'après les lumières et les inspirations de la foi.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologetique

XVIII

GÉNIE DE SALOMON

Le génie de Salomon éclate surtout dans son merveilleux coup d'œil de roi qui met son royaume à l'abri des invasions, d'administrateur qui l'enrichit ; puis dans sa sagesse plus merveilleuse encore, dans sa science consommée qui fait accourir à Jérusalem, comme au foyer lumineux de toutes les connaissances humaines, les sages et les savants de tous les pays.

I. Jérusalem repose dans une paix glorieuse, aimée de Dieu plus que toutes les autres villes de Jacob et gardée par une enceinte de murailles formidables. Mais il restait des peuplades rebelles et farouches d'Amorrhéens, d'Hévéens, de Jébuséens et d'Héthéens, vivant parmi les Hébreux. De plus, au nord et au sud, les frontières demeuraient ouvertes. Les Syriens comme les Iduméens pouvaient entrer par la large trouée du désert, et à l'ouest les Philistins cent fois vaincus gardaient encore une attitude menaçante.

Salomon commença par imposer des tributs aux peuplades intérieures, avec des conditions telles qu'elles fussent réduites à l'impuissance. Le Pharaon envahit ensuite le pays des Philistins et s'empara de Gazer qu'il donna pour dot à sa fille. Le monarque juif fortifia cette cité ainsi que les deux villes de Béthoron qui commandaient les défilés par lesquels les Philistins montaient vers Jérusalem des plaines de Séphéla, puis il étendit son royaume, au sud, jusqu'à la rivière d'Egypte par dessus laquelle il donnait la main à son puissant beau père, et jusqu'à Asiongaber sur la mer Rouge.

Restait le nord, plein de vallées ouvertes et plus difficile à défendre. Il établit une première ligne de forteresses à Mageddo et à Hazor ; à Mageddo d'où il surveille la Méditerranée d'une part, de l'autre la vaste plaine d'Esdrelon jusqu'au pied du Thabor, la route d'invasion de la Judée ; à Hazor, sentinelle plus avancée qui s'appuie sur le Liban pour barrer aux Syriens l'accès de la plaine de Zabulon. Et comme si cette forte ligne pouvait craindre encore d'être forcée, il s'empare d'Emath, sur l'Oronte, et jette en plein désert, comme un enfant perdu qui signalera l'ennemi et arrêtera ses premières armées, Thadmor ou Palmyre, bâtie dans une oasis où poussent les palmiers qui lui donnèrent plus tard son nom.

Mais Palmyre, ville de défense en cas de guerre, deviendra en temps de paix le foyer de la prospérité commerciale de la Judée. Les caravanes de Sidon qui se rendent en Chaldée devront traverser les terres de Salomon. Celui-ci leur offre à Palmyre une station sûre d'où elles gagneront l'Euphrate à Thapsaque, mais il leur fera payer un droit de passage. Habile administrateur, il frappera ainsi des

impôts sur les étrangers plutôt que sur ses sujets, tout en procurant à ceux-ci tous les avantages du commerce. Rome plus tard, suivant Pline, fera à Palmyre des transactions pour plus de cent millions de sesterces ; ce qui prouve combien Salomon avait vu juste. Palmyre devient donc l'entrepôt de tout le commerce entre l'Europe naissante et la vieille Asie, parce que le commerce demande avant tout la sécurité, et qu'à Palmyre les caravanes sont protégées contre les Arabes et peut-être même escortées depuis Damas jusqu'à l'Euphrate.

L'Ecriture dit encore qu'il bâtit la ville de Baalatz. Est-ce une cité de défense construite au nord, sur les frontières de Nephtali et aujourd'hui disparue, ou Baalbek en Syrie dont les ruines sont si célèbres, c'est ce que la science n'a pas encore établi et que nous révélera sans doute en son temps quelque inscription victorieuse tenue en réserve par la Providence pour confondre l'impiété orgueilleuse de l'avenir.

Ce que nous savons, c'est que jamais la Judée ne fut aussi prospère que dans les vingt-cinq premières années de Salomon. Il construisit des routes intérieures en basalte pour favoriser le commerce, des greniers publics pour prévenir toute famine, et acheta les plus beaux chevaux de la vallée du Nil, avec 1400 chariots ornés de lions sculptés et dont la caisse magnifiquement peinte était incrustée d'or et d'argent. Chaque char rapide et léger était traîné par deux chevaux. Le cheval égyptien, autrefois importé par les rois pasteurs, était plus grand et de plus fière allure que le cheval arabe, aussi était-ce un butin fort prisé. On comprend que Salomon qui aimait le beau, le grand, ait préféré le cheval du Nil. Il en posséda jusqu'à 12,000.

Cependant ces travaux, ces richesses, cette sage administration intérieure ne suffisait pas à l'essor de son génie. Les flottes d'Hiram, son ami, lui faisaient envie, et il se lassait de tout demander à l'étranger. Il n'avait point de débouché sur la Méditerranée. D'ailleurs les Phéniciens gardaient le monopole jaloux de toutes les importations d'Europe. Ils avaient fabriqué de grands vaisseaux, qu'on appelait des vaisseaux de Tharsis, parce qu'ils étaient à destination de Tharsis ou Tartessus, en Espagne, avec lesquels ils sillonnaient en tous sens la Mer intérieure ; mais ils n'avaient aucun port sur le golfe Persique, aucune échappée sur l'Océan, l'Arabie, l'Inde. Au contraire Salomon était maître du golfe Elanitique, le bras oriental de la mer Rouge. Il y bâtit deux ports voisins, celui d'Elath à l'est, et celui d'Asiongaber à l'ouest. « Asiongaber » l'échine du géant, « ainsi appelée sans doute, dit Stanley, de la double chaîne de montagnes qui se déploie sur les deux côtés, devint bientôt un centre plein de vie et d'activité. » Salomon la visita en personne, demanda à Hiram des ouvriers et des matelots, construisit une flotte considérable, sur le modèle des flottes de Tyr et de Sidon, et lança ses vaisseaux à travers les mers, à la recherche de l'or, de l'argent et de toutes les marchandises précieuses. Avec Hiram qui demeura

son fidèle allié, il tenait le monde; leurs flottes combinées défiaient tout ennemi et ramenaient à Jérusalem et à Tyr les richesses de tout l'univers. Hiram revenait de Tharsis avec des navires chargés d'argent et d'étain; Salomon rapportait d'Ophir de l'or, des pierres précieuses, de l'ivoire, du bois de santal, des singes et des paons.

Mais où se trouvait Ophir, cette terre mystérieuse qui est restée dans l'imagination humaine comme le pays idéal où les rêves d'or deviennent une réalité? Les uns l'ont placée en Arabie au pays d'Oman. La Genèse, en effet, parle d'une terre d'Ophir (Gen. x, 29), et l'on trouve dans l'Arabie du Sud un endroit appelé El-Ophir. Mais les Septante appellent l'Ophir de la Genèse Oupheir, et celui de Salomon Sôphir. Ces deux régions peuvent donc être différentes. En outre, à El-Ophir on ne rencontre pas de paons.

L'Inde, — en copte Sôphir — serait plutôt cette contrée privilégiée d'où les vaisseaux de Salomon ramenèrent 420 talents d'or, plus de soixante millions. Il fallait trois ans pour faire le voyage d'Ophir, tandis que six mois suffisaient pour gagner les côtes d'Arabie et revenir à Siongaber. A l'embouchure de l'Indus on trouve en abondance l'or, l'ivoire et les autres objets précieux mentionnés par la Bible. D'autre part, comme les Hébreux ne connaissaient pas le bois de santal, les singes et les paons, leur langue n'avait pas de nom pour les désigner. Or les noms qu'ils portent dans la Bible sont des mots sanscrits, d'origine indienne; il y a donc lieu de conclure qu'Ophir était situé sur les côtes de l'Inde, et particulièrement sur les bords de l'Indus, qui seuls portent le bois de santal et sont peuplés de paons.

Transportons-nous un instant par la pensée au palais de Sion, pour en admirer les magnificences. Dans la cour, voici les gardes du roi montés sur leurs superbes chevaux d'Egypte. C'est la fleur de la jeunesse hébraïque. « Ils entourent le char royal, armés de leur carquois. Leur taille élancée, leurs tuniques de pourpre de Tyr, surtout leur longue chevelure tressée en boucles recouvertes de fils d'or qui étincellent sous les rayons du soleil, attirent les regards de la foule qui stationne au dehors. » (Josèphe.) A l'intérieur, dans les vestibules, sont suspendus deux cents grands et trois cents petits boucliers d'or d'Ophir d'une valeur de dix millions. Toute la vaisselle du roi est en or, car l'argent est estimé pour rien et les vases précieux se comptent par milliers. Dans les salles d'honneur, dans les chambres des femmes, aux murs tapissés d'émeraudes et de rubis, on voit des meubles, des instruments de musique, en bois odorant de santal; les nattes sont arrosées de parfum de santal; c'est la flamme du santal qui embaume et assainit l'air. Les singes, la joie des femmes, gambadent dans les jardins où les paons étalent avec complaisance leur brillant plumage à l'ombre des grenadiers en fleurs. Mais tous les regards se portent sur le roi vêtu d'une robe blanche, entouré de guerriers qui veillent sur sa

personne sacrée, et de sages qui recueillent avidement les sentences inspirées, les admirables paraboles tombées de sa bouche, et qui écrivent aussitôt ses discours. « Il prononça ainsi trois mille paraboles, et ses chants rythmés s'élevèrent à cinq mille. Et il l'emportait en sagesse sur tous les hommes fameux de l'Orient et de l'Egypte. Et il était plus sage qu'Ethan l'Israélite, qu'Héman, Chalcol et Dorda, fils de Mahol. Et il disputa sur toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope de l'humble muraille, sur les animaux, les oiseaux, les reptiles et les poissons. Et l'on accourait de tous les peuples pour l'entendre, et tous les rois de la terre venaient apprendre de lui l'art de gouverner. » (3 Reg. iv.)

II. La reine de Saba, apprenant les grandes choses qu'il faisait au nom de Jéhovah, vint à Jérusalem pour lui proposer des énigmes. Elle entra dans la cité avec une riche escorte, accompagnée de nombreux chameaux chargés de parfums, de lingots d'or et de perles précieuses. Les Orientaux aimaient les énigmes, ces symboles séduisants qui servent d'enveloppe à une vérité cachée. Elle lui proposa celles que les sages de sa cour regardaient comme les plus difficiles. Elle dut aussi l'entretenir des mystères naturels qu'elle n'avait pu s'expliquer dans son esprit pourtant si brillant. A tous ses doutes il répondait, tous ses ingénieux symboles il les pénétrait, et il y ajoutait les enseignements de la sagesse divine. Il savait tout, et résolvait chaque question avec autant de grâce que de clarté. Un jour, dit une légende arabe, elle lui présenta deux roses, l'une naturelle, l'autre admirablement imitée, en disant: « Quelle est la vraie? » Salomon fit apporter une abeille qui vola aussitôt sur la rose naturelle et se plongea au fond du calice. La reine était émerveillée.

Quand elle eut éprouvé sa surprenante sagesse, visita ses palais, vu les splendeurs du temple et l'ordre admirable qui présidait à la maison royale, une stupeur de respect la saisit: « Tout est vrai, s'écria-t-elle, de ce que j'ai entendu dire de vos discours et de votre science. Je ne voulais pas en croire ceux qui me parlaient, mais je suis venue, j'ai vu de mes yeux, et je déclare qu'on ne m'a pas dit la moitié de ce qui est. Votre sagesse et vos œuvres sont plus grandes que leur renommée. Heureux vos sujets! Heureux vos serviteurs qui vivent auprès de vous et qui écoutent vos paroles! Béni soit Jéhovah votre Dieu à qui vous avez plu, et qui vous a établi sur le trône d'Israël parce qu'il a aimé à jamais son peuple! »

Elle lui donna cent vingt talents d'or, des pierres précieuses et des parfums en telle quantité qu'on n'en vit jamais autant depuis à Jérusalem. De son côté le roi lui accorda tout ce qu'elle voulut et demanda. Enfin comblée de plus de richesses qu'elle n'en avait apportées, elle s'en retourna dans son royaume avec ses serviteurs (3 Reg. x).

Où était Saba? En Arabie ou en Ethiopie? Dans l'Yémen ou dans le pays de Méroé, au-dessus de l'Egypte, ainsi nommé du nom de la sœur de

Cambyse, et qui fut gouverné des siècles par des reines qui prenaient le nom de Candace ? Notre-Seigneur parlant d'elle l'appelle la *Reine du midi*, ce qui appuierait plutôt cette dernière opinion.

L'imagination orientale devait s'exercer sur ce gracieux épisode. Les Arabes de l'Yémen prétendent que cette reine, qu'ils nomment Balkis, régna chez eux à Mareb, capitale de la province de Saba. Salomon l'aurait épousée, et, après son retour en Arabie, elle continua de correspondre avec lui par les bons offices de son oiseau favori, *Hudhud*, qui transmettait les lettres. Les Ethiopiens s'attachent à une légende moins poétique, mais plus plausible. Macéda qui fonda leur monarchie, disent-ils, était cette reine de Saba qui visita Salomon. Un marchand nommé Tamarin lui ayant parlé de la sagesse du roi de Jérusalem, elle ne put se tenir de le voir. Elle fut reçue avec une pompe incomparable, et s'étant convertie au vrai Dieu, Salomon l'épousa et lui donna un fils qu'elle appela Memleck avec le surnom d'Ebn-Hakin, ou fils du sage. Plus tard, quand Memlek eut vingt-deux ans, il vint lui-même à Jérusalem conduit par le marchand Tamarin. Le peuple l'acclama comme fils de Salomon et cria : « Vive le roi ! » Il prit le nom de David son aïeul et ramena avec lui Zacharie, le fils du grand prêtre Sadoc, afin de faire connaître à ses sujets le nom de Jéhovah. Il introduisit aussi dans son palais toutes les coutumes royales du Palais de Sion. C'est pourquoi les empereurs d'Abyssinie prétendent descendre de Salomon.

L'abbé Darras essaie de concilier ces deux traditions. « Comme on sait, dit-il, que l'Yémen faisait primitivement partie de l'empire d'Abyssinie, elles se rapportent évidemment à une origine commune et à une source unique. » Mais nous avons tenu à les exposer avec leur côté vrai et leur appareil légendaire, afin que l'on saisisse mieux dans le chapitre suivant les détails exécrables que la franc-maçonnerie a greffés sur le fond aimable de cette charmante histoire.

III. On voudrait s'arrêter à cette radieuse époque de la vie de Salomon, où toute parole qui sort de sa bouche est une parole de sagesse, où ses sujets sont encore heureux, où depuis Dan à Bersabée chacun vit en paix à l'ombre de sa vigne et de son figuier, où les rois l'admirent et viennent s'inspirer de ses divines leçons. Mais, hélas ! déjà le ver est dans le fruit, et ce souverain si pieux va abandonner le culte de Dieu pour le culte de la chair. Ce roi à l'esprit si élevé, si pénétrant, ce monarque le plus intelligent qu'on ait jamais vu, qui savait tout, devinait tout, percevait les effets distinctement dans leurs causes, ce sage enfin, et le prince des sages, adorera de hideuses idoles de pierre ou d'airain : Astarté, l'impure déesse de Sidon, et Moloch, le dieu d'Ammon, qui dans ses bras de feu recevait de petits enfants qu'on lui offrait en sacrifice. Et l'on en est à se demander si dans son incroyable délire d'impiété voulue et

sans excuse, Salomon ne lui immola pas ses propres enfants.

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes,

dit Corneille. Salomon ne descendit pas en un jour tous ces degrés de honte et de folie.

D'abord il viola en matière légère la loi de Moïse. Malgré les défenses divines il envoya chercher des chevaux en Egypte, il s'éleva au-dessus de ses frères et se fit un trône fastueux. Puis il détourna à son profit des monceaux d'or, et étala un luxe scandaleux à la face de ses peuples. Malgré la loi il eut un grand nombre de femmes. Une longue prospérité lui énerva les forces, lui amollit le caractère, lui détendit les ressorts de l'âme. Il devint personnel, égoïste, impérieux, enfin il descendit jusqu'à la débauche et ne s'arrêta sur aucune des pentes qui conduisent à l'abaissement et à la dégradation.

Il eut jusqu'à sept cents femmes qui étaient comme des reines, et trois cents d'un rang secondaire. Et il ne se borna pas aux filles d'Israël, il s'attacha d'un ardent amour aux femmes étrangères, plus vicieuses, plus raffinées dans les honteuses pratiques du crime. La loi interdisait strictement ces alliances. Mais déjà dans son cœur pervers il ne consultait plus la loi. Et à mesure qu'il vieillissait, elles l'entraînaient dans une plus savante dépravation, et elles l'amènèrent à genoux, ce sage, au pied de leurs idoles, elles le prosternèrent le front dans la poussière, devant Astarté et Moloch, devant Chamos le dieu de Moab ; elles lui ordonnèrent de bâtir de ses mains royales qui avaient élevé le Saint des saints, des temples infâmes à ces divinités de prostitution et de sang, et il obéit.

Pendant ce temps, la jeunesse témoin de ces scandales, s'élevait dans le désordre et l'égoïsme, préparant une génération sans entrailles, des hommes jouisseurs qui seront durs pour le peuple, parce qu'ils n'ont pour lui ni affection ni respect. Pour subvenir à ses folles dépenses, Salomon frappe chaque année des impôts nouveaux, et chaque année son gouvernement se fait dur jusqu'à devenir intolérable, *gravissimum imperium*. Les peuples se plaignent, et n'était le souvenir de David et d'un passé honoré, ils secoueraient le joug de ce roi déshonoré et sans pudeur. Déjà Jéroboam fomenta des séditions, tandis que les tribus étrangères relèvent la tête et se tiennent en armes sur les frontières.

Voilà comment il est tombé, ce sage, ce glorieux, ce modèle des rois ! Il a méprisé d'abord les plus humbles préceptes de la loi, puis il a interprété les plus graves à sa guise, enfin il les a outrageusement violés. Et il a clos d'une barre d'opprobre le plus brillant passé, et il a perdu son peuple, son âme et l'avenir.

Imprimatur : † ALPH-MART., Episcopus Lingonensis

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

X

VERTU D'ESPÉRANCE

1^o Qu'est-ce que l'espérance ?

Ego ero merces tua magna nimis.
(Gen., xv, 1.)

« Il est une vertu que la religion nous donne pour compagne dans la chemin de la vie, qui s'embarque avec nous pour nous soutenir dans les fatigues du voyage, et qui, au milieu des tempêtes, ne cesse de nous montrer le port, également douce et secourable au voyageur célèbre et au passager inconnu. Rien n'approche de la douceur de sa voix, de la grâce de son sourire ; la foi et la charité lui disent ma sœur, et elle se nomme l'espérance¹. » L'espérance chrétienne, en effet, est sœur de la foi et de la charité ; dans la belle trinité *des vertus théologiques* elle tient le milieu et sert comme de trait d'union entre la vertu la plus fondamentale et la vertu la plus sublime ; entre elles il y a un divin échange de bons offices : elle reçoit de la foi et la perfectionne, elle aide la charité qui la couronne en lui donnant le dernier achèvement. « L'amour de Dieu dans nos cœurs, dit saint-Augustin, est étroitement lié avec l'espérance ; il s'affaiblit, il languit, il périt avec elle. » L'espérance, vertu à la fois auguste et délicieuse ! car Dieu dans l'Écriture veut être nommé le Dieu de l'espérance, *Deus spei*, et le Saint-Esprit, dans les saintes Lettres, l'appelle une perle très agréable, *gemma gratissima* (Prov., xix, 8.). C'est de l'espérance que nous avons à nous entretenir. Pour aujourd'hui je vous en expliquerai la NATURE, les QUALITÉS et la précieuse EFFICACITÉ.

I

L'homme, comme on l'a si bien dit, est un Dieu tombé qui se souvient des cieux. Il souffre, mais il sait que ses souffrances ne sont pas irremédiables, et il aspire au bonheur pour lequel il est né et qu'il compte atteindre malgré les difficultés qui s'y opposent. Aussi bien, tout homme ici-bas espère : le malade espère, le pauvre espère, l'ouvrier espère, le soldat espère, le commerçant espère : l'espérance est un impérieux et irrésistible besoin du cœur humain.

Le chrétien, lui aussi, espère ; mais qu'elle est noble, qu'elle est sublime, qu'elle est assurée, son espérance !

Il attend des biens, des biens ineffables ! Ce ne sont pas les biens terrestres si capricieusement distribués par la main de la fortune, si précipi-

tamment arrachés par la mort impitoyable ; ce ne sont pas les richesses si froides, si impuissantes à donner le bonheur ; ce ne sont pas les plaisirs des sens si enivrants, mais au fond si remplis d'amertume ; ce ne sont pas les hochets de la gloire humaine si vains et si fugitifs. Ce sont les biens éternels, un trône dans le palais splendide du paradis, la possession de la beauté, de la grandeur, de la richesse infinies, la possession inamissible de Dieu lui-même et les moyens de l'obtenir, c'est-à-dire la grâce sous ses formes multiples : *Ego ero merces tua magna nimis !*

Il est vrai que ces biens sont difficiles à atteindre. Ils sont au dessus des forces de notre nature, par le fait qu'ils appartiennent à l'ordre surnaturel ; et puis, que d'obstacles de la part de l'enfer déchaîné contre nous, de la part du monde corrompu et corrupteur, de la part de notre nature viciée par le péché originel !

Ne nous en étonnons pas, l'obstacle est un des traits de la physionomie de l'espérance. Mais en revanche, qu'ils sont solides les fondements de notre attente ! Quelle différence entre l'espérance humaine et l'espérance chrétienne ! Nous espérons la grâce et la gloire, parce que Dieu lui-même nous les a promises. Trop souvent les promesses des hommes sont vaines, ou parce que la puissance leur manque pour faire honneur à leurs engagements, ou parce qu'ils les oublient, comme le grand échanson à qui Joseph avait annoncé sa réhabilitation, ou parce que l'affection s'est éteinte dans leur cœur. Notre espérance repose sur la parole du Dieu très puissant, très bon, très fidèle à ses promesses : *Veritas Domini manet in æternum !*

Donc nous pouvons espérer les richesses incomparables du ciel en toute assurance et sécurité. Que dis-je ? Dieu est si bon, il désire tellement nous rendre heureux, il est si véritablement le Dieu de l'espérance, qu'il nous fait un commandement exprès de désirer, d'attendre, d'espérer ses trésors, de l'espérer lui-même. Oui, ô grandeur de la dignité humaine, ô délicatesses ineffables de la divine providence, l'espérance en Dieu est pour nous une obligation aussi étroite que la foi et l'amour de Dieu. Il n'y a pas de pécheur même qui ne la doive garder toujours dans son cœur, quelque criminel qu'il soit du reste. Sous peine de péché grave nous devons espérer en Dieu, comme nous devons croire en lui et l'aimer, à l'aurore de notre vie morale, aux approches de la mort, et de temps en temps dans le cours de notre existence.

Mais quelles doivent être les qualités de l'espérance chrétienne ?

II

Pour plaire à Dieu, elle doit revêtir quatre caractères : la fermeté, l'humilité, l'intégrité et l'activité.

Et d'abord qu'elle soit *ferme*, qu'elle exclue tout doute, toute incertitude, toute appréhension du côté de Dieu. Comment n'aurait-elle pas cette qualité ? Elle repose, comme sur quatre colonnes

¹ Châteaubriand.

inébranlables, sur la bonté de Dieu qui nous aime à tel point que, pour nous sauver, il nous a sacrifié son fils unique; — sur la puissance de Dieu qui peut tout ce qu'il veut et qui d'un seul acte de sa volonté a fait jaillir le monde du néant; — sur les promesses de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous a promis tant de fois le royaume du ciel dans l'évangile et les moyens d'y arriver, nous affirmant sur la foi du serment que tout ce que nous demanderons à son Père en son nom nous l'obtiendrons; — sur les mérites enfin du Sauveur : il nous a acquis en effet par ses souffrances et sa mort la grâce et la gloire; et quand nous les demandons à Dieu, c'est comme un droit que nous exigeons; d'ailleurs dans le ciel assis à la droite de son Père, intercédant sans cesse en notre faveur, Notre-Seigneur appuie nos suppliques victorieusement et sans relâche.

Cependant de notre côté l'espérance est incertaine. Le ciel doit nous être donné comme une récompense, *ego ero merces tua magna nimis*, il faut donc faire effort pour le mériter, et nous sommes si lâches! — comme une couronne, il faut donc vaincre nos nombreux et terribles ennemis, et nous sommes si pusillanimes! — comme *prix de la vaillance, regnum cælorum vim patitur*, et nous sommes si peu généreux dans la vie de sacrifice! — comme *terme* de la persévérance, *qui perseveraverit usque in finem salvus erit*, et nous sommes si prompts à nous décourager, à regarder en arrière et à nous arrêter! Donc notre espérance doit être pleine d'humilité. Défions-nous de nous-mêmes et demandons sans cesse à Dieu son secours.

En troisième lieu que notre espérance soit *entière*. Dilatons les désirs de notre cœur, les aspirations et les sentiments de notre âme selon l'étendue des promesses de Dieu. Certes elles sont grandes, vastes, étendues, variées, les promesses divines! Il nous promet la possession de lui-même dans les ineffables jouissances de la vision intuitive avec une infinité d'autres biens qui composent les délices du ciel : c'est l'objet primaire de l'espérance. Il nous promet, et c'en est l'objet secondaire, la grâce pour arriver en paradis, la grâce avec ses formes diverses : grâce de lumière, grâce de force, grâce de consolation, grâce d'édification, grâce de conversion, grâce de persévérance, grâce venant de la prière, de l'auguste mystère des autels, des sacrements, surtout de la Pénitence et de l'Eucharistie. Il nous promet même les biens temporels, le succès dans nos entreprises, la santé, la paix, la prospérité, autant qu'ils peuvent être utiles pour réaliser le grand œuvre de notre salut. Espérons donc, et toujours; jamais notre espérance n'épuisera le trésor des miséricordes divines à notre égard!

Enfin notre espérance doit être *active*. Qu'elle agisse, c'est-à-dire qu'elle s'exprime par les sentiments du cœur et par le langage des lèvres; qu'elle agisse, c'est-à-dire qu'elle nous tourne souvent vers Dieu pour implorer son aide et appeler son

secours; qu'elle agisse, qu'elle nous détache du monde et de ses biens périssables, qu'elle nous fasse penser et aspirer au ciel et ne vivre que pour le paradis. « Nous devons, dit très gracieusement S. François de Sales, imiter les alcyons qui, au dire de quelques-uns, font leur nid au milieu des mers, en agencent si bien l'équilibre, que le mouvement des vagues ne peut les submerger, en unissent si bien toutes les parties inférieures, que l'eau ne peut les pénétrer, et ne laissent qu'une ouverture vers le ciel pour aspirer et respirer. Oh! que je voudrais que nos cœurs soient de la sorte bien fermés au monde, afin que les choses de la terre ne les puissent submerger. Que je désire qu'il ne s'y trouve aucune ouverture que du côté du ciel pour aspirer et respirer Notre-Seigneur! Oh! quand nous rendra-t-il tels, que, quoique environnés du monde et de la chair, nous ne vivions pourtant que de l'esprit; que, quoique entourés des vanités du monde, nous visions cependant toujours au ciel; que, quoique vivant parmi les hommes, nous ne cessions de louer Dieu avec les anges? Quand sera-ce que toutes nos espérances seront uniquement pour le paradis? »

III

Vous savez ce qu'est l'espérance et quelles qualités elle doit revêtir. Pour vous déterminer à la pratiquer, je ne puis mieux faire que de vous en signaler les utilités. Je ne vous en indique que deux : elle honore Dieu admirablement, et elle nous procure les biens les plus précieux.

I. Elle est glorieuse à Dieu d'abord, parce qu'elle proclame d'une manière éclatante ses sublimes perfections. La foi exalte sa souveraine vérité, la charité son amabilité infinie, l'espérance sa miséricordieuse bonté. En effet, on ne peut se confier en Dieu qu'on ne le croie vrai dans ses paroles, éclairé sur nos besoins, tendre et compatissant pour nous secourir, puissant pour exécuter en notre faveur ce qui surpasse les forces des créatures, sage pour le faire par des voies douces et faciles, par des voies inconnues à toute la prudence humaine, fidèle pour nous aider promptement, constamment et sans jamais se lasser, magnifique pour nous accorder tout ce que nous lui demandons, enfin assez miséricordieux pour que nos crimes ne l'empêchent pas de nous faire du bien. Quelle belle louange à Dieu que d'espérer en ses miséricordes!

II. Mais aussi quelle source de grâces et de bénédictions pour nous! L'espérance nous réjouit le cœur, *spe gaudentes*. (Rom., xii, 12). L'espérance nous excite puissamment au bien, elle nous encourage comme l'espoir de la récolte, du gain, de la gloire, de la science encourage le cultivateur, le commerçant, le soldat, le savant : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas propter retributionem*. (Ps. cxviii, 112). L'espérance nous console dans les maladies, les peines, les adversités et les tentations, comme elle consolait Job, saint

¹ Hamon, *Vie de S. François de Sales*, t. II.

Etienne, les martyrs et les saints de tous les temps : *Non sunt condignæ passionēs hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* (Rom., VIII, 18.) L'espérance nous ouvre les trésors du ciel ; tandis que la défiance déplaît au Seigneur : témoin Moïse qui est puni pour avoir frappé deux fois le rocher de sa verge miraculeuse alors qu'il n'avait ordre de ne le frapper qu'une fois, témoin S. Pierre qui enfonce dans les flots quand il doute, — la confiance incline vers nous le cœur de Dieu. A ceux qui espèrent en lui, le Seigneur est bon, nous disent les saintes Lettres ; il est leur bouclier, leur secours, leur force, leur salut, il les enveloppe de sa miséricorde. Celui qui espère dans le Seigneur est fort pendant sa vie, il est fort à l'heure de la mort.

Je termine par un beau trait emprunté à la vie du grand saint dont je vous parlais il n'y a qu'un instant¹. Un bon vieillard, atteint d'une maladie grave, avait désiré recevoir la bénédiction de son évêque qui était saint François de Sales. François s'étant rendu aussitôt à son désir : « Monseigneur, lui dit le malade, mourrai-je ? — J'ai vu revenir de plus loin, répond François ; confiez-vous en Dieu, qui est le maître de la vie et de la mort. — Mais enfin, mourrai-je à votre avis ? — Un médecin répondrait à cela mieux que moi. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de ne pas vous inquiéter, et de vous abandonner à la Providence de Dieu, qui fera ce qui sera le mieux pour vous. — O Monseigneur ! répond le paysan, ce n'est pas de crainte de mourir que je vous demande ceci ; c'est de peur de ne pas mourir. J'ai peine à me résoudre à ma guérison. — Mais vous avez donc bien des peines dans votre position, puisque la vie vous est si à charge. — Non, monseigneur, j'ai ici tous les contentements qu'on peut souhaiter ; mais dans les prédications, j'ai tant entendu célébrer l'autre vie et les joies du paradis, que ce monde me semble une prison. » Et là-dessus le bon paysan, parlant de l'abondance de son cœur, dit du ciel des choses si belles, et de la vanité du monde des choses si fortes, que le saint évêque tout ravi, en versa des larmes de joie, admirant l'esprit de Dieu qui avait si bien instruit cet homme sans lettres et sans culture. Le vertueux malade fit ensuite des actes de résignation à vivre et d'indifférence à mourir, selon la volonté de Dieu ; et peu d'heures après, muni des derniers sacrements, il expira doucement dans le Seigneur.

Voilà l'espérance avec ses fruits ineffables ! Nous aussi espérons toujours et partout ! Que notre devise soit celle de David. Sans cesse j'espère dans le Seigneur : *Ego autem semper sperabo !* Et Dieu nous sera bon maintenant et toujours : *Bonus est Dominus sperantibus in eum.* Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

VICES OPPOSÉS A LA CHARITÉ : L'ENVIE

Un peintre a représenté l'envie sous les traits d'une femme au visage pâle et décharné, au regard dissimulé, tenant à la main une torche enflammée et portant sur la tête, en guise de chevelure, des serpents enlacés.

Rien de plus saisissant que cette image et rien de plus vrai. Que c'est bien là le portrait de l'envieux ! Ce visage pâle et décharné, symbole de la douleur et de la souffrance, signifie la tristesse qui ronge sans cesse le cœur de l'envieux et le torture. Ce regard dissimulé exprime l'hypocrisie avec laquelle ce vice se cache, tant il est honteux de lui-même. Cette torche enflammée ne dépeint-elle pas exactement les divisions attisées par l'envie, les haines qu'elle allume, les réputations qu'elle détruit, et ce feu caché qui consume l'envieux ? Quelle image enfin pouvait mieux que ces serpents sur la tête représenter l'envie semant autour d'elle le venin de la médisance et de la calomnie, toujours prête à mordre ceux qui l'approchent et sifflant jour et nuit aux oreilles de celui qui la nourrit ?

L'envie, c'est le premier vice opposé à la charité contre lequel l'apôtre saint Paul met en garde les chrétiens. Après leur avoir dit que la charité est patiente et bonne, il ajoute aussitôt : *Caritas non æmulator, la charité n'est pas envieuse* ; comme pour leur dire : Prenez bien garde de ne point vous abandonner à l'envie, ce vice ne peut aller avec la charité. Disons ce qu'est l'envie et quels en sont les fruits, ce sera assez pour nous faire concevoir une profonde horreur pour ce péché.

L'envie dont parle l'Apôtre et qu'il oppose à la charité est un sentiment de joie à la vue du mal qui arrive aux autres, ou un sentiment de tristesse quand ils sont dans le bonheur. L'envieux est content lorsque les autres sont dans la peine, il ressent du chagrin quand ils sont heureux. Il ne faut pas confondre avec l'envie cette disposition de notre mauvaise nature à jalouser nos frères plus favorisés que nous. Comme tout péché, pour être coupable, l'envie doit être volontaire, consentie ; si donc loin d'accepter ce sentiment d'envie nous le repoussons avec indignation, non seulement nous ne sommes pas des envieux, mais nous faisons un acte de charité.

Voici les traits qui caractérisent l'envie ; à nous d'examiner si nous nous reconnaitrons à quelqu'un de ces signes.

La vue du succès des autres ou de la réussite de leurs projets cause à l'envieux un sentiment d'ennui et de chagrin. Si ses affaires sont prospères et ses entreprises en bonne voie, il ne peut supporter que celles des autres aient la même fortune. Il fait des vœux pour leur insuccès. On dirait que la prospérité d'autrui fait tort à la sienne, que tout ce qui

¹ Hamon, *Vie de S. François de Sales*, t. II.

arrive de bien à ses frères est autant de retranché à son bien propre.

Mais au contraire, que le malheur vienne frapper ceux qu'il jalousait, qu'un revers de fortune renverse leurs espérances, qu'une maladie, un accident, la mort les jette dans la tristesse et le deuil, qu'un membre de la famille compromette l'honneur et la réputation de tous, que les enfants tournent mal, qu'un projet longtemps caressé croule tout à coup, au lieu de plaindre ses frères et de déplorer leur infortune, l'envieux éprouve je ne sais quels secrets tressaillements. Il n'ose pas manifester la satisfaction qu'il ressent, mais au fond de son cœur il jouit, il savoure. Ses rivaux sont écrasés, il triomphe ; ils sont dans les larmes, il est dans l'allégresse.

L'envieux souffre, quand, devant lui, on louange quelques personnes. L'éloge qu'on fait de leurs vertus, de leurs qualités, l'estime et l'approbation qu'on leur donne le mettent à la gêne. Loin d'apporter son contingent d'admiration, il éprouve le besoin de rabaisser cette réputation, d'amoin-drir ce talent, de faire suspecter la sincérité de cette vertu, par des restrictions, des médisances, au besoin par la calomnie.

Tel est l'envieux. *Caritas non æmulatur !* Ce n'est pas ainsi qu'agit la charité. Non, l'envieux n'a pas la charité ! Oh ! que l'envie est une passion abjecte et méprisable ! Encore les autres passions ont une excuse ; mais l'envie ? Quoi de plus vil que de s'attrister du bonheur des autres, de ses parents peut-être, et de se réjouir de leur malheur ? « L'étrange crime que l'envie, s'écrie Saint Grégoire de Nysse, en vouloir à quelqu'un parce qu'il n'est pas malheureux ! le haïr, non point pour en avoir été offensé, mais parce qu'il est dans la prospérité ! »

Certaines plantes ne produisent que des fruits vénéneux, l'envie leur ressemble ; voici quels sont les siens.

Elle engendre les préventions, c'est-à-dire qu'elle fait naître une disposition qui aveugle l'esprit et le rend incapable de juger sainement. Elle rend injuste envers celui qu'on jalouse. Qu'il parle ou qu'il se taise, qu'il soit prévenant ou indifférent, tout est mal interprété. L'envie attaque ses actions et ses démarches, ses prévenances et son indifférence, ses paroles et son silence ; le bien le plus manifeste ne trouve pas grâce devant elle, c'est tout l'opposé de la charité.

L'envie donne naissance à la médisance. Il y a longtemps que la médisance aurait disparu de cette terre si l'on pouvait en arracher l'envie, car elle en est la cause la plus ordinaire. Et en effet, pourquoi, médisant, parlez-vous si souvent de cette personne qui ne vous a jamais fait de mal, et n'en a jamais dit de vous ? pourquoi, dis-je, en parlez-vous si souvent pour faire connaître ses défauts, ses fautes, ses travers, pour la tourner en ridicule ? Ne serait-ce point parce qu'elle a plus de succès que vous dans le monde ou dans diverses réunions ? qu'elle est plus estimée, plus fêtée que

vous ? Ne serait-ce point parce que vous êtes jaloux d'entendre vanter ses qualités, sa bonté, son esprit, sa beauté, ses vertus, alors qu'on se tait sur votre compte ? *Caritas non æmulatur !* si vous n'étiez pas envieux, si vous aviez la charité, ces médisances ne vous échapperaient pas.

C'est l'envie encore qui pousse à ne pas reculer devant la calomnie pour noircir une réputation, attaquer une vertu qui offusque parce qu'on la jalouse. Tous les moyens deviennent bons à l'envieux. Parfois même cette passion est si forte qu'elle fait éprouver à celui qu'elle domine comme un besoin de ternir tout ce qui vaut mieux que lui. Pareil à ces reptiles malfaisants qui salissent de leur bave tout ce qu'ils rencontrent, fruits et fleurs, l'envieux jette sans pitié le venin de la calomnie sur l'innocence et la vertu qui ont le malheur de se trouver sur ses pas. Que de larmes déjà répandues ! que de cœurs déchirés et broyés ! que de foyers à jamais troublés et désunis ! que d'amitiés brisées ! que d'avenirs perdus par une calomnie inspirée par l'envie ! Cherchez bien, voici ce que vous trouverez : à côté de ces espérances pleines de bonheur, de cette amitié remplie de douceur, de cette vie éclatante de vertus, de ce foyer si heureux, si uni, il s'est trouvé un cœur envieux, jaloux de ce bonheur, il s'est dit : Ils sont heureux, ces cœurs, eh bien ! je tuerai leur bonheur ! Et il l'a tué.... par une calomnie !

Caritas non æmulatur ! la charité n'est pas envieuse ! Prenons-y garde ! si nous permettions l'accès de notre cœur à ce vice abominable, il y tuerait la charité. Et je le crois bien ! comment voulez-vous que la charité puisse vivre en compagnie d'un pareil monstre ? Comment voulez-vous qu'il aime ses frères celui qui leur souhaite du mal, qui se réjouit quand l'adversité s'abat sur eux, ou s'attriste et souffre quand il les voit heureux ? L'envie et la charité sont deux mortels ennemis ; forcément l'un tue l'autre. Amenez la charité dans un cœur envieux, elle chassera aussitôt ce vice hideux ; ouvrez à l'envie la porte d'un cœur qui a la charité, il l'étouffera sans pitié.

Si nous reconnaissons en nous des traces d'envie, si nos paroles, nos sentiments ont été parfois entachés de ce vice, appliquons-nous bien vite, avec l'aide de Dieu, à les faire disparaître. Soyons les premiers à faire, à redire les louanges des personnes que nous avons jalouées. Réjouissons-nous de ce qui réjouit nos frères, soyons attristés de ce qui les chagrine. Souvenons-nous que « l'envieux est ennemi de son salut plus encore que de son prochain. » C'est la parole de saint Cyprien. Enfin, prenons pour maxime celle de ce même saint : *Imitez les hommes vertueux si vous pouvez ; si vous ne pouvez pas, réjouissez-vous avec eux.*

PETITS ENTRETIENS SUR LES PÉCHÉS CAPITAUX

80 LA PARESSE (SPIRITUELLE)

Il y a deux sortes de trésors, dit l'Evangile, *thesauros in cælo et thesauros in terrâ* ; une ambition terrestre, temporelle, et une ambition céleste ; des biens pour la vie présente, des échéances pour la vie future : deux ambitions, deux candidatures qui ne sont pas nécessairement exclusives et contradictoires et qui peuvent s'accorder dans de justes bornes. Il y a donc par là même ici-bas deux sortes de travail et deux sortes de paresse : une paresse temporelle et une paresse spirituelle ; une paresse pour les choses du temps et une paresse pour les choses et les œuvres de l'éternité ; une omission de ses devoirs d'homme raisonnable et une omission de ses devoirs de chrétien appelé à la sainteté.

De la première paresse, je n'ai rien à dire. Comme je l'ai déjà remarqué pour d'autres péchés capitaux mis au ban de l'opinion publique, mon rôle ici serait par trop facile. Et puis, à quoi bon ? C'est parmi vous, m. f., partie gagnée. Tous, vous méprisez le paresseux qui n'a pas, hélas ! que ce seul vice. Aussi bien, le monde aujourd'hui où chacun doit être le fils de ses œuvres, est un immense laboratoire. Quelle activité fiévreuse, passionnée, rapace, qui dans certaines provinces de France ne peut s'arrêter, ne respecte même pas le dimanche ! Je vous rends volontiers le témoignage que vous êtes une population laborieuse ; et, vivant depuis de longues années sous vos yeux, j'ai le droit de penser que de votre part ce témoignage est réciproque. Ou par nécessité, ou par raison, ou par religion et motifs de foi, nos journées à tous, chacun dans sa vocation et son champ d'activité, sont des jours remplis, occupés. C'est notre joie, le soir venu, notre consolation dans nos chagrins de nous dire : « J'ai bien travaillé aujourd'hui. »

Mais devant Dieu, m. f., en est-il ainsi ? sommes-nous des gens laborieux, énergiques, pratiquants ? Si Dieu nous a placés sur la terre pour le servir, mériter la récompense promise, où est notre service, où sont nos œuvres, nos observances, nos sacrifices ? Qu'y a-t-il dans nos journées pour la fin dernière, pour l'au-delà, pour l'âme, pour le ciel ? Sont-elles des journées pleines, *dies pleni invenientur in eis*, ou plutôt des jours misérablement vides et stériles ?

Ah ! m. f., ma tâche ici devient très difficile. Je n'ai plus de ce côté l'opinion en ma faveur, comme pour l'autre paresse ; je l'ai plutôt contre moi. On peut vivre indifférent, désœuvré, ne donner aucune preuve pratique de religion, omettre ses devoirs envers Dieu les plus essentiels, et dans un certain monde où le désordre est passé en mode, n'en être nullement déconsidéré. Tâche aussi pénible, car j'ai à faire des peintures de mœurs qui malgré moi

vous seront peu agréables à entendre. Parler contre la paresse spirituelle, contre l'inertie, l'indifférence, c'est en effet attaquer chez nous une maladie contemporaine, locale, envahissante, épidémique, et qui par des progrès continus atteint ceux-là mêmes qu'on pouvait croire les plus robustes, le plus à l'abri de ses coups.

Mal contemporain. Si on définit le temps et les hommes par le caractère, par la partie qui domine en eux, on peut dire que la note dominante de notre époque, surtout dans la classe populaire, celle qui se conduit davantage par la mode et l'exemple d'autrui, c'est la paresse : la paresse à l'égard du service de Dieu, du travail de sa sanctification personnelle, l'apathie, la torpeur, le manque de zèle, le rien-faire coupable enfin, de quelque nom que vous l'appeliez. Dans d'autres temps, on voyait ces vieux péchés qui sont le triste apanage de la nature humaine et qui figurent dans tous ses drames et toutes ses tragédies : les violences, les colères, les larcins, le culte du veau d'or, le culte d'un autre dieu que l'apôtre appelle d'un nom intraduisible, l'intempérance, la fornication, l'adultère. A certaines époques on a même vu autant qu'aujourd'hui — et ce n'est pas peu dire — la haine de la religion, les manœuvres sectaires, les blasphèmes audacieux ; on a vu la persécution par le glaive, par le mensonge, par le livre, par la ruse, par la moquerie, par les lois antichrétiennes : — « C'est la loi, c'est la loi, *secundum legem*, disaient les Juifs, — ceux de ce temps-là — quand ils dépouillaient Jésus de ses vêtements et le mettaient à mort. » — On a vu au IV^e siècle un empereur dont l'histoire a flétri le nom — il avait sa résidence à Paris, l'antique Lucrèce — fermer les écoles catholiques et disgracier les fonctionnaires qui allaient à la messe... Mais alors, m. f., en même temps on voyait parmi les baptisés, les chrétiens, parmi les fidèles, des œuvres, des pratiques de piété, des efforts, des labeurs, des assistances intrépides, persévérantes, une sève, un épanouissement, des manifestations qu'aucune influence ne pouvait arrêter, dut-on se cacher dans les catacombes. La prière comme la parole de Dieu ne se laissait pas enchaîner ni intimider. Et maintenant, m. f., et à l'heure actuelle, parmi nous c'est la torpeur, c'est le sommeil, c'est l'appauvrissement du sang chrétien, c'est la paresse criminelle qui mène à la mort.

Paresse pour le *culte privé* que chacun de nous doit rendre à Dieu dans la maison, au foyer domestique, dans sa vie intime, et qui doit la sanctifier. Dans certaines familles, je cherche le matin, je cherche le soir l'ange de la prière incarné au moins sous les traits de la femme, de la jeune personne, de l'adolescent ; je ne l'y trouve plus. *Gens sine Deo* ! maison vide de Dieu ! S'il y a quelque manifestation de vie, d'activité, c'est d'une vie grossière, terrestre, charnelle, que dis-je ? toute animale. La vie surnaturelle y est inerte, éteinte, comme dans un tombeau.

Paresse pour le *culte public* dont nous devons

nous acquitter envers Dieu dans son temple, les jours qu'il s'est réservés. S'il reste encore parmi nous quelques Israélites fidèles qui n'ont pas cédé devant le torrent et qui, à l'exemple du pieux Tobie, se font une joie autant qu'une obligation de sanctifier les saints jours, combien les profanent par une indifférence coupable ! Ou bien si on s'agite, si on se remue, si on tient compte de l'heure, c'est pour vaquer brutalement à des travaux, à des intérêts (d'où est bannie la pensée du ciel. L'herbe pourrait croître sur le parvis sacré à votre place, frère bien-aimé, à votre place qui pleure chaque dimanche votre absence, votre désertion. Un voyageur racontait naguère qu'en Amérique, dans la seule cathédrale de New-York, plus de soixante mille catholiques assistaient aux messes qui s'y célèbrent chaque dimanche ; que dans ce pays à peu près aucun catholique ne manquait — comme c'est son devoir — à la messe dominicale. Que penser de nous, si on nous jugeait à cette marque de notre catholicité ?

Paresse pour le *culte social* ; car il y a un culte social. Nous ne devons pas être chrétiens seulement en secret, à la maison ou à l'église, portes closes ; nous devons aussi l'être — prétendre le contraire serait une hérésie — et confesser notre Dieu, notre foi, dans notre vie de citoyen, dans nos relations et nos fonctions sociales. L'Eglise, m. f., vous n'en doutez pas, j'espère, — ses organes, ses chefs les plus autorisés, le Souverain-Pontife lui-même le déclarent assez souvent, — l'Eglise ne condamne aucune forme de gouvernement. Elle est au-dessus de ces questions politiques. Elle vit en paix avec les républiques comme avec les monarchies de l'univers entier. Elle ne demande qu'une chose : qu'on la laisse libre de sauver les âmes et de se dévouer pour elles. Il ne vous est donc pas défendu de suivre vos goûts, vos opinions et de les défendre. Mais ne l'oubliez pas, il y a une cause qui domine toutes les autres, la cause de Dieu, la cause de votre foi, de votre religion, la cause de votre âme immortelle, pour laquelle vous devez parler, agir, travailler, lutter au prix de votre tranquillité, de votre repos, au prix même de votre sang, s'il le faut : *Agonizare pro anima tua*. Or, m. f., le faites-vous ? vous livrez-vous à ces fatigues, à ce travail qui est le labeur de la foi et de l'amour de Dieu ? Etes-vous toujours assez actifs, assez zélés dans vos conversations, vos débats, vos démarches ? assez hardis, assez courageux pour affirmer votre titre de chrétiens, de catholiques, pour défendre votre Dieu, votre Eglise, vos chefs spirituels, vos prêtres ? N'y a-t-il pas encore sur ce point des exemples, des scandales de honteuse paresse, d'inertie ; des lâchetés à se mettre en avant, à revendiquer son drapeau religieux, à le soutenir, à le défendre. Qu'ils sont rares parmi nous les Phinéas et les Matthatias ! *Omne caput languidum et omne cor mærens*. (Is. I, 5).

Paresse à plus forte raison pour certaines *pratiques laborieuses*, et pourtant obligatoires, les

sacrements pour les appeler par leur nom, instruments de salut plus nécessaires aujourd'hui que jamais pour soutenir le fidèle au milieu d'un monde redevenu païen et le prémunir contre ses influences délétères.

Il y a, m. f., une maladie ou plutôt un vice du tempérament que les médecins appellent l'anémie. Le sang est appauvri. Ce n'est plus du sang, ce n'est plus du fer, c'est de l'eau. La sève est épuisée ; l'énergie vitale fait défaut. Dans cet état, le pauvre languissant a tout à dégoût : le travail, la marche, le jeu même, la société, la conversation, la nourriture la plus succulente. Il est de plus rempli d'une indéfinissable tristesse. Telle est bien l'image de la paresse dont il s'agit, véritable anémie spirituelle. A l'âme ainsi appesantie, languissante, toute pratique religieuse est grandement à charge, à dégoût. La prière l'ennuie ; la parole de Dieu, cette autre nourriture de l'homme, lui provoque des nausées. « De tristes confidences m'ont appris, dit un des plus profonds penseurs de ce siècle (M. de Maistre), qu'il y a des hommes pour qui tout acte religieux est un supplice. L'air même d'une église est une espèce de mofette qui les oppresse au pied de la lettre et les oblige de sortir, tandis que les âmes saintes s'y sentent pénétrées de je ne sais quelle rosée spirituelle qui n'a point de nom, mais qui n'en a pas besoin, car personne ne peut la méconnaître. »

Personne n'est complètement à l'abri, à certains moments, de cette torpeur, de ces malaises, de cet ennui de Dieu, si j'ose m'exprimer ainsi : tentation désolante dont les saints demandent avec larmes d'être délivrés : « Mon âme, dit le prophète, s'est endormie dans l'ennui ; ô mon Dieu, relevez-moi ! » (Ps. 118-28). Mais quand par défaut d'énergie et de réaction on a laissé la paresse devenir habituelle et dominante, le mal est très grave. Il n'est autre que ce dégoût des mondains pour les choses de Dieu dont parle l'Apôtre et qui donne la mort : *Tristitia mundi quæ mortem operatur* (2 Cor., 7, 10) ; disposition plus désastreuse et plus redoutable pour le salut que la haine de Dieu elle-même. L'individu obsédé par la haine de Dieu, qui ne lui laisse aucun moment de repos, qui inspire toutes ses conversations, montre par là qu'il s'en occupe. On ne hait que ce que l'on redoute. Il est peut-être sur son chemin de Damas. Mais le paresseux, l'indifférent tombé dans le marasme et une sorte de tranquillité béate, stupide, paraît à vrai dire un malade incurable. On peut lui appliquer tout ce que dit l'Esprit-Saint et tout ce que vous dites vous-mêmes, m. f., de la paresse temporelle, mère des ruines, du désordre, de l'indigence, de tous les vices.

J'ai passé, dit le Sage, par le champ du paresseux ; et vous savez ce qu'il y trouva. Le champ qu'on ne cultive pas ne reste pas vierge ni table rase : il s'ensemence tout seul. Et de quoi s'ensemence-t-il ? d'horties, de ronces, d'épines, de plantes vénéneuses. Ainsi l'âme, l'intelligence, le cœur de l'individu, du jeune homme surtout qui

n'est pas cultivé, labouré, entretenu par les pratiques religieuses, qui n'est pas ensemencé par les salutaires influences de la religion, s'ensemence lui-même loin de Dieu, loin de l'Eglise; et de quoi s'ensemence-t-il? D'idées fausses, d'erreurs, de préjugés, de faussetés historiques, d'absurdités, de toutes sortes de rouilles et de souillures morales, *multam malitiam docuit otiositas*. La vie des sens prend vite le dessus, surtout si l'intelligence est courte. La foi peu éclairée, sans convictions, s'obscurcit, diminue et même s'éteint tout à fait. Il peut arriver que son infirmité intellectuelle se doublant d'une fatuité pitoyable, ce matérialiste vous regarde, vous qui croyez en Dieu et allez à la messe, comme des esprits bornés, primitifs. Effets de l'indifférence, de l'encroûtement, de la paresse spirituelle qui aboutit à la stérilité complète, à la perte du sens chrétien, du sens religieux, et même du sens des beautés, de la poésie et des charmes de la religion... *per agrum hominis pigri transivi*. (Prov. 24).

Mais qu'ai-je besoin, m. f., de vous signaler ces ruines lamentables du dernier des péchés capitaux? Vous êtes tous bien convaincus, j'espère, que la religion pour être vraie, sérieuse, sincère, doit être pratique, éminemment pratique et laborieuse. L'Evangile le proclame à chaque page : *Violenti rapiunt... Contendite intrare... Pax hominibus bonæ voluntatis...* L'exemple de tous les saints nous le prêche éloquemment. Le bon sens lui-même ne dit-il pas que si on n'a rien sans peine, à plus forte raison faut-il agir, pratiquer, combattre pour gagner le ciel qui est une victoire toujours chèrement disputée sur le démon, sur le monde et nos propres passions, sur des ennemis du dehors et du dedans qui, eux, ne s'endorment jamais.

Et vous, m. f., que la circonstance réunit en grand nombre et qui avez écouté avec attention cette dernière conférence familière sur les péchés capitaux, me permettez-vous maintenant de vous faire une question? Quelle est votre christianisme, quelle est votre religion? Est-elle paresseuse, indifférente, ou pratique, agissante, laborieuse? La vérité que je vous dois m'oblige à vous dire qu'il y a parmi vous, sous le rapport religieux, depuis quelques années, un progrès, mais aussi une décadence lamentable.

Un progrès. Il n'y a pas pour le moment parmi nous ces cas d'hostilité, ces préventions, ces attaques, ces vieilles redites d'impiété qu'on aurait pu rencontrer çà et là autrefois. Cet obscurantisme arriéré et malveillant a fait son temps. Vous ne tenez pas la religion en suspicion, vous ne l'outragez pas, vous ne la combattez pas. Vous donnez aussi bien votre confiance et vos suffrages à un de vos concitoyens notable par sa foi et sa piété. Vous savez reconnaître que Jésus-Christ, que les prêtres de Jésus-Christ sont amis de l'homme, et surtout de la classe populaire d'où ils sortent. Vous aimez vous-mêmes la religion; elle a votre estime, vos sympathies. Vous êtes heureux

de la sentir gardienne de la vertu de vos jeunes filles, de trouver en elle un joug suave et un frein salutaire pour vos enfants dont elle continue à charmer et à embellir l'adolescence. Vous dites et avec raison : La religion, c'est le premier des biens sociaux dans les républiques ou dans les monarchies. Je vous félicite, m. f., de cette sagesse qui vous fait honneur. Mais il y a aussi un revers douloureux, hélas! coupable, à cette médaille, et à côté de ce progrès une décadence qui fait peur. La religion, si vous l'aimez, si vous l'estimez, mon frère, dans votre âme honnête et loyale, on ne s'en douterait guère à en juger par vos pratiques. Vous réjouissez ses ennemis par vos paresseuses, vos désertions, vos apostasies. Depuis quelque temps plusieurs d'entre vous paraissent l'avoir misérablement trahie, abandonnée, serviteurs négligents, lâches, inutiles. A quoi pensent-ils aboutir par cette paresse criminelle? Que sert d'applaudir un chemin et de l'admirer si on ne le prend pas? A combien d'entre nous on pourrait appliquer le reproche de l'apôtre à ses chers Corinthiens : *Inter vos multi infirmi et imbecilles et dormiunt multi*, dit-il, et il s'élève vivement contre cette épidémie de lâcheté, en leur rappelant le jugement de Dieu qui les attend.

Eh bien, m. f., l'heure est venue de sortir du tombeau de notre inertie, de notre dangereux sommeil, et — dans ce temps pascal — de reprendre une vie nouvelle, de jeter dehors le vieux levain, de re fleurir avec le printemps, de ressusciter avec Jésus-Christ.

Ce n'est jamais sans serrement de cœur et une sorte d'épouvante, que dans nos cérémonies funèbres, nous répétons et nous vous entendons répéter vous-mêmes sur certains cercueils : *Requiescat in pace!* Cruelle ironie, terrible accusation! Car le défunt a été un indifférent, un paresseux qui n'a rien fait pour Dieu; il a paru devant lui les mains vides. De quoi et de quel droit se reposerait-il? Le repos éternel n'est que pour les pratiquants, pour les laborieux. Hâtons-nous donc, m. f., la vie est courte, la santé fragile; pendant que nous en avons le temps, travaillons et travaillons encore, prenons peine, ne négligeons aucune des saintes observances qui nous sont commandées, multiplions nos pieux exercices, remplissons nos journées d'œuvres méritoires et de pratiques chrétiennes, afin qu'au suprême moment le ciel et la terre puissent sur notre tombe dire de concert : Il a bien travaillé devant Dieu et devant les hommes, qu'il jouisse de l'éternel repos! *Requiescat in pace!*

ENTRETIENS FAITS A DES JEUNES FILLES

CE QUE DOIT ÊTRE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE

IX

VIE D'UNION A DIEU PAR L'AMOUR (suite)

On demandait un jour à un grand écrivain catholique : « Qu'est-ce que la femme? » Il répondit

d'une manière exquise : « La femme, c'est un être qui a un cœur à donner. » Il aurait pu ajouter : et ce cœur est fait d'une essence délicieuse de bonté. A proprement parler, la femme n'est guère que cela : un cœur ; mais que cela seul est une grande et noble chose ! Quelle puissance d'aimer, de se dévouer et de s'oublier pour les autres ! L'homme ne s'oublie jamais, parce qu'il est une intelligence ; mais la femme a comme un besoin de penser aux autres, de s'intéresser à leur sort, de les consoler, de se donner à eux, plutôt que de se garder pour elle-même. Elle a des sourires et des larmes pour tous les malheureux ; elle sait, quand il le faut, tremper de larmes ses sourires, ou sourire à travers ses pleurs, pour attendrir, réconforter ou rendre l'espérance. Voyez-la plutôt auprès des malades, comme elle s'entend à bercer et à endormir leur douleur !

Ce cœur si bon, si délicat, si richement doué, mes enfants, c'est le vôtre, c'est le trésor que Dieu vous a confié ; trésor inépuisable si vous l'augmentez chaque jour d'amour de Dieu, mais qui sera vite épuisé si vous le gaspillez en affections mondaines et indignes de vous. Vous avez un cœur à donner, vous le donnerez à Dieu tout entier. Vous aimerez Dieu d'un amour *intime* et profond, d'un amour d'*obéissance*, enfin d'un amour *actif* qui se répandra en œuvres de miséricorde et en œuvres de défense catholique.

I. Aimez Dieu de tout votre cœur, c'est le grand précepte. Mais sachez que vous ne l'aimerez pas comme vous le devez et comme il l'exige, si vous ne pensez pas habituellement à lui, si cent fois par jour, mentalement et parfois des lèvres, vous ne lui dites avec un vrai bonheur, sensible et doux : « Mon Dieu ! je vous aime ! C'est pour vous que je travaille ! » Quand une âme a fait cela pendant des années, pendant toute sa vie, quelle dignité, quelle grandeur, quelle prédestination est la sienne ! Elle n'est inspirée que par cet unique sentiment, qui la rapproche des anges et l'élève avec une singulière suavité au-dessus des choses humaines. Ce monde ne lui paraît plus que ce qu'il est : de la terre ; les querelles des hommes, comme des querelles de fourmis ; les ambitions et les intérêts terrestres, comme les disputes de ces fourmis, à propos d'une motte de terre.

Telle fut la vieillesse de sainte Chantal, nous raconte la mère de Chaugy. Elle ordonnait un jour à une sœur d'écrire des lettres à différentes communautés de son ordre. — « Ma mère, dit celle-ci, je vais mettre dans cette lettre que votre charité est en sa vieillesse comme était celle de votre patron saint Jean, que votre charité ne nous parle plus que d'amour. » — « Ma fille, répondit-elle, ne faites pas cette comparaison, car il ne faut pas profaner les saints en les comparant aux chétifs pécheurs. Mais, vous me ferez plaisir de mander à ces filles-là que je vous ai dit, il y a plus de deux ans, que si je croyais mon courage, si je suivais mon inclination, et si je ne craignais d'ennuyer mes sœurs, je ne parlerais jamais d'autre chose que de la charité.

Et je vous assure, ajouta-t-elle avec une bonté et une innocence admirables, que je n'ouvre presque jamais la bouche pour parler de choses bonnes que je n'aie envie de dire : « Tu aimeras le Seigneur de tout ton cœur et ton prochain comme « toi-même. » (Liv. III, chap. v.)

Elle avait, jeune, un cœur à donner ; elle le donna à Dieu, et Dieu qui le reçut le lui rendit centuplé de valeur pour qu'elle aimât davantage son époux, ses enfants et, plus tard, ses chères filles de la Visitation. Voilà ce que Dieu fait de nos cœurs, une fois que nous les lui avons confiés ; il leur communique du sien, c'est-à-dire quelque chose de divin et d'immense que le monde même admire, n'en comprenant point ou en comprenant mal la cause.

Cet amour, pour être sincère, profond, doit exclure tout intérêt, toute pensée de récompense ou d'estime extérieure. Faites le bien, soyez vertueuse, faites de généreux sacrifices de votre liberté, silencieusement, ne voulant être connue que de Dieu seul : c'est là véritablement aimer, et telles sont les marques infaillibles de l'amour.

II. La meilleure forme de l'amour, c'est l'obéissance.

Comment Jésus-Christ a-t-il témoigné son amour à son Père ? « En se faisant obéissant jusqu'à la mort. » Si nous aimons Jésus-Christ, voilà bien la voie ouverte, suivons-la.

Et pourquoi a-t-il revêtu notre humanité ? C'est pour se faire aimer de nous davantage, en vivant parmi nous, comme l'un de nous, de notre vie de pauvreté, d'épreuves, de persécutions. Car nous n'aimons que ceux qui nous ressemblent, et quand nous avons vu notre Sauveur, nu sur la paille de la crèche, souffrant de la faim et de la soif, pleurant comme pleurent nos enfants, nous avons été touchés de tant d'amour, et nous nous sommes pris à l'aimer aussi. Mais si vous êtes obéissantes comme lui, vous lui ressemblerez plus encore, et vous l'aimerez davantage.

L'amour a ce privilège de rendre égaux ceux qui s'aiment. Entre amis, il n'y a ni supérieurs, ni inférieurs, si bien que l'amour de Dieu nous rend semblables à Dieu et en quelque sorte égaux à Jésus-Christ. Quelle dignité et quelle prérogative !

Obéissez donc à l'Eglise, non seulement lorsqu'elle commande, mais lorsqu'elle indique la marche à tenir, lorsqu'elle conseille simplement. Marchez suivant l'esprit de l'Eglise. Obéissez, même et surtout lorsqu'il vous en coûte. Dieu vous en récompensera davantage. Vous aurez beau faire des sacrifices de volonté, de renoncement, d'héroïsme même, vous n'irez pas « jusqu'à la mort » comme Jésus-Christ. Que si vous alliez jusque-là, — et il faut se disposer à tout en ces pénibles conjonctures que nous traversons, il faut même envisager les cas douloureux où vous seriez placées entre votre devoir et votre conscience, entre les exigences du monde et les ordres de l'Eglise, — eh bien ! vous atteindriez les sommets du mérite et de la gloire devant Dieu ; vous seriez

martyres de votre devoir, de votre foi, et ce serait très-bien ; car l'amour demande non seulement des résolutions creuses, de belles paroles stériles, mais des actes.

III. L'amour vrai, c'est en effet l'amour actif, qui fait ses preuves. Vous devez aimer tout ce que Dieu aime et commande d'aimer, parents, amis, voisins, votre pays natal et votre patrie, les heureux et les délaissés, toujours pour l'amour de Dieu. Mais vous devez aimer particulièrement ceux que repousse et méprise le monde, cet implacable ennemi de Dieu. Il n'aime pas les pauvres, tendez-leur la main ; il maudit l'Eglise, défendez partout l'Eglise.

1. Les riches, mes enfants, sont bien coupables. Il y a des exceptions, sans doute, mais juste pour confirmer la règle. Ils ne veulent pas admettre ces vérités que leur prêche l'Eglise, qu'ils sont les trésoriers des indigents, les intendants du pauvre à qui leur superflu appartient. Et ils n'aiment pas le pauvre, ils l'écartent, sa vue leur est importune. Je sais bien que le pauvre n'a pas toujours été prévoyant, je sais mieux encore qu'il est malheureux. Eh bien ! le riche est heureux, lui, qu'il leur donne son bonheur. Il est prévoyant pour lui, qu'il le soit pour eux, c'est son devoir. S'il refuse de donner de son superflu à l'infortuné qui n'a pas le nécessaire, il est coupable, et sa faute retombera sur sa tête avec les malédictions éternelles, et sur la société en orages de révolutions.

Rappelez-vous, mes enfants, vous qui êtes chrétiennes, que les pauvres sont les membres souffrants de Jésus-Christ, et ne les éloignez pas. Vous avez toujours au moins un sourire, une bonne parole à leur donner, et, sachez-le, une sympathie du regard et des lèvres vaut mieux souvent pour ces écrasés du chemin et ces victimes des duretés de la vie, qu'un morceau de pain et qu'un bon feu. Votre sourire leur allume au cœur une flamme de courage et de consolation. Tout le monde ne les rejette pas ; du moins, ils ont rencontré une chrétienne, une jeune fille qui les a salués avec douceur, avec respect. Ce qui caractérise, hélas ! notre société d'où la religion disparaît pour faire place à l'égoïsme, c'est le mépris pour les pauvres et pour les vieillards, l'arrogance de la force en face de la faiblesse. Aussi quand cette faiblesse, qui est le nombre, s'unira et deviendra la force, quels bouleversements sociaux, quelles représailles !

Quand vous pouvez leur faire une aumône, faites-la. Ce sont les pauvres du bon Dieu. Ne les chicanez pas sur leurs défauts, leur imprévoyance, leur insistance parfois, leur manque de franchise et d'honnêteté. Que voulez-vous ? Ils sont malheureux, et c'est assez pour qu'un cœur chrétien excuse et pardonne beaucoup. Sainte Chantal aimait beaucoup les pauvres, comme d'ailleurs faisaient tous les saints. Avant la mort de son mari, quand elle était encore la jeune et brillante baronne de Chantal, il y eut une année une grande famine. Les pauvres affluaient au château. Afin de mettre un peu d'ordre dans la distribution de ses

charités, elle les faisait entrer par une porte, et, lorsqu'ils avaient reçu leur aumône, sortir par une autre. Plusieurs abusaient de sa générosité et revenaient une seconde fois. Bien qu'elle les reconnût elle ne les repoussait jamais : « Mon Dieu ! pensait-elle, à tout moment je mendie à la porte de votre miséricorde. Voudrais-je, à la seconde ou à la troisième fois, être rechassée ? »

Donnez ainsi, avec bonté, en fermant les yeux, afin que le pauvre ne s'aigrisse pas, et qu'il vous pardonne d'être plus riche que lui. Car vous lui donnez, donc vous lui êtes supérieur, il est par conséquent porté à vous haïr comme un ennemi. Oui, c'est la bonté du riche, a-t-on dit, qui lui fait pardonner de donner.

2. Il est deux signes de prédestination : l'amour des pauvres et l'amour de l'Eglise. Aimer l'Eglise surtout, c'est aimer Dieu, et c'est ici que l'amour doit être actif, car elle est haineusement et violemment attaquée.

Elle est attaquée aujourd'hui par la libre-pensée au nom de la liberté ; et il est nécessaire, mes enfants, que vous ayez à ce sujet des idées bien arrêtées, afin que vous trouviez pour répondre des arguments décisifs.

C'est le protestantisme qui a inventé, au xvi^e siècle, la libre-pensée, c'est-à-dire la liberté de penser le mal et par conséquent le droit de faire le mal. Il a prétendu que le bien et le mal doivent être sur le pied d'égalité. A ses yeux, les maisons de jeu ou de débauche sont tout aussi sacrées que les maisons des Petites-Sœurs des pauvres où s'exerce la plus large et la plus touchante charité. L'équation du vice et de la vertu, voilà le libéralisme. Le mal s'est donc dressé en face de Dieu, avec les mêmes privilèges légaux et réclamant le même droit de cité. Il l'a obtenu. C'est alors qu'on a chassé la religion de l'enseignement, Dieu des écoles, le crucifix et les sœurs des hôpitaux, les religieux de leurs maisons, le prêtre de l'armée et des bureaux de bienfaisance, et qu'on a déchainé contre l'Eglise toutes les passions, tous les blasphèmes, toutes les calomnies. Lentement, mais sûrement, l'on travaille à déchristianiser la France.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler toutes les persécutions, toutes les tracasseries humiliantes auxquelles l'Eglise de France est vouée, jusqu'au jour où l'on espère la réduire par la désertion, la famine ou la perversion. Qu'il me suffise de constater que cette prétendue liberté est le triomphe organisé du mal. Il n'y a pas de liberté du spoliateur contre le droit, pas de liberté du mal contre Dieu. L'erreur n'a pas plus le droit de se produire et de s'imposer que l'empoisonneur n'a le droit de vendre des poisons, le brigand le droit d'assassiner. On ne prescrit pas contre les lois de Dieu et de l'Eglise.

Mais, en attendant, la France se démoralise et les âmes se perdent. On peut dire que nous assistons à une apostasie presque universelle des

esprits et des idées, et ce qui étonne, dans un tel chaos, c'est que Dieu ne nous ait pas abandonnés. Loin de là, comme un ami qui espère, par un redoublement d'amour et de dévouement, ramener son ami indifférent et oublieux, il nous témoigne plus d'affection, il nous fait pénétrer dans les mystères consolants de son Cœur adorable. Au lendemain de la Réforme, quand les hommes s'éloignent, il les rappelle et leur montre pour les toucher son Cœur qui les a tant aimés. L'intelligence est pervertie chez nous, rien n'est plus lamentablement évident, puisque nous mettons sur un pied d'égalité la vérité et l'erreur, le bien et le mal, Dieu et le démon. Alors Jésus-Christ s'adresse à notre cœur, il espère que tout sentiment n'y est pas éteint, il y vient souffler la charité. Peut-être que, comme le prodigue, nous reviendrons à notre Père, et que notre cœur nous sauvera malgré les écarts de notre esprit.

Et Jésus-Christ s'adresse à vous, mes enfants, et il vous dit : « Eclairez les âmes, défendez l'Eglise votre mère par vos paroles, par votre influence, soutenez ses œuvres, faites-la aimer par vos exemples et votre bonté, aimez l'Eglise pour mieux aimer Dieu ! »

C'est la dernière ressource qui nous reste. Si nous sommes sourds à cet appel suprême, c'en est fait de nous. Ah ! si vous compreniez bien quelle est votre part de responsabilité dans la perte ou le salut de la France, comme vous seriez plus ferventes, plus pieuses, comme vous vous feriez les apôtres de l'Eglise et du Cœur de Jésus ! Comme vous affirmeriez et feriez entrer cette idée, que Dieu seul a des droits et que le mal n'en a pas, que l'Eglise c'est le bien, et qu'il faut lui donner toute liberté pour faire le bien !

Nous sommes tous solidaires. Si les uns ne paient pas, il faudra que les autres le fassent. Croyez-vous au dogme de la Communion des Saints ? Alors vous devez être convaincues que par votre amour de Dieu, profond et actif, vous pouvez réparer pour ceux qui blasphèment, faire contre-poids à cette masse de crimes privés et publics qui menace de nous écraser. Si, en France, la quantité des vertus n'est pas supérieure à la quantité des vices, nous sommes perdus !

Vous aimerez Dieu pour ceux qui le haïssent, vous le prierez pour ceux qui le maudissent, c'est une obligation de conscience, et un devoir patriotique. Vous aimerez surtout l'Eglise, Jésus-Christ son fondateur et votre aimable Maître. Votre cœur et le sien demeureront unis par des liens d'affection indissolubles. Donnez-vous à lui tout entières, de toute votre âme et, dites-lui, comme sainte Elisabeth de Hongrie, délaissée de tous, mais admirablement courageuse : « O mon Jésus ! si vous voulez être avec moi, je veux être avec vous et n'être jamais séparée de vous ! » Jésus lui répondit : « O mon Elisabeth, si tu veux être à moi, je veux bien être à toi et n'être jamais séparé de toi ! »

Douces paroles qui résonnent dans toutes les

âmes qui aiment l'Eglise, la défendent et l'écou- tent, vraies fiancées du Christ, comme ces chevaliers du moyen-âge qui se fiançaient avec leur épée pour défendre la Croix.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE TROISIÈME

L'espérance

I

SA NATURE

— *Qu'est-ce que l'espérance ?*

— L'espérance est une vertu surnaturelle théologique qui nous fait attendre avec une ferme confiance les biens que Dieu nous a promis.

— *Pourquoi dites-vous une vertu ?*

— Parce que l'espérance est une bonne habitude qui nous porte à faire un acte bon, l'acte d'espérance.

— *Pourquoi dites-vous une vertu surnaturelle ?*

— Parce que cette vertu est au-dessus de la nature et des forces de l'homme. Dieu seul pouvait la lui donner, et c'est au baptême que l'homme a reçu ce don précieux.

— *Pourquoi dites-vous vertu théologique ?*

— Parce que l'espérance va directement à Dieu, en ligne droite, sans aucun détour ; c'est en Dieu que j'espère.

— *Que signifient ces paroles : qui nous fait attendre avec une ferme confiance ?*

— Elles signifient :

1^o Que je désire vivement les biens promis ;

2^o Que je tends, que je cherche à les obtenir par un effort de ma volonté ;

3^o Que j'ai la pleine et entière certitude, du côté de Dieu, d'obtenir les biens promis.

— *Pourquoi dites-vous du côté de Dieu ?*

— Parce que, si je dois avoir confiance en Dieu, je suis obligé de me défier de moi-même, et à cause de ma faiblesse, et à cause des dangers qui m'environnent, et à cause des nombreux et redoutables ennemis qui ont juré ma perte éternelle.

— *Que désignent ces mots : les biens que Dieu nous a promis ?*

— Ils désignent le bonheur du ciel et les différents secours nécessaires pour y arriver. Et c'est l'objet de l'espérance dont il sera question plus loin.

II

SA DIVISION

— *Comment l'espérance se divise-t-elle ?*

— Elle se divise d'abord en espérance habituelle et espérance actuelle.

— *Qu'est-ce que l'espérance habituelle ?*

— C'est la vertu même que nous venons de définir.

— *Qu'est-ce que l'espérance actuelle ?*

— C'est l'acte même d'espérance, c'est-à-dire l'acte par lequel, moyennant le secours de Dieu, nous attendons avec une ferme confiance les biens qu'il nous a promis.

— *Pourquoi dites-vous : moyennant le secours de Dieu ?*

— Parce que, pour faire un acte d'espérance utile au salut, outre la vertu d'espérance, l'homme a encore besoin d'une grâce actuelle de l'Esprit-Saint, ainsi que le définit le saint Concile de Trente. (Sess. vi, Can. 3.)

— *N'y a-t-il pas une autre division de l'espérance ?*

— Oui, l'espérance se divise en espérance vivante et en espérance morte.

— *Qu'est-ce que l'espérance vivante ?*

— C'est celle qui est unie à la charité et qui se trouve dans tous les justes ?

— *Qu'est-ce que l'espérance morte ?*

— C'est celle qui est séparée de la charité, comme il arrive pour les pécheurs qui sont tombés dans une faute mortelle.

III

SON OBJET

— *Quel est l'objet de l'espérance ?*

— L'objet de l'espérance, c'est tout ce que Dieu nous a promis.

— *Qu'est-ce que Dieu nous a promis ?*

— Dieu nous a promis d'abord le paradis, ou le bonheur du ciel.

— *En quoi consiste le bonheur du ciel ?*

— Il consiste à voir et à posséder Dieu qui est infiniment beau et infiniment bon.

— *Ce bonheur est-il grand ?*

— Il est tellement grand que l'apôtre saint Paul nous dit que l'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille n'a rien entendu, son cœur n'a rien senti de ce que Dieu réserve à ses élus.

— *Qu'est-ce que Dieu nous a encore promis ?*

— Dieu nous a encore promis ses grâces pour nous aider à arriver au ciel.

— *Quelles grâces ?*

— La grâce sanctifiante et la grâce actuelle.

— *Qu'est-ce que la grâce sanctifiante ?*

— C'est celle qui nous rend justes, saints, agréables à Dieu et fait de nous ses enfants et les héritiers de son beau royaume.

— *En quoi consiste la grâce actuelle ?*

— Elle consiste dans les différents secours surnaturels que Dieu nous accorde journellement pour nous aider à faire le bien qui conduit au ciel et à éviter le mal qui empêche d'y aller.

— *Ne peut-on pas dire que les biens temporels eux-mêmes sont l'objet de notre espérance ?*

— Oui, en tant qu'ils se rapportent à notre salut et peuvent nous aider à obtenir le bonheur éternel.

— *Dieu ne s'est donc pas contenté de nous promettre le paradis ?*

— Non, il nous a encore promis, et il nous donne généreusement tous les biens surnaturels et même naturels qui doivent nous aider à devenir éternellement heureux.

— *Qu'en concluez-vous ?*

— Que l'espérance du chrétien est riche, et que Dieu est un père infiniment bon, digne de toute notre reconnaissance et de tout notre amour.

IV

MOTIF DE L'ESPÉRANCE

— *N'avez-vous pas dit plus haut que, dans l'acte d'espérance, il y a comme trois actes différents ?*

— Oui, il y a :

1^o Le désir du ciel ;

2^o L'effort pour l'obtenir ;

3^o La certitude qu'on l'obtiendra.

— *Chacun de ces trois actes devant avoir son motif ou sa raison d'être, dites-moi d'abord pourquoi vous désirez le paradis ou la possession de Dieu ?*

— Parce que la possession de Dieu est pour moi le souverain bien, le vrai bonheur, la béatitude éternelle. Voilà le motif de mon ardent désir.

— *Pourquoi maintenant faites-vous des efforts pour obtenir ce bonheur ?*

— J'ai le courage de faire des efforts pour gagner le ciel, et de me raidir contre les difficultés, parce que Dieu est là avec sa puissance et sa miséricorde pour me venir en aide, me rendre possible et même facile la conquête du paradis. Voilà le motif de ma bonne volonté à faire ces efforts.

— *Pourquoi enfin avez-vous la ferme confiance d'obtenir ce bonheur tant désiré ?*

— Parce que Dieu m'a promis le ciel et sa grâce pour y arriver et qu'il est fidèle à ses promesses.

— *Si un homme vous avait promis une fortune, seriez-vous sûr de l'avoir ?*

— Non.

— *Pourquoi.*

— Parce que cet homme, être imparfait, pourrait oublier sa promesse, ou manquer à sa parole, ou se trouver dans l'impuissance de la tenir.

— *Dieu peut-il oublier sa promesse ?*

— Non, tout lui est présent, et il a la science infinie qui ne peut rien ignorer ni oublier.

— *Peut-il manquer à sa parole ?*

— Non ; être infiniment parfait, et sans aucun défaut, il ne saurait manquer à ses promesses ; sa parole ne passe point, elle s'accomplit toujours.

— *Peut-il se trouver dans l'impuissance de tenir sa parole ?*

— Non ; car, étant l'être infiniment puissant, il a toujours le pouvoir de donner ce qu'il a promis.

— *Avec lui vous êtes donc sûr d'avoir ce qui vous a été promis ?*

— Absolument sûr et certain.

— *Résumez ce que nous venons de dire sur le motif de l'espérance.*

— Je désire le ciel, parce que c'est pour moi la béatitude et le bonheur.

Je m'efforce de le gagner, sans reculer devant les obstacles, parce que Dieu est là pour me venir en aide.

Je suis sûr de l'obtenir, parce que Dieu, qui me l'a promis, est fidèle à ses promesses. Il peut et veut les tenir.

— *N'avons-nous pas encore d'autres motifs*

d'attendre avec confiance ce que Dieu nous a promis ?

— Oui.

— *Lesquels ?*

— La tendresse de Dieu lui-même, les mérites du Sauveur et les suffrages des saints.

— *Quand vous demandez à votre père terrestre un morceau de pain ou un poisson, ne craignez-vous pas qu'il ne vous donne une pierre ou un serpent ?*

— Nullement ; je suis, au contraire, bien sûr que mon père me donnera tout ce que je lui demanderai.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il est trop bon pour me le refuser.

— *C'est donc sa bonté pour vous qui vous inspire cette confiance ?*

— Oui.

— *Dieu est-il votre père céleste ?*

— Oui.

— *Sa bonté pour vous est-elle aussi grande que celle de votre père terrestre ?*

— Infiniment plus grande.

— *Qu'est-ce que Dieu a fait pour vous montrer sa bonté ?*

— Sans que je lui demande rien, il m'a tout donné : la vie et tout ce qui est nécessaire à son entretien ; la grâce, pour que je devienne son enfant et l'héritier de son beau royaume ; son fils unique et bien aimé, pour payer mes dettes et me racheter.

— *Que veut-il faire encore ?*

— Me rendre éternellement heureux, me faire partager son bonheur, sa richesse, sa gloire, me rassasier de délices pendant les siècles des siècles.

— *Il est donc vraiment bon pour vous ?*

— Il est la bonté même, et voilà pourquoi encore j'ai en lui une pleine et entière confiance.

— *Quel est celui qui nourrit les oiseaux du ciel ?*

— C'est Dieu, leur créateur.

— *Quel est celui qui habille la fleur des champs ?*

— C'est Dieu, son auteur.

— *Valez-vous bien un oiseau ou une fleur ?*

— Notre-Seigneur me dit dans l'Evangile que je vaudrais beaucoup plus.

— *Dieu vous aime-t-il autant qu'un oiseau ou une fleur ?*

— Puisque je vaudrais bien mieux, Dieu m'aime bien davantage, et c'est pourquoi je mets en lui toute ma confiance.

— *N'avez-vous pas encore un autre motif de confiance ?*

— J'ai encore les mérites de Jésus-Christ.

— *Les mérites de Jésus-Christ sont-ils bien grands ?*

— Ils sont infiniment grands.

— *Montrez-le.*

— Notre-Seigneur Jésus-Christ étant Dieu, chacune de ses actions a un prix infini ; il lui aurait

donc suffi de la plus petite prière ou pénitence pour payer nos dettes à Dieu et nous racheter ; mais il a voulu faire quantité de prières, accomplir quantité de pénitences, endurer les plus cruels tourments, verser tout son sang et mourir sur la croix ; en sorte que la somme de ses mérites est incalculable ; c'est un véritable océan et au delà, c'est un trésor inépuisable.

— *Pour qui tous ces mérites ?*

— Pour nous, car c'est pour nous que Notre-Seigneur est venu, pour nous qu'il a vécu, pour nous qu'il a souffert, pour nous qu'il est mort sur la croix.

— *Ces mérites du Sauveur plaident donc notre cause ?*

— Oui, ils parlent pour nous, ils prient, ils supplient pour nous.

— *Et que demandent-ils en notre faveur ?*

— Ils demandent que la porte du paradis nous soit ouverte, que Dieu nous comble de toutes ses grâces et que notre Père céleste daigne accueillir tendrement ses enfants prodigues et leur donner le doux baiser de la réconciliation.

— *Dieu peut-il refuser quelque chose aux mérites de Jésus-Christ ?*

— Comment Dieu pourrait-il refuser la moindre chose aux mérites si grands de son fils unique et bien-aimé, de celui en qui il a mis toutes ses complaisances ?

Aussi Notre-Seigneur nous dit-il dans l'Evangile : Tout ce que vous demanderez à mon père en mon nom, ou par mes mérites, vous sera accordé.

Les mérites du Sauveur sont donc pour moi un nouveau et puissant motif d'espérance.

— *Un pauvre petit berger, sujet d'un grand roi, serait-il assez hardi pour aller demander une faveur au roi ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Il dirait : Je suis trop petit, le roi est trop grand, je n'ose pas.

— *Mais si un ami du roi, ou un prince de sa cour venait lui proposer de demander pour lui ?*

— Alors la confiance lui viendrait et il demanderait avec l'espérance d'obtenir.

— *Pauvre petit sujet du Roi des rois, l'homme est-il bien hardi pour parler au souverain maître de toutes choses ?*

— Non, et, abandonné à lui-même, il n'oserait pas.

— *Mais n'y a-t-il pas un ami de Dieu et un prince du paradis qui s'offrent à parler pour lui ?*

— Oui, son ange gardien et son saint patron.

— *N'y a-t-il pas mieux encore ?*

— Oui ; il y a le favori même du roi, son intendant, celui qui possède toute sa confiance ; il y a saint Joseph qui veut parler pour l'homme.

— *N'y a-t-il pas mieux encore ?*

— Oui ; il y a la fille chérie, l'épouse bien-aimée, la mère vénérée du Roi ; il y a la très Sainte-Vierge, qui, à son tour, veut intercéder pour le pauvre petit sujet du souverain Seigneur et maître de toutes choses.

Comment l'assistance de tels protecteurs ne serait-elle pas pour l'homme un nouveau motif de confiance ?

— *L'homme a donc toutes sortes de motifs de confiance ?*

— Oui : la puissance et la promesse infaillible de Dieu ; sa tendresse et sa charité ; les mérites infinis de notre bon Sauveur ; la protection de la Sainte-Vierge, des anges et des saints ; tout cela lui crie : confiance ! confiance !

Confiance dans la tristesse et les épreuves !

Confiance dans les tentations et les dangers !

Confiance, malgré le nombre et la fureur de tes ennemis !

Confiance, malgré tes faiblesses, tes misères, tes péchés !

Confiance, confiance ; si tu le veux, tu seras sauvé !

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologetique

On nous pardonnera d'ouvrir une parenthèse pour donner le chapitre suivant, lequel pourra paraître un hors-d'œuvre, mais ne laissera pas d'intéresser quelques-uns de nos lecteurs.

Au prochain N° nous reprendrons la suite de nos récits.

XIX

SALOMON ET LA FRANC-MAÇONNERIE

La franc-maçonnerie, a dit Pie IX, est la synagogue de Satan. (Encycl. 21 nov. 1873). Les loges sont les temples où elle convie les hommes à la révolte contre Dieu et finalement à l'adoration de Satan. Son enseignement est donc directement opposé à celui de la Bible, qui est la parole de Dieu, et à celui de l'Eglise qui parle au nom de Jésus-Christ. C'est pourquoi dans la liturgie des Loges on prône le déisme, le naturalisme — Satan est surtout très naturaliste en notre siècle, — l'éducation suivant les principes purement naturels, afin de combattre la religion révélée, l'ordre surnaturel, l'éducation chrétienne. Surtout on persifle la Bible, on maudit le Dieu cruel qui par un caprice inique de sa volonté a condamné le genre humain à la misère, à l'extermination par le déluge ; et par contre l'on réhabilite Eblis, ou l'ange des ténèbres, et Caïn le fraticide. Un des caractères saillants de l'école rationaliste moderne inspirée par la maçonnerie, c'est la haine pour les hommes de Dieu comme Abel, et une profonde tendresse pour les révoltés, pour les scélérats. C'est ainsi que M. Renan a essayé d'excuser, de relever jusqu'à Judas.

Mais l'imposante figure de Salomon, ainsi que son temple, la merveille des temps anciens, ne pouvait manquer de hanter le cerveau des franc-maçons ; aussi domine-t-elle leur légende, leur enseignement. Nous allons voir comment ils dénaturent les faits, dans le but avoué d'humilier Salomon, le grand roi, devant Hiram-Abi, l'architecte du temple, Dieu devant Satan.

Rien n'est intéressant comme d'étudier leurs rites et de collationner ce qui se rapporte princi-

palement à Salomon. L'erreur de la légende impie se perçoit mieux avec ses détails perfides, mise en face de la vérité historique. Cette antithèse d'ailleurs trouve sa place naturelle dans notre cadre. Entrons d'abord dans une loge, nous y verrons comme un pastiche du temple de Salomon. Puis à travers la légende d'Hiram nous apparaîtra clairement la haine de Satan contre Dieu.

I. Le temple de Salomon était tourné vers l'Occident ; naturellement la loge regarde l'Orient. Le démon singe, mais avec l'obligation de travestir, car sa brillante intelligence est faussée et comme à rebours. A la porte d'entrée, à l'Occident, se trouvent deux colonnes du temple de Salomon : Booz et Jakin. C'est là qu'est amené l'apprenti-maçon, entre ces deux colonnes qui figurent, dit Ragon, « les deux phallus générateurs, l'un de la lumière, de la vie et du bien ; l'autre des ténèbres, de la mort et du mal, qui entretiennent l'équilibre du monde. Ce dogme des deux principes enseignés sous l'allégorie de la lumière et des ténèbres, forme en effet le fond de la maçonnerie comme de tous les mystères anciens. »

Quand l'apprenti a subi les épreuves ridicules de la caverne où il tombe douillettement sur un matelas, et de la coupe à deux compartiments où il boit malgré lui une absinthe très amère, il est ramené entre Jakin et Booz. Les voyages et les simagrées continuent, et, dans certaines loges de province, on fait intervenir « la chèvre qui a servi de nourrice au roi Salomon » et que le récipiendaire baise dévotement, ou plutôt honteusement.

Derrière le trône du Vénérable, ombragé d'un dais à franges d'or, se voit, sur l'autel, un transparent triangulaire qui représente le Delta sacré, avec les lettres hébraïques du nom de Jéhovah. A gauche le soleil, à droite le croissant de la lune, au plafond un champ d'azur parsemé d'étoiles. Souvenirs bibliques, interprétés dans le sens purement naturel du grand architecte de l'univers.

Les apprentis ont leur place marquée à la colonne Jakin. Le mot sacré qu'on leur épèle à l'oreille, car on ne doit pas le prononcer, est encore « Jakin, c'est-à-dire *stabilité, fermeté*, » tandis que le mot de passe est Tubalcaïn, « le nom de l'un des fils de Lamech auquel on attribue l'art de travailler les métaux, » un petit-fils du fraticide Caïn.

Aux Compagnons l'on enseigne que « Moïse s'est trompé en croyant que le monde se borne à la planète de la terre » — ce que Moïse d'ailleurs n'a jamais dit, — et que « la Bible est dans l'erreur quand elle enseigne que le travail est un châtimement, » ce qui est également faux, car le travail n'a été un châtimement que pour Adam ; pour nous il est une épreuve. Ensuite on leur découvre les premiers mystères maçonniques : « Le premier de nos maîtres, c'est Caïn qui bâtit une ville qu'il appela Hénoc... ; puis vinrent Phaleg qui éleva la tour de Babel, Nemrod qui jeta les fondements de Babylone. Après, c'est notre maître Hiram qui bâtit le temple de Salomon. » Ces enseignements

reçus, le Compagnon va se placer à la colonne Booz, au sud, reçoit pour mot sacré Booz, « mot qui signifie *force*, » pour mot de passe *Schibboleth* avec « le droit de visiter les loges d'adoption — ou des sœurs maçonnes, — où tout se compte par cinq. »

Mais c'est au Maître maçon que sont révélés, sous une forme symbolique, tous les secrets de la secte, qui se résument dans la haine de Dieu et de l'Eglise de Jésus-Christ. Nous allons analyser ces enseignements cauteleux et sataniques d'après les livres liturgiques de la maçonnerie, et en nous servant autant que possible des expressions mêmes qu'ils emploient.

II. « Nous empruntons à la Bible, légende profane, disent-ils au futur Maître, quelques fragments où vous retrouverez l'histoire et la figure de notre respectable maître Hiram. Envoyé à Salomon par le roi des Tyriens, adorateurs de Moloch, pour élever un temple à la gloire de Jéhovah, tous s'inclinaient devant lui et l'appelaient le Maître. La bonté et la tristesse étaient peintes sur son visage assombri, et son large front reflétait à la fois l'esprit de lumière et le génie des ténèbres. Grand architecte et grand statuaire, il commandait à plus de trois cent mille ouvriers, qui s'avançaient de tous les points de l'horizon, comme les flots d'une mer pressée, et qui, sur un signe de lui, s'arrêtaient, prêts à obéir en toute chose.

« Un jour Balkis, reine de Saba, vint visiter Salomon. Le grand roi pour lui donner une idée de sa puissance lui fit voir le temple. Toute émerveillée, elle veut en connaître l'architecte, en admirer les ouvriers. Malgré lui alors, et à contre-cœur, Salomon mande Hiram. Celui-ci salue Balkis et, sachant ce qu'elle désire, debout devant le temple, du bras droit il trace une ligne horizontale du milieu de laquelle il fait tomber une ligne perpendiculaire figurant deux angles droits en équerre (T, le signe maçonnique). Aussitôt arrivent par centaines de milliers les ouvriers, divisés en trois cohortes : les Maîtres, les Compagnons, les Apprentis. Ils marchent par rangs pressés, la terre tremble sous leurs pas. Point de cris, mais un grondement sourd comme celui d'un tonnerre lointain ou des hautes vagues qui se précipitent. Qu'un souffle de colère agite ces têtes, et ce flot humain emportera tout sur son passage.

« Devant cette force inconnue qui s'ignore elle-même, Salomon a pâli. Il jette un regard effaré sur le brillant mais faible cortège des prêtres et des courtisans qui l'entourent, il tremble pour son trône. Tout à coup Hiram étend le bras, tous s'arrêtent. A ce signe, cette armée innombrable se disperse ; elle se retire frémissante, mais elle obéit à l'intelligence qui la domine et la dompte. Salomon, songeur, comprend que tous ses dons, toutes ses éminentes qualités sont peu de chose auprès de cette puissance supérieure à la sienne, et à laquelle, il en a la prescience, l'avenir appartient.

« Cette puissance, c'était le peuple.

« Cependant Salomon admire Balkis qui lui semble une statue du plus précieux des métaux avec un visage et des mains d'ivoire, mais une statue qui parle. Il la fait asseoir sur son trône de cèdre doré, à côté de lui, et elle lui propose trois énigmes. Il les résout aussitôt, car il a corrompu à prix d'argent le grand Prêtre des Sabéens qui lui a livré d'avance les réponses. Puis il la promène à travers les magnificences du temple encore inachevé. Quand ils sont arrivés aux fondations de l'autel, la reine remarque un pied de vigne arraché de terre et jeté à l'écart. Un oiseau merveilleux qui accompagne partout Balkis, une huppe appelée Hud-Hud, lui fait comprendre par ses cris plaintifs quel est ce signe méprisé, quel dépôt sacré cette terre recouvre, cette terre violée par l'orgueil de Salomon, et la reine lui reproche d'avoir élevé sa gloire sur le tombeau de ses pères : « Cette vigne, poursuit-elle, avait été plantée par Noé, le père de ta race. Un descendant de Noé n'a pu sans impiété faire arracher ce cep vénérable. C'est pourquoi le dernier prince de ta race sera cloué comme un criminel à ce bois qui devait être sacré pour toi ! »

« Salomon n'en est pas moins embrasé d'amour pour Balkis qui résiste d'abord, puis, touchée et fière à la fois des hommages du grand roi, lui promet de l'épouser. Mais le palais de Sion, mais le temple est plein d'Hiram : les colonnes, les statues, la mer d'airain lui redisent sans cesse Hiram ; elle veut qu'Hiram, le merveilleux ouvrier de ces chefs-d'œuvres, lui soit présenté, et Salomon finit par céder à ses désirs.

« Qu'était-ce donc que ce sombre personnage que son génie élevait au dessus de tous les hommes et qui professait pour la multitude un *mépris si profond* ?

« Hiram, c'était un petit-fils de Caïn.

« Aux premiers jours du monde, Eblis, l'ange de lumière (Satan) ne put voir la beauté d'Eve sans la convoiter. Eve pouvait-elle résister à l'amour d'un ange ? Caïn naquit, fils non d'Adam mais d'Eblis. Son âme, étincelle de l'ange de lumière, Esprit du feu, l'élevait infiniment au-dessus d'Abel, le fils d'Adam. Cependant il fut bon pour Adam dont il aida la débile vieillesse, bon pour Abel dont il soutint les premiers pas. Mais Dieu, jaloux du génie communiqué par Eblis à Caïn, bannit Adam et Eve de l'Eden, pour les punir tous les deux, et après eux leurs descendants, de la faute d'Eve. Adam et Eve détestaient Caïn, cause involontaire de cette sentence inique, et ils chérissaient Abel. Enflé par cette injuste préférence, celui-ci méprisait Caïn. D'autre part Aclinia, la première fille d'Adam et d'Eve, aimait Caïn, qui l'adorait. Par la volonté de Jéhovah-Adonaï, elle fut donnée pour épouse à Abel. Ce Dieu jaloux avait pétri le limon pour en faire Adam, à qui il avait donné une âme servile ; aussi redoutait-il l'âme *libre* de Caïn. Poussé à bout par l'injustice de Dieu, par celle d'Adam, d'Eve et d'Abel, Caïn frappa le mauvais frère. Adonaï, ce Dieu qui devait

noyer tant de milliers d'hommes dans les eaux du déluge, fit de la mort d'Abel un crime indigne de pardon.

« Cependant Caïn, pour racheter cette faute *excusable*, commise dans un mouvement de légitime colère, mettait au service des enfants du limon cette âme supérieure qu'il tenait de l'ange de lumière. Il leur apprit à cultiver la terre. Ses fils leur enseignèrent les arts. Le ressentiment contre l'injustice est faible dans les âmes supérieures. Avec le même désintéressement, Hiram consacrait son génie à la construction du temple que Salomon élevait à cet Adonaï, ce Dieu dont la haine implacable poursuit depuis le commencement des siècles la race de Caïn, de génération en génération. Salomon reconnaît avec rage que cet homme l'écrase par sa supériorité, et Balkis elle-même se sent troublée jusqu'au fond des entrailles, quand il attache sur elle, sans crainte comme sans vanité, son regard de flamme. Elle comprend qu'il est plus qu'un homme et regrette amèrement l'engagement téméraire qui la lie au roi.

« Un jour Salomon surprend les yeux de Balkis fixés sur Hiram, et il jure de se venger d'un rival qu'il pressent et qu'il abhorre. Un compagnon maçon, Jubelas, un compagnon charpentier, Jubelos, et un compagnon mineur, Jubelum, pour perdre Hiram qui leur a refusé le titre et le salaire des maîtres, se préparent à faire manquer la coulée de la mer d'airain. Un jeune ouvrier, très attaché à Hiram, Bénoni, a surpris leur complot et vient avertir Salomon. Mais celui-ci trop heureux de voir le Maître humilié, ordonne que rien ne soit interrompu. L'heure sonne, l'airain liquide se précipite dans le moule qui trop chargé se déchire, et le métal en fusion ruisselle de tous côtés ; Hiram dirige alors une colonne d'eau sur la base des contreforts pour arrêter le désastre, mais au contact de l'airain bouillonnant, l'eau se vaporise et fait jaillir dans les airs une pluie de feu qui retombe sur la multitude frappée d'épouvante. Bénoni périt, victime de son dévouement, et Hiram désespéré demeure auprès du creuset, sans songer que les flots de fonte peuvent l'engloutir. Il ne pense qu'à son humiliation devant la reine de Saba.

« Soudain du fond de l'abîme une voix étrange et formidable l'appelle : « Hiram ! Hiram ! Hiram ! » Il voit alors se dresser une forme surhumaine d'une incomparable beauté qui lui dit : « Viens, mon fils, viens sans crainte, j'ai soufflé sur toi, tu peux respirer parmi la flamme. » Dans cet élément de mort il goûte des délices inconnus : — « Ou m'entraînes-tu ? » s'écrie-t-il. — Au centre de la terre, dans l'âme du monde, dans le royaume d'Eblis et de Caïn, où règne avec eux la Liberté. Ici expire la tyrannie jalouse d'Adonaï. Ici nous pouvons en nous riant de sa fureur jouir des fruits de l'arbre de la science. Ici est le domaine de tes pères. » — « Qui es tu donc ? » — « Je suis le fils de Lamech et le petit-fils de Caïn. Je suis Tubalcaïn. »

« Ensuite Tubalcaïn raconte à Hiram la faiblesse d'Adonaï, les basses jalousies de ce Dieu ennemi de sa créature et qui l'a condamnée à mourir pour se venger des bienfaits que les génies du feu ont répandus sur elle. Hiram avance plus loin, et il se trouve en présence de l'auteur de sa race, Caïn lui-même. L'ange de lumière qui a engendré Caïn a laissé tomber un reflet de son ineffable beauté sur la face de ce fils dont la grandeur irrite la jalousie d'Adonaï. Le vieil aïeul raconte à ce dernier né de ses enfants, ses fautes, ses vertus plus grandes que ses fautes, et ses malheurs qui par la persécution d'Adonaï ont égalé ses vertus.

« Hiram va saluer tous ses ancêtres. Le fils de Tubalcaïn lui prédit qu'il aura un fils mais qu'il ne connaîtra pas, et dont la postérité comblera de bienfaits les enfants ingrats et stupides d'Adam : « Ils établiront par toute la terre le culte du feu, ils détruiront le *pouvoir des rois* et de tous les ministres de la tyrannie d'Adonaï. Va, mon fils, l'ange de lumière et les génies du feu sont avec toi. » En le quittant, Tubalcaïn lui remet un marteau qui réparera son œuvre brisée, et Hiram remonte. En quelques instants le marteau enchanté refait le moule, la mer d'airain est coulée, Israël célèbre la gloire du grand artiste et le cœur de Balkis est inondé de joie.

« Quelques jours après, Hiram rencontre la reine de Saba hors des murs de Jérusalem, Hud-Hud vient se poser sur son poing, et Sarahil, la nourrice de Balkis, dit à sa maîtresse : « Voilà l'époux que les génies du feu vous destinent, le seul dont vous puissiez sans crime accueillir l'amour. » Mais les trois compagnons mécontents les surprennent et les dénoncent à Salomon. Hiram alors demande à se retirer à Tyr. Il a son plan. Pendant qu'il s'en ira de ce côté, Balkis partira par une autre voie et ils se rencontreront en Arabie. Salomon autorise son départ, mais il lui demande ce qu'il pense des ouvriers Jubélas, Jubélos et Jubelum :

« — Ce sont, dit l'architecte, des ouvriers sans talent qui voulaient obtenir le titre et le salaire des Maîtres. Mais j'ai repoussé leur injuste réclamation.

« Salomon lui annonce qu'il est libre et le congédie avec bonté, puis il rappelle les trois compagnons : « Hiram se retire, leur dit-il, et plusieurs maîtres sont morts. Allez le trouver ce soir après la paie et demandez-lui votre initiation au grade de maître. »

« Alors Hiram et Balkis se faisaient leur adieux : « Soyez deux fois heureux, dit la reine, mon seigneur et mon maître bien aimé. Votre servante est impatiente de se réunir pour toujours à vous. Avec elle vous retrouverez en Arabie un fruit de votre amour qu'elle porte dans son sein. » Mais Salomon pour hâter son mariage avec Balkis, l'invite à un grand festin pour ce même soir. Elle l'excite à boire, et comme il est plongé dans le sommeil de l'ivresse, elle lui retire du doigt l'anneau qu'elle lui a remis, gage de sa foi, s'élance

sur un cheval tout sellé et part pour l'Arabie.

« Pendant ce temps les trois compagnons se sont présentés devant Hiram, le sommant de leur livrer le secret des maîtres. Il refuse avec fermeté et, pour sortir du temple, se dirige vers la porte du sud. Il y trouve Jubélas qui lui assène sur la gorge un violent coup de sa règle de vingt-quatre pouces. Il se réfugie à la porte de l'ouest, mais Jubelos qui l'a prévenu le frappe au cœur d'un coup d'équerre terrible. Il court à la porte de l'orient, Jubelum l'y attend qui le renverse d'un coup de maillet. Le crime commis, les trois conjurés enfouissent le cadavre du maître parmi les décombres, puis inquiets, craignant d'être découverts, ils le portent en secret sur le Liban, le cachent sous un tertre solitaire, et Jubelum plante une branche d'acacia sur la terre fraîchement remuée.

« A son réveil, Salomon apprend le départ de Balkis et s'emporte contre son Dieu Adonaï. Mais le prophète Ahias de Silo lui annonce la mort d'Hiram, et l'épouvante en lui rappelant que le meurtrier de Caïn fut puni sept fois et celui de Lamech septante-sept fois. Le roi ordonne alors qu'on recherche le corps du malheureux architecte ; on le retrouve sur le Liban et il est inhumé sous l'autel du temple. Toutefois cette réparation ne calme pas le grand roi qui tremble sur son trône d'ivoire et d'or massif. Il conjure toutes les puissances de la nature de lui faire grâce. Mais il a oublié de conjurer le plus petit des insectes, le ciron, qui, patient dans l'accomplissement de ses vengeances, ronge, sans s'arrêter jamais, pendant 224 ans, le trône de Salomon, et ce trône sous lequel la terre semblait fléchir s'écroule avec un fracas épouvantable. »

III. Telle est la légende maçonnique d'Hiram, la glorification d'Eblis, de Caïn, du principe mauvais, de la science matérialisée, de la puissance du peuple lancé par Hiram, c'est-à-dire le génie du mal, à l'assaut du sacerdoce et de la royauté, le triomphe du nombre, des appétits et de la force brutale, enfin un blasphème continué contre Adonaï le Dieu injuste, haineux et jaloux. Quand le Rose-Croix descend dans la chambre infernale, cherchant « la parole perdue, » il y rencontre Caïn resplendissant de gloire parmi ceux que la Bible a maudits, et Hiram sur le front duquel Eblis dépose une couronne d'or. C'est l'apothéose de l'enfer. La parole perdue, c'est I. N. R. I. le monogramme de l'inscription par laquelle Pilate, malgré lui, affirme la royauté de Jésus-Christ, mais interprété dans le sens impie du culte du feu. *Igné Natura Renovatur Integra.*

On comprend maintenant qui est le grand architecte ; c'est Eblis. Hiram, dit le f. Ragon, « c'était la vérité sur terre. » Salomon l'a méconnue et haïe, il l'a assassinée en laissant assassiner Hiram. *Vengeance* contre les assassins ! *Nekam !* c'est le cri qui retentit autour du cercueil d'Hiram. Et de fait Jubelum est égorgé dans une caverne et ses deux autres compagnons sont exposés huit heures,

le ventre ouvert, à l'ardeur du soleil et aux piqûres des mouches, et l'on proclame que la vengeance est un acte de vertu.

Mais Salomon, mais les trois ouvriers ne sont que des instruments. Le vrai coupable, c'est Adonaï, le Dieu cruel et jaloux, le persécuteur d'Eblis. Aussi le cri de guerre du Kadosch est-il : *Nekam Adonaï !* Et en même temps qu'il le profère, il lance un coup de poignard dans la direction du ciel. Enfin la prière du Kadosch, composée par Proudhon, renferme cette horrible parole : « Viens Lucifer, le béni de notre cœur ! Viens que nous te pressions dans nos bras ! » Et les pages blasphématrices qui se lisent dans les tenues solennelles des Aréopages, également dues à la plume de Proudhon, dépassent en impiété, en folie furieuse et en rage diabolique tout ce qu'on peut imaginer. Dieu est devenu le vrai Satan qu'il est nécessaire de combattre. Si ces pages sont odieuses, elles sont claires aussi. Oui, la franc-maçonnerie est la monstrueuse « synagogue de Satan ! »

Un bon religieux, de la Société des Missionnaires d'Alger, abonné à l'*Ami du Clergé*, nous écrit de Jérusalem la lettre suivante que nous sommes tout heureux d'insérer :

Monsieur le Directeur,

Je prends la liberté de vous manifester un désir. Dans bien des sermons donnés dans l'*Ami du Clergé* et ailleurs, on fait naître la Sainte-Vierge à Nazareth, et non à Jérusalem, dans le lieu où se trouve l'église Sainte-Anne. Je serais bien heureux de voir rétablir, pour la gloire de la Sainte-Vierge, la véritable tradition orientale qui dit que Marie a été conçue et est née à Jérusalem. Les témoins de cette tradition sont : tous les rites orientaux ; puis, en remontant la série des siècles : au xv^e, Quaresmius, Jacques Goujon, Père Naud, Eugène Roger, Père Boucher, le sieur Chestier de Marseille, Henri de Beauveau ; xvi^e, Cotovic, seigneur de Villamont, Antonin Regnault, Salignac, Antonio Medina ; xv^e, Père Fabri ; xiv^e, Simon de Sarebruche, Ludolphe de Sudheim, Guillaume Baldensel, Oderic ; xiii^e, Ricoldi ; xii^e, Jean Phocas, Jean de Wirzbourg, Guillaume de Tyr ; ix^e, un « commemoratorium de Casis Dei ; » viii^e, *saint Jean Damascène*, *saint André de Crète* ; vii^e, *saint Sophrone de Jérusalem* ; vi^e, Antonin le martyr ; en 385, Synesius.

L'autre tradition n'a commencé qu'au x^e siècle en Occident, s'appuyant sur un faux écrit de saint Jérôme.

Le Saint-Siège nous a accordé le privilège de dire tous les jours la messe de l'Immaculée-Conception ou de la Nativité de la Sainte-Vierge.

Imprimatur : † ALPH-MART., Episcopus Lingonensis

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONÉS

Vices et vertus

XI

VERTU D'ESPÉRANCE

2^e Les bienfaits de l'espérance

Spe gaudentes (Rom., XII, 12).

L'espérance naît de la foi. « La foi véritable, vivante, profonde, ne va pas seule ; elle a une sœur qui ne l'abandonne jamais : c'est l'espérance. » (Lacordaire). La foi nous fait croire en Dieu et à toutes les vérités qu'il nous a enseignées ; l'espérance nous attire vers Dieu, le bien suprême, avec la confiance inébranlable que nous parviendrons jusqu'à lui ; la foi nous montre Dieu, notre fin dernière, en qui nous goûterons le repos et la félicité éternelle, comme il l'a promis dès le commencement ; l'espérance élève nos desirs et nous donne cette douce persuasion que nous recevrons de sa miséricordieuse bonté, et les joies ineffables de son paradis, et les grâces pour le mériter. Ainsi la foi conduit à l'espérance ; et de même qu'il est indispensable de croire pour être sauvé, de même il faut espérer, sous peine de manquer notre destinée.

L'espérance chrétienne est donc une vertu nécessaire ; nous l'avons suffisamment prouvé en expliquant sa nature. J'ajoute aujourd'hui : c'est une vertu consolante et féconde. Consolante, oui, car elle prévient tous les maux en fermant devant nous l'abîme du désespoir ; féconde, oui encore, car en ouvrant le ciel à nos yeux, elle porte à tout bien, elle donne de l'énergie pour tous les devoirs. Où elle naît, tout s'anime ; où elle persiste, tout se maintient ; où elle languit, tout s'affaïsse ; où elle meurt, tout se glace et s'arrête. Ah ! qu'elle est belle, la vertu d'espérance ! qu'elle est douce au cœur de l'homme ! Avec la foi dont elle n'est que l'épanouissement, c'est le plus riche présent des cieux.

Voyez en effet. L'espérance remédie à tous les maux d'ici-bas. Nos maux, ce sont les desirs qui nous fatiguent, les douleurs qui nous assiègent, notre faiblesse qui succombe sous le poids de nos devoirs. Eh bien ! nos desirs, l'espérance les fixe et les dirige ; nos douleurs, l'espérance les console et les féconde ; notre faiblesse, l'espérance la change en force invincible. Modération et fixité dans les desirs, consolation et mérite dans les peines, force dans les combats de la vie, voilà la divine espérance, la plus consolante et la plus féconde de toutes les vertus ; la voilà avec les services qu'elle nous rend, les remèdes et les trésors qu'elle apporte à nos cœurs. C'est le bonheur d'espérer dont je vais vous entretenir.

I. L'espérance fixe et modère nos desirs

Jé dis d'abord : l'espérance fixe et modère nos desirs. — Tous les hommes aspirent au bonheur ; c'était vrai hier, c'est vrai aujourd'hui, ce sera vrai demain, toujours. Nous voulons la joie, le plaisir ; nous les appelons à tout âge, nous les cherchons dans toutes les conditions ; nos paroles, nos actes, nos efforts n'ont pas d'autre but, et toutes les aspirations de notre cœur se réduisent à ceci : jouir, être heureux. Nous sommes ainsi faits, parce que Dieu qui est la joie, la félicité infinie, nous a créés à son image, pour être heureux comme lui et avec lui ; et quelles délices nous avaient préparées sa tendresse, même dès ce monde, sur cette terre arrangée comme un paradis, charmante image de cet autre paradis où la joie est sans mesure !

Hélas ! le péché est venu, qui a brisé l'ouvrage de Dieu et ouvert devant nous les sources du malheur. Le péché cependant n'a pas tué dans nos âmes cet invincible instinct qui nous pousse à croire au bien. Non, malgré le péché nous voulons, nous attendons le bonheur, nous le cherchons partout et toujours ; mais nous le poursuivons avec une intelligence obscurcie, un cœur gâté ; de telle sorte que d'une part nous ne distinguons plus les vrais biens, les seuls capables de nous rassasier, et que, d'autre part, sans cesse déçus dans nos espérances, nous allons, emportés par la véhémence de nos desirs, d'un objet à l'autre, demandant le repos et la jouissance, et ne les trouvant jamais.

N'est-ce pas là le perpétuel tourment du monde, j'entends du monde qui n'est pas chrétien, et n'a pour se conduire que les recettes menteuses inventées par la sagesse humaine ? Lui, le monde, il demande le bonheur aux créatures, à l'exclusion de Dieu qu'il oublie comme si c'était un étranger. Les uns le cherchent dans la fortune, les autres dans les honneurs, d'autres dans les plaisirs, souvent même dans les voluptés coupables. Le monde se trompe, et sa sagesse n'est que folie. Quoi de plus vain que les créatures ! Quoi de plus fragile !

Les richesses ! Mais à côté de quelques jouissances, que de fatigues elles donnent, que d'ennuis et de tracasseries ! Et puis, si votre cœur s'y prend à l'excès, quels déchirements quand il faut les quitter ! Que reste-t-il, lorsque des rêves funestes châcient notre avarice ? Au surplus, elles ne mettent pas à l'abri de la douleur, et souvent au jour de l'épreuve le riche a moins de courage, moins de patience que le pauvre plus habitué à souffrir ! O sagesse mondaine ! le bonheur n'est pas là.

Est-il dans la gloire, les dignités, les adulations de la multitude ? Pas davantage. On l'a dit : les honneurs sont des charges ; j'ajoute : des chaînes ; charges bien lourdes parfois, chaînes affreusement gênantes. Et l'inconstance du sort, et les caprices de la multitude qui encense aujourd'hui, et demain

foule aux pieds? « Vous ne pouvez compter les flots de la mer, bien moins encore les alarmes et les chagrins des puissants de la terre. » (S. J. Chrysost.).

Vous parlez des plaisirs, vous dites qu'on y trouve de grandes joies. De grâce d'abord, taisons les plaisirs infâmes où s'engloutissent avec la dignité et la conscience, les santés les plus robustes. Il y a des plaisirs honnêtes, je le sais; ils sont nombreux encore sur cette terre maudite, et nous ne bénissons pas assez la clémence divine qui nous les a laissés. Eh! bien, soit; buvez à longs traits à cette coupe des plaisirs terrestres, mais vous ne tarderez pas à en sentir la frivolité et le néant. Plaisirs, honneurs, richesses, non, tout cela est trop petit, et notre cœur trop grand; l'univers entier ne suffit pas à le satisfaire.

Et pourtant un besoin le travaille, le presse, le besoin d'être heureux. Où donc trouvera-t-il le bonheur et la paix? Ah! l'espérance chrétienne vient au secours du pauvre cœur humain ballotté comme un jouet par les créatures qui l'attirent tour à tour, le fatiguent et l'usent, sans le rassasier jamais. Elle vient et lui présente un objet digne de sa noble ambition. Elle lui montre Dieu; oui, Dieu même, trésor infini de richesse et de bonheur, Dieu qui s'offre pour se donner à nous et partager avec nous sa félicité. Elle montre Dieu et dit à l'homme: voilà ton principe et ta fin; tu viens de Dieu, tu retournes à Dieu; c'est lui qui comblera tous tes desirs, c'est vers lui que tu dois tendre sans cesse ici-bas, puisque c'est lui que tu posséderas un jour. Puis, elle s'empare de son cœur, elle l'élève au-dessus des choses terrestres et l'emporte jusqu'à Dieu, le bien suprême auquel elle l'attache par les liens de l'amour et l'inébranlable confiance qu'elle fonde sur les promesses divines.

Alors les penchants désordonnés se redressent, les passions diminuent, les desirs se règlent et tendent vers le but véritable. Alors cette vie est peu de chose, la terre apparaît basse et vile, les biens et les plaisirs de ce monde dépouillés de leurs charmes trompeurs n'occupent plus qu'un rang fort secondaire; le cœur est au ciel, là où est son trésor, et, mobile puissant, roi des autres facultés, le cœur les dirige toutes, entraînant les pensées, les desirs, les affections, les actions, la vie entière vers Dieu, le bien suprême.

C'est déjà le bonheur, parce que c'est le repos dans l'ordre et la sécurité; et ce bonheur, le chrétien fidèle le doit à l'espérance qui calme et règle ses desirs.

Elle fait plus; elle console nos douleurs et les féconde.

II. *L'espérance console nos douleurs et les féconde*

L'homme est rempli d'une multitude de misères: *homo repletur multis miseriis*; depuis le péché, la douleur est la loi de sa vie. Loi universelle, elle pèse sur tous les enfants d'Adam; quoi qu'on

fasse ou que l'on prétende, il faut souffrir.

Il souffre, l'ouvrier voué du matin au soir à un pénible travail; s'il gagne son pain quotidien, c'est en l'arrosant de ses sueurs et souvent de ses larmes. Il souffre, le malade cloué sur un lit de douleurs, le pauvre dénué de tout, le riche même dans ses palais dorés, esclave de besoins, de passions, de chagrins sans cesse renaissants, et qui, pour être secrets, n'en sont pas moins amers. Le corps souffre, le cœur aussi. Douleur et peine dans les contradictions, les calomnies, les persécutions injustes. Douleur et peine dans les espérances déçues et les desirs trompés. Que de fois il nous semblait que nos maux allaient finir, que l'heure était venue pour nous de nous reposer et de jouir! Illusion cruelle; la roue tournait, et le lendemain la vie recommençait toujours la même, nous ramenant toujours à la peine. Douleur et peine dans les revers de fortune, dans les affections les plus chères, dans les trahisons dictées par l'ingratitude ou la malice, dans les séparations déchirantes de l'impitoyable mort. Douleur et peine jusqu'au fond le plus intime de nos âmes, où la conscience proteste contre nos faiblesses, où des tentations de tout genre soulèvent des tempêtes, suscitent des combats terribles à l'innocence et à la vertu.

Voilà l'homme avec son apanage inséparable de misères et de souffrances. Que fera-t-il sans consolation et sans appui? Que deviendra-t-il, à certains moments surtout où le poids de l'existence l'accable, où la vie ne semble plus être qu'une longue nuit inquiète, agitée, une fièvre dévorante, un intolérable supplice?

Mais Dieu lui a donné l'espérance. Céleste messagère, elle vient lui apporter les consolations du Dieu très bon. « Dieu vous frappe, dit-elle, il vous éprouve; mais il vous aime, c'est le plus tendre des pères; soumettez-vous. Levez les yeux et voyez la belle couronne qu'il promet à votre patiente fidélité. Sur la terre il faut souffrir, mais les douleurs du temps ne sont rien si on les compare au poids immense de gloire qui va bientôt les suivre. La vie est un voyage pénible; songez à la patrie où Dieu vous attend. Jésus-Christ a souffert; à son exemple portez votre croix, car la croix purifie, la croix sanctifie, la croix nous transfigure à l'image du Dieu Sauveur, et si nous souffrons avec lui nous partagerons un jour sa joie et sa béatitude. »

Quelles consolations et quelles lumières! Il pleure, il gémit, le chrétien, mais du moins il espère, et comme la fleur s'ouvre aux rayons du soleil, son cœur s'épanouit au divin flambeau de l'espérance. Il voit pourquoi il souffre, il attend le prix de ses douleurs et il se résigne; que dis-je? il est joyeux, content, car il connaît la fidélité du juste juge sous les yeux duquel il paie son tribut à la souffrance, il connaît Dieu assez puissant pour le sauver, assez miséricordieux pour lui pardonner, assez magnifique pour le récompenser dans l'éternité.

Heureux donc celui qui espère ! Il sait souffrir. Il sait aussi combattre et vaincre ; car l'espérance donne du courage, elle change la faiblesse en force invincible, dernière pensée par laquelle je termine cet entretien.

III. *L'espérance change notre faiblesse en force invincible*

L'homme est faible ; l'expérience, hélas ! nous l'a prouvé trop souvent pour que je m'arrête à le démontrer. Faible devant la souffrance, il l'est davantage encore en présence du mal qu'il faut éviter et du bien qu'il faut accomplir. Avant le péché la vertu était facile, grâce à l'équilibre que Dieu avait établi entre toutes nos facultés. Mais la faute originelle amena un bouleversement étrange ; et depuis lors, non seulement notre âme et notre corps sont en révolte contre la vertu, mais notre volonté blessée ne sait plus s'élever jusqu'aux efforts généreux. Des passions perverses naissent et grandissent avec nous, et plus nous cédon à leurs exigences, plus s'affirment et leur tyrannique empire et les progrès de notre faiblesse. En outre le démon est là, pervers aussi et redoutable par sa ruse et sa puissance, qui excite nos convoitises mauvaises et sans cesse nous provoque au vice, tellement que pour résister au mal et demeurer ferme dans la droite voie, il faut un grand courage.

Assailli au dedans et au dehors, qui ne convient du besoin d'un secours puissant ? Qui ne sent sa faiblesse succomber sans une force qui l'appuie ? Qui ne l'appellera à grands cris ? Or, ce secours indispensable, cette force victorieuse, c'est l'espérance.

L'espérance simplement humaine est déjà bien puissante. Elle soutient le voyageur et lui fait supporter les fatigues de la route ; elle anime le laboureur creusant péniblement ses sillons, le commerçant esclave de son négoce, le savant qui pâlit sur ses livres, le soldat qui brave les périls des mêlées sanglantes. Que ne fera pas l'espérance chrétienne ? De quels sacrifices ne rendra-t-elle pas capables les âmes qu'elle inspire ? Oui, elle seule peut élever l'homme au-dessus de lui-même, et, quand il est aux prises avec ses passions, lui apprend à les dompter. Comment donc ?

Ah ! d'abord elle lui montre Dieu qui accourt, se tient là, près de lui, que dis-je ? au dedans de lui, stimulant son ardeur, enhardissant son courage, luttant avec lui, lui montrant la couronne et lui disant : « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de l'immortalité. » (Apoc., II, 22). Ensuite elle l'invite à la prière humble, confiante, lui répétant les paroles du divin Maître : « Demande et tu recevras. » Et Dieu cédant à la prière, selon sa promesse, passe à l'homme d'espérance sa force, le couvre de son armure, le revêt de sa cuirasse, lui ceint les reins dans la vérité, met sur sa tête le casque du salut, à son bras le glaive de l'esprit, et lui dit au cœur : « Marche et ne crains pas, je suis avec toi. »

La force est là, la victoire aussi, là, dans l'espérance qui nous donne Dieu même pour allié, dans l'espérance qui met à notre service Dieu tout entier, sa bonté et sa puissance, sa grâce pour ce monde et ses promesses pour l'autre. Voilà pourquoi le grand Apôtre appelle l'espérance l'ancre de notre âme, mais une ancre ferme et sûre, *tutam ac firmam*, comme celle qui tient le vaisseau immobile au milieu des flots en courroux.

Ainsi, quand les tempêtes des tentations nous agitent, quand leurs vagues furieuses menacent de nous submerger, jetons l'ancre sauveur ; c'est-à-dire affermissons-nous dans l'espérance, regardons le port tranquille qu'elle nous montre sur le rivage de l'éternité, engageons Dieu dans le combat et confions-nous dans sa bonté toute puissante. Troublée, agitée, ballottée, oui, notre faible nacelle pourra l'être ; mais elle ne fera pas naufrage, car elle a pour pilote celui qui commande à la mer et aux tempêtes.

Cependant, je le veux, un jour nous avons succombé dans la lutte, nous sommes vaincus. Eh ! bien, rien n'est perdu. Nous n'avons plus l'innocence, mais l'espérance nous reste. C'est elle encore qui va nous relever, panser nos plaies et nous guérir. « Dieu est bon, nous dit-elle ; il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. » Puis elle nous invite au repentir, elle donne à nos yeux des larmes, à notre cœur des regrets sincères, et nous tenant agenouillés devant le prêtre, ministre de l'éternelle miséricorde, elle appelle sur nous la grâce qui pardonne et qui fortifie pour les combats de l'avenir.

Divin bienfait de l'espérance, je vous bénis et vous révère ! En vous je chéris le soutien de ma faiblesse, la consolation de mes douleurs, la règle de mes désirs, la douce vertu qui me rend heureux ici-bas. Ah ! descendez du ciel, venez dans nos cœurs et soyez notre compagne à jamais. Venez ; mettez un frein à nos désirs volages, et fixez-les pour toujours sur le souverain bien ; essuyez nos larmes, donnez-nous la patience, le courage et la force, jusqu'au jour où nous passerons des épreuves de l'attente à la possession du bonheur des cieux. Ainsi soit-il !

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

VICES OPPOSÉS A LA CHARITÉ : ORGUEIL DANS LES PAROLES, LES PENSÉES, LES ACTIONS.

La charité ne se vante pas, elle ne se targue point, elle n'est pas infatuée ni dédaigneuse. (I Cor. XIII, 4, 5.) La jactance, l'infatuation de soi-même, le dédain des autres, tels sont les défauts contraires à la charité chrétienne que l'apôtre saint Paul place immédiatement après l'envie. Si nous y regardons de près, nous verrons facilement que l'Apôtre entend nous mettre en garde contre

un triple orgueil : l'orgueil dans les paroles, l'orgueil dans les pensées, l'orgueil dans les actions.

Nous sommes tous des orgueilleux ; nous naissons avec l'orgueil, et l'amour-propre ne meurt qu'un quart-d'heure après nous : c'est la parole de saint François de Sales. Le mal n'est donc point de ressentir en nous un penchant à l'orgueil, le mal c'est d'y consentir et de nous y abandonner.

Nous devons nous mettre en garde contre l'orgueil dans nos paroles. Il est des personnes qui, dans leurs conversations, n'ont que le *moi* à la bouche. On dirait qu'elles s'ingénient à trouver le moyen de parler d'elles-mêmes. Vous avez beau aborder un sujet, elle le ramènent bien vite à elles. Elles saisissent toutes les occasions de se faire valoir, de mettre en avant leurs qualités, leurs bonnes actions, leurs vertus, ou du moins ce qu'elles regardent comme telles. On les entend répéter sans cesse : « *Moi* je dis, je prétends, je soutiens... ce n'est pas *moi* qui aurais fait cela, qui l'aurais dit... *moi* j'aurais agi de telle ou telle façon... *moi* je suis plus honnête, plus discret, plus vertueux que cela ! » Il avait bien raison l'auteur qui a écrit : Le *moi* est haïssable ; il aurait pu ajouter : et insupportable.

La jactance ne s'en tient pas là. Poussée par je ne sais quel besoin de paraître et de briller, elle veut que tous soient en contemplation devant elle. Comme ce pauvre cœur orgueilleux n'obtient pas toujours les applaudissements qu'il désire, il essaie de les provoquer. Pour cela il se vante, il étale tout ce qui peut le faire valoir : démarches, succès, bonnes œuvres. Il grossit tout, il exagère les circonstances les plus insignifiantes, il va jusqu'au mensonge. Entendez-le parler de sa famille, de ses amis, de ses connaissances ; il les exalte, parce qu'il s'imagine que tout le bien qu'il en dit rejaillit sur lui. Il se rend insupportable aux autres par cette vanité continuelle. Quel travers ridicule, si ce n'était déjà un défaut si contraire à la charité !

Caritas non agit perperam ! La charité, elle, ne se vante point. Qui donc plus que Notre-Seigneur, la sainte Vierge et les Saints, aurait pu faire montre de vertus et de qualités ? Trouvez dans tout l'Evangile une parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui sente la vanité. Faisait-il d'éclatants miracles, il recommandait à ses disciples de ne pas les publier. Il réclama le même silence des trois apôtres témoins de sa transfiguration. Et un jour qu'il parlait de la manière dont son Père le glorifiait, il ajouta aussitôt : « C'est mon Père qui me glorifie, car je ne recherche pas ma propre gloire. »

Caritas non agit perperam ! La charité prend pour règle de ne point parler d'elle-même sans raison, de se faire petite, de disparaître autant que possible. Au lieu de raconter toujours ce qu'elle a fait et d'amener la conversation sur ce qui la regarde, elle aime écouter les autres parler de ce qui les intéresse. Comme elle sait qu'elle leur fera plaisir en les entretenant de leurs affaires, de leurs parents, ou de ce qui les concerne personnelle-

ment, elle ne manque jamais de le faire discrètement et adroitement. Le cœur charitable a soin de s'effacer pour laisser ressortir les avantages de son interlocuteur. Sans aller jusqu'à la flatterie, il place à propos un éloge, un compliment, un encouragement. Il fait valoir le mérite, les qualités, les vertus d'autrui. Ce n'est qu'après l'avoir quitté qu'on s'aperçoit qu'il s'est oublié ou n'a parlé de lui qu'avec une extrême modestie ; que, dans sa conversation, il n'a eu pour but que de faire plaisir. Aussi, autant on déteste et on fuit les entretiens de celui qui se vante, autant on aime et on recherche ceux du cœur charitable, modeste et oublieux de lui-même.

Examinons notre conduite sur ce point : ne tombons-nous pas fréquemment dans ce défaut ? Quel est le sujet habituel de nos conversations, à table, en visite, en promenade, avec ceux qui nous entourent ? On dit peut-être tout bas, autour de nous, que nous aimons trop à nous vanter ; tout le monde s'aperçoit de ce travers, excepté nous. Pensons souvent que la charité n'agit pas ainsi et corrigeons-nous.

Caritas non inflatur ! La charité ne s'enfle point, c'est-à-dire, elle n'est pas pleine d'une suffisance vaine et orgueilleuse. Elle ne conçoit pas d'elle-même une trop bonne opinion qui la gonfle et lui fasse croire qu'elle est bien supérieure aux autres.

Pauvre cœur orgueilleux ! S'il se regarde, — et il le fait souvent, — il se trouve un modèle de perfection ; tout en lui est vertu, il s'estime le chef-d'œuvre de la création. Aussi, comme il s'étonne que tout le monde ne l'admire pas, ne rende point un juste hommage à ses qualités, qu'on le laisse dans une condition inférieure, lui si bien fait pour les plus élevées ! Et quand il se compare aux autres, qu'il met leur mérite ou leurs vertus en parallèle avec ses mérites et ses vertus, oh ! qu'ils lui paraissent petits à côté de lui !

Cette considération produit sur lui le phénomène qu'on observe dans le gonflement des ballons. Plus on les remplit d'un certain gaz, plus ils grossissent et s'élèvent haut dans les airs. De même l'orgueilleux aspire de la comparaison qu'il fait de soi un gaz qu'on nomme l'infatuation ; ce gaz le gonfle et l'élève, à ses propres yeux, si fort au-dessus de tous qu'il ne les voit plus ou presque plus. Etonnez-vous après cela que, plein de lui-même, il éprouve le besoin de se vanter, de se targuer, c'est-à-dire de se dégonfler un peu.

Caritas non inflatur ! Non, la charité ne s'enfle pas. Et de quoi voulez-vous qu'elle s'enorgueillisse ? Elle juge tout avec sa raison et avec sa foi. Est-ce sa naissance, son nom, sa famille, qui vont lui inspirer de la fatuité ? Puisque tout cela vient d'une disposition de la Providence à notre égard, où est le mérite ?

Serions-nous fiers de nos bonnes qualités, de nos talents, de nos vertus ? Est-ce la beauté de notre corps, la vivacité de notre intelligence qui nous enflent ? Mais ici encore, quel mérite y avons-

nous? Nous les sommes-nous donnés à nous-mêmes? Ne les avons-nous pas tous reçus de la main du bon Dieu? Sommes-nous autre chose que des vases dans lesquels la divine Providence a déposé ce qui lui a plu et dans la mesure qu'elle a voulu? N'est-ce point le cas de redire la parole de l'Apôtre : « Qu'as-tu donc, pauvre-orgueilleux, que tu n'aies reçu? Et si tu as tout reçu, pourquoi t'enorgueillir comme si tu n'avais pas reçu? »

Caritas non est ambitiosa! La charité n'est point dédaigneuse; ici, c'est le sens de ce mot. Comment? c'est pour des qualités, pour des choses d'emprunt que vous méprisez votre frère, que vous le traitez avec dédain? Comment? vous méprisez ceux qui ne sont pas nés d'un sang aussi illustre que vous, qui n'ont ni votre fortune, ni votre position, ni vos qualités, ni votre beauté, ni votre savoir, ni votre éducation? Vous les traitez avec dédain, parce qu'ils sont plus pauvres; moins richement vêtus que vous? Vous croiriez déchoir en leur tendant la main, en leur parlant affectueusement? Oh! non, vous n'avez pas la charité! Mais ne savez-vous donc pas, pharisiens orgueilleux, que ce frère que vous méprisez est, comme vous, l'image de son Créateur, l'enfant de Dieu, le frère de Jésus-Christ? Ne comprenez-vous donc pas qu'en le traitant avec dédain, c'est l'enfant de Dieu et le frère de Jésus-Christ que vous méprisez? Ignorez-vous que, devant le Seigneur, il a peut-être cent fois plus de mérites que vous? Car ils pèsent bien peu, sur le plateau de la balance divine, tous ces hochets qui font votre orgueil : naissance, esprit, beauté, bijoux, richesses, vêtements!

Allons, orgueilleux superbe, toi qui dédaignes tes frères, va dans un cimetière, lève la pierre du sépulchre des tiens et celle de ceux que tu méprises, regarde et trouve une seule différence entre leurs cendres. Dans quelques années, voilà ce que tu seras toi-même et voilà ce que seront les autres. Comprends-donc la sottise de ta vanité!

Malheureusement « l'homme vain, dit Bossuet, ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil qui seul, néanmoins, le mesure au juste. »

Caritas non est ambitiosa! Non, la charité n'est pas dédaigneuse. Elle aime trop ses frères pour les mépriser. Mieux douée qu'eux, plus à l'aise, elle ne sait que les aider; plus heureuse, elle ne fait que les plaindre et les secourir. Le cœur charitable ne se trouve qu'un avantage sur les autres, c'est de pouvoir goûter plus souvent qu'eux le bonheur de faire le bien. Intendant du bon Dieu, il ne se reconnaît pas d'autre avantage sur ses frères moins favorisés que lui.

O mon Dieu, vous qui êtes tout charité, donnez-nous donc à tous cette triple charité des paroles, des pensées et des actions!

SERMON POUR LA FÊTE DES SAINTS APÔTRES PIERRE ET PAUL

Gloriosi principes terræ, quomodo in vita sua dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati.

Glorieux princes de l'Eglise et du monde, l'amitié les a unis pendant leur vie, et la mort ne les a point séparés.

(Offic. SS. Ap.)

Quel n'est pas, mes frères, votre saisissement lorsque, perdus dans quelqu'une de nos immenses et merveilleuses basiliques, comme celles de Reims, Chartres, Paris, Strasbourg et surtout Saint-Pierre de Rome, vous admirez tant d'harmonie et d'unité dans un si grand nombre de parties, et une solidité si éprouvée avec des proportions si gigantesques! Que si vous voulez apprendre le secret de cette solidité obstinée alliée à cette beauté qui vous ravit, adressez-vous à l'architecte qui a élevé le monument; il vous montrera du doigt la pierre fondamentale qui porte l'édifice et vous dira : Tout vient de là!

Mais ces basiliques de pierre, de marbre et d'or, — il ne faut pas l'oublier, mes frères, — ne sont que des images, plus ou moins brillantes; ce ne sont que des copies humaines d'une œuvre toute divine; elles ont été faites, toutes sans exception, sur le patron de cette autre basilique, mais spirituelle celle-ci, dont parle saint Paul quand il dit aux Ephésiens : « Vous êtes les concitoyens des saints et les domestiques de la maison de Dieu, édifiés par la foi et la charité sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, et unis en Jésus-Christ qui est la pierre angulaire sur laquelle tout l'édifice de l'Eglise s'élève et s'accroît dans ses proportions et sa symétrie pour être le temple du Seigneur. — Vous êtes le temple de Dieu. » Ainsi la véritable basilique, modèle de toutes les autres, le vrai temple de Dieu parmi les hommes, c'est l'Eglise de Jésus-Christ, et, pour l'appeler par son nom, l'Eglise romaine : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.*

Or Jésus-Christ est venu pour sauver tous les hommes; et comme d'autre part il a voulu que son Eglise fut l'arche unique de salut, il a dû logiquement la faire *insubmersible*, afin que les derniers venus des humains pussent y entrer aussi, et assez large pour contenir le genre humain tout entier. Telles sont en effet les deux prérogatives dont Jésus-Christ enrichit son Eglise, qu'il lui promit formellement de cette parole *qui ne passe pas*, qu'il signifia enfin en lui donnant pour chefs deux hommes que la charité unit pendant leur vie, et que la mort même ne put séparer. Au gouvernail, il mit Simon Pierre, et le fit asseoir là pour représenter plus particulièrement la *stabilité* et la *perpétuité* de l'Eglise; la mûture, il la confia à Paul de Tarse qui fit voile dans toutes les directions, et représente ainsi très justement son *extension* et son *universalité*.

I

Saint Pierre, avons-nous dit, représente plus particulièrement la *perpétuité* de l'Eglise. C'est là son caractère et sa mission, c'est pour cela que le Christ l'a choisi; son nom seul l'indique, ce nom figuratif et prophétique que Notre-Seigneur lui a donné en place du nom de Simon qui cessait de lui convenir; car à partir de ce moment, le fils de Jean était désigné pour soutenir et commander, et non pour obéir. Son nom nouveau, Céphas, Pierre, signifie stabilité, immutabilité, inébranlabilité. L'Eglise doit durer autant que le monde; tant que le dernier des hommes n'aura pas opéré son grand voyage du temps à l'éternité, elle doit être là, à sa portée, pour le recevoir dans son sein toujours ouvert, et le conduire au terme de sa destinée. Elle doit donc voir passer à ses pieds toutes les vicissitudes des choses humaines, assister à tous les changements, à tous les écroulements, à toutes les transformations, à toutes les révolutions, sans pouvoir se transformer ni changer elle-même; car si elle pouvait varier, elle aussi, elle ne tarderait pas à suivre le courant, et finirait par périr, comme tout ce qui varie et qui change.

Mais, mes frères, veuillez bien le remarquer, la condition essentielle de l'immutabilité et par conséquent de la perpétuité, c'est l'unité. En d'autres termes, cela seul est immortel qui est immuable, et cela seul est immuable qui est un. Partout où il y a composition, il y a nécessairement division un jour ou l'autre; et partout où il y a division, il y a chaos, ruine et mort. Dieu est éternel par la même raison qu'il est immuable, et il est parfaitement immuable parce qu'il est parfaitement un.

Jésus-Christ devait donc à son Eglise l'unité, fondement de sa perpétuité; et il n'a eu garde de la lui refuser. Il lui a donné tout à la fois l'unité de foi, l'unité de loi, l'unité de gouvernement, c'est-à-dire une doctrine invariable, une morale absolue, et un chef unique. Or c'est Pierre qui représente tout cela, c'est à lui personnellement que ces grandes choses ont été confiées.

Il représente l'unité de la foi et de la doctrine, il en a été constitué l'indéfectible gardien. La vérité est une et simple, comme la lumière, parce que la vérité, c'est ce qui est; or ce qui est, est tout simplement, et n'est pas autrement qu'il est. Partout donc où vous trouverez variations, contradictions, opinions successives sur le même objet et dans les mêmes conditions, vous pourrez dire : là on cherche, on opine, on tâtonne, mais on ne voit pas, on ne sait pas. Dans l'Eglise de Jésus-Christ pas le moindre doute, pas la moindre hésitation; la contradiction y est inouïe; c'est l'unité absolue, parce que la vérité y est complète. Jésus-Christ a demandé à son Père l'unité pour son Eglise, *ut sint unum, sicut et nos*, et il lui a donné la vérité intégrale, *omnem veritatem*, non sans avoir pris le soin d'avertir auparavant ses Apôtres que la vérité, c'est lui-même, *ego sum veritas*, et qu'il serait avec eux jusqu'à la fin du monde, *usque ad consummationem seculi*.

Mais Notre Seigneur ne voulait pas dire qu'il leur resterait éternellement présent en chair et en os; et comme déjà il se préparait à remonter vers son Père, il choisit un continuateur de sa personne ici-bas, quelqu'un qui fut son lieutenant ou, comme parle l'Eglise, son vicaire. Il se tourna vers Pierre, et lui remettant entre les mains le dépôt sacré de la vérité qu'il était venu apporter aux hommes : « Pierre, lui dit-il, j'ai prié pour toi, *afin que ta foi ne défaille jamais*; et toi, quand tu seras converti, *confirme tes frères*. — Pais mes agneaux, *pais mes brebis*; » donne le froment de la pure doctrine aussi bien aux évêques qu'aux simples fidèles. Qui voudra marcher sûrement dans les voies de la vérité, c'est toi qu'il devra consulter, à toi qu'il devra s'en rapporter. Tu seras la bouche qui suffit au monde, *os orbi sufficiens*; et partout où tu seras, là sera l'Eglise, *ubi Petrus, ibi Ecclesia*.

Pierre représente l'unité de morale et de discipline. Là où il n'y a qu'une foi, il ne saurait y avoir aussi qu'une loi. Le même Dieu unique qui a créé tous les hommes est également le souverain Seigneur et le miséricordieux Père de tous; il a les mêmes droits sur tous, et tous ont les mêmes devoirs envers lui. Il ne saurait donc y avoir plusieurs manières de le servir, mais une seule, celle qu'il a lui-même fixée, et qui est d'observer ses commandements : *Si diligitis me, mandata mea servate*. Aussi n'a-t-il eu garde de laisser au libre arbitre de chacun le soin de régler le culte qu'il rendrait à son Créateur; il a lui-même exprimé sa volonté, et chargé les Apôtres d'en exiger et d'en surveiller l'accomplissement : *docentes eos servare omnia quaecumque mandavi vobis*. Mais déjà il avait créé un maître spécial de la morale chrétienne, un préfet supérieur de la discipline ecclésiastique le jour où il avait dit à Pierre en particulier à l'exclusion des autres : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » Et cette promesse solennelle, Notre Seigneur la tenait magnifiquement, lorsque après sa Résurrection glorieuse, il adressait à l'Apôtre les paroles que nous avons rapportées plus haut, et par lesquelles il lui donnait primauté d'honneur et de *juridiction* sur les autres Apôtres.

Enfin, et en vertu de ces mêmes paroles, Pierre représente l'unité de gouvernement sans laquelle aucune société ne pourrait subsister seulement quelques heures, et qui est aux sociétés qui veulent vivre ce qu'est la tête aux corps organisés. C'est de la tête que part l'influx vital, c'est d'elle que part le commandement. Or la tête est toujours unique. Un corps à plusieurs têtes serait un monstre; une société gouvernée par plusieurs égaux en droit se mourrait d'anarchie. « Tout royaume divisé contre lui-même périra, » a dit Notre Seigneur. Or celui qui bâtissait son Eglise pour l'éternité ne pouvait l'asseoir sur le sable mouvant de la polyarchie. Comme il n'y a qu'un seul Dieu pour

régir le monde et y maintenir l'ordre, il ne voulait donner qu'un seul chef à son Eglise. Et comme aussi toute société repose sur son chef, il tire à part Simon, fils de Jean, et lui dit devant tous les autres : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Le Christ, ferons-nous remarquer, ne choisit pas deux pierres pour fonder son Eglise, mais une seule. Le Christ, ajoutons-nous avec un éloquent évêque, ne dit pas seulement : Tu seras appelé, tu paraîtras, mais tu es Pierre; il le crée, il le fabrique pierre. Armé de ce triple pouvoir, représentant et gardien de cette triple unité, l'Apôtre passe au rang des solides, des indestructibles; et c'est ainsi que la perpétuité jaillit de l'unité.

Venez maintenant, portes de l'enfer, schismes, hérésies, apostasies et trahisons de toutes sortes, remuez-vous, ébranlez-vous des quatre points cardinaux, ruez-vous contre cette pierre en apparence si petite et si fragile sur laquelle le Christ a posé son Eglise; vous vous y briserez en mille morceaux, mais vous ne réussirez ni à l'entamer, ni à l'ébranler si peu que ce soit.

Viens, Arius, ennemi du Verbe incarné; accours du fond de l'Egypte avec tes partisans hypocrites, menteurs et assassins, avec tes empereurs fanatiques et leurs légions avides de pillage et de sang; fondez tous ensemble sur la nef de Pierre, l'injure à la bouche et le poignard à la main. Dieu! quelle épouvantable poussée! Le grand Osius lui-même, la colonne de l'Occident, est renversé, et saint Jérôme s'écrie : L'univers vient de se réveiller arien! Cependant sous le choc, Pierre a parlé; il n'a dit qu'un mot : *consubstantialtem Patri*! le Fils est consubstantiel au Père! et ce mot, ce mot unique tue Arius et sa doctrine, et disperse ses partisans. Où sont aujourd'hui les ariens? où sont leurs nouveautés doctrinales? La bouche de Pierre suffit au monde, *os orbi sufficiens*.

Viens aussi, toi, moine orgueilleux et charnel, avec tes caresses et tes trahisons, tes hypocrisies et tes sarcasmes, tes feintes soumissions et tes insultes grossières, viens Luther, Germain grossier et brutal, avec tes bandes d'écoliers turbulents, et tes princes débauchés et cupides, et tes paysans ignorants et trompés; prends l'Allemagne dans ta main, cette masse énorme, cette pesanteur; ajoutes-y la Suisse, le Danemarck, la Norvège, la Suède, l'Angleterre, et, nouveau Titan, lance de toutes tes forces ce bloc monstrueux à la tête du pauvre Simon, fils de Jean, devenu Pierre par une parole du Christ. Tu crois l'avoir écrasé; depuis si longtemps tu prédis sa fin prochaine! Cependant, il est toujours là, à la même place, parlant au monde, et se faisant écouter du monde. Et toi, qu'es-tu devenu? qu'est devenue ta doctrine? Où sont allées ces institutions que tu proclamais inattaquables? Tout cela est depuis longtemps dispersé aux quatre vents. Avant de fermer les yeux à cette lumière que nous verse le soleil, tu as vu tes disciples se révolter contre toi

et démanteler ton œuvre, peine du talion; et pour vouer à l'éternel mépris ton nom un instant si puissant et si insolent, Pierre n'a eu qu'un mot à dire : *anathema sit!* que le novateur, le prétendu réformateur de la morale chrétienne et de la discipline ecclésiastique soit anathème! Et tu es tombé sous cette malédiction comme un jour ton jeune ami Alexis était tombé sous le coup de la foudre à ton côté.

Et vous aussi, ennemis du dedans, plus dangereux que ceux du dehors, vous surtout qui avez fait tant de mal à l'Eglise, Pères révoltés de Constance et de Bâle, assemblez-vous, liguez-vous. lancez vos décrets et vos anathèmes contre cet homme dont le Christ a fait la *pierre fondamentale* de son Eglise. Vous n'aboutirez qu'à en faire jaillir un éclair, et cet éclair vous dévorera; car cette pierre a une âme et une voix, et cette voix suffit au monde, et cette âme est celle de ce Simon auquel il a été dit : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle — Pais mes brebis — Confirme tes frères — Tout ce que tu lieras sera lié.

Ainsi nous voyons dans Pierre l'unité de l'Eglise, condition et fondement de sa perpétuité; car ce qui est un est immuable, et ce qui ne change pas ne périt pas. Et pour mieux marquer sa mission par un symbole ouvert à tous les yeux, Pierre ne demeure que quelques années à Jérusalem, ne s'arrête que peu de temps à Antioche; il vient asseoir son siège à Rome au pied même de ce Capitole à qui les destins avaient promis l'éternité. L'Eglise, bâtie sur Pierre, est donc immuable et immobile; immuable, et cependant toujours vivante, car elle possède la vérité qui est la même chose que la vie; immobile, et néanmoins perpétuellement agissante, car elle marche sans s'arrêter jamais à la conquête du monde qui tout entier lui appartient. Elle est, par son institution même, universelle comme elle est immortelle, et ne peut pas plus souffrir de limites dans l'espace que de terme dans la durée. C'est ce qu'il nous reste à apprendre de la propre bouche de l'Apôtre saint Paul.

II

Tous les hommes étant appelés au salut, et nul en dehors de l'Eglise ne pouvant être sauvé, elle doit logiquement s'étendre à tous les lieux comme elle s'étend à tous les temps, et l'universalité ne lui est pas moins nécessaire que la perpétuité. Il faut que tous les hommes qui vivent sur la terre puissent entendre sa grande et forte voix, car elle seule a reçu du ciel la mission d'enseigner au monde la vérité qui délivre et qui sauve : *Ite, docete omnes gentes...* — *Veritas liberabit vos*. « Car, dit l'Apôtre, la foi vient de l'enseignement; mais comment les peuples entendront-ils la vérité, si personne ne la leur prêche? et qui la prêchera efficacement, si ce n'est celui qui en a reçu la mission », et qui obéit au zèle de la charité et de l'amour des âmes?

Celui qui parlait ainsi, mes frères, représente au

plus haut degré l'universalité de l'Eglise, et cette soif des âmes, cet esprit de propagande qui en est la condition essentielle et la cause vraiment efficiente. Le Christ, qui depuis longtemps avait l'œil sur lui, l'a proclamé lui-même son instrument de choix pour la conversion de tous les peuples, *vas electionis cunctis gentibus*, et l'Eglise ne lui donne pas d'autre titre que celui d'Apôtre et de Docteur des nations.

A peine relevé du coup de Damas et converti au Seigneur Jésus, il sent son cœur embrasé du feu de la charité, il lui tarde de se consumer au service du prochain; il prêche dans les synagogues ce nom de Jésus qu'il persécutait naguère, au grand étonnement et au grand scandale des Juifs qui mettent tout en œuvre pour lui faire un mauvais parti. Il s'oublie lui-même pour ne plus voir que les besoins de ses frères; c'est pour eux qu'il travaille, pour eux qu'il gémit, pour eux qu'il souffre : — « Je n'ai pas voulu vous être à charge en quoi que ce soit; — qui de vous est malade, que je ne le sois avec lui ? qui de vous est scandalisé, que le chagrin ne me brûle le sang ? — Je veux être vendu et revendu cent fois pour le salut de vos âmes ! »

A un cœur de cette trempe, il fallait le monde; l'univers n'était pas trop grand pour user tant de zèle et une telle énergie. Suivons dans sa carrière cet Alexandre de l'Apostolat. A partir du chapitre treizième jusqu'à la fin, les Actes des Apôtres ne sont plus qu'une série des bulletins de victoire de ce conquérant d'un nouveau genre. Après avoir prêché l'Evangile aux Juifs de Jérusalem, de Césarée, d'Antioche et de Syrie, il se tourne vers les Gentils, et, sur l'ordre de l'Esprit Saint, commence sa glorieuse campagne par l'île de Chypre où il convertit à la foi du Christ le proconsul Sergius Paulus dont il prend le nom, et frappe de cécité le magicien Elymas qui se mettait de tout son pouvoir en travers de ses efforts.

De Chypre, il passe dans l'Asie-Mineure; Icone, Lystre, Derbe, Antioche de Pisidie, Ephèse entendent sa parole, s'émerveillent de ses prodiges, et donnent de nombreuses recrues à l'Eglise. Bientôt il gagne la Macédoine, et parcourt dans tous les sens cette province fameuse; les églises de Philippe, de Thessalonique, de Bérée lui doivent leur naissance. Il descend en Grèce, il entre dans Athènes, cette ancienne et brillante capitale des Hellènes; malgré sa petite taille qui prête à rire et sa parole inculte, il étonne le savant Aréopage en lui révélant une éloquence dont l'antiquité grecque n'avait pas connu le secret. La voluptueuse Corinthe le verra travailler de ses mains pour gagner sa maigre subsistance de chaque jour; vaincue par tant d'abnégation, elle écoutera sa parole, lui donnera de nombreux disciples, et s'enorgueillira de deux lettres de lui plus que de ses jeux isthmiques et de ses fastueux monuments.

La ville éternelle des Césars, Rome, centre du monde et panthéon immense de toutes les idoles et de tous les paganismes, Rome le verra entrer

captif dans ses murs; mais elle ne tardera pas à s'incliner devant la justice de son droit; il pourra y prêcher librement l'Evangile du Christ, aux côtés et sous les ordres de Pierre dont il est le premier lieutenant, et sa parole y prendra racine pour les siècles à venir. En même temps qu'il évangélise Rome, il trouve le moyen d'écrire d'immortelles épîtres aux Eglises d'Orient; il revient visiter celles qu'il a fondées, et en établir de nouvelles.

Vous vous demandez à bon droit, mes frères, comment un seul homme pouvait suffire à tant de travaux; l'Apôtre, lui, se pose une autre question, et se demande ce qu'il a fait jusqu'à présent pour Jésus-Christ, et croit n'avoir encore rien gagné, parce qu'il lui reste des contrées entières à conquérir. La Gaule se vante de l'avoir vu; il avait formé publiquement le projet de visiter l'Espagne, et s'il ne l'exécute pas c'est que Néron le persécuteur ne lui en laissa pas le temps.

Ces travaux sont assurément merveilleux, mais nous n'en connaîtrions pas tout le mérite, si nous ignorions de quelles souffrances ils furent accompagnés. Laissons la parole à l'Apôtre; les héros seuls savent raconter convenablement leurs exploits. « Sont-ils ministres de Jésus-Christ, dit-il aux Corinthiens pour les mettre en garde contre les faux docteurs, j'ose dire que je le suis plus qu'eux. J'ai plus enduré de travaux, plus reçu de coups, plus subi de prison; je me suis souvent vu tout près de la mort; cinq fois j'ai été flagellé par les juifs et frappé de trente-neuf coups de fouet, trois fois battu de verges par les Romains, lapidé une fois à Lystres; j'ai fait naufrage trois fois, j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer. J'ai été perpétuellement en voyages et en excursions apostoliques et toujours entouré de périls, périls sur les fleuves, périls du côté des voleurs, périls du côté de ceux de ma nation, périls du côté des païens, périls au milieu des villes, périls au sein des déserts, périls sur la mer, périls parmi les faux frères. Enfin pas de labeurs ni de fatigues que je n'aie endurés, veilles fréquentes, faim, soif, jeûnes réitérés, froid, nudité; et en outre de ces maux extérieurs, le soin que j'ai de toutes les Eglises, et qui chaque jour me met une foule d'affaires et d'inquiétudes sur les bras. »

Mais qu'importe au grand Apôtre d'avoir tant souffert et de tant de côtés! Loin de s'en plaindre il s'en réjouit et s'en glorifie; parce que tous ces travaux et toutes ces souffrances ont procuré la gloire du Christ, et répandu au loin la connaissance de son nom. Plus qu'aucun autre en effet, l'Apôtre saint Paul a promené le flambeau de l'Evangile, et l'a transmis aux nations les plus capables de le faire rayonner au loin; plus qu'aucun autre il a conduit l'Eglise à l'universalité, et la plus grande partie du monde connu des anciens lui doit la connaissance de la vérité.

Maintenant Pierre et Paul peuvent quitter cette terre. L'Eglise est fondée et s'accroît par l'effet de sa propre vitalité. Avec eux, elle apparaît ce qu'elle doit être : perpétuelle, et catholique ou uni-

verselle; tels sont ses deux grands caractères désormais fixés et logiquement inséparables, car la perpétuité n'est que l'universalité dans le temps, comme la catholicité n'est que l'universalité dans l'espace.

C'est la raison aussi pourquoi Dieu n'a pas voulu séparer même dans la mort ces deux hommes en qui il avait pour ainsi dire résumé et incarné son Eglise : l'un spécialement dévoué aux Juifs, et représentant l'immuable tradition; l'autre spécialement destiné aux Gentils, et représentant l'irrésistible prosélytisme de la vérité; l'un représentant la stabilité, l'autre le progrès continu. Il les réunit à Rome où ils partagèrent quelque temps les mêmes travaux et moururent le même jour de la mort glorieuse du martyre; Pierre par les clous qui attachent et immobilisent, Paul par l'épée qui est l'instrument des conquêtes. Ainsi, jusque dans le genre de leur mort on peut découvrir une harmonieuse analogie avec le caractère apostolique et la mission de chacun d'eux.

Et leur sang a pour jamais consacré Rome, la ville éternelle, la ville universelle; Rome, ce centre prédestiné de l'unité catholique vers laquelle se tournent sans cesse tous les regards et tous les cœurs; et il en a fait une ville qui surpasse en beauté et en gloire toutes les autres villes du monde, et n'a de supérieur que la Jérusalem céleste, l'éternelle patrie où nous conduise, par l'intercession très puissante des saints Apôtres, la miséricordieuse bonté du Père, du Fils et du saint Esprit. Ainsi soit-il!

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE TROISIÈME

L'espérance

V

NÉCESSITÉ DE L'ESPÉRANCE

— *La vertu d'espérance est-elle nécessaire ?*

La vertu d'espérance est nécessaire de nécessité de moyen pour tout le monde, même pour les petits enfants; sans elle, impossible d'être sauvé.

— *Pourquoi ?*

— Parce que la vertu d'espérance accompagne forcément la grâce sanctifiante. Là où manque l'espérance, là aussi fait défaut la grâce sanctifiante; et, sans la grâce sanctifiante, point de salut.

— *L'acte d'espérance est-il aussi nécessaire que la vertu elle-même ?*

— L'acte d'espérance n'est pas nécessaire aux petits enfants qui en sont incapables, mais l'acte surnaturel d'espérance est nécessaire de nécessité de moyen et de précepte pour tous ceux qui ont l'usage de la raison.

— *Que dit le Seigneur dans la Sainte-Ecriture ?*

— Il nous dit "par la bouche des auteurs inspirés :

« C'est par l'espérance qu'on est sauvé. » (Rom., VIII, 24.)

« Espérez dans le Seigneur. » (Psal., IV.)

« Espérez toujours en votre Dieu. » (Osée, XII, 6.)

« Comptez sur la grâce qui vous est offerte. » (I Petr., I, 13.)

— *Que dit le saint Concile de Trente ?*

— Il dit : « Qu'ils s'élèvent jusqu'à l'espérance, ceux qui veulent être justifiés. »

— *Que dit saint Isidore de Séville ?*

— Il dit : « C'est tomber en enfer que de désespérer de son salut. »

— *Puisque l'espérance est nécessaire, quelle résolution prenez-vous ?*

— La résolution de la garder fidèlement et de la redemander avec instance, si j'avais eu le malheur de la perdre.

VI

PÉCHÉS CONTRE L'ESPÉRANCE

— *En vous donnant l'espérance, Dieu vous a-t-il imposé des obligations relatives à cette vertu ?*

— Oui, il y a des choses qu'il me commande et des choses qu'il me défend.

— *Et si vous n'obéissiez pas ?*

— Je commettrais des péchés contre l'espérance ?

A

CE QUE DIEU COMMANDE

— *Qu'est-ce que Dieu vous commande relativement à la vertu d'espérance ?*

— Il me commande de faire des actes de cette vertu.

— *Il faut donc faire des actes d'espérance ?*

Il le faut absolument, sous peine de damnation éternelle, puisque ces actes sont nécessaires même de nécessité de moyen; du reste, c'est en vue de ces actes que la vertu d'espérance nous a été donnée.

— *Quand faut-il faire des actes d'espérance ?*

— Il faut faire des actes d'espérance :

1^o Quand on commence à avoir l'usage de la raison. Aussitôt que la promesse divine est suffisamment manifestée à l'enfant, celui-ci doit à Dieu l'hommage de son espérance;

2^o Dans les tentations contre l'espérance trop fortes pour être repoussées autrement que par un acte de cette vertu;

3^o Après un péché contre l'espérance, afin de réparer sa faute autant que possible;

4^o A l'article de la mort, afin de s'unir à Dieu le plus possible avant de paraître devant lui, et pour se prémunir contre les assauts du démon qui redoublent à cet instant décisif.

— *Est-ce tout ?*

— Non, il faut encore faire des actes d'espérance de temps en temps pendant notre vie, au moins tous les mois.

Si on passait un temps trop long sans faire d'actes d'espérance, la vie chrétienne serait bientôt perdue, parce que ce qui nous soutient dans l'accomplissement de nos pénibles devoirs, c'est en grande partie le désir du ciel et la confiance de l'obtenir.

— *Les fidèles qui remplissent exactement leurs devoirs de religion ont-ils lieu de s'inquiéter ?*

ter sur l'accomplissement de cette obligation de faire des actes de foi ?

— Non, car dans leurs pratiques religieuses il y a un acte d'espérance, puisque, au fond, chacune d'elles est faite avec le désir et l'espoir de la récompense éternelle.

— *Mais que pensez-vous de celui qui, ne vivant point chrétiennement, ne fait pas ces actes d'espérance ?*

— Il pèche par omission aussi souvent que le précepte lui impose ces actes qu'il omet.

— *Pourquoi pèche-t-il ?*

— D'abord parce qu'il désobéit à Dieu en ne faisant pas ce qu'il lui commande.

Ensuite parce qu'il méprise les dons les plus précieux du Seigneur, attendu qu'il ne daigne ni désirer le ciel ni faire le moindre effort pour l'obtenir.

— *Quelle résolution prenez-vous ?*

— Je prends la résolution d'exprimer très souvent à Dieu mon ardent désir du ciel et ma ferme confiance de l'obtenir.

B

Ce que Dieu défend

— *Qu'est-ce que Dieu vous défend relativement à la vertu d'espérance ?*

— Il me défend deux choses.

— *Lesquelles ?*

— Le désespoir et la présomption.

1

DÉSESPOIR

a

SA NATURE

— *Qu'est-ce que le désespoir ?*

— C'est le manque ou le défaut d'espérance.

— *Quel est celui qui désespère ?*

— Celui qui volontairement renonce au désir, à la recherche et à l'attente des biens que Dieu a promis.

— *Que pensez-vous de ces paroles de Caïn le fraticide : « Mon crime est trop grand pour que je puisse en obtenir le pardon ? »*

— Ces paroles sont un péché de désespoir.

— *Pourquoi ?*

— Parce que Caïn, en les prononçant, a manqué de confiance en Dieu qui a promis le pardon au pécheur repentant.

— *Dieu aurait donc pardonné à Caïn ?*

— Oui, et la preuve, c'est qu'en l'interrogeant il voulait lui faire avouer son crime afin de pouvoir le lui pardonner.

— *Si on avait commis les plus grands crimes de la terre, serait-il permis de parler comme Caïn ?*

— Non, ce langage sera toujours un péché de désespoir, parce que Dieu a promis le pardon à tout pécheur repentant, quels que soient le nombre et l'énormité de ses crimes.

— *Que dites-vous de l'acte de Judas qui va se pendre au souvenir du grand péché qu'il a commis en livrant le sang du Juste ?*

— C'est un acte criminel de désespoir par suite duquel Judas mourut en réprouvé.

— *Si Judas s'était repenti de son crime énorme, il aurait donc pu en obtenir le pardon ?*

— Très certainement, et c'était précisément pour l'amener au repentir et lui pardonner, qu'au moment même où il allait livrer son maître, ce bon Sauveur lui adressa ces doux et tendres reproches : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ? » (Matth., xxvi, 50.) « C'est par un baiser que vous trahissez le fils de l'homme ? » (Luc, xxii, 48.)

— *Quand même on serait aussi coupable que Judas, il ne faudrait donc pas l'imiter dans son désespoir ?*

— Non, car si, comme lui, on manquait de confiance en Dieu, comme lui on mourrait en réprouvé.

— *Il y en a qui disent : « Je ne pourrai jamais me corriger de mes défauts, il m'est impossible de faire mon salut. »*

Que faut-il penser de ce langage ?

— C'est un péché de désespoir.

— *Pourquoi ?*

— Parce que parler ainsi, c'est manquer de confiance en Dieu qui a promis et donné à tous les hommes les grâces nécessaires au salut.

— *D'autres disent, ou sont tout disposés à dire : « Que Dieu me laisse toujours en ce monde et je lui fais grâce du paradis. » Qu'en pensez-vous ?*

— Ceux-là aussi pèchent par désespoir ; car il n'y a plus en eux ni désir du ciel ni effort pour l'obtenir et conséquemment plus d'espérance, puisque l'espérance ne va pas sans le désir du ciel et l'effort pour le conquérir.

— *Si quelqu'un disait : « Je suis damné, je suis réprouvé, j'ai beau faire, le ciel n'est pas pour moi. » Que faudrait-il en penser ?*

— Ce malheureux pécherait aussi par désespoir en manquant de confiance en Dieu qui veut sauver tous les hommes.

— *Dans le désert, les Israélites murmurèrent souvent contre Dieu et Moïse ; un jour entre autres, ils dirent : « Ah ! que ne sommes-nous morts par la main de Dieu au pays d'Egypte, quand nous étions assis près d'une belle table chargée de viande et que nous mangions du pain à satiété ! Pourquoi nous avez-vous amenés dans ce désert pour nous faire tous mourir de faim ? »*

Qu'est-ce que ce langage ?

— C'est un péché de désespoir, puisqu'il renferme un manque de confiance en la Providence divine qui prend soin de toutes ses créatures.

— *Vous avez prié longtemps sans rien obtenir ; vous perdez courage et vous dites : « Inutile de prier davantage, Dieu m'oublie et m'abandonne ; il donne tout aux autres et rien à moi ; je renonce donc à prier. »*

Qu'est-ce que cela ?

— Un péché de désespoir, puisque l'on manque ainsi d'un manque de confiance en Dieu qui a promis d'exaucer nos prières.

— *Bien des fois peut-être vous avez rencontré des hommes qui, éprouvés par la maladie, visi-*

tés par l'adversité ou inquiets sur leur avenir temporel, disaient : « Si je n'étais donc pas né ! Que je voudrais donc être mort ! »

Que dites-vous de ces souhaits ?

— Ces souhaits ne sont pas exempts de désespoir si leurs auteurs méconnaissent la bonté et la Providence de notre Père céleste, si compatissant et si secourable aux malheureux.

— Avoir des inquiétudes de conscience, craindre pour son salut à cause de la violence des passions et de sa faiblesse naturelle, est-ce un péché de désespoir ?

— Non, pourvu que ces inquiétudes et cette crainte ne fassent pas perdre la confiance en la miséricorde divine.

6

Sa gravité

— Que dit saint Jérôme du désespoir ?

— Il dit que celui qui désespère du pardon de ses péchés se damne plus par son désespoir que par ses péchés.

— Et saint Jean Chrysostôme ?

— Saint Jean Chrysostôme dit que le péché fait moins de victimes que le désespoir.

— Le désespoir est donc un grand péché ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il renferme un horrible outrage à l'adresse d'un Dieu infiniment bon pour sa créature.

— Expliquez-vous ?

— D'abord celui qui, dans son désespoir, n'a aucun désir du ciel, outrage Dieu par son indifférence dédaigneuse.

— Comment cela ?

— C'est comme s'il lui disait :

« Vous êtes mon souverain Seigneur et Roi, je le sais et je le reconnais ; vous m'offrez le plus précieux, le plus riche de tous les trésors ; eh bien, je ne m'en soucie pas de votre trésor ; je n'y tiens nullement, je le dédaigne et je ne ferai rien pour l'avoir. »

N'est-ce pas là un mépris très injurieux, un dédain très insultant pour le Roi des rois ?

— Continuez.

— Celui qui, dans son désespoir, manque de confiance est encore plus criminel.

— Comment ?

— Par le langage horrible qu'il tient à Dieu.

— Que dit-il donc ?

— « Vous avez promis vos grâces à tous, le pardon au pécheur repentant, le ciel à celui qui l'aura mérité ; eh bien, je me défie de vous, de votre parole, de votre bonté, de votre miséricorde.

« La tiendrez-vous, votre promesse ? Y serez-vous fidèle, à votre parole ? Aurez-vous la charité, la bonté de pardonner ? J'en doute fort, je n'en crois même rien. »

Voilà ce qu'ose dire à Dieu ce malheureux désespéré !

N'est-ce pas là une insulte abominable, un crime énorme, le plus grand des péchés ?

— Il faut donc avoir bien peur du désespoir ?

— Oui, puisque, selon la parole de saint Isidore, désespérer, c'est descendre en enfer.

c

Ses causes

— Le désespoir étant un très grand péché qu'il

faut éviter à tout prix, il importe d'en connaître les causes afin de se prémunir contre les atteintes de ce mal terrible.

Je vous demande si vous pourriez m'indiquer les principales de ces causes ?

— Les principales causes du désespoir sont : la tiédeur, la luxure, la mélancolie, les scrupules.

— Comment la tiédeur est-elle une cause de désespoir ?

— La tiédeur, véritable engourdissement de l'âme, fait d'abord reculer celle-ci devant certains devoirs un peu pénibles, ensuite elle l'amène insensiblement à abandonner la pratique de la vertu comme trop difficile ; enfin elle arrive à lui persuader qu'il est impossible d'obtenir le ciel, et détruit ainsi l'espérance qui ne va pas sans la possibilité de parvenir à la béatitude éternelle.

— Comment la luxure engendre-t-elle le désespoir ?

— La luxure ou l'amour déréglé des plaisirs charnels produit le dégoût des biens spirituels ; dès lors on n'aime plus à penser à ces biens, et peu à peu on en vient à ne plus les désirer du tout ; et c'est le désespoir.

Quant à l'homme de plaisir qui aurait encore un certain désir du ciel, ses habitudes vicieuses deviennent tellement fortes, qu'il finit par croire qu'il lui est impossible de les vaincre et qu'il ne pourra jamais s'en corriger ; et c'est encore le désespoir.

— La mélancolie, comment est-elle cause du désespoir ?

— La mélancolie fait naître la tristesse ; la tristesse engendre le découragement, et, du découragement au désespoir, il n'y a qu'un pas qui est bientôt franchi.

— Vous avez nommé les scrupules, comment sont-ils une cause de désespoir ?

— Les scrupules sont les tourments des âmes timorées ; ces pauvres âmes torturées et comme opprimées par ces véritables bourreaux finissent souvent par se laisser abattre, et de l'abattement passent à un triste et funeste désespoir.

d

Ses remèdes

— Y a-t-il des remèdes à cette terrible maladie du désespoir ?

— Oui.

— Quel est le remède au désespoir de ceux qui n'ont plus le désir du ciel ?

— La méditation du néant et de la vanité des choses humaines ; la considération du prix et de la grandeur des biens spirituels et éternels ; le souvenir des exemples héroïques des saints voulant à tout prix conquérir le ciel ; la pensée des sacrifices extraordinaires accomplis par le Sauveur pour nous ouvrir la porte du paradis.

Voilà ce qui, avec le secours de Dieu, peut faire revivre dans une âme le désir de la béatitude éternelle.

— Quel est le remède au désespoir de ceux qui ne comptent plus sur le pardon de leurs péchés ?

— Ce remède, c'est :

1^o Le souvenir fréquent des grands pécheurs qui ont obtenu un pardon généreux, comme, par

exemple, Marie Madeleine, saint Pierre, saint Augustin, etc.

2^e La méditation des paraboles si touchantes de l'enfant prodigue et du bon pasteur.

3^e La pensée que Notre-Seigneur est venu pour les malades, c'est-à-dire, pour les pauvres pécheurs, et qu'il a un ardent désir de leur rendre la santé et la vie spirituelle en leur accordant un pardon généreux.

— *Quel est le remède au désespoir de ceux qui disent : « Je suis damné, Dieu m'abandonne, il m'est impossible de faire mon salut ? »*

— Pour guérir ces malheureux, il faut :

1^o Leur rappeler que le Sauveur est mort pour nous tous, que Dieu veut nous sauver tous et nous donne à tous les grâces nécessaires au salut.

2^o Leur faire méditer la parole de saint Paul : « Je puis tout en celui qui me fortifie. »

3^o Leur remettre sous les yeux la tendre sollicitude de la divine Providence qui, nourrissant le petit oiseau et habillant la fleur des champs, prend de chacun de nous un tel soin qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans sa permission.

4^o Les amener à prier la très douce et très compatissante Vierge Marie qui ne manquera pas de les retirer de l'horrible abîme du désespoir.

Ce qu'elle a fait pour son serviteur François de Sales, cette bonne mère le fera pour tous ceux qui auront recours à sa puissante protection.

2

PRÉSUMPTION

a

Sa nature

— *Qu'est-ce que la présomption ?*

— C'est l'excès dans l'espérance, ou l'attente vaine et non fondée de la vie éternelle et des moyens d'y parvenir.

— *Que fait le présomptueux ?*

— Il espère ce que Dieu n'a pas promis, ou il l'espère autrement que Dieu l'a promis ; en d'autres termes, il espère trop, ou il espère contre l'ordre établi de Dieu.

— *Un certain Pélage prétendait pouvoir aller au ciel par les seules forces de la nature ; qu'en pensez-vous ?*

— C'est là une grave présomption doublée d'hérésie, car le Seigneur nous avertit que, sans le secours de sa grâce, nous ne pouvons rien faire d'utile au salut.

— *Le fameux Luther disait qu'on peut être sauvé par la foi seule, sans bonnes œuvres ; que faut-il en croire ?*

— C'est encore là une grave présomption, avec l'hérésie en plus, attendu que, selon la parole de Dieu, la foi sans les œuvres est morte et par conséquent incapable de sauver.

— *Que dites-vous de ces paroles : « Dieu est trop bon pour me damner ? »*

— Ces paroles, hélas ! trop fréquentes, constituent une présomption des plus dangereuses.

— *Expliquez-vous.*

— Dieu est infiniment bon, c'est vrai, mais il est aussi infiniment juste, et, s'il a promis de récompenser les bons, il a également promis ou plutôt menacé de punir les méchants ; or, la parole de

Dieu ne passe point, elle s'accomplit à la lettre : prétendre échapper au châtiment mérité, c'est donc une prétention vaine, une véritable présomption qui fait malheureusement de nombreuses victimes.

— *« Je me convertirai plus tard ; avant de mourir, je dirai un bon peccavi, et ce sera suffisant pour mon salut. » Tel est le langage d'un trop grand nombre. Que faut-il en penser ?*

— C'est un langage présomptueux.

— *Pourquoi ?*

— Parce que Dieu n'a promis ni le temps ni la grâce spéciale nécessaire à ceux qui diffèrent ainsi leur conversion.

— *« Je n'ai besoin d'avis de personne ; je sais ce que j'ai à faire ; je suis sûr de moi. » Ainsi parlent, en trop grand nombre, des chrétiens qui journellement s'exposent au danger des lectures mauvaises, des danses, des fréquentations, etc., etc. ; comment qualifier tous ces propos ?*

— Il faut dire qu'ils sont entachés de présomption et contraires à cette parole de Dieu : « Celui qui aime le danger y périra. »

Présomptueux comme Pierre, ils feront, comme Pierre, une chute retentissante. Puissent-ils, comme Pierre, devenir humbles et réparer leur faute !

b

Sa malice

— *La présomption est-elle un péché aussi grand que le désespoir ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'elle ne fait pas, comme le désespoir, injure à la bonté divine.

— *A-t-elle néanmoins une grande malice ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'elle veut renverser l'ordre établi de Dieu.

— *Quel est l'ordre établi de Dieu ?*

— C'est qu'il donne le pardon à celui qui fait pénitence et le ciel à celui qui l'a gagné par ses bonnes œuvres faites avec le secours de la grâce.

— *Que veut le présomptueux ?*

— Il veut le pardon sans la pénitence et le ciel sans mérites acquis ou sans le secours de la grâce.

— *Il s'oppose donc à l'ordre établi de Dieu ?*

— Oui, et c'est ce qui fait que la présomption est un grand mal, surtout quand elle est doublée d'une hérésie.

— *La présomption perd-elle beaucoup d'âmes ?*

— Oui, peut-être même plus que le désespoir, parce que c'est un péché très commun dont on ne se défie pas assez. Sous ce rapport, là encore, la présomption est un grand mal contre lequel il faut se prémunir soigneusement.

c

Ses causes

— *D'où vient la présomption ?*

— De l'orgueil.

— *Le présomptueux est donc un orgueilleux ?*

— Oui.

Orgueilleux quand il prétend parvenir au ciel par ses seules forces ; orgueilleux quand il se déclare sûr de lui et pour ainsi dire impeccable ; il est encore orgueilleux quand il réclame le ciel sans bonnes œuvres et le pardon sans pénitence.

— *Comment cela ?*

— C'est comme s'il disait à Dieu : « Seigneur, je n'ai fait aucune bonne œuvre, je ne me suis imposé aucune pénitence, et néanmoins je me trouve digne et d'avoir mon pardon et d'aller au ciel. »

Parler ainsi, n'est-ce pas le comble de l'orgueil ?

d

Ses remèdes

— *Quel est le remède à la présomption de celui qui, trop confiant en lui-même, prétend parvenir au ciel par ses propres forces ?*

— C'est la méditation des paroles de la sainte Ecriture où il est dit que, sans le secours de Dieu, nous ne pouvons rien faire pour le salut, pas même avoir une bonne pensée utile pour le ciel.

— *Quel est le remède à la présomption de celui qui veut le pardon sans la pénitence ?*

— C'est le souvenir de ces textes de nos livres saints qui prêchent la pénitence : « Si vous ne faites pénitence vous périrez tous. » (Luc, XIII.) « Faites de dignes fruits de pénitence. » (Luc, III.)

— *Quel est le remède à la présomption de celui qui réclame le ciel sans l'avoir mérité ?*

— C'est la considération de ces passages de nos livres saints : « Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. » (Math., XVI.)

« L'homme moissonnera ce qu'il aura semé. » (Ad Gal., VI.) etc., etc.

— *Quel est le remède à la présomption de celui qui diffère sa conversion sous le prétexte qu'au moment de la mort un bon peccavi le sauvera ?*

— C'est le souvenir :

1^o De la justice divine qui fait entendre des menaces redoutables à celui qui diffère de jour en jour sa conversion ;

2^o Des exemples si fréquents de malheureux pécheurs frappés à l'improviste et surpris dans leur péché, alors qu'ils se promettaient de faire pénitence au moment de la mort.

— *Quelle résolution prenez-vous ?*

— La résolution de devenir de plus en plus humble, afin de ne pas tomber dans ce défaut si dangereux de la présomption.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

XX

LES LIVRES DE SALOMON

David, nous l'avons remarqué, était éminemment chanteur. Il chantait les gloires de Jéhovah, ses propres gloires, sa joie d'obéir aux ordres du ciel et de sa conscience, *cantabiles mihi erant justificationes tuæ* ; il chantait jusqu'à ses peines, ses contradictions et ses batailles. « Sa poésie, dit Herder, est le miroir fidèle de sa vie, de ses sensations, de son époque. Des circonstances simples et insignifiantes lui servaient de point de départ

pour arriver aux plus hautes conséquences. » Ce qu'il chante surtout, ce qui lui revient sans cesse à la pensée, c'est la petitesse de l'homme en face de Dieu : *Quid est homo ?* et son esprit s'élevant jusqu'aux sommets divins contemple l'homme parfait, le Verbe de Dieu. Il proclame sa royauté, il célèbre ses triomphes, mais il redit aussi ses sentiments d'humilité, de zèle et de douleur, dans les psaumes *messianiques* (Ps. 2, 21, 44, 71, 109), et cela en des termes si expressifs que Jésus-Christ sur la croix, pour se plaindre, n'empruntera point d'autres paroles.

Il chantait et ses secrétaires écrivaient. Lui-même sans doute prépara et arrêta comme un catalogue de ses chants, mais la collection complète des psaumes, avec leur division en cinq livres, ne dut être achevée que par Esdras. Aux hymnes de David il en ajouta un grand nombre qui sont postérieures à la captivité. (Ps. 106 ; 110-115 ; 119-123 ; 146-150.)

Si David fut surtout un poète lyrique, son fils nous apparaît plutôt comme un poète didactique, ce qui ne l'empêche point de s'être élevé souvent jusqu'au sublime de l'éloquence, de la tendresse et de l'enthousiasme. Il composa trois livres que la Synagogue a transmis à l'Eglise comme inspirés de Dieu. Les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste* et le *Cantique des Cantiques*. Le premier, dit saint Jérôme, apprend à l'enfant ses devoirs, qu'il lui expose et lui répète sous diverses formes, comme font ceux qui enseignent. Le second montre à l'homme parvenu à la maturité que rien en ce monde n'est durable, mais que toutes choses sont caduques et s'évanouissent pour jamais. Le *Cantique des Cantiques* exprime les sentiments de l'homme consommé dans l'expérience du monde et qui le méprise, pour ne s'attacher qu'à la jouissance de posséder Dieu.

Donnons un simple aperçu de ces livres saints que l'Eglise a toujours tenus pour inspirés et qui renferment des trésors de doctrine, de sagesse, de direction et d'amour.

I. Les *Proverbes* renferment plutôt des sentences morales que des proverbes proprement dits. C'est de la poésie gnomique. On y trouve environ 500 maximes fortement frappées, resserrées en quelques mots sobres, et jetées avec art dans les moules variés du parallélisme. C'est une partie sans doute des trois mille paraboles que Salomon prononça : *locutus est* (3 Reg. 4, 32). Il parlait, et ses scribes familiers recueillaient ses paroles. La même *parabole* revenait quelquefois dans ses entretiens continuels, et exprimée par les mêmes mots ; un autre secrétaire qui ne l'avait pas encore entendue pouvait la consigner à la suite d'autres sentences : de là des répétitions fréquentes que respecta la Synagogue, gardienne sévère de la tradition.

Il y a trois parties dans les *Proverbes*. La première (I-X) est une exhortation pressante à la sagesse, la plus belle parure du front des jeunes gens, le plus précieux trésor de l'homme (IV, 9 ;

III, 15). Elle est là debout aux portes de la cité criant à tous : « Venez je vous donnerai le bonheur. C'est par moi que règnent les rois et que les législateurs édictent des lois justes. J'étais là auprès de Jéhovah avant que la terre fût. J'étais là quand il ordonnait ce magnifique univers ! » (VIII). Et pour mieux attirer les hommes, elle s'est fait bâtir un palais supporté par sept colonnes et elle y a dressé la table pour tous (IX).

La seconde pourrait être appelée le livre de la jeunesse (X-XXV), le livre de la conduite. Après des maximes frappantes sur la crainte de Dieu, les devoirs du bon fils, le choix d'une épouse, la douceur de l'amitié, l'horreur de l'impie et surtout la prudence de la vie (X-XXII), Salomon rappelle les paroles des sages contemporains ou plus anciens que lui, qu'il fait siennes et qui paraissent le résumé de la sagesse humaine jusqu'à lui (XXII-XXV).

La troisième partie, désignée aussi sous le nom de livre du peuple (XXV-XXIX) n'a été recueillie qu'au temps d'Ezéchias. La poésie en est plus relâchée, moins classique. La pensée qui domine est celle de l'obéissance et du respect pour les princes et pour la loi.

Les *Proverbes* se terminent par les *Enigmes d'Agur* fils d'Iaché, d'une poésie tantôt très douce : « Seigneur ne me faites ni mendiant ni riche, mais donnez-moi seulement le nécessaire ! » (XXX, 8) tantôt étrange, étonnante de fortes énumérations, — et par les *Paroles du roi Lamuel* où se trouve le superbe portrait de la femme forte (XXXI). On ne peut s'empêcher de reconnaître, même au simple point de vue sociologique, que ce peuple était admirable et infiniment supérieur en morale à tous les peuples anciens, qui rendait un tel hommage à la femme. Et il s'agit ici non pas d'une reine, d'une héroïne extraordinaire qui a sauvé son pays, mais de la femme d'intérieur, épouse, maîtresse de maison et même femme des champs. Je ne parle pas de la supériorité de doctrine. « Depuis Phocylides jusqu'à Marc-Aurèle, dit M^{re} Plantier, vous cherchiez vainement dans les conseils des moralistes de l'antiquité profane, un mot qui vous invite à faire de la pensée du Très-Haut une douce préoccupation du cœur et comme un centre bien-aimé dans lequel l'âme dégagée de la terre habituellement se repose. » Ici ce qui domine, c'est la confiance amoureuse en Dieu : « Espère en Dieu, et il te délivrera » (XX, 22) ; puis la charité, le pardon des injures : « Ne dis pas : Je lui ferai comme il m'a fait » (XXIV, 29). C'est déjà la doctrine chrétienne dans toute sa largeur, dans toute sa bonté. L'homme n'est plus un indifférent ou un ennemi. Dieu n'est plus un maître impérieux, mais un père qui nous châtie parce qu'il nous aime : *Quem diligit Deus corripit*, et qui se complait à se regarder en nous, et *quasi pater in filio complacet sibi* (III, 12).

Les portraits abondent dans le livre des *Proverbes*. Le plus énergique et orné, c'est peut-être celui de la femme perdue, *præparata ad capien-*

das animas, qui tend ses pièges voluptueux au jeune homme à peine entré dans la vie (VII).

La science actuelle n'y a guère trouvé à critiquer que les mœurs des fourmis. On croit généralement, avec les Proverbes et La Fontaine, que la fourmi amasse « au temps chaud, » pour l'hiver (VI, 8). Or les naturalistes ont démontré qu'elle vit de pucerons, vraies vaches qu'elle élève et dont elle traite le lait, qu'elle est carnivore et dort toute la saison froide. Mais la fourmi d'Orient a d'autres mœurs. Elle rassemble pour l'hiver des quantités de blé tellement considérables, en de vastes greniers artistement arrangés en galeries superposées, que, aux temps de disette, dit le docteur Lortet, les fellahs vont lui reprendre ses abondantes provisions. Cette fois encore ce n'est donc pas la science inspirée de Salomon qui est en défaut, mais la nôtre toujours affirmative, prétentieuse, et toujours battue.

II. 1. Dans sa vieillesse chagrine, désenchantée et prématurément venue, Salomon jeta un coup d'œil sur sa vie si brillante au début quand seule la sagesse l'illuminait, puis soudain empoisonnée par la jouissance où il croyait trouver le bonheur, enfin perdue par le vice impur. Alors, si l'on en croit la tradition juive, il fut saisi d'un immense et poignant repentir, et il exhala surtout ses déceptions dans le livre de l'*Ecclésiaste*, ou du *prêcheur*. Il aurait alors réuni le peuple une dernière fois avant de mourir pour lui lire ces sages conseils à l'appui desquels il apportait sa triste expérience et l'exemple malheureux de sa vie tombée. Ce ne sont plus les cris de désespoir de David après son péché, la prière humble, confiante, profonde de tendresse et d'espoir de l'homme qui se relève aussitôt après sa faute, avec énergie, avec franchise ; ici ce sont les sentiments attristés d'un homme qui a joui de tout, abusé de tout et longtemps croupi dans le désordre. Longtemps aussi il a fait d'amères réflexions, longtemps il a été torturé par le remords, il a honte de lui-même, et considérant la rapidité des années, la tristesse que laisse après soi toute jouissance matérielle comme toute vaine science, en un mot le vide de toute chose, après avoir comprimé ses angoisses, les tempêtes et les accabllements de sa conscience, il éclate enfin et pousse ce cri ou plutôt ce rugissement : « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité ! »

Vanité de la science, vanité des honneurs, vanité des plaisirs et des richesses, vanité de la femme qui « est plus amère que la mort » (VII, 27) : telle est la première pensée qu'il développe (I-VII) après son éloquent prologue.

Le bonheur consiste, — et c'est sa seconde idée, — à s'en rapporter à la Providence qui seule sait tout, dirige tout et dispose des destinées du juste comme de celles de l'impie. Il conclut par ces paroles à l'adresse du jeune homme : « Souviens-toi de ton créateur aux jours de ta jeunesse, avant que viennent les temps de l'affliction, les années de dégoût où tu diras : « Tout me déplaît. » —

« Vanité des vanités, répéta l'Ecclésiaste, tout est vanité ! Et comme il était très sage, ajoute le texte sacré, il enseigna le peuple, lui raconta ce qu'il avait fait, et composa pour lui quantité de sentences. Mon fils, ne recherche pas autre chose que ces paroles vraies. Il n'y a pas de fin pour écrire des livres. Mais écoutons tous cette conclusion : Crains Dieu et observe ses commandements, c'est là tout l'homme. » (Eccl. xii.)

2. Ce livre a été violemment attaqué par les hérétiques d'abord. Théodore de Mopsueste prétendit qu'il n'était pas inspiré. Il fut condamné au 5^e Concile œcuménique. Déjà les Juifs s'étaient divisés à ce sujet, mais l'école de Hillel l'avait fait maintenir au canon de la synagogue, si bien que l'école opposée de Schammaï reçut un blâme public au synode de Jabné (90).

L'impiété moderne a repris la même thèse, sans beaucoup varier les arguments : Le style, disent nos savants, est tout différent de celui des *Proverbes*, et certains détails révèlent une cour persane. « C'est le Cantique des Cantiques du scepticisme, » ajoute Henri Heine. L'auteur est un épicurien, un matérialiste, il professe le fatalisme, concluent les autres. Répondons en quelques mots à ces accusations.

Le style d'un vieillard n'est plus celui d'un jeune homme, il est plus relâché et plus grave. Le sujet d'ailleurs n'est pas le même qu'au livre des *Proverbes* ; c'est une plainte, un discours sur la vanité des choses humaines, une confession. Mais toutes les fois que revient le genre sentencieux, le style, habituellement prose, prend aussitôt la forme poétique des *Proverbes*.

D'autre part la cour de Salomon était une cour orientale. Il avait la passion des choses extraordinaires et exotiques, des paons et des perroquets, des mots nouveaux et des mœurs étrangères. Ses relations au loin sur le continent et par de là les mers, servirent merveilleusement ses goûts ; de là ces expressions, ces objets de luxe étrangers qui scandalisent l'école allemande. Il serait d'ailleurs facile de chicaner la science contemporaine à propos de ses jugements tranchants, basés sur le sens très problématique et l'extrait de naissance très douteux de tel mot d'une langue morte et presque inconnue comme le persan et l'araméen.

Salomon fataliste ? Mais l'Ecclésiaste n'est qu'un long chant en l'honneur de la Providence. « J'ai vu sous le soleil, dit-il, l'iniquité tenir la place de la justice, et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et le temps viendra de toute justice » (iii, 16, 17). « Garde ton cœur bon pendant ta jeunesse, car Dieu te jugera sur tous tes actes. » Puisque Salomon proclame l'homme responsable, et la Providence gouvernant le monde avec sagesse, où donc est son fatalisme ?

Pour d'autres, c'est un épicurien dans le genre d'Horace et qui développe à sa manière avec de jolies variations la doctrine du *Carpe diem*. « Va, dit-il, mange gaiement ton pain, bois ton vin avec joie, car tes œuvres plaisent à Dieu. » (ix, 7.) Eh !

quel mal dans ces paroles ? Est-ce que c'est un péché de manger et de boire ? Est-ce que la jouissance est mauvaise en elle-même ? Est-ce que Dieu ne permet pas à ses enfants de se réjouir ensemble en usant de ses dons ? Saint Paul qui n'a pas la prudence de ces austères savants, nous dit tout bonnement quand il traite ce sujet : « Si vous mangez et si vous buvez, faites-le pour la gloire de Dieu. »

Salomon n'est pas davantage sceptique, même quand il persifle la science en disant : « L'homme ne peut découvrir aucune raison des œuvres de Dieu. Plus il cherche, moins il trouve. Et quand même le sage dirait qu'il sait, c'est faux ! » (viii, 16, 17.) Cela signifie simplement — ce qui n'est que trop vrai — que l'homme ne sait jamais le tout de rien. Puissent les savants modernes se le rappeler souvent !

Mais la grande objection la voici : « Salomon ne croyait pas à la vie future. D'ailleurs, dans l'Ancien Testament, « la foi à l'immortalité n'était pas encore connue ou ne l'était qu'à peine. » Pour les Hébreux la fin dernière était dans les délices et les jouissances de la terre. Ils n'ambitionnaient pas d'autre récompense. »

Il est certain que Jéhovah promet aux Juifs fidèles les biens de ce monde, et que l'Ecclésiaste n'est pas précisément une exhortation à la pénitence. Ces doctrines étaient réservées à la loi nouvelle. Mais il serait injuste de conclure que les Juifs ne croyaient pas à l'autre vie. Il est en effet question très souvent du *scheôl*, ou séjour des morts, dans les livres de l'Ancien Testament, et nous lisons même dans l'Ecclésiaste : « Il n'y a plus ni sagesse ni science aux enfers (au Scheôl) où tu te précipites (ix, 10), hâte-toi donc de les acquérir ici. » Et le livre se ferme sur cette grave parole : « Dieu jugera toute action, bonne ou mauvaise, » même cachée, ajoute le texte hébreu. Ces témoignages, ce semble, demeurent assez explicites, et tranchent la question.

Il faut constater pourtant que Dieu n'avait pas révélé aux Juifs autant qu'à nous les mystères de la vie future. Leur cœur charnel ne les eût pas compris, le terrain restait ingrat. Même pour les patriarches, la connaissance du *Scheôl* demeurait vague, obscure. Ils savaient que l'âme est immortelle, mais au lieu que les païens décrivaient toutes les avenues des Champs-Élysées et tous les rochers du Styx, les Hébreux ignoraient totalement l'intérieur du *Scheôl*. C'était aussi par une délicatesse vraiment digne de lui que Dieu ne leur avait point révélé la tristesse intime des Limbes, de peur d'affliger leur pensée et d'assombrir leur dernier jour. Pour eux en effet la mort n'était point le départ pour la patrie, mais pour un second exil, plus long que l'autre. Ils savaient qu'ils vivraient toujours et « qu'ils verraient Dieu, leur Rédempteur, même des yeux de leur chair ressuscitée. » Cela suffisait à exciter leur espérance, et Dieu avait pris soin de leur dissimuler ce qui eût pu les décourager.

Tel est l'Ecclésiaste, le chant de la vanité méprisée, un livre brillant, rempli de peintures dououreuses, mais qui vous séduit par ce charme singulier qui s'attache au récit du vieillard qui vous dit après vous avoir raconté sa vie : « Tout cela je l'ai vu, je l'ai vécu, je l'ai souffert. »

III. Mais l'œuvre la plus sublime de Salomon, la plus belle de la Bible, la poésie de l'âge d'or de la littérature hébraïque, c'est le Cantique des Cantiques, idylle charmante mêlée d'un léger drame qui augmente l'intérêt, poème champêtre où la nature, les plantes, les arbres sont vivants et parlent comme des êtres intelligents, céleste épithalame, véritable chant de l'amour divin, composé par Salomon lorsque, jeune et sage roi, il était dans tout l'épanouissement de la beauté, de la science et de la grâce.

Trois écoles ont essayé de l'interpréter : l'école littérale, l'école mystique et l'école allégorique.

L'école *littérale* y voit une grossière histoire d'amour. Elle est née avec Schammaï, au temps de Notre-Seigneur, s'est développée avec Théodore de Mopsueste, a fleuri avec Grotius, et s'est faite polissonne avec M. Renan. M. Renan prétend que le palais de Salomon s'était transformé en une sorte de cour d'amour où le roi devenu vieux « était l'objet d'amères railleries, dans les dialogues d'amour qu'on récitait ou chantait en certaines occasions. Une jeune fille des tribus du Nord, ajoute-t-il, renfermée de force dans le harem de Salomon, restait fière, obstinée, et, malgré toutes les séductions du sérail, gardait sa fidélité à son amant, à son village, à ses souvenirs de vie champêtre. Dans ces scènes improvisées, on n'avait pas assez d'enthousiasme pour la bergère ; on n'épargnait pas la honte au vieux débauché. » (Histoire d'Israël, t. III, p. 172.)

Tout cela n'est qu'une pure fiction, volontairement égrillarde. Comment l'austère synagogue aurait-elle reçu dans le canon des livres sacrés un chant grossier d'amour charnel ? « Ce ne sont que des allégories, dit Aben-Ezza, et jamais il n'y a eu de doute à ce sujet. » D'ailleurs à étudier de près le Cantique des Cantiques, il ne s'agit point d'un roi, mais d'un berger, et la Sulamite est tantôt une bergère, tantôt une vigneronne, ou une reine. Les personnages ne se soutiennent point, parce que l'idée du poète est plus haut.

Evidemment M. Renan, dont la pensée se complait dans les sujets scabreux — il l'a révélée toute entière dans l'*Abbesse de Jouarre*, — tient à faire gratuitement du scandale. Il n'ignore pas que cent fois dans la Bible Dieu se sert des images de l'époux et de l'épouse pour exprimer son amour et son union avec son peuple ; il n'ignore pas davantage que les mœurs d'Orient sont plus patriarcales, plus publiques, et leurs peintures poétiques plus libres que les nôtres ; qu'on y appelle les choses par leur nom, souvent très réaliste, et qu'au fond notre prudence, qui s'effarouche de rien, et qui d'ailleurs se permet tout, n'est

guère que le signe hypocrite d'une décadence de mœurs raffinée.

L'école *mystique* prétend avec Bossuet que le Cantique est le vrai chant nuptial de Salomon avec la fille du roi d'Egypte, mais que cette union était le type de l'union mystique de Jésus-Christ avec l'Eglise.

Mais il paraît plus vrai que le Cantique n'est qu'une parabole, une *allégorie*. « L'époux, dit M^{re} Freppel d'après Origène, c'est Jésus-Christ. L'épouse, l'Eglise ou l'âme fidèle. Par les compagnes de l'Epouse, il faut entendre les âmes encore imparfaites qui aspirent, elles aussi, à l'union avec Dieu ; et par les amis de l'Epoux les anges qui protègent l'Eglise et se réjouissent de son triomphe. »

Ainsi l'entendait la tradition juive représentée par le célèbre Hillel, sauf qu'à la place de Jésus-Christ elle mettait Dieu, et à la place de l'Eglise, la Synagogue. Ainsi l'entendait l'Eglise qui condamnait Théodore de Mopsueste en 553 au 2^e Concile de Constantinople, parce qu'il ne voyait dans ce livre qu'un poème profane. L'école mystique est toute moderne. Tous les Pères ont considéré le Cantique comme une pure allégorie, où le pasteur qui s'unit à la Sulamite représente Jésus-Christ, le bon Pasteur, qui s'unit d'un amour ineffable à son Eglise — qu'il a aimée jusqu'à mourir pour elle, — et à toute âme fidèle.

Mais s'il est de foi que ces trois livres sont inspirés, il n'est pas de foi qu'ils aient été composés par Salomon. Les titres, le contexte, l'autorité de la tradition le prouvent toutefois avec une irréfragable autorité. Livres admirables quoique très différents : « Tous, dit Dom Calmet, doivent étudier les Proverbes, quelques-uns seulement l'Ecclésiaste ; il en est très peu qui pénètrent jusqu'à la moelle intime et savoureuse du Cantique des Cantiques. » Hélas ! pourquoi leur auteur en démentant par sa conduite la sublime doctrine qu'il y a si merveilleusement exposée, s'est-il condamné lui-même à la face des siècles et peut-être à la face de l'éternité ? Les siècles se sont demandés quelles furent les causes de sa lamentable chute. On croit les deviner en lisant ces pages inspirées où paraît le génie particulier de Salomon, avec l'intelligence parfaite, l'amour, le sens exquis de la nature et de la forme. Il admira tellement les œuvres de Dieu, qu'il finit par les adorer. Il fut perdu par le *naturalisme*.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 17 junii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MATTRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XII

VERTU D'ESPÉRANCE

3^e L'esprit d'espérance ou la confiance en Dieu

In pace in idipsum dormiam et requiescam, quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.

(Ps. iv, 9 et 10.)

« Nous manquons de tant de choses, dit Bossuet, que nous serions toujours dans l'affliction si Dieu ne nous avait donné l'espérance, comme pour charmer nos maux et tempérer par quelque douceur l'amertume de cette vie. » Aussi bien lui devons-nous d'incessantes actions de grâces pour ce bienfait si précieux de l'espérance chrétienne dont je vous marquais, en notre avant-dernière instruction, la nature, les qualités et les effets. Mais mon explication n'a pas été complète. Il y a une espérance ordinaire : c'est de celle-là que je vous ai parlé ; il y a une espérance plus parfaite et plus sublime, caractérisée par un sentiment tout filial à l'égard de Dieu, une espérance qui, en animant notre vie, en fait la joie, la paix et le repos ; il y a l'esprit d'espérance qui s'appelle la CONFIANCE EN DIEU : c'est sur elle que nous allons méditer. *Pourquoi* devons-nous avoir confiance en Dieu ? *Qui* peut avoir confiance ? *En quoi* pouvons-nous avoir confiance ? Je vais brièvement répondre à ces trois questions très pratiques.

I

Quels sont les fondements de cet état bienheureux que célébrait le Psalmiste quand il disait : *In pace in idipsum dormiam et requiescam, quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me ?* D'où lui venait cet affermissement singulier dans l'espérance, lequel constitue la confiance ? De la connaissance intime, profonde, pratique des miséricordieuses bontés du Seigneur à notre égard. Il avait confiance en Dieu parce qu'il savait que Dieu nous aime infiniment.

En effet le serviteur qui a un bon maître, a confiance en lui, parce qu'il sait que son maître l'aime. L'ami a confiance en son ami, parce qu'il sait qu'il lui porte intérêt. L'enfant a confiance en son père et en sa mère, parce qu'il sait qu'il peut compter sur leur cœur. Or Dieu est pour nous le meilleur des maîtres, un maître si bon que la langue chrétienne l'appelle le *bon Dieu*, comme si, en lui, cet attribut primait les autres, *melio rem*

habemus Deum quam cogitamus (Tertull.). Dieu est non seulement notre maître, mais il veut se dire notre ami : *Vos autem dixi amicos*, ami infiniment généreux, infiniment puissant. Il est notre père, *Pater noster qui es in cœlis*, père si aimant qu'il trouve que ce titre ne suffit pas à exprimer son affection, il va jusqu'à se dire notre mère ; et au fait, il a pour nous, en un degré infini, la tendresse, la délicatesse, le dévouement du cœur de la mère.

Oh ! qu'elle est grande la miséricorde, la bonté de notre Père qui est dans les cieux ! Qu'il est ineffable son amour pour nous ! On y trouve, dit un saint prélat¹, les caractères de l'amour le plus parfait. — Les *soins empressés* de l'amour : il nous garde comme la prune de son œil ; il nous visite dès l'aurore ; il connaît toutes ses brebis, il les appelle chacune par son nom, il marche toujours devant elles. — Les *doux reproches* de l'amour : « Que pouvais-je faire de plus à ma vigne, dit-il ; j'ai nourri des enfants, je les ai élevés au comble de la gloire et ils m'ont méprisé. » — La *constance de l'amour* : il est à la porte de votre cœur et il frappe. Il ne se rebute pas, il frappe. Vous faites la sourde oreille ; n'importe, il frappe toujours, malgré vos résistances ; plus vous vous obstinez, plus il persistera, et il vous fera douter, à force d'importunités, s'il ne serait pas plus doux de lui ouvrir que de résister. — Les *larmes de l'amour* : il pourrait lancer la foudre ; le tonnerre n'attend qu'un seul de ses regards pour servir ses vengeances ; et il s'attendrit sur notre sort, et il déplore la perte du pécheur, et il laisse couler ses larmes, dussions-nous les regarder comme les preuves de sa faiblesse ou le désespoir de sa toute-puissance. — Les *artifices de l'amour* : que ne fera-t-il pas pour conquérir nos cœurs ? il prendra tous les langages, il empruntera toutes les formes : insensibles, il nous attendrit ; rebelles, il nous épouvante ; timides, il nous encourage. Faut-il s'accommoder à nos penchants, descendre même jusqu'à nos faiblesses ? Il se montrera parmi nous comme l'un de nous, pauvre, infirme, faible, souffrant. — Le *désintéressement de l'amour* : il s'oublie lui-même et ne cherche que nous. — Les *transports de l'amour* : enfin il l'a trouvée cette brebis chérie ; qu'il lui en a coûté de peine ! Enfin il l'a trouvée ! ô moment ! ô bonheur ! qui pourra le dépeindre ? Ce n'est plus de la joie, c'est de l'ivresse : « Mon fils était perdu et il est retrouvé ; il était mort et il est ressuscité ; félicitez-moi et réjouissons-nous ! »

En vérité aucun père n'a un cœur comme le cœur de Dieu, *Nemo tam pater* (Tertull.), ou plutôt, quand on rassemblerait en un seul faisceau les ardeurs de l'amour de tous les pères et de toutes les mères, ce ne serait qu'une glace comparée à la fournaise du cœur de Dieu, *Nemo tam pater* ! L'amour de Dieu pour nous, voilà donc le fondement sur lequel doit s'établir d'une manière

¹ M^{sr} de Boulogne.

singulièrement solide notre espérance en Lui, notre confiance filiale. *Singulariter in spe constitisti me !*

II

Mais qui donc peut se permettre cette familiarité d'amour avec Dieu qui s'appelle la confiance ? Ma réponse est facile : tous peuvent et doivent y prétendre. C'est à tous que Dieu adresse cette douce parole : Mon fils, ayez confiance, *Confide, fili*, parce que tous sont ses enfants.

Les justes sans doute doivent avoir confiance, puisqu'ils sont ses enfants fidèles et dociles. Mais Dieu appelle à lui les pécheurs également. Il leur permet de se confier à son cœur paternel, il ne les repousse pas. Que dis-je, il ne les repousse pas ? Il semble avoir pour eux des miséricordes particulières, sans doute parce qu'ils sont ses enfants malheureux, torturés par le péché, asservis par le démon et exposés aux plus grands dangers. Les pécheurs, mais n'est-ce pas pour eux qu'il a souffert de si horribles tourments et qu'il a subi de si poignantes humiliations ? Les pécheurs, mais ne dit-il pas qu'il y a plus de joie dans le ciel sur la conversion de l'un d'entr'eux que sur la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes ? Les pécheurs, mais n'affirme-t-il pas qu'il s'est incarné tout spécialement pour eux ? Les pécheurs, mais ne les attend-il pas avec la plus patiente longanimité ; ne les appelle-t-il pas avec la plus ardente charité ; ne les accueille-t-il pas avec la plus miséricordieuse bonté ? Les pécheurs, mais n'est-ce pas à leur intention qu'il a fait entendre ses plus divines paraboles ; celle de la brebis perdue, celle de la drachme retrouvée et celle de l'enfant prodigue ? « Pécheurs, s'écrie saint Jean Chrysostôme, représentez-vous une étincelle qui tombe dans la mer. Pourra-t-elle y subsister ? Pourra-t-on l'y apercevoir ? Eh bien, ce qu'une étincelle est par rapport à la mer, votre malice l'est par rapport à la clémence et à la miséricorde de Dieu, et ce n'est pas encore assez dire, car la mer, quelle que soit son étendue, a des bornes, mais la clémence et la miséricorde de Dieu n'en ont point. »

Donc, mes frères, tous ayons confiance en Dieu, parce qu'il est notre père à tous ! *Confide, fili !*

III

Mais quel est l'objet de notre confiance ? Il est sans limites. Nous devons nous confier en Dieu en toute chose, comme nous devons tous nous confier en lui. Toutefois je vous signalerai deux modes excellents par lesquels notre confiance filiale doit se manifester.

I. D'abord dans un recours habituel à la miséricorde divine dans toutes nos nécessités. Demandons simplement, fréquemment, avec une sainte hardiesse, étant pratiquement persuadés que Dieu est prêt à nous donner beaucoup plus que nous souhaitons, *potens est Deus omnia surabundanter facere quam petimus aut intelligimus*

(Ephes., III, 4.). Sommes-nous malades ? demandons-lui la santé ; il est le Dieu qui a guéri tant d'infirmités aux jours de sa vie mortelle. Sommes-nous pauvres ? Sollicitons son assistance : c'est lui qui nourrit les oiseaux du ciel et donne à l'herbe des champs sa parure. Sommes-nous tentés ? Tournons-nous vers lui : c'est lui qui apaisait les flots de la mer en furie et qui commandait en maître aux démons. Sommes-nous pécheurs ? Levons vers lui un regard pénitent : c'est lui qui a pardonné à saint Pierre et au bon larron, c'est lui qui a absous Madeleine la pécheresse. Sommes-nous persécutés, éprouvés, affligés ? Implorons son secours ; il séchera nos larmes, il nous donnera force et courage ; il nous délivrera par le ministère de ses anges, de ses saints, et surtout de sa très sainte Mère. Sommes-nous en sollicitude pour notre salut ? C'est lui qui nous a dit : « Je vais vous préparer une place ; » il plaide sans cesse notre cause, dans le ciel, auprès de son Père ; il a tant fait pour nous sauver ; il a tant souffert pour nous ouvrir le paradis ; il ne nous demande qu'un peu de bonne volonté. Donc, chrétiens, soyons pleins de confiance pour demander, et demander sans relâche. *Confide, fili !*

II. En second lieu je vous recommanderai, mes frères, d'exprimer votre confiance en Dieu par une très douce, très paisible et très universelle conformité à la volonté de Dieu, par un filial abandon, en toute circonstance, aux dispositions adorables de sa paternelle Providence. Qu'est-ce que la Providence en effet ? N'est-ce pas la sagesse et la puissances infinies au service de l'amour infini ? Qu'avons-nous à nous troubler, quand nous savons que c'est notre bon Père qui dispose tout dans le monde pour l'avantage de ses enfants ? Ça été la pratique chère entre toutes de tous les saints, la pratique en particulier du doux saint François de Sales qu'on pourrait justement appeler le *docteur de l'espérance* et le *héros de la confiance*. Frappé de cette considération, nous dit l'auteur de sa vie¹, que Dieu est pour nous un tendre père qui fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment et que tous les événements, grands ou petits, partent de la main paternelle de la Providence, sans laquelle un cheveu ne tombe pas de notre tête, il se reposait en Dieu avec plus de confiance que ne fit jamais enfant dans le sein de sa mère. « Notre-Seigneur, disait-il, m'a appris cette leçon dès ma jeunesse, et si j'étais à naître, je voudrais me laisser gouverner jusque dans les moindres choses par cette divine Providence, avec une simplicité d'enfant et un profond mépris de toute prudence humaine. Ce m'est une grande jouissance de marcher les yeux fermés sous la conduite de la Providence. Ses desseins sont impénétrables, mais toujours doux et suaves à ceux qui se confient en elle. Laissons-la donc conduire notre âme, qui est sa barque, elle nous fera venir à bon port. J'attends une grande tempête, écrivait-il en une autre cir-

¹ Hamon, *Vie de saint François de Sales*, II, p. 369.

constance, mais je l'attends joyeusement. Je regarde la providence de Dieu; j'espère que cet orage sera pour sa plus grande gloire et pour mon repos, et cette attente me remplit de consolation. Que le ciel s'arme contre moi, que la terre et les éléments se mutinent, que toutes les créatures me déclarent la guerre, je ne crains rien. Il me suffit de savoir que je suis avec Dieu et que Dieu est avec moi. Heureux ceux qui se confient en Celui qui peut comme Dieu et veut comme Père nous donner tout ce qui nous est bon ! »

Admirable doctrine, exemple admirable ! Comprenez, chrétiens, et imitez. Courage et confiance, frères bien aimés ! Enfants de Dieu, confiez-vous totalement en Dieu votre père. *Confide, fili !* Et, vous aussi, vous pourrez redire la parole du Psalmiste : « C'en est fait, je me reposerai en paix, je dormirai en sécurité dans le Seigneur, parce que j'espère en lui avec une assurance absolue, parce que j'ai confiance en lui. *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

VICES OPPOSÉS A LA CHARITÉ : L'ÉGOÏSME

L'égoïsme est le vice le plus radicalement opposé à la charité. Il dépasse encore l'envie et l'orgueil sur ce point ; il y a antagonisme absolu entre lui et la vertu de charité. L'ombre de certains arbres fait périr les plantes voisines, le noir martinet force l'hirondelle à s'enfuir loin du monument qu'il habite ; ainsi l'égoïsme fait mourir la charité ou la chasse bien loin. Jamais vous ne les rencontrerez vivant côte à côte dans un même cœur. Quand on peut dire de quelqu'un : c'est un égoïste, on est sûr qu'il n'a pas la charité. *Caritas non quaerit quae sua sunt*, c'est toujours l'apôtre saint Paul qui nous l'affirme : la charité n'est pas égoïste !

Qu'est-ce donc que l'égoïsme ? C'est une préoccupation constante, un amour exclusif de soi-même qui font que l'on se préfère à tous les autres et qu'on recherche en tout son propre bien sans se soucier de celui de ses frères. L'égoïste ne veut du bien qu'à lui-même ; il évite avec soin de faire aux autres le plus léger sacrifice et ne balance pas à sacrifier les intérêts de plusieurs ou de tous aux siens propres. L'égoïste ne songe qu'à lui, ne vit que pour lui, rapporte tout à lui ; sans jamais rien donner il exige beaucoup des autres. En un mot, il est tout, les autres ne sont rien. Sa maxime est celle-ci : chacun pour soi !

Observez un égoïste, examinez un peu partout sa manière de faire, vous allez voir se trahir cette constante préoccupation de ses avantages, de ses intérêts ou de ses aises.

Dans la maison qu'il habite avec plusieurs membres de sa famille, il choisit la chambre la plus

agréable, la mieux orientée ; il trouve dix raisons pour justifier son choix ; s'il n'en a pas, il en invente, il prétexte des infirmités, que sais-je ? Il y a bien une personne souffrante, un vieillard, une jeune fille qui auraient des droits à cette pièce commode ; il faudra que tout le monde se gêne, tandis qu'en occupant une autre chambre qui lui plaît moins il eût fait plaisir à trois ou quatre personnes. N'importe, l'égoïste tiendra bon. Il se soucie bien de faire plaisir, de savoir que les autres sont mal à l'aise : lui sera bien, il sera mieux, que chacun s'arrange comme il l'entendra !

À table, il s'attribue également la meilleure place ; quand il se sert le premier, il choisit ce qui lui plaît le plus. S'il est le maître de régler les mets, il ne consulte que son goût pour les faire apprêter. Les autres convives ne comptent pas. Pourvu qu'il soit satisfait, tout est bien.

Voyez encore l'égoïste en voyage. S'il est à pied, avec des compagnons, il occupera le côté du chemin le moins dur, le moins pénible, et il ne lui viendra même pas à l'esprit d'offrir de changer avec quelque autre plus faible ou plus fatigué. Qu'on se trouve dans un mauvais pas, il ne songera qu'à s'en tirer, fût-ce même aux dépens des autres.

C'est dans une voiture ou en chemin de fer qu'il faut le voir surtout. Comme il sait se précipiter, choisir la meilleure place, la plus avantageuse, s'y installer commodément ! Il ouvre ou ferme la portière selon son caprice ou sa convenance sans s'inquiéter de savoir s'il n'incommode pas plusieurs de ses compagnons. En vain il voyagerait avec une personne infirme, une pauvre femme portant un enfant, auxquels sa place conviendrait mieux, il se gardera bien de la leur céder. Il ne faudrait que se gêner un peu pour rendre service à ses voisins et leur faire plaisir, il ne le fera pas.

Se gêner ! se déranger pour les autres ! ah bien, oui ! l'égoïste ne sait pas ce que c'est que cela ; le faire est à ses yeux une naïveté. « Chacun pour soi ! » Oh ! qu'il y est fidèle, à cette glaciaire maxime !

L'égoïsme se retrouve et se manifeste jusqu'en nos églises, jusqu'au pied des autels. Dans ce lieu saint où tout parle de sacrifice et de dévouement, où tout condamne l'égoïsme et prêche la charité, on voit parfois des personnes soi-disant pieuses ne pas savoir ou ne pas vouloir se gêner pour faire place à quelqu'un dans l'embarras. Pendant un office, un sermon, auprès d'un confessionnal, elles souffriront qu'un infirme, une jeune fille, un enfant restent dans une position fatigante plutôt que d'être un peu trop pressées ou dérangées de leur place ; elles laisseront partir une pauvre bonne sans se confesser, lui feront manquer une communion pour ne pas retarder leur tour de quelques minutes !

N'avez-vous jamais rencontré de ces personnes égoïstes ? Ne vous êtes-vous pas senti le cœur serré et pris de dégoût à la vue de leur manière de

faire ? Le monde, souvent, appelle cela de l'adresse, de l'habileté, quand c'est un manque complet de charité, voire même d'humanité. *Caritas non quærit quæ sua sunt !* Non la charité n'est pas égoïste ; non, elle ne recherche point uniquement ses avantages et ses propres intérêts. Sans doute elle ne se dévoue pas, ne s'oublie pas pour les autres au point de ne pas songer à elle-même. L'adage ancien reste vrai : *Charité bien ordonnée commence par soi-même*. Mais si la charité commence par *soi-même*, elle ne finit pas à *soi-même* comme l'égoïsme. Elle sait faire grande et généreuse la part des autres. Elle leur fait large la part dans le sacrifice de ses aises, de ses convenances. L'égoïste n'a pas de cœur ; celui de l'homme charitable déborde ; il est si heureux quand il peut s'oublier lui-même, se sacrifier pour ses frères !

Ames chrétiennes, n'avez-vous aucun reproche à vous faire ? *Caritas non quærit quæ sua sunt !* Pouvez-vous vous rendre le témoignage que vous n'êtes pas égoïstes ? Prenez garde, il y a des degrés dans l'égoïsme. Cette plante maudite, mortelle pour la charité, croît facilement sans qu'on s'en aperçoive. Surveillez votre conduite et votre cœur.

Citons un trait touchant, il fera mieux ressortir le contraste qui existe entre l'égoïsme et la charité.

Un homme riche passant, vers minuit, devant l'atelier d'un pauvre forgeron, entendit les coups redoublés de l'enclume. Il entra et lui demanda pour quel motif il travaillait ainsi jusqu'au milieu de la nuit. « Ce n'est pas pour moi que je travaille, répondit le forgeron, c'est pour mon voisin qui a été incendié ; le malheureux est sur la paille avec sa femme et ses enfants. Je me lève deux heures plus tôt, je me couche deux heures plus tard, cela fait deux journées par semaine dont je puis lui céder le produit : ce n'est que quelques coups de marteau de plus à donner. Si je possédais quelque chose, je le partagerais avec lui ; mais je n'ai que mon enclume. Dieu merci, la besogne ne manque pas dans cette saison, et, quand on a des bras, il faut bien les faire servir à secourir son prochain. — C'est fort bien, interrompit l'homme riche, mais croyez-vous que votre voisin soit jamais en état de vous rendre ce que vous lui donnez ? — Oh ! peut-être bien que non, répondit le forgeron, je le crains plus pour lui que pour moi ; mais que voulez-vous ? chaque jour apporte son pain : au total, je n'en serai pas plus pauvre, et ces malheureux ne mourront pas de faim. Il faut bien s'aider l'un l'autre ; si ma maison avait brûlé, je serais content qu'il en fit autant pour moi. »

N'est-ce pas que c'est là le langage et la conduite de la charité ? N'est-ce pas qu'il n'était point égoïste, cet ouvrier chrétien ? Comme Dieu dut bénir sa charité !

LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE

HOMÉLIE SUR L'ÉVANGILE DE LA FÊTE

(S. Luc. I. 39-48.)

« Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole » : telle fut la réponse de l'humble Vierge de Nazareth au divin message que lui apportait l'ange Gabriel. Et aussitôt le Sauveur promis dès le commencement, le Fils de Dieu était conçu par l'opération miraculeuse du Saint-Esprit, et dans le sein virginal de Marie il prenait cette nature humaine en laquelle, pour nous racheter tous, il devait vivre, souffrir et mourir. C'est l'Incarnation, le premier parmi les mystères de l'économie de notre salut.

Le second, c'est celui que l'Eglise propose aujourd'hui même à notre piété, c'est le mystère de la visite de la sainte Vierge à sa cousine Elisabeth, visite honorée depuis de longs siècles déjà sous le nom de Visitation (1385, Urbain VI) ; mystère admirable, à cause des personnages qui y figurent, des paroles qui s'y prononcent, des merveilles qui s'y passent, tellement qu'il est difficile de dire si la fête de ce jour instituée pour en célébrer le souvenir, est une fête de Jésus ou de Marie, de sainte Elisabeth ou de saint Jean-Baptiste. Elle est tout cela à la fois. Fête de Jésus : c'est sa première visite à l'homme pécheur et le premier miracle de sa miséricorde ; fête de Marie, c'est au cours de cette visite que se révèlent pour la première fois ses vertus et sa gloire, qu'elle est reconnue, honorée, acclamée comme Mère de Dieu ; fête de sainte Elisabeth, c'est cette visite qui lui apporte la plénitude des dons célestes, la science des mystères surnaturels qu'elle proclame la première publiquement ; fête enfin de saint Jean-Baptiste, car c'est à pareil jour qu'il est affranchi du péché originel, qu'il est sacré prophète et plus que prophète, créé précurseur du Messie, sublime fonction qu'il inaugure dans ses tressaillements mystérieux au sein de sa mère. Voilà la Visitation avec ses personnages augustes dont le plus en vue est assurément la Vierge ; la voilà avec les étonnants prodiges qui la rendent à jamais inoubliable.

Aussi elle occupe une grande place dans l'Evangile, et l'écrivain sacré a pris soin d'en marquer toutes les circonstances pour la plus grande gloire de la Mère du Christ, tandis qu'il garde le silence sur la plupart des actions qui composent sa vie. Bénissons la divine clémence de ce qu'elle a daigné nous raconter les merveilles du saint pèlerinage de Marie vers les montagnes de Judée, et puisque l'Eglise, à la messe de cette fête, nous remet sous les yeux cette page ravissante, méditons-la avec un saint recueillement ; nous y trouverons des lumières pour nous instruire, des leçons pour nous édifier, des saveurs célestes pour nous encourager au bien, à la vertu.

I. *Le départ de Marie*

« *En ce temps-là même, Marie se levant partit en grande hâte vers les montagnes dans une ville de Juda.* »

« En ce temps-là », c'est-à-dire quelques jours seulement après l'Annonciation. En venant en elle, le Verbe fait chair avait versé dans l'âme de sa divine Mère les clartés les plus ineffables et les effusions les plus abondantes de sa charité. De suite elle comprit merveilleusement tout le mystère de notre Rédemption ; elle comprit et l'immensité de l'amour divin, et la profondeur de notre déchéance, et la grandeur des destinées de l'homme régénéré par la grâce. Cette vue si nette, si pleine l'embrase à l'instant du plus ardent amour pour Dieu, elle allume en son cœur la plus tendre charité pour l'homme, et la voilà prête à concourir de toutes ses forces à l'exécution des desseins de Dieu pour notre salut. « Elle se leva donc, dit l'Evangile, et partit », pour aller au sein des montagnes de la Judée, visiter sa cousine Elisabeth.

Trois motifs la déterminaient à faire ce long et pénible voyage : d'abord la fidélité aux inspirations du ciel. Dans l'œuvre de la Rédemption du monde, Jésus-Christ voulait débiter par celui qui devait être son précurseur. C'est lui, la voix qui devait annoncer le Verbe Sauveur, lui le dernier des prophètes de l'Ancien Testament et le premier des Apôtres du Nouveau, le nœud ou le lien entre la synagogue et l'Eglise, entre la figure et la réalité, entre la loi et la grâce, qu'il fallait distinguer du reste des hommes par un privilège singulier, délivrer tout d'abord de la malédiction originelle et purifier avant tout autre par les premiers épanchements de la vertu sanctifiante du Christ.

« Vous le voulez, Seigneur », répond Marie entendant la voix intérieure de l'Esprit Saint ; « eh bien, je le veux aussi. » Et elle se lève et part aussitôt, sans raisonner sur la longueur et les difficultés du chemin. — Bel exemple d'obéissance prompte et simplement vaillante aux bons mouvements que Dieu nous inspire ! Ah ! combien nos résistances aux appels divins nous rendent coupables, et de combien de grâces précieuses ils nous privent !

Le second motif qui décide la Vierge, c'est son amitié pour des parents dont elle connaît la vertu. Marie et Elisabeth étaient parentes ; toutes deux, la première le sait bien, sont devenues mères par un miracle ; elles portent dans leur sein, l'une le Messie, l'autre son précurseur. Quelle joie pour ces deux heureuses mères de se rencontrer ! Et quel profit ! Car les saints savent autrement que les pécheurs goûter les douceurs de l'amitié ; unis par la ressemblance des grâces reçues, de la vocation et des mœurs, leur affection mutuelle est comme un aiguillon qui les stimule, tandis que la fragile amitié des pécheurs ne tend qu'à les corrompre davantage.

Enfin c'est par charité que Marie entreprend son

voyage. Où va-t-elle ? Est-ce un palais qu'elle vient visiter, une reine environnée de l'éclat de la naissance et des splendeurs de la fortune ? Non ; la maison de Zacharie n'est qu'une chaumière ; Elisabeth n'est qu'une pauvre femme, accablée de vieillesse et qui porte la honte d'une stérilité devenue proverbiale, car on l'appelle avec dédain la stérile ; cette stérilité a cessé, il est vrai, mais la terre l'ignore, et en attendant que se révèle sa gloire, cette femme vénérable vit dans l'abandon et les larmes ; de plus, son mari, un vieillard aussi, est muet et tombé dans une sorte d'idiotisme : voilà les misères de ce toit solitaire, et la douce Vierge s'en va pour les consoler. Jusque-là l'amour de Dieu, de la solitude et de la prière l'avait retenue dans sa maison ; la charité l'appelle, elle s'oublie elle-même pour ne songer qu'à ceux qui ont besoin de son dévouement. Mais c'est la charité seule qui la guide et l'anime, et non l'espoir de trouver de la distraction et du plaisir, de voir ou d'être vue. Oh ! que ses intentions sont droites et pures ! Puissions-nous l'imiter toujours dans nos relations avec le monde !

Marie quitte donc l'humble asile de Nazareth où elle pouvait goûter tant de paix en contemplant dans son sein le trésor que l'amour infini lui a confié, en savourant à loisir la douce parole d'un de ses ancêtres : « J'ai trouvé celui que mon cœur aime, je le tiens et ne le laisserai plus ». Son départ m'étonne ; mais ce qui me ravit davantage, ce sont les dispositions dont elle accompagne son zèle et sa charité.

Charité très humble d'abord. Elle sait qu'elle est mère, et mère du Fils unique du Très-Haut ; elle ne peut ignorer la gloire dont son nom retentira le long des âges et dans l'éternité, et la voilà qui quitte sa solitude pour aller visiter une simple cousine et se mettre à son service. Qui donc aura honte de se faire le domestique de ses frères, quand la mère du Christ s'abaisse jusqu'à devenir, en quelque sorte, la servante d'Elisabeth ? En est-il ainsi dans le monde ? Comme on y regarde quand il s'agit de sa dignité, de sa condition, des avantages vrais ou prétendus qu'on croit avoir sur autrui ! Que de fois l'orgueil de la fortune, de la noblesse ou du talent empêche de remplir les obligations de la charité !

Admirez ensuite le courage de la Vierge-Mère. Que de prétextes auraient pu retenir la très sainte Vierge ! Sa jeunesse, les dangers et les fatigues d'un si long voyage, l'habitude d'une vie retirée et solitaire semblaient lui faire un devoir de ne pas sortir de Nazareth. Mais le zèle qui l'embrase ne lui permet pas de tenir captives plus longtemps dans son âme les célestes ardeurs. Les saints ne calculent point quand le devoir a parlé ; ils vont s'abandonnant à la Providence, et c'est pourquoi ils réussissent toujours. Certes, obliger le prochain n'est pas toujours facile ; à quels désagréments on s'expose parfois en lui rendant service ! Ce n'est pas une raison cependant pour y renoncer. Ayons le cœur plus grand que le monde, et les regards

fixés vers le ciel, faisons tout pour plaire à Dieu ; rien alors n'effrayera notre courage.

L'Evangile ajoute que Marie « hâtait le pas dans sa marche, » *cum festinatione*, dit saint Luc. Ceci prouve la ferveur de son obéissance. Tout la pressait d'aller vite ; ce n'était pas seulement la distance de trente lieues à franchir, mais l'amour de Dieu qui brûle en son âme et ne connaît point les lenteurs, mais le sentiment de la mission sublime dont elle est divinement chargée et la conscience des grâces ineffables que sa présence va répandre dans la maison de sa parente. Elle se hâte donc, dans la mesure où Dieu le lui inspire ; la curiosité, la fatigue, rien ne l'arrête en chemin. Est-ce ainsi que nous agissons nous-mêmes ? Hélas ! Que de délais, quelle nonchalance quand il s'agit d'obéir ! Tout de feu pour nos plaisirs, tout de glace pour le devoir et la vertu : nous voilà, pour la plupart. Sur le chemin du ciel nous reculons, nous avançons, pour reculer encore, imitant le balancier de la pendule qui va à droite et à gauche, sans sortir jamais de sa place ; ou bien nous ressemblons au voyageur paresseux qui dit sans cesse : « J'ai le temps d'arriver », puis qui folâtre, se perd et meurt en route. Craignons, nous aussi, de mourir sur la voie qui mène à la damnation ; marchons, marchons, ne nous amusons pas aux bagatelles du temps, mais travaillons avec ardeur pour l'éternité.

II. L'arrivée de Marie, son salut et les effets qu'il produit

Notre Evangile continue : *Marie étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth*. C'est le début de cette grande et touchante scène de famille que nous allons expliquer.

Marie s'avance donc vers sa cousine, et s'inclinant, la salua ; elle la salua, dis-je, la première. Prévenance de politesse en sa qualité de visiteuse, témoignage de l'amitié et du respect d'une jeune fille pour une personne âgée ; oui, dans le salut qu'elle donne la première est tout cela. Il y a plus. La Vierge dément ici le proverbe qui dit que les honneurs changent les mœurs. Sa maternité divine l'élève bien au-dessus de sa parente ; mais elle oublie sa propre gloire pour ne songer qu'à la grande leçon d'humilité qu'apporte au monde le Fils même de Dieu, anéanti dans son sein où il a pris, dit l'Apôtre, la forme de l'esclave. Humble déjà, avant ce grand événement, elle veut l'être davantage encore, imiter de plus près les abaissements du Verbe incarné ; et comme lui nous prévient, Marie prévient sa cousine.

Elle la salue donc, en quels termes ? L'Evangile ne nous le dit pas ; mais ce qu'il nous raconte, ce sont les effets merveilleux que produit le salut de la Vierge. Ecoutez :

« Or, poursuit saint Luc, à peine Elisabeth eut-elle entendu le salut de Marie, son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit. »

Ainsi d'abord, effets sur saint Jean. « Il tressaillit, » dit l'Ecriture, et tout à l'heure sa mère elle-même dira que c'est « un tressaillement de joie. » De joie ; donc ce n'est pas simplement un mouvement physique ; « ce mouvement vient de l'âme et traduit ce qui s'y passe. Or, que s'y passe-t-il ? De vrais prodiges que Jésus opère d'un seul coup par Marie. » (Mgr Gay : la Visitation.) Et ces prodiges, les voici en deux mots :

Il donne à cet enfant, qui n'est pas né encore, l'usage de sa raison ; premier miracle qui a ravi d'admiration les Docteurs les plus illustres. « Il connut le Seigneur encore invisible et caché dans le sein de sa divine Mère, et le salua en l'adorant avec joie. » (S. Irén.) « Il n'est pas né, et déjà il est rempli d'un esprit prophétique ; il tressaillit de joie, comme s'il exerçait dès lors sa fonction de précurseur, comme s'il criait déjà : « Voilà l'agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde. » (S. Léon.) « Il fallait bien qu'il eût l'intelligence, puisqu'il fait paraître qu'il a des sentiments pour adorer et pour aimer le Sauveur du monde. » (S. Ambroise.)

Oui, il l'adore et il l'aime, d'autant plus qu'il se sent à l'instant même purifié de la tache originelle, tiré de la mort spirituelle dans laquelle il avait été conçu, enrichi de grâces insignes qui le consacrent dès ce moment au plus sublime ministère. En effet, Jésus le fait prophète, et le plus grand de tous ; car, si les autres ont promis le Sauveur, lui seul eut la gloire de le montrer du doigt, de le donner pour ainsi dire. Il le fait apôtre, missionnaire de Dieu par excellence, car c'est lui, précurseur du Christ, qui a comme ouvert la porte pour introduire dans le monde l'Evangile du salut. Il le fait martyr, et très grand martyr, son premier témoin ; et c'est pour le fortifier, l'exercer, le préparer au rude combat qu'il devait soutenir, lorsque Hérode enverrait ses sicaires lui trancher la tête dans sa prison, c'est pour lui façonner, dans le sein d'Elisabeth, une âme vaillante, un cœur intrépide, que Jésus, dit Origène, voulut rester durant trois mois auprès de lui. En un mot, il comble ce bienheureux enfant de tous les dons de son Esprit, et lui en donne une telle abondance qu'il en est tout rempli.

Jean voit toutes ces choses, il les comprend, il les sent ; voilà pourquoi il tressaillit de joie, aversant sa pieuse mère et l'invitant à révéler au monde ces merveilles. Il lui passe les dons divins dont il est comblé le premier, et soudain « Elisabeth, dit l'Evangile, est remplie de l'Esprit-Saint. » A son tour, elle voit, elle comprend, elle sent, et à la place de Jean dont la langue est encore enchaînée, elle va parler et rendre le plus magnifique hommage au Verbe incarné et à la Vierge qui le porte dans ses entrailles.

« Elevant donc la voix, » comme si elle voulait se faire entendre de tout l'univers, elle s'écria : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. »

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Elle commence son éloge par où l'archange Gabriel visitant Marie a fini le sien, pour bien montrer qu'elle est inspirée du même Esprit, et que la terre et le ciel s'unissent dans l'accomplissement du même mystère. Mais elle va plus loin que l'ange, elle donne la raison du prodige. Oui, « vous êtes bénie par dessus toutes les femmes, » vous avez la bénédiction des femmes de la loi ancienne, c'est-à-dire la fécondité; vous avez la bénédiction des filles de la loi de grâce, c'est-à-dire la virginité; mais pourquoi êtes-vous ainsi comblée? Ah! c'est que « le fruit de vos entrailles est béni. » « Il est béni, dit saint Bernard, non pas seulement entre les hommes, ni entre les anges, mais béni par dessus toutes choses, comme parle l'Apôtre, et dans tous les siècles, parce qu'il est Dieu. » (Homil. 3. super *Missus*.) Donc, ô Vierge sainte, nulle grâce ne saurait vous manquer, à vous qui portez dans votre sein et donnerez bientôt au monde le fruit, l'auteur et la source de toute bénédiction!

Or, cette louange inspirée, voilà plus de dix-huit siècles que l'Eglise la répète sans cesse dans la Salutation angélique, et nous la redisons nous-mêmes tous les jours. La récitons-nous dans le même esprit que sainte Elisabeth? Quels sentiments l'amènent sur nos lèvres? Est-ce la foi en Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme? Est-ce la reconnaissance pour le Sauveur de nos âmes, la vénération profonde pour sa sainte Mère, unie à la confiance filiale en sa bonté toute puissante? Souvenons-nous cependant que c'est à ces conditions seulement qu'elle peut plaire au Fils et à la Mère, à ces conditions qu'elle est une prière qui monte jusqu'aux cieux.

Elisabeth continue : *Eh ! d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu vienne me visiter ?* Je ne suis que la mère du serviteur, et voilà que la mère du Souverain Monarque daigne descendre chez moi ! O charité incomparable ! Oh ! profonde humilité de la Mère et du Fils de Dieu ! Quel honneur et quelle grâce pour ma maison qui reçoit la première visite du Sauveur descendu du ciel ! Est-ce ainsi que nous nous comportons avec Notre-Seigneur présent au Saint-Sacrement ? Le recevons-nous dans les mêmes transports d'admiration et de joie ? Ah ! si nous avions la foi et la piété, l'humilité et la reconnaissance d'Elisabeth, avec quel accent nous saurions dire, nous aussi : « D'où me vient ce bonheur que mon Dieu s'abaisse jusqu'à moi ! »

Mais après avoir ainsi proclamé la première les grands mystères de l'Incarnation du Verbe et de la maternité divine de Marie, mystères alors totalement inconnus des mortels et que Dieu seul a pu lui montrer, Elisabeth conclut ses félicitations en disant : *Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru, parce que tout ce que le Seigneur vous a annoncé s'accomplira.* Bel éloge de Marie qui a cru simplement au message de l'ange, et qui, par sa foi très humble, a mérité de nous donner le Sauveur ! Aussi combien nous lui sommes redevables, et saurons-nous jamais le reconnaître assez ?

Mais ces dernières paroles de sa vénérable cousine sont pour nous tous une grande leçon. Elles nous apprennent la nécessité de la foi. Sans la foi, en effet, il est impossible de plaire à Dieu, impossible d'obtenir ses grâces, impossible d'être heureux sur cette terre, impossible enfin de parvenir au bonheur de l'autre vie. Croyons donc toutes les vérités de l'Evangile, croyons-les comme Marie, simplement, fermement, constamment, malgré toutes les contradictions et tous les blasphèmes de l'impiété, et nous aussi nous serons comblés des bénédictions célestes, nous mériterons que se réalise pour nous la parole du divin Maître : « Bienheureux ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent. » (Luc, XI, 27.)

III. *Le Cantique de Marie.*

La mère du Précurseur avait fini de remercier Dieu en glorifiant la Vierge; celle-ci, à son tour, va remercier et bénir. Mais quelle action de grâces et quelles bénédictions ! C'est, vous le savez bien, le *Magnificat*, cantique de louanges, chant d'admiration, de reconnaissance et d'amour, le plus beau, le plus sublime que la terre et le ciel entendront jamais. L'Eglise, conduite en toutes choses par l'Esprit de Dieu, en fait tant de cas qu'elle le chante tous les jours à vêpres, et les cérémonies augustes dont elle l'entoure montrent bien qu'elle le préfère à toutes les autres louanges qu'elle offre à Dieu; car, pendant qu'elle en répète les strophes divines, elle présente l'encens à l'autel, prêtres et fidèles sont debout, l'esprit attentif, le cœur pieusement joyeux, acclamant comme la Vierge et avec elle les miséricordes, la puissance et l'amour du Très-Haut.

Marie donc n'accepte pas pour elle les louanges de sa cousine; elle les renvoie aussitôt à Dieu de qui elle tient tout. *Mon âme, dit-elle, glorifie le Seigneur, et mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur.* « Mon âme, mon esprit, » c'est-à-dire la plus noble portion de mon être, toutes mes puissances, toutes mes facultés, moi toute entière je glorifie Dieu et me réjouis en Dieu. Sa puissance me ravit, sa bonté me transporte, je ne suis plus à moi, le Seigneur remplit toute mon âme. Qu'il est grand, ce Dieu de miséricorde ! Il m'a comblée de faveurs que ma langue se refuse à raconter, parce que mon cœur n'en peut sentir l'inexprimable félicité. Que je sois donc à lui tout entière, qu'il accomplisse en moi tous ses desseins, qu'il prenne ma chair et mon sang, qu'il en fasse la chair et le sang de son Verbe, et que ma chair et mon sang vivant dans la personne de son Fils devenu le mien sauvent l'univers, afin que l'univers le glorifie et se réjouisse avec moi en Dieu, le Sauveur de tous.

Ainsi chante la Vierge au début de son cantique. Là se termine l'Evangile d'aujourd'hui; n'allons pas plus loin nous-mêmes. Elles suffisent, et au-delà, ces magnifiques paroles, pour nous montrer dans quelles dispositions il nous faut entrer et vivre.

Nous sommes de Dieu, nous devons être à Dieu qui veut faire en nous, chrétiens, des merveilles, sinon aussi grandes, du moins semblables à celles qui ravissaient Marie ; car nous sommes appelés à nous former à la ressemblance de Jésus-Christ, afin que nous puissions un jour partager sa gloire. C'est donc pour Dieu que nous devons vivre, mais ce n'est pas pour le monde, absolument indigne de nous. Défendons-nous contre l'illusion des grandeurs humaines, en nous disant à nous-mêmes : O mon âme, Dieu seul est grand, n'admire que lui et efforce-toi de rapporter tout à sa gloire. Dédaignons les plaisirs terrestres, en nous disant : la joie solide, le plaisir pur et durable, on ne les trouve qu'en Dieu et dans la fidélité à le servir. Enfin, repoussons le démon de l'orgueil, en nous rappelant notre néant, nos péchés et nos misères. Soyons dociles aux appels de Dieu comme l'enfant d'Elisabeth, humbles et pieux comme sa sainte mère, fervents et dévoués comme la douce Vierge Marie, et que notre vie tout entière soit, comme la sienne, une louange pour notre Créateur et Sauveur, un perpétuel *Magnificat*. Ainsi soit-il.

L'ÉGLISE ET L'OUVRIER

DISCOURS

PRONONCÉ A L'ADORATION PERPÉTUELLE A G..., DEVANT
LES PATRONS ET LES OUVRIERS DE L'USINE DE B...

*Ut sint unum, ut sint consummati
in unum.*

Qu'ils soient un, unis d'une parfaite union.

(S. Jean. Prière de N.-S., XVIII,
II, 21, 22, 23.)

Tel est le dernier vœu que Jésus-Christ exprima dans la divine prière qu'il adressa à son Père avant de se livrer à ses ennemis. Il venait d'instituer la sainte Eucharistie, le sacrement de l'union, et ce désir d'unité universelle lui tenait tellement au cœur, qu'il le répète à cinq reprises différentes. On peut même dire que ce vœu constitue toute sa prière. Voilà donc ce qu'il demande avant tout : « Que nous soyons unis. » En conséquence, ceux qui travaillent contre l'unité travaillent contre Jésus-Christ.

L'Eglise, dans la paroisse, c'est la maison de l'union. Ici nous sommes tous unis de foi et d'amour, nous rayonnons autour de la sainte Eucharistie comme autour de notre centre ; nos âmes ressemblent à ces rayons d'or qui convergent tous dans l'ostensoir vers un point unique : la sainte Hostie, Jésus-Christ. C'est pourquoi nous devons aimer à venir ici adorer Notre-Seigneur, déposer ici les peines qui nous divisent nous-mêmes par le trouble de nos cœurs et de nos consciences, ainsi que les pensées de discordes qui nous diviseraient entre nous. L'union c'est le bonheur ; l'union c'est l'esprit de Jésus-Christ.

Dans l'Evangile nous trouvons, par l'unité, le remède à toutes les maladies qui minent la société ; et dans l'Eucharistie qui est le centre de l'Evangile et de l'Eglise, la solution de la grande question qui nous préoccupe tous aujourd'hui, qui soulève le pauvre contre le riche, l'ouvrier contre le patron, le travail contre le capital, je veux dire la question sociale.

Je ne me dissimule pas que je viens de prononcer des mots bien dangereux, des mots qui brûlent les lèvres et les âmes, qui, en des jours d'inouïable folie, suivant une expression célèbre, ont aussi brûlé bien des monuments publics et menacé de faire sauter jusqu'à Notre-Dame de Paris. J'en assume pourtant toute la responsabilité et je me propose de vous montrer l'action de l'*Eucharistie* et l'action de l'*Eglise* dans la question ouvrière et sociale. Je parle à des ouvriers qui me comprennent déjà, et qui m'assurent par avance de leur intelligente attention.

I

Vous connaissez tous l'Œuvre des cercles catholiques, due toute à l'initiative de l'Eglise et des patrons chrétiens. Les ouvriers se réunissent, ils assistent ensemble à la messe le dimanche, jouent ensemble, se voient, s'entretiennent des choses de leur métier. Dans ces réunions, ils rencontrent aussi leurs patrons, ce qui engendre et affermit les bons rapports. L'institution était bonne, mais il faut avouer pourtant que les intérêts matériels et sociaux restant un peu à la porte, elle ne donnait guère que l'illusion de l'unité professionnelle. Elle fut précieuse, toutefois, parce qu'elle en fit naître le désir.

En 1884 (21 mars), une loi fut votée qui en était comme un commencement de mise en œuvre. Les ouvriers pouvaient s'associer, se syndiquer entre eux ; et même s'associer, se syndiquer avec leurs patrons. Cependant l'on se demandait, non sans quelque inquiétude ou même quelque effroi : « Quel sera l'effet de cette loi ? Que produira-t-elle ? De l'union ou de la révolution ? Une entente cordiale, ou des grèves ? »

Un mois plus tard (20 avril), le pape Léon XIII publiait son Encyclique *Humanum genus*, où il recommandait les associations catholiques comme moyen de salut social, et particulièrement les corporations chrétiennes, mais « appropriées aux besoins du temps présent. »

Le pape avait parlé. Ce fut pour tous les catholiques un encouragement et une lumière. De fait, l'ouvrier est faible parce que la Révolution l'a isolé, et c'est pour lui surtout que semble écrit cette parole : « Malheur à l'homme seul ! quand il tombera, il n'y aura personne pour le relever ! » Quatre-vingt-neuf lui a dit : « Travaille, tu es libre ! Tu n'as plus de maître, plus de corporation qui t'asservisse à ses règlements. » Mais en même temps la Constituante édictait des peines sévères contre lui, s'il faisait des conventions avec ses

compagnons pour refuser son travail, lorsqu'on ne lui offrirait qu'un prix dérisoire.

La Convention fut plus cruelle encore pour lui. La loi du 23 nivôse, an II, qualifie ces sortes de conventions ou d'associations d'attentat à la tranquillité publique, et elle ordonne que les ouvriers soient alors punis comme des voleurs.

Cela voulait dire : « Tu es libre, mais tu n'auras pas de travail, ou tu travailleras pour rien ! » Cette liberté du travail accordée, imposée par la Révolution, n'était donc au fond que la liberté de mourir de faim ¹.

L'idée d'association émise par la loi de 1884 était donc bonne. Mais est-ce l'ouvrier qui peut réaliser une association et prendre l'initiative de ces mesures générales qui cependant seules peuvent améliorer sa situation ? Non, l'exemple vient d'en haut. Aussi bien fut-il donné par les patrons.

Les patrons du Nord créèrent d'abord une association entre eux, dans le but, non de se coaliser contre l'ouvrier, mais de lui faire du bien. Ils se réunirent au Château-Blanc, dans une maison où le P. Wattrigant leur prêcha une retraite (8 septembre 1884), et quand elle fut terminée, après avoir pris devant la sainte Eucharistie, aux pieds de Jésus-Christ, les résolutions les plus fermes et les plus fécondes, ils se séparèrent en se disant : « Nous reviendrons ici tous les deux mois, nous prierons ensemble, nous mettrons en commun nos inspirations, et Dieu bénira nos intentions. »

Ils revinrent en effet, et leurs inspirations communes furent qu'il fallait amener aussi dans leurs retraites, avec eux, des ouvriers, leurs frères, enfants de Dieu, comme eux, créés pour s'aimer entre eux et pour aimer aussi leurs patrons, non pour les jalouser et les haïr, appelés comme eux un jour à des récompenses éternelles, au ciel.

Les ouvriers vinrent par groupes. Ils retrouvèrent dans la chapelle du Château-Blanc les souvenirs déjà lointains de leur première communion, leur vieille foi, les prières oubliées de leur enfance. Ils comprirent que si leurs patrons les traitaient avec bienveillance et dignité, en retour, ils leur devaient d'être des serviteurs fidèles et honnêtes. Puis, rentrés dans leurs familles, en chaque usine, en chaque village, en chaque cité, ils établirent la *Ligue permanente des retraitants* ².

Et l'on vit bientôt les mœurs s'épurer, l'économie s'établir dans les familles, grâce à une société coopérative greffée sur cette union, les vices et la débauche diminuer, les ménages plus heureux, et partout la prospérité qui fleuraissait. Voilà l'œuvre de l'Eucharistie. Elle avait produit l'union en Dieu par la retraite et la prière, l'union des membres entre eux, et réalisé ce vœu de Jésus-Christ : *Ut sint unum*. Qu'ils soient *un*, pour être plus heureux, plus forts et meilleurs, *un* entre eux, *un* avec leurs patrons !

II

Or Jésus-Christ a délégué l'Eglise pour le remplacer parmi les hommes, pour établir, par l'Eucharistie, la doctrine de l'union. Quand l'Eglise n'est plus là pour la prêcher, l'inculquer dans les esprits et les mœurs, l'ouvrier se trouve tout seul, en face de la vieille et païenne doctrine de l'intérêt. Alors, aux siècles païens, il n'y avait que des esclaves, par millions, pour nourrir un petit nombre d'hommes, si bien que Juvénal ne pouvait retenir cette réflexion indignée : « Le genre humain tout entier ne sert qu'à la jouissance de quelques-uns. » *Humanum paucis vivit genus*. Depuis l'Evangile nous sommes tous des hommes libres ; mais l'élément païen, mais les principes païens reparaissent avec l'égoïsme ; ils désunissent, sèment la discorde, disent au patron : « Exploite l'ouvrier comme un bétail humain, » et à l'ouvrier : « Le patron, c'est l'ennemi ! traite-le sans merci ni pitié ! »

Alors l'Eglise est intervenue par ses *doctrines*, par ses *institutions*, et par ses *hommes* qui se sont voués à l'ouvrier.

I. Ses doctrines. Elle a dit aux patrons et aux ouvriers : Unissez-vous. *Ut sint unum*. Soyez unis dans l'amour de Dieu, votre père commun, unis dans la lutte pour la vie que vous devez soutenir ensemble.

Le capital n'est pas l'ennemi, mais l'auxiliaire nécessaire du travail. Ceci doit faire fructifier cela. Que le capital et le travail s'unissent ensemble pour que les fruits soient plus abondants et que chacun les partage dans une juste mesure.

La justice d'abord, mais la justice réciproque. Que l'un apporte à la direction l'équité, l'autre au travail la conscience. La justice est le fondement de toute société, la charité la suppose et la perfectionne. L'idéal de la justice c'est que tout homme, tout ouvrier, vive d'un salaire suffisant gagné par son travail. La charité interviendra ensuite pour donner à la société plus de charme, aux rapports mutuels plus de cordialité et de bienveillance, aux malheureux, victimes des duretés de la vie, le pain qu'ils ne peuvent plus gagner, les soins de la maladie et de la vieillesse.

D'autre part, le travail chrétien a été investi par Jésus-Christ d'une dignité souveraine. Ce n'est pas une marchandise qu'on paie comme un ballot de toile ou une tonne de tuyaux. La toile et les tuyaux, ce n'est pas le travail, mais le produit du travail. Quand le patron a payé le prix de sa journée à l'ouvrier, eh bien ! la justice n'est pas satisfaite encore. Le travail humain, le travail de la pensée et des mains d'un chrétien, d'une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ, faite pour une vie surnaturelle et céleste, ce travail noble, élevé, tout imprégné de grâce, puisqu'il mène à la gloire, composé d'actes humains successifs dont chacun est comme un échelon qui nous élève vers le ciel, ce travail serait une vile marchandise, que l'on croirait amplement payée, en ne donnant à l'ouvrier que le produit, trois ou quatre francs par jour !

¹ Journal *la Corporation*, 7 juin 1890.

² Bulletin de l'*Union des Patrons*, Liège, février 1891.

Non ! disait Michel Chevalier lui-même, toute matérialistes qu'étaient ses théories, « l'industrie humaine n'est pas seulement un effort musculaire et une opération matérielle. » L'ouvrier, ajoute Mgr Freppel, « est autre chose qu'une machine de la force d'un demi-cheval, peut-être plus, peut-être moins, machine que l'on se contenterait d'alimenter avec du pain et de la viande, au lieu de houille. C'est un être intelligent et moral »¹ qu'il faut élever, une âme chrétienne qu'il faut conduire avec la dignité que commandent ses destinées, gouverner avec sagesse, avec amour, et sauver !

Autrement dit, s'il y a dans la famille la paternité domestique, tendre et sévère, reconnue et obéie, dans l'usine ou dans l'atelier il y a une paternité sociale, éclairée et pleine de sollicitude, à laquelle l'ouvrier doit s'attacher, à laquelle aussi le patron ne saurait se soustraire. Il faut non seulement produire des marchandises, mais élever et façonner des âmes. Que les bras travaillent la semaine, soit, mais que les cœurs se reposent le dimanche !

II. Ces doctrines, l'Eglise les a mises en œuvre pendant des siècles par les corporations ouvrières qu'elle a établies, toujours dans le même esprit, pour ramener la société à l'union par l'unité des efforts et des pensées, *ut sint unum*, et par cette union, au bonheur, même matériel.

Je n'ai pas à refaire cette histoire intéressante et trop oubliée des corps de métiers. Le but, c'était d'abord « d'eschiver, pour le profit de leur mestier, les fraudes et mauvestiés qui audit mestier étaient faites »². Les marchandises étaient donc meilleures, et, c'est un bienfait que nous apprécierions vivement, nous autres consommateurs, à qui l'on ne sert partout que des produits frelatés et nuisibles. Aussi le Maître « jurait-il sur les saints qu'il ne commettrait pas de fraude. » Le livre des Métiers, d'Etienne Boileau, au XIII^e siècle, en fait foi ; et d'ailleurs, les visites des jurés, qui se faisaient quatre fois par an, prémunissaient les ouvriers contre la tentative de mauvais travail³.

Alors on naissait dans la corporation, l'on y était élevé, on y vivait tranquille et sans inquiétude sur l'avenir. La vie était modeste, mais heureuse, et il m'arrive parfois de rêver que ce passé reviendra. En ma pensée, j'érige une usine, dans un village, au milieu d'une vallée, sur le bord d'un puissant cours d'eau. Les maisons se groupent alentour, les femmes soignent leur ménage propre, et voient leurs enfants grandir, sains, robustes et bons. Car il y a là des sœurs, des écoles chrétiennes et libres, et la paternité sociale veille à ce que les influences de mal soient écartées.

Il y a aussi un aumônier, et les dimanches de très beaux offices, où patrons et travailleurs chantent en masse le *Credo*. La messe se termine par

le cantique de l'*Ouvrier chrétien*, la joie est dans tous les cœurs et dans toutes les maisons. L'aisance, en effet, règne aussi partout ; on a de plus créé une caisse de retraite et une caisse de secours, qui se sont enrichies par les legs généreux d'hommes bienfaisants, de familles riches qui aiment l'ouvrier. Les secours des malades et l'avenir des vieillards sont ainsi assurés. En outre, l'on a obtenu des négociants de notables réductions sur le prix des fournitures. Un seul ménage, composé du père, de la mère et de cinq enfants, a réalisé, de ce chef, en une année, un bénéfice de 70 francs.

Le soir du dimanche, il y a quelquefois séance dramatique et musicale. Mais le jour de la fête patronale est particulièrement splendide. C'est saint Eloi, le patron de la corporation, saint Eloi qui remet au roi Dagobert deux fauteuils d'or, quand celui-ci croyait n'en recevoir qu'un seul ; Saint Eloi, l'ouvrier honnête qui devint évêque de Noyon et qui disait alors à ses fidèles, avec cette finesse et ce sens élevé de l'ouvrier qui l'accompagne jusque sur le siège épiscopal :

« Tout ce que vous voyez autour de vous ne sont que créatures de Dieu, servant à votre bien ou à votre mal, suivant l'usage que vous ferez d'elles. Oui, le ciel est élevé, la terre est grande, la mer immense, les astres splendides, mais plus élevé et plus beau est Celui qui a tout créé.

« C'est lui que vous devez craindre plus que tout, adorer en tout, aimer par dessus tout. Ayez confiance dans sa miséricorde et ne désespérez jamais de sa pitié. »

C'est un beau rêve que je vous raconte, pensez-vous ? Eh bien ! non, c'est une réalité, et je ne fais que vous esquisser en quelques mots, — sans même oublier le sermon, — la fête qui se célébrait le 1^{er} mars dernier à Liège, pour l'inauguration de la corporation des armuriers. Et je les trouve vraiment bien heureux, ces ouvriers, groupés autour de leur usine, autour de leurs patrons, jouissant de leur personnalité propre, tout en étant soutenus par la communauté en cas de revers et de vieillesse. Mais s'ils sont heureux, c'est parce qu'ils sont unis, qu'ils viennent prier ensemble en leur église, tous les dimanches, qu'ils se serrent autour de la sainte Eucharistie qui seule donne aux ouvriers la conscience, la fidélité, le dévouement, et aux patrons la justice, le désintéressement et la charité. Ni pour les uns ni pour les autres, les qualités humaines ne suffiraient à créer cette union et cette félicité. Même dans ces qualités, il reste trop de défauts qui divisent. L'oubli de soi n'est pas humain. Or voilà l'élément primordial de toute association. Vous ne le trouverez qu'ici, et vous ne fonderez quelque chose de durable que par l'Eglise et avec l'Eglise.

III. Aussi bien n'a-t-elle jamais manqué à l'ouvrier. En chaque siècle, elle a enfanté des hommes de cœur pour le conseiller, le conduire et l'aimer. Elle a en effet pour lui une prédilection, par tradition, par souvenir de son Maître et fondateur qui voulut être charpentier, et au moyen-âge, quand

¹ Mgr Freppel. Discours au Congrès des cercles catholiques, à Angers, 1886.

² Statuts des armuriers de Paris. Léon Gautier. *Histoire des corporations ouvrières*, p. 31.

³ Ibid., p. 34 et 79.

florissaient les corporations, elle se plaisait à lui adresser cette invocation qui glorifiait le travail manuel : « *O faber, fabri filius. O ouvrier, fils d'ouvrier !* »

C'est à notre époque peut-être que l'ouvrier a eu le plus besoin d'elle, parce qu'il a été plus abusé et plus exploité par une fausse liberté révolutionnaire. Alors elle a produit aussi une génération merveilleuse d'hommes dévoués aux travailleurs. Qu'il me suffise de rappeler les noms immortels de Le Play, Louis Veillot, Vogelsang, et, à côté d'eux, leurs célèbres disciples les Harmel, les de Mun, les Maignen, dignes de leur noble génie et de leurs généreuses doctrines. Je me reprocherais pourtant de ne pas appuyer sur deux de ces hommes, M. Maignen et le baron de Vogelsang, deux bienfaiteurs de l'ouvrier, deux noms qu'il doit bénir. Ils sont morts, il est donc permis de les louer comme ils le méritent.

Maurice Maignen a fondé les Cercles catholiques d'ouvriers qui, de Paris, se sont ramifiés sur toute la France. Il n'eut qu'une pensée, améliorer le sort des travailleurs; qu'un amour, leur amour. En décembre dernier, M. de Mun vint le visiter, sur son lit d'agonie, le malade lui donna sa bénédiction et lui recommanda son œuvre. Et comme cette idée avait été son idée unique, l'idée de sa vie, quelques heures après, pensant au jeune comte qu'il avait, en 1870, amené à se sacrifier à cette même idée, il dit à ceux qui l'entouraient : « Qu'Albert de Mun continue à aimer les ouvriers ! » Le lendemain, on lui demanda s'il avait encore quelque chose à dire, lui, l'Elie des ouvriers, au grand orateur qui sera son Elisée, il répondit : « Oui, l'amour des ouvriers dans la foi, dans la simplicité, comme aux premiers jours ! » Ce fut à peu près sa dernière parole.

Je vous le demande, qui, en dehors de l'Eglise, saurait inspirer des sentiments si désintéressés, si généreux ? C'est bien ainsi qu'elle les aime, les ouvriers : « dans la foi, » en Jésus-Christ, le modèle de l'ouvrier ; « dans la simplicité » qui ne s'affiche pas, mais qui est fidèle ; « comme aux premiers jours, » d'un amour toujours jeune, toujours tendre, même quand il est méconnu ou incompris.

L'autre, le baron de Vogelsang, issu d'une famille noble de Saxe, était né dans le protestantisme ; mais sa droiture et ses études le ramenèrent à l'Eglise, dès 1850. Il avait eu le bonheur de rencontrer à Berlin celui qui devait être plus tard l'illustre évêque de Mayence, Monseigneur Ketteler. C'est par la plume qu'il défendit les ouvriers, et ses talents, aussi bien que ses convictions, firent de lui le Louis Veillot de l'Autriche. Les ouvriers vivaient à Vienne, dans des conditions si malheureuses, qu'ils ne pouvaient fournir à l'armée même un contingent de trente pour cent ; les cultivateurs étaient livrés aux juifs qui faisaient saisir leurs biens pour se rembourser de prêts usuraires. Il dénonça cette misère, ces brutalités, fit lui-même, seul, avec l'aide d'un prêtre courageux, une enquête dans les faubourgs de Vienne et en appela,

des horreurs que l'Etat voulait ignorer, au tribunal de l'opinion publique qui s'émut enfin et y mit un terme. Sa vie ne fut qu'un long apostolat en faveur de l'ouvrier. Dans son labeur énorme, il n'était soutenu que par sa foi, aidé que par le dévouement de l'ainée de ses onze filles, l'ange du foyer et l'ange de son père, qui voulut aussi se faire l'ange du peuple.

Le 28 octobre dernier, le soir, il rentrait à pied chez lui, quand il fut renversé par une voiture qu'il n'avait pas vue et dont les lanternes n'étaient pas allumées. Le cocher épouvanté veut échapper aux suites de sa faute et s'enfuit au galop de ses chevaux. Le malheureux publiciste, embarrassé dans les roues, est trainé longtemps sur le pavé...

En mourant, le grand baron demanda grâce pour son meurtrier, et songeant au peuple qui va à pied, lui aussi, il réclama, — et ce trait le peint admirablement, — un règlement de police, pour prévenir le retour de pareils accidents.

Voilà les hommes que l'Eglise a suscités pour prendre en main la cause des ouvriers, des hommes qui les aiment jusque dans la mort et qui s'oublient eux-mêmes, des hommes qui, à tous, au nom de Jésus-Christ, prêchent toujours l'unité : *Ut sint unum*.

« Le siècle qui vient, écrivait le 25 janvier dernier à M. de Mun le cardinal Manning, appartiendra non aux capitalistes ni à la bourgeoisie, mais au peuple. » Il aurait pu ajouter, et c'était certainement sa pensée, le règne du peuple sera chrétien ou il couvrira l'Europe de ruines et disparaîtra dans des décombres de feu et de sang ; la démocratie sera chrétienne ou elle ne sera pas ! Il faut, si nous voulons vivre, revenir pleinement aux enseignements de l'Eglise, accepter son action bienfaisante et nous unir pour le bien.

J'ai confiance que l'ouvrier écoutera l'Eglise, sa bienfaitrice, sa mère, dont « la vraie demeure est chez le peuple (Manning), » et qui toujours, malgré tout, a su trouver le chemin de son cœur.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE TROISIÈME

L'espérance

VII

EFFETS DE L'ESPÉRANCE

— *Quels sont les effets de l'espérance ?*

— Il y en a deux principaux.

— *Lesquels ?*

— Elle encourage le chrétien à courir avec joie dans le chemin du salut, et le console dans ses afflictions.

— *Que fait l'éperon que le cavalier applique sur le flanc du cheval ?*

— Il excite celui-ci à courir rapidement vers le terme du voyage.

— *Que fait l'espérance à notre âme ?*

— Comme un éperon, elle la pique, secoue sa tiédeur et la pousse à marcher à grands pas dans les sentiers de la vertu.

— *Que dit le prophète Isaïe ?*

— Il dit : « Ceux qui espèrent au Seigneur trouveront des forces toujours nouvelles ; ils prendront des ailes comme l'aigle ; ils courront sans se fatiguer et marcheront sans se lasser. » (Is., XL, 31.)

— *Quel effet produit sur le laboureur l'espérance de la moisson ?*

— Elle l'encourage et l'excite au point que tous les travaux les plus pénibles lui paraissent agréables.

— *Et l'attente de la gloire, comment agit-elle sur le soldat ?*

— Elle l'impressionne et l'anime tellement que ni les blessures, ni le sang, ni la mort n'arrêtent son courage.

— *Que fera l'espérance du ciel sur le chrétien ?*

— Elle fera de lui un sèmeur infatigable de bonnes œuvres, un soldat intrépide dans les combats du Christ, notre divin chef.

— *Qu'est-ce qui soutenait les martyrs dans leurs combats ?*

— L'attente de la couronne céleste.

— *Que répondirent-ils un jour à un jeune officier payen leur demandant ce qu'ils attendaient en retour de tant de tourments ?*

— Ils répondirent :

« Nous espérons les biens que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, que le cœur de l'homme n'a jamais goûtés, et que le Seigneur a préparés à ceux qui l'aiment. »

— *Que fit ce jeune officier nommé Adrien ?*

— Touché de ces paroles, éclairé par la grâce et stimulé par l'espérance, il se déclara chrétien et subit très courageusement le plus douloureux martyre.

— *Quel est le soutien du missionnaire dans son rude apostolat, de la petite sœur au milieu des vieillards infirmes, des pestiférés et des lépreux, en un mot de tous les vrais chrétiens dans l'accomplissement de leurs devoirs ?*

— L'espérance, l'attente certaine d'une vie meilleure.

— *L'espérance est-elle seulement un éperon qui nous excite au bien ?*

— Non, elle est encore un baume pour les blessures de l'âme éprouvée.

— *Que dit l'apôtre saint Paul ?*

— Il dit :

« Nous avons une puissante consolation, nous qui avons mis notre refuge dans la recherche et l'acquisition des biens éternels qui nous sont proposés par l'espérance. » (Hæbr., VI, 18.)

— *Et le psalmiste, que dit-il ?*

— Il s'écrie :

« Seigneur, qu'elle est grande l'abondance de votre douceur, que vous avez cachée à ceux qui

vous craignent, et que vous avez perfectionnée pour ceux qui espèrent en vous ! »

— *Que disait Tobie devenu aveugle à ceux qui le raillaient d'avoir fait des aumônes et enseveli des morts ?*

— Tobie leur disait :

« Ne parlez point de la sorte, car nous sommes les enfants des saints ; nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise. »

— *Et Job, privé de tout, gisant sur son fumier, râclant le pus de ses plaies, que répond-il aux moqueries de ses prétendus amis ?*

— Il répond :

« Je crois que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusciterai et verrai mon Sauveur. Cette espérance a été déposée dans mon sein. »

— *Quelle est donc la consolation de Tobie et de Job dans leurs douloureuses épreuves ?*

— L'espérance d'une vie meilleure, où leur tristesse sera changée en joie.

— *Que fit saint Nicolas avant de mourir ?*

— Il regarda le ciel et dit : « Seigneur j'ai espéré en vous et je ne serai jamais confondu. » L'espérance qui avait soutenu saint Nicolas pendant sa vie, le consolait à ses derniers moments.

— *Quelle était la consolation de Suzanne calomniée, condamnée et trainée au supplice ?*

— Elle n'en avait pas d'autre que l'espérance. Son cœur, dit l'Écriture, avait confiance en Dieu.

— *Pourquoi, peu avant de mourir, Gérard, frère de saint Bernard, chantait-il joyeusement ?*

— Parce qu'il se voyait sur le point de recevoir ce qu'il attendait avec impatience, le paradis.

— *Quels sont ceux qui vivent et meurent sans consolations ?*

— Les infortunés qui n'ont point d'espérance ?

— *Sont-ils bien à plaindre ?*

— Oui, car, très malheureux en ce monde, ils le seront bien plus encore dans l'autre.

— *Que devons-nous à Dieu pour la vertu d'espérance ?*

— La plus vive reconnaissance.

— *Pourquoi ?*

— Parce que l'espérance, qui nous console ici-bas, nous procurera les joies ineffables de l'éternité.

PARAGRAPHE QUATRIÈME

La charité

I

SA DÉFINITION

— *Suffit-il d'avoir la foi et l'espérance pour être sauvé ?*

— Non.

— *Que faut-il encore ?*

— La charité.

— *Qu'est-ce que la charité ?*

— La charité est une vertu surnaturelle,

théologale, qui nous fait aimer Dieu pour lui-même, par-dessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu.

— Vous dites une vertu, *pourquoi* ?

— Parce que la charité est une bonne habitude, nous inclinant à faire un acte bon, l'acte de charité, et nous donnant la facilité de le faire.

— *Pourquoi dites-vous* vertu surnaturelle ?

— Parce que la charité, dont il est question, est au-dessus de la nature de l'homme, de ses exigences et de ses forces ; Dieu seul peut la lui donner, et lorsqu'il la lui donne, par un pur effet de sa bonté, l'âme de l'homme se trouve comme transformée et supérieure à elle-même.

— *Expliquez les mots* vertu théologale.

— La vertu théologale est celle qui va directement, tout droit, immédiatement à Dieu, et qui arrive à lui et l'atteint sans faire aucun détour, sans passer par aucun intermédiaire.

Telle est la charité par laquelle j'aime Dieu, souverain bien.

— *Faites connaître le sens de cette parole : aimer Dieu pour lui-même.*

— Aimer Dieu pour lui-même, c'est l'aimer d'un amour désintéressé, non point parce qu'il nous fait du bien, mais à cause de ses infinies perfections qui le rendent souverainement aimable.

— *Expliquez ces mots* : par dessus toutes choses.

— Aimer Dieu par-dessus tout, c'est le mettre au-dessus de tout, le préférer à tout, et être disposé à lui sacrifier tout le reste.

— *Qu'est-ce à dire, nous aimer ainsi que le prochain pour l'amour de Dieu ?*

— Nous aimer pour l'amour de Dieu, c'est aimer en chacun de nous l'enfant de Dieu, le frère de Jésus-Christ, l'œuvre de l'esprit sanctificateur, l'image de Dieu, en un mot, Dieu lui-même qui a mis dans nos âmes quelque chose de sa bonté et de sa beauté infinies.

C'est aussi nous vouloir, nous souhaiter et nous faire mutuellement du bien selon l'ordre établi de Dieu.

— *Expliquez ces paroles : aimer notre prochain comme nous-mêmes.*

— Aimer notre prochain comme nous-mêmes, c'est l'aimer d'un amour semblable à celui que nous avons pour nous, quoiqu'il puisse ne pas être aussi grand ; c'est par conséquent aimer en notre prochain l'enfant de Dieu, le frère de Jésus-Christ, l'œuvre de l'Esprit sanctificateur, l'image de Dieu.

C'est lui vouloir et lui faire du bien selon l'ordre établi de Dieu.

II

SA DIVISION

— *Comment la charité se divise-t-elle ?*

— Elle se divise d'abord en charité habituelle et en charité actuelle.

— *Qu'est-ce que la charité habituelle ?*

— C'est la vertu même que nous venons de définir.

— *Qu'est-ce que la charité actuelle ?*

— C'est l'acte même de la charité, c'est-à-dire l'acte par lequel, moyennant le secours d'en haut, nous aimons Dieu pour lui-même et par-dessus

toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu.

— *Indiquez-moi une autre division de la charité ?*

— Elle se divise en charité affective et en charité effective.

— *Qu'est-ce que la charité affective ?*

— C'est celle qui demeure dans l'âme sans se manifester au dehors, et qui se borne à souhaiter à Dieu ou au prochain les biens désirables.

— *Qu'est-ce que la charité effective ?*

— C'est celle qui se traduit par des œuvres capables de procurer la gloire de Dieu et le bien du prochain.

— *Citez-moi une nouvelle division de la charité.*

— On distingue encore :

1^o La charité *appréciativement* souveraine, ou celle qui préfère l'objet aimé à tout autre chose.

2^o La charité *objectivement* souveraine, ou celle qui souhaite un plus grand bien à l'objet aimé qu'à tout autre.

3^o La charité *intensivement* souveraine, ou celle qui nous porte vers l'objet aimé avec une très grande ardeur et un suprême effort.

— *Ne connaissez-vous pas une quatrième division de la charité ?*

— Oui.

— *Laquelle ?*

— Celle qui se tire de son objet qui est triple, c'est-à-dire :

1^o La charité envers Dieu.

2^o La charité envers nous-mêmes.

3^o La charité envers le prochain. Et c'est sur cette dernière division que nous allons nous régler dans l'étude si importante de la vertu de charité.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

XXI

SCHISME DES DIX TRIBUS (975)

L'histoire nous fait voir qu'ordinairement les fils sont victimes des erreurs de leurs pères. C'est ainsi que Louis XVI paya pour ses aïeux, et de fait le rapprochement historique s'impose de David et de Louis XIV, de Salomon et de Louis XV. Salomon va mourir, heureusement protégé contre son peuple par les anciens souvenirs de sagesse et de gloire. Mais il sait qu'il emporte avec lui le deuil de la belle monarchie fondée par David. Après lui Roboam, prince sans expérience, au cœur timide et facilement entraîné, *rudis et corde pavido* (2 Par. XIII, 7), préparerait lui-même l'écroulement final de son royaume, si les prophètes ne se levaient alors, suppléant par leur autorité à l'incapacité des rois, sauvant le

meilleur de l'Etat, et gardant le sceptre aux mains des fils de David.

I. Dieu, irrité contre l'idolâtrie, les désordres et l'inqualifiable ingratitude de Salomon, lui dit : « Puisque tu n'as pas gardé mon alliance et mes préceptes, je t'arracherai ton royaume et je le donnerai à l'un de tes serviteurs. Toutefois, en souvenir de David ton père, je ne le ferai point, toi vivant. C'est à ton fils que je l'ôterai. Encore, lui laisserai-je une tribu, à cause de David mon serviteur, et de Jérusalem, la cité que j'ai choisie. »

Les dernières années du vieux roi furent abreuvées d'humiliations et de terreur. Il put voir par lui-même que « le péché rend les peuples misérables », et il subit ce châtement, le plus cruel de tous, de pressentir la ruine certaine de son œuvre : quelque chose comme la sensation du néant. Adad l'Iduméen parut en armes sur ses frontières, unissant ses terribles bandes à celles d'un chef de brigand, Razon, dont le père, Eliadad, s'était par surprise emparé de Damas. Lorsque David extermina les tribus indomptées de l'Idumée, Adad était tout enfant. Des hommes dévoués sauvèrent en lui le dernier rejeton de la race royale et le cachèrent en Egypte où, devenu grand, il épousa la sœur de la reine. Longtemps il contint son ressentiment. D'ailleurs le Pharaon avait fait alliance avec le roi d'Israël en lui donnant sa fille en mariage ; le moment était donc mal choisi pour la vengeance. Mais quand il sut que la Judée était lasse d'un prince qui la pressurait pour entretenir ses concubines et qui affichait ses désordres, ses hontes, il accourut aussitôt, essaya de soulever les tribus du nord, soumit le désert de Syrie et fit alliance avec Razon, demeura roi incontesté de Damas, épia l'heure de l'invasion. Il infusa ses haines à son nouveau peuple ; c'est pourquoi longtemps, pour la Syrie, Israël sera l'ennemi héréditaire.

En même temps Salomon se créait un adversaire acharné dans la personne de Jéroboam, fils de Nabath, de la tribu d'Ephraïm. Comme il bâtissait son palais de Mello, il remarqua un jeune homme actif, hardi et d'un grand caractère, il le nomma son intendant pour percevoir tous les tributs de la maison de Joseph. C'était Jéroboam. Ces honneurs nouveaux mirent en relief le jeune intendant qui devint un homme considérable. En élevant son superbe palais, Salomon s'empara peut-être de vive force de son héritage, ou peut-être porta-t-il atteinte à l'honneur de sa mère, une pauvre veuve nommée Sarva : une querelle éclata, Jéroboam dans un accès de fureur leva la main sur le roi et s'enfuit.

Comme il sortait précipitamment de Jérusalem, il rencontra le prophète Ahias de Silo. Ils étaient seuls dans les champs. Le prophète avait un manteau neuf, il le coupa en douze parts et dit au rebelle fugitif : « Prends dix parts pour toi. Voici ce que te dit Jéhovah : Je partagerai le royaume de Salomon et je te donnerai dix tribus. A cause de David et de Jérusalem, je lui en laisserai une,

mais une seule, car il m'a abandonné et il a adoré Astarté, la déesse de Sidon, Chamos, le dieu de Moab, et Moloch l'idole d'Ammon. Son fils règnera sur cette tribu, car je ne veux pas éteindre la lampe de David mon serviteur. Et toi je te choisis, tu obtiendras tout ce que tu désires, tu seras roi d'Israël. Si tu marches dans mes voies, comme David, je serai avec toi, je te bâtirai une maison fidèle et durable ainsi que j'ai fait pour lui, et j'affligerai sa race, non toutefois pour toujours. » (3 Reg. xi, 26-40.)

Jéroboam, poursuivi par le roi qui voulait le tuer, s'enfuit en Egypte, chez Sésac, le nouveau roi d'une nouvelle dynastie hostile à Israël, emportant dans son cœur ses haines et ses espérances. Il y demeura jusqu'à la mort de Salomon.

L'Ecriture se tait sur les dernières dispositions de ce prince ; elle se contente de dire qu'après avoir régné quarante ans « il s'endormit avec ses pères et fut enseveli dans la cité de David. » Jamais roi ne fut mieux doué, ne reçut en partage plus de sagesse, ne posséda plus de trésors. Jamais non plus roi ne fut plus admiré et plus aimé. « Mais sa longue prospérité lui nuisit plus que ne lui servit sa merveilleuse sagesse, dit saint Augustin. Il fit le mal, sachant que c'était le mal. Il le fit souvent aussi par faiblesse, de peur de troubler le cours charmant des voluptés qui le tuaient. » Esclave de la chair, il s'abandonna, lui, le sage des sages, aux plus honteuses pratiques de l'idolâtrie, et l'on ne voit pas qu'il se soit repenti. Après sa faute, David crie vers le ciel avec des accents de si vive douleur qu'ils nous émeuvent encore, Manassés obtint son pardon à force de larmes, mais on chercherait en vain dans l'Ecclesiaste une parole personnellement émue, un regret poignant ou simplement mouillé de pleurs, si bien que ce problème : « Est-il sauvé ? » demeure posé sans que les siècles l'aient pu résoudre. Le génie est un présent dangereux ; et qu'il vaut mieux avoir un cœur simple mais grand, qu'un esprit étendu et subtil ! Il est remarquable que chez tous les hommes de génie qui se sont égarés, Origène, Luther, Lamennais, la raison, ou plutôt l'orgueil, a tué le cœur. Et quand ils meurent, il semble qu'ils tombent du ciel comme ces étoiles brillantes qui traversent l'horizon, tracent dans les airs un rapide et lumineux sillon, et disparaissent, ne laissant derrière elles qu'une nuit plus profonde. Où vont-ils ?... C'est une consolation pourtant de penser que dans leur chute ils sont recueillis par la miséricorde divine qui leur ouvre enfin les yeux, et l'Eglise ne nous défend point de le penser.

II. Roboam succéda à son père. Il était fils de Naama, une princesse ammonite, et il avait quarante et un ans. A peine le vieux monarque eût-il fermé les yeux que Jéroboam accourut d'Egypte, mandé en toute hâte par ses partisans. Roboam se rendit à Sichem pour se faire nommer roi par le peuple, il y rencontra le redoutable exilé qui lui

dit, au nom de la multitude : « Votre père nous a imposé un joug très dur, rendez-le un peu plus léger, et nous vous obéirons. »

— Revenez dans trois jours, répondit le jeune roi.

Et il consulta les vieux conseillers de son père : « Quelle réponse, à votre avis, dois-je faire à ce peuple ? » demanda-t-il.

Les vieillards savaient bien que les Israélites ployaient sous le poids des impôts nécessités par les constructions, les plaisirs et les folles dépenses de Salomon. Ils savaient aussi que les tribus du Nord se détachaient de la famille de David, exaspérées qu'elles étaient par les injustices et les vexations du fisc. Ils lui dirent : « Soyez aujourd'hui le serviteur de ce peuple, cédez à ses demandes. Parlez-lui doucement, et il restera toujours votre fidèle serviteur. »

Au lieu de s'en tenir à ce sage conseil, Roboam consulta les jeunes gens qui avaient été élevés avec lui. Ceux-ci, hautains et croyant tout savoir, confondant l'autorité et la dureté, le poussèrent naturellement aux mesures extrêmes. Son éducation avait été, on le voit, très négligée, et ce ne fut pas l'une des moindres humiliations de Salomon que celle de voir que son trône serait un jour occupé par un insensé. Il s'en plaignait d'ailleurs souvent avec amertume (Eccl. II, 19). Roboam, comme toutes les natures timides acculées à une grave difficulté, s'emporta, perdit la tête et fit aux tribus cette réponse outrée : « Mon père vous a imposé un joug pesant ; je le rendrai plus pesant encore. Il vous a châtiés avec des fouets, moi je vous frapperai avec des verges de fer. Mon petit doigt est plus gros que la taille de mon père. »

C'est bien là le langage d'un jeune homme qui croit que toute situation peut se dénouer par un coup de force, et qui érige la violence en système de gouvernement. Le peuple alors se souleva à ce cri : « Qu'y a-t-il de commun entre nous et David ? Qu'avons-nous à faire avec le fils d'Isaï ? A tes tentes, Israël ! Et toi, David, pourvois à ta maison ! »

En vain Roboam effrayé envoya son préposé aux corvées, Adoniram, pour parlementer avec la foule, l'infortuné serviteur fut lapidé et paya pour son maître. Le roi remonta à grand peine sur son char, et s'enfuit à Jérusalem pendant que toutes les tribus se séparaient de Juda avec colère, et s'enrôlaient sous la bannière du grand agitateur Jéroboam. Non seulement le schisme était consommé, mais une guerre fratricide se préparait. Roboam, plein de ressentiment, fit appel aux vieilles troupes de son père, aux guerriers de Juda et de Benjamin ; et bientôt il se vit entouré de 480,000 hommes. Déjà il se mettait en marche pour écraser les rebelles quand Jéhovah lui envoya le prophète Séméias avec cet ordre :

« Vous ne combattrez point contre les enfants d'Israël, parce qu'ils sont vos frères. Que chacun retourne dans sa maison, car tout ceci s'est fait par ma volonté. »

L'homme de Dieu n'empêcha point le schisme, mais il sauva son pays. Roboam déposa les armes à regret, puis il s'occupa de fortifier son petit royaume. Chaque cité devint à la fois une citadelle et un arsenal (2 Par. XI, 12) pour les inévitables guerres à venir. Qu'il eût mieux valu, par la prudence et par un sage gouvernement, ramener les tribus égarées ! Et c'eût été facile encore. En effet les prêtres, les lévites, toutes les saines familles d'Israël demeuraient attachées à David, à Jérusalem, à Jéhovah. Mais Roboam fut toute sa vie un homme de violence, et comme s'il n'eût voulu imiter son père que par les mauvais côtés, aussitôt qu'il se crut fort et à l'abri des entreprises de son terrible adversaire, il n'usa de la paix que pour se précipiter dans de honteux désordres.

Jéroboam du moins possédait l'art difficile de gouverner. Il comprit que le peuple, revenu de sa première stupeur, regretterait les gloires de David et les splendeurs de Jérusalem, et il se dit : « Si les tribus montent à la maison de Jéhovah pour y offrir des sacrifices, leur cœur les ramènera vers leur seigneur Roboam. Ils me tueront et retourneront à lui. » Alors il se souvint des idoles qu'il avait peut-être adorées en Egypte, du bœuf Apis, et il résolut de les introduire dans son royaume. Il fit donc deux veaux d'or, et les érigea, l'un à Bethel où Abraham avait construit autrefois un autel, l'autre à Dan, au lieu même de l'idole profane de Michas, mêlant ainsi avec une singulière habileté les souvenirs des patriarches et les erreurs idolâtriques, le bien et le mal, s'appuyant et s'autorisant et des grandes leçons religieuses et des exemples suspects des ancêtres. Alors il dit au peuple en exaltant sa haine contre Juda : « Ne monte plus désormais à Jérusalem, ô Israël ! Voici tes dieux, ceux qui t'ont tiré de l'Egypte ! » Enfin, comme pour les méchants la corruption est aussi un puissant moyen de gouvernement, il éleva sur les hauts lieux des temples impudiques, et choisit des prêtres en dehors de la tribu de Lévi dans les derniers rangs du peuple. Lui-même inaugura l'autel de Bethel et offrit un encens sacrilège là même où autrefois avait prié Abraham.

Cependant les prêtres et les lévites, répudiés par l'usurpateur, abandonnèrent leurs maisons, terres et biens, et revinrent à Jérusalem où le temple les attirait. Un grand nombre de familles de toutes les tribus avaient aussi laissé leur cœur auprès de l'arche (2 Par. XI, 16). Elles se rendirent à la cité de David, et offrirent des victimes au Dieu de leurs pères. Leur fidélité dura trois ans ; mais Roboam ne sut pas l'entretenir. Emule en impiété de Jéroboam, il se laissa dominer par ses violentes passions, bâtit comme lui des autels sur les hauts lieux et adora les divinités infâmes. Jérusalem devint une autre Sodome (3 Reg. XIV, 24), et ces crimes contre nature crièrent si haut vers le ciel que Dieu dut les châtier. Comme d'ordinaire, sa Providence disposa des événements humains pour en faire les instruments de sa justice.

Le roi d'Egypte Sésac, on s'en souvient, avait détrôné le prince qui avait donné sa fille en mariage à Salomon, et fondé une nouvelle dynastie. Il était naturel qu'il détestât cordialement les amis et alliés, et par conséquent Roboam, le neveu de son prédécesseur. Par là s'explique la faveur dont jouit aussitôt Jérôboam en Egypte et pourquoi il y fut si bien accueilli. Intrigant et perfide, le nouveau roi d'Israël attisa la haine de Sésac, — ou Sesonchis — contre Juda, et sans doute qu'il concerta avec lui une action commune.

La cinquième année du règne de Roboam, Sésac fit irruption en Juda avec douze cents chars de guerre, 60,000 cavaliers et une armée innombrable d'Egyptiens, de Lybiens, de Troglodytes et d'Ethiopiens, emporta d'assaut les places que Roboam avait fortifiées avec tant de soin, et parut tout à coup sous les murs de Jérusalem. En ce moment désespéré, le prophète Séméias entra au palais où Roboam avait réuni les princes de Juda, et il leur dit :

— « Voici la parole du Seigneur : Vous m'avez abandonné, et moi je vous ai livrés entre les mains de Sésac. »

Et tous répondirent consternés : « Jéhovah est juste. »

Alors Dieu, voyant qu'ils s'étaient humiliés, dit au Prophète : « Puisqu'ils se repentent, je ne les exterminerai pas, je leur enverrai même du secours. Ma colère ne détruira pas Jérusalem par la main de Sésac. Mais ils seront ses sujets afin qu'ils sachent la distance qu'il y a entre me servir ou servir les monarques de la terre » (2 Par. xii, 8). Et Sésac se contenta de dépouiller le temple et d'emporter les boucliers d'or de Salomon, puis il se retira. Roboam les remplaça par des boucliers d'airain.

Champollion a cru reconnaître Sésac et Roboam dans les merveilleux bas-reliefs de Karnak : « Les Egyptiens, écrit-il, concevaient en hommes de cent pieds de haut ; et l'imagination qui en Europe s'élance bien au dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante aux pieds de la salle hypostyle de Karnak. Dans ce palais merveilleux, j'ai contemplé les portraits de la plupart des Pharaons connus par leurs grandes actions, et ce sont les portraits véritables » (*Voyage en Egypte*, 7^e lettre). Il s'est arrêté surtout devant celui de Sesonchis « traînant aux pieds de la trinité thébaine (les dieux Ammon, Mouth et Khons) les chefs de plus de trente nations vaincues. » Parmi ces captifs, l'un est frappant par son beau profil juif, gâté toutefois par je ne sais quelle dureté d'expression qu'il tenait sans doute de sa mère, Naama l'Ammonite ; et sur son bouclier on lit en caractères hiéroglyphiques ce mot : « *Jeoud-hamélek*, le roi de Juda. » M. Maspéro conteste cette traduction et prétend que ce serait tout simplement un nom de ville. Quoi qu'il en soit, sur les bas reliefs on a retrouvé en outre les noms de la plupart des forteresses de Judée prises par Sesonchis, ainsi que des détails particuliers sur

son expédition. En chemin il avait battu les Iduméens, et il poussa jusque chez les *Fench* ou Phéniciens, après avoir triomphé des *Amu*, — mot qui désigne en égyptien les Sémites.

Après trois mille ans, ces monuments viennent donc déposer en faveur de la Bible, et ils ne sont restés debout que pour cela. Nul doute que toute l'histoire d'Israël ne soit ainsi écrite sur ces reliefs impérissables, par fragments, dans les ruines de Thèbes ou de Suse. Nos savants l'y retrouveront tout entière quelque jour ; nous l'espérons et nous l'attendons. Dieu dans un coin obscur et ignoré tient en réserve une vieille brique, une pierre fruste couverte d'hiéroglyphes, et ces débris suffiront pour confondre la science volontairement impie, et pour prouver que dans l'Ecriture il n'y a pas une seule syllabe qui ait menti.

Roboam mourut après dix-sept ans de règne. Prince peu intelligent et présomptueux, faible et hautain, il ne sut même point profiter de ses fautes. Le sang de l'Ammonite prévalut dans toute sa conduite, sang impur et idolâtrique. Depuis l'invasion de Sésac il n'eut qu'une pensée : faire la guerre à l'usurpateur. Son fils préféré, Abias, qu'il eut de Maacha, fille d'Absalom, la plus chérie de ses épouses, hérita de ses haines étroites et de ses impudiques penchants. Plus énergique toutefois et jouissant d'abord d'un grand renom de sagesse et de force, il parut un jour sur le champ de bataille de Séméron, doué du hardi et sûr coup d'œil militaire de David, ainsi que nous le verrons bientôt. Mais il ne dura que trois ans et ce fut trop. Enivré de sa victoire, et perdu par sa mère qui avait bâti dans un bois infâme un temple à Priape (2 Par. xv, 16), il imita tous les vices de son père (3 Reg. xv, 3).

Or, Dieu donnera à son fils et successeur Asa un cœur docile et pieux comme celui de David, et durant quarante ans il fera reflourir à Jérusalem la religion de Moïse avec la pureté de ses rites et la beauté imposante de ses fêtes. David veille sur sa race. Et pendant ce temps, la race impie et révolutionnaire de Jérôboam aura disparu, noyée dans le sang de ses enfants : *iter impiorum peribit*.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 24 junii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XIII

VERTU D'ESPÉRANCE

40 *La présomption, vice opposé à l'espérance chrétienne*

Sine me nihil potestis facere.
(Jean, 15, 5.)

L'espérance chrétienne est une vertu qui nous fait attendre de Dieu la béatitude éternelle et les moyens pour y parvenir. Attente ferme, elle doit l'être ; car elle repose sur la bonté infinie de Dieu, sur ses promesses et les mérites inépuisables du Sauveur des hommes. Attente laborieuse, elle doit l'être aussi ; Dieu qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous ; il demande nos efforts, il exige impérieusement le concours de notre bonne volonté. Attente enfin consolante, encourageante au plus haut point ; car elle modère nos désirs et les règle en les fixant sur les seuls biens solides, les biens éternels ; elle console nos douleurs et les féconde en les rendant méritoires ; elle porte efficacement à la vertu, à la pratique de tous les devoirs, unique moyen de s'assurer les grâces de Dieu en ce monde et ses récompenses dans l'autre.

L'espérance est donc une vertu souverainement précieuse, souverainement aimable, et il semble que tous nous devrions nous attacher de toutes nos forces à la développer dans nos cœurs. Mais, hélas ! l'espérance a ses ennemis comme la foi a les siens. Le devoir de croire n'est guère bien rempli de nos jours ; le devoir d'espérer ne l'est pas mieux, et de même que j'ai dû vous signaler les péchés contre la foi, de même il faut que je vous dise comment on peut se rendre coupable contre l'espérance, et par suite encourir la malédiction divine.

Il y a deux vices contraires à cette vertu, et diamétralement opposés l'un à l'autre : la présomption et le désespoir. La présomption pèche par excès, elle espère trop ; le désespoir pèche par défaut, il n'espère pas assez ; mais l'une et l'autre, quoique par des voies diverses, conduisent à la même fin, la damnation. Appliquons-nous donc à bien connaître ces deux écueils d'une vertu si indispensable au salut, afin de les éviter et de nous tenir à égale distance des extrêmes, dans ce juste milieu qui constitue l'espérance chrétienne.

Je commence par la présomption. Nous verrons ce que c'est, combien il y en a d'espèces, et sa gravité sous quelque forme qu'elle se manifeste.

I. *Ce que c'est que la présomption*

La présomption en général est une confiance téméraire d'obtenir le bonheur du ciel et les grâces nécessaires pour y arriver. Comprenez bien d'abord cette définition.

La présomption est la confiance d'obtenir le bonheur du ciel. Ainsi elle attend, comme l'espérance véritable, elle attend quelque chose au-delà de la tombe. Ce n'est donc pas l'incrédulité en face de la destinée humaine ; elle ne dit point comme l'impiété brutale : « Quand on est mort, tout est mort. » Non, elle croit à une vie future, elle y compte et l'appelle de ses vœux. De plus cette vie à venir, le présomptueux l'attend telle que Dieu dans sa bonté nous l'a préparée, c'est-à-dire exempte de peines et pour jamais heureuse. Jusque là il ne se trompe point, puisque l'homme est immortel et créé pour un bonheur sans mesure et sans fin.

Mais d'une part, le bonheur auquel Dieu nous destine est surnaturel, sans proportion avec les forces humaines ; d'où il suit que pour l'atteindre le secours divin est rigoureusement nécessaire. D'autre part, Dieu nous a promis son secours, mais à certaines conditions, et ce secours, objet de notre espérance pour ce monde, nous ne pouvons l'obtenir qu'en nous soumettant aux conditions que Dieu a dictées.

Or, voilà précisément le point où la confiance du présomptueux est téméraire, fautive par conséquent et vicieuse son espérance. Il est téméraire d'abord parce qu'il se fie trop en ses propres forces ; il compte obtenir par lui-même ce qui est au-dessus de son pouvoir ; il s'attribue une vertu, une énergie qu'il n'a point, à l'exemple de ces hérétiques connus sous le nom de Pélagiens, si victorieusement combattus par saint Augustin et condamnés par l'Eglise et par l'expérience tout ensemble. Par là il détruit dans sa racine même l'espérance chrétienne, qui s'appuie avant tout sur les secours de la puissance et de la bonté de Dieu.

Ensuite, il est téméraire encore à un autre point de vue ; c'est lorsqu'il se confie en Dieu, qu'il espère en lui, qu'il attend de sa miséricorde les grâces dont il a besoin, mais sans prendre les moyens que sa Providence a établis. Il prétend bien avoir droit à ses promesses, il veut que Dieu lui donne sa part du bonheur souverain, mais sans passer par les conditions que Dieu impose à tous. Le téméraire ! Il se flatte d'obtenir de la pure libéralité de Dieu ce que sa justice lui ordonne de mériter. Il se persuade que, sans rien faire, ou même en faisant le mal, il parviendra aux joies éternelles qui coûtent aux saints et aux vrais chrétiens les labeurs les plus pénibles, les plus douloureux sacrifices. L'insensé ! il s' imagine aller au ciel par la voie qui conduit à l'enfer, recevoir le salaire sans avoir travaillé, le pardon de ses péchés sans les avoir pleurés, la récompense sans mérites et sans bonnes œuvres. Il ressemble à celui qui, tombé au milieu des flots, jugerait inutile

de prendre la peine de nager, dans la croyance que d'elle-même l'onde le portera au rivage.

Vous le voyez, l'espérance du présomptueux n'est point celle que Dieu a enseignée, celle qu'il donne à l'âme chrétienne, celle qui sauve ; non, c'est une espérance fausse, parce qu'elle est d'invention humaine, dictée par l'orgueil ou la lâcheté, souvent par l'un et l'autre à la fois ; c'est le vice par conséquent, la contrefaçon odieuse de la belle vertu qui inspire aux bons chrétiens une humilité si profonde et stimule si puissamment leur zèle et leur courage.

Vous l'avez compris aussi, on peut pécher par présomption de deux manières principales ; ou, si vous voulez, il y a deux sortes de présomption : l'une qui repose sur les forces de l'homme, en laissant Dieu de côté, c'est la présomption des orgueilleux ; l'autre qui compte sur Dieu, il est vrai, qui attend ses secours, mais qui en même temps s'autorise de sa bonté, ou pour ne rien faire, ou pour rester dans le désordre ; et parce qu'elle craint la peine, qu'elle redoute l'effort, je l'appelle la présomption des paresseux et des lâches. Toutes deux offensent Dieu grièvement et mettent le salut en grand péril ; car elles tendent à ruiner de fond en comble l'espérance chrétienne, ouvrage de Dieu en nous, et elles inspirent une sécurité déplorable qui retient dans le vice pendant la vie, et dans l'impénitence à la mort. C'est ce que je vais vous montrer en entrant dans quelques explications.

II. *Présomption des orgueilleux*

La première présomption, fille de la vaine gloire, est donc celle qui prétend éviter le mal et faire le bien par ses propres forces, sans avoir besoin du secours de Dieu. Plein de lui-même, le présomptueux de cette sorte se croit capable de tout. Par exemple, est-il passionné pour la gloire ? il tentera des entreprises bien supérieures à ses talents, à ses moyens, à ses ressources. Eh bien ! ce qu'il fait pour contenter un penchant vulgaire, le présomptueux le fait aussi dans l'ordre du salut. Maintes fois on lui a répété cette parole du divin Maître : « Sans moi vous ne pouvez rien faire » (Jean, 15, 5) ; maintes fois son expérience personnelle lui en a démontré l'effrayante vérité, car, s'il veut se rendre justice, il est forcé de convenir qu'il est rempli de misères, que sa vie est une suite continue de chutes et de faiblesses ; il n'ignore pas non plus que les tentations sont fréquentes, les passions impérieuses, les devoirs difficiles, certains devoirs surtout. Néanmoins il reste infatué de sa propre et imaginaire valeur ; il prétend suffire à tout, ou du moins il agit comme s'il en avait l'intime persuasion. Il ne prie pas, ou il prie froidement, comme un homme à qui manque la conviction de son impuissance ; il ne fuit pas le danger, il s'y expose au contraire sans motif, comptant sur son énergie et son habileté ; périls des lectures, périls des compagnies, périls des jeux et des amusements, il affronte tout, se pro-

mettant des victoires aussi chimériques que sa vaine confiance en lui-même.

Aussi qu'arrive-t-il ordinairement ? C'est que nouveau Pierre par la témérité, il l'est encore par la chute. Jésus-Christ avait prédit à ses apôtres que tous l'abandonneraient au temps de sa passion ; Pierre protesta de la fidélité de son dévouement en disant : « Quant à moi, je mourrai, s'il le faut, pour vous défendre. » Voilà sa présomption ; en voici le châtement : quelques heures plus tard il reniait lâchement son maître jusqu'à trois fois.

N'est-ce pas ce qui arrive à beaucoup de chrétiens qui oubliant leur faiblesse, s'appuient sur leurs talents, sur leur science, sur leur prétendue force d'âme pour gouverner leur vie dans la sagesse ? Ah ! qu'elle est vaine l'espérance que l'on met en soi-même ! Ignorance, inconstance, impuissance, ces trois mots résument notre commune misère ; et c'est là-dessus que vous voudriez asseoir l'édifice de la vertu ? Le monde aujourd'hui est, dit-on, peuplé de savants ; la science a fait des progrès immenses et centuplé les forces de l'homme. Soit ; mais le monde est-il plus heureux, les éléments sont-ils plus traitables, la terre plus féconde, la maladie et la mort plus douces envers tous les âges ? Et dans l'ordre moral, où est le progrès ? Les vices sont-ils moins nombreux, la vertu plus florissante, la religion plus honorée ? Et en particulier, voit-on nos savants, nos riches propriétaires, nos puissants industriels, nos gros banquiers donner l'exemple d'une conduite pure, irréprochable et pleine de mérites ? Voilà bien la preuve que l'homme avec tout son or, toutes ses lumières, toute son énergie est incapable de fournir la noble carrière de vertus que le ciel lui demande ; la preuve aussi que la présomption en ce qui regarde l'affaire capitale du salut n'est qu'une immense folie, folie d'orgueil que Dieu doit châtier, parce qu'il nous impose à tous l'imprescriptible devoir de placer en lui toute notre espérance. Il punit donc le présomptueux en lui retirant son secours, en permettant qu'il tombe dans des fautes de plus en plus graves. C'est le moyen qu'il emploie dans sa bonté pour le guérir et le ramener à des sentiments d'humilité, de sorte qu'il reconnaisse sa misère profonde et dise à Dieu : « Seigneur, de moi-même je ne puis rien, mais je mets en vous tout mon espoir. » Que si, malgré ses chutes, il s'obstine dans sa folle confiance en lui-même, eh bien ! sa témérité le perdra, et cet aboutissement fatal de la présomption fondée sur l'orgueil nous montre combien elle est à craindre, et avec quel soin nous devons nous tenir dans la dépendance totale de Dieu, surtout pour ce qui regarde notre sanctification et la préparation de notre éternelle destinée.

III. *Présomption des paresseux et des lâches*

La première espèce de présomption fait beaucoup de victimes ; la seconde, la présomption des paresseux et des lâches, est incomparablement plus

funeste. C'est vraiment la voie large, où se pressent en foule les chrétiens dégénérés de notre siècle.

Ils espèrent en Dieu, avons-nous dit, ils comptent sur ses grâces et son paradis, mais à d'autres conditions que celles que Dieu a dictées, et sans prendre les moyens qu'il a marqués. Tous se promettent le ciel ; quant à suivre la route tracée par l'Evangile, ils ne s'y résignent point, elle est trop pénible, elle impose trop de sacrifices ; néanmoins ils se flattent d'atteindre le but.

Or, les présomptueux de cette espèce sont en grand nombre, et ils se reconnaissent à divers caractères. Les uns basent leur espérance sur le soin qu'ils mettent à éviter le mal. Rien de mieux en effet. Mais où ont-ils appris que pour plaire à Dieu et mériter ses récompenses, il suffit de s'abstenir du péché ? La loi divine ne nous dit-elle pas : « Evitez le mal, et faites le bien ? » L'arbre qui ne produit pas de bons fruits n'est-il pas condamné au feu, tout comme l'arbre qui n'en donne que de mauvais ? Il y a des vices à fuir ; n'y a-t-il pas aussi des vertus à pratiquer, telles que l'humilité, la douceur, la charité, la mortification, la patience ?

Les autres se rassurent, comme le pharisien de l'Evangile, parce que, se comparant à d'autres, ils n'ont pas à rougir de certains désordres, et observent en général les commandements divins. Présomptueux encore ; car j'entends l'apôtre saint Jacques qui nous affirme que pour se damner, il n'est pas nécessaire de violer toutes les lois, qu'il suffit de manquer à un seul devoir en matière grave. Et combien d'honnêtes gens selon le monde tombent dans cette illusion grossière, et se figurent que Dieu n'osera pas les condamner, parce que leur vie régulière dans ses dehors tranche sur la conduite criminelle et scandaleuse de tel et tel !

D'autres fondent leur confiance sur certaines pratiques de piété, sur certaines dévotions qui leur plaisent ; mais du reste ils ne combattent guère leurs passions, se mettent fort peu en peine d'acquiescer les vertus chrétiennes, de fuir les occasions du péché, et si leur conscience les épouvante, ils se tranquillisent en se persuadant qu'un chrétien qui aime les dévotions, ne saurait périr. Présomption et folie ! Notre-Seigneur lui-même nous l'apprend dans cette sentence de son Evangile : « Ce n'est pas celui qui dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père. »

Enfin il est des présomptueux plus coupables encore et plus aveugles. Ce sont les chrétiens qui ne remplissent à peu près aucun devoir, qui ne suivent d'autres règles que leurs caprices, qui, esclaves d'habitudes criminelles, croupissent dans le péché, renvoyant leur conversion, à l'heure de la mort, et qui cependant vivent dans une tranquillité parfaite. « Dieu est bon, disent-ils, sa miséricorde est infinie, il veut notre salut ; donc il sera indulgent pour nous et nous pardonnera. En outre Dieu est juste ; il connaît nos misères, il sait combien nous sommes faibles, attirés vers le mal, à

cause de nos passions et des dangers qui nous entourent ; donc il aura égard à notre faiblesse, et malgré nos défaillances il ne nous refusera pas ses grâces au moment suprême. »

Voilà la confiance du chrétien lâche et infidèle. Et quel outrage aux perfections divines sur lesquelles elle prétend s'appuyer ! Outrage à la justice. Ah ! sans doute, notre volonté est faible, mais elle n'est pas impuissante ; nos passions sont nombreuses et redoutables, mais elles n'ont d'empire que celui qu'il nous plaît de leur accorder. Dieu est juste, c'est vrai ; mais il ne permet jamais que nous soyons tentés au-delà de nos forces, et sa grâce ne vient-elle pas à notre aide dans tous les combats de la vie ? Nos égarements ne sont donc pas moins dignes de colère que de pitié ; et loin de nous rassurer, la justice divine doit exciter toutes nos craintes. Elle récompense un verre d'eau, mais elle punit une simple parole oiseuse, et il faudra bien qu'elle condamne les faibles, les lâches qui auront abusé de toutes les grâces.

Outrage à la bonté. La présomption la déshonore et l'avilit. Elle en fait une bonté méprisable qui encourage au mal par son indulgence insensée ; une bonté stupide, ridicule, qui accorde le pardon sans repentir, la couronne sans combats, la gloire et les bienfaits sans mérites, une bonté injuste par conséquent, totalement indigne de Dieu, puisqu'elle nous ferait rougir nous-mêmes.

Oui, Dieu est bon, mais d'une bonté vraie, d'une bonté juste et sage. Il est bon, infiniment bon pour le pécheur qui s'humilie, qui se repent, qui s'efforce de briser ses chaînes et de revenir à lui. Mais pour le présomptueux qui se fait contre lui un rempart de sa bonté, qui s'autorise de sa miséricorde pour différer sa conversion et, en attendant, manquer à tous ses devoirs, il ne doit s'attendre qu'aux châtiments de sa justice ; et parmi ces châtiments, le plus commun et le plus terrible, c'est l'impénitence finale et une éternelle réprobation.

Loin donc de nous toute confiance présomptueuse. Reconnaissons que de nous-mêmes, par nos seules forces, nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut, mais que nous devons espérer tout de Dieu, et la grâce et la gloire. Mettons en lui notre espoir, mais aussi agissons ; faisons ce que nous pouvons, et Dieu secondera notre bonne volonté. Point d'illusion ! L'espérance chrétienne n'est ni paresse ni lâcheté. Nous avons une intelligence, nous avons un cœur, des organes, des sens ; utilisons toutes ces ressources, fournissons le travail, la sueur, l'effort ; Dieu fera le reste. Mais si nous nous endormons dans une orgueilleuse indolence, Dieu pourra bien nous laisser, et ce sera le juste châtiment de notre aveugle présomption. « Aide-toi, et le ciel t'aidera. » Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

UN EXEMPLE DE LA CHARITÉ MISE EN PRATIQUE

« Les leçons instruisent, l'exemple entraîne » : cette maxime est vraie surtout en ce qui concerne la charité. Il est bon de montrer que tout ce que nous avons dit de cette vertu n'est point seulement une belle théorie, mais peut et doit se mettre en pratique. Sans doute, nous pourrions nous proposer comme modèles Notre-Seigneur, la sainte Vierge, les Saints ; nous trouverions dans leur parole et leur conduite la charité poussée jusqu'au sublime ; mais leur exemple, au lieu de nous porter à les imiter, risquerait de passer au-dessus de nos têtes. Nous serions tentés de dire : « C'est vrai, voilà comme ils ont aimé, pardonné, voilà quelle a été leur patience, leur bonté, leur dévouement ; ils étaient si saints et nous le sommes si peu ! Oh ! s'il y avait une charité moins haute, plus à notre portée ; si nous voyions quelqu'un dans les mêmes conditions que nous la pratiquer, comme nous serions encouragés ! » Eh bien, c'est l'exemple d'un simple chrétien, d'un pauvre artisan que je veux vous proposer aujourd'hui ; ce sont ses sentiments, ses paroles et ses actions que nous allons raconter. Puisse ce modèle devenir le nôtre, et nous entraîner à sa suite dans le divin sentier de la charité !

Jacques était un pauvre laboureur chargé d'une nombreuse famille ; il était si bon, si bon qu'on ne l'appelait dans tout le pays que *le bon Jacques* ; inutile de vous dire que c'était un excellent chrétien.

Jamais on ne s'adressait à lui pour un service sans qu'il se montrât empressé de le rendre ; il fallait qu'il fût bien empêché pour s'excuser, et alors il était tout contrarié. Parfois sa femme et ses enfants lui faisaient remarquer que ses actes de charité avaient pour objet des gens qui en abusaient, qui ne les méritaient pas, qui s'en prévalaient même pour lui nuire. « C'est vous qui vous trompez, leur disait-il, il faut être serviable et pratiquer la charité envers tous indistinctement. Quel mérite aurions-nous à ne faire du bien qu'à ceux qui nous plaisent ou peuvent nous le rendre ? Tant pis pour eux s'ils en abusent, le bon Dieu saura m'en tenir compte. » Et il continuait à rendre service à tout le monde, feignant d'ignorer la façon dont on le payait parfois de retour.

Un de ses voisins venait-il à tomber malade, ou était-il victime d'un accident, Jacques était le premier à essayer de porter remède à sa situation. Il allait trouver les autres cultivateurs, leur proposait de se partager la besogne, et, si elle pressait, il se chargeait d'obtenir de M. le Curé la permission de travailler le dimanche. « Allons, mes amis, disait-il, nous serons un peu plus fatigués, nos bêtes aussi, mais le bon Dieu nous bénira. » Le pauvre malade pouvait se rassurer, ses champs étaient labourés, semés, ses récoltes rentrées en

temps opportun ; la charité du bon Jacques y veillait.

Apprenait-il une heureuse nouvelle concernant un habitant de son village, il ne manquait jamais de le féliciter, à la première rencontre. Un malheur ou la mort venaient-ils à frapper quelqu'un, le dimanche, après les vêpres, Jacques allait lui faire visite et lui offrir ses conseils ou ses services.

Jamais le moindre sentiment d'envie ou de jalousie ne put trouver place dans ce cœur droit et charitable. « Un tel réussit bien, ses affaires prospèrent, il augmente son avoir, il place avantageusement ses enfants, tant mieux, disait-il, il le mérite. » Et il énumérait toutes les qualités qu'il estimait contribuer à cette prospérité, sans oublier les bénédictions du ciel.

Quand un ménage périlait par la faute de l'un ou l'autre des deux époux, il trouvait encore moyen de les excuser, loin de leur jeter la pierre. Il ne manquait pas de les plaindre. « A quoi bon les condamner si durement, disait-il à ceux qui les blâmaient, ils sont déjà si malheureux ! »

A certaine époque de l'année, quand il employait quelques ouvriers, et que, à l'heure du repas, on se réunissait autour de la même table, il arrivait que la conversation portait sur le compte des absents. Jacques ne souffrait pas qu'on en dit du mal. Si l'on venait à parler des défauts, des fautes, des vices de quelqu'un, il interrompait le médissant et disait doucement : « Mes amis, laissons les autres pour ce qu'ils sont ; ce que nous pourrions dire n'y changerait rien, et le bon Dieu nous condamnerait. » Et il amenait la conversation sur un autre sujet. Parfois on essayait de rapporter ce qui se disait dans le village sur tel ou tel. Jacques expliquait alors avec un grand bon sens combien il faut se défier de ces bavardages ; il citait des faits pour prouver comment on ne doit accueillir qu'avec une extrême défiance les commérages malveillants. Sa maxime était qu'il fallait toujours retrancher plus des trois quarts de ce que l'on disait en pareille circonstance, et attendre des preuves sérieuses pour admettre l'autre quart. Il avait plus d'une histoire à raconter pour prouver qu'il est sage de refuser créance aux cancans de village et qu'il vaut mieux être, à tort, dix fois de suite incrédule qu'une seule fois trop crédule sur le compte du prochain.

Lorsqu'il s'agissait de fautes graves, devenues publiques, on l'entendait encore n'en parler qu'avec une extrême charité. Ses voisins, ses amis réclamaient-ils contre ce qu'ils nommaient une indulgence exagérée et mal placée, le bon Jacques en appelait à son expérience de la vie, il hochait tristement la tête et ajoutait : « Voyez-vous, j'en suis arrivé à ceci : je verrais commettre les fautes les plus graves, les plus criantes, je ne voudrais point en condamner l'auteur. Quand je n'aurais pas l'Evangile qui me défend de juger et de condamner mes frères, voici ce qui m'arrêterait : c'est de songer que je puis commettre la

même faute ! Il n'y a pas un crime venu à l'esprit et au cœur d'un homme qui ne puisse venir à l'esprit et au cœur d'un autre ; pas une faute qu'un homme ait commise, qu'un autre ne puisse commettre. Cette pensée est effrayante, mais elle est vraie, elle a de quoi nous rendre tous indulgents. Et puis, continuait-il, nous ne savons jamais pendant combien de temps ont lutté ceux qui tombent, nous ignorons quelle a été la violence de leurs tentations avant la chute ; nous savons encore moins ce qu'ils ont souffert et comment ils ont résisté. Oh ! que nous serions moins sévères si nous nous demandions ce que nous aurions fait à leur place ; si nous nous étions trouvés dans les mêmes circonstances, ayant les mêmes occasions, exposés aux mêmes tentations ! N'est-il pas plus raisonnable de remercier le bon Dieu de ne l'avoir point permis et de craindre pour nous-mêmes ? »

Ce n'était pourtant pas de la théologie relevée qu'il exposait là, cet homme des champs, c'était tout bonnement le catéchisme ; seulement il savait le comprendre et le pratiquer. Il vivait comme le demande l'Evangile, c'était un vrai chrétien. Qui pourrait dire tout le bien qu'il a fait dans sa vie, tout le mal qu'il a empêché ? Il a passé jetant autour de lui la semence de la charité par ses paroles et son exemple. Que cette vie inconnue du monde fut bien remplie, qu'elle dut être agréable au bon Dieu et mener droit au ciel cette âme charitable !

S'il y a dans l'histoire des saints des exemples qui effraient ou découragent notre faiblesse, que renferme cette vie que la nôtre ne puisse réaliser ? Qu'y a-t-il ici d'extraordinaire et d'impossible ? Chacun de nous, dans sa sphère, dans son milieu, ne peut-il se montrer bon et charitable comme ce paysan chrétien ? Les raisons qui inspiraient sa charité ne vont-elles pas tenter notre bonne volonté ? Oh ! quel changement et quelle bénédiction dans une ville, dans un village dont chaque famille compterait un cœur ainsi disposé à donner l'exemple de la charité chrétienne et à la pratiquer partout ! Pourquoi ne serait-ce pas nous ? Quel beau rôle ! Quelle touchante et douce mission ! Comme le bon Dieu serait content de nous !

INSTRUCTION POUR LE VIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

PRUDENCE CHARNELLE ET PRUDENCE SPIRITUELLE

Filii sæculi prudentiores filiis lucis.
(Luc, xvi, 8.)

Si l'intendant de l'évangile est loué à cause de sa prévoyance, à cause de son indécatesse il est appelé ouvrier d'iniquité. Il y a deux choses, en effet, à distinguer dans sa conduite : le sentiment qui le fait agir et les moyens auxquels il a recours. Le sentiment qui le fait agir, c'est le souci de son ave-

nir ; le but qu'il se propose, c'est de se faire des amis, de se rendre populaire. Jusqu'ici, rien de mieux ; tout est dans l'ordre. C'est une excellente chose, en effet, que d'avoir des amis, de la popularité. Cet homme est louable de penser à l'avenir, de penser à se faire des amis afin que, privé de sa charge, il trouve des maisons qui le reçoivent. C'est de la prévoyance, cela, et il est loué, encore une fois, à cause de sa prévoyance. Mais il n'est pas approuvé dans ses procédés et sa manière d'agir. Pour se faire des amis, en effet, il se met à faire des largesses au préjudice des intérêts de son maître ; en ceci, il n'est plus à imiter et l'Evangile, bien loin de nous le proposer pour modèle, le blâme au contraire et l'appelle ouvrier d'iniquité ; ouvrier d'iniquité parce qu'il faisait tort à son maître en effaçant les obligations de ses débiteurs comme il lui avait déjà fait tort en dissipant ses biens.

La prudence de cet intendant prise sur le fait et considérée dans les actes qu'elle inspire est donc une prudence de mauvais aloi, prudence charnelle réprouvée et flétrie en plus d'un endroit de la sainte Ecriture. Il y a, en effet, une prudence que Dieu condamne et qu'il faut éviter : c'est celle que l'Apôtre appelle la prudence de la chair. C'est celle des méchants ; c'est l'habileté qu'ils déploient dans l'art de mal faire. Celle-là ne vient pas de Dieu et ne conduit pas à Dieu ; elle vient du démon et conduit en enfer. Il y a une prudence que Dieu nous recommande et qu'il faut pratiquer, c'est celle que l'Apôtre appelle la prudence de l'esprit ; c'est la sagesse des bons ; c'est l'art de devenir des saints. Celle-là vient de Dieu et conduit à la vie. La prudence spirituelle, dit l'apôtre saint Paul (Rom. 8, 16), c'est la vie et la paix de l'âme ; la prudence charnelle, c'est la mort. Celle-ci, en effet, est aussi féconde pour le mal que celle-là est féconde pour le bien. L'une est la sagesse de Dieu à la poursuite de tout ce qui est juste et honnête ; l'autre est la ruse du diable au service de la perversité.

Peut-être sera-t-il de quelque utilité de développer ce parallèle et d'entrer dans quelques détails pour bien caractériser ces deux sortes de prudence. L'une et l'autre sont habileté, sagacité, prévoyance, circonspection, zèle et persévérance ; mais elles n'ont ni le même principe, ni la même fin, ni la même règle, ni le même objet.

La prudence chrétienne, dirai-je avec saint Augustin, est une vertu qui, ayant pour principe l'amour de Dieu, pour fin sa gloire et notre salut, règle nos actions sur la loi divine pour les rendre dignes de cette noble fin. La prudence charnelle est un vice qui ayant pour principe l'amour de soi, pour fin la satisfaction de l'intérêt propre et des mauvaises passions, règle les actions de l'homme sur l'utilité du moment et s'inquiète peu de la moralité des moyens qu'elle emploie pour arriver à ses fins.

Je dis 1^o La prudence chrétienne est une vertu, c'est-à-dire une bonne disposition de l'âme qui

l'incline au bien et lui en facilite la pratique. Elle est même une de ces vertus qu'on appelle cardinales ou fondamentales parce qu'elles sont comme la base et la racine de toutes les autres, comme la base et le pivot sur lesquels repose et roule toute la vie chrétienne. Elle est une vertu que saint Bernard appelle la gardienne et la régulatrice de toutes les autres parce qu'il lui appartient de les faire agir dans le temps convenable et de les maintenir dans la juste mesure, dans le juste milieu qui leur convient, les préservant de tout excès et de tout défaut. Toute vertu, pour être vraiment une vertu, doit être marquée au coin de la prudence.

La prudence charnelle est un vice, c'est-à-dire une mauvaise disposition du cœur l'inclinant à ce qui est contraire aux bonnes mœurs, à l'honnêteté et à la droite raison ; ou plutôt, elle est moins un vice qu'un ensemble de dispositions vicieuses et la mise en œuvre de tous les vices. La première est donc une vertu, et une vertu qui donne du prix à toutes les autres ; la seconde est un vice, et un vice qui entraîne avec lui tous les autres. L'une est une reine qui gouverne toute l'armée des vertus chrétiennes ; l'autre est une esclave, esclave au service de l'orgueil, de l'ambition, de la sensualité et de toutes les mauvaises passions.

Je dis 2^o La prudence spirituelle a pour principe l'amour de Dieu. En effet, le désir de plaire à Dieu est l'âme de tous les conseils, de tous les projets, de toutes les entreprises de l'homme véritablement sage et prudent ; au contraire, la prudence de la chair n'a aucun égard pour Dieu ; bien loin de s'inspirer en quoi que ce soit de l'amour de Dieu, elle est plutôt ennemie de Dieu, comme le dit l'apôtre saint Paul, *inimica est Deo*. Ce qui distingue l'homme à qui elle sert de guide, c'est l'idolâtrie du moi, c'est la recherche exclusive de sa propre satisfaction. Son point de départ est donc l'égoïsme.

J'ai dit 3^o La prudence spirituelle a pour fin la gloire de Dieu et le salut éternel. Elle ne se renferme pas, en effet, dans l'étroit horizon des choses d'ici-bas : elle a des vues plus élevées ; elle juge toutes choses au point de vue de la fin dernière, disant comme saint Ignace à saint François-Xavier : « *Quid hoc ad æternitatem ?* » A quoi cela sert-il pour le salut ? » et elle fait peu de cas de tout ce qui n'a aucun rapport avec le bonheur du ciel. La prudence charnelle a pour fin l'intérêt propre et la satisfaction des mauvaises passions ; satisfaction, avons-nous dit, de l'orgueil, de l'ambition et de toutes les convoitises malsaines. La prudence de la chair, c'est Absalon se faisant officieux, populaire, complaisant pour se frayer un chemin au trône et supplanter son père ; c'est le pharisien faisant ostentation de ses prières, de ses aumônes et de ses bonnes œuvres pour s'assurer une réputation de sainteté ; c'est l'économe infidèle trahissant les intérêts de son maître pour se faire des amis ; c'est le voluptueux et le libertin épuisant leur fortune en présents et en largesses

pour séduire les âmes qu'ils veulent perdre éternellement avec eux ; c'est la ruse de tous les criminels du monde pour cacher et dissimuler leurs forfaits.

J'ai dit 4^o La prudence spirituelle a pour règle la loi de Dieu. Elle recherche non pas ce qui plaît et ce qui est avantageux humainement parlant, mais ce qui est bien et méritoire aux yeux de Dieu. Elle ne connaît qu'un mal : le péché. Jamais elle n'agira contre le jugement de la conscience ; elle ne fera même pas le moindre mal quand cela devrait produire un très grand bien, *non faciamus mala ut eveniant bona*. Elle a donc soin d'examiner en toutes choses quelle est la volonté de Dieu ; elle s'inspire des exemples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la Sainte-Vierge et des saints, se disant à elle-même : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est*, vois et imite les bons exemples que tu as sous les yeux. Il en va tout autrement de la prudence charnelle : celle-ci n'est point soumise à la loi de Dieu, *legi Dei non est subjecta*, dit saint Paul. Elle a pour règle l'utilité du moment, l'opportunité. Elle recherche non pas ce qui est juste, ce qui est bon, ce qui est saint, mais ce qui profite et ce qui plaît ; et, par conséquent, elle fera le mal comme elle fera le bien, pourvu que cela lui rapporte, pourvu que cela lui procure quelque jouissance, sans s'occuper de ce que dit la conscience. Elle fait, comme on dit, flèche de tout bois pour arriver à ses fins, sans aucun souci de la moralité des moyens. Elle est la mise en pratique de cet axiome d'une certaine morale chère aujourd'hui à bien des gens : « Tous les moyens sont bons pourvu qu'on arrive. » Et alors, si c'est la fortune que l'on poursuit, on ne craindra pas de recourir à l'injustice pour s'enrichir ; de là, les fraudes, les tromperies, les abus de confiance, les détournements, les escroqueries, les banqueroutes frauduleuses. Si ce sont les honneurs, les dignités que l'on ambitionne, on ne craindra pas de descendre à toutes sortes de bassesses pour les obtenir. De quel crime un ambitieux ne sera-t-il pas capable ? Il deviendra menteur, médisant, calomniateur ; il se fera flatteur, hypocrite, traître ; il deviendra peut-être cruel, homicide, parricide... Tel fut Absalon, le fils de David, dont nous parlions tout-à-l'heure, et combien de fois, hélas ! pareilles choses se sont vues dans l'histoire !

Suivez pareillement dans ses voies criminelles l'homme envieux et vindicatif, et voyez à combien d'excès il se portera pour assouvir sa haine et sa vengeance ! Suivez l'homme sensuel et voluptueux, suivez quiconque se fait une idole de sa personne et un dieu de son ventre, et voyez de combien d'infamies sera ourdie la trame de son existence ! Voilà la prudence de la chair. C'est elle qui dirigeait l'économe infidèle ; aussi, pour s'acquérir un peu de popularité, pour s'assurer des amis qui le reçoivent après sa disgrâce, à quels moyens a-t-il recours ! Il fait des faux, il change les chiffres sur les billets des débiteurs de

son maître : voilà la délicatesse de la prudence charnelle. C'est elle qui dirigeait les pharisiens dans leurs complots contre Jésus, et vous savez qu'ils ne lui ont épargné ni les embûches les plus perfides, ni les accusations les plus insensées, ni les faux témoignages les plus transparents, ni le déni de justice le plus révoltant. C'est d'elle encore que s'inspirent les méchants dans la guerre qu'ils font de nos jours à l'Eglise et à la religion ; et quelle guerre ! mensonges, calomnies, injustices, confiscations, vols, assassinats, tous les moyens leur sont bons.

Telle est l'opposition entre la prudence charnelle et la prudence spirituelle, entre la prudence commandée et la prudence réprouvée. L'une, dit saint Grégoire, aime mieux souffrir le mal que de le faire ; elle ne connaît ni les détours de la dissimulation, ni les artifices du mensonge. Simple dans ses paroles, elle dit ce qu'elle pense et se soumet à une confusion passagère quand la vérité lui en fait un devoir. L'autre pratique l'art de feindre et dissimuler ; hypocrite et astucieuse, elle sait cacher ses mauvais desseins et pénétrer les desseins des autres pour les traverser ; elle divise ses ennemis pour dominer plus facilement sur chacun d'eux ; elle regarde la sincérité comme une folie et prétend que la parole a été donnée aux hommes pour déguiser et cacher leur pensée. Enfin, hautaine et implacable, elle regarde l'indulgence envers les autres comme une faiblesse et le pardon des injures comme une lâcheté.

Quoi de plus contraire à la doctrine de l'Evangile ? C'est le complet renversement du sens moral. Est-il étonnant après cela que l'apôtre saint Jacques, pour qualifier ces deux prudences, dise que si l'une est spirituelle et divine, l'autre est terrestre, animale et diabolique ? (Jac., III, 15.) Est-il étonnant d'entendre l'apôtre saint Paul nous dire : « La prudence de l'esprit procure la paix avec tous et la vie de l'âme, mais la prudence de la chair, c'est la mort. » (Rom., VIII, 6.) Où conduit-elle, en effet, cette prudence de mauvais aloi ? Où conduit-il cet opportunisme hideux appliqué à tous les détails de la conduite morale ? Il conduit à la dépravation la plus absolue ; il conduit infailliblement à la damnation éternelle.

Donc, loin de nous cette prudence charnelle et diabolique. Mais demandons à Dieu la prudence spirituelle et chrétienne et exerçons-nous à marcher dans ses voies. C'est elle qui a formé tous les saints ; si nous nous y attachons, elle fera de nous des élus de Dieu et des bienheureux.

SERMON

PRÊCHÉ A L'OCCASION D'UN PÈLERINAGE LOCAL
A UN SANCTUAIRE DE MARIE

Illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini.

C'est ici que se sont donné rendez-vous les tribus fidèles, les enfants du Seigneur. (Ps. cxxi.)

Mes chers frères,

Chaque année, à pareil jour, nous voyons avec la plus grande joie et la plus grande édification s'accomplir ici-même cette parole du prophète Isaïe : « Et les foules y viendront, en disant : Venez, montons à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob ; et il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers. » Oui, chaque année, ô peuples de cette région, quand revient ce jour béni qui rappelle à notre souvenir et propose à notre vénération la Nativité très sainte de Marie, un sentiment plus fort que vous s'empare de vos cœurs, je ne sais quel souffle d'en haut vous ébranle, et de toutes les contrées environnantes tous les chemins, tous les sentiers vous amènent en masses compactes et recueillies, au pied de cet autel ; vous vous pressez dans ce sanctuaire antique, si vaste de proportions et cependant trop étroit encore, où le Verbe incarné, comme autrefois à Nazareth, habite chez sa mère, la Vierge Marie. Car, j'ai hâte de le reconnaître, c'est bien chez Notre-Dame que vous êtes venus, c'est à elle que vous vous adressez tout particulièrement aujourd'hui ; c'est à ses pieds que vous voulez déposer vos hommages, et entre ses mains que vous entendez placer vos désirs et vos vœux.

Et ces vœux, quels sont-ils ? quels sont vos plus intimes désirs ? Mes frères, je n'ai pas besoin de vous le demander. Sans que vous parliez, j'entends la voix de vos âmes qui s'élève suppliante vers le trône de Marie ; en dehors et au-dessus du bruit des grâces et faveurs particulières que chacun implore pour soi-même, j'entends vos cœurs s'écrier unanimement : Les temps que nous traversons, Vierge bénie, sont bien ténébreux, et la route obscure est entrecoupée de précipices sans nombre. Au secours, ou nous sommes perdus ! Au secours ! enseignez-nous les voies de votre divin Fils, qui seules sont droites, et apprenez-nous à marcher dans ses sentiers, qui seuls mènent au salut. Nos dangers sont épouvantables, et notre faiblesse extrême ; mais vous êtes si puissante, que rien ne peut être difficile pour vous ; et si bonne, si miséricordieuse, si compatissante, que vous vous penchez d'instinct vers ceux qui vous implorent. Ayez donc pitié de nous, car c'est du fond du cœur que nous vous disons : *Ave Maria !*

I

Qui pourrait peindre, mes bien chers frères, dans toute sa noirceur, la malice du temps dans lequel nous avons le malheur de vivre ? — Il ne

m'échappe pas que je parle ici comme ont coutume de faire les esprits chagrins ou inquiets, qui sont toujours un peu trop enclins à dénigrer le présent, et ne veulent rien voir de bon dans ce qui se passe sous leurs yeux. Dans la comparaison qu'ils font sans cesse du présent et du passé, c'est toujours celui-là qui a tort. Cela se comprend d'ailleurs; les maux dont nous souffrons nous-mêmes nous paraissent inévitablement plus terribles que ceux qui ont affligé nos devanciers, et cela, pour la raison toute simple que l'on sent beaucoup mieux ses peines que celles d'autrui. Par exemple ce sentiment, à cause même de sa vivacité, nous rend facilement injustes envers notre temps.

Or je ne voudrais être ni chagrin ni injuste; et je conviens de très bonne foi que les âges passés, même ceux que l'on vante comme ayant été les plus vertueux et les plus libres, ont eu, eux aussi, leurs mauvais côtés et leurs mauvais jours, leurs abus et leurs plaintes, souvent amères. Le règne d'un saint Louis est unique dans l'histoire de France, j'ose dire plus, dans l'histoire du monde. Il représente pour la Religion et l'Eglise, au moins dans notre pays, ce qu'on peut appeler l'âge parfait; et cet âge fut court, comme le sont tous les âges d'or. Dieu n'a voulu que montrer aux hommes combien les peuples seraient grands, prospères, heureux, s'ils voulaient accepter franchement et loyalement le règne social de Jésus-Christ.

Mais si les peuples catholiques n'ont accepté que rarement et pour peu de temps, et presque toujours avec certaines réserves et réticences le règne social du Sauveur, si la justice et la vraie liberté ont été le plus souvent inquiétées, méconnues, ou même foulées aux pieds par les détenteurs du pouvoir civil, j'ai cependant la certitude de ne rien exagérer en affirmant que jamais, si ce n'est à l'époque de la Terreur et du Directoire, Jésus-Christ ne fut plus loin du trône et des conseils du gouvernement, plus loin de nos institutions et de nos lois. Jamais son nom ne fut plus méprisé, ni son esprit plus abhorré. Jamais non plus la justice et la liberté ne furent traitées plus insolemment qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Sans doute, nous n'en sommes pas encore arrivés à cet état de crise aiguë et de fièvre chaude auquel je viens de faire allusion, et qui a du moins cet avantage de ne pouvoir durer longtemps; car, s'il ne donne pas la mort, il provoque fatalement une réaction salutaire. Sans doute le sang ne coule pas à flots et ne fume pas dans les rues, les églises ne sont pas fermées, dévastées, changées en greniers à fourrages ou en écuries; les prêtres en général reçoivent assez exactement la maigre indemnité qui leur est reconnue par le Concordat et allouée par le budget de la nation.

Mais pour n'être pas sanglante, la persécution en est-elle moins acharnée? et pour être plus savante et plus habile, la haine en est-elle moins profonde et l'oppression moins lourde? Il faudrait être un aveugle volontaire pour ne pas voir, ou un hypo-

crite raffiné pour ne vouloir pas avouer que l'éternel ennemi de Dieu et de l'homme, l'inférial Dragon est redevenu le prince de ce monde, et que, dans notre belle et catholique France, il a su depuis plus de cent ans, reprendre le pouvoir d'où l'esprit chrétien l'avait banni et tenu éloigné pendant tant de siècles. Cette noble fille aînée de l'Eglise, il l'a touchée de sa langue venimeuse, et ses trois dards acérés lui ont fait une triple blessure dont elle mourra infailliblement, si par miracle Dieu ne daigne la sauver.

Le Dragon règne par la franc-maçonnerie qui est son incarnation avouée, et qui a fini par s'emparer non-seulement du pouvoir, mais de toutes les avenues qui y conduisent; et la franc-maçonnerie s'est hâtée de plonger dans le flanc de la France catholique ces trois dards mortels qui sont: les décrets contre les congrégations, la loi scolaire et la loi militaire. De ces lois et décrets je ne dirai qu'une chose qui n'apprendra rien à personne, c'est que la conscience chrétienne les réprouve énergiquement, et ne saurait autrement faire; la prudence humaine et la liberté dont nous jouissons en chaire ne me permettent pas de les qualifier autrement. Mais il ne nous est pas interdit, que je sache, d'en signaler les résultats logiques et les conséquences fatales.

Par les décrets, le Dragon prétend, et ne s'en cache pas, étouffer dans son nid la vie cénobitique et religieuse qui lui paraît contraire à la nature; et il a raison, s'il parle de la nature déchue. Mais la nature régénérée par la grâce du baptême en a au contraire grandement besoin. Ce genre de vie plus parfait est fort recommandé dans l'Evangile, il est la fleur embaumée de l'esprit chrétien et son fruit le plus exquis, il est le foyer toujours ardent de la prière continue, le sel précieux qui préserve de la corruption les sociétés chrétiennes; les cloîtres sont ces creux de rochers où se plaisent les aigles, autrement dit l'asile des âmes élevées; ils sont aussi le refuge d'un grand nombre que le sort a meurtries ou que l'épreuve a dégoûtées du monde. Ce sont comme des sources toujours ouvertes où chacun trouve ce dont il a besoin: paix, repos, consolation dans l'abnégation et le sacrifice.

C'est trop de bienfaits éclatants pour que la franc-maçonnerie, ennemie née de l'humanité, se puisse tenir les bras croisés devant un pareil spectacle. N'ayant pu ouvrir toutes grandes au monde et à l'esprit du monde les portes des cloîtres, elle a jeté de force les religieux dans le monde. La faim fera ensuite ce que les crochets et les pinces n'ont pu achever, elle supprimera peu à peu les communautés religieuses; et ainsi le bel arbre de l'Eglise sera dépouillé de ses fleurs et ne donnera plus que des fruits rares et mal venus.

Par la loi scolaire, le Dragon a porté un coup plus sensible encore au cœur de l'Eglise de France qu'il atteint dans sa partie la plus délicate, les enfants. Arracher la foi aux générations mûres et fortes, cela n'était pas possible, et l'expérience l'eut bien vite éclairé. Le prodigieux ridicule qui s'est atta-

ché partout aux mariages, enterrements et autres *simagrées civiles*, lui eut bientôt démontré que l'on ne déchristianise pas ainsi au pied levé des générations qui ont suivi le catéchisme et fait leur première communion. Il fallait donc préparer l'avenir et l'assurer, en écartant les générations nouvelles des fonts sacrés ou tout au moins de la table sainte. Il fallait pourvoir, en tout cas, à ce que l'enfant ne s'en approchât qu'avec le sourire sur les lèvres et le mépris dans le cœur. Aussi le crucifix fut-il impitoyablement banni des écoles, le catéchisme poursuivi jusque dans la poche des élèves, le nom même de Dieu exclu de la langue scolaire, l'enseignement interdit en principe à quiconque porte la livrée du Sauveur des hommes, fût-il académicien. Et bientôt l'application obstinée et rigoureuse de ce principe aura complètement achevé cette belle chose qui s'appelle d'un nom plus beau encore : la *laïcisation de l'enseignement*.

Enfin par la loi militaire, si Dieu laissait toujours aboutir à fond l'impudence ou la malice des hommes, ce n'est pas la foi seulement qui serait tuée dans l'âme de la France, c'est la source de toute grâce et de toute foi qui serait tarie. Le recrutement du clergé entravé de la sorte, les vocations deviennent plus timides et plus rares ; plus de vocations, plus de prêtres ; plus de prêtres, plus d'enseignement religieux, plus de catéchisme ni de prédications, plus d'apostolat, plus de sacrements, plus d'autel ni de sacrifice, en un mot plus de vie morale. C'est l'homme redescendu au niveau de l'animal, c'est un état pire que l'antique paganisme qui, après tout, reposait encore sur le sentiment religieux ; pire que l'état des loups dans les bois, car les loups n'ont que des besoins, et point de passions. Ce serait, pour la société, ce que nous avons vu à Paris dans les premiers mois de *l'année terrible* ; pour les individus, une mort sans consolation et sans espérance après une vie de perpétuelles terreurs.

Voilà ce que le Dragon, maître aujourd'hui de nos destinées, nous prépare ; voilà la trame qu'il a ourdie dans l'ombre et dans laquelle il nous a enfin enlacés ; voilà le sort qui nous attend et qui nous saisira infailliblement, si Dieu et la bonne Vierge ne nous viennent en aide. Vous en avez tous conscience, mes chers frères, et cette perspective d'impiété, d'inhumanité, de violence, de feu et de sang dans ce monde, et d'éternelle réprobation dans l'autre, vous épouvante ; elle vous épouvante pour vous-mêmes, elle vous épouvante plus encore pour vos enfants, pour vos fils et vos filles. Et c'est, non moins qu'à la dévotion à Marie, cette légitime épouvante qui vous amène à ses pieds ; c'est elle qui agite vos cœurs d'un saint frémissement et met sur vos lèvres des prières enflammées. Eh bien, ayez confiance ! si le serpent triomphe, son triomphe sera de courte durée. Ses ruses ni ses violences ne peuvent rien contre la bonté et la puissance de Marie ; elles ne peuvent que lui fournir une occasion nouvelle de lui broyer la tête : *hodie contritum est ab ea caput serpentis antiqui*. Alleluia !

dirons-nous bientôt. C'est ce qu'il me reste à vous exposer.

II

Que nous puissions compter absolument sur la bonté de Marie, je n'ai besoin que d'un mot pour vous en convaincre : elle est notre mère ! Si vous connaissez dans le monde quelque chose de meilleur, de plus aimant, de plus passionnément dévoué qu'une mère, je chercherai une autre preuve ; sinon, j'ai tout dit en vous disant : Marie est notre mère.

Comment et jusqu'à quel point elle l'est, nous n'y réfléchissons peut-être pas assez ; car si nous le savions bien, je crois qu'il n'y aurait plus de place dans notre âme ni pour l'ennui, ni pour la crainte, ni pour le découragement.

Marie est notre Mère, d'abord par l'amour, par son amour incomparable pour tous les hommes. Si Marie a aimé quelqu'un plus qu'elle-même, c'est Jésus-Christ, son Fils et son Dieu. Cela étant, comment n'aimerait-elle pas de toutes les puissances de son âme, des créatures que son fils a tant aimées, et pour lesquelles il s'est livré, parce qu'il les avait faites à son image et pour sa gloire !

Elle est notre mère par la volonté de Jésus-Christ, et je dirai, d'*institution divine*. En effet Notre-Seigneur nous l'a donnée pour telle du haut de la Croix : « Fils, voilà votre Mère ! » Il nous a donnés, légués à Marie pour que nous soyons ses enfants et qu'elle nous traite comme tels : « Femme, voilà votre fils ! » Ça été une de ses dernières paroles, son testament. Comment Marie aurait-elle refusé, de la main mourante de son bien-aimé Fils, un don qui allait si bien déjà aux désirs de son cœur ?

Mais elle est notre mère d'une autre façon plus particulière encore, qui change cette filiation purement adoptive en une filiation que l'on peut dire réelle. Veuillez bien suivre mon raisonnement. Nous tous qui sommes ici rassemblés aux pieds de Notre-Dame, nous avons fait notre première communion, suivie de beaucoup d'autres ; un grand nombre d'entre nous ont l'habitude de la communion fréquente ; la moitié peut-être de ceux qui m'entendent ont communiqué ce matin. Or ne savez-vous pas que par la communion nous devenons participants de la nature du Christ, *divinæ consortes naturæ* ? N'avez-vous pas présente à l'esprit cette admirable formule de l'assimilation eucharistique, cette grande parole que le Docteur de la grâce, saint Augustin, met sur les lèvres du Dieu du Tabernacle : *Non ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me ; ce n'est pas moi qui me transforme en vous, c'est vous qui êtes transformé en moi* ? Grande parole, ai-je dit, et philosophiquement vraie ; car, dans ce phénomène de la nutrition qui est la loi essentielle de toute vie physique, intellectuelle et morale, naturelle et surnaturelle, ce sont les natures supérieures qui absorbent et s'assimilent les natures inférieures pour les élever jusqu'à elles, et non pas les natures inférieu-

res qui s'assimilent les natures supérieures, parce qu'alors il y aurait dégradation de ces dernières. Or, dans l'Eucharistie, l'aliment est d'une nature infiniment supérieure à celui qui le reçoit ; c'est donc logiquement le communiant qui sera transformé, et transformé en Jésus-Christ qui se donne à lui comme nourriture. Par la sainte communion donc, nous sommes devenus d'autres Jésus-Christ ; c'est son esprit qui s'est substitué à notre esprit, son amour qui fait battre notre cœur, son sang qui coule dans nos veines. Donc, en devenant d'autres Jésus-Christ, nous sommes devenus à la lettre d'autres fils de Marie ; nous avons le droit de nous dire ses véritables enfants, et de l'appeler en toute vérité notre mère.

Mais poursuivons. C'est une loi de la nature qu'une mère aime d'autant plus passionnément son enfant qu'elle a plus souffert pour lui. Marie, la mère par excellence, n'échappe pas à cette loi de la maternité. Or, s'il en est ainsi, quelle mère peut aimer ses enfants autant que Marie nous aime ? Quelle mère a autant souffert pour les siens que Marie a souffert pour nous ? Qui a pris une part égale aux souffrances, aux angoisses, à tout ce qui compose la passion du Sauveur ? Qui peut dire avec autant de raison qu'elle : *O vos omnes qui transitis per viam... O vous tous qui passez par le chemin, contemplez, et dites s'il est dans le monde une douleur pareille à la mienne !* N'est-il pas étrange que Marie, qui n'a jamais connu la tache originelle, qui a été exempte de toutes les suites de ce péché dans son âme, n'en ait pas été exemptée dans son corps très pur et immaculé ? Pourquoi ? Parce que, choisie de toute éternité pour donner au monde Celui qui devait racheter le monde par ses souffrances et par sa mort, appelée à l'honneur de concourir pour une si grande part à la Rédemption des hommes qui ne pouvait pas se faire sans elle, il fallait qu'elle pût souffrir avec son divin Fils et mourir avec lui. Combien donc alors doit nous aimer celle que nous appelons la *Mère des douleurs*, s'il est vrai que la grandeur de son martyre soit la mesure de son amour !

C'est en vain pourtant qu'elle nous aimerait d'un amour si profond et si tendre, si sa puissance ne répondait pas à sa bonté. Mais, à la différence de nos mères d'ici-bas, notre mère du ciel ne se heurte jamais à l'impossible, et son bras est toujours au service de son cœur pour satisfaire son amour. A quoi bon vous entretenir longtemps de la toute puissance de Marie ? et qu'ai-je besoin de me tourmenter l'esprit et de me fatiguer la voix à vous démontrer une chose claire comme le jour, et que le dernier des fidèles sait aussi bien que le théologien le plus consommé ? Posez à n'importe quel enfant du catéchisme cette question : Qu'est-ce que la sainte Vierge Marie ? il vous répondra sans hésiter : C'est la mère du bon Dieu. Eh bien ! cet enfant là vous a dit en un seul mot tout ce que l'on peut savoir sur Marie, et en particulier il vous a indiqué la source et donné la raison de sa toute puissance.

En effet, si jamais homme sur la terre a observé fidèlement et scrupuleusement le quatrième commandement de Dieu qui ordonne aux enfants d'obéir à leurs parents, c'est évidemment Jésus-Christ. En consentant à devenir le Fils de Marie, il en prenait toutes les obligations, il se soumettait absolument à elle, et lui donnait tout droit sur sa volonté, puisque celle d'un enfant doit être dans les mains de sa mère. Le texte sacré d'ailleurs a eu bien soin de nous le marquer, et il résume toute la vie cachée du Sauveur en ce seul mot : *Erat subditus illis, il leur était soumis.*

Cette soumission de Jésus à sa mère, affectueuse, complète, absolue, est donc ce que le Saint-Esprit a jugé le plus à propos de nous signaler dans cette vie toute divine, comme s'il eut voulu attirer toute notre attention sur le pouvoir sans bornes de Marie, qui a Dieu même à ses ordres. Même quand le moment est venu pour Jésus d'agir en maître souverain et d'affirmer hautement sa divinité, il ne laisse pas d'obéir encore à sa mère ; et Marie connaît si bien ses droits sur son Fils et le respect qui leur est assuré de sa part, qu'elle n'hésite pas, le cas échéant, à lui commander même un miracle. — « Mon fils, ils n'ont plus de vin ! » lui dit-elle à Cana ; et Jésus, tout en lui faisant remarquer qu'elle s'adresse ici à la divinité même, opère aussitôt le miracle demandé ; car il veut qu'on sache bien aussi qu'étant le Fils de Marie, il lui doit obéissance et ne sait rien lui refuser.

Or, ce que fut ici-bas Jésus pour Marie, il l'est encore dans le ciel. Rien n'est changé dans leurs rapports ; il est toujours Fils, elle est toujours Mère ; lui, le plus soumis et le plus obéissant des fils, elle la plus aimante et la plus respectueuse des mères ; toujours obéie, parce que son commandement est toujours un hommage à son Fils. Elle dispose en maîtresse de la toute puissance de Dieu, mais elle n'en dispose jamais qu'à genoux : *omnipotentia supplex*. Au ciel comme sur la terre, elle ne voit dans l'autorité dont elle est revêtue, qu'un nouveau motif de révéler Dieu davantage, et l'exercice qu'elle en fait n'est qu'une perpétuelle et parfaite adoration. Voilà pourquoi rien ne lui résiste, pas même la colère de Dieu. Voilà ce qui explique tant de prodiges qui s'opèrent chaque jour par son intervention.

Marie est donc armée en notre faveur de la toute puissance divine. Jetons-nous à ses pieds, implorons-la en toute confiance, demandons, sollicitons ; rien ne nous sera refusé. C'est la logique et l'évidence même ; en sa qualité de mère de Dieu, elle peut faire tout le bien qu'elle veut ; et en sa qualité de mère des humains, elle nous veut nécessairement tout le bien qu'elle peut nous faire. Elle veut donc nous sauver, elle le veut absolument, à tout prix ; car en même temps que c'est notre bien, c'est aussi la gloire de son Fils, que nous soyons sauvés. Ses bras et son cœur nous sont donc toujours ouverts ; à nous de nous y jeter.

Mes chers frères, nous avons vu en commençant

quels affreux dangers nous menacent, menacent nos enfants, menacent l'Eglise, menacent la France. Nous venons de voir que Marie veut et peut les conjurer ; il suffit que nous le lui demandions instamment, avec un vrai désir d'être exaucés. Rappelez-vous donc qu'elle n'a jamais délaissé aucun de ceux qui ont mis en elle leur confiance ; et moi, de mon côté, je vous jure qu'elle écouterait vos supplications et se laissera toucher par vos larmes. Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE QUATRIÈME

La charité

A

Charité envers Dieu

1

Sa nature

— *Qu'est-ce qu'aimer Dieu ?*

— Aimer Dieu :

C'est lui être attaché, tenir à lui, être attiré vers lui, tendre à s'unir à lui, se complaire en lui.

C'est aussi lui être dévoué, lui vouloir du bien ; lui souhaiter d'être glorifié, servi, obéi ; lui faire don de soi-même, de son esprit, de son cœur, de sa volonté, de toute sa personne.

L'âme qui a la charité voudrait ne faire qu'un avec Dieu et se sacrifier pour lui.

2

Son motif

— *Que doit-on aimer ?*

— Ce qui est bon et beau.

— *Dieu est-il bon et beau ?*

— Il l'est infiniment.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il possède toutes les qualités, toutes les perfections.

— *A quel degré les possède-t-il ?*

— A un degré infini.

— *Il est donc infiniment aimable, infiniment digne d'être aimé ?*

— Oui.

— *Y a-t-il au monde une beauté qui approche de la beauté divine ?*

— Non, toutes les beautés de la terre ne sont rien à côté de la beauté divine.

Dieu, à lui seul, est plus aimable des millions et des milliards de fois que toutes les créatures ensemble.

— *Est-ce pour cela qu'il faut aimer Dieu ?*

— Oui, il faut aimer Dieu parce qu'en lui-même il est infiniment aimable.

— *Est-ce ainsi que saint Augustin l'aimait ?*

— Oui.

— *Que disait ce grand saint ?*

— Il disait en parlant à Dieu : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous aime, je vous aime pour vos charmes infinis ! »

— *Est-ce là ce qu'on appelle aimer Dieu pour lui-même ?*

— Oui, et c'est le véritable amour, la vraie charité.

— *Aimer Dieu à cause des bienfaits qu'on a reçus ou qu'on espère recevoir de lui, est-ce l'aimer pour lui-même ?*

— Non.

— *Qu'est-ce donc alors ?*

— Dans ce cas, c'est aimer Dieu pour nous plutôt que pour lui, à cause de nous plutôt qu'à cause de lui ; c'est aimer le don plutôt que le donateur ; et c'est un amour intéressé qu'on appelle amour de reconnaissance ou d'espérance.

— *Cet amour est-il défendu ?*

— Loin de là, et nous ne saurions trop multiplier les actes de cet amour reconnaissant à notre suprême bienfaiteur.

Toutefois ce n'est là qu'un amour imparfait qui n'est pas la vraie charité.

— *Quelle est donc la vraie charité ?*

— La vraie charité est celle qui aime Dieu à cause de sa bonté, de sa beauté, de son amabilité infinies ; c'est celle qui dit avec saint Augustin :

« O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous aime pour vos charmes infinis ! »

3

Sa mesure

— *Dans quelle mesure devez-vous aimer Dieu ?*

— Je dois l'aimer par-dessus toutes choses.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire que je dois l'aimer plus que tout autre chose.

— *Plus que tout l'or de la terre ?*

— Oui.

— *Plus que toutes les positions les plus brillantes de ce monde ?*

— Oui.

— *Plus que vos amis et vos parents ?*

— Oui.

— *Plus que votre honneur et votre vie ?*

— Oui.

— *Vous devez donc préférer Dieu à tout le reste ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce que Dieu, à lui seul, vaut infiniment mieux que toutes les créatures ensemble.

— *Et si vous aimiez une créature quelconque plus que Dieu ?*

— Je ferais à Dieu la plus grande injure, je serais indigne de lui, et je n'aurais pas la charité.

— *Si on vous donnait à choisir entre Dieu et les créatures, que faudrait-il faire ?*

— Il faudrait sacrifier à Dieu toutes les créatures.

— *Quel exemple imiteriez-vous ?*

— J'imiterais l'exemple d'Abraham sacrifiant à

Dieu son fils unique et bien-aimé ; j'imiterais l'exemple des martyrs faisant pour Dieu le sacrifice de leurs biens, de leur position, de leurs parents, de leur liberté et de leur vie.

— *Celui qui préfère Dieu à tout, et qui est prêt à lui sacrifier toutes choses, a donc la vraie charité ?*

— Oui.

— *Mais s'il a pour autre chose une affection plus tendre, plus sensible que pour Dieu, peut-il encore garder la vraie charité ?*

— Oui, pourvu qu'il préfère Dieu à cette autre chose, et qu'il soit prêt à la lui sacrifier.

— *Expliquez-vous.*

— Abraham aimait sans doute son fils d'un amour plus tendre et plus sensible qu'il n'aimait Dieu lui-même, et cependant quand Dieu lui ordonne de sacrifier ce fils tant aimé, Abraham n'hésite point ; et, en immolant Isaac, il montre qu'il préfère Dieu à son fils chéri, et que, s'il aime Isaac plus tendrement et plus sensiblement, il aime Dieu plus fortement, plus réellement, ce qui suffit à la vraie charité.

..

— *Quelle est encore la mesure de la charité ?*

— Elle se trouve dans cette parole du Sauveur : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces. » (Math., XXII.)

En d'autres termes, selon l'interprétation des saints, la mesure de l'amour de Dieu est de l'aimer sans mesure, parce qu'on ne pourra jamais l'aimer autant qu'il le mérite.

— *Que faut-il pour aimer Dieu de tout son cœur ?*

— Il faut, en toutes choses, avoir le désir de lui plaire, et suivre le précepte de saint Paul : « Faites tout pour la gloire de Dieu. »

— *Que faut-il pour aimer Dieu de toute son âme ?*

— Il faut que notre âme conforme en toutes choses sa volonté à celle de Dieu, et ne cherche rien qui soit contraire à son bon plaisir.

— *Quel est celui qui aime Dieu de tout son esprit ?*

— Celui qui pense souvent à Dieu, qui prend pour règle de conduite les vérités de la foi, et qui éloigne le mal de ses pensées.

— *Quel est celui qui aime Dieu de toutes ses forces ?*

— Celui qui met tout son zèle, tout son empressement, toute son activité à remplir ses divers devoirs, et à témoigner à Dieu un dévouement complet.

— *Pourrons-nous jamais aimer Dieu autant qu'il le mérite ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Son amabilité est trop grande, et notre cœur trop petit.

— *Quelle résolution prenez-vous ?*

— La résolution de l'aimer autant que possible, et, tout au moins, de toujours éloigner de mes desirs, de mes pensées, de mes volontés et de mes actes ce qui serait gravement contraire au bon plaisir de Dieu et capable de détruire la charité.

4

Ses conditions

— *Connaissez-vous maintenant les conditions nécessaires à la charité, c'est-à-dire sans lesquelles la charité n'existerait pas.*

— Oui.

— *Combien y en a-t-il ?*

— Deux.

— *En quoi consistent-elles ?*

— Elles consistent :

1^o A aimer Dieu pour lui-même ;

2^o A aimer Dieu par-dessus toutes choses.

— *Celui qui aime Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses possède donc la charité ?*

— Oui, il possède la vraie charité, la charité parfaite qui fait de lui l'enfant de Dieu et l'héritier du ciel.

5

Ses degrés

— *Peut-il y avoir des degrés dans la pratique de la charité, ou de l'amour de Dieu ?*

— Oui.

— *Combien en connaissez-vous ?*

— Trois principaux.

— *Où se trouve le degré inférieur, le moins parfait des trois ?*

— Il se trouve dans l'âme qui ne voudrait pas causer à Dieu un gros chagrin et qui aimerait mieux tout perdre que de pécher mortellement, quoiqu'elle ne craigne pas de commettre le péché véniel.

— *Où se trouve le degré supérieur à celui-là ?*

— Dans l'âme qui a peur de faire à Dieu la plus petite peine, et qui aimerait mieux tout sacrifier, plutôt que de se rendre coupable d'un péché véniel.

— *Où se trouve maintenant le plus parfait de ces trois degrés ?*

— Dans l'âme qui, non contente d'éviter soigneusement ce qui pourrait causer à Dieu la moindre peine, cherche à lui plaire, à le contenter autant que possible, en faisant ce qu'elle sait lui être agréable, en allant au devant de ses desirs par la pratique des conseils évangéliques.

— *Quelle résolution prenez-vous ?*

— Quoique je puisse être sauvé avec le degré inférieur de la charité, je m'efforcerai d'arriver aux degrés plus parfaits, afin d'être plus agréable à Dieu, et d'arriver plus sûrement au ciel.

6

Sa puissance

— *Quelle est la puissance de la charité ?*

— La charité, ou l'amour de Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses, délivre l'âme du péché mortel et lui ouvre la porte du paradis.

— *Comment le savez-vous ?*

— C'est Dieu lui-même qui nous l'apprend.

— *Que dit le Seigneur ?*

— Il dit : « J'aime ceux qui m'aiment. » (Prov., VIII, 17.)

— *Que dit le Sauveur ?*

— Il dit : « Celui qui m'aime sera aimé de mon père. » (Joan., XIV, 21.)

— *Que dit le Saint-Esprit par la bouche de saint Pierre ?*

— Il dit : « La charité couvre la multitude des péchés. » (I Petr., IV, 8.)

— *Qu'a fait l'homme en commettant le péché mortel ?*

— Il a préféré la créature à Dieu.

— *Que fait-il par l'acte de charité ?*

— Il préfère Dieu à la créature et, avec l'aide de la grâce, détruit ainsi le péché en réparant sa faute.

— *Racontez l'histoire de la pécheresse Madeleine.*

Un jour que le Sauveur prenait son repas chez le pharisien Simon, la pécheresse Marie Madeleine entre, se jette aux pieds de Notre-Seigneur, les arrose avec des parfums et des larmes, les essuie avec ses cheveux et les baise respectueusement.

Le pharisien Simon murmurant en lui-même, le Sauveur lui dit :

« Vois-tu cette femme, Simon, eh bien je te le dis, il lui a été beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

L'acte de charité de Marie Madeleine lui avait procuré le pardon de toutes ses fautes.

7

Son excellence

— *Quelle est la plus excellente des vertus ?*

— La charité.

— *Montrez-le.*

— D'abord Dieu lui-même nous l'apprend par la bouche de saint Paul, lorsque, parlant des trois vertus théologales, il dit : « La plus grande des trois est la charité. » (I Cor., XIII, 13.)

Ensuite elle est l'âme des autres vertus qui tirent d'elle leur vie et leur mérite.

De plus, elle est, à elle seule, l'accomplissement de toute la loi qui se réduit à ce seul précepte : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu. »

Enfin elle subsistera éternellement, tandis que les autres vertus théologales disparaîtront pour être remplacées : la foi par la vision, l'espérance par la possession.

8

Sa nécessité

— *La vertu de charité est-elle nécessaire ?*

— La vertu de charité est nécessaire de nécessité de moyen pour tout le monde, même pour les petits enfants ; sans elle, impossible d'être sauvé.

— *Pourquoi ?*

— Parce que la vertu de charité est la compagnie obligatoire de la grâce sanctifiante. Là où manque la charité, là aussi manque la grâce sanctifiante, et, sans la grâce sanctifiante, point de salut.

— *L'acte de charité est-il aussi nécessaire que la vertu elle-même ?*

— L'acte de charité n'est pas nécessaire aux petits enfants qui en sont incapables, mais l'acte surnaturel de charité est nécessaire de nécessité de moyen et de précepte pour tous ceux qui ont l'usage de raison.

— *Que dit Moïse de la part de Dieu ?*

— Il dit : « Vous aimerez le Seigneur votre

Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces. » (Deut., VI, 5.)

— *Que dit à son tour le Sauveur ?*

— Il dit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit. (Math., XXII, 37.)

— *Que dit saint Jean, le disciple bien-aimé ?*

— Il dit : « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort. » (I Joan., III.)

— *Et saint Paul, terrassé et converti sur le chemin de Damas, que pense-t-il et que dit-il de la charité ?*

— « Quand même je parlerais le langage des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonore et une cymbale retentissante.

« Quand même j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères et toute science ; quand même j'aurais une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.

« Quand même je distribuerais tous mes biens aux pauvres et je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, tout cela m'est inutile. » (I Corint., XIII.)

Ainsi parle saint Paul.

— *Que pensez-vous de ce langage ?*

— Qu'il fait très bien ressortir la nécessité de la charité, puisque, sans elle, tout nous est inutile, nous ne sommes plus rien qu'un airain sonore ou une cymbale retentissante.

— *Que dit le simple bon sens ?*

— Il dit que celui qui n'aime pas Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses est un grand coupable.

— *Pourquoi ?*

— 1^o Parce qu'en refusant de donner son cœur à Dieu, il dédaigne son amabilité infinie, et ce dédain est un criminel outrage.

2^o Parce qu'en préférant la créature à Dieu, il met Dieu au-dessous de ce qu'il y a de plus misérable ; c'est comme s'il disait à Dieu : « Tu ne vaudras pas ce plaisir d'un moment, cette pièce d'or, ce billet de banque, etc. » N'est-ce pas là l'injure la plus sanglante, le plus grand des outrages ?

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

XXII

LA MAISON DE JÉROBOAM

C'était cependant un fin politique que Jéroboam, un guerrier entreprenant et capable, un homme sorti du peuple, mais puissant sur le peuple par sa parole d'agitateur, par le prestige qui demeurerait attaché à son passé, au souvenir de sa résistance intrépide à Salomon et de son long exil. Dieu l'avait choisi et lui avait donné les qualités d'un grand roi. Il débute d'ailleurs par un acte qui indique un esprit prévoyant, des vues d'ensemble sur l'avenir : il groupe son peuple autour d'une nouvelle capitale, Sichem, en Ephraïm, son pays, d'où il commande les tribus du Nord, tout en surveillant Jérusalem ; mais il espère surtout le grou-

per autour des veaux d'or de Bethel et de Dan. C'était, pensait-il, d'une grande habileté humaine; or seules réussissent en fin de compte les habiletés qui mettent Dieu à la partie. Ce fut là sa première faute. Il fit plus; lui-même usurpa le sacerdoce, et, chose étrange, comme nos modernes révolutionnaires, il établit des prêtres nouveaux, des prêtres intrus, pris dans la lie du peuple. Il reçut d'abord des avertissements terribles qu'il ne voulut pas comprendre. Alors Dieu lui ôta tout esprit de conseil, si bien que cet habile se fait *battre* par un enfant; puis il permit que sa race infidèle disparût en son propre fils, Nadab. La prospérité des impies n'est pas de longue portée.

I. Ecoutons ces récits frappants de l'Ecriture. (III. Reg. XIII, XIV).

Le jour même où Jéroboam inaugurait l'autel idolâtrique à Bethel, comme il s'appropriait à encenser le veau d'or, un prophète lui vint de Juda envoyé par Dieu, et, debout devant lui, parla ainsi : « Autel ! autel ! voici ce que dit Jéhovah : « Il naîtra un jour à la maison de David un fils. « Son nom sera Josias, et il immolera sur tes « pierres les prêtres des hauts lieux qui t'encensent maintenant, et il y brûlera leurs ossements. » Et en signe de la vérité de mes paroles, cet autel va se briser, et la cendre qui est dessus, se répandra à terre. »

— Saisissez cet homme, s'écria aussitôt Jéroboam, hors de lui. Et il étendait la main du côté du prophète. Mais sa main se dessécha et il ne put la retirer à lui. Et l'autel se fendit et la cendre fut répandue.

Et le roi dit à l'homme de Dieu : « Implore la face de Jéhovah ton Dieu, et prie pour moi afin qu'il me rende ma main. » Le prophète se mit en prière et la main redevint comme auparavant : — « Viens manger avec moi dans ma maison, lui dit Jéroboam, et je te donnerai des présents. » — « Quand même tu me donnerais la moitié de ta maison, répondit l'inconnu, je n'irai pas avec toi ; je ne mangerai pas de pain et ne boirai pas d'eau en ce lieu, car Jéhovah me l'a défendu, et il a ajouté : « Tu ne reviendras point par le même chemin. »

Il partit donc par un autre côté. Or il y avait à Bethel un ancien prophète, un vieillard apostât que le démon suscita pour empêcher Jéroboam de revenir à Dieu. Ses fils lui ayant raconté le miracle de l'autel brisé, il leur dit : — « Par quel chemin cet homme est-il parti ? » Ils lui montrèrent la direction ; alors il fit seller son âne et l'ayant rejoint le trouva assis sous un térébinthe : « Etes-vous, lui dit-il, l'homme qui est venu de Juda ? » — « Oui, je le suis. » — « Venez à ma maison pour manger le pain. » — « Je ne le puis, Jéhovah me l'a défendu. » — « Mais moi aussi je suis prophète comme vous, s'écria le perfide vieillard. Un ange m'a parlé au nom de Jéhovah et m'a dit : « Ramène-le dans ta maison afin qu'il y mange le « pain et qu'il y boive l'eau. »

Et par ce mensonge il l'attira dans sa demeure.

Comme ils étaient à table, l'Esprit de Dieu s'empara comme autrefois du vieux prophète apostat qui parla ainsi à l'homme de Juda : « Voici ce que dit Jéhovah : Puisque tu as désobéi au Seigneur, que tu as retourné et que tu as mangé et bu dans ce lieu maudit, ton cadavre ne sera point porté dans le sépulcre de tes pères. »

Le prophète de Juda s'en alla, et en chemin il fut tué par un lion. Son cadavre était gisant au milieu de la route, l'âne arrêté auprès, et le lion, à côté, veillant sur sa victime. Des passants le virent et racontèrent à Bethel ce nouveau prodige. Alors le vieux prophète comprit que c'était un châtiment du ciel et il dit à ses fils : « Sillez mon âne. » Et il partit et trouva l'âne et le lion auprès du cadavre, et le lion avait respecté le corps du prophète et ne s'était point jeté sur l'âne. Il prit le corps et le déposa en gémissant dans son propre sépulcre.

Et il dit à ses fils : « Après ma mort ensevelissez-moi dans le tombeau où repose l'homme de Dieu ; placez mes os à côté de ses os. Car le jour viendra où s'accomplira la parole de Dieu contre l'autel de Bethel, et contre tous les temples des hauts-lieux des cités de Samarie. »

Le vieux renégat, par une grâce singulière du ciel, ouvrait donc enfin les yeux à la vérité, mais il avait abusé Jéroboam et trompé le peuple qui se persuada volontiers que l'homme de Juda, si changeant dans ses desseins, et enfin tué par un lion, ne pouvait être qu'un faux prophète. Aussi Jéroboam se mit-il à construire de nouveaux autels sur les hauts-lieux infâmes, et il trouvait des prêtres tant qu'il voulait, dans les dernières classes du peuple, parmi les gens avides et jouisseurs. (XIII, 33).

Or un jour Abia, le fils de Jéroboam, tomba malade, et le roi dit à sa femme : « Lève-toi, change de vêtements pour qu'on ne te reconnaisse point pour mon épouse, et va trouver à Silo le prophète Ahias, celui qui m'a prédit autrefois que je commanderais à ce peuple. Emporte dix pains cuits sous la cendre, des gâteaux frais et un vase plein de miel. Il te dira ce qu'il doit arriver de notre enfant. »

Elle partit à Silo et entra dans la maison d'Ahias. Le vieillard ne voyait plus, car l'âge l'avait rendu aveugle, mais Jéhovah lui dit : « Voici l'épouse de Jéroboam qui vient te consulter sur son fils qui est malade. » — Or comme elle dissimulait son rang et sa qualité, Ahias entendant le bruit de ses pas lui dit :

— « Entrez, femme de Jéroboam. Pourquoi feignez-vous d'être une autre ? J'en serai pour vous un messager de malheur. Allez et dites à Jéroboam : Voici ce que dit Jéhovah le Dieu d'Israël : « Je t'ai élevé du milieu de mon peuple et je t'ai établi roi d'Israël. J'ai divisé pour toi le royaume de David et je te l'ai donné. Mais tu n'as pas été comme mon serviteur David qui a gardé mes commandements et qui m'a suivi de tout son cœur, faisant tout ce qui était agréable à mes

yeux. Tu as fait plus de mal que tous ceux qui t'ont précédé, tu as adoré des dieux étrangers, des idoles de métal, pour provoquer ma colère. Eh bien ! je ferai pleuvoir les maux sur ta maison, je la nettoierai comme on nettoie une étable. Je frapperai tous tes descendants. Celui qui mourra dans la ville, les chiens le mangeront ; celui qui tombera dans les champs, les oiseaux du ciel le dévoreront. » Car Jéhovah a parlé. Levez-vous maintenant, femme de Jéroboam, allez dans votre maison. Quand vous entrerez dans la ville, votre fils mourra. Tout Israël le pleurera et suivra ses funérailles. Mais seul dans la maison de Jéroboam il aura un tombeau, car en lui Jéhovah a trouvé quelque chose de bon. Déjà le Seigneur a choisi un roi d'Israël qui frappera à son jour et à son heure la maison de Jéroboam. Et Jéhovah secouera Israël comme les grandes eaux secouent un roseau, il l'arrachera de cette terre fertile qu'il a donnée à leurs pères, et il le dispersera au-delà du fleuve, parce qu'il s'est fait des bois infâmes pour irriter la colère du ciel. Oui, Jéhovah châtiara Israël à cause des péchés de Jéroboam qui a péché et qui a fait pécher son peuple. »

La reine se leva, accablée, et se dirigea lentement vers Thersa où résidait alors Jéroboam. Quand elle mit le pied sur le seuil du palais, son fils mourait. La main de Dieu commençait à s'appesantir sur la tête de cet homme puissant qui n'avait pas compris que la mission d'un prince est de faire fleurir la vertu par le culte du vrai Dieu, et non de flatter les passions viles du peuple, afin de conquérir une coupable et fragile popularité. De la plus infime condition il s'est élevé jusqu'au trône. Il est vainqueur, habile, admiré, il est roi. Mais il connaît toute l'amertume d'un intérieur désolé ; son fils ne lui succédera pas, Dieu l'a frappé de mort. Et après ces peines intimes, si cruelles, voici l'humiliation, la défaite, la honte.

II. Il y avait dix-sept ans que Jéroboam régnait sur Israël quand Abias monta sur le trône de son père Roboam. Il avait pour mère Maacha, fille d'Absalom ; le sang de David coulait donc plus abondamment dans ses veines. Il se montra d'abord sage et vaillant à l'égal de son aïeul, réunit quarante mille guerriers éprouvés et marcha contre Ephraïm. Jéroboam toutefois ne se laissa point surprendre ; il lui opposa une armée de quatre-vingt mille hommes formés par lui à la guerre et rompus à toutes les fatigues. Le bouillant roi de Juda campa en plein Ephraïm, sur le mont Séméran. Devant lui, dans la plaine et sur la colline opposée étaient dressées les tentes d'Israël. Il s'avança sur la pointe du Séméran et, d'une voix forte, parla ainsi aux Ephraïmites :

« Ecoutez-moi Jéroboam, et vous, Israël. Ignorez-vous donc qu'é Jéhovah, le Dieu d'Israël a donné à jamais à David la royauté sur Israël par un pacte inviolable ? Alors, s'est levé et révolté contre son maître, Jéroboam fils de Nabat, serviteur de Salomon. A lui se sont joints des hommes de néant, des fils de Bélial qui ont prévalu contre

Roboam, fils de Salomon. Or Roboam était timide et sans expérience, il ne sut pas leur résister. Et vous, vous croyez être assez puissants pour résister à Dieu lui-même qui a donné le royaume au fils de David, et vous vous confiez dans votre immense multitude ? Et vous adorez des veaux d'or que vous a faits Jéroboam. Et vous avez chassé les prêtres de Jéhovah, les fils d'Aaron, et les lévites. Vous vous êtes fait des prêtres, comme les autres peuples. Pour devenir prêtre de vos vaines idoles, il suffit qu'un homme immole un jeune taureau et sept bœufs. Mais nous, notre Dieu, c'est Jéhovah que nous n'abandonnons pas ; nos prêtres qui le servent sont les fils d'Aaron, avec les lévites, chacun dans son rang. Chaque jour, soir et matin, ils lui offrent des holocaustes ainsi que l'encens prescrit par la loi, ils déposent sur une table d'or très pur les pains de proposition. Nous avons le chandelier d'or aux sept lampes que nous allumons chaque soir. Nous observons les préceptes de Jéhovah notre Dieu. Mais vous, vous l'avez abandonné !

« C'est donc Dieu qui est le chef de notre armée, et ses prêtres qui font retentir contre vous les trompettes sacrées. Enfants d'Israël, gardez-vous de combattre contre Jéhovah votre Dieu ; cela vous porterait malheur ! » (2 Par. XIII).

En quelques mots le jeune roi leur rappelait leur ingratitude, la loi divine, toutes les promesses faites à David, tous leurs devoirs. Abias parle ici comme le représentant de la tradition mosaïque, comme un prophète, et ces superbes accents qui montrent que la loi demeurerait gravée dans tous les cœurs, alors comme au pied du Sinaï, Moïse lui-même ne les eut pas désavoués.

Or pendant qu'il parlait avec cette foi, cette science de la tradition, cette énergie, entouré de ses guerriers enthousiasmés, Jéroboam, plus traître et plus endurci que jamais, sournoisement, faisait cerner la montagne. Quand les fils de Juda s'en aperçurent ils poussèrent un grand cri vers le ciel, cri de prière et cri de guerre. En l'entendant, Jéroboam sentit son cœur trembler, et ses hommes furent pris d'effroi. Abias alors se précipite sur eux, les poursuit vigoureusement, en tue cinquante mille, pousse jusqu'à Béthel et inflige à Jéroboam une défaite dont celui-ci ne se relèvera jamais.

III. La Vulgate attribue 400.000 hommes à Abias et 800.000 à Jéroboam. Nous préférons la version de l'édition de Venise (1478) faite d'après d'anciens manuscrits de la bible de saint Jérôme. Disons à ce propos que tant dans les livres saints que dans les auteurs profanes, les copistes se sont toujours montrés les bourreaux des chiffres. C'est ce qui faisait le désespoir de saint Augustin. « Les nombres, disait-il, sont copiés avec négligence et corrigés avec plus de négligence encore. » Cela se comprend. Pour écrire un nombre on se servait de lettres, qui se ressemblaient beaucoup plus que nos chiffres modernes, si perfides pourtant. D'autre part un mot mal écrit se rétablissait à l'aide du

contexte, mais le contexte n'apprend rien sur la valeur d'un chiffre. Ainsi, dit judicieusement M. Vigouroux, qu'est-ce qui pouvait apprendre au copiste si Ochosias a régné quarante-deux ans, suivant le 4^e livre des Rois, ou vingt-deux ans seulement, suivant le 2^e livre des Paralipomènes ?

Rien d'étonnant donc que d'après le premier recueil on compte 260 ans depuis le schisme des dix tribus jusqu'à la prise de Samarie, et 241 seulement d'après le second. Les livres sacrés ont été inspirés par l'Esprit-Saint, mais ils nous ont été transmis par voie humaine. Dieu ne fait pas des miracles une chose habituelle ; c'est pourquoi il n'a point voulu que fut guidée miraculeusement la plume de chaque copiste. Il a permis des erreurs qui parfois sont évidentes, comme celle des 50.000 Bethsamites frappés de mort (I. Reg. vi, 19), ou cet autre des 27.000 hommes écrasés par un mur (3 Reg. xx, 30), mais qui en aucun cas ne portent atteinte à l'autorité de la Bible. L'arithmétique, la chronologie en souffrent, mais non la foi ou les mœurs. Saint Jérôme faisait si peu de cas de ces contradictions, œuvres de copistes ineptes, qu'il écrivait : « Quant à la confusion touchant à la durée des règnes des rois de Juda et d'Israël, c'est plutôt l'occupation d'un homme oisif que d'un savant, de chercher à l'élucider. »

Seules les découvertes modernes, celles de Ninive par exemple, pourront à l'aide de la chronologie assyrienne écrite sur des briques immuables, rétablir la vraie chronologie des livres saints, telle qu'elle a été décrite par leurs auteurs et dénaturée par les copistes. Si donc les cylindres de Ninive ou de Babylone sont en désaccord avec le texte actuel des Rois, il ne faut pas en conclure qu'ils sont en désaccord avec la Bible, mais avec ceux qui l'ont mal copiée, et avec les auteurs qui ont établi de savants calculs sur ces fausses données. Cela est clair comme le jour, et s'applique à tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. On ne peut pourtant pas rendre les auteurs responsables des erreurs de ceux qui ont transcrit leurs ouvrages. Ces erreurs existent même aujourd'hui, et il n'est pas de sottise que les typographes n'aient fait dire aux écrivains, malgré la révision soignée des épreuves, le contrôle du public et la netteté des caractères. A quelle débauche de fautes et de contre-sens ne devait donc pas se livrer les copistes, souvent maladroits, distraits, et d'ailleurs transcrivant des textes infidèles ? S'il est une chose dont on ait lieu de s'étonner, c'est au contraire que nos livres saints nous soient parvenus avec une intégrité relativement si scrupuleuse, car dans un seul livre de Strabon l'on a constaté jusqu'à deux mille fautes. Il a fallu pour cela le contrôle de la tradition, de la synagogue et de l'Eglise, de tout un peuple, le plus traditionnel de tous, à cheval sur chaque mot, sur chaque lettre de la loi.

IV. Abias oublia trop vite et les sentiments exprimés dans son magnifique discours, et la reconnaissance qu'il devait à Dieu pour sa victoire.

Maacha sa mère, la prêtresse de Priape, avait sans doute perverti son cœur. Il se livra au vice et finit dans l'impénitence, après trois ans de règne.

Jéroboam lui survécut un peu plus d'un an. Il mourut comme meurent les impies, et Nadab son fils, pire que lui, fut son successeur. Hardi et ambitieux, pour relever le prestige de la maison de Jéroboam, il fit une expédition contre les Philistins. Baasa, fils d'Ahias, de la tribu d'Issachar, le poignarda sous les murs de Gebbêthon et extermina jusqu'au dernier tous les membres de cette famille exécrationnelle, maudite par le prophète de Silo. Toute race impie disparaît ainsi, et à brève échéance. Seule ici-bas, la vertu demeure durable, féconde et même habile.

Désormais le trône schismatique d'Israël ne cesse d'être périodiquement ensanglanté. Baasa régna vingt-quatre ans, qu'il passa à lutter contre Asa, roi de Juda. Il s'était élevé de la poussière, grâce à la main de Dieu qui voulait faire de lui un prince juste et bon, mais il marcha dans la même voie que Jéroboam et poussa le peuple au crime d'idolâtrie. Dieu le « mesura » (III Reg. xvi, 3) et vit que cet homme n'avait d'audace que pour le mal. Jéhu, fils d'Hanani, prophète du Seigneur, vint lui signifier sa sentence : « Ta maison aura le sort de celle de Jéroboam. » Le roi ordonna qu'on le fit mourir. Le prophète échappa au supplice, mais Baasa n'échappa point à la colère vengeresse de Dieu. Il ne mourut pourtant pas de mort violente, sans doute parce que ses prévarications n'avaient pas étouffé en lui tout germe de bonté. Son fils, Ela, après avoir régné deux ans à Thersa fut poignardé par Zambri, chef de la moitié de la cavalerie royale, en pleine orgie, chez Arza, gouverneur de sa capitale, pendant que son armée, sous les ordres d'Amri, assiégeait de nouveau Gebbêthon.

Le meurtrier n'occupa le trône que sept jours, juste le temps d'accomplir la prophétie de Jéhu en exterminant tous les descendants de Baasa. Alors la justice de Dieu le châtia à son tour ; les troupes proclamèrent roi Amri leur général qui accourut aussitôt, l'enferma dans son palais, et Zambri, le lâche tyran, n'osant résister les armes à la main, mit le feu à la demeure royale et mourut enseveli dans les flammes.

Les dix tribus se sont séparées de la maison de David : elles expient leur infidélité dans l'anarchie, le sang et la tyrannie au joug impitoyable, tombant toujours plus bas : de Jéroboam à Baaza, de Baaza à Achab, fils d'Amri ; de l'impiété au crime, à la dégradation, à la honte, enfin à l'anéantissement.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 julii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XIV

VERTU D'ESPÉRANCE

5^o Du désespoir, deuxième vice opposé à l'espérance

Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me? Spera in Deum.

La présomption est le premier vice opposé à l'espérance. Le présomptueux pèche par excès : il espère trop, et dans des conditions tout autres que celles que Dieu a posées. Ou il compte trop sur lui-même, sur ses propres forces, pour mener à bonne fin le difficile travail de la vie chrétienne et la grande affaire du salut; ou il compte trop sur la bonté miséricordieuse de Dieu. Dans le premier cas sa confiance excessive le pousse à d'incroyables témérités qui ne lui rapportent que honte et confusion, car Dieu se plaît à humilier les orgueilleux en les abandonnant à leur faiblesse; dans le second cas elle l'enhardit contre Dieu et ses lois qu'il outrage sans gêne et sans repentir, elle le tranquillise alors que de toute évidence il devrait trembler. Criminelle présomption, que d'aveugles tu fais ici-bas! que d'âmes tu conduis à l'impénitence et à la mort!

Mais voici un deuxième vice plus odieux encore et plus funeste; c'est la défiance à l'égard de Dieu, le découragement à propos du salut, en un mot le désespoir. A l'opposé de la présomption, le désespoir pèche contre l'espérance par défaut, c'est-à-dire que l'homme qui s'y abandonne n'espère plus assez, autant que Dieu l'exige. Grand malheur, situation la plus désolante qui se puisse concevoir pour une âme chrétienne! Car l'apôtre saint Paul nous apprend que quand le démon du désespoir est entré dans un cœur, il en fait à peu près ce qu'il veut, ce qui est quelque chose d'épouvantable : *Spiritus qui... operatur in filios diffidentiae*. (Ephés. II, 2).

Pour nous prémunir contre ce vice terrible, appliquons-nous à le bien connaître. Voyons d'abord en quoi il consiste et les causes qui le produisent; puis combien il est injurieux pour Dieu et funeste à l'homme.

I. Ce que c'est que le désespoir, et d'où il vient

Qu'est-ce que le désespoir? C'est la persuasion volontaire et délibérée de ne pouvoir parvenir au bonheur éternel, ou parce qu'on le regarde comme impossible en lui-même à acquérir, ou parce que, tout en le croyant possible, on se met dans l'esprit qu'on ne pourra obtenir de Dieu les secours nécessaires pour s'en rendre digne.

Je dis : persuasion volontaire et délibérée. Car il ne faut pas confondre le désespoir lui-même avec les tentations ou les mouvements irréflectis de désespoir dont personne n'est exempt, pas même le chrétien le plus fidèle et le plus généreux. L'homme est si misérable, son âme par son union à une chair corrompue et fragile est si sujette à son influence, le démon d'ailleurs exploite avec tant d'habileté notre faiblesse au double point de vue physique et moral, que souvent les imaginations sombres, les vives frayeurs viennent nous assaillir par rapport à notre salut. Il nous semble alors que tout est perdu, que nous sommes fatalement rangés au nombre des réprouvés. Rassurons-nous cependant, ce n'est qu'une tentation; rejetons-la loin de nous, combattons-la par un acte de ferme confiance en Dieu très bon, et nous en aurons le mérite et la récompense. Si au contraire nous y arrêtons notre esprit, si nous avions le malheur d'y adhérer par un acte de notre volonté, et que ces pensées désolantes aient sur nous assez d'empire pour nous faire manquer à quelque devoir, ou abandonner nos pieuses pratiques accoutumées, la tentation deviendrait pour nous un péché, ayant tous les caractères du véritable désespoir.

Désespérer, c'est donc se persuader volontairement qu'on ne fera pas son salut, et par conséquent c'est aller directement contre la vertu d'espérance qui, au nom de Dieu, nous montre le ciel et nous dit à chacun : « Voilà le terme assigné à ton existence, c'est ton devoir d'y tendre; ta place est marquée là-haut; aie confiance, travaille, et tu mériteras le bonheur et la gloire. »

Mais comment en arrive-t-on à contredire cette divine promesse? Quelles sont les causes qui peuvent abattre en nous la douce espérance et mettre à sa place l'affreux désespoir?

C'est d'abord le souvenir des péchés passés. Il est amer, ce souvenir, pour l'âme où vivent encore la foi et la crainte des jugements de Dieu. Quelle impression pénible, douloureuse, accablante même, lorsqu'on s'arrête à supputer le nombre presque incalculable, ou à mesurer la grièveté, l'énormité des fautes commises pendant dix, vingt, trente années, ou plus encore, et cela, malgré les appels si souvent réitérés de la grâce, malgré les conseils salutaires et les reproches de la conscience! Qu'en face de cet horrible tableau, le pécheur se sente saisi d'effroi, qu'il tremble à la pensée des châtements qu'il a mérités et songe aux moyens à prendre pour y échapper, jusque là rien de mieux; cet homme agit en chrétien, et voilà le premier pas vers la conversion. Mais si, oubliant l'infinie miséricorde de Dieu, il se persuade qu'il est maudit, parce qu'il ne pourra jamais obtenir son pardon, quoi qu'il fasse; s'il consent réellement à une pareille pensée et se juge ainsi avec réflexion, il commet le péché de désespoir.

De toutes les grâces en effet, la plus indispensable à l'homme déchu et si souvent pécheur, c'est celle du pardon. C'est la première grâce aussi

que l'espérance nous fait un devoir impérieux d'attendre de la bonté divine. Ne plus y compter, c'est blesser gravement cette vertu ; c'est se rendre coupable comme Judas qui se pendit non pour avoir trahi et vendu son bon Maître, mais pour avoir désespéré de sa miséricorde ; coupable comme Caïn qui, après son fratricide, disait : « Mon péché est trop grand pour que je puisse en espérer le pardon » (Gen. iv, 13) : parole insensée et criminelle, la première formule de désespoir qui soit sortie d'une bouche humaine.

Une autre cause de découragement, de désespoir même, c'est l'idée exagérée que l'on se forme de sa propre faiblesse, d'où l'on conclut l'impossibilité de se convertir. Eh ! quoi, se dit-on, je me suis repenti tant de fois ; tant de fois j'ai pris la résolution de ne plus commettre ce péché ; pour vaincre cette passion j'ai prié, j'ai fréquenté les sacrements, j'ai évité les occasions, je me suis surveillé, j'ai fait violence à mon inconstante nature ; et malgré tout, je n'aboutis à rien, je retombe toujours. Ah ! je le vois bien, je ne me corrigerai pas ; Dieu m'abandonne, inutile d'essayer encore, je suis perdu.

Avoir de telles pensées, prononcer de telles paroles et en conséquence tomber dans l'abattement et laisser les moyens de salut, comme le soldat découragé laisse ses armes et prend la fuite, c'est un véritable désespoir. Le malheureux qui en est là ne compte plus sur la vertu toute puissante de la grâce divine. « Je puis tout en celui qui me fortifie, » disait saint Paul : voilà le langage de l'espérance. Que ce soit le nôtre toujours ; et de même qu'il a soutenu le grand apôtre et une foule d'autres au milieu des plus rudes combats, ainsi il nous obtiendra du ciel les secours qui domptent les passions les plus rebelles.

Signalons encore une troisième cause de désespoir, la crainte excessive des difficultés que l'on rencontre dans le chemin de la vertu. Il y a des personnes ennemies du travail et de l'effort, que le nom seul de vertu effraie. Faut-il se renoncer soi-même et porter sa croix à la suite de Jésus-Christ, faut-il mâter une chair indisciplinée, réduire son corps en servitude pour assurer l'empire à l'esprit, faut-il seulement se gêner pour observer les commandements de Dieu ou ceux de l'Eglise ? Aussitôt elles s'écourent, se déconcertent, s'épouvantent ; la mollesse, la nonchalance, une incurie inconcevable s'emparent de leur cœur ; l'activité, l'énergie, les forces leur manquent ; vous diriez des personnes sans âme. De là l'omission des devoirs les plus essentiels, des actions sans valeur, une vie sans vertu et sans mérite. De là aussi bientôt la crainte, l'inquiétude sur ses destinées futures. Car l'esprit n'est pas assez perverti pour ne pas dire au fond de la conscience : Une telle conduite assurément ne mérite pas le ciel ; le salaire n'est dû qu'à celui qui a travaillé. En vain cherche-t-on des raisons pour s'abuser et s'endormir dans une dangereuse sécurité : en vain

se dit-on à soi-même : Je n'ai rien à faire. Ou je suis prédestiné de Dieu, ou je ne le suis pas ; si je le suis, j'arriverai au terme du bonheur, malgré mon oisiveté ; si je ne le suis pas, tous mes efforts n'empêcheront pas que je me damne. Croyez-vous que ce raisonnement, aussi honteux que la paresse qui l'inspire, rassure l'âme pusillanime et lâche ? Mais non ; il sait bien, cet homme, que dans l'ordre du salut comme dans l'ordre de la nature, on ne moissonne rien où l'on n'a rien semé ; que les affaires de ce monde, ainsi que celles du salut, ne se font pas toutes seules. L'illusion entière, totale, est donc impossible ; et la crainte reparait, elle trouble, agite, inquiète, ravage, montrant la justice divine et menaçant de ses rigueurs. De là au désespoir il n'y a qu'un pas, et ce pas est vite franchi, si on ne se décide aux violences, aux mortifications qu'impose la vie chrétienne. Dans ce peu de mots, n'ai-je point fait le tableau de la vie d'un grand nombre ?

J'ai dit les causes les plus ordinaires du désespoir et les différentes manières dont on commet ce péché ; je passe maintenant à sa grièveté.

II. *Le désespoir injurieux à Dieu et funeste à l'homme*

En lui-même le désespoir est un péché très grave, pour trois raisons principales : premièrement, parce qu'il juge fort mal de Dieu ; deuxièmement, parce qu'il anéantit les mérites de Jésus-Christ ; troisièmement, parce qu'il bouleverse toute l'économie de la Providence relativement au salut des âmes.

D'abord le désespéré juge fort mal de Dieu. Il juge mal de sa puissance ; il se figure qu'il y a pour elle des obstacles insurmontables, que son secours ne peut contrebalancer les efforts et la violence des passions, ni déjouer les machinations de l'ennemi de tout bien. Mensonge infernal, abominable hérésie ; car Dieu peut tout, et sa grâce est, comme lui, toute puissante dans une âme de bonne volonté.

Mais voici une injure plus sanglante encore : le désespéré juge mal de la bonté divine, il s'en défie et lui impose des bornes. Nouveau Caïn, il dit comme lui : « Mon iniquité est trop grande pour que le Seigneur consente à me pardonner. » Comme à Caïn, la présence de Dieu lui devient insupportable et un objet d'épouvante. Dieu, qui est la bonté même, il l'accuse de rester sourd à sa voix, de vouloir sa perte, de l'avoir destiné au malheur éternel. Quel outrage, cet affreux sentiment ! Comme il blesse le cœur de ce Dieu qui nous a créés, non par haine, mais par bonté, non dans le dessein de nous perdre, mais avec la volonté de nous sauver ; de ce Dieu, le plus tendre des pères, qui nous fait un devoir de lui demander toutes les grâces et d'espérer tous les pardons, qui déclare être venu pour les malades, qui court après sa brebis infidèle, la ramène au bercail et célèbre au ciel son retour dans les transports de la joie la plus vive ! Et malgré ces témoignages de bonté,

malgré ces assurances de miséricordieuse compassion, le désespéré ne se soumet pas, il ne croit pas aux promesses du ciel, et il s'obstine à ne voir en Dieu qu'un maître sévère, un juge impitoyable, un vrai tyran, toujours prêt à frapper, à se venger. Se peut-il une idée plus fausse de la divinité, une attitude plus injurieuse envers le Père et le Sauveur du genre humain ?

Ensuite il anéantit les mérites de Jésus-Christ. Il regarde comme insuffisante la rançon qu'il a payée pour les pécheurs, il estime ses iniquités plus grandes que le prix du sang de l'Homme-Dieu ; que ce sang n'est pas assez efficace pour laver toutes ses souillures et lui obtenir toutes les grâces ; ou que le Sauveur, après les preuves si magnifiques qu'il nous a données de son amour infini, après avoir exalté nos espérances par sa parole et ses bienfaits, ne veut pas lui donner sa part de rédemption, et par ses refus se plaît à lui faire sentir la triste réalité de sa profonde misère. O mon Jésus ! Comment qualifier cette offense ? Comment dépeindre la plaie qu'elle fait à votre cœur si tendre et si compatissant ?

Enfin celui qui désespère de son salut trouble toute l'économie de la Providence. Deux mots résumant cet ordre providentiel : Dieu a tout fait pour l'homme, et il a fait l'homme pour lui. En marquant à l'homme cette fin suprême, le Seigneur a voulu son bonheur, et il lui en a donné le désir invincible. De là le Créateur, conséquent dans ses œuvres, dispose toutes choses vers ce but ; l'ordre matériel et l'ordre spirituel, les êtres visibles et les êtres invisibles, la nature et la grâce, les biens et les maux, la prospérité et l'adversité, la santé et la maladie, la vie et la mort, tout est coordonné à cette fin dernière, la félicité éternelle de l'homme. Eh ! bien, le désespoir renverse tout, réduit à néant toutes les volontés de Dieu, tous les desseins de sa sagesse et de son amour, en détournant toute chose de sa destination première, et surtout en faisant manquer à l'homme sa glorieuse destinée. Quel attentat ! Mais de votre part, Seigneur, quelle patience et quelle bonté ! Vous ne frappez pas le malheureux qui désespère ! Ah ! s'il voulait y réfléchir, ne serait-ce pas assez de votre clémence pour le toucher ?

Injurieux pour Dieu, le désespoir est encore infiniment funeste à l'homme. Tout péché mortel est assurément un désastre, car il ravit la vie surnaturelle, l'amitié divine, les droits au ciel ; mais du moins, quand ce n'est pas le péché de désespoir, il laisse au coupable l'espérance, besoin et consolation de cette vie. Or, cette dernière ressource est encore enlevée au désespéré. Voyez en effet. Pour lui le ciel est d'airain, puisqu'il y a renoncé ; ni Dieu, ni les anges, ni les saints ne lui disent plus rien au cœur. Sur terre, il y a la religion, l'Eglise, le prêtre, mais impuissants l'un et l'autre pour remédier à son malheur, puisqu'il a perdu toute confiance dans leur ministère, et qu'il a rejeté le Médiateur, Jésus-Christ, qui pouvait le rattacher à Dieu et lui tendre une main puissante

pour le tirer de l'abîme. Il n'a donc plus d'appui, plus de soutien ; il est seul, seul avec ses passions, ses ennemis, sa faiblesse, sa radicale impuissance ! Que va-t-il devenir ?

Cependant le mal ne s'arrête pas là ; car le désespoir n'est pas seulement un crime, mais la source de tous les crimes. Se croyant perdu sans retour, le désespéré se livre à toutes ses convoitises. Après tout il veut jouir ; et puisqu'il n'attend que des douleurs dans l'autre monde, il faut bien se payer tous les plaisirs en celui-ci. Alors plus de gêne, plus d'efforts, plus de combats pour mériter une couronne à laquelle il a renoncé. Les passions commandent, il obéit et se précipite dans tous les désordres : *Desperantes tradiderunt semetipsos impudicitiae* (Ephes. iv, 19) ; puis il s'endort dans son abjection, sans plus se soucier d'en sortir. Il mourra, comme Judas, sans repentir et sans pardon.

Tel est le désespoir en lui-même, dans sa grièveté monstrueuse, tel il est dans ses suites épouvantables. Pour Dieu, c'est l'outrage le plus sanglant ; il le mutile en lui ravissant un de ses attributs les plus chers, la miséricorde. Dieu est juste, je le sais bien, il est terrible dans ses vengeances ; mais il ne montre sa justice, il n'appesantit son bras qu'après avoir été provoqué et contraint par nos désobéissances et nos crimes : *Quod justus est, hoc de nostro est.* (Tertul.). Au contraire pour nous faire du bien, pour avoir compassion de nos misères et nous épargner, il n'écoute que son cœur ; car être bon, c'est sa nature : *quod bonus est, hoc de suo est.* (Id.). Donc, prenons garde d'étendre sa justice outre mesure par le désespoir, et d'amoindrir sa bonté qui nous est apparue immense, inépuisable, infinie dans la personne adorable du Sauveur des hommes. Jamais il n'a dit à personne : Craignez et tremblez ; mais « Ayez confiance, ne craignez point, venez à moi, je vous soulagerai et vous donnerai la paix. »

Entendons-la tous, cette douce parole, ineffable garantie de l'espérance chrétienne. Entendons-la, pauvres pécheurs ; et eussions-nous commis tous les crimes, nous approcherons sans crainte du trône de la miséricorde qui pardonne tout au sincère repentir. Entendons-la, pauvres créatures, toutes pétries d'inconstance et de fragilité, et dans les luttes inévitables de cette vie, nous saurons compter sur Celui qui est bon et fort tout ensemble, et avec lequel on est sûr de vaincre toujours. Entendons-la, et nous ne tomberons jamais dans l'affreux désespoir, principe de tous les crimes ; au contraire, elle ranimera notre courage dans la pratique de la vertu et l'accomplissement de tous les devoirs, elle soulèvera notre âme et ne la laissera pas s'engourdir dans une lâche indolence, elle nous détachera des biens périssables et des frivoles plaisirs, et sans cesse nous montrant le ciel avec ses récompenses, ses félicités et ses gloires, elle sera notre consolation et notre force jusqu'à notre dernier soupir. Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

LA PRIÈRE : SA NÉCESSITÉ

Depuis que le péché nous a touchés, qu'il a fait rouler notre âme des sublimes hauteurs où Dieu l'avait placée dans les abîmes de misère et de faiblesse où elle se traîne, c'est en vain que nous essaierions, avec nos seules forces, de remonter les pentes escarpées du vice et de nos passions. Pareille à l'oiseau prisonnier à qui une main barbare a coupé les ailes et qui fait de vains efforts pour s'envoler, notre âme est impuissante à s'élever au-dessus de cette terre et à regagner ces divines hauteurs de la vertu pour lesquelles cependant elle avait été créée. Il lui faut une main qui la prenne, la soulève et, encore, la maintienne sur ces sommets, tant elle est prédisposée désormais au vertige et retomberait d'autant plus bas qu'elle aurait été élevée plus haut.

Comment exprimer encore l'état de faiblesse qui est devenu le nôtre depuis que le péché originel a vicié l'admirable constitution que le bon Dieu nous avait donnée ? De fort et robuste voyageur qu'il était, l'homme est devenu faible et débile comme un enfant qui essaie ses premiers pas ; sans un bras ferme et vigoureux pour le soutenir et le guider, il chancelle et tombe au moindre obstacle.

Le bras nécessaire, indispensable à tous, ce bras mystérieux sans lequel nul ne peut marcher dans les sentiers de la vertu, c'est la grâce. Mais Dieu est si bon, il a si grande pitié de notre faiblesse, qu'il tient sa main — car c'est la sienne, — entièrement à notre disposition. Semblable à cette mère qui suit son enfant de tout près de manière à ce que sa main soit à portée de la sienne, qu'il puisse la saisir au moindre chancellement, Dieu nous suit pas à pas, le bras étendu vers nous, prêt à nous secourir. A un si grand bienfait il ne met qu'une condition, c'est que nous reconnaissions notre faiblesse, le besoin que nous avons de son aide et que nous le lui demandions. En un mot, pour nous accorder sa grâce, il n'exige de nous qu'une chose : la prière.

La prière ! chères âmes chrétiennes, c'est d'elle que nous allons nous entretenir avant d'entrer plus avant dans l'étude des vertus chrétiennes. Car, sans la prière, vous vous flatteriez vainement de l'espoir d'arriver à la pratique des vertus, puisque, sans elle, vous manqueriez de la grâce nécessaire à vos efforts et à votre bonne volonté.

La prière ! Comment vous en faire comprendre la nécessité pour tout cœur qui veut rester ou devenir vertueux ? A quoi la comparer pour que vous puissiez plus clairement saisir cette vérité ?

Certains oiseaux ont besoin, pour vivre, de pouvoir s'élancer dans les espaces, de parcourir les airs où se trouve leur nourriture. Si vous leur coupez les ailes, ils se débattent quelque temps à terre, tentant de vains efforts pour prendre leur

essor, ils se fatiguent inutilement, se blessent et meurent bientôt. Ainsi l'âme créée pour le ciel, pour les choses d'en Haut, a besoin d'y monter pour y chercher sa nourriture. Ses ailes, c'est la prière. Si on les lui enlève, elle, la sœur des anges, qui se souvient des cieux, elle va se traîner terre à terre. Elle essaiera bien de se débattre quelques moments, mais souillée de mille fanges, déchirée par mille ennemis, épuisée de fatigue et de faim, elle mourra. Voulez-vous qu'elle revive, ah ! rendez-lui ses ailes, rendez-lui la prière ! Qu'elle s'élève vers le ciel, qu'elle monte vers Dieu ! Plus elle s'élèvera, plus elle sera loin de la terre, plus aussi elle sera près de Dieu, plus elle respirera une atmosphère de vertus et de grâces. Le défaut de prière l'avait tuée, la prière lui rendra ses ailes, elle la sauvera.

L'âme, pour vivre de la vie surnaturelle, a besoin de prier, comme le corps a besoin de respirer. Un corps qui ne respire plus est un cadavre, la décomposition ne tarde point à s'y mettre. Une âme qui ne prie plus est une âme qui ne respire plus l'air divin, c'est un cadavre dans lequel s'agitent bientôt les vers des passions et la corruption des vices.

Les fleurs des champs, aussi bien que celles de nos jardins, ne vivent que par la sève qui circule dans les tissus de leur tige et de leur calice. Mais, pour entretenir cette sève, il faut la rosée des nuits ou la pluie du ciel. Sans cette rosée ou cette pluie, la sève s'arrête, se dessèche, la tige se fane, les couleurs se flétrissent, la fleur périt. L'âme, elle aussi, ne vit de la vie chrétienne qu'autant que la sève de la grâce circule en elle. A cette sève divine il faut une rosée qui l'alimente, autrement elle cesse de circuler dans l'âme et de la rendre féconde en vertus. Et la rosée mystérieuse, nécessaire à l'entretien de la sève spirituelle, surnaturelle, qu'on nomme la grâce, n'est autre que la prière. Une âme qui ne prie plus ressemble à un champ maudit sur lequel la pluie du ciel ne tombe jamais ; tout y périt, tout y meurt. Hélas ! n'en avons-nous pas fait la triste expérience nous-mêmes ?

La prière enfin joue dans l'âme le même rôle que le grand ressort dans une horloge. Celle-ci est d'autant plus précise, elle marche d'autant mieux que le grand ressort est plus fort, mieux remonté. Si, au contraire, ce grand ressort est de mauvaise qualité, trop faible, l'horloge va mal, retarde. Qu'il vienne à se casser, aussitôt l'horloge s'arrête, le balancier cesse de battre, les aiguilles ne marquent plus l'heure. Ainsi encore en va-t-il d'une âme. Si elle prie, qu'elle prie bien, qu'elle prie souvent, elle possède un grand ressort qui fait agir tous les rouages qu'elle renferme, c'est-à-dire toutes les énergies pour la vertu qui se trouvent en elle. Non pas que la prière donne elle-même la force ; elle est la source qui la répand, le foyer par où elle arrive et se distribue dans toutes les facultés de l'âme. Une âme mise en mouvement par le grand ressort d'une puissante et persévérante prière marche admirablement, elle marque en

tout temps avec une précision parfaite l'heure de la grâce. Consultez-la, elle ne retarde jamais, elle en est toujours à l'heure de la vertu. Tandis qu'une âme privée de la prière, ou mue seulement par une prière faible, mal faite, retarde toujours dans la vertu ; elle manque de force parce qu'elle manque de grâces. Comment son cœur pourrait-il battre les francs battements de la charité, du dévouement, de la vertu enfin ? Le grand ressort est si faible, peut-être même rompu !

Je voudrais bien, chères âmes chrétiennes, que ces comparaisons simples mais saisissantes vous fissent apercevoir sous un jour nouveau le rôle de la prière dans la vie d'un chrétien ; la comprenant mieux vous en accompliriez le devoir avec une fidélité plus grande et une piété plus recueillie.

Puissiez-vous, du moins, retirer comme fruit de cette lecture, que ce n'est point pour lui mais bien pour nous, dans notre intérêt seul, que le bon Dieu nous a fait un devoir de la prière, qu'il en exige le tribut moins comme un droit pour sa gloire que comme un besoin pour notre faiblesse ! Pauvres mortels que nous sommes ! Que peuvent bien lui faire une prière, un murmure ou une plainte de moins dans ce vaste concert de l'univers ? Cette goutte d'eau est-elle nécessaire à l'océan infini de sa félicité ? S'il lui fallait des créatures pour publier sa gloire, n'aurait-il pas assez, pour la proclamer et la chanter, de ces astres et de ces mondes dont il a peuplé les cieux ? Insensés que nous sommes ! Au lieu de comprendre qu'il nous aime et s'abaisse infiniment en consentant à écouter nos prières, allons-nous croire qu'elles sont nécessaires à son bonheur éternel ? A Dieu ne plaise ! Tombons à genoux plutôt ; et, qu'à cette première considération sur la prière, une prière fervente s'échappe de notre cœur et monte vers lui pour le remercier d'avoir été si bon.

Oui, mon Dieu, merci d'avoir mis votre main à portée de la mienne et de permettre à ma faiblesse de la saisir par la prière ! Merci d'avoir rendu à mon âme, pauvre oiseau tombé du ciel, les ailes de la prière pour remonter vers vous ! Merci, de lui avoir permis de forcer, par la prière, les célestes nuées à pleuvoir sur elle la divine rosée de la grâce nécessaire à sa vie et à ses vertus ! Merci, mon Dieu, de vouloir bien communiquer, par la prière, une partie de votre force à mon âme et lui permettre ainsi, délicate horloge du temps, de ne cesser de marquer l'heure de la vertu que lorsque aura sonné celle de l'éternelle félicité !

INSTRUCTION SUR LA FOI SANS LES ŒUVRES

Un de nos abonnés nous fait remarquer que dans nos petits prônes sur la Foi, nous aurions dû traiter de *l'inefficacité de la foi sans les œuvres*. Voici pour le satisfaire.

Lorsqu'autrefois on avait dit d'un homme : c'est

un chrétien, il n'était pas nécessaire d'en apprendre davantage sur son compte. On avait affaire à un homme confessant J.-C. par sa vie et ses œuvres aussi bien que par son cœur et ses sentiments, qui non seulement croyait à l'évangile, mais surtout en accomplissait les préceptes. Aujourd'hui il ne suffit plus de demander si tel homme est chrétien, mais il faut toujours ajouter cette seconde question : Est-ce un chrétien pratiquant ? C'est que, mes bien chers frères, l'irrégion de notre siècle a produit une sorte de monstre contre nature : c'est le chrétien de pure spéculation, le chrétien qui met une constante contradiction entre sa croyance et sa conduite, c'est le chrétien non pratiquant. Et ce monstre n'existe pas à l'état isolé ; en bien des endroits il est devenu la majorité. Combien d'hommes en effet qui conservent la foi dans leur cœur, qui en respectent les vérités, et qu'on appelle dans le monde des gens bien pensants ! Mais leur christianisme se borne à bien penser. Peut-être à de rares intervalles accomplissent-ils encore quelques-unes des œuvres du chrétien ; mais c'est le plus rarement possible. Les idées religieuses sont devenues pour eux comme des habits précieux qu'on ne sort et qu'on n'exhibe qu'aux jours de fêtes, mais auxquels on pense à peine dans le cours ordinaire de la vie, excepté pour se souvenir qu'on les possède. Et ces hommes se prétendent chrétiens ; et ils s'indigneraient si l'on disait qu'ils n'en ont que le nom. Mais dussent-ils s'indigner et se scandaliser, je suis obligé de les détromper. Pour cela, je vais établir les deux points suivants : Premièrement, sans les œuvres la foi est inutile. Deuxièmement, sans les œuvres, la foi ne sert qu'à nous rendre plus coupables et à nous exposer à une condamnation plus sévère.

I

Premièrement sans les œuvres la foi est inutile. La doctrine contraire a été soutenue par Luther, le père du protestantisme, qui non seulement l'a mise en pratique, mais l'a même érigée en théorie. « Péchez fortement, disait-il, mais croyez plus fortement encore ; pourvu que vous croyiez, rien ne vous empêche d'aller au ciel, quand même vous commettriez mille homicides et mille adultères par jour. C'est moi qui vous le dis, Martin Luther, évangéliste. » Une pareille doctrine fait horreur, et il suffit de l'énoncer pour la réfuter. Mais comme beaucoup de catholiques l'acceptent aujourd'hui en pratique, et mènent une vie païenne en prétendant garder la foi chrétienne, laissez-moi ouvrir devant vous non pas l'évangile de Luther, mais l'évangile de J.-C.

Voici ce que je lis dans ce livre divin sur la nécessité des œuvres : « Ce n'est pas celui qui me dit Seigneur, Seigneur, mais c'est celui qui fait la volonté de mon père, qui entrera dans le ciel... Entrez par la porte étroite, faites effort. Le royaume de Dieu ne s'emporte que par violence... Marchez, agissez, tandis que le jour vous éclaire... L'arbre qui ne produit pas de bons fruits sera

coupé et jeté au feu... Celui qui ne prend pas sa croix et qui ne la porte pas tous les jours, celui-là n'est pas mon disciple, il n'est pas digne de moi. » Ainsi parle J.-C., m. f.; tout cela est court, précis, décisif. Il vous donne une règle infaillible pour discerner si vous serez damnés ou sauvés. Toute vie conforme à ces principes est la vie d'un élu; mais toute vie qui leur est opposée est celle d'un réprouvé. En vain me direz-vous que votre vie n'est pas criminelle, que vous vous absteniez de ce qui est mal. Si en même temps vous n'accomplissez les préceptes de la vie chrétienne, vous n'obéissez pas à J.-C. dont je viens de vous redire les paroles, vous n'entrez point par la porte étroite, vous ne faites pas effort pour gagner le ciel, vous ne portez pas votre croix à la suite de J.-C., vous n'êtes pas un arbre bon qui se couvre de fruits. Et dès lors il faut bien que vous soyez un arbre mauvais destiné à être coupé et jeté au feu.

Fidèles aux enseignements de leur maître, les apôtres ne nous ont pas transmis une autre doctrine. Saint Paul écrivant aux chrétiens de Corinthe leur disait : « Nous paraîtrons tous devant le tribunal de J.-C., afin que chacun reçoive selon le bien qu'il aura pratiqué ou selon le mal qu'il aura commis. » Nous lisons également dans l'épître de saint Jacques : « Si quelqu'un a la foi, mais qu'il n'ait point les œuvres, de quoi cela lui servira-t-il? Est-ce que la foi pourra le sauver? La foi sans les œuvres est morte. » Les apôtres eux aussi nous ont donc enseigné très clairement que sans les œuvres, la foi ne sert de rien.

Voyons maintenant comment les saints ont compris ces enseignements. Est-ce qu'ils ont pensé que le nom de chrétien et le don de la foi suffisaient pour être admis au rang des élus? Pourquoi donc se consumaient-ils en mortifications de toutes sortes et faisaient-ils une guerre continuelle à leur corps et à leurs sens? Pourquoi étaient-ils si assidus à la prière et à l'oraison? Pourquoi fuyaient-ils le monde et ses vanités? Pourquoi enfin après toute une vie consacrée au service de Dieu, à l'édification du prochain et à leur propre sanctification, après avoir amassé d'immenses trésors de mérites, se qualifiaient-ils de serviteurs inutiles? Et d'où venait à plusieurs ce tremblement dont ils étaient pris à la pensée du jugement de Dieu. Ah! c'est qu'ils comprenaient que pour avoir droit à la récompense promise aux chrétiens, il ne suffit pas d'une foi stérile, mais que les actes surtout sont nécessaires. Oui, après avoir tant agi et tant souffert pour Dieu, les saints tremblaient de n'avoir pas fait assez.

Et voilà qu'aujourd'hui un grand nombre de chrétiens, oubliant les préceptes de J.-C. et les exemples des saints, espèrent aller au ciel sans rien faire pour le mériter. Fausse confiance! épouvantable sécurité! Leur foi vaine et stérile ne les sauvera pas. J'ajoute, et c'est ma seconde pensée, qu'elle ne servira qu'à les rendre plus coupables et conséquemment à leur attirer un châtement plus sévère.

II

Deux circonstances viennent aggraver la faute de celui qui a la foi sans en remplir les œuvres : la première, c'est qu'il pêche avec plus de lumière ; la seconde, c'est qu'il manque à un de ses devoirs essentiels qui est d'édifier le prochain.

D'abord plus on est éclairé et plus on est coupable, si l'on ne vit pas selon les lumières que l'on a, et selon les obligations que l'on connaît. Les mauvais anges qui se révoltèrent au commencement des temps contre Dieu, avaient des intelligences supérieures aux nôtres : ils comprenaient mieux que nous la souveraineté de Dieu et l'obligation de lui rendre hommage. Mais à cause de cela même, leur rébellion fut un crime plus énorme que nos désobéissances ; et Dieu les punit aussi plus sévèrement que nous, ne leur laissant même pas un instant pour se repentir et rentrer en grâce.

Mes frères, parmi les hommes, il y en a de même à qui Dieu a donné plus de lumières qu'aux autres, ce sont tous ceux qui ont reçu les enseignements de la foi. Mais aussi leurs obligations sont plus grandes ; et s'ils ne les remplissent, leur condamnation sera plus terrible. Ceux qui ont péché sans connaître la loi, dit saint Paul, seront jugés sans la loi ; mais ceux qui ont péché avec la loi seront jugés par la loi.

Il y a en revanche sur terre un grand nombre de malheureux qui n'ont pas eu comme nous le bonheur de naître et d'être élevés dans un pays catholique. Dans notre société même, combien de pauvres enfants qui ont grandi dans l'ignorance des vérités religieuses ! Quand ils viennent à commettre quelque crime énorme puni par les lois humaines, nous disons : quels monstres ! Et nous sommes tentés de nous écrier avec le pharisien de l'Evangile : Mon Dieu je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme ces gens-là. Et pourtant nous ne savons pas jusqu'à quel point leur ignorance les excuse devant Dieu. Mais ce que nous savons, c'est qu'il n'y a point d'excuse pour ceux qui, connaissant le bien, ne veulent pas le pratiquer.

Un jour Jésus parcourait la Galilée, guérissant les malades et prêchant la pénitence. Quelques villes ne voulurent point recevoir sa parole. Alors son indignation éclata : « Malheur à vous, s'écria-t-il, cités de Corozain, de Bethsaïda, de Capharnaüm. Si j'avais fait à Tyr et à Sidon les miracles que j'ai faits au milieu de vous, ces villes auraient fait pénitence sous la cendre et le cilice. Aussi je vous le déclare : Tyr et Sidon seront traitées au jour du jugement avec plus d'indulgence que vous. » C'est à vous que s'adresse cette menace du Sauveur, ô vous tous qui vous contentez de croire à l'Evangile et n'en accomplissez point les préceptes. Si une infinité d'hommes avaient eu les lumières que vous avez, peut-être seraient-ils devenus de grands saints. Vous les appelez aujourd'hui criminels et scélérats ; mais ils seront traités moins sévèrement que vous au jour du jugement, quand votre foi

elle-même déposera contre vous, et que Dieu vous crierait dans sa colère : Méchant serviteur, pourquoi n'as-tu pas employé le talent que je t'avais donné ?

Ce qui aggrave en second lieu la faute des prétendus chrétiens qui croient sans pratiquer, c'est que leur conduite ne va jamais sans scandale. Tous les chrétiens en effet se doivent l'un à l'autre le bon exemple ; et Jésus-Christ en a fait un précepte dans son Evangile quand il a dit : Aimez-vous les uns les autres ; et dans un autre endroit : Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est au ciel. C'est une idée, hélas ! trop répandue aujourd'hui, que les simples fidèles ne sont pas obligés d'édifier leurs frères. Opinion fautive contre laquelle proteste le précepte de Jésus que je viens de vous rappeler. Tous nous devons à tous le bon exemple.

Or est-ce qu'ils le donnent le bon exemple, ces chrétiens qui ne le sont que de nom et dont la conduite est toute païenne ? Certes j'aimerais mieux qu'ils soient franchement impies et apostats : leurs scandales seraient moins graves. Que dit le monde en effet à la vue de ces faux chrétiens ? Sont-ce là, dit-on, les disciples de l'Evangile et de la vraie religion ? Mais ils sont tout comme les autres hommes, ils n'ont en plus que d'orgueilleuses prétentions. Ainsi raisonne le monde en voyant des chrétiens qui démentent leur foi par leur conduite. Et quand de tels exemples se multiplient comme aujourd'hui, est-il étonnant que l'impiété aille toujours en s'accroissant ? Pendant que le scandale éclate de toute part, il n'y a plus personne pour édifier.

Il est vrai que c'est précisément à cause du grand nombre des chrétiens non pratiquants qu'on se tranquillise et qu'on s'endort. Ce n'est pas moi, se dit chacun, qui ai fait le scandale ; il était fait avant moi et il se continue sans moi. Mais, mes bien chers frères, je vous le demande en vérité : Est-ce que le scandale de vos frères diminue le vôtre ? Parce qu'ils n'édifient plus, est-ce que vous vous croyez dispensé du devoir de l'édification ? Ah ! si vous étiez raisonnables, vous raisonnez tout autrement. Plus le mal est grand, plus les défections sont nombreuses, plus il y a obligation rigoureuse pour chacun de nous de faire briller nos bonnes œuvres devant les hommes. Autrement Dieu nous reprochera non seulement d'avoir renié pratiquement notre foi, mais encore d'avoir perdu nos frères par nos scandales.

Résumons-nous et concluons. On n'est pas vraiment chrétien si l'on n'accomplit fidèlement tous les devoirs du chrétien. Sans les œuvres, votre foi ne peut vous sauver ; sans les œuvres, elle ne fera qu'aggraver votre péché et votre châtement. D'ailleurs êtes-vous bien sûrs de la conserver si vous n'en remplissez les obligations ? Croyez-en l'expérience commune : une foi qui n'agit point ne tarde pas à s'éteindre. *Fides sine operibus mortua est.* Et au moment de la mort, contrairement à vos espérances, il ne vous en restera plus assez pour

faire un acte de contrition. Donc, mes bien chers frères, au nom de Dieu qui vous le demande, au nom de vos plus précieux intérêts, au nom de vos frères à qui vous devez l'édification, faites passer votre foi de vos sentiments dans vos actes. Vous voulez être chrétiens : ne le soyez pas à demi, soyez le tout-à-fait ; ne le soyez pas seulement de cœur et de sentiment, soyez-le surtout en pratique et en action.

INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE SAINTE ANNE

L'APOSTOLAT DE L'ÉPOUSE ET DE LA MÈRE CHRÉTIENNE

Mandavit unicuique de proximo suo.
(Eccli. XVII, 12.)

Mes frères,

Puisque nous avons aujourd'hui une cérémonie et une procession en l'honneur de sainte Anne, patronne et modèle des mères chrétiennes, c'est le moment de vous dire un mot des devoirs de la femme chrétienne et en particulier du zèle qu'elle doit avoir pour le salut et la sanctification des siens.

L'Écriture nous dit que Dieu a imposé à chacun de nous le mandat de veiller au salut de son prochain, *mandavit unicuique de proximo suo*. L'expérience nous apprend que nous nous entraînons les uns les autres au ciel ou à l'abîme, et qu'on ne peut guère se perdre ni se sauver seul. Chacun de nous sera pour plusieurs une cause de ruine ou une cause de salut. Plus notre autorité et notre influence s'étendent, plus notre responsabilité grandit et s'étend avec elles. Le prêtre, par exemple, a charge d'âmes : c'est une grande responsabilité ; responsabilité pleine d'amertume et d'angoisses, surtout par le temps qui court. La mère et l'épouse dans la famille partagent cette responsabilité. Le jour où elles acceptent un époux, au nom de l'amour qu'elles lui ont juré au pied des autels, elles contractent l'obligation de le conserver dans le bien ou de l'y ramener. Le jour où Dieu leur donne un enfant, il les avertit qu'elles auront à répondre de sa vie, de sa personne, de son âme, et que celui qui n'a pas à cœur le salut de son prochain et surtout le salut de ses proches, de ses enfants, est pire que l'infidèle et sera traité comme ceux qui ont renié leur foi : *Si quis suorum maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit et est infideli deterior.*

De là le zèle que la femme chrétienne doit déployer pour le salut et la sanctification des siens.

I. Ce zèle doit s'exercer d'abord à l'égard de son mari. Il s'agit pour elle, je l'ai dit, de le conserver dans le bien ou de l'y ramener. Mais quelle bonne fortune pour un homme que l'alliance qui l'unit à une femme sincèrement chrétienne ! *Pars bona, mulier bona*. Et qui dira le nombre de ceux qui doivent et qui devront à cette bonne fortune d'avoir une place au paradis ? Pourquoi ? Parce que la jeune femme sincèrement chrétienne ne peut

pas être telle sans avoir au cœur une étincelle de ce feu sacré dont le Cœur de Jésus est l'ardent foyer; parce que, dès lors, elle est une des plus douces et des plus charmantes incarnations du zèle apostolique; parce qu'elle exerce autour d'elle une grande influence, Dieu lui ayant donné une puissance d'un ordre à part, la puissance du cœur, la puissance de gagner les cœurs.

Aussi, n'est-il pas rare de voir, grâce à elle, l'esprit des familles se transformer, et des générations religieuses naître de celles qui paraissaient indifférentes ou même impies. Clotilde, reine de France, épouse un prince païen, et elle fait de ce prince le chef d'une monarchie chrétienne qui sera pendant des siècles un des principaux soutiens de la vérité. Ah! si toutes les jeunes épouses comprenaient aussi bien que Clotilde cette partie de leur mission, si elles avaient l'ardeur de son prosélytisme, si, comme Clotilde, elles se montraient constamment résolues à soutenir les droits de Dieu, souvent, comme Clotilde, elles convertiraient des infidèles et ramèneraient à Dieu des âmes égarées.

Elles ont, pour atteindre ce résultat, plus d'une ressource qu'elles ne doivent point négliger de mettre à profit. La première est celle de la parole. Il faut qu'elles avertissent, qu'elles reprennent, qu'elles supplient, qu'elles exhortent, comme le dit l'apôtre, à temps et à contre-temps. Quelquefois cette parole sera trouvée importune, c'est possible. N'importe! *Argue opportune, importune*. Mais plus puissante encore et plus sûre est la ressource de l'exemple. Il leur appartient moins, en effet, de persuader la religion que de la faire aimer. Qu'elles se montrent donc fortement attachées à leur religion, qu'elles en remplissent scrupuleusement toutes les obligations: elles gagneront plus par là que par de longs discours. C'est à ce signe, dit un illustre prélat, que l'on reconnaît la femme vraiment chrétienne et vraiment apôtre du foyer domestique: elle ne démontre pas l'existence de Dieu, mais elle la persuade en servant Dieu de tout son cœur; elle ne démontre pas l'immortalité de l'âme, mais elle y fait croire en cultivant son âme plus que son corps; elle ne démontre pas les peines éternelles de l'enfer, mais elle les fait redouter à force de les redouter elle-même. — Enfin, il y a surtout une troisième puissance que la femme chrétienne ne doit pas négliger, c'est la puissance des larmes et de la prière. Je suppose que, malgré son désir de ramener et de sauver cette âme qui est unie à la sienne par des liens si étroits, que malgré ses efforts pour arriver à ce résultat, elle n'obtienne aucun succès: prendra-t-elle froidement son parti de cette triste et lamentable situation? Non, ou je ne reconnais plus en elle les charitables angoisses d'une âme vraiment chrétienne. Alors, que fera-t-elle donc? Elle répandra son âme au pied du Seigneur dans les larmes et les gémissements; à l'exemple des Monique, des Clotilde et de tant d'autres saintes femmes, elle assiègera le ciel de ses cris et de ses supplications

jusqu'à ce qu'elle obtienne de la divine miséricorde cette grâce victorieuse qui touche les cœurs et les convertit.

Ici, une simple question: où sont les épouses animées de ce zèle chrétien? Et, si elles sont si rares, faut-il s'étonner que nous ayons tant d'hommes sans religion?

II. Le zèle de la femme chrétienne s'exercera en même temps à l'égard de ses enfants.

Quand un enfant vous est donné, ne l'oubliez pas, il vient de Dieu et il est pour Dieu. Dieu vous demandera compte de sa vie, de son salut, de son âme: *sanguinem ejus de manu tuâ requiram*. Il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu; et, ce qui est à Dieu, c'est cette âme dont vous avez la charge et la responsabilité. Rendez-la donc à Dieu sans délai, le jour même de son entrée dans le monde, en la plongeant dans les eaux du baptême. Rendez-la à Dieu dès le plus bas âge, en l'éveillant à la foi, en la formant au devoir, en y versant à grands flots la grâce de l'instruction chrétienne et des sacrements.

Voilà le rôle important et la principale mission de la mère chrétienne: il faut qu'elle élève à Dieu l'âme de son enfant.

Regardez l'image de sainte Anne; voyez dans quelle attitude elle est représentée. La voilà accompagnée de sa jeune enfant; mais pourquoi ce livre que la Vierge tient dans sa main?... Ce livre, c'est celui des révélations divines; c'est le livre de la religion; c'est le livre par excellence; en un mot, c'est la Bible; c'est le livre de la foi, le livre de la prière. C'est donc là que ces deux âmes plus célestes que terrestres puisaient la matière de leurs pieux entretiens! Voilà donc sainte Anne s'employant elle-même à cultiver dans l'esprit de sa virginale enfant les idées de la foi, et dans son cœur les sentiments de la piété! Et c'est de sa sainte mère que la jeune vierge eût appris à connaître Dieu et à l'aimer, si déjà, par une grâce infuse elle n'avait possédé la connaissance et l'amour de Dieu au plus haut degré que puisse atteindre une créature. Voilà, mères chrétiennes, votre modèle. A vous de faire connaître Dieu à ce petit enfant, à vous de le lui faire aimer, de le lui faire craindre, de le lui faire adorer. Où l'enfant apprendra-t-il sa première prière? Est-ce au catéchisme? Non, c'est trop tard. Si l'enfant arrive jusqu'au catéchisme sans savoir prier, il ne verra dans la prière que le prêtre lui apprendra qu'un exercice de récitation quelconque qu'il abandonnera dès que le prêtre ne sera plus là pour l'exiger. Il viendra peut-être à bout de savoir sa prière, mais jamais il n'aura l'habitude de la prière, jamais il n'aura le sentiment de ce devoir, jamais il ne sera chrétien. Où donc, encore une fois, devra-t-il apprendre sa première prière? Sur les genoux de sa mère. Honte et malheur aux mères de familles qui s'exemptent de ce soin: elles répondront de l'âme de leurs enfants! *Sanguinem ejus de manu tua requiram*.

J'aime à croire, mes sœurs, qu'il n'y a point

parmi vous de ces mères insouciantes et sans foi ; mais il ne faudrait peut-être pas aller bien loin pour en trouver.

On entend de pauvres prêtres se plaindre de voir arriver à leur catéchisme des enfants qui, à dix ans, ne savent pas même leur *Pater*, ne connaissent pas même le signe de la croix. D'où vient cette ignorance ? De ce qu'il n'y a plus à certains foyers de mères chrétiennes. Là on élève maintenant les enfants (passez-moi l'expression) absolument comme on élève le bétail de la basse-cour ; on pense à leur donner à manger et à boire, on pensera à les faire travailler quand le moment sera venu, mais on ne s'occupe pas plus de leur âme que s'ils n'en avaient pas ; on ne leur inspire aucun principe de religion, aucun bon sentiment ; de là des enfants avec lesquels le prêtre est aussi avancé qu'il le serait avec des bédouins d'Afrique ou des sauvages de l'Océanie. C'est bien la peine d'être en pays civilisé !

Voici que l'enfant est devenu jeune homme. Dieu avait placé auprès de lui, comme deux anges gardiens visibles, pour diriger ses pas dans le chemin de la vie, sa mère et le prêtre. Mais déjà il n'écoute plus le prêtre : il a assez fréquenté le monde pour apprendre à se rire de son ministère, à faire mépris de son dévouement et à le payer d'ingratitude, ou au moins pour subir l'influence des mauvais conseils et se laisser détourner de ses devoirs par le respect humain. Que va-t-il devenir ? Cela dépendra beaucoup de la conduite de sa mère. L'adolescent qui, souvent, fuirait déjà volontiers le prêtre, ne cesse pas d'avoir foi en sa mère ; il l'aime toujours et la voix de sa mère reste puissante sur son cœur. C'est pourquoi je dis que la conduite de sa mère à son égard va décider de ce qu'il sera toute sa vie, et peut-être de son éternité. C'est l'heure critique de la vie. C'est une âme hésitante qui cherche pour ainsi dire sa direction... Si la mère chrétienne est assez habile, assez puissante, assez heureuse pour lui faire prendre une bonne direction, c'en est fait, *adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea*.

Comment vous êtes-vous perdu ? demandait-on à un malheureux jeune homme qui venait d'être condamné pour crimes de droit commun, n'aviez-vous donc pas une mère ? — Non, répondit-il. Ah ! malheur à moi ! Si j'avais eu une mère, je ne serais pas où je suis. — Combien de jeunes gens pourront répondre au jugement de Dieu : je me suis damné parce que, bien qu'ayant une mère, j'étais comme si je n'en avais pas ! — Quels remords pour une mère d'avoir, par son silence, par sa négligence, causé la perte éternelle de son enfant !

Vous le savez, mères chrétiennes, vos ressources à l'égard de vos enfants sont celles-là même que j'énumerais tout-à-l'heure : la parole, l'exemple, les larmes, la prière. Gardez-vous bien d'en négliger aucune.

Mais je vous entends répéter cette parole, hélas ! si commune aujourd'hui : Mon fils ne m'écoute

plus ! — C'est vrai quelquefois, malheureusement, mais est-ce toujours vrai ? Autre chose est d'écouter une parole, autre chose est de l'exécuter. Vos fils, arrivés à un certain âge, ne mettent pas toujours votre parole en pratique ; c'est possible ; mais au moins ils l'écoutent, ils l'entendent ; elle ne sera pas perdue. La parole maternelle ressemble à cette semence de l'Evangile qui tombe souvent sur le grand chemin ou sur la pierre ou parmi les épines ; n'importe ! elle tombe chaque jour et à grains si pressés que, même sur le grand chemin ou sur la pierre ou parmi les épines, il en naîtra quelque chose qui produira un jour des fruits. Donc qu'une mère chrétienne ne se lasse jamais, qu'elle exhorte et qu'elle prêche jusqu'à son heure suprême. Qui sait si la dernière parole qui tombera de ses lèvres ne sera point pour son fils la parole du salut ?

Mon fils ne m'écoute plus ! — Encore une fois est-ce toujours vrai, même en prenant le mot écouter dans le sens d'obéir ? Moi, je prétends que si les mères de famille étaient énergiques, on leur obéirait toujours. — Mais faut-il donc employer des moyens de coercition, des moyens violents pour se faire obéir ? — Certainement ! Pourquoi donc Dieu a-t-il donné aux parents l'autorité sur leurs enfants, si ce n'est pas pour les porter au bien et les détourner du mal ? — Mais, me direz-vous, cela est contraire au principe de la liberté de conscience. Que vaudraient d'ailleurs des actes qui ne seraient pas spontanés et volontaires ? Aussi est-ce un principe admis généralement aujourd'hui que l'on doit laisser chacun libre d'agir comme il l'entend et ne rien exiger par la force. — Je réponds que rien n'est plus faux, plus déplorable, plus détestable, plus anti-chrétien que ce prétendu principe, et qu'il ne doit jamais avoir par conséquent la moindre place dans le gouvernement d'une maison chrétienne. Avec ce principe en effet on n'a jamais produit et on ne produira jamais régulièrement que des êtres adonnés à tous les vices. — Pourquoi ? — Parce que nous sommes ainsi faits que les attrait du mal sont toujours plus puissants sur nous que les attrait du bien. Pour que nous fassions le bien, il faut qu'il nous soit commandé ; or, qui donc le commandera, si ce n'est une mère à ses enfants ?

Mais je suppose que c'est vrai, que malheureusement vos enfants ne vous écoutent plus, que votre fils comme son père ne tient plus aucun compte de vos bons conseils et de vos observations. Eh ! bien, il vous reste encore une ressource, celle de la prière et des larmes répandues au pied du Seigneur. Oh ! ne la négligez pas, cette ressource. Priez, priez sans cesse ; et, quand vos lèvres fatiguées se refuseront au pieux labeur de la prière, pleurez, pleurez encore ; dans vos yeux maternels il y aura toujours assez de larmes pour convertir vos fils. Songez que s'il est une prière qui monte plus vite jusqu'à l'oreille de Dieu, que s'il est des larmes qui émeuvent plus sûrement son cœur, ce sont les prières et les larmes d'une mère. Vous en avez la preuve dans l'histoire de sainte Monique,

une de vos plus illustres patronnes après sainte Anne. Son époux était païen. Son fils quoique baptisé s'était laissé entraîner par ses passions. Son siècle ne valait pas mieux que le nôtre. Et cependant elle a réussi à sauver ces deux âmes. Comment? Par ses prières. A son lit de mort, Patrice ouvrit les yeux à la lumière; il reçut le baptême et expira en bénissant Dieu d'avoir placé à côté de lui un ange dans la personne de son épouse. Augustin, lui aussi, revint bientôt de ses égarements. Il était impossible, avait dit saint Ambroise, que le fils de tant de larmes périt. Tout le reste de sa vie il bénit Dieu de lui avoir donné pour mère une sainte, proclamant que c'était à elle qu'il devait son salut.

Puissiez-vous, mères chrétiennes, mériter de semblables bénédictions!

Une dernière réflexion. Il y a surtout un moment où doit se montrer le zèle de la femme chrétienne, le zèle de la mère et de l'épouse, c'est le moment de la mort de ceux qui lui sont chers. Une femme chrétienne laisserait un époux, un fils, un frère s'en aller dans l'éternité sans avoir rien fait pour le préparer à ce voyage redoutable? Elle s'exposerait par la crainte de dire une parole qui coûte ou de causer une impression pénible, au danger de le perdre à la fois pour le temps et pour l'éternité? Non, la femme chrétienne ne connaît pas ces timidités. S'il faut dire une parole, faire un sacrifice, vaincre les répugnances de la nature, elle le fera; et, si elle n'a pu conserver pour la vie présente ceux qui lui sont chers, elle gardera au moins l'espérance de les retrouver un jour au ciel et la consolation d'avoir sauvé leur âme pour l'éternité.

Donc, mères chrétiennes, rappelez-vous que Dieu vous a confié le salut de vos enfants et de ceux qui vous entourent; rappelez-vous que vous avez charge d'âmes, que vous avez un apostolat à exercer, un ministère d'édification et de sanctification à remplir, et que c'est toute la vie que doivent durer ce ministère et cet apostolat.

ALLOCUTION

PRONONCÉE DANS L'ÉGLISE DU P... A UNE CÉRÉMONIE
DE RÉPARATION POUR UN VOL SACRILÈGE
COMMIS DANS CETTE ÉGLISE

Deus, venerunt gentes in hereditatem tuam, polluerunt templum sanctum tuum.

O Dieu, les infidèles sont venus dans votre héritage, ils ont profané votre saint temple.

(Psalm. LXXVIII, 1).

M. f., ces paroles du roi-prophète n'ont jamais eu une plus réelle et plus douloureuse application que dans la circonstance présente. Ce tabernacle sacré est en deuil, la porte en est ouverte, l'Hôte si divin qui l'habitait n'y est plus, et pourquoi? Je ne devrais répondre à cette question que par des larmes et des sanglots, car le cœur se brise à

la pensée que des mains sacrilèges ont violé le sanctuaire où le Dieu de toute gloire et de toute majesté fait ses délices d'être avec les enfants des hommes.

Comment un si exécrable forfait a-t-il été commis? Comment des êtres d'un jour ont-ils eu l'épouvantable audace de porter, sans trembler, une main impie sur le saint des saints, de le saisir comme cette troupe armée de bâtons qui, au jardin des Oliviers, l'appréhendait ainsi qu'un malfaiteur insigne, pour le trainer au milieu des huées et des outrages d'une grande ville? Pour mettre le comble à l'attentat, ils l'ont doublé du vol des vases sacrés qui renfermaient la Manne céleste, et cette Manne, ce Pain vivant descendu du ciel pour donner la vie au monde, qu'en ont-ils fait? Je n'ose y penser, encore moins le dire, je ferais pleurer les anges et tressaillir les démons. O Dieu d'amour, vous l'amour même, est-ce donc ainsi qu'on renouvelle la scène de votre passion, et qu'on y ajoute de nouveaux excès, pour payer l'excès d'une charité infinie et incompréhensible comme vous?

Mais pourquoi donc n'avez-vous pas frappé de mort les profanateurs, comme vous avez frappé Oza, quand il portait une main téméraire sur l'arche d'alliance? Pourquoi donc la terre ne s'est-elle pas entr'ouverte pour les engloutir? Est-ce que vous n'avez plus les éclairs et la foudre pour venger votre majesté outragée? Ah! la foudre, m. f., le Sauveur Jésus l'a déposée dans les cieux quand il est venu sur la terre; il y est venu avec des langes, des sueurs, des larmes et du sang pour nous sauver, nous laissant, avec sa divine rédemption, le Corps sacré qu'il a immolé pour nous, et avec lui toutes les grâces de salut dont le plus adorable des sacrements reste le gage et la source. Nous ne sommes plus au pied d'un Sinaï qui tremble, étincelle et gronde sous les pas d'un Dieu qui veut inspirer la crainte à un peuple grossier, nous sommes devant le trône d'un Dieu caché, *verè tu es Deus absconditus*, Dieu qui s'est caché d'autant plus qu'il voulait nous révéler son amour par la profondeur même de ses abaissements. Non, Dieu, notre Dieu, n'est pas ici le Dieu du tonnerre, c'est le Dieu Sauveur, qui bannit la crainte pour mieux révéler son cœur, et attirer par la plus douce, la plus victorieuse charité.

Aussi bien, m. f., est-ce que l'adorable Jésus foudroyait la troupe impie qui, au jardin des Oliviers, venait armée de bâtons pour le saisir, et le trainer, comme le dernier des malfaiteurs, au milieu des huées d'une populace en délire? Il n'aurait eu qu'à prier son Père pour qu'il lui envoyât des légions d'anges, et il ne l'a pas fait, car s'il l'eût fait, qui nous eût rachetés? Est-ce que sur la croix, quand il mourait, rassasié de douleurs et d'opprobres, il a entr'ouvert le rocher du Calvaire, pour en faire le tombeau de ses insulteurs et de ses bourreaux? Écoutez plutôt sa réponse à toutes les plus cruelles souffrances, à toutes les plus odieuses avanies des hommes :

« Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Ah ! c'est que Jésus est l'Agneau de Dieu, et les agneaux ne sont pas des lions qui déchirent et dévorent, les agneaux se laissent enlever leur toison, se laissent égorger sans se plaindre ; si sur la croix Jésus était l'agneau qu'on immolait, au saint autel il est l'agneau encore, l'agneau qui ôte les péchés du monde, *ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi*. Un jour cet Agneau divin sera le lion vainqueur, *vicit leo de tribu Juda*, et alors malheur, trois fois malheur à ses ennemis.

Mais, dans l'Eucharistie adorable, il attend ses ennemis eux-mêmes pour pardonner à leur repentir ; il y attend surtout ses amis pour les combler de ses faveurs ; il ne les attend pas seulement, il les appelle, car c'est lui qui a dit et qui dit encore : Venez tous à moi, *venite ad me omnes*. Captif d'un amour qui ne demande qu'à se répandre en effusion de grâces et de miséricordes, il donne audience à tous, à toute heure et toujours ; il a des lumières pour toutes les ténèbres, des forces pour toutes les défaillances, des secours pour toutes les misères, des remèdes pour toutes les blessures, des consolations pour toutes les douleurs, des victoires pour tous les combats, des pardons pour tous les pécheurs. On est sûr de le trouver toujours dans ses tabernacles sacrés, il n'en sort jamais, sinon pour se donner ou pour bénir. Allons donc tous à lui, il est toute bénédiction, parce qu'il est tout amour.

Il est tout amour, mais si cette pensée dilate le cœur, comme elle le navre et le meurtrit quand on pense à l'horrible profanation commise dans cette église, où tout parle de votre foi, de votre amour pour Jésus-Hostie ! Il est tout amour, et cet amour a été méconnu, outragé, outragé parce qu'il s'est miséricordieusement désarmé pour se rendre accessible à tous ! Outrager l'amour d'un Dieu, quel crime ! Mais l'outrager parce qu'il ne dira pas à ses anges de traiter le profanateur comme ils ont traité le sacrilège Héliodore en le frappant de verges sanglantes, quel crime aussi lâche qu'il est épouvantable !

Vous l'avez compris, m. f., et vous l'avez prouvé par la consternation, l'épouvante, la douleur de vos âmes angoissées ; vous l'avez prouvé par votre pieux et généreux empressément à restituer, au moyen de vos sacrifices, les vases sacrés que des mains sacrilèges avaient dérobés ; vous l'avez prouvé par toutes les dispositions que vous avez prises pour glorifier votre Sauveur outragé. Vous avez ainsi consolé votre pasteur qui a eu sa grande part dans les douleurs ; vous avez réparé, autant que vous le pouviez, l'exécrable attentat commis. Achevez votre ouvrage en parcourant avec des gémissements et des larmes la voie que nous allons suivre, et que cette voie douloureuse devienne une voie triomphale. Vous vous assurerez ainsi les bénédictions de l'Agneau divin, à qui honneur, gloire, action de grâces, louange et amour dans les siècles des siècles ! Amen.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE QUATRIÈME

La charité

9

Ses obligations

— *En vous donnant la charité, Dieu vous a-t-il imposé des obligations relatives à cette vertu ?*

— Oui, il y a des choses qu'il nous commande et des choses qu'il nous défend.

— *Et si vous n'obéissiez pas ?*

— Je ferais des péchés contre la charité.

a

Ce que Dieu commande

— *Pourriez-vous me dire ce que Dieu vous commande relativement à la charité ?*

— Il me commande de faire des actes de charité.

Nous avons vu plus haut que ces actes sont nécessaires, et, d'ailleurs, c'est en vue de ces mêmes actes que la vertu de charité nous a été donnée au baptême.

— *Il faut donc faire des actes de charité ?*

— Oui.

— *Quand faut-il en faire ?*

— D'abord, aussitôt qu'on a l'usage de la raison.

— *Pourquoi ?*

— Parce que, une fois arrivé à l'usage de la raison, l'enfant est tenu d'accomplir toute la loi de Dieu ; par conséquent il doit en observer le plus grand commandement qui est d'aimer Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses.

S'il négligeait cet acte, l'enfant manquerait au respect dû à la souveraine amabilité de Dieu qui lui est alors suffisamment connue.

— *Quand faut-il encore faire des actes de charité ?*

— Dans les tentations contre la charité qui ne peuvent être vaincues que par un acte de cette vertu.

Dès lors que la vertu de charité ne peut être conservée sans un acte de charité, évidemment cet acte devient obligatoire, puisqu'il est nécessaire à la conservation d'une vertu sans laquelle on ne peut être sauvé.

— *Quand doit-on encore faire des actes de charité ?*

— Au moment de la mort.

— *Pourquoi ?*

— Pour trois raisons.

— *Quelle est la première de ces raisons ?*

— C'est que, sur le point de paraître devant Dieu, notre fin dernière, il faut s'unir à lui aussi intimement que possible, ce qui se fait surtout par l'acte de charité parfaite.

— *La seconde de ces raisons ?*

— C'est que, dans le cas où l'on aurait négligé le précepte de faire des actes de charité, il faut réparer sa faute par un acte de cette vertu.

— *La troisième de ces raisons ?*

— C'est que, à l'article de la mort, on doit assurer autant que possible son salut éternel ; or le meil-

leur et le plus sûr moyen de le faire est l'acte de charité parfaite.

— *Sommes-nous encore tenus à d'autres actes de charité que ceux dont nous venons de parler ?*

— Oui, nous sommes encore tenus de faire des actes de charité de temps en temps, pendant notre vie, au moins tous les mois.

Passer un temps trop long sans faire des actes de charité, ce serait montrer trop peu d'amitié à Dieu qui daigne nous appeler ses amis ; ce serait de plus se mettre dans une sorte d'impossibilité d'arriver au souverain bien, en ne s'unissant à lui que par de trop rares et trop tièdes actes de charité.

— *Les fidèles qui remplissent exactement leurs devoirs de religion, ont-ils lieu de s'inquiéter sur l'accomplissement de ce précepte de faire des actes de charité ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Parce que l'accomplissement du devoir vient de la charité effective et la suppose.

C'est d'ailleurs un véritable acte de charité que de vouloir observer les commandements pour plaire à Dieu et ne pas l'offenser.

— *Que pensez-vous de celui qui, ne vivant pas chrétiennement, ne fait point d'actes de charité ?*

— Il pèche contre l'obligation de faire des actes de charité aussi souvent que le précepte lui impose les actes qu'il omet.

b

Ce que Dieu défend

— *Qu'est-ce que défend le précepte de la charité ?*

— Il défend trois choses.

— *Lesquelles ?*

— La préférence accordée à la créature sur Dieu, la haine de Dieu, la tristesse et la tiédeur dans le service de Dieu.

— *Quel est celui qui pèche contre la charité en préférant la créature à Dieu ?*

— Celui qui est habituellement prêt, ou se déclare prêt à offenser Dieu mortellement par amour pour la créature.

— *Que dit le Sauveur ?*

— Il dit : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » (Matth., x.)

— *Quel est le reproche adressé par le Seigneur à celui qui commet ce péché ?*

— Il lui dit : « Vous m'avez placé après votre corps. » (3 Reg., xiv.)

« Votre corps est devenu votre Dieu. » (Phil., iii.)

— *Que pensez-vous de cette préférence accordée à la créature ?*

— C'est une indignité qui mérite l'enfer.

— *Quel est celui qui se rend coupable du péché de haine contre Dieu ?*

— C'est celui qui a de l'aversion pour Dieu, qui lui en veut, pour ainsi dire, parce qu'il souffre, qu'il subit des épreuves, ou n'arrive pas à atteindre l'objet de ses desirs.

— *Est-ce là le seul qui commette le péché de haine contre Dieu ?*

— Non ; celui-là aussi le commet qui par crainte

des châtimens dus à ses péchés, souhaite qu'il n'y ait point de Dieu, ou qu'il ne soit ni assez juste, ni assez puissant pour le punir.

— *En connaissez-vous encore qui commettent ce péché ?*

— Oui, par exemple celui qui s'afflige de voir Dieu bien servi, ou se réjouit quand il est offensé.

— *Est-ce là un grand péché ?*

— C'est le plus grand de tous.

— *Pourquoi ?*

— 1^o Parce qu'il est opposé à la plus parfaite des vertus, la charité ;

2^o Parce qu'il est contraire au plus grand des commandements, le commandement d'aimer Dieu.

— *Quand est-ce que l'on pèche par tristesse, ennui, tiédeur dans le service de Dieu ?*

— On pèche ainsi :

1^o Quand on se dégoûte d'entendre la parole de Dieu ;

2^o Quand on s'attriste d'avoir connu Jésus-Christ, d'être élevé à une destinée surnaturelle, parce que cela oblige à aimer Dieu et à observer ses commandements.

3^o Quand on se laisse aller à l'aversion, au dégoût pour les exercices de piété ou pour la réception des sacrements, qui finissent par être abandonnés.

4^o Quand on prend la vie en dégoût, à cause des obligations morales que Dieu nous a imposées en nous créant.

— *Quel est le remède à cette terrible maladie de la tiédeur et de l'ennui spirituels ?*

— C'est :

1^o D'accomplir avec courage les devoirs pour lesquels on a du dégoût.

2^o De varier ses exercices de religion.

3^o De méditer cette terrible sentence du Seigneur : « Plût à Dieu que tu fusses chaud ou froid ! Mais parce que tu es tiède, je vais te vomir de ma bouche. » (Apocal., iii.)

4^o De se rappeler la vie et la mort du Sauveur ainsi que les exemples des saints, afin de s'encourager au bien.

5^o De songer que les courts et légers sacrifices que l'on fera procureront une récompense immense et éternelle.

10

Son augmentation, sa diminution, sa perte.

— *La vertu de charité peut-elle être augmentée ?*

— Oui, car le Seigneur lui-même nous fait dire par la bouche de saint Paul :

« Croissez dans la charité. » (Ephes., iv.)

« Que votre charité abonde de plus en plus. » (Philip., i.)

— *Comment la charité peut-elle être augmentée ?*

— Par la bonne réception des sacrements, par la pratique des œuvres méritoires, et surtout par des actes de charité parfaite.

Toutes ces choses nous procurant ou nous méritant une augmentation de grâce sanctifiante, nous procurent et nous méritent par là-même une augmentation de la vertu de charité.

— *La vertu de charité peut-elle être diminuée ?*

— Oui et non.

— Expliquez-vous.
— La vertu de charité ne peut pas être diminuée en elle-même ou directement, mais elle peut l'être indirectement.

— Le péché véniel ne diminue-t-il pas la charité ?

— Le péché véniel ne diminue pas la vertu de charité en elle-même ou directement, c'est-à-dire qu'il ne lui prend pas comme une portion ou un degré d'elle-même ; autrement il faudrait dire que le péché véniel, suffisamment multiplié, finirait par détruire la charité ; ce qui est faux.

— Que fait-il donc alors ?

— Il diminue la charité indirectement.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire qu'il la diminue en ce sens qu'il pousse à sa destruction puisque le péché véniel conduit au péché mortel qui détruit la charité.

C'est-à-dire encore que le péché véniel diminue la charité en ce sens qu'il empêche la pratique aussi fréquente des actes de cette vertu, et la ferveur aussi grande dans l'amour de Dieu.

— La vertu de charité peut-elle se perdre ?

— Oui, malheureusement.

— Comment se perd-elle ?

— Par le péché mortel.

— Pourquoi ?

— Parce que le péché mortel détruit la grâce sanctifiante sans laquelle il ne peut y avoir de charité.

— Le péché mortel ne peut donc pas vivre avec la charité ?

— Non. Là où est la charité, il n'y a point de péché mortel, et là où se trouve le péché mortel, il n'y a plus de charité.

Aussi faut-il craindre le péché mortel par-dessus tout, et l'éviter à tout prix.

11

Ses marques

— Etes-vous sûr d'avoir la charité ?

— Non ; Dieu me fait même dire dans les livres saints que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine.

— Cependant, y a-t-il des marques auxquelles on peut reconnaître qu'on possède la charité ?

— Oui.

— Pourriez-vous m'en citer une ?

— Penser souvent et volontiers à Dieu, c'est une marque qu'on l'aime.

— A quoi pense l'avare ?

— A son trésor.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il aime l'or et l'argent.

— Saint François de Sales se reprochait de passer un quart d'heure sans penser à Dieu, qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve qu'il aimait Dieu, qu'il avait la charité.

— Connaissez-vous une autre marque de la charité ?

— Oui.

— Laquelle ?

— C'est de mettre son bonheur à parler ou à entendre parler de Dieu et des choses de Dieu.

— Un jour, sainte Scholastique pria Dieu d'envoyer une pluie abondante afin de pouvoir s'entretenir plus longtemps avec son frère saint Benoît, des choses du ciel ; que pensez-vous de cette conduite ?

— C'est un signe que sainte Scholastique avait la charité ; car la bouche parle volontiers de ce que le cœur aime, et l'oreille ne l'écoute pas avec moins de contentement.

— Citez-moi une nouvelle marque de charité, ou d'amour de Dieu ?

— C'est la tristesse de voir Dieu offensé, et la joie de le voir bien servi.

— Il y a des chrétiens qui sèchent de douleur devant le blasphème ou la profanation du dimanche, tandis que la conversion d'un pécheur les fait pleurer de joie ; qu'en pensez-vous ?

— Ces chrétiens ont la charité ; car de tels sentiments ne peuvent sortir que d'un cœur tout dévoué à Dieu.

— Quelle est la meilleure marque de la charité ?

— C'est l'obéissance aux commandements de Dieu.

— Que dit le Sauveur ?

— Il dit : « Celui-là m'aime qui garde mes commandements. » (Joan, xiv, 21).

— Celui qui blasphème, qui manque à la messe, qui travaille le dimanche, qui ne communie pas, etc., peut-il dire qu'il aime Dieu ?

— Non.

— Et s'il le disait ?

— Il mentirait.

— Abraham aimait-il Dieu ?

— Oui, puisque pour lui obéir il n'hésita point à faire les plus grands sacrifices.

— Joseph, fils de Jacob, avait-il la charité ?

— Oui, puisqu'il aimait mieux être jeté en prison que d'offenser Dieu en lui désobéissant.

— Les sept frères Machabées et leur mère avaient-ils la charité ?

— Oui, puisque, pour ne pas désobéir à Dieu, ils eurent tous le courage de mourir de la mort la plus cruelle.

— Quelle est donc la pierre de touche de la vraie charité ?

— L'obéissance fidèle à toutes les volontés de Dieu, obéissance qui nous procurera le bonheur de raconter un jour nos triomphes dans le ciel.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

XXIII

ASA (955-914) ET JOSAPHAT (914-889)

Roboam par son caractère cassant, ses imprudences, ses folies, avait brisé le royaume de David en deux tronçons et fait apostasier Juda. Abias, d'abord énergiquement attaché à la loi, s'était bientôt laissé corrompre par les délices capiteuses d'une cour efféminée. Dieu eut alors pitié de son

peuple et lui envoya un homme droit, à l'âme pieuse, au cœur parfait comme celui de David son aïeul. Asa bannit de Juda les hommes de plaisir infâme, les *mignons* de ce temps-là, détruisit les idoles et écarta du gouvernement Maacha, sa mère, parce qu'elle était prêtresse d'Astarté. Il démolit le temple de l'ignoble divinité tyrienne, en saccagea le bois sacré et brûla dans la vallée du Cédron la honteuse statue. Toutefois il épargna les hauts lieux où le peuple sacrifiait au vrai Dieu, mais en dehors des rites et contre l'esprit de la loi. Il craignit sans doute de frapper un coup trop fort et de compromettre à jamais sa jeune popularité.

Son long règne pacifique qui dura 41 ans, fut cependant traversé par deux guerres qui le trouvèrent prêt, car son armée comptait 300,000 guerriers de Juda et 280,000 archers de Benjamin.

I. Il tenait le sceptre depuis dix ans. Son petit royaume était admirablement fortifié, car, ce temps de paix, il l'avait employé à élever des murailles, des tours, de portes de défense autour des principales cités. La justice florissait dans ses états ; il avait rendu au Temple, dépouillé par Sésac, et ses trésors et sa splendeur. Soudain Zara, le Couschite, accourut d'Ethiopie et, attiré sans doute par l'appât du butin, fit irruption en Juda avec un million d'hommes. Il s'avança jusqu'à Maresa¹.

Asa marcha au-devant de lui, sans peur, appuyé sur le bras de Jéhovah, et devant toute l'armée il fit cette prière : « O Jéhovah ! vous pouvez nous sauver par une poignée d'hommes aussi bien que par une puissante armée. Aidez-nous, O Jéhovah, notre Dieu ! C'est parce que nous avons confiance en vous, en votre nom, que nous allons nous mesurer avec ces innombrables bataillons. Vous êtes notre Dieu, l'homme ne prévaudra point contre vous ! »

Dieu frappa de panique les envahisseurs qui s'enfuirent. Asa les poursuivit jusqu'à Gêrare, et ses soldats, animés au carnage, confiants dans leur cause et dans le secours d'en-haut, emportèrent d'assaut les cités qui s'étaient soumises à l'ennemi, firent un immense butin, massacrèrent une multitude d'Ethiopiens et chassèrent devant eux le reste, dispersé et tremblant.

Comme Asa rentrait triomphant à Jérusalem, Azariaš, fils d'Obed, se présenta devant lui, et lui dit avec son autorité de prophète : « Ecoutez-moi, Asa, et vous, maison de Juda et de Benjamin : Jéhovah est avec vous parce que vous lui êtes restés fidèles. Si vous le cherchez, vous le trouverez ; si vous l'abandonnez, il vous abandonnera. Mais il s'écoulera de longs jours en Israël sans le Dieu de vérité, sans prêtre qui enseigne, et sans loi. Dans ces malheureuses tribus il n'y aura point de paix, mais partout la terreur, la guerre de cité à cité, de peuple à peuple, jusqu'à ce qu'elles

reviennent au Seigneur. Pour vous, soyez forts, que vos mains ne tombent pas découragées ; la récompense est au bout de vos efforts. » (2 Par. XIV-XV.)

En entendant ces éloquentes paroles, Asa sentit grandir encore sa foi, et tout brûlant de zèle, enflammé d'un saint enthousiasme, il détruisit ce qui restait d'idoles en son royaume, sur la montagne d'Ephraïm, dans les villes conquises, et éleva en face du temple un autel qui devait rester comme un monument de sa reconnaissance. Puis il fit appel non seulement à Juda, mais à tous les fidèles des autres tribus, et ils accoururent en foule. Chaque année leur nombre grossissait, si bien que cinq ans après, devant une immense multitude venue de tout Israël, pour adorer à Jérusalem le Dieu de leurs pères, pour « le chercher de tout leur cœur, de toute leur âme, » il offrit des sacrifices magnifiques, sept cents taureaux et sept mille bœufs, du butin pris sur les Ethiopiens. Les chants retentissaient comme aux beaux jours de David, Jérusalem était toute à la joie, le temple rayonnait des admirables splendeurs d'autrefois. Le peuple renouvela l'alliance antique avec Jéhovah, et le roi s'écria, s'adressant à toute la foule qui l'acclamait : « Qu'il meure celui, enfant ou vieillard, homme ou femme, qui ne cherchera pas Jéhovah, le Dieu d'Israël ! » Et tous répondirent d'une voix puissante comme celle des flots : « Nous jurons de rester fidèles à Jéhovah ! » Et les trompettes, les kinnors, les cymbales, et d'unanimes cris de joie accompagnèrent leur serment. (2 Par. XV.)

II. L'éclat que faisait rejaillir sur le royaume de Juda cette imposante cérémonie porta ombrage au jaloux Baasa. L'année suivante donc, seizième du règne d'Asa, trente-sixième depuis le schisme, il fit alliance avec le roi de Syrie, Bénhadad I^{er}, un descendant d'Adad l'Iduméen, le proscrit de Salomon, l'ennemi de la race de David, et se précipita sur Rama qu'il fortifia. Rama était la clef de Juda, si bien que pour y entrer ou pour en sortir il fallait passer sous ses murailles que le roi d'Israël élevait formidables. Asa effrayé eut recours aux petits moyens de la politique humaine. Il envoya à Bénhadad I^{er}, qui résidait à Damas, des hommes chargés de l'or et de l'argent du temple pour lui dire : « La paix existe entre nous comme elle existait entre votre père et le mien. Voici de l'argent, rompez l'alliance que vous avez conclue avec Baaza, et forcez-le à s'éloigner de mes frontières. »

Bénhadad I^{er} était peu scrupuleux. Les trésors de Juda l'éblouirent et il ordonna à ses guerriers de ravager Dan et Nephtali. Baasa quitta aussitôt Rama pour défendre son royaume, et Asa accourut avec toute son armée, avec tout son peuple, car la patrie était en danger, et il avait fait publier par ses hérauts que nulle absence ne serait excusée. En un clin d'œil, les murailles de la cité sont rasées, les bois enlevés, et avec ces matériaux Gabaa et Maspha mis en état de défense. Juda

¹ Zara, d'après Mariette, serait Ozorkon I^{er}, deuxième roi de la vingt-deuxième dynastie. Il succéda à Scheschonk I^{er} (Sésac), mais on ne voit pas qu'il ait été son fils.

était sauvé et Asa s'en revenait satisfait, s'applaudissant en lui-même de son habileté, quand il rencontra le prophète Hanani qui lui parla sévèrement :

— Tu as eu confiance au roi de Syrie plutôt qu'en Jéhovah, ton Dieu. Le Seigneur t'aurait livré l'armée de Bénhadad; désormais tu auras toujours la maison de ce prince contre toi. Est-ce que les Ethiopiens et les Lybiens n'étaient pas plus nombreux, plus redoutables avec leurs chars et leurs cavaliers? Mais alors tu avais foi en Jéhovah, et il t'a fait triompher d'eux. C'est lui seul qui gouverne l'univers et qui donne la force à ceux qui croient en lui d'un cœur sincère. Tu as agi en insensé. C'est pourquoi désormais des guerres incessantes désoleront ton royaume. » (2 Par. xvi, 9.)

Mais l'orgueil avait gâté le cœur du roi si pieux jusque-là, maintenant enflé par un vain succès. Asa ordonna qu'on jetât le prophète en prison et, plusieurs ayant protesté, il les fit mettre à mort. Tels sont les dangers de toute grandeur : celui qui sait commander à ses sens idolâtre son ambition et son esprit. Dieu le punit par le fléau continu de la guerre avec Baasa et ses successeurs, et plus tard dans la trente-neuvième année de son règne, par de cruelles attaques de goutte. La première leçon qu'il avait reçue ne lui avait rien appris. Loin de crier vers Dieu qui l'avait constamment conduit par la main comme son enfant, il eut recours aux médecins qui le laissèrent mourir. On lui fit de pompeuses funérailles, et son peuple le conduisit sans regret au tombeau fastueux qu'il s'était construit pour y dormir à côté de ses pères. Ce prince était pieux et bon, mais il ne se fit pas aimer, parce que l'orgueil, la hauteur éloignent les cœurs (914).

III. Josaphat, son fils, qui lui succéda, était âgé de trente-cinq ans, et il en régna vingt-cinq. Pieux comme Asa, il fut meilleur que lui, soumis à Dieu et doux, comme sa mère Azubâ sans doute, dont l'Écriture nous a conservé le nom. La vieillesse d'Asa avait été chagrine et son premier zèle singulièrement attiédi par ses habitudes impérieuses et personnelles. Aussi les hommes de plaisir étaient-ils revenus dans son royaume, et Astarté même s'était vu adorer sur quelques timides autels. C'est toujours Astarté qui séduit les hommes et gâte les peuples à l'aide de ses voluptueuses séductions; c'est toujours par elle que le démon fait la première brèche dans les cœurs. Quand Dieu s'éloigne d'une âme ou d'une nation, elle prend sa place et s'installe triomphalement, même dans les temples, sous des noms divers, mais toujours effroyablement impurs. Josaphat détruisit ses autels et ses statues, brûla ses infâmes bocages, expulsa ses ignobles adorateurs. Dans ce jeune prince dévoré du zèle de Dieu et dont il était justement fier, Juda croyait voir reverdir le rameau le plus choisi de la tige de Jessé, et ne refusait rien à son roi aimable et bon qui annonçait un règne de paix, de justice et de gloire. Le trésor royal était

vide; il le remplit. Les villes prises par Asa sur Ephraïm manquaient d'une enceinte fortifiée, il amena les bois et les pierres. Bientôt Josaphat se vit à la tête d'une armée puissante; les Philistins lui apportaient leur tribut d'or, les Arabes lui amenaient leurs troupeaux, enviant son alliance et redoutant ses armes. Des guerriers éprouvés commandaient ses cinq corps d'armée qu'il tenait dans sa main, toujours prêts à marcher contre l'ennemi, sur un signe de sa tête. Toutes les cités de Juda étaient défendues par de fortes murailles, et leurs maisons s'élevaient gracieuses et ornées comme des tours. Ses flottes reprirent le chemin d'Ophir pour en ramener de l'or. Partout régnait l'abondance avec la paix.

La faveur du peuple, les richesses, la terreur qu'inspiraient ses armes ne l'aveuglèrent pas, mais son cœur grandit en une sainte audace pour faire mieux observer la loi. Il détruisit tous les hauts lieux sacrilèges, ne laissant subsister que ceux-là où le peuple adorait Jéhovah. Prince prudent, il savait que des mesures trop radicales sont toujours dangereuses et que toute éducation populaire pour être solide doit se faire lentement. Il savait aussi que ce qui manquait le plus au peuple c'était l'instruction religieuse, la connaissance de la loi. Il envoya donc dans toutes les cités et les bourgades des prêtres et des lévites qui parcouraient Juda en missionnaires, le livre de Moïse à la main, lisant, prêchant, instruisant. Prince admirable, le modèle des rois, et qui eût été parfait s'il n'eût eu la faiblesse désastreuse de s'allier avec la maison d'Achab et d'y prendre pour son fils Joram une épouse pervertie qui a gardé dans l'histoire le nom exécré d'Athalie.

IV. Les destinées des deux royaumes sont tellement mêlées désormais qu'il est absolument nécessaire de revenir à l'histoire des dix tribus schismatiques.

Baasa a exterminé la maison de Jéroboam; la sienne est anéantie par Zambri, qui lui-même après sept jours de règne est détrôné par un guerrier, Amri, et s'ensevelit sous les décombres brûlants de son palais. Le peuple fut longtemps partagé entre Thebin, fils de Gineth, et le général victorieux. Ils régnèrent ensemble quatre ans, jusqu'à la mort du premier. Alors Amri établit une nouvelle et perverse dynastie. Selon la Vulgate actuelle, il régna douze ans. Mais « selon des combinaisons qui paraissent plus conformes à la réalité, dit M. Renan, et qui justifieraient la trace profonde que son règne a laissée, il aurait régné vingt-quatre ans. Ce fut en tout cas un véritable créateur. Sa dynastie ne se maintint qu'une quarantaine d'années, mais il en resta un souvenir durable. Le royaume d'Israël n'est jamais appelé dans les textes assyriens que « le pays d'Omri » ou « le pays de la maison d'Omri. » (Histoire d'Israël, t. II, p. 253.)

Il comprit qu'à son jeune royaume il fallait non seulement un centre religieux comme l'avait rêvé Jéroboam, mais un centre politique et mili-

taire, un centre de défense comme en Juda. Thersa demeurait sans prestige et son palais était en cendres. Jesraël, dans sa superbe plaine, resterait toujours une ville ouverte. Amri, en guerrier exercé, choisit, sur un plateau élevé qui regarde la Méditerranée, à quelques lieues au nord-ouest de Sichem, une vaste terrasse ovale et isolée, défendue par deux collines abruptes. L'une d'elles appartenait à Somes, de la tribu d'Ephraïm. Il la lui acheta deux talents d'argent — 17,000 francs de notre monnaie, — et construisit sur cette hauteur naturellement fortifiée, au milieu même de ses Etats, une capitale qu'il appela Samarie, du nom de son premier possesseur, et qui dans sa pensée devait être la Jérusalem du nord.

Le génie d'Amri put remporter quelques succès sur Juda, l'ennemi le plus haï, parce que la haine fratricide est la plus profonde, ou sur le roi inconnu de Damas qui succéda à Bénhadad Ier, mais il ne l'empêcha point de rouler dans la fange idolâtrique et d'y entraîner ses sujets. Une chute en appelle une autre plus lourde, il fut pire encore que ses prédécesseurs Jéroboam et Baasa; et après un règne remarquable, mais qui demeure sans vraie gloire, il laissa sur le trône un fils digne de lui, élevé par lui et qui le surpassera encore dans le crime. J'ai nommé l'impie Achab.

Ce prince régna vingt-deux ans. Souple et violent comme son père, vaillant sur les champs de bataille, il hérita des talents militaires d'Amri; mais les pratiques corrompues de celui-ci ne lui suffirent plus. Il alla demander aux Sidoniens leurs raffinements infâmes et épousa Jézabel, la fille d'Ethbaal, leur roi, qui avait été lui-même prêtre d'Astarté. La jeune reine initiée à toutes les monstruosité du culte de Baal, amena avec elle à Samarie son idole et ses prêtres, qui, lorsqu'ils offraient des victimes à leur dieu, se livraient à des danses effrénées, à des obscénités révoltantes, se faisant, parmi leurs transports furieux, des incisions sur la chair avec des épées et des couteaux, mêlant leur propre sang à ces ardeurs impudiques, et communiquant au peuple, comme une contagion, leur délire sacrilège. On juge des scènes abominables qui suivaient.

Achab bâtit à Baal, dans Samarie même, un temple et un autel environnés d'un bois sacré. C'est là que la reine achevait de pervertir le peuple par ses exemples pernicieux, sa beauté provocante et tout l'appareil impur importé de Sidon. Non seulement elle s'appliqua à perdre les mœurs du peuple, mais elle s'essaya à faire mentir Dieu lui-même. Une malédiction avait été portée par Josué contre Jéricho : « Maudit soit l'homme qui la rebâtira ! avait-il dit. Qu'il lui en coûte son fils aîné quand il en posera les fondements, et son plus jeune quand il en dressera les portes ! » Comme plus tard Julien l'Apostat, elle porta un défi à Dieu. Un homme de Béthel, nommé Hiel, fut chargé de reconstruire la cité maudite. Son fils premier-né, Abiram, mourut aux fondations, et son dernier enfant, Ségub, à la pose des portes.

Mais rien ne pouvait dessiller les yeux de cette reine d'une perversité plus qu'humaine, diabolique, ni même changer le cœur pourtant moins corrompu d'Achab.

Il croyait en Jéhovah et l'adorait parfois avec une sincérité qui n'est point douteuse. Nous admirerons même les élans touchants de sa foi et de son repentir. Mais il subissait le charme impérieux de Jézabel, ou plutôt d'Astarté. Alors il se retrouvait faible, enchaîné par les délices faciles de cette séduisante idolâtrie, incapable de tenir ses résolutions de la veille. Dieu cependant lui ménagea la précieuse amitié du saint roi Josaphat, et les multiples avertissements des prophètes. Il ne voulut rien entendre. Il est peut-être le prince qui abusa le plus des grâces divines. Aussi à la fin Dieu se lassa, et Achab mourut de la mort des impies. Ce fut justice, car il connut le vrai Dieu, le devoir, le chemin à suivre, le mal à éviter; il vécut dans une atmosphère constante de miracles, il résista à la parole souveraine de l'homme après Moïse le plus extraordinaire de l'Ancien Testament.

Car c'est aux jours d'Achab « que se leva le prophète Elie, à l'âme de feu, à la parole ardente comme une torche enflammée. Il châtia par la famine le peuple idolâtre. Ses ennemis, ses envieux furent réduits à un petit nombre, parce qu'ils ne voulurent pas obéir aux préceptes du Seigneur. A sa voix le ciel se ferma, et trois fois il en fit descendre la foudre. C'est ainsi que vous avez été, ô prophète, glorifié par vos miracles et qui jamais le sera comme vous? vous qui par la parole de Dieu avez fait sortir des enfers le fils mort de la veuve de Sarepta; vous qui avez précipité les rois dans l'abîme, brisé sans effort leur puissance, couché sur leur lit de mort des princes vaillants; vous qui avez entendu sur le Sinaï le jugement de Jéhovah et sur l'Horeb les arrêts de sa justice; qui avez sacré les rois qui exécuteraient les vengeances de Dieu, et choisi les prophètes qui vous succéderaient; qui avez été enlevé dans un tourbillon de feu, sur un char trainé par des chevaux de feu; qui enfin êtes destiné pour les siècles à venir à calmer la colère divine, à ramener au père le cœur de ses enfants et à rétablir enfin les tribus de Jacob. » (Eccli. XLVII.)

Que doit-il être cet homme dont l'Ecriture, c'est-à-dire Dieu lui-même, fait un si éclatant éloge? Recueillons-nous pour étudier et admirer la vie sublime de ce prophète aussi grand que Moïse, puisque J.-C., au Thabor, ne veut que ces deux élus comme témoins de sa gloire et comme confidents de sa pensée divine.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 Julii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XV

VERTU DE CHARITÉ

1^o Nature de la charité

Mes frères, il ne suffit pas de connaître Dieu par la foi, de tendre vers lui par l'espérance, il faut surtout l'aimer par la charité. La charité, c'est la reine de toutes les vertus, c'est le premier de tous nos devoirs ; on peut même dire que c'est notre seul devoir, puisqu'il contient tous les autres. Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, a dit Jésus-Christ : voilà le premier commandement. Et voici le second qui lui est semblable : vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. Nous avons tout à la fois dans ces paroles de l'Evangile le précepte et la définition de la charité. Aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même, voilà donc le résumé de tous nos devoirs, voilà donc la charité. L'objet de cette vertu est double : Dieu et le prochain. Pourtant il n'y a pas deux vertus différentes de charité ; l'amour de Dieu et l'amour du prochain ne font en réalité qu'un seul et même amour. Si en effet on aime Dieu véritablement, on ne peut manquer d'aimer en même temps l'homme, ouvrage de Dieu, fait à l'image de Dieu, aimé et chéri de Dieu. Il est donc de toute impossibilité d'aimer l'un sans l'autre. Celui qui prétend aimer Dieu, dit saint Jean, sans aimer ses frères, celui-là est un menteur. Toutefois, quoique dans la pratique on ne puisse séparer ces deux amours, nous les séparerons dans nos instructions ; et je ne vous parlerai aujourd'hui que de la charité envers Dieu, vous priant seulement de vous souvenir que l'amour du prochain est implicitement contenu dans l'amour de Dieu. Pourquoi devons-nous aimer Dieu ? Comment devons-nous l'aimer ? Telles sont les deux questions auxquelles nous allons répondre, en expliquant les termes mêmes de l'acte de charité : Mon Dieu je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon, et infiniment aimable.

I

Dieu est infiniment bon et infiniment aimable : telles sont les deux raisons pour lesquelles nous devons l'aimer.

Notre cœur aime naturellement tout ce qui est bon. Rencontrons-nous par exemple une personne douée d'un bon cœur, d'une belle âme, de toutes les qualités qui plaisent, aussitôt nous nous sentons attirés vers elle : sa présence nous charme, sa pensée nous réjouit, nous l'aimons comme né-

cessairement et malgré nous. Et toutes les fois que nous aimons une créature quelconque, c'est à cette loi générale que nous obéissons : notre cœur est fait pour aimer et il aime tout ce qui est bon.

Or, m. f., qu'y a-t-il de meilleur que Dieu, l'être infiniment bon ? L'idée de Dieu renferme en elle toute bonté, toute beauté, toute perfection. Tous les attrails des créatures s'évanouissent, comparés à la gloire ineffable du Créateur. D'ailleurs si les créatures possèdent quelques qualités qui les fassent aimer, c'est que Dieu a réfléchi sur elles quelques traits de son infinie perfection ; mais lui-même possède toutes les qualités et toutes les perfections des créatures à un degré infini. O vous qui n'aimez pas Dieu, dites-moi donc pourquoi vous aimez les créatures ? Sont-ce les richesses que vous recherchez ? Mais n'est-il pas assez riche à votre gré, celui qui est l'auteur de toutes les richesses ? Est-ce la grandeur qui vous attire ? Mais n'est-il pas assez grand, celui qui se nomme l'Eternel, et qui est le souverain maître de toutes choses ? Est-ce le plaisir que vous demandez aux créatures ? Mais les agréments qu'elles offrent sont épars et disséminés ; il vous faut courir sans cesse de l'un à l'autre pour varier vos jouissances ; ils sont d'ailleurs impuissants à remplir le vide de notre cœur : l'ennui et le dégoût terminent tous les plaisirs du monde. En Dieu, au contraire, se trouvent réunies la variété et la plénitude de tous les biens ; et notre cœur a été fait si grand que Dieu seul peut en remplir le vide. Vous nous avez fait pour vous, ô mon Dieu, s'écriait saint Augustin, et notre cœur sera inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous. L'homme qui n'aime pas Dieu est donc une espèce de monstre, puisqu'il résiste à la loi la plus naturelle et la plus essentielle du cœur humain qui est d'aimer tout ce qui est bon. Au contraire, l'homme qui aime Dieu n'a qu'à suivre le penchant de sa nature : comme la fleur qui tourne sa corolle vers le soleil, comme le fer qui est attiré par l'aimant, naturellement et sans effort, il se porte vers l'être infiniment bon ; et comme le psalmiste il met toute sa joie à penser à lui : *Memor fui Dei et delectatus sum*.

La seconde raison pour laquelle nous devons aimer Dieu, c'est qu'il est infiniment aimable, c'est qu'il mérite notre amour par l'amour infini qu'il nous a témoigné. L'amour en effet ne se paie que par l'amour. Comptez, mes bien chers frères, tous les bienfaits de Dieu, et vous aurez compté tous les droits qu'il a d'être aimé de vous. Bienfait de la création d'abord. Dieu a créé l'homme par amour ; il a lui-même façonné son corps et lui a donné une âme faite à son image. Et c'est pour lui, pour ce favori de son cœur qu'il a produit le reste de ses ouvrages ; c'est pour lui qu'il a commandé au soleil de briller, à la terre d'être féconde, aux animaux de se mettre à notre service. Bienfait de la rédemption ensuite. Si Dieu créateur est bon, que dire de Dieu rédempteur ? Après l'immense amour témoigné à l'homme en la création, Dieu en retour avait exigé de sa créature un acte d'amour.

Celle-ci répondit par un acte de rébellion. Alors il y eut comme une lutte entre Dieu et l'homme, le premier s'obstinant à se faire aimer de sa créature révoltée. Parce que l'homme, devenu chair, suivant l'expression de Dieu lui-même, ne pouvait plus aimer que la chair, lui-même se fit chair : *Et Verbum caro factum est*. Il se fit chair, et il vint parmi nous, mendier, pour ainsi dire, notre amour. Je suis venu, disait-il, pour allumer sur la terre le feu de l'amour divin. Et pour cela il nous montra une charité vraiment inconcevable : il prit sur lui toutes nos misères, il mourut pour nous sur une croix, il nous dit même ces mots qui décourageront à jamais tous les amours humains : Prenez-moi et mangez-moi. Voilà comment Dieu rédempteur nous a aimés. Enfin, après la création et la rédemption, bienfait du ciel : c'est pour nous que Dieu l'a fait, et il veut nous y rendre éternellement heureux.

Maintenant, m. f., si les deux motifs que je viens de vous rappeler, la bonté de Dieu et ses bienfaits, ne vous avaient pas encore décidés complètement à l'aimer, je vous dirais : Vous devez aimer Dieu parce qu'il vous le commande. Certes, si nous étions raisonnables, nous n'aurions pas besoin d'un pareil précepte. Mais Dieu connaît l'ingratitude de notre cœur, et voilà pourquoi il nous a ordonné de l'aimer. Ce commandement se trouve déjà en termes formels dans la loi de Moïse : Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre force et de tout votre esprit. Jésus-Christ le rappela au monde qui l'avait oublié, en ajoutant que c'était là le premier et le plus grand commandement. Comme il faut que Dieu nous aime, m. f., pour nous demander ainsi notre amour, pour s'en montrer si jaloux, pour l'exiger si impérieusement ! Qu'est-ce donc que l'homme, ô mon Dieu, s'écriait David, pour que vous lui fassiez tant d'honneur ? *Quid apponis erga eum cor tuum ?* Les princes du monde dédaignent l'amitié des pauvres et des misérables ; et le Dieu du ciel et de la terre, non seulement permet de l'aimer à sa chétive créature, mais le lui commande, et la menace des peines les plus terribles si elle refuse. On dit ordinairement que le feu de l'enfer a été allumé par la justice de Dieu ; j'aimerais mieux dire qu'il l'a été par son amour, par son amour méprisé. C'est parce que Dieu a eu si soif de l'amour des hommes, qu'il punira si sévèrement ceux qui ne l'auront pas aimé. Et ce qui m'effraie en Dieu, ce n'est pas tant sa justice que son amour. Il nous a tant aimés, il a tant recherché notre amour ! Malheur à nous, si nous ne l'aimons pas !

II

Mais comment faut-il l'aimer ? Notre charité envers Dieu doit avoir deux caractères : il faut aimer Dieu pour lui-même, il faut l'aimer par dessus toutes choses.

Premièrement il faut l'aimer pour lui-même. On peut, m. f., aimer quelqu'un de deux manières :

ou bien à cause de ses qualités, abstraction faite des services qu'on peut recevoir de lui ; ou bien à cause des bienfaits qu'on en a reçus, ou qu'on en espère. Dans le premier cas on s'attache à la personne aimée pour elle-même, c'est l'amour d'amitié ou de bienveillance ; dans le second cas, on s'attache à elle à cause de ses bienfaits, c'est l'amour de reconnaissance.

Or, il ne suffit pas d'aimer Dieu de la seconde manière, il faut encore l'aimer de la première ; il faut l'aimer, non seulement parce qu'il est bon pour nous, mais aussi parce qu'il est bon en lui-même. Autrement notre amour ne serait que de l'égoïsme ; ce n'est pas Dieu, c'est nous-mêmes que nous aimerions. Dieu, quand il nous demande notre amour, ne peut être ni moins exigeant, ni moins délicat que les hommes. Or voyez ce qui se passe dans les amitiés humaines. Quand un homme s'attache à nous uniquement par intérêt, à cause des services qu'il attend de nous, mais sans aucune affection pour notre personne, nous le méprisons. Ce n'est pas moi, disons-nous, ce sont mes services qu'il aime ; et nous rejetons avec dédain une pareille amitié. Eh bien ! Dieu fera de même de notre amour, si nous ne l'aimons pas pour lui-même, à cause de sa bonté infinie et de sa souveraine perfection.

Est-ce à dire pour cela qu'aimer Dieu à cause de ses bienfaits soit une chose mauvaise. Loin de là, mes bien chers frères ; nous devons même à Dieu cet amour de reconnaissance. Nous devons l'aimer pour les biens innombrables que nous avons reçus de lui et pour tous ceux que nous en espérons. Mais nous ne devons pas nous arrêter seulement à ce motif ; nous devons aller plus loin et aimer Dieu pour lui-même, lui disant avec saint François Xavier : Mon Dieu, je ne laisserais pas de vous aimer quand il n'y aurait pas d'enfer à craindre ni de ciel à espérer.

Deuxièmement, nous devons aimer Dieu par dessus toutes choses. L'amour doit être proportionné au bien que l'on aime. Si le bien est léger, l'amour sera faible ; si le bien est plus précieux, l'amour sera plus ardent ; si le bien est immense et infini, l'amour, s'il était possible, devrait être immense et infini comme lui. Or Dieu surpasse infiniment tout autre bien : l'amour que nous lui portons doit donc surpasser tout autre amour. Nous devons l'aimer plus que tout autre chose, plus que notre fortune, plus que nos amis, plus que notre vie.

En quoi consiste donc l'amour de Dieu par dessus toute chose ? Disons d'abord qu'il ne consiste pas dans les mouvements et les désirs sensibles du cœur. Il y a des âmes très impressionnables qui ne peuvent penser à Dieu sans que leur amour s'exhale en soupirs, ou se traduise en mouvements affectueux. Entendent-elles une prédication, méditent-elles sur la passion du Fils de Dieu, leurs larmes coulent en abondance. Voilà, m. f., ce qu'est l'amour sensible : c'est celui qu'on éprouve ordinairement pour ses parents. Quand il s'agit de

Dieu, cet amour n'est pas toujours en notre pouvoir ; aussi ne nous est-il pas commandé. Il peut nous être utile pour nous aider à aimer Dieu ; mais bien souvent il est extrêmement dangereux. Combien d'âmes en effet qui prennent pour un réel amour de Dieu, des émotions stériles ou des affections passagères ; mais qui, le moment venu de prouver à Dieu leur amour par des actes, le trahissent et lui préfèrent la créature.

Quand on nous ordonne d'aimer Dieu par dessus toutes choses, ce n'est donc pas un amour sensible qu'on nous demande, mais c'est un amour de préférence. Cet amour est une disposition ferme et constante à préférer Dieu à tous les biens créés. Telle était la disposition de saint Paul quand il s'écriait : « Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la violence, ni la persécution, ni aucune créature ne pourra jamais me séparer de l'amour de Jésus-Christ. » Et ne croyez pas, m. f., que ce soient là les sentiments d'une charité extraordinaire. Quiconque n'aime pas Dieu à la façon de saint Paul, quiconque ne porte pas dans le fond de son cœur le même défi à toutes les créatures, celui-là n'aime pas Dieu véritablement, celui-là n'a nullement la charité. Car c'est à tous que s'adressent ces paroles du Sauveur : Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi.

Avons-nous cet amour de Dieu par dessus toutes choses ? Rien de plus facile à examiner. C'est tous les jours et à chaque instant que nous avons occasion de montrer à Dieu notre fidélité. Car à tous les moments de notre vie, les créatures disputent à Dieu la préférence de notre cœur, et nous sommes obligés de leur répondre cette parole d'un martyr à son épouse : Je vous aime beaucoup moins que mon Dieu. Tantôt c'est le plaisir sous toutes ses formes qui vient nous solliciter. Disons-nous toujours en ce cas : Mon Dieu je vous préfère à mon plaisir ? Tantôt ce sont les richesses ou les honneurs qui viennent nous tenter : pour les acquérir promptement il suffirait de déplaire à Dieu. Disons-nous toujours en ce cas : Mon Dieu je vous préfère à toutes les richesses et à tous les honneurs du monde ? En un mot évitons-nous le péché qui consiste précisément à préférer la créature au Créateur ? Et accomplissons-nous en tout point la loi de Dieu ? S'il en est ainsi, nous avons la charité : telle en est la véritable marque. Celui qui m'aime, a dit Jésus, c'est celui qui a mes commandements et qui les observe.

O hommes, qui que vous soyez, aimez donc le Seigneur et ne vivez sur la terre que pour l'aimer et pour vous mettre en état de l'aimer à jamais ! A qui prodiguez-vous vos sentiments et vos cœurs ? Que vous restera-t-il un jour de toutes les affections terrestres et périssables ? Elles auront occupé, troublé, agité vos cœurs ; les auront-elles jamais satisfaits et remplis ? Aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, car il est bon et

aimable ; aimez-le par dessus tout, car il est bon et aimable par dessus tout ; aimez-le jusqu'au dernier soupir de la vie, et même que votre dernier soupir soit un soupir d'amour.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

NOTRE-SEIGNEUR ET LES SAINTS NOUS ONT DONNÉ
L'EXEMPLE DE LA PRIÈRE

Il faut bien que la prière ait une importance souveraine, qu'elle joue un rôle essentiel dans la vie chrétienne, pour que Notre-Seigneur nous la recommande si souvent, avec tant d'instance, et nous en ait donné un si parfait modèle. Nous en serons moins étonnés si nous réfléchissons qu'il est le créateur de la faible nature humaine et de la grâce toute-puissante. Nul, mieux que lui, ne connaît les abîmes de faiblesse et de fragilité que nous portons en nous, et, par conséquent, le besoin que nous avons de la force de résistance, de l'énergie pour le bien, fournies par sa grâce. Or la prière étant le seul canal qui relie ces deux choses si éloignées : l'infinie faiblesse de l'homme avec la grâce ou infinie puissance de Dieu, il n'est plus surprenant dès lors que Notre-Seigneur Jésus-Christ, venu uniquement pour nous sauver, ait tant insisté sur l'obligation de prier et de prier beaucoup.

En vain, chères âmes, vous essaieriez de planter et de cultiver en vous les vertus chrétiennes ; sans la prière, vous perdriez vos soins et votre temps. Ce que vous auriez semé ou planté se desséchait avant d'avoir repris ou germé. Nous ne nous convainçons jamais assez de la nécessité, pour nous, d'avoir l'esprit de prière, un grand esprit de prière, si nous voulons voir progresser en nous la vertu.

Écoutons, ce soir, avec respect, les leçons que nous donnent sur cette matière Jésus-Christ et ses saints.

Que de fois les apôtres et les disciples ont entendu Notre-Seigneur leur répéter : Veillez et priez ! Il faut toujours prier et ne jamais cesser. (Marc XIII, 33 — Luc 18, 1, 7.) Veillez et priez en tout temps. (Luc XXI, 36.) Et un jour que ses apôtres étaient comme las de l'entendre toujours redire : *Priez sans cesse* ; ils se hasardèrent à lui demander la manière de prier : *Domine doce nos orares !* C'est comme s'ils avaient dit : Puisque la prière est si nécessaire, si importante, puisque nous devons prier sans cesse, enseignez-nous donc comment il faut prier et ce qu'il faut dire. Et le bon Maître aussitôt de leur donner la plus belle de toutes les formules, cet admirable *Pater* que, depuis dix-huit siècles, des millions de lèvres redisent plusieurs fois chaque jour.

Il serait trop long de rappeler comment les Apôtres répétaient les instances et les recommandations du bon Maître au sujet de la prière. Les

Epîtres du grand apôtre Paul ne sont que l'écho de l'Evangile ; c'est toujours la même parole qui revient : « Priez sans interruption. »

Notre-Seigneur a fait plus que de nous tracer des conseils et nous laisser des ordres, il les a mis le premier en pratique. Et quelle pratique ! Sa vie entière n'a été qu'une prière continuelle. A Nazareth, dans la maison de Joseph, sans doute, Jésus travaille, mais aussi comme il prie ! Quand l'Esprit de Dieu le pousse au désert, comment emploie-t-il ces quarante jours de jeûne ? A la prière ! Suivez-le dans ses courses à travers les villes et les bourgades de la Judée et de la Galilée, dans les plaines ou sur le bord des lacs. Quand le soir était venu ; que, fatigué par de longues marches ou par ses prédications aux foules, il semblait si légitime qu'il se reposât un peu, l'Evangile nous le représente gagnant quelque coteau voisin et y passant la nuit en prière ! Entendez-vous, âmes sans énergie et sans courage, vous à qui la moindre fatigue, la plus légère indisposition sont un prétexte pour omettre votre prière ? Quand Jésus était harassé, il s'en allait passer la nuit en prière sur quelque montagne voisine. Qu'il y a là de quoi faire rougir notre lâcheté ! Les apôtres étaient si bien au courant de cette habitude de leur bon Maître que, le soir où le traître voudra le livrer, il ira le chercher dans le verger où Jésus avait coutume de se rendre, pour prier, quand il demeurait à Jérusalem.

Enfin, dans les tortures de sa Passion, pendant la longue nuit passée au prétoire, en montant au Calvaire, quand il est suspendu entre ciel et terre, au milieu d'une foule qui l'insulte et ricane de son supplice, c'est encore la prière qui s'échappe de ses lèvres ; prière inspirée par la charité, car il prie pour ses bourreaux. C'était sans doute afin de bien nous prouver que les deux grands commandements de son Evangile : charité et prière, ne doivent connaître d'autres bornes que celles de notre vie elle-même.

Que fait-il au ciel, depuis qu'il y est remonté ? Il prie, il intercède pour nous, faisant valoir ses plaies et ses souffrances. Il prie sur nos autels où il renouvelle le sacrifice du Calvaire. Il prie dans nos tabernacles où son amour le tient prisonnier. Oui, pendant ces longues journées où nous le délaissions, où nous l'oublions, où nous l'offensons peut-être, il prie ! Et quand la nuit est venue, que tout a fait silence et repose, lui veille et prie encore !

A cet exemple de Jésus-Christ, est-il besoin d'ajouter celui des apôtres et des saints de tous les siècles ? Ah ! qu'ils avaient bien compris la recommandation du Sauveur, et qu'ils l'ont fidèlement mise en pratique ! La prière ! mais elle était devenue leur vie, la respiration de leur âme. A peine Jésus est-il remonté au ciel, que les apôtres et les disciples réunis avec Marie passent dix jours dans une prière ininterrompue : *Erant perseverantes unanimiter in oratione.* Pour ne citer qu'un trait, l'histoire raconte que l'apôtre

saint Jacques, devenu évêque de Jérusalem, avait les deux genoux durcis et calleux comme ceux du chameau, tant il avait l'habitude de prier à genoux et de rester longtemps dans cette position.

Quelle était, pensez-vous, la principale occupation de ces moines de la Thébàïde qui furent jusqu'à près de quatre-vingt mille dans ces sauvages contrées ? Ce qu'ils y faisaient ? ils priaient ! Que font encore aujourd'hui derrière les murs de leurs couvents, ces milliers de religieux et de religieuses qui ont fui le monde ? ils prient ! Ils accomplissent la parole du bon Maître : « Priez, ne cessez pas de prier. » Et afin d'en mieux remplir la lettre, ils interrompent leur sommeil pour la prière, pour de longues heures de prière !

Ah ! sans doute, chères âmes chrétiennes, le bon Dieu ne vous demande pas de fuir le monde et d'aller vous ensevelir dans un désert ou au fond d'un cloître. Il ne vous demande même pas d'interrompre votre sommeil pour le prier, non plus de sacrifier les devoirs de votre état à la prière. Ce n'est point cela que j'ai voulu vous dire ; mais ce qu'il exige de tous, sans exception, c'est de comprendre la nécessité de la prière, le besoin que nous avons de prier.

Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ a tant insisté par ses paroles et par son exemple, quand ses apôtres et tous les saints l'ont fidèlement imité : alors que ceux-ci qui avaient reçu tant de grâces et étaient si saints, ont ressenti le besoin de prier, de prier beaucoup, de prier sans cesse, nous qui sommes si faibles et si éloignés d'être des saints, nous ne comprendrions pas quel besoin nous avons de la grâce et par conséquent de la prière qui l'obtient ? Avons-nous donc trouvé une voie plus facile et plus sûre qu'eux pour gagner le ciel ? Sommes-nous donc plus sages que les saints, que les vierges, que les apôtres, que la sainte Vierge, que Notre-Seigneur lui-même ?

Non, mon Dieu, j'aime mieux vous dire merci de m'avoir donné par vous-même et par vos saints de si salutaires enseignements et de si utiles exemples. Ajoutez pour moi, Seigneur, à tant de grâces, celle d'avoir l'esprit de prière, cet esprit qui me fera marcher sur vos traces et sur celles de vos saints, cet esprit qui inspirera à mon cœur de prier sans cesse et de ne plus jamais cesser !

ENTRETIENS FAITS A DES JEUNES FILLES

CE QUE DOIT ÊTRE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE

X

VIE DE SACRIFICE

Votre vie, mes enfants, et je vous l'ai longuement démontré, doit être une vie de foi, mais aussi une vie d'action.

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ? dit le poète. Aussi bien vous ai-je recommandé

l'action catholique, dans vos familles, autour de vous, dans le cercle de vos relations. Mais le principe de l'action, comme tous les principes, est intérieur. La sève est à l'intérieur de l'arbre, le sang à l'intérieur du corps, et c'est la sève qui fait épanouir fleurs et fruits, c'est le sang qui produit les manifestations de la vie. Le grand principe de l'action du cœur, c'est le sacrifice.

Je vais donc vous exposer l'idée du sacrifice, comment votre vie, pour être féconde, doit être une vie de sacrifice ; et, dans un autre entretien, combien douces sont les joies du sacrifice.

I. Vous savez ce que c'est que le sacrifice. Un jour Jacob eut un songe. Il partait pour la Mésopotamie, inquiet, après avoir quitté Rébecca, sa bonne mère et son unique soutien. Dieu lui fit voir une échelle dont le pied touchait la terre, tandis que l'autre extrémité atteignait le ciel. Et des anges montaient, d'autres descendaient, ceux-ci pour lui tendre la main, ceux-là pour l'animer au courage par leur exemple. Ils semblaient lui dire : « Fais comme nous ; va, monte toujours, tu arriveras au bonheur ici-bas, et plus tard au ciel. »

Jacob se réveilla reconforté, prêt pour toutes les luttes. Alors il prit la pierre sur laquelle il avait dormi, la transforma en autel, et prêtre, en sa qualité de chef de la famille patriarcale des Hébreux, — droit qu'il avait reçu le jour où il s'était substitué à Esaü en achetant les privilèges et les charges qui revenaient à l'aîné, — il se recueillit, sous son doux créateur, et, pour lui témoigner qu'il n'était que sa très humble créature, résignée à rentrer dans le néant, si son souverain Seigneur le voulait, il répandit de l'huile sur cette pierre, comme il répandait son âme devant Dieu. Il venait d'offrir un sacrifice.

Tous les jours de même le prêtre monte à l'autel ; il prend un peu de pain et un peu de vin, il les change au corps et au sang de N.-S. J.-C., si bien qu'il ne reste rien du pain et du vin, rien que de misérables apparences ; et il offre à Dieu le Père son propre Fils en lui disant : « Moi, je ne mérite rien que votre colère, que le néant. Je reconnais que je suis votre indigne créature. Mais daignez agréer, pour la rançon de mes péchés et pour le salut du monde, cette offrande divine, votre très aimable Fils, Jésus-Christ. » — On dit alors qu'il a offert le saint Sacrifice.

Et comme Jacob il se sent plus fort, plus protégé, plus prêt à l'action. Et, de fait, dans sa langue liturgique, l'Eglise appelle le saint Sacrifice de la messe *actio*, l'action par excellence, parce que c'est là, à l'autel, que l'âme chrétienne puise la force pour l'action.

II. Quand je vous exhorte à une vie de sacrifice, j'entends que vous devez réaliser en vous-même toutes les conditions du sacrifice. Vous devez trouver en vous un autel, une offrande, un prêtre, et immoler généreusement, complètement, comme un holocauste, à Dieu votre Créateur, à Jésus-Christ votre Rédempteur, cette victime qui est vous-même. Alors seulement vous aurez l'énergie

intérieure capable d'affronter tous les combats de la vie.

1. Votre autel, vous l'avez deviné, c'est votre cœur. Lorsque vous vous sentez fatiguées outre mesure, affaiblies, découragées, montez à cet autel, comme le prêtre quand il veut intercéder pour une âme, pour une famille, pour un peuple, pour lui-même, dans les grandes crises intimes ou sociales, monte à l'autel du Seigneur pour y retrouver un peu de joie et d'espérance. *Introibo ad altare Dei.*

Montez à votre autel, les victimes ne manqueront pas. Alors, je vous le demande instamment, ne présentez que des offrandes complètes, n'immolez que des holocaustes, vous savez, ces sacrifices où l'on ne recevait rien pour soi.

2. Holocauste de vos inclinations au mal. Vous avez un goût prononcé pour la toilette. En soi, ce n'est point très criminel, mais c'est toujours un penchant vers la frivolité. Celle-ci pourrait devenir prépondérante, tenir une trop grande place, vous attacher à des objets inférieurs qui ne méritent point qu'on leur donne une sérieuse attention. Une âme chrétienne est infiniment plus belle et plus précieuse que le plus précieux vêtement. J'affirme même que le vêtement diminue l'âme qui, lorsqu'elle en est préoccupée, apparaît rapetissée aux yeux de Dieu, et lui plaît d'autant moins que les ornements extérieurs qui l'absorbent plaisent davantage aux hommes. Quand vos vêtements ne sont plus composés par la noble simplicité et la sainte décence, Dieu les regarde toujours d'un œil sévère.

Ou bien ce sont les lectures qui vous captivent, lectures mondaines qui ne vous parlent point de Dieu, lectures légères qui vous entr'ouvrent en souriant la porte maudite, et vous disent : « Entrez, vous connaîtrez le bien et le mal. » Oh ! alors, sacrifiez-les sans plus réfléchir. A la porte, ou au feu ! Les mauvais livres jetés dans les flammes, les blasphèmes réduits en cendres, les ouvrages de désordre qui professent le vice subissant en quelque sorte le supplice d'enfer, qu'ils méritent, quels sacrifices agréables à Dieu ! Là, surtout, que les sacrifices soient complets.

Holocauste de vos idées personnelles. Mes enfants, nous appartenons à l'Eglise militante qui combat contre le démon. Nous sommes des soldats de la grande armée de Jésus-Christ, et chaque jour nous luttons dans la mêlée. Or, dans une bataille, que doivent faire les soldats ? Marcher sur l'ennemi, le charger avec furie et obéir au commandement. Est-ce qu'un soldat doit avoir des idées personnelles ? Quand on lui dit : « Emporte cette redoute ! Empare-toi de cette pièce de canon qui va ravager nos rangs ! » est-ce qu'il discute, critique l'ordre, fait des observations ? Il s'en va, sans répliquer, droit à la redoute, droit au canon ennemi. S'il succombe, il aura fait son devoir, et Dieu l'en récompensera. Parfois il aura sauvé l'armée.

Voilà peut-être l'holocauste le plus douloureux

à offrir, n'est-ce pas? Cela paraît pourtant si simple d'écouter son pasteur qui donne un ordre mûrement réfléchi, qui voit de plus haut et mieux, qui sait où se doivent porter et vos efforts communs et votre ardeur particulière et qui, après tout, ne vous envoie pas à la gueule du canon! Vous ne voyez pas comme lui, mais vous n'avez pas grâce pour voir. Sacrifiez avec humilité et simplicité vos pensées, vos goûts, non pas pour lui, mais pour Jésus-Christ qu'il représente; et bientôt vous compterez vos victoires et les triomphes de l'Eglise. Les catholiques n'ont si souvent échoué que pour cette raison. Chacun tenait à ses idées, chacun imposait son plan de bataille, et même désignait les chefs auxquels il consentait à obéir. Pendant ce temps l'ennemi nous attaquait rapide et méthodique, profitait de nos discordes, et nous écrasait en détail. Sachez céder et obéir. Le sacrifice, c'est l'abnégation, l'abnégation habituelle. Notre-Seigneur nous dit que si nous voulons le suivre — et il n'est personne d'entre vous qui ne le veuille, — il faut nous renoncer nous-mêmes et porter notre croix tous les jours, *quotidie*. Voilà bien l'abnégation habituelle, conquise par une multiplicité d'actes qui la rendent alors facile. Le soldat se livre chaque jour à des exercices violents grâce auxquels il devient vigoureux, capable de supporter toutes les fatigues, si bien que la lutte, les marches pénibles, la guerre devient son élément, l'atmosphère où il se plaît. Vous, de même, mes enfants, à force de renoncer à vos goûts, à vos idées, à vous-même en un mot, vous serez des âmes comme naturellement sacrifiées et fortes, avec une foi vive, une trempe énergique de caractère. Le sacrifice de chaque jour, c'est la gymnastique de la volonté.

Holocauste, enfin, même de votre avenir. L'avenir! Vous y pensez beaucoup; vos parents vous le préparent doux comme un moelleux nid d'oiseau, c'est l'objet de leur sollicitude constante et inquiète. Il y a quelqu'un cependant qui y pense plus que vous, plus qu'eux, et qui le dirigera à son gré parce qu'il en demeure le maître, c'est Dieu. Votre avenir lui appartient, vous devez donc le lui offrir et lui demander avant tout de faire sa volonté. Oui, la volonté de Dieu, voilà votre avenir. Ne me parlez pas d'avenir brillant en dehors de ce principe. J'ai connu une jeune fille qui s'était consacrée uniquement à soigner sa vieille mère infirme et exigeante. Elle le fit pendant vingt-cinq ans, et quand elle devint enfin libre, elle avait depuis longtemps passé l'âge des établissements avantageux. Alors le monde disait : « Voilà un avenir brisé, une existence sacrifiée! » Et dans son cœur elle pensait : « Oui, ma vie est sacrifiée. Je l'ai sacrifiée à la volonté de Dieu, je suis heureuse! »

Lorsque sainte Elisabeth de Hongrie, après la mort de son mari, fut chassée de son château, et qu'elle dut se réfugier avec ses quatre petits enfants qui se serraient autour d'elle, en une étable plus misérable encore que celle de Bethléem,

dans ce dénuement, parmi le froid de la nuit, en écoutant les plaintes de ses enfants qui avaient faim, sans doute elle souffrit dans son cœur de bonne mère d'affreuses angoisses. Croyez-vous cependant qu'elle pleura sur son avenir brisé, — elle n'avait guère que vingt-deux ans — sur sa déchéance et la ruine de sa maison? Cette âme vraiment grande comprit au contraire que Dieu la traitait avec trop de délicatesse encore, qu'une créature est faite pour être immolée au bon plaisir de son très aimable créateur, et qu'il était juste qu'après avoir porté une couronne d'or elle enfonceât sur sa tête, à l'exemple du Sauveur, une couronne d'épines. Et dans sa joie de créature sacrifiée, elle courut à la chapelle des Franciscains lorsqu'elle entendit sonner les Matines et chanta le *Te Deum*. Et elle redisait à Notre-Seigneur sa belle prière : « Vous tout seul, ô bon Jésus! vous tout seul! »

Voilà votre avenir, mes enfants : Jésus tout seul et au-dessus de tout!

3. Mais non seulement vous serez des victimes sacrifiées, il faut aussi que vous soyez des prêtres dans vos familles, dans le milieu aimé et éprouvé où vous devrez passer votre vie. Qu'est-ce que fait le prêtre? Il sacrifie. Votre intérieur est divisé; votre père manque de foi, vos frères ont oublié avec le chemin de l'église les raisonnements élevés et les principes de conduite. Ne vous contentez point de parler, de les reprendre, de les rappeler à l'exemple, au bon sens, aux saintes traditions qui font les familles fortes et heureuses. Le prêtre n'est pas seulement fait pour prêcher, mais pour sacrifier. Jésus-Christ ne s'est pas contenté d'enseigner, il est monté sur sa croix, son autel sanglant, à lui. Sacrifiez-vous, immolez-vous, faites pénitence pour ceux qui n'y pensent point et qui en ont tant besoin. Alors vous obtiendrez de Dieu tout ce que vous voudrez. Elevées sur votre croix, comme Jésus-Christ, vous attirerez tout à vous, vous changerez les cœurs et les conduites.

Mais vous êtes faites pour cela, pour vous sacrifier. Ce n'est pas en vain que Dieu vous a donné un cœur supérieurement secourable et bon. A l'homme il a départi surtout l'intelligence, à vous surtout la bonté, mais une bonté inépuisable et sans mesure. Ce qu'il vous a donné il vous le redemandera avec usure. Un cœur de femme! qui pourrait en décrire la beauté, en définir l'immensité, en sonder la profondeur? Regardez une mère: de quels renoncements n'est-elle pas capable pour son enfant? Aurait-elle mille vies, elle n'en réserverait pas une seule pour elle-même, s'il fallait à ce prix sauver sa fille. Vous me comprenez, car vous avez des mères qui vous aiment. Et ce que vos mères feraient pour vous, vous ne le feriez pas pour le bon Dieu? Les trésors de charité qu'il a mis en vous, qu'il vous a prêtés, y demeureraient improductifs, comme ce talent qu'un serviteur insouciant cacha dans la terre plutôt que de le faire fructifier? Ne vous y trompez pas; en vous, Dieu a semé à pleines mains la bonté, afin que les

bonnes œuvres lèvent par poignées d'épis et que les Anges les recueillent par monceaux de gerbes.

Votre cœur d'ailleurs ressemble à une terre fertile qui porte beaucoup de fleurs et de fruits. Quand même on ne cultiverait point cette terre, vous la verriez toujours au printemps couverte d'une plantureuse verdure, mais d'une verdure de plantes inutiles, ou malsaines, ou empoisonnées. Si votre cœur n'est pas rempli de ces fleurs spirituelles de foi, de pureté, de renoncement et de zèle qui plaisent à Dieu, il sera envahi par l'égoïsme, l'amour de la jouissance, l'indifférence, et par les vices qui le frapperont de stérilité et de mort, qui le rendront impuissant à comprendre la sainteté du devoir et le réduiront à se faire au lieu d'un sanctuaire de vertu, un réceptacle de vice, l'ancre du démon, plutôt que le palais béni que Jésus-Christ a si longuement et si doucement habité, et où il voudrait rester comme au jour de votre première communion.

Des œuvres, des œuvres ! Mais pour les produire, il faut des sacrifices. Cela coûte, mais cela seul est fécond. Sainte Jeanne de Chantal sacrifia tout à Dieu, non seulement ses biens, ses goûts, la direction de sa vie, sa parenté, mais jusqu'à ses enfants. Quand elle voulut quitter sa maison pour obéir à la voix de son directeur qui, pour elle, était la voix de Dieu, sur le seuil, elle aperçut en travers son fils aîné qui lui dit : « Pour vous en aller, il faudra que vous passiez sur le corps de votre enfant ! » Elle regarda son fils, c'est-à-dire sa chair et son sang, son fils qu'elle aimait plus que sa propre vie, étendu là, devant elle, comme une barrière infranchissable qui la séparait de Dieu. Elle passa. Puis elle s'arrêta, la pauvre femme, et contemplant son enfant bien-aimé dont elle s'arrachait violemment, elle sentit quelque chose qui se brisait en elle-même et elle se mit à pleurer. « Que voulez-vous ? dit-elle, je suis mère ! »

Mais ce sacrifice incroyable fut incroyablement fécond. Elle fonda l'Ordre de la Visitation ; elle sauva des milliers d'âmes, et parmi ces âmes celle aussi de son fils, qui peut-être sans ce suprême arrachement qui lui mérita la grâce de se repentir eût été irrémédiablement perdu. Ainsi vos sacrifices sauveront vos familles, et même, comme Dieu ne veut jamais être en reste de générosité, établiront vos maisons et vous bâtiront ici-bas un solide avenir.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE QUATRIÈME

La charité

B

Charité envers nous-mêmes

1

La nécessité

— *Était-il nécessaire que Dieu nous fît un précepte de nous aimer nous-mêmes ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Parce que cet amour de nous-mêmes est fondé sur la nature des choses. On s'aime naturellement comme on respire naturellement.

— *Quelle est donc la loi qui nous oblige à nous aimer nous-mêmes ?*

— La loi naturelle, c'est-à-dire la loi gravée dans la nature même de l'homme.

2

Sa nature

— *Qu'est-ce que s'aimer soi-même ?*

— S'aimer soi-même, c'est se vouloir du bien.

— *Quelle espèce de bien ?*

— Tout bien véritable.

— *Quels sont les véritables biens ?*

— Le bonheur du paradis dans l'autre monde, et, dans celui-ci, la grâce de Dieu et les autres moyens d'arriver au ciel, y compris les choses temporelles pour autant qu'elles sont utiles au salut, voilà les vrais biens.

— *N'y a-t-il pas un amour de nous-mêmes plus parfait que cet amour de bienveillance qui nous porte à nous vouloir du bien ?*

— Oui.

— *En quoi consiste-t-il ?*

— Il consiste à aimer en nous l'enfant de Dieu, l'image de Dieu, l'œuvre de l'esprit sanctificateur, la bonté même de Dieu mise en nous par la grâce.

C'est là l'amour le plus parfait de nous-mêmes, qui d'ailleurs ne fait qu'un avec la charité ou l'amour de Dieu.

3

Son mode

— *Comment faut-il nous aimer ?*

— Nous devons nous aimer pour l'amour de Dieu et plus que le prochain.

— *Qu'est-ce à dire : nous aimer pour l'amour de Dieu ?*

— Nous aimer pour l'amour de Dieu, c'est :

1^o Nous vouloir les véritables biens selon l'ordre établi de Dieu.

2^o Aimer en nous la bonté de Dieu en nous aimant comme ses enfants et, pour ainsi dire, d'autres lui-même.

— *Pourquoi faut-il nous aimer plus que le prochain ?*

— Parce que personne n'est aussi proche de nous que nous-mêmes ; personne n'est autant notre prochain que nous-mêmes.

— *Il ne serait donc pas permis de négliger son progrès spirituel pour s'occuper de celui des autres ?*

— Non, pas plus qu'il ne serait permis de s'exposer au danger de la damnation éternelle pour sauver les autres.

Dans les choses qui touchent au salut, charité bien ordonnée doit toujours commencer par soi-même.

4

Ses obligations

— *La charité envers nous-mêmes nous impose-t-elle des devoirs ?*

— Oui, il y a des choses qu'elle nous commande et d'autres qu'elle nous défend.

- *Et si on n'observait pas ses prescriptions ?*
 — On pécherait.

a

Ce qu'elle commande

— *Qu'est-ce que nous ordonne la charité envers nous-mêmes ?*

— Elle nous ordonne de nous faire du bien pour l'âme et pour le corps.

— *Quel bien devons-nous faire à notre âme qui est la portion la plus noble de nous-mêmes ?*

— Instruire notre intelligence, surtout dans la science du salut ;

Former notre cœur à l'amour du bien, particulièrement à l'amour de Dieu et de tout ce qui se rapporte à Dieu ;

Habituer notre volonté à l'obéissance ainsi qu'à la pratique des différentes vertus chrétiennes ;

Dompter les inclinations d'un ordre inférieur et les maintenir dans leurs justes limites ;

Ecarter soigneusement tout ce qui pourrait troubler notre esprit, corrompre notre cœur, pervertir notre volonté et nous rendre esclaves des passions ;

Et tout cela en vue du salut éternel.

Voilà le bien qu'il faut faire à notre âme.

* *

— *Quel est le bien que la charité nous prescrit pour le corps et la vie naturelle ?*

— La charité envers nous-mêmes nous prescrit :

De conserver et de développer la vie et la santé ;

D'en faire un bon usage ;

D'écarter ce qui peut leur nuire ;

Et de recourir à ce qui peut leur être utile.

* *

— *Est-ce là tout ce que nous prescrit la charité envers nous-mêmes ?*

— Elle nous ordonne encore :

D'avoir un juste souci de notre bonne renommée.

De prendre un soin raisonnable et modéré des biens temporels que nous tenons de Dieu ;

De faire un bon emploi du temps et un usage bien réglé des joies de ce monde ;

De tirer un bon parti des afflictions de la vie présente.

b

Ce qu'elle défend

— *Qu'est-ce que nous défend la charité envers nous-mêmes ?*

— Elle nous défend de nous haïr.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire de nous souhaiter ou de nous faire du mal.

— *Donnez des exemples de ce péché de haine.*

— Se souhaiter la mort, se mutiler volontairement, se tuer avec préméditation, etc., etc. : voilà des péchés de haine contraires à la charité envers nous-mêmes.

— *N'y a-t-il pas une sorte de haine envers nous qui n'est pas défendue ?*

— Oui.

— *Laquelle ?*

— Celle qui nous porte à sacrifier un moindre bien pour en avoir un plus grand.

— *Citez des exemples.*

— Ainsi, le martyr qui renonce à la vie présente pour avoir la vie éternelle, a de lui cette haine très légitime dont parle le Sauveur dans l'Evangile : « Celui qui hait sa vie en ce monde, la garde pour l'éternité. » (Joan., XII.)

Ainsi encore, celui qui pratique une pénitence non commandée, punit son corps et semble se haïr ; en réalité, il s'aime, parce qu'il cherche un bien plus grand que celui auquel il renonce.

— *Comment faut-il nous aimer ?*

— Comme les martyrs ont eu le bonheur de s'aimer eux-mêmes.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

XXIV

LES DEUX PREMIÈRES MISSIONS D'ÉLIE AUPRÈS D'ACHAB

L'homme que Dieu suscitait pour arrêter le flot montant de l'idolâtrie phénicienne qui menaçait de submerger et d'anéantir en Israël le reste des traditions de Moïse, des pieux souvenirs de David et de la croyance en un Dieu unique, était du Nord, d'une bourgade nommée Thesbé, en Nephthali. Avant sa naissance, Sabacha, son père, eut une vision. Des anges vêtus de blanc se prosternaient devant son fils, l'enveloppaient de langes de feu, et lui donnaient des flammes de feu pour nourriture. Il s'en alla à Jérusalem consulter le grand prêtre au sujet de cette vision étrange : « Ne craignez pas, lui fut-il répondu. Cet enfant habitera dans la lumière, sa parole sera ferme et forte, il jugera Israël par le glaive et par le feu. » Ce qui domine en effet dans la vie d'Elie, c'est un zèle dévorant, âpre parfois, ainsi que Dieu le lui fit entendre un jour sur l'Horeb, une parole vive qui jaillit avec la puissance et la soudaineté du feu. Cet homme d'action était mieux encore un contemplatif. C'est dans la solitude et la prière sur la montagne du Carmel qu'il se prépare à remplir sa mission auprès des rois. Dieu l'enverra trois fois à Achab, et une fois à Ochosias, et c'est sur un char de feu que cet homme de feu quittera la terre pour s'élever au ciel.

I. Comme Achab venait d'édifier un autel à Baal et de jeter à Dieu un défi public en rebâtissant Jéricho, faisant ainsi profession officielle d'impiété, Elie se présenta devant lui et lui dit : « Vive Jéhovah ! La pluie et la rosée ne tomberont plus jusqu'à ce que je l'ordonne. »

Et Dieu dit à son prophète : « Va du côté de l'Orient et cache-toi dans la vallée de Carith. Tu boiras de l'eau du torrent, et les corbeaux t'apporteront chaque jour ta nourriture. »

Il s'éloigna, et chaque jour, en effet, les corbeaux lui apportaient du pain et de la chair. Mais au bout de six mois le torrent se dessécha. Alors Dieu envoya son prophète à Sarepta, chez une veuve qui devait le nourrir. Sarepta, entre Tyr et

Sidon, sous la domination d'Ethbaal, père de Jézabel, n'était pas, il s'en faut, un abri très sûr. Aller à Sarepta, c'était courir à la mort. Elie obéit toutefois et arriva, brisé de fatigue, à la porte de la ville. Une femme ramassait du bois : « Donne-moi un peu d'eau, » lui dit-il. Et comme il était mourant de faim, il ajouta : « Apporte-moi aussi, je t'en prie, une bouchée de pain. »

— Vive Jéhovah, ton Dieu ! répondit-elle, je n'ai plus de pain, mais il me reste dans un vase une poignée de farine, et dans une fiole un peu d'huile. Je ramassais ces deux morceaux de bois afin de préparer, pour mon fils et pour moi, un dernier repas, le prendre et mourir.

— Va, dit le prophète, apprête-moi d'abord un petit pain, tu en feras ensuite un autre pour toi et pour ton fils. Car voici ce que dit Jéhovah : Le vase de farine ne diminuera point, et la fiole d'huile ne tarira pas jusqu'à ce que le Seigneur répande sa pluie sur la terre.

Elle fit suivant la parole d'Elie, et la farine ne diminua point dans le vase, ni l'huile dans la fiole tant que dura la famine. Mais un jour son fils vint à mourir, et dans sa douleur elle dit à l'homme de Dieu :

— Pourquoi êtes-vous venu dans ma maison ? N'était-ce donc que pour me renouveler la mémoire de mes iniquités et pour faire mourir mon fils ?

— Donnez-moi votre enfant, dit-il.

Et il le porta dans la chambre haute où il dormait, le coucha sur son lit et se mit en prière : « Mon Dieu, disait-il, cette veuve qui me nourrit, l'affligerez-vous jusqu'à lui enlever son fils ? » Et trois fois il s'étendit sur le corps inanimé du jeune homme, en disant : « Seigneur, mon Dieu, je vous en supplie, faites que l'âme de cet enfant revienne en son corps ! » Et l'âme revint et Elie rendit le fils à la mère en disant : « Voyez, il vit ! » — « Je sais maintenant, répondit-elle, que vous êtes un homme de Dieu, et que toute parole que Jéhovah met dans votre bouche est vérité. » (III Reg. xvi).

C'est ainsi que Dieu récompense de sa charité cette pauvre femme. Elle nourrit Elie, et celui-ci nourrit son âme de vérité, et J.-C. rappellera un jour la générosité de cette veuve, fille d'Abraham par le cœur. Pour elle le prophète opère ce miracle que verront si souvent reproduire les siècles chrétiens, parce qu'ils seront des siècles de charité et que la charité peut tout ce qu'elle veut. « Ce que je donne aux pauvres, disait saint Jean l'Aumônier, Dieu me le rend, et avec usure. » Il n'y a en effet que le budget de la charité qui ne se ruine jamais. Il a beau être obéré ; Dieu, par des voies mystérieuses à lui seul connues, l'équilibre toujours. De là ce beau mot de saint Chrysostôme : « L'aumône est la plus intarissable source de gain. »

II. 1. La famine dura une année dans le royaume d'Ethbaal, si l'on en croit Ménandre qui consigne ce fait extraordinaire, mais elle régna trois ans à Samarie. Alors Dieu dit à Elie : « Va, pa-

rais devant Achab. Je répandrai ensuite la pluie sur la terre. » Abdias, intendant d'Achab, un homme très pieux qui avait caché les prophètes du Seigneur, parcourait alors le pays, sur l'ordre de son maître, afin de trouver de l'herbe près des fontaines et des rivières pour sauver les quelques chevaux et mulets du roi qui n'avaient pas péri. Tout à coup il rencontra le prophète : « Quoi ! c'est vous Elie, mon Seigneur ? » — « Va trouver ton maître et dis-lui : Elie est là. »

— Quel crime ai-je donc commis, pour que vous m'exposiez ainsi à la colère d'Achab ? Lorsque Jézabel massacrait les prophètes de Jéhovah, n'ai-je pas caché cent d'entre eux dans des cavernes ? Ne les ai-je pas nourris de pain et d'eau ? Il n'y a pas de contrée même étrangère où Achab ne vous ait fait chercher et vous me dites : « Va lui dire qu'Elie est là ! » Et lorsque je vous aurai quitté, l'Esprit de Dieu vous transportera loin en un lieu que j'ignore et Achab me fera mourir !

— Vive Jéhovah, répondit le prophète, je le verrai aujourd'hui !

Abdias courut annoncer sa présence au roi qui vint à la rencontre d'Elie : « C'est donc toi, s'écria-t-il avec colère, qui trouble tout Israël ! »

— Non, répondit hardiment le prophète, ce n'est pas moi qui trouble Israël, c'est toi et la maison de ton père, vous qui avez abandonné les commandements de Jéhovah et qui avez suivi Baal. Rassemblez-moi tout Israël sur le mont Carmel avec tous les prophètes de Baal.

Et le roi, subissant l'ascendant de cet homme sans peur qui l'écrase de son regard et lui commande avec une irrésistible autorité, réunit sur le Carmel le peuple et les faux prophètes. Elie alors s'avance en face de la foule immense qui couvre la montagne et s'échelonne sur la pente, de cette foule qui doit le maudire, car c'est lui qui depuis plus de trois ans tient le ciel fermé :

— Jusqu'à quand, ainsi que des boiteux, s'écria-t-il, inclinez-vous tantôt à droite tantôt à gauche ? Si Jéhovah est votre Dieu, suivez-le. Si c'est Baal, suivez Baal. » Et comme personne n'osait répondre, il ajouta : « Je suis le seul qui reste des prophètes de Jéhovah et je vois ici quatre cent cinquante prophètes de Baal. Donnez-nous deux taureaux. Ils prendront le premier, l'immoleront et le disposeront sur le bûcher, mais sans y mettre le feu. Je prendrai l'autre, je ferai de même, et je n'allumerai pas non plus le bûcher. Invoquez alors vos dieux, j'invoquerai aussi le mien. Celui qui répondra par le feu, celui-là sera le vrai Dieu !

— La proposition est parfaitement juste, répondit le peuple.

— Commencez, dit Elie aux prêtres de Baal.

Ils immolèrent leur victime et depuis le matin jusqu'à midi ils crièrent : « Baal, exauce-nous ! » Mais nulle voix ne leur répondait. Ils sautaient sur l'autel s'excitant et poussant des cris affreux. Il était midi. Elie leur dit en les raillant : « Criez plus fort, car votre dieu est peut-être en compa-

gnie, en affaire, ou en route. Peut-être dort-il. Eveillez-le. » Et ils redoublaient leurs clameurs, se faisant des incisions avec des couteaux et des rasoirs, et le sang ruisselait de leurs plaies. Leur dieu demeura sourd.

— Venez auprès de moi, dit Elie au peuple.

Il disposa un autel avec douze pierres pour représenter les douze tribus malheureusement divisées, creusa un fossé tout autour et arrangea le bois. Quand tout fut prêt, il fit verser de l'eau sur l'holocauste, tellement que le fossé était rempli. Nulle supercherie n'était donc possible. Puis il se mit en prière :

— Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, montrez aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël et que c'est par votre ordre que moi, votre serviteur, j'ai fait toutes ces choses. Exaucez-moi, Seigneur, exaucez-moi, afin que tout ce peuple sache que vous êtes Jéhovah, leur Dieu. Oh ! convertissez leur cœur !

Il pria encore que le feu de Jéhovah descendit et dévora l'holocauste, le bois, les pierres, la pousière, l'eau même du fossé. Alors tout le peuple tomba le visage contre terre et s'écria : « Jéhovah est Dieu ! Jéhovah est Dieu ! »

— Maintenant, dit Elie, inspiré par un zèle ardent qui ne connaissait plus d'obstacles, saisissez les faux prophètes de Baal et qu'il n'en échappe pas un seul.

Le peuple les enveloppa et Elie les conduisit près du torrent de Cison où ils furent mis à mort. Puis il revint auprès d'Achab consterné et lui dit : « Monte dans ton palais, mange et bois, car j'entends le bruit lointain d'une grande pluie. » Et il monta jusqu'au sommet du Carmel, se prosterna à terre, la tête entre ses genoux comme font les Orientaux, et il dit à son serviteur : « Regarde du côté de la mer. » — Le serviteur ne voyait rien. « Regarde jusqu'à sept fois. » — La septième fois voilà qu'un petit nuage s'élevait de la mer, comme le pas d'un homme. — « Va, dit Elie, monte vers Achab et dis-lui : Mets tes chevaux à ton char et descends à la hâte de peur que la pluie ne te surprenne. » Tout à coup le ciel se couvrit, le vent souffla et il y eut une grande pluie. Achab s'en alla à Jesraël, et Elie marchait devant lui.

2. Sa seconde mission était achevée, Elie rentra dans sa solitude. Mais quand Jézabel apprit qu'il avait massacré ses chers prophètes de Baal, sa colère se tourna en rage. Elle lui fit dire : « Que mes dieux me maudissent si demain à cette même heure, je ne fais de ta vie ce que tu as fait de la leur ! » Cette menace d'une femme que son ressentiment aveuglait, le sauva.

Pour Elie, type du Sauveur, c'est ici l'agonie. Dieu semble l'abandonner. Réduit aux faibles forces humaines, il tremble et, sans but arrêté, il va devant lui, se dirigeant vers le midi. Il arrive jusqu'à Bersabée, accompagné de son fidèle serviteur, puis, découragé, las de vivre, ne sachant où aller maintenant qu'il est aux confins de Juda, il le renvoie ne voulant point l'attacher à son misé-

nable sort, et il entre dans le désert. Il marche toute une journée, inquiet, se sentant traqué comme un des fauves de la plaine, et le soir il s'assied découragé sous un genévre. Il repasse sa vie agitée, le peuple coupable qui a renié son Dieu et que les miracles n'éclairaient pas, les scènes solennelles et violentes du Carmel. Son zèle est donc aussi stérile que les miracles ! A quoi bon la vie alors ? Et il demande à Dieu de mourir : « C'est assez, Seigneur. Prenez ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères ! »

Et il se jette à terre et s'endort, brisé dans son âme et dans son corps, sous l'ombre capiteuse du genévre. Alors Dieu a pitié de son serviteur et il lui envoie un ange qui l'éveille et lui dit : « Lève-toi et mange. » Il regarde et aperçoit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il répare ses forces et se rendort, épuisé de fatigue. Bientôt l'ange l'éveille de nouveau : « Lève-toi, lui dit-il, et mange ; car il te reste un long chemin à parcourir. » Il se lève aussitôt, mange de cette divine nourriture et soudain se sent une force si grande qu'il marche pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'au sommet du mont Horeb.

Il entre dans une caverne et s'y repose en priant. Et Jéhovah lui dit : « Que fais-tu là, Elie ? » — « Seigneur, le zèle pour Jéhovah me dévore, car les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, détruit vos autels et tué vos prophètes par le glaive. Et je reste seul de tous et ils cherchent à m'ôter la vie. »

Peut-être se reprochait-il d'avoir fait preuve d'un zèle trop violent au Carmel. — « Va, lui dit le Seigneur, tiens-toi debout sur la montagne devant Jéhovah. »

Et Jéhovah passa devant lui. D'abord ce fut un vent impétueux et terrible qui souleva les montagnes et brisa les rochers. Mais Jéhovah n'était point dans cette tempête. Puis une secousse qui ébranla le sol. Jéhovah n'était pas non plus dans ce tremblement de terre. Ensuite un feu ardent. Jéhovah n'était pas dans le feu. Enfin après le feu, comme un doux murmure de brise. C'était Jéhovah.

Elie s'enveloppa dans son manteau, par respect pour la majesté divine, et se tint debout à l'entrée de la caverne. Et la même voix lui dit : « Que fais-tu là Elie ? » Et il répondit humblement comme la première fois : « Seigneur, le zèle pour Jéhovah me dévore, car les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, détruit vos autels et tué vos prophètes par le glaive. Et je reste seul de tous, et ils cherchent à m'ôter la vie. »

Qu'était-ce donc que cet homme à qui Dieu se révèle ainsi mieux encore qu'à Moïse (Ec. xxxiii, 23) et à qui il donne avec une adorable délicatesse, pour tempérer l'ardeur de son zèle, cette leçon ineffable de douceur ?

— Lève-toi, lui dit Jéhovah, retourne sur tes pas, traverse le désert et va à Damas. Là tu sacreras Hazaël, roi de Syrie, Jéhu fils de Namsi, roi

d'Israël, et Elisée fils de Saphat, prophète en ta place. Et quiconque aura échappé au glaive d'Hazaël sera tué par Jéhu; et quiconque aura échappé au glaive de Jéhu tombera sous les coups d'Elisée. Et je me réserverai en Israël sept mille hommes qui n'auront point fléchi les genoux devant Baal, et qui ne l'auront point adoré en portant leur main à leurs lèvres pour la baiser.

Il obéit reconforté et soumis. Il s'en va, l'homme de Dieu, sentant que sa fin approche, que sa mission se termine, se choisir le successeur que Dieu lui désignera. Après avoir épouvanté Israël par l'éclat de son zèle, il l'édifiera par son humilité. Ce n'est plus la mort qu'il réclame, mais le silence heureux où il sentira passer sur son âme en paix le doux murmure de brise divine qui l'a caressé et transformé sur l'Horeb. Elisée labourait avec douze paires de bœufs et conduisait lui-même une charrue. Elie lui jette son manteau sur les épaules et s'éloigne. Le nouveau disciple saisi de l'esprit de Dieu laisse ses bœufs, court après le prophète et lui dit : « Laissez-moi, je vous prie, embrasser mon père et ma mère. Je vous suivrai ensuite. » — « Va et reviens bientôt, répond Elie, j'ai fait pour toi ce que Dieu m'a ordonné. »

Elisée prit une paire de bœufs, les immola, en fit cuire la chair avec le bois de la charrue, et la donna au peuple qui la mangea. Ensuite il se mit à la suite d'Elie et il le servait. (3 Reg. xix.)

3. La dix-huitième année de son règne, Achab fut assiégé dans Samarie par Bénhadad II roi de Syrie à la tête d'une armée considérable : « Ton argent et ton or sont à moi, lui manda ce prince orgueilleux. Tes femmes et tes enfants les plus chers sont à moi ! » Achab épouvanté répondit : « Je suis à vous, ô roi, ainsi que vous le dites, avec tout ce qui est à moi. » Mais un prophète vint lui parler au nom de Jéhovah :

— Tu vois toute cette multitude; je te la livrerai, afin que tu saches que c'est moi Jéhovah.

La grâce divine ne cessait de solliciter ce prince rebelle. Il n'avait que sept mille hommes commandés par deux cent trente-deux fils de princes. Bénhadad avait dit avec mépris : « La poussière de Samarie ne suffira pas à remplir le creux de la main de mes soldats. » Mais surpris en état d'ivresse par ces vaillants qui s'appuyaient sur le secours de Dieu, il dut fuir honteusement. Ses serviteurs le consolèrent en lui disant : « Les dieux d'Israël sont des dieux des montagnes. Attaquons-les en plaine et nous les vaincrons. »

L'année suivante, il revint donc avec une nouvelle armée et campa en plaine près d'Aphec, couvrant la campagne de ses innombrables bataillons. L'homme de Dieu vint de nouveau trouver Achab et lui dit : « Voici la parole de Jéhovah : Puisque les Syriens ont dit que Jéhovah est le Dieu des montagnes et non le Dieu des vallées, je te livrerai toute cette immense armée, afin que vous sachiez que je suis Jéhovah. »

Pendant sept jours les armées s'observèrent, n'osant engager la bataille. Le septième jour, on

en vint aux mains et les Israélites tuèrent cent mille Syriens. Les autres se réfugièrent à Aphec, mais les murs s'écroulèrent et en écrasèrent encore des milliers. Bénhadad éperdu se sauvait de chambre en chambre dans la maison où il se cachait. Ses serviteurs lui dirent :

— On assure que les rois d'Israël sont cléments. Allons, couverts de sacs et la corde au cou, lui demander la vie sauve.

Achab, les voyant, leur dit : « Bénhadad mon frère vit-il encore ? » — « Oui, » répondirent-ils. — Allez, et amenez-le-moi. »

Il fit monter le roi vaincu sur son char. Bénhadad lui promit de lui rendre les cités que son père avait prises, et Achab le renvoya en Syrie.

Tel était cet homme, dur pour ses amis, cruel à l'égard des prophètes de Dieu, faible pour ses ennemis, et les laissant échapper quand Dieu les livrait entre ses mains. Homme sans caractère, n'écoulant que les instincts lâches et mauvais, à genoux devant Jézabel.

Un prophète se présenta alors devant lui, les vêtements poudreux et le visage couvert de sang : « Votre serviteur, dit-il, est sorti pour combattre l'ennemi de plus près. Un de vos guerriers m'a amené un prisonnier en disant : Garde cet homme; s'il s'échappe, ta vie répondra de sa vie, ou tu paieras un talent d'argent. Je me suis absenté un instant et cet homme n'était plus là. »

— Tu as toi-même prononcé ton arrêt, s'écria Achab.

— Eh bien, reprit le prophète, voici la parole de Jéhovah : Puisque tu as laissé échapper ce roi maudit qui méritait la mort pour ses crimes, ta vie répondra pour sa vie, ton peuple pour son peuple.

Mais Achab était trop peu sincère pour dire comme David : « J'ai fait une faute. » Blessé dans son orgueil, il s'en alla furieux à Samarie, refusant avec mépris d'en entendre davantage. (3 Reg. xx.) Peut-être aussi en épargnant Bénhadad II obéissait-il à de sérieuses raisons politiques. Alors se formait au nord un empire menaçant. L'Assyrie, autrefois redoutable sous Salmanasar I^{er} qui avait envahi l'Egypte (1300) et sous Téglathphalasar I^{er} qui porta ses armes victorieuses jusqu'à la Syrie et au Liban (1120), avait subi une éclipse qui permit à David et à Salomon d'asseoir leur dynastie et de fonder un puissant royaume. Elle commençait à reprendre les armes contre les Syriens d'Aram, ses heureux vainqueurs. Assurnasirhabal ravagea la Syrie, même la Phénicie, qui était aux portes du royaume d'Achab. Salmanasar II, son fils, renouvela jusqu'à six fois ses sanglantes incursions. Bénhadad de Damas était comme la sentinelle avancée, l'avant-garde qui devait recevoir les premiers coups. Il était aussi le plus fort, le plus énergique des princes voisins. Il se mit donc à la tête d'une ligue où il fit entrer douze rois, afin d'arrêter les invasions chaque fois plus terribles du roi d'Assyrie. La ligue fut un jour battue à Karkar (850) par Salmanasar II, ainsi que le

prouve une inscription assyrienne¹. Mais Achab n'en sentait pas moins le prix de cette alliance. C'est pourquoi sans doute il pardonna si facilement à Béhada. Souvent les raisons politiques sont prises en dehors de la conscience. C'est pourquoi le prophète vint dire à Achab qu'elles ne valaient rien. L'avenir montrera qu'elles étaient désastreuses, puisque c'est par Béhada que le roi d'Israël doit périr.

LETTRES A UN JEUNE VICAIRE

Nos lecteurs n'ont pas oublié les charmantes *Lettres à un jeune vicaire* que nous avons insérées l'année dernière. Nous les reprenons aujourd'hui pour en achever la publication. Il n'en reste plus que trois ou quatre à donner.

Celle d'aujourd'hui est une réponse du vicaire à son ancien maître. On ne la comprendra bien qu'en relisant les précédentes. Elle est d'ailleurs un peu moins intéressante que les autres, le vicaire ne pouvant et ne devant pas dire aussi bien que son *cher maître*.

XI

UNE RÉPONSE DU JEUNE VICAIRE

Cher maître,

J'ai suivi avec une entière docilité les conseils si pratiques que vous voulez bien me donner avec cette netteté d'esprit et cette bonté de cœur que je connais depuis si longtemps. Ils ont déjà porté quelques fruits; j'ai pris goût au travail, et ma plume au début si rétive commence à devenir plus facile. Pour être franc, je vous avouerai que j'ai passé deux mois pénibles. J'ai éprouvé une peine incroyable, d'abord à bien arrêter dans mon esprit un plan précis, en un mot ce que je voulais dire; ensuite à exprimer ma pensée. Oh! les phrases amphibologiques ou mal construites, les expressions banales, les termes qui ne viennent pas, quel supplice! Je me consolais en songeant aux vers de L. Veuillot:

Que de fois j'ai sué pour rien,
Pour rencontrer l'emphase ou bien
La platitude!

Mais après cela il «rencontrait» des idées superbes, lui, des éclairs de génie, des phrases frappées à l'image originale de sa pensée, et qui restèrent. Tandis que je ne rencontrais rien du tout! Il y a là des tortures inimaginables et faites, si l'on n'avait quelque volonté, pour vous dégoûter à jamais de la plume. Bientôt d'ailleurs sont venues les jouissances du travail, de la journée bien remplie, de l'esprit satisfait de son œuvre. Et puis, pourquoi ne vous l'avouerais-je pas? des fruits plus amers. Sur votre avis j'ai abordé la question sociale, et j'ai prêché hier, dans une adoration perpétuelle à B. — moi, petit vicaire, — devant une quinzaine de prêtres qui m'ont écouté

de toutes leurs oreilles. On a trouvé le genre nouveau, risqué, en somme inopportun et de mauvais goût. Il faut croire qu'il y avait dans mon discours beaucoup de méchants passages. Mon plus méchant à moi, ça été celui de la sacristie au presbytère, vous savez ce moment critique où l'on attend avec modestie l'éloge ou le blâme, l'allusion gracieuse ou le jugement pointu. L'un a affecté un silence glacé, un autre a bruyamment amené la conversation sur une futilité. Ceux de l'âge mûr ont légèrement haussé les épaules, avec l'indulgence protectrice due aux essais malheureux, mais les jeunes ont été impitoyables. Rien n'a trouvé grâce à leurs yeux. La théologie était absente, le style haché et dur sous prétexte de modernité, ou plutôt il n'y avait pas de style. En résumé: ni fond ni forme.

Pourtant un vieux prêtre à cheveux blancs, me voyant isolé et triste, au fond du jardin, est venu près de moi et me prenant la main affectueusement il m'a dit: « Vous m'avez beaucoup intéressé, mon ami, c'est neuf, vivement présenté, mais ça et là un peu jeune. Vous vous corrigerez. »

Cette bonne parole m'a réconforté. Néanmoins je ne serai pleinement rassuré qu'après avoir connu votre appréciation. Je vous envoie donc les principaux passages de mon discours, tout en vous faisant grâce de l'exorde où j'ai appliqué à la sainte Eucharistie le texte que j'ai choisi: « *Data est mihi omnis potestas... in terra.* » Jésus-Christ a toute puissance pour éclairer, consoler et sauver nos âmes. Puis j'ai continué ainsi:

Oui, « toute puissance m'a été donnée, a dit le Sauveur, non seulement au ciel, mais sur la terre. Allez, enseignez! » Et depuis que cette parole a été prononcée, l'univers en a vécu, et tous ceux qui se sont passés d'elle ont été réduits à l'impuissance, tandis que l'Eglise qui seule a recueilli les traditions de son divin Maître, seule aussi garde toute sa puissance sur le peuple pour l'enseigner, le relever et lui assurer le bonheur même sur terre.

I. Leur impuissance, mais ils l'avouent eux-mêmes.

Hier encore, je lisais un discours adressé à des étudiants par un homme d'Etat français, qui tint seul longtemps le gouvernail du pays (J. Ferry). Il leur disait en substance: « L'humanité marche, marche toujours, continuant son inutile pèlerinage » et ne trouvant jamais l'hôtellerie rêvée où elle pourrait se reposer. « L'hôtellerie, ajoutait-il, vous ne l'avez jamais rencontrée, pas plus que moi-même, pas plus que ceux qui vous suivront, mais c'est l'honneur de l'humanité de toujours la poursuivre. »

Voilà donc où aboutissent tant d'efforts, de travaux, de fatigues et de sueurs: « Marchez, mais vous n'arriverez jamais. N'espérez rien, vous êtes voués au malheur, une fatalité sombre pèse sur vous! »

Mais si ce n'est pas pour avancer que je marche,

¹ Vigouroux. *La Bible et les découvertes modernes*, t. IV, p. 48 et seq.

j'aime mieux me croiser les bras ! si je ne dois jamais me reposer, si ma vie est un bain où je suis condamné aux travaux forcés à perpétuité, je la maudis, la vie, et j'aime mieux en finir tout de suite. « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! » Voilà du moins ce que criaient les ouvriers au temps où l'on savait encore se battre et exposer sa vie !

Qu'est-ce que cela peut bien signifier : « C'est l'honneur de l'humanité de toujours la poursuivre ? » *Poursuivre une hôtellerie*, ce n'est même pas français. Ainsi donc le dernier terme du progrès, c'est de marcher toujours inquiets, malheureux, affamés, avec la certitude de ne parvenir jamais. Misérables ici-bas, ailleurs il n'y a rien. Une seule chose est certaine, c'est la misère présente, aiguë et noire, qui pousse au désespoir les trois quarts de l'humanité, c'est-à-dire tous les déshérités, tous ceux qui ne jouissent pas et qui demeurent dans l'impossibilité de jouir.

Travaille, pauvre diable, arrose de sueur les pierres que tu casses, le sillon que tu creuses, et quand tu ne pourras plus avancer, — car, sache-le bien, tu ne verras jamais « l'hôtellerie », — eh bien ! tu mourras au coin d'une borne ou tu te jetteras à la rivière. C'est grand dommage que tu n'obtiennes pas même une tombe, car on pourrait y écrire : « Il est mort de misère et de faim pour l'honneur de l'humanité ! »

Or le peuple juge autrement, et il prétend avec raison que des questions si douloureuses ainsi légèrement résolues par des gens qui ignorent la misère, condamnent le système qui la permet et l'engendre, et qu'elles sont au contraire l'opprobre d'un pays et d'un siècle. C'est pourquoi il s'est lassé de cette viande creuse et de ces grands mots, et bien qu'il soit saturé d'anti-cléricalisme, il a rêvé de justice, d'une justice plus élevée et plus clémentine. Alors la question ouvrière, agricole, sociale s'est dressée devant les gouvernements, les économistes, les philosophes, et personne jusqu'ici n'en a trouvé la solution. Partout éclate leur impuissance.

Et non seulement le peuple ne vit pas, car sa vie n'est, — sauf les heures toujours trop fréquentes d'écarts, où il cherche peut-être à s'étourdir, — qu'une suite de privations, et il n'est que trop vrai que l'hôtellerie fuit sans cesse devant lui. Non seulement il ne demeure pas tranquille dans sa famille, goûtant la paix d'un travail assuré et suffisant ; à chaque instant grondent des bruits de guerre effrayants. Pendant que les ennemis de l'Eglise criaient : « Fraternité ! fraternité ! » les nations, non plus bardées de fer comme les chevaliers du moyen âge, mais blindées comme des vaisseaux de haut bord, sont prêtes à se précipiter l'une contre l'autre, les hommes se maudissent et nul voisin ne laisse en paix son voisin. Vingt millions d'hommes attendent en Europe l'arme au bras, appuyés sur des affûts de canon, l'heure de la guerre terrible que dans un récent discours M. de Moltke appelle « inévitable et prochaine. »

Des boucheries humaines, voilà donc le dernier terme du progrès, le dernier mot de la civilisation moderne qui a rejeté l'Eglise. Des haines implacables de peuple à peuple, de doctrine à doctrine, d'homme à homme, voilà le hideux produit de la fraternité moderne fondée en dehors de l'Evangile. Tel est le fait brutal qui s'impose à nous, éclatant et justicier. Et le peuple se demande si l'on ne pourrait donc pas faire cesser cet état violent et le laisser au moins tranquille dans sa misère. Il cherche, il interroge, mais personne n'est assez puissant pour arrêter les ambitions et les injustices, mettre un frein aux haines nationales. L'impuissance partout, l'impuissance toujours ! Et cela est dur pour un siècle qui a dit : « Je suis l'autorité, le progrès, la force. Il n'y a plus d'autre Dieu que moi ! »

II. Qui donc interviendra pour débrouiller ce chaos de misère et de terreur, pour prendre le parti du peuple, régler le sort de l'ouvrier, lui assurer le pain que la concurrence étrangère lui dispute et la paix du foyer troublée par la crainte persistante de guerres formidables ? Qui, sinon l'Eglise à qui il a été dit : « Toute puissance vous a été donnée sur la terre. Parlez, enseignez ! »

Seule elle aime le peuple, parce qu'elle est fille du peuple, et que Jésus-Christ son fondateur et son Dieu, est le fils de l'ouvrier. Elle a constamment défendu le pauvre, le faible, elle veut le défendre encore et quand même. Car le peuple n'a pas été tendre pour elle ; on l'a lancé, comme une bête féroce, contre sa mère et sa grande bienfaitrice ici-bas, l'Eglise, et elle a eu la douleur souvent de voir que les humbles, ceux qu'elle a le plus abrités sous son manteau, n'ont profité de son indulgence et de sa confiante bonté que pour la frapper dans l'ombre par derrière. Toutefois elle sait que toute la faute ne retombe pas sur eux, et elle leur pardonne. Pour se venger elle plaidera mieux que jamais et prendra en main leur cause.

1. L'orateur que j'ai cité plus haut disait encore : « Mes amis, la solution du problème n'est pas dans la foi. » Où est-elle ? C'est ce qu'il se garde bien d'indiquer. L'impuissance est essentiellement négative.

Eh bien ! l'Eglise comme toute institution puissante, affirme, et sûre d'elle-même elle nous dit : « La solution est dans la foi, dans l'Evangile, et elle n'est que là. » N'avez-vous pas entendu d'ailleurs il y a quelques mois, le pape, son auguste chef, invoquer, en faveur du pauvre, la justice et la charité, ces deux grandes absentes qui semblent être remontées au ciel ?

Où, la *Justice* ! On n'a pas été juste pour le peuple ; on a exigé de lui plus qu'il ne pouvait donner, on a augmenté les heures de travail sans augmenter le salaire, on a exploité son labeur pour réaliser des bénéfices énormes, partant illégitimes, sur lesquels il avait pourtant quelques droits. On lui a dit : « Tu travailles, je te paie, nous sommes quittes. Ton travail est une marchandise. Du moment que je t'en ai soldé le prix,

je ne te dois plus rien, et je n'ai pas à m'occuper de ta pensée, de ton bonheur, de ton âme. Je te donne le pain matériel que tu as gagné, ma sollicitude pour toi s'arrête là. » C'est-à-dire qu'on l'a traité comme une bête de somme.

Mais le Souverain Pontife parle, parce qu'il le doit, et les blasphèmes auront beau retentir, ils ne couvriront pas sa voix : « Soyez justes pour l'ouvrier, dit-il ; s'il vous a gagné beaucoup, donnez-lui beaucoup. Etablissez alors une sorte d'échelle mobile de salaire et de bienfaits. Ensuite vous lui devez les conseils, les lumières qui éclairent la conduite et l'esprit, les paroles qui maintiennent les mœurs ; vous lui devez le pain de l'âme. »

Certes la voix de l'Eglise a été souvent entendue. Ce qu'un homme célèbre appelait « la justice immanente », demeure dans le monde, et réside au fond des consciences même les plus obliérées. Et je sais bien des cœurs généreux que les souffrances du peuple ne laissent point insensibles, qui voudraient son bonheur, qui se déclarent prêts à payer, même de leur bourse, et qui savent l'ouvrir grande. Mais leurs premiers bons élans sont bientôt comprimés. Et voici pourquoi :

Ils ne connaissent pas le peuple, ou ils ne l'avaient pas vu d'assez près. Un jour, pressés par leur conscience et leur bonté native, ils se sont penchés vers lui, sont même entrés dans sa maison s'enquérant de ses besoins, et cherchant sincèrement à les adoucir ; — ce que je vais dire est dur peut-être, mais ceux-là seuls, sachez-le, aiment vraiment le peuple qui osent lui dire toute la vérité ; — et puis, quelque temps après ils sortaient avec dégoût. Que s'était-il donc passé ?

Ils n'avaient pas trouvé le peuple honnête ! Ils payaient et l'on ne travaillait pas, ou l'on travaillait mal. Et l'on suspectait leurs intentions ! alors ils se retiraient froissés et déçus, et ils criaient partout : « Il n'y a rien à faire avec le peuple. Abandonnons-le à son malheureux sort. Nous lui avons tendu la main et il n'a pas même daigné la prendre ! »

Ecoutez ce que vous dit l'Eglise, hommes de peu de foi ! « Quoi ! vous vous étonnez de ces misères du peuple ! Vous êtes surpris qu'après avoir subi toutes les surexcitations des appétits, tous les assauts des jouissances promises, mais jamais octroyées, toutes les théories malsaines, impies et dégradantes, il soit gâté et perdu ! Après qu'il a traversé la boue, vous le voudriez propre ! Après qu'on lui a enseigné toutes les perversités, vous demandez qu'il soit honnête et bon ! Ce n'est plus à votre justice que je fais appel maintenant, mais à votre *charité*. Il est tombé, relevez-le. Il est couvert de plaies dégoûtantes, pansez-le, soyez pour lui le bon Samaritain, aimez-le. Si vous manquez de charité envers lui, vous manquerez aussi de justice, car il a bien souffert, allez ! Que de poison n'a-t-il pas absorbé ! Ce n'est pas du premier coup qu'il redeviendra bon. Il lui faudra refaire l'apprentissage de l'honnêteté, jusqu'à ce qu'il ait formé à nouveau sa conscience d'après les prin-

cipes de la religion, reconnu qu'il est des droits devant lesquels il faut s'incliner avec respect, dégorgé tout son virus anticlérical. Il en a pour longtemps encore. Mais travaillez à le rendre bon, travaillez avec patience, et les fils un jour vaudront mieux que leurs pères, j'en réponds.

« Car toute puissance m'a été donnée pour guérir le peuple à l'aide de ces deux baumes souverains : la justice et la charité. A vous de les employer sans découragement, avec constance, car le traitement sera long. »

2. Reste enfin l'énorme question de la guerre. Qui la résoudra ? Qui empêchera les conflits de l'ambition ou des haines ? Qui épargnera le sang que la fausse civilisation moderne est prête à verser, non pas à flots mais par fleuves ?

Une puissance morale est seule assez forte pour arrêter et tenir en respect une force brutale, comme pour régler le sort de l'ouvrier. Il faut, pour décider les destinées des peuples, une entente commune entre nations. Qui peut la provoquer ? Ce n'est ni un prince, ni un roi, ni un empereur, ni quelque homme d'Etat que ce soit. Ils ne seront entendus que chez eux, dans leur pays. Ailleurs leur voix paraîtra suspecte, leur intervention intéressée. Il n'y a que l'Eglise qui le puisse, car elle est partout, elle compte des enfants partout, des fils également aimés, en Allemagne comme en France. Il n'y a qu'un seul homme assez respecté pour être obéi, assez indépendant pour parler, assez impartial pour juger sans qu'on soupçonne la probité de ses décisions ; c'est le représentant de Celui qui a dit : « Toute puissance m'a été donnée sur la terre ; » c'est le Pape ! Il l'a fait pendant des siècles, pour le plus grand bien des peuples ; il peut le faire encore si les peuples le veulent.

L'Eglise qui a transformé les barbares d'autrefois changera aussi le cœur de nos barbares civilisés. Il apparaîtra alors qu'elle seule est la bienfaitrice du monde ; le pape, le gardien de la paix universelle, le seul puissant parmi les impuissances avouées de tous les hommes d'Etat et de toutes les nations...

Voilà mon crime. Je vous livre le corps du délit, et vous demande instamment votre avis, vos conseils. Dois-je m'arrêter, ou continuer, ou changer de voie, et mettre le cap dans une autre direction ? Avec la meilleure volonté du monde on peut se fourvoyer ou dépasser le but. Maintenant que je relis ces pages, je les trouve mauvaises, prétentieuses, mal conçues et mal agencées. Pour un peu j'aiderais à me décourager. Mais vous êtes là, et j'ai confiance en vous ; surtout j'attends anxieusement votre jugement.

LE VIN DE MESSE

Q. — Nous sommes toujours dans les angoisses au sujet du vin de messe. Des prospectus nous arrivent de partout, même de certaines maisons religieuses. Com-

ment s'y reconnaître, et que penser ? Est-il vrai que la fraude est si fréquente, et que beaucoup de messes ne soient pas valides ? Donnez-nous donc franchement votre opinion.

R. — Nous avons prié l'un de nos bons amis, très compétent en la matière, de faire une réponse à la question ci-dessus. Voici cette réponse que nous recommandons à toute l'attention de nos lecteurs :

Une grande partie du commerce est entre les mains des Juifs et des Francs-Maçons, pour lesquels tromper le clergé catholique est une fête et une victoire. Les réclames les plus hardies n'arrêtent pas certains marchands. Il en est même qui vont jusqu'à faire intervenir le Pape. Ils disent que leur vin est fait *selon la règle d'Eugène IV, ou conformément au décret ad Armenos*, comme si dans ce décret il était question de la manière de faire le vin ! Je pourrais préciser et montrer comment l'argent de beaucoup de confrères dupés va augmenter les ressources des sectaires les plus acharnés contre les institutions catholiques. J'ai réuni tout ce que j'ai pu de circulaires offrant du vin de messe. Presque toutes émanent de commerçants qui, selon une tactique de plus en plus répandue chez les marchands de vin, joignent souvent à leur nom le titre de *propriétaire*, ce qui serait à prouver. Ce qui est certain, c'est qu'ils ne produisent pas la centième partie du vin qu'ils fournissent. Or, peut-on aujourd'hui offrir comme vin de messe un vin qui n'aura pas été certainement préparé dans des conditions exceptionnelles de pureté ? Un catholique consciencieux, au courant des manipulations pratiquées généralement, ne l'affirmera pas.

I

Une des fraudes les plus répandues pour les vins blancs consiste à les additionner d'une moitié d'eau, conformément aux divers traités de vinification, désormais entre les mains de tous les vignerons. Pour empêcher tout doute à cet égard, je cite textuellement :

« Une opération, qui donne avec les vins blancs des résultats remarquables, est celle qui consiste à doubler ou à tripler les vendanges, en y ajoutant de l'eau sucrée. On procède comme pour faire le vin blanc ordinaire. La vendange aussitôt cueillie est amenée sous le pressoir. Le liquide obtenu par l'expression est mis dans des tonneaux qui ne sont remplis qu'à moitié, et on finit de les remplir avec une solution sucrée, faite dans les proportions de 18 kilos de sucre cristallisé dissous dans un hectolitre d'eau... Ce vin blanc, qu'on soigne de la même façon que le vin blanc ordinaire, est d'une excellente qualité et très agréable au goût. Ceux qui en ont fait avec des raisins blancs, donnant ordinairement un produit cru, acide, ont obtenu un produit supérieur à celui de leur récolte ordinaire. » *Traité de vinification, par J.-B. Robin et V. Vermorel, 3^e édition, page 37.*

II

Parmi les vins blancs, exempts d'une addition si considérable d'eau, beaucoup sont relevés par une simple addition de sucre. Parfois le producteur, désireux de ne rien perdre, de conserver à son vin le bouquet particulier qui le distingue et de ne pas lui donner le goût de *cuit*, fait dissoudre ce sucre en présence d'un acide dans de l'eau en plus petite quantité possible. D'autres fois, le sucre est simplement dissous dans le moût ou jus de raisin, avant sa fermentation complète. La pratique du sucrage, licite au point de vue commercial, est recommandée par tous les Traités de vinification pour toutes les circonstances où elle est utile à l'amélioration des vins. Du reste, les vins ainsi traités avec succès sont exquis et de première qualité. Sont-ils propres au Saint-Sacrifice ? La réponse dépend évidemment de la quantité d'eau et de sucre ajoutés, et qu'il est nécessaire de connaître exactement.

III

Les vins blancs doux sont appréciés surtout par ceux qui ignorent la manière dont on les obtient. Il est utile d'indiquer les divers procédés employés.

« Quand on veut avoir des vins blancs doux, c'est-à-dire contenant une notable proportion de sucre de raisin non transformé, on arrête la fermentation avant que le sucre ne soit tout détruit. Cette opération s'appelle le *muttage*. » *Traité de Vinification par J.-B. Robin et V. Vermorel, page 15.*

« Les substances employées pour obtenir ce résultat, sont : 1^o l'acide sulfureux ; 2^o l'alcool ; 3^o la moutarde ; 4^o l'acide salicylique.

« **1^o Muttage à l'acide sulfureux ou méchage.**

« On commence par faire brûler dans les barriques vides de 3 à 4 mèches soufrées ; on y introduit le moût au tiers du fût ; on bouche et on agite pendant une heure et demie à deux heures. L'air vicié de la barrique est retiré au moyen d'un soufflet ; l'air frais le remplace ; on y fait brûler à nouveau 3 ou 4 mèches, et on agite ; on répète cette opération plus ou moins de fois, suivant le degré à obtenir. Ordinairement on consomme 25 mèches soufrées et quelquefois 70 par chaque tonneau de 350 litres.

« Les mèches s'accrochent à une tige de fer passée au centre d'un bouchon de bois assez large pour fermer la bonde ; c'est ce qu'on nomme le *méchoir*. Ce procédé a l'inconvénient de laisser tomber dans le tonneau ou dans le vin une partie des cendres de la mèche et des petites parties de soufre fondu ; les cendres contiennent des sulfures qui se dissolvent dans le vin et qui peuvent donner à la masse un peu d'acide sulfhydrique.

« Mauménie a remédié à cet inconvénient au moyen d'un méchoir imaginé par lui et qui rend impossible la chute des cendres ou du soufre dans le vin. Son méchoir se compose d'un récipient en terre, percé de trous et suspendu à une chaîne fixée dans la bonde ; la mèche est mise enflammée dans le vase, qui a la forme d'un dé à coudre, et le tout est descendu dans le tonneau, les cendres restent dans le fond du vase de terre. Ce procédé a l'inconvénient de ne pouvoir facilement régler la quantité d'acide sulfureux produit.

« On opère en grand dans des chambres spéciales, dans lesquelles le vin coule sur des gradins à travers des douelles percées, destinées à le diviser, afin de lui permettre de mieux absorber l'acide sulfureux ; un courant d'air continu, dont le mouvement est en sens inverse de celui du vin, passe au-dessus du soufre en combustion, qu'il entretient et active, et va mettre le gaz produit au contact du vin ; on peut facilement régler la quantité d'acide à faire absorber par le vin.

« L'acide sulfureux est nuisible. J. Brun cite cinq personnes gravement malades pour avoir bu du vin soufré, contenant 0 gr. 52 d'acide sulfureux par litre.

« Un moût trop chargé d'acide sulfureux peut être corrigé par une quantité proportionnelle d'acide sulfhydrique en dissolution dans l'eau... L'emploi de l'acide sulfhydrique est un remède pire que le mal, car ce gaz est beaucoup plus nuisible que l'acide sulfureux et il est presque impossible d'arriver exactement à la quantité nécessaire à la réaction.

« **2^o Muttage à l'alcool.** — On mutte beaucoup au moyen de l'alcool ; il suffit pour arrêter la fermentation de l'ajouter en proportion convenable pour que le vin en contienne de 17 à 18 0/0 en volume. A dose moindre la fermentation ralentit et le vin possède des propriétés spéciales.

« Pour obtenir les vins de Frontignan, Lunel, Rivesaltes (Roussillon) et d'Espagne, après avoir pressuré le raisin, on additionne les moûts, de 5 0/0 d'alcool 3/6 ; la fermentation se fait beaucoup plus lentement, s'arrête plus tôt, et les vins restent plus sucrés.

« **3^o Muttage à la moutarde.** — Une pincée de moutarde par hectolitre de moût empêche toute fer-

« mentation, mais le vin conserve toujours un petit « goût, quoique peu marqué.

« **4^e Muttage à l'acide salicylique.** — Cet acide « possède à un haut degré la propriété d'arrêter toute « fermentation, aussi est-il préconisé pour le muttage « des moûts et la conservation des vins. La loi en défend « l'usage. » *Viard, Traité général des vins et de leurs falsifications, 2^e édition, p. 288 et suivantes.*

Ainsi des quatre procédés de muttage : le muttage à l'acide salicylique prohibé par la loi devant être pros- crit; le muttage à l'acide sulfureux étant dangereux; le muttage à l'alcool étant condamné pour les vins de messe par la décision de la S. C. de l'Inquisition du 30 juillet 1890; il ne reste que le muttage à la moutarde, qui est très peu usité.

IV

Le vinage est une pratique déjà ancienne dans le Midi. Dequies quelques années il s'est beaucoup étendu. Par suite de plantations immenses dans des terrains peu propices à fournir de bonnes qualités, mais que l'on a cru devoir utiliser parce qu'ils sont facilement submersibles ou simplement sablonneux, et par conséquent beaucoup moins accessibles au phylloxéra, le vinage s'est imposé comme une nécessité. Sa licéité ayant été mise en doute, surtout au point de vue de la validité du Saint-Sacrifice, Mgr l'Evêque de Marseille soumit à l'examen de la S. C. de l'Inquisition le doute suivant :

« Dans plusieurs contrées de la France, particulière- « ment dans celles qui sont situées au Midi, le vin « blanc destiné à l'adorable sacrifice de la messe est si « faible et a si peu de consistance qu'il ne pourrait se « conserver longtemps, si on n'y mêlait une certaine « quantité d'alcool. On demande : 1^o Si ce mélange est « licite; 2^o et, s'il est permis, quelle quantité de cette « matière étrangère on peut ajouter au vin; 3^o si, dans « ce cas, l'alcool doit être le produit du vrai vin, c'est-à- « dire du fruit de la vigne. »

La S. Congrégation a répondu le 30 juillet 1890 :

« Pourvu que l'alcool soit extrait du fruit de la vigne, « que la quantité d'alcool ajoutée et celle que contient « naturellement le vin dont il s'agit, unies ensemble, ne « dépassent pas la proportion de douze pour cent, et « que le mélange se fasse quand le vin est tout à fait « nouveau, rien ne s'oppose à ce que ce vin puisse être « employé au sacrifice de la messe. »

Le Souverain Pontife a approuvé et confirmé cette décision le 31 juillet 1890.

Ainsi, il est permis d'ajouter au *mout* ou *vin tout à fait nouveau*, c'est-à-dire après son expression et avant sa fermentation achevée, mais non au *vin fait*, c'est-à-dire fermenté, de l'alcool de vin de manière à obtenir douze degrés sans les dépasser. Si la S. Congrégation exige absolument que le vinage se fasse sur le *mout*, c'est afin que l'alcool ajouté s'assimile à l'alcool produit par la fermentation du *mout*, et ne constitue ensuite avec lui qu'un *vin*, un seul tout homogène, par la combinaison intime de l'alcool avec les autres éléments du vin, conformément à l'avis de l'Académie de médecine de Paris, du 15 mai 1870, sur le rapport du Dr Bergeron. Cette opération ne peut donc se faire que chez le propriétaire producteur. Malheureusement il n'en est point ainsi en pratique. Le vinage se fait presque exclusivement sur le *vin fait*, chez les marchands de vin, selon les recommandations des meilleurs Traités de vinification. C'est ainsi que M. de Vergnette-Lamotte, dans son excellent ouvrage *Le Vin, 2^e édition, p. 126*, après avoir établi la nécessité du vinage pour tous les vins du Midi, ajoute : *les vinages sont des opérations qui ne doivent pas être pratiquées par le producteur*, parce qu'il lui est très difficile, pour ne pas dire impossible en général, de les réussir.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est l'alcool employé. D'abord, ce n'est pas de l'alcool pur de vin. Au prix actuel du vin, le véritable alcool pur de vin est introuvable ailleurs que chez quelques rares producteurs d'eau-de-vie de grand cru, par la raison bien simple que per- sonne ne s'aviserait de distiller un vin pour en obtenir

exclusivement de l'alcool pur de vin, avec la certitude de s'exposer à une perte relativement considérable. L'alcool employé sera donc l'alcool d'industrie, qui est un produit de toutes sortes de choses (dont je n'ose désigner quelques-unes par leur nom), auxquelles la vigne seule est étrangère.

Le savant professeur de chimie aux Facultés catho- liques de Toulouse, M. l'abbé Sendrens, estime que l'ad- dition de chaque litre d'alcool au *vin fait* altère autant la nature du vin que le ferait l'addition de dix litres d'eau. En formulant cette affirmation, qui ne lui est pas personnelle seulement, mais qui résulte de nombreuses expériences, il suppose encore que l'alcool ajouté est de même formule que l'alcool vinique. L'altération serait évidemment plus grande avec l'alcool méthylique ou tout autre alcool soluble dans le vin.

Il faut maintenant dire les dangers de ce breuvage. Pour qu'on ne m'accuse pas d'exagération, je citerai simplement des autorités. « Les dangers du vinage sont « d'introduire dans le vin de l'alcool qui, n'étant pas « associé intimement avec les autres substances du vin, « s'y trouve en quelque sorte à l'état libre, et agit avec « la même rapidité et la même énergie que l'alcool dilué. « Il enlève ainsi aux vins leur qualité de boisson toni- « que et salutaire, pour les transformer en un breuvage « excitant d'abord et stupéfiant ensuite, dont l'emploi « prolongé est évidemment nuisible. Le danger devient « sérieux, lorsqu'on emploie les alcools rectifiés de « grains, de betterave ou de mélasse. » *Dr Bergeron, Rapport à l'Académie de médecine, du 15 mai 1870.* M. Viard, chimiste distingué, n'est pas moins affirmatif dans son *Traité général des vins et de leurs falsifica- tions*, grand ouvrage de conscience et d'érudition, couron- né par l'Académie des Sciences et honoré du grand prix de 1883. « Le vinage, dit-il, devient nuisible pour la santé « publique, lorsqu'il est fait à la dose de plus de 40 gr. « Dans ce cas, l'alcool ne fait que se mélanger à la masse, « et alors il agit sur l'estomac comme les mélanges « d'eau et d'alcool... Le danger devient sérieux, lors- « qu'on emploie pour le vinage les alcools de grains, de « betterave ou de mélasse, qui possèdent en sus de « l'alcool vinique des principes soit toxiques soit « défectueux. » *2^e édition, p. 263 et suivantes.* Cepen- dant, le vinage à 40 gr seulement, ne suffit pas, soit pour assurer la conservation et le transport des vins des sa- bles du Midi, soit pour obtenir des vins doux. Il est aussi important de remarquer que les alcools de grains de betterave et de mélasse réputés dangereux sont encore les meilleurs des alcools d'industrie.

V

Voilà donc ce qu'on ose offrir pour la célébration de la Sainte Messe : des vins additionnés de cinquante litres d'eau par hectolitre, ou altérés d'un équivalent de quar- ante à soixante-dix litres d'eau par hectolitre et dange- reux pour la santé.

Avec ces moyens, il est facile d'allécher par des prix rémunérateurs en réalité et cependant très bas en appa- rence, par des primes plus ou moins gratuites, par des participations aux bonnes œuvres, etc., etc. Aussi, voyons-nous des fournisseurs consciencieux, placés dans les meilleures conditions, renoncer à cette vente, parce qu'ils ne peuvent s'abaisser à des pratiques dé- loyales. Témoin M. Salières, qui ne craint pas d'insé- rer cette note dans son prospectus : *J'ai rayé de mes prix courants le vin blanc, qui devrait être coté à un prix trop élevé pour être expédié naturel.*

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 julii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XV

VERTU DE CHARITÉ

2^o Excellence de la charité

Je vais vous dire aujourd'hui quelque chose de l'excellence de la charité, vertu que nous avons définie dans notre dernière instruction : l'amour de Dieu par dessus toutes choses. Je dis quelque chose : car je ne prétends pas vous en montrer toute la beauté ni tout le prix. Saint Jean en a fait le plus bel éloge en disant que Dieu et la charité, c'est la même chose : *Deus charitas est*. Louange courte et longue tout à la fois, dit saint Augustin, *brevis laus et magna laus* : courte en paroles, mais longue en signification. Pour célébrer dignement la charité, il faudrait donc comme pour Dieu lui-même, des louanges infinies. J'espère cependant vous en dire assez pour vous faire comprendre ce mot de saint Paul : La charité est la plus grande des vertus. Pour cela, je vous en retracerai les principaux avantages en développant les trois pensées suivantes : la charité enrichit, fortifie, et réjouit notre âme ; en d'autres termes, elle est notre richesse, notre force, notre bonheur.

I

Premièrement la charité nous enrichit. Elle le fait de deux manières : en ornant nos âmes de la grâce sanctifiante, et en nous rendant par là même capables de mériter.

Aux yeux d'un homme qui a la foi, la seule richesse véritable est la grâce sanctifiante. Par elle en effet notre âme est vivante de la vie surnaturelle, elle est agréable à Dieu, elle a droit au ciel. Aussi toutes les richesses du monde ne se peuvent comparer à ce trésor. Soyez aussi riches que vous voudrez des biens terrestres ; sans la grâce, vous êtes affreusement pauvres et misérables. Au contraire ne possédez rien des choses d'ici-bas : si vous avez la grâce sanctifiante, vous êtes riches, vous êtes souverainement riches, vous ne possédez rien moins que Dieu.

De là, m. f., concluez à l'excellence de la charité. C'est elle qui garde en nous la grâce sanctifiante, c'est elle aussi qui nous la rend quand nous l'avons perdue. D'abord la grâce sanctifiante et la charité sont deux compagnes inséparables : ensemble elles entrent dans l'âme, ensemble aussi elles en sortent. Dieu met en même temps dans notre âme sa grâce et son amour. Mais aussi le jour où nous cessons d'aimer Dieu par dessus

toutes choses, où nous lui préférons une créature, le jour en un mot où nous perdons la charité par un péché mortel, ce jour-là nous perdons également la vie de la grâce, tout notre trésor, toute notre richesse. Notre âme est morte aux yeux de Dieu : *Qui non diligit manet in morte*. (I Joan. III, 4.)

C'était donc la charité qui gardait notre plus précieux trésor. Qui est-ce qui nous le rendra quand il est perdu ? Dieu sans doute, car lui seul le peut. Mais il ne le fera pas sans une préparation de notre part ; or cette préparation sera nécessairement un acte de charité. A la vérité il y a un sacrement établi pour rendre la grâce perdue ; mais il ne la rend qu'à la contrition. Or la contrition, qu'est-ce autre chose qu'un acte d'amour de Dieu ? Si elle est imparfaite, l'absolution seule effacera les péchés : mais la contrition imparfaite elle-même renferme un commencement d'amour de Dieu, et c'est cet amour qui obtient le pardon. Si au contraire l'acte d'amour ou de contrition est partait, avant même l'absolution, sans aucun délai, il a le pouvoir d'effacer tous les péchés : *Caritas operit multitudinem peccatorum*. (I^a Pet. ix, 8) ; et il nous rend sur le champ l'amitié de Dieu : Celui qui m'aime est aimé de mon père, a dit Jésus. (Joan xiv, 21). Le jour où Madeleine vint se jeter aux pieds du Sauveur pour y répandre ses parfums et ses larmes, elle fit paraître en cette occasion plusieurs vertus : foi, humilité, mortification. Mais aucune autre que l'amour ne lui obtint le pardon de ses péchés. Parce qu'elle a aimé, dit Jésus, ses nombreux péchés lui sont remis. O ineffable pouvoir d'un acte de charité ! Un homme aurait-il offensé Dieu toute sa vie, eût-il donné dans tous les désordres et tous les excès, si, à la dernière minute, à la dernière seconde de son existence, il se tourne vers Dieu et lui dit du fond du cœur : Je vous aime par dessus toutes choses parce que vous êtes infiniment bon, aussitôt Dieu oublie ses péchés, lui rend son affection, et comme au bon larron lui ouvre les portes du ciel.

Mais je n'ai pas encore dit tous les biens que la charité procure à notre âme. Quand elle l'a ornée de la grâce sanctifiante, elle lui donne en outre le précieux pouvoir de mériter. Vous connaissez, m. f., la doctrine de l'église sur le mérite : toutes nos actions, même les plus humbles et les plus modestes, quand elles sont faites en état de grâce, et avec intention de plaire à Dieu, c'est-à-dire quand elles sont faites dans la charité, acquièrent un droit à une récompense éternelle. Ce n'est pas que nos actes aient par eux-mêmes quelque valeur. En stricte justice Dieu ne nous doit rien ; si nous le servons, nous ne lui sommes que des serviteurs inutiles. Mais c'est qu'il a promis de ne rien laisser sans récompense, pas même le verre d'eau froide donné en son nom. Dès lors comprenez-vous quelles immenses richesses on peut acquérir avec la charité ? Voilà une personne qui vit constamment en état de grâce, dont tous les actes sont au-

tant d'actes d'amour, parce qu'ils sont offerts à Dieu, quels trésors de mérite n'amasse-t-elle pas, et qui ne lui seront jamais enlevés! Quel triste spectacle au contraire de voir la plupart des hommes si peu soucieux de conserver la charité et d'agir par le motif de la charité! Travaillez, malheureux que vous êtes, courez, donnez-vous beaucoup de peine pour acquérir des richesses périssables : les vers et la rouille auront bientôt consumé vos trésors, et vos désirs périront avec vous. J'irai même plus loin : pratiquez toutes les vertus, même les plus héroïques; si vous n'avez en même temps la charité, tout cela ne vous servira de rien devant Dieu. Ecoutez saint Paul : « Quand je parlerais, dit-il, toutes les langues des hommes et des anges, sans la charité, je ne suis qu'un airain sonnante ou une cymbale retentissante, Quand j'aurais le don des prophéties, quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais mes biens aux pauvres et que je livrerais mon corps pour être brûlé, sans la charité, tout cela ne me sert de rien. » C'est que toutes ces vertus extraordinaires ne peuvent donner à l'âme la grâce sanctifiante; et, en second lieu, elles sont de nul mérite aux yeux de Dieu, si elles ne sont animées par la charité. Ecoutez donc, mes bien chers frères, cet avertissement que Dieu dans l'Apocalypse donne aux hommes qui se croient riches sans posséder son amour : « Vous prétendez être riches et comblés de biens, vous dites n'avoir besoin de rien; et vous ne prenez pas garde que vous êtes pauvres et chétifs et misérables et aveugles et dénués de tout. Je vous conseille d'acheter auprès de moi de l'or éprouvé par le feu. » Cet or, m. f., c'est la charité, sans laquelle nous sommes infiniment pauvres, mais avec laquelle nous sommes infiniment riches.

II

Le second avantage de l'amour de Dieu, c'est qu'il est pour nous une source de force et de courage. Qu'il s'agisse d'éviter le mal ou de faire le bien, nous ne trouvons pas en nous l'énergie suffisante pour cela. Eh bien! c'est surtout l'amour de Dieu qui est capable de nous la communiquer. Si vous m'aimez, dit Jésus-Christ, vous garderez mes commandements. Ces paroles peuvent signifier que l'obéissance aux commandements de Dieu est la marque de la charité; mais elles signifient aussi que nous puisons dans l'amour de Dieu la force nécessaire pour accomplir sa loi.

Donnez-moi donc un chrétien qui aime véritablement Dieu; je vous réponds que cet homme possède toutes les vertus et observe fidèlement tous les commandements. Il est juste dans tous ses actes, humble et généreux dans ses relations avec son prochain, sobre et chaste dans sa conduite privée, fidèle à tous ses devoirs religieux : en un mot, en possédant la charité, il possède toutes les vertus. Et il ne les possède pas à la manière des mondains qui, n'ayant pas la force d'embrasser la vertu, se contentent d'en étaler les apparences; il

est vertueux non-seulement en paroles et en actes, mais dans ses pensées, dans ses sentiments et jusqu'au plus intime de son être. Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul, faisant l'éloge de la charité, affirme qu'elle contient en elle seule toutes les vertus. « La charité, dit-il, est patiente, elle est douce, elle est bienfaisante; la charité n'est point envieuse, elle n'est point téméraire ni précipitée, elle ne s'enfle point d'orgueil; elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche pas ses propres intérêts; elle ne s'aigrit point, elle ne conçoit point de mauvais soupçons; elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité; elle supporte tout, elle croit tout, elle souffre tout. »

Mais, m. f., non-seulement l'amour de Dieu nous inspire la force nécessaire pour accomplir les commandements; il nous rend capables des plus grands sacrifices, des actes les plus héroïques, alors même qu'ils ne sont que de simple conseil. Aimez et faites ce que vous voudrez, disait saint Augustin : *Ama et fac quod vis*. Cela est vrai même de l'amour purement humain : combien de fois n'a-t-on pas vu en effet les craintifs devenir courageux par l'amour, les faibles, forts et invincibles? Aussi les païens représentaient l'amour les mains chargées de couronnes et de lauriers, pour marquer qu'il est constamment victorieux et qu'il triomphe de tout. Or, si l'on a vu l'amour humain produire ces merveilles, quels prodiges d'héroïsme ne pourrait enfanter l'amour divin, et quels prodiges n'a-t-il pas enfantés en effet? C'est l'amour de Dieu qui rendait les martyrs souriants au milieu des supplices. C'est lui qui a poussé tant de saints à une pénitence qui effraie la nature. On a même vu des mères exciter leurs enfants à périr au milieu des tourments, pour témoigner à Dieu l'ardeur de leur amour. L'Ecriture a donc bien raison de dire que l'amour est fort comme la mort : *Fortis est sicut mors dilectio*. Ah! m. f., si nous sommes faibles, si, au lieu de donner à Dieu plus qu'il n'exige, nous avons bien de la peine d'obéir à sa loi, n'est-ce point parce que nous n'aimons pas assez? Aimons et nous serons forts. *Ama et fac quod vis*.

III

J'ajoute en dernier lieu : Aimons et nous serons heureux. La charité est la plus douce et la plus délicieuse des vertus.

Il n'est pas besoin de réfléchir longtemps pour comprendre que le bonheur de l'homme consiste à aimer. Ne trouvant pas en lui-même le principe de sa félicité, il faut de toute nécessité qu'il sorte de lui-même pour s'attacher à quelque autre objet et lui demander ce bonheur dont il a soif. A qui donc doit-il s'attacher? Que doit-il aimer pour être heureux? Tout le problème du bonheur est dans cette question.

Or il n'y a et il ne peut y avoir parmi les hommes que deux sortes d'amour. Les uns aiment Dieu seul par dessus toutes choses et Dieu seul en toutes choses; les autres aiment les créatures plus

que Dieu. Interrogeons d'abord ces derniers. Vous qui n'aimez pas Dieu, ou qui du moins lui préférez la créature, rendez-nous compte de votre expérience; avez-vous trouvé le bonheur? Mes bien chers frères, vous connaissez la réponse de ces hommes, et plusieurs d'entre vous peuvent répondre eux-mêmes : Non, le monde ne donne pas ce qu'il promet; il fait espérer le bonheur, il n'apporte qu'un vide immense et un amer dégoût.

Ecoutez au contraire la réponse de ceux qui ont aimé Dieu de tout leur cœur. Jamais l'amour humain n'a fait entendre pareils accents, parce que jamais il n'a goûté pareilles délices. O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, s'écriait un saint Augustin, c'est trop tard que j'ai commencé à vous aimer! Seigneur, disait un saint François Xavier, vous ne m'aviez promis que des peines à votre service, et voilà que vous me comblez de délices; vous m'avez trompé, Seigneur, vous m'avez trompé. De nos jours, quand le bienheureux curé d'Ars prêchait sur l'amour de Dieu, il ne pouvait retenir ses larmes et il répétait souvent : Aimer Dieu, oh, que c'est beau! Il faudrait citer tous les saints; car tous ont trouvé dans l'amour de Dieu des joies ineffables, tous ont confirmé par leur expérience la parole de Jésus-Christ : Mon joug est suave et mon fardeau léger.

Ce n'est pourtant pas que Jésus épargne les peines et les afflictions à ses amis. Non; mais l'amour soulage tous les travaux et adoucit toutes les peines. Là où est l'amour, dit saint Bernard, il n'y a pas de travail; ou si travail il y a, le travail est aimé et on ne le sent pas. Le martyr saint Tiburce marchant sur des charbons embrasés, disait à son bourreau : Il me semble marcher sur des roses. C'est ainsi que la charité transforme en joies toutes les peines des amis de Dieu.

Peut-être me direz-vous : Nous n'avons jamais senti cette joie d'aimer Dieu. Mais aussi avez-vous jamais aimé Dieu comme il veut être aimé? Oui, m. f., les délices dont je vous parle se trouvent réellement dans l'amour; la charité qui fera notre félicité éternelle doit dès ici bas commencer notre bonheur. Mais pour cela il ne faut pas aimer à demi; celui qui a fait notre cœur l'a fait pour lui et le veut tout entier. Si vous le partagez entre Dieu et la créature, est-il étonnant que vous ne goûtiez pas les joies de l'amour? Dieu, en vous les refusant, vous donne même une preuve de sa bonté. Car s'il ne nous fait trouver dans tous les objets créés que misère et désenchantement, c'est qu'il voudrait nous amener tous à pousser ce cri d'un grand saint : Vous nous avez fait pour vous, mon Dieu, et notre cœur sera inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous.

Terminons, m. f., sur cette parole de saint Augustin. Sans la charité, il ne peut y avoir pour notre cœur ni paix ni bonheur. La charité est tout pour nous, car elle est Dieu lui-même. Elle est notre seule véritable richesse, elle est notre force, elle est notre joie sur la terre en attendant qu'elle fasse notre bonheur éternel. Mettons donc tous nos

soins à l'acquérir; et, quand nous l'avons acquise, à la conserver et à l'augmenter. Tout le reste n'est que misère et vanité. *Omnia vanitas præter amare Deum.*

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

COMMENT IL FAUT COMPRENDRE ET PRATIQUER LA PRIÈRE

La prière est un des grands devoirs de la vie chrétienne. Puisque nous devons remplir ce devoir souvent, plusieurs fois par jour, il est très important de connaître ce qu'il faut faire pour nous en acquitter convenablement. Il est à croire qu'il manque à nos prières plusieurs des conditions requises pour que le bon Dieu les exauce, car nous obtenons si peu. Nous prions beaucoup, nous le pensons du moins, et notre âme reste desséchée, privée des divines rosées de la grâce, pareille aux prairies brûlées par le soleil d'été et qui attendent vainement les pluies du ciel. C'est que nous prions mal ou que nous ne prions pas comme il faut, puisque Notre-Seigneur a promis d'exaucer toute prière bien faite.

Il n'est pas rare de rencontrer même chez les personnes pieuses des idées et des pratiques tout à fait fausses au sujet de la prière. Il en est qui s'imaginent que prier consiste à dire des prières, à réciter des formules quelconques; elles croient, ces personnes, que prier beaucoup signifie réciter de nombreuses prières. Elles se figurent, ces pauvres âmes, avoir prié beaucoup et bien prié quand elles ont récité toute une série d'oraisons déterminées, qu'elles se sont fixées comme une tâche sacrée et à laquelle elles ne voudraient manquer pour rien au monde. On les voit passer à cet exercice plus ou moins machinal des heures entières; les litanies succèdent aux litanies, les chapelets aux chapelets; hélas! et elles n'ont pas prié! Ne pourrait-on leur appliquer cette réflexion d'un saint : Vous ne savez pas ce que vous dites, vous ne vous entendez pas vous-mêmes, comment voulez-vous que le bon Dieu vous entende? Vous ne faites pas attention à ce que vous demandez, vous ne paraissez point y attacher de prix, pourquoi voulez-vous que le Seigneur vous accorde des choses que vous demandez si mal et que vous semblez si peu désirer?

N'y a-t-il pas là quelque chose de trop vrai? Ne dirait-on point, quand nous prions, que nous nous acquittons d'une corvée plus ou moins ennuyeuse, dont nous voulons nous débarrasser le plus vite possible? Nous nous mettons à genoux sans songer à ce que nous allons faire; nous faisons un signe de croix plus ou moins distrait, et aussitôt nos lèvres murmurent sans attention la formule ordinaire, et nous continuons ainsi jusqu'à la fin. Il nous arrive même parfois de ne nous

reconnaître, de ne songer à ce que nous faisons qu'au signe de croix final.

Sans traiter ici la question des distractions plus ou moins volontaires et de la valeur de ces prières ainsi récitées, ne pouvons-nous pas dire que, franchement, on ne saurait donner le nom de prière à ce parler inconscient? Qu'il ne soit pas coupable, soit, mais que voulez-vous qu'il obtienne du bon Dieu?

La prière, c'est l'élévation du cœur au-dessus des créatures pour se rapprocher de Dieu et lui exposer ses besoins, ses desirs. C'est encore le coup d'aile de l'âme qui monte près du Seigneur pour l'adorer, le bénir, le remercier, lui demander ses grâces. La prière, c'est le cri qui s'échappe d'un cœur profondément convaincu de sa faiblesse, de sa misère, et va, tout vibrant et tout ému, frapper jusqu'au cœur de Dieu lui-même. Or, qu'y a-t-il qui s'en approche dans la manière de faire dont nous parlions plus haut? Où est alors l'élévation du cœur? il dort! Où trouvez-vous le vol de l'âme? elle est terre à terre aux mille soucis! Où retentit ce cri de faiblesse convaincu qui pénétrera le ciel? c'est un murmure qui ne s'élève pas au-dessus de celui qui le produit! Il y a autant de différence entre cette manière de prier et la véritable prière qu'entre les disciples de Jésus dormant au jardin des Oliviers et le Sauveur prosterné et en agonie. Ils dormaient et Jésus priait. Eux faisaient un somme, Jésus une prière.

Puisque nous traitons de ce qu'on pourrait appeler le côté matériel de la prière, disons, pour être pratiques, la ligne de conduite à suivre à ce sujet.

Et d'abord, chères âmes, rappelez-vous toujours deux choses. La première, c'est que le bon Dieu n'a pas besoin de nos prières; ce n'est donc pas pour lui, mais pour nous que nous les devons faire. La seconde, c'est que Dieu est pour nous un père, et que la prière n'est autre chose qu'une demande adressée par un enfant à son père. Avec ces deux principes incontestables vous comprendrez et retiendrez ce que nous allons dire.

Lorsque vous voulez prier, songez d'abord à qui vous allez parler; c'est à Dieu, si grand, si saint! et vous, vous êtes si petits, si peu de chose, si misérables! Mettez-vous à genoux, pénétrés de cette pensée, et commencez votre prière par un signe de croix plein de foi.

Il faut avoir une formule de prière; la meilleure est celle de son propre diocèse. Gardez-vous néanmoins de vous y astreindre absolument, soit pour les prières qu'elle renferme, soit pour la longueur. Cette formule n'est qu'un accessoire; elle doit vous aider à prier, mais n'allez pas croire que si elle n'est pas complète votre prière sera manquée. Prier, c'est parler au bon Dieu; peu importe donc que vous employiez tels ou tels mots, que vous en disiez plus ou moins; si vous avez parlé au bon Dieu, vous avez prié.

Ne vous préoccupez nullement de savoir quelles

oraisons vous direz, et celles que vous omettrez. Basez-vous sur le temps que vous pouvez ou voulez donner à la prière. Si vous disposez seulement de cinq minutes, n'essayez pas de réciter, pendant ces cinq minutes, des formules qui exigeraient un quart d'heure. Priez, durant ce moment, sans vous inquiéter du nombre de *Pater* ou d'*Ave* que vous pouvez dire. Oh! que nous ferions moins de ces prières marmottées et inutiles si nous nous en tenions à cette règle si simple : Employer à la prière le temps dont nous disposons sans nous soucier de ce que nous aurons le temps de réciter!

On peut appliquer à la prière ce que Notre-Seigneur disait de l'aumône : Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez peu, mais ce peu donnez-le de bon cœur. N'est-il pas vrai que nous prions mal si souvent parce que nous voulons réciter de nombreuses prières en peu d'instant? Un *Pater*, un *Ave*, bien dits, ne vaudraient-ils pas mieux que ce barbouillage de mots qui est si peu respectueux pour la majesté divine?

— Mais j'appartiens à plusieurs confréries, disent certaines personnes, je dois un certain nombre de prières. J'ai l'habitude de réciter telles ou telles oraisons chaque jour, de dire mon rosaire! — A Dieu ne plaise que nous condamnions ces pieuses pratiques! si vous pouvez vous acquitter convenablement de toutes ces charges, c'est parfait. Mais si, sous prétexte que vous avez de nombreuses prières à dire, vous les faites mal, oh! alors je vous en supplie, laissez là toutes vos prières de confréries. Le devoir de prier oblige en conscience, et les confréries n'obligent pas. Priez posément, bien lentement; si vous ne pouvez achever que la formule de prière ordinaire, contentez-vous en. Au lieu de bredouiller un rosaire sans attention, récitez pieusement une seule dizaine, vous aurez du moins prié. Vous êtes fatigué, souffrant, malade : plutôt que de tout gâter en voulant tout dire, adressez au bon Dieu un simple mot du cœur : « Mon Dieu, je suis bien fatigué, souffrant, je vous offre ma fatigue, ma souffrance! Mon Dieu, bénissez ceux que j'aime! Mon Dieu, pardonnez-moi si je vous ai offensé! Mon Dieu, je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime! » Rien que cela, avec un *Pater* et un *Ave*, vous aurez fait une excellente prière.

Terminons par celle que les Apôtres adressaient un jour au Sauveur : « Seigneur, apprenez-nous donc à prier. » Oui, mon Dieu, faites-nous comprendre ce qu'est la prière et comment vous désirez nous voir prier afin de pouvoir nous exaucer!

DEUX ENTRETIENS SUR LA LIBRE-PENSÉE

Nous croyons devoir donner les deux entretiens suivants que nous avons entendu faire dans une église de campagne par un jeune curé à ses paroissiens. Ils ont

été écoutés avec une attention toute spéciale par des gens d'intelligence ordinaire, qui paraissaient enchantés de voir qu'on les prêchait sur le ton varié de la cause, avec un abandon qui ne manquait pas d'ailleurs de distinction, et que leur pasteur faisait trêve au genre habituel, dignement monotone, et, en été, facilement endormant, de la chaire.

I

LA LIBRE-PENSÉE. — QU'EST-CE ? — EST-ELLE UN DROIT INALIÉNABLE DE L'HOMME ?

Qui crediderit et baptisatus fuerit hic salvus erit.

Mes frères,

Quand on considère l'influence vraiment magique de certains mots, on ne saurait s'empêcher d'en concevoir de l'étonnement et, à l'occasion, de le manifester. Un mot nouveau, à peine né sous la plume d'un écrivain fameux ou tombé des lèvres d'un orateur en vogue, en quelques jours a fait le tour de la presse et avec elle son tour de France. Souvent l'expression est mal définie, le sens en est peu précis. Qu'importe ! la masse du peuple s'en empare et le redit sans s'inquiéter de savoir au juste ce que l'expression signifie. Ainsi nous sommes en France ; nous nous payons de mots.

Au nombre des mots dont je parle, on peut classer hardiment celui-ci : *la libre-pensée*. Il y a peu de monde qui n'en ait entendu parler soit dans les journaux, soit même dans les conversations courantes. Cependant, combien connaissent le sens précis de l'expression, sa portée, son histoire et tout le programme d'idées qu'elle renferme ! Dernièrement, quelqu'un d'entre vous, qui se trouve probablement dans cet auditoire, a voulu s'en instruire. Il m'a demandé l'explication du mot *libre pensée*. Je l'en félicite et je l'en remercie. Cette explication, je l'ai cherchée aussi nette que possible, et, comme elle peut servir à un grand nombre sinon à tous, je vais vous la donner du haut de la chaire chrétienne. Nous dirons deux choses : 1^o Que signifie le mot *libre pensée* ? et 2^o Est-il vrai qu'elle désigne un droit inaliénable de l'homme, savoir le droit de penser ce qu'il veut en matière de religion, et même d'agir comme bon lui semble en matière de morale ? La réponse à ces deux questions devra suffire à vous donner le sens juste de l'expression : *la libre pensée*.

I

Quel est le sens du mot *libre pensée* ? Il y a deux méthodes connues pour rechercher le sens d'un mot, l'étymologie et l'origine historique. La première peut à la rigueur suffire dans certains cas, par exemple quand les mots n'ont qu'une importance grammaticale ; elle serait tout à fait insuffisante quand ceux-ci ont de plus une valeur philosophique, historique, religieuse ou sociale. Dans ce cas il est nécessaire d'ajouter à l'étymologie les lumières de l'histoire. Oui, m. f., l'histoire a le droit d'intervenir dans la définition d'un mot ; car les mots ont leur histoire, tout comme les individus et les peuples. Demandez-le à ces

grands savants, MM. Lenormant et Darmesteter, qui ont entrepris, malgré les difficultés que présente cet énorme travail, l'histoire des mots de notre belle langue française. Relativement à l'expression qui nous occupe, nous emploierons les deux méthodes, car le mot *libre pensée* a surtout une valeur philosophique, historique et sociale qu'il importe de bien établir.

L'étymologie est facile. Il s'agit d'un mot composé, dont les deux membres considérés séparément sont l'expression de deux facultés essentielles à l'espèce humaine ; la liberté et la pensée. Donnons leur définition. — La liberté est une faculté par laquelle l'homme peut faire un choix, quel que soit l'objet de ce choix. Cette faculté est particulière à l'espèce humaine et fait défaut dans toutes les autres espèces de la création. Quand le choix est fait selon les règles du bon et du bien, la liberté est vraie. Si au contraire il s'écarte de cette règle, la liberté est fausse et se nomme licence. La liberté vraie constitue un droit et aussi un devoir. La liberté fausse ou licence au contraire, est l'abus d'un droit. — La pensée est cette autre faculté, également exclusive à l'homme, par laquelle il conçoit des idées qu'il associe selon certaines règles qu'on nomme la logique. L'animal peut-il avoir des idées ? d'aucuns savants le disent ; mais ce qu'il n'a certainement pas, c'est la faculté de les abstraire, pour les associer, les coudre ensemble, et les réduire à l'état de science. Ces définitions étant données, si vous unissez ces deux mots *pensée* et *liberté*, vous avez le sens étymologique de l'expression. Maintenant interrogeons l'histoire.

Le mot *libre pensée* tout en paraissant nouveau est déjà vieux. Il n'est pas né dans ce siècle, mais dans celui qui l'a précédé. Les philosophes d'avant la Révolution en sont les auteurs, ce qui le rend déjà suspect aux catholiques, mais il est juste de leur en laisser la paternité. Transportez-vous par la pensée à un siècle en arrière. Vous savez quel était l'état, disons mieux la manie des esprits, à cette époque. Les Français, on peut le dire, avaient la manie de la liberté. C'était à qui pourrait en découvrir quelque nouvelle dont le peuple n'avait jamais entendu parler. Le peuple, qui devrait pourtant bien savoir que c'est quand on lui parle le plus de liberté qu'on lui en laisse le moins, s'y est laissé prendre. Il offrait aux révélateurs de libertés cachées, des statues et des couronnes de lauriers, en attendant qu'il leur donnât son sang. Les philosophes qui chez tous les peuples et dans tous les temps sont gens habiles à exploiter l'enthousiasme des multitudes, ont découvert cette liberté dont on n'avait jusqu'alors pas entendu parler, la liberté de la pensée. Le peuple n'a pas réfléchi qu'avant 1789 cette liberté existait peut-être plus qu'elle n'existe aujourd'hui, et il a emboîté le pas à la suite de Voltaire et de Jean-Jacques. Ces deux noms, vous les connaissez, deux noms fatidiques qui évoquent le souvenir des plus mortels ennemis de l'Eglise. C'est précisé-

ment contre cette dernière qu'ils ont exploité le mot de libre pensée. L'Eglise, ont-ils dit au peuple, vous impose ses croyances religieuses par voie d'autorité; c'est une liberté qu'on vous vole. En religion, comme en tout le reste, vous êtes libres de croire ce que vous voulez; rejetez l'enseignement des prêtres, et venez à nous qui sommes les affranchisseurs de la pensée humaine. Ils se sont bien gardés de dire, les menteurs, que si l'Eglise enseignait par voie d'autorité, ce qui est vrai, elle n'imposait pas sa croyance sans donner des raisons, sans mettre à la tête de son enseignement ce que nous appelons les motifs de crédibilité, ce qui est encore vrai. Sans doute, si l'Eglise disait au peuple : *Crois ou meurs*, j'aurais compris qu'on lui adressât le reproche d'opprimer la pensée. L'Eglise dit au contraire : Avant d'exposer en détail les dogmes de mon symbole, écoute d'abord les motifs de cette croyance. Si tu les trouves justes, solides, suffisants, divins même, car ils le sont, eh bien ! tu croiras, et tu croiras librement.

Ainsi ont donc agi les apôtres de la philosophie; ils ont menti au peuple en lui faisant croire que l'Eglise leur volait une liberté, la liberté de pensée en matière religieuse. En conséquence, historiquement parlant, la libre pensée est un mot de guerre qui ne contient pas un mot de vérité et qui a été créé pour rendre odieuse l'Eglise de Jésus-Christ.

Mais entrons plus avant dans la question, et considérons :

II

S'il est bien vrai que l'homme a le droit imprescriptible de penser ce qu'il veut en matière religieuse ?

La question est sérieuse, m. f.; c'est le fond même du débat qui existe entre l'Eglise et la libre pensée. La libre pensée religieuse est-elle un droit de l'homme ? De la réponse à cette question dépend la justification ou la réprobation de la libre pensée.

Non ! La libre pensée religieuse n'est pas plus un droit de l'homme que la libre pensée scientifique, philosophique, politique et sociale. Telle est la proposition que j'avance et dont je vais commencer la démonstration.

La pensée de l'homme, m. f., quelle qu'elle soit, sur quelque objet qu'on puisse l'exercer, est soumise à des règles dont elle ne saurait s'affranchir sous peine de tomber dans une sorte de *libertinage* ou plus rien n'est vrai, ni juste, ni bon, ni sage, ni sensé. La religion est une science comme les autres sciences humaines, que dis-je, c'est la plus belle, la plus étendue, la plus relevée de toutes les sciences. Ainsi considérée, la religion comme science est soumise à une règle infaillible, d'où la pensée de l'homme ne doit pas s'écarter. Cette règle, je vais vous la dire tout de suite, c'est la foi à l'autorité de Dieu révélateur. Quand donc la pensée de l'homme veut s'exercer sur la matière religieuse, en d'autres termes quand l'homme veut

savoir exactement ce qu'il faut croire, il est emprisonné forcément dans le cercle : Je dois croire ce que Dieu a révélé. Pourquoi ? Parce que Dieu est la vérité même. Donc, savoir exactement ce que Dieu a révélé, voilà l'unique théâtre où puisse s'exercer la pensée humaine en matière de religion. Sans doute il ne lui sera pas défendu de chercher à connaître les raisons, l'harmonie, la beauté de ses croyances. C'est le champ libre laissé par Dieu à la pensée humaine, et certes ce champ est vaste, beau, fertile en connaissances dont la sublimité est indiscutable. Demandez à saint Augustin, à saint Thomas, à Bossuet et à tant d'autres, si leur pensée s'est trouvée emprisonnée dans le dogme catholique. Ces génies étaient de la race des aigles qui aiment les hauts sommets. C'étaient des penseurs, eux, et certes ils pensaient librement. Les libres penseurs d'aujourd'hui veulent que le *Credo* soit une cage; c'est qu'ils ont tout juste l'envergure de ces petits oiseaux jaunes que vous connaissez et qui préfèrent s'enfermer dans un boudoir plutôt que d'habiter les plaines de l'air,

Au reste, en établissant l'analogie de la religion avec les autres connaissances humaines, continuons à démontrer que la pensée humaine n'est pas libre non plus dans les sciences, mais que là, comme en religion, elle est soumise à des règles. La règle des mathématiques, c'est la table de Pythagore. Quiconque s'en écarte est sûr de calculer à faux. Retournez en classe, suivez la leçon du professeur qui vous démontre un problème. Le raisonnement est juste, les opérations ne pèchent pas, la solution se trouve juste. Etes-vous libres de nier ce résultat ? Non ; si vous le faites on vous traite avec raison d'ignorant ou d'insensé. — La règle des sciences naturelles et physiques, c'est l'expérience ou l'expérimentation. En physique, on croit ce que les expériences ont démontré ; en chimie, ce que l'analyse a prouvé ; en histoire naturelle, ce que l'observation a découvert. On ne croit donc pas ce que l'on veut. — Voulez-vous entendre un professeur de philosophie ? Ce n'est pas lui qui vous permettra de raisonner comme vous voulez. Il vous enseignera d'abord les règles de la logique, et quand il vous aura rompu à l'exercice de l'argument et au maniement du sophisme, il ajoutera : Maintenant que vous connaissez la règle du raisonnement, raisonnez selon cette règle, et vous raisonnerez juste. Mais il n'y a pas jusqu'en politique, cette science que vous considérez comme la plus élastique, où vous n'êtes pas libres de penser comme vous voudrez. Tout homme sensé vous dira que la politique a une règle : le bien public. Par conséquent, toute théorie contraire au bien public doit être repoussée ; au contraire, toute mesure capable de le favoriser doit être adoptée.

Montrez-moi donc, ô libres penseurs, montrez-moi dans le vaste champ de la science humaine, un coin où ma pensée puisse s'exercer librement, c'est-à-dire s'affranchir de toute règle ? Et vous

voudriez avoir ce droit en religion ! Je croyais, moi, qu'en religion moins qu'ailleurs, l'homme doit être libre de penser ce qu'il veut. J'ai comparé la religion aux autres sciences, mais il y a entre elles cette différence énorme, que la religion a Dieu pour auteur, tandis que les autres sciences ont pour auteur le génie de l'homme. C'est parce que vous ignorez cette vérité que vous avez créé votre absurde libre pensée. Mais vous êtes à jamais d'avance condamnés. Vous osez vous dire les fondateurs de la religion de l'avenir. Le peuple ne vous croira pas, et il aura raison. Le peuple s'apercevra que vous lui mentez en disant qu'il est libre de se faire une religion, ou d'adopter la vôtre qui est de fabrique humaine. Le peuple saura qu'en religion il faut croire ce que Dieu a dit, et pas autre chose. Il sentira tout ce qu'il y a d'orgueil dans votre secte, et même rien que dans votre nom. La libre pensée, dira-t-il, c'est un défi jeté à la raison humaine, à l'Eglise de Jésus-Christ et à la religion de nos pères. Sus à son drapeau ! arrachons-le du milieu de la société pour mettre à sa place la croix, drapeau du Christ, du chrétien et de tout bon Français ! Ainsi soit-il.

II

LA LIBRE-PENSÉE EST UNE RELIGION A L'ENVERS
AYANT SON DOGME, SA MORALE ET SON CULTES

Qui vero non crediderit condemnabitur.

La libre-pensée, m. f., n'est pas seulement un mot qui sert à désigner un droit fictif de l'homme, c'est une religion. Bien plus, si l'on en croit plusieurs de ses adeptes, c'est la religion de l'avenir, celle qui doit remplacer la religion chrétienne, quand le catholicisme sera détruit. La date elle-même à laquelle doit s'opérer cette ruine d'une part et cette substitution de l'autre, a été annoncée par les écrivains prophètes de la secte. C'est au commencement du vingtième siècle qu'on verra s'établir en France et régner en maîtresse absolue, la *libre-pensée*. Funeste présage, auquel je refuse obstinément de croire, au nom du bon sens, de l'honneur et de la dignité française. Non, jamais on ne saurait me persuader qu'un jour mon pays cessera d'être chrétien pour devenir libre-penseur. La religion chrétienne, mise en regard de la libre-pensée, est trop belle pour que le peuple ne voie pas la beauté de l'une et la laideur de l'autre. Entre nous et nos adversaires le peuple jugera, et quand il aura étudié de près les doctrines, les mœurs et le culte libre-penseurs, il les repoussera comme des immondices qu'on jette à la voirie.

Aujourd'hui même, m. f., je veux considérer avec vous, pendant quelques instants, le dogme, la morale et le culte de la libre-pensée. Ces trois choses, vous ne l'ignorez pas, sont les éléments constitutifs de toutes les religions. Le dogme, c'est ce qu'il faut croire ; la morale, ce qu'on doit pratiquer ; et le culte, la manière dont on manifeste ses croyances. Ces trois éléments existent dans la

libre-pensée. Voilà pourquoi je me suis cru autorisé à dire que la libre-pensée était une religion. Religion de Satan, véritable copie de singe de la religion de Dieu, ainsi que je vais vous le démontrer.

I

Dogme libre-penseur. — Commençons par le dogme : c'est, dans une religion, la chose essentielle. On peut sans crainte formuler ce principe : Tant valent les dogmes, tant vaut la religion. Dans la religion catholique les dogmes sont tous contenus dans le *Credo* ; cherchons donc à connaître le *Credo* de la libre-pensée. Le *Credo*, qu'ai-je dit ? Je viens sans le savoir de profaner ce beau mot. Il veut dire : Je crois, et dans la libre pensée ; On ne croit pas. La négation, telle est la caractéristique de son symbole. C'est le signe de la bête, pour employer l'expression de l'Apocalypse. Lucifer, au jour de la rébellion, a mis sur son drapeau les lettres suivantes : *Non serviam*, je ne servirai pas ; le libre-penseur moderne y met les deux mots suivants : *Non credam*, je ne croirai pas.

Or, ses négations principales, les voici :

1^o *Je ne crois pas en Dieu.* Il fut un temps où la secte, désireuse avant tout de faire des dupes pour arriver à faire des recrues, disait à tous, catholiques, juifs ou protestants : Ne craignez rien, vous pouvez entrer dans nos rangs, nous croyons comme vous à l'existence de l'Etre suprême, que nous baptisons d'une appellation nouvelle : « Le grand architecte de l'univers. » Ainsi parlait Robespierre, quand au nom de la Convention il portait ce décret : Le peuple français croit à l'existence de l'Etre suprême et à l'immortalité de l'âme. Ce temps là, temps de formation, d'incubation est passé. Aujourd'hui le masque est jeté ; il n'est pas un libre-penseur qui dans le cercle de ses co-religionnaires osât prononcer le nom de Dieu. « Nous ne connaissons pas le nommé Dieu, disait le communard Eudes, j'entends que devant moi personne ne prononce jamais ce nom. » Proudhon, le libre-penseur fameux de Besançon, qui dans son temps a rêvé une constitution sociale d'où les maux auraient complètement disparu, répondait à la question : Qu'est-ce que Dieu ? par ces mots sacrilèges : Dieu, c'est le mal. Le jour de son initiation à la libre-pensée, le vénérable lui dit : Que doit-on à Dieu ? Proudhon répondit sans hésiter : La guerre.

Du premier dogme libre-penseur, passons au second ; il est ainsi conçu.

2^o *Je ne crois pas en Jésus-Christ.* — Dieu était sans doute un gêneur importun pour la libre-pensée, c'est pourquoi il fallait au moins en supprimer le nom. Attendu que Dieu est un esprit, et que sa preuve est la création, il suffira de dire que Dieu ne se voit pas, et que le monde s'est fait tout seul. Malgré ces absurdités, il s'est trouvé des gens qui ont cru à ce langage. Mais Jésus-Christ, voilà un gêneur bien autrement importun

que Dieu. Comment faire pour se débarrasser de lui ? Jésus-Christ, c'est Dieu-Homme. Il a vécu en chair et en os, dans un pays connu de tous. Sa vie a fait du bruit, et surtout sa mort. Il est entré dans l'histoire, son nom est jeté aux quatre coins de l'univers par des hommes qui sont fiers d'être ses disciples, avides même d'être ses martyrs. Dieu, passe encore, dit le libre-penseur ; mais Jésus-Christ, jamais !

Animée de cette haine déicide, la libre-pensée de nos jours a dirigé ses coups contre Jésus-Christ. Cette belle figure du Christ, devant laquelle se sont inclinés les plus grands génies, ces pieds adorables que dix-neuf générations ont embrassés avec des larmes d'amour, d'attendrissement et de repentir, ce Cœur percé d'une lance, rempli d'amour pour tous les descendants du premier homme et de la première femme, ces mains étendues sur l'arbre rédempteur comme pour répandre sur le monde une immense bénédiction, Jésus-Christ, en un mot, doit cesser d'être un Dieu pour devenir un homme vulgaire. Que bon gré mal gré tombe de dessus sa tête l'aureole divine qu'y a placée Dieu le Père quand il a dit à son Fils : *Ego hodie genui te*.

La libre-pensée s'est mise à l'œuvre. Faisant appel à la plume harmonieuse d'écrivains scélérats, elle s'est jetée avec une joie féroce sur les saints évangiles qui nous tracent si fidèlement le portrait du Christ. Sous le prétexte assurément vain que le surnaturel n'existe pas, et que les livres dont je parle en sont remplis, elle a arrangé la vie de Jésus-Christ comme on arrange la vie d'un aventurier. La plus sainte, la plus noble, la plus pure de toutes les femmes, la Sainte-Vierge Marie n'a pas été respectée. Pour déshonorer le Fils, il fallait déshonorer la mère, et la libre-pensée n'a pas reculé devant ce forfait. Pardon, ô Vierge sainte, pour les bourreaux modernes de votre adorable Fils ! « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

3^o *Je ne crois pas à l'Eglise.* — Le troisième dogme de la libre-pensée consiste à ne pas croire à l'Eglise. Ainsi le veut l' inexorable logique. Qu'est-ce que l'Eglise, sinon la continuation du Christ à travers les âges ? *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre*, disait Notre-Seigneur à ses apôtres le jour de l'Ascension. *Allez, enseignez toutes les nations...* *Celui qui vous écoute m'écoute. Celui qui vous méprise me méprise.* La libre-pensée a compris mieux que qui que ce soit le sens de ces paroles. L'Eglise, c'est encore Jésus-Christ. Le Pape est son représentant. Les évêques sont ses apôtres ; les prêtres sont ses ministres ; les catholiques sont ses disciples. Puis donc que nous avons tant fait que déclarer la guerre à Dieu, à Jésus-Christ, n'hésitons pas à faire la guerre à l'Eglise ; et alors est poussé ce cri fameux : *Le cléricalisme, voilà l'ennemi.*

4^o *Je ne crois pas à la vie éternelle.* — Enfin le quatrième dogme cher à la libre-pensée,

c'est la négation d'une autre vie. Débarrassons-nous de ce qui nous gêne, c'est le principe. En vertu de ce principe, la vie éternelle devait y passer, comme les autres dogmes. En effet, la vie éternelle suppose l'immortalité de l'âme, et cette dernière gêne considérablement l'âme des méchants. Quand on se croit autorisé à faire la guerre à Dieu, à Jésus-Christ et à son Eglise, il importe que l'âme ne soit pas immortelle, ou qu'il n'y ait pas d'autre vie après celle-ci. La négation de la vie éternelle fait partie intégrante du *Credo* de tous les malfaiteurs qui sont au monde, et personne n'en demande le pourquoi. La libre-pensée, en faisant sienne cette doctrine, s'expose donc à ce qu'on lui adresse ce reproche : Puisque tu as la prétention d'être un jour la vraie religion, pourquoi cet empressement à nier l'immortalité de l'âme et la vie future. Cela sent le voleur qui fuit d'instinct en apercevant le bicorne du gendarme.

Assez parlé du dogme ; il est temps de considérer la morale de la religion nouvelle, car la libre-pensée prétend avoir une morale.

II

Par morale, j'entends les principes qui servent à guider la conduite de l'homme dans la voie du bien et de l'honnêteté. D'ordinaire, cette morale dépend beaucoup de ce que l'homme pense ; c'est pourquoi la morale est liée intimement au dogme, comme la fille à la mère. L'homme agit comme il pense, disait Pascal de son temps. La maxime n'est plus vraie de nos jours, paraît-il, grâce aux lumières de la libre-pensée ; car c'est elle qui a inventé ce grand mot : *la morale indépendante*. Que signifie ce mot ? A mon sens il est corrélatif du mot *libre-pensée*. De même que l'homme est libre de croire en religion ce qu'il veut, de même en pratique il est libre d'agir comme il lui plaît. La libre-pensée en dogme est la religion du *quod libet*, en morale celle du *quod placet*. De tels principes sont larges, qui oserait le nier ? Mais sont-ils justes, et surtout sont-ils bons ? Croire ce que l'on veut, c'est un programme déjà bien alléchant ; mais faire ce qui est agréable, c'est le paradis sur terre. Quand on lance au milieu d'une société de semblables paroles, on est sûr qu'elles seront entendues. Mahomet n'a pas fait autrement, et le luxurieux Luther a facilement conquis les Allemands en ouvrant toutes grandes les portes de son paradis de débauches. Avant d'examiner dans le détail la morale de la libre-pensée, j'ai grand peur, j'avoue, qu'elle n'ait imité ces peu recommandables ancêtres. Mais ne préjugeons pas avant d'avoir porté le scalpel dans les flancs de cette morale.

La libre-pensée enseigne 1^o *Que l'homme n'est pas libre.* Ici encore se remarque le caractère de la négation. L'homme n'est pas libre, affirme le libre-penseur, il est fatalement voué à la nécessité ; il est, pour employer les termes en usage, forcément déterminé à faire telle ou telle action. Voilà le dogme fondamental mis à la base de la nouvelle morale.

Là dessus, je fais ce raisonnement. Si l'homme n'est pas libre, comme vous le dites, si la nécessité, d'où qu'elle vienne, le saisit et le force malgré lui à faire tel ou tel acte, comment osez-vous parler encore de moralité? Je croyais, avec le simple bon sens, que la liberté entre nécessairement dans les fondations de la morale. Si ce que vous dites est la réalité, l'homme a cessé d'être homme, il est devenu machine, ou, si vous l'aimez mieux, un vulgaire animal. Il agit fatalement, et son action n'est ni bonne ni mauvaise. Dès lors je demande qu'on jette au feu le code de nos lois, comme un livre inutile, qu'on renvoie dans leurs foyers les magistrats et les juges, et qu'au lieu de prison on élève un immense hôpital où seront enfermés tous ces gens que vous traitez de malfaiteurs, et qui ne sont, d'après vous, que des malades, dignes de compassion et de pitié.

La libre-pensée enseigne 2^o *que l'indissolubilité du mariage est contraire aux lois de la nature et de la raison*. Encore une négation. Jésus-Christ avait établi cette indissolubilité; l'Eglise, de l'aveu des historiens les plus impartiaux, fidèle à son mandat, s'est efforcée de maintenir avec énergie, à toutes les époques de son histoire, cette même indissolubilité, qu'elle considère justement comme la base de la famille et de la société. Aujourd'hui la libre-pensée la nie et finalement la rejette comme contraire aux lois de la nature et de la raison. Les lois de la nature s'opposent à cette indissolubilité, parce que, dit-elle, les convenances sociales ont souvent uni des êtres que la nature avait séparés par des antipathies qui ne se dévoilent que dans le mariage. A cela je réponds que la nature veut atteindre la fin pour laquelle le mariage a été établi. Or cette fin, c'est la famille, c'est-à-dire un père, une mère et des enfants. Otez le mariage, vous avez un homme, une femme, des enfants, mais pas de famille. La libre-pensée insiste et dit : Les lois de la raison s'opposent à l'indissolubilité, parce qu'elle fait de l'amour une loi et prétend ainsi asservir le plus capricieux et le plus involontaire des sentiments. A cela je réponds : la raison veut que l'homme fasse taire le caprice pour obéir au devoir, à ce qui est bon, sensé, juste et raisonnable. Or l'adultère, c'est le caprice ; et la fidélité conjugale le devoir, c'est-à-dire ce qui est juste, sensé, raisonnable.

La libre-pensée enseigne 3^o *qu'après la mort l'homme n'a point de récompense à attendre, ni de châtiments à craindre*. Ici la libre-pensée est prise en défaut gravement. A la base de sa morale, je n'ai point vu de fondation ; au faite, il n'y a également point de toiture ; ce qui nous oblige à dire que sa morale est une morale en l'air. Tous les fondateurs de religion, sans exception Luther et Mahomet, ont compris l'importance d'une sanction pour la morale. Ce sentiment échappe à la libre-pensée. Pas de liberté, par conséquent pas de devoir ; pas de devoir, donc aussi pas de récompense ni de châtiment. C'est logique, mais est-ce vrai ? est-ce sûr, est-ce raisonnable ?

Autant vous dire : Soyez vertueux ou vicieux, saint ou coquin, charitable ou voleur, vous êtes parfaitement égaux devant Dieu et devant les hommes. C'est le prix *ex-æquo* décerné au vice et à la vertu. Dès lors, que deviennent les grands mots dont les hommes sont tous fiers : Honneur, vertu ? Ce sont des mots qu'il faut ou bien rayer du dictionnaire, ou bien garder comme colifichets qu'on distribuera de temps en temps, comme on distribue certaines décorations.

La mort du libre-penseur devait se ressentir de tels principes. Pas de Dieu pendant la vie, par conséquent pas de Dieu à la mort. Ecoutez un orateur libre-penseur sur une tombe entr'ouverte : Un vrai maçon doit mourir comme il a vécu, libre-penseur ; et loin de considérer une telle mort comme une honte, c'est un titre qu'il faut franchement revendiquer. En un mot, la morale libre-penseuse devait aboutir fatalement à l'enterrement civil.

A ce sujet, permettez-moi, m. f., de répondre à une objection, disons mieux, à un prétexte mis en avant par les pontifes de la libre-pensée, auquel certains catholiques ne savent pas répondre. Les prêtres, disent ces bons apôtres, prennent trop cher pour nous enterrer. A cela je réponds : Combien donnez-vous par an aux Loges, c'est-à-dire à la libre-pensée ? Trente-six francs ! C'est un joli denier. Payez seulement cet impôt pendant dix ans. Cela fait 360 francs. Or pour 360 francs, je me charge de vous enterrer quinze fois. Voulez-vous une autre réponse ? Ecoutez. Vous êtes le peuple souverain, du moins on vous le dit et vous n'en croyez rien, je pense. Or priez vos représentants de voter au prêtre un traitement de 16 à 1,800 francs par an, et je me charge de baptiser, marier et enterrer gratis. D'autres réponses ne me feraient pas défaut, mais je trouve celles-là suffisantes.

III

Le culte de la libre-pensée est digne en tous points de son dogme et de sa morale. C'est un culte absolument vide, qui emprunte son caractère négatif à l'habitude qu'il a de singer le culte catholique. Je ne sais quel auteur a dit que Satan est le singe de Dieu. Jamais la vérité de cette parole ne se verra mieux que dans le parallèle établi entre le culte catholique et celui de la libre-pensée. Baptême libre-penseur, confirmation libre-penseuse, communion libre-penseuse, enterrement libre-penseur, tout cela existe. Leur temple porte le nom de Loge, un nom qui n'a pas l'air distingué. Dans cette loge des emblèmes : le compas, l'équerre et le marteau, le chandelier à sept branches, le soleil, la lune, les étoiles, des instruments de musique, des épées de fer blanc, des tabliers, des truilles, etc., tel est l'ameublement. Vous riez, et cependant voilà des gens qui n'ont pas assez de moqueries pour le culte catholique. A les entendre, nous sommes des bigots, des dévots, de pauvres cervelles qu'on amuse avec

des cérémonies. Il faudrait maintenant vous raconter par le menu le détail de tout ce qui se pratique dans les loges¹. Ce serait manquer de respect à cette enceinte et avilir la chaire chrétienne. Je préfère résumer ce que j'ai dit sur la libre-pensée en cette simple phrase : leur dogme est une sottise, leur morale une insulte, et leur culte une comédie.

Telle serait, m. f., la religion de demain, si le rêve des libres-penseurs devait se réaliser. Un bout de statistique pour achever de vous instruire sur ce sujet. D'après M. P. Rosen, ancien souverain, grand inspecteur général de la franc-maçonnerie, auteur de l'important ouvrage : *L'ENNEMIE SOCIALE, histoire documentaire de la F. M., de 1717 à 1890*, la grande Association internationale et secrète pour la destruction de l'ordre social chrétien, compterait aujourd'hui dans le monde entier 156,000 ateliers de travail ou loges composées de 25,875,000 francs-maçons plus ou moins en activité et de 2,850,000 sœurs-maçonnnes. Les caisses de cette association satanique auraient chaque année un roulement de trois milliards de francs. Son directoire suprême siège à Berlin, et elle possède 400 directeurs : à Naples pour l'Europe ; à Calcutta pour l'Asie et l'Afrique ; à Washington pour l'Amérique du Nord ; à Montevideo pour l'Amérique du Sud. Ce royaume de Satan, si vaste et si organisé qu'il soit, est destiné pour tant à la ruine. Jésus-Christ l'a promis et les assauts actuels ne sauraient nous effrayer : *Portæ inferi non prævalerunt !* Ainsi soit-il !

INSTRUCTION SUR LES MAUVAISES COMPAGNIES

CE QU'ELLES SONT. — NÉCESSITÉ DE LES FUIR

Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit ; amicus stultorum similis efficietur.

Celui qui fréquente la société des hommes sages sera sage lui-même ; mais l'ami des insensés deviendra semblable à eux.

Mes frères,

Voici un sujet d'une importance souveraine et d'une utilité pratique incontestable : les mauvaises compagnies. Là est le grand danger pour les âmes qui, d'ordinaire, y trouvent la mort. Combien, hélas ! se sont perdus à tout jamais pour avoir imprudemment noué des relations contre lesquelles on avait cherché vainement à les prémunir ! On reconnaît que les mauvaises compagnies sont à éviter, et qu'il faut les fuir à tout prix, si on veut conserver sa vertu, son honneur, sa réputation, la paix de la conscience et l'amitié de Dieu. Les

parents eux-mêmes rappellent fréquemment cette vérité à leurs enfants. Malgré tout, les méchants réussissent à attirer à eux des légions d'imprudents qui ne tardent pas à leur ressembler et à faire ensuite eux-mêmes de nouvelles victimes.

Comment expliquer ce recrutement extraordinaire et si facile de l'armée du mal ? Sans doute par l'attrait, trop naturel à l'homme déchu, pour le fruit défendu, et aussi par l'habileté des pervers à tendre leurs filets et par leur ingéniosité à multiplier les appâts. Mais, à mon avis, il existe une autre cause : c'est que le chrétien de nos jours a perdu la vraie et complète notion des mauvaises compagnies et qu'il n'a plus, sur la nécessité de les fuir, des convictions assez éclairées et aussi fortes qu'elles devraient l'être. C'est pourquoi je voudrais vous rappeler, m. f., 1^o ce qu'il faut entendre par mauvaises compagnies ; 2^o la nécessité de les fuir :

I

L'homme est fait pour vivre en société. Il doit nécessairement entretenir des relations avec ses semblables. Je ne parle pas seulement de celles qui lui sont imposées par la nature et par ses propres besoins ; il en est d'autres sans lesquelles sa vie ne se comprend pas. Elles en sont le charme.

Mais les hommes se divisent en deux catégories : les bons et les mauvais. La réunion des premiers forme les bonnes compagnies ; la réunion des seconds constitue les mauvaises compagnies.

Les mauvaises compagnies ! il importe de nous faire des idées nettes, précises, sur ce point, et de donner à cette question : Qu'est-ce qu'une mauvaise compagnie ? de lui donner, dis-je, une réponse lucide et aussi étendue que le comporte l'interrogation.

De nos jours, m. f., les consciences sont d'une effrayante élasticité. Les vérités les plus élémentaires sont oubliées ou au moins considérablement amoindries : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum*. Aujourd'hui on ne regarde, en général, comme mauvaise compagnie, que la société de ces pécheurs scandaleux, de ces libertins éhontés, de ces impies audacieux, de ces voleurs publics, dénoncés, arrêtés et condamnés, par sentence des tribunaux, à une peine infamante. Vous ferez difficilement comprendre aux chrétiens de notre époque qu'il existe d'autres mauvaises compagnies.

Or, c'est là, m. f., une erreur grossière, un funeste préjugé. Il est beaucoup d'autres sociétés qui méritent ce nom, cette flétrissure. Prêtez-moi, je vous prie, toute votre attention.

J'entends encore par mauvaises compagnies toutes celles où le mal, quel qu'il soit, se commet habituellement et où l'on apprend à le commettre ; celles, par exemple, où Dieu est offensé et le prochain outragé ; où l'on ne parle de notre sainte religion que pour s'en moquer, et porter les autres à l'abandonner, à la mépriser ; ces réunions où

¹ Ici l'on pourrait toutefois décrire la cérémonie de l'échelle sans fin, de la voûte d'acier, du roulement de tonnerre, de la décapitation fausse du traître franc-maçon, etc., etc

l'on ne garde aucun respect pour les auteurs de ses jours, aucun ménagement pour la réputation de ses frères; celles encore où l'on ne sait se vanter que d'orgies, de débauches, d'actions coupables; celles enfin où l'on affiche impudemment une révoltante légèreté, toujours voisine de l'impureté, quand elle n'en est pas déjà la compagne. Il vous est facile de comprendre, d'après ce simple exposé, que nombreuses sont les mauvaises compagnies, plus nombreuses que vous ne vous l'étiez jusq'ualors imaginé.

Je vais plus loin encore, et ce que je redoute le plus, ce n'est pas la fréquentation de ces êtres dégradés, avilis, corrompus, dont le cœur est un bourbier, un cloaque d'où s'échappent, comme d'un lieu pestilentiel, des paroles ordurières, des discours immondes qui provoquent le dégoût de quiconque a conservé un peu de pudeur et de respect de soi-même. Je ne crains pas davantage les relations avec ces audacieux impies, avec ces ennemis forcenés de Dieu, de l'Eglise, de la religion et de ses ministres, dont les conversations ne sont qu'un tissu de blasphèmes contre ce qu'il y a de plus saint, de plus sacré au ciel et sur la terre. Pour peu qu'on ait conservé de sens chrétien, on méprise ces sortes de gens, on les fuit comme la peste.

Mais les compagnies que je redoute pour vous, m. f., pour vos jeunes gens et par dessus tout pour vos enfants, c'est la fréquentation de ces personnes, bien plus dangereuses, dont la vie est un amalgame de sacré et de profane, de pieux et de mondain; qui pensent pouvoir unir, confondre même Jésus-Christ avec Bélial; qui prétendent que l'on peut concilier ce qui est inconciliable, à savoir : les devoirs de la religion, la pratique de la vertu, avec la dissipation, la légèreté dans les paroles et dans les manières. J'en appelle à votre expérience. N'est-il pas vrai que vous avez rencontré plus d'une fois de ces personnes dangereuses qui, après un préambule hypocrite et intéressé sur les avantages de la piété, sur la beauté de la vertu, vous ont déclaré, d'un ton mielleux, qu'après tout l'Eglise et les prêtres, surtout votre curé, sont trop sévères dans leur morale, blâmant certains plaisirs qui, d'après elles, ne sont point blâmables, condamnant certaines libertés qui ne seraient point condamnables? Ah! défiez-vous des hommes et des femmes qui composent ces sociétés. Evitez-les, vous crie saint Paul : *et hos evita*. Là est le danger, d'autant plus redoutable que vous le soupçonnez moins, puisque l'abîme dans lequel on veut vous précipiter est couvert de roses.

O vous qui fermez l'oreille aux remontrances d'un père, d'une mère, d'un ami, d'un pasteur, et qui préférez à leurs conseils les leçons de morale relâchée de ceux qui trament votre perte, si nos paroles ne suffisent pas à vous désillusionner, regardez les fruits que cette morale a produits en ceux que vous persistez à vouloir fréquenter, et peut-être comprendrez-vous que nous avons raison!

II

Il faut à tout prix éviter les mauvaises compagnies : la religion, le bon sens, nos plus chers intérêts l'exigent.

Il est du devoir de tout chrétien de s'éloigner du péché; or, quiconque fréquente sciemment une mauvaise compagnie commet déjà le péché. Il y a plus. Nous sommes tenus de fuir les occasions prochaines. Nous l'avons établi dans une précédente instruction. Veuillez vous rappeler toutes les raisons que nous avons apportées, toutes les autorités que nous avons citées. Elles valent pour les mauvaises compagnies.

Les fréquenter, c'est autoriser le prochain à nous juger défavorablement, en vertu de ce vieux proverbe : « Dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es; » et aussi de cet autre : « Qui se ressemble s'assemble. » On vous rencontre dans les réunions des méchants, donc vous êtes méchants; vous les fréquentez, donc vous leur ressemblez.

Que si vous vous en défendez, vous m'autorisez au moins à vous dire : Prenez garde, vous ne tarderez pas à être comme eux : « *Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit; amicus stultorum similis efficietur*. Celui qui fréquente la société des hommes sages, sera sage lui-même; mais l'ami des insensés deviendra semblable à eux. » C'est l'oracle infaillible qui vous le déclare. Vous avez beau vous récrier : « Non, je ne me laisserai point entamer; j'ai de l'énergie, du caractère. » Vous vous faites illusion. Vous subirez indubitablement l'influence de ceux avec lesquels vous êtes en relation : *Cum sancto sanctus eris et cum perverso perverteris*. Avec le saint, l'honnête, le juste, vous deviendrez saint, honnête et juste; mais avec l'impie et le libertin, vous deviendrez, mon cher frère, impie et libertin. Les mauvais entretiens corrompent nécessairement les bonnes mœurs : *Corrumpunt mores bonos colloquia prava*.

M'objecterez-vous, pour votre excuse, que la société que vous avez choisie ne compte qu'un membre gangrené? Ecoutez la réponse de saint Paul : « *Modicum fermentum totam massam corrumpit*; un peu de ferment suffit à corrompre toute la masse. » Que la gangrène soit dans un seul de nos membres, c'est assez pour occasionner la mort de tout le corps. Lorsqu'il se trouve une brebis galeuse dans le troupeau, on la séquestre, parce qu'on sait bien qu'elle seule peut le contaminer tout entier. Ce principe est consacré par nos lois. Est-ce que le Code ne contient pas des articles pour protéger les animaux contre la contagion? Permettez-moi ce détail vulgaire, mais qui vous aidera à mieux comprendre cette vérité. Qu'un seul d'entre vous essaye de conduire à l'abreuvoir public un cheval morveux, et vous verrez si les plaintes justifiées de ses compatriotes tarderont à recevoir pleine et entière satisfaction. Bientôt le contrevenant à la loi sera puni d'une forte amende.

Eh quoi ! quand les lois de votre pays, quand vous-mêmes protégez ainsi vos animaux contre la contagion, vous ne feriez aucun effort, vous ne prendriez aucune précaution pour vous mettre à l'abri de la contagion bien plus redoutable qui menace les âmes ! Ah ! laissez-moi vous le dire, vous seriez trop à plaindre.

Un jour de nouvel an, un père donne à son fils, pour étrennes, un panier d'oranges. L'une, d'elles commençait à se gâter. Il la met à part et invite son fils à la manger tout de suite. — Mais, mon père, dit l'enfant, pourquoi ne pas placer ce fruit avec les autres, et les conserver tous ensemble ? — C'est que celui-ci est déjà gâté et qu'il perdrait le panier tout entier, répond le père. — Mais non, croyez-moi ; remettons cette orange avec les autres ; le panier étant complet n'en sera que plus beau.

Le père qui voulait donner une leçon à son fils, acquiesça à sa demande. Qu'arriva-t-il ? Vous l'avez deviné. Quelques jours après, on regarde le panier d'oranges. Celle que nous avons vue en mauvais état était gâtée entièrement et avait perdu toutes les autres. — Mon fils, dit alors le père, que la leçon que tu reçois aujourd'hui te serve toute ta vie. Si tes amis, tes compagnons ont le cœur corrompu, comme l'était ce fruit il y a quelques jours, cette corruption augmentera, car le mal ne va presque jamais en diminuant. Ils te rendront semblable à eux, et, toi-même, tu deviendras plus méchant qu'eux.

Parents chrétiens, sachez, comme ce père prudent, donner de sages leçons à vos enfants et les protéger contre les mauvaises compagnies. Que si vos conseils ne suffisent pas à les en éloigner, usez de votre autorité paternelle en recourant à d'énergiques et d'efficaces prohibitions. Prenez au moins, pour leur âme immortelle, les précautions dont vous entourez leur corps pour le mettre à l'abri de la contagion. Veillez constamment sur leurs relations. La vigilance est un de vos devoirs les plus sacrés. Dieu, en vous l'imposant, s'est chargé de vous en récompenser dès ici-bas et surtout dans le ciel.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE QUATRIÈME

La charité

C

Charité envers le prochain

1

Sa nature

— Qu'est-ce qu'aimer son prochain ?

— Aimer son prochain :

C'est 1^o lui être attaché, tenir à lui comme à l'enfant et à l'image de Dieu, comme à notre frère en Jésus-Christ ;

C'est 2^o lui souhaiter et lui faire, dans l'occasion, le bien que nous nous souhaiterions et nous nous ferions à nous-mêmes.

— *Tobie aimait-il son prochain ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce que, pour plaire à Dieu et sans s'occuper des dangers auxquels il s'exposait, il voulait faire du bien à ses semblables, leur venir en aide et ensevelir les morts.

2

Son objet

— *Mais qui est notre prochain ?*

— Notre prochain, c'est toute créature capable de l'amitié de Dieu et de la béatitude éternelle.

— *Les anges sont donc notre prochain ?*

— Oui.

— *Et les saints ?*

— Oui.

— *Et les âmes du purgatoire ?*

— Oui.

— *Et tous les hommes qui sont sur la terre ?*

— Oui.

— *Même les pécheurs ?*

— Oui.

— *Même les Indiens de l'Amérique et les Noirs de l'Afrique ?*

— Oui.

— *Et pourquoi sont-ils tous notre prochain ?*

— Parce qu'ils sont tous capables d'aimer Dieu et de le posséder dans le ciel.

— *Mais nos ennemis ne sont peut-être pas notre prochain ?*

— Nos ennemis sont notre prochain, puisque, comme nous, ils sont ou ils peuvent être les enfants de Dieu, ses amis et les héritiers de son royaume.

— *Les démons et les damnés sont-ils notre prochain ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'ils ne sont plus capables de l'amitié de Dieu et de la béatitude éternelle.

Il leur est désormais impossible d'être, comme nous, les enfants de Dieu, ses amis, ses héritiers, les cohéritiers de Jésus-Christ, les temples du Saint-Esprit ; en un mot, il leur est impossible d'avoir tous ces beaux titres qui nous rapprochent les uns des autres en faisant de nous tous une seule et même famille.

3

Sa mesure

— *Comment faut-il aimer notre prochain ?*

— Comme nous-mêmes.

— *Est-ce à dire qu'il faut aimer notre prochain autant que nous-mêmes, d'un amour aussi grand que celui que nous avons pour nous ?*

— Non, car, dans les choses spirituelles, nous devons nous aimer plus que les autres et préférer notre salut à leur salut ; et, dans les choses tem-

poresses, nous pouvons préférer notre vie à celle du prochain.

— Pourquoi notre amour pour nous doit-il être plus grand que notre amour pour le prochain ?

— Parce que personne ne nous touche d'aussi près que nous-mêmes ; personne n'est notre prochain autant que nous-mêmes.

— Que signifient donc ces paroles : aimer notre prochain comme nous-mêmes ?

— Elles signifient que notre amour pour le prochain doit être de la même nature que celui que nous avons pour nous, c'est-à-dire :

Un amour semblable et de même espèce, bien qu'inégal et moins grand ;

Un amour qui nous porte à souhaiter et à faire du bien à notre prochain, comme il nous porte à nous en souhaiter et à nous en faire à nous-mêmes, selon l'ordre établi de Dieu.

— N'y a-t-il pas une règle plus parfaite encore de l'amour du prochain ?

— Oui.

— Laquelle ?

— Celle que Notre-Seigneur nous a proposée en disant : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même. »

— Pourquoi cette règle est-elle plus parfaite ?

— Parce que c'est comme si le Sauveur avait dit :

« Je vous ai donné, par amour, ma gloire, ma liberté, mon sang, mon cœur, ma vie ; vous aussi, par amour pour vos frères, donnez-leur votre gloire, votre liberté, votre sang, votre cœur, votre vie. »

— Cette parole du Sauveur a-t-elle été entendue ?

— Oui, et c'est grâce à elle que nous voyons, dans nos hôpitaux, la vierge généreuse qui soigne et console ; dans nos écoles, les religieux, frères et sœurs, qui instruisent comme des maîtres et élèvent comme des mères ; dans nos missions, les anges de la bonne nouvelle ; dans nos jours de malheurs, les victimes volontaires d'un dévouement sublime.

Tous ces modèles de charité vraiment héroïque ont pris pour règle cette parole du Sauveur :

« Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même. »

4

Son motif

— N'avez-vous pas dit qu'il faut aimer son prochain pour l'amour de Dieu ?

— Oui.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire qu'il faut l'aimer parce qu'il est l'enfant de Dieu, son image, le frère de Notre-Seigneur, l'héritier du paradis.

C'est-à-dire encore qu'il faut l'aimer pour plaire à Dieu, en obéissant à son précepte divin.

C'est-à-dire enfin qu'il faut l'aimer, en lui souhaitant la béatitude éternelle, ou la possession de Dieu lui-même dans le ciel.

En un mot, aimer son prochain pour l'amour de Dieu, c'est aimer Dieu lui-même dans le prochain.

Voilà le motif de la vraie charité envers nos semblables.

— Si j'aimais mon prochain parce qu'il m'a rendu service, ou bien à cause de ses qualités, de son esprit, de son aimable caractère, etc., etc. ; que faudrait-il penser de cet amour ?

— Si votre amour pour le prochain se bornait là, ce serait un amour égoïste, purement naturel et humain, n'ayant rien de chrétien ni de méritoire, insuffisant pour l'accomplissement du précepte de la charité, et pouvant même devenir mauvais.

— Quels sont ceux qui autrefois s'aimaient de la sorte ?

— Les payens.

— Faut-il craindre de les imiter ?

— Oui, et plus la charité est une vertu parfaite et délicate, plus il importe de lui montrer Dieu dans le prochain.

— Que ferez-vous désormais ?

— Je tâcherai d'aimer mon prochain comme l'apôtre saint Paul.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire que, à l'exemple de saint Paul, je souhaiterai que tous les hommes deviennent enfants de Dieu et disciples de Jésus-Christ ; et je prierai de tout mon cœur qu'il en soit ainsi.

5

La nécessité

— La charité envers le prochain est-elle bien nécessaire ?

— Oui.

— Que dit le Sauveur ?

— Il dit : « Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres. » (Saint Jean, xv, 12.)

— Et ce commandement est-il important ?

— Oui, car il est semblable au plus grand de tous les commandements, au commandement d'aimer Dieu. (Marc, xii, 13.)

— Que dit encore le Sauveur ?

— Il dit : « Tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » (Joan., xiii, 35.)

— Que faudrait-il penser de celui qui n'aimerait pas son prochain ?

— Qu'il ne serait pas disciple de Jésus-Christ qui a tant aimé les hommes.

— Que dit l'Esprit-Saint par la bouche de saint Paul ?

— Il dit : « Sur toutes choses, ayez entre vous la charité. » (Col., iii, 14.)

— Peut-on aimer Dieu et haïr son frère tout à la fois ?

— Non, et celui qui le prétendrait serait un menteur.

— Pourquoi ?

— Parce que haïr son prochain c'est haïr l'œuvre de Dieu, l'image de Dieu ; c'est par conséquent haïr Dieu lui-même dans son ouvrage et dans son image.

— Pour conserver l'amour de Dieu et la vie de la grâce il faut donc aimer son prochain ?

— Oui, de toute nécessité. « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort. » (I Joan., iii, 14.)

— *Que dit le simple bon sens ?*

— Il dit que des frères doivent s'aimer entre eux.

La division et la haine entre frères est une monstruosité criminelle et contre nature.

— *Les hommes sont-ils frères ?*

— Oui, puisqu'ils sont tous enfants du même Père céleste et héritier du même royaume.

— *Ils doivent donc s'aimer ?*

— Oui, sous peine de faire une chose monstrueuse et contre nature.

LETTRES A UN JEUNE VICAIRE

XII

Je vois d'ici, mon cher ami, pleuvoir les critiques sur votre malencontreux sermon. — « Un pareil discours en un jour d'Adoration perpétuelle ! Etait-ce bien le lieu et l'occasion ? — Parler des questions sociales devant un auditoire recueilli qui est venu tout simplement adorer le Saint-Sacrement ! — Un jeune vicaire prendre un ton pareil ! Citer M. de Moltke plutôt que saint Jean Chrysostôme ! — Et puis, ce sont là de véritables théories socialistes. — Quel style enfin ! on dirait un article de journal ! — Où allons-nous ? grand Dieu ! »

Comme dans toute critique, il y a quelque chose à prendre dans celles-ci ; mais elles sont outrées et pour le fond et pour la forme.

Sans doute vous êtes jeune, mais ce n'est pas un défaut, que je sache. Le prêtre est toujours vieux, parce qu'il étudie et enseigne la sagesse avec la maturité du vieillard, et la sagesse que tout prêtre doit enseigner aujourd'hui, c'est la sagesse sociale. Je ne trouve point que le jour ait été mal choisi, au contraire. La grande erreur contemporaine c'est le libéralisme, c'est-à-dire la négation du règne social de Jésus-Christ. Il est donc utile, très utile même d'affirmer en un jour d'Adoration perpétuelle que Jésus-Christ est le roi de toute société, et qu'une société qui veut se passer de lui, tombe fatalement, comme la nôtre, dans l'anarchie et le désordre.

Ceux qui vous critiquent auraient voulu sans doute une thèse en règle sur la présence réelle. Mais tous vos auditeurs y croient, et vous ne leur auriez rien appris. Je suis même bien assuré qu'à la preuve par les beaux textes des Pères, plus d'une tête se serait inclinée, et non pas uniquement pour approuver. Vos excellents confrères seraient certainement bien surpris si je les accusais, surtout si je les prenais en flagrant délit d'idées libérales. Car il est bien convenu qu'aujourd'hui il n'y a plus de libéraux ; le libéralisme n'existe plus, si tant est qu'il ait jamais existé.

De quoi vous font-ils un crime pourtant ? D'affirmer une vérité inopportune à leurs yeux. Cette

vérité, c'est-à-dire la puissance de l'Eglise, la royauté de Jésus-Christ dans les mœurs, les lois, les ateliers, les nations, ils la taisent donc ! Alors, mais ils sont les pires des libéraux en pratique. Jusqu'ici les libéraux se contentaient de diminuer la vérité, et voici maintenant que ceux-ci la cachent, l'enferment, la relèguent au fond du puits antique ! Ceci est d'un grand enseignement. Personne aujourd'hui n'oserait soutenir les vieilles théories libérales sur la puissance absolue et indépendante de l'Etat, en dehors de l'Evangile ; les théories naturalistes sont mortes. Mais elles règnent dans la pratique de la vie sociale, et il se trouve des prêtres qui s'en accommodent fort bien et qui se résignent, sans trop de peine, à toutes les violences, à tous les dénis de justice que subit l'Eglise. A quoi bon parler, disent-ils, c'est inutile, cela ne produit que des effets désagréables. Taisons-nous, soyons prudents. Il n'y a rien à faire. Et si l'on nous demande quelque jour comment nous nous sommes comportés pendant la tourmente légale et maçonnique que nous traversons, nous répondrons comme Sieyès : « Nous avons vécu, et c'est assez. »

Eh bien ! non, ce n'est pas assez. C'est ainsi que nous faisons le jeu de l'ennemi. La persécution la plus dangereuse est cette persécution sage, lente, mesurée, qui à la longue fatigue, et affadit les courages. Plût à Dieu qu'elle eût été violente ! Nous triompherions aujourd'hui comme les catholiques allemands : « Dans mon diocèse, disait au congrès de Liège Mgr Korum évêque de Trèves, j'ai eu 250 prêtres qui ont subi la prison, 3, 4, 5 mois, 1, 2, 3 ans. Mon prédécesseur a été en prison, tout mon clergé pendant sept ans a souffert la faim, et il n'a pas cédé. Il a protesté contre l'iniquité par la souffrance, et pendant ces sept années où lui-même subissait une loi inique, il a demandé que l'on fit de justes lois pour l'ouvrier et le faible. »

Nous n'aurions pas été moins généreux, certes, que le clergé de Trèves, mais la persécution, la prison nous a manqué, voilà pourquoi nos idées ne sont pas saines, et notre influence s'est perdue. Mais à l'écart, nous y sommes restés, nous nous sommes enfermés dans nos sacristies, à la grande joie des francs-maçons, et hélas ! nous nous y plaisons si bien que nous ne voulons plus en sortir. Je vous félicite, mon cher ami, de vous y déplaire, de répudier avec énergie les voies battues, de comprendre que la place du prêtre est à la tête du mouvement ouvrier, du mouvement social, parce que lui seul peut le diriger, et l'empêcher de se précipiter aux abîmes révolutionnaires !

Je ne vous dissimulerai pas cependant que vous avez une tendance à l'exagération, au mot cru, et que votre argumentation n'est pas assez serrée. Le plan existe, et il est bon, mais il est clair qu'en deux endroits au moins vous l'avez perdu de vue, occupé que vous étiez d'une jolie et fort tentante digression. Vous êtes demeuré dans le vague, tan-

dis qu'il vous était si facile d'appuyer chacune de vos affirmations sur des faits empruntés aux récents congrès. C'eût été plus long peut-être, mais plus intéressant aussi. Rien ne saisit un auditoire comme un fait précis, un chiffre bien placé, une statistique officielle. C'est ainsi que procède l'abbé Garnier, de Caen, et j'ai toujours vu que ses chiffres surtout produisaient sur son auditoire une impression profonde. Ses 96.000 personnes qui sont mortes de faim en France en 1888; les voleurs dont le nombre s'est élevé, d'une année à l'autre, de 172.000 à 205.000 (1887-1888); les émigrés qui étaient de 3.000 en 1880 et qui sont de 30.000 en 1889; les suicides qui se sont montés de 2.700 (1880) à 40.000 en huit ans (1888), — cela reste.

Le style est un peu dur parfois, signe d'énergie. Mais ne vous en inquiétez pas; avec le temps les angles s'adoucissent d'eux-mêmes, trop tôt peut-être. Toutefois ne confondez jamais l'expression forte, saisissante, vraie, avec le mot brutal. Celui-ci se présente de lui-même; il est imagé, hardi, content de lui, il s'intitule le mot propre. Mais l'image est fautive, la hardiesse du mot devient de l'insolence, il excède, il est forcé et trivial; repoussez-le du bout de la plume.

Ce que vous me racontez de ce bon vieillard, qui, dans un coin du jardin, vous a pris la main en vous adressant un mot d'élogieux encouragement, m'a beaucoup touché. Veuillez aussi lui témoigner ma reconnaissance; car j'entends prendre ma part grande et de toutes vos peines et de toutes vos joies. Ce vieillard vous a bien jugé. Il est sans passion, et il vous aime de cette affection sereine qui rapproche par une irrésistible attraction les vieux et les jeunes, le passé et l'avenir, le couchant et l'aurore, dirait V. Hugo. Cet homme est à son déclin, il a vécu, il a perdu toutes ses illusions terrestres et il ne garde, lui qui a vu tout passer, que la foi en ce qui ne passe point. Il ne prétend plus à rien, vous ne lui portez pas ombre, et dans votre jeunesse vigoureuse, pleine d'élans et de désirs conquérants qui vous portent à établir le triomphe de la vérité, il se voit revivre jeune comme il y a cinquante ans quand, lui aussi, remuait les idées et les âmes avec une ardeur, une confiance que lui rappellent votre confiance et votre ardeur.

J'ai eu le bonheur de vivre longtemps dans la compagnie de vieux prêtres, mes voisins de paroisse. Parfois ils me voyaient triste, soucieux, broyant le noir de l'inexpérience ou de l'insuccès. Alors ils se faisaient tendres, caressants, ils m'attiraient, et je me laissais d'autant mieux aller que je me sentais vraiment aimé d'eux. Quand je ne les avais pas vus de quinze jours, quels affectueux reproches! quels charmants entretiens ensuite! Je me mettais à l'unisson de leurs souvenirs, me reportant à l'époque lointaine où ils vivaient au séminaire, presque au sortir de la Révolution, leur laissant raconter comment leur vocation était née, comment ils avaient fait leurs trop rapides études, sous la direction de maîtres moins cul-

tivés que les nôtres sans doute, mais vénérables à tous égards, et portant au front plus que le reflet de la science humaine et même du sacerdoce: l'aurole des confesseurs de la foi. Que de choses ils m'ont apprises qu'on ne voit point dans les livres! Et pour m'instruire, il me suffisait de les écouter. Ils furent les premiers à applaudir à mes jeunes succès; ils en étaient plus heureux que moi, et ils m'encourageaient avec des accents venus du plus profond du cœur, s'intéressant à ma vie, à mes travaux, comme un père s'intéresse à la vie, aux travaux de ses enfants. Ils n'ont pas voulu qu'une autre main que la mienne leur fermât les yeux, et j'ai toujours remercié Dieu de m'avoir fait voir de près leurs âmes si belles, si aimantes, si dignement sacerdotales.

Et vous, mon cher ami, attachez-vous aussi au jugement, à la compagnie des vieux prêtres: «Après le regard de Dieu sur le monde, a dit Lacordaire, rien n'est plus beau que le regard du vieillard sur l'enfant, regard si pur, si tendre, si désintéressé, et qui marque dans notre vie le point même de la perfection et de la plus haute similitude avec Dieu.» Le P. Lacordaire oublie la beauté sereine et plus ravissante encore du regard du prêtre qui descend vers la tombe, sur le jeune prêtre qui monte les degrés de l'autel. Confiez-vous à ces vieillards et demandez leur la science des hommes qu'ils possèdent mieux, parce qu'ils sont plus rompus à ce rude métier de la vie.

Permettez-moi, avant de conclure, de revenir encore sur la question du style qui est généralement mal comprise. Les traités de littérature vous enseignent des *procédés* de style; c'est précisément les procédés qu'il faut éviter. On a fait dire à Buffon: «Le style, c'est l'homme.» Il a dit mieux que cela dans son beau discours de réception à l'Académie: «Le style est l'homme même.» En l'homme tout doit être naturel, non factice; culture si l'on veut, mais non procédé. «Le style est l'homme même,» mais combien y a-t-il de faces diverses, de passions, de larmes et de sourires dans l'homme? Le style ne saurait donc être un, il est varié suivant les sujets. Vous ne raconterez pas une histoire plaisante comme une scène touchante qui rend le cœur gros et humecte les paupières. Tantôt votre langage sera élevé, solennel; tantôt fin, délicat, ému selon la pensée qui vous inspire. Le style, mon cher ami, c'est l'âme; et l'âme, c'est une lyre à mille cordes qui vibrent tantôt ensemble, tantôt séparément, et produisent une musique austère ou gracieuse, majestueuse ou emportée, aux rythmes doux ou graves, variés à l'infini.

Quand vous voulez écrire, recueillez-vous, élevez-vous dans les régions sublimes de la vérité et de l'amour, faites parler votre âme, écoutez, et exprimez ce qu'elle dit, au naturel. Ne cherchez pas à imiter. Tout écrivain a son génie propre, qui ne saurait être le vôtre, son âme à qui la vôtre ne peut ressembler que de fort loin. Dans une forêt vous ne trouverez pas deux arbres, deux branches,

deux feuilles semblables. Le monde des esprits est plus divers encore. Mais l'essence de l'âme, c'est la vie. Les pensées s'y déroulent, s'y précipitent comme des bataillons qui marchent, y grondent comme l'ouragan qui passe sur les taillis, y soulèvent des explosions de joie, des tempêtes de colère, auxquelles succèdent des états doux comme l'extase, les sérénités convaincues de la certitude qui voit, qui affirme avec la fermeté du martyr, et qui parlera, si elle veut avec l'éloquence la plus entraînante de toutes, l'éloquence du croyant.

En vous tout est vivant, si vous y prenez garde, d'une vie intense et qui ne sommeille jamais. Vous lisez un journal qui attaque l'Eglise, aussitôt vos poings se crispent, une étincelle d'indignation jaillit de vos yeux, et dans votre cœur se remuent des montagnes d'idées, de sentiments irrités, de réponses accablantes. Voici au contraire une histoire délicieuse, un jeune homme qui se dévoue à sa famille, un enfant à qui vous avez fait la première communion et qui meurt après de longues souffrances, adoucies par les plus aimables grâces du ciel, endurées avec une résignation prévenante, des mots délicats et charmants qui faisaient pleurer tout le monde. Alors vous pleurez aussi, de tant votre cœur gonflé qui éclate soudain. Mon Dieu! en nous quels vastes réservoirs de vie! Comment se fait-il que vous laissiez s'échapper toutes ces forces sans les utiliser, toute cette vie sans la recueillir et la concentrer, la diriger sur un point où elle régnera en maîtresse après avoir débarrassé la place? Comment se fait-il qu'avec tant de ressources de vie, votre style parfois demeure encore si mort?

Disposez donc par rangs serrés et ordonnés les bataillons de vos arguments, de vos pensées, de vos sentiments, et puis en marche, à l'assaut de l'erreur! Le mouvement, voilà le style.

Quand vous aurez ainsi marché, d'un pas rapide et sûr, je vous permets alors de regarder si les rangs sont bien alignés. Après le feu de la composition littéraire, vous pourrez polir vos phrases, leur donner un tour plus noble, plus correct surtout, mais il vous restera peu à faire.

J'arrive à la conclusion. Je la résume en deux mots : « Travaillez ferme, sous l'œil de Dieu et pour l'amour de la sainte Eglise. » Que le travail devienne pour vous une habitude, une nécessité telle que le soir du jour où vous n'auriez rien fait, votre conscience mal à l'aise vous empêche de dormir. Les vieux conseils de saint Jérôme à Népotien sont éternellement vrais : *Te semper diabolus inveniat occupatum*. Car le démon rôde autour de nous tous, mais surtout il rôde autour des jeunes vicaires. Trop souvent ceux-ci abusent des premiers moments, — quelquefois des premières années — de leur neuve liberté. Le diable n'y est pas pour rien. Sa vieille expérience lui apprend qu'un vicaire acquis à la fainéantise, ou à la doctrine du laisser-faire et du laisser-passer, deviendra pour lui un précieux auxiliaire. Il lui montre les attrait du facile *far niente* et tâche de

le séduire. C'est ainsi qu'un malfaiteur donne un morceau de sucre au chien qui garde une riche maison, afin de la piller à l'aise. Un jour dans votre paroisse, dépourvu de l'autorité et de cette parole solide que donnent seuls la méditation et le travail, vous ne sauriez pas vous opposer aux désordres, vous laisseriez piller les âmes.

La paresse d'ailleurs ne va jamais seule. Elle commence par la légèreté des compagnies. Je connais de jeunes vicaires qui passent le meilleur de leur temps en conversations inutiles ou séditions, lesquelles se prolongent le soir, parmi la fumée du tabac et des cerveaux. Ce n'est pas un péché, me direz-vous. J'en conviens. C'est plus que cela, c'est une faute. Vous perdez ainsi votre dignité, le respect extérieur, le goût des choses saines, vous vous diminuez chaque jour. C'est par là que commence la paresse, c'est par les désordres de tout genre qu'elle finit.

Mais vous êtes bien décidé, je le sais, à suivre la direction sérieuse du travail et du devoir. Je vous en félicite, et il ne tiendra pas à moi que vous ne deveniez quelqu'un, parce que vous aurez fait quelque chose. Votre intelligence du moins n'est pas pas en friche. Cependant vous aurez à lutter encore. Le travail est toujours pénible. Mais si vous avez l'énergie de vous mettre à l'œuvre chaque jour, et dès la première minute, vous en serez aussitôt grandement récompensé. Après les joies de la sainte Eucharistie, il n'en est point de plus douces que les joies du travail.

Un dernier conseil. J'ai lu dans un auteur contemporain ce mot que j'ai là, écrit sur ma table : « Travail immédiat, même mauvais, vaut mieux que la rêverie. » C'est pourquoi, vos recherches faites, et votre plan bien arrêté, écrivez tout de suite. Combien d'heures fécondes cette habitude vous économiserait seulement en une année!

Maintenant laissez dire et critiquer à l'aise. Vos plus obstinés détracteurs seront ceux qui ne font rien. Pour toute réponse, contentez-vous de leur glisser quelquefois doucement à l'oreille ce mot charmant de Rivarol : « C'est sans doute un terrible avantage que de n'avoir rien fait, mais il ne faut pas en abuser. »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 22 julii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XVII

VERTU DE CHARITÉ

3^e L'esprit de charité ou la vie d'amour de Dieu

Diliges Dominum Deum tuum
ex toto corde tuo, et ex tota anima
tua, et ex tota mente tua, et ex
tota virtute tua. (Marc, XII, 30).

Un jour on demandait à saint François de Sales quel était le moyen d'acquiescer cette sublime vertu de charité, dont je vous expliquais récemment la nature et l'excellence, et voici quelle fut sa réponse : « Pour aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même, il faut aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même. Je ne sais point de plus grande finesse pour parvenir à aimer que d'aimer, comme on apprend à étudier en étudiant, à parler en parlant, à travailler en travaillant. Que les apprentis commencent, à force d'aimer ils deviendront maîtres ; et que les plus avancés avancent toujours et ne pensent jamais être arrivés au terme ; car la charité de cette vie peut toujours être augmentée. Désirez aimer toujours davantage, ajoutait-il, c'est le moyen de croître toujours dans l'amour. Qui bien désire la dilection, bien la cherche ; qui bien la cherche, bien la trouve. » Rien de plus sage que cette leçon du docteur de la piété. En la mettant en pratique, on atteint petit à petit à ce que j'appelle *l'esprit de charité* : état enviable auquel je veux vous convier aujourd'hui en vous le faisant connaître dans la *splendeur de sa nature* et dans *l'excellence de ses fruits précieux*.

I

Qu'est-ce que l'esprit de charité ? Ce n'est point un amour ordinaire de Dieu pour lui-même et du prochain pour Dieu, acte cependant si beau et si riche en conséquences surnaturelles, quand il est véritable, ainsi que nous vous l'avons exposé ; ce n'est point un amour faible, languissant, presque inactif ; c'est un amour supérieur, un amour plus lumineux, plus ardent, plus efficace. Selon le gracieux langage du grand saint que je citais il n'y a qu'un instant, il est la perfection de la charité, il est à la charité ce que la crème est au lait, la fleur à la plante, l'éclat à la pierre précieuse, l'odeur au baume. Si la charité est le feu spirituel de l'âme, l'esprit de charité en est la flamme ; il la rend prompte, active et diligente, non seulement dans l'observation des commandements de Dieu, mais

encore dans la pratique des conseils et des inspirations célestes.

Qu'est-ce que l'esprit de charité ? C'est une disposition habituelle à chercher Dieu, à trouver Dieu, à s'unir à Dieu partout et toujours. Ceux qui en sont animés ne peuvent cesser de penser à Dieu, de respirer pour lui, d'aspirer à lui, de parler de lui. Ils mettent leurs délices dans la fréquente répétition des actes d'amour de Dieu. Ils ne peuvent, pour ainsi dire, s'en rassasier.

Qu'est-ce que l'esprit de charité ? Définissons-le d'une manière plus expressive encore. C'est la grâce de l'amour de Dieu déposée en notre cœur par le Saint-Esprit, s'y enracinant par notre bonne volonté, y prenant un caractère de permanence et de fixité, y devenant l'âme de notre âme, le principe moteur de toutes nos facultés et de toutes nos puissances. Il nous fait réaliser la définition admirable que Notre-Seigneur, quelques jours avant sa mort, donnait à un scribe qui lui demandait quel est le plus grand commandement : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de *tout* votre cœur, de *toute* votre âme, de *tout* votre esprit, de *toute* votre force. » En un mot, avoir l'esprit de charité c'est *VIVRE DE L'AMOUR DE DIEU, c'est VIVRE POUR DIEU*. Expliquons cette définition.

I. Vivre pour Dieu c'est d'abord lui consacrer son esprit. Celui qui a le bonheur d'être animé de cette vie céleste, met ses délices à penser à Dieu. Il ne le perd guère de vue. Comme David il peut s'écrier : « Mes yeux sont toujours tournés vers le Seigneur. » Comme saint Louis de Gonzague, il doit faire effort pour se détourner du souvenir de l'infiniment parfait. Son étude de prédilection est celle de la science des saints : c'est-à-dire la science de Dieu et de son amabilité infinie, la science de la religion et de ses mystères, la science de la prière et de ses joies, la science des sacrements et de leur puissante efficacité, la science de la messe et de ses merveilleuses grandeurs, la science du ciel et de ses ineffables joies. Dieu et les choses de Dieu, il s'applique à les connaître chaque jour davantage dans la réflexion, dans la lecture, dans la prédication, dans la contemplation des beautés de la création. Le monde est comme un miroir qui, pour lui, reflète le Créateur et ses perfections. Dans le ciel il adore son immensité ; dans les astres, sa puissance ; dans les fleurs, sa beauté ; dans les fruits, sa bonté ; dans les eaux, sa grâce qui féconde et fertilise ; dans les montagnes, ses grandeurs ; dans les éclats de la foudre, sa redoutable justice ; dans les événements du monde, les admirables dispositions de sa Providence ; dans le prochain, l'image vivante du Père de miséricorde qui est dans les cieux. *Diliges ex tota mente tua !*

II. Vivre pour Dieu c'est s'attacher à lui et lui donner son cœur avec ses affections. Imaginez un chrétien pénétré de l'esprit de charité. Ce qu'il aime avant tout c'est Dieu, parce que Dieu est le meilleur des maîtres, le plus dévoué des amis, le plus tendre des pères, l'abîme insondable de la beauté, de la bonté et de la miséricorde. « Oh !

s'écrie-il, que vous êtes beau, mon bien-aimé ! Vous êtes tout désirable. Oh ! que béni soit à jamais mon Dieu qui est si bon ! Que je meure ou que je vive, je suis trop heureux de savoir que mon Dieu est si parfait en tout bien, que sa bonté est si infinie, que son infinité est si bonne. » Et il se complait délicieusement dans les divines perfections. Et il se détache progressivement des biens terrestres, qui chaque jour perdent de leur lustre à ses yeux. Et il peut redire la parole de l'Apôtre : « Qui donc me séparera de la charité de Jésus-Christ ? La tribulation ? l'angoisse ? la faim ? la nudité ? les périls ? la persécution ? le glaive ? Non, j'en ai la certitude, ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, aucune créature ne pourra m'arracher à la charité de Dieu qui est dans le Christ Jésus. » Et il se soumet amoureusement aux préceptes du Seigneur, et il accepte avec un affectueux acquiescement les décrets de sa bonté, et il se conforme paisiblement aux dispositions toutes bonnes de sa Providence. Et il souhaite avec une vive ardeur toute la gloire qui peut lui revenir des créatures. Ses oraisons jaculatoires favorites sont les vœux si sublimes que le Sauveur lui-même nous a enseignés : « O notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite en la terre comme aux cieux ! » Et s'il voit Dieu offensé, il s'en afflige amèrement ; il éprouve de ces douloureux serremments de cœur qui faisaient dire au Roi-Propète : « Les insultes de ceux qui vous outrageaient ont rejailli sur moi... J'ai vu les prévarications des pécheurs et je suis tombé de défaillance. » *Diligas ex toto corde tuo !*

III. La preuve de l'amour ce sont les œuvres, dit saint Grégoire. Aussi bien le chrétien généreux ne témoigne pas seulement à Dieu sa dilection par les pensées et les sentiments, mais encore et surtout par les œuvres. Son bonheur est de chanter les louanges de Dieu ; sa joie est d'exécuter ses ordres, son intention continuelle est de n'agir que dans la vue de lui plaire. Comme son divin modèle, Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa nourriture est d'accomplir la volonté de son Père qui est dans les cieux, s'appliquant sans relâche à faire ce qui lui est agréable. Selon l'exhortation de saint Paul, il rapporte à sa gloire toutes ses actions, même celles qui paraissent le plus vulgaires. Il obéit à la loi de Dieu et il fait des œuvres de surérogation, il prie et il médite, il reçoit les sacrements et il assiste aux saints mystères, il résiste à la chair, au monde et au démon, il remplit ses devoirs d'état, il mange, il boit, il se récréé, il prend son repos sous le regard de Dieu et pour Dieu. *Diligas ex tota anima tua !*

IV. Vivre pour Dieu, oui, c'est penser à lui, c'est se complaire en lui, c'est agir pour lui, mais c'est surtout se dévouer pour lui. Le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, voilà le signe indis-

cutable de l'esprit de charité. L'esprit de charité est, avons-nous dit, la flamme du feu de la charité, et le zèle, comme son nom l'indique, est précisément le feu de l'amour divin. Il faut qu'il se montre, qu'il agisse, qu'il se répande, qu'il se fasse sentir. Sans zèle, il n'y a point d'amour, dit saint Augustin, *qui non zelat, non amat !* Un jour, un célèbre apôtre de notre temps vient trouver une riche chrétienne pour l'intéresser à des œuvres d'apostolat. « Moi, lui répond l'opulente marquise, je m'occupe de moi, je me confesse souvent, je communie fréquemment, j'assiste journellement à la messe, je fais de nombreuses prières chaque jour ; mais pour les autres je n'en ai souci, ils y vont pour eux-mêmes. » — « Que dites-vous-là, Madame, dit l'apôtre étonné et froissé, ignorez-vous ce que dit l'Esprit-Saint : Dieu nous a confiés le soin les uns des autres ? Ne connaissez-vous pas la parole de saint Paul : Celui qui n'a nul soin des siens et surtout de ceux de sa maison, a renié la foi et est pire qu'un infidèle ? Avec toutes vos pratiques pieuses, si vous ne changez de sentiments, vous êtes une réprouvée ! » Non, la charité n'est point égoïste. Au contraire, elle brûle de procurer la gloire de Dieu, surtout par le salut des âmes qui sont si chères à son cœur et qui lui ont tant coûté. Le vrai chrétien, celui qui aime Dieu généreusement, s'efforce de promouvoir les intérêts du Seigneur par tous les moyens : par la prière, par la parole, par l'exemple, par le sacrifice, travaillant à la conversion des pécheurs, au soulagement des âmes du purgatoire, à l'évangélisation des pays infidèles. *Diligas ex tota virtute tua !*

Mais il est temps que nous considérions rapidement les fruits de ce bienheureux esprit de charité dont nous venons d'esquisser la nature.

II

I. Et d'abord, il glorifie Dieu admirablement. La foi exalte sa souveraine vérité ; l'espérance sa puissance, sa miséricorde et son inviolable fidélité ; l'esprit de charité rend hommage à son amabilité infinie, à cette bonté qui est l'ineffable résumé de tous ses attributs. C'est une louange magnifique, ardente, incessante en l'honneur de ses divines perfections. C'est, pour ainsi parler, une vivante doxologie qui emprunte toutes les formes, tous les accents, pour redire sans cesse le sublime : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! »

II. D'autre part, l'esprit de charité est une source de bénédictions pour le prochain. Il l'édifie ; il est un évangile en action ; il est un paratonnerre permanent, écartant du peuple coupable les foudres vengeresses de la colère divine. Que de fois le Seigneur a épargné les familles et les nations en considération de ces chrétiens d'élite qui font profession d'aimer Dieu vraiment, sérieusement, vivement et constamment !

III. Ajoutez à cela que l'esprit de charité fait sentir ses bienfaisantes influences avant tout à ceux qui le pratiquent.

Et d'abord, il leur confère un honneur et une dignité exceptionnels. Il les fait vivre de la vie même de Notre-Seigneur et des saints. Il les transforme, en quelque manière, en dieux terrestres : *Qui adhæret Domino unus spiritus est*. Il leur procure la présence toute bonne et toute aimable de la très sainte Trinité. Il fait de leur cœur le sanctuaire des trois augustes personnes. « Si quelqu'un m'aime, dit Notre-Seigneur, mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. »

De plus, les fervents chrétiens qui aiment le bon Dieu de tout leur cœur sont comblés, dès ici-bas, du plus ineffable bonheur. Ecoutez donc les accents enthousiastes des saints. « Si je connaissais dans mon cœur, disait saint François de Sales, la moindre fibre qui ne fût pas toute détrempée de l'amour de mon Dieu, je l'arracherais à l'instant. Ah ! qu'on m'arrache le cœur, si je ne dois pas l'employer tout entier à aimer. Ou mourir ou aimer, car la vie sans amour est pour moi pire que la mort ! » Et sainte Thérèse : « Tout ce qui n'est pas Dieu ou pour Dieu ne m'est rien ! » « Seigneur, s'écriait saint Antoine, vous m'avez trompé. Je croyais souffrir à votre service de grandes douleurs. Je ne voyais devant moi que des jours de pénitence et d'affliction. Et voilà que je n'éprouve que la joie la plus profonde et les consolations les plus délicieuses. Vous m'avez donc trompé ! » En effet, la vie d'amour de Dieu est un ciel commencé, auquel il ne manque que la fixité et la plénitude. Quand on vit de cette vie, on possède Dieu, on l'aime et l'on en goûte les charmes. Ah ! que c'est une bonne chose que de ne vivre qu'en Dieu, de ne travailler qu'en Dieu, de ne se reposer qu'en Dieu !

Et puis que de mérites magnifiques ! Autre est la clarté des étoiles, autre celle de la lune, autre celle du soleil. La charité est le soleil surnaturel. Donc une âme qui est animée de l'esprit de charité, acquiert les mérites les plus excellents. Elle bat sans cesse monnaie pour le ciel. Elle a trouvé la vraie pierre philosophale qui change en or les éléments les plus vulgaires. C'est l'amour, dit un saint Docteur, qui donne leur prix à toutes nos œuvres. Ce n'est point par la grandeur ou la multiplicité de nos actions que nous plaisons à Dieu, mais par l'amour avec lequel nous les faisons, et souffrir une légère insulte avec deux onces d'amour vaut mieux qu'endurer le martyre avec une once du même amour. Chacun se fait une perfection à sa mode, les uns la mettent dans l'austérité de la vie, d'autres dans l'aumône, d'autres dans la fréquentation des sacrements. Pour moi, je ne connais d'autre perfection que d'aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même. Toutes les autres pratiques ne sont que des moyens d'arriver à la charité, mais ne sont pas la charité qui seule fait la perfection.

En terminant, je vous citerai un fait emprunté aux chroniques des hommes célèbres de ce siècle, lequel résume très bien mon instruction sur l'es-

prit de charité. M. de Talleyrand avait une nièce à laquelle il envoya, le jour où elle fit sa première communion, une broche en or, sur laquelle était gravée la devise de sa famille : RIEN QUE DIEU ! Quelques jours après, l'enfant vint le voir et le trouva étendu sur un lit de douleur qui devait être son lit de mort. Il lui demanda si elle était contente du petit cadeau qu'elle avait reçu. « Oh ! oui, j'en suis contente, mais c'est surtout pour la devise qu'on y a gravée : RIEN QUE DIEU ! Combien ces paroles me conviennent bien à moi qui viens de faire ma première communion ! Hélas ! mon cher oncle, vous voilà bien malade, les hommes vont vous quitter ; Dieu seul vous reste. Que cette devise vous convient bien aussi ! » Ces paroles furent un trait de lumière pour M. de Talleyrand, il fit venir un prêtre et eut le bonheur de mourir réconcilié avec le ciel.

Que cette parole, mes frères, soit aussi votre devise. Rien que Dieu, tout pour Dieu et Dieu pour lui même ! Rien que Dieu dans vos pensées, rien que Dieu dans vos sentiments, rien que Dieu dans vos actions, rien que Dieu dans votre vie, rien que Dieu à votre mort, et Dieu sera votre partage pour l'éternité !

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

QU'IL FAUT PRIER AVEC CONFIANCE

Un homme est dans le besoin, il va frapper à la porte du seigneur de son village. S'il voulait, se dit-il, il pourrait me sauver, il est si riche, la somme qui m'est nécessaire est si peu de chose pour lui ! mais voudra-t-il ? il a le cœur si dur, il est sans entrailles pour le pauvre. Sans doute il va me renvoyer et refuser de m'entendre. Pourtant je suis si malheureux, ma femme et mes enfants attendent, je veux tenter d'exciter sa pitié.

Au contraire, il connaît la bonté et la générosité de celui dont il va implorer la compassion, et dit en son cœur : « Je sais bien que, si je suis dans la misère, c'est par ma faute. Cet homme à qui je vais tendre la main ne l'ignore point, mais il est si bon, si généreux ! Il me fera peut-être quelques justes reproches ; cependant, bien sûr, il ouvrira sa bourse et m'accordera le secours qui doit me sauver. »

Dans le premier cas, cet homme malheureux demandera sans avoir la confiance d'être secouru ; dans le second, il fera sa démarche avec la certitude d'obtenir l'aide dont il a besoin. En d'autres termes, il adressera avec assurance sa prière au riche bon et généreux ; il manquera de confiance en priant le cœur dur et sans pitié.

La confiance est donc, quand il s'agit de la prière, la certitude d'obtenir de la personne à qui l'on a recours la faveur ou le secours qu'on lui demande. N'est-il pas naturel alors de penser que,

plus celui qui est prié est bon, riche, généreux, plus aussi la confiance d'être exaucé doit être grande? N'est-il pas naturel encore de dire que, en ce cas, plus celui qui fait une prière est malheureux, pauvre et dans la misère, plus il peut espérer d'être secouru?

Vous avez dans ces quelques lignes le secret et la raison de ce principe chrétien : la prière doit être confiante. C'est dire, au fond, que la prière doit être faite avec foi, inspirée par la foi, sous peine de n'être pas entendue ni exaucée.

Ne vous étonnez donc pas, chères âmes chrétiennes, si la sainte Eglise vous enseigne que la confiance est la première des conditions requises pour bien prier. Lisez ce qu'ont écrit sur ce sujet les saints, les savants directeurs d'âmes, tous vous diront en parlant de la prière : Avant tout priez avec confiance, si vous voulez que vos prières soient exaucées.

Et sur quoi doit se baser cette confiance de notre prière, cette certitude qu'elle nous obtiendra ce que nous demandons? Mais, sur la parole de Jésus-Christ lui-même, et ensuite sur la bonté de Dieu.

N'est-ce pas Jésus qui a dit : « Demandez et vous recevrez, frappez et l'on vous ouvrira? » Et, un jour qu'il voulait faire comprendre à ses disciples comment il fallait prier, après leur avoir enseigné l'admirable formule du *Pater*, il ajoutait : « Si l'un de vous demande du pain à son père, celui-ci lui donnera-t-il une pierre? Et s'il demande du poisson, lui donnera-t-il un serpent au lieu de poisson? Et s'il demande un œuf, lui présentera-t-il un scorpion? Si donc vous qui êtes mauvais, vous savez donner à vos enfants des choses bonnes, combien plus votre Père qui est au ciel donnera-t-il un esprit bon à ceux qui le lui demanderont? » (Luc XI, 11-13.)

Dieu est notre Père, un bon Père, voilà donc, d'après Notre-Seigneur lui-même, la raison pour laquelle nous devons prier en toute confiance. Oui, Dieu est bon, mais d'une bonté dont nous ne pouvons nous faire une idée, d'une bonté infinie, c'est-à-dire qui ne peut ni se lasser ni s'épuiser. Avez-vous déjà rencontré de ces personnes si généreuses, si compatissantes, si dévouées, si miséricordieuses que, pour les qualifier, on ne sait que dire d'elles : « Oh! qu'elle est bonne! » Eh bien, cette bonté, si grande que vous la supposiez, n'est qu'une goutte d'eau échappée de l'océan infini de la bonté de Dieu. Cette bonté humaine, quelque parfaite que vous l'imaginiez, est à peine, en comparaison de celle de Dieu, ce qu'est une étincelle par rapport au foyer qui l'a produite.

Comment vous faire comprendre cette bonté de

¹ Il y a en Palestine et en Syrie un gros scorpion blanc. Quand il s'enroule sur lui-même, il a bien la forme d'un œuf. Il porte à l'extrémité de sa queue un dard chargé de venin. Et ainsi la comparaison s'explique. C'est comme si Jésus-Christ avait dit : Quel père serait assez inhumain pour mettre un scorpion au lieu d'un œuf dans la main de son enfant?

Dieu et la confiance qu'elle doit vous inspirer? Si vous aviez un ami intime, riche et puissant, qui se fût toujours montré plein d'affection et de prévenances pour vous, hésiteriez-vous à lui demander de vous aider, de vous tendre la main dans une circonstance embarrassante? Et si c'était votre père, plus encore, votre mère si bonne, si bonne que parfois vous vous êtes posé la question de savoir si Dieu lui-même ne lui avait pas prêté son propre cœur, si, dis-je, c'était à eux qu'il fallût adresser une demande, une prière, manqueriez-vous de confiance, ne seriez-vous pas assurés d'être exaucés? Supposez ce cas : par votre faute ou non, vous êtes réduits au dernier état de la misère et du malheur, et vos parents sont très riches. N'iriez-vous pas les trouver avec la plus entière assurance qu'ils vous viendraient en aide? Vous diriez : Oh! je connais le cœur de mon père, le cœur de ma mère! je n'aurai pas besoin de leur en dire bien long pour les attendrir, mon état parlera assez pour moi; je suis absolument sûr qu'ils m'ouvriront tout grands bras et cœur! » Et vous auriez raison.

Eh bien, chères âmes, Dieu est pour nous le plus excellent des amis, et, sans faire injure au meilleur des pères et à la plus tendre des mères, nous pouvons, nous devons affirmer que la bonté de Dieu surpasse la leur de la même mesure que l'infini surpasse le fini.

Comment donc n'avoir pas, dès lors, en le priant, la confiance la plus entière, la plus absolue? Car enfin, quand nous prions, quelque misérables que nous puissions être, ce n'est point un coupable qui sollicite un juge, ce n'est pas même un serviteur qui implore un maître, c'est un enfant qui parle au meilleur des pères, à la plus tendre des mères : car Dieu est cela pour nous; il est père, il est mère.

L'apôtre saint Jacques nous dit : « Que celui qui hésite dans sa prière n'espère pas d'être exaucé. » (Jacq. 1, 6.) Le manque de confiance, voilà ce qui rend stériles la plupart de nos prières. Et en effet, comment voulez-vous que Dieu exauce une prière qui est une sanglante injure pour lui? Que faisons-nous sinon l'insulter quand nous le prions sans confiance? Ne semblons-nous pas lui dire : Mon Dieu, je suis bien misérable et encore plus pauvre, je manque de tout et vous possédez tout; mais je ne crois pas que vous soyez assez bon pour avoir pitié de ma misère et m'accorder les secours dont, pourtant, j'ai si grand besoin. Vous avez promis, il est vrai, d'exaucer ceux qui vous prieront bien; mais je ne crois pas que vous vouliez tenir envers moi cette promesse?

Sans doute, nous n'oserions pas tenir un pareil langage, et cependant n'est-ce point là ce que signifie une prière faite sans confiance? Et ne trouvez-vous pas que c'est faire à Dieu un suprême outrage que de le traiter ainsi? Avons-nous le droit de nous étonner que Dieu ferme l'oreille à de telles prières quand il lit au fond des cœurs les sentiments qui les inspirent?

Mon Dieu, c'est vrai, trop souvent je vous ai fait l'injure de m'adresser à vous comme à un maître sévère, dur et sans entrailles; et ma prière au lieu d'être un hommage vous était une offense. Désormais j'irai à vous avec l'abandon d'un enfant envers le meilleur des pères; plus ma misère et ma faiblesse seront grandes, plus grande aussi sera ma confiance en votre bonté. Comme la prière ainsi faite sera plus douce à mon cœur! que ce sera bon de songer que vous prêterez l'oreille à mes demandes et d'être assuré qu'elles seront exaucées!

DISCOURS

POUR UNE DISTRIBUTION DES PRIX DANS UNE ÉCOLE
LIBRE DE FILLES TENUE PAR DES RELIGIEUSES

Mesdames, Messieurs,

Tout d'abord, mes chers enfants, je réclame votre attention. Vous me l'accorderez, j'en suis sûr, bien que ce papier que je déplie, couvert de lignes noires serrées, vous épouvante peut-être un peu. Vous le devinez plein de choses sérieuses, et vous ne vous trompez point; car je parlerai beaucoup de vous, et vous êtes des êtres très sérieux qui préoccupent nos esprits, nos cœurs surtout. Vous saurez plus tard, — mais pourquoi plus tard? — vous comprenez déjà combien l'on vous aime. Et qui vous aime en ce monde? Vos parents d'abord. Dans ce charmant auditoire j'aperçois bien des yeux qui vous regardent avec une tendresse qui les mouille de larmes, et sous ces larmes brille un éclair de joie, doux éclair qui n'est point né de l'orage et qui brille en plein ciel bleu, en plein bonheur. Aimez vos pères, aimez vos mères, c'est la grande science, ailleurs trop oubliée, que vous venez apprendre dans cette école libre: la science de la reconnaissance et de l'affection, la science du cœur.

C'est ensuite l'Eglise qui vous distribue avec tant d'amour l'enseignement de l'Evangile, c'est-à-dire un enseignement de charité, de sacrifice, de miséricorde et de conduite. Elle a parlé pour vous à ces âmes généreuses qui lui sont dévouées et qui, pour vous maintenir bonnes, pures, honnêtes et vaillantes au devoir, vous ont bâti cette école neuve où l'on peut librement vous entretenir de Dieu, du ciel qui est le but de notre vie, de la prière, le seul et infaillible moyen pour atteindre la parfaite honnêteté morale. Elle a parlé pour vous à vos bonnes maitresses, et ces vierges admirables, à la voix de Jésus-Christ et de l'Eglise, ont senti leur cœur s'émouvoir pour leurs petites filles, d'une affection, d'une sollicitude toute maternelle.

Je savais bien, mes enfants, que je ne vous ennuierais point. Je vous parle de vous, de ceux que vous aimez, et c'est d'ailleurs la seule journée où l'on puisse vous dire tout cela, vous rappeler

tous les enseignements de l'année, sans être contraint d'y mêler quelque gronderie.

Nous sommes donc ici dans une école *libre*. Qu'est-ce donc qu'une école libre? Qu'est-ce qu'on y fait? Pourquoi toutes les écoles ne sont-elles pas libres? Voilà, Mesdames, bien des questions actuelles, auxquelles je veux répondre, afin que ces enfants vous soient plus reconnaissantes encore du bienfait que l'Eglise verse sur elles par vos mains; afin de rectifier peut-être aussi quelques idées fausses, de redresser quelques erreurs, de détruire quelques préjugés, et, mon Dieu! tout simplement de nous instruire ensemble, tout en fortifiant nos principes de religion et de liberté.

I. Une école libre, c'est après nos églises, le sanctuaire le plus vénérable qui existe ici-bas, où Dieu se plaît le mieux, parce qu'il y est tout-à-fait chez lui, qu'il y entre comme il veut, et qu'il y demeure; où se sont réfugiées, avec la religion persécutée, ces deux nobles exilées: la dignité et la liberté françaises.

Pendant que toute voix se tait, ou dissimule la justice, ou diminue la vérité, par prudence, ces pierres crient et prient. Oui, chacune d'elles pousse son cri de liberté, et elles disent sans cesse à Dieu, Mesdames, que c'est vous qui les avez fait sortir des carrières où elles dormaient dans la nuit, pour les faire servir à l'œuvre la plus noble, la plus nécessaire, la plus divine de notre temps.

Les écoles officielles ont proscrit Dieu et rêvent de l'effacer de ce monde, l'ouvrage de ses mains, aussi facilement qu'elles ont supprimé son nom, même dans les fables de la Fontaine, au risque de leur ôter leur plus douce saveur littéraire. Alors vous lui avez ouvert les portes de vos écoles libres, afin qu'il règne librement chez vous, qu'il y fasse librement le bien.

J'ai visité votre école, mes enfants, et je comprends que vous vous y plaisiez. Sur les murs, de belles cartes géographiques, coloriées avec goût, des globes terrestres d'un harmonieux et puissant relief; ici, les figures du système métrique, là des scènes de l'Evangile ou de l'histoire de France. Mais c'est ravissant! L'on apprend, rien qu'en regardant, et c'est à désirer de redevenir enfant pour s'instruire plus vite et avec plus de charme. Nos yeux distraits ne rencontraient autrefois sur les murailles qu'une surface livide et nue sur laquelle se détachait quelque carte jaunie, œuvre d'un burin effacé; et vous, même vos distractions vous profitent, puisque la science, en quelque sorte malgré vous, entre dans votre esprit par les yeux, ces fenêtres toujours ouvertes de vos âmes.

Oui, elles sont charmantes vos classes. L'architecte les a ensoleillées des premiers rayons de l'aube; aux embrasures vos maitresses ont, avec leur délicatesse habituelle, placé des fleurs pour reposer vos regards et vous faire sourire; tout est plein de fraîcheur, de gaieté et de bonne humeur. Mais surtout le crucifix y occupe la place d'honneur: il vous apprend à obéir avec amour, même quand le devoir est difficile et la règle rigide, tan-

dis que la sainte Vierge, les yeux modestement baissés, comme il sied à une travailleuse, vous dit : « Mes enfants, vous garderez votre innocence par le travail, la prière, l'amour de votre foyer, auprès de votre père et de votre mère, dans votre maison, votre Nazareth à vous ! »

Ici donc le bon Dieu est libre chez vous, parce qu'il se sent chez lui. Voilà pourquoi vous êtes si heureuses, jouissant avec délices de la sainte liberté des enfants de Dieu. C'est cette liberté qui fortifiera vos caractères et votre foi, qui vous apprendra à maintenir vos convictions, à ne pas suivre, même quand le grand nombre voudrait vous entraîner, les idoles de chair ou le veau d'or, à ne jamais vous courber devant le mal, parce qu'alors se courber, c'est s'abaisser... L'école libre c'est la maison des âmes libres et fières.

Je pourrais dire aussi que c'est la maison des méthodes libres. Il est une méthode que j'aime beaucoup et qui a fait ses preuves. Elle n'est pas précisément d'hier, car elle remonte, si je ne me trompe, à 1583, à plus de trois siècles; c'est la méthode des Jésuites, assez souple pour se plier aux progrès des sciences, mais constante dans son application. Dites-moi, Messieurs, est-ce que l'esprit humain a changé? Est-ce qu'il n'a pas les mêmes tendances, les mêmes lacunes et les mêmes aptitudes qu'autrefois? Alors pourquoi changer essentiellement les méthodes de culture intellectuelle? Sans doute les détails sont nécessairement variables suivant les temps, les découvertes et les progrès, mais la méthode générale demeure immuable comme l'âme humaine. C'est pourquoi vous, écoles libres, vous pouvez dire avec raison aux écoles de l'Etat qui chaque année, à chaque trimestre, changent de manière et de livres, surchargent leur enseignement, toujours en marche et n'arrivant jamais, le mot célèbre de Bossuet aux protestants : « Vous changez, c'est donc que vous avez conscience de ne pas posséder la vérité ! »

II. Mais qu'est-ce que vous avez fait dans cette école, pendant l'année?

D'abord vous avez appris ce qu'on apprend ailleurs, et avec autant de succès. Je dis *autant*, pour ne point vous inspirer d'orgueil. Je pourrais citer telle école libre qui a présenté à l'examen quatorze jeunes filles et qui a recueilli quatorze brevets. Cela devait être. Vos maîtresses ont les mêmes capacités, et dans l'esprit religieux elles puisent plus de dévouement, de générosité désintéressée. Et vous mes enfants, supposé qu'il n'y ait qu'égalité d'aptitudes, vous trouvez, à travailler sous le regard de Dieu, au pied du crucifix qui vous élève l'esprit et épure vos intentions, une supériorité de recueillement, de joie et de calme qui nécessairement doit vous assurer même les premières palmes officielles. D'ailleurs [les faits sont là, éclatants, irrécusables.

J'ai dit que la seule vue du crucifix vous élève l'esprit, surtout elle élève l'âme, c'est-à-dire qu'elle donne une éducation chrétienne.

Il en est peut-être parmi vous, Messieurs, qui à force de l'entendre partout ressasser dans la presse se sont dit — parce qu'on finit par croire que ce qui se répète sans cesse est vrai : « Pourquoi dans vos écoles religieuses, donnez-vous une si grande place au catéchisme? Nous demeurons d'accord que vous enseignez bien, que chez vous les enfants sont en bonnes mains, que vous savez les élever, mais à quoi bon leur apprendre l'histoire sainte? »

L'objection est tellement répandue que je dois y répondre, et je ne feindrai point de dire toute ma pensée.

Pourquoi vos enfants sont-elles bien élevées dans nos écoles libres? Parce qu'elles y apprennent à connaître Dieu, à aimer Jésus-Christ et à conformer leur conduite à l'Evangile. C'est bien là ce que vous désirez pour vos petites filles qui deviendront grandes, qu'elles pratiquent l'Evangile. Le jour où elles cesseraient d'aimer Dieu pour aimer le monde, d'observer les commandements de Dieu pour suivre les commandements du monde, leur honnêteté déclinerait et vous vous diriez avec tristesse : « Ah! ma fille a changé. Elle est moins bonne, moins prévenante, elle rêve! » C'est qu'elle se serait éloignée des principes de l'éducation chrétienne qu'elle a reçue, qu'elle se serait éloignée de Jésus-Christ.

Même historiquement parlant, Jésus-Christ a fondé nos sociétés modernes, il est le centre de toute vie intellectuelle, de tout bien, de tout progrès, de toute charité. Que serions-nous si Jésus-Christ n'était pas venu au monde? des peuplades féroces s'entr'égorgeant, écrasant les faibles, et adulant le fort! Jésus-Christ est donc à la fois le maître du monde, le Dieu qui l'a créé, et le fondateur de nos sociétés civilisées. En histoire il n'y a qu'un nom, le sien; qu'un bienfaiteur de l'humanité, lui! Lui seul nous a aimés, nous encourage, nous donne la puissance pour lutter et pour triompher, veille sur nous et sur nos familles de toute l'étendue de sa miséricordieuse Providence, et nous ne le dirions pas aux enfants, et nous garderions dans le silence son nom adoré! Comment leur donner une éducation chrétienne sans leur parler de Jésus-Christ?

L'histoire sainte, la vraie histoire de l'humanité, n'est pleine que de lui, n'annonce et ne reflète que lui. Outre qu'elle est si belle, si touchante, si suggestive, comme on dirait aujourd'hui, que les récits de Joseph et de Ruth faisaient pleurer jusqu'à Voltaire, comment comprendre la sublime figure du Christ si l'on ne connaît point ces autres admirables figures des Patriarches et des Prophètes qui l'ont préparée? L'Histoire sainte est la préparation de l'Evangile, comme l'histoire de France est l'Evangile mis en action. L'une et l'autre est nécessaire pour que l'âme de l'enfant soit vraiment *élevée*, embaumée des plus aimables récits, des exemples les plus fortifiants, des préceptes les plus droits, des souvenirs les plus patriotiques : toutes choses indispensables pour qu'elle soit complète, chrétienne.

tienne et française, admiratrice des vertus de David comme de celles de saint Louis, de l'héroïsme des Machabées comme de la mission inspirée de notre Jeanne d'Arc.

Quant au catéchisme, ai-je besoin de proclamer sa nécessité? Il forme l'âme à la droiture, la façonne à la pratique honnête de la vie et prépare la conduite. Est-il une seule mère qui voudrait que sa fille oubliât les principes du catéchisme? En est-il une seule même qui ne tremble à cette pensée qu'un jour peut-être son enfant se laissera pervertir par une mauvaise lecture ou une compagnie pire encore, contre lesquelles cependant le catéchisme l'avait tant prémunie?

Ne l'oubliez pas, c'est la haine de Jésus-Christ seule qui a provoqué cette haine pour l'Histoire sainte et pour le catéchisme! Or vous êtes des chrétiens; vous réprouverez donc ce mot d'ordre de haine donné par la franc-maçonnerie, c'est-à-dire par Satan, l'implacable et impuissant ennemi de notre Christ!

III. La dernière question que j'ai posée doit s'expliquer et se résoudre d'après cette même raison. Pourquoi en France toutes les écoles ne sont-elles pas libres? Parce que la franc-maçonnerie chez nous réclame toutes les libertés pour le mal, et empêche toutes les libertés du bien; par force et contre tout droit, elle veut se réserver à elle seule le privilège d'enseigner. C'est-à-dire que la France ne comprend pas encore ou ne veut pas comprendre la vraie liberté. L'opinion demeure aveugle, mais cette cécité ne sera pas durable.

Rien n'est absurde comme l'idée de l'Etat enseignant. Je conçois l'Etat qui fait des lois et qui nous juge, qui fabrique des canons et protège nos frontières, l'Etat qui partout maintient l'ordre, protège et encourage le bien; mais l'Etat qui enseigne c'est un non-sens!

Pour enseigner, il faut savoir quelque chose. Or si je demande à l'Etat: «Croyez-vous en Dieu?» Il me répondra: «Je ne sais pas.» — De quelle religion êtes-vous? — «Je n'en sais rien.» — Quel est votre doctrine d'Etat en philosophie, en histoire? — «Je n'en ai point.» Puisqu'il ne sait rien, puisqu'il n'est ni catholique, ni protestant, ni juif, puisqu'il n'a aucune doctrine arrêtée, comment peut-il enseigner?

Jamais d'ailleurs, sauf en France, sous la pression d'une secte impie, l'Etat n'a fait acte d'enseignement. Il laisse partout l'Eglise enseigner la religion, les philosophes la philosophie, les historiens l'histoire; lui il se réserve de veiller à ce que les doctrines soient saines, les salles de classe bien aérées, et il subventionne indifféremment toutes les écoles. En Angleterre, par exemple, pays protestant, l'on compte près de 14.000 écoles libres et 3.000 écoles officielles seulement. L'Etat vient en aide même aux écoles catholiques, et le marquis de Ripon, l'un des plus influents parmi les catholiques anglais, pouvait dire un jour de distribution de prix à l'école Sainte-Marie, à Londres, en remerciant à la fois Dieu et

le gouvernement de la reine: «Il ne saurait exister un établissement plus foncièrement catholique que celui où nous sommes aujourd'hui. Eh bien! les trois quarts des frais de son entretien sont supportés par le gouvernement. Nous possédons déjà un système d'écoles primaires exclusivement catholiques à l'entretien desquelles le gouvernement subvient avec libéralité.»

Voilà un pays où l'on comprend la liberté de tous les citoyens, et leur égalité devant la loi comme devant le budget.

La Belgique, il est vrai, nous avait devancé dans la voie maçonnique de la laïcisation forcée, dès 1879. Aussitôt sur tout le sol de la patrie belge se sont élevées comme par enchantement des écoles libres, comme la vôtre, qui furent fréquentées par les trois quarts des enfants, si bien qu'aux élections de 1884, des députés catholiques furent nommés qui démolirent cette loi néfaste. Les écoles libres l'avaient tuée d'ailleurs en six mois.

Magnifiques exemples que vous avez voulu suivre, Messieurs, afin de sauver la foi et les mœurs de l'enfance, afin de réhabiliter aussi la dignité humaine en notre pays, sur lequel on exerce une pression telle que, sans vous, elle aboutirait à l'écrasement des caractères; afin d'offrir un libre asile à la religion, de sauvegarder les droits de Dieu, et de préparer pour relever la France des générations fières et fermes, c'est-à-dire chrétiennes.

Les âmes de nos enfants sont à l'enchère, Messieurs! Que dans toute la France donc, quiconque a un cœur dans la poitrine et un peu d'or dans sa bourse fasse la surenchère d'une école libre. Ah! bientôt avec ces âmes échappées du naufrage comme nous sauverions le pays!

Et vous, heureuses mères qui m'écoutez si bien, parce que je pense à vos enfants, n'hésitez pas à les arracher aux mains officielles qui les pétriraient dans l'impiété ou l'indifférence, et à les confier à des maîtresses religieuses qui les élèveront dans la crainte de Dieu. Cela vous coûtera de l'argent, des sacrifices, mais leurs âmes valent mieux que l'argent; et ce n'est pas vous qui comptez avec les peines, le travail et les sueurs. Quand il s'agit de vos filles, s'il le faut, rejetez les avances de l'Etat qui pourraient devenir sacrilèges.

Vous connaissez l'histoire de cette veuve de Versailles qui aimait mieux jeûner de pain que d'envoyer sa fille dans une officine d'impiété. Les employés du bureau de bienfaisance lui disaient: «Mettez-la à l'école laïque, et vous aurez tout ce que vous voudrez!»

— Gardez votre argent, répondit-elle, moi je garde l'âme de mon enfant!

Et maintenant que nous avons causé ensemble, un peu longuement peut-être, mais cœur à cœur, pour nous entretenir de nos intérêts communs, voici, mes enfants, le moment tant désiré de recevoir vos couronnes. Remerciez d'abord au fond de votre cœur les personnes généreuses qui vous les ont préparées, et qui ont élevé cet asile de la cha-

rité et de la sainte liberté. Et puis venez ! Ces palmes vertes, ces beaux livres aux tranches dorées, aux brillantes couvertures, vous attendent, et tous ceux qui vous aiment vous regardent avec une tendresse bien émue : vos bienfaiteurs, vos maîtresses, vos parents, vos bonnes mères et le bon Dieu.

SERMON POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

Fecit mihi magna qui potens est.
Le Tout-Puissant a fait en moi de
grandes choses. (S. Luc, 1.)

Mes frères,

Vers l'an de grâce 730, un jeune Anglais de haute naissance, qui depuis fut fait évêque d'Aischtdas en Franconie et devint saint Guillebaud, visitait pieusement la Terre sainte et suivait pour ainsi dire pas à pas les traces du Sauveur depuis son incarnation à Nazareth jusqu'à sa glorieuse ascension sur le mont des Oliviers. Il n'oubliait pas non plus sa très sainte et très glorieuse Mère. Or dans la vallée de Josaphat, au pied du mont des Oliviers, à quelques mètres au dessus du jardin où Notre-Seigneur eut une sueur de sang et qui est si connu de tout la chrétienté sous le nom de Gethsémani, on lui montra un tombeau également vénéré par les musulmans et par les chrétiens, par les grecs schismatiques et par les catholiques romains. Et ce tombeau était vide. On lui dit que c'était le *tombeau de la sainte Vierge*.

Aujourd'hui encore, au milieu d'une grande et belle église élevée en cet endroit, le pèlerin contemple avec une sainte émotion une chambre sépulcrale d'environ six pieds carrés, dans l'intérieur de laquelle est un cercueil de la hauteur d'un mètre environ, et couvert de marbre. C'est là que, non loin de ses parents Joachim et Anne, fut déposée à sa mort la vénérable Mère de Dieu. Car Marie dut passer par la mort comme elle avait passé par toutes les souffrances, pour ressembler jusqu'à la fin à son divin Fils, et le suivre dans son trépas comme elle l'avait imité pendant sa vie.

Elle mourut par humilité, et consentit à subir, quoique exempte de tout péché, cette loi ignominieuse portée en punition du péché. Elle mourut par esprit d'obéissance, trouvant plus parfait et plus digne d'elle de ne pas se soustraire à la loi commune qui pèse sur les enfants d'Adam. Préservée de la tache originelle et de l'ombre du péché, elle ne tient à Adam que par la vie qu'elle a reçue de lui. Mais elle veut, en passant par la mort, dépouiller même cet unique et lointain souvenir de l'homme déchu.

La mort cependant, à qui Marie n'appartenait à aucun titre, ne pouvait ni ne devait garder longtemps cette précieuse proie. Qu'en eut-elle fait ? Quelle action pouvait-elle exercer sur cette chair

immaculée et inaccessible à toute convoitise, sur ce corps très pur et très digne du ciel ? Aussi, la résurrection ne se fit-elle pas attendre, et Marie reçut les honneurs d'un triomphe dont nous dirons en quelques mots les *magnificences* pour encourager et soutenir notre zèle, et dont nous signalerons la véritable *cause* pour y puiser une leçon nécessaire.

I

Depuis trois jours, — si toutefois je puis parler ici d'après la tradition constante de l'Eglise, qui affirme ces faits par la bouche de ses saints, de ses évêques, de ses docteurs, et par sa liturgie sacrée, — depuis trois jours la bienheureuse Marie reposait dans son sépulcre. Du fond des Indes accourait l'apôtre saint Thomas, venu trop tard pour assister à son trépas. Il voulait cependant contempler une fois encore, fut-ce entre les bras de la mort, ce visage vénérable que le Fils de Dieu avait honoré de ses filiales caresses, et dont saint Denis disait, ébloui par sa majestueuse beauté : « Si je n'étais chrétien, je la prendrais, non pour une mortelle, mais pour une divinité. »

L'Apôtre bien aimé, l'évêque de Jérusalem, et un certain nombre de disciples, voulant lui procurer cette consolation, l'accompagnent à la vallée de Josaphat, et sous ses yeux font ouvrir le tombeau... Il n'y avait plus qu'une simple robe, pauvre vêtement qui servait ici-bas à la Reine du ciel. Thomas fondait en larmes et s'appêtait à quitter le sépulcre, quant tout à coup, à quelques mètres au dessus du jardin de Gethsémani, lui et ses compagnons virent la sainte Vierge ressuscitée montant vers les cieux, emportée sur les ailes d'une troupe d'esprits célestes.

Elle monte, plus haut que les nues, plus haut que le soleil qu'elle éclipse de son éclat. Elle franchit les frontières du monde créé, elle entre dans les cieux des cieux, là où réside mystérieuse, impénétrable, et pourtant visible aux élus, la gloire de Dieu. Plus haut que les confesseurs et les vierges, que les martyrs et les apôtres, que les prophètes et les patriarches, elle monte, elle s'élève ; plus haut que les anges et les archanges, que les dominations et les trônes, que les puissances et les principautés, que les vertus même des cieux, plus haut que les séraphins ardents et les chérubins de feu, qui tous s'inclinent devant elle et la proclament leur Reine, elle vient s'asseoir sur le trône immortel qui l'attend, non loin de la Trinité sainte qu'elle a si bien glorifiée par ses vertus, aux pieds de son divin Fils qui lui tend les bras et lui pose sur la tête cette couronne qu'a vue saint Jean, et qui est formée de douze étoiles brillantes.

Cependant tout le long de cette marche triomphale et durant cette indescriptible cérémonie qui réjouit le ciel et défie toute imagination, le chœur des anges qui est allé au devant d'elle et qui lui fait escorte, chante sur un mode nouveau et avec une harmonie délicieuse, un cantique en son hon-

neur. Quel cantique, mes frères ? et que dit-il, ce chant sublime ? Vous n'en savez rien ? vous ne le devinez pas ? en effet, il n'en est point parlé dans nos catéchismes et autres livres d'instruction religieuse. Eh bien ! je vais vous le dire, moi, car je le sais ; je le sais, non pas comme une vérité de foi ; la révélation ne m'en a jamais parlé, ni l'Eglise non plus ; mais je vous le dis sur la foi de mon cœur, qui ne cesse de me répéter que les choses ont dû se passer ainsi :

Quoique accoutumés aux merveilles de ce brillant séjour où Dieu déploie sans cesse les magnificences de sa grandeur et de sa gloire et étale les infinis trésors de sa sagesse et de sa bonté, les habitants du ciel n'en étaient pas moins saisis d'étonnement à la vue de Marie, de cette créature dont la perfection dépassait de si loin leur propre perfection, qu'elle semblait la rejeter dans une ombre obscure. Leur étonnement redoublait en considérant qu'un si riche présent leur venait de cette terre lointaine, si petite, et chargée de malédictions à cause du péché de l'homme. Et ravis de tant de grâces, de tant de beauté, d'un éclat si éblouissant, ils s'écriaient : « Quelle est celle-ci qui nous vient du désert, comblée de délices ? qui s'avance ainsi que l'aurore naissante, belle comme la lune, radieuse comme le soleil, terrible comme une armée qui va livrer bataille ? »

Et le chœur angélique répondait avec Marie : « *Magnificat anima mea Dominum!* Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille d'amour en Dieu mon Sauveur ; parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante ; et voilà que toutes les nations désormais me proclameront bienheureuse, à cause que le *Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses...* »

Vous avez entendu, mes frères, et vous avez dû faire une remarque. Ainsi, même dans ce triomphe sans égal de Marie, tout est rapporté à la gloire de Dieu. Marie, dans le ciel comme sur la terre, comme dans son humble maison de Nazareth, ne veut pour elle que sa bassesse et son néant. Dieu seul est tout ; et si, en sa qualité de Mère de Dieu et en récompense de ses sublimes vertus, « elle a été élevée au dessus des chœurs des anges dans le royaume céleste, » c'est uniquement parce qu'il a plu au Très-Haut de jeter sur sa pauvreté un regard de miséricorde, et à « Celui qui élève les humbles » d'opérer en elle de grandes choses. De sorte que, au témoignage de Marie elle-même, c'est son humilité, c'est la conscience intime de son néant qui est l'unique et véritable cause de son éblouissante exaltation.

II

Quelle leçon pour nous, mes frères ! pour nous qui prêtons une oreille si facile aux flatteuses suggestions de l'orgueil ; qui d'ordinaire n'accordons de prix aux choses qu'autant qu'elles font valoir notre petite personne ; qui sommes si mortifiés dès qu'on se permet d'ôter quelque chose à notre

mérite, et si ardents à proclamer ce que nous appelons pompeusement *nos droits* !

Ah ! m'écrierai-je ici avec l'Apôtre, chrétiens orgueilleux et vains, qu'avez-vous donc que vous n'ayez reçu ? Et si vous avez tout reçu ce que vous possédez, pourquoi donc vous glorifier comme si vous n'aviez rien reçu ? *Quid habes quod non accepisti ?...*

Vous parlez sans cesse de vos droits, et à ce seul mot votre esprit s'échauffe et votre tête se dresse. Mais qu'on vienne à vous rappeler que vous avez bien aussi quelques devoirs, aussitôt vous détournez avec mépris la tête, ou bien vous regimbez comme devant une injure. Inconvénient, malheur plutôt, dirai-je, d'être né et d'avoir grandi dans un siècle dont les premières années furent bercées au doux chant de la *Déclaration des droits de l'homme*, et à qui ses maîtres oublièrent plus tard de faire lire l'Evangile.

Qu'il serait facile pourtant, mes frères, à moi de vous démontrer, et à vous de comprendre, si toutefois vous le voulez bien, que l'homme n'a pas de droits, et même ne saurait en avoir ; mais qu'il n'a en propre que des devoirs ! Cette proposition est bien faite pour vous étonner sans doute, et je comprends tout ce qu'elle doit avoir de paradoxal à la première vue ; mais passez sur cette première surprise, et vous vous étonnerez ensuite de ne l'avoir pas comprise plus tôt.

Un être à qui rien n'appartient, et qui ne s'appartient pas lui-même, peut-il avoir des droits ? Non, sans doute ; et il y aurait folie à vouloir démontrer ce qui est aussi clair que l'intelligence même. Or, l'homme ne s'appartient pas, et rien ne lui appartient. Tout ce qu'il est, tout ce qu'il a, tout ce qu'il peut, il le tient d'un autre. Donc l'homme n'a pas de droits, et ne saurait en avoir.

Voilà un raisonnement qui défie tous les sophismes, et sur lequel les préjugés les plus opiniâtres viendront se briser.

L'homme ne s'est pas donné à lui-même l'existence, ni rien de ce qui appartient à sa nature ; ce n'est pas lui davantage qui se la conserve, il ne saurait prolonger la durée de sa vie d'une seconde, ni ajouter à sa taille l'épaisseur d'un cheveu. Les facultés de son âme, les qualités de son cœur ne viennent pas de son fonds. Visiblement, l'homme n'est qu'une créature, et comme tel, un être essentiellement dépendant de celui qui l'a fait et qui le conserve. Il est lié à son créateur par une chaîne indissoluble et sans fin dont chaque anneau est un devoir.

Celui-là seul a des droits qui a tout fait, et de qui tout dépend. Dieu, qui est le créateur universel, est par cela même le Seigneur souverain, le maître absolu de tout ce qui existe. Comme rien ne l'obligeait à créer, rien ne peut l'empêcher de détruire ; il est libre de faire de chacune de ses créatures tout ce qu'il veut ; il peut la conserver ou la détruire à son gré. Nous sommes entre ses mains comme le vase aux mains du potier. Vit-on jamais

le vase dire à l'ouvrier : Pourquoi me traites-tu ainsi ? ou encore : Tu n'as pas le droit de me rompre !

Ainsi donc Dieu seul a des droits, parce que seul il est le souverain Seigneur ; et l'homme, pauvre et chétive créature, n'a que des devoirs, puisqu'il est essentiellement dépendant.

Mais qu'est-ce donc alors que j'appelle mon droit ? car enfin, cette expression est d'un usage quotidien, et il n'existe pas de mot, a-t-on dit, dans le langage humain, qui n'ait sa légitime application.

Assurément, il m'est permis de parler de mes droits, pourvu que j'entende bien le sens qui s'attache à ce terme, que j'en saisisse toute la portée, que je n'oublie jamais que ce que j'appelle *mon droit* n'est pas autre chose que le devoir qui s'impose à mes semblables de respecter en moi le droit et la volonté de Dieu. Prenons quelques exemples.

S'il est un droit dont je parle fièrement, que je mette avant tous les autres, et que je défie qui que ce soit de violer sans forfaire à la justice et à la conscience, c'est bien le droit de vivre. Je n'admets en aucune façon que l'on puisse toucher à mon existence, si ce n'est peut-être que j'en abuse au point de nuire à la société, et encore ! Cependant la vérité est que ma vie ne m'appartient pas réellement. D'abord je n'y avais aucun droit ; Dieu pouvait me la refuser ; s'il me l'a prêtée, c'est afin que j'en use pour procurer sa gloire et assurer mon salut ; mais il reste le maître de me la reprendre quand et de quelle façon il lui plaira. Je n'en ai donc que l'usufruit ; la propriété et les droits qui en découlent restent aux mains de Dieu. Je n'ai pas même celui d'en disposer comme il me plaît ; ma fin est fixée à l'avance. D'ailleurs, comme je ne suis pas entré dans la vie de mon chef, il ne m'appartient pas davantage d'en sortir à mon gré ; et je ne pourrais, sans une lâcheté insigne et une injustice suprême, quitter mon poste avant d'en être relevé par Celui qui m'y a placé de son autorité souveraine.

Mais si je n'ai pas la permission de me défaire de la vie, mes semblables l'ont encore moins que moi. Ma vie est donc sacrée, comme étant la propriété de Dieu ; et cette obligation qui s'impose à tous de respecter en moi ce qui appartient à Dieu, voilà ce que j'appelle mon *droit à l'existence*. En réalité, *droit* pour Dieu ; pour moi et mes semblables, *devoir*.

J'en dis autant du fameux *droit de propriété*. *Domini est terra et plenitudo ejus* ; voilà le grand principe qui domine toute la matière. « La terre est à Dieu, dans toute son étendue, avec tout ce qu'elle recèle dans son sein, et tout ce qui respire et vit à sa surface. » Mais Dieu a bien voulu, dans son infinie bonté, m'en confier un petit coin afin que je la cultive pour en tirer ma subsistance ; il a voulu aussi que je puisse la transmettre à mes descendants en toute justice et d'après les principes, posés par Lui, de l'équité naturelle. Il ne

permet à personne, pas même à la société, si ce n'est pour des raisons majeures et suivant des conditions prévues par les lois, de déroger à ces dispositions qu'il a lui-même établies : *non furaberis*. Eh bien, cette défense intimée par Dieu à mes semblables de toucher au lot qu'il lui a plu de me départir, voilà uniquement en quoi consiste mon *droit de propriété*.

Et ainsi en est-il de tous mes autres droits. Qu'est-ce à dire ? et qui ne voit clairement que mes droits prétendus ne sont au fond que de véritables obligations ? que les droits sont à Dieu seul, et que l'homme n'a proprement que des devoirs ? devoirs de reconnaissance et d'adoration envers son tout puissant et très bon Créateur, service de tous les jours et de tous les instants, hommage de sa personne et de ses biens, de son âme et de son cœur, de ses pensées les plus secrètes, de ses désirs les plus intimes, de la fleur de ses affections, selon cette grande parole du Sauveur qui résume toute la condition de l'homme sur la terre : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces ; et votre prochain comme vous-même. »

Surtout, mes frères, surtout n'allez pas dire, avec quelques esprits orgueilleux et superficiels, que nous dégradons l'homme en le dépouillant ainsi de ses droits, et que c'est lui faire une mortelle injure que de ne lui vouloir reconnaître que des devoirs. Raisonner ainsi serait montrer bien peu de sens et de philosophie. La doctrine que nous vous enseignons est une doctrine essentiellement respectueuse de la dignité de l'homme et productive de sa noblesse, parce qu'elle est éminemment vraie. C'est en lui mentant, c'est en lui cachant ou en lui dissimulant la vérité que l'on fait injure à l'homme. ~~Est~~ donc le dépouiller, que de le couronner des droits même de Dieu ? Et savez-vous bien ce qui distingue essentiellement l'homme de l'animal sans raison, et l'élève presque au niveau des anges ? C'est que l'homme est capable de devoirs, et que l'animal ne l'est pas. Le devoir est le signe consécuteur et le conséquent nécessaire et logique de la liberté et de la conscience. Le devoir est donc un fardeau, si l'on veut ; mais un fardeau qui élève, au lieu d'écraser. Là où il n'y a pas de place pour le devoir, c'est que la raison et la responsabilité font défaut. On ne commande pas à l'animal, parce qu'il est incapable d'entendement, *quibus non est intellectus* ; on le dresse, on le frappe, on le mène sans lui dire où ni pourquoi. A l'homme, on impose une loi, parce qu'il est doué de raison ; et cette loi lui crée des devoirs, parce qu'il est maître de ses actes.

Et plus il comprend sa sujétion nécessaire et toute l'étendue de ses devoirs, plus il est dans la vérité ; et plus il est dans la vérité, plus il est grand, plus il s'élève et se rapproche de son créateur qui l'a fait pour lui.

C'est ainsi que Marie devint la première et la plus élevée des créatures, parce qu'elle fut la plus humble de toutes. Ce n'est point en effet sa haute

dignité de Mère du Christ que Dieu veut couronner en ce jour de sa glorieuse Assomption, mais bien les vertus qui lui ont valu cet insigne honneur, et entre toutes son humilité, dont la Maternité divine n'était qu'une première récompense. Marie ne vit jamais en elle que bassesse et néant; c'est pourquoi Dieu l'a élevée comme les cèdres du Liban, comme les palmiers de Cadès, comme les cyprès de la montagne de Sion, comme les plants de rosiers de Jéricho. « Elle n'a jamais voulu s'appeler que la servante du Seigneur; c'est pourquoi Dieu l'a établie Reine sur toutes les créatures. Lucifer, pour avoir prétendu des droits devant Dieu, fut précipité du ciel et plongé dans l'abîme; Marie, pour ne s'être connu que des devoirs, a été exaltée au dessus des anges et des saints dans le ciel. Double et frappant témoignage de la vérité de cette parole évangélique que je vous laisse, mes frères, comme bouquet spirituel et fruit de cette instruction : « Quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé; *Qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur.* »

INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

Quibus te laudibus efferam ? nescio.

Par quelles louanges vous exalter, ô Marie ? Je ne le sais.

Quand les plus grands saints et les plus illustres docteurs ont confessé leur impuissance à parler dignement, convenablement de la Reine des cieux, aurai-je honte, moi pécheur et ignorant, de vous avouer mon indignité et de reconnaître mon impuissance à traiter un aussi sublime sujet ? M. f., mon embarras est extrême ; je suis épouvanté de la nécessité où je me trouve de vous parler de Celle qu'ont exaltée les Bernard, les Thomas d'Aquin, les Bonaventure et tant d'autres saints, tout en gémissant de l'imperfection de leurs éloges. Le silence ne me conviendrait-il pas mieux en ce jour où les anges et les élus, et chacune des trois personnes de l'adorable Trinité célèbrent la gloire de Marie, de Marie trois fois couronnée, Reine du ciel et de la terre. Mais non ; je ne saurais me taire ! Votre piété filiale envers notre mère du ciel attend de moi quelques paroles.

C'est à votre foi et à votre patriotisme que je m'adresse, et c'est du culte de Marie que je veux vous entretenir. Je vous dirai 1^o que si le culte de la Vierge est essentiellement catholique; il est éminemment français ; 2^o je vous rappellerai tout ce que la France doit à la dévotion à Marie.

I

Le culte d'hyperdulie par lequel on reconnaît la maternité divine et la prééminence de Marie sur toutes les créatures est catholique : il embrasse

tous les temps et toutes les nations. Refuser à Marie les hommages que lui accorde l'Eglise, c'est se séparer de l'universalité des fidèles et se ranger parmi les hérétiques. Le culte de la Sainte-Vierge est inséparable de celui de Jésus, comme une mère est inséparable de son fils. Aussi les vrais croyants ne les ont jamais séparés. Lorsqu'un peuple élève un temple au Christ, toujours à côté de son autel il place celui de Marie ; et, quand un enfant de l'Eglise romaine a récité *Notre Père*, il ajoute aussitôt naturellement son *Je vous salue Marie*. Non pas que les hommages rendus à Jésus et à Marie soient les mêmes. Non. Jésus, nous l'adorons parce qu'il est Dieu ; Marie, nous l'invoquons, nous l'honorons comme la plus pure, la plus auguste, la plus puissante des créatures.

Si tous les peuples demeurés catholiques se sont montrés dévots envers Marie, il en est un qui l'emporte sur les autres et chez lequel cette dévotion est incomparable. Prononçons son nom avec une fierté que personne n'osera nous reprocher : c'est le peuple français. Aucun peuple n'a donné à Marie des gages plus nombreux, plus évidents et plus constants de sa piété filiale. Et dans tout le cours de son histoire, même dans les plus mauvais jours, cette dévotion à Marie de la nation française ne s'est pas démentie un seul instant. Nos annales en font foi.

Nos rois, aussi bien que leurs sujets, les grands comme les petits, ont toujours honoré Marie, et leur culte a été constamment empreint de ce caractère chevaleresque qui nous distingue. Quand le Français, le vrai Français fait une chose, il la fait bien. Je serais infini, si je vous parlais de la dévotion de nos rois envers la Sainte-Vierge. Il me faudrait les nommer tous, même ceux dont la conduite ne fut pas toujours digne de la couronne qui ceignait leur front. Permettez-moi cependant de vous citer quelques noms.

Charlemagne voulut descendre dans la tombe avec une statuette de la Vierge qui, pendant sa vie, ne l'avait jamais quitté. Charles-le-Chauve avait pour coutume d'invoquer Marie, avec toute son armée, au milieu des batailles. Le roi Robert institua un ordre militaire sous le nom de Chevaliers de Notre-Dame. Ces chevaliers portaient sur la poitrine une étoile d'or pour se rappeler qu'ils avaient consacré à Marie leur cœur et leur épée. Louis XI décrète que tous ses sujets réciteront l'*Angelus*. Presque tous les rois de France contribuent par leur exemple et par leur générosité à la propagation du culte de Marie, jusqu'au moment où Louis XIII met sa couronne et la France sous la protection spéciale de la Sainte-Vierge, en ordonnant la procession solennelle que nous faisons encore le jour de l'Assomption.

A l'exemple des rois, les grands et le peuple se font un pieux devoir d'élever des sanctuaires en l'honneur de Marie, et, dès lors, son culte prend toutes les formes, se personifie suivant tous les besoins, exprime tous les sentiments : il n'est pas un des chemins de la vie où l'on ne rencontre la

Mère de Dieu. Pour le voyageur égaré ou poursuivi, c'est Notre-Dame de Bonne-Remcontre, de Bon-Retour ; pour celui qui est exposé à la fureur des flots, c'est Notre-Dame du Vœu, Notre-Dame de la Délivrande, Notre-Dame de la Garde ; pour le soldat qui va combattre, c'est Notre-Dame des Victoires ; pour le pécheur effrayé de l'énormité de ses crimes, c'est Notre-Dame de la Miséricorde, Notre-Dame du Refuge, Notre-Dame de Grâce ; pour les âmes timorées, c'est Notre-Dame de Bonne-Espérance ; pour les cœurs affligés, Notre-Dame de Pitié, Notre-Dame de Douleurs ; pour ceux qui sont dans la joie, Notre-Dame de Liesse ; pour tous les chrétiens, c'est Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

Et en même temps que ces oratoires s'élevaient, la piété des fidèles les y poussait en flots pressés ; les invocations, les supplications s'y succédaient ; et l'empressement de Marie à exaucer les prières de ses enfants ne faisait qu'accroître leur dévotion. Examinons brièvement comment la France a été récompensée de sa piété filiale envers la Sainte-Vierge.

II

Notre dévotion à Marie ressort suffisamment de ces quelques traits choisis çà et là dans notre histoire. Pour avoir une idée exacte de notre culte à Marie, il faudrait parcourir nos Annales du commencement à la fin, page par page, ligne par ligne. Nous devrions nous condamner au même labeur si nous voulions nous rappeler toutes les faveurs par lesquelles Marie a récompensé notre piété filiale. Ici encore je dois me borner à quelques traits généraux.

Marie est la Reine de tous les hommes, comme Jésus-Christ en est le Roi. Mais de même que Dieu s'est choisi un peuple, les Juifs, Marie, elle aussi, s'est choisi une nation entre toutes pour en faire son peuple de prédilection. Cette nation privilégiée, c'est la France. O mon pays ! sois-en justement fier, car c'est un titre qu'on ne saurait te disputer et que tous t'envient ; tu es le royaume de Marie : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ*. Or, m. f., sous le gouvernement d'une Reine aussi parfaite, aussi puissante, le royaume de France ne devait-il pas être le plus puissant, le plus glorieux des royaumes ? Pour en être assuré, il suffit de consulter notre histoire.

Nous avons été grands et puissants partout. Grands et puissants sur les champs de bataille ; grands et puissants dans le domaine de la pensée, dans les lettres, dans les arts et dans les sciences ; grands surtout sur les champs de bataille du dévouement. Est-il une épée plus glorieuse que la nôtre, un esprit plus vif, plus pénétrant que l'esprit français ? est-il un cœur plus généreux que le cœur qui bat dans nos poitrines ? Faut-il s'étonner de nos innombrables victoires, quand la Vierge, forte comme une armée rangée en bataille, protège nos bataillons ? Le Français, me direz-vous, est brave, chevaleresque par tempérament. Je

vous le concède sans peine. Mais la chevalerie, cette institution mémorable de notre histoire, est un produit de la dévotion à la Vierge. Je pourrais facilement vous le démontrer. Je passe sous silence la littérature et les arts qui doivent leurs plus pures inspirations, leurs plus magnifiques conceptions au culte de Marie. C'est sa Virginité qui a inspiré tous ces dévouements qui, à l'abri de cette incomparable vertu, germent sur notre sol, avec une étonnante et luxuriante fécondité, sous toutes les formes, afin de répondre à tous les besoins et de soulager toutes les misères. France, ma patrie, sois fière de toutes ces vierges qui enseignent sous la robe de bure les petits enfants du peuple ; de ces sœurs de charité qui font aussi bonne contenance sur les champs de bataille que dans nos hôpitaux ; de ces petites sœurs des pauvres qui mendient si courageusement le morceau de pain du vieillard abandonné. Pardonnez-moi, saintes filles qui, sous des noms divers, servez si bien la France, dans ces cloîtres qui abritent vos vertus et votre dévouement ; pardonnez-moi de taire votre nom : je serais trop long. Je ne dirai rien de vous, pour la même raison, légions de religieux que le monde hait, parce qu'il ne vous connaît pas. Vous aussi, vous honorez la France à l'intérieur, mais surtout vous la faites connaître dans les régions lointaines. Tous vous êtes les dévoués serviteurs de Marie. Elle est l'inspiratrice de votre abnégation, de votre dévouement.

Ce que nous devons encore à Marie, c'est notre fidélité inébranlable à la foi catholique. Deux fois, principalement, l'hérésie a tenté de nous arracher des bras maternels de l'Eglise. Au XIII^e siècle d'abord, les Albigeois établis dans le midi de la France avaient résisté à tout. Saint Dominique se faisant l'apôtre d'une nouvelle croisade, prend son chapelet, le récite et le fait réciter. Par Marie, la victoire est complète. Ah ! c'est que Marie est le marteau de l'hérésie : *Cunctas hæreses interemisti*. Comment n'aurait-elle pas écrasé celles qui tentaient d'envahir son royaume ? Plus tard, le protestantisme, ce chancre qui dévore nos voisins d'outre Rhin et d'au-delà de la Manche, essaie d'entamer la France. Il échouera, lui aussi, car Marie, reine de France, nous protège. Nous ne saurions périr : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ nunquam peribit*. Non, nous ne périrons point, malgré les revers que nous infligeait naguère une puissance hérétique. Les revers d'ailleurs sont utiles et parfois nécessaires aux nations comme aux individus. N'avions-nous pas mérité cette humiliation ? Est-ce que depuis bientôt un siècle les hommes n'ont pas, en partie, abandonné le culte de Marie, laissant cette dévotion à leurs femmes et à leurs filles, qui, je le proclame avec bonheur, se sont serrées davantage contre la Sainte-Vierge. Est-ce que depuis bientôt un siècle, Jésus-Christ n'a pas reçu des outrages aussi sanglants qu'aux jours de sa Passion, dans le propre royaume de sa mère ? Eh bien ! c'est encore à Marie que nous devons de n'avoir pas été écrasés sous les coups

de la vengeance divine. Elle est venue nous le dire à Pontmain, à la Salette et à Lourdes. Ces différentes apparitions de la Sainte-Vierge sont autant de preuves qu'elle veut à tout prix nous sauver.

Puissent les paroles et les larmes de Marie nous toucher, nous attendrir ! Ce sont les paroles et les larmes d'une reine, d'une mère. Soyons-lui reconnaissants de ce dernier gage de sa protection, de son dévouement à notre pays. Si nous aimons sincèrement la France, si nous la voulons toujours grande parmi les nations, prions Marie, invoquons-la, surtout imitons-la. Et un jour nous aurons le bonheur de la voir à jamais dans son royaume du ciel. Ainsi soit-il !

ALLOCUTION A DES JEUNES FILLES

POUR LE SOIR DE L'ASSOMPTION DE LA
TRÈS SAINTE VIERGE

Sicut qui thesaurizat, ita et qui honorat matrem. (Eccli., III, 5.)

I. De toutes les joies d'un cœur noble et délicat en est-il de plus pure, de plus suave que celle qu'on éprouve à entourer sa mère de respect, d'honneur, et de toutes les attentions, de tous les bons procédés que peut suggérer la tendresse filiale ? S'il est un devoir doux à remplir, c'est bien celui-là, et il porte déjà en lui-même sa récompense.

Mais à cette récompense d'un ordre tout intime viendront s'en ajouter d'autres non moins encourageantes ; car, quoique rien ne doive être aussi désintéressé que l'amour filial, Dieu ne laisse pas cependant que de lui faire les plus magnifiques promesses, et l'Esprit-Saint dit que, honorer sa mère, c'est s'assurer de précieux trésors : *sicut qui thesaurizat, ita et qui honorat matrem.*

Si cela est vrai quand il s'agit de nos mères selon la nature, comment ne serait-ce pas suréminemment vrai quand il s'agit de notre mère selon la grâce, de notre mère qui est dans les cieux ? Celui qui, du haut de la croix, nous a légué Marie pour Mère et l'a recommandée à notre tendresse filiale, n'est-il pas prêt à nous rendre au centuple tout ce que nous aurons fait pour elle ?

C'est donc thésauriser que d'honorer une telle mère. Oui, c'est s'assurer toutes sortes de biens et pour le temps et pour l'éternité. Et, je puis bien le dire à ces jeunes personnes qui se plaisent à honorer la très Sainte-Vierge en prenant soin d'orner et de porter son image : ce qu'elles font pour leur céleste mère ne sera point perdu. Il y aura des jours dans leur vie où elles s'apercevront qu'on ne s'emploie pas en vain à la glorification de la très Sainte-Vierge ici-bas. Sans doute, ce que nous donnons pour la gloire de Marie, ces sacrifices de temps, d'argent que nous faisons, soit pour ses

images, soit pour ses autels, soit pour ses sanctuaires, tout cela ne nous reviendra pas toujours en avantages matériels, en pluie d'or ou d'argent, en monnaie sonnante et trébuchante ; mais cela nous reviendra toujours de quelque façon. Il peut se faire que, en retour de notre dévouement, la Vierge puissante et bonne fasse descendre sur nos personnes, sur nos maisons, sur nos familles, des grâces surnaturelles infiniment plus précieuses que tous les biens passagers de cette misérable vie. Marie prend soin de ses fidèles serviteurs ; elle veille sur eux, elle les protège, et ce qu'elle garde est bien gardé. Au jour de l'affliction, au jour de la tentation, au jour surtout de la mort, elle viendra à leur rencontre, se reconnaissant en quelque sorte redevable envers eux parce qu'ils l'auront honorée. *Obviavit illi quasi mater honorificata.*

J'en ai la conviction, Marie comptera toujours parmi ses vrais serviteurs ces jeunes filles qui se distinguent aujourd'hui par leur piété envers elle, et celles-ci apprendront par une heureuse expérience combien il est doux, combien il est avantageux de servir et d'honorer la Reine du ciel.

II. Mais que faut-il pour mériter le titre de vrai serviteur de Marie et s'en assurer les droits ? Evidemment il ne suffirait pas de lui donner quelques témoignages extérieurs de vénération et de dévouement. Les vrais serviteurs et les vraies servantes de la très Sainte-Vierge, ce sont ceux et celles qui se distinguent surtout par l'imitation de ses vertus. Se ranger sous sa bannière, chanter ses louanges, porter ses insignes, escorter son image, parer ses autels, ce sont là des actes très méritoires, sans doute, mais qui ne sont encore que l'écorce de la vraie piété ou qui n'en sont, si vous aimez mieux, que les feuilles et les fleurs. Pour qu'un arbre soit bon, il ne suffit pas qu'il se couvre de feuilles et de fleurs ; il faut de plus et surtout qu'il produise des fruits. Il en est de même de la dévotion envers la très Sainte-Vierge. Or, les fruits de cette dévotion, ce sont les bonnes dispositions qu'elle doit faire naître ou développer dans l'âme : l'amour de Dieu, le zèle pour sa gloire, la délicatesse de conscience, l'humilité, l'obéissance, la modestie et toutes les autres vertus.

On le comprend généralement ainsi, et nous avons eu jusqu'à présent la satisfaction de voir les jeunes filles qui avaient entre les mains la sainte image de Marie ou qui faisaient partie de sa congrégation se distinguer, par leur régularité, leur modestie, leur piété, leur esprit de foi en tout et partout. Nous espérons qu'il en sera toujours de même.

Oui, le vrai serviteur de Marie est celui qui joint aux pratiques du culte de la très Sainte-Vierge l'accomplissement de tous les devoirs de la religion et de la vie chrétienne. Ne me parlez pas d'une dévotion envers la Mère de Dieu qui ne conduirait pas à un plus ardent amour de Dieu et à un plus ferme attachement à Notre-Seigneur. *Ad Jesum per Mariam !* De même qu'on ne peut

être vraiment disciple de Jésus sans honorer sa Mère, de même on ne peut plaire à la divine Mère sans obéir fidèlement à son Fils. Et, par conséquent, la vraie dévotion envers Marie ne va pas sans la dévotion envers Jésus, particulièrement sans la dévotion envers Jésus au très Saint-Sacrement.

III. Laissez-moi, mes chers enfants, insister sur cette recommandation. Ne séparez pas ce que Dieu a uni. Ne séparez pas l'Enfant et sa Mère, Jésus et Marie : *Puerum cum Maria matre ejus*. Ne prétendez pas honorer Marie en oubliant Notre-Seigneur, pas plus que servir Dieu en oubliant sa très sainte Mère. Mais faites marcher de front ces deux choses : la piété envers Marie et la piété envers Jésus manifestée principalement par l'assistance à la sainte messe et par la sainte communion.

Pour vous y encourager, je vous citerai un trait qui vous montrera combien une âme est puissante, combien une âme est en sûreté quand elle s'appuie sur ces deux dévotions. J'ai lu ce trait dans l'histoire d'un grand saint dont nous venons de faire mémoire et dont on célèbre demain l'office et la fête : saint Hyacinthe.

Saint Hyacinthe appartenait à l'ordre religieux de saint Dominique, et il avait établi dans une grande ville de Russie un monastère avec une magnifique église dédiée à la Reine des cieux. Un jour, comme il venait d'achever le saint sacrifice, on lui apprend que les Tartares, ennemis du nom chrétien, sont arrivés jusque sous les murs de la ville et qu'ils s'efforcent de l'emporter d'assaut. Effrayé à la pensée des profanations que ces infidèles commettront dans le sanctuaire, il court au tabernacle, prend le Saint-Sacrement, et l'emporte caché sous son manteau. Mais arrivé au seuil de l'église, il entend une voix qui le rappelle avec force : il regarde et constate à n'en pas douter que cette voix venait d'une statue de la Sainte-Vierge qui faisait l'ornement de ce sanctuaire, statue en albâtre d'un travail superbe, mais très grande et d'un poids considérable (plus de 800 livres!)... Il s'approche et la voix se fait entendre de nouveau : « Mon fils, dit-elle, est-ce donc ainsi que tu m'abandonnes à la fureur des barbares et à tous leurs outrages ? Tu emportes le Fils et tu laisses la Mère ? » Le saint se lamente en disant que la statue est trop lourde pour qu'il puisse l'emporter. — « Mon fils, répond la Sainte-Vierge, si tu avais un peu de foi, un peu d'amour, qu'il te serait léger ce poids que tu redoutes ! Aie confiance en Jésus, lui qui porte le monde et qui rend facile tout ce qu'il veut. » Alors notre saint de s'écrier : « O ma Mère, s'il ne faut que de la foi et de l'amour, me voici ! » Il court à la statue, l'enlève comme une plume et l'emporte bien vite.

C'est ainsi que, tenant d'une main l'image de Marie et de l'autre le saint ciboire rempli d'hosties consacrées, il sort de l'église et de la ville suivi de tous ses frères et traverse la campagne sans

être aperçu par l'ennemi à qui sans doute le Ciel déroba la vue de ses serviteurs.

Ils arrivent bientôt sur le bord d'un grand fleuve qu'il fallait absolument traverser pour échapper au danger. Mais comment faire ? Il n'y avait ni pont, ni barque pour passer... Alors, nouveau Moïse, Hyacinthe ayant béni le fleuve, s'élança pour le traverser. O prodige ! l'eau reste ferme sous ses pieds ; il marche sur les flots, comme autrefois saint Pierre, et les religieux, témoins de cette admirable protection du ciel, s'avancent à sa suite et passent avec la même facilité.

De plus, les actes de la canonisation du saint rapportent que la trace de ses pas resta imprimée sur les ondes et que d'un bord à l'autre on en voyait distinctement l'empreinte, comme on l'aurait vue en hiver sur un champ de neige. Quatre cents témoins affirmèrent avec serment avoir vu de leurs propres yeux le lieu consacré par ce prodigieux événement et, sur les eaux, les traces du saint, appelées par les habitants du pays *le chemin de saint Hyacinthe*.

Voyez-vous, par ce trait, de quelle puissance nous sommes revêtus contre nos ennemis et quelle sécurité nous est assurée quand nous sommes unis à Jésus et à Marie ?

Comme saint Hyacinthe, nous pouvons emporter Jésus et Marie avec nous dans cette traversée, dans ce voyage si périlleux qui s'appelle la vie terrestre. Nous pouvons porter Jésus avec nous réellement et habituellement par la sainte communion. Nous pouvons porter sur nous l'image de Marie, soit par son scapulaire, soit par sa médaille miraculeuse. Soyons fidèles à ces pratiques. Portons surtout dans notre cœur l'amour de Jésus et de Marie. Avec cela nous n'aurons rien à craindre de nos ennemis ; nous foulerons d'un pied vainqueur les flots des tentations qui voudraient nous submerger ; et, sans jamais faire naufrage, nous arriverons au céleste rivage, à la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE QUATRIÈME

La charité

6

Ses qualités

— Quelles sont les qualités requises pour que notre charité envers le prochain soit méritoire et agréable à Dieu ?

— Il y en a quatre principales.

— *Lesquelles ?*

— Notre charité doit être surnaturelle, intérieure, effective et universelle.

..

— *Qu'est-ce à dire que notre charité pour le prochain doit être surnaturelle ?*

— C'est-à-dire qu'elle doit :

1^o Provenir de la vertu théologale par laquelle nous aimons Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses.

2^o Nous faire aimer le prochain comme l'enfant de Dieu, l'image de Dieu, le frère de Jésus-Christ, l'œuvre de l'esprit sanctificateur.

3^o Nous faire souhaiter au prochain la béatitude éternelle et les biens qui y conduisent.

..

— *Que voulez-vous dire en affirmant que la charité doit être intérieure ?*

— Je veux dire que notre amour pour le prochain doit se trouver dans notre cœur, et venir d'un acte sincère de la volonté.

Si elle n'était que sur nos lèvres, notre charité ne serait qu'un mensonge, une hypocrisie.

..

— *Expliquez ces mots : charité effective.*

— Notre charité sera effective, si elle nous dispose à rendre service au prochain, si elle nous porte à lui faire du bien, si elle nous fait accomplir envers lui des actes de bienveillance.

— *Est-il nécessaire que notre charité soit effective ?*

— Oui, car l'apôtre saint Jean dit : « N'aimez pas en paroles, mais en actions. » (I Joan., III, 48.)

..

— *Qu'entendez-vous en disant que la charité envers le prochain doit être universelle ?*

— J'entends qu'elle doit s'étendre à tous ceux qui en sont l'objet; non seulement à nos amis, mais encore à nos ennemis.

— *Il est donc bien vrai que nous devons aimer nos ennemis ?*

— Oui.

— *Que dit le Sauveur ?*

— Il dit : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. » (Math., v, 44.)

— *Qu'ajoute-t-il afin de nous montrer que c'est bien un précepte qu'il nous impose ?*

— Le Sauveur ajoute : faites tout cela, « afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux. »

— *Si on n'aimait pas ses ennemis, on ne serait donc plus l'enfant de Dieu ?*

— Non.

— *On ne pourrait donc plus aller au ciel ?*

— Non.

— *Qu'a fait Notre-Seigneur ?*

— Afin de nous apprendre à aimer nos ennemis, il a prié pour ses bourreaux et il est mort pour eux comme pour ses amis.

— *Pourquoi Dieu nous commande-t-il d'aimer nos ennemis ?*

— Parce que, dit saint Augustin, un homme, devenu notre ennemi, ne cesse pas d'être notre prochain.

— *Est-ce que les hommes ont toujours été obligés d'aimer leurs ennemis ?*

— Oui, car l'Esprit a dit, il y a bien longtemps, par la bouche du Sage : « Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger. » (Prov., xxv, 21.)

— *Suis-je obligé d'aimer le mal que me fait mon ennemi ?*

— Non, car ce mal étant un péché, si vous l'aimiez, vous aimeriez le péché, ce qui est défendu.

Vous devez donc plutôt haïr ce mal qui vous est fait, tout en aimant la personne de celui qui vous le fait.

— *Quelle résolution faut-il prendre ?*

— La résolution de penser souvent à l'exemple de Notre-Seigneur, afin de s'exciter à l'amour des ennemis.

7

Son ordre

— *Je vous ai déjà entendu dire :*

« *Charité bien ordonnée commence par soi-même ;* » il y a donc un ordre dans la charité ?

— Oui.

— *Pourriez-vous me le faire connaître ?*

— Dans l'exercice de la charité envers le prochain, l'ordre à observer s'applique :

1^o Aux personnes qu'il faut aimer ;

2^o Aux biens qu'il faut souhaiter ;

3^o Aux nécessités qu'il faut secourir.

..

— *Quel est l'ordre à suivre pour les personnes ?*

— Si on ne considère que les personnes, les biens à procurer et les besoins à secourir étant les mêmes, voici l'ordre à suivre dans l'exercice de la charité fraternelle.

On devra donc aimer et secourir :

1^o Soi-même ;

2^o Ses parents comme il suit :

Le père, la mère, l'épouse, les enfants, les frères et sœurs, les autres parents ;

3^o Les alliés et serviteurs ;

4^o Les amis ;

5^o Les bienfaiteurs ;

6^o Les supérieurs ;

7^o Les concitoyens, parmi lesquels les bons doivent être préférés aux méchants, les fidèles aux infidèles.

..

— *Quel est l'ordre à suivre pour les biens qu'il faut souhaiter ou procurer ?*

— Si l'on n'envisage que les biens, les personnes et les besoins se trouvant sur le pied d'égalité, voici l'ordre dans lequel ces biens doivent être rangés :

Au premier rang, les biens éternels et spirituels, le paradis et la grâce.

Ensuite, les biens du corps et de la nature, la santé et la vie.

En troisième lieu, les biens de l'honneur et de la réputation.

Au dernier rang, les biens temporels.

...

— *Quel est l'ordre à suivre pour les nécessités à secourir ?*

— Les personnes à secourir et les biens à procurer étant supposés dans les mêmes conditions, il faudra venir en aide :

D'abord à la nécessité extrême ;

Ensuite à la nécessité grave ;

Enfin à la nécessité commune.

— *Quand est-ce qu'il y a nécessité extrême ?*

— Il y a nécessité extrême quand on se trouve dans un danger imminent et inévitable de perdre soit la vie temporelle soit la vie éternelle.

— *Donnez-moi des exemples.*

— Un enfant, qui va mourir sans baptême, est dans une nécessité spirituelle extrême.

Un homme qui va se noyer infailliblement est dans une nécessité temporelle extrême.

— *Qu'appellez-vous nécessité grave ?*

— J'appelle nécessité grave celle où le danger de perdre la vie éternelle ou temporelle ne peut être évité que difficilement.

— *Par exemple ?*

— Par exemple :

Un chrétien, en état de péché mortel, et sur le point de mourir sans pouvoir recourir au prêtre pour en recevoir l'absolution, se trouve dans une grave nécessité spirituelle.

Un citoyen, sur le point de subir un mal notable, comme la déchéance de sa condition, est dans une grave nécessité temporelle.

— *Quand est-ce qu'il y a nécessité commune ?*

— Il y a nécessité commune, quand on peut échapper assez facilement au danger soit de perdre la vie éternelle, soit de perdre la vie temporelle.

— *Citez des exemples de nécessité commune.*

— Il y a nécessité spirituelle commune pour un chrétien, lorsqu'il est exposé au danger ordinaire d'offenser Dieu, danger dont il peut se délivrer sans le secours d'autrui.

Il y a nécessité temporelle commune dans la situation du pauvre qui est obligé d'aller, de porte en porte, demander son pain quotidien qu'il finit par trouver un peu chez l'un, un peu chez l'autre.

...

— *Pour m'assurer que vous avez bien compris ce qui précède, je vais vous adresser quelques questions.*

Et d'abord, si votre salut et celui du prochain couraient le même danger, que faudrait-il faire ?

— Il faudrait préférer mon salut à celui du prochain, et il ne me serait même pas permis de faire le plus petit péché véniel pour sauver le monde tout entier.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il est toujours défendu de faire le péché qui est le mal de Dieu, et que dans l'ordre du salut « charité bien ordonnée doit toujours commencer par soi-même. »

— *Maintenant, supposons que vous vous trouvez dans la même nécessité, dans le même besoin que les autres ; que pouvez-vous faire ?*

— Je puis me préférer à tous les autres, à moins qu'il ne soit question d'un péril extrême que courrait la société ; alors je devrais me sacrifier pour le bien commun, par exemple pour sauver la vie à un prince dont la mort causerait la ruine de la patrie.

— *Pourquoi devriez-vous faire ce sacrifice ?*

— Parce que le bien commun passe avant le bien particulier.

— *Si un enfant se trouvait dans une maison en flammes, sur le point de mourir sans baptême, quel serait votre devoir ?*

— Je devrais m'exposer à une mort certaine pour le baptiser, si j'avais une espérance également certaine de réussir à le faire.

— *Pourquoi seriez-vous tenu à un si grand sacrifice ?*

— Parce que le salut du prochain est préférable à tous les biens de l'ordre naturel, même à la vie.

— *Si la nécessité spirituelle du prochain n'était pas extrême, mais seulement grave, seriez-vous obligé de faire ce grand sacrifice ?*

— Non, mais la charité m'imposerait cependant l'obligation de faire quelque chose pour aider l'âme de mon frère à sortir de ce danger.

— *Voilà plusieurs personnes qui sont dans la même nécessité soit spirituelle, soit temporelle, et il vous est impossible de les secourir toutes ; qu'allez-vous faire ?*

— Je suivrai ici l'ordre de la charité pour les personnes, et je préférerai celles qui me sont unies par des liens plus étroits.

— *Au contraire, voici trois personnes différentes qui se trouvent chacune dans une nécessité différente ; que devrez-vous faire ?*

— Je devrai commencer par secourir celle qui se trouve dans la nécessité extrême ; ensuite je viendrai en aide aux autres, si cela m'est possible.

— *Quels sont les biens que vous souhaiterez et procurerez de préférence soit au prochain, soit à vous-même ?*

— Les biens éternels et spirituels.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'ils sont les seuls véritables biens.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 julii 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XVIII

VERTU DE CHARITÉ

4^e Motif de l'amour surnaturel du prochain

« Vous aimerez Dieu de tout votre cœur : voilà le premier commandement. Voici le second qui lui est semblable : vous aimerez votre prochain comme vous-même. » C'est de ce second commandement, c'est de l'amour du prochain qu'il nous reste à parler, pour achever notre explication de la vertu de charité. Avant tout il faut définir cet amour du prochain qui nous est commandé tout aussi expressément que l'amour de Dieu. Or, ce qui constitue cet amour de charité que nous devons à tous les hommes, ce qui le distingue de tous les autres amours, c'est son motif. Nous nous entretiendrons donc aujourd'hui du motif de la charité chrétienne, et nous établirons les deux vérités suivantes : Premièrement, nous devons aimer notre prochain pour Dieu ; deuxièmement, c'est ce motif surnaturel qui distingue la charité de toutes les autres affections purement humaines.

I

On peut aimer quelqu'un, mes bien chers frères, pour bien des motifs ; par exemple, parce qu'on trouve à l'aimer plaisir ou profit, parce qu'il nous charme, parce qu'il nous fait du bien ou peut nous en faire. Ces motifs peuvent être sans doute louables et honnêtes ; mais l'affection qu'ils engendrent ne ressemble en rien à la charité. Vous pouvez même aimer le prochain pour un motif plus élevé : non pas dans votre intérêt, mais dans le sien, parce qu'il est dans le besoin et que vous pouvez le secourir. Eh bien ! même dans ce cas, si vous ne vous élevez encore plus haut, votre amour n'est qu'une affection naturelle, ce n'est pas encore la charité.

Qu'est-ce donc alors que la charité ? M. f., c'est une vertu bien rare et comprise par bien peu de gens. Quand Jésus-Christ en rappela au monde le précepte oublié, il s'exprima ainsi : « Je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres. » Pourquoi commandement nouveau ? Parce que l'amour naturel est aussi vieux que le monde. Même il est commun à l'homme et à la bête : tout animal chérit son semblable. Mais la charité dont Jésus a donné l'exemple et renouvelé le précepte était vraiment quelque chose de nouveau. Et, aujourd'hui même,

on peut dire encore que c'est quelque chose de nouveau, tant ils sont rares, même parmi les chrétiens, ceux qui comprennent et observent ce commandement. Rien de plus fréquent dans le monde que d'entendre parler d'amour ; rien de plus rare que d'y rencontrer la charité. La charité, m. f., consiste à aimer son prochain pour Dieu : c'est-à-dire à l'aimer, parce qu'il est la créature de Dieu, parce qu'il est aimé de Dieu, enfin parce que Dieu nous commande de l'aimer.

Quand on aime véritablement un ami, on aime également tout ce qui sort de ses mains, surtout les objets qui ont été travaillés par lui. Ce sont des souvenirs qu'on est heureux de garder et de contempler. Non pas qu'on les aime pour leur valeur propre, souvent c'est assez peu de chose ; mais, c'est qu'ils viennent d'un être que nous chérissons, et c'est celui-ci que nous aimons en eux. Eh bien ! m. f., si nous aimons véritablement Dieu, nécessairement nous aimerons l'homme qui est l'ouvrage de Dieu ; et, en aimant l'homme, c'est encore Dieu que nous aimons. De sorte que la charité envers le prochain n'est pas autre chose que l'amour de Dieu aimé dans sa créature.

Vous me direz peut-être que s'il faut aimer l'homme parce qu'il est l'ouvrage de Dieu, nous avons également le devoir d'aimer toutes les créatures. Eh bien ! oui, ce raisonnement est juste : nous devons aimer toutes les créatures parce que toutes sont les ouvrages du bon Dieu. Mais nous devons les aimer suivant le degré de perfection que Dieu a mis en elles. Or, les anges exceptés, l'homme est infiniment plus noble que le reste de la création. Un seul mot de l'Ecriture nous fait connaître sa gloire : il est l'image de Dieu. Si nous nous attachons à un souvenir d'une personne aimée, que ne faisons-nous pas pour son image ? Or l'homme est l'image de Dieu. Toutes les créatures nous disent la puissance de ce Dieu ; l'homme seul nous montre son image elle-même. Voilà donc, m. f., la première raison pour laquelle nous devons l'aimer : il est la créature de Dieu, il est sa vivante image.

Aimer le prochain pour Dieu, c'est, en second lieu, l'aimer parce qu'il est chéri de Dieu. Cet homme, en effet, qu'il a créé à son image, Dieu lui a témoigné un amour vraiment ineffable ; nous l'avons dit assez dans notre première instruction sur la charité. Serait-il dès lors convenable, serait-il possible que Dieu aime mon prochain d'un amour infini, et que moi je n'aime pas celui pour qui Dieu lui-même brûle d'amour ? Tous les hommes sont, comme moi, la conquête et le prix du sang d'un Dieu ; comme moi, ils sont sous la garde de la Providence qui veille sur eux sans cesse, les conserve et les conduit ; comme moi et avec moi ils sont appelés à vivre éternellement dans le royaume des cieux. De sorte que je puis et je dois considérer ce vaste univers comme la maison de Dieu, et tout ce qu'il y a d'hommes dans le monde, comme une grande famille dont Dieu est le père. Nous sommes tous ses enfants,

tous ses héritiers, tous frères, et tous, pour ainsi dire, rassemblés sous ses ailes et entre ses bras. Vous savez, m. f., quelle douleur c'est pour un père qui aime tendrement ses enfants de les voir se haïr et se battre. Eh bien ! lorsque quelqu'un n'aime pas les hommes ses frères, lorsqu'il ne les aime pas tous sans exception, c'est une douleur semblable qu'il cause à Dieu. Dieu nous chérit tous comme ses enfants : nous devons donc nous aimer tous comme des frères, pour ne pas contrister notre Père.

Enfin, aimer le prochain pour Dieu, c'est l'aimer parce que Dieu nous commande de l'aimer. Et vous savez en quels termes et avec quelle instance il nous le commande. Déjà, dans l'Ancien Testament, ce précepte est écrit immédiatement après celui qui ordonne d'aimer Dieu. Remarquez aussi que, dans le Décalogue, il n'y a que trois préceptes pour déterminer la manière d'aimer Dieu, tandis qu'il y en a sept pour déterminer celle d'aimer le prochain. Dans le Nouveau Testament, Jésus-Christ promulgua de nouveau, et à plusieurs reprises, ce précepte de la charité. La veille de sa mort en particulier, après la dernière Cène, il dit à ses apôtres ces paroles mémorables : Mon précepte à moi, c'est que vous vous aimiez les uns les autres. Pourquoi dit-il que c'est son précepte à lui ? Pour nous faire entendre combien il lui tient au cœur. Donc, m. f., nous devons aimer notre prochain pour obéir à Dieu qui nous l'ordonne et qui a droit de nous l'ordonner ; pour plaire à Dieu qui semble n'avoir rien plus à cœur ; pour témoigner à Dieu notre fidélité, notre reconnaissance et notre amour.

Vous comprenez maintenant ce que c'est qu'aimer le prochain pour Dieu : c'est l'aimer parce qu'on voit en lui une créature de Dieu, un être chéri de Dieu, enfin et surtout parce que Dieu nous commande de l'aimer. Voyons maintenant comment ce motif surnaturel distingue la charité de tous les amours humains.

II

C'est lui qui rend la charité universelle dans son objet, efficace dans ses manifestations, enfin éternelle dans sa durée : autant de caractères qui sont absents de toutes les affections purement naturelles.

D'abord, c'est ce motif surnaturel qui rend notre amour du prochain universel dans son objet, c'est-à-dire qui nous fait aimer tous les hommes sans exception, grands et petits, riches et pauvres, domestiques et étrangers, amis et ennemis. Qu'elles sont étroites, m. f., les amitiés qui ne reposent pas sur ce motif ! Prêtez un peu l'oreille aux conversations des mondains ; vous les entendrez continuellement se plaindre les uns des autres. On dit : cet homme est inquiet et bizarre, je ne puis jamais le contenter. On dit : c'est un homme violent et emporté à qui on ne peut rien dire sans faire éclater sa colère. On dit : c'est un

ingrat ; vous avez beau lui faire du bien, il ne vous en a aucune reconnaissance. On dit : c'est mon ennemi, il a eu des torts graves envers moi. Enfin m. f., que ne dit-on pas ? Car il n'y a aucune matière où l'on soit plus éloquent que lorsqu'il s'agit de dénigrer les autres. Je n'en suis pas étonné. Quand on n'aime pas son prochain pour Dieu, on l'aime pour soi-même, pour le plaisir ou le profit qu'on peut obtenir de lui. Or, les hommes qui peuvent nous être ainsi utiles sont bien peu nombreux. Voilà pourquoi les amitiés humaines sont si restreintes. Mais quand on aime le prochain pour Dieu, peut-on encore faire des exceptions ? peut-on se refuser à aimer certaines personnes ? Voyons, considérez parmi tous les hommes : cherchez-en un qui ne soit pas l'ouvrage de Dieu, l'image de Dieu, le prix du sang d'un Dieu ; et, celui-là, il vous sera permis de ne pas l'aimer. Mais si tous sont en effet l'ouvrage de Dieu, et ont été rachetés par Jésus-Christ, vous les devez aimer tous, sans en excepter un seul.

En second lieu, c'est le motif surnaturel de la charité qui rend celle-ci efficace et pratique. La marque du véritable amour, ce sont les services et les bienfaits rendus. Quant aux douces paroles, aux expressions affectueuses, aux protestations de dévouement, nous savons tous ce qu'elles valent. Certes, si la charité consistait en paroles, jamais siècle n'aurait été plus charitable que le nôtre : vous n'entendez partout qu'offres de services, que démonstrations d'amitié. Mais gardez-vous bien d'avoir jamais besoin de ceux qui vous les font : leur affection se borne à des paroles. N'est-ce pas ainsi, mes frères, que les choses se passent ? Maintenant je vais vous dire pourquoi : on n'aime plus son prochain, parce qu'on ne l'aime plus pour Dieu. Au contraire, quels trésors de dévouement ne met pas dans notre cœur ce motif surnaturel de la charité ! J'ai envers Dieu des obligations infinies ; et si je l'aime de tout mon cœur, ma plus grande peine doit être de ne pouvoir lui témoigner ma reconnaissance. Que ferai-je en effet pour lui ? Il n'a nul besoin de moi, ni de mes présents, ni de mes services. Or, voilà que lui-même vient au secours de mon embarras ; car, c'est lui qui a prononcé ces étonnantes paroles : « Tout ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait. Si vous donnez à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, des vêtements à ceux qui sont nus, des consolations à ceux qui souffrent, c'est à moi que vous aurez fait tout cela. » O Dieu, que vous êtes bon ! Vous aviez sur moi une créance, et vous l'avez remise entre les mains de mon prochain, de sorte qu'en payant à lui, c'est envers vous que je m'acquitte. Mes bien chers frères, comme cette pensée là est capable de nous faire aimer véritablement le prochain, c'est-à-dire non seulement en paroles, mais en acte !

Enfin, c'est le motif surnaturel de la charité chrétienne qui rend celle-ci éternelle dans sa durée. Généralement les amitiés humaines ne durent

pas longtemps. Le motif qui les a formées venant à disparaître, elles disparaissent avec lui. Est-ce pour sa beauté, par exemple, que vous aimez une personne? Demain sa beauté sera flétrie, et vous cesserez de l'aimer. Est-ce pour ses bons services? Alors quand vous n'aurez plus rien à attendre d'elle, vous cesserez de l'aimer. Est-ce une sympathie naturelle qui vous la fait rechercher? Le temps qui change tout aura bientôt changé son humeur et la vôtre aussi; et alors vous cesserez de l'aimer. Non, mes frères, vous n'aimerez pas longtemps, du moins vous n'aimerez pas toujours ceux que vous n'aimez pas pour Dieu. Combien d'amitiés nous voyons s'éteindre tous les jours! Aussi écoutez les avis que donne le monde: Aimez, dit-il, comme si un jour vous deviez haïr. Ce conseil est honteux sans doute; mais enfin le monde a raison de le donner, car il sait que ses amitiés ne durent pas longtemps. Au contraire, la charité chrétienne s'exprime tout autrement parce qu'elle est éternelle. Aimez, dit-elle, de tout votre cœur, parce que vous devez aimer toujours. Telle personne pourra bien perdre ses charmes, cesser de me faire du bien, et même me faire du mal. Pour moi, si je l'aime chrétiennement, je ne pourrai jamais cesser de l'aimer, parce que jamais elle ne cessera d'être la créature de Dieu, et que Dieu me dira toujours: Si tu n'aimes pas cette personne pour elle-même, aime-la pour moi qui te le commande, aime-la pour me plaire. La mort elle-même ne pourra détruire l'amour surnaturel du prochain: au ciel nous continuerons à l'aimer en même temps que Dieu. *Caritas nunquam excidit.*

Concluons, mes bien chers frères, en disant qu'il n'y a qu'une seule manière d'aimer véritablement son prochain: c'est de l'aimer pour Dieu. Saint Jean disait que celui-là est un menteur, qui prétend aimer Dieu sans aimer ses frères. Eh bien! il n'est pas moins menteur celui qui prétend aimer ses frères sans aimer Dieu. La charité envers le prochain n'est pas autre chose, en effet, qu'une extension de la charité envers Dieu aimé dans sa créature et dans son image. Toute affection conçue en dehors de ce motif est nécessairement étroite, caduque et stérile; au contraire, la charité fondée sur l'amour de Dieu embrasse tous les hommes, elle est inépuisable de dévouement, enfin elle est éternelle.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

DE LA PERSÉVÉRANCE DANS LA PRIÈRE

Si Dieu a promis d'exaucer nos prières, il s'est réservé de fixer le jour et l'heure où il nous accordera l'objet de notre demande. Il n'a pas pris l'engagement de nous servir au gré de nos caprices ou de nos désirs. Pareil à un père qui aime profondément ses enfants, il semble nous dire:

« Oui, quand vous me demanderez quelque chose d'utile, de nécessaire, je vous promets de vous l'accorder, mais laissez-moi le soin de choisir l'heure et d'attendre l'occasion. N'avez-vous pas assez confiance en mon amour pour croire que j'agirai dans votre plus grand intérêt? »

La confiance que Dieu mérite et qu'il réclame de nous exige donc aussi que nous sachions attendre l'effet de nos prières. Elle veut que nous priions sans nous lasser, sans nous décourager. En un mot, à une confiance inébranlable nos prières doivent joindre une persévérance qui ne se trahisse jamais. Insensés que nous sommes! Nous voulons bien encore prier: notre faiblesse est si grande, nos tentations sont si violentes, nos dangers si multiples, nos besoins si nombreux! mais si Dieu, pour des raisons qu'il apprécie, veut retarder le secours de sa grâce, nous voilà découragés, mécontents. Nous imitons la conduite de ces mendiants importuns ou orgueilleux qui murmurent et s'indignent quand on diffère de leur donner l'aumône sur-le-champ. Ou bien encore nous agissons comme ces enfants capricieux qui pleurent ou trépignent si leur père ou leur mère n'accèdent pas aussitôt à leurs désirs. Oui, pauvres insensés, nous osons faire à Dieu une sorte de sommation d'avoir à nous exaucer dans un délai que nous lui fixons, passé lequel nous le menaçons de cesser de prier, et nous cessons en effet. Comme si c'était pour Dieu que nous prions et non pour nous! Aussi, afin de punir ce manque de confiance en sa Providence et cet orgueil, Dieu se tait, il retire et referme sa main déjà ouverte pour laisser tomber sa grâce. Nous avons manqué de persévérance, le bénéfice de nos prières passées est perdu.

C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous recommande de prier sans nous lasser, d'insister jusqu'à ce que nous obtenions l'objet de notre prière. Au moment même où il venait d'enseigner la formule du *Pater* à ses disciples, il leur proposa la parabole suivante: Si quelqu'un de vous a un ami, va le trouver au milieu de la nuit et lui dit: « Ami, prête-moi trois pains parce qu'un de mes amis en voyage est venu chez moi, et je n'ai rien à lui servir; » et si l'autre répond de l'intérieur: « Ne m'importune pas; déjà ma porte est fermée et mes enfants sont couchés comme moi; je ne puis me lever ni rien te donner; » si le premier continue de frapper, je vous le dis, quand l'autre ne se lèverait pas et ne lui donnerait point parce qu'il est son ami, pourtant, à cause de son importunité, il se lèvera et lui donnera tout ce qui lui est nécessaire. Et moi je vous dis: « Demandez et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira: car quiconque demande, reçoit; qui cherche, trouve; à qui frappe, on ouvrira. » (Luc, xi, 5-10).

Notre bon Sauveur pouvait-il mieux que par cette comparaison nous dire d'agir envers Dieu avec persévérance et une sainte hardiesse quand nous lui demandons ses grâces? Comment nous expliquer plus clairement que, si d'importunes

instances triomphent ainsi du refus d'un ami dérangé, vivement contrarié, à plus forte raison une pieuse et confiante persistance dans la prière triomphera de la bonté de Dieu ?

Deux choses généralement nous empêchent de persévérer dans la prière : le dégoût que nous y éprouvons et les délais que Dieu met à nous exaucer. Il faut nous tenir en garde contre ce double écueil.

Persévérer dans la prière, quand le cœur, sous l'onction de la grâce, y trouve consolations et douceurs, n'est pas difficile. Volontiers, on redit alors avec saint Pierre, au jour de la Transfiguration : « Seigneur, il fait bon ici ; oh ! qu'on est bien avec vous ! dressons-y deux tentes, une pour vous et une pour moi. » La prière devient une sorte de gourmandise pour l'âme. Mais quand la sécheresse arrive, que Dieu semble s'être retiré, alors l'ennui, le dégoût envahissent le cœur ; trop souvent on abandonne la prière, on ne prie plus ou presque plus. Deux considérations nous sauveront en cette circonstance. Songeons humblement que Dieu ne nous doit rien, et disons-lui : « Mon Dieu, je sais bien que si vous ne regardez que ma misère je mérite votre abandon, aussi je vous demande seulement la grâce de ne pas vous abandonner, moi. » Enfin, réfléchissons à cette pensée qu'une prière faite dans la sécheresse et l'aridité est bien plus méritoire que celle qui est accompagnée d'élan de ferveur et de suaves consolations. Le beau mérite, en effet, de prier quand c'est si bon ! Mais prier malgré qu'on n'éprouve que sécheresse et dégoût, voilà qui prouve la volonté de rester fidèle à Dieu, voilà qui est une preuve manifeste qu'on l'aime sincèrement, puisqu'on s'attache à lui quoiqu'il paraisse nous fuir. Ainsi donc, quand nous ne ressentirions plus le moindre attrait pour la prière, quand notre cœur n'y trouverait que du dégoût, gardons-nous bien de l'abandonner, disons comme faisait alors sainte Thérèse : « Si je ne puis prier, du moins je ferai pénitence. »

Notre cœur ne nous reproche-t-il rien, à ce sujet ? Que de fois n'avons-nous point délaissé Notre-Seigneur parce qu'il nous refusait ses consolations ? Imitons désormais la conduite des saints : bien souvent Dieu leur a envoyé l'épreuve des aridités et du dégoût ; leur persévérance n'a pas faibli, ils ont tenu bon durant des mois, de longues années même. Soyons comme eux, désintéressés dans notre amour pour le Seigneur, et cherchons, aux pieds de Jésus-Christ, non point les consolations de Dieu, mais le Dieu des consolations.

Une autre cause de découragement non moins dangereuse est le délai que Dieu apporte à l'accomplissement de nos vœux. Nous voulons bien demander à Dieu les grâces dont nous avons besoin, mais à la condition qu'elles ne se feront pas trop attendre. Que d'âmes abandonnent la prière en laissant tomber cette parole découragée : « Pourquoi voulez-vous que je prie, Dieu ne m'exauce pas ! » Evidemment il y a là un manque de confiance.

Si nous n'avions qu'à demander pour obtenir la richesse, quels ne seraient pas l'empressement et l'assiduité de nos instances ? S'il suffisait de chercher pour trouver un trésor, avec quelle persévérance ne remuerions-nous pas les entrailles de la terre ? S'il n'y avait qu'à frapper à la porte des puissants pour obtenir les hautes charges et les brillantes positions, avec quelle persistance retiendraient nos coups redoublés ! Quelles fatigues n'affrontons-nous pas, quels rebuts et quelles traverses ne bravons-nous point pour courir après des biens trompeurs et passagers ? Et le vrai bien, le trésor des grâces est le seul que nous ne demandions pas avec instance, le seul que nous nous rebutions d'attendre ! Cependant, pour l'obtenir, il suffirait de frapper sans relâche, car la parole de Jésus-Christ n'est pas infidèle, c'est notre conduite qui l'est, et nous ne le faisons pas !

Prions donc avec persévérance sans prétendre assigner des limites et fixer un jour à la bonté de Dieu. S'il diffère de nous exaucer, c'est qu'il veut nous faire sentir le prix de ses dons. On n'est assuré de son refus que lorsqu'on cesse de le prier. Et ne dites pas : « Si je cesse de prier après quelques jours, c'est que Dieu ne m'écoute pas. » Saint Augustin vous répond : « Si vous persévérez avec ferveur après des mois et des années entières, sans avoir obtenu ce que vous demandiez, c'est une preuve que Dieu veut vous l'accorder. Lui seul connaît la proportion qu'il a mise entre ses dons et nos prières. Qui sommes-nous pour oser lui dire : « J'ai assez prié ! »

Quelque dégoût ou sécheresse qui nous arrive, quelque long délai que Dieu nous fasse subir, ne cessons point de prier. Qui sait si nous ne nous arrêterions pas alors que nous allions toucher au terme ? Il en est de la prière comme du salut : il n'y aura d'exaucés que ceux qui auront persévéré dans la prière jusqu'à la fin.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES

La fête de l'Assomption

Quæ est ista quæ ascendit de deserto,
deliciis affluens, innixa super dilectum
suum ? (Cant., VIII, 5).

« Le ciel, aussi bien que la terre, a ses solennités et ses triomphes, ses cérémonies et ses jours d'entrée, ses magnificences et ses spectacles ; ou plutôt la terre usurpe ces noms pour donner quelque éclat à ses vaines pompes ; mais les choses ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force que dans les fêtes augustes de notre céleste patrie, la sainte et triomphante Jérusalem. Parmi ces solennités glorieuses, qui ont réjoui les anges et tous les esprits bienheureux, vous n'ignorez pas que celle

que nous célébrons est l'une des plus illustres et que, sans doute, l'exaltation de la sainte Vierge, sur le trône que son Fils lui a destiné, doit faire l'un des plus beaux jours de l'éternité, si toutefois nous pouvons distinguer des jours dans cette éternité toujours permanente. »

C'est en ces termes pompeux que Bossuet caractérisait, en peu de mots, la fête de l'Assomption, qui nous rassemble au pied des saints autels et qui est chère à tant de titres à notre dévotion.

Fête la plus ancienne de toutes celles qui ont pour objet d'exalter l'auguste Mère de Dieu. Elle remonte au quatrième siècle de l'ère chrétienne; dès le temps de l'empereur Maurice, elle avait sa date fixée au 15 août; Charlemagne en parle avec émotion dans ses Capitulaires; et, sous le pontificat du pape Léon IV, elle était célébrée dans le monde entier.

Fête très pompeuse par sa liturgie. Elle a une vigile où l'on jeûne et une octave; son rit est de première classe; les ornements sacrés doivent y être de couleur blanche, la couleur de la pureté, de la joie et du triomphe; les chants sont remarquables à la fois de douceur et de majesté, et ont un accent particulier de triomphe et de grandeur; les paroles de l'office sont pleines de lumière, d'élan, de joie sereine, de confiance sans bornes, d'ardente glorification: c'est un merveilleux mélange de tendresse, de délicatesse et de majestueuse grandeur; c'est un sublime poème où sont chantées, en termes inimitables, les vertus, les gloires et les bontés de Marie.

Fête par son objet très glorieuse pour notre mère du ciel. Elle est la consommation de ses mystères et le couronnement de ses ineffables privilèges. C'est sa véritable Pâque, où, après avoir goûté quelque temps l'humiliation de la mort, elle est passée, par la résurrection, à une vie sans fin, transportée dans les parvis éternels pour y régner à jamais sur le trône de la miséricorde, à la droite du Roi immortel des siècles.

Fête de l'allégresse la plus joyeuse et la plus universelle, des espérances les plus fermes et les plus solides, des consolations les plus suaves.

Saint Bernard disait qu'il était ravi et terrifié à la fois d'avoir à parler de l'Assomption de Marie: ravi par les charmes de la Reine du ciel, terrifié par la majesté écrasante de ses grandeurs. J'éprouve, moi aussi, ce double sentiment, mais, je n'ai pas besoin de le dire, avec infiniment plus de raison que l'illustre abbé de Clairvaux. Aussi bien, ce n'est pas avec mes propres lumières que je veux vous entretenir de ce mystère si doux et si effrayant à la fois. Je recourrai à celles de la sainte Eglise. La liturgie de la messe, des vêpres et de la procession qui les suit me fourniront les éléments nécessaires pour vous prouver successivement trois propositions, savoir que l'Assomption de Marie est: 1^o la fête des fêtes de la TRÈS SAINTE VIERGE; 2^o la fête de l'EGLISE TOUT ENTIÈRE; 3^o en particulier LA FÊTE SPÉCIALE DE LA FRANCE.

O Reine du paradis, mère de Dieu et des hommes,

daignez abaisser un regard de protection sur ce peuple assemblé pour célébrer vos louanges; bénissez les auditeurs afin qu'ils apprennent à vous estimer et à vous aimer davantage; bénissez le prédicateur afin qu'il chante moins indignement vos glorieuses prérogatives: *Dignare me laudare te, Virgo sacrata!*

I

I. Quand il remonta au ciel, au jour de l'Ascension, Notre-Seigneur laissa sur la terre sa divine Mère pendant quelque temps encore, afin qu'elle pût ajouter à la somme pourtant si miche de ses trésors surnaturels par ses incomparables mérites, mais surtout afin qu'elle prit soin de l'Eglise naissante, la formât par ses exemples, l'encourageât au milieu de ses épreuves, et fit pour elle à la fois l'office de mère, de reine et de docteur.

Mais c'est la condition naturelle de la nature humaine de mourir, et l'on ne peut entrer au ciel sans passer par les portes du trépas. D'ailleurs notre Rédempteur, la sainteté même, n'a-t-il pas subi la mort, peine du péché? Marie ne devait-elle pas lui ressembler, ici comme ailleurs? N'importait-il pas que notre divine Maitresse fût notre modèle en cette heure si pénible à tous les fils d'Adam? Ne devait-elle pas, en mourant, acheter le privilège d'être notre consolation et notre assistance à l'heure dernière?

Pour toutes ces raisons et d'autres encore Marie mourut. Elle mourut, non par la maladie, non par l'effet de la caducité, mais par l'amour et pour l'amour de Dieu. A l'âge de soixante-douze ans, d'après la tradition la plus autorisée, sans défaillance, sans agonie, elle rendit doucement son âme à son divin Fils, et son corps fut déposé dans le tombeau, au jardin de Gethsémani, au milieu des concerts des anges et des prières des apôtres, tous réunis à Jérusalem, moins saint Thomas, par une particulière providence de Dieu.

II. Trois jours après, toujours d'après la tradition, S. Thomas, venant de plus loin que les autres, arriva à Jérusalem. N'ayant pu assister à la mort et à la translation du corps de Marie, il demanda qu'il lui fût donné de contempler et d'honorer une dernière fois ce temple de Dieu. On ouvrit le tombeau, mais le corps n'y était plus: on n'y trouva que les linges dont il avait été enveloppé, répandant au loin un parfum céleste. Saisis d'admiration à la vue de ce mystère, les apôtres, assistés de l'Esprit de Dieu, l'interprétèrent ainsi: que Celui à qui il avait plu de prendre chair dans le sein immaculé de Marie, le Verbe de Dieu, le Seigneur de gloire, qui, par son enfantement même, n'avait pas voulu porter atteinte à l'intégrité de ce corps virginal, s'était complu, après sa propre Ascension, à le transporter incorruptible et immaculé dans la gloire, sans lui faire attendre la commune et universelle résurrection des élus. Avec les apôtres se trouvaient à ce grand événement le premier évêque

d'Ephèse, Timothée et Denys l'Aréopagite, qui en parle lui-même dans ses écrits ¹.

Que la sainte Vierge soit ressuscitée et transportée dans le ciel, en corps aussi bien qu'en âme, par la vertu de Dieu, c'est une vérité qui fait partie de l'enseignement de l'Eglise universelle. Elle n'est pas de foi définie; mais, d'après de graves docteurs, elle a toutes les conditions pour être proposée à la croyance des fidèles par le magistère infaillible de l'Eglise; et bon nombre de Pères du Concile du Vatican ont sollicité cette définition. Cette vérité, en effet, ressemble à celle de l'Immaculée-Conception avant 1854. Elle repose avant tout sur la tradition inscrite dans le cœur des fidèles et dans les ouvrages des saints Docteurs; elle est insinuée par l'Ecriture, et la raison chrétienne l'appuie des plus solides motifs. Comment Marie, en effet, après avoir été privilégiée d'une manière si extraordinaire avant sa naissance et pendant toute sa vie, serait-elle rentrée dans le rang ordinaire après sa mort? Les saints, sans que leur béatitude essentielle en souffre, aspirent à être réunis à leur corps : Notre-Seigneur pouvait-il laisser de longs siècles sa mère en cet état d'aspiration et de bonheur inachevé? Serait-il lui-même complètement ressuscité sans la résurrection de Marie, puisque la chair de Marie fut le principe de sa chair? D'ailleurs, où sont les reliques de Marie, où est le corps de Marie? On possède quelques-uns de ses vêtements, nulle part on n'honore quelque fragment de ses ossements : la mère de Jésus serait-elle moins honorée que les saints, les frères de Jésus!...

III. Mais qu'elle fut magnifique et pompeuse l'élévation de Marie dans le paradis et sa translation à la droite de son divin Fils, sur un trône de gloire, au plus haut des cieux! Nous en avons une figure dans le triomphe avec lequel l'arche d'alliance fut transportée par David dans la ville de Jérusalem, les prêtres, les lévites et le peuple faisant résonner toutes sortes d'instruments de musique, et l'air retentissant du chant des psaumes, des hymnes et de mille acclamations de joie. Nous en avons encore une image dans la magnificence avec laquelle la reine de Saba entra dans la même ville, pour y jouir quelque temps de l'entretien du sage Salomon. Il est dit que cette reine pénétra dans la ville sainte, suivie d'une escorte innombrable et avec une telle quantité d'or, de pierreries et de parfums, pour en faire présent à Salomon, que jamais on ne vit une telle profusion de richesses, et que le prince, en reconnaissance, la combla de bienfaits, bien au-delà de ses pensées et de ses désirs.

Marie, elle aussi, au jour de son Assomption, s'élève au ciel environnée d'une multitude infinie d'anges et de bienheureux, ornée de vertus, chargée de mérites. Les acclamations retentissent, cé-

lébrant son humilité, sa ferveur, sa charité, sa pureté, sa parfaite ressemblance avec son divin Fils. « Quelle est celle-ci qui monte du désert comme une fumée légère, exhalée par des parfums de myrrhe, d'encens et de toutes sortes d'aromates? Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, distinguée comme le soleil, et terrible comme une armée rangée en bataille? Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, toute comblée de délices et appuyée sur son Bien-Aimé? » Et elle monte traversant les chœurs des esprits célestes et les demeures des élus; et elle est saluée par les louanges les plus enthousiastes des Anges, des Archanges, des Vertus, des Principautés, des Dominations, des Trônes, des Chérubins, des Séraphins. Elle est glorifiée par les Patriarches qui l'avaient demandée avec tant d'instance, par les prophètes qui l'avaient prédite avec tant de lumière, par les hommes apostoliques qui avaient prêché ses gloires avec tant de zèle, par les martyrs qui avaient déjà versé leur sang pour l'honneur de son Fils, par les vierges qui avaient si parfaitement imité son innocence et sa pureté! Et à ces éloges, à ces acclamations ardentes, enthousiastes, immenses, elle répond avec une sérénité merveilleuse et une ineffable reconnaissance par les strophes de son sublime cantique : « Mon âme glorifie son Seigneur et mon esprit tressaille d'allégresse en Dieu son Sauveur. Il a regardé avec complaisance l'humilité de sa servante; voilà que toutes les nations m'appelleront bienheureuse. Le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses : que son nom soit sanctifié! » Et elle s'élève et s'élève encore, et elle arrive au pied du trône de l'Eternel, et le Père l'accueille comme sa fille bien-aimée, le Fils comme sa mère, le Saint-Esprit comme son épouse, et les trois personnes l'investissent d'une gloire incomparable!

Tel est l'objet grandiose et multiple de cette solennité : la mort bienheureuse de Marie, que les anciens ont si bien appelée une *déposition*, un *sommeil*, un *repos*; sa résurrection; son assumption glorieuse en corps et en âme au paradis; sa suprême glorification.

Ce sont toutes ces gloires que l'Eglise exalte dans sa liturgie, particulièrement celle de la messe. Il y a d'abord la solennelle affirmation qui revient à plusieurs reprises et qui est, comme la formule abrégée, le refrain de son cantique de louange : « Marie a été élevée au ciel, les anges sont dans l'allégresse et, félicitant la divine Reine, ils bénissent Dieu : *Assumpta est Maria in cælum*. » Il y a ensuite la description de la gloire de Marie dans la belle épître tirée du livre de l'Ecclésiastique : « J'ai cherché partout le lieu du vrai repos, et j'ai ambitionné de demeurer dans l'héritage du Seigneur. Alors le Créateur de l'univers, celui qui a reposé dans mon tabernacle, m'a fait entendre sa parole avec autorité et il m'a dit : Habite en Jacob, prends ton héritage en Israël, plonge tes racines dans la terre de mes élus. Et c'est ainsi que j'ai été affermie en Sion, et que j'ai trouvé mon

¹ Aug. Nicolas résumant l'enseignement de saint Jean Damascène, Nicéphore, Sophronius, saint Athanase.

repos dans la cité sainte, et que ma puissance a été établie dans Jérusalem. Et c'est ainsi que j'ai pris racine dans le peuple élu qui a Dieu pour héritage et que j'ai établi ma demeure dans l'immense assemblée des saints. Je me suis élevée comme les cèdres du Liban et comme les cyprès de la montagne de Sion. Je suis comme les plants de rosiers de Jéricho, comme le bel olivier de la campagne. Je me suis élevée comme le platane qui est planté sur les places, sur le bord des eaux. Comme la myrrhe la plus exquise j'ai répandu une odeur pleine de suavité. » Ces paroles sont le développement de cette antienne : « Aujourd'hui la Vierge Marie est montée aux cieux, réjouissez-vous, parce qu'elle règne avec le Christ pour l'éternité. » Quoique dites de la Sagesse créée, elles s'appliquent, avec beaucoup de justesse, au type le plus achevé de la Sagesse créée, à la très sainte Vierge. Elles expriment sa suprême glorification sur terre, dans l'Eglise militante et dans le ciel, dans l'Eglise triomphante ; elles marquent son bonheur, ses grandeurs, sa bonté douce et miséricordieuse, la variété et l'excellence de ses vertus.

Du reste, dans l'Evangile, l'Eglise met bien en relief le principe des grandeurs de Marie. C'est le passage où saint Luc nous rapporte la réception qui fut faite à Notre-Seigneur par les sœurs de Lazare, Marthe et Marie. Si la très sainte Vierge a été si magnifiquement glorifiée, c'est parce qu'elle a su allier d'une façon inimitable la vie active de Marthe et la vie contemplative de Marie. Depuis la conception de Jésus jusqu'à l'Ascension, jusqu'à sa propre mort, quels travaux, quelles épreuves, quels actes de vertu ! Et puis, quel recueillement en Dieu, dans cette action incessante ! Mais si Marie a une place à part parmi les élus, elle le doit surtout à son incomparable vocation de mère de Dieu. Elle a reçu son Dieu dans son chaste sein, comme dans un château fort, fort contre l'enfer et tous ses suppôts : *Intravit in quoddam castellum*.

Donc, puisque l'Assomption est la fête par excellence de la très sainte Vierge, réjouissons-nous avec elle, *Gaudeamus* ! C'est la fête d'allégresse par excellence, la fête de tous, *Gaudeamus omnes* ; la fête de l'auguste Trinité, la fête de tous les habitants de la Jérusalem céleste, la fête aussi de la Jérusalem terrestre, *Gaudeamus omnes* ! Mais nous voici arrivés à notre seconde pensée, à savoir que l'Assomption est la fête de l'Eglise tout entière. Nous le prouverons, particulièrement en expliquant les belles antiennes des vêpres.

II

Oui, l'Assomption est la fête de l'Eglise, parce que l'Eglise en ce jour a reçu des mains de Dieu la reine la plus glorieuse, la plus parfaite et la plus miséricordieuse.

I. « La très sainte Vierge, dit le pieux saint Bernard, en montant aujourd'hui au ciel, a donné un merveilleux accroissement à la joie des bienheu-

reux. Car si l'âme du petit saint Jean, encore renfermé dans le sein de sa mère, s'est comme fondue d'allégresse par un seul mot de Marie, quels n'ont pas été la joie et le tressaillement de ces bienheureux esprits, lorsqu'ils ont eu le bonheur, non seulement d'entendre sa voix, mais aussi de contempler son visage et de jouir de son aimable présence ? Mais qui pourrait penser avec combien de gloire cette reine du monde s'éleva dans le siège de son empire ; avec quelle tendresse de dévotion toute la multitude des légions célestes vint au devant d'elle pour la recevoir, et avec quels cantiques d'honneur ils la conduisirent jusqu'au trône que la justice de Dieu lui avait préparé. » *Assumpta est Maria in cœlum, gaudent angeli, laudantes benedicunt Dominum*.

Marie en effet a été en ce jour intronisée Reine de l'univers. L'auguste Trinité a déposé sur son front une couronne incomparable, couronne de lumière, couronne de joie, couronne de gloire, mais surtout couronne de souveraineté et de domination. A partir de ce jour béni, elle commande en maîtresse, elle reçoit le sceptre de l'empire universel, elle a puissance sur le ciel, sur la terre et sur les enfers.

Puissance sur l'enfer. A sa voix, sur un signe, à son nom, les démons fuient épouvantés et se sentent frappés d'impuissance. Cette somme « d'inimitiés », c'est-à-dire, quant à elle, cette incompatibilité active que Dieu, dès l'origine a créée entre elle et le serpent, subsiste dans la gloire et y devient une irrésistible puissance d'expulsion et d'extermination. La haine que Satan lui porte est absolument implacable : l'outrager et la blasphémer est dans tous les esprits de ténèbres un besoin incessant qui tient de la fureur. L'histoire des hérésies et des sectes antichrétiennes fait foi de ce qu'il inspire aux hommes de rage folle et impie contre cette créature inoffensive, douce, bienfaisante, aimable, sacrée entre toutes, et, sous tous les aspects, l'honneur du genre humain. Ce que cette haine produit de péchés et de ruines, Marie le tolère, il est vrai, parce que Dieu le permet, et qu'entrée tout entière dans ses puissances et dans ses vues, elle ne l'est pas moins dans sa patience, mais, comme lui, elle domine ce mal et ces méchants ; et dès maintenant, si elle le voulait, l'armée entière des démons serait précipitée et éternellement enchaînée dans l'abîme.

Puissance sur la terre. Tous les hommes sont ses sujets. Elle n'est étrangère à rien de ce que fait la divine Providence. Elle fait mieux qu'assister à tout, elle y coopère. « Mon séjour est dans les hauteurs ; j'ai fait qu'une indéfectible lumière s'est levée dans le firmament, et j'ai enveloppé la terre comme une nuée protectrice. Seule, j'ai embrassé et parcouru le cycle du ciel ; j'ai marché sur les flots de la mer, j'ai mis le pied partout comme pour prendre possession du sol que je foulais ; j'ai visité les peuples et il n'y a ni race ni nation dont je n'aie pris la principauté... Par moi les rois règnent et les législateurs prescrivent ce

qui est juste. » Ces paroles que l'Esprit saint dit d'abord de la sagesse incréée et du Christ, les saints Pères et l'Eglise, dans sa liturgie, n'hésitent point à les mettre sur les lèvres de la sainte Vierge. Elle a sa place marquée dans les conseils les plus secrets de la Trinité, c'est de là que son pouvoir s'étend et Dieu entend qu'elle signe tous les décrets qui émanent de lui.

Puissance sur le ciel. Les élus, les saints et les anges forment sa cour. Ils lui rendent un culte tout spécial ayant son caractère, ses formes et ses nuances propres ; ils la célèbrent de mille manières. Après servir Dieu, la servir est leur gloire et leur joie. Rien n'égale leur obéissance, hormis la piété, le dilection et la ferveur avec lesquelles ils la lui rendent. Tous sont à elles et pour toutes choses. Ils l'entourent, ils la contemplent avec des yeux ravis ; ils inventent pour la louer, de nouvelles harmonies toujours plus merveilleusement belles. Rien n'égale le respect avec lequel ils la traitent, ni la sainte allégresse avec laquelle ils l'écoutent et lui parlent¹.

En vérité Marie possède, par grâce, la toute-puissance que le Roi des rois possède par nature : *Maria virgo assumpta est ad æthereum thalamum in quo Rex regum stellato sedet solio* ; et l'Eglise a raison de fêter solennellement l'anniversaire de l'intronisation de sa reine très glorieuse mais aussi très parfaite.

II. Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour nous enseigner les voies de la vertu, nous a dit à tous dans la personne des apôtres : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous agissiez comme j'ai agi moi-même. » Mais Jésus est à la fois Dieu et homme. Il est notre frère, c'est vrai, mais il est aussi notre Créateur et sera notre Juge. Peut-être la faiblesse de nos regards n'oseront point contempler un exemple si parfait, infiniment redoutable quoique infiniment bon. Aussi bien le Seigneur dans sa miséricorde, au jour de l'Assomption de la sainte Vierge, nous la montre dans les hauteurs célestes, dans le rayonnement de sa gloire pour que nous la discernions mieux, et il nous dit : « Celle-ci est complètement votre sœur, elle ne possède que l'humaine nature, regardez et voyez sur la montagne du Testament ce modèle que je vous propose ; imitez-le ! »

Modèle accompli de toute façon. Marie nous est un évangile de toutes les vertus, surtout des vertus communes, faciles à pratiquer et qui sont la source des plus nombreux mérites : humilité, douceur, patience, prière, détachement des faux liens de la terre, dévouement au prochain et à la cause de Dieu.

Modèle plein d'attraits, capable de toucher les cœurs les plus insensibles. Pour nous représenter notre douce reine du ciel, modèle des chrétiens ses sujets, l'Eglise emprunte des images à ce que la nature a de plus gracieux, de plus saisissant : au

lys de la vallée, aux parfums les plus délicats, à la lumière la plus joyeuse, aux plantes les plus odorantes, aux eaux les plus cristallines.

Modèle à la portée de tous : jusqu'aux petits enfants peuvent reproduire dans leur conduite les attrayantes vertus de leur bonne mère du ciel. Oh ! oui, l'Eglise a raison de chanter : « Nous accourons à l'odeur de vos parfums, les jeunes filles vous ont aimée à l'excès : *In odorem unguentorum tuorum currimus, adolescentulæ dilexerunt te nimis.* »

III. Nouvelle raison pour le peuple chrétien de se réjouir en cette fête, c'est que son aimable souveraine est aussi une reine très généreuse. Soyez bénie du Seigneur, ô Marie, s'écrie-t-il, parce que vous nous avez fait participer au fruit de vie : *Benedicta, filia, tu a Domino, quia per te fructum vite communicavimus.*

Le fruit de vie, c'est Jésus-Christ et sa grâce.

Marie nous l'a communiqué dans le mystère de l'Incarnation. Elle nous le communique en nous appliquant les fruits de la rédemption. Elle est établie la trésorière et la dispensatrice des dons surnaturels. Car, dit Bossuet, Dieu ayant voulu nous donner Jésus-Christ par la Sainte-Vierge, cet ordre ne change plus. Il sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle, une fois, le principe universel de la grâce, nous en recevons encore par son entremise les diverses applications dans les différents états qui composent la vie. Et saint Bernardin de Sienna résumant l'enseignement de saint Bernard et de toute la tradition, dit avec raison « que tout ce que le Père céleste, le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, le Dieu qui n'est que charité et bonté a résolu de nous donner et nous donne à toute heure, il ne le donne plus jamais que par les mains de Marie. » Enfin Marie nous communique Jésus-Christ et sa grâce en priant sans cesse pour nous, avec un dévouement incroyable, comme une mère très bonne, très puissante et très agréable à l'auguste Trinité, demandant pour nous lumière, force, consolation, et toute bénédiction temporelle et spirituelle, sollicitant en particulier pour tous et chacun de nous, surtout ceux qui se recommandent à son intercession, la victoire sur les ennemis de notre salut. *Pulchra es et decora, filia Jerusalem, terribilis ut castrorum acies ordinata.*

O Marie, nous sommes heureux de vous le dire en ce beau jour, réglez sur nous par votre puissance et par vos charmes. Aimez-nous, bénissez-nous, priez pour nous. Salut, ô reine, mère de miséricorde ; notre vie, notre douceur, notre espérance, salut ! Nous crions vers vous, pauvres enfants d'Eve, exilés sur la terre. Nous soupirons vers vous, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. Oh ! notre avocate, abaissez vers nous vos yeux miséricordieux. Montrez-nous, après cet exil, Jésus, le fruit béni de vos entrailles ! Nous vous en supplions, ô clément, ô bonne, ô douce Vierge Marie !

¹ M^{sr} Gay, Entretiens sur les mystères du Rosaire.

III

L'Assomption est donc un grand jour, parce que c'est la fête par excellence de Marie et la fête de l'Eglise catholique qui a Marie pour Reine. J'ajoute que pour les Français, c'est spécialement un grand jour, parce que c'est la fête nationale de leur pays.

Aujourd'hui il se fait après les vêpres, dans toutes les paroisses de la France, une procession où pendant longtemps tous les corps de l'Etat étaient représentés. Si aujourd'hui la pompe officielle fait défaut, cette procession solennelle n'en est pas moins populaire et aimée de tous, parce qu'elle rappelle la consécration, faite par le roi Louis XIII, de notre pays à la Reine du ciel. Toujours, il est vrai, la France a été le royaume de Marie, *regnum Galliæ, regnum Mariæ* ; mais ce fut ce roi qui officiellement se donna, lui et son royaume et ses sujets, à la très Sainte-Vierge et mit la France sous sa spéciale protection dans une déclaration à jamais mémorable. « Nos mains, dit-il, dans son édit du 10 février 1638, n'étant pas assez pures pour présenter nos offrandes à la Pureté même, nous croyons que celles qui ont été dignes de la porter lui rendront ces hosties agréables... A ces causes, nous avons déclaré et déclarons que prenant la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre Etat, notre couronne et nos sujets, la suppliant de vouloir nous inspirer une si sainte conduite et de défendre avec tant de soin ce royaume contre tous les efforts de ses ennemis, que, soit qu'il souffre du fléau de la guerre, ou qu'il jouisse de la douceur de la paix que nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte point des voies de la grâce. Nous exhortons tous les archevêques et évêques de presser tous nos peuples d'avoir une dévotion particulière à la sainte Vierge et d'implorer sa protection ; afin que, sous une si puissante patronne, notre royaume soit à couvert de toutes les entreprises de ses ennemis, qu'il jouisse longuement d'une bonne paix, que Dieu y soit servi et vénéré si saintement, que nous et nos sujets puissions arriver heureusement à la dernière fin pour laquelle nous avons tous été créés. » Et dans le même édit Louis XIII ordonnait qu'il fut fait, le 15 août, en l'honneur de la céleste reine de la France, une procession à Notre-Dame de Paris. Louis XIV, le 31 août 1682, ordonna que [la procession réclamée pour Paris seulement par son prédécesseur eût lieu à l'avenir dans toutes les provinces, à la même date du quinzième jour du mois d'août.

L'Assomption est encore pour la France une fête nationale, parce que c'est le jour où, après les horreurs de la révolution, elle ressuscita à la vie religieuse, le jour où les temples furent rouverts, et la liberté donnée au culte catholique. « Ce fut le 15 août, disait le cardinal Caprara, légat *a latere*

du pape Pie VII auprès du gouvernement français, ce fut le 15 août, jour consacré à honorer la glorieuse Assomption de la mère de Dieu, principale patronne de la France, que fut enfin arrêté d'un commun accord et terminé aux applaudissements universel, le grand rétablissement de la religion catholique, sujet de notre joie et de notre allégresse. C'est de Dieu même que nous avons appris combien il est sage et utile de transmettre à la postérité, par des monuments ou des cérémonies religieuses, la mémoire des grands événements qui intéressent particulièrement la religion... Afin de perpétuer le souvenir du rétablissement du culte catholique, le 15 du mois d'août, consacré à honorer l'entrée triomphante de la Sainte-Vierge dans le ciel, ne sera qu'une seule et même fête avec l'anniversaire du rétablissement de la religion catholique. La France rendra à Dieu, chaque année, en ce jour, de solennelles actions de grâce, en mémoire de ce bienfait signalé. Pénétrés de ces sentiments de religion et de reconnaissance, nous décrétons et ordonnons, d'autorité apostolique, qu'à l'avenir et à perpétuité cet anniversaire sera uni à la fête de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie. Et comme il convient que le Saint-Siège répande avec abondance les faveurs spirituelles qu'il puise dans le trésor de l'Eglise, lorsqu'il s'agit surtout de rappeler le souvenir d'un bienfait signalé rendu à la religion, afin d'engager d'ailleurs efficacement le peuple fidèle à célébrer avec plus de dévotion les solennités instituées par un aussi louable motif, d'autorité apostolique, et par la grâce la plus spéciale, nous donnons, à perpétuité, à tous les prélats français, le pouvoir de départir chaque année, et en ce jour, suivant les formes usitées dans l'Eglise, la bénédiction papale et l'indulgence plénière à tous les fidèles qui s'approcheront en ce jour des sacrements de l'Eglise, ou qui étant exempts de péché assisteront dévotement aux supplications qui seront prescrites en actions de grâces et prieront avec ferveur pour l'Eglise, pour le Souverain-Pontife et pour la paix. Que tant de solennités soient donc à jamais, et pour tous les Français, le monument de la religion catholique ! »

Donc, comme enfants de Marie, comme catholiques et comme Français, célébrons avec une dévotion pleine de joie la glorieuse fête de l'Assomption de Marie. En ce jour félicitons avec ardeur la très sainte Vierge de son glorieux triomphe, consacrons-nous à elle, implorons avec confiance le puissant appui de sa maternelle protection. Prions-la pour l'Eglise afin qu'elle triomphe de ses ennemis, les convertisse, prêche en paix et liberté sa doctrine de lumière, de paix et de concorde, *ora pro nobis, sancta Dei Genitrix* ! Prions-la pour la France afin qu'elle soit toujours sa nation bien-aimée, qu'elle garde la foi, qu'elle résiste aux entreprises furieuses de Satan et de ses suppôts, qu'elle soit toujours le porte-étendard de la religion, de l'honneur et de la civilisation, *ora pro nobis, sancta Dei Genitrix* ! Prions-la pour

les familles, afin que Dieu y soit connu, aimé et béni, afin que les pères et mères y soient obéis, honorés et respectés, afin que les enfants y gardent le dépôt du patriotisme et de la vertu, *ora pro nobis, sancta Dei Genitrix!* Prions-la pour chacun de nous. Nous lisons dans l'histoire de saint Stanislas Kotska qu'il demanda et obtint de mourir au jour de l'Assomption, afin d'aller glorifier Marie, en cette fête, dans le paradis. Si nous ne sollicitons pas cette grâce de mourir en cette solennité, du moins en cette solennité prions la Sainte-Vierge de nous bénir efficacement, afin que nous puissions vivre conformément à ses exemples, imiter ses vertus et pouvoir ainsi partager un jour son bonheur éternel, *in odorem unguentorum currimus!* C'est la grâce que je vous souhaite à tous, frères bien-aimés.

ENTRETIEN

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

Gaudeamus omnes in Domino
diem festum celebrantes sub
honore beatæ Mariæ Virginis.

Mes frères,

La fête que nous célébrons en l'honneur de la très Sainte Vierge, est à la fois une fête chrétienne, une fête catholique, une fête française et nationale, et enfin, pour nous, notre fête patronale. Je vais essayer de vous le rappeler. Puisse la très Sainte Vierge, notre auguste mère et patronne, vers laquelle aujourd'hui doivent se porter toutes les pensées et tous les cœurs, m'assister dans ce simple entretien, afin qu'il ne vous soit pas inutile!

I. La fête d'aujourd'hui, disons-nous, est d'abord une *fête chrétienne*. La religion, et au foyer domestique, et dans ce saint lieu, doit y avoir la première place; autrement elle subirait une sorte de dégradation, de ravalement, dont la honte et le châtement pourraient retomber sur nous-mêmes. Vous, étrangers, nos parents, nos amis, qui êtes venus nous honorer de votre présence, vous consoler un moment avec nous des peines et du fardeau monotone de la vie, soyez sans crainte, vous recevrez ici dans notre douce vallée, à l'ombre de notre clocher, une hospitalité cordiale. Le pays s'en est fait la réputation traditionnelle. On ne se déplaît pas chez nous. Mais vous vous souviendrez, et nous devons nous souvenir nous-même qu'avant tout, nous sommes réunis dans ce saint jour, ce soir, demain, pour prier ensemble notre céleste patronne, l'honorer, et remporter quelques-unes des faveurs, des bénédictions qu'elle nous destine. Il me semble l'entendre nous redire la promesse de son divin Fils, de son Jésus : « Quand vous serez deux ou plusieurs réunis ensemble pour me prier, je serai au milieu de vous. »

Le christianisme est charité. Parce que cette fête est chrétienne, c'est donc une fête d'union, de paix, de charité, de concorde. A son sujet, pas de dissidence entre les concitoyens, pas de contradiction. Elle n'est pas une de ces fêtes qui attriste, irrite les uns, les humilie, tandis qu'elle réjouit et exalte les autres; à l'occasion de laquelle on chante dans un camp des dithyrambes insolents, sanguinaires, tandis que dans l'autre on verse des larmes sur des deuils, sur des plaies ravivées. Comme Marie elle-même, sa fête est toute suave : *tota suavis est*, dit saint Bernard. Je le crois bien : c'est la fête de la mère commune, de la très sainte mère de Dieu. Si vous rencontrez çà et là, pas chez nous certainement, des individualités qui ne la sanctifient pas, qui font tache et dissonance, ces hommes l'ont aussi sanctifiée, célébrée jadis, avant que le virus de l'impiété, d'un abject matérialisme, ne les ait atteints, quand ils étaient chrétiens, quand ils avaient l'âme fière, l'âme en haut, quand ils savaient prier et lever la tête vers le ciel.

En outre, parce que cette fête est chrétienne, elle nous réjouit tous, riches et pauvres, ouvriers et patrons : *Gaudeamus omnes in Domino*. Elle nous donne des joies pures, des joies moralisantes, les joies de la religion et de la famille. Jeunes personnes, si vous la célébrez près de Marie comme il convient, cette fête ne ternira rien de la parure de votre couronne virginale. Son lendemain vous laissera sans regrets, sans remords, sans honte. En votre âme, dans vos sentiments, vos souvenirs, il n'y aura rien de flétri, rien de fané. Et vous, mon frère et mon fils, elle élèvera vos pensées, elle les ennoblira, elle sera pour vous un *sursum corda* qui vous rappellera votre gloire native et vos destinées immortelles. Et vous, femmes, mères, si vous savez la comprendre et la sanctifier, vous aussi surtout elle vous relèvera, elle vous glorifiera dans la personne de la reine, de la mère, de l'épouse, de la femme qui est le grand honneur de votre sexe!

II. *Fête catholique*, c'est-à-dire universelle. Le catholique est l'homme de la fraternité universelle, sous la houlette du Père commun, du vicaire de Jésus-Christ. Sa foi, sa religion ne lui est pas imposée par un roi, par une frontière. Catholique, ah ! mes frères, si ce mot superbe et touchant était bien observé, il détruirait la guerre, l'horrible guerre qui nous ramène à la barbarie : *Omnes vos fratres estis...*

Tel est bien le caractère de cette solennité. L'univers entier y prend part. Au moment où je parle, sur tous les points du globe, à nos antipodes, il y a des millions de fidèles, enfants de l'Eglise et du souverain Pontife comme vous, qui sont en union de foi avec vous, qui bénissent et invoquent la très Sainte Vierge avec vous, qui prient dans la même langue que vous, chantent le même *Credo*, le même *Pater*, qui assistent le même et unique prêtre, Notre-Seigneur-Jésus-Christ, dont tous les autres ne sont que les instruments terrestres, qui

participent à la même Eucharistie. A l'Orient comme à l'Occident, sur les glaces des pôles comme dans les contrées brûlées par les feux des tropiques, dans la vieille Europe comme sur les plages lointaines qu'évangélisent nos héroïques missionnaires, c'est fête aujourd'hui. Au milieu de la Babel de ce monde, du monde de la libre-pensée où *tot capita tot sensus*, où tant de sectes, d'hérésies, de chefs d'école s'anathématisent les uns les autres, n'est-ce pas un beau, un merveilleux, un divin spectacle, un miraculeux spectacle, que celui de cette famille catholique, de cette unité, de cette union la plus étroite dans la plus immense généralité! *Ut omnes unum sint, consummati in unum.*

Catholique quant aux lieux, le culte de la très Sainte Vierge l'est aussi quant aux temps. Il s'étend à tous les âges. Tout change autour de la vraie religion : les hérésies surgissent, ont leurs jours de mode et d'engouement; seule elle ne change pas : *sicut luna perfecta in æternum*. Je relisais hier, pour me préparer à cette fête, les honneurs incomparables rendus à la Mère de Dieu dans la ville d'Ephèse l'an 431 de notre ère, les acclamations du peuple, l'illumination de la ville... O morts qui dormez votre sommeil depuis de longs siècles, si vous vous leviez de votre tombe, si vous apparaissiez au milieu de nous, de quelles transformations vous seriez témoins, de quelles modes nouvelles ! progrès sur quelques points, décadence et misères morales sur tant d'autres. Pourriez-vous vous reconnaître même parmi vos descendants, vos propres enfants qui portent votre nom, qui cultivent les champs arrosés de vos sueurs ? Leur langue même vous serait incompréhensible. Il n'y a qu'une chose qui est restée immuable : la foi, l'évangile, le saint sacrifice. Entrez dans cette église, reprenez-y votre place, vous pourrez y formuler à l'unisson avec nous le même *Pater* qu'en votre temps, y chanter le même *Credo*, et aujourd'hui le même *Salve Regina* que chantait Charlemagne au lutrin d'Aix-la-Chapelle, et saint Bernard dans la cathédrale de Spire.

Fête de l'Eglise de la terre dans tous les temps et de l'univers entier, ce n'est pas assez dire, l'Assomption est aussi la fête du ciel et de l'Eglise triomphante : *de cujus Assumptione gaudent angeli*; la fête du purgatoire ou de l'Eglise souffrante que visite Marie dans cet anniversaire pour y accorder les grâces spéciales de délivrance et de soulagement que par vos bonnes œuvres, vos aumônes, vos communions, vous mériterez à vos défunts.

III. *Fête nationale et française. Regnum Gallie, regnum Mariæ.* L'Assomption est une des quatre grandes solennités qui tombant en semaine ont trouvé grâce devant le Concordat. Le peuple qui subit tant de servitudes pour satisfaire quelques fanatiques d'impiété n'aurait pas permis qu'il en fût autrement. Il n'aurait pas toléré cette honte. En effet, la dévotion à la Reine du ciel est pour la France une dévotion particulière, une dé-

votion nationale, qui lui a mérité le glorieux titre que je viens de dire. C'est une tradition sacrée dont les preuves sont écrites en lettres d'or à chaque page de notre histoire. Si nous avions le temps, mes frères, nous vous montrerions que la multitude de nos grands hommes qui se sont fait un nom sur les champs de bataille, dans les sciences, les lettres, par leurs inventions, leur génie, leurs chefs-d'œuvre, leur bienfaisance, ont été aussi très religieux et en particulier animés d'une tendre piété envers la très Sainte Vierge. Les armes de l'antique et célèbre Université de Paris qui au moyen-âge attirait les élèves du monde entier portent l'effigie de la Reine du ciel. Sa dévotion est regardée comme un arôme qui à la fois charme et préserve la jeunesse studieuse. Et dès lors, les arts, la peinture, l'architecture rivalisent à composer des chefs-d'œuvre en son honneur.

Regnum Gallie, regnum Mariæ. Mais les preuves en sont gravées à chaque pas sur la surface du territoire, de l'Océan aux Alpes, des Pyrénées aux religieuses contrées qui avoisinent la mer du Nord. Des milliers de monuments attestent que si la France dans les temps anciens a été l'objet de ses visites, de ses bienfaits, sa bonté ne s'est pas ralentie. Elle continue à la favoriser de ses apparitions miraculeuses. Combien de sanctuaires fameux élevés en son honneur, but du concours des fidèles et de pieux pèlerinages, les uns dont l'origine se perd dans la nuit des temps, les autres tout contemporains ! Les miracles de sa bonté maternelle y sont si patents, si fréquents, qu'on a cessé de s'en étonner ; les plus incrédules ne les contestent plus. Que d'églises placées en France sous l'invocation de Marie, depuis Notre-Dame de Paris, Notre-Dame de Fourvières à Lyon jusqu'à la chapelle du plus humble hameau ! Que de confréries qui enroient ses particuliers serviteurs ! Ces confréries, ces sanctuaires portent des noms variés à l'infini et qui sont à eux seuls autant de panégyriques, toute une histoire, tout un poème : Notre-Dame des Champs pour les travailleurs qui se livrent aux nobles travaux de la campagne ; Notre-Dame de l'Usine ; Notre-Dame des Enfants ; Notre-Dame des Armées ; Notre-Dame de la Garde qu'invoquent les marins et aussi les mères, les épouses ; Notre-Dame de la Victoire ; Notre-Dame de Liesse ; Notre-Dame de la Délivrance...

Regnum Gallie, regnum Mariæ... c'est si vrai que ce soir, aussi bien dans les hautes tours des cathédrales que dans le modeste beffroi du village, les cloches bénites chanteront, heureuses et fières cette fois de chanter, et inviteront partout les Français à cette procession nationale à laquelle prennent part tous les membres du corps social quand la tête est chrétienne. Fête donc catholique et française à laquelle aucune âme française ne doit rester insensible.

IV. Enfin, mes frères, est-il besoin de vous le rappeler, c'est votre *fête patronale*. Au lendemain de sa naissance, de son baptême dans l'eau sainte,

et souvent dans le sang des martyrs, chaque paroisse qu'avait groupée une source d'eau vive, une combe fertile, un coteau aimé du soleil, un château fort pour se défendre contre les incursions de l'ennemi, chaque paroisse se choisit un ange tutélaire, un patron, une patronne dont elle prit le nom, comme l'épouse prend le nom de son époux. En ce temps là nos pères, par une sorte d'attrait et de suffrage populaire, par suite de l'accomplissement d'un vœu peut-être, ou en reconnaissance d'une faveur éclatante, choisirent pour patronne la très Sainte Vierge, lui donnant ainsi une preuve authentique de leur filiale et particulière dévotion. Entre toutes les fêtes de Marie, celle-ci leur a plu pour son incidence au lendemain de la moisson du froment qui rassure les inquiétudes du pauvre, à la veille des vendanges qui déjà sourient au vigneron, et dont le prêtre quelquefois peut déjà offrir à Dieu les prémices le jour de l'Assomption, dans le calice du salut... Nous l'avons fait déjà ; et c'est en ce temps là, mes frères, alors que les âmes n'étaient pas malades, anémiques, ni la vigne non plus, alors que dans nos heureuses et chrétiennes vallées il y avait de la piété et de la richesse, la sanctification du dimanche et un vin abondant, de la joie, de la concorde et de la fraternité, des chants et des prières à l'église et, en retour, dans la maison et les familles, les bénédictions du ciel. En ce temps là, on trouvait un jour, deux jours de suite à donner complètement à Dieu, à un joyeux et saint repos, à des offices qu'on aimait, auxquels on revenait avec empressement et bonheur. L'église de la paroisse se remplissait de tous ses membres, des parents et des enfants, sans aucune exception. Personne n'aurait osé s'excommunier soi-même, et, loin de Dieu, de la très Sainte Vierge, sans avoir passé par le saint lieu, s'asseoir à une table payenne, matérialiste. Il semble que les mets auraient été sans saveur, les visages tristes, sombres, les cœurs sous le poids d'une honteuse apostasie. Mais aussi, mes frères, parmi ces vaillants, ces chrétiens, ces braves gens, quelle franche gaieté, quelle confiance mutuelle, quelle honnêteté de mœurs, quelle absence de perfidie et de politique, quelle amitié, quelle cordialité, quelles agapes fraternelles ! c'était vraiment la fête du lieu, la réjouissance dans le Seigneur, la fête patronale, le *gaudeamus in Domino diem festum celebrantes* !

Pour vous, mes frères, l'Assomption est ainsi restée fête chrétienne. La Religion et la très Sainte Vierge y ont leur part. Votre présence ici en est la preuve. Puisse-t-elle l'être toujours, et puissiez-vous demeurer exempts de l'épidémie de cette fin de siècle, de l'impiété envahissante ! Toutefois, j'aurais en terminant un vœu ou une question encore plus explicite à vous faire. Cette fête qui est restée pour vous fête chrétienne, catholique et patronale, est-elle bien aussi pour chacun d'entre vous une fête *individuelle* ? Vous célébrez extérieurement la fête ; mais votre âme est-elle réellement en fête ? votre cœur est-il intimement à la

joie ? Et si, secrètement, vous n'êtes pas heureux, cela ne viendrait-il pas de ce que votre âme est malade, de ce que Dieu n'y habite pas, de ce que certaines infidélités, certains remords n'ont que trop lieu de la tourmenter ? L'argent remplit la bourse ; Dieu seul peut remplir les cœurs.

Or, mes frères, c'est par l'entremise de sa mère que l'enfant coupable revient se réconcilier. C'est par la dévotion à notre mère du ciel que nous reviendrons à la Religion, à un Dieu, à des devoirs trop longtemps oubliés. Est-ce trop vous demander, à vous frère bien aimé qui ne priez plus, qu'à partir de cette Assomption vous adressiez au moins chaque jour une invocation, un *Ave Maria* à la très Sainte Vierge ? Ce sera un premier pas vers un heureux retour. Une mère ne se laisse jamais vaincre en générosité. Marie vous ramènera à son Fils, au Dieu de votre jeunesse, à la joie, à la paix de la bonne conscience. Et pour vous aussi il y aura fête intime, personnelle, qui ne sera que le prélude et l'avant-goût de la fête éternelle qui nous est promise dans les cieux. Ainsi-soit-il !

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT ROCH

Hic vir despiciens mundum et terrena triumphans divitias celo condidit.
(Ex Officio).

M. f., quand on fait tomber un rayon de lumière solaire sur un prisme, c'est-à-dire sur un fragment de cristal taillé en triangle, il arrive que ce rayon de lumière qui paraissait pourtant si blanc, si simple, si indivisible, se décompose et se distribue en sept couleurs superbes et parfaitement tranchées qui sont les sept couleurs de l'arc-en-ciel. De même, m. f., la sainteté infinie de Notre-Seigneur Jésus-Christ se décompose en quelque sorte et se reflète d'une manière spéciale dans chacun de ses imitateurs ; car, chacun d'eux ne pouvant en exprimer tout l'ensemble si parfait, en reproduit du moins tel ou tel trait particulier. Chaque saint a, en effet, son caractère propre qui le distingue des autres, caractère par lequel il s'est rendu plus semblable à Celui qui est le modèle achevé de toutes les vertus et de toutes les différentes saintetés.

Saint Roch, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, a, lui aussi, sa physionomie à part. Si nous voulons savoir en quoi il s'est particulièrement distingué, en quoi il a plus spécialement copié le divin Maître, nous n'avons qu'à étudier sa vie. Nous y reconnaitrons deux traits caractéristiques, deux vertus où il a surtout excellé : l'*abnégation* et la *charité*.

Relisons ensemble, m. f., cette vie admirable,

afin de ranimer notre dévotion envers un saint dont le culte, autrefois si général et si populaire, est aujourd'hui beaucoup trop délaissé.

I. Saint Roch naquit à Montpellier vers l'an 1295. C'est donc un saint français, une des gloires de notre pays, digne par conséquent à un titre de plus de notre vénération et de notre amour.

Ses parents étaient recommandables et par la noblesse de leur origine et par l'élévation de leurs sentiments. Sa famille occupait un rang distingué. Son père était gouverneur de la ville et seigneur des environs. Quoiqu'exerçant le métier des armes, il avait su, par son esprit de justice, par sa bienfaisance et par sa piété, se faire aimer et respecter de tous. Sa mère était aussi une femme d'une grande vertu, s'occupant à toutes sortes de bonnes œuvres, très dévote envers Notre-Dame, et très charitable pour les pauvres. Etant privée de postérité et déjà parvenue à un âge où elle ne pouvait plus en obtenir que par un effet miraculeux de la bonté de Dieu, elle se mit néanmoins, sur une inspiration divine, elle et son mari, à adresser de ferventes prières à Notre-Seigneur et à sa très sainte mère, demandant un fils, non pas pour leur propre gloire et leur propre satisfaction, mais pour donner aux pauvres un bienfaiteur et à Dieu un fidèle et dévoué serviteur. Cette prière fut exaucée. Un fils leur fut donné; et, comme si Dieu eût voulu montrer dès lors qu'il se le réservait pour son service, l'enfant vint au monde marqué d'une croix rouge sur la poitrine.

Rien ne manqua à l'éducation de cet enfant prédestiné de ce qui pouvait le mettre à même de répondre aux vœux que la divine Providence avait sur lui. Du moment que son âme fut accessible aux impressions de la parole et de l'exemple, il n'eut qu'à regarder et à écouter pour se sentir porté à Dieu. Aussi, dès l'âge le plus tendre, pouvait-on remarquer en lui des qualités et des dispositions qui présageaient pour l'avenir une éminente sainteté. A cinq ans, il se mortifiait déjà dans l'usage de la nourriture; à douze ans, il renonce complètement aux joies du monde, aux pompes et aux vanités du siècle. Dès lors son plus grand plaisir est de faire du bien aux pauvres et aux infirmes, et déjà s'accuse dans sa conduite un penchant très prononcé pour les deux vertus qui seront comme les deux passions dominantes de toute sa vie : une abnégation complète de lui-même et une immense charité pour le prochain.

Son père mourut prématurément. Les recommandations qu'il adressa à son fils de son lit de mort sont tout empreintes de l'esprit de Dieu et rappellent celles que Tobie reçut lui-même de son vieux père. Le saint jeune homme en profita si bien que sa jeunesse se passa dans la pratique des plus hautes vertus. Sage et exemplaire dans ses actions, modeste et retenu dans ses regards et dans ses paroles, se refusant tous les divertissements profanes, fuyant toutes les assemblées mondaines, toutes les compagnies dangereuses, saint Roch s'était fait une solitude au milieu du

tumulte de la maison paternelle et y pratiquait mille austérités. Il n'avait pas vingt ans lorsque, frappé de nouveau dans ses plus chères affections, il eut la douleur de perdre sa pieuse mère, appelée au ciel pour y recevoir sa récompense. Mais souvent le malheur mûrit les intelligences et grandit les âmes. Resté orphelin, saint Roch comprit mieux encore le néant des choses humaines et résolut de tout quitter pour s'attacher au seul bien qui ne passe pas, à Dieu.

Si c'est pour tous, m. f., un grand acte de vertu que de quitter le monde, et si c'est toujours un grand effet de la grâce, il faut reconnaître que le sacrifice est d'autant plus héroïque, d'autant plus méritoire, que les séductions contraires sont plus nombreuses et plus puissantes. Et, c'est ici que va nous apparaître la grande *abnégation* de saint Roch. Que de choses dont son cœur aurait pu s'éprendre ! Que d'influences auxquelles il lui fallait se soustraire ! Le monde qui lui souriait en lui montrant la place élevée à laquelle lui donnaient droit ses talents et sa naissance ; ses proches qui essayaient de le retenir au nom des devoirs que lui imposait dans la société le rang occupé par sa famille ; ses amis qui invoquaient, pour ébranler sa résolution, le bien qu'il pourrait faire autour de lui par l'ascendant de son nom et de sa vertu !

C'est ce qui arrive ordinairement. Quand une âme généreuse que le souffle du siècle n'a point touchée veut choisir la bonne part aux pieds de Jésus, elle se heurte immédiatement à des obstacles de tout genre ; il se forme contre elle une sorte de conjuration ; et, ce n'est qu'après des luttes pénibles et souvent prolongées qu'il lui est permis de suivre la voie où Dieu l'appelle.

L'héroïque jeune homme sortit victorieux de cette crise. Son cœur était trop grand pour se laisser prendre au plaisir ou à la gloire d'ici-bas. Renonçant à tout, il accomplit à la lettre cette parole du Sauveur : « Si vous voulez être parfaits, vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et suivez-moi. » Ayant donc recueilli tous les biens dont il pouvait disposer, il les distribua aux malheureux. Puis il remit aux mains des membres de sa famille les charges attachées à sa maison, à un de ses oncles le gouvernement de la ville et de ses terres, et embrassa dans toute sa perfection la pauvreté évangélique.

Les apôtres en abandonnant leurs filets quittaient peu de chose, mais enfin, comme c'était tout leur avoir, ils pouvaient dire en toute vérité : *Ecce nos reliquimus omnia*, voici, Seigneur, que nous avons tout quitté pour vous. Combien plus saint Roch, unique héritier d'une des plus nobles et des plus puissantes maisons de sa province, pouvait-il répéter la parole de l'Apôtre : *Ecce nos reliquimus omnia*. Oui, il avait tout quitté pour le Seigneur : honneurs, richesses, plaisirs ; et cela à l'âge des grandes espérances, à l'âge des faciles entraînements, à l'âge où l'on aime jouir ; car, je

le répète, il n'avait pas vingt ans ! Mais c'était l'esprit de Dieu qui le conduisait.

Et maintenant sa destinée va se dessiner et aussi sa mission. Quelles seront cette destinée, cette mission ? Se retirera-t-il dans quelque forêt écartée ou sur quelque montagne solitaire pour y mener la vie des pères du désert ? Ira-t-il frapper à la porte d'un des nombreux monastères qui florissaient alors dans la prière et la pénitence sous les auspices du bienheureux saint François ? Non. Chaque saint, nous l'avons dit, est destiné à reproduire un trait saillant de la vie du divin modèle. Le trait que saint Roch reproduira sera celui-ci : « Les renards ont leur tanière, mais le Fils de l'homme n'a pas de quoi reposer sa tête. » Il n'aura donc, lui non plus, ni parents, ni amis, ni argent, ni maison, ni patrie ; partout et pour tous il sera l'*étranger*. Il vivra au jour le jour, demandant le long des grandes routes le morceau de pain de la journée ; le soir venu, il sollicitera de la charité publique un peu de paille ou de feuillage pour reposer ses membres fatigués ; et, le lendemain, reprenant son bâton, il disparaîtra sans laisser ni souvenir, ni regret, Il se fera pèlerin. Il sera le vrai pauvre de la Providence, le Benoît Labre du quatorzième siècle.

Comme tous les vrais enfants de l'Eglise, il se sentit attiré vers Rome. Rome, en effet, avec les tombeaux de ses apôtres, avec ses monuments religieux et les reliques de ses martyrs a toujours été une attraction puissante pour les cœurs catholiques.

Il prit donc le chemin de l'Italie. Mais voilà qu'un bruit sinistre, semblable à un long gémissement, vient frapper son oreille : un mot circule qu'on répète avec épouvante : « La peste ! La peste ! » La peste dans la Romagne, la peste dans la Lombardie, la peste dans toute l'Italie ! Dans ce mot saint Roch crut reconnaître la voix de Dieu qui l'appelait. C'était en effet un nouveau caractère de sa destinée qui allait se révéler. On allait voir comment Dieu l'avait réservé à la terre comme un ange consolateur ou plutôt comme un sauveur aux jours de l'épreuve, on allait le voir accomplir sa mission de *charité*.

II. Le voilà donc en Italie, dans un pays en proie à toutes les horreurs de la peste. Faut-il, m. f., vous représenter les scènes de deuil, de misère et de désespoir dont il fut témoin ? Représentez-vous ces temps malheureux où toute chair se sent comme accablée sous le poids de la colère de Dieu, où l'atmosphère est comme chargée de miasmes homicides et ne verse que de malignes influences, où les aliments que l'on prend, l'air même que l'on respire peuvent devenir un poison et semblent ne porter que des germes de maladie et de mort : temps de malaise et de trouble où l'appréhension est dans tous les esprits et l'angoisse dans tous les cœurs ; temps d'affolement où l'on n'obéit plus guère qu'à l'instinct égoïste de la conservation personnelle, où l'on vit pour

ainsi dire sans parents et sans amis, où l'on souffre sans aide et sans espérance, où l'on devient, dès qu'on est touché par le cruel fléau, un objet d'horreur à tout ce qu'on chérit le plus, où l'on se voit le plus souvent abandonné de tous, le mari de son épouse, le père de ses enfants... Représentez-vous des rues désolées où règne un silence lugubre interrompu seulement par des plaintes ou par le roulement sinistre des tombeaux dans lesquels on entasse pêle-mêle cadavres sur cadavres ; des maisons fermées ou marquées d'un signe funèbre annonçant que la mort a passé par là ; les riches qui peuvent fuir cherchant leur sûreté dans des retraites éloignées, les pauvres, qui ne le peuvent pas, consumés par la faim ou exterminés par la contagion ; les hôpitaux regorgeant de malades, les cimetières de cadavres, et les vivants ne pouvant plus suffire à enterrer les morts. Quoi de plus navrant ? Quoi de plus épouvantable ?

Tel est le spectacle qui attendait notre bienheureux au-delà des Alpes. Il ne voit dans cette affliction qu'une occasion que Dieu lui présente d'exercer la charité et il la saisit avec empressement. Alors que tout le monde s'enfuit, lui, il précipite sa marche pour voler au secours des peuples désolés. La première ville qu'il aborde dans les Etats de l'Eglise est infestée par le terrible fléau ; il va droit à l'hôpital et sollicite le périlleux honneur de soigner les pestiférés. On lui fait des difficultés, on lui objecte son jeune âge et son apparence délicatesse. Lui ouvrir les portes de l'hôpital, ce serait le vouer à une mort certaine et assumer une grave responsabilité. « N'ayez crainte, dit le saint ; rien n'est impossible avec le secours de Dieu, et ce secours ne nous est pas refusé quand nous n'avons d'autre intention que de Lui plaire. » On finit par céder à ses généreuses instances.

Le voilà donc admis dans cet hôpital. Tout y était en désordre et en souffrance : des milliers de malades et point de remèdes ; une foule de misérables et personne pour les soulager ! Saint Roch alors se multiplie ; il cherche à réveiller dans les cœurs le sentiment de la charité fraternelle ; il exhorte, il presse, il conjure et finit par assembler quelques compagnons, quelques hommes de bonne volonté qui consentent à l'aider dans son pieux ministère.

C'est ainsi, m. f., que l'abnégation rend courageux et dévoué. Quand on se renonce soi-même, il en coûte moins de s'immoler pour ses frères. Qui eut jamais pensé qu'un jeune homme de si haute extraction eût pu s'abaisser à de si humbles offices, qu'un enfant né dans un palais, servi par des domestiques nombreux, eût pu choisir pour retraite un hôpital infect et s'y ensevelir tout vivant pour y soigner des pestiférés ? O divine charité, ce sont là tes merveilles ! C'est toi qui triomphes ainsi de notre nature ! C'est toi qui as fait descendre le Fils de Dieu de la droite de son Père dans l'obscurité d'une étable, et c'est toi encore qui as tiré notre saint des délices de sa mai-

son pour le consacrer à l'exercice d'un si héroïque dévouement !

Mais encore, que va faire cet homme à peu près seul, sans science et sans fortune, au milieu d'une telle désolation ? Rien, sans doute, s'il s'appuie sur des moyens naturels ; tout, si Dieu est avec lui. Or, Dieu était avec notre héros. Il parcourt non seulement les vastes salles des hôpitaux, mais encore les rues de la cité ; il va de maison en maison et pénètre jusque dans les réduits les plus infects. Il s'approche des infortunés que le mal a frappés, il s'agenouille à leurs côtés, il prie avec cette foi qui transporte les montagnes ; puis, sans craindre un contact presque toujours mortel, il touche les membres malades et les marque du signe de la croix. O prodige ! voilà que sous le signe sacré de notre salut il s'opère un changement étrange : la douleur s'apaise, le mal disparaît, des malheureux présentant déjà les symptômes voisins de la mort reviennent à la santé, et l'on peut dire que saint Roch ressuscite autant de morts qu'il visite de mourants.

Bientôt il quitte cette ville, témoin et théâtre de ses premiers exploits, et continue son voyage. Il se rend à Césène, en Lombardie, et la délivre de la même façon, par la vertu du signe de la croix. Puis il vient à Rome, comme c'était son intention, et y opère les mêmes prodiges en présence du Pape, des cardinaux et de toute la cour romaine qui rendent hommage à sa mission et reconnaissent l'excellence de ses vertus. Tous voient en lui un de ces anges du nouveau Testament que Dieu envoie par un reste de miséricorde dans les jours de désolation où sa justice se venge du péché. Tous le vénèrent, l'acclament et le bénissent.

Ah ! suivons, m. f., suivons dans sa course miraculeuse cet astre bienfaisant. Pèlerin étranger, saint Roch porte donc à des malades désespérés des secours que ni leurs parents, ni leurs amis n'osaient leur donner. Charitable thaumaturge, il guérit, comme Notre-Seigneur lui-même, toute langueur et toute infirmité. Nouveau Joseph, nouveau Moïse, à lui seul il devient le libérateur de tout un peuple. Car, ce ministère de miséricorde, pouvoir prodigieux, il l'exerce non-seulement dans une ville et pendant quelques instants, mais à Césenne, mais à Rome, mais à Plaisance, mais à Rimini, mais dans toutes les villes et toutes les contrées d'Italie. Pendant sept ans, il parcourt toutes les provinces de la péninsule, le Piémont, le Milanais, le Montferrat, les duchés de Parme, de Mantoue, de Modène, apportant partout avec lui la bénédiction et la santé, apparaissant aux populations éprouvées comme un messager divin chargé de leur annoncer la fin de leurs maux, comme une de ces incarnations de la puissance suprême, comme un de ces hommes providentiels que Dieu suscite, en des jours de colère, de deuil et de misère, pour montrer que, si c'est lui qui conduit aux portes du tombeau, c'est lui aussi, et lui seul qui en ramène.

Mais tout à coup Dieu se retire de son serviteur ; son merveilleux pouvoir s'évanouit. Lui-même est atteint. Il éprouve à la jambe gauche une douleur brûlante ; un charbon terrible apparaît : plus de doute, c'est la peste ! C'est ainsi, m. f., que, dans ses desseins miséricordieux, la Providence donne aux plus grands saints des leçons d'humilité, en leur faisant sentir qu'ils ne possèdent qu'une puissance d'emprunt.

Le bienheureux était alors à l'hôpital de Plaisance. Ne pouvant plus être utile à ses frères et ne voulant pas leur être à charge, il sortit et se coucha contre terre auprès de la porte. Mais comme la violence de son mal lui arrachait des cris involontaires et que, de peur d'incommoder les autres, il refusait de rentrer dans cet hôpital, on le prit pour un frénétique et on le chassa de la ville. Saint Roch alors se traîna péniblement jusqu'à la forêt voisine, remerciant Notre-Seigneur d'avoir daigné l'associer à ses souffrances, se reconnaissant digne de toutes les peines et de toutes les humiliations qu'il endurait, et il y attendit avec soumission qu'il plût à la divine providence de l'en délivrer.

C'est à cette époque de sa vie que se rattache la gracieuse légende que la tradition a consacrée. Non loin de la forêt où il s'était réfugié s'élevait la demeure d'une noble famille. Or, il advint qu'un jour un des chiens du château s'échappa, se glissa dans la forêt et parvint jusqu'à la grotte obscure qui servait d'asile à notre saint. Celui-ci appela à lui l'animal, le caressa et le bénit. Le chien s'éloigna, puis reparut bientôt, apportant un pain qu'il déposa avec des marques de plaisir aux pieds du solitaire ; et, depuis lors, l'intelligent ami du pauvre pestiféré ne manqua pas un seul jour de lui apporter sa nourriture. Voilà pourquoi on représente toujours saint Roch montrant la plaie produite sur sa jambe par le charbon pestilentiel et à ses pieds l'animal fidèle dont Dieu s'était servi pour lui procurer son pain quotidien.

Finalement cette épreuve devait tourner à la gloire du serviteur de Dieu et procurer une nouvelle conquête à son zèle et à sa charité. Témoin du fait que nous venons de raconter, Gothard, le maître du château, se convertit et renonça au monde pour vivre dans la solitude, la pénitence et la prière.

Les souffrances de saint Roch ne tardèrent pas d'ailleurs à prendre fin. A la voix de Dieu qui lui annonçait sa guérison, son mal disparut subitement. Il put s'adonner encore à son œuvre de dévouement ; et, rendant aux habitants de Plaisance le bien pour le mal, il revint parmi eux et les guérit, toujours par le signe de la croix. Puis, la peste ayant cessé, il comprit que sa mission était terminée et revint dans son pays.

Plus qu'un mot, m. f., pour achever de vous peindre cette vie admirable qui allait être couronnée par une dernière épreuve.

De retour dans sa ville natale, saint Roch, méconnaissable sous les haillons grossiers dont il

était revêtu, fut pris pour un étranger, pour un espion et jeté en prison. Il n'avait qu'un mot à dire, lui, le seigneur de ces lieux, lui, le vainqueur de la peste, lui que vingt cités avaient applaudi, et ses compatriotes fussent tombés à deux genoux devant lui pour baiser ses pieds; mais il ne dit pas ce mot. A ceux qui lui demandaient son nom, il se contentait de répondre : « Je suis un pauvre pèlerin, serviteur de Jésus-Christ. » Pourquoi donc, ô illustre jeune homme, refusiez-vous de vous faire connaître? Parce que c'eût été passer immédiatement de l'indigence à la richesse, de l'opprobre à la gloire; parce que c'eût été refuser de porter jusqu'au bout la croix de Jésus-Christ, et renoncer à cette devise si aimée des âmes saintes : « Vivre pauvre et mourir inconnu. »

Il souffrit donc pendant cinq années toutes les horreurs d'un cachot humide et sombre.

Un jour, le geôlier le trouva étendu sans mouvement sur sa misérable couche de paille. Ses traits respiraient une douce sérénité et des rayons d'une lumière surnaturelle s'échappant de tout son corps illuminaient les sombres murailles. Le prisonnier avait cessé de vivre. C'était le 16 août 1327.

Le bruit se répandit bien vite dans toute la ville que le *saint* était mort. C'était le nom qu'on lui donnait; car, on savait la résignation angélique dont il avait fait preuve pendant sa captivité; on savait que des visions célestes venaient le consoler, que des voix mystérieuses l'entretenaient dans sa prison; on savait avec quelles instances il avait demandé la visite d'un prêtre, avec quelle humilité il s'était confessé, avec quelle piété il avait reçu la sainte communion. Quand à tout cela vint se joindre le récit des merveilles de sa mort, on accourut en foule. Le gouverneur lui-même voulut descendre dans le cachot. C'est alors qu'on aperçut à côté du saint cette inscription en caractères brillants : « Ceux qui, étant atteints de la peste, invoqueront avec confiance Roch, mon serviteur, seront délivrés de cette maladie. » A ce nom, le gouverneur est interdit; c'était le nom qu'il portait lui-même. Il se souvient alors de son neveu parti depuis douze ans. N'est-ce pas lui qu'il a maintenant sous les yeux? Il découvre avec respect et tout en tremblant la poitrine du prisonnier. O ciel! c'est bien lui. Voilà la croix rouge qu'il apporta en naissant comme un présage de ses souffrances et de ses triomphes. Toute la ville retentit de cet événement. On se presse de plus en plus vers la prison; on pleure de compassion et de regret à la vue des sombres lieux où le juste a tant souffert; on l'invoque surtout avec confiance. Ses funérailles sont un triomphe.

C'était la gloire qui commençait ici-bas pour notre saint comme elle venait de commencer au ciel pour ne plus finir. Son nom va désormais remplir le monde. L'Italie, l'Espagne, la France surtout lui élèveront des monuments. L'Eglise le

placera sur ses autels. On se souviendra de la devise trouvée à ses pieds, le jour de sa mort : on l'invoquera ainsi universellement, et il deviendra un de nos saints les plus aimés et les plus populaires.

C'est ainsi, m. f., que le culte de saint Roch est parvenu jusqu'à nous. Et voilà pourquoi, toutes les fois que Dieu châtie les peuples par quelqu'un de ces fléaux qui répandent avec la rapidité de la foudre la désolation dans les villes et les campagnes, un nom s'échappe instinctivement de toutes les poitrines et se place sur toutes les lèvres : le nom de saint Roch. On accourt à ses sanctuaires, on lui adresse des prières publiques, on porte ses images en triomphe, on pose sa statue jusque dans les rues des grandes villes et sur la façade des maisons comme une sauvegarde puissante. Voilà ce qu'ont fait vos pères : ils avaient demandé cette procession que nous faisons tous les ans en l'honneur de saint Roch; ils avaient voulu avoir au milieu d'eux son image; ils étaient convenus que chaque maison se ferait successivement un devoir de recevoir cette image et d'en prendre soin; ils avaient mis sous la protection du saint et leurs maisons, et leurs biens, et leurs familles, et jusqu'à leurs troupeaux. M. f., cette conduite était noble et prudente. Elle condamne l'indifférence de la génération présente qui, je le répète, délaisse beaucoup trop le culte de saint Roch. Ah! je ne souhaite pas que des fléaux comme ceux contre lesquels le bienheureux a lutté et contre lesquels on l'a si souvent invoqué, viennent nous obliger à nous souvenir de lui; mais je dirai qu'il est peu sage d'attendre, pour invoquer les saints, qu'on y soit forcé par les circonstances, et qu'il serait beaucoup plus raisonnable de s'assurer leur protection par un culte persévérant.

Nous reprendrons, au prochain numéro, nos deux catéchismes de première communion et de persévérance, pour ne plus les interrompre.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 augusti 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

LETTRES A UN JEUNE VICAIRE

XIII

Ah ! pour le coup, mon cher ami, laissez-moi vous dire que vous venez de faire une sottise. Ce bon vieux prêtre qui vous a accueilli avec tant de bienveillance quand chacun paraissait vous écarter, vous invite à dîner lundi dernier et, sous un prétexte futile, vous n'y allez pas ! Il vous fait cet honneur, il organise pour vous une soirée aimable, pour vous il se met en *dépenses*, — un mot que vous ne comprenez pas encore, — et vous avez préféré à l'invitation de cet excellent homme une partie en gaie et inutile compagnie ! Allez vite, mon cher ami, lui faire vos excuses sans détour, et le consoler, car il a souffert, j'en suis sûr.

Je me trouvais un jour chez un curé déjà d'âge, mais qui, chose assez peu commune, aimait les jeunes. Il y avait dans le voisinage deux vicaires qu'il affectionnait beaucoup et, comme il voulait les voir seuls, pour causer avec eux à cœur ouvert, les instruire de ces mille choses qui sont le fruit d'une longue et souvent pénible expérience, il n'invita qu'eux avec moi. C'était, je crois, pour lui souhaiter la bonne année. Quand j'arrivai, une demi-heure avant midi, comme il est de règle, la nappe était mise, bien blanche, dans la grande salle à manger soigneusement chauffée depuis le matin. Au milieu de la table, un beau vase de fleurs ; aux quatre coins de la chambre des touffes énormes d'éblouissantes marguerites. Un vrai paradis. Et tout en dépotant une vieille bouteille de vin gris, le bon curé disait :

— Seront-ils contents, nos jeunes vicaires ! Ah ! la jeunesse, c'est si bon. Il faut soigner la jeunesse. Il se passera du temps tout de même avant qu'ils puissent m'offrir d'aussi vieux petit claret !

Il allait, venait dans la salle, des marguerites aux tisons qui flambaient, arrangeant une fleur, époussetant la cheminée, pressant les bourrées, veillant à chaque détail avec un air de joie qui faisait plaisir à voir : — « Dans cinquante ans, répétait-il, ils se souviendront encore du vieux curé de B. Ce dîner que je leur ai préparé, ils l'offriront à leur tour aux jeunes de ce temps-là, en souvenir de moi, et ils prieront un peu le bon Dieu pour moi. »

Cependant l'heure avançait, le train était passé depuis longtemps, et personne ! « C'est qu'ils viendront à pied, murmurait-il. Les jeunes gens sont si heureux d'exercer leurs jambes ! » Et, de sa pincette légèrement inquiète, il rétablissait l'équilibre des bûches enflammées qui s'écroulaient.

Midi ! — Toujours personne ! — « Allons, il faut

leur donner leur quart d'heure de grâce ! Autrefois pourtant, nous aurions été plus exacts. L'exactitude est la politesse des rois... et des vicaires. » Et il souriait, mais avec un sourire contraint, de son spirituel jeu de mots.

Nous attendîmes vainement, un quart d'heure, une demi heure et plus : personne ne venait. — « Allons, Jeanne, fit-il brusquement, apportez le potage. » Il s'assit à table, triste, de mauvaise humeur, et demeura un quart d'heure les yeux baissés et humides, le front plissé, sans rien dire. J'essayais de le dérider, mais il me laissait causer seul. Enfin, comme s'il eut pris une pénible résolution : — « Allons, dit-il, n'en parlons plus. Ces jeunes gens-là décidément ne savent pas le bien qu'on leur veut, et ils manquent de savoir vivre. Ils auraient au moins dû écrire. Désormais je n'inviterai plus personne. Cela fait trop de peine quand on ne vient pas. »

Il ne tint point sa parole, l'excellent homme, mais il était bien peiné. Le soir pourtant, il reçut une lettre de mauvaises excuses, lettre tardive et mal conçue qu'il jeta au feu.

Le bon curé à qui vous avez fait défaut dût avoir cette figure-là et éprouver ce serrement de cœur-là, quand il eut la déception de ne point vous voir. Lui aussi avait disposé sa table, un bon feu, un repas plus abondant, dépensé pour vous recevoir ce qu'il ne dépense pas en une semaine pour lui tout seul. Et vous n'arrivez pas, et vous ne paraissez même pas vous douter que vous avez commis une énormité ! Vous trouvez tout simple qu'on se dérange beaucoup pour vous, et inutilement. Quand vous recevrez à votre tour, mon cher ami, quand vous aurez votre ménage à vous, votre pain, votre vin, toutes les charges d'une maison, vous raisonnerez autrement. Vous saurez alors que rien n'est pénible comme des excuses banales, comme l'absence mal motivée de vos invités, qu'il y a là une sorte d'humiliation et d'injure silencieuse qu'on n'oublie jamais. Je sais des relations, des amitiés de vingt, de trente ans qui ont été irrévocablement rompues par des impolitesses de ce genre. Et cela se comprend. Vous vous réjouissez de recevoir des amis, vous faites un brin de toilette à la maison, au jardin, vous montez votre meilleure bouteille dès longtemps réservée. Pour vous c'est un bonheur que vous savourez depuis des semaines. On se rappellera les histoires d'autrefois, on s'encouragera, on causera, on rira, on passera quelques bonnes heures. Ah ! dans notre vie sacerdotale si attristée, nous n'avons que rarement de ces éclaircies de joie ; c'est pourquoi elles nous sont si précieuses. Et puis le jour qui devait vous procurer toute cette intime et communicative félicité ne vous apporte que les misérables excuses de l'Evangile, des absences cuisantes, des rancunes et des brisements !

Mais les gens du monde fermeraient pour jamais leurs portes au malotru qui se permettrait une pareille conduite, ils y verraient une insulte, un mépris qui ne se paie que par le mépris. Je n'entends point que vous preniez toujours modèle

sur eux. Leur politesse n'est pas la nôtre, leurs allures, leurs compliments vides, leurs saluts maniérés et qui changent suivant les modes, tout cela jure et détonne en notre personne. Ils se font de nous d'ailleurs une autre idée, ils admettent des manières plus graves, immuables comme le respect qui les inspire, comme l'Eglise qui est la grande école du respect. Ils n'accepteraient pour nous ni le large salut à la François 1^{er} d'il y a vingt ans, ni la ridicule et étriquée inclination de tête de ces dernières années. En somme le monde est d'accord sur ce point avec le Concile de Trente : *nihil nisi grave, moderatum*. Mais encore faut-il garder ce ton décent, pratiquer cette gravité qu'observent avec nous les gens bien élevés, et convient-il de leur ressembler par les beaux côtés.

Sur ce point, mon cher ami, observez-vous, et observez les hommes du monde qui brillent par le savoir-vivre exquis, l'aisance, la distinction des manières; il y a toujours quelque chose à prendre, et cela ne nuit jamais. Je sais bien que leur principal mérite souvent réside dans ce vernis extérieur qui recouvre une grande pauvreté d'idées et de sentiments, tandis que nous nous appliquons plutôt à établir en nous la rectitude de l'âme, la droiture de l'esprit. Mais il ne manque pas de laïques qui réunissent admirablement ces doubles qualités. Pourquoi, je vous prie, ne nous inspirerions-nous pas de leur conduite? Croyez que notre autorité y gagnerait beaucoup.

Le prêtre est dans une situation unique. Placé entre les classes élevées et le peuple, qui l'attirent, il n'est pas celui-ci, il n'appartient pas à celles-là, il ne doit ni se laisser absorber par les unes, ni s'abaisser au niveau de l'autre. Il doit rester lui-même, comme les astres qui s'attirent puissamment et pourtant gardent chacun son équilibre et son autonomie. S'il gravite du côté des premières, il devient mondain et perd aussitôt l'estime. S'il se fait peuple, s'il prend les idées, les instincts du peuple, il se diminue, il oublie le sens de sa mission. Ni recherche affectée, ni trivialité; ni si haut, ni si bas, ou plutôt je me trompe, plus haut que tout cela. Mais savez-vous bien que pour dominer, il faut être plus grand, connaître au moins les traditions, les coutumes qui font l'honneur, le charme d'une société, puis se les assimiler suffisamment pour ne point commettre trop d'impairs? Or on apprend ces usages en observant beaucoup, avec ses yeux et avec son bon sens. On vous pardonnera plutôt d'être naïf que pédant, ignorant que mal instruit, réservé que poseur et tranchant. Pardonnez-moi d'insister sur ces détails, ils sont importants, ils aident à faire le bien, et, par ailleurs, on en fait grand cas. Enfin, je ne puis me défendre de penser à ce vieux principe de philosophie : *Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu*. Tout détail qui pèche produit un mal que le monde se plaît à grossir, pour s'autoriser, — bien à tort sans doute, mais très réellement, — à manquer de confiance en nous.

Sans que nous y prenions garde, nous avons les

vices de notre temps. Si l'Eglise est une école de respect, on peut dire que la Révolution est une école d'irrespect. Je sais plusieurs jeunes vicaires qui, sous certains côtés, sont très révolutionnaires. Très libres avec leurs égaux, ils tombent volontiers dans la trivialité, qui est l'irrespect de la langue et du sentiment. Et leurs égaux, c'est un peu tout le monde. Ils sont bien de leur temps, n'est-ce pas? Le souffle de 89 a passé sur eux et traversé leur cervelle, inspirant leurs jugements, leurs idées, leur conduite. Je vais vous paraître un peu comme le vieillard d'Horace, *laudator temporis acti*, mais en vérité, nous datons d'avant 89, nous autres. Il y a trente ans nous avions, même pour les jeunes curés, plus de déférence que vous n'en professez, même pour les vieux. Le sentiment de l'égalité dans le sacerdoce n'était pas né en nous. Vous voyez, nous datons de l'ancien régime.

Voici une idée du nouveau. Nous étions un jour nombreux, chez un prêtre vénérable qui approchait de ses noces de diamant. Nous le complimentions d'avance, lui témoignant tout le respect que mérite un vieillard qui, depuis près de soixante ans, monte chaque jour les degrés de l'autel, répand autour de sa personne aimée, comme autant de trésors, ses bonnes œuvres et ses avis pleins d'expérience. Nous lui rappelions ses souvenirs de jeunesse, fondus dans sa mémoire comme dans une lointaine et radieuse aurore. Tout à coup son visage s'illumina, nos prévenances affectueuses le touchaient; et notre joie sincère épanouit ses traits. Jusque-là silencieux, il parla, et ses paroles tombaient chaudes et vibrantes de sa bouche émue. La parole d'un vieillard est la vraie parole, parole d'or. Ce qu'il disait nous remuait tous. Il avait beaucoup travaillé et possédait jadis un solide talent de théologien. Mais depuis le choléra de 1832, où il s'était dévoué jusqu'à ensevelir les morts et clouer les cercueils, quand la population se mourait de la panique autant que du fléau, une légère rouille avait recouvert ses idées, qui pourtant laissait intact le jugement très développé et le bronze de l'esprit. Sa fortune, il l'avait dépensée en la distribuant à cent familles pauvres qui l'avaient payé en procédés ingrats et en injures. Et il était venu, à l'âge de la maturité, échouer dans un trou de village où il n'était pas toujours apprécié. Brave cœur, avec de bons vieux récits, tous les regrets d'autrefois, quelques dédains d'aujourd'hui, et du vrai vin de sa vigne. Depuis trente ans, drapé dans sa dignité, qu'à ses heures il faisait attirante, il vivait toujours dans son beau passé du choléra de 1832. Et il nous y faisait vivre une heure ravissante, ce jour-là.

Comme nous étions tous attentifs, faisant silence, buvant chacune de ses paroles, souriant à ses aimables exagérations et prenant gaiement notre parti des coups d'épingle à l'adresse de notre époque satanée — où il ne vivait plus, lui, et dont nous acceptions toutes les responsabilités, — comme nous nous laissions doucement convaincre qu'il faisait bon vivre alors, et qu'aujourd'hui tout

est mal, — ce qui approche du vrai, — écoutant les saillies humoristiques, les anecdotes piquantes qu'il redisait avec un entrain satisfait, — ses longs cheveux embroussaillés sur sa tête, ses yeux pétillant d'aise, — deux jeunes vicaires dans leur coin causaient très bruyamment de futilités sans doute très intéressantes, car ils riaient haut, mais aussi très déplacées. Le vieillard les regarda longuement avec un imperceptible haussement d'épaules, ils ne comprirent point.

Nous n'aurions pas fait cela — sous l'ancien régime, — il y a trente ans. C'était avant 89.

Mais 89 est venu depuis pour le jeune clergé, avec ses doctrines d'irrespect, de suffisance et d'ambition, avec sa passion pour la liberté individuelle et son sens profond de l'égalité. Cela reluit dans leur attitude non seulement envers leurs égaux, mais envers leurs supérieurs, qui, depuis ce 89, sont devenus pour eux des égaux. Il faut entendre certains vicaires parler de leurs supérieurs, les juger superbement, affecter à leur endroit une familiarité de mauvais aloi. J'omets à dessein les critiques impitoyables dont ils les criblent.

Ils parlent trop pour penser et travailler beaucoup. Aussi demeure-t-on effrayé si l'on envisage l'avenir qu'ils se préparent, à eux et à l'Eglise. D'ailleurs ils savent tout, tranchent sur tout, indiquent les mesures à prendre et stigmatisent les fautes toujours énormes de l'autorité. On sent que ces jeunes gens ont de hautes visées et qu'ils se sentent nés pour commander. Aussi bien, ambitionnent-ils les plus beaux postes, discutant les choix et laissant deviner le candidat de leur cœur, c'est-à-dire eux-mêmes, les seuls capables de gouverner une situation et de conduire un char difficile à travers tous les obstacles de toutes les administrations.

Pour dire le mot vrai, le laïcisme a pénétré dans l'Eglise, le laïcisme avec toutes ses idées égalitaires et méprisantes, ses méthodes d'avancement, sa passion d'arriver et de ne rien faire, ses jugements qui, oubliant les âmes, se bornent au terre à terre de la vie, et l'on cherche en vain la place que tiennent, dans certains cœurs rétrécis, l'amour de Dieu et l'amour de l'Eglise.

Vous seriez curieux de savoir à quelle date je place ce 89 du jeune clergé. La date serait assez récente, à peine faudrait-il remonter à quinze ans d'ici. Les habitudes civiles nous ont entamés, depuis le jour où la Révolution a régné pleinement dans le cerveau populaire. Le clergé n'a pas su s'y soustraire totalement, parce qu'il est impossible de se soustraire à une atmosphère empoisonnée. Mais je n'entends pas vous faire un cours comparé d'histoire contemporaine.

Je dois dire toutefois que je vous ai signalé surtout des *tendances*, et que les portraits peu flattés que j'ai peints demeurent des exceptions. Mais les tendances vont de ce côté, et je crains que les exceptions ne se multiplient. Vous ne vous reconnaîtrez point à ces peintures, et vous aurez raison,

vous avez toujours gardé le culte de l'autorité, ce qui est au fond le culte de Dieu. Je suis assuré pourtant qu'à certains traits, parce que vous êtes franc, vous vous direz à part vous : « C'est vrai, je sens en moi-même le germe de ces choses-là. » Et vous vous prémunirez contre le laïcisme du siècle, les principes de ce 89 qui règne à l'horizon et qui a déjà obscurci bien des idées, enfiéllé bien des cœurs. Vous vous souviendrez que l'Eglise a pour mission de garder toutes les saintes traditions, et que, devant enseigner au peuple le respect, il nous convient de le pratiquer les premiers.

PETITS PRONES

Vices et vertus

XIX

VERTU DE CHARITÉ

5^e Les trois formes de la charité envers le prochain

Hoc est præceptum ut diligatis invicem sicut dilexi vos.

(Joan., xv, 12.)

Saint Jérôme nous a conservé un beau trait que la tradition racontait de son temps sur l'apôtre saint Jean; celui que Jésus aimait. Arrivé à la vieillesse la plus avancée, ce grand saint, aux jours des réunions chrétiennes, se faisait porter au milieu des fidèles, et, invariablement, quand il leur adressait la parole, il prenait pour texte de son discours cette sentence inspirée : « Aimez-vous les uns les autres, » et il les entretenait du grand devoir de la charité fraternelle. Ennuyés de cette monotonie, les fidèles, en se plaignant, lui demandèrent pourquoi il leur faisait toujours la même exhortation; et l'Apôtre, remarque saint Jérôme, leur fit une réponse digne d'un saint Jean : « Ah! dit-il, c'est parce que c'est le commandement par excellence du Seigneur, et si on l'exécute, cela suffit pour le salut! » Dans nos petits prônes précédents, frères bien aimés, je vous ai notifié ce précepte fondamental de la charité envers le prochain; je vous ai dit son excellence, d'après l'enseignement même du Sauveur Jésus; je vous en ai expliqué le motif sublime qui fait que le second commandement : « Vous aimez votre prochain comme vous-mêmes, » est semblable au premier : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces. » Aujourd'hui je vous le présenterai dans son exercice; je vous le montrerai sous les trois formes qu'il doit revêtir pour être vraiment l'amour fraternel que Notre-Seigneur nous a si souvent et si fréquemment recommandé, particulièrement le Jendi-Saint, à la veille de con-

sommer son grand sacrifice. En trois mots, notre amour pour le prochain doit être premièrement un amour de COMPLAISANCE, deuxièmement un amour de BIENVEILLANCE, troisièmement un amour de BIENFAISANCE.

I

Et d'abord nous devons avoir pour notre prochain un amour de complaisance. Cette disposition est la base, la racine de la charité fraternelle. Elle consiste dans ce sentiment fort et puissant qui nous attache au prochain à cause des qualités qui sont en lui, lesquelles nous attirent, comme l'aimant attire le fer.

Mais, dira-t-on, est-ce possible? La charité doit être universelle, c'est-à-dire s'étendre à tous sans exception, or est-il possible de se complaire en tout le monde? Combien il en est qui, loin d'avoir des qualités qui attachent, ont des vices et des défauts qui repoussent? Puis-je me complaire en cette personne grossière, sans éducation, insensible à tous les bienfaits, inaccessible à tous les nobles sentiments? Puis-je me complaire en ce pauvre, sordide, couvert d'ulcères, provoquant tous les dégoûts? Puis-je me complaire en ce vicieux, esclave des plus mauvais instincts? Puis-je me complaire surtout en cet ennemi qui me poursuit de sa haine, s'acharne à ma perte, et s'ingénie à me faire tout le mal possible, en paroles et en actes?

L'affection humaine, je l'avoue, a des limites dans sa complaisance, mais non pas la charité. Celle-ci s'attache au prochain non à cause de ses avantages naturels, mais à cause des qualités surnaturelles que rien ne peut éteindre en lui. « Oh! s'écriait saint François de Sales, quand verrons-nous le prochain en la poitrine du Sauveur? Qui le regarde hors de là court risque de ne l'aimer ni purement, ni constamment, ni également. Mais là, qui ne l'aimerait? Qui ne le supporterait? Qui ne souffrirait ses imperfections? Qui le trouverait de mauvaise grâce ou ennuyeux, lorsqu'on le voit dans cette poitrine sacrée, si aimé et si aimable, que le Dieu d'amour meurt pour lui? Le corail, ajoutait-il, tant qu'il est dans la mer, est un arbrisseau verdâtre et sans beauté; mais dès qu'il en est tiré et est exposé au soleil, il charme par son vermeil et son lustre: de même, tant que l'amour du prochain se limite dans la nature, il n'a ni bonté, ni beauté. Dès qu'il est exposé au soleil de l'amour de Dieu et sanctifié par son esprit qui est charité, il se montre en sa perfection. »

C'est en ce sens que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est attaché à nous, alors que nous étions ses ennemis, malgré nos misères et nos vices; et c'est en ce sens qu'il nous ordonne d'aimer notre prochain, malgré ses défauts, non à cause de ses qualités naturelles, mais en Dieu et pour Dieu: *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos!*

En Dieu et pour Dieu, c'est-à-dire parce que Dieu, que nous aimons, nous le demande.

En Dieu et pour Dieu, c'est-à-dire parce que le prochain est aimé de Dieu: témoin l'Incarnation, la Rédemption, l'Eglise, l'Eucharistie, le ciel qui sont les magnifiques témoignages de l'amour de Dieu pour tous les hommes sans exception.

En Dieu et pour Dieu, c'est-à-dire que nous devons aimer notre prochain parce qu'il est l'image de Dieu, mieux que cela, parce qu'il est l'enfant de Dieu.

En Dieu et pour Dieu, c'est-à-dire encore que le prochain, quel qu'il soit, si vil qu'on veut le supposer, a été racheté par le sang de Jésus-Christ, a été admis à l'honneur d'être un membre de son corps mystique, et est appelé à s'asseoir un jour dans le ciel à la table du festin éternel du divin Père de famille. Or, si nous aimons Dieu véritablement, pouvons-nous ne point nous attacher à celui que Dieu nous recommande d'aimer, à celui qu'il aime lui-même, à celui qui est son image et son enfant, à celui qui a été racheté par Jésus-Christ, à celui qui est appelé à régner avec Jésus-Christ.

Voilà les qualités surnaturelles, indélébiles, qui provoquent notre complaisance. Voilà l'aimant spirituel qui doit nous attirer et nous attacher à nos frères. Voilà le fondement de la vraie charité qui de sa nature, d'après saint Paul, est appelée à durer toujours, *caritas nunquam excidit*. Voilà pourquoi les Apôtres et les premiers chrétiens aimaient les païens si dégradés et si corrompus cependant, et jusqu'à leurs persécuteurs. Voilà pourquoi l'Eglise notre mère et notre modèle, émue d'une admirable compassion, s'est toujours attaché à ce qui souffre, à ce qui est faible, à ce qui est misérable, pour consoler, pour fortifier, pour relever, pour exercer le ministère de la plus généreuse charité. Voilà le fondement de l'amour de complaisance, lequel, dans notre sainte religion, embrasse tous les enfants d'Adam, tous ceux qui font partie ou sont appelés à faire partie de l'Eglise de Jésus-Christ.

II

On compare, à juste titre, la charité au feu; comme le feu, elle est essentiellement active. L'amour de complaisance, s'il est réel, produit infailliblement l'amour de bienveillance, la seconde forme de la charité chrétienne. En effet, quand on aime le prochain, non seulement on s'attache à lui, mais on lui veut tout le bien possible; on prend à son égard des entrailles de douceur, de bonté et de miséricorde.

La charité, comme l'explique saint Paul aux Corinthiens, est patiente et douce, pleine de réserve et de circonspection pour ne jamais offenser personne, ne jamais parler sèchement, ni reprendre avec aigreur, ni commander avec empire. Loin d'être jalouse ou envieuse, elle souhaite aux autres tout le bonheur possible, et ne se réjouit pas moins de leurs succès que de ses propres avantages. Loin de blesser par le caprice et l'humeur, elle procède en tout avec une sagesse et une mesure

qui ménage tout ce qui a besoin d'être ménagé. Loin d'offenser par des prétentions, elle est pleine de déférence et prévient les autres d'honneur. Elle a si peu d'ambition et de recherche de ses propres intérêts, qu'elle s'oublie elle-même et fait son bonheur des avantages d'autrui. Quelque sujet de mécontentement qu'on lui donne, elle n'est qu'obligée pour tout le monde, et ne pense pas même au mal qu'on a pu lui faire. C'est pour elle une grande joie de voir ses frères faire progrès dans la vertu, comme une grande peine d'en voir d'autres se jeter dans le vice. Elle endure tout plutôt que de manquer de bienveillance dans les moindres choses; elle croit du prochain tout le bien qui se peut croire, et défère sans peine aux sentiments d'autrui. Toujours disposée à juger favorablement ses frères, elle ne désespère du retour d'aucun pécheur. Enfin, plutôt que de gêner les autres, elle porte avec courage toutes sortes de charges sans jamais se plaindre, ni même laisser voir sa fatigue¹.

En résumé l'amour de bienveillance bannit de nos cœurs toute indifférence, toute froideur, toute indisposition, toute humeur, toute jalousie, toute haine, toute rancune à l'égard du prochain; il nous donne à son endroit des sentiments d'affectueux et de généreux dévouement; il fait que nous nous affligeons de ses malheurs, que nous nous réjouissons de son bonheur et que nous lui souhaitons sincèrement, particulièrement pour les intérêts de l'âme, tout le bien que nous souhaiterions à nous-mêmes selon Dieu. C'est ainsi que Moïse aimait son peuple quand il demandait à être rayé du nombre des vivants, à condition que le Seigneur épargnât Israël coupable; c'est ainsi que David aimait ses frères quand il séchait de douleur en voyant le misérable état des pécheurs et les dangers terribles qu'ils couraient; c'est ainsi que saint Paul était bouleversé au milieu d'Athènes, en voyant cette belle ville souillée par les hontes de l'idolâtrie; c'est ainsi que le Verbe de Dieu nous a aimés, descendant du ciel, s'abaissant jusqu'à l'infirmité de notre nature, se faisant homme en un mot, poussé par un indicible désir de nous faire du bien, de nous communiquer la vie du temps et de l'éternité, et une vie pleine et surabondante; c'est ainsi qu'il nous demande d'aimer notre prochain. *Hoc est præceptum ut diligatis invicem sicut dilexi vos.*

III

Mais, dit saint Grégoire, le signe indéniable de l'amour ce sont les œuvres. Aussi bien c'est surtout par les œuvres que Notre-Seigneur nous a prouvés qu'il nous aimait. Et quelles œuvres depuis l'instant de l'Incarnation jusqu'à son dernier soupir sur la croix! Quelles œuvres pendant son enfance, pendant sa vie cachée, pendant sa vie publique, surtout pendant les jours à jamais mémora-

bles de la Grande Semaine! Quelles œuvres que les abaissements de Bethléem, les humiliations de Nazareth, les travaux de l'évangélisation de la Palestine, l'institution des sacrements, en particulier de l'adorable Eucharistie, la fondation de l'Eglise catholique par le moyen de laquelle il doit former tant d'élus! Quel dévouement, quelle générosité, quels sacrifices! Or, encore ici notre bon Sauveur nous réitère la parole qu'il adressait à ses Apôtres comme le suprême testament de son divin Cœur. « Aimez-vous comme je vous ai aimés moi-même : c'est là mon commandement de prédilection. Aimez-vous non seulement en imagination et en paroles, mais en vérité, par les œuvres. Aimez-vous non seulement d'un amour de complaisance, pourtant déjà si beau; non seulement d'un amour de bienveillance, pourtant si magnifique; mais aimez-vous d'un amour de bienfaisance, faites-vous mutuellement du bien par amour pour Dieu. *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem sicut dilexi vos!* »

Faire du bien à autrui pour Dieu, quelle occupation digne, grande et noble! C'est proprement la réalisation du but de notre existence, car elle est profondément vraie cette sentence de l'apôtre de Rome, saint Philippe de Néri : VIVRE C'EST FAIRE DU BIEN!

Et ici, quel vaste champ s'ouvre à l'activité de notre zèle et de notre générosité! Notre charité, si nous le voulons, peut prendre les proportions immenses de l'Eglise catholique.

Oui, aimons par les œuvres l'Eglise triomphante. Nous pouvons travailler à la gloire de la très sainte Vierge, des anges et des saints. Remercions en leur nom, particulièrement à la sainte messe, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'auguste Trinité de toutes les grâces qu'elle leur a conférées; louons-les, bénissons-les, prions-les; demandons à Dieu qu'ils soient mieux connus et mieux aimés, qu'il daigne accorder à la terre, par leur intercession, de nombreux bienfaits et que leur nom resplendisse de l'aurole des miracles!

Oui, aimons par les œuvres l'Eglise militante en procurant à nos frères, selon leurs nécessités et notre pouvoir, les biens du corps et surtout ceux de l'âme. Employons la parole, l'exemple, la prière. Obligeons nos parents et les étrangers, nos amis et nos ennemis, les justes et les pécheurs, ceux du pays et ceux du dehors, tous les fils d'Adam, tous nos frères en Jésus-Christ. Faisons l'aumône matérielle et spirituelle, pardonnons, supportons. Rappelons-nous qu'un verre d'eau donné au nom de Notre-Seigneur ne sera pas sans récompense.

Oui, aimons par les œuvres l'Eglise souffrante, en venant en aide aux âmes du purgatoire, particulièrement celles de nos parents, de nos amis, de nos bienfaiteurs, de ceux que nous aurions scandalisés, de ceux qui sont le plus délaissés; venons leur en aide par les pénitences, le gain des indulgences, le chemin de la Croix et le saint sacrifice de la messe. Soulager les âmes du purgatoire par nos expiations volontaires, c'est visiter les mala-

¹ I Cor., XIII, 4 et seq. — Hamon, *Méditations*.

des, c'est donner à boire à ceux qui ont soif de la vision de Dieu ; c'est nourrir les affamés, c'est racheter les prisonniers, c'est vêtir ceux qui sont nus, c'est procurer l'hospitalité dans la Jérusalem céleste ; c'est consoler les affligés, éclairer les ignorants, faire enfin toutes les œuvres de miséricorde en une seule !

Le célèbre Thomas à Kempis raconte quelque part, dans ses œuvres, une histoire qui m'a toujours beaucoup frappé¹. Un jeune homme au saint sacrifice de la messe, n'apercevait pas la sainte Hostie. Il pensait que cela provenait de la faiblesse de sa vue ou de la distance du lieu qu'il occupait. Il s'approcha donc plus près de l'autel, mais inutilement ; il ne pouvait, quoiqu'il fit, apercevoir la sainte Hostie dans les mains du prêtre. Le même phénomène dura deux ans. A la fin le jeune homme crut devoir s'ouvrir à son confesseur, au tribunal de la pénitence, de ce fait extraordinaire. Après l'avoir interrogé avec soin, le confesseur parvint à discerner que son pénitent nourrissait en son cœur une haine obstinée. « Quittez ce fâcheux sentiment, lui dit-il, renoncez au dessein de vous venger, et, comme les autres fidèles, vous apercevrez la sainte Hostie, qui contient le Dieu de charité. » Le jeune homme obéit et le voile mystérieux tomba de ses yeux. — Mes frères voulez-vous un jour voir Dieu dans le ciel, non plus sous les apparences de la sainte Hostie, mais face à face, dans l'extase sans fin de la vision intuitive ? ayez la charité ; aimez vos frères, tous vos frères, d'un amour de complaisance, de bienveillance et de bienfaisance. Le moyen est infail-
lible, car Notre-Seigneur a dit : « Mon commandement par excellence est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés moi-même. » En accomplissant la charité, vous accomplirez toute la loi : Dieu vous en fasse la grâce ! Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

QUAND FAUT-IL PRIER ?

Il faut prier souvent, toujours, ne pas cesser de prier. Telle est, en effet, la recommandation de Notre-Seigneur. « Jésus disait aussi en parabole qu'il faut prier et ne jamais se lasser. » (Luc, 18, 1.) Et l'apôtre saint Paul, fidèle à répéter l'enseignement du bon Maître, écrit aux habitants de Colosses : « Persévérez et veillez dans la prière. » (Colos., 4, 2.) Il insiste plus encore dans sa lettre aux chrétiens de la ville d'Ephèse : « Priez en tout temps en esprit, par toute sorte de prières et de supplications, et veillez ainsi avec une persé-

vérance continue à prier pour tous les saints. » (Ephés., vi, 18.)

Il faut prier toujours, parce que la prière nous est toujours nécessaire. La prière est la respiration de l'âme chrétienne : l'âme qui cesse de prier meurt aussi bien que le corps qui cesse de respirer. Il faut prier sans cesse, parce que sans cesse nous avons besoin de l'aide de Dieu. Tant d'orages grondent sur nos têtes, que deviendrions-nous si le paratonnerre de la prière cessait de nous préserver ? Faibles soldats, en pays pleins d'ennemis, comment éviterions-nous les surprises et les coups si nous déposions l'arme de la prière ? Aussi peut-on dire de la prière ce que saint Jérôme écrivait du travail : « Que le démon vous trouve toujours occupé à prier ! »

Mais comment prier toujours ? Comment peut-on prier sans cesse ? Cela semble impossible. Pourtant puisque Dieu la demande à tous les chrétiens, il faut bien qu'une telle prière soit non seulement possible, mais facile.

Prier sans cesse ne consiste pas dans une perpétuelle tension de l'esprit qui ne ferait qu'épuiser nos forces et dont nous serions incapables. Ce n'est pas non plus réciter des oraisons sans fin ou des formules de prière sans interruption. Beaucoup prier ne veut pas dire beaucoup parler, ni beaucoup penser ; tous les maîtres de la vie spirituelle nous enseignent que cela signifie : élever souvent son esprit et son cœur vers Dieu et faire toutes ses actions dans la vue de lui plaire. La prière étant l'interprète de l'amour et l'expression des désirs du cœur, en offrant à Dieu, de temps en temps, nos actions et nos désirs, nous prions beaucoup ; et celui qui sent au fond de son âme un grand désir d'appartenir tout entier à ce bon Maître, prie continuellement. Comme la terre desséchée et fendue par les ardeurs du soleil semble demander la pluie uniquement en exposant au ciel sa sécheresse, ainsi l'âme réclame la rosée des grâces par la seule exposition de ses besoins.

« Mon âme, Seigneur, est devant vous comme une terre desséchée et sans eau » (Ps., 142, 6), disait le saint roi David ; c'est comme s'il s'était écrié : « Seigneur, je n'ai pas besoin de vous prier ; ma nécessité, mes misères, mes faiblesses vous prient. »

Ainsi donc, celui qui, chaque matin, offre à Dieu sa journée, ses pensées, ses paroles, ses actions, son travail, ses joies et ses peines, avec la disposition d'accomplir en tout la sainte volonté de Dieu et d'éviter tout ce qui pourrait l'offenser, celui-là prie, toute la journée, sans prononcer de prières ; tout en lui prie, et Dieu entend ce langage, car c'est la prière qu'il aime.

Comme hommes, nous avons des devoirs et des soucis multiples qui absorbent la plus grande partie de nos journées. Eh bien, malgré les occupations les plus nombreuses, dans quelque position que la bonne Providence nous ait placés, il ne tient qu'à nous de faire de notre vie une grande, une unique et continue prière.

¹ Ce trait est rapporté par Scaramelli : Méthode de direction spirituelle, trad. Rudeau.

« Priez toujours, ne cessez pas de prier, » c'était donc nous dire : « Que tout en vous, par l'offrande que vous en ferez au Seigneur, pensées, paroles, actions, devienne une prière; que votre vie tout entière soit une prière ! »

Il y a de quoi transformer la vie du chrétien avec cette seule considération. Et remarquez bien que nous ne donnons pas ici une explication plus ou moins osée, c'est la parole même de saint Augustin : « Le désir de votre cœur est votre prière; si votre désir est continuel, votre prière l'est. Si votre charité se refroidit, votre cœur se tait; si votre cœur est brûlant, il crie. Votre langue loue Dieu de temps en temps, que votre vie soit une louange perpétuelle. » Oh! qu'il est beau cet aspect sous lequel la foi nous présente toutes les actions du chrétien! elles deviennent une prière!

Voyez cet artisan qui peine à son travail, ce laboureur penché sur sa charrue, cet ouvrier à son établi, ce manœuvre courbé sur sa bêche; considérez cette mère de famille occupée aux soins du ménage, cette jeune fille tirant l'aiguille ou manœuvrant les ciseaux : tout cela est une prière s'ils l'ont offert à Dieu. Comme le travail se trouve ennobli, et quel changement sur la terre si, de toutes ces usines, de tous ces ateliers, de tous ces chantiers d'où, trop souvent, ne s'élèvent avec la fumée des cheminées et le bruit des machines que blasphèmes et impuretés, montait vers le ciel un immense concert de prières qui irait se mélanger avec celui des prêtres, des religieux et des religieuses, de toutes les âmes saintes! Oh! que nos travaux et nos fatigues seraient plus doux et plus légers si nous savions ainsi, par la foi, les transformer en prières! Pour cela, il suffirait pourtant d'accomplir la recommandation de l'Apôtre : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quelque chose enfin que vous fassiez, agissez toujours en vue de la gloire de Dieu. » (I Cor., x, 31.)

Outre cette manière de prier toujours en faisant de nos actions une prière continuelle, il est des circonstances où Dieu attend de nous une prière spéciale : voici les principales. C'est un saint et un célèbre prédicateur qui vont nous les rappeler : « En vous habillant, dit saint Basile, que votre cœur reconnaissant s'élève avec amour vers le bienfaiteur dont la Providence vous ménage de quoi vous couvrir et vous défendre contre le froid de l'hiver et les ardeurs de l'été. A la fin du jour remerciez cette même Providence qui a suspendu le soleil à la voûte du firmament pour vous éclairer, et a créé le feu pour dissiper les ténèbres de la nuit et servir à l'usage de la vie. Vous vous mettez à table, priez; vous prenez votre pain, remerciez celui qui vous l'a donné; vous buvez du vin pour soutenir votre faiblesse, pensez à celui qui vous a fait ce présent pour réjouir votre cœur et réparer vos forces; vous êtes rassasié, pensez encore à la main libérale qui a pourvu à vos besoins. »

« Si vous êtes dans l'état de péché, dit Massillon, priez; c'est par la prière que le publicain et la pécheresse de l'Evangile ont obtenu la grâce d'une

parfaite pénitence. Si vous êtes juste, priez encore : la persévérance dans la piété et dans la foi n'est promise qu'à la prière. Ce n'est que par elle que Job, David, Tobie, ont persévéré jusqu'à la fin. Si vous vivez au milieu des pécheurs, priez; plus les périls sont grands, plus la prière est nécessaire : les trois enfants dans la fournaise ardente, et Jonas dans le sein d'un monstre, ne trouvèrent leur sûreté que dans la prière. Si les engagements de votre naissance ou de votre position vous exposent aux brillantes séductions du monde, priez. Esther, à la cour d'Assuérus; Daniel dans celle de Darius; les prophètes, dans les palais des rois d'Israël, ne durent qu'à la prière la vie et le salut. Si vous vivez dans la retraite, priez; la solitude elle-même devient un écueil si l'entretien continuel avec le Seigneur ne nous défend contre nous-même. Et Judith dans le secret de sa maison, et la veuve Anne dans le temple, et les Antoine au fond des déserts, ne trouvèrent que dans la prière le fruit et la sûreté de leur retraite. Que vous soyez dans la prospérité ou dans l'indigence, dans la joie ou dans l'affliction, dans le trouble ou dans la paix, dans la ferveur ou dans le découragement, priez : la prière est la sûreté de tous les états, la consolation de toutes les peines, l'âme de la piété, le soutien de la foi, le fondement de la religion et la religion elle-même. »

Ajoutons pour compléter ce sujet : il faut prier quand on est tenté, et surtout quand on prévoit la tentation. Plus la tentation est violente et de longue durée, plus aussi notre prière doit être pressante et persévérante; la prière avec la fuite des occasions est alors la seule planche de salut. Il faut prier dans le deuil et l'adversité; souvent Dieu les permet pour nous réveiller de notre torpeur : rien n'adoucit les larmes et ne console comme la prière. Il faut prier et remercier quand il nous arrive du bonheur; Dieu aime la reconnaissance. Enfin, le chrétien ne manque pas de recourir à la prière lorsqu'il doit prendre une décision grave ou qu'il traite une affaire importante; il sait que Dieu est le Dieu des lumières et qu'il tient entre ses mains les cœurs et les esprits des hommes.

Ames chrétiennes, que la prière s'échappe souvent de vos lèvres, qu'elle monte sans cesse de votre cœur vers Dieu, comme la fumée de l'encens monte de l'autel. Toutes vos actions seront transformées, votre vie sera une vie de prière; vous accomplirez ainsi la recommandation du bon Maître : de prier toujours et de ne pas cesser de prier.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Des vertus théologiques

PARAGRAPHE QUATRIÈME

La charité

8

Ses obligations

— *La charité envers le prochain nous impose-t-elle des obligations ?*

— Oui, il y a des choses qu'elle nous commande et des choses qu'elle nous défend.

a

Ce qu'elle nous commande

— *Qu'est-ce que nous commande la vertu de charité envers le prochain ?*

— Elle nous commande de vouloir et de faire du bien au prochain.

— *Comment pouvons-nous faire du bien au prochain ?*

— Par l'aumône.

— *N'y a-t-il pas deux sortes d'aumône ?*

— Oui, il y a l'aumône corporelle pour les besoins du corps et l'aumône spirituelle pour les besoins de l'âme.

1^o Aumône corporelle.

— *Est-on obligé de faire l'aumône corporelle ?*

— Oui, quand on le peut.

— *Montrez-le.*

— D'abord la loi naturelle gravée par Dieu dans le cœur de l'homme nous dit de faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fit à nous-mêmes.

Ensuite c'est le commandement de Dieu :

« Je vous ordonne d'ouvrir votre main à votre frère pauvre et indigent. » (Deut., xv, 2.)

« Partagez votre pain avec celui qui a faim... »

« Si vous voyez votre frère nu, couvrez-le. » (Isaïe, LVIII, 7.)

« Faites l'aumône. » (Luc, XII, 30.)

« Allez, maudits, au feu éternel... J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger. » (Mat., XXV, 41.)

C'est ainsi que nous parle le Seigneur au sujet de l'aumône.

D'ailleurs, si le mauvais riche a été damné, c'est pour avoir refusé l'aumône.

De plus, saint Jean nous dit : « Celui-la ne garderait pas l'amour de Dieu, qui, voyant son prochain dans la misère et pouvant le secourir, n'aurait pas le cœur de le faire. »

Enfin le simple bon sens nous apprend que des frères doivent s'entraider : les hommes étant frères, ils doivent donc s'aider les uns les autres, c'est-à-dire faire l'aumône.

— *A qui doit-on faire l'aumône ?*

— A ceux qui sont véritablement pauvres.

On devrait refuser l'aumône à celui qui en abusait pour vivre dans la paresse ou dans la débauche.

— *Quel est celui qui doit faire l'aumône ?*

— Celui qui le peut, qui en a le moyen.

L'homme pauvre ne possédant rien, ne peut rien donner et n'est pas tenu à faire l'aumône.

— *Avec quoi peut-on faire l'aumône ?*

— Avec ses propres biens, légitimement acquis et possédés, et dont on a la libre administration.

— *Est-il permis de faire l'aumône avec le bien d'autrui ?*

Non, excepté dans le cas de nécessité ; alors, à défaut de son propre bien qu'on n'aurait pas sous la main, on pourrait secourir un indigent avec le bien du prochain.

— *Peut-on faire l'aumône avec des biens mal acquis ?*

— Non, des biens mal acquis demandent à être restitués.

— *Un homme, accablé de dettes, a-t-il le droit de faire l'aumône avec de l'argent dû à ses créanciers ?*

— Non, cet homme doit d'abord payer ses dettes ; il lui est défendu de faire l'aumône au détriment de ses créanciers.

— *Est-il permis à une épouse et à des enfants, qui n'ont pas l'administration de leurs biens, de donner aux pauvres, sans le consentement de l'épouse ou des parents ?*

— Non ; mais, d'après la coutume, ils peuvent faire les aumônes ordinaires aux personnes de leur condition, surtout si l'époux ou les parents négligent ce devoir important.

— *Les domestiques peuvent-ils faire l'aumône avec le bien de leurs maîtres ?*

— Non, à moins qu'ils n'aient le consentement au moins tacite des maîtres, consentement qui se présume facilement dans les petites choses.

— *Quand on fait l'aumône, que faut-il donner ?*

— Il faut donner selon ses facultés et selon les besoins à secourir.

— *Que disait Tobie à son fils ?*

— Il disait : « Mon fils, si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu, mais de bon cœur. »

— *Lorsque le prochain est dans une nécessité extrême, que doit-on donner ?*

— Il faut donner non-seulement du superflu, mais encore de ce qui est nécessaire à la bienséance de notre condition.

— *Et si le prochain est dans une nécessité grave ?*

— Il faut sacrifier de même le superflu et une partie de ce qui est nécessaire à la bienséance de notre état.

— *Dans une nécessité ordinaire que faut-il donner ?*

— Le superflu de nos biens.

— *Qu'entendez-vous par le superflu des biens ?*

— Le superflu est ce qui reste de nos biens,

après avoir pourvu à la bienséance de notre état et nous être réservé quelque chose en prévision d'accidents ou de revers possibles ou probables.

— *Citez-moi les œuvres de miséricorde corporelle ?*

— Donner à boire à ceux qui ont soif, nourrir ceux qui ont faim, vêtir ceux qui en ont besoin, loger les voyageurs, visiter et soigner les malades et les prisonniers, racheter les captifs, ensevelir les morts.

Voilà les principales œuvres de l'aumône corporelle.

— *Comment faut-il faire l'aumône ?*

— Avec joie, parce que Dieu aime celui qui donne joyeusement.

Avec humilité, de sorte que la main gauche ignore ce que donne la main droite.

Avec promptitude et sans délai, de peur que le mal ne devienne plus grand.

Avec foi surtout, voyant Notre-Seigneur dans la personne des pauvres.

— *Quels sont les avantages temporels de l'aumône ?*

— Elle attire l'estime ;

Elle réjouit le cœur par la vue du bonheur procuré ;

Elle amène la prospérité dans les familles, grâce aux bénédictions des pauvres.

L'aumône, dit saint Chrysostôme, est le meilleur moyen de s'enrichir.

« L'aumône est un prêt à usure que l'on fait à Dieu. » (Prov., xix, 17.)

« Celui qui donne aux pauvres ne tombe pas dans l'indigence. (Prov., xxviii, 27.)

— *Quels sont les avantages spirituels de l'aumône ?*

— « Elle conserve la sainteté dans l'âme comme la prune de l'œil. » (Ecc., xvii, 18.)

« Elle délivre du péché et de la mort. » (Tob., iv, 2).

Elle convertit par l'abondance des grâces qu'elle procure.

— *Que nous dit saint Jérôme ?*

— Il nous dit qu'il ne se souvient pas d'avoir vu un homme charitable faire une mauvaise mort.

— *Quelle résolution prenez-vous ?*

— Je prends la résolution de mettre en pratique le conseil de Tobie à son fils.

Je donnerai beaucoup si j'ai beaucoup ; je donnerai peu si j'ai peu, mais de bon cœur.

2^e Aumône spirituelle.

— *Y a-t-il une aumône plus importante que l'aumône corporelle ?*

— Oui.

— *Laquelle ?*

— L'aumône spirituelle.

— *Qu'est-ce que l'aumône spirituelle ?*

— C'est l'aumône faite à l'âme pour la secourir dans ses besoins.

— *De quoi l'ignorant a-t-il besoin ?*

— De connaître la vérité.

— *Quelle est l'aumône à lui faire ?*

— L'aumône de l'instruction religieuse.

— *Est-ce là une aumône précieuse ?*

— Oui, d'autant plus précieuse qu'elle est plus nécessaire ; et bienheureux ceux qui la font !

Oui, bienheureux les parents qui font cette aumône à leurs enfants !

Bienheureux les maîtres qui la font à leurs serveurs !

Bienheureux les chrétiens zélés qui la font aux pauvres, aux délaissés, aux orphelins !

En récompense, tous brilleront comme des étoiles pendant la durée sans fin de l'éternité.

— *Que feriez-vous si votre prochain était tombé malade en mangeant un fruit empoisonné ?*

— Je tâcherais de le guérir en lui donnant du contre-poison.

— *Et si vous vous trouviez là quand il est sur le point de manger ce fruit dangereux ?*

— Je l'en empêcherais de tout mon pouvoir.

— *Doit-on faire pour l'âme du prochain ce qu'on ferait pour son corps, c'est-à-dire, doit-on, si on le peut, préserver un frère du péché, et s'efforcer de l'en tirer, si malheureusement il l'a commis ?*

— Oui.

— *Comment ?*

— Par l'avertissement charitable qu'on appelle la correction fraternelle.

— *Est-ce un devoir de pratiquer la correction fraternelle ?*

— Oui, car le Sauveur a dit :

« Si votre frère a péché en votre présence, allez et corrigez-le entre vous et lui ; s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. » (Mat., xviii, 15.)

— *Quand faut-il faire la correction fraternelle ?*

— Quand on prévoit que cet avertissement sera profitable au prochain, qu'il le tirera du péché, ou l'empêchera d'y tomber.

— *Comment faut-il faire la correction fraternelle ?*

— Avec prudence, ordre et charité.

— *Qu'est-ce à dire avec prudence ?*

— C'est-à-dire qu'il faut choisir le moment favorable.

— *Qu'est-ce à dire avec ordre ?*

— C'est-à-dire que dans la pratique de la correction fraternelle il faut suivre la marche suivante : D'abord, avertir son frère en particulier.

Ensuite, s'il ne se corrige pas, l'avertir en présence de quelques personnes.

Enfin, s'il persévère dans le mal, prévenir ses supérieurs.

— *Qu'est-ce à dire : faire la correction fraternelle avec charité ?*

— C'est-à-dire qu'il faut reprendre son prochain avec bonté, douceur et mansuétude.

— *Que feriez-vous pour un aveugle sur le point de tomber dans un abîme ?*

— Je le prendrais par la main pour le remettre dans la bonne voie.

— *N'y a-t-il pas des âmes plus ou moins aveugles et sur le point de s'égarer ?*

— Oui.

— *Quel est votre devoir ?*

— Les remettre dans le droit chemin par l'aumône d'un bon conseil.

— *Est-ce la parole qui exerce le plus d'influence sur l'homme ?*

— Non, c'est l'exemple ; le mauvais exemple perd, le bon exemple sauve les âmes.

— *Comment le bon exemple sauve-t-il les âmes ?*

— En excitant la piété des justes ;
En soutenant la faiblesse des timides ;
En troublant la conscience des coupables ;
En ramenant les égarés.

— *Devons-nous donner le bon exemple ?*

— Oui.

— *Que dit Notre-Seigneur ?*

— Il dit : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre père du ciel. » (Mat., v, 15.)

— *Que dit l'Esprit-Saint par la bouche de saint Paul ?*

— Il dit : « Ayez soin de faire le bien, non-seulement devant Dieu mais aussi devant les hommes. » (Rom., xii, 27.)

— *Que ferez-vous pour donner le bon exemple ?*

— Je remplirai fidèlement et courageusement tous mes devoirs de chrétien.

— *Quand vous êtes dans la peine, de quoi avez-vous besoin ?*

— De consolation.

— *En est-il de même pour le prochain ?*

— Oui.

— *Que ferez-vous donc en faveur de votre frère plongé dans l'affliction ?*

— Je partagerai son chagrin, je pleurerai avec lui et je tâcherai de verser dans son âme le baume de la consolation.

— *Connaissez-vous une autre aumône spirituelle excellente ?*

— Oui.

— *Laquelle ?*

— La prière.

— *Cette aumône est-elle commandée ?*

— Oui.

— *Que dit l'Esprit-Saint par la bouche de saint Paul et de saint Jacques ?*

— Il dit :

« Que les fidèles adressent à Dieu, pour tous les hommes, des prières pieuses, des demandes, des

supplications, des actions de grâces. » (I Tim., ii, 1.)

« Priez les uns pour les autres : la prière assidue a beaucoup de puissance auprès de Dieu. » (Jac., v, 16.)

— *Comment Notre-Seigneur nous fait-il prier ?*

— Il nous fait prier au pluriel.

— *Pourquoi ?*

— Afin de nous apprendre que nous devons prier pour tous les hommes.

— *Cette aumône de la prière est-elle bien difficile ?*

— Nullement. Tout le monde peut la pratiquer sans qu'il en coûte.

Et, en effet, n'est-il pas bien facile, tous les matins, d'offrir à Dieu sa journée entière, comme une humble pénitence et une fervente prière pour les âmes du purgatoire et pour tous les hommes qui sont sur la terre ?

— *Quelle résolution prenez-vous ?*

— La résolution de faire tous les jours et à tous l'excellente aumône de la prière.

— *Connaissez-vous encore une aumône spirituelle bien importante ?*

— Oui.

— *Laquelle ?*

— Le pardon des offenses.

— *Qu'est-ce que pardonner une offense ?*

— C'est renoncer à tout sentiment de colère, d'aversion ou de haine contre celui qui a offensé.

C'est rétracter la mauvaise disposition de notre volonté à son égard.

C'est déposer tout désir de vengeance à son endroit.

— *Le pardon des offenses est-il nécessaire ?*

— Absolument nécessaire.

— *Que dit Notre-Seigneur dans l'Evangile ?*

— Il dit : « Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera vos péchés ;

Mais si vous ne pardonnez pas à vos frères, votre Père céleste ne vous pardonnera pas à vous-mêmes. (Mat., vi, 14, 15.)

— *Que disons-nous dans la belle prière du Sauveur, dans le Pater ?*

— Nous disons : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

— *Que pensez-vous de celui qui, refusant le pardon à son prochain, oserait prononcer ces paroles ?*

— Il appellerait sur lui les châtiments du ciel.

— *Comment cela ?*

— C'est comme s'il disait :

« Seigneur, pardonnez-moi comme je pardonne ; or je ne pardonne pas, donc ne me pardonnez pas à moi-même. »

— *Qu'a fait le Sauveur pour nous montrer de plus en plus la nécessité du pardon des offenses ?*

— Sur la croix, cruellement torturé et odieusement insulté par ses bourreaux, il leur pardonne

et prie pour eux, disant : « Mon père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Quel homme oserait refuser le pardon à son frère, après qu'un Dieu a si généreusement pardonné à de chétives créatures ?

— *Serait-il raisonnable celui qui, ne voulant point pardonner à son frère, prétendrait obtenir de Dieu son propre pardon ?*

— Ce serait un insensé, un fou, d'autant plus que l'offense à lui faite par le prochain n'est rien à côté de ses propres offenses envers Dieu.

— *Quel sort l'attendrait ?*

— Celui du serviteur dont parle l'Evangile.

Pour avoir refusé de remettre une dette légère, une obole, à un de ses compagnons, il se verrait condamné à la prison éternelle de l'enfer en paiement de la dette énorme contractée par lui envers le maître souverain.

— *Mais si je dois pardonner les offenses de mon prochain, il faudra donc aussi renoncer à demander satisfaction pour l'injure reçue, et réparation pour le dommage causé ?*

— Nullement ; vous avez le droit d'exiger, par les voies légitimes, la satisfaction pour l'injure reçue et la réparation du dommage souffert.

— *A quelle condition ?*

— A la condition de faire valoir vos droits, sans haine, sans animosité, sans désir de vengeance.

— *Mais ne vaudrait-il pas mieux renoncer à la satisfaction pour l'injure, surtout si celui qui a offensé demande humblement pardon.*

— Cela vaudrait beaucoup mieux, mille fois mieux ; et il faut avoir bien soin de le recommander et de le conseiller, afin que, d'une part, l'offensé ne soit pas exposé à garder de la haine, et que, d'autre part, l'insulteur n'ait pas à souffrir de trop graves dommages, souvent sans profit pour le premier.

Les procès, éternisant les haines et les divisions, il faut les éviter autant que possible.

— *Quand la charité a été détruite par une offense, que faut-il faire ?*

— Il faut la rétablir.

— *Pourquoi ?*

— Parce que la charité envers le prochain est absolument nécessaire pour le salut.

— *Comment la rétablir ?*

— Par la réconciliation.

— *Quel est celui qui est tenu à la première démarche ? Qui, le premier, doit faire des excuses ?*

— C'est celui qui a offensé, ou qui le premier a commencé à dire des injures qui ont été réciproques et égales, ou qui enfin a fait la plus grosse insulte.

— *Si c'est un supérieur qui a offensé un inférieur ?*

— Le supérieur pourrait amener la réconciliation par un autre moyen que les excuses.

— *Vous avez été injurié, et votre insulteur vient vous faire des excuses, vous demander pardon ; quel est votre devoir ?*

— Je dois lui pardonner sincèrement d'un bon cœur, et lui témoigner par quelque signe extérieur que je ne garde pas de haine contre lui.

— *Outre le pardon, êtes-vous encore tenu à quelque chose envers celui qui vous a offensé ?*

— Je suis tenu à lui donner les marques ordinaires de bienveillance qu'on donne aux autres personnes de la même condition.

— *Pourquoi ?*

— Parce que si je lui refusais ces marques ordinaires de bienveillance, je ne le traiterais plus comme mon prochain, je lui fournirais l'occasion de persévérer dans son inimitié et je le scandaliserais, ainsi que tous ceux qui seraient témoins de ma conduite.

— *Qu'appellez-vous marques ordinaires de bienveillance ?*

— Prier pour ses semblables, faire l'aumône aux nécessiteux, rendre le salut à celui qui salue, répondre à celui qui parle, vendre des marchandises à celui qui en demande, etc. : voilà des marques ordinaires de bienveillance que l'on doit à son ennemi en signe de réconciliation.

— *Etes-vous obligé de lui donner des marques spéciales de bienveillance et de familiarité, comme par exemple d'aller le consoler dans son affliction, de l'admettre à votre table, de vous entretenir intimement avec lui ?*

— Non, à moins qu'il n'y ait des motifs tout particuliers de le faire. Toutefois, plus on témoignera de charité ou de bienveillance à son ennemi, plus on sera agréable à Dieu.

— *Est-ce ainsi que faisaient les saints ?*

— Oui.

— *Racontez l'histoire de saint Jean Gualbert.*

— Jean Gualbert, noble gentilhomme, avait juré la mort d'un ennemi qui lui avait tué son frère.

Un jour, cet ennemi, seul et désarmé, rencontre Jean bien armé et bien accompagné.

Epouvanté, il se jette aux pieds de Jean, implorant son pardon, par la Passion de Notre-Seigneur et les bras en croix.

C'était le vendredi saint.

Jean Gualbert, qui se préparait déjà à tuer cet homme, le voyant ainsi prosterné, descend de cheval, l'embrasse et lui pardonne d'un bon cœur.

— *Fût-il récompensé de cet acte héroïque de charité ?*

— Oui.

— *Comment ?*

— Etant entré dans une église, pendant qu'il priait avec ferveur devant un crucifix, le crucifix s'inclina vers lui, comme pour le remercier d'avoir accordé un pardon généreux pour l'amour du Sauveur.

— *Que devint Jean Gualbert ?*

— Il devint un grand saint, fondateur d'un ordre religieux ; et, aujourd'hui, il est au ciel parce qu'il s'est montré miséricordieux.

— *Quelle résolution prenez-vous ?*

— La résolution de pardonner, afin d'être pardonné, d'exercer le plus possible la miséricorde afin d'obtenir moi-même miséricorde.

b

Ce qu'elle nous défend

— Qu'est-ce que nous défend la charité envers le prochain ?

— Elle nous défend particulièrement :

La haine.

Les mauvais souhaits.

L'envie.

Les désirs de vengeance.

Les rapports.

Les railleries.

Les dissensions.

— Est-il permis d'avoir de la haine contre son prochain ?

— Il n'est jamais permis de haïr la personne de son prochain. Cette haine est un péché.

— Que dit l'Esprit-Saint par la bouche de saint Jean ?

— Il dit : « Celui qui hait son frère est un homicide ; et s'il prétend aimer Dieu, tout en détestant son frère, c'est un menteur. » (1 Joan., 4.)

— A qui ressemble l'homme haineux ?

— Au démon dont l'état habituel est la haine.

— Pourquoi avez-vous dit : la personne de son prochain ?

— Parce que, s'il est défendu de haïr la personne de son prochain qui est l'œuvre et l'image de Dieu, il n'est pas défendu de haïr ses vices, ses péchés, ses désordres.

Cette haine du vice, du mal, du péché est même très méritoire et agréable à Dieu.

C'est un signe qu'on l'aime.

— Que pensez-vous de celui qui voudrait ou souhaiterait du mal à son prochain ?

— Il pécherait contre la charité qui nous ordonne de vouloir et de souhaiter du bien à nos frères.

— Son péché serait-il grand ?

— Oui, si le mal souhaité était grave.

Non, si le mal souhaité n'était que léger et de peu d'importance.

— Il y a des gens qui se réjouissent du mal de leur frère, le regardant comme leur propre bien, ou s'attristent de son bien, le regardant comme leur propre mal ; qu'est-ce que cela ?

— C'est la hideuse envie, contraire à la charité qui nous ordonne de nous réjouir ou de pleurer avec notre prochain.

— Quel a été le premier des envieux ?

— Le démon, par l'envie duquel la mort est entrée dans le monde. (Sap., II, 21.)

— L'envie n'est-elle pas la source de bien des péchés ?

— Oui, c'est elle qui a porté Caïn à tuer Abel, les fils de Jacob à vendre leur frère, les Juifs à crucifier Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— L'envie rend-elle heureux ?

— Non, c'est un vrai bourreau qui torture l'âme et fait même dépérir le corps.

— On trouve des hommes qui veulent rendre mal pour mal, coups pour coups, outrages pour outrages ; que faut-il en penser ?

— Ce sont des vindicatifs qui ont le désir de se venger.

— Ce désir est-il permis ?

— Non ; il est, lui aussi, contraire à la charité.

— Que lisons-nous dans les Livres saints ?

— « A moi seul appartient la vengeance. » (Rom., XII, 19.)

« Celui qui veut se venger tombera dans la vengeance de Dieu, et Dieu lui réservera ses péchés pour jamais. » (Eccli., xxviii, 1.)

Ainsi parle le Seigneur contre les vindicatifs.

— Quelle doit être la vengeance du chrétien ?

— Celle de saint Etienne priant pour ses meurtriers, ou celle de saint Cyprien faisant donner vingt-cinq pièces d'or au bourreau qui allait le tuer.

Les chrétiens doivent se venger en rendant le bien pour le mal.

— Comment faut-il qualifier la conduite de ceux qui font des rapports pour semer la division et la haine ?

— Ces semeurs de discordes pèchent contre la charité en détruisant l'amitié.

Ils sont le fléau des familles, des paroisses et des communautés.

Aussi les livres saints nous apprennent-ils que Dieu les a en horreur et les maudit.

— Citez-nous les paroles de la sainte Ecriture qui flétrissent les rapporteurs ?

— « Dieu maudit celui qui troublera les personnes qui vivent en paix. » (Eccli., xxviii, 19.)

« Dieu hait celui qui sème la dissension entre ses frères. » (Prov., vi, 19.)

— Que dites-vous des railleries et des moqueries ?

— Quand la raillerie est faite avec délicatesse, de manière à égayer tout le monde sans blesser personne, elle est permise, et même quelquefois utile.

Mais si la raillerie est de nature à faire de la peine au prochain ; si elle part d'un cœur méchant, d'un caractère malin ou d'un amour-propre mal placé, alors elle devient une faute contre la charité, et on doit se l'interdire soigneusement.

— Que doit-on penser des discussions et contestations ?

— Si, dans les discussions et contestations, il s'agit de choses sur lesquelles chacun a le droit d'avoir son opinion, et que tout se passe courtoisement et selon les règles de la charité, alors il n'y a pas de péché.

Mais si, au contraire, dans ces sortes de disputes, on attaque une vérité sur laquelle tous les chrétiens doivent être d'accord,

Ou bien, si, dans la discussion, on conteste avec opiniâtreté, aigreur, surtout avec des paroles malignes ou injurieuses, alors il y a péché.

— Pourquoi ?

— Parce que ces contestations ont pour résultat de diviser les esprits et de rompre les liens de la charité fraternelle.

— Y a-t-il encore d'autres péchés défendus par la charité envers le prochain ?

— Oui ; ainsi les rixes, les séditions, le schisme, le scandale, la guerre, etc., sont contraires à la charité fraternelle.

Mais comme il en sera question dans le corps même du catéchisme, nous n'en parlons pas maintenant, et nous terminons ici notre chapitre préliminaire sur les vertus théologiques.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

XXV

TROISIÈME MISSION D'ELIE AUPRÈS D'ACHAB

Les miracles d'Elie, les avertissements des prophètes, les tendres attentions divines pour le sauver de ses ennemis et pour éveiller en lui des sentiments de repentir ou du moins de reconnaissance, ne font qu'endurcir le cœur d'Achab. Il est l'impie qui, descendu jusqu'au dernier degré du blasphème, méprise : *audire contemnens* (3 Reg., xx, 43). Il va mettre le sceau de la honte à sa misérable vie par un autre crime qui, celui-là, criera vers le ciel et sera puni de mort à la face de tout Israël, après qu'Elie aura prononcé la sentence solennelle.

I. Un homme, nommé Naboth, possédait à Jérusalem une vigne que le roi convoitait : « Donne-moi ta vigne, lui dit le roi, elle est proche de mon palais, j'en ferai un jardin potager. En échange, je t'en donnerai une autre meilleure ou je te la paierai largement. »

— Jéhovah me garde, répondit Naboth, de jamais céder l'héritage de mes pères.

Nul n'avait osé jamais résister ainsi aux caprices d'Achab. Aussi, sur cette parole, il rentra au palais, frémissant de courroux, grinçant des dents, se jeta sur son lit et, tourné vers la muraille, refusa de manger. Jézabel, le voyant si accablé, lui en demanda la cause, et quand elle la connut : « Vraiment, lui dit-elle avec raillerie, ton autorité est grande en Israël ! Lève-toi, mange et calme-toi. Je te donnerai, moi, la vigne de Naboth de Jérusalem. »

Elle venait d'imaginer un stratagème infernal.

Elle écrivit aussitôt au nom et sous le sceau du roi, des lettres aux principaux de la ville, portant cet ordre : « Qu'on publie un jeûne solennel et que Naboth siège parmi les premiers de la cité ! »

— On trouverait bien deux fils de Bélial, deux faux témoins, pour attester en public qu'il avait

blasphémé contre Dieu et contre le roi, et de ce chef il serait lapidé. La loi était formelle sur ce point. (Lévit., xxiv, 15. Ex., xxi, 17. Deut., xvii, 6.)

Cet atroce projet s'exécuta de point en point. Jézabel connaissait la lâcheté humaine. A toute époque d'ailleurs il s'est rencontré des hommes faits pour toutes les besognes viles. Deux scélérats, devant tout le peuple, déposèrent contre Naboth, qui fut conduit hors de la ville et lapidé. Alors la reine impie vint dire à Achab : « Lève-toi, prends la vigne que Naboth t'a refusée, car il est mort. »

Aussitôt le roi descendit pour s'emparer de cet héritage de sang. Mais sur le point d'y entrer, il trouva sur son chemin Elie, Elie que Dieu lui envoyait, et qui lui parla avec sa hardiesse coutumière, son zèle intrépide :

— Voici ce que dit Jéhovah : Tu as tué Naboth, et tu prends son champ. Eh bien ! dans ce lieu même où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lécheront le tien !

— Ai-je donc jamais été ton ennemi ? répondit Achab tremblant.

— Oui, car tu as vendu ton âme pour faire le mal devant Dieu. Voici donc les maux dont je t'accablerai : J'éteindrai ta postérité, je ferai mourir tous les enfants mâles de ta race. J'exterminerai ta maison, comme j'ai fait de celle de Jéroboam et de Baasa, car tu as fait déborder ma colère et tu as entraîné tout Israël dans le péché. Quant à Jézabel, voici ce que dit Jéhovah : Les chiens mangeront son cadavre près des murs de Jérusalem.

« Oui, si Achab meurt dans la ville, il sera mangé par les chiens ; s'il meurt dans les champs il sera dévoré par les oiseaux de proie. »

Après avoir rapporté cet anathème, l'Écriture ajoute ce portrait du roi d'Israël : « Aucun autre prince ne lui ressembla, car il avait vraiment vendu son âme pour faire le mal devant Dieu, excité dans cette voie par son épouse exécrable, Jézabel. Il roula dans l'abomination, au point d'adorer les idoles des Amorrhéens. » Son caractère fut donc plus lâche, sa conduite plus vile, ses idoles plus infâmes que le caractère, la conduite et les idoles de Jéroboam et de Baasa.

Cependant les menaces formidables d'Elie l'effrayèrent. Il déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice, jeûna et dormit avec le sac pour expier son crime, et on le vit parcourir les places de Jérusalem, humble et la tête baissée. La pénitence ément toujours le cœur de Dieu, même venue d'Achab. Il appela Elie, son prophète, et lui dit : « N'as-tu pas vu Achab s'humilier devant moi ? Puis donc qu'il s'est ainsi humilié, je ne châtierai point sa maison de son vivant, mais seulement aux jours de son fils. » (3 Reg. xxi.)

Si Dieu est ainsi bon, tendre, patient pour les criminels qui font pénitence, combien doivent avoir confiance en lui les pécheurs et surtout les âmes de bonne volonté qui tombent parfois, mais qui pourtant veulent se relever et cherchent sincè-

rement le bien ! Un regard de repentir vers le ciel, et Dieu dit à ses anges : « Voyez comme elles s'humilient ! » Et tout le ciel se réjouit.

II. Cette pénitence d'Achab, parce qu'elle fut passagère, ne devait point empêcher l'effet total des vengeances divines. Trois années se passèrent sans qu'il éclatât de guerre entre le roi d'Israël et Bénhadad. Alors Josaphat, roi de Juda, vint visiter Achab, et celui-ci dit à ses serviteurs : « Ramoth-Galaad nous appartient, il faut l'enlever au roi de Syrie. » Puis se tournant vers Josaphat : « Voulez-vous venir avec moi, dit-il, combattre à Ramoth-Galaad ? »

— Moi, c'est vous, répondit Josaphat ; mon peuple, c'est votre peuple ; mes cavaliers, vos cavaliers. Cependant demandons aujourd'hui l'avis de Jéhovah !

Achab réunit aussitôt les quatre cents prophètes attachés à la personne de Jézabel, qui ne s'étaient pas rendus au Carmel avec leurs frères, et il leur dit : « Dois-je aller combattre à Ramoth-Galaad ou rester en repos ? » Devinant le secret désir du roi, ils répondirent tout d'une voix : « Allez, le Seigneur vous livrera cette forteresse. »

Mais ce n'était pas eux que Josaphat entendait consulter : « N'avez-vous donc pas ici, demanda-t-il à Achab, quelque prophète de Jéhovah que nous puissions interroger ? » — « Il y en a un, répondit le roi d'Israël, c'est Michée, fils de Jemla, mais je le hais, car il ne me prophétise que des malheurs. » Il le manda cependant, et les deux rois s'assirent chacun sur un trône, à la porte de Samarie, magnifiquement vêtus. Tous les prophètes étaient là, autour d'eux, faisant assaut de zèle et d'heureuses prédictions. L'un d'eux, Sédécias, pour prédire suivant l'usage prophétique, par un symbole plus éclatant, la certitude de ses espérances de victoire, s'était attaché des cornes de fer, et il criait : « Voici ce que dit le Seigneur : C'est avec ces cornes que vous secouerez Aram, jusqu'à ce qu'il soit détruit. » Et tous répétaient en chœur : « Montez à Ramoth, Dieu la livrera aux mains du roi. »

Alors parut Michée. Le serviteur complaisant qui l'amenait lui avait dit en chemin : « Tous annoncent au roi de grands succès, toi aussi prophétise des événements heureux. » — « Vive Jéhovah, répondit-il, je dirai ce que Dieu m'inspirera. » Comme il arrivait, il entendit les dernières flatteries des imposteurs. Aussi à la demande que lui adressa Achab, s'il devait entreprendre la guerre, il répondit ironiquement par les paroles mêmes des prophètes de Baal : « Montez à Ramoth, Dieu la livrera aux mains du roi. »

Je t'adjure, s'écria Achab irrité, de me dire la seule vérité, au nom de Jéhovah.

— J'ai vu, répondit le prophète soudainement inspiré, j'ai vu tout Israël dispersé dans les montagnes comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Et Jéhovah disait : « Ils n'ont plus de maître ; que chacun retourne en paix dans sa maison. »

— Ne vous avais-je pas dit, interrompit violemment Achab, que cet homme ne me prophétise jamais que des malheurs ?

— Ecoutez, reprit le prophète : J'ai vu Jéhovah assis sur son trône et toute l'armée du ciel autour de lui. Et le Seigneur dit : « Qui saura aveugler Achab, afin qu'il monte à Ramoth-Galaad et qu'il succombe sous ses murailles ? » Et chacun proposait son idée. Alors un esprit sortit des rangs qui se tint debout devant Jéhovah et qui dit : « Moi, je l'aveuglerai. » — « Comment feras-tu ? » demanda Jéhovah. — « J'irai, je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes. » — « Va, dit Jéhovah, en le trompant tu prévaudras. »

« Voilà comment le Seigneur a mis un esprit de mensonge dans la bouche de tous tes prophètes. Ils annoncent des succès, mais Jéhovah prédit des calamités. »

Alors Sédécias frappa Michée au visage en s'écriant : « Quoi ! L'Esprit de Dieu m'aurait abandonné et t'aurait parlé à toi ? » — « Tu le verras bientôt, répondit le prophète, lorsque pour sauver ta vie tu fuiras de chambre en chambre. » Alors Achab dit :

— Menez cet homme en prison ; donnez-lui le pain de la tribulation et l'eau de l'angoisse, jusqu'à ce que je revienne en paix.

— Si vous revenez en paix, reprit Michée, entendez-le bien, peuple d'Israël ! alors Jéhovah ne m'aura point parlé.

Les deux rois marchèrent contre Ramoth, Achab déguisé en simple guerrier, Josaphat portant ses insignes royaux. Cette dernière perfidie ne servit point à Achab. Bénhadad II avait ordonné à ses trente-deux chefs de char de s'attacher uniquement aux pas du roi d'Israël. Toute l'armée se précipita donc sur Josaphat, le prenant pour Achab. Josaphat poussa un cri d'effroi. Alors, reconnaissant leur méprise, ils cherchèrent ailleurs. Le puissant Bénhadad II était surtout irrité contre Achab parce que, par sa défection, il compromettait la ligue des douze rois contre Salmanasar II : il s'était conduit en traître. De là l'ordre donné à ses troupes de le tuer. Peut-être eût-il échappé à leurs recherches, mais la justice de Dieu sut l'atteindre. Un guerrier inconnu banda son arc et lança au hasard une flèche qui vint frapper le roi impie entre l'estomac et le poumon.

— Tourne bride, dit Achab à son écuyer, conduis-moi hors du champ de bataille, car je suis grièvement blessé.

Son sang coulait à flots dans son char et sur les rênes. Comme Michée l'avait prédit, un héraut cria : « Que chacun retourne à sa ville, à sa terre ! » L'armée était devenue comme un troupeau sans pasteur. Achab mourut le soir même et il fut emmené à Samarie. Mais quand on vint à la fontaine de Samarie laver les rênes et le char, les chiens étaient là, suivant la parole d'Elie, qui léchèrent son sang. Pendant ce temps, le peuple courait délivrer Michée, rapporte Josèphe. La pénitence d'A-

chab avait fait tempérer son châtiment, mais Dieu en avait maintenu l'ignominie (897). *Ochosias* son fils, âgé de vingt-deux ans, lui succéda, comme lui idolâtre et voué à Baal, comme lui encore, ainsi que nous le verrons bientôt, publiquement repris par le courageux Elie et frappé par la main de Dieu. Il ne régna que deux ans. *Joram*, le second fils d'Achab succéda à son frère (896). Il fut meilleur que lui, puisqu'il renversa les autels de Baal, mais il manquait du zèle, du caractère et du génie nécessaires pour relever une race maudite. C'est lui qui par sa mort violente achèvera l'expiation des crimes d'Achab.

III. Josaphat était un prince pieux et accompli, mais faible; c'est ce qui explique sans les excuser ses incroyables alliances de peuple et de famille avec Israël et Achab. Comme il rentrait à Jérusalem, le prophète Jéhu, fils d'Hanani, vint à sa rencontre et lui dit : « Tu prêtes secours à un impie et tu t'es uni d'amitié avec ceux qui haïssent le Seigneur. Tu méritais la colère de Dieu : mais tes bonnes œuvres l'ont détournée ; car tu as détruit les bocages infâmes et de tout cœur tu as cherché Jéhovah. » (2 Par. xix.)

Ces paroles le consolèrent et il s'appliqua à gouverner son peuple avec sagesse. Dans chaque cité il établit des juges et leur dit : « Prenez garde à ce que vous faites, car vous tenez la place non d'un homme, mais de Jéhovah. Que la crainte de Dieu soit avec vous, car Dieu est juste. Ne faites acception de personne et ne désirez point recevoir des présents. » Il constitua aussi à Jérusalem comme un tribunal supérieur, composé de prêtres, de lévites et de princes du peuple, chargé d'interpréter la loi dans tous les différends de famille à famille, de tribu à tribu, et de régler toutes les cérémonies légales : « Agissez, leur dit-il, dans la crainte de Dieu, avec fidélité et d'un cœur parfait. Le grand prêtre, Amarias, sera votre président pour toutes les affaires de Jéhovah ; Zabadias, prince de la maison de Juda, pour toutes les affaires du roi. Les lévites seront vos maîtres et vos docteurs. » Nous retrouvons ici, sous une forme nouvelle, l'ancien conseil établi par Moïse et qui s'est perpétué jusqu'à Jésus-Christ, très écouté au temps des Juges, plus effacé sous les Rois, enfin tribunal suprême avec le Sanhédrin.

Plus on étudie cette auguste figure de Josaphat, plus on la vénère. Il est le vrai roi qui, comme fera plus tard Charlemagne, veille à instruire ses sujets, s'enquiert de leurs besoins, exige qu'on leur explique la loi, et que la justice, basée sur la crainte de Dieu, inspire tous les arrêts. Aucun prince de l'histoire profane d'alors ne peut lui être comparé, car aucun d'eux n'a, par autant de bon sens, d'esprit, d'équité, de vertu tranquille, rendu ses peuples aussi heureux. En même temps il sait maintenir ses droits et garde avec énergie sa suzeraineté sur Edom.

Dieu, cependant, ne lui épargna pas non plus les épreuves.

1. Une multitude immense de Moabites et d'Am-

monites envahit Juda et campa à Engaddi. Le pieux roi effrayé ordonna aussitôt un jeûne solennel, réunit le peuple à Jérusalem pour prier, et devant toute l'assemblée lui-même implora ainsi le secours de Dieu :

— « Seigneur, Dieu de nos pères, vous réglez au ciel, et vous êtes le maître des royaumes. C'est vous qui nous avez donné à jamais cette terre où nos aïeux vous ont élevé ce sanctuaire en disant : « Quand les fléaux, le glaive de l'ennemi, la peste « fondront sur nous, alors nous accourrons en cette « maison sainte et nous crierons vers vous. » Les fils d'Ammon, de Moab et de la montagne de Séir que nous avons épargnés à la sortie d'Egypte veulent nous chasser de cette terre que nous tenons de vous. Seigneur, ne les jugerez-vous pas ? Car nous sommes incapables de leur résister et nous ne pouvons que lever nos yeux vers vous. »

Tout Israël était là, épouses, jeunes gens et petits enfants qui priaient. L'Esprit du Seigneur se reposa soudain sur Jahaziel, fils de Zacharie :

— Ecoutez, dit-il, Juda, habitants de Jérusalem et vous roi Josaphat : Ne craignez point cette grande multitude. Ce n'est pas vous qui combattez, mais Dieu. Demain vous marcherez contre eux et Jéhovah sera avec vous.

Alors tout le peuple se prosterna pour adorer le Seigneur ; les lévites firent entendre des cantiques et le lendemain tous marchèrent au combat, animés par les paroles confiantes du roi et chantant d'une seule voix : « Louez Jéhovah, car il est bon, et sa miséricorde est éternelle. » Comme ils chantaient, les fils d'Ammon et de Moab engagèrent une querelle avec les Iduméens de Séir, en vinrent aux mains avec eux, et leur livrèrent un combat féroce. Quand Josaphat et ses guerriers arrivèrent en vue de l'ennemi, ils aperçurent au loin la plaine jonchée de cadavres, et parsemée de fuyards. Ils mirent trois jours pour ramasser les riches dépouilles des envahisseurs, et appelèrent cette vallée : la vallée de bénédiction. Josaphat rentra à Jérusalem en triomphe, et tous les rois d'alentour tremblèrent à la nouvelle de cette victoire éclatante que Jéhovah avait accordée à son peuple.

2. Le roi de Moab s'appelait alors Mésa. Une stèle récemment découverte à Daïbon (1869), et qui est aujourd'hui le trésor le plus précieux du musée judaïque du Louvre, vient ici compléter le récit biblique. Mésa, qui paraît avoir été un guerrier hardi et un prince habile autant que cruel, raconte sur cette stèle ses exploits et la puissance d'Amri. « Amri était roi d'Israël, dit-il, et il opprima Moab des jours nombreux parce que Chamos était irrité contre sa terre. Et son fils Achab lui succéda et il dit aussi : « J'opprimerai Moab et je « le verrai à mes pieds, lui et sa maison. » Et Israël a péri, péri pour toujours. »

Car le dieu Chamos favorise Mésa qui bâtit des cités, creuse des puits, construit la route de l'Arnon, élève des palais et des temples et compte cent villes dans son royaume. « Et Chamos me dit : Va, prends Nabo sur Israël. — Et j'allai de nuit et je

combattis contre elle depuis le lever de l'aube jusqu'à midi. Et je la pris et je tuai tout, c'est-à-dire sept mille hommes et leurs femmes. Et je vouai les filles et leurs esclaves à Astoreth-Chamos. Et je pris de là les vases de Jéhovah et je les plaçai par terre devant Chamos. » (Vigouroux, t. IV, p. 62. Renan, *Hist. d'Israël*, t. II, p. 303.)

Voilà les actions d'éclat racontées avec l'emphasis orientale dans ce monument authentique où se lisent les noms des rois Amri et Achab, et d'Aroër, Dibon, Carioth, les villes principales de Moab. Voici maintenant ses défaites :

Amri avait imposé à Moab un tribut énorme de troupeaux qu'Achab avait maintenu, par la force des armes. Quand il mourut, Mésa écrivit sans doute cette phrase triomphale : « Israël a péri, péri pour toujours, » et il refusa le tribut. Le faible Ochosias ne sut pas l'exiger ; et Mésa poussa l'audace jusqu'à se joindre aux rois d'Ammon et d'Edom, pour envahir Juda. Il s'empara alors, suivant son inscription, de plusieurs villes d'Israël.

A la mort d'Ochosias, son frère Joram somma le roi de Moab de lui payer son tribut annuel de cent mille agneaux et de cent mille bœufs. Moab était en effet très riche en troupeaux. Mésa refusa et Joram demanda le secours de Josaphat et du roi d'Edom, pour se faire rendre justice.

Les trois rois s'engagèrent dans le désert de l'Idumée, doublant la Mer Morte au sud pour ne pas tomber sous les coups des Syriens de Ramoth-Galaad, et ils marchèrent pendant sept jours. L'eau manqua bientôt et le roi d'Israël laissa échapper des plaintes amères : « Hélas, disait-il, Dieu nous a réunis dans ce désert pour nous livrer à Moab ! » — Josaphat demanda s'il n'y avait point avec eux quelque prophète de Jéhovah, afin d'implorer par sa bouche la miséricorde divine. On lui amena Elisée : « La parole de Dieu est sur ses lèvres, » dit le roi de Juda. Mais le prophète parla durement à Joram :

— Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Allez consulter les prophètes d'Achab, votre père, et de Jézabel, votre mère. Vive Jéhovah ! si je ne respectais la présence de Josaphat, je ne vous honorerai pas d'un seul regard.

Il demanda un lévite qui, en chantant les louanges de Jéhovah sur le kinnor préludait ainsi à l'inspiration divine, puis il se recueillit, écoutant les douces modulations de l'instrument. Alors l'esprit de Dieu s'empara de lui et il dit : « Voici la parole de Jéhovah : Creusez de larges tranchées dans le lit desséché du torrent. Vous n'entendrez pas le vent, vous ne verrez point tomber de pluie, mais le torrent débordera et vous boirez, vous et vos chevaux. Et cette faveur est peu de chose encore. Jéhovah vous livrera Moab, vous abattrez toutes ses forteresses, ses belles cités ; vous couperez ses palmiers, vous obstruerez toutes ses citernes ; et ses magnifiques campagnes, vous les couvrirez de pierres. »

Le lendemain, à l'heure du sacrifice, les eaux arrivèrent d'Edom par flots abondants. L'armée put

avancer et elle trouva tout Moab en armes sur ses frontières. C'était le matin. Le soleil levant colorait de teintes rouge sang les eaux tranquilles de la Mer Morte : « C'est le sang qu'a fait couler le glaive ! » s'écrièrent les Moabites. Les rois se sont battus entre eux et se sont mutuellement taillés en pièces et leur sang rougit la mer. Courage, Moab ! cours maintenant au pillage. »

Mais Israël brisa leur élan et les chassa devant lui. Puis il rasa leurs villes, abattant les arbres et les murailles de pierre, obstruant les citernes dont Mésa était si fier, et se porta sur la capitale, Kir-Harésset, où le roi s'était enfermé. Les frondeurs y lancent des pierres, et déjà une brèche énorme est ouverte. Mésa, avec sept cents hommes, dirige une vigoureuse et inutile attaque sur le camp d'Edom. Repoussé derrière ses murs croulants, il saisit son fils aîné, l'héritier du trône, et père dénaturé, l'immole en holocauste à Chamos, sur la muraille, à la vue de tout Israël. Cet acte atroce, les cris, les flammes du bûcher, frappent de stupeur les Israélites qui abandonnent avec horreur une ville réduite à ces extrémités sauvages et sacrilèges.

Tel fut Mésa, le type du roi barbare plein d'audace et de ressources, mais voué à ses dieux cruels au point de dépouiller tout sentiment humain. La comparaison avec Josaphat s'impose. Celui-ci également doué, mais pieux et éclairé, fait le bonheur de son peuple, parce qu'il ne consulte que Dieu et ne combat que pour le droit. Il commit la faute de s'allier aux rois d'Israël. Le prophète Jéhu lui reprocha son amitié pour Achab, ce qui ne l'empêcha point de s'unir à Ochosias pour armer une flotte. Il reprenait le rêve de Salomon de faire de Juda une puissance maritime et de ramener à Asiongaber les richesses d'Ophir et de l'Inde. Dieu ne bénit point ce projet. Une tempête brisa ces vaisseaux, parce qu'ils devaient servir aussi le faste impie d'Ochosias. Après ce désastre, le prophète Eliézer vint de la part de Dieu dire à Josaphat : « C'est parce que tu as fait alliance avec Ochosias que Jéhovah a renversé tes desseins ! » (2 Par., xx, 37.) Le pieux roi se soumit et désormais rompit avec le roi d'Israël. (III Reg., xxii, 50.)

Et il s'endormit avec ses pères, laissant le souvenir d'un roi des plus pieux, des plus sages et des meilleurs qui aient jamais régné (889).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 12 augusti 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XX

VERTU DE CHARITÉ

6^e Les Œuvres de miséricorde spirituelle

Mes frères, la seule véritable marque de l'amour est l'action. On prouve que l'on aime Dieu en observant ses commandements. De même, on prouve que l'on aime son prochain en lui faisant du bien. « Mes enfants, disait saint Jean aux fidèles de l'Eglise naissante, ne nous contentons pas d'aimer en paroles et de bouche, mais aimons en vérité et par nos œuvres. » Ce n'est donc pas assez d'avoir dans son cœur des sentiments d'estime et d'affection pour ses frères; ces sentiments doivent se traduire en actes de bienveillance et d'assistance. Or, les besoins de nos frères sont de deux sortes : spirituels et corporels. Nous leur devons donc deux sortes d'aumônes : l'aumône spirituelle et l'aumône corporelle. C'est de la première que je vous entretiendrai aujourd'hui, vous disant premièrement combien elle est nécessaire, deuxièmement quelles sont les manières de la faire.

I

Aujourd'hui, plus que jamais, il faut rappeler aux hommes l'obligation de l'aumône spirituelle. Car si d'un côté la misère des âmes est grande et générale, d'autre part, on ne trouve plus personne qui ait compassion de cette affreuse pauvreté.

Il y a, sur la terre, certaines misères devant lesquelles on ne peut passer sans être ému et les soulager. Il n'est personne, par exemple, qui ne compatisse aux larmes de pauvres orphelins qui demandent du pain. Mais, m. fr., que sont les misères corporelles, quand on les compare aux misères spirituelles? Les premières ne nous exposent qu'à quelques moments de souffrance; et même, si on les endure pour Dieu, elles seront amplement récompensées. Aussi Jésus-Christ a-t-il changé leur nom pour les appeler béatitudes : Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent et ceux qui souffrent. Mais les misères spirituelles, qui nous dira combien elles sont dignes de pitié? Elles consistent toutes dans le péché, soit que l'on y soit déjà tombé, soit que l'on y soit exposé. Or, y a-t-il une pauvreté plus affreuse que celle d'une âme en état de péché mortel? Si l'on en voyait une en cet état, dit sainte Thérèse, on serait si effrayé qu'on en mourrait. Parole d'ailleurs, qui, en un certain sens, s'est réalisée en la personne de notre Sauveur : c'est parce qu'il était

effrayé de la misère spirituelle des hommes qu'il est mort pour eux.

C'est donc une chose bien affreuse que cette misère; c'est aussi une chose très répandue. Ceux qui vantent les progrès de notre civilisation nous disent que le nombre des pauvres a diminué, qu'il n'y a presque plus de malheureux aujourd'hui. J'ai bien peur que leur affirmation ne soit fausse; dans tous les cas, si les misères corporelles ont diminué, le nombre des âmes qui languissent et meurent de faim s'est singulièrement augmenté. Combien d'hommes, hélas! infiniment pauvres, parce qu'ils sont privés de Dieu; dont l'âme est plongée dans les ténèbres de l'erreur, ravagée par la maladie des passions, couverte des plaies du péché! Ces hommes, peut-être, sont riches des biens du monde; vous les humilierez profondément en leur disant qu'ils ont besoin d'aumône. Et cependant ils en ont souvent mille fois plus besoin que le mendiant qui nous tend la main.

Mais qui est-ce qui pense à secourir cette misère spirituelle? Si l'on songe encore à soulager les maux physiques, qui est-ce qui pense à assister les âmes? En dehors des chrétiens fidèles, on se rappelle à peine qu'il y a des âmes. Et même parmi les fidèles, bien peu s'avisent de leur porter secours. Combien de parents chrétiens, par exemple, qui donnent à leurs enfants le pain du corps, et oublient de donner à leur âme le pain spirituel! Combien de chrétiens voient leurs frères se perdre sans rien faire pour les sauver! Avec cela on se croit chrétien. Chacun pour soi, dit-on; je fais mon salut, je n'ai pas à m'occuper de celui des autres; est-ce que je suis le gardien de mon frère?

O vous tous qui raisonnez ainsi, sachez que vous faites fausse route. Vous prétendez aller au ciel sans y entraîner vos frères avec vous. Eh bien! vous suivez tout droit le chemin de l'enfer. Car enfin, c'est sous peine de péché grave que vous devez aimer votre prochain; et vous devez l'aimer non seulement dans son corps, mais surtout et avant tout dans son âme. Rappelez-vous les motifs qui nous obligent à aimer le prochain : vous verrez que c'est surtout son âme qu'ils nous obligent d'aimer. Nous aimons nos frères parce qu'ils sont créés à l'image de Dieu. Or, c'est leur âme qui est ainsi marquée du sceau divin. Nous les aimons parce qu'ils sont aimés de Dieu : mais ce que Dieu aime en eux c'est leur âme. Sans doute, Jésus-Christ a eu pitié des corps souffrants, il a guéri les malades et rassasié ceux qui avaient faim; mais il ne soulageait ainsi les corps que pour guérir en même temps les âmes. C'est pour celles-ci du reste qu'il est mort sur une croix. Or, il veut que nous aimions notre prochain comme il l'a aimé lui-même : Aimez-vous les uns les autres, a-t-il dit, comme je vous ai aimés moi-même. Ainsi donc ne dites plus que vous aimez Dieu, que vous aimez le prochain, si vous ne secourez celui-ci dans ses besoins spirituels. Eh quoi, en effet! Vous prétendriez aimer Dieu sans rien faire pour

procurer sa gloire, ou empêcher qu'on ne l'offense ! Vous prétendriez aimer vos frères, lorsque les voyant se perdre, vous n'en n'êtes pas émus et ne faites rien pour les sauver ! Eh bien non ; s'il en est ainsi, vous n'êtes pas chrétiens.

Mais quels sont, me direz-vous, les moyens de faire à notre prochain l'aumône spirituelle ?

II

Quelques théologiens ont porté à sept le nombre des œuvres spirituelles de miséricorde : enseigner les ignorants, corriger les pécheurs, donner de bons conseils, consoler les affligés, souffrir patiemment les défauts du prochain, lui pardonner ses offenses, enfin prier pour lui. Nous ne parlerons ici que des deux premières : l'instruction et la correction, lesquelles d'ailleurs résument à peu près toutes les autres.

1. Il y a des personnes qui, par leur état, sont obligées d'en instruire d'autres placées sous leur autorité. Ainsi les curés doivent l'instruction à leurs paroissiens, les parents à leurs enfants, les maîtres à leurs domestiques. Pour ces personnes, l'instruction n'est pas seulement un devoir de charité, elle est aussi un devoir de justice. Mais, mes frères, en dehors de ces cas, la charité fraternelle nous oblige tous à instruire le prochain, quand son ignorance l'expose à se perdre. Un médecin qui saurait le remède propre à sauver un malade et qui ne le lui ferait pas connaître, serait la cause de sa mort. Eh bien ! Dieu a voulu que nous soyons tous des médecins les uns pour les autres : *Mandavit Deus unicuique de proximo suo*. Si donc nous voyons un de nos frères que son ignorance des vérités religieuses expose au danger, et que nous ne l'instruisions pas quand nous le pouvons, nous sommes réellement cause de sa perte.

Et n'allez pas vous imaginer que nous n'ayons jamais occasion d'instruire le prochain. Si le monde est bien méchant, il est aussi bien ignorant. Certainement bien des pécheurs seraient vertueux s'ils étaient plus instruits. D'autre part, ne croyez pas que ce devoir de l'instruction soit bien difficile. Certes, ce qu'on nous demande, ce n'est pas de nous ériger en docteurs, de fatiguer à tout propos le prochain de nos sermons. Mais un bon conseil, un rappel au devoir, un simple mot parfois suffit pour préserver du péché un de nos frères. Interrogez par exemple les jeunes gens qui ont conservé leur foi et leur pureté : presque tous vous diront qu'un jour où l'autre ils étaient prêts à faillir, quand les avertissements d'un ami charitable les ont sauvés. Et parmi ceux qui sont tombés, combien qui seraient restés vertueux si on leur avait fait l'aumône d'un bon conseil ! Mes frères, vous pouvez beaucoup pour le prochain en l'instruisant. Ne négligez pas de lui faire cette aumône quand vous le pouvez : c'est votre devoir.

2. Vous lui devez, en second lieu, la correction fraternelle. Le précepte en est contenu formellement dans l'Evangile : « Si votre frère, dit Jésus,

a commis une faute, reprenez-le en secret ; et s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. »

Tous, qui que nous soyons, nous apercevons très bien les plus petits défauts de notre prochain et nous n'apercevons pas les nôtres ; nous voyons, suivant le mot de l'Evangile, une paille dans l'œil de notre frère et nous ne voyons pas la poutre qui est dans le nôtre ; souvent nos défauts sont la risée de tout le monde, alors qu'ils nous sont cachés à nous-mêmes. Voilà pourquoi Jésus-Christ nous a fait à tous une loi de nous corriger et de nous avertir mutuellement, bien différent en cela des sages du monde qui conseillent de ne jamais reprendre et de toujours flatter. Nos flatteurs, mes frères, sont nos pires ennemis ; nos meilleurs amis sont ceux qui nous reprennent de nos défauts pour nous en corriger. Puisque Jésus-Christ veut que nous nous aimions les uns les autres, il est donc tout naturel qu'il nous ait fait un précepte de la correction fraternelle.

Pesons maintenant les termes de ce précepte : *Si votre frère a péché, reprenez-le*. Jésus ne dit pas votre fils, votre serviteur, mais votre frère. Or, notre frère, ce sont tous les hommes. Le précepte est donc universel. Tous nous devons la correction fraternelle, et nous la devons à tous. Si votre frère a péché, *reprenez-le*. C'est-à-dire, parlez-lui en véritable ami et non en flatteur ; jetez-lui au front si c'est nécessaire ses vérités, de façon à le faire rentrer en lui-même. Mais Jésus ajoute : *Reprenez-le en secret*. Car il faut que la correction soit discrète. Il y a des personnes qui reprennent, mais qui le font en public et qui s'en vantent. Alors ce n'est plus une correction, c'est une insulte ; ce n'est pas la charité, mais l'orgueil qui inspire ces personnes. C'est pour elles que Jésus a dit : Reprenez votre prochain en secret, parlez-lui à l'oreille.

Examinez maintenant, mes frères, si vous vous êtes acquittés de ce devoir de la correction fraternelle ? Sans doute, il ne faut pas soupçonner à la légère son prochain ; sans doute aussi, il ne faut reprendre ses frères que si l'on espère les corriger. Mais malgré tout, il se présente de temps en temps des occasions où nous aurions le devoir de reprendre. Il y a tant d'hommes trop faibles qui ont besoin de cette aumône ! La leur faisons-nous ? Le plus souvent ce n'est pourtant pas chose difficile : un simple mot, un simple regard suffisent pour faire rougir un pécheur et peut-être pour le sauver. Le modèle de la correction fraternelle, c'est Jésus-Christ reprenant saint Pierre après son triple reniement. Jésus le regarda. C'en fut assez. Pierre commença à pleurer.

De cette instruction, mes frères, retenez bien ceci : c'est que si nous sommes obligés de secourir les pauvres, nous devons surtout secourir les pauvres spirituels. Car ils sont plus nombreux et autrement misérables que les mendiants de nos rues. Jésus n'est venu du ciel que pour leur faire l'aumône. Nos missionnaires qui abandonnent leur patrie et s'en vont au bout du monde, n'ont

pas d'autre but. Eh bien ! sans faire de pareils sacrifices, nous pouvons sauver bien des âmes. Non seulement nous le pouvons, mais nous le devons. Tous les jours nous disons à Dieu : Que votre règne arrive. Pour que cette prière ne soit pas une vaine formule sur nos lèvres, travaillons efficacement, par l'aumône spirituelle, à étendre le règne de Dieu.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

DE LA PURETÉ D'INTENTION

Avez-vous déjà vu un bateau à vapeur remonter ou descendre un fleuve ? Il s'avance en fendant les flots avec bruit, il se dirige à droite ou à gauche avec une docilité parfaite, avance, recule, s'arrête au gré de celui qui le conduit. Ceux qui le voient passer admirent la force de la vapeur et l'habileté du génie humain qui a su concevoir de telles merveilles, créer des machines si puissantes et si utiles ; bien peu songent au mécanisme fort simple, il est vrai, mais indispensable, qui fait mouvoir à volonté le bateau dans toutes les directions, je veux dire le gouvernail. Et pourtant, il est pour un navire ce qu'est l'œil pour le corps. C'est en vain que l'homme construirait des vaisseaux vastes et rapides, munis d'appareils puissants ; sans le gouvernail ces bâtiments iraient à l'aventure et ne tarderaient guère à échouer sur un banc de sable, ou sur le premier écueil venu, ou bien encore ils aborderaient un vaisseau voisin. Ils se perdraient certainement, et le sinistre serait d'autant plus terrible que ces navires auraient été plus rapides et doués de machines plus puissantes.

Eh bien, l'âme chrétienne a aussi son gouvernail qui la dirige à droite ou à gauche, qui donne à ses actes leur orientation vers Dieu ou vers la terre ; ce gouvernail, c'est la pureté d'intention. Ce qu'est le gouvernail pour un bateau, la pureté d'intention l'est pour l'âme. Elle lui est tout aussi nécessaire, aussi indispensable ; elle est l'œil qui doit lui faire voir la route et éviter les récifs. Sans ce gouvernail, une âme, malgré sa foi et quels que soient ses bonnes résolutions, ses pieux desirs et ses efforts, ira s'échouer misérablement au premier écueil qui se trouvera sur sa route.

Qu'est-ce donc que la pureté d'intention ? Elle consiste à prendre Dieu pour but de notre vie, de nos actions, et à les rapporter à lui seul en ne les faisant que pour sa gloire et son amour.

Remarquez bien que cette pureté d'intention n'exige pas que nous formulions, à chacun de nos actes, la volonté de les faire pour Dieu ; non, il suffit d'exprimer cette volonté de temps en temps et de ne rien faire qui la rétracte, de façon qu'elle garde son influence sur nos actions. Ainsi, par

exemple, le chrétien qui récite attentivement sa prière du matin et dit avec foi : « Mon Dieu, je vous remercie des grâces que vous m'avez faites pendant toute ma vie et de ce que vous m'avez conservé jusqu'à ce jour ; je veux l'employer uniquement à vous servir : je vous consacre mes pensées, mes paroles, mes actions et mes peines ; bénissez-les, Seigneur, afin qu'il n'y en ait aucune qui ne soit pour votre gloire et pour mon salut ; » ce chrétien oriente vers le bon Dieu toute sa journée ; toutes ses actions sont offertes à Dieu, elles sont dirigées vers lui et l'y conduisent, pourvu qu'il ne leur imprime pas une autre direction par une intention mauvaise. Il en est encore ici comme du bateau dont nous parlions. Une fois le gouvernail tourné vers le but à atteindre, vers le point de la côte où il doit aborder, ce bateau suit sa route. Il n'est pas nécessaire que le pilote le fasse manœuvrer à chaque instant ; il lui suffit de s'assurer de temps en temps qu'il est dans la bonne direction, et de la rectifier s'il a dévié. De même l'âme qui oriente vers Dieu son intention, chaque matin et même plusieurs fois par jour, peut être tranquille, elle marche au but.

Dieu est-il trop exigeant en nous demandant de lui rapporter ainsi notre vie ? N'est-ce pas de lui que nous tenons tout ? Puisque nous désirons qu'après cette vie il nous accorde une récompense, exige-t-il trop en mettant pour condition à ce salaire incomparable, que, du moins, nous travaillions pour lui ?

Cette vérité vous paraîtra plus manifeste encore si vous voulez bien considérer que l'homme, dans ses actes réfléchis, dont il a la responsabilité, n'agit pas au hasard ; il est toujours déterminé dans ses actions par quelque motif. Ainsi, quand nous prions, que nous travaillons, que nous étudions, il y a un motif, une raison qui nous poussent à prier, à travailler ou à étudier. Ce motif, cette raison, c'est l'intention. Si nos actions ne sont inspirées que par notre propre intérêt ou celui des créatures, notre intention est naturelle ; Dieu alors ne nous doit rien, il ne récompensera pas ces actions. Et pourquoi le ferait-il, puisque c'est pour nous et non pour lui que nous avons travaillé ? Au contraire, si nous rapportons à Dieu et au salut de notre âme tout ce que nous faisons, notre intention est surnaturelle, et Dieu est si bon qu'il récompensera la plus petite action faite dans ces conditions-là.

Supposez un père de famille, une mère de famille ; ils se dépensent pour leurs enfants, travaillent sans relâche. Leur but est d'élever leur famille, d'agrandir le patrimoine qu'ils doivent leur laisser, d'arriver à leur procurer une position plus élevée que la leur, d'assurer leur avenir : voilà une intention naturelle ; elle n'est pas mauvaise, mais Dieu n'entre pour rien dans ces calculs. Oublié et mis de côté, il est tout naturel qu'il ne soit tenu à rien.

Voici d'autres parents qui, tout en s'efforçant d'améliorer la position de leurs enfants, offrent au

bon Dieu leur travail, leurs entreprises, leurs peines, le prient de les bénir, de les sanctifier, de faire que ce qu'ils désirent procure sa gloire, leur salut et celui de leurs enfants. Ils mettent en quelque sorte Dieu de société dans leurs travaux, leur intention est surnaturelle; quand ils ne réussiraient point, ils travaillent pour lui, ils seront récompensés.

Il n'est pas indifférent, par conséquent, d'avoir, en agissant, tel ou tel motif, telle ou telle intention. C'est surtout au sens chrétien qu'il est vrai de dire : « L'intention fait la valeur de l'action », car les hommes ne jugent que l'extérieur. Dieu, lui, voit le fond des cœurs et juge d'après l'intention. Les anges qui tiennent le livre de justice n'y inscrivent que les actions faites avec une intention surnaturelle.

Que ces pensées doivent nous donner à réfléchir ! Si nous examinons notre conduite en détail, nous trouverons, peut-être, que nous ne songeons jamais à orienter ainsi notre vie vers Dieu; que, le gouvernail de notre âme, au lieu d'être tourné vers le ciel, est toujours dirigé vers les créatures. Hélas ! en y regardant de près, nous verrons, avec effroi, que notre vie, n'ayant d'autre mobile que des motifs naturels, ressemble en tout à celle des gens qui n'ont pas la foi, ou même à celle des païens. Ils mangent et boivent, nous mangeons et buvons comme eux; ils se lèvent et se couchent, nous nous levons et nous nous couchons comme eux, à part peut-être une prière plus ou moins distraite et inutile, quand encore nous la faisons; ils travaillent, souffrent, rient, chantent, pleurent, comme nous travaillons, comme nous rions, chantons et pleurons. Ayons le courage de nous demander, aujourd'hui, quelle place Dieu a tenue jusqu'ici dans notre vie; si le désir de lui plaire, de faire sa volonté sainte est l'inspirateur habituel de nos actions, le mobile qui dirige notre conduite, en un mot, si notre vie est pour Dieu ou pour les créatures, si elle est méritoire pour l'éternité ou vide et inutile. Hâtons-nous bien vite de tourner le gouvernail de notre âme vers le ciel, en surnaturalisant nos actes par la pureté d'intention, et de faire tout converger vers ce grand et sublime but.

LETTRES A UN JEUNE VICAIRE

XIV

Je vous sais gré, mon cher ami, de me remercier même et surtout des vérités dures que je ne vous ménage point. Le bon Dieu n'a pas donné à ma plume la suavité qu'il m'a mise au cœur; c'est pourquoi vous la trouvez un peu âpre sans doute, en dépit des sentiments très tendres que j'éprouve à votre endroit, et qu'elle ne sait pas traduire. C'est le désespoir de la pensée de ne rencontrer

jamais dans la parole sa fidèle image, c'est plus encore le désespoir du cœur. Mais vous savez comprendre à demi mot, ainsi que le prouvent vos lettres si humbles, si affectueuses, et de forme qui deviendra supérieure. Les réflexions philosophiques dont vous agrémentez vos récits ne sont nullement banales, vos portraits sont sobres, bien enlevés, le tour de phrase est incisif, et vous commencez à écrire d'abondance. Bientôt, mon cher ami, je cesserai mes avis et mes critiques, car vous serez maître, et, si j'ai contribué en quelque chose à vous donner l'amour de l'étude, de la forme et de la langue, j'en serai fier. Mais il me semble que vous vous fatiguez; la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, vos traits étaient tirés, et l'arcade sourcilière profonde, ombrée de noir, comme si l'on y eût passé le crayon, révélait quelque surmenage.

L'air de la chambre est un air mort; il vous faut aspirer plus souvent au dehors un air vivant, sans quoi vous vous étiolez comme un arbuste enfermé, été comme hiver, dans une serre. Nous ne sommes pas des plantes de salon, mais bien des plantes montagnardes, robustes, qui se nourrissent du plein soleil et des rafales du ciel. Mon cher ami, reposez-vous quelques semaines, ensuite prenez l'habitude de le faire tous les jours. Vous me comprenez bien : l'on ne se repose qu'après avoir travaillé, et pour mieux travailler.

Bossuet se reposait en changeant de travail, et cela suffisait à sa forte trempe d'esprit, ainsi qu'à son merveilleux tempérament. Ni vous ni moi ne sommes capables de l'imiter. Reposons-nous tout humblement, en nous reposant tout à fait, et alternativement, l'esprit et le corps.

Le meilleur repos pour l'esprit, c'est le travail manuel, que l'Eglise, vous le savez, a réhabilité. « L'invention des arts, disait Sénèque, appartient aux plus vils esclaves. La sagesse habite des régions plus hautes; elle ne forme pas ses mains au travail. » Mais pendant qu'il écrivait ces dédaigneuses paroles, saint Paul, chez le corroyeur Aquilas, fabriquait des tentes pour les armées romaines, et il le mandait aux Corinthiens : « Nous travaillons, faisant œuvre de nos mains. » Ce fut tout une révolution dans le monde, et peut-être est-ce pour cela que le christianisme ne pénétra d'abord que lentement chez les classes élevées. L'Eglise néanmoins ne modifia nullement son enseignement. « Parmi nous, écrivait saint Clément, les uns sont pêcheurs, les autres artisans, d'autres enfin agriculteurs. *Jamais nous ne restons oisifs.* » Au surmenage de l'esprit succèdent forcément des heures dangereuses d'oisiveté, qui expliquent, à elles seules, la corruption patricienne, même des sages superbes comme Sénèque. C'est pourquoi le quatrième concile de Carthage ordonnait à tous les clercs valides d'apprendre les belles lettres et un métier : *Artificioli et litteras discant.* Les moines de la Thébaïde faisaient des nattes, ceux de saint Pacôme étaient volontiers tisserands, charpentiers, corroyeurs et foulons, et quand saint Benoît

établit sa règle il imposa à ses religieux, outre les heures de prière, sept heures de travail par jour dont quatre de travail manuel. Ce sont ces quatre heures accumulées pendant des siècles qui ont défriché toutes nos vallées.

Je me rallierais volontiers à l'idée des anciens rabbins juifs qui, en même temps qu'à l'étude des saintes lettres, s'appliquaient à l'apprentissage d'un métier manuel. L'avenir peut-être nous y contraindra, et il n'est pas inutile de relire cette fable de La Fontaine qui nous représente un grand seigneur et un bûcheron naufragés et échoués sans ressource sur une île lointaine. Le grand seigneur se promettait d'enseigner le blason, l'unique science qu'il possédât; mais parmi les sauvages il eût attendu longtemps des disciples qui le fissent vivre. Le bûcheron le laissa débiter ses beaux discours et s'en alla couper à la forêt un fagot qui les réchauffa. C'était plus pratique.

En principe, le travail manuel doit être un accessoire, et ceci est à noter. Car il faut se défier de tous les entraînements, même de celui du travail des mains. Votre établi ou votre bêche pourraient devenir votre grande, presque votre unique sollicitude si vous n'y preniez garde. Mais cette remarque faite, j'aimerais à vous voir manier la hache ou le sécateur, le ciseau et la gouge du sculpteur. Beaucoup le font et je les en loue. Celui-ci fait passer avec une dextérité inouïe la scie à découper à travers les écueils multipliés d'une planchette à peine plus épaisse qu'une feuille de placage, et agrémenté ainsi ses armoires de dessins ravissants, de fulgurantes arabesques. Celui-là s'élève jusqu'aux meubles et vous sculpte avec un art patient tout un poème dans les montants d'un lit, ou mieux encore sur les panneaux d'un confessionnal ou d'une chaire à prêcher. Même alors les jaloux ne manqueront pas. Je me souviens d'un prêtre étonnamment doué pour toutes choses et qui avait sculpté sur la corniche d'un buffet, à travers des épis, des pampres et des raisins, vingt figures de brèche-dent chinois, qui vous regardaient de l'air le plus narquois du monde. Comme il faisait admirer son œuvre, en la détaillant, à une personne malveillante : « Oui, dit celle-ci, portraits de famille, portraits de famille ! » Tout artiste doit s'attendre à quelque mésaventure de ce genre. Le même prêtre, sous un climat ingrat, avait planté des mûriers et élevait quantité de vers à soie qui lui donnaient des centaines de cocons.

Un excellent professeur de mes amis, prêtre comme vous, se délassait des périodes harmonieuses de Cicéron ou des obscures strophes d'Euripide en fabriquant des harmoniums. Il met deux ans à construire chacun d'eux, mais les notes parlent juste, encore qu'un peu raide; et vous ne trouveriez pas un de ces instruments qui soit poussif dans la région. Cent fois plus habile que le docteur Koch, il leur refait des poumons neufs, et des légions de leursscités chantent sa gloire.

Pour délasser l'esprit, le clergé du dix-huitième

siècle cultivait volontiers la poésie. Une épigramme bien aiguisée, un sonnet joliment tourné couronnaient souvent une réunion intime d'amis. Parfois c'était une chansonnette maligne, mais jamais méchante, qui sans blesser personne soulignait un travers, chargeait un portrait, et corrigeait les défauts en riant. M'est avis que les muses sont trop délaissées, et combien peu vous trouverez de vos jeunes confrères qui connaissent les règles d'un sonnet ou d'un rondeau ! Cela n'est point nécessaire pour aller en paradis, ni même pour gouverner une paroisse. Cependant un de vos amis vous invite à célébrer sa fête, ou reçoit de son évêque une distinction méritée; avouez qu'il serait très gentil et qu'il sied vraiment de chanter en quelques vers sobres et bien frappés ou ses noces d'argent ou sa mosette de chanoine honoraire. Votre poésie sera bien accueillie, et votre ami charmé la gardera comme un bon souvenir de sa vie. C'est en effet une attention aimable et point vulgaire. Cela sort du choc banal des verres et des habitudes plates que nous a léguées peut-être aussi la vie moderne. Les toasts y abondent, je le sais, mais la chose est nouvelle comme le mot, et apprêtée, solennelle. Je ne la crois point pratique. Tandis que votre sonnet ne porte ombrage à personne et fait plaisir à tout le monde. Ajoutez que cela ne vous aura guère coûté : une heure de promenade rêveuse pendant laquelle vous n'auriez pensé à rien; une minute avant le sommeil pour chercher la rime qui vous viendra en dormant. Et puis cet exercice est très utile pour vous rompre au maniement de la prose, ce « mâle outil. » Il vous aide à la sobriété de la forme, il vous force au choix du mot propre, il élève aussi le niveau de l'esprit. Je sais que la poésie française, dans les études classiques, est cultivée à peu près comme le fruit défendu, et l'on en donne quelques raisons. Je n'oserais, certes, m'inscrire en faux contre les graves témoignages d'éducateurs distingués. Mais à ne considérer que la question sérieuse de la connaissance et du jeu de la langue, je me permets de me séparer nettement d'eux. Aussi bien les prierai-je de remarquer que je me place à un point de vue différent du leur. C'est pourquoi je leur accorde qu'ils ont raison, s'ils veulent bien reconnaître que je n'ai pas tort.

Tout le monde, me direz-vous, n'est pas né poète, et l'astre qui a présidé à notre naissance souvent s'est trouvé voilé de taches, comme le soleil de l'abbé Fortin; ce qui explique d'une part que la terre se refroidit, de l'autre que le génie poétique ne nous échauffe que rarement la cervelle et le cœur. D'accord; c'est pourquoi je ne vous inviterai pas à rimer malgré Minerve. Mais si vous ne cultivez pas la poésie, croyez-moi, cultivez votre jardin. Voilà un délassement parfait pour l'esprit comme pour le corps. Etudiez vos arbres, faites-leur porter des fruits, préparez les boutons de l'avenir, observez toutes les lois de l'équilibre de la sève et des branches charpentières,

arrosez vos fleurs, vivez au sein de la poésie des choses. Consultez même les docteurs en arboriculture, cette science admirable où chacun est docteur. Mais s'il est toujours dangereux pour un malade de changer de médecin, pour les arbres c'est ordinairement mortel, d'autant qu'ils ne peuvent se plaindre, les pauvres ! Molière qui a si bien persiflé les médecins, n'a pas connu les arboriculteurs, et la langue y a perdu en effets comiques. Un jeune vicaire comme vous, à qui l'on avait sans doute recommandé aussi l'étude de l'équilibre de la sève, regardait un jour très attentivement un malheureux jardinier qui taillait sans pitié un non moins malheureux arbre déjà préalablement amputé de maintes branches par de savantes mains.

— Regardez bien, lui dit son curé qui passait, narquois, et puis faites autrement.

Cependant j'admire ces infailibles, et je les envie. Ils sont épanouis, contents d'eux-mêmes et de leur ouvrage ; et si leurs arbres ne portent point de fruits, c'est la faute du ciel brumeux, ou de la pluie, ou du soleil, jamais de leur taille. Au surplus les yeux peuvent se rattraper sur le feuillage qui demeure magnifique. Souvent aussi le ciel est clément, les branches ploient sous le faix des poires, les cerises rouges éclatent rebondies à travers les feuilles vertes, les pruniers sont chargés d'émeraudes ; alors quelle joie d'aller d'un arbre à l'autre, de les caresser de la main en les appelant par leur nom, de mesurer la longueur de cette greffe d'un an, ou la circonférence de ce fruit de l'espèce la plus nouvelle ! Ne rions pas, mon cher ami, de cette joie rustique. C'est une joie de créateur, et la plus pure, la plus parfaite que Dieu nous accorde ici-bas, si nous le voyons, si nous l'adorons au plus haut de ce beau ciel serein et bleu d'où il verse ses bénédictions sur ses enfants. Horace disait : *Carpe diem*, cueille chaque journée comme on cueille un doux fruit mûr. Mais à cette ravissante parole s'attachait un sens matérialiste ; il ne voyait lui, que la jouissance sensuelle. Je veux pour vous, pour nous tous, le *Carpe diem* chrétien.

Jouir des dons de Dieu, nous confier en sa Providence, savoir qu'il est un bon père qui veut que ses enfants soient heureux, qui se réjouit lorsqu'il regarde les familles unies, chantantes autour d'une table bénie par la prière, et couverte de mets abondants procurés par le saint travail ; qui se réjouit surtout lorsqu'il contemple ses prêtres, ses enfants de prédilection, donnant l'exemple de toutes les vertus dans leurs maisons qui sont dans chaque village l'unique et puissant foyer du bien, cultivant de leurs mains pures ce jardin qui attend la rosée du ciel, goûtant avec reconnaissance à chaque fruit qu'il leur envoie, se promenant, le bréviaire à la main, sous la charmille qu'ils ont plantée, l'âme débordant de suavité, de piété affectueuse et de prière, voilà, mon cher ami, un bonheur que ne connaît pas le monde et qui n'est point commun du tout. Dieu ne veut pas que nous soyons comme ceux qui ne l'aiment pas, qui ne

pensent pas à lui, attachés qu'ils sont à la glèbe quotidienne, sans répit, sans prendre une minute pour regarder le ciel et empêcher leur échine de se courber à jamais vers cette terre, leur unique espoir et leur marâtre. Il veut que ses enfants lèvent la tête vers lui en souriant, qu'ils soient heureux même d'une grande félicité naturelle. Et de fait, regardez autour de vous, qui est plus heureux que vous ? Comparez-vous avec tous ceux qui vivent auprès de vous de professions libérales ou de métiers mercenaires. Que de soucis accablants pour l'un, de misère, d'inquiétudes, de chagrins dévorants pour l'autre ! Et ils n'ont pas la foi, les malheureux, qui les relève et les console ! Quand vous aurez fait ce petit examen, vous estimerez que le bon Dieu dans votre humble sort, vous a réservé bien des douceurs, et vous aimerez davantage vos fleurs, votre jardin, les oiseaux presque apprivoisés qui volent dans les branches au-dessus de votre tête.

Je demandais un jour à un ami qui travaille beaucoup, mais qui pratique volontiers et sans arrière pensée inquiète, même quand il doit, pour remplir les devoirs de l'hospitalité, sacrifier de belles et bonnes journées, le *Carpe diem* chrétien et sacerdotal, le secret de sa bonne humeur, de sa robuste santé et de cette joie intérieure si vive, si enthousiaste même qui l'accompagne toujours.

« Rien n'est plus simple, me dit-il, j'ai mes heures de piété et mes heures de travail bien réglées. Mon travail même n'est qu'une forme nouvelle d'autres heures pieuses, puisque je ne m'occupe que de science ecclésiastique, en vue des âmes. Mais j'ai aussi mes instants de repos que je multiplie en raison directe de l'intensité de l'étude. A certains jours je sens que mon cerveau en ébullition brûle comme une flamme dans un milieu trop oxygéné. Alors je descends plus souvent dans mon jardin. L'an dernier mes melons m'ont sauvé la vie. Je les avais plantés, taillés, dirigés ; aussi était-ce une joie pour moi d'assister au développement des feuilles et des branches, de les faire arrêter où je voulais. Vingt fois par jour, je venais les voir se former, grossir, jaunir, j'aspirais leur parfum qui embaumait tout le jardin. Sans eux la lame eut usé le fourreau. Un travail pressant m'absorbait, qui m'eût tué sans l'intervention de mes chers melons.

« L'été, je m'installe avec mes livres et ma plume dans une maisonnette assez peu confortable, mais d'où je domine une superbe vallée fermée par un rideau de forêts. A mes pieds coule la rivière. Au loin des villages travailleurs. Ça et là les aiguilles des clochers percent la nue, s'élevant au-dessus des massifs d'arbres. J'étudie, je me promène, j'écoute les oiseaux qui me connaissent et ne se défont point de moi, je regarde l'eau couler. Quand je pars le matin, les marguerites s'ouvrent sur mon passage, je les salue avec les autres fleurs leurs compagnes, comme d'aimables amies. Le soir, mon travail s'est avancé de quelques pages consciencieuses. Je suis content de ma journée. Quand

je reviens à mon presbytère, les marguerites sont fermées, les prudentes. Je leur souhaite bonne nuit. C'est l'heure que je choisis pour ma tournée de malades. Je descends le village, causant aux hommes qui rentrent, aux malades qui m'attendent, à tous ceux qui comme moi ont fini leur journée. Et parmi tous ces ouvriers des champs, il n'en est point qui aient travaillé plus que je n'ai fait; mais certainement il n'en est pas un non plus qui soit plus heureux que moi. »

Qu'en pensez-vous, mon cher ami ? Ecrivez-moi bien vite que vous vous réjouissez de planter aussi vos melons quelque jour et de causer avec les marguerites.

SERMON D'UN CURÉ LE JOUR DE SON INSTALLATION

Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus.

(Joan., IV, 34.)

Ce n'est pas sans une émotion profonde que je monte dans cette chaire afin de vous adresser la divine parole pour la première fois. Hier je ne vous connaissais pas, et aujourd'hui vous devenez ma famille de prédilection, l'objet premier de mes pensées, de mes affections, de mes préoccupations et de mon zèle. Hier j'étais pour vous un étranger, et aujourd'hui je suis votre pasteur, votre père en Dieu, le chargé d'affaires de vos plus augustes intérêts. Dieu m'a fait entendre sa voix, par l'intermédiaire de mes supérieurs, et il m'a dit comme à Abraham : « Sors de ton pays, et de ta parenté, et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai; » et me voici auprès de vous pour accomplir avec tout le dévouement que le Seigneur me mettra au cœur l'œuvre de Dieu, suivant ses volontés, *meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus*. Quels sentiments s'agitent en ce moment dans mon cœur : sentiments de fierté pour la belle vocation que Dieu me confie; sentiment de défiance de moi-même, en songeant aux difficultés que l'ennemi de tout bien ne peut manquer de me susciter; sentiment de confiance cependant, car la divine Providence proportionne ses secours au ministère auquel elle nous appelle. Je suis comme le laboureur qui met la charrue dans son champ et se demande si une riche moisson récompensera ses travaux; je suis comme le navigateur qui lève l'ancre et, s'engageant sur une vaste mer, se demande s'il arrivera en bon port; je suis comme le capitaine qui engageant le combat se demande si la victoire couronnera ses efforts. Ah! l'œuvre de Dieu est une chose si belle, si difficile, mais d'autre part entourée par Dieu d'une assistance si puissante! L'œuvre de Dieu, mon cœur éprouve le besoin de

vous en entretenir, d'abord pour me remettre plus fortement mes obligations en mémoire en ce jour solennel, ensuite pour exciter votre charité à m'aider de toute l'ardeur de votre générosité, afin de me rendre plus facile un office dont les fruits, après tout, sont pour vous, pour votre bonheur temporel et votre salut éternel.

I

Qu'est-ce donc que l'œuvre de Dieu? C'est ce que l'esprit et le cœur peuvent rêver de plus grand sur terre; c'est la continuation même de la mission de Jésus-Christ qui a dit à ses prêtres : « Celui qui vous écoute m'écoute; celui qui vous méprise me méprise. Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Voilà que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. »

I. L'œuvre de Dieu c'est la PRÉDICATION DE LA PAROLE SAINTE. Je viens vous dire ce que vous devez croire; je viens vous rappeler les augustes mystères de notre religion, nos sublimes destinées, l'enfer qu'il nous faut éviter, le paradis que nous devons gagner et qui nous dédommagera de toutes nos peines et de toutes nos souffrances; je viens vous prêcher l'Evangile de Notre-Seigneur. L'Evangile c'est-à-dire la parole de lumière qui nous éclaire parfaitement sur ce que nous avons à savoir sur Dieu, sur notre origine et sur le but de notre existence, qui donne la solution la plus complète à tous les problèmes de la vie et qui procure une pleine et entière satisfaction à notre intelligence. L'Evangile, c'est-à-dire la parole du *devoir*, nous intimant nos obligations à l'égard de Dieu, notre souverain Seigneur et maître, à l'égard de nous-mêmes, à l'égard de notre prochain, de nos parents et de tous nos concitoyens. L'Evangile c'est-à-dire la parole de la *paix* et de la *concorde*. La paix, ah! mes frères, combien nous en avons besoin! Sans elle la vie est pleine d'agitation, de trouble et d'amertume. Aussi bien la paix est-elle le premier bien que Jésus est venu apporter à la terre. Les prophètes l'ont appelé « le Prince de la paix; » à son entrée dans le monde, les anges chantaient à Béthléem : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur terre aux hommes de bonne volonté; » après sa résurrection, sa première parole est une parole de paix : « Que la paix soit avec vous! » Et il me charge de vous apporter ce beau présent et de vous dire la même parole et de procurer par mon ministère la réalisation de ce souhait béni. L'Evangile, c'est-à-dire la parole de la *consolation*. J'aimerais à vous la répéter souvent cette parole de consolation. Je serai heureux de vous dire au milieu de vos souffrances, de vos tribulations et de vos angoisses : « Courage et confiance! frères bien aimés. En haut vos esprits et vos cœurs, *sursum corda!* Songez à la récompense qui couronnera

vos épreuves bien supportées! » Heureux les chrétiens qui ont la foi: pour eux le temps passe, la vie s'écoule, et au terme de leur existence les joies du paradis! Malheureux les impies qui se repaissent des doctrines du néant: pour eux il n'y a pas de ciel et la terre est un enfer insupportable!

II. L'œuvre de Dieu pour moi c'est en second lieu la célébration DES SAINTS MYSTÈRES. Saint Paul dit que le prêtre, pris parmi les hommes, est établi pour eux, dans les choses qui regardent le culte de Dieu, afin d'offrir au nom du peuple des dons et des sacrifices. C'est donc une noble et importante fonction de mon ministère en cette paroisse d'offrir pour vous la sainte messe. La messe, c'est-à-dire le sublime et incomparable sacrifice qui a un Dieu pour victime et un Dieu pour prêtre principal. La messe, la plus grande merveille de la religion, qui honore Dieu à l'égal de ses grandeurs, nous donne Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le changement du pain et du vin en son corps et en son sang, et nous comble de toutes sortes de bienfaits temporels et spirituels. La messe qui réjouit le ciel, console et soulage le purgatoire et comme un puissant paratonnerre protège la terre contre les coups de la justice de Dieu. (On se demande quelquefois comment Dieu est si patient et n'anéantit pas le monde à cause des crimes qui le souillent: tant de blasphèmes horribles, tant de révoltes provocatrices, tant de scandales éhontés, tant d'injustices criantes, tant de sacrilèges abominables! La raison de ce mystère de patience et de miséricorde c'est l'offrande de la messe. Et moi j'ai à accomplir ce magnifique ministère de glorification de l'auguste Trinité et de protection de notre pauvre humanité.) Oh! avec quel bonheur je monterai tous les jours au saint autel pour offrir au Seigneur vos adorations pour ses infinies perfections, vos actions de grâces pour les bienfaits reçus, vos expiations pour les péchés commis et vos demandes pour vous, pour les vivants et pour vos morts, et cela par Jésus-Christ, en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ!

III. En troisième lieu l'œuvre de Dieu, que j'ai à accomplir parmi vous, c'est l'ŒUVRE DE LA PRIÈRE. Œuvre bien consolante, bien efficace et aussi bien honorable! Oui, je prierai pour vous dans mes prières particulières, mais surtout le matin à la messe et (sept fois le jour) par la récitation du saint Office. Je prierai pour les enfants afin qu'ils grandissent dans la piété, l'obéissance et le respect de leurs parents. Je prierai pour les pères et mères afin que, au foyer domestique, Dieu les remplisse de courage, de consolation et de bonheur. (Je prierai pour la jeunesse afin qu'elle soit digne du passé et que les ancêtres, s'ils sortaient de leur tombe, n'aient point à rougir de leurs descendants. Je prierai pour la vieillesse afin qu'elle soit l'objet des attentions les plus délicates et entourée de respect et de vénération.) Je prierai pour vous tous, mes chers frères, pour éloigner de vous les périls temporels, pour que Dieu bénisse vos travaux et vos entreprises, pour que la maladie ne vienne pas

vous visiter, pour que vous conserviez le bien si précieux de la santé, surtout pour que vos âmes soient remplies de foi, de confiance et d'amour ornées de toutes les vertus, afin que, quel que soit le jour où le Seigneur vous appelle à lui, vous vous présentiez les mains pleines de bonnes œuvres et vous obteniez grâce et miséricorde. Je prierai aussi, et tout particulièrement, pour ceux des vôtres qui ne sont plus et qui dorment dans le tombeau, en attendant le jour de la résurrection; je prierai pour vos chers trépassés dont l'absence momentanée fait un vide si cruel dans votre cœur. Tous les jours je les recommanderai à la bonté du Seigneur, je le supplierai de vouloir bien leur faire miséricorde et les introduire dans le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Il faut être si pur pour être admis en présence de Dieu dans les tabernacles éternels!)

IV. Enfin l'œuvre de Dieu pour un pasteur est de BÉNIR au nom de Notre-Seigneur, c'est-à-dire de détourner, par la grâce de Dieu, les malheurs, et de procurer le bonheur, et cela particulièrement par l'administration des sacrements. Par vocation en effet le prêtre bénit sans relâche, à l'exemple de son divin Maître, et par les mérites de sa vie et de sa mort. Il bénit les enfants à leur entrée dans le monde, par le saint baptême qui les délivre de la malédiction originelle et les crée fils de Dieu et de l'Eglise. Il bénit les pécheurs au tribunal de la Pénitence, en effaçant leurs fautes, en purifiant leur âme, en leur disant ce mot si plein de suavité: Allez, vos péchés vous sont remis! Il bénit les justes en leur distribuant le pain des anges dans l'Eucharistie, la céleste nourriture qui n'est autre que Notre-Seigneur Jésus-Christ caché sous les apparences du pain et du vin, qui doit garder leur âme pour la vie éternelle. Il bénit les familles en consacrant l'établissement par le Mariage, en recevant les serments des époux, en les unissant par un lien indissoluble et en appelant sur leur tête les grâces temporelles et spirituelles. Il bénit les moribonds en leur obtenant, par l'Extrême-Onction, lumière, force, résignation, consolation, et suprême purification avant de paraître au tribunal du souverain Juge. Oh! la belle, la grande, la douce chose que de bénir, et c'est ma mission auprès de vous! C'est ma mission de vous communiquer les grâces des sacrements, les grâces de la prière publique, les grâces du saint sacrifice, les grâces de l'Evangile pour sauver vos âmes! Aussi mon âme est-elle toute remplie d'une sainte joie, et j'éprouve un grand désir de faire au milieu de vous la volonté du Père céleste et d'y accomplir l'œuvre que Dieu m'a confiée, *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus*. Mais à ce sentiment de joyeuse fierté vient se mêler, laissez-moi vous le dire simplement, un sentiment de crainte et même de terreur. Ne vous en étonnez pas, mes bien chers frères, car si le ministère pastoral est une mission pleine de gloire, il est aussi un ministère redoutable et qui me fait trembler.

II

I. Je tremble en pensant à la responsabilité des âmes dont le salut m'est confié. Un jour que le grand archevêque de Milan, saint Charles Borromée, venait de prêcher à son peuple quelque grande vérité de notre sainte religion, il descendit de chaire haletant, harassé, couvert de sueur, épuisé. Comme un des prêtres présents, ému de compassion, l'engageait à se ménager et à ne pas ainsi abuser de ses forces en un seul coup, savez-vous ce que répondit le grand apôtre ? « Ah ! dit-il en soupirant avec une indicible charité, si vous saviez ce que c'est qu'une âme ! » Parole admirable, mais parole effrayante. Une âme, c'est-à-dire la création d'un souffle de Dieu ! Une âme, c'est-à-dire la merveille de l'univers ! Une âme, c'est-à-dire le tabernacle de l'adorable Trinité ! Une âme, c'est-à-dire un trésor ineffable, acheté, non au poids de l'or et de l'argent, mais par le sang très précieux, par le sang divin de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et ce n'est pas une âme qui est confiée à ma garde, mais toutes vos âmes. Et il me semble entendre le Maître du ciel et de la terre me dire : « Prends bien garde d'en laisser périr une seule par ta faute. Car si, par ta négligence, ta timidité ou ton manque de zèle, une seule vient à se perdre, c'est toi qui en répondras, *sanguinem ejus de manu tua requiram.* » Vraiment je sens sur mes épaules un fardeau redoutable aux anges eux-mêmes, *onus angelicis humeris formidandum.* Vous n'avez à répondre que de votre âme, mes frères, et moi j'ai à répondre de mon âme et de toutes les âmes qui composent cette paroisse. En vérité, dites-moi, n'ai-je pas lieu de craindre ?

II. Je tremble encore en songeant à ma misère, à mon infirmité, à la disproportion entre mes forces et le ministère sublime qui m'incombe. Quand Moïse reçut du Seigneur l'ordre d'aller trouver Pharaon pour en obtenir la mise en liberté du peuple élu, il s'écria : « Qui suis-je pour aborder Pharaon et délivrer Israël de la servitude d'Egypte ? » Quand Isaïe, sur le point de recevoir sa mission prophétique, est favorisé d'une vision céleste qui lui manifeste la gloire de Dieu, il dit avec confusion : « Malheur à moi ! Je suis un homme aux lèvres souillées, j'habite au milieu des pécheurs, et j'ai vu Jéhovah de mes yeux ! » Et un ange vient purifier ses lèvres avec un charbon pris sur l'autel du Seigneur. Quand Jérémie est envoyé pour annoncer aux nations les volontés du Très-Haut, pour détruire le vice et implanter la vertu, il ne put retenir son effroi, et dit à Dieu : « Mais qui suis-je pour remplir cet office ; je ne sais point parler ; je ne suis qu'un enfant. » Ah ! j'ai bien plus raison de craindre que ces illustres personnages ; le ministère qui m'est imposé est plus excellent que le leur ; combien j'ai besoin que Dieu purifie mon cœur et mes lèvres, répande ses lumières dans mon esprit et remplisse mon âme de force et d'intrépidité ! Je dois être le ministre de Jésus-Christ et le continuateur de son œuvre ; comme

lui, je devrais donc être saint, sans tache, séparé du nombre des pécheurs, revêtu d'une sainteté suréminente. Et je suis misérable, tout chargé d'infirmités ! Que du moins Dieu m'accorde d'être plein de commisération pour mes semblables, pour ceux qui sont dans l'ignorance et sont engagés dans les sentiers de l'erreur !

III. Enfin il est une autre cause de terreur pour moi : ce sont les obstacles qui, aujourd'hui, se dressent en face du pasteur des âmes, et les ennemis acharnés, vrais suppôts de l'enfer, qui s'opposent à son action et l'empêchent par tous les moyens de promouvoir les intérêts de la vérité et de la vertu. Satan a aujourd'hui enrégimenté ses troupes pour donner un suprême assaut à la religion. Il inspire à ses adeptes des ruses incroyables, une méchanceté inouïe, une hardiesse sans exemple. Par le sarcasme, par le mensonge, par l'histoire falsifiée, par les sciences et les arts, par la presse surtout, l'esprit d'erreur s'efforce de ruiner l'œuvre de Notre-Seigneur. Les dogmes et la morale de l'Évangile, Jésus-Christ et son Eglise, le clergé à tous ses degrés, sont moqués, vilipendés, calomniés, persécutés. Aujourd'hui se réalise la parole du Sauveur : « Vous serez en haine à tous à cause de mon nom. Le disciple n'est pas au-dessus du Maître. Ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront. Dans le monde vous serez opprimés. » Heureusement que mon bon Maître me rassure d'un mot tout puissant : « Vous serez opprimés dans le monde, dit-il à ses ministres, mais ayez confiance, moi qui vous envoie j'ai vaincu le monde ; définitivement il n'aura pas le dessus, vous triompherez ! » *Confidite !*

III

Oui, mes frères, j'ose le dire, malgré la grandeur de ma charge, malgré mon insuffisance personnelle à la remplir, j'ai confiance.

I. Je me rassure d'abord en pensant que je viens à vous, non par ma propre volonté, mais par la volonté de mes supérieurs. Je suis envoyé par mon évêque, lequel est envoyé par le souverain pontife qui est représentant de Jésus-Christ et tient sa place sur la terre. Dieu n'abandonne pas ceux qui exécutent ses ordres : je compte sur la puissante assistance de Dieu. D'ailleurs, par sa grâce, je me sens un ardent amour pour vos âmes ; j'éprouve le désir de leur faire du bien et de travailler à votre sanctification. O Dieu qui aimez les âmes, faites que je les aime moi-même de plus en plus. Développez en moi ce feu sacré. Vous êtes mort pour les âmes ; faites que moi-même je sacrifie tout pour elles. Votre Eglise a la passion des âmes ; faites que je ne sois pas un indigne ministre de votre Eglise !

II. Je me rassure ensuite, mes frères, et je prends confiance en songeant à vos bonnes dispositions. Votre concours empressé en ce jour solennel pour moi, l'attention sympathique que vous prêtez à mes paroles me sont un gage de votre

attachement au prêtre et de votre docilité. Je vous le disais tout à l'heure : je prierai pour vous ; j'en suis sûr, vous aussi, vous prierez pour moi. Vous aurez pitié de moi ; vous aurez cette charité pour moi. Vous demanderez pour moi une foi vive, un grand amour de Dieu, une abondante effusion des dons du Saint-Esprit. Laissez-moi vous le dire, je compte beaucoup sur l'appui de vos prières pour faire le bien au milieu de vous. Et puis vous serez dociles à mes enseignements, qui ne sont pas les miens du reste, mais ceux de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous donnerez une attention spéciale, en les pratiquant tous les jours mieux, aux exhortations que je vous ferai sur la prière, l'esprit de foi, la sanctification des saints jours du dimanche, la paix, l'union et la concorde qui doivent régner entre les membres d'une même paroisse, en sorte que nous ne fassions tous qu'un seul cœur et une seule âme, *Cor unum et anima una* !

III. Enfin ce qui me rassure puissamment, c'est que je ne suis pas seul pour accomplir mes devoirs de pasteur. Je compte sur l'aide des anges et des saints ; je compte sur l'assistance de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

O saints anges gardiens, priez pour nous ! O saints patrons de cette paroisse, protégez-nous ! O Marie, glorieuse reine du paradis, c'est sous vos auspices que j'entre en cette paroisse. Vous êtes un guide avec lequel on ne s'égare point ; vous êtes une protectrice dévouée sous la garde de qui on n'a rien à redouter ; vous êtes une médiatrice toute puissante auprès de Notre-Seigneur qui ne peut rien refuser à vos sollicitations ; vous êtes notre patronne vénérée, notre bonne et tendre mère, intercédez pour nous ! Et vous, Seigneur Jésus, notre Rédempteur et notre Père, bénissez-nous. Bénissez pasteur et fidèles. Bénissez les enfants que vous avez tant aimés aux jours de votre vie mortelle, et pour lesquels votre Cœur sacré a des prédilections spéciales, parce qu'ils sont purs et qu'ils sont l'espoir de l'Eglise. Bénissez la jeunesse, afin qu'elle tourne vers vous et votre loi sainte son énergie et son ardeur. Bénissez les pauvres, vos amis, à qui vous avez voulu ressembler et que vous avez béatifiés ; donnez-leur patience et consolation. Bénissez les malades à qui autrefois vous avez fait sentir si généreusement les précieuses influences de votre puissance miséricordieuse : soutenez-les, soulagez-les, guérissez-les. Bénissez les vieillards : conservez-les longtemps à notre affection, gardez-les-nous comme des modèles de foi et de religion que nous devons imiter. Bénissez les familles, bénissez la patrie, bénissez-nous tous, afin que vivant dans la santé de l'âme et du corps, après un heureux pèlerinage sur terre, nous allions tous ensemble goûter les joies sans fin du paradis. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION SUR LES MAUVAISES COMPAGNIES

OBJECTIONS

M. F.,

Je ne puis que vous féliciter de la religieuse attention avec laquelle vous écoutez d'ordinaire la parole de Dieu. Mais dimanche dernier, j'ai été frappé du vif intérêt que me paraissait exciter en vous le sujet que nous traitons : les mauvaises compagnies. Je lisais dans vos regards, sur votre physionomie, les impressions produites dans vos âmes. Il était facile de constater que vous aussi, vous attachiez une grande importance à l'objet de cet entretien. Vous avez compris que les mauvaises compagnies sont la peste des âmes et qu'il faut, coûte que coûte, se préserver de cette contagion, en les fuyant. Désormais, je n'en doute pas, vous aurez le courage de mettre votre conduite d'accord avec vos convictions. A l'avenir, vous éviterez les mauvaises compagnies ; et si, par malheur, vous étiez engagés dans des relations dangereuses, coupables, vous romprez au plus vite les liens qui vous enchainent aux méchants.

Quelques-uns me diront : « Est-ce aussi facile que vous le pensez ? Mais..., cependant..., toutefois... » Je connais vos *toutefois*, vos *cependant*, vos *mais*. L'obligation rigoureuse, imposée à tout chrétien, de fuir les mauvaises compagnies, n'admet aucun prétexte.

Je vais, ce matin, répondre aux principaux prétextes, allégués par certains chrétiens, pour s'autoriser à nouer ou à entretenir des relations interdites :

1^o — Impossible de rompre mes relations avec telles personnes dont les discours et la conduite, je l'avoue, me sont très funestes. Il y a si longtemps que je les fréquente ! Et puis, que diraient-elles de moi si je cessais subitement tout commerce avec elles ? Elles me haïront.

— Impossible !... Vraiment !... Mais Napoléon a déclaré que ce mot n'est pas français. En tout cas, il est encore moins chrétien. Vous ne pouvez pas ! dites donc : Je ne veux pas, et je vous comprendrai.

Oui certainement, — je retiens votre aveu, — vous les fréquentez depuis trop longtemps. C'est un premier tort auquel vous n'ajouterez pas celui de les toujours fréquenter. Je ne reconnais qu'un remède à ce mal invétéré : c'est une prompte et radicale rupture.

Quant à leurs discours, n'en ayez cure. Est-ce que le témoignage de Dieu, de votre conscience et des honnêtes gens, ne vous est pas plus cher que celui des impies et des libertins ?

Ils me haïront peut-être, ajoutez-vous. Ah ! vous seriez fort à plaindre si vous préférerez l'amitié des méchants à l'amour de Dieu. Eh bien ! moi, je vous assure qu'il vaut mille fois mieux être haï des impies et des libertins que d'être aimé d'eux.

Il y a des amitiés qui honorent; il en est qui déshonorent. Je n'en connais pas un seul parmi vous qui soit assez insensé pour se flatter d'être l'intime d'un grand criminel. Quiconque a eu des relations avec un scélérat en a honte; il les tait au lieu de s'en vanter.

— Mais, dans leur haine aveugle, ils m'accableront de leurs calomnies. Je connais leur savoir dire, lorsqu'ils en veulent à quelqu'un; ils ne reculent pas devant les plus monstrueuses inventions.

— Leurs calomnies ne vous enlèveront rien de vos mérites; elles ne feront que les augmenter devant Dieu. Les injures, les outrages, les calomnies des méchants sont la gloire des bons qui en sont l'objet. Vous supporterez avec une patience chrétienne toutes leurs avanies, n'y répondant que par le mépris.

2^o — N'ayez crainte, si vous me voyez dans telle société. J'ai du caractère, de l'énergie; je saurai me protéger contre toutes les séductions. On aura beau dire et beau faire, je ne reculerais pas d'une semelle sur le terrain religieux, ni dans le champ de la morale chrétienne. Mes inébranlables convictions religieuses me sont une impénétrable cuirasse contre laquelle viendront s'écraser tous les traits de l'impiété.

— Ah! mon frère, combien présomptueux est votre langage! Vous êtes homme, et faible par conséquent. Je ne doute nullement de la sincérité de vos résolutions; mais à affronter ainsi témérairement le danger, vous trouverez infailliblement la mort de votre âme. C'est l'Esprit-Saint qui vous le déclare : *Qui amat periculum, in illo peribit*. Non, vous ne tiendrez pas longtemps; vous serez vaincu; vous tomberez sous les coups des pervers. Combien avant vous en ont fait la triste expérience! Vous avez de la volonté? Saint Augustin, lui aussi, en avait. Il était au moins aussi intelligent que vous, et cependant il s'est laissé séduire par les hérétiques pour avoir eu la témérité de les fréquenter.

3^o — Je sais que la conduite de certaines gens dont vous m'interdisez la fréquentation n'est pas exemplaire, et que leur langage ne respecte guère plus la morale que la religion. Vous avez tort, ce me semble, de me reprocher ces relations. Si je les fréquente, c'est dans un but d'apostolat. Je veux, par ma présence, les empêcher de faire tout le mal dont ils sont capables; et, par mes paroles, les encourager à faire un peu de bien.

— Certes, vous répondrai-je, le principe qui inspire vos relations est fort louable. Travailler à la sanctification de ses frères est une loi évangélique qui s'impose à chacun de nous : *Mandavit unicuique de proximo suo*. Mais permettez-moi de vous dire que, dans le cas présent et avec ce concours de circonstances, elle ne vous oblige point. Il n'est pas permis d'exposer son salut à une perte certaine, pour travailler avec des chances plus que douteuses à la sanctification des autres. Non, vous ne les convertirez pas, ces per-

sonnes, mais elles vous pervertiront. L'expérience condamne votre généreuse tentative. Sachez que sur cent chrétiens qui ont essayé, quatre-vingt-dix-neuf ont échoué, payant chèrement leur témérité.

4^o — Il est facile de dire : « N'allez pas avec celui-ci, ne fréquentez pas celui-là. » Moi, je suis pauvre, et j'ai besoin du riche; je suis faible et il me faut l'appui d'un bras puissant.

— Votre objection serait irréfutable, si les biens de ce monde étaient l'apanage exclusif des méchants, et s'ils partageaient seuls les honneurs qui émanent de la puissance; malgré les tristesses du temps présent, grâce à Dieu, nous n'en sommes pas encore là. Le proclamer serait une injure gratuite jetée à la face de notre société contemporaine. Ne permettons pas à l'imagination d'aggraver notre situation, elle est suffisamment déplorable. Il y a d'autres riches que ceux dont la fréquentation vous est interdite. Ceux-là vous secourront parce que l'Evangile leur en fait une obligation; ils s'acquitteront de ce devoir avec un respect que vous ne rencontrerez pas chez les autres, parce que Jésus-Christ vous a pris sous sa protection en vous béatifiant : *Beati pauperes*, et qu'ils vous regardent, eux, comme les membres privilégiés de son corps mystique. Les méchants ne sont pas, d'ordinaire, prodiges de leurs biens. Quand ils le sont, c'est dans un but satanique. Ils font chèrement payer aux pauvres leurs largesses, en exigeant d'eux le sacrifice de ce qu'ils ont de plus cher au monde : le salut de leur âme. Demeurez donc les amis de Dieu et il ne vous abandonnera pas dans votre détresse. « J'ai vieilli, dit le Sage, et jamais je n'ai vu le juste abandonné. »

Ils sont aux honneurs, me dites-vous, et possèdent la puissance.

La souveraine puissance réside en Dieu. Celle des méchants est de courte durée. Aujourd'hui ils sont au pouvoir et, demain, dans la poussière : *Deposuit potentes de sede*. Un souffle du Tout-Puissant suffit à les renverser.

Pour conserver votre place, ajoutez-vous, ou, pour en obtenir une à votre fils, il vous faut gagner leurs bonnes grâces.

Ah! que vous êtes malheureux de préférer les bonnes grâces des hommes à celles de Dieu! Une place! je n'en connais pas de meilleure que celle que Dieu nous destine dans son paradis. Assurez-vous celle-ci. Soyez de bons chrétiens, et vous serez d'honnêtes citoyens. Et les citoyens honnêtes, la Patrie, tôt ou tard, sait les apprécier et les récompense en les appelant au poste d'honneur qu'ils méritent.

5^o Enfin, — et c'est la dernière objection à laquelle je veuille répondre, — enfin me dira quelqu'un : « Avec qui aller? Quelles personnes fréquenter? Il faut donc rester chez soi, puisque de nos jours, plus que jamais, on peut appliquer à la société la parole de Notre-Seigneur : *Mundus totus in maligno positus*, le monde n'est que malice. »

Ah! répliquerai-je à quiconque me tiendrait ce langage : Taisez-vous, vous calomniez vos con-

temporains. Je sais que, depuis quelques années, le mal a fait d'immenses progrès, et que le nombre des méchants s'est considérablement accru. Malgré tout, les bons sont plus nombreux que les méchants. Pour ne parler que de cette paroisse, je me dresserais contre celui qui soutiendrait le contraire et lui répondrais avec toute l'énergie dont je suis capable : « Vous calomniez mes paroissiens. »

Non vraiment, le nombre des mauvais ne l'emporte pas sur celui des bons. Je proteste contre cette erreur. Le bruit que font les méchants n'a pas peu contribué à accrédi-ter cette illusion. Ils sont tapageurs de leur nature. De plus, ils savent, eux, se grouper, s'entendre. Ils donnent ainsi raison à la parole de Jésus-Christ : « Les fils des ténèbres sont plus prudents que les enfants de lumière. » Voilà pourquoi on les croit nombreux. Et puis, ils ont de l'audace : ils parlent, ils agissent. Que les vrais fidèles, que les enfants de Dieu, que les amis de Jésus-Christ, de la vérité et du bien, serrent leurs rangs, parlent et agissent pour défendre la sainte cause, et vous constaterez que leurs phalanges l'emportent sur les bataillons des pervers.

J'ai fini. Je pense avoir donné une réponse suffisante aux principales objections que font certains chrétiens contre la fréquentation des mauvaises compagnies, et avoir réduit à néant les prétextes qu'on allègue ordinairement, pour excuser des relations que désavoue une conscience délicate. Votre ligne de conduite est nettement tracée. Vous ne pouvez fréquenter les méchants. Je sais qu'ils vous tendent les bras, qu'ils cherchent à vous attirer par des paroles mielleuses. Ils vous charment par leurs perfides discours comme la couleuvre charme le petit oiseau. Mais prenez garde, c'est pour votre malheur, pour votre perte. Les bons ne vous repoussent pas, tant s'en faut. Ne vous fourvoyez donc pas dans la société des premiers où vous ne tarderiez pas à entendre attaquer, avec ménagement d'abord, puis avec une audace toujours croissante, votre foi avec ses salutaires pratiques, et tout ce que vous avez de plus cher au monde. Puisque vous êtes bons, allez aux bons. Dans leur société, vous vous sanctifierez au lieu de vous pervertir. Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

PREMIÈRE PARTIE

Symbole

Préliminaires

I

NATURE DU SYMBOLE

— Ainsi que nous l'avons vu au commencement de ce catéchisme, la religion se divise en trois parties dont la première renferme les vérités qu'il faut croire.

Ne pourriez-vous pas me dire où se trouvent les principales et les plus nécessaires de ces vérités ?

— Dans le Symbole des apôtres.

— Qu'est-ce donc que ce symbole ?

— C'est tout à la fois une marque distinctive et un abrégé.

— Pourquoi dites-vous que le symbole est une marque distinctive ?

— Parce qu'il sert à distinguer le chrétien, le catholique de celui qui ne l'est pas.

— Comment cela ?

— Celui qui sait et récite le symbole exactement et sans le mutiler, montre, par là, qu'il est un vrai fidèle.

Celui, au contraire, qui l'ignore et le mutile en le récitant, laisse voir qu'il n'est pas de l'Eglise catholique.

— Dans une armée, que font les chefs pour que leurs soldats puissent se faire reconnaître ?

— Ils leur donnent un mot d'ordre ou de passe.

— Qu'est-ce que le symbole ?

— C'est comme le mot d'ordre ou de passe des chrétiens pour se reconnaître entre eux.

— De quoi le symbole est-il l'abrégé ?

— Le symbole est l'abrégé des vérités de la religion.

— Contient-il tous les articles de notre foi ?

— Non, il ne contient pas ouvertement ou explicitement tous les articles de notre foi, mais seulement les plus nécessaires.

— Pourriez-vous m'indiquer les vérités essentielles exprimées dans le symbole ?

— L'existence de Dieu, — ses perfections, — l'œuvre de la création.

Le mystère de la sainte Trinité, — le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire du fils de Dieu conçu du Saint-Esprit et né de la vierge Marie, — le mystère de la Rédemption, ou la passion et la mort du Souverain, — sa descente aux enfers, — sa résurrection, — son ascension, — son repos éternel dans la gloire et la puissance, — son avènement pour le jugement général.

L'Esprit sanctificateur, — son œuvre, l'Eglise catholique, établie pour le salut des hommes, avec les dogmes si touchants de la communion des saints et du pardon des péchés.

Les fins dernières, la résurrection des corps et la vie éternelle, ou le Paradis et l'Enfer.

Telles sont les principales vérités exprimées dans le symbole des apôtres.

II

ORIGINE DU SYMBOLE

— Pourquoi l'appellez-vous symbole des apôtres ?

— Parce que ce sont les apôtres qui l'ont composé.

— Est-ce que les apôtres ont inventé ou trouvé eux-mêmes les vérités du symbole ?

— Non, c'est Jésus-Christ, fils de Dieu qui les leur a enseignées.

— Quelle a donc été l'œuvre des apôtres ?

— Avant de se disperser par toute la terre, ils

se sont réunis pour faire ce petit abrégé des principales vérités de la foi.

- Combien y avait-il d'apôtres ?
- Douze.
- Combien y a-t-il d'articles dans le symbole ?
- Douze.
- Qu'est-ce que pensent certains auteurs ?
- Que chaque apôtre aurait fait un article du symbole.

III

RAISON D'ÊTRE DU SYMBOLE

— Pourquoi les apôtres ont-ils fait ce petit abrégé des principales vérités de la religion ?

- 1^o Pour que les fidèles puissent apprendre et retenir facilement ces vérités si importantes.
- 2^o Pour qu'il leur soit facile de faire des actes de foi sur ces vérités.
- 3^o Pour qu'ils puissent se reconnaître entre eux, se distinguer des infidèles et se tenir en garde contre les faux docteurs.
- 4^o Pour qu'ils aient tous une même règle de foi, c'est-à-dire qu'ils croient tous les mêmes vérités.

IV

DEVOIRS IMPOSÉS PAR LE SYMBOLE

- Quel est votre premier devoir envers le symbole ?
- C'est de le connaître.
- Que faisait-on autrefois avant de baptiser les grandes personnes ?
- On leur faisait réciter le symbole.
- Pourquoi ?
- Entre autres motifs, pour s'assurer si ces personnes le savaient.
- Ce qu'on faisait autrefois, le fait-on encore aujourd'hui ?
- Oui, et pour les mêmes raisons.
- Savez-vous ce qui se pratique au baptême des petits enfants ?
- On exige que les parrains et marraines récitent le symbole.
- Pourquoi ?
- Toujours pour rappeler qu'il faut le savoir.
- Suffit-il de connaître les mots du symbole ?
- Non, il faut encore savoir, chacun selon sa capacité, ce que les mots signifient.
- Que faudrait-il penser de celui qui, ignorant les vérités du symbole, refuserait de les apprendre ?
- Il serait en état de péché, et indigne de recevoir les sacrements.

..

— Quel est votre second devoir envers le symbole ?

— Croire avec fermeté les vérités qu'il renferme, ainsi que nous l'avons expliqué en parlant de la foi.

..

— Quel est votre troisième devoir envers le symbole ?

— Le réciter, afin de ne pas l'oublier et de faire des actes de foi sur les vérités qu'il contient.

— Qu'a fait l'Eglise pour que nous récitons le symbole ?

— Elle l'a mis dans les prières du matin et du soir, ainsi que dans l'office du Bréviaire récité par les prêtres.

— Que nous dit saint Ambroise ?

— Il nous dit : « Récitez le symbole en vous levant et en vous couchant. »

..

— Quel est votre quatrième devoir envers le symbole ?

— Le professer extérieurement.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire montrer d'une manière extérieure et visible sa croyance aux vérités du symbole et sa fidélité à Dieu et à Jésus-Christ.

— Que dit, à ce sujet, l'apôtre saint Paul ?

— Il dit : « Il faut croire de cœur pour être justifié, et confesser de bouche pour être sauvé. » (Rom. x, 10.)

— Que dit à son tour Notre-Seigneur ?

— Il dit : « Si quelqu'un rougit de moi devant les hommes, je rougirai de lui et le désavouerai devant mon Père. »

— Quel sentiment éprouve-t-on pour l'enfant qui rougit de son père et n'ose pas le reconnaître ?

— Un sentiment d'indignation et de mépris.

— Que doit-on penser de celui qui n'ose pas se dire enfant de Dieu et disciple de Jésus-Christ ?

— Que c'est un lâche digne du plus profond mépris.

— Que fit Constance Chlore, prince païen, père du grand Constantin, lorsque parut l'édit de Dioclétien ordonnant de sacrifier aux idoles ?

— Il rassembla ses officiers et leur dit : « Sacrifiez aux idoles, ou renoncez à vos places. »

— Qu'arriva-t-il ?

— Presque tous se déclarèrent chrétiens, et consentirent à tout perdre plutôt que de renoncer à Jésus-Christ.

Quelques-uns seulement n'osèrent pas se montrer chrétiens et sacrifièrent aux idoles.

— Que dit Constance à ces derniers ?

— Il leur dit : « Comment puis-je compter sur votre fidélité, vous qui vous montrez perfides et traîtres à l'égard de Dieu ? »

— Et ensuite ?

— Ensuite il les chassa honteusement.

— Que dit-il aux premiers ?

— Il les combla d'éloges et leur garda sa confiance et leurs places.

— Quel est donc le bon moyen de se faire estimer et honorer, même par les ennemis de la religion ?

— C'est de se dire et de se montrer franchement chrétien par la profession extérieure du symbole.



CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

XXVI

DERNIÈRE MISSION ET MORT D'ELIE. (896)

I. Ochosias, fils d'Achab, n'avait ni la fermeté ni la sagesse de Josaphat. Moab s'affranchit de sa domination après la mort d'Achab, et c'est sur lui sans doute que Mésa remporta les triomphes célébrés avec tant d'orgueil et d'exagération par la stèle de Daïbon. Enfin il fut lui-même victime d'un grave accident. Un jour qu'il s'appuyait sur la balustrade de son palais, à Samarie, il tomba et faillit se tuer. Au lieu de reconnaître la main de Dieu qui le frappait pour son impiété, il eut recours aux infâmes divinités des Philistins, à Béalzéub — le dieu des mouches — ainsi appelé par les Hébreux sans doute par raillerie.

— Allez, dit-il à ses serviteurs, consultez pour moi Béalzéub, le dieu d'Accaron. Que je sache si je dois survivre à ce mal.

Jéhovah n'avait cessé d'avertir Achab par la voix d'Elie. Il l'avait châtié par une sécheresse de trois années, éclairé par le foudroyant miracle du Carmel, repris avec de terribles menaces après la mort de Naboth ; il l'avait même sauvé des mains de Bénhadad, qui l'assiégeait dans Samarie. Toute la vie d'Achab avait été remplie de la parole et du rayonnement de Jéhovah, sa mort n'était que l'exécution éclatante de l'arrêt divin, et voilà que son fils, oubliant ces grandes leçons de reconnaissance et de justice, allait demander la vie à des démons impuissants ! Dieu voulut punir sur-le-champ cet outrage.

Un ange vint trouver Elie, le dévoué serviteur, l'homme des hardis messages, doux pour la veuve de Sarepta, mais fier devant les rois prévaricateurs :

— Lève-toi, lui dit-il, trouve-toi sur le passage des envoyés d'Ochosias, et tu leur parleras ainsi : « Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu en Israël, que vous allez consulter Béalzéub, le dieu d'Accaron ? C'est pourquoi, voici ce que dit Jéhovah : « Roi d'Israël, tu ne descendras plus du lit sur lequel « tu es monté. Tu mourras ! »

Elie les rencontra sortant de Samarie, et leur fulmina la sentence divine. Epouvantés, ils n'allèrent pas plus loin, et revinrent auprès d'Ochosias qui leur demanda la raison de leur prompt retour. Ils racontèrent ce que leur avait dit le terrible inconnu. — « Quels étaient les traits de son visage ? Comment était-il vêtu ? dit-il. » — « C'était un homme à longue barbe, couvert d'une tunique de peau de chèvre. » — « Alors c'était Elie de Thesbé, fit le prince. »

Et il envoya pour l'arrêter un capitaine avec cinquante hommes. Elie était assis au sommet d'une montagne. L'officier lui cria durement : — « Homme de Dieu, le roi vous ordonne de descen-

dre. » — « Si je suis un homme de Dieu, répondit Elie, que le feu du ciel descende et te dévore, toi et tes hommes. » Et le feu du ciel tomba aussitôt et les consuma. Un autre capitaine qui se présenta avec sa troupe lui parla d'une manière non moins outrageante et subit le même sort. Mais un troisième instruit par cette double et sévère leçon, s'approcha humblement du prophète, et, agenouillé devant lui, dit d'un ton suppliant : « O homme de Dieu, épargnez ma vie et celle de mes hommes. A votre voix le feu du ciel a dévoré déjà les deux officiers qui m'ont précédé avec leur cinquante hommes ; je vous en prie, ayez pitié de moi. » Alors l'ange du Seigneur parla à Elie : « Descends avec lui, va chez le roi, et sois sans crainte. »

Elie obéit et, se présentant devant Ochosias, il lui répéta l'anathème divin : « Voici ce que dit Jéhovah : « Puisque tu as envoyé des messagers pour consulter Béalzéub, comme s'il n'y avait pas en Israël un dieu que tu puisses interroger, tu ne descendras plus de ton lit, tu mourras. »

Et il sortit tranquillement, sans que l'on osât mettre la main sur lui, si imposante était la majesté de son attitude et de son regard. On sentait que cet homme était investi d'une mission supérieure et que déjà par le cœur, par la pensée, par l'âme il vivait dans le ciel. Le glaive d'acier ne se tire pas contre les anges. Ochosias mourut peu après et son frère Joram d'Israël lui succéda. Elie rentra dans sa solitude du Carmel, n'interrompant plus désormais ses communications avec Dieu que pour descendre quelquefois dans les écoles de prophètes, et les pénétrer de son esprit de religion profonde et de sainte audace.

C'est Samuel qui avait fondé ces écoles ou communautés qui ressemblaient assez à nos monastères. Les prophètes y vivaient ensemble, séparés du peuple, à la campagne, dans une pieuse retraite. Ils priaient, chantaient des hymnes et des cantiques, étudiaient la loi de Moïse, obéissant à un supérieur que Dieu leur avait désigné ou directement ou par le choix d'un personnage qu'autorisaient sa sainteté ou ses miracles. On venait chez eux consulter le Seigneur ; le peuple se réunissait dans leurs communautés les jours de néoménie et de sabbat pour y entendre la lecture et l'explication des livres saints. Leur vie était admirablement pure, afin de mieux entendre l'inspiration divine. Ils bâtissaient eux-mêmes leurs cellules, coupaient leur bois, cultivaient leurs champs. Quand bientôt nous raconterons les miracles d'Elisée parmi ses chers prophètes, on croira lire une page pleine de fraîcheur racontant les premières ferventes années des moines de saint Benoît ou de saint Maur. Tous ne prophétisaient pas, mais tous se distinguaient par leur piété et la sainteté de leurs mœurs. Tant que les Hébreux sont gouvernés par les Juges, qui étaient eux-mêmes investis de l'esprit prophétique, ces écoles n'avaient point de raison d'être, mais Samuel les fonde pour servir de contrepoids à l'autorité royale qui, avec Saül, se fait bientôt envahissante et personnelle. Les prophètes constituent un

corps indépendant et fort, qui garde le dépôt de la loi et des vénérables traditions, qui résiste jusqu'au sang pour les défendre ; et combien d'entre eux sont morts par tous les supplices, martyrs inconnus qui faisaient de leurs cours le sanctuaire de la foi et de la vérité religieuse, qui demeuraient malgré toutes les persécutions, le type de la fermeté, de l'héroïsme, de vrais caractères, l'honneur du pays, le centre de la nation dont l'âme vivait des sentiments de leur âme !

Lorsque Jéroboam a chassé d'Israël les prêtres légitimes, les prophètes restent qui les remplacent ; et il suffit de lire les pages qui précèdent pour comprendre l'action profonde qu'ils exercent sur le peuple, pour juger de l'intensité de la vie religieuse qu'ils conservent dans ces contrées vouées par l'impiété de leurs souverains au culte de Baal. Aussi en Israël une seule autorité reste debout, celle des prophètes, et bientôt dans Juda, également livré après Josaphat à des rois pervers, ce sont les prophètes qui sauveront le pays : Joïada, Joad, Isaïe ou Jérémie, et leur voix sera seule écoutée parce que seule elle demeure respectée. Ils seront les vrais rois.

II. Un pressentiment secret ou plutôt une inspiration du ciel avertissait les prophètes qu'Elie devait les quitter bientôt. Un jour il dit à Elisée en quittant Galgala : « Reste ici, car le Seigneur m'a envoyé à Béthel. » — « Vive Jéhovah et vive votre âme, reprit le fidèle disciple, je ne vous abandonnerai pas ! » Comme ils descendaient vers Béthel, les jeunes prophètes de Béthel vinrent dire à Elisée : « Savez-vous que Jéhovah doit nous enlever aujourd'hui notre maître ? » — « Je le sais, répondit-il. Ne dites rien. »

Elie lui dit : « Reste ici, le Seigneur m'a envoyé à Jéricho. » Elisée s'attacha à ses pas, et quand ils furent à Jéricho, les prophètes vinrent lui donner le même avis.

— « Reste ici, dit encore Elie, le Seigneur m'a envoyé jusqu'au Jourdain. » Elisée refusa avec la même insistance et ils partirent ensemble. Cinquante prophètes les suivaient de loin. Elie arriva sur les bords des Jourdain. Il eut voulu, comme Moïse, se soustraire sans bruit à la terre et, après une vie si éclatante, disparaître et s'ensevelir dans le plus humble des oublis : Moïse du moins avait pu renvoyer les vieillards qui l'accompagnèrent sur le mont Nébo. Pour lui, moins heureux, ses enfants ne voulaient point le quitter, et Elisée se serrait avec angoisse contre son cher et doux maître. Du moins lui seul, le disciple bien-aimé, serait témoin de sa gloire. C'est pourquoi Elie prit son manteau, le plia et frappa les eaux du fleuve qui se divisèrent, et ils passèrent à pied sec.

Quand ils furent sur l'autre rive, Elie dit à Elisée : « Demande-moi ce que tu veux que je fasse pour toi avant que Dieu nous sépare. » — « Faites, répondit le disciple, que votre double esprit de miracles et de prophétie repose sur moi. » — « Tu demandes une chose difficile, dit le prophète. Cependant si tu me vois quand je serai enlevé au

ciel, ta demande sera exaucée ; si tu ne me vois pas, elle ne le sera point. »

Il parlait ainsi afin d'élever son âme et d'aiguiser en lui le désir du ciel et de choses de Dieu. Et ils continuaient à marcher s'entretenant ensemble, quand tout à coup un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent. Elie monta au ciel dans un tourbillon, et Elisée le voyait, le suivait des yeux, et s'écriait : « Mon père ! mon père ! Vous qui êtes le char d'Israël et son conducteur ! » Il pensait en lui-même : « Que deviendra Israël sans son guide, et moi sans mon père très aimé ? » Tout à coup il ne le vit plus et dans sa douleur il prit ses vêtements et les déchira.

C'est ainsi qu'il devait quitter la terre, cet homme de feu, monté sur un char de feu, « son char de triomphe, dit saint Ambroise, car il avait lutté non seulement contre des princes barbares, mais contre les délices du siècle. Les mœurs dépravées sont plus difficiles à vaincre que l'ennemi qui vous attaque à la pointe du glaive, et la milice des méchants est moins redoutable que la contagion du vice. Dieu lui a donné un char de gloire, des chevaux de feu, pour le récompenser de sa constance et de son habileté à conduire dans la droiture les choses humaines. Il a su conduire le bon combat, il est couronné de la palme éternelle des victorieux. » Il est l'homme intègre, qui ne connaît que Dieu et le droit, le défenseur des petits, le prophète intrépide qui dit sans voile la vérité aux rois, sans souci de sa vie qu'il expose sans cesse. Il est grand par tous les côtés. Il est le modèle des contemplatifs et des hommes d'action, de ceux qui prient comme de ceux qui parlent, des apôtres comme des prophètes, des martyrs comme des vierges. Sa virginité, dit saint Ephrem, c'est le char qui le conduit au ciel auprès des anges, vierges comme lui. Et c'est parce que l'humaine nature ne saurait être parfaite que ce sage « conducteur » de sa vie dépasse un jour les bornes du zèle.

Il est le type de Jean-Baptiste qui comme lui fera la leçon aux rois, et l'Ecriture pour louer le Précurseur, « le plus grand des enfants des femmes, » ne trouve pas d'éloge plus fort que celui-ci : « Il marchera devant le Christ avec l'esprit et la vertu d'Elie. »

Il est surtout le type du Sauveur, dit saint Augustin. « Il est persécuté par les Juifs, Jésus-Christ est réprouvé et trahi par eux. L'un abandonne son pays, l'autre laisse la synagogue. Le premier s'exile dans le désert, le second s'exile sur la terre. » Elie enfin monte au ciel comme Jésus-Christ y montera le jour de son Ascension.

Cette figure merveilleuse a marqué dans le monde, et l'humanité n'a pas oublié ses rigides et glorieux traits. Elle l'a vu s'élever au ciel, mais elle n'a pas cru qu'il fût mort. Aussi Malachie annonce que Dieu, après l'avoir caché à la terre, « l'enverra à l'approche de son jour grand et terrible. Il réunira les cœurs des enfants et des pères, de peur qu'en arrivant Jéhovah ne frappe la terre d'anathème. » (Mal. iv.) Il apparaît sur le Thabor

avec Moïse, auprès de Jésus-Christ transfiguré, s'entretenant avec lui, Dieu voulant les sacrer ainsi : l'un, le prince des législateurs, l'autre, le maître des prophètes, l'un et l'autre ses plus parfaits modèles dans l'Ancien Testament. Les Apôtres ravis descendent de la montagne, préoccupés surtout de lui, car ils ne le croient pas mort et ils demandent à Jésus-Christ : « Pourquoi les Scribes disent-ils qu'Elie doit venir ? » Et Jésus-Christ répond : « Elie, c'est-à-dire Jean-Baptiste est venu, mais ils ne l'ont pas connu, et ils l'ont traité comme il leur a plu. » Mais il ajoute aussi : « Elie viendra et rétablira toutes choses. »

Elie n'est donc pas mort. Dieu, dit saint Grégoire-le-Grand, l'a fait transporter dans une région inconnue où il vit heureux, n'ayant plus à soutenir les combats de l'esprit et de la chair, attendant le jour où il reviendra à la fin du monde payer sa dette au trépas. Alors lui et Hénoc seront les deux témoins de Dieu, représentant, l'un les hommes d'avant, l'autre les hommes d'après le déluge, témoignant contre l'Antechrist, l'incarnation de Satan, que Jésus-Christ est le fils de Dieu et le roi de l'univers, le témoignant par le témoignage du sang, le plus éclatant et le plus persuasif de tous. Il n'est pas mort, remarque saint Grégoire, puisqu'il a eu besoin, pour monter au ciel, d'un secours étranger, d'un char de feu, des anges, tandis que le Rédempteur y monte par sa propre puissance. Il reviendra, mais avec quel zèle de feu, quelle ardeur de parole et d'action ! Il remuera toutes les âmes, convertira les gentils et les Juifs, convaincra de méchanceté les soldats de Satan. Jusque là il demeure dans une sorte de paradis, où les anges le visitent, où il se nourrit de la seule parole de Dieu, chantant sans cesse les grâces et les gloires du Seigneur qui l'a choisi entre tous pour cette mission de confiance d'être avec Hénoc le champion de sa cause.

« Heureux ceux qui vous ont vu, s'écrie dans son enthousiasme le pieux auteur de l'Ecclésiastique, heureux ceux qui furent honorés de votre amitié ! Car nous vivons bien de cette vie présente, nous autres, mais un jour, qui se souviendra de notre nom ? » (Eccl. XLVIII, 14). Nous pouvons ajouter, après avoir admiré cette merveilleuse figure, où éclate surtout le zèle qui puise sa flamme dans un incomparable amour de Dieu : « Heureux ceux qui le verront un jour, et qui auront l'honneur de combattre à ses côtés ! Heureux encore ceux qui deviennent ses proches en faisant partie de la famille du Carmel qu'il a lui-même fondée, et qui sont honorés de son amitié, de sa protection ! »

III. Quand Elisée eut perdu de vue son père et le char de feu qui l'enlevait, exhalé sa douleur et ses angoisses, il regarda à ses pieds et vit le manteau qu'Elie avait laissé tomber. Il le prit et revint sur la rive du Jourdain. Il frappa les eaux avec le manteau du prophète, mais elles ne se divisèrent point : « Hélas ! s'écria-t-il, où est-il main-

tenant le Dieu d'Elie ? » Il les frappa une seconde fois et elles se partagèrent et il traversa le fleuve.

En voyant ce miracle, les fils des prophètes qui observaient de loin du côté de Jéricho se dirent entre eux : « L'esprit d'Elie s'est reposé sur Elisée. » Et ils vinrent à sa rencontre et se prosternèrent devant lui jusqu'à terre.

Et ils lui dirent : « Voilà cinquante hommes robustes avec nous qui vont chercher votre maître ; car peut-être l'esprit de Dieu l'a conduit sur une montagne ou dans une de nos vallées. » — « N'y allez pas, » répondit-il. Eux voulurent y aller malgré lui, mais bientôt ils revinrent auprès de lui, à Jéricho où il avait fixé sa demeure, et il les réprimanda : « Ne vous avais-je pas dit : N'y allez pas ? »

Alors les habitants de la ville lui dirent : « Le séjour de notre cité est excellent, mais les eaux sont mauvaises et elles stérilisent la terre. — Apportez-moi un vase neuf, dit-il, et remplissez-le de sel. » Il sortit, s'approcha de la fontaine, et y jeta le sel en disant : « Voici la parole de Jéhovah : J'ai guéri ces eaux, désormais elles n'engendreront plus la mort ni la stérilité. » Et les eaux furent guéries.

De là il monta à Béthel. Des enfants l'ayant aperçu sortirent de la ville, et ils l'insultaient en disant : « Monte, chauve ! monte, chauve ! » Car Elisée n'avait plus de cheveux sur la tête. Il les regarda, et ils ne cessèrent point leurs railleries. Alors il les maudit au nom du Seigneur. Aussitôt deux ours sortirent de la forêt voisine et se jetèrent sur les quarante-deux enfants, pâles d'effroi, qu'ils mirent en fuite¹.

Elisée se retira ensuite quelque temps sur le mont Carmel, puis il revint à Samarie. C'est de là qu'il partit et accompagna les trois rois dans l'expédition contre Moab, où il fit jaillir en plein désert une source abondante, pour désaltérer les armées qui se mouraient de soif.

¹ Ainsi que Duclot l'a fait observer dès l'époque de Voltaire, et pour répondre aux ineptes plaisanteries de Bolingbroke et de Tindal à ce sujet, le sens de l'hébreu est celui-ci. (Note de l'abbé Darras, t. II, p. 632).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 augusti 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XXI

VERTU DE CHARITÉ

7^e Les Œuvres de miséricorde corporelle

Il ne suffit pas, m. f., d'assister le prochain dans ses besoins spirituels ; il faut aussi le secourir dans ses besoins corporels. Les théologiens qui ont compté sept œuvres de miséricorde spirituelle ont également compté sept œuvres de miséricorde corporelle : donner à manger à ceux qui ont faim et à boire à ceux qui ont soif, donner l'hospitalité aux étrangers, vêtir ceux qui sont nus, soigner les malades, racheter les captifs, visiter les prisonniers, enfin ensevelir les morts. Toutes ces œuvres se résument dans le précepte de l'aumône. C'est donc de l'aumône que nous allons parler aujourd'hui. Nous dirons premièrement pourquoi il faut la faire, deuxièmement comment il faut la faire.

I

Deux raisons nous obligent à faire l'aumône : l'autorité de Dieu qui nous le commande et notre propre intérêt qui l'exige.

1. D'abord Dieu a fait de l'aumône un précepte rigoureux. Les hommes n'aiment pas généralement s'occuper des malheureux ; tandis que chacun fait sa cour aux riches, on délaisse les pauvres et on évite même leur présence. David était profondément pénétré de cette insensibilité des hommes quand il disait à Dieu : Seigneur, on vous abandonne les pauvres, *tibi derelictus est pauper*. Oui, on les lui abandonne ; mais aussi il les a pris sous sa protection et a imposé aux riches l'obligation de les soulager.

Ouvrons l'Evangile. Nous y lirons à chaque page le précepte de l'aumône. Tantôt Jésus s'élève contre la dureté des riches avarés, en nous montrant le mauvais riche enseveli dans l'enfer parce que pendant sa vie il avait été sourd aux cris du pauvre Lazare ; tantôt il promet à la pratique de l'aumône les plus belles récompenses. D'autres fois il nous presse d'être miséricordieux, afin que nous obtenions nous-mêmes miséricorde. Partout et en mille manières il nous rappelle cette obligation.

Il l'appuie du reste d'une rigoureuse sanction. Au jugement dernier, nous dit-il, le souverain juge se tournant vers ceux qui seront à sa gauche leur dira : Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger et vous ne m'avez pas reçu ; j'étais nu et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade, j'étais en prison, et vous ne m'avez pas visité. Alors ceux-ci lui diront : Seigneur, quand est-ce donc que nous vous

avons vu ainsi dans l'indigence sans vous assister ? Et il leur répondra : En vérité je vous le dis, ce que vous avez négligé de faire au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez refusé. Remarquez bien, m. f., que ces paroles ont été prononcées par Jésus-Christ. On sera donc damné pour n'avoir pas fait l'aumône ; refuser de la faire quand on le peut est un péché mortel.

Ne dites donc pas que vos biens sont à vous, que vous les possédez légitimement. Oui, par rapport aux autres hommes, vous en êtes les propriétaires ; mais par rapport à Dieu, vous n'en êtes que les dépositaires. Dieu vous en donne l'usage pour le temps de votre vie, mais il veut que vous en usiez suivant ses intentions ; et sa volonté expresse est que vous donniez votre superflu aux pauvres. Ce que ceux-ci vous demandent comme une charité, Dieu l'exige comme une dette. Ce blé qui est caché dans vos greniers est à ce pauvre qui meurt de faim ; ces vêtements que vous tenez enfermés sont à cet homme qui n'a point d'habits ; cet argent que vous tenez enfoui appartient à ce pauvre indigent. Ne croyez pas, riches du monde, qu'en faisant l'aumône, vous faites plus que votre devoir. Non, vous exécutez simplement l'ordre du Maître de qui vous tenez tous vos biens.

2. D'ailleurs ce n'est pas seulement l'ordre de Dieu, c'est aussi notre propre intérêt qui exige que nous fassions l'aumône. Devant Dieu, il n'y a ni riches ni pauvres ; nous sommes tous des mendiants. Tous nous recevons toute chose de lui pendant cette vie, et le ciel qu'il nous réserve après la mort n'est en réalité qu'une aumône faite à notre misère. Eh bien ! m. f., s'il est vrai que nous pouvons compter sur Dieu, s'il s'est engagé à se montrer miséricordieux envers nous, il a cependant mis à sa promesse une condition : c'est que nous serons nous-mêmes miséricordieux envers nos frères qui sont dans le besoin. C'est par l'aumône que nous obtiendrons tout de sa main toute puissante, et le bonheur de la vie présente, et celui de la vie future.

A l'aumône en effet, Dieu a promis d'abord les bénédictions temporelles. Donner aux pauvres, dit l'Ecriture, c'est prêter à Dieu. Quand on prête aux hommes on court toujours beaucoup de risques ; mais quand on prête à Dieu on est certain d'être payé avec usure. D'abord c'est une vérité d'expérience que jamais l'aumône n'a apporté la disette au sein des familles, que toujours au contraire elle y a apporté l'abondance. Et puis combien de moyens Dieu n'a-t-il pas de récompenser les biens qu'on lui prête en les donnant aux pauvres ! C'est un malheur, une disgrâce, une maladie dont il nous préserve ; ou bien c'est une faveur inattendue qu'il nous envoie, une bénédiction spéciale qu'il accorde à notre travail.

Ajoutez à cela la joie que l'on éprouve à faire du bien. Il n'y a pas sur la terre une jouissance comparable à celle-là. Demandez-le plutôt à ceux qui ont l'habitude de servir les pauvres et de sou-

lager leurs misères : ils vous diront tous qu'il y a dans l'aumône un contentement ineffable pour celui qui la donne. Demandez-le même à ceux qui n'étant pas chrétiens, ont été bienfaisants quelquefois pour le malheureux. Ils vous avoueront tous avec le poète qu'ils ont trouvé là leur plus grand plaisir :

J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.

C'est que plus on est miséricordieux, plus on devient semblable à Dieu. Et le bonheur, suivant la remarque d'un philosophe, consiste avant tout à sentir son âme bonne.

Mais, m. f., si l'aumône nous assure tant d'avantages sur la terre, c'est surtout au ciel qu'elle sera récompensée. C'est surtout par elle en effet que nous pourrions obtenir la rémission de nos péchés. Tandis que Jésus a dit : Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux ; il a prononcé contre les riches une malédiction terrible : Malheur à vous qui êtes riches : *Vae vobis divitibus!* C'est que les richesses sont pour ceux qui les possèdent la cause de bien des péchés. Pourtant Jésus a indiqué à ces derniers le moyen d'entrer dans son royaume et d'effacer leurs péchés ; et ce moyen c'est l'aumône. Voulez-vous, leur dit-il, que vos péchés vous soient remis ? rachetez-les par des aumônes : *peccata tua eleemosynis redime*. Voulez-vous que je vous fasse miséricorde ? soyez vous-mêmes miséricordieux : *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur*. Enfin voulez-vous aller au ciel ? employez vos richesses qui servent ordinairement à l'iniquité, pour vous faire des amis qui vous recevront dans les tabernacles éternels : *Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis*.

Eh bien ! m. f., puisque les biens promis aux personnes charitables pour le temps et pour l'éternité sont si grands et si nombreux, qui donc ne serait enflammé du désir de la faire ?

Vous me demandez maintenant comment il faut donner l'aumône ; c'est ce qu'il nous reste à examiner.

II

Pour le faire, nous répondrons aux deux questions suivantes : Combien faut-il donner ? Avec quelle intention faut-il donner ?

A la première question les théologiens répondent : il faut donner son superflu. Mais qu'est-ce que le superflu ? D'une manière générale, on appelle superflus les biens qui ne sont pas nécessaires. Pour mieux entendre cette définition, distinguons deux cas. Quand le prochain se trouve dans une nécessité extrême, c'est-à-dire exposé faute de secours à perdre la vie, nous devons sous peine de péché grave, à moins de nous trouver dans une pareille nécessité, lui procurer tout ce qu'il faut pour le sortir de ce danger. Mais c'est là un cas bien rare ; le plus souvent les pauvres que nous avons à secourir ne souffrent que d'une nécessité commune. Alors que faut-il entendre par le superflu ?

M. f., Dieu ne nous défend pas de mener un

train de vie conforme à notre condition, ni de prendre de temps en temps quelques divertissements, ni de faire des économies pour les besoins futurs, ni même d'augmenter notre fortune, surtout si nous avons une famille à élever. Mais il nous défend de paraître plus que nous ne sommes, de perdre notre vie en amusements continuels ; surtout il nous défend la vanité, le luxe, la débauche, le jeu, tous ces crimes où s'engloutissent journellement tant de fortunes. Retranchez tous ces excès et vous aurez le superflu, c'est-à-dire le bien des pauvres.

Après cela, ce superflu varie nécessairement en proportion de la richesse. Si vous avez beaucoup, dit l'Écriture, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu, mais de bon cœur. C'est un fait reconnu depuis longtemps que les plus fortunés sont les moins charitables. Ceux mêmes d'entre les riches qui prétendent s'acquitter du devoir de l'aumône, se contentent pour l'ordinaire de donner ici et là un sou aux mendiants qu'ils rencontrent. Et avec cela ils se croient quittes envers les pauvres. Non, leur devoir n'est pas rempli, parce que leurs aumônes ne sont pas en proportion avec leurs richesses. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup.

L'Écriture ajoute pour ceux qui ne sont pas riches : Si vous avez peu, donnez peu, mais de bon cœur. C'est qu'en effet le précepte de l'aumône oblige tout le monde ; un pauvre peut toujours trouver un plus pauvre que lui. S'il n'a pas d'argent, il peut être riche de force, de santé, d'industrie : il y a mille manières de secourir le prochain. D'ailleurs, il n'y a personne qui ne puisse donner un verre d'eau froide. Eh bien ! Jésus-Christ en tiendra compte. Que les pauvres ne se désolent pas non plus s'ils ont peu à donner. Un jour Jésus regardait les Juifs jeter leurs aumônes dans le tronc du temple, quand parmi la foule des riches qui croyaient faire de généreuses offrandes, une pauvre veuve s'approcha et mit deux oboles. Vous voyez cette veuve, dit Jésus à ses apôtres : elle a donné plus que tous les autres.

C'est que Dieu, m. f., regarde moins à la valeur de l'aumône qu'à l'intention avec laquelle on la fait. Quelle doit donc être cette intention ?

D'abord disons ce qu'elle ne doit pas être. Jésus-Christ nous l'apprend dans l'évangile. Lorsque vous faites l'aumône, nous dit-il, ne sonnez pas de la trompette, et même que votre main gauche ignore ce que donne votre droite. En résumé il ne faut pas faire l'aumône par vanité. Il y a beaucoup d'hommes qui donnent aux pauvres, mais qui ne voudraient pas le faire si leur générosité ne venait à la connaissance de tout le monde. Leurs aumônes à la vérité profiteront toujours aux pauvres ; mais pour eux elles ne seront d'aucun profit. Ils ont donné, dit Jésus, pour être vus des hommes ; eh bien ! ils ont reçu leur récompense ; ils ont ce qu'ils ont cherché, de vains applaudissements ; ils n'auront pas autre chose. Ah ! m. f., si nous avions la foi, si nous nous rappela-

lions que l'aumône est pour nous un devoir rigoureux, si nous voyions Jésus-Christ lui-même dans la personne des pauvres, au lieu de nous enorgueillir de nos aumônes, nous tremblerions plutôt dans la crainte de n'en pas faire assez.

Voilà ce que ne doit pas être notre intention quand nous faisons l'aumône. Disons maintenant quelle elle doit être. Elle doit être la charité, c'est-à-dire l'amour du prochain et la compassion pour ses misères. Faire l'aumône, dit saint Chrysostôme, ce n'est pas simplement donner aux pauvres, c'est leur donner par compassion. Ainsi donc tout secours accordé aux malheureux ne mérite pas le nom d'aumône s'il n'est inspiré par la charité. Avant que d'ouvrir nos mains, il faut ouvrir nos cœurs à nos frères misérables. De sorte que la charité, qui s'appelle dans le cas présent compassion ou miséricorde, est le principe nécessaire de l'aumône. Même c'est elle qui en est la partie principale. Car en donnant notre bien, dit saint Grégoire, nous ne donnons que ce qui est hors de nous; mais en donnant notre compassion, nous donnons ce que nous avons de plus précieux, qui est notre cœur.

Terminons notre instruction, mes bien chers frères, en prenant la résolution de faire plus d'aumônes que nous n'en avons faites, et de les mieux faire. On peut se tromper en ne donnant pas assez, on ne peut pas se tromper en donnant trop. Il en est qui cherchent pour leur argent un placement sûr et avantageux. Je sais bien qu'une sage économie n'est pas défendue; mais je sais aussi que l'aumône est un devoir rigoureux. Je vous signale donc, m. f., un placement plus sûr et plus avantageux que tous les autres. Jetez votre superflu dans le sein des pauvres; votre épargne n'aura à craindre ni la rouille ni les vers: c'est un placement pour l'éternité, c'est le seul d'ailleurs qu'à la mort vous emporterez avec vous.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

QU'IL FAUT AVOIR LA PURETÉ D'INTENTION :
MERVEILLEUX EFFETS QU'ELLE PRODUIT.

Ce n'est pas un simple conseil qui nous est donné de purifier nos intentions en ordonnant nos actes vers Dieu comme vers le but suprême; c'est une obligation absolue qui nous est imposée. Il ne nous est pas plus loisible de nous y soustraire qu'à celle d'adorer Dieu et de le servir. Nous sommes chrétiens, enfants de Dieu, par là-même ses ouvriers; nous devons donc travailler pour lui, il l'exige. Douce et sainte obligation, chères âmes chrétiennes, que vous devez bénir et aimer! Nous allons vous la rappeler, ce soir, afin de vous la faire mieux comprendre, et nous vous en dirons les avantages afin de vous porter à la remplir plus fidèlement.

C'était bien de cette obligation que le grand apôtre Paul entendait parler aux premiers chré-

tiens quand il leur écrivait: « Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, et quelque autre chose que vous fassiez, faites tout au nom de Jésus-Christ, rendant gloire par lui à Dieu son Père (I Cor., x, 31). » Il veut que le chrétien n'agisse, dans toutes ses actions, qu'en vue de Dieu et pour lui rendre grâces au nom de Jésus-Christ. En citant les actes les plus vulgaires et les plus communs de la vie, il nous donne clairement à comprendre qu'il en doit être de même, à plus forte raison, pour les actions plus relevées.

Et notre bon Sauveur, nous a-t-il enseigné autre chose? En se proposant à nous pour modèle, ne nous fait-il pas un devoir de n'avoir, comme lui, d'autre intention que la gloire de son Père? « Je ne cherche pas ma propre gloire, disait-il un jour, mais celle de Celui qui m'a envoyé. » (Jean, VIII, 50). Mon Dieu, que nous sommes loin encore de notre modèle! Quelle gloire cherchons-nous? celle du Seigneur ou la nôtre? A qui désirons-nous plaire? à Dieu ou aux créatures?

Quand nous n'aurions ni le commandement de l'Apôtre, ni l'exemple de Notre-Seigneur, la justice ne nous fait-elle pas une obligation de nous proposer la gloire de Dieu dans toutes nos actions? De qui donc tenons-nous tout ce que nous avons et ce que nous sommes? En nous créant, le Seigneur a-t-il pu se fixer un autre but que sa gloire, une autre fin que lui-même? Ce cœur qu'il a placé sur notre poitrine, n'est-ce pas pour qu'il lui rende l'hommage de son amour qu'il l'a doué de cette merveilleuse puissance d'aimer? S'il nous a fait don de l'intelligence, n'est-ce point pour que nous l'appliquions à le connaître? S'il a doté notre corps d'organes si parfaits, n'est-ce pas pour être employés à son service? Puisque Dieu nous a tout donné, ou mieux, tout prêté, nous devons tout lui rendre, c'est pure justice.

Heureuse et sainte obligation, disions-nous en commençant, que nous devons bénir et aimer! Et, en effet, la pureté d'intention a le privilège de transformer nos actions les plus ordinaires en une monnaie précieuse avec laquelle nous achetons le ciel. On parle dans la fable de baguettes magiques qui changeaient en or tout ce qu'elles touchaient; ce qui n'est qu'une fable se réalise, pour le chrétien, par la pureté d'intention. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il souffre, tout ce qu'il dit, se surnaturalise et devient aux yeux du bon Dieu bien autrement précieux que l'or de la terre.

Considérez la puissance de l'intention en général. Qu'un enfant du peuple, le plus pauvre, vienne vous offrir une simple fleur des champs qu'il aura cueillie pour vous faire plaisir, et vous voilà ému, touché. Qu'on vous fasse un riche présent avec une intention perfide ou simplement égoïste, et vous serez froissé. Aussi, je ne m'étonne plus que le cœur de Dieu se laisse attendre, lorsqu'il voit une âme lui offrir et lui rapporter, avec la simplicité naïve d'un enfant, ses moindres actions, tout, jusqu'à une pensée. Je ne m'étonne pas davantage qu'il rejette, avec dédain, les actes les plus glo-

rieux, ceux qui paraissent le plus méritoires aux yeux du monde, lorsqu'ils manquent de cette pureté d'intention, que le ver de la vanité, de l'ambition personnelle, de l'amour-propre les a piqués. O merveilleuse puissance de la pureté d'intention ! les jeûnes, les veilles, les mortifications, faits sans elle, ne mériteront rien ; le martyr lui-même subi par ostentation et vaine gloire restera vide de récompense ! Et un simple verre d'eau fraîche présenté avec pureté d'intention au voyageur altéré, méritera une couronne éternelle.

Le bon saint François de Sales en donne la raison par une gracieuse comparaison : « Dans l'Arabie heureuse, dit-il, non seulement les plantes aromatiques mais toutes les autres sont odorantes, parce qu'elles participent au bonheur de ce sol ; ainsi, en l'âme animée de la foi, non seulement les œuvres qui sont excellentes de leur nature, mais encore les moindres actes se ressentent de la vertu du saint amour, et sont en bonne odeur devant la majesté divine. » Il est clair que ce qu'il dit là s'entend au même degré de la pureté d'intention qui est la fille du saint amour dont il parle.

Notre-Seigneur avait bien raison de dire que les enfants du siècle sont plus sages, à leur manière, que les enfants de lumière. Quand on voit ce que font les gens du monde, les soucis qu'ils prennent, les peines qu'ils se donnent, les fatigues et les dangers qu'ils affrontent pour gagner quelques misérables pièces d'or, et qu'on examine le peu que font les chrétiens pour amasser la divine monnaie qui achète le ciel, on est tout attristé. Et pourtant, il nous suffit de nous baisser pour la ramasser cette précieuse monnaie, tant le bon Dieu l'a semée drue sous nos pas ! Nous avons des dettes si lourdes envers le ciel, et il nous serait si facile de les payer !

Ouvriers inutiles, notre vie s'écoule rapide, et nous nous exposons, quand le soir viendra, à nous trouver les mains vides ! A l'œuvre donc, ne laissons plus passer les occasions de nous enrichir pour le ciel ! Ayons soin de réciter, chaque matin, la formule que nous avons rappelée et qui dirigera notre journée vers Dieu. Bien plus, prenons la sainte habitude, pendant le jour, de renouveler souvent cette intention, ne fût-ce que par une simple aspiration du cœur. Que de circonstances se présenteront à nous ! Nous nous mettons au travail, nous commençons une occupation que notre devoir nous impose, c'est si vite fait de dire : « Mon Dieu, je vous l'offre ! » Nous éprouvons une peine, une contrariété, un ennui : « Pour vous, ô mon Dieu ! » On nous humilie, on nous froisse, on nous méprise, notre cœur en est blessé : « Mon Dieu, je vous l'offre ! » On nous refuse un service, on nous paie d'ingratitude, on nous déchire : « Mon Dieu, je vous l'offre ! » Nous sommes fatigués, souffrants, la douleur nous arrache des cris : « Mon Dieu, je vous l'offre ! »

Et puis, dans une seule journée, que d'occasions de faire plaisir, de rendre service, de dire une

bonne parole, de donner un conseil, un avis, de témoigner un peu d'affection et de sympathie à de pauvres cœurs déshérités ! Faites-le en pensant : « Pour vous toujours, ô mon Dieu ! »

L'âme qui agirait ainsi passerait dans le monde, inconnue, sans bruit ; mais quelle magnifique moisson elle récolterait ! Et qu'il doit être doux, après une journée ainsi offerte à Dieu, quand le soir est venu, de s'agenouiller et de dire en sa prière : « Seigneur, j'ai peu fait aujourd'hui, mais ce peu a été pour vous. Que vous êtes bon de me vendre votre ciel à ce prix ! »

SERMON POUR LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

GRANDEURS DE MARIE D'APRÈS SON PASSÉ
ET SON AVENIR

Saint Augustin à pareil jour s'écriait : « Voici le jour si désiré de la bienheureuse Vierge Marie. Que la terre entière soit dans l'allégresse au souvenir de l'illustre Enfant, car elle est la fleur des champs dont est sorti le lis des vallons ; c'est grâce à cette naissance que nous avons reçu le Sauveur qui a réparé la faute de nos premiers parents. »

Oui, mes frères, célébrons cette fête avec joie. C'est en ce jour en effet que vint au monde, il y a dix-neuf siècles, la plus grande, la plus auguste des créatures. Quand Dieu donne à un prince de la terre un héritier qui doit plus tard monter sur le trône, sa naissance, quoique semblable à celle du dernier des hommes, emprunte cependant à deux circonstances particulières une illustration qui la relève aux yeux de tous. La grandeur passée de sa famille, la grandeur de ses destinées futures, voilà ce qui ennoblit son berceau et le rend cher et vénérable aux peuples. Aussi son entrée dans la vie est célébrée par des réjouissances publiques, l'heureux père de cet enfant reçoit de toutes parts des félicitations nombreuses, l'Eglise elle-même mêle sa voix à ce concert et prie pour le prince nouveau-né.

Marie vient au jour sans éclat, sa naissance ne fait aucun bruit. Attendue par l'univers entier, elle vient, et personne n'y prend garde ; ses parents eux-mêmes ne se doutent pas de ce qu'elle sera un jour ; elle naît dans la plus profonde obscurité, comme naît parmi le peuple un enfant ordinaire. Et pourtant elle est la Reine de la terre et des cieux ; nulle grandeur n'est comparable à la sienne, et à part la naissance du Sauveur, je ne sais pas de naissance plus glorieuse que celle de la Vierge.

C'est ce que je voudrais essayer de vous montrer, en vous rappelant ce que Marie a été avant sa naissance, et ce qu'elle devait être depuis sa naissance. Transportons-nous en esprit auprès de son berceau : là nous verrons les siècles passés et les siècles à venir lui apportant pour apanage, ceux-là les plus beaux souvenirs, ceux-ci les plus douces espérances.

I. *Le passé de Marie*

Interrogeons d'abord les siècles écoulés avant sa naissance. Ils nous montrent Marie annoncée par les prophètes dès les premiers jours du monde; Marie issue de la famille la plus noble et la plus illustre; Marie sanctifiée avant de naître; Marie enfin devant le jour à un miracle : quatre circonstances qui précèdent sa naissance et nous en révèlent la sublime grandeur.

Marie a vécu avant de naître. Cette parole peut vous paraître étrange, elle est vraie cependant. Comme la Vierge devait être associée dans le temps à Jésus-Christ pour la rédemption du genre humain, elle vivait aussi dans la pensée de Dieu avec le Rédempteur du monde lui-même. C'est de toute éternité que Marie a été prédestinée pour être la mère de Jésus. Dieu, dans les siècles des siècles, voyait à la fois la création et la chute de l'homme; et de même qu'en créant Adam, il entrevoyait Jésus qui devait le racheter au prix d'un sang divin, de même en créant Eve, son regard apercevait Marie qui devait réparer la faute de la première femme. Ainsi Marie, avant toute création, vit dans la pensée de l'Eternel, qui la distingue dès lors de toute créature humaine et lui prépare une incomparable destinée; et cette destinée il va la révéler au monde dès son origine.

Quand Adam, le père du genre humain, se fut rendu coupable, la première pensée de Dieu fût pour le Sauveur qu'il voulait lui envoyer; la seconde pour la Vierge qui devait enfanter le Sauveur. Adam est encore dans le Paradis terrestre; confus et tremblant, il attend dans l'anxiété la sentence qui va punir sa faute. Elle sera terrible; mais le nom d'une femme y est mêlé, et ce nom verse sur les douleurs d'Adam pécheur d'ineffables consolations. Dieu dit au démon : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre sa race et la tienne; et cette femme un jour t'écrasera la tête. »

Quelle est cette femme privilégiée, cette femme à part qui aura assez de courage pour haïr d'une haine implacable Satan, assez de puissance pour briser la tête de cet ennemi de Dieu et des hommes en mettant au monde le Sauveur? Quelle sera sa patrie, son pays, sa famille, ses prérogatives sur les autres femmes? A quelle époque paraîtra-t-elle? Les prophètes du Seigneur le diront peu à peu; chacun d'eux dessinera un trait de cet auguste personnage qui est l'espoir de l'univers.

Ainsi David nous montre cette femme oubliant, dès ses jeunes années, son peuple et la maison de ses pères, pour se consacrer au Roi des rois, et pour prix de ce généreux sacrifice concevant un fils à qui toutes les nations sont données en héritage. — Cette femme sera de la race de David; car, dit Isaïe, une branche doit s'élever de la tige de Jessé, père de David, et de cette branche sortira une fleur sur laquelle reposera l'esprit du Seigneur (2, 1). — Cette femme sera une Vierge qui mettra au monde un fils, sans rien perdre de sa virginité; car, dit le même prophète, « voici qu'une Vierge enfantera un fils qui sera nommé Emmanuel,

c'est-à-dire Dieu avec nous » (7, 14). C'est à Bethléem, ville de Juda, que cette Vierge deviendra mère; car, dit un autre prophète, « c'est de toi, Bethléem, que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël. » (Michée, 5, 2.)

A tous ces traits il est facile de reconnaître Marie. Du reste aux prophéties s'ajoutent les figures de l'ancienne loi. Les femmes les plus célèbres chez le peuple Juif sont suscitées de Dieu pour nous représenter chacune un des traits de la physiognomie de la Vierge promise. Sara nous montre sa fécondité miraculeuse : Marie en effet est devenue la mère d'adoption de tout le genre humain; Judith nous montre sa chasteté et sa force : Marie en effet a écrasé la tête de notre ennemi en livrant son Fils; Esther nous montre son humilité et sa charité : Marie en effet a été l'humble servante de Dieu, et elle nous a aimés jusqu'à donner pour nous Jésus, le fruit de son sein.

Ainsi-elle est vivante dans la promesse divine, dans les écrits des prophètes, dans les grands personnages de sa nation, dans le cœur et les espérances du peuple de Dieu. Ne vous semble-t-il pas entendre cette longue suite de patriarches que la foi éclairait des plus vives lumières, joindre dans leurs vœux la venue de la Vierge à celle du Messie, appeler par les mêmes soupirs la naissance du Fils et la naissance de la mère? Si c'est une grande gloire pour Jésus-Christ d'avoir été prédit, annoncé, attendu, désiré, aimé pendant 4.000 ans avant son avènement, la gloire n'est pas moins grande pour Marie, puisqu'elle a partagé avec lui les vœux et les soupirs de l'humanité depuis son berceau.

A ce premier titre de gloire s'en ajoute un second, la noblesse de sa naissance. Dans le peuple Juif béni autrefois entre tous les peuples, deux familles plus illustres conservent avec soin et le souvenir de leurs ancêtres, et le sang qu'elles en ont reçu. L'une a porté le sceptre de la royauté, l'autre les insignes du sacerdoce; l'une a donné à la nation ses princes et ses rois, l'autre ses pontifes et ses prêtres. Par un trait signalé de la Providence, ces deux familles viennent à s'unir, et le fruit de l'union c'est Marie. Par Joachim son père elle descend des rois de Juda, par Anne sa mère de la famille sacerdotale; c'est-à-dire qu'elle réunit dans sa personne la gloire de deux races illustres, qu'elle hérite en même temps du sacerdoce et de l'empire. Quelle noblesse égala jamais celle de la Vierge dont nous célébrons la naissance?

Ce n'est pas tout encore : Marie est réellement l'enfant du miracle. Anne et Joachim, ses parents, tous deux avancés en âge et ayant perdu l'espoir de donner au monde le Sauveur, attendaient avec résignation la fin de leur pèlerinage, et se consolaient ensemble dans les saintes pratiques de la piété. Cependant le Seigneur abaissa un regard sur la demeure obscure des deux époux, et Anne donna le jour à une enfant qui reçut le nom de Marie. C'est cette enfant qui sera plus tard la mère du Messie, et Dieu, en glorifiant ainsi la naissance de Marie, voulut par ce premier prodige, dit

saint Jean Damascène, préparer les hommes au prodige infiniment plus grand qu'il devait opérer plus tard dans son sein virginal.

Enfin Marie a été conçue sans péché, elle est née sans souillure, toute pleine de grâces. Voyez son cœur; il est formé comme celui des autres hommes, mais n'y cherchez point la trace de ce vice d'origine qui nous fut transmis, à nous, comme un funèbre héritage. Non; Marie est très sainte; elle flottera dans son berceau sur ce fleuve de corruption qui a inondé la terre, et les grandes eaux de l'iniquité ne l'atteindront point. Elle restera pure et droite, la concupiscence n'aura jamais de prise sur son cœur, et sa chair virginale ne connaîtra point la séduction des sens.

Voilà ce que fut Marie avant sa naissance. Naissance glorieuse à tous les titres! Dieu et les hommes, la terre et le ciel, le temps et l'éternité se sont unis pour tresser à cette petite enfant la couronne la plus brillante qui ait jamais ceint le front d'un mortel. Allons donc au saint berceau qui contient tant de gloire, et félicitons Marie des splendeurs de sa naissance. Ce qui l'a précédée nous en donne déjà une haute idée; achevons d'en comprendre toute la grandeur en voyant ce qui l'a suivie.

II. L'avenir de Marie

Trois mots résument l'avenir de l'humble fille d'Anne et de Joachim. Elle sera la gloire du ciel, l'espérance de la terre, la mère du Christ Sauveur.

Marie sera la gloire du ciel: sa gloire à cause de sa sainteté suréminente dont les plus radieux parmi les élus n'approcheront que de bien loin; sa gloire par la puissance qui lui sera donnée sur tout l'univers. Aussi les anges descendent des hauteurs des cieux pour assister à sa naissance, ils s'inclinent doucement vers le modeste asile qui renferme le berceau de l'innocente enfant, ils étendent leurs ailes pour protéger son sommeil, ils contemplent avec amour ce ravissant chef-d'œuvre de la divine grâce. Pourquoi cette admiration, ces soins empressés et joyeux? — Ah! disent-ils, c'est votre Reine qui vient de naître. Fille des anciens rois de Juda, elle devait porter ici-bas une couronne périssable; mais cette couronne, le temps l'a flétrie, et Dieu lui en réserve une autre plus belle dans son royaume des élus qui ne périra point. Fille de rois, elle devait vivre dans l'opulence; mais Dieu a permis que le trône de ses pères fut renversé; au lieu des richesses qui passent, elle possède tous les trésors de la grâce; pour palais elle n'a qu'une humble chaumière, mais le ciel lui est ouvert, un jour elle en sera l'ornement et la gloire; et nous l'attendons, nous nous préparons à acclamer ses vertus et à la saluer comme notre Reine.

Marie en effet est la Reine du ciel, *regina cœli*; Dieu la destinait à cette dignité souveraine. Plus grande, plus illustre, plus sainte, plus pure que tous les anges, elle est assise au ciel, à côté de Jésus-Christ; et là, sur son trône, elle recevra

pendant l'éternité tout entière les hommages des élus, et jouira des saints embrassements de son divin Fils.

Tel est déjà l'avenir que Dieu réserve à cette auguste enfant; et voilà pourquoi sa naissance est pour les anges le principe et la cause d'une joie immense.

En outre, ce berceau où repose la gloire future du ciel renferme aussi les espérances de la terre: Marie est notre espérance, *spes nostra*. Femme forte et terrible comme une armée rangée en bataille, elle vient livrer pour nous le grand combat et terrasser les puissances de l'enfer; elle vient détruire l'antique anathème qui pesait sur nous tous, enfants d'Adam. Eve divine, elle vient pour être la mère d'une race sainte, d'un peuple innombrable d'élus.

A l'heure où elle parut au monde, les hommes ne savaient guère quel trésor était donné à la terre. Mais attendez; le temps est proche où de tous côtés on invoquera la protection de Marie. Le juste lui demandera la persévérance, le pécheur l'appellera du fond de l'abîme, et tous deux seront exaucés. L'Eglise dans les épreuves se tournera vers elle; et du haut du ciel Marie apaisera les tempêtes et veillera sur la barque de Pierre. Viennent les maladies, la peste, les fléaux de tout genre, on ira se jeter en foule aux pieds de Marie, et l'ange exterminateur remettra son glaive dans le fourreau. En un mot, tant qu'il y aura sur notre terre des douleurs à consoler, des périls à conjurer, des hommes à secourir, Marie sera notre espérance; dévouée toujours elle nous tendra la main, et toujours puissante elle sauvera ses enfants. Dix-huit siècles de bienfaits nous assurent à jamais de sa bienveillante protection. Nos pères ont vu les merveilles de sa miséricorde, nous-mêmes nous en avons de semblables sous les yeux; voilà pourquoi jetant un regard en arrière sur le berceau de la Vierge très pure, nous devons la saluer dans les sentiments de la reconnaissance la plus vive, et lui dire avec l'Eglise dans l'office de ce jour: « Votre naissance, ô Marie! apporte à l'univers une joie ineffable, » car vous êtes notre espérance: *Spes nostra, salve!*

Mais si Marie doit être à la fois la gloire du ciel, parce qu'elle en sera la Reine, et l'espérance de la terre parce qu'elle en sera la protectrice, c'est que Dieu l'appelle à devenir un jour la mère de son Fils fait homme. C'est d'elle que naîtra Jésus: « Vous enfanterez un fils, lui dira plus tard le messager céleste, et vous l'appellerez du nom de Jésus. » (Luc, 1, 31).

Marie sera donc mère de Jésus; ce mot dit tout: c'est la plus belle des destinées que l'avenir lui prépare. Et quand on sait que Marie doit être mère de Jésus, Dieu et homme tout ensemble, on oublie volontiers ses autres titres de gloire. Les oracles qui l'ont annoncée dès le commencement, la noblesse de son sang royal, sa conception immaculée, le miracle de sa naissance, tout cela disparaît devant le mystère de sa maternité divine.

Dignité sublime ! ah ! nous n'essaierons pas d'en mesurer la hauteur ; nous dirons seulement : Marie, devenue mère de Dieu, c'est le ciel tout entier descendu sur la terre, le ciel avec ses miséricordes et ses bénédictions infinies, le ciel avec le pardon et l'espérance du bonheur futur. Marie sera mère de Jésus ; toute sa gloire est là ; là aussi pour nous le salut et la vie. Ah ! gravons cette douce parole sur le berceau de la Vierge, méditons-la, et nous comprendrons un peu la grandeur incomparable de cette divine enfant, dont la naissance fait aujourd'hui la joie de l'univers entier : *Nativitas tua gaudium annuntiavit universo mundo*. Si la terre et le ciel célèbrent son entrée au monde, c'est que l'enfant qui vient de naître aura pour fils un Dieu, et ce Dieu sera notre Sauveur. Si les anges veillent avec amour sur le pauvre berceau de Nazareth, c'est qu'il renferme toutes leurs délices et toutes nos espérances. Si du haut des cieux la Trinité elle-même abaisse en ce moment sur la terre un regard de complaisance, c'est que la terre donne aujourd'hui une fille admirable au Père, une mère très digne au Fils, une épouse sans tache au Saint-Esprit.

O Marie, nous nous réjouissons de votre naissance ; avec vous nous bénissons Dieu qui vous a faite si belle et si pure, et qui vous appelle aux destinées les plus glorieuses. Nous savons votre grandeur, mais nous connaissons aussi votre bonté. Mère de Jésus notre frère, vous êtes pareillement notre mère : protégez-nous, obtenez-nous la grâce d'imiter vos vertus. Notre naissance, hélas ! ne fut point, comme la vôtre, sans souillure ; que notre vie du moins ressemble à votre vie. Que notre conduite rappelle au monde les exemples que vous nous avez donnés ; qu'elle soit pour nos frères un sujet d'édification, et pour nous le gage assuré des récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

ESQUISSE D'UN SERMON POUR LA NATIVITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Causa nostræ lætitiæ, ora pro nobis.

Cause de notre joie, priez pour nous.

Mes frères,

La naissance d'un enfant est une cause de joie pour toute la famille, surtout pour son père et sa mère. Qui dira le bonheur de Joachim et d'Anne, à la nativité de Marie ? Si grande que puisse être la joie de nos parents à notre entrée dans la vie, elle est néanmoins tempérée par une pensée de tristesse. En effet, nous venons au monde avec le péché ; en naissant, nous appartenons au démon. Nous ne sommes vraiment à Dieu et à nos parents que lorsque l'eau sainte du baptême a coulé sur notre front. Alors seulement la joie de notre père et de notre mère est pure, complète. Mais, Marie, elle, est à Dieu dès le premier instant de son existence. Son âme, préservée de la tache originelle est im-

maculée : *tota pulchra es*. Voilà pourquoi le bonheur de ses parents est sans mélange. Or, la nativité de la sainte Vierge n'est pas seulement une cause de joie pour Joachim et Anne, mais aussi 1^o pour Dieu, 2^o pour les anges, et 3^o pour les hommes.

I

Depuis le péché d'Adam, tout homme conçu dans l'iniquité naissait avec le péché. Dieu qui a en horreur l'iniquité, détournait son regard de sa créature. Il ne reconnaissait plus son image, sa ressemblance dans cette âme défigurée, souillée, profanée. Mais cette fois son regard peut se reposer et se repose en effet avec délices sur le berceau de l'enfant qui vient de naître. Elle est pure, sans aucune tache, toute belle. Il la reconnaît. C'est bien sa créature, telle qu'elle est sortie de ses mains divines. Le souffle impur du démon n'a point terni ce miroir de justice. Ah ! il me semble voir les trois adorables personnes de la sainte Trinité se pencher sur ce berceau béni et contempler avec amour cette chétive enfant qui leur offre tant de charmes. C'est ma fille bien aimée, se dit le Père, en laquelle je mets toutes mes complaisances ; admirez-la. Oui, se dit le Fils, c'est bien celle qui sera un jour ma mère selon la chair que je revêtirai pour sauver l'humanité ; honorez-la. Et le Saint Esprit : Voilà ma fiancée qui, un jour, sera mon épouse ; aimez-la. Quel touchant spectacle ! quelle scène ravissante !

Cette conduite de Dieu, parents chrétiens, vous apprend de quel respect, de quel amour, vous devez entourer le berceau de vos enfants, quand leur âme a été purifiée par la grâce du baptême. Ce sont des anges terrestres, les amis de Dieu. Si vous reconnaissez en eux votre ressemblance, le Seigneur y contemple son image. Hâtez-vous donc, immédiatement après leur naissance, de les présenter à l'église, afin que Dieu prenne possession de leur âme après en avoir chassé le démon.

II

Par là même que la naissance de Marie fut une cause de joie pour les trois personnes de la sainte Trinité, je conclus que les esprits célestes durent eux-mêmes se grandement réjouir. Il y a plus : les saints anges s'intéressent à notre sort, puisqu'un d'eux est député près de chacun de nous pour veiller sur notre existence et que nous sommes destinés à partager leur éternelle félicité. Or, avec la naissance de Marie, une nouvelle ère s'ouvre pour eux comme pour tous les hommes. Jusqu'alors l'enfer leur a victorieusement disputé les âmes, malgré leurs constants efforts. Désormais, le démon va perdre de son empire. Marie, non seulement ne lui appartient pas, mais elle doit écraser la tête du serpent qui a trompé l'humanité. Les anges le savent : c'est d'elle que doit naître Celui qui brisera le sceptre de Satan et enchainera dans l'abîme celui qu'ils y ont précipité sur l'ordre de Dieu, commandés par leur vaillant chef, saint Michel. C'est la cause de leur joie : *gaudent omnes angeli*. Ils saluent par leurs plus beaux cantiques

la nativité merveilleuse de celle qu'ils proclament déjà leur reine. Réjouissons-nous avec eux, car, la naissance de la sainte Vierge est pour nous surtout une cause de joie : *causa nostræ lætitiæ*.

III

L'humanité gisait depuis quatre mille ans dans la boue infecte du péché. Elle ne pouvait se relever d'elle-même de cet état d'abjection, chargée qu'elle était des lourdes chaînes du démon. Elle savait bien, cependant, qu'un jour elle serait débarrassée de ses liens et que son ennemi serait terrassé. Elle en avait reçu de Dieu la promesse au jour où elle était tombée. De même qu'une femme avait été cause de sa chute, une femme la devait relever. Le monde soupirait depuis longtemps après sa venue. Les patriarches l'avaient si vivement désirée ! Elle était l'espérance de tous. Or, son heure que les prophètes avaient annoncée, a enfin sonné. Elle est née, cette créature privilégiée : c'est Marie. Un cri d'allégresse retentit autour de son berceau. Le monde entier salue en elle l'aurore de sa délivrance : *Spes nostra, salve !* Nous te saluons, notre espérance ! Ta nativité sans tache venge notre naissance souillée, profanée. Le démon n'ose approcher de ton berceau. Je n'entends autour de ta couche enfantine que les joyeux concerts des anges. Hâte-toi de grandir, ô merveilleuse enfant, et donne-nous le Sauveur. Ah ! réjouissez-vous, justes de l'ancienne loi, patriarches, prophètes qui attendez dans la prison des limbes l'heure de la délivrance ; elle est proche. Marie est née. Bientôt apparaîtra Celui qui doit vous ouvrir la porte du ciel. Patience ! encore quelques années et vous irez jouir dans le sein d'Abraham de l'éternelle félicité. Réjouissons-nous tous, m. f., quand apparaît Marie, car Jésus est proche.

M. f., les hommes aiment à célébrer l'anniversaire de leur naissance par des fêtes de famille. Ainsi la sainte Eglise, en ce jour, nous convie au pied de l'autel de Marie. Elle veut que nous honorions le glorieux anniversaire de la nativité de notre mère du ciel, de notre reine. A pareil jour, les reines de la terre répandent à profusion leurs bienfaits sur leurs sujets. Elles ne savent rien refuser. Or, ne serait-ce point faire injure à Marie de lui prêter d'autres sentiments ? La sainte Vierge met à notre disposition les trésors du ciel dont elle est la dispensatrice. Ah ! demandons, demandons beaucoup. Nos besoins sont si nombreux et si divers ! Prions pour la société chrétienne qui se meurt d'indifférence. Prions pour tant de malheureux qui ne pensent à Dieu que pour l'insulter, pour le braver. Son bras est prêt à s'appesantir sur nous pour nous faire expier nos crimes. Ayons recours à Marie. « C'est par elle que nous viendra le salut », déclarait naguère Léon XIII.

L'histoire rapporte qu'un grand capitaine allant à la conquête des îles lointaines, se vit, au sein des mers orageuses, sur le point de périr avec la troupe de héros qui l'accompagnaient. Le ciel était en feu ; les abîmes s'ouvraient comme un vaste tombeau ; des montagnes d'eau s'élevant,

menaçaient de briser, d'engloutir le vaisseau. Tout allait finir, quand Albuquerque, arrachant des mains d'une femme en pleurs l'enfant qu'elle pressait contre son cœur, l'éleva vers le ciel et fit cette prière : « Grand Dieu ! par pitié pour cet enfant, en faveur de ce petit innocent, faites grâce aux autres, aux coupables ; ayez compassion de nous et sauvez-nous ! » Et le Seigneur fut touché : le ciel s'apaisa soudain et la tempête se calma à l'instant.

Nous aussi, pauvres pécheurs, approchons par la pensée de Marie enfant ; prenons-la dans nos bras ; adressons avec une foi vive notre prière au Seigneur, et nous serons sauvés. Ainsi soit-il.

LETTRES A UN JEUNE VICAIRE

XV^e ET DERNIÈRE LETTRE

Vous me mandez, mon cher ami, une nouvelle qui m'est bien agréable. Depuis deux mois, vous vous occupez particulièrement des enfants, et d'abord vous avez donné vos soins aux plus petits. Comment captiver ces volages attentions, fixer une demi-heure ces têtes légères comme de la plume, et qui semblent faites tout exprès pour se retourner ? Vous leur avez mis entre les mains le petit catéchisme de l'abbé Garnier, un pur chef-d'œuvre de simplicité, de foi persuasive et de grâce parlante pour les enfants. Les bonnes sœurs vous ont aidé, et déjà vous jouissez du fruit de vos efforts. Quand vous leur faites cette question : « Faut-il bien aimer le bon Dieu ? » ils vous répondent en posant leur main droite sur le cœur, et avec une gentillesse charmante : « Oui, de tout son cœur, et penser souvent à lui. » Et si vous ajoutez : « Le bon Dieu n'est-il pas surtout auprès des enfants ? » ils vous disent d'un accent naïf et convaincu, les yeux levés vers le ciel où il réside : « Oui le bon Dieu est dans le cœur des enfants bien sages. » Et cela est visible que le bon Dieu est avec eux, et que leur âme est son temple, de tous ceux qu'il habite le plus aimé.

Qu'ils sachent bien répondre à ces ravissantes questions, qu'ils les possèdent dans leur mémoire qui jusque-là n'a guère retenu que des fadaïses, et qu'elles l'embaument d'un parfum céleste, c'est bien, mais cela ne suffit pas. N'oubliez pas que nous ne sommes pas des maîtres d'école qui parlent uniquement à l'esprit, qui s'appliquent à faire comprendre. Nous devons faire aimer. Or l'amour de Dieu se traduit surtout par des actes, des prières, des privations volontaires. Dites-leur bien à vos petits enfants que, s'ils veulent plaire à Dieu, ils doivent faire quelque chose pour lui, une visite à l'église, une aumône à un pauvre, donner leur sou de la Sainte-Enfance, se priver d'un mets qu'ils aiment bien. L'enfant est surtout égoïste et gourmand. Combattez ces défauts en l'habituant à donner de lui-même, de son argent, de sa bourse, de ses friandises. Au catéchisme suivant demandez-lui ce qu'il a fait pour le bon

Dieu, pour l'amour de l'enfant Jésus. C'est ainsi qu'on le forme à la vie chrétienne. Cette partie est trop négligée. Avec nos catéchismes solides, savants, renforcés, nous parvenons à élever quelquefois d'assez bons petits théologiens, mais de fort mauvais chrétiens.

Votre généreuse ambition s'élève encore plus haut. En étudiant la question ouvrière vous avez compris l'importance des *patronages*. L'enfant nous quitte, sa première communion faite, et nous échappe à jamais. La Révolution a individualisé non seulement l'homme, à l'aide de ses lois qui ont fait les mœurs, mais, par un contre coup nécessaire et déplorable, même l'enfant. L'esprit humain se met ordinairement du côté de la majorité, du côté du manche, et quand la majorité s'en va, il y a grand chance qu'il ne reste rien. Alors vous avez commencé par former un noyau ferme et sûr, composé d'un petit nombre, *pusillus grex*, mais qui, dans votre espoir, deviendra la majorité parce qu'il est le caractère, la vie, la foi. Je vous approuve hautement. Marchez, faites un petit règlement, peu compliqué, mais rigoureusement appliqué. N'avancez pas trop vite, mais avancez, en couchant toujours sur les positions conquises. Une petite observation qui me frappe dans la méthode pratique de l'abbé Garnier est celle-ci : « Ne changez pas sans motif grave ce qui a été décidé au début. » Autrement dit : posez des bases sérieuses, et procédez avec ordre. Attirez les enfants, encouragez-les par des récompenses, des jeux, des promenades. Vous avez vos bonnes jambes jeunes de vingt-cinq ans, pour qui les kilomètres sont une jouissance. C'est très précieux cela, avec un cœur ouvert, et une figure de bonne humeur. Les enfants n'aiment pas les visages maussades. N'oubliez jamais pourtant, même dans les jeux les plus entraînants, que vous êtes le maître d'école du respect.

Que votre journée du dimanche ou du jeudi soit bien ordonnée d'avance. Pas plus d'improvisation en cette matière que dans les discours. Ne livrez rien au hasard de ce que vous pouvez déterminer « par conseil et par prévoyance, » et puis allez, jouez, conversez, instruisez, reprenez avec la sainte liberté des enfants de Dieu. Faites toujours un petit catéchisme ; vous appellerez cela une conférence, et votre petit monde sera ravi. Que ce soit court, saisissant, relevé d'histoires et terminé par une petite prière. Certains patronages ont même leurs offices du soir à eux, ils chantent leurs vêpres dans une chapelle spéciale. Tout dépend des milieux où l'on se trouve, et c'est alors sur son propre terrain que chacun doit se montrer inventif. Vous les aimez beaucoup vos enfants, vous leur ferez du bien. « Les grandes pensées viennent du cœur ; » c'est en effet le cœur qui donne du génie.

Un jeune prêtre s'était comme vous, attaché à cette œuvre ; il avait d'abord loué un local et fondé un patronage. Les enfants affluèrent, mais ils grandirent, ils devinrent des jeunes gens, et cha-

que année le nombre des anciens diminuait. Comment donc les retenir et les arrêter sur le seuil du cabaret voisin ?

Il les fit chanter, organisa des chœurs, de jolis concerts, voire même des séances publiques, où chacun produisait son petit talent. Les enfants étaient contents, les mères heureuses, et le bataillon compact ne perdait plus un seul soldat. Le diable ne pouvait manquer de se jeter à la traverse. Il s'établit au cabaret du coin, bâtit une superbe salle de danse, de concert, de comédie et de tout ce qu'on voudrait, pourvu que le consommateur vint, et que le nombre des clients s'augmentât des infidèles du patronage. Une lutte fut engagée où l'amour propre des enfants, aidé de leur sens honnête, fit des prodiges. Le jeune curé avait plus d'une corde à son arc, il se servit de toutes. Il créa un théâtre, rabota les planches de ses mains, construisit des coulisses, et comme il lui fallait des paysages peints, des villes, des montagnes, de tranquilles villages dans le lointain pour cadre harmonieux de ses pièces, il se dit : « Si j'essayais de peindre un panneau ! » Il broya ses couleurs, en étudia les effets, la nuit, fit un arbre, puis une maison, puis un rocher, enfin une vallée ravissante au fond de laquelle dormait une bourgade paisible sous le ciel d'un bleu idéal, et protégée par un superbe clocher gothique : « Et moi aussi je suis peintre ! » s'écria-t-il dans son enthousiasme bien légitime. Une toile en appela une autre, un vestiaire s'organisa très bien pourvu de casques, d'épées, de cuirasses et de casques de tout genre. Les jeunes gens encouragés apprenaient chaque année trois ou quatre comédies qu'ils jouaient avec grand succès. La population désertait l'ambitieuse salle de concert, solidement campée pourtant sur de robustes colonnes de fonte, mais où manquait l'art et surtout le feu sacré. Le diable continua pourtant la lutte, avec quelques pièces prises au répertoire de Molière ou de Labiche. Le curé piqué au jeu se fit auteur, et composa lui-même ses comédies pour ses gens. Il savait comment leur parler, et les attendrir. Il écrivit avec une singulière suavité une série de scènes où l'art contemporain eût trouvé à reprendre sans doute pour l'enchaînement et la facture, mais qui inspiraient d'honnêtes pensées et faisaient tout bonnement pleurer les spectateurs. Aussi bien, fallait-il voir la scène savamment éclairée, les arbres d'une verdure incomparable, les tableaux ruisselant de lumière et de couleurs, tantôt adoucies, tantôt heurtées, suivant les situations.

Le diable y perdit son latin, et son cabaret demeura vide.

Vous voyez bien que c'est le cœur qui donne le génie.

Croyez-vous que cet excellent curé n'ait pas bien mérité de Dieu et de l'Eglise ? Sans doute tous ses jeunes gens ne persévéreront pas, mais à quoi bon regarder l'avenir qui est inconnu et qui ne nous appartient pas ? Le présent est couvert de fruits et

plein de promesses. C'est bien quelque chose. Et quand même tous s'éloigneraient de l'Eglise plus tard, il leur resterait dans le coin le plus serein de leur âme le souvenir de ces journées de lutte et de foi, de leur zèle candide d'enfant, de leurs succès de jeune homme, et ils se diraient souvent : « C'étaient là pourtant de beaux jours où la joie était complète, où le bonheur était pur, et cette Eglise dont on me dit tant de mal, je dois avouer qu'elle m'a fait beaucoup de bien ! »

Mais si dans l'âpreté sainte du travail il est interdit de voir autre chose que l'heure présente, en sa chambre, aux heures de réflexion, aux pieds de son crucifix ou devant l'autel où l'on médite, où l'on prie, l'on ne doit point se dissimuler que tous les efforts pour retenir la jeunesse, tant louables qu'ils sont, demeurent souvent stériles. L'enfant devenu homme se fond et se moule dans les idées et les mœurs convenues de la grande société paganisée. Jésus-Christ aimait les enfants, il les caressait et demandait qu'on les laissât venir à lui. Mais ce n'est point parmi eux qu'il choisit ses apôtres, ni même les disciples qui s'en allaient deux à deux l'annoncer à chaque bourgade. Ne renversons point l'ordre des facteurs. C'est une faute de s'appuyer uniquement sur les enfants et sur les mères. Ils peuvent aider, mais non soutenir à eux seul l'œuvre de Dieu. C'est l'homme qui est le chef de la femme, c'est le père qui a l'autorité dans la maison, et quand il est hostile à la religion, toute la famille prend la même teinte hostile. Il y a des exceptions, mais je n'envisage que la règle. C'est donc l'homme, le mari, le père qu'il faut conquérir à l'Eglise. Nos ennemis l'ont bien compris, ils l'ont accaparé, perverti, acquis à la cause du mal.

Et comment ont-ils fait ? Ils nous ont emprunté notre méthode, Satan a confisqué à son profit les enseignements même de Jésus-Christ, il a redit à ses adeptes ce que Jésus-Christ a dit à ses apôtres en les quittant : « Allez, enseignez ! »

Je n'ai pas besoin de vous rappeler ce qu'ils ont fait de l'enseignement. C'est une question dont toutes les faces ont été examinées. Ils ont paganisé le droit par l'application à une société chrétienne du droit romain. C'est l'œuvre fatale des légistes depuis Philippe-le-Bel. De là ce principe : « Si veut le roi, si veut la loi » qui est devenu celui-ci : « La loi c'est le bon plaisir du peuple. » Ils ont paganisé les lettres, si bien que Fénélon lui-même, cet homme si pieux et si bon, ce grand évêque, ce fin lettré, chargé de composer un livre pour l'éducation du fils chrétien du roi très chrétien ne trouva rien de mieux à écrire que des pages aussi païennes que celles de Virgile, un chef-d'œuvre de naturalisme.

Un prince chrétien fut ainsi nourri de fables ineptes, vécut ses jeunes années dans l'intimité des Nymphes, des Naiades et des Tritons, sans qu'on lui ait dicté durant son éducation classique même l'élément d'une idée surnaturelle. Quelle étrange aberration ! Il faut que nous mêmes nous

ayons subi une éducation incroyablement païenne, absurde et avilissante, pour que ce fait inouï n'excite pas dans nos âmes autant de colère que de mépris ! Et cet enseignement se poursuit, mêlé du plus affreux matérialisme pratique. Nos ennemis le donnent et ils nous l'imposent aussi, car ils déterminent les programmes officiels qu'ils nous obligent à suivre. Et nous enseignons comme eux ; nous faisons des savants comme eux et nous travaillons beaucoup plus, franchement, à obtenir des résultats scientifiques que des vertus surnaturelles. Païens nous sommes, fils de païens, élevés par des prêtres catholiques très pieux, mais très païens en classe, et païens nous resterons, tant que nous n'aurons pas obtenu l'enseignement libre avec des programmes libres. N'est-ce pas qu'il est complet le triomphe de nos ennemis ?

Toutefois ils ont beau triompher, ils ne s'endorment jamais sur leurs lauriers. Jour et nuit, la nuit surtout, l'homme ennemi veille et continue à semer l'ivraie dans tout terrain que nous avons défriché. Ils enseignent toujours, non plus dans leurs chaires de Sorbonne ou de lycées, mais dans tout cabaret, toute maison mal famée, dans l'échoppe de l'ouvrier comme dans le luxueux château juif, dans la chaumière du coupeur de bois comme dans la demeure du laboureur, partout, par le journal.

Satan leur a dit : « Ecrivez ! Pervertissez les idées du peuple, gâtez-lui le cœur, corrompez ses mœurs, précipitez-le à corps perdu dans l'océan des jouissances. Ecrivez des théories fausses, des impiétés, des blasphèmes ; riez de tout ce qui est respectable, persiflez l'honneur des familles, la sainteté du mariage, la jeune fille qui veut rester pure ; peignez des tableaux lascifs, excitez tous les appétits de luxure et de débauche ; apportez-y du raffinement pour les blasés, risquez des brutalités odieuses pour le gros peuple ; et le « christianisme n'en aura plus pour longtemps dans le ventre, » suivant le mot de Cousin, et nous serons les maîtres de cette terre d'où nous aurons chassé Dieu. »

Et ils se sont mis à l'œuvre constamment, sans relâche, à toute heure du jour et de la nuit, à telles enseignes que si vous vous réveillez à quelque moment que ce soit, et que priant pour l'Eglise de Jésus-Christ vous vous demandiez : « Que font maintenant nos ennemis, les francs-maçons, les déistes, naturalistes et autres qui sont au service de Satan ? » vous pouvez répondre à coup sûr : « Ils écrivent ! »

Et nous, nous dormons.

Inutile, n'est-ce pas, de tirer les conclusions. La vérité par elle-même possède des attraits victorieux. Si le mal triomphe, c'est par surprise et seulement pour un temps. Il faut donc faire éclater la vérité, la répandre partout, l'imposer à tous les esprits. Puisque la feuille de Satan pénètre jusque dans la loge solitaire du charbonnier, faites-y pénétrer aussi la feuille de Jésus-Christ. Je connais le charbonnier mon frère. Au milieu des

bois il réfléchit, il a pris quelque chose de la droiture du hêtre qu'il convertit en charbon. Il n'a pas à beaucoup près l'âme aussi noire que le corps. Mais il sait lire, cet homme, et quand il veut connaître un peu ce qui se passe dans le monde il ne trouve sous sa main que des journaux ennemis de l'Eglise. Il les lit, et, à force, il en croit quelque chose. Mais les mots réalistes et les situations immorales qui tout d'abord l'avaient amusé le dégoûtent maintenant, et s'il rencontrait un journal catholique il l'achèterait, le lirait et l'aimerait. Hélas ! il ne les rencontre nulle part.

Il serait heureux de voir de vaillantes ripostes qui stigmatisent les renégats et les vauriens, qui les montrent à nu avec leurs vices hideux de jouisseurs avares, et qui crient : « Aux voleurs et aux menteurs ! » Il serait heureux surtout de voir l'Eglise, qu'ils salissent et déshonorent, relevée aux yeux du peuple, réhabilitée, proclamée la sainte institutrice, la bienfaitrice et la mère de l'humanité, la bonté du ciel sur la terre, et le soleil de l'univers. Et tous applaudiraient, car ils aiment l'Eglise qui les a bercés, vus grandir, caressés et bénis, l'Eglise qui seule ici bas les défend, les entoure d'affection, pense à eux quand ils sont dans la misère, leur donne un pain désintéressé et ne les exploite pas.

Mais ce journal, s'il existe, ne va pas jusque chez eux. Et leurs idées deviennent de plus en plus fausses, leur cœur plus mauvais, leurs préjugés plus haineux et plus forts. C'est pourquoi je vous dis, mon cher ami, comme dernier conseil : « Propagez la presse catholique, faites lire le bon journal, d'où qu'il vienne, serait-il rédigé par des hommes que vous n'aimez pas, mais qui sont catholiques et dévoués à la cause de l'Eglise : sacrifier la cause de Dieu à ses querelles personnelles serait un crime. Ensuite vous-même écrivez, faites-vous journaliste. Vous comprenez pourquoi j'ai tant insisté sur le style, le maniement de la langue, le travail qui donne la verve, la facilité et l'abondance. Vous avez maintenant l'outil en main ; le taillant est affilé et la trempe est bonne. Allez, ripostez aux méchants, dissipez les équivoques, exposez la vérité avec force, netteté et entrain. Si parfois le coup d'épée est rude ou pénètre très avant, je ne vous en blâmerai pas trop. Ce sont les défauts nécessaires du début. Plus tard vous frapperez moins fort et plus juste. La première chose à faire comprendre au public, c'est que nous n'avons pas, nous catholiques, les justes libertés auxquelles nous avons droit. Réclamons-les sans cesse, à temps et à contre temps, et en première ligne l'enseignement libre qui rétablira les saines et droites idées dans les esprits. A l'œuvre maintenant ; je vous ai taillé de la besogne pour dix vies. Vous seriez coupable si vous n'étudiez pas, ne parliez pas, n'écriviez pas, et les soirs d'oisiveté vous entendriez dans votre conscience inquiète gronder une voix qui vous crierait ce vers de Lacretelle :

Cédez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

PREMIÈRE PARTIE

Symbole

Préliminaires

V

SENTIMENTS AVEC LESQUELS IL FAUT RÉCITER LE SYMBOLE

— *Comment faut-il réciter le symbole ?*
— Il faut le réciter avec foi, admiration, reconnaissance et amour.

— *Pourquoi avec foi ?*
— Parce que le symbole est l'abrégé des vérités que nous devons croire fermement.

— *Pourquoi avec admiration ?*
— Parce que les vérités du symbole sont d'une beauté incomparable.

— *Pourquoi avec reconnaissance ?*
— Parce que ces vérités sont à notre âme ce que la lumière est à nos yeux ; sans elles, nous retomberions promptement dans les abominations du paganisme.

— *Pourquoi avec amour ?*
— Parce que le symbole nous rappelle l'amour du Père qui nous a créés, l'amour du Fils qui nous a rachetés, l'amour du Saint-Esprit qui nous sanctifie.

— *Que faut-il désirer en récitant le symbole ?*
— Il faut désirer que la connaissance du symbole se répande de plus en plus, et que la lumière arrive à tant de malheureux qui sont encore assis à l'ombre de la mort.

VI

DIVERS AUTRES SYMBOLES

— *N'y a-t-il pas d'autres symboles que celui des apôtres ?*

— Oui.

— *Lesquels ?*

— Le symbole de Nicée, le symbole de Constantinople et le symbole de saint Athanase.

— *Est-ce que ces symboles enseignent une autre doctrine que celle du symbole des apôtres ?*

— Non, c'est la même doctrine, seulement elle est plus développée dans quelques articles.

— *D'où cela vient-il ?*

— Cela vient de ce que, des hérétiques ayant attaqué certains articles du symbole, l'Eglise enseignante a développé un peu ces articles, pour confondre ces ennemis de la religion et éclairer les fidèles.

— *Qu'est-ce que le symbole de Nicée ?*

— C'est celui qui a été composé, en 325, dans la ville de Nicée, par les évêques réunis en Concile général.

— *Pourquoi les évêques étaient-ils réunis en Concile général ?*

— Pour combattre l'hérésie d'Arius qui niait la divinité de Jésus-Christ.

— *Qu'est-ce que les évêques ont ajouté au symbole des apôtres pour faire le symbole de Nicée ?*

— A l'article : « Je crois en Jésus-Christ, son fils unique Notre-Seigneur, » ils ont ajouté que Jésus-Christ « est né du Père avant tous les siècles, qu'il est Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu du vrai Dieu, engendré non pas créé, consubstantiel au Père, et que par lui toutes choses ont été faites. »

— *Qu'est-ce que le symbole de Constantinople ?*

— C'est celui de Nicée, développé par les évêques au Concile général de Constantinople, tenu en 381.

— *Pourquoi ce nouveau Concile ?*

— Pour combattre l'hérésie de Macédonius qui niait la divinité du Saint-Esprit.

— *Qu'est-ce que le Concile de Constantinople a ajouté au symbole de Nicée ?*

— A l'article : « Je crois au Saint-Esprit, » il a ajouté : « Seigneur et vivifiant, qui procède du Père, qui est adoré et glorifié avec le Père et le Fils, et qui a parlé par les prophètes. »

— *Le symbole de Nicée est-il resté tel que l'avait fait le Concile de Constantinople ?*

— Non, le Concile général de Chalcédoine, tenu en 451, y a encore ajouté quelques explications, et les Conciles généraux de Lyon et de Florence ont enfin ajouté à ces mots : « *qui procède du Père,* » ces autres mots : « *et du Fils.* »

— *Qu'avez-vous à me dire de particulier sur ce symbole de Nicée ainsi complété à plusieurs reprises ?*

— C'est celui qui est chanté à la messe tous les dimanches et à différentes fêtes de l'année.

— *N'avez-vous pas nommé un quatrième symbole ?*

— Oui.

— *Lequel ?*

— Celui de saint Athanase.

— *Qu'est-ce que saint Athanase ?*

— Un grand et saint docteur de l'Eglise, qui a beaucoup souffert pour la foi.

— *Pourquoi ce dernier symbole porte-t-il son nom ?*

— Parce qu'il semble tiré des écrits de saint Athanase, et renferme l'abrégé de la foi que ce grand docteur défendit si vigoureusement, au quatrième siècle de l'ère chrétienne.

— *Que savez-vous de particulier sur le symbole de saint Athanase ?*

— Il est plus développé que les autres sur les principaux mystères, et l'Eglise le fait réciter au Bréviaire le dimanche, à l'office de Prime.

— *Quelles résolutions prenez-vous ?*

— 1^o Tous les jours, matin et soir, je réciterai, dans ma prière, le symbole des apôtres avec foi, reconnaissance et piété filiale.

2^o Tous les dimanches, je chanterai, avec les fidèles, de cœur comme de bouche, le symbole de Nicée, afin de professer extérieurement ma foi, et de mériter que Notre-Seigneur me rende témoignage devant son Père.

— *Racontez-nous, pour terminer, l'histoire d'un jeune enfant, martyr du symbole.*

— Cet enfant avait 7 ans. On le dénonce comme chrétien à un méchant gouverneur, nommé Asclépiades.

Ce gouverneur essaye de caresser l'enfant pour en faire un renégat.

C'est inutile, répond l'enfant, je suis chrétien, vous allez voir : « Je crois en Dieu le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre, etc. »

Furieux, Asclépiades le fait fustiger par un soldat.

Pendant le supplice, le jeune martyr répète : « Je crois en Dieu etc... »

Tous les assistants pleurent d'admiration.

Honteux d'être vaincu par un enfant, le tyran lui fait trancher la tête et l'envoie ainsi plus vite en Paradis.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

XXVII

MIRACLES D'ÉLISÉE

Elisée avait en effet reçu le double esprit d'Elie, esprit de miséricorde et de justice. Il va d'abord se signaler par ses bienfaits, en attendant qu'il apparaisse comme le ministre des vengeances du ciel : bienfaits à l'égard des fidèles enfants d'Israël, comme la veuve de Sunam ; bienfaits envers les étrangers dont le cœur est droit, comme Naaman le Syrien ; bienfaits envers ses chers disciples, les fils des prophètes qu'il instruit, qu'il dirige, qu'il aime avec la tendresse sereine du vieux patriarche qui se plaît à vivre parmi ses petits enfants.

Étudions d'abord l'homme de miséricorde.

I. Un jour l'épouse d'un disciple des prophètes court à lui en criant : « Mon mari vient de mourir. Vous savez que votre serviteur était un homme craignant Dieu, et voilà que le créancier veut emmener mes deux fils comme esclaves, si je ne le paie pas. — La loi le permettait ainsi : le débiteur insolvable devenait l'esclave de son créancier. — « Que veux-tu que je fasse pour toi, dit le prophète ? Que te reste-t-il dans ta maison ? » — « Il ne reste rien à votre servante, sauf un peu d'huile. » — « Va, dit Elisée, emprunte à tes voisins tous leurs vaisseaux vides, entre ensuite dans ta maison et ferme la porte. Alors toi et tes fils vous verserez dans ces vases jusqu'à ce qu'ils soient tous pleins. »

Elle le fit, remplit tous les vaisseaux, et quand ils furent pleins elle dit à l'un de ses fils : « Apporte-moi encore un vase. » — « Je n'en ai plus, » dit-il. — Et l'huile s'arrêta. Alors elle vint trouver l'homme de Dieu et lui dit : « Que faut-il faire maintenant ? » — « Va, répondit-il, vends cette huile et paie ton créancier. Avec le reste vous vivrez, toi et tes fils. »

Un autre jour comme il se rendait sans doute du Carmel à Galgala pour voir ses enfants, les prophètes, il traversa Sunam, la patrie de la douce Abisag, l'épouse de la vieillesse de David. Une femme riche lui offrait à manger, et comme il passait souvent et s'arrêtait chaque fois sous son

toit, elle dit à son mari : « Cet homme qui vient auprès de nous est un homme de Dieu et un saint. Préparons-lui une petite chambre haute avec un lit, une table, un siège et une lampe, afin qu'il puisse demeurer dans notre maison. »

Le prophète fut touché de cette attention, et il se demandait dans sa nouvelle cellule qu'il venait d'occuper pour la première fois comment il pourrait reconnaître ce bienfait ; alors il appela Giézi, son serviteur, et lui dit : « Que puis-je faire pour cette noble femme ? Parle et dis-lui : « Voulez-vous « que le prophète vous obtienne une grâce du roi « ou du chef de ses armées ? » — « Non, dit-elle, je vis en paix au milieu de mes frères. »

— « Que ferai-je donc pour elle ? » dit Elisée à son serviteur. — « Pourquoi chercher si loin ? répondit Giézi. Elle n'a pas d'enfant et son mari est vieux. Voilà sa grande peine. » Le prophète la manda et comme, par respect, elle demeurait debout sur la porte, il lui dit : « Dans un an, à cette même époque, vous aurez un fils. » — « Ah ! s'écria-t-elle, tout émue de crainte et de bonheur, je vous en prie, ne mentez pas à votre servante ! »

Un an après, elle eut un fils. L'enfant grandit, la joie de ses parents, le rayon de soleil de leur vieillesse. Un matin, il alla voir son père, auprès des moissonneurs. Le soleil était brûlant. Tout à coup il cria : « Oh ! ma tête ! j'ai mal à la tête ! » Un serviteur le ramena à sa mère qui le garda sur ses genoux jusqu'à l'heure de midi ; mais ni ses soins ni sa douleur ne l'empêchèrent de mourir.

Alors elle le porta dans la chambre d'Elisée, le déposa sur son lit, ferma la porte et redescendit. Puis elle fit demander à son mari un serviteur avec une ânesse pour courir chez l'homme de Dieu : « Pourquoi cette inutile démarche ? dit le père moins croyant. Ce n'est aujourd'hui ni le premier jour du mois, ni le sabbat. » — « J'irai cependant, » répondit-elle simplement. Puis elle dit à son serviteur : « Conduis-moi à la hâte et point de retard en route ! »

Elisée était alors sur le Carmel ; il l'aperçut de loin et dit à Giézi : — « Voici la Sunamite, cours à sa rencontre et demande-lui si elle va bien, elle et son fils. » — « Bien, » répondit-elle à Giézi. Mais lorsqu'elle fut auprès de l'homme de Dieu, sur la montagne, elle lui embrassa les pieds en pleurant. Le serviteur voulait l'écarter : « Laisse-la, dit Elisée, car son âme est remplie d'amertume et le Seigneur me l'a caché. » — Alors elle s'écria : « Ai-je donc demandé un fils à mon Seigneur ? Ne vous ai-je pas dit : « Ne me trompez pas ? »

— Va, dit-il à Giézi, prends mon bâton et mets-le sur le visage de l'enfant. Hâte-toi et ne salue personne en route. » — On sait qu'en Orient les salutations convenues sont longues, elles peuvent donc faire perdre un temps précieux. Mais cette démarche du serviteur, ce n'était pas assez, au gré de la pauvre mère : « Vive Jéhovah et vive mon âme ! dit-elle au prophète. Je ne vous laisserai point. » Il se leva donc et la suivit.

Giézi qui les avait devancés vint à leur rencon-

tre et dit : « J'ai placé le bâton sur le visage de l'enfant, mais celui-ci n'a ni voix ni sentiment. » — Alors Elisée monta dans la chambre. L'enfant gisait mort sur le lit. Il pria longuement, puis se coucha sur son corps inanimé, les yeux sur ses yeux, la bouche sur sa bouche, les mains sur ses mains, et le réchauffa peu à peu. A la seconde fois, l'enfant éternua à sept reprises, et ouvrit les yeux.

— « Appelle la Sunamite, » dit-il à son serviteur. Elle entra dans la chambre et il lui dit : « Emmenez maintenant votre fils. » Alors elle se jeta à ses pieds et demeura longtemps prosternée la face contre terre, muette de reconnaissance et de bonheur, et elle prit son fils, et Elisée revint à Galgala. (IV Reg., iv.)

Quelle bonté d'âme ce récit révèle en Elisée ! Comme tout homme bon, il est vivement et délicatement reconnaissant. Son affection est sûre et durable. Cette femme pleure à ses pieds, aussitôt il envoie Giézi. Mais il connaît la légèreté de son serviteur et il se hâte sur ses pas. Et de fait, suivant le rabbin Eliézer, Giézi racontait à tout venant l'objet de sa mission et ajoutait en raillant : « Croyez-vous que ce bâton puisse rendre la vie à un mort ? » Et quand il a rendu l'enfant à sa mère, le prophète s'en va simplement, heureux que Dieu ait exaucé sa prière, et se dérochant aux effusions de l'action de grâces.

Elisée, disent les Pères, est aussi le type de Jésus-Christ. Cet enfant, c'est le monde qui gisait dans la mort du péché. Le Sauveur le ressuscite en lui mettant ses yeux sur les yeux, ses mains sur les mains afin de le réchauffer de son amour. Pour relever quelqu'un il faut se baisser ; c'est pourquoi il se penche aussi vers toute âme pécheresse pour la ranimer du souffle de la grâce. Par l'Eucharistie surtout, dit saint Cyrille, lorsqu'il se donne à nous, il applique son visage sur notre visage, ses mains sur nos mains, son âme sur notre âme, et qu'ils sont doux alors les baisers de ses lèvres, les étreintes de ses bras, les frémissements divins qui remplissent notre cœur d'une joie intense, d'une suavité ineffable !

Toutefois, en partant, Elisée donna un dernier conseil à la Sunamite : « Va, lui dit-il, quitte ton pays avec toute ta maison, car Dieu va envoyer sur Israël une famine qui durera sept années. » Elle émigra donc chez les Philistins (IV Reg. viii), et bientôt le fléau accabla toute la contrée. Un jour un homme apporta au prophète des pains de prémices, vingt pains d'orge et du blé nouveau. L'homme de Dieu souffrait des souffrances du peuple et dans son âme tendre il éprouvait pour lui une immense pitié : « Donne cela au peuple, dit-il à Giézi, afin qu'il mange. » — « Mais qu'est-ce que cela pour cent personnes ? » reprit le mauvais serviteur, au cœur égoïste, véritable ancêtre de Judas.

— « Donne au peuple, afin qu'il mange, dit le prophète avec autorité. Car voici la parole de Jéhovah : Ils mangeront et il en restera. »

Et lui-même les servit, et tous furent rassasiés et il en resta suivant la parole de Jéhovah. C'est ainsi qu'à toutes les époques de l'histoire les hommes de Dieu furent aussi toujours les hommes du peuple.

II. Elisée ne rejetait même pas les étrangers qui venaient à lui, attirés par le renom de ses miracles. Naaman était le général de l'armée syrienne et par conséquent idolâtre. Il avait sauvé son pays, dit l'écrivain sacré (IV Reg., v, 1), et si l'on en croit les rabbins c'était sa flèche qui avait percé Achab à la bataille de Ramoth-Galaad. Ses services lui avaient valu de grands honneurs, d'immenses richesses ; mais il était lèpreux.

Or dans une guerre de partisans les Syriens avaient enlevé une jeune fille que l'épouse de Naaman prit pour servante. Celle-ci dit à sa maîtresse : « Plut à Dieu que mon bon seigneur fût allé voir le prophète qui est à Samarie ! il serait guéri de sa lèpre. »

Naaman répéta cette parole au roi qui venait sans doute d'accorder à Joram d'Israël une paix encore mal assurée. — « Va, lui dit Benhadad, je te donnerai des lettres pour le roi d'Israël. » Et il écrivit en effet ces mots : « Quand vous aurez reçu cette missive, sachez que c'est moi qui vous envoie Naaman, mon serviteur, afin que vous le guérissiez de sa lèpre. »

Le général syrien partit, emportant dix talents d'argent, six mille pièces d'or et dix paires de vêtements. Lorsque Joram lut la lettre de Benhadad, il crut y voir un prétexte de guerre et déchira ses vêtements, en disant : « Est-ce qu'il est en mon pouvoir d'ôter ou de rendre la vie ? Est-ce que je suis un Dieu pour guérir cet homme de la lèpre ? Voyez quelles raisons futiles il cherche contre moi ? »

Elisée apprit le désespoir de Joram et lui fit dire : « Pourquoi avez-vous déchiré vos vêtements ? Que Naaman vienne me voir, et qu'il sache qu'il y a un prophète en Israël ! »

Il vint avec ses chevaux et ses chars et resta debout à la porte d'Elisée. Celui-ci lui manda simplement : « Va et lave-toi sept fois dans le Jourdain et tu seras purifié de la lèpre. » Blessé dans son orgueil, le Syrien se retira irrité : « Je croyais, s'écriait-il, qu'il viendrait au moins près de moi, que, debout, il invoquerait sur moi le nom de Jéhovah, son Dieu, et que sa main toucherait ma lèpre et la guérirait. Est-ce que les fleuves d'Abana et de Parphar à Damas, ne sont pas meilleurs que toutes les eaux d'Israël pour m'y purifier et m'y laver. »

Et il partit contenant à peine son courroux. Cependant ses serviteurs lui dirent doucement : « Père, si le prophète vous avait ordonné une chose très difficile, il eût bien fallu la faire. Or il se contente de vous enjoindre une chose facile et de vous dire : « Lavez-vous et vous serez purifié ! » Combien plus vous devez lui obéir ? » Naaman, sa colère tombée, les écouta, se baigna sept fois dans le Jourdain et fut guéri.

Alors il revint auprès de l'homme de Dieu avec toute sa suite, et dans sa joie reconnaissante s'écria debout devant lui : — « Je sais maintenant qu'il n'y a qu'un seul Dieu dans toute la terre, c'est le Dieu d'Israël ! » Et il offrit de riches présents à Elisée qui les refusa malgré son insistance. — « Au moins permettez-moi, je vous en conjure, dit le Syrien, d'emporter la charge de deux mulets de cette terre pour en bâtir un autel à Jéhovah. Car désormais votre serviteur n'offrira plus d'holocaustes et de victimes à un autre Dieu. »

Puis il ajouta : « Demandez à Jéhovah une chose pour votre serviteur : Quand mon maître entrera dans le temple du Dieu Remmon pour s'y prosterner, appuyé sur mon bras, si je me prosterne en même temps que lui, que Jéhovah le pardonne à votre serviteur. » — « Sois en paix, » répondit Elisée. Rentré dans sa patrie, Naaman devait élever un autel à Jéhovah et faire profession publique de n'adorer désormais que lui seul. S'il accompagnait le roi au temple de Remmon, en se prosternant il n'adorerait donc point l'idole, il remplirait simplement une fonction extérieure de sa charge et qui n'engagerait point sa conscience.

Après son départ le démon de la cupidité entra dans le cœur de Giézi. L'infidèle serviteur courut en toute hâte après Naaman. Le Syrien l'aperçut, et descendant de son char lui cria : « Tout va-t-il bien ? » — « Oui, dit Giézi. Mais deux fils de prophètes viennent d'arriver chez mon maître et il m'a prié de vous demander pour eux un talent d'argent et deux vêtements. »

— « Mieux vaut, répondit Naaman, que je te donne deux talents d'argent. » Et il les fit porter ainsi que les vêtements par deux de ses serviteurs. Le soir, Giézi les congédia, et se présenta devant son maître qui lui dit sévèrement : « D'où viens-tu ? » — « Je n'ai été nulle part. » — « Est-ce que mon esprit n'était pas avec toi quand Naaman est descendu de son char pour courir à ta rencontre ? Tu as reçu alors de l'argent et des vêtements, pour acheter des oliviers, des vignes, des brebis, des bœufs, des serviteurs et des servantes. Eh bien ! la lèpre de Naaman s'attachera à toi et à ta race pour jamais. »

Aussitôt Giézi apparut blanc de lèpre et Elisée le renvoya, ce précurseur de Judas, ce serviteur avare qui pour un peu d'argent vendait la réputation d'intégrité de l'austère prophète.

Le mot Remmon signifie « pomme de grenade. » Était-ce Vénus, en souvenir du paradis terrestre, ou le soleil dont la pomme est le symbole ? Adad signifie également soleil. Peut-être peut-on tirer cette conclusion que le soleil était particulièrement adoré en la ville d'Adad-Remmom, la ville des rois. Admirons en passant ce beau caractère de Naaman ! Fier, mais droit et grand, un homme sûr, fidèle à son roi, surtout fidèle à son Dieu. Et quand ses fonctions pourraient laisser croire qu'il a oublié les bienfaits de Jéhovah, et qu'il apostasie, comme sa conscience s'alarme ! On comprend

que Dieu ait récompensé par un miracle tant de droiture et de loyauté.

III. Mais Elisée n'était jamais si heureux qu'après de ses prophètes, ses chers enfants, à Galgala. Il vit au milieu d'eux, leur apprend à prier, les maintient dans l'amour de la loi et sème autour de lui les plus miséricordieux miracles.

Un jour il arrive chez eux, et tous de se réunir autour de lui pour lui confier leurs peines, lui ouvrir leurs cœurs. La famine continuait à sévir. Il ordonne à son serviteur de préparer le repas. Celui-ci s'en va dans les champs cueillir quelques herbes desséchées. Il trouve une sorte de vigne sauvage aux énormes fruits jaunes et en emplit son manteau. Puis il revient, les découpe par tranches et les fait cuir. Or c'était des coloquintes et il ignorait qu'il préparait du poison. Lorsque les prophètes en eurent goûté, ils s'écrièrent d'une seule voix : — « C'est la mort qui est dans ce vase, ô homme de Dieu ! » Et ils ne purent en manger.

— « Apportez-moi de la farine, » dit Elisée. Il la mêla aux aliments et dit : « Que tous en mangent maintenant ! » Et les coloquintes avaient perdu leur amertume et leur poison.

Précurseurs des moines, ses disciples construisaient des cabanes, défrichaient peut-être des terres, certainement les cultivaient. Quand saint Benoît accueillait les fiers enfants des barbares qui venaient lui demander le repos de l'âme, le calme après les orages des batailles et des passions, il leur présentait sa règle austère, les faisait prier d'abord, puis les conduisait dans la prairie ou au pied d'un chêne, leur mettait une faux ou une hache en main et leur disait : « Travaille maintenant ! » *Ecce labora !*

Le prophète l'avait devancé dans cette voie féconde de prière et de labour. Même doctrine, même devise. Un jour ses enfants lui dirent : — « Voici que nous sommes à l'étroit dans cet espace restreint. Nous irons jusqu'au Jourdain et nous couperons dans la forêt des bois pour nous bâtir une demeure. Mais venez avec vos serviteurs. » Il y consentit.

Ils se mirent donc à couper des arbres et à préparer les bois. Or la hache de l'un d'eux se sépara du manche et le fer de la cognée tomba dans le fleuve : — « Hélas ! hélas ! s'écria le jeune homme, je l'avais empruntée, comment la rendrai-je à son maître ? »

— « Où est-elle tombée ? » demanda l'homme de Dieu. On lui montra l'endroit, il coupa une branche, la jeta sur l'eau, et le fer de la hache surnagea. — « Prends-la maintenant, » dit-il. Et le jeune ouvrier étendit la main et la saisit.

Où trouver dans toute l'antiquité païenne des mœurs aussi pures, des traits aussi charmants ? N'est-il pas vrai qu'on voudrait demeurer parmi ces fils des prophètes, fuir comme eux les villes pompeuses, se bâtir des cabanes dans la solitude, abattre des arbres, manger de ces légumes que l'homme de Dieu savait rendre si savoureux, vivre en un mot de leur vie de pauvreté, de tra-

vail, en s'entr'aimant avec eux, sous le regard affectueux et inspiré d'Elisée, le père vénéré, le doux maître, l'homme de la miséricorde ?

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX DE L'ÉCOLE
LIBRE DE LA PAROISSE SAINT-M... A L...

Mes chers enfants,

C'est la troisième fois que nous célébrons cette fête si belle et si touchante de la distribution des prix. — Ah ! je me rappelle encore cette première solennité qui nous rassemblait, après des jours si sombres, si pleins de tristesse et d'angoisses, après une année entière de travail, de fatigue et d'épreuves. Quelle joie alors dans vos jeunes cœurs, et quelle allégresse dans nos âmes ! Cette maison était bien définitivement fondée — et la paroisse possédait un asile et des classes dont nous ne pouvions guère, si loin cependant qu'allèrent nos espérances, prévoir l'éclatant succès.

On a dit, mes chers enfants, que rien de durable ici-bas ne se crée sans la souffrance. — C'est le mot de nos saintes Ecritures : il faut semer dans les larmes !... Eh bien ! dans les fondations de nos chères écoles, il y a des larmes, ce que saint Augustin appelle si bien : le sang du cœur... Car les contradictions ne nous ont pas manqué. Mais aujourd'hui, ah ! c'est de grand cœur que nous oublions tout cela pour ne plus voir que le beau spectacle que vous offrez à nos regards, et pour goûter cette suave parole de l'apôtre saint Paul, qui, au milieu même de tous ses accabllements, s'écriait en s'adressant aux premiers chrétiens : « Vous êtes notre couronne et notre joie ! »

L'humble famille des premiers jours a grandi avec les bénédictions du ciel. Notre Seigneur disait que le grain de sénevé est la plus petite des semences ; mais quand il a germé, quand il est sorti de terre, à mesure que le soleil lui envoie ses rayons, et la nuit ses rosées, à mesure aussi il se développe pour devenir bientôt comme un arbre où les oiseaux du ciel trouvent un refuge et un abri.

Ainsi, mes chers enfants, en a-t-il été de cette maison. Il a bien fallu, puisque vous étiez chaque jour plus nombreux, la rendre plus vaste. Cette année même elle a crû d'un étage, et maintenant, elle étend sur toute la paroisse un ombrage bienfaisant, et elle donne asile à tous les chers petits du voisinage.

Vous êtes venus, Mesdames et Messieurs, prendre part à cette solennité, et vous avez voulu, en entourant ces chers enfants, en leur apportant vos applaudissements, ajouter encore à la joie et à l'éclat de leurs pacifiques triomphes. — Il y a ici des prêtres vénérés, des prêtres qui sont l'honneur du sacerdoce dans notre cité, des prêtres qui veulent bien me soutenir de leurs conseils et m'encourager de leur amitié, des prêtres qu'on trouve toujours au premier rang, quand il s'agit de se dévouer par toutes sortes d'œuvres aux plus chers intérêts de Dieu et des âmes. Il y a ici les parents émus, les parents dont les sourires et les tendres caresses vont, tout à l'heure, doubler la joie et le bonheur de ces enfants. Et puis il y a ici les bienfaiteurs et les amis ; ah ! je les remercie de n'avoir pas manqué à ce rendez-vous du cœur, et de nous avoir ainsi apporté une nouvelle preuve d'une sympathie et d'une affection qui ne tariront jamais.

Je n'entends pas, Mesdames et Messieurs, pro-

noncer un long discours. Je n'ai garde d'oublier que, dans une distribution de prix, le premier mérite de l'orateur c'est d'être court, et au lieu de phrases et de périodes savamment apprêtées, de ne dire guère que les sentiments qui l'animent et l'émotion qu'il éprouve...

Vous êtes ici, Mesdames et Messieurs, dans une école d'un caractère tout particulier, et c'est là seulement ce que je voudrais vous rappeler.

Cette école est une école chrétienne, une école où Dieu règne en maître, où il est adoré, chanté, servi et aimé; une école où maîtresses et élèves invoquent ses lumières et réclament son appui; une école où l'on prie, et où nos chers petits anges, avant d'apprendre quoi que ce soit, en même temps que leurs lèvres balbutient les doux noms d'un père et d'une mère bien-aimés, s'habituent à balbutier ceux non moins doux de Jésus et de Marie. — Oh! que de saintes et ardentes prières montent d'ici vers Dieu pour attirer ensuite sur la famille, comme une abondante rosée de grâces et de bénédictions!

C'est une école où l'on enseigne les grandes vérités de la foi; une école où le crucifix est à la place d'honneur. Allez dans toutes nos classes, partout vous y trouverez l'image de Jésus crucifié. N'est-ce pas l'image de Celui qui console et qui bénit? N'est-ce pas l'image de Celui qui a aimé les petits enfants, à ce point qu'il a dit : Laissez-les venir à moi! N'est-ce pas l'image de Celui qui est mort pour nous sauver, qui a arraché le monde à la barbarie et qui, pendant tant de siècles, a donné à notre France ses plus pures gloires et ses plus éclatants triomphes. C'est une école enfin où c'est un devoir de travailler, d'étudier, de faire des progrès dans toutes les connaissances humaines, et où c'est un honneur de pratiquer les plus belles vertus, ces vertus qui sont au dehors comme le rayonnement de la beauté de l'âme et de l'innocence du cœur.

Cette école, Mesdames et Messieurs, est une école libre. Chose étrange, à notre époque où l'on parle constamment de liberté, il n'y a presque rien qui soit aussi mal connu et aussi mal pratiqué que la liberté. Je n'en veux pas chercher la cause; ce n'est ni le lieu ni le moment. Mais ce que je dois dire, c'est que cette école est libre, et elle est ouverte au prêtre qui, quoi qu'on puisse penser, restera toujours le premier éducateur de l'enfance. Elle est ouverte à tous; il n'y a pas de règlement étroit qui en ferme les portes et en interdise l'entrée. Personne n'est exclu; les pauvres y sont accueillis comme les riches, et vous savez comme ils y sont traités. En même temps que nous leur donnons l'instruction et l'éducation, grâce aux pieuses industries de nos Dames de charité, nous leur donnons encore, ce que Dieu ne refuse pas aux petits des oiseaux, la nourriture et le vêtement.

Cette école, Mesdames et Messieurs, est enfin une école paroissiale. Qu'est-ce à dire? Mais cela veut dire qu'établie au centre de la paroisse, elle répond aux besoins de tous ceux qui y habitent. C'est à l'ombre des églises que sont nées et qu'ont grandi les premières écoles. Le clergé de France, à l'heure actuelle, s'est ressouvenu des anciennes fondations du sacerdoce, et jaloux de continuer de glorieuses traditions, il s'est mis à l'œuvre avec une généreuse ardeur. Partout, sur tous les points du sol national, surgissent de nouvelles écoles, œuvres de foi et de charité. Ah! je fais des vœux pour que chaque paroisse ait la sienne, et si ce jour arrive bientôt, Dieu y trouvera un accroissement de gloire, l'Eglise une plus riche moisson d'âmes, les familles des enfants plus respectueux de l'autorité paternelle, et la France que nous prétendons toujours servir en servant Dieu et

l'Eglise, des générations plus courageuses dans le travail, plus fortes dans l'épreuve, plus dévouées dans le sacrifice...

Voilà, Mesdames et Messieurs, ce qu'est cette école. Si je vous ai dit ces choses, ce n'est pas pour mendier des éloges que nous ne méritons pas, ou du moins que nous ne méritons pas seuls, mais pour que vous estimiez mieux encore cette œuvre qui est la vôtre; c'est pour que vous en soyez fiers, et que lui continuant toujours vos aumônes, vos largesses, vos sympathies, votre confiance, vous travailliez à la rendre de plus en plus prospère.

Vous savez, pour les avoir vues à l'œuvre, et par les résultats que vous avez constatés dans l'intelligence et le cœur de vos enfants, vous savez ce que sont les bonnes Sœurs qui les élèvent. J'effraierais leur modestie, si je les louais trop. Mais comment ne pas reconnaître leurs services? Vous m'en voudriez si, dans cette fête qu'elles ont si bien préparée, je ne répétais pas ici, ce que vous m'avez dit tant de fois, c'est qu'elles n'étaient pas seulement, pour vos enfants, des maîtresses qui enseignent, mais encore et surtout des mères qui se donnent et qui se dévouent.

J'ai fini, mes chers enfants, mais je veux que vous ayez ma dernière parole, et comme tout à l'heure, en nous disant les choses les plus gracieuses, vous nous avez fait des promesses, je me sens autorisé à vous demander deux choses. — D'abord de la reconnaissance : oui, de la reconnaissance aux bonnes sœurs pour toute cette affection qu'elles vous ont prodiguée, et ne vous en allez pas en vacances, sans leur dire ce merci du cœur qui est la seule récompense qu'elles attendent ici-bas. De la reconnaissance pour tous ces prêtres, pour tous ces messieurs, dont la présence embellit cette fête et qui vont vous couronner. De la reconnaissance pour vos parents qui vous aiment tant, et qui n'ont rien au monde de plus cher que vous. Ah! comme je voudrais que le signe qui vous distinguait, pendant tout le temps que vous serez avec eux, fût celui d'un respect plus profond, d'une obéissance plus soumise, et d'une tendresse plus délicate, plus souriante et plus empressée.

Une autre chose que je vous demanderai encore, c'est de nous revenir tous à la rentrée. L'hirondelle en automne quitte le pays où elle a bâti son nid; elle traverse les mers, et elle s'en va passer les jours sombres et glacés de l'hiver sous un ciel plus clément. Mais au printemps, avec les premiers beaux jours, quand déjà les arbres se couronnent de fleurs et qu'il y a dans l'air je ne sais quoi de tiède et d'embaumé, elle s'en vient en toute hâte, elle salue de ses cris joyeux la maison hospitalière qu'elle a reconnue et où de nouveau elle va suspendre son nid. Eh bien! mes chers enfants, vous aussi, après un repos bien mérité, après des vacances que je vous souhaite bien bonnes, vous reviendrez ici, et mêlant à nouveau les jeux au travail, les récréations à l'étude, vous mériterez encore, par vos progrès, de plus beaux prix et de plus belles couronnes!...

IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 augusti 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XXII

VERTU DE CHARITÉ

8° L'oubli de Dieu

Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.

Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui seul.
(Matth. iv, 10. Deut. vi, 13).

Adorer Dieu, m. f. c'est-à-dire croire en lui, espérer en lui, et surtout l'aimer de tout son cœur, ne penser qu'à lui et y penser toujours, quelle douce chose ! quelle source inépuisable d'ineffable bonheur ! Aimer par dessus tout celui qui nous a aimés le premier et dès le commencement, qui a tout fait pour nous et en vue de nous ; qui nous a mis dans la lumière de ce monde de préférence à tant d'autres qu'il a laissés dans l'horreur du néant ; qui, avec l'existence, nous donne chaque jour en abondance la nourriture qui l'entretient, le vêtement qui la protège, le toit qui l'abrite, les jouissances sans nombre qui la rendent douce et aimable ! Aimer ce Dieu qui, en outre de la vue corporelle, ce bien des biens terrestres, nous a donné la vue infiniment supérieure de l'esprit, l'intelligence qui sonde les secrets de la nature, dompte, assouplit, transforme la matière, franchit les frontières du monde visible, et va s'établir comme dans son vrai milieu, dans le domaine des idées pures et des connaissances transcendantes ! Aimer ce Dieu qui, à l'instant de notre création, par pur amour, nous a élevés au-dessus de nous-mêmes et attirés jusqu'à lui ; qui nous a fait, par l'effusion de sa grâce, participants de sa propre nature ; qui nous a donné son Fils pour nous racheter, son Esprit pour nous éclairer, son Eglise pour nous diriger, ses Sacraments pour nous sanctifier ; qui nous tient enfin toutes grandes ouvertes les portes de son merveilleux paradis, et nous attend au sein de cette gloire inaccessible qui doit être notre partage ! Aimer, dis-je, de tout son cœur un Dieu si infiniment bon, si incomparablement beau, si ineffablement aimable et aimant, n'est-ce pas la chose la plus naturelle pour l'homme, son penchant le plus irrésistible, le besoin le plus tyranniquement impérieux de son cœur ? Et fallait-il donc un commandement exprès et répété pour lui rappeler ce devoir et l'y contraindre ?

Disons-le, m. f., à la honte de notre misérable nature. Non seulement ce précepte n'est pas superflu ; il ne serait même pas de trop qu'un châtiment terrible et immédiat s'abattit visiblement sur tout

homme qui foule aux pieds cette obligation sacrée ; tant est grand le nombre de ceux qui passent des mois, des années, une vie tout entière dans le plus complet oubli de Dieu ! que dis-je, qui rougiraient de penser à lui !

I

Pénétrez dans quelque-une de ces usines remplies d'ouvriers, prenez l'un de ces trains qui emportent avec la rapidité du vent des populations entières, mieux encore transportez-vous sur les larges boulevards de nos grandes cités ; voyez ces foules immenses qui du matin au soir vont, viennent, se croisent en tous sens ; tous les âges, tous les rangs, toutes les conditions s'y pressent, s'y coudoient ; tous les genres de locomotion y sont employés ; le silence et le bruit y vont côte à côte. Tirez-vous un instant à l'écart, regardez, étudiez, puis interrogez-vous et répondez-vous à vous-mêmes. Parmi tant de créatures raisonnables et baptisées qui passent sous vos yeux, combien y en a-t-il qui pensent à Dieu ? qui y pensent actuellement ? combien y ont pensé ce matin, hier, et se sont donné le temps d'élever leur âme vers lui ? combien y penseront ce soir, demain, ou peut-être une seule fois dans leur vie ?

Question effrayante, à laquelle réponse a été faite il y a bien longtemps déjà ; et cette réponse, toute navrante qu'elle soit, n'est pas moins vraie aujourd'hui qu'elle ne l'était alors : *Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitat corde !* La désolation sur la terre enfante la désolation, parce qu'il n'y a personne qui pense à Dieu dans son cœur.

L'un va à son travail, travail repris et continué chaque jour et toujours le même, qu'il poursuit par habitude avec le fonctionnement régulier d'une machine, travail qui courbe et alourdit son esprit comme il affaiblit ses membres, et que pas un soupir, pas un regard vers le ciel n'interrompt et n'allège. Epreuve-t-il le besoin de secouer un instant la fatigue qui l'accable ou les soucis qui pèsent sur son cœur, à qui va-t-il demander ce soulagement nécessaire ? quelques pincées d'une plante nauséabonde qu'il réduit en une fumée doublement ruineuse, quelques gorgées d'un poison abrutissant qu'il absorbe sous le nom de liqueurs fortes, c'est tout ce qu'il connaît, et tout ce qu'il invoque. Il aura ainsi travaillé toute l'année sans que la pensée de Dieu, providence des pauvres, et de son Fils Jésus-Christ, modèle et ami des ouvriers, ait seulement traversé son esprit. Quelle vie pour un homme créé à l'image de Dieu !

L'autre va à ses affaires ; c'est l'intérêt qui l'appelle, il vole. Tout en courant il trafique ; il dresse un plan, combine des moyens, bâtit un prospectus, médite quelque piège à tendre aux valeurs naïves et confiantes ; il s'inquiète, il s'informe, il a tel marché en vue, tel bénéfice à réaliser, telle perte à éviter. Il faut que la journée lui rapporte tant, ou bien c'est une journée perdue pour lui ; et il aura tant de démarches, tant de courses à faire.

Enfin le soir est venu, il rentre au logis ; ses préoccupations ne l'ont pas quitté ; il mange en parlant d'affaires, de la valeur de l'argent, des moyens d'en acquérir le plus possible et dans le moins de temps possible pour rendre heureux *ses vieux jours*. Puis il se couche et s'endort en calculant ; il calcule en dormant, il se réveillera et s'habillera en calculant, et mangera de même ; et demain sera ce que fut aujourd'hui, ce qu'était hier ; il mourra en remuant des comptes ; et dans cette vie si affairée, si préoccupée de l'avenir, la pensée de Dieu et de l'éternité n'aura pas été envisagée une seule fois bien en face. Et cet homme a reçu le baptême et a fait sa première communion !

L'autre enfin va à ses plaisirs. Il est riche, bien portant, sans soucis ; et pour les gens riches, bien portant et sans soucis, la vie nécessairement consiste à jouir, à jouir incessamment. C'était ainsi déjà du temps de Salomon, et c'est encore ainsi de nos jours, puisqu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et que chaque révolution de cet astre ramène les mêmes spectacles¹⁴ comme les mêmes saisons. Donc il veut jouir, et jouir à tout prix, jouir de la vie, jouir de la gloire, jouir des plaisirs. Il poursuit les plaisirs, et les plaisirs le poursuivent ; ils le poursuivent le jour, ils le poursuivent la nuit ; ils le cherchent à la ville, ils l'attendent à la campagne. Toute son occupation est de les varier agréablement pour se délasser de l'un par l'autre ; tous ses instants sont consacrés à jouir ou à combiner des parties de plaisir. Comme il vit maintenant, il vieillira, dans l'amour du plaisir ; quand il ne pourra plus jouir, il regrettera et se fera d'affreuses imaginations pour tromper ses désirs, et la mort viendra saisir cet homme, qui porte sur son front le signe du divin Crucifié, sans qu'une seule fois il se soit dit : Est-ce bien pour cela seulement que je suis sur la terre, et n'ai-je pas d'autre Dieu à servir que ce corps fragile ?

Un auteur contemporain, traçant le portrait d'un de ses amis, homme d'esprit, mais dont la conception ne s'éleva jamais au-dessus de ce monde borné, a écrit ces lignes effrayantes : « Celui-là pouvait se dire *indifférent* en matière religieuse, car jamais la pensée de Dieu ne le préoccupa un instant ; elle n'entrait pas dans son entendement. »

Hélas ! trois fois hélas ! combien ne s'en rencontre-t-il pas aujourd'hui, dans toutes les classes de notre société moribonde, d'indifférents de cette sorte !

II

Cette coupable indifférence, ce monstrueux oubli de Dieu n'est pourtant pas encore le dernier terme de la folie humaine. A côté de ces mauvais chrétiens, et parmi ces hommes sans foi et sans amour que nous venons de dépeindre, on en rencontre qui sont plus criminels encore, s'il est possible, parce qu'ils poussent l'oubli de Dieu jusqu'au mépris. Oui, et c'est une chose lamentable à constater, il se trouve des hommes qui rougiraient de penser à Dieu, de s'interroger sur son existence

et sur leurs devoirs envers lui. Je ne parle pas, vous l'entendez, m. f., de ces chrétiens timides qui, parfaitement convaincus dans leur for intérieur, et exacts dans leur conduite privée, sentent le front leur manquer devant l'incrédulité ironique et railleuse, et cèdent presque sans résistance à ce lâche sentiment qui s'appelle le *respect humain* : chrétiens sans énergie qui cachent leur drapeau, conviennent extérieurement avec l'ennemi, tout en protestant de leur foi et de leur amour dans le fond de leur âme. et dont le Christ a dit sévèrement : *Qui-conque rougit de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père.*

Non ; je signale un autre respect humain plus subtil, plus raffiné, et beaucoup plus coupable, car il procède, celui-ci, non pas de la pusillanimité, mais de l'orgueil. Le chrétien, ou, pour parler plus exactement, le baptisé dont je parle rougirait, non pas seulement devant les autres, mais devant lui-même, de s'arrêter à la pensée de Dieu. Il croirait, en acceptant cette pensée et en l'examinant de près, infliger un affront à la dignité de son intelligence, et faire preuve de faiblesse d'esprit. Il a lu dans un Renan quelconque que l'on peut être très heureux, jouir et dormir en paix, et avoir la conscience souverainement tranquille dans un parfait scepticisme, pour peu qu'il soit inoffensif et béat. Il a appris de quelque autre génie plus ou moins délirant que Dieu, le Dieu réel, le Dieu des esprits philosophiques et cultivés, n'est point Celui qu'adore sa mère et que la religion nous présente, « l'Etre infini, personnel, qui voit tout, qui sait tout, qui peut tout, et qui gouverne tout par sa Providence, qui nourrit le passereau et habille la fleur des champs comme il donne des ordres aux anges » ; mais bien « le Prodige immanent, le vaste Inconnu, le Tout vertigineux des êtres, loi, vie, âme, le suprême Immuable, solstice de la raison et du droit, ce Quelqu'un profond qui n'a ni contour ni visage, et qui voit la nature où le simple chrétien voit le péché. »

Il a lu cela, dis-je, et c'en est fait. En entendre davantage sur ce point lui paraîtrait une faiblesse indigne ; s'en entretenir avec lui-même, un outrage au sérieux de la vie. Les roses n'ont qu'un jour, et de ce jour ce serait folie de perdre une heure à se demander s'il est vrai que nous avons des devoirs envers Dieu. Maintenant la consigne est donnée ; il est interdit à ses yeux de voir, à son cœur de sentir, à sa conscience de se troubler, à sa raison même de protester. Il a lu cela ; et d'ailleurs, autour de lui, beaucoup qui ont lu ou qui n'ont pas lu pensent et agissent comme lui ; cela suffit. Terrassé par une autorité de cette valeur et que l'idée ne lui vient même pas de discuter, il s'endort dans une fière et méprisante insouciance de Dieu, tout en s'admirant dans la noble indépendance de sa pensée.

Au temps de Salomon, disions-nous tout à l'heure, il y avait déjà des hommes qui vivaient dans l'oubli et le mépris de Dieu, et qui concentraient toutes leurs pensées vers la terre et les cho-

ses de la terre, des hommes qui disaient dans l'égarement de leur cœur : « Le temps de notre vie est court et fâcheux ; l'homme, après la mort, n'a plus de bien à attendre, et l'on ne sait personne qui soit revenu des enfers. Venez donc, et jouissons des biens présents ; hâtons-nous d'user des créatures, pendant que nous sommes jeunes. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent. Est-ce qu'il y a un Dieu ? ou bien encore : Est-ce que Dieu nous voit et s'inquiète de ce que nous faisons ? » Mais le sage les appelle des *impies* et des *insensés*. « Les impies ont eu ces pensées, dit-il, et ils se sont égarés, parce que leur propre malice les a aveuglés. » Et le sage avait raison.

Oui, m. f., depuis que le péché est entré dans le monde et a déchainé les passions humaines, il y a toujours eu des hommes oublieux de Dieu et de leurs plus graves intérêts, des hommes de travail, des hommes d'affaires, des hommes de plaisirs. Mais malheur, malheur à ceux qui s'enfoncent dans une pareille folie ! Ils seront punis par où ils ont péché. Ils n'ont rien voulu espérer après cette vie, ils n'auront rien, que le juste châtiment de leur orgueil. Ils vivent dans l'oubli de Dieu, ils l'oublient volontairement, de propos délibéré ; Dieu aussi les oubliera. Il les oubliera dans le temps de la miséricorde, mais il se souviendra d'eux au jour terrible de la justice. Alors ils gémiront, ils pousseront d'affreux rugissements dans le serrement de leur cœur : « Nous nous sommes donc trompés ! s'écrieront-ils ; nous nous sommes éloignés du chemin de la vérité ; la lumière de la justice n'a point lui pour nous, et le soleil de l'intelligence n'a point éclairé nos fronts. Que nous a servi notre orgueil ? quel bien avons-nous tiré de la vaine ostentation de nos richesses ? que nous restait-il de nos frivoles plaisirs ? Tout cela a passé comme l'ombre, ou comme le courrier qui disparaît, ou comme la flèche qui fend l'air et ne revient plus. Et nous voilà maintenant consumés par l'effet de notre propre malice. »

Mais leurs pleurs ne seront pas entendus, et Dieu éternellement aiguïsera contre eux sa colère inflexible, et ses foudres iront droit à eux ; et ils verront alors combien c'est chose épouvantable de tomber entre les mains du Dieu vivant, pour n'avoir pas voulu comprendre ici-bas combien notre Dieu est doux, aimable et bon pour ceux qui l'aiment.

Gardons-nous donc, m. f., de tomber dans l'oubli de Dieu ; que sa pensée nous soit toujours présente, qu'elle marche sans cesse à nos côtés. Aimons Dieu, aimons-le de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, de toutes nos forces ; et ce faisant, après avoir goûté sur la terre les joies incomparables d'une bonne conscience, nous aurons la certitude d'entrer un jour dans la vie éternelle. Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

DE LA DÉFIANCE DE NOUS-MÊMES ET DE NOS PROPRES FORCES

Le voyageur obligé de traverser un pays de montagnes, entrecoupé de ravins dangereux et de précipices sans fond, n'a pas besoin qu'on lui répète souvent de se défier de lui-même et d'être prudent. On a beau avoir le pied sûr et la tête solide, quand on côtoie certains abîmes où d'autres ont glissé et disparu, lorsqu'on suit un sentier où le moindre faux pas serait la mort et une mort affreuse, malgré soi on éprouve un sentiment d'effroi. Aussi les plus intrépides eux-mêmes ne s'engagent point dans certains passages sans prendre de minutieuses précautions, ils n'avancent qu'avec une extrême circonspection. L'homme est si peu de chose, il sent si bien alors sa faiblesse et ce que lui coûterait la plus légère imprudence !

Voilà bien la situation de l'âme chrétienne sur cette terre. Pauvre voyageuse, condamnée pour regagner sa patrie, le ciel, à traverser une contrée semée de précipices, remplie de dangers, sa faiblesse l'effraie ; la pensée que tant d'autres se sont perdus là-même où il lui faut passer est bien faite pour lui inspirer un vif sentiment de crainte et de défiance. Crainte et défiance salutaires toutefois, car, en la rendant prudente, elles l'aident à franchir les passes dangereuses et à sortir du péril saine et sauve. Mais malheur à l'âme imprudente et présomptueuse qui, comptant sur ses lumières et ses propres forces, tenterait de braver les périls de la route ! elle périrait infailliblement.

Avons-nous déjà réfléchi à ce que nous sommes et au peu de cas que nous devons faire de nos forces et de nos bonnes résolutions ? Nous voudrions servir Dieu, pratiquer la vertu, résister à nos passions, éviter le péché ; mais, hélas ! que nous sommes faibles et inconstants ! Appesantis par le poids d'un corps qui nous entraîne vers le mal, troublés par ses révoltes constantes, nous criions parfois comme saint Paul : « Oh ! que je suis malheureux ! qui donc me délivrera de ce misérable corps ainsi capable de donner la mort à mon âme ? » Le matin, nous nous sentons bien disposés, forts, courageux, prêts à tout entreprendre et à tout oser pour rester fidèles à Jésus-Christ ; le soir, nous chancelons à la moindre épreuve, nous succombons à la plus petite tentation. Aujourd'hui, les vérités de la foi nous apparaissent lumineuses et saisissantes, demain, nous voilà dans l'obscurité et dans le doute. Hier, notre cœur battait plein d'amour pour le Seigneur, ardent pour la vertu ; le lendemain, il n'éprouve plus qu'un violent penchant vers le mal et il ressent une extrême faiblesse, une complète indifférence ou même un profond dégoût pour le bien.

C'est vrai, que de fois, après une bonne confession, une communion fervente, nous avons dit : « C'en est fait, je ne tomberai plus, je veux résister à mes passions, servir Dieu, pratiquer la vertu,

devenir un saint ! » Nous nous sentions si forts ! Et les rechutes, lourdes et humiliantes, sont venues donner un démenti cruel à cette confiance en nos propres forces. Nous nous croyions inébranlables, et, parce que nous ne nous sommes pas appuyés sur le bras du bon Dieu, il nous a livrés à nous-mêmes et nous sommes tombés. Trop souvent nous imitons les petits enfants qui commencent à marcher : ils veulent lâcher la main de leur mère, mais à peine ont-ils fait quelques pas qu'ils chancellent et roulent sur le sol. Après quelques chutes, rendus défiants, ils ne veulent plus quitter la main ou la robe de leur mère, et ainsi peuvent-ils avancer sans danger de tomber. Que nos chutes nous rendent donc, nous aussi, défiants et circonspects. Faisons comme certains animaux faibles et sans défense qui vivent dans une crainte perpétuelle. C'est précisément cette défiance qui les sauve, parce qu'ils tremblent et fuient à la moindre apparence de danger ; le même sentiment produira pour nous le même résultat.

Il ne faut qu'une heure à l'incendie pour consumer une maison remplie de richesses ; une négligence, un oubli, un manque de précaution suffisent pour permettre à un voleur de ravir les économies de toute une vie, le fruit d'un travail long et pénible. Hélas ! un seul instant de faiblesse peut nous dépouiller de tous nos mérites et nous faire perdre le peu de vertus que nous avons si difficilement acquises !

Si notre propre expérience ne nous éclaire pas, du moins, que celle des autres serve à nous instruire. « J'ai vu tomber des hommes, dit un saint, que l'on regardait comme les colonnes de l'Eglise. » N'avons-nous pas trop souvent le triste et douloureux spectacle de personnes que nous regardions comme saintes, et qui roulent dans des abîmes d'autant plus profonds qu'elles paraissent plus élevées en sainteté ? Elles se confiaient en leurs forces, Dieu les a abandonnées, leur chute a été effrayante. Que leur exemple nous apprenne à nous tenir dans une extrême défiance de nous-mêmes : défiance de notre esprit, défiance de notre cœur, défiance de nos forces, en un mot défiance de tout ce qui est en nous. Pour le chrétien plus que pour les autres encore, la défiance est mère de la sûreté.

Disons vite que cette défiance ne doit pas aller jusqu'au découragement et que, si nous devons faire notre salut avec crainte et tremblement, il nous faut garder une confiance inébranlable en Dieu. Nous ne pouvons rien de nous-mêmes, sans Dieu ; mais avec Dieu, appuyés sur le bras de Jésus-Christ, ou plutôt sur sa croix, nous pouvons redire la parole de l'Apôtre : « Je puis tout en Celui qui me fortifie, » et encore cette autre devise : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis puissant. » Si nous restons fidèles à Jésus-Christ, nous serons forts, car il est le cep, nous sommes les branches ; celui qui demeure en lui et en qui il demeure porte des fruits nombreux, mais sans lui nous ne pouvons rien faire.

Que notre faiblesse, en nous rendant circonspects et défiants de nous-mêmes, soit pour nous une raison d'espérer ! Si Dieu nous a soutenus jusqu'à présent, pourquoi nous abandonnerait-il ? Si nous venons à tomber par fragilité, il nous tendra la main pour nous relever, il l'a promis : « Lorsque le juste sera tombé, il placera sa main sous lui pour l'empêcher d'être brisé. »

Si, un jour, de grands devoirs se présentent, si des obligations lourdes et pénibles nous sont imposées, si des tentations terribles nous assaillent, soyons aussi confiants en Dieu que défiants de nous-mêmes. Prions, défions-nous de nos forces, remettons tout entre les mains du Seigneur ; plus nous nous ferons petits, plus il s'abaissera vers nous et nous défendra. Il connaît, mieux que nous, la mesure de nos forces et celle de notre misère, il ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de ce que nous pouvons supporter.

Mon Dieu, le passé m'effraye, mon inconstance et ma misère me font craindre pour l'avenir. Je ne suis rien, vous êtes tout ; je ne puis rien, vous pouvez tout ; c'est en vous que je place tout mon espoir. Désormais, plein de ces sentiments, je n'aurai qu'une devise : « Je puis tout en celui qui me fortifie. » Je ne veux plus compter sur rien sinon sur vous, afin d'avoir le droit, en mourant, de répéter la parole confiante de David : « *In te Domine speravi, non confundar in æternum.* » C'est en vous seul, Seigneur, que j'ai mis mon espoir, je ne serai pas confondu pour l'éternité. »

SERMON POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE MARIE

GLOIRE, PUISSANCE, DOUCEUR DU SAINT NOM DE MARIE

Nomen Virginis Maria.
(Luc, 1, 37.)

A la vue des merveilles que la main du Créateur a semées avec profusion dans la nature, le pieux roi David s'écriait : « Seigneur, que votre nom est admirable dans toute la terre ! » (Ps. 8.) Aussi, dans l'ancienne loi, le saint nom de Dieu était parmi les Hébreux l'objet du culte le plus religieux. Le grand-prêtre le portait sur son front, gravé sur une lame d'or, comme le diadème et la gloire de la religion juive, dont il était le chef visible, et le peuple tout entier ne le prononçait jamais qu'avec le plus grand respect.

Sous la loi de grâce, deux noms se présentent, dignes, avec celui de Dieu même, de toute notre admiration. Plus grands, plus augustes, plus sacrés que tous les autres, ils sont comme l'abrégé de la loi nouvelle, le trésor des plus grandes merveilles du christianisme ; et si nous pouvions en approfondir tout le mystère, nous aurions découvert les plus sublimes vérités de l'Evangile.

Tout d'abord c'est le nom de Jésus : nom adorable, le suprême de tous les noms, dit saint Paul, si plein de majesté, qu'il se fait adorer partout, au ciel, sur la terre, et jusque dans les enfers. Vient ensuite le nom de Marie ; car, après celui de Jésus, il n'en est pas qui réjouisse le ciel et la terre au même degré, ni qui répande autant d'épouvante parmi les puissances infernales.

C'est pourquoi, l'Eglise, notre mère, nous apprend à honorer le saint nom de Marie presque à l'égal du nom sacré de Jésus. Ici, comme en toutes choses, elle nous donne l'exemple, l'exemple du respect, de la vénération, de la confiance à l'égard de ce nom céleste ; témoin la fête même que nous célébrons en ce jour, et qu'elle a instituée dans le but évident de nous exciter à glorifier de plus en plus le nom de notre Mère du ciel.

Donc, puisque c'est aujourd'hui la *fête du saint nom de Marie*, méditons ensemble sur l'excellence de ce nom si beau, et disons quelques mots de sa gloire, de sa puissance et de sa douceur. Ainsi nous lui tresserons comme une couronne de louanges, nous apprendrons à le connaître, à le révéler davantage, nous saurons le prononcer à l'avenir avec une piété plus profonde encore et une confiance plus filiale.

I. Gloire du nom de Marie

Marie, nom illustre et vénérable entre tous les noms que porteront jamais les créatures. La première raison qui élève le nom de Marie au dessus de tous les noms humains, c'est son origine : il ne vient pas de la terre, mais du ciel.

Nous lisons dans l'Ecriture que quand Dieu destinait un homme à une mission extraordinaire, il lui imposait lui-même un nom à sa naissance, pour désigner, dit saint Thomas, la grâce insigne de sa glorieuse vocation. C'est ainsi que Abraham, Isaac et Jacob, les pères du peuple hébreu d'où devait sortir le Messie, saint Jean Baptiste le précurseur, reçurent leur nom de Dieu même. Pourquoi pareil privilège aurait-il été refusé à Marie ? Quelle intelligence humaine eut pu trouver un nom propre à exprimer sa future destinée ? C'est la réflexion de saint Bernard. Aussi, dit saint Bonaventure, le Seigneur a-t-il voulu donner lui-même à la Vierge un nom de son choix, un nom en rapport avec ses éminentes prérogatives et les fonctions sublimes qu'elle devait remplir. Mère de Dieu, Reine du ciel et de la terre, la plus belle et la plus pure des enfants des hommes, la fille chérie du Père, la Mère bien aimée du Fils, l'Epouse adorée du saint Esprit : voilà la Vierge avec sa mission, avec ses grâces, avec ses privilèges incomparables. Dieu pouvait créer un monde plus vaste, un ciel plus immense que celui qui émerveille nos yeux ; une mère plus parfaite et plus grande que la divine Mère du Christ, il ne le pouvait pas. Pour marquer tant de grandeur, il fallait un nom ; et, dit saint Pierre Damien, Dieu le tira comme un joyau précieux du trésor de sa divinité : « *de the-*

sauro divinitatis Mariæ nomen evoluitur » (Serm. 11, de Annunc.), et sur l'ordre du ciel, l'auguste enfant de Joachim et d'Anne fut appelée *Marie*.

Grand par son origine, le nom de Marie l'est encore à cause de sa signification. Pour la plupart les noms que donnent les hommes sont vides de sens ; ils ne disent rien ni à l'esprit, ni au cœur. Tel n'est pas le nom de Marie ; car il vient de Dieu, et si Dieu l'a préféré à tout autre, c'est qu'il est tout rempli de grâce et de vérité, et qu'à lui seul il exprime toutes les gloires qui resplendent dans la personne sacrée de la mère du Sauveur.

Marie en effet signifie dame, maîtresse, souveraine ; dame élevée en dignité, maîtresse du peuple, souveraine sans égale. Et voyez comme la Vierge porte bien son nom ! Elle a été choisie pour être la mère du Fils de Dieu ; elle a reçu la plénitude de toutes les grâces ; elle a été élevée au ciel au-dessus des anges et des saints : voilà sa dignité. Ensuite elle est la maîtresse du peuple ; les rois et les reines, les princes et les grands de la terre ont déposé leurs couronnes à ses pieds, et n'ont voulu les reprendre que de ses mains, montrant ainsi que sa domination s'étend sur tous les empires, et qu'elle en est la reine par excellence, la première souveraine. Quant au peuple chrétien lui-même, jamais il n'a cessé de la reconnaître comme la dominatrice de tout l'univers. Chaque jour, avec l'Eglise, il la salue Reine des anges, Reine des patriarches et des prophètes, Reine des martyrs, Reine des confesseurs et des vierges, Reine de tous les saints, Reine du ciel. Mais il la vénère aussi comme Reine de la terre ; car il l'appelle Notre-Dame, c'est-à-dire notre Souveraine, à laquelle, après Dieu, sont dus tous les hommages du respect.

Marie signifie encore Lumière. La sainte Vierge en effet est lumineuse par elle-même ; jamais intelligence humaine ne fut éclairée de pareilles splendeurs. Lumière de la foi : elle ne la perdit point, tandis que les apôtres étaient tout déconcertés à l'heure douloureuse de la passion du divin Maître. Lumière de la science : elle pénétra plus avant que tous les docteurs dans les mystères du salut, parce que, outre Jésus-Christ son Fils, elle eut pour maître l'Esprit-Saint qui dès la première heure de son existence descendit dans son âme et ne la quitta jamais. Lumière de la prophétie : car elle annonça sa gloire en disant : « Désormais toutes les générations me proclameront bienheureuse. »

Mais il faut l'ajouter : lumière pour elle-même, Marie fut aussi lumière pour nous tous : d'abord en nous donnant le Verbe fait chair, le soleil de justice qui éclaire tout homme venant en ce monde ; ensuite par la sainteté de sa vie et ses admirables exemples. Marie, dit saint Bonaventure, c'est un flambeau éclatant que Dieu a mis sur le chandelier, afin d'illuminer tout l'univers.

Aussi l'Eglise l'appelle l'Etoile : l'Etoile du matin, *stella matutina*, qui après avoir brillé pendant la

nuit, resplendit encore dans les premiers feux de l'aurore; l'Etoile de la mer, *stella maris*, qui rassure le pilote et lui montre sa route à travers les flots de l'océan. Chrétiens, voilà votre guide; c'est cette étoile merveilleuse, c'est Marie. Regardez-la; elle éclaire le pauvre pèlerin qui vogue sur la mer orageuse des passions humaines; au milieu des ténèbres que le péché accumule dans les âmes, elle indique les abîmes et ramène dans la bonne voie ceux qui s'égarent. Regardez-la; et si violentes que soient les tempêtes, elle vous conduira au port, à la vraie patrie du ciel.

Enfin Marie signifie océan d'amertume. Quel nom pouvait mieux convenir à celle qui fut associée à Jésus dans l'œuvre de notre rédemption? Le Sauveur devait pâtir pour l'expiation de nos péchés; tandis qu'il épuiserait jusqu'à la lie le calice de la douleur, sa sainte mère serait-elle dans la joie? Non; souffrir ici-bas, toujours souffrir par compassion pour Jésus, par pitié pour nous, telle devait être sa destinée. Sa vie ne fut donc qu'une longue chaîne de douleurs; elle fut comme noyée dans un océan de larmes, et c'est ainsi que la douce Vierge a rempli la signification de son nom. Nom glorieux à ce titre encore, parce que c'est une gloire de se dévouer et de souffrir pour autrui; et cette gloire, Marie la partage avec son Fils. Le ciel et la terre bénissent le généreux Rédempteur du monde; à jamais aussi ils acclameront sa mère, victime avec lui de son amour pour le genre humain.

J'ai dit la gloire du nom de Marie; voyons maintenant sa puissance.

II. Puissance et douceur du nom de Marie

Au lendemain de la Pentecôte, saint Pierre se rendant au temple, trouva couché près de la porte un boiteux qui lui demanda l'aumône. « Je n'ai ni or, ni argent, lui répondit l'apôtre; mais ce que j'ai, je vous le donne. » Et, prononçant sur le malheureux estropié le nom de Jésus, il le guérit à l'instant même. Telle est la puissance du nom sacré du Sauveur; à lui seul il est un trésor inestimable.

Nous en dirons presque autant du nom de Marie; c'est une puissance à laquelle rien ne résiste quand on l'invoque avec foi, un trésor où l'on peut puiser toute bénédiction. « O Marie, s'écrie saint François de Sales, après le nom de votre Fils bien aimé il n'en est point qui procure autant de grâces, d'espérance et de douceur que le vôtre! »

Puissant sur Dieu, ce nom mille fois béni émeut la Trinité tout entière. Marie! c'est le nom de la fille du Père éternel, de cette fille sans tache, la plus parfaite image, après Jésus-Christ, de ce divin Père, plus accomplie à ses vœux et plus aimable, elle seule, que toutes les créatures ensemble, le plus cher objet de ses complaisances. Dites-le lui, ce doux nom de Marie; Dieu le Père vous exaucera à cause de sa tendresse pour son enfant de prédilection.

Marie! c'est le nom de la mère du Fils, sa mère

au sens propre et naturel, aussi véritablement sa mère que les femmes qui nous ont mis au monde sont nos propres mères, avec tous les droits attachés inséparablement à sa qualité de mère. D'autre part Jésus est le plus soumis, le plus aimant, le plus admirable des fils. Quelle entente dès lors entre ces deux cœurs! Et quelle ne sera pas la vertu merveilleuse du nom de Marie montant de nos lèvres, comme une prière, jusqu'au trône du Fils de Dieu devenu le Fils de Marie.

Marie! c'est le nom de l'épouse du Saint-Esprit, épouse fidèle, immaculée; et à la cour d'un prince, le crédit de l'épouse n'a d'égal que la puissance souveraine de l'époux.

De plus, au ciel Marie est Reine; elle exerce par conséquent son empire sur les anges et sur les saints. Ne sont-ils pas obligés de lui rendre avec leurs hommages toute l'obéissance qui est due à une telle souveraine? Sujets fidèles, ils sont prêts à voler partout au premier signe de sa volonté. Heureux ceux qui la prient! Sur son ordre, un ange ou un saint viendra les secourir dans leur détresse.

Puissant au ciel, le nom de Marie ne l'est pas moins sur la terre, car elle est aussi la reine des hommes. Elle peut donc les préserver des maux qui les menacent, les délivrer dans le malheur et les rendre heureux. Autrement, quelle royauté serait la sienne? Quoi! une reine qui ne pourrait obtenir grâce pour un criminel, tirer un mendiant de la misère, ou consoler un affligé! Non, la Reine du ciel et de la terre n'a pas moins de pouvoir dans son empire que les reines ordinaires. Riche, puissante et bonne, elle offre tous ses trésors, et c'est par des bienfaits qu'elle aime à faire éclater son autorité. Parcourez l'histoire, et comptez si vous le pouvez les miracles de sa puissance en faveur de ceux qui ont eu recours à son nom sacré. Mille et mille fois l'invocation de son nom a guéri les malades, consolé les affligés, encouragé le juste, converti le pécheur, arrêté les foudres vengeresses de Dieu, sauvé les villes et les royaumes des fléaux les plus redoutables, désarmé la mort, enchaîné les démons, fermé l'enfer, ouvert le ciel. Une infinité de prodiges dans le passé attestent la puissance de ce nom sauveur. Dans le présent, son crédit n'est pas moindre: témoin ces foules qui se pressent dans les sanctuaires élevés en son honneur, ces prières ardentes qui s'échappent de toutes les poitrines, ces grâces sans nombre que chaque jour la Vierge se plaît à répandre sur ses peuples. Aussi devons-nous l'invoquer avec une confiance sans bornes, bien assurés qu'il sera pour nous dans toutes les circonstances de la vie, un gage de paix et de salut.

Du reste, à part le nom de Jésus, en est-il d'aussi doux que le nom de Marie? Un saint disait: « Le nom de Marie est un miel à ma bouche, une mélodie à mon oreille, un chant de triomphe à mon cœur. » En effet il renferme en lui-même je ne sais quoi d'admirable, de céleste et de divin, qui répand dans l'âme chré-

lienne une odeur de sainte suavité. Et la merveille de ce grand nom, c'est que mille fois répété il apparaît toujours comme nouveau à ceux qui aiment la bonne Vierge, parce qu'ils goûtent toujours le même bonheur à le redire ou à l'entendre. « O nom délicieux ! O Marie ! s'écriait un de ses pieux serviteurs, que devez-vous être vous-même, si votre nom seul est déjà si aimable ! »

Et si vous m' demandez d'où viennent à ce nom tant de grâces et d'ineffables charmes, je vous répondrai avec l'Eglise que Marie est la Vierge clémentine entre toutes les vierges, la Mère de miséricorde, la vie, la douceur et l'espérance de tous les fidèles : *Virgo singularis, inter omnes mitis; Mater misericordiae, vita, dulcedo et spes nostra !*

« Craignez-vous, dit saint Bernard, d'approcher de Dieu dont la seule voix vous effraie ? Souvenez-vous qu'entre Lui et vous il y a Jésus, votre compatissant médiateur. La majesté de Jésus jette-t-elle à son tour en vous l'épouvante ? Recourez à Marie, elle sera votre avocate auprès de lui. En elle rien de sévère ; elle est aimable à tout le monde, elle apporte des consolations à tous les cœurs ; c'est le trône de la douceur, c'est un fleuve de bonté, et personne n'y puise en vain. »

Elle est tout cela, parce qu'elle est vierge, et parce qu'elle est mère. Vierge, Marie est notre sœur, enfant d'Adam comme nous, mais n'ayant qu'une passion au cœur : faire du bien à tous ses frères. Mère d'adoption, Marie, c'est pour nous la tendresse, c'est le dévouement, c'est l'amour qui se prodigue et ne se lasse jamais. Ah ! qu'il nous est cher le nom d'une Vierge si puissante, d'une sœur si bonne, d'une mère si aimante, car, ne l'oublions jamais, elle a livré son Fils pour nous. Pouvons-nous le prononcer froidement, sans confiance et sans amour, sans nous souvenir que c'est le nom de la Mère de Dieu, et qu'elle a tout pouvoir auprès de lui, mais que c'est aussi le nom de la mère des hommes, et qu'elle les aime d'un inexprimable amour ?

« Marie ! ô nom toujours salubre à mon âme, nom qui me rassure dans mes craintes, qui m'excite dans mes langueurs, qui me soutient dans mes combats ; nom qui me console dans mes peines, qui me fortifie dans mes faiblesses, qui m'éclaire dans mes doutes ; nom toujours aimable, que ne puis-je vous graver dans tous les cœurs, vous placer dans toutes les bouches, vous entendre louer dans toutes les langues, maintenant et à jamais ? O nom de Marie, nom de la plus tendre des mères, avant de vous oublier que je m'oublie moi-même !

« Et quand j'arriverai aux dernières limites de la vie, quand mon pèlerinage sera fini, soyez près de moi, Vierge divine. Puissent mes lèvres glacées et ma voix mourante prononcer encore votre nom cheri !... Que les dernières pulsations de mon cœur et les derniers souffles de ma poitrine soient pour vous, ô Marie ! Qu'ils témoignent que je

meurs en pensant à vous, en vous aimant et en murmurant votre nom béni ! Ainsi soit-il. » (S. Germain de Constant.)

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

PREMIÈRE PARTIE

Symbole

1^{er} article du Symbole

— Récitez le 1^{er} article du symbole.

— « Je crois en Dieu le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre. »

— *Que trouvez-vous dans ce 1^{er} article du symbole ?*

— Quatre choses.

— *Lesquelles ?*

— 1^o L'existence de Dieu.

2^o Sa nature.

3^o Ses perfections.

4^o L'œuvre de la création.

A

EXISTENCE DE DIEU

— *Que signifient ces mots : « Je crois en Dieu ? »*

— Ces mots ont les trois significations que voici :

1^o Je crois tout ce que Dieu a révélé, parce qu'il est la vérité même.

2^o J'ai confiance en Dieu, je me fie à ses promesses et je l'aime.

3^o Je crois que Dieu existe, qu'il y a un être infiniment parfait, créateur et souverain maître de toutes choses.

— *De ces trois significations quelle est celle que vous donnez ici à ces trois paroles : « Je crois en Dieu ? »*

— La dernière des trois.

— *Que faites-vous donc en disant : « Je crois en Dieu ? »*

— J'affirme l'existence de Dieu.

— *Que pensez-vous de l'existence de Dieu ?*

— L'existence de Dieu est comme le soleil.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire que l'existence de Dieu est une vérité aussi claire que celle de l'existence du soleil.

— *Peut-on nier l'existence du soleil ?*

— Non, à moins de folie ou d'aveuglement.

— *Peut-on nier l'existence de Dieu ?*

— Pas davantage, à moins d'être un fou ou un aveugle spirituel.

— *Un philosophe incrédule, Bernardin de Saint-Pierre, disait :*

« Si je voulais prouver l'existence de l'auteur de la nature, je me croirais aussi insensé que si je voulais prouver, en plein midi, l'existence du soleil. »

— *Ce philosophe avait-il tort ?*

— Nullement.

— *Il n'est donc pas nécessaire de prouver l'existence de Dieu ?*

— Non, puisque la vérité de l'existence de Dieu se voit et se sent, pour ainsi dire, comme la vérité de l'existence du soleil.

— *Très bien, mes enfants, je constate avec bonheur que votre foi de la grande vérité de l'existence de Dieu est ferme et inébranlable.*

Toutefois, je désire savoir si vous êtes suffisamment instruits sur ce point capital, et, pour m'en assurer, je vais vous poser quelques questions.

1

— *Voyons, Paul, si vous étiez obligé de faire connaître l'existence de Dieu à un petit négroillon d'Afrique, que lui diriez-vous ?*

— Je lui dirais :

Quand un homme se montre à ses semblables, c'est bien facile de voir qu'il existe.

Or le bon Dieu s'est montré aux hommes.

C'est donc bien facile de voir qu'il existe.

— *Très bien. Mais si le petit négroillon voulait savoir à quel moment Dieu s'est montré aux hommes ?*

— Je lui répondrais :

Dieu s'est montré :

Dès le commencement du monde à nos premiers parents ;

Ensuite, après le déluge, à Noé, à Abraham, à Isaac et à Jacob ;

Puis à Moïse et au peuple Juif quand il leur donna la loi sur le mont Sinai ;

De plus, à ses prophètes qu'il envoyait de temps en temps à son peuple ;

Enfin, aux apôtres et aux Juifs dans la personne de son fils bien-aimé, qui a pris un corps et une âme pour nous sauver.

— *Paul a bien répondu.*

A votre tour, Victor.

Auriez-vous quelque chose à dire à ce pauvre petit pour lui montrer l'existence de Dieu ?

— Je lui dirais :

Quand un homme parle, sa parole suffit pour faire voir qu'il existe ; il n'est pas nécessaire de voir sa personne pour constater qu'il existe ; on voit son existence de sa seule parole ; car pour parler il faut exister.

Or le bon Dieu a parlé aux hommes pour leur dire qu'il existe et leur enseigner la religion.

Nous voyons donc son existence dans sa parole.

— *A vous, maintenant, Joseph.*

Trouveriez-vous encore quelque chose pour montrer à ce petit païen l'existence de Dieu ?

— Je lui dirais :

Des pas de loup dans la neige me font reconnaître l'existence du loup qui a passé par là : je vois le loup dans ses traces.

De même, les traces ou les pas du bon Dieu me font reconnaître son existence.

Ainsi la résurrection d'un mort me fait constater l'existence de Dieu qui, seul, est assez puissant pour accomplir ce prodige.

Je vois Dieu dans les miracles.

2

— *Maintenant, voici une petite chinoise, ramassée par les bonnes sœurs au bord d'un chemin ; elle a eu le bonheur de recevoir le baptême : il s'agit à présent de lui faire connaître le bon Dieu. Nous allons essayer.*

Dites-moi, Julie, que voyez-vous dans ce joli tableau qui est là sous vos yeux ?

— Je vois le peintre qui l'a fait.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il n'y a point d'ouvrage sans ouvrier.

— *Mais si quelqu'un prétendait que ce tableau s'est fait tout seul ?*

— On lui rirait au nez.

— *Pourquoi ?*

— Parce que rien au monde ne se fait tout seul.

Une aiguille ne se fait pas toute seule ; un cou-teau ne se fait pas tout seul ; une robe ne se fait pas toute seule ; rien ne se fait tout seul ; il n'y a point d'ouvrage sans ouvrier.

C'est si vrai, si sûr, si évident, que tout le monde traiterait de fou celui qui oserait dire le contraire.

— *Qu'est-ce que l'univers ?*

C'est le plus merveilleux des tableaux, dont la vue fait quelquefois mourir de joie ceux qui le contemplent.

— *Que devez-vous voir dans l'univers ?*

— Le peintre divin qui l'a fait, le bon Dieu.

— *Que diriez-vous donc à notre petite chinoise ?*

— Je lui dirais :

Dans ce joli tableau, tu vois le peintre qui l'a fait, parce qu'il n'y a point d'ouvrage sans ouvrier.

Pour la même raison, dans le magnifique tableau de l'univers, tu dois voir le peintre divin qui l'a fait, c'est-à-dire le bon Dieu.

— *A vous, maintenant, Eugénie. Voyons, que dites-vous de cette belle horloge qui vous marque l'heure si exactement ?*

— Je dis qu'il a fallu pour la faire un homme très adroit.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il n'y a point d'ouvrage sans ouvrier.

— *Que voyez-vous donc dans cette horloge ?*

— L'horloger qui l'a faite.

— *Qu'est-ce que l'univers ?*

— Une horloge incomparable qui ne se brise pas, ne s'arrête pas, ne s'use pas, ne se dérange même pas.

— *Que devez-vous donc voir dans cette horloge unique ?*

— L'horloger infiniment adroit et puissant qui l'a faite, le bon Dieu.

— *Pourriez-vous me rappeler ici une parole du célèbre incrédule Voltaire à d'autres incrédules ?*

— Il disait :

« L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait point d'horloger. »

— *Que signifient ces paroles ?*

— Elles signifient que Voltaire était obligé de reconnaître l'horloger divin dans l'immense et magnifique horloge du monde.

— *Que diriez-vous donc à notre petite chinoise ?*

— Je lui dirais :

Ecoute, petite sœur. Dans cette jolie horloge de

notre belle école, tu vois l'horloger qui l'a faite, parce qu'il n'y a point d'ouvrage sans ouvrier.

Dans la grande et merveilleuse horloge du monde, tu dois donc aussi voir et reconnaître l'horloger divin qui l'a faite, le bon Dieu.

— Voyons à présent si Jeanne trouverait quelque chose pour notre chère petite chinoise.

Voilà une petite boule qui roule sur le plancher, dites-moi, mon enfant, que voyez-vous dans le mouvement de cette boule ?

— Je vois la main qui l'a lancée.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a point de mouvement sans moteur, c'est-à-dire sans une force qui produise ce mouvement.

— Comment le savez-vous ?

— C'est le bon sens et l'expérience qui nous l'apprennent.

— Qu'est-ce que la terre ?

— Une grosse boule de 10,000 lieues de tour.

— A-t-elle un mouvement rapide ?

— Au dire des astronomes, elle court si vite qu'elle fait au moins 450 lieues à la minute.

— Que voyez-vous dans ce mouvement prodigieux, d'autant plus prodigieux qu'il continue toujours et est toujours le même ?

— J'y vois la main puissante de Dieu qui seule a pu lancer dans l'espace des boules d'une telle grosseur.

— Maintenant que diriez-vous à notre chère petite chinoise ?

— Je lui dirais :

Chère petite sœur : Dans le mouvement de cette petite boule qui roule sur le plancher, tu vois la main qui l'a lancée, parce qu'il n'y a pas de mouvement sans moteur.

Dans le mouvement si rapide de la terre et des autres grosses boules qui courent dans l'espace, tu dois, pour la même raison, voir la main toute puissante qui les a lancées, la main du bon Dieu.

— J'aperçois d'ici votre beau jardin, avec ses belles allées bien droites, ses superbes rangées d'arbres bien taillés, ses planches de fraises si bien alignées et ses jolies fleurs disposées avec tant de symétrie.

Dites-moi, Félicité, que voyez-vous dans ce jardin si bien soigné et ordonné ?

— Je vois notre bon et habile jardinier.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a pas d'ordre sans ordonnateur.

— A quoi ressemble l'univers ?

— A un immense jardin.

— Que remarquez-vous dans ce jardin de l'univers ?

— L'ordre le plus parfait.

Chaque chose y est à sa place. Le jour y succède à la nuit et la nuit au jour ; les saisons y succèdent aux saisons ; les années se suivent avec une régularité parfaite ; la terre, les cieux, les étoiles, les divers éléments de ce jardin, tout s'enchaîne, tout concourt à l'harmonie merveilleuse de tous les êtres.

— *Que devez-vous donc voir dans ce bel univers si bien organisé ?*

— Je dois voir la sagesse et l'intelligence infinies de l'ordonnateur divin, je dois voir Dieu.

— *Vous rappelez-vous quelle était pour l'illustre Newton la meilleure preuve de l'existence de Dieu ?*

— C'était cette parole d'un célèbre philosophe, Platon :

« Vous jugez que j'ai une âme intelligente, parce que vous apercevez de l'ordre dans mes paroles et mes actions ; jugez donc, en voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a une âme souverainement intelligente. »

— *Que diriez-vous maintenant à notre chère petite chinoise ?*

— Je lui dirais :

Vois-tu, chère petite, dans notre jardin si bien arrangé, tu reconnais l'existence de notre bon et habile jardinier, parce qu'il n'y a point d'ordre sans ordonnateur.

Dans le jardin du monde, mille fois mieux organisé, tu dois reconnaître l'existence du jardinier infiniment sage et habile, l'existence de Dieu.

— *Dites-moi, Marie, a-t-on déjà vu une statue se faire toute seule ?*

— Jamais.

— *Que faut-il donc pour faire une belle statue ?*

— Un sculpteur habile et intelligent.

— *Le premier homme, Adam, n'était-il pas la plus belle des statues ?*

— Il était bien plus beau que toutes les statues, puisqu'il avait une âme vivante, raisonnable et immortelle.

— *Adam s'était-il créé lui-même ?*

— Comment l'aurait-il pu, alors qu'il n'existait pas ?

— *Que fallait-il donc pour faire la belle statue vivante qui s'est appelée Adam, pour faire le premier homme ?*

— Il fallait le sculpteur infiniment puissant et habile, il fallait Dieu.

— *Vous rappelez-vous ce que disait Galien, célèbre médecin, après avoir fait la description du corps humain ?*

— Il s'écriait :

« O toi qui nous a faits, quel bel hymne je viens de chanter à ta gloire ! »

— *Que pensez-vous de Galien ?*

— Avec tous les vrais savants et tous les gens raisonnables, il voyait Dieu dans l'homme, sa créature privilégiée.

— *Eh bien, Marie, que diriez-vous maintenant à notre chère petite chinoise ?*

— Je lui dirais :

Très chère petite : Dans une jolie statue tu vois le sculpteur habile qui l'a faite ;

Dans la plus belle des statues, dans le premier homme, tu dois voir le plus habile et le plus savant des sculpteurs ; tu dois voir Dieu.

— *Un bon point maintenant à celui qui me trouvera une nouvelle preuve de l'existence de Dieu ?*

— (Emile se levant) :

Il y a un Monsieur qui a fait le tour du monde pour chercher un peuple sans Dieu.

— *Comment s'appelait ce Monsieur ?*

— Il s'appelait M. de Quatrefages.

— *A-t-il trouvé un peuple sans Dieu ?*

— Aucun.

— *Tous les peuples croient donc à l'existence de Dieu ?*

— Tous, sans exception.

— *Même les sauvages de l'Amérique et les nègres de l'Afrique ?*

— Même ceux-là.

— *Que voyez-vous dans cette croyance de tous les peuples ?*

— L'existence même de Dieu.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il est impossible que tous les hommes se trompent sur un point aussi important ; sans quoi il n'y aurait plus rien de certain au monde.

D'ailleurs, prétendre, à soi seul, avoir plus d'esprit que tout le genre humain, serait une folie insupportable.

— *Deux bons points à celui qui me trouvera encore une preuve de l'existence de Dieu ?*

— (La petite Angèle se levant) :

Quand on se trouve exposé à un grand danger on crie : Mon Dieu !

— *Que trouvez-vous dans ce cri ?*

— L'existence de Dieu.

— *Pourquoi ?*

— Parce que si une petite fille, poursuivie par un loup, appelle son papa au secours, c'est le signe qu'elle a un père.

De même, si dans le péril, nous appelons Dieu, c'est le signe que nous avons un père céleste qui peut nous secourir et nous délivrer.

— *Trois bons points à celui qui pourra encore me trouver une preuve de l'existence de Dieu ?*

— (Lucien se levant) :

Quand un homme a fait un mauvais coup, même en cachette, il est honteux, il rougit de lui-même, sa conscience lui fait des reproches, il ne dort plus guère et a peur du châtement.

— *Qu'est-ce que cela signifie ?*

— Cela signifie que c'est le bon Dieu lui-même qui a mis dans le cœur de l'homme l'idée de la distinction du bien et du mal, avec la honte du crime et la crainte du châtement.

En sorte que ces remords, cette honte, sont une nouvelle preuve, ajoutée à tant d'autres, de l'existence de Dieu.

4

— *Si quelqu'un disait à Paul que tout ce que nous voyons est l'effet du hasard, qu'est-ce que Paul répondrait ?*

— Je répondrais :

Le hasard n'est rien qu'un mot vide de sens.

Or le rien est incapable de rien produire, pas même une goutte d'eau, pas même un grain de poussière.

Si donc il n'y avait jamais eu que le hasard, rien de tout ce que nous voyons n'existerait.

— *Je suppose qu'il y a 100,000 ans, rien du tout, absolument rien, n'ait existé, que pourrait-on voir aujourd'hui ?*

— Rien, absolument rien.

Ce serait le néant complet, néant pour le passé, néant pour le présent, néant pour l'avenir.

— *Pourquoi ?*

— Parce que, encore une fois, il n'y a point d'ouvrage sans ouvrier, et l'existence de créatures si nombreuses, si variées, si belles, si bien ordonnées, suppose nécessairement l'ouvrier éternel, tout puissant et souverainement sage qui n'est autre que Dieu lui-même.

— *Vous entendrez peut-être quelque jour des prétendus savants vous dire : « Moi, je ne crois pas en Dieu, je suis athée. »*

Que faudra-t-il en penser ?

— Qu'ils sont des fous ou des fripons, ainsi que l'a proclamé, en pleine Académie, le célèbre Cuvier.

— *Un athée est donc un fou ?*

— Evidemment, puisqu'il a la bêtise de croire qu'il peut exister un tableau sans peintre, une horloge sans horloger, un mouvement sans moteur, en un mot, un ouvrage sans ouvrier.

— *Et si l'athée n'est pas fou, vous dites qu'il est fripon ?*

— Je le dis avec le célèbre Cuvier.

— *Pourquoi ?*

— Parce que vous n'avez jamais entendu et vous n'entendrez jamais un homme vertueux dire qu'il n'y a point de Dieu.

Il n'y a que le méchant qui le dise ; et encore ne le dit-il que dans son cœur.

Au fond, il sait très bien que Dieu existe ; mais il voudrait bien se persuader qu'il n'y en a point, parce qu'il craint d'être puni par sa justice.

— *Savez-vous ce qu'un auteur a dit du véritable athée, s'il en existait un seul ?*

— Il a dit que ce serait un monstre sans yeux, sans oreilles, sans esprit, sans cœur.

— *Pourquoi sans yeux ?*

— Parce qu'il ne voit pas les merveilles innombrables de la sagesse et de la puissance de Dieu.

— *Pourquoi sans oreilles ?*

— Parce qu'il n'entend pas la voix de toutes les créatures qui publient, à l'envi, les grandeurs de Dieu.

— *Pourquoi sans esprit ?*

— Parce que, plus stupide que les brutes, il ne reconnaît pas celui à qui il est redevable de toutes choses.

— *Pourquoi sans cœur ?*

— Parce qu'il est insensible à tous les biens qu'il reçoit sans cesse du plus généreux des bienfaiteurs.

5

— *S'il est bien triste de penser que certains hommes sont assez malheureux pour ne pas reconnaître leur bienfaiteur et leur Dieu, il est très consolant d'apprendre que beaucoup voient le Seigneur dans ses ouvrages et bénissent leur créateur.*

Dites-moi, Justin, pourriez-vous me rappeler à ce sujet une parole très édifiante de saint François de Borgia ?

— Ce grand saint disait :

« O créatures, ne me parlez donc pas si haut, ne me criez donc pas si fort qu'il y a un Dieu... je vous entends trop bien, je ne puis presque plus supporter vos clameurs. »

— *Et vous, Marthe, vous souvenez-vous de ce que disait Linnée, un savant de premier ordre, après une étude approfondie du monde extérieur ?*

— Linnée s'écriait :

« J'ai vu passer l'ombre d'un Dieu éternel, immense, tout puissant, souverainement intelligent, et j'ai été stupéfait d'admiration. »

— *Un célèbre navigateur, Branks, avait voyagé sur toutes les mers. Revenu dans sa patrie, il rendit visite à son roi qui lui demanda ce qu'il avait vu de plus beau dans le tour du monde.*

Savez-vous la réponse du navigateur ?

— Il répondit :

« Sire, ce que j'ai vu de plus beau, c'est le maître de l'univers, c'est Dieu. »

— *Que disait Napoléon sur son rocher de Ste-Hélène ?*

— Il disait :

« Qu'est-ce que la plus belle manœuvre du meilleur général auprès du mouvement des astres ? L'univers avec toutes ses merveilles me fait croire en Dieu. »

Et ce grand homme réprimandait son médecin incrédule en lui disant :

« Pouvez-vous ne pas croire en Dieu ? Tout proclame son existence, et les plus grands esprits y ont cru. »

6

— *Pour terminer, je serais curieux d'entendre quelques histoires relatives à cette première des vérités : l'existence de Dieu.*

Eugène, racontez-nous celle que vous savez.

— Un jour quelqu'un demandait à saint Antoine, qui demeura si longtemps dans le désert, comment il pouvait vivre ainsi tout seul et sans livres dans cette retraite absolue.

Comment, répondit saint Antoine, vous croyez donc que je suis sans livre ?

Mais j'ai le plus grand de tous les livres, un livre que je n'ai jamais fini de lire.

Ce livre est la création tout entière ; j'y lis la magnificence de Dieu, et j'y trouve le créateur peint en caractères vivants et presque parlants.

— *Et vous, Lucie, n'auriez-vous pas aussi une petite histoire à nous raconter ?*

— Il n'y a pas longtemps vivait un vieillard âgé d'au moins cent ans ; et ce vieillard qui avait étudié toute sa vie était un des hommes les plus savants de France et du monde.

Il s'appelait Chevreul.

Un jour qu'il avait prié Dieu en public, un jeune étourdi de 20 ans lui dit : « Vous croyez donc en Dieu ? Mais l'avez-vous donc vu ? »

« Mais oui, jeune homme, j'ai vu Dieu ; non pas en lui-même, parce qu'il est un pur esprit, mais dans ses œuvres.

« Oui, j'ai vu sa toute puissance, dans la grandeur des astres et leur mouvement rapide.

« J'ai vu son intelligence et sa sagesse infinies dans le bel ordre de l'univers.

« J'ai vu sa bonté infinie dans les innombrables bienfaits dont il m'a comblé.

« Et vous, jeune homme, vous n'avez pas vu tout cela ? »

« Vous ne voyez pas le peintre divin dans le magnifique tableau de la création ? »

« Vous ne voyez pas le mécanicien céleste dans cette belle machine du monde ? »

« Vous ne voyez pas l'ouvrier dans son ouvrage ? »

« Jeune homme vous êtes bien à plaindre ! »

« Vous êtes aveugle ! »

— *Que répondit le jeune écervelé ?*

— Il baissa la tête et s'esquiva.

— *Marthe pourrait-elle nous raconter une dernière histoire ?*

— Dans une maison chrétienne, après le dîner, deux petites filles lisaient leur histoire sainte dans l'embrasement d'une fenêtre.

Un jeune homme s'approche, et d'un ton railleur :

— Ah ! mesdemoiselles, vous en êtes encore là ! Vous lisez l'histoire sainte ! Mais vous ignorez donc qu'il n'y a point de Dieu ?

— Si c'est ainsi, Monsieur, reprit une des petites filles, vous, qui êtes si savant, dites-nous, s'il vous plaît, lequel des deux a existé le premier, l'œuf ou la poule ?

— C'est l'œuf.

— Alors d'où vient ce premier œuf ?

— Je me trompe, c'est la poule.

— Alors d'où vient cette première poule ?

— La première poule ?

— Oui, la première poule, d'où vient-elle ?

— La première poule ? La première poule ? Mais vous m'ennuyez avec une aussi sottise question.

— Dites plutôt, Monsieur le savant, que vous ne pouvez pas y répondre, et avouez qu'il est impossible d'expliquer l'existence du premier œuf ou de la première poule sans l'existence de Dieu.

— *Que fit notre savant ?*

— Il s'en alla honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

— *Quelle résolution prenez-vous ?*

— La résolution d'imiter saint François de Borgia qui voyait Dieu dans toutes ses créatures ?

— *Que ferez-vous ?*

— A l'exemple de saint François je remercierai Dieu, je le bénirai et je l'aimerai de tout mon cœur.

CONFÉRENCES OPPORTUNES

IX
DIEU

Ce qu'il est

I. Voilà longtemps déjà que nous parlons de Dieu, de son existence et de ses divins attributs. Nous avons sur cet important sujet, le plus important devons-nous dire, et le plus redoutable de tous ceux que l'esprit humain puisse aborder, consulté nombre de voix graves et autorisées. En dernier lieu nous avons interrogé la *famille*, notre première et légitime institutrice; l'*Eglise*, notre seconde mère, qui a vu Dieu, l'a entendu, a conversé avec lui, et toutes les deux nous ont parlé sagement, magistralement, comme étant les représentants directs et les organes naturels de la tradition.

Mais je vous entends me dire : Eh quoi ! n'entendrons-nous jamais que la *tradition* ? Et la *science*, la *raison* n'auront-elles pas aussi leur tour ? Pourquoi n'amenez-vous pas devant nous les publicistes, les savants, ceux qui s'appellent les éclairés du peuple, afin qu'ils nous disent ce que l'homme instruit doit penser de Dieu, et ce qu'il doit abandonner à la crédulité des vieilles femmes et des esprits faibles ? Pourquoi n'évoquez-vous pas les ombres et les écrits des philosophes ? Ceux-ci ont parlé au nom de la raison ; et la raison, voilà la grande institutrice du genre humain, la grande et universelle autorité !

Laissez-moi vous répondre franchement, avec cette bonne foi qui doit, comme nous l'avons dit, présider jusqu'au bout à notre discussion. Les publicistes, et surtout, parmi eux, ceux qu'on nomme journalistes, ont la démanigaison de parler de Dieu à tort et à travers, et les sots ne les écoutent que trop volontiers ; mais les esprits sérieux écartent dédaigneusement ces bavards, ces esprits légers, passionnés, et par dessus tout incompetents, qui d'ailleurs songent beaucoup plus à chercher et à dire *ce qui plait* que *ce qui est vrai*. Je laisse aussi de côté les savants, non point par mépris, mais par principe. Je les trouve si empêchés, si hésitants quand il s'agit d'expliquer les plus minimes parmi les œuvres du Créateur, que je ne puis leur reconnaître le droit de prononcer sur le Créateur lui-même ; leurs définitions et démonstrations sont d'habitude si pleines de grands mots qu'ils n'expliquent point, tels que : *cause*, *force*, *substance*, etc., que je les soupçonne fort de ne pas comprendre les choses ; enfin il y a science et science, la vraie et la fausse. Les vrais savants ont toujours parlé sur Dieu comme la famille et l'Eglise, et leur voix se confond avec celle de la tradition. La liste de leurs noms serait interminable, et elle a été trop souvent faite pour que nous la reproduisions ici. Quant aux autres, quelles que soient leurs prétentions, comme ils ne parlent qu'en leur propre nom et d'après leur

jugement particulier, je me permets de leur dire qu'ils manquent de l'autorité nécessaire pour imposer à l'esprit le devoir d'une adhésion pleinement soumise.

II. Enfin, je ne vous ai pas conduits et ne vous conduirai pas davantage à l'école des philosophes, je ne vous adresserai point à la raison ; et cela, pour un motif bien simple. C'est que la raison toute seule ne peut rien vous dire de bien sérieux sur Dieu ; elle n'aurait même pas été capable de découvrir son nom. Et c'est être parfaitement raisonnable que d'imposer parfois silence à la raison.

Entendez-moi bien ; je suis très éloigné de contester la puissance de la raison dans les choses qui sont de son domaine. J'admets sans difficulté que le nom de Dieu lui étant prononcé, éveille en elle une idée claire et précise ; qu'elle peut démontrer invinciblement son existence et même en déduire ses principaux attributs. Elle peut et doit de la créature s'élever au Créateur, et de l'ordre parfait qui règne dans l'univers à la connaissance de la suprême sagesse et de la suprême bonté. Mais c'est tout ce qu'elle peut faire ; et encore, pour en arriver là, que de précautions ne doit-elle pas prendre, qu'elle n'a presque jamais prises, à cause de son incorrigible présomption !

Tenez, j'ai là, sous mes yeux, les enseignements du premier des philosophes que la terre ait entendu, et qui fut incontestablement le plus éclairé, le plus subtil, le plus profond de tous. Je ne crois pas m'avancer trop en disant qu'il n'a jamais eu parmi les hommes, et qu'il n'aura jamais son égal. Il s'appelait Satan. Il se donna la mission d'apprendre à nos premiers parents les principes de la philosophie, et commença précisément par la Théodicée ; il leur parla de Dieu. Et que leur apprit-il sur Dieu ? Absolument ce que la philosophie contemporaine prétend vous enseigner, à savoir qu'il faut, non pas *croire*, mais examiner. Satan n'est pas athée, comme le sont devenus ou ont affecté de l'être beaucoup de philosophes anciens et modernes ; il se contente d'être *rationnaliste*, sachant bien que le *libre examen* est le chemin le plus sûr pour mener l'humanité tout entière à toutes les négations, à toutes les erreurs, à toutes les folies. Il ne nie pas l'existence de Dieu ; il l'affirme, au contraire, mais à la façon des déistes ; et surtout il interroge : — « Pourquoi donc ne mangez-vous pas du fruit de l'arbre de la science ? — C'est parce que Dieu nous a commandé de n'en point manger et de n'y point toucher, de peur que nous ne tombions en danger de mort. — Point du tout ! vous ne mourrez pas ; mais c'est parce que Dieu sait qu'aus sitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ouverts et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » *Nequaquam !* N'en croyez rien ! c'est d'une simplicité impardonnable de croire ainsi sur la parole d'autrui, quel que soit celui-là ; ce n'est pas d'un philosophe et d'un esprit éclairé. Le philosophe

pense librement; il examine, il expérimente, il compare, avant de former son jugement. Il n'accorde l'adhésion de son esprit qu'à bon escient. « Cherchez donc, creusez, approfondissez, ensuite comparez et jugez; vous croirez enfin s'il y a lieu. Voilà ce que doit faire tout homme pourvu de raison et de bon sens. » A ces conditions, vous *serez comme des dieux*, qui savent tout, et ne croient que parce qu'ils voient.

Il est vrai que refuser d'en croire le Créateur sur sa seule parole, c'est admettre qu'il n'est pas la vérité absolue; et admettre qu'il n'est pas la vérité même, c'est dire qu'il n'est pas Dieu. Satan ne va pas jusque-là avec nos premiers parents, sachant bien que la logique du libre examen amènerait fatalement à cette conclusion ceux qui accepteraient le principe. Et nos premiers parents se laissèrent éblouir et séduire par cette philosophie transcendante, ils laissèrent la foi pour courir à la science, et puis... loin de devenir semblables aux dieux, ils se retrouvèrent presque au niveau des bêtes. Voilà le premier et plus clair résultat de la philosophie séparée.

III. Prenez-la depuis son berceau jusqu'à nos jours; suivez-la partout où elle a porté ses pas, des bords du Nil à ceux du Tibre, du Gange à l'Illyrie, de l'Indus à la Seine et à la Tamise; interrogez-la sur les points où il importe le plus à l'homme d'être invariablement fixé: Dieu, l'âme, la destinée; qu'a-t-elle découvert? Quel principe a-t-elle mis pour jamais à l'abri de la négation et de la controverse? Quelle vérité a-t-elle proclamée définitivement et imposée à la raison? Cherchez, cherchez encore; vous n'en trouverez point, pas une seule! Que dis-je? Les vérités les plus fondamentales, qu'elle avait reçues, bien claires et bien établies, des mains de la tradition et du consentement universel, la philosophie les a en quelques jours obscurcies, diminuées, dispersées, mises en pièces, et il ne lui en est plus rien resté entre les doigts, pas le moindre débris, pas le plus léger lambeau. Ceux-là seuls sont restés un peu raisonnables qui ont quelquefois oublié de philosopher, et n'ont pas dédaigné de penser comme tout le monde.

Tous les peuples croient à l'existence de Dieu; seuls, les philosophes se demandent s'il est bien démontré qu'il existe. Tous les peuples témoignent de leur croyance à l'immortalité de l'âme; seuls, les philosophes en sont encore à rechercher ce que c'est que l'âme, et si nous avons une âme. Tous les peuples croient à la vie future après la mort; les philosophes seuls ne savent à quoi s'en tenir sur ce point si grave. Tous les hommes admettent la distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste, du vice et de la vertu; les philosophes seuls discutent encore et discuteront jusqu'à la fin du monde pour savoir si ces idées ne seraient pas de simples sécrétions de notre cerveau, comme la salive et la morve sont des sécrétions de muqueuses spéciales.

Après tout, pourquoi ne les en croirions-nous

pas eux-mêmes sur eux-mêmes? On sait le mot de Cicéron, ce parfait représentant à Rome de la philosophie antique dont il était comme l'encyclopédie vivante et éloquente, Cicéron; à qui il faut toujours en revenir quand on veut prononcer un jugement définitif sur la valeur de la philosophie, et son autorité: « Il n'est pas d'inepte sottise qui n'ait été soutenue par quelque philosophe; » et cet autre plus dur encore: « Les plus sublimes recherches des philosophes ne sont que des rêves de fous: *philosophorum deliramenta, delirantium somnia* » (De Nat. deor. 1).

Vous imaginez-vous peut-être que les philosophes modernes se montreront plus respectueux des titres de la philosophie, et plus justes appréciateurs de ses bienfaits? Quelle erreur est la vôtre! Ecoutez Descartes: « Il est démontré par l'expérience que ceux qui professent la philosophie sont, le plus souvent, ceux qui savent moins; et qu'ils ne font pas un aussi bon usage de leur raison que ceux qui ne se sont jamais adonnés à une pareille étude! » — En bon français: *tous les hommes sont des bêtes, et les philosophes un peu plus que tous les autres*. Plus tard Rousseau dira: *L'homme qui pense (le philosophe) est un animal dépravé*. Mais revenons à Descartes; il continue: — « Quoique toutes ces vérités, qui forment mes principes à moi, aient toujours été connues et par tout le monde, cependant *il ne s'est jusqu'ici trouvé personne*, que je sache, qui ait compris qu'on peut déduire de ces mêmes vérités la connaissance de toutes les autres choses qui sont au monde. » (Principes de philosophie. Préface.) C'était bien la peine assurément d'avoir philosophé depuis six mille ans pour ne pas même se douter qu'avec la raison on peut raisonner.

Descartes, qui vient de faire table rase de tout ce qu'on avait échafaudé avant lui, va recevoir à son tour le coup de balai. — « Deux choses, dit Wolf, disciple de LEIBNITZ, ont manqué, *jusqu'à présent, dans toute philosophie*; ce sont: cette évidence d'abord, qui seule a le privilège d'enfanter le consentement *certain et immuable*; en second lieu, l'application pratique des doctrines que la philosophie enseigne... C'est pour cela que j'ai cru devoir me faire une loi de ne rien admettre qui ne fut assez expliqué et prouvé; etc. C'est de cette manière que j'ai été assez heureux pour, non seulement *diviser le vrai et le faux*... mais aussi pour ouvrir *enfin une fois* l'entrée des écoles au génie des inventeurs. » (Logique, Préface). Ainsi, d'après Wolf, Descartes ni Leibnitz, son maître à lui Wolf, n'avaient rien su clairement ni été bons à rien; et c'est lui, toujours Wolf, qui a, une fois enfin, mis la philosophie sur le chan-delier.

Mais que va dire de cette prétention M. de Bonald qui, lui aussi, apporte une philosophie, laquelle n'est pas celle de Wolf? — « Depuis *près de trois mille ans* que les hommes cherchent, par les seules lumières de la raison, le principe de leurs connaissances, la règle de leurs jugements,

le fondement de leurs devoirs, qu'ils cherchent en un mot *la science et la sagesse*, il y a toujours eu, sur ces grands objets, *autant de systèmes que de savants et autant d'incertitude que de systèmes... et l'Europe attend encore une philosophie.* » (Recherches philos. c. I.)

Et Kant renverse de Bonald, et Fichte renverse Kant, et c'est toujours à recommencer, comme la toile de Pénélope ! En vérité le pauvre genre humain aurait cent fois mieux fait de croire tout bonnement ce qui lui avait été révélé dès le commencement, que de tant chercher pour trouver cela !

Et quelle confiance pouvons-nous donner à la philosophie, comment dirions-nous qu'elle est l'unique source des connaissances certaines, la règle exclusive de notre entendement, quand elle-même n'a pas encore su trouver le signe caractéristique et infaillible de la certitude ? Écoutez de nouveau M. de Bonald : — « Et le *critérium* de la philosophie, objet des vœux et des efforts de tous les philosophes, et signe auquel on puisse distinguer l'erreur de la vérité, cette première vérité qui puisse servir de point de départ pour la recherche de toutes les autres, ce premier fait qui puisse légitimement expliquer tous les autres faits, *est-il encore trouvé ?* L'un place ce critérium dans l'*expérience*, l'autre dans l'*évidence* ; celui-ci dans la *raison suffisante*, l'*instinct*, ou l'*habitude* ; celui-là dans la *connaissance réfléchie* ou *intuitive* : Le *sens moral*, le *sens naturel*, le *sens commun*, le *sens interne*, la *raison naturelle*, la *sociabilité*, l'*identité*, le *principe de la contradiction*, etc., etc., etc., ont chacun leurs partisans... Nous retomberons dans la question : *Pourquoi y a-t-il plutôt quelque chose que rien ?* et même sans pouvoir la résoudre. » (Recherches, etc.)

Et remarquez-le bien, le philosophe sensualiste ne parle point autrement que le philosophe spiritualiste : « Ceux qui demandent un *critérium* de certitude prompt et simple, dit M. de Gérando, demandent *une chose tout à fait impossible, et l'inutilité des tentatives qui ont été faites dans tous les temps pour l'obtenir suffirait à en démontrer l'impossibilité.* » (Histoire des systèmes, etc.)

Pauvre, pauvre philosophie, condamnée à chercher toujours sans pouvoir jamais trouver !

Si donc, loin de savoir ce qu'est Dieu, les philosophes ont su à peine s'il existe ; si même, ayant connu Dieu par les lumières naturelles de la raison, ils n'ont pas eu le courage et la conscience de le glorifier comme tel et de proclamer ses divins attributs, qu'irions-nous faire à leur école, et que nous servirait de les interroger ? Leur réponse, nous la connaissons à l'avance ; les uns diront d'une façon, les autres d'une autre ; tous, en fin de compte, diront des sottises : *Sapientiam quærun, et stulti facti sunt* (Rom.) *Portenta et miracula, non disserentium philosophorum, sed somniantium.* (Cir.)

IV. Laissons en conséquence à ses folles rêveries cette sagesse libre-penseuse, si orgueilleuse de ses prétendues lumières, et si cruellement punie par où elle a péché, par les humiliations d'une ignorance et d'une impuissance avouées, et avouées par elle-même. Ce même Cicéron, que nous citons tout à l'heure, nous dit que « les fables scandaleuses des poètes, qui ont fait tant de mal aux mœurs par leur trompeuse douceur, ne sont guère plus absurdes que les monstrueuses erreurs de la philosophie. » Nous croyons que les poètes ont beaucoup mieux connu Dieu que les philosophes, et plus sûrement qu'eux peuvent nous dire ce qu'il est. Car les poètes sont des hommes essentiellement sociaux, tandis que les philosophes sont des hommes nécessairement égoïstes et individuels ; car les poètes, ces voix mélodieuses de tout un peuple, de toute une société, sont avant tout les organes et les représentants de la tradition ; ils chantent les joies, les souffrances, et surtout les croyances communes ; et il est toujours possible et même facile de démêler, parmi les embellissements ou les dégradations poétiques qu'ils y ont ajoutées de leur crû, les grandes vérités qu'ils tiennent de la croyance générale. Oui, le grand fleuve de la poésie, qui a sa source au berceau même du genre humain dont il ne charrie que les souvenirs, les craintes et les espérances, peut être avec raison comparé au Pactole si vanté par les aèdes grecs. Comme lui, il serpente agréablement de fables en fables et de fictions en fictions entre deux rives toujours fraîchement émaillées. Ses eaux ne vous paraissent rouler que du limon chargé de fleurs ; mais cherchez bien au fond, vous y trouverez les paillettes d'or de la vérité. Interrogez les poètes, ils vous diront que Dieu est un ; qu'il est « l'Être éternel et souverain ; » ils l'appelleront « le Père, le Maître, le Roi des hommes et des dieux ; » ils le nommeront encore « le Dieu très bon et très grand *supremus, optimus, maximus.* » Sur cet objet, Virgile et Ovide ne parlent point différemment d'Homère et d'Hésiode ; Orphée, qu'on a surnommé le poète de l'unité de Dieu, n'est que l'écho des plus vieux chantes de l'Inde, et de l'antique poésie de l'Égypte. Ici, les poètes sont d'accord avec les Livres saints où Dieu est appelé « le Seigneur des seigneurs et le Dieu des dieux ; *Deus deorum et dominus dominantium* ; » ils sont d'accord avec le sentiment universel du genre humain pour proclamer l'unité de Dieu, sa toute puissance, son indépendance absolue, son infinie bonté, sa sagesse ineffable, et cette Providence merveilleuse qui gouverne si attentivement le monde, sans que le soin du tout l'empêche de veiller sur les moindres parties.

Et comme les poètes sont d'admirables parleurs, et ceux qui, tout en parlant *la langue des dieux*, comme on dit, savent le mieux aussi la langue des hommes, ils nous amènent tout naturellement au langage qui est le dépôt même de la tradition, l'arche vénérable où elle repose, et qui, aussi bien que votre mère, presque aussi bien que

l'Eglise, qui l'a pénétré de son esprit, vous dira ce qu'est Dieu, et ce que vous devez penser de lui, sous peine d'être un monstre parmi les hommes.

5. Je vous le disais précédemment, ils ont essayé, dans les beaux jours — si fugitifs d'ailleurs — du fameux ARTICLE SEPT, ils ont essayé de biffer le nom de Dieu de tous les livres destinés à l'enfance, de l'éteindre sur les lèvres des maîtres, d'en étouffer rigoureusement dans leurs écoles jusqu'au moindre écho. Oui; mais qu'ils essaient donc de le supprimer du *langage*! qu'ils essaient donc de *couper la langue au genre humain*! car il ne faudrait pas faire moins, pour abolir le nom de Dieu parmi les hommes.!

N'entendez-vous pas, chaque jour, le grand comme le petit, le père comme l'enfant, le savant comme l'ignorant, le riche comme le pauvre, l'homme heureux comme l'infortuné, prononcer le nom du bon Dieu instinctivement, d'eux-mêmes, sans aucune délibération ni réflexion? Quel nom vient se placer plus fréquemment et plus naturellement sur les lèvres de l'homme, que celui-là? Et qu'est-ce que cela prouve, sinon que l'idée de Dieu est toujours présente à l'esprit de l'homme, et que la pensée des attributs divins est l'entretien pour ainsi dire machinal de son cœur! Voyez la femme, l'enfant, l'homme du peuple, tous ceux chez qui les raffinements d'une civilisation matérialiste n'ont point gâté et comme usé la nature; voyez-les sous l'empire d'une émotion subite, d'un vif sentiment de joie ou de crainte; deux mots, deux mots seulement leur partent immédiatement du cœur et de la bouche: Mon Dieu! ma mère! Voilà la nature prise sur le fait, et quelquefois, l'émotion passée, s'étonnant d'elle-même. Eh bien! que dites-vous du rapprochement si peu prémédité, si instinctif de ces deux mots sur les lèvres de l'homme au premier choc d'une émotion qui le rejette un peu brusquement dans le naturel, en ne lui laissant ni le temps, ni même la pensée de se composer? Et pour tout esprit sérieux et un peu compréhensif, quelle profonde philosophie dans le simple accouplement de ces deux noms qui s'appellent comme la voix et l'écho! Le nom du *bon Dieu* n'est-il pas en tout pays une interjection des plus usitées? que dis-je, une banale formule de blasphème? tant il est vrai que, sous la pression démoniaque, l'homme abuse de tout; mais tant il est vrai aussi que ses lèvres ne peuvent se passer de ce nom!

Or, avez-vous jamais réfléchi à tout ce que renferme de profonds et sublimes enseignements cette locution si simple: *le bon Dieu*! Que de choses dans cette formule si courte! que de choses cachées, mystérieuses, qui échappent généralement aux philosophes, et que découvrent du premier coup le cœur de la femme, la pensée du vieillard, la naïve confiance de l'enfant! La divinité, la bonté! La divinité, c'est-à-dire, l'existence suprême, absolue, immuable, qui embrasse et régit tout; la bonté, mais bonté par excellence et par essence, bonté

infinie, qui veille sur tout et pourvoit à tout, ayant à son service la toute science pour n'oublier rien, la toute puissance pour ne manquer à rien, la toute miséricorde et la toute justice pour soutenir, aider, récompenser et pardonner. Ne voyez-vous pas que le vulgaire parle comme les poètes, ou plutôt qu'il les a inspirés? *Deus supremus, optimus, maximus*.

Je sais bien ce que vous pouvez m'objecter. Je ne puis, dites-vous, rien arguer du langage que nous entendons tous les jours, parce que nous vivons en pays chrétien, au sein d'une société chrétienne, et que la base fondamentale du christianisme est le dogme d'un Dieu unique. Nous parlons dans une langue depuis quatorze siècles et plus imprégnée de christianisme: il est tout naturel que le nom de Dieu se retrouve à chaque instant sur nos lèvres avec l'épithète traditionnelle. Mais le monde n'a pas toujours été chrétien, il ne l'est pas encore tout entier; et là où le christianisme n'existe pas, il paraît difficile de croire que la langue soit ainsi pénétrée de l'élément divin.

Il est vrai, le monde n'a pas toujours été chrétien; et qu'il le soit devenu en si grande partie et en si peu de temps, voilà qui en dit plus long sur Dieu que les plus belles dissertations. Mais je ne m'arrêterai pas à ce point; la discussion en viendra à son heure. Je prends l'objection telle que vous me la posez, et je réponds: Que diriez-vous, si je vous prouvais que chez les païens, qui adoraient tant de fausses divinités, et pour qui tout était Dieu, dit Bossuet, excepté Dieu lui-même, le nom du vrai Dieu n'était guère moins invoqué que parmi nous; que, sans le connaître à beaucoup près aussi bien que nous, le monde païen cependant, malgré les divagations de ses philosophes, les fictions de ses poètes, les supercheries de ses prêtres, n'avait absolument pas pu oublier le vrai Dieu? Au fond, c'était le seul qu'il invoquât, qu'il adorât, qu'il craignit réellement. Jupiter et son cortège si peu édifiant, c'était bon pour l'imagination, pour la poésie, pour la politique, pour la vie officielle; mais quand la conscience parlait d'instinct, sans préoccupation, elle nommait le vrai Dieu, *notre bon Dieu*. Comment en douter, quand les témoignages sont si nombreux et si formels? quand les premiers chrétiens arguaient de ce fait contre les païens, leurs contemporains, leurs voisins? — « Ne cherchez pas un nom à Dieu, répond, dans le Dialogue de Minutius Félix, le chrétien Octavius au païen Cœcilius; Dieu, voilà son nom. Mais quoi? n'ai-je pas, quant à lui, le *consentement de tous*? J'entends le vulgaire (des païens), lorsqu'il lève les mains au ciel, ne dire autre chose, sinon: *Dieu est grand; Dieu est vrai; Si Dieu vous en fait la grâce; Fasse Dieu*. Est-ce là le discours naturel du vulgaire, ou bien la preuve du chrétien? Ainsi ceux qui font de Jupiter l'être suprême s'y trompent pour le nom, mais ils s'accordent à ne reconnaître qu'une

PUISSANCE. »

Et cet autre fameux passage de Tertullien que tout le monde sait par cœur, mais qu'il faut citer sans cesse à notre siècle épris d'incroyance. — « J'invoque un témoignage nouveau, plus connu qu'aucune littérature, plus répandu qu'aucune philosophie. Tiens-toi là, ô mon âme !... non pas toi, formée dans les écoles, exercée dans les bibliothèques, repue dans les académies et travaillée d'une indigestion de sagesse. Mais c'est toi-même, âme simple, rude et grossière, toi telle que t'ont ceux qui n'ont que toi ; c'est toi que j'interpelle, âme tout entière de carrefour, d'ouvrier, de village. Nous (chrétiens) déplaçons, quand nous prêchons un Dieu unique, par cet *unique* nom. Rends témoignage s'il en est ainsi. Nous t'entendons, et à la maison et au dehors, prononcer tout haut et en toute liberté : *Ce que Dieu demande. Ce que Dieu voudra*. Par cette parole, tu fais entendre qu'il est UN DIEU à qui tu confesses *toute* puissance, à la volonté de qui tu es soumise... Tu affirmes *seul* Dieu celui que tu n'appelles que DIEU. Ainsi donc, et à la maison et en public, sans que personne se moque de toi et t'en empêche, tu cries, du fond de ta conscience : *Dieu voit tout. Je te recommande à Dieu. Dieu jugera entre nous*. D'où te vient cela, à toi qui n'es pas chrétienne ? à toi le plus souvent encore ornée des bandelettes de Cérès, ornée du manteau de Saturne, revêtue des insignes d'Isis ? Jusque dans le temple, tu invoques *Dieu* pour juge. Debout, dans une chapelle d'Esculape, devant une Junon d'airain, chaussant une Minerve, tu n'en appelles à aucun des dieux présents. Dans tout ton intérieur, tu en appelles à un autre juge ; dans les temples, tu souffres un autre Dieu. Ce témoignage de la vérité, auprès des démons eux-mêmes, est *celui d'une âme naturellement chrétienne*, et te rend témoin des chrétiens. »

Ainsi, chez les païens non moins que chez les chrétiens, la langue, semblable à la sybille antique, est pleine de Dieu, *plena Deo*, comme en est plein le cœur de l'homme ; et certes, il faut avoir travaillé longtemps à dépraver ce pauvre cœur, pour y étouffer une croyance si profondément enracinée. Mais contre l'impiété, qui sera toujours individuelle, le genre humain tout entier ne cessera de protester ; et, par cette protestation, l'incrédulité, même la plus savante, sera toujours vaincue. Pourquoi ? je vais vous le dire.

C'est que Dieu, son existence, ses attributs divins, ce n'est pas seulement une idée, c'est surtout un fait. C'est une idée assurément, et la première de toutes, l'idée-mère qui contient toutes les autres idées ; car Dieu est la cause première et absolue, la cause des causes et le principe des principes. Et cette idée est à la base même de notre raison, c'est elle « qui illumine de son ineffable lumière tout homme venant en ce monde ; » mais elle y est si profonde, si ensevelie dans le mystère de son propre infini, que la raison toute seule peut à peine y atteindre. Et c'est justement là le motif pour lequel nous avons si peu insisté sur les argu-

ments métaphysiques qui ne sont pas à la portée de la masse des esprits.

Mais, avons-nous dit, Dieu est surtout un fait, une existence substantielle ; et un fait ne se prouve point par des raisonnements, mais par l'observation et l'autorité, par le témoignage des sens et le témoignage des hommes. Pour constater indubitablement un fait, il suffit d'avoir des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, un peu de bon sens pour ne pas donner dans les illusions, et un peu de bonne foi pour ne pas nier l'évidence. Or, Dieu est, et il manifeste à chaque moment de la durée son existence ; il parle, et les hommes l'ont vu et ont entendu sa voix ; il agit sans cesse, et la plus minime de ses œuvres porte sa trace et comme sa signature. Tout cœur droit, tout esprit sain et de bonne foi le reconnaît à la première vue. Qu'importe après cela ce que peuvent dire une philosophie toujours aveugle et une science toujours boiteuse par quelque endroit ? Elles ne peuvent convaincre que ceux qui ne veulent pas comprendre, pour n'être pas obligés de bien faire ; *noluit intelligere, ut bene ageret*.

Un athée prétendu disait à un Arabe : « Comment peux-tu croire à l'existence de Dieu puisque tu ne le vois pas ? » L'enfant du désert répondit : « Quand je vois empreint sur le sable le pas d'un lion, je dis : un lion a passé par là. Sans doute, je ne le vois pas ; mais je suis aussi certain de son existence que si je le voyais. De même, quand je vois empreint au front de toutes les créatures le cachet de Dieu, que je ne vois pas, je suis aussi certain de son existence que si je le voyais. Ce n'est pas le cachet de l'homme ou du hasard que je vois empreint au front du soleil, pas plus que sur le brin d'herbe ; mais le cachet d'une puissance, d'une sagesse et d'une bonté infinies, le cachet de Dieu ; et je le vois, comme je vois ma figure dans un miroir. »

« Il est démontré par l'expérience, disait tout-à-l'heure Descartes, que ceux qui professent la philosophie ne font pas un aussi bon usage de leur raison que ceux qui ne se sont jamais adonnés à une pareille étude. »

Franchement, je n'ose plus lui donner tort.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 septembris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XXIII

VERTU DE CHARITÉ

9^e La haine de Dieu et des choses de Dieu

*Descendant in infernum
videntes.*

Qu'ils descendent tout vivants dans l'enfer.

Mes chers frères,

1^o En mars 1534, un souverain cupide, cruel et débauché, qui, treize ans auparavant, avait mérité le glorieux titre de *Défenseur de la foi*, voulant désormais obéir sans contrainte à ses honteuses passions, détachait de la soumission à l'Eglise catholique une noble et grande nation qui jusqu'alors lui avait rendu de beaux services et en avait reçu d'immenses bienfaits. Il se proclamait lui-même et se faisait proclamer *chef suprême de l'Eglise*, c'est-à-dire *pape* dans toute l'étendue de son royaume, interdisait sous peine de mort toute relation avec le Saint-Siège apostolique, nommait et instituait les évêques, fixait le dogme, réglait la discipline, en un mot exerçait sur les consciences tous les droits du pontificat suprême, comme il exerçait sur les corps tous ceux d'un monarque absolu. Il s'empressa de détruire tous les monastères, petits et grands, qui abondaient dans ses états, sécularisa leurs biens meubles et immeubles, se les approprias sans appel, et en distribua une partie aux conseillers et exécuteurs de ses iniques desseins. Les conséquences de ces entreprises sacrilèges furent désastreuses, non seulement pour la foi et la vertu, mais pour l'art et l'humanité. Combien de chefs-d'œuvre de l'architecture gothique furent brutalement rasés ! Combien de bibliothèques dispersées ou réduites en cendres ! Ce qu'il y eut de plus lamentable encore, c'est que les mendiants, les pauvres qui vivaient de la charité des moines et trouvaient dans les couvents le pain, le vêtement, du travail et des outils, furent dès lors abandonnés à la misère ; la plupart moururent de faim, et de cette époque date pour la nation dont je parle la plaie hideuse du paupérisme qui la ronge jusqu'aux moelles, et dont personne encore n'a su la guérir. Ce n'est pas tout : un mot, un geste, un air désapprobateur de quelque prescription royale constituait le crime de haute trahison, et était puni de mort ; et pendant près de deux siècles, les bourreaux ne cessèrent de travailler, le sang de couler, et les plus nobles têtes de tomber sous le glaive.

Cette nation s'appelle l'Angleterre, et le monarque qui la jeta dans le schisme et dans le sang porte le nom flétri de Henri VIII.

Quelque chose qui est plus désolant encore que le schisme en lui-même, c'est la facilité inconcevable avec laquelle il s'accomplit, c'est l'étrange non-résistance de tout un peuple au caprice d'un seul homme, en matière de foi et de liberté de conscience. Une seule émeute dans le Nord, mal conduite et promptement réprimée ; et ce fut tout.

Mais le clergé ! mais le parlement ! O tristesse et confusion ! un seul homme parmi le haut clergé, l'évêque de Rochester, Fischer ; un seul dans le Parlement, le chancelier Thomas More, eurent le courage de mettre le devoir au-dessus de la crainte, et furent livrés au bourreau. Tout le reste se soumit avec empressement, ou même courut au-devant des caprices du souverain.

Et quelle est, mes frères, car c'est là pour nous le point important, quelle est la cause de cette écœurante lâcheté, de cette honteuse apostasie de tout un peuple ? Elle tient dans ce seul mot : l'oubli de Dieu. L'oubli de Dieu perd les individus ; voilà ce qu'il fait des nations. Un demi-siècle de tyrannie rapace et tenace, savamment cruelle et doucereusement impitoyable, avait brisé toutes les énergies et flétri tous les caractères. La peur du roi avait étouffé dans les âmes l'amour de Dieu. Et tels furent les résultats.

2. L'histoire, mes frères, a des pages plus horribles encore que celles dont vous venez d'entendre le résumé ; ce qui prouve qu'il y a un crime encore plus grand que l'oubli de Dieu.

Une nation que je m'abstiendrai de nommer, la date sanglante que je vais rappeler la désignera assez clairement, une nation qui, depuis treize siècles, se faisait gloire devant tous les peuples de son beau titre de *filie aînée de l'Eglise*, qui lui avait donné une pléiade de saints au nom éclatant, des apôtres, des docteurs, des lumières de toute sorte, qui avait été autrefois la première à reconquérir la Terre Sainte sur les infidèles, la dernière à l'abandonner, la première de nouveau à porter à la puissance musulmane le coup fatal, toujours prête, au moindre appel de l'Eglise, à ceindre l'épée soit pour la soutenir, soit pour la défendre, et qui pouvait se promettre un long avenir de gloire, de paix et de prospérité, cette nation en est venue à épouvanter le monde par la grandeur inouïe des catastrophes où elle faillit périr. Naguère encore elle marchait à la tête des peuples, elle venait de donner à l'histoire son siècle le plus brillant, quand tout-à-coup elle tomba du plus haut sommet de la civilisation dans le plus profond abîme de la sauvagerie, et vit fondre à la fois sur elle, pendant trois épouvantables années, plus de calamités qu'elle n'en avait subi dans tout le cours de sa longue histoire : la guerre étrangère, la guerre civile, l'émeute dans toutes les villes, la délation dans tous les foyers, la guillotine en permanence qui chaque jour tranchait d'énormes charretées de vies humaines, les fusillades, les noyades en masse, les étranglements, en un mot tous les égorgements possibles et imaginables, la terreur enfin planant et pesant sur tout le pays,

faisant battre précipitamment tous les cœurs, haleter toutes les poitrines, pâlir tous les visages.

Quel étrange mystère ! et qui nous en donnera la clef ! Un seul mot encore, mes frères, mais un mot que je ne puis prononcer devant vous sans un frémissement d'horreur. Vous venez de voir les conséquences sociales de la *haine de Dieu*.

La haine de Dieu entraîne logiquement la haine de l'homme, car, dit Bossuet, « c'est ainsi que sont les hommes, naturellement loups les uns aux autres. » Otez le précepte divin de la charité, les hommes retombent du premier coup dans ce désordre effroyable qu'a dépeint le prophète Michée : « La droiture ne se trouve plus parmi eux ; chacun tend des pièges à son ami, pour en répandre le sang ; une chasse cruelle et barbare s'est introduite où chacun tâche de prendre, non des bêtes, mais ses amis comme sa proie. N'en croyez plus votre ami ; ne vous fiez plus au magistrat, il n'y a plus de loi parmi les hommes. Les magistrats sont des lions rugissants qui dévorent les faibles, et les juges des loups ravissants qui ne réservent pas jusqu'au matin la proie qu'ils ont prise le soir. Ne dites pas votre secret à celui qui repose dans votre sein ; car le fils outrage son père ; la fille s'élève contre sa mère ; le maître a pour ennemis ceux de sa propre maison. »

Mais, mes chers frères, je vois que vous êtes dans la surprise et une sorte de consternation. Quel mot, en effet, viens-je de prononcer ? La haine de Dieu ! dites-vous, est-ce possible ? et l'homme peut-il vraiment aller jusqu'à ce degré de malice et de méchanceté ? Nous concevons jusqu'à un certain point l'oubli de Dieu, à cause de l'ignorance, du mauvais exemple, de l'entraînement des affaires, des plaisirs. Mais haïr Dieu, haïr de véritable haine l'Etre infiniment bon et aimable, ah ! cela ne se conçoit plus.

Plût à Dieu, mes frères, que ce qui vous paraît inconcevable fût irréalisable ! Mais il faut bien l'avouer, puisque, malheureusement, cela est : il y a des hommes, il y en a beaucoup aujourd'hui qui haïssent Dieu, qui le haïssent personnellement, et qui le haïssent précisément pour les motifs qui le rendent aimable. Dieu est infiniment bon, et ils sont et veulent être résolument méchants ; Dieu est infiniment juste, et ils se sont vendus à l'injustice et à l'iniquité ; Dieu est infiniment saint, et ils sont chargés de crimes et en méditent de nouveaux ; Dieu est infiniment pur, et ils sont incorrigiblement luxurieux et débauchés. Voilà pourquoi ils le haïssent, parce qu'il est l'irréconciliable ennemi du mal ; et, ne pouvant le supprimer, ils emploient du moins tout ce qu'ils ont de pouvoir, de talent et d'énergie à rendre son nom méprisable et odieux.

Il ne sera pas inutile de prouver cette assertion par quelques exemples. Une sainte horreur fortifie l'âme plutôt que de la scandaliser.

3. N'avons-nous pas, qui de vous n'en connaît ? des hommes qui blasphèment, non plus à la façon vulgaire, par habitude ou par routine, comme font

un trop grand nombre chez qui le blasphème est plutôt un péché contre la bonne éducation que contre la foi et la charité ; mais qui blasphèment délibérément, par principe et par système ; qui blasphèment, non plus pour soulager un accès de colère ou évacuer une gorgée de mauvaise humeur, mais expressément pour outrager Dieu et scandaliser le prochain ? Eh bien ! quel nom donnerez-vous au sentiment qui pousse de pareils hommes, si ce n'est la *haine de Dieu* ?

N'avons-nous pas des hommes qui ne se plaisent qu'à faire le mal et qui le font, non point parce qu'ils y ont quelque intérêt d'ambition ou d'argent, ce qui expliquerait leur conduite sans la justifier, mais qui font le mal pour le mal, au détriment même de leurs intérêts ; par exemple qui sanctionneront des mesures et voteront des lois en opposition avec leurs principes et leurs avantages personnels, uniquement pour ce motif satanique que l'Eglise en souffrira, que la religion en aura dommage, que l'honneur de Dieu en sera atteint ? A quelle inspiration dirons-nous donc qu'obéissent de tels hommes, sinon à la *haine de Dieu, et des choses de Dieu* ?

Mais quoi ! cette haine, ne l'ont-ils pas avouée franchement, publiquement ? ne s'en sont-ils pas fait gloire ? Ne se sont-ils pas associés en cachette d'abord, puis ouvertement, officiellement, dans le but hautement proclamé d'assouvir plus sûrement leur haine contre Dieu ? Que sont ces innombrables sociétés plus ou moins secrètes de la *libre-pensée*, de la *franc-maçonnerie*, etc., etc., qui obéissent aux mêmes chefs et suivent le même mot d'ordre, sinon des armées organisées, disciplinées, et outillées pour faire l'assaut du ciel et détrôner Dieu ? Quand, au siècle dernier, le Kadosch Voltaire donnait à son état-major cette consigne : Ecrasons l'infâme ! qui donc désignait-il aux coups des siens, sinon Dieu lui-même ? Qui donc poursuivait-il dans le Christ : le philosophe, ou le Dieu ? Le philosophe, il l'eût couronné de fleurs, mais il ne pouvait supporter le Dieu. Qu'on ne me parle pas du déisme de Voltaire ! il n'est, comme sa prétendue tolérance, qu'une hypocrisie et un mensonge. N'est-ce pas lui qui écrivait en se frottant les mains : « Dans trente ans, mes amis, Dieu verra beau jeu ! »

Ce que Voltaire n'aurait pas osé dire, parce que la délicatesse de son siècle ne l'aurait pas toléré, son disciple le Kadosch Proudhon, le plus illustre représentant du socialisme du XIX^e siècle, ne craignit pas de l'écrire, et il jeta à la face de l'Europe scandalisée ce blasphème que l'enfer n'a jamais dépassé : Dieu, c'est le mal ! Quand on lui demandait : Qu'est-ce que l'homme doit à Dieu ? il répondait : La guerre ! Et il ne fit que cela pendant la moitié de sa vie.

Pour mieux faire la guerre à Dieu, il réhabilitait Satan, il le couronnait d'éloges, il se l'associait comme ami et compagnon d'armes, il lui écrivait (je demande pardon à Dieu et à vous de cette citation horrible, mais ici, je vous l'ai dit,

l'horreur est salubre), il lui écrivait : « Viens, Satan, viens, le calomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse, que je te serre contre ma poitrine ! Tes œuvres, ô le béni de mon cœur, ne sont pas toujours belles, ni bonnes ; mais elles seules donnent un sens à l'univers, et l'empêchent d'être absurde. Que serait sans toi la raison ? un instinct ; la justice ? une routine ; l'homme ? une bête. Tu mets le sceau à la vertu ! »

Or, vous ne pouvez ni ne devez l'ignorer, ce que ce forcené n'a pas craint d'imprimer dans ses livres, c'est tout simplement ce que les sociétés secrètes disent et trament dans l'ombre. Proudhon n'était qu'un franc-maçon sincère et trop chaud de sang pour garder le masque de la dissimulation. Et la révolution, dont je parlais en commençant, ne fut pas autre chose que le triomphe des sociétés secrètes, la franc-maçonnerie au pouvoir, et par conséquent la guerre à Dieu. De là, ces saturnales immondes : le nom de Dieu bafoué, ses autels renversés, ses prêtres égorgés, ses temples mutilés et changés en greniers de foin ou en écuries. Encore ceux-ci étaient-ils les moins maltraités. Dans quelques temples et sur quelques autels restés debout, ces cyniques adoraient, en haine du Très-Haut, la déesse raison sous la forme d'une courtisane nue !

4. Ai-je tort, mes frères, d'appliquer à ces ennemis acharnés de Dieu la terrible sentence du prophète : *Descendant in infernum vivantes*, ils descendent en enfer tout vivants ? Certes, oui ; leur enfer, ils le commencent dès ici-bas, et le sang, et les ruines qu'ils amoncellent autour d'eux, les flammes incendiaires qu'ils promènent partout, sont la terrifiante image du désordre qui règne dans leur cœur et du feu sombre qui les dévore intérieurement. Et c'est justice. Ils font sur la terre l'œuvre de Satan, ils obéissent à son esprit, ils se livrent à ses inspirations, ils lui ont vendu leur âme ; naturellement il en a pris possession, il s'y est logé, il y a apporté avec lui son enfer qui le suit partout. Qu'est-ce en effet qui constitue l'enfer ? la haine de Dieu. Que fait Satan en enfer ? il hait Dieu. Si Satan était capable d'un mouvement d'amour, l'enfer serait détruit. Ceux donc qui haïssent Dieu dans ce monde ont amené l'enfer sur la terre, ils en subissent déjà les tourments anticipés ; et si, — comme, hélas ! il n'est que trop à craindre, — s'ils persistent jusqu'à la fin dans leurs sentiments maudits, ils auront la confusion de descendre bientôt, la rage dans le cœur, sous le regard foudroyant de Dieu qu'ils ont si follement haï et combattu, dans ce lieu d'angoisses et de misères, de désordre et d'obscurité, de désespoir et de grincements de dents, où règne dans une nuit éternelle une éternelle horreur. Et personne n'aura pitié d'eux, ni ne priera pour eux.

Les justes cependant chanteront à jamais : Alleluia ! Gloire à Dieu ! Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

DE LA SIMPLICITÉ

La simplicité chrétienne consiste dans une droiture d'âme et une loyauté de sentiments qui ne peut souffrir aucune hypocrisie, aucune dissimulation. Elle se montre au dehors telle qu'elle est au dedans : ignorante de toutes ces supercheries que le monde qualifie d'adroites, de ces ruses et de ces détours plus ou moins politiques ; sans cesser d'être prudente, elle va à son but visage découvert et sans feinte. A-t-elle fait une faute, commis une erreur ou une bévue, elle les reconnaît et les avoue avec candeur et franchise. Enfant par la bonté de son cœur, elle ne s'égare point dans le dédale de combinaisons compliquées. Encore qu'elle n'ignore point combien la fourberie est chose commune, elle agit avec les hommes comme s'ils étaient tous honnêtes et de bonne foi. En un mot, le cœur, simple de la simplicité chrétienne, va son chemin droit devant lui, plaignant les politiques qui railent sa naïveté et pardonnant aux fourbes qui exploitent sa droiture. Trompé, il le sera, mais le fût-il dix fois plus encore qu'il ne s'écarterait point de sa route.

Quand, parfois, victime de sa loyauté et de sa franchise, il sent bouillonner en lui je ne sais quel sentiment de révolte et d'indignation ; lorsqu'il en vient à se demander si, après tout, il ne ferait pas mieux d'imiter et de copier les mille et mille roueries du monde, la parole du Maître vient retentir à son oreille et calmer son ressentiment : « Soyez simples comme la colombe ! » Car c'est Jésus-Christ qui l'a dite cette parole, et il faut bien qu'elle aussi doive contribuer à notre perfection et à notre bonheur puisqu'il l'a prononcée. Eh ! oui, notre bon Sauveur n'ignorait pas la fourberie du monde, car il disait à ses disciples : « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups, » et pourtant il leur trace leur ligne de conduite par ces seuls mots : « Soyez donc simples comme la colombe et prudents comme le serpent. » Il leur recommande la prudence, mais, sans nul doute, il préfère la simplicité.

Et quelle simplicité ! celle de la colombe. Y en a-t-il parmi les oiseaux qui soit plus simple, moins rusé, plus dénué d'artifices que la colombe ? Ce n'est pas elle qui veut tendre aux autres le moindre piège ou artifice, elle si inoffensive et si timide ! Aussi Dieu l'a-t-il douée, pour seule défense, d'un vol rapide ; et, en nous engageant à imiter sa simplicité, Notre-Seigneur nous fait assez entendre que c'est surtout dans la fuite de la société des méchants, des fourbes et des perfides, que doit consister la simplicité du chrétien, dans une profonde horreur pour leurs procédés détournés et leurs voies ambiguës.

Soyez simples comme la colombe, âmes chrétiennes, dans vos paroles, c'est-à-dire, que vos discours n'aient rien d'affecté ni de prétentieux,

qu'ils ne cachent ni ruse, ni détours, ni diplomatie curieuse ou malhonnête. Que jamais, vos lèvres ne laissent tomber un seul mot destiné à déguiser votre pensée ou à circonvenir une autre personne sans défiance, encore moins à trahir la vérité. En vain tenteriez-vous de justifier une telle manière d'agir en disant que vous ne mentez point, mais que vous usez seulement d'habileté. Ne discutons pas sur les mots, non plus que sur le plus ou moins de culpabilité. La parole de Jésus-Christ reste : Soyez simples comme la colombe ! Et tous les plus subtils raisonnements ne feront pas concorder cette simplicité avec ce que vous appelez de l'habileté. Une comparaison vous fera mieux saisir ma pensée : une source sans rides reflète, à la perfection, l'image d'une personne qui se penche pour la regarder ; qu'un souffle vienne l'effleurer seulement à la surface, même sans troubler son eau, l'image est mal rendue, elle apparaît brisée. L'âme simple, comme l'indique son nom, est sans plis ; l'image du Dieu de vérité s'y reflète belle et parfaite ; elle apparaît brisée, déformée dans l'âme manquant de simplicité.

Soyez simples comme la colombe, dans l'air de votre visage, dans le port de votre corps et jusque dans votre démarche. Que tout y soit réglé avec innocence, sans mollesse, sans recherche et sans façon. C'est si beau quand on rencontre une personne sur le front et dans les mouvements de laquelle éclate un air de candeur, un je ne sais quoi de modéré et de chaste qui ne sent point la prétention et n'est point étudié ! Comme cela plaît ! à quelque classe de la société qu'appartienne cette personne, de quelque condition qu'elle soit, ses manières simples agréent et lui gagnent la sympathie de tous. Au contraire, les manières prétentieuses et étudiées, les façons, les gestes composés, bref, ce qu'on appelle vulgairement « la pose », rendent ridicules, même aux yeux du monde. Comment siérait-elles à des chrétiens ?

Soyez simples comme la colombe, jusque dans vos vêtements. N'imites pas ces chrétiens et surtout ces chrétiennes qui songent beaucoup plus à parer leur corps qu'à orner leur âme. Soyez ennemis de tout faste et sachez vous affranchir des tyrannies de modes ridicules. La simplicité chrétienne veut qu'on s'habille selon sa condition : elle condamne également une négligence, un laisser-aller coupables, et une ostentation au-dessus de notre condition.

Soyez simples comme la colombe, dans votre cœur, c'est-à-dire, ne regardez et n'ayez d'autres vues dans vos actions que le désir de plaire à Dieu. C'est-à-dire encore, faites-vous enfants devant le bon Dieu, renoncez à votre propre esprit, rapetisez-vous, pour ainsi parler, sous l'impression de la grâce, pour vous laisser conduire par la foi et la charité. Vous savez bien que Dieu résiste aux orgueilleux, aux superbes qui se croient sages et sourient de la simplicité du juste qu'ils appellent faible d'esprit. Oui, mais à ce simple, à ce faible

d'esprit, à cet humble, Dieu tend la main et prodigue ses grâces.

Enfin, soyez simples comme la colombe dans vos rapports envers Dieu. Allez à lui avec une confiance filiale et amoureuse. Quels que soient vos besoins et vos misères, faites comme un enfant qui ose tout avec son père, se promet tout, bannit la crainte et ne garde qu'un amour innocent et respectueux.

L'avons-nous cette simplicité chrétienne si chère au cœur de Jésus ? Si nous faisons notre examen en scrutant nos paroles, notre conduite, les sentiments les plus intimes de notre cœur, n'aurions-nous pas à rougir, non point peut-être de perfidies ou de duplicités, mais, que de propos, que de manières, que d'habiletés, que de petites ruses contraires à la simplicité chrétienne !

Prenons l'habitude de ne jamais rien dire ni rien faire contre cette vertu. Laissons aux mondains cette habileté tortueuse et rusée qui peut convenir aux disciples du monde, mais jure dans la conduite d'un enfant de Dieu, d'un serviteur du Christ. Si parfois nous sommes dupes de notre simplicité loyale, franche, et si l'approbation des hommes nous manque, nous aurons celle de notre conscience et surtout celle du bon Dieu.

SERMON POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

LE MARTYRE DE LA SAINTE VIERGE : SA GRANDEUR

Attendite, et videte si est dolor
sicut dolor meus.

(Jérém., Lament., I, 12).

Naguère, dans la grande et joyeuse solennité de l'Assomption, nous chantions le bonheur et le triomphe de la Vierge ; aujourd'hui, l'Eglise nous invite à célébrer ses douleurs. C'est par la souffrance, en effet, que Marie, à l'exemple de son divin Fils, est entrée dans la gloire ; et de même que nous avons partagé son allégresse au jour où Dieu la couronna dans les hauteurs des cieux, ainsi nous devons prendre part à son martyre. Elle est notre mère, nous sommes ses enfants, comment ses larmes pourraient-elles nous laisser insensibles ? Désolation ineffable, la sienne : « elle est grande comme la mer, » écrit le prophète, voulant nous faire entendre que rien ne peut lui être comparé ; martyre cruel, tellement que s'il était divisé entre tous les hommes qui habitent l'univers, la faible part de souffrance qui en reviendrait à chacun suffirait, selon la pensée de saint Bernardin de Sienne, à les faire mourir tous à l'instant même. Tout ce que la cruauté des persécuteurs a infligé de supplices aux martyrs n'est rien, dit saint Anselme, à côté des tourments de la Vierge. Elle-même nous l'assure ; car elle nous crie par la bouche de Jérémie : « Vous tous qui passez par le chemin de la

vie, arrêtez, et voyez s'il est une douleur comparable à ma douleur, » *attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus.*

Unique dans sa grâce et sa beauté, unique dans la sainteté de sa vie et dans la gloire qui en est l'éternelle récompense, Marie est donc unique aussi dans ses souffrances. Méditons ce touchant mystère, le plus admirable peut-être des mystères de la sainte Vierge, mais sans contredit le plus éloquent, parce que mieux que tout autre il nous révèle sa sainteté suréminente, son immense amour pour Dieu, son dévouement héroïque pour les hommes. Nous le verrons, en étudiant le martyre de Marie sous le rapport qui s'offre tout d'abord à notre attention, je veux dire son exceptionnelle grandeur.

Tendre mère, unissez mes pleurs à vos pleurs, ma compassion à votre compassion envers Jésus souffrant et mourant pour nous : *Fac me tecum pie flere, crucifixo condolere donec ego vixero!* (Stabat).

I. Durée.

On représente les martyrs chacun avec l'instrument de son supplice, saint Paul avec l'épée, saint Pierre et saint André avec la croix, saint Laurent avec le gril; pour représenter Marie, la Mère de douleurs et la Reine des martyrs, on lui met entre les bras le corps inanimé et sanglant de son Fils. Rien de plus vrai et de plus juste. Oui, Jésus, la joie du ciel et de la terre, tel fut l'instrument du martyre de sa divine Mère. Il est la cause de toutes ses douleurs; tout ce qu'elle souffre vient de lui et se rapporte à lui. Entre elle et lui l'union est intime, étroite, indissoluble, à tel point que tout leur est commun, les biens et les maux, les joies et les tristesses, les douleurs et les plaisirs, la vie et la mort. Elle le proclame elle-même dans le Cantique sacré, quand elle dit : « Mon bien-aimé est à moi, et moi, je suis à lui; » nous partageons tout, mais sans rien diviser : ses souffrances, ses ignominies sont les miennes, et sa mort perce mon âme du même coup dont elle perce la sienne. Grande et belle vérité que saint Laurent Justinien a justement rendue en disant : « Marie est le miroir parfait de Jésus-Christ. »

Voyez la conséquence. Si Marie est le miroir parfait de Jésus, elle le reproduit; tout jaillit du Fils, et tout se reflète en sa mère. Les douleurs, la passion de Jésus deviennent donc les douleurs et la passion de Marie; c'est le même martyre enduré par deux personnes à la fois. Or, de tous les martyres, le plus grand fut assurément celui de notre Sauveur. Trois caractères le distinguent et le rangent absolument à part : la durée, l'intensité, l'amertume. Eh bien ! voilà le martyre de la Vierge sans tache; il est grand, incomparablement grand comme celui de Jésus, grand par la durée, grand par l'intensité, grand enfin par son inconcevable amertume.

Je dis : grand par la durée. Jésus n'est venu au monde que pour souffrir; et, dit saint Bernard,

c'est dès sa naissance qu'il commence à souffrir. De même Marie; semblable en tout à son divin Fils, elle souffrit toute sa vie, du moins tout le temps qu'elle passa dans la compagnie du Sauveur. A peine est-elle devenue mère, son supplice commence; il durera non pas trois jours comme celui d'Abraham à qui Dieu demanda le sacrifice de son cher Isaac, mais trente-trois ans pendant lesquels son âme sera torturée par des angoisses sans cesse grandissantes, jusqu'à ce que soit consommée la suprême immolation.

En effet, c'est au lendemain de Noël que le saint vieillard Siméon lui fait cette prédiction terrible : « Voilà un enfant venu au monde pour la ruine de plusieurs. Vous le verrez poursuivi par un acharnement inexprimable de haines et de fureurs, qui ne cesseront que quand il aura succombé sous leurs coups. Pour vous, en ce jour de deuil et d'épouvante, un glaive de douleur transpercera votre âme. »

Eh bien ! dès ce moment, le glaive fatal entrainait dans le cœur de Marie, et elle ne cessa pas de le porter. Alors elle comprit, mieux que jamais, que son Fils n'aurait en partage ici-bas que les humiliations et les souffrances, qu'étant la victime pour les péchés du monde, il en paierait la dette au prix de douleurs infinies. Quelle affreuse certitude ! Quelle attente pour une Mère si aimante et si dévouée ! Ah ! comme le souvenir de l'oracle de Siméon dut assombrir le bonheur qu'elle trouvait dans l'amour et la possession de son divin Enfant ! Elle ne pouvait le voir sans songer à sa mort cruelle. Si elle le nourrissait de son lait virginal, si elle le réchauffait entre ses bras, si elle baisait ses mains, ses pieds, son front, si elle l'enveloppait de langes, elle voyait les clous et la couronne d'épines, et elle disait en son cœur : ces mains et ces pieds seront percés, ce front sera ensanglanté, tout ce corps sera meurtri, défiguré : *foderunt manus meas et pedes meos* (Ps. xxi, 17); et le glaive de douleur faisait dans son âme de profondes blessures.

Cependant le temps qui d'habitude calme toutes les souffrances, loin d'apaiser, aggravait celles de Marie. A mesure que Jésus avançait en âge, il lui paraissait de jour en jour plus beau et plus aimable. Son amour pour lui allait croissant; mais hélas ! ses craintes et ses alarmes grandissaient aussi, et le glaive de douleur la déchirait plus vivement, car le temps approchait pour son Fils bien-aimé de subir toutes les tortures et de donner sa vie. La rose croit parmi les épines, ainsi la Mère de Dieu avançait toujours au milieu des tribulations; les épines croissent en même temps que la rose, de même Marie, la Rose choisie du Seigneur, voyait croître les épines de ses douleurs avec le nombre de ses années.

Et combien de temps dura le martyre de cette tendre mère ? Je l'ai dit : aussi longtemps que le martyre de Jésus, jusqu'à sa mort sur le gibet de la croix, jusqu'à sa sortie glorieuse du tombeau. Quelle vie pour la Vierge céleste ! Et pourtant elle

ne devait pas souffrir, puisqu'elle était pure et pleine de grâces. Mais comment concevoir une mère sans larmes à côté d'un Fils condamné dès le berceau aux tribulations de tout genre, et voué aux derniers supplices ? Jour et nuit donc le glaive de douleur la déchira sans pitié, et si elle ne succomba pas à cette continuelle torture, c'est un prodige : Dieu seul la soutenait par sa vertu suprême. — Poursuivons.

II Intensité.

Grand par la durée, le martyre de Marie ne le fut pas moins par l'intensité. Ici encore elle est la vivante image de Jésus, mais de Jésus crucifié ; car ce fut principalement pendant la passion de son Fils que le cœur de la Mère endura son douloureux martyre.

On eut pu voir alors sur le Calvaire deux autels où se consummaient deux grands sacrifices : l'un était le corps de Jésus, l'autre le cœur de Marie ; ou, pour mieux dire, il n'y avait qu'un seul autel, la croix de Jésus, sur laquelle, avec ce divin Agneau, était en même temps immolée sa mère. « O Marie, lui dit d'une voix compatissante saint Bonaventure, ô ma Mère ! où êtes-vous ? Près de la croix ? Ah ! je dirai plutôt que vous êtes sur la croix même, crucifiée avec votre Fils bien-aimé. » Si cela est, si tous les tourments, les fouets, les épines, les clous, la croix qui déchirent la chair innocente de Jésus entrent en même temps dans le cœur de Marie, sa douleur est immense, son martyre épouvantable, comme celui du Sauveur il atteint des proportions infinies ; et, dès lors, comment le concevoir ? comment le dépeindre ? J'essaierai cependant de vous en donner une idée.

La passion de Jésus-Christ avait donc son contre-coup dans le cœur de Marie ; Marie la voit et la comprend dans toute sa profondeur ; la comprenant elle s'y associe pleinement, elle y entre avec tout son cœur, toute son âme, tout son être, de sorte que la passion de Jésus devient tout entière sa propre passion, sans cesser d'être tout entière aussi celle de son Fils.

Elle la voit, dis-je, elle la comprend dans toute sa profondeur, parce que son âme est toute illuminée des brillantes clartés de la foi. Elle connaît la qualité de celui qui souffre ; elle sait que c'est son Créateur et son Père, son Sauveur et son Epoux, son Fils et son unique trésor, qu'elle a tout reçu de lui, mais qu'aussi elle lui a donné l'être et la vie humaine. Elle sait non seulement ses tourments extérieurs, mais encore ses souffrances morales : l'amertume de sa contrition pour les péchés du monde, sa tristesse mortelle à la vue de l'ingratitude de son peuple, de la trahison de Judas, du reniement de Pierre, du lâche abandon de ses disciples ; puis l'inexprimable douleur que lui causent les railleries de ses bourreaux, l'infamie de son supplice et le châtement terrible qui vengera bientôt le forfait inouï commis sur sa personne ; toutes ces peines, ces angoisses, ces

tortures, cette désolation extrême du cœur de Jésus, elle les voit distinctement, elle les pèse, elle les mesure. Elle sait enfin pourquoi il souffre ; elle sait qu'il est la victime universelle, qu'il porte toute l'iniquité, qu'il expie tous les crimes, qu'il paie toutes les dettes, que son martyre sera le prix du salut du monde, mais avant tout de son salut à elle, le prix de sa conception immaculée, de son inviolable virginité, de sa maternité divine, des grâces ineffables qui la préparent à une incompréhensible béatitude ; et, par conséquent, elle est bien convaincue que c'est son amour pour elle d'abord, son amour encore pour les hommes qui le cloue à la croix et le plonge dans cet océan de douleurs. Jugez si cette science profonde n'était pas infiniment crucifiante pour elle, et si avec de pareilles certitudes, son âme n'était pas le théâtre d'une passion invisible en tout semblable à celle de son Fils.

En effet, j'ai ajouté : comprenant à merveille cette divine passion, elle s'y associe pleinement et en éprouve toute la rigueur. Pourquoi ? Ah ! parce qu'elle aime Jésus ! Mais quel amour ! Et qui pourrait le mesurer ? Elle l'aime comme son Fils, car elle est sa mère ; elle l'aime comme son Fils unique, tout entier à elle seule, puisque seule elle l'a engendré, et que nul homme au monde ne saurait lui en disputer la possession ; elle l'aime comme un Fils qui est en même temps son Dieu, son Créateur et son souverain Seigneur ; elle l'aime comme un Fils qui l'a comblée de grâces et de bienfaits, de qui même, chose inouïe pour toute autre mère, elle a reçu l'être et la vie ; elle l'aime comme un Fils qui meurt pour elle et, par sa mort, lui assure une gloire sans égale ; elle l'aime comme un Fils qui verse son sang pour tout le genre humain dont il va devenir le libérateur ; elle l'aime à tous ces titres, de tous ces amours, et les lui donnant tous à la fois, elle l'adore ; ce qui revient à dire que son amour est immense, incalculable, presque infini ; je ne sais qu'un amour qui dépasse le sien, celui de Jésus pour elle.

Voilà donc les deux cœurs qui se rencontrent sur le Calvaire, et je vous laisse à calculer les ravages que les souffrances de l'un purent produire sur l'autre. Aimer, en effet, c'est se donner ; mais plus on aime, plus on se donne, plus on se prodigue pour se réjouir ou pleurer ensemble, de sorte que la compassion pour l'être aimé qui souffre n'a d'autre mesure que celle de l'amour qu'on lui a voué.

Eh bien ! je vous ai dit l'amour de Marie pour Jésus ; c'est le cœur tout plein, tout débordant de cet amour qu'elle le suivit au jour de son sacrifice. Et quand elle vit qu'il n'était plus qu'une plaie, que l'enfer et la terre et le ciel même, conjurés contre lui, se ruaient sur sa personne, le cernant de toutes parts, le flagellant à l'envi, le perçant de traits, l'accablant de coups, le chargeant d'anathèmes, l'enveloppant d'infamie, le saturant d'opprobres, broyant son corps, désolant son âme ;

alors, à cette heure de déchirements inexprimables, est-ce que le divin patient n'apparut pas à sa Mère plus beau, plus grand, plus aimable, plus adorable que jamais ? Est-ce que sa Mère ne sentit pas l'amour pour lui grandir encore dans son cœur ? Est-ce qu'elle ne se donna pas de toute son âme pour souffrir avec lui et comme lui, pour compatir dans la mesure où il souffrait lui-même ; et, dans la force et la véhémence de son amour, ne voulut-elle pas s'enivrer des douleurs de Jésus crucifié ? Elle communie donc à la passion totale de son Fils, elle y communie par l'amour ; et c'est l'amour, ici le plus noble, le plus saint, le plus fort de tous les amours, l'amour, véritable bourreau du cœur, qui brûle son cœur de Mère, le perce, le déchire, le tyrannise dans la mesure même où il torturait Jésus sur son gibet.

O cruauté du saint amour ! O souffrances inexplicables ! le Fils endure pour la Mère et pour le monde entier ; mais ses douleurs, pareilles à un torrent impétueux, après l'avoir submergé, regorgent sur sa Mère et l'inondent à son tour ; puis elles reviennent au Fils, elles retournent à sa Mère, et toujours ainsi, jusqu'à la consommation du sanglant sacrifice ; c'est un flux et reflux incessant de passion et de compassion dans les deux victimes, le même martyre de douleur et d'amour, incompréhensible, divin en Marie comme en Jésus.

Mais pourquoi m'arrêter plus longtemps à le décrire, quand la langue des anges n'y suffirait pas ? — Je passe au troisième caractère qui distingue le martyre de la Vierge : l'amertume.

III. Amertume.

Il y a des douleurs accompagnées d'ineffables consolations. Sainte Thérèse nous apprend qu'elle éprouvait parfois un genre de peines comparables en rigueur à celles du purgatoire, mais si délicieuses, qu'elle eut voulu les ressentir toujours. Le Psalmiste paraît bien nous révéler un état semblable quand, s'adressant au Seigneur, il lui dit : « O mon Dieu ! grande était l'affliction qui remplissait mon cœur, mais non moins grandes les consolations dont vous réjouissiez mon âme. » (Ps. xciii).

Ainsi l'âme, ou la partie supérieure de l'homme, peut tressaillir de joie, tandis que le cœur, ou la portion sensible, est plongée dans l'amertume. Telles furent les douleurs des martyrs et des saints en général. Mais il y a aussi des douleurs que rien ne tempère ou ne rachète, des douleurs amères, sans mélange de consolation. Telles furent celles de Jésus-Christ sur la croix ; telles aussi celles de Marie durant la passion de son Fils bien-aimé.

Les martyrs, dans les tourments que leur infligeaient les bourreaux, souffraient, mais Dieu savait adoucir leurs souffrances, et même les rendre aimables. Ici il suspendait l'action des éléments, l'ardeur du feu par exemple dans la fournaise de Babylone ; là il laissait agir les instruments de torture, mais il donnait aux corps des patients une

insensibilité merveilleuse : « Vous me faites marcher pieds nus sur des charbons ardents, disait saint Tiburce, quel plaisir ! il me semble que ce sont des roses. » Ailleurs, Dieu abandonnait le corps des héros chrétiens à la violence des supplices, mais il répandait dans leurs âmes des consolations enivrantes, tellement que le supplice le plus atroce leur paraissait un délicieux festin. L'histoire est pleine de ces prodiges. Tous ces martyrs aimaient Dieu d'un ardent amour, et la grâce divine les soutenait. Plus ils aimaient, moins ils sentaient les tourments et la mort : la seule vue d'un Dieu crucifié suffisait pour les consoler.

Mais, j'ai beau regarder Marie au pied de la Croix, je ne vois personne qui vienne adoucir l'amertume de ses souffrances. Comme son cher Fils elle peut dire, et elle dit vraiment dans son cœur : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée ? » Le ciel est de bronze pour la Mère, victime avec le Fils pour le salut du genre humain.

Ce n'est pas son amour qui pourrait la soulager, puisque c'est lui qui la crucifie ; ce n'est pas son Fils innocent et bien-aimé pendu au gibet, car il est tout le sujet de son affliction. Plus elle l'aime, plus elle souffre ; plus elle le regarde, plus sa douleur est vive, pénétrante, inconsolable et inconsolée.

Elle voit son Jésus tout couvert de plaies, et elle ne peut en panser aucune ; achevant de répandre son sang, et ce sang qu'elle lui a donné pour être la rançon du monde, est foulé aux pieds des pécheurs, sans qu'elle puisse en sauver une goutte de l'horrible profanation. Elle entend son Fils crier sur la croix qu'il endure une soif mortelle : *Sitio* ; elle, qui tant de fois a rafraîchi ses lèvres de son lait, elle voudrait transformer son âme et son cœur en une potion cordiale et lui présenter à boire. Impossible ; et, sous ses yeux, on l'abreuve de fiel et de vinaigre. Elle le voit les yeux noyés de larmes et de sang et déjà voilés, la tête penchée vers elle, la bouche entr'ouverte, comme si son âme était déjà sur ses lèvres ; et de cette bouche qui lui avait dit, pendant plus de trente ans, des choses si ravissantes, une parole encore s'échappe à cette heure suprême, mais une parole qui la transperce comme un glaive : « Femme, voilà votre fils, » lui dit Jésus, désignant l'apôtre saint Jean, son disciple chéri, présent avec elle à cette scène lugubre. Quel triste adieu ! Elle n'a plus même la consolation d'être nommée sa mère.

Jésus va mourir ; Marie le voit et, dit saint Augustin, cette mère désolée, cette incomparable amante, au comble de la douleur, fait des efforts pour embrasser une dernière fois son Fils ; elle voudrait au moins recevoir son dernier soupir ; elle hausse les bras, mais ses bras retombent impuissants ; transportée d'amour, elle s'élève encore ; vains efforts, son amour est frustré dans ses espérances et lui cause d'indicibles douleurs : *Volebat amplecti Christum in alto pendentem,*

sed manus in se copiose redibant. Vous verrai-je donc mourir devant moi, ô la précieuse vie de mon âme, sans pouvoir ni mourir avec vous, ni donner ma vie pour la vôtre! *Quis det ut moriar pro te, Fili mi!* Ah! il expire! Et moi, je vivrais encore! Fermez-vous, mes yeux, votre lumière est éteinte; rompez-vous, mon cœur, votre vie est morte; brisez-vous, ma poitrine, votre Jésus n'est plus; sortez, sortez, mon âme, que feriez-vous désormais au monde? O Mère affligée par dessus toutes les mères! O Marie! océan d'amertumes! que n'ai-je un peu de vos tendresses, pour compatir un peu à vos immenses douleurs!

Oui, c'est mon devoir, c'est le vôtre, c'est notre devoir à tous, chrétiens, de pleurer avec la Vierge; car c'est pour nous qu'elle a tant souffert, pour expier nos péchés, pour nous enfanter à la vie de la grâce, pour nous mériter avec Jésus toutes les bénédictions du ciel. Avec une larme, avec un soupir, avec une goutte de son sang, Jésus pouvait racheter le monde. Mais, pour nous faire comprendre l'énormité du péché et la force de son amour, il se condamne à la douleur toute sa vie, et il y condamne sa sainte Mère. Marie entre dans tous ses desseins : elle veut nous aimer comme lui, se dévouer avec lui pour nous sauver tous. Voilà pourquoi toute sa vie elle s'abreuve au même calice de la souffrance et le boit jusqu'à la lie.

Ah! n'oublions pas les gémissements de notre mère : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris.* (Eccl., vii). Pensons souvent à son long martyre, à ses cruelles douleurs, à ses amertumes extrêmes. Pensons-y pour lui payer notre dette de reconnaissance, pour apprendre à souffrir avec patience et courage comme elle a souffert ; mais surtout, puisse le souvenir des larmes qu'elle a versées, nous inspirer toujours la crainte du péché, le zèle et le courage qui font les bons chrétiens et les prédestinés ! Ainsi soit-il.

INSTRUCTION POUR LE XVII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

L'AMOUR DE DIEU

La conversation que l'évangile d'aujourd'hui nous rapporte eut lieu un jour à jamais mémorable. C'était le mardi de la semaine où le Sauveur devait mourir. Ce jour-là, ses ennemis, décidés à le perdre, épuisèrent toutes les ressources de leur finesse et de leur hypocrisie pour lui arracher par leurs questions insidieuses des paroles capables de servir de prétexte à sa condamnation. Je n'examine pas comment Notre-Seigneur, avec une sagesse toute divine, déjoua toutes les ruses et répondit à toutes les difficultés, à la grande admiration du peuple et à la grande confusion de ses

ennemis. Je ne veux insister que sur la leçon principale qui ressort pour nous de cette conversation de Jésus avec les pharisiens.

On lui demande quel est le premier de tous les préceptes et, par suite, quelle est la plus essentielle de nos obligations... Au temps où vivait Notre-Seigneur, il y avait lieu de poser cette question. Avec leur esprit étroit qui s'arrêtait à l'extérieur et ne pénétrait plus jusqu'à l'esprit de la loi, les juifs avaient depuis longtemps perdu la vraie notion du culte qui est dû à Dieu. Pour beaucoup d'entre eux la religion consistait plutôt en ablutions, en offrandes, en observances extérieures qu'en vertus. Les pratiques accessoires, cérémonielles, avaient ainsi pris la place de l'amour de Dieu et du prochain, et plusieurs, grâce à elles, passaient pour des justes, qui, en réalité, méritaient par leurs vices toutes les colères du ciel. Il était donc à propos de remettre en lumière les vrais principes de la sainteté ; il était à propos de rappeler en quoi consiste essentiellement la religion et quel en est le premier commandement.

Aujourd'hui pareille leçon ne serait-elle pas plus opportune encore qu'au temps des pharisiens? N'y a-t-il pas trop de chrétiens qui ont perdu la vraie notion de la sainteté, de la religion, de la justice, trop de chrétiens qui oublient le commandement suprême de l'amour de Dieu? N'entendons-nous pas à chaque instant ces étranges affirmations : « La meilleure religion, c'est d'être honnête homme. Je n'ai rien à me reprocher, n'ayant jamais fait de tort à personne. » Comme si le premier ou plutôt l'unique commandement de la loi était celui qui ordonne de respecter le bien d'autrui.

Il est donc à propos aujourd'hui plus que jamais de répéter la solennelle affirmation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est à propos de rappeler aux hommes de notre temps où se trouve l'essence de la vie chrétienne et quel est le plus grand des préceptes. Il est à propos de leur dire : Avant tout, il faut aimer Dieu.

Mais comment faut-il l'aimer? Je réponds avec l'évangile : il faut 1^o l'aimer par dessus toutes choses et 2^o l'aimer pleinement, c'est-à-dire de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toutes nos forces.

Cette réponse demande quelques mots d'explication. Veuillez donc me suivre attentivement.

I. Je dis d'abord : Il faut aimer Dieu par dessus toutes choses. Quoi de plus juste? Un roi veut être servi en roi : pourquoi Dieu ne serait-il pas aimé en Dieu? Or, il n'est aimé en Dieu que quand il est aimé plus que toutes les choses créées. Qui, en effet, est semblable à Dieu? dirai-je avec l'archange saint Michel. *Quis ut Deus?* Et avec le roi prophète : Seigneur, Dieu des vertus, qui est semblable à vous? *Domine Deus virtutum quis similis tibi.* Qui est aimable autant que Dieu? Qui nous aimera jamais autant que lui? Quel bien est comparable au souverain bien? Quelle beauté créée est comparable à l'infinie beauté de Dieu?

Donc, il est bien juste d'aimer Dieu par dessus toutes choses.

Mais comprenons bien le sens de ces paroles; comprenons bien la nature de cet amour. Dieu ne nous commande pas de l'aimer d'un amour tendre et sensible, cette sensibilité n'étant pas toujours en notre pouvoir; il ne nous commande pas de l'aimer d'un amour fervent jusqu'à un degré déterminé; il n'exige pas que cet amour l'emporte par la vivacité, par l'intensité du sentiment sur celui que nous éprouvons pour certaines créatures, par exemple pour nos parents; non, par condescendance pour notre faiblesse, il ne nous prescrit rien de tel; mais il exige que cet amour soit supérieur à tout autre appréciativement, c'est-à-dire qu'il nous fasse préférer Dieu à tout ce qui n'est pas Dieu.

Notons toutefois que, par cette préférence donnée à Dieu, il faut entendre non pas seulement une préférence vague et de pure spéculation, c'est-à-dire qui ne serait que dans les idées, qui se bornerait à estimer et à croire que Dieu est plus aimable que tout le reste, mais une préférence d'action et de pratique qui fasse que nous soyons disposés, et cela sincèrement, à perdre tout le reste plutôt que de consentir un moment à perdre l'amour de Dieu, à sacrifier tout le reste plutôt que de nous détacher de Dieu. Disposition tellement essentielle que, s'il y a une seule chose que nous aimions plus que Dieu ou autant que Dieu, une seule chose que nous ne soyons pas disposés à sacrifier plutôt que de déplaire à Dieu, nous devons en conclure que nous n'avons pas la charité de Dieu, que nous ne l'aimons point comme il nous ordonne de l'aimer.

L'amour de Dieu doit donc être un amour qui prédomine en nous, qui l'emporte, dans le sens que je viens de dire, sur toutes nos affections même les plus innocentes et les plus légitimes. D'abord, nous devons aimer Dieu plus que nous-mêmes, c'est-à-dire être prêts à sacrifier à Dieu tout ce qui nous est personnel, la fortune, les honneurs, les plaisirs, la santé, la vie même s'il le fallait. S'aimer soi-même de préférence à Dieu, n'avoir pas d'autre fin que soi-même, que ses propres satisfactions, ce n'est pas s'aimer véritablement; c'est être à soi-même son plus cruel ennemi; c'est vouloir la mort, puisque nous ne pouvons vivre qu'en aimant Dieu, *qui non diligit manet in morte*. Aussi, entendez Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Celui qui s'aime trop lui-même et qui est tout attaché à la vie, la perdra, *qui diligit animam suam, perdet eam*. »

Nous devons aimer Dieu plus que nos parents. Quelque légitime, quelque forts que soient les liens qui nous attachent à nos parents, il ne peut jamais y avoir de comparaison entre la créature et le Créateur. Quelque raisonnable, quelque obligatoire que soit le désir de leur être agréable, si leur volonté se trouve en opposition avec la volonté de Dieu, si nous ne pouvons leur obéir sans déplaire à Dieu, sans offenser Dieu, c'est l'amour

de Dieu qui doit l'emporter. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi, dit Notre-Seigneur. Rappelez-vous l'histoire d'Abraham. Dieu lui demande le sacrifice de son fils Isaac. Abraham l'aimait son Isaac, son fils unique, son seul espoir. N'importe ! Il n'hésite pas à obéir à Dieu. Pourquoi ? Parce qu'il aimait Dieu par dessus toutes choses.

A plus forte raison, nous devons aimer Dieu plus que nos amis. Dieu n'est-il pas l'ami le plus tendre, le plus aimant et le plus généreux ? Donc, toutes les fois qu'il serait question de mettre dans la balance Dieu et la créature, c'est Dieu qui doit l'emporter. Entre les exigences de la religion et celles de l'amitié, nous n'hésiterons jamais, ou bien nous n'aimons pas Dieu.

Enfin, il faut aimer Dieu plus que nos biens. Que sont, en effet, tous les biens de la terre ? Ombre et fumée, vanité et néant ! Ils peuvent tout au plus nous charmer un instant ; mais un jour il faudra les quitter. Il n'y a de stable, de permanent qu'un seul bien : l'amour de Dieu. C'est le seul qui nous suive au tombeau : *charitas nunquam excidit*. Il faut donc être prêt à sacrifier à Dieu dans l'occasion tous les biens, quels qu'ils soient, agréables, utiles, même nécessaires. Ainsi ont fait les martyrs. Quel que soit donc l'objet qui s'offre à nous pour nous séduire et nous détourner de Dieu, qu'il s'agisse d'obtenir les flatteries et l'amitié des hommes ; qu'il s'agisse de goûter quelque plaisir des sens, qu'il s'agisse de réaliser quelque gain, quelque profit, il faut y renoncer pour l'amour de Dieu, en disant : j'aimerais bien cette satisfaction, mais je ne puis pas l'aimer et vous aimer en même temps, ô mon Dieu, puisque vous la réprouvez ; eh bien ! j'y renonce. C'en est fait ; loin de moi tout ce qui pourrait vous déplaire ; loin de moi tout ce qui serait incompatible avec votre amour. Plutôt mourir que de vous offenser mortellement.

C'est ainsi que nous devons aimer Dieu. Ainsi l'aimait saint Paul. Qui donc, s'écriait-il, pourrait me séparer de l'amour de Jésus-Christ, mon divin Maître ? Serait-ce la tribulation, les angoisses, la faim, le dénûment, les persécutions, le glaive ? Non ; car je jure que ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la violence, ni aucune créature, ni aucune puissance du ciel, de la terre ou de l'enfer, ne me séparera jamais de l'amour que je dois à mon Dieu. Belle parole que tout chrétien devrait pouvoir s'approprier.

II. Je passe à la seconde partie de ma réponse : il faut aimer Dieu pleinement, c'est-à-dire de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toutes nos forces.

Pour aimer Dieu comme il mérite d'être aimé, il faudrait un amour aussi grand que lui-même. La mesure de l'amour de Dieu, c'est de l'aimer sans mesure. Mais l'homme est trop petit pour aimer de la sorte ; il y suppléera en se donnant tout entier, en aimant Dieu de tout son cœur, de tout son

esprit, de toutes ses forces. Il y a là l'hommage des trois facultés essentielles de l'âme humaine, le sentiment, l'intelligence, l'activité, qui toutes trois doivent se consacrer à Dieu, s'employer à sa gloire, puisque toutes trois viennent de lui.

Au premier abord on pourrait s'étonner que l'évangile place dans l'amour de Dieu l'exercice non seulement du cœur, puisque c'est surtout par le cœur que l'on aime, mais encore de l'esprit, *ex totâ mente tuâ*, et aussi l'exercice de l'âme tout entière et de toutes ses forces, *ex totis viribus tuis*. Mais examinons bien ce que c'est qu'aimer : il nous sera facile de reconnaître combien le langage de l'évangile répond à la nature des choses, et nous verrons dans cette accumulation des plus fortes expressions autre chose qu'une inutile redondance, chacune d'elles ayant logiquement sa raison d'être.

Aimer quelqu'un, cela comprend trois choses : se complaire en lui, s'attacher à lui et se dévouer pour lui ou du moins lui vouloir du bien. Analysez toute affection vraie, vous verrez qu'elle se décompose en ces trois sentiments : amour de complaisance, amour d'attachement, amour de bienveillance ou de dévouement.

On aime parmi ses semblables les personnes qui sont bonnes, excellentes, parfaites. Plus elles ont de qualités et plus on les aime. On pense souvent à elles, à ce qu'elles ont d'aimable ; on y trouve un charme, un plaisir indicible ; en un mot on se complait en elles. Voilà l'amour de complaisance. Ainsi Dieu aime son propre Fils : « Celui-ci, dit-il, est mon fils bien-aimé en qui je me complais ; *hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui*. » De plus, ceux qu'on aime de la sorte, on est heureux de les voir, de les posséder ; on se plaît en leur société, on souffre d'en être séparé. Ainsi l'enfant aime ses parents. C'est l'amour d'attachement. Enfin on leur veut du bien, on se réjouit de leur bonheur, on s'attriste de leur peine, on est prêt à leur rendre service, on se sacrifierait pour eux ; voilà l'amour de bienveillance ou de dévouement, la pierre de touche et le *nec plus ultra* de la véritable dilection. Le plus grand témoignage d'amour, dit le texte sacré, c'est de donner sa vie, de s'immoler pour ceux qu'on aime.

Le premier de ces sentiments, l'amour de complaisance, est plus spécialement l'exercice de l'esprit : par lui les personnes que nous aimons possèdent nos pensées. Le second, l'amour d'attachement, est plutôt affaire de sensibilité : par lui ceux que nous aimons possèdent notre cœur. Enfin le troisième, l'amour de bienveillance ou de dévouement, ouvre un vaste champ à la volonté, à l'activité et à toutes les autres facultés de l'âme : par lui on se donne tout entier.

Eh bien ! aimer Dieu pleinement, c'est avoir pour lui ces trois sortes d'amour. C'est l'aimer 1^o de tout notre esprit, d'abord en lui soumettant humblement notre raison par la foi, en ne permettant pas à notre esprit de s'arrêter volontaire-

ment à un doute, à une pensée contre la foi, ni à aucun objet que sa loi condamne ; ensuite en pensant souvent à lui, à ses perfections adorables, à sa grandeur, à sa puissance, à sa bonté, à sa providence, à sa miséricorde, à sa justice ; en voyant Dieu en toutes choses : dans les mouvements harmonieux des astres, dans le renouvellement régulier des saisons, dans toutes les merveilles et toutes les beautés de la nature ; en nous servant de toutes les créatures pour nous élever à lui ; enfin en prenant plaisir à le louer de toutes ses œuvres et de tous ses bienfaits. Ainsi l'aimait le saint roi David. Les regards de son âme étaient toujours fixés sur le Seigneur : *oculi mei semper ad Dominum*. Dans tous les événements il voyait la main de Dieu et il s'écriait : « Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont droits, *justus es, Domine, et rectum judicium tuum*. » A l'aspect des hautes montagnes dont les cimes neigeuses se perdaient dans les nues, il s'écriait : « *Mirabilis in altis Dominus*, que le Seigneur est grand dans ces hauteurs ! » Et en pensant aux miracles de protection dont le Seigneur avait environné son peuple, il chantait : « Que le Dieu d'Israël est bon pour ceux qui l'aiment, *quam bonus Israel Deus his qui diligunt illum* ! » Tel est l'amour de complaisance. Avez-vous cet amour ?... Si vous ne pensez point à Dieu, si la vue de ses œuvres et de ses bienfaits vous laissent froids et indifférents, s'il ne vous monte jamais du cœur aux lèvres un mot d'admiration et de louange à son adresse, pouvez-vous dire que vous l'aimez ?

Aimer Dieu pleinement, c'est l'aimer 2^o de tout notre cœur, d'un véritable amour d'attachement, faisant nos délices d'être en sa présence, désirant nous unir à lui de plus en plus, estimant comme les meilleurs et les plus heureux instants de notre vie ceux que nous passons au pied de ses autels, surtout ceux que nous passons dans une union intime avec lui par la sainte communion, disant comme le saint roi David : « Un jour passé dans votre temple, ô mon Dieu, vaut mieux que mille passés sous la tente des pécheurs. » Nous reconnaitrons que nous avons cet amour si nous désirons sincèrement de voir et de posséder Dieu ; si nous soupignons après le bonheur du ciel où nous le verrons face à face et tel qu'il est ; si nous avons horreur de tout ce qui pourrait nous séparer de lui : distractions, frivolités, préoccupations, péchés ; si nous regardons comme un beau jour celui où la mort viendra nous prendre pour nous unir à lui.

Remarquez, m. f., que ce n'est pas seulement notre cœur que Dieu demande, mais notre cœur tout entier, *ex toto corde tuo*. Il veut que nous ne soyons attachés qu'à lui, que notre amour pour lui soit sans réserve, sans partage, sans retour, qu'il n'y ait pas de place dans notre pauvre cœur pour quoi que ce soit qui lui déplaît, qu'il n'y ait pas dans notre vie un seul instant qui ne lui appartienne, à l'exclusion de tout autre maître. Dieu a horreur de ces cœurs partagés, de ces

hommes moitié chrétiens et moitié païens qui ne veulent ni se livrer tout à fait au vice, ni pratiquer entièrement la vertu, et qui pensent concilier son service avec l'amour des plaisirs et l'amour du monde. Leur cœur est divisé, dit un prophète, c'est pourquoi ils périront.

Nous devons 3^e aimer Dieu de toutes nos forces, *ex totis viribus tuis* ; c'est-à-dire que nous devons employer toutes nos facultés, tout ce qui est en nous, à le glorifier, n'avoir en vue que son bon plaisir et sa gloire dans toutes nos démarches, dans toutes nos entreprises, dans toutes nos actions. C'est ici l'office de la bienveillance et du dévouement. Comme le dit le livre de l'Imitation, la preuve de l'affection est dans les œuvres, dans l'action, dans le don de soi-même, en un mot dans le dévouement. Voyez comme Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a aimés ! L'amour lui a demandé tout : sa vie, son sang, et il a tout donné ; il a tout souffert, la mort même, et avec joie. Nous aussi, nous devons aimer Dieu d'un amour de dévouement et d'action. Or, on l'aime de la sorte quand on observe fidèlement sa loi, quoi qu'il en coûte ; quand on ne veut en toutes choses que l'accomplissement de sa sainte volonté ; quand on cherche à étendre son règne, à le faire connaître, aimer et glorifier par tous les moyens que l'on a en son pouvoir : parole, œuvres, conseils, exemples ; quand on défend son honneur attaqué ; quand on souffre et qu'on gémit de voir son nom outragé, sa bonté méconnue, sa majesté offensée par les ingratitude des hommes et qu'on tâche de réparer ces offenses par toutes sortes de bonnes œuvres, de pénitences et d'expiations.

Tels sont, selon moi, le vaste objet et les multiples applications du précepte de l'amour divin. Inutile maintenant d'expliquer pourquoi Notre-Seigneur fait de ce précepte le premier et le plus grand de tous les commandements, et pourquoi il ajoute qu'il résume à lui seul la loi et les prophètes. C'est que l'amour de Dieu est le principe et comme la racine de toutes les autres vertus. Il est, si vous aimez mieux, le ressort qui met tout en mouvement et le pivot sur lequel roule toute la vie chrétienne. Si vous aimez Dieu, vous accomplirez tous les autres devoirs. Si vous aimez Dieu, en effet, vous n'aurez d'autre volonté que la sienne, vous n'aimerez que ce qu'il aime, vous ferez tout ce qu'il commande, vous accomplirez toute la loi.

Aimez donc Dieu, et vous serez parfaits. Oh ! le précieux trésor que celui de l'amour de Dieu. Oh ! la belle vertu que celle de la charité. Comment obtenir ce trésor ? En le demandant. Comment conserver et accroître en nous cette vertu ? En nous y exerçant. « Comme on apprend à lire en lisant, à écrire en écrivant, on apprend à aimer Dieu en l'aimant. » (Saint François de Sales). Demandez donc à Dieu, m. f., la grâce de l'aimer comme il veut être aimé, la grâce de l'aimer par dessus toutes choses, la grâce de l'aimer de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos

forces ; offrez-lui un désir sincère de l'aimer davantage et la ferme résolution de ne rien refuser à son amour. Dites-lui : « O mon Dieu, je veux que désormais votre amour tout seul me dirige et me conduise ; je veux, parmi tout ce qui change autour de moi, demeurer invariable dans votre amour et dans la fidélité à ses saintes inspirations. » Ainsi soit-il.

ENTRETIEN PASTORAL SUR LA CRAINTE DE DIEU

Beatus vir qui timet Dominum.
(Ps. cxi.)

Parmi les vertus qui se rapportent à Dieu et qui ont pour objet de payer un juste tribut à ses souveraines perfections, il n'en est pas de mieux fondée sur la nature des choses, il n'en est pas de plus importante et de plus décisive pour le gouvernement de la vie que la crainte de Dieu. C'est de cette noble et salutaire vertu que je vais vous entretenir un instant. J'en dirai les motifs et les effets.

I. Quels motifs avons-nous de craindre Dieu ? — Je réponds : Il faut craindre Dieu à cause de sa présence continuelle et universelle, à cause de son regard scrutateur auquel rien n'échappe, à cause de sa mémoire fidèle, à cause de sa justice vengeresse, à cause de ses châtiments épouvantables.

1^o Il faut craindre Dieu à cause de sa présence continuelle et universelle. — Dieu est avec nous partout, puisque, comme il le dit lui-même, il remplit le ciel et la terre de son immensité. « Je te donne une image, disait un impie à un enfant du catéchisme, si tu peux m'indiquer l'endroit où est Dieu. — Je vous en donne deux, répondit l'enfant, si vous pouvez m'indiquer l'endroit où il n'est pas. » C'était dire d'une manière aussi spirituelle que naïve ce que le saint roi David exprimait en ces termes : « Où irai-je, Seigneur, pour éviter votre esprit et me dérober à votre présence redoutable ? Si je m'élève dans les cieux, vous y réglez ; si je descends au fond des enfers, je vous y trouverai ; quand je prendrais des ailes pour me transporter au delà des mers, c'est par votre main que j'y serais conduit et que j'en serais ramené, et c'est votre toute-puissance qui serait mon soutien. » — Dieu est avec nous toujours, puisque ce n'est qu'en lui que nous avons l'être, le mouvement et la vie. Impossible de se soustraire un seul instant à cette divine présence. Dieu est le compagnon de notre vie et il en est le témoin clairvoyant. C'est pourquoi j'ajoute :

2^o Il faut craindre Dieu à cause de son regard scrutateur auquel rien n'échappe. Dieu voit tout, il entend tout, il sait tout et rien ne peut lui être caché. Adam et Eve coupables se sont enfuis sous les ombrages du Paradis terrestre : ils ont cru

ainsi fuir la présence de Dieu et échapper à son regard. Folie ! Dieu est avec eux et son regard les a suivis. Les hommes ne voient que ce qui paraît au dehors, mais Dieu voit ce qui se passe au fond du cœur, *homines vident ea quæ parent, Deus autem intuetur cor*. Il pénètre jusqu'au fond de nos âmes ; il y voit nos pensées, nos désirs, nos desseins, nos projets, tous nos sentiments, tous nos mouvements intérieurs ; il est le Dieu qui sonde les reins et les cœurs. Pour lui la nuit n'a point de ténèbres et la conscience point de secrets. Vous vous cachez dans l'intérieur de votre maison : son œil perce la muraille, il vous voit ; vous vous enfoncez dans l'ombre : la nuit est à ses yeux brillante comme le jour, il vous voit ; vous vous retirez au dedans de vous-même pour méditer seul et sans témoin des projets coupables : Dieu sonde les reins et les cœurs, il vous voit.

3^o Il faut craindre Dieu à cause de sa mémoire fidèle. Un jour viendra qu'il nous citera devant son tribunal et il nous mettra sous les yeux, il nous montrera comme dans un miroir toute la trame de notre vie. Quand le pécheur voit se dresser devant lui, comme un fantôme effrayant, l'image de ses vieux péchés, il essaie de se persuader que Dieu ne s'en souviendra pas : c'est oublié, se dit-il. Eh ! bien, non, ce n'est pas oublié : Dieu n'oublie rien, parce que pour lui tout est présent. Le passé, le présent, l'avenir ne sont devant lui qu'une seule et même chose et se confondent à ses yeux en un unique et indivisible instant. Non, rien ne sera oublié ; mais un jour viendra où tout se retrouvera ; et c'est alors que sera manifesté ce qu'il y avait de plus secret au fond des cœurs ; c'est alors que les paroles prononcées bien doucement par le pécheur à l'oreille de son complice retentiront aux oreilles de tous comme les choses que l'on crie par dessus les toits. Malheureux, dira le juge au pécheur, vous avez rejeté ma loi et méprisé ma parole ; votre bouche était pleine de malice, vos yeux de coupables provocations, vos mains de rapines, votre cœur de criminels désirs. Je l'ai vu et j'ai gardé bien longtemps le silence ; mais voici que mon heure est arrivée et que je vais vous montrer à vous-même dans le miroir de ma vérité : *arguam te et statuam contra faciem tuam* (Ps. 49, 21). Aussitôt s'ouvre devant les yeux du pécheur ce livre redoutable où tout est écrit et il voit... et tout le monde voit avec lui l'interminable suite de ses iniquités. A cette page ses pensées mauvaises, ses honteux désirs, ses imaginations infâmes, ses libertés criminelles ; à cette autre, ses lectures licencieuses, ses paroles méchantes, ses actions de ténèbres ; et puis telle omission, telle irrévérence, telle profanation, tel sacrilège commis au saint tribunal, à la table sainte ; enfin toutes les fautes dont il s'est rendu coupable et tous les scandales qu'il a donnés. Il voit tels qu'ils sont tous ces péchés qu'il croyait oubliés et dont le Seigneur a gardé le souvenir ; ces péchés dont il avait pris à tâche de se dissimuler la gravité, il les voit dans toute leur noir-

ceur et il en est accablé. Alors, par un suprême effort de désespoir, il s'écrie : montagnes, écrasez-moi donc ; terre, entrouvre-toi pour que j'aie me cacher et m'engloutir au plus profond de tes abîmes. Mais la terre et les montagnes ne l'écoutent point. Le livre reste ouvert devant lui et il faut qu'il subisse en présence de tout l'univers cette épouvantable confrontation.

4^o Il faut craindre Dieu à cause de sa justice vengeresse. *Mihi vindicta, dicit Dominus, ego retribuam* : « La vengeance est à moi, nous dit-il, c'est moi qui ferai bonne justice. Il viendra un jour où je rendrai à chacun selon ses œuvres. » Quelquefois Dieu n'attend pas pour punir ; il frappe le pécheur dans l'acte même du crime, ou du moins le châtement suit de près la faute. Mais souvent aussi il laisse au coupable le temps du repentir et de l'expiation, se réservant pour le grand jour de sa justice, pour ce jour terrible où il rendra à chacun selon ses œuvres. Aujourd'hui, c'est donc le jour de l'homme, le jour de la patience de Dieu, le jour où la justice sommeille ; alors, ce sera le jour de Dieu, le jour de ses vengeances et, comme il l'appelle lui-même, le jour de sa colère et de sa fureur. Ici bas, il use de longanimité envers les pécheurs, jusqu'à scandaliser pour ainsi dire les justes ; mais s'il est patient, c'est qu'il est éternel. Il ne précipite pas ses jugements, il ne se presse pas de courir à la poursuite des pécheurs, parce qu'il sait qu'ils sont toujours sous sa main et qu'il n'a qu'à l'étendre pour les saisir. Mais une fois qu'il sera tombé sur cette proie, de quel nom s'appellera-t-il ? Appelez-moi, dit-il, le Dieu sans miséricorde, *absque misericordia*. Le temps de la miséricorde est passé, c'est maintenant celui de la justice. Alors s'ouvriront les trésors de sa vengeance et malheur à celui qu'il aura saisi dans sa colère ! Oh ! pensons à cette justice redoutable pour la craindre, pour la prévenir et pour la satisfaire, car il est horrible, dit l'apôtre, de tomber entre ses mains.

5^o Il faut craindre Dieu à cause de ses châtements épouvantables. Ils existent, ces châtements ! C'est en vain que l'impie cherche à se faire illusion là-dessus. Autant vaudrait nier l'existence du soleil. L'enfer existe avec ses prisons ténébreuses, avec ses flammes inextinguibles, avec ses tortures sans nom, avec ses remords implacables, avec ses cris de rage et de désespoir, avec ses pleurs et ses grincements de dents. L'enfer existe ; c'est une vérité que pas un peuple n'a ignorée ni méconnue ; c'est une vérité dont l'évangile retentit à chaque page. Vérité terrible, mais salutaire ; car si la crainte d'un si grand mal n'enchaînait les passions, il n'y aurait ni justes sur la terre, ni bienheureux dans le ciel ; tous cédant à la mauvaise nature se damneraient. Croyez à l'enfer, nous dit saint Cyprien, et vous le craindrez ; craignez l'enfer et vous l'éviterez. Oh ! oui, pensons à l'enfer, craignons l'enfer ; descendons souvent tout vivants dans ses abîmes de feu pour n'avoir point à y descendre après la mort.

II. Cette parole m'amène à dire les avantages de la crainte de Dieu. Elle est un préservatif et un remède, une sauvegarde et une protection.

Elle est un préservatif contre le péché, c'est ce que nous enseigne la sagesse éternelle elle-même. La crainte de Dieu, nous dit-elle, bannit le péché ; elle fait détester le mal et le fait éviter. *Timor Domini odit malum... expellit peccatum.*

Pour en bien expliquer la salutaire influence, je ferais une comparaison. Voyez le voyageur que la nécessité oblige à marcher dans un sentier étroit, raboteux et escarpé, bordé d'un précipice affreux dans lequel le moindre faux pas peut à chaque instant le faire tomber : quelles précautions ne prend-il pas ! Avec quelle attention il mesure tous ses mouvements ! Avec quel soin il examine où il doit mettre le pied ! Avec quelle circonspection enfin il s'avance par ce chemin difficile, jusqu'à ce qu'il soit hors de danger ! Rien ne représente mieux que ce voyageur notre condition sur cette terre. Nous marchons vers l'éternité ; chaque jour, chaque moment nous rapproche du terme de notre voyage, mais le chemin qu'il faut suivre est étroit et l'abîme est tout près. Qu'arrivera-t-il, si nous ne marchons avec toute la prudence, avec toute la circonspection que commande un pareil danger, c'est-à-dire, si, au milieu des tentations, des séductions, des écueils, des périls de tout genre qui nous entourent, nous cessons un seul instant de prendre les précautions nécessaires ? Mais qu'est-ce qui excitera et entretiendra en nous cette vigilante sollicitude sans laquelle nous ne pouvons espérer de nous préserver du mal et de ses suites funestes ? La crainte de Dieu. Et, en effet, comment craindre Dieu et ne pas craindre le péché qui arme sa colère et attire ses foudres vengeresses ? Comment craindre le péché sans redouter également ce qui peut y faire tomber, et par conséquent sans se précautionner contre toutes les causes et toutes les occasions du péché ? Si nous craignons Dieu sincèrement, l'Esprit saint nous garantit que nous ne négligerons rien pour ne pas l'offenser et ne pas encourir son indignation, *qui timet Dominum, nihil negligit.*

La crainte de Dieu est un remède nécessaire et efficace contre la faiblesse et l'infirmité de notre nature ; elle est un frein salutaire et le seul assez puissant contre la fougue de nos mauvaises passions. Qui pourra dompter l'orgueil, modérer l'ambition, étouffer l'envie, éteindre la colère, désarmer la vengeance, arrêter l'avidité insatiable de l'avarice, résister aux attraites du plaisir, comprimer les emportements de la volupté ? Nulle autre chose que la crainte de Dieu. Qui nous donnera de remporter sur nous-même ces victoires dont parle l'Écriture, victoires beaucoup plus glorieuses que la conquête des villes et des royaumes ? *Melior est qui dominatur animo suo expugnatore urbium.* Qui ? la crainte de Dieu. L'énergie qu'aucun ressort humain ne saurait nous donner, la crainte de Dieu nous la donnera. Non, il n'est

aucune passion que la crainte de Dieu n'enchaîne, aucune action mauvaise qu'elle ne puisse prévenir, aucun mauvais désir qu'elle n'éloigne, qu'elle ne chasse en rendant l'homme toujours attentif sur lui-même et en ne lui laissant jamais perdre de vue ce témoin incorruptible, ce juge redoutable dont l'œil invisible nous suit partout pour observer non seulement toutes nos œuvres, mais encore les plus secrètes dispositions de notre cœur.

Mais voyez, au contraire, ceux qui n'ont pas la crainte de Dieu. A quelle faiblesse, à quelle dégradation ne sont-ils pas en quelque sorte condamnés ? Celui qui n'a pas la crainte de Dieu deviendra fatalement le triste esclave du vice et le jouet de tous ses mauvais penchants. Qui pourrait l'arrêter, en effet, qui pourrait l'empêcher de se livrer au désordre, au moins dans ces occasions périlleuses où il peut le faire sans témoin ? La raison ? — Mais que peut la raison toute seule contre la fougue et l'ivresse des passions ? — La honte ? — Mais que pourrait la honte alors que le penchant entraîne et qu'on se croit loin de tout regard humain ? — La crainte des hommes et de leurs jugements ? — Mais cette crainte n'agit qu'en certains moments et en certains lieux ; elle peut retenir la main, mais non la volonté ; elle peut suspendre l'exécution des mauvais desseins, mais non arracher du cœur les mauvaises intentions. Il n'y a que la crainte de Dieu qui pénètre jusqu'au fond de l'âme pour en bannir jusqu'au désir et jusqu'à la pensée du mal. Donc, rien de plus important et de plus nécessaire. Quiconque n'aurait pas la crainte de Dieu, je lui dirais : vous êtes perdu.

Elle est particulièrement une protection et une sauvegarde contre cette passion qui fait tant de ravages de nos jours et qu'on appelle la crainte mondaine ou le respect humain : crainte servile qui a son principe dans un amour propre mal compris, dans le sentiment étroit de l'égoïsme et qui s'arrête à la considération des biens et des maux de la vie présente. Toute autre est la crainte de Dieu. Elle vient de plus haut et voit plus loin. La sagesse qu'elle inspire n'est pas une sagesse à courte vue comme celle qu'inspire la crainte mondaine ; aussi elle communique aux âmes une énergie que le monde ne connaît pas. Le chrétien qu'elle dirige est inébranlable dans le bien. Qui pourrait le détourner de son devoir ? L'appât des biens et des agréments de la vie ? Celui qui craint Dieu, dit l'Esprit saint, est fort contre toutes les séductions. *In timore Dei fiducia fortitudinis* (Prov. xiv, 26). — La perspective des maux et des souffrances d'ici bas ? Celui qui craint Dieu est élevé par ce sentiment au dessus de toute autre crainte. *Qui timet Dominum nihil trepidabit et non pavebit* (Eccli. xxxiv, 16). C'est Dieu qui est mon juge, se dit-il comme saint Paul, et il ne se met point en peine des jugements humains (1. Cor. iv, 3). Voyez les martyrs : qu'est-ce qui les rendait si forts en face des supplices et même

de la mort ? — La crainte de Dieu. Plutôt la mort, disaient-ils, que la souillure du péché !

Bienheureux donc l'homme qui craint le Seigneur, parce que cette crainte, en réprimant tous les dérèglements de l'esprit, du cœur et des sens, et en assujettissant l'homme tout entier aux lois de l'ordre et de la sagesse, le maintient ainsi dans une paix profonde ! Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur ! dit l'Écriture ; il aura en partage les seules véritables joies ; il vivra couronné d'allégresse et mourra plein de jours (Eccli. I, 11, 12). Même à la mort, cette joie pure, fruit de la bonne conscience et des bénédictions célestes, ne l'abandonnera pas. Les frayeurs du dernier passage feront place dans son âme aux tressaillements de l'espérance et sa dernière heure sera pleine de consolations, *limentum Dominum bene erit in extremis* (Ec. I, 13).

Ah ! la crainte du Seigneur, demandons-la dans nos prières pour nous et pour nos frères. Puisse-nous la réveiller et l'exciter dans les uns, l'entretenir et l'affermir dans les autres ! Pères de famille, faites-en pénétrer les principes bien avant dans le cœur de vos fils ; mères chrétiennes, tâchez de l'inspirer à vos filles ; maîtres et maîtresses de l'enfance, enseignez-la à vos élèves avant tout autre chose ; et tous, m. f., habituons-nous à en écouter les leçons et à en suivre les mouvements, puisque c'est en cela, comme le dit l'Esprit saint, que consiste tout l'homme, c'est-à-dire, tout ce qui fait sa dignité, sa force, son mérite et son bonheur. *Deum time et mandata ejus observa ; hoc est omnis homo* (Ec. XII, 13).

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

PREMIÈRE PARTIE

Symbole

1^{er} article du Symbole

B

NATURE DE DIEU

Qu'est-ce que Dieu ?

N'y a-t-il qu'un seul Dieu ?

Combien y a-t-il de personnes en Dieu ?

La réponse à ces trois questions nous fera connaître la nature de Dieu.

1

Qu'est-ce que Dieu ?

— Un jour, Hiéron, roi de Syracuse, interrogeant un philosophe païen, nommé Simonide, lui posa la question du catéchisme : *Qu'est-ce que Dieu ?*

Savez-vous la réponse du philosophe ?

— Simonide demanda quatre jours pour réfléchir.

— *Au bout de quatre jours, que répondit-il ?*

— Il demanda encore quatre jours de réflexion.

— *Au bout de ces huit jours, quelle fut sa réponse ?*

— Au bout de huit jours de réflexion, le philosophe Simonide répondit :

« Prince, plus je pense à ce que vous m'avez demandé, et moins je me sens capable de le dire. »

— *Les enfants du catéchisme sont-ils plus heureux et plus savants que Simonide ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce que le catéchisme leur apprend à connaître Dieu.

— *Quelle est donc la réponse du catéchisme à la question : qu'est-ce que Dieu ?*

— Le catéchisme répond :

— Dieu est l'être infiniment parfait, créateur du ciel et de la terre, et souverain Seigneur de toutes choses.

— *Pour m'assurer si vous avez bien compris cette définition, je vais vous faire quelques questions sur ses principaux termes.*

Et d'abord :

— *Qu'est-ce qu'un être ?*

— C'est tout ce qui existe.

— *Un oiseau est-il un être ?*

— Oui.

— *Un poisson ?*

— Oui.

— *Une pierre ?*

— Oui.

— *Le soleil est-il un être ?*

— Oui.

— *La lune ?*

— Oui.

— *L'homme ?*

— Oui.

— *Pourquoi dites-vous qu'un oiseau, un poisson, une pierre, le soleil, la lune, l'homme sont des êtres ?*

— Parce que toutes ces choses existent.

— *Dieu existe-t-il ?*

— Oui.

— *Il est donc un être ?*

— Il est l'être par excellence.

— *Ne l'a-t-il pas dit lui-même ?*

— Il l'a dit à Moïse.

— *Racontez-nous cette histoire.*

— Lorsque, près du buisson ardent, Dieu ordonna à Moïse d'aller en Egypte délivrer les Hébreux de la servitude, Moïse lui dit : « Mais, Seigneur, si les Hébreux me demandent quel est celui qui m'a envoyé, que faudra-t-il répondre ? »

« Je suis celui qui suis, répond le Seigneur ; tu leur diras donc : Celui qui est m'a envoyé vers vous. »

— *Maintenant, Dieu est-il un être comme les autres ?*

— Non, puisque le catéchisme l'appelle l'être infiniment parfait.

— *Que faut-il pour être infiniment parfait ?*
 — Il faut posséder toutes les perfections à un degré infini.

— *Qu'est-ce qu'une perfection ?*
 — C'est une qualité, ou quelque chose de bon qu'il vaut mieux avoir que de ne pas avoir.

— *Expliquez-vous.*
 — Tout le monde reconnaît qu'il vaut mieux être bon, juste, sage, saint, que de ne l'être pas. Il s'ensuit donc que la justice, la bonté, la sagesse et la sainteté sont des perfections.

— *L'homme a-t-il des perfections ?*
 — Oui.
 — *Les a-t-il toutes ?*
 — Non.

— *Celles qu'il a, les possède-t-il à un degré infini ou sans bornes ?*
 — Non.

— *On peut donc trouver le bout de sa science ou de sa force ?*
 — Rien de plus facile.

— *L'homme est-il un être infiniment parfait ?*
 — Il en est bien loin.

— *Pourquoi ?*
 — 1^o Parce qu'il n'a pas toutes les perfections.
 2^o Parce que ses perfections ne sont pas infinies ou sans bornes.

— *Trouveriez-vous bien une créature ayant toutes les perfections à un degré infini ?*
 — C'est impossible.

Les créatures ont beau être parfaites, elles ne le seront jamais infiniment ; on pourra toujours ajouter ou enlever quelque chose à leur perfection ; et il y a des perfections, comme la toute-puissance, l'immensité, l'éternité, qu'elles ne pourront jamais avoir.

— *Combien donc y a-t-il d'êtres infiniment parfaits ?*

— Un seul, et c'est Dieu, lequel a toutes les perfections à un degré infini.

— *Comment savez-vous que Dieu est infiniment parfait ?*

— C'est lui-même qui nous l'a dit par la bouche du prophète Baruch.

— *Citez ses paroles.*

— « Le Seigneur est grand, et il n'a pas de limites. » (Baruch, III.)

— *D'ailleurs, Dieu n'est-il pas l'être nécessaire, existant par lui-même et souverainement indépendant ?*

— Oui.

— *Peut-on concevoir un tel être avec des bornes ou des limites ?*

— Non, car on ne voit pas comment et par quoi il pourrait être limité ; et s'il était limité en quelque chose, il ne serait plus souverainement indépendant, ni maître absolu.

Gloire infinie au Dieu infiniment parfait !

— *Qui a fait les anges du ciel ?*

— C'est Dieu.

— *Et le soleil ?*

— C'est Dieu.

— *Et la lune et les étoiles ?*

— C'est Dieu.

— *Est-ce lui aussi qui a fait la terre avec ses montagnes, ses vallées, ses rivières, ses fleuves, ses immenses océans ?*

— Oui.

— *Est-ce encore lui qui a peuplé les airs de nombreux petits oiseaux, les eaux d'innombrables poissons et la terre de millions d'animaux ?*

— Oui.

— *Est-ce lui enfin qui a fait l'homme ?*

— Oui.

— *Mais de quoi Dieu a-t-il fait le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment ?*

— Il les a fait de rien.

— *Quel est le mot qui signifie faire de rien ?*

— C'est le mot créer.

— *Qu'est-ce donc que créer ?*

— C'est faire quelque chose de rien.

— *Qu'est-ce qu'un créateur ?*

— C'est celui qui fait quelque chose de rien.

— *Qu'est-ce qu'une créature ?*

— C'est une chose faite de rien.

— *Y a-t-il beaucoup de créateurs ?*

— Il n'y en a qu'un, et c'est Dieu.

— *Ne l'a-t-il pas dit lui-même ?*

— Oui.

— *Citez ses paroles ?*

— Les voici :

« Le Seigneur a fait le ciel, la terre, l'océan et tout ce qu'ils renferment. » (Exode, XX.)

« Celui qui vit éternellement a créé toutes choses. » (Eccles., XIII.)

— *Le sculpteur qui fait une statue n'est donc pas créateur ?*

— Nullement.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il a besoin de pierre, ou de marbre, ou de bois pour faire la statue ; il ne la fait pas de rien.

— *Et le peintre qui dessine un superbe tableau, n'est-il pas créateur ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il lui faut une toile, des couleurs et un pinceau pour faire ce superbe tableau ; il ne le fait pas de rien.

— *Les hommes ne peuvent donc rien créer ?*

— Absolument rien, pas même une mouche, un brin d'herbe, un grain de sable ; pas même une tête d'épingle ou une pointe d'aiguille.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'ils n'ont pas la puissance infinie nécessaire au créateur.

— *Comprenez-vous maintenant pourquoi le catéchisme appelle Dieu créateur du ciel et de la terre ?*

— Oui, c'est justement parce que Dieu a créé, ou fait de rien, le ciel, la terre, l'océan et tout ce qu'ils contiennent.

Amour et reconnaissance au créateur de toutes choses !

— *Quel est le maître d'une montre nouvellement fabriquée ?*

— L'orfèvre.

— *Pourquoi ?*

— Parce que c'est lui qui l'a faite.

— *Quel est le maître d'un tableau tout neuf ?*

— Le peintre.

— *Pourquoi ?*

— Parce que c'est lui qui l'a fait.

— *Quel est le maître d'une statue qui vient d'être sculptée ?*

— Le sculpteur.

— *Pourquoi ?*

— Parce que c'est lui qui l'a faite.

— *Quel est le maître de toutes les créatures ?*

— C'est Dieu.

— *Pourquoi ?*

— Parce que c'est Dieu qui les a faites.

— *Dieu est donc notre maître autant que le sculpteur l'est de sa statue ?*

— Il l'est infiniment plus.

— *Comment cela ?*

— C'est que le sculpteur, n'ayant pas créé le marbre de sa statue, n'est maître de la statue elle-même qu'autant que le veut bien le créateur de ce marbre, c'est-à-dire Dieu lui-même, tandis que Dieu ayant tout créé, tout fait de rien, est propriétaire et maître absolu de toutes choses.

— *Le catéchisme appelle Dieu Souverain Seigneur, que signifient ces paroles ?*

— Elles signifient que Dieu est le maître suprême, indépendant, au-dessus de tous les autres maîtres.

— *Y a-t-il un maître au-dessus de Dieu ?*

— Non.

— *Y a-t-il un maître égal à Dieu, qui soit autant que Dieu ?*

— Non.

— *Dieu est donc au-dessus de tous les autres maîtres ?*

— Oui.

— *Parents, patrons, instituteurs, institutrices, maires, sous-préfets, préfets, ministres, présidents de Républiques, rois, empereurs, prêtres, évêques, pape, voilà autant de maîtres différents, et vous dites que Dieu est au-dessus d'eux tous ?*

— Oui, Dieu est leur maître à tous.

— *Pourquoi ?*

— Parce que tous sont ses créatures.

— *De quoi dépend le prêtre, curé d'une paroisse ?*

— De l'évêque.

— *Et l'évêque ?*

— Du pape.

— *Et le pape ?*

— De Dieu.

— *Et Dieu, de qui dépend-il ?*

— De personne.

— *De qui dépend le maire d'une commune ?*

— Du sous-préfet.

— *Et le sous-préfet ?*

— Du préfet.

— *Et le préfet ?*

— Du ministre.

— *Et le ministre ?*

— Du chef de l'Etat.

— *Et le chef de l'Etat ?*

— De Dieu, « par qui règnent les rois. »

— *Et Dieu lui-même, de qui dépend-il ?*

— De personne.

— *Quel est donc le maître universel, indépendant, souverain ?*

— Dieu, qui a tout créé, qui ne dépend de personne et de qui dépendent toutes les créatures sans exception.

— *Que faut-il donc penser de tous les différents maîtres dont nous parlions tout-à-l'heure ?*

— Ils ne sont que les sous-maîtres du bon Dieu.

— *Pourquoi ?*

— Parce que, encore une fois, ils dépendent de lui et ont reçu de lui leur autorité.

— *Comprenez-vous maintenant la raison pour laquelle le catéchisme appelle Dieu « Souverain Seigneur de toutes choses ? »*

— Oui, c'est parce que Dieu, ayant créé toutes choses, en est le maître universel, indépendant, suprême et absolu.

— *A qui revient la récolte d'un champ ?*

— Au propriétaire de ce champ.

— *Et les fruits d'un arbre ?*

— Au propriétaire de cet arbre.

— *Et les raisins d'une vigne ?*

— Au propriétaire de cette vigne.

— *Sommes-nous le champ, l'arbre, la vigne de Dieu ?*

— Oui, puisqu'il est notre maître et propriétaire.

— *Dès lors, devons-nous rapporter des fruits à notre propriétaire ?*

— Oui.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire que nos pensées, nos désirs, nos affections, nos paroles, nos actes doivent être pour Dieu, et, par conséquent, toujours conformes à sa volonté sainte.

S'il en était autrement, nous aurions le triste sort de l'arbre stérile, nous serions coupés et jetés au feu éternel.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 septembris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XXIV

VERTU DE CHARITÉ

10^e L'égoïsme

S'il y a une charité bien ordonnée et qui a le droit de commencer par soi-même, il y a aussi un amour déréglé, exclusif, accapareur, insensible aux maux d'autrui, qui commence, poursuit et achève tout pour lui-même. On l'appelle égoïsme, le froid, le sec, le hideux égoïsme. Il n'y a guère dans notre langue de mot qui inspire, comme le vice qu'il définit, plus de répulsion. Le combattre, n'est-ce pas une partie gagnée ? Il semble qu'il suffise de l'avoir nommé devant vous, sans qu'il soit besoin de se mettre en frais pour vous en guérir.

Cependant, m. f., la vérité vraie, c'est qu'ici comme sur tant d'autres points de morale, la théorie est loin de la pratique ; la philosophie discoureuse et les mœurs communes se donnent carrière dans des compartiments séparés. On a de beaux raisonnements, des tirades éloquentes pour convaincre l'esprit ; mais les entraves du cœur sont-elles brisées ? La triste vérité c'est que depuis la sortie de l'Eden, parmi les hommes abandonnés à leurs instincts naturels, la générosité, le dévouement est l'exception ; l'égoïsme aux formes variées, aux manifestations multiples, est la passion universelle grandissant, se fortifiant, redoublant avec l'âge et la vieillesse, partout où la grâce de Jésus-Christ ne vient pas y faire contrepoids.

Ce vice est particulièrement une des plaies de notre temps, le vampire de notre temps. Comme il n'y a jamais eu plus d'hommes séparés de Dieu, jamais les hommes n'ont été plus séparés les uns des autres. Saint Augustin disait de sa propre vie : « Partout où je vais, c'est l'amour qui m'empporte, *quocumque feror, amore feror.* » Un trop grand nombre, dans notre démocratie qui a pris pour enseigne la fraternité, s'ils étaient sincères, devraient dire : Dans tout ce que je dis, dans tout ce que je fais, derrière mon étalage spécieux de dévouement à la chose publique, je n'ai d'autre but que la satisfaction personnelle de mon égoïsme, assez indifférent à tout le reste. *Omnes quæ sua sunt querunt.* Serions-nous donc arrivés à ces derniers jours, et à ces pécheurs de derniers jours, dont, par suite du refroidissement endémique de la charité, un des principaux signalements, d'après l'apôtre, sera d'être les amants d'eux-mêmes : *Erunt homines seipsos amantes ?* (Tim., 3, 2). Les gens sans Dieu, dit l'Esprit-Saint,

sont aussi des gens sans cœur : *Viscera impiorum crudelia* (Prov. xii, 10).

Vice universel, vice contemporain, l'égoïsme, m. f., est aussi, nous le verrons, le plus funeste au salut.

Mais me direz-vous peut-être : « Pour moi je suis bien tranquille de ce côté ; on m'accuse plutôt d'être un prodigue et d'humeur trop dépensière. » Je vous attendais là. Ah ! prenez-y garde ; il y a deux sortes d'égoïsme : l'égoïsme *avare* et l'égoïsme *consommateur*, jouisseur. Il n'y a pas que l'égoïsme qui amasse, qui entasse ; il y a l'égoïsme qui dévore. Cette jeune personne, cette femme qui va dépenser cent francs, et dans un monde qui n'est pas le nôtre un billet de mille francs pour sa toilette, pour une soirée dansante, n'a pas une obole à donner à une petite sœur quêteuse des pauvres. Elle a fait répondre qu'elle n'y était pas. — Cet homme qui prodigue l'or pour ses plaisirs personnels, pour un voyage d'agrément, pour son confortable, pour les appétits de sa chair et de ses sens ou de sa vanité, pour son bien-être solitaire, est d'une ladrerie, d'une rapacité mesquine quand il s'agit d'ouvrir la main pour autrui. Que pensez-vous de toutes ces prétendues largesses, de ces nobles détachements ?

Quelles qu'en soient la nature, les tendances, les différentes formes, spirituelles ou charnelles, naïves, brutales ou habiles, diplomatiques, polies ou grossières, aucun vice n'est plus opposé que l'égoïsme à la charité chrétienne. Il n'a aucun de ces nobles et saints amours prescrits par le premier et le plus grand de tous les commandements, saints amours qui sont l'unique voie du ciel, et qui ont même la vertu d'expier les péchés commis, d'en purifier, d'en brûler les souillures.

L'égoïste n'a pas l'amour de Dieu. Il est à lui-même son Dieu et son idole. Il pourra bien avoir toutefois des habitudes de dévotion, des exercices extérieurs de piété dans lesquels il se complait, pourquoi pas ? Mais en cela il rentre dans la catégorie des personnages stigmatisés par l'apôtre, lesquels ont les dehors de la piété, sans en avoir la réalité, *veritatem ejus abnegantes*, la réalité fondée avant tout sur le renoncement à ses amours propres, sur la charité qui en est la base vitale essentielle. Il y a un égoïsme dévot, mais qui en somme n'est dévot qu'à lui-même.

L'égoïste n'a pas l'amour de la patrie, et de l'Eglise patrie de nos âmes, lequel se prouve par l'abnégation de soi-même devant le bien commun. Ses idées, ses instincts sont trop bornés, son cœur trop étroit pour avoir l'intelligence, pour avoir seulement le soupçon de pareils sentiments. Que la patrie soit ravagée par des lois impies, scélérates ; qu'elle soit avilie, déshonorée par des tyrans ; que les âmes y courent les plus grands dangers ; que l'Eglise pleure sur des ruines et des blessures multipliées : qu'est-ce que cela lui fait pourvu que son bien-être n'en soit troublé en rien. Ce n'est pas lui qui prendra sur son nécessaire, sur sa table, sur son ameublement pour

fonder, pour soutenir une école chrétienne, procurer à l'enfant le pain de la vérité, au peuple le journal qui le détrompera. Une seule chose pourrait l'émouvoir dans les désastres de la religion et de la patrie : un dérangement quelconque dans ses habitudes bourgeoises, sensuelles, ou quelques soustractions dans son grenier, son étable...

L'égoïste n'a pas davantage l'amour de la famille, le dévouement paternel, filial ou conjugal. La famille pour lui n'est que l'extension du moi, lequel moi reste un sucoir concentrique, absorbant, impérieux. Ses membres ne sont pas des personnes; ils ne sont que des choses, des instruments, un organisme au service des plaisirs et des intérêts d'un seul. Oserons-nous tout dire, si pénible que soit ce devoir à notre ministère? Dans la famille de l'égoïste, c'est l'égoïsme qui a calculé le nombre des places; une place, deux places au plus sont autorisées à ses côtés au foyer domestique, afin qu'il ne survienne aucun gêneur pour la bourse, pour la table, pour les plaisirs, pour la vanité et l'ambition personnelle. On dit que dans cette maison règne l'harmonie et le bon accord. Je le crois bien; il n'y a là qu'un seul individu qui ne peut être en désaccord avec lui-même. C'est la paix de la solitude ou de la dévastation.

L'égoïste — est-il besoin d'en faire la remarque? — n'a pas l'amour des pauvres. Indifférent à tout acte d'humanité, de générosité, il répond à la main qui se tend vers lui pour l'orphelin, pour le travailleur malade, pour l'évangélisation du sauvage, pour le religieux expulsé, pour revêtir dans ses Bethléem l'humanité de Jésus-Christ : *Ite in pace, calefacimini et saturamini* (S. Jac., 2, 16); vos plaies, vos plaintes m'importent. La seule chose importante au monde, n'est-ce pas qu'il y soit heureux?

L'égoïste est incapable d'avoir aucune amitié désintéressée. Car toute amitié véritable est faite de dévouement, de services rendus, de tendresse, de cœur, de réciprocité. Ne lui donnez pas la vôtre, il vous trahirait pour moins de trente deniers, pour un misérable appât peut-être tendu à son amour-propre, à sa vanité ou à sa gourmandise. Aussi bien, il est indifférent à tout sentiment de compassion sincère. Après une catastrophe dont j'étais victime, en proie à un violent chagrin, je suis allé trouver cet homme qu'à ses manières courtoises, à son langage onctueux, j'avais cru aimant, secourable, pour verser dans son cœur le trop plein de mes douleurs. Mais bien vite je me suis aperçu que ce cœur était fermé. J'avais à faire à un égoïste. Sans prêter attention à mes gémissements, à un récit dans lequel je mettais toute mon âme, il me forçait aussitôt à l'écouter lui-même pour m'entretenir d'une perte d'argent insignifiante qu'il venait de faire, d'une action financière qui avait baissé de quelques centimes, ou bien d'une partie de plaisir qu'il avait manquée. Mes chagrins, mon deuil, mes brisements d'existence, il ne les avait pas entendus. Mes maux ne comp-

taient pas. On ne devait pas s'en occuper, dès lors qu'il ne manquerait rien à son propre bonheur.

Cet égoïsme incarné, cette concentration du moi exclusive, se fait remarquer jusque dans les moindres détails de la vie. Quand l'Apôtre nous recommande, soit que nous mangions, soit que nous buvions, de tout faire pour la gloire de Dieu, l'égoïste, lui, dans cette fonction qui est un des liens de la fraternité, un témoignage d'honneur et de bienveillance mutuelle, n'a d'autre souci que de satisfaire son instinct et ses convoitises personnelles. Ici comme en toute autre relation sociale il est absorbant et accapareur. Quand il est dans l'abondance, que lui importe que le genre humain qui l'entoure soit dans la disette?

Peut-être, m. f., avez-vous à souffrir vous-mêmes des duretés, des petitesse, des ingratitude de tel égoïsme incarné, auquel vous êtes liés par un contact inévitable, quotidien. Ce que vous en savez, ce que vous en souffrez pourrait ajouter bien des traits à cette peinture, à cette esquisse. Elle suffit, toutefois, j'espère, pour vous montrer qu'aucune autre passion n'est plus diamétralement opposée à la vertu de charité, et que si Dieu est charité, si la religion, la morale évangélique est fondée toute entière sur l'amour de Dieu et des hommes, si elle en est le constant exercice, l'égoïsme en est le renversement, la négation pratique.

Jésus-Christ, en effet, n'est-il pas descendu du ciel pour se donner lui-même : *tradidit semetipsum*; pour briser ces froides barrières du *mien*, du *tien*, qui sont la cause de tous les maux qui désolent l'humanité, pour faire avant tout la guerre à l'égoïsme? Qui veut être son disciple, nous dit-il, doit commencer par se renoncer lui-même; qui s'aime d'une façon désordonnée se damnera : *qui amat animam suam perdet eam*. Les progrès dans la piété, la sainteté, sont dans la proportion exacte des progrès que l'on fait dans la voie du dépouillement, de l'abnégation personnelle, de la haine de soi : *Qui odit animam suam servat eam*. Le mot est en toutes lettres dans l'Evangile, et d'un caractère qui l'illumine tout entier. Aimer, aimer par les œuvres et en réalité, se donner, se dépenser, c'est l'âme du christianisme. Au dernier jour, le souverain juge qui en a apporté le commandement et l'exemple, paraîtra ne revenir sur la terre que pour stigmatiser et punir les recherches, les manœuvres, les péchés de l'égoïsme. « Vous n'avez pas été miséricordieux, compatissant, dira-t-il, vous ne m'avez pas logé, vous ne m'avez pas nourri, vous ne m'avez pas vêtu, allez maudits ! »

Il ne faut pas s'étonner, dans l'échelle des vices, de l'importance donnée à celui-ci; car il ne s'agit rien moins que d'un vice qu'on pourrait appeler vice-principe; et s'il fallait, par un chapitre, par une tête, par un mot, résumer, condenser en un seul tous les péchés capitaux, aucun autre, plus logiquement que l'égoïsme, ne pourrait en être nommé la synthèse ou le principe générateur,

radix omnium malorum cupiditas. La perte originelle de l'homme, dit saint Augustin, a été l'amour de soi : *Prima hominis perditio fuit amor sui.*

Si votre intention est droite, si *oculus tuus fuerit simplex*, toute votre conduite en sera, est-il écrit, éclairée, transformée, sanctifiée, *totum corpus tuum lucidum erit.* Ne faut-il pas affirmer pareillement que si nos pensées, nos calculs secrets, nos discours, nos démarches sont inspirés uniquement par l'égoïsme, ils en seront radicalement viciés, infectés, quel qu'en soit le vernis brillant et la savante machination extérieure?

Si la bonté est de soi expansive, libérale, bien-faisante, si la générosité est la marque, la pierre de touche à laquelle on la reconnaît parmi les hommes — parfum de la fleur, saveur du fruit — que faut-il conclure des signes, des manifestations, des mouvements contraires?

Vice hideux dans tout individu, l'égoïsme revêt une laideur et une difformité particulières dans certaines conditions, chez certaines personnes desquelles nous attendons, nous sommes en droit d'attendre la bonté, la sympathie, le dévouement, la commisération, parce que leur âme nous apparaît comme devant être d'une essence choisie, et naturellement plus tendre, plus affectueuse, plus empressée à se donner, à se dépenser. Que l'égoïsme, par exemple, est difforme, repoussant, pénible à rencontrer dans la femme, dans la jeune personne dont la bourse, la main et surtout le cœur doivent toujours être ouverts pour toutes les idées saintes et généreuses! Quelle impression cruelle nous éprouvons, comme à la vue d'une sorte de monstruosité morale, quand nous rencontrons la vierge, la veuve riche, la femme qui se dit chrétienne, et qui n'a pas l'intelligence de ce que Jésus-Christ et son Eglise réclament d'elle à l'heure présente; qui demeure insensible à leurs maux, à leur détresse, aux persécutions dont ils sont l'objet, à leur martyre!

Mettons-nous donc en garde, m. f., contre ce vice capital d'autant plus dangereux qu'il est plus dissimulé, plus inhérent aux fibres intimes de notre âme. Sondons-en les secrets replis, les intentions cachées, pour en analyser et en extirper les racines de l'égoïsme. Dans l'Eglise dont nous avons la gloire d'être les enfants, les modèles de dévouement, d'abnégation, de renoncement sont si nombreux, si multipliés à l'heure actuelle, qu'on n'aurait que l'embarras d'en faire un choix et de vous les citer. Renoncement aux séductions de la jeunesse, à une fortune, à un avenir brillant, pour se consacrer à Dieu; renoncement aux convoitises les plus chères et les plus violentes de la nature, à sa volonté propre par l'exercice d'une obéissance absolue; renoncement aux joies de la famille, au sol de la patrie, pour porter Jésus-Christ aux infidèles et y mourir de privations, ou bien s'enfermer avec les véroléux et les lépreux; martyre enfin à petit feu dans le monde ou dans les cloîtres, en un mot traits d'actes et de vie sur-

naturels si communs, si fréquents que, dans le catholicisme qui seul peut les offrir, ils sont devenus monnaie courante; on a cessé de s'en étonner et de les admirer.

Où ces âmes d'élite prennent-elles des armes pour remporter de pareilles victoires? Dans leur amour de Dieu sans doute, et dans la méditation du divin crucifié, mais en particulier, m. f., dans une pratique que je veux vous laisser comme conclusion, à savoir dans la sainte Eucharistie. Comme elles, communions et communions dignement, et nous trouverons, nous aussi, dans la sainte Eucharistie, dans son commerce intime, à la fois un exemple, une contagion d'immolation sublime, une flamme sainte, une grâce puissante, un antidote contre notre égoïsme natif.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

DU DÉTACHEMENT DES CRÉATURES

Il y a dans l'Evangile une parole qui paraît bien dure sur les lèvres de Notre-Seigneur, c'est celle-ci : « En vérité, je vous le dis, il est plus facile à un chameau de passer par le trou de l'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » Voici à quelle occasion il l'a prononcée et l'explication qu'il faut lui donner. Cette parole, qui, à première vue, semble exprimer une impossibilité absolue est pleine de sens et sert merveilleusement à nous faire entendre ce que Jésus demande à tous les chrétiens quand il exige d'eux le détachement des créatures.

Un jeune homme s'était présenté à Notre-Seigneur et lui avait demandé ce qu'il fallait faire pour gagner le ciel. Lorsque le Sauveur lui eut rappelé qu'il devait observer les commandements et que ce jeune homme eut répondu qu'il le faisait depuis son enfance, Jésus ajouta : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, puis venez, suivez-moi. » Et ce jeune homme baissant la tête s'en alla tout triste, car il était riche.

Ce fut alors que notre bon Sauveur fit entendre cette parole : « Oh! qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux! » Puis il continua : « Il est plus facile au chameau de passer par le trou de l'aiguille. » Que voulait dire cette comparaison? le voici.

Il y avait à Jérusalem une porte si basse et si étroite qu'on l'appelait le Trou de l'Aiguille. Ces espèces de portes ne sont pas rares dans les villes de la Palestine. Elles ont été construites de telle sorte qu'un cavalier n'y puisse entrer sans mettre pied à terre; c'est une précaution prise contre les pillards nomades aussi peu à craindre quand ils ont quitté leur monture que redoutables lorsqu'ils sont à cheval. Une caravane arrive-t-elle par le chemin qui aboutit à ces portes, on est obligé, pour

entrer, de décharger d'abord les chameaux. Une fois dans l'intérieur de la ville, on les charge de nouveau. Mais ce n'est point une opération facile que ce déchargement; pour l'opérer, le chameau doit se mettre à genoux, et l'on comprend qu'un fardeau de huit cents à mille kilos, pesant sur les genoux de l'animal, il lui en coûte de prendre cette position. Il est vraiment curieux de voir quelle patience le chamelier déploie alors pour faire obéir son chameau. Amenant doucement la tête de l'animal près de son visage, il la caresse en lui disant : « Allons, mon Job, tu es patient comme Job, mets-toi à genoux, mon Job ! » Le chameau relève la tête vivement en faisant des signes de dénégation. « Allons, mon Job, tu es patient comme Job, mets-toi à genoux, mon Job ! » reprend le chamelier en attirant de nouveau vers lui l'animal. Celui-ci se défend moins déjà, et, généralement, cède à la troisième invitation.

Notre-Seigneur, ce jour-là, était assis avec ses disciples sur une des collines voisines de Jérusalem; quelque caravane était arrivée à la porte du Trou de l'Aiguille qui était en face. Selon sa coutume, le Sauveur, pour instruire ses Apôtres, se servit d'une comparaison. Au moment où le jeune homme riche s'éloigna, Jésus, après avoir dit : « Oh ! qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, » étendit la main, et, montrant du doigt les chameaux qu'on déchargeait au loin, ajouta : « Il est plus facile au chameau de passer par le Trou de l'Aiguille. » C'était leur dire clairement : « De même qu'il en coûte au chameau pour se décharger de son fardeau afin de pouvoir entrer dans la Jérusalem terrestre, de même il en coûte à celui qui veut entrer dans la Jérusalem céleste. Il lui faut aussi se décharger du poids des biens de la terre; et plus on est chargé, c'est-à-dire, plus on est riche, plus il en coûte, plus le déchargement est pénible et douloureux. N'était-ce pas leur donner une explication frappante de cette autre parole du sermon sur la montagne : « Bienheureux ceux qui sont pauvres par le cœur, le royaume des cieux est à eux ? »

Il faut donc détacher notre cœur des créatures, en détacher nos sens, vivre au milieu du monde comme si nous n'y étions pas, user des choses d'ici-bas comme si nous n'en usions pas; ce sont les paroles de l'Apôtre. Disons-le tout de suite, ce détachement chrétien ne consiste point à quitter le monde, à renoncer à tout pour se consacrer uniquement au service de Dieu, c'est là le privilège de quelques âmes d'élite. Pour la masse des chrétiens, être détaché, c'est tout simplement faire à Dieu la place la plus large dans son cœur, être prêt à le préférer à tout. C'est encore regarder les choses matérielles et sensuelles pour ce qu'elles sont, vaines et passagères, ne devant nous servir que comme des moyens de nous avancer vers la patrie sainte. Le détachement chrétien consiste enfin à nous rappeler la sentence de Notre-Seigneur : « Nul ne peut servir deux maîtres, » et à la pratiquer, c'est-à-dire à nous attacher avant

tout et par-dessus tout au service de Dieu. Comme il est impossible de servir Dieu et les biens créés, il faut détacher notre cœur des honneurs, des plaisirs, des richesses, car ils sont faits pour notre usage et non pour notre amour, pour nous élever à Dieu et non pour fixer nos inclinations.

Cette doctrine, le monde l'appelle austère et impraticable, l'âme chrétienne la trouve sensée. Elle n'oublie point qu'ici-bas elle n'est qu'une simple voyageuse, on le lui rappelle si souvent ! Pour le voyageur qui ne fait que traverser un pays, tout ce qui est superflu est un fardeau souvent dangereux, toujours inutile. Une seule pensée le préoccupe, achever promptement sa course. A mesure qu'il avance, mille objets frappent ses regards et sollicitent son cœur, mais lui ne s'attarde point à s'éprendre de choses qu'il lui faudrait quitter le lendemain; il n'a aucun souci de se créer un établissement stable dans le pays qu'il traverse et qu'il ne reverra jamais. Voilà bien comme nous devrions faire, quels sentiments nous devrions avoir; mais est-ce ainsi que nous agissons? Ces sentiments sont-ils les nôtres? Hélas! nous ne le savons que trop par notre propre expérience ou par celle des autres, les biens d'ici-bas sont trompeurs, fugitifs, caduques, passagers, et pourtant nous y attachons notre cœur. Nous n'ignorons pas que tout ce qui n'est pas Dieu nous abandonnera un jour et nous laissera des regrets d'autant plus amers que nous l'aurons plus aimé, et, malgré cela, nous lui donnons nos pensées et nos desirs.

Oh! que nous nous éviterions de déchirements et de regrets si nous vivions détachés de tout, conservant notre cœur libre de toute attache à ce qui se voit, à ce qui passe, à ce qui meurt! Etrangers à tout, tout nous serait étranger. Que la mort vienne à nous frapper dans nos affections les plus chères, nous arracher ceux que nous aimons, nos parents, nos amis, et nous tournerions vers le ciel un regard plein de larmes en répétant la parole du saint homme Job : « Mon Dieu, vous me les aviez donnés, vous me les avez ôtés, que votre saint nom soit béni ! » Nous aurions l'espérance de les retrouver bientôt au ciel. Que la maladie vienne nous atteindre, que l'infortune s'abatte sur nous, que nos amis nous trahissent et nous délaissent, notre cœur en souffrirait sans doute, mais comme il ne serait attaché qu'en Dieu et pour Dieu à la santé, à ses biens, à ses amis, il redirait la même parole de résignation : « Mon Dieu, vous me les aviez donnés, vous me les avez ôtés, que votre saint nom soit béni ! »

N'oublions pas que ce détachement du cœur est une grâce de Dieu; demandons-la humblement. Exerçons-nous à la pratique de cette vertu; chaque jour nous avons des occasions de le faire. Comme le chameau de l'Evangile, sachons, quoi qu'il nous en coûte, nous débarrasser du fardeau qui nous empêcherait de passer par la porte étroite, c'est le seul moyen d'entrer dans la Jérusalem céleste.

SERMON POUR LA FÊTE DU SAINT ROSAIRE

Mes chers frères,

De tout temps, vous le savez, les chrétiens se sont plu à invoquer Marie et à l'entourer de leur pieuse et confiante vénération. Dans tous les dangers pressants de l'Eglise et de la foi, les souverains Pontifes se sont tournés vers Elle et ont prosterné à ses pieds les générations suppliantes. De nos jours encore, le grand Pape qui préside avec tant de majesté aux destinées de l'Eglise et qui a sondé d'un œil si ferme les besoins de son temps, Léon XIII n'a pas trouvé, pour résister victorieusement à la tempête déchaînée contre la barque de Pierre, d'appui plus assuré que le bras invincible de Marie. Il a voulu que chaque jour, d'un bout à l'autre du monde catholique, son saint nom fut invoqué publiquement et officiellement au pied des autels, après le saint Sacrifice. Il a voulu mettre en plus grand honneur encore dans l'Eglise la récitation du saint Rosaire; il a élevé au rite double de première classe la fête établie depuis trois siècles sous ce vocable; il a fait composer, ces dernières années, un office propre à cette belle solennité; il a pourvu à ce que la récitation du chapelet fût pour ainsi dire ininterrompue pendant tout le mois d'octobre. En sorte que les *Ave Maria* vont tomber chaque jour des lèvres des fidèles aussi nombreux que les feuilles jaunies qui se détachent du front des bois.

C'est pourquoi l'Eglise, notre mère de la terre, nous convoque aujourd'hui dans ses temples pour offrir à notre Mère du ciel un culte tout particulier de respect, de confiance, et d'amour; afin d'obtenir par son intercession, dans l'ordre temporel aussi bien que dans l'ordre spirituel, des secours qui, aux temps où nous vivons, nous sont plus nécessaires que jamais.

Le mot de « culte » en effet a la même origine et le même sens que celui de « culture ». De même que nous cultivons la terre parce qu'elle exige notre travail pour nous donner les plantes et les fruits nécessaires à notre subsistance, de même nous rendons un culte à Dieu parce qu'il y a droit, qu'il l'exige de nous, et que c'est à cela qu'il a attaché les célestes récompenses. Ainsi le culte que l'on rend à Dieu tourne immédiatement à l'avantage de celui qui l'offre. Par le culte, dit saint Augustin, Dieu nous cultive en même temps que nous cultivons Dieu. Nous cultivons Dieu par la prière et le sacrifice qui font naître dans son cœur des desseins de miséricorde à notre égard; et Dieu nous cultive en répandant dans nos cœurs des grâces précieuses qui y font germer toutes les vertus : *colimus Deum precando, colit nos Deus miserando*.

Le culte des saints produit proportionnellement les mêmes effets, car il fait partie du culte que nous devons à Dieu. En honorant les saints, c'est Dieu même que nous adorons, puisque nous offrons nos hommages à ceux qui l'ont fidèlement

servi et en qui « il couronne dans le ciel ses propres dons »; et c'est son œuvre que nous reconnaissons et vénérons en eux, puisqu'ils ne sont devenus saints que par sa grâce.

Mais alors le culte de Marie est plus particulièrement agréable à Dieu, il est une source plus abondante et vraiment inépuisable de grâces et de bénédictions, puisque Marie est le chef d'œuvre de la grâce de Dieu et qu'elle a été constituée à cause de ses mérites Reine des anges et des hommes. Et s'il en est ainsi, quelle ne doit pas être, je vous le demande, mes frères, la *beauté* et la *puissance* d'une prière qui rappelle à Marie tout ce que Dieu a opéré en elle, et à Notre-Seigneur tout l'honneur qu'il rend à sa sainte Mère en faisant passer par ses mains ses miséricordes envers nous ?

I

Avez-vous jamais réfléchi à l'ineffable beauté d'une prière en apparence si simple et d'un usage si vulgaire? et ne vais-je pas vous étonner en vous posant cette question : Après le saint sacrifice de la messe qui n'est à le bien prendre, que la prière d'un Dieu, et d'un Dieu mourant sur une croix, dites-moi ce qu'il y a de plus beau que le Rosaire? Assurément, l'homme, depuis qu'il est sur la terre, a passé par bien des émotions, bien des joies, bien des épreuves, bien des souffrances; eh bien! cherchez dans les accents les plus profonds du cœur humain une prière, un cri qui soit plus propre à toucher le cœur de Dieu, et à l'incliner miséricordieusement vers nous !

Quelles formules de prières devons-nous choisir de préférence, sinon les plus saintes, les plus complètes, les plus autorisées? Or, où trouverons-nous à cet égard quelque chose qui se puisse comparer au Rosaire? De quoi en effet se compose-t-il? de deux formules de prières qui l'une et l'autre nous viennent directement du ciel. La première nous a été enseignée par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. « Quand vous voudrez prier, dit-il à ses disciples, vous prierez comme voici : *Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, etc.* » Encore une fois pouvons-nous espérer de trouver jamais soit dans les sublinités de notre esprit, soit dans les profondeurs de notre cœur, une parole qui dise plus et mieux que cette parole divine, une prière plus excellente, plus parfaite que cette prière sortie de la propre bouche du Sauveur, et que pour cette raison nous appelons l'oraison dominicale? Qui mieux que lui savait prier, et parler à Dieu son père comme il convient de lui parler? qui mieux que lui savait nos besoins réels, et la manière dont nous devons les exposer à Dieu? Interrogez les pères de l'Eglise, les Cyrilien, les Augustin, les Jérôme, les Basile et tant d'autres; ils vous diront que cette prière, si naturelle dans la bouche des enfants qu'elle semble faite exprès pour eux, n'a cependant rien de naïf sur la lèvre des savants, et que le génie le plus sublime se sent écrasé par l'incommensurable grandeur de cette divine simplicité. Or le *Pater*

est quinze fois répété dans la récitation du Rosaire, car il marche en tête de chaque dizaine.

L'autre prière, qui a plus directement pour objet l'honneur de Marie, et dont le Rosaire est comme tissu, nous vient en ligne droite du trône de l'Eternel, d'où elle nous a été apportée par l'archange Gabriel, envoyé de Dieu. « Or, l'ange Gabriel fut député de Dieu dans Nazareth, ville de Galilée, vers une vierge qui était fiancée à un nommé Joseph, de la tribu de David; et la vierge s'appelait Marie. Et l'ange, s'étant présenté à elle, lui dit : *Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* » Et il lui annonça le mystère de l'Incarnation qui s'accomplit aussitôt en elle. Ici encore qui donc oserait se flatter de parler mieux qu'un ange, de mieux tourner un compliment, de trouver quelque chose qui soit plus honorable pour la sainte Vierge, et qui lui aille plus au cœur que le souvenir de la grâce ineffable dont elle seule a été jugée digne ?

Certes, David a bien prié; nul homme n'a su comme lui chanter les magnificences de Dieu, adorer son nom trois fois saint, lui rendre de dignes actions de grâces; nul n'a su comme lui s'humilier devant la divine majesté offensée, gémir et pleurer comme lui, comme lui faire rugir le remords, et implorer son pardon avec des accents plus vrais et des cris plus touchants. David, quand il priait et pleurait ainsi, quand il composait ses inimitables cantiques, écrivait du reste sous l'inspiration divine, nous le savons. Qui ne donnerait cependant tous les psaumes de David pour le seul *Notre Père*, pour le simple *Salut de l'ange* ? Car ici, ce n'est plus seulement un homme inspiré qui parle, c'est Dieu lui-même, et de sa propre bouche; ce sont ses propres paroles que rapporte son ambassadeur.

Sans doute, la *Salutation angélique*, telle que nous la récitons, n'est pas tombée intégralement des lèvres de l'ange; sainte Elisabeth a ajouté quelques mots aux paroles de l'envoyé divin, et l'Eglise a composé la touchante prière qui termine ce glorieux message. Mais sainte Elisabeth et l'Eglise n'étaient pas moins inspirées que ne l'était David, *repleta est spiritu sancto*; elles voyaient accompli ce que le grand Roi n'avait fait que prophétiser, elles touchaient ce qu'il avait seulement attendu et espéré; et leurs paroles, loin de rien ôter à la salutation de l'ange, la complètent de la façon la plus heureuse, et la plus glorieuse pour Marie.

La beauté du Rosaire ne se tire pas seulement de la sainteté des prières dont il est composé, mais aussi de la grandeur des mystères qu'il propose à notre méditation. Il se divise en effet en trois séries de dizaines formant comme trois cycles distincts qui embrassent toutes les circonstances principales de la vie, de la mort et des triomphes du Sauveur, depuis le jour où il vient habiter parmi nous jusqu'à celui où, dans le ciel, il pose sur le front virginal de Marie le diadème d'éternel

honneur. Mystères joyeux de sa naissance et de sa vie cachée; mystères douloureux de sa passion et de sa mort sur la croix; mystères glorieux de sa résurrection et de son règne dans le ciel. Et comme la vie de la sainte Vierge ne se sépare pas de celle de son Fils, que ces deux existences sont comme enlacées l'une dans l'autre et n'en font pour ainsi dire qu'une seule, chacun de ces mystères se rapporte directement à Marie. Ainsi donc le Rosaire fait passer sous nos yeux une suite de tableaux où nous contemplons, en les partageant, les joies, les douleurs, les gloires de la divine Mère.

C'est donc bien véritablement pour Marie une belle et magnifique couronne de roses que nous lui tressons, toutes les fois que nous récitons le Rosaire, une couronne dont elle est fière, la plus belle que nous puissions lui offrir, et — soyons en bien persuadés, quoiqu'en puissent dire les ignorants, — qu'elle accepte avec le plus grand plaisir.

Une anglaise protestante disait un jour à une dame catholique de ses amies : « Je ne puis supporter votre insipide Rosaire. Ne comprenez-vous pas combien vous devez ennuyer la Vierge en lui répétant la même chose cent cinquante fois de suite ? » La dame catholique prit un air embarrassé et fit semblant de détourner la conversation comme pour se dispenser de répondre. — Quel âge a votre enfant ? demanda-t-elle à son amie. — Il a treize mois, madame. — Commence-t-il déjà à parler ? — Ah Dieu ! il ne fait que gazouiller du matin au soir ! — Prononce-t-il déjà beaucoup de mots ? — Oh bien ! il ne sait encore dire que *papa* et surtout *maman*; mais il ne s'en fait pas faute, il me le dit bien un millier de fois par jour. — Que je vous plains, chère dame ! vous devez être assommée ! — Par exemple ! est-ce qu'une mère se fatigue jamais de s'entendre appeler *maman* par son petit amour de baby ? C'est son plus grand bonheur ! — Eh bien ! madame, la sainte Vierge est mère aussi, la mère de Dieu et la nôtre. Elle ne se fatigue donc point de nous entendre lui dire chaque jour et à chaque instant du jour : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs...*

La dame protestante avoua qu'elle n'avait jamais songé à cela, et qu'elle s'était laissé duper jusqu'alors par un sot et grossier préjugé.

II

Une prière si belle, si sainte, si glorieuse pour Marie, trouve nécessairement le chemin de son cœur, et ne peut manquer d'être accueillie par elle avec une faveur marquée. A-t-on jamais ouï dire qu'elle soit revenue inexpressée, quand elle a été adressée à Marie sincèrement et qu'elle est allée jusqu'à son trône sur les ailes de la confiance et de l'amour ? La vie des saints est pleine d'exemples où éclate comme le jour la vertu, on pourrait même dire la toute puissance du Rosaire.

Un mourant que le souvenir de ses crimes avait plongé dans un désespoir voisin de la fureur, re-

fusait absolument de se confesser. Saint Vincent de Paul, informé de la chose, accourut en toute hâte, et dès qu'il fut entré, dit au moribond : « Mon ami, vous savez que Jésus-Christ est mort pour nous, et vous doutez de sa miséricorde ! Ah ! que vous offensez l'amour immense qu'il a pour nous ! » Devinez ce que répondit à ces douces paroles le malheureux agonisant, ce qu'à peine aurait répondu un démon : « Je veux mourir en réproché, dit-il d'une voix creuse, ne serait-ce que pour déplaire à Jésus-Christ ! » — « Et moi, répondit Vincent de Paul sans se déconcerter, je veux à tout prix vous arracher à la damnation, pour lui causer de la joie et consoler son cœur. » — Aussitôt il se tourne vers les assistants et les invite à réciter avec lui un Rosaire, afin d'obtenir par la puissante intercession de Marie la conversion de ce pécheur obstiné. Sa confiance ne fut point frustrée ; la sainte Vierge fit voir en cette circonstance ce qu'elle peut auprès de son divin Fils. Le cœur endurci de ce malheureux s'attendrit tout-à-coup, et il se convertit sincèrement à la veille de mourir dans l'impénitence et la damnation. Il fit une confession édifiante et exhala son dernier soupir dans la paix d'une conscience réconciliée.

Mais je ne sais rien qui manifeste mieux la puissance du Rosaire récitée avec foi et dévotion que l'histoire même de son origine et de l'institution de la fête qui lui est consacrée.

C'était en l'an 1208. Depuis un grand siècle, une monstrueuse hérésie désolait le Midi de la France. Elle avait son foyer principal dans la ville d'Albi, d'où le nom d'Albigéois donné à ses adeptes. Ces malheureux sectaires, la plupart ignorants et grossiers, refusaient d'admettre un Dieu unique, infiniment bon et parfait, créateur du ciel et de la terre ; mais ils enseignaient l'existence de deux principes éternels et indépendants, le principe du bien et le principe du mal. Ils ne reconnaissaient pas davantage la divinité de Notre-Seigneur, et niaient par une conséquence logique les prérogatives et les gloires de sa sainte Mère. Ils rejetaient également la résurrection des corps, l'existence du purgatoire et celle de l'enfer. Enfin ils condamnaient tous les sacrements de l'Eglise, et surtout la très sainte et adorable Eucharistie ; brisaient les croix, les images ; égorgaient les prêtres et quiconque était revêtu d'un caractère ecclésiastique.

Un prélat espagnol, l'évêque d'Osma, se rendant à Rome avec un de ses chanoines, Dominique de Guzman, vint à traverser cette contrée dans l'année 1206. Il fut témoin de tous ces errements, et de l'épouvantable dépravation qui en était le résultat. Son compagnon surtout en fut tellement touché, qu'il résolut de se dévouer sans réserve au salut de tant d'âmes en pleine perdition. Dans cette pensée, Dominique sollicita et obtint du pape Innocent III la permission de fonder l'ordre fameux des Frères Prêcheurs, dont le but était de se mêler au peuple et de lui enseigner la pure doctrine évangélique.

Après avoir longtemps prêché sans succès con-

tre cette exécrable hérésie, Dominique sentit le besoin d'un secours plus puissant que la raison et la science, même aidées d'un complet dévouement. Il mit sa cause entre les mains de la sainte Mère de Dieu ; il s'enfonça dans une forêt retirée, tomba à genoux et passa trois jours et trois nuits en prière. Il ne cessa de gémir, de supplier, jusqu'à ce qu'il se vit exaucé. A la fin, la sainte Vierge lui apparut dans une extase, enveloppée de splendeurs et de rayons, et lui enseigna une prière composée de quinze dizaines d'*Ave Maria*, précédées chacune d'un *Pater*, et ayant pour but d'honorer les principaux mystères de la vie et de la mort de Notre-Seigneur. « Voilà, lui dit-elle, mon Rosaire, ou la couronne de roses dans laquelle je placerai toute ma joie. Introduis partout cette prière ; et les hérétiques se convertiront, et les convertis arriveront à la béatitude éternelle. »

Cette promesse de Marie n'était pas vaine. Dominique, consolé et encouragé, reparut en chaire, expliqua au peuple cette prière et en propagea autant qu'il pût la pratique ; puis il reprit le cours de ses prédications. Il ne tarda pas à recueillir les fruits de son obéissance à la sainte Vierge. Les hérétiques en grand nombre ouvrirent enfin les yeux, abjurèrent leurs erreurs, firent pénitence, et rentrèrent dans le giron de l'Eglise catholique.

Bien, direz-vous, cette prière, ayant été indiquée par Marie pour une circonstance particulière, a produit alors un merveilleux effet. Cela devait être. Mais qui nous garantit sa vertu, que son efficacité est toujours la même, dans tous les temps, et pour tous les besoins ? — Qui vous le garantit ? C'est l'histoire même de l'Eglise. L'histoire ecclésiastique vous montre que l'efficacité du Rosaire est une vérité d'expérience, et que rien ne peut tenir contre cette prière, non pas même toutes les forces d'un puissant empire.

L'année 1571 s'annonçait pour l'Europe grosse de désastres ; les Turcs, à l'apogée de leur puissance, menaçaient la chrétienté tout entière. Le pape appelle tous les souverains de l'Europe à se liguier contre l'ennemi du nom chrétien. Mais les souverains sont trop occupés de leurs petites querelles particulières pour entendre gronder au loin le danger public. Cependant le pape a réuni une flotte dont il a confié le commandement à don Juan d'Autriche en lui disant : « L'unique moyen de salut est une grande bataille ; livrez-la hardiment, je vous promets la victoire à la condition que vous vous y prépariez chrétiennement, et que vous chassiez de votre armée tous les gens de mauvaise vie. » Ce pape était un moine dominicain, assis sur le Siège de Saint-Pierre sous le nom de Pie V. Un enfant de saint Dominique ne pouvait oublier la sainte Vierge. Pendant que sa flotte allait chercher les musulmans à Lépante, il avait organisé des Rosaïres perpétuels dans les maisons religieuses de Rome. Lui-même ne cessait de prier ou de faire prier en sa place quand la nécessité du repos ou des affaires l'en empêchait. A Lépante, au

premier son des trompettes, signal du combat, tous les chrétiens à haute voix invoquèrent la sainte Trinité, et saluèrent la sainte Vierge par quelques *Ave Maria*. Ainsi l'avait ordonné Pie V. Et le premier dimanche d'octobre, septième jour du mois, à cinq heures du soir, la formidable puissance musulmane sombrait définitivement sous les coups de l'armée chrétienne; la Croix brisait le Croissant.

En reconnaissance de cette victoire, Pie V voulut que l'on célébrât le premier dimanche d'octobre une fête en l'honneur du saint Rosaire, et il inséra dans les litanies laurétanes cette éloquente invocation : *Auxilium Christianorum*, secours des chrétiens, priez pour nous.

Ai-je besoin, mes frères, d'ajouter quelque chose à ces grands faits historiques pour vous convaincre pleinement de la puissance et de l'efficacité du Rosaire ? Ah ! je l'avoue, si ces raisonnements et ces exemples ne vous suffisent pas, je reconnais mon incapacité et mon impuissance. Il ne me reste qu'à invoquer des voix plus persuasives que la mienne, et je m'écrierai en terminant :

Parlez donc, vous, âmes affligées par les épreuves journalières de la vie, meurtries par des trahisons connues et des injustices répétées, découragées par une suite de désenchantements cruels, et à qui un seul chapelet récité avec confiance et fervent a rendu la paix et la sérénité !

Parlez aussi, malades de toutes sortes de maladies, infirmes de tout âge et de tout pays, perclus de tous membres et de toutes façons, que l'on menait hier par la main, que l'on portait à force de bras, et qui courez aujourd'hui avec l'agilité du cerf et regardez avec l'œil perçant de l'aigle ; parlez, et dites-nous pourquoi ce Rosaire tant de fois égrené s'enroule aujourd'hui autour de votre poitrine et ne quitte plus vos doigts ni le jour ni la nuit !

Parlez, parlez haut, sanctuaires de Marie, somptueuses basiliques, élevées dans un siècle égoïste, par la foi généreuse et la reconnaissance émue des générations : Fourvières, La Salette, Lourdes, Notre-Dame des Victoires, parlez ! Ah ! depuis le pavé jusqu'à la voûte, j'entends chacune de vos pierres nous dire, d'une voix que le temps ne fait qu'étendre et fortifier : « Hommage, amour, reconnaissance éternelle à la Vierge du Rosaire par la puissante et miséricordieuse intercession de laquelle a été obtenue telle grâce, telle faveur, telle conversion, telle guérison ! hommage au grand et saint pape qui a donné une extension nouvelle au culte de Marie, encouragé si fortement la piété et la confiance du peuple fidèle, et mis le premier sur nos lèvres cette invocation qui ne les quittera plus, et qui sanctifiera et consolera notre dernier soupir : *Regina sacratissimi Rosarii, ora pro nobis*. Reine du très saint Rosaire, priez pour nous ! » Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort ! Ainsi-soit-il !

INSTRUCTION POUR LA FÊTE DES SAINTS CÔME ET DAMIEN

(27 SEPTEMBRE)

Hi sunt quos aliquando habuimus in derisum et in similitudinem impropriet. Nos insensati vitam illorum aestimabamus insaniam et finem illorum sine honore !

Mes frères,

« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, » dit l'Oracle infallible. Déjà au temps de saint Côme et de saint Damien, on regardait comme des insensés ceux qui, pour servir Jésus-Christ, renonçaient au monde et au démon et luttaien constamment contre leurs passions au lieu de les satisfaire. Alors on les traitait d'hallucinés, comme aujourd'hui on traite de fous ceux qui s'efforcent de les imiter. Autre est le jugement de l'Esprit-Saint. Il proclame la sagesse des saints et de leurs imitateurs par ces paroles que vous venez de chanter : « *Sapientiam sanctorum narrent populi, et laudes eorum nuntiet Ecclesia; nomina autem eorum vivent in sæculum sæculi* ; les peuples raconteront la sagesse des saints et l'Eglise chantera leurs louanges. Leurs noms vivront dans les siècles des siècles. » Un jour ceux-mêmes qui les déclaraient fous rendront hommage à leur sagesse, en reconnaissant, trop tard, hélas ! leur propre folie. Ils s'écrieront dans leur désespoir : « Les voilà donc ceux dont nous avons fait l'objet de notre risée et de nos sarcasmes. Insensés ! leur vie, nous l'avons taxée de folie et leur trépas nous a paru un déshonneur. »

Le monde s'est trompé en accusant les saints de folie ; seuls ils sont en possession de la vraie sagesse. Le monde d'aujourd'hui se trompe aussi, en faisant peser la même accusation sur ceux qui s'efforcent d'imiter les saints. Mon but est de développer ces deux pensées.

I

Il y a beau temps que les mondains traitent d'extravagants, d'hallucinés, de fous, ceux qui se font une obligation rigoureuse de pratiquer ponctuellement leurs devoirs, et, par dessus tout, leurs devoirs religieux. Le berceau du christianisme est entouré de ces sortes de gens. Déjà on accusait les apôtres de folie, et saint Paul se faisait un titre de gloire d'être en proie à la sainte folie de la croix. Insensés, extravagants, hallucinés, fous : ces épithètes ont été jetées à la face de nos glorieux patrons. Aux yeux du monde ils étaient et insensés, et extravagants, et hallucinés, et fous, eux qui faisaient si peu de cas de ce que le monde prise tant, comme leur histoire en fait foi.

Nés en Arabie, vers la fin du III^e siècle, de parents vertueux, Côme et Damien eurent à cœur de conserver intacts les fruits d'une éducation chrétienne. Grâce à de sérieuses études, ils devinrent

d'illustres médecins. Quand leur science médicale était réduite à l'impuissance, par de ferventes prières ils appelaient en consultation Dieu, le souverain médecin, et, très fréquemment, ils guérissent miraculeusement des maux réputés incurables. Mais ce qui est digne de remarque, c'est qu'ils soignent gratuitement les malades. Cette générosité leur valut le surnom d'*anargyres*, c'est-à-dire d'hommes sans argent. Donner des soins gratuits, n'est-ce pas une folie, dont peu de médecins, même de nos jours, sont atteints ? Leur charité et leur infatigable dévouement les rendirent très populaires, non seulement dans leur propre pays, mais encore dans les contrées voisines. Cette popularité de bon aloi et si justement acquise fit des envieux. Ceux-ci les dénoncèrent au pouvoir d'alors comme chrétiens.

Le préfet Lysias les fait comparaître devant son tribunal et veut les obliger à sacrifier aux idoles. Pour prix de cette apostasie, il promet à Côme et à Damien les bonnes grâces de l'empereur et une place des plus honorables à la cour.

Vont-ils refuser d'obéir ? Eh bien, oui, ils résisteront aux ordres impies du préfet ; et, dût le monde les taxer de folie, ils abandonneront à de sots ambitieux les faveurs et les honneurs qu'on leur propose au nom de César. Ah ! pour monter aux honneurs, combien sacrifient leurs convictions, même religieuses, et vendent leur conscience pour un brin de gloriole. Aujourd'hui, sont-ils assez nombreux ceux qui placent les honneurs au-dessus de l'honneur ?

Ce refus leur vaudra d'atroces souffrances. Lysias ordonne de les frapper de nerfs de bœufs. Côme et Damien demeurent inébranlables sous les coups. Nouvelle folie suivie d'une autre qui les prive de la liberté d'abord, car on les charge de fers, de la vie ensuite, puisqu'on ne les enchaîne que pour les précipiter au fond de la mer. Dieu envoie un ange qui brise leurs liens et les arrache aux flots de l'Océan. Ah ! déjà je comprends, par cette éclatante intervention du ciel, que nos saints sont des sages ; car Dieu ne fera jamais de miracles pour favoriser la folie.

Alors le préfet irrité les jette en prison. Le lendemain il les en fait sortir pour comparaître de nouveau devant son tribunal. Il réitère ses promesses et ses menaces. Vains efforts. Il les condamne à être brûlés vifs. Mais, ô nouveau prodige ! les flammes, comme les flots, respectent nos saints martyrs ; ils sortent intacts de ce brasier. Lysias n'y tient plus. Sur son ordre, ils sont attachés à une croix, comme leur divin Maître, et doivent être lapidés sur ce gibet. Mais un troisième miracle témoigne de la sagesse de nos patrons, puisque les pierres, sans atteindre Côme et Damien, viennent frapper, en retombant, ceux qui les avaient lancées. Enfin, vaincu, Lysias leur fait trancher la tête.

Le monde, en les voyant, disait : Leur vie est une folie et leur mort une honte. Ils sont fous : fous de renoncer aux richesses ; fous de mépriser

les honneurs ; fous de sacrifier leur liberté et leur réputation ; fous de donner leur tête qu'ils pouvaient sauver en brûlant quelques grains d'encens.

Mais voilà que depuis saint Côme et saint Damien des générations se sont levées et toutes ont proclamé la sagesse de nos martyrs. Elles ont dit à leur tour : Ce sont de vrais sages, ceux qui ont renoncé aux richesses périssables pour s'assurer la possession de biens inamissibles ; ce sont de vrais sages, ceux qui, ayant méprisé une gloire éphémère, ont mérité des honneurs dont personne ne saurait les dépouiller ; ce sont de vrais sages, ceux qui ont placé l'estime de Dieu au-dessus des bonnes grâces de l'homme ; ce sont de vrais sages enfin, ceux qui ont sacrifié leur mortelle existence pour une vie qui ne finira jamais.

Si les saints sont en possession de la vraie sagesse, comme nous venons de le constater, les insensés, les fous ne sont-ils pas ceux mêmes qui les taxaient de folie ? Car il n'y a pas de milieu, m. f. ; ou on est sage avec les saints, ou on est fou avec les mondains. Non vraiment, la sagesse n'est pas du côté de ceux qui placent le plaisir au-dessus du devoir, le vice au-dessus de la vertu, le temps au-dessus de l'éternité, la créature au-dessus du Créateur, l'homme au-dessus de Dieu.

II

« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, » a dit l'Esprit-Saint. Non. Pas même les saints. Il y en eut toujours, et toujours il y en aura.

Qu'est-ce en définitive, qu'un saint, sur la terre ? C'est celui qui, par tous les moyens en son pouvoir et avec la grâce de Dieu, s'efforce de s'acquitter de tous ses devoirs envers son Créateur, envers ses semblables et envers lui-même. Si une telle conduite n'est pas sage, en quoi, je le demande, consiste la sagesse ? Or, de nos jours comme autrefois, le monde traite d'insensés ceux qui se font un scrupule de demeurer fidèles à Dieu, fidèles au prochain, fidèles à eux-mêmes. Pour lui, ils sont triplement fous, ceux qui se condamnent à cette triple fidélité.

Au jugement des mondains, ils sont fous ces chrétiens qui, matin et soir, s'humilient devant Dieu et l'invoquent dans une fervente prière. Ils sont fous ceux qui, le dimanche, interrompent les travaux de la semaine, pour sanctifier le jour que le Seigneur s'est réservé, au lieu de l'employer à un travail impie et sacrilège. Ils sont fous, ceux qui implorent leur pardon au tribunal de la pénitence et s'unissent à Dieu par la communion ; oui, d'autant plus fous qu'ils se confessent et communient plus fréquemment. Le monde le proclame et le chante sur tous les tons.

Mais nul, aux yeux de ce même monde, n'a reculé plus loin les limites de la folie que ces âmes d'élite qui ont renoncé à tout, soit pour s'enfermer dans un cloître, soit pour se consacrer tout entières au service actif de l'humanité. Il est fou, ce jeune missionnaire, qui va porter la bonne nou-

velle à des peuplades sauvages qui le tuent peut-être. Elles sont folles aussi, ces saintes filles, nos sœurs de charité et nos petites sœurs des pauvres, dont la vie se passe au ministère le plus ingrat, aux offices les plus rebutants, auprès des infirmes et des vieillards. Oui, elles sont folles. Le monde le dit, ce monde qui bénéficie de leur sainte folie.

Et n'allez pas croire, m. f., que le monde n'embrasse dans son accusation que ceux qui sont fidèles à Dieu. Non. D'après lui, ils sont fous aussi, ces pères de famille laborieux, économes, qui, au lieu de passer leurs journées au cabaret, à dépenser le patrimoine de leurs enfants, travaillent à le leur agrandir. Elles sont folles aussi ces mères chrétiennes qui, prenant leur dignité au sérieux, sont l'honneur de leurs maris et la gloire de leurs enfants. Leur vie exemplaire est la condamnation de la conduite coupable des mondaines; voilà pourquoi celles-ci croient se venger suffisamment des premières en disant d'elles : « Folles ! elles sont folles ! » Un jeune homme veut-il se respecter et respecter autrui ? Qu'il prête l'oreille aux discours des jeunes gens débauchés : « Quoi ! tu seras assez insensé pour te sevrer des plaisirs de notre âge ? Quoi ! tu seras assez fou pour refuser à tes sens les satisfactions qu'ils réclament ? » Jeunes personnes qui placez la vertu au-dessus de tout et qui, pour la conserver, ne négligez aucun moyen, ayant particulièrement recours à ceux sans lesquels vous la perdriez infailliblement, je veux dire la fréquentation des sacrements, vous êtes folles, archi-folles. Tel est du moins le langage de certaines compagnes pour lesquelles la vertu n'est qu'un nom.

Fous ! ils le sont tous, et l'honnête négociant et le fidèle serviteur, et le valeureux soldat et le vaillant capitaine ; pour tout dire en un mot, fous ceux qui tiennent à honneur de faire leur devoir et de marcher sur les traces des saints. Voilà ce que pense, ce que proclame le monde d'aujourd'hui, comme le pensait et le proclamait le monde du temps de saint Côme et de saint Damien. Mais il se trompe, le monde. De nos jours comme dans les siècles passés, la vraie sagesse est avec les hommes de devoir, de probité, d'honneur, avec les saints. La folie est du côté des mondains.

Un jour, la Sagesse incréée, la Sainteté infinie, Jésus-Christ, est descendu sur la terre revêtu de notre humanité. Comment le monde l'a accueilli, vous le savez. Avant de l'attacher à la croix, par les mains d'Hérode, il lui jeta sur les épaules les livrées de la folie. Et quand il fut cloué sur ce gibet, les Juifs l'insultaient encore, en se moquant de Lui. Faut-il s'étonner de voir les saints, ses imitateurs, traités d'insensés, de fous, par ce même monde dont l'esprit n'est que malice et dont la conduite n'est que folie ? Ah ! jamais ils ne se sont plaints de leur sort, car ils savent que le disciple ne saurait prétendre à être mieux traité que le Maître. Ils savent que ce même monde rendra, un jour, témoignage à leur sagesse et condamnera

sa propre folie. De même que les Juifs en descendant du Calvaire proclamèrent, en se frappant la poitrine, la divinité de Jésus, ainsi les mondains s'écrieront un jour : « Insensés ! leur vie, nous l'avons taxée de folie et leur mort nous a paru un opprobre. *Ergo erravimus !* Nous nous sommes donc trompés ! »

Epargnons-nous, m. f., cet aveu. Si jusqu'alors nous n'avons pas compté au nombre de ceux qui marchent sur les traces des saints, demandons à saint Côme et à saint Damien de nous obtenir la grâce de reconnaître, d'avouer et de réparer notre erreur dans le temps, afin que nous n'ayons pas à répéter pendant l'éternité ce cri de désespoir : « Nous nous sommes donc trompés ; *ergo erravimus !* » Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

PREMIÈRE PARTIE

Symbole

1^{er} article du Symbole

2

Unité de Dieu

- Combien y a-t-il de rois dans un royaume ?
- Un seul.
- Combien d'empereurs dans un empire ?
- Un seul.
- Combien de présidents dans une république ?
- Un seul.
- N'y a-t-il pas aussi un maire par commune, un sous-préfet par arrondissement, un préfet par département ?
- Oui.
- N'y a-t-il pas de même un seul pasteur pour une paroisse, un seul évêque pour un diocèse, un seul pape pour toute l'Eglise ?
- Oui.
- A quoi ressemble l'univers ?
- A un immense royaume.
- Cet immense royaume de l'univers a-t-il plusieurs rois pour le gouverner ?
- Non, il est gouverné par un roi unique, le roi des rois, le maître des dominateurs, Dieu.
- Il n'y a donc qu'un seul Dieu ?
- Il n'y a qu'un seul Dieu, et dire le contraire serait une erreur monstrueuse et un blasphème.
- Que nous dit le Seigneur dans les livres saints ?
- Il nous répète souvent qu'il est le seul Seigneur et maître.
- Citez-moi quelques-unes de ses paroles.
- « Je suis le Seigneur ton Dieu et tu n'adores que moi seul. Il n'y a point d'autre Dieu que moi. » (Deut., vi, 13.)

« Considérez que je suis le Dieu unique, qu'il n'y en a point d'autre que moi. » (Deut., xxxii, 32.)

— *Qu'est-ce que nous fait chanter l'Eglise dans le symbole de Nicée ?*

— Elle nous fait chanter : « Je crois en un seul Dieu. »

— *Que nous dit le simple bon sens ?*

— Il nous dit qu'il ne saurait y avoir plusieurs Dieux.

— *Pourquoi ?*

— Parce que Dieu étant l'être infiniment parfait, l'être immense, il prend pour lui toute la place, et n'en laisse point pour un autre pareil à lui.

— *D'ailleurs Dieu n'est-il pas le Souverain Seigneur et maître ?*

— Il l'est.

— *Le serait-il s'il avait un égal ?*

— Non, puisqu'il n'aurait aucune autorité sur cet être, son égal.

— *Qu'en concluez-vous ?*

— Qu'il n'y a qu'un seul Dieu, puisqu'il ne peut y avoir deux maîtres souverains.

— *Les païens intelligents et réfléchis ont-ils connu cette vérité d'un seul Dieu ?*

— Oui, et le païen Salluste dit même que l'unité de Dieu n'est ignorée d'aucun philosophe.

..

— *Néanmoins, cette vérité de l'unité de Dieu n'a-t-elle pas été méconnue avant la venue de Jésus-Christ ?*

— Oui, pendant près de deux mille ans, les hommes adorèrent plusieurs dieux.

— *Quels étaient ces dieux ?*

— Les astres, le feu, les grands arbres des forêts, les rochers, des hommes célèbres de leur vivant, des génies malfaisants, des animaux, des passions divinisées, même des légumes, etc., etc. Voilà les dieux de ces pauvres païens.

— *En réalité, quel est celui qui se faisait adorer sous toutes ces formes ?*

— Le démon, qui, jaloux de l'adoration rendue à Dieu, voulait se faire adorer lui-même.

« Les dieux des païens sont les démons. »

— *Quel est le nom donné à ces malheureux adoreurs des idoles ?*

— On les appelle idolâtres.

— *Y en a-t-il encore aujourd'hui ?*

— Hélas ! oui, ils sont encore très nombreux, surtout en Asie, en Afrique et en Océanie.

— *D'où est venue l'idolâtrie ?*

— 1^o Du démon qui a toujours cherché des adoreurs, qui voulait même se faire adorer par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

2^o De l'insouciance des hommes qui, ne se donnant pas la peine de réfléchir, oublièrent le véritable auteur de toutes choses.

3^o De la corruption du cœur humain, heureux de trouver une sorte de justification à ses dérèglements dans les tristes divinités qu'il se fabriquait.

4^o D'un respect ou d'un amour exagéré pour certains personnages puissants qu'on divinisait.

— *N'y a-t-il pas des idolâtres même parmi les chrétiens ?*

— Celui qui fait son Dieu de l'argent, ou du plaisir, ou d'un poste brillant, et qui préfère au

Dieu vivant l'objet de sa passion, celui-là est véritablement idolâtre.

— *Que faut-il faire pour les pauvres idolâtres ?*

— Il faut prier pour eux et pour les missionnaires qui vont les évangéliser.

Il faut de plus venir en aide à ces derniers par des aumônes généreuses.

— *N'y a-t-il pas des œuvres établies pour secourir les missionnaires ?*

— Il y a :

Pour tous les pays païens :

1^o L'œuvre de la Propagation de la Foi.

2^o L'œuvre de la sainte Enfance.

Pour la France :

L'œuvre de Saint-François de Sales.

Rien de plus agréable à Dieu que d'être associé à ces bonnes œuvres.

3

Sainte-Trinité

1

Sa nature

— *Puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu, il doit se trouver bien solitaire, bien isolé ?*

— Nullement.

— *Pourquoi cela ?*

— Mais parce qu'il y a en Dieu trois personnes distinctes.

— *Trois personnes en un seul Dieu ?*

— Oui.

— *Qu'est-ce que cela ?*

— Un grand mystère.

— *Comment l'appellez-vous ?*

— Le mystère de la Sainte-Trinité.

— *Qu'est-ce que le mystère de la Sainte-Trinité ?*

— C'est le mystère d'un seul Dieu en trois personnes distinctes.

— *Connaissez-vous les noms de ces trois personnes ?*

— Oui.

— *Citez-les.*

— Le Père, le Fils, le Saint-Esprit : voilà les noms des trois personnes de la Sainte-Trinité.

— *Quelle est la première de ces trois personnes ?*

— Le Père.

— *La seconde ?*

— Le Fils.

— *La troisième ?*

— Le Saint-Esprit.

— *Est-ce que chacune de ces trois personnes est Dieu ?*

— Oui.

— *Le père est Dieu ?*

— Oui.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire qu'il est l'être infiniment parfait, créateur du ciel et de la terre et Souverain Seigneur de toutes choses.

— *Le Fils aussi est Dieu ?*

— Oui.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire que le Fils aussi est l'être infiniment parfait, créateur du ciel et de la terre et Souverain Seigneur de toutes choses.

— *Et le Saint-Esprit aussi est Dieu ?*

— Oui, le Saint-Esprit aussi est l'être infiniment parfait, créateur du ciel et de la terre et Souverain Seigneur de toutes choses.

— *Vous avez dit :*

Le Père est Dieu ;

Le Fils est Dieu ;

Le Saint-Esprit est Dieu.

Alors cela fait donc trois Dieux ?

— Non.

— *Et comment cela ?*

— C'est que ces trois personnes n'ont qu'une seule et même nature, la nature divine.

— *Vous venez de prononcer les mots de nature et de personne, je voudrais savoir si vous en comprenez le sens.*

Dites-moi, qu'entendez-vous par le mot nature ?

— La nature d'un être, c'est ce qui constitue cet être, ce qui fait qu'il est ce qu'il est et le distingue des autres.

— *Expliquez-vous.*

— Ainsi, dans l'homme, l'âme unie au corps, voilà la nature de l'homme, parce que, ce qui fait l'homme, c'est justement l'union de l'âme et du corps.

— *Quel est, à présent, la nature divine ?*

— Dieu nous ayant dit :

« Je suis celui qui suis, » on peut en conclure que la nature divine est l'être, l'être par excellence, l'être infiniment parfait.

— *Maintenant que signifie le mot personne ?*

— Une personne, en général, est un être intelligent et capable d'agir par lui-même.

— *Une pierre est-elle une personne ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'elle n'est pas intelligente et ne peut pas agir par elle-même.

— *Un oiseau est-il une personne ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il n'a pas l'intelligence et la raison.

— *Un ange, un homme, sont-ils des personnes ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'ils ont l'intelligence et sont capables d'agir par eux-mêmes ?

— *Combien y en a-t-il en Dieu qui sont intelligents et capables d'agir par eux-mêmes ?*

— Trois, les trois personnes divines.

— *N'avez-vous pas dit que ces trois personnes divines ne font qu'un seul et même Dieu ?*

— Je l'ai dit.

— *Prenez garde !*

Ne dites-vous pas que trois font un ? N'y a-t-il pas là une contradiction ?

— Nullement.

— *Expliquez-vous.*

— Si je disais :

Trois personnes font une personne ;

Trois Dieux font un seul Dieu ;

Alors ce serait dire que trois font un, et il y aurait là une contradiction que la raison repousserait.

Mais je dis :

Trois personnes font un seul Dieu.

Ce qui est tout différent ; car ici point de contradiction, et on peut mettre l'incrédule au défi d'y en trouver.

— *Expliquez-vous davantage.*

— Je ne pourrais dire :

Le règne minéral, le règne végétal, le règne animal, voilà trois règnes qui ne font qu'un seul règne.

Il y aurait là une contradiction.

Mais je puis dire :

Le règne minéral, le règne végétal, le règne animal, voilà trois règnes qui ne font qu'un seul univers.

Ici plus de contradiction.

Pourquoi donc ne pourrais-je pas dire de même : Le Père, le Fils, le Saint-Esprit, voilà trois personnes qui ne font qu'un seul et même Dieu ?

L'incrédule n'a aucun droit d'y contredire, attendu que réellement ces trois personnes ne font qu'un dans l'unité de la même nature divine.

— *Une petite coquille de noix peut-elle contenir l'eau renfermée dans l'océan ?*

— Impossible.

— *Pourquoi ?*

— La coquille est si petite et l'océan si vaste et si profond !

— *Votre esprit peut-il comprendre le mystère de la Sainte-Trinité ?*

— Impossible.

— *Pourquoi ?*

— Mon esprit est si petit et Dieu est si grand !

Comment l'infini pourrait-il entrer dans le fini ? Comment la Sainte-Trinité pourrait-elle entrer dans une pauvre petite intelligence ?

— *Les yeux de votre corps peuvent-ils voir dans les profondeurs du soleil ?*

— Comment y verraient-ils puisqu'ils n'ont pas même la force de fixer cet astre éblouissant ?

— *Les yeux de votre âme sont-ils capables de lire dans les profondeurs de l'être infiniment grand ?*

— Comment liraient-ils dans cet océan de lumière et de gloire, ces pauvres yeux qui sont incapables de déchiffrer le mystère du grain de blé devenu un épi, du gland devenu un chêne, du suc de la terre changé en bois, du pain changé en chair et en sang, après qu'il a été mangé ?

— *Il ne faut donc pas chercher à comprendre le mystère de la Sainte-Trinité ?*

— Non, pas même à l'approfondir.

— *Pourquoi ?*

— Parce que Dieu a fait savoir à saint Augustin que cela lui déplait.

— *Racontez-nous cette histoire.*

— Un jour saint Augustin, se promenant sur les bords de la mer, vit un petit enfant qui paraissait

très occupé à puiser, avec une coquille, l'eau de la mer pour la porter dans un petit trou creusé dans le sable.

Saint Augustin s'approche et dit :

« — Que faites-vous, mon enfant ? »

« — Je vide la mer, répond celui-ci.

« — Mais ne voyez-vous donc pas que c'est impossible ? Ce trou est bien trop petit, et la mer est bien trop grande ! Vous n'en viendrez jamais à bout.

« — J'aurais encore plus tôt fait de vider la mer que vous de comprendre le mystère de la Sainte-Trinité. » Et cela dit, l'enfant ou l'ange disparut.

Saint Augustin qui, dans ce moment même, cherchait à approfondir le mystère de la Sainte-Trinité, comprit la leçon et se corrigea d'une curiosité trop prétentieuse.

— *Quelle est votre résolution ?*

— Je croirai fermement ce grand mystère, afin d'avoir le bonheur de le contempler dans le paradis.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

XXVIII

LES DEUX JORAM

Voici maintenant le chapitre des vengeances divines sur les deux maisons sacrilègement réunies de Juda et d'Israël. Joram de Juda, fils du pieux roi Josaphat, a épousé en effet Athalie, fille de Jézabel et sœur de Joram, roi d'Israël. Les deux Joram marchent dans le même chemin d'impiété ; ils seront châtiés l'un et l'autre. Le premier mourra à la fleur de l'âge d'une maladie honteuse, et sa race sera détruite par le calcul scélérat de l'ambitieuse Athalie. Le second, sauvé par un miracle des mains de Benhadad II, refusera d'écouter les avis d'Elisée, le ministre de la justice divine en Israël, et il tombera sous les coups combinés d'Hazael, roi de Syrie, et de Jéhu, les deux hommes choisis de Dieu autrefois et sacrés par Elie pour être les instruments impitoyables de la vengeance du ciel.

I. Joram de Juda avait trente-deux ans quand il succéda à Josaphat, et il régna huit années. Loin de suivre les grands exemples de son père, il se laissa entraîner par sa perverse épouse à toutes les horreurs de l'idolâtrie tyrienne, plus coupable en cela que le roi d'Israël, puisqu'il dut rompre, pour descendre à ces infamies, avec les plus généreuses traditions de famille.

Dieu se souvint de David et de la promesse qu'il lui avait faite de ne pas éteindre, dans sa descendance, la lampe de la vie. Mais, comme premier châtiment, l'Idumée, vassale de Jacob depuis Esaü, se révolta ; et, malgré quelques brillants succès de Joram, s'affranchit de Juda. Le roi ne comprit point cet avertissement. Loin de se convertir, il bâtit d'infâmes hauts-lieux dans les villes de son royaume, et tout le pays fut entaché de cette cor-

ruption royale. De plus, dans sa cruauté insensée, il fit périr les membres de sa famille.

Alors on lui présenta une lettre d'Elie, — écrite sans doute avant que le prophète fût enlevé au ciel sur un char de feu, — où il lut cette terrible sentence : « Voici ce que dit Jéhovah : « Tu n'as pas marché sur les traces de Josaphat ton père, « et d'Asa le pieux, mais tu as suivi la voie impie « des rois d'Israël, tu as rendu Jérusalem infidèle « à son Dieu, et tu as tué tes frères qui étaient « meilleurs que toi, tu as exterminé ta famille. « Eh bien ! voici que Jéhovah te frappera d'une « grande plaie en ton peuple, tes enfants, tes femmes et toutes tes richesses. Et toi, tu seras tourmenté d'une maladie lente et cruelle ; tes entrailles, peu à peu, te sortiront du corps. »

L'impie descendu jusqu'au fond du crime méprise tout. Joram de Juda ne fut pas même ému, ni de cette lettre prodigieuse, ni de ses menaces. Elles s'accomplirent bientôt cependant. Les Philistins et les Arabes voisins de l'Ethiopie envahirent les deux malheureuses tribus, les ravagèrent, pillèrent le palais du roi et emmenèrent ses femmes, ses trésors, tous ses enfants, hormis le plus jeune, Joachaz.

Pour lui, l'idolâtre et le scélérat, il fut frappé d'un mal incurable. Deux années durant, couché sur un lit infect, rongé par un poison lent, il vit ses entrailles se détacher par lambeaux horribles, et assista à sa propre décomposition. Quand il mourut, le peuple, qui est juste pour ses rois le jour de leur mort, lui refusa les honneurs de la sépulture royale. On ne brûla point de parfums autour de son cadavre, on ne le plaça point, ce roi souillé de tous les crimes, à côté des pieuses cendres de David. (891-884) — (II Par. xxi ; IV Reg. viii). Ochosis son fils, âgé de vingt-deux ans, lui succéda et ne régna qu'un an. Il prit les mêmes conseillers de mal que lui et se montra digne de sa mère, Athalie.

II. Revenons à Joram d'Israël (896-884).

1. Il avait dû s'unir comme Achab son père, à Benhadad II pour résister à Salmanasar II qui, presque chaque année, passait l'Euphrate, avançait toujours plus loin, avec l'élan irrésistible des nations conquérantes. Peut-être ensuite avait-il aussi rompu cette alliance qui devenait dangereuse, préférant une prudente neutralité aux luttes fatales qu'il faudrait engager avec cette jeune et déjà formidable Assyrie. Quoi qu'il en soit, Benhadad avait juré de se venger. Il dit un jour à ses officiers : « Préparez au roi d'Israël un piège, une embuscade, dans tel défilé. »

Mais Elisée manda à Joram : « N'allez pas en cet endroit, les Syriens vous y écraseraient. » Le roi fit surveiller cette position et l'occupa d'avance avec ses troupes. Trois fois Joram déjoua ainsi les perfides projets du Syrien. Alors celui-ci, troublé et soupçonneux, réunit ses serviteurs et dit : « Pourquoi ne me dénoncez-vous pas le traitre qui livre mes secrets au roi d'Israël ? » — « O roi, répondit l'un d'eux, c'est Elisée qui lui révèle tout

ce que vous nous dites en conseil. » — « Où est-il, que je le saisisse ? » Quelques jours après, on lui annonça que le prophète était à Dothain. Il envoya aussitôt des cavaliers et des chars, l'élite de son armée avec ordre d'environner la ville, la nuit.

De grand matin, le serviteur d'Elisée apercevant cette multitude d'hommes armés qui entouraient la cité, vint, tout effrayé, trouver son maître, en s'écriant : « Hélas ! qu'allons-nous devenir ? » — « Sois sans crainte, répondit le prophète, nous avons plus de défenseurs qu'ils ne sont d'ennemis. » Et il se mit à prier en disant : « Seigneur, faites qu'il voie ! » Alors Dieu ouvrit les yeux du jeune homme et il vit tout autour d'Elisée la montagne couverte de chevaux et de chars de feu.

Les Syriens descendirent pour se saisir de lui, mais il pria de nouveau : « Seigneur, faites qu'ils ne voient pas ! » Et il s'approcha d'eux et leur dit : « Ce n'est point là votre chemin, ni la cité où vous allez. Suivez-moi, je vous montrerai l'homme que vous cherchez. » Et il les conduisit à Samarie.

Quand ils y furent entrés : « Maintenant, dit-il, Seigneur, ouvrez leurs yeux et qu'ils voient. » Et ils virent qu'ils étaient à Samarie. Le roi Joram lui demanda : « Mon père, dois-je les faire mourir ? » — « Non, répondit-il, ce n'est ni ton glaive, ni ton arc, qui les ont fait prisonniers, tu ne dois pas les frapper. Donne-leur du pain et de l'eau, qu'ils mangent et boivent, et s'en retournent auprès de leur maître. » Il leur prépara donc un grand festin, et ils revinrent libres dans leur pays, et désormais les bandes syriennes cessèrent d'exercer leur brigandage sur les terres d'Israël.

Touchante histoire qui nous apprend combien efficacement Dieu protège partout ceux qui l'aiment. Le démon rôde sans doute autour de nous, mais il y a aussi nos anges qui nous défendent, les anges invisibles montés sur les chars de feu, qu'aperçut le serviteur d'Elisée. D'autre part, quels miséricordieux procédés que ceux du disciple d'Elie ! Nos ennemis, dit saint Ambroise, sont vaincus par la sainteté plutôt que par la force. La flèche ne blesse que ceux qui sont à proximité de ses coups, tandis que la prière inflige à l'ennemi le plus éloigné une blessure salutaire qui le ramène à la charité.

2. Mais si Benhadad renonça à la guerre de partisans, il n'abdiqua point sa vieille haine contre Israël. Toujours pressé par Salmanasar II, qui, chaque année, franchissait l'Euphrate et ravageait ses plus belles provinces, il dut resserrer les nœuds de la coalition des douze rois, pour arrêter son belliqueux adversaire. Joram continua sans doute à refuser de conclure cette alliance défensive dont le résultat certain eût été d'attirer l'armée assyrienne en Israël. Le roi de Syrie, irrité, se précipita sur Samarie avec toute son armée et la bloqua si rigoureusement que jamais famine pareille n'avait pesé sur une cité. Plus d'aliments : une tête d'âne se vendait quatre-vingts sicles d'argent. Plus de combustibles : le quart d'une mesure de fiente de colombyer valait cinq sicles.

Rien ne saurait donner une idée des horreurs de ce siège impitoyablement conduit. Un jour Joram inspectait les remparts ; une femme lui cria : « Sauvez-moi, seigneur mon roi ! » — « Jéhovah ne te sauve pas, répondit-il amèrement, comment pourrais-je te sauver ? Mon aire et mon pressoir sont vides. Que puis-je pour toi ? »

Alors elle lui fit cet affreux récit : « Cette femme, ma voisine, m'a dit : « Donne-moi ton fils, nous le mangerons aujourd'hui, et demain nous mangerons mon enfant. » Nous avons donc fait cuire mon fils et nous l'avons mangé. Et maintenant elle cache le sien ! »

En entendant ces horribles paroles, le roi déchira ses vêtements, puis il poursuivit son inspection des remparts. Et tout le peuple put voir le cilice que le prince orgueilleux portait sur sa chair. Il s'était humilié sans doute, mais son cœur ne voyait pas, ne se repentait pas. Il croyait que Dieu, témoin de cette pénitence secrète, qui ne réparait point ses impiétés publiques, aurait égard à ces marques extérieures de regret auxquelles un roi d'Israël daignait condescendre, et le délivrerait aussitôt. Et comme Jéhovah tardait à le secourir, il entra dans une violente colère : « Que Dieu me maudisse, s'écria-t-il, si ce soir la tête d'Elisée, fils de Japhat, est encore sur ses épaules ! »

L'esprit de Dieu avertit le prophète qui était assis dans sa maison parmi les vieillards : « Savez-vous, leur dit Elisée, que ce roi meurtrier et fils de meurtrier vient d'envoyer un sicaire pour me trancher la tête ? Quand il viendra, fermez-lui la porte. Ecoutez, le voici ! et derrière lui le bruit des pas de son maître ! »

Comme il parlait encore, l'envoyé arrivait en s'écriant : « Voici ce que dit le roi d'Israël : « Voyez de quelle calamité Jéhovah nous accable ! « Que puis-je encore attendre de Jéhovah ? » En ce moment Joram lui-même entrait :

« Ecoutez la parole de Jéhovah, dit le prophète inspiré : Demain une mesure de farine se vendra un sicle et deux mesures d'orges se donneront également pour un sicle, à la porte de Samarie. » — Alors l'un des chefs de l'armée, celui sur lequel s'appuyait le roi, dit en secouant la tête d'un air incrédule : « Quand même Jéhovah ouvrirait toutes les cataractes du ciel, ce que vous dites n'est pas possible ! » — « Tu le verras de tes yeux, reprit Elisée, mais tu n'en mangeras point. »

Le soir même, quatre lépreux étaient à la porte de la ville, au dehors, et s'entre-disaient : « Que faire ici en attendant de mourir ? Si nous entrons dans la ville, c'est la faim ; ici, c'est la mort. Allons au camp des Syriens. S'ils nous épargnent nous vivrons, et s'ils nous tuent, qu'importe ! puisque nous devons mourir. »

Ils franchirent, à la faveur de la nuit, la première enceinte du camp ennemi et ne rencontrèrent personne. La nuit précédente, les Syriens avaient entendu un grand bruit de chars, de chevaux et d'armée, et ils s'étaient dit : « Voilà que le roi d'Israël a soudoyé les Héthéens et les Egyptiens. »

tiens, et ils marchent sur nous ! » Et ils s'enfuirent dans les ténèbres, précipitamment, éperdus, abandonnant tentes, chevaux et mulets, heureux, parmi cette incroyable panique, de sauver leur vie.

Les lépreux pénétrèrent dans une tente, y mangèrent, et en pillèrent l'or qu'ils enfouirent, puis dans une seconde, où ils firent de même, puis ils pensèrent : « Nous ne faisons pas bien. Ce jour est le jour d'une bonne nouvelle. Courons l'annoncer au roi. » Dès l'aube, ils se présentèrent à la porte de Samarie, restant dehors, suivant la loi qui les excluait des villes, et affirmèrent que le camp des Syriens était désert et rempli de provisions. Les gardiens de la porte s'y rendirent et confirmèrent le récit des lépreux, mais Joram n'y voulait pas croire. « C'est un piège des Syriens, disait-il. Ils savent que nous mourons de faim et ils ont abandonné leur camp pour nous y attirer. Alors ils sortiront de leurs embuscades et tomberont sur nous pour nous massacrer. »

Il ordonna donc à deux de ses officiers de monter deux chevaux qui restaient et de sonder la plaine. Ils parcoururent le camp, explorèrent vallons et collines, et poussèrent jusqu'au Jourdain. Partout, le chemin était jonché de vêtements, d'armes et de vases précieux, que les Syriens avaient jetés pour fuir plus vite. Quand ils eurent raconté ce qu'ils avaient vu, le peuple affolé de joie se précipita sur le camp désert des Syriens et y trouva une abondance telle que la mesure de farine se vendait le soir un sicle, et la double mesure d'orge également un sicle. On juge des trépignements, des cris d'allégresse et du désordre de cette foule excitée par une faim furieuse. Pour modérer ses élans et empêcher qu'elle n'étouffât, dans sa turbulence exaspérée par le besoin, les femmes et les vieillards, le roi plaça auprès de la porte l'officier incrédule de la veille avec mission de maintenir l'ordre. Mais il ne put contenir le peuple qui le foula aux pieds et l'écrasa. Ainsi se vérifia la parole du prophète : « Tu le verras de tes yeux, mais tu n'en mangeras pas ! »

Cette délivrance miraculeuse paraît avoir inspiré à Joram quelques sentiments de justice. Les sept années de famine annoncées par Elisée étaient écoulées, la Sunamite revint dans sa maison. Elle la trouva pillée, et ses champs saisis par le fisc. Alors elle vint se plaindre au roi, qui, en ce moment même, faisait raconter à Giézi, l'ancien serviteur d'Elisée, les miracles de son maître. Assis sur son char, en pleine campagne, à distance du lépreux, il l'écoutait, quand celui-ci s'écria : « Seigneur, mon roi, voici la femme dont le prophète a ressuscité le fils. »

Joram interrogea la Sunamite, entendit ses réclamations, et s'adressant à l'un de ses officiers : « Qu'on lui rende, dit-il, l'héritage qu'on lui a enlevé, ainsi que les revenus de ses champs, depuis l'époque de son départ. » Mais cet acte de justice magnanime ne pouvait expier toute une vie de crimes que tant de miracles miséricordieux ren-

daient sans excuse. L'heure du châtimement était proche.

III. Benhadad venait de tomber malade à Damas, sa capitale. Un jour ses officiers lui dirent : « Elisée, l'homme de Dieu, se dirige vers notre cité. » — « Prends des présents, dit le roi à Hazaël, va au devant de lui et consulte par lui Jéhovah, que je sache si je guérirai de cette maladie. »

Hazaël prit quarante chameaux chargés de toutes les richesses de la Syrie et rencontra bientôt le prophète à qui il exposa la demande du roi. — « Va, répondit Elisée, et dis-lui : « Tu guériras. » Mais Jéhovah m'a fait voir qu'il mourra de mort violente. » Puis il examina longuement Hazaël, son visage se troubla, contracté par l'angoisse, et l'homme de Dieu se mit à pleurer : « Pourquoi mon maître pleure-t-il ? » demanda l'officier syrien, troublé lui-même sous le regard du prophète. — « Je pleure parce que je sais tout le mal que tu dois faire aux enfants d'Israël. Tu brûleras leurs forteresses, tu frapperas du glaive leurs jeunes guerriers, tu écraseras les petits enfants jusque dans le sein de leurs mères ! » — « Qu'est donc votre serviteur, ce chien, s'écria Hazaël, pour accomplir de si grandes choses ? » — « Jéhovah m'a fait voir, reprit Elisée, que tu seras un jour roi de Syrie. »

Hazaël, on s'en souvient, avait reçu d'Elie, ainsi que Jéhu, l'onction qui l'établissait le vengeur des droits de Dieu violés par les rois de Juda, d'Israël et de Syrie. Lui-même n'était pas un saint, non plus que Jéhu, mais un homme déterminé, ambitieux et hardi, un instrument aveugle dont Dieu se servirait pour le briser ensuite. Il comprit la solution de l'énigme sanglante qui avait fait pleurer le voyant. Quand il revit le roi il lui dit : « Voici la parole d'Elisée, vous recouvrirez la santé. » Mais un autre jour il prit une couverture de lit qu'il imbibait d'eau, et, pendant que Benhadad II dormait, il la lui jeta sur le visage et l'étouffa. Puis, il s'empara du pouvoir, et nous le verrons désormais incarner en sa personne les haines héréditaires des Syriens contre Israël.

Restait Joram que la mort de son puissant ennemi avait réjoui et enhardi au point de reprendre Ramoth-Galaad. Elisée chargea un fils des prophètes d'aller également sacrer Jéhu, fils de Josaphat, fils de Namsi, pour la vengeance. Le roi, grièvement blessé au siège de Ramoth qu'il avait poussé vigoureusement, de concert avec Ochosias de Juda, s'était retiré à Jesraël pour s'y guérir, laissant à Jéhu, son général, la garde de la cité conquise.

Le jeune prophète arrivé dans cette ville se fit introduire au conseil des généraux qui tenaient séance : « Prince, dit-il à Jéhu, j'ai à te parler. » — « A qui d'entre nous ? répondit Jéhu. » — « A toi-même, prince. » Le général se leva et passa dans une pièce secrète. Le voyant répandit de l'huile sur sa tête et lui dit : « Voici la parole de Jéhovah le Dieu d'Israël. Je t'ai sacré roi de ce

peuple, qui est mon peuple. Tu frapperas la maison d'Achab, et je vengerai par toi le sang de mes prophètes et de tous mes serviteurs, versé par la main de Jézabel. Je perdrai la race d'Achab jusqu'au dernier rejeton. J'exterminerai sa maison comme celle de Jéroboam et de Baasa. Les chiens dévoreront Jézabel dans le champ de Jesraël, et il n'y aura personne pour l'ensevelir. »

Ensuite le jeune homme ouvrit la porte et s'enfuit. Jéhu entra dans la chambre du conseil et les officiers lui demandèrent : « Tout va-t-il bien ? Que venait dire cet insensé ? » — « En effet, reprit-il, ses paroles sont d'un insensé. » — « Soit, mais faites-les nous connaître. » — « Il m'a dit : Voici la parole de Jéhovah, je t'ai sacré roi d'Israël ! » A ces mots, ils se levèrent tous avec respect, et frappés sans doute du rayon d'autorité supérieure qui brillait sur son visage, ils accumulèrent leurs vêtements à ses pieds, le firent monter sur ce trône improvisé, sonnèrent de la trompette et crièrent : « Vive le roi Jéhu ! »

Le nouveau roi ne perdit pas un instant. Il défendit que personne ne sortit de Ramoth pour prévenir Joram de la révolution qui venait d'éclater, et se porta aussitôt sur Jesraël. Ochosias, roi de Juda, était venu visiter son frère d'armes, le roi d'Israël. Dieu l'avait ainsi voulu (II Par., xxii, 7), afin qu'ayant commis les mêmes crimes, ils fussent enveloppés dans le même châtement.

La sentinelle qui veillait sur la tour de Jesraël signala tout à coup une troupe qui soulevait la poussière à l'horizon. « Monte sur un char, dit Joram à l'un de ses officiers, et va demander à ces hommes ce qu'ils veulent. » — L'officier partit, et quand il eut rejoint l'armée en marche, il demanda au nom du roi : « Nous apportez-vous la paix ? » — « Qu'y a-t-il de commun entre toi et la paix ? répondit durement Jéhu. Passe et suis-moi. »

Un second officier se rangea également à la suite de Jéhu. Alors, la sentinelle cria à Joram : « Votre envoyé les a rencontrés et il ne revient pas ! A sa démarche, il me semble reconnaître Jéhu, fils de Namsi. Il s'avance fièrement à la tête de l'armée. » — « Qu'on attelle mon char, dit Joram. » Et il s'élance hors de la ville, suivi d'Ochosias également monté sur son char. Bientôt il rencontre Jéhu au champ même de Naboth, de Jesraël.

— Est-ce la paix Jéhu ? dit le roi.

— Quelle paix ? répond Jéhu, quand augmentent ainsi les crimes de ta mère, l'impudique et empoisonneuse Jézabel.

Joram tourne bride et s'enfuit en criant à Ochosias : « Nous sommes trahis, Ochosias ! » — Mais c'est là, dans ce champ sacrilège, qu'il doit périr. Jéhu bande son arc ; sa flèche atteint Joram entre les épaules, lui traverse le cœur, et le roi d'Israël s'affaisse sur son char. — « Jette ce cadavre dans le champ de Naboth, dit Jéhu au capitaine de ses gardes, Badacer. Je me souviens que nous étions, toi et moi, sur le même char à la suite d'Achab, lorsque Jéhovah prononça contre lui cette sentence : « Je le

jure par moi-même, je répandrai ton sang dans ce même champ, pour venger le sang de Naboth et de ses enfants que je t'ai vu répandre hier. »

Ochosias s'enfuit éperdu à travers les jardins du palais. Jéhu le poursuit et crie à ses guerriers : « Frappez-le aussi sur son char ! » Déjà le roi de Juda a traversé la plaine, il monte la colline de Gaver près de Jeblaam pour retourner sur Magdeddo, quand les cavaliers ennemis l'atteignent et le tuent sur place. Toutefois, on lui donna une sépulture royale, parce que c'était un fils de Josaphat.

Alors Jéhu revient triomphant sur Jesraël. Jézabel avait peint ses yeux, fardé son visage, et s'était parée comme pour une fête. Placée à la fenêtre de l'appartement qui régnait au dessus de la porte, elle attendait fièrement son vainqueur. Quand celui-ci entra, elle lui cria avec un insultant mépris : « Zambri, qui a assassiné le roi son maître, a-t-il joui longtemps de son trône ? »

Jéhu levant les yeux la reconnut, et s'adressant à deux ou trois officiers qui se penchaient pour le voir : « Précipitez cette femme du haut de la fenêtre, » leur dit-il. Ils la jetèrent sur la voie, son sang rejaillit sur la muraille, et les chevaux la foulèrent aux pieds. Le nouveau roi donna un festin à ses guerriers, dans le palais même de Jézabel, puis il leur dit : « Allez, voyez ce qu'est devenue cette reine maudite, et ensevelissez-la, car elle est pourtant fille de roi. »

Mais ils ne trouvèrent que le crâne, les pieds et l'extrémité des mains : « Ainsi l'avait annoncé Jéhovah par la bouche de son serviteur Elie de Thesbé, dit Jéhu. Les chiens mangeront le corps de Jézabel dans le champ de Jesraël et ses restes seront comme du fumier sur la terre, et tous ceux qui passeront diront : La voilà donc cette Jézabel ! » (IV Reg., ix, 40).

On ne pouvait mieux faire voir la juste main de Dieu qui avait conduit tous ces événements, ni mieux caractériser le mépris que cette odieuse reine a inspiré à tous les siècles.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 16 septembris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XXV

VERTU DE CHARITÉ

11. Haine et désirs de vengeance

L'égoïsme, — dont nous avons parlé dans un entretien précédent, — l'égoïsme froissé est souvent la cause première de la haine et des désirs de vengeance : digne père de tels fils ; péchés, s'il y en a, opposés à la charité chrétienne. Si celle-ci est la vertu par excellence, la porte du ciel, la joie de la terre, que penser d'une passion qui en est non seulement la ruine, la négation, mais le foyer permanent de pensées, de tendances, de sentiments, d'actes tout contraires ? Si Dieu est charité, qu'est-ce donc que la haine ?

Cependant, m. f., avant d'aller plus loin, je crois à propos et plus utile que jamais dans les temps d'affadissement et de scepticisme actuel de vous prêcher d'abord la haine, de vous recommander de toutes mes forces de haïr, de détester hardiment, persévéramment. Comme il y a une sainte colère, il y a aussi des aversions, des hostilités, des haines vertueuses : la haine du péché qui n'est pas celle du pécheur, la haine de la maladie, de la lèpre, du vêtement qu'il ne faut pas confondre avec celui qui en est atteint ou revêtu ; la haine de l'impiété, de la libre-pensée, du mauvais esprit, de la révolution, satanique dans son essence, du mal, de l'erreur, du mensonge, la haine de la dissimulation traîtresse et de la fourberie... Nous vivons dans un temps où trop de gens accueillent du même cœur ami ou indifférent la religion et l'athéisme, le droit et l'injustice, en font une sorte d'amalgame sacrilège, donnant une main, un sourire à Bélial et l'autre à Jésus-Christ. C'est de cette haine vigoureuse de l'iniquité qu'étaient animés les saints. A travers les vicissitudes de sa vie agitée, les phases de prospérité et de revers, le prophète s'en faisait un titre aux miséricordes divines : *Iniquos odio habui... nonne qui oderunt te oderam et super inimicos tuos tabescebam ?* « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité, disait aussi, avec la sérénité que donne le souvenir des bons combats, un pape illustre, saint Grégoire VII, voilà pourquoi je meurs en exil ! » Puissions-nous, m. f., tous tant que nous sommes, grandir et nous obstiner dans cette haine qui est en proportion constante de la netteté, de la force des convictions, de la vigueur du caractère, de la chaleur de l'âme, de la véritable charité !

Mais ces réserves faites, à côté de la haine permise, commandée contre le vice et l'erreur, il y a une haine coupable, criminelle : haine celle-là de l'homme lui-même, du prochain, comme nous créature et enfant de Dieu. Pas n'est besoin

de la définir, de l'analyser ni de la dépeindre longuement. C'est un sentiment qui n'est que trop connu, trop naturel, spontané ; une sorte de colère fixe, permanente, tantôt concentrée à feu latent, souterrain, tantôt se produisant en saillies violentes, retentissantes, impétueuses. Comme l'animal venimeux élabore lentement un poison qu'il est toujours prêt à répandre, à inoculer à son ennemi, la haine produit, secrète des désirs de vengeance, je ne sais quels sentiments âpres, méchants, mais volontaires, résolus de faire ou du moins de souhaiter au prochain un mal dans lequel elle se complait et qu'elle savoure d'avance. La vengeance tient à la haine, comme le venin tient au serpent. Le moindre contact peut la faire déborder, jaillir du cœur qui la renferme.

Tous n'ont pas une égale disposition native à produire ce fiel du ressentiment. Il y a des natures heureuses, bienveillantes, lesquelles sont comme la reine des abeilles qui, dit-on, n'a pas de dard ni de venin. Les semences de rancunes n'éclosent pas dans ces sols débonnaires, dans ces terrains réfractaires à toute amertume. Ils en sont vierges à jamais. Mais il y a aussi — qui l'ignore ? — des tempéraments bilieux où le fiel de la haine s'élabore, s'emmagasine à tout propos. Ils en sont des cultures fécondes, des réservoirs intarissables ; ils s'en imbibent comme une éponge. Elle y transpire, elle en déborde, sombre, pâle, livide, fiévreuse.

Aucun état comme aucun lieu, si saint qu'il soit, aucune condition n'est à l'abri de cette passion égoïste et cruelle. Il y a toutefois des relations, des situations sociales qui y sont plus ou moins exposées que d'autres. Entre égaux, entre rivaux, gens du même métier, vous la verrez plus commune. Bien rarement un père, une mère seront portés à haïr leurs enfants, un maître ses disciples. Il me paraît impossible, monstrueux, qu'un pasteur puisse haïr ses fidèles, la famille spirituelle que Dieu lui a donnée et avec laquelle il est comme identifié. Les supérieurs dont il s'agit seront mécontents, ils seront même indignés ; ils auront pitié, ils pourront pleurer, mais ils ne haïront pas. On ne peut, hélas ! affirmer la réciproque. Le vigneron cultive sa vigne avec amour et prédilection, et quand elle ne répond à ses soins, à ses assiduités, qu'à l'ingratitude, par l'aigreur — *et fecit labruscas*, — il ne la déteste pas.

De cette analyse des sentiments du cœur humain, il faudrait peut-être conclure, m. f., que dans notre société démocratique et égalitaire, où nous avons sous les yeux tant de fortunes insolentes, rapides, imméritées, où les liens du respect et de l'autorité n'existent plus, les haines doivent couvrir plus fréquentes que dans d'autres temps et d'autres milieux. Aussi bien, la religion qui met la charité et la patience de Jésus-Christ dans les cœurs se trouvant en décadence, toute barrière par là même est levée à l'égoïsme, aux rivalités, aux inimitiés dissolvantes. Je relisais il

y a quelques instants, pour vous en faire part, un sermon d'un prédicateur célèbre dans la chaire de Notre-Dame de Paris, le P. Félix, sur la sanctification du dimanche, dans lequel il démontre comment l'assistance aux saints offices, la convocation des âmes et des cœurs dans un même sanctuaire, dans la maison du Père qui est aux cieux, où ils communient aux mêmes sacrements, où ils se reconnaissent et s'unissent dans les mêmes embrassements divins, où l'ennemi prie pour son ennemi, où les colères s'apaisent, désarment dans une sorte de trêve de Dieu, où l'on entend une voix autorisée prêcher le pardon des injures, comment enfin l'assistance aux offices est une grande école de charité, une fête de la fraternité. Le dimanche ôté, faut-il s'étonner que l'égoïsme ressaisisse les hommes et leur souffle la discorde haineuse ? En dehors du temple, sur le chemin de la fortune et des affaires, qu'est-ce qui les unit ? Rien. Qu'est-ce qui les divise, les sépare ? Tout : le succès, la politique, l'argent, le journal. On ne se rencontre que pour se heurter, se jalouser, se mépriser, se haïr, et peut-être s'armer tout à l'heure les uns contre les autres : *Magnum chaos firmatum est...*

Ce n'était donc pas, m. f., un hors d'œuvre, dans ces instructions sur la charité, de nous arrêter à la passion séparatiste et vindicative qui en est la destruction, le chancre aujourd'hui envahissant.

Vous remarquerez d'abord que la haine est d'autant plus dangereuse qu'elle est un péché interne. Les maladies de l'épiderme se voient, inspirent de la honte, de la répulsion pour leur laid, leur infection. On se hâte d'en réclamer le traitement, le remède. Elles se guérissent du reste plus facilement. Les maladies internes qui ont leur siège dans les organes secrets, dans les principes même de la vie, sont plus cachées, plus perfides, souvent ignorées du malade lui-même, et partant bien autrement désastreuses. Tel est le mal, le ver rongeur qui nous occupe, lequel peut parfaitement leurrer, duper sa victime, en se parant des dehors de la politesse, des convenances habituelles, des formules vocales, et même des exercices extérieurs de la piété : ce qui n'empêche pas que, la charité faisant défaut, la charité qui est l'âme de la religion, on a un nom de vie et on est mort. Tous ces brillants trompe-l'œil ne servent de rien devant Dieu, *nilhil prodest*. Pharisiens haineux, vous avez beau orner, enguirlander les bords de la coupe, le dedans demeure plein de fiel et de corruption. Vous restez coupables de tout ce que vous désirez, de tous les sentiments de vengeance que vous caressez, après laquelle vous soupirez. Vous n'êtes rien moins qu'homicides de votre frère, vous dit Jésus-Christ, par la bouche de l'évangéliste saint Jean, comme si vous aviez trempé vos mains dans son sang : *Qui odit fratrem homicida est* (I Jean, III, 15). Voilà pourquoi le moraliste et surtout le chrétien qui a à cœur sa sanctification, ses progrès dans la vertu,

donne une grande attention à ces péchés de l'esprit, tourne ses efforts vers ces péchés-racines, pour les extirper.

Mais il y a d'autres motifs plus particuliers de combattre cette passion à la fois inhumaine et antichrétienne.

Si j'avais à parler à des gens sans foi et sans Dieu, se targuant uniquement de leur titre d'homme civilisé, de leur loyauté et de leur dignité personnelle, je ne manquerais pas d'arguments d'un ordre naturel pour les dissuader de la haine. La haine, leur dirai-je, et les désirs de vengeance sont un préjugé des temps barbares qui vous avilit et vous ravale même jusqu'aux appétits de la bête féroce. Aussi bien elle vous tourmente, vous rend malheureux. Vous vous nuisez plus à vous-mêmes qu'à votre ennemi, que souvent votre hostilité honore, grandit. Saint Augustin compare le haineux, maintenu par la peur des lois humaines ou les convenances, au loup tenu à distance par les menaces et les chiens du berger. Mais ce loup qui reste poli, n'en a pas moins des instincts sanguinaires. Il demeure *lupus fremens, lupus tremens, semper lupus*. Les philosophes, les païens eux-mêmes, les faiseurs de morale terre à terre dite morale civique, ont de belles maximes sur le pardon des injures : « Une grande âme, à les entendre, ne se laisse pas atteindre par une injure ; la vengeance est le souvenir d'un mauvais cœur. » — « Quand on m'offense, disait Descartes, ne s'inspirant que de la sagesse naturelle, je tâche d'élever mon cœur si haut que l'offense ne puisse m'atteindre. »

Mais, m. f., je parle à des chrétiens, voués au service de Notre-Seigneur Jésus-Christ, désireux de marcher sur ses traces pour gagner le ciel, soucieux avant tout de lui plaire et d'observer le premier de ses commandements, son commandement capital qui est la charité. Qu'il nous suffise de vous rappeler, entre toutes les autres, pour les méditer et en faire la règle de votre conduite, ces paroles adorables tombées de sa bouche et si admirablement confirmées, commentées par ses divins exemples : *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous aimerez votre prochain, mais vous haïrez vos ennemis ; et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient* (Matth., V, 44 et 45). *Hoc est præceptum meum* (Jean, XV, 12). Telle est la loi ; *dura lex, sed lex*, penserez-vous. Il faut plutôt dire loi pleine de douceur puisque c'est une loi d'amour.

Aussi bien, m. f., c'est à choisir. Il vous est impossible d'allier la haine à l'amour de Dieu : *Si quis dixerit quoniam diligo Deum et fratrem suum oderit, mendax est* (I Jean, IV, 20). Aucune observance, aucun pèlerinage, aucune abstinence, aucun sacrifice, le sacrifice même de votre vie, le martyre ne peut remplacer la charité, la vivifiante, l'essentielle charité : *Vade prius reconciliari fratri tuo*. Souvenez-vous du trait si connu de

Saprice et de Nicéphore. De chauds, très chauds amis qu'ils avaient été — cela se voit — Saprice et Nicéphore étaient devenus, au su de tout le monde, des ennemis déclarés, implacables. A une amitié de frère avait succédé une inimitié de frère. Cependant Saprice, saisi comme chrétien, est conduit devant le juge où il confesse Jésus-Christ dans les tortures, avec une fermeté vraiment héroïque. Condamné à mort, il est conduit au supplice. Nicéphore l'apprend, se rend sur le chemin où il doit passer, se jette à ses pieds : « J'ai honte, s'écrie-t-il, de vivre en haine avec un martyr de Jésus-Christ ; réconcilions-nous, au nom de Celui pour lequel tu vas mourir. » Mais l'orgueilleux Saprice détourne ses regards et passe outre. Dieu ne pouvait pas soutenir de sa grâce une âme aussi haineuse. Arrivé au lieu de l'exécution, le courage de Saprice chancelle ; il apostasie lâchement, et l'humble Nicéphore se proclamant chrétien reçoit à sa place la palme du martyre. Il est donc, ô mon Dieu, moins difficile quelquefois même à un chrétien d'affronter les supplices que de surmonter ses rancunes personnelles, et la couronne du martyre de la charité l'emporte sur la couronne du martyre du sang !

S'il arrivait que le premier et le plus formel des commandements de Dieu ne nous touchât point, serons-nous du moins insensibles à nos plus chers intérêts ? « Pardonnez, est-il écrit, et on vous pardonnera. » Jugement sans miséricorde à qui n'aura point fait miséricorde ; c'est-à-dire le vindicatif ne peut espérer le pardon de ses fautes qu'il n'ait auparavant pardonné lui-même. Comment pourrait-il en effet garder la haine dans le cœur et fléchir le courroux de la colère divine ? Mais sa prière sera-t-elle exaucée ? Écoutons l'Esprit-Saint au livre de l'Ecclésiastique ; je rapporte textuellement ses paroles : « Le Seigneur se vengera, dit-il, de celui qui veut se venger, et il gardera dans sa mémoire le souvenir de ses iniquités. Remets à ton prochain l'offense que tu as reçue de lui, et alors seulement ta prière sera suivie de la rémission de tes fautes. Quoi ! l'homme garde la haine contre l'homme et il demande à Dieu le remède de ses blessures ! Il ferme son cœur à un homme semblable à lui et il prie pour ses péchés ! Tout chair qu'il est, il se rappelle une offense et il implore en sa faveur la miséricorde divine ! Qui donc, ô mon Dieu, s'établira médiateur entre ses crimes et votre justice ? *quis exorabit pro delictis illius ?* » Hommes de vengeances, âmes haineuses, retenez surtout ces dernières paroles : vous n'avez point d'intercesseur auprès de Dieu, *quis exorabit pro delictis illius ?* Et en effet qui intercéderait pour vous, si Jésus-Christ, le Dieu de toute charité, est contre vous ? Décidez donc de votre sort. Osez-vous dire que vous êtes sans péché ? que vous n'avez nul besoin de pardon ? Ou bien objecterez-vous que les torts que l'on a à votre égard sont trop grands pour être pardonnés ? Mais quelle comparaison y a-t-il entre les offenses, les outrages, les insultes reçus de la part d'un homme

mortel comme nous, si énormes qu'ils soient ou que votre imagination vous les représente, et vos péchés, vos ingratitude, vos hontes, vos infamies connues ou secrètes à l'égard de Dieu lui-même ? Avez-vous donc à pardonner ce que les saints, ce que Jésus-Christ lui-même, le saint par excellence, ont eu à pardonner ?

Mais ici, m. f., quelques consciences jetées dans le trouble par la rigueur des paroles évangéliques vont peut-être se laisser aller au découragement, au désespoir, et s'écrier : « C'en est donc fait de mon salut ! Je voudrais bien, mais je ne puis pardonner !... » A vous qui seriez dans cette disposition de sincère bonne volonté, nous avons à répondre qu'il ne faut pas confondre la haine avec l'aversion ; la haine consentie, entretenue, réfléchie, avec l'aversion qui est plutôt dans l'imagination que dans le cœur : tempête de surface, frôlement superficiel qui n'empêche pas le fond de l'âme d'être dans la paix et la charité ; matière à humilité, exercice secret et fréquent de vertu, je l'avoue, mais non péché. A ces individualités qui paraissent nées — je suis d'accord avec vous — pour se faire détester, pour nous exercer, suivant l'expression de saint Augustin, *utinam qui nos exercent nobiscum exerceantur !* vous accorderez courageusement les marques communes de bienveillance qu'on accorde à tous les hommes, à tous ceux du moins qui appartiennent à leur rang, à leur condition ; et pour le reste vous demeurerez calmes devant Dieu, de plus en plus désireux de lui plaire, en attendant qu'il vous délivre de cette tentation : *Cum his qui oderant pacem eram pacificus.*

Vous remarquerez aussi, m. f., la recommandation du Sauveur de prévenir votre frère sur le chemin de la réconciliation, de lui tendre le premier la main : *Vade prius reconciliari fratri tuo.* Loin d'agrandir la plaie, fermez-la quand vous le pouvez ; ne la laissez pas s'envenimer. Que le soleil, s'il est possible, ne se couche pas sur votre colère. La colère qui vieillit passe à l'état de haine ; elle s'ankylose. Souvenez-vous aussi que souvent l'homme varie, *homo varius et multiplex*, dit saint Basile, et la femme plus encore ; les ennemis d'aujourd'hui peuvent devenir les amis de demain. Ménagez donc des retours. Ne supprimez pas, ne clouez pas une porte qui plus tard peut-être ne demande qu'à se rouvrir.

Enfin, nos âmes sont des temples, dit l'apôtre. Montons bien la garde autour de ces temples pour en surveiller les approches et empêcher ce sentiment hideux, dévorant, d'y pénétrer, de crainte qu'il n'y prenne pied, qu'il n'y fasse souche comme le serpent sous la roche. L'esprit de Jésus, le Dieu de paix et d'amour, en serait banni pour jamais : « Il n'habite pas, est-il écrit, dans une âme haineuse, *in animam malevolam non inhabitat sapientia* » (Sap. 1, 4).

Je n'ai rien dit, m. f., dans cet entretien, de la haine de Dieu : haine violente, sauvage, sectaire,

satanique entre toutes, en proportion de la bonté infinie à laquelle elle s'adresse. Si monstrueuse qu'elle soit, elle n'est pas absolument séquestrée en enfer, elle existe dans le monde, dans notre France aujourd'hui. Elle est incarnée dans certains hommes ; elle s'étend à tout ce qui est divin, religieux, chrétien, ecclésiastique ; à tout ce qui, personnes et choses, représente Dieu ici-bas. Si vous la rencontrez, vous n'en serez pas étonnés, votre foi n'en sera pas scandalisée, mais plutôt affirmée, car elle est une preuve palpable, éloquente de la vérité et de la sainteté de la religion, de l'unique religion qu'elle attaque : *Si mundum vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit* (Jean, xv, 18). Si un certain monde vous hait, sachez que j'ai été haï avant vous, dit Jésus-Christ. Et s'il vous arrive à vous-même, mon frère, de participer au calice du Sauveur, d'être détesté, persécuté pour votre piété, pour votre énergie chrétienne, vos convictions catholiques, pour votre cléricisme, je ne vous en plains pas trop, je suis plutôt tenté de vous en féliciter. Il est des haines qui, supportées au pied du crucifix, non seulement ne sont pas sans gloire, mais ne sont pas non plus sans saveur !

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

DE LA MORTIFICATION

Parler de mortification aux chrétiens de nos jours, n'est-ce pas se tromper de siècle ? Ce mot seul évoque quelque chose d'impossible, de suranné, bon tout au plus pour les âges antiques. A la rigueur on pardonnerait encore de la prêcher aux habitants des cloîtres, mais à des gens qui vivent dans le monde, n'est-ce point faire une étrange méprise ? Et ce sujet est-il bien raisonnable et bien pratique ?

Sans doute, s'adresser à ces chrétiens comme il y en a trop, qui n'ont plus de chrétien que le nom, et leur prêcher la mortification, serait perdre son temps et sa peine. Les mondains et les mondaines qui ne savent rien se refuser, ne veulent se priver de rien, qui ne rêvent que plaisirs, divertissements, toilette, festins, que la moindre gêne contrarie et irrite, que le plus petit contretemps rend maussades ou de mauvaise humeur, ces gens-là hausseraient les épaules et souriraient de pitié. Ce sont des aveugles, a dit Notre-Seigneur, comment pourraient-ils comprendre quelque chose à la doctrine de l'Evangile ?

Mais vous, âmes chrétiennes, vous qui voulez suivre Jésus-Christ votre Maître et votre Dieu, vous devez souffrir et même désirer qu'on vous rappelle et vous explique une des lois fondamentales du christianisme, la mortification. Nous allons le faire ce soir.

N'est-ce pas une exagération de dire que la mortification est une loi fondamentale de notre religion ? Et n'est-il donc pas possible d'être chré-

tien, bon chrétien, sans cette vertu dont le nom seul épouvante notre lâcheté ? C'est Notre-Seigneur lui-même qui va nous répondre : « Que celui qui veut venir après moi se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive ! » Vous avez bien entendu, notre bon Sauveur impose deux conditions à ceux qui veulent le suivre, c'est-à-dire, être ses disciples : renoncer à soi-même et prendre sa croix ; et ces deux choses forment ce qu'on appelle la mortification.

Ce n'est donc pas un simple conseil qu'on peut suivre ou laisser, c'est une obligation absolue imposée à quiconque veut être disciple de Jésus et marcher sur ses traces. Sans elle c'est en vain qu'on se flatterait d'être chrétien, la volonté de Jésus-Christ est formelle.

Ne vous effrayez pas trop vite, chères âmes : la mortification demandée ici ne consiste point à crucifier sa chair, à la châtier avec des cilices ou des haïres, à jeûner jusqu'à épuisement. Oh ! non, le bon Dieu n'exige pas cela de nous ; ces moyens il les a suggérés parfois à de saintes âmes dont il voulait faire des anges ici-bas, mais ce sont des exceptions, ce n'est pas la loi commune.

La mortification chrétienne consiste dans le renoncement à soi-même, c'est-à-dire, ainsi que l'indique ce mot, faire mourir en nous, supprimer tout ce qui déplaît à Dieu, tout ce qui s'oppose à la vertu, en un mot, tous les mauvais penchants que le péché originel a déposés en nous.

Se mortifier, c'est donc savoir renoncer à sa propre volonté, la courber quand il faut obéir à un supérieur, alors même que son ordre ou sa défense nous contrarient. Un père, une mère, un mari, un supérieur nous commandent quelque chose dont nous ne voyons pas l'utilité ; peut-être même est-ce l'effet d'un caprice ; ils nous défendent quelque chose qui nous semble très inoffensif, nous interdisent une compagnie qui nous plaisait, nous obéissons, voilà une excellente mortification ; nous avons renoncé à notre propre volonté, nous l'avons pliée sous celle de nos supérieurs, nous avons fait un acte de vertu.

Se mortifier, c'est renoncer à son propre esprit, à sa manière de voir, pour prendre celle des autres lorsque ni la loi de Dieu, ni la charité ne s'y opposent. C'est accepter les raisons qu'on nous donne, céder dans une discussion et nous en rapporter aux lumières et au savoir de ceux qui sont plus instruits que nous ou que Dieu a établis pour nous conduire et nous diriger. Il est des âmes qui veulent toujours discuter les avis, les conseils de leur directeur, ses décisions, qui critiquent la ligne de conduite de leur pasteur ou de leurs supérieurs. Si elles avaient la mortification de l'esprit elles n'agiraient pas ainsi.

Se mortifier, c'est renoncer à son humeur, à ses caprices. L'humeur est une source de fautes, il faut la surveiller, la réformer en en réprimant les saillies et les écarts. Certaines personnes croient, bien à tort, s'excuser en disant : J'ai dit telle

chose, j'ai agi par humeur, dans un moment d'humeur, c'est mon caractère. Répondre mal, refuser un service, dire un mot blessant à une personne qui ne nous revient pas, faire sentir aux autres que nous avons de la peine, avoir à leur égard des procédés brusques et froissants, voilà encore une preuve qu'on ne sait pas mortifier son humeur. Et pourtant une telle mortification, en la circonstance, serait préférable devant le bon Dieu à une heure d'oraison, à une visite au Saint-Sacrement, à un jour de jeûne ; car, avec le sacrifice fait, avec la victoire sur soi-même, il y aurait eu un acte de charité.

Se mortifier, c'est surveiller sa langue pour l'empêcher de dire ou de répéter tout ce qu'elle sait. C'est retenir un mot plaisant, piquant peut-être, qui pourrait causer de la peine à quelqu'un, l'humilier, ou bien viserait à nous faire passer pour bel esprit. C'est encore interdire à ses lèvres toute conversation légère, imprudente, méditante, à plus forte raison irrespectueuse envers la religion et ses ministres, ou capable de scandaliser, de mal édifier. Ah ! que de fautes on éviterait par cette mortification de la langue ! Pourquoi faut-il que, trop souvent, les personnes chrétiennes, pieuses, sachent si peu pratiquer ce genre de mortification ?

Se mortifier, c'est surveiller ses yeux pour leur interdire la vue de tout objet qui pourrait être un sujet de tentation. C'est réprimer impitoyablement toute curiosité inutile ou coupable. Combien d'âmes ont été entraînées plus loin qu'elles n'avaient voulu, par une curiosité indiscreète de voir, de savoir ! Oui, âmes chrétiennes, de nos jours plus que jamais, cette mortification des yeux est nécessaire : *averte oculos ne videant vanitatem*, dit la sainte Ecriture. Il y a tant de livres mauvais, de journaux impies, de gravures obscènes, des brochures infâmes ! on les trouve partout, on en met des livraisons dans la main du jeune homme ou de la jeune fille, au coin des rues des grandes villes ; ils se glissent jusque dans les plus humbles villages. Si vous voulez garder intactes votre foi, votre innocence, votre chasteté, *averte oculos*. Qui que vous soyez, mortifiez vos regards et ne leur permettez point la vue de ces tableaux, de ces objets indécents, de ces spectacles immoraux qui font tant de victimes ou du moins font commettre tant de péchés.

Se mortifier, c'est enfin surveiller tous ses sens, le sens du goût, de l'odorat, du toucher, et se refuser toutes ces satisfactions sensuelles qui flattent le corps mais énervent l'âme.

Voilà le genre de mortification que Jésus-Christ exige de ses fidèles. S'il le fait, c'est qu'il sait bien que l'âme est d'autant plus forte pour la vertu qu'elle est plus mortifiée. L'âme immortifiée ressemble à une barque abandonnée sur les mers ; poussée par le premier flot venu, elle ne tarde guère à se briser sur quelque écueil. Le cœur qui se mortifie, qui résiste à ses inclinations perverses,

est semblable au navire dont une main ferme tient le gouvernail ; il navigue droit au port.

N'allez pas croire, chères âmes, que ce renoncement continuel à soi-même, à ses mauvaises inclinations, rende la vie pénible et triste. Au contraire, elle est pleine de douceur et de paix. Quand nous n'aurions pas la parole du bon Maître qui a dit : « Mon joug est suave et mon fardeau léger, » l'expérience prouve qu'on goûte plus de consolation et de joie dans les sacrifices faits pour la vertu que dans la satisfaction de ses penchants.

INSTRUCTION

SUR LES MOTIFS QUI DOIVENT PORTER LES FIDÈLES
A COMMUNIER SOUVENT ET DIGNEMENT

Panis Dei est qui de cœlo descendit, et dat vitam mundo.

Il y a un pain de Dieu qui est descendu du ciel, et qui donne la vie au monde.
(Joann. vi, 33.)

Mes Frères,

I. Si jamais un chrétien, en qui je trouverais la volonté sincère de m'écouter, me faisait l'honneur de me dire : « Mon Père, indiquez-moi ce que je dois faire avant tout le reste pour la gloire de mon Dieu, pour mon salut et celui de mes frères, » je lui répondrais sans hésiter : « Mon ami, avant toute autre chose, *communiez souvent et communiez dignement.* »

Il y a sans doute mille moyens d'opérer le bien pour soi et pour les autres, de témoigner son amour au divin Maître. Les prières, les aumônes, les jeûnes, les mortifications, les œuvres de zèle, les bons exemples, toute la pratique des devoirs d'état, des vertus et des conseils évangéliques, voilà certes un vaste champ pour la sainteté, et d'immenses, d'infinis horizons ouverts à la vie chrétienne ! Cependant, je le répéterai à quiconque voudra s'engager sérieusement dans cette belle carrière de l'amour de Dieu, de l'amour des âmes et de la perfection personnelle : « Avant tout le reste, communiez bien et communiez fréquemment. »

Pourquoi donc ? Parce que la bonne communion est l'acte d'amour divin par excellence, et qu'il importe de le répéter pour réjouir notre Dieu ; la source de toute sainteté pour nous et pour les autres, et qu'il y a plein avantage à y puiser sans cesse ; parce que la communion bien faite, bien digne, bien fervente, à cause des efforts même qu'elle impose, des dispositions de pureté et de piété qu'elle exige, nous met à l'avance dans un véritable état de sainteté intérieure, et nous prépare admirablement à l'action vivifiante du sacrement, lequel opère d'autant plus sur l'âme que cette âme est mieux préparée.

Je vais développer cet ensemble de considérations pour les bons fidèles qui veulent aimer leur Dieu, désirent se sanctifier et faire quelque bien autour d'eux. Ce ne sera peut-être pas sans un sérieux à-propos, car généralement, nos meil-

leurs chrétiens ne communient pas assez, et tous, avouons-le, nous ne communions pas assez bien.

II. Il serait très à souhaiter, m. f., que nous puissions être fortement convaincus de cette vérité : que rien ne plaît plus à notre Dieu que les bonnes communions. Nous communierions peut-être mieux et plus souvent.

Remarquons tout d'abord qu'il n'y a aucun doute dans l'esprit des fidèles sur le principe lui-même et les ineffables convenances de l'adoration due au Sauveur dans le divin sacrement. L'Eucharistie étant le chef-d'œuvre de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, le mémorial, le résumé des merveilleuses industries de sa charité envers nous, le dernier mot des institutions évangéliques, est sans conteste possible le centre de notre religion chrétienne, laquelle n'a rien de plus auguste, de plus saint, de plus sacré, rien de plus accessible, malgré le mystère de foi qui l'environne, à l'esprit qui veut adorer son Dieu, au cœur surtout qui veut l'aimer. C'est vous-même, en effet, ô Sauveur, que nous possédons sous les espèces sacramentelles, vous tout entier, vous en personne, ô notre Frère, notre Rédempteur et notre Dieu ! A qui donc, ô Seigneur, irions-nous offrir nos hommages, *Domine, ad quem ibimus ?* Puisque vous êtes là, nous vous y adorons ; puisque vous restez avec nous, nous vous visitons ! On admet, on aime ces devoirs ; on les comprend si bien que l'on s'indigne où que l'on pleure quand le Saint-Sacrement est oublié ou profané, et que l'on s'écrie avec saint Thomas, quand il est exalté et comblé d'honneurs : « Il faudrait plus encore, car il est au-dessus de toute louange. » Aussi, rien n'étonne les fidèles dans les splendeurs du culte eucharistique : ni l'or de nos ciboires et de nos calices, ni l'éclat, ni les pierreries de nos ostensoirs, ni le marbre, ni les parures de nos autels, ni l'encens qui fume, ni la cire qui brûle, ni la magnificence, ni les pompes des anciennes fêtes eucharistiques, ni l'institution des nouvelles et perpétuelles solennités en l'honneur du Saint-Sacrement ! Tout cela n'est point excessif, disons-nous, ce n'est pas même assez, puisque c'est Jésus-Christ que l'on adore : *quia major omni laude !*

Chose étrange, l'hésitation sur l'honneur à rendre à Jésus-Christ dans l'Eucharistie ne se produit que sur un point, celui de la communion, surtout de la communion fréquente.

Quand on presse nos chrétiens de consommer leur adoration eucharistique par des communions sacramentelles souvent renouvelées, bon nombre d'entr'eux se troublent et s'excusent. N'aimons-nous donc pas l'Eucharistie, semblent-ils dire ? Nous assistons religieusement au saint sacrifice, nous visitons Jésus-Christ dans son tabernacle, nous le glorifions et le bénissons de mille manières dans cet ineffable sacrement, que nous recevons du reste volontiers aux grands jours de fêtes, aux circonstances solennelles de notre vie. Manque-t-il sérieusement quelque chose à un amour aussi sincère ? Oui, bien cher frère, il lui

manque une chose encore à cet amour déjà si chrétien, *unum tibi deest* : c'est de contenter sans réserve le désir ardent du Sauveur, qui s'est placé là dans ce mystère, non pas précisément pour y être adoré et visité, mais pour y être reçu et mangé : *Accipite et comedite*.

C'est le chapitre sixième de l'évangéliste saint Jean qui nous révèle surtout cette grande doctrine ; il y est question du pain de Dieu. Or, ce pain de Dieu, explique Jésus-Christ, ce n'est pas le pain d'un jour miraculeusement multiplié par lui sur la montagne du désert et mangé par les juifs qui le suivent et l'écoutent à cause de ce prodige ; ce n'est point davantage la manne tombée du ciel qui a nourri leurs pères au temps de Moïse : « Autre est le pain de Dieu, qui est descendu du ciel, et qui donne la vie au monde. » — « Donnez-nous donc de ce pain, » s'écrie la foule. Jésus reprend : « C'est moi qui suis le pain de vie : *Ego sum panis vitæ*. » A cette parole, grand étonnement des Juifs qui vont jusqu'au murmure ; mais Jésus continue : « Oui, je suis un pain vivant, descendu du ciel. Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair. » — « Comment donc ? » crient les Juifs. « Et le Sauveur ajoute : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Car ma chair est une vraie nourriture, et mon sang un vrai breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. » (Joan. 6.)

Dans cette page évangélique, si riche en enseignements sur la nécessité de la communion et ses effets, je ne veux remarquer qu'une chose en ce moment : la volonté expresse de Jésus-Christ de se donner à nous comme un pain, un pain qui doit sauver le monde et lui apporter la vie, *mais un pain qu'il faut manger !* Ce dessein bien déclaré, il l'a littéralement exécuté à la cène en plaçant son corps sous l'espèce d'un pain ordinaire, *pour le faire prendre en nourriture à ses apôtres : Accipite et comedite*.

J'en conclus que pour plaire à Jésus-Christ, qui a institué ce sacrement avec tant d'amour, il ne nous suffit pas de croire à ce pain adorable, de l'entourer de respect, de le placer avec honneur sur nos autels..., mais qu'il faut le *prendre et le manger*. Alors, mais seulement alors, l'intention du divin Maître est accomplie, son *désir est satisfait* : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum !* Alors seulement il est aimé, Lui aussi, jusqu'à la fin, dans ce sacrement où l'Esprit saint déclare que sa charité est extrême, car ce n'est pas l'aimer assez que de l'aimer sans le recevoir. Alors seulement il devient pour nous ce qu'il veut être, *notre pain de vie*, car un pain que nous ne prenons point n'est pas notre pain. Alors seulement il demeure en nous, et nous demeurons en Lui, car il n'a pas promis d'être en celui qui adore sa chair, mais en celui qui la mange. Alors seulement il peut opérer en nous selon l'étendue

de sa volonté, et y allumer à son gré le feu qu'il est venu exprès apporter à la terre.

C'est donc contenter le Sauveur que de prendre son corps pour notre pain quotidien. C'est répondre à ses intentions les plus directes et les plus chères. C'est aller en Lui aussi loin que peut aller l'amour, c'est l'introduire en nous autant que son cœur le désire. C'est l'aimer en un mot comme il le souhaite le plus.

III. Est-ce le manque seul de ces convictions profondes, qui nous fait généralement trouver un peu dur le mot de *communions fréquentes* : *durus hic sermo* ? N'y aurait-il pas autre chose encore pour arrêter ici les bons chrétiens et les rendre hésitants à donner au Sauveur le suprême témoignage d'amour ? Il se pourrait que les dispositions requises pour de telles communions fussent pour plusieurs un motif de crainte ou de lâcheté. Nous allons dire comment ces dispositions excellentes sont au contraire le plus précieux encouragement pour les vrais fidèles, car elles sont dignes de leur ambition sans être au dessus de leurs forces.

Il est bien vrai qu'il faut se juger et discuter avec soin sa conscience avant d'aller communier, car saint Paul veut « que l'homme s'éprouve d'abord, et qu'il aille ensuite prendre le pain divin. » Si, se voyant indigne, on se condamne en disant : Je ne puis communier en cet état mauvais, c'est justice et sagesse. Car l'apôtre ajoute : « Celui qui mange et boit indignement, boit et mange sa condamnation. » Mais, si on conclut : Je ne communierai donc point ; c'est un malheur et une lâcheté, car on renonce à la sainteté et à la vie pour demeurer dans l'imperfection ou dans la mort du péché. On devrait dire : Puisque je suis indigne de communier, je vais m'en rendre digne ; c'est la seule conclusion logique de la foi et de la piété.

Quels empêchements avons-nous à la communion ? Le péché, l'affection au péché ! Mais notre conscience qui les découvre et les condamne pour la communion, peut-elle les négliger ou les approuver pour la vie chrétienne ? Les péchés, les affections au péché, cessent-ils d'être défendus quand on ne communie pas ; et ne doit-on viser à l'état de grâce et à l'amour de Dieu que pour aller recevoir l'Eucharistie ? Ce que requiert de nous la communion, mais c'est ce que le christianisme tout entier nous impose, je veux dire l'expiation, la haine, la fuite du péché sous toutes ses formes.

Loin donc de nous éloigner de la communion à cause de la pureté de cœur qu'elle exige, nous devrions au contraire courir à la communion pour cette pureté même à laquelle nous obligent nos devoirs et notre honneur de chrétiens. Quoi de plus heureux pour un enfant de Dieu, je vous le demande, que de vivre sans péché ? et devrait-il donc lui en coûter de se dire : Je repousse tout ce qui m'empêche d'aimer mon Dieu ; je rejette toute pensée, tout désir, tout sentiment, toutes paroles

contraires à l'amour de mon Dieu ; je ne veux ni plaisirs, ni amusements capables de refroidir en moi cet amour ? Penser autrement, c'est trahir une foi qui nous impose d'autres convictions ; c'est dédaigner un Dieu que nous devrions, mais que nous ne voulons pas aimer par dessus tout.

On objecte : Vous nous proposez la perfection et la sainteté ! Et qui osera s'en plaindre ? J'ai toujours cru, m. f., que la sainteté a des charmes, et qu'il est beau d'être vertueux, d'être doux, humble, modeste, charitable, désintéressé, mortifié. L'homme du monde lui-même, qui ne pratique pas des vertus si délicates et si exquis, leur conserve néanmoins son estime ; les émanations pleines de suavité qui s'échappent de ces fleurs et arrivent jusqu'à lui sur les ailes du bon exemple, ne sont point des parfums qu'il dédaigne.

On nous propose la perfection et la sainteté ! Mais c'est nous proposer le bonheur. Le fruit de la sainteté ici bas, c'est la joie du cœur, les délices de la conscience en paix. La récompense de la vertu après cette vie, c'est le ciel. Ah ! prêtez l'oreille à ceux qui vous disent : Soyez parfaits ; parce que c'est comme s'ils vous disaient : Soyez heureux.

Que la beauté des dispositions requises pour les communions fréquentes nous anime donc à les acquérir, et que leur difficulté n'abatte point nos courages ni nos résolutions. Si nous les estimons, si nous les aimons, si nous les voulons, nous pourrions les réaliser en nous, car les difficultés disparaissent, les impossibilités tombent devant les ardeurs de l'amour, la constance et l'énergie de la volonté. Et pourquoi parler ici d'impossibilité ? Il n'est pas impossible d'aimer Dieu, de faire le bien, d'accomplir son devoir.

IV. J'aimerais donc la communion parce qu'elle m'impose un état si précieux de sainteté ; je l'aimerais encore et surtout parce qu'elle va développer en moi dans la plus riche mesure cette sainteté même qu'elle présuppose, et me combler de riches biens. Considérons les effets de la bonne communion, ils sont plus nobles que ceux de tous les autres sacrements.

Puisque Jésus-Christ y est en propre personne, son corps, son sang précieux, son âme très pure et très sainte, et sa divinité même, il faut bien dire qu'il a eu de grands desseins en l'instituant et que son intention était d'y opérer de grandes choses. Les rois de la terre ne se trouvent ordinairement en propre personne que pour les exploits importants : comment le Roi des rois, Jésus-Christ, se trouverait-il donc dans ce sacrement, si ce n'était pour y opérer en nous des merveilles dignes de lui-même ? Le trésor des grâces est ici, la source même ; l'auteur de tout bien, à qui rien n'est impossible ou difficile, s'y place pour se donner ; que ne faut-il donc pas espérer ? En conversant sur la terre, c'était son ordinaire de répandre des bienfaits sur tous ses pas ; et nul ne le quitta jamais, après l'avoir reçu, béni ou prié, sans

éprouver des effets de sa bonté. Oh non ! il ne viendra pas à nous dans l'Eucharistie, il n'entrera pas dans notre bouche et notre poitrine sans nous combler de bénédictions et de divines richesses ! L'arche d'alliance avait bien cette vertu, car Dieu bénit Obédédôm pour l'avoir reçue chez lui ; si bien qu'il prit envie au roi David de participer à ce bien. Que ne fera donc pas l'Eucharistie dans les tabernacles vivants où elle sera reçue et logée avec amour ? Les reliques des saints ont bien eu et ont encore des vertus admirables : leurs corps desséchés, leurs ossements, leurs cendres mêmes ont eu des pouvoirs prodigieux ; car les reliques du prophète Elisée ressusciterent un mort ; l'ombre seulement de saint Pierre guérissait les maladies. Quelle vertu donc incomparablement plus grande ne doit pas être dans le corps de Jésus-Christ livré à nous tout entier, enveloppé, enseveli dans notre propre corps ? Sa robe touchée par une femme malade fit surgir un miracle, et sa chair divine mêlée à la nôtre n'apporterait pas une grâce plus belle ? Ah ! si le pain que la terre nous donne sustente notre corps, si la chair des animaux qui nous servent de nourriture, répare nos forces et développe notre vie, si des plantes, même des plus humbles, ont des propriétés admirables pour nous ranimer et nous guérir, combien plus sera fortifiant le pain céleste sous les espèces duquel Jésus-Christ se donne lui-même, combien plus vivifiante la chair de l'homme Dieu, et plus réparateur son sang divin ! Ainsi tout nous l'assure, la bonne communion est faite pour opérer en nous les plus nobles effets.

V. Laissez-moi vous les nommer avec un pieux auteur. Premièrement, en ce qui regarde le corps. Ainsi qu'un roi, en entrant dans une maison pour y faire sa demeure, rend cette demeure honorable, la prend sous sa garde et lui donne quelque privilège, ainsi en est-il des corps des fidèles dans lesquels Jésus-Christ fixe sa demeure par la sacrée communion. Il les distingue et les rend honorables. La vierge Marie n'est-elle pas éternellement glorieuse pour l'avoir porté neuf mois dans son chaste sein ? La croix ne mérite-t-elle point des respects profonds pour l'avoir reçu trois ou quatre heures cloué sur ses bras, et le saint suaire, le saint sépulcre ne sont-ils pas en vénération pour l'avoir couvert ou gardé dans sa mort pendant trois jours ? Ainsi nos corps devenus des *porte-Christ* par la communion, sont eux-mêmes pleins d'une auguste dignité. La communion les fortifie aussi, soit pour agir soit pour souffrir. On voit des personnes délicates devenir robustes par le Saint-Sacrement pour supporter les veilles, les abstinences, les austérités d'une vie plus spirituelle et plus religieuse, pour endurer des travaux ou des tourments qui ressemblent aux peines du martyre. Ce sacrement donne enfin des privilèges et des immunités à nos corps, savoir : le droit à la résurrection glorieuse, pour le grand jour du réveil. Car, comme on peut accumuler droit sur droit, encore bien que les chrétiens doivent res-

susciter en vertu de leurs bonnes œuvres méritoires, ils ressusciteront aussi en vertu de leurs communions, parce que leurs corps ont été touchés par ce corps qui ne vit jamais la corruption.

Secondement, en ce qui concerne nos passions et la tyrannie des sens déçus, qui se lèvent souvent en révolts contre la raison supérieure, et causent tant de désastres et de misères dans notre vie humaine, le Saint-Sacrement opère en apaisant la violence des mouvements déréglés ; car, en augmentant la grâce sanctifiante, il augmente à proportion la charité et les vertus morales qui tiennent ces passions en bride, et maintiennent dans le devoir de l'obéissance ces sujets rebelles. Si bien que comme avec la manne il tombait du ciel une rosée, ainsi avec l'Eucharistie il vient une pluie de grâces spirituelles qui ralentit l'ardeur des passions les plus vives. C'est pourquoi la communion est un remède salutaire qui corrige les affections dépravées du corps, et qui apaise la loi cruelle de nos membres. On l'appelle à juste titre : *le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges* ; car comment n'inclinerait-il pas vers la pureté celui qui se nourrit de la chasteté même ?

Enfin, la communion opère dans la partie supérieure de nous-mêmes. Le Saint-Sacrement illumine l'esprit et lui donne la fermeté dans la foi. Il soutient l'âme, afin qu'elle ne tombe pas dans les péchés, qui sont les chutes de la conscience. Il fait croître l'âme en grâce et en vertu, car il les augmente. Il lui donne une allégresse et une vivacité spirituelle, qui lui sont d'un puissant secours pour opérer toutes sortes de biens.

Je n'ose ajouter que l'âme y trouvera des douceurs, car Jésus-Christ ne les accorde que quand il lui plaît, et il le fait quelquefois. Au moins, si elle n'apporte pas toujours le bonheur, elle apportera ce qui vaut mieux, parce que c'est plus sûr, la force et la résignation dans le malheur, le calme et la patience dans les tribulations et les peines. Jésus pourra nous refuser le miel de ses consolations, car c'est une caresse et du superflu ; il ne saura nous refuser le secours dans nos besoins, car c'est une nécessité. Que d'âmes brisées par la douleur, fatiguées par la souffrance, Jésus soutient par la communion !

Nos communions seront non seulement notre propre bien, mais encore celui de nos frères, car Jésus-Christ nous inspirera pour les autres le zèle et la charité dont il brûle lui-même, et il nous donnera la puissance de faire du bien. Dans les paroisses où l'on communie, Jésus-Christ n'est pas délaissé, la religion n'est pas morte, les pécheurs ne sont pas abandonnés. Il y a de l'espoir, parce que les bons exemples et les œuvres ne font pas défaut, et que les grâces du ciel abondent sur ce sol où vivent les amis de Jésus. Il y a de l'espérance là où Jésus hostie trouve des adorateurs, là où le précieux sang opère des fruits.

Qui pourrait donc estimer et rechercher jamais assez cet auguste sacrement, dont les effets sont

si multiples et si précieux ? Si nous étions logiques avec nos convictions chrétiennes, ah ! que nous changerions vite nos habitudes, et comme nous orienterions notre vie toute entière du côté de l'Eucharistie ! Au lieu de rester des mois, des saisons, et quelquefois des années, privés de cette nourriture admirable qui nous est tous les jours préparée par un Dieu qui nous appelle et que nous prétendons aimer, comme nous nous empresserions à la table sainte, ne regardant plus avec inquiétude et effroi les jours où il nous faut communier, mais bien plutôt ceux où nous ne pourrions pas communier !

Que Dieu donc, m. f., nous fasse la grâce d'aimer cette belle doctrine sur la communion, et nous donne le courage et l'énergie de la mettre en pratique !

PETIT SERMON POUR LA FÊTE DU SAINT ROSAIRE

*Regina sacratissimi Rosarii,
ora pro nobis.*

Reine du très saint Rosaire,
priez pour nous.

Mes frères,

C'était au commencement du XIII^e siècle. Une vieille hérésie venait de relever la tête et désolait l'Eglise de Dieu, particulièrement dans le midi de la France. Le souverain Pontife avait envoyé ses légats à ces brebis égarées pour les ramener au bercail. Le roi de France avait chargé ses plus vaillants capitaines de triompher par la force de ceux que la persuasion n'avait pu gagner. Vains efforts. Le sabre fait des conquêtes, mais ne convertit pas.

C'est alors qu'un homme de Dieu, un saint thaumaturge, Dominique de Gusman, entreprend avec un zèle tout apostolique la conversion de ces invincibles hérétiques. Il y met toute son âme. Il prie, il parle avec un accent embrasé de la plus ardente charité. De nombreux prodiges viennent au secours de sa parole, et toutefois l'œuvre de Dieu ne marchait qu'à pas lents. Un jour que le cœur de Dominique se fondait dans une prière séraphique, Marie lui apparut. Elle lui dit : « Sache, ô mon fils, que le moyen dont s'est servi l'adorable Trinité pour sauver le monde a été la salutation angélique. Si donc tu veux vaincre les cœurs endurcis, prêche mon Rosaire. »

Alors Dominique, le chapelet à la main et sur les lèvres, commence cette croisade désormais victorieuse. L'histoire rapporte qu'il convertit plus de cent mille familles.

Prêchez le Rosaire, dit le Pape encore à cette heure à tous les prêtres ; et il ajoute, en s'adressant à tous les fidèles : Récitez le Rosaire.

Qu'est-ce donc que le Rosaire ? C'est, m. f., après la sainte messe, la prière la plus excellente, parce que 1^o c'est la plus complète et 2^o la plus efficace.

I

Pour peu que nous réfléchissions aux formules qui composent le Rosaire, nous comprendrions facilement que c'est la plus complète et par conséquent la plus parfaite de toutes les prières. En effet, le Rosaire se compose de quinze *Pater* suivis chacun de dix *Ave Maria*. Or, je vous le demande, quelle bouché humaine pourra jamais exprimer ce qu'il y a de beau, de sublime, de divin dans cette oraison dominicale que les apôtres eux-mêmes recueillirent des lèvres de Jésus-Christ : *Notre Père qui êtes aux cieux* ! Dieu qui l'a composée a condensé en quelques mots tout ce que l'homme, dans son indigence, peut et doit demander au Tout-Puissant. A lui seul le *Pater* est déjà une prière parfaite, complète. Quand nous l'avons fait monter vers Dieu, nous n'avons plus rien à dire, sinon à la répéter encore et à la répéter toujours. Aussi le Rosaire la place jusqu'à quinze fois sur nos lèvres.

Si nous avons au ciel un père qui est Dieu, nous y possédons également une mère ; et cette mère, c'est Marie. Elle aussi a sa prière de prédilection : l'*Ave Maria*. Qui dira tout ce qu'il y a de beau, de sublime, de divin dans cette salutation de l'archange qui vient annoncer le salut du monde, dans laquelle sont racontées, dans le langage du ciel, toutes les gloires de Marie, toutes ses grandeurs, toute sa puissance. L'homme, en répétant ces belles paroles, n'est qu'un écho qui renvoie au ciel ce que le ciel a laissé tomber jusqu'à lui. Et le ciel pourrait-il être fermé à ces prières dont il est la source et la patrie ?

Et avant de faire monter vers le trône de Dieu ces quinze *Pater* et vers le trône de Marie ces cent cinquante *Ave Maria*, l'âme chrétienne trace sur elle-même le signe de la croix pour affirmer sa foi au mystère de la sainte Trinité. Puis elle récite le symbole des apôtres, abrégé succinct mais complet des vérités de notre sainte religion. Avouez, avec moi, qu'il n'est pas de prière plus belle, plus parfaite que le Rosaire.

Ce n'est pas tout. Saint Dominique a voulu que l'âme chrétienne ajoutât l'oraison mentale à la prière vocale ; il a voulu qu'elle suivit partout, dans les différentes phases de leur vie, le Sauveur et sa sainte Mère ; et, afin de rendre cette pratique plus facile, on a divisé les différents mystères de Jésus et de Marie en trois classes. Vous connaissez tous cette classification en mystères joyeux, douloureux et glorieux. Quand nos lèvres murmurent l'oraison dominicale et la salutation angélique, appliquons notre esprit à la douce et salutaire méditation de ces mystères. Ainsi le Rosaire sera pour nous, non seulement la prière la plus parfaite, mais encore la plus efficace.

II

La première garantie que nous ayons de l'efficacité du Rosaire se trouve dans les prières qui le composent. En effet, les deux principales sont l'oraison dominicale et la salutation angélique.

C'est le ciel qui les a dictées ; l'une et l'autre sont donc agréables à Dieu. Lorsque les hommes adressent à un monarque une supplique formulée en des termes qui expriment la pensée du prince, cette supplique est presque toujours favorablement accueillie. Pourrait-il en être autrement quand nous nous adressons à Dieu ?

Pour nous exaucer, Notre-Seigneur exige toute-fois une condition : la foi, la confiance. C'est d'ailleurs ce qui ressort de toutes les merveilles dont nous lisons le récit dans l'Evangile. Or, par la récitation du Rosaire, nous faisons d'abord acte de foi en traçant sur nous le signe de la croix ; puis, profession de notre foi en récitant le symbole des apôtres qui est l'abrégé de toute la doctrine chrétienne. Nous confessons implicitement notre faiblesse, nos misères, notre indigence, et prions Dieu de nous venir en aide, de nous fortifier, de nous secourir.

Mais c'est surtout la persévérance qui assure le succès de la prière. Or cette qualité que Dieu exige le plus souvent de l'homme qui prie, n'est nulle part plus évidente que dans la récitation du Rosaire. Nous y répétons jusqu'à quinze fois le *Pater*, et nous redisons cent cinquante fois l'*Ave Maria*. Et Notre-Seigneur et la sainte Vierge ne nous exauçeraient pas ? Oui, le Rosaire est le triomphe de l'âme sur Dieu et sur Marie, parce que c'est la parole de confiance et d'amour qu'un petit enfant redit à sa mère sans se lasser jamais.

La puissance du Rosaire pour la préservation des individus et des familles, pour le bien de la société chrétienne tout entière, a été attestée, en effet, par des événements mémorables que l'histoire impartiale a dû enregistrer. Je ne vous répéterai pas le fait de saint Dominique par lequel j'ai commencé cet entretien. Permettez-moi de vous en citer deux autres.

Au xvi^e siècle, l'Islamisme, cette religion du sang et de la volupté, lançait sur la chrétienté ses phalanges et menaçait notre vieux monde d'une ruine complète. L'Eglise qui est une mère, pouvait-elle demeurer insensible à de si grands dangers ? Elle avait alors à sa tête un religieux de saint Dominique, le saint pape Pie V. A sa voix, les chrétiens se rassemblent pour barrer le chemin à ce torrent qui se précipitait de l'Asie.

Un contre cent, pouvaient-ils espérer la victoire ? Mais Marie combattait avec eux. Son Rosaire était leur drapeau, leur étendard et leur égide. Aussi les Turcs furent-ils taillés en pièces dans la célèbre bataille de Lépante. Un siècle après, ils reviennent à la charge et s'avancent jusque sous les murs de Vienne. Cette fois, c'en est fait de la catholicité. Ne craignez pas ! La Vierge du Rosaire est encore à la tête de nos bataillons. Jean Sobieski inflige une telle défaite aux musulmans qu'ils renoncent à tout jamais à leurs barbares incursions.

A quoi bon demander à des âges si reculés des preuves de l'efficacité du Rosaire ? Notre siècle, sous ce rapport, est plus riche qu'aucun autre. Je n'en connais point qui soit aussi fertile en mi-

racles dûs à la puissance de cette prière. Depuis que Marie a daigné apparaître à Lourdes le chapelet à la main, que de merveilles opérées, chaque jour, à la fontaine miraculeusement jaillie sous son pied virginal ! Si là, à Lourdes, les âmes guérissent, ressuscitent ; si les corps retrouvent la santé, c'est à l'efficacité du Rosaire qu'il faut l'attribuer. Le Rosaire est la prière de Lourdes. On la répète sans se lasser jamais. Et avec quelle confiance et quel amour ! Ceux qui en ont été les témoins ne s'étonnent pas des prodiges qui s'accomplissent sur cette terre bénie. Si Marie se montre là plus puissante, si sa bonté maternelle y produit tant de merveilles de sa tendresse, c'est que les pèlerins lui témoignent là aussi plus de confiance et un plus filial amour. Imitons-les. Redisons sans nous lasser leur prière, le Rosaire, et ici, comme à Lourdes, l'Immaculée-Conception récompensera magnifiquement notre dévotion.

Le Rosaire, après la sainte Messe, est la plus excellente prière ; c'est la plus parfaite et la plus efficace. Le Rosaire est la prière populaire, puisqu'elle est particulièrement chère aux simples, aux humbles, aux petits, en même temps qu'elle est la dévotion des saints, des docteurs, de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus savant.

Mais outre que cette prière est efficace par elle-même, l'Eglise l'a de plus enrichie de faveurs spirituelles sans nombre ; elle a institué une fête spéciale en l'honneur de Notre-Dame du saint Rosaire ; elle a fixé cette fête au premier dimanche d'octobre ; et le souverain pontife Léon XIII nous exprime le désir que par la récitation quotidienne du chapelet, le mois d'octobre devienne désormais pour nous le mois du saint Rosaire. Ah ! c'est que le pape, du haut sommet où Dieu l'a placé, voit les maux qui ravagent les âmes et les châtiments qui planent sur le monde. Voilà pourquoi il s'est écrié : « Au Rosaire ! au Rosaire ! ». Ce n'est pas seulement une hérésie, mais toutes les hérésies résumées et condensées dans le naturalisme, qui désolent la société chrétienne et précipitent les âmes en enfer. Le socialisme fait trembler tous les états par ses sauvages revendications. Les peuples de la vieille Europe, avec leurs formidables armements, sont une menace permanente pour la paix. Voilà pourquoi le souverain Pontife qui est le père de la grande famille chrétienne, nous répète si souvent depuis quelques années : « Au Rosaire ! chrétiens ; au Rosaire ! » Ah ! je le sais, les esprits forts ricanent, au seul énoncé de ce moyen de salut. Ils se rient bien de Dieu. Quand le berger David se présente pour accepter le défi du géant Goliath, sa petite taille provoqua des sourires. Ils redoublèrent, même dans le camp d'Israël, quand on le vit s'avancer armé d'une fronde et de quelques cailloux du torrent. Et cependant David terrassa l'audacieux provocateur, parce que Dieu combattait avec lui. Eh bien ! nous aussi nous vaincrons par le Rosaire les ennemis de l'Eglise et de la société, parce que Marie combattra avec nous. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

PREMIÈRE PARTIE

Symbole

1^{er} article du Symbole

2

Origine des trois personnes divines

— *La première personne de la Sainte-Trinité a-t-elle été créée par quelqu'un ?*

— Non.

— *S'est-elle créée elle-même ?*

— Non.

— *A-t-elle été engendrée par quelqu'un ?*

— Non.

— *Procède-t-elle de quelqu'un ?*

— Non.

— *Comment donc existe-t-elle ?*

— Elle existe d'elle-même et de toute éternité.

— *Comment l'appellez-vous ?*

— Le Père.

— *Pourquoi l'appellez-vous ainsi ?*

— Parce qu'elle est le principe des deux autres personnes qui tirent d'elle leur origine.

— *La seconde personne de la Sainte-Trinité a-t-elle été créée ?*

— Non.

— *Procède-t-elle du Père ?*

— Non.

— *Comment donc existe-t-elle ?*

— Elle est engendrée par le Père.

— *Y a-t-il longtemps ?*

— De toute éternité.

— *Quels sont les noms de cette seconde personne ?*

— Elle s'appelle le Fils de Dieu, le Verbe de Dieu, ou la parole vivante de Dieu le Père.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'elle est engendrée par le Père dont elle est la vivante image.

— *La troisième personne de la Sainte-Trinité a-t-elle été créée ?*

— Non.

— *Est-elle engendrée ?*

— Non.

— *Comment donc existe-t-elle ?*

— Elle procède du Père et du Fils.

— *Depuis quand ?*

— De toute éternité.

— *Est-ce seulement du Père qu'elle procède ?*

— Non.

— *Est-ce seulement du Fils ?*

— Non, mais du Père et du Fils tout à la fois ?

— *Comment l'appellez-vous ?*

— Le Saint-Esprit, ou l'amour vivant du Père et du Fils l'un pour l'autre.

— *Pourquoi ces noms ?*

— Parce que le Père et le Fils, en se voyant si parfaits, s'aiment nécessairement, et produisent un amour éternel et vivant comme eux, qui est le Saint-Esprit.

3

Distinction des trois personnes divines

— *Ces trois personnes divines sont-elles distinctes ?*

— Oui.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire que l'une n'est pas l'autre.

— *Votre intelligence est-elle votre volonté ?*

— Non.

— *Votre volonté est-elle votre mémoire ?*

— Non.

— *Les facultés de votre âme sont donc distinctes l'une de l'autre ?*

— Oui.

— *Dans la Sainte-Trinité, le Père est-il le Fils ?*

— Non.

— *Le Fils est-il le Saint-Esprit ?*

— Non.

— *Le Saint-Esprit est-il le Père ou le Fils ?*

— Non.

— *Les trois personnes divines sont donc distinctes l'une de l'autre ?*

— Oui.

— *L'envoyé se distingue-t-il de celui qui l'envoie ?*

— Oui.

— *Notre-Seigneur nous dit, dans un endroit de l'Evangile, qu'il a été envoyé par son Père, et, dans un autre endroit, que le Père et lui enverront le Saint-Esprit.*— *Qu'est-ce que cela signifie ?*

— Cela signifie que le Fils est distinct du Père, et, qu'à son tour, le Saint-Esprit est distinct du Père et du Fils.

4

Union des trois personnes divines

— *Puisque les trois personnes divines sont distinctes l'une de l'autre, elles sont sans doute aussi séparées ?*

— Nullement.

— *Vous, Paul, vous êtes distinct de Joseph que voilà dans le banc voisin, et vous en êtes aussi séparé ; n'est-ce donc pas la même chose pour les personnes de la Sainte-Trinité ?*

— Non.

— *Pourquoi ?*

— Parce que Joseph et moi nous avons chacun notre nature, tandis que les personnes de la Sainte-Trinité n'ont pour elles trois qu'une seule et unique nature, la nature divine.

— *Les trois personnes, quoique distinctes, ne sont donc pas séparées ?*

— Au contraire, elles sont unies très étroitement dans la nature divine.

— *Notre-Seigneur nous parle-t-il de cette union des trois personnes divines ?*

— Oui ; il nous dit par exemple : « Je suis dans mon père et mon père est dans moi. »

— *Les trois personnes divines sont donc unies au point d'habiter l'une dans l'autre ?*

— Oui.

Le Père est dans le Fils et le Fils dans le Père ; le Père et le Fils sont dans le Saint-Esprit et le Saint-Esprit est dans le Père et le Fils.

— *Dans l'homme, le corps est-il distinct de l'âme ?*

— Oui.

— *En est-il séparé ?*

— Au contraire, il y a une telle union entre le corps et l'âme qu'ils sont l'un dans l'autre.

— *Dans le soleil, la lumière est-elle distincte de la chaleur ?*

— Oui.

— *En est-elle séparée ?*

— Bien loin d'en être séparée, la lumière est tellement unie à la chaleur qu'elles sont l'une dans l'autre.

— *D'où vient l'union si intime des trois personnes entre elles ?*

— De l'unité de la nature divine, commune aux trois personnes.

5

Egalité des trois personnes divines

— *Laquelle des trois personnes divines est la plus parfaite ?*

— Elles sont aussi parfaites l'une que l'autre.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'elles ont toutes les trois la même nature divine qui renferme toutes les perfections infinies.

— *Le Père n'est-il pas plus ancien que le Fils et le Saint-Esprit ?*

— Nullement.

— *Quelle en est la raison ?*

— C'est que le Fils est engendré de toute éternité par le Père, et que le Saint-Esprit procède de toute éternité du Père et du Fils.

— *Le Fils et le Saint-Esprit sont donc éternels comme le Père ?*

— Oui, le Père est éternel, le Fils est éternel, le Saint-Esprit est éternel.

— *Mais le Père est peut-être plus puissant que le Fils et le Saint-Esprit ?*

— Non encore ; le Fils et le Saint-Esprit sont tout puissants aussi bien que le Père.

— *Pourquoi ?*

— Parce que le Fils et le Saint-Esprit ont la même nature divine que le Père, et, par conséquent, les mêmes perfections infinies.

— *Les trois personnes divines sont donc égales en toutes choses ?*

— Oui ; c'est la même sagesse, la même puissance, la même bonté, la même sainteté, en un mot, les mêmes perfections.

— *N'est-il pas bien étonnant qu'il en soit ainsi ?*

— Non.

— *Et pourquoi ?*

— Parce que, chacune des trois personnes étant Dieu, et possédant tout entière la même et unique nature divine, chacune de ces trois personnes possède, par là même, toutes les perfections infinies renfermées dans la nature divine.

— *Quelle est votre conclusion ?*

— C'est que nous devons aux trois personnes divines le même respect, la même obéissance, le même amour.

6

Attributions spéciales à chaque personne divine

— *Dieu le Père a-t-il été seul à nous créer ?*

— Non, l'œuvre de la création a été accomplie par la volonté toute puissante des trois personnes divines.

— *Pourquoi donc attribue-t-on à Dieu le Père la puissance créatrice ?*

— Parce qu'il est le principe des deux autres personnes.

— *Dieu le Fils est-il seul à posséder la sagesse ?*

— Non, cette perfection appartient également au Père et au Saint-Esprit.

— *Pourquoi donc est-elle attribuée au Fils ?*

— Parce que le Fils est comme la parole du Père, parole infiniment sage.

— *Dieu le Saint-Esprit est-il seul à nous sanctifier ?*

— Non, la sanctification des âmes est une œuvre commune aux trois personnes divines.

— *Pourquoi donc notre sanctification est-elle attribuée au Saint-Esprit ?*

— Parce qu'il est l'amour vivant du Père et du Fils, et que la sanctification n'est pas autre chose que l'union de l'âme avec Dieu par l'amour divin.

— *N'y a-t-il pas, néanmoins, une œuvre qui est accomplie par une seule des trois personnes divines ?*

— Oui.

— *Laquelle ?*

— L'œuvre de la Rédemption.

Le Père, le Fils et le Saint-Esprit nous ont créés.

Le Père, le Fils et le Saint-Esprit nous sanctifient.

Mais le Fils seul nous a rachetés, parce que, seul, il s'est incarné, seul il a souffert et est mort pour nous sur la croix.

Amour, reconnaissance et gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, qui nous ont créés en nous sanctifiant !

Amour, reconnaissance et gloire au Fils, qui nous a rachetés et sauvés, en mourant pour nous sur la croix !

7

Symboles représentant les trois personnes divines

— *Les trois personnes divines ont-elles des figures ou des formes corporelles ?*

— Non, car Dieu est un pur esprit.

— *Alors je voudrais bien savoir pourquoi on représente les trois personnes divines et la Sainte-Trinité sous telle ou telle forme particulière, et vous me ferez plaisir en me l'apprenant.*

Voyons, dites-moi d'abord pourquoi on représente le Père sous la forme d'un vieillard vénérable, assis sur un trône, un globe à la main ?

— On représente le Père : 1^o Sous la forme d'un vieillard, pour exprimer sa sagesse et son éternité ; 2^o assis sur un trône, pour montrer sa qualité de

roi et de souverain Seigneur de toutes choses ; 3^o un globe à la main, afin de rappeler que le monde est son ouvrage, qu'il le soutient et le gouverne.

— *Pourquoi le Fils est-il représenté sous la figure d'un agneau immaculé et couché sur une croix ?*

— C'est pour nous apprendre, que, s'étant fait semblable à nous, le Fils de Dieu s'est laissé conduire à la mort avec la douceur d'un agneau et qu'il a racheté le monde en mourant sur la croix.

— *Maintenant, pourquoi le Saint-Esprit est-il représenté sous la forme d'une colombe ou de langues de feu ?*

— C'est parce que, dans le baptême du Jourdain, il descendit sur le Sauveur en forme de colombe, et, au cénacle, il descendit sur les apôtres en forme de langues de feu.

— *Avez-vous déjà vu, dans certaines églises, une figure particulière au-dessus de l'autel ?*

— Oui, un triangle au milieu d'un tableau.

— *Que signifie cette figure ?*

— Elle signifie la Sainte-Trinité.

— *Pourquoi ?*

— Parce que, dans le triangle, il y a trois angles ne faisant qu'un seul triangle, comme en Dieu, il y a trois personnes ne faisant qu'un seul Dieu, objet de nos adorations, de notre reconnaissance et de notre amour.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

XXIX

JÉHU (884-856) ET ATHALIE (884-878)

I. Jéhu se montra sans pitié pour les familles d'Achab et d'Ochosias. L'on demeure stupéfait devant ces atroces vengeances, et l'on a besoin de se rappeler que les rois d'Israël et de Juda non seulement ont presque tous failli à leur mission, mais n'ont été pour le peuple que d'exécrables instruments de perversion. Royauté surtout oblige, car à la conduite d'un roi sont liées les destinées de toute une nation. Il est trop haut, il ne peut descendre que par des chutes toujours mortelles pour lui comme pour ses sujets qui tombent avec lui. Et quand on réfléchit aux cruautés d'un Achab, à l'impiété des deux Joram, aux mœurs infâmes d'une Jézabel, aux crimes d'une Athalie froidement assassine de ses enfants, on se dit que la vengeance aura beau être signalée, jamais elle ne s'élèvera au niveau des forfaits.

1. De Jesraël Jéhu écrivit aux magistrats et aux principaux officiers de Samarie en ces termes : « Aussitôt que vous aurez reçu cette lettre, choisissez parmi les fils de votre roi, le meilleur, le plus vaillant, faites-le monter sur le trône de Joram son père, et venez, lui à votre tête, me combattre, si vous l'osez ! »

Ce défi audacieux les glaça d'effroi. Ils se dirent : « Deux rois puissants n'ont pu tenir devant lui,

comment lui résisterions-nous ? » — Et ils lui mandèrent : — « Nous sommes vos serviteurs. Tout ce que vous nous ordonnerez, nous le ferons, mais nous ne choisirons pas de roi. Faites tout ce qui vous plaira. » Il leur répondit : « Si vous êtes mes serviteurs, prêts à m'obéir, apportez-moi demain à Jesraël les têtes de tous les fils de votre ancien roi. »

Or il y avait à Samarie soixante-dix jeunes princes descendants d'Achab, élevés chez les principaux de la cité. On les égorgea, et leurs têtes sanglantes, déposées dans des corbeilles, furent portées à Jesraël : — « Réunissez-les, dit Jéhu, et faites-en deux monceaux qui resteront jusqu'à demain matin de chaque côté de la porte de la ville. »

On disposa ces tristes trophées, et le lendemain, au point du jour, Jéhu dit au peuple rassemblé : — « Vous êtes justes. J'ai conspiré contre mon maître Joram, et vous, vous avez fait mourir les enfants d'Achab. Voyez que pas une seule parole de Jéhovah contre cette maison maudite n'est tombée à terre. Jéhovah a accompli tout ce qu'il avait annoncé par la bouche de son serviteur Elie. » — Le peuple l'écoutait, soumis et terrifié.

Jéhu, le fier justicier, était aussi, comme on le voit, un politique cauteux, sachant qu'on peut faire dire au peuple tout ce qu'on veut. Il n'usa que trop de ce cruel et facile procédé. Il rechercha à Jesraël tous ceux qui avaient été attachés à la maison d'Achab, principaux de la cité, amis, prêtres, et les fit périr tous, jusqu'au dernier.

2. Ensuite il se dirigea vers Samarie, méditant de nouvelles vengeances. En chemin, près d'une cabane de berger, il rencontra comme une caravane qui stationnait : — « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il. — « Nous sommes les frères et les proches parents d'Ochosias, répondirent les hommes de la troupe, et nous descendons à Jesraël pour saluer les fils du roi, les fils de la reine. » — « Saisissez-moi ces gens-là, » cria Jéhu. — Ses guerriers les prirent et les égorgèrent au nombre de quarante-deux, près d'une citerne voisine. Ceux-là aussi étaient du sang maudit d'Athalie et de Jézabel. La justice de Dieu n'en épargna pas un seul.

3. Il poursuivit sa marche. Plus loin il aperçut Jonadab, fils de Réchab, qui venait à sa rencontre. Jéhu en voyant cet homme droit, disciple d'Elisée, personnage que tout Israël vénérât pour sa vie austère et sa probité, arrêta son char, le salua avec bienveillance et lui dit : — « Ton cœur est-il bon comme le mien l'est pour toi ? — Oui, répondit Jonadab. — Alors donne-moi la main. » — Et il prit la main de cet homme de Dieu et le fit monter sur son char à côté de lui : — « Viens avec moi à Samarie, ajouta-t-il, et tu verras mon zèle pour Jéhovah. »

Disons un mot en passant de cet homme vénérable devant lequel s'incline le fier Jéhu. C'est le

type du patriarcat, qui exerce sur ses enfants une autorité paternelle et royale. Il ordonna à ses descendants, nous rapporte Jérémie, de ne jamais boire de vin, de ne point bâtir de maisons, de ne pas semer de grain, ni planter de vignes, et de demeurer toute leur vie sous des tentes. Pour eux cet ordre fut sacré. Trois cents ans plus tard ils observaient encore strictement cette règle. Ils ne quittèrent leurs champs que pour se réfugier à Jérusalem à l'approche de Nabuchodonosor; encore y habitèrent-ils sous leurs tentes. Pendant le siège, Dieu ordonna à Jérémie de les amener au temple et de leur offrir du vin. Ils vinrent, mais refusèrent de boire : — « Jonadab, notre père, dirent-ils, nous a défendu de boire du vin et nous lui avons obéi jusqu'aujourd'hui, nous et nos femmes, nos fils et nos filles. »

— Parce que vous avez obéi aux paroles de Jonadab, votre père, et observé ses ordonnances, reprit Jérémie, la race de Réchab ne cessera jamais de produire des hommes qui me serviront fidèlement (Jér. xxxv.).

Cette promesse s'est accomplie, et les Réchabites vivent encore, fidèles aux lois de Moïse, et aux préceptes de Jonadab. Le 30 novembre 1860 un voyageur, M. Pierrotti, rencontra un de leurs campements à neuf lieues au sud-est de la mer Morte, sur la route de Damas à la Mecque. Jacob, chef du camp, un homme bien vêtu, de taille imposante, au visage intelligent et doux, au regard vif et assuré, l'accueillit et lui raconta l'histoire de sa tribu : « Nous sommes, dit-il, les Beni-Réchab ; nous vivons sous les institutions de Jonadab, son fils. Nous sommes quarante mille, peut-être davantage. Notre langue est l'hébreu. Dieu nous garde depuis des siècles, il continue à nous garder. Toute autre protection est inutile. Au désert nous avons le nécessaire, et nous ne voulons être que les serviteurs de Dieu. » Et il montra au voyageur un Pentateuque manuscrit, en hébreu, leur code de famille. M. Pierrotti leur offrit un peu de raki ou d'eau-de-vie ; ils refusèrent en disant : « Notre loi nous défend cela. » Le camp était disposé en cercle ; au centre les animaux : belles juments, chevaux agiles, dromadaires magnifiques. Toutes les tentes paraissaient bien conditionnées, elles n'abritaient pas des misérables. (*La Palestine actuelle*).

Les Juifs sont dispersés aux quatre vents. Nulle part ils n'ont, sur un sol à eux, une pierre où reposer leur tête. Mais les Réchabites vivent en corps, en famille, en tribu. Saint Jérôme les regardait comme les prédécesseurs des premiers solitaires chrétiens, et nous voyons dans leur merveilleuse conservation une preuve formelle que les siècles passent avec les peuples et les empires, mais que seule la parole de Dieu demeure et s'accomplit.

4. Jéhu entra donc à Samarie, ayant à ses côtés, sur son char, Jonadab, l'homme de Dieu. Son zèle pour Jéhovah se signala bientôt, mais par les cauteleuses habiletés qui lui étaient pro-

pres. Il réunit le peuple en une assemblée plénière, et dit avec une feinte piété pour Baal : — « Achab n'a pas rendu à Baal un culte digne de ce grand Dieu, je veux faire mieux que lui. Amenez-moi tous les prophètes, serviteurs et prêtres de Baal, parce que j'entends lui offrir un sacrifice splendide. Celui qui y manquera sera puni de mort. Je veux consacrer à votre Dieu un jour de fête saint et solennel. »

Tous accoururent de toutes les villes, de toutes les tribus, heureux d'offrir aussi leurs hommages à un prince si zélé pour le culte de Baal. Le temple fut bientôt rempli, et ils attendaient, joyeux, revêtus de leurs plus beaux ornements. Jéhu entra et leur dit : — « Prenez garde qu'il ne se soit glissé parmi vous quelques serviteurs de Jéhovah. Je veux qu'il n'y ait que des prêtres de Baal. » — Ces précautions prises, comme ils commençaient à offrir leurs victimes, à brûler leurs holocaustes, Jéhu fit cerner le temple par quatre-vingts guerriers, à qui il donna cet ordre : « Quand le sacrifice sera terminé, entrez au temple et faites passer par le glaive tous les adorateurs de Baal. S'il en échappe un seul, votre vie répondra de sa vie. »

Les soldats entrèrent donc hardiment, l'épée haute, en firent un vaste carnage, puis jetèrent dehors les cadavres. Alors, dans l'ardeur qui les animait ils se portèrent sur le temple de Baal, au dessus de la montagne voisine, en arrachèrent l'idole qu'ils réduisirent en cendres, et le rasèrent jusqu'aux fondations. Jéhu le convertit en lieux publics, se faisant le justicier même de cette place souillée par l'infamie, même de ces pierres profanées.

II. Pendant ce temps Athalie, de son côté, inconsciemment achevait sur la maison de Juda l'œuvre de Jéhu et devenait l'exécutrice des vengeances divines. Cette femme atroce détestait d'instinct la race pieuse de David, professant pour elle une de ces haines folles qui ne s'expliquent que par une possession diabolique. Lorsqu'elle vit toute sa famille, à elle, exterminée par Jéhu, sa mère broyée sous les pieds des chevaux, les têtes des soixante-dix princes exposées en deux funèbres trophées à la porte de Jesraël, sa haine se tourna en fureur. Quand elle eut rendu à son fils Ochosis les honneurs de la sépulture royale, mue plus encore peut-être par cette folie furieuse que par l'ambition, elle se leva et fit égorger tous ses petits-fils, donnant cet exemple épouvantable et inouï d'une aïeule qui se baigne dans le sang des enfants de son fils. Un tel forfait ne garde rien d'humain ; l'action, la possession de Baal est manifeste.

Josabeth, sœur d'Ochosis, mais d'une autre mère que lui, et épouse du grand prêtre Joiada, heureusement veillait sur la lampe de David, prête à mourir. Pendant que les sicaires massacraient ses neveux, fils de roi, elle entra, prit à la dérobée un petit enfant laissé pour mort, Joas, dernier rejeton d'Ochosis, l'emmena secrètement

avec sa nourrice et l'arracha ainsi à la fureur sauvage d'Athalie.

Celle-ci ne savait pas que le temple recélait un fils de David. Elle régna six ans, contente et superbe, jouissant en paix du fruit de ses crimes. Mais quand le petit Joas eut atteint sa septième année, sans que le secret de sa présence eût transpiré, le grand prêtre, voyant le peuple lassé de subir le sceptre de cette reine de sang, réunit un jour dans sa maison attenante au temple, cinq des centurions les plus dévoués de l'armée, et leur découvrit son secret. Il leur montra l'enfant et leur dit : « Voici le fils de vos rois. C'est lui qui doit régner, ainsi que Jéhovah l'a promis à David. » — Et comme tous regardaient avec attendrissement ce doux et frêle enfant, cherchant sur son visage les traits héréditaires de David son aïeul, il ajouta :

— Vous, prêtres et lévites, vous vous partagerez en trois bataillons. Le premier restera au temple pour y remplir les saintes fonctions et en défendre l'accès au peuple ; le second cernera le palais de la reine ; le troisième veillera à la grande porte de l'Orient. Des lévites choisis feront au roi une garde d'honneur, le glaive à la main, quand je le présenterai au peuple.

Puis il remet aux conjurés des lances, des boucliers et des épées que David autrefois avait déposés au trésor royal. Le sabbat suivant chacun est à son poste. Devant le pylône du temple, dans la cour supérieure, des prêtres, des gardes armés, rangés en deux cercles, entourent l'autel des holocaustes, pendant qu'une foule immense, parmi laquelle circulent d'heureuses rumeurs, assiège les parvis. Tout à coup le jeune roi paraît ; des lévites, portant haut leurs armes, l'entourent. A côté de lui, s'avance le grand prêtre qui l'élève sur un trône, dépose sur son front le diadème de David, le revêt des ornements royaux, et, après lui avoir remis le livre de la loi, verse l'huile sainte sur sa tête.

— « Voilà votre roi ! » s'écrie-t-il.

Et il s'incline devant lui avec respect, ses fils l'imitent, les centurions applaudissent, de tous les yeux coulent des larmes de joie ; le peuple ému, et par le souvenir magique de David et par la vue de cet humble et royal enfant inespérément arraché au massacre et beau comme l'espérance, ne peut contenir son enthousiasme, et de toutes les poitrines s'échappe, puissante comme la voix du tonnerre, cette formidable acclamation : « Vive le roi ! »

De son palais Athalie a entendu les échos de la clameur populaire. Elle accourt, pénètre hardiment dans le parvis des prêtres et voit devant elle, tout à l'entrée, Joas debout sur son trône, protégé par des hommes d'armes, entouré des princes du peuple qui l'acclament, des lévites dont les uns jouent de la trompette et du kinnor, les autres chantent des hymnes de triomphe. Alors elle déchire avec rage ses vêtements et s'écrie : « Trahison ! trahison ! »

D'un geste impérieux Joas commande aux centurions : « Entraînez-là, dit-il, hors du temple. Son sang ne doit pas souiller le temple de Jéhovah, et s'il est des partisans qui la suivent, mettez-les à mort ! »

Les soldats s'emparent d'Athalie et la poussent vers le passage des Cavaliers où elle tombe égorgée. Ensuite la multitude se précipite vers le temple de Baal, renverse ses autels, met en pièces son idole, et immole aux pieds de son image infâme Mathan, le grand prêtre. Alors seulement le peuple conduit Joas au palais de ses pères. Le jeune roi quitte le temple qui a abrité son enfance et se dirige, entouré des centurions fidèles, des *Phelethi* et des *Cerethi*, et de toute la foule en délire de joie, vers la maison de son aïeul. Il s'assied sur le trône de David, ayant à ses côtés Joïada qui lui continuera ses leçons royales ; et Jérusalem, d'une seule voix, lui jure fidélité, heureuse d'être délivrée du joug atroce d'Athalie et de vivre désormais en paix, sous un sceptre aimé.

Joas n'avait que sept ans (878). (4 Reg. xi. ; 2 Par. xxiii).

III. 1. Justice complète était faite en Juda et en Israël par les mains du grand prêtre Joïada et du roi Jéhu. Mais celui-ci s'arrête à mi-chemin de sa mission. Dieu voulait faire de lui un justicier d'abord, puis un restaurateur du culte religieux en Israël. Jéhu se contenta du premier rôle qui convenait merveilleusement d'ailleurs à son caractère fier et implacable. Il fut récompensé du zèle qu'il avait déployé contre l'odieuse maison d'Achab : « Puisque tu as exécuté contre elle, lui dit Jéhovah, les vengeances que j'avais au cœur, tes enfants règneront jusqu'à la quatrième génération sur le trône d'Israël. »

Puis, cet homme si énergique à l'action, au lieu de donner la forme et l'impulsion à son peuple, suivit ses vieux errements idolâtriques. Il avait détruit le Baal de Samarie, mais il garda les veaux d'or de Dan et de Béthel, établis par Jéroboam, et lui-même parut les adorer. Il continua aussi les fautes politiques de son prédécesseur. Pour se défendre contre le hardi Hazaël de Damas, il implora le secours du roi d'Assyrie : — « Ephraïm est allé vers Assur, dira plus tard Osée avec amertume, il a appelé le roi ennemi, mais celui-ci ne vous guérira point, il ne pansera pas votre plaie. Vous serez transportés à Assur comme tribut au roi ennemi. » (Osée v, 13, x, 6).

Or il fallut payer l'intervention de Salmanasar. L'obélisque de Nimroud nous raconte longuement les victoires du roi d'Assyrie. Il passa vingt et une fois au moins l'Euphrate, assiégea Hazaël dans Damas sa capitale, ravagea ses plantations et lui fit des prisonniers sans nombre. Mais le même obélisque nous représente aussi Jéhu, fils d'Amri, — c'est-à-dire roi du pays d'Amri — baisant la terre et prosterné aux pieds de son dur bienfaiteur. Treize messagers le suivent chargés d'offrandes, dont l'inscription nous fait l'énu-

mération comblante : « Tribut de Jéhu, fils d'Amri : argent, or, lames d'or, coupes d'or, boucliers d'or, vases d'or, ustensiles royaux, sceptres pour la main du roi, bâtons ; cela je l'ai reçu ! » Voilà ce qu'Ephraïm fut contraint de donner pour se faire défendre : *munera dederunt amatoribus*. (Osée, VIII, 9.)

Et quand Salmanasar avait repassé l'Euphrate, Hazaël recommençait ses formidables razzias sur la rive gauche du Jourdain, « saccageant le pays de Galaad, Gad, Ruben, Manassé, depuis Basan jusqu'à Aroër, sur l'Arnon » (IV. Reg. x, 33) et accomplissant ainsi les terribles prédictions qui avaient fait pleurer Elisée. C'est en vain que Jéhu se ruinait en présents ; il était mal défendu, l'Assyrie était trop loin.

La seconde partie de son long règne de vingt-huit ans ne tint pas les promesses de la première. Dieu « se lassa de lui », et ce prince n'a laissé dans l'histoire que le souvenir d'un homme qui était fait pour accomplir de grandes choses et qui n'en eut pas la force. Il ne se consacra pas à sa mission « de tout son cœur » (4 Reg. x, 31).

2. Son fils, Joachas, lui succéda et occupa le trône seize ans (856-846). Jéhu n'avait pas eu le courage de faire le bien, Joachaz se précipita tête baissée dans l'impiété de Jérusalem. La colère de Dieu éclata, terrible. Hazaël envahit Ephraïm après avoir passé le Jourdain en conquérant, il battit en toute rencontre les armées du roi d'Israël à qui il ne resta que dix chariots de guerre, cinquante cavaliers et dix mille soldats. Jamais Samarie n'avait subi une telle humiliation, un tel soufflet.

Joachaz comprit pourtant que c'était la main de Jéhovah, et non celle d'Hazaël, qui l'accablait. La voix d'Elisée sans doute ébranlait les échos de sa conscience et réveilla sa foi. Il se mit à prier sincèrement. Alors le Seigneur touché et de son repentir et des désastres qui pesaient sur Israël lui envoya un sauveur, — Salmanasar sans doute, qui une fois de plus avait franchi l'Euphrate et menaçait Damas.

Les Syriens lâchèrent leur proie, et Israël, longtemps broyé comme on broie le grain dans l'aire, put respirer quelque temps sous ses tentes paisibles. Son roi, digne fils de Jéhu, se montra moins impie sans doute, mais avec l'inertie qui caractérise les natures violentes lorsque tombent leurs impétueux élans, il laissa subsister les veaux d'or de Jéroboam ; et, cédant lui-même aux infâmes séductions, garda l'impur bocage de Baal au milieu même de la cité de Samarie. Aussi Hazaël, l'instrument de la justice de Dieu, reprit-il ses terribles et ruineuses incursions (4 Reg. XIII, 22), à chaque fois lui détruisant une armée, lui enlevant ses meilleures villes.

3. Cependant Dieu ne voulait pas encore anéantir ce beau royaume, tout coupables qu'étaient ses princes ; il lui donna même un roi meilleur que Joachaz, Joas en qui l'on vit renaître l'audace et le hardi coup d'œil de son aïeul Jéhu (840-825).

Il aimait sans doute à prendre les conseils d'Elisée, qui n'était plus alors qu'un vieillard, toujours écouté et vénéré, mais penchant visiblement vers le tombeau. Le bruit se répandit soudain que le vieux prophète allait mourir. Joas d'Israël accourut en pleurant et il ne cessait de répéter : « O mon père ! O mon père ! Vous qui êtes le char d'Israël et son conducteur, qu'allons-nous devenir sans vous ? »

— « Apporte-moi un arc et des flèches, » dit Elisée. Et quand on les eut déposés sur sa couche : « Mets la main sur cet arc, » dit-il au roi. Puis il appliqua ses mains débiles sur les mains du jeune prince, et ajouta : — « Ouvre la fenêtre de l'Orient, et lance une flèche. » — Joas obéit : — « C'est la flèche de Jéhovah, dit le prophète, la flèche du salut contre la Syrie. Tu frapperas Aram dans Aphec, jusqu'à extermination. »

Il dit encore : « Prends des flèches et frappe-en la terre. » Le roi croyant à un caprice de vieillard frappa mollement le sol trois fois, et s'arrêta. — « Si tu avais frappé cinq, six ou même sept fois, s'écria le prophète indigné, tu aurais frappé Aram jusqu'à l'anéantir. Puisque tu as manqué de foi, tu ne remporteras que trois victoires. »

Alors en effet mourut Hazaël, le redoutable ennemi de Samarie. Joas attaqua son fils Benhadad, le battit dans trois rencontres signalées, et lui reprit toutes les villes qui avaient été enlevées à Joachaz.

Elisée aussi mourut et fut enseveli avec grand honneur. Cette même année, des bandes de Moabites envahirent le pays. Un jour, des Israélites qui allaient enterrer un homme, apercevant tout à coup des brigands, s'enfuirent, après avoir jeté le cadavre dans le sépulcre du prophète. Au contact de ces ossements sanctifiés le mort ressuscita. Dieu voulait que son serviteur fût glorieux jusque dans son tombeau.

Admirable prophète, en qui reposa tout entier l'esprit d'Elie. Moins grand que son maître, comme lui pourtant il fit des miracles, parla énergiquement aux rois sans trembler ni reculer. Comme lui il dirigea avec autorité le char d'Israël. Si l'un était de la race des violents qui soulevaient le monde et ravissent le ciel, l'autre était de ces « bienheureux doux » qui attirent et possèdent tous les cœurs.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 septembris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XXVI

VERTU DE CHARITÉ

12^e L'Envie

Invidia autem diaboli peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors.
(Rom.)

Mes bien chers frères,

L'oubli de Dieu engendre fatalement le mépris de l'homme; et du mépris à la haine il y a moins loin que du Capitole à la roche Tarpéienne. Un auteur contemporain l'a dit excellemment : « Livré à lui-même, l'homme sent une horrible incapacité de connaître et d'aimer. Les ténèbres enveloppent son esprit, un mur d'airain repousse son cœur. Voilà l'immense misère de cette créature si belle et formée avec tant de soin. L'homme ne connaît pas Dieu, et il n'aime pas l'homme. Que dis-je, il ne l'aime pas ! Il le hait avec passion, il l'opprime avec délices ! »

Ainsi l'oubli de Dieu et le mépris de l'homme, la haine de Dieu et l'oppression féroce de l'homme ne sont pas moins réciproques que les deux foyers d'une ellipse.

Dans le plan primitif, l'homme avec toutes les forces de son corps, les facultés de son esprit, les désirs de son cœur, les puissances et les énergies de son âme, était comme une circonférence dont le centre unique et souverainement attractif était Dieu. L'orgueil est venu bouleverser cette magnifique ordonnance première. L'homme voulut se substituer à Dieu, et devenir à lui-même son centre; et non seulement il ne put maintenir dans la dépendance ce qui est hors de lui, il ne put maintenir l'équilibre en lui-même. L'égoïsme prit la place de la charité; du même coup le rapport du centre à la circonférence se trouva rompu, tout ordre fut détruit; le même orgueil qui emportait l'homme loin de Dieu le séparait irrémédiablement de ses semblables; l'égoïsme produisit son fruit, et à l'amour, qui unit et vivifie, succéda l'odieuse et basse envie qui divise et qui tue.

I

Bien que l'homme déchu soit enclin naturellement à l'envie et que, en dehors de la loi évangélique, elle ait présidé à peu près seule au mouvement des affaires humaines, néanmoins ce vice a quelque chose de si manifestement répugnant à la raison et au cœur que les païens eux-mêmes n'ont point trouvé de couleurs assez sombres pour le peindre dans toute sa hideur. Du plus loin que nous l'apercevons dans leurs tableaux, nous la reconnaissons à la pâleur et à l'abattement de son visage, à ses traits amaigris, à la sueur froide qui baigne son front. Sa démarche est tantôt hésitante et tantôt saccadée; souvent elle frappe la terre

d'un pied sec et dur. Un feu sombre luit dans ses yeux qui ne regardent jamais en face, et l'on sent qu'il lui brûle au-dedans les moelles et lui dessèche le sang dans les veines. Sa bouche refuse toute nourriture, ses yeux tout sommeil; le moindre succès d'autrui empoisonne ses jours et lui fait grincer fiévreusement des dents. En revanche, tout malheur qui frappe les autres distend un peu ses lèvres; c'est le seul sourire qu'elle connaisse, l'éclat d'une joie maligne. Un bourreau intérieur lui déchire sans relâche les entrailles, ou plutôt elle est à elle-même son propre bourreau.

C'est peut-être de tous les vices inhérents à notre pauvre humanité celui qui a inspiré aux païens l'horreur la plus persévérante. Il va sans dire que les docteurs chrétiens vont plus loin encore sur ce point que les penseurs du paganisme, philosophes ou poètes. Saint Basile, saint Cyprien, saint Chrysostôme et les autres mettent ce vice bien au-dessous de l'avarice qui accumule les trésors, mais du moins n'empêche pas les autres d'aimer aussi l'argent; bien au-dessous de l'adultère qui, après tout, cherche une volupté réelle, quoique impure, et consomme en peu de temps sa malice; tandis que l'envie se ronge elle-même sans aucun profit, et, même après avoir vu sa haine satisfaite, ne pardonne jamais.

Vice absolument satanique, et aussi contraire à la nature qu'à la volonté de Dieu. En effet, Dieu est essentiellement bon; il est le principe et la source de toute bonté. La source de la bonté ne saurait être avare; elle a répandu ses eaux sur toutes les natures intelligentes. Dieu a créé l'homme bon, et de plus il lui a fait une loi de la bonté. Il a généreusement dispensé aux hommes ses grâces et ses biens, mais en leur faisant du même coup un devoir de la générosité, de l'amour envers leurs semblables : *mandavit unicuique de proximo suo*.

Pour mieux leur inculquer cette obligation essentielle d'être bons les uns aux autres, il les a fait tous frères, en les tirant tous d'un même couple, afin qu'ils fussent portés par la nature même à s'entr'aimer. Et comme si ce n'était pas encore assez de toutes ces précautions, à la loi de la nature et au commandement de sa volonté, il a ajouté la sanction du châtement, en frappant lui-même d'une punition terrible le premier péché que l'envie fit commettre parmi les hommes.

Dans l'évangile, Notre-Seigneur donne à ce précepte de la charité et de la générosité envers le prochain une force nouvelle. Non-seulement il veut que le chrétien traite bien ses amis et soit miséricordieux envers les pécheurs et les pauvres; mais il exige encore qu'il aime sincèrement ses ennemis, qu'il prie pour ses calomniateurs et ses persécuteurs, qu'il rende en toute circonstance le bien pour le mal, en un mot qu'il fasse aux autres ce qu'il aimerait qui lui fut fait à lui-même. L'évangile n'est donc, à le prendre dans son fond et dans sa moëlle, qu'une loi d'amour et de dévouement. Et pour lui donner une force tout à fait irrésistible.

sistible, Notre-Seigneur se met lui-même dans la personne de nos semblables, et nous dit sans ambages : « Tout ce que vous avez fait à ceux-ci, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Or, en face de ce double miroir de la loi de nature et de la loi évangélique, mettez l'envieux, et comparez. Quelle horrible dissemblance ! Non seulement l'envieux n'aime personne, il hait tout le monde ; il regarde le bien du prochain comme son propre mal, et le mal d'autrui comme son propre bien. Tout est l'objet de sa basse jalousie : les richesses, les honneurs, les talents, les vertus, les dons même et les grâces de Dieu. Son frère a du succès, ses affaires vont bien, les bénédictions du ciel sont visiblement sur lui ; d'ailleurs il est simple, modeste, bienveillant et serviable à tous. Au lieu de s'en réjouir et de bénir Dieu dans son cœur, l'envieux ne se possède plus ; le repos fuit sa demeure ; un insupportable et odieux malaise le suit partout ; ses joues se creusent, ses yeux se cavent, son cœur est angoissé : « Mon frère réussit ! ah ! que je suis à plaindre ! Et qu'a-t-il fait pour mériter tant de bonheur ? Où sont ses qualités ? ses talents ? ses vertus ? Que pourrai-je donc faire pour enrayer sa prospérité ?... » Et il se lamente, il gémit, il n'est rien qu'il ne tente pour nuire à son frère.

Mais que celui-ci vienne à tomber dans quelque disgrâce, dans quelque infortune méritée ou non, même dans le péché, même dans le crime, oh ! alors, son cœur se dilate, il respire à l'aise, une joie féroce anime son regard, et sa langue distille à flots un venin subtil qui achève de tuer le malheureux.

Mais, misérable, dit Notre-Seigneur, ne voyez-vous pas que c'est moi que vous accablez ? moi que votre tristesse offense autant que votre indigne joie ? C'est ma conduite même que vous blâmez ! Quoi ! votre œil est mauvais parce que je suis bon ! C'est donc à la mort que vous courez, à elle que vous êtes destiné ; car il est impossible que l'envieux entre jamais dans la vie, — *non potes simul et invidere et vivere*, — puisque le fruit et le terme naturel de l'envie, c'est la mort.

Il est facile d'ailleurs de s'en convaincre en jetant un coup d'œil même rapide sur l'histoire du monde.

II

Le jour même de la création, mes frères, vers l'heure où le soleil s'apprête à décliner, dans la paix enchantée du paradis terrestre où tout est encore tout neuf, j'entends avec effroi retentir un cri de désespoir : « C'est le serpent qui m'a trompé ! *Serpens decepit me !* » et une voix terrible prononce aussitôt une sentence qui fait frémir : « Vous mourrez de mort ! » Vous mourrez de la mort du corps comme vous êtes déjà morts de la mort de l'âme. Ce cri désespéré sort de la gorge palpitante d'une femme, de notre première mère ; et cette sentence effroyable, c'est Dieu qui la laisse tomber. Dieu punit de mort nos premiers parents, parce qu'ils ont péché ; mais

pourquoi ont-ils péché ? par l'impulsion envieuse de Satan, *serpens decepit me*. C'est donc l'envie qui est la cause initiale de la mort : *Invidia autem diaboli peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors*.

Mais la mort n'est pas venue seule, elle a amené avec elle tout son hideux cortège de tribulations, de souffrances, de maladies, d'angoisses et de misères. Descendez à pas lents la suite des siècles, depuis le bannissement d'Adam des joies de l'Eden ; suivez l'humanité exilée et errante dans l'innombrable multitude de ses voies et de ses sentiers, comptez une à une toutes ses douleurs, notez toutes ses plaintes, tous ses gémissements, tous ses douloureux silences, recueillez toutes les larmes qu'elle a versées, les flots de sang qu'elle a répandus sur tous les chemins, sur toutes les plages ; énumérez les famines, les guerres, les pestes, tous les fléaux, tous les désastres causés par la colère de Dieu, la méchanceté de l'homme ou la fureur des éléments, et dites, sans crainte de vous tromper, devant cet amoncellement prodigieux de misères sans nombre et sans nom : Tout cela, ce sont les fruits de l'envie, parce que ce sont les fruits du péché : *Invidia autem diaboli peccatum in hunc mundum intravit*.

La première goutte de sang humain qui ait rougi la terre et crié vers le ciel a été répandue par la main de l'envie, et c'était le sang d'un frère ! « Et le Seigneur regarda Abel et ses présents, mais il ne regarda point Caïn, ni ses offrandes. Alors Caïn entra dans une rage jalouse et son visage en fut tout abattu. Et le Seigneur lui dit : Pourquoi cette colère et ce grand abattement. Si tu fais le bien, n'en seras-tu pas récompensé ? Mais Caïn dit à son frère : Allons dehors ! et une fois dans la campagne, Caïn se jeta sur son frère Abel, et le tua. »

L'envie engendre la mort. Par envie Esaü machina la mort de son frère Jacob ; par envie, les fils du patriarche jettent leur frère Joseph dans une citerne pour le faire mourir, puis le vendent à des marchands ; par envie, Saül cherche à percer David de son épée. Mais pourquoi nous arrêter à ces exemples qui, au fond, ne sont que des figures ? La plus grande et la plus douloureuse immolation que le monde ait jamais vue, le plus odieux de tous les meurtres, une effusion de sang qui fit trembler la terre, pâlir le soleil, pleurer les anges, et frémir les démons eux-mêmes, la mort sanglante du Fils de Dieu sur le calvaire, n'est-elle pas le fruit de l'envie ? *Sciebat Pilatus quia per invidiam tradidissent eum* ; c'est par envie que les Juifs avaient livré Jésus, c'est par envie qu'ils le crucifièrent et insultèrent à son agonie : « Ah ! il se dit le Fils de Dieu ! Voyons donc ! qu'il descende maintenant de la croix ! »

Non seulement, poussé par l'envie, l'homme tuera l'homme en détail, mais les peuples et les nations s'égorgeront en masse. Quelle est la vraie cause de toute guerre, de tout massacre, de toute révolution ? l'envie. Envie des souverains contre les souverains, des peuples contre les peuples, des

tribus contre les tribus, des castes contre les castes, des classes contre les classes. Et qué sont en réalité ces grands conquérants qui ont gravé leur nom dans l'histoire avec la pointe de leur épée : Sésostris, Alexandre, César, Napoléon, si ce n'est de gigantesques envieux ? des envieux qui ne pouvaient supporter d'avoir des supérieurs et pas même des égaux. Ne me parlez pas de louable émulation, de légitime ambition ! Je ne puis voir là que de beaux noms inventés exprès pour cacher un sentiment très vil et très bas. Le laurier qui empêchait Thémistocle de dormir s'appelait de son vrai nom l'*Envie*.

Que ce vice odieux se soit établi parmi les païens, cela peut à la rigueur se comprendre ; mais parmi les chrétiens, cela ne se conçoit plus. Les hommes ne sont-ils pas assez malheureux par la seule condition de leur nature, pour se souhaiter encore et se faire mutuellement du mal ? Songeons, chrétiens, que cette vie ne dure qu'un jour, que ses joies sont trompeuses, ses gloires frivoles, ses biens fragiles et passagers, ou plutôt que ses joies ne sont pas des joies, ni ses gloires des gloires, ni ses biens de véritables biens. Rappelons-nous qu'il n'y a de bon et de solide que ce qui élève l'âme : la vertu ; et ce qui échappe au temps, aux voleurs et aux yers : les biens invisibles. Mais rappelons-nous aussi que la vertu et la récompense de la vertu nous viennent de Dieu, et non pas de nous-mêmes : *Quid habes quod non accepisti ?* Disons-nous souvent que nous faisons tous partie d'une seule famille dont Dieu est le chef et le père ; que notre Père est assez riche de grâces pour nous combler tous, et assez riche de gloire pour nous récompenser tous ; que l'on ne peut arriver à la gloire que par le bon usage de la grâce, ni bien user de la grâce que par la charité.

Et cette pensée tuera en nous l'envie et nous apprendra à faire ici-bas tout le bien que nous pourrions à ceux que Dieu aime autant qu'il nous aime, pour qui Jésus-Christ est mort comme il est mort pour nous, qu'il a rachetés au même prix que nous, et avec lesquels nous sommes appelés à ne faire qu'une seule âme et qu'un seul cœur dans l'amour de Dieu pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

DU SILENCE ET DU RECUEILLEMENT

On rencontre parfois des maisons abandonnées et dans un état voisin de la ruine. Sans portes ni fenêtres, ouvertes à tous les vents, elles ne sont même plus habitables. Ce qu'on y déposerait deviendrait une proie facile pour les voleurs. A peine peuvent-elles servir de refuge passager aux mendians, aux vagabonds, aux oiseaux de nuit. Triste et frappante image de l'âme dissipée qui ne sait ni garder le silence, ni se recueillir. Exposée à toutes les pensées, à tous les désirs, aux rêveries

d'une imagination désordonnée, la vertu chrétienne ne saurait l'habiter. Elle n'est occupée que par les bruits du dehors, par les futilités du monde ; le vent des passions y souffle librement ; les bonnes pensées, les pieux désirs que la grâce y dépose sont aussitôt pillés, emportés par les passants, c'est-à-dire par les préoccupations mondaines, par les affections terrestres. Comment Notre-Seigneur pourrait-il établir sa demeure dans une telle âme ?

C'est un principe de la vie chrétienne que l'esprit du bon Dieu n'aime habiter que les cœurs paisibles, vivant dans le calme et la tranquillité. C'est un fait d'expérience attesté par tous les saints qu'une âme agitée, troublée par le bruit des passions, absorbée par les choses extérieures, n'entend pas la parole de Dieu. Il vaudrait peut-être mieux dire que Dieu ne lui parle guère, et que, quand il lui parle, le bruit du monde étouffe sa voix et l'empêche d'être entendue. Aussi, voyons-nous toujours Dieu conduire dans la solitude les âmes d'élite auxquelles il veut se manifester et faire accomplir de grandes choses : « Je conduirai l'âme dans le désert, avait-il dit dans nos saints livres, et je lui parlerai au cœur. »

Il importe grandement aux âmes qui veulent faire des progrès dans la vertu de ne jamais oublier la nécessité du silence et du recueillement, sous peine de n'être que d'affreuses masures spirituelles en ruines, sans portes ni fenêtres, et que Dieu n'habitera jamais. Ce silence et ce recueillement ne consistent point comme on pourrait le croire à se retirer du monde, à s'ensevelir dans un couvent, à se condamner à un silence perpétuel, à de longues et absorbantes méditations. Non, la bonne Providence nous a généralement destinés à vivre en société, par conséquent nous devons remplir les charges que notre position nous impose, c'est-à-dire vivre et converser avec ceux qui nous entourent. Nous devons prendre part à leurs conversations, à leurs travaux ; quand il nous en coûterait, la charité nous en fait une obligation. Ce serait nous singulariser d'une façon ridicule et peu chrétienne que de refuser de participer aux conversations et aux sociétés que les convenances ou notre condition réclament.

C'est donc du silence et du recueillement intérieurs que nous parlons surtout. Vous serez silencieuses et recueillies, âmes chrétiennes, si vous surveillez votre imagination et l'empêchez de courir vaine, inquiète ou volage. Vous serez silencieuses et recueillies, si vous faites taire votre esprit et réprimez en lui ces préoccupations humaines, ces réflexions inutiles, ces projets qui agitent et dissipent l'âme. Vous serez silencieuses et recueillies, enfin, si vous détournez vos pensées de ce qui ne vous concerne pas, si vous ne vous laissez pas absorber par les soucis qu'apportent l'ambition, l'envie, la cupidité, l'avarice, l'amour des jouissances et des plaisirs. Comment le silence règnerait-il dans une âme qui laisse son imagination vagabonder, voltiger d'objet en objet ? Comment serait-elle recueillie, quand elle est ouverte à tou-

tes les pensées de vanité, d'amour propre, d'ambition, de jalousie, à tous les fantômes du monde et de ses plaisirs ? Aussi bien, quand Notre-Seigneur passe, qu'il frappe et voudrait entrer, elle ne l'entend pas ; du reste, il n'y a plus de place pour lui.

En disant plus haut qu'il était surtout question du silence intérieur, nous n'avons pas voulu exclure le recueillement extérieur, car il favorise singulièrement le premier s'il ne lui est pas absolument nécessaire. Voulez-vous donc obtenir ce calme, cette solitude qui attireront en vous Notre-Seigneur et vous permettront d'entendre la voix de ses inspirations ? fermez les portes de votre cœur, et les bruits du dehors ne pourront plus vous troubler. Faites taire vos yeux : la sainte Ecriture les appelle les fenêtres de l'âme et dit que la mort passe souvent par là ; le moyen, je vous prie, d'avoir le silence du cœur, le recueillement de l'âme, lorsqu'on veut tout voir, tout regarder. Faites taire vos oreilles. Qu'avez-vous besoin de connaître ce qui se passe autour de vous ? d'entendre tout ce qui se dit de vous-même ou du prochain ? En quoi toutes ces nouvelles, tous ces « on-dit » des rues contribueront-ils au calme, à la tranquillité dont votre âme a besoin. Ne voyez-vous pas que vous allez vous trouver mêlé à des histoires sans issue, ou à des racontages pleins de fiel et de mauvaise foi ? Faites taire votre langue : c'est bien vrai, on se repent souvent d'avoir trop parlé, rarement de s'être tû. On échappe une parole imprudente, un secret, une critique, un mot malheureux ou irréfléchi, tout cela va son chemin, produit quelquefois des conséquences fâcheuses, et voilà le cœur troublé, l'âme inquiète.

« La piété, dit un vieux livre, est un sentiment doux, intérieur, qui se nourrit de Dieu dans le calme, qui lui parle en secret et attend sa divine réponse avec une respectueuse attention. Là, dans le silence des créatures, Dieu parle au cœur, et sa parole est si merveilleuse, si douce et si ravissante que l'âme ne veut plus entendre que lui. »

Voici quelques conseils pratiques, âmes chrétiennes, sur le sujet qui nous occupe : observez-les et ils contribueront promptement à votre avancée dans la piété.

Sachez vous plaire avec vous-même quand vous êtes dans la solitude, et avec votre prochain comme avec vous-même quand vous êtes en société.

Vous trouverez partout assez de silence et de solitude, pourvu que vous ne parliez jamais que quand votre devoir ou les bienséances vous en feront un devoir. Celui qui sait retrancher de sa vie les dissipations volontaires, les curiosités, les paroles inutiles, les sociétés mondaines et frivoles, celui-là n'est pas dissipé.

Au milieu de vos affaires et des devoirs de votre condition, efforcez-vous paisiblement et sans contention de vous occuper de Dieu. N'attendez pas les heures libres où vous pouvez fermer votre porte et ne voir personne, quelque absorbante que soit votre occupation ; tournez votre cœur vers Dieu d'une manière simple, familière et pleine de con-

fiance. Tous les moments, même les plus entrecoupés sont bons, que vous soyez dans votre maison ou au dehors, soit en vous habillant, soit en mangeant, soit en marchant, soit en écoutant les autres parler.

Observez le silence autant que la politesse et la charité vous le permettront. Le silence facilite la présence de Dieu, il humilie l'esprit et détache peu à peu du monde et crée dans le cœur une sorte de solitude. Si vous ne parlez point inutilement, vous trouverez mille moments libres pour vous recueillir, même au milieu des compagnies qui vous retiennent malgré vous. C'est si vite fait de penser au bon Dieu pour lui dire un mot : mon Dieu je vous bénis ! mon Dieu je vous aime ! mon Dieu je suis à vous !

Il est des âmes qui se plaignent que leurs occupations les empêchent de s'occuper de Dieu à leur aise. Mais Dieu sait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes ; pourquoi nous troubler de ces obstacles qu'il permet ? Si nous le voulons, ils nous profiteront plus que la liberté que nous désirons. Quand nous aurons ces moments de liberté, profitons-en ; jusque là demeurons en paix, persuadés que ce que Dieu nous donne est le meilleur.

Hélas ! si notre cœur et notre âme ressemblent à cette maison délabrée dont nous parlions, si les créatures et le monde y font tant de bruit, y occupent tant de place que Dieu ne peut plus se faire entendre, n'est-ce pas notre faute ? Nous nous plaignons d'être distraits, préoccupés, et c'est nous qui alimentons ces distractions, ces préoccupations. Passons en revue nos journées : que de conversations oiseuses ! que de visites curieuses et inutiles ! que de lectures légères ! que de choses à élaguer ! Faisons le calme, ramenons le recueillement dans notre âme, et Dieu occupera bientôt la place que nous reprendrons sur les créatures. Bannissons toutes ces futilités qui nous absorbent et nous troublent. Une fois le silence rétabli, la parole de nos saints livres se réalisera : Dieu nous parlera au cœur. Oh ! que sa parole est douce et suave, qu'elle est bonne et reposante, qu'elle fait du bien à l'âme qui l'entend ! Que nous serons largement récompensés de nos efforts !

INSTRUCTION SUR LE CASUEL

Ita et Dominus ordinavit iis qui evangelium annuntiant, de evangelio vivere.

Ainsi, le Seigneur a ordonné à ceux qui prêchent l'Evangile de vivre de l'Evangile.

(I Cor. ix, 14).

Je me propose aujourd'hui, m. f., de vous faire un entretien sur le casuel. Etrange sujet, allez-vous dire ; mais qu'importe ! s'il est utile de le traiter. Cette utilité n'est pas douteuse pour celui qui est habitué à entendre chaque jour les récriminations de toutes sortes dont le casuel est l'objet. Pauvre

et infortuné casuel ! Comme il fait parler de lui ! si seulement c'était en bien ! Au Parlement, à la tribune du Sénat, sous la Monarchie, en République, tout le monde lui en veut. Il est là comme un étranger qui demande à être naturalisé et qui vit tous les jours sous la menace d'une expulsion. Quel mal a-t-il donc fait ? aucun ; seulement il est marqué du sceau de l'argent. Dès lors, tout s'explique. En nos temps, la plus petite question qui touche à la bourse menace d'être brûlante. Nous sommes, je ne dirai pas dans l'âge d'or, mais dans l'âge du porte-monnaie.

Mes frères, voulez-vous me permettre d'avoir, moi aussi, mon opinion sur le casuel, et m'accorder le droit de dire en public qu'il a du bon ? Ma prétention même serait de vous le faire envisager comme une dette sacrée que vous devez à Dieu et à ses ministres en retour des bienfaits que vous en recevez. Ensemble, nous ferons l'historique du casuel dans l'Ancien et le Nouveau Testament ; ensuite nous parlerons de sa nécessité dans les temps présents. Vous savez tous que je ne suis point un homme d'argent ; vous ne m'accuserez donc point de parler dans un intérêt personnel : c'est uniquement dans le vôtre que je prends la parole sur ce sujet.

I

Historique du casuel dans l'Ancien et le Nouveau Testament

Les canonistes ont découvert avec raison l'origine du casuel dans les dîmes et les prémices que les Hébreux avaient coutume d'offrir aux Prêtres et aux Lévites. La *dîme* n'était autre chose que la dixième partie des fruits de la terre et des troupeaux. Abraham est le premier qui, au rapport de la Bible, ait donné l'exemple de ce genre de tribut. On sait que, vainqueur de cinq rois ses ennemis, il donna au prêtre Melchisédech la dixième partie de leurs dépouilles (Genes. xiv, 20). Imitant la piété de son aïeul, Jacob fit vœu d'offrir au Seigneur la dîme de tous les biens qu'il devait acquérir en Mésopotamie (Genes. xxviii, 22). On ne saurait douter que le saint Patriarche n'ait tenu sa promesse. Enfin, le livre du Lévitique renferme l'ordre formel donné aux juifs par Moïse de payer la dîme sacrée (Levit. xxvii, 30). Il est ainsi conçu : « Toutes les dîmes terrestres en fruits et produits de toutes sortes appartiennent à Dieu et doivent lui être consacrées. » A partir de ce moment, la dîme fut payée religieusement aux Prêtres et aux Lévites.

Les *prémices* étaient les *premiers* fruits de la terre que la loi de Moïse prescrivait aux Hébreux d'apporter dans le temple. Chose remarquable, dans l'antiquité le peuple juif n'était pas le seul à consacrer les prémices de la terre à la Divinité. Les païens eux-mêmes avaient cette coutume, qu'ils avaient conservée comme un souvenir ineffaçable de la dispersion. Les auteurs païens en font foi. Seuls, les juifs agissaient de la sorte, en vertu d'une loi positive qui leur laissait pourtant le droit

de fixer la quantité de la dîme et son mode de paiement. Saint Jérôme, dans son Commentaire sur le chapitre XLV^e d'Ezéchiel, précise cette mesure et ce mode ; mais il serait trop long de le citer (Cf. tom. VII, p. 341, Ed. Vivès).

L'oblation des prémices faite à Dieu par les juifs avait un double but : 1^o Reconnaître le souverain domaine de Dieu créateur ; et 2^o venir en aide aux ministres du Très-Haut.

Chez les chrétiens, les prémices parurent avant les dîmes. C'est un point d'histoire tout à fait facile à constater. Ces prémices consistaient en blé, raisins et autres produits de la terre. Ce qui prouve qu'ils avaient la même signification que chez les juifs : reconnaître le souverain domaine de Dieu créateur, et nourrir les prêtres. De plus, ces prémices recevaient une bénédiction particulière dont la formule nous a été conservée. Cependant, la coutume de les offrir n'a pas duré longtemps dans l'Eglise, environ jusqu'au V^e siècle. A l'heure présente, il n'en est plus question, si ce n'est dans certains pays de montagne, où les fidèles apportent encore chaque année à leur pasteur les premiers produits de leurs terres, plutôt par manière de reconnaissance qu'en vertu d'une obligation quelconque.

En quoi donc consistait le casuel des ministres de l'Eglise dans les temps primitifs ? C'est ce que nous allons dire, après avoir cité toutefois les paroles de Notre-Seigneur et des Apôtres, paroles qui renferment ce que j'appellerai la *raison d'être* du casuel. Tout d'abord, je ne fais aucune difficulté d'avouer que l'Evangile ne parle pas de dîmes pour l'entretien du clergé. Notre-Seigneur envoyant ses Apôtres prêcher l'Evangile, leur conseille de n'avoir sur eux ni or, ni argent. Mais il ajoute : *Dignus est operarius cibo suo* ; l'ouvrier a le droit d'être nourri (Matth. x, 10). C'était dire assez clairement que les chrétiens étaient chargés du soin de nourrir les Apôtres. Au reste, lui-même ne leur avait-il pas donné l'exemple ? Il est écrit dans saint Luc qu'un grand nombre de femmes telles que Marie Madeleine, Jeanne, épouse de Chusa procureur d'Hérode, Suzanne, et d'autres encore, suivaient le Sauveur dans ses excursions pour l'entendre prêcher et prendre soin de le nourrir (Luc. viii, 1-3). Ecoutez l'apôtre saint Paul ; son témoignage est péremptoire, dans la question qui nous occupe : « Qui donc est soldat à ses frais ? Qui donc plante une vigne sans espoir de goûter à ses produits ? Qui donc nourrit un troupeau sans jamais user de son lait ? Croyez-vous que je parle en homme en ce moment ? Que dit la Loi ? Il est écrit dans la loi : Vous ne fermerez pas la bouche au bœuf qui bat le blé dans l'aire. Croyez-vous que Dieu avait souci des bœufs lorsqu'il parlait de la sorte ? Il avait souci plutôt de nous, oui, de nous, et je l'affirme. Quiconque met la main à la charrue espère recueillir une moisson ; quiconque broie le blé compte manger du pain. Si donc nous vous avons donné le spirituel, qu'y a-t-il d'étonnant que vous nous donniez

le matériel? Si d'autres ont part à vos biens, pourquoi n'en userions-nous pas? Quoi! vous ne savez pas que ceux qui travaillent dans le sanctuaire doivent vivre dans le sanctuaire, que ceux qui servent à l'autel doivent vivre de l'autel? Or, le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'Evangile de vivre de l'Evangile. » (I Cor. ix, 7-14.) Que désirez-vous de plus, m. f., le témoignage du grand Apôtre n'est-il pas assez clair? Les ministres de l'Eglise, de droit divin, doivent être sustentés par les fidèles. Que cette sustentation ait lieu par voie de dîmes, de prémices, ou de simple mandats, que nous importe? Le principe est certain: c'est aux fidèles à nourrir le clergé.

Instruits par le grand Apôtre, les fidèles de la primitive Eglise n'avaient pas besoin d'une loi qui les obligeât à subvenir aux frais d'entretien du clergé. Ils y contribuaient spontanément par des oblations volontaires. L'histoire atteste que l'origine de ces oblations est contemporaine des Apôtres. Les agapes en sont la preuve. Tout le monde sait que ces agapes étaient des repas en commun que prenaient les fidèles après la célébration des saints mystères. Les riches et les pauvres y participaient, et quand tous étaient rassasiés, ce qui restait devait servir à l'entretien des prêtres. En dehors de ces agapes, il y avait encore d'autres oblations ou collectes destinées à soulager les veuves, les orphelins, les pauvres, en un mot à subvenir à tous les besoins des chrétiens nés. Personne n'était contraint de donner son argent, mais celui qui ne faisait pas l'aumône quand il en avait la facilité était regardé comme indigne. Quelque chrétien riche faisait-il à l'Eglise une donation considérable, son nom était inscrit sur une sorte de liste d'honneur et proclamé le dimanche devant la communauté. Ce n'est pas tout: faire des offrandes à l'Eglise était un honneur réservé seulement à ceux qui n'avaient pas prévariqué. Ainsi les amateurs de querelles, de disputes, les ennemis du pauvre, les criminels de toute espèce, les pécheurs soumis à la pénitence publique, étaient exclus du droit d'offrir. Leurs offrandes étaient rejetées comme impures, et même le cas s'est présenté où ces offrandes d'abord acceptées leur ont été rendues.

Les oblations volontaires dont nous parlons pourraient être divisées en deux catégories: les unes regardaient l'autel; les autres l'Eglise, ses ministres et les pauvres.

Les fidèles offraient le pain et le vin nécessaires au saint sacrifice de la messe, l'huile destinée à l'entretien des lampes, l'encens, le lait et le miel pour le samedi saint, etc... Quand l'usage d'offrir le pain et le vin cessa, alors on donna de l'argent. Telle est l'origine de ce que nous appelons aujourd'hui l'honoraire de la messe. D'autres oblations déposées volontairement dans l'Eglise devaient servir à l'entretien de cette Eglise, du clergé et des pauvres. Un tronc placé dans le temple recevait les aumônes destinées à ces derniers, et comme la plupart du temps ces aumônes étaient en nature,

il y avait dans les dépendances de l'Eglise un lieu destiné à les recevoir. A l'occasion des funérailles, de la réception des sacrements, et dans d'autres circonstances encore, les chrétiens faisaient aussi des oblations. Ainsi, au témoignage de saint Grégoire de Nazianze, il est certain qu'au ^{iv}e siècle on donnait quelque chose pour la réception du baptême. Volontaires au début, ces oblations passèrent en coutume ayant force de loi. Pendant très longtemps elles furent faites régulièrement sans qu'on eut besoin de les réclamer. Mais vers le ^{xiii}e siècle, le zèle des chrétiens s'étant ralenti, l'Eglise au concile de Latran, en 1215, crut devoir porter un décret afin d'obliger les fidèles à verser leurs offrandes selon la coutume. La raison en était alors ce qu'elle est aujourd'hui: l'obligation de subvenir à l'entretien des Eglises et du clergé.

Le casuel, en effet, m. f., il faut que vous le sachiez, n'est pas le prix des sacrements qui vous sont administrés ni des autres choses saintes; c'est tout simplement un subsidium dû au prêtre qui vous distribue les biens spirituels. C'est à ce point de vue qu'il faut vous placer quand vous jugez le casuel. Ne dites donc pas avec les ignorants et les sots ce propos que j'ai entendu maintes et maintes fois: Une messe! ça coûte un franc cinquante centimes. Non, m. f., une messe coûte le sang d'un Dieu. Vos trente sous sont une rétribution légitime que vous donnez au prêtre pour qu'il intéresse ce Sang divin en votre faveur. Ce sont les franc-maçons et les juifs qui vous ont appris ce langage dans leurs journaux blasphémateurs. Eux, ils l'ont acheté pour trente sous, le sang du Christ, en la personne de Judas leur aïeul au poil jaune; c'est pourquoi ils voudraient vous rendre semblables à eux. Ils veulent à toute force vous persuader que le prêtre travaille pour de l'argent. Les menteurs! Pourquoi se trouve-t-il des naïfs pour les croire?... Mais assez, passons à une autre considération.

II

Nécessité du casuel dans les temps présents

Maintenant que vous connaissez l'institution divine du casuel et son histoire chez les juifs comme chez les chrétiens, parlons un peu de sa nécessité à notre époque.

Cette nécessité saute aux yeux même des plus prévenus. C'est que l'Eglise est pauvre et que le clergé est pauvre. L'Eglise est pauvre puisqu'elle ne possède plus de biens; la Révolution lui a tout pris. La Providence qui a permis ce forfait avait sans doute ses vues, mais il n'en est pas moins vrai que l'Eglise est à l'heure actuelle complètement dépouillée de tout ce qu'elle possédait. Le clergé est pauvre, c'est encore vrai, et il n'en rougit pas. Cette pauvreté sera sans doute plus avantageuse pour sa vertu que la richesse ne l'aurait été. Quoi qu'il en soit, le clergé se recrute en majorité dans la classe pauvre, parmi vous, m. f., et cette considération devrait, à elle seule, le faire bien venir à vos propres yeux. Chaque fois que vous apercevez un prêtre, vous pouvez presque

toujours dire : « Cet homme, ce ministre de Dieu, est de ma condition, de mon rang, peut-être de mon sang. Son caractère sacré, comme l'habit dont il est revêtu, sans doute le sépare de moi ; mais le cœur qui bat dans sa poitrine le rapproche du mien. » Le prêtre, au *xix^e* siècle, c'est l'enfant du peuple, par conséquent il ne peut être que son ami. Eh bien ! ce prêtre, que gagne-t-il ? Demandez à connaître son budget. Dans un village, le curé reçoit comme traitement la somme de neuf cents francs. Que dis-je ? Il reçoit neuf cents francs, moins les impôts qu'il est obligé de payer comme tous les autres citoyens. Ajoutez à cela l'honoraire de ses messes, lorsqu'il en a, — beaucoup aujourd'hui en sont privés, — c'est-à-dire environ trois cent cinquante ou quatre cents francs. Puis vient le casuel. En certaines paroisses il peut encore compter ; mais dans d'autres il est absolument nul. En regard de ces recettes, établissons le tableau des dépenses. Avec la somme de douze à treize cents francs, le curé doit se nourrir, chauffer, vêtir, éclairer, et, de plus, payer les gages d'une domestique. Je veux que ceux-ci pour l'ordinaire soient généralement très modestes, mais si de treize cents francs vous ôtez deux cents, il vous reste bien peu. Tel est cependant le budget ordinaire de l'immense majorité des curés. Comment se fait-il donc qu'on ose les traiter de riches, au point d'en faire ce qu'on appelle les heureux du siècle ? Pourtant, chaque matin, des milliers de journaux juifs et francs-maçons les accusent de travailler pour de l'argent. En vérité, il faut que les écrivains qui les rédigent se fassent une haute idée de la bêtise humaine ! Tenez, permettez que je fasse ici quelques réflexions. Vous avez voulu votre clergé pauvre, il l'est. En êtes-vous plus riches ? Vous avez voulu que son rôle soit humilié, abaissé, privé de tous les avantages que donne le monde. Vos vœux sont satisfaits. Aujourd'hui, non seulement le prêtre est pauvre, il est de plus traîné dans la boue, honni, insulté, vilipendé. En retour, je demande ce que vous y avez gagné. Eh bien ! mes frères, malgré tout nous ne vous en voulons pas, nous restons vos amis, parce qu'on vous trompe et que vous vous êtes laissés tromper. Jésus-Christ, notre divin fondateur, ne nous a permis qu'une vengeance ; vous allez voir qu'elle est bien faible. Quand vous irez dans une bourgade prêcher l'Evangile, si elle ne veut point de vous, fuyez dans une autre : *Excute pulverem pedum vestrorum super civitatem istam et fugite in aliam*. Non, m. f., vous n'avez pas agi selon vos intérêts, quand vous avez voulu le clergé pauvre. Vos églises, vos pauvres, vos malades, tous vous y avez perdu.

Avant de quitter cette chaire, je voudrais encore résoudre une toute petite question : *Quel péché commet le chrétien qui refuse de payer le casuel ?* La théologie répond qu'il commet un double péché : 1^o contre la religion ; 2^o contre la justice. Contre la religion, parce que l'Eglise a établi le casuel comme un hommage dû au souverain do-

maine de Dieu sur nous. C'est donc une affaire de culte véritable à l'égard de Dieu. — Contre la justice, parce que le principe de justice est proclamé depuis longtemps : « L'ouvrier a droit au salaire ; *dignus est operarius mercede sua*. » Le casuel n'est pas une aumône facultative, c'est un salaire dû aux prêtres à cause de l'exercice de leurs fonctions sacrées.

Arrêtons-nous ici, m. f., et sachez que si j'ai traité sous vos yeux la question du casuel, ce n'est pas dans un vil but d'intérêt. A Dieu ne plaise que je sois guidé jamais par ce motif ! J'ai voulu vous montrer que dans l'Eglise tout se rapporte à Dieu, même les choses qui paraîtraient le moins avoir ce but. Saint Paul adressant aux prêtres d'Ephèse ses adieux leur dit : « *Argentum et aurum aut vestem nullius concupivi, sicut ipsi scitis* ; je n'ai point voulu de votre or et de votre argent, comme vous savez. » Ce sera, je l'espère bien, le témoignage que je pourrai me rendre si je vous quitte jamais. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS FAITS A DES JEUNES FILLES

CE QUE DOIT ÊTRE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE

XI

LES JOIES DU SACRIFICE

Maintes fois, mes enfants, je vous ai signalé l'opposition flagrante qui existe entre le monde et la vie réelle. Le monde vous dit : « Jouissez ! » Mais la vie réelle vous dit au contraire : « Souffrez ! » Sans cesse il vous faudra, même malgré vous, souffrir et vous renoncer, voilà ce que je veux d'abord établir. Si vous ne souffrez pas en chrétiennes, je vous plains. Votre vie m'apparaît alors comme une magnifique plaine couverte d'épis mûrissants, et qui sont jetés à terres, brisés et stériles, par la grêle. Mais si vous êtes généreuses, si vous y allez *grandement* avec Dieu, souffrant parce que Jésus-Christ a souffert, en union avec lui, souffrant pour expier les péchés des autres, de vos frères, de vos familles, de la paroisse, de la France, vous goûterez alors, je vous le promets, des joies inconnues aux âmes vulgaires, et réservées aux amis particuliers de Jésus-Christ.

I. La vie chrétienne est, avant tout, une vie de renoncement, puisqu'il faut sans cesse renoncer à notre volonté, à nos désirs qui ne sont point selon la loi de Dieu, à nos plus chers projets. Mais toute vie, même non chrétienne, est pleine de renoncements, hérissée de sacrifices.

Elles sont donc bien aveugles les mères qui ne font pas leurs enfants au travail, à la dure lutte qu'ils devront soutenir plus tard, qui ne leur refusent rien, en jouissances ou en parures, qui rêvent pour eux des jours plus agréables, c'est-à-dire moins laborieux que ceux qu'elles ont vécus, qui enfin s'ingénient à leur procurer mille dou-

ceurs, énervantes pour le corps, et dangereuses pour l'âme, en disant : « Bah ! ils auront toujours cela en passant ! »

On ne vit pas pour la jouissance, mais pour le devoir. Qu'attendre d'une jeune fille par exemple, qui n'a jamais su se contraindre, ni souffrir ? Habitée à voir les circonstances se plier d'elles-mêmes à sa volonté, il faudra un jour qu'elle se plie aux circonstances et elle ne saura pas, elle n'aura pas la science de la vie pratique qui consiste à savoir diriger les événements sans dévier de sa chrétienne ligne de conduite. Une mère de famille qui n'élève pas ses enfants dans ces fortes idées, ressemble à un laboureur qui, de peur de fatiguer son fils, ne lui abandonnerait jamais le manche de la charrue. Que le père vienne à mourir, son fils ne sait rien, est incapable de le remplacer.

Sans doute le travail est pénible, mais c'est un bien, c'est le plus bel héritage qu'un père puisse léguer à ses enfants. Car ils sont nés pour travailler, et ils travailleront. De même, ils sont nés pour souffrir, et bon gré mal gré ils souffriront. Et ils souffriront d'autant plus qu'ils n'auront pas fait l'apprentissage de la souffrance.

Voilà donc le lot qui vous est échu, mes enfants. Si vous ne souffrez pas pour et avec Jésus-Christ, vous souffrirez contre lui et pour le monde. Ai-je besoin de prouver cette vérité qui est claire comme le soleil ? Est-ce que le monde n'a pas ses lois que vous osez moins enfreindre que vous ne faites pour les lois de l'Eglise ? Que de sacrifices pour lui plaire, pour être plus élégantes, pour qu'on dise, sans toujours le penser : « Elle est bien ! » Vous ne regardez alors ni aux veilles, ni aux fatigues, ni à la santé, ni au temps employé. Vous savez même imposer silence à votre amour propre et dévorer bien des froissements, bien des humiliations. Que dis-je ? On descend jusqu'aux bassesses, et quand on a subi toutes les exigences du monde, épuisé tous les caprices de la mode, on s'en va mendié un sourire de satisfaction, arraché à une complaisance hypocrite et qui se réserve.

Vous surtout, mes enfants, avec votre organisation plus délicate, votre caractère moins ferme, votre cœur plus tendre, vous êtes faites pour souffrir. Un coup d'épingle même vous entre profondément, et la blessure longtemps demeure sensible. Une critique, une désapprobation, une simple remarque, la seule crainte d'être méconues ou de n'être pas aimées comme vous croyez le mériter, suffit à vous torturer le cœur, à vous jeter dans le désespoir. Heureux si vous souffrez alors persécution pour la justice ! Vos souffrances du moins ne seront pas stériles. Vous le sentirez à la joie que vous éprouverez dans votre conscience, car Jésus-Christ l'a dit : ceux-là sont bienheureux.

II. Vous souffrirez donc nécessairement. Bon gré mal gré, vous n'échapperez pas à la loi du sacrifice. Quand Dieu voit une âme malade, il lui envoie des peines pour la guérir. Une âme malade

est celle qui pense trop à elle-même et qui oublie Dieu. Tant qu'elle était heureuse dans la paix homicide de la jouissance, elle ne regardait point le ciel, elle ne songeait point à ses destinées immortelles, elle croyait pouvoir se passer de Dieu. Mais quand la peine éclate, la couvre de blessures, comme le soldat criblé par les éclats d'obus, elle se sent perdue, elle crie vers Dieu qui n'attendait que ce cri, cette prière pour la guérir. Dieu vous envoie, mes enfants, vos petites peines de chaque jour, afin de vous réveiller, de vous fortifier le caractère, de vous rendre meilleures et plus saines.

Mais il faut embrasser le sacrifice avec *générosité*, renoncer vaillamment à votre volonté quand elle est mauvaise ou moins parfaite. Dieu vous attend là, pour voir comment vous accepterez l'épreuve ; les hommes aussi, afin de savoir ce que vous valez. Si vous n'êtes pas généreuses, Dieu vous aime moins, il vous accorde moins de grâces, et vous manquerez la mission pour laquelle il vous avait élevées.

Sainte Thérèse se reprocha toujours deux choses : la première, de n'avoir pas renoncé complètement, sur l'heure, dans sa jeunesse, à certaines amitiés qui n'étaient pas criminelles sans doute, mais qui lui partageaient le cœur, l'empêchaient de suivre uniquement l'impulsion divine. Elle déclarait que ce fut un des grands dangers de sa vie. Combien il est difficile de dire à Dieu : « Mon Dieu, je vous ai choisi pour la part de mon héritage, je suis uniquement à vous ! » Car nous manquons essentiellement de caractère et de raison. Et puis nous vivons dans cette illusion que l'on peut s'aimer solidement en dehors de Dieu, que l'amour de Dieu d'ailleurs est tellement envahissant qu'il troublerait notre affection. Oui, il la troublerait si elle était mauvaise ou douteuse ; mais il la fortifiera et la pénétrera d'une suavité incroyable si elle est sérieuse et légitime. Pourquoi sainte Thérèse regrettait-elle certaines amitiés de sa jeunesse ? Parce qu'elles avaient été mondaines, qu'elle y avait cherché quelque attrait naturel, quelque saveur de fruit défendu, et que tout cela lui avait laissé l'âme vide, inquiète et pesante. Elle avait manqué de générosité.

La seconde, c'était d'avoir lu des livres frivoles, des romans de chevalerie qui, sans doute, n'avaient rien de commun avec notre infecte littérature du jour, mais qui, cependant, demeuraient imprégnés de passion. Ce n'était point tout à fait sa faute. Sa mère, bonne cependant, pieuse, et surtout très tendre pour sa Thérèse, était une liseuse. Elle se délectait dans ces lectures qui remuent dans le cœur les fibres moins élevées et plus humaines ; elle s'entretenait tout haut des livres qui, pour elle, étaient sans danger, mais dont les récits héroïques, où quelque noble chevalier luttait avec une superbe vaillance pour délivrer quelque belle dame persécutée et enfermée dans une sombre tour, enflammaient l'imagination et les sens de sa jeune enfant, qui se prenait d'enthousiasme pour

de si nobles seigneurs et de si beaux coups d'épée. Mère aveugle, — et bien meilleure pourtant que des milliers d'autres, — qui faillit mettre des obstacles décisifs à la volonté de Dieu, à la vocation de sa fille, et éteindre, par son imprudence, cette jeune lumière qui est devenue l'un des plus radieux flambeaux de l'Eglise ! La faute de sa mère n'excuse pas cependant celle de Thérèse. Les grâces, les avertissements intérieurs de sa conscience avaient parlé, elle était coupable de ne pas les avoir écoutés ; et son exemple nous apprend que si nous devons obéir à nos parents, parce qu'ils nous parlent avec l'autorité supérieure qui leur vient d'en-Haut, et qu'à moins d'être dénaturés ils ne nous commandent que le bien, cependant, — le cas est malheureusement trop fréquent, — il ne faut pas toujours les imiter, ni s'inspirer de leur conduite. Il serait long, le chapitre des dangers que les jeunes filles rencontrent dans leurs propres familles où presque toutes les mères partagent les défauts de la mère de sainte Thérèse sans posséder ses qualités élevées de religion, de tendresse et de piété.

Acceptez donc le sacrifice généreusement, montrez-vous grandes à obéir et à vous renoncer. Ne soyez pas attachées à votre volonté personnelle, à la recherche de tout ce qui peut contenter vos désirs. On vous ordonne un travail qui vous coûte, ne murmurez pas, ne le renvoyez pas à d'autres ou au lendemain ; faites-le, simplement, tout de suite, le visage content. On vous prive, pour de bonnes raisons, d'un voyage qui vous charmait, d'une partie de plaisir dont vous vous promettiez beaucoup de jouissances, n'insistez pas pour qu'on revienne sur cette décision qui vous peine, ne vous abandonnez pas aux caprices boudeurs des enfants gâtés. Peut-être vos parents céderaient-ils par faiblesse, mais leur autorité resterait diminuée, vous vous affermiriez dans l'amour, le culte de vos aises, et vous ne seriez pas heureuses, car le bon Dieu ne serait pas content de vous.

Oh ! qu'il y a peu de vraies chrétiennes, puisqu'il y a si peu de renoncement ! et qu'il y a aussi peu d'âmes vraiment heureuses !

III. La vraie, intime et profonde joie réside, en effet, dans le sacrifice.

Joie de lumière. Vous savez où vous allez, pourquoi vous vous sacrifiez. Vous marchez droit votre chemin dans la région du devoir, vous contentant d'obéir, ne portant le poids d'aucune responsabilité, la conscience légère, assurées de faire la volonté de Dieu, et dans votre cœur n'entendant que des réponses de vie et de bonheur ; n'est-ce point là une joie qui surpasse tout sentiment, une joie de Dieu ?

Parfois vous avez rencontré une de ces âmes rebelles, tout au monde et à elles-mêmes, possédées de vanité et faisant du plaisir le fond de la vie. Un jour sous les fleurs dont elle aime à se parer elle trouve des épines piquantes ; elle s'aperçoit que le printemps se passe, que sa beauté se fane et que les épreuves se multiplient. Elle com-

prend enfin la fragilité des choses de ce monde, et reconnaissant la main paternelle de Dieu qui la frappe elle s'écrie : « Mon Dieu ! je vois maintenant ! » Interrogez-la et elle vous dira que cette heure déchirante et bénie a été pour elle le commencement de la joie.

Joie de force. L'âme sacrifiée peut braver l'avenir, les tentations et les périls du monde, elle se sent forte. Débarrassée de ces liens qui ont pu l'enchaîner, mais dont la grâce l'a délivrée, elle peut dire avec saint Paul : Je puis tout en Jésus-Christ qui me fortifie. Elle sait ce qu'elle vaut, parce qu'elle a combattu, et, toute remplie de Dieu qui l'a fait triompher, elle goûte la paix du fort armé qui est assuré de vaincre ses téméraires agresseurs.

Et cette force dont vous avez conscience rayonne au dehors et se fait invincible. Vous ne savez pas quelle puissance vous avez alors sur les âmes. Allez, usez de cette puissance que vous puisez dans l'habitude du sacrifice, rien ne vous résistera.

A Fourmies, en mai dernier, un malheureux ouvrier, troué de balles, s'en allait mourir. Une sœur s'approche et lui dit avec cette insinuante douceur qui caractérise nos religieuses : « Mon ami, au nom de votre mère, confessez-vous !... » — « Je m'en moque de ma mère, répond durement le moribond. » — « Au nom du Christ, alors ? » — « Le Christ ? Je ne le connais pas ! »

La pauvre sœur, épouvantée de tant d'ignorance et d'incroyable misère morale, cherchait quels motifs elle pourrait bien invoquer, et tendrement elle continuait à le soigner et à l'encourager, priant Dieu pour ce malheureux qu'elle tenait dans ses bras, désolée, sœur de douleurs.

— Eh bien, dit-il soudain, — vaincu par une grâce suprême, fille du dévouement, — en votre nom, ma sœur, je vais me confesser, car il faut que vous ayez du courage pour soigner un gredin comme moi !

Et il mourut réconcilié, et il fut enterré avec la croix de la bonne religieuse, cette croix qu'il avait ensuite baisée ardemment et qui reçut son dernier soufle.

Voilà, mes enfants, la puissance du sacrifice ! Dites-moi s'il est possible aussi d'éprouver une plus grande joie que celle de cette humble sœur dont le dévouement victorieux avait triomphé de cette âme endurcie.

Joie d'expiation et d'amour. C'est, en effet, une grande joie que de payer ses dettes et de pouvoir payer aussi celles de ses amis, de ses proches, de son pays. N'avez-vous rien à expier pour vous-mêmes ? Et parmi ceux que vous aimez n'en est-il pas qui attendent, comme ce blessé de Fourmies, une lumière, une grâce que Dieu leur enverra en échange de vos expiations et de vos sacrifices ? Souffrir pour quelqu'un, sans qu'il le sache, c'est la plus grande preuve d'amour ; sacrifiez-vous donc puisque vous aimez, et vous aurez la joie de recueillir dans vos bras tous ces blessés de la vie à qui vous avez rendu la santé de l'âme.

Mais je vous en supplie, ne prenez point les choses par les petits côtés, ne faites rien à demi. Hélas ! les idées larges, généreuses, vous échappent ou vous font peur, comme si vous n'aviez pas une âme assez grande pour les embrasser. Ainsi, même ici, en face de la croix, devant le saint tabernacle peut-être, quand vous recevez la sainte Eucharistie, vous n'oubliez jamais vos chères habitudes d'aise, votre parure, votre vous-même. Dites donc enfin avec un héros chrétien et du fond du cœur :

Je suis chrétien, Nérarque, et le suis tout à fait.

Soyez chrétiennes, non en apparence, mais en réalité et *tout à fait*. Et ici même, sous l'inspiration de ces pensées que Dieu vous suggère, en présence de Jésus-Christ qui vous regarde et vous interroge, dites sincèrement comme saint Paul, vaincu par la grâce sur le chemin de Damas : « Mon Dieu, que voulez-vous que je fasse ? Vous voulez le sacrifice de ce sentiment qui vous déplaît, de cette affection trop naturelle, de cette vanité que j'aimais, je le fais de grand cœur et chaque jour je renouvellerai cette solennelle résolution. Mais je ne veux plus discuter si mon âme sera à vous ou au démon. Elle est à vous, et elle restera à vous ! »

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

PREMIÈRE PARTIE

Symbole

1^{er} article du Symbole

8

Révélation du mystère de la Sainte-Trinité

— Vous avez dit plus haut que la Sainte-Trinité est un très grand mystère ?

— Oui, et jamais je ne comprendrai comment trois personnes ne font qu'un seul Dieu.

— Auriez-vous pu le découvrir, ce grand mystère incompréhensible ?

— Jamais.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est au delà des limites que peut atteindre ma raison.

« Dieu, dit saint Paul, habite une lumière inaccessible. » (Timot., VI, 16.)

— D'où vient donc que les hommes connaissent ce mystère ?

— C'est que Dieu le leur a révélé.

— Que dit le Seigneur dans l'Ancien-Testament ?

— Il dit :

« Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » (Gen., I, 26.)

« Faisons-lui un aide semblable à lui. » (Gen., II, 18.)

« Voici qu'Adam est devenu comme l'un de nous. » (Gen., II, 22.)

— Ces mots : nous, faisons, que signifient-ils ?

— Ils signifient au moins qu'il y a plusieurs personnes en Dieu.

— Les hommes de l'Ancien-Testament connaissent donc le mystère de la Sainte-Trinité ?

— On pense que les patriarches, les prophètes, les saints et les docteurs de la loi avaient la connaissance de ce grand mystère, tandis que les autres hommes n'en avaient qu'une idée fort obscure, ce mystère n'ayant pas été clairement révélé dans l'Ancien-Testament.

— Le Nouveau-Testament nous le révèle-t-il avec beaucoup plus de clarté ?

— Oui.

— Que remarquez-vous au baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Jourdain ?

— La manifestation de la Sainte-Trinité.

— Comment cela ?

— Le Fils est là, qui est baptisé ; le Père fait entendre sa voix ; le Saint-Esprit descend du ciel sous la forme d'une colombe.

— Que nous dit le Seigneur par la bouche de saint Jean l'Évangéliste ?

— Il nous dit :

« Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit ; et ces trois ne font qu'un. » (Joan., I, 7.)

— Que remarquez-vous dans ces paroles ?

— Les noms des trois personnes, ainsi que l'unité de nature.

— Que dit Notre-Seigneur quand il envoie ses apôtres prêcher l'Évangile ?

— Il dit :

« Allez, enseignez les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

— Comment voyez-vous dans ce texte le mystère de la Sainte-Trinité ?

— Les trois personnes y sont nommées, et l'unité de la nature y est indiquée par le mot *au nom*, mis au singulier.

— Ainsi donc, Dieu a bien voulu nous révéler le mystère incompréhensible de la Sainte-Trinité ?

— Oui.

— Faut-il le croire ?

— Il faut le croire fermement sur la terre, pour avoir le bonheur de le contempler dans le ciel.

— L'Eglise a-t-elle soin de nous rappeler souvent le grand mystère de la Sainte-Trinité ?

— Oui.

— Au nom de qui nous sont administrés les sacrements, et en particulier le baptême ?

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— Comment se terminent les psaumes ?

— Par la doxologie : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. »

— Que remarquez-vous à la fin des hymnes ?

— J'y remarque ordinairement la glorification du Père, du Fils et de l'Esprit consolateur.

— Que trouvez-vous dans le Credo chanté à la messe ?

— La foi au mystère de la Sainte-Trinité.

— Et dans le Gloria in excelsis ?

— La louange, la bénédiction, l'adoration, la glorification et la reconnaissance offertes à la Sainte-Trinité.

— *Pourquoi, après la préface, le mot Sanctus est-il répété trois fois ?*

— Pour glorifier le mystère de la Sainte-Trinité.

— *Comment l'Eglise vous a-t-elle appris à commencer et à finir vos prières ?*

— Par le signe de la croix.

— *Pourquoi ?*

— Pour nous faire invoquer et glorifier la Sainte-Trinité.

— *A nos derniers instants, pendant notre agonie, comment l'Eglise, notre mère, nous fera-t-elle ses adieux ?*

— Elle nous dira :

« Partez, âme chrétienne, au nom du Père qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée. »

— *L'Eglise a donc bien à cœur le culte de la Sainte-Trinité ?*

— Oui, et si, dans l'année, il n'y a qu'une seule fête de la Sainte-Trinité, c'est que ce grand mystère est l'objet d'une fête perpétuelle, surtout le dimanche, qui lui est particulièrement consacré.

..

— *Ce grand mystère que Dieu nous a révélé, que l'Eglise nous rappelle si souvent, est-ce que les créatures elles-mêmes ne nous le redisent pas bien haut ?*

— Les œuvres de Dieu nous parlent du mystère adorable de la Sainte-Trinité.

— *Savez-vous pourquoi ?*

— Parce que Dieu s'est plu à reproduire en elles l'image d'un seul Dieu en trois personnes.

— *Que remarquez-vous dans le soleil ?*

— Trois choses : le foyer, le rayon, la chaleur, et ces trois choses ne font qu'un seul soleil.

— *Qu'avons-nous à dire sur chacune de ces trois choses qui ne font qu'un soleil ?*

— La chaleur vient du rayon et du foyer tout à la fois, comme le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

Le rayon sort du foyer, comme le Fils est engendré par le Père.

Le foyer est la source du rayon et de la chaleur, comme le Père est le principe du Fils et du Saint-Esprit.

— *Que trouvez-vous dans l'espace ?*

— Trois dimensions : la longueur, la largeur et la hauteur, et ces trois dimensions ne font qu'un seul espace.

— *Que distinguez-vous dans chaque corps ?*

— Les trois dimensions ci-dessus, qui ne font toujours qu'un seul corps.

— *Qu'y a-t-il de particulier dans le temps ?*

— Le temps renferme trois divisions : le présent, le passé et le futur ; et ces trois divisions ne font qu'une seule et même durée qui s'appelle le temps.

— *Combien y a-t-il de règnes dans la création ?*

— Il y en a trois : le règne minéral, le règne végétal et le règne animal ; et ces trois règnes ne font qu'une seule et même création.

— *Maintenant, que remarquez-vous dans la famille ?*

— Dans la famille, il y a le père, la mère et l'enfant ; et ces trois personnes ne font qu'une seule famille.

— *Que trouvez-vous dans la société civile ?*

— J'y trouve le possesseur du pouvoir, son ministre et les sujets ; et ces trois éléments ne font qu'une société.

— *Qu'y a-t-il dans le monde angélique ?*

— Trois hiérarchies qui ne font qu'un seul monde angélique

— *Et dans chaque hiérarchie ?*

— Trois ordres différents qui ne font qu'une hiérarchie.

— *Que voyez-vous dans notre âme ?*

— Une image de la Sainte-Trinité.

— *Montrez qu'il en est ainsi.*

— Bossuet a dit :

« L'image de la Sainte-Trinité reluit magnifiquement dans l'âme :

« Semblable au Père, elle a l'être ;

« Semblable au Fils, elle a l'intelligence ;

« Semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour.

« Et ces trois choses : l'être, l'intelligence et l'amour, ne font qu'une seule âme. »

D'autres disent :

« Dans notre âme, il y a trois facultés principales, l'entendement, l'imagination et la volonté ;

« Et ces trois facultés ne font qu'une âme. »

— *Quand vous deviendrez plus instruits, mes chers enfants, vous trouverez de nouvelles images du mystère adorable de la Sainte-Trinité.*

La grammaire vous apprendra que, dans le verbe être, il y a trois personnes : Je, tu, il, qui ne font qu'un seul verbe.

La logique vous montrera que dans un seul raisonnement se trouvent trois propositions, la majeure, la mineure et la conséquence, qui ne font qu'un seul et même raisonnement.

La géométrie, sans parler du triangle, vous enseignera que, dans la ligne, il y a trois termes, le commencement, le milieu et la fin, et que ces trois termes ne font qu'une seule et même ligne.

Mais je m'arrête.

En voilà bien assez pour nous convaincre que l'image de la Sainte-Trinité reluit dans les créatures, et que toutes les créatures nous invitent, à la suite des anges, à glorifier le grand mystère d'un seul Dieu en trois personnes.

9

Amour des personnes divines pour l'homme

— *Qu'est-ce que l'homme à côté de Dieu et de chacune des trois personnes divines ?*

— Une pauvre petite créature, un vers de terre, un néant.

— *Et cependant, l'homme n'est-il pas l'objet*

d'un amour bien extraordinaire de la part des personnes divines ?

— Oui, il faut avouer que les trois personnes divines ont pour nous un amour vraiment inexplicable.

— *Et d'abord, qu'est-ce que le Père a fait pour nous ?*

— Il nous a donné son Fils unique et bien-aimé, l'objet de toutes ses complaisances.

— *Est-ce tout ?*

— Non, il nous a encore adoptés pour ses enfants.

— *Est-ce tout ?*

— Non, il nous a de plus faits les héritiers de son beau royaume.

— *Que serions-nous si nous ne donnions pas notre cœur à un si bon Père ?*

— Nous serions des monstres d'ingratitude.

— *Et le Fils, à son tour, a-t-il fait quelque chose pour nous ?*

— Il a pris un corps et une âme pour nous sauver.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, il a vécu pour nous, et, pour nous, a enduré, sans se plaindre, toutes sortes de violations, de fatigues, d'outrages et de tourments.

— *De plus ?*

— De plus, il a versé tout son sang, et est mort pour nous sur la croix.

— *Enfin ?*

— Enfin, il s'immole tous les jours pour nous à la sainte messe, et, dans la sainte communion, se donne à nous tout entier, sans réserve ni partage.

— *Que devons-nous au Fils de Dieu, notre Sauveur si aimant, si dévoué, si généreux ?*

— Nous lui devons toute notre reconnaissance et tout notre amour, sous peine de nous rendre coupables de la plus noire ingratitude.

— *Le Saint-Esprit, lui aussi, n'a-t-il pas fait quelque chose pour nous témoigner son amour ?*

— Il nous a déjà sanctifiés au baptême.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, il répand chaque jour dans nos âmes de nombreuses grâces actuelles ?

— *De plus ?*

— De plus, il nous purifie dans le sacrement de pénitence, et nous sanctifie toujours davantage, quand nous recevons les autres sacrements.

— *Enfin ?*

— Enfin, dans le sacrement de confirmation, il se donne lui-même avec l'abondance de ses dons pour faire de nous de parfaits chrétiens et de bons soldats de Jésus-Christ.

— *Nous devons donc aussi remercier et aimer le Saint-Esprit ?*

— Oui, et de tout notre cœur, puisqu'il daigne se montrer si bon et si généreux envers de pauvres créatures comme nous.

Nos devoirs envers la Sainte-Trinité

— *N'avez-vous pas de grands devoirs à remplir envers la Sainte-Trinité ?*

— Oui.

— *Quels sont ces devoirs ?*

— Une foi vive et ferme à ce grand mystère que Dieu a daigné nous faire connaître.

Un respect profond pour la majesté infinie des personnes divines qui méritent nos plus humbles adorations.

Une reconnaissance sans bornes pour les bienfaits innombrables dont la Sainte-Trinité nous a comblés.

Un amour très grand en retour de la charité infinie qui nous est témoignée par chacune des personnes divines.

La réparation la plus parfaite possible de nos offenses envers la très sainte et adorable Trinité.

Voilà nos devoirs envers le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Devoirs très importants dont l'oubli serait pour nous une cause de damnation, tandis que leur accomplissement fidèle nous vaudra le bonheur du paradis.

Pratiques de dévotion envers la Sainte-Trinité

— *Que ferez-vous, chaque année, pour rendre vos devoirs à la Sainte-Trinité ?*

— Chaque année, je célébrerai de mon mieux la fête même de la Sainte-Trinité.

Ce jour là, je m'approcherai des sacrements, j'assisterai aux offices avec une plus grande ferveur, et, en union avec la Sainte-Vierge, les anges et les saints, j'offrirai de tout mon cœur à la Sainte-Trinité mes adorations, mes remerciements, mes satisfactions ainsi que mes témoignages de foi, de confiance et d'amour.

— *Et chaque semaine que ferez-vous en l'honneur de la Sainte-Trinité ?*

— Chaque semaine, je sanctifierai de mon mieux le dimanche, jour de la Sainte-Trinité.

Pendant la messe :

Au Gloria in excelsis, je serai heureux de louer, bénir, adorer, glorifier et remercier les trois personnes divines.

Au Credo, je leur dirai ma foi vive et profonde.

Au Sanctus, je répéterai avec joie la triple salutation des anges.

A la Consécration, je m'inclinerai profondément, et en union avec Jésus-Hostie, je rendrai avec beaucoup de ferveur tous mes devoirs à l'adorable Trinité.

A la fin de la messe, je recevrai avec bonheur la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— A vêpres :

Je chanterai avec allégresse les louanges des trois personnes divines, et leur répéterai avec amour la doxologie :

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

— A l'office du soir :

Je viendrai consacrer la fin de la journée à l'adorable Trinité, et lui demander humblement de me garder pendant la semaine.

— *Et chaque jour, que ferez-vous en l'honneur de la Sainte-Trinité ?*

— Chaque jour :

1^o Dès le matin, j'offrirai ma journée à la Sainte-Trinité comme un acte continué d'adoration, de reconnaissance, de réparation et d'amour.

2^o Après mes prières du matin et du soir, ainsi qu'après l'*Angelus*, je réciterai pieusement le *Gloria Patri*.

3^o Je ferai souvent et avec respect le signe de la croix en l'honneur des trois personnes divines.

4^o Le soir, j'offrirai à la Sainte-Trinité le repos de la nuit, comme, le matin, je lui aurai offert la journée tout entière.

— *Qu'arrivera-t-il si vous êtes fidèle à rendre ainsi vos devoirs à la Sainte-Trinité ?*

— Il arrivera, qu'à la fin de ma vie, je quitterai ce monde au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pour aller dans le ciel, partager le bonheur de l'adorable Trinité dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

XXX

JOAS DE JUDA (878-838) ET SES SUCCESEURS 1

« Piège et trahison ! » s'était écriée Athalie quand le grand-prêtre Joïada la fit arrêter au temple. Désormais le sang de David triomphe, et cependant, à part Joathan et les pieux rois Ezéchias et Josias, chez tous les princes de Juda nous verrons reparaître durant des périodes plus ou moins longues et audacieuses les exubérances vicieuses du sang d'Athalie.

I. Joïada est à la fois de la race des grands pro-

1 Tableau chronologique comparé des rois de Juda, d'Israël, de Syrie et d'Assyrie

I. ROIS DE JUDA

| | | |
|----------|---------------|----------|
| Joas | réigna 40 ans | 878-838. |
| Amasias | — 29 — | 838-809. |
| Osias | — 52 — | 809-758. |
| Joatham | — 16 — | 758-741. |
| Achaz | — 16 — | 741-725. |
| Ezéchias | — 29 — | 725-696. |
| Manassés | — 55 — | 696-641. |

II. ROIS D'ISRAËL

Race de Jéhu

| | | |
|-------------|---------------|----------|
| Jéhu | réigna 28 ans | 884-856. |
| Joachaz | — 17 — | 856-840. |
| Joas | — 16 — | 840-825. |
| Jéroboam II | — 41 — | 825-783. |

Puis onze années de révolutions après lesquelles Zacharie, fils de Jéroboam II, ressaisit le sceptre ; mais il est tué après six mois de règne par Sellum, en 772 ; Manahem l'égorge et lui succède (771-760). Quarante ans après, prise de Samarie (721).

NOTA. — Ces dates généralement reçues sont certainement inexactes. Ainsi les inscriptions récemment découvertes à Ninive prouvent qu'Osias, Manahem et Téglathphalasar II étaient con-

phètes et de la taille des grands hommes d'Etat. Il y avait en lui quelque chose de saint Remy et de Suger. Une fois son jeune pupille établi sur le trône, il gouverne à sa place, magistralement, relève dans leur stricte pureté les observances mosaïques, veille avec un soin scrupuleux sur la vie du roi, l'espoir d'Israël ; et la prospérité, le bonheur, la sécurité fleurissent à Jérusalem (2 Par. xxiii, 18-20).

1. Joas l'écoute avec docilité et reçoit de sa main deux épouses qui perpétueront la famille de David. Lui-même prend bientôt les saintes initiatives. Il avait vingt-trois ans, et, considérant que le temple, dévasté par Athalie et négligé pendant les périodes violentes de la révolution, tombait en ruines, la charpente surtout, tellement que l'œuvre superbe de Salomon était grandement menacée, il dit aux prêtres :

— Toutes les offrandes faites au temple par dévotion, consacrez-les aux réparations urgentes. En outre, parcourez les villes de Juda et recueillez partout l'argent nécessaire pour la restauration de la maison de Jéhovah.

Cet ordre ne fut exécuté que mollement. Le jeune roi manda aussitôt le grand-prêtre et lui dit : « Pourquoi n'avez-vous pas ordonné vous-même aux lévites de recueillir pour réparer le temple les sommes déterminées d'ailleurs par Moïse et affectées à cet usage ? » Alors Joïada plaça à la droite de la porte du temple une arche fermée, semblable aux trons de nos églises, où le peuple déposait ses offrandes lui-même ou par la main des prêtres. Mais défense à ceux-ci d'en rien réserver pour eux. Telle fut l'origine du *Gazophylacium*. Quand cette arche était remplie, des hommes intègres, choisis pour cet office, comptaient l'argent et le distribuaient aux ouvriers maçons ou charpentiers qui travaillaient à la maison de Dieu.

L'œuvre terminée, alors seulement on songea à renouveler le mobilier du temple, urnes,

temporaires (743). Il y aurait pour Manahem comme pour Osias un écart d'une vingtaine d'années. Aux chronologistes futurs ces inscriptions et les fautes des copistes préparent de nombreuses tortures.

III. ROIS DE SYRIE

| | |
|-------------------------------------|----------------------------|
| 990-970. Rasin I ^{er} , | contemporain de Salomon. |
| 970-950. Tabrimmon, | Jéroboam I ^{er} . |
| 950-930. Benhadad I ^{er} , | Baasa. |
| 930-910. Roi inconnu, | Amri. |
| 910-886. Benhadad II, | Achab. |
| 886-857. Hazaël I ^{er} , | Jéhu. |
| 857-844. Benhadad III. | Joachaz. |
| 844-830. Hazaël II (?), | Joachaz et Joas. |
| 830-800. Benhadad IV (?), | Joas et Jéroboam II |
| 800-770. Mariha, | Jéroboam II (?). |
| 770-750. Hadara, | Manahem (?). |
| 750-732. Rasin II, | Phacée, Achaz. |

IV. ROIS D'ASSYRIE.

| | |
|---|------------------------------|
| 1330. Binnirar I ^{er} . | 812-783. Binnirar III. |
| 1300. Salmanasar I ^{er} . | 783-773. Salmanasar III. |
| 1120. Téglathphalasar I ^{er} . | 773-755. Assuradani. |
| 893. Binnirar II. | 755-746. Assurnirar. |
| Assurnasirhabal. | 745-737. Téglathphalasar II. |
| 860. Salmanasar II. | 727-722. Salmanasar IV. |
| Samasbin. | 722-705. Sargon. |
| | 705-681. Sennachérib. |

encensoirs, vases d'or ou d'argent qui avaient été pillés ou mutilés par l'impiété d'Athalie et de ses fils.

Joiada « plein de jours » et de mérite, s'en alla trop tôt rejoindre ses pères. Juda était en paix, le temple avait recouvré sa splendeur première, la loi de Moïse régnait sur les mœurs, et près du vieillard qui avait atteint l'âge des patriarches un jeune roi grandissait, digne fils de David, pieux et juste, animé d'un grand zèle pour la maison de Dieu. Le grand-prêtre mourut tranquille, âgé de cent trente ans, remerciant Dieu qui avait accordé tant de joie à ses dernières années. On l'eût bien étonné, le rigide et généreux Joiada, si on lui eût dit que ce prince bien-aimé, élevé par lui, sauvé par lui des griffes d'Athalie, n'attendait que sa mort pour prévariquer et pour inaugurer une période de dépravation et de sang.

2. Quand on eut déposé dans la sépulture royale ce grand homme qui avait tant mérité du peuple et du roi, les princes de Juda, dont il avait par son autorité contenu les passions et les instincts de mal, vinrent trouver Joas, et par leurs flatteries hypocrites obtinrent une plus grande liberté pour leurs vices. Le roi d'ailleurs n'avait pas détruit les hauts lieux, ce qui accusait en lui des convictions mollissantes. Il céda à leurs instances, et bientôt le temple fut abandonné pour les autels relevés de Baal et les infâmes bocages d'Astarté.

(C'est en vain que les prophètes protestèrent, on méprisa leurs avis. Alors Zacharie, le digne fils de Joiada, poussé par l'esprit de Dieu et par sa conscience, en une grande solennité arrête le peuple et lui dit : « Pourquoi transgressez-vous la loi de Jéhovah pour vous perdre ? Vous l'avez abandonné, il vous abandonnera ! »

Les princes furieux et excités d'ailleurs par le roi, se ruèrent sur lui et le lapidèrent dans le vestibule même du temple. Non seulement Joas oubliait Joiada si bon pour lui, mais il faisait mourir le fils de son bienfaiteur. C'était le sang d'Athalie qui se réveillait en lui. Sous les pierres qui l'accablaient, le doux prophète se releva fièrement et dit : « O Dieu ! voyez et vengez ma mort ! » Et depuis ce meurtre que Jésus-Christ reprochait encore aux Juifs, l'oracle de Jéhovah cessa de se faire entendre au saint des saints. (Saint Epiph.).

Un an ne s'était pas écoulé qu'Hazaël, roi de Syrie, vainqueur de Geth, apparaissait sous les murs de Jérusalem. Il n'avait qu'une petite armée, mais Dieu lui livra les princes de Juda qu'il fit périr, la cité ingrate d'où il remporta un vaste butin, et Joas qu'il traita avec la dernière des ignominies. Pour se débarrasser de son implacable ennemi, le roi de Juda épuisa son trésor, dépouilla le temple des richesses qu'y avait déposées le saint roi Josaphat et qu'Athalie elle-même avait respectées. Mais après le départ d'Hazaël, une maladie de langueur le saisit, rendue fatale par le remords, par la honte, et un jour qu'il descendait sur le mont Sion, la colline de Sella, qui mène au temple, ses serviteurs Josachar et Jozabad le

tuèrent dans sa litière pour venger la mort, le sang horriblement répandu de Zacharie, le fils martyr de l'austère Joiada. Ce malheureux prince fut enseveli dans la cité de David, mais on ne le déposa point dans le tombeau des rois. L'on ne pouvait sans crime placer le scélérat à côté de son bienfaiteur, le meurtrier auprès du père de sa victime (838).

Il avait régné quarante ans (2 Par. xxiv, 4 Reg. xiv).

II. Amasias, son fils, lui succéda et régna vingt-neuf années. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une prudence au-dessus de son âge, cauteleux plus encore qu'habile, faisant le bien plutôt par intérêt, servant Dieu d'un cœur qui n'était pas absolument sincère, *non in corde perfecto*. Tant que son autorité ne fut pas affermie, il dissimula son ressentiment ; mais quand il se vit le maître de Juda, il fit périr les meurtriers de son père, sans toutefois faire retomber leur crime sur leurs enfants, ce qui fit naître l'espoir d'un règne juste.

Ensuite il organisa une puissante armée, afin de pouvoir résister à Hazaël. Ayant fait le dénombrement de son peuple, il compta trois cent mille hommes au-dessus de vingt ans, et les pourvut de lances et de boucliers. Puis il leur donna des chefs par tribus et par familles, et ne se trouvant pas encore suffisamment protégé, pour cent talents d'argent il obtint de Joas d'Israël un renfort de cent mille guerriers. À la tête de cette armée imposante il allait marcher contre les Iduméens qui avaient violé les frontières méridionales de Juda, quand un prophète vint lui dire au nom de Jéhovah :

— « O roi, n'emenez pas avec vous ces mercenaires d'Israël, car le Seigneur n'est pas avec eux. Si vous ne comptez, pour vaincre, que sur le nombre des guerriers, Jéhovah vous laissera battre. Car c'est lui qui porte secours ou qui met en déroute.

— « Mais, répondit Amasias, que deviendront les cent talents que j'ai distribués à ces troupes ? »

— « Jéhovah vous les rendra et au centuple. »

Le roi renvoya ces étrangers et avec sa seule armée de Juda infligea aux Iduméens une défaite terrible en la vallée des Salines. Dix mille hommes furent faits prisonniers ; dix mille autres, dans leur désespoir, se précipitèrent du haut d'une montagne escarpée, sur des roches où ils se tuèrent. Amasias appela ces rochers funestes Jecthel, c'est-à-dire « grincements de dents. » On pourrait croire qu'il se montra reconnaissant envers Jéhovah pour cette victoire signalée. Plus que d'autres, ce descendant d'Athalie et de Jézabel était pétri d'instincts dépravés. Loin de les combattre, il les adora, se prosterna devant les divinités faciles d'Idumée, et leur construisit des autels sur lesquels il leur offrit un infâme encens. Dieu dut lui envoyer un prophète pour lui reprocher son idolâtrie.

— Pourquoi, dit l'homme de Dieu, avez-vous

adoré des idoles qui n'ont pas su délivrer leur peuple de mes mains ?

— Est-ce que je t'ai établi conseiller royal ? répondit Amasias. Tais-toi, ou je te fais mourir !

— Sache, reprit le prophète en se retirant, que c'est toi que Jéhovah a résolu de faire mourir, parce que tu t'es prostitué aux idoles et que tu as refusé de m'écouter.

Alors Dieu abandonna cet homme voué à la chair. L'armée étrangère, mécontente, avait pillé les villes depuis Bethoron jusqu'au royaume de Samarie. Il en rendit responsable Joas d'Israël à qui il manda insolemment :

— Viens donc ! que nous nous voyions de près !

Le roi d'Israël lui répondit par le fin et gracieux apologue suivant :

« Le Chardon du Liban fit dire au Cèdre de la montagne : « Donne à mon fils ta fille pour épouse. » Mais les bêtes de la forêt du Liban ont passé sur le Chardon et l'ont foulé aux pieds. Et toi tu t'es dit : « J'ai vaincu Edom ! » et ton cœur s'est gonflé d'orgueil. Garde ta gloire et reste dans ton palais. Pourquoi provoquer ton malheur pour que tu tombes, et Juda avec toi ? »

Amasias était trop aveuglé pour réfléchir à ce que cette parabole avait d'ingénieux et de menaçant. Il se précipita sur Israël, et les deux rois « se virent de près » à Bethsamès. Joas fit prisonnier le roi de Juda et l'emmena enchaîné et crevant de honte à Jérusalem. Mais il entendait y entrer en vainqueur qui dicte des conditions ; il fit donc abattre, pour y pénétrer en maître, quatre cents coudées de murailles, piller le temple et le trésor royal, et quand il eut humilié à son gré Amasias devant son propre peuple, après l'avoir exposé aux insultes de sa capitale, il prit les otages qu'il voulut et, laissant dans son palais en ruines ce prince méprisé, s'en revint à Samarie. Jamais vainqueur n'avait tiré de son ennemi une telle vengeance, faite d'opprobre et de dérision. C'est ainsi que Dieu humilie les orgueilleux.

Joas d'Israël ne survécut guère à ce triomphe. En lui s'étaient réalisées toutes les prophéties d'Elisée. Il avait écrasé les Syriens, et il venait d'entrer victorieux à Jérusalem. Prince habile qui eût été parfait s'il eût servi le vrai Dieu, et père d'un roi non moins vaillant et plus habile encore que lui : Jéroboam II, le roi le plus accompli qu'Israël ait connu. Cependant ces monarques avisés, issus de la forte race de Jéhu, braves comme leur aïeul et fins comme lui, conduisent tout doucement leur royaume à sa ruine, parce qu'au lieu d'écouter les prophètes qui leur prêchent le vrai Dieu, l'obéissance à la loi, la politique divine en un mot, ils embrassent la politique humaine qui entretient le schisme, croyant ainsi mieux assurer leur trône. Il n'y a qu'une seule politique qui réussisse en définitive, c'est celle de l'union et de la justice. Joas d'Israël fut enseveli

comme il le méritait, avec de grands honneurs, à Samarie, dans le tombeau des rois ses ancêtres.

Amasias vécut encore douze ans, rongé par son dépit, également méprisé de ses ennemis et de ses sujets, impuissant à ressaisir l'autorité morale nécessaire pour se relever de son abaissement et pour gouverner, si bien qu'un jour il dut fuir de sa capitale afin d'échapper au glaive des conjurés. Jérusalem demeura attachée à la race de David, mais ce prince avili lui pesait. On le poursuivit jusqu'à Lachis où des soldats l'égorgeaient, puis ramenèrent son cadavre au tombeau des rois. Son fils Ozias ou Azarias, âgé de seize ans, lui succéda, salué par les acclamations de tout le pays que la mort d'Amasias avait soulagé comme d'un poids immense de honte.

III. C'était un prince distingué, ayant des vues d'ensemble et fait pour conduire un peuple. Pendant plus de quarante ans son règne fut irréprochable. « Il fit ce qui était droit devant Dieu, » suivant docilement les conseils de Zacharie, — sans doute le fils du Zacharie qui avait été tué dans le vestibule du temple, et qui devint grand-prêtre à son tour. L'Écriture le qualifie du titre d'homme éclairé et de prophète, *intelligentis et videntis*.

Au dehors il fallait reprendre Geth sur les Philistins que les défaites d'Amasias avaient rendus audacieux, arrêter les incursions des Iduméens et des Ammonites. Le danger était partout. Ozias avec une rapidité qui révèle un véritable homme de guerre enlève Geth et la démantèle, puis il pousse jusqu'à Azot, jusqu'à Jamnia qu'il rase de même, et établit partout des postes avancés pour sa défense. Dieu qu'il invoquait lui donna également la victoire sur les Arabes, fils d'Edom, au pied du mont Séis, et sur les Ammonites qui durent lui payer un tribut annuel. Sa vaillante réputation le fit connaître et craindre jusqu'en Égypte.

Alors il songea à panser les plaies intérieures du pays. La brèche de Joas d'Israël demeurerait comme un souvenir de honte et de sang attaché au flanc de la cité ; il la répara, et bâtit des tours imposantes sur les portes de l'Angle et de la vallée. La guerre avait détruit les plantations, ruiné les pâturages ; il couvrit de vignes les collines de Juda, et même le Carmel, sans doute de concert avec Jéroboam II, « et fit élever de nombreux troupeaux, non seulement dans les vallées fertiles, mais jusque sur les frontières du désert, où il creusa des citernes pour eux. Il aimait beaucoup la culture agricole. »

Et quand il vit son peuple en paix, ses ennemis refoulés, il ne s'endormit point sur ses rapides et brillantes victoires. S'il licencia ses troupes qui comptaient plus de trois cent mille hommes, il les garda sous la main, munies de toutes armes, pourvues de machines de guerre qui du haut des murs de Jérusalem pouvaient écraser l'ennemi de rochers et de traits, prêtes à se lever en masse et à marcher au premier signal, commandées par

deux mille six cents officiers qui obéissaient à trois généraux, Jéhiel, Maasias et Hananie. (2 Par. xxvi).

On ne saurait méconnaître que cette race de David ne fut merveilleusement douée de l'esprit militaire et de l'esprit de gouvernement. Malheureusement la prospérité enfla d'orgueil le cœur d'Ozias. Zacharie était mort ; et personne dont la grave parole fit contrepoids à tant de puissance matérielle, en montrant qu'après tout ces magnifiques succès venaient de la protection de Jéhovah. Le roi se crut supérieur aux autres hommes, supérieur même à la loi de Moïse, et il entendit réunir sur sa tête avec le pouvoir royal l'autorité spirituelle.

Déjà au fond de son cœur l'ingrat avait oublié Dieu. Son Dieu, c'était lui, son trône, sa puissance. Un jour il entre hardiment dans le sanctuaire réservé aux prêtres et veut lui-même brûler l'encens sur l'autel des parfums. Le pontife Azarias, entouré de quatre-vingts prêtres intrépides, l'arrête et lui dit avec fermeté : « Ce n'est pas à toi, Ozias, à offrir l'encens, mais aux prêtres, fils d'Aaron, qui ont été consacrés pour ce ministère. Sors du sanctuaire, ne méprise point la parole de Jéhovah, car il vengerait sa gloire outragée ! »

Ozias irrité saisit l'encensoir et enveloppa les prêtres d'un regard plein de menaces terribles. Mais soudain la lèpre apparut sur son front. Azarias le chassa aussitôt du lieu saint comme impur, et le roi lui-même épouvanté se hâta de sortir, car il avait senti la main de Dieu qui le frappait. Il s'enferma dans son palais et n'eut plus aucun rapport avec les humains, suivant les prescriptions de la loi. Il demeura lépreux jusqu'à sa mort, et même après sa mort, l'impureté légale le poursuivait encore : il ne fut pas enseveli dans le sépulcre de ses pères, mais dans un champ voisin réservé aux rois dont la mémoire demeurerait souillée. Il avait régné cinquante-deux ans. (758).

Le jour même où il sortit du temple avec cette lèpre humiliante, Joatham, son fils, prit la direction de la maison royale et rendit la justice au peuple. A la mort d'Ozias il avait vingt-cinq ans. Pendant seize années il montra à son peuple l'idéal d'un prince accompli, plein de zèle pour la beauté du temple, pieux et vaillant comme David. En effet au temple il construisit la grande porte de l'Orient, bâtit à Jérusalem la muraille d'Ophel, et dans les villes de Juda quantité de tours. Les Ammonites lui refusèrent le tribut de cent talents d'argent, dix mille mesures de blé et autant d'orge, que leur avait imposé Ozias : il leur infligea une défaite complète et les remit sous le joug. Mais tant de zèle, de vertus et de victoires ne ramenèrent pas à Jéhovah le peuple de Juda, perverti par les infâmes traditions tyriennes de Jézabel et par l'exemple idolâtrique de dix tribus. Un roi peut beaucoup sur une nation. Cependant il est des courants que le plus autoritaire et le plus saint des monarques est impuissant à arrêter. Il faudrait ne pas le laisser naître. Le courant de

perversité va se fortifiant jusqu'à devenir irrésistible, et, comme une trombe furieuse, il emportera Samarie d'abord, puis Jérusalem. La justice de Dieu s'exerce implacable, surtout sur les nations choisies et préférées, parce qu'elles sont plus coupables, lorsqu'elles trahissent leur mission providentielle.

IV. Jéroboam II était cependant un fin politique et un guerrier hors de pair. Il régnait déjà depuis seize ans lorsque Ozias monta sur le trône de David, et il en régna encore vingt-cinq. Comme son père Joas d'Israël et avec plus de bonheur encore que lui, il lutta contre le Syrien Benhadad, l'inexorable ennemi. Il le poursuivit jusqu'à Damas, sa capitale, conseillé et animé par le prophète Jonas, et affranchit toute la vallée du Jourdain, depuis Emath jusqu'à la Mer-Morte. (10 Reg. xiv, 25).

La prospérité matérielle n'est pas toujours pour les peuples un signe de longue vie. Elle recouvre souvent tant de vices ! comme ces beaux fruits d'un éclat si vif et qui recèlent la pourriture. Cet éclat trompeur et factice, Joas d'Israël et Jéroboam II le donnèrent à leur royaume, mais non la justice, la piété, la solidité morale qui sont les seules garanties de durée. Ces qualités, eux-mêmes ne se souciaient point de les posséder. Plus encore que son père qui subissait l'autorité, les conseils et les exemples d'Elisab, Jéroboam II « fit le mal devant le Seigneur, » non ce mal qui s'affiche et qui défie le ciel comme Jézabel, mais un mal autrement profond, le mal tranquille, officiel, qui conquiert le droit de cité et arrête le bien.

La fin approche. La race habile et violente de Jélou va disparaître dans une révolution avec Zacharie, le roi éphémère, fils de Jéroboam II ; ce sont les prodromes de la décomposition sociale. L'Assyrien énergique et tenace attend à la porte, comme un fossoyeur qui vise son cadavre. Dieu cependant aime toujours son peuple. Il ne veut pas le frapper sans l'avertir. Il lui enverra ses prophètes Amos et Osée, pour tenter un dernier effort et empêcher, si Israël est encore capable de quelque élan de repentir, la catastrophe prochaine qui menace cette nation affadée, énervée par l'idolâtrie.

Mais auparavant, car sa Providence n'oublie et ne condamne personne d'avance et fatalement, il va donner mission à Jonas d'éclairer et de convertir même la païenne Ninive.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 septembris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XXVII

VERTU DE PRUDENCE

1^o La prudence : sa nature, son importance

Nous avons une âme immortelle, nous marchons à la conquête d'une gloire sans mesure, d'un éternel bonheur. Dieu, voilà notre terme ; contempler Dieu face à face, le posséder et nous réjouir avec lui dans les siècles des siècles, voilà notre destinée.

Elle est si haute, entre Dieu et nous la distance est si grande, qu'il faudrait désespérer d'y parvenir jamais si une main secourable ne nous était tendue. Mais Dieu est si bon, qu'en nous assignant la tâche, il nous fournit en même temps les moyens de la remplir.

Avant tout il veut se mettre en rapport immédiat avec nous ; dans ce but il nous donne les trois vertus théologiques : la foi, qui nous fait connaître Dieu ; l'espérance, qui nous le fait désirer ; la charité qui nous le fait aimer et en quelque sorte déjà saisir ici-bas : *Fides cognoscat, spes desideret, et caritas apprehendat.* (Liturg. sacr.) Vertus sublimes en raison même de leur objet qui est Dieu ; sublimes aussi et puissantes, car elles s'emparent de l'homme tout entier, de son esprit pour l'éclairer, de son âme et de ses désirs pour les diriger et les élever, de son cœur et de ses affections pour les diviniser, tellement que l'homme si petit, si misérable par nature, se trouve ennobli, grandi, haussé jusqu'à Dieu, qu'il monte réellement du côté de Dieu et l'atteindra au jour de la récompense.

Cependant les vertus théologiques, à elles seules, ne suffisent pas pour nous conduire à notre destinée suprême. Dans le trajet de cette vie, en effet, nous rencontrons à chaque pas les créatures, raisonnables ou non, avec lesquelles il nous faut compter. Elles ont des charmes qui attirent, des laideurs qui repoussent, et d'ailleurs nous ne saurions nous en passer. Comment nous en servir ? Quelle attitude observer à leur égard ? En outre, nous sentons s'agiter au dedans de nous tout un monde de tendances, de désirs, de penchants : il faut les modérer, les diriger, les discipliner de telle sorte qu'ils ne nous jettent pas hors de la voie. En un mot il faut savoir et pouvoir nous gouverner nous-mêmes dans nos facultés et nos passions, et nous gouverner aussi dans nos rapports avec les créatures, sans oublier ni outrager nos rapports avec Dieu.

Des lumières, des forces, des énergies autres que les vertus théologiques nous sont donc nécessaires. Nous les trouvons dans ce que l'on appelle les

vertus morales, ainsi nommées parce qu'elles pour fonction propre et immédiate de régler mœurs, c'est-à-dire la conduite dans tous ses détails, envers soi-même, envers le prochain, et envers les autres créatures.

Or, parmi les vertus morales, très nombreuses, il y en a quatre auxquelles se rapportent toutes les autres, et dont le concours est nécessaire pour qu'une action quelconque soit bonne, louable et vertueuse. Ce sont la *prudence*, la *justice*, la *force* et la *tempérance*, vertus si essentielles au sage gouvernement de la vie que rien, nous dit l'Écriture, n'est plus utile aux hommes : *quibus utilius nihil est in vita hominibus.* (Sap. 8. 7.) Pour ce motif on les a nommées *cardinales*, c'est-à-dire pivots sur lesquels repose toute la vie morale de l'homme.

C'est de ces vertus que nous allons parler. Commençons par la *prudence*, et montrons aujourd'hui sa nature et son importance.

I. Nature

Qu'est-ce que la prudence ? Un ancien l'appelle « l'art de régler la vie, » *artem vite* (Cicér. de finib.) ; suivant saint Augustin, c'est la connaissance de ce qu'il faut désirer et faire, et de ce qu'il faut éviter ; et d'après saint Thomas, c'est la droite raison des choses à faire, *recta ratio agibilium*, c'est-à-dire la sagesse mise en pratique.

Toutes ces définitions et plusieurs autres sont bonnes. Cependant pour en donner une qui les renferme toutes et les développe, nous dirons avec plusieurs théologiens : La prudence est une vertu intellectuelle qui indique ce qu'on doit faire ou éviter pour bien agir dans chaque circonstance, ou en chaque action. Expliquons brièvement cette définition.

C'est une *vertu*, c'est-à-dire une bonne disposition de l'âme, et par conséquent une qualité qui l'embellit, et une aide, une force, une énergie qui la porte vers le bien et lui en facilite la pratique.

C'est une vertu *intellectuelle*. Ce mot signifie que la prudence est une vertu de l'esprit et non de la volonté ; qu'elle réside dans l'entendement, ou si vous voulez, dans la partie raisonnable de l'âme, et non dans sa partie inférieure, celle qui est aveugle, qui ne raisonne pas et qui ne connaît que ce qui frappe les sens. La prudence au contraire connaît les choses passées et les choses présentes, même alors qu'elles ne sont point du domaine des sens et ne relèvent que de l'esprit ; bien plus elle pénètre dans l'avenir et sait lui arracher ses secrets, dit saint Isidore, *perspicax est et incertorum prævidet casus*, parce qu'elle a la puissance de rapprocher les temps et de juger l'avenir d'après le présent et le passé. La prudence est donc une vue, une connaissance raisonnée, et par conséquent une vertu de l'esprit.

Voilà pourquoi nous avons ajouté : cette vertu *indique ce qu'on doit faire ou éviter*. C'est une lumière, un flambeau que l'intelligence met au service des autres facultés de l'âme, pour les éclairer.

rer et les diriger dans tous leurs actes, intérieurs ou extérieurs. Ainsi la prudence a pour objet toutes les actions de l'homme ; c'est là son domaine. Elle ne s'arrête pas à la simple connaissance, à la théorie, comme on dit ; elle va à la pratique. Elle discerne le vrai, mais le vrai dans les œuvres, et conséquemment ce qui est bien, ce qui est bon, honnête, louable et méritoire dans la conduite ; non seulement elle le discerne, le juge, l'apprécie, mais encore elle l'énonce, elle le dit à la volonté et le lui montre comme étant le bien qu'elle doit exécuter. Ce rôle, la prudence le remplit à l'égard de chaque action, à tout instant, en toute circonstance ; de sorte que si la volonté obéit à la direction de la prudence, elle n'accomplit que des actes conformes aux lois du bien et de la vertu. Et déjà vous pouvez voir quelle place elle occupe parmi les vertus, quelle influence elle exerce sur toute notre conduite, puisque c'est elle qui la règle, donne à nos œuvres l'ordre, le poids et la mesure, et les marque au coin de la vraie sagesse. Nous reviendrons sur ce sujet tout à l'heure.

Mais pour diriger ainsi la vie humaine, comment procède la prudence ? La réponse à cette question, en nous éclairant davantage sur la nature de cette précieuse vertu, nous indiquera en même temps la marche à suivre pour la pratiquer avec une plus grande perfection.

La prudence, du moins la prudence parfaite, vraiment digne de son glorieux nom, gouverne la conduite et règle les mœurs moyennant trois actes : elle consulte, elle juge, elle commande.

Elle consulte, c'est-à-dire qu'ayant tel but à atteindre, elle cherche, elle invente, elle trouve les moyens à employer, elle prévoit les obstacles pour les éviter, ou, s'ils sont inévitables, ce qui est de nature à les vaincre. Mais parmi ces moyens que la raison a découverts, les uns sont moins sûrs, moins efficaces, d'autres plus expédients. Que fait la prudence ? Elle juge ce que le conseil a proposé, elle compare et fait son choix des moyens les plus convenables et les plus puissants.

Cela ne suffit pas. Les moyens trouvés, choisis, n'agissent pas seuls ; ce sont des instruments, il faut une main qui les mette en œuvre, et cette main elle-même a besoin d'un ordre qui lui commande d'agir. Eh bien ! la prudence donne cet ordre à la volonté, elle lui commande l'emploi des moyens ; et voilà son troisième acte, le principal, puisque c'est par lui qu'elle agit en appliquant la volonté à l'œuvre jugée bonne et vertueuse.

Tel est le triple travail de la prudence, et je n'ai pas besoin d'insister pour vous montrer que ces trois actes ensemble lui sont nécessaires, indispensables ; autrement comment pourrait-il être vrai qu'elle est la lumière, le guide et la règle de la vie ? Nous ne serons donc prudents dans toute la réalité du mot, prudents en toutes choses et en toute circonstance, qu'à la condition de bien consulter, de bien juger et de bien commander.

Il faut bien consulter et bien juger afin de trou-

ver les moyens de bien agir. Consulter, et qui donc ? Nous-mêmes d'abord, par la réflexion. La réflexion nous rappelle le passé, nous montre le présent, nous permet de prévoir l'avenir. Pour le passé, elle nous donne les leçons de l'expérience : pour le présent, elle l'envisage sous toutes ses faces, elle mesure les avantages et les inconvénients, elle apprécie les circonstances de temps, de lieu, de personne ; pour l'avenir, elle le devine à l'aide des lumières que l'expérience lui fournit. C'est un travail, tout cela ; oui, mais si avant de parler et d'agir, on voulait se résigner à en subir la peine, on commettrait moins d'imprudences, on éprouverait moins de déceptions.

Consulter, qui encore ? Les livres et les personnes sages : les livres, et tout d'abord ceux que l'esprit de Dieu a dictés ou inspirés, l'Evangile, les écrits des saints et des docteurs ; les personnes, et surtout celles que Dieu nous a données pour guides, les ministres de la religion qui ont des grâces d'état pour conseiller les autres. Ne nous fions guère à nos lumières : c'est l'avis de l'Esprit saint lui-même. Les actions de la vie sont si multipliées, les affaires si complexes, les situations parfois si délicates, les ennemis à vaincre si nombreux, et les bornes de notre intelligence si étroites, qu'à vouloir nous conduire seuls nous courons risque de nous jeter à tout moment dans des embarras inextricables, de tomber dans les abîmes.

Il faut aussi, avons-nous dit, bien commander ; à qui ? A notre volonté ; car, en nous, si la raison est roi, la volonté est son ministre, ayant sous ses ordres nos puissances inférieures et nos sens. La raison pratique doit donc lui intimiser ses ordres, lui persuader d'agir comme elle l'a décidé sagement ; d'agir avec diligence, de peur, dit saint Augustin, qu'une influence mauvaise ne vienne à se glisser dans notre esprit et à le tromper : *ne subrepente mala suasionem fallamur*. Combien en effet de beaux projets, de pieux desseins, d'entreprises vertueuses échouent pour avoir été imprudemment différés ! D'agir aussi avec précaution, car les écueils sont semés sous nos pas, et la crainte doit nous tenir sans cesse sur nos gardes.

Conduisons-nous de la sorte, et nous serons vraiment prudents ; nous le serons comme hommes, mais surtout comme chrétiens. En toutes choses nous envisagerons le but final à atteindre, le ciel ; nous ne le perdrons pas de vue, et nos pensées et nos desirs, nos paroles et nos actions, notre vie tout entière, gouvernée par la raison et par la foi, sera vertueuse et digne de Dieu.

II. Importance

Ce que nous venons de dire sur la nature et les fonctions de la première vertu cardinale prouve déjà suffisamment qu'elle remplit un rôle essentiel dans la vie chrétienne. Ajoutons cependant quelques mots pour faire ressortir davantage encore son importance.

L'homme est un petit état qui a ses sujets, son ministre et son souverain. Le souverain, c'est la rai-

son; le ministre ou la puissance agissante c'est la volonté; les sujets, ce sont les penchants divers, les sens intérieurs et extérieurs. Les sujets doivent obéir à la volonté, celle-ci à la raison, et la raison à Dieu. La raison touche à Dieu, parce qu'elle peut le connaître, que Dieu l'éclaire et lui dicte ses volontés; mais cette même raison doit à son tour diriger la volonté de l'homme, lui passer les ordres de Dieu, et éclairer sa conduite; la volonté ensuite, maîtresse des penchants, doit commander à leurs mouvements et les assujettir à son empire. Voilà l'ordre tel que Dieu l'a établi, et l'homme ne saurait être vertueux qu'à la condition que cet ordre soit maintenu.

Or, à qui est confiée la charge de le maintenir? A la raison sans doute, puisqu'elle est souveraine; mais, je l'ai dit, c'est par la prudence qu'elle exerce sa souveraineté en découvrant le bien, en statuant sur le bien et en le commandant. Sans elle, ni la volonté, ni les penchants, puissances aveugles de leur nature, ne le verraient point et ne pourraient l'embrasser, ou ce serait sans avoir conscience que là est le bien, tel que Dieu nous le prescrit. Et dès lors plus d'actes vertueux dans l'homme, plus de vertu, puisque la vertu n'est autre chose que le bien connu, aimé et pratiqué comme tel.

Mais la prudence le montre, elle incline l'âme vers lui et lui indique les moyens à prendre pour l'accomplir; de plus elle la soutient, la protège, l'encourage et ne l'abandonne point tant qu'elle n'a pas achevé de le réaliser. D'où il résulte que la prudence est vraiment la mère, l'inspiratrice et la maîtresse de la vertu, et de toute vertu.

Aussi saint Ambroise la compare avec raison à une source limpide qui, par l'abondance de ses eaux, donne l'accroissement aux plantes et la beauté aux fleurs; en effet par la pureté de ses conseils et la sagesse de ses décisions, elle dispense aux fleurs des vertus morales tout ce qu'elles ont de beau et de précieux, cette splendeur du bien pratiqué dans le temps, dans le lieu, dans la mesure voulus par la droite raison et la loi de Dieu.

Un autre docteur, saint Basile, dit que l'homme dépourvu de prudence ressemble à un navire sans pilote, qui, emporté par les vents impétueux, se brisera infailliblement contre les écueils.

Au contraire, voyez la prudence en action : quel ordre ! quelle harmonie ! quelle paix dans la conscience qu'elle dirige ! Qui oserait la troubler ? Ne sait-elle pas prévoir et éviter les pièges, éventer les machinations secrètes, découvrir les embûches ? N'est-elle pas une lumière qui éclaire la route et dissipe les ténèbres ? Toutes les actions de cet homme ne sont-elles pas mûrement réfléchies, sagement jugées et exécutées avec courage ?

La prudence est donc une grande vertu, la plus grande de toutes les vertus morales, puisqu'elle gouverne toutes les autres, règle toute la vie et enseigne la sagesse. « Si vous la retranchez, dit saint Bernard, la vertu elle-même devient un vice ; » parole remarquable, qui nous montre combien cette vertu est indispensable pour mener une vie chrétienne.

Efforçons-nous donc de l'acquérir, exerçons-nous à la pratiquer, et prions Dieu de nous la communiquer dans une large mesure. Car c'est d'elle que la sainte Ecriture nous a tracé ce bel éloge : « Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse et en qui la prudence abonde ; elle vaut mieux que l'or et l'argent, ses fruits sont très purs et tout ce que l'homme désire de fortune et de plaisirs ne peut lui être comparé. Ses voies sont belles, ses sentiers paisibles. Gardez fidèlement ses conseils et sa loi ; elle sera la vie de votre âme, vous marcherez sans crainte et votre pied ne heurtera pas. C'est l'arbre de vie pour ceux qui la cultivent, le bonheur pour ceux qui la possèdent : *Et qui tenuerit, beatus* (Prov. 3). » Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

DES PETITES VERTUS

Il y a ce qu'on appelle de petites vertus. Non pas qu'elles soient telles si on considère de quel principe elles partent et la fin où elles tendent, car elles viennent de Dieu et nous conduisent à lui. Mais on leur donne le nom de petites vertus parce qu'elles paraissent telles aux yeux des hommes qui les estiment peu. Ne jugeant que d'après les apparences, le monde les dédaigne, les raille, les méprise ; Dieu seul en connaît le mérite et les apprécie à leur valeur.

Ces petites vertus composent l'ensemble de la vie chrétienne. En général, Dieu ne nous destine pas à la pratique des vertus extraordinaires, il ne réclame point de nous des actes héroïques qui frappent d'admiration ; non, la tâche quotidienne qu'il nous impose est modeste, sans éclat. On ne saurait mieux comparer qu'à l'abeille travailleuse le rôle du chrétien. Voyez l'abeille ; elle a sa cellule à remplir de miel. Elle s'en va dès le matin, courant de fleur en fleur, butinant d'ici, de là, amassant son miel, gouttelette par gouttelette. Elle entasse patiemment ces gouttelettes une à une, et quand sa cellule est remplie, elle en commence une autre. Sans se lasser, sans se soucier d'être vue ou non, elle poursuit son œuvre et ne s'arrête que lorsque les premiers froids viennent l'engourdir.

Le vrai chrétien agit de même. Il sait bien que la vie lui est donnée seulement pour acquérir des mérites, pour faire sa provision en vue de l'éternité. Les fleurs qui renferment un miel autrement excellent que celui recueilli par les abeilles, sont toutes les actions de sa journée. De chacune d'elles il extrait une gouttelette de mérite, et, sans bruit, il s'enrichit pour le ciel, sa provision augmente, sa fortune s'accroît.

L'abeille ne dédaigne aucune fleur, si chétive qu'elle paraisse, pourvu qu'elle lui fournisse la précieuse liqueur. Ainsi le chrétien ne laisse échapper aucune circonstance, si minime qu'elle

soit, quand elle lui donne le moyen de pratiquer la vertu. Elles sont nombreuses, chaque jour, ces occasions; voulez-vous savoir comment ? le voici.

Vous êtes seul; la pensée vous vient de vous comparer à un de vos parents, de vos amis, de vos connaissances, de vous préférer à lui, de vous croire plus intelligent, plus honnête, plus vertueux; repoussez cette pensée, dites : « Devant le bon Dieu, il vaut peut-être bien mieux que moi. » Voilà un petit acte de vertu.

On vous a fait de la peine, on a dit du mal de vous; vous songez à vous venger, l'occasion se présente, vous pourriez rendre le mal pour le mal, riposter par une réplique blessante et méritée, dites en vous-même : « Eh bien, non, je ne le ferai pas, je me tairai. » Voilà encore un acte de vertu.

Vous êtes en société, vous pourriez raconter une histoire qui ferait votre éloge, vous poserait en homme d'esprit, vous attirerait la louange; ne dites pas cette histoire, ne citez pas ce trait, ce sera un nouvel acte de vertu.

Vous sentez l'impatience vous gagner, la mauvaise humeur s'emparer de vous; on vous a manqué, désobéi; vous êtes sur le point d'exprimer des reproches et d'éclater; réprimez cette humeur, contenez cette indignation qui bouillonne en votre cœur, retenez ce geste impérieux ou méprisant, vous ferez un acte de vertu.

Vous entendez du bruit dans la rue, vous seriez curieux de regarder ce qui se passe, vous voudriez savoir ce qui se dit dans un groupe de personnes dont vous allez vous approcher; refusez à vos yeux et à vos oreilles la satisfaction de leur curiosité, vous pratiquez la vertu.

Une personne ne vous revient pas, vous n'aimez point sa conversation ni ses manières, vous êtes tenté de la recevoir froidement, de lui faire sentir qu'elle vous déplaît, de l'humilier par quelque allusion fâcheuse; faites effort pour être affable avec cette personne, lui témoigner de la bienveillance, demeurez quelque temps à l'entendre, dominez votre répulsion pour elle, vous accomplissez un acte de vertu.

Vous voyez quelqu'un dans l'embarras, vous essayez de l'en sortir; vous savez une personne dans la tristesse, dans l'ennui, dans l'abandon, parce que le malheur, la ruine ont fondu sur elle, ou même qu'elle a commis quelque faute; allez la visiter, lui dire un mot de consolation, d'encouragement, lui porter un bon conseil, en un mot reconfortez un peu ce cœur désolé, vous faites un acte de vertu.

O mon Dieu, si nous voulions, que d'occasions pour nous de pratiquer ces petites vertus cachées, sans éclat, puisque Dieu seul les connaît ! Le moindre service, un mot affectueux, une simple prévenance, moins que cela encore, un sourire bienveillant, voilà autant d'actes de vertu qui accroîtraient notre fortune spirituelle; ce serait autant de verres d'eau que le bon Dieu ne laisse-

rait pas sans récompense. Et qui pourrait dire que son âge, sa condition lui interdisent ces pratiques ? En vérité, si nous arrivons pauvres de mérites devant notre Juge, ce sera bien notre faute.

Que nous sommes ingénieux à nous tromper ! Nous nous imaginons volontiers que, si les circonstances le demandaient, nous saurions pratiquer les grandes vertus, celles qui sont difficiles, on exige du courage; hélas ! et nous ne savons même pas accomplir ces actes de vertu qui réclament seulement un peu de foi et de bonne volonté.

Gardons-nous de ces imaginations trompeuses. Dans un moment de ferveur, de transport, on rêve de tout sacrifier à Dieu, de renoncer à tout pour lui; c'est l'idéal, sans doute, c'est le sublime de la vocation; mais en attendant que Dieu nous appelle sur ces sommets de la perfection, commençons par les sacrifices et les renoncements journaliers qu'il nous propose. Sacrifions-lui d'abord notre orgueil, notre amour-propre, notre paresse, notre humeur, notre vanité, nos petites aises; nous nous préparerons ainsi à de plus grandes choses.

Écoutons, sur ce sujet, le bon saint François de Sales : « On aimerait, dit-il, les vertus éclatantes, celles qui sont attachées au sommet de la croix, et l'on dédaigne presque de cultiver ces vertus simples et ignorées qui croissent au pied et à l'ombre de cet arbre de vie. Ce sont pourtant celles qui sont le plus arrosées du sang du Sauveur, celles qu'il nous recommande, qu'il aime, car il a donné pour première leçon aux chrétiens : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

« Ah ! Dieu nous garde, continue le saint Evêque, de ces ferveurs inconsidérées, de ces ardeurs d'imagination qui nourrissent, bien souvent, dans le fond de nos cœurs, la vaine et secrète estime de nous-mêmes. Les grandes vertus ne sont pas toujours en notre chemin, mais nous pouvons, à toute heure, en pratiquer de petites avec un grand amour. Voyez ce saint qui donne un verre d'eau pour Dieu aux pauvres passagers altérés, il fait peu de chose, ce semble, mais l'intention, la douceur, l'amour dont il anime son œuvre en font une action si excellente, qu'il convertit cette simple eau en eau de vie, et de vie éternelle. »

Une autre considération doit nous pousser à la pratique des petites vertus. C'est que cette pratique devient un exercice pour l'âme; de même que l'exercice corporel assouplit et fortifie le corps, ainsi la pratique de la vertu assouplit et fortifie l'âme. Cet exercice quotidien ayant pour objet des vertus faciles devient peu à peu une habitude, et l'âme arrive à produire des actes de vertu quasi naturellement, bien entendu toujours sous l'inspiration de la grâce. Que l'occasion se présente d'accomplir un gros sacrifice, de faire un effort extraordinaire, elle n'hésitera même pas.

Ames chrétiennes, mettons-nous généreusement à la besogne dès aujourd'hui. Nous n'avons qu'à nous baisser pour ramasser ces paillettes d'or.

qu'on appelle petites vertus et que la Providence sème sous nos pas. Ne négligeons rien ; à l'œuvre avec foi et générosité ! Nous passerons sur cette terre sans faire de bruit, sans jeter d'éclat, pauvres devant les hommes ; mais nous arriverons devant le bon Dieu, riches, les mains pleines.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES

La fête de la Toussaint

Justi autem in perpetuum vivent et
apud Dominum est merces eorum.
(Ex Lit. Cath.)

Chaque solennité de l'année liturgique a un objet distinct, une physionomie à part, une puissance pour exciter dans les âmes des lumières et des sentiments qui lui sont propres. Voyez plutôt. Noël est la fête des ineffables abaissements du Fils de Dieu fait homme par amour pour nous ; l'Épiphanie celle de la pompeuse manifestation de la royauté du Messie et de sa révélation aux Gentils ; le Vendredi-Saint celle des affreuses tortures et de la sanglante immolation de la Victime du genre humain ; Pâques celle du divin triomphe de Jésus sur la mort et de la défaite irrémédiable de Satan ; l'Ascension celle de la suprême glorification du Sauveur des hommes qui continue, à la droite de son Père, à intercéder sans cesse en notre faveur ; la Pentecôte celle de la descente du Saint-Esprit sur l'Eglise qu'il fonde définitivement et par laquelle il doit, dans la suite des siècles, sanctifier les élus ; la Fête-Dieu celle de l'adorable Eucharistie, le trésor le plus riche donné par Dieu à la terre, le plus sublime chef-d'œuvre de la sagesse, de la puissance et de la bonté infinies ; le Sacré-Cœur celle des merveilleuses inventions de la miséricorde de Jésus à notre égard ; l'Assomption celle de l'entrée de Marie dans le ciel où elle va, en corps et en âme, s'asseoir à côté de son divin Fils et partager son empire sur le monde et son dévouement à la cause des enfants d'Adam. Ici s'offre à nos regards une scène pleine de douce suavité ; là un drame d'une poignante tristesse ; ailleurs un spectacle d'une incomparable grandeur. Sous l'influence du souvenir évoqué, tantôt l'âme se repose dans une joie tranquille ; tantôt elle se retrempe dans la componction de la haine du péché ; tantôt elle s'affermir dans la foi ; tantôt elle s'ouvre aux émotions de la plus fortifiante confiance, ou s'embrase de la plus ardente charité.

Or, mes frères, la fête que nous célébrons aujourd'hui et qui clôt le cycle des solennités les plus splendides de l'année a, entre toutes les autres, une poésie spéciale et un caractère particulier. Elle provoque dans les âmes à la fois les sentiments de l'exil et de la patrie. Elle saisit le cœur puissamment ; elle y produit un mélange indéfinissable de joie et de tristesse, de contentement et de désir, d'enthousiasme et d'ardeur pour le bien. Fête éminemment populaire ; avec trois

autres seulement elle partage, en France, le privilège d'être célébrée en semaine, quelque jour qu'elle tombe. Fête admirable : à elle seule elle est une preuve de l'éclatante intervention du Saint-Esprit dans la composition de la liturgie sacrée. A elle seule elle est un monument de cette sagesse divine qui fait deviner à l'Eglise les instincts les plus profonds du cœur humain, et le moyen de leur donner pleine et entière satisfaction. Pour nous en convaincre, considérons avec amour et respect : 1^o le fait même de l'INSTITUTION de cette fête ; 2^o le BUT qu'a poursuivi l'Eglise en l'établissant ; 3^o la MANIÈRE dont elle a atteint ce but par l'ensemble de la liturgie de ce jour. A n'en pas douter nous recueillerons de ces trois considérations les fruits les plus précieux d'édification et de salut.

I

L'institution de la solennité de la Toussaint est une institution progressive ; et, à chaque phase de cette institution, éclate dans un vif éclat la sagesse de l'Eglise.

I. Dès l'origine du christianisme ce fut une coutume de célébrer chaque année, au jour où ils avaient souffert, le glorieux triomphe des martyrs. On s'assemblait autour de leur tombeau dont la pierre servait d'autel pour le sacrifice, on solennisait leur mémoire, on chantait leurs combats et leur gloire et l'on se recommandait à leur intercession. Mais bientôt, il fut impossible de trouver, pour chacun des généreux athlètes du Christ, un jour spécial de fête dans l'année, tant leur nombre, en chaque contrée, allait en augmentant. L'amour inventif de l'Eglise y a pourvu. Il y avait à Rome un temple bâti en l'honneur de Jupiter le Vengeur par Marc Agrippa, favori d'Auguste, en souvenir de la bataille d'Actium gagnée par cet empereur sur Antoine et Cléopâtre. Ce temple s'appelait Panthéon, soit parce qu'on y vénérât toutes les fausses divinités, soit parce que par sa forme de rotonde, il représentait la figure du ciel que les païens appelaient la demeure de tous les dieux. Seul, de tous les monuments illustres de l'idolâtrie, il avait échappé à la destruction des empereurs chrétiens qui voulaient abolir les vestiges du paganisme. En 607, le pape Boniface IV le purifia, et, avec la pompe la plus solennelle, le dédia à la mémoire de la très sainte Vierge et des martyrs, sous le nom de *Sainte-Marie aux Martyrs* ou de *Notre-Dame de la Rotonde* ; de plus, au rapport de Baronius, il y fit transporter sur vingt-huit chars, splendidement décorés, un grand nombre de reliques des martyrs, tirées des catacombes ; et il voulut que chaque année, le 13 mai, on fit une grande solennité en l'honneur de Marie et des glorieux témoins du Christ. Sur quoi un grand philosophe¹ de ce siècle s'écrie : « Toutes les erreurs de l'univers convergeaient vers toi, ô Rome ! et le premier de tes empereurs les rassembla en un seul point resplendissant, les consacra

¹ De Maistre, *Du Pape*.

cra toutes dans le Panthéon. Le temple de tous les dieux s'éleva dans ses murs, et, seul de tous ces grands monuments, il subsiste dans son intégrité. Toute la puissance des empereurs chrétiens, tout le zèle, tout l'enthousiasme, et, si l'on veut même, tout le ressentiment des chrétiens, se déchaînèrent contre les temples : le Panthéon seul fut préservé. Ah ! la capitale du paganisme était destinée à devenir celle du christianisme ; et le temple qui, dans cette capitale, concentrait toutes les forces de l'idolâtrie, devait réunir toutes les lumières de la foi. Tous les saints à la place de tous les dieux ! Quel sujet intarissable de profondes méditations philosophiques et religieuses ! O spectacle merveilleux, digne de Celui qui nous l'a préparé, et fait pour ceux qui savent le contempler ! »

II. Voici une nouvelle phase dans le culte rendu à tous les élus de Dieu. Vers l'an 731 le pape Grégoire III consacra, dans la basilique de Saint-Pierre, une chapelle, non plus seulement à la vierge Marie et aux martyrs, mais à tous les bienheureux habitants du ciel, et décréta qu'on célébrerait solennellement leur fête commune. Admirez ici, mes frères, la divine sagesse de l'Eglise. Par cette nouvelle institution, elle rend honneur et gloire à tous les élus de Dieu ; elle proclame bien haut qu'à la mort la vie ne nous est pas arrachée mais changée en une existence meilleure, elle affirme que les rapports les plus étroits existent entre ses enfants qui sont là-haut et ceux qui restent ici-bas, rapports de vive et fraternelle charité, rapports de vénération, de louanges, de félicitations et de prières d'une part, rapports de protection, de dévouement et d'intercession d'autre part. Quelle belle et sublime philosophie !

III. Cependant la fête de tous les saints n'était guère célébrée qu'à Rome, quand, en 836, le pape Grégoire IV étant venu en France engagea le roi Louis le Débonnaire à la faire observer dans tous ses Etats en deçà et au delà du Rhin. Le bon prince obtempéra à la demande du Souverain-Pontife ; et, à partir de ce moment, sur la décision de l'Eglise, la solennité de la Toussaint fut célébrée partout le 1^{er} novembre.

Dans cette date, je trouve encore le signe d'une admirable sagesse.

Le premier novembre, c'est l'époque où les moissons sont faites, où les fruits de la terre ont été recueillis, où les champs et les vignes sont dépouillés de leurs richesses. L'Eglise nous donne une magnifique leçon de choses. « Songez-y, nous dit-elle de sa voix douce et maternelle, vous avez là-haut une belle moisson à recueillir. Vous avez un champ à cultiver : c'est votre âme ; il faut y déposer de bonnes semences : ce sont les vertus chrétiennes ; il faut lui procurer une rosée fécondante : c'est la grâce de Dieu qu'on obtient par la prière et les sacrements. Sans doute il faut travailler, sans doute il faut subir bien des peines et s'imposer bien des sacrifices ; mais la récompense sera splendide. Courage donc, en haut les esprits et les cœurs ! *Sursum corda !* »

Le premier novembre est le temps où ceux qui s'appliquent à la culture de la terre commencent à goûter quelque repos et à jouir de leurs travaux ; pour d'autres conditions, c'est le moment où les affaires, après quelque relâche, reprennent avec plus de vigueur. En face de ces biens dont on se félicite et de ce repos fugitif qui sourit, en face de ces entreprises dans lesquelles on va se jeter, l'Eglise, par la fête de la Toussaint, nous redit ces deux paroles de Notre-Seigneur : « Une seule chose est nécessaire, faire son salut, mériter le paradis. » — « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ! » Portons nos regards plus haut que la terre et les intérêts terrestres ! Au ciel sont les vrais biens, le vrai repos, la vraie fortune, *sursum corda !*

Le premier novembre, enfin, est l'époque favorable aux graves et salutaires réflexions sur la vanité des choses humaines. L'automne devient brumeux, froid, maussade ; l'hiver est proche ; la terre a perdu ses charmes ; les fleurs sont flétries ; les arbres sont dépouillés de leur feuillage ; les campagnes et les prairies présentent un aspect désolé ; le soleil est refroidi ; les oiseaux n'égaient plus les plaines de l'air. Quel moment bien choisi par l'Eglise pour dire aux chrétiens : « Ne vous laissez point séduire par les fascinations de la bagatelle ; malgré certain éclat fugitif, le monde, ici-bas, n'est que vanité ; la terre n'est qu'un lieu de passage, un exil, le terme de notre voyage ; la patrie, c'est le paradis. Regardez le ciel où vous ont précédés tant d'élus, ils vous attendent. Que là soient vos cœurs où résident les biens réels et permanents, *sursum corda !* »

Ainsi donc l'Eglise a institué, avec beaucoup de sagesse, au premier novembre, une fête en l'honneur de tous les saints. Mais dans quel but ? Dans un but marqué également au coin de la plus haute sagesse. Je vais vous l'expliquer dans ma seconde partie.

II

I. Notre premier devoir, comme créatures, c'est de glorifier Dieu, de le louer, de le remercier, pour les merveilles que sa puissance et sa bonté daignent opérer en notre faveur. Voilà pourquoi l'Eglise, pendant les saints mystères, s'écrie : « Il est vraiment digne et juste, équitable et salutaire de vous rendre grâces en tout et partout, ô Maître saint, ô Père tout-puissant ! »

Or Dieu est surtout admirable dans ses saints, *mirabilis Deus in sanctis suis*.

Un saint, mais c'est le chef-d'œuvre de la droite du Tout-Puissant. « C'est, dit saint Augustin, une plus grande chose de justifier un impie que de créer le ciel et la terre. » — « Le bien d'une seule grâce, affirme saint Thomas, est plus grand que le bien naturel de l'univers entier. » — « Convertir un enfant de Satan en un fils de Dieu, s'écrie saint Pierre Chrysologue, est une œuvre si formidable que les anges en sont frappés d'étonnement, que le ciel l'admire en suspens, que la terre en tremble, que la chair succombe à l'émotion, que l'esprit ne

saurait la concevoir, que la création est trop faible pour en supporter la grandeur, trop dénuée d'intelligence pour l'apprécier à sa juste valeur. » Grande est donc l'œuvre de la justification, mais plus grande encore, infiniment plus grande, est l'œuvre de la glorification. La justification produit les commencements de la grâce, la glorification en est la consommation. La glorification établit les élus dans l'immuable bonheur, dans l'inamissible grandeur de la vision intuitive, les transformant à jamais autant qu'une créature peut l'être en d'autres Lui-mêmes, *similes ei erimus* ; la glorification est la déification de la créature, *Dii estis* !

Eh bien ! mes frères, l'Eglise, en instituant la fête de tous les saints, prétend avant tout payer à Dieu le tribut de l'adoration, de la louange, de la reconnaissance et de l'amour, non seulement pour un élu, mais pour tous les bienheureux habitants du ciel, d'autant plus que tous les saints du paradis ne sont pas pour elle des étrangers, mais ses enfants et ses enfants de prédilection. Elle nous dit à tous cette parole du Psalmiste : « O vous qui aimez le Seigneur, réjouissez-vous en lui et célébrez le souvenir de la merveille de la sanctification des élus. » *Qui diligitis Dominum, lætaminini in Domino et confitemini memorie sanctitatis ejus.*

II. Un autre but de l'Eglise dans l'institution de la fête qui nous occupe, est de glorifier les saints eux-mêmes. Quoi de plus juste et de plus convenable, *vere dignum et justum est, æquum et salutare.*

On honore les personnages qui approchent du trône des rois de la terre, qui participent à leur puissance et qui distribuent leurs faveurs : les saints approchent du trône du Roi des rois, ils sont ses favoris, ses ministres, ses amis ; ils ont auprès de lui un crédit merveilleux, et peuvent combler de bénédictions célestes ceux qui recourent à eux, implorent leur clémence et se recommandent à leur intercession.

On honore les héros qui, de leur vaillante épée, ont humilié les bataillons ennemis, ont dilaté les frontières de leur pays et ont fait briller sur leur patrie le soleil de la victoire. S'il est vrai qu'il est plus glorieux de se vaincre soi-même que de prendre les villes d'assaut, les saints sont des héros plus glorieux, parce qu'ils ont triomphé de leurs passions, des ruses et des violences de l'enfer, et des séductions multiples du monde mauvais.

On honore les grands hommes et les bienfaiteurs du peuple. Les saints sont la portion choisie de l'humanité. Ils se sont distingués par la noblesse de leurs pensées et la générosité de leurs sentiments. Beaucoup ont réalisé des merveilles de bienfaisante charité pour subvenir à toutes les souffrances, à toutes les misères et à toutes les indigences de leurs semblables, soit en fécondant de leurs sueurs un sol jusque-là aride et infructueux, soit en ouvrant des écoles pour mettre en fuite les ténèbres de l'ignorance, soit en établissant

des ouvroirs pour procurer aux pauvres du travail, soit en bâtissant ces maisons si bien appelées *hôtels-Dieu*, pour soigner toutes les maladies, même les plus répugnantes, soit en instituant des ordres religieux uniquement destinés au soulagement et à la guérison de toutes les infirmités physiques ou morales. Tous les saints, du moins, sont les bienfaiteurs du peuple en répandant la vérité qui délivre et qui sauve, par leurs paroles et surtout par leurs exemples ; en détournant, par leurs expiations, les fléaux de la colère de Dieu, et en appelant, sur le monde, par leurs prières efficaces, toute bénédiction temporelle et spirituelle.

III. Mais en glorifiant Dieu et ses saints, l'Eglise n'oublie pas ses enfants qui combattent sur la terre, et le troisième but qu'elle poursuit, par la solennité de la Toussaint, but qui lui est extrêmement à cœur, ce sont nos propres intérêts. « Pourquoi, s'écrie saint Bernard, louons-nous les saints ? Pourquoi les glorifions-nous ? Pourquoi cette fête en leur honneur ? Que leur font les honneurs terrestres dont le Père céleste les gratifie ? Que leur font nos panégyriques ? Ils sont au comble de leurs vœux. Non, ils n'ont pas besoin de nos biens, notre dévotion à leur égard n'ajoute rien à leur bonheur essentiel qui est infini, et les hommages que nous leur adressons sont à notre avantage et non au leur. Et pour ce qui me regarde, je le confesse bien haut, quand on célèbre la mémoire des saints, je sens mon cœur s'embraser d'un ardent, d'un vif, d'un violent désir du paradis. » (Serm. 2. de fest. omnium sanct.)

Oui, mes frères, aujourd'hui l'Eglise veut glorifier Dieu, elle veut honorer les saints, mais elle veut surtout promouvoir l'œuvre de notre salut, nous pénétrer de la pensée du ciel, et nous déterminer à faire tous les efforts pour mériter le paradis.

La pensée du ciel, oh ! quel rôle important et décisif elle joue dans l'économie de notre vie ! Elle nous éclaire sur nos véritables intérêts : par le spectacle du bonheur ineffable, complet et inamissible du paradis, nous sentons le vide des plaisirs trompeurs, imparfaits et fugitifs, que le monde nous présente, nous comprenons l'énigme de ces sages malheureux et de ces impies triomphants : l'éternité est là pour corriger toutes les inégalités et les apparentes injustices du temps. La pensée du ciel est un baume adoucissant qui calme toutes nos douleurs. Nous le savons, un moment de tribulation nous procurera un trésor infini de gloire. Là-haut, il n'y aura plus ni larmes, ni mort, ni séparation, ni deuil. Et il n'y a pas de comparaison à établir entre les souffrances d'un instant et la gloire qui éclatera en nous, si nous sommes fidèles et patients. La pensée du ciel, enfin, est une force puissante qui nous donne l'énergie pour faire tous les efforts nécessaires à notre salut. Le laboureur travaille dans l'espoir de la récolte, le soldat combat dans l'espoir de la gloire, le navigateur vogue sur les flots dans l'espoir d'un riche butin, le savant étudie dans l'espoir de la science ;

tous, à cause du bien qu'ils attendent, comptent pour rien dangers et fatigues. De même, la pensée du ciel, l'espérance des récompenses éternelles est un puissant ressort qui met en mouvement toutes nos bonnes volontés et encourage tous nos sacrifices. Comment Job était-il si patient dans ses épreuves? par la pensée du ciel. Comment les Machabées affrontèrent-ils vaillamment le martyre le plus cruel? par la pensée du ciel. Comment saint Etienne s'encourageait-il sous la grêle de pierres qui broyaient ses membres? par la pensée du ciel. « Je vois le ciel ouvert, disait-il, et le Fils de Dieu se tenant à la droite de Dieu, me préparant ma récompense. »

Elle est donc bien inspirée notre sainte Mère l'Eglise quand elle se propose, en ce jour, de nous renouveler dans la pensée du ciel et de nous inspirer une résolution vaillante de le conquérir en nous en montrant les splendeurs et les délices, et, d'autre part, en nous signalant les moyens nombreux et faciles d'y atteindre.

Mais comment réalise-t-elle ce triple but dont nous venons de parler? Comment, par la liturgie de cette solennité, glorifie-t-elle Dieu et les saints, et s'applique-t-elle à promouvoir nos propres intérêts? C'est ce qu'il nous faut considérer dans notre troisième partie. J'en suis persuadé, ici encore, nous admirerons sa profonde sagesse.

III

On peut l'affirmer avec certitude, la liturgie de la Toussaint est l'une des plus belles de l'année. Tout nous y redit un émouvant *sursum corda*. L'Eglise donne à cette fête le grade le plus élevé, celui de première classe avec octave, c'est-à-dire qu'elle se célèbre pendant huit jours. Aujourd'hui, l'airain béni fait entendre ses notes les plus joyeuses et les plus majestueuses. Les temples sacrés sont ornés avec splendeur. Les ministres des autels sont revêtus des plus riches ornements, de couleur blanche, symbole de pureté, de joie et de grandeur. Les chants sont empreints de vive allégresse et d'une divine mélancolie, ils redisent les transports de bonheur des élus et les soupirs de ceux qui, demeurant encore dans l'exil, aspirent à la patrie, ils sont tous d'une incomparable beauté, surtout le triomphant *Gaudeamus*, les majestueuses antienne des vêpres, le suppliant *Placare*. Les paroles sont en grande partie empruntées à ce qu'il y a de plus sublime dans le livre de la prière c'est-à-dire les psaumes, dans le livre du ciel c'est-à-dire l'Apocalypse, dans la charte du royaume des cieux c'est-à-dire le Discours sur la montagne.

I. Tout l'office est une splendide louange à la gloire de la sainte Trinité.

Quel début que celui de l'*Introït* : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur. » Ce jour, en effet, est la fête des élus qui triomphent, des anges qui sont les ministres du salut, de Jésus dont le sang fécond a fait germer, croître et mûrir des fruits si précieux, c'est surtout la fête de Dieu qui, par l'ef-

fusion de sa grâce, a produit ces mérites qu'il couronne dans le ciel. *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto !*

Quel hommage est offert à l'auguste Trinité par le saint Sacrifice ! Le temple sacré est rempli de fidèles ; il faudrait être trop impie et trop endurci pour se tenir, en ce jour, loin de la sainte assemblée ; les âmes sont purifiées par les sacrements ; les esprits sont recueillis ; la pompe des cérémonies se déploie ; l'encens, symbole de prière et de charité, s'élève en nuages embaumés ; la Victime sainte s'immole : par Jésus-Christ, en Jésus-Christ, avec Jésus-Christ tout honneur et toute gloire sont rendus au Père, au Fils et au Saint-Esprit. *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto !*

Aux Vêpres, l'Eglise nous retrace dans les antienne la scène grandiose de l'éternelle adoration de la Trinité par les anges et les saints ; elle nous fait parvenir un écho de leur reconnaissance ; elle les invite à redoubler de louange et d'amour : « Bénissez le Seigneur, vous tous ses élus ; célébrez des jours d'allégresse ; exaltez son saint nom. » Se tournant ensuite vers ses enfants de la terre : « Chantez un hymne au Seigneur, vous tous qui êtes appelés à la sainteté, à cette gloire des élus que vous admirez, Dieu la réserve à votre fidélité. » Et les paroles des Psaumes et du *Magnificat*, quelles saisissantes significations elles empruntent à cette belle solennité ! quelles louanges ardentes elles font monter vers le ciel ! « Vous avez la souveraineté dans la splendeur des Saints... J'exalterai votre nom, Seigneur, dans l'assemblée des saints. Vos œuvres sont grandes et magnifiques... Bienheureux celui qui craint le Seigneur... Enfants des hommes louez le Seigneur. Il a pris le pauvre dans la poussière pour en faire un prince de son peuple... Que rendrai-je au Seigneur pour tous ses bienfaits?... Sa miséricorde s'étend de génération en génération. Il renverse les orgueilleux et exalte les humbles. » *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto !*

II. Si je passe maintenant à la glorification des saints, quel beau panégyrique l'Eglise nous fait de leurs vertus et de leur bonheur ! D'un mot elle nous signale le principe de leur félicité : ils ont eu le cœur droit, *omnes recti corde* ; ils ont pratiqué toute justice à l'égard de Dieu, du prochain et d'eux-mêmes, *operati sunt justitiam*. Elle ouvre le ciel à nos regards, elle nous montre l'immense multitude des élus, elle nous fait entendre un écho de leurs cantiques. « Je vis ensuite une grande multitude, nous dit-elle avec saint Jean, que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue. Ils étaient debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches et ayant des palmes à la main. Et ils chantaient à haute voix et ils disaient : Notre salut, nous le devons à notre Dieu qui est assis sur le trône et à l'Agneau ! Et tous les anges étaient debout autour du trône et des vieillards et des quatre animaux ; et s'étant prosternés devant le trône ils adorèrent Dieu, en disant : Amen !

bénédiction, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles. Amen. »

Et elle nous explique plus explicitement leur grandeur et leur bonheur. Ils sont, dit-elle, les amis de Dieu, *amici Dei facti sunt*; ils sont rois, *ipsorum est regnum cœlorum*; ils ont une gloire incomparable, *in omnem terram exivit sonus eorum*; pour eux plus de tribulations, tous leurs vœux sont comblés, *nihil deest timentibus eum*; ils sont dans le repos, *requiescent*; ils vivent dans une joie, une allégresse, une délectation inaltérable en présence de Dieu, *delectentur in lætitia in conspectu Dei*; et leur grandeur et leur bonheur n'auront point de fin, *justi autem in perpetuum vivent*.

Et dans les paroles empruntées aux saints Docteurs, dans les leçons de la fête et de l'octave, elle précise avec plus de détail encore leur félicité. « Qu'elle est belle leur société ! s'écrie-t-elle, outre la présence de la Reine des cieux, ils jouissent de la compagnie des anges, des archanges, des trônes, des dominations, des principautés, de tous les esprits célestes. Ils contemplent les phalanges des saints plus lumineux que les astres, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs avec leur couronne empourprée et les vierges avec leurs palmes plus blanches que la neige. Dans cette aimable cité, plus de douleurs, de tristesses et de gémissements; plus de haine, de jalousies et d'ambition; plus d'embûches du démon, plus de crainte de l'enfer, plus de mort du corps et de l'âme, mais le bonheur dans l'immortalité. Toujours une délicieuse lumière qui est la lumière même de l'Agneau; plus d'intempéries de saisons; plus d'incommodités venant de l'âge et de la vieillesse, mais une brillante et éternelle jeunesse. Non, rien ne manquera aux élus, ni dans leur corps, ni dans leur âme, *non deficient omni bono*. O qu'il est glorieux l'empire où les saints se réjouissent avec l'Agneau dont ils ne seront jamais séparés, *o quam gloriosum est regnum* ! »

III. Je vous le disais, il n'y a qu'un instant, l'Eglise, en ce jour, désire tout particulièrement promouvoir le grand œuvre de notre salut, en nous pénétrant profondément de la pensée du ciel. C'est à ce but suprême qu'elle dirige spécialement et la splendeur de ses cérémonies, et la majesté de ses chants, et la solennité de ses divines leçons.

Le ciel ! comme elle nous le montre beau, attrayant, digne de tous nos désirs, par la description sobre, mais sublime, que je viens de vous résumer.

Le ciel ! Elle nous indique avec autorité le moyen infaillible de l'obtenir dans l'évangile du saint sacrifice. Ecoutez cette page divine entre les divines pages du Nouveau Testament : « Jésus voyant la foule gravit au sommet d'une montagne; et quand il fut assis, les disciples s'approchèrent de lui, et, ouvrant la bouche, il les instruisait en disant : Bienheureux les pauvres par les dispositions de leur es-

prit, parce que le royaume des cieux est à eux. Bienheureux ceux qui sont doux parce qu'ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice parce qu'ils seront rassasiés. Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur parce qu'ils verront Dieu. Bienheureux les pacifiques parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que c'est pour eux qu'est le royaume des cieux. Vous serez heureux lorsqu'on vous aura maudits, lorsqu'on vous aura persécutés, lorsqu'on aura dit beaucoup de mal contre vous, en vous calomniant à cause de moi : réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux. » Oh ! la belle charte du bonheur. Par le détachement, la pureté, la douceur, la miséricorde, la patience, le zèle pour le bien, on est heureux dans le temps et l'éternité. Puissions-nous comprendre cette doctrine comme les saints l'ont comprise !

Le ciel ! L'Eglise nous suggère les plus puissants motifs pour exciter notre confiance. Courage, nous dit-elle, en haut les cœurs, *sursum corda* ! Dieu veut nous sauver ! Il veut que tous, sans exception, arrivent au bonheur éternel. A tous, il donne des grâces abondantes; il ne demande que la fidélité. La fin du monde ne viendra que quand le dernier prédestiné qui voudra correspondre aux avances de la miséricorde divine, aura touché au port de l'éternité. C'est l'assurance qui nous est donnée par cette parole de saint Jean qui est redite comme un refrain d'espérance à plusieurs reprises dans l'office sacré : « En ces jours-là, moi, Jean, je vis encore un autre ange qui montait du côté de l'Orient; et il avait le sceau du Dieu vivant; et il cria d'une voix forte aux quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de frapper la terre et la mer, en disant : « Ne frappez point la terre, ni la mer, ni « les arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué « au front les serviteurs de notre Dieu. »

Courage et confiance : ils sont nombreux les élus de Dieu; il y en a de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue. « Tous les états ont eu leurs saints. Il y a eu des saints non seulement parmi les pasteurs des âmes et les gouverneurs des peuples, mais parmi les humbles ouvriers et les pauvres domestiques, au milieu des affaires les plus dissipantes et des combats les plus pénibles. Ne dites donc jamais : Je ne puis faire mon salut. Vous le pouvez comme eux, partout et toujours ¹. » Sans doute, vous avez des difficultés à vaincre, mais les saints en ont eu autant que vous; et vous avez les mêmes moyens qu'eux pour en triompher. La grâce de Dieu vous est départie aussi bien qu'à eux. Comme eux, vous avez l'arme de la prière, comme eux vous avez la ressource toute-puissante, inappréciable de la messe et des

¹ Rituel de Langres.

sacrements. Vous avez de plus leurs exemples si puissants. Ne pourriez-vous pas ce qu'ils ont pu, *Numquid non poteris quod isti et iste?*

Courage et confiance, ajoute l'Eglise : pour aller au ciel vous n'êtes pas abandonnés à vos seules forces ; vous pouvez largement compter sur l'assistance des saints. Ils sont en sécurité pour leur salut, mais ils ne sont pas sans sollicitude pour le nôtre. Dans la lumière de Dieu ils nous connaissent, ils nous voient, et ils intercèdent pour nous avec un zèle incroyable, surtout quand nous réclamons leur médiation. Oh ! comme l'Eglise aujourd'hui proclame éloquentement cet aspect du dogme de la communion des saints ! Quelles supplications ardentes elle adresse, en notre faveur, aux élus de Dieu : à la Messe, dans la Collecte, la Secrète et la Postcommunion ; et aux Vêpres, dans la belle hymne *Placare, Christe, servulis*. Laissez-moi vous redire cette dernière : elle est sublime, par les sentiments qu'elle exprime et par la mélodie qui les traduit ; elle n'oublie aucun des bienheureux habitants du ciel.

« O Christ, pardon pour vos humbles serviteurs en faveur de qui l'auguste Vierge, notre bonne patronne, implore la clémence du Père céleste au tribunal de votre miséricorde. Et vous esprits angéliques, divisés en neuf chœurs glorieux, délivrez-nous des maux passés, présents et à venir. Saints Apôtres, illustres Prophètes, demandez grâce au souverain Juge pour des coupables qui déplorent leurs fautes avec un sincère regret. Et vous, martyrs empourprés de votre sang généreux, vous, confesseurs revêtus de la robe blanche de votre sainte vie, appelez-nous de l'exil à la patrie. Et vous, chaste troupe des vierges, vous, vaillants anachorètes qui êtes passés du désert au paradis, obtenez-nous une place dans les célestes demeures. Refoulez l'impiété loin de la terre des croyants, et que tous les fils d'Adam réunis en un seul troupeau marchent sous la houlette de l'unique et divin Pasteur. A Dieu le Père, à son Fils unique, à l'Esprit-Saint, gloire soit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ! »

Courage donc, mes frères, encore une fois, et confiance ! En ce jour solennel remplissons notre âme de la pensée, de l'amour, du désir du beau ciel où Notre-Seigneur nous a préparé une place. Prenons la résolution énergique de le mériter, avec la grâce de Dieu, par une vie vraiment chrétienne. Soyons forts pour triompher de toutes les difficultés qui s'opposeraient à notre salut : *Hujus nobis urbis januas aperiet fortitudo*. (V. Bède, 5^e lect. 2^{ae} diei). Comme nous le recommande Notre-Seigneur, ayons les reins ceints et portons entre nos mains un flambeau allumé, c'est-à-dire, soyons purs et pratiquons les bonnes œuvres, accomplissons les commandements. Soyons assidus à la prière, soyons vigilants, *vigilate et orate* ! Soyons attentifs à ne jamais laisser séjourner le péché mortel dans notre âme ! Autrefois un grand Pape disait à un jeune prêtre cette belle parole : « Mon fils, dans toutes vos actions, puissiez-vous

bien commencer et mieux finir encore ¹. » Je vous fais en ce moment, mes frères, un souhait analogue : A partir de ce jour, puissiez-vous bien commencer votre vie, puissiez-vous bien la continuer, puissiez-vous bien la finir, c'est-à-dire dans la grâce de Dieu, car alors, à votre dernière heure, la grâce vous ouvrira les portes de la gloire, et après les efforts, les fatigues et les sacrifices du temps vous goûterez les joies sans fin et sans mélange de l'éternité. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

PREMIÈRE PARTIE

Symbole

1^{er} article du Symbole

C

PERFECTIONS DE DIEU

— *Si vous avez la mémoire fidèle, vous allez me rappeler :*

1^o *Ce qu'on entend par perfection ;*

2^o *Pourquoi Dieu est l'être infiniment parfait.*

— 1^o Une perfection est une qualité, ou quelque chose de bon ; qualité qui rend son possesseur meilleur que s'il ne l'avait pas.

2^o Dieu est l'être infiniment parfait, parce qu'il a toutes les perfections et qu'il les possède à un degré infini, ou sans bornes.

— *Savez-vous comment l'Ecriture sainte nous parle des perfections de Dieu ?*

— Elle nous en parle de façon à nous faire voir que ces perfections n'ont pas de limites.

Ainsi, elle nous dit que la sagesse de Dieu n'a point de mesure ; que sa volonté est toute puissante ; que sa miséricorde est inépuisable ; que sa grandeur est infinie.

— *Savez-vous aussi ce que nous enseigne, à ce sujet, le Concile du Vatican ?*

— Il nous dit que Dieu est infini en toutes sortes de perfections.

— *Quelles sont les principales perfections divines ?*

— La spiritualité, l'éternité, l'immensité, l'immutabilité, la toute puissance, la science, la sainteté, la justice, la bonté, la miséricorde, la providence.

Voilà les principales perfections divines qui en réalité ne font qu'une seule et même perfection.

1

Spiritualité

— *Dieu a-t-il des yeux comme nous ?*

— Non.

— *Des mains ?*

— Non.

— *Des oreilles ?*

— Non.

¹ Innocent III à Raymond VII, *Vie de S. Dominique*, par le P. Lacordaire.

— Des pieds ?
 — Non.
 — Un corps, une figure ?
 — Non.
 — Pourquoi donc la sainte Ecriture nous parle-t-elle des yeux de Dieu ?
 — Pour nous apprendre qu'il voit tout.
 — Et de ses oreilles ?
 — Pour nous signifier qu'il entend tout.
 — Et de ses mains ?
 — Pour nous montrer qu'il a fait toutes choses.
 — Puisque Dieu n'a point de corps, pourquoi est-il représenté sous la forme d'un vieillard vénérable ?
 — Pour nous rappeler sa majesté infinie, devant laquelle nous devons nous prosterner très humblement.
 — Dieu ne ressemble donc ni à la terre, ni à l'eau, ni au feu, ni au fer, ni aux astres, ni à l'homme, ni à aucun être corporel ?
 — Non ; Dieu n'ayant point de corps, ne peut ressembler à aucun être corporel.
 — Comment s'appelle un être non corporel ?
 — Il s'appelle esprit.
 — Dieu est donc un esprit ?
 — Oui, et c'est Notre-Seigneur lui-même qui nous l'apprend dans l'Evangile : « Dieu est esprit. » (Joan., iv, 24.)
 — Qu'est-ce qu'un esprit ?
 — C'est un être doué d'intelligence, de volonté, d'activité et de liberté, un être capable de connaître, de juger, de vouloir, d'aimer et d'agir librement.
 — N'y a-t-il pas plusieurs sortes d'esprits ?
 — Il y en a trois.
 — Lesquels ?
 — L'âme, l'ange et Dieu.
 — Qu'est-ce que l'âme ?
 — C'est un esprit uni à un corps.
 — Qu'est-ce que l'ange ?
 — C'est un esprit qui n'a point de corps, ou un pur esprit.
 — Et Dieu ?
 — C'est, comme l'ange, un esprit qui n'a point de corps, un pur esprit.
 — L'âme et l'ange étant des esprits, ressemblent donc à Dieu ?
 — Oui, puisqu'ils sont, comme Dieu, doués d'intelligence, de volonté, d'activité et de liberté.
 — Est-ce l'âme qui ressemble le mieux à Dieu ?
 — Non.
 — Pourquoi ?
 — Parce qu'elle est unie à un corps.
 — C'est donc l'ange ?
 — Oui.
 — Pourquoi ?
 — Parce qu'il est, comme Dieu, un pur esprit.
 — L'ange ressemble-t-il tout-à-fait à Dieu ?
 — C'est impossible, puisque Dieu seul est infiniment parfait.

— Peut-on voir et toucher les corps ? Par exemple, peut-on voir et toucher une pomme ?
 — Oui.
 — Cette pomme peut-elle être partagée et divisée ?
 — Oui.
 — Pourquoi ?
 — Parce qu'elle est composée de différentes parties.
 — Peut-il arriver que cette pomme s'altère, se décompose et tombe en pourriture ?
 — Oui, et c'est ce que l'on remarque tous les jours.
 Le corps même de l'homme s'altère, se décompose et finit par tomber en putréfaction après la mort.
 — Ici-bas, voyez-vous les esprits ?
 — On peut les voir dans leurs œuvres, mais pas en eux-mêmes.
 — Pourquoi ?
 — Parce qu'ils ne tombent pas sous les sens, comme les corps.
 — Pouvez-vous partager ou diviser un esprit ?
 — Non.
 — Pourquoi ?
 — Parce qu'un esprit n'est pas composé de parties ; il ne peut donc être ni divisé, ni partagé.
 — Peut-il s'altérer et tomber en décomposition comme le corps ?
 — Non.
 — Pourquoi ?
 — Pour la même raison. Un esprit n'étant pas composé de parties, n'est sujet ni à la décomposition, ni même à l'altération.
 — Les esprits sont donc faits pour durer toujours ?
 — Oui, l'âme et l'ange sont immortels, comme Dieu est éternel.
 — Pourquoi Dieu vous a-t-il donné un esprit ?
 — Pour en être connu, aimé et servi ; et pour que, selon la parole de Notre-Seigneur, je l'adore en esprit et en vérité.

2

Eternité

— Quel âge avez-vous ?
 — Dix ans.
 — Vous n'avez donc pas toujours existé ?
 — Non.
 — Vous avez donc eu un commencement ?
 — Oui.
 — La terre a-t-elle eu un commencement ?
 — Oui.
 — Le soleil, la lune et les étoiles ?
 — Oui.
 — Tous les êtres ont-ils eu un commencement ?
 — Oui, excepté un.
 — Lequel ?
 — Dieu.
 — Dieu n'a donc pas eu de commencement ?
 — Non.

- Alors depuis quand existe-t-il ?
- De toute éternité.
- Qu'est-ce à dire ?
- C'est-à-dire que Dieu a toujours existé.

— Tous les jours vous voyez des êtres qui disparaissent ; c'est une plante qui meurt, c'est un animal qui périt, etc., etc.

Est-ce que Dieu passera aussi comme ces êtres qui disparaissent ?

- Non.
- Il n'aura donc pas de fin ?
- Non.
- Alors combien de temps existera-t-il ?
- Toujours.
- Ne dites-vous pas que Dieu n'a pas eu de commencement et qu'il n'aura point de fin ?
- Oui.
- Comment s'appelle la durée d'un être qui n'a ni commencement ni fin ?
- L'éternité.
- Dieu est donc éternel ?
- Oui.
- Faut-il que Dieu soit éternel ?
- Oui.
- Pourquoi ?

— Parce que, créateur de toutes choses, il est l'être nécessaire et par conséquent éternel.

- Votre âme mourra-t-elle ?
- Non.
- Votre âme est donc éternelle ?
- Nullement.
- Pourquoi ?
- Parce que, si elle ne doit pas avoir de fin, elle a eu un commencement.
- Qu'est-elle donc ?
- Elle est immortelle.
- Et les anges ?
- Les anges aussi sont immortels.
- Et votre corps après la résurrection ?
- Après la résurrection, mon corps aussi sera immortel.
- Qu'est-ce que l'immortalité ?
- C'est la durée d'un être qui a eu un commencement et qui n'aura pas de fin.
- Qu'est-ce que l'éternité ?
- C'est la durée d'un être qui n'a ni commencement ni fin.

— *Est-ce bien long une durée sans commencement ni fin ?*

— C'est tellement long qu'il est impossible de s'en faire une idée.

— Une simple durée sans fin, n'est-ce pas déjà quelque chose de bien long ?

— C'est si long que les malheureux réprouvés en sont au désespoir.

— Qu'est-ce donc qui fait le désespoir des réprouvés ?

— C'est que leurs tourments auront une durée sans fin.

— Supposons autant de milliards d'années qu'il y a de brins d'herbes dans les prairies, de feuilles sur les arbres, de grains de poussière sur la terre et de gouttes d'eau dans l'océan ; ne pensez-vous pas que cette énorme durée approche de celle des tourments de l'enfer ?

— Elle est si loin d'en approcher qu'elle n'est même rien à côté de celle-ci ; et, quand un réprouvé aura souffert tous ces milliards d'années, ce sera comme s'il n'avait rien souffert et comme si son supplice ne faisait que commencer.

— Quelle résolution prenez-vous ?

— La résolution d'endurer courageusement quelques souffrances passagères qui me préserveront de supplices sans fin, et de faire généreusement quelques sacrifices d'un moment qui me vaudront une gloire et un bonheur qui ne finiront jamais.

3

Immensité

— Vous voici, mon enfant, à l'église pour le catéchisme ; êtes-vous en même temps dans la maison de vos parents ?

— Non, je suis seulement à l'église ; je ne puis pas être dans deux endroits à la fois.

— Dieu est-il ici au milieu de nous ?

— Oui.

— Est-il sur le chemin qui mène à la maison de vos parents ?

— Oui.

— Est-il dans la maison même de vos parents ?

— Oui encore.

— Est-il aussi dans tout le village, et même dans les villages voisins ?

— Oui, et encore dans tous les villages et toutes les villes du monde.

— Si vous vous enfonciez au milieu d'un grand désert ou d'une immense forêt ?

— J'y trouverais Dieu.

— Si vous plongiez jusqu'au fond de l'océan ou dans les entrailles de la terre ?

— Là encore je trouverais Dieu.

— Et si un ballon vous emportait bien haut dans les airs ?

— Dieu serait toujours là.

— Trouveriez-vous bien un endroit sur la terre où Dieu ne soit pas ?

— Non, Dieu est par toute la terre.

— Est-il seulement sur la terre ?

— Il est encore au ciel.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire qu'il est dans le paradis et dans les cieux qui sont au-dessus de nos têtes.

— Il n'est peut-être pas en purgatoire ?

— Il est en purgatoire.

— Du moins il n'est pas en enfer ?

— Il est même en enfer.

— Et que fait-il en purgatoire et en enfer ?

— En purgatoire, il purifie les âmes des justes qui n'avaient pas encore expié leurs péchés.

— En enfer, il exerce la justice sur les pécheurs impénitents.

— Souffre-t-il en purgatoire et en enfer ?

— Nullement, car Dieu ne peut pas souffrir, et d'ailleurs il est le maître du feu qui n'a de puissance pour tourmenter qu'autant que Dieu lui en donne.

— Ainsi donc, Dieu est partout ?

— Oui.

— Que nous dit saint Paul ?

— Il dit : « C'est en Dieu que nous avons l'être, le mouvement et la vie. » (Act., XVII, 28.)

— Et David ?

— « Seigneur, s'écrie le prophète royal, si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends dans les enfers, vous y êtes pareillement ; si je prends mes ailes pour m'envoler aux extrémités des mers, c'est votre main qui me conduit. (Ps., CXXVIII, 8.)

— Que dit le Seigneur lui-même par la bouche de Jérémie ?

— Il dit : « N'est-ce pas moi qui remplis le ciel et la terre ? »

— Quel est le mot qui signifie que Dieu est partout ?

— Le mot immense.

— Qu'est-ce que l'immensité ?

— C'est la perfection par laquelle Dieu est partout.

— Mais Dieu est-il, comme les corps, présent en partie dans un lieu et en partie dans un autre lieu ?

— Non, Dieu étant un pur esprit, et par conséquent un être simple et indivisible, est tout entier dans chaque endroit de l'univers, avec toute sa puissance et sa majesté.

— Vous êtes donc toujours près de Dieu, et, pour ainsi dire, en lui-même ?

— Oui.

— Que fait l'enfant qui a ses parents près de lui ?

— Cet enfant est sage ; il évite le mal et pratique le bien.

— Que fera le chrétien qui se rappellera que Dieu est partout ?

— Enfant de Dieu, il deviendra parfait s'il marche en la présence de son Père céleste.

— Quelle résolution faut-il prendre ?

— La résolution de se rappeler très souvent la présence de Dieu.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

XXXI

JONAS A NINIVE

Austère et zélé comme Elie, logique dans ses paroles comme dans sa conduite, et ne comprenant pas que l'on pût penser d'une façon et agir autrement ; aimant passionnément son pays d'Israël et détestant, de toutes les forces de son patriotisme et

de sa foi, l'Assyrien idolâtre, l'ennemi qui a dévasté sa patrie et l'a rendue tributaire, l'étranger exclu des promesses et qui, à son gré, ne mérite que la colère de Dieu, tel nous apparaît Jonas : grand de caractère, mais chagrin, découragé par l'insuccès de sa parole, avec une tendance obstinée à accentuer la justice et à restreindre la miséricorde.

Il a vieilli dans ces idées attristées. Au début, Jéroboam II l'écoutait. Le prophète, alors plein de verdeur, de jeunesse, de confiance en l'avenir, lui avait annoncé les brillantes destinées de son empire, et qu'il étendrait ses conquêtes depuis l'entrée d'Emath jusqu'à lā mer Morte. (4 Reg. xiv, 25). Ces heureuses prédictions s'étaient accomplies, mais le prince n'usait de cette paix, de cette prospérité que pour encourager le luxe et la corruption. Amos nous représente « les femmes passant leur vie dans les plaisirs, » les hommes « couchés à l'angle des divans, sur des coussins recouverts de soieries de Damas. » (Amos III, IV).

Jonas ne prit son parti ni de cette ingratitude ni de cette mollesse. Il était fils d'Amathi, de Geth. Une tradition juive prétend qu'il était le fils ressuscité de la veuve de Sarepta. Quoi qu'il en soit, il avait en lui le souffle des grands prophètes, il possédait quelque chose de l'esprit vaillant d'Elie, avec un fond de désespoir et de misanthropie. « Il a perdu toute confiance dans les hommes, dit Hanneberg. Ne pas les haïr est tout ce qu'il peut. » La parole de Dieu se fit entendre à lui :

I. « Lève-toi, va à Ninive, la grande ville, va prêcher ses fils, car sa malice est montée jusqu'à moi ! »

A cet ordre étrange Jonas s'indigna : « Quoi ! prêcher à Ninive, l'ennemie d'Israël, la cité idolâtrique où l'on détestait également sa patrie et Jéhovah ! Ninive qui un jour écraserait Samarie, et menacerait Jérusalem ! Quoi ! Jéhovah voudrait encore dans son excessive clémence faire grâce à cette ville perverse et maudite ! » Et au lieu de se diriger vers l'orient, il courut à Joppé, à l'occident, fuyant Dieu. Un vaisseau mettait à la voile pour Tharsis, en Espagne ; il y monta, espérant échapper à sa dure mission.

Alors Jéhovah souleva une grande tempête, et à chaque instant le navire menaçait de se briser. Et les matelots saisis de terreur criaient chacun vers son Dieu, et pour alléger le vaisseau ils jetèrent toute la cargaison dans la mer. Quant à Jonas, descendu à fond de cale, il dormait d'un sommeil profond.

Le pilote s'approchant de lui le secoua : « Comment, dit-il, tu dors ? Lève-toi et invoque ton Dieu, afin qu'il se souvienne de nous et que nous ne périssions point. » La tempête était si effrayante qu'ils pensèrent tous qu'elle était divine et que leur navire devait abriter quelque grand coupable. Et ils se dirent entre eux : « Tirons au sort, afin que nous connaissions celui qui a commis le crime. »

Le sort tomba sur Jonas, et ils lui demandèrent :

« Pourquoi ce malheur qui nous frappe ? Qu'as-tu fait ? Quel est ton pays ? Où vas-tu ? » — « Je suis Hébreu, répondit-il, et je crains Jéhovah qui a fait la mer et la terre, et j'ai fui devant sa face pour ne point lui obéir. » — « Pourquoi as-tu fait cela, lui dirent-ils ? Que ferons-nous de toi pour que la mer nous redevenue clémente ? » Car les flots montaient, grossissant.

— « Prenez-moi, dit-il, jetez-moi à la mer et elle s'apaisera. Je sais que c'est à cause de moi que cette tempête effroyable s'est déchainée sur vous. » Mais ces hommes simples et bons, loin de l'écouter, ramaient de toutes leurs forces pour regagner la terre. Et ils ne pouvaient, car les flots montaient, montaient toujours.

Et ils crièrent vers Jéhovah : « Seigneur, nous vous en supplions, ne nous faites point périr à cause de cet homme. Ne nous imputez point sa mort, car ce qui arrive vous l'avez voulu. » Et ils prirent Jonas et le précipitèrent dans la mer qui redevint aussitôt calme. « Alors ces hommes, dans leur effroi, pour se rendre Jéhovah propice, lui immolèrent des victimes et lui firent des vœux. »

Or le Seigneur avait préparé un poisson énorme qui reçut le prophète et l'engloutit. Dans cet asile étrange, où il demeura trois jours et trois nuits, Jonas cria vers Jéhovah : « Du fond de mon angoisse, j'ai crié vers vous ; du fond de l'enfer, et vous m'avez exaucé. Vous m'avez précipité dans le cœur de la mer, les fleuves m'environnent, vos abîmes et vos flots passent sur moi. Et je disais : « Vous m'avez rejeté de votre face ; cependant, « j'en ai la confiance, je reverrai votre saint « temple. Les eaux en veulent à ma vie, les « gouffres m'enveloppent partout, la plante marine « recouvre ma tête. »

« Je suis descendu jusqu'aux racines des montagnes, jusqu'aux fondements de la terre qui m'enfermaient dans leurs abîmes insondables. Mais vous appellerez ma vie de la corruption, Jéhovah, mon Dieu ! Quand mon âme était livrée à l'angoisse, je me suis souvenu de Jéhovah, et ma prière est montée vers vous jusque dans votre sanctuaire sacré. Ceux qui adorent de vaines idoles sont des ingrats indignes de miséricorde. Pour moi je chanterai vos louanges ; tous mes vœux je les accomplirai. Le salut vient de Jéhovah ! »

Après cette admirable prière, sur l'ordre de Jéhovah, le poisson rejeta Jonas sur le rivage. (Jonas 1, 11).

On sait par cœur toutes les plaisanteries par lesquelles les rationalistes et surtout les impies ont accueilli constamment cette histoire. Elles ne sont point nouvelles, car saint Augustin déjà mentionne celles des païens, les mêmes que celles de Voltaire. Tout brillant qu'il peut être, le thème est vite épuisé. D'autres n'ont voulu voir dans ce récit qu'une parabole par laquelle Dieu montre à son prophète qu'il veut sauver tout le monde, même les Ninivites, parabole accompagnée d'une

fiction poétique plus ou moins bizarre. Or la tradition, et la voix de Jésus-Christ plus puissante encore, affirment que ce n'est ni une parabole ni une fiction poétique, — car le récit tout entier, sauf la prière, est en prose, — mais une histoire vraie. Le séjour de Jonas dans le ventre du poisson est aussi réel que le séjour du Sauveur pendant trois jours au sein de la terre, dans son tombeau. La parole de Jésus-Christ ne laisse aucun doute à ce sujet.

Et pourquoi ce récit ne serait-il pas vrai de tout point ? Parce qu'il renferme des miracles ? Est-ce que Dieu n'est pas assez puissant pour les faire ? Lui qui fait vivre et qui nourrit l'enfant neuf mois dans le sein de sa mère, ne pouvait-il pas faire vivre trois jours Jonas dans les entrailles d'un requin ? Sans doute c'est un miracle, mais les miracles arrêtent-ils la puissance de Dieu ? Il n'y a que l'impossibilité de contradiction qui mette une borne à sa puissance. Il ne peut pas faire qu'une chose soit et ne soit pas à la fois, qu'un cercle soit carré, car ce sont des absurdités qui répugnent à l'essence divine. Or ici où sont les contradictions ?

On assure que c'est à peine si le bras peut entrer dans la gueule d'une baleine ; mais qui jamais, sauf les ignorants ou les malveillants, a parlé de baleine ? Le texte sacré dit : « un grand poisson. » Rien de plus. Le cachalot peut très bien engloutir un homme. Il est vrai qu'on le rencontre peu dans la Méditerranée ; peut-être y était-il alors en plus grande quantité. Le requin surtout, si vorace et si glouton, vous happe un homme comme une mouche. Il y en a deux en particulier qui sont redoutables et qui abondent dans la Méditerranée. Celui que les Hollandais appellent le requin de Jonas, *Jonas-Haay*, et le *Squalus carcharias Linnæi*, dans le ventre duquel les naturalistes ont trouvé ici un cheval, là un homme avec son armure, et qui pèse jusqu'à cent quintaux.

Pendant que le XVIII^e siècle criblait de ses traits les plus méchants « Jonas dans le ventre de la baleine, » la Providence voulut y répondre par un fait qui eût dû fermer la bouche à l'ineptie incrédule. En 1758, raconte Statius Müller, « pendant une tempête, un matelot tomba d'une frégate dans la mer. Un requin qui rôdait tout près, saisit aussitôt le malheureux qui nageait et criait au secours, et la victime disparut sur le champ dans sa large gueule. Au moment même où il était dévoré, le capitaine du vaisseau eut assez de présence d'esprit pour ordonner de tirer sur le monstre avec un fusil qui était sur le pont. Le coup fut tiré avec tant de bonheur que le requin vomit aussitôt le matelot qui n'était que légèrement blessé. Une chaloupe le repêcha tandis que les marins avec des harpons et des cordes se saisirent du poisson, le montèrent sur la frégate et le suspendirent en travers pour qu'il put sécher. Le capitaine en fit ensuite don au matelot si extraor-

dinairement préservé par la Providence. Et celui-ci se mit à parcourir l'Europe pour le montrer. »

C'était un requin, un *squalus Carcharias*. L'auteur affirme l'avoir vu de ses yeux, il en donne même le dessin. Toute l'Europe connut le fait, et l'impiété, avec sa bonne foi ordinaire, fit silence et continua à railler.

II. Sur le rivage où le monstre venait de le déposer, la même parole de Jéhovah se fit entendre de nouveau à Jonas : « Lève-toi ; va dans Ninive la grande ville, et prêche à ses fils les discours que je te mettrai dans la bouche. »

Châtié et reconnaissant tout à la fois, il partit sans plus résister, et mit trois jours à la parcourir. Le soir du premier jour, comme les Ninivites entouraient cet homme singulier, cet étranger vêtu d'un sac grossier, avec la ceinture de poil de chèvre des prophètes, et dont l'arrivée faisait partout sensation, il se mit à crier avec un irrésistible accent de conviction : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite ! »

Alors les Ninivites crurent en Dieu : ces hommes de plaisir publièrent un jeûne ; ces superbes, tous depuis le vieillard jusqu'à l'enfant, se couvrirent du sac de pénitence. La parole de Jonas força jusqu'aux portes du palais, et le roi se leva de de son trône, dépouilla la pourpre et, revêtu d'un cilice, comme le plus humble de ses sujets, s'assit dans la cendre.

Et il fit proclamer cet ordre dans Ninive : « Hommes et animaux, que tous jeûnent ; que les troupeaux ne soient conduits ni aux pâturages ni aux fontaines. Hommes et animaux, que tous revêtent le sac. Crions vers Dieu de toutes nos forces. Que chacun s'éloigne de la voie mauvaise et efface l'iniquité de ses mains. Qui sait si Dieu ne se retournera pas vers nous pour nous pardonner, s'il ne reviendra pas de sa grande colère ? Et alors nous ne périrons point ! » (Jonas III).

Dieu voyant leur repentir sincère eut pitié d'eux et suspendit sa vengeance.

Ce roi devait être Binnirar III, celui qui se vante dans une inscription d'avoir soumis « Tyr, Sidon, la terre d'Amri (le royaume d'Israël), le pays des Philistins, et d'avoir enfermé Mariha, roi de Syrie, dans Damas sa capitale. » — « La terreur de la majesté d'Assur, mon maître, ajoutait-il, le renversa, il embrassa nos pieds. » C'est ce prince absolu, victorieux de la terre d'Amri, qui s'incline devant l'autorité d'un pauvre *nabi* de ce même pays d'Amri. Et il ordonne la pénitence à toute la grande cité ; il l'étend même aux animaux, suivant la coutume des anciens de les associer aussi à leurs deuils. Et Ninive tout entière se convertit, elle reconnaît que Jéhovah est plus grand que ses antiques dieux, elle revêt le cilice et descend dans la poussière. Quel homme extraordinaire que Jonas, et quelle prédication non moins extraordinaire !

De la « grande ville » aujourd'hui il ne reste

que d'immenses débris. D'énormes masses de terre en ligne droite, de plusieurs milles de longueur, accusent les anciens retranchements ; la vaste plaine est couverte de fragments de briques. De Khorsabad à Mossoul on compte 14 kilomètres, et 36 de Mossoul à Nimroud, ce qui établit d'une manière certaine que l'ensemble des villes dont se composait Ninive formait un cercle d'environ quarante lieues de circonférence. Chose étrange ! dans cette plaine morne et morte qui a vu toutes les splendeurs de la terre, et les rois honorés comme des dieux, et les prisonniers traités sans pitié comme des bêtes de somme, et les cortèges de triomphateurs, et les palais éblouissants d'or où retentissaient les chants de toutes les ivresses, celles de la victoire comme celles de la volupté, un seul souvenir est demeuré debout, vivant, ineffacé, le souvenir du prophète Jonas.

M. Victor Place écrivait de Ninive même le 12 mars 1853 : « La semaine dernière la ville de Mossoul a célébré trois jours de jeûne, suivis d'un jour de réjouissance, en commémoration de la pénitence imposée aux Ninivites par Jonas. Les musulmans respectent cette tradition et font la fête le même jour que les chrétiens. » Car le Coran honore aussi le célèbre prophète.

En face de Mossoul, sur la rive gauche du Tigre, on aperçoit un monticule artificiel, fait de main d'homme, une mosquée très vénérée, avec les ruines d'un vieux palais assyrien. Cet endroit s'appelle Nebbi Younès. C'est là que Jonas, suivant une antique tradition, aurait prêché aux Ninivites. C'est là que serait son tombeau. Les musulmans défendent d'y faire des fouilles. Ils nomment aussi cette colline *Tell-et-Tanbeh*, le tumulus du repentir. Il convient toutefois d'ajouter que la tradition juive place le tombeau du prophète, au rapport de saint Jérôme, dans la tribu de Zabulon, à Geth-Hépher, sa patrie. Mais il n'en est pas moins vrai que vingt-sept siècles n'ont pu éteindre le souvenir ni l'écho enflammé de sa parole, à Ninive¹.

III. Quand Jonas vit que Jéhovah pardonnait à Ninive, sa foi rigide et son patriotisme hébreu protestèrent : « Rappelez-vous, Seigneur, s'écriait-il. N'est-ce pas là ce que je disais autrefois dans ma patrie de Geth ? N'est-ce pas pour cela que je voulais m'enfuir à Tharses ? Car je sais que vous êtes un Dieu élément et miséricordieux, patient et d'une compassion infinie, toujours disposé à pardonner à toute malice. Maintenant donc, je vous

¹ Voir Vigouroux, t. IV : *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e éd. p. 89. Darras, t. II, 694. Appert, *Expédition en Mésopotamie*, etc. Ninive, capitale de l'Assyrie, sur la rive gauche du Tigre, en face du site actuel de Mossoul. Dans le sens large, elle était formée par tout un groupe de villes qui correspondaient à *Khorsabad*, *Nebby-Younous*, *Koyoundchik*, *Nimroud* et *Selamieh*. Dans le sens strict, en tant que résidence royale de Sennachérib et d'Assourbanipal, elle n'occupait que l'emplacement de *Nebby-Younous*. (Atlas géogr. de Fillion).

en prie, laissez-moi mourir. Mieux vaut pour moi la mort que la vie. »

Jéhovah lui répondit doucement : « Crois-tu que ta colère est juste ? »

Alors le prophète sortit de la cité et se dirigea vers une colline à l'orient, ne se résignant point à pardonner à Dieu une telle clémence. Comment pourrait-il maintenant menacer Israël et Juda des jugements rigoureux de Jéhovah, puisqu'il lui infligeait un tel démenti, puisqu'il pardonnait toujours ? Il s'assit sous un abri de feuillage qu'il s'était construit, et là, seul, chagrin, il attendit, pour voir si Dieu frapperait enfin Ninive. Jéhovah voulut, comme autrefois à son trop zélé serviteur Elie, lui donner une délicate leçon de douceur.

Il fit croître sur sa tête une plante aux larges feuilles, le ricin, qui monta rapidement et le couvrit de son frais ombrage. Le prophète fatigué de son travail se reposait, goûtant avec délice cette sensation de fraîcheur. Mais le lendemain, à l'aurore, Dieu envoya un ver qui piqua la plante, et celle-ci sécha.

Et quand le soleil fut monté au-dessus de l'horizon, il fit lever un vent brûlant d'est, et les rayons du soleil dardaient sur la tête du prophète qui étouffait de chaleur. Alors de nouveau il demanda à mourir et dit encore : « Mieux vaut pour moi la mort que la vie ! »

Et Jéhovah lui dit : « Crois-tu que ta colère est juste à propos de cette plante ? » — « Oui, répondit le prophète, je veux garder ma colère et mourir ! »

Et le Seigneur lui dit : « Quoi ! tu gémis sur le sort de cette plante et tu aurais voulu qu'elle fût épargnée. Pourtant ce n'est pas toi qui l'a cultivée ni fait croître. Née dans une nuit, elle a péri dans une nuit. Et moi, je n'épargnerais pas Ninive, la grande ville dans laquelle il y a plus de cent vingt mille enfants qui ne savent pas encore distinguer leur droite de leur gauche, sans parler de ses innombrables troupes ! » (Jonas iv).

C'est ainsi que Dieu élargit à mesure les idées de son peuple et l'horizon du salut. Ce qui caractérise les juifs, c'est l'étroitesse, l'exclusivisme. Ils sont le peuple privilégié, Jéhovah est en quelque sorte leur propriété, et il ne doit réserver ses faveurs qu'à eux seuls. Les autres nations demeurent indignes, rejetées, maudites. Ainsi l'entendait Jonas, ainsi plus tard l'entendra saint Paul quand il persécutera l'Eglise de Jésus-Christ.

A l'un et à l'autre Dieu ouvre les yeux, à saint Paul en le jetant à bas de son cheval, sur la route de Damas, à Jonas en le précipitant dans la mer où le recueille un énorme cétacé. Les deux leçons furent violentes. Il fallait cette violence pour déraciner les vieux préjugés, agrandir leur cœur, leur apprendre que « la terre tout entière appartient au Seigneur, » *Domini est terra*, et qu'il veut sauver tous les hommes sans distinction de peuples ni de couleur, ceux de Jérusalem comme ceux

de Ninive, les Juifs comme les Gentils. Après ces dures leçons qui les ont jetés à ses pieds, vaincus et dociles, Dieu achève leur éducation prophétique ou apostolique dans la douceur, à l'ombre de la plante qui se flétrit, piquée par le ver, ou par les visions merveilleuses dans lesquelles saint Paul, le loup de Benjamin, changé en agneau, vit au troisième ciel des choses que la langue humaine ne saurait révéler. Mais tous les enseignements divins convergent vers le même but : la miséricorde.

On comprend mieux maintenant pourquoi Jésus-Christ rappelait aux pharisiens exclusifs l'exemple de Jonas : « Cette race méchante et adultère demande un prodige. Il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophète Jonas. Car de même qu'il fut trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, ainsi le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. » (Matth., xii, 39).

Jonas, à cause de sa mission extraordinaire, unique, de ses vertus, de son zèle héroïque et de la doctrine miséricordieuse qu'il subit d'abord, mais qu'il accepta ensuite résolument avec une soumission parfaite, est l'un des types les plus originaux du Sauveur, qui d'ailleurs l'a glorifié devant les hommes. Il est le plus ancien des prophètes dont nous possédions les écrits. Il a prêché dans la païenne et voluptueuse Ninive, et elle s'est convertie pour un temps. Voici maintenant ses deux émules, Amos et Osée, qui vont annoncer à Samarie les menaces divines. Binnirar, le roi idolâtre, descend de son trône et se prosterne dans la poussière. Ninive, la ville infâme, a revêtu le sac ; mais Jéroboam II, le prince sceptique, sourira des discours des prophètes. Samarie, qui connaît le vrai Dieu, qui a été témoin de ses prodiges, refusera de secouer sa coupable mollesse, et Jéhovah la frappera, la détruira. C'est l'abus des grâces surtout qui cause les grandes ruines.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 octobris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONÉS

Vices et vertus

XXVIII

VERTU DE PRUDENCE

2^o La souveraine imprudence, ou la négligence du salut

Estote ergo prudentes sicut serpentes. (Math. 10. 16.)

La prudence est la vertu qui a pour mission de diriger l'homme dans toute sa conduite, afin qu'elle soit bonne, sage, conforme à la raison et à la loi de Dieu. Cette loi, c'est le bien. La prudence le voit et le montre comme la fin, le terme obligatoire de chacun de nos actes; puis elle choisit et prescrit les moyens propres à l'atteindre.

D'où il suit qu'elle est la maîtresse du devoir sous toutes ses formes, qu'elle intervient dans la pratique de toutes les vertus pour les gouverner, en leur donnant leur règle, leur mesure, leur perfection. D'où il suit encore que, sans la prudence, nulle vertu n'est possible, nulle action moralement bonne, et que si on ne la prend pour guide, on se trompe, on s'égare infailliblement, on tombe à chaque pas.

Ainsi donc la prudence est nécessaire à tous et en tout; de fait il n'est pas d'homme sérieux qui ne l'interroge avec soin et n'obéisse à sa direction, au moins dans les affaires temporelles. Certes, je suis loin de blâmer cette prudence; les intérêts de ce monde ont leur prix, et nous avons le devoir de ne pas les traiter à la légère. Mais les intérêts périssables d'ici-bas ne sont pas les seuls qui s'imposent à notre sollicitude; il y en a d'autres plus hauts et plus sacrés. Nous ne sommes pas hommes simplement, nous sommes chrétiens; disons mieux : nous sommes hommes, mais uniquement pour être chrétiens et vivre en chrétiens, c'est l'ordre voulu de Dieu.

Or, en qualité de chrétiens nous avons une fin dernière à atteindre, une destinée éternelle à conquérir; cette fin, cette destinée, tout ce qui la prépare, tout ce qui l'assure, voilà pour chacun de nous la grande affaire à traiter : c'est l'affaire de notre salut. Partout ailleurs, je l'ai dit, la prudence est nécessaire; mais ici, vous le reconnaîtrez sans peine, elle est d'une nécessité impérieuse au plus haut point, parce que l'affaire du salut par sa gravité et ses conséquences dépasse infiniment toutes les autres, et par là même elle réclame de notre part une vigilance extrême, les soins les plus assidus.

Hélas! cette vérité n'est plus guère comprise.

Sans parler des impies, des incrédules de profession, combien de chrétiens qui vivent dans une insouciance lamentable à l'égard de leur fin dernière, qui n'y pensent presque jamais, et ne se mettent point en peine d'employer les moyens efficaces pour y parvenir! Sages selon le monde peut-être, habiles, circonspects, courageux dans la gestion des intérêts qui passent, mais à coup sûr chrétiens insensés; car négliger les intérêts qui ne passent pas, risquer volontairement son salut, vivre tranquillement et habituellement dans un danger prochain de le manquer, c'est pécher contre la règle essentielle de la sagesse chrétienne, c'est la témérité portée à son comble, c'est la souveraine imprudence.

Pour nous en convaincre, étudions simplement la grave affaire du salut dans ses deux caractères principaux, sa nécessité et sa difficulté. Il nous sera facile de voir ce que la prudence exige de nous à son égard et en même temps nous comprendrons jusqu'où va la folie de quiconque n'y travaille pas avec ardeur.

I. Le salut, affaire nécessaire

Et d'abord le salut est l'affaire absolument nécessaire. — Remarquez, je vous prie, ce premier caractère. Je ne dis pas seulement : le salut est une affaire importante, très importante même. Ce serait la vérité sans doute, mais pas toute la vérité; on pourrait croire qu'en la perdant on ne perd pas tout. Il faut dire, et je dis en effet : le salut est l'affaire absolument nécessaire, et dès lors, si je la manque, il ne me reste rien, ou tout le reste pour moi n'est rien, je suis perdu sans ressource.

Tel est le salut; Jésus-Christ lui-même nous l'affirme quand il dit : « Une seule chose est nécessaire » (Luc 10, 42). Est-ce la fortune? Est-ce le plaisir? Est-ce l'élévation aux honneurs? Est-ce la vie même? Non; ces biens-là ne sont que des biens utiles, mais ils ne méritent pas la qualification de biens nécessaires; à la rigueur on peut s'en passer, et tôt ou tard il faudra bien les quitter.

Quelle est donc la seule chose nécessaire, celle dont ni vous ni moi nous ne saurions être privés sans tomber dans l'abîme du malheur? — C'est l'amour de Dieu en ce monde, la possession de Dieu en l'autre, c'est le salut de nos âmes. Et pourquoi? Parce que le salut est notre fin dernière, le but unique et suprême de notre existence, le terme où nous devons aboutir et après lequel il n'y a plus rien à prétendre. Pourquoi encore? Parce que c'est dans le salut que Dieu a renfermé toutes nos espérances, c'est de lui que dépend notre bonheur éternel. Le ciel ou l'enfer, point d'autre destinée. Si je me sauve, le ciel est à moi avec ses jouissances immenses, infinies, et il ne me sera jamais ravi; si je me damne, l'enfer sera mon partage, l'enfer avec ses cruels supplices, ses maux sans fin, ses inconsolables désespoirs. Ici-bas, nous marchons entre deux éternités; à la mort nous tomberons dans l'une ou l'autre, c'est fatal. A nous de choisir; nous sommes libres, mais res-

pensables devant Dieu de l'usage de notre liberté. Dieu veut évidemment que nous nous en servions pour choisir la bénédiction et non la malédiction, le bonheur et non le malheur; tout en nous laissant la liberté, il nous impose cependant l'obligation de choisir le salut, et le salut, terme définitif assigné à notre vie, voilà l'affaire nécessaire, l'unique nécessaire pour tout homme; de telle sorte que l'ouvrage de notre salut accompli, tout est fait, tout est accompli, tout est consommé pour nous, et cet ouvrage manqué, tout est manqué, tout est perdu sans remède.

Si cela est — et l'Evangile l'affirme, à chaque page, et nous, chrétiens, éclairés de ses divines lumières, nous le savons et le croyons; — si, dis-je, le salut est l'intérêt capital, l'affaire nécessaire, unique, imposée à notre sollicitude, quelle est, je vous le demande, la conséquence?

La conséquence, la voici, telle que la raison et la foi nous la montrent avec une pleine certitude. C'est que l'affaire du salut doit primer toutes les autres dans nos pensées, dans nos affections, dans toute la conduite de notre vie. Nous devons donc y penser avant tout, nous en préoccuper par dessus tout, le préférer à tout, y travailler partout et toujours; nous devons faire du salut la règle de tous nos actes, le guide de toutes nos entreprises, l'âme de notre vie; en un mot juger tout d'après la loi du salut, ordonner tout en vue de parvenir au salut.

La vraie sagesse est là. Le divin Maître n'a-t-il pas dit : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu ? » (Luc, 12). *Premièrement*, c'est-à-dire faites de votre salut votre première affaire, par la raison que c'est votre grande et unique affaire. Règle divine, puisque c'est le Fils de Dieu même qui nous l'a tracée; règle la plus droite, puisqu'elle est fondée sur la nature des choses, que le nécessaire doit l'emporter sur l'accessoire, et la fin dernière éternelle sur les fins prochaines qui ne durent qu'un temps; règle fixe et inviolable, puisqu'elle vient du ciel et que le ciel ne la changera jamais. La suivre, c'est la prudence; la dédaigner, c'est l'imprudence, et cette imprudence n'a d'autre mesure que la gravité même de l'affaire qu'elle sacrifie follement.

Or, les imprudents de cette sorte se comptent par milliers. Jésus-Christ a dit : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et les autres biens, les biens périssables vous seront donnés par surcroît. » Eux, les imprudents, prétendent renverser l'ordre établi de Dieu, et à la règle qu'il a posée en substituer une autre. Ils disent : Cherchons premièrement les biens de ce monde. En effet peu leur importe les biens de l'éternité; ou ils ne s'en occupent pas, ou ils s'en occupent rarement, avec une honteuse mollesse, tandis qu'ils mettent une activité dévorante à poursuivre les biens matériels. N'est-ce pas une folie?

Que diriez-vous d'un prince qui, par le droit de sa naissance, devrait aspirer à la plus belle couronne, et qui bornerait toutes ses prétentions à posséder un petit coin de terre, dépensant pour

l'acquérir toutes les énergies de son âme et de ses membres? Le prendriez-vous pour un sage, même alors qu'il viendrait à réussir? Loueriez-vous son habileté! Ne traiteriez-vous pas sa frivole entreprise et ses prétendus succès d'extravagance et de folie?

Eh bien, ce prince extravagant, insensé, voilà l'image du chrétien qui ne songe qu'à la vie présente. Que dis-je? Son imprudence est incomparablement plus grave, sa folie plus criminelle; car ce n'est pas seulement un royaume temporel qu'il dédaigne, c'est le royaume de Dieu, c'est le ciel avec toute sa gloire et toutes ses richesses. Ajoutez qu'il s'expose volontairement au plus effroyable des malheurs, à la réprobation éternelle. Placé sur la terre, il ne l'ignore pas, avec un ciel au-dessus de sa tête, pour lequel il ne fait rien, et un enfer sous ses pieds, qu'il mérite chaque jour, il passe sans regarder, et ce qu'il semble redouter davantage n'est pas de faire fausse route, c'est de s'en occuper. Voilà le chrétien dans sa monstrueuse insouciance à l'égard de l'affaire la plus indispensable, le salut. Ah! s'il fut dit à d'autres : « Insensés, parce que vous ne croyez pas! » (Luc 25, 15), à celui-ci qui a encore la foi, nous pouvons dire : Insensé, surtout parce que vous croyez!

Gardons-nous de l'imiter. Soignons nos intérêts de ce monde, c'est notre devoir; mais un devoir plus impérieux nous presse : le souci de notre salut. C'est le but; ne le perdons jamais de vue, et marchons-y sans cesse : la prudence le veut à tout prix.

II. Le salut, affaire difficile

En second lieu, le salut est une affaire difficile; difficile en elle-même d'abord, difficile aussi en raison des ennemis que nous avons à combattre.

Difficile en elle-même, oui; et pourquoi ne l'avouerai-je pas franchement, puisque Notre-Seigneur et Maître, Jésus-Christ, n'a rien omis pour nous le faire entendre? Mille fois il a insisté sur ce point, déclarant sans ménagement, affirmant avec force que c'est une affaire qui demande les efforts les plus patients et les plus généreux. Sentences, figures, comparaisons, il emploie toutes les formes de langage les plus saisissantes, comme s'il voulait graver en traits de feu dans nos âmes cette inoubliable vérité.

« Que la voie du ciel est étroite! » s'écrie-t-il, exclamation terrifiante dans la bouche du Dieu-Sauveur. Il ajoute : « Combien peu ont le courage d'y entrer! Le royaume des cieux souffre violence; il faut l'emporter d'assaut. » Le salut, c'est un festin magnifique, mais pour y prendre place il faut tout quitter; c'est un palais somptueux, mais qui coûte des frais immenses à bâtir; c'est un trésor caché, mais qu'on ne trouve qu'à force de remuer la terre et de la creuser; c'est une pierre précieuse, mais qu'on n'achète qu'en se dé-faisant de tout le reste, en vendant tous ses biens; c'est une vigne choisie, mais d'où le Père de famille repousse les ouvriers paresseux; c'est un riche

salaire, mais qu'on ne reçoit que le soir, et après avoir porté tout le jour le poids du travail et de la chaleur; enfin, c'est une récompense magnifique, éternelle, infinie, mais qu'on ne saurait mériter que par une vie sans tache, par une vie pénitente, mortifiée, par une constante persévérance dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Voilà, tracée par Jésus-Christ lui-même, la voie du ciel; voilà le chemin du salut, rude, étroit, semé de ronces et d'épines; il n'y en a pas d'autre, il n'y en aura jamais. C'est par là qu'il nous faut passer, coûte que coûte, sinon nous tombons dans la voie large qui aboutit à la perdition. Aux difficultés inséparables du salut pris en lui-même, s'en ajoutent d'autres. Nous avons des ennemis toujours prêts à nous barrer la route. C'est le démon avec ses suggestions perfides, sa rage de damné sans espérance, cherchant toujours à nous ravir la nôtre. C'est le monde tout entier fixé dans le mal; le monde avec ses fausses maximes qui corrompent les esprits, ses plaisirs qui fascinent les sens, ses exemples qui entraînent, ses occasions qui surprennent, ses coutumes qui séduisent, sa perversité qui se propage comme une hideuse contagion. C'est nous-mêmes enfin, nous avec notre chair si fragile, avec nos passions si ardentes, notre esprit si étroit et notre volonté si faible. Comment, assaillis de tous côtés, assiégés de tant d'ennemis, faire face à tous et en triompher? Comment éviter leurs pièges, repousser leurs attaques et parer tous les coups? Comment surtout nous vaincre nous-mêmes, et en assurant tous nos pas, sauver nos âmes?

Ici plus que jamais la prudence chrétienne doit jouer son rôle: à elle en effet de nous conseiller, de nous diriger en toutes choses, mais d'abord dans l'importante et difficile affaire du salut. Or, sa direction et ses conseils, les voici en trois mots: veillez; priez, travaillez.

Veillez. La vigilance est nécessaire, et il en faut beaucoup. Il faut veiller sur notre fin dernière, c'est-à-dire y penser souvent, afin de nous pénétrer de cette vérité, que l'affaire de notre salut est notre unique affaire. Conviction précieuse, gardons-nous de la laisser faiblir; car vive, profonde, c'est comme un ressort énergétique qui met en mouvement toutes les puissances de notre âme et les soutient dans les saintes entreprises.

Il faut veiller sur les mouvements de notre cœur, pour discerner les bons des mauvais, combattre ceux-ci et nous abandonner à ceux-là. Il faut veiller sur nos sens qui sont comme autant de fenêtres par où le péché peut entrer dans nos âmes; sur nos démarches et nos actions, dans la crainte de tomber dans les embûches que nous tendent sans cesse le monde ou le démon. Il faut veiller sur nos vices pour les détruire, sur nos fautes pour les expier, sur nos convoitises pour les réprimer, sur toute notre personne en un mot, pour la régir en vue du salut. Veiller, c'est la loi de la prudence, c'est le précepte du divin Maître. A l'observer on est sage; à l'enfreindre on est in-

sensé, car on ne sait plus se conduire, on ne prévoit plus les dangers, on ne les évite plus, on se rend malheureux pour ce monde et pour l'autre.

Priez; c'est le second moyen dicté par la prudence. Ne prétendons pas nous suffire à nous-mêmes; le ciel est trop haut, nous n'y monterons pas seuls. De nous-mêmes nous ne pouvons pas même avoir une bonne pensée, utile pour notre salut. Voilà pourquoi Notre-Seigneur nous recommande avec tant d'instance de prier, et de prier sans cesse, de frapper à la porte, de frapper encore, et par une sainte violence de le forcer en quelque sorte à nous ouvrir.

Quel langage de la part de Dieu! Ne nous révèle-t-il pas de la façon la plus saisissante à la fois son désir ardent, sa volonté de nous sauver malgré tous les obstacles, et l'indispensable nécessité de son secours? Eh! bien, prions, et Dieu viendra à notre aide, et nous triompherons de tous nos ennemis. Quoi! nous savons que sans la grâce nous ne pouvons rien; cette source de la grâce, Jésus nous la montre pleine, abondante, toute prête à s'ouvrir et à se répandre moyennant la prière; et nous refuserions de nous agenouiller et de demander au ciel l'aumône qui procure la vie éternelle! Insensés! m'écrierai-je encore; vous dédaignez la main secourable qui vous est tendue, vous méritez de périr, et votre perte ne sera que le juste châtiment de votre folle témérité.

Enfin, travaillez; à la vigilance, à la prière, joignez le travail, l'effort, c'est-à-dire joignez les œuvres. Et quelles œuvres? Les œuvres chrétiennes, une vie d'obéissance aux lois de Dieu et de son Eglise, une vie de fidélité à tous les devoirs, une vie sainte et vertueuse, puisque c'est la seule qui soit digne de Dieu et de nous, la seule qui mérite l'éternelle récompense. La tâche est rude; mais elle n'est pas au-dessus de nos forces soutenues par la grâce. Il faut du courage, une patience à toute épreuve; mais Dieu donne l'un et l'autre à toute âme vaillante qui accepte son joug. Cette tâche en tout cas s'impose, puisque le salut doit en être le prix; et ici je vous répéterai la parole d'un grand saint: Si le travail vous effraie, que l'espoir du salaire vous reconforte.

Ah! quand il s'agit des intérêts temporels, nous savons bien nous sacrifier. Rien ne coûte alors, rien ne rebute, ni les veilles, ni les fatigues, ni les dangers, ni les travaux, ni même quelquefois les humiliations et les bassesses. Et tout cela, pourquoi? pour un peu d'or, pour la satisfaction d'une misérable vanité. Mais s'il est question du salut, le courage nous manque, les forces nous abandonnent, le moindre obstacle nous arrête, nous n'avons plus ni ardeur, ni activité pour rien entreprendre.

Où est la prudence? je vous le demande; où est la sagesse? Car de deux choses l'une: ou Jésus-Christ s'est trompé quand il a déclaré à maintes reprises que le salut était une affaire si difficile; ou bien nous sommes nous-mêmes dans la plus criminelle des erreurs en cherchant à nous per-

suader que le salut ne doit rien nous coûter. Erreur volontaire; loin de nous sauver, elle nous condamnerait à l'avance au tribunal du juste Juge. Rejetons-la loin de nous, et suivons toujours le conseil de l'apôtre nous disant à nous, comme aux fidèles de son temps : « Efforcez-vous d'assurer votre salut par vos bonnes œuvres. » Ainsi soit-il.

La Lecture pour la prière du soir qui devait paraître dans ce numéro, nous est parvenue trop tard pour pouvoir y être insérée. Ce sera pour la semaine prochaine.

INSTRUCTIONS LITURGIQUES

La Commémoraison des fidèles défunts

Requiem æternam dona eis Domine.
(Ex. Lit. cath.)

Un pieux auteur ¹ qui, en ce siècle, dans des études pleines de sentiments délicats, de nobles pensées et de suave édification, a si bien parlé de nos solennités et a contribué pour une large part à faire aimer la religion en mettant en lumière les trésors de la sainte liturgie, raconte le trait suivant dans son livre des *Fêtes chrétiennes*.

J'ai connu un luthérien que notre croyance du purgatoire a rendu catholique. Il avait perdu un frère chéri au milieu d'une fête, et il se souvenait sans cesse, pour tourmenter son cœur, de ce passage si brusque d'une orgie au cercueil; son âme avait besoin d'être rassurée; il savait toute la pureté qu'il faut pour le ciel, et, dans son culte, il ne trouvait pas de lieu intermédiaire entre les parvis célestes et les profondeurs de l'abîme. Avec sa religion, il lui fallait croire qu'aussitôt le dernier soupir exhalé, le jugement de Dieu était accompli; jugement subit, instantané, irrévocable. Oh! alors ses frayeurs devenaient de déchirantes angoisses; il n'avait plus de repos, ses jours étaient sans distraction, ses nuits sans sommeil, ses pensées sans espérances; il dépérissait à vue d'œil; et, lui aussi, penchait vers la tombe, vers la tombe de son frère, qu'il devait partager comme un lit de famille.

On lui ordonna de voyager. Mais lui se disait : « Je n'aurai pas le temps d'aller loin, je mourrai dans une hôtellerie, soigné par des mercenaires étrangers; et, quand j'aurai fermé les yeux, on sera obligé de chercher dans mes papiers le nom du voyageur qui vient de s'arrêter pour toujours, et qui n'a plus besoin que d'un gîte au cimetière. »

Ses amis se joignirent à son médecin, et le jeune Ecossais vint sur le continent. Je me trouvai sur le même vaisseau que lui. Bientôt nous eûmes lié conversation ensemble, et bien des points de contact nous lièrent.

Quand nous fûmes débarqués, nous logeâmes dans le même hôtel. Au bout de quelques jours, il me révéla ce qui avait répandu tant de tristesse sur ses jeunes années, la mort de son frère et ses inquiétudes sur les destinées éternelles d'un être tant aimé. Ah! me dit-il, un *jour des morts*, par amour pour mon frère, je vais adopter votre rite. Oh! quand je pourrai prier pour mon frère, je respirerai, jè vivrai pour demander chaque jour du bonheur dans le ciel pour celui que j'ai tant chéri sur la terre. Votre culte fait que l'on peut encore s'entraider après la mort; vos prières ôtent au sépulcre son terrible silence. Vous, vous conversez encore avec ceux qui sont partis de la vie. Vous, vous avez connu la faiblesse humaine, cette faiblesse qui n'est pas le crime, mais qui n'est pas la pureté. Et entre les limites du ciel et de l'enfer, Dieu vous a révélé un lieu d'expiation. Mon frère y est peut-être. Je me fais catholique pour l'en délivrer, pour me consoler ici-bas, me soulager de ce poids qui m'opprime; ce poids je ne l'aurai plus quand je pourrai prier.

Le luthérien tint parole, il abjura l'hérésie et embrassa notre sainte religion.

Ce converti du *jour des morts* avait compris d'instinct une des divines splendeurs du catholicisme; il avait saisi les harmonies merveilleuses de l'un des dogmes chrétiens avec l'âme humaine; il avait senti les ineffables consolations renfermées dans la dévotion aux âmes du purgatoire, dont la fête d'aujourd'hui est la plus solennelle expression.

Vous aussi, mes frères, vous comprenez ces splendeurs, ces harmonies et ces consolations. Mais pour la gloire de Dieu, pour le bien des trépassés, pour votre propre avantage, je désire que ces sentiments soient encore plus vifs et plus profonds dans vos cœurs. C'est dans ce but que nous allons, en ce *jour des morts*, nous entretenir ensemble de la fête de la commémoraison des fidèles défunts. Je vous ferai le récit de son INSTITUTION et je m'efforcerai de vous en faire goûter les magnifiques BEAUTÉS.

I

I. De tout temps l'Eglise a prié pour les trépassés. Dans l'ancienne loi les morts n'étaient point oubliés et nous voyons, au deuxième livre des Machabées, que Judas Machabée, après un sanglant combat, envoya douze mille drachmes d'argent, afin que l'on fit des sacrifices pour le soulagement de ceux qui étaient tombés sur le champ de bataille; et l'auteur inspiré fait cette belle réflexion : « que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » Mais c'est surtout sous la loi nouvelle, qui a tout mené à la perfection, que

¹ Le vicomte Walsh.

nous trouvons en honneur cette pratique, conséquence forcée de la spiritualité de l'âme et du dogme du purgatoire. Dès l'origine de l'Eglise on célébrait avec pompe les funérailles des chrétiens. Suivant la tradition des ancêtres, comme le dit Tertullien au livre de la *Couronne du soldat*, on offrait le sacrifice pour les défunts au jour anniversaire de leur mort; d'après un usage fort ancien et universellement reçu dans toute l'Eglise, dit saint Augustin en son trente-deuxième sermon sur les *paroles apostoliques*, on priait pour tous ceux qui étaient décédés dans la communion du corps et du sang de Jésus-Christ; dans la liturgie romaine, au canon, règle invariable de la prière du sacrifice instituée par les apôtres, après la consécration, le célébrant priait d'une manière spéciale pour ceux dont les noms étaient inscrits sur les dyptiques ou tablettes sacrées, comme il prie aujourd'hui spécialement pour ceux qui lui sont recommandés, puis il ajoutait comme aujourd'hui : « A eux et à tous ceux qui reposent dans le Seigneur accordez le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix, nous vous en conjurons par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

II. Mais si, de tout temps, l'Eglise a prié chaque jour pour les morts, il faut l'avouer, la solennité qui consacre un jour spécial à rappeler la mémoire de tous les fidèles défunts ne remonte pas jusqu'aux premiers siècles; elle est d'une date relativement récente; elle doit son institution à saint Odilon, abbé de Cluny, lequel avait une grande dévotion pour les âmes du purgatoire et un grand zèle pour leur venir en aide. Voici à quelle occasion il établit cette fête touchante.

Un pèlerin du diocèse de Rodez, revenant de Jérusalem, fut obligé par la tempête de relâcher à une île sur les côtes de Sicile. Il y visita un saint ermite, lequel s'étant informé de son pays, lui demanda s'il connaissait le monastère de Cluny et l'abbé Odilon. Le pèlerin ayant répondu qu'il le connaissait, mais qu'il désirait savoir pourquoi il lui faisait cette question : « C'est, dit l'ermite, qu'il y a près d'ici un lieu qui vomit des flammes et où les démons tourmentent pour un temps les âmes des pécheurs. Or, j'entends souvent les malins esprits murmurer contre les personnes de piété, qui, par leurs prières et leurs aumônes, délivrent ces âmes. Ils se plaignent particulièrement d'Odilon et de ses religieux. C'est pourquoi quand vous serez de retour en votre pays, je vous prie, au nom de Dieu, d'exhorter l'abbé et les moines de Cluny de redoubler leurs prières et leurs aumônes pour la délivrance de ces pauvres âmes. »

Le pèlerin, à son retour, s'acquitta de son mandat, et c'est ce qui détermina saint Odilon, en l'année 998, à ordonner que, dans tous les monastères de l'institut de Cluny, on fit tous les ans, le 2 novembre, la commémoration de tous les fidèles trépassés. Nous avons le décret qui en fut dressé à Cluny. On y ordonne que, comme on célèbre dans l'Eglise la fête de tous les saints, on

célébrera le lendemain à Cluny la commémoration de tous les fidèles défunts; que ce jour-là, après le chapitre, le doyen et le cellérier donneront du pain et du vin en aumône à tous les pauvres qui se présenteront, ainsi qu'il se pratique le jeudi saint; que, de plus, on donnera à l'aumônier pour les pauvres tout ce qui restera du dîner de la communauté, excepté le pain et le vin; qu'après les secondes vêpres de la Toussaint on sonnera toutes les cloches et on dira les vêpres des morts; et que, le lendemain on sonnera encore toutes les cloches, on dira les matines et les prêtres célébreront la messe pour les fidèles trépassés ¹.

III. Cette institution était trop belle et répondait trop bien aux meilleurs sentiments de l'âme pour rester enfermée dans les limites d'un cloître. Elle ne tarda pas à être reçue dans les diocèses voisins; puis, franchissant rapidement la frontière française, elle se répandit dans les nations d'Occident où elle fut accueillie avec empressement. Bientôt l'Eglise la sanctionnait de son autorité, et, lui ouvrant les portes de sa liturgie, elle fixait, comme saint Odilon l'avait fait, la date de la commémoration des fidèles défunts au 2 novembre. Depuis, le jour des morts est devenu et est resté le jour populaire par excellence. Il est cher aux bons catholiques, et il remue le cœur même des indifférents et des impies. Il en est qui sont insensibles aux solennités, pourtant si touchantes, de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, et qui ne peuvent se défendre en ce jour d'une émotion religieuse à laquelle ils ne peuvent résister. En vérité bien des fêtes seront oubliées avant celle-là.

II

I. Je viens d'esquisser à vos regards, frères bien-aimés, l'historique de l'institution de la fête des morts : c'était la première pensée que je voulais en ce discours proposer à votre attention; venons à la seconde, c'est-à-dire la beauté de cette fête. Cette beauté a plusieurs traits caractéristiques : le premier, je le trouve dans le nom même de cette solennité : *La commémoration des fidèles défunts* : Quelle belle chose il signifie !

Il faut bien en convenir, quoiqu'il en coûte à notre orgueil : la grande misère de l'esprit humain, c'est l'oubli. On oublie les faits, les personnes et les choses, et voilà pourquoi les souvenirs occupent une si grande place dans l'économie de notre vie. On frappe des médailles pour garder le souvenir des événements remarquables; on élève des statues, on grave dans le marbre ou dans l'airain les traits des grands hommes qui se sont signalés par leurs victoires, leur science ou leurs bienfaits, afin de conserver leur souvenir. L'ami donne à son ami un souvenir, le frère à son frère, l'époux à son épouse, le père à son fils, pour vivre dans son cœur. Jésus-Christ lui-même qui a tracé dans

¹ Rohrbacher, Histoire de l'Eglise, t. VI, p. 50, édition Palmé.

l'humanité un sillon si profond ; Jésus-Christ l'Homme Dieu, le divin Docteur, le divin Thaumaturge, le divin Libérateur, parce qu'il connaissait l'infirmité de notre nature, a voulu nous laisser, lui aussi, un souvenir, pour nous être toujours présent, et ce souvenir ce n'est pas un don vulgaire, une image, un tableau, une statue, c'est lui-même, c'est la divine Eucharistie : *Hoc facite in meam commemorationem !*

Or ce qu'on oublie le plus, ce sont les morts. A peine ont-ils disparu aux regards, qu'ils disparaissent également aux esprits et aux cœurs. Leur mémoire s'efface presque aussi rapidement que s'évanouit le son des cloches qui ont célébré leurs funérailles. Cela soit dit à part quelques exceptions, d'autant plus belles et plus honorables qu'elles sont plus rares. Voyons, mes frères, la main sur la conscience, pensez-vous beaucoup aux trépassés ? Ces personnes avec qui vous avez eu de si intimes relations, des conversations si délicieuses et si pleines d'abandon, depuis qu'elles sont entrées dans leur éternité, avez-vous souvent pensé à elles ? Combien sont nombreux ceux qui n'ont plus en ce monde ni connaissances, ni parents, ni amis et qui sont totalement oubliés ! Mais même ceux qui ont laissé sur cette terre (ils le croyaient du moins) une portion d'eux-mêmes, sont douloureusement délaissés. Il me semble entendre leur plainte : c'est celle du paralytique de 34 ans qui gémissait amèrement de ne trouver personne pour le jeter dans la piscine salutaire : *Hominem non habeo !* Celui-ci a des héritiers à qui il a laissé ses possessions, mais les héritiers jouissent des biens et oublient le bienfaiteur, *Hominem non habeo !* Celui-là a des amis qui, sur sa couche d'agonie, lui ont serré la main dans une étreinte pleine d'amour, mais ses amis l'oublient, *Hominem non habeo !* Cet autre a son père, sa mère, mais au foyer domestique son nom est rarement prononcé, il est oublié, *Hominem non habeo !* Cet époux a sur terre celle qui fut son épouse, celle qui lui avait fait serment d'éternelle affection, mais, comme si cette affection n'avait pas été vraie, il est oublié par son épouse, *Hominem non habeo !* On peut le dire en toute vérité, les morts habitent la région de l'oubli, *in terra oblivionis !*

Mais si les hommes oublient, l'Eglise se souvient ; elle fait plus, elle travaille efficacement à ce que nous nous souvenions comme elle. Elle institue la fête du souvenir de tous les défunts, *dies commemorationis omnium defunctorum* ; et pour saisir notre imagination, pour frapper nos esprits et nos cœurs, elle fait appel à toutes les ressources de son cœur de mère, elle nous parle par la voix des cloches qui nous appellent au temple saint, par la voix de ses chants si graves et si pénétrants, par la voix de ses cérémonies toutes pleines de deuil et de larmes, par la voix du sépulcre en nous conduisant au champ de la mort, sur la tombe de ceux qui nous ont quittés ; *Mementote vinctorum* (Heb. xiii, 3).

Elle nous demande pour les défunts un souvenir d'affection. « Tous ceux qui sont morts, nous dit-elle, ne sont pas des étrangers pour vous. Ils sont les fils d'Adam, les enfants de Dieu, vos frères en Jésus-Christ. La charité n'est point éteinte par le trépas, elle est plus forte que la mort. Leur corps est tombé en poussière, mais leur âme subsiste, et leurs cendres doivent un jour se ranimer. Souvenez-vous donc de tous les défunts, mais surtout de ceux qui vous sont unis par les liens du sang, de l'amitié, de la reconnaissance et de la justice. Ne méprisez pas votre chair, *Mementote vinctorum !* »

Elle nous demande un souvenir de compassion. Elle nous dit que parmi les fidèles défunts beaucoup seront sauvés, mais, comme il faut être parfaitement pur pour entrer dans le paradis et que d'autre part sur terre on expie bien peu ses fautes, beaucoup doivent stationner dans le lieu de la purification. Elle nous rappelle éloquentement leurs souffrances, souffrances de l'exil le plus douloureux, de la prison la plus pénible, du veuvage le plus lamentable, souffrances venant de la privation de Dieu et du feu terrible et miraculeux qui les dévore en les purifiant, souffrances si cuisantes que la moindre des peines qui les composent l'emporte, d'après saint Cyrille de Jérusalem, sur tous les tourments même réunis qu'on peut endurer sur terre. Elle nous fait parvenir les cris de leur détresse : « Hélas ! disent-elles, comme mon exil se prolonge ! Du fond de l'abîme je crie vers vous, Seigneur, Seigneur, écoutez ma voix ! Quand donc paraîtrai-je en votre présence ? Oh ! que votre oreille est dure à ma voix ! Comme votre main s'est appesantie sur moi ! Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, je vous en conjure, vous au moins, mes amis, car la main du Seigneur m'a touché ! » *Mementote vinctorum !*

L'Eglise nous demande surtout un souvenir de propitiation et de rédemption. C'est un dogme, elle nous le rappelle vivement aujourd'hui, c'est un dogme qu'en vertu de la communion des saints nous pouvons venir en aide aux prisonnières du purgatoire. Nous le pouvons par toute espèce de bonnes œuvres, par les indulgences, par le chemin de la croix, par l'aumône, par la pénitence, par la prière, mais surtout par la prière publique, dont une seule oraison, au jugement de saint Liguori, vaut mieux que cent de la prière particulière. Et l'Eglise aujourd'hui nous dit : Souvenez-vous de ceux qui souffrent, rappelez-vous que vous êtes tout puissants pour les soulager et même les délivrer, utilisez votre crédit en leur faveur, *Mementote vinctorum !*

Et elle-même nous donne l'exemple de la propitiation et nous fournit une admirable formule de supplication, nous invitant à unir notre cœur à son cœur, notre voix à sa voix. Tantôt elle parle à Dieu pour les défunts, tantôt elle se substitue à eux et implore en leur nom la miséricorde divine.

Qu'elles sont belles les prières des vèpres ! Ce

sont des cantiques sacrés empruntés au livre des Psaumes, lequel a le secret de traduire si divinement tous les sentiments du cœur humain ; ils expriment tour à tour, avec une ineffable piété, l'humilité, la détresse, la demande, la confiance ; et les antennes qui les accompagnent mettent en un saisissant relief l'idée dominante de chacun d'eux. « Je plairai au Seigneur dans la terre des vivants ; » voilà la sublime destinée à laquelle prétendent, pour plus tôt ou plus tard, mais avec certitude, les âmes du purgatoire. — « Hélas ! Seigneur, que mon exil est long : » voilà le gémissement de la douleur. — « Le Seigneur vous préserve de tout mal : que le Seigneur garde votre âme : » voilà l'exhortation à la confiance. — « Si vous discutez mes iniquités par le détail, Seigneur, qui pourra supporter votre jugement ? » — « Seigneur vous ne dédaignez pas l'œuvre de vos mains ; » — « Tous ceux que mon Père me donne viendront à moi, et celui qui viendra à moi, je ne le rejetterai point : » voilà les motifs sur lesquels s'appuie l'espérance des trépassés, l'indulgence du souverain Juge, la miséricorde de Dieu notre Père, les promesses de Jésus notre Sauveur !

Qu'elles sont belles les prières de la messe ! La messe elle-même est une prière ineffable, une prière supérieure à toutes les prières. A la messe celui qui prie n'est pas un misérable pécheur, mais le Juste par excellence, lequel est toujours écouté ; ce n'est pas la créature qui intercède, mais le Créateur lui-même, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et il prie pour les vivants, mais encore pour les défunts ; il prie non seulement en poussant ces cris du cœur qui sont victorieux du cœur de Dieu, mais en s'abaissant, en s'immolant, en versant son sang mystiquement, ce sang qui sollicite victorieusement pardon et miséricorde. Et l'Eglise offre cette prière de son époux en faveur de ses enfants de l'autre monde ; et elle y joint ses propres supplications : « Seigneur, dit-elle, ayez pitié des défunts ; Christ, faites-leur miséricorde ! — Seigneur, délivrez les âmes de tous les fidèles trépassés de tous les liens de leurs péchés. Que par le secours de votre gloire ils méritent d'échapper au jugement de la redoutable vengeance ! — Seigneur Jésus, Roi de gloire, délivrez les âmes de tous les fidèles défunts des peines du purgatoire ; faites-les sortir du lac profond de la colère ; arrachez-les à la gueule du lion ; que le tartare ne les engloutisse pas ; qu'elles ne tombent pas dans l'abîme des ténèbres ; que saint Michel, le porte-étendard des armées divines, les conduise à la lumière sainte qu'autrefois vous avez promise à Abraham et à sa race. Seigneur, nous vous présentons des hosties et des prières de louanges ; recevez-les pour les âmes dont nous faisons mémoire ; faites-les passer de la mort à la vie. » — Et quand Jésus est réellement et substantiellement présent sur l'autel sous les saintes espèces : « Souvenez-vous, Seigneur, lui dit le prêtre, de vos serviteurs et de vos servantes qui nous ont précédés, qui sont marqués du caractère de la foi,

qui dorment du sommeil de la paix, donnez-leur le lieu du rafraîchissement, de la lumière, de la paix. » Et avant de communier, penché sur l'autel, s'adressant à l'auguste Victime dans un ineffable tête à tête, il lui dit trois fois, pour marquer la ferveur de sa prière : « Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, accordez aux morts le repos, le repos éternel ! »

Qu'elles sont belles les prières de l'absoute qui sont à la fois une éloquente prédication pour les vivants et un admirable suffrage pour les morts !

Et au milieu de ce concert funèbre, de temps en temps, durant l'office liturgique, retentissent, comme un refrain saisissant, des invocations, courtes, ardentes, des oraisons jaculatoires en faveur des défunts, qui, comme des flèches d'amour, montent vers le ciel et vont frapper délicieusement le cœur de Dieu.

« Aux trépassés, dit l'Eglise, aux trépassés, Seigneur, accordez le repos. Ah ! leur cœur est si agité par les transports de leurs désirs, tant qu'ils seront loin de vous ! *Requiescant in pace ! Requiem æternam dona eis, Domine !* Aux trépassés accordez les rayons ineffables et divins de la lumière sans ombre, les joies de la vision intuitive, *Et lux perpetua luceat eis !* Quel séjour de douleur est le leur ! ils habitent à la porte de la prison des damnés, ils souffrent les mêmes peines, moins l'éternité et l'espérance en plus : délivrez-les de la porte de l'enfer, *A porta inferi, erue, Domine, animas eorum !* Et pour cela faites leur condonation de la peine temporelle qu'ils doivent subir pour les expiations qu'ils n'ont pas faites sur la terre, oubliez les fautes légères dont ils pourraient être entachés, *remissionem cunctorum tribue peccatorum !* »

N'est-il pas vrai qu'elle est belle cette fête des trépassés parce qu'elle remplit admirablement le sens de sa magnifique dénomination : elle est la fête de la COMMÉMORATION DE TOUS LES FIDÈLES DÉFUNTS.

De plus elle est la fête de la parfaite union entre toutes les parties de l'Eglise : c'est sa seconde beauté.

II. Rien n'est fort, rien n'est beau comme l'union : c'est la splendeur de l'unité dans la variété.

On admire une famille vraiment chrétienne, où les parents sont unis aux enfants par le dévouement, où les enfants sont unis aux parents par le respect, la reconnaissance et l'amour, et l'on s'écrie avec le Psalmiste : « Qu'il est bon, qu'il est agréable pour des frères d'être unis par les liens de l'affection, *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* »

On admire une armée où les soldats sont unis aux chefs par les relations de la plus exacte discipline, où tous se rangent autour de leur drapeau dans les mêmes sentiments d'honneur et de vaillance, et c'est cette unité dans la variété qui arrachait à Balaam cette exclamation : « Qu'ils sont beaux vos tabernacles, ô Jacob, qu'elles sont belles

les tentes de votre campement, ô Israël, *Quam pulchra sunt tabernacula tua Jacob, et tentoria tua, Israel!* »

On admire une ville, une société, où les intérêts sont communs, où les sentiments sont les mêmes, où les efforts s'unissent pour procurer le bien général, où les rivalités, les jalousies et les discordes n'existent pas, où l'affection mutuelle et le dévouement fraternel règnent en vainqueurs, *Civitas cujus participatio ejus in idipsum!*

Plus admirable et plus splendide est l'union réalisée par la fête des trépassés à la gloire de la Trinité.

Aujourd'hui c'est l'union de tous les vivants dans les plus nobles sentiments et les plus généreux efforts, provoquée d'ailleurs par la plus irrésistible puissance. La voix de l'airain sacré, qui est la voix de l'Eglise, s'échappe de tous les clochers de la chrétienté, se répand dans les vallons, gravit les coteaux; elle sonne comme un glas funèbre qui ressemble aux gémissements d'outre-monde, et elle dit comme le veilleur de nuit des cités du moyen-âge : « Vous qui vivez, souvenez-vous des trépassés ! » *Cujus participatio ejus in idipsum!*

Aujourd'hui c'est l'union de l'Eglise militante avec l'Eglise souffrante tout entière. Hier au milieu des pompes les plus magnifiques, avec les accents les plus solennels et les plus triomphants, nous célébrions la gloire des élus; aujourd'hui les ornements resplendissants de richesses sont remplacés par les vêtements de deuil; des mélodies lugubres succèdent aux mélodies de joyeuse allégresse; nous nous réjouissions avec les élus, et voilà que nous pleurons avec toutes les âmes du purgatoire; nous vivons avec elles par l'esprit et par le cœur; les traits surtout des personnes qui nous ont été chères repassent délicieusement dans notre souvenir; nous nous pressons à la cité des morts, au cimetière; nous oublions nos discordes pour nous unir dans la prière pour nos parents et nos amis, et, au pied de la grande croix, pour tous les fidèles défunts. *Cujus participatio ejus in idipsum!*

Aujourd'hui c'est l'union de l'Eglise militante, triomphante et souffrante. Les élus de Dieu, sollicités par nos supplications, intercèdent pour les trépassés; les anges guidés par saint Michel, le grand introducteur des saints dans le palais du grand Roi, portent au purgatoire le fruit des suffrages de la charité et surtout les fruits du sang de la victime eucharistique. Ils ramènent, en les escortant de leurs félicitations, les heureux débiteurs dont les dettes sont complètement payées. A quelques milles de Rome, dit un docte prélat, dans la paisible enceinte où coulent encore les trois fontaines qui jaillirent aux endroits où rebondit la tête de saint Paul abattue par le glaive, s'élève un humble sanctuaire autrefois visité par saint Bernard. Pendant que le saint religieux y célébrait nos redoutables mystères, il aperçut des anges sur une échelle lumineuse comme celle que vit Jacob

dans le songe de Béthel. Ils descendaient du ciel dans le purgatoire, pour y prendre les âmes prisonnières, délivrées par le sacrifice de nos autels; puis ils montaient du purgatoire au ciel y conduisant comme par la main ces âmes devenues libres. C'était là un symbole expressif du drame divin de ce jour des trépassés, où, dans les liens d'une parfaite unité dont le point central est l'adorable Eucharistie, les habitants de la terre délivrent les captifs du purgatoire qui sont introduits dans le paradis par les esprits célestes : *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas cujus participatio ejus in idipsum!* O sublime harmonie! ô belle variété! ô ravissante unité!

III. La commémoration des morts est belle dans le nom qui en caractérise si bien l'objet; elle est belle dans les incomparables relations qu'elle établit; elle est belle encore dans les grandes et austères leçons qu'elle donne aux vivants en leur rappelant les souvenirs qui intéressent le plus leur destinée, les souvenirs des fins dernières.

Souvenir de la mort : la couleur noire des ornements, symbole de deuil, les chants graves et lugubres, le glas des cloches, tout nous redit que nous mourrons et que la cérémonie que nous célébrons pour les autres, un jour on la célébrera pour nous. Donc détachement des vanités du monde et application aux choses sérieuses!

Souvenir de l'importance de la bonne vie, de la nécessité de fuir le mal et de pratiquer les bonnes œuvres, d'être saints en pensées, en paroles et en actes. Dieu ne meurt pas, Dieu n'oublie pas; il se souviendra de tout, soit pour punir, soit pour récompenser, ce qui est le grand désir de son cœur tout miséricordieux, *Regem cui omnia vivunt, venite, adoremus.*

Souvenir de la résurrection qui nous encourage, nous console et en même temps nous inspire la véritable sagesse. Comme l'Eglise nous l'inculque avec éloquence par la bouche du grand Apôtre! Ecoutez ces belles paroles où, sans exclure une crainte salutaire, éclatent avec transport les allégresses de l'espérance. « Mes frères, voici un mystère que je viens vous déclarer. Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous transformés dans la gloire. En un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette (car la trompette retentira) les morts ressusciteront dans un état incorruptible, et alors nous serons transformés, car il faut que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité; et quand ce prodige se sera réalisé, alors cette parole de l'Ecriture aura son accomplissement : « La mort a été anéantie dans sa victoire. O mort, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon? » Or le péché est l'aiguillon de la mort, et la loi est la force du péché. Grâces soient donc rendues à Dieu qui nous donne la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » *Ubi est, mors, victoria tua; ubi est, mors, stimulus tuus?*

Souvenir du terrible jugement de Dieu dans

l'incomparable *Dies iræ*, dont un athée a dit : « Je suis encore à chercher une inspiration plus gigantesque, une lamentation plus désolée, une prophétie d'anéantissement plus atterrante que celle-là. Rien de majestueux comme cette lugubre complainte qu'on dirait chantée par le dernier des humains sur les décombres de l'univers. » Quelle mélodie lugubre, saisissante, pénétrant jusqu'aux dernières fibres de l'âme ! Quelle traduction effrayante des plus effrayantes pensées ! Quelle expression sublime de la supplication la plus ardente ! Quelle peinture vive, émue, poignante des préparatifs de ce drame redoutable où doivent se dérouler en un instant les destinées des humains. La trompette angélique retentit ; les morts, à la stupéfaction du trépas et de la nature, sortent vivants de leur tombeau ; ils se massent devant le tribunal du divin arbitre des consciences ; le livre des justices où la vie de tous les hommes est consignée par le détail est ouvert ; tout est manifesté aux regards de l'univers ; la sentence irrévocable est sur le point d'être prononcée. Alors l'âme chrétienne, glacée d'épouvante en face de ce spectacle terrifiant, se recommande à la clémence du souverain juge dans la prière la plus humble et la plus confiante : « O bon Jésus, accordez-moi le don gratuit du salut. Vous avez souffert et vous êtes mort pour moi, ah ! que ce ne soit pas en vain ! J'ai péché, mais vous avez pardonné aux pécheurs pénitents. Je me repens amèrement de mes fautes. Pardon, Seigneur, et miséricorde ; ne me placez point de grâce avec les réprouvés ! » Que ces souvenirs, mes frères, soient nos souvenirs, que ces sentiments soient nos sentiments, et nous obtiendrons un jour miséricorde. Qu'une âme médite assidument ce magnifique chef-d'œuvre du *Dies iræ*, et, je l'affirme avec certitude, pour elle se réalisera l'oracle de l'Esprit-Saint : *memorare novissima tua et in æternum non peccabis* ; elle ne péchera pas, du moins d'une manière qui compromette son salut.

L'Evangile insiste sur le même sujet ; et ici ce n'est plus seulement le génie qui nous parle, c'est le maître de la vie et de la mort, c'est le juge suprême lui-même, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous jette ses solennelles et divines affirmations. Ecoutez-les, et puissent-elles rester à jamais gravées au fond de vos cœurs ! « En ce temps-là Jésus dit aux foules des Juifs : En vérité, en vérité je vous le dis, voici venir l'heure, elle est proche, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront reprendront vie. Car comme le Père éternel a la vie en lui-même, de même il a donné à son Fils la vie en lui-même ; et il lui a donné encore le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. N'en soyez point étonnés, car voici l'heure où tous ceux qui sont dans les sépulchres entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui ont fait le bien se lèveront pour la résurrection de la vie, ceux qui ont fait le mal pour la résurrection de la condamnation. » Or, mes frères, vous connaissez le double arrêt du

juge souverainement éclairé et infiniment juste ; il nous l'a fait connaître lui-même. Aux bons il dira : « Venez les bénis de mon Père prendre possession du royaume que je vous ai préparé dès le commencement du monde ; » aux méchants : « Allez, maudits, au feu éternel. » Quelle alternative ! Quel sort différent ! Quelle sera votre sentence à vous ? Cela dépend de votre volonté. C'est vous-mêmes par vos œuvres qui préparez votre sort éternel. Aussi bien l'Eglise, dans l'office des morts, nous adresse une dernière et précieuse leçon. De temps en temps retentit cette parole de l'Apocalypse, dite sur un ton plus élevé afin de saisir notre attention : « Du haut du ciel j'ai entendu une voix qui disait : Bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur, » et le texte ajoute : « leurs œuvres les suivront. » *Beati qui in Domino moriuntur* ! Oui, rappelons-le nous bien, si nous voulons obtenir miséricorde à notre mort qui viendra bientôt, soyons fidèles aux commandements du Seigneur, exécutons ses volontés, multiplions nos bonnes œuvres, détachons-nous du monde, travaillons pour le ciel, et nous mourons comme nous avons vécu, c'est-à-dire dans la sainteté, et nous serons heureux à jamais.

Mais revenons à nos chers Trépassés, que nous n'avons pas quittés du reste, car en nous déterminant à nous sanctifier nous nous rendons capables de les secourir plus efficacement. Que ce jour de la commémoration générale des fidèles défunts soit vraiment la FÊTE DES MORTS. Qu'ils se réjouissent dans le séjour de leur douloureuse expiation en ressentant les salutaires effets de notre compassion ! Qu'au nom de la charité, de la reconnaissance et peut-être de la justice, nous leur venions efficacement en aide. Que par nos ferventes supplications, nos pénitences, nos aumônes et surtout le saint sacrifice, nous leur obtenions soulagement et si possible, délivrance. Bienheureux serions-nous si nous pouvions faire sortir du purgatoire, ne serait-ce qu'une seule âme. Sa gratitude serait telle dans le ciel qu'à force d'intercessions auprès de Dieu, elle nous obtiendrait tous les secours nécessaires pour que nous mourrions dans la persévérance finale et méritions les joies du paradis que je vous souhaite.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

PREMIÈRE PARTIE

Symbole

1^{er} article du Symbole

1

Immutabilité

— A l'âge de deux ans étiez-vous aussi fort qu'aujourd'hui ?

— Non.

- *Votre force a donc changé ?*
 — Oui.
 — *Dieu a-t-il plus de force à présent qu'il y a cent mille ans ?*
 — Non.
 — *Sa force n'a donc point changé ?*
 — Non.
 — *Etes-vous plus savant aujourd'hui qu'il y a quatre ans ?*
 — Oui.
 — *Votre science n'est donc plus la même ?*
 — Non, elle aussi a changé.
 — *Dieu est-il plus savant aujourd'hui qu'il y a cent millions d'années ?*
 — Non.
 — *Sa science n'a donc pas changé ?*
 — Non.
 — *Dans dix ans serez-vous plus grand qu'aujourd'hui ?*
 — Oui.
 — *Votre taille aura donc changé ?*
 — Oui.
 — *Dans mille ans, Dieu sera-t-il plus grand qu'aujourd'hui ?*
 — Non, il reste toujours le même.
 — *L'homme ne change-t-il pas souvent de pensées, d'affections et de volonté ?*
 — Malheureusement oui, l'homme est beaucoup trop changeant et inconstant.
 — *Dieu est-il inconstant comme l'homme ?*
 — Non ; ses pensées, ses affections, ses volontés ne changent pas.
 — *L'homme vieillit-il ?*
 — Oui, et bien vite.
 — *Est-ce que Dieu ne vieillit pas comme l'homme ?*
 — Nullement.
 — *Que nous disent les livres saints à ce sujet ?*
 — « Vous avez, Seigneur, dit le prophète-roi, fondé la terre dès le commencement, et les cieux sont l'ouvrage de vos mains. Ils périront, mais vous subsisterez dans toute l'éternité ; ils vieilliront comme un vêtement, mais pour vous, vous serez toujours le même. » (Ps. ci, 26-28.)
 — « Il n'y a en Dieu, dit l'apôtre saint Jacques, ni changement, ni aucune sorte de vicissitude. » (Jac., 1^{re} I, 17.)
 — *Mais quand la Sainte-Ecriture nous dit, par exemple, que Dieu se repent d'avoir fait l'homme, qu'il s'irrite contre les pécheurs et les punit, etc... ce langage n'indique-t-il point que Dieu est sujet au changement ?*
 — Non, ce sont des manières de parler pour s'accommoder à notre faiblesse.
 — En Dieu, il n'y a rien qui ressemble au repentir ou à la colère, etc. ; mais quand il punit, il ne fait qu'exécuter, avec le plus grand calme, ce qu'il avait prévu et arrêté de toute éternité.
 — *Quel est le mot qui signifie que Dieu ne change pas ?*
 — C'est le mot *immuable*.

- *Comment s'appelle la perfection par laquelle Dieu n'est sujet à aucun changement ?*
 — L'immutabilité.
 — *Ne pouvons-nous pas participer en quelque chose à cette immutabilité de Dieu ?*
 — Oui.
 — *Comment cela ?*
 — En nous attachant si fortement à ce père infiniment bon que rien ne puisse nous en séparer, et en suivant si fidèlement la voie de ses commandements que nous persévérions dans son amour jusqu'à la fin.
 — *Quelle résolution prenez-vous ?*
 — La résolution de ne jamais ressembler à ces hommes qui, semblables aux girouettes, changent d'idées et de conduite, selon que le vent de l'opinion ou de l'intérêt vient à souffler.

5

Toute-Puissance

- *Pourriez-vous porter une maison ?*
 — Comment pourrais-je porter une maison ? Ma force est bien trop petite.
 — *Qu'est-ce que Dieu porte ?*
 — Il porte la terre, le soleil, la lune et les étoiles.
 — *Sa force est donc bien grande ?*
 — Elle est infiniment grande.
 — *Pourriez-vous faire de rien un petit cheval de terre ou de bois ?*
 — Impossible, et tous les hommes réunis ensemble ne pourront jamais faire de rien quoique ce soit, pas même la tête d'une épingle ou la pointe d'une aiguille.
 — *Qu'est-ce que Dieu a fait de rien ?*
 — Dieu a fait de rien le ciel, la terre, les anges, les hommes et toutes les créatures.
 — *Sa puissance est donc bien grande ?*
 — Elle est infinie.
 — *Un médecin pourrait-il, d'un mot, guérir une maladie, surtout une maladie incurable ?*
 — Non, jamais.
 — *Dieu le peut-il ?*
 — Oui, puisqu'il l'a fait autrefois et le fait encore maintenant.
 — *Le plus célèbre des médecins pourrait-il ressusciter un mort ?*
 — Jamais, et tous les médecins de la terre réunis ensemble ne le pourront pas davantage ; cela leur est bien défendu.
 — *Dieu le peut-il ?*
 — Oui, puisqu'il a opéré souvent des résurrections à toutes les époques de l'histoire.
 — *Si le plus grand roi de la terre défendait au soleil de marcher, à l'eau de couler, aux vents de souffler et au feu de brûler, ce grand roi serait-il obéi ?*
 — Point du tout.

— *Et si Dieu lui-même faisait cette défense ?*

— Dieu serait fidèlement obéi.

— *En êtes-vous sûr ?*

— Oui, et la preuve, c'est que, sur l'ordre de Dieu, le soleil s'est arrêté, les tempêtes se sont apaisées, les eaux de la mer Rouge et du Jourdain se sont entr'ouvertes pour livrer passage aux enfants d'Israël, et les flammes les plus ardentes n'ont pas touché un seul cheveu des trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise.

— *Qu'est-ce que tout cela nous démontre ?*

— La toute-puissance de Dieu.

— *Dieu aurait-il pu faire un monde encore plus beau et plus grand que celui qui existe ?*

— Oui.

— *Et un soleil encore plus brillant ?*

— Oui.

— *Et une terre encore plus féconde ?*

— Oui.

— *Et des hommes plus forts et des anges plus beaux ?*

— Oui.

— *Le pourrait-il encore aujourd'hui ?*

— Certainement.

— *Dieu peut donc tout faire ?*

— Oui, tout ce qui est possible.

— *Pourquoi dites-vous tout ce qui est possible ?*

— Parce que les choses qui sont par elles-mêmes impossibles, comme, par exemple, un cercle carré, ces choses-là Dieu ne saurait les faire, non point par défaut de puissance, mais parce que ces choses, qu'on appelle contradictoires, sont impossibles, c'est-à-dire ne peuvent pas être faites.

— *Dieu peut-il faire le péché ?*

— Nullement.

— *Pourquoi ?*

— Parce que tout péché suppose un défaut, et Dieu est l'être infiniment parfait, et par conséquent sans aucun défaut.

— *Vous dites donc qu'à l'exception des choses impossibles par elles-mêmes et du péché, Dieu peut faire tout ce qu'il veut ?*

— Oui.

— *Qu'est-ce que nous enseigne la sainte Ecriture ?*

— Elle nous enseigne :

« Que Dieu est le seul puissant. » (Tim., vi, 4.)

« Que rien ne lui résiste. » (Esther, xiii, 9.)

« Que rien ne lui est impossible. » (Luc, i, 37.)

— *Mais il a sans doute fallu à Dieu un pénible travail et de grands efforts pour créer toutes choses ?*

— Point du tout.

Un seul acte de sa volonté a suffi ; il n'a eu qu'à dire : Je veux, et tout a été fait.

De même, un mot de lui, et tout rentrerait dans le néant.

— *Voilà une puissance redoutable ; faudrait-il la dédaigner ou la mépriser ?*

— Non, mille fois non, car personne ne saurait

lui échapper, et il est horrible pour le pécheur endurci de tomber entre les mains du Dieu vivant dont la puissance ne connaît pas de limites.

— *Faut-il se révolter contre ce Dieu tout-puissant ?*

— Ce serait le comble de la folie, puisqu'il pourrait, sur le champ, nous écraser du poids de son courroux.

— *Que faut-il donc ?*

— Il faut, dans nos faiblesses, nous appuyer avec confiance sur cette toute-puissance, afin qu'avec l'apôtre saint Paul nous puissions dire :

« Je puis tout en celui qui me fortifie. »

6

Science

— *Savez-vous tout ce qui s'est passé depuis l'origine du monde ?*

— J'en suis bien loin ; je sais si peu du passé que ma science n'est presque rien.

— *Les grands savants savent peut-être tout ce qui s'est accompli jusqu'à nos jours ?*

— Ils en sont bien loin aussi, ces pauvres savants. Leur science du passé est même si petite qu'elle n'est qu'ignorance à côté de la science de Dieu.

— *C'est donc Dieu qui sait tout le passé ?*

— Oui.

— *Tous les événements accomplis depuis l'origine du monde ?*

— Oui.

— *Toutes les pensées, tous les désirs, toutes les actions des hommes jusqu'à nos jours ?*

— Oui.

— *Que nous dit la sainte Ecriture ?*

— Elle nous dit :

« Tout est à découvert devant Dieu. » (Hebr., iv, 13.)

« L'esprit de Dieu pénètre tout. » (I Cor., ii, 10.)

— *Si vous savez peu de choses du temps passé, vous savez peut-être tout ce qui s'accomplit présentement ?*

— Présentement, je sais que nous sommes au catéchisme ; voilà tout.

— *Vous ne savez pas même ce qui se fait dans la maison de vos parents ou dans le village ?*

— Non.

— *L'homme sait donc peu de choses du présent ?*

— Il ne sait presque rien.

— *Et Dieu ?*

— Dieu sait tout.

— *Tout ce qui se passe dans tous les villages et les villes du monde ?*

— Oui.

— *Tout ce qui s'accomplit sur la terre et dans les cieux ?*

— Oui.

— *Même vos pensées les plus secrètes et vos désirs les plus cachés ?*

— Oui.

— *Même les péchés que certains hommes commettent au milieu des plus épaisses ténèbres de la nuit ?*

— Oui.

— *Que nous apprend, à ce sujet, la sainte Ecriture ?*

— Elle nous apprend que, pour Dieu, « les ténèbres n'ont aucune obscurité, et la nuit est aussi claire que le jour le plus pur et le plus brillant. » (Ps., CXXXVIII.)

— *Si quelqu'un vous demandait de lui prédire sa destinée ?*

— Je lui répondrais que cela m'est impossible.

— *Pourquoi ?*

— Parce que je ne sais pas l'avenir.

— *Les savants le connaissent-ils ?*

— Non, pas plus que les anges eux-mêmes et les démons.

— *Qui donc sait l'avenir ?*

— Dieu, dont la science est infinie comme ses autres perfections.

— *Que dit le prophète-roi inspiré par l'Esprit-Saint ?*

— Il dit :

« Seigneur, vous avez connu de loin mes pensées ; vous avez prévu toutes mes voies. » Ps. CXXXVIII.)

— *Que dit le Seigneur lui-même ?*

— « Je connais, dit-il, les pensées des Israélites, et je sais ce qu'ils doivent faire aujourd'hui, avant que je les fasse entrer dans la terre que je leur ai promise. » (Deut., xxxi, 21.)

— *Que lisons-nous au premier livre des Rois ?*

— Nous y lisons :

« Le Seigneur est le Dieu des connaissances, et d'avance, nos pensées lui sont présentes. » I Reg., xi, 3.)

— *Ainsi donc, Dieu sait ce qui doit vous arriver ce soir, demain, dans un mois, dans un an, tous les jours de votre vie ?*

— Oui.

— *Il sait le jour et l'heure de votre mort ?*

— Oui.

— *Il sait aussi de quelle manière et dans quel état vous mourrez ?*

— Oui, il sait tout cela.

— *Dieu sait donc l'avenir aussi bien que le présent et le passé ?*

— Tout aussi bien.

— *Dieu qui connaît les créatures existantes, connaît-il aussi les créatures possibles ?*

— Il connaît des mondes de créatures qu'il aurait pu faire, et de plus, il sait tout ce qu'auraient accompli ces créatures, s'il lui avait plu de les tirer du néant.

— *Il n'y a donc point de secret, point de mystère pour Dieu ?*

— Non.

Encore une fois, tout est à découvert devant lui ; son esprit pénètre tout.

— *Dieu voit-il, comme nous, les choses dans le passé, dans le présent et dans l'avenir ?*

— Non, Dieu voit tout dans le présent ; il n'y a pour lui ni passé, ni futur ; tout est présent, et il embrasse tout d'un seul et même coup d'œil.

— *Donnez-moi une comparaison qui m'aide à comprendre comment, d'un seul coup d'œil, Dieu voit le passé, le présent et le futur ?*

— Quand vous regardez une horloge, ne voyez-vous pas, du même coup d'œil, l'heure présente marquée par l'aiguille, les heures passées et les heures futures ?

— Oui, c'est vrai.

— Eh bien, c'est ainsi que Dieu, d'un seul et même coup d'œil, voit tout à la fois le temps passé, le temps présent et le temps futur.

— *Puisque Dieu voit tout et sait tout, que devons-nous faire ?*

— Veiller sans cesse sur nous afin d'écarter toute pensée, tout désir, toute affection, toute parole, toute action qui pourrait blesser la sainteté de son regard.

— *Que répondit la vertueuse Suzanne à deux misérables vieillards qui la poussaient au crime ?*

— Elle leur répondit :

« Si je vous écoute, je n'échapperai pas à la main de Dieu qui me voit ; il est mon juge, il me fera rendre compte d'une action si criminelle... J'aime mieux mourir dans les supplices que d'offenser mon Dieu en sa présence et de tomber entre les mains de sa justice. »

— *Pourquoi Suzanne fit-elle cette courageuse réponse ?*

— Parce qu'elle se souvint que Dieu sait tout et voit tout.

— *Racontez-nous l'histoire de deux enfants que le même souvenir a préservés d'un péché de gourmandise.*

— Deux petits enfants, le frère et la sœur, se trouvaient seuls à la maison, leurs parents étant sortis dans la campagne.

Le petit frère dit à la petite sœur :

« Nous voilà seuls, profitons-en, et mangeons des confitures de maman ; personne n'en saura rien.

« — Mais, répondit la petite sœur, regarde donc cette fenêtre ouverte de la maison voisine ; le concordonnier qui travaille là le verra et le dira à nos parents.

« — Alors, riposte le petit frère, passons dans l'autre chambre et nous ne serons pas vus.

« — Mais, répond la petite sœur, la vieille femme qui est toujours à la fenêtre d'en face, crois-tu qu'elle ne saura pas nous voir et nous rapporter ?

« — Eh bien, s'écrie le petit frère tout à fait vainqueur, descendons à la cave ; pour le coup, personne ne nous verra et nous pourrions manger bien tranquilles ces délicieuses confitures.

— Personne ne nous verra. En es-tu bien sûr ? Et le bon Dieu qui est partout et qui voit tout ? »

Ainsi parla la petite sœur.

« Ah ! c'est vrai, gémit le petit frère, et moi qui n'y pensais plus !

« — Oui, vraiment, le bon Dieu nous verrait. Eh bien ! puisque le bon Dieu verrait notre gourmandise et qu'il en aurait de la peine, nous ne

mangerons point de confitures en cachette ; nous attendrons le retour de notre chère maman pour lui en demander. Elle est trop bonne pour ne pas nous en donner. »

— *Quand le tentateur vous sollicitera au mal que lui répondrez-vous ?*

— Je lui répondrai :

Dieu me voit, et en t'écoutant je lui ferais de la peine. Retire-toi, Satan, je veux rester fidèle à Dieu.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

XXXII

PROPHÉTIES D'AMOS ET D'OSÉE CONTRE SAMARIE

I. Le premier prophète suscité par Jéhovah pour reprocher ses crimes à Jéroboam II et à Samarie fut Amos de Thécué, qu'il ne faut pas confondre avec le père d'Isaïe. L'orthographe des noms n'est pas la même.

1. « Je ne suis point prophète ni fils de prophète, disait-il humblement de lui-même. Je ne suis qu'un berger, simple pinceur de sycomores. » Il conduisait des troupeaux et taillait les arbres, pratiquant des incisions dans les sycomores pour en faire mûrir le fruit. Mais cet homme des champs, avec son génie rustique, son style plein d'images champêtres, saisissant d'originalité et d'énergie, coloré, dit saint Jérôme, comme les mûres de ses buissons, avec son caractère de diamant, sa parole de feu, son zèle violent, ne put cependant réussir, ni par les menaces, ni par les promesses, à soulever Israël endormi dans sa torpeur et ses vices.

Ce qui caractérise Amos, c'est sa passion pour la justice, sa tendresse pour le pauvre, le faible, l'opprimé. Il est de ces glorieux imprudents qui ne se taisent jamais, surtout dans les temps mauvais (v. 13), et qui parlent hardiment à tous, surtout aux puissants du siècle. Voici ce qu'il ne cesse de leur répéter :

« Malheur aux riches ! Ils vendent le juste pour de l'argent, le pauvre pour une paire de sandales. Ils lui réclament jusqu'à la poussière qui couvre sa tête, ils détournent les humbles de leur voie (n° 6, VIII, 6). Non : il n'y a pas de justice pour les petits (v. 12).

« Couchés sur des lits d'ivoire, étendus sur des divans, nourris d'agneaux pris dans les troupeaux des indigents, de veaux arrachés à l'étable du pauvre, chantant au son du nébel, comme David inventant des instruments de musique, ils boivent le vin aux lèvres des amphores, s'ignent d'huile de choix et ne souffrent rien des maux de Joseph, des malheurs qui menacent leur pays. Aussi iront-ils en tête des captifs. Alors il cessera le cri de leurs orgies (vi).

« Ecoutez-moi, mangeurs des pauvres, grugeurs des faibles (VIII, 4). Je hais, j'ai en dégoût vos fêtes. Je ne prends point plaisir à vos offrandes. Epargnez-moi le chant de vos cantiques ; que je n'entende plus le son de vos nébels ! Mais que le droit jaillisse comme une source, la justice comme un fleuve qui ne tarit pas ! » (v. 24.)

Le seul mot de justice, on le sent, fait tressaillir son âme, et toute violation du droit le fait bondir d'indignation. Le crime d'Israël, c'est le crime héréditaire des juifs, l'avarice, l'oppression du pauvre ; c'est aussi l'inconduite, la corruption raffinée, et voici en quels termes il s'adresse à ces femmes perdues qui abondaient à Samarie :

« Ecoutez-moi, vaches de Bazan, qui calomniez et opprimez les pauvres, et qui dites sans cesse à vos maris : « Apportez, que nous buvions ! » Eh bien ! Jéhovah l'a juré dans son sanctuaire, le jour viendra où l'on vous saisira avec des crocs pour vous jeter en des chaudières bouillantes. » (iv, 1.)

Ainsi parlait ce prophète inspiré, avec fermeté, avec audace, avec un amour passionné pour la justice, le droit, la loi divine, et l'on comprend que ce langage clair, saisissant par ses images prises dans la nature, dans les champs de Bethléem où paissait son troupeau, et par là même éminemment populaire, ait soulevé les colères du roi et des prêtres idolâtres et, en même temps, passionné le peuple.

2. Dans ses prophéties, il menace Damas, les Philistins, Tyr, l'Idumée, Ammon, Moab, et même Juda sa patrie, qui adore aussi les idoles (i, ii), mais il reproche surtout à Ephraïm, à Israël, ses crimes d'ingratitude, car Dieu l'a éclairé par les prophètes après l'avoir constitué pays libre (iii) ; d'injustice, car ses chefs pressurent le pauvre ; d'idolâtrie, car il sacrifie à Moloch (v. 26) ; et de mollesse superbe autant que crapuleuse (vi).

Ces reproches, il les accompagne de menaces effrayantes :

Voici ce que m'a fait voir Jéhovah : Il formait les sauterelles au commencement de la fenaison et comme elles allaient dévorer la terre : « Seigneur Dieu, m'écriai-je, qui relèvera Jacob ? Car il est si petit ! » Et Jéhovah, dans sa pitié, me dit : « Elles n'avanceront pas ! »

Voici ce que Jéhovah m'a encore fait voir : Il appela le feu pour juger la terre, et déjà le feu approchait absorbant la mer : « Seigneur Dieu, lui dis-je, apaisez le feu. Qui relèvera Jacob ? Car il est si petit ! » Et Jéhovah écouta ma prière, et il parla ainsi : « Le feu aussi s'arrêtera ! »

Alors il me dit : « Que vois-tu, Amos ? » Et je répondis : « Je vois un niveau, un fil à plomb. » — « Je promènerai ce niveau, dit-il, sur les hauteurs et les sanctuaires d'Israël. Je frapperai du glaive la maison de Jéroboam ! »

On juge de l'émoi que devaient produire ces fortes paroles. Amasias, prêtre de Béthel, manda perfidement à Jéroboam : « Amos s'est révolté contre vous devant tout Israël. Le pays ne saurait supporter ses discours. Il a dit : « Jéroboam mour-

« ra par le glaive et Israël sera emmené captif
« loin de sa patrie. »

Amos n'avait pas dit cela. Ses paroles menaçaient « la maison de Jéroboam » et non le roi lui-même. Cette calomnie cependant ne paraît pas avoir beaucoup ému le roi sceptique qui se contenta de faire dire au prophète, par le prêtre idolâtre :

— Voyant, va, retourne en la terre de Juda. Là, mange ton pain et prophétise à ton aise. Mais ne prophétise plus à Béthel, car c'est ici la religion du roi, un sanctuaire national.

Que de fois depuis, les prudents du siècle, ceux qui « estiment qu'en ce temps mauvais il est plus sage de se taire » (v. 13), ont reproduit cet argument : C'est la religion du roi ; c'est la loi de l'Etat ; nous voulons avant tout un clergé national. Le roi, l'Etat, la nation, voilà les dieux qu'a toujours adorés la foule, qui toujours ont rencontré des prêtres complaisants, des courtisans serviles, et essayé de fermer la bouche aux prophètes, de faire courber par les menaces ou les promesses les hommes de conviction, les caractères virils.

Amos répondit humblement et fièrement à Amasias : Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète. Je ne suis qu'un pauvre pinceur de sycamores. Mais Jéhovah m'a pris derrière mon troupeau et il m'a dit : « Va, prophétise à mon peuple d'Israël ! » Et voici ce qu'il m'ordonne de t'annoncer : « Ta femme sera outragée par le vainqueur, tes fils et tes filles tomberont sous le glaive, ta terre sera partagée au cordeau ; toi, tu mourras sur une terre étrangère, et Israël sera emmené captif loin de son pays. » (vii.)

3. Et pourquoi ces châtiements ? A cause de l'oppression des pauvres.

Ils ont dit, « les mangeurs du pauvre : « Quand la nouvelle lune sera-t-elle passée pour que nous reprenions nos affaires sur le blé ; et le sabbat, pour que nous ouvriions nos magasins ? Alors nous ferons la mesure aussi petite que possible, et nous augmenterons le siclé, grâce à nos fausses balances. Nous achèterons les pauvres pour de l'argent, les malheureux pour une paire de sandales, nous leur vendrons jusqu'aux criblures de blé. » (viii.)

« Eh bien ! vos fêtes se changeront en deuil. J'enverrai dans le pays la famine, non la famine du pain et la soif de l'eau, mais la faim et la soif de la parole de Dieu. Ils la chercheront, cette parole, et ils ne la trouveront pas. (viii, 12.)

« J'ai vu Jéhovah debout au-dessus de l'autel et il m'a dit : Frappe le temple idolâtre ! C'est l'avarice qui les inspire. Je les exterminerai par le glaive. Quand ils descendraient jusqu'aux enfers, ma main les en ferait sortir, et s'ils montaient jusqu'au ciel, je les en précipiterais ! (ix, 2.)

« Cependant le jour viendra où je relèverai le sanctuaire de David qui sera tombé, je refermerai ses murailles ouvertes, je réparerai ses murs écroulés, et je le rétablirai comme il était autrefois, afin que mon peuple possède les restes de

l'Idumée et toutes les nations du monde, car mon nom a été invoqué sur lui, dit Jéhovah qui accomplira toutes ces choses. Et je ramènerai mon peuple de la captivité, et je le maintiendrai sur cette terre que je leur ai donnée. » (ix.)

Amos annonce donc clairement qu'Israël sera emmené captif, que le temple de Jérusalem sera détruit, puis rétabli plus tard dans sa primitive splendeur. En outre, il prédit de grands malheurs qui fondront sur la terre de Samarie. « Un tremblement de terre qui survint deux ans après les menaces d'Amos, dit M. Renan, sembla donner raison à ses prédictions sombres. Les événements, plus tard, les vérifièrent mieux encore. Peut-être Amos avait-il quelque prévision de la prochaine entrée en scène des Assyriens. » (t. III, 410.)

En vérité, la science moderne en prend trop à son aise avec le simple bon sens. Cette problématique « entrée en scène des Assyriens » est un pur chef-d'œuvre. Une guerre future entre la France et l'Allemagne n'est problématique pour personne. M. Renan pourrait-il nous dire quel sera le vainqueur où le vaincu ? Si on lui posait cette interrogation, il se retrancherait derrière son éternel « peut-être, » et, cette fois, il aurait pleinement raison. Chacun sait qu'il n'est pas prophète. Mais Amos, lorsque Jéroboam est au faite de la gloire et que sa capitale, admirablement fortifiée, se repose dans les délices, à l'abri de ses murailles, confiante en son habile roi et en sa vaillante armée, Amos, dis-je, annonce, cinquante ans auparavant, à tout un peuple rassemblé dans le temple de Béthel, devant Amasias, le représentant officiel de Jéroboam, que Samarie sera détruite, qu'Israël sera emmené en captivité, et qu'Amasias lui-même sera le triste témoin de ces désastres ; et « les événements vérifient ces prédictions. » Tout homme qui a gardé le droit sens conclura qu'il était le prophète de Jéhovah.

II. Quand se tut cette voix passionnée pour la justice, harmonieuse et forte dans sa simplicité, pénétrante lorsqu'elle évoque les images champêtres du désert de Thécué et des collines de Bethléem, une autre parla plus âpre, plus vive, avec des accents plus populaires encore, une voix sœur, mais à la fois plus saccadée et plus puissante. Elle reproche au sceptique Jéroboam II, non plus son avarice, mais la corruption de sa cour, l'idolâtrie qui a pénétré dans son tout royaume et que sa tolérance a favorisée, surtout à Samarie, parmi les princes du peuple : c'est la voie d'Osé.

Il prophétisa à la fin du règne de Jéroboam II, et après la mort de ce prince.

Son langage, dit Eichhorn, est comme une guirlande tressée des fleurs les plus diverses : les images sont accumulées les unes sur les autres, les comparaisons supplantées par les comparaisons, les métaphores entrelacées dans les métaphores. Il cueille une fleur et la jette aussitôt pour en cueillir une autre. Il en résulte que ses figures sont des chaînes de perles. (Manuel Biblique, t. II, p. 620.)

« Ce qui le caractérise, dit saint Jérôme, c'est la sobriété et l'allure sententieuse. »

1. Israël est une nation à part, la nation qui exerce une sorte de sacerdoce dans le monde. Dieu l'a choisie entre toutes, il l'a épousée et il l'aime d'amour. Telle est l'idée dominante du prophète. Mais cette nation s'est séparée de lui pour s'attacher à d'autres et, en se faisant infidèle, il est clair qu'elle a commis un adultère. Voilà ce qui explique les chapitres hardis du commencement d'Osée, si hardis, que de sérieux interprètes les ont regardés, avec saint Jérôme, comme purement symboliques. Nous admettons cependant qu'ils racontent une histoire réelle et non une fiction. Au fond, rien n'y répugne, puisque Osée tire du désordre, en l'épousant, une femme perdue qu'il ramène dans le droit chemin de l'honnêteté et du devoir.

— « Va, lui dit Jéhovah, épouse une femme de mauvaise vie pour signifier que la terre d'Israël a été infidèle à Dieu. » Et il épousa Gomer, fille de Debelaim. Et il eut d'elle deux fils et une fille, auxquels, toujours sur l'ordre de Dieu, il donna des noms prophétiques. Le premier fils s'appela Jezraël, comme la ville célèbre où la maison d'Achab fut exterminée par Jéhu : « Bientôt ce sang versé à Jezraël, je le ferai retomber sur la race de Jéhu, et alors Israël disparaîtra. » — « Ta fille, appelle-la Lô-roukhâmâh, *sans miséricorde*, car désormais je serai sans pitié pour la maison d'Israël. Je veux l'oublier, et je reporterai ma miséricorde sur la maison de Juda. »

Enfin il eut un second fils, et Dieu dit au prophète : « Nomme-le Lô-ammi, *non populus meus*; c'est-à-dire : Vous n'êtes plus mon peuple, et moi je ne suis plus votre Dieu. » (Osée 1.) Il est facile de se figurer l'impression produite par l'apparition dans les rues de Samarie ou de Jezraël de ces enfants, prophéties permanentes, symboles vivants qui disaient à Jéroboam II : « Les jours de ta race sont comptés ; » et au peuple : « L'heure de la vengeance approche, et la colère de Dieu sera sans pitié, car Jéhovah ne vous connaît plus. Vous l'avez renié, il vous a répudiés ! »

2. Osée prophétisa encore après la mort de Jéroboam II. Le pays tombe dans l'anarchie, ainsi que nous le verrons bientôt ; c'est à peine si le sang des rois a le temps de sécher sur le trône. Le prophète explique les causes de cette suprême désolation.

C'est surtout l'idolâtrie, mère de la corruption. La terre pleure devant tant de ruines. Le peuple, devenu ignorant, par la faute des prêtres, a oublié la loi de Dieu. (iv, 6.) Ceux-ci ne songent qu'à s'enrichir du prix des offrandes. L'inconduite et le vice leur ont enlevé tout le sens moral (iv, 11), et le peuple, à leur suite, s'est rué dans tous les vices, s'est déshonoré au pied des autels d'Astarté et de Baal. Que du moins Juda s'éloigne de ces infamies. Ils ont élevé partout des autels impurs, à Galgala, sur le Thabor, à Béthaven. Partout, ce sont des repaires d'impiété et de débauche.

Aussi le châtement ne tardera pas. Ils ont cher-

ché l'appui d'Assur, Assur sera leur châtement. (v. 13, vii, 11.) Ils se retourneront vers l'Egypte qui sera le tombeau d'un grand nombre. (ix, 3-6.) Ils ont semé le vent, ils récolteront des tempêtes. (viii, 7.) La captivité, l'affreuse captivité est là qui les attend. (xii, 12.) « Périssent Samarie, puisqu'elle persiste à provoquer la colère de Dieu ! périssent ses fils passés au glaive ; jusqu'à ses petits enfants brisés contre la pierre ! » (xiv, 1.)

Deux choses sont surtout remarquables dans l'œuvre d'Osée : la perfection de sa doctrine et son invincible espérance en Dieu, ainsi que dans les destinées de son pays.

Jamais la doctrine religieuse n'avait été exprimée avec tant d'élévation et de pureté : « J'aime la bonté et non le sacrifice ; je préfère la vraie connaissance de Dieu aux holocaustes. » (vi, 6.) Cette belle parole, Jésus-Christ la répètera plus tard, pour la gloire du prophète qui l'a dite le premier. Osée est « un adorateur en esprit et en vérité. » Aussi ce qui le peine le plus, on le sent, c'est de ne rencontrer que des cœurs fermés et des esprits grossiers. De là cette mélancolique conclusion de son livre :

« Mais qui est sage pour comprendre ces choses, intelligent pour les savoir ? Droites sont les voies de Jéhovah, et les justes y marchent, mais les pécheurs y trébuchent. »

Toutefois il espère toujours. Dieu est bon, il provoque son peuple à la conversion, il lui fait les plus tendres avances ; il s'éloigne, mais il attend qu'on revienne à lui, prêt à accueillir toute bonne volonté (v. 15) : « Comme Israël n'était qu'un enfant, je l'aimais, et j'ai rappelé mon fils de l'Egypte. Maintenant, comment te traiterai-je, ô Ephraïm ? Comment te mettrai-je, ô Israël ? Comme Adama ou comme Séboïm ? Ah ! mon cœur s'est retourné en moi-même, mes entrailles se sont émues. Non, je n'exécuterai point les desseins de ma colère ! Non, je n'exterminerai point Ephraïm, parce que je suis Dieu, et non point un homme ! (xi, 9.)

« Au jour de leur tribulation, ils se lèveront dès l'aube et diront : « Allons, retournons à Jéhovah. C'est lui qui nous a faits captifs, c'est lui qui nous ramènera. Il nous a frappés, c'est lui qui nous guérira. Après deux jours il nous rendra la vie, et le troisième jour il nous ressuscitera, et nous vivrons devant lui. Nous le suivrons et nous le connaîtrons. » (vi, 3.)

Enfin cette réponse consolante de Jéhovah : « Oui, je vous rachèterai de la mort ! O mort je serai ta mort ! Enfer, je te briserai ! » (xiii, 14.) Il est évident que le coup d'œil du prophète voit par delà Samarie et la captivité de Ninive ; il pénètre au delà du temps présent, traverse les siècles et se fixe sur Jésus-Christ le Rédempteur des âmes captives, qui brisera leurs chaînes, ouvrira toutes grandes les portes du ciel, et, par sa résurrection, « le troisième jour, » triomphera même de la mort.

III. Longtemps avant ces deux prophètes qui

parlent à Israël, Juda avait entendu deux autres voyants : Abdias et Joël.

Abdias dut prophétiser sous le règne de Joram de Juda. On se souvient que ce prince, indigne fils du pieux roi Josaphat, reçut d'Elie mort une lettre qui lui reprochait son idolâtrie et le menaçait d'un châtement terrible, *plaga magna*. Il mourut d'une maladie honteuse. Son royaume fut envahi par les Philistins et les Arabes qui saccagèrent son palais, égorgèrent sa famille et pillèrent Jérusalem. Edom, qui s'était affranchi naguère, Edom, le frère irréconciliable d'Israël, applaudit alors à ces désastres. Abdias prédit sa ruine, qui fut accomplie et par Nabuchodonosor, marchant contre l'Egypte, et surtout par Jean Hyrcan qui le raya de la liste des peuples : « Si tu t'élèves comme l'aigle, si tu places ton nid au-dessus des nuées, je t'en précipiterai ! La maison de Jacob sera le feu, la maison d'Esau la paille, et il ne restera rien d'Edom, ainsi que le Seigneur l'a déclaré. » (Abd. 4, 17.)

Après lui, son émule, son imitateur peut-être, mais qui l'a de beaucoup surpassé, c'est Joël, fils de Phathuel qui dut prophétiser à Jérusalem au temps de Joas de Juda. Il y eut alors une terrible invasion de sauterelles qu'il décrit avec une énergie de style qui n'a été égalée que par Isaïe. « Cette race a envahi ma terre, puissante et innombrable. Ses dents sont comme celles du lion ; ses incisives comme celles du lionceau. De ma vigne elle a fait un désert, elle a mangé l'écorce de mon figuier, les branches dépouillées sont devenues blanches. (Joël, I, II). A les voir, on dirait des chevaux, des escadrons qui marchent ; à les entendre, des chars qui roulent sur les sommets lointains. » (Joël, I, II).

Ce tableau qu'on avait trouvé exagéré, est encore, nous ne le savons que trop, au-dessous de la vérité. La sauterelle-pèlerin surtout ne s'avance jamais sans être suivie de deux horribles compagnes : la famine et le typhus. En 1866, dans l'Afrique du Nord, trois cent cinquante mille Arabes succombèrent sous les coups de ces deux fléaux. Les œufs des sauterelles, déposés dans le sol, par grappes de quatre-vingt-dix quelquefois, à une profondeur de sept ou huit centimètres, éclosent vers le mois d'avril. Cette année même, à Alger, racontait M. J. Cambon, « j'ai vu des chaussées de macadam trouées par elles et devenues pareilles à d'immenses écumoirs, et sous ce macadam mûrissaient doucement les criquets, par millions, par milliards. » (Mai 1891.)

« Alors, dit un témoin oculaire, M. Emile Gautier, le sol frémit et s'effrite comme labouré en dessous par des myriades de vers de terre. Grosses en naissant comme des mouches, ces affreuses bestioles, encore dépourvues d'ailes, se mettent en route, en sautillant les unes par dessus les autres, avec la rectitude de légions disciplinées, vers de plus gras pâturages. Marchant droit devant elles, sur un front de plusieurs lieues de développement, avec un bruit sinistre qui rappelle le bruit d'une

averse sur les toits, elles dévalent dans la plaine. C'est une débâcle, un débordement, une marée noire et grouillante de chair fluide, épaisse parfois de plusieurs centimètres, — au point d'arrêter les trains de chemins de fer dont les roues engluées patinent sur place, — une inondation qui roule suivant, à la façon d'une nappe d'eau, les pentes les plus déclives, épousant les sinuosités du sol, et rongéant tout au passage, comme une coulée de vitriol. »

Les sauterelles-pèlerins viennent du Soudan, sont longues de cinq à six centimètres, et grosses comme le doigt. Quand leurs ailes sont poussées elles s'élèvent dans les airs. « En me rendant à Tlemcen en chemin de fer la semaine dernière (fin avril 1891), j'ai traversé un de ces essaims que j'aurais pris pour une volée d'alouettes, si le passage n'avait duré près d'une heure et couvert un pan de ciel d'un kilomètre de large ! Malheur à la contrée où elles s'abattent ! »

On voit si Joël a trop foncé les couleurs de son tableau.

En face de ce fléau, il gémit et prêche la pénitence : « Déchirez vos cœurs et non vos vêtements. Ordonnez le jeûne, réunissez le peuple, sanctifiez l'assemblée, réunissez les enfants et les vieillards. Entre le portique et l'autel que les prêtres pleurent et disent : Epargnez, Seigneur, épargnez votre peuple ! » (II, 13-17.)

Puis le regard du prophète franchit les limites étroites de son temps, il s'arrête sur cet heureux jour où « les fils et les filles d'Israël prophétiseront, où Jéhovah répandra son Esprit sur toute chair, » le jour de la Pentecôte. Alors saint Pierre se leva, et aux Juifs étonnés d'entendre les Apôtres parler toutes les langues, il dira : « C'est aujourd'hui que se réalise la prophétie de Joël. » Et cet argument demeurera sans réplique (II, 28-30).

Son regard voit plus loin encore, il voit la scène du jugement dernier dans la vallée de Josaphat, ou plutôt, dit saint Jérôme, « la vallée du jugement » où Dieu rassemblera tous les peuples : « L'Eternel rugira du haut de Sion, le ciel et la terre trembleront, mais le Seigneur est l'espérance et la force des enfants d'Israël. » (III, 16.)

Amos est plus champêtre, Osée plus sententieux, Joël plus classique ; sa langue est pure, savante, c'est la langue d'un maître. Ils ne sont cependant que les humbles précurseurs du maître, le sublime Isaïe, *Isaias grandiloquus*.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 octobris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XXIX

VERTU DE PRUDENCE

3^o Franchise et simplicité

*Dilectus Deo et hominibus,
cujus memoria in benedic-
tione.* (Eccli. 45, 1.)

Franchise et simplicité ! il vous plaira sans doute, mes frères, de nous entendre vous en parler, car c'est une vertu que vous prisez grandement dans le prochain, dans un associé, dans un enfant, dans une épouse, dans une personne avec laquelle il vous faut avoir des relations intimes. Elle fait le charme de la vie. On peut lui appliquer la note de la Sainte Ecriture : *dilectus Deo et hominibus* ; l'homme franc, sincère, est chéri de Dieu et de ses concitoyens ; il force l'estime, et sa mémoire sera en bénédiction. — Ah ! c'est que la franchise, la loyauté est la marque, le parfum, le rayonnement d'une belle âme, d'un fonds solide auquel on peut se fier. Elle est pour les personnes ce qu'est pour les choses, pour les métaux précieux, pour les fruits, le vrai, le naturel pur de tout alliage, ce qu'est l'or au premier titre. C'est un vin qui n'est pas frelaté, une étoffe bon teint, la perle véritable, le nard extrait de l'épi lui-même, *nardi spicati*, digne d'être répandu sur les pieds du Sauveur.

Un étranger est venu ; son premier abord vous a paru peu aimable, plutôt dur, rugueux, anguleux ; son langage, — s'il a parlé — rudoyant. Toutefois, mon fils, ne vous hâtez pas de lui en tenir rigueur, de le bannir de votre présence, de briser toute relation avec lui ; attendez le temps et l'occasion pour asseoir votre jugement. Peut-être cette rude écorce cache-t-elle un fruit délicieux dont plus tard vous goûterez les saveurs avec délices, un cœur d'or que vous apprécierez à mesure qu'il vous sera mieux connu. C'est un homme franc, loyal, dont le commerce est sûr de tous côtés.

La franchise qui procure l'estime universelle devient aussi souvent la première semence d'amitiés vertueuses dont elle est ensuite l'aliment, le bienfait, le trésor. Ses blessures, si elle en fait, sont préférables aux caresses de la flatterie. Un homme riche, haut placé, daignait m'honorer, moi chétif, de son amitié. J'en étais confus, je suis allé le trouver et lui ai dit : « Comment répondrai-je à vos attentions, à votre bienveillance à mon égard ? L'amitié vit de réciprocité, et je ne puis rien, je n'ai rien. Je vous promets toutefois, je jure de vous donner une chose : la plus grande franchise, la plus entière sincérité dans nos rapports intimes. Jamais, oh non, jamais, vous n'aurez à vous repentir de la confiance que vous m'accordez. Je n'aurai pas de secret pour vous, et vos secrets, si

vous m'en confiez, ne seront jamais trahis. » Il m'embrassa et me répondit : « La franchise, la simplicité de cœur et de conduite est le trésor caché que je cherchais. Vous êtes le champ qui le renferme, je vendrais tout le reste pour me le procurer. » — Aussi bien, m. f., tel est le jugement de l'Esprit Saint lui-même : *amico fidei nulla est comparatio* ; rien de comparable à la franchise, à la sincérité dans l'amitié. (Eccl. vi, 15.)

Chérie des hommes, fondement assuré d'estime, source des amitiés solides, vertueuses, parce qu'elles sont fondées sur la vérité réciproque, la franchise est aussi chérie de Dieu : *dilectus Deo et hominibus*. Dieu a pour elle des attentions, des grâces privilégiées, aussi bien que des pardons étonnants : *cum simplicibus sermocinatio ejus*. (Prov. 3, 32.). Il favorise les simples de révélations qu'il cache aux politiques et aux ruseurs. Comme la charité — et c'est un privilège que seule elle partage avec la reine des vertus — la franchise couvre la multitude des péchés. « Faute avouée, dit-on, faute à moitié pardonnée. » Ainsi en est-il depuis l'enfant qui vient ingénument s'accuser près de sa mère d'avoir cassé un verre, jusqu'au meurtrier qui va s'accuser près du juge d'avoir tué un homme. Ainsi en est-il devant les hommes, ainsi en est-il devant Dieu au tribunal de la Pénitence. Une des principales causes déterminantes de l'absolution, la plus sensible, la moins équivoque, est l'humble et sincère aveu de sa faute, de sa honte, de sa turpitude, ce sacrifice des lèvres qu'aucun autre sacrifice ne saurait remplacer. O franchise, tu opères sur le cœur du père de l'enfant prodigue des miracles de miséricorde que ne peuvent opérer ni le jeûne, ni les longues prières vocales, ni les aumônes orgueilleuses, quand elles ne sont pas accompagnées de la sincère confession des péchés ! Retirez-vous, soyez maudits, Ananie et Saphire, et soyez frappés de mort, malgré vos générosités et vos fondations pieuses, pour votre mensonge et vos détournements hypocrites ! Et vous, ô pécheresse, approchez sans crainte ; votre aveu si humble, votre confession si sincère, et en public, est toute puissante ; parlez, bon larron sur la croix, votre franchise sera exaucée ! Et nous, mes frères, ministres de Jésus-Christ qui portons au tribunal de la pénitence, avec le sentiment de notre indignité, nos jugements, nos compassions humaines, nous ne pouvons pas en entendant certains aveux touchants, généreux, héroïques pour notre pauvre nature, nous défendre d'une sorte d'admiration et à la fois d'affection pour le coupable que sa franchise a transfiguré ; nous ne pouvons pas ne pas le chérir et en même temps l'estimer. Nos cœurs sont gagnés ; le pécheur sincère est devenu notre client et notre ami ; dès lors nous nous constituons volontiers son défenseur ; et nous avons même besoin de nous mettre en garde contre une trop grande miséricorde qui nous porterait à diminuer à son égard la rigueur des lois évangéliques.

Ah! que je comprends la vérité de ce mot du Père Lacordaire : « Vous vous plaignez de n'avoir point d'ami : arrêtez le premier passant, faites-lui l'aveu d'un péché, confiez lui un secret qui vous humilie, et vous l'aurez pour ami. » — Tel est l'effet de la franchise, de la sincérité d'âme, même pécheresse, même criminelle, sur le cœur de Dieu et sur nos cœurs qu'il a créés à son image.

La franchise, m. f., n'est pas seulement le charme de la vie, un attrait invincible, une source d'estime parmi les hommes — aussi bien, je n'ai pas mission directement de vous prêcher la manière d'avoir des amis et d'être considérés; et pourtant, c'est déjà un avantage de quelque valeur et un motif de la pratiquer, si on se rappelle qu'aux faveurs et aux bénédictions de la terre s'ajoutent les faveurs et les pardons du ciel; — mais la franchise est avant tout une vertu essentielle au salut, un précepte de la loi naturelle et positive. Dieu qui est vérité, comme il est charité, en a fait un commandement du décalogue qu'il avait gravé et qui demeure gravé dans le cœur de l'homme, avant de l'inscrire sur les tables du Sinaï. La preuve, c'est qu'il n'y a personne qui ne se fâche d'être appelé menteur, et qui ne rougisse comme d'une honte, d'une infamie, d'être surpris en flagrant délit de tromperie. Aussi bien, la véracité, ou la conformité du signe au signifié, de la parole à la pensée, est une des conditions essentielles de la vie de l'homme en société; l'enfreindre, c'est renverser l'ordre établi par la Providence. Otez, en effet, la sincérité des relations mutuelles, toute confiance, toute paix, toute tranquillité disparaît. L'édifice social s'écroule pour faire place à un troupeau d'individualités égoïstes et perverses qui n'ont d'autre but que de se tendre des pièges dans la nuit. Les païens eux-mêmes l'avaient compris et tenaient en grande estime cette vertu naturelle. Au nombre des prisonniers qu'Auguste entraînait à sa suite après la défaite d'Antoine, se trouvait, raconte l'histoire romaine, un prêtre égyptien dont on disait qu'il n'avait menti qu'une seule fois dans sa vie. Cette sincérité de langage lui attira l'admiration de toute la ville. Le sénat ordonna de le mettre en liberté et de le ranger au nombre des sacrificateurs de Rome.

Notre Seigneur venu pour confirmer les préceptes du décalogue a fait de la véracité, de la franchise, de la simplicité, une de ces vertus évangéliques qu'il recommande à tout propos, qu'il exalte, préconise, autant qu'il flétrit le vice opposé. « Parmi vous, dit-il à ses disciples, pas de dissimulation, de surcharges, de solennités trompeuses dans les discours : *Est, est* ; *non, non*. Arrière ces lours ravissants qui affectent de prendre la toison et le son de voix de la brebis : sorte de sépulchres blanchis, vernissés, dont le dedans ou la vraie pensée est une infamie. » « Si vous ne devenez, dit-il encore, semblables à de petits enfants — par la candeur sans nul doute et la franchise — ne comptez pas entrer dans le royaume des cieux. » Et le Sauveur lui-même ne s'est-il pas appelé la vérité

incarnée : *Ego sum veritas* ? n'a-t-il pas dit qu'il était venu pour rendre témoignage à la vérité ? Ses ennemis sont forcés de le proclamer véridique : *Scimus quia viam Dei in veritate doces* (Math. 22). Si un jour il fait l'éloge d'un personnage, s'il loue en lui quelque qualité, c'est en particulier la franchise. Nathanaël — on aurait pu en dire autant de tous ses concitoyens — est un Israélite loyal dans lequel il n'y a pas d'artifice : *in quo dolus non est* (Joan. 1, 47).

La franchise est donc une des pierres de touche de la dévotion de bon aloi, la seule édifiante. Les disciples de Jésus-Christ n'ont cessé dans aucun temps de se distinguer par leur amour de la vérité; ils n'ont pas reculé dans l'occasion devant les plus affreux supplices, devant la mort même, plutôt que de la blesser. Saint Jérôme raconte — pour les femmes de son temps — un exemple frappant d'une héroïne chrétienne : sept fois mise à la torture, sept fois elle se refuse à faire une fausse déposition. Pendant qu'on lui infligeait tous ces tourments, elle ne cessait de s'écrier : « Mon Seigneur Jésus, à qui rien n'est caché, vous êtes témoin que je ne nie rien de ce qu'on veut me faire nier pour échapper au supplice ! »

Cependant, m. f., la franchise qui est fille de la justice est aussi fille de la prudence. Simple comme la colombe, elle doit en même temps être prudente, circonspecte comme le serpent. « Toute vérité n'est pas bonne à dire. » La véracité est une vertu qui nous fait manifester la vérité, mais au moment et de la manière qui convient : *Tempus loquendi et tempus tacendi* (Ecc. 11, 7). Si elle nous oblige à dire le vrai, elle ne nous oblige pas à dire tout ce que nous savons et tout ce qui est vrai. Franchise n'est pas indiscrétion. *Aliud est falsum dicere, aliud verum dicere* (S. Aug., ps. v.). Nous devons donc cacher la vérité, la tenir scellée, quand il s'agit des fautes du prochain qu'aucune nécessité ne nous oblige à faire connaître, quand il s'agit de réalités, d'histoires authentiques, mais qui peuvent faire naître des discordes, des désunions entre les personnes ou les familles, de secrets importants qui nous ont été confiés. Dans tous ces cas, la sincérité n'est plus de la sincérité : c'est une loquacité coupable, pernicieuse, contraire à la sagesse, à la fidélité, à la justice, à la charité. Il y a des flambeaux utiles, nécessaires; mais il y a aussi des torches qui entre les mains d'un méchant ou d'un insensé peuvent devenir incendiaires.

Sous le bénéfice de ces exceptions, de ces réserves que commande la vertu de discrétion — ah! quelles deux aimables sœurs que la franchise unie à la discrétion! — vous devez, mes frères, si vous parlez, si vous écrivez, dire toujours la vérité, et la dire courageusement. Il y a des vérités qui sont des devoirs d'état et qu'on doit affirmer, proclamer sur les toits : *Quæ in aure auditis, prædicate super tecla*, fallut-il y mettre sa fortune, son avancement, sa tête. « Aucune considération humaine ne doit nous faire mentir, trahir le dépôt confié, pactiser avec l'erreur. C'est ici que la franchise

devient la vertu des forts, qu'elle s'élève, comme le cri du chevalier d'Assas, ou, pour mieux dire, comme la profession de foi des martyrs, comme le reproche de Nathan et de Jean Baptiste, comme la prédication du missionnaire et du pasteur des âmes, jusqu'à l'héroïsme; car elle peut attirer de longues disgrâces, de cruelles ingratitude, des ennemis puissants. Les hommes, dit saint Augustin, aiment la vérité qui les flatte, et ils détestent la vérité qui les reprend : *Amant veritatem lucentem, oderunt redarguentem*. « Me voilà donc devenu votre ennemi, écrivait saint Paul à ses chrétiens de la Galatie, pour vous avoir dit la vérité ! » Mais peu importe, mes frères, ayons ce courage, ces audaces vertueuses; disons la sainte vérité, fille de Dieu; déchargeons-nous de la bonne parole, — *eructavit cor meum verbum bonum*, — devant celui qu'elle blesse, mais qu'elle peut guérir, devant celui qu'elle réjouit, en présence comme en l'absence de nos amis, devant les minorités comme en présence des majorités trop souvent égarées. C'est un sel qui aujourd'hui pourra tomber brûlant sur la plaie, une lumière que des yeux malades auront peine à supporter; mais enfin, c'est une lumière, et c'est aussi un remède qui dans son temps produira son effet. Soyons des porteurs de la vérité. Parler, c'est vivre; tout faire, comme tout tolérer, c'est mourir. La simplicité chrétienne, m. f., ne s'interdit pas seulement le mensonge; elle a une sorte de pudeur, de virginité, de franchise, qui lui fait éviter tout ce qui peut blesser, obscurcir l'exacte vérité, tout déguisement, tout détour équivoque, ces restrictions mentales, ces mirages trompeurs dont on pourrait dire ce que l'apôtre affirme d'une certaine dévotion : *habentes speciem... veritatem abnegantes*, vérité en apparence et pourtant fausseté, mensonges artistement habillés.

Pour arriver, mes frères, à cette admirable, à cette délicieuse, à cette sainte franchise si chère à Dieu et aux hommes, vertu maîtresse et mère de tant d'autres, il faut d'abord simplifier l'œil de l'âme, ou l'intention, l'instrument lui-même. C'est le moyen indiqué par l'Evangile. Si votre œil est simple, *si oculus tuus fuerit simplex*, en d'autres termes, si vous n'avez qu'un regard, qu'un but, qu'un point de mire, qu'une intention, toute votre conduite, vos démarches, vos paroles seront illuminées des splendeurs de la vérité, *totum corpus tuum lucidum erit*. Mais, au contraire, si votre œil est faux, s'il est louche, si vous avez comme deux regards, deux visées, des intentions doubles, les unes honteuses et cachées, les autres apparentes, toute votre conduite sera fautive, ténébreuse, frauduleuse, haïssable, *totum corpus tenebrosus erit*. Donc, mes frères, ne louchons pas, n'ayons qu'un objectif, qu'un mobile de nos pensées, qu'une intention, celle de plaire à Dieu avant tout, et nous marcherons constamment dans la droiture, dans la franchise d'une conscience fière d'elle-même et qui n'a pas à craindre les jugements de Dieu ni des hommes.

Je vous donne pour programme de vie ces mots du psalmiste : Miséricorde, mais vérité; charité et franchise : *Misericordia et veritas*.

SERMON POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

LA PENSÉE DU CIEL; SON INFLUENCE

Merces vestra copiosa est in cœlis.
(Matth. 5, 12).

Descendu du ciel pour enseigner les hommes, Jésus-Christ devait avant tout nous parler de nos destinées futures. Ici-bas, en effet, nous n'avons point, comme dit l'Apôtre, de cité permanente, mais nous cherchons celle où nous habiterons un jour. (Hébr. 13, 14). Etrangers et pèlerins sur cette terre, nous ne saurions nous y fixer. Nos pères ont traversé cette contrée qu'on appelle le monde, et ils l'ont quittée pour se rendre ailleurs; nous aussi nous en sortirons, et bientôt.

Voyageurs en cette vie, il est de toute nécessité que nous sachions d'abord deux choses : le terme de notre voyage et le chemin pour y parvenir. Eh bien ! le divin Maître nous apprend l'un et l'autre, et c'est par la révélation de ces deux vérités capitales qu'il débute dans la prédication de son Evangile : « Réjouissez-vous, nous dit-il, et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux. » Le royaume céleste où cette récompense nous est préparée, voilà donc le but suprême de notre existence, le dernier terme de notre destinée. Quant au chemin à suivre pour atteindre ce royaume, le Sauveur l'indique aussi dans l'énumération des huit béatitudes que vous venez d'entendre : c'est le détachement des biens terrestres, c'est l'humilité, c'est la douceur, c'est la patience dans les épreuves, c'est la chasteté, c'est la vertu sous toutes ses formes, en un mot c'est la vie chrétienne. Voilà le chemin du ciel. Tous les saints l'ont suivi, et en ce jour où nous célébrons leur glorieuse mémoire, tous se penchent vers nous avec amour et nous disent : « Courage, frères bien aimés, suivez nos traces, imitez nos vertus, et un jour vous partagerez notre bonheur. »

Courage ! Oui, tout nous le dit dans cette grande solennité, car tout nous y parle du ciel, tout nous invite à le désirer, à l'appeler de nos vœux, à le préparer à nos saintes ambitions. Ah ! c'est que rien n'est puissant, rien n'est efficace comme le souvenir du ciel pour nous lancer dans la bonne voie, pour nous y maintenir malgré tous les obstacles, et par la sainteté de la vie nous rendre dignes de la gloire et de la félicité que Dieu réserve à ses élus.

Ainsi, l'influence morale que la pensée du ciel peut et doit avoir sur nous, l'action merveilleuse qu'elle exerce, voilà ce que je me propose de vous montrer aujourd'hui. Et comment agit-elle sur les âmes ? Le voici en deux mots qui résument toute cette instruction : la pensée du ciel est une lu-

mière, c'est aussi une force; lumière sûre, force victorieuse, elle suffit, cette pensée, pour faire de nous des saints et nous assurer, avec la paix de ce monde, les récompenses de l'éternité.

I. Lumière

Et d'abord la pensée du ciel est une lumière.

La lumière, il en faut à l'homme voyageur ici-bas; c'est un besoin impérieux pour son corps et pour son âme, pour sa vie matérielle et pour sa vie morale, et si ce besoin n'est pas satisfait, l'homme se perd infailliblement. Sans lumière corporelle, il n'ose faire un pas; ou s'il s'aventure à marcher, il va se briser contre quelque rocher ou tomber dans un précipice. Et sans lumière morale, que peut-il devenir, je vous le demande? Car l'homme, créature intelligente et libre, a un but vers lequel il doit tendre, il a des devoirs à remplir, parce qu'il a l'obligation d'être bon, de bien se conduire, de marcher dans la justice, d'accomplir enfin la volonté de Dieu sur lui, et ainsi de parvenir au terme final pour lequel son Créateur lui a donné l'être et la vie. La lumière morale, celle qui doit guider sa conduite à travers les choses du temps, cette lumière lui est donc indispensable, infiniment plus nécessaire que la lumière matérielle; sinon il s'égare, il fait fausse route, il se perd tout entier, corps et âme, parce qu'il manque le but assigné à son existence.

Mais, grâce à Dieu! nous tous, chrétiens, nous ne marchons pas dans les ténèbres. Le dogme du paradis est là qui nous montre le but, nous trace la voie. Flambeau divin allumé dans nos consciences, il nous inonde, si nous le voulons, de ses clartés. Regardons-le, pensons au ciel; pensons à cette vie supérieure, sans péché, sans douleur et sans combat; à cette vie immuable, éternelle, glorieuse, bienheureuse dans le sein de Dieu même, vie qui sera la nôtre, si nous sommes bons et vertueux; pensons-y sérieusement, fréquemment, ne perdons pas de vue cet ineffable avenir; oh! alors, je le dis avec assurance, nous ne nous laisserons pas tromper par le mirage des choses terrestres, mais nous saurons les juger, les apprécier. Les biens et les maux d'ici-bas, la richesse et la pauvreté, le plaisir et la douleur, la joie et la souffrance, la vie et la mort, tout nous apparaîtra sous son vrai jour.

Avec la pensée du ciel, en effet, l'âme humaine s'élance de la terre, elle monte jusqu'à Dieu, et là, à la lumière de Dieu, elle regarde, elle juge, elle compare, elle pèse, elle estime. *Quid hoc ad aeternitatem?* se dit-elle devant chaque objet qui passe sous ses yeux: quel rapport y a-t-il entre ce projet, entre cette espérance, entre cette affaire et mon éternité? Cette épreuve doit-elle m'attrister, ce succès me réjouir? Faut-il avancer? dois-je reculer au contraire? Vais-je compromettre mon éternité, ou l'assurer davantage? *Quid hoc ad aeternitatem?* Quelle lumière, quel magnifique point de vue! Des hauteurs de la pensée de l'éternité, l'œil du chrétien embrasse l'univers, il voit ce

qui est principal et ce qui n'est qu'accessoire, ce qui est nuisible et ce qui est utile, ce qui le rapproche de sa fin et ce qui l'en éloigne. Tandis que d'autres, ceux qui oublient le ciel, s'arrêtent aux apparences des choses et se laissent prendre à leurs faux attrait, lui, le chrétien soucieux de son éternité, va fouiller jusqu'au fond des créatures, et les mettant en comparaison avec les biens célestes, il les juge, il les estime avec vérité et il se rend bien compte qu'il n'est point le jouet d'une trompeuse illusion.

Sûr d'être dans le vrai, il est ferme, immuable dans ses jugements, inébranlable dans la voie qu'ils lui ont montrée. Rien ne saurait le faire dévier, ni les préjugés, ni les opinions de la foule, ni l'enivrement de la joie, ni les impressions de la peur. C'est en vain qu'on lui dit: « Vous vous trompez, le bonheur n'est pas dans la fuite du monde, dans les pratiques austères de la pénitence; » en vain qu'on le tourne en dérision, qu'on le menace peut-être et qu'on le persécute. « Non, dit-il, je ne changerai pas; cette concession m'éloignerait de ma fin, cette parole, cette démarche mettraient en péril mon éternité. Non, jamais! mon salut avant tout. »

O pensée du ciel! O espérance du paradis! tu es à nos yeux malades comme la douce et bienfaisante lumière; tu es le flambeau qui guide nos âmes toutes désorientées, dans ce chaos de la déchéance originelle. Avec cette pensée, nous marchons courageusement, parce que nous sommes assurés d'atteindre le but; sans elle, nous serions des aveugles, nous irions à tâtons, sans savoir d'où nous venons, où nous devons aboutir, pourquoi Dieu nous a mis au monde et quelle route il faut suivre. Nous irions quand même, car sur cette terre il est impossible de s'arrêter; mais nous irions d'erreur en erreur, de déception en déception, jusqu'au jour où fatalement, gloire, fortune, jouissance, tout nous échappera.

C'est donc une insigne folie de vivre en dehors de la pensée du ciel, dans l'oubli de l'éternité; c'est un malheur, le plus grand de tous les malheurs. Les saints l'ont compris. Sans cesse, les yeux tournés vers la patrie véritable, ils se disaient: « Que la terre nous semble vile quand nous regardons le ciel! Non, nous ne sommes pas faits pour elle, nos destinées sont plus hautes et plus glorieuses; à Dieu nos cœurs, à Dieu notre vie, car nous sommes ses fils et les héritiers de sa gloire éternelle. » Chrétiens, suivons leur exemple; pensons souvent au ciel, et nous aurons la lumière, la vraie lumière, celle qui éclaire sûrement tout homme venant en ce monde et conduit à la bienheureuse immortalité.

II. Force.

J'ai dit en second lieu: la pensée, l'espérance du ciel est une force, un aiguillon pour le bien.

Non moins que la lumière, la force nous est nécessaire à tous. En effet, le voyage de la vie à l'éternité est pénible: la voie est étroite, hérissée

de ronces et d'épines, tout le long du chemin des ennemis se lèvent pour nous barrer le passage, et à chaque pas il faut combattre et vaincre, sous peine d'être vaincu soi-même et de rester en route. Vous le savez, du reste, le ciel ne se donne pas ; c'est une couronne, il faut la mériter ; un salaire, une récompense, il faut les gagner ; un royaume, et, dit Jésus-Christ, les braves seuls en font la conquête. D'autre part, et ceci n'est un mystère pour personne, nous sommes faibles dans notre volonté, inconstants dans nos résolutions, paresseux en face de la tâche à remplir. Remarquez ; je ne dis pas : nous sommes impuissants. Non ; nous portons en nous des trésors d'énergie, et cette énergie, j'en atteste l'histoire de chaque jour, est capable des plus beaux triomphes. Dieu le sait bien, lui qui nous a faits de toutes pièces ; voilà pourquoi dans la grande affaire de notre destinée, il réclame nos efforts, il exige des services dont le ciel sera le prix. Mais encore, si puissants que nous soyons dans notre faiblesse même, toujours est-il qu'il nous faut un mobile qui nous détermine, un aiguillon qui nous presse, comme un ressort qui mette en branle les énergies de notre volonté.

Eh bien ! Dieu y a pourvu. Il nous a montré le ciel tout ouvert devant nous, il nous a affirmé qu'il sera notre patrie comme il est la sienne, il l'a solennellement promis à tout homme de bonne volonté. Admirez ici à la fois la bonté et la sagesse du Créateur. C'est lui qui a fait le cœur de l'homme ; et voyez, pour nous amener au devoir, il s'en va nous prendre par le côté le plus sensible de notre être, par le désir que nous avons tous du bonheur. Le bonheur ! Ah ! nous en avons faim et soif, nous le cherchons partout, nous le demandons à tout et toujours, nous le voulons immense, infini comme le désir qui nous tourmente et que l'univers entier ne saurait combler. Eh bien ! Dieu nous dit : « Voici le ciel, le voici avec toutes ses richesses, avec toutes ses gloires, avec ses torrents d'ineffables délices, avec son bonheur infini. Le voilà, il est à vous après l'épreuve du temps. C'est pour lui que je vous ai créés, pour lui que je vous ai rachetés, pour lui que je veux vous sanctifier. Il est à vous, ce beau ciel, à une condition : soyez bons, soyez justes, soyez chastes, soyez chrétiens dans votre vie, et vous serez bienheureux au ciel. »

Voilà le mobile, voilà l'aiguillon, voilà le ressort. Est-ce assez pour vaincre notre faiblesse naturelle, secouer notre paresse, remuer toutes nos puissances et nous décider à tous les sacrifices ? Il en est, je le sais, qui, en présence des divines promesses, restent froids, impassibles. Que prouve cette étrange insensibilité ? Que chez ces âmes, la vie des sens, la vie matérielle, la vie de la terre absorbe tout ; que ces pauvres âmes, affamées comme nous de bonheur, ont choisi les jouissances palpables, matérielles, dans l'espoir d'y trouver l'apaisement de leurs désirs. Voilà tout ce que prouve leur indifférence ; mais elle ne prouve pas, elle ne

prouvera jamais l'impuissance de la pensée du ciel à nous porter au bien.

Non, Dieu ne nous trompe pas en nous disant : « Moi-même, je serai ta récompense infiniment grande ; » Jésus-Christ ne nous trompe pas quand, nous traçant le programme de la vie chrétienne dans l'évangile des béatitudes, il réitère jusqu'à huit fois la promesse du ciel comme salaire de la vertu. Cette promesse magnifique, l'attente de cette récompense infinie est pour toute âme sérieuse le plus puissant des attraits. Eh ! quoi ; l'amour de la gloire et de la fortune, l'ambition allument en nous parfois des ardeurs incroyables ; que ne fera pas l'amour des biens éternels, la sainte ambition de les conquérir ? Le voyageur qui découvre de loin les tours de sa patrie, reprend un nouveau courage pour continuer sa route. Le matelot qui, au milieu de la tempête, aperçoit à la lueur des éclairs le port désiré, redouble ses efforts pour l'atteindre. Le soldat qui, pendant la lutte, songe à la palme qui doit couronner sa victoire, sent grandir son ardeur et croître son intrépidité. De même nous, pèlerins sur cette malheureuse terre, naviguant sur la mer du monde agitée de continuels orages, engagés dans de rudes combats contre d'éternels ennemis, élevons nos regards et nos pensées vers la patrie qui nous attend, vers le port qui nous est ouvert, vers la couronne qui doit ceindre nos fronts vainqueurs.

N'est-ce pas cet espoir sublime qui a soutenu les saints dans tous les temps, dans toutes les épreuves, pour tous les devoirs ? Si les anciens patriarches ont gardé la foi et l'innocence, c'est grâce au souvenir de la grande récompense, nous dit l'apôtre saint Paul. Si David a pleuré tant d'années ses égarements d'un jour, c'est en vue des consolations éternelles. La mère des Machabées, pour encourager dans ses souffrances le plus jeune de ses enfants, lui disait : « Regarde, mon enfant, regarde le ciel. » Saint Etienne, expirant sous une grêle de pierres, s'écriait : « Je vois le ciel ouvert devant moi, et Jésus, mon Maître, prêt à me recevoir. » — « Pourquoi regardez-vous toujours le ciel, disait le bourreau à un martyr pendant son supplice ? » — « Ah ! répondait-il, c'est que le ciel est ma force, mon espérance, et bientôt j'aurai le bonheur d'y entrer. » Ainsi des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges, de tous les saints que l'Eglise honore. C'est par la foi au ciel, dit le grand Apôtre, c'est dans l'espérance du ciel qu'ils ont vaincu toutes les puissances du monde et de l'enfer, triomphé de toutes les passions, rempli fidèlement tous les devoirs de la justice et mérité l'incorruptible couronne de l'éternité. C'est cette espérance qui les a détachés des biens de la terre, et a allumé dans leur cœur la passion des biens infinis de l'autre vie.

Donc, la pensée du ciel est une force, le souvenir du ciel est un aiguillon puissant, l'espoir du ciel un ressort d'une incalculable énergie. La preuve est faite, éloquente, irrésistible. Nous l'avons, dans ces millions de héros que l'Eglise nous

montre, avec un légitime orgueil, aujourd'hui même, assis sur des trônes dans le palais du Roi de gloire ; nous l'avons dans leur vie de pénitence et d'immolation, dans leurs vertus admirables, dans leur mort plus admirable encore, dernier acte de foi et d'espérance au ciel, protestation suprême de leur amour pour Dieu, leur premier principe et leur fin dernière.

Eh bien ! répétons-le encore, les saints sont nos modèles, marchons sur leurs traces. Comme autrefois saint Paul aux fidèles de Corinthe, ils nous disent aujourd'hui : « Soyez nos imitateurs, comme nous avons été nous-mêmes les imitateurs de Jésus-Christ. » Nous avons prié, nous avons obéi, nous avons souffert, nous avons combattu avec courage, dans l'attente de la récompense éternelle. Que la même pensée vous anime, que le même désir vous soutienne, que la même espérance vous donne force et courage !

Où, chrétiens, souvenons-nous toujours que nous sommes les enfants de Dieu, les héritiers de son royaume. Ici-bas c'est l'exil, là-haut c'est la patrie ; ici-bas le travail, là-haut le repos ; ici-bas l'amertume et la souffrance, là-haut, au ciel, la joie et la félicité. Hâtons-nous donc de nous élever au-dessus de nous-mêmes, et désormais ne regardons que le ciel, ne cherchons que le ciel, ne travaillons qu'en vue du ciel, afin qu'en vivant maintenant dans le ciel par nos désirs, nos sentiments et nos œuvres, nous méritions d'y entrer un jour. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION FAMILIÈRE POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

POUR QUI LE CIEL ?

Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. (Ad Hæbr. xiii, 14).

Mes frères, il y a dans la religion des circonstances plus solennelles, où Dieu semble élever plus haut la voix pour secouer l'indifférence du pécheur et le tirer du sommeil de mort où il est plongé. Telle est la solennité de ce jour, solennité à laquelle il n'est guère possible de prendre part sans entendre retentir au fond de son cœur cette parole de l'Apôtre : *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus*, nous n'avons point ici une demeure permanente, mais nous en attendons une autre où nous vivrons éternellement.

C'est la pensée que l'Eglise s'efforce de nous rappeler en célébrant aujourd'hui la gloire et le triomphe de tous les saints. « Vous êtes les enfants des saints, nous dit-elle avec le juste et pieux Tobie, la même espérance vous sourit et la même destinée vous attend : *Filii sanctorum sumus et vitam illam expectamus quam Deus daturus est his qui fidem suam non mutant ab eo.* » (Tob. ii, 18).

Mais, m. f., remarquez-le bien, si la gloire et les

délices du Paradis nous sont proposés à tous, ce n'est pas simplement comme un héritage à recueillir, mais plutôt comme une récompense à mériter. Dans l'arène, dit l'apôtre saint Paul, il y a beaucoup de concurrents, mais il n'y en a qu'un qui remporte la palme ; de même, ainsi que l'a déclaré Notre-Seigneur Jésus-Christ, en ce qui regarde le salut et la vie éternelle, il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. A qui donc sera décernée l'éternelle récompense ? Qui méritera de ceindre la couronne immortelle ? Qui sera digne de monter à la montagne du Seigneur et de reposer dans le tabernacle de sa gloire ? *Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus ?* En un mot, pour qui le ciel ? — Il y a à cette question une double réponse : une réponse de fait, et une réponse de droit.

I. Voici la réponse de fait. Elle est dans le spectacle auquel l'Eglise nous fait assister aujourd'hui par la pensée. *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat ex omnibus gentibus stantes ante thronum.* Quelle est, ô mon Dieu, cette multitude innombrable de toute tribu et de toute nation, que l'Apôtre voyait prosternée devant votre trône ?

Ce sont des enfants de la terre que vous avez appelés au privilège de la sainteté et qui ont répondu à la grâce de leur vocation. Ce sont des pauvres, dénués jadis de tout ce qui s'appelle biens matériels, mais jaloux de conserver à leur âme la possession des biens surnaturels et qui sont maintenant enrichis de tous les biens du ciel, parce qu'ils ont compris, ô mon Dieu, que le plus précieux de tous les trésors est celui de votre grâce, et que vous servir, c'est régner. — Ce sont des riches qui ont fait un saint usage de leurs ressources. De ces richesses qui sont si souvent l'occasion ou le fruit de l'injustice, de ces richesses qui sont la perte de tant d'autres, parce qu'ils mettent en elles leurs complaisances ou leur fin dernière, ils se sont fait une source de mérites et un moyen de salut. Avec elles ils se sont assuré de pieuses amitiés et de puissantes protections pour le jour de leur entrée dans les tabernacles éternels ; et, aujourd'hui, ils retrouvent, on leur rend au centuple ce qu'ils ont versé dans le sein des pauvres. — Ce sont des prêtres qui ont enseigné à beaucoup de leurs frères les voies de la justice, qui ont ouvert à beaucoup d'âmes la porte du ciel et qui, pour cette raison, brillent comme autant d'astres radieux au perpétuel firmament de la bienheureuse éternité. — Ce sont des religieux qui se sont consacrés à Dieu pour l'honorer dans la solitude par la pénitence et la prière, qui se sont voués à la pratique de la perfection évangélique et dont toute la vie n'a été qu'un perpétuel holocauste. — Ce sont des laïcs qui n'ont point abjuré leur titre de chrétien ni renié les saints engagements de leur baptême, mais qui ont témoigné par leur conduite qu'on peut, même dans le monde, tenir haut et ferme, le drapeau de la religion et de la vertu. — Ce sont des pères de famille qui ont

donné à toute leur maison l'exemple de la foi, de l'honneur et de la fidélité à tous les devoirs. — Ce sont des épouses vertueuses en qui s'est réalisé le portrait de la femme forte tracé par la sainte Ecriture, et qui se sont distinguées par la sainteté de leurs mœurs, leur zèle, leur vigilance, leur douceur, leur prudence et leur modestie. — Ce sont des jeunes gens chastes et pieux dont l'existence a été moissonnée dans sa fleur, de crainte que la corruption du siècle ne parvint à ternir la candeur de leur âme innocente. — Ce sont des vierges timides qui n'ont point recherché les plaisirs des assemblées mondaines, qui n'ont point connu les dangers du monde ni connu les désordres du siècle, parce qu'elles ont toujours tremblé devant les moindres apparences du mal. — Ce sont des enfants sur le front desquels le Seigneur a déposé la couronne réservée à l'obéissance et à la piété filiale. — Ce sont des âmes pures, des fleurs d'innocence, que Dieu a cueillies dans toute la fraîcheur de la grâce baptismale, avant que le souffle du monde ait pu les ternir. — Ce sont enfin des milliers de bienheureux de tout âge, de tout sexe et de toute condition.

Comment sont-ils parvenus au bonheur? Est-ce par des œuvres éclatantes? Non. Ce ne sont pas les œuvres d'éclat qui font les saints. Les œuvres éclatantes, on peut être saint sans cela, comme on peut avec cela ne l'être pas. Combien en effet de prédestinés, maintenant heureux et paisibles possesseurs de la gloire, n'ont jamais rien fait sur la terre qui leur ait attiré l'admiration, ni qui les ait illustrés aux yeux des hommes! Dieu, comme le remarque saint Augustin, a pris plaisir à les sanctifier dans l'obscurité d'une vie cachée; et, quand il les a introduits dans son royaume, il ne leur a point dit : Entrez, serviteurs fidèles, parce vous avez fait pour moi de grandes choses, mais parce que vous avez été fidèles jusque dans les plus petites. Combien de réprouvés au contraire ont marqué leur passage sur la terre par des actions d'éclat auxquelles les hommes ont applaudi, tandis que Dieu les condamnait!

Comment donc les saints sont-ils parvenus à la récompense? — Le voici, et c'est ce en quoi nous devons les prendre pour modèles. Les saints ont rempli fidèlement tous les devoirs de leur état; ils ont su accorder parfaitement leur condition avec leur religion, ne laissant point prescrire les exigences de celle-là contre les préceptes de celle-ci. Ils ont rendu à chacun ce qui lui était dû; ils ont honoré par leur vie édifiante les ministères et les fonctions dont ils étaient chargés; ils ont préféré en toutes choses la conscience à l'intérêt; en un mot, ils ont pris pour règle constante de leur conduite la loi du Seigneur.

Mais voilà que j'anticipe sur la seconde réponse que l'on peut faire à cette question : pour qui le ciel avec ses récompenses?

II. J'ai dit qu'il y avait à cette question une réponse de droit, une réponse doctrinale, et la voici : je l'emprunte à différents passages de la sainte

Ecriture, je l'emprunte à notre divin Sauveur lui-même.

Le ciel, dit le Psalmiste, sera pour celui qui craint le Seigneur, pour celui qui marche dans les sentiers de la vertu, pour celui dont la vie est sans tache et qui se conforme aux prescriptions de la loi de Dieu. Le ciel, dit le prophète, ce ne sera pas pour celui qui aura méprisé la religion ou qui, sans la mépriser ouvertement, n'aura point eu le courage de la pratiquer; car on ne se moque pas de Dieu impunément, et Jésus-Christ ne glorifiera devant son Père que ceux qui n'auront point rougi de Lui devant les hommes. Le ciel, ce ne sera ni pour l'intempérant, ni pour le blasphémateur, ni pour le vindicatif, ni pour le parjure, ni pour le détenteur du bien d'autrui, ni pour quiconque se fait un jeu de la calomnie, de la fraude et de la débauche. Rien de souillé n'entrera dans le ciel. (I Cor. vi, 10).

Enfin, voici les paroles du Maître divin. Un jour ses disciples s'approchent et lui posent cette question : « Maître, pour qui sera la première place dans le royaume des cieux? » — Jésus appelle un jeune enfant, et, le plaçant au milieu d'eux, leur dit pour réponse : « Si vous ne devenez semblables à de tout petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » — Et pourquoi donc, demande saint Jean Chrysostôme? parce que la vie du petit enfant est une vie quasi-angélique, son âme étant étrangère à toutes les maladies morales et ne connaissant ni la rancune, ni la concupiscence, ni les sollicitudes, ni aucun excès. Si donc, ajoute le grand docteur, le royaume des cieux n'est que pour les petits enfants et ceux qui leur ressemblent, la conclusion, c'est qu'il faut rester par la force de la volonté ce qu'ils sont par le privilège de leur nature, *ex proposito voluntatis illa operemur quæ natura sua pueri faciunt* (Saint Jean Chrysostôme). Mais, voulez-vous entrer plus avant dans les enseignements du Sauveur? Lisez l'Evangile; voilà la voie qu'il faut suivre, la vérité à laquelle il faut s'attacher, la vie pour le présent et pour l'avenir. Rappelez-vous la parole de Jésus au docteur de la loi qui l'interrogeait en ces termes : « Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle? » Jésus lui répond : « Si vous voulez entrer en la vie, gardez les commandements. »

M. f., vous voulez gagner le ciel, j'aime à le croire; eh! bien, observez les préceptes, voilà tout le secret. On ne vous demande que cela; mais on vous le demande, et rien dans la religion ne saurait remplacer cela.

Combien de personnes cependant qui se font une religion facile et qui, sans se donner la peine d'observer les préceptes ou au moins certains préceptes qui ne sont pas de leur goût, demandent à toutes sortes de prétextes une trompeuse assurance de leur salut!

J'ai la foi, dit l'un, avec une confiance toute pharisaïque, je ne suis pas comme tant d'autres, je crois; or, c'est la foi qui sauve. — Attendez : la

foi ne sauve pas sans les œuvres. A la vérité, dans l'édifice de notre salut, la foi doit être la première assise, elle est la pierre fondamentale ; mais, sur ce fondement il faut bâtir. La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère?... J'entends saint Paul me dire que le juste vit de la foi, mais vivre c'est agir, et celui-là seul vit de la foi qui agit comme la foi l'ordonne.

J'aime le bon Dieu, dit un autre qui pense suppléer aux exigences de la loi par les élans d'un facile amour. — Mais, lui dirai-je, quelle est la marque à laquelle se reconnaît le véritable amour de Dieu ? C'est la fidélité à observer les commandements : si vous m'aimez, dit le Seigneur, donnez-en la preuve en observant mes commandements. Tout amour de Dieu qui n'aboutit pas là n'est qu'un amour illusoire, imaginaire ; c'est de la fausse monnaie : on n'achète pas le ciel avec cela.

D'autres mettront leur confiance dans de fréquentes et nombreuses prières : puisqu'il est écrit que la prière perce les nues, ne suffira-t-elle pas pour leur ouvrir le ciel ? — Prenez garde, leur répondrai-je avec notre divin Sauveur : ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté du Père céleste.

Enfin, c'est au travail, à la souffrance, au chagrin, à l'épreuve, à toutes les dures expiations de la vie que l'on demande quelquefois la dispense de la loi. Si les peines de la vie présente sont un titre aux récompenses de la vie future, n'ai-je pas lieu, dit-on, de m'attendre à une belle couronne, moi qui ai tant souffert ? — Sans doute, m. f., les peines de ce monde, si elles sont supportées en esprit de foi, en esprit de pénitence, en état de grâce, sont une source de mérites ; je sais que pour gagner le ciel il faut prendre sa croix et suivre Jésus-Christ sur le chemin du Calvaire ; mais regardez sur la montagne du crucifiement : à côté de Jésus-Christ deux hommes ont souffert ; l'un est au ciel, l'autre est réprouvé ! La souffrance toute seule ne saurait donc suffire pour nous sauver.

Non, m. f., ne vous faites pas illusion : ni la foi, ni un certain amour de Dieu, ni la prière, ni la souffrance, ni rien qui soit au monde ne suppléera pour vous l'accomplissement des préceptes.

Maintenant, m. f., permettez-moi de vous poser une question : Quelle est votre fidélité à observer les commandements de Dieu ? Dieu veut qu'on l'adore : quand et comment le priez-vous ? Dieu vous défend de blasphémer son saint nom : comment le respectez-vous ? Dieu vous commande de garder le saint jour du dimanche : comment le sanctifiez-vous ? Il veut, pères et mères, que vous éleviez chrétiennement vos enfants : quel soin en prenez-vous ? Et vous, enfants, il veut que vous soyez respectueux, soumis et dociles : comment obéissez-vous ? Il maudit ceux qui attristent la vieillesse de leur père, ceux qui sont insensibles aux gémissements de leur mère : ces pauvres vieillards, comment les traitez-vous ? Dieu or-

donne de respecter les biens et la réputation du prochain : quels sont en cela vos scrupules ? Dieu défend le crime honteux que saint Paul ne veut pas qu'on nomme dans l'assemblée des chrétiens : où en sommes-nous en ce qui regarde la pureté des mœurs ? Dieu réprouve les haines et les inimitiés : votre cœur a-t-il soin de rejeter bien vite le feu de la colère et le venin de la rancune ? Jésus-Christ a proscrit d'avance toute distinction entre les commandements de Dieu et ceux de son Eglise à laquelle il veut qu'on obéisse comme à lui-même : quelle est sur ce point votre délicatesse ?

Je pourrais, m. f., pousser plus loin cet examen ; je vous laisse le soin de le continuer. Oh ! que nous sommes loin d'imiter les saints ! Oh ! que nous sommes loin du chemin du ciel !... Hâtons-nous d'y rentrer, et marchons-y d'un pas ferme, encouragés par l'exemple de nos pères dans la foi, soutenus par l'espoir de la récompense, animés surtout par la crainte de perdre la place qui nous est préparée dans le beau séjour de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

PETIT SERMON POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

Gaudeamus omnes in Domino.
Réjouissons-nous tous dans le
Seigneur.

Mes frères,

Faite à l'image de l'adorable Trinité, l'Eglise est une et trine à la fois. Et, en effet, si l'Eglise triomphante est distincte de l'Eglise souffrante, celle-ci se distingue elle-même de l'Eglise militante, et toutes trois ne forment cependant qu'une seule et même Eglise. Or, la solennité que nous célébrons embrasse ces différentes parties de l'Eglise. Aussi, si la Toussaint ne tient pas le premier rang parmi les fêtes chrétiennes, elle est du moins la plus populaire et la plus universellement célébrée. A pareil jour, les temples du Dieu vivant sont remplis, et ceux-là même qui ont oublié le chemin qui conduit à la maison du Seigneur, sont étonnés de se trouver côte à côte avec les vrais croyants. Ah ! c'est que la Toussaint est la fête du Ciel, du Purgatoire et de la terre ; c'est la fête de tous, des vivants et des morts. *Gaudeamus omnes in Domino* ; réjouissons-nous donc tous dans le Seigneur !

I

La Toussaint est la fête du Ciel. Ce serait une erreur de croire qu'il n'y a de saints que ceux dont les noms figurent au martyrologe. Non, grâces à Dieu ! il n'y a pas, au ciel, que ceux qui ont été solennellement canonisés, dont les reliques sont l'objet d'un culte spécial, et auxquels, à certains jours, nous rendons hommage, en honorant leurs vertus et en célébrant la gloire qu'elles leur ont valu. Si nombreux soient-ils, ils ne comptent pas en comparaison de ceux dont la sainteté n'a point été authentiquée par l'Eglise et qui n'en sont

pas moins saints. L'apôtre saint Jean, à qui Dieu, par une incomparable faveur, a ouvert une vue sur le Ciel, nous assure qu'ils sont tellement nombreux que personne ne pourrait les compter : *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat*. Et il ajoute qu'il y en a de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation.

La solennité de ce jour a pour but d'honorer tous ces saints qui ne sont connus que de Dieu, de reconnaître leur mérite et de célébrer leur gloire. Voilà pourquoi, quand le ciel est en fête, lorsque les chants d'allégresse, de triomphe, retentissent dans les parvis éternels, nos églises qui sont le ciel de la terre, puisque Dieu les habite, se revêtent de leurs plus belles parures ; voilà pourquoi les autels sont parés de fleurs, sont brillants de lumière ; voilà pourquoi nos voix se mêlent au concert des cieux qui entonnent des chants enthousiastes : *Gaudeamus omnes in Domino* !

II

La Toussaint est aussi la fête du Purgatoire. Il est des âmes prédestinées, appelées à entrer au ciel, dans un avenir plus ou moins éloigné. Les portes du Paradis leur sont momentanément fermées ; elles ne s'ouvriront devant elles que quand elles auront complètement satisfait à la justice de Dieu.

J'ai dit que la Toussaint est aussi leur fête. Ah ! ne vous récriez pas en m'objectant : des fêtes ! il n'y en a point pour les prisonniers ; des fêtes ! il n'y en a point pour ceux qui souffrent. Vous vous trompez. Les prisonniers, les malheureux ont aussi leurs fêtes. Dites-moi si ce n'est pas fête pour le prisonnier quand on lui annonce que ses chaînes tomberont plus tôt, surtout qu'elles vont tomber. Et lorsque vous présentez un breuvage, une potion, à ce malheureux que dévore la fièvre, que torture la douleur, n'est-ce pas une fête pour lui d'absorber ce remède qui va couper son mal et endormir ses douleurs ?

Pauvres âmes du Purgatoire ! vous êtes prisonnières dans ce cachot de la justice de Dieu ; vous souffrez plus que nous ne saurions l'imaginer. Mais patience ! c'est aujourd'hui la Toussaint. Ce soir l'Eglise invitera les fidèles à se souvenir de vous. Elle mettra tout en œuvre pour vous gagner des suffrages. Le joyeux carillon de ses cloches fera place au glas funèbre. Ses ministres quitteront les vêtements blancs, symbole de la joie, pour revêtir les ornements noirs, symbole du deuil. Aux chants de triomphe succéderont les lugubres mélodies ; l'*alleluia* se taira pour ne laisser entendre que le funèbre *Libera*. A cet appel nos cœurs s'émouvront. Nous irons arroser de nos larmes la terre sous laquelle vous reposez. Déjà nos pleurs vous feront tressaillir d'allégresse ; car c'est une consolation pour un prisonnier, pour un malheureux, de voir ses parents, ses amis, ses voisins, s'apitoyer sur son sort. En même temps que nos larmes tomberont, notre prière montera vers Dieu ; car, si les pleurs ne peuvent

rien pour votre délivrance, nos prières ont la puissance de briser vos chaînes ou au moins de vous soulager dans vos souffrances et d'abréger vos peines.

III

La Toussaint est encore la fête de la terre. D'abord parce qu'elle est la fête du Ciel et du Purgatoire. Ces saints dont nous honorons aujourd'hui la mémoire nous appartiennent. Tous, nous comptons parmi eux quelqu'un des nôtres. Non, il n'y a pas une famille, si déshéritée soit-elle, qui n'ait quelque parent parmi ces légions de saints. Et, n'en eussions-nous aucun, — ce que je ne saurais admettre, — tous sont nos frères par deux côtés, par la nature et par la grâce, par l'humanité et par le christianisme. Ils sont hommes comme nous, et, comme nous, chrétiens. Les seules convenances nous obligeraient à nous réjouir avec eux.

C'est, en second lieu, la fête de la terre, parce que c'est la fête du Purgatoire. Notre cœur est ainsi fait qu'il déborde de joie lorsque nous avons fait du bien à quelqu'un. Nous sommes si heureux d'avoir donné un morceau de pain à un affamé ! nous éprouvons une si douce satisfaction, quand nous avons jeté un manteau sur les épaules nues d'un mendiant ! Quelle joie ne doit pas être la nôtre de penser au soulagement procuré à l'âme de nos chers défunts ! Et si, par nos ferventes prières, par nos bonnes œuvres, par une pieuse communion, nous avons brisé leurs chaînes et leur avons ouvert les portes du Paradis ! oh ! comment, à une telle pensée, ne pas livrer son âme à la plus vive, à la plus pure allégresse ?

Enfin, la Toussaint est la fête de la terre, par la joie que procure à la famille la réunion de ses membres. Les diverses nécessités de la vie les ont dispersés. La Toussaint les rappelle au foyer d'où ils étaient sortis. Or, se retrouver tous sous le même toit, autour de la même table, n'est-ce pas un bonheur dont, hélas ! on méconnaît trop le prix à l'heure présente ? car, l'esprit de famille tend de plus en plus à disparaître. La Toussaint est un remède à ce mal qui n'est pas le moindre de ceux, si nombreux, dont souffre la société. Ah ! sans doute, la joie de ces réunions est tempérée par l'absence de ceux dont on pleure le départ. Leur souvenir plane sur ces fraternelles réunions ; car ces revoirs ne sont pas seulement pour les vivants, mais aussi pour les morts. On se rappelle leurs avis, leurs conseils, leurs exemples. Ces ressouvenirs nous font peut-être rougir de honte, en pensant que nous sommes si loin de leur ressembler, ou nous réconfortent si nous marchons sur leurs traces. On se dit : « Notre père était un si fervent chrétien ! notre mère une si sainte femme ! Ils nous ont élevés si chrétiennement ! » Et un jeune père de famille et son épouse se sentent alors au cœur plus de courage pour élever leurs enfants.

Mes frères, parlez, parlez beaucoup de vos défunts. Encouragez-vous par ces conversations à

marcher dans la voie où ils vous ont précédés. Ainsi, la Toussaint ne sera pas seulement un jour de joie, mais une occasion de vous avancer dans la perfection.

En célébrant le bonheur et la gloire des élus, rappelons-nous que tous nous sommes appelés à l'éternelle béatitude. Il dépend de nous de partager un jour leur félicité. Soyons des saints. Marchons sur les traces de nos devanciers dans le chemin du devoir. Comme eux, aimons la vertu, pratiquons-la généreusement et évitons le mal.

En priant pour nos parents, que Dieu purifie dans les flammes du Purgatoire, demandons au Seigneur, par leur intercession, la grâce de vivre si saintement que nous méritions de passer immédiatement de cette vallée de larmes dans la céleste Patrie. Ainsi soit-il !



INSTRUCTION POUR LE JOUR DES MORTS

Miseremini mei, saltem vos,
amici mei. (Job. xix, 21.)

Mes frères, la fête de la Toussaint présente un double aspect aux regards du chrétien et un double sujet à ses réflexions : le matin, c'est le ciel qu'elle nous fait entrevoir, le ciel où nos frères qui sont morts dans le Seigneur triomphent au sein de la gloire et du bonheur ; le soir, c'est le purgatoire qui entr'ouvre sous nos yeux ses abîmes enflammés et laisse échapper de ses lugubres profondeurs ce cri d'angoisse, ce douloureux appel : *Miseremini mei, saltem vos, amici mei*, ayez pitié de moi, ô vous du moins qui êtes mes amis !

C'est l'heure où, dans chaque famille, on regarde autour de soi pour compter avec tristesse les places vides et les membres absents. C'est l'heure où la voix des cloches, le matin si joyeuse et si solennelle, prend un accent plaintif et semble répéter ce gémissement de ceux qui ne sont plus : pensez à nous, priez pour nous. C'est l'heure où ceux même qui ne voudraient connaître de la vie que le rire et la joie, se sentent obsédés, dominés par des pensées graves et pénibles. C'est l'heure où ceux qui ont désappris d'incliner leur front devant la majesté divine, retrouvent avec étonnement une larme dans leurs yeux et une prière sur leurs lèvres.

Ah ! c'est que le but de l'Eglise en instituant cette commémoration générale des défunts a été précisément de nous rappeler aux sentiments de l'amitié, aux pensées de la foi et aux devoirs de la piété. — Trois pensées à développer, trois pensées que je recommande à votre bienveillante attention.

I. Je dis d'abord que l'intention de l'Eglise en ce jour est de nous rappeler aux sentiments de l'amitié ; et rien n'était plus nécessaire, m. f... Hélas ! c'est peut-être triste à dire, mais ce n'est que trop vrai, l'homme n'a qu'un souvenir d'un jour. Assiégé de préoccupations terrestres, absorbé par les affaires, étourdi par les plaisirs, on oublie vite

ceux qui ont disparu de la scène de ce monde. Si on excepte quelques mères désolées, qui semblent à Rachel, ne peuvent retrouver leur joie parce que leurs bien-aimés ne sont plus, on peut dire que généralement on perd vite la pensée de ses amis et de ses proches. On cultive l'héritage qu'ils ont laissé, on habite la maison qu'ils ont bâtie, on s'assied à leur place, on signe leur nom, mais sans avoir la moindre pensée pour eux. Au pied de leur couche funèbre, nous leur avons promis cependant un éternel souvenir ; il nous semblait que leur image ne s'effacerait jamais de notre mémoire ; mais le temps a fait un pas et l'oubli est venu. Quelques-uns même n'attendent pas pour oublier que le gazon ait recouvert la fosse de ceux qu'ils ont perdus ; et, chose remarquable, ce sont ordinairement ceux dont la douleur a été la plus bruyante, et si j'ose ainsi dire, la plus folle dans ses accès, qui sont les premiers à sécher leurs larmes et à oublier ceux qu'ils pleuraient si fort.

Je ne dis pas cela pour vous, mes frères, vous n'êtes pas de ceux-là. Votre présence ici, votre attitude recueillie, l'émotion que vous éprouvez dès qu'on vous parle de vos défunts prouve que vous n'êtes pas de ceux qui oublient, de ceux qui ont le cœur sec et sans affection. Mais il en est d'autres auxquels mes paroles ne s'appliquent que trop justement. Voyons, mes frères, si on avait du cœur, est-ce qu'on ne devrait pas être ici en un jour pareil, quand ce ne serait que pour donner un témoignage d'affection persévérante à nos frères d'outre-tombe ? et le trop grand nombre d'absences qui se remarquent aux offices de la Toussaint n'est-il pas une preuve de ce que je disais tout à l'heure : l'homme n'a qu'un souvenir d'un jour, on oublie trop vite ceux qu'on ne voit plus ?

Tel est l'amour purement humain, mes frères : comme il est tout égoïsme, l'absence l'affaiblit, la séparation le tue ; comme il est tout sensuel, il ne vit que par les sens, il ne pénètre pas jusqu'aux plus intimes divisions de l'âme, il ne résiste pas à l'épreuve de la mort. Mais tel n'est point l'amour chrétien, telle n'est point la vraie charité. La vraie charité aime toujours malgré l'absence et la séparation, ou plutôt il n'y a ni absence ni séparation pour elle ; il n'y a point d'espace qu'elle ne parcoure, point de distance qu'elle ne rapproche ; elle franchit les montagnes, traverse les mers et partout atteint les cœurs pour les unir d'un lien invisible mais toujours réel. Aussi la région des morts ne lui est point inaccessible et la tombe n'est point pour elle une barrière impénétrable. Ce n'est qu'un voile jeté sur des traits qui reparaitront un jour... Et voilà pourquoi près d'un tombeau le cœur vraiment chrétien ne veille pas avec moins d'amour que près d'un berceau ; ici et là c'est quelqu'un qui dort, la mort n'étant qu'un sommeil, comme dit l'Ecriture.

Telle est, mes frères, la vraie charité, tel est le

¹ Il est évident que ce passage manquerait d'à-propos et devrait être supprimé dans une paroisse où les offices de la Toussaint seraient bien fréquentés.

véritable amour, et c'est à cet amour que l'Eglise entend nous ramener aujourd'hui. On a dit de l'Eglise qu'elle est la plus haute école de respect qui soit au monde; ajoutons, pour compléter cet éloge, qu'elle est vraiment la plus haute école de tout noble et beau sentiment. En représentant à nos regards l'image peut-être déjà bien effacée de ceux qui nous aimaient, elle veut renouer un fil qui allait se rompre, réveiller, ranimer des affections qui parviendraient à s'éteindre. Ceux qui sont morts, nous dit-elle, ils vous étaient chers quand ils habitaient avec vous ce lieu de pèlerinage; eh bien, la tombe qui les dérobe à vos regards, loin d'effacer leur souvenir, doit au contraire l'imprimer plus fortement dans votre cœur, et c'est sur la pierre de leur sépulture que votre amour doit se montrer plus tendre, plus dévoué et plus fécond.

II. L'Eglise nous rappelle en même temps aux pensées de la foi. Généralement, mes frères, ceux qui oublient si vite sont des cœurs matériels qui ne voient plus rien au-delà de l'étroit horizon de la vie présente, des hommes qui vivent comme si rien ne les attendait au-delà du tombeau. Leur glaciale indifférence pour les défunts a pour compagne et pour principe l'incrédulité.

Aussi, mes frères, tout en nous rappelant aux sentiments de l'amitié, la fête de ce jour nous fait entendre aussi le langage de la foi. Elle réveille des pensées graves et chrétiennes auxquelles les plus indifférents eux-mêmes ne peuvent pas se soustraire. Elles les obligent à rentrer en eux-mêmes pour se poser des questions inaccoutumées, comme celle-ci, par exemple : où sont ceux qui nous ont quittés? où allons-nous nous-mêmes, poussés en avant sans relâche et sans retour?

Si donc l'Eglise nous invite à visiter aujourd'hui le champ des morts, si elle nous rassemble sur des tombeaux, c'est pour nous dire qu'ils ne renferment que la moindre partie de ceux qui nous ont été et qui nous sont toujours si chers; que, si leurs corps sont couchés dans la poussière, leurs âmes sont vivantes dans l'éternité; c'est pour nous dire : croyez et espérez.

Mais, mes frères, l'autre vie n'est pas la même pour tous. Pour les uns, elle est le bonheur infini. Espérons qu'il y en a parmi ceux-là de ceux que nous avons connus et aimés! Pour d'autres, elle est le malheur à son comble, le malheur éternel, dans le séjour des pleurs et des grincements de dents... N'aurions-nous pas lieu de chercher dans cet horrible séjour quelques-uns de ceux que nous avons vu mourir? O mes frères, détournons cette triste pensée, et armons-nous, pour nous rassurer, du souvenir de la grande miséricorde du Seigneur! Pour d'autres, enfin, la nouvelle vie commence par des expiations passagères au moyen desquelles l'âme encore souillée paie sa dette à la justice suprême et se prépare, en se purifiant par la souffrance, à entrer dans le sein d'Abraham; c'est vers ces derniers spécialement que l'Eglise portera ce soir nos pen-

sées : ils souffrent, nous dit-elle, et vous pouvez les soulager.

Ces deux points, mes frères, je veux dire les souffrances du purgatoire et la possibilité de les soulager, constituent un dogme je ne dirai pas seulement chrétien, mais immémorial, antique et universel. Non seulement c'est la croyance de l'Eglise et la foi des âmes chrétiennes, mais ce fut la croyance de tous les temps et de toutes les nations. C'est une de ces vérités primitivement révélées qui sont restées le plus profondément enracinées dans la mémoire des peuples. Jamais, dit un auteur païen, on n'a vu de peuple sans autels; de même, pouvons-nous dire, jamais on n'a vu de peuple où il n'y eût des prières et des sacrifices institués pour le soulagement et la délivrance des trépassés. Traditions immémoriales, croyance de tous les peuples, textes formels de la sainte Ecriture, définitions solennelles de l'Eglise, pratique des pieux fidèles, tout proclame l'existence du purgatoire et l'efficacité de nos suffragés en faveur de ceux qui sont retenus dans ce lieu de souffrances. Aussi, pour nier un dogme établi sur de si solides fondements, il a fallu toute la mauvaise foi de l'hérésie, il a fallu toute l'impiété sacrilège des prétendus réformateurs du xvi^e siècle, il a fallu tout le cynisme des modernes solidaires, des modernes disciples de Satan.

Mais enfin il s'est trouvé des hommes assez audacieux pour nier ce dogme si consolant pour l'humanité, il s'est trouvé des hommes assez barbares pour dire à la veuve en deuil, à l'orphelin en larmes : « Ne prie pas pour ton époux, ne prie pas pour ton père, c'est inutile! Jette une poignée de terre sur leur cadavre, pose une dalle sur la place où ils reposent et orne la d'une couronne, c'est assez! » Et, mes frères, ce qui est plus étonnant encore, ce qui ne sera jamais bien honorable pour l'histoire du cœur humain, c'est qu'il se trouve des disciples pour ces apôtres de l'indifférence et de l'oubli, des adeptes pour cette doctrine d'anéantissement et de désespoir!... Pauvres défunts! pauvres pères! pauvres mères! voyez ce qu'il vous en coûte d'avoir pour amis, d'avoir pour enfants des incrédules, des libre-penseurs! En proie aux flammes vengeresses du péché, vous demandez en vain, comme le mauvais riche, une goutte d'eau pour vous rafraîchir dans ces brasiers ardents. Pour toute réponse, ceux qui pourraient vous soulager se retranchent dans leur orgueilleuse incrédulité et s'en vont tranquilles en disant : « Ils sont bienheureux... ils n'ont pas besoin de prières. »

Heureusement, l'Eglise vient aujourd'hui contredire ces fausses doctrines. Par l'appareil triste et lugubre de ses cérémonies, par ses prières multipliées, elle dit à tous, même à ceux qui voudraient n'y pas songer : « Vos frères souffrent et vous pouvez les soulager, » *miseremini, miseremini!*

III. Ainsi, mes frères, en nous ramenant aux pensées de la foi, l'Eglise nous rappelle aussi aux

devoirs de la piété. Car, si la foi nous dit que nos frères souffrent et que nous pouvons les soulager, notre cœur doit tirer la conclusion, et c'est à cette conclusion que la religion veut nous amener aujourd'hui. Elle nous donne l'exemple et nous engage à prendre les moyens de venir en aide à nos chers défunts. Or, ces moyens, quels sont-ils ?

« La piété envers les morts a son culte ; en quoi consiste-t-il ? Est-ce dans la magnificence des pompes funèbres, dans la richesse et la splendeur des mausolées, dans la profusion et l'amoncellement des fleurs et des couronnes ? Non. Toutes ces choses, je le dirai après saint Augustin, sont plus faites pour satisfaire l'orgueil des vivants que pour procurer le soulagement des morts... Loin de moi, cependant, la pensée de blâmer la piété d'une famille honorant dans la mesure de ses ressources, celui qu'elle pleure, s'appliquant à orner sa tombe de ses plus beaux insignes, y cultivant des fleurs, hommage d'amitié et symbole d'immortalité, s'efforçant enfin d'égaliser la solennité de son deuil à l'amertume de ses regrets. Tout cela est bien, mes frères, mais là ne se bornent point les devoirs envers les trépassés. Car qu'importe à une âme que le cadavre qu'elle vient de quitter soit conduit à sa dernière demeure avec grande pompe ou à petit bruit ? La terre ne lui en sera ni moins froide, ni plus légère, et surtout son jugement au tribunal de Dieu n'en sera ni moins prompt, ni moins rigoureux ; qu'importe à sa dépouille de reposer sous un simple gazon ou sous un monceau de couronnes ? La seule couronne qu'elle soit impatiente de recevoir, c'est cette couronne de gloire que Dieu décerne et qui ne se flétrit jamais. Qu'importe votre deuil, vos marbres, vos tombeaux achetés à grands frais, vos fleurs semées sur ce corps qui pourrit, vos noms gravés sur ce qui n'a déjà plus de nom dans aucune langue ? Vos parents ne sont point là, mais ils sont là où est leur âme, dans le lieu de l'expiation. » (Mgr Besson, *passim*.)

Il y a donc un culte plus saint, plus opportun, plus nécessaire et surtout plus efficace que tout cela : c'est la prière, c'est l'offrande du saint sacrifice, c'est la sainte communion, ce sont les oraisons et autres œuvres enrichies d'indulgences, c'est l'aumône répandue dans le sein des pauvres pour le rachat des péchés.

Voilà les devoirs que l'Eglise nous prêche aujourd'hui. C'est pour nous les rappeler qu'elle a institué cette commémoration de tous les fidèles défunts, comme c'était déjà la raison pour laquelle elle ensevelissait autrefois les morts dans l'enceinte de ses temples et jusque sous les dalles du sanctuaire... Les mondains n'aiment pas l'image de la mort, ils se débarrassent vite des restes de ceux que son glaive a frappés, ils fuient les tombeaux ; l'Eglise les place autour de nos temples, au centre de nos habitations, parce que rien n'est éloquent et ne rappelle l'homme au devoir comme le spectacle et le langage de la mort. L'Eglise est l'école du souvenir, l'école de la charité.

Donc, mes frères, priez pour vos morts, c'est une obligation qui s'impose à tous au nom des sentiments les plus tendres et les plus naturels du cœur humain ; au nom de l'humanité qui veut que l'on compatisse aux souffrances de ses frères ; au nom de la reconnaissance qui devrait survivre au bienfaiteur au moins aussi longtemps que ses bienfaits ; au nom de l'amitié, de la tendresse filiale, fraternelle, dont la mort ne devrait point éteindre les ardeurs ; au nom de la justice, d'abord à cause des biens que nos morts nous ont laissés, et ensuite à cause des fautes dont nous avons été l'occasion pour eux. Penchés sur l'abîme, écoutez cette plainte dont ma voix n'est qu'un écho bien adouci : *miseremini mei*, etc. Quels sont les malheureux qui réclament ainsi notre assistance ? C'est un père, c'est une mère auxquels on ne pense plus peut-être depuis que l'on a partagé leur héritage. *Filios enutrivì*, s'écrient-ils, j'ai nourri, j'ai élevé des enfants, et *ipsi spreverunt me*, et ils m'ont méprisé. Oui, déjà sur la fin de ma vie ma présence leur était à charge, ma vieillesse un embarras ; la mort les a débarrassés de moi, et c'est fini, je n'ai plus rien à attendre d'eux ! — Pauvre père, pauvre mère ! Dieu punit peut-être des fautes que leur a fait commettre leur amour excessif, aveugle, de leurs enfants ; ils ont compromis leur salut pour procurer à ceux-ci un peu de bien-être ici-bas, et ils n'obtiendront pas la moindre assistance de ceux pour lesquels ils se sont sacrifiés ! Mes frères, ne soyez pas ingrats, priez pour vos morts. Rappelez-vous le moment où leur tête reposa languissante sur le chevet d'où elle ne devait plus se relever ; rappelez-vous ce dernier regard tendrement fixé sur vous et qui, tout en s'éteignant, vous cherchait encore ; rappelez-vous ce sourire suprême que leur âme vous laissa sur des lèvres glacées comme pour vous dire : au revoir ! ou plutôt pour vous dire : *Miseremini mei, miseremini mei*, je vais à Dieu, j'aurai à souffrir, ne m'oubliez pas !

Pour vous aussi, mes frères, il y aura une heure suprême ; vous aussi, vous disparaîtrez du nombre des vivants et vous réclamerez alors une pensée, un souvenir, une prière de ceux que vous laisserez après vous. Or, il est écrit qu'on se servira envers nous de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres... Ayez donc pour les morts cette piété de bon aloi qui se manifeste par la prière, et un jour ceux qui vous survivront prieront à leur tour pour vous et leur prière vous ouvrira les cieux. — Ainsi soit-il !

ALLOCUTION POUR LE JOUR DES MORTS AU RETOUR DU CIMETIÈRE

Le cimetière ! qu'est-ce, m. f. ? Vous le savez tous, c'est l'enclos sacré, c'est le champ du repos après la vie, c'est le dortoir où sommeillent, en attendant la résurrection, les corps de nos parents

et de nos amis. Le cimetière ! c'est l'annexe de l'église, son prolongement naturel. L'église, maison de Dieu, *domus mea*, est aussi notre demeure, à nous vivants ; le cimetière est la demeure des morts. Si l'église est le lieu saint, le cimetière est la terre sainte, consacrée, non seulement par les bénédictions du prêtre, mais encore par la présence des reliques de ceux qui sont morts dans le Seigneur.

Vous venez du cimetière. Quelles impressions rapportez-vous de ce pieux pèlerinage au pays de vos ancêtres, à la terre de vos aïeux ? Qu'avez-vous vu, et, surtout, qu'avez-vous entendu ? car, au cimetière, tout parle à nos yeux et plus encore à notre cœur.

I

Ce que vous avez vu ? m. f., mais des tombes, encore des tombes et rien que des tombes. Et ces tombes sont surmontées du signe auguste de notre rédemption, de la croix sous les bras de laquelle repose la dépouille mortelle de ceux qui furent nos ancêtres ; que sais-je ? peut-être d'un père, d'une mère, d'un époux, d'une épouse, d'un frère, d'une sœur, d'un enfant. Et cette croix sous la protection de laquelle ils dorment leur dernier sommeil nous rappelle qu'ayant vécu en disciples du divin Crucifié, ils sont morts dans la paix du Christ, munis des sacrements qui consolent et fortifient le mourant. Croix sainte, qui fut l'espérance de nos parents et de nos amis, tu es aussi la nôtre. Un jour, nous aussi, nous reposerons sous ton ombre tutélaire.

Et sous cette croix et sous cette tombe qui lui sert de piédestal, gisent les restes vénérés, la poussière sacrée de ceux que nous avons tant pleurés. Un peu de poussière ! voilà ce qu'en a fait la mort. Ce que nous sommes, m. f., l'Eglise nous le répète chaque année : *pulvis es et in pulverem reverteris*. Si nous y pensions, serions-nous, parfois, aussi orgueilleux ? Cet homme si robuste, ce jeune homme si vigoureux, cette jeune fille dans la fleur de l'adolescence ou de la jeunesse, que nous avons connus, aimés, la mort, un jour, les a scellés au tombeau, et, appelant à son aide la pourriture et les vers, elle a réduit leur chair à quelques pincées de poussière. Creusez leur tombe et vous constaterez que d'eux, il ne reste que cela. Et bientôt, il ne restera de nous rien autre chose ; car, nous aussi nous mourrons ; *morte morieris*.

Ce que tous nous avons vu encore au cimetière, c'est la place que nous y occuperons. Déjà, plus d'une fois, depuis que je vis au milieu de vous, j'ai rencontré dans mes visites aux morts bon nombre de mes paroissiens. M'indiquant du doigt un coin de cette terre bénite : Voilà ma place, M. le curé, me disaient-ils. Hélas ! plus d'un l'occupe. Nous aussi, nous nous sommes dit ce matin : « Là je reposerai. Peut-être demain. Et je retournerai en poussière : *et in pulverem reverteris*. »

Voilà ce que nous avons vu au cimetière ; mais qu'avons-nous entendu ?

II

Ne vous hâtez pas de me répondre : « Nous n'avons rien entendu. Au cimetière, c'est le morne silence du tombeau. On n'entend rien. Les morts ne parlent pas. »

Que dites-vous, m. f. ? Auriez-vous oublié que tous les êtres ont une voix et nous parlent à leur façon ? Il y a une voix dans la brise qui gémit, dans la vague furieuse qui mugit, dans la foudre qui éclate. Moi je vous affirme qu'une voix aussi s'élève de la tombe. Oui, cette poussière inerte parle au cœur des vivants.

Ce que vous avez dû surtout entendre, c'est la voix des âmes de vos trépassés. Y pensons-nous assez ? Ces âmes hantent ce lieu béni. Elles visitent fréquemment ce corps dont la mort les a violemment séparées et auquel la résurrection les réunira pour toujours. Et quand vous allez au cimetière prier pour vos défunts, ces âmes ne manquent jamais à ce pieux rendez-vous.

Eh quoi ! me répondez-vous : Ces âmes ne sont-elles pas au ciel, au purgatoire ou en enfer ? Il est vrai ; mais rien n'empêche qu'elles soient présentes au cimetière. Une âme est un esprit. Or, un esprit n'est pas nécessairement fixé à un point de l'espace comme un corps, comme la matière.

Vous allez me comprendre. Me voici devant vous. Mon âme vous voit par les yeux de mon corps, elle vous parle par mes lèvres. En ce moment mon âme est en communion avec la vôtre ; et, sans vous quitter, sur un désir de ma volonté, mon âme va visiter des personnes qui me sont chères, des lieux qui me rappellent de pieux souvenirs. Mon âme est en contact avec votre âme, et, en même temps, elle fait un pèlerinage au pays natal, elle est auprès du tombeau de celle qui m'a donné le jour. Si donc mon âme unie à mon corps, peut, tout en demeurant près de vous, se permettre d'aussi longues excursions, refuserez-vous à une âme libre de tout lien, de venir du ciel, du purgatoire ou de l'enfer, rendre visite à ce lieu béni où la mort l'a forcée d'abandonner ce qu'elle avait de plus cher au monde, son corps ?

Si donc vous n'avez point fermé les oreilles de votre cœur, vous avez entendu ces âmes. Quel langage vous ont-elles tenu ? Vous savez mieux que moi ce qu'elles vous ont dit.

Aux uns, elles ont adressé des reproches. Ce sont des parents dont les fils ont oublié les sages leçons et les exemples édifiants. « Qu'avez-vous fait de la foi de votre enfance et de la piété de votre jeunesse ? Malheureux ! Plus de prière, plus d'église, plus de sacrements ! Non, vous n'avez point été élevés comme le sont vos enfants, sans Dieu, sans Christ, sans espérance ! Si malgré votre éducation chrétienne, vous êtes tombés à ce degré d'indifférence, que seront vos petits fils ? Tremblez pour leur avenir et pour le vôtre. Morts, vous nous avez oubliés : de votre vivant, ils vous oublieront. »

Aux autres, ce sont des encouragements. « Gardez-vous d'abandonner la voie que vous avez

suivie jusqu'alors. Observez toujours les commandements de Dieu et de l'Eglise. Surtout, sanctifiez dimanches et fêtes. Ne vous laissez jamais entraîner par le mauvais exemple de ceux, si nombreux, hélas ! qui les profanent. Nous avons constamment respecté le jour de Dieu ; aussi il a béni nos travaux. N'attirez pas la malédiction sur ces biens que nous vous avons laissés et qui sont le fruit des bénédictions du Seigneur. »

Tous nous avons entendu ces voix nous dire : « Le temps est court, l'éternité n'a point de fin. Employez donc chrétiennement votre temps. Il faudra mourir un jour et tout quitter. On n'apporte ici qu'un linceul. Qu'importe à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ! Une seule chose est nécessaire. »

Voix des âmes qui sont au ciel, vous nous avez dit : « Courage ! après le travail, le repos ; après les larmes, la joie ; après le combat, la victoire ; après la terre, le paradis ; après l'exil, la patrie, la patrie où nous vous donnons rendez-vous. »

Voix des âmes du purgatoire, vous nous avez donné de salutaires leçons : « Veillez sur vous. Redoutez le péché, même véniel, qui s'expie ici, dans ces flammes dévorantes. » Et à ces leçons s'ajoutaient des plaintes et des prières : « Pourquoi donc nous avez-vous abandonnés, vous qui pouviez nous soulager ? Oh ! ayez pitié de nous ! »

Hélas ! peut-être voix de l'enfer, accompagnées de pleurs et de grincements de dents : « Ne marchez pas sur nos traces. Sortez au plus vite de l'ornière du péché. Faites pénitence de ceux que vous avez commis et n'y retombez plus. Si vous ne changez de conduite, vous échouerez en enfer avec nous ; vous y brûlerez pendant les siècles des siècles. »

Voilà ce que vous avez vu au cimetière ; tel est le langage que vous y avez entendu. Oh ! si ces visites, d'une part, sont pénibles à notre cœur, d'autre part combien elles sont salutaires et consolantes ! Qu'il est doux de pouvoir s'entretenir avec ceux dont la mort nous a séparés ! Renouvelez souvent ce pieux pèlerinage. C'est trop peu de ne le faire qu'une fois l'an ; ce n'est pas assez pour notre cœur. Si nous assistions fidèlement à la messe, nous irions, au sortir de la maison de Dieu, converser avec l'âme de nos chers défunts. Allons donc fréquemment leur parler, les consulter, les entendre. « Nous prions, dit un éloquent prélat, et nous sommes consolés. Nous prions et nous sommes éclairés. Nous prions, et, après avoir prié sur la tombe d'une mère, d'une sœur, d'un ami, nous nous relevons sous le joug du devoir avec une nouvelle énergie, comme si cette bonne mère, cette sœur chérie, ce noble ami, sortant du tombeau, étaient venus nous remettre notre croix sur nos épaules, et nous faire marcher devant eux en la présence du Seigneur. »

Encore une fois, je vous le demande au nom de vos chers défunts, allez souvent les visiter ; ils répondent à chacun de nos rendez-vous. Il le com-

prenait bien ce jeune homme qui, revenu de la capitale au pays natal, passa au cimetière à l'arrivée, pour « dire bonjour à son père, » et, au retour, « pour lui faire ses adieux. » C'est au moins de la politesse ; c'est plus que cela : de la piété filiale. Ayez donc cette piété filiale. Dieu s'est engagé à la récompenser en ce monde et en l'autre. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

PREMIÈRE PARTIE

Symbole

1^{er} article du Symbole

7

Sainteté

— *La sainteté de la bienheureuse Vierge Marie est-elle grande ?*

— Oui, car elle n'a jamais eu ni péché originel, ni péché actuel, ni la moindre tache de souillure, ni même la plus faible tendance au mal. Aussi l'appelle-t-on la Vierge toute belle et immaculée.

— *La sainteté de Dieu est-elle encore plus grande ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'elle est la sainteté divine, la sainteté essentiellement opposée au péché, la sainteté infinie.

— *Peut-on se faire une idée de cette sainteté divine ?*

— Non.

Elle dépasse en éclat toute pensée, toute imagination.

Elle a une telle splendeur, une telle majesté que les anges ne pourraient la contempler si Dieu ne leur venait en aide.

Elle fait le bonheur de Dieu qui la possède et la contemple.

— *Quel est le portrait que nous en fait le prophète-roi ?*

— Il nous dit :

« La gloire et la beauté marchent devant Dieu ; la sainteté et la magnificence sont dans son sanctuaire. » (Ps. xcv, 6.)

— *Que font les anges dans le ciel ?*

— Ils célèbrent la sainteté divine en chantant : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. »

— *Quelle est la source de toute sainteté et de toute pureté pour la Sainte-Vierge, les anges et les hommes ?*

La sainteté divine.

— *Pourriez-vous trouver le plus petit défaut dans les œuvres de Dieu ?*

— Non, car il est écrit :

« Dieu est saint dans toutes ses œuvres. » (Ps. XLIV, 13.)

— *Dieu aime-t-il la sainteté ?*

— Dieu aime nécessairement la sainteté, comme il déteste nécessairement le péché.

— *Veut-il que nous soyons des saints ?*

— Oui, car il nous dit : « Soyez saints, parce que moi-même je suis saint. »

— Vous efforcerez-vous d'être saint ?

— Oui.

— Pour quel motif ?

— Pour plaire à Dieu sur la terre par mon innocence et partager son bonheur dans le ciel.

8

Justice

— Quand votre âme paraîtra devant Dieu, au moment de la mort, que recevra-t-elle ?

— Ce qu'elle aura mérité.

— Si elle a mérité le paradis ?

— Elle recevra la récompense du paradis.

— Si, malheureusement, elle avait mérité l'enfer ou le purgatoire ?

— Elle aurait l'enfer ou le purgatoire.

— Dieu rend donc à chacun ce qu'il mérite ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est juste.

— Mais voici un grand personnage, un roi, un riche, un savant, qui paraît devant Dieu :

Ce grand personnage sera-t-il traité avec les égards dus à son rang et à sa qualité ?

— Ce personnage recevra, comme tout le monde, ce qu'il aura mérité.

Dieu se montrera même d'autant plus sévère pour lui que sa responsabilité aura été plus grande.

— Dieu ne fait donc attention ni au rang, ni à la fortune, ni à la science ?

— Dieu ne considère que le mérite.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est infiniment juste.

— Voici maintenant une âme dévouée à Dieu qui arrive devant son tribunal. Cette âme a toujours et généreusement servi son maître. Zélée pour sa gloire, elle a défendu ses intérêts avec une fidélité à toute épreuve. Seulement, elle a contracté envers lui une dette très légère qu'elle a oublié d'acquitter avant de mourir.

Sans doute que Dieu, dans son infinie bonté, va s'empresse de remettre cette petite dette à une âme si dévouée, pour lui ouvrir de suite la porte du paradis ?

— Nullement.

Cette âme que Dieu aime cependant beaucoup, devra tout d'abord payer sa dette jusqu'à la dernière obole ; et ce n'est qu'en passant par le purgatoire qu'elle pourra entrer au ciel.

— Pourquoi cette rigueur ?

— Parce que Dieu est infiniment juste.

— Que nous disent donc les livres saints ?

— Ils nous disent :

« Le Seigneur est juste et il aime la justice. » (Ps. x.)

« Le Seigneur est juste dans toutes ses voies. » (Ps. cxlvii, 18.)

— L'homme vertueux est donc sûr et certain de recevoir la récompense due à ses mérites ?

— Absolument certain.

— Quel est celui d'entre les élus qui aura la plus belle récompense dans le ciel ?

— Celui qui aura acquis le plus de mérites au service de Dieu.

— Le pécheur, lui aussi, est-il sûr et certain de subir un jour le châtement de ses désordres ?

— Absolument certain.

— Quel est le pécheur qui souffrira le plus en enfer ?

— Celui qui paraîtra devant Dieu avec le plus lourd fardeau de péchés et d'offenses envers la majesté infinie.

— Est-ce que, dès ce monde, Dieu ne commence pas à récompenser le juste et à punir le pécheur ?

— Oui.

— Comment le juste est-il récompensé ici-bas ?

— Par la paix de la conscience, par l'effusion de grandes grâces, par l'honneur de sa famille, et souvent par la prospérité de ses affaires.

— Comment le pécheur est-il puni dès ce monde ?

— Par les remords, toujours, souvent par la honte et l'humiliation, et assez fréquemment par les différentes afflictions de cette vallée de larmes.

Remarquons toutefois que ces châtements terrestres sont, dans l'intention de Dieu, un moyen de convertir le pécheur, et, par là même, un acte de miséricorde en même temps que de justice.

— Y a-t-il ici-bas un moyen d'échapper à la justice divine ?

— Oui.

— Lequel ?

— La pénitence.

— Faut-il l'employer ?

— Il faut se hâter d'autant plus de l'employer qu'après la mort il serait trop tard.

Une fois morts, nous ne pouvons plus faire pénitence ; il ne reste qu'à subir les coups de la justice divine.

— Que ferez-vous ?

— J'éviterai soigneusement le péché, et, s'il m'arrive d'y tomber, j'en ferai une prompte et salutaire pénitence.

9

Bonté et miséricorde

— Dieu est-il bon ?

— En lui-même Dieu est la bonté absolue, infinie, le bien souverain, et cette bonté absolue n'est autre que son infinie perfection.

— Si Dieu est bon en lui-même, l'est-il aussi pour nous ?

— Il l'est infiniment, car il nous a témoigné une charité sans bornes.

— Qu'a-t-il fait pour nous ?

— Nous l'avons dit plus haut en parlant de l'amour des trois personnes divines pour l'homme ; il nous a comblés de bienfaits.

— Quels sont les principaux bienfaits dont nous lui sommes redevables ?

— Ceux de la création, de l'incarnation, de la rédemption, de la sanctification et de la gloire éternelle.

— Quand, brebis infidèles et indociles, nous fuyons le divin berceau, qu'arrive-t-il ?

— Alors, Jésus, le bon Pasteur se met à notre poursuite et il n'a de cesse et de repos qu'il ne nous ait ramenés au berceau.

— *Et si une criminelle indifférence nous retient loin de ce bon Père, que fait-il ?*

— Il nous appelle avec un tendre amour et nous attend avec une inaltérable patience.

— *Et lorsque, fatigués de marcher dans les voies de l'iniquité, nous revenons enfin comme le prodigue ?*

— Aussitôt ce bon et tendre Père nous ouvre les bras. Il purifie notre âme de toutes ses souillures, la revêt de sa robe d'innocence, lui rend tous ses droits et tous ses titres, la presse sur son cœur et commande au ciel et à la terre de se réjouir.

— *Y a-t-il au monde une bonté pareille à celle de Dieu pour ses pauvres créatures ?*

— Non, il n'y a point de père, quel qu'il soit, qui puisse en faire autant pour ses enfants.

Il n'y a point de roi, quelque bon qu'on le suppose, qui puisse traiter ses sujets rebelles avec tant de miséricorde.

— *Que devons-nous donc à Dieu pour une si miséricordieuse bonté ?*

— Une profonde et continuelle reconnaissance ; un tendre, un vif, un éternel amour.

Si nous pensions plus souvent à l'infinie bonté de Dieu pour nous, nous aimerions bien davantage ce Père infiniment aimable.

— *Si on voulait, ne serait-il pas bien facile de se rappeler souvent la miséricordieuse bonté de notre Dieu ?*

— Oui, car les actes de cette bonté miséricordieuse sont aussi nombreux que les étoiles du ciel.

— *Voyons, Joseph, racontez-nous un trait de la divine bonté.*

— Je le prends dans l'histoire même de nos premiers parents.

Dieu leur avait préparé un beau palais ; il y avait mis tout ce qui pouvait les rendre heureux ; rien ne devait leur manquer, et ce bonheur du paradis terrestre n'était qu'un bien faible avant-goût de celui qui les attendait dans le paradis céleste.

Nos premiers parents devaient donc bien aimer le bon Dieu, le remercier tous les jours et avoir bien peur de lui faire de la peine.

C'était la moindre des choses.

Les malheureux ! Les voilà qui un jour, jour de malédiction ! font à leur bon maître une peine énorme en se moquant de sa défense et en écoutant le démon son mortel ennemi.

Vous croyez que Dieu va les abandonner et les anéantir ?

Les ingrats ! Ils le mériteraient mille, dix mille fois !

Eh bien, non ; ce Dieu compatissant a pitié d'eux.

Sa bonté est si grande qu'il vient lui-même les trouver.

C'est lui qui leur parle le premier. Et, après de tendres reproches, il a la bonté de leur promettre un Sauveur ; il daigne leur pardonner, et il ne les quitte qu'après les avoir consolés et encouragés.

Après cela, comme ils durent être désolés d'avoir fait tant de peine à un si bon Père !

— *Et vous, Emile, connaissez-vous un trait de la miséricorde divine ?*

— Les Ninivites avaient commis de grands péchés.

Ils méritaient d'être détruits ainsi que leur ville.

Mais, à l'annonce du châtiement, ils font pénitence et demandent pardon.

Et Dieu est assez bon pour se laisser attendre et pardonner.

— *Un bon point à celui qui me citera un exemple de la bonté de Notre-Seigneur.*

— (Marie se levant) :

Saint Pierre avait renié trois fois son bon maître en disant : « Je ne connais pas cet homme-là. »

C'était un gros, un énorme péché.

Eh bien, au lieu d'en vouloir à ce malheureux Pierre, au lieu de le boudier et de lui garder rancune, ce bon maître lui pardonna d'un bon cœur et le fit même chef de son Eglise.

Il faut dire aussi que saint Pierre a bien pleuré et réparé sa faute.

— *Deux bons points à celui qui me trouvera un autre exemple de la miséricorde du Sauveur.*

— (Jules se levant) :

Judas avait trahi, vendu et livré son maître, le Sauveur Jésus.

C'était un crime abominable, odieux, atroce, digne des plus terribles châtiements.

Eh bien, au moment même où ce malheureux Judas livrait son Maître par le signe de l'amitié, ce Maître divin lui donnait encore le nom d'ami, afin de toucher son cœur endurci et de pouvoir lui pardonner.

O Jésus, que vous êtes bon !

— *Encore quatre bons points à celui qui me montrera une fois de plus combien le cœur de Notre-Seigneur est bon.*

— (Marthe se levant) :

Le Sauveur Jésus embrassait et bénissait les petits enfants.

Il guérissait les malades pour leur rendre la joie.

Il ressuscitait les morts pour consoler leurs parents désolés.

Il pleurait en pensant combien les Juifs allaient devenir malheureux.

Il priait pour ses bourreaux.

Au plus fort de sa passion, il consolait ceux qui versaient des larmes sur son triste sort.

Dans son agonie, ce qui lui faisait le plus de peine, c'était de penser que, malgré sa passion et sa mort, beaucoup d'hommes auraient encore le malheur d'aller en enfer.

Voilà comment le cœur de Jésus est bon !

— *Dieu est donc un Père infiniment bon, et Jésus un Sauveur infiniment dévoué ?*

— Oui.

— *Qu'allez-vous faire ?*

— Nous les aimerons de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, de toutes nos forces.

Et, dans nos misères, nous nous jetterons avec confiance entre les bras de leur infinie miséricorde.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 octobris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE

L'ÉGLISE MAISON DE DIEU ET MAISON DU PEUPLE

Non est hic aliud nisi domus Dei et porta coeli. (Gen. 28, 17)

Un soir le patriarche Jacob s'étant endormi la tête appuyée sur une pierre, eut un songe mystérieux. Pendant son sommeil il vit une échelle dont le pied touchait la terre, et dont le sommet s'élevait jusqu'au ciel; les anges montaient et descendaient, tandis qu'en haut apparaissait, dominant cette scène étrange, Dieu dans tout l'éclat de sa majesté. Saisi d'effroi, Jacob s'éveille et s'écrie : « Que ce lieu est terrible ! C'est ici vraiment la maison de Dieu, et je ne le savais pas. » *Quam terribilis est locus iste ! Non est hic aliud nisi domus Dei, et ego nesciebam.* (Gen. 28, 17.) L'Eglise a emprunté ces paroles aux Livres sacrés pour les appliquer à nos temples : « Que ce lieu est terrible ! » dit-elle aux chrétiens rassemblés au pied des autels; et elle ajoute avec l'Ecriture encore : « Tremblez à l'approche de mon sanctuaire; » *pavete ad sanctuarium meum.* (Lévité, 26, 2.)

Mais voici un autre patriarche qui manifeste pour ces mêmes temples des sentiments tout opposés. Jacob tremblait; David, au contraire, tout ravi d'être convié à la maison de Dieu, s'écriait : « Je me suis réjoui dans la parole qui m'a été dite : nous irons dans la maison du Seigneur. » (Ps. 121, 4.)

Pourquoi cette différence ? Pourquoi la joie chez l'un, tandis que l'autre n'éprouve que de la frayeur ? C'est que Jacob ne regardait le lieu de sa vision que comme la maison de Dieu, la demeure du Tout-Puissant : *Domus Dei*; tandis que le roi-prophète, sans oublier que Dieu réside dans le temple élevé à sa gloire, y voit aussi sa propre maison, la maison de l'homme, préférable à toute autre, où Dieu se plaît à le combler de ses grâces : « Le passereau, dit-il, trouve une maison pour s'y retirer, et la tourterelle un nid pour y placer ses petits; ainsi vos autels, Seigneur des armées, mon roi et mon Dieu, sont mon refuge et le lieu de mon repos. Heureux ceux qui demeurent dans votre maison ! Ils vous loueront dans les siècles des siècles. » (Ps. 83.)

C'est sous ce double point de vue que nous allons considérer les églises matérielles. Une église, c'est la maison de Dieu, nous devons la respecter; c'est aussi la maison du peuple, notre maison à nous, nous devons l'aimer. Développons rapidement ces deux pensées.

I. L'Eglise, maison de Dieu : respectons-la.

Dieu, comme pur esprit, est partout; il pénètre tous les êtres infiniment mieux que le feu ne pénètre les corps, que la lumière ne pénètre l'immense atmosphère qui nous entoure : c'est en lui, dit saint Paul, que nous vivons, que nous nous mouvons, en lui et par lui que nous existons. Mais comme Dieu fait homme, il a trois demeures distinctes : le ciel où il béatifie ses élus, le cœur du juste où il daigne descendre par la communion, enfin nos églises, les temples catholiques.

Oui, Jésus-Christ, notre Dieu Sauveur, habite le ciel, où il est monté le jour de sa glorieuse Ascension, et d'où il doit descendre à la fin des temps pour juger tous les hommes. Il habite dans l'âme du chrétien qui mange sa chair et boit son sang à la table sainte, car il a dit lui-même : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi, je demeure en lui. » C'est pour cette raison que le grand Apôtre nous appelle « les temples de Dieu, » titre glorieux que les Pères de l'Eglise ont su relever encore, en donnant aux fidèles qui venaient de communier le surnom de *porte-Dieu*; *Christiferi*, disaient-ils dans leur beau langage.— Il habite dans nos temples; il descend sur nos autels chaque fois que l'on y offre le saint sacrifice; il y vient comme victime de propitiation pour nos péchés et comme nourriture de nos âmes; il reste là, dans son tabernacle, nuit et jour, car il est l'Emmanuel, Dieu avec nous, et, lui-même nous l'assure, il fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes.

Telle fut la croyance de nos ancêtres; telle aussi la nôtre et celle de tous les chrétiens dans l'univers entier. Dieu est donc réellement dans chacune de nos églises; l'église est donc bien la maison de Dieu, puisqu'il y réside perpétuellement : *domus Dei*; c'est donc un lieu terrible, tout rempli de l'infinie majesté, *terribilis locus*; et pour ce premier motif déjà nous devons y garder l'attitude du plus profond respect, et nous tenir comme des serviteurs en présence du maître.

Mais si Dieu, qui a le ciel pour séjour, a voulu néanmoins demeurer dans nos temples, c'est dans des vues toute pleines de miséricorde. Il est ici comme un roi pour recevoir nos hommages; il y est surtout comme un père, pour nous donner audience, pour entendre nos plaintes et exaucer nos prières. « Ma maison, nous dit-il, sera appelée une maison de prière, » *domus mea domus orationis vocabitur*. Prier, c'est adorer, s'humilier dans son propre néant, reconnaître l'excellence infinie de l'Auteur de toutes choses; prier, c'est remercier le Bienfaiteur suprême de qui nous tenons tout; prier, c'est demander pardon à ce Père offensé si souvent par ses enfants ingrats et rebelles; prier enfin, c'est implorer l'assistance du ciel sans laquelle nous ne pouvons rien. Eh bien ! je vous le demande, adore-t-on avec des légèretés, remercie-t-on avec des irrévérences, demande-t-on grâce en riant, obtient-on des bienfaits en insultant ?

tant Dieu jusque chez lui ? Pour remplir tous ces devoirs, d'une manière digne de Dieu et de nous, il faut avant tout le respect. On prie bien dans une église, quand on y entre tout pénétré de ce sentiment ; alors les genoux se plient sans peine, le front s'incline, l'esprit se recueille, et l'âme attentive s'élève vers son Créateur dans une louange sincère et des supplications toujours bien accueillies, car c'est la vraie piété qui les inspire. Aussi, laissez-moi vous le redire : respect à nos églises, parce qu'elles sont la demeure de Dieu et la maison de la prière.

Respect encore, parce que Dieu punit les profanateurs de ses temples, tandis qu'il bénit ceux qui les honorent. Il y a un siècle, pendant les années terribles de l'épouvantable révolution qui couvrit notre pauvre France d'impiétés et de ruines, on se jeta sur les églises, on les livra au pillage, et l'on vit des mains criminelles enfoncer les tabernacles, briser les croix, décapiter et souiller les saintes images, commettre en un mot mille horreurs dans nos sanctuaires jusque-là si révérends de nos pères. Savez-vous ce que devinrent les forcenés coupables de pareils attentats ? L'histoire est là pour le dire : déchirés par d'affreux remords, ils périrent presque tous misérablement, laissant un nom flétri, une mémoire à jamais exécrée. Ainsi aux châtiments manifestes de la justice divine s'ajouta celui de la justice humaine, de l'opinion qui, éperdue un moment peut-être aux heures de désordre, se retrouve tôt ou tard pour foudroyer de ses anathèmes les misérables qui outragent Dieu et la foi des peuples.

II. *L'Eglise, notre maison : aimons-la*

L'église, maison de Dieu, est aussi la nôtre. Bâtie pour tous, ses portes s'ouvrent à tous indistinctement ; le pauvre comme le riche, l'ignorant et le savant, l'enfant et le vieillard, le juste et le pécheur, tous ont droit d'y entrer et de s'agenouiller pour offrir à Dieu leurs adorations et leurs prières. C'est la maison commune par excellence, notre maison, puisque nous l'habitons. En effet, elle nous reçoit à notre naissance, nous la visitons maintes fois pendant la vie ; à la mort elle nous revoit encore, et à son ombre nous dormons plus longtemps que nous n'aurons dormi dans la maison paternelle ou dans telle autre demeure vulgaire.

Aussi notre église nous est chère et nous devons l'aimer. Elle nous est chère, d'abord à cause de ses souvenirs. Ici tout parle à nos esprits et à nos cœurs. C'est ici, sur les fonts baptismaux, que vous avez reçu la grâce de la régénération, que vous avez été faits enfants adoptifs de Dieu, frères de Jésus-Christ, membres de son Eglise, héritiers de son Paradis. Ici, devant la douce image de Marie, votre mère vous a conduit tout petit enfant, et joignant vos mains innocentes et pures, elle vous apprit à bagayer vos premières prières à cette autre Mère infiniment plus puissante et plus dévouée. Là, sur ces bancs où tant de générations

d'enfants déjà se sont assises, votre esprit s'est ouvert aux premiers enseignements de la foi, et votre cœur s'est préparé aux joies ineffables de la première communion. Voici la table sainte où en un jour d'impérissable mémoire, votre Dieu vous a fait sa première visite, où vous-même en retour de cet incompréhensible bienfait, vous lui avez juré amour, obéissance à tout jamais. Voici le tribunal sacré où bien des fois vous avez déchargé le poids de vos fautes, et dans un miséricordieux pardon retrouvé l'innocence et la paix. C'est au pied de cet autel que vous, pères et mères, époux et épouses, vous avez contracté les engagements qui vous lient, pris les charges et accepté les devoirs sacrés du mariage. Que dirai-je encore ? L'église, témoin de nos joies, ne l'est-elle pas aussi de nos douleurs ? N'est-ce pas ici que nous venons aux jours de deuil, apporter nos soupirs et répandre nos larmes sur la chère dépouille de ceux que la mort a ravis à notre affection ?

Ainsi, souvenirs de l'enfance, souvenirs de la jeunesse, souvenirs de l'âge mûr, tout est ici, et l'église de notre pays natal est comme un livre où nous avons écrit notre histoire tout entière, et je plaindrais le chrétien à qui son église ne dirait rien : celui-là pourrait bien avoir en partage les dons de l'esprit et de la fortune, mais à coup sûr il manquerait de cœur.

Il manquerait aussi de reconnaissance, car à l'église plus qu'ailleurs Dieu nous accorde ses grâces et ses bienfaits. « Un seul jour, disait le pieux roi David, passé dans le temple du Seigneur, vaut mieux que des siècles dans les palais des grands. » Il ajoutait : « J'ai choisi d'être le dernier dans la maison de mon Dieu, plutôt que d'habiter sous la tente des pécheurs. » (Ps. 83, 10.) Et aussitôt il explique pourquoi l'église mérite la première place dans notre estime : « C'est que, dit-il, Dieu aime la miséricorde et la vérité ; » or ces deux choses, on ne les trouve guère ailleurs. — Oui, Dieu aime la miséricorde, et il l'exerce dans sa maison en exauçant toute prière faite du fond du cœur : *in ea omnis qui petit accipit* (ibid.). Que de fois, ici-même, après une prière fervente, ne nous sommes-nous pas sentis consolés dans nos peines, affermis dans nos résolutions, encouragés dans la pratique de nos devoirs ! Grâce de pardon, grâce de foi, grâce de générosité dans la lutte contre nos passions, grâce de persévérance, il nous ouvre ici tous ses trésors, parce qu'il y est avec son cœur miséricordieux à l'infini. Aimons donc l'église où nous recevons tous les secours de Dieu ; aimons-la, elle est pour nous la porte du ciel, car la grâce divine est la semence de la gloire, et c'est dans nos temples que Dieu la répand abondamment et puissamment sur les âmes, afin qu'elle y fructifie pour l'éternité.

Notre église est encore pour nous une source de bienfaits temporels. On dit aujourd'hui que nous retournons à la barbarie. C'est vrai sous bien des rapports, la civilisation s'en va ; je dis la civilisation chrétienne, la seule vraie et digne de ce nom,

parce que c'est la seule qui rende l'homme bon, les familles et les sociétés honnêtes et heureuses.

Etre civilisé, qu'est-ce donc ? C'est respecter ses supérieurs, c'est traiter avec égard et justice ses égaux, c'est tendre la main à ses inférieurs et les assister dans leurs besoins, c'est enfin aimer tout le monde. Voilà la vraie civilisation, celle qu'enseigne l'Evangile. Or, nous ne l'apportons point en naissant, bien au contraire. Naturellement nous repoussons l'autorité de nos supérieurs ; naturellement nous jalousons nos égaux et aspirons à les dominer ; naturellement nous dédaignons nos inférieurs, et s'ils sont malheureux, nous les délaissions. Nous venons au monde ainsi, par suite de notre déchéance originelle, et il faut nous former.

Mais le moyen de nous corriger, où est-il ? Il est dans la connaissance des lois de Dieu, dans l'enseignement chrétien. Et cet enseignement, où se donne-t-il avec certitude, accompagné des grâces qui le font goûter et en assurent la pratique ? Il se donne à l'église : « Allez, dit Jésus-Christ à ses ministres, instruisez toutes les nations, apprenez à tous à obéir à mes préceptes, à suivre mes conseils. » L'église, le temple chrétien, voilà donc l'école de la vertu ; c'est là qu'à tout âge on apprend à corriger ses voies, à discipliner ses instincts ; là qu'on se forme à la vraie civilisation, parce que c'est là que, l'évangile à la main, le prêtre enseigne à respecter les supérieurs à cause de Dieu de qui découle toute autorité, à aimer ses égaux, ses inférieurs et tous les hommes comme des frères, à cause de Jésus-Christ le Sauveur de tous.

Aussi, voyez et jugez. Quels sont dans les familles les enfants insoumis, qui méprisent leurs parents et leur causent des chagrins continuels ? Ceux qui n'ont jamais connu le chemin de l'église, ou qui, depuis longtemps, l'ont abandonné. Parmi les populations, à la ville ou à la campagne, qui sont ceux qui ne peuvent vivre en paix avec leurs semblables, qui dédaignent le pauvre, délaissent le malheureux, alors même qu'il est en leur pouvoir de le secourir ? Ceux qui ne fréquentent pas l'église. Quelles sont les paroisses les moins civilisées ? Celles où l'on va le moins à l'église. Oui, l'expérience l'atteste, l'esprit de haine et d'insubordination, la dureté de cœur, l'immoralité, tous les instincts pervers s'accroissent dans la proportion même où grandissent l'indifférence et le mépris pour nos solennités religieuses et pour l'enseignement des vérités chrétiennes. On l'a dit justement : la religion est l'arôme qui empêche les mœurs de se corrompre. S'il y a présentement tant de discordes, un antagonisme si redoutable entre les diverses classes de la société, et du haut en bas de l'échelle une démoralisation si profonde, c'est que la religion est méconnue dans ses dogmes, outragée dans son culte, c'est qu'on profane honteusement le dimanche et qu'on déserte de plus en plus nos églises. Alors sans lumières, sans encouragements, sans secours, parce qu'il est sans

Dieu, l'homme baisse fatalement, il s'amointrit de jour en jour, il finira par n'être plus un homme.

Ah ! je vous en conjure, défiez-vous des impies si nombreux qui travaillent avec une ardeur satanique à vider nos temples. Ne lisez ni leurs journaux ni leurs livres, fermez l'oreille à leurs discours, fuyez leur compagnie. Ces hommes, ces chrétiens apostats de leur baptême et de leur première communion, nous ne saurions trop les craindre. Ennemis de Dieu, ennemis de Jésus-Christ et de son Evangile, ne sont-ils pas aussi nos ennemis, et les plus terribles, puisqu'en cherchant à nous éloigner des autels ils voudraient nous ravir, avec nos espérances immortelles, la foi qui guide et console, la vertu qui donne ici-bas paix et bonheur ? Prenons garde, ne nous laissons pas séduire par les suppôts de l'enfer ; et, pour être assurés de leur tenir toujours tête, continuons d'aimer notre église, visitons-la souvent, prions-y avec ferveur et confiance, car l'église est la maison de Dieu et le vestibule du ciel. Ainsi soit-il !

PETITE INSTRUCTION POUR LA FÊTE DE LA DEDICACE

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! Melior est dies una in atriis tuis super millia.

Que vos tabernacles me sont chers, ô Dieu des vertus ! Un jour qu'on y passe vaut mieux que mille autres dans la société des pécheurs.

Mes frères,

Au centre des plus populeuses cités comme au milieu des plus humbles hameaux, s'élève un édifice qui se distingue par ses proportions et surtout par son architecture. Au sommet brille l'étendard du Christ, la croix, dont les bras s'étendent sur la ville ou sur le village pour les protéger. C'est l'église. Quel cœur ne tressaille à ce nom béni, cher à tout chrétien ! L'église, en effet, est la maison de Dieu, *domus Dei*, mais aussi notre maison, puisque nous sommes les enfants de Dieu. Si c'est notre maison, puisqu'elle est la demeure de notre Père du ciel, nous devons l'aimer. Elle nous rappelle, en effet, tant et de si touchants souvenirs ! Si nous l'aimons, comment ne pas l'habiter ? et nous l'habiterons pour peu que nous réfléchissions aux funestes conséquences qu'entraîne l'éloignement de l'église.

Méditons ces deux pensées.

I

Tout homme aime sa maison, s'y plait, et, par conséquent, se trouve mal à l'aise, souffre lorsqu'il en est absent. « On n'est jamais si bien que chez soi, » répétez-vous souvent.

Mais pourquoi l'homme est-il si naturellement, si profondément attaché à sa demeure, à la maison paternelle ? Ah ! c'est qu'elle lui rappelle de touchants souvenirs. C'est sous ce toit qu'il a vu le jour, qu'il a reçu les premières caresses de sa mère ; c'est là que sa langue a bégayé ses premières syllabes ; là qu'il a grandi. Déjà son père y était né et il y a rendu le dernier soupir. Oh ! je comprends que cet homme aime sa maison !

Mais il y a une vie supérieure à celle du corps dont la mort nous dépouille, c'est la vie de l'âme. Or, cette vie spirituelle, c'est ici, à l'église, que nous la recevons ; c'est à l'église qu'elle s'entretient et se développe. Oui, m. f., c'est dans ce temple que vous êtes nés à la vie surnaturelle, divine.

Quand vous vintes au monde, vous n'étiez point à Dieu ; il y avait sur votre âme une tache qui faisait d'elle un objet d'horreur. Vos parents le savaient, et, bien vite, ils vous présentèrent au ministre du Seigneur, le priant de vous en purifier. A leur demande l'eau sainte coula sur votre front. Par le baptême, vous deveniez enfants de Dieu, héritiers du ciel, frères et cohéritiers de Jésus-Christ. Le beau jour que celui-là, pour nous qui ne pouvions comprendre, et pour nos parents qui mesureraient toute l'étendue de ce bienfait et savaient l'apprécier ! Hélas ! nous n'avons peut-être pas, même aujourd'hui, toute l'intelligence de cette grâce ; c'est pourquoi nous ne sommes pas attachés plus fermement à l'église de notre baptême.

C'est ici, dans cette église, sur ces bancs, que vous avez appris les premiers éléments de la doctrine chrétienne, votre origine, votre fin et tous les moyens de l'atteindre ; la vie et la mort de Jésus-Christ ; les mystères de la religion ; l'établissement et la perpétuité de l'Eglise : toutes ces vérités vous ont été enseignées dans ce temple.

C'est ici, dans cette église, que devenus infidèles à la grâce de votre baptême, en tombant dans le péché, vous avez trouvé le tribunal de la miséricorde, où Dieu, par le ministère de ses prêtres, vous a accordé un généreux pardon, autant de fois que vous l'avez sincèrement sollicité.

C'est ici, dans cette église, que pour la première fois vous vous êtes agenouillés, purs comme des anges, à la table eucharistique, pour y manger le froment des élus. Ce jour incomparable de la première communion, qui donc pourrait l'oublier ? Sa seule pensée fait palpiter le cœur des plus indifférents. Est-ce que ce seul souvenir ne devrait pas suffire à nous attacher à l'église où nous avons communie pour la première fois ? O jour mille fois béni de ma première communion, jamais je ne t'oublierai !

C'est ici, époux chrétiens, dans cette église, au pied de ces autels, que votre indissoluble union a été consacrée par la bénédiction du ciel.

C'est ici, dans cette église, que vous avez dit un dernier adieu à votre vieux père, à votre vieille mère, peut-être à votre époux, à votre épouse, à un enfant. Triste, mais ineffaçable souvenir !

Ici, dans cette église, qui dira toutes les grâces dont vous avez été comblés, tout le bonheur que vous avez éprouvé, toutes les consolations que vous avez goûtées ! O église de mon village, de ma paroisse, non, jamais je ne t'oublierai ! Que plutôt ma langue s'attache à mon palais, que ma droite se dessèche ! Je t'aimerai toujours ; oui, toujours, toujours !

II

Impossible de ne pas aimer son église. Mais est-ce assez ? Non, m. f., il faut de plus la fréquenter. Si nous l'aimons sincèrement, nous y viendrons souvent, car on se plaît à visiter l'objet de ses affections.

Mais si ce motif suffit au cœur, il en est d'autres qui s'imposent à notre raison. Je ne ferai que les énumérer.

Ne pas fréquenter l'église, c'est se ranger parmi les ingrats ; c'est s'inscrire au nombre de ces êtres avilis, sans cœur, qui oublient les bienfaits reçus.

Ne pas fréquenter l'église, au moins les dimanches et les fêtes, alors que Dieu nous en fait un précepte, un devoir sacré, c'est se déclarer en révolte ouverte contre son Créateur. Quelle audace !

Ne pas fréquenter l'église, c'est se priver spontanément de nombreuses grâces que le Très-Haut n'accorde que dans son temple. Sans doute on peut prier Dieu partout, mais l'Eglise est la maison de la prière, *domus orationis* ; là surtout il se plaît à nous exaucer.

Ne pas fréquenter l'église, c'est se vouer volontairement à une ignorance coupable des vérités religieuses : ici s'élève la chaire de vérité. Et en effet que sait un homme qui ne vient jamais ou que très rarement aux offices ? A peine s'il connaît l'alphabet de sa religion. Voilà pourquoi il la pratique mal ; voilà pourquoi il en parle légèrement, blasphémant parfois ce qu'il ne connaît pas. Il est ordinairement mauvais chrétien, mauvais fils, mauvais époux, mauvais père, mauvais citoyen, parce qu'il ignore ses devoirs envers Dieu, envers ses parents, envers son épouse, envers ses enfants et envers ses semblables.

Enfin l'éloignement de l'église produit infailliblement la destruction ou au moins l'affaiblissement de l'esprit paroissial d'abord, et ensuite de l'esprit de famille.

Une paroisse est une famille plus ou moins nombreuse qui a sa vie propre. Mais où s'entretient cette vie ? où se consacre cet esprit ? où s'alimente cette affection qui unit les membres les uns aux autres pour en faire un tout moral ? A l'église, m. f. Sans ces fréquentes entrevues dans la maison de Dieu, vous ne seriez bientôt plus les uns pour les autres que des étrangers. C'est tellement vrai que si l'un des vôtres, au sortir de la messe, vous apparaît sous la livrée du travail, la boue des champs au front ou la noire poussière de l'atelier sur le visage, vous le considérez comme un inconnu.

L'éloignement de l'église n'est pas moins funeste à l'esprit de famille. Cet homme que vous n'avez pas vu dans la maison de Dieu, tandis que sa femme et ses enfants y étaient à leur place, cet homme dont la tenue négligée vous a scandalisés, va bientôt vous apparaître avec un extérieur moins inconvenant. Séparé des siens toute la matinée, jusqu'à la fin du jour sera-t-il du moins tout à eux ? Ne le pensez pas ! Non, il n'est point attaché aux siens, celui qui n'aime pas son église. Il quitte donc sa femme et ses enfants. Où va-t-il ? Suivez-le. Il dirige ses pas vers une de ces maisons où on est sûr de rencontrer ceux qui ne fréquentent pas les temples du Dieu vivant. Pour l'ouvrier des grandes villes, c'est la brasserie, l'estaminet, tous ces bouges infects aux noms si divers. Pour d'autres, même pour l'homme des champs, c'est le café, le cabaret ; voilà leurs églises à eux. Ils y resteront, je ne dirai pas des heures, mais des journées, une partie de la nuit, jusqu'à ce que la police locale les jette dehors. Et le plus souvent, dans quel état, grand Dieu ! N'arrive-t-il pas, d'ordinaire, que par une monstrueuse substitution, ils consacrent au dieu de la débauche le lendemain du jour saint qu'ils ont profané ? Et que voient-ils ? qu'entendent-ils ? que disent-ils dans ces maisons que le démon appelle siennes ? qu'y trouvent-ils ? Vous le savez. La ruine sous toutes ses formes : ruine morale, ruine intellectuelle, ruine domestique, ruine sociale. C'est là, au cabaret, que les cœurs se corrompent, que l'intelligence s'égare, quand elle ne se perd pas totalement dans des excès abrutissants, que s'engouffre le fruit du travail de la semaine ; c'est là enfin que s'organisent, que se décident ces révolutions qui troublent et bouleversent la société, révolutions fomentées dans les loges dont les innombrables cabarets actuels ne sont que les succursales.

Aimez donc votre église, m. f. ; fréquentez-la. Vous n'y recevrez jamais de mauvais conseils ; vous n'y entendrez au contraire que les sages leçons de la religion. Vous vous efforcerez de les mettre en pratique, persuadés qu'elles assureront votre bonheur présent et à venir. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION POUR LA FÊTE DES SAINTES RELIQUES

Corpora sanctorum in pace sepulta
sunt et vivent nomina eorum in gene-
rationem et generationem.

(Eccli 44, 14.)

L'Eglise n'oublie rien de ce qui peut contribuer à la gloire de ses enfants : après la fête des âmes, la fête des corps ; après la fête de tous les saints, la fête de leurs reliques... D'une main elle nous montre le ciel où les saints triomphent, et de

l'autre leurs tombeaux, pour nous faire rendre honneur à leur dépouille mortelle, aux débris de leur humanité. Elle sait que ces débris desséchés reprendront vie, que la corruption du tombeau fera place au parfum de l'immortalité ; et qu'en honorant ces ossements humiliés, elle ne fait que préluder à leur magnifique transfiguration. Si elle les entoure d'attentions respectueuses, c'est pour imiter Dieu lui-même qui les garde avec un soin jaloux, *custodit Dominus ossa eorum* (Ps. xxviii, 21) ; elle les couvre de fleurs parce qu'il les couronnera de gloire ; elle les enchâsse dans l'or et les pierres précieuses comme pour faire briller d'avance un reflet des splendeurs qui les attendent dans la cité éternelle. Cela est beau, m. f., cela est touchant, et on reconnaît bien là l'esprit de sagesse qui préside à toutes les institutions et à tous les usages de l'Eglise.

Cependant, ce culte que nous rendons aux saintes Reliques, n'a pas échappé aux attaques de l'impiété. Elle l'a calomnié en le traitant d'idolâtrie et de superstition ; elle l'a bafoué en le traitant de môme et d'observance ridicule... Pour prémunir votre foi contre ces attaques, je vais montrer combien ce culte est saint, raisonnable et salutaire ; et ce sera facile, car il ne lui manque ni l'autorité de la tradition, ni l'assentiment de la raison, ni l'approbation de l'Eglise, ni les bénédictions de Dieu. La tradition la plus respectable le consacre, la raison le justifie, l'Eglise l'approuve et le recommande, Dieu l'encourage ; voilà ce que je vais expliquer rapidement pour ne pas abuser trop longtemps de votre religieuse attention.

I. La tradition nous l'enseigne. Il est fondé en effet sur la pratique la plus ancienne et la plus constante du peuple chrétien. Il ne faut que parcourir les annales de l'Eglise et en particulier celles de l'Eglise de France pour juger combien le culte des reliques fut cher dans tous les temps à la piété chrétienne. Toujours elle a eu pour les reliques un triple culte : culte de conservation, de vénération, d'invocation.

a) Dès l'origine du christianisme nous voyons les premiers chrétiens *recueillir* soigneusement les restes inanimés des martyrs, tremper des linges dans leur sang, enfermer leurs ossements en de superbes châsses et les garder comme des trésors inestimables, plus précieux pour eux que l'or et les pierreries. C'est ainsi, sans parler des instruments de la passion, ni des reliques infiniment précieuses de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que furent ensevelis avec le plus grand soin, par des mains pieuses, les restes de saint Etienne, premier martyr. C'est ainsi que la ville d'Antioche gardait comme un trésor le corps de son premier évêque, saint Ignace, martyr. C'est ainsi que l'église de Smyrne se glorifiait au même titre de posséder celui de son fondateur saint Polycarpe. C'est ainsi que la ville de Constantinople s'estimait la première ville du monde, moins par l'empire qu'elle sentait échapper de ses mains défaillantes, que par le grand nombre des reliques

insignes qu'elle avait rassemblées dans ses sanctuaires. La possession d'un corps saint était regardée universellement comme le plus grand des honneurs et le plus enviable des privilèges, et l'on vit plus d'une fois, dans les âges de foi, les populations jalouses ou accaparer par de pieux larcins, ou se disputer de vive force les corps des saints dont elles célébraient les funérailles. C'est ainsi que les villes de Tours et de Poitiers se disputèrent le corps de saint Martin, l'une parce qu'elle lui avait souvent fait accueil, l'autre parce qu'elle l'avait eu pour évêque.

b) Maintenant comment dire tous les *honneurs* dont ces saintes reliques étaient entourées par la piété des fidèles ? On les transportait avec pompe d'un lieu dans un autre ; on les baisait avec respect ; on se prosternait devant elles ; on les couronnait de guirlandes ; on les environnait de flambeaux allumés ; on érigeait en leur honneur des oratoires et quelquefois même de superbes basiliques ; on célébrait les saints mystères sur la pierre qui les recouvrait ; et c'est ainsi que les tombeaux des saints sont devenus les premiers autels de l'Eglise. De là l'usage d'insérer des reliques dans les autels sur lesquels on doit célébrer le saint sacrifice.

Si donc aujourd'hui on entoure les reliques de toutes sortes d'honneurs, si devant elles on fait brûler l'encens, si autour d'elles on met des lampes et des flambeaux allumés, si on les expose avec solennité à la vénération des fidèles, si on les porte processionnellement dans les rues et les places publiques, si on entreprend en leur honneur de lointains pèlerinages, si on apporte de riches offrandes pour les sanctuaires où elles reposent, on ne fait en cela que continuer le culte d'honneur qui leur fut rendu dès les premiers âges. On n'innove rien, on suit la tradition.

c) Mais il n'y avait pas seulement dans ce culte l'estime que l'on attache à la possession d'un bien précieux, il n'y avait pas seulement l'honneur, le respect mérités par la dignité de personnages élevés en grâce et en vertu, il y avait aussi la confiance et l'*invocation* fondée sur l'efficacité de leur intercession. Oui, on avait recours aux reliques des saints et dans les besoins particuliers et surtout dans les calamités publiques ; et, quand ces reliques sortaient processionnellement de leurs mystérieuses retraites, le peuple y voyait un présage infaillible de l'apaisement de la colère divine et de la cessation des fléaux ; et quand un corps saint était envoyé de Rome ou de quelque cité célèbre, avec quelle allégresse et quelle ferveur on se préparait à le recevoir ! Son passage à travers nos villes et nos campagnes présentait l'image d'un triomphe. Tout s'ébranlait et s'animait à son approche ; le clergé, les religieux de tous les ordres, les corporations avec leurs mille bannières s'avançaient à sa rencontre ; les routes se couvraient de foules empressées et ravies ; on saluait par mille acclamations d'espérance et de joie le nouveau protecteur dont s'enrichissait la

patrie ; voir ses reliques, les toucher, les baiser d'une lèvre respectueuse, était un bonheur envié ; les infirmes, les malades se traînaient sur la voie suivie par le cortège, et il n'était pas rare qu'un cri soudain partît du sein de la multitude pour attester qu'un miracle venait de récompenser la confiance des pieux fidèles. Telle fut, il y a quelques siècles, dans notre diocèse, la réception solennelle des reliques de saint M..... Telle fut en, dans notre paroisse la réception solennelle des reliques de S..... N....., dont les châsses reposent encore sur le maître-autel de cette église. Telle fut de tout temps le culte des saintes reliques : désir ardent de les posséder, soin jaloux de les conserver, zèle à les honorer et pieuse habitude de les invoquer.

II. Ce culte, la raison l'approuve ; car l'homme s'y sent porté par les plus nobles et les plus louables sentiments de sa nature. Voyez ce qu'on fait pour une personne chérie, pour un parent, pour un bienfaiteur ! Avec quel soin et quelle tendresse on conserve ce qui reste d'eux ! Quel prix on attache à des souvenirs qui n'ont point passé avec eux ! C'est leur portrait, c'est une boucle de leurs cheveux, c'est un livre, une image reçue de leur main, objet de peu de valeur pour des étrangers, mais d'un prix infini pour nous, parce que c'est une relique. Quand on les retrouve, ces objets chéris, on les baise avec transport, on ne veut plus s'en séparer : elles disent tant de choses au cœur, ces chères reliques de famille ! Nous ôter le culte des reliques, ce serait vouloir nous ôter le cœur ; ce serait nous défendre de nous souvenir, nous défendre d'aimer.

Ce serait aussi nous priver d'un enseignement puissant et d'une grande édification. La vue de ces reliques, en effet, nous rappelle les vertus des saints et nous exhorte à les imiter. De ces ossements il sort comme une voix qui nous crie : Voyez ces pieds : ils ont été agiles pour courir au secours de l'infortune, ils ont parcouru le monde pour porter au loin la lumière de l'Evangile. Voyez ces mains : elles ne se sont point lassées de répandre les bienfaits. Voyez ces os brisés : autrefois un tyran barbare exerça sur eux toute sa fureur sans vaincre le courage de sa victime. Ce cœur aujourd'hui réduit en poussière semble encore tressaillir d'amour pour Jésus-Christ et son Eglise ; que de fois il palpita sous l'impulsion d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ! Combien de fois ces genoux durcis par la prière ont-ils soutenu le labeur de l'adoration ! Ce front auguste, il n'a point rougi de l'Evangile ! Ces chastes yeux dont la modestie dirigeait les regards, combien de fois la contrition les a mouillés de larmes ! Cette bouche, elle a porté au monde des paroles de paix et d'édification ; elle s'est ouverte une dernière fois pour prier, pardonner et bénir. Voilà ce que nous disent les reliques des saints, et c'est ainsi que leurs ossements prophétisent en quelque sorte après la mort et devien-

nent féconds, selon l'expression de l'Ecriture (Eccl 46, 14).

Qu'on se moque donc après cela d'un culte qui a de telles racines dans le cœur de l'homme, d'un culte qui nous propose de si sublimes exemples et nous fait entendre de si éloquents leçons !

« Comment ! écrit un illustre prélat ¹, la nature toute seule nous rend chers et sacrés les objets qui nous rappellent la mémoire des êtres que nous avons aimés ; le sentiment de la patrie nous fait considérer avec respect et rechercher avec passion les moindres vestiges des grands citoyens qui l'ont honorée par leurs vertus, éclairée par leur génie, sauvée par leur courage ; on veut posséder leurs portraits ; on aime à lire les caractères que leur plume a tracés ; et la religion ne nous commanderait aucun devoir envers les restes de ces martyrs, de ces confesseurs, de ces princes de la foi, de ces héros de la grande et noble famille de Dieu ! On voit nos libre-penseurs modernes, nos prétendus esprits forts, prostituer leur culte à la dépouille mortelle, à quelque défroque de personnages ignobles que Rome païenne eût entraînés aux gémonies, les uns écrivains corrompus qui ont empoisonné des générations par le venin de leurs écrits, les autres agitateurs criminels qui ont fait couler des rivières de sang et de larmes, et nous serions blâmables d'avoir un culte pour les restes de ces saints personnages qui ont glorifié et porté Dieu dans leurs corps, pour ces ossements sacrés qui jettent une odeur de vie et répandent comme un parfum de vertus, pour cette illustre poussière où l'Eternel a déposé un germe de résurrection et une semence de gloire incorruptible ! Il y a un culte domestique pour les souvenirs de la famille ; il y a un culte civil pour l'enveloppe terrestre des souverains pères de leurs peuples, des grands hommes bienfaiteurs de l'humanité ; on voit même ce culte affecter aujourd'hui un caractère inouï d'apothéose et d'adoration, et l'on n'admettrait pas un culte religieux pour la sainte dépouille de nos pères dans la foi, de ceux qui ont instruit les peuples des leçons de la véritable sagesse et qui nous transmettent encore les mêmes oracles à travers les ombres du trépas ! Et ce qui serait dans toute autre cause convenance, devoir, justice, deviendrait ici erreur, vaine observance, môme et superstition ! Ah ! toute l'âme se soulève et se révolte devant de pareilles propositions. »

III. Ce culte l'Eglise l'a consacré non seulement par la pratique constante de ses fidèles, comme nous l'avons dit en commençant, mais encore par la doctrine de ses conciles. Anathème, dit le saint concile de Trente, à ceux qui osent affirmer qu'aucun honneur n'est dû aux reliques des saints, que c'est à tort qu'on les vénère, que c'est en vain que l'on fréquente les lieux consacrés à leur mémoire avec la confiance d'en obtenir du secours.

— Les corps des martyrs, ajoute ce saint Concile, les corps des martyrs et des autres bienheureux entrés en participation de la vie glorieuse de Jésus-Christ, sont dignes du respect et de la vénération des fidèles, parce que ces corps ont été les membres vivants de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit, parce que le même Dieu doit un jour les ressusciter à une nouvelle vie et les doter d'une éternelle gloire, et que par eux enfin il plaît à la divine bonté d'accorder aux hommes de nombreuses faveurs.

Ainsi donc les corps des bienheureux sont déclarés saints, non pas par eux-mêmes, mais parce que Jésus-Christ les a sanctifiés par sa grâce. Ils sont vénérables non pas par eux-mêmes, mais parce que, ranimés au souffle du Dieu vivant, ils doivent refluer et se revêtir au dernier jour de gloire et d'immortalité. Ceux qui les invoquent et s'abritent sous leur protection peuvent se promettre de la confiance qu'ils placent en eux des grâces signalées ; mais ces grâces c'est Dieu qui nous les confère et c'est de lui principalement que nous les attendons ; enfin les invocations et les supplications que nous leur adressons en définitive ne s'arrêtent pas à eux, mais remontent jusqu'à Dieu par leur entremise. Qu'y a-t-il en cela qui puisse être taxé de superstition, et qui pourrait voir en ce culte autre chose que l'expression légitime de la piété la plus raisonnable et la plus pure ?

A l'autorité des conciles s'ajoute celle des souverains pontifes qui ont prescrit les règles à suivre pour la translation des reliques, et qui ont établi des fêtes solennelles, soit pour honorer certaines reliques en particulier, comme les instruments de la Passion, les chaînes de saint Pierre, la maison de la très sainte Vierge, soit pour honorer toutes les reliques en général, comme celle que nous célébrons aujourd'hui.

De plus, en autorisant le culte des reliques, l'Eglise a soin d'ordonner que toute fraude, tout scandale, toute superstition en soient impitoyablement écartés. Rien de minutieux comme les précautions dont elle les entoure, rien de sévère comme les garanties qu'elle exige de leur authenticité. Si, après tout cela, vous trouvez encore des hommes assez osés pour se railler de la conduite de l'Eglise et de la confiance des fidèles, m. f., n'imputez leurs blasphèmes qu'à d'affreux préjugés d'éducation, à une crasse ignorance, ou à une insigne mauvaise foi.

IV. Ce culte enfin, Dieu l'encourage. D'abord dans la sainte Ecriture par les éloges et les bénédictions dont il comble les corps des justes ; ensuite dans le cours des siècles par les grandes merveilles qu'il s'est plu à opérer en faveur des reliques des saints ; *per quæ mirabilia operaris* (Oraison de la fête).

Comment les premiers fidèles n'auraient-ils pas été amenés à croire que les saintes reliques étaient dignes de respect et d'honneur, quand ils lisaient dans l'Ecriture que la mémoire des justes doit

¹ Le cardinal Giraud.

être à jamais bénie et que Dieu garde lui-même leurs ossements avec un soin jaloux ? quand ils voyaient, au quatrième livre des rois, un mort reprendre la vie en touchant les ossements du prophète Elisée, héritier lui-même du manteau d'Elie, cette relique à laquelle le don des prodiges était attaché ? quand ils lisaient dans l'Evangile (comme nous tout à l'heure), qu'une vertu était sortie de Jésus au moment où l'hémorroïsse toucha la frange de sa robe ? quand ils apprenaient au livre des Actes des apôtres que l'ombre de saint Pierre opérait des miracles et que les linges de saint Paul appliqués sur les malades les guérissaient de leurs blessures et de leurs infirmités ? Aussi avaient-ils pleine confiance dans les reliques des saints, plaçant sous leur sauvegarde les cités, les biens et les familles, les invoquant contre les malheurs privés et les calamités publiques, et les portant sur eux-mêmes comme des talismans précieux ; et cette confiance Dieu la récompensait. Saint Ambroise après avoir raconté comment il découvrit les corps des saints Gervais et Protas, parle des honneurs qu'on leur rendit et de plusieurs miracles qui eurent lieu en cette circonstance. Saint Augustin rapporte qu'une femme aveugle recouvra la vue en se frottant les yeux avec des fleurs qui avaient touché les reliques de saint Etienne. La mère de sainte Lucie recouvra la santé sur le tombeau de sainte Agathe..... et l'on pourrait citer une infinité d'autres traits semblables ; car ces prodiges se sont opérés dans tous les temps. Même de nos jours, il n'est pas rare d'obtenir de semblables faveurs et, pour n'en citer qu'un exemple, ces merveilles se sont particulièrement reproduites en ce siècle lors de la translation des reliques de sainte Philomène (1802), et c'est la multitude des miracles accomplis autour des restes sacrés de cette glorieuse vierge qui la fit nommer la grande thaumaturge du XIX^e siècle.

Donc, m. f., honorons les reliques de nos saints ; rendons-leur avec l'Eglise un culte solennel ; recourons avec confiance à leur protection, sûrs d'être en cela agréables à Dieu et d'en retirer les plus abondantes bénédictions.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARTIN POUR LE JOUR DE SA FÊTE ¹

Domine, non recuso laborem.

Seigneur, je ne refuse point le travail.

Mes frères,

Il y a, dans l'histoire, de belles et nobles paroles. Mais il n'y en a guère, ce semble, de plus grandes,

¹ Ce panégyrique a été publié ailleurs il y a deux ans. L'auteur qui est devenu depuis l'un de nos collaborateurs, en ayant gardé la propriété, nous autorise à le reproduire, ce que nous faisons volontiers.

de plus généreuses que celle que je viens de citer. C'est un vieillard, c'est un évêque, qui, au terme de sa carrière, quand déjà il est épuisé et à bout de forces, au lieu de regarder la couronne que les anges s'appêtent à poser sur son front, au lieu de soupirer après le repos et les joies des élus, s'écrie dans les transports d'une ardente prière : Seigneur, je ne refuse pas le travail.

Cet homme, ce saint qui a dit une telle parole, qui a laissé échapper de son âme un pareil cri, je n'ai pas besoin, mes frères, de vous le nommer. Tous vous avez reconnu et salué de votre admiration le patron de cette paroisse, saint Martin.

Aussi bien, puisque je dois en cette solennité prononcer son panégyrique, essayerai-je de vous montrer en lui l'homme dévoué qu'aucun obstacle n'arrête et qu'aucune fatigue n'abat. Il a été successivement soldat, moine, évêque. Eh bien ! sous les armes, dans les déserts, sur le trône épiscopal, vous le verrez n'avoir qu'une pensée : travailler pour Dieu ; qu'une ambition : étendre le règne de Jésus-Christ.

Je n'ai point, m. f., la témérité de croire que ma parole sera à la hauteur d'un pareil sujet. — Saint Martin, par l'éclat de ses vertus, par la grandeur de ses œuvres, est au-dessus de tout éloge. — Du moins, en commençant ce discours, une chose me console et m'encourage, c'est que ce sera le louer encore et ajouter à sa gloire que de n'avoir pu trouver des accents dignes de lui, et capables de raconter sa vie.

I

Le quatrième siècle venait de naître. Constantin, vainqueur de ses rivaux par la vertu de la Croix, régnait sur le monde. L'ère des persécutions était close. L'Eglise, après trois cents ans de lutttes et de souffrances, sortait des Catacombes, pour gravir, avec le premier empereur chrétien, les degrés du trône. Certes, elle avait reçu bien des blessures : son sang avait coulé à Rome, dans les Gaules, en Germanie, sur la terre africaine, partout où elle avait prêché l'Evangile. Mais l'épée de César, la hache des bourreaux, la dent des bêtes féroces, les flammes des bûchers n'avaient pu la faire mourir ; et pleine de jeunesse et de force, dans tout l'épanouissement de sa beauté divine, fière de la liberté qu'elle venait de conquérir, elle apparaissait dans les cités, au grand jour de la vie publique.

C'est alors, en l'an 316, que naquit saint Martin. Les Gaules ne possédèrent point son berceau. C'est dans l'antique Pannonie, à Sabarie, sur la terre généreuse qui avait produit ou devait produire, un jour, les saint Etienne et les sainte Elisabeth, qu'il vint au monde. Son père était un de ces vétérans des armées romaines qui veillaient à la garde des frontières déjà menacées par les Barbares.

Le vieux soldat, païen obstiné, rêvait pour son fils la gloire des combats, et son vœu le plus ardent

était de le voir embrasser la carrière des armes. Mais Martin avait reçu du ciel une autre vocation ; et s'il fut quelque temps soldat, c'est que Dieu voulait le conduire dans les Gaules et le donner à la France.

Dès son jeune âge, aussitôt qu'il eut entendu parler de Jésus-Christ, du Crucifié du Calvaire, il se prit à l'aimer, il lui consacra son cœur innocent, et il arrosa de ses larmes la croix que lui présentaient les prêtres. Il avait dix ans, quand il vint à Paris avec son père et sa mère. Là, en dépit des exemples qu'il trouvait au foyer domestique, il s'affermir dans la religion chrétienne. A Paris, en effet, il rencontra un évêque, une église, une chrétienté florissante ; et rien ne le charmait comme le spectacle des cérémonies qu'il pouvait entrevoir, rien ne l'attendrissait comme les chants graves et pénétrants de la liturgie primitive. Aussi demanda-t-il bientôt à être inscrit au nombre des aspirants au baptême.

Mais un jour, — il entra dans sa seizième année, — un décret de Constantin, aussi bien que l'inflexible volonté de son père l'obligea de s'enrôler dans les légions impériales.

Le voilà soldat. Ah ! ne craignez pas, m. f., que sa foi, comme il arrive, hélas ! trop souvent, ne s'éteigne au souffle de l'impiété, que son innocence ne se flétrisse au contact du vice. Son âme est fortement trempée. Il est de cette race d'hommes énergiques qui n'ont qu'une parole et qu'un serment. Il s'est donné au Christ ; il lui demeurera donc fidèle. Il montrera à ses compagnons d'armes et aux générations futures qu'on peut — et jusque dans les camps — obéir à César et servir son Dieu ; et il restera, non seulement dans les annales de l'Eglise, mais encore dans notre histoire nationale, par sa générosité, par son courage, le type achevé du soldat chrétien, du soldat français.

La générosité de saint Martin, est-il besoin, m. f., de vous en parler, quand les mères depuis quinze siècles ne se lassent pas de raconter à leurs enfants l'histoire du pauvre d'Amiens ?

Saint Martin, un jour, disent-elles, par un froid rigoureux, n'ayant plus rien à donner, a coupé en deux son manteau pour en jeter la moitié sur les épaules d'un malheureux que personne ne secourait.

Consultez vos souvenirs, m. f., et vous y retrouverez ce fait si simple et cependant si grand, ce fait qui a valu au jeune soldat les applaudissements du ciel et de la terre.

La nuit d'après, en effet, Jésus-Christ lui-même lui apparut en songe. Il portait la moitié du manteau donné au mendiant, et il disait aux anges qui l'entouraient : Martin, encore catéchumène, m'a couvert de ce vêtement.

Tous les peuples, dans tous les siècles, ont célébré cet acte de charité. Toutes les langues l'ont chanté. Mais dans ce concert de louanges, c'est la France qui a montré et qui montre encore le plus d'empressement. Ah ! je n'en suis point surpris, car la générosité est une de nos vertus nationales.

Ce pauvre d'Amiens, ce manteau dont Martin se dépouille, quelle plus vive peinture de ce que notre pays a si souvent déjà accompli dans le monde !

Oui, m'écrierai-je, pour répéter d'éloquents et patriotiques paroles, si la France catholique a retracé partout cette histoire de saint Martin ; si elle l'a sculptée dans le marbre de ses monuments au front de ses temples ; si elle l'a représentée sur les verrières de ses basiliques, sur les tableaux de ses peintres ; si ses poètes et ses orateurs l'ont célébrée ; si elle n'en a point de plus populaire ; si je ne puis la dire, et si vous-mêmes ne pouvez l'entendre sans être émus, c'est qu'il y a là un noble sentiment qui répond au côté le plus généreux de notre caractère national, c'est que, dans ce récit, la France peut se reconnaître elle-même. Pour retracer la plupart des grandes pages de son histoire, pour redire cette ardeur chevaleresque qui tant de fois, dans le cours des siècles, est venue en aide à la faiblesse contre la force, à la justice opprimée contre la tyrannie, je ne voudrais pas d'autre image que celle de Martin et du pauvre qui le supplie ; je représenterais, dans ces jours d'immortel honneur pour elle, ma patrie seule, debout comme ce soldat chrétien qui devait être son apôtre auprès des déshérités de la vie sociale et partageant avec ceux qui l'implorèrent le manteau de force et de gloire que la Providence a placé sur ses épaules.

La générosité, m. f., ne va guère sans le courage ; et si saint Martin fut un soldat charitable, il fut aussi un soldat vaillant.

Après une longue attente, il avait enfin reçu le baptême. Dès lors, mieux éclairé sur sa vocation, et sentant d'ailleurs son cœur se dilater, s'agrandir et battre d'un plus ardent amour pour Jésus-Christ, il n'aspire plus qu'à fuir le tumulte des batailles pour se renfermer dans la solitude et s'y livrer à la prière et à toutes les austérités de la pénitence.

Un jour donc que l'armée était campée sur les bords du Rhin et qu'elle s'appêtait à entreprendre une campagne contre les barbares, l'empereur fit distribuer des largesses aux soldats. Martin les refusa en disant : Prince, jusqu'à ce jour, j'ai servi sous vos drapeaux, souffrez que désormais je ne combatte plus que pour Dieu ; à d'autres les honneurs et les récompenses de la guerre ; pour moi qui suis maintenant soldat du Christ, il ne m'est plus permis de combattre. A ces mots prononcés avec l'accent d'une invincible fermeté, l'empereur irrité s'écria : C'est la crainte de la bataille de demain, non l'amour de la vie religieuse qui te porte à désertir la milice.

Quel outrage ! Martin accusé de lâcheté, parce qu'il ambitionne une vie obscure et mortifiée, disons le mot, parce qu'il veut se faire moine !

Certes ! je ne nie pas le dévouement militaire. J'admire plutôt le soldat qui lutte pour son pays sur un champ de bataille. Il a quitté sa famille, il a embrassé son vieux père, il a mêlé ses larmes

aux larmes de sa mère, et il part. On l'envoie au loin, et quelquefois sur une terre inhospitalière, mais c'est encore la France, parce qu'il y trouve son drapeau. Et là-bas, il pense à sa patrie dont il doit défendre l'honneur ou agrandir le territoire. Là-bas, il souffre sans se plaindre de la faim, de la soif, d'un climat meurtrier. Là-bas, il combat, son sang coule, ses forces s'épuisent. Là-bas, il mourra s'il le faut. Honneur au brave, m. f. ! honneur au cœur vaillant ! honneur au défenseur de la patrie !

Mais aussi honneur au prêtre et au religieux ! Il y a plus de courage encore à se renoncer, à s'immoler dans un sacrifice qui ne finira qu'avec la vie, qu'il n'y en a à courir les dangers de la guerre. On réclame de nos jours au prêtre l'impôt du sang ; on veut qu'il soit soldat, qu'il porte les armes. L'impôt du sang ! mais le prêtre paie plus que cela à son pays. Est-ce qu'en effet il ne paie pas l'impôt de toutes ses joies terrestres, l'impôt de son temps, de ses sueurs, de ses veilles, de ses tribulations, de ses souffrances, de ses prières et de ses larmes, l'impôt de sa vie tout entière ? Appelez-le dans vos prisons, dans vos plus sombres cachots, dans vos hôpitaux, au milieu des épidémies, sur les champs de bataille pour bénir les mourants et leur ouvrir le ciel, le voilà ! il accourt ! Car il ne craint pas de mourir, lui qui meurt chaque jour. Et si cependant, malgré cela, en un jour où l'ennemi approche, où la frontière est violée et le pays envahi, vous lui dites comme l'empereur Constantin à saint Martin : C'est la crainte de la bataille qui vous éloigne de l'armée ! ah ! il n'y tient pas, son sang bouillonne dans ses veines, sa fierté se révolte, et il vous répond : Vous pensez que la peur me domine ; eh bien ! demain, je me tiendrai debout et sans armes en avant de l'armée, et au nom du Seigneur Jésus, muni du signe de la croix, au lieu de casque et de bouclier, je pénétrerai les bataillons ennemis.

Ces paroles de saint Martin seraient assurément celles du sacerdoce catholique. Mais saint Martin ne fut point soumis à cette épreuve. Dieu qui l'aurait protégé contre les traits et les glaives disposerait les barbares à demander la paix.

Ces barbares, du reste, étaient les Francs qui frappaient déjà à la porte des Gaules et qui devaient bientôt la conquérir ; et le ciel ne pouvait permettre que saint Martin se mesurât sur un champ de bataille avec les aïeux des rois qui devaient couvrir son tombeau d'honneurs et de richesses, avec les pères de Clovis, de Clotaire, de Dagobert qui se sont inclinés et prosternés devant la poussière de l'obscur soldat romain.

II

Saint Martin avait 25 ans lorsqu'il quitta l'armée. Ses plus secrètes aspirations le portaient vers la solitude. Ayant recouvré sa liberté, il résolut d'en user pour embrasser la vie religieuse.

A Trèves où il se rendit d'abord il rencontra saint Athanase. L'illustre évêque d'Alexandrie,

par ses discours, par le récit des merveilles qu'il avait entrevues dans les déserts de l'Egypte, l'affermait sans doute dans son généreux dessein et le déterminait à en poursuivre l'exécution.

Trèves ne garda pas longtemps le jeune saint. Il y avait à Poitiers, un chrétien austère, dont le savoir, l'éloquence et les vertus faisaient déjà l'admiration des hommes, bien qu'il ne fût pas encore évêque. Il s'appelait Hilaire, et c'est vers lui que saint Martin dirigea ses pas. Il pensait trouver un maître dont il s'empresserait d'écouter les leçons et de suivre les exemples, il eut le bonheur de rencontrer un père et un ami.

Je n'ai point ici, m. f., à établir de parallèle entre l'évêque de Poitiers et le futur moine de Ligugé. Mais ce que je puis dire, c'est que ces deux grandes âmes, avec leur caractère propre et leur physionomie distincte, étaient dignes de se connaître et capables de s'apprécier.

Il est vrai que leur première réunion ne dura que quelques années. Un jour vint où Martin attaché par son illustre ami à l'Eglise de Poitiers, reçut du ciel l'ordre de retourner pour quelque temps dans sa patrie.

Hilaire et Martin se quittèrent en pleurant ; car leur âme était agitée des plus tristes pressentiments. Hilaire, en effet, devait être bientôt arraché de son siège et chassé en exil, et Martin, dans ce difficile voyage entrepris sous les auspices de la piété filiale, devait, plus d'une fois, courir le danger de perdre sa vie.

Il gravissait la cime neigeuse des Alpes quand, tout à coup, il tomba au milieu d'une troupe de voleurs et d'assassins. L'un de ces misérables brandissait déjà sa hache pour l'en frapper. Qui es-tu ? lui demanda-t-il. — Je suis chrétien, répond Martin. — N'as-tu pas peur ? — Je n'ai jamais été si tranquille, parce que ma foi m'apprend que Dieu vient en aide aux siens, dans le moment du péril. Mais je crains pour vous qui vous rendez indignes de miséricorde par le métier que vous faites. — Non seulement cette réponse courageuse sauva Martin, mais encore elle convertit le brigand qui allait le massacrer.

Saint Martin, après bien des traverses, parvint dans son pays natal où il retrouva son père et sa mère. Vous devinez assez, m. f., ce qu'il venait faire au foyer domestique. Il était chrétien, et il voulait donner la foi à ceux qui lui avaient donné la vie.

Il arrivait avec des paroles d'amour sur les lèvres, en fils docile et soumis. Mais lorsqu'il parla à son père d'adorer, comme lui, le Dieu unique et tout puissant, ce fut sans succès. Sa mère, du moins, ne résista pas à ses instances ; il eut la joie de la gagner à Jésus-Christ, et quand il dut la quitter pour obéir à la voix de Dieu qui l'appelait, quand il s'arracha à ses tendres caresses, c'était avec l'espérance de la retrouver au ciel.

Toutefois Martin ne reprit pas encore le chemin des Gaules. L'hérésie arienne désolait les pays voisins. Il se fit apôtre et prêcha la vraie foi.

Mais bientôt, dénoncé par l'ardeur même de son zèle, il est arrêté, battu de verges et chassé de la ville où il défendait la cause de la vérité, si bien que l'aurole des persécutés et des martyrs vint se poser sur son front avant même qu'il ne ceignit la glorieuse et immortelle couronne des pontifes.

Un peu plus tard nous le rencontrons à Milan. Là il essaie de créer un monastère et réunit quelques disciples autour de lui. La persécution s'abat encore sur lui ; la communauté naissante est dispersée, et Martin n'a plus d'autre ressource que celle de fuir le voisinage des hommes. Il y a, non loin des côtes de la Ligurie, une île déserte, peuplée seulement d'animaux sauvages et de reptiles malfaisants. C'est là qu'il se retire, qu'il inaugure sa vie de prières et de mortifications.

Mais bientôt arrive jusqu'à lui, à travers les flots de la Méditerranée, cette grande nouvelle qui le fait tressaillir de joie : Hilaire revient d'exil ! L'amitié l'emporte sur les charmes de la retraite ; il dit adieu à son rocher, et le voilà sur la route de Poitiers.

Ah ! m. f., si saint Martin ne peut nulle part fonder l'œuvre qu'il médite, ce n'était point sans un secret dessein de la Providence. Dieu l'avait fait pour la France, et il le voulait sur le sol fécond des Gaules, pour y jeter, dans les sillons ouverts par les martyrs, la semence évangélique, et préparer ainsi pour les siècles futurs, une magnifique moisson d'âmes rachetées et sauvées.

Hilaire et Martin, après cinq années de séparation, se retrouvent enfin dans la vieille cité Gauloise. Qui dira leurs larmes de joie, leurs fraternels embrassements, les saintes effusions de leur cœur ? Qui peindra la scène émouvante de la réunion de ces deux grandes âmes ? Ah ! sans doute, ils durent, comme à quelque temps de là devaient le faire saint Ambroise et saint Augustin, entonner quelques chants enthousiastes, chants de reconnaissance et de bonheur qu'inspire seule l'amitié des saints.

A peine réunis, l'évêque et le solitaire songent déjà à réaliser le dessein qui avait germé dans leur cœur.

Il y avait à deux heures de marche de Poitiers, une paisible vallée traversée par une rivière. C'est là que Martin, avec les conseils et sous la direction d'Hilaire, fonde enfin le monastère de Ligugé.

Saluons, m. f., la première apparition des moines sur le sol des Gaules ! Car, avec les évêques du quatrième et cinquième siècle, ce sont les moines qui ont sauvé la civilisation et commencé ce riche patrimoine d'honneur, de science et de vertu que nous ont légué nos pères.

De grands écrivains, en des pages sublimes, ont retracé le magnifique tableau des services qu'ils ont rendus à l'humanité. Les trésors de la littérature antique sauvés du naufrage où s'abîma Rome avec ses monuments, l'éclat de ses victoires et la majesté de son empire ; les mœurs des barbares adoucies ; des cités nouvelles bâties sur les ruines

des invasions, des forêts défrichées, des routes ouvertes, des centres féconds créés à l'agriculture, voilà l'œuvre de saint Martin et de ses moines.

Il y a plus encore, m. f. : le paganisme avait tout corrompu, tout dégradé ; par leur vie austère et pénitente, les moines ont tout relevé, tout purifié, tout transfiguré.

Le monde romain était égoïste : ils lui enseignent la charité fraternelle en partageant avec les pauvres le pain de chaque jour.

Le monde romain vivait d'orgueil et de faste : ils lui enseignent l'humilité, la patience et la résignation, en abandonnant les palais somptueux de leurs pères pour porter un vêtement grossier, ceindre leurs reins d'une corde, coucher sur la terre nue et vivre du fruit de leur travail ou des aumônes de la charité.

Le monde romain était dur et cruel : ils lui enseignent la douceur évangélique en supportant tous les mépris, en acceptant toutes les souffrances et en pardonnant tous les outrages.

Le monde romain ivre de jouissances et de voluptés s'écriait : Du pain et des spectacles ! ils lui enseignent une vertu jusque-là inconnue, la chasteté, en s'éloignant des cités, en s'enfermant dans la solitude et en répétant la parole de l'Apôtre : Nous châtions notre corps et nous le réduisons en servitude, *castigo corpus meum et in servitutem redigo*.

Le monde romain, c'était le despotisme en haut et l'esclavage en bas ; ils enseignent aux rois, aux princes, à tous ceux qui tiennent en leurs mains le sceptre du commandement, à respecter le droit des petits et des faibles, et à voir dans leurs sujets des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ.

Ah ! quand j'entends dire, en ce siècle : A quoi bon les moines ?... mon patriotisme s'indigne et au nom de l'histoire je proteste et je m'écrie : Gardons les moines ! Oui, gardons-les, non seulement à cause des services rendus, mais encore parce que nous en avons plus besoin que jamais.

Aujourd'hui, en effet, que Dieu est insulté de toutes manières, ne faut-il pas que les moines, les religieux, prosternés et le front dans la poussière, fassent monter jusqu'au ciel d'incessantes adorations ? Ne faut-il pas que sur leurs lèvres, la voix et les accents de la prière montent plus haut que le blasphème et retentissent plus fort que les clameurs de l'impiété ?

Aujourd'hui que la fièvre de l'or, la soif des richesses, a gagné toutes les classes et toutes les conditions, ne faut-il pas que les moines, les religieux, se dépouillent de leurs biens ? S'il y a des fortunes mal acquises et d'insatiables cupidités, ne faut-il pas des indulgences extrêmes et des pauvretés volontaires ?

Aujourd'hui que règnent l'égoïsme et l'orgueil, ne faut-il pas que les moines se renoncent, acceptent l'autorité d'un de leurs semblables et lui

disent cette parole qui a soulevé, en ce temps, de si amères critiques : traitez-moi comme un cadavre ; je n'ai plus de volonté, *perinde ac cadaver* ? S'il y a des révoltes insensées, ne faut-il pas des humiliations profondes et d'aveugles soumissions ?

Aujourd'hui enfin que le monde est avide de plaisir, ne faut-il pas que les moines, les religieux, jeûnent et fassent pénitence ? S'il y a des cœurs souillés, ne faut-il pas des cœurs purs ? S'il y a des âmes flétries, ne faut-il pas des âmes chastes ? S'il y a des dépravations qui nous épouvantent, ne faut-il pas des virginités qui nous ravissent ?

III

Saint Martin était arrivé à sa 54^e année. Sa renommée avait grandi et il n'était bruit dans les Gaules que de ses vertus, de ses miracles, de la puissance apostolique de sa parole.

Aussi, n'est-il point étonnant que la cité de Tours, n'ayant plus d'évêque, ait tourné les yeux vers le fondateur de Ligugé. Le peuple le voulait pour pasteur. Mais comment le déterminer à accepter un tel honneur et de si nobles fonctions ? On connaissait sa charité ; on lui parla de quelque malade à guérir, d'une infortune à soulager, et il s'en vint sans défiance à Tours. Mais là, une multitude innombrable, assemblée de tous les pays voisins, attendait le pauvre moine, et quand il parut, un cri, un seul cri jaillit de toutes les poitrines : Martin est digne !... Martin est le plus digne ! Qu'il soit notre évêque !...

La voix du peuple avait prononcé, et ici, la voix du peuple était vraiment la voix de Dieu.

Vous dire, m. f., ce que fut l'épiscopat de saint Martin, dépasserait les bornes de ce discours. Mais du moins je vous en indiquerai les traits les plus saillants.

Deux pensées, une double ambition semble surtout le préoccuper : détruire les derniers vestiges du paganisme, — et secourir toutes les misères sociales.

Bien que, depuis longtemps, sillonnées en tous sens par les ouvriers évangéliques et arrosées du sang de milliers de martyrs, les Gaules n'étaient cependant point entièrement chrétiennes. Chassé des villes, le paganisme s'était réfugié dans les campagnes, et le démon y avait ses autels et ses temples, ses prêtres et ses sacrifices.

Mais voici que Martin entreprend ses courses apostoliques. C'est une guerre implacable qu'il livre à Satan. Il ne s'enferme point dans les limites de son diocèse. Il va au loin, partout où il apprend que la foi n'est pas connue.

Il n'a point, sans doute, l'éloquence des Chrysostôme, des Ambroise, des Augustin, il n'a pas la profondeur et la science d'Hilaire, mais sa parole est ardente, son geste expressif, sa voix persuasive. C'est avant tout un apôtre populaire. Il aime la foule et la foule, à la nouvelle de son approche, vient au devant de lui, et elle l'entoure avide de

l'entendre et de contempler ses traits. Et alors, avec une bonté touchante, il commence des discours simples mais émouvants sur la vanité des idoles et la grandeur de Dieu ; puis sa voix s'anime, elle prend tout à coup un accent surhumain ; son regard s'enflamme, son front s'éclaire d'une lumière surnaturelle : la foule est domptée, subjuguée ; elle tombe à genoux, elle demande le baptême et Martin ne s'en va pas sans lui laisser une église et des prêtres.

Mais parfois, la victoire lui est disputée. C'est Satan qui a fait courir dans la multitude comme un frisson de terreur, ou bien qui a suscité à l'endroit de l'apôtre, une haine farouche dans le cœur de quelques fanatiques. Sans se déconcerter, et alors même que sa vie est en danger, Martin, à la parole, à la prédication joint la prière, il s'adresse au ciel, et le ciel lui répond par un miracle.

Il étend les bras, et les statues des faux dieux sont brisées, les autels et les temples des idoles renversés ; et de ces édifices qui semblaient cependant défier les entreprises des hommes et les coups du temps, il ne reste que des débris informes et des ruines sans honneur. Et les populations épouvantées s'écrient : C'est le Dieu de Martin qu'il faut adorer, puisque les nôtres sont incapables de se défendre et de nous défendre !

C'est le Dieu de Martin qu'il faut adorer. Voilà, m. f., la parole qui retentit dans toutes les Gaules, et dont l'écho puissant domine en se prolongeant le bruit de la chute des monuments païens. Quel hommage rendu à la sainteté de l'évêque de Tours, à l'éclat de ses miracles et à l'héroïsme de ses vertus !

Ah ! puisse la France notre chère patrie dont la foi chancelle, dont les traditions chrétiennes s'effacent et disparaissent, la France, cette fille aînée de l'Eglise qu'on dirait, tant on y entend de blasphèmes et tant on y voit d'entreprises sacrilèges, de nouveau livrée au pouvoir de Satan, puisse la France secouer le joug qui l'opprime, s'arracher des mains des misérables qui la trompent et qui la déshonorent, et au souvenir de ses glorieux apôtres, au souvenir des victoires qu'elle lui doit, s'écrier comme autrefois les vieux Gaulois : C'est le Dieu de Martin qu'il faut adorer !

Une autre ambition du saint évêque, c'était de secourir toutes les misères sociales. Et cette ambition, il l'a réalisée comme la première. Il va de préférence aux pauvres, aux malheureux, aux déshérités des joies d'ici-bas. Soldat, il avait donné la moitié de son manteau ; évêque, il est plus charitable encore.

Un jour qu'il entrait à Paris, il aperçoit aux portes de la ville un lépreux dont le hideux aspect était pour tous un sujet d'horreur. Il s'approche de l'infortuné, il l'attire sur son cœur, et l'embrasse en l'appelant son frère !...

Ses biens sont moins à lui qu'aux pauvres. Il n'y a pas de douleur ni de deuil qui le trouvent insensible ; et quand il ne peut de lui-même apporter

un remède efficace, il demande à Dieu un miracle qu'il obtient toujours.

Il visite souvent les humbles chaumières, et sa présence ne manque jamais d'attirer du ciel, comme une bienfaisante rosée, sur les cœurs meurtris par la souffrance, les bénédictions et les grâces qui consolent et qui réconfortent. Et si parfois nous le rencontrons dans le palais des Césars, à Milan près de Valentinien, à Trèves près de Maxime, soyez sûrs qu'il y a été conduit par la charité. C'est qu'il a un droit à défendre, une cause à gagner, une sentence barbare, un édit cruel à faire révoquer; c'est qu'il a des chaînes à briser, des cachots à ouvrir et des esclaves à délivrer.

Ecoutez du reste, m. f., cette histoire que nous raconte son biographe, Sulpice-Sévère. Je n'en connais pas de plus saisissante, ni qui soit plus capable de nous faire admirer son dévouement.

Un jour, le comte Avicien entra dans la ville de Tours suivi d'un long cortège de malheureux destinés au dernier supplice. L'exécution publique devait avoir lieu le lendemain. Martin l'apprend; mais il décide aussitôt qu'un si affreux spectacle ne sera pas donné à son peuple. Seul, dans les ténèbres, un peu avant l'heure de minuit, quand la cité est endormie et que toutes les portes sont closes, il s'avance vers le palais du gouverneur. Il se prosterne sur le seuil qu'il arrose de ses larmes. Il prie. Quel tableau, m. f. ! une ombre agenouillée dans la nuit, un sanglot qui éclate au milieu du silence de la nature, un vieillard qui pleure ! Avicien est réveillé sur sa couche, il a comme un pressentiment de la présence de l'évêque. Il envoie ses serviteurs. Ceux-ci reviennent en disant qu'ils n'ont rien vu. Mais le même trouble l'agite, le bouleverse : il se lève et il trouve Martin à la porte de son palais. Relevez-vous, de grâce, lui dit-il, de peur que le ciel me punisse de vous avoir fait injure. Je sais ce que vous voulez; je vous accorde tout. Et aussitôt il donna l'ordre de délivrer les prisonniers.

Je n'ajouterai rien à ce trait qui parle plus haut que toutes les louanges et qui mieux que tous les discours nous montre quel ascendant saint Martin, à force de douceur, de patience et de charité, avait acquis sur les hommes de son temps.

Ah ! m. f., maintenant que vous l'avez vu à l'œuvre, maintenant que vous savez qu'apôtre infatigable, il s'est dépensé au service de Dieu et de ses frères, il ne me reste plus qu'à vous raconter sa mort.

Sa mort, oh ! elle n'est pas moins belle, moins glorieuse que sa vie.

Il était allé à Candes pour y exercer un ministère de paix et de concorde. C'est là qu'il apprit, par révélation, que sa fin était proche.

Il se prépara donc au dernier combat. Il appelle ses disciples autour de lui, et il leur annonce qu'il va mourir. Leur douleur éclate alors en sanglots; on n'entend plus qu'un cri de désespoir. O père ! pourquoi nous abandonnez-vous ? Par pitié, ne nous laissez pas orphelins ! Le cœur du vieillard

s'émeut, des larmes coulent de ses yeux, et il répond en se tournant vers le ciel, par un acte sublime de dévouement. Il prononce cette admirable parole qui est, du reste, comme la devise de sa vie : Seigneur, si je suis encore nécessaire, je ne refuse point le travail. Que votre volonté soit faite !

O homme ineffable ! chante aujourd'hui l'Eglise, ni la fatigue, ni la mort ne viennent à bout de l'abattre ; il ne craint pas de mourir, il ne redoute pas de vivre, *non recuso laborem*.

Mais Dieu, m. f., n'accepte pas son sacrifice. La fièvre le consume, et c'est la mort qui approche.

Il est étendu sur la cendre, il tient les yeux et les mains élevés vers le ciel, et il ne cesse de prier. Ses disciples le conjurent de s'épargner une trop grande fatigue. Laissez-moi, répond-il, laissez-moi regarder le ciel plutôt que la terre, afin de mettre déjà dans le chemin qu'elle doit suivre mon âme qui va s'envoler vers le Seigneur. — Le démon, à ce moment suprême, se présenta devant lui : Que fais-tu là, bête cruelle ? tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne. Le sein d'Abraham s'ouvre pour me recevoir.

Ce fut sa dernière parole. Son âme avait brisé ses liens; développant ses ailes et prenant son vol vers les hauteurs éternelles, elle était entrée dans la paix et la gloire infinie.

On entendit alors, au ciel, des voix harmonieuses qui célébraient le triomphe du grand évêque, et aux frontières la voix des barbares qui déjà envahissaient le sol des Gaules. Ah ! qu'ils viennent maintenant. Martin a vaincu le paganisme et établi pour les recevoir et les baptiser l'Eglise qui leur ouvre les bras.

J'ai fini, m. f. O saint Martin, m'écrierai-je en terminant, si j'ai balbutié quelques paroles à votre louange, souffrez que je vous invoque et que je vous demande aide et protection pour l'Eglise et pour la France !

O saint Martin, parce que vous avez été soldat, rendez à la France sa gloire antique ! Si votre tombeau a été outragé, si votre cher monastère de Ligugé est de nouveau mis à l'encan, ah ! je le jure, ce n'est point la France, la vraie France, la France chrétienne qu'il faut accuser. Abrégez pour elle les jours de l'épreuve; relevez son drapeau humilié, et en la conduisant à de prochaines victoires, faites qu'à la tête des nations elle devienne comme elle le fut pendant de longs siècles, le bras de Dieu pour accomplir de grandes choses dans le monde !

O saint Martin ! parce que vous avez été moine, abaissez un regard de bonté sur les religieux que la violence a jetés sur tous les chemins de la dispersion. Ramenez-les dans leur cher couvent, et que les monastères aujourd'hui fermés et silencieux comme des tombeaux, retentissent bientôt des hymnes et des chants de la prière.

O saint Martin, parce que vous avez été évêque et pasteur, priez pour l'Eglise qui souffre, qui lutte

et qui combat sur tous les points du globe, pour la cause de Dieu et des âmes. Des ennemis acharnés ont juré sa perte, abattez leur orgueil et ruinez leur projet. Priez pour ce diocèse où l'amour vous a dédié tant d'églises et élevé tant d'autels. Priez pour cette paroisse qui n'a jamais cessé de vous être fidèle, et qui s'honore de vous servir. Priez enfin pour tous ceux qui sont ici, pour tous ceux qui sont venus, en cette solennité, s'agenouiller devant votre image. Les chrétiens du moyen-âge qui connaissaient bien votre perfection, se recommandaient de vous auprès de Dieu. Nous avons la même confiance. Priez, et la grâce qui fait les saints descendra sur nous, et un jour, après les combats de cette vie, quand nous aurons achevé notre course, nous ne quitterons cette terre que pour aller au ciel partager votre gloire et ceindre l'éternelle couronne des élus. Ainsi soit-il !

ENTRETIEN SUR LA LAICISATION DU DIMANCHE

Hic domus Dei est et porta cœli.

Samedi dernier, M. F., je recevais la visite de plus en plus rare, quoique toujours enviée, de votre vénérable curé. Il était venu m'inviter à la fête de l'Adoration perpétuelle dans sa paroisse. L'assistance sera peu nombreuse, me disait-il ; malgré cela, il faut que vous adressiez la parole aux personnes qui seront présentes. — Que leur dirai-je, repris-je aussitôt, qui puisse leur être utile, et, s'il se peut, les édifier ? — Vous leur direz, vous les presserez de venir à l'église le dimanche. — Le programme ainsi tracé, je l'avoue, me fit réfléchir. Engager les habitants d'une paroisse à venir à l'église le dimanche, me semblait un peu banal. Combien de prêtres à l'heure présente ne cessent de répéter à leurs paroissiens cette invitation : « Mes Frères, je vous en conjure, sanctifiez le dimanche ! » Le programme d'instruction dicté par votre bon curé était donc un programme universel. C'était aussi, je dois le dire, un cri de détresse sorti spontanément de son cœur paternel et sacerdotal. Partout il est utile d'exhorter les fidèles à sanctifier le dimanche ; peut-être qu'ici, hélas ! cette exhortation revêt le caractère d'une nécessité. Il n'est que trop vrai de dire en ce moment ces paroles : Le dimanche, on ne vient plus à la messe et aux autres offices. Le dimanche n'est pas sanctifié, le dimanche est profané, et, — pourquoi ne pas employer le mot à la mode ? — le dimanche est laïcisé. Si l'on pèse exactement la valeur de cette expression, cela veut dire : le dimanche n'est plus le jour saint, c'est un jour comme les autres. Le dimanche n'est plus à Dieu, il est au diable. Le dimanche n'est plus un jour de repos, c'est le jour

du travail à outrance. Le dimanche n'est plus le jour de la liberté, c'est le jour de l'esclavage. En un mot, le dimanche n'est plus le jour consacré, c'est un jour *laïque*. En regard de ce fait coupable les bras tombent au prêtre, au pasteur des âmes chargé de conduire ses frères au salut. Son cœur est angoissé, les larmes lui montent aux yeux, et la voix meurt sur ses lèvres. Seul, enfermé dans l'enceinte du temple, il ne trouve à dire que cette prière : *Parce, Domine, parce populo tuo !* Seigneur, épargnez votre peuple et ne le châtiez pas comme il le mérite !

Puisqu'il en est ainsi, laissez-moi vous dire, M. F., que cette laïcisation du dimanche est insensée pour trois raisons : 1^o Il vous faut une religion. 2^o Or, sans dimanche, il n'y a pas de religion. 3^o Sans religion ni dimanche, il faut s'attendre à être puni de Dieu.

I

Il vous faut une religion. — Si vous croyez en Dieu, la démonstration est facile. Or, y a-t-il ici quelqu'un de sensé qui osât affirmer de bonne foi qu'il n'y a pas de Dieu ? Jamais je ne vous ferai la suprême injure de le croire. Il est vrai, des charlatans ne reculent pas devant cette insanité ; mais cela rentre dans leur profession. N'est pas athée qui veut, disait Napoléon à son fidèle Bertrand. Et il ajoutait : Ne pas croire en Dieu est le fait des orgueilleux ou des imbéciles. Victor Hugo, le grand poète, qui n'était pas imbécile, s'est fait à lui-même l'honneur de signer son testament par ces mots : *Je crois en Dieu*. Vous n'êtes pas des poètes, mais tous vous pouvez dire hardiment comme lui, au nom du bon sens : *Je crois en Dieu !*

En effet, pour croire en Dieu, que faut-il ? Deux yeux sains dans la tête, et, en plus, quelques grains de bon sens dans le cerveau. Qu'un homme doué de la sorte étudie la création, sans avoir la science des Kepler et des Copernic, il arrivera tout droit au *Credo*. Une nuit d'été, contemplée avec sagesse, suffira pour aboutir à ce résultat. La machine existe, est-il donc si difficile de trouver le mécanicien ? Le mécanicien, c'est Dieu. Tout le monde vous le dira, y compris Pascal, qui ne supportait pas dans un livre de science théologique la preuve de l'existence de Dieu. Ce n'est pas qu'il eût un doute, entendez-le bien ; mais Pascal, comme tous les génies, voyait d'intuition, et il fit sienne cette maxime : *Dieu ne se prouve pas, il s'impose*.

Dieu existe, la création est sa preuve. L'homme fait partie de la Création. Conclusion : Dieu est Père, l'homme est fils. Nous voici au *Pater*, et je ne m'étonne plus que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même nous ait enseigné cette divine prière. L'enfant doit-il respect, soumission, obéissance, culte en un mot, à son père ? Si oui, la religion est née ; si non, l'athéisme a raison. A l'avance je sais votre réponse. Donc la religion est nécessaire à l'homme.

Quelle religion vous faut-il? De deux choses l'une : ou Dieu s'est expliqué sur ce point, ou bien il n'a rien dit. Or il s'est expliqué. Lisez la Bible. Vous n'accuserez pas les curés, comme vous dites, de l'avoir inventée. Le peuple juif tout entier se lèverait comme un seul homme pour vous donner un démenti. Eh bien, demandez-lui sa Bible, à ce peuple juif qui existe sous vos yeux, demandez-lui son livre, le livre par excellence, écrit bien avant J.-C., par conséquent avant le sacerdoce catholique, vous y trouverez l'histoire de votre origine, le texte des commandements de Dieu, et tout ce qui compose la vraie religion, religion enseignée par Dieu lui-même, soit directement, soit au moyen des prophètes, religion complétée plus tard par Jésus-Christ, Fils de Dieu.

Vous connaissez les qualités qui recommandent cette religion. Elle est 1^o d'origine divine. Vous n'avez pas là une de ces religions de fabrication humaine comme le XIX^e siècle en a vu tant éclore, ajoutons aussitôt mourir. D'ailleurs quand il s'agit d'établir les rapports qui doivent exister entre l'homme et Dieu, c'est justice que la parole soit laissée à ce dernier. Qui donc oserait prétendre que Dieu est obligé de subir le cérémonial que l'homme voudra bien lui imposer? Dieu doit être nécessairement l'inventeur de la religion, ou la religion n'existe pas. Tel est l'argument à deux tranchants entre lesquels j'enferme nos libres-penseurs modernes. Au reste, 2^o la religion chrétienne, telle qu'elle existe, *satisfait pleinement à tout ce que l'homme est en droit d'exiger*. Elle est claire, précise, consolante. Que pouvons-nous demander de plus? La clarté existe dans les vérités qu'elle nous donne à croire aussi bien que dans les préceptes de la morale qu'elle enjoint de pratiquer. Que les libres-penseurs apportent leur dogme fait absolument de doute, et leur morale surtout, laquelle ne saurait porter ce nom que par un jeu de mots ironique, et vous verrez la différence! Enfin, 3^o la religion chrétienne est surtout *consolante*. Tout d'abord elle élève et grandit l'homme à la hauteur de sa tâche. Les lâchetés, elle les condamne; les bassesses, elle les méprise; les ignominies, elle les flagelle. Sans égard pour les conditions et les rangs, elle est la même pour tous les sujets de la société. C'est l'égalité dans le crime aussi bien que dans la vertu. Surtout, et c'est là son mérite principal, avoué par ses adversaires eux-mêmes, la religion chrétienne a le don unique de fortifier les âmes les plus attristées, contre les épreuves de cette vie, par la perspective des récompenses de la vie future. Gloire donc à la religion chrétienne! C'est la religion qu'il nous faut à l'exclusion de toutes les autres.

II

Or, la religion chrétienne ne se conçoit pas sans dimanche. C'est là une seconde proposition que je voudrais vous démontrer. Comment procéder? Citer les passages de la sainte Ecriture et ceux des

Pères qui les commentent? J'y renonce, par la simple raison que je ne serais pas compris. La sainte Ecriture, vous ne la connaissez pas; et les Pères encore bien moins. Ayons recours alors à ce qu'on est convenu d'appeler une raison de bon sens. Supposons que quelqu'un d'entre vous soit décidé à faire profession d'athéisme, par quoi, pensez-vous, commencerait-il? La réponse n'est pas difficile à deviner. Vite il renoncerait au dimanche. Il aurait raison; en voici le motif. Le dimanche, c'est le jour de Dieu, jour réservé, non point par les curés, mais par Dieu lui-même. *Tu travailleras pendant six jours de la semaine, est-il dit au livre sacré de la Genèse, et tu te reposeras le septième jour*. Or, s'il ne croit pas en Dieu, qu'a-t-il besoin de ses commandements?... Mais maintenant, je vous dirai à vous : Malheureux, qu'avez-vous fait du jour consacré à Dieu? Ce que vous en avez fait? vous l'avez volé, vous l'avez pris pour vous, vous l'avez, disons le mot, laïcisé. Vous l'avez laïcisé, cela veut dire que vous l'avez profané autant que vous avez pu. Ce jour-là, au lieu de vous reposer, d'assister à la sainte messe qui est le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, vous travaillez aux champs, vous conduisez la charrue, vous voyagez, vous fréquentez les ventes et les lieux de plaisir! Vous allez à la ville, attirés par des fêtes, des concours, des spectacles organisés d'avance par la franc-maçonnerie! Le soir, à votre retour, quelquefois prolongé bien avant dans la nuit, que rapportez-vous, si ce n'est une bourse vide et le remords d'une conscience qui a failli à son devoir?

III

Dès lors, qu'est-il résulté? Je tremble avant de vous le dire, mais il faut que la vérité soit proclamée dans son jour plein et entier. Il en est résulté pour la patrie des châtiments qui ne font peut-être que commencer, pour les familles des fléaux qu'on s'obstine à méconnaître, pour les individus des malédictions qui font trembler. Le peuple qui jadis entendait parler de son âme au moins tous les huit jours, était resté un peuple libre, instruit, éclairé, spirituel même, car il voyait au-delà de ce monde quelque chose qui le grandissait et l'aidait à supporter la vie. Aujourd'hui, le peuple ne vit plus, il dépérit tous les jours sous l'influence délétère des doctrines matérialistes. Il se laisse choir dans la matière, n'estimant plus que ce qui se compte, ce qui se pèse, ce qui a du prix. En un mot, il est matérialisé. Mot tristement vrai, qui résume l'état moral d'un pays que jadis on considérait comme la terre classique des enthousiasmes et de tous les dévouements. Le mal date déjà de loin. Ecoutez ce que disait en 1854 du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris, l'éloquent Père de Ravignan : « L'animal muselé par le Code civil et criminel rugit encore. S'il a brisé la barre, gare au gardien! » Le gardien de la France à cette heure était Napoléon III. Il n'a pas su faire respecter le

dimanche. Aussi voyez comme il a fini. Il ne m'appartient pas de jeter la pierre à l'infortune, mais j'ai le droit de signaler la profanation du dimanche comme une faute nationale.

Sans dimanche, que deviennent les commandements de Dieu? ils sont abolis; ses droits? ils sont proscrits. Pourtant l'homme sait, quand il lui plaît, réclamer l'obéissance à sa propre volonté et le respect de ses droits. Au besoin, il remuerait ciel et terre pour ces derniers. Seuls, les droits de Dieu sont à ses yeux une quantité négligeable, dont on tient le compte que l'on veut. Abominable calcul au bout duquel se présente la ruine et la misère! Aussi je conclus que nous serons punis de Dieu. Que dis-je, *nous serons*? il ne convient pas d'employer le futur, c'est le présent qui s'impose, il faut dire : *Nous sommes* punis de Dieu. Quelle est la punition d'un peuple qui ne sanctifie plus le saint jour du dimanche? Elle est triple, si l'on s'en tient à ce principe que l'homme est puni d'ordinaire par où il a péché. Le dimanche est le jour de Dieu : l'homme a cru devoir le lui prendre; à son tour il sera puni dans sa propriété. Le dimanche doit être sanctifié en vertu d'une loi divine : l'homme a désobéi à cette loi; à son tour, la loi humaine ne rencontrera aux yeux des peuples ni obéissance, ni respect. Le dimanche était, d'après l'institution de Dieu, un jour de famille : l'homme en ayant fait un jour ennemi de la famille, celle-ci sera maudite et n'aura plus aucune joie.

Entendez-vous la voix du socialisme qui gronde et mugit au loin? Pourquoi cette haine montante du pauvre contre le riche, de l'ouvrier contre le patron? Les uns diront : Mais cette haine est naturelle, elle a toujours existé, rien n'est plus facile que de la dompter. J'écoute, mais en même temps je suis tenté de vous dire : Laissez passer la justice de Dieu! L'homme avec la complicité du propriétaire, du patron, du riche, a pris à Dieu son jour qui était sa propriété. Il est juste qu'à son tour la propriété de l'homme ne soit pas respectée. « Nous avons détrôné Dieu, disait un socialiste fameux. Quel est maintenant le crétin, le lâche qui aura peur de cet imbécile qu'on appelle l'homme? » Parole assez juste, qui devrait faire réfléchir tous ceux qui possèdent. On ne vole pas Dieu impunément. Si donc vous lui prenez son bien, qui est le jour réservé à son culte, le communard se chargera bien de le venger.

Autre punition : la désobéissance aux lois, c'est-à-dire l'anarchie. Vous désobéissez à Dieu et vous auriez la prétention que les hommes vous obéissent! Si le gendarme est là, oui; mais il n'est pas toujours là. Et puis alors ce n'est plus de l'obéissance, c'est de l'esclavage, un esclavage qui cherche à rompre ses chaînes. J'admire cet homme qui ne va pas à la messe, qui travaille le dimanche, et qui dit à son fils : J'entends que tu m'obéisses. Si le fils lui répondait : Mon père, vous n'obéissez point à Dieu qui est votre Père, pourquoi voulez-vous que je vous obéisse? que diriez-vous de sa

réponse? Pour moi, je la trouve juste, conforme aux règles d'une bonne logique. On se plaint que l'obéissance s'en va de partout, même de la famille. C'est le résultat de l'athéisme moderne. Puisqu'on a le droit de désobéir à Dieu, on doit aussi avoir le droit de désobéir aux hommes.

Ces punitions dont je vous parle sont publiques et générales. Il en est une particulière que je tiens à vous signaler. Le profanateur du dimanche est souvent malheureux dans ses enfants. Je dis souvent, parce que Dieu n'est pas obligé de punir toujours publiquement le pécheur ici-bas. Il punit quelquefois, parce qu'il faut des exemples. Il ne punit pas chaque fois, parce que sa miséricorde s'y oppose. Il veut que l'homme soit libre jusqu'au bout de sa vie, même de l'outrager, parce que l'éternité est là pour l'exécution de sa justice. Il n'en est pas moins vrai qu'on rencontre parfois des exemples de pères et mères violateurs du dimanche et qui reçoivent la punition de ce crime de leurs propres enfants. Ecoutez celui-ci. Un jeune homme, né d'un père franc-maçon, faisait naguère ses études de médecine à Paris. Il avait été d'ailleurs assez bien élevé et avait fait sa première communion. Mais, chaque année, au retour du collège, il voyait son père et sa mère absents de l'église. Or voici ce qu'il écrivait, il n'y a pas longtemps, à sa mère, veuve depuis quelque temps : « Vivre à Paris, pour un jeune homme, avec 5 ou 6,000 fr., y penses-tu? Tu es assez vieille pour mourir. et me laisser ta fortune. On dit qu'aux Indes c'est plus commode : quand les parents sont trop vieux, on s'en débarrasse, etc. » La pauvre mère reçut ce jour-là un sermon qu'elle n'attendait certes pas de son fils. Aussi elle comprit, et après avoir pleuré comme savent pleurer les cœurs de mères, elle porta la lettre à son curé, en disant : « Je suis punie, j'ai mal élevé mon fils, nous n'avions point de dimanche! »

Obéissez donc, M. F., à l'invitation de votre vénérable pasteur. Son plus grand souhait, c'est de vous voir à l'église le dimanche. Dieu le veut aussi. Par conséquent, obéissez, et prenez, en sortant de cette messe, la résolution énergique de sanctifier le saint jour de dimanche. Ainsi soit-il!

IMPRIMATUR

Lingonis, die 28 octobris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XXX

VERTU DE PRUDENCE

4^o Duplicité et fourberie

Duplicité, fourberie : il semble, mes frères, qu'il suffise de prononcer ces mots devant vous, de vous avoir signalé ce vice, pour vous en inspirer de la répulsion. Vous devancez nos paroles, les condamnations, les anathèmes des Livres saints, tout ce que nous pouvons en dire. Et pourtant, souvenez-vous du personnage cité dans un entretien précédent, auquel on avait élevé une statue, parce qu'il n'avait dit qu'un mensonge dans sa vie. C'était, il est vrai, chez des païens, dans les derniers temps profondément corrompus de la république romaine, à l'époque même où le monde allait avoir pour maître un homme qui, sur le point de mourir, se ferait farder comme dans les coulisses d'un théâtre, et, un miroir à la main, demanderait à ses satellites s'il avait bien joué sa comédie. Mais nos temps, d'où Jésus-Christ, la simplicité chrétienne, la crainte de Dieu sont bannis, nos temps de décadence religieuse effrayante, qui redeviennent païens à grands flots, qui descendent au-dessous même du paganisme, valent-ils mieux que cette époque ? et ne faut-il pas leur appliquer le dire d'un prophète : « *Non est veritas in terra... maledictum et mendacium inundaverunt* (Osée IV, 12) ; il n'y a plus de vérité sur la terre ; le mensonge et les iniquités de langage l'ont inondée ? »

L'homme de Dieu ajoutait : *Propter hoc lugebit terra*. En effet, mes frères, n'est-ce pas le mensonge, la duplicité, fertile en ruses odieuses, la déloyauté cruelle qui a empoisonné dès le commencement et qui empoisonne aujourd'hui le bonheur du genre humain ? Notre première mère a mangé le fruit du mensonge, amer au cœur, *comedit frugem mendacii* (Osée X, 13). Les excuses, les subterfuges trompeurs auxquels ont eu recours les coupables, n'ont fait qu'aggraver leur faute et leur peine. Dès lors l'Eden, jusque-là séjour de délices, est devenu le théâtre de la honte et de la malédiction. Maintenant qu'expulsés du paradis terrestre, leurs descendants héritent de leur châtimement, un des plus fréquents, des plus intimes et des plus cruels chagrins de la vie, n'est-ce pas de se sentir victime des tromperies, de la duplicité, de l'hypocrisie, de la supercherie de ses pareils, de ses concitoyens, de ses collègues, des faux frères qu'on croyait amis et dévoués ? Pleure,

ô jeune homme, en voyant se briser la chaîne de tes espérances, tomber une à une tes illusions, tes confiances naïves, tes repos du cœur, à t'entendre, les mieux assurés ! Et toi, vieillard, je comprends ta douleur taciturne, tes méfiances excessives, quand, le vase des déceptions et des ingratitude paraissant comblé, tu viens d'en subir encore une nouvelle, et d'un côté si inattendu, si cruel !

Un pape illustre, moraliste profond, qui vivait à une époque où beaucoup d'hommes se retiraient dans la solitude et les monastères pour s'y mettre à l'abri de la corruption du siècle, fait une peinture saisissante de la duplicité, des trahisons, de la fourberie, des soi-disant habiletés du monde anathématisé par Jésus-Christ, qu'il oppose à la simplicité chrétienne. Je voudrais, mes frères, pouvoir me rappeler pour votre profit ce que ce pasteur des âmes, cette sentinelle élevée, dit des maximes, des manœuvres, des pratiques, des roueries criminelles en honneur dans le monde, l'analyse pénétrante qu'il en fait. — « La suprême habileté, dit-il, consiste à couvrir ses desseins par des machinations savantes, à se servir de la parole pour déguiser sa pensée. On affirme comme vrai ce qui est faux, et ce qui est vrai on s'ingénie à en démontrer la fausseté. Telle est la science du jour, la science que l'enfant apprend à l'école payante, *hæc a pueris pretio discitur*, dont l'adolescent prend le diplôme, *hæc a juvenibus scitur*. Ceux qui la pratiquent prennent en pitié, méprisent les arriérés, les candides assez simples pour ne pas user de dissimulation, pour parler comme ils pensent, pour appeler vrai ce qui est vrai, faux et odieux ce qui est faux et odieux. Est-il rien de plus sot ? *quid namque stultius mundo videtur* ? Quelle ridicule bonhomie ! Aussi bien, les gens demeurés francs, sincères, véridiques, se voyant ainsi bafoués, sont-ils tout timides, craintifs, et tombent-ils en admiration devant cette duplicité scélérate qu'on décore du nom d'adresse, de savoir faire, de savoir vivre : *dum mentis perversitas urbanitas vocatur*. »

En relisant, mes frères, pour vous dans ce beau passage des Morales de saint Grégoire les expressions du Souverain Pontife : *hæc prudentia a juvenibus scitur*, *hæc a pueris pretio discitur*, je ne pouvais m'empêcher de penser aux écoles sans Dieu, gratuites ou payantes, où l'instruction qui n'est pas préservée, dirigée, contenue par la conscience, la crainte de Dieu et des châtiments de la vie future, doit nécessairement n'avoir dans son application et son exercice d'autre mobile, d'autre moteur que la passion, les instincts dépravés, ou l'intérêt égoïste ; à ces écoles qui par la logique et la force des choses seront des écoles d'habileté, d'adresse immorale, indisciplinée, de savoir-ruser. Et ne produisent-elles pas en effet ces fruits de tromperie savante ? Les scélératesses à l'ordre du jour ne sont-elles pas presque toutes des scélératesses à diplôme et à brevet, des scélératesses industrielles, des roueries ingénieuses, à engrenages compliqués, qui mettent à profit les inven-

tions récentes, des scélératesses savantes enfin, pleines d'artifice, de fourberie, de machiavélisme précoce et écloses tout au sortir de l'école, dans un âge autrefois — quand la science était chrétienne — simple, aimable, naïf, candide : *hæc prudentia usu a juvenibus scitur*.

Depuis le grand pape, nous avons progressé, mes frères, dans l'art de la fraude et du mensonge; et si ce suprême conducteur des âmes reprenait le gouvernail de l'Eglise et du monde, que dirait-il de la comédie humaine dans cette fin de siècle? Sans [avoir] toujours pour exercice et pour but les crimes retentissants dont nous venons de parler et qui sont nécessairement des exceptions, le vice opposé à la franchise et à la simplicité chrétienne ne paraît-il pas à l'heure actuelle un mal endémique, une mode, une honte, une infamie à l'ordre du jour, et dans toutes les classes de la société? Innocence des champs tant vantée par les poètes, bonne foi de nos campagnes, relations confiantes et à portes ouvertes, qu'êtes-vous devenues? Qu'êtes-vous devenues parmi un peuple qui ne va plus à l'Eglise, qui ne se confesse plus, qui a quitté les saintes voies de l'Evangile et de Jésus-Christ pour suivre d'autres docteurs, une autre école, l'école du serpent rusé, de celui qui a été menteur dès le commencement, du père du mensonge.

Inspiré par un pareil maître, par le prince de ce monde ou le prince des comédiens, artiste consommé dans l'art des travestissements, dans l'art de se transformer lui-même en ange de lumière, le monde aujourd'hui est tout entier dans le faux, *totus in maligno positus*, suivant l'expression de la divine Ecriture.

Fausseté et tromperie dans les maximes d'un libéralisme spécieux, retentissant, et qui cache des intentions perfides, des volontés tyranniques, qu'on impose dès qu'on est au pouvoir.

Fausseté dans les appréciations et les jugements qu'on porte, où la vérité est pour le moins très amoindrie, travestie : *diminute sunt veritates*. Ainsi on dira : ce livre est amusant. Ce n'est pas le mot; le mot serait : dangereux. — Cet homme est infiniment aimable. Non, ce n'est pas le mot propre. Changez-le et dites : c'est un homme dont la conversation est souvent scandaleuse. — Cette personne est un peu légère. Ce n'est pas le mot; l'Evangile aurait dit : femme coupable et peut être plus. En moins de cinq minutes, on a trouvé le moyen de faire trois mensonges.

Fausseté et tromperie dans les relations sociales, les témoignages d'amitié dans le langage, qui, suivant l'axiôme d'un diplomate fameux — parjure lui-même de tous les régimes et mensonge incarné — paraît n'avoir été donné à l'homme — et aussi à la femme — que pour déguiser sa pensée. — « Qu'il m'est agréable, Madame, de vous rencontrer ici! depuis longtemps je me souciais à moi-même ce bonheur. Vos belles qualités vous ont gagné toute mon estime, mon admiration. » Et tous les auditeurs d'applaudir à ces louanges et d'y faire surenchère. Mais à peine cette personne

a-t-elle quitté la société, que son panégyriste lui-même et toute l'assistance l'accablent de critiques violentes, haineuses; chacun découvre à l'envi sur le compte de l'absente des laideurs inouïes.

Fausseté et tromperie dans les promesses. Demandez-le aux hommes qui ont été un instant au pouvoir, qui ont eu de l'argent, des places ou des honneurs à distribuer. Demandez-leur de quelle ingratitude on les a payés, après leur avoir voué en face une reconnaissance éternelle, après leur avoir juré à genoux de leur donner son sang et sa vie. Demandez-leur de quelle monnaie on les paie maintenant qu'un autre soleil se lève.

Fausseté dans les sentiments — je ne dirai pas de la piété, de la dévotion : c'était bon pour le temps passé, et cette hypocrisie était du moins un hommage rendu à la vertu, — mais fausseté et mise en scène d'une irréligion, d'un athéisme, d'une libre-pensée qu'on n'a pas dans le cœur, mais qu'on professe parce que l'irréligion est aujourd'hui de bon ton dans un certain monde, que tel est l'exemple venu d'en haut, et que c'est par là qu'on obtient de l'avancement.

Fausseté dans les condoléances. Cet individu qui vous témoigne la plus touchante compassion pour le malheur qui vous est arrivé, en est lui-même l'auteur et travaille à l'aggraver, à le rendre irréparable, pour s'élever à vos dépens : *in ore suo pacem cum amico suo loquitur, et occulte ponit ei insidias* (Jérém. 9).

Fausseté et tromperie dans les professions de foi politiques, pour duper, en la servant suivant ses goûts, ses plus bas instincts, une majorité imbécile, et, à force de flatteries, capter ses suffrages.

Fausseté et tromperie dans les journaux — cet engin formidable pour la cause de Dieu ou pour la cause du démon — où le même écrivain à gage chante le blanc et le noir suivant les préférences de celui qui le paye; dans les journaux dont l'abonné désapprouve en secret les infamies et les sacrilèges, mais qu'il reçoit et qu'il étale — pauvre fonctionnaire attaché à la glèbe — pour s'éviter des ennuis et ne pas perdre sa place.

Fausseté — est-il nécessaire de le dire? — et tromperie en affaires. Il n'y a plus de probité, dit-on, un enfant trompera son père, des frères se tromperont entre eux. Celui qui vend va mentir et celui qui achète répond par un mensonge. Aux forbans qui jadis dévastaient les mers ont succédé sur terre, sous des noms multiples, les corsaires de la finance, qui font encore plus de captifs et de victimes.

N'est-il donc pas vrai, mes frères, que le mensonge nous envahit de toutes parts à mesure que la religion et les vertus, filles de l'Evangile, nous font défaut? Je cherche une portion du saint héritage de la vérité, de la divine franchise, qu'il ait laissée intacte, et je ne la trouve pas. A l'exemple des Gabaonites qui pour tromper Josué se présentèrent à lui dans un accoutrement où chausses, vêtements, havresacs, pain du voyage, tout était

supercherie, chez certains de nos modernes, de la plante des pieds au sommet de la tête, rien n'est exempt de fausseté. Je n'ose dire tout ce qui est apprêt trompeur, tout ce qui est dénaturé, emprunté, machinisme, chef d'œuvre de fraude. Les criminels autrefois devaient avaler leur propre condamnation, et nous, nous sommes obligés de manger et de boire le mensonge et le péché d'autrui. Il nous entre par tous les sens. Nous nous l'assimilons, nous en portons les livrées, il est devenu notre nourriture et notre vêtement. Toutefois je ne vous ferais pas un crime du vêtement, si l'habit seul et sa couleur, si les bijoux seulement, mesdames, que vous portez, étaient mensonge et trompe l'œil. Mais voici que ces dehors ne sont qu'une image du dedans. Dans les hommes et dans les choses, tout est frelaté. Les âmes, elles aussi, sont atteintes, sont sophistiquées. Ces artifices externes paraissent n'être qu'un reflet, qu'une enseigne de la fausseté des cœurs et des sentiments. Si la ruse est trop souvent un signe de faiblesse, il faut donc voir là une preuve lamentable de l'affaiblissement, des caractères, ou bien du défaut des convictions, qui fait qu'on affirme avec la même assurance les contraires suivant ses intérêts; ou bien encore une preuve des laideurs, des ignominies secrètes, qu'on cherche à couvrir par tous ces plâtrages et ces subterfuges. Si j'osais me servir d'un mot d'invention moderne, trop vulgaire, qui caractérise bien notre temps, je dirais — j'en demande pardon à la chaire chrétienne — que les âmes et les caractères sont aussi au procédé *ruolz*, et le métal ainsi fardé, doublé — puisque nous parlons de duplicité — n'est pas du fer, mais je ne sais quel composé malléable à l'excès, flexible, dangereux, vénéneux. Comme elles sont bien dites pour notre temps les paroles du prophète Isaïe : « Nous nous appuyons sur le mensonge et nous n'attendons rien que de lui seul, *posuimus mendacium spem nostram, et mendacio protecti sumus!* (28, 15.) N'est-il pas vrai que parmi nous la fourberie fait prime ? A elle le succès, l'avancement ; aux comédiens les plus retors la fortune, les dignités, les honneurs, le gouvernement, tandis que le vrai mérite, la vérité, la sincérité demeure humiliée, vaincue !

Mais c'est trop prolonger cette peinture de mœurs. Le procès de la fourberie est suffisamment instruit, quoique je sois loin d'avoir seulement énuméré ses méfaits, ses infamies, ses manifestations multiples, auxquelles, sans doute, mes frères, vous pourriez ajouter bien d'autres traits pris dans votre expérience, hélas ! peut-être dans vos blessures. Que vous dirais-je maintenant pour vous fortifier dans le dégoût, dans le mépris, dans l'horreur que vous avez de ce vice ? Un seul mot, à savoir : *occidit*, qu'il tue ; *os quod mentitur occipit animam* (Sup. n. 11). La duplicité tue, elle cause une triple mort.

1^o Elle tue l'âme, devant Dieu, puisqu'elle est la transgression d'un de ses commandements les plus formels. Il est défendu de mentir, même pour

sauver sa vie. Rien n'est plus contraire que le mensonge à l'ordre de la Providence qui nous a donné le signe pour la chose signifiée, la parole pour exprimer notre pensée, et non pour produire cette monstruosité de deux cœurs dans le même individu : *in corde et corde locuti sunt*¹. Dieu est vérité comme il est justice, et il déteste la bouche à deux langues : *os bilingue detestor* (Eccl. 27, 23). Les menteurs sont en abomination devant Lui (Prov. 12, 22). Souvenez-vous avec quelle véhémence Notre-Seigneur s'élève contre les Pharisiens dont la caractéristique était cette duplicité, cette fourberie dont nous parlons, les appelant fils du démon, l'éternel menteur. Dans l'ancien Testament, le blasphémateur est traîné hors du camp et lapidé ; dans le nouveau Ananie et Saphire, pour leur langage et leur détournement frauduleux, sont frappés d'une mort plus prompte et plus effrayante encore. Saint Paul met sur la même ligne les avarés, les voleurs, les adultères, et les exclut également du royaume des cieux.

2^o La duplicité cause une autre ruine, *occidit* ; elle tue ce que nous avons de plus précieux chez nos semblables : *leur estime et leur amitié*. — *Leur estime*. Vous avez beau ruser ; d'autres, dans la galerie des auditeurs ou des spectateurs, sont aussi rusés que vous. Ne pas l'avoir prévu, c'est de votre part une sottise et orgueilleuse prétention. Aussi bien, avec le temps, les plus simples sont arrivés — à leurs dépens peut-être — mais enfin sont arrivés à démêler, à percer vos petites manœuvres, vos misérables stratagèmes. Ils ont vu, ils savent ce que recouvrent vos politesses, vos générosités, vos empressements affectés, vos paroles mielleuses. Au village, dans la petite ville, on se connaît bien. Le piège est éventé ; quoique vous disiez et quoique vous fassiez, on vous tient en suspicion. Vous voilà profondément méprisé. Vous ne vous en relèverez pas : *qui nititur mendaciis, hic pascit ventos* (Prov. x, 4). — *Leur amitié*. Oui, la fourberie consomme inévitablement — et c'est un de ses plus cruels forfaits — cette nouvelle ruine : elle tue l'amitié. A une tendre, à une vive affection, elle fait succéder une haine d'autant plus profonde que la tendresse trahie était plus grande. Une des victimes de cette duplicité traîtresse est venue à moi ; elle m'en a fait la confidence. « Je croyais, me disait-elle, à ses témoignages, à son désintéressement, à ses belles promesses, à sa vertu ; et c'est un homme tout de surface, de vernis ; ce n'est qu'un fourbe, un vulgaire comédien. Sous ces démonstrations il cache les sentiments les plus étroits, les plus égoïstes. Je croyais tenir de l'argent, et ce n'est qu'un plomb vil. Je croyais à la sincérité, et c'est le mensonge raffiné. J'ai donné mon amitié, mon cœur à un exploiteur qui m'a trompé, dupé. Je me suis appuyé sur un roseau qui m'a percé la main ! » Le cœur aussi

¹ In corde et corde locuti sunt mala. Quid est in corde et corde, nisi duplici corde ? (saint Augustin de *Mendacio*.)

était percé, blessé; car en faisant cette confidence, il saignait, il pleurait comme en suivant un cerueil. Une sainte chose en effet était morte en lui : l'amitié, la douce amitié qui vit de sincérité. — Infâmes hypocrites, dont la place est sur les tréteaux, comment voulez-vous qu'on vous aime, qu'on conserve pour vous quelque attachement, puisque vous mêmes vous nous traitez en ennemis, vous employez à notre égard des ruses, des duplicités qui sont une machine de guerre ?

3^e Enfin, mes frères, la fourberie tue *son propre auteur : occidit animam*. Elle lui ôte à ses propres yeux toute estime personnelle, toute paix intérieure, toute gloire de la conscience honnête. Considérez la démarche du fourbe, sa contenance mal assurée, son regard fuyant, ses yeux pleins d'une eau trouble dans laquelle paraissent en l'agitant se cacher des serpents. Il est embarrassé de ces miroirs de l'âme; il craint qu'ils n'en révèlent les fonds et les bas-fonds honteux. Enfin son mensonge, sa trahison pèse sur lui comme une infamie, comme une mort : elle a détruit en lui toute vie morale, toute fierté, toute dignité humaine : *occidit*.

Mes frères, ne rusez donc pas : tout menteur se flétrit, s'avilit, se dégrade lui-même. Ne rusez donc pas : les hommes sont plus clairvoyants que vous ne pensez; et quand vous croyez en faire des dupes et qu'ils paraissent l'être, déjà ils ont pénétré votre jeu et vous avez perdu leur confiance.

Ne rusez jamais : souvent une seule fourberie, un seul mensonge devenu grave par le concours de circonstances inattendues, peut vous perdre dans la réputation du public et vous marquer d'une tache indélébile.

Ne rusez pas, lors même que vous habiteriez le pays des fourbes et des menteurs; rangez-vous parmi la troupe d'élite des francs, des véridiques, qui ont le droit de marcher le front haut, et auxquels le psalmiste promet d'habiter sur la sainte montagne.

Ne rusez pas : la duplicité est une sorte de péché contre le saint Esprit qu'on ne pardonne jamais.

Ne rusez pas : lors même que vous pourriez pendant un temps en imposer aux hommes, vous ne tromperiez pas impunément le Dieu qui sonde les reins et les cœurs. Un jour viendra qui mettra à bas les masques et à nu toute hypocrisie. *Nihil est opertum quod non revelabitur et occultum quod non scietur*.

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

QU'IL FAUT ÊTRE CONTENT DE SON SORT

« Celui qui est content de son sort est heureux, » dit un vieux proverbe. C'est bien vrai; pourquoi

y a-t-il si peu de gens heureux sur la terre ? parce qu'il y en a très peu qui soient satisfaits de leur sort. Celui-ci est né riche ou l'est devenu, mais il voudrait l'être plus encore, il ambitionne une haute position qui le place en évidence et lui procure des honneurs. Celui-là est arrivé à une situation honorable, brillante, mais il vise plus haut, il intrigue, il multiplie les démarches, l'ambition ne lui laisse pas de repos et l'empêche de jouir de ce qu'il a acquis. Tel est dans une position médiocre, dans une condition obscure, qui rêve de parvenir, qui se déplaît dans son état et cherche à en sortir. Tel autre à qui ses parents n'ont laissé que la pauvreté ou une situation voisine de la pauvreté, maudit son sort et jette un œil d'envie ou de haine sur son voisin plus prospère ou plus fortuné que lui. Combien qui murmurent contre les épreuves ou les accidents permis par la bonne Providence, qui déplorent un deuil irréparable, une maladie, une infirmité, qui se plaignent de quelque chose ! Si l'on pouvait lire dans leur cœur, on verrait qu'ils souffrent, qu'ils ne se plaisent point où ils sont ni comme ils sont. Il leur semble qu'ils ne sont pas à leur place, qu'ils étaient faits pour autre chose. Ils vivent dans un malaise perpétuel; continuellement ils ont sur le cœur un poids, un souci, une inquiétude, quelque chose enfin qui les tourmente et chasse loin d'eux la tranquillité et le contentement. Comment seraient-ils heureux ?

Plus d'un parmi nous se reconnaîtra peut-être sous ces traits et sera forcé d'avouer qu'il éprouve au fond de l'âme ce mécontentement vague, que sa condition lui pèse, que mille sollicitudes éloignent de lui la paix du cœur et, avec elle, le bonheur. Essayons de remédier à cette disposition aussi fâcheuse que peu chrétienne, et d'indiquer le moyen d'acquiescer ce contentement qui fait le bonheur ici-bas.

Si nous étions plus chrétiens, si nous avions l'habitude de juger les choses à la lumière de l'évangile et selon les règles de notre foi, serions-nous ainsi mécontents de notre sort ? Avons-nous donc oublié que rien n'arrive que par ordre ou par permission de Dieu ? que sa divine Providence arrange tout, dispose tout, hommes et choses, selon ses vues ? que, par conséquent, si notre naissance, les événements, les circonstances nous ont placés dans une condition inférieure, obscure, effacée, subordonnée, c'est que Dieu nous veut là, que notre place est là et non ailleurs ? Et si Dieu nous veut là, s'il nous a destinés à une position pauvre, laborieuse, c'est dans notre intérêt, c'est pour notre bien, j'ajouterai pour notre bonheur. Ne sait-il pas mieux que nous ce qui nous convient, où il faut que nous soyons ? Comment se fait-il donc alors que nous qui, chaque jour, l'appelons « Notre Père, » qui lui disons : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme elle l'est dans le ciel ; » comment se fait-il que nous murmurions en même temps contre ce Père et contre sa volonté sainte ?

¹ Nous donnons dans le présent numéro deux *Lectures*, n'ayant pu en insérer, faute de place, dans les deux précédents.

Ce n'est pas ainsi que doit agir un cœur chrétien. Sachant bien que c'est Dieu qui a créé les inégalités de condition, de fortune, de santé, le chrétien remercie et baise en la bénissant la main qui lui a dispensé ce qu'il possède. Riche, heureux, prospère, il rend grâce au Seigneur de sa fortune et de sa prospérité. Pauvre, déshérité des biens de la terre, de la santé, il loue encore le Seigneur qui est le maître. Tombé de haut, trahi dans ses espérances, ruiné par l'adversité, il redit en pleurant la parole soumise et résignée du saint homme Job : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté, que son saint nom soit béni ! »

Nous ne voulons pas dire qu'il faille rester dans l'indifférence en ce qui concerne nos intérêts temporels. Nous ne condamnons pas non plus les efforts de celui qui veut améliorer sa position ou celle de ses enfants, loin de là ; ce que nous attaquons, c'est cette fièvre d'ambition si commune de nos jours, qui rend le cœur inquiet, trouble l'âme et l'empêche de jouir du repos, qu'on nous passe le mot, qui empoisonne la vie et en écarte le bonheur. Ce que nous recommandons, c'est le contentement résigné de la part que Dieu nous a faite, par la pensée qu'il nous veut ainsi. Et voilà comment la foi contribue à nous rendre heureux en nous aidant à être contents de notre sort.

Une dernière pensée de foi nous procurera ce contentement. Sachons-le bien, ce sort que Dieu nous a fait, ce rang où il nous a placés, sont les plus avantageux pour notre salut éternel. Au ciel nous le comprendrons ; nous verrons que si Dieu nous avait exaucés, s'il nous avait accordé la position rêvée, la fortune et les richesses tant convoitées, nous nous serions peut-être perdus, damnés. Combien qui murmurent, béniront le Seigneur de les avoir fait naître petits, obscurs, pauvres ! N'en est-ce pas assez pour nous arracher cette parole : « Mon Dieu, oui, je veux rester où vous voulez et comme vous le voulez ; que votre volonté se fasse et non la mienne ! »

Mais quand nous n'aurions point les pensées surnaturelles pour nous inspirer de tels sentiments, la simple raison ne suffirait-elle pas ? A quoi donc aboutissent les soucis, les désirs, les menées, les inquiètes sollicitudes de celui qui est mécontent de son sort ? Son ambition n'est jamais satisfaite ; s'il réussit, elle lui crie : « Plus haut ! plus haut encore ! » Celui qui ne sait pas se résigner, accepter sa position, passe une vie de souffrances ; il ne sort d'une peine que pour tomber dans une autre, il est très malheureux. Et comme ses ambitions déçues n'aboutissent à rien, il en est pour ses peines ; ses murmures, ses blasphèmes même sont impuissants à changer son état d'une ligne, ils ne le font pas avancer d'un pas. Comme il souffre ce pauvre cœur, et bien inutilement !

« Il faut se contenter de sa position et en tirer tout l'avantage possible, disent les anciens moralistes. Il n'y a pas de condition si dure où un

homme raisonnable ne trouve quelque consolation. On est riche quand on se contente de ce qu'on a. Si vous avez le nécessaire, sachez en être content. Les palais, les domaines, les monceaux d'argent ou d'or ne guérissent ni les fièvres du corps, ni celles de l'âme. »

Le chrétien a des vues plus élevées, il raisonne plus juste encore, il ajoute : « Il faut d'autant mieux se contenter de sa position que, plus elle est humble et cachée, plus aisément elle mène au ciel ; plus elle est dure, plus elle est un chemin facile et sûr. Qu'importent les palais, les domaines, l'or et l'argent, qu'importe même la santé, pourvu qu'on gagne le ciel ! » Quand on nous parle des choses de la terre, des conditions, des diverses situations de fortune, nous devrions, pour les apprécier, nous servir de la seule règle des saints : *Quid hoc ad æternitatem ?* A quoi cela sert-il pour l'éternité ? Est-ce ainsi que nous agissons ?

Ce contentement dans notre sort, outre qu'il est une voie sûre vers le ciel, nous donne aussi le bonheur ici-bas. Car enfin le bonheur est relatif ; celui qui se plaît dans sa situation est heureux, jugeons-en par nous-mêmes. Et puis, si nous voulons être heureux, il y a encore un dernier moyen, c'est de regarder au-dessous de nous. Trop souvent nous portons nos pensées et nos aspirations au-dessus. Nous avons tort. Regardons au-dessous, nous en verrons un grand nombre plus mal servis que nous, dont le sort est moins bien partagé, et, au lieu de murmurer et de nous plaindre, nous bénirons Dieu de nous avoir mieux traités que d'autres qui n'avaient pas moins mérité.

Un chasseur égaré dans les montagnes fut sauvé par un jeune berger. « Tu m'as conservé la vie, viens avec moi à la ville, dit le chasseur, je suis riche, tu habiteras une splendide maison au lieu d'une misérable chaumière. — Non, répondit le berger, je ne quitterai pas mon père et ma mère, ils sont pauvres, mais je les aime bien ; notre maison est rustique, mais on y est heureux. — Tu ne sais pas ce que tu refuses, poursuivit le chasseur : à la ville je te ferai apprendre les lettres et les sciences ; au théâtre et dans nos salons tu entendras d'habiles musiciens, tu assisteras à des fêtes magnifiques. — Non, répliqua l'enfant, à l'école et au catéchisme on m'instruit de tout ce qui m'est utile ; on m'y apprend surtout à craindre et à servir Dieu, à honorer mes parents, à pratiquer la vertu et à fuir le vice, qu'ai-je besoin d'autre chose ? — Prends du moins ces pièces d'or, elles te prouveront ma reconnaissance. — Nous sommes pauvres, mais nous ne manquons de rien ; si j'acceptais, je vous aurais vendu le service que j'ai pu vous rendre, ma mère me blâmerait, elle m'a toujours dit que nous devons obliger ceux qui sont dans la peine et que nous devons le faire sans intérêt. »

Elle fut noble et sensée la conduite de cet enfant. Heureux chez ses parents, avec son troupeau, que fût-il devenu dans les villes, au milieu

du grand monde? Pour nous, par raison et par esprit de foi, contentons-nous de la position où la bonne Providence nous a mis; au lieu de murmurer, bénissons les desseins du Seigneur; nous agirons chrétiennement et nous aurons trouvé le secret d'être heureux.

NOUS SOMMES TOUS APPELÉS A LA PERFECTION

C'est une erreur assez commune de croire que ceux-là seuls sont obligés de tendre à la perfection, qui vivent dans les couvents ou se sont consacrés à Dieu. Combien de chrétiens estiment que par là-même qu'ils doivent rester dans le monde, le bon Dieu exige peu de chose d'eux : être honnêtes, avec une teinte de cette religion qu'on nomme religion « à gros grain », et voilà tout! Peut-être nous-mêmes avons-nous la conviction d'en faire assez en évitant les grosses fautes et en accomplissant nos devoirs essentiels.

Pourtant ce n'est pas seulement aux apôtres, aux prêtres, aux religieux et aux religieuses que Notre-Seigneur a dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Il s'adressait à tous ceux qui voudraient être ses disciples, à ceux qui vivraient au milieu du monde aussi bien qu'aux âmes d'élite qui se retireraient à l'abri d'un cloître. Jésus-Christ n'a pas fait d'exception, nous n'avons pas le droit d'en établir une. Voyons seulement ce qu'il nous demande par cette perfection, et comment nous pouvons la réaliser.

En nous imposant l'obligation d'être « parfaits comme notre Père céleste, » il est évident que Notre-Seigneur n'a pas entendu exiger que nous arrivions à égaler la perfection divine : une telle perfection est impossible, plus impossible qu'à l'homme d'atteindre au firmament, à la goutte d'eau de remplir l'Océan. Non, ce que Jésus-Christ nous demande, c'est de prendre la perfection divine pour modèle et, par les efforts de toute notre vie, de tendre vers elle en avançant dans la vertu sans nous arrêter jamais. C'est comme s'il nous avait dit : Ne vous croyez jamais assez parfaits, travaillez sans cesse à le devenir davantage; le modèle est si beau que vous n'avez pas à craindre de l'imiter jamais, du moins essayez d'en approcher le plus possible.

Tous les chrétiens sont donc appelés à la perfection, mais tous ne sont pas appelés à la même perfection, ni de la même manière; chacun l'est d'une manière conforme à son état. C'est la bonne Providence qui nous distribue nos rôles ici-bas, c'est elle qui nous a assigné la place que nous occupons dans le monde. Dieu, en nous faisant naître dans telle ou telle position, au sein de telle ou telle famille, avait ses vues sur nous; il nous a destinés à contribuer, en ce qui nous concerne, à la réalisation de ses plans. D'où il suit que la perfection consiste, pour nous, dans l'accomplisse-

ment de la volonté de Dieu, à la place où il nous a mis. Nous serons parfaits si nous remplissons notre rôle le mieux possible.

Ecoutez cette comparaison : Dieu, en créant la terre, ordonna aux plantes de porter des fruits, chacune selon son espèce, et ces espèces sont variées à l'infini. De même, nos âmes ont toutes l'obligation de produire des fruits de sainteté, mais chacune suivant son espèce, c'est-à-dire suivant l'état où la Providence l'a placée. Chaque condition a ses devoirs, ses obligations, elle a aussi des moyens de sanctification qui lui sont propres. Bornons-nous à ceux de notre état et ne désirons point porter des fruits qui ne sont pas de notre espèce, car alors nous n'accomplirions point la volonté de Dieu, nous nous éloignerions de notre perfection.

Vous obéirez donc à la recommandation du bon Maître, « d'être parfaits comme votre Père céleste », si, avec bonne volonté et sans découragement, vous vous efforcez d'avancer de plus en plus dans les vertus particulières à votre état et de remplir de votre mieux, fidèlement, les devoirs attachés à votre condition. Personne n'a le droit de dire : « La perfection ne m'est pas possible dans ma situation; » car il y a eu des saints dans toutes les positions, dans toutes les conditions, à tous les âges, de tous les sexes. En quoi, pour beaucoup d'entre eux, a consisté la sainteté? dans la perfection qu'ils ont mise à remplir les devoirs de leur état, à pratiquer les vertus de leur condition. Combien de saints très grands devant le bon Dieu qui n'ont rien fait de grand pour lui! Combien dont la vie a été obscure et cachée, dont les actions n'ont eu ni brillant, ni éclat, dont le monde n'a point parlé! Ils sont dix fois plus nombreux que les autres. Quels saints, pensez-vous, ont été plus parfaits que la sainte Vierge et saint Joseph? et pourtant quelle vie fut jamais plus simple, plus inconnue, moins bruyante? L'Evangile lui-même n'a rien voulu nous en dire, sans doute pour nous apprendre que les vertus cachées ne sont pas les moins parfaites ni les moins agréables au Seigneur. Un pauvre charpentier gagnant son pain à la sueur de son front, une humble jeune fille, travaillant, elle aussi, pour vivre, voilà ceux que Dieu a choisis pour la plus sublime charge qu'on puisse rêver. Du premier, il fait son père adoptif; de la Vierge, sa mère et la protectrice du genre humain! Ils n'ont pas fait un miracle pendant leur vie, mais quelles vertus parfaites! Quelle humilité! quelle charité! quelle foi! quelle pureté!

Peut-il y avoir une preuve plus éclatante que la perfection chrétienne est possible dans tous les états et dans toutes les conditions? Quand serons-nous convaincus de cette vérité? Quand donc nous dirons-nous une bonne fois : Le bon Dieu me demande d'être parfait; qu'est-ce que je fais pour le devenir? J'ai pourtant à ma disposition des grâces spéciales, particulières à l'emploi que j'occupe. Que je fasse le premier pas et Dieu me tendra la

main pour m'aider à faire le second. Je connais les devoirs de mon état, je sais les vertus qu'il réclame, allons, je me mets à l'œuvre ! J'aurai beaucoup à faire, je suis si loin de la perfection, mais, avec la grâce de Dieu, je m'en rapprocherai chaque jour.

Oh ! bénie l'âme qui met généreusement la main à la charrue ! le ciel l'encourage, les secours ne lui manqueront point. Pères et mères de famille, à vous de prendre l'initiative. La perfection, pour vous, consiste à élever chrétiennement vos enfants, à leur donner en tout et partout le bon exemple : exemple de la prière, de la charité chrétienne, de l'obéissance aux lois de Dieu et de son Eglise. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait !

Epoux chrétiens, la perfection à laquelle vous devez tendre est de vous aimer, de vous supporter l'un l'autre, de vous entr'aider, de vous édifier, en un mot, de vous rendre meilleurs et heureux. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait !

Jeunes gens, jeunes personnes, votre perfection à vous est d'être des enfants obéissants, soumis, respectueux, dévoués ; de faire l'honneur de vos familles en restant honnêtes, chastes, pieux, bons, vertueux. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait !

Qui que nous soyons, dans quelque condition que nous nous trouvions, nous devons chercher à devenir parfaits, à pratiquer de notre mieux les vertus chrétiennes, surtout la charité, l'humilité, la chasteté, la justice. Soyons parfaits comme notre Père céleste est parfait !

Gardons-nous de juger de notre perfection par nos pratiques extérieures ou par la multiplicité, la durée de nos exercices de piété. Jugeons-en par notre exactitude à remplir nos devoirs, par la conformité de notre volonté à celle de Dieu, par notre intention, enfin, par l'esprit de charité qui animera nos œuvres.

« Faites bien tout ce qui est bien, » dit la sainte Ecriture. Oui, voilà le signe auquel vous reconnaîtrez que vous avancez dans le chemin de la perfection. Faites bien, chacun dans votre état, les choses les plus fréquentes et les plus ordinaires. Ainsi, sans faire plus ni autre chose que ce que vous faites tous les jours, mais en y apportant tout votre soin, en vous corrigeant, à chaque moment, des légèretés, des imperfections qui accompagnent si souvent vos actions, en vous appliquant à les faire toujours de mieux en mieux, vous accomplirez, autant qu'il est possible à la faiblesse humaine, ce précepte de Jésus-Christ : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ! »

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

PREMIÈRE PARTIE

Symbole

1^{er} article du Symbole

10

Providence

— *Que dit-on d'un père qui s'occupe de sa famille, prévoit ses besoins et y pourvoit ?*

— On dit qu'il est la providence de sa famille.

— *Que dit-on du riche qui s'occupe du pauvre pour connaître sa misère et la soulager ?*

— On dit qu'il est la providence du pauvre.

— *Dieu s'occupe-t-il de ses créatures ?*

— Oui.

— *En prend-il soin ?*

— Oui.

— *Les gouverne-t-il ?*

— Oui.

— *Que doit-on dire de Dieu ?*

— Qu'il est la providence de ses créatures.

a

Existence de la Providence

— *Pourriez-vous me citer quelques textes de la sainte Ecriture relatifs à la providence divine ?*

— Rien de plus facile, car cette grande vérité est enseignée bien souvent dans les livres saints. Voici quelques paroles de ces livres divinement inspirés :

« C'est votre providence divine, Seigneur, qui gouverne le monde. » (Sag., xix, 3.)

« L'homme prépare son âme, et Dieu gouverne sa langue ; l'homme dispose ses voies, mais Dieu dirige ses pas. » (Prov. xvi, 19.)

« Le Seigneur a l'œil de son amour ouvert sur le juste, et son oreille écoute sa prière. » (Ps. vi, 6.)

« Ne vous inquiétez pas des choses de la vie et abandonnez-vous à votre Père céleste... Il sait tout ce dont vous avez besoin. » (Mat., vi, 24-32.)

On n'en finirait pas si l'on voulait tout citer.

— *Les docteurs de l'Eglise et les philosophes chrétiens nous parlent-ils de la providence divine ?*

— Leurs écrits sont remplis de pages où ils célèbrent cette bonne et douce providence.

— *Citez-moi quelques-unes de leurs paroles ?*

— Tertullien a dit :

« Nul n'est Père comme Dieu. »

Bossuet a dit :

« Le long enchainement des causes qui font ou défont les empires dépend des ordres de la divine providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes. »

A son tour, saint Cyprien avait dit :

« C'est la puissance de Dieu qui gouverne tout, c'est sa sagesse qui dispose de tout. »

— Mais les philosophes païens ne connaissent peut-être pas cette touchante vérité de la divine providence ?

— Ils la connaissent si bien que l'un d'eux, Aristote, a écrit ces paroles frappantes :

« Dieu est au monde ce que le pilote est au navire, le conducteur à un char, le maître de chant à un chœur, la loi à la cité, le général à une armée. »

— Est-ce que les incrédules eux-mêmes connaîtraient cette vérité ?

— Oui, et Jean-Jacques Rousseau a écrit cette phrase célèbre :

« Toutes les subtilités de la métaphysique ne me font pas douter un seul instant de l'immortalité de l'âme et d'une providence bienfaisante. Je la sens, je la crois, je la veux, je l'espère, je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir. »

— Cette vérité de la providence est donc bien claire et évidente pour que les incrédules eux-mêmes la proclament ?

— Elle est claire et évidente comme le jour.

— Qu'est-ce que nous montre l'étude de l'histoire ?

— Elle nous montre l'action continue de la divine providence gouvernant toutes choses.

— Que nous enseigne le spectacle de la nature ?

— Il nous enseigne que, si le monde a été créé par un acte de la puissance divine, il est maintenant conservé par un acte non interrompu de la providence divine.

— Que nous dit, à son tour, le simple bon sens ?

— Le simple bon sens nous dit :

« Par là même que Dieu est infiniment sage, il doit s'occuper de ses créatures et leur procurer les moyens nécessaires pour arriver à leurs fins.

« Par là même que Dieu est bon, il ne peut pas abandonner au hasard ces créatures qu'il aime.

« Par là même que Dieu est juste, qu'il commande la vertu et défend le crime, il ne peut s'empêcher de punir celui-ci et de récompenser celle-là. »

— Que faudrait-il penser de celui qui nierait la providence divine ?

— Que c'est un insensé et un malheureux blasphémateur ; car nier la providence divine, c'est jeter à Dieu l'injure la plus sanglante.

b

Action de la divine Providence

— Que fait la divine providence ?

— Trois choses.

— Lesquelles ?

— Elle conserve les créatures ;

Elle pourvoit à leurs besoins ;

Elle les gouverne.

..

— Le monde a-t-il pu se créer tout seul ?

— Comment aurait-il pu alors qu'il n'existait pas !

— Pourrait-il se conserver tout seul ?

— Pas plus qu'il n'aurait pu se créer.

— Qui donc le conserve ?

— L'action non interrompue de Dieu qui s'occupe de son œuvre et veut la maintenir.

— Et si Dieu cessait de garder le monde ?

— Il rentrerait dans le néant, comme la terre rentre dans les ténèbres quand le soleil cesse de l'éclairer.

— Qui donc vous garde ?

— Dieu.

— Qui conserve votre santé ?

— Dieu.

— Et si Dieu cessait de vous garder ?

— Aussitôt je retomberais dans le néant.

— Que devez-vous à Dieu pour ce grand bienfait ?

— Une vive reconnaissance que je lui témoignerai en employant ma vie à l'aimer et à le faire connaître et aimer.

..

— Les créatures de Dieu sont-elles nombreuses ?

— Elle se comptent par milliards.

— Dieu ne les oublie-t-il pas ?

— Bien loin de là ! comme un bon et tendre père, il veille sur elles toutes et pourvoit à tous leurs besoins.

— Les oiseaux du ciel travaillent-ils ?

— Non.

— Sèment-ils ?

— Non.

— Amassent-ils dans leurs greniers ?

— Non.

— Qui donc les nourrit ?

— Notre Père céleste.

— Quel est, à votre avis, l'une de nos plus belles fleurs ?

— Le lis.

— Est-ce que le lis des champs travaille ?

— Nullement.

— Est-ce qu'il file ?

— Point du tout.

— Et cependant n'est-il pas bien vêtu ?

— Il est mieux vêtu que Salomon dans toute sa gloire.

— D'où lui vient donc cette magnifique parure ?

— De notre Père céleste.

— Ce Dieu infiniment bon s'occupe donc de toutes ses créatures, depuis l'insecte invisible à l'œil nu jusqu'au lion, roi des animaux ; depuis l'humble grain de poussière jusqu'au brillant soleil ?

— Oui.

Aux petits des oiseaux il donne la pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

— N'y a-t-il pas une créature dont Dieu prend un soin tout particulier ?

— Oui.

— Laquelle ?

— L'homme.

— *Que nous dit Notre-Seigneur ?*

— Il nous dit :

« Ne soyez pas inquiets sur votre nourriture et sur votre vêtement.

« Votre Père céleste nourrit les petits oiseaux du ciel et il habille magnifiquement la fleur des champs.

« N'êtes-vous pas d'un plus grand prix qu'eux, et votre Père céleste ne connaît-il pas tous vos besoins ?

« Cessez donc de vous inquiéter et de dire comme les païens : que mangerons-nous ? que boirons-nous ? de quoi nous vêtirons-nous ?

« Mais cherchez tout d'abord le règne de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît. » (Mat., VI.)

— *Que signifient ces paroles du Sauveur ?*

Elles signifient que Dieu s'occupe de moi avec la plus tendre sollicitude.

— *Que devez-vous faire ?*

— Le remercier vivement et m'abandonner à lui en toute confiance.

— *Qui trace leur route aux astres du firmament ?*

— Dieu.

— *Qui fait souffler les vents pour déchaîner les tempêtes ?*

— Dieu.

— *Qui fait briller l'éclair et gronder le tonnerre ?*

— Dieu.

— *Qui envoie le beau et le mauvais temps, le froid et la chaleur, la pluie et la sécheresse, la stérilité et l'abondance, la grêle, la famine, la peste et les autres fléaux ?*

— Toujours Dieu.

— *C'est donc Dieu qui gouverne le monde physique, le monde des corps ?*

— Oui, car c'est lui qui a établi les lois qui régissent tous les éléments, tous les êtres matériels.

— *Est-ce Dieu aussi qui gouverne les hommes et les anges, ou le monde humain et le monde angélique ?*

— Oui.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire que, de tout ce qui arrive aux créatures raisonnables, rien n'arrive sans l'ordre ou la permission de Dieu.

— *Notre-Seigneur n'a-t-il pas prononcé à ce sujet une parole bien étonnante ?*

— Il a dit :

« Il ne tombera pas un passereau sur la terre sans la volonté de votre Père céleste. Les cheveux même de votre tête sont comptés. » (Mat., x, 29-30.)

— *Que signifie ce langage ?*

— Il signifie que Dieu s'occupe des plus petits événements, et que vraiment rien n'arrive sans son ordre ou sa permission.

— *Que dit Job ?*

— Il dit :

« La douleur ne germe pas au hasard sur la terre. » (Job., v, 6.)

— *Qu'est-ce que cela veut dire ?*

— Cela veut dire que la douleur, comme tout le reste, arrive par l'ordre ou la permission de Dieu.

— *Il y a malheureusement beaucoup de fléaux parmi les événements qui se passent, des afflictions de toutes sortes. La terre est véritablement pour nous la vallée des larmes.*

Puisque rien n'arrive sans l'ordre ou la permission de Dieu, l'homme n'a-t-il pas le droit de se plaindre de la providence qui l'éprouve ainsi ?

— Nullement.

— *Pourquoi ?*

— D'abord, parce que nous méritons doublement nos épreuves :

Et par le péché de nos premiers parents,

Et par nos propres péchés.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, parce que souvent l'homme est l'artisan de son malheur, ou la cause de l'affliction qui le visite.

— *Comment cela ?*

— Par ses vices, par sa paresse, par sa sensualité, son intempérance, son amour de la bonne chère qui, selon l'adage, tue plus d'hommes que la guerre.

— *Enfin ?*

— Enfin, l'homme, au lieu de se plaindre et de murmurer, doit bénir la providence qui l'éprouve, parce que les épreuves sont un bien pour lui.

— *Pourriez-vous le prouver ?*

— Oui.

— *Faites-le.*

— Les épreuves sont un bien pour l'homme :

1^o Parce qu'elles lui procurent le très grand honneur de ressembler à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est appelé l'homme de douleurs.

2^o Parce qu'elles lui rappellent le souvenir de Dieu, qu'on oublie beaucoup trop dans la santé et la prospérité.

3^o Parce qu'elles le détachent des choses de ce monde, dont elles lui font voir la vanité.

4^o Parce qu'elles sont un excellent moyen de payer des dettes qu'il serait trop douloureux d'avoir à payer dans l'autre monde.

5^o Parce qu'elles le fortifient et l'affermissent dans la vertu.

6^o Parce qu'elles sont une source très abondante de mérites.

— *Ainsi donc, le boiteux, le sourd, l'aveugle, l'estropié, le malade, le pauvre, en un mot, l'homme affligé, éprouvé, malheureux, ne doit pas murmurer contre la providence ?*

— Loin de là, il doit bénir Dieu, à l'exemple du saint homme Job.

— *Que fit-il donc, le saint homme Job ?*

— Job, qui avait tout perdu, ses troupeaux, ses biens, sa fortune, ses serviteurs, ses enfants, sa santé même, Job, chaque fois qu'on lui annonçait un nouveau malheur, disait :

« Le Seigneur m'avait donné ce bien, le Seigneur me l'a enlevé ; c'est le bon plaisir du Seigneur : que son saint nom soit béni ! »

— *Que ferez-vous dans vos épreuves ?*

— Au lieu d'accuser la providence, je bénirai Dieu, en lui demandant la grâce de supporter mes

afflictions avec patience et en union avec les souffrances de Notre-Seigneur.

— *C'est souvent que l'homme se trompe et tombe dans des erreurs funestes qui lui causent de grands dommages.*

N'aurait-il donc pas le droit de s'en plaindre à Dieu qui le laisse ainsi exposé à l'erreur ?

— Pas le moins du monde.

— *Pourquoi ?*

— D'abord, parce que, simple créature, l'homme est un être fini, nécessairement imparfait et par conséquent sujet à se tromper.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, parce que cette misère, cette faiblesse de notre intelligence a pour effet de nous maintenir dans l'humilité, vertu absolument requise pour le salut.

— *Enfin ?*

— Enfin, si l'homme est exposé à l'erreur et se trompe souvent, c'est par la faute de nos premiers parents.

— *Comment cela ?*

— Parmi les privilèges qu'ils avaient reçus de Dieu, se trouvait celui de ne pas être exposés à l'erreur.

Par leur péché, nos premiers parents ont perdu ce privilège, avec tout le reste, non seulement pour eux, mais aussi pour leurs descendants.

Et voilà comment aujourd'hui nous nous trouvons exposés à tomber dans toutes sortes d'erreurs.

— *Dieu vient-il en aide à notre ignorance ?*

— Oui, Dieu a la charité de nous donner journallement des grâces de lumière qui, si nous savons en profiter, nous guideront sûrement dans le chemin de l'éternité bienheureuse.

C'est là l'essentiel.

— *Mais ce qui fait le plus de tort à l'homme, c'est le péché. Le péché, voilà le plus grand de tous les maux, le mal qui est la source de tous les autres maux.*

Et il se commet journallement des péchés innombrables.

Ne semble-t-il pas que l'homme aurait le droit de se plaindre à Dieu de ce qu'il le laisse ainsi tomber dans toutes sortes d'iniquités ?

— Nullement.

— *Pourquoi ?*

— D'abord, parce que, bien loin de commander le péché, bien loin d'accorder l'autorisation de le faire, Dieu le défend énergiquement, sous les peines terribles de l'enfer éternel.

Que l'homme obéisse à Dieu, qu'il évite le péché, et il n'aura pas à se plaindre.

— *Mais si l'homme ne peut pas éviter le péché ?*

— Il le peut ; car, dans sa très grande bonté, Dieu lui donne la lumière pour distinguer le bien du mal, et la force pour éviter le mal et faire le bien.

— *Alors, si l'homme pèche, il ne doit donc s'en prendre qu'à lui-même ?*

— Précisément ; et, à chaque péché, il doit dire, en se frappant la poitrine : « C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute. »

— *Mais enfin, Dieu n'aurait-il pas pu empêcher l'homme de commettre le péché ?*

— Il l'aurait pu, puisqu'il est tout-puissant.

— *Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?*

— Cela ne nous regarde pas.

Il lui a plu d'agir ainsi ; il est le maître absolu ; nous n'avons rien à dire.

— *Cependant, ne pourriez-vous pas m'indiquer pour quels motifs Dieu laisse faire le péché ?*

— D'abord il ne veut pas gêner notre liberté.

— *Pourquoi ?*

— Parce que c'est la liberté qui nous vaut notre dignité et notre mérite.

— *Que serait donc l'homme sans la liberté ?*

— Une espèce de machine, un être incapable de tout bien, de toute vertu, de tout mérite, et conséquemment indigne de toute récompense.

— *Dieu nous donne donc la liberté pour que nous puissions gagner le paradis ?*

— Justement ; et si l'homme abuse de sa liberté pour se perdre et se rendre malheureux, il a grand tort.

— *Ne connaissez-vous pas une autre raison pour laquelle Dieu laisse faire le péché ?*

— C'est qu'il tire le bien du mal.

— *Quel bien est sorti du grand crime des Juifs, qui ont fait mourir Notre-Seigneur Jésus-Christ ?*

— Il en est sorti la plus grande gloire de Dieu et le salut des hommes.

— *Quel bien Dieu a-t-il retiré du crime des fils de Jacob jetant leur frère Joseph dans une citerne et le vendant à des marchands étrangers ?*

— De ce crime, Dieu a fait sortir la gloire de Joseph, la consolation de Jacob et même le salut de ces frères dénaturés.

— *Qu'est-il résulté de la conduite impie des tyrans persécuteurs de l'Eglise ?*

— Il en est résulté l'honneur de l'Eglise, son développement merveilleux, et surtout la gloire éclatante et le bonheur plus grand des martyrs.

— *N'y a-t-il pas des perfections divines que le péché fait briller d'un plus vif éclat ?*

— Oui.

— *Lesquelles ?*

— La miséricorde qui pardonne les plus grands crimes,

Et la justice qui punit les moindres fautes.

— *Ainsi donc, Dieu sait toujours faire sortir le bien du mal ?*

— Oui ; et la bonne et douce providence dirige toutes choses pour sa plus grande gloire et le plus grand bonheur de ses créatures.

— *Julie, racontez-nous l'histoire d'un brave homme qui mettait toute sa confiance en la divine providence.*

— Ce brave homme habitait le bord de la mer.

A chaque instant il disait :

« Tout cela, c'est pour mon plus grand bien. »

Un jour il voulut s'embarquer pour l'Angleterre, et comme il se trouvait un peu en retard, le voilà qui se met à courir pour ne pas manquer le vaisseau.

En courant, il tombe avec son paquet et se casse une jambe.

« Oh ! tout cela, c'est pour mon plus grand bien ! »

Voilà ce qu'il dit tout haut devant les personnes accourues pour l'aider à se relever.

« Comment, lui dit l'une de ces personnes, comment un accident qui vous empêche de partir serait-il pour votre plus grand bien ? »

« Je n'en sais rien, répond notre brave homme, mais la divine providence le sait, et cela me suffit. »

Et il avait bien raison.

Car, quelques jours après, on apprit que le vaisseau, qui devait le porter, avait été englouti dans les flots avec tous ses passagers.

Tout le monde vit bien alors que ce brave homme avait eu la jambe cassée « pour son plus grand bien. »

— *Quelle est votre résolution ?*

— Je prends la résolution d'imiter ce brave homme, de me rappeler, comme lui, que rien n'arrive sans l'ordre ou la permission de Dieu, et, en pensant à la bonté de la divine providence, de dire avec lui tous les jours de ma vie :

« Oh ! tout cela, c'est pour mon plus grand bien. »

CONFÉRENCES OPPORTUNES

X

CE QUE SÉRAIT UNE SOCIÉTÉ SANS DIEU

I. Après tout ce que nous avons dit, après ce défilié vraiment imposant, quoique très incomplet, de preuves si simples et en même temps si frappantes, si concluantes, pouvez-vous seulement concevoir qu'il y ait jamais eu, qu'il y ait encore des athées sur la terre ? et le comprendriez-vous, si l'on ne vous rappelait jusqu'à quel point la foi de l'homme dépend de sa conduite morale, et combien fatalement agissent les passions de son cœur sur les croyances de son esprit ?

L'athéisme, en effet, ne se soutient par aucune raison sérieuse. L'athéisme, qui n'est point une doctrine mais une simple négation, c'est-à-dire tout l'opposé d'une doctrine, est le fruit naturel de l'insupportable embarras où la croyance en Dieu ne peut que jeter les intelligences borgnes ou les consciences mal réglées. Lucrèce disait donc tout le contraire de la vérité, lorsqu'il écrivait son fameux vers tant de fois cité : *Primus in orbe Deos fecit timor*. Ce n'est point des Dieux qu'a inventés la peur ; elle n'a enfanté que l'athéisme.

L'aveu en a été fait par un homme dans la bouche duquel il vous étonnera, et dans des termes qui vous surprendront encore davantage.

« On peut, dit, dans ses lettres juives, le marquis d'Argens, ranger les gens qui nient la Divinité dans deux différentes classes. La première est composée d'un nombre de philosophes qui se sont égarés dans leurs raisonnements. Ils ont cru qu'ils étaient en droit de nier l'existence de Dieu, parce qu'ils ne pouvaient sonder son immense profondeur ; comme si notre ignorance des opérations d'un être était une raison pour nier son existence. Nous voyons tous les jours des effets et des productions dans la nature, dont nous ne connaissons pas les causes.

« La seconde classe des athées est la plus nombreuse. Elle contient *un ramas de libertins et d'esprits-forts dont la débauche, au lieu de l'étude et de la méditation, décide de la croyance*. Il en est peu qui, au milieu même de leurs égarements, n'aient malgré eux des retours vers la vérité. *Il faut, pour éviter les remords, qu'ils se résolvent à ne point faire usage de leurs yeux*. Dès qu'ils les ouvrent, tout leur annonce la gloire du Tout-Puissant. *La crainte, les remords, les troubles où les jette leur incertitude, vengent sans cesse la Divinité outragée dans leurs cœurs*. » Ainsi, d'après le marquis d'Argens, les athées sont des sots et surtout des vauriens.

Remarquons en passant que, sans le vouloir, ce fameux incrédule parle absolument comme l'Écriture. Saint Paul dit des athées de la première classe, qu'ils « se sont évanouis dans leurs propres raisonnements, *evanuerunt in cogitationibus suis* ; et qu'à force de chercher la sagesse, ils sont devenus irrémédiablement fous, *Græci sapientiam quæerunt, et stulti facti sunt*. » A la croyance primitive et traditionnelle d'un Dieu créateur et souverain ordonnateur du monde, d'une Providence qui veille sur tous les êtres, mais particulièrement sur ceux qui sont doués de raison, et donne à tous les moyens d'arriver à leurs fins, ils ont substitué les rêveries de leur propre esprit, les fantaisies de leur imagination vaporeuse, toutes sortes de systèmes panthéistes, dualistes, matérialistes, et même nihilistes, et sont venus se perdre misérablement dans une cosmogonie délirante, non moins intelligible pour eux que pour leurs disciples.

L'apôtre ajoute que, pour les punir de leur sot orgueil, qui leur faisait mettre le mensonge venant d'eux à la place de la vérité *donnée aux hommes dès l'origine*, et rendre à la créature l'adoration et le culte souverain qui n'est dû qu'au Créateur, c'est-à-dire nier le vrai Dieu, celui-ci les a livrés à *toutes les passions d'ignominie*, dont la seule peinture épouvanterait des yeux chrétiens et par conséquent honnêtes. De sorte que l'athéisme, qui est le produit fatal des passions auxquelles on lâche la chaîne, est en même temps la cause des plus honteux débordements.

II. L'heure me paraît venue de nous demander ce que serait un peuple d'athées. Et ici encore nous

allons voir que ce philosophe, — on sait ce que signifiait ce mot au siècle passé, — ce même philosophe que nous venons de citer, s'exprimait exactement comme le Docteur des nations, quoique avec moins de style et d'énergie. L'apôtre en effet nous a laissé, des sages plus ou moins athées de la Grèce et de Rome, un tableau qui se peut justifier par l'histoire jusque dans ses moindres détails, et d'après lequel on voit, clair comme le jour, combien étrangement s'abusent ceux qui comptent sur les lumières naturelles de la raison, je veux dire sur la philosophie et la science à l'exclusion de la foi, pour maintenir l'homme dans les voies de l'honnêteté et de la justice. A quoi peut servir la philosophie séparée pour le perfectionnement de l'homme, si, avec toutes leurs connaissances naturelles, politiques, sociales, morales, artistiques, les plus sages n'ont fait que sanctionner par leurs doctrines les désordres les plus effroyables, après les avoir mis en vogue par leurs exemples? Socrate, dont le nom pour les païens se confondait en quelque sorte avec celui de la Sagesse, n'a-t-il pas payé un large tribut à ces monstrueuses passions et commis sans rougir, conseillé même des crimes que nos lois punissent aujourd'hui des peines les plus sévères?

Jetons seulement les yeux, et comme en passant, sur cette peinture que l'apôtre nous a laissée des philosophes païens; et, puisque tels ont été les sages, demandons-nous ce que serait devenu le peuple ignorant et grossier, si cette philosophie pernicieuse eût été mise à sa portée, s'il n'eût pas gardé plus fidèlement, par une heureuse nécessité de sa condition moins raisonneuse et moins oisive, l'antique et préservante croyance à la Divinité.

« Ils ont été livrés en proie au sens réprouvé, de sorte qu'ils ont commis toutes sortes d'actions indignes. Ils furent remplis de toutes sortes d'injustice, de méchanceté, de luxure, de rapacité, de malignité; envieux, meurtriers, querelleurs, trompeurs, corrompus jusqu'aux moelles; semeurs de faux rapports, calomniateurs, ennemis de Dieu à qui ils étaient en horreur; outrageux, superbes, altiers, inventeurs de nouveaux crimes et d'abominations non encore soupçonnées, rebelles à leurs parents; sans prudence, sans modestie, sans affection, sans foi, sans pitié ni miséricorde; commettant toutes ces énormités sans même se douter qu'ils étaient abominables et dignes de mort; et tout cela, pour avoir méprisé la justice de Dieu, » de ce Dieu qu'ils avaient connu par la tradition universelle, le langage de la création et le cri de leur propre conscience; mais qu'ils n'avaient point voulu glorifier, et qu'ils s'étaient flattés de remplacer avantageusement par les élucubrations brillantes de leur propre esprit.

Le monde au surplus n'avait pas attendu Epicure et Lucrèce pour contempler des figures d'athées; et le roi-prophète, qui régnait et chantait onze cents ans avant l'époque où écrivait saint Paul, en avait

déjà brossé un portrait qui ne diffère en rien de celui que nous a laissé l'apôtre: ce qui devait être, les athées étant nécessairement les mêmes dans tous les temps. David donc, dit un célèbre commentateur, pénètre dans le cœur de l'impie, et il s'épouvante d'y trouver écrite cette négation: *Non est Deus!* il n'y a pas de Dieu! L'esprit certainement réclame contre le cœur, mais cette voix importune de la raison est étouffée par l'incroyable corruption qui veut jouir paisiblement de tous ses appétits déréglés. L'homme animal est donc sans intelligence pour les choses invisibles qui ne tombent pas sous les sens. Aussi voyez ce qu'il devient loin de la pensée de Dieu. — « Ils se sont corrompus, tous, ils se sont rendus abominables par le crime, il n'en est aucun qui agisse honnêtement. Ils se sont tous éloignés comme à l'envi de la voie droite, tous ils se sont pervertis; il n'en est pas un qui fasse le bien, pas même un seul. Il n'y a que désolation et calamité dans leurs voies, et ils n'ont point connu le sentier de la paix, parce que la crainte de Dieu n'est point devant leurs yeux. Ils ont tremblé de peur là où rien n'était à craindre. » (Ps. 13). — Voilà ce que sont les athées dans leur for intérieur et à l'égard d'eux-mêmes; mais il importe plus encore d'apprendre quels ils sont à l'égard d'autrui, et ce que les faibles ont à attendre d'eux. C'est ici surtout que le langage de David devient précis et étrangement pittoresque: — « Leur gosier est un sépulchre ouvert; leurs langues s'exercent à la fraude et à la fourberie; le venin des aspics coule sous leurs lèvres. Leur bouche est remplie de malédiction et d'amertume, leurs pieds sont agiles pour répandre le sang. Ils dévorent mon peuple comme l'on mange le pain. (Ps. 13). — L'athée se tient en embuscade auprès des lieux habités; du fond de sa caverne il guette l'innocent pour le tuer; ses yeux sont braqués sur l'homme sans défense; il s'apprête dans le secret comme le lion dans son repaire; il épie le pauvre pour en faire sa proie; il l'attrappe en l'attirant dans son filet. Il se rase, il se blottit jusqu'à terre, et c'est alors qu'une foule de malheureux tombent dans ses serres puissantes. » (Ps. 9.)

Jérémie, Isaïe, Michée ne parlent point autrement que David. — « Malheur à moi, s'écriait Michée, il n'y a plus de saint sur la terre! la droiture ne se trouve plus parmi les hommes; chacun tend des pièges à son ami pour en répandre le sang. Une chasse cruelle et barbare s'est introduite où chacun tâche de prendre, non des bêtes, mais ses amis, comme sa proie. Ne croyez plus un ami, ne vous fiez plus au magistrat, ne dites point votre secret à celui qui repose dans votre sein; car le fils outrage son père, la fille s'élève contre sa mère, le maître a pour ennemis ceux de sa propre maison. »

Assurément, voilà des tableaux bien noirs, je n'en disconviens pas; mais qui oserait dire qu'ils sont fantaisistes? Est-il un seul d'entre nous qui ne connaisse quelques athées, au moins pratiques? Or, dites-moi donc s'ils ne ressemblent pas à s'y

¹ Rom. I.

méprendre aux portraits qui viennent de passer sous nos yeux ! N'est-il pas vrai que chaque mot vous rappelle une figure connue, et que, sur chaque trait, vous pourriez mettre un nom ?

III. Et maintenant, si tels sont les athées pris individuellement, si leurs principes sont tels et tels leurs instincts, que serait, je vous prie, une société composée entièrement d'athées, une société d'hommes sans Dieu ? La seule pensée en fait frémir d'épouvante et d'horreur. Ce spectacle ne s'est pas encore vu sur la terre, quoique la terre ait vu tant d'épouvantables tragédies. Rousseau lui-même affirme que « jamais société ne s'est fondée que la religion ne lui servit de base. » Plutarque avait dit la même chose longtemps avant le philosophe de Genève. Certes, les enfants des géants, les hommes qui périrent par le déluge, étaient puissants dans le crime ; ils avaient porté la corruption jusqu'à des limites invraisemblables et poussé le blasphème à sa plus haute puissance. Mais ils n'étaient point athées, ils connaissaient le vrai Dieu et ne songeaient point à nier son existence. Seulement, ils s'étaient dit dans la perversité de leur cœur : « Dieu n'en saura rien, il a voilé son visage, il ne verra jamais rien de ce que nous faisons. Nous ne serons jamais frappés ; le mal ne nous atteindra point dans aucune génération. » Certes aussi, les enfants maudits d'Amalec et ceux plus maudits encore de Chanaan étaient bien gangrenés, pourris jusqu'aux moëlles, durcis et pétrifiés par la cruauté. Ces nations étaient inguérissables, et avaient pris la forme d'un chancre qui eût fini par ronger l'humanité tout entière. Les vices les plus monstrueux débordaient de chez ces peuples comme des flots d'un pus immonde et contagieux ; et le crayon même de Flaubert, qui aime à presser sur le trait jusqu'à l'exagération, accuse une impuissance notoire dès qu'il s'agit de peindre au vrai les débauches et les crimes des fils de Cham. Et cependant ce n'étaient point des peuples athées ; ils avaient des dieux dont ils redoutaient extrêmement la colère, au culte desquels ils étaient étroitement attachés, et auxquels ils sacrifiaient, sans même verser une larme, leurs enfants par centaines, et plusieurs fois chaque année.

Non, encore une fois, il n'y a jamais eu sur la terre de société absolument athée, totalement sans Dieu ou sans dieux, et par conséquent sans nulle loi morale, sans nulle responsabilité, sans nulle trace de conscience. Néanmoins, nous pouvons, avec les éléments que nous fournit l'histoire, nous faire une idée approximative de ce que deviendraient, si le rêve des francs-maçons, par exemple, venait à s'accomplir, nos sociétés européennes si peu chrétiennement gouvernées, si peu justement administrées et pourtant si prospères, si heureuses dès qu'on les compare aux nations qui ne connaissent pas Jésus-Christ, à celles surtout qui ne connaissent pas le vrai Dieu.

Et avant tout, les mœurs. Que deviendraient les mœurs dans une société d'où l'idée même de Dieu, et avec elle l'idée de conscience serait bannie ? Car

il saute aux yeux, quoi qu'en veuillent dire certains renégats, plus hypocrites et plus fourbes encore que mécréants, il saute aux yeux que la prétendue *morale naturelle* n'est qu'une monstrueuse immoralité ; et que sans l'idée d'un Etre supérieur à nous, témoin et juge incorruptible de nos actions, sans l'idée de Dieu enfin, l'idée de conscience ne se conçoit même pas. Donc, je le demande à nouveau, que deviendraient les mœurs dans une société athée ?

Rappelons-nous Sodome et ses abominations de toutes sortes : son orgueil, ses blasphèmes, son mépris outrageux de Dieu et des hommes ; et ses intempérances ininterrompues, ses révoltants excès dans le vin et les viandes, les querelles, les injures, les homicides qui en sont la conséquence inévitable ; et ses débauches inouïes, ses impudicités sans nom, ses prostitutions continues à la face du soleil, la fornication et l'adultère regardés comme des passe-temps vulgaires, les crimes contre nature devenus la grande mode, les enfants au berceau dressés à la débauche, et la nature épouvantée des violences qui lui sont faites pour lui imposer d'immondes et meurtrières voluptés.

L'effroi nous saisit à la seule pensée de ces crimes monstrueux qui rappellent ceux dont le déluge a fait bonne justice, et nous trouvons que le feu du ciel n'était pas de trop pour ôter la trace des souillures que toutes les eaux de l'Océan n'auraient pu laver. C'est là pourtant que nous mènerait tout droit l'athéisme ; son idéal moral, le voilà ; voilà le vrai but où courent tous les athées, le terme où ils arriveraient du premier bond si, dans nos sociétés malades, sans doute, bien malades, mais enfin élevées au biberon de la foi chrétienne et gardant malgré tout quelque chose de leur tempérament premier, ils n'étaient retenus par l'infranchissable barrière de ce que j'oserai nommer la *conscience ambiante*.

Les athées d'ailleurs ne s'en cachent plus guère ; et la franc-maçonnerie, qui est une officine avouée d'athéisme, propose pour idéal à ses adeptes l'état de *pure nature*, qui est juste aux antipodes de l'état de *nature pure*, c'est-à-dire innocente.

Je n'ai pas dit assez ; l'on irait encore au-delà de Sodome. Car enfin Sodome et Gomorre avaient des dieux ; et l'on a beau faire, la seule idée de la divinité, si dévoyée qu'elle soit, entretient toujours une lueur de conscience et suffit à porter les apparences d'un ordre extérieur quelconque. Tandis que l'athéisme absolu n'aurait pas même cette dernière ressource ; inévitablement et à bref délai le sadisme, le mormonisme, le phalanstère, le naturalisme, l'anarchisme, le nihilisme, tout cela réuni, mêlé, pétri ensemble ferait d'une société athée une véritable et parfaite image de l'enfer.

Et la justice, base essentielle et souveraine raison d'être de toute société, la justice, que deviendrait-elle à son tour ? Comment supposer l'idée de droit et de devoir, autrement dit l'idée de justice, sans la conscience ? Or nous avons vu que l'idée même de la conscience ne se conçoit pas sans

Dieu. Par conséquent supprimez Dieu, vous n'avez plus d'autre devoir que de satisfaire vos passions, toutes vos passions, et plus d'autre droit que la force au service des convoitises les plus injustes et les plus forcenées. C'est, à la place du droit chrétien, le droit des bêtes fauves dans le désert.

Au temps du prophète Elie, il y avait en Israël une femme de race phénicienne qui adorait Baal, mais plutôt en haine du vrai Dieu que par un véritable sentiment religieux, car elle ne croyait à rien et ne craignait rien, et l'historien Josèphe a dit d'elle que jamais femme ne fut plus audacieuse pour le mal, plus insolente, plus horriblement impie, et que c'est une des reines les plus infâmes qui se soient jamais assises sur un trône. Elle se nommait Jézabel, et était la femme d'Achab, roi de Samarie; c'était cette Jézabel dont le nom est écrit dans l'histoire en lettres de sang, et fait presque trouver débonnaire celui d'une Frédégonde. Or Achab convoitait vivement la vigne d'un de ses sujets appelé Naboth, parce qu'elle était attenant à son palais et lui convenait à merveille pour faire un jardin potager. Il alla donc en personne trouver Naboth, et lui offrit de lui échanger ou de lui acheter sa vigne moyennant un prix convenable; proposition que ne ferait certainement pas un roi sans Dieu, et que Jézabel, nous allons le voir, ne manqua pas de trouver ridicule. Naboth en effet se souvenant de cet article qui défendait à tout Israélite d'aliéner son bien, hormis le cas d'une absolue nécessité, répondit au roi qu'il ne pouvait pas en conscience céder l'héritage de ses pères. Ce qu'ayant entendu, Achab se laissa emporter aux derniers excès de la fureur et du désespoir, ne parlant à personne, ne voulant voir personne, refusant même le boire et le manger. Cependant il s'en tenait là, pour le moment du moins; car il redoutait encore la main de Dieu, qu'il avait déjà vue de près et senti passer, pleine de menaces, sur sa tête royale.

Mais voici venir une conscience athée; écoutez son langage, regardez-la faire. C'est Jézabel qui se présente au roi, la figure souriante, le regard caressant et portant la confiance: « Qu'est-ce donc que ceci? dit-elle au roi; d'où vient cette tristesse? Votre autorité est grande et vous gouvernez fort bien le royaume d'Israël (sous-entendu: car vous ne reconnaissez d'autre loi que votre caprice ni d'autre droit que votre fantaisie). Levez-vous, seigneur; mangez, ayez l'esprit en repos; car tantôt, sur mon âme, je vous livrerai la vigne de Naboth de Jézrahel. » Et sans perdre un instant, elle se met à l'œuvre. Naturellement elle va à son but par le plus court chemin, qui est toujours celui de l'athée. Elle ne s'inquiète pas plus de droit, de loi, de justice, d'échange ou d'achat, qu'elle ne se soucie de Dieu. Tout son raisonnement se réduit à ceci: Il me faut cette vigne, je vais la prendre; qui m'en empêcherait? Elle écrit des lettres au nom d'Achab, les scelle du cachet du roi, et les envoie aux anciens de Jézrahel, qui les ouvrent et lisent ce qui suit: « Gagnez contre Naboth deux enfants

de Bélial, deux athées convaincus, qui rendent contre lui faux témoignage en disant: Il a blâphémé contre Dieu et le roi. Puis menez-le sans délai hors de la ville; qu'il soit lapidé et mis à mort. » Et les anciens qui, depuis Jérobeam, ne servaient plus Dieu selon la rigueur de la loi, s'empressèrent d'obéir aux ordres de Jézabel, et Naboth fut supprimé. Justice athée.

Supposez maintenant une société composée tout entière d'Achabs et de Jézabels, et comptez, si vous le pouvez, les *suppressions* que chaque soleil et chaque lune verraient opérer! Se peut-il qu'on puisse rêver d'un pareil état de choses dans un pays qui a connu la justice de saint Louis!

Combien je regrette que le temps ne me permette pas de vous conduire dans l'Extrême-Orient, et de vous montrer par des exemples, autrement éloquentes et démonstratifs que les meilleurs raisonnements, comment s'administre la justice en Chine! C'est le seul pays (sauf peut-être la France de nos jours), où les lettrés aient fait ce tour de force d'arriver au rationalisme absolu, c'est-à-dire à l'athéisme dogmatique et pratique. Là, vous verriez de vos yeux jusqu'à quel point Bossuet avait raison lorsqu'il s'écriait, il y a deux siècles, en prévision de l'état social où l'on veut nous mener: « Si, dans ce désordre des choses humaines, vous croyez trouver un refuge dans la justice publique, vous vous trompez. Elle n'a plus de règle ni de fermeté. Tout ce qu'un grand ose demander, le juge se croit obligé de le lui donner comme une dette. Le mal est appelé bien; il n'y a plus de loi parmi les hommes. Les magistrats, qui devaient soutenir les faibles, sont des lions rugissants qui les dévorent; les juges sont des loups ravissants qui ne réservent pas jusqu'au matin la proie qu'ils ont prise le soir. Ils contentent sur-le-champ leur appétit insatiable. C'est ainsi que sont les hommes, naturellement loups les uns aux autres. »

IV. Que parlons-nous, en effet, de justice chez un peuple athée? Disons hardiment que dans une société véritablement sans Dieu, ce n'est pas seulement la loi, le droit, la justice, c'est la pitié, c'est l'humanité qui verrait périr jusqu'à son nom même. Si l'homme n'est plus la créature de Dieu, faite à son image pour l'imiter ici-bas et le posséder un jour, que deviendra-t-il aux yeux de ses semblables et même à ses propres yeux, sinon une espèce d'animal comme les autres? Le seul oubli du vrai Dieu a fait peser sur le monde, pendant des siècles et des siècles, cette hideuse doctrine avec ses fatales conséquences. Et encore, cet oubli de Dieu fut-il plus extérieur et politique que réel, car nous avons clairement démontré que jamais la conscience humaine n'a perdu la notion et l'instinct du Dieu unique et véritable. En plein siècle d'Auguste, alors que Rome, à force d'adorer toutes sortes de dieux, avait à peu près fini par ne plus croire à aucun, le poète Ovide ne chantait-il pas, en parlant du « bon Dieu, » ces vers sublimes, aux applaudissements de son siècle:

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus ?

Où donc la négation absolue de Dieu, l'absence totale de l'idée divine ne mènerait-elle pas la *brute intelligente* ? Quelles atrocités, quelles monstruosités seraient capables de l'arrêter dans sa course irrésistible vers le mal et la mort ? Deux faits, deux faits sociaux épouvantables, qui ont partout et toujours désolé le monde idolâtre, nous permettent de soupçonner ce que serait le monde athée, et de conclure que la société même serait impossible : je veux dire l'esclavage et l'infanticide.

L'esclavage ! cette possession absolue de l'homme par l'homme, cet inconcevable mépris de l'espèce dont nous sommes ! les deux tiers de l'humanité réduits à la condition de bétail humain ! l'homme regardé et traité par son semblable comme un animal sans raison, comme une bête de somme, moins encore, comme un *meuble à figure humaine* ! c'est, je crois, l'expression de Cicéron. C'est aussi la propre doctrine de la Sagesse antique. Platon, disciple de Socrate, et pur reflet de son âme et de sa pensée, dit que « l'esclave est une possession bien embarrassante, parce que l'homme est un *animal difficile à manier*. » (Les Lois). Xénophon, autre disciple de Socrate, plus fidèle encore que le premier, Xénophon, sans être plus méprisant, ce qui ne se pouvait guère, est plus dur encore que Platon pour l'esclave. Aristote écrit sans sourciller : « La guerre est en quelque sorte un moyen naturel d'acquérir, puisqu'elle comprend cette *chasse que l'on doit donner aux bêtes fauves et aux hommes qui, nés pour servir, refusent de se soumettre*. C'est une guerre que la nature elle-même a faite légitime. — *L'esclave est absolument privé de volonté*. » (Politique).

Cette doctrine admise, que le faible n'a et ne peut avoir de droit, doctrine essentiellement athée et fruit naturel de l'athéisme, m'explique toutes ces épouvantables horreurs qui font monter le rouge au front de l'histoire, ces guerres inexpiables des peuples antiques, les marchés des grandes capitales regorgeant de bétail humain, des tribus, des peuples entiers mis en vente et trouvant acheteurs, des nations transplantées d'un climat dans un autre climat, les enfants séparés de leurs mères et les femmes de leurs époux, les amphithéâtres remplis de malheureux condamnés à être mangés par les lions ou à s'entretenir pour le plaisir de quelques hommes libres, la chasse aux îlotes, les proscriptions, les effroyables tueries en masse commandées par la peur, et, pire encore que tout cela, parce qu'il sanctionne et justifie toutes les abominations, le mot atrocement élégant de César : *Humanum paucis vivit genus*,

Le genre humain n'est fait que pour quelques heureux.

Pour moi, Caton mettant dans un même colis ses vieux esclaves et ses vieilles ferrailles, Védus Pollion nourrissant ses murènes avec de la chair humaine vivante, Labion faisant mettre en croix

l'esclave qui a goûté d'un poisson entamé et jeter au four celui qui a brûlé son pain, Caligula faisant décapiter quelques esclaves sous ses yeux à la fin de son repas pour mettre en train sa digestion et souhaitant tout haut que le peuple romain n'eût qu'une tête pour la lui abattre d'un seul coup, le roi Mtésa faisant égorger ou brûler vives ses femmes, par douzaines, sans autre raison qu'un caprice de sa volonté souveraine, uniquement pour se prouver et faire voir qu'il est le maître, Giuseppe Garibaldi enfin, le fameux libérateur de l'humanité, devenant esclavagiste après avoir été corsaire, faisant la chasse aux nègres après avoir fait la course aux vaisseaux marchands, et, avec une gaieté féroce et un monstrueux sourire, appelant tranquillement cela *faire le commerce de bois d'ébène* ; tous ces gens-là, dis-je, ne sont plus ni des tigres, ni des sauvages, ni même des fous ; ce sont des athées, tout simplement. Le principe posé et admis, ils agissent très raisonnablement, et sont dans la pure et stricte logique de la situation. S'il n'y a pas de Dieu, qu'est-ce qu'une vie humaine ? qu'est-ce que l'homme lui-même, surtout s'il est faible ? Qu'y a-t-il à craindre, et pourquoi se gêner ? Il est vrai que le fort peut trouver un jour plus fort que lui, et devenir faible à son tour, c'est-à-dire esclave, et moins qu'esclave. Raison de plus pour lui d'user et d'abuser de sa force pour se faire craindre, et d'abattre à l'avance tout ce qui pourrait lui résister un jour.

Ce que nous disons de l'esclavage, il faut le dire également de l'infanticide et du parricide. Rien de plus naturel dans une société athée, ni de plus facile à justifier. L'enfant n'étant plus une créature de Dieu, n'est plus que le produit voulu ou non, presque toujours embarrassant, d'une passion aveugle et irrésistible. On ne lui doit donc rien ; on ne lui accorde la vie qu'autant qu'il plaît, et qu'il sera lui-même un agrément, et non un fardeau. Lui, ne doit pas davantage à ses parents ; ce n'est pas lui qu'ils avaient en vue quand ils lui ont donné naissance, ce n'est point par devoir qu'ils l'ont élevé, mais seulement par plaisir ou par intérêt, en d'autres termes par pur égoïsme ; donc, une fois grandi et devenu capable de se suffire à lui-même, il ne leur doit pas plus de reconnaissance que l'oiseau du buisson ou le faon de la forêt à ses père et mère quand il n'a plus besoin d'eux.

Ainsi Lycurgue faisant précipiter dans l'Eurotas les enfants mal conformés, Platon recommandant l'infanticide, Rome donnant au père de famille droit absolu de vie et de mort sur ses enfants, les Chinois *nourrissant le vas de bois*, comme ils disent avec une naïveté cruelle, c'est-à-dire jetant les enfants qui les gênent dans des endroits que la décence ne permet pas de nommer, les sauvages qui apportent le lacet à leur père devenu vieux ou malade, le lui mettent au cou, et tirent chacun de son côté ; toutes ces monstruosités deviennent absolument naturelles dans une société athée, et n'ont plus rien qui choque ou qui répugne.

L'unique question qui reste à résoudre est donc celle-ci :

Tous ces peuples que nous avons nommés, tous ceux qui ont passé sur la terre, et ceux qui y vivent encore, même les plus sauvages, ont une religion, un dieu ou des dieux, et par conséquent un reste de conscience, une ombre de civilisation, des institutions, des lois, ou seulement même des traditions et des coutumes qui trouvent toujours par où les prendre et les obliger. Tandis qu'un peuple complètement athée n'aurait rien de tout cela ; car la force toute seule peut bien être un principe de crainte, mais ne deviendra jamais un principe d'autorité. Reste donc à savoir comment une telle société pourrait subsister seulement une heure : c'est ce que l'on ne voit pas. Nous avons dit maintes fois que ce serait un véritable enfer sur la terre ; ce serait pire encore. Car enfin, malgré la discorde éternelle qui n'est pas une de ses moindres horreurs, l'enfer est soutenu par la colère divine, et un certain ordre y est maintenu par une haine et une envie communes. Une société d'athées n'aurait pas même ce point d'appui ; et ce qu'ils appellent *l'état de nature* serait au-dessous encore de l'état des animaux dans les forêts, l'homme ayant des instincts, des convoitises, des passions, des luxures, des férociétés que les animaux n'ont pas, et d'autres moyens aussi de les satisfaire. Qui ne préférerait cent fois la vie misérable des hordes les plus sauvages à la Convention de 93 établie en permanence ?

Certes, si jamais la scène du monde a vu à l'œuvre une société sans Dieu, c'est bien celle-là. Elle a laissé dans l'histoire une trace indélébile de boue et de sang. Etudiez-la, cette page abominable de nos annales, non pas dans les livres des amis, des complices, ou des complaisants de la Révolution, non pas chez cet inconsistant Lamartine, papillon du Parnasse, qui a caressé l'une après l'autre toutes les opinions et toutes les croyances ; non pas chez ce vieux et incorrigible gamin d'Adolphe Thiers, qui disait naïvement de son propre travail : « Mais, messieurs, il me faudrait ajouter vingt volumes à mon histoire, si je devais publier toutes les *rectifications justifiées* qui me sont apportées ! » Etudiez-la dans les ouvrages des écrivains sérieux et de bonne foi, comme M. Taine, par exemple. Qu'y verrez-vous ? le règne absolu des plus hideuses passions : l'orgueil féroce, la haine insatiable, la convoitise effrénée, la jalousie sanguinaire, l'envie meurtrière, l'ivrognerie crapuleuse, la luxure dégoûtante, la trahison perpétuelle, la lâcheté inspirant la cruauté ; l'autel démoli, remplacé par la guillotine, qui ne se repose jamais ; un seul sentiment pesant sur toutes les âmes : la terreur. Et cet effondrement gigantesque d'une société vieille de quatorze siècles, tant de catastrophes inouïes, tant de ruines amoncelées, sont l'œuvre d'une poignée d'athées qui, du fond de leurs antres qu'ils appellent des clubs, terrorisent la France, lui font suer le sang, et s'entredévorent comme des loups affamés. Ah ! si la coalition de

l'Europe et les prises d'armes de la Vendée n'étaient pas venues à point, pour leur verser dans les veines une crainte salutaire et leur refroidir le sang, si surtout la masse du clergé et du peuple n'avaient pas gardé au fond de leur cœur cette foi qui fait les héros et cette espérance qui fait les martyrs, l'aurore de ce siècle qui décline et court vers sa fin n'aurait plus éclairé dans le pays où nous vivons que le souvenir d'une grande nation disparue dans une orgie de sang. *Et campos ubi Troja fuit...*

C'est la claire vue des irrémédiables désordres, des prodigieux anéantissemments que l'athéisme porte dans ses flancs, qui faisait écrire à Rousseau cette page éloquente : « Sortez de là (du dogme de l'Existence de Dieu et de la Vie future), je ne vois plus qu'injustice, hypocrisie et mensonge parmi les hommes ; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte nécessairement sur toutes choses, apprend à chacun d'eux à parer le vice du masque de la vertu. *Que tous les autres hommes fassent mon bien aux dépens du leur, que tout se rapporte à moi seul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine et dans la misère*, pour m'épargner un moment de douleur et de faim : tel est le langage intérieur de tout incrédule qui raisonne. Oui, je le soutiendrai toute ma vie, quiconque a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu ! et parle autrement, n'est qu'un menteur ou un insensé. »

C'est elle qui faisait dire à Voltaire, avec tant de raison et de bon sens : « Je ne voudrais pas avoir à faire à un prince athée qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir affaire à des courtisans athées dont l'intérêt serait de m'empoisonner ; il me faudrait prendre au hasard du contre-poison tous les jours. *Il est donc absolument nécessaire, pour les princes et pour les peuples, que l'idée d'un Être suprême, créateur, gouverneur, rémunérateur et vengeur, soit profondément gravée dans les esprits.* »

« SI DIEU N'EXISTAIT PAS, IL FAUDRAIT L'INVENTER ! »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 novembris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XXXI

VERTU DE JUSTICE

1^o Sa Nature, son Excellence

Reddite omnibus debita.
(Rom. 13.)

Nous avons déjà parlé de la première vertu cardinale, la Prudence. Nous avons montré la nature et l'importance de cette vertu qui doit donner la mesure à tous nos actes, ceux de l'esprit et ceux du corps, et guider nos pas à travers les dangers et les illusions de la vie. A la lumière de ce flambeau, nous découvrons le prix du temps qui aboutit pour nous tous à l'éternité, et nous estimons les choses de ce monde à leur juste valeur. Ce n'est plus la passion, ce n'est pas non plus le caprice du moment qui préside à notre conduite, mais bien la raison et la foi seules, et alors nous marchons sûrement.

Je passe maintenant à une autre vertu, grande aussi et très importante : la vertu de Justice, vertu cardinale, vertu fondamentale non moins que la prudence. Suivant le même ordre précédemment adopté, je vous expliquerai aujourd'hui ce que c'est que la Justice, c'est-à-dire sa nature et ses différentes espèces; puis, j'établirai l'excellence de cette vertu, en montrant les avantages qu'elle procure.

I. Nature de la Justice

Qu'est-ce que la Justice considérée comme vertu cardinale?

Le mot Justice n'est pas toujours pris dans le même sens. Quelquefois on entend par justice l'assemblage de toutes les vertus, l'accomplissement parfait de tous les devoirs. C'est dans ce sens que Notre-Seigneur a dit : « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, » c'est-à-dire de toute vertu. C'est encore dans le même sens qu'il nous donne cet avertissement : « Si votre justice, c'est-à-dire votre vertu, n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Nous ne donnons pas présentement à la Justice une acception si générale et si étendue; nous n'en parlons que dans un sens plus restreint, en tant qu'elle est la seconde des vertus cardinales; et ainsi considérée, on la définit : une vertu qui dispose la volonté à rendre constamment à chacun ce qui lui est dû.

D'après sa définition, claire et intelligible pour tout le monde, la vertu de Justice a pour objet le

droit d'autrui; c'est là son domaine, le champ où elle s'exerce, et, comme nous le dirons tout à l'heure, il est immense et s'étend à toutes les conditions des hommes.

Elle fait droit à chacun; et, par conséquent, mesurant les droits de chacun en quelque matière que ce soit, elle impose des devoirs correspondants aux droits, en proportion avec ces droits eux-mêmes, et c'est dans l'accomplissement de ces devoirs mis en regard des droits que consiste la pratique de la vertu de Justice. Nous ne vivons pas seuls en ce monde; à côté de nous il y a des êtres semblables à nous, créés par la même puissance divine et marchant vers la même destinée. Entre tous les hommes se coudoyant sans cesse il est nécessaire que des rapports, des relations existent, rapports de droits vis-à-vis l'un de l'autre et de devoirs réciproques; donc, il faut qu'une vertu intervienne, pour régler ces droits et ces devoirs, et nous incliner constamment à rendre à chacun le sien. Cette vertu, c'est la Justice. Elle se présente à nous, tenant, si je puis ainsi parler, une balance à la main; sur l'un des plateaux se trouve le droit de chacun, sur l'autre le devoir qui pèse d'un poids égal, et elle nous dit à tous : Ne brisez jamais cet équilibre, et rendez à chacun ce qui lui est dû. Et cet homme-là sera un homme juste qui obéira toujours à sa voix et ne blessera dans aucun de ses actes les droits de personne.

On voit par là quel est le caractère propre de la Justice, et en quoi elle se distingue des autres vertus morales. Les autres ont pour but de nous régler nous-mêmes par rapport à nous-mêmes; ainsi la force nous fait triompher des obstacles qui s'opposent à la pratique du bien, la tempérance arrête l'élan immodéré de nos appétits grossiers et sensuels. C'est donc notre propre bien qu'elles procurent d'abord; si elles sont utiles aux autres, avantages au prochain, précieuses à la société, ce n'est qu'en second lieu, parce que le bien des parties contribue au bien du tout, comme la santé, la bonne conformation des membres par exemple répandent la beauté et la vigueur dans le corps tout entier. Au contraire, la Justice regarde premièrement le bien, l'avantage d'autrui; c'est là qu'elle tend avant tout, en nous dictant les règles à suivre dans nos rapports avec nos semblables, de telle sorte que nous ne lésions jamais leurs droits.

Ainsi donc, les droits d'autrui, voilà bien la matière de la vertu de Justice, et sa fonction c'est de les faire respecter en tout et en tous.

Or, l'homme est à la fois personne privée et membre d'une société; à ce double titre il a des droits, des droits comme simple particulier, et des droits comme citoyen. De là deux espèces de Justice, chacune correspondant à l'espèce de droits qu'il s'agit de protéger : l'une, particulière, individuelle, qui règle les rapports de particulier à particulier, et qu'on appelle Justice *commutative*; l'autre, générale, sociale, en ce sens du moins qu'elle règle les relations entre le chef d'une société

et ses membres, et procure ainsi le bien de la communauté tout entière; on la nomme la Justice *distributive*.

La justice commutative s'exerce sur les biens du corps, de la réputation et de l'honneur, ainsi que sur ceux de la fortune, comme dans les contrats, les transactions, les achats, les ventes, les restitutions, en un mot dans tout ce qui regarde le commerce et l'industrie. C'est une justice stricte dans ses règles, rigoureuse dans ses exigences; elle requiert et prescrit une égalité absolue, arithmétique, entre le droit de l'un et la dette de l'autre, tellement que la moindre infraction au devoir qu'elle dicte est un vol et entraîne l'obligation de restituer.

Quant à la justice distributive, elle a pour objet de rendre à chaque membre de la communauté ce qui lui est dû, soit comme membre de la communauté ou société, soit à raison de la dignité, du mérite et des services. A elle par conséquent de récompenser le bien et de punir le mal; à elle de distribuer les charges, les emplois, les honneurs, les gratifications aux plus dignes, car ils y ont droit; à elle aussi d'infliger aux coupables les punitions diverses selon la diversité des fautes. Sa règle c'est le mérite ou le démérite. Mais, pour estimer l'un et l'autre, elle doit tenir compte de tant de circonstances du côté des personnes et des choses, que ses décisions varient nécessairement à l'infini, de même que les éléments qui servent de base à ses appréciations. Aussi elle n'est pas stricte comme la justice commutative, et ne pouvant comme celle-ci déterminer les droits avec une précision mathématique, on ne lui demande pas d'y satisfaire en toute rigueur, mais seulement d'y tendre de toutes ses forces. On comprend dès lors combien, dans une communauté ou société quelconque, le rôle du chef est délicat, sa mission épineuse. C'est à lui, en effet, d'observer la justice distributive, puisque c'est lui qui gouverne. Quelle sagesse, quelle droiture, quelle fermeté ne lui faut-il pas pour découvrir le vrai mérite qui, d'habitude, est modeste et se cache; pour discerner le plus digne entre plusieurs concurrents; pour ne pas se laisser circonvenir par les protecteurs, ou séduire par ses propres affections; pour administrer, en un mot, avec une constante impartialité! La justice l'exige néanmoins, parce qu'il s'agit de droits à respecter, que tous les droits sont sacrés, et que la tâche de la justice est précisément de maintenir dans le respect de tous les droits.

Je dis que tous nos droits sont sacrés, inviolables; oui, car ils viennent de Dieu, ils sont les droits de Dieu, par conséquent, avant d'être les nôtres, et on ne saurait les attaquer en nos personnes sans blesser Dieu lui-même. C'est Dieu qui nous donne le droit à la vie et à l'intégrité de nos membres; celui qui, sans motif légitime et sans mission, attente à ces biens, est non seulement cruel, mais injuste. C'est de Dieu que nous vient le droit de propriété, droit qui distingue notre bien du bien d'autrui, tellement qu'on ne

peut nous le ravir sans injustice. Le droit pour chacun de nous à une réputation intacte a également une origine divine; car, après les biens de la grâce et celui de la vie, la réputation est le plus précieux. Aussi la langue imprudente et maligne qui en ternit l'éclat commet une injustice et un crime, et le médisant, le calomniateur surtout peuvent être plus coupables que le voleur de grand chemin.

De même dans la société, l'homme en qui le talent est rehaussé par la vertu, l'homme de bien apte à rendre de plus grands services, possède un certain droit à voir son mérite récompensé, et le chef d'un pays a le devoir de ne pas dispenser les emplois publics ou les honneurs à tout venant, sans tenir compte de la valeur personnelle des candidats et de l'intérêt commun. De plus, comme le crime à tous ses degrés mérite un châtimement qui soit à la fois une expiation et un exemple, les princes des peuples doivent punir les coupables, souvent même les chasser de la société afin d'empêcher la contagion du vice. Ce n'est pas en vain que le souverain porte le glaive, dit l'apôtre saint Paul; ministre de Dieu, de qui dérive toute puissance, il est, par état, l'exécuteur de ses vengeances à l'égard de ceux qui font le mal.

Tels sont les droits que proclame la Justice et les devoirs correspondants qu'elle impose, devoirs qui se résument tous dans ce seul mot: respect du droit d'autrui, respect du droit à la vie, respect du droit à la réputation et à l'estime de tous, respect du droit à la possession paisible de son bien et de sa fortune, respect du droit attaché au mérite et à la vertu, enfin respect du droit du prince sur ses sujets.

Certes, une vertu qui établit des droits aussi fondamentaux sur lesquels repose l'ordre social tout entier, qui, en même temps, prescrit des devoirs d'une si haute gravité, cette vertu, dis-je, porte avec elle un caractère d'excellence incontestable et doit produire les plus heureux fruits. C'est ce que je vais démontrer brièvement.

II. Excellence de la Justice

Parmi les vertus qui s'imposent à la conscience de l'homme, les unes ont pour but son propre bonheur, les autres celui du prochain. La Justice, répétons-le, est du nombre de ces dernières; elle tend à nous faire respecter les droits de nos semblables, et par conséquent à les rendre heureux. Celui qui la pratique ne regarde pas tant sa propre utilité que celle des autres, et à ce titre elle devient, dit saint Thomas, une puissance bienfaisante. L'homme juste est le bienfaiteur de ses frères; en rendant à chacun ce qui lui est dû, en ne blessant le droit de personne, il travaille à la félicité commune, et en même temps il attache à son front la resplendissante auréole de la vertu. Et cet homme fut-il un vieillard faible, défaillant et tout près de la tombe, néanmoins, dit saint Augustin, il s'attire l'estime de tous; nous l'admirons, nous l'aimons, parce qu'il est juste et que sa justice con-

tribue au bonheur de ceux qui l'entourent. Aussi, ajoute le même docteur, la Justice est une grande vertu, et on ne peut donner trop d'éloges à celui qui la possède : *Justitia virtus est animi magna, præcipueque laudabilis*. (In Ps. 18.)

Voyons en effet quels avantages résultent de la pratique de cette vertu. J'en compte deux principaux : La Justice procure la paix et la tranquillité des individus, elle fait aussi le bonheur des peuples.

Tous nous aspirons à la paix, à la tranquillité, nous voulons être heureux. Ni les richesses, ni les honneurs, ni les plaisirs ne sauraient nous satisfaire ; à tous ces biens, il faut qu'un autre vienne se joindre : la paix. Or, la vertu qui assure le mieux la paix, élément essentiel du bonheur ici-bas, c'est la Justice. Otez la Justice, aussitôt la paix s'évanouit, et avec elle la félicité de ce monde. Pourquoi cela ? C'est que nos inquiétudes, nos troubles viennent de la lésion d'un droit qui nous appartient, droit aux biens de la fortune, ou à l'estime ou à l'intégrité de notre personne ; c'est-à-dire en d'autres termes que nos inquiétudes prennent leur source dans la violation de la Justice à notre égard.

Ai-je besoin de vous fournir les preuves de ce que j'avance ? N'entendez-vous pas aussi bien que moi les lamentations multipliées qui se produisent autour de nous, concert plein de tristesses qui révèle les peines morales de ceux qui sont victimes de l'injustice et l'iniquité des hommes qui la commettent ? A l'un on a volé une partie de sa fortune, à l'autre un procès injuste a ravi son héritage ; à celui-ci on refuse de payer ce qui lui est dû, à celui-là on a donné sa parole et on ne veut pas la tenir ; cet autre s'afflige de ce que par la fraude on nuit à la prospérité de son commerce et de son industrie. Tous gémissent, murmurent, s'irritent, et par conséquent ne goûtent plus la douce paix du cœur, parce que les lois de la Justice ont été outragées à leur égard, dans les biens matériels qui leur appartiennent.

Ce n'est pas tout. Ecoutez : voici de nouvelles plaintes, d'autres motifs de chagrin. Ici, je vois un homme en fureur, qui parle de tirer vengeance d'une calomnie qui a porté atteinte à son honneur, à la réputation de son épouse, de son enfant ou de quelqu'un des siens. Là, j'entends des menaces, et celui qui les profère jure une haine éternelle à un ennemi qui a osé l'insulter et l'accabler d'outrages. Partout des procès, des inimitiés, des représailles vengeresses, et si nous remontons à la source, nous découvrons l'injustice ; la violation du droit d'autrui est la cause de tous ces maux, qui jettent le trouble dans les cœurs et sèment la discorde entre les individus et les familles. Ah ! qui pourra dire tous les malheurs qu'enfante l'injustice, et le nombre de ceux dont elle empoisonne la vie ! Tant il est vrai que la vertu contraire est l'amie, la compagne inséparable de la paix et du bonheur : quand on offense la première, la seconde se trouble et s'enfuit.

Saint Augustin s'exprime d'une manière admirable à ce sujet, en expliquant ces paroles du Psalmiste : « La Justice et la paix se sont embrassées, » *Justitia et pax osculatae sunt*. (Ps. 84.) « Pratiquez la justice, nous dit-il, et vous aurez la paix qui viendra l'embrasser. Mais si vous n'aimez pas la justice, vous n'aurez pas la paix, car toutes deux s'aiment et se suivent partout. Ce sont deux amies ; peut-être voulez-vous l'une, sans rechercher l'autre, puisqu'il n'est personne qui ne demande la paix et le bonheur ; alors aimez donc aussi la justice, car c'est elle qui produit la paix, dit le prophète : *Et erit opus justitiæ pax*. (Is. 32, 17.) La paix est le fruit qui mûrit sur ce bel arbre qu'on nomme la justice, le baume qui suinte de cette plante, le ruisseau qui coule de cette source. Lors donc que la source tarit, quand la plante et l'arbre se dessèchent, la paix disparaît aussitôt pour laisser place aux troubles, aux inquiétudes, à la haine et à la vengeance. »

J'ajoute que la vertu de justice ne fait pas seulement le bonheur des individus, mais encore celui des peuples. Une nation ne peut être autre chose qu'une société où l'on observe les lois justes pour le bien de tous. Les lois doivent régler les droits et les devoirs de chacun, les rapports qui rattachent les sujets au prince et les sujets entre eux ; l'obéissance aux lois, c'est la pratique de la vertu de Justice. Eh bien ! supposez un peuple où la Justice fleurit, un peuple où chacun fait son devoir, respecte les droits d'autrui et rend à chacun le sien ; un peuple où le crime est justement puni et le mérite récompensé, où la Justice en un mot est observée ; tout sera prospère, ce sera vraiment le royaume de la richesse, de la concorde et de la paix dans tous les états, dans toutes les conditions.

Au contraire, bannissez-en la Justice ; alors la force, la ruse, la fraude prendront la place du droit, personne ne sera plus le maître de ses biens ; la fortune, l'honneur, la vie même seront à la merci de toutes les violences ; vous aurez non pas une société, mais un brigandage épouvantable, dit saint Augustin. Cela se comprend ; car la Justice est le lien sacré qui unit les hommes en corps de nation, le frein nécessaire de la licence, le refuge du faible, la borne posée pour arrêter les empiètements des puissants avides, la barrière qui nous renferme tous dans nos devoirs réciproques. Aussi tous ont le devoir de pratiquer cette vertu, et d'en protéger les intérêts. C'est le devoir du souverain ; c'est également le devoir des sujets obligés non seulement d'y conformer leur conduite, mais encore de prendre en main sa cause, en flétrissant l'injustice d'où qu'elle vienne, et en travaillant au triomphe du bon droit.

Je m'arrête, j'en ai dit assez pour vous montrer la beauté, l'excellence et les avantages de la seconde vertu cardinale. En terminant, je vous adresse la même exhortation que le grand Apôtre faisait aux premiers chrétiens : Rendez à chacun ce qui lui est dû, le tribut à qui vous devez le

tribut, le respect et la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur. Ne soyez redevables à personne, sinon de la dette de la charité fraternelle, laquelle dure autant que la vie et se doit payer tous les jours. Si Dieu nous défend de dérober le bien d'autrui, s'il nous ordonne de respecter l'honneur et la vie de tous, c'est parce qu'il nous commande de nous aimer les uns les autres; car l'amour pour le prochain empêche la violation de ses droits, il est la garantie de la vertu de justice et de la récompense qui lui est promise. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il. (Rom. 13.)

LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

NOUS DEVONS TRAVAILLER SANS RELACHE A NOTRE PERFECTION

Outre que c'est pour nous une obligation absolue imposée par Notre-Seigneur de travailler à devenir parfaits, nous avons de nombreuses raisons encore de le faire. Il y a d'abord la récompense même promise par Jésus-Christ : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. » C'est comme s'il avait dit : Ceux qui chercheront ardemment à devenir justes, parfaits, seront heureux ; ils y réussiront.

Quelle différence de langage avec celui que tient le monde, avec celui que, peut-être, nous avons tenu nous-mêmes ! Le monde dit : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de plaisirs, de fêtes, d'amusements, de richesses, de jouissances, et peuvent se rassasier, satisfaire leurs goûts et leurs désirs ! Malheureux ceux dont la vie se passe dans la répression de leurs penchants, dans la pratique austère et gênante de la vertu ! » Et ceux qui le croient, quand encore ils parviennent à goûter ce bonheur qu'il promet, ne tardent guère à le trouver plein de dégoût et d'amertume. Au contraire, la parole de Jésus-Christ reste éternellement vraie : Ceux qui cherchent ardemment la justice de Dieu, qui s'appliquent sincèrement à devenir parfaits, goûtent un bonheur qu'ils ne soupçonnaient point ; leur cœur jouit d'une paix si profonde, éprouvent une satisfaction si complète qu'ils ne désirent rien de plus ; ils sont vraiment rassasiés. C'est donc à notre bonheur que nous travaillerons en nous efforçant d'arriver à la perfection, le seul bonheur véritable ici-bas, le seul qui ne trompe point et ne trahisse jamais. Est-il nécessaire d'ajouter que nous préparerons mieux encore notre bonheur éternel ?

La brièveté de la vie nous fait un devoir de travailler activement à notre perfection. Voyez, en effet, avec quelle rapidité les années courent et nous échappent. Tournez la tête, regardez en arrière. Mon Dieu ! quel espace déjà parcouru ! Vous

êtes jeune encore et cependant, derrière vous, que de temps écoulé ! Où est le jour de votre baptême ? Que sont devenues les années de votre enfance ? Où est le jour de votre première communion ? Comme tout cela a fui loin, bien loin ! Chaque jour l'éternité gagne du terrain sur vous ; qui sait combien il vous en reste encore à lui-disputer ? Ames chrétiennes, qu'attendez-vous pour travailler à votre sanctification ? Craignez-vous d'en trop faire pour Dieu ? Avez-vous peur de devenir trop parfaites, trop dignes de lui ? Mais savez-vous donc combien de temps vous devez passer sur cette terre ? Voulez-vous donc attendre pour donner à Dieu votre cœur qu'il ait perdu, non seulement son innocence, mais encore toute sa fraîcheur, son énergie ? C'est donc quand il sera flétri, fané, dégoûté des créatures et rebuté d'elles, qu'il ne sera plus que le reste des passions, que vous songerez à sa perfection ? En vérité, le bel hommage à offrir au Seigneur ! A-t-il calculé ainsi avec vous, lui, son dévouement et son amour ? Calcule-t-il encore ses bienfaits ? Saint Augustin, revenu jeune à Dieu, ne se consolait pas de s'être donné à lui si tard ; il ne cessait de répéter : « O mon Dieu, je vous ai connu, je vous ai aimé trop tard ! » Et moi je vous dis : Votre perfection est une œuvre de longue haleine ; vous n'aurez jamais trop de temps pour y travailler ; puissiez-vous même n'être pas surpris trop en retard par la mort !

Enfin la multitude de nos défauts est une raison qui nous presse de tendre à la perfection. N'essayons pas de fermer les yeux et de nous dissimuler ce que nous sommes. Ayons plutôt le courage de le confesser : que de mal nous avons fait, que de mal nous faisons encore, et que nous avons fait peu de bien ou que nous l'avons fait imparfaitement !

Quel examen humiliant nous aurions à passer ! Qu'avons-nous cherché jusqu'ici avec tant de soins et de fatigues ? A qui et à quoi avons-nous consacré nos travaux, dépensé nos forces et notre temps ? Est-ce pour Dieu, pour notre âme, que nous avons travaillé, ou bien pour la vanité et la sensualité ? Si notre dernière heure venait à sonner et que nos yeux s'ouvrirent à la lumière de l'éternité, quelle ne serait pas notre douleur et notre honte de ne rien trouver de bon dans nos mains pour payer le royaume du ciel ? Que de fautes, que de péchés se dresseraient contre nous et pour lesquels il faudrait satisfaire au milieu des flammes vengeresses !

Hâtez-vous, chères âmes, de travailler à votre perfection, car depuis des années vous êtes tenues de le faire ; hélas ! pourriez-vous dire que vous avez vécu parfaitement un seul mois, un seul jour ? Votre vie tout entière devrait être consacrée à Dieu, et vous ne lui avez peut-être pas encore offert une seule heure sans défaut ! Qu'avez-vous fait ? Qu'avez-vous souffert pour lui ? Qu'avez-vous tenté de généreux pour lui ? Quels sacrifices, quels efforts vous êtes-vous déjà imposés ?

Hâtez-vous de travailler à votre perfection, car non seulement vous n'avez rien fait jusqu'ici pour le Seigneur, mais vous êtes remplies de défauts. Avec quelle répugnance et quelle impatience vous supportez les mépris, et comme on vous entend alors vous plaindre, gémir, murmurer ! Pauvres cœurs, que vous êtes vains et immortifiés, sensuels dans le boire et le manger, délicats dans le coucher, recherchés dans vos vêtements ! Que vous tenez à vos aises, à une habitation commode ! Comme tout ce qui gêne la chair, vos sens, vous peine et vous contrarie ! Que vous êtes actifs, intrigants pour le plaisir, la vanité, paresseux et négligents pour la pratique de la vertu ou l'exercice de la prière ! Que vous êtes dédaigneux et peu traitables dans vos relations, surtout avec vos égaux et vos inférieurs, fiers et indiscrets, vaniteux dans vos réponses, opiniâtres et récalcitrants quand il faut obéir ! Que vous êtes aveugles, déréglés dans vos affections, imprudents, inconsidérés dans vos paroles, vains et libres dans vos pensées, peu charitables dans vos jugements, peu édifiants dans votre conduite !

Que souvent vous vous emportez contre vos frères et les méprisez ! Combien vous murmurez contre vos supérieurs ou vos égaux, et vous vous laissez aller à la médisance et à la détraction ! Que de fois il vous arrive d'omettre le bien par complaisance humaine ou par respect humain, hélas ! et vous vous abstenez si rarement du mal par amour pour Dieu !

En vérité, avons-nous le droit de nous arrêter dans le chemin de la vertu, de nous reposer, quand, peut-être, il nous reste si peu de jours pour achever notre course et pour cultiver un champ si vaste ? Avons-nous raison de déposer l'outil de la bonne volonté ou de différer à le prendre, alors que le Père de famille peut arriver à chaque instant, et que le terrain qu'il nous a chargés de cultiver est si plein de mauvaises herbes, de ronces et d'épines ?

Ces réflexions sont graves et sérieuses, ces considérations sont de la plus haute importance, elles méritent toute notre attention : les avons-nous déjà faites ? Ne serions-nous pas de ces chrétiens insoucians, presque indifférents, qui disent : « Je me trouve bien comme je suis, pourvu que j'aie une petite place là-haut ! » Une petite place, sans doute, mais, pauvres insensés ! encore faut-il l'avoir ; prenez garde qu'en ne désirant qu'une petite place au ciel, vous en obteniez une grande en enfer !

Travaillons sans cesse à nous amender, à devenir meilleurs. La vie est courte, elle passe vite, nous aurons le temps de nous reposer dans l'éternité, elle sera si longue ! N'oublions pas que ne point avancer c'est reculer, ne pas monter dans la voie de la perfection, c'est descendre. Plus nous ferons d'efforts, plus notre perfection grandira et plus aussi nous serons assurés d'avoir une place au paradis. Quand la paresse, la lassitude nous

engageront à nous relâcher de notre application à la vertu, répondons par cette parole d'un grand peintre : Non, car je travaille pour l'éternité !

ENTRETIENS DU SOIR

SUR LA VIE DES SAINTS

Sainte Elisabeth de Hongrie

Je voudrais vous parler ce soir de sainte Elisabeth de Hongrie dont l'Eglise célébrait la fête il y a quelques jours. Vous ne vous en étonnerez pas ; car s'il est des saints dont la mémoire doit nous être tout particulièrement chère, il faut avant beaucoup d'autres nommer sainte Elisabeth. Elle n'a point eu son berceau, il est vrai, sur le noble sol de France si fécond en saints illustres ; mais elle est fille de ce pays qui, neuf siècles auparavant, donnait le jour à saint Martin, l'apôtre des Gaules. Elle eut pour aïeule la sœur de l'un de nos rois, comme aussi plusieurs descendants de la maison de France ont eu la gloire de la compter parmi leurs ancêtres. L'un de ses fils servit à la cour de saint Louis, où, nous dit son historien, la reine Blanche de Castille l'embrassait souvent avec une grande dévotion, cherchant sur son jeune front la trace des baisers qu'y avait autrefois déposés sa mère. Un poète français a chanté ses vertus et ses miracles moins de cinquante ans après sa mort ; et c'est à un écrivain français dont le souvenir est encore aujourd'hui vivant, qu'elle doit cette popularité qui s'est faite auteur de son nom parmi nous, cette nouvelle auréole qui est venue briller à son front dans ces derniers temps. — La vie de sainte Elisabeth vous est trop connue pour que nous ayons besoin de la parcourir ensemble, ses vertus trop nombreuses pour que nous puissions toutes les admirer. Arrêtons-nous à quelques traits qui mettront en lumière sa charité envers les malheureux, et nous suggéreront quelques réflexions pratiques.

I. Ce qui fait le caractère propre de sainte Elisabeth, ce qui la distingue des autres saints, c'est on peut le dire, son immense charité envers les malheureux. Elle eut pour tous un cœur débordant d'amour, et du berceau à la tombe sa vie fut une aumône. Dès l'âge de trois ans, elle ne pouvait supporter la vue d'un pauvre sans que son âme en fut émue et comme percée de douleur ; et déjà elle s'efforçait de soulager la misère par des dons multipliés. Jeune fille, elle distribuait à l'indigence tout l'argent qu'elle recevait, et elle ne connaissait pas de plus douce jouissance que de pouvoir nourrir les affamés. Mais c'est après son mariage que cette fleur de charité exhale tout son parfum, et que sainte Elisabeth devient véritablement la *Patronne des pauvres*. Grâce à la liberté

que lui accorde son époux, le duc de Thuringe, grâce aux ressources qu'il met volontiers à sa disposition, elle peut désormais donner largement à tous ceux qui l'approchent. Que dis-je ? Elle se met elle-même à la recherche de ceux qui souffrent et qui sont dans le besoin. On la voit pénétrer dans les huttes les plus éloignées, entrer dans les asiles de la pauvreté avec une sorte de dévotion, et toujours elle y laisse, avec des dons généreux qui soulagent le corps, de ces douces et affectueuses paroles qui consolent le cœur. De retour dans sa maison, elle emploie ses loisirs à filer la laine et à en faire de ses propres mains des vêtements pour les pauvres. Quand l'un d'eux vient à mourir, elle veille auprès de son corps, elle l'ensevelit elle-même, elle assiste à ses obsèques. Et, comme si elle craignait de laisser cette flamme céleste de la charité s'éteindre dans son cœur, comme si elle craignait de ne pas compatir assez à l'infortune, elle se fait accommoder des mets grossiers, elle dépouille ses habits royaux, prend un manteau misérable et feint de mendier son pain. Pour tout dire en un mot, cet amour est si profond, si fort, si impérieux, que chassée indignement et réduite elle-même à la mendicité, elle ne saura plus rien se laisser, et finira par livrer encore sa dot, le seul bien qui lui restât.

Vous savez combien cet exercice de la charité était agréable au Seigneur et comment il daigna en récompenser sa servante. Un jour qu'elle descendait de son château, portant dans les plis de son manteau d'abondantes aumônes aux pauvres du voisinage, elle se trouva tout à coup en face de son mari qui revenait de la chasse. Étonné de la voir ainsi ployant sous le poids de son fardeau, il lui dit : « Voyons ce que vous portez, » et en même temps ouvrit, malgré elle, le manteau qu'elle tenait serré contre sa poitrine. Mais quel ne fut point son étonnement, quand il n'y aperçut que des roses blanches et rouges, les plus belles que le duc eût vues de sa vie ! Sa surprise fut d'autant plus profonde que l'on n'était plus, comme vous le savez, dans la saison des fleurs.

Après le miracle des roses, il faut citer encore le miracle du lépreux. Les lépreux, si communs pendant le moyen-âge, étaient de la part de sainte Elisabeth l'objet de la plus tendre sollicitude. Elle se plaisait à vivre au milieu d'eux, à les soulager, à les consoler. Or, parmi ceux qu'elle avait recueillis, il y en avait un dont l'état était si déplorable que personne ne voulait plus le soigner. Elisabeth, touchée de compassion, le prend, lave ses plaies, puis le couche dans le lit même qu'elle partageait avec son époux. Celui-ci l'apprenant, ne peut se défendre d'une violente irritation. Il arrive et enlève brusquement la couverture sous laquelle reposait l'infortuné. Mais au même moment, selon la belle expression de l'historien, le Tout-Puissant lui ouvre les yeux de l'âme, et au lieu du lépreux, il ne voit plus que le Sauveur crucifié, doucement étendu devant lui. — C'est ainsi que Dieu se plaisait à glorifier dès ici-bas la

générosité de sainte Elisabeth. Et elle, toujours la même, toujours à ses pauvres, ne profitait de l'impression profonde faite sur le duc par ces prodiges, que pour l'engager à multiplier encore ses largesses et à fonder de nouveaux hospices pour les infirmes et les malades.

II. Je suis loin de vous avoir énuméré toutes les merveilles qu'a accomplies la charité de sainte Elisabeth, toutes les larmes qu'elle a essuyées, tous les pauvres qu'elle a nourris, tous les malheureux qu'elle a consolés. Mais le peu que je vous en ai dit, ce me semble, est déjà bien de nature à nous instruire et à nous fournir d'utiles enseignements. A l'école de sainte Elisabeth, nous apprendrons :

1^o A aimer et à soulager ceux qui sont dans le besoin. Tous, il est vrai, nous ne pouvons pas donner au gré de nos désirs ; tous nous ne pouvons pas faire de généreuses aumônes. Mais tous du moins, nous pouvons témoigner de la compassion aux déshérités de ce monde, nous pouvons partager leurs peines ; nous pouvons donner un encouragement, un bon conseil, une bonne parole ; tous nous pouvons faire l'aumône d'une prière ; car bien souvent, hélas ! l'âme est encore plus indigente que le corps. Tous enfin nous pouvons donner avec simplicité et de bon cœur, comme si nous donnions à Dieu. Oh ! alors, combien nos offrandes, si faibles qu'elles puissent être, deviendront chères aux malheureux et précieuses devant le Seigneur !

Nous apprendrons 2^o à mieux connaître et à estimer davantage les saints. Nous avons entendu plus d'une fois répéter autour de nous, peut-être avons-nous dit nous-mêmes qu'en vérité l'on ne voyait point ce que les saints avaient pu faire d'utile sur la terre. Eh bien, c'est là un propos d'une fausseté évidente et de plus très injurieux. Il n'est personne qui ait rendu à la société plus de services que les saints, et l'humanité ne compte pas de plus grands bienfaiteurs. La vie de sainte Elisabeth nous en offre un exemple saisissant, et je ne crains pas de l'affirmer, un exemple choisi entre mille.

Enfin nous apprendrons 3^o à nous tenir nous-mêmes dans l'humilité, et à ne jamais demeurer stationnaires dans la voie du bien. Volontiers nous nous imaginerions à certains jours toucher déjà aux plus hauts sommets de la perfection. Parce que nous avons accompli une bonne action, réprimé une saillie de notre humeur, supporté sans trop nous plaindre une critique méchante, nous mettons une folle complaisance en nous-mêmes, et nous nous disons : C'est bien ! Ah ! que nous sommes loin alors de réaliser la parole de l'Evangile et de nous regarder comme des serviteurs inutiles ! Que nous sommes loin encore de reproduire les exemples de vertu de sainte Elisabeth ! Aurions-nous bien le cœur de nous approcher, comme elle, des malades, des infirmes ? aurions-nous le cœur de baiser les plaies et les ulcères d'un lépreux ? aurions-nous le courage d'embrasser comme elle

la pauvreté, et de dire adieu à tout ce que nous possédons ? — Je veux bien que cela ne nous soit pas ordonné ; non, Dieu ne nous le commande point. Mais, le cas échéant, aurions-nous la force d'obéir, nous qui avons tant de défaillances à déplorer chaque jour ? Non, nous ne le pourrions pas. Eh bien ! ne nous enorgueillissons pas du peu que nous avons fait jusqu'à présent ; ne disons jamais : C'est bien, c'est assez ! Montons, montons encore plus haut si nous voulons ressembler plus parfaitement aux saints.

Nous pourrions encore recueillir d'autres enseignements, et bien précieux, de la vie de sainte Elisabeth. Mais ceux que vous avez entendus suffisent pour que je sois en droit de revenir toujours à la même pensée, à la même conclusion que je vous exprimais vivement naguère : Lisons, lisons, fidèlement et avec amour, la Vie des saints. Nous y trouverons la lumière et la force qui nous manquent ; nous y apprendrons à aimer Dieu et le prochain, à nous sanctifier et à faire le bien autour de nous. Oui, encore une fois, lisons la Vie des saints, et commençons à vivre avec eux dès ici-bas, si nous voulons vivre un jour avec eux dans la gloire. Ainsi soit-il !

ALLOCUTION POUR UN MARIAGE

LA MESSE DE MARIAGE

Il y a dix-huit mois je rencontraï à C. un jeune soldat qui vint à moi comme à un compatriote, avec une franchise d'allures qui me surprit agréablement. Ce n'est point l'ordinaire que nos soldats abordent en public un prêtre avec ce respect, cette sympathie. Nous échangeâmes quelques paroles amicales, on se serra les mains avec effusion, et rien depuis ne put me faire oublier cette apparition inattendue d'un visage du pays.

Ce visage du pays, mon cher ami, vous vous souvenez que c'était vous.

Pendant les vacances, un de vos anciens maîtres m'apprit que vous avez été élevé dans une de ces maisons sérieuses d'où l'on sort avec des idées sûres et des convictions fortes. Votre excellent pasteur qui mérite si bien la confiance que lui témoigne toute sa paroisse, me parla longuement de vous, de votre laborieuse famille, et je pus voir combien lui aussi vous aimait.

C'est donc avec bonheur que j'appris un jour que des liens de famille nous allaient rapprocher, et qu'une entrevue d'un instant aurait pour suite des relations de toute la vie. Quelle chose précieuse dans une existence qui doit se passer avec un petit nombre d'hommes et qui, chaque année, pour des raisons diverses, se dépeuple de quelques amis, que de voir se ranger autour de vous des amis fidèles, d'honnêtes gens, surtout d'honnêtes chrétiens !

Vous êtes une de ces âmes, ma chère enfant, une âme droite qui cherche le bien en toute simplicité, une âme de foi. Vous avez d'ailleurs de qui tenir, et s'il est une chose qui me réjouit, c'est l'espérance de voir fleurir en vous toutes les vertus de la famille. Et quand j'évoque ces vertus, pour les placer sur votre tête et dans votre cœur, que de figures vénérables me reviennent, qui les ont pratiquées et qui prient pour vous, demandant à Dieu pour vous qui entrez seulement dans la vie, l'énergie, l'activité, le conseil, la confiance en Dieu, l'amour du devoir, et surtout la bonté, qui est l'étoffe la plus solide de toute vie heureuse !

Je puis donc vous parler comme à des chrétiens, mes chers amis, sans rien déguiser de la vérité, sans atténuer l'enseignement de l'Eglise.

Vous allez vous engager d'une manière irrévocable, vous unir par des liens que rien désormais ne saurait rompre. Ce n'est pas vous qui accueillez ces théories modernes qui en donnant aux époux la facilité de se quitter, presque à leur guise, vont directement contre la loi de Dieu, contre le sacrement de l'Eglise, et préparent la dissolution de la famille, le malheur des enfants, la ruine morale de la patrie et de toute société.

Le mariage est indissoluble ou il n'est pas. C'est une union qu'on établit pour être plus forts. Qu'il soit dissous, et vous vous trouvez en face de la vie qui est dure, seuls, avec vos deux faiblesses séparées. Comment alors la porteriez-vous ?

Voulez-vous me permettre de vous donner à vous et à tous ceux qui sont ici réunis autour de vous, parce qu'ils vous aiment bien, un conseil, qui est aussi de circonstance, c'est de bien suivre la messe de mariage qui va être célébrée. Vous y trouverez, vous, mes enfants, l'énumération de tous vos devoirs, et les autres, des enseignements aussi élevés que précieux.

Cette messe, c'est comme un drame palpitant. C'est, hélas ! le drame de la vie. Ecoutez plutôt,

L'Eglise chante d'abord ces paroles de Raguel, remerciant Dieu du bonheur qu'il a accordé à Tobie et à Sara, ce modèle parfait des époux. — « Que le Dieu d'Israël vous unisse ! Seigneur, vous avez eu pitié de deux enfants uniques, que depuis les siècles de l'éternité vous avez réservés l'un à l'autre, de ces deux âmes sœurs et orphelines, faites l'une pour l'autre et qui se cherchaient. Désormais elles vont jouir de la plus intime et fraternelle union. Faites, Seigneur, que maintenant et toute leur vie elles vous bénissent pleinement ! »

Voilà bien la première aurore, les premières joies du mariage, et vous vous demandez en vous-mêmes, heureux de votre amour et fortifiés par les bénédictions du ciel : « N'est-ce point là le bonheur complet ? Comment ensuite le conserver toujours ? »

L'Eglise vous répond aussitôt : « Ceux-là jouissent du bonheur complet qui craignent le Seigneur ! » *Beati omnes qui timent Dominum !*

Sur la foi de ces nobles enseignements, vous

marchez à travers la vie, vous portez à deux le fardeau qui devient ainsi plus léger. Mais qui doit commander? Qui doit obéir? Quels sont vos devoirs réciproques? Graves questions que vous vous poserez bientôt, le premier jour où l'un de vous laissera, de lassitude, tomber sa part du fardeau.

« Que les femmes soient soumises à leurs maris comme à Dieu même, vous dit saint Paul dans l'épître. Car le mari est le chef de la femme comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise. » Or l'Eglise est soumise à Jésus-Christ; le premier devoir de l'épouse est donc l'obéissance.

Mais comme l'obéissance, qui est pourtant l'ordre, paraît dure au premier abord, ainsi formulée comme précepte, saint Paul s'empresse d'ajouter : « Maris, aimez vos épouses comme Jésus-Christ a aimé son Eglise, » nos âmes, nous tous. Epoux chrétiens, vous ne vous aimerez donc jamais assez, jamais vous n'atteindrez en amour le modèle divin qui vous est proposé. Mais avez-vous remarqué ceci, c'est que vous devez vous aimer, à cet exemple et pour vous rendre meilleurs, afin que dans vos âmes il n'y ait nul défaut, « ni tache, ni ride, » par conséquent nulle division, nulle divergence de pensée ou de sentiment.

Hélas ! tels ne sont point la plupart des mariages, et il semble que l'Eglise ait voulu le marquer dans la disposition de son office.

Les années se passent, le ciel du ménage se fait gris, parfois orageux. On regarde l'avenir avec inquiétude, car la chaîne autrefois si douce se fait lourde. La porterai-je donc toujours ? Ne pourrai-je donc en briser les terribles anneaux, devenus semblables à ces fers qui entrent dans la chair des prisonniers ?

Delà cette question des pharisiens à Jésus-Christ, rapportée dans l'Evangile de la messe : — « N'est-il jamais permis à l'homme de renvoyer son épouse ? »

Vous connaissez la réponse touchante et décisive du Sauveur :

— « Non, c'est contre le plan établi par Dieu au commencement. »

Mais de peur qu'elle ne décourage l'âme affligée et ne la jette dans le désespoir, à la vue d'un avenir gros de peines, sans issue, pareil à un noir horizon fermé, l'Eglise vous fait prononcer à l'offertoire cette confiante prière :

— Seigneur, mon espoir est en vous, mon avenir est en vos mains !

Voilà bien, mes chers amis, l'esquisse de ce que j'appelais tout-à-l'heure le drame de la vie, de ce drame qui se fait parfois lamentable et que vous avez vu peut-être déjà se dérouler à côté de vous, en des foyers qui n'ont pas eu la sagesse de rester chrétiens.

Mais vous qui demeurerez dans la voie immaculée tracée par Dieu, vous vous avancerez dans la vie accompagnés de toutes ses bénédictions. L'Eglise va prier pour que votre destinée soit heureuse. Toutefois comme elle sait que la femme est plus fragile et qu'elle est surtout le pivot de la

famille, ses prières les plus émues sont pour la jeune épouse quand elle la place sous le voile symbolique :

« Qu'elle porte dans le mariage un joug d'amour et de paix. Qu'elle soit la fidèle imitatrice des saintes femmes, aimable pour son mari comme Rachel, sage comme Rebecca, fidèle et de longue vie comme Sara... Que sa modestie inspire le respect, qu'elle se nourrisse des doctrines célestes, qu'elle jouisse d'une heureuse fécondité, que dans les épreuves elle se conserve pure ! »

Tel est pour l'Eglise l'idéal de l'épouse, l'idéal de la famille. Elle garde dans sa pensée pendant tout l'office le souvenir du beau psaume qui célèbre cet idéal greffé sur la crainte de Dieu : « Le mari mange avec joie le pain de son travail, il est heureux et il goûtera les plus douces jouissances. Dans sa maison il voit son épouse bien-aimée, gracieuse comme une vigne pleine de fruits. Ses enfants l'entourent, semblables à de jeunes et robustes plants d'oliviers. » Alors, dans l'admiration que lui cause la vue de cet aimable intérieur, peuplé d'enfants, où règnent le respect et l'amour, elle s'écrie en forme de conclusion :

« C'est ainsi que sera béni tout homme qui craint le Seigneur. Et vous, puissiez-vous voir les enfants de vos enfants, et la paix dans votre foyer ! »

Cet idéal de bonheur, je me plais à penser que vous le réaliserez ensemble avec la bénédiction de Dieu que vous venez implorer. Aussi puis-je vous prédire une heureuse traversée. Avec la grâce sacramentelle de support mutuel que vous allez recevoir, qui donc pourrait jamais vous désunir, vous décourager, faire chavirer votre avenir ? Combien de chaudes amitiés d'ailleurs voleraient alors à votre secours qui, en ce moment, par ma bouche, vous témoignent leur dévouement : parents, amis, et surtout vos pères et vos mères qui vous ont béni ce matin, des larmes dans les yeux et dans le cœur, larmes d'émotion que vous changerez en larmes de joie !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

PREMIÈRE PARTIE

Symbole

1^{er} article du Symbole

D

LA CRÉATION

1

Création en général

a

Le monde n'est pas éternel

— On vous a déjà parlé de ce monde que Dieu a créé ; que faut-il donc entendre par le monde ?

— J'entends par le monde le ciel, la terre et tout

ce qu'ils renferment, comme le soleil, la lune, les étoiles, les anges, les hommes, les animaux, les plantes, l'air, l'eau, le feu et tous les divers éléments.

— *Le monde a-t-il toujours existé ?*

— Non.

— *Le monde n'est donc pas éternel ?*

— Non, le monde a eu un commencement.

— *Que dit Notre-Seigneur dans l'Evangile ?*

— Il dit :

« Mon Père, glorifiez-moi de cette gloire que j'avais en vous avant que le monde fut créé ? »

— *Que signifient ces dernières paroles ?*

— Elles signifient que le monde n'existait pas encore quand déjà le Fils de Dieu était glorifié.

Le monde n'a donc pas toujours existé.

— *Que fait le Concile du Vatican ?*

— Il lance l'anathème à quiconque refuserait de confesser que Dieu a tiré du néant le monde et toutes les choses qu'il contient, spirituelles et matérielles.

— *Qu'est-ce que cela prouve ?*

— Cela prouve que le monde a eu un commencement, attendu qu'il n'existait pas avant d'avoir été tiré du néant.

— *Quelle est la croyance de tous les peuples ?*

— Tous les peuples sont unanimes à regarder le monde comme ayant eu un commencement ?

— *Que dit le simple bon sens ?*

— Il proclame la même vérité.

— *Comment cela ?*

— Voici son raisonnement :

L'être éternel est en même temps nécessaire, et, par conséquent, immuable ; car ce qui est nécessaire n'est pas sujet au changement.

Or, que voyons-nous dans l'univers, sinon des modifications, des transformations, des changements sans nombre ?

Un monde si changeant n'est donc pas l'être nécessaire et éternel.

— *L'être éternel et nécessaire est-il seulement immuable ?*

— Il est encore infini, car on ne voit pas comment ni par quoi il serait limité.

— *Le monde est-il infini ?*

— Non. Quoique bien grand, le monde est loin d'être infini, et voilà encore pourquoi il n'est pas éternel.

— *L'histoire naturelle nous apprend que, de jour en jour, les pluies et les gelées abaissent les montagnes et remplissent les vallées par les matériaux qu'elles y font descendre.*

Pourquoi donc les montagnes ne sont-elles pas encore au niveau des autres parties de la terre ?

— Parce que le monde, loin d'être éternel, n'a pas encore une durée assez longue pour cela.

S'il était éternel, il y a longtemps que les montagnes seraient descendues au niveau des vallées.

— *Que nous dit la vraie science ?*

— Elle nous dit que toutes les molécules, c'est-à-dire les toutes petites parties dont l'univers est composé, ont le caractère essentiel d'articles manufacturés.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire que si les articles manufacturés nous disent qu'ils ont été faits par la main de

l'homme, de même les molécules nous proclament qu'elles sont l'œuvre de Dieu et que le monde a eu un commencement.

b

Dieu avant la création

— *Le monde n'a donc pas toujours existé ?*

— Non, il a eu un commencement.

— *Avant l'existence du monde, il n'y avait donc rien ?*

— Il y avait Dieu.

— *Dieu seul ?*

— Oui.

— *Et où était-il ?*

— Il était en lui-même.

— *Mais ne s'ennuyait-il pas ?*

— Nullement.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'en Dieu il y a trois personnes qui se connaissent, qui s'admirent et qui s'aiment de toute éternité.

— *Que faisait Dieu avant la création ?*

— Occupé à se contempler et à s'aimer, il jouissait d'un bonheur ineffable, n'ayant besoin d'aucune créature pour sa félicité infinie que rien ne peut ni amoindrir ni augmenter.

— *Que faisait-il encore ?*

— Il pensait à moi.

— *Dieu pensait à vous ?*

— Oui ; ce Dieu si grand, si puissant, si heureux en lui-même, daignait penser à moi, pauvre petite créature, chétif ver de terre.

— *Et pourquoi pensait-il à vous ?*

— Pour me combler de biens.

Dieu le Père disait :

Moi, je veux le faire à mon image ; il deviendra mon enfant et l'héritier de mon beau royaume.

Dieu le Fils disait :

Moi, je descendrai sur la terre pour lui ; je souffrirai, je vivrai, je mourrai pour lui ; je serai son sauveur, son ami, son frère, sa victime, sa nourriture.

Dieu le Saint-Esprit disait :

Moi, je sanctifierai son âme, je l'embellirai, je m'en ferai une demeure agréable et délicieuse, et, grâce à mon aide, il deviendra un saint et un élu du paradis.

— *Dieu vous a donc aimé de toute éternité ?*

— Oui, et j'aurais le cœur bien dur si je n'aimais pas un Dieu si bon et si aimant.

c

Dieu créateur du monde

— *Vous venez de dire que le monde n'a pas toujours existé et qu'autrefois Dieu était seul ; maintenant Dieu n'est plus seul, l'univers est là sous nos yeux.*

Comment donc existe-t-il ?

— C'est Dieu qui l'a créé.

— *Est-ce à dire que Dieu a tiré l'univers de lui-même, de son essence infinie ?*

— Nullement.

— *Ne l'a-t-il pas tiré d'une matière qui existait déjà ?*

— Point du tout.

— *Qu'est-ce donc que créer ?*

— Créer, c'est faire quelque chose de rien ; c'est donner l'existence à une chose qui n'existait point du tout.

— *Qu'est-ce qu'une créature ?*

— C'est une chose faite de rien.

— *Qu'est-ce qu'un créateur ?*

— C'est celui qui, de rien, sans aucune matière préexistante et par sa seule puissance, donne l'existence à un être qui n'existait pas un instant auparavant.

— *Et vous dites que c'est Dieu le créateur du monde ?*

— Oui.

— *Que lisez-vous au premier chapitre de la Genèse ?*

— Je lis ces paroles :

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

— *Que chantons-nous avec l'Eglise dans le symbole de Nicée ?*

— Nous chantons :

« Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles. »

— *Qu'y a-t-il entre l'être et le néant ?*

— Un abîme insondable, une distance infinie.

— *Que faut-il pour combler cet abîme, pour franchir cette distance ?*

— Une puissance infinie, la puissance divine.

— *Y a-t-il beaucoup de créateurs ?*

— Il n'y en a qu'un, et c'est Dieu qui seul possède la puissance infinie.

— *Vous rappelez-vous bien pourquoi le peintre qui fait un tableau, l'orfèvre qui fabrique une montre, l'artiste qui moule une statue ne sont pas des créateurs ?*

— C'est parce qu'ils ne font pas de rien le tableau, la montre et la statue ; pour les faire, ils ont besoin de choses qui existent déjà et que Dieu seul a pu créer.

— *Que devons-nous à notre Créateur ?*

— Le respect pour sa puissance, la reconnaissance et l'amour pour sa bonté qui a daigné nous accorder le bienfait de l'existence.

— *Le vigneron peut-il planter sa vigne et le maçon bâtir sa maison sans qu'il leur en coûte ?*

— Non ; il leur faut à tous les deux de la peine, du travail, des efforts.

— *La création du monde est-elle un ouvrage plus difficile que la plantation d'une vigne ou la construction d'une maison ?*

— Infiniment plus.

— *Il a donc fallu à Dieu un travail pénible et fatigant pour créer l'univers ?*

— Une parole lui a suffi.

— *Une parole ?*

— Oui.

Il a dit : « Que la lumière soit et la lumière fut. » (Gen., I.)

« Il a dit, et tout a été fait ; il a commandé et toutes choses ont été créées. » (Ps. 148.)

— *Ainsi donc, Dieu a tout créé par un seul acte de sa toute-puissance ?*

— Oui.

— *Si un architecte qui a fait le plan d'une maison disait : « Que cette maison soit ! »*

La maison serait-elle ?

— Si l'architecte se contentait de ces paroles, il les répéterait éternellement que sa maison ne se ferait pas.

— *Pourquoi cette différence entre Dieu et l'architecte ?*

— Parce que Dieu est le Créateur tout-puissant, tandis que l'architecte, avec toute sa science, n'est qu'une faible et chétive créature.

Voilà pourquoi, tandis qu'une parole suffit à Dieu pour créer le monde, l'architecte, pour bâtir sa maison, a besoin d'ouvriers et de divers matériaux.

Que l'homme est petit et que Dieu est grand !

d

Plan de la création

— *Dieu a-t-il fait ses créatures aussi parfaites les unes que les autres ?*

— Non, il a établi entre elles des degrés, des catégories ; et les créatures sont plus ou moins parfaites selon qu'elles appartiennent à tel degré, à telle catégorie.

— *Quelles sont les moins parfaites des créatures ?*

— Les créatures purement matérielles et sans aucune espèce de vie, comme le fer, le plomb, le cuivre, etc.

— *Comment appelle-t-on ce genre d'êtres ?*

— On les appelle les minéraux.

— *Que voyez-vous tout au-dessus des minéraux ?*

— Les plantes, les herbes, les fleurs, les arbres, etc.

— *Quel nom donnez-vous aux êtres de cette seconde catégorie ?*

— On les appelle les végétaux.

— *Pourquoi les végétaux sont-ils supérieurs aux minéraux ?*

— Parce qu'ils possèdent la vie.

— *Est-ce une vie bien parfaite ?*

— Non, c'est la vie la plus imparfaite, la vie au degré le plus bas, la vie simplement végétative ; mais enfin, c'est déjà la vie, et voilà ce qui rend les végétaux supérieurs aux minéraux.

— *Maintenant que trouvez-vous tout au-dessus des végétaux ?*

— Les animaux.

— *L'animal est donc supérieur au végétal ? Par exemple, le chien est supérieur à l'arbre ?*

— Oui.

— *Pourquoi ?*

— Parce que l'animal a une vie supérieure au végétal.

— *En quoi la vie de l'animal est-elle supérieure à celle du végétal ?*

— En ce que l'animal possède les différents sens : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et le toucher ; et que, de plus, il a le mouvement, l'activité, une certaine mémoire, une sorte d'imagination et surtout l'instinct : toutes choses précieuses, que n'ont pas les végétaux.

— *Connaissez-vous une créature supérieure aux animaux ?*

— Oui.

— *Laquelle ?*

— L'homme.

— *Comment l'homme est-il supérieur à l'animal ?*

— L'homme a une âme créée à l'image de Dieu, une âme libre, une âme immortelle, une âme raisonnable.

L'homme est capable de distinguer le bien du mal.

L'homme peut connaître, aimer et servir Dieu.

L'homme pense et parle.

L'homme invente et perfectionne.

On n'en finirait pas, si on voulait rappeler tous les titres qui placent l'homme le moins parfait à mille coudées au-dessus du plus parfait des animaux.

— *L'homme est donc la plus parfaite des créatures ?*

— Non.

— *C'est donc le soleil si brillant qui est la plus belle des créatures ?*

— Pas le moins du monde.

— *C'est peut-être la plus blanche de nos fleurs, la fleur de lis ?*

— Encore bien moins.

— *Dites-moi alors quelle est cette créature privilégiée qui l'emporte sur l'homme ?*

— C'est l'ange.

— *En quoi l'ange surpasse-t-il l'homme déjà si parfait ?*

— Son intelligence est plus vive, sa volonté plus ferme, son activité plus féconde, sa beauté plus grande, toutes ses facultés plus nobles et plus distinguées.

D'ailleurs, l'ange est une créature purement spirituelle, dégagée des entraves de la matière, tandis que l'âme est comme embarrassée et captive dans les liens du corps qui l'emprisonne.

L'ange a donc, beaucoup plus que l'homme, de la ressemblance avec Dieu, pur esprit.

— *En résumé, combien trouvez-vous de catégories d'êtres dans la création ?*

— Cinq.

— *Qui sont ?*

— Les minéraux, les végétaux, les animaux, les hommes et les anges.

— *Que remarquez-vous dans ce plan de la création ?*

— Qu'il y a des créatures purement matérielles, comme le fer ; d'autres purement spirituelles, comme l'ange ; d'autres tout à la fois spirituelles et matérielles, comme l'homme.

— *De toutes ces créatures quelle est celle qui est comme le résumé de tous les êtres créés ?*

— C'est l'homme.

— *Comment cela ?*

— Par son âme, il représente le monde spirituel, angélique et humain ; et par son corps il représente tout le reste de la création.

— *Ne connaissez-vous pas quelqu'un qui résume en lui seul tous les êtres existants, y compris Dieu lui-même ?*

— C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *Montrez-le.*

— Par la nature divine il représente Dieu ; par son âme il représente les créatures spirituelles : les anges et nos âmes ; par son corps, il représente tout le reste de la création.

— *Que remarquez-vous encore dans ce plan de la création ?*

— Qu'il y a différents degrés dans la vie, ou plutôt différentes espèces de vies.

— *Quelles sont ces différentes espèces de vies ?*

— La vie végétative, la vie animale, la vie humaine et la vie angélique.

— *N'y a-t-il pas une autre vie supérieure à toutes celles que vous venez d'énumérer ?*

— Oui, il y a la vie surnaturelle ou spirituelle, et surtout la vie éternelle.

— *Savez-vous ce que la Sainte-Ecriture nous raconte de ce qui s'est passé au moment où, après la création, Dieu contempla son ouvrage ?*

— La Sainte-Ecriture dit :

« Dieu vit toutes ses œuvres, et elles étaient très bonnes. » (Gen., I, 31.)

e

But de la création

— *Est-ce par force ou par nécessité que Dieu nous a créés ?*

— Ce n'est point par force ou par nécessité, mais en toute liberté que Dieu nous a créés.

Il nous a créés parce qu'il l'a voulu, comme Notre-Seigneur nous a rachetés parce qu'il l'a voulu.

Et qui donc, et quoi donc aurait pu forcer Dieu à créer les êtres ?

Ce n'est pas le monde lui-même, puisqu'il n'existait pas avant d'être créé.

Ce n'est pas un être plus puissant que Dieu, puisqu'il n'y en a point.

Ce n'est pas moi, chétive et faible créature, hier encore dans le néant.

Il a plu à Dieu de me créer, voilà pourquoi j'existe.

Il a plu à Dieu de créer le monde, voilà pourquoi le monde existe.

S'il avait plu à Dieu de ne rien créer, le monde n'existerait pas, ni moi non plus.

— *Un être libre et sage agit-il sans raison ?*

— Un être sage se propose toujours un but dans ce qu'il fait.

— *Quel est le but du jardinier plantant un arbre ?*

— C'est de recueillir des fruits.

— *Quel est le but du vigneron cultivant la vigne ?*

— C'est d'avoir des raisins.

— *Quel est le but du cultivateur labourant son champ ?*

— C'est de récolter du blé.

— *Si tous ces hommes travaillaient au hasard et sans but, que dirait-on d'eux ?*

— On dirait qu'ils ne sont pas sages, qu'ils ont perdu la raison.

— *Dieu est-il sage ?*

— Il est la sagesse même, la sagesse infinie.

— *Il a donc eu des motifs, des intentions, en créant le monde ?*

— Oui, sans aucun doute.

— *Pourriez-vous me faire connaître ces motifs ?*

— Dieu a eu deux motifs, deux intentions dans la création des êtres.

— *Quel est le premier de ces motifs ?*

— Sa propre gloire.

— *Que nous dit la Sainte-Ecriture ?*

— Elle nous dit :

« Le Seigneur a fait toutes choses pour lui-même. » (Prov., xvi, 4.)

— *Dieu pouvait-il faire autrement que de travailler pour lui-même dans l'œuvre de la création ?*

— Non, puisqu'il était seul, il ne pouvait manquer d'avoir en vue sa propre gloire, d'autant plus que c'est la seule fin vraiment digne de sa sagesse.

— *Est-ce que Dieu avait besoin de cette gloire qui lui revient des créatures ?*

— Nullement ; mais dès lors qu'il a bien voulu leur donner l'existence, il l'a fait pour en être glorifié.

— *Je comprends que les anges et les hommes glorifient Dieu qu'ils connaissent, mais des créatures inanimées et sans raison, comme le soleil, la lune, les étoiles, les plantes, les animaux, comment peuvent-elles glorifier leur Créateur qu'elles ne connaissent pas ?*

— Ces créatures glorifient Dieu en manifestant ses perfections infinies.

— *Que nous disent les livres saints ?*

— Ils nous disent :

« Les cieux racontent la gloire de Dieu. » (Ps. xviii, 1.)

— *Le soleil, la lune, les étoiles, etc., chantent donc les louanges de Dieu ?*

— Oui.

— *Et comment ?*

— En manifestant :

Sa puissance infinie, par leur existence et leur mouvement ;

Sa sagesse infinie, par l'harmonie de leur structure et le bel ordre de l'univers ;

Sa bonté infinie, par les nombreux bienfaits qui leur sont prodigués ;

Son souverain domaine, par leur obéissance parfaite à toutes les volontés divines.

— *Que doit faire l'homme ?*

— Il doit applaudir aux chants de gloire des créatures sans raison, et s'unir à elles pour glorifier Dieu en lui offrant le tribut de ses adorations et de ses remerciements, ainsi que l'hommage de sa foi, de sa confiance et de son amour.

— *Il y a malheureusement beaucoup d'hommes qui ne veulent pas reconnaître Dieu ; ceux-là ne le glorifieront donc pas ?*

— S'ils ne veulent pas le glorifier librement ici-bas, ils le glorifieront forcément dans l'autre monde.

— *Comment cela ?*

— A la manière des démons dont l'éternel châtiment proclame bien haut la puissance et la justice de Dieu.

— *Quelle est votre résolution ?*

— Je glorifierai Dieu librement ici-bas afin d'être glorifié par lui dans le ciel.

— *Est-ce seulement pour sa gloire que Dieu nous a créés ?*

— Non, il s'est encore proposé un autre but.

— *Lequel ?*

— Notre bonheur.

— *Et quel bonheur ?*

— Le bonheur éternel du paradis.

— *Dieu veut donc vous rendre heureux ?*

— Oui, ce Dieu si grand, si puissant, veut rendre heureuse sa pauvre petite créature en lui faisant partager son bonheur infini. Quelle merveille de charité !

— *Avez-vous le désir du bonheur ?*

— Un désir insatiable.

— *Qui pourra contenter ce désir de votre cœur ?*

— Dieu seul, selon la parole de saint Augustin,

— *Quelle est donc cette parole ?*

— Saint Augustin a dit :

« Vous nous avez fait pour vous, Seigneur, et notre cœur est tourmenté jusqu'à ce qu'il se repose en vous. »

— *Où faut-il chercher le bonheur ?*

— En Dieu et en Dieu seul ; les créatures sont incapables de le donner.

— *Les êtres sans raison, tels que les oiseaux, les poissons, les animaux, Dieu les a-t-il aussi faits pour leur bonheur en même temps que pour sa gloire ?*

— Oui.

— *Le bonheur destiné à ces créatures est-il le même que le nôtre ?*

— Non, ce n'est qu'un bonheur passager, temporel et en rapport avec leur nature.

— *Dieu pourroit-il à ce que toutes ses créatures soient heureuses ?*

— Oui, et c'est pourquoi il nourrit les oiseaux qui ne ramassent rien dans leurs greniers, et habille la fleur des champs qui ne travaille point.

— *Que concluez-vous ?*

— Que Dieu est un père infiniment bon, et qu'il faudrait avoir un cœur plus dur que la pierre pour ne pas l'aimer.

f

Ordre à suivre dans l'étude des créatures

— *Voilà que nous avons parlé de la création en général, il faut maintenant nous occuper des créatures en particulier.*

Par où convient-il de commencer ?

— Par les anges.

— *Pourquoi ?*

— Parce que les anges sont les créatures les plus parfaites.

— *Après les anges ?*

— Après les anges, il convient de parler du monde matériel.

— *Le monde matériel doit donc passer avant l'homme ?*

— Oui.

— *Pour quelle raison ?*

— Parce que le monde matériel a dû être créé avant l'homme qui ne pourrait pas vivre sans lui.

— *Quel est donc l'ordre à suivre dans l'étude des créatures ?*

— Création des anges ;

Création du monde matériel ;

Création de l'homme.

Voilà l'ordre qu'il convient de suivre dans l'étude des créatures en particulier.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

XXXIII

INTERVENTION DE L'ASSYRIE. — LA VIERGE D'ISAÏE

Jéroboam II n'a pas cru aux prophètes Amos et Osée ; il est mort à temps pour ne pas voir crouler cette société brillante, mais vermoulue, que ses habiletés politiques avaient soutenue artificiellement pendant près d'un demi-siècle. L'avenir de Samarie descend avec lui dans le tombeau. La race violente de Jéhu va s'éteindre parce qu'elle a préféré ses courtes vues aux avertissements de Dieu, les accommodements aux principes. L'idolâtrie a miné lentement ce beau royaume qui s'effondrera dans la boue et le sang, le désordre et la ruine. Samarie périra et ses habitants seront emmenés en captivité. Ainsi l'ont prédit les prophètes.

Israël ressemble maintenant à un malade qui subit les suprêmes crises. Nous allons assister à ses dernières convulsions. Crises *intérieures* où trois ou quatre rois seront égorgés. Crises *extérieures* où, pour faire diversion, il se précipitera avec une rage fiévreuse sur Juda, aidé, en cette lutte fratricide, par Rasin, roi de Syrie. Et quand il se croira victorieux, Achaz acculé appellera l'Assyrien, Téglathphalasar, qui épie l'heure où il

jettera dans la même fosse Rasin et Osée, Damas et Samarie.

I. Le fils de Jéroboam II, *Zacharie*, ne dura guère que six mois, employés au mal, suivant la tradition de ses pères. *Sellum*, fils de Jabès, le poignarda devant tout le peuple, et ainsi s'accomplit la parole de Dieu à Jéhu : « Tes enfants n'occuperont le trône que jusqu'à la quatrième génération. » Seuls ici-bas, les doux ont reçu les promesses de l'avenir : « ils posséderont la terre. »

L'usurpateur Sellum ne se maintint qu'un mois, et il tomba sous les coups d'un général ambitieux, *Manahem*, fils de Gadi, qui accourut de Thersa à la tête de son armée et se fit proclamer roi. Guerrier cruel et ne connaissant que la force brutale, celui-ci rase la ville de Thapsa qui a refusé de lui ouvrir ses portes, et s'y livre aux plus atroces barbaries. Pendant dix ans il régna ainsi par la terreur. Mais cet homme, si dur pour les faibles, n'était qu'un trembleur lâche devant les puissants. Phul, roi d'Assyrie, ayant fait une expédition contre Samarie, le roi d'Israël, au lieu de combattre, préféra acheter son alliance au prix de mille talents, et, pour les payer, il exigea de chacun des riches de son royaume cinquante sicles d'argent.

Phul s'éloigna, emportant cette somme énorme ; mais le souvenir de ce butin si facilement acquis le ramènera bientôt en Israël.

Manahem mourut laissant la renommée d'un homme cruel et sans courage. *Phacéia* son fils porta la peine de ses crimes. Il avait aussi à répondre des siens. Après deux ans de tyrannie intolérable, son général *Phacée*, fils de Romélie, se mit à la tête de cinquante conjurés du pays de Galaad, l'assiégea dans la tour de son palais, le tua, et prit sur le trône sa place encore sanglante. Non moins méchant que ses prédécesseurs, mais plus habile, Phacée jouit vingt ans du fruit de ses crimes.

Il monta sur le trône la dernière année du règne d'Ozias, et nous savons qu'il s'empressa de faire alliance avec Rasin pour écraser Joatham. Cette première tentative ne fut pas heureuse. Le fils d'Ozias savait dès longtemps tenir le sceptre et manier l'épée ; surtout il avait confiance en Dieu. Aussi tant qu'il vécut nul ennemi n'osa violer ses frontières. Malheureusement Achaz, son fils, n'héritait ni de sa piété ni de ses talents politiques. C'est lui qui, impuissant à se défendre contre Phacée, appellera l'étranger à son secours, et désormais l'Assyrien n'oubliera plus le chemin de la Judée.

II. Achaz n'avait que vingt ans quand il dut prendre les rênes du royaume, et il en régna seize. Jeune, passionné pour les plaisirs, aux graves enseignements de la loi il préféra la religion facile et éclectique d'Israël. Dans la vallée de Benennon, devant le peuple rassemblé, il offrit ses fils à Moloch et les fit passer à travers les flammes, affirmant ainsi son culte pour le Dieu du feu.

En même temps, sur les collines et parmi d'innombrables bocages, il adorait et faisait adorer Astarté.

On se demande à première vue comment un fils de David, de Josaphat et de Joatham, pouvait descendre si bas et perdre la foi en Jéhovah. Ce serait une erreur de penser que ces princes élevés à l'ombre du temple et nourris des traditions davidiques gardaient au fond de leur cœur une impiété réelle et convaincue. Ils avaient la foi et respectaient les prophètes. Les rois d'Israël même croyaient en Jéhovah. Mais leurs passions les emportaient; la puissance absolue, les flatteries des courtisans, les attrait voluptueux de la cour les grisèrent et ils sacrifiaient aux faux dieux, — l'incarnation même des jouissances, — comme chaque jour nombre de chrétiens sacrifient à mille fruits défendus, sans pourtant devenir impies.

1. Dieu châtia Achaz en le livrant d'abord à Rasin, roi de Damas, qui lui infligea une défaite complète et emmena des milliers de prisonniers dans sa capitale, puis à Phacée dont le bras fut plus lourd encore. En une horrible bataille le roi d'Israël lui tua cent vingt mille guerriers qui avaient abandonné Jéhovah, puis il chassa devant lui, comme un immense troupeau, deux cent mille êtres humains, hommes, femmes, enfants et jeunes filles, avec un butin énorme.

Comme Phacée dirigeait vers Samarie cette troupe infortunée, composée de ses frères, après tout, de fils d'Abraham et de Jacob, le prophète Oded lui barra le chemin : — « Jéhovah, dit-il, le Dieu de vos pères, irrité contre Juda, les a livrés entre vos mains, et vous les avez égorgés avec tant de barbarie que vos cruautés crient vers le ciel. Et voilà que maintenant vous voulez faire de ces fils et de ces filles de Juda des esclaves ! Vous ne le ferez pas ! N'êtes-vous donc pas déjà assez coupable devant Dieu ? Maintenant, écoutez-moi ; rendez la liberté à ces captifs, vos frères, car la colère de Dieu éclaterait contre vous ! »

Les princes d'Ephraïm dirent alors aux guerriers de Phacée : « N'emmenez pas ces prisonniers à Samarie, nous commettrions un crime devant Jéhovah. Déjà nous en avons trop commis, déjà la colère de Dieu s'allume contre nous ! »

Et ils s'avancèrent près des captifs, vêtirent ceux qui étaient nus, avec les vêtements pris parmi les dépouilles, les chaussèrent, et leur ayant donné à manger et à boire, les parfumèrent d'huile pour les délasser. Puis ils les laissèrent aller. Ceux qui ne pouvaient plus marcher, ils les placèrent sur des montures et les ramenèrent à leurs frères, à Jéricho, la ville des Palmiers. Et ils s'en retournèrent à Samarie (2 Par. xxviii).

2. Phacée dut regarder comme une étrange faiblesse cette bonté d'âme des princes d'Ephraïm. Guerrier inaccessible à la pitié, sorte d'aventurier de proie, il ne rêvait pour Juda que l'écrasement final. Maintes fois nous avons remarqué que les haines fratricides sont les plus implacables. Pour réaliser son rêve il contracta une nouvelle alliance,

mais plus étroite, et calculée au point de ne plus rien laisser au hasard, avec Rasin, roi d'Aram. Leurs plans étaient admirablement conçus et mûris. Ils entreraient avec toutes leurs forces combinées en Judée, s'empareraient de Jérusalem, extermineraient Achaz avec toute la maison de David, comme Jéhu avait fait de la descendance d'Achab, et mettraient sur le trône un prince Syrien, désigné sous le nom de fils de Thabéel. C'en serait fait de la race de David, toujours vivace, tandis que depuis Jéroboam c'était la huitième famille qui occupait le trône d'Israël. Juda ne serait plus qu'une annexe de la Syrie, et Samarie verrait enfin crouler son orgueilleuse rivale, Jérusalem.

Jamais plan plus infernal n'avait été élaboré, — vraiment infernal, car s'il réussissait il supprimait le Messie et la Rédemption du monde. Satan seul pouvait suggérer une telle pensée. Jamais non plus Jérusalem ne s'était vue plus près de la ruine, car jusqu'ici ses vainqueurs, Egyptiens ou Philistins, n'avaient songé qu'à la piller, et non à l'anéantir. Aussi quand les armées ennemies déployèrent leurs ailes gigantesques pour envelopper la cité, quand ce cri retentit : « Voici la Syrie appuyée sur Ephraïm ! » le cœur d'Achaz et le cœur de son peuple se mirent à trembler comme les feuilles des arbres dans la forêt violemment agitée par le vent (Isaïe, vii, 2).

Le roi descendit alors avec toute sa maison, toute sa cour, par le chemin du champ du Foulon jusqu'à l'extrémité de l'acqueduc qui prend l'eau à l'étang supérieur pour la conduire à Jérusalem. Tout en inspectant les fortifications, il se demandait sans doute s'il ne pourrait pas détourner l'eau de la fontaine de Siloé qui alimente cet étang, et prendre l'ennemi par la soif. Il était en proie à la plus affreuse des angoisses, regardant les tentes ennemies éparpillées dans les vallées, et pensant à Téglathphalasar, l'adversaire acharné de Rasin, le seul qui pût lui porter secours. Mais comment lui mander d'accourir ?

Comme il revenait, pesant en lui-même ses douteuses chances de salut, voici que sur l'ordre de Jéhovah, Isaïe se présente devant lui accompagné de son jeune fils, Schear-Iasoub. Cet enfant portait un nom symbolique : *le-reste-reviendra* ; Isaïe le lui avait donné quand Phacée emmenait ses deux cent mille captifs. Cela voulait dire alors à Achaz : « Consolerez-vous, ils reviendront. » Et l'événement avait confirmé cette prédiction. L'enfant qui avait trois ans à peine, était donc un témoignage vivant que la parole du prophète était inspirée.

Isaïe connaît les anxiétés, les défaillances et les secrets désirs d'Achaz. Il sait qu'il est désespéré et qu'il croit voir déjà les Syriens escalader les murs de la cité ; il sait qu'il tremble pour sa maison et que pour lui le seul espoir de salut réside dans la dangereuse alliance avec l'Assyrie. Le prophète vient le rassurer, fortifier son courage, et, patriote éclairé en même temps que prophète de Dieu, lui

dire : « Dieu écrasera vos ennemis et vous protégera. Mais n'ayez confiance qu'en lui seul et gardez-vous d'appeler l'étranger à votre secours ; car l'étranger, l'Assyrien, deviendrait le fléau de Juda. »

— « Sois sans crainte, lui dit-il, que ton cœur ne tremble pas devant ces deux tisons fumants de colère et prêts à s'éteindre, Rasin et le fils de Romélie. Ils ont dit : « Marchons contre Juda, faisons-lui la guerre, emparons-nous du pays et donnons-lui comme roi le fils de Tabeal. » Mais voici la parole de Jéhovah : « Cela ne se fera point ; non, cela ne sera pas ! Damas restera capitale de la Syrie, et Rasin simple roi de Damas. Quant à Ephraïm, encore soixante-cinq ans et il cessera de compter parmi les peuples. Jusque-là Samarie restera la tête d'Ephraïm, et le fils de Romélie sera le chef de Samarie, mais non de Juda. Et si vous ne croyez pas, vous-mêmes vous périrez. »

Cette prophétie consolante, même ces menaces, laissèrent Achaz froid, découragé, incroyant. Alors Dieu continua à lui parler par la bouche d'Isaïe :

— Demande un signe à Jéhovah ton Dieu. Dans les profondeurs de la terre comme dans les hauteurs des cieus, Dieu est assez puissant pour l'opérer.

— Non, répondit Achaz avec hypocrisie. Dieu a fait défense de le tenter (Deut. vi, 16). Je ne demanderai aucun signe. Je ne veux pas tenter Jéhovah.

A ces mots, Isaïe indigné se détourna du roi et s'adressant à la famille royale de David, menacée comme Achaz d'extermination, comme lui intéressée aux promesses divines, comme lui incrédule et tournant ses regards vers l'Assyrie :

— Ecoutez-moi donc, vous, maison de David, s'écria-t-il. N'est-ce pas assez pour vous de lasser la patience des hommes ? Faut-il que vous lassiez encore celle de mon Dieu ? C'est pourquoi, puisque vous ne voulez pas déterminer le signe miraculeux qu'il vous propose, Dieu vous donnera lui-même ce signe. Vous craignez que les rois ligués n'éteignent votre race. Or voici la Vierge concevant et enfantant un fils qu'on appellera Emmanuel, ou Dieu avec nous. Ce Dieu sera aussi homme, car il sera nourri comme les autres enfants, de beurre et de miel, jusqu'à l'âge où l'on sait rejeter le mal et choisir le bien.

« Et non seulement la race de David ne périra pas ; avant moins de temps qu'il n'en faut à un enfant pour atteindre l'âge de la raison, les deux puissants royaumes qui vous causent tant d'effroi seront dévastés et abandonnés.

« Mais n'appellez pas l'Assyrie à votre secours. Jéhovah amènerait sur toi, ô Achaz, sur ton peuple et sur la maison de ton père, par la main du roi d'Assyrie, des malheurs tels qu'on n'en a point vus de semblables depuis qu'Ephraïm s'est séparé de Juda » (Is. vii, 1-18).

Telle est cette merveilleuse prophétie qui vient

s'ajouter à tant d'autres, mais qui ouvre cette fois à l'humanité un horizon nouveau, mieux défini, inondé de clartés inconnues, et radieux d'espérance. Tout après la chute, Dieu avait montré à l'homme, pour l'empêcher de mourir de désespoir, au fond de l'horizon humain, dans un coin lumineux, la femme dont le fruit devait écraser la tête du serpent. Mais cette lumière demeurait lointaine et indéfinie. Où naîtrait cette femme sauveur ? Dieu plus tard le révèle à Abraham : « C'est dans ta race que seront bénies toutes les nations de la terre » (Gen. xxi, 18). A mesure que les siècles avancent, la lumière se rapproche. Cette femme sera fille d'Isaac, de Jacob, de Juda. Chacune de ces promesses nouvelles est comme un flambeau de plus qui éclaire l'avenir ; et à chaque fois qu'elles se produisent, le peuple de Dieu tressaille de joie. C'est pourquoi il s'attache si passionnément à la famille de David, car c'est d'elle que sortira le Christ attendu (3 Reg. xi, 34, 36). Le Messie était donc l'objet de ses pensées et de ses préoccupations, le Messie qui est ainsi vraiment le Désiré des nations. Mais quand viendra-t-il ? où et comment naîtra-t-il ? Voilà ce qu'Israël se demandait sans cesse, et lorsque la maison de David était menacée, ses anxiétés redoublaient.

Quand Rasin et Phacée assiègent Jérusalem, ces anxiétés deviennent extrêmes. La race privilégiée ne va-t-elle pas disparaître dans l'extermination et le sang ? Isaïe alors leur dit : « Non seulement elle ne périra point, mais l'heure approche du Messie qui sortira d'elle. Je vois la Vierge qui doit être sa mère ! » On peut se faire une idée de l'impression produite par cette révélation merveilleuse tombée d'une bouche qui n'a jamais menti, expliquée par cet homme dont l'autorité prime celle des rois, Isaïe.

Qu'on ne dise pas que la Synagogue n'explique point ainsi cette prophétie, que l'enfant miraculeux est, à son gré, le fils d'Isaïe ou quelque fils d'Achaz. Ces difficultés, elle les a trouvées après coup. Le mot *Almôh* signifie bien la Vierge par excellence, qui demeure Vierge de corps et d'esprit, et qui enfante tout en restant Vierge. La Synagogue le croyait autrefois. C'est pourquoi lorsque saint Mathieu, qui était Juif, et qui écrivait pour des Juifs, voulut prouver que Jésus est le fils de Dieu, il s'appuya sur cette prophétie d'Isaïe. Il raconte comment l'ange tire Joseph de ses inquiétudes en lui annonçant que le fils de Marie a été conçu par l'opération du Saint-Esprit, et conclut ainsi : « Tout cela s'est fait pour accomplir ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète : Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils ; et il sera nommé Emmanuel, c'est-à-dire *Dieu avec nous*. »

Qu'on ne dise pas que, ce nom d'Emmanuel, Jésus-Christ ne l'a point porté. « Je réponds, dit un Juif converti, M. Julien Javal, que ce nom n'a été de même porté par aucun candidat des rabbins. J'ajoute une observation : Emmanuel qui veut dire « Dieu avec nous » est l'équivalent de Jésus

qui veut dire Sauveur. Car Jésus ne peut nous sauver que parce qu'il est Dieu avec nous. » Emmanuel, mais c'est le mot de l'Incarnation. Il s'appellera Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu se fera homme pour habiter avec les hommes ; et il sera à la fois le petit enfant de la crèche, faible et vagissant, et l'admirable, le Dieu fort, *Deus fortis* (Is. ix, 6). Au fond il n'y a que cela qui gêne l'aveugle Synagogue, c'est qu'elle a méconnu et fait mourir le Messie. Impossible à elle d'expliquer ce passage. Car Dieu a promis un miracle à Achaz. S'il n'est pas dans la Vierge qui enfante, où est-il ? Et si cette prophétie si précise d'Isaïe ne s'est pas réalisée, pourquoi les Juifs n'ont-ils pas déchiré les écrits de ce faux prophète ? Elle ne peut nier, et elle n'ose pas avouer, par entêtement.

Qu'on ne dise pas enfin que cet évènement, prédit sept siècles d'avance, était trop lointain pour consoler efficacement le peuple de Dieu. Les Juifs tremblaient pour la race royale, d'où le Messie devait sortir. C'était là leur grande sollicitude. Isaïe les rassure en leur annonçant qu'une Vierge fille de David enfantera un jour le Désiré des nations. Quelle plus heureuse certitude pour eux que celle-là, qui réalisera les vœux de quarante siècles ? D'autre part, afin de les fortifier par des espérances plus prochaines, le prophète prend un grand livre sur lequel il écrit au vu et su de tous, par l'ordre de Jéhovah, le nom du fils qui va naître de lui : « Ramasse les dépouilles, et hâte-toi ! » *Mahér-Schälal-Khasch-Baz*. Puis il publie cette prédiction :

« Avant que cet enfant sâche appeler son père et sa mère, le roi d'Assyrie brisera la force de Damas et enlèvera les richesses de Samarie » (Is. viii, 4).

Il y avait donc deux prophéties distinctes, l'une qui rassurait Juda sur les destinées de la race royale et du Messie ; l'autre qui annonçait à Jérusalem la ruine de ses deux ennemis, Rasin et Phacée.

III. Achaz méprisa et les prédictions et les avertissements d'Isaïe. N'écoutant que les conseils d'une très étroite politique humaine et ne voulant pas voir plus loin que l'heure présente, il manda à Téglathphalasar II : « Je suis votre serviteur et votre fils ; venez, sauvez-moi des mains du roi de Syrie et du roi d'Israël qui se sont jetés sur moi ! » A cette lettre il joignait de l'or et de l'argent pris dans le temple et dans le trésor royal.

Le monarque Assyrien ne cherchait qu'une occasion nouvelle de se précipiter sur la Syrie. Son orgueil et sa cupidité cédèrent volontiers à ces deux arguments irrésistibles : cette missive suppliante et ces monceaux d'or. Aussitôt il franchit l'Euphrate, tombe sur Damas qu'il ravage, transporte ses habitants en Cyrène, dans la Mésie, et tue le roi Rasin.

Puis il se retourne sur les tribus de Nephthali, Manassé, Gad et Issachar, les dépeuple, ruine les cités d'Aïalon, Maacha, Cédès, Azor, et déporte leurs enfants dans son pays d'Assyrie. Achaz

délivré alla jusqu'à Damas remercier son digne bienfaiteur, et poussant la reconnaissance jusqu'à la bassesse, jusqu'à l'idolâtrie, il adora les dieux Assyriens.

Il se montra plus lâche encore. Ayant remarqué à Damas l'autel sur lequel Téglathphalasar égorgait des victimes, il en envoya le modèle exact au grand-prêtre Urias, à Jérusalem, avec ordre d'en faire exécuter un semblable. Urias était un prêtre complaisant et vénal, il obéit, et Achaz, de retour à Jérusalem, put immoler de sa propre main des holocaustes aux divinités d'Assyrie. L'autel de Damas prit la place de l'autel d'airain de Salomon, relégué dans un coin : « C'est là désormais, dit Achaz, que s'offriront tous les sacrifices, ceux du matin et ceux du soir, ceux du peuple et ceux du roi. »

Et comme tout souvenir de la religion de Moïse importunait le monarque renégat, n'osant détruire le temple, il descendit la mer d'airain de son socle sur le pavé et lui enleva la gloire de ses sculptures, rasa l'édifice appelé Musach, qu'il avait bâti pour les prêtres, supprima l'entrée royale par laquelle la maison de David venait du palais au temple (4 Reg., xvi), brisa les vases sacrés et construisit à tout angle de rue, dans Jérusalem, des autels idolâtriques : « Au moins, dit-il, ces dieux viennent en aide à ceux qui les adorent » (2 Par., xxviii, 23).

Ils ne le délivrèrent toutefois ni des Iduméens qui pénétrèrent dans son royaume par le midi et se retirèrent avec un immense butin, ni des Philistins qui forcèrent les frontières de l'ouest et s'emparèrent de Bethsamès et de Thamna, ni surtout de Téglathphalasar qui, attiré par l'or du temple, entra à Jérusalem, non en ami, mais en maître. Achaz ne se débarrassa de son terrible protecteur qu'en lui livrant le reste des richesses de la maison de Jéhovah et du palais, même les biens des princes ; et toutes ces lâchetés ne lui servirent de rien, « *et tamen nihil ei profuit* » (2 Par., xxviii, 24).

Les hommes n'estiment que le courage et Dieu ne récompense que la justice.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 novembris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

PETITS PRONES

Vices et vertus

XXXII

VERTU DE JUSTICE

2^o La vertu de religion : sa nature, son excellence

Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo. (Matth. 22.)

La justice, nous l'avons vu dans l'instruction précédente, est la vertu qui fait rendre à chacun ce qui lui est dû. Elle a pour objet le droit d'autrui; ce droit elle le constate, elle le mesure, puis elle commande les actes qui correspondent à ce droit et qui doivent satisfaire en toute rigueur à ses exigences. C'est donc l'égalité qu'elle a en vue et qu'elle opère : l'égalité entre le droit d'un côté et la dette acquittée de l'autre, entre la valeur de la chose achetée et le prix donné; l'égalité entre la peine et le délit, entre le mérite, les services rendus, et les honneurs octroyés ou les récompenses accordées. Observer cette égalité, c'est rendre à chacun le sien, c'est être juste dans toute l'acceptation du mot.

Mais la justice n'agit pas toujours avec cette perfection. A côté des droits stricts dont elle détermine nettement l'existence et l'étendue, il en est d'autres qu'elle ne saurait mesurer avec exactitude, et que cependant elle oblige de respecter. L'apôtre saint Paul nous dit en effet : « Rendez à tous ce que vous devez : le tribut à qui le tribut, la crainte à qui la crainte, l'honneur à qui l'honneur. » (Rom. 13, 7.) Et dans l'Evangile le divin Maître enseigne qu'il faut « rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » (Matth. 22.) Ainsi, il est clair que nous avons des dettes envers Dieu, envers nos supérieurs, envers ceux qui se distinguent par leurs qualités, envers presque tous les hommes. Toutes ces dettes sont des devoirs, parce qu'elles correspondent à des droits, et par conséquent la justice qui a pour objet le droit d'autrui, doit intervenir ici encore pour nous aider à remplir ces devoirs et à acquitter ces dettes. Elle intervient en effet sous le nom de vertus différentes, qui sont comme ses filles parce qu'elles lui ressemblent, et que, à son exemple, elles nous portent à rendre à chacun, autant qu'il est possible du moins, ce que nous lui devons.

Or, parmi les vertus issues de la justice et qui forment comme sa postérité et sa descendance, il en est une plus belle, plus importante, plus nécessaire que les autres : c'est la vertu de religion, dont nous allons nous occuper aujourd'hui. Exposer sa nature

ou dire en quoi consiste cette vertu, puis démontrer son excellence par rapport aux autres vertus morales, tel est l'objet de cet entretien.

I. Nature

Qu'est-ce que la religion ? — Expliquons le mot, d'abord. D'après saint Isidore le mot religion vient du latin *religere*, relire; il signifie que nous devons nous occuper de ce qui est du culte de Dieu, le rappeler à notre mémoire, le parcourir par la pensée, comme on parcourt un livre, comme on en retourne toutes les pages afin de se pénétrer de leur contenu. Saint Augustin fait dériver le mot religion de deux autres termes latins également : ou bien de *reeligere*, réélire, choisir une seconde fois, parce que par la religion on choisit de nouveau Dieu et son service, quand on a eu le malheur de s'en séparer, de quitter le culte qui lui est dû en se rangeant sous la bannière de son ennemi par le péché mortel; ou bien de *religare*, lier, attacher, parce qu'elle nous unit à Dieu au moyen du culte qu'elle ordonne et des préceptes qu'elle impose.

Quoi qu'il en soit de l'origine du mot lui-même, il est certain que la religion remplit bien la signification des trois expressions que nous venons de citer. En effet, elle nous attache à Dieu comme à notre premier principe, elle porte nos pensées et nos désirs vers lui comme étant notre fin dernière, elle nous excite à renouer nos rapports avec lui après les ruptures causées par nos désobéissances et nos révoltes.

La religion, telle que nous l'entendons ici, n'est donc pas l'ensemble des vérités révélées, ni le code des lois du Seigneur; c'est une vertu morale qui incline notre volonté à rendre à Dieu comme au premier principe et au maître de toutes choses, le culte et les hommages qui lui sont dûs, à cause de la souveraine excellence de sa majesté. Quelques mots d'explication ne seront pas inutiles.

La religion est une vertu; car elle rend bon celui qui en est orné, elle le porte à une œuvre sainte et méritoire entre toutes, à savoir rendre à Dieu ce qui lui est dû, reconnaître son souverain domaine, honorer sa majesté suprême. C'est une vertu; car elle nous fait surmonter les difficultés que présentent le culte divin, le service du Seigneur, et l'aveu de notre dépendance. Ce n'est pas sans peine que l'homme se résigne à confesser que Dieu est tout et que lui-même n'est rien. La puissance qui dompte son orgueil et le tient comme anéanti devant son Créateur, c'est la vertu de religion.

Cette vertu nous porte à rendre à Dieu le culte qui lui est dû. D'après ces paroles de la définition, vous comprenez quel est l'objet direct, immédiat de la vertu de religion. Ce n'est pas Dieu lui-même, comme pour les vertus théologales, ce sont les actes par lesquels on l'honore, et dont l'ensemble forme ce que l'on appelle le culte divin.

Nous devons à Dieu un culte, rien de plus certain. Dieu est l'Etre infini, riche de toutes les perfections, et dans une mesure qui dépasse toutes

nos pensées. Il est grandeur, il est puissance, il est bonté et sagesse; ces attributs et bien d'autres encore lui composent une excellence infinie, une incommensurable majesté. A tous ces titres Dieu a des droits sur nous, droits sacrés, imprescriptibles, infinis comme Dieu lui-même. Il a droit à notre respect, droit à notre reconnaissance, droit à notre soumission et à notre amour; c'est-à-dire en un mot qu'il a droit à un culte par lequel nous reconnaissons son excellence souveraine comme créateur, comme conservateur et gouverneur de tout l'univers, et en particulier comme l'auteur de notre existence, la source unique de tout ce que nous avons, de tout ce que nous sommes en qualité d'hommes et en qualité de chrétiens.

Voilà notre dette envers Dieu, dette immense, car elle n'a d'autre mesure que les droits même de Dieu. Et en considérant ces droits si grands et si nombreux, qui ne s'écrierait avec le roi-prophète : « Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné ? » *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* (Ps. 115.) En effet, que peut offrir une chétive créature qui réponde à de tels droits, qui soit digne de l'infinie majesté ?

Or, cette dette du culte de Dieu, la vertu de religion a pour mission de nous la montrer, de nous en faire mesurer l'étendue et de nous aider à la payer. Fille de la justice, elle nous dit les droits de Dieu sur nous, et nous trace nos devoirs à nous, ses débiteurs. Sans doute elle ne nous impose pas un paiement intégral de notre dette, car elle sait qu'il nous est impossible de satisfaire à Dieu à l'égal de ses droits; mais du moins elle nous presse de lui rendre tous les hommages dont nous sommes capables malgré notre profonde indigence, et nous stimule pour lui procurer chaque jour plus d'honneur et plus de gloire.

Dans ce but elle nous prescrit le culte intérieur et le culte extérieur, celui de l'âme et celui du corps. Ce double culte consiste avant tout dans l'adoration. Adorer Dieu c'est le reconnaître pour ce qu'il est, comme l'Etre infiniment grand; c'est nous humilier devant lui dans les sentiments du respect le plus profond, et avec la conviction de notre misère et de notre néant; c'est confesser que nous dépendons entièrement de lui et que nous ne voulons vivre que pour lui. Si telle est vraiment notre attitude habituelle en sa présence, nous ne manquerons pas de lui offrir d'autres hommages. De là en effet naissent la louange et la glorification de son saint nom; de là les actions de grâce pour ses bienfaits, les prières confiantes en vue d'obtenir de son inépuisable bonté tout ce qui nous manque; de là l'offrande, la consécration totale de nous-mêmes pour accomplir en tout sa sainte volonté. Du fond le plus intime de nos cœurs ces sentiments passeront dans notre corps, et se traduiront au dehors par des signes extérieurs. On verra nos genoux plier jusqu'à terre, nos fronts s'incliner, nos mains se joindre et s'élever vers le ciel; nous prierons à haute voix, nous chanterons des cantiques en l'honneur du Dieu très grand et

très bon; tous nos sens, tous nos membres s'uniront à nos âmes pour le glorifier dans des actes qui attestent à la fois sa souveraineté universelle, et notre humble et confiante dépendance.

Tels sont en abrégé les hommages que nous devons à Dieu, tel est le culte que la religion nous impose envers la divinité, culte intérieur et extérieur tout ensemble. Nous lui devons le culte de l'âme. L'âme, en effet, le cœur est la partie essentielle, la portion la plus noble de notre être; c'est du cœur aussi que Dieu réclame avant tout l'honneur qui lui est dû, car il s'appelle dans l'Ecriture le Dieu du cœur, *Deus cordis*, et il veut des adorateurs en esprit et en vérité. D'où il suit que des pratiques religieuses où le cœur n'aurait aucune part, ne seraient qu'une hypocrisie abominable devant Dieu.

Mais la religion commande également le culte extérieur, celui du corps, et cela pour trois raisons. La première, c'est que le corps aussi bien que l'âme, est l'ouvrage de Dieu; n'est-il pas juste qu'il l'adore comme elle, et témoigne de sa dépendance à l'égard de son Créateur? Tout en nous, dit le pieux roi David, doit glorifier Dieu à sa manière, même notre chair et nos os : « *Omnia ossa mea dicent: Domine, quis similis tibi ?* » Et Jésus-Christ lui-même nous a donné l'exemple de ce culte extérieur, lorsqu'il adorait son père à genoux et la face contre terre : « *Positis genibus orabat.* » (Luc. 21. 41.)

Une autre raison se tire de l'union des deux substances qui composent notre être. Le corps est l'associé de l'âme et son instrument. De cette union intime résulte une action réciproque de l'un sur l'autre. Ainsi les affections de l'âme se peignent d'ordinaire en traits vifs sur les sens, et telle est l'influence de l'âme sur les organes, que le corps ne peut déguiser longtemps ce qui se passe dans l'intérieur. A son tour, le corps en obéissant à l'âme soutient ses forces et double son énergie. Que sur son ordre il chante les louanges du Très Haut, qu'il célèbre sa grandeur et sa puissance, qu'il proclame ses bienfaits et se livre aux pratiques extérieures du culte divin, l'âme alors ne sent-elle pas sa foi se ranimer, sa piété grandir, sa ferveur s'accroître? Au contraire, voyez un homme qui n'a rien de religieux au dehors, qui s'abstient de toute manifestation extérieure de piété; demandez-lui, après des semaines et des mois passés dans cette indifférence, s'il a la foi, s'il a la religion dans son cœur et adore Dieu dans le secret. Quoi qu'il puisse prétendre, son âme est vide de toutes ces vertus. Pourquoi? Parce que, depuis longtemps il n'en fait plus les actes extérieurs; privée du concours des sens, l'âme s'est étiolée, alanguie dans le service de Dieu, finalement la piété s'y est éteinte.

Une dernière raison enfin qui démontre l'obligation du culte extérieur, c'est que nous sommes destinés à vivre en société. Or, à une société d'hommes il faut des signes visibles auxquels on se reconnaisse; il faut des exemples qui stimulent

et encouragent dans l'accomplissement de tous les devoirs, et surtout des devoirs envers Dieu, le souverain Maître; voilà pourquoi Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile: « Que vos bonnes œuvres brillent aux yeux des hommes, et qu'ainsi elles servent à glorifier votre Père céleste et à édifier le prochain. » (Matth. 5, 16.) D'ailleurs la société, comme telle, ne doit-elle rien à son fondateur? Dieu n'est-il pas son souverain, et n'est-elle pas redevable envers lui d'un culte social, extérieur par conséquent et visible?

Pour tous ces motifs il est évident que notre dette envers le Créateur est à la fois une dette de l'âme et du corps. Payons-la dans la mesure de nos forces; alors seulement il sera vrai de dire que nous sommes des hommes justes, justes envers Dieu, le premier et le plus impérieux de tous les créanciers, justes puisque nous donnerons à Dieu le double tribut d'hommages que nous impose à son égard la vertu de religion, fille de la justice.

Cela dit sur la nature de cette vertu, je passe à son excellence, et vous demande encore quelques minutes de bienveillante attention.

II. Excellence

On dit qu'une chose excelle, quand elle surpasse les autres en grandeur et en mérite. A ce compte, il ne devrait y avoir qu'une vertu excellente; car, si telle vertu est marquée de caractères qui l'élèvent à un rang supérieur, c'est celle-là qui a le privilège de l'excellence, et il ne saurait être permis de l'en dépouiller pour l'attribuer à d'autres. Or, n'est-ce pas ce que nous faisons depuis que nous avons entrepris d'expliquer les vertus chrétiennes? Ne les avons-nous pas proclamées tour à tour excellentes, à mesure qu'elles passaient sous nos yeux? Foi, espérance, charité, prudence, justice, toutes ces vertus, avons-nous dit, sont excellentes; et arrivés à la vertu de religion, voici que nous voulons encore lui dresser un trône d'où elle verra toutes les autres à ses pieds!

Cependant, nous ne jouons pas sur les mots; c'est à bon droit que nous relevons le mérite de l'excellence dans plusieurs vertus, et même on peut dire qu'il ne manque à aucune. Dans un Etat il y a plusieurs fonctions, plusieurs branches d'administration; il peut y avoir aussi, et il y a souvent des hommes qui excellent dans une chose, et d'autres dans d'autres choses. Tel est incomparable dans l'art de la guerre, tel autre dans la magistrature, tel autre encore dans le gouvernement général. Il en est de même des vertus. La prudence, par exemple, n'a pas son égale pour la direction de la vie; la justice surpasse les autres vertus pour tout ce qui regarde le respect du droit d'autrui, fondement de la paix et du bonheur dans les familles et les sociétés; l'humilité, nous la verrons plus tard, est pour chacun de nous la grande ressource dans la lutte contre nos passions. Eh! bien, la vertu de religion a aussi son excellence. Comparée aux autres vertus morales, elle tient la première place, et

voici les deux raisons sur lesquelles se fonde sa prééminence.

C'est d'abord la nature des droits qu'elle soutient et des biens qu'elle procure. Nous l'avons dit tout à l'heure, elle défend les droits de Dieu auprès de nous, elle réclame de nous les biens, c'est-à-dire les services qui constituent notre dette religieuse envers la Divinité. Or, quoi de plus noble que ces droits, de plus précieux que ces biens? Les droits de Dieu, c'est Dieu lui-même, créateur et providence de toutes choses, auteur de la nature et de la grâce. Où sont, parmi les hommes, les droits et les titres comparables à ceux-là? Quelle grandeur! quelle force! qui oserait les contester? Quelle conscience assez pervertie pour ne pas les sentir, les avouer et les proclamer? Les droits de chacun de nous à l'égard de nos semblables sont sacrés; ceux de Dieu sur ses créatures ne sont-ils pas infiniment plus inviolables?

Quant aux biens, ou aux services qu'elle fait rendre à Dieu, ils sont également supérieurs à tous les biens dont la justice entre les hommes a la sauvegarde. Ce sont des biens surnaturels, des services divins; c'est l'adoration, le sacrifice, le culte offerts à l'Etre suprême; c'est la gloire, le respect, l'honneur qu'on lui doit, qu'on lui rend, qu'on travaille à lui procurer de la part de toute créature raisonnable. Sans doute Dieu n'a pas besoin de ces hommages, lui qui est la félicité même; s'il les exige, c'est parce qu'il y a droit. C'est aussi pour notre avantage. La créature gagne à s'approcher du Créateur, comme l'argile à se laisser pétrir entre les mains du potier, comme la pierre ou le marbre à se livrer au ciseau du sculpteur; et la religion en nous jetant très humbles aux pieds du Très Haut nous garantit son amour et nous abrite contre ses vengeances. Du moins il ne pourra nous faire le reproche qu'il adressait aux Juifs: Je suis votre Dieu, votre père; où est l'honneur que vous me devez? *Ubi est honor meus!*

La seconde raison en effet qui démontre la supériorité manifeste de cette vertu, je la trouve dans les rapports très étroits qu'elle noue entre Dieu et nous. Dieu est notre fin dernière; c'est vers lui que nous marchons, à lui que nous devons aboutir. Par quel chemin? celui de la vertu assurément. Mais plus une vertu nous élève du côté de Dieu, plus elle a de mérite, parce qu'elle nous approche davantage de notre terme. Or la religion par les sentiments qu'elle inspire, par les actes qu'elle commande, tend directement au culte de Dieu, elle l'honore et le glorifie; mais rien n'est plus près de Dieu que sa gloire et son honneur, c'est presque lui-même. Voilà pourquoi la vertu qui procure cette gloire divine, surpasse toutes les autres, et s'élève au dessus d'elles par sa splendeur. Les vertus théologiques occupent le premier rang, puisqu'elles atteignent Dieu en personne; au second se place la religion, qui nous fait monter avec elle jusqu'à son trône sublime, nous soumet corps et âme à sa majesté suprême, et nous sanctifie dans l'adoration, la louange, la prière, en un

mot dans tous les hommages par lesquels nous pouvons reconnaître son infinie grandeur et avouer notre néant.

Aussi, quelle estime ne devons-nous pas avoir pour cette vertu ! N'est-elle pas comme l'intendante générale des redevances qui doivent entrer dans les trésors de Dieu ? N'est-ce pas elle qui sollicite toutes les volontés à lui rendre ce qui lui est dû, afin qu'un jour sa justice ne puisse point nous poursuivre comme des débiteurs insolubles ? Ah ! que son règne s'étende parmi nous ! La religion, c'est la paix avec Dieu, c'est la sagesse dans la conduite, c'est l'honneur et la dignité de la vie.

Envoyez donc, Seigneur, votre religion sur la terre ; répandez-la dans les cœurs, qu'elle y défende vos droits sacrés, qu'elle les incline tous efficacement à vous rendre respect, soumission, obéissance et gloire dans le temps et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

QUATRE INSTRUCTIONS D'ACTUALITÉ SUR L'ÉGLISE

L'un de nos collaborateurs a entendu dans une cathédrale, il y a quelque temps, une série d'instructions sur l'Eglise qui lui ont paru répondre à l'un des besoins de notre époque. Il veut bien, sur le désir que nous lui en avons exprimé, nous en communiquer le canevas.

I

L'ÉGLISE ET LES SOCIÉTÉS CIVILES

L'Eglise et l'Etat : voilà deux mots qui excitent aujourd'hui, en sens contraire, les plus violentes passions.

Il en a été ainsi, plus ou moins, à toutes les époques du passé. Mais, de notre temps, l'éternelle querelle entre les deux pouvoirs, celui dont relèvent les consciences et celui qui préside au gouvernement des choses civiles, semble avoir pris un degré d'acuité qu'elle avait rarement atteint. Personne n'échappe entièrement aux bruyants mouvements d'opinion qu'elle occasionne. Propagée par les innombrables voix de la presse, elle retentit partout. Les problèmes qu'elle soulève viennent agiter les esprits les plus tranquilles.

Le sujet dont je vais entretenir mes auditeurs est donc un sujet plein d'intérêt et tout palpitant d'actualité. Il se recommande encore à eux par le besoin particulier qu'ils doivent éprouver à son égard d'être une bonne fois éclairés et peut-être de voir tomber leurs erreurs et leurs préjugés.

Obligé, par le temps dont je dispose, de m'en tenir à l'exposé des principes, je dirai : 1^o sur quoi repose l'essentielle distinction du pouvoir

religieux et du pouvoir civil, et 2^o quelles règles doivent présider à leurs relations.

1

La tendance du pouvoir séculier à absorber le pouvoir spirituel est un fait établi par l'histoire.

Au temps des patriarches, quand les familles humaines n'avaient d'autres rois que leurs pères, ceux-ci leur servaient encore de prêtres. C'était l'ordre voulu de Dieu. Il faut ajouter que la simplicité du symbole et du culte primitifs, comme aussi la longévité et la fidélité des patriarches, s'y prêtaient à merveille et pouvaient parer, dans une très large mesure, aux inconvénients qu'offre toujours la concentration des deux autorités dans les mêmes mains.

La loi mosaïque inaugura dans le monde la séparation des deux pouvoirs. Dieu ne voulut pas que le législateur des Hébreux fût en même temps leur pontife. Il attribua le sacerdoce légal, l'histoire sainte vous l'a raconté, non point à Moïse, mais à son frère Aaron et à la tribu de Lévi. Vous savez aussi comment le premier roi d'Israël fût rejeté pour avoir empiété sur les prérogatives des prêtres et procédé lui-même, sans attendre Samuel, à l'oblation d'un sacrifice. La distinction du sacerdoce et de la royauté se perpétua, après Saül, sous David et ses successeurs jusqu'à l'institution du Testament nouveau.

Mais l'antiquité païenne toute entière paraît l'avoir ignorée. Les tyrans qui fondèrent les grandes monarchies d'Egypte et d'Assyrie, de Grèce et de Perse, et même les républiques grecque et romaine, comprenant à merveille que le meilleur de l'être humain leur échapperait, s'ils ne mettaient la main sur les consciences, confisquèrent à leur profit les fonctions sacerdotales. Le souverain pontificat rentrait donc dans les attributions du pouvoir civil. — Parfois même, l'ambition des princes est allée plus loin. Non contents de présider au culte, ils ont voulu se le faire rendre, et, après s'être faits prêtres, ils ont essayé de se faire dieux.

Le monde avait ainsi vécu pendant de longs siècles, quand Notre-Seigneur Jésus-Christ vint proclamer l'affranchissement des âmes. « *Rendez à César, disait-il, ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* » (S. Math., xxii, 21.) Parole d'une signification profonde et qui, parmi tant d'autres paroles importantes dont l'Evangile est rempli, se place au premier rang. En rappelant aux hommes que, s'il est des choses dues à César et qu'il faut rendre à César, il est aussi des choses dues à Dieu, sur lesquelles la puissance séculière, qu'elle porte le nom de César ou tout autre nom, n'a rien à prétendre, elle a préparé la plus considérable des révolutions et fondé à tout jamais la liberté des consciences. Ce n'est pas que les chefs des nations se soient laissés facilement dépousséder. D'une part, les luttes du sacerdoce et de l'empire ont rempli toute l'histoire du catholicisme. D'autre part, les schismes et les hérésies ont été contraints

presque tous de porter le joug des princes. Aujourd'hui encore, les protestants anglais n'ont d'autre pontife suprême que leur reine, et les schismatiques russes d'autre chef religieux que le czar. Mais notre Eglise, seule dépositaire des traditions chrétiennes, a subi tant de combats et versé tant de sang pour maintenir l'indépendance spirituelle proclamée par son divin Maître, qu'elle l'a fait accepter de l'opinion. Il n'est plus aujourd'hui un seul pays civilisé où l'esprit public ne se soit fait ou ne se fasse à cette idée que les consciences sont libres et qu'elles échappent à la juridiction de l'Etat.

Cette vérité n'est pas seulement un dogme écrit dans l'Evangile et confirmé par la tradition ecclésiastique; elle découle aussi de la nature même des choses.

Premièrement, la religion ne fait point partie de la sphère d'action propre au pouvoir civil. — Quand plusieurs hommes, se rencontrant sur le même coin de terre et se déterminant à l'habiter ensemble, ont fondé une société, ils se sont choisis des chefs. Avoir des chefs est une nécessité pour les sociétés. Cela seul les préserve de l'anarchie et leur permet de se donner une organisation, de se prescrire des lois, d'assurer l'ordre public, de garantir la propriété et les droits des citoyens, de se défendre contre les entreprises de l'ennemi. Telle est, n'est-ce pas? la raison d'être des magistratures séculières. Telles sont aussi les bornes de leur domaine. Il a pour objet exclusif la protection des intérêts temporels. Les choses spirituelles échappent à leur autorité; car elles n'étaient pour rien dans les raisons qui ont motivé leur institution. La société ne leur a conféré sur elles aucun pouvoir. D'ailleurs, l'eût-elle voulu qu'elle n'en aurait pas eu la puissance. Le sacerdoce doit venir, non des hommes, mais de Dieu. Lui seul peut donner à quelqu'un le droit de représenter ses créatures auprès de lui et de le représenter auprès d'elles.

En second lieu, la religion exige de ceux qui la gouvernent tout un ensemble de qualités que n'ont pas toujours, on pourrait même dire pas souvent, les chefs d'Etat. — Ainsi, pour régler les croyances, il faut une science spéciale, approfondie; pour présider au culte, il est convenable d'y croire; pour enseigner la morale, il sied de la pratiquer. Comment cette triple mission reviendrait-elle aux dépositaires du pouvoir civil, quand le pouvoir civil peut être mis entre les mains d'hommes sans mœurs, sans foi religieuse, sans instruction théologique? — Aussi bien, la religion est une chose nécessairement invariable et fixe. Les dogmes ne changent pas. Les pratiques restent les mêmes de génération en génération. Les commandements de Dieu, les préceptes et les conseils de l'Evangile, ne s'abrogent jamais. Au contraire, les puissances de l'Etat, les constitutions, les formes même de gouvernement sont sujettes à des variations incessantes. Faudra-t-il que la religion les suive dans leurs transforma-

tions successives? Y aura-t-il des articles de foi propres à la monarchie et des articles de foi propres à la république? Chaque législature nous apportera-t-elle un nouveau sacrifice ou des sacrements nouveaux? Changerons-nous de morale en changeant de ministère?... — Enfin, le christianisme porte un caractère d'universalité qui ne lui permet pas de s'identifier avec le gouvernement d'aucune nation. Les hommes tiennent tous à leur patrie et font volontiers de sa querelle leur propre querelle. Mais cet amour du pays est essentiellement exclusif. C'est pourquoi la religion, faite pour tous, doit avoir sa hiérarchie propre, distincte des hiérarchies nationales. Si le chef de chaque province personnifiait la religion, les rivalités, les jalousies, les guerres qui peuvent éclater entre eux et entre les peuples qu'ils commandent auraient sur la religion elle-même un contre-coup funeste. Le patriotisme deviendrait un élément de division entre les âmes et les conduirait à des schismes irrémédiables. C'en serait fait de l'unité que Dieu a voulu donner à son Eglise... Comprenez-vous maintenant pourquoi la distinction, la séparation du pouvoir religieux d'avec le pouvoir civil? Dieu a fait œuvre de préservation et de sagesse quand il a établi, au-dessus des puissances séculières, une puissance distincte, indépendante, appropriée, permanente, universelle, pour lui confier le dépôt de ses révélations et de son culte, de ses institutions et de ses lois.

Mais il est temps de dire un mot des règles qui doivent présider aux relations de l'Eglise et de l'Etat.

2

L'Eglise et l'Etat se composent des mêmes personnes. Ainsi, vous êtes à la fois fidèles et citoyens. Comme fidèles, vous faites partie de l'Eglise; comme citoyens, vous relevez de l'Etat. A l'Eglise de vous commander dans les choses de la conscience; à l'Etat de gouverner votre action dans la sphère des intérêts temporels.

Ce fait que les mêmes hommes appartiennent aux deux sociétés amène entre elles de continuelles rencontres. Dans ces rencontres, elles devront tendre, non pas au conflit, mais à la concorde. — L'Eglise laissera à chaque fidèle la liberté d'accomplir ses devoirs envers l'Etat et l'Etat laissera à chaque citoyen la liberté d'accomplir ses devoirs envers l'Eglise. Les ministres de l'Eglise observeront les lois légitimes de l'Etat; mais l'Etat ne leur demandera rien qui soit contraire au caractère sacré dont ils sont revêtus. Il leur laissera le droit de s'associer et de posséder que la nature a donné à tous les hommes. Il évitera aussi de mettre obstacle à la mission qu'ils ont reçue d'en haut d'évangéliser, de moraliser et de sauver les âmes. Que si, sur les points de contact entre le domaine propre à l'Eglise et le domaine propre à l'Etat, il s'élève quelque litige, l'Eglise et l'Etat s'entendront. Ils trancheront la difficulté au moyen d'un *concordat*,

c'est-à-dire d'une convention mutuelle ou d'un traité. Mais ce traité, il faudra l'observer de part et d'autre, non pas en l'exploitant perfidement contre l'une des parties contractantes, mais avec la droiture et la loyauté dont doivent s'inspirer dans leurs rapports des puissances amies.

J'ai dit à dessein *des puissances amies*; car je voudrais qu'il y eût, entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux, non seulement de la concorde, mais encore une bienveillance réciproque. Ils ont, en effet, besoin l'un de l'autre pour l'accomplissement de leur mission respective. L'Etat peut beaucoup, par ses lois et par son influence, pour combattre ou aider l'Eglise. L'Eglise, de son côté, peut beaucoup pour assurer la paix et la prospérité de l'Etat. C'est donc leur intérêt commun de se porter secours et de se prêter appui. L'Eglise ne demande pas, je me hâte de l'ajouter, que les chefs des nations obligent personne à entrer dans son sein et à observer ses préceptes. Dans l'état présent des mœurs et avec les tendances actuelles de l'opinion, cette intervention violente du bras séculier aurait peut-être plus d'inconvénients que d'avantages. Mais il y a, pour faciliter le ministère ecclésiastique, bien d'autres moyens que l'Etat peut employer sans nuire à la liberté de qui que ce soit. Ces moyens il doit en user. C'est à la fois son devoir et son intérêt. Son devoir : car l'Eglise est une puissance divine et, comme telle, elle mérite toutes les sympathies. Son intérêt : parce que les bons chrétiens sont toujours de bons citoyens et qu'en aidant à faire de bons chrétiens, il prendra le moyen le plus sûr d'éviter les révolutions et de prévenir les catastrophes.

Mais je ne puis terminer cet exposé sans signaler la fausseté d'un préjugé trop répandu de nos jours et auquel il faut attribuer la plus grande partie des maux dont souffrent les sociétés contemporaines. J'entends parler de cette idée que l'Etat jouit dans l'exercice de son action d'une indépendance absolue; que ce qu'il fait est toujours légitime; que ses lois, par le seul fait d'être régulièrement votées et promulguées, deviennent obligatoires, quelles que soient leurs prescriptions, et doivent être tenues pour choses sacrées; enfin que le vote des électeurs, les actes des législateurs et l'exercice des fonctions officielles ne sauraient engager la conscience. C'est là une erreur grossière. L'Etat est soumis, comme le dernier des citoyens, à une loi morale supérieure dont il ne lui est pas permis, plus qu'à personne, de violer les préceptes. D'où lui viendrait la faculté de prendre le bien d'autrui, d'enseigner des erreurs, de violer des droits acquis, de faire des abus de pouvoir, de porter des lois injustes, de déclarer la guerre sans motif légitime? Et pourquoi, s'il le faisait, ne commettrait-il pas un crime? L'Etat, pour avoir raison, passez-moi cette manière de dire, a besoin d'avoir raison. Quand il a tort, il pèche, et ceux qui se font ses instigateurs, ou ses complices sont aussi coupables que lui. Les fautes commises au nom de l'Etat compromettent la conscience, aussi

bien que toute autre faute. — Mais ces fautes, elles aussi, relèvent de l'Eglise. Car l'Eglise est établie pour juger les consciences. A ce point de vue, il faut bien le reconnaître, l'Etat n'est point indépendant de l'Eglise. Celle-ci possède le droit de déclarer, quand il y a lieu, que telle loi, parce qu'elle est injuste, n'oblige pas; que tel pouvoir, parce qu'il est entré en possession au moyen d'une usurpation, est un pouvoir sans autorité, et que tel autre, parce qu'il est devenu tyrannique, est un pouvoir déchu. L'Eglise a quelquefois usé de ce droit dans la suite des siècles. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises elle a délié des nations entières de leur serment de fidélité. Et vous m'accorderez que cette manière pacifique de mettre fin à un régime d'iniquité et d'oppression valait bien la méthode sanglante des barricades et des révolutions.

En finissant, laissez-moi vous demander d'user de toute votre influence sur les hommes et de tout votre crédit auprès de Dieu pour assurer, entre les deux puissances qui se partagent le monde, un régime de concorde et de bienveillance mutuelle. Quand le pouvoir religieux et le pouvoir civil sont en désaccord, les peuples souffrent. Car le désaccord amène toujours, sous une forme ou sous une autre, la persécution; et les persécutions produisent du malaise et appellent la colère céleste. Quand ils vivent en paix et se prêtent appui l'un à l'autre, les nations sont heureuses et Dieu les bénit. Puisse donc la bonne harmonie renaître de la sorte entre l'Eglise et l'Etat, dans les différentes parties du monde où elle a été, depuis quelque temps, si malheureusement troublée! C'est le vœu que nous formons, comme chrétiens et comme citoyens, et que nous prions Dieu d'exaucer pour le bonheur du monde et le salut des âmes.

DEUX CAUSERIES FAMILIÈRES

I

PRESSE ET CONSCIENCE

Vae qui dicitis malum bonum et bonum malum!

Malheur à vous qui appelez mal le bien, et bien le mal!

(Isaïe, v., 20).

On se plaint aujourd'hui que tout est frelaté. C'est un peu vrai. Surtout il est pénible d'avouer que ce résultat est le fait de la science. La chimie, s'écrie-t-on, voilà la grande coupable, l'empoisonneuse des corps, laquelle livre sans cesse au public ses produits falsifiés. Là-dessus on se livre à des récriminations de toutes sortes contre la science et les savants. Cependant, personne ne fait attention que les falsifications de la chimie ne seraient pas à redouter, s'il n'existait dans la société une autre

falsification plus importante, celle des esprits ou des consciences. Qui a produit cette falsification ? Je réponds sans hésiter : c'est principalement la Presse. Mais, avant de l'étudier, considérons le fait.

N'est-il pas vrai qu'en France les Français sont rares ? Qu'est-ce qu'un Français ? D'après l'histoire, c'est un homme avant tout religieux, noble, honnête et dévoué. Or, dites-moi si c'est là le Français de nos jours. Ce qui est vrai, c'est qu'aujourd'hui le Français est impie, plus impie même que l'habitant des autres pays d'Europe. Or, ce n'est pas un progrès, cela. Plus la religion baisse au milieu d'une nation, plus la nation baisse. L'honneur, qu'est-il devenu ? une marchandise. J'avoue que le dévouement existe encore, dans un très grand nombre d'âmes ; mais ne sentez-vous pas le froid pénétrant de l'égoïsme qui envahit les nouvelles générations ? Quant à la probité dans les paroles ou les affaires, il n'en faut plus parler. Aujourd'hui, quand un homme vous donne sa parole d'honneur, c'est comme s'il vous jetait à la face son portemonnaie vide. En affaires, tous les moyens sont bons qui mènent sûrement et promptement au but. Notez qu'en esquisant de la sorte le portrait de la société contemporaine, je ne crois pas me servir de couleurs trop sombres. Malgré les maux trop évidents de la société, je ne suis pas pessimiste ; mais à quoi servirait de nier ce qui éclate aux yeux de tous les gens de bonne foi ? Voilà le fait : les Français sont changés. Pourquoi ? Parce qu'on a faussé leur esprit, leurs idées, leurs principes, leur âme, leur conscience. Qui a fait le coup ? La Presse.

Oui, la Presse. C'est elle la grande coupable, l'empoisonneuse des esprits, empoisonneuse autrement redoutable que la chimie qui tue les corps. La presse est bien la reine du jour, quoi qu'on en puisse dire et penser, reine à une époque et au milieu de gens qui ne veulent plus qu'on prononce à leurs oreilles ce nom de reine. La Presse a deux ministres placés à la tête de son gouvernement : le *Journal* et le *Livre*. Son Excellence le *Journal* n'attend pas que ses clients viennent le saluer chaque matin. C'est au contraire lui qui se montre le plus empressé d'aller au-devant d'eux. Il n'est pas délicat sur les choses d'étiquette. La forme lui importe peu ; il se fait grand ou petit selon la taille de ses clients. Du titre, il se moque également. Aristocratique avec les grands, démocratique avec le peuple, son langage varie autant que les oreilles de ceux qui l'écoutent. Du reste, pas un genre de littérature qui lui soit étranger, pas un style qui ne lui soit familier. Aussi, l'Académie lui ouvre ses portes aussi bien que la simple chaumière. Sa science surtout est sans bornes : questions religieuses, politiques, sociales, littéraires, scientifiques, artistiques même, rien ne lui échappe. Interrogez-le, il a réponse à tout, et quand il a prononcé son jugement, ce jugement est infaillible pour les trois quarts de ses lecteurs. Tel est le *Journal*, ministre omnipotent de cette grande reine, la Presse.

Je vous entends vous récrier : « Pas si puissant que cela ! Mon journal à moi est plutôt un serviteur qu'un maître, je m'en sers plutôt qu'il ne me dicte ses ordres. » Défiiez-vous ! répondrai-je.

Qui que vous soyez, vous subissez l'autorité du *Journal*. L'esclavage le mieux porté est celui qu'on ne sent pas. Les chaînes, si douces qu'elles soient, sont toujours des chaînes. Les journaux sont de deux sortes, les bons et les mauvais. Les bons sont ceux qui respectent l'Eglise et les commandements de Dieu. Les mauvais sont ceux qui leur sont hostiles. Les mauvais se divisent en deux classes : les journaux francs-maçons et les journaux socialistes. Les premiers enseignent la destruction de l'autorité soit civile, soit religieuse. Les seconds s'attaquent à la propriété. Ni Dieu, ni maître ! clament les uns. Mort à l'infâme capital ! s'écrient les autres. Cela n'empêche que ces journaux sont lus par des gens qui se disent les défenseurs de l'autorité, base de toute société, et par d'autres qui reconnaissent le bien fondé du droit de propriété. Comment expliquerez-vous ce phénomène, si ce n'est par les lois naturelles de la séduction ? Quelqu'un a écrit : « Dites trois fois à un honnête homme : Vous êtes un coquin ! il finira par le croire. » Celui là connaissait le cœur humain.

Voici venir maintenant Son Excellence le *Livre*. Plus gros que son collègue, le *Livre* ne voyage pas si vite, mais il voyage. Pour se faire bien venir auprès du grand public, il a ses ruses. Et d'abord, il s'annonce avec bruit. Il prend un titre à effet, charmant à la fois l'oreille et le cœur. Parfois il pique la curiosité par l'appât du scandale. L'homme est si avide de bruit et de sensations vives ! D'autres fois, il se pare comme une mondaine qui veut briller au milieu d'un monde choisi et enchaîner les yeux des spectateurs sur sa beauté. Du reste, il peut se payer cette fantaisie, car le *Livre* est riche. C'est un grand seigneur qui sait battre monnaie. S'il veut se contenter du monde modeste, il se fait bon enfant. Veut-il, au contraire, mener grand tapage, de suite il change de nom : c'est le roman. Aussitôt le public entier se lève, salue le nouveau venu, et défile devant Son Excellence. Il paraît que le nombre des adoratrices dépassent celui des adorateurs. Il serait facile d'en donner la raison. Pardon, Mesdames, si je m'occupe à mon tour en ce moment de votre favori. Quels romans lisez-vous ? J'en connais trois espèces différentes : les romans scientifiques, les romans historiques et les romans sentimentaux. Vous ne lisez guère les premiers, et je vous en félicite, parce que le roman scientifique, sous prétexte de vulgariser la science, parvient à la fausser. Le roman historique vous plaît davantage, et pourtant, en fait de vérité historique, souvent il serait préférable d'aller la chercher dans un almanach. Celui qui vous sourit le plus est le roman sentimental. Pourquoi ? Si vous permettez que je vous le dise, c'est parce que vous savez qu'il est dangereux pour la vertu. C'est celui-là surtout qui fausse la conscience en justifiant tous les écarts de la passion. Eh bien ! voulez-

vous, Mesdames, jeter votre conscience par dessus les moulins? Lisez des romans.

Escortée de ses deux ministres, la Presse s'en va à la conquête du monde. J'ajoute qu'elle y arrive aisément en créant l'*Opinion*. Arrêtons-nous quelques instants devant ce mot et demandons-nous ce que c'est que l'*Opinion*. L'*Opinion*, c'est quelque chose d'assez difficile à définir, sinon à comprendre. Pour moi, l'*Opinion* ressemble assez facilement à l'atmosphère qui nous environne. Comme lui invisible, insaisissable, elle s'étend partout sur la société. Personne qui puisse entièrement s'y soustraire; c'est pourquoi un assez grave personnage répétait volontiers qu'on est nécessairement de son temps. Aussi tyrannique que la mode, l'*opinion* est moins innocente. La mode est surtout futile, l'*opinion* est surtout dangereuse. La mode vide la bourse, l'*opinion* vide la conscience. Eh quoi! parce qu'il plaît à un homme en vogue de penser, de parler, d'agir à sa façon, je serai contraint de le suivre? Où donc est mon indépendance, ma liberté, et même ma dignité? Est-ce que je n'ai pas une règle infaillible pour mesurer les opinions les plus brillantes, les plus extraordinaires? Cette règle, l'Eglise me l'a donnée. La voici: « Tout ce qui est conforme au *Credo* catholique, je l'accepte; ce qui y est contraire, je le repousse. » Armé de ce principe, on peut être en sûreté contre les surprises de l'*opinion*. Si l'on s'en écarte, il n'y a plus de garantie.

Remarquez surtout que l'*opinion* a deux complices d'une grande force et d'une grande énergie: l'*entraînement des masses* et le *respect humain*. J'ai dit: l'*entraînement des masses*, et l'histoire pas plus que la philosophie n'osent me contredire. C'est cet entraînement qui explique tous les grands événements de l'histoire qu'on nomme révolutions politiques ou religieuses. La France en particulier en a éprouvé les effets, surtout en ce siècle qu'on a justement appelé le siècle de la révolution. L'insurgé qui se fait tuer sur la barricade, obéit à cette force, tout comme le soldat qui meurt courageusement pour son pays. Dans un autre ordre de faits, n'est-ce pas l'*entraînement des masses* qui pousse chaque année ces foules d'hommes, de femmes et d'enfants vers nos grands centres religieux, témoins des manifestations du surnaturel. Ici, c'est la foi qui opère; dans la révolution, c'est l'*opinion*, mais l'*opinion* est bien aussi une espèce de foi. A cette force incontestable de l'*entraînement des masses* s'ajoute une force parallèle, quoique dans le sens inverse, je veux dire le respect humain. En soi, cette force est une faiblesse. Mais chacun sait qu'une force s'accroît de l'étendue que lui laisse prendre une faiblesse.

En quel état se trouve l'*opinion* en France, à l'heure actuelle? Il ne m'appartient pas de vous l'apprendre, puisque déjà vous le savez. L'*opinion* est hostile à la religion: voilà pourquoi tant d'hommes s'en font les ennemis aveugles et inconscients. L'*opinion* s'est égarée sur les principes de la morale et des mœurs: voilà pourquoi tant de

gens se conduisent mal, à tel point que la statistique criminelle enregistre des chiffres affreusement éloquentes. L'*opinion* se trompe sur les bases véritables de la société: voilà pourquoi le sol de notre pauvre France tremble sur le volcan bouillonnant du socialisme. L'*opinion* se trompe sur les notions importantes de famille et de mariage: voilà pourquoi la France est dépeuplée. Les berceaux français sont vides; c'est donc qu'il n'y a plus d'espérance, puisque les enfants sont l'espérance d'un peuple. L'*opinion* se trompe jusque sur le sens de ce beau mot patrie. Mot qu'il suffirait de prononcer sur la tombe de nos héros morts pour ranimer leur poussière endormie, et qui passe comme une ombre devant nos âmes dégénérées. Tel est cependant le résultat de l'*opinion* égarée par la presse.

Chrétiens, écoutez ce dernier cri de mon âme alarmée: N'immolez jamais sur les autels de cette idole votre conscience de Français sans peur et de chrétiens sans reproche. Ainsi soit-il!

II

IGNORANCE RELIGIEUSE ET MAUVAISE ÉDUCATION

Bonitatem et disciplinam et scientiam doce me.

Enseignez-moi la vertu, la sagesse et la science.

(Ps. cxviii, 66)

Au nombre des causes qui contribuent à fausser la conscience de nos contemporains, j'ai cité l'ignorance religieuse et la mauvaise éducation. L'heure est venue d'en parler sincèrement, et aussi courageusement.

Peut-être serez-vous péniblement affectés d'entendre dans la bouche d'un prédicateur de la parole de Dieu, le mot d'ignorance, surtout d'ignorance religieuse? Est-ce qu'à la fin du xix^e siècle, ce siècle qu'à l'envi tout le monde proclame comme étant le siècle du progrès, le siècle des lumières, il y aurait encore place pour une ignorance quelconque? Hé quoi! direz-vous peut-être, jetez donc un regard sur l'étendue de notre France. Comptez si vous le pouvez toutes les écoles éparpillées sur son territoire. Elles sont aussi nombreuses que les étoiles du firmament, aussi abondantes que les grains de sable qui couvrent le rivage de la mer. De l'école primaire du village, remontez, à travers tous les degrés d'étude, jusqu'aux brillantes classes de l'Institut, et dites si la France actuelle n'est pas enveloppée par la science comme d'un réseau immense et splendide qui lui donne la lumière et la vie. Et vous osez parler d'ignorance, voire même d'ignorance religieuse!

J'entends ces récriminations ou d'autres qui leur ressemblent. Malgré cela, je persiste à dire que l'ignorance religieuse est une plaie de l'époque. Et d'abord, ne me parlez pas de vos écoles, puisque, de par la loi, l'instruction chrétienne en est

bannie. La loi est la loi, je ne la juge pas, je constate seulement qu'elle existe. Nos législateurs fin de siècle prétendent asseoir la société sur d'autres bases que celles de la religion ; voilà pourquoi ils jugent superflu et même dangereux de l'enseigner. Ils ont oublié la maxime de Plutarque : *Il est plus aisé de bâtir une cité dans les airs que d'établir une société sans religion*. L'histoire dira sans doute, et dans un court délai, de quel côté se trouve la sagesse, ou bien du côté des législateurs modernes, ou bien du côté des législateurs antiques. Quoi qu'il en soit, dans nos écoles, on enseigne tout, sauf la religion. Pourtant Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » C'était affirmer clairement que la science qui donne aux hommes la subsistance du corps ne suffit pas, et qu'il faut de plus celle qui leur garantit la subsistance de l'âme. Or, cette science, c'est la religion.

La question des écoles étant ainsi jugée et mise de côté, je prie nos adversaires de me dire dans quelle enceinte, au milieu de quelles réunions, en dehors de nos églises, on parle avec compétence des choses religieuses. Est-ce à la tribune de nos assemblées politiques, ou bien dans le salon des mondains ? J'entre avec vous dans l'enceinte de notre Parlement et j'écoute avec attention les orateurs politiques qui sont en possession de la tribune. A part une minorité respectable de gens instruits et de bonne foi, je me persuade avec effroi que les autres membres de l'Assemblée ignorent les notions les plus élémentaires du catéchisme. Voulez-vous quitter le Parlement pour entrer dans un salon quelconque ? Tout y est à la mode, sauf la science religieuse. Regardez ces livres, ces revues, ces brochures qui ornent la bibliothèque ou la table. Ce sont les œuvres d'écrivains en renom. Tous ceux qui ont la vogue ont ici leur signature. Lisez quelques-unes de leurs dissertations philosophiques ou religieuses, rarement vous trouverez qu'elles sont conformes aux enseignements de la religion. Jetez un instant la revue de côté pour entendre les conversations. La religion n'y est guère mieux traitée que dans les livres. Tout le monde y va d'entrain, dans le luxe des toilettes. Une question est tout à coup lancée : il s'agit du prône de M. le Curé ! Ah ! M. le Curé, il est intolérant, il exagère, à quoi songe-t-il de parler ainsi ? il fausse la religion !... Nullement, Monsieur ou Madame, serait-il aisé de répondre, ce n'est pas M. le Curé qui se trompe, c'est vous qui ne savez pas votre catéchisme.

Vous voyez donc qu'en pénétrant dans les milieux instruits, où ce qui touche à la religion devrait être parfaitement su et connu de tous, l'ignorance éclate, palpable, évidente. Que sera-ce si, en poursuivant cette étude, on s'approche des autres classes de la société ? On est saisi d'effroi à la vue de tant de ténèbres accumulées au milieu d'une foule qui se dit l'enfant gâté de la science, après avoir perdu les lumières de la foi. Qu'il me soit

permis de regretter le temps où la religion était connue de tout le monde, même et surtout à la Cour. Ce temps a un nom dans l'histoire, c'est le grand siècle, le siècle de Louis XIV, de Bossuet, de Turenne et de Condé. Ce dernier, le vainqueur de Rocroy, était aussi habile à manier, dit-on, un argument théologique à la table du grand évêque que son épée sur les champs de bataille. Cet âge est passé ; hélas ! le verrons-nous jamais revenir !

Instruction et éducation sont deux choses qui se touchent et veulent être inséparablement unies. Si vous me demandez ce que c'est que l'éducation, je vous répondrai par cette comparaison. Vous savez que, parmi les sacrements de l'Eglise, deux impriment dans l'âme un caractère ineffaçable que l'on nomme le caractère sacramentel. L'éducation, c'est quelque chose d'analogue. C'est pour ainsi dire un sacrement, sacrement naturel qu'il appartient aux parents de donner à leur enfant, surtout à la mère. Ce que la Confirmation est au Baptême dans l'ordre spirituel, on peut dire que l'éducation l'est à la naissance dans l'ordre naturel. Naître c'est bien, être élevé c'est tout. L'enfant devenu homme, porte jusqu'à la tombe le cachet de son éducation. Celle-ci a-t-elle été soignée, distinguée même, ce soin, cette distinction se feront sentir jusque dans la vieillesse. C'est ce que l'Esprit-Saint nous enseigne sous une autre forme. Il est écrit dans nos saints Livres que le jeune homme suit sa voie jusque dans la vieillesse : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea*.

Voilà pourquoi, dans tous les pays, à toutes les époques, l'importance la plus grande a été attribuée à l'éducation. Chez les Grecs aussi bien que chez les Romains, le choix du pédagogue, c'est-à-dire de l'homme chargé de diriger les pas du premier âge, était le grand souci du père de famille. Depuis l'établissement du christianisme, l'Eglise n'a jamais cessé de recommander aux parents l'éducation de leurs enfants. Lisez les Pères de l'Eglise, entre autres saint Jérôme et saint Augustin, et vous comprendrez l'importance que ces grands génies attachaient à cette grande affaire. L'éducation, pour employer une expression de Bossuet, c'est le tout de l'homme.

Où en sommes-nous à l'heure présente, par rapport à cette importante question ? Sommes-nous en retard ou en progrès ? Hélas ! on peut dire que les parents se désintéressent de plus en plus de l'éducation de leurs enfants, on pourrait affirmer même qu'ils s'en débarrassent. Il semblerait que cette affaire ne les regarde aucunement. Quand ils ont envoyé ces enfants à l'école et au catéchisme, ils pensent avoir tout fait. Erreur déplorable ! S'il en était ainsi, le mariage ne serait pas une chose si sérieuse, si grave, si difficile. Certes non, ce n'est pas sur les bancs de l'école ni même sur ceux du catéchisme que se fait l'éducation de l'enfant, en d'autres termes, que sa conscience se forme, c'est au sein du foyer paternel. Les genoux de la mère, voilà le premier banc d'école chrétienne ! Si

ce banc-là n'est pas religieux, ne me parlez pas de conscience, ni d'éducation pour l'enfant qui y repose, il n'en aura jamais. Mères chrétiennes, n'oubliez donc pas toute l'étendue de votre puissance créatrice. Au nom de cette puissance que vous tenez de Dieu, penchez-vous avec amour sur ces petites créatures que vous portez dans vos bras et animez-les d'un souffle chrétien. Sous l'empire de ce souffle germera l'éducation chrétienne, comme au printemps de l'année on voit naître les jeunes plantes au souffle chaud du Midi. Si nous comptons parmi nos grands saints et nos grands hommes saint Augustin et saint Louis, nous les devons à sainte Monique et à Blanche de Castille. Dites, à l'exemple de cette dernière, à vos enfants : « Mon fils, j'aimerais mieux te voir mort que souillé d'un péché mortel, » et vous aurez fait davantage pour leur éducation que ne feraient dix ans de catéchisme et vingt ans d'étude.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

PREMIÈRE PARTIE

Symbole

1^{er} article du Symbole

D

LA CRÉATION

2

Création des anges

a

Les anges en général

1

Nature des anges

— Nous avons vu précédemment que l'ange est la plus parfaite des créatures.

Qu'est-ce donc que l'ange ?

— C'est un pur esprit.

— Qu'est-ce qu'un esprit ?

— Un esprit est un être doué d'intelligence, de volonté, d'activité, de liberté, d'immortalité.

— Votre âme est-elle un esprit ?

— Oui.

— L'ange, qui est esprit, peut donc penser, comprendre, juger et raisonner comme votre âme ?

— Il le peut beaucoup mieux, puisque son intelligence est bien plus parfaite que la nôtre.

— L'ange est donc supérieur à notre âme ?

— Oui ; son intelligence est plus vive, sa volonté plus forte, sa beauté plus grande, son activité plus féconde, sa liberté plus parfaite, en un mot, toutes ses facultés plus nobles et plus distinguées.

— Notre âme est-elle un ange ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'est pas un pur esprit.

— Qu'est-ce donc qu'un pur esprit ?

— C'est un être qui n'a point de corps.

— L'ange n'a donc point de corps ?

— Non, et voilà justement pourquoi c'est un pur esprit.

— Si l'ange n'a point de corps, pourquoi donc est-il représenté avec une figure d'enfant ?

— Pour montrer son innocence et sa perpétuelle jeunesse.

— Pourquoi aussi lui donne-t-on des ailes ?

— Pour rappeler sa promptitude à obéir à Dieu.

— Mais l'Ecriture-Sainte ne raconte-t-elle pas que les anges ont apparu aux hommes sous une forme humaine ? ils ont donc des corps ?

— Non ; ces formes humaines, plutôt apparentes que réelles, étaient des formes d'emprunt tout-à-fait étrangères aux anges.

— Il n'y a donc rien de matériel dans l'ange ?

— Non ; c'est un être tout spirituel, un être libre, immortel, très intelligent, très fort, très actif, très beau, plus parfait que toutes les autres créatures, parce qu'il ressemble davantage à Dieu.

2

Existence des anges

— Comment savez-vous qu'il existe des anges ?

— C'est Dieu lui-même qui nous l'a révélé.

— La Sainte-Ecriture parle donc des anges ?

— Oui ; c'est souvent qu'il est fait mention des anges dans l'Ancien et le Nouveau-Testament ; leurs noms y sont indiqués, leurs fonctions désignées et leurs missions signalées.

— Que nous dit en particulier l'apôtre saint Paul ?

— Il dit :

« Toutes les choses visibles et invisibles, les Trônes, les Dominations, les Principautés, ont été créées par Celui et pour Celui qui est avant tout et par qui toutes choses subsistent. » (Coloss. 1, 16.)

— Qu'y a-t-il dans ces paroles qui prouve l'existence des anges ?

— Les noms de trois catégories d'esprits bienheureux : Trônes, Dominations, Principautés.

— Les saints Pères et les Docteurs de l'Eglise nous parlent-ils des anges ?

— Oui ; ainsi :

D'après saint Augustin, « Nous savons par la foi qu'il y a des anges. »

Selon saint Denis, « L'ange est l'image la plus vivante et la plus belle de la beauté divine elle-même. »

Au dire d'Origène, « Les anges se réjouissent, dans le ciel, des progrès des hommes dans la vertu. »

— Que nous enseigne le Concile général du Vatican ?

— Il nous enseigne que Dieu, dès le commencement, a fait de rien, à la fois, les deux natures, corporelle et spirituelle, la nature angélique et le monde.

— Comment l'Eglise montre-t-elle la foi à l'existence des esprits célestes ?

— En recommandant le culte des saints anges, et en les honorant par des fêtes particulières dans le cours de l'année.

— *Est-ce que la croyance aux anges se trouve chez tous les peuples ?*

— Oui, mais plus ou moins altérée par les superstitions de l'idolâtrie.

— *Citez-nous des exemples.*

— Chez les Chinois, un auteur célèbre a fait un livre sur les anges.

Chez les Grecs, les anges étaient des demi-dieux. Platon, philosophe païen, en parle à plusieurs reprises.

Les Arabes donnent le nom d'Iba au chef des mauvais anges.

Les Indous nous parlent du combat des anges dans le ciel.

— *A quelle époque les anges furent-ils créés ?*

— Ils ont été créés dès le commencement en même temps que la matière.

— *Qu'est-il dit dans le livre de l'Ecclésiastique ?*

— Il est dit :

« Celui qui vit éternellement a créé toutes choses ensemble. » (Eccl. xviii, 1.)

— *Que nous dit le Concile de Latran, tenu en 1215, sous le pape Innocent III ?*

— Il nous dit que, dès le commencement, le Créateur de tout ce qui est a tiré ensemble du néant les créatures spirituelles et corporelles, c'est-à-dire les anges et la matière.

L'homme n'a été créé que dans la suite.

3

Nombre des anges

— *Savez-vous le nombre des anges ?*

— Non ; Dieu ne l'ayant pas révélé, les hommes ne peuvent pas savoir au juste combien il y a d'anges.

— *Ce nombre est-il grand ou petit ?*

— Le nombre des anges est très grand.

— *Que nous apprend David sur ce point ?*

— Il nous apprend que des milliers d'esprits environnent le char de Dieu. (Ps. lxxvii, 18.)

— *Et le prophète Daniel ?*

— Daniel nous dit qu'il a vu devant le trône de Dieu mille millions d'anges qui le servaient, et dix mille millions qui se tenaient debout. (Dan., vii, 10.)

— *Connaissez-vous la parole de Notre-Seigneur à saint Pierre, quand ce disciple coupa l'oreille à Malchus, serviteur du grand-prêtre ?*

— Notre-Seigneur gronda saint Pierre et lui dit que, s'il voulait, son Père pourrait lui envoyer plus de douze légions d'anges pour le délivrer.

— *Que faut-il penser de tous ces chiffres ?*

— Qu'ils montrent bien que le nombre des anges est incalculable.

— *Savez-vous ce que dit saint Ambroise du nombre des anges ?*

— Il dit que les anges remplissent tout : les cieux, la terre, les églises, etc.

— *Et saint Thomas ?*

— D'après saint Thomas, il y a plus d'anges que d'étoiles, de feuilles et de grains de sable.

4

Etat primitif des anges

— *Dieu peut-il faire quelque chose de mauvais ?*

— Non, toutes les œuvres de Dieu sont bonnes.

— *Les anges sont-ils l'œuvre de Dieu ?*

— Oui.

— *Comment étaient-ils donc au sortir de ses mains divines ?*

— Ils étaient bons et beaux, même très bons et très beaux.

Leur nature était droite et portée au bien.

En eux brillaient l'innocence et la justice naturelles.

— *Connaissez-vous une simple créature aussi belle que l'ange ?*

— Non ; l'ange est la plus belle des créatures.

— *L'ange si beau, si parfait, aurait-il pu, par ses seules forces, arriver au bonheur de contempler Dieu face à face dans le ciel ?*

— Non, aucune créature, si parfaite soit-elle, ne peut atteindre ce bonheur par elle-même.

— *Que fallait-il donc aux anges pour se rendre dignes du ciel ?*

— Il leur fallait, comme à nous, la grâce sanctifiante.

— *L'ont-ils reçue ?*

— Oui, dans sa bonté infinie, Dieu donne aux anges, dès leur création, la grâce sanctifiante avec toutes les vertus surnaturelles dont ils avaient besoin.

C'est ainsi que, non content de les avoir comblés de dons naturels très précieux, il fit d'eux ses enfants et les héritiers de son beau royaume.

— *Dieu était-il obligé de donner sa grâce aux anges ?*

— Nullement, et ce riche trésor était, pour eux comme pour nous, un pur effet de sa bonté.

— *Les anges furent peut-être mis en possession du paradis tout après avoir reçu la grâce sanctifiante ?*

— Non.

— *Où donc Dieu les plaça-t-il ?*

— Dans un lieu d'épreuves.

— *Pourquoi ?*

— Pour leur faire gagner le ciel.

— *Ils devaient donc le gagner aussi bien que l'homme ?*

— Oui ; le ciel est une récompense pour l'ange comme pour l'homme, et toute récompense doit être méritée.

— *Pour mériter, ne faut-il pas être libre ?*

— Certainement.

Tout ce qui est fait par force et sans liberté ne saurait avoir aucun mérite.

— *Les anges étaient donc libres ?*

— Oui, les anges étaient libres.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire qu'ils avaient le pouvoir de choisir entre le bien et le mal, et étaient capables de bien user ou de mal user de leurs facultés.

— *Avaient-ils le droit ou la permission de faire le mal ?*

— Non ; il leur était même bien défendu de le faire.

— *La liberté n'est donc pas le droit de faire le mal ?*

— Point du tout ; la liberté pour l'ange comme pour l'homme c'est simplement le pouvoir de choisir entre le bien et le mal, entre le bien qui mène au ciel et le mal qui conduit en enfer.

— *Ce choix n'est-il pas une redoutable épreuve ?*

— C'est l'épreuve la plus redoutable qu'on puisse imaginer, et Dieu n'en a pas dispensé les anges plus que les hommes.

5

Histoire des anges dans le lieu d'épreuves

— *Tous les anges ont sans doute mérité le ciel ?*

— Non.

— *Comment ! il y a des anges qui se sont rendus indignes du paradis ?*

— Oui.

— *Et quelle a été la cause de leur perte ?*

— L'orgueil, qui, selon la Sainte-Ecriture, est le commencement de tout péché.

— *Que s'est-il donc passé ?*

— Le plus beau des anges, nommé Lucifer ou porte-lumière à cause de sa beauté, ébloui de ses brillantes qualités, se complut en lui-même, se préféra à tous les autres et voulut monter encore.

— *Que dit-il ?*

— Il dit :

« Je m'élèverai au-dessus des astres et je serai semblable au Très-Haut. » (Isaïe, XIV, 14.)

— *Lucifer, créature de Dieu, voulait devenir semblable à Dieu, être autant que Dieu ?*

— Oui.

— *Que pensez-vous de cette prétention ?*

— C'était une audace insensée, un orgueil insupportable, une révolte odieuse, un blasphème horrible.

— *Lucifer fut-il seul à commettre cet affreux péché ?*

— Hélas ! son mauvais exemple fut suivi par une multitude innombrable, par le tiers des anges.

— *A quelle occasion cet effroyable malheur arriva-t-il ?*

— Selon le sentiment le plus reçu dans l'Eglise, ce fut quand le Seigneur révéla aux anges le mystère de l'Incarnation.

Lucifer et ses complices furent blessés de voir l'homme plus favorisé qu'eux, et, refusant d'adorer l'Homme-Dieu et de reconnaître Marie comme leur reine, ils firent retentir avec fureur cet abominable et odieux blasphème, fruit d'un orgueil insensé :

« Je serai semblable à Dieu ! »

— *Que firent les autres anges ?*

— Indigné d'une audace si criminelle, l'un d'eux s'écria :

« Qui donc est semblable à Dieu ? »

« Qui est semblable à Dieu ? » répètent les autres anges, et les voilà qui se rallient autour du premier ; et alors, dit l'Ecriture, il y eut dans le ciel un grand combat, et le rebelle et ses anges furent vaincus, et leur place ne se trouve plus dans le ciel.

— *Connaissez-vous le nom du chef des anges fidèles ?*

— C'est l'archange saint Michel.

— *Pourquoi ce nom ?*

— Parce que Michel signifie justement « qui est comme Dieu », cri poussé par le bienheureux archange.

..

— *Que mérite tout péché ?*

— Une punition que Dieu inflige toujours, tôt ou tard.

— *Le péché des mauvais anges ne demeura donc pas impuni ?*

— Non.

— *Quel fut leur châtiment ?*

— Dieu leur ferma l'entrée du ciel et les précipita en enfer.

— *Pour combien de temps ?*

— Pour toujours.

— *Est-ce que leur péché avait duré longtemps ?*

— Il n'avait fallu qu'un instant pour le commettre.

— *Et pour un péché d'un moment les voilà en enfer pour l'éternité ?*

— Oui.

— *Mais l'enfer existait donc ?*

— Dieu le créa tout exprès pour les mauvais anges, et, dit Notre-Seigneur, Satan y tomba comme l'éclair.

— *Qu'est-ce que tout cela prouve ?*

— Que le péché est le plus grand de tous les maux, et qu'il est en abomination aux yeux de Dieu.

— *Que devez-vous donc craindre par-dessus tout.*

— Le péché.

— *Et quel est le péché le plus à craindre ?*

— L'orgueil, commencement de tout péché, et cause de la perte des anges rebelles.

— *Quelle résolution prenez-vous ?*

— La résolution d'être toujours bien humble, parce que l'orgueil est la source de tous les maux.

..

— *Si Dieu punit le péché, donne-t-il une récompense à la vertu ?*

— Oui, et une récompense magnifique.

— *Les anges fidèles furent donc récompensés ?*

— Certainement.

— *Quelle récompense Dieu leur donna-t-il ?*

— Il leur donna le ciel.

— *Pour combien de temps ?*

- Pour toujours.
- *Est-ce que leur épreuve avait été bien longue ?*
- Elle n'avait duré qu'un moment.
- *Et pour une fidélité d'un moment ils jouissent d'un bonheur éternel ?*
- Oui.
- *Qu'est-ce que cela prouve ?*
- Que Dieu est infiniment bon.
- *Pouvez-vous partager un jour le bonheur des anges ?*
- Oui, si je le veux.
- *Le voudrez-vous ?*
- Oui, avec la grâce de Dieu.
- *Que vous faudrait-il faire ?*
- Il faudra être fidèle à Dieu comme les anges pour régner avec eux pendant l'éternité.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

XXXIV

PRISE DE SAMARIE (721)

Pour mieux suivre la trame des événements, il est nécessaire d'étudier d'une manière précise les dynasties assyriennes qui se succèdent mais gardent le même objectif militaire : la Syrie et Samarie. L'Assyrie est une nation neuve, ardente et tenace, ayant à sa tête des princes hardis qui souvent, comme Téglatphalasar et Sargon, emportent le pouvoir de haute lutte. Race jeune et énergique commandée par des lions, quelquefois par des tigres.

I. Au temps de Jonas, nous avons vu sur le trône d'Assyrie, à Ninive, *Binnirar III* qui dans une inscription raconte qu'il a subjugué Tyr, Sidon, « le royaume d'Amri, » et Damas. *Salmanasar III*, qui le remplace, continue la lutte contre la Syrie et impose un tribut à Jéroboam II. Mais sa main faiblit et il laisse à *Assurdanil* un royaume où ferment la révolte. C'est pourquoi sans doute Assurdanil quitte Ninive pour Assur (773-756). *Assurnirar*, son successeur, rentre dans la vieille capitale, mais son pouvoir demeure ébranlé et c'est en vain qu'il cueille quelques lauriers en Syrie, il disparaît dans une révolution violente, et c'est un parvenu de génie, un aventurier audacieux qui prend sa place (745) : *Phul* ou *Téglatphalasar II*.

La Bible semble affirmer que ce furent deux personnages différents, deux rois qui se sont succédé (I Par. v, 26) : Phul à qui Manahem paya

mille talents d'argent pour acheter son appui, et Téglatphalasar, que le roi Achaz appela à son secours contre Razin et Phacée (IV Reg. xv, 19, xvi, 7). Or les inscriptions assyriennes qui nous donnent la liste complète des rois d'Assyrie depuis la fin du huitième siècle avant Jésus-Christ ne mentionnent pas Phul.

M. Schrader, qui ne manque pas d'autorité, prétend que Phul, le général heureux qui renversa Assurnirar, prit comme nom officiel celui de Téglatphalasar, déjà connu dans les listes royales, afin de faire oublier ou l'obscurité de sa naissance ou l'horreur de son coup d'Etat. L'explication est vraisemblable, car dans ses inscriptions ce prince ne se donne pas comme fils de roi ; et il fut si bien usurpateur que plus tard Assaraddon, membre d'une autre dynastie, brisa les plaques d'albâtre sur lesquelles Téglatphalasar racontait ses exploits.

Prenons dans ses inscriptions qui sont très précieuses, mais malheureusement frustes et incomplètes, — puisque Assaraddon en fit servir les débris d'albâtre à construire un palais à Nimroud, — les documents qui pourront éclairer notre récit. Elles établissent d'abord que ce prince était contemporain d'Ozias et de Manahem. Ozias n'était point son tributaire, mais un roi indépendant.

Téglatphalasar, suivant les traditions de sa race, se porta sur la Syrie qui se soumit d'abord (743), mais l'année suivante se souleva de nouveau avec le roi de Hamath et plusieurs princes confédérés, commandés par Ozias. Mal leur en prit, car le redoutable Assyrien les défit complètement, et emmena jusqu'aux sources du Tigre 1223 personnes de Hamath, inaugurant ce système barbare qui brisait tous les liens de patrie et de famille. Il lui arriva même de déporter les hommes dans un pays, les femmes dans un autre. C'est alors sans doute que Manahem effrayé lui paya mille talents d'argent, soit trois millions de sicles, environ huit millions cinq cent mille francs, somme énorme pour un si petit royaume. (Vigoureux, t. iv, p. 110).

Nous savons comment Phacée, successeur de Manahem, se ligua ensuite avec Rasin contre Achaz et comment celui-ci, assiégé par eux dans sa capitale, appela, malgré Isaïe, l'Assyrie à son secours. Téglatphalasar nous raconte ses expéditions contre Aram et la terre d'Amri :

« Pour sauver sa vie, Rasin s'enfuit seul, et dans la grande porte de sa ville il entra, ses généraux vivants je pris, et à des croix je les pendis. Damas, sa ville, j'assiégeai, et comme un oiseau dans sa cage je l'enfermai. Ses plantations dont les arbres étaient sans nombre, je les coupai et je n'en laissai pas un seul » (734 avant Jésus-Christ).

L'année suivante nouvelle guerre : « Hannon de Gaza devant mes troupes s'enfuit dans la terre d'Egypte. Je pris Gaza : j'enlevai ses trésors, ses dieux, et ma royale image j'érigéai au milieu de son palais. Je soumis la terre d'Amri, la lointaine.

Ses habitants les plus distingués, avec leur fortune je transportai en Assyrie. Phacée (Pékah) leur roi, je fis mourir. J'établis Osée comme roi sur eux. Je reçus d'eux comme tribut dix talents d'or, mille talents d'argent » (733).

Comme ces textes récemment découverts éclairent et confirment les récits de la Bible ! Donc, en 734, le roi d'Assyrie écrase Rasin, mais sans réussir à le faire prisonnier. En 733, il transporte en Assyrie les principaux d'Israël, ainsi que l'a raconté l'auteur du quatrième livre des Rois (xv, 29) et fait mourir Phacée. Cela ne contredit point le texte sacré qui dit : « Osée fils d'Ela, conspira contre Phacée fils de Romélie, lui tendit des pièges, le frappa, le tua et régna en sa place la 23^e année de Joatham, fils d'Ozias » (Ibid, xv, 30), car Osée a pu conspirer comme instrument de Téglaathphalasar.

Alors celui-ci, après avoir vaincu Israël et tous les princes confédérés, se porte avec toutes ses forces sur Rasin qu'il a isolé. Damas succombe après deux ans de luttes, et Rasin tombe sous le glaive du monarque Assyrien (733-734). Le vainqueur oblige ses vassaux à lui venir rendre hommage et payer le tribut à Damas même. Il énumère avec orgueil la longue liste de ceux qu'il contraint à se courber sous son joug. Dans le nombre nous trouvons Hannon de Gaza et Achaz, dont la Bible a raconté la honteuse démarche et l'apostasie, plus honteuse encore (731).

Tel fut Téglaathphalasar II, un usurpateur hardi, un guerrier infatigable, un politique sans scrupule. Il commence son règne de dix-sept ans par la prise de Babylone (746) et cette cité essaiera en vain de secouer le joug. Merodach-Baladan qui plus tard en deviendra roi accourt lui-même (729) « baiser les pieds » du conquérant qui a soumis ainsi tout le pays depuis le Tigre jusqu'à la Méditerranée. Son système de conquêtes consiste surtout dans la transportation sans pitié des races vaincues. Les pierres mutilées ne nous disent pas comment il est mort. Prince violent, peut-être a-t-il disparu dans une révolte, emporté par une mort violente. Son successeur, Salmanasar IV, était-il son fils ? on l'ignore. Mais il continuera les mêmes cruelles traditions, et c'est lui qui fera crouler Samarie.

II. Les dures leçons que lui avaient infligées Téglaathphalasar ne purent réveiller Samarie de sa criminelle torpeur. Alors les prophètes lui annoncent des malheurs épouvantables si elle ne se convertit.

C'est d'abord Michée de Morasthi : « Samarie, dit-il, est le péché de Jacob. » Louis Veuillot s'inspirant de cette forte parole écrivait de même en 1870 : « La Prusse est le péché de l'Europe. » — « Samarie deviendra semblable à un monceau de pierres sèches qu'on jette au bout d'un champ avant de planter une vigne. Ses pierres, je les précipiterai dans la vallée, je mettrai à nu ses fondements. Pleure, fille d'Israël ! Arrache-toi les che-

veux, que ton front devienne chauve comme celui de l'aigle, car les fils de tes entrailles ont été emmenés captifs loin de toi ! » (Michée, i, 5, 6, 16.)

C'est ensuite Isaïe qui stigmatise leur délire d'aveuglement. Ephraïm ressemble à « un festin de gens ivres, couronnés de fleurs, mais de fleurs qui se fanent. Leurs tables sont couvertes de leurs vomissements. Ils parlent en bégayant comme des gens pris de vin, se moquant des vrais prophètes qui leur apportent sans cesse de nouveaux ordres de Jéhovah.

« Eh bien, oui ! c'est par des gens qui bégayaient, qui parlent une langue étrangère que Dieu parlera à cette nation. Il leur parlera assyrien !... Les partisans de la guerre à outrance disaient, en leur langage exagéré, qu'ils avaient fait un pacte avec la mort et contracté une alliance avec le scheol. Ils espéraient dans l'Egypte. L'alliance de l'Egypte n'est que mensonge et perfidie » (Is. xxviii).

« Le peuple d'Ephraïm et les habitants de Samarie apprendront à dire dans leur orgueil et leur jactance : « Les briques sont tombées ? Nous rebâtons en pierre de taille. Ils ont coupé les sycomores ? nous les remplacerons par des cèdres. » Jéhovah suscitera contre eux les adversaires de Rasin ; il arme lui-même leurs ennemis. La Syrie à l'orient, les Philistins à l'occident dévoreront Israël à belles dents. Et la fureur de Jéhovah n'est pas encore calmée et sa main demeure étendue.

« L'impiété s'allumera comme un incendie qui anéantit ronces et buissons. Il embrasera l'épaisse forêt ; une fumée vengeresse tourbillonnera dans les airs, la colère de Jéhovah épouvantera la terre, le peuple sera comme la proie du feu. Le frère se ruera sur son frère. Il mangera à droite et il aura faim ; il mangera à gauche et il ne sera pas rassasié. Chacun dévorera la chair de son bras. Manassé mangera Ephraïm ; et Ephraïm, Manassé ; puis tous deux se tourneront contre Juda. Et la fureur de Jéhovah n'est pas encore calmée et sa main demeure étendue (Is. ix).

« Car l'Assyrien a dit : Est-ce que je ne renverserai pas Samarie comme j'ai fait de Damas ? » (Is. x, 9.)

La poésie lyrique ne s'est jamais élevée plus haut. Ou plutôt, je me trompe ; presque partout dans Isaïe nous entendons ces mêmes accents, superbes d'indignation ou pénétrants de tendresse, toujours incroyablement puissants. Ils auraient attendri des tigres ; ils glissèrent sur le cœur des juges iniques, des chefs injustes et des prêtres cupides de Samarie. Osée comprit cependant qu'il était perdu ; il n'eut pas l'âme assez grande pour se tourner vers Dieu et implorer son aide. Lui, il n'était pas impie, et l'Ecriture lui rend ce témoignage qu'il fut moins méchant que ses prédécesseurs. Mais son coup d'œil ne voyait pas au delà des moyens humains. Comme Achaz, il se crut très fin en politique en faisant appel à l'étranger, malgré les avertissements d'Isaïe.

L'Égypte voyait avec inquiétude l'Assyrie grandissante et qui chaque année faisait un pas en avant dans la direction de Suez. Samarie conquise, les deux colosses se rencontreraient sur les bords du torrent d'Égypte et alors commencerait une guerre d'extermination où serait anéantie l'une ou l'autre de ces puissances. L'Égypte était depuis des siècles la proie de factions qui périodiquement se renversaient l'une l'autre. C'était alors un roi de race *Ethiopienne* qui occupait le trône, Schabak, le chef de la vingt-cinquième dynastie. Prince guerrier et sage, il commença par pacifier l'Égypte reconquise, puis il administra si bien que même ceux qu'il avait subjugués finirent par l'aimer. Chose curieuse, M. Layard a découvert à Ninive l'empreinte du sceau de ce pharaon, ce qui prouve les relations de ce prince avec l'Assyrie. « Il porte la coiffure rouge, *tesr*. Il s'incline, saisissant de la main gauche la chevelure d'un ennemi qu'il s'apprête à frapper avec une espèce de massue ou de hache qu'il tient dans la main droite, ayant jeté son arc à son côté. Au-dessus de lui et devant lui sont des hiéroglyphes qui signifient : « le Dieu parfait, le Seigneur qui produit les choses, Schabak. » Derrière lui est un mot qu'on rencontre continuellement dans les textes égyptiens : « La vie suit la tête. » Quoiqu'on ne voie aucune figure divine, les hiéroglyphes de l'extrémité gauche montrent que le roi accomplissait son acte devant un Dieu. Ils portent : « Je t'ai donné, » membre de phrase qui devait être suivi de cet autre : « une vie parfaite, » ou « tous les ennemis ou tous les pays sous tes sandales. »

Schabak dut accueillir avec faveur les envoyés d'Osée. Ses prédécesseurs avaient autrefois porté la guerre en Asie ; il rêvait la même gloire afin d'augmenter sa popularité et de refouler le plus loin possible le terrible Assyrien. Il reçut les présents du roi d'Israël, les inscrivit sur les murailles de Karnak comme « tributs de la Syrie, » et marcha aussitôt sur Samarie. Il arriva trop tard. Informé par ses espions qu'Osée refusait le tribut et qu'il avait appelé à son secours Schabak, Salmanasar, rapide comme une flèche, tombe en Palestine, s'empare de la personne du roi et le jette en prison. Puis il revient, ravage le pays, pousse jusqu'à Tyr, et pendant trois ans assiège Samarie. Il n'eut pas l'honneur de la prendre. Prince cruel, plein de décision et d'activité comme son prédécesseur, peut-être fut-il détrôné par le chef d'une faction ennemie, quelque fils des anciens rois, ou simplement son général, à la suite d'une émeute ou d'une révolution. Celui qui s'empara de Samarie et dont le nom, inconnu jusqu'à la découverte des textes assyriens de Ninive, n'est mentionné qu'une fois par Isaïe, à propos du siège d'Azot (Is. xx, 1), fut l'un des hommes les plus remarquables parmi les audacieux rois d'Assyrie : Sargon.

III. Nulle part Sargon ne s'appelle fils de Sal-

manasar IV. Il est donc probable que commis au siège de Samarie, il détrôna son maître, et prit lui-même cette cité. C'est ce que nous autorisent à croire les textes bibliques qui nous affirment seulement que Salmanasar *assiégea* Samarie, et les textes assyriens où Sargon a fait inscrire ses exploits :

« J'ai assiégé la ville de Samarie, dit-il, je l'ai prise. J'ai déporté 27,280 de ses habitants, je lui ai enlevé 50 chariots, ma part royale, j'ai livré à mes sujets le reste de ses richesses. A la place de ceux que j'avais déportés, je fis venir les habitants des pays que j'avais conquis. »

A ce texte comparons celui de la Bible ; nous verrons qu'il y a concordance parfaite : « Dans la quatrième année du roi Ezéchias, qui est la septième d'Osée fils d'Ela, roi d'Israël, Salmanasar roi d'Assyrie monta vers Samarie et l'investit. Et après trois ans *ils la prirent* » (Texte hébreu). La conclusion s'impose d'elle-même : Salmanasar assiégea la capitale d'Israël, et Sargon, après avoir détrôné ce prince, emporta d'assaut la cité rebelle à la voix des prophètes.

Deux traits caractérisent ce hardi conquérant : son esprit religieux et son génie politique. Sur les monuments de Khorsabad — vaste dépendance de Ninive — qu'il contruisit, il se proclame surtout « vicaire des dieux à Babylone, favori des grands dieux. Fier de mon nom sans tâche, j'ai déclaré la guerre à l'impiété. Les dieux Assur, Nébo et Mérodach m'ont conféré la royauté des nations. J'ai restauré les sanctuaires de Sippara, de Nipour, de Babylone et de Borsippa. C'est par la puissance des grands dieux, mes maîtres, que j'ai forcé mes serviteurs à m'obéir. Par la prière, j'obtiens la défaite de mes ennemis. » Son portrait, au musée assyrien du Louvre, révèle un caractère dominateur, avec je ne sais quoi de solennel et d'inspiré. On sent un homme puissant qui se croit revêtu d'une mission.

Sa mission fut d'unifier son immense empire. A l'orient se levait un peuple nouveau, les Mèdes, appelés à jouer avec Cyrus un rôle si extraordinaire. Il semble qu'il l'ait pressenti ; aussi plusieurs fois il les soumet (714), et, pour achever de les pacifier en les désorganisant, il y transportera les enfants d'Israël, à Ecbatane et à Ragès. Mais l'occident le rappelle aussitôt. Tyr d'abord qui s'est révolté, et peut-être est-ce lui qui, suivant Ménandre, battu une première fois avec soixante navires inexpérimentés, par douze vaisseaux Tyriens rompus à la mer, revient bientôt et assiège cinq ans cette cité. Ensuite ce sont les Philistins et les Syriens qui l'obligent à repasser l'Euphrate. La seconde année de son règne, à Karkar, il inflige une défaite terrible à Ilorsbid, roi de Hamath « la grande ; » puis il attaque à Raphia Schabak et Hannon qui se sont coalisés. Il chasse honteusement le premier, prend de sa main Hannon de Gaza, et envoie sa famille à Assur. Plus tard retenu par une expédition contre Babylone, il ordonne à son *Tartan*, — ce mot

signifie général, — de mettre le siège devant Azot (710) ; il transporte et déporte toujours, les Mèdes en Syrie, les Syriens en Médie, espérant étouffer les haines de race, niveler en quelque sorte les sentiments, les instincts, les nationalités, énerver toute personnalité, tout esprit d'indépendance, tout souvenir du passé, dans ces troupeaux d'homme qu'il déplace et transplante. Mais il ne saurait empêcher un humble partisan, doué de volonté, un roitelet de génie, Dejocès, de se tailler dans son immense empire un petit domaine compact. C'est le grain de senevé qui produira le grand arbre médique (712-708).

Sargon déporta les Israélites, les uns à Hala, Habor, sur le Khabour qui se jette dans l'Euphrate, et Gozan, en Mésopotamie ; d'autres à Ninive ; d'autres à Ragès et Ecbatane, en Médie. Le livre de Tobie nous apprend quelles persécutions ils subirent en Assyrie, suivant les caprices du roi. Plusieurs cependant obtinrent ses faveurs et jouirent de quelque liberté. « Un certain nombre furent vendus comme esclaves. On a trouvé parmi les tablettes babyloniennes de la famille Egibi, un contrat par lequel un Phénicien vend à un Egyptien, dans la capitale de la Chaldée, du temps de Sargon, l'an 708 avant notre ère, trois esclaves juifs, deux hommes appelés Héman et Melchior, et une femme dont le nom est effacé » (Vigouroux, iv, 156).

Sargon transporta ensuite à Samarie des Arabes, surtout des habitants de Cutha, près de Babylone, qu'on appellera en grec Samaritains, dit Josèphe, de Sépharvaïm ou Sippar, la ville du soleil, et de « Hamath la grande, » sur l'Oronte.

Alors chaque nation fit des divinités. Ceux de Babylone firent Souccoth-Bénoth, c'est-à-dire des « tentes de filles » où l'on rendait un culte infâme à la Vénus Mylitta des Babyloniens, ou à la déesse Zarpanit, « celle qui donne une postérité. » Les gens de Cutha firent Nergal, le dieu-lion que les inscriptions appellent « le roi des mêlées, le maître des batailles. » Ceux de Hamath firent Asimah, une idole représentant un bouc sans poils. Enfin ceux de Sépharvaïm adorèrent Adar et Anou, le dieu et la déesse du soleil. Anou, en grec Oannès, était aussi représenté moitié homme, moitié poisson. Les habitants de Sépharvaïm « brûlaient leurs enfants dans le feu en l'honneur d'Adrammelek et Anammelek, » c'est-à-dire d'Adar et d'Anou (IV Reg. xvii, 31).

On juge des abominations qui désolèrent cette terre ravagée par le glaive et envahie par les plus barbares idolâtries. Dieu, pour en punir les habitants, envoya des lions qui devinrent la terreur de la contrée. Alors on manda à Sargon : « Ces colonies ignorent les lois de Dieu, et Dieu a déchainé contre eux des lions. » — « Conduisez-leur, répondit le roi, un des prêtres captifs amenés ici de Samarie et qu'il leur enseigne la loi de Dieu. » Alors à ces cultes divers ils joignirent celui de Jéhovah, culte assez sincère pour les empêcher, parmi leurs horribles pratiques apportées des

bords de l'Euphrate, d'être châtiés par la colère divine à l'égal de Sodome. C'est de cette race étrange par ses idées et par ses mœurs que naîtra la Samaritaine.

Le prêtre envoyé par Sargon leur apporta sans doute le Pentateuque qu'ils transmirent à leurs descendants. M. Vigouroux raconte qu'il a vu, en mars 1888, les derniers restes de ces races à Naplouse, « où ils forment une petite communauté religieuse, et se rassemblent autour du grand-prêtre Yakôb, dans la petite synagogue de l'antique Sichem. »

Ainsi finit Samarie, après avoir été gouvernée 240 ans environ par dix-neuf rois qui formèrent neuf dynasties différentes. Rien ne lui avait manqué pour devenir une grande cité, ni les princes capables, comme Amri et les deux Jéroboam ; ni les châtiments qui réveillent ; ni les grands prophètes comme Elie et Elisée. Elle épuisa la coupe des grâces et de la patience de Dieu, parce qu'elle abusa de tout. Elle demeura incurablement impie, indolente et corrompue. Elle connut la vérité, mais n'eut pas le courage de l'observer. Chez elle Astarté triompha de Jéhovah qui, du revers de l'épée de Sargon, anéantit les fils d'araignée habilement tressés de ses finesses politiques, et la trame savante de sa jouisseuse corruption. Quant à l'heureux vainqueur, toujours en armes, jamais pleinement tranquille, n'osant envahir l'Egypte de peur qu'en son absence Merodach-Baladan ne soulevât Babylone, il se contenta d'imposer un tribut à Schabak, et quand il a enfin triomphé du redoutable Mérodach (708), que son vaste empire demeure en une paix factice sous l'étreinte de sa main de fer, il tombe sous le poignard d'un obscur sectaire, Belkaspai de Koulounna.

« Celui qui frappe par l'épée, périra par l'épée. »

~~~~~

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 novembris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.



# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## INSTRUCTIONS LITURGIQUES

### La fête de l'Immaculée-Conception

Immacula Conceptio tua, Dei genitrix  
Virgo, gaudium annuntiavit universo  
mundo. (Ex Lit. Cath.)

Nous sommes en hiver ; la température est rigoureuse ; les durs autans font sentir leur inclémence ; l'air est chargé de vapeurs obscures ; les nuages voilent la face du ciel qui est terne et maussade ; le spectacle de la mort s'étale partout à nos regards : campagnés désolées par les frimas, arbres dépouillés de leur verdure, fleurs fanées ou tombées ; tout porte aux pensées austères pour ne pas dire à la tristesse, — et voilà qu'aujourd'hui l'Eglise nous remet en mémoire les beautés les plus charmantes de la création, elle rappelle à notre imagination ce qu'il y a de plus gracieux, de plus délicieux, de plus lumineux dans la nature : c'est la douce transparence d'un air très pur, c'est la scintillante clarté des étoiles, c'est la paisible splendeur de la lune, c'est le vif éclat du soleil ; ce sont les sources rafraichissantes, les jardins enchanteurs, les fleurs embaumées, les lys sans tache, la rose à la corolle empourprée ; c'est la colombe au plumage immaculé, c'est la blanche toison de la brebis ; c'est le lait à la douceur exquise, c'est le miel suave et parfumé ; c'est un palais magnifique où se célèbre l'hymen le plus chaste et le plus splendide. Que signifie ce contraste ?

Nous sommes dans le temps de l'Avent, temps de soupirs ardents et de véhémentes supplications, temps de mortification et de saintes réflexions. Dans les saints offices le célébrant se revêt d'ornements violets, signe de deuil et de pénitence, symbole de tristesse mêlée toutefois d'espérance. — Et voilà qu'aujourd'hui l'Eglise se livre aux transports de la plus vive allégresse ; elle veut que les ornements de ses ministres soient de couleur blanche, symbole de pureté et de bonheur ; elle fait retentir dans ses cantiques les accents du plus joyeux triomphe. Encore une fois pourquoi ce contraste ?

Ne vous étonnez pas, chrétiens, de la conduite de notre mère. Dans la religion, pas plus que dans la nature, rien n'est heurté ; dans la religion comme dans la nature l'aurore précède le soleil : bientôt nous saluerons, dans l'effusion de nos cœurs, l'apparition du Soleil de justice, la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ au beau jour de Noël : aujourd'hui nous saluons avec allégresse l'apparition de l'Aurore du salut, aujourd'hui nous célébrons la très pure et très glorieuse Conception de la Vierge Marie.

Combien je me félicite, mes frères, d'avoir à vous parler de cette sainte solennité ! Elle renferme je ne sais quoi de consolant, de suave, de divin, qui pénètre l'âme, la ravit et l'enivre pour ainsi dire de parfums tout célestes. Que de discours il faudrait pour traiter moins incomplètement un si grand sujet qui a tant d'aspects intéressants ! Je me renfermerai dans les limites de la liturgie. Mais ici encore combien le champ est vaste ! Pour me borner et pour mettre de l'ordre dans mon discours, je vous parlerai 1<sup>o</sup> de l'OBJET du mystère de l'Immaculée-Conception ; 2<sup>o</sup> de la FÊTE qui le solennise ; 3<sup>o</sup> du CARACTÈRE PARTICULIER qui le distingue.

O Marie, ma mère, ô douce Reine du paradis, ô Vierge Immaculée, je ne veux point commencer sans déposer à vos pieds l'hommage de mon respect et de mon amour. Bénissez mes paroles pour qu'elles excitent dans mon cœur et dans celui de mes frères une plus ardente dévotion pour votre auguste personne ; et permettez-moi de vous adresser, au nom de tout cet auditoire, cette invocation qui est si agréable à votre cœur : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! »

### I

I. La très Sainte-Vierge forme à elle seule, dans toute la création, un ordre absolument à part. Son existence est pour ainsi dire un tissu de privilèges. En elle nous admirons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache. Son époux n'est que son gardien, son mariage le voile sacré qui couvre et protège sa virginité, son Fils bien aimé une fleur que son intégrité a poussée. Lorsqu'elle conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois allaient être à jamais abolies. Elle meurt, non par l'effet de la maladie, mais par le transport de l'amour divin. Elle meurt, mais pour ressusciter comme le Sauveur, et elle n'est point atteinte par la corruption du tombeau. Sans attendre le jour des solennelles assises de l'humanité, trois jours après son trépas elle monte au ciel en corps et en âme, pour être couronnée reine des anges et des hommes. Ainsi en Marie privilège pendant la vie, privilège à la mort, privilège après la mort. Quoi d'étonnant si le privilège se rencontre au premier instant de son existence ? Aussi bien, tandis que tous les enfants d'Adam, par suite de la faute de leur premier père, sont infectés de la faute originelle, sont ennemis de Dieu et enfants de colère, l'auguste Marie seule échappe à l'anathème qui se transmet, par une loi inflexible, de génération en génération. Préservée par une providence singulière, en vertu des mérites de son divin Fils, dès le premier instant de sa conception, au moment même où son âme s'unit à son corps dans le sein de sa mère, elle est exempte de toute souillure, le démon n'a aucun droit sur elle, elle est la bien-aimée de la Trinité, elle est comblée d'un

trésor incommensurable de grâces, elle est décorée d'une sainteté ineffablement supérieure à celle du plus parfait des anges, elle est un miroir fidèle de la sainteté de Dieu, la perfection de Dieu seul lui est supérieure !

Voilà le mystère de l'Immaculée-Conception de Marie que nous célébrons aujourd'hui.

II. Cette vérité si glorieuse pour la très Sainte-Vierge, si honorable et si consolante pour le genre humain, a été crue constamment et sans interruption dans l'Eglise.

Elle est inscrite aux premières pages de la Bible, dans ces paroles que Dieu dit au serpent : « J'établirai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et le sienne ; elle te broiera la tête, et tu essaieras de la mordre au talon. » Dieu ne dit pas : J'établirai entre toi et cette femme qui doit venir un pacte de haine succédant à un pacte d'amitié ; elle sera ton ennemie après avoir été ton esclave. Non ; mais il dit : « J'établirai une inimitié pure et simple. Jamais vous n'aurez rien de commun qu'une immense aversion l'un pour l'autre ; et pas une heure ne se rencontrera dans votre existence où vous ne soyez animés de cette mutuelle antipathie. » Telle est la portée de ces paroles. Où Dieu ne fait pas de distinction de temps et de moments, nous ne devons pas en faire nous-mêmes. Les inimitiés irréconciliables qu'il annonce doivent atteindre Marie aussi bien dans sa conception qu'à toute autre époque de sa vie, et pour qu'il en soit ainsi, pour qu'entr'elle et le serpent il y ait hostilité réciproque, il faut qu'elle soit préservée de la tache originelle<sup>1</sup>.

L'Immaculée-Conception, le divin Fils de Marie en instruit ses apôtres, il leur confie cette vérité comme faisant partie du dépôt sacré de la foi qu'ils doivent communiquer au monde.

L'Immaculée-Conception, mais elle est enseignée avec un accord imposant par la masse des Pères et des Docteurs de l'Eglise, par les Origène, les Cyprien, les Epiphane, les Jean Damascène, les Anselme, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin. Pour ne citer que ce dernier : « Lorsqu'il s'agit du péché, dit-il avec la décision de son génie, je ne veux pas, à cause de l'honneur dû à Notre-Seigneur, qu'il soit en aucune manière question de Marie ; elle a eu plus de grâces qu'il n'en fallait pour vaincre complètement le péché. » (*De nat. et grat.* cxxxvi).

L'Immaculée-Conception a été affirmée par les conciles en termes, sinon exprès, du moins bien significatifs. Citons le premier concile général d'Ephèse, le sixième concile général tenu à Constantinople, le deuxième concile œcuménique de Nicée, le concile de Bâle, et surtout le concile général de Trente, qui, résumant la tradition, après avoir formulé le dogme du péché originel, déclare formellement « que son intention n'est pas de comprendre dans ce décret la Bienheureuse et

Immaculée Vierge Marie, mère de Dieu. » (Sess. xv).

L'Immaculée-Conception a été défendue avec un zèle aussi énergique que constant par les Souverains-Pontifes. C'est une vérité qui leur tient absolument au cœur. Ils encouragent et félicitent ceux qui la professent et l'enseignent : ils en approuvent la fête ; ils excitent à la célébrer par le divin appât des indulgences ; ils permettent de proclamer ce privilège de Marie dans les litanies de Lorette et dans la préface même de la messe, comme pour établir la loi de la croyance par la loi de la prière. En 1616 Paul V condamne ces esprits téméraires qui oseraient disputer à Marie son Immaculée-Conception. Il défend, sous des peines sévères, de soutenir dans les prédications, leçons, conférences et autres actes publics quelconques, que la Vierge ait péché en Adam ; et quelques années après, Grégoire XVI étend cette défense aux écrits et aux colloques privés, condamnant ainsi au silence le plus absolu l'opinion contraire à Marie, et voulant la faire succomber sous des coups redoublés. En 1661, Alexandre VII combat la subtile distinction que certains docteurs avaient imaginée entre le premier et le second instant de la Conception, disant que Marie avait été conçue au premier instant comme le reste des humains, mais qu'elle avait été sanctifiée au deuxième instant<sup>1</sup>.

L'Immaculée-Conception, mais elle a été crue avec bonheur et même on peut dire avec enthousiasme par le peuple chrétien et spécialement par les trois grandes nations de l'Europe catholique, l'Autriche, l'Espagne et la France. L'empereur Ferdinand III, en 1647, pour immortaliser son amour et celui de ses sujets à l'égard de Marie, faisait élever sur la grande place de Vienne, avec une pompe incroyable, une magnifique colonne ornée d'emblèmes et de symboles de l'Immaculée-Conception de la mère de Dieu. Sur le haut de la colonne se dresse la statue de la très sainte Vierge qui écrase de son pied la tête du serpent infernal. Au bas du monument on lit cette inscription en latin : « O Dieu très bon et très grand, souverain Empereur du ciel et de la terre, par qui les rois règnent, et par qui les princes commandent : à la Vierge, mère de Dieu, conçue sans la tache du péché originel, choisie en ce jour, par une dévotion particulière, pour Souveraine et Patronne de l'Autriche, Ferdinand, empereur, troisième du nom, confie, dévoue et consacre tout ce qu'il possède, sa personne, ses enfants, ses peuples, ses armes, ses provinces, et en perpétuelle mémoire de cette dévotion, il a érigé cette statue. » — En Espagne, l'Immaculée-Conception de Marie est la fête nationale et elle est célébrée avec la solennité la plus grande. Les Espagnols ont continuellement sur les lèvres les paroles qui proclament Marie Immaculée. C'est en les prononçant que le pénitent commence à implorer au tribunal de la

<sup>1</sup> Commentaire de Mgr Plantier.

<sup>1</sup> Voir Noël : *La chaîne d'or*.



pénitence le pardon de ses fautes. « Je vous salue Marie, Vierge très pure, dit-il en se jetant aux pieds du ministre de paix ; » et celui-ci répond en achevant la phrase : « qui avez été conçue sans la tache originelle. » — « Je vous salue Marie, Vierge très pure, » dit le pauvre en implorant l'aumône ; et, en lui remettant son offrande, le riche répond : « qui avez été conçue sans péché. » C'est en se servant des mêmes paroles que les habitants de la campagne se saluent. Les prédicateurs commencent toujours leur discours par une profession de foi à l'Immaculée-Conception, et il n'est pas rare que les mourants demandent dans leur testament des messes en l'honneur de Marie Immaculée<sup>1</sup>. — La France, le royaume de Marie, restera-t-elle en arrière dans cet empressement de dévotion ? A Dieu ne plaise ! Ce n'est pas assez pour elle de professer la croyance à l'Immaculée-Conception ; elle s'en fait le champion et le poète. Quand une certaine école au moyen-âge osa nier ce privilège de Marie ou en diminuer la gloire, la France, en véritable chevalier de la céleste Reine, se jeta avec intrépidité au plus fort de la mêlée théologique. Elle honora tout particulièrement de sa faveur l'ordre des Franciscains parce qu'ils défendaient avec zèle cette sainte vérité. Les membres de la fameuse Université de Paris, si célèbre dans le monde entier par sa science et sa sagesse, s'engageaient par vœu à soutenir l'Immaculée-Conception, et l'on ne pouvait y être reçu docteur qu'à la condition de prêter le même serment. Il se forma même en notre pays des confréries et des Académies, comme à Rouen et à Caen, où chaque année on couronnait solennellement les poètes qui avaient le mieux chanté Marie Immaculée. Le grand Corneille, le prince de la poésie dramatique, fut l'un de ces heureux lauréats. C'est un roi de France, Louis XIV, qui demanda à Clément IX que la fête de l'Immaculée-Conception fût célébrée avec octave. C'est un évêque de France, Mgr de Quélen, qui obtint du chef de l'Eglise la faveur d'ajouter aux litanies dites de Lorette l'invocation qui salue la Conception sans tache, *Regina sine labe concepta, ora pro nobis !* A n'en pas douter, la très sainte Vierge, préludant à d'autres faveurs plus précieuses encore, voulait récompenser la France de son zèle à honorer son glorieux privilège, quand, en 1830, elle révélait la médaille miraculeuse et apparaissait à Paris à une humble religieuse de la Charité, les pieds posés sur un globe entouré de nuages, les bras tombant sur la terre, les mains ouvertes et laissant échapper des rayons de lumière, symbole des grâces d'en haut, la tête couronnée d'étoiles et entourée d'un nimbe où se lisaient en caractères de feu cette invocation : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » Quel affermissement dans la croyance, grâce à cette apparition ! Quelles faveurs temporelles et

spirituelles obtenues par cette médaille de l'Immaculée-Conception, par cette médaille miraculeuse, répandue avec profusion et portée avec une grande confiance et une admirable dévotion par les enfants et les vieillards, les riches et les pauvres, au milieu des épidémies et sur les champs de bataille, par d'humbles enfants et par les commandants des armées !

III. Quoique l'Immaculée-Conception eût été constamment crue par le peuple chrétien, quoique ce fût une vérité certaine qu'on ne pouvait nier sans la plus extrême témérité, cependant jusqu'à nos jours elle n'était pas définie comme un dogme de foi par le magistère infaillible de l'Eglise. Depuis longtemps l'univers catholique sollicitait cette définition par les vœux les plus ardents. Mais il était réservé à notre siècle, si justement appelé le *siècle de Marie*, de déposer sur le front de l'auguste Reine du ciel ce glorieux diadème. Les circonstances, du reste, semblaient particulièrement réclamer la mise en lumière de ce dogme sacré. D'abord en ce siècle les bons fidèles avaient donné des preuves extraordinaires de dévotion envers Marie : ils méritaient bien cette consolation. D'autre part à notre époque l'esprit infernal avait déchaîné sur le monde, comme des fléaux destructeurs, les perverses doctrines du sensualisme, du naturalisme, de la réhabilitation de la chair, de la négation du péché originel et de la divinité de Jésus-Christ, outre qu'il n'a cessé de battre en brèche le principe d'autorité : il était à propos que la suprême autorité, par une infaillible déclaration, arrêtât de sa parole le torrent dévastateur de l'impiété, en affirmant solennellement la surnaturelle préservation de Marie de la faute originelle et de la souillure native, et ce, en vertu des mérites de son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme.

Donc après avoir sollicité les prières de la chrétienté, après avoir officiellement demandé l'avis des évêques, témoins de la croyance de leurs peuples, après avoir convoqué à Rome les membres de l'épiscopat, le 8 décembre 1854, le pape Pie IX se rendit à la grande basilique de Saint-Pierre pour procéder à l'acte le plus mémorable de son pontificat. Il était entouré de cinquante-quatre cardinaux, de quarante-deux archevêques, de quatre-vingt-douze évêques, de plus de deux cents prélats et de plusieurs milliers de prêtres ; une foule immense remplissait le temple le plus vaste de l'univers. Les saints mystères commencent ; l'évangile est chanté solennellement en grec et en latin ; le moment décisif est arrivé ; le Saint-Esprit est invoqué une dernière fois par le chant du *Veni Creator* ; ensuite au milieu d'un silence universel et profond, avec une émotion que toute l'assemblée partageait, de cette voix grave, sonore, douce et majestueuse, dont l'univers connaît le charme indéfinissable, Pie IX commence la lecture de la magnifique bulle *Ineffabilis*. Après avoir fait dans un superbe langage l'exposé de la croyance constante de l'Eglise à l'Immaculée-Con-

<sup>1</sup> Culte catholique de Marie ; Trésor historique des enfants de Marie.

ception, il en arrive au décret dogmatique. « En l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, dit-il, pour la gloire et l'ornement de la Vierge Mère de Dieu, pour l'exaltation de la foi catholique et l'accroissement de la religion chrétienne ; par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et par la nôtre, nous déclarons, nous prononçons et nous définissons que la doctrine qui tient que la bienheureuse Vierge Marie, dans le premier instant de sa conception, a été, par une grâce et un privilège spécial du Dieu tout puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute tache du péché originel, est révélée de Dieu, et par conséquent qu'elle doit être crue fermement et inviolablement par tous les fidèles. »

Pendant toute cette lecture, la physionomie du Saint-Père et sa voix avaient souvent trahi son émotion. A plusieurs reprises il avait été obligé de s'interrompre. Quand il arriva aux paroles que je viens de citer, au texte même du décret, il s'arrêta pour essuyer ses larmes, puis il prononça la définition avec la voix ferme et pleine d'autorité qui convient au Juge de la foi. Les prélats qui l'entouraient partageaient son émotion, versaient comme lui des larmes abondantes. Ce fut avec une sorte d'enthousiasme qu'il lut les derniers passages de la bulle, où il exprimait sa joie d'avoir pu décerner un tel honneur à la Reine des anges et des hommes, et invitait tous les fidèles à se placer avec confiance sous le patronage de la Vierge Immaculée.

En même temps le canon du château Saint-Ange annonçait à toute la ville la promulgation du décret ; toutes les cloches de Rome sonnaient en volée ; les fenêtres et les balcons se décoraient de tapisseries et de tentures. Le chant du *Te Deum* suivit la célébration de la messe pontificale. Pie IX, qui venait d'ajouter un brillant fleuron au diadème que la doctrine catholique a fait à l'auguste Vierge voulait donner un symbole matériel de cette nouvelle glorification de l'humble Marie. Porté sur la *Sedia gestatoria*, il se rendit processionnellement à la chapelle de Sixte IV et déposa sur le front d'une image de l'Immaculée-Conception une couronne d'or enrichie de pierres précieuses. Dans la soirée, Rome resplendissait de mille feux, depuis la plus pauvre maison qui voulait faire scintiller quelques étoiles en l'honneur de l'auguste Vierge, jusqu'aux grands monuments qui portaient dans le ciel leur sommet étincelant. Des emblèmes resplendissants figuraient le mystère proclamé en ce jour ; des orchestres jetaient aux vents leurs airs triomphants et joyeux <sup>1</sup>.

C'était une reproduction de la joie qui éclatait à Ephèse, quand le saint concile y définît que Marie est vraiment mère de Dieu : ou plutôt, j'ose le dire, ce fut une joie plus enthousiaste, plus pom-

peuse, plus universelle, car bientôt dans le monde entier, particulièrement en France, on acclama par les fêtes les plus splendides l'Immaculée-Conception de Marie : *Conceptio tua Dei Genitrix Virgo gaudium annuntiavit universo mundo*.

## II

De l'objet du mystère de l'Immaculée-Conception passons à la fête qui le solennise.

La croyance à cette vérité ne pouvait point ne pas se traduire dans des actes extérieurs. Au fait elle s'est incarnée, pour ainsi dire, dans les écrits des docteurs, dans les confréries pieuses, dans les temples bâtis en son honneur et surtout dans la sainte liturgie par la fête même de l'Immaculée-Conception.

Jusqu'à notre époque elle portait seulement le nom de Conception de Marie. En Orient, où les influences de la tradition touchant ce dogme sacré se firent plus vivement sentir, elle était célébrée dès le sixième siècle. En Occident elle ne fut établie que beaucoup plus tard. D'après le sentiment de deux illustres savants, Baronius et Benoît XIV, elle prit naissance chez les Anglo-Normands, sous Guillaume le Conquérant, qui régna sur la Normandie et l'Angleterre. Voici à quelle occasion, d'après la relation d'un manuscrit du <sup>xiii</sup>e siècle <sup>1</sup>, de l'authenticité de laquelle le grand annaliste romain se porte garant.

Les Danois ayant appris la conquête de l'Angleterre par les Normands furent jaloux de ce succès et se préparèrent à reprendre à main armée ce pays qu'ils considéraient comme un fief de leur royaume. Le roi Guillaume envoya en Danemark un homme prudent, Heslin, abbé du monastère de Ramsey, pour sonder discrètement les dispositions des Danois et se rendre compte de leurs préparatifs. Heslin, sa mission remplie, revenait en Angleterre quand il fut assailli par une furieuse tempête. Croyant sa dernière heure arrivée, voyant le navire sur le point de sombrer, il se recommanda avec une ardente dévotion à la mère de Dieu. Soudain lui et ses compagnons aperçoivent un homme d'aspect vénérable, revêtu d'ornements pontificaux et qui semblait se tenir debout sur les vagues auprès du vaisseau. Il s'adressa à l'abbé Heslin et lui dit : « Veux-tu échapper aux dangers de la mer ? » Comme l'abbé lui répondit qu'il le désirait de tout son cœur : « Eh bien ! lui dit l'auguste personnage, apprends que je suis envoyé par Notre-Dame Marie, mère de Dieu, que tu as invoquée avec tant de piété ; et, si tu veux écouter mes paroles, tu seras sauvé du péril imminent des flots, toi et tes compagnons. » L'abbé promit de lui obéir en tout : « Promets donc à Dieu et à moi, dit l'ange, que tu célébreras solennellement chaque année le jour de l'Immaculée-Conception de la mère du Christ, et que tu

<sup>1</sup> Rohrbacher, Histoire universelle de l'Eglise, t. XII, p. 319, édition Palmé.

<sup>1</sup> Conservé à la bibliothèque d'Alençon. — Noël : *La chaîne d'or*.



prêcheras la célébration de cette fête. » Heslin, en homme prudent, demanda : « Quel jour faudra-t-il célébrer cette fête ? — Le 8<sup>e</sup> jour de décembre. — Et quel office prendrons-nous, ajouta l'abbé ? — L'ange répondit : « Tout l'office de la Nativité sera dit en la Conception, excepté le nom de Nativité qu'on changera en celui de Conception. » Après avoir prononcé ces mots il disparut. Aussitôt la tempête s'apaisa et poussés par un vent rapide, l'abbé et ses compagnons abordèrent sains et saufs aux rivages de l'Angleterre. Ce qu'il avait vu et entendu, Heslin le fit connaître autant qu'il put et il établit lui-même la fête de la Conception dans le monastère de Ramsey.

Du cloître, cette fête se répandit bientôt en Angleterre où saint Anselme travailla avec un zèle tout filial à l'implanter, en France où elle fut accueillie avec un grand empressement, particulièrement à Lyon, la ville de Marie, en Espagne, en Allemagne, en Italie.

Ce ne fut qu'au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, en 1476, que les Souverains Pontifes la sanctionnèrent de leur autorité. Ils exhortèrent vivement les peuples à la solenniser, et, pour les y amener plus efficacement, ils ouvrirent libéralement, comme je l'ai dit, le trésor des indulgences en faveur des dévots de Marie. Pie V, conformément à la révélation faite à Heslin, voulut que l'office de la Conception fût le même que celui de la Nativité.

Louis XIV, comme je le disais également il n'y a qu'un instant, obtint du Pape qu'elle fut célébrée en France avec octave, et cette pratique ne tarda pas à être acceptée dans tout le monde chrétien.

Enfin, après la définition dogmatique de 1854, la fête devint d'obligation comme les plus grandes solennités, et fut célébrée sous le rite de première classe. En certains lieux Pie IX permit une vigile; et, en 1873, voulant « faire accorder la loi de la prière avec la loi de la croyance, » il concéda un nouvel office où le privilège de Marie est mis en relief plus parfaitement que par le passé. Cet office avec la messe correspondante est un chef-d'œuvre d'érudition et de piété. On y trouve fondu dans une unité merveilleuse tout ce que l'Ecriture et les Pères ont dit de plus fort et de plus gracieux en l'honneur de Marie Immaculée; on y lit cette bulle de la définition véritablement *ineffable*, où se déroulent avec une autorité magistrale les témoignages scripturaires, patristiques, théologiques, historiques et liturgiques touchant l'incomparable privilège de Marie; on y entend sur la salutation angélique, sur la plénitude de sanctification de la divine Vierge et son exaltation au-dessus de toutes les femmes, les enthousiastes commentaires des Jérôme, des Bernard, des Germain, des Taraise, des Sophrone, des Epiphane. D'un bout à l'autre de cette œuvre admirable éclatent les sentiments les plus beaux à la gloire de l'Immaculée-Conception, et on lit en lettres plus lumineuses que le soleil le caractère qui distingue d'une manière spéciale cet auguste mystère. Expliquons ce caractère, c'est ma troisième pensée.

## III

Je le trouve exprimé dans ces paroles de mon texte : « Votre Conception, ô Vierge Mère de Dieu, a été l'annonce de la joie pour l'univers entier. » Consultons la liturgie de ce jour et nous verrons qu'à part le démon qui en a conçu la tristesse la plus désespérée, l'Immaculée-Conception est un mystère d'ineffable allégresse pour les créatures et même pour le Créateur, *gaudium annuntiavit universo mundo*.

I. Pour la très Sainte-Vierge d'abord. Ecoutez le majestueux début de la messe. C'est Marie elle-même qui parle, se servant des accents prophétiques d'Isaïe et de David. « Je me réjouirai d'une grande joie dans le Seigneur, et mon âme tressaillera en Dieu de bonheur; car il m'a revêtu du vêtement du salut et il m'a orné de la robe de sainteté, comme une épouse parée de ses bijoux. Je vous exalterai, ô Seigneur, parce que vous m'avez protégée et que vous n'avez pas permis à mes ennemis de se réjouir à mon sujet. Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit. »

Oui, Marie est inondée de bonheur à cause de son Immaculée-Conception. C'est pour elle un privilège d'autant plus délicieux qu'il est unique : seule entre tous les enfants d'Adam, elle a été à l'abri de la malédiction native, seule elle a été préservée de la souillure originelle. C'est un privilège qui lui est d'autant plus cher qu'il est pour elle la source de tous les autres. Si dès le premier instant de son existence elle est comblée d'une sainteté suréminente; si elle n'a jamais senti les révoltes de la concupiscence; si elle a enfanté sans douleur; si elle est morte sans agonie; si elle n'a point été atteinte par la corruption du tombeau, c'est parce que jamais elle n'a eu le péché originel. Que dis-je? Si elle a été digne d'être la mère de Dieu, elle le dut à son Immaculée-Conception : comment sa chair aurait-elle pu devenir la chair du Christ si elle eût été infectée, ne fut-ce qu'un moment imperceptible, par le venin de l'antique serpent? Comment eut-elle pu devenir, pendant de longs mois, le tabernacle du Dieu vivant, si elle eût été, ne fût-ce qu'un instant, l'asile du démon? C'est un privilège qui la réjouit d'autant plus vivement que, selon les saints docteurs, elle le préfère à tous les autres. Connaître les infinies amabilités de Dieu comme elle les connaissait, et être, si peu de temps que ce soit, l'objet de sa haine, ah! pour éviter ce malheur, elle eût tout sacrifié, même l'honneur de la maternité divine.

Cela étant, je ne m'étonne point de l'appellation qu'elle s'est donnée quand en 1858, en notre terre de France, à Lourdes, elle voulut, par une apparition à jamais mémorable, ratifier la croyance du peuple chrétien et donner une magnifique affirmation à la définition dogmatique du 8 décembre 1854.

C'était le 25 mars, jour de l'Annonciation. La jeune enfant à laquelle elle se révélait était à

genoux au pied de la grotte, ravie dans une ineffable extase. Pour la quatrième fois la voyante venait de demander à la céleste vision qui elle était et quel était son nom. L'apparition avait les mains jointes avec ferveur et le visage dans le rayonnement splendide de la béatitude infinie. C'était l'humilité dans la gloire. De même que Bernadette contemplait la vision, la vision sans doute contemplait au sein de la Trinité divine Dieu le Père dont elle était la fille, Dieu le Saint-Esprit dont elle était l'épouse, Dieu le Fils dont elle était la mère.

A la dernière question de l'enfant, elle disjoignit les mains, faisant glisser sur son bras droit le chapelet au fil d'or et aux grains d'albâtre. Elle ouvrit alors ses deux bras et les inclina vers le sol, comme pour montrer à la terre ses mains virginales, pleines de bénédictions. Puis, les élevant vers l'éternelle région d'où descendit, à pareil jour, le divin messager de l'Annonciation, elle les rejoignit avec ferveur, et, regardant le ciel avec le sentiment d'une indicible gratitude, elle prononça ces paroles : JE SUIS L'IMMACULÉE-CONCEPTION ! <sup>1</sup> *Gaudens gaudebo in Domino !*

II. Ce mystère est en second lieu un mystère de joie pour la Trinité elle-même. L'Eglise nous le déclare dans l'épître de la solennité, en laquelle, appliquant à la Sainte-Vierge les paroles qui concernent la Sagesse éternelle, elle fait dire à Marie que dès l'origine Dieu la possédait par l'affection de son cœur, mettait en elle sa complaisance comme dans sa créature de prédilection, et l'avait présente, quand au commencement il formait l'univers : *Dominus possedit me in initio viarum suarum*.

Dès l'éternité, dans les conseils divins, il avait été décrété que le Verbe se ferait homme pour racheter le genre humain perdu par le péché. Mais quelle sera dans le temps la mère du Fils de Dieu ? Tous les descendants d'Adam sont soumis à l'esclavage, englobés dans la condamnation, déshonorés par la tache du péché. Rassurez-vous. C'est le propre de la sagesse incréée de résoudre les difficultés les plus inextricables, de proportionner excellemment les moyens à fin, d'atteindre d'une extrémité à l'autre avec force et de disposer tout avec douceur. Le Fils de Dieu aura une mère digne de lui ! Celui qui devait arrêter les flots du Jourdain pour laisser passer l'arche de l'ancienne loi, arrêtera les flots du péché originel, se répandant sur toutes les générations, et leur commandera de respecter l'arche de la loi nouvelle. Non seulement Marie sera préservée de toute souillure, mais au premier instant de sa conception elle sera revêtue d'une sainteté incomparable. La limpidité des eaux les plus cristallines sera vaincue par sa pureté ; la profondeur des abîmes de la mer sera dépassée par les abîmes de sa sainteté, les montagnes les plus élevées le céderont à l'im-

muable fixité de sa vertu. Elle sera le chef-d'œuvre de la sagesse, de la puissance et de la bonté du Seigneur.

Au commencement quand Dieu eût créé l'univers, il le considéra avec amour et l'admira, *et vidit Deus quod esset bonum*. Dans la plénitude des temps, présentant sur le Thabor son Fils à l'Ancien et au Nouveau Testament, il le contemplait avec délices, et il disait : « Voici mon Fils bien aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ! » Dès l'éternité et dans le temps, quand elle fut conçue, ravi par les charmes de Marie, il lui disait : « Vous êtes toute belle, ô ma bien aimée, et il n'y a pas de tache en vous ! » *Dominus possedit me in initio viarum suarum !*

III. En ce temps-là l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth à une Vierge mariée à un homme nommé Joseph, de la maison de David. Et le nom de cette Vierge était Marie. Et l'ange étant entré chez elle lui dit : « Salut, ô pleine de grâce ! Le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Voici les esprits célestes qui viennent mêler leurs voix au concert de joie qui chante la Vierge immaculée. Ah ! s'ils furent dans la jubilation quand Dieu eut créé le soleil matériel, quelle ne dut pas être leur allégresse en contemplant, au premier instant de son existence, Marie, l'aurore du Soleil de justice, Marie plus resplendissante que tous les feux du firmament ! Ils se réjouissent en pensant que bientôt les élus rachetés par le Fils de la Vierge combleront les places laissées vides dans le ciel par la défection des mauvais anges. Ils se réjouissent en voyant une créature plus pure que les Anges, plus sainte que les Archanges, plus affermie dans le bien que les Trônes, plus apte aux grandes œuvres de Dieu que les Vertus, plus redoutable aux légions infernales que les Puissances, ayant plus d'empire sur le monde que les Dominations, plus capable que les Principautés de commander les armées du Dieu vivant, plus inondée des célestes clartés que les Chérubins, plus enflammée des divines ardeurs que les Séraphins. Et dans l'effusion de leur cœur, ils s'écrient avec leur porte-voix, avec saint Gabriel : Salut, merveille incomparable sortie des mains de Dieu, *Ave !* Salut, chef-d'œuvre de sanctification, *Ave, gratia plena !* Salut, nouvelle Eve créée comme la première, dans la sainteté, mais dans une sainteté excellemment plus parfaite, *benedicta tu in mulieribus !*

IV. L'Immaculée-Conception est donc une source de joie pour le ciel, pour Dieu et les anges, mais elle est aussi un principe de bonheur incroyable pour la terre, *Conceptio tua, Dei genitrix virgo, gaudium annuntiavit universo mundo*. La liturgie tout entière de cette fête le dit bien haut, particulièrement l'office des vêpres ; la joie y éclate avec transport.

Joie d'admiration enthousiaste. Gloire à vous, ô Immaculée, s'écrie l'Eglise, vous êtes la mère du Pontife éternel, du Fils de Dieu, du Juge des

<sup>1</sup> Henri Lasserre : *Notre-Dame de Lourdes*.



vivants et des morts ! <sup>1</sup> Gloire à vous, ô immaculée, votre humilité au milieu de vos grandeurs attira dans votre chaste sein le Roi des cieux qui vous a fait Reine et la mère du peuple chrétien ! <sup>2</sup> Gloire à vous, ô immaculée, vraie Jérusalem, Cité de Dieu, Demeure du Très-Haut, Citadelle dont le Seigneur a fortifié les portes, sublime Messagère par qui le Père éternel a envoyé son Verbe à la terre <sup>3</sup>. Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a pas de tache en vous, *tota pulchra es* ! Votre vêtement est blanc comme la neige et votre visage rayonne comme le soleil, *vestimentum tuum candidum* ! Vous êtes bénie par le Seigneur Dieu très haut entre toutes les femmes qui sont sur la terre, *Benedicta tu* !

Joie de la reconnaissance la plus vive. Marie est fille d'Adam, elle est de la famille humaine, elle est notre sœur, et elle est avantagée au dessus de tous les esprits célestes, elle est l'œuvre par excellence du conseil éternel, comme parle saint Augustin, *æterni consilii opus* ! C'est avec un orgueil bien légitime que nous lui adressons dans la jubilation de nos cœurs les félicitations et les acclamations que les anciens d'Israël adressaient à Judith après la délivrance de Béthulie et l'extermination d'Holopherne : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de votre peuple. » *Tu gloria Jerusalem* !

Joie de la confiance la plus entière. Plus on est pur et plus on est incliné à faire du bien ; et Marie est la pureté sans tache ! Plus on est pur et plus on a de crédit sur le cœur de Dieu ; et Marie est l'Immaculée-Conception ! O Marie, attirez-nous à l'odeur de vos parfums ! *Trahe nos* ! O Marie, obtenez-nous la pureté et la douceur, *miles fac et castos* ! O Marie, secourez les malheureux, aidez ceux dont le courage faiblit, consolez les affligés, priez pour le peuple chrétien, intervenez auprès de Dieu en faveur du clergé, intercédez pour le sexe dévot, que tous ceux qui célèbrent votre Conception Immaculée ressentent les salutaires influences de votre secours, *sentiant omnes tuum juvamen* ! O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous !

Et vous, ô Père éternel, en ce jour de glorification pour votre fille préférée, ayez pitié de nous ! Versez sur la chrétienté ces grâces de choix qui accompagnent toujours l'exaltation d'une des prérogatives de la très sainte Vierge ! Notre siècle a déposé sur le front de Marie, comme une couronne précieuse, la définition dogmatique de son Immaculée-Conception, bénissez notre siècle ! Bénissez l'Eglise, bénissez la France, bénissez les paroisses, bénissez les familles, bénissez les individus ! Délivrez-nous des ténèbres de l'erreur, des fascinations de la concupiscence, des infirmités corporelles et spirituelles, de la mort éternelle ! Guérissez en nous

les blessures du péché originel dont vous avez préservé Marie ! O Dieu qui par l'Immaculée-Conception de la Vierge avez préparé une digne demeure à votre Fils, ô Dieu qui l'avez préservée de toute souillure en prévision de la mort de ce cher Fils, nous vous en prions par l'intercession de Marie, purifiez-nous, sanctifiez-nous, sauvez-nous : donnez-nous le paradis !

## SERMON POUR LA FÊTE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

*Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.*

Vous êtes toute belle, ô Marie, vous êtes l'Immaculée-Conception.

(Cant. iv, 7.)

Il y a trente-trois ans, mes frères, l'orateur chrétien se trouvait embarrassé pour traduire cette parole de nos saints Livres. « Vous êtes toute belle, disaient nos Pères en parlant de Marie, il n'y a pas de tache en vous. » Traduction embarrassée que celle-là ; si elle est fidèle à la lettre, elle ne satisfait pas l'esprit. N'avoir point de tache, c'est là le premier degré de la beauté. Quand il s'agit de Marie, ce n'est point assez. L'esprit du chrétien qui connaît toutes les grandeurs de la sainte Vierge exige bien davantage. Il réclame à toute force une expression qui soit le résumé clair, précis de toutes ces grandeurs. Réjouissons-nous, m. f., le mot est trouvé, il est à présent sur vos lèvres, comme il est sur les miennes. Nous disons en parlant de Marie : C'est l'Immaculée-Conception. Chose étrange ! Le savant Bossuet lui-même, si heureux pourtant dans le choix des mots, n'a pas rencontré celui-là. Et cependant, que de belles choses ce grand génie a dites en l'honneur de la sainte Vierge ! Est-ce sa faute à lui s'il n'a pas connu sous son vrai nom le dogme qui fait la cause de notre joie ? C'est que, deux faits ont eu lieu dans notre siècle, qui auraient profondément réjoui les chrétiens de son temps. Deux jours ont lui à nos regards, à peu de distance l'un de l'autre, jours de grâce et de bénédiction, que les yeux de nos pères ont désiré voir et n'ont pas vus. Le premier de ces jours fameux a été le 8 décembre 1854, jour où le Souverain-Pontife Pie IX d'héroïque et sainte mémoire, entouré des cardinaux de la sainte Eglise romaine et d'une multitude d'évêques venus des quatre vents, proclamait le dogme de l'Immaculée-Conception. C'était sans doute un beau jour que celui-là ; on le vit bien à la manière dont les fidèles de la chrétienté toute entière ont salué son aurore et fêté sa venue. Et voilà qu'au lendemain de ce jour, la France tressaillait à nouveau d'une joie particulière. Au pied d'une de ses montagnes, aujourd'hui célèbre, l'Immaculée-Concep-

<sup>1</sup> Psaume Dixit.

<sup>2</sup> Ps. Laudate pueri.

<sup>3</sup> Ps. Laetatus sum ; Nisi Dominus ; Lauda Jerusalem.

tion elle-même venait s'annoncer à une jeune fille comme l'héroïne de la veille, la couronnée de Pie IX. Après seize apparitions, la voyante des Pyrénées insistait pour savoir le nom de la Dame qui habitait le creux du rocher. Une cinquième fois elle lui dit : « O ma Dame, je vous en prie, ayez la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom ! » Alors, la Vierge sainte, ouvrant les bras, abaisse vers le sol ses mains virginales, comme pour envoyer à la terre les bénédictions d'en haut ; puis, élevant de nouveau les mains, elle les joint à la hauteur de la poitrine, et regardant le ciel avec une indicible gratitude, elle s'écrie d'un air souriant : *Je suis l'Immaculée-Conception.*

Cette parole, qui résume toutes les grandeurs de la sainte Vierge, est d'une étude difficile, que pour ce motif nous abandonnerons aux savants et aux théologiens. Pour nous, l'Immaculée-Conception implique deux enseignements pratiques qu'il est utile de rappeler aux hommes de notre temps : 1<sup>o</sup> la croyance au péché originel, confirmée par l'exemption *unique* qui a eu lieu en Marie, 2<sup>o</sup> la croyance à la divinité de Jésus-Christ qui a valu à sa très sainte Mère ce glorieux privilège. Pour ranimer notre foi à ces deux vérités qui sont les fondements du christianisme, nous étudierons ensemble les preuves de l'existence du péché originel dans le monde et les rapports qui existent entre la divinité de Jésus-Christ et l'Immaculée-Conception. *Tota pulchra es, Maria, et macula originalis non est in te !*

## I

### *Preuves de l'existence du péché originel*

Jamais peut-être, en aucun temps comme dans le nôtre, le dogme du péché originel n'a rencontré d'adversaires aussi nombreux et aussi acharnés. Depuis un siècle, une levée énorme de boucliers s'est faite contre lui dans l'Europe toute entière, parmi les gens de littérature et de philosophie. Livres, romans, discussions savantes, revues périodiques, journaux, tout a été mis à contribution pour tâcher de persuader aux hommes qu'ils n'ont point de passions, ou plutôt que leurs passions sont bonnes, ce qui revient au même. Aussi le règne de la chair a-t-il été proclamé universellement, et pour calmer les cris d'une conscience mal élevée, on a inventé un corps de doctrines dites naturalistes, dont la base est la négation du péché originel. Ma nature est excellente, disait Rousseau, c'est la société qui la rend mauvaise. C'est sur ce seul principe que repose toute la doctrine de l'*Emile*. Ce livre peut être considéré à bon droit comme le catéchisme en action de la doctrine naturaliste en matière d'éducation. Plus de maximes chrétiennes à inculquer à l'enfant, plus de ces dogmes qui effraient tout le monde, grands et petits, sous prétexte de conduire à la vertu. Débarrassons-nous de toute gêne et de toute contrainte ; la nature est bonne ; nous devons seulement prendre garde de lui désobéir. Laissons

l'enfant se conduire comme il l'entend ; il suffira qu'on l'empêche de se porter à des excès que réprime la loi et que punissent à la fois le gendarme et la prison. Cela étant évité, tout le reste est permis ; il est loisible de reculer les bornes de l'honnêteté jusqu'à la limite de nos désirs.

Ainsi parlent les adversaires du péché originel, et plusieurs d'entr'eux nourrissent le projet de substituer leur système d'éducation à l'ancien, qui est tout imprégné de christianisme. Ce dernier considère l'enfant comme vicié dans sa nature ; c'est pourquoi il recommande à ceux qui l'entourent de veiller sur lui, de le reprendre quand il fait mal, de le corriger, en un mot de le former insensiblement à la pratique du bien. Nous espérons que les desseins des adversaires ne se réaliseront pas, autrement il faudrait abandonner de suite la société, au sein de laquelle on ne rencontrerait guère que des voleurs, des assassins et des hommes de débauche. En attendant, voici les preuves que le péché originel, en vertu duquel les hommes sont portés au mal, existe dans le monde et que tous les descendants de la race d'Adam en sont infectés.

Dans l'Ancien-Testament, nous entendons Job pousser ce cri déchirant : *Qui rendra pur l'homme sorti d'une source impure ?* (Job xiv, 4). Et David, né pourtant de parents respectables et pieux, ne laissait pas que de répéter sans cesse avec l'accent de la douleur la plus vive : *Voilà que j'ai été conçu dans l'iniquité, et que ma mère m'a conçu dans le péché* (Ps., 4, 7). Dans le Nouveau-Testament, les textes abondent où la doctrine du péché originel est positivement enseignée. Jésus-Christ lui-même dit à Nicodème : *Si un homme ne renait de l'eau et du Saint-Esprit, il ne saurait entrer dans le royaume des cieux* (Joan. iii, 3). Enfin, saint Paul déchirant tous les voiles, s'exprime avec une netteté qui ne laisse rien à désirer. *Comme le péché, dit-il, est entré dans ce monde par un seul homme, et la mort par le péché ; ainsi la mort est passée dans tous les hommes, parce que tous ont péché par ce seul homme* (Rom., v, 2).

Non moins clair est l'enseignement des Pères de l'Eglise. Saint Augustin luttant contre l'hérétique Pélagie, s'écrie : *Ce n'est pas moi qui ai imaginé le péché originel que la foi catholique enseigne dès le commencement ; mais toi, qui le nies, tu es assurément un nouvel hérétique* (S. Aug. De nupt. et concupisc. l. 2, c. 12). Tertullien appelle Satan l'ange du mal par qui l'homme, circonvenu dès l'origine, a été poussé à la transgression du précepte divin ; et pour ce motif, étant voué à la mort, tout le genre humain, souillé dans sa source, est devenu l'héritier de sa condamnation (De testim. anim. c. 3). Nous laisserons de côté le témoignage des autres Pères, par raison de brièveté, pour examiner les traditions païennes.

Toutes les Annales du monde supposent la déchéance primitive de l'homme. Les livres persans



nous représentent Ahriman (Satan) sous la forme d'un serpent; il s'élance sur la terre, infecte la nature humaine et change la face du monde. Les traditions indiennes attestent le même fait. Les Chinois sont persuadés que l'homme s'est révolté contre le ciel, et qu'aussitôt, l'harmonie générale étant troublée, les maux et les crimes inondèrent la face de la terre. Parcourez l'Orient, des bords du Nil jusqu'au Kamschatka, vous trouverez partout la même croyance. Qu'est-ce que le Prométhée des Grecs nous apprend sous les voiles de la fable, sinon que l'homme ayant outragé l'Eternel, il en a été puni? Les traditions scandinaves nous parlent d'un serpent qui, en s'attachant à un arbre, porta des paroles d'envie. Telle est aussi la croyance des Mexicains et des sauvages des îles du sud. Aussi l'aveu de Voltaire est-il bon à retenir. *Aurea prima sata est ætas*, dit-il, est la devise de toutes les nations (Voltaire, *Essai sur les mœurs*, ch. 4). L'âge d'or a existé, d'après lui, à l'origine de tous les peuples; il a été suivi des autres âges, qui, jusqu'au nôtre, sont loin de lui ressembler.

Mais quand même l'Ecriture et les traditions humaines se tairaient sur la transmission du péché originel, l'expérience à elle seule serait capable de nous fournir une preuve sans réplique. Nous sommes portés au mal, c'est un fait patent. Notre volonté est blessée; elle incline visiblement vers la violation des lois de notre nature morale. Il suffit qu'une chose soit défendue, c'est-à-dire, contre la raison et la conscience, pour que dès lors elle devienne attrayante, et pour que notre volonté tende vers elle. *Nitimur in vetitum*.

Assurément c'est là une grande anomalie. Tout suit sa loi dans la nature; tout, depuis l'insecte jusqu'aux astres, marche dans l'ordre, et concourt à l'harmonie universelle qui révèle l'intelligence créatrice de l'univers. L'homme seul tourne au désordre et présente dans ses sociétés un tel chaos d'erreurs et de vices, que cette grande vérité de l'existence d'un Dieu en est obscurcie et qu'il faut sortir de l'humanité pour la retrouver; de sorte que c'est le chef-d'œuvre qui dément et qui accuse l'ouvrier. C'est là, dis-je, une anomalie.

Pour que l'homme fût dans l'ordre, il faudrait au moins que sa liberté fut en équilibre et comme d'aplomb sur elle-même. Il faudrait plus : cette liberté, comme un instrument bien dressé, a dû être mise dans l'homme tout orientée vers le bien. D'où vient qu'elle est aujourd'hui toute renversée et que c'est le mal qui est devenu son bien? D'où vient que le même mot qui exprime la vertu exprime la violence faite à soi-même, et que ceux qui la pratiquent sont honorés comme des êtres surhumains, tant on leur tient compte des efforts qu'ils ont dû faire pour en remonter la pente?

Qui ne sait, dit saint Augustin, dans quelle ignorance de la vérité, qui est toute manifeste dans les enfants, et dans combien de passions mauvaises, qui commencent déjà à paraître au sortir de l'enfance, l'homme vient au monde, si bien que

si on le laissait vivre à sa fantaisie, il n'y a presque pas de dérèglement où il ne se portât? La loi et l'instruction veillent contre ces ténèbres et ces convoitises dans lesquelles nous naissons. Mais cela ne se fait pas sans beaucoup de peines et de douleurs. Car pourquoi, je vous prie, toutes ces menaces qu'on fait aux enfants pour les retenir dans leur devoir? Pourquoi ces maîtres, ces gouverneurs, ces férules, ces verges, dont il faut se servir souvent envers un enfant qu'on aime, de peur qu'il ne devienne incorrigible et indomptable? Pourquoi toutes ces peines, sinon pour vaincre l'ignorance et la convoitise, deux maux qui nous accompagnent en venant au monde? D'où vient que nous avons de la peine à nous souvenir d'une chose, et que nous l'oublions sans peine? qu'il faut beaucoup de travail pour apprendre, et qu'il n'en faut point pour ne rien savoir? qu'il en coûte tant pour être diligent, et qu'il est si aisé d'être paresseux? Cela ne montre-t-il pas clairement à quoi la nature se porte de son propre poids, et de quel secours elle a besoin pour s'en retirer? (S. August. *Cité de Dieu*).

Telle est la nature humaine. Nous la puisons avec le sang aux sources mêmes de la vie; et, en nous transmettant avec celle-ci le penchant au mal, nos pères ne font que donner ce qu'ils ont reçu, et que nous faire ce que leurs pères les ont faits. Remontant ainsi de génération en génération, on arrive jusqu'au premier homme, et l'on se demande si, lui aussi, avait reçu de son auteur immédiat, qui est Dieu, cette délectation au mal, cette paralysie pour le bien qui caractérise toute sa race? Si on ose se prononcer pour l'affirmative, on ne va à rien moins qu'à nier Dieu. Qu'est-ce qui nous fait connaître Dieu? c'est la sagesse, l'ordre, la beauté qui reluisent dans ses ouvrages et dont il est la source. Lui imputer d'avoir fait l'homme, son chef-d'œuvre, dans cet état de désordre et de dépravation où nous naissons maintenant, c'est donc retirer de l'idée de Dieu tout ce qui la constitue; c'est le nier. Mais tout le reste de la nature nous fait reculer devant cette conséquence. Que conclure donc? C'est que Dieu a mis nécessairement dans son chef-d'œuvre la bonté, la droiture, la perfection et l'ordre, qui constituent sa propre nature et qu'il a répandus à divers degrés dans tous les êtres qui sont sortis de ses mains; que l'homme a été créé droit, et dans l'ordre que lui assignent ses facultés par rapport à Dieu, à lui-même et à toute la nature; que dès lors, le renversement de cet ordre, qui fait qu'aujourd'hui la nature est révoltée contre ses sens, ses sens contre sa raison, et sa raison contre Dieu, est un fait postérieur à sa création; et comme l'homme, doué de liberté, a dû être constitué gardien responsable de sa propre perfection, ce renversement lui est imputable, et doit nécessairement prendre sa cause dans une première souillure qui, en altérant la source des hommes, en a infecté toutes les dérivations, d'où la corruption nous est passée en nature. Cela est si vrai, qu'il a

fallu un privilège spécial pour que Marie fut exempte de la tache originelle ; en sorte que d'après le principe reçu que l'exception confirme la règle, l'Immaculée-Conception est la preuve de l'étendue universelle du péché originel.

## II

*L'Immaculée-Conception est la preuve de la divinité de Jésus-Christ*

On peut dire que la grande négation du XIX<sup>e</sup> siècle a été la négation de la divinité de Jésus-Christ. Comptez, si vous le pouvez, le nombre des *Vies de Notre-Seigneur Jésus-Christ* qui ont paru depuis cent ans, surtout dans ces dernières années. Les unes attaquent la divinité du Christ, tandis que les autres la défendent. Leur titre à lui tout seul suffit à les faire reconnaître. Les écrivains qui attaquent la divinité se contentent d'écrire en tête de leurs livres ces mots : *Vie de Jésus*, comme on intitule la vie de quelque personnage illustre ; par exemple : *Vie de Colbert, de Louis XIV ou de Napoléon I<sup>er</sup>*. Les autres, qui la défendent, sont plus respectueux vis à vis du Fils de Marie, et placent, en tête de leurs ouvrages, le véritable nom sous lequel il a été connu et désigné dans tous les siècles : *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Ce dernier titre a le mérite de rappeler aux lecteurs le souvenir de la grande œuvre que Notre-Seigneur est venu accomplir dans le monde, savoir : l'œuvre de la Rédemption des hommes par son adorable Incarnation. Que des Allemands comme Strauss, protestants par droit de naissance et libres-penseurs par éducation, se permettent d'écrire la vie de Notre-Seigneur, comme on écrit la vie d'un grand philosophe, cela s'explique, encore que cela ne s'excuse pas. Mais que des Français élevés dans le sein de l'Eglise catholique, baptisés sous le nom de chrétiens, déchirent la robe de notre bon Sauveur comme l'ont fait les Pharisiens au temps de sa passion ; et qu'après avoir promené sur nos saints évangiles leurs yeux renégats, ils viennent nous dire, un livre à la main, ce que disait Pilate aux Juifs : *Voilà l'homme*, nous ne saurions le souffrir. Pour nous le Christ est Dieu ou il n'est pas. Pour vous condamner et vous flétrir, il nous suffit d'aller à Lourdes contempler les traits de la Vierge, et de la prier de guérir nos malades et nos affligés. Si Marie est l'Immaculée-Conception, c'est donc que Jésus-Christ son Fils est Dieu, comme nous allons le démontrer.

Dans le plan divin, le Christ est la fin de la création ; c'est Lui qui l'a précédée et déterminée dans l'intention divine. Voilà déjà un principe admis par tous les théologiens. A ce principe s'ajoute celui-ci qui est également incontestable, c'est que la prédestination de Jésus-Christ entraîne forcément la prédestination de Marie. En d'autres termes Jésus-Christ et Marie sont inséparables dans le décret de l'Incarnation. Or Jésus-Christ a voulu naître d'une Mère vierge, parce qu'il a

voulu que la sainteté de son humanité fut prise de plus haut qu'à sa naissance immédiate. C'est pourquoi la virginité de Marie a été la condition réservée de sa Maternité divine.

Mais, si cette virginité était la condition antérieure et préparatoire de la Maternité de Marie, on s'aperçoit bien vite qu'elle doit remonter jusqu'à sa conception même. Il fallait en effet que d'une Vierge sans péché, naquit sans péché Celui qui venait effacer les péchés du monde, comme dit excellemment saint Bernard. La sainteté du Fils de Dieu étant le motif de la sainteté antérieure de Marie, ne pouvait être satisfaite à demi ; elle réclamait Marie toute entière, elle devait l'occuper dès son origine.

Ce qu'était Marie, quand elle a conçu Jésus-Christ, elle devait donc l'être dès qu'elle a été conçue elle-même. Sa personnalité ne fait qu'un avec sa virginité sainte, sa pureté immaculée, et le prodige qui lui a fait garder cette virginité et cette pureté dans la Conception et l'enfantement de son Fils, nous répond de celui qui l'en a investie dès sa Conception propre.

Il convenait, dit saint Paul, que nous eussions un tel Pontife, saint, innocent, immaculé, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux. Pour cela, ce Pontife des biens futurs, Jésus-Christ, est entré par un tabernacle plus grand et plus excellent que l'ancien tabernacle, *qui n'a point été fait de main d'homme et qui n'est pas de cette création* (Hébr. ix, 11). Parole qui regarde évidemment la très sainte Vierge, comme l'a si bien exprimé le prophète : « *Dieu a créé une nouveauté sur la terre : une femme enceindra un homme.* »

Sans doute Marie est la fille d'Adam ; mais elle est la Mère de Jésus. Comme fille d'Adam elle est sujette au péché originel ; comme Mère de Jésus, elle doit en être exempte. Ces deux conditions tiennent en suspens la destinée de Marie. Qui l'emportera ? Voici la solution :

Marie n'étant pas *devenue*, de fille d'Adam, Mère de Jésus, mais n'ayant été fille d'Adam que *pour être* Mère de Jésus, la fin doit commander le moyen, la maternité divine doit régir la filiation humaine, la souillure de celle-ci doit reculer devant la sainteté de celle-là : Marie doit être Immaculée. A cette expresse fin Marie a été faite par Celui même qui a voulu être fait d'elle. Il l'a *faite pour* en être fait ; et par conséquent, il l'a *faite comme* il a voulu en être fait : sans souillure.

Saint Augustin, répondant aux Manichéens qui rejetaient la naissance du Fils de Dieu du sein d'une femme, comme impure, leur adressait, par la bouche de Jésus-Christ, ces belles paroles : « Qu'est-ce qui vous offusque donc tant dans ma nativité ? Je n'ai pas été conçu dans la concupiscence. Moi-même je me suis fait la Mère de laquelle je devais naître. Moi-même j'ai préparé et purifié la voie de mon entrée. Celle-là, que vous méprisez, Manichéens, celle-là même est ma mère,



mais formée de ma propre main. Si j'ai pu être souillé quand j'é la faisais, j'ai pu en être souillé quand je suis né d'elle. *Si potui inquinari cum eam facerem, potui in illa inquinari cum ex ea nascerer.* »

Cet argument est victorieux pour la sainte humanité de Jésus-Christ ; mais il n'est victorieux pour la sainte humanité de Jésus-Christ, que parce qu'il l'est pour la sainteté originelle de Marie. S'il y a eu souillure dans la formation de Marie, il y en a eu dans celle de Jésus-Christ. Mais il n'y a pas eu souillure dans la formation de Marie, parce qu'elle *n'a pas été faite de main d'homme*, Jésus-Christ l'ayant formée *de sa propre main*. Il l'a prévenue dès la première entrée de ses voies ; Dieu lui-même s'est fait sa mère.

J'avais donc raison, m. f., d'avancer que l'Immaculée-Conception de Marie est la preuve naturelle de la divinité de son Fils. Puis donc que le concile du Vatican a solennellement déclaré que Marie est Immaculée, et que l'Immaculée-Conception elle-même est venue se montrer sur le sol de notre bien aimée France, tombons à genoux pour lui adresser une prière. La prière devient comme naturelle quand on se trouve en présence de l'Immaculée-Conception. Demandez aux pèlerins de Lourdes s'ils ont de la peine à prier. O Marie, brisez la puissance de nos ennemis qui sont les mêmes que ceux de votre bien aimé Fils, de l'Eglise, de la France et de la Papauté ! Exaucez les prières ferventes que vous adressent nos pèlerins français qui chaque année vont visiter le sol béni de vos apparitions ! Ayez pitié de nous ! Ainsi soit-il !

#### PETIT SERMON POUR LA FÊTE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

*Tota pulchra es... et macula non est in te.*

Vous êtes toute pure, ô Marie, et il n'y a pas de tache en vous.

Mes frères,

Il convenait que la Sainte-Vierge fut, non seulement préservée des péchés actuels, mais encore de la tache originelle. Celle qui devait être la fille privilégiée du Père, la mère vierge du Fils, l'épouse bien-aimée de l'Esprit-Saint, ne pouvait pas, ne devait jamais être sous l'empire du démon. Marie, pour accepter la dignité incomparable de mère de Dieu, avait, en quelque sorte, droit à ce privilège d'une immaculée conception. Aussi toutes les générations ont-elles cru à la pureté totale et sans tache de la Sainte-Vierge. Et à ceux qui taxeraient de nouveauté la définition de ce dogme, je dirais : Ouvrez les deux Testaments, vous l'y trouverez en germe ; consultez la Tradition, interrogez les saints Pères, les Souverains-Pontifes et les con-

ciles, et vous n'accuserez pas de nouveauté une vérité aussi ancienne que le monde et professée par toutes les générations. Vous n'êtes pas de ceux-là, m. f. Le dogme de l'Immaculée-Conception ne fut, nulle part, accueilli avec plus de saint enthousiasme que dans cette paroisse, et la fête qui en rappelle le souvenir n'est en aucun lieu mieux sanctifiée qu'ici. Toutefois, permettez-moi, en cette solennité, pour affermir votre foi, de vous rappeler les preuves sur lesquelles s'appuie cette vérité.

#### I

Le dogme de l'Immaculée-Conception est-il une nouveauté ou bien seulement un progrès régulier, un épanouissement légitime de la foi traditionnelle ?

Non, m. f., ce dogme si glorieux pour Marie et si précieux pour notre piété filiale, n'est point une nouveauté. Sa définition est récente, mais son objet est ancien. « A l'origine, il est vrai, ce n'est qu'un germe plus ou moins voilé, mais encore est-il sensible ; l'enveloppe qui le couvre n'est pas tellement impénétrable qu'on ne puisse le distinguer avec certitude et constater que son point de départ touche au berceau du monde. » (Mgr Plan-tier.)

Oui, m. f., au berceau du monde. Il est déposé dans cette consolante promesse d'un libérateur, par laquelle Dieu releva l'espérance de l'homme brisé par sa chute et foudroyé par la malédiction du Seigneur. Voici la parole de Dieu au serpent : « J'établirai des inimitiés entre toi et la femme, entre sa race et la tienne, et elle t'écrasera la tête. » Quoi de plus absolu que ces termes ? Ils ne souffrent aucune restriction, ni de temps, ni de lieu. Entre le démon et cette femme, ce sera toujours une haine à mort. Pas une minute de trêve dans ce duel sans merci.

Il y a plus. Cette femme doit fouler aux pieds la tête du serpent. Qu'est-ce donc que cette tête du serpent ? Quel est le sens de cette expression ? Saint Grégoire de Nysse répond : « Cette tête du serpent, c'est ce déplorable triomphe par lequel, à la suite d'une impie machination, il a fait entrer la mort dans le monde, et introduit par une morsure cruelle le poison meurtrier dans les veines de l'homme, c'est-à-dire le péché originel. » Tête redoutable sans doute, mais que Marie écrasera. Elle ne se bornera pas à la meurtrir ; elle la broiera, la réduisant en poussière, *contrel.* L'inférieur serpent se tordra dans d'horribles convulsions ; il essaiera même de mordre le talon de Marie ; mais en vain. Certes ! il me semble que le dogme de l'Immaculée-Conception se dégage irrésistiblement de ce texte. Sans doute, ce n'est encore que le crépuscule des clartés qui l'environneront plus tard ; mais ce crépuscule, quoique lointain, n'est-il pas déjà lumineux ?

En ouvrant le Cantique des Cantiques, nous y lisons ces paroles : « *Tota pulchra es... et macula non est in te ;* vous êtes toute pure, et en vous il

n'y a pas l'ombre d'une souillure. » Ces paroles mémorables ne s'appliquent pas seulement à l'Eglise qui est l'épouse de Jésus-Christ, mais encore, d'après tous les interprètes, à Marie, épouse de l'Esprit-Saint et mère du Sauveur.

Et ainsi, c'est un nouveau progrès dans la manifestation de l'auguste prérogative. « Le calice s'est déjà longuement entr'ouvert et la fleur commence à se dessiner. Dans la Genèse, on annonçait un triomphe, mais d'une manière vague, indéfinie. Dans le Cantique des Cantiques l'expression est plus positive ; il s'agit d'une beauté qui pros- crit, sans exception, toute espèce de faute, et qui par cette généralité même atteint la faute héréditaire, comme toutes les autres taches. »

## II

Mais le temps est arrivé où Dieu a jugé bon de montrer à la terre cette merveille de pureté et de beauté. Sous l'ancienne loi, ce n'était qu'une espérance ; c'est maintenant une réalité. On connaissait le nom de cette femme illustre qui a délivré son peuple en donnant la mort à Holopherne : Judith. Le nom de la grande libératrice du genre humain était inconnu. Nous le connaissons tous maintenant, ce nom béni : Marie. Dieu détache un des princes de sa cour et l'envoie à la future mère de son Fils. Quel ambassadeur et quel message ! Ecoutez : « Je vous salue, pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes ; *Ave gratia plena !* » Certes ! si grande qu'ait été la mission que le Très-Haut lui a confiée, jamais homme n'a reçu une aussi élogieuse salutation. Elle est unique dans l'histoire du peuple de Dieu. Vous avez bien entendu, m. f., *pleine* de grâce ! parole qui retentit en Marie jusqu'à l'origine la plus extrême de son existence, pour bien nous insinuer qu'elle fut sainte et pure dès le premier instant. Il n'est pas question pour la Vierge de grâces ordinaires, partielles, restreintes ; elle en a la *plénitude*, la surabondance. Au lieu d'un fleuve, c'est l'océan, source de tous les fleuves, que l'Esprit-Saint a fait déborder sur elle. Et pourquoi, avec l'impétuosité qu'ils auront prise en descendant du ciel sur la fille de Juda, ces flots de la grâce n'auraient-ils pas atteint jusqu'au premier moment de sa création pour le sanctifier et le purifier ? Il faut en effet que ce prodige se soit accompli, afin que les paroles de l'ange soient entièrement vraies. Marie serait-elle réellement *pleine* de grâce si les principes de son origine avaient été souillés ? Serait-elle vraiment *pleine* de grâce, si le péché l'avait tenue sous son empire, ne fut-ce qu'un seul instant ? Assurément non.

A cette parole, l'archange en ajoute une autre non moins expressive : *Benedicta tu in mulieribus. In mulieribus !* il n'y a pas d'exception ; Marie est bénie entre toutes et par dessus toutes les femmes. La première Eve doit même s'incliner devant la seconde ; car il n'est ni dons, ni prérogatives dont la mère du genre humain ait pu être

enrichie, sans que Marie les possède avec un surcroît d'éclat. Devait-il en être autrement ? Quoi ! Eve qui a plongé le genre humain dans le plus irréparable des naufrages, a été créée sans aucune tache, au point que Dieu se complaisait en elle comme étant le plus pur et le plus fidèle miroir de sa beauté, et Marie qui devait sauver le genre humain en lui donnant Jésus, eut été moins privilégiée ! Notre foi et notre bon sens se refusent à le croire.

Enfin à Bethléem les anges proclament que ce fils miraculeux est né de Marie : *de qua natus est Jesus qui vocatur Christus* ; c'est-à-dire que Marie est la mère d'un Dieu. Mais qui ne voit que le privilège de l'Immaculée-Conception est lié à celui de la maternité divine, et que proclamer le second, c'est affirmer le premier. En effet, comment concevoir que Jésus, la pureté même, ait choisi pour mère une femme souillée par le péché, ne fut-ce qu'un instant ? L'esprit ne peut le penser, la réflexion ne saurait s'y arrêter et la langue n'aurait pas l'audace de proférer ce blasphème.

## III

Si nous consultons la Tradition, nous constatons que depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, elle a fidèlement conservé cette vérité, Les Pères et les Docteurs, pour nous l'enseigner, se sont servis tantôt de symboles terrestres ou célestes, empruntés la plupart à la sainte Ecriture ; tantôt de gracieuses comparaisons qui pussent nous aider à la comprendre. Ils appellent Marie « un lys au milieu des épines ; » ils la représentent comme « une aurore qui se lève sans nuage au milieu d'un ciel sans vapeurs. »

J'avoue que dans les premiers siècles ce dogme n'apparaît d'ordinaire que sous des figures ; mais ces figures sont transparentes. Cependant déjà saint Augustin qui mourait au commencement du ve siècle nous en parle très explicitement : « J'excepte la Sainte-Vierge de laquelle je ne veux pas, pour l'honneur de son Fils, qu'il soit jamais question quand il s'agit du péché. » Ce grand docteur croyait donc que cette auguste vierge a été complètement préservée de tout péché, même originel.

Les Souverains-Pontifes, sans définir ce dogme qu'il était réservé à l'auguste Pie IX de proclamer, le tenaient pour une vérité indiscutable, et plusieurs ont défendu de le discuter, soit en public, soit en particulier. Aussi les universités se faisaient un devoir et une gloire de l'admettre. Pour ne citer que la plus célèbre, celle de Paris, tous ses membres, en y entrant, devaient jurer de professer et de défendre le dogme de l'Immaculée-Conception. De nombreuses confréries s'érigent pour honorer *Marie immaculée*. Les fidèles s'y enrôlent, et sur tous les points du monde catholique s'élèvent des invocations à la Vierge conçue sans péché. Enfin Pie IX, usant de son autorité infaillible, proclame, aux acclamations des serviteurs de Marie, le dogme de son Immaculée-Con-



ception. La Sainte-Vierge elle-même vient sur la terre comme pour confirmer la parole du pape. A Lourdes, elle daigne nous révéler la prérogative dont le ciel l'a enrichie, prérogative qu'elle place au-dessus de toutes les autres. Elle répond à Bernadette lui demandant son nom : « Je suis l'Immaculée-Conception. »

Marie est donc immaculée jusque dans sa conception : Dieu l'a déclaré au monde dans la personne de nos premiers parents ; l'ange l'a annoncé à la Vierge ; toutes les générations ont conservé intacte cette tradition ; l'Eglise, par la bouche de son chef infaillible, a défini cette vérité qui compte désormais parmi nos dogmes.

Pécheurs que nous sommes, estimons-nous heureux d'avoir dans le ciel une mère si pure, si belle. Invoquons-la souvent sous ce titre de prédilection, et Marie, en retour, nous aidera à mener une vie sainte et à marcher sûrement dans la voie immaculée qui conduit à Jésus. *Vitam præsta puram ; iter para tutum !* Ainsi soit-il !

### INSTRUCTION FAMILIÈRE

POUR LE SOIR DE LA FÊTE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

Qui me invenerit inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino ; qui autem in me peccaverit, lædet animam suam.

Ces paroles tombées des lèvres inspirées du roi Salomon dans l'éloge qu'il fait de la sagesse, s'appliquent merveilleusement à Marie, ce chef-d'œuvre de la sagesse infinie. Aussi l'Eglise les a-t-elle empruntées à l'auteur des Proverbes pour les enchâsser, comme autant de perles précieuses, dans l'office de la très sainte Vierge.

Si elles sont vraies, ces paroles, dans la bouche de la sagesse personnifiée par Salomon, elles le sont plus encore sur les lèvres de la Vierge Immaculée. « Celui qui m'a trouvée, dit Marie, — et on la trouve par la prière, par les hommages qu'on lui rend — celui qui m'a trouvée possède toutes les richesses, toutes les joies de la vie surnaturelle. Mais, au contraire, celui qui m'oublie, qui m'offense, est l'ennemi de son âme ; il la blesse, même mortellement, quand il va jusqu'à me haïr : *Omnes qui me oderunt, diligunt mortem.* » Ces deux pensées feront l'objet et le partage de cet entretien.

#### I

Il est au fond du cœur de tout homme un sentiment qui précède, domine tous les autres, et leur survit : c'est l'amour que nous portons à notre mère. Notre mère ! voilà le premier et le dernier objet de notre affection. Quand notre langue bégaye son premier mot, c'est son nom qu'elle prononce ; et c'est encore lui qu'articulent péniblement nos lèvres expirantes. Lorsque par malheur les

flots fangeux des passions ont envahi une âme et qu'ils ont tout submergé, à leur surface flotte une épave : l'amour de notre mère. Faut-il s'étonner qu'il soit comme indestructible, ce sentiment qui est l'œuvre de Dieu et de la nature ? Qui n'aime pas sa mère, n'est plus un homme, mais un monstre pour lequel on n'aura jamais assez de mépris.

Non seulement nous chérissons celle qui nous a donné le jour, mais nous voulons qu'on partage notre affection. Jamais il ne sera notre ami, celui qui n'a pour elle que du dédain, ne fut-ce que de l'indifférence. Au contraire, nous nous sentons attirés vers celui qui lui témoigne de l'intérêt, qui lui prodigue des égards et l'entoure de respect. Ces marques de déférence arrivent jusqu'à nous, en passant par le cœur de notre mère. Aussi sommes-nous animés des meilleures dispositions à l'égard de la personne dont elles émanent, et sommes-nous prêts à lui faire tout le bien qui est en notre pouvoir. Nous connaissons si bien cette inclination du cœur humain, que quand nous voulons gagner les bonnes grâces des grands et nous assurer leur puissant concours, nous nous adressons à leur mère.

Or, si Jésus-Christ est Dieu, il est homme aussi. Il a une mère ; c'est Marie. Sa mère ! ah ! il l'aime d'un amour bien supérieur à celui que nous portons à nos mères. Il a pour Elle, à la perfection, les mêmes sentiments qui nous animent à l'égard des nôtres. Par conséquent ils sont nécessairement ses amis, ceux qui honorent la très sainte Vierge ; il n'a rien à leur refuser. Il doit en être ainsi, la piété filiale l'exige. D'ailleurs les faits sont là pour le prouver. Non, jamais il n'a été dit qu'un serviteur de Marie ait eu recours à Elle, sans avoir obtenu de Jésus-Christ ce qu'il sollicitait par l'intermédiaire de sa sainte Mère. Nous savons si bien que par Elle on obtient tout ce dont on a besoin, que quand nous avons une grâce à demander à Dieu, nous nous adressons à Marie, sûrs d'être exaucés.

Et de même que nous nous efforçons d'être agréables aux grands en faisant ressortir davantage à leurs yeux les qualités qui honorent le plus leur mère, ainsi agissons-nous à l'égard du meilleur et du plus puissant des fils, en honorant plus spécialement les titres pour lesquels sa divine Mère a une plus particulière prédilection.

Et comme le privilège auquel Marie attache le plus grand prix est sa Conception Immaculée, nous ne sommes point surpris de voir les fidèles témoigner tant d'empressement à l'honorer sous ce vocable. Leur cœur ne les trompe pas ; ils savent très bien que son Fils, touché de ces hommages rendus à sa mère, les en récompensera.

Les chrétiens de ces derniers temps l'ont tout particulièrement compris. Vous savez avec quel empressement ils ont demandé la médaille de l'Immaculée Conception, bientôt baptisée par le peuple du nom de médaille miraculeuse, tant les prodiges de toutes sortes se sont multipliés en faveur de ceux qui la portent. Voilà pourquoi

aussi, depuis plus d'un quart de siècle, des flots de pèlerins affluent au sanctuaire de Lourdes qui est comme le centre et le foyer de la dévotion à Marie Immaculée. Faut-il alors s'étonner que tant de prodiges répondent à ces témoignages de piété filiale? Pas n'est besoin de vous rappeler tous les miracles qui s'y opèrent, tant dans l'ordre de la nature que dans l'ordre de la grâce. Personne de vous n'ignore que, là, Jésus-Christ glorifie magnifiquement sa mère en guérissant l'âme et le corps de ceux qui la prient et l'honorent dans sa Conception Immaculée.

## II

L'expérience nous a appris que le moyen le plus efficace et le plus sûr de nous insinuer dans l'esprit, de nous attacher le cœur d'un fils, et par le fait de nous assurer ses bonnes grâces et sa faveur, c'est d'honorer sa mère, en parlant d'elle avec respect, avec vénération et surtout en exaltant ses qualités. Elle nous enseigne également, que l'indifférence, le manque d'égards pour sa mère indisposent ce fils contre nous; que le mépris en fait un irréconciliable ennemi, et que, quand il en a la puissance, il venge presque toujours l'outrage qui l'atteint dans sa mère.

Et de fait, mes frères, n'éprouveriez-vous pas une pénible impression si un ami, venant vous serrer la main, ne daignait même pas saluer cette femme respectable qui est à vos côtés, votre mère? N'est-ce pas vrai que cet injurieux procédé refroidirait considérablement votre amitié et vous enlèverait la plus grande partie de l'estime que vous conserviez à ce malappris? Et si cet impudent personnage poussait l'impertinence jusqu'à toucher à cette réputation qui vous est si chère, parce qu'elle ne fait qu'une avec la vôtre, ne seriez-vous pas plus péniblement affecté encore? Le misérable! diriez-vous, il n'a pas craint de traîner dans la boue l'honneur de ma mère, et vous voudriez me voir lui pardonner! Jamais! Ah! s'il m'eût pris comme point de mire de ses attaques, je pourrais lui accorder son pardon; mais ma mère, non, ma mère, oh! jamais, jamais!

Loin de moi de vous donner raison, car il faut toujours chrétiennement pardonner; je ne fais que reproduire le langage que je surprendrais sur vos lèvres indignées. J'irai même plus loin. Si ce malheureux osait lever la main pour la frapper, je vous vois vous précipiter entre elle et son lâche agresseur pour parer les coups qui la menacent; je vous entends vous écrier: « Infâme! tu n'atteindras ma mère qu'après m'avoir foulé aux pieds. » Je frémis d'horreur à la pensée du châtiment que vous allez lui infliger, si vous êtes digne d'une plus grande force que votre adversaire.

Eh bien! Notre-Seigneur, je vous le répète, aime sa mère plus que nous n'aimons la nôtre. Lui non plus ne saurait demeurer froid, insensible à l'indifférence, au mépris et aux outrages qui s'adressent à la sainte Vierge.

Quand nous venons dans son temple lui offrir

nos hommages, nos adorations, il souffre de nous voir oublier sa mère et ne pas même lui adresser un salut respectueux en unissant son nom à celui de son Fils. C'est lui faire injure de ne pas ajouter une invocation à sa mère, après lui avoir adressé une prière à Lui-même. Agir ainsi, c'est indisposer contre soi Celui dont on sollicite la grâce; c'est s'exposer à voir rejeter sa demande.

Mais que dire de ceux qui, à cette coupable indifférence, ajoutent le mépris, en critiquant les pratiques de dévotion à la sainte Vierge, en les tournant en ridicule, en accablant de sottes railleries ceux qui se montrent le plus dévôts à Marie. Ah! ils ne sont pas aussi rares qu'on voudrait le croire, ceux qui tiennent ce langage auquel ils ne conforment que trop leur conduite.

Moi, je vous dis: Malheur à ceux-là! parce que cette femme auguste, cette mère incomparable qu'ils traitent si légèrement, si dédaigneusement, a un Fils; et ce Fils est Dieu. Ce dédain rejallit sur Lui et Il le venge toujours, déjà en ce bas monde, et surtout dans l'éternité. Malheur, oui malheur à ceux dont la langue profère de cyniques blasphèmes contre la mère de Jésus-Christ! Malheur à ceux qui ne craignent pas de porter une main sacrilège sur l'image de Marie et de profaner les objets de piété destinés à son culte! Ces derniers ne sont pas communs, je le sais, et l'histoire jusqu'alors a enregistré autant de châtiments exemplaires que de profanations. Quand l'outrage atteint directement Notre-Seigneur, d'ordinaire il attend miséricordieusement que l'insulteur vienne à résipiscence; mais, lorsque l'insulte lui arrive après avoir traversé le cœur de sa mère, oh! alors, il se lève dans sa colère et écrase l'insolent sous les coups de sa vengeance.

J'espère vous avoir clairement démontré que la dévotion à Marie est la source de toutes les grâces et de toutes les bénédictions. Pour vous le prouver, je n'ai eu recours ni à la sainte Ecriture, ni à la Tradition, ni même à l'histoire qui m'eussent fourni d'innombrables et d'irréfutables arguments à l'appui de cette vérité. Je n'ai invoqué qu'un seul témoignage. Je l'ai pris dans votre propre cœur: c'est la piété filiale dont vous êtes tous animés à l'égard de votre mère. Vous n'en contesterez ni la valeur, ni l'authenticité.

Ce sentiment, je le trouve porté à sa plus haute puissance dans le cœur sacré de Jésus qui est le plus tendre, le plus affectueux, le plus dévoué de tous les cœurs. Jamais enfant n'a aimé sa mère comme il aime Marie.

En honorant la sainte Vierge, en l'invoquant, en l'imitant, nous sommes donc sûrs d'être agréables à son Fils et de voir toutes nos prières exaucées et tous nos vœux réalisés.

Mais tremblons à la pensée des châtiments qui nous atteindraient infailliblement si nous avions le malheur d'oublier sa mère, de lui manquer en quelque manière. Ayons un culte tout particulier pour sa Conception Immaculée. Soyons heureux et fiers de porter la médaille miraculeuse. La mé-



daille de la sainte Vierge! oh! ne rougissons pas de la sentir sur notre poitrine; c'est l'image de la mère de Dieu et de notre mère du ciel. Pour ne citer que deux noms illustres qui nous sont bien connus et que la France honore, le maréchal Bugeaud et l'amiral Courbet la portaient bravement, avec non moins de fierté que la croix d'honneur. Ce dernier écrivait à sa sœur : « Je dois tout à la sainte Vierge. »

Invoquons-la chaque jour, et nous aussi nous lui devons tout, tout, même et surtout le ciel. Ainsi soit-il.

### ENTRETIEN

POUR UNE RÉUNION DE MÈRES CHRÉTIENNES  
[LE JOUR DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION]

Mes frères,

Ils se trompent étrangement ceux qui pensent que le culte de la sainte Vierge est une dévotion exclusivement féminine. L'homme comme la femme doit prier, aimer, honorer Marie. La sainte Vierge est pour tous une mère, une reine, une insigne bienfaitrice. Mère, nous lui devons un culte d'amour; reine, un culte de respect, de soumission; bienfaitrice, un culte de reconnaissance. Et comme elle est la plus pure, la plus parfaite, la plus belle des créatures, nous devons avoir constamment les regards fixés sur elle pour l'imiter.

Mais, hâtons-nous de le dire : si tous, à ces différents titres, nous avons des devoirs envers Marie, la femme en particulier lui doit un culte spécial, en raison des bienfaits personnels qu'elle en a reçus.

Eve, par sa chute, ayant perdu le genre humain, se vit, en punition de sa faute, condamnée à devenir la sujette de l'homme, et bientôt son esclave. C'est à Marie que revient l'honneur de l'avoir relevée de cet état d'abjection dans lequel elle était tombée; c'est à la sainte Vierge que la femme est obligée d'exprimer sa reconnaissance pour l'honneur, le respect dont l'entoure la société chrétienne.

Pour bien comprendre ce que vous devez à Marie de reconnaissance et d'amour, femmes chrétiennes, passons successivement en revue : 1<sup>o</sup> l'état de la femme avant Marie; 2<sup>o</sup> la situation que lui a faite la sainte Vierge; et, 3<sup>o</sup> ce qu'elle deviendrait si elle abandonnait le culte de cette bonne mère, ou si, par sa faute, les hommes le négligeaient.

#### I

C'est écrasée sous le poids d'une terrible malédiction qu'Eve sortit du paradis terrestre : « Désormais tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera; *sub viri potestate eris et ipse dominabitur tui* » (Gen., III, 16). La femme ne tarda pas à voir se réaliser cette épouvantable prédiction. Vous avez rarement entendu parler de votre triste condition avant l'apparition de Marie. Il est bon

que vous sachiez ce que vous étiez autrefois et ce que sont encore vos semblables chez les peuples où Marie et son Jésus ne sont point connus. Pour vous donner une idée de la femme en dehors du christianisme, sans Marie, je ne m'adresserai pas aux nations les plus barbares; non, j'interrogerai le peuple le plus civilisé de l'antiquité, les Romains. Je lui demanderai de vouloir bien me renseigner sur votre situation comme enfant, comme épouse et comme mère. Et voici la réponse de ce peuple : « La femme, considérée sous chacun de ces trois aspects, n'était rien. » Avez-vous entendu? Vous n'étiez rien. Partout et toujours, la femme est sous la domination de l'homme : *et ipse dominabitur tui*.

Avant son mariage, dans la famille, elle est la propriété de son père, et, par conséquent, sous une tutelle dont aucune majorité ne saurait l'émanciper. Il peut en disposer comme bon lui semble. Il n'a aucun compte à rendre à la loi de l'usage qu'il en fait. Libre à lui de l'exposer, de la vendre, de la tuer. C'est son bien, sa propriété, sa chose. Personne n'a rien à y voir. Cette frêle créature ne jouit d'aucune garantie contre les caprices d'un père dont la cruauté atteignait souvent l'extrême limite de la barbarie. Et notez bien que je vous parle d'hommes libres; car l'enfant, la fille de l'esclave, appartient, non à son père, mais au maître dont relève celui-ci.

Si encore son mariage améliorait sa situation! Mais non. Elle ne s'appartient pas plus après qu'avant. Elle n'a fait que changer de tyran. Elle était l'esclave de son père, elle est maintenant l'esclave de son mari. Celui-ci l'a achetée à celui-là; car le mariage n'était, la plupart du temps, qu'un honteux marché, et la vente se faisait moyennant un as, monnaie romaine d'une valeur de six centimes. Six centimes! c'est le prix que vous estime votre père et votre époux. Si encore cette union avait été indissoluble comme notre mariage chrétien! Mais non; le mari peut, selon son caprice, revendre sa femme ou la répudier. Le divorce est facultatif. Aussi, au dire d'un écrivain romain, le mariage, à proprement parler, n'existe pas, et il n'était pas rare de rencontrer des femmes qui comptaient leurs années, non par le nombre des consuls, mais par celui de leurs maris.

Mais, me direz-vous, si la femme n'est rien comme enfant, rien comme épouse, au moins compte-t-elle dans la famille comme mère. Hélas! elle n'est pas plus heureuse sous ce rapport. Non, la maternité, qui vous ennoblit aux yeux de vos époux et qui fait de vous les reines du foyer, la maternité n'introduisait alors aucune amélioration dans votre triste sort. Les mères n'étaient regardées que comme les sœurs de leurs propres enfants qu'un caprice du père pouvait vouer à la mort.

Voilà ce qu'était la femme, ce que vous étiez avant l'apparition de la Vierge Marie. Elle passait sa vie dans l'esclavage. Propriété de son père avant le mariage, après le mariage elle devenait la propriété de son mari. Veuve, elle tombait sous la

domination de son plus proche parent ou d'un tuteur choisi par son époux.

De nos jours, dans les contrées où l'Evangile n'a point été prêché, où Marie n'est pas connue et honorée, la femme vit dans un indescriptible état d'abjection. Nous avons peine à croire la peinture effrayante que nous en font les voyageurs qui ont exploré ces régions. Et dire que tous les peuples de l'antiquité en étaient là, excepté la nation juive, où la femme avait conservé un reste de l'honneur dont elle était entourée au paradis terrestre !

## II

Mais voici Marie ! Marie, c'est la femme réparatrice, c'est la femme incomparable, bénie entre toutes. Ève maudite nous avait donné un fruit de mort ; Marie bénie nous présente le fruit de vie, Jésus. Chassée loin de Dieu qu'elle a offensé, la femme tombe dans l'avilissement, dans la servitude, en punition de son orgueil. Par son humilité, la femme se rapproche de Dieu qui l'élève, l'honore : d'abord, en lui envoyant une ambassade céleste, et ensuite en s'unissant à elle par les liens si intimes de paternité, de maternité et de filiation. Marie devient la fille du Père, la mère du Fils et l'épouse de l'Esprit-Saint. Voilà, en Marie, la femme réhabilitée comme épouse et comme mère. L'archange Gabriel commence cette œuvre de réhabilitation en se prosternant aux pieds de Celle qu'il vient saluer au nom de la très sainte Trinité ; saint Joseph et Jésus la continuent, le premier au titre d'époux, le second en qualité de fils. Quoique chef de la sainte famille, saint Joseph honore son épouse et il ne lui commande qu'avec respect. Jésus, qui est Dieu, reconnaît les droits sacrés de sa mère et lui obéit. Désormais, la famille est établie sur des bases solides : l'époux s'attachera à son épouse qu'il aimera comme un autre lui-même, et la main de l'homme ne pourra briser les liens par lesquels Dieu les a unis. L'enfant ne sera plus à la merci de son père, et sa mère l'honorera comme Marie a honoré Jésus. La femme aura désormais sa part de royauté au foyer.

Oh ! femmes chrétiennes ! si vous ne le saviez pas, apprenez-le ; et si vous l'aviez oublié, rappelez-le-vous : c'est à la sainte Vierge que vous devez le rang d'honneur que vous tenez dans la famille, le respect et les sympathies dont vous êtes l'objet. Il est à remarquer que ce respect et ces sympathies sont en raison de la foi des peuples et de leur dévotion à la sainte Vierge. L'histoire est là, et surtout celle de notre pays, pour le prouver.

N'avais-je pas raison de vous déclarer que vous deviez avoir un culte spécial, particulier, plus tendre, plus affectueux pour Marie ? La reconnaissance vous en fait un devoir. Que ce soit, avant tout, un culte d'imitation ; car, plus vous vous rapprocherez de cet idéal, de ce modèle incomparable, plus aussi vous aurez de droits à ce respect, à cette vénération qu'on vous rend comme épouses et comme mères.

Mais vous êtes également intéressées à faire naître et à développer cette dévotion dans l'âme de vos enfants et de vos maris. Que si ce culte disparaissait de notre société, savez-vous ce qu'il en résulterait ? Je vais vous le dire en quelques mots.

## III

Si la terre ne rendait plus à Marie les hommages qui lui sont dus, avec ce culte s'évanouirait celui que nous rendons à Jésus-Christ. Si la Mère était oubliée, on ne penserait bientôt plus au Fils. Nous serions, avant peu de temps, les témoins attristés de l'invasion du plus affreux paganisme. Vous ne tarderiez pas à être détrônées, mes sœurs, et à tomber dans le plus abject et le plus honteux esclavage. Pendant un certain nombre d'années, l'influence bienfaisante du christianisme pénétrerait encore la famille. Puis, la femme, comme par le passé, redeviendrait le jouet de l'homme, l'objet de ses caprices et de ses passions ; nous verrions réapparaître cet infâme divorce qui la livrerait à la merci d'une société redevenue barbare. Certes ! ce que j'avance n'est pas une supposition gratuite. L'histoire contemporaine ne nous offre-t-elle pas déjà de nombreuses preuves à l'appui de mon assertion ? On dit que la religion s'en va ; il n'est que trop vrai ! Mais, est-ce que les mœurs païennes ne tendent pas à revenir ? Est-ce que de nos jours il ne s'est pas rencontré des hommes pour demander le divorce et des législateurs pour le leur accorder ? Voilà pour la femme. Voici pour l'enfant. N'avez-vous jamais entendu des journalistes, des publicistes, des légistes et d'autres, émettre cette doctrine païenne, usant de tous les moyens pour l'accréditer, à savoir : que l'enfant n'appartient pas à ses parents, mais à l'Etat qui peut le mouler, le façonner à sa guise ? Je n'en finirais pas, si je voulais passer en revue toutes les tendances païennes qui veulent aujourd'hui remplacer le christianisme.

C'est assez, n'est-il pas vrai ? femmes chrétiennes, pour vous aider à mieux comprendre la nécessité d'entretenir en vous et dans ceux qui vous touchent de près la dévotion à la Vierge incomparable à laquelle vous devez tout ce que vous êtes. Priez-la donc, honorez-la, aimez-la, et surtout efforcez-vous de l'imiter. Oui, imitez-la ; car, plus vous vous rapprocherez de ce modèle de l'épouse et de la mère, et plus aussi vous vous attirerez de respect, d'honneur, de vénération ici-bas et aussi plus magnifique sera votre couronne dans le ciel. Ainsi soit-il !

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 25 novembris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.



# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## PETITS PRONES

### Vices et vertus

#### XXXIII

#### VERTU DE JUSTICE

#### 3<sup>e</sup> L'obéissance

*Obedite præpositis vestris.*

Obéissez à tous ceux qui ont sur vous quelque autorité (Hébr., xiii, 17).

Mes frères, nous avons encore à parler aujourd'hui d'une grande et belle vertu : l'obéissance. Vertu qui se rapporte à la justice, qui appartient à cette nombreuse et noble famille dont la justice est la mère, parce que, comme cette dernière, elle tend à rendre à chacun ce qui lui appartient, l'honneur à qui on doit l'honneur, et revient, pour employer l'expression de notre bon Sauveur, à payer à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Vertu rare, vertu essentielle et très importante, vertu nécessaire à tous, vertu éminemment chrétienne et que le Fils de Dieu a tenu à mettre tout particulièrement en honneur, puisqu'il s'est, pour ainsi dire, identifié avec elle, *factus obediens*,

Donnons-en d'abord la définition. Qu'est-ce que l'obéissance ? C'est une vertu qui nous fait accepter de bon cœur et exécuter avec zèle tout ce qui nous est commandé par Dieu, soit immédiatement, soit par l'intermédiaire de nos supérieurs légitimes qui tiennent leur autorité de Dieu et auxquels il veut que nous obéissions comme à lui-même, par amour pour lui.

I. Je dis que c'est une vertu *rare*, parce qu'elle coûte, parce qu'elle contrarie les instincts de la nature déchue. Une des plus profondes blessures que le péché originel ait laissées dans l'âme de l'homme, c'est, en effet, l'amour de l'indépendance, le désir d'être son propre maître, de vivre et d'agir selon ses inclinations sans être contrôlé par aucune règle, aucune loi, aucune volonté étrangère ou supérieure.

Difficile et peu commune en tout pays et en tout temps, peut-être cette vertu est-elle plus rare encore de nos jours à cause de ce vent d'indépendance et d'insubordination qui souffle de toutes parts, et particulièrement dans les pays où l'on vit de ce qu'on appelle l'esprit moderne, c'est-à-dire sous l'influence de certains principes non pas nouveaux, mais prônés plus que jamais, et dans lesquels il est question beaucoup trop de droits et pas assez de devoirs.

Mais le vrai chrétien ne se laisse pas conduire par l'esprit du monde ; et, parmi les vertus qui composent son patrimoine spirituel et dont la cul-

ture lui est familière, il n'a garde d'oublier l'obéissance. Cette vertu lui est chère, parce qu'elle est faite, non seulement de religion, mais de raison, d'humilité, de justice et d'équité. Le *juste* qui vit de la foi n'a rien de commun avec les évergumènes révolutionnaires qui inscrivent sur leur drapeau cette devise insolente : « Ni Dieu, ni maître ! » Disciple d'un Dieu qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort, à sa suite et avec sa grâce, il ne lui en coûte plus d'obéir. Il n'appartient qu'à Satan et à ses suppôts orgueilleux de prétendre à l'indépendance absolue et de s'écrier : « *Non serviam*, je n'obéirai pas ! »

II. L'obéissance, ai-je dit en second lieu, est une vertu essentielle et très importante. Elle est la base de l'ordre dans le monde social et dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique et matériel.

Voyez, dans l'univers, quel désordre, quel chaos, si les créatures ne demeuraient pas à la place qui leur a été assignée par le Créateur, si elles n'exécutaient pas à point nommé les mouvements qui leur ont été prescrits ! Mais, dans le monde matériel, tout obéit. C'est comme une armée dont toutes les parties, tous les éléments sont dociles au commandement suprême ; c'est comme un concert dont chaque partie a été réglée d'avance ; pas une voix discordante ne s'élève pour troubler ce bel ordre, cette belle harmonie. Dieu appelle les étoiles ; elles répondent : nous voici. Il a prescrit au soleil l'heure de son lever ; et, à l'heure marquée, que dis-je, à la minute, à la seconde, le soleil paraît sur l'horizon. Il a réglé le mouvement des astres, et aucun ne s'écarte de son orbite. Il a dit à la mer mugissante : « Tu iras jusqu'ici et pas plus loin. » Et la mer obéissante s'arrête devant le grain de sable du rivage.

De même, dans le monde social, quel désordre si chacun voulait être à soi-même sa loi : si on ne consultait, pour se déterminer et pour agir, que son goût et sa volonté propre ! Aujourd'hui, si la société est en souffrance, si les familles sont malheureuses, la cause n'en serait-elle pas là ? Oui, le malheur de la société, c'est qu'on ne sait plus obéir. Tout le monde s'en plaint. Chacun se croit digne et capable de commander ; personne ne veut se croire obligé d'obéir. Il n'y a pas jusqu'au petit enfant de sept ans qui ne prétende imposer sa volonté à tout le monde et ne plier devant aucune autorité. C'est le monde renversé.

L'expérience nous l'apprend : il faut à l'homme une autorité qui le conduise. Un royaume, une armée, une ville, un village, une simple famille, en un mot, une société quelconque ne peut subsister s'il n'y a pas à sa tête quelqu'un pour y maintenir l'ordre et tout gouverner. Si chacun prétend y commander, si personne ne veut y obéir, ce sera le désordre, la confusion, les troubles, les dissensions en permanence et tous les maux imaginables. Aussi, comment Dieu a-t-il constitué la société ? Il l'a faite d'éléments multiples, mais parfaitement coordonnés. Il a voulu que les uns commandent

et que les autres obéissent ; aux premiers, il a donné l'autorité pour le représenter ici-bas ; aux autres il a donné l'assurance que, se soumettre aux ordres de leurs supérieurs, c'est lui obéir à lui-même. Ecoutez à ce sujet l'apôtre saint Paul : « Que toute personne, dit-il, soit soumise aux autorités supérieures. Tout pouvoir vient de Dieu. C'est pourquoi quiconque résiste à l'autorité va contre l'ordre établi de Dieu et mérite condamnation. » (Rom. xiii, 1-2). Il faut donc pratiquer l'obéissance, non seulement par crainte et par force, mais par principe de conscience et en vue de Dieu. « Par amour pour Dieu, dit l'apôtre saint Pierre, soyez soumis à toutes sortes de personnes, soit au roi comme souverain, soit aux magistrats comme étant envoyés de sa part pour punir ceux qui font mal et traiter favorablement ceux qui font bien... Rendez à tous l'honneur qui leur est dû ; aimez vos frères, craignez Dieu, honorez le prince. Serviteurs, soyez soumis à vos maîtres, non seulement à ceux qui sont bons et doux, mais même à ceux qui sont durs et fâcheux. Car c'est grand mérite que d'endurer en vue de Dieu tout ce qu'on nous fait souffrir injustement. » (1 Petri ii, 18).

III. J'ai ajouté : vertu nécessaire à tous. Effectivement, il n'est aucune vertu qui soit plus universellement nécessaire que l'obéissance. Personne n'est absolument indépendant et il n'est aucune condition où l'on ne soit obligé d'obéir. Il faut que les enfants obéissent à leurs parents, les femmes à leurs maris, les citoyens à leurs magistrats, les élèves à ceux qui sont chargés de les instruire, les soldats à leurs chefs, les serviteurs à leurs maîtres, les employés à leurs patrons, les fonctionnaires à leurs supérieurs hiérarchiques. Il faut que les prêtres obéissent à leurs évêques, les évêques au Souverain-Pontife, les fidèles à leur pasteur et tous les chrétiens à l'Eglise. Il est des vertus qui sont propres à tel ou tel âge, à telle ou telle condition ; mais l'obéissance est de tous les âges et de toutes les conditions. Le vieillard à cheveux blancs a des occasions de la pratiquer aussi bien que l'enfant en bas-âge. Serait-on parvenu au sommet de l'échelle sociale et verrait-on tout le monde à ses pieds qu'on ne serait pas exempt de toute sujétion. Rois sous la pourpre et papes sous le dais ont à obéir : il y a des lois d'ordre général auxquelles ils sont tenus de se conformer aussi bien que les derniers de leurs sujets.

Rien de plus utile, par conséquent, ni rien de de plus à propos que de nous exercer à la pratique de cette vertu. Rien de plus nécessaire que de s'y habituer de bonne heure. Celui qui ne sait pas se plier dès son jeune âge à l'obéissance ne saura jamais respecter l'autorité. On n'en fera jamais rien de bon ; il ne réussira dans aucune position et ne pourra devenir qu'un être à charge à lui-même et aux autres, qu'un monstre odieux et insupportable à tout le monde. Au contraire, avec l'habitude de l'obéissance, on se fait aimer de

tous, on réussit partout et l'on va de succès en succès. *Vir obediens loquetur victorias*. C'est l'Ecriture qui l'affirme en promettant toutes sortes de bénédictions aux véritables enfants d'obéissance.

Pour nous exciter et nous encourager à la pratique de cette vertu, considérons-la dans celui qui s'est fait en toutes choses notre exemple et notre modèle. Considérons-la dans la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

IV. Je l'ai dit, pour ennoblir cette vertu et nous la rendre chère, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte passionné pour elle ; il en a fait comme le trait dominant de son caractère et comme le tout de son existence ; en un mot, il s'est identifié avec elle : *factus obediens*. Trente ans de sa vie sont résumés par l'évangile dans ces trois mots : *et erat subditus illis* ; il obéissait à Marie et à Joseph. Creusez un peu ce mystère.

Quel est-il ce fils obéissant et soumis ? — C'est le monarque suprême du ciel et de la terre. Personne n'avait plus de droits que lui à commander, puisque le commandement suppose la puissance, la maturité, la sagesse, et que personne n'a jamais possédé ces qualités à un si haut degré que lui qui était la sagesse infinie et la puissance souveraine. Et cependant il obéit.

A qui obéit-il ? — A Marie et à Joseph. Deux saintes âmes, sans doute, qui ne pouvaient rien commander que de très sage et de très juste ; mais, après tout, deux de ses créatures qui tenaient de lui l'être, le mouvement et la vie. Et cependant il leur obéit.

En quoi obéit-il ? — Dans les choses les plus humbles et les moins dignes en apparence de sa grandeur et de sa majesté. Ils ne pouvaient lui demander, l'un que la pratique de son art mécanique, l'autre que les petits soins du ménage. Le voyez-vous, ce fils des rois, manier la scie et le rabot dans l'atelier de saint Joseph ? Le voyez-vous, celui que les anges adorent, celui dont ils s'estiment heureux d'être les serviteurs, se faire le serviteur de deux pauvres créatures humaines ? Quel renversement des rôles ! Quel excès d'abaissement ! Et cependant il leur obéit.

Jusqu'à quel âge obéit-il ? — Jusqu'à trente ans. A cette époque de la vie, l'homme se croit en état et en droit de commander et de se gouverner lui-même. Jésus, lui, n'a pas de volonté propre, ou du moins il n'a de volonté que pour la sacrifier à l'obéissance. Il obéit comme le plus petit enfant obéit à ses parents, comme le meilleur serviteur obéit à son maître, exécutant à l'instant même tout ce qu'on lui ordonne, prévenant même les ordres et allant au devant des moindres désirs, ne faisant rien pour sa propre satisfaction et ne se dispensant de rien par déplaisir ou par répugnance, redisant enfin au fond de son cœur cette parole, cette devise qui lui était si chère et qui devrait être aussi la nôtre : *non veni ministrari, sed ministrare*, je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. Oui, toute sa jouissance



est de se laisser conduire par l'autorité de ses saints parents et de s'abandonner en tout à leur direction dans un esprit de douceur et d'humilité.

Que c'est donc aux yeux de Dieu une grande chose de vivre d'obéissance, puisque c'a été la vie d'un Dieu pendant trente ans et le seul trait de cette vie de trente ans que le Saint-Esprit ait révélé au monde ! *Et erat subditus illis.*

Apprenons à imiter ce divin modèle ; et, pour y réussir, usons de cette industrie que les saints nous recommandent et qui leur était familière : *personam Christi superiori meo imposui* ; voyons Jésus-Christ dans la personne de nos supérieurs. Ayons soin d'envisager toujours l'autorité de Dieu dans ceux qui nous commandent et pénétrons-nous bien de cette pensée que, en leur obéissant, c'est à Dieu même que nous nous soumettons. Grâce à ce pieux stratagème, l'obéissance nous sera toujours facile et agréable. Ce sera une obéissance sans tristesse, sans amertume, sans murmure, une obéissance toujours gaie, toujours prompte à agir sans raisonner ni discuter le commandement, une obéissance courageuse, s'arrangeant des choses difficiles aussi bien que des plus aisées, enfin une obéissance très méritoire devant Dieu, puisqu'elle aura pour principe son amour, pour règle son bon plaisir et pour fin sa plus grande gloire.

## LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

L'ESPRIT DE FOI, LA FIDÉLITÉ AU DEVOIR, LA GÉNÉROSITÉ, SONT LES PRINCIPAUX MOYENS D'ACQUÉRIR LA PERFECTION

Ce n'est point par ignorance de notre devoir que nous négligeons d'entreprendre l'œuvre de notre perfection ; nous savons bien que nous n'avons pas de temps à perdre, que le bon Dieu attend et réclame mieux de nous. Que de fois n'entendons-nous pas la voix de la grâce nous redire comme à saint Augustin : « Plus haut ! plus haut encore ! plus haut toujours ! » Oui, mais nous restons là, hésitants, et nous murmurons tout bas, pour excuser notre lâcheté : « J'ai si souvent pris la résolution de devenir meilleur, tant de fois j'ai essayé, sans aboutir à rien ! Si je savais la route à suivre, les moyens à employer ! »

Faisons ce soir comme ceux qui voyagent dans un pays peu connu ; ils n'essaient pas de frayer de nouveaux sentiers, ils étudient les chemins par où ont passé ceux qui les ont devancés, et ils les suivent. Nos devanciers à nous, ce sont les saints ; avant nous ils ont fait la traversée d'ici-bas, ils nous ont frayé la voie. Impossible de nous égarer en marchant sur leurs traces ; en prenant la route qu'ils ont suivie nous arriverons sûrement au ciel comme eux.

Qu'ont fait les saints ? quels moyens ont-ils employés ? quel chemin ont-ils pris ? Qui les a conduits à la sainteté, à la perfection, au ciel ?

Les saints accomplissaient toutes leurs actions par esprit de foi ; il faut faire comme eux. L'esprit de foi, voilà par où vous devez commencer, sous peine de ne produire que des œuvres stériles et de ne pas avancer dans la voie de la perfection. Avoir l'esprit de foi, vivre avec l'esprit de foi, c'est voir et juger toutes choses d'après les lumières de la foi, c'est estimer, apprécier selon l'évangile ; c'est estimer, apprécier les hommes et les choses comme Dieu les estime et les apprécie ; c'est enfin conformer notre vie à nos croyances.

L'esprit de foi, voilà le phare qui éclaira la marche des saints et leur fit voir les choses de la terre sous leur vrai jour. C'est l'esprit de foi qui leur montra la vie comme un court pèlerinage dont le but est le ciel. C'est l'esprit de foi qui leur fit comprendre la vanité de ces plaisirs qui passent si vite, le vide de ces biens qu'on doit laisser un jour. C'est l'esprit de foi qui les pénétra de cette vérité profonde : Tout ici-bas est vanité, hormis aimer Dieu et le servir ! C'est l'esprit de foi enfin qui leur fit préférer à tout le salut de leur âme, selon la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Qu'importe à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? »

Sous l'action de l'esprit de foi, il n'y a rien eu de petit dans leur vie. Les moindres actions faites pour Dieu leur apparurent comme une monnaie divine qui achète les vertus et le ciel. Une fois convaincus et persuadés qu'ils étaient des ouvriers au service du bon Dieu, ils l'ont servi avec fidélité et courage, ils n'ont plus songé qu'à lui, ils n'ont plus travaillé que pour lui.

Si donc vous voulez travailler à votre perfection, âmes chrétiennes, commencez par vivre de l'esprit de foi. Sans cela vous ne ferez rien de bon, vous n'avancerez pas. Une simple comparaison va vous expliquer cette nécessité. Si vous aviez un jardinnet environné de grands arbres dont le feuillage interceptât les rayons du soleil et le tint constamment à l'ombre, vous ne pourriez rien y planter. Il faudrait, avant tout, abattre ces arbres ou les élaguer de façon à ce que la chaleur et la lumière du soleil pussent y pénétrer aisément. Sans cela il ne servirait de rien de bêcher, de semer. Eh bien, le soleil de notre âme c'est l'esprit de foi ; s'il ne féconde pas notre vie, les vertus ne pourront y croître. Il nous faut abattre ou élaguer les grands arbres qui la tiennent à l'ombre. Ces arbres s'appellent intérêt, amour-propre, respect humain, humeur, caprice, inclination, coutume. Il faut que nous agissions désormais pour Dieu et sous l'œil de Dieu.

Regardons-y d'un peu près, nous trouverons là le secret, l'explication de notre insuccès dans la pratique des vertus. Ce qui vivifie nos actions les plus ordinaires comme les plus saintes, c'est l'esprit, le motif qui les inspirent. Si Dieu n'y est pour rien, comment voulez-vous qu'elles vous conduisent à lui, qu'elles vous rapprochent de lui ? Hélas ! sans parler des actions communes et simples, même les plus saintes dans votre vie

sont-elles inspirées par l'esprit de foi ou déterminées par un mobile humain, sinon coupable ? N'êtes-vous pas pieux par ostentation, par amour-propre ? fervent par caprice ou par inclination, en sorte que vous redevenez tiède lorsque l'accès de ferveur est passé ? N'est-ce point par routine, par coutume, que vous fréquentez l'église et les sacrements ? Le respect humain n'inspire-t-il pas vos actes extérieurs de dévotion, vos pratiques religieuses ? En un mot est-ce pour Dieu ou pour vous que vous agissez ? De grâce, abattez vite ces arbres néfastes et faites venir l'esprit de foi, qu'il inspire tous vos actes, qu'il éclaire et vivifie toutes vos actions, c'est la première des conditions pour avancer dans la perfection. Engagez-vous hardiment dans ce chemin, tous les saints l'ont pris ; pas un qui soit arrivé au ciel sans le suivre.

La seconde chose à faire pour parvenir à la perfection, c'est, comme les saints encore, d'accomplir tous vos devoirs avec exactitude. Cette exactitude exige que vous remplissiez tous vos devoirs, sans exception, sans vous soucier de ce que font les autres. Vous avez d'abord des devoirs envers Dieu, vous en avez envers vos parents, envers votre prochain, envers vous-même ; il y a ensuite les devoirs particuliers, propres à votre âge, à votre état, à votre condition. Ne vous écarterez jamais volontairement, d'une seule ligne, du devoir connu. Voulez-vous encore une comparaison sur ce sujet ? Voyez une locomotive pesamment chargée, traînant après elle de lourdes voitures ; elle avance, elle court, tant qu'elle ne quitte pas les rails ; qu'elle s'en écarte un peu, qu'une pierre la fasse glisser en dehors, c'est fini, il faut arrêter tout le train ; sans des efforts considérables pour la remettre sur la voie, elle ne peut plus avancer ; ce simple accident lui cause un retard qu'elle rattrape difficilement. Ainsi en va-t-il de l'âme chrétienne ; ses devoirs sont pour elle ce que sont les rails à une locomotive. Elle n'a qu'à les suivre pour atteindre le but de sa course ; qu'elle ne s'en écarte pas, et elle avance, elle court. Parfois, comme pour un train, à une montée, la traction est plus dure, plus pénible ; à certaines heures la pratique de la vertu est plus pesante, plus fatigante ; n'importe, que l'âme reste sur ses rails, fidèle à ses devoirs, et elle gagnera la station qu'on nomme le ciel. Au contraire, qu'elle abandonne son devoir, la voilà comme une locomotive hors des rails, elle n'avance plus, elle reste là où elle a déraillé ; il faudra peut-être du temps et de nombreux efforts pour la remettre en état de continuer sa route. Oh ! que cette exactitude et cette fidélité à remplir tous ses devoirs petits et grands sont importants !

Ce n'est pas tout, accomplissez vos devoirs avec une généreuse ardeur. Nous ne disons pas avec plaisir, avec goût, non, car ces sentiments ne dépendent point de notre volonté, le bon Dieu ne les exige pas. La ferveur de sentiment est une grâce, parfois une récompense, elle ne saurait être un mérite. Mais ce qui est en notre pouvoir, c'est

une ardente générosité à surmonter ennui, dégoûts, lassitude, répugnance même, qui s'emparent de nous quand il s'agit de remplir certains devoirs. Il en est de la perfection comme du ciel, elle souffre violence, il n'y a que les cœurs ardents, généreux, qui la conquièrent. Nous parlions plus haut des saints comme de nos modèles. Pensez-vous que leur vie s'est écoulée au milieu des consolations et de la ferveur de sentiment ? On le croit généralement, mais c'est une grosse erreur. Nul plus qu'eux n'a connu l'ennui, le dégoût pour la prière, la lassitude de la vertu. Ce qui les a sauvés, leur a fait surmonter ces obstacles, c'est leur ardente générosité. Quand l'ennui s'emparait de leur cœur, que l'image du monde, de ses plaisirs et de ses fêtes se présentait à leur esprit, les sollicitait à quitter leur solitude ou leur cloître, ils répondaient : « Non, tu resteras ! » et ils restaient. Lorsqu'ils n'éprouvaient plus que du dégoût pour la prière et les mortifications, ils disaient : « Tu prieras, tu te mortifieras ! » et ils priaient et ils se mortifiaient. Quand ils se sentaient las de lutter contre leurs passions, prêts à déposer les armes, ils se redressaient : « Non, tu combattras ! » et ils combattaient. Alors qu'ils ne ressentaient plus qu'une vive répugnance pour leur vie austère, que la nature réclamait du relâche, quelque adoucissement, ils prenaient leur cœur à deux mains, le jetaient broyé, sanglant au pied de la croix, en criant : « Non, jamais ! tu te reposeras au ciel ! »

Et cette ardeur, cette générosité dans l'accomplissement du devoir, il faut la garder jusqu'à la mort. S'il ne s'agissait, pour arriver à la perfection, que de s'imposer quelques sacrifices, de rester fidèle quelques jours, il en est bien peu qui ne trouveraient assez de courage pour le faire. Mais un grand nombre se laisse déconcerter par la continuité des efforts nécessaires ; la durée du combat les fatigue et les décourage. Vous, âmes chrétiennes, armez-vous de courage et d'énergie ; vous connaissez le but à atteindre, Dieu lui-même vous l'a indiqué ; vous savez le chemin qui y mène, les saints vous l'ont frayé. Engagez-vous donc à leur suite avec une sainte générosité, fidèles à vos devoirs, d'une fidélité jalouse, guidées par la foi, soutenues par la grâce ; chaque jour vous avancerez, et la mort ne sera pour vous que le débarcadère à la station du ciel.

---

#### QUATRE INSTRUCTIONS D'ACTUALITÉ SUR L'ÉGLISE

##### II

##### L'ÉGLISE ET LES PRINCIPES DE LA SOCIÉTÉ MODERNE

Est-il vrai, comme on le répète si souvent, qu'il n'y ait point d'accord possible entre l'Eglise et la société moderne ? Les principes sur lesquels celle-ci repose et les dogmes de celle-là sont-ils absolu-



ment contradictoires ? Les institutions publiques actuelles ne peuvent-elles coexister avec les institutions chrétiennes et faut-il, pour conserver la place qu'elles se sont faites dans le monde, que celles-là détruisent celles-ci ? — Ces graves questions nous occuperont aujourd'hui. Nos ennemis les agitent, comme un brandon d'irréconciliable discorde, quand ils veulent amener l'opinion contre l'Eglise et tourner contre elle l'ardente passion qui pousse les peuples contemporains du côté des progrès matériels, des sciences nouvelles et des libertés politiques. Cet abus nous oblige à les traiter nous-mêmes. Plus les malentendus qu'on sème et les préjugés qu'on répand sont susceptibles de nuire aux intérêts dont nous portons la charge, plus nous sommes tenus de les dissiper.

## 1

Lorsqu'au lieu de s'en tenir aux déclamations des rhéteurs ou aux textes rédigés par des hommes dépourvus de compétence doctrinale, on va au fond des choses, il apparaît bien vite que les croyances chrétiennes et les maximes fondamentales des sociétés modernes, sainement entendues, ne sont pas inconciliables. Jamais il ne se serait déclaré entre elles aucun conflit, si la mauvaise foi des sectaires ne s'était étudiée à les exagérer les unes et les autres afin de les rendre incompatibles.

Ainsi, pour commencer par là, l'esprit moderne s'est fait un dogme de l'égalité des citoyens devant la loi et de leur accessibilité aux charges publiques. Cette égalité va parfaitement à l'Eglise. Elle l'a mise en pratique dès ses premières années. Ses princes, les apôtres, n'étaient pas, il s'en faut, de sang royal. Jamais elle n'a établi entre ses enfants ces distinctions de caste qui, durant tant de siècles, ont partagé les citoyens de chaque nation. Les plus hautes dignités dont elle puisse disposer sont toujours restées accessibles à tous. N'a-t-on pas vu des bergers, comme Sixte-Quint, s'asseoir sur le trône pontifical ? — Aussi bien, l'Eglise a toujours exigé qu'on passât parmi les degrés les plus humbles de la hiérarchie avant de parvenir aux degrés supérieurs. Il y a des enfants qui naissent rois ; il n'y en a point qui naissent pontifes. — Enfin, ses lois ne font pas de distinction entre le grand et le petit, le riche et le pauvre, le noble et le roturier. Lisez les épîtres des apôtres : vous y verrez comment les différences de naissance ou de condition s'effacent à ses yeux. Elle ne veut voir, dans les fidèles, que les fils adoptifs du même Dieu et les membres du même Jésus-Christ... Quand elle proclama, en face du monde payen qui ne connaissait que des maîtres et des esclaves, cette parfaite égalité des chrétiens, elle accomplit une véritable révolution. C'est même cette révolution, toute religieuse à l'origine, qui, par des progrès successifs, a produit cette égalité politique dont nous sommes si fiers.

Parmi les principes de l'âge moderne, je remarque, en second lieu, un principe de liberté. C'est

la conséquence du principe d'égalité. Car, si les hommes sont égaux, nul n'a le droit de faire peser son joug sur les autres. Cette liberté donnerait à chaque citoyen le droit d'exprimer ce qu'il pense, d'embrasser le culte qui lui semble le meilleur et même de prendre part, au moyen du suffrage électoral, au gouvernement de l'Etat. — Ici, la doctrine catholique demande à être bien comprise, parce qu'elle établit une double distinction.

D'une part, elle distingue entre l'usage légitime de la liberté et ses abus. Ceux-ci, elle les réprovoque ; et qui donc ne ferait comme elle ? L'Etat le plus libéral se prémunit contre les abus de cette sorte. Ainsi avons-nous des lois qui punissent les provocations à la débauche, à la révolte, à la haine des concitoyens. Et, s'il est une nation qui n'en ait point de pareilles, il faut l'attribuer à cette pensée, peut-être présomptueuse, que les citoyens sauront en cette matière agir au lieu et place des pouvoirs publics et qu'ils mépriseront comme elles le méritent ces provocations malsaines. — Quant à l'usage légitime de la liberté, l'Eglise l'approuve et le bénit. Elle le revendique pour elle-même au milieu des sociétés. Les Césars de l'ancienne Rome auraient comblé ses vœux si, au lieu de la persécuter avec le fer et avec le feu, ils lui avaient simplement donné la liberté.

D'autre part, l'Eglise distingue entre la perfection théorique et l'application pratique. C'est un principe, par exemple, que tous les hommes sont tenus d'embrasser la vraie religion. S'en suivrait-il que l'Eglise catholique demande à l'Etat de proscrire les partisans des autres cultes ? Point du tout, car l'Eglise sait tenir compte des situations et peser leurs exigences. Ce n'est pas elle qui émettrait aujourd'hui la prétention de faire intervenir le bras séculier dans les controverses religieuses et qui l'inviterait à jeter en prison les hérétiques ou les libres-penseurs et à confisquer leurs biens. Quand l'Etat croyait bon, pour sauvegarder la paix publique menacée par l'erreur, d'ajouter cette sanction aux condamnations ecclésiastiques, elle eut été mal venue de s'y opposer. Elle ne l'a cependant pas toujours approuvé. Aujourd'hui que les intérêts confiés aux pouvoirs publics ne réclament plus ces mesures violentes et qu'ils pourraient même en souffrir, elle se gardera de les y provoquer. Elle blâmerait, sans aucun doute et avec raison, l'Etat qui affecterait de regarder toutes les religions comme également bonnes : ce serait là, en effet, une impiété flagrante. Mais elle approuvera celui qui, tout en faisant profession de catholicisme, accordera aux autres cultes une loyale hospitalité.

Faut-il ajouter — et voici ma troisième réflexion, — que l'Eglise n'est aucunement hostile aux progrès scientifiques dont les sociétés modernes se font gloire ? Son symbole, qu'on le sache bien, n'a rien à craindre de ce côté. La connaissance des astres, celle des éléments, celle des merveilles enfouies au sein du globe, celle de l'être humain, ne manqueront jamais de confirmer ses divines

leçons. Une demi-science pourra lui faire des objections ; une science plus approfondie se chargera bientôt de les résoudre. Cela s'est vu mille fois déjà ; cela se verra toujours. Aussi, l'Eglise, loin de voir d'un mauvais œil le progrès des sciences, l'a-t-elle toujours encouragé. Elle l'a procuré, par ses hommes de talent ou de génie (et Dieu sait s'il y en a eu dans son sein !) à toutes les périodes de son histoire. — Que les savants respectent ses dogmes ; qu'ils n'abusent point de leurs premières découvertes pour lui donner un démenti auquel les découvertes postérieures ôteraient bientôt toute raison d'être : elle n'aura pour eux que des éloges et des bénédictions.

Enfin, je ne rappellerai que pour mémoire l'indifférence doctrinale de l'Eglise à l'égard des *constitutions politiques* entre lesquelles se partage le monde moderne. Elle fait partie d'un ordre supérieur à ces sortes de choses et vit au-dessus d'elles. Monarchies ou républiques, aristocraties ou démocraties, pouvoir personnel ou régime parlementaire : aucune de ces formes de la puissance sociale ne va contre son symbole. Si cependant ses traditions devaient lui inspirer quelque préférence, ce serait en faveur des systèmes de gouvernement les plus capables d'assurer aux citoyens une saine et utile liberté. L'Eglise n'a jamais aimé les tyrannies. Elle a toujours, au contraire, pris contre elles le parti des faibles et des petits. L'histoire montre que, d'âge en âge, le clergé a été l'un des principaux acteurs de l'émancipation des peuples. Après avoir adouci leur sort en supprimant l'esclavage, il a puissamment contribué à leur émancipation politique. C'est lui, en particulier, qui a délivré la France des rois fainéants et des maires du palais et procuré l'établissement des libertés communales. L'Eglise n'a donc aucune antipathie pour ces franchises plus étendues vers lesquelles tendent les peuples nouveaux. Cependant, elle ne peut pas approuver que, sous prétexte de liberté, on détruise toutes les digues capables de protéger la société contre les atteintes des méchants. Ce n'est point à dire non plus qu'elle ne saura faire aucune différence entre un gouvernement bienveillant à son égard et un gouvernement persécuteur. Elle pousserait, avouez-le, elle pousserait trop loin l'amour des ennemis, si elle aimait qu'ils fussent en possession du pouvoir. Mais elle n'aura recours, pour les renverser, ni aux émeutes, ni aux barricades. Elle a supporté autrefois Néron et Domitien : c'était dire au monde, dès les premiers jours, que jamais, pour s'épargner une souffrance, elle n'exposerait la société au périlleux hasard des révolutions.

## 2

Et maintenant que j'ai répondu aux préjugés, je voudrais prendre l'offensive. J'ai montré que l'Eglise n'est point en conflit avec les sociétés modernes ; je voudrais montrer maintenant que les sociétés modernes ne peuvent se sauver sans elle.

Oui ! ces principes et ces tendances des générations contemporaines ont besoin de se maintenir dans une certaine mesure. Elles ont besoin d'un frein. La religion seule peut leur prêter ce frein et leur faire accepter cette mesure. Si elles ne permettent pas à l'Eglise de remplir à leur égard ce rôle salutaire de modération et de moralisation, elles aboutiront fatalement à une ruine complète.

Ce n'est point un mal, mais un bien, que les citoyens soient *égaux* devant la loi et que l'accès des fonctions publiques s'ouvre à tous, sans distinction de naissance. Il reste toutefois entre les hommes certaines différences, dont il importe de tenir compte : celles, par exemple, qui résultent de la fortune, des aptitudes, des vertus, des mérites de chacun. Si la soif de niveler va jusqu'à supprimer ces distinctions nécessaires, nous tombons sous un régime d'injustice et d'arbitraire. Le droit de propriété disparaît ; la science, la correction de la vie, les services rendus cessent d'être des titres aux charges et aux honneurs ; la spoliation et le favoritisme règnent en souverains ; l'incapacité prend en main la direction des affaires nationales et la société tombe dans un véritable chaos. — L'Eglise a dénoncé ces graves périls ; et, à voir comme ils nous menacent aujourd'hui, il est bien permis de craindre que nous n'en soyons prochainement la victime, si nous restons indociles aux avertissements de ses pontifes.

La *liberté* dégénérera, elle aussi, si elle ne consent à se soumettre aux lois religieuses. Car enfin, la liberté peut servir au mal comme au bien. Autant il faut rendre complète la liberté du bien, autant il faut restreindre la liberté du mal. Qu'on laisse aux méchants la faculté de répandre des doctrines subversives et de faire appel aux mauvaises passions, l'ordre social sera bientôt compromis. Ces doctrines trouveront toujours quelqu'un pour les croire. Cet appel sera toujours entendu. Et cela d'autant mieux que notre nature déchue se montre habituellement plus accessible au vice qu'à la vertu. Puis, il viendra, tôt ou tard, un temps où les instincts surexcités voudront passer de la théorie à l'exécution. Ils descendront dans la rue. Et, si leur armée est la plus forte, nous reverrons peut-être les jours sanglants de la Terreur... — La sécurité de l'Etat exige donc que les méchants aient un frein. Si la société veut vivre en paix, elle doit s'inspirer, dans l'organisation des libertés publiques, des sages réserves que lui recommande l'Eglise. Il faut que la faculté de mal dire et de mal faire soit contenue dans de justes limites.

Le *progrès des sciences*, s'il restait sans contre-poids, deviendrait, lui aussi et malgré tous ses avantages, un élément de ruine. — Comment cela ? direz-vous. — C'est que les nouvelles découvertes exaltent l'orgueil de l'homme. C'est que les perfectionnements de l'industrie augmentent son bien-être. C'est que les conditions d'existence plus favorables au milieu desquelles nos progrès le placent tendent à le rendre sensuel, ami du repos



et de la matière. C'est que, par là même, la vertu, l'amour du travail, des choses intellectuelles, du sacrifice, tout cet ensemble de qualités et d'aspirations supérieures auxquels tient la splendeur de la vie humaine, diminueraient dans une égale proportion. Tant que les croyances et la morale chrétiennes resteront assez puissantes pour faire contre-poids à cette tentation, le péril sera conjuré. Mais, si elles venaient à perdre leur influence, le niveau des mœurs publiques baisserait dans de telles proportions que nous en viendrions à regretter nos propres progrès. A force de civilisation, si je puis ainsi parler, nous serions retournés à la barbarie.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux *institutions nouvelles* et aux formes démocratiques du gouvernement qui n'aient besoin du christianisme pour vivre. Si les nations ont conquis le droit de se donner des maîtres ou de faire leurs lois, ce ne peut être, évidemment, pour ne pas leur être soumises. Il n'est point de régime sous lequel on puisse, sans dommage pour la chose publique, mépriser l'autorité ou enfreindre ses ordres. L'insubordination des citoyens conduira toujours les sociétés à leur perte. Mais, croyez le bien, quand le peuple n'aura plus de foi, quand il aura désappris cet enseignement chrétien qui fait voir l'autorité de Dieu dans ses chefs légitimes, même dans les chefs élus, il n'aura plus pour eux ni respect ni docilité. Pourquoi ne se croirait-il pas le maître d'une puissance qu'il a créée et supérieur à ceux qu'il a élevés ? L'anarchie s'en suivra, avec ses funestes conséquences, et c'en sera fait de la prospérité et même de la vie des nations.

Je m'arrête à ces quelques paroles. Le sujet qu'elles ont traité mériterait de plus longues explications. Vous suppléerez par vos réflexions personnelles à ce que le temps ne me permet pas d'ajouter. Mais, plus vous approfondirez la doctrine dont vous venez d'entendre l'exposé, plus vous en comprendrez la vérité. Ce sera bientôt votre conviction que les sociétés modernes, non seulement peuvent vivre avec l'Eglise, mais encore qu'elles le doivent. Elles ont besoin de ses doctrines et de son influence. Et ainsi le vrai moyen, pour vous et pour tous, d'être et de rester bons citoyens, c'est, quoiqu'on en dise, de devenir et de demeurer bons chrétiens.

## ENTRETIENS FAITS A DES JEUNES FILLES

### CE QUE DOIT ÊTRE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE

#### XII

#### VIE DE PIÉTÉ

Certes, le sacrifice est, depuis le Calvaire, ce qui honore le plus la nature humaine, l'élément principal qu'il faut introduire dans votre vie, pour que vous soyez grandes, dignes de Dieu qui est grand, de Marie qui a toujours été grande dans l'épreuve,

dans le devoir, dans les persécutions; pour que vous protestiez enfin, par votre conduite dévouée, contre l'horrible égoïsme qui tend à enfermer chacun chez soi, comme les animaux dans leur tanière plus ou moins bien pourvue. Cependant le sacrifice n'est que le fruit magnifique d'un arbre merveilleux; et quand on parle d'un arbre, est-ce qu'on pourrait oublier les racines laborieuses qui jour et nuit cherchent, sans se lasser jamais, au sein de la terre les sucs qui le nourrissent ?

La mère-racine de l'arbre qui produit le sacrifice, c'est la piété.

I. Avez-vous jamais réfléchi à tout ce que ce mot, *piété*, renferme de beauté, de tendresse, d'abandon de cœur, de douceur infinie ? La piété filiale, c'est l'amour pour ses parents élevé jusqu'à l'héroïsme, s'il le faut, un amour qui implique le respect, l'attachement et la joie d'accomplir un devoir aimé. Quand on parle de piété filiale, ou fraternelle, on se représente aussitôt un frère qui se voue à secourir un frère, qui relève sa fortune perdue, sa maison ébranlée, son courage anéanti; une jeune fille qui conduit son père aveugle à l'église, au jardin, en lui disant : « Appuyez-vous sur moi, je suis forte ! » qui par ses lectures, ses douces conversations, ses chants même, s'ingénie à lui procurer mille distractions agréables, répondant à ceux qui la convient aux fêtes et aux plaisirs qu'elle aimait autrefois, ces mots charmants d'une jeune fille de votre âge : « Qui donc tiendrait compagnie à mon père ? » Voilà bien la piété filiale, faite de renoncement et d'amour, que le monde même ne peut voir sans que le plus indifférent ou le plus dur des hommes sente ses yeux se mouiller, et son cœur s'écrier : « Puissé-je avoir un frère aussi dévoué, une fille aussi accomplie ! »

Que sera, je vous le demande, votre piété filiale à l'égard de Dieu ? Car il est le plus aimant, le meilleur des pères. Mais qu'est-ce qui caractérise la piété filiale de cette jeune fille ? C'est la sincérité, la profondeur. Elle aime d'amour son père chéri, elle l'aime « en esprit et en vérité. » Entre ces deux cœurs pas un nuage qui les empêche de se réfléchir l'un dans l'autre, pas une idée qui les divise. Si le père exprime une intention, un jugement, prend une décision, impose sa volonté, sa fille aussitôt se soumet, sans raisonner, avec bonheur, parce que son père le veut. Cette piété consiste donc dans l'union de leurs deux âmes, dans l'amour complet. Il en est de même de notre piété filiale envers Dieu. Elle doit être l'union de nos cœurs avec lui, union amoureuse et prête à faire avec bonheur pour lui plaire tous les sacrifices. Combien je voudrais vous entendre dire quelquefois, lorsque vous pensez à Jésus-Christ, que vous passiez devant l'église, comme cette jeune fille qui se plaisait à demeurer auprès de son père : « Il faut que j'entre pour lui tenir compagnie ! »

II. Saint Paul traitant de la piété a dit cette parole tant de fois répétée et si vraie : « Elle est utile à tout, » *Pietas ad omnia utilis est*. J'incline même à penser qu'il voulait plutôt nous insinuer

qu'elle nous est nécessaire dans toute la conduite de notre vie. Elle *équilibre* notre cœur, le *transforme* en un autre cœur plus parfait, plus divin, et nous fait trouver le *bonheur* même dans les actions les plus humbles; elle fait resplendir d'une lumière heureuse, céleste, les moindres détails.

1. Votre cœur, mes enfants, n'est pas équilibré, c'est là son grand défaut. Vous ressemblez à un jeune arbre au feuillage luxuriant, aux branches regorgeant de sève. Oh ! je ne vous fais pas un crime d'avoir en vos veines de chaudes sources de vie, de sentir dans vos âmes de vifs élans, parfois des bouillonnements de foi et d'indignation, de charité et de colère. La vie c'est une force, qu'il faut savoir diriger. Ce qui désespère le jardinier, ce sont les arbres souffreteux et rabougris, dont l'écorce rugueuse est couverte de mousse, dévorée par les chancres. Mais quand il voit un arbre souple, à l'écorce fine, gonflée de sève, il se dit : « Je m'en vais le tailler, diriger cette vie, équilibrer les branches, l'arbre sera beau et produira beaucoup de fruits. »

Je crains mes enfants, que vous ne vous fassiez une fausse idée de la piété ; que pour vous la piété ne doive être ténue, rétrécie, avec une figure émaciée et rechignée ; qu'elle ne supprime tout mouvement naturel, toute expansion, toute cette exubérance charmante qui est la grâce et la vigueur de votre âge.

Non ! la piété n'est pas un éteignoir de la jeunesse, mais plutôt le soufflet vivant qui la ranime ; surtout le volant qui emmagasine et régularise le jeu de ses forces vives.

Jetez un coup d'œil sur vous-mêmes et autour de vous. Rappelez vos grands souvenirs d'histoire, et vous comprendrez cette vérité. Rien n'est inégal comme votre humeur. Aujourd'hui vous êtes sous une bonne impression, alors vous souriez, vous vous épanchez dans le sein de vos compagnes, vous êtes intarissable, lorsque de votre bon cœur, comme d'un trésor, vous tirez de vieilles perles de gaieté, et des diamants superbes de charité, de volonté généreuse prête à faire résolument tout ce qu'on vous demandera pour le plus grand bien. Il semble alors que votre âme ait des ailes, tant elle paraît élevée et près du ciel. En effet elle a deux ailes qui la portent bien haut : la joie intérieure et l'amour de Dieu.

Hier je vous ai rencontrées, vous étiez tout autres. Un visage maussade et mécontent, une expression de défiance et d'ennui, un air froid et négatif, une parole sèche, l'intention visible d'être désagréable. D'où vient ce contraste ? Du défaut d'équilibre dans vos facultés. Vous ressemblez encore aux deux plateaux d'une balance qui oscillent longtemps dans une parfaite égalité. Tout à coup sur un des plateaux tombe un poids quelconque de contrariété ou de mauvaise humeur, l'autre plateau s'élève aussitôt. Que faut-il faire alors ? Rien n'est plus simple. Vous ne pouvez empêcher les poids mauvais et lourds, de pleuvoir, de s'acharner sur le plateau extérieur de votre vie, pas

plus que vous ne pouvez empêcher le vent de mugir, l'orage de gronder, la pluie de jaillir du ciel. Alors sur l'autre plateau, le plateau intérieur de l'âme, mettez un poids de piété, égal au poids de peines et de labeurs. Dans tous les événements qui remplissent votre vie considérez Dieu qui les conduit, Dieu qui vous aime et qui vous éprouve, comme avant de vous confier à quelqu'un vous éprouvez sa valeur morale et son amitié. Alors votre humeur cessera d'être ainsi déplorablement variable, vous ferez bon visage à tous, et si vous ne pouvez pas toujours sourire à toutes vos compagnes, à toutes les personnes qui vous entourent, eh bien ! vous sourirez à leurs anges, et votre sourire n'en deviendra que plus aimable et plus pur.

Mais voyez les effets désastreux que cette variabilité produit dans vos rapports entre vous, dans vos familles. Ce sont des divisions qui s'établissent, des barrières qui s'élèvent, des fossés qui se creusent de plus en plus profonds, un malaise général, des mépris intérieurs, des sévérités orgueilleuses, l'absence de joie résultant de l'absence d'union, en un mot la suppression de la vie sociale chrétienne et de la vie de famille. Ceux que vous avez froissés dans vos moments d'humeur ne l'oublient pas, ils s'éloignent ou se refroidissent ; vous ne les retrouverez plus, et vous avancerez ainsi, isolées dans la vie, sans un bras sur qui vous puissiez vous appuyer, sans un cœur secourable qui se penche sur votre cœur malheureux et fermé, sans une consolation qui vous vienne d'en haut, car vous manquez de piété ou vous n'avez qu'une piété capricieuse.

Ce sont les femmes déséquilibrées qui perdent les foyers, les paroisses, les peuples. La France a été perdue par ce genre de femmes sans scrupule et sans piété, depuis Isabeau de Bavière, qui la livra aux Anglais, jusqu'aux pétroleuses qui la livrèrent à la Commune. Elles l'ont emportée dans le vertige de la débauche ou de l'impiété, du socialisme séduisant et des lettres corruptrices, avec une vigueur terrible ; et plus que jamais elles continuent cet effroyable mouvement qu'accélèrent la passion de l'argent et les revendications de la chair, jusqu'à ce que la machine sociale, dépourvue du volant de la piété et de la crainte de Dieu, se détruise et casse.

Ah ! il les connaissait bien ce prince qui disait d'elles : « Souvent femme varie, — bien fol est qui s'y fie ! » Je veux dire qu'il connaissait bien ce genre de femmes déséquilibrées, sans pudeur et sans piété, capables de tous les changements, de toutes les trahisons et de tous les crimes. Mais il n'a pas connu la femme pieuse dont la vie puissante est réglée par le devoir, dont l'action chrétienne rend les maisons heureuses et les sociétés prospères. Fiez-vous à celles-là, car elles sont sûres. Appuyées sur l'amour de Dieu, elles ne se dérobent point, elles ne varient pas.

2. Il ne suffit pas que votre cœur soit équilibré, il faut qu'il soit transformé. Originellement il était



de boue, il faut qu'il devienne d'or. Il était humain, avec les faiblesses humaines. La piété le rendra céleste, épuré, divin. Le monde lui-même est exigeant pour vous, mais il ne vous demande que les qualités qui se voient et qui plaisent, l'amabilité extérieure, les prévenances gracieuses; il se contente de clinquant, il ne soigne que la façade. Peu lui importe que les dessous du clinquant soient noirs et vertdegrisés, que l'intérieur de la maison soit inachevé, délabré ou plein de décombres. Vous l'amusez, vous le charmez par un esprit souvent de mauvais aloi, une conduite souvent risquée, il feint de vous admirer, il se déclare satisfait.

Dieu ne l'entend pas ainsi, il ne veut que du vrai, de vraies perles dans vos vertus, du vrai diamant dans votre esprit, du vrai or dans votre cœur. La piété est comme une baguette magique qui change tout en or ou en pierres précieuses, et vous allez comprendre pourquoi. Le monde qui vous entoure, votre éducation personnelle peut-être, vous a pétri le cœur avec de l'argile périssable, avec le vieux limon de la terre qui a servi à pétrir Eve, avec l'ambition de paraître, avec l'amour des frivolités d'ici-bas, des choses finies, des richesses, de l'argent, avec la perspective d'un avenir de bien-être et de jouissance. Et votre cœur qui était de terre est resté de terre. Mais la piété vous pétrit le cœur avec de l'infini, avec l'amour de Dieu et la passion du bien, avec les idées sublimes qui vous font voir partout l'action, la volonté de la Providence, et au loin, comme brillante perspective, non plus le luxe séduisant, des vêtements distingués, une maison confortable, des plaisirs étourdissants, mais le ciel d'où tout cela vous détourne. Alors il faut bien, n'est-ce pas? que votre cœur se transforme, s'élève, et que pétri de sentiments divins, il devienne lui-même divin.

Alors ce ne sera plus la seule façade qui sera admirable, les seules actions extérieures, mais toute la maison, tous les détails en quelque sorte du mobilier de l'âme, je veux dire ses vertus intimes, ses pensées connues de Dieu seul, tous les replis de sa conscience, tout sera établi dans la droiture, éclairé, pur, admiré des sublimes visiteurs qui en parcourront les pièces et les avenues, les anges, à qui nos âmes offrent parfois un spectacle vraiment céleste et digne d'eux.

3. Croyez-vous alors que ces âmes transformées par la piété ne soient pas vraiment heureuses? Voici un enfant qui se promène dans un jardin, tenant son père par la main. Ils suivent les allées et l'enfant se penche tantôt pour cueillir une fleur, tantôt pour ramasser un fruit, mais sans jamais quitter la main bien-aimée qui le guide. De temps en temps il s'arrête et regarde son père, l'interrogeant des yeux pour savoir s'il a sa pleine approbation. Le père sourit, ajoute lui-même quelques fleurs au bouquet, ou s'ils rencontrent un fruit âcre et vert, il dit à son fils : « N'y touche pas, il n'est pas mûr. » Est-ce que vous plaignez le sort de cet enfant? Est-ce que vous n'êtes pas plutôt porté à

vous dire en le voyant, une main pleine de fleurs, l'autre dans la main de son père : « Qu'il est heureux d'aimer ainsi son père et de lui obéir! Il est heureux parce qu'il aime, dans son cœur battent de saines et douces émotions. Si tous les enfants lui ressemblaient, quelle société idéale de bonheur et de respect! »

Nous sommes semblables à cet enfant, lorsque nous nous inspirons à l'égard de Dieu d'une piété vraiment filiale. Est-ce que ce père veut rendre son fils malheureux? Est-ce que Dieu veut que nous, ses enfants bien-aimés, nous soyons malheureux dans son service? Non. La plus grande joie de son cœur, lorsqu'il jette les yeux sur le monde, c'est de voir que ses enfants sont heureux et qu'il ne leur manque ni le pain du corps ni la paix de l'âme. Le pain, le travail pieux et chrétien le procure toujours, ainsi que la paix. C'est pourquoi le Père Faber écrivait : « Les saints sur la terre sont les plus heureuses des créatures de Dieu. Leur vie n'est qu'un vol et un chant perpétuels, semblable à la vie si animée des oiseaux qui peuplent les airs. »

Et en vérité, qu'est-ce qui pourrait altérer ce bonheur? Notre grand tourment, c'est le dégoût que nous éprouvons de notre sort, et l'ambition d'en sortir. Si je vous demande : « Etes-vous pleinement satisfaites de votre situation, de vos humbles habitudes de vie, de votre retraite sévère au sein de votre famille, auprès de votre mère? » vous me répondrez, car vous êtes sincères : « Ah! pleinement, non! » L'une rêve de plaisirs plus fréquents, de compagnies plus bruyantes; une autre songe à son avenir que le présent ne prépare point assez vite à son gré. Qui sait? D'autres s'ennuient peut-être dans leur maison, s'ennuient de rester vertueuses.... Ce qui vous manque alors à toutes, c'est la piété.

Avec elle, vous vous plairiez dans votre position, si modeste soit-elle. Vous en rempliriez les devoirs avec goût, avec jouissance. Il faut pour être heureuses, et pour être simplement chrétiennes, que vous ayez une haute opinion de votre position sociale. Vous couchez, vous balayez la maison, vous allez puiser de l'eau à la fontaine voisine, tout cela est très noble et très grand, tous ces détails sont très honorés et très précieux. C'est avec cela que vous achetez le ciel; voyez dès lors de quel grand prix est cette humble monnaie. Ces détails, c'est le devoir, c'est la grâce qui tombe goutte à goutte sur votre âme afin que vous donniez à chacun d'eux la perfection exigée; ce sont, dit encore le Père Faber, comme « des sacrements particuliers » qui vous sont conférés sans cesse, c'est sur vous une pluie continuelle de bonheur intime, de joie sensible et de mérites.

Donnez donc à vos âmes et demandez à Dieu pour elles une grande piété qui équilibre votre volonté, change votre cœur de chair en un cœur fait d'éléments divins, et y répande un bonheur filial, la joie de l'obéissance, la jouissance et le goût du devoir.

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

## PREMIÈRE PARTIE

## Symbole

1<sup>er</sup> article du Symbole

2

Création des anges

b

Les mauvais anges

1

Leurs noms

- Est-ce Dieu qui a fait les mauvais anges ?
- C'est Dieu qui les a faits anges ; eux-mêmes se sont faits démons ou mauvais anges.
- Les mauvais anges ont-ils un chef ?
- Oui.
- Lequel ?
- Celui qui les a entraînés dans la révolte.
- Comment s'appelle-t-il ?
- Il s'appelle Lucifer, Satan, Bélial.
- Pourquoi Lucifer ?
- Parce que, avant sa chute, il était le plus brillant et le plus beau des anges.

— Pourquoi Satan ?

— Parce qu'il est le séducteur par excellence.

— Pourquoi Bélial ?

— Parce que le mot Bélial signifiant rebelle, révolté, s'applique très bien au chef des rebelles et des révoltés.

— Quels sont les noms des mauvais anges, complices de Lucifer ?

— Esprits de ténèbres, Diables, Puissances de l'air, Tentateurs, Démons et Esprits malins.

Voilà les noms des mauvais anges complices de Lucifer.

— Pourquoi sont-ils appelés Diables ?

— Parce que le mot *diable* signifiant accusateur, calomniateur, s'applique très bien aux mauvais anges qui doivent nous accuser au tribunal de Dieu, pour nous perdre.

— Pourquoi ce nom : Esprits de ténèbres ?

— Parce que les mauvais anges ont perdu leur beauté et leur éclat.

— Parce qu'ils sont privés de la lumière du ciel.

— Parce que, condamnés aux ténèbres de l'enfer, ils détestent la lumière comme tous ceux qui aiment à faire le mal.

— Pourquoi nomme-t-on les mauvais anges : Puissances de l'air ?

— Parce que, suivant saint Paul, ils sont répandus dans l'air, où ils cherchent à nuire à la terre et aux hommes.

— Ils ne sont donc pas toujours en enfer ?

— Par la permission de Dieu, ils en sortent, mais ils portent toujours avec eux leur enfer et leur malheur.

— Pourquoi le nom de Tentateurs est-il donné aux mauvais anges ?

— On les appelle ainsi, parce qu'ils ont tenté

Eve, qu'ils tentent tous les hommes et qu'ils ont même osé tenter Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Pourquoi les mauvais anges sont-ils appelés Démons, Esprits malins ?

— Parce que, fixés dans le mal, très méchants, vrais génies malfaisants, ils n'ont qu'un but, faire tout le mal possible.

— Comment représente-t-on ces esprits malins ?

— On les représente sous les figures les plus viles, les plus méchantes, les plus hideuses, les plus horribles.

— Pour quelle raison ?

— A cause de leur noire méchanceté.

2

Leur occupation

— Les démons croient-ils en Dieu ?

— Oui, mais en même temps ils frémissent devant sa puissance.

— Aiment-ils Dieu ?

— Ils le haïssent de toutes leurs forces.

— Pourquoi ?

— Parce que sa justice les punit.

— Que font-ils contre Dieu ?

— Poussés par la haine, ils blasphèment son saint nom et travaillent à lui arracher des âmes.

— Les démons aiment-ils les hommes ?

— Ils nourrissent contre eux une haine profonde.

— Pourquoi cette haine ?

— Parce qu'ils savent que nous devons occuper leurs places dans le paradis.

— D'où vient donc la haine des démons contre nous ?

— De la jalousie ou de l'envie, qui est ainsi un péché vraiment diabolique.

— Que font les démons contre nous sur cette terre ?

— Ils nous tentent.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire qu'ils nous portent au péché.

— Pourquoi voudraient-ils nous faire tomber dans le péché ?

— Pour nous entraîner en enfer.

— Quel est le moment où ils nous tentent le plus ?

— Le moment de la mort.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est pour l'homme le moment décisif, l'instant qui décide de son éternité bienheureuse ou malheureuse.

— Les saints sont-ils tentés par le démon ?

— Ils le sont tellement que parfois, à l'exemple de sainte Catherine de Sienne, ils se plaignent à Dieu de la violence de leurs tentations.

— Connaissez-vous quelqu'un que la tentation ait épargné ?

— On ne connaît que la très Sainte-Vierge ; Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même a consenti à être tenté.



— *Que font les démons aux infortunés qu'ils ont réussi à entraîner dans les enfers ?*

— Ils se moquent d'eux en ricanant ; ils les font souffrir de mille manières et les torturent avec une joie infernale.

— *Le démon est donc notre grand ennemi ?*

— Oui, et un ennemi acharné, implacable, qui rôde sans cesse autour de nous, et contre lequel il faut toujours se tenir en garde.

## 3

*Leur ruse*

— *Le démon est-il un ennemi rusé ?*

— Le démon est un ennemi très rusé ; car il a une intelligence bien supérieure à la nôtre.

— *Emploie-t-il cette ruse quand il travaille à perdre les âmes ?*

— Sans aucun doute.

— *Comment s'y prend-il pour perdre une âme innocente ?*

— Il commence par lui faire croire que la mort est bien loin, que le péché n'est pas un si grand mal, que la conversion est chose facile et qu'il semble bien légitime de suivre les inclinations de la nature.

— *Ensuite ?*

— Ensuite, il s'applique à lui persuader que les plaisirs de ce monde sont les véritables plaisirs, que les honneurs de la terre sont la vraie gloire, que les biens temporels sont les véritables richesses.

— *De plus ?*

— De plus, si c'est nécessaire, le démon cherche à convaincre que la vertu est trop difficile, qu'on va se singulariser en la pratiquant, qu'on se rendra ridicule et qu'on sera montré du doigt si on ne fait pas comme les autres.

— *Est-ce tout ?*

— Non ;

Ce dangereux ennemi, non content d'ébranler l'âme par toutes sortes de pensées spécieuses et d'enflammer les désirs du cœur par toutes sortes d'imaginations séduisantes, suscite des occasions, dresse des embûches, tend des pièges, et n'a ni cesse ni repos qu'ils n'ait pris l'âme dans ses filets.

— *A qui donc ressemble le démon ?*

— A l'oiseleur qui tend ses raquettes aux petits oiseaux, ou au pêcheur qui jette sa ligne aux poissons.

Malheur au poisson ou à l'oiseau qui se laisse prendre à l'appât.

Il est perdu.

De même, malheur à l'âme qui se laisse prendre aux appâts du démon.

Elle aussi est perdue.

— *Que fait le démon pour garder une âme prise dans ses filets ?*

— Il tâche de l'endormir en étouffant les remords de sa conscience.

Il s'applique à l'aveugler en lui assurant qu'elle a bien le temps de se convertir.

Il s'efforce de paralyser sa bonne volonté en lui faisant croire qu'il lui serait à peu près impossible de se corriger, que d'ailleurs il lui en coûterait trop d'avouer sa faute, qu'on aurait d'elle une mauvaise opinion si un tel péché était accusé, etc, etc.

C'est ainsi que le père du mensonge, ayant trompé l'âme pour la perdre, la trompe encore pour l'empêcher d'être sauvée.

## 4

*Leur puissance*

— *Si le démon est rusé, il n'est peut-être pas fort ?*

— Il est aussi fort que rusé. Rusé comme le serpent, il est fort comme le lion.

— *Le démon est donc plus puissant que l'homme ?*

— Beaucoup plus, et, sans la protection divine, l'homme aurait tout à craindre de cet esprit malin.

— *Est-ce que par hasard le démon pourrait dépouiller l'homme de sa fortune ?*

— Oui, si Dieu le lui permettait.

— *En avez-vous la preuve ?*

— Oui.

— *Où se trouve-t-elle ?*

— Dans l'histoire de Job.

— *Pourriez-vous me raconter cette histoire ?*

— Ayant reçu de Dieu la permission d'éprouver Job dans ses biens temporels, le démon ruina ce saint homme en quelques jours.

Un premier jour il fit enlever ses bœufs et ses ânesses et tuer ceux qui les gardaient par les Sabéens.

Un autre jour, il fit tomber le feu du ciel sur ses troupeaux et leurs gardiens, et tout fut réduit en cendres.

Un troisième jour il envoya les Chananéens qui enlevèrent tous ses chameaux et massacrèrent ses serviteurs.

Enfin, il suscita un violent ouragan qui écrasa tous ses enfants sous les ruines de la maison de son fils aîné.

— *Si le démon a le pouvoir de prendre ainsi à l'homme ses biens temporels, il n'a sans doute pas celui de lui prendre la santé ?*

— Si Dieu le lui permettait, le démon pourrait prendre à l'homme sa santé.

— *Quelle preuve en avez-vous ?*

— La même histoire du saint homme Job.

— *Le démon lui a donc pris la santé ?*

— Oui.

Dieu lui ayant permis de l'éprouver dans son corps, le démon frappa Job d'un horrible ulcère qui le couvrit depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, en sorte qu'on vit ce pauvre homme, assis sur son fumier, râclant le pus de ses plaies avec un morceau de vase de terre brisé.

— *Si le démon peut rendre l'homme malade, du moins n'a-t-il pas le pouvoir de s'emparer de son corps pour le mener à sa guise ?*

— Il a encore ce pouvoir, et si Dieu ne le tenait comme enchaîné il ne manquerait pas de s'en servir pour notre plus grand mal.

— *En avez-vous la preuve ?*

— Oui.

— *Où se trouve-t-elle ?*

— Dans l'Evangile.

— *Que nous apprend donc l'Evangile ?*

— L'Evangile nous apprend que très souvent Notre-Seigneur délivra, d'une parole, de pauvres possédés du démon, c'est-à-dire des hommes dont le corps était au pouvoir du démon qui s'en était emparé pour le tourmenter et le maltraiter de mille manières.

— *Et vous dites que c'est souvent que le démon s'est emparé du corps de l'homme ?*

— Très souvent, et l'histoire profane est là pour le dire en même temps que l'Evangile.

— *Savez-vous combien il y a d'ordres mineurs ?*

— Il y en a quatre.

— *Parmi ces quatre ordres mineurs, en connaissez-vous un qui a pour but de chasser les démons ?*

— Oui.

— *Lequel ?*

— L'ordre des exorcistes.

— *Que prouve l'existence de cet ordre ?*

— L'existence de cet ordre prouve que le démon s'empare du corps de l'homme ; car jamais on n'aurait établi un ordre pour chasser le démon du corps de l'homme si cet esprit malin ne s'en était jamais emparé.

— *Je le reconnais, le démon, avec la permission de Dieu, peut ruiner l'homme, le rendre malade et s'emparer de son corps ; mais, du moins, il ne peut pas le tuer ?*

— Il le pourrait, si Dieu ne s'y opposait pas.

— *En avez-vous la preuve ?*

— Oui.

— *Montrez-la.*

— Sara, fille de Raguel, avant d'épouser Tobie, avait été successivement fiancée à sept jeunes gens que le démon Asmodée fit périr avant que les noces fussent achevées.

— *La puissance du démon est donc bien grande ?*

— Elle est tellement grande qu'il peut accomplir des choses prodigieuses, capables d'induire en erreur les élus eux-mêmes.

— *Il peut donc faire des miracles ?*

— Non, le démon ne peut pas faire de vrais miracles ; jamais Dieu ne lui donnera ce pouvoir ; mais il peut accomplir des choses extraordinaires, au-dessus de la puissance de l'homme.

— *Connaissez-vous une histoire qui montre cette puissance du démon ?*

— Oui, l'histoire de Simon le magicien.

— *Racontez-la.*

— Simon le magicien, ami du démon, voulait détruire la vraie religion.

Un jour il convoqua la foule des Romains à l'amphithéâtre, promettant de s'envoler dans les airs pour faire voir qu'il était l'envoyé du vrai Dieu.

On le vit, en effet, s'élever dans les airs, grâce aux démons qui le portaient ; et il disait fièrement : « Je monte au ciel. »

— *Est-ce qu'il s'éleva réellement jusqu'au ciel ?*

Non ; Dieu exauçant les prières de l'apôtre

saint Pierre défendit aux démons de porter le magicien plus longtemps, et ce menteur, tombant lourdement dans l'amphithéâtre, eut les doigts des pieds désarticulés et la jambe brisée.

— *Que reconnut la foule ?*

— Elle reconnut que le vrai Dieu était celui qui prêchait l'apôtre saint Pierre ; et beaucoup de païens se convertirent.

— *La puissance du démon étant telle, nous avons tout à craindre de lui ; car il lui est sans doute bien facile de nous entraîner en enfer ?*

— Il faut craindre le démon, c'est vrai, car c'est un ennemi dangereux, mais il faut le craindre sans pusillanimité.

— *Pourquoi sans pusillanimité ?*

— Parce que Notre-Seigneur l'a enchaîné, qu'il n'a aucun pouvoir sur notre âme, et ne nous entraînera en enfer qu'autant que nous le voudrons.

— *Un chien attaché peut-il faire du mal à tout le monde ?*

— Non.

— *A qui en fait-il ?*

— Aux imprudents qui s'approchent trop près.

— *A quoi le démon ressemble-t-il ?*

— A ce chien attaché ; en sorte qu'il ne peut faire du mal qu'aux âmes imprudentes, qui se livrent pour ainsi dire à lui.

## 5

### Moyens de vaincre le démon

— *Nous avons donc des moyens de n'être pas vaincus par le démon et d'échapper à son empire ?*

— Oui.

— *Quel est le premier de ces moyens ?*

— La vigilance, qui empêche d'être surpris.

— *Si vous étiez obligé de passer dans une forêt pleine de voleurs et de bêtes dangereuses, que feriez-vous ?*

— Je prendrais bien mes précautions afin de n'être pas surpris.

— *N'y a-t-il pas des bêtes féroces qui rôdent sans cesse autour de votre âme ?*

— Oui, les démons que la Sainte-Ecriture compare à des lions rugissants.

— *Que devez-vous donc faire ?*

— Bien veiller, afin de n'être pas surpris par ces ennemis redoutables.

— *Qu'est-ce à dire que vous veillerez ?*

— C'est-à-dire que je me mettrai en garde contre les pièges et les embûches des démons ; que j'éviterai soigneusement les divertissements défendus, les lectures, les compagnies dangereuses, en un mot, toutes les occasions de péché.

— *Voilà une bonne résolution qui vous préservera de bien des fautes. Mais, si vous fuyez le démon, lui vous poursuivra sans cesse et finira bien par vous trouver et vous attaquer. Alors que ferez-vous ?*

— Je me défendrai.

— *Mais si vous n'êtes pas assez fort ?*

— J'appellerai au secours.



— *Que fait le petit enfant attaqué par un chien ?*

— Il se défend.

— *Et s'il est trop faible ?*

— Il appelle au secours son père ou sa mère, et il est délivré.

— *Vous ferez donc comme ce petit enfant quand le démon vous attaquera ?*

— Oui.

— *Et qui appellerez-vous à votre secours ?*

— L'ange gardien, mon fidèle compagnon.

— La vierge Marie, ma tendre mère.

Jésus, mon dévoué Sauveur.

Et enfin notre Père céleste, infiniment bon.

— *Quel est donc le second moyen de vaincre le démon ?*

— La prière, c'est-à-dire un appel à l'ange gardien, les saints Noms de Jésus et Marie invoqués, le signe de la croix en l'honneur de la Sainte-Trinité. Voilà une arme victorieuse contre le démon.

— *Le démon a chez vous des alliés perfides, vos mauvais penchants, qui cherchent à lui ouvrir les portes de votre âme ; comment les empêchez-vous de réussir ?*

— Je les tiendrai fermement dans l'obéissance et la servitude, et je les affaiblirai tous les jours par la pratique de la mortification chrétienne.

— *Quel est donc le troisième moyen de vaincre le démon ?*

— La mortification des sens.

— *Où irez-vous chercher la force nécessaire pour dominer continuellement ces esclaves toujours prêts à se révolter, à trahir et à livrer votre âme.*

— J'irai la chercher où elle est.

— *Où donc est-elle ?*

— Dans les sacrements qui renferment la grâce, principe de lumière et de force.

— *Quel est donc le quatrième moyen de vaincre le démon ?*

— La fréquentation des sacrements.

— *Quelle est votre résolution ?*

— Pour ne pas devenir l'esclave et la victime du démon, je me servirai contre lui des quatre armes victorieuses : de la vigilance, de la prière, de la mortification chrétienne et de la fréquentation des sacrements.

## CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

*historique et apologetique*

XXXV

RESTAURATION PAR ÉZÉCHIAS

Achaz était mort depuis six ans lorsque succomba Samarie. Il mourut sans gloire, laissant l'impression d'un prince impie d'une impiété voulue, à l'âme molle, au cœur peu courageux, en rupture de ban avec toutes les traditions d'hon-

neur, de religion et même de patriotisme de l'antique maison de David. Aussi ne fut-il pas enseveli à côté de ses pères. Ses contemporains, déviant l'histoire, proclamaient ainsi sévèrement son indignité, sa déchéance morale.

Il eut pour successeur un jeune homme de vingt-cinq ans, son fils, Ezéchias, qui, pendant vingt-neuf années, s'appliqua à restaurer le culte de Dieu, et à rendre son royaume florissant, compact et respecté. Pieuse et douce figure qui vous repose des vices samaritains, des scènes de sang d'Ephraïm et des brutalités assyriennes. Comme Achaz s'était rendu tributaire de Salmanasar, le royaume de Juda épargné ne reçut pas même le contre-coup des horreurs du siège de Samarie et de la déportation. Les rois d'Assyrie d'ailleurs ne travaillaient point à agrandir leur empire, mais seulement leurs conquêtes, leurs protectorats plutôt, en échange desquels ils imposaient un tribut annuel. Tel était leur système qui « laissait ainsi, suivant Darras, à chaque contrée sa physionomie particulières, ses habitudes, ses mœurs locales, son autonomie enfin, tout en réservant les droits de la suzeraineté. »

I. Un homme s'est levé dont l'influence, la parole, l'autorité, l'action, compénétrèrent ce beau règne d'Ezéchias. Dès le temps d'Ozias on le vénérât déjà ; Achaz ne suivait point ses conseils, mais antérieurement il subissait, malgré lui, l'ascendant de son écrasante personnalité. Quand la nation était en péril, que la justice en était exilée par quelque décret de l'arbitraire royal, ou que les courages étaient consternés, cet homme paraissait hardiment, vêtu d'un sac, sans faste ni éclat, devant le roi ou devant le peuple. Il parlait avec tant de force, d'éloquence, de certitude affirmative, de confiance et de commandement, que l'enthousiasme ranimait les esprits et que, même assiégée par d'invincibles hordes, Jérusalem ne désespérait pas. C'était Isaïe, le conseiller permanent, l'inspirateur du jeune roi.

1. Dès le premier mois de son règne, Ezéchias résolut de restaurer le temple profané et de rendre aux cérémonies saintes leur antique splendeur.

Il réunit prêtres et lévites sur la plate-forme, à l'orient du parvis, et leur dit : « Sanctifiez-vous d'abord, ensuite vous ôterez de la maison de Jéhovah toutes les impuretés qui l'ont souillée. Nos pères ont péché ; ils ont abandonné Dieu, fermé les portes du vestibule, éteint les lampes sacrées, refusé au Seigneur l'encens et les holocaustes. C'est pourquoi sa colère nous a frappés, et nous sommes devenus la proie de la mort et la risée des peuples.

« Regardez ! Nos pères ont été moissonnés par le glaive, nos fils, nos filles et nos épouses emmenés en captivité. Renouvelons notre alliance avec Jéhovah afin que son courroux se détourne de nous. Ne négligez donc rien, mes enfants, pour lui rendre le culte qui lui est dû, et pour lui offrir l'encens, ô vous qu'il a choisis pour ses ministres ! »

Cette voix si pieuse et persuasive toucha les fils d'Aaron, réduits par les malheurs des temps à une élite peu nombreuse, mais fidèle. Après avoir accompli pour eux-mêmes les prescriptions légales, ils pénétrèrent dans le temple où régnaient les idoles assyriennes et précipitèrent dans le Cédron tous les objets de leur culte sacrilège. Ce travail dura huit jours pour le temple, autant pour les parvis. Quand il fut terminé ils dirent au roi :

— Le temple est sanctifié, tout est prêt.

Dès l'aube, le lendemain, dix-septième jour du mois de nisan (mars), Ezéchias réunit les princes de la cité, et, devant eux, solennellement, il fit offrir le sacrifice de propitiation pour le péché. Comme le sang des victimes coulait sur l'autel, tous se levèrent et étendirent la main sur elles comme pour dire à Dieu : « Leur sang rachète le nôtre qui est coupable et que votre justice aurait le droit d'exiger. » Le saint roi, dont le cœur était large comme celui de David, voulut que ces sacrifices fussent immolés, non seulement pour Juda mais pour Israël aussi qui penchait vers sa ruine. Alors les louanges de Dieu, qui si longtemps s'étaient tues, retentirent dans l'enceinte du temple, les trompettes et les kinnors de David résonnèrent, on chanta les chœurs d'Asaph, et le roi prosterné adorait la majesté divine.

Le peuple entraîné par cet exemple, courba le genou devant Jéhovah et lui offrit des milliers de victimes, si bien que les prêtres ne suffisant plus aux sacrifices firent appel aux lévites leurs frères. L'expiation était complète et le cœur d'Ezéchias débordait de joie (II Par. xxix).

2. A son gré cependant cette démonstration demeurait encore incomplète. Il pensait aux tribus séparées d'Ephraïm et de Manassé, opprimées par les soldats de Salmanasar, et que Dieu pourrait encore sauver si elles voulaient se repentir. Il leur écrivit des lettres pressantes, les suppliant de venir à Jérusalem célébrer la fête de Pâques. On la remettait au mois d'ijar (avril), ainsi que d'ailleurs la loi y autorisait (Num. ix, 10) en aussi grave circonstance, et Jéhovah peut-être aurait pitié de son peuple ainsi fraternellement rassemblé pour l'implorer.

Ses messagers parcoururent toute la Palestine, de Dan jusqu'à Bersabée, répétant partout les chaleureuses paroles du roi : « Enfants d'Israël, revenez au Dieu d'Abraham, et Jéhovah épargnera ceux que n'a point frappés encore le glaive de l'Assyrien. Ne faites pas comme vos pères qui ont abandonné Dieu. Jéhovah les a livrés à Téglatphalasar. Vous en êtes témoins. N'endurcissez point vos cœurs, venez prier au sanctuaire du Seigneur et il vous rendra vos fils qui sont captifs, car il est bon et clément. »

Ces tendres et religieux avertissements ne touchèrent point les tribus ennemies, loin de là ; elles les accueillirent par les moqueries ordinaires de l'impiété qui s'étourdît. Seuls quelques fidèles d'Aser, Manassé et Zabulon accoururent. Mais si le nombre était petit, les cœurs unis formaient un

faisceau puissant de foi et d'amour. C'était le quatorzième jour du mois d'ijar. La fête fut admirable d'ordre et de piété. La multitude d'abord se rua sur les autels idolâtriques placés par Achaz dans toutes les rues, les démolit et les jeta au Cédron, puis elle revint au temple où s'accomplirent les cérémonies ordonnées par Moïse, avec une exactitude et une splendeur inconnues depuis Salomon. Chaque jour arrivaient de nouveaux pèlerins, peu familiers souvent avec les exigences actuelles, le bon roi se montrait indulgent et inter-cédait pour eux. L'affluence devint si grande qu'il fallut prolonger les fêtes huit jours encore, et l'enthousiasme ne diminua point. Le roi offrit pour sa part mille taureaux et sept mille brebis ; le sang ne cessait de couler et les chants de monter vers Dieu, et les fidèles de se réjouir et les prêtres d'élever au ciel leurs mains bénissantes avec leurs cœurs pleins de prière (2 Par. xxx).

3. Dans l'ardeur de sa foi, le peuple, quand il eut regagné ses foyers, partout saccagea les idoles et leurs autels, mit le feu aux bocages sacrilèges et détruisit les hauts lieux. Nous retrouvons les Hébreux toujours les mêmes, faisant succéder aux excès de mal les excès de bien, et, même dans leurs orgies idolâtriques, gardant, aussi bien dans leur cœur que dans leur conscience, le culte constant de la loi de Moïse rendu plus fervent encore par les ardeurs du remords. Il n'est heureux que les jours où cette loi divine qui règne dans sa vie, dans toute son histoire, est remise en honneur et pleinement observée.

Cet entraînement généreux permit au roi de détruire le serpent d'airain que Moïse avait élevé au milieu du désert. Les Israélites offraient de l'encens à cette image et l'adoraient comme une divinité. Ezéchias la brisa en disant avec un mépris indigné : « Ce n'est qu'un vil métal ! » (Nechustan. IV Reg. xviii, 4). Le zèle et la foi des Juifs ne s'en enflammèrent que davantage. Averti qu'il devait subvenir aux besoins du temple le peuple apporta les prémices de ses fruits, la dîme de ses animaux, en telle quantité que les prêtres réunirent des monceaux de grains, d'olives et de gerbes qu'ils durent laisser en plein air. Le roi construisit aussitôt des greniers où il accumula ces provisions, en cas de famine ou de siège.

Ordre, piété et justice, telles étaient les grandes qualités administratives du jeune roi. Avant tout, il rétablit la loi, les cérémonies du culte mosaïque ; avant tout, il cherchait Dieu de tout son cœur. Aussi le Seigneur récompensa-t-il cette droiture d'âme et cette sincérité d'intention par la prospérité intérieure et par la gloire des armes (2 Par., xxxi).

II. Pendant qu'il gouvernait son royaume avec cette prévoyante sagesse, Sargon avait renversé Samarie, battu l'Egypte et Hannon de Gaza à Raphia, soumis les Arabes au sud et anéanti la Syrie au nord et à l'est. Le roi de Juda méditait ces graves leçons des événements, expliquées plus clairement encore par les commentaires qu'y



ajoutait Isaïe. L'Assyrie l'enfermait dans un cercle de feu, car il ne pouvait mettre sa confiance dans les Ammonites et les Moabites, peuples pillards qui attendaient le moment de dévaliser l'antique ennemi jeté à terre. Cerné de toutes parts, il jetait un regard d'angoisse vers l'Egypte. Les deux colosses, l'Egypte et l'Assyrie, continuaient à se mesurer des yeux. Celle-ci avançait toujours; seul maintenant Juda les séparait, qui serait inévitablement broyé au premier choc. Ezéchias toutefois, confiant en Dieu, attendait l'avenir et préparait son armée. Il la lança d'abord contre les Philistins qu'il repoussa jusqu'à Gaza, et rentra dans cette paix troublée qui précède les grandes catastrophes. Dans son patriotisme imprudent, il rêvait de secouer le joug et de refuser le tribut. L'Egypte, pensait-il, viendrait à son secours par intérêt. Mais Sargon régnait toujours. Il ajourna ses projets.

1. C'est alors qu'il tomba gravement malade. Il avait trente-neuf ans et Dieu ne lui avait pas accordé de postérité. Comme il souffrait, non seulement de l'ulcère cancéreux qui devait amener sa mort, mais de cette pensée cruelle qu'en lui s'éteignait la race royale, Isaïe entra et lui dit : « Mettez ordre à votre maison, car vous allez mourir ! » Et il sortit.

Ezéchias se retourna vers la muraille et pria ainsi :

— Souvenez-vous, Seigneur, je vous en supplie, que j'ai toujours marché devant vous dans la vérité, avec un cœur droit, et que ce qui était bien à vos yeux, je l'ai fait.

Et il se mit à pleurer abondamment.

Et Dieu parla à Isaïe : « Va, et dis à Ezéchias : Voici la parole de Jéhovah, le Dieu de David, ton père : J'ai entendu ta prière et vu tes pleurs, c'est pourquoi je te guérirai. Dans trois jours tu monteras au temple. Je te donne encore quinze ans de vie. Je t'arracherai des griffes du roi d'Assyrie, toi et cette cité, et je la protégerai pour l'honneur de mon nom et à cause de David mon serviteur. »

Et le prophète prit des figues, et les appliqua sur la plaie purulente.

Et Ezéchias lui dit : « Où est le signe qui m'assure que le Seigneur me guérira et que dans trois jours je monterai au temple ? »

— Voulez-vous, reprit Isaïe, que l'ombre descende ou qu'elle monte de dix degrés sur le cadran construit au palais par votre père Achaz ?

— Il est facile de la faire monter; ce n'est pas ce que je veux, mais qu'elle rétrograde de dix degrés.

Et à la prière d'Isaïe le soleil rétrograda de dix degrés sur le cadran d'Achaz, et le roi fut guéri (Is. xxxviii et 4 Reg. xx).

C'est alors qu'il chanta, dans un cantique immortel, ses angoisses quand il reçut l'ordre de régler sa maison, son désir de vivre et sa reconnaissance à Dieu qui l'a sauvé.

« J'ai dit : Au milieu de mes jours, me voici à

la porte du tombeau. Je cherche en vain le reste de mes années.

« Je ne contemplerai plus Jéhovah mon Dieu dans son temple sur la terre des vivants. Je ne vivrai plus dans la société des humains; je ne verrai plus les heureux habitants de ce monde.

« Ma vie a été emportée loin de moi comme on emporte la tente pliée du berger. Mon existence a été tranchée comme le fil par le tisserand. Je la filais encore, la mort en a coupé la trame. Ce soir ce sera fait de moi.

« Et la nuit j'espérais toujours jusqu'au matin, et la douleur me torturait comme si un lion m'eût brisé les os. Et le matin je redisais : Ce soir ce sera fait de moi !

« Je criais comme la plaintive hirondelle, je gémissais comme la colombe, mes yeux se lassaient à regarder le ciel. »

Voici maintenant la prière déchirante qu'il adressait à Dieu :

« O mon Dieu ! que je souffre ! Soyez donc ma caution près de cet horrible mal pour qu'il m'accorde encore d'autres années. Mais comment serait-il ma caution, lui qui a voulu ce mal ?

« Devant vous je repasse toutes les années de ma vie, dans l'amertume de mon âme. Seigneur si c'est cela, la vie, si elle consiste en de telles douleurs, alors châtiez-moi durement, mais rendez-la moi cependant, car la santé ne sera pour moi que l'amère continuation de l'épreuve. »

Dieu l'exauce enfin, et le roi exhale ainsi sa reconnaissance :

« Alors vous avez délivré mon âme en l'arrachant à la mort, et jeté derrière vous mes péchés désormais oubliés.

« Au tombeau l'on ne vous adore plus comme au temple, la mort ne vous loue pas; ceux qui descendent au scheôl n'attendent plus vos promesses pour célébrer votre fidélité à les tenir.

« Les vivants, les vivants seuls vous louent ainsi que je le fais aujourd'hui. Le père seul peut enseigner à ses enfants votre fidélité.

« Seigneur ! vous nous avez sauvés. Tous les jours de notre vie, nos lyres chanteront vos louanges dans la maison de Jéhovah. »

On ne saurait peindre avec une énergie plus saisissante les angoisses de la dernière heure, les tortures de la maladie qui brise les os comme le lion vous broie sous sa griffe, les affres de la mort. C'est pourquoi l'Eglise le chante ce cantique à l'office des défunts, en y ajoutant comme sens spirituel l'espérance de redire au ciel dont le temple était la figure, les hymnes d'amour et de délivrance pendant l'éternité. Mais dans la bouche d'Ezéchias cette page plaintive renferme quelque chose de plus poignant. Quand nous mourons, nous savons que le ciel est ouvert et que rien ne nous en sépare, ne nous retient, que nos péchés. Bientôt notre âme, « affranchie de ces liens, s'envolera vers Dieu et pour jamais elle jouira de le voir, de le louer et de l'aimer. » Les Juifs n'avaient point cette prochaine espérance. Ezéchias se voyant

près de mourir, pensait : « Je ne verrai donc point le Messie promis, le Sauveur qui doit naître de David. Mon attente pieuse est frustrée. Je vais descendre au *scheôl*, au triste enfer où l'on ne mérite plus, où les actes d'amour, n'étant plus libres, n'ajoutent rien à la gloire de Dieu, où j'attendrai sans joie et avec une cruelle impatience le jour de Dieu, le jour du ciel. » Pour bien comprendre ces plaintes qui parfois éclatent en désespoir, il faut se rappeler combien triste était le sort des saints de l'Ancien-Testament, surtout si on le compare au nôtre.

2. Le miracle du cadran d'Achaz peut s'expliquer de la même manière que celui de Josué arrêtant le soleil. N'oublions pas, lorsque nous nous trouvons en face d'un fait merveilleux de l'Écriture sainte, que Dieu est tout puissant, qu'il peut faire encore plus grand qu'il n'a fait, et que les perturbations de l'univers, causées par un arrêt soudain des mondes, et alléguées par nos savants pour établir l'impossibilité du miracle d'Isaïe, auraient été sans doute prévues par la Providence aussi bien que par la science humaine, et apaisées sans que Dieu ait eu grand effort à faire. Nous nous inquiétons beaucoup pour savoir comment il a bien pu s'y prendre, comme si la création de la terre, du soleil et des astres avec leurs mouvements divers n'était pas plus admirable encore. Nous voyons pourtant cela tous les jours, sans nous en étonner.

Toutefois ici, il n'est pas dit que le soleil a été arrêté, mais seulement que l'ombre a rétrogradé. Il ne s'agit donc que d'une déviation de la lumière. La physique nous apprend que tout rayon lumineux passant d'un milieu moins dense dans un autre plus dense, de l'air dans l'eau par exemple, subit une déviation plus ou moins considérable. C'est l'histoire du bâton qui plongé dans l'eau nous apparaît rompu. Il a donc suffi pour accomplir le miracle du cadran d'Achaz que Dieu ait interposé aux rayons lumineux des corps réfracteurs ou réflecteurs. Voilà des moyens tout naturels indiqués par la science elle-même, sans parler d'autres que Dieu a bien pu trouver tout seul, sans prendre conseil de personne, surtout de nos petits impies.

3. Après sa guérison, Ezéchias reçut une ambassade de Mérodach-Baladan qui le félicitait d'avoir recouvré la santé. Cette visite était intéressée. Nous avons déjà rencontré ce personnage étrange, entreprenant et tenace, sorti d'Arminius, luttant pour l'affranchissement de la Chaldée. Téglath-phalasar l'a contraint de lui « baiser les pieds » en 730, mais il s'est relevé et dix ans après il s'est fait proclamer roi de Babylone où il a régné douze ans. Alors Sargon était occupé à l'occident. Quand il eut réglé à la bataille de Raphia (718) le sort de l'Égypte et d'Hannon de Gaza, pacifié la Médie (714) et l'Arménie, et emporté d'assaut Azot (710), il se retourna sur Mérodach-Baladan, fils de Yakin, qui, dit-il, dans une inscription, « du temps de nos ancêtres royaux n'avait payé aucune

redevance et n'avait pas baisé leurs pieds. » L'illustre rebelle fut contraint de se soumettre et de payer un humiliant tribut (708). Mais quand Sargon fut assassiné, Mérodach leva de nouveau l'étendard obstiné de la révolte, reprit Babylone (703), et pour se créer dans la « lointaine » Palestine un ennemi d'autant plus inquiétant pour l'Assyrie que Juda donnerait la main à l'Égypte, il envoya « une lettre et des présents à Ezéchias, parce qu'il avait appris qu'Ezéchias était malade » (4 Reg. xviii, 7. Is. xxxix).

Le roi de Juda, heureux de cet hommage délicat, montra, avec une complaisante ostentation, aux ambassadeurs de Mérodach sa maison des parfums, ses vases précieux, tous ses trésors. Alors Isaïe vint le trouver et lui demanda : « D'où viennent ces étrangers ? — D'une terre lointaine, de Babylone. — Qu'ont-ils vu dans ton palais ? — Tous mes trésors, il n'est rien que je leur aie caché. »

Isaïe le blâma sévèrement : « Ecoute la parole de Jéhovah-Sabaoth. Des jours viendront où tout ce qui est dans ton palais, tous les trésors qu'y ont amassés tes pères jusqu'à ce jour, sera emmené à Babylone, et il n'en restera rien, dit Jéhovah. Tes fils, qui seront sortis de toi, que tu auras engendrés, on les enlèvera et ils deviendront des eunuques dans le palais du roi de Babylone » (Is. xxxix, 7).

Prophéties des plus étonnantes, que Michée va bientôt confirmer et préciser : « Pleure, fille de Sion, comme la femme qui enfante. Bientôt tu quitteras ta cité, tu habiteras aux champs et tu iras jusqu'à Babylone. Mais là enfin tu seras délivrée » (Mi. ch. iv, 10). Quoi ! Jérusalem est menacée par l'Assyrie, et ses prophètes lui disent : « L'ennemie, c'est la Chaldée ! » Sennachérib, roi de Ninive, va paraître sous ses murailles et Isaïe lui crie : « Prends garde à Babylone ! » une humble ville qui se débat elle-même sous la serre impitoyable de l'Assyrien ! Les hommes ne pouvaient même le conjecturer, car ces événements ne devaient arriver que 114 ans après ; mais Dieu le savait, et Ezéchias ne doute pas un instant de la parole du prophète : « Terrible parole, dit-il avec soumission. Pourvu seulement que la paix et la vérité règnent en mes jours ! »

Elles devaient régner, mais non sans épreuves.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 decembris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.



# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## PETITS PRONES

### Vices et vertus

#### XXXIV

##### VERTU DE JUSTICE

##### 4<sup>o</sup> La reconnaissance

Grati estote (Col., III, 15).

Il est une vertu qui ravit délicieusement le cœur de Dieu et l'incline à toutes sortes de bénédictions pour sa créature<sup>1</sup>; il est une vertu qui fait le charme des relations sociales et qui est le trait caractéristique de l'homme délicat et honnête; il est une vertu surtout qui brille sur le front du bon chrétien et que l'on retrouve à un degré excellent dans tous les saints.

Cette vertu est la reconnaissance.

C'est d'elle que nous avons à nous entretenir aujourd'hui.

Je vous en dirai, le plus clairement et le plus brièvement possible, le DEVOIR et la PRATIQUE.

#### I

I. La reconnaissance est une dépendance et une application de la vertu de justice. Elle est le fruit béni de l'intelligence droite et du cœur bien né. Elle s'épanouit dans les sentiments de l'âme, dans les paroles et dans les œuvres. Elle se souvient affectueusement du bienfait reçu, elle l'apprécie et l'estime comme elle apprécie et estime le bienfaiteur lui-même, elle en témoigne à ce dernier son contentement, elle s'efforce de le récompenser par de bons procédés analogues à ceux dont elle a été l'objet, ou du moins par l'affection, le dévouement, les bonnes paroles et, selon l'occasion, les bons services.

II. Or la reconnaissance pour les bienfaits reçus, quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent, n'est point une œuvre facultative : elle est absolument obligatoire. C'est une dette qu'il faut payer à tout prix.

Qui le dit ? La loi naturelle d'abord. Au fond du cœur humain, il y a une voix qui nous crie impérieusement, quelle que soit la dégradation à laquelle on en est venu : « Reconnaissez les bontés qu'on a eues pour vous ! Témoignez-en de quelque façon votre gratitude ! » Cela est si vrai que les animaux sont reconnaissants pour ceux qui les nourrissent et prennent soin d'eux, *bos cognovit possessorem suum*.

La reconnaissance est obligatoire. Qui le dit encore ? La loi divine. Dans l'Ancien Testament Dieu la réclame formellement. Il établit des fêtes pour perpétuer la mémoire des grâces accordées au peuple élu : Pâques est le mémorial et l'action de grâces de la délivrance de la servitude d'Égypte et du passage de la mer Rouge ; la Pentecôte rappelle la promulgation de la loi sur le mont Sinai ;

<sup>1</sup> Nihil tam gratum Deo ut anima grata et gratias agens. (S. Chrysost.).

les Tabernacles le souvenir et le remerciement du voyage dans le désert et des prodiges merveilleux qui le remplirent. Sans compter que chez l'ancien peuple il y a des sacrifices exclusivement consacrés à l'action de grâces. De même, sous la loi nouvelle, les fêtes rappellent les bienfaits et les grâces du Seigneur ; et il y a un sacrifice particulièrement institué pour remercier, et son nom signifie reconnaissance : Eucharistie, c'est-à-dire bonne grâce. Au reste écoutez saint Paul. Aux Ephésiens il dit « que nous devons rendre grâce de toute chose à Dieu le Père au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *in omnibus gratias agite*. » Aux Corinthiens il dit que nous devons « abonder en toute simplicité qui opère en nous, rendant grâce à Dieu. »

La reconnaissance est obligatoire : Notre-Seigneur Jésus-Christ nous en donne l'exemple. Avant de ressusciter Lazare, il rend grâce à son Père. A la Cène, avant d'instituer le grand sacrement, il rend grâce à Dieu. Après la première communion des apôtres, il rend grâce. Pendant sa passion il témoigne sa gratitude à sainte Véronique qui vient essuyer son front sanglant et défiguré, en imprimant sur son voile l'image de sa face auguste.

La reconnaissance est obligatoire : l'Eglise nous le déclare de la façon la plus expressive. Pendant les saints mystères, le prêtre élève la voix : « En haut les cœurs ! » s'écrie-t-il. Et le peuple répond : « Ils sont élevés vers le Seigneur ! » Que signifie cette solennelle apostrophe ? Quelle importante communication le ministre de Dieu a-t-il à faire aux fidèles ? Ecoutez, chrétiens. « Rendons grâces au Seigneur notre Dieu ! Voilà le grand devoir proclamé. Et le peuple de répondre : « C'est noble, c'est juste ! » accueillant comme elle le mérite l'invitation du prêtre catholique. Au reste par sa conduite l'Eglise nous inculque encore plus fortement cette sainte obligation. On dirait que son premier souci, sa plus ardente sollicitude, est de remercier le Seigneur. Elle le remercie par l'adorable sacrifice tous les jours, à toutes les heures de la durée et sur tous les points du globe, car l'une des fins du sacrifice de nos autels est la reconnaissance. Elle le remercie dans l'office sacré. Sept fois le jour tous ceux qui récitent le bréviaire entonnent en l'honneur de la Trinité le refrain de la reconnaissance : ce sont les psaumes de David où tant de fois retentissent les accents de la gratitude ; c'est l'expressif *Gloria Patri* qui termine chacun des cantiques sacrés ; c'est l'ardent *Benedicamus Domino* qui clôt toutes les heures canoniales ; c'est l'incomparable *Te Deum* où les trois divines personnes sont remerciées avec des paroles qui ne sont pas de la terre ; ce sont les trois fameux cantiques qui ont salué l'entrée de Jésus-Christ dans le monde : le *Benedictus* du prêtre Zacharie ; le *Magnificat* de la très Sainte-Vierge ; le *Nunc dimittis* du vieillard Simeon. Du reste en agissant ainsi l'Eglise de la terre ne fait que copier l'Eglise du ciel, nous donnant ainsi, avec plus d'autorité encore, la forme de

notre conduite. Il n'a plu à Dieu de ne nous révéler que peu de choses des occupations de la céleste patrie, et les paroles qu'on y redit ne sont que des paroles d'actions de grâces, tant la reconnaissance est importante et obligatoire. Le ciel s'ouvre aux regards de saint Jean. Il voit sur un trône assis le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. Autour de ce trône les innombrables armées des esprits célestes anéanties dans l'adoration la plus profonde s'écrient : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu tout puissant ! Et pendant qu'ils rendent ainsi gloire, honneur et actions de grâces, les vingt-quatre vieillards, figure des élus, se prosternent devant celui qui était assis sur le trône et ils disent : « Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance ! »

Que dis-je ? Dieu lui-même par son exemple nous recommande l'excellence et le devoir de la reconnaissance. Qu'est-ce que le ciel ? C'est du côté de Dieu un acte de gratitude pour nos bonnes œuvres, particulièrement pour nos actes de charité envers nos frères en qui il se déclare notre obligé, *mihi fecistis, venite, possidete regnum*.

III. Mais envers qui devons nous exercer le devoir de la reconnaissance ? La réponse est facile : envers tous ceux qui nous font du bien.

Nos parents nous comblent de bienfaits : nous leur devons la vie, l'entretien, l'instruction, l'éducation. Ils veillent sur nous, ils prient pour nous, ils se sacrifient pour nous. A vos parents, mes frères, votre reconnaissance, *grati estote* !

Les supérieurs se dévouent à leurs inférieurs. Ils leur procurent les biens soit temporels, soit spirituels. Ils se dépensent pour eux. Ils mettent à leur service leurs lumières, leur expérience, leur sollicitude. A vos supérieurs temporels et spirituels reconnaissance, *grati estote* !

La vie humaine est comme un tissu de rapports où les uns et les autres nous nous rendons des services réciproques ; les grands ont besoin des petits, les petits des grands ; il faut que nous nous aidions mutuellement les uns les autres, et ainsi nous sommes tantôt bienfaiteurs, tantôt obligés. A tous vos bienfaiteurs, quelle que soit leur condition, reconnaissance, *grati estote* !

Les habitants du ciel nous font sentir les salutaires influences de leur bonté. Que de faveurs nous recevons par leur entremise ! Tranquilles sur leur sort éternel ils ne sont pas sans sollicitude sur notre salut, et ils ont extrêmement à cœur de promouvoir nos intérêts. Ils nous aiment, ils pensent à nous, ils prient pour nous, ils intercedent pour nous. Reconnaissance aux anges, les ministres de notre salut : reconnaissance aux saints, nos frères, couronnés dans le paradis, et nous aidant dans le dur combat de la vie ; reconnaissance surtout à la Reine des anges et des saints, à la très auguste Marie notre souveraine, notre patronne, notre mère du ciel, *grati estote* !

Mais notre bienfaiteur par excellence, notre unique bienfaiteur, car les créatures ne nous obligent que parce qu'il leur a donné le moyen de le faire,

c'est Dieu. Oh ! qu'il mérite notre gratitude ! Qu'il est grand et que nous sommes misérables et par conséquent combien ses bienfaits doivent avoir de prix à nos yeux, car la bienfaisance est d'autant plus magnifique qu'elle part de plus haut et qu'elle descend plus bas ! Qu'il est désintéressé dans sa magnificence, car s'il nous fait du bien ce n'est pas qu'il attende réciprocité de notre part puisque nous ne sommes rien et qu'il n'a besoin de rien, étant l'infiniment riche et l'infiniment parfait ! Qu'il est généreux dans ses dons ! Qu'ils sont nombreux, insignes, ineffables ! Comment pourrai-je les compter et les célébrer ? Ils sont plus multipliés que les grains de sable au bord de la mer, plus éclatants que les astres qui brillent dans le firmament ! Nous sommes enveloppés, pénétrés, écrasés par les bontés du Seigneur. Nous vivons dans les grâces de Dieu et des grâces de Dieu, comme les oiseaux dans les plaines de l'air, comme les poissons dans les abîmes de l'Océan ! Bienfaits généraux et particuliers, bienfaits du corps et de l'âme, bienfaits du temps et de l'éternité ! C'est pour tous et chacun de nous que Dieu a créé ce bel univers où il a pourvu si largement, si royalement, si divinement, non seulement à nos besoins, mais à notre agrément. C'est pour nous et chacun de nous qu'il conserve le monde, qu'il veille à la destinée des peuples, et qu'il dirige tous les événements de l'histoire humaine. C'est pour nous et chacun de nous que le Verbe de Dieu s'est incarné, qu'il a prêché, qu'il nous a donné l'exemple de toutes les vertus, qu'il nous a rachetés par l'effusion de tout son sang, qu'il a établi son Eglise, qu'il a institué les sacrements, qu'il a donné une ineffable toute puissance à la prière, qu'il réabse le prodige inouï qui s'appelle l'Eucharistie. C'est pour nous et chacun de nous qu'il a préparé son paradis où les récompenses les plus magnifiques attendent ses fidèles enfants. Et puis, que de bienfaits personnels : la naissance en pays catholique de parents catholiques, le saint baptême, l'éducation chrétienne, le pardon si souvent réitéré au tribunal de la pénitence, les inénarrables joies de la première communion, les lumières, les consolations, les forces puisées si abondamment à la participation du banquet sacré, les attentions si minutieuses, si délicates et si paternelles de la divine Providence qui met à notre service la bonté infinie, la puissance infinie, la sagesse infinie, qui veille sur tous les détails de notre existence, qui écarte les dangers et nous comble de tout bien spirituel et temporel, et ne trouve pas indigne d'elle de s'occuper même des cheveux de notre tête ; elle nous prévient de ses miséricordes, elle nous accompagne de ses miséricordes, et à notre mort, si nous le voulons, elle nous couronnera de ses miséricordes ! Oh ! combien le Seigneur est bon ! Oh ! combien il est généreux à l'excès à notre égard ! Oh ! combien nous devons dire avec David : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous ses bienfaits, » *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?*



Oui, nous sommes tenus rigoureusement à la reconnaissance. Mais comment la pratiquerons-nous ? Je vais essayer de vous le dire dans la seconde partie de cette allocution.

## II

Je trouve un type merveilleux de la pratique de cette vertu dans la conduite des deux Tobie. Méditons-le.

I. Lorsque le jeune Tobie fut de retour du grand voyage qu'il avait fait en Médie, son père lui demanda ce qu'on pourrait offrir au sage et dévoué conducteur qu'il s'était associé. « Quelle récompense pouvons-nous lui donner qui ait quelque proportion avec les biens dont il nous a comblés ? Il m'a mené et ramené dans une santé parfaite, il a été lui-même recevoir l'argent de Gabelus, il m'a procuré une épouse, il a éloigné d'elle le démon qui la tourmentait, il a rempli de joie son père et sa mère, il m'a délivré du poisson qui allait me dévorer, il vous a fait voir à vous-même la lumière du soleil et c'est par lui que nous nous trouvons tous comblés de biens. Que pouvons-nous donc lui donner qui égale tout ce qu'il a fait pour nous ? Je vous prie donc de le supplier de vouloir bien accepter la moitié de tout le bien que nous avons apporté » (Tob. xii).

Quel bel exemple de gratitude à l'égard du prochain ! Comme le jeune Tobie apprécie les bienfaits de son guide, comme il estime, comme il aime ce dernier, comme il brûle de le payer de retour ! Agissons de même. Aimons à réfléchir avec amour à ce qu'on a fait pour nous ; attachons-nous à nos bienfaiteurs ; soyons-leur dévoués ; ingénions-nous à leur offrir ce qui pourrait leur faire plaisir pour reconnaître leur bonté ; et, à défaut d'autre retour qui nous soit possible, plaisons-nous à faire leur éloge, à mettre en relief leurs qualités, disons-leur combien nous sommes touchés de leurs dons et combien nous goûtons le prix de leur générosité, surtout prions Dieu pour eux et demandons-lui d'acquitter lui-même par ses bénédictions abondantes notre dette de reconnaissance.

II. Conformément à la résolution qu'ils avaient prise, les deux Tobie prièrent avec instance le charitable guide d'accepter la moitié des biens qu'ils avaient rapportés. L'ange Raphaël, car c'était lui, en se manifestant à eux, leur dit : « Bénissez le Dieu du ciel et rendez-lui gloire devant les hommes, parce qu'il vous a fait ressentir les bienfaits de sa miséricorde. Il est bon de tenir caché le secret du roi, mais il y a de l'honneur à publier les œuvres de Dieu. » Et il disparut à leurs regards. « Alors, dit le texte sacré, s'étant prosternés le visage contre terre pendant trois heures, ils bénirent Dieu, et, se levant, ils racontèrent tous les miracles qu'il avait fait en leur faveur. « Seigneur, disait Tobie le père, dans son cantique d'actions de grâces, vous êtes grand dans l'éternité, votre règne s'étend dans tous les siècles. Rendez grâces au Seigneur, enfants d'Israël, et louez-le devant les nations ; publiez ses merveilles

parmi les peuples ; apprenez-leur qu'il est le seul Dieu tout puissant. Rendez hommage par vos œuvres à ce roi de tous les siècles. Bénissez le Seigneur, vous tous ses élus, réjouissez-vous en lui, et offrez-lui des actions de grâces. O mon âme, bénis le Seigneur parce qu'il est notre Dieu et qu'il a délivré la ville de Jérusalem de tous les maux dont elle était affligée. »

Ici, mes frères, quel admirable modèle de reconnaissance à l'égard de Dieu. Imitons-le ! Toutes les grâces que nous recevons viennent de Dieu soit immédiatement, soit par l'intermédiaire des créatures lesquelles sont ses instruments et ses agents. Donc rendons grâces surtout au Seigneur, *Gratias agamus Domino Deo nostro*.

Que notre reconnaissance, comme celle des deux Tobie, soit ardente. Qu'elle parte d'un cœur ému par les miséricordes du Très-Haut qui est aussi le Très-Bon. Demandons, comme ces deux illustres personnages, comme les trois enfants de la fournaise, comme le roi David, aux anges et aux hommes, aux créatures raisonnables et aux êtres sans raison, au ciel et à la terre, de nous aider, en remerciant Dieu pour nous et avec nous, à payer notre dette de gratitude ! *Benedicite omnia opera Domini Domino !*

Que notre reconnaissance soit continue, puisque continuellement nous recevons des dons de notre bon Maître. Bénissons Dieu le matin en nous éveillant, le soir avant d'aller prendre notre repos. Bénissons-le avant et après nos travaux, avant et après nos repas, avant et après nos prières. Bénissons-le dans la prospérité et dans l'adversité, car l'adversité est aussi une grâce : elle nous détache des faux biens, elle nous fait pratiquer la patience, elle nous rend semblables à Jésus et nous prépare les plus belles récompenses en nous faisant acquérir les plus excellents mérites. Souvenons-nous de cette maxime de saint François de Sales « qu'un seul *Alleluia* dans l'adversité rend plus de gloire à Dieu que mille *Deo gratias* dans la prospérité. » Ayons souvent dans le cœur et sur les lèvres la belle parole du saint homme Job : « Dieu soit béni ! » *Benedicam Domino in omni tempore !*

Que notre reconnaissance soit surtout religieuse. Rendons grâce au Seigneur par les cantiques d'actions de grâces composés par Dieu lui-même ou par l'Eglise sous la direction du Saint-Esprit. Quels beaux chants de reconnaissance que les Psaumes de David, que la belle doxologie du *Gloria Patri*, que le sublime *Gloria in excelsis*, que les trois premières demandes du *Pater* ! Rendons grâces surtout à Dieu par le saint sacrifice de la messe. Par la messe nous offrons à la Trinité tout honneur et toute gloire ; à la messe c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui remercie pour nous ; à la messe nous rendons à Dieu autant et plus qu'il nous donne. *Gratias agamus... Per Christum Dominum nostrum !*

Oui, mes frères, soyons reconnaissants : la reconnaissance ennoblit ; elle est la qualité des

âmes délicates, le caractère des grands cœurs. *Grati estote !*

Soyons reconnaissants : la reconnaissance multiplie nos mérites, elle est une vertu et elle nous en fait pratiquer plusieurs autres : l'humilité, la justice, la générosité, la charité. *Grati estote !*

Soyons reconnaissants : la reconnaissance nous procure de nouvelles faveurs de la part des hommes et surtout de la part de Dieu. Souvenez-vous de cette parole d'un saint que Dieu n'exige la gratitude que parce qu'il désire vivement nous enrichir de plus grandes grâces. *Grati estote !*

Soyons reconnaissants : c'est noble, c'est juste, c'est salutaire. *Grati estote !*

Soyons reconnaissants : c'est le bonheur pour cette vie d'abord, mais surtout pour l'éternité !

### LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

DU RESPECT HUMAIN : C'EST UNE LÂCHETÉ ET UN DES PLUS SÉRIEUX OBSTACLES À LA PERFECTION

L'histoire raconte qu'un général russe, battant en retraite devant l'armée française à travers les montagnes de la Suisse, vit un jour ses soldats refuser de le suivre plus loin. Le guerrier rassemble alors ce qui lui reste d'hommes, fait creuser dans la neige une fosse qui sera la sienne, puis il ajoute : « Lâches soldats, allez dire dans votre pays que c'est ici que vous avez abandonné votre général ! » A ces mots, tous comprennent leur faute et jurent qu'ils sont prêts à le suivre partout. Ils tinrent parole.

Ce trait fait songer à un autre général bien autrement grand et célèbre que celui-là, à un général qui veut conduire ses soldats à la plus magnifique conquête qu'on puisse rêver, et qui, chaque jour, voit des lâchetés se commettre, des défections se produire. A la moindre attaque de l'ennemi, quand il faut braver quelques fatigues, au lieu de suivre leur chef, de se serrer autour de leur drapeau, ces lâches soldats passent à l'ennemi ou bien abandonnent leur étendard sans le défendre. Citoyens de la plus noble des patries, ils rougissent d'elle et de leur général.

Vous avez deviné que ce général illustre entre tous les plus illustres, glorieux au-dessus des plus glorieux, c'est Jésus-Christ. Ces soldats lâches et pusillanimes, avouons-le à notre honte, c'est nous, nous chrétiens, soldats du Christ. Enrôlés par le baptême sous l'étendard de la Croix, nourris de la communion, ce divin pain de munition qu'il distribue à ses soldats, armés par la Confirmation pour être forts et braves, que faisons-nous trop souvent ? Quand Jésus-Christ nous mène à l'ennemi, qu'il nous appelle à le suivre à travers les sentiers âpres et fatigants de la vertu, nous refusons de marcher avec lui et après lui. Bien plus, à la moindre apparition d'un ennemi méprisable, pris d'une timidité honteuse, d'une peur inavouable, nous abandonnons notre général, nous

rougissons de lui, nous n'osons le défendre, nous laissons insulter notre drapeau.

Voilà bien, n'est-ce pas, le *respect humain* ; avouez qu'il porterait plus justement le nom de *lâcheté humaine*. Disons, ce soir, combien il est lâche ce respect humain si fréquent pourtant, et comment il est un des plus grands obstacles à notre avancement dans la perfection.

Que l'on ait peur, que l'on tremble quand il y a des motifs de trembler, rien de plus naturel et de plus excusable. Qu'un soldat, sur le champ de bataille, au milieu des balles qui sifflent et de ses camarades qui tombent, éprouve un mouvement d'effroi, cela se comprend, on l'excuse. Qu'à la porte d'une prison, au pied d'un échafaud ou d'un bûcher l'homme pâlisse et cède à la terreur, cette terreur est naturelle, on explique cette crainte et cette faiblesse. Quand les martyrs étaient conduits aux supplices, qu'ils arrivaient devant les instruments de torture, qu'on les introduisait dans l'arène auprès des lions et des tigres rugissant, on eût encore compris que de faibles femmes, de toutes jeunes filles eussent cherché à fuir, qu'elles eussent tremblé. Mais, grâce à Dieu, de nos jours, un chrétien peut servir son Dieu, remplir ses devoirs sans risquer sa vie, l'exil ou la perte de ses biens. Et pourtant, combien n'y a-t-il pas de cœurs qui n'osent point se montrer bons chrétiens ! qu'ils sont nombreux ceux qui ont peur ! Et de quoi donc ont-ils peur ? Tout ce qu'ils ont à craindre de plus dangereux, c'est un sourire, un regard moqueur, une critique railleuse, une plaisanterie grossière. Voilà ce qui leur fait peur, voilà ce qui les arrête. En vérité, avions-nous tort de dire que le respect humain est une lâcheté ?

C'est encore une lâcheté de ne pas oser affirmer ses convictions chrétiennes quand il le faut, de les trahir en agissant et en parlant contre elles. N'est-ce pas grande pitié et grande honte de voir des incrédules, des libertins, afficher leur incrédulité et leurs vices, se déclarer hardiment tels qu'ils sont, et des chrétiens n'oser pas en faire autant, avoir peur de faire connaître qu'ils sont et veulent rester disciples de Jésus-Christ ? Quand les impies ont l'impudence de leur impiété et s'en targuent, n'est-ce pas une lâcheté pour un chrétien de n'avoir pas la sainte hardiesse d'arborer le drapeau de sa foi et de ses convictions ?

Hélas ! il faut bien le dire, elles sont nombreuses aujourd'hui les occasions pour une âme chrétienne de venger ses convictions et de les défendre. L'impiété lève orgueilleusement la tête ; c'est comme un parti pris chez elle de couvrir de ridicule notre foi et nos mystères, de provoquer en défi la religion et sa morale. On les rencontre partout ces beaux parleurs, ces prétendus libres-penseurs : en voiture publique, dans les gares, en chemin de fer, dans les auberges ou les hôtels, dans les soirées, jusque dans les réunions de famille. Savez-vous ce qui fait leur force, leur donne tant d'assurance ? C'est la lâcheté des cœurs chrétiens qui sont là, mais qui n'osent rien répondre.



Le respect humain les retient, leur fait courber le front, baisser la tête, tolérer, en rougissant peut-être, mais enfin tolérer et supporter qu'on attaque et qu'on outrage tout ce qu'ils vénèrent le plus au monde.

Faut-il donc faire un éclat, direz-vous, faut-il discuter avec des gens d'une mauvaise foi évidente ? Non, ni éclat ni discussion ; mais montrez-vous chrétiens. Puisque ces gens s'affirment libres-penseurs, proclamez-vous chrétiens convaincus et réclamez hardiment pour vos convictions le respect que vous accordez à celles des autres. Ne soyons pas provocateurs, ne soyons pas lâches non plus.

Le respect humain ne s'arrête pas là. Vous, chères âmes, vous ne commettriez point une telle lâcheté, ce serait une sorted'apostasie ; vous êtes chrétiennes, on vous sait telles, vous ne vous en cachez point ; toutefois n'êtes-vous pas sous le coup d'une autre espèce de respect humain, celui du bien ? Y a-t-il donc un respect humain pour faire le bien ? Oui, il va jusque-là, jusqu'à rougir de la piété, rougir de la vertu, n'oser pas s'appliquer à devenir plus parfait par la peur d'être critiqué. Et voilà bien le respect humain dangereux pour vous. L'autre ne vous atteindra pas, grâce à Dieu, mais à celui-ci ne payez-vous pas tribut ? N'êtes-vous point de ces cœurs pusillanimes qui voient le bien, se sentent portés à le faire sans toutefois oser s'y résoudre ? le respect humain leur lie les mains et les pieds, leur ferme la bouche.

Voyez cette personne : elle est chrétienne, sa position, sa fortune, ses loisirs, lui permettraient de faire pour le bon Dieu beaucoup plus qu'elle ne fait. La pensée lui en vient : « Pourquoi, se dit-elle, ne ferais-je pas de plus longues prières ? pourquoi n'irais-je pas plus souvent entendre une messe pendant la semaine ? Qui m'empêcherait même d'y assister chaque jour ? Rien ne s'y oppose, je suis ma maîtresse, je puis disposer de mon temps, m'arranger pour cela, oui, mais que va-t-on dire et penser de moi ? Ma famille, mes amis, mes voisins, le quartier que j'habite vont dire que je deviens bien dévote, que j'en fais trop, que je me singularise. Non, restons comme nous sommes ; après tout, j'accomplis le nécessaire et au-delà. » Le respect humain la tient enchaînée, elle ne changera pas. « Je pourrais communier à cette fête qui approche, m'y préparer par une bonne confession. Mon pasteur a engagé vivement à s'enrôler dans telle œuvre, à faire partie de telle confrérie. Je voudrais bien, mais que dira-t-on de moi ? qu'en pensera-t-on ? » Le respect humain l'arrête encore, elle ne communiera pas et ne fera rien.

« Je sens que ces sociétés plus ou moins mondaines que je fréquente m'édifient peu ; je gagnerais beaucoup à les voir moins souvent, à les éviter plus rarement. Je n'ose pas ! » Encore le respect humain, et la voilà les mains liées.

« J'ai avec moi, autour de moi des enfants, des domestiques, des amis, des personnes à qui je pourrais dire quelques paroles édifiantes, me per-

mettre un bon conseil, un pieux encouragement. Je devrais leur donner l'exemple de la prière avant et après les repas, de la récitation du chapelet, de l'Angelus, de saluer les croix ou les églises. Je n'ose pas ! » Toujours ce misérable respect humain l'arrête, la retient, l'empêche de bien faire. Comment voulez-vous que cette personne avance dans la perfection ? Elle ressemble à ce voyageur qui voudrait atteindre le sommet d'une montagne et rougirait d'être vu dans le chemin qui y conduit.

Il est plus commun qu'on ne pense, ce respect humain qui nous fait rougir, et avoir peur de bien faire. Il n'est donc pas étonnant que si peu d'âmes s'engagent dans la voie de la perfection ; le respect humain barre le passage ; on rebrousse chemin par peur, par lâcheté.

Demandez-vous, ce soir, si vous n'avez pas subi maintes fois cette crainte lâche, si elle ne vous arrête pas encore aujourd'hui. Sondez votre cœur ; est-il le cœur d'un chrétien courageux qui ne rougit que de mal faire ? De ceux-là seuls Jésus-Christ veut dans sa milice, seuls il les reconnaîtra devant son Père. Quant aux lâches et aux timides qui auront rougi de lui devant les hommes, il les reniera et rougira d'eux devant son Père.

#### QUATRE INSTRUCTIONS D'ACTUALITÉ SUR L'ÉGLISE

##### III

##### DE L'AVENIR DE L'ÉGLISE

Je veux demander aujourd'hui à l'avenir un de ses secrets. Je veux qu'il me dise, et cela devant vous, quelles destinées il réserve à l'Eglise. Nous savons, par les promesses de l'Evangile, que l'Eglise doit vivre jusqu'à la consommation des siècles. Mais quelle sera cette vie ? Sans parler des siècles plus éloignés, s'il doit y en avoir, celui qui va commencer et auquel peuvent, sans trop de présomption, s'étendre nos pronostics, lui apportera-t-il, du moins à ses débuts, de la prospérité ou des revers, des abaissements ou de la gloire ?

Cette question, vous le comprenez aisément, ne saurait se résoudre qu'avec des probabilités et des conjectures. Mais ces probabilités, quand on les discute avec calme et sans se laisser trop impressionner par les épreuves du moment, sont loin d'être défavorables. L'Eglise souffre beaucoup, aujourd'hui. Cependant, le cours des événements, tel qu'il se présente aux regards d'un observateur attentif, donne tout lieu d'espérer qu'elle marche vers de prochains et glorieux triomphes.

##### I

Il me serait facile, si je voulais raconter les conquêtes de la foi chrétienne parmi les peuples qui ne la connaissaient pas, de faire passer sous vos yeux un tableau chargé de brillantes couleurs.

Les schismes orientaux reviennent à l'unité. La Corée, la Chine, le Japon, que nos mission-

naires ont arrosés depuis trois siècles de leurs sueurs, de leurs larmes et de leur sang, commençant à porter des fruits abondants.

Les Indes écoutent avec docilité et sympathie la parole évangélique.

L'Eglise fleurit, au Nouveau Monde, sous un régime de liberté et de bienveillance que nous envions, sans venir à bout de l'obtenir, dans les républiques de notre vieille Europe.

Le continent africain, dont les profondeurs étaient encore inexplorées il y a vingt ans, s'est ouvert aux prédicateurs de l'Evangile. Ils y portent le double affranchissement des corps et des consciences. Les tribus qui peuplent ces déserts, voyant qu'ils viennent, non pour faire des esclaves, mais pour combattre l'esclavage, les accueillent avec enthousiasme.

Les îles sans nombre de l'Océan pacifique tressaillent, elles aussi, à l'annonce de la bonne nouvelle. Les anthropophages apprennent à pratiquer la charité, et le sacrifice non sanglant de nos autels s'offre sur ces sommets verdoyants et ombragés qu'avait rougis, durant tant de siècles, le sang des victimes humaines.

Voulez-vous quelques chiffres? — Il y a, dans l'Eglise, plus de quarante sociétés de missionnaires. Elles desservent ensemble près de deux cents pays de mission. Or, une seule d'entre elles, celle des Missions étrangères de Paris, baptisait, en 1890, dans ses 26 missions, sans compter 177.000 enfants idolâtres, plus de 37.000 adultes infidèles <sup>1</sup>. — Ainsi le monde payen, ces chiffres l'attestent, est en train de se convertir. Le temps est peut-être proche où les races humaines connaîtront et aimeront toutes. Celui qui est mort pour les sauver toutes et où, suivant une parole si connue, elles ne formeront qu'un seul troupeau sous un seul pasteur (S. Jean, x, 16).

## 2

Mais il est généralement reçu parmi nous que l'opinion des peuples civilisés, c'est-à-dire à peu près exclusivement des peuples européens, a seule le droit d'être consultée en matière religieuse et qu'elle décide en souveraine du progrès ou de la décadence des Eglises. Cette manière de voir mériterait d'être corrigée. Car enfin, les sauvages d'aujourd'hui sont peut-être les civilisés de demain. D'ailleurs, telle nation que, de loin, nous prenons volontiers pour une nation barbare, rivalise avec nous dans la culture des sciences et l'exploitation des découvertes modernes. Cependant, puisqu'on y tient, ramenons nos regards sur notre continent et voyons un peu quel avenir ce vieux monde prépare à notre Eglise.

L'Angleterre brise avec ses erreurs trois fois séculaires et revient en masse à la foi de ses aïeux.

L'Allemagne a vu l'un de ses plus grands hommes, celui qui ne pliait jamais, céder, après quinze

ans d'une implacable mais vaine persécution, à la force morale d'une minorité catholique. Cette victoire de l'Eglise a eu, dans tout le pays, un retentissement considérable. Et maintenant que le socialisme les menace, les chefs de l'Empire germanique font appel à l'influence religieuse pour ramener les masses égarées au respect des institutions publiques.

L'Autriche, où le catholicisme a tant souffert, sous les coups des juifs, des francs-maçons et des libertins conjurés, se ressaisit en ce moment et secoue avec énergie le joug d'irréligion qui l'opprimait.

Dans les Balkans, là où se forment aujourd'hui les royaumes, la race Slave renaît aux croyances romaines comme à l'indépendance politique. Léon XIII a pu et dû rétablir parmi ses enfants une hiérarchie épiscopale régulière.

Plus près de nous, la Belgique, lasse de servir aux expériences d'un gouvernement libre-penseur, s'est redonné un gouvernement catholique.

L'Italie, l'Espagne et le Portugal, malgré les efforts des sociétés secrètes, restent attachés par leurs entrailles à la religion qui leur a valu autrefois tant de grandeurs.

Au Nord, la Hollande, la Suède et la Norvège suivent, d'un commun accord, le mouvement de retour qui entraîne en ce moment les nations protestantes.

Enfin, l'Europe entière se rapproche de l'Eglise et tend à faire alliance avec elle. Elle revient sur l'apostasie générale dans laquelle elle était tombée et dont les historiens hostiles aimaient à faire le trait caractéristique de l'âge moderne. Peut-être n'entend-elle pas rétablir exactement l'état social tel qu'il existait dans le passé. L'histoire ne se refait guère et les institutions mortes ressuscitent rarement sous des formes identiques. Mais, si l'Eglise n'exerce plus dans le monde cette royauté suprême qui l'a rendue si puissante au moyen âge, elle y remplira une magistrature d'ordre plus exclusivement moral qui la grandira davantage encore aux yeux des multitudes. — Elle jugera, comme arbitre, les différends des peuples et des rois. Déjà elle l'a fait, il y a quelques années (1885), quand elle a prononcé, sur leur propre prière, entre l'empire d'Allemagne et le royaume d'Espagne. Et ses jugements rendront aux nations le plus signalé des services, en leur épargnant ces guerres meurtrières où nos armes nouvelles feraient couler tant de sang. — Ou bien elle prendra en main contre les tyrans la cause des esclaves et contre les exploités la cause des travailleurs. Elle a inauguré de nos jours cet autre ministère. C'était, l'an dernier, dans les mesures prises ou provoquées par elle pour la répression de l'esclavage. C'était, il y a quelques mois, par l'immortelle Encyclique sur la condition des ouvriers.

## 3

Mais il est, en Europe, un peuple dont le suffrage nous intéresse plus que celui de tous les

<sup>1</sup> *Annales de la Propagation de la Foi*, sept. 1891, page 368.



autres. C'est le peuple dont nous faisons partie. Eh bien ! donc, au milieu de ces conversions dont les nations voisines nous offrent le consolant spectacle, quelle est l'attitude de la France ? Le revirement d'opinion qui s'effectue dans toute l'Europe en faveur du catholicisme a-t-il gagné notre pays ? Enfin, quelles doivent être parmi nous les destinées de l'Eglise ? — Ma réponse vous étonnera, sans doute. Mais il me semble que, malgré notre décomposition sociale, sur laquelle je ne veux pas donner le change, nous sommes à la veille de redevenir une nation catholique.

J'en ai pour preuve, d'abord, le bien considérable et toujours grandissant qui s'accomplit parmi nous. Si l'on voulait établir entre les peuples un classement basé sur le nombre et le zèle des apôtres qu'ils donnent à l'Evangile, la quantité de leurs aumônes, l'éclat de leurs œuvres et la splendeur des services qu'ils rendent à la cause religieuse, la France occuperait, sans aucun doute, l'un des premiers rangs. Aussi bien, c'est peut-être en France, du moins les voyageurs le disent, que le sens chrétien est resté le plus vivant, le plus pur, le plus dégagé des préoccupations intéressées qui l'altèrent si profondément sur d'autres points du globe.

Il est assez de mode, et cela s'explique, de décrire et de stigmatiser notre déchéance. Il ne faut pourtant pas que l'excès du mal nous empêche de voir le bien. Quand on a pesé nos fautes, a-t-on apprécié aussi l'immensité de nos mérites ? L'on aurait éprouvé alors, malgré nos profondes misères, une vive impression de confiance et l'on aurait acquis la conviction que Dieu ne pourra point ne pas nous faire miséricorde.

J'espère encore pour un autre motif. Il se tire d'un certain mouvement de retour qui commence à s'esquisser même parmi les méchants et auquel l'expérience des événements imprimera bientôt une impulsion puissante. Tout observateur perspicace, celui dont le regard saura reconnaître par delà les clameurs des impies et des libertins, sous les dehors malveillants de l'irrégion officielle, nonobstant les fanfaronnades d'une presse payée pour proclamer la mort du catholicisme, les symptômes vrais par lesquels doit se présager l'avenir, celui-là, dis-je, sera de mon avis. Voulez-vous un témoignage ? Je l'emprunterai non pas à un chrétien, mais à un homme de célébrité toute profane et qui est pour nous, sinon un ennemi, du moins un étranger. Alexandre Dumas, le trop fameux romancier, écrivait hier à l'un de ses confrères <sup>1</sup> : « La génération qui va venir, ceux qui jouent aux barres à l'heure où j'écris ces lignes, vont, dès que le duvet estompera leurs lèvres, donner une telle poussée dans le spiritualisme qu'on n'aura peut-être jamais vu la pareille. » Que veut dire, je vous prie, cette *poussée dans le spiritualisme* ? Elle désigne un mouvement dont le christianisme seul profitera ; car il

n'y a de spiritualisme logique que le spiritualisme chrétien <sup>1</sup>.

Si maintenant je recherche les causes par l'effet desquelles s'accroîtra bientôt ce retour, j'en reconnais deux principales. — Il en est d'autres encore. Ainsi, l'étude pourra convertir les savants. Ainsi, l'ascendant de la vertu pourra ramener ceux qui auront le bonheur de vivre dans le voisinage des saints. — Mais les deux influences qui agiront le mieux sur les masses seront une *déception* et un *sentiment de reconnaissance*.

La déception sera de plusieurs sortes. Il y aura, en particulier, la déception des philosophes, la déception des moralistes et la déception des persécuteurs.

Les philosophes sont passés, depuis Descartes, par bien des systèmes. Ils ont placé tour à tour la loi des choses visibles dans un Dieu différent de la Trinité chrétienne, dans le hasard, dans la matière, dans une évolution fatale et éternelle, etc. Aucun de ces systèmes n'a pu tenir debout. Chaque école finissait avec celui qui l'avait fondée et, à mesure que de nouvelles écoles s'ouvraient et se fermaient, elles élargissaient la brèche et préparaient une ruine nouvelle dans l'édifice des doctrines nécessaires. Or, l'esprit humain est ainsi fait qu'en face de ces perpétuelles variations et de ces négations croissantes, poussé par sa conviction instinctive d'une vérité invariable et fixe, il vient demander à la religion les croyances assurées et salutaires que l'école lui refuse. Déjà ce retour vers nos dogmes se dessine nettement parmi les jeunes penseurs. Cette année même, à la suite des solennités pascales, vous avez pu lire dans les feuilles publiques ce fait, dont les uns s'indignaient, auquel les autres applaudissaient, que, dans les grands collèges de Paris, les élèves de philosophie s'étaient fait remarquer par leur affluence à la Table sainte. Je le comprends aisément. Les études philosophiques avaient mis sous leurs yeux tant de doctrines contradictoires et ruineuses qu'éperdus et obéissant à la loyauté de leur conscience encore libre de tout engagement irrégulier, ils ont cherché un refuge dans les croyances et les pratiques chrétiennes.

Les moralistes éprouvent dès maintenant, eux aussi, une déception analogue. Avez-vous entendu, il y a quelques années, avec quelle emphase ils célébraient la toute puissante efficacité de l'instruction pour la moralisation des hommes ? Il n'était plus besoin du catéchisme ; il suffirait de la grammaire. Qu'on sépare l'école de l'Eglise ! Pour instruire, il n'est pas besoin du prêtre. Qu'on fasse des classes nombreuses, vastes, capables de contenir toute la jeunesse française ! L'enfant instruit sera toujours un bon citoyen..... Et voilà, démenti cruel ! qu'avec la diffusion de l'enseigne-

<sup>1</sup> En même temps qu'Alexandre Dumas constatait cette heureuse disposition dans la jeunesse française, un écrivain Suisse, M. Rod, la constatait parmi les philosophes contemporains dans un livre intitulé : *Idees morales du temps présent*.

ment sans religion, la criminalité grandit. Elle grandit parmi les enfants et s'affirme avec un raffinement de malice et un sang-froid calculé en face desquels il faut se demander si la culture de l'esprit n'ajoute pas à sa perversité native. Le savoir devait faire des hommes honnêtes : il a produit des scélérats... Serait-ce donc que la nature humaine apporte en naissant, comme l'Eglise l'enseigne, le germe de tous les vices ? Et ces germes vicieux auraient-ils besoin, pour mourir, d'être attaqués par d'autres moyens que l'orthographe ou l'instruction civique ? Ces questions et d'autres semblables remplissent aujourd'hui les journaux et les livres. De là à reconnaître la nécessité d'un enseignement religieux et à rouvrir à l'Eglise les portes de l'école, pour lui permettre de préparer des générations meilleures, il n'y a qu'un pas, et, tôt ou tard, ce pas sera franchi.

J'ai nommé, en troisième lieu, la déception des persécuteurs. Un de leurs complices, mort depuis peu, disait vers 1875 au prélat, depuis cardinal, qui devait tenter l'impossible pour le préparer à la mort<sup>1</sup> : « Il va se livrer au catholicisme une guerre si habile et si puissante que, s'il en sort vainqueur, je croirai moi-même à sa divinité. » La guerre a éclaté depuis et le catholicisme a tout l'air de devoir en sortir vainqueur. D'une part, l'opinion commence à se lasser des injustices et des violences. Partout on réclame la tolérance et l'apaisement. D'autre part, rien n'est mort de ce qu'on a voulu tuer : ni le clergé régulier, ni le clergé séculier, ni l'éducation religieuse, ni la bienfaisance chrétienne, ni l'indépendance de l'Eglise. Tout a vécu. Tout a pris dans la lutte un rajeunissement et des forces nouvelles. A la fin, l'ennemi se lassera d'un combat où ce qu'il attaque, au lieu de faiblir, devient plus sain et plus fort. Et alors la parole du prince qui promettait de croire jaillira spontanément dans le cœur des spectateurs étonnés. La victoire de l'Eglise leur aura démontré sa divinité.

J'ai dit que le retour de la France au catholicisme résulterait, non-seulement d'une déception, mais aussi d'un sentiment de reconnaissance. Je m'explique.

Le monde est aujourd'hui, — jamais il n'a été si vrai de le dire, — miné par un volcan. La société subit un travail considérable et profond, pareil à celui qui, au témoignage des savants, a préparé autrefois les grandes transformations géologiques du globe. Un immense et irrésistible désir de changer leurs anciennes conditions d'existence s'est emparé des trois quarts de nos concitoyens. Les ouvriers de toute catégorie se sont lassés de leur travail, tel qu'il s'imposait à eux. Ils ne veulent plus servir au bénéfice exclusif de ceux qui les emploient ; ils aspirent, au contraire, à partager dans une mesure quelconque leur bien-être et leur fortune. Ce n'est point mon dessein d'apprécier ces prétentions. Je les constate seulement. Mais

elles aboutiront certainement, et peut-être sous peu, à diviser la société et à déclencher entre les deux camps ennemis une guerre civile plus terrible que toutes celles dont parle l'histoire.

Comment évitera-t-on, si on veut l'éviter, ces combats formidables ? En aidant l'Eglise à faire accepter des classes ouvrières ses doctrines de résignation, de sacrifice, d'espoir en une vie meilleure, et des classes opulentes ses préceptes de modération et de charité. — Et, si on laisse éclater la lutte, comment finira-t-elle ? Qui se jettera entre ces deux moitiés d'un même peuple pour leur crier, à la première décharge : « Assez ; assez ! » et conclure la paix sur le premier sang répandu ? Ce sera encore l'Eglise. Ce qu'elle faisait naguère, dans de moindres proportions et comme pour s'essayer à ce nouveau rôle social, sur la place de Fourmies, elle le fera plus en grand, sur toutes les places de France, quand éclatera la terrible révolte du travail ameuté contre le capital. — Mais, soit qu'elle évite le conflit, soit qu'elle y mette fin, ce service signalé lui vaudra la faveur populaire. Les assemblées parlementaires, comme elles l'ont fait une fois, se lèveront pour applaudir son pacifique héroïsme. Les réunions anarchistes, comme elles l'ont fait aussi, acclameront son nom. Et sa royauté rétablie promettra d'être glorieuse ; car elle aura pour appui ce qui fait le plus sûr fondement des trônes : je veux dire la reconnaissance des peuples.

Confiance donc, oui ! confiance en l'avenir de notre Eglise. Les aveugles sont seuls à dire qu'elle s'en va mourant. Les incrédules eux-mêmes, quand ils voient clair, confessent le contraire. « Le christianisme n'est pas fini, écrivait Jouffroy ; il fera la conquête du monde... Il verra mourir bien des doctrines qui ont la prétention de lui succéder. »

Cette conquête du monde, non seulement nous devons y croire ; nous devons encore lui prêter notre concours. Par quels moyens pouvons-nous la rendre plus prompte et plus complète ? Je le dirai bientôt. En attendant, réjouissons-nous à la pensée du triomphe... Quand il s'accomplira, si nous sommes encore sur la terre, nous en serons heureux comme d'une victoire qui sera nôtre. Si nous avons quitté ce monde, Dieu se souviendra que nous aurons travaillé à le procurer et il nous en récompensera dans les gloires éternelles.

## L'ADORATION PERPÉTUELLE AU COUVENT

### INSTRUCTION

*Terram cœlum facit hoc mysterium.*

Voici un sacrement qui fait de la terre un paradis. (Saint Jean Chrysostôme.)

L'Eucharistie est, de la part de Dieu, un chef-d'œuvre d'amour. Plus on médite ce mystère et plus on reconnaît que l'amour divin s'y est épuisé,

<sup>1</sup> Le prince Napoléon au cardinal Mermillod.



surpassé en quelque sorte. Dieu, tout-puissant qu'il est, ne pouvait rien faire de plus grand; quoique infiniment sage, il ne pouvait rien faire de plus admirable; et, quoique infiniment riche, il ne peut rien nous donner au-delà.

En présence de ce sublime et ineffable mystère, en présence de ce don incomparable que Dieu nous a fait, quelle est la mission ordinaire du prêtre, sinon de prêcher à ses fidèles la reconnaissance pour un paroîil bienfait, l'amour pour un Dieu qui nous a tant aimés le premier? Mais quand il s'agit de prendre la parole dans ces sanctuaires privilégiés, dans ces saints asiles de la prière qui sont aussi les asiles de la foi chrétienne et du saint amour, dans ces lieux bénis où Notre-Seigneur rassemble ses âmes d'élite et où il a sa garde d'honneur, sa famille de prédilection, ses épouses chéries, le prêtre, connaissant les saintes dispositions de ses auditeurs, se demande avec anxiété ce qu'il pourra bien leur dire pour répondre à leur foi et activer la flamme de leur amour.

Je me suis adressé cette question, et il m'a semblé que je ne pouvais mieux faire que de méditer devant vous et de vous expliquer cette parole de saint Jean Chrysostôme : « Voici un mystère qui fait de la terre un paradis. *Terram cœlum facit hoc mysterium.* » Un de nos amis, pour développer cette pensée, a écrit tout un livre, et un beau livre, sur la sainte Eucharistie. On conçoit qu'on puisse dire beaucoup de belles et bonnes choses sur un tel sujet. Malheureusement je n'ai ni le temps de l'exposer longuement, ni le talent nécessaire pour le traiter avec éloquence. Je ne ferai que vous présenter cette fleur cueillie dans le jardin de l'Eglise et vous inviter, comme autant d'abeilles intelligentes et laborieuses, à en extraire par le travail de votre esprit le suc et le miel qui s'y trouvent renfermés.

O Dieu de l'Eucharistie, aidez-moi pour que mes faibles paroles ne soient pas trop indignes de vous!

Qu'est-ce que le paradis? C'est la demeure de Dieu et le lieu de la vision béatifique; c'est le palais où Dieu règne dans sa gloire et le temple où il est perpétuellement adoré; c'est la demeure des anges et des saints, séjour fortuné où rien de souillé ne blesse le regard divin; enfin, le paradis, c'est le bonheur parfait, le bonheur dans la présence, la vue et la possession de Dieu. — Est-ce que nous n'avons pas quelque chose de tout cela dans l'Eucharistie et par l'Eucharistie?

I. D'abord le paradis, c'est la demeure de Dieu, c'est la cour du roi des rois, c'est le lieu où Dieu se laisse voir, où il se donne, où on le possède, où il est tout en tous, comme le dit l'apôtre saint Paul (1 Cor. xv, 28). Effectivement, dans le ciel, Dieu est tout pour les élus. Il est la récompense qui les satisfait, la gloire qui les enivre, la joie qui les inonde; il est l'aliment qui les nourrit, la vie qui les anime, la vérité qui les éclaire, la beauté qui les ravit, le plaisir qui les transporte.

Mais regardez l'Eucharistie : est-ce qu'il n'y a pas ici une vraie et substantielle présence de Dieu, une véritable et réelle possession de Dieu? Oui, il y a ici, comme au paradis, un Dieu qui se donne et que l'on possède; il y a ici le véritable Emmanuel, Dieu avec nous; un Dieu qui se fait notre aliment, notre vie, notre récompense, notre lumière, notre consolation et notre joie.

Il y eut un temps où le ciel sembla descendu sur la terre, où la terre se trouva être un paradis: ce fut le temps de l'innocence et de l'intégrité de nos premiers parents, le temps où ils se nourrissaient du fruit de vie dans le jardin de délices où Dieu les avait placés, le temps où le Seigneur les visitait pour les instruire et les combler de biens... Hélas! le péché rompit trop tôt ces douces relations de l'homme avec son créateur; Dieu offensé se retira dans son ciel inaccessible; réduit à traîner sous le poids d'un isolement douloureux son existence misérable, l'homme coupable ne conserva du bonheur primitif qu'un souvenir plein de regrets; et, pendant quatre mille ans, le genre humain pleura le paradis perdu. Mais attendez : Dieu va nous rendre, en multipliant les prodiges de sa miséricorde, ce que nous avons perdu par le péché. Voici l'incarnation, voici le Fils de Dieu descendu sur la terre, voici l'Emmanuel, voici l'Eucharistie, voici le paradis retrouvé, car voici le vrai fruit de vie qui donne l'immortalité, voici Dieu avec nous jusqu'à la consommation des siècles.

Dès lors qu'ai-je à envier aux habitants du céleste séjour? O justes de la Jérusalem céleste, que me manque-t-il, à ce point de vue, pour être aussi heureux que vous l'êtes? Le Dieu dans le sein duquel vous vous reposez, je le possède; il est auprès de moi comme il est auprès de vous; il est à moi, il est en moi, si je le veux, comme il est en vous. Ce qui me manque, c'est de le voir à découvert et face à face comme vous le voyez, car ici il se cache sous les voiles du sacrement; mais encore, je le vois avec les yeux de ma foi qui percent ces faibles voiles, je le sens dans l'intime de mon âme. Oui, par l'Eucharistie et avec l'Eucharistie, le ciel entier a visité la terre, et, sur la porte du tabernacle, sur la porte de nos églises, sur la poitrine du chrétien fidèle qui a communiqué, on peut graver cette parole avec autant de vérité que sur la porte du ciel : « Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis. — Voici la demeure de Dieu parmi les hommes et c'est là qu'il habite avec eux. »

II. Le ciel, c'est le palais où Dieu règne dans sa gloire et le temple où il est perpétuellement adoré.

L'Eucharistie fait aussi de la terre, et particulièrement de nos églises, un séjour où rayonne sa gloire, où retentit sa louange; un séjour où Dieu réside, non plus comme chez les païens, à la manière d'un Dieu inconnu, mais comme un hôte tendrement aimé et religieusement adoré. Oui, il est ici, comme dans le ciel, environné de gloire et d'honneur; tout y reedit sa souveraine excellence,

et les autels ornés avec magnificence, et les lumières qui les font étinceler de mille feux, et la solennité des offices, et la pompe des cérémonies. Ici il s'entoure d'un appareil à la fois royal et divin : il s'élève sur un nuage d'encens qui rappelle la nuée mystérieuse du Sinaï, du Thabor et du temple de Salomon ; il siège sur un trône flamboyant autour duquel les tentures se déploient comme un manteau royal ; il a une cour comme aucun roi n'en a jamais eu, laquelle se compose de tout ce qu'il y a et de tout ce qu'il y a jamais eu de plus grand sur la terre par l'esprit et par le cœur, par le génie et par la vertu. Ici, il reçoit tous les hommages, l'hommage de l'esprit par la foi, l'hommage du cœur par l'amour, l'hommage des lèvres par la prière et les chants sacrés, l'hommage du corps par les prostrations et tous les actes extérieurs du culte public, l'hommage même des créatures inanimées qui prodiguent ce qu'elles ont de plus gracieux et de plus riche pour honorer leur Seigneur et Maître. Ici, comme au ciel, Dieu le Père voit devant ses yeux, sur l'autel, le divin Agneau, la victime éternelle sans cesse immolée et sans cesse intercédant pour nous. Ici, il nous voit tous accourir pour nous unir au sacrifice de son Fils bien-aimé et mêler nos adorations à ses adorations, nos louanges à ses louanges, nos supplications à ses supplications. Ici il voit tous les peuples se prosterner et s'unir dans une commune voix pour chanter dans la langue de l'exil les cantiques de la patrie, dans la langue du temps les cantiques de l'éternité. Et c'est ainsi que l'Eucharistie établit parmi nous comme une succursale et une dépendance du ciel ; disons mieux : une image du ciel et un paradis anticipé.

C'est tellement vrai que, en mettant le pied pour la première fois sur le seuil de la basilique de Reims, le premier de nos rois chrétiens s'écriait en s'adressant à saint Remy : « Mon père, n'est-ce pas ici le paradis dont vous m'avez tant parlé ? » *Terram cælum facit hoc mysterium.*

Ce qui est vrai de toute église où Jésus-Christ réside est vrai surtout de ce sanctuaire privilégié, de votre chapelle bien-aimée, n'est-ce pas, mes bien chères sœurs ? Ce qui est vrai toujours se vérifie particulièrement en ces jours bénis de l'Adoration perpétuelle ; et, tout à l'heure, en entendant ces mélodies sacrées si suavement interprétées, ces chants pieux qui élèvent l'âme à des hauteurs si sublimes, je me disais : est-ce que ce n'est pas là un écho du ciel ? est-ce que ce n'est pas ainsi que le Dieu de l'Eucharistie est loué par ses anges dans son paradis ? *Terram cælum facit hoc mysterium.*

III. Le Paradis, c'est la demeure des anges et des saints, le séjour fortuné où rien de souillé n'attriste le regard de Dieu. — Eh ! bien, que Jésus-Christ règne sur la terre par l'Eucharistie ; je l'affirme, la terre deviendra un jardin de délices où l'on ne verra plus s'épanouir que les fleurs de la pureté et de toutes les vertus. Est-ce que l'Eucharistie ne s'appelle pas le pain des anges ? Est-ce qu'il ne faut

pas, pour la recevoir, être pur de toute souillure, être exempt de la poussière des vices et des passions, autant que le permet la fragilité humaine ? Est-ce que l'Eucharistie n'est pas, au dire des saints, au dire de Jésus-Christ lui-même, le pain qui donne la force, le pain qui donne la vie divine, le pain qui fait fleurir la virginité ? Ah ! si l'on communiait souvent, et surtout si l'on communiait bien ! On l'a dit avec raison : une seule communion bien faite, si on correspondait à la grâce divine, serait capable de faire de nous des saints. O Eucharistie, si on se soumettait à votre sainte et salutaire influence, quelle transformation vous produiriez dans le monde et comme la terre deviendrait vite un paradis !

M. s., vous pouvez faire vous-mêmes la preuve de ce que j'avance : vous la trouverez dans les dispositions que la sainte communion exige et dans les grâces qu'elle confère. Considérez le chrétien qui communie : que fait-il avant sa communion ? que fait-il après ? — Avant, il se prépare. Il faut bien qu'il se rende digne, ou du moins qu'il se rende moins indigne de paraître au banquet sacré. Alors il se dit à lui-même, comme David songeant à offrir un temple au Très-Haut : Ce que je vais faire est bien grave ; car ce n'est pas à un homme, à un ange, c'est à Dieu qu'il s'agit de préparer une demeure ; et tout entier à cette pensée, il s'examine, il s'accuse, il se corrige, il se purifie par la pénitence. Quels salutaires effets, quelle régénération, quelle transfiguration va déjà produire cette confession sacramentelle avec son cortège obligé de contrition, de bon propos, et de réparations nécessaires ! Or, c'est à l'Eucharistie qu'il faut renvoyer tout l'honneur de ces bons effets ; car vous ne l'ignorez pas, m. s., il n'y a que ceux qui veulent communier qui se confessent et qui se confessent bien. Mais ce n'est pas tout ; car le chrétien qui a la foi comprend la nécessité de parer son âme de l'éclat des vertus et des bonnes œuvres après en avoir balayé les immondices du péché. Qui pourra compter toutes les prières ferventes, tous les actes de religion, de charité, de mortification, de pénitence, qu'un chrétien se fait un devoir d'accomplir, quand il s'est dit sérieusement : J'ai résolu de communier dans un mois, dans huit jours, demain ?...

Et après la communion, que fait-il ? — Tout entier à sa reconnaissance, il s'écrie : Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui ? Et, sachant que la délicatesse de la reconnaissance consiste à choisir la conduite qui plait le plus au bienfaiteur qu'on veut honorer, c'est par la pureté de ses mœurs, c'est par l'adaptation de sa propre vie à la vie divine qu'il va rendre grâces. Noblesse oblige, se dit-il ; et lui, il est l'anobli de Dieu, l'allié de Dieu, le visité de Dieu, l'ami de Dieu, le temple de Dieu : quelle alliance, quelle visite, quelle dignité, et, par conséquent, quelles obligations ! Dieu est en moi, se dit-il encore ; ce qui n'eût été qu'une faiblesse hier serait une profanation, une trahison aujourd'hui ! Comment, ajoute-t-il avec saint Paul, je prendrais ces



membres qui sont devenus les membres de Jésus-Christ, pour en faire des instruments de péché ? Non, jamais ! Portant Dieu dans son cœur, il se sent, comme celui qui porte un parfum précieux dans un vase fragile, obligé à infiniment de précautions ; et dans la nécessité même de ces précautions, quelle influence moralisatrice et quelle garantie de sainteté !

Mais tout ceci n'est encore que bien extrinsèque à la sainte Eucharistie, à la sainte communion ; ce n'est encore que ce qu'on pourrait appeler le côté *suggestif* de son influence. Que sera-ce donc si j'examine son action intime et son influence directe sur l'âme ; si j'examine les flots de grâces qu'elle fait descendre en nous, la rosée par laquelle elle éteint ou diminue le feu des passions, l'accroissement qu'elle procure aux vertus et le ressort puissant qu'elle leur donne pour le bien ? Jésus-Christ vivant en nous, la chair de Jésus-Christ purifiant notre chair, le sang de Jésus-Christ circulant dans nos veines, le cœur de Jésus-Christ palpitant dans notre poitrine, l'âme de Jésus-Christ unie à notre âme, l'esprit de Jésus-Christ animant et dirigeant notre esprit, Dieu enfin placé au centre de la conscience humaine comme un ressort et un régulateur qui en prescrit, suscite et gouverne tous les mouvements, voilà l'Eucharistie ! Dites-moi donc après cela, si nous communions et surtout si nous communions fréquemment, par quel prodige d'inconstance et d'infidélité nous ne serions pas des saints ! J'en appelle à votre expérience et à l'expérience de tous les habitués de la Table-Sainte : est-ce que les jours de leurs communions, avec les quelques jours qui les précèdent et qui les suivent, ne sont pas les meilleurs parmi les jours de leur existence ? Et, si toutes leurs journées ressemblaient à celles-là, est-ce qu'ils ne seraient pas des saints ?

Voyez encore les effets de l'Eucharistie dans l'enfant de la première communion. Quelle candeur, quelle délicatesse de conscience, quelle horreur du moindre mal, quelle tendresse de sentiments dans l'enfant qui s'approche pour la première fois de la Table sainte ! Ah ! donnez-moi une société formée à cette image et à cette ressemblance, une société composée d'hommes ayant la délicatesse de conscience et la noblesse de sentiments d'un enfant au jour de sa première communion : la face du monde sera transformée, ce ne sera plus la terre, ce sera le paradis anticipé. *Terram cœlum facit hoc mysterium.*

IV. Le Paradis, c'est le bonheur parfait, le bonheur dans la vue et la possession de Dieu. — Eh ! bien, allez à l'autel : l'Eucharistie, c'est aussi le bonheur dans la présence, la vue et la possession de Dieu.

Jouir de la présence de Jésus, pouvoir l'entretenir et lui parler cœur à cœur, pouvoir lui dire de si près ses sentiments, ses vœux et ses besoins, n'est-ce pas déjà le ciel ? Le contempler sur l'autel où il s'immole, dans le tabernacle où il intercède perpétuellement en notre faveur, sur le trône d'où

descendent sur nous ses bénédictions, n'est-ce pas déjà le ciel ? Mais nous unir à lui, le posséder dans l'intime de notre âme, sentir notre cœur palpiter sur le sien, battre à l'unisson du sien ; communier, en un mot, ah ! voilà le suprême bonheur de l'homme ! Là se réunissent toutes les joies et tous les bonheurs à la fois, puisque là nous jouissons et de la vue de Jésus-Christ, et de la compagnie de Jésus-Christ, et de la conversation de Jésus-Christ, et de l'union avec Jésus-Christ, et de la déification par Jésus-Christ.

Le bonheur de la communion, à quoi le comparer sous le ciel ? Y a-t-il dans l'histoire des âmes quelque chose qui en approche ? — Le juste Siméon était bien heureux quand il contemplait dans ses bras le Sauveur du monde : à la table sainte, non-seulement le fidèle reçoit le Sauveur dans ses bras, mais il le porte dans son cœur. — L'apôtre saint Pierre était bien heureux sur le Thabor, lorsque, ravi du magnifique spectacle de la transfiguration, il s'écriait : « Seigneur, il nous est bon d'être ici ! » Il fait meilleur à la Table sainte : là, nous jouissons aussi, et tant que nous voulons, de la compagnie de Jésus vivant et glorieux. — Ils étaient bien heureux Zachée, Lazare, et tous ceux qui reçurent Jésus dans leurs maisons ; c'était assurément une bien douce faveur que d'avoir à sa table celui qui nourrit le monde. Quand je communie, je reçois aussi le Maître du monde chez moi, dans mon cœur, et je suis son convive ; seulement ce n'est pas moi qui le nourris, c'est lui qui vient rassasier mon âme ; et par quel aliment ? par son corps sacré, par son sang précieux. *O sacrum convivium ! O res mirabilis !* Oui, la sainte communion est un prélude infiniment aimable des joies du Paradis.

Aussi qui dira les ardents désirs, les brûlantes impatiences des saints pour s'unir à Jésus-Christ, leurs tressaillements d'ivresse, leurs extases de bonheur après l'avoir reçu ?

Le bonheur dans l'Eucharistie et par l'Eucharistie, tout le monde l'a éprouvé sensiblement au moins une fois dans sa vie, je veux dire le jour de la première communion. Ah ! il n'est personne qui ne convienne que ce jour-là est véritablement un jour du ciel passé sur la terre. Vous, m. s., vous l'avez éprouvé bien d'autres fois. Est-ce que toute communion bien faite n'a pas les mêmes joies que celle-là ? C'était la communion de l'innocence. Il en est une autre dont je pourrais avec autant d'à propos évoquer la douce vision et attester les célestes impressions, c'est la communion de la conversion. Ah ! s'il y avait ici quelque âme éprouvée ayant connu l'inconstance, quelque bébé revenue au bercail après un moment d'égarement, quelque enfant prodigue admis à la table du père de famille après des mois ou des années de séparation, j'en appellerais aussi à son témoignage et je lui dirais : « Rappelez-vous la communion de votre conversion. Le jour où vous avez reçu la sainte hostie dans votre cœur purifié, le jour où votre Dieu vous a donné le baiser de la réconciliation,

n'avez vous pas éprouvé une joie à nulle autre pareille? n'avez-vous pas versé des larmes d'une douceur incomparable, n'avez vous pas ressenti quelque chose qui n'était pas de la terre mais du ciel?»

Voilà le bonheur de la communion. *Terram cælum facit hoc mysterium.*

O Eucharistie, je voulais dire vos délices et vos amabilités, et je n'ai fait que bégayer, je n'ai fait qu'effleurer cet important sujet! Mais une chose me console, c'est que mon auditoire sent et comprend ces choses beaucoup mieux que je ne saurais les exprimer. Ah! ce n'est pas vous, m. s., qui viendrez contredire mes affirmations, vous qui avez goûté tant de fois combien le Seigneur est bon pour ceux qui l'aiment, vous qui avez choisi Jésus-Christ pour l'époux de vos âmes et qui vivez avec lui dans une si douce intimité; et je vous entends répéter dans le fond de votre cœur cette parole de l'Imitation qui renferme toute la substance de mon discours : « Oui, c'est bien vrai, être avec Jésus, c'est un doux Paradis. *Esse cum Jesu, dulcis paradisus.* »

Arrivons à notre conclusion. Elle est tout entière dans ce simple mot : aimons l'Eucharistie! Oui, aimons l'Eucharistie, puisque c'est quelque chose de si grand, de si beau et de si bon. Aimons-la comme les saints l'ont aimée, en lui gardant un habituel et affectueux souvenir, en lui faisant de fréquentes visites, en l'entourant d'honneurs, en la recevant avec empressement et avec ferveur, Et, pour nous encourager à toutes ces pratiques, disons-nous comme les saints; Allons à la douceur, elle est dans l'Eucharistie; allons à la vie, on en trouve la source et l'aliment dans l'Eucharistie; allons au Paradis, on en trouve le chemin, l'image et l'avant-goût dans l'Eucharistie.

## CONFÉRENCES OPPORTUNES

### XI

#### DIEU. SA NATURE

#### 1<sup>re</sup> Objection tirée de la transcendance de la nature divine

Dieu est un être dont on ignore la nature (Catéch. du libre-penseur).

I. Dans un petit volume extrêmement mince de format — il ne contient que quinze pages in-16! — mais effroyablement lourd de mensonges, d'erreurs, d'ignorances et de sottises, car toutes les absurdités de l'Encyclopédie y sont condensées, nous avons lu ce qui suit :

« — L'existence de Dieu est-elle prouvée ?

« — Non. Il est impossible d'être convaincu de l'existence de Dieu, car peut-on franchement et sincèrement être convaincu de l'existence d'un être dont on ignore la nature, qui demeure inaccessible à tous nos sens, et dont on assure à chaque instant que les qualités sont *incompréhensibles* pour nous?... »

Et un peu plus haut : « Dieu n'est qu'un spectre inventé par les prêtres, pour effrayer les faibles d'esprit. »

Vous qui avez suivi attentivement nos dix premières conférences sans parti pris, sans entêtement d'orgueil ou de passion, mais avec un désir sincère et loyal de réfléchir et de vous éclairer, vous pouvez dire maintenant s'il est nécessaire de *connaître à fond*, de *comprendre* la nature de Dieu, — c'est-à-dire d'être Dieu lui-même, — pour croire à l'existence de Dieu. Comme s'il était nécessaire d'être l'Infini pour croire à l'existence de l'infini, d'être immense pour croire à l'immensité, la Sainteté absolue pour croire à la sainteté, la Justice infaillible pour croire à la justice, en un mot d'être le soleil pour croire à la lumière!

Nous avons en effet traité exclusivement jusqu'ici de l'existence de Dieu, et je ne vous ferai pas l'injustice de me demander si vous avez bien compris notre démonstration; car nous n'avons mis en ligne de bataille que les preuves les plus simples, celles qui sont à la main de tout le monde, et à la portée de toutes les intelligences et de tous les esprits, même des enfants.

Si nous avons délibérément négligé les preuves purement philosophiques ou métaphysiques, ce n'est point que nous prétendions en infirmer la valeur, qui est irrésistible, — Fénelon, dans la 2<sup>e</sup> partie de son admirable *Traité de l'existence de Dieu*, s'en est servi avec le plus grand succès pour dissiper les doutes du régent, ce fameux élève de Dubois; — c'est parce que, ayant fait profession de nous adresser uniquement aux âmes droites et de bonne foi, nous n'avons pas voulu recourir à un genre de preuves qui ne peuvent guère porter coup que sur des esprits soigneusement cultivés.

II. Vous pouvez dire encore s'il est vrai que Dieu soit « *un spectre inventé par les prêtres pour effrayer les faibles d'esprit.* » En tout cas, il aurait fallu des gens terriblement malins pour inventer ce Dieu, dont le brin d'herbe, depuis les jours de la création, proclame la puissance et la sagesse non moins éloquentement que le plus brillant des soleils qui roulent au fond de l'immensité, ce Dieu dont le doigt est visible, dont la trace éclate partout, partout dans la nature, partout dans la société, partout dans nous-mêmes, ce Dieu enfin dont l'idée est le fond de toute raison, la base de toute conscience, et sans laquelle l'homme serait un être inintelligible!

Ces prêtres qui ont inventé Dieu étaient nécessairement des êtres préhistoriques et même préadamites, car le premier homme l'adorait et tremblait devant lui; ses enfants firent de même, ils lui offraient des prières et des sacrifices : la plus ancienne et la plus authentique des histoires nous en est garant. Les païens, reconnaissant ses vestiges dans les moindres objets de la création, divisaient à l'infini ses divins attributs, et les adoraient sous la forme de divinités secondaires, bien qu'ils ne



reconnaissent qu'un seul Dieu maître suprême de tous les autres, c'est-à-dire seul vrai Dieu.

L'Arabe, aujourd'hui encore comme du temps du saint homme Job, chante son nom aux palmiers du désert. Le sauvage l'invoque dans sa hutte de branchages, au sein des forêts vierges, sur le bord des lacs glacés où il cherche sa chétive nourriture. Quel prêtre a donc porté jusqu'aux sources encore ignorées du Nil, jusqu'à la terre de feu, jusqu'au détroit de Behring, si longtemps inabordables aux plus intrépides matelots, ce spectre terrifiant qu'on appelle Dieu ? Dites-nous son nom ! Colomb a trouvé Dieu connu aux Antilles, Vasco de Gama au Cap des Tempêtes, Albuquerque dans les Indes ; encore un coup quel prêtre l'avait porté dans des endroits si éloignés ? quel prêtre l'avait présenté au premier homme, puisque le premier homme connaissait Dieu ? Qu'on nous le dise une bonne fois. Des faits de cette importance n'ont point dû passer inaperçus dans l'histoire.

Ou bien, si Dieu n'est vraiment qu'une invention des prêtres, qu'on nous cite une époque dans l'histoire, un recoin dans l'espace, une génération dans l'humanité où Dieu ait été totalement, absolument inconnu. On ne l'a jamais fait, on ne le fera jamais, parce que cela est impossible. Et cependant cette constatation est indispensable pour étayer et soutenir l'assertion de la libre-pensée, car une assertion sans preuves est un toit en l'air. Quiconque s'y abrite aura le cou rompu. C'est un désagrément qu'ont éprouvé sans faute tous les libres-penseurs depuis que les hommes ont entrepris de raisonner contre Dieu. Mais les libres-penseurs sont un peu comme les ivrognes ; nul exemple n'est assez éloquent pour les corriger.

III. Ils ont assurément raison de dire qu'il n'y a rien de plus caché que le Dieu que nous adorons et qui doit être notre récompense ; mais pour être sincères jusqu'au bout, ils devraient ajouter avec nous qu'il n'y a rien aussi de plus connu.

Notre Dieu est un Dieu caché, *Deus absconditus* ; il n'y a rien de plus secret que lui ; savez-vous pourquoi ? c'est parce qu'il est infini, et que l'infini est impénétrable à tout autre qu'à lui-même ; parce qu'il est éternel, immense, et que nous ne sommes qu'un point dans la durée et dans l'espace ; parce qu'il est la lumière créée, et que nous sommes les enfants de la nuit. Eh quoi ! vous, hibou de la caverne, que la lueur d'une lanterne éblouit, vous voudriez de votre regard crépusculaire fixer le soleil, et sonder jusqu'à son foyer brûlant ? De grâce, laissez-là cette outrecuidance ridicule ; fermez vos yeux obscurs, et soyez heureux de jouir de loin de sa chaleur.

Dieu est partout, a dit un grand philosophe chrétien, et il n'est localisé nulle part, — *qui ubique est, nullibi est* ; — il se fait sentir, et ne se laisse point toucher ; il nous environne, et ne souffre point qu'on l'aborde.

Rien cependant de plus connu que Dieu ; nous l'avons longuement déjà et péremptoirement dé-

montré. Son essence remplit le monde, toutes les créatures sont des images de sa grandeur et des preuves parlantes de sa puissance : *Cœli enarrant gloriam Dei ; dies diei eructat verbum* ; on ne les peut voir qu'on ne le connaisse, et elles nous découvrent par leurs mouvements Celui que les prophètes nous déclarent par leurs écrits : *Invisibilia enim ipsius per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur*. La création visible, par la sagesse, la bonté, la puissance qu'elle étale à nos yeux, nous révèle manifestement l'essence invisible du Créateur. Tous les philosophes ignorent ce qu'il est, mais tous les peuples savent qu'il est. Notre esprit ne le peut comprendre, mais la croyance en lui est si bien gravée dans le fond de notre nature que, pour l'en effacer, il faudrait nous anéantir. La première fois que vous parlez de Dieu à un enfant, vous êtes compris ; ce nom sacré est écrit dans sa conscience ; dès que vous le lui montrez, il l'épelle de lui-même.

Oui sans doute, nous ignorons et nous ignorons toujours la nature de Dieu ; et pourtant le plus illettré des hommes vous comprend à merveille quand vous lui dites, avec saint Augustin, que Dieu est un être ineffable ; que, si nous comparons sa grandeur à celle de la terre et des cieux, il est plus grand ; sa splendeur à celle du soleil et des étoiles, il est plus éclatant ; son intelligence à celle de tous les hommes et de tous les anges, il est plus intelligent ; sa bonté à celle de tous les bons, il est meilleur ; sa justice à celle de tous les justes, il est plus juste ; car Dieu est infiniment grand, infiniment juste, infiniment beau, infiniment sage, infiniment bon, infiniment ineffable.

Nous ignorons la nature intime de Dieu, mais nous comprenons à merveille saint Denis l'aréopagite, quand il dit : « Dieu est un être au-dessus de tous les êtres, une substance au-dessus de toute substance, une lumière au-dessus de toute lumière, et devant laquelle toute lumière n'est que ténèbre ; une beauté au-dessus de toute beauté, auprès de laquelle toute beauté n'est que laid. Dieu est le principe de toutes choses, parce qu'il est le créateur de toutes choses ; et il est la fin de toutes choses, parce qu'il a créé toutes choses pour lui-même. »

En vérité cette doctrine charme notre raison, réjouit notre conscience, entre de plain pied dans notre entendement pour lequel elle éclaire tout. Non seulement nous la comprenons parfaitement, mais nous la goûtons, nous la savourons, et nous avons du moins cet avantage sur le libre-penseur qui ne peut pas s'élever jusqu'à comprendre que tout ruisseau suppose une source, tout effet une cause, toute conséquence un principe. Et nous pourrions, s'il en était besoin, nous appuyer du sentiment de Voltaire pour l'esprit duquel — et il n'en manquait pas — l'univers matériel, sans un Dieu créateur et ordonnateur, ne constituait qu'une énigme indéchiffrable, une prodigieuse absurdité, et qui s'écriait à cette seule idée :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer !

Nous avouons très volontiers, avec saint Grégoire de Nazianze, que Dieu est ineffable pour toute bouche créée, humaine ou angélique, parce que c'est lui qui a départi la parole à toutes les bouches; qu'il est incompréhensible pour toute intelligence autre que la sienne, parce que c'est de lui que sont émanées toutes les intelligences. Nous avouons cela, non seulement sans rougir, mais avec une noble et légitime fierté, parce que nous reconnaissons pleinement, avec les plus grands génies de tous les temps, que la plus grande preuve d'incapacité et de sottise, c'est de vouloir tout comprendre, même l'incompréhensible, et de prétendre distinguer tout nettement, même ce qui est à des millions de lieues hors de la portée de notre vue.

Socrate, qui n'était aucunement contraint ni gêné par l'Inquisition romaine, disait : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien; » et il enseignait à ses disciples le dogme de l'Unité de Dieu. Aujourd'hui le moindre sous-maître, pensant comme savent penser les sous-maîtres, et avec la liberté que leur laissent les fameuses lois scolaires, s'enfuit à la taverne au dernier coup de la messe, en s'écriant : « Moi, je sais tout, et ceux qui croient en Dieu sont des imbéciles ! »

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### PREMIÈRE PARTIE

#### Symbole

#### 1<sup>er</sup> article du Symbole

##### 2

#### Création des anges

##### c

#### Les bons anges

##### 1

#### Leur nombre

— Vous rappelez-vous combien d'anges suivirent Lucifer dans son orgueilleuse rébellion ?

— Environ le tiers de ces purs esprits.

— Quel est alors le nombre des anges demeurés fidèles à Dieu, ou des bons anges ?

— Ce nombre s'élève environ aux deux tiers du chiffre total des anges.

##### 2

#### Leur hiérarchie

— Les bons anges sont-ils aussi beaux, aussi parfaits les uns que les autres ?

— Non, il y a parmi les anges fidèles différents degrés de perfection et de beauté.

— Il y a donc parmi eux comme des supérieurs et des inférieurs ?

— Oui.

— Savez-vous comment ils sont rangés et divisés ?

— Ils sont rangés et divisés en trois hiérarchies, chaque hiérarchie comprenant trois chœurs ou ordres d'anges.

— Quels sont les trois chœurs d'anges de la première hiérarchie ?

— Ce sont :

Les *Séraphins*, tout brûlants d'amour pour Dieu.

Les *Chérubins*, possédant la plénitude de la science.

Les *Trônes*, sur lesquels Dieu se repose avec la majesté du juge infini.

— Quels sont les trois chœurs de la seconde hiérarchie ?

— Ce sont :

Les *Dominationes*, ayant pouvoir sur les hommes, les anges d'ordre inférieur et l'ensemble des créatures.

Les *Vertus*, dont la force extraordinaire opère des choses merveilleuses.

Les *Puissances*, qui répriment et font trembler les démons.

— Quels sont les chœurs d'anges de la troisième hiérarchie ?

— Ce sont :

Les *Principautés*, qui possèdent une sorte de royauté sur les anges inférieurs ainsi que sur les princes et les puissants de la terre.

Les *Archanges*, envoyés pour annoncer les nouvelles importantes, accomplir les grandes missions et protéger les communautés et les chefs d'état.

Les *Anges*, ministres ordinaires des volontés divines, messagers des nouvelles moins importantes et protecteurs des simples particuliers.

— Y a-t-il des rapports entre les anges de ces diverses hiérarchies ?

— Oui.

— Quels sont-ils ?

— Les anges de la première hiérarchie reçoivent immédiatement les communications de Dieu et les transmettent à ceux de la seconde hiérarchie.

Les anges de la seconde hiérarchie font parvenir les mêmes communications aux anges de la troisième hiérarchie.

A leur tour, les anges de la troisième hiérarchie portent ces communications diverses à la connaissance des hommes.

— N'est-ce pas là l'image de ce qui se passe dans l'Eglise ?

— Oui, car Notre Saint-Père le Pape envoie ses communications aux évêques, ceux-ci les font parvenir aux prêtres, et les prêtres en donnent connaissance aux fidèles.

##### 3

#### Trois noms d'anges

— Connait-on les anges par leurs noms propres ?

— On en connaît trois.

— Lesquels ?

— Saint Michel.

Saint Gabriel.

Saint Raphaël.

— Que signifient ces noms ?

— Michel signifie : « Qui est semblable à Dieu ? »

Gabriel signifie : « Force de Dieu. »

Raphaël signifie : « Remède de Dieu, ou médecin de Dieu. »

— Vous connaissez l'histoire de l'archange saint Michel terrassant le démon, connaissez-vous aussi celle de saint Gabriel et de saint Raphaël ?

— Saint Gabriel fut envoyé au prophète Daniel pour lui annoncer l'époque de la venue du Messie,



les grandes œuvres du Sauveur ainsi que les destinées de Jérusalem.

Le même Gabriel fut encore envoyé à Zacharie pour lui prédire la naissance de saint Jean-Baptiste, et à la très Sainte-Vierge pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation.

— *Que savez-vous de saint Raphaël ?*

— Ce que nous en raconte la Sainte-Ecriture.

— *Et que raconte la Sainte-Ecriture ?*

— Elle raconte les services rendus au jeune Tobie par l'ange Raphaël qui avait pris la figure d'un voyageur.

— *Quels sont ces services ?*

— Raphaël guida le jeune Tobie dans un chemin inconnu, le délivra d'un poisson monstrueux, lui trouva une vertueuse épouse, Sara, fille de Raguel, empêcha le démon de l'étouffer, lui rapporta de Ragès la somme prêtée à Gabelus, le ramena ensuite chez son père aveugle et lui indiqua un moyen de rendre la vue à ce bon vieillard qui, en effet, fut guéri de sa pénible infirmité.

— *Que fit-il ensuite ?*

— Avant de disparaître, il exhorta le jeune Tobie et son père à bénir le Seigneur et à chanter ses louanges.

#### Occupation des anges

— *Dans le ciel, les anges n'ont sans doute rien à faire qu'à se reposer ?*

— Les anges, dans le ciel, sont au contraire continuellement occupés.

— *Quelle est donc leur occupation ?*

— Les bons anges ont différentes occupations.

— *Quelle est la première ?*

— La première occupation des anges est de chanter les louanges de Dieu.

— *Pourquoi sommes-nous créés ?*

— Avant tout pour glorifier Dieu.

— *Les anges le savent-ils ?*

— Oui, et c'est pourquoi, réunis autour du trône de la majesté divine, ils font retentir ses louanges dans toute l'étendue des cieux.

— *Les anges peuvent donc parler et chanter ?*

— Ils parlent et chantent spirituellement, à la façon des esprits.

— *Et que chantent-ils ?*

— Ils chantent :

« Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées. »

— *Pourquoi répètent-ils trois fois le mot saint ?*

— Pour glorifier le mystère de la Sainte-Trinité.

— *N'ont-ils pas chanté aussi sur la terre ?*

— Oui, à la naissance du Sauveur.

— *Quel a été leur chant ?*

— Ils ont chanté :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux. »

— *Ainsi donc les bons anges se plaisent à glorifier Dieu ?*

— Oui, c'est leur grande occupation et leur exercice continu.

— *Les bons anges sont-ils seuls à glorifier Dieu ?*

— Tous les êtres, même inanimés, chantent à leur manière les louanges de Dieu et racontent sa gloire.

— *Que doit faire l'homme ?*

— En union avec les anges et toutes les créatures, il doit bénir, adorer, glorifier son Créateur et Maître ; sans quoi il ne serait plus, pour Dieu, qu'un arbre stérile destiné au feu éternel.

— *Quelle est la seconde occupation des bons anges ?*

— L'accomplissement des volontés divines.

— *Est-ce que Dieu commande quelque chose aux anges du paradis ?*

— Oui ; ainsi il envoie souvent en mission auprès des hommes les anges de la troisième hiérarchie, et il charge ceux des premières hiérarchies de leur transmettre les ordres.

— *Et les anges obéissent toujours ?*

— Toujours.

— *Jamais ils ne disent non ?*

— Jamais ce mot n'a été prononcé par les bons anges.

Ils ont toujours dit à Dieu : Seigneur, nous voici, que voulez-vous ?

— *Ils attendent peut-être avant d'obéir ?*

— Leur obéissance est prompte comme l'éclair ; et, s'ils sont représentés avec des ailes, c'est pour exprimer cette promptitude à obéir.

— *Est-ce malgré eux que les anges obéissent à Dieu ?*

— Au contraire, c'est avec la plus grande joie, le plus saint empressement.

Ils sont très heureux de faire plaisir à Dieu.

— *Récitez-moi la troisième demande du Notre Père ?*

— « Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. »

— *Que souhaitez-vous à Dieu par ces paroles ?*

— Qu'on lui obéisse sur la terre aussi bien que dans le ciel.

— *On obéit donc bien dans le ciel ?*

— On obéit très bien.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire qu'on obéit toujours, promptement et joyeusement.

— *Qu'arrivera-t-il si vous obéissez de la sorte ?*

— Il arrivera qu'un jour je partagerai le bonheur des anges et des saints dans le ciel.

— *Les anges du ciel ont-ils un cœur bon et compatissant ?*

— Oui.

— *Nous aiment-ils ?*

— Ils nous aiment tendrement.

— *Ils font donc quelque chose pour nous ?*

— Oui.

— *Et que font-ils ?*

— Ils présentent à Dieu nos prières et prient pour nous.

— *Que dit l'ange Raphaël à Tobie avant de le quitter ?*

— Il lui dit :

« Lorsque vous priez avec larmes et que vous ensevelissiez les morts, j'ai porté votre prière devant le Seigneur. »

— *Vous savez que Jacob, fuyant la colère d'Esau, s'endormit et vit en songe une échelle allant de la terre au ciel, et les anges montant et descendant le long de cette échelle ?*

— *Que signifie cette vision ?*

— Elle signifie que les anges portent nos prières à Dieu et nous rapportent les grâces divines.

— *Quelle est la prière qu'un ange adressait à Dieu en faveur de Jérusalem et des villes de Juda ?*

— Cet ange disait :

« Seigneur, Dieu des armées, jusqu'à quand n'aurez-vous pas pitié de Jérusalem et des villes de Juda ? » (Zach., I, 2.)

— *Ainsi donc, les anges prient Dieu pour nous et lui présentent nos prières ?*

— Oui, et c'est là leur troisième occupation.

— *Quelle est la quatrième ?*

— La quatrième occupation des bons anges, c'est de remplir les missions dont Dieu les charge auprès des hommes.

— *Dieu envoie donc ses anges auprès des hommes ?*

— Oui, et c'est même de là que vient leur nom d'anges, qui signifie messenger ou envoyé.

— *Mais pourquoi Dieu envoie-t-il ses anges aux hommes ?*

— Souvent pour leur faire connaître ses volontés ou leur annoncer des nouvelles.

— *Pourriez-vous m'en citer des exemples ?*

— Oui.

Ainsi des anges annoncent à Abraham que son épouse, Sara, très avancée en âge, lui donnera un fils.

Ainsi un ange vient dire à Gédéon, battant son grain, que Dieu l'a choisi pour délivrer son peuple.

Ainsi un ange annonce à la femme de Manué la naissance de Samson.

Ainsi l'ange Gabriel vient annoncer à Marie le mystère de l'Incarnation.

— *Est-ce seulement pour annoncer des nouvelles que Dieu envoie ses anges aux hommes ?*

— C'est aussi pour leur faire du bien, pour leur rendre service.

— *Citez-moi des exemples.*

— En voici quelques-uns :

L'ange Raphaël est envoyé, comme nous l'avons vu, pour rendre de grands services au jeune Tobie et à son père.

Deux anges viennent trouver Loth pour lui dire de quitter Sodome, qui allait être détruite ainsi que tous ses habitants, à cause des crimes abominables qui souillaient cette ville.

Judas Machabée ayant à combattre la formidable armée de Timothée, général de l'impie Antiochus, des anges lui sont envoyés qui le protègent et mettent l'ennemi en pleine déroute.

La nuit même du jour où saint Pierre devait être condamné à mourir par le cruel Hérode, un ange vient dans sa prison, réveille le chef des apôtres, fait tomber ses chaînes, lui ouvre les portes de la prison et le délivre à la grande joie des fidèles.

— *Est-ce seulement pour annoncer des nouvelles ou rendre service que Dieu envoie ses anges auprès des hommes ?*

— Il les envoie aussi pour châtier les grands coupables.

— *Pourriez-vous le prouver ?*

— Oui.

— *Comment ?*

— Par beaucoup d'exemples frappants.

— *Citez ces exemples.*

— En voici quelques-uns :

1<sup>o</sup> Le Pharaon, roi d'Egypte, refusant obstiné-

ment d'obéir à Dieu qui lui ordonnait de laisser partir le peuple d'Israël, le Seigneur irrité, après plusieurs autres fléaux, finit par envoyer un ange qui, dans une seule nuit, fit périr tous les premiers-nés des Egyptiens.

2<sup>o</sup> Le roi d'Assyrie, Sennachérîb, faisant le siège de Jérusalem, se permit d'écrire à Ezéchias, roi de Juda, une lettre insolente, remplie de blasphèmes contre Dieu.

Ezéchias porta cette lettre au temple, priant le Seigneur de prendre sa cause en mains.

Un ange fut envoyé qui, dans une seule nuit, extermina cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérîb.

3<sup>o</sup> Séleucus, roi de Syrie, apprenant que le temple de Jérusalem renfermait d'immenses richesses, envoie son ministre Héliodore pour s'en emparer.

Le grand-prêtre refuse de livrer ces trésors, disant qu'ils servent à l'entretien des veuves et des orphelins.

Héliodore persiste dans son dessein, et s'avance vers le temple, à la tête de ses gardes.

Tous les Juifs épouvantés et désolés adressent à Dieu des prières ferventes.

Héliodore était à peine entré dans le temple, suivi de ses satellites, qu'on vit paraître un cheval sur lequel était monté un homme au regard terrible, couvert d'une armure d'or, et qui, s'avançant vers Héliodore, le renversa et le foula aux pieds.

En même temps parurent deux autres jeunes hommes, pleins de force et de beauté, brillants de gloire, qui se tenant à côté d'Héliodore le frappaient sans relâche,

Ces personnages extraordinaires étaient des anges envoyés de Dieu pour punir le profanateur.

Emporté sans connaissance, Héliodore recouvra la santé, grâce aux prières d'Onias, le grand-prêtre, qui avait eu pitié de lui.

Il faut ajouter, à sa louange, qu'avant de partir, le ministre de Séleucus offrit à Dieu un sacrifice d'actions de grâces pour le remercier de lui avoir rendu la santé.

— *Si Dieu a souvent recours au ministère des anges, c'est sans doute qu'il a besoin d'eux pour le gouvernement du monde ?*

— Nullement.

— *Alors pourquoi s'en sert-il ?*

— C'est d'abord pour les honorer.

— *Ensuite ?*

— Ensuite c'est pour rattacher entre elles les diverses parties de son œuvre et en faire ressortir l'harmonie.

De même qu'il se sert des princes pour le gouvernement de la société civile, du Pape et des évêques pour le gouvernement de la société spirituelle, de même Dieu se sert des anges pour le gouvernement de l'univers.

Les anges sont comme le trait d'union entre Dieu et les hommes et autres créatures.

5

*Nos devoirs envers les bons anges*

— *N'avons-nous pas des devoirs à remplir envers ces esprits bienheureux ?*

— Oui, et des devoirs importants.

— *Les connaissez-vous ?*

— Nous devons honorer les anges comme nos supérieurs, les remercier comme nos bienfaiteurs, les aimer comme nos amis, les prier comme nos protecteurs, etc.

Mais nous parlerons de ces différents devoirs au chapitre de l'Ange gardien.

*Le gérant : J. MAITRIER.*



# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## ENTRETIENS A DES JEUNES GENS

### I

#### SUR L'ADOLESCENCE

Si scires donum Dei !

Dans ce premier entretien, chers jeunes gens, j'ai trois questions ou plutôt trois réponses à vous adresser. Je devrai le faire brièvement, parce qu'à votre âge les minutes durent comme des heures, surtout au sermon, bien qu'il ne s'agisse pas de sermons entre nous, mais de simples et familières causeries.

« C'est à vous que je m'adresse, adolescents, écrivait l'apôtre jeune, l'apôtre bien aimé du Sauveur, saint Jean, parce que vous avez vaincu le mauvais : *scribo vobis, adolescentes, quoniam vicistis malignum*. C'est à vous que je m'adresse, jeunes gens, parce que vous êtes forts, *scribo vobis, juvenes, quoniam fortes estis*, et qu'en vous la parole de Dieu demeure, *et verbum Dei manet in vobis* » (I. Jo. 2). J'ose espérer qu'en vous aussi elle demeurera, elle germera, elle prendra racine, cette divine semence, comme dans une terre vierge et fertile, et que du moins vous recevrez d'un cœur amical paroles qui vous seront données d'un cœur ami, et — vous le savez bien — tout dévoué dès ici bas à vos plus chers intérêts.

*Première question* : Qui êtes-vous, ou qu'êtes-vous ?

Ne vous étonnez pas que je vous pose cette question préliminaire. Le proverbe qui résume la sagesse des nations ne dit-il pas : *Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait* ? Vous êtes bien persuadés que les vieillards ne peuvent pas, ne peuvent plus ; que vous l'emportez sur eux à la course, dans la lutte, au pugilat. Etes-vous aussi bien persuadés que vous ne savez pas ? Vous êtes-vous jamais, une fois, mis dans la tête la maxime pourtant si naïve, si élémentaire, que ceux qui vous précèdent, ont passé par les mêmes sentiers soi-disant fleuris que vous traversez ; qu'ils en ont senti les roses et les épines, les écueils et les avantages ; qu'ils ont éprouvé vos ardeurs, vos passions, vos fièvres ; que marchant devant vous, ils sont vos devanciers enfin, et peuvent vous servir d'éclaireurs. Or, ces devanciers, ces précurseurs placés sur des degrés plus élevés que vous dans l'échelle de la vie, et voyant par conséquent plus au loin et plus au large qu'ils ne voyaient autrefois, et que vous ne pouvez voir, quand ils se retournent, quand ils s'abaissent vers le chemin parcouru, je les entends tous dire d'une commune voix et non sans amertume, non quelquefois sans

larmes : « Je ne savais pas ; si jeunesse savait ! » Je vois les plus sages et les plus intelligents tomber à genoux et s'écrier avec l'accent de la confusion et du repentir : « Mon Dieu, pardonnez-moi les ignorances de ma jeunesse », *ignorantias meas ne meminervis Domine*.

Voilà pourquoi, chers amis, pour vous épargner ces stériles regrets, ces funestes ignorances, je vous invite tout d'abord à ouvrir les yeux, à regarder, à savoir, et entre mille objets intéressants, à considérer celui qui de tous doit le plus piquer votre curiosité et vous intéresser le plus : à vous regarder vous-mêmes, pour prendre mesure et conscience de vous-mêmes, du prix, des avantages, des ressources de votre âge, de votre situation ; et je vous demande : Qu'êtes-vous ? — Vous êtes des adolescents, c'est-à-dire des grandissants. Vous entrez dans, pour plusieurs vous êtes arrivés déjà à une période d'évolution, d'efflorescence, d'épanouissement, pendant laquelle il s'opère dans tout votre être, au physique comme au moral, une mue — si j'ose m'exprimer ainsi — une transformation mystérieuse. Et cette métamorphose va avoir sur votre avenir des conséquences presque toujours définitives. L'arbre prend sa charpente et sa direction, la matière en fusion sa figure, son caractère, la cire molle ses impressions, l'étoffe sa première teinture dont elle ne se déteindra jamais complètement.

Etranges, en effet, curieuses pour le simple spectateur, pleines de charme et de mystère, mais très inquiétantes, émouvantes pour ceux qu'en intéresse le résultat, sont ces transformations qu'en vous subissent le corps et l'âme. Votre voix — je l'entends avec joie et fierté dans le lieu saint, — a déjà changé de gamme. Les traits du visage dépouillent les grâces de l'enfance, pour prendre une beauté plus mâle, plus virile. Vous rougissez — et c'est bien — de ce qui ne vous faisait pas rougir. Vous avez des sentiments de convenance et de politesse qui surprennent agréablement. Il y a dans votre démarche, votre contenance mal assurée, je ne sais quel tâtonnement de l'individu qui prend son pli. Autres sont vos goûts, vos jeux, vos attentions, vos regards. Tel journal que vous délaissiez sur un meuble commence à vous plaire, ou bien à exciter votre vertueuse colère qui s'indigne du mensonge, des hypocrisies, des amalgames d'un prétendu libéralisme et des juste-milieux. Enfin, mes chers amis, je sais mieux que je ne puis dire les désirs latents, sourds, mal définis encore, les curiosités vagues qu'éveillent en vous des passions naissantes ou récentes, et tout ce qui se lève de confus à l'horizon de votre conscience...

Quand l'adolescence physique aura terminé son œuvre qui est une œuvre surtout du dehors, qu'elle sera parvenue à son plein épanouissement ; quand l'architecte aura bâti son temple, que le sculpteur aura fini sa statue et son travail plastique, l'adolescence de l'âme, du cœur, c'est-à-dire des idées, des convictions, des sentiments pourra bien avoir encore besoin de plusieurs années pour

terminer le sien, pour achever sa formation, ses élaborations intimes bien autrement délicates, importantes pour vous, pour la société et pour votre salut éternel. — Ce n'est pas que pour le militaire, le jeune officier, qu'il y a une école d'application : elle existe dans toutes les carrières et y donne à l'âme son orientation définitive, le coup de pinceau du maître, la touche dernière qu'elle va toujours garder. Tout dépend pour le jeune homme du monde, du salon qu'il a fréquenté à vingt-quatre ans; pour le stagiaire du chef émérite dont il a reçu les initiations intimes; pour l'ouvrier, pour l'industriel, pour l'artiste de son dernier maître; pour le prêtre lui-même du poste où il a fait ses premières veillées d'arme, du Sixte dont il a été le Laurent; pour l'homme des champs, de la paroisse, des mœurs ambiantes dont il a reçu à pareil âge les influences; pour le jeune chrétien enfin, quel qu'il soit, de la milice dont il a été nouvelle recrue, et de la manière dont il y a combattu en entrant dans l'âge viril.

Cette double évolution ou adolescence, quels qu'en soient la durée et les caractères, est donc à la fois périlleuse et décisive. Pour plusieurs c'est un orage violent, et à vrai dire le passage du cap des tempêtes. Mais impétueuse ou plus calme, rapide ou plus longue, la crise aura des conséquences formidables. Un problème s'agite, — ce problème c'est vous, — et de sa solution dépendent vos destinées en ce monde et ordinairement en l'autre. Jusqu'ici, mes chers enfants, vous n'avez pas d'histoire. Sous bien des rapports vous n'avez pas vécu. Le brillant insecte n'avait pas ses ailes et a dû se tenir éloigné de la lumière. Mais voici que Dieu comme le nouvel Adam vous met dans la main de votre conseil. Vous entrez dans la liberté. Vous faites les premiers pas dans la carrière où vous allez vous trouver en face d'ennemis puissants et de choix impérieux à faire entre la vie ou la mort. Le moment est solennel.

Un navire qui appareille, un bataillon qui s'ébranle pour aller au feu, toute action puissante et hasardée qui entre en mouvement, suggère au spectateur des pensées graves qui ne vont pas sans une certaine émotion, — disait dernièrement un éminent prélat à des jeunes hommes d'élite destinés aux carrières libérales, qui s'étaient réunis aux pieds des autels.

Telles sont, mes chers amis, les émotions dont je ne puis moi-même me défendre en votre présence. Telles sont les angoisses qui m'étreignent quand je me trouve comme aujourd'hui dans une assemblée de jeunes gens, et même toutes les fois que j'aborde un de ces adolescents que j'aime, quand mes yeux rencontrent ses yeux. Je ne puis pas ne pas me demander : Que se passe-t-il, que s'agit-il dans cette âme de vingt ans ? quels sont ses sentiments, ses aspirations, ses désirs secrets, ses illusions ? Le vif intérêt qu'il m'inspire me remplit d'épouvante. Trop souvent, hélas ! relégués par votre fait, par votre faute, en dehors du champ clos où vous luttez, où vous souffrez, où votre

cœur saigne, réduits à l'impuissance de vous tendre la main, spectateurs de trop loin des péripéties de la bataille, vous apercevant à certains moments sur le bord de l'abîme, nous ne pouvons que prier pour vous, comme cette femme bretonne agenouillée, un chapelet à la main, sur le rivage d'où elle voyait ses trois fils se débattre dans une frêle barque de pêcheurs contre une furieuse tempête. Votre situation est d'autant plus critique, qu'après vous avoir dit ce que vous êtes, j'ai à vous faire une

*Deuxième question* : Savez-vous dans quel temps vous vivez ?

Savez-vous à quelle heure vous avez reçu le lot de la jeunesse ? dans quelle saison va pour vous s'en épanouir la fleur ? Si l'adolescence a toujours été un passage délicat, il faut avouer qu'il est aujourd'hui en France plus scabreux que jamais. Vous entrez en scène à un moment, il est vrai, mouvementé, très intéressant, mais d'un intérêt tragique et pour vous menaçant. Le rideau pour vous se lève sur ces temps qui ont été prédits par l'apôtre à son disciple et dépeints par lui en traits si exacts, si saisissants : *In novissimis diebus instabunt tempora periculosa...* (2 Tim.)

Les fauteurs de l'impiété contemporaine, disait le Pape Léon XIII, dans des paroles d'une inoubliable tendresse, à un millier de jeunes gens de votre âge réunis à ses pieds au mois de septembre dernier, « poursuivent surtout et très perfidement la jeunesse par tous les moyens, notamment par cette perverse méthode de doctrine qu'ils proclament devoir être pleinement laïque, et par laquelle ils étouffent tout germe de foi divine, dès qu'il commence à lever dans les cœurs. Ainsi ils forment une jeunesse non seulement pernicieuse pour l'Etat, mais vouée à devenir elle-même sa propre ruine. » — Circonvenus par la flatterie, — ajoutait le vicaire de Jésus-Christ, ce doux Père de nos âmes — privés des secours qu'on ne peut attendre que de la religion, les jeunes gens devront forcément et inconsidérément tomber au pouvoir des sectes perverses.

Avez-vous quelque fortune, mes amis, la franc-maçonnerie qui recrute ses adeptes parmi la bourgeoisie capable de lui apporter le tribut assez élevé de ses aumônes et de satisfaire aux exigences pécuniaires qu'elle impose à ses affidés, vous recherchera de préférence. Elle dirigera sur vous ses limiers : *circuit quærens quem devoret*. Mais ne seriez-vous pas enrôlés officiellement parmi ses membres, vous subirez le mot d'ordre de cet état-major de Satan, vous n'échapperez pas aux émanations empestées qui se dégagent de ces officines de haine et d'irréligion. — Un ancien fonctionnaire nous racontait que de vingt-cinq à trente ans, on l'avait souvent obsédé pour entrer dans les loges, et qu'arrivé à l'âge mûr on l'avait laissé en repos. Il était devenu un sujet moins facile à endoctriner. — Aussi bien, certaines localités sont devenues des bas-fonds, des bassins d'impiété, sorte de mers mortes où aucune vie chré-



tienne semble ne pouvoir durer au-delà de l'âge de quinze ans. Un chrétien pratiquant y est un spectacle aussi étonnant que de voir fleurir le désert. Qui pourra sans miracle échapper à une pareille contagion ?

C'est donc sur vous, mes chers amis, sur vos âmes, — parce que vous êtes l'avenir, — que partout est engagée la bataille à l'heure présente. Cependant, si le lot qui vous est échu a son côté sinistre, désastreux, il a aussi, Dieu soit loué, son côté heureux, ses brillants présages. Voici qu'une génération, qui aussi vous est contemporaine, se lève pour combattre les bons combats : une Jérusalem nouvelle sort de ce désert toute brillante de clartés et portant sur son front les plus rassurantes promesses d'avenir. S'il y a une France qui blasphème, il y a aussi une France qui prie, et elle se compose surtout de jeunes gens. Frères de ceux qui sont allés à Rome faire leur veillée d'arme près de la confession de saint Pierre, des Cercles catholiques s'établissent dans toutes les villes. Le remède et l'exemple viennent à nos campagnes d'où leur est venue la première contagion. Le respect humain est désormais une vieillerie démodée, surannée. On ne craint plus de s'affirmer franchement catholique sans peur et sans reproche. Dans les hautes écoles, l'étudiant ne cache pas, dans l'occasion, une médaille pieuse, un scapulaire, et même réclame publiquement un chapelet perdu. Les petits fils des voltairiens rétrogrades de 1830 s'agenouillent à la table sainte avec une mâle fierté et forcent l'estime universelle. L'exemple de ces vaillants est pour nous-mêmes, prêtres, trop souvent découragés, un réconfortement : anges bénis qui nous consolent dans nos douleurs ! Mais c'est à vous particulièrement, mes chers amis, à bénir le Dieu de toute bonté qui vous donne de pareils émules, et vous a fait jeunes à un pareil moment, si intéressant pour vous, si digne d'une grande âme et d'un cœur généreux. Il est vraiment beau, le théâtre sur lequel vous entrez ; elle est vraiment enviable, la part de votre héritage, surtout si vous considérez notre —

*Troisième question : Que pouvez-vous ?*

Vous pouvez tout. Je ne vois pas ce que vous ne pouvez pas pour votre sanctification personnelle et pour le relèvement de la société. A votre âge, toutes les chances de succès, tous les facteurs sont entre vos mains. A vous le temps, l'avenir, l'espace, les places aux emplois qu'il faudra bien vous faire, les multiples moyens d'action d'où dépend le sort du monde. A vous les faveurs spéciales de la grâce dont Dieu aime à combler les adolescents, ses préférés. A vous les énergies de la nature, la santé exubérante, ses ardeurs, les ressorts de l'âme qu'aucune défaite n'a encore émoussés. A vous la promptitude de la mémoire, la lucidité de l'intelligence pour saisir les objections, les ruses de l'ennemi, les déjouer, y répondre. A vous les enthousiasmes généreux du cœur, les pieuses audaces couronnées de succès. A vous les faveurs, les sourires populaires qui

sont toujours accueillants, bienveillants pour les jeunes. La vieillesse est infiniment respectable quand elle se présente à nous pleine d'œuvres et de mérites. Je la salue avec vénération, je baise ces mains tremblantes qui se sont fatiguées dans les bons combats. Vous ne sauriez trop l'honorer, mes chers amis ; mais enfin, le vieillard, aux yeux du monde, n'est plus qu'un homme qui se défait, une ruine. On laisse les mourants enterrer les idées et les feuilles mortes ; on ne les suit pas dans le cimetière : tandis que vous, adolescents, vous êtes-la vitalité, vous êtes le soleil levant, vous êtes la mode, vous êtes l'espérance. C'est par vous que Dieu a fait les paroisses et les nations guérissables. Que ne pouvez-vous donc pas ? Sachez donc ce que vous pouvez ! Ayez donc conscience de votre force !

Heureux jeunes gens, c'est à vous qu'appartient le champ de l'Evangile qui renferme un trésor. Ce champ, le vieillard qui en sait la valeur, vendrait, sacrifierait tout ce qu'il possède pour le racheter, pour recouvrer ces années fécondes dont il a peut-être abusé, qu'il a criminellement gaspillées : — il ne le peut pas, il ne le peut plus. — Gardez ton or, ô vieillard, et attends les terribles justices de Dieu ! Mais vous, jeunes gens, jeunes adolescents, vous l'avez ce champ, sans qu'il soit besoin de l'acheter ; vous le possédez, ce trésor précieux, ce talent divin ; vous n'avez qu'à vouloir pour y puiser à pleines mains. Souvenez-vous que vous n'aurez, vous aussi, pour en jouir, qu'un temps rapide, fugitif, irréparable, et puissiez-vous en faire un saint usage ! *Si scires donum Dei !*

---

#### QUATRE INSTRUCTIONS D'ACTUALITÉ SUR L'ÉGLISE

---

#### IV

EN QUOI CONSISTE LE TRIOMPHE DE L'ÉGLISE ET  
CE QU'IL FAUT FAIRE POUR LE PROCURER

J'expliquais devant vous, il y a quelques jours, quels symptômes favorables à la cause religieuse une observation attentive sait découvrir parmi nos misères présentes, et comment le retour à l'Eglise, nettement prononcé dans certaines parties du monde civilisé, commence à se dessiner jusque dans notre pays. En terminant cet exposé, je promettais de vous dire bientôt par quels moyens vous pourriez développer et accélérer ce mouvement salutaire. Je viens aujourd'hui accomplir ma promesse.

Avant de parler des moyens, je dois préciser le but et dire franchement en vue de quoi et au profit de qui je vous invite à travailler.

## 1

Quand nous parlons du *triomphe de l'Eglise*, cette expression soulève généralement dans l'esprit de nos auditeurs certains soupçons auxquels il importe de donner une réponse.

On a tellement représenté l'Eglise comme une ambitieuse et son clergé comme un exploiteur ; on a tellement dit qu'elle aspire à la domination absolue, même dans l'ordre temporel, que bien des hommes se demandent instinctivement si sa victoire n'aurait pas pour effet de les réduire en esclavage. Le triomphe de l'Eglise ! mais n'entraînerait-il pas la perte de ces franchises politiques et de ces droits civiques dont ils sont si fiers ? Ne remettrait-il pas en vigueur toutes ces lois et toutes ces institutions qui, à certaines époques de l'histoire, ont pu gêner le libre mouvement des consciences et restreindre la sphère d'action des nations ou des individus ? En un mot, ce que l'Eglise gagnerait à son triomphe, n'est-ce pas la liberté qui le perdrait ?

Ces craintes, je vous prie de m'en croire, sont purement imaginaires. La victoire du catholicisme ne vous ôterait aucun de vos droits.

Je n'ai pas le temps d'expliquer par quel enchaînement de circonstances l'organisation des sociétés au moyen-âge est devenue ce qu'elle a été ; quelle part revient à l'Eglise dans ces exigences de religion d'Etat que la conscience moderne a brisées, ou dans quelle proportion il faut l'en décharger ; quel était son rôle et quel celui du pouvoir civil dans les peines infligées aux hérétiques ou aux profanateurs ; si cet ordre de choses n'a pas été justifié par ses causes ou heureux dans ses résultats : la discussion de ces graves problèmes demanderait trop de détails. Mais je puis l'affirmer, sans crainte d'être démenti : l'Eglise n'a point aujourd'hui le dessein de faire revivre ce passé tel qu'il fût. Les temps ont marché. L'opinion s'est transformée. L'émancipation des peuples a réalisé certains progrès qui sont d'heureuses conquêtes et sur lesquels d'ailleurs il ne semble pas qu'on puisse revenir jamais. Non ! L'Eglise n'aspire point à confisquer à son profit la puissance civile. Les tendances de notre époque le lui refusent et elle en prend d'autant plus volontiers son parti que cette manière de gouverner ne rentre ni dans son rôle ni dans ses attributions. Elle ne demande pas non plus à l'Etat d'employer la contrainte en sa faveur. La contrainte fait habituellement des hypocrites et les hypocrites ont toujours été pour les religions un élément de ruine. L'Eglise ne souhaite qu'une chose : c'est de pouvoir remplir dans le monde le ministère d'évangélisation et de salut que Dieu lui a confié. Qu'on lui laisse, à cet effet, sa part légitime de la liberté commune. Qu'on y ajoute la bienveillance et le concours auquel sa divinité et ses bienfaits lui donnent droit. Qu'au lieu de la traiter en étrangère ou en ennemie, on la traite en alliée et en amie : elle se déclarera satisfaite. — Et voilà

tout ce dont nous entendons parler quand nous vous exhortons à aider au triomphe de l'Eglise.

Ce triomphe ainsi compris, tout chrétien, que dis-je ? tout honnête homme doit le désirer avec ardeur. Le triomphe de l'Eglise, c'est la sanctification et le salut éternel des âmes. Ceci le rendra cher aux chrétiens. C'est aussi, — et voilà qui le fera souhaiter des hommes honnêtes, — la moralisation des peuples, la victoire des principes sacrés d'où sortent la paix et la prospérité des nations, le bon ordre rétabli dans la société, le remède apporté aux maux dont nous souffrons, l'éloignement des révolutions qui nous menacent ; enfin ce sont les conquêtes des temps nouveaux guéries de leurs dangers, corrigées de leurs excès et rendues capables de contribuer sans inconvénient au bonheur des hommes.

Qui ne voudrait combattre en vue d'un résultat aussi glorieux et aussi fécond ? Dans une assemblée d'élite comme celle-ci, chacun doit être prêt à faire pour l'obtenir tous les efforts utiles. — Mais quels sont ces efforts et que demandent-ils de nous ? Le voici en quelques mots.

## 2

Lorsque le pape Léon XIII, dans ses *Encycliques*, a traité le sujet que j'aborde, il a conseillé aux catholiques une double action. D'abord, une action sur la puissance publique ; puis une action sur l'opinion.

L'action sur la puissance publique s'exerce par l'usage des droits civiques. Ces droits consistent, vous le savez, dans le suffrage électoral et dans l'accessibilité aux fonctions de l'Etat. Le Souverain-Pontife recommande aux amis de l'Eglise d'user, s'ils le peuvent, de l'un et de l'autre.

Quand un prédicateur parle des élections, il s'aventure sur un terrain particulièrement dangereux. Beaucoup se sont mal trouvés, dit-on, des excursions qu'ils y ont faites. J'échapperai, je l'espère, aux périls dans lesquels ils sont tombés. Nous ne sommes point en ce moment en période électorale. Personne ne se sentira visé par mes paroles. Personne donc ne me cherchera chicane si je rappelle la doctrine de l'Eglise en matière d'élections. Cette doctrine, cent fois enseignée par vos premiers pasteurs, porte que c'est aujourd'hui pour tout catholique une obligation de conscience d'aller au scrutin et de voter pour des hommes voués à la défense des intérêts religieux. — Le bulletin de vote est une arme souverainement puissante. Elle possède la vertu de tout changer dans l'Etat : les personnes et les choses, les règlements et les lois, la constitution même et la forme du gouvernement. Le fait que cette arme est mise entre les mains d'un chrétien et cet autre fait que, s'il n'en use pas, il facilite l'accès des assemblées parlementaires aux ennemis de l'Eglise l'obligent à s'en servir. Hélas ! ce devoir a été trop méconnu jusqu'ici. Lisez le tableau relatif aux élections des quinze dernières années ! Vous y verrez que la plupart du temps



les candidats irréligieux ont dû leur élection au grand nombre des abstentions. C'était, vraisemblablement, l'abstention des électeurs catholiques. Il en résulte, pour ceux-ci, une effroyable responsabilité. Ils portent, devant Dieu et devant les hommes, le fardeau des injustices, des persécutions, des ruines accumulées depuis cette époque. — En usant du droit de suffrage, il faut le faire servir à l'élection d'hommes religieux et dévoués à la cause religieuse. Les électeurs sont solidaires de leur élu. En lui donnant la puissance d'agir sur la chose publique, ils répondent de ce qu'il fera. Quand ils portent un méchant au pouvoir, ils deviennent par avance la cause de tous les attentats dont il se rendra coupable. A-t-on compris en France combien peut être grave le crime de voter mal ? Il y a lieu d'en douter. Car, si cette vérité était une bonne fois entrée dans l'esprit public, nous n'aurions pas vu cet odieux illogisme de populations religieuses se donnant pour représentants dans les assemblées législatives les pires ennemis de la religion.

Ce n'est pas toujours assez de porter d'honnêtes gens aux affaires, il est utile que les chrétiens, quand ils le peuvent, y aspirent eux-mêmes. N'est-ce pas l'évidence même que la puissance publique vaut toujours à peu près ce que valent les hommes chargés de parler et d'agir en son nom ? Plus les fonctions officielles seront occupées par des hommes religieux, plus aussi l'Etat sera favorable à la religion. Le meilleur moyen pour les bons d'améliorer le régime sous lequel nous vivons n'est donc pas de faire le vide autour de lui et de s'en éloigner avec dédain. Cette manière d'agir, qui ressemble trop à une bouderie, laisse libre carrière aux impies. Mieux vaut s'emparer de toutes les places accessibles. Il sera plus facile, quand on aura le pouvoir entre les mains, de réparer ses fautes, de corriger ses vices, en un mot, de le rendre chrétien.

Mais l'action sur l'opinion doit se joindre à l'action sur l'Etat. Car aujourd'hui, l'opinion est la reine du monde. Si la cause de l'Eglise était gagnée devant elle, cette victoire déciderait promptement de toutes les autres.

Les moyens d'agir sur l'opinion sont variés et nombreux. Je signale les principaux.

Chacun dispose, dans le cercle de ses relations individuelles, d'une influence plus ou moins étendue. Il trouve toujours, quand il parle, quelqu'un pour l'écouter et même quelqu'un pour le croire. Que chaque catholique se fasse un devoir de servir, dans ses conversations avec ses parents, ses amis, ses connaissances, les intérêts religieux : son langage ne sera jamais entièrement inutile. Il éclairera nécessairement quelques hommes. Il dissipera quelques préjugés. Il déterminera peut-être quelque dévouement nouveau ou quelque retour. Et le grand nombre de ceux qui parleront de la sorte finira par modifier l'esprit général et par procurer un mouvement d'opinion considérable.

Il est aussi des moyens d'action propres à cer-

taines catégories de citoyens et auxquels ceux-ci ne doivent pas se refuser davantage. — Ainsi, les pères de famille contribueront, en y mettant leurs enfants, à la prospérité des écoles chrétiennes. — Ainsi, les riches prêteront aux œuvres qui, sous une forme ou sous une autre, servent les intérêts catholiques, le concours de leurs aumônes. — Ainsi, les hommes habiles à manier la plume et auxquels leurs travaux laissent des loisirs, aimeront à écrire pour la défense de la religion. La presse, avec les mille voix dont elle dispose, est un des plus sûrs leviers qui puissent aider à soulever l'opinion. Il faut utiliser cette puissance. Les bons journaux sont nombreux, je ne l'ignore pas. Ils devraient l'être encore davantage et trouver plus de lecteurs. Un catholique ne devrait jamais en recevoir aucun autre. Il commet une sorte d'apostasie, quand il s'abonne à une feuille irréligieuse. Car l'abonnement, c'est de l'or. Et l'on trahit une cause quand on donne de l'or à ceux qui l'attaquent.

Cette action dont j'entretiens en ce moment mes auditeurs, pour être bien conduite, demande deux choses essentielles sur lesquelles il importerait d'insister beaucoup.

La première se nomme le *courage*. Il faudrait que les chrétiens eussent moins peur et fussent moins soucieux de se ménager. Ils se montrent souvent trop timides ou trop indolents. Ne remarquez-vous pas combien les méchants déploient d'activité et d'audace ? Dans une époque tourmentée comme la nôtre, la victoire ne se donne jamais d'elle-même ; elle se gagne, c'est-à-dire s'emporte de haute lutte.

La seconde chose dont je veux parler est la *concorde*. — Les amis de la religion se partagent en plusieurs catégories. Il y a les ardents et les modérés, les hardis et les prudents. Ils appartiennent aussi à différents partis politiques. Enfin, les uns croient et pratiquent ; les autres croient sans pratiquer ; plusieurs même sont des incrédules : ils défendent l'Eglise par sentiment des nécessités sociales ou par amour de la liberté. Faut-il n'accepter d'autre concours que celui d'une de ces catégories et entrer en lutte avec les autres ? Point du tout ! Nous combattons ceux qui ne croient pas, quand il sera question de les amener à croire, et ceux qui ne pratiquent point, lorsqu'il faudra les amener à pratiquer. Mais quand nous réclamons la liberté religieuse, le but que nous poursuivons nous fait un devoir d'accepter pour alliés tous ceux qui le poursuivent comme nous. Unissons-nous donc tous sur ce terrain commun à tous ; et là, traitons-nous en amis. Pensons à ce qui nous rapproche et oublions ce qui nous divise. Nous recueillerons ainsi et utiliserons tous les concours. Et cela peut se faire, croyez-le bien, sans rien sacrifier ni de notre dignité ni de nos principes.

Mais les moyens d'action que je viens d'indiquer sembleraient un leurre et resteraient frappés de stérilité, si nous n'y ajoutions le bon exemple. — De quoi s'agit-il, quand il s'agit du triomphe de

l'Eglise? Sans doute, du triomphe d'une institution; mais encore et surtout du triomphe d'une croyance. Or, si jamais les croyances ont pu vivre et prospérer par le seul effet de leur propre valeur, ce temps-là est passé. Aujourd'hui, l'on juge des croyances, non plus seulement par elles-mêmes, mais encore et surtout par la conduite de ceux qui les professent. Les œuvres des catholiques recommandent ou déconsidèrent leur symbole et l'opinion fait porter à celui-ci soit la gloire de leurs vertus, soit le fardeau de leurs scandales. Rien ne sert la cause de l'Eglise comme la vie des fidèles, quand elle est édifiante; rien non plus ne la compromet comme leurs vices. Si donc, vous voulez contribuer au triomphe du christianisme, menez une conduite irréprochable. Faites-vous remarquer par votre respect du bien d'autrui, la bienveillance de votre langage et la pureté de vos mœurs. Montrez à tous que la religion rend meilleur. Unissez la probité et la dignité de la vie aux observances religieuses. Forcez l'opinion à reconnaître qu'un homme venant à la messe et faisant ses Pâques vaut mieux que les autres. Quand ce fait sera nettement constaté, les masses populaires se reprendront à estimer les croyances et les pratiques chrétiennes; et ce suffrage de la conscience publique préparera infailliblement le triomphe de l'Eglise.

J'ai dit, au cours de cet entretien, bien des choses qui s'adressent particulièrement et parfois exclusivement aux hommes. Je voudrais, en finissant, m'adresser à tous, aux femmes comme aux époux, aux enfants comme aux pères, et leur proposer des moyens d'action qu'ils pussent employer tous. Ces moyens existent. Ce ne sont plus ceux à l'aide desquels on agit sur les puissances humaines; ce sont ceux à l'aide desquels on agit auprès de Dieu. Ils s'appellent l'expiation, le mérite et la prière. De tous les moyens que j'ai signalés, ceux-ci sont encore les plus puissants. L'expiation répare les fautes, et par là, elle met fin aux châtiments. Le mérite achète les bénédictions du ciel. La prière obtient la grâce de bien combattre et la force de vaincre. Et le plus faible peut faire tout cela comme le plus fort. Désormais, vous tous qui m'écoutez, simples spectateurs des luttes sociales et religieuses, et vous qui prenez part à la mêlée, employez tous l'expiation, le mérite et la prière. L'Eglise fait partie du monde surnaturel et son triomphe sera une grâce. Il faut donc la défendre avec des armes surnaturelles et assurer son triomphe par les mêmes moyens qui assurent toutes les grâces. « Les hommes batailleront, disait Jeanne d'Arc; mais c'est Dieu qui donnera la victoire. » Ainsi soit-il.

## INSTRUCTIONS LITURGIQUES

### La fête de Noël

Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis.

(Joan., I, 14.)

Les quatre semaines symboliques de l'Avent sont écoulées, la grande Vigile est célébrée, le jour saint a lui, Noël est arrivé : bénissons Dieu !

La fête de la naissance de Notre-Seigneur en effet se recommande par des caractères, des excellences et des charmes qui lui sont propres.

C'est une des solennités les plus anciennes de l'Eglise. Saint Augustin déclare qu'elle était observée depuis un temps immémorial et par une très antique tradition; saint Jean Chrysostome pense qu'elle est d'institution apostolique, et son sentiment paraît bien probable. Dans le principe les Orientaux la célébraient le six janvier en même temps que l'Epiphanie sous le nom de *Théophanie*, mais à l'époque du grand Docteur, que je viens de citer, ils se conformèrent à la pratique de l'Eglise de Rome, et la placèrent au 25 décembre, qui est le jour même de l'entrée du Fils de Dieu fait homme dans le monde.

Noël est la fête populaire par excellence. « Quand la saison des neiges est venue, quand toute la nature est attristée par un aspect de mort, les sonneries des grandes villes, les petites cloches des villages, se mettent tout à coup à retentir joyeusement au milieu des ténèbres de la nuit. Et à ces sons sacrés qui semblent descendre du ciel, des cris se mêlent en s'élevant des cités et des hameaux. Noël ! Noël ! disent les enfants qui annoncent par leur joie la naissance de l'Enfant-Dieu. Une grande, une sainte allégresse est survenue aux âmes chrétiennes en cette fête de la Nativité. Sous le plus misérable toit il y a du bonheur, quand les cloches ont annoncé que le divin Enfant nous est né. Il n'y a pas une pauvre mère qui ne la comprenne, pas un enfant qui ne la désire <sup>1</sup>. » Oui, c'est la fête des enfants, des parents, des pauvres, de tous les chrétiens. Personne n'échappe aux charmes de ses délicieuses émotions. Elle apparaît toute rayonnante de poésie religieuse, avec ses vives impressions de foi, avec ses refrains gracieux, ses festins joyeux et ses douces fêtes de famille.

Noël est la fête chère entre toutes à l'Eglise. Pour elle, elle ouvre généreusement le trésor de ses indulgences; pour elle, elle veut une longue préparation comme pour le jour de Pâques; l'Avent correspondant au Carême; pour elle, elle veut les cérémonies les plus pompeuses et toutes les splendeurs de la liturgie : rite de première classe, octave privilégiée, ornements blancs, symbole de pureté et de majesté, chants magnifiques,

<sup>1</sup> Walsh, *Tableau poétique des fêtes chrétiennes*.



tout remplis de joie allègre, de majestueuse grandeur et de suave onction ; pour elle, elle suspend la loi de l'abstinence, quand elle tombe le vendredi ou le samedi : les pratiques de la pénitence ne conviennent pas en un jour de si grande jubilation.

Noël est la fête incomparable 1<sup>o</sup> par la grandeur du SOUVENIR qu'elle rappelle ; 2<sup>o</sup> par la MAGNIFICENCE des offices qui la composent ; 3<sup>o</sup> par l'admirable variété des LEÇONS qu'elle nous donne.

Arrêtons-nous à ces trois pensées.

# I

Je ne sais si dans le cycle des faits de notre religion que rappelle la sainte liturgie il en est de plus important, de plus touchant et de plus délicieux que celui de Noël.

C'est l'événement qui a été le plus ardemment désiré. Oh ! qu'elle était misérable la condition des hommes après le péché de nos premiers parents ! Quel déluge de maux avaient envahi le monde tant au physique qu'au moral ! Chassés du paradis, esclaves du démon, ennemis de Dieu, dégradés dans leur corps et dans leur âme, victimes de la souffrance, jouets de l'erreur et des passions, les hommes soupiraient après la venue du Libérateur. Avec quelle véhémence de désir ils l'appelaient de tous leurs vœux ! Avec quelle ardeur ils disaient : « O cieux, répandez votre rosée et que la terre enfante son Sauveur ! » Et c'est aujourd'hui que ces désirs sont accomplis et que ces vœux sont réalisés : *Et Verbum caro factum est.*

C'est l'événement le plus merveilleusement préparé. Longtemps à l'avance le Messie est préfiguré dans tous ses titres de roi, de législateur, de docteur, de thaumaturge, de prêtre et de victime, par les principaux personnages de la loi patriarcale et mosaïque. Abel, Noë, Melchisédech, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, David, Salomon ne vivent que pour esquisser quelque trait de sa figure. Dès le paradis terrestre il est annoncé par les solennelles paroles dites par Dieu au serpent, par les promesses faites aux anciens chefs de famille, par les prophètes qui annoncent le temps de sa venue, le lieu de sa naissance, le glorieux privilège de sa divine mère, les prodiges qui accompagneront son entrée dans le monde et la qualité de ses premiers adorateurs. Et c'est aujourd'hui que la réalité succède aux figures et que les prophéties trouvent leur accomplissement : *Et Verbum caro factum est !*

Noël est l'événement le plus délicieusement accompli. Il s'était écoulé environ 4000 ans depuis la création du monde, 2957 ans depuis le déluge, 2015 ans depuis la vocation d'Abraham, 1510 ans depuis Moïse et la sortie des Israélites de la terre d'Egypte, 1032 ans depuis que David avait été sacré roi ; on était dans la 70<sup>e</sup> semaine d'années prédite par David, dans la 694<sup>e</sup> olympiade, dans la 752<sup>e</sup> année depuis la fondation de Rome ; l'an

42 de l'empire d'Auguste, l'univers entier étant dans la paix, le monde étant arrivé à son 5<sup>e</sup> âge, Jésus-Christ, Dieu éternel, Fils du Père éternel, voulant consacrer la terre par son miséricordieux avènement, ayant été conçu du Saint-Esprit, neuf mois s'étant écoulés depuis sa conception, est né de la vierge Marie, à Bethléem ville de Juda, vrai Dieu et vrai homme : *Et Verbum caro factum est.*

Mais comment et dans quelles circonstances cet ineffable prodige s'accomplit-il ? L'Evangéliste nous le dit dans un style tout divin ; il nous en fait un tableau tout palpitant des plus suaves émotions, que l'Eglise nous remet sous les yeux dans la messe de minuit. « Il parut en ces jours un édit de César Auguste pour faire un dénombrement de toute la terre. Ce premier dénombrement se fit par Cyrinus, gouverneur de Syrie. Et tous allaient se faire enregistrer, chacun dans sa ville. Alors Joseph partit aussi de Nazareth qui est en Galilée et vint en Judée à la ville de David appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie son épouse qui était enceinte. Et pendant qu'ils étaient en ce lieu, il arriva que le temps où elle devait enfanter s'accomplit. Et elle enfanta son premier-né, et elle l'enveloppa de langes, et elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. Or il y avait là aux environs des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leur troupeau. Et voilà qu'un ange du Seigneur se présenta à eux, et une lumière divine les environna et ils furent remplis d'une grande crainte. Alors l'ange leur dit : « Ne craignez point, car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez. Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Au même instant il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » (Luc., II.)

Quelle simplicité, quelle obscurité, quelle pauvreté, quels abaissements, quelles souffrances ! O miracle, ô prodige, ô mystère, s'écrie saint Augustin. Un Dieu naît en se faisant homme, une Vierge enfante sans cesser d'être vierge, l'Immense est renfermé dans les étroites limites d'un corps d'enfant, Celui qui distribue la richesse aux opulents est indigent, Celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir est contenu dans une humble crèche, Celui qui nourrit tous les êtres se nourrit de quelques gouttes de lait, Celui qui fait gronder le tonnerre pousse de plaintifs vagissements, Celui qui fait la joie des anges verse des larmes : *Et Verbum caro factum est !*

<sup>1</sup> Rituel de Langres.

La nativité de Notre-Seigneur enfin est l'événement le plus considérable de l'histoire humaine. C'est le point central des destinées de la création. Les siècles qui la précèdent la préparent, les siècles qui la suivent en appliquent les fruits. Le Christ naissant, c'est une ère nouvelle qui se lève ; c'est une magnifique révolution qui s'opère ; c'est l'empire du démon qui prend fin ; c'est le règne de la vérité, de la justice, de la vertu qui commence ; c'est le remède apporté aux trois grandes maladies qui dévoraient l'humanité : l'orgueil, l'avarice et la sensualité ; c'est la réparation du péché ; c'est la rédemption inaugurée ; c'est le prélude de l'établissement prochain de l'Eglise avec ses sacrements, son sacrifice et sa hiérarchie ; c'est la consolation, la joie et la confiance rentrant dans le monde ; c'est la réhabilitation du pauvre et du malheureux ; c'est la restauration de la famille et de la société ; c'est la gloire de Dieu procurée et assurée ; c'est le bonheur et la paix aux hommes de bonne volonté ; c'est l'enfer fermé et le ciel ouvert. Les peuples chrétiens ont si bien compris la portée immense de la Nativité de Notre-Seigneur qu'ils en ont fait le point de départ de la supputation des années, comme si le monde n'avait pas existé avant que Jésus eût fait son entrée dans le monde : *Et Verbum caro factum est !*

Ce n'est pas tout. Aux souvenirs augustes de la religion viennent se joindre les touchants souvenirs du patriotisme.

Le jour de Noël, en 496, un fait important, décisif pour les destinées de la nation française, s'accomplissait dans la ville de Reims : le baptême de Clovis et de ses Francs. On avait tapissé les rues depuis la demeure du roi jusqu'à l'église. L'église elle-même était éclairée de cierges parfumés et le baptistère rempli d'odeurs exquises. On marcha en procession avec les évangiles et la croix, en chantant des hymnes et des litanies. Saint Remy tenait le roi par la main ; la reine suivait avec les deux princesses, sœurs de Clovis, et plus de trois mille hommes de son armée, la plupart officiers, que son exemple avait gagnés à Jésus-Christ. Au milieu de cette pompe, le roi dit à l'évêque : « Mon père, est-ce là le royaume de Jésus-Christ que vous m'avez promis ? — Non, répondit-il, ce n'est que le commencement du chemin pour y arriver. » Lorsque le roi fut arrivé au baptistère, il demanda le baptême. Le saint évêque lui dit alors : « Si-cambre, baisse docilement la tête sous le joug du Seigneur ; adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré ! » Ensuite, lui ayant fait confesser la foi de la Trinité, il le baptisa et l'oignit du saint chrême. Les trois mille officiers ou soldats qui l'accompagnaient, sans compter les femmes et les enfants, furent baptisés en même temps par les évêques et les autres ministres qui s'étaient rendus à Reims pour cette cérémonie. C'était la naissance de la France à la foi !

Le jour de Noël de l'an 800 un autre événement, également d'une très haute importance, se réalisait à Rome dans la basilique du prince des

apôtres. L'illustre roi de France, Charlemagne, y était venu pour assister à la messe solennelle. Il achevait sa prière devant le tombeau de saint Pierre, lorsque le pape Léon III lui mit de sa main la couronne impériale sur la tête, tandis que tout le peuple de Rome s'écriait : « A Charles, auguste, couronné de la main de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire ! » — C'était la naissance de l'empire chrétien, chargé de promouvoir par la puissance temporelle le règne de la foi ; c'était par le fait la naissance de la France à la gloire !

Tels sont les grands événements que cette fête rappelle en les célébrant. N'est-il pas vrai que nous devons en ce jour nous réjouir comme hommes, comme catholiques et comme français ? N'est-il pas juste que pour un objet aussi exceptionnel l'Eglise donne à sa liturgie des splendeurs exceptionnelles ? Considérons-les dans notre seconde partie, en passant rapidement en revue les différents offices de cette grande solennité.

## II

I. LES MATINES. Autrefois c'était la coutume de se préparer aux grandes fêtes de l'année en passant la nuit qui les précédait dans le saint temple : on priait, on chantait des psaumes, on écoutait la parole de Dieu. Cet usage, qui est tombé pour toutes les autres fêtes, s'est maintenu pour la solennité de Noël. Les fidèles, encouragés par les pasteurs, ont tenu à honorer par la prière publique l'heure où le Messie est entré dans le monde.

Quelle touchante poésie que celle de la nuit de Noël ! On se fait un bonheur de faire la veillée sainte entretenue par de joyeux devis, d'honnêtes récréations et quelquefois par le chant de saints cantiques, de ces *noëls* gracieux tout remplis de la piété onctueuse de nos pères et redisant en termes simples et candides la visite de l'archange Gabriel à Marie, le voyage de la sainte Vierge et de saint Joseph à Bethléem, les rebuts de la sainte famille, les charmes du Nouveau-Né, l'adoration des bergers, le voyage des mages. Au milieu des ténèbres de la nuit soudain l'airain sacré s'ébranle et jette dans les airs ses notes sonores ; sa voix alors a un accent particulièrement éloquent, elle appelle le peuple chrétien au saint temple. On affronte gaïement le froid, la bise glaciale, la neige elle-même pour aller rendre hommage au Sauveur. Comment se plaindrait-on de l'incélément de la saison quand on songe au froid qui saisissait les membres de Jésus naissant, lequel n'avait pour se réchauffer que le souffle de deux animaux ? L'église est ornée avec goût, mille lumières étincellent, la nuit rayonne de la clarté du jour, *Et nox sicut dies illuminabitur.*

L'office commence ; les mélodies sacrées se font entendre ; l'*Invitatoire* si beau, si triomphal, retentit : « Le Christ est né pour nous, venez, adorons-le ! » Les *psaumes* se chantent sur les *antienne*s les plus expressives, ils redisent eux-



mêmes en termes inspirés, la dégradation du monde déchu, les miséricordes du Seigneur dans le mystère de l'Incarnation. Aux antiennes et aux psaumes succèdent les *leçons* : ce sont les superbes accents d'Isaïe qui exaltent les allégresses de la Nativité du Messie, les amabilités et les grandeurs du Fils de Dieu fait homme et les merveilles de pardon, de consolation et de transfiguration qu'il doit opérer dans le monde ; — ce sont les magistrales instructions du saint Léon, pape, où il définit le caractère de la fête de Noël qui est une fête de bonheur et d'allégresse, et explique la gloire incomparable où Jésus naissant a fait monter l'humanité ; — ce sont les beaux commentaires de saint Grégoire, de saint Ambroise et de saint Augustin sur les trois évangiles de la solennité. Que dirai-je des *répons* où la richesse des pensées et la sublimité des sentiments le disputent à la splendeur de la mélodie, et où sont mis successivement en scène le ciel et la terre. le Verbe incarné et Marie, les anges et les pasteurs ?

Les matines se divisent en trois sections qui portent le nom de *Nocturnes*. Autrefois, à Rome, à chaque nocturne l'autel changeait de décoration. Au premier nocturne il était tendu de noir pour rappeler que la loi de Moïse était une loi de mort ; au deuxième nocturne c'était la couleur blanche, symbole de la révélation et de la vive lumière qu'elle a fait briller à nos yeux ; au troisième c'était la couleur rouge, image de la piété fervente des chrétiens et des glorieux triomphes de l'Eglise.

Les matines se terminent par le cantique d'actions de grâces, le *Te Deum*. Chanté avec grande solennité, au son de toutes les cloches, il porte jusqu'au ciel l'expression de la joie enthousiaste de la terre. Et dans les cités et les hameaux, dans les vallons et sur les montagnes l'airain sacré proclame le refrain de la reconnaissance, et un écho incessant redit avec puissance : « Louange à Dieu ! O Christ, vous êtes le roi de gloire, vous êtes le Fils éternel du Père ; pour délivrer le genre humain, voulant vous unir la nature humaine, vous n'avez pas eu horreur du sein de la Vierge, *Non horruisti Virginis uterum !* »

II. LA MESSE DE MINUIT. Le recueillement devient plus profond, les chants sont plus graves et plus émus, les ministres sacrés font leur entrée dans le sanctuaire, et le chœur chante « Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui. Pourquoi les nations ont-elles frémi, pourquoi les peuples ont-ils médité de vains projets ? Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit ! » C'est la messe qui commence.

Dans la célébration du saint sacrifice, au milieu de la nuit, en cette solennité, j'aime à voir une imitation du mystère de la Nativité. J'entends le chant des anges au *Gloria in excelsis* ; l'*Epître* me fait goûter les grâces et les charmes de l'Enfant-Dieu ; à l'*Evangile* saint Luc nous transporte à Bethléem, et dans sa narration si vivante il nous met comme sous les yeux la scène de la naissance

du Sauveur avec tous ses détails touchants. Ajoutez à cela les délicieuses harmonies de l'orgue qui chante quelque vieux Noël, la vue d'une représentation de la crèche dans laquelle repose un doux enfant, à ses pieds Marie et Joseph agenouillés, tout autour de nombreux cierges dont la flamme symbolise la foi et l'amour ; et vous aurez l'explication de cette impression de suavité indéfinissable qui nous envahit tous pendant cet office.

Mais que dis-je, la messe de minuit, une imitation du mystère de Bethléem, c'est plus que cela, c'est la REPRODUCTION de ce mystère ! Jésus naît réellement sur l'autel quand le prêtre, à la consécration, prononce sur le pain et le vin ces toute puissantes paroles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ! » Jésus sur l'autel est aussi pauvre, aussi doux, aussi amoindri, aussi anéanti, par amour pour nous, qu'à la crèche ! il l'est davantage ! Jésus sur le blanc corporal est le même Jésus que Marie enveloppait de langes ! Comme dans la plaine de Bethsaour, les anges sont présents autour de l'autel et louent leur Seigneur et Maître ! Nos églises sont vraiment des Bethléems, des maisons du pain, du pain Eucharistique ! Comme dans la pauvre étable il y a des adorateurs, ce sont les fidèles qui prosternés aux pieds du Sauveur font l'office des bergers. Que dis-je ? ils sont plus privilégiés. Les bergers ne purent qu'adorer l'enfant Jésus, tandis que les bons chrétiens, en cette nuit de Noël, le reçoivent dans leur cœur par la sainte communion, et s'unissent à lui de l'union la plus étroite et la plus délicieuse. *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis.*

III. LES LAUDES. Oh ! après de tels bienfaits du Seigneur, qu'il est bien juste de célébrer l'office des *Laudes*, c'est-à-dire l'office des *louanges* ! Oh ! quel sens présentent en cette nuit, surtout après la communion, ces belles antiennes qui sont un admirable résumé du mystère de la Nativité ! Oh ! qu'ils sont bien placés ces psaumes qui excitent la terre toute entière à la reconnaissance ! Qu'elles sont expressives ces ardentes exhortations à la gratitude adressées à tous les êtres de la création par le Roi prophète et les trois enfants de la fournaise ! Qu'elles sont touchantes les strophes de l'hymne si pieuse et si gracieuse, *A solis ortus cardine* ! Qu'elles sont saisissantes d'actualité ces paroles du cantique *Benedictus* par lequel Zacharie saluait la venue du Messie : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple : il nous a suscité un puissant Sauveur dans la maison de David son serviteur, comme il l'avait promis par la bouche de ses saints, des prophètes qui ont prédit dans les siècles passés ! »

IV. LES TROIS MESSES. Par un privilège unique et tout à fait spécial au jour de Noël le prêtre catholique a le pouvoir de célébrer trois messes en cette fête. La première messe, ou messe de minuit, honore la naissance temporelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; la deuxième, ou messe de l'aurore, sa naissance mystique dans le cœur des

fidèles ; la troisième, ou messe du jour, sa naissance éternelle dans le sein du Père. L'événement de Noël est un témoignage si extraordinaire de la bonté de Dieu pour nous, qu'il est juste de faire une exception aux règles invariables de la liturgie, afin d'acquitter plus dignement la dette de la gratitude, en multipliant la prière par excellence de l'action de grâces, c'est-à-dire le sacrifice Eucharistique !

V. LES VÊPRES. Les vêpres ne le cèdent pas en magnificence aux autres parties de l'office. Je me borne à vous y signaler trois particularités.

Et d'abord on y chante le *De profundis*. Ce psaume, qu'on est habitué à entendre à l'office des morts, exprime très bien le séjour des âmes prisonnières de la justice divine dans le purgatoire, leurs ardents desirs et leur vive confiance en la miséricorde de Dieu. Il peint également à merveille le triste état de l'humanité déchue avant Jésus-Christ, les soupirs enflammés des patriarches et des âmes saintes appelant le Messie, et surtout l'abondante rédemption qui a été le fruit de la venue du Sauveur en ce monde, *copiosa apud eum redemptio* !

Que dirai-je de l'hymne incomparable *Jesu, Redemptor omnium*, composée par saint Ambroise, « l'abeille de Milan ? » Oh ! les beaux sentiments, les délicieuses supplications, la suave mélodie ! Je vous avoue, mes frères, que je ne puis l'entendre sans que mon cœur ne se gonfle d'émotion, et sans que je ne sente, comme autrefois Augustin, des larmes d'attendrissement monter à mes paupières !

Enfin les vêpres de Noël se terminent par la commémoration de tous les martyrs. En voici l'explication d'après un savant liturgiste de notre époque <sup>1</sup>.

Dioclétien et ses collègues dans l'empire venaient de publier le fameux édit de persécution qui déclarait à l'Eglise la plus sanglante guerre qu'elle ait jamais subie. L'édit affiché à Nicomédie, résidence de l'empereur, avait été déchiré par un chrétien qui paya cet acte d'une sainte audace par un glorieux martyre. Les fidèles prêts à la lutte osèrent braver la puissance impériale, en continuant à fréquenter leur église condamnée à la démolition. On était arrivé au jour de Noël. Ils s'assemblèrent au nombre de plusieurs milliers dans le saint temple, afin d'y célébrer une dernière fois la naissance du Rédempteur. A cette nouvelle, Dioclétien envoya un de ses officiers avec ordre de fermer les portes de l'église, et d'allumer aux quatre angles de l'édifice le feu qui devait le consumer. Ces mesures ayant été prises, les sons de la trompette retentirent par les fenêtres de la basilique, et les fidèles entendirent la voix d'un crieur qui leur disait de la part de l'empereur que ceux d'entre eux qui voudraient avoir la vie sauve pouvaient encore sortir, à la condition d'offrir de l'encens

sur un autel de Jupiter que l'on avait dressé près de la porte de l'église ; qu'autrement ils allaient être tous la proie des flammes. Un fidèle répondit au nom de la pieuse assemblée : « Nous sommes tous chrétiens ; nous honorons le Christ, comme le seul Dieu et le seul Roi ; et nous sommes prêts à lui sacrifier notre vie en ce jour. » Sur cette réponse, les soldats reçurent ordre d'allumer les feux ; et dans un instant l'église ne fut plus qu'un immense bûcher, dont les flammes montaient vers le ciel, envoyant en holocauste au Fils de Dieu, qui daigna en ce jour commencer une vie humaine, l'offrande généreuse de ces milliers de vies qui rendaient témoignage à sa venue en ce monde. Ainsi fut glorifié, en l'année 303, à Nicomédie, l'Emmanuel descendu du ciel pour habiter parmi les hommes. Unissons, avec la sainte Eglise, l'hommage de nos vœux à celui de ces courageux chrétiens dont la mémoire se conservera, par la sainte liturgie, jusqu'à la fin des siècles.

Tels sont, mes frères, les offices du jour de Noël. Je n'ai pu que vous en tracer une rapide esquisse ; le temps ne me permet pas de m'arrêter davantage ; je me hâte d'arriver à ma troisième partie, c'est-à-dire aux leçons pratiques que nous donne la liturgie de cette sainte solennité.

### III

Ces leçons, l'Eglise nous les adresse par les paroles qu'elle nous fait entendre et surtout par les exemples qu'elle offre à notre piété.

I. Paroles vives, saisissantes, lumineuses, touchantes qu'elle a empruntées aux plus beaux passages des Ecritures et aux écrits les plus pieux de ses docteurs touchant le Messie, ou qu'elle a tirées de son propre cœur pour nous les proposer sous forme d'invocations, d'oraisons et d'hymnes sacrées.

Dans la trame de l'office de Noël, l'Eglise insiste particulièrement sur trois points principaux sur lesquels elle revient sans cesse, afin de nous les inculquer plus profondément, savoir : les grandeurs du Sauveur d'une part, d'autre part ses abaissements pleins d'amour, et enfin, les ineffables bénédictions qu'il apporta à la terre en naissant à Bethléem. « Songez-y, nous dit-elle, cet enfant si petit, si doux, si gracieux, si inoffensif, c'est le Roi des rois, c'est le Seigneur du ciel et de la terre, c'est le Fils de Dieu engendré du Père dès l'éternité. Songez-y, le jour de son entrée dans le monde, c'est le jour saint par excellence, *dies sanctificatus illuxit nobis* ; c'est le jour des joies les plus suaves, le jour où les cieux ont distillé le miel sur la terre, le jour de la réparation si longtemps attendue, si ardemment désirée, le jour de la rédemption promis dès l'origine du monde ! »

Considérez par exemple la trame de la messe du jour. L'Eglise, à l'*Introït*, commence par nous exciter à la confiance en nous redisant les consolantes

<sup>1</sup> Dom Guéranger.



paroles d'Isaïe : « Un enfant nous est né, un petit enfant nous a été donné. » Puis elle célèbre sa souveraine autorité. « Il porte avec lui les insignes de son empire, il est l'Ange du grand conseil. » L'*Épître* est prise de la lettre magistrale de saint Paul aux Hébreux. L'*Apôtre* y exalte les gloires du Verbe incarné avec une éloquence incomparable, l'appelant le Fils de Dieu, la splendeur de la gloire du Père éternel, la figure de sa substance, le conservateur du monde, l'héritier de l'univers, infiniment supérieur aux anges qui ne sont que les serviteurs et les adorateurs de sa puissance et de sa majesté sans fin. L'*Évangile* n'est autre que l'admirable début de l'évangile de saint Jean, où l'Apôtre prenant l'essor de l'aigle, s'élève jusqu'au sein de Dieu, y contemple les merveilles de la Trinité, y célèbre le Verbe qui ne fait qu'un avec son Père, Dieu lui-même, créateur de tous les êtres, et s'abaissant par un excès de bonté jusqu'à se faire homme pour nous, plein de grâce et de vérité, afin d'être la lumière de nos esprits et la vie de nos cœurs !

Même méthode pour l'office des Vêpres. Voulez-vous connaître la sublime dignité du Messie ? Écoutez la première antienne : « La puissance éclatera en vous au jour de votre force dans les splendeurs des saints. Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore. » Voulez-vous savoir les abaissements d'amour du Verbe incarné ? La cinquième antienne vous les apprendra. Dieu parlant à David et désignant le Messie lui dit : « O David, je placerai sur ton trône un roi qui sera ton fils. » Voulez-vous contempler les grâces que l'Enfant de Bethléem apportera à la terre ? Les trois autres antiennes en font une description brève mais complète : « Le Seigneur a envoyé un Rédempteur à son peuple : il a rendu son alliance éternelle. — Une lumière a brillé au milieu des ténèbres pour ceux qui ont le cœur pur : c'est le Seigneur bon, miséricordieux et juste. — Le Seigneur nous apporte la miséricorde et une rédemption surabondante. » *Apud Dominum est misericordia et copiosa apud eum redemptio !*

En procédant ainsi, en insistant sur ces points fondamentaux, l'Eglise a voulu faire naître en nos cœurs les sentiments que comporte une si grande solennité, surtout un brûlant amour : à chaque instant elle semble nous répéter le refrain de saint François d'Assise, qui eut une si grande dévotion au mystère de la crèche : « Aimons, aimons l'Enfant de Bethléem, *Amemus puerum de Bethleem !* »

II. Mais pour y réussir plus parfaitement elle met sous nos yeux les exemples les plus capables d'émotionner nos âmes et de les embraser de la plus vive charité.

L'exemple de Notre-Seigneur lui-même, d'abord. Comme elle nous le montre aimable, gracieux, petit, anéanti ! Comme elle nous le présente dans son humble crèche comme un prédicateur d'une incomparable éloquence ! Que vous disent donc,

mes frères, l'étable de Bethléem, cette paille, ces langes, la pauvreté, l'humiliation, les souffrances et le délaissement de Jésus naissant ? Que vous disent ses larmes et ses vagissements ? Ah ! ils vous crient bien haut : « Haine au péché que Jésus expie si durement dès son apparition sur terre, *a partu virgineo effectus hostia !* Amour de la pureté : à défaut de tout autre ornement, Jésus veut que son entrée dans le monde soit décorée des charmes de la plus exquise innocence. Quelle innocence que la sienne, qui est plus élevée que les cieux ; quelle pureté que celle de Marie, de son père nourricier et de ses premiers adorateurs ! Affection et estime pour le pauvre dont le Verbe incarné prend la livrée ! Détachement des biens de ce monde si faux, si caducs, si incapables de donner le vrai bonheur ! Amour à Celui qui nous a tant aimés : *Sic nos amantem quis non redamaret.* » Oui, aimons, aimons l'Enfant Jésus d'un amour d'émulation, d'un amour d'imitation, *Amemus puerum de Bethleem !*

Après l'exemple de Jésus, c'est celui de Marie qui est proposé à notre dévotion. Combien de fois l'office sacré nous ramène à ses pieds ! Il célèbre son bonheur et sa gloire, il la salue avec respect, il nous la représente donnant au monde son fils qui est aussi le fils de Dieu, l'enveloppant de langes et le déposant dans une crèche, vierge avant, pendant et après son enfantement. Qui dira sa joie, son respect, son amour ? Avec quelle ardeur elle redit dans d'ineffables et doux transports les paroles de son beau cantique : « Mon âme glorifie le Seigneur et mon âme tressaille en Dieu son Sauveur ! » Quelle extase d'admiration et de douceurs divines en son âme ! Un mot de l'évangile nous le fait soupçonner : « Marie conservait toutes ces merveilles en son cœur et les repassait avec délices ! » A l'exemple de Marie aimons l'enfant Jésus d'un amour de contemplation tendre et émue, *Amemus puerum de Bethleem !*

Voici maintenant les anges. Oh ! les beaux modèles offerts à notre piété. Le mystère de Noël les transporte de bonheur. Ils le considèrent sous le délicieux aspect de la joie. Ils l'annoncent comme le principe de l'universelle allégresse. Ils le célèbrent en le chantant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Oui, la joie est véritablement le caractère de cette solennité. « Notre-Seigneur est né aujourd'hui, mes bien aimés, s'écrit saint Léon dans son premier sermon sur la Nativité, réjouissons-nous ; car il n'est pas permis de demeurer triste quand la vie prend naissance. Nul n'est exclus de la participation de ce bonheur, tout le monde peut y prendre part, parce que Notre-Seigneur, destructeur du péché et de la mort, n'ayant trouvé personne exempt de crime, est venu pour racheter et affranchir tous les hommes. Que le juste se réjouisse parce qu'il est près de recevoir le salaire de sa justice. Que le pécheur se console dans sa misère, parce qu'on lui offre le pardon de ses offenses. Que le gentil même reprenne courage,

parce qu'il est appelé à la vie. » La joie est tellement inhérente à la fête de Noël qu'en ce jour l'Eglise y chante solennellement les quatre cantiques du Nouveau Testament, le *Benedictus*, le *Gloria in excelsis*, le *Magnificat* et le *Nunc dimittis* ! Mes frères, à l'exemple des anges, aimons l'Enfant Jésus d'un amour plein d'allégresse et de reconnaissance ! *Amemus puerum de Bethleem* !

Mais voici un autre exemple, peut-être plus efficace pour nous, parce qu'il est plus accessible à notre infirmité : c'est celui des saints bergers. « Les bergers, nous dit l'Evangéliste, se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé et ce que le Seigneur nous a fait connaître. Et ils vinrent en toute hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans la crèche. Et l'ayant vu ils connurent la vérité de ce qui leur avait été dit sur cet Enfant. Et tous ceux qui en entendirent parler furent dans l'admiration de ce qui leur avait été rapporté par les bergers... Et les bergers s'en retournèrent glorifiant Dieu et le louant de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, selon qu'il leur avait été dit. » Quelle foi dans ces bons bergers ! quel empressement dans leur amour ! quelle ferveur dans leur adoration ! comme ils prêchent le Messie avec une persuasive éloquence ! quel cœur dans leur reconnaissance envers Dieu ! A l'exemple des bergers, mes frères, aimons l'Enfant Jésus d'un amour plein de foi, de confiance et de généreux dévouement, *Amemus puerum de Bethleem* !

O divin Enfant, vous êtes notre frère, vous êtes notre Dieu, vous êtes notre bienfaiteur ! Nous vous adorons, nous vous louons, nous vous aimons, nous vous remercions, nous recourons à vous ! O divin Enfant, convertissez-nous, éclairez-nous, fortifiez-nous, consolez-nous, sauvez-nous, bénissez-nous pour le temps et pour l'éternité ! Bénissez l'Eglise notre mère, le souverain Pontife notre père ! Bénissez nos familles, bénissez notre patrie, notre chère France ! Ah ! c'est aujourd'hui que dans la personne de Clovis et de ses braves guerriers elle est née à la foi, gardez-lui la foi ! Ne permettez pas qu'elle devienne la proie des mécréants qui vous blasphèment, des francs-maçons qui vous persécutent, des juifs perfides qui vous ont crucifié et voudraient ruiner votre œuvre ! C'est aujourd'hui qu'elle est née à l'honneur de l'hégémonie du monde dans la personne de l'illustre Charlemagne. Hélas ! elle est bien humiliée, rendez-lui son antique gloire ! accordez-lui d'être toujours ce qu'elle doit être par vocation, c'est-à-dire la fille aînée de l'Eglise, le bras droit du souverain Pontife et votre sergent dans le monde !

Ainsi soit-il !

## CONFÉRENCE A L'OCCASION DE LA FÊTE DE NOËL

*Et vocabitur nomen ejus Emmanuel.*

Et son nom sera Emmanuel (Dieu avec nous). (Isaïe, vii, 14).

Mes frères,

En nous donnant le Messie promis et si impatientement attendu par toutes les nations, le jour de Noël a rétabli dans le monde entier, mais surtout dans l'homme, l'ordre originel avec une beauté supérieure encore à la beauté première : *mirabiliter condidisti, mirabilius reformasti*. Quelle est en effet la raison dernière, et pour parler un instant comme les théologiens, la cause finale de la création ? quel a été le motif par lequel Dieu s'est résolu éternellement de donner l'existence en dehors de lui à des créatures de toutes sortes et de natures si différentes ?

La réponse s'impose, claire et catégorique ; car sur ce point l'hésitation même n'est pas permise. Dieu a fait tout ce qui existe, depuis le plus haut sommet de la hiérarchie angélique jusqu'au dernier échelon de l'univers matériel, pour que chaque créature reproduisit, à un degré quelconque, ses perfections infinies, son être immuable, sa bonté, sa sagesse, sa puissance, sa beauté ineffable. La création n'est donc autre chose qu'un immense miroir, devant lequel Dieu passe et repasse sans cesse et qui reproduit de mille façons, quoique d'une manière nécessairement imparfaite, son image toujours reconnaissable. Le mot, mes frères, est de saint Paul : *Videmus nunc per SPECULUM, in ænigmate* ; nous ne voyons Dieu maintenant qu'en énigme dans un miroir. La seule image parfaite de la substance infinie, c'est le Verbe consubstantiel au Père et infini comme lui ; de sorte que Dieu ne se contemple lui-même et ne se connaît que dans son Verbe et par son Verbe, qui est un seul et même Dieu avec le Père.

Mais, mes frères, si toute créature représente ou rappelle plus ou moins distinctement quelques-uns des attributs divins, il est manifeste que celles-là reproduisent plus parfaitement le Créateur, qui se rapprochent davantage de lui, ou pour mieux dire dont lui-même s'approche davantage. La raison toute seule suffirait à nous en convaincre ; mais la foi nous apprend d'ailleurs que, parmi cette infinité de créatures qui s'élancèrent du néant à la voix toute-puissante de Dieu, les plus excellentes, après les anges, ce sont les hommes. Et pourquoi ? Parce que, seul de tous les animaux, l'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Les autres créatures rappellent Dieu, rendent témoignage de lui ; l'homme seul à proprement parler le reproduit et le représente. Comme son Créateur, l'homme a l'intelligence, et la raison ne doit être qu'un écho fidèle de la raison infinie ;



comme lui, il a la volonté, et il doit reproduire dans toutes ses affections et jusque dans ses moindres désirs la sainteté de Dieu; comme lui, il a le choix de ses actes, et il doit tenir sans cesse son libre arbitre dans une conformité entière avec la parfaite liberté de Dieu. Et comme il ne saurait y avoir de bien véritable pour un être, quel qu'il soit, en dehors de sa fin ou du chemin qui y conduit, il s'ensuit de là que le souverain bonheur de l'homme et son intérêt le plus sacré est de rester toujours uni à Dieu, soit qu'on le considère comme *individu* pris à part, ou comme *être social*. Et la plus grande grâce que Dieu puisse nous faire ici-bas, c'est de nous rechercher encore et de se rapprocher de nous, quand nous nous sommes volontairement éloignés de lui. C'est cette grâce au-dessus de toute grâce qu'il nous a faite en ce jour, et pour laquelle il nous faut remercier avec les Anges le divin Enfant dont nous célébrons la naissance et qui est bien véritablement l'Emmanuel, *Dieu avec nous : Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

## I

Un instant, mes frères, l'homme fut, pour le ciel et pour la terre, une bien belle et ressemblante image de Dieu : c'est quand il sortit, dans toute la fraîcheur de l'innocence et le rayonnement de la grâce originelle, des mains de son Créateur. Qu'il était merveilleusement beau, le premier homme, avec sa raison si nette, avec son intelligence limpide, tout étincelante des précieuses connaissances naturelles et surnaturelles qu'il avait puisées à la source même de la vérité ! Qu'il était grand, avec cette volonté droite et cette innocence intacte qui faisait de son cœur un véritable sanctuaire où Dieu se plaisait à habiter ! Qu'il était noble, avec cette heureuse ignorance du mal où rien ne le portait, et ce puissant attrait pour le bien qui était le fond de sa nature intègre, et que fortifiait encore la reconnaissance pour tant de bienfaits gratuitement reçus !

Malheureusement, cet instant dura peu. Ce que l'homme n'avait pas à craindre de lui-même lui vint du dehors. Par nature, avons-nous dit, il n'était point porté au mal ; il y fut sollicité, et il eut la faiblesse de se laisser séduire. Par cette faute il s'éloigna de Dieu ; mais il se déroba du même coup à son heureuse destinée et perdit ses brillantes prérogatives. Exilé de son premier et délicieux séjour, vagabond sur la terre maudite à cause de lui, il finira bientôt, en perdant de vue les hautes murailles du Paradis terrestre dont l'accès lui est désormais interdit, par oublier à peu près complètement Celui-là même qui l'a créé et qui l'avait orné de tant de bienfaits. Et tout à l'heure, à quelques pas seulement de l'Eden où Dieu avait conversé familièrement avec le premier homme, nous aurons sous les yeux l'horrible spectacle de l'homme *sans Dieu*.

Jusqu'ici peut-être vous avez cru naïvement que les matérialistes libres-penseurs et francs-maçons, qui se sont faits d'abord vos éducateurs afin de devenir plus tard vos maîtres, vous apportaient des doctrines nouvelles et des idées non encore expérimentées. Vous les preniez pour des révélateurs inspirés d'un nouvel état de chose plein de merveilles, quand ils venaient vous dire avec leur langage grossièrement blasphématoire : Le secret d'être heureux sur la terre et d'y ramener les délices de l'Eden, nous vous l'apportons. Ecoutez ce que la science nous a enseigné de sa voix infailible : voulez-vous être des dieux sur la terre, ne relevant que de vous-mêmes, et ne devant qu'à vous votre félicité ? Repoussez avec mépris toute idée de vie et de vertu surnaturelle, d'immortalité future dans un autre monde meilleur, de loi morale, de conscience religieuse ; débarrassez-vous de Dieu. La nature, voilà l'unique conscience ; la jouissance, voilà l'unique loi.

Mes frères, en les prenant pour des prophètes ou tout au moins pour des hommes à idées neuves, vous avez fait preuve d'une mémoire bien courte et d'une bien courte expérience ; et eux, en vous parlant ainsi, se moquaient de vous sans seulement se donner la peine de s'en cacher, sachant bien que vous seriez pris quand même. Ils ne faisaient que répéter, avec une éloquence et une habileté moindre, la parole du père des menteurs à notre première mère : *Eritis sicut dii ; nequamquam moriemini*, vous ne mourrez point, vous serez comme les dieux. Ils donnaient raison une fois de plus à cette profonde remarque de saint Augustin : l'erreur tourne toujours dans le même cercle.

L'homme *sans Dieu* ? voulez-vous en essayer pour voir jusqu'où peut aller le bonheur en ce monde ? A quoi bon recommencer, à vos risques et dépens, une expérience qui a duré tant de siècles, et dont les tristes et sanglants résultats sont consignés dans l'histoire par cet homme-là même ? L'homme *sans Dieu* ! mais il est presque aussi ancien que l'homme, et il a duré jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ. Il est même des endroits sur la terre où il n'a jamais cessé d'exister et d'agir. Contemplons-le un instant, malgré toute l'horreur qu'il inspire : le spectacle du mal est quelquefois une salutaire et énergique leçon pour le bien.

L'Ecriture nous en trace dès sa seconde page le fidèle et peu rassurant portrait. Le premier qui chercha à se débarrasser de Dieu s'appelait Caïn ; et voyez combien la vie lui fut douce, et comme il la rendait agréable aux autres ! — « Caïn entra dans un dépit furieux, et son visage en fut tout abattu... Et il dit à son frère Abel : Sortons dehors. Et lorsqu'ils furent dans les champs, Caïn se jeta sur son frère, et le tua... Et s'étant retiré de devant la face du Seigneur, il fut vagabond sur la terre (loin de ses parents qu'il avait plongés dans un deuil éternel, et qu'il ne devait jamais revoir).

Les enfants de Caïn vivaient encore que déjà le

genre humain tout entier, sous leur impulsion, était devenu absolument matérialiste, libre-penseur, en un mot *sans Dieu*. On prendrait volontiers les hommes de cette époque reculée pour des francs-maçons du dix-neuvième siècle ; taille et stature à part, où est, je vous prie, la différence ? — « Il y avait en ce temps-là sur la terre des hommes d'une taille gigantesque, puissants et fameux dans le siècle (par leur force brutale, leurs violences, et leurs effroyables impudicités). Dieu, voyant que la malice des hommes était à son comble sur la terre, et que toutes les pensées de leur cœur étaient tournées vers le mal, se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et touché de douleur jusqu'au fond du cœur, il dit : Je ne laisserai plus longtemps vivre le genre humain, parce qu'il est *tout chair* (et complètement matérialisé). J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé, avec les animaux (qui sont à son service et qu'il souille de ses honteuses dépravations) ; car je me repens de les avoir faits. »

Vous voyez ici d'un seul coup d'œil, mes frères, et les belles pratiques et les beaux succès de l'homme *sans Dieu*, car ce qu'il était dès lors, il l'est encore exactement aujourd'hui. Sur ce point du moins, l'homme certainement n'a pas fait de progrès ; il est allé au fond du premier coup.

L'homme *sans Dieu*, c'est l'homme dénué de la vérité ; c'est une intelligence sans lumière, un esprit sans raison, un œil aveugle. Il ne sait pas ce qu'il est. Tantôt il se prend pour un fils du ciel, pour un dieu ; il s'élève à lui-même des autels, exige et se rend un culte divin. Tantôt il se compare aux plus vils animaux, et se range parmi eux. Le plus souvent il n'ose pas s'interroger sur lui-même, sa nature, sa dignité, dans la crainte de ne savoir quoi se répondre.

Il ne sait pas davantage d'où il vient ; assez volontiers il s'imagine qu'il est né, ainsi que les bêtes et les insectes, de la boue en fermentation, et qu'il a commencé par se nourrir de glands et de racines. Quelquefois pourtant il se rappelle vaguement qu'il a dans ses archives quelques titres de noblesse, que les traditions les plus anciennes lui assignent une origine divine ; il s'aperçoit qu'il marche droit, le front levé vers le ciel, et qu'après tout il donne des preuves frappantes d'une intelligence que les animaux ne manifestent pas, et fait de grandes et belles et nobles choses dont ils sont éternellement incapables. Mais bientôt fatigué d'avoir fait cette observation raisonnable autant que facile, il retombe pesamment sur lui-même et dans son insouciance, qui n'est qu'un désespoir d'arriver sûrement à la vérité.

Il sait moins encore où il va. Son cœur en mille circonstances a besoin de croire à la survivance après la mort, et trouve d'excellentes raisons en faveur de l'immortalité de l'âme et de la vie future. Mais plus souvent encore ses passions ont besoin qu'il n'y ait pas d'autre vie, et elles ne sont pas en reste d'arguments spécieux contre les récompenses et les châtiments d'outre-tombe. Ainsi tiraillé de

droite et de gauche et de haut en bas par son cœur et ses sens, l'homme *sans Dieu* chancelle, quelque temps, et finit toujours par tomber dans le doute universel ou le scepticisme, abdication complète de la raison.

L'homme sans Dieu, c'est l'homme sans moralité aucune. En peut-il être autrement ? Ne sachant ni qui il est, ni d'où il vient, ni où il va, comment voulez-vous qu'il sache ce qu'il doit faire ou éviter ? N'ayant plus la sainteté de Dieu pour type et sa loi pour règle, que lui reste-t-il que son caprice ? Aussi quel état lamentable que celui de l'être humain avant l'avènement du Messie !

L'homme est-il un être moral, c'est-à-dire capable de devoirs ? Quel est le fondement de sa moralité ? Le critérium du juste et de l'injuste, du bien et du mal, est-ce la loi naturelle, la conscience, l'intérêt, le plaisir ? Chacune de ces solutions a eu ses partisans parmi les philosophes ; mais ce qui marque bien l'épouvantable désarroi de la volonté humaine, c'est que les philosophes dits spiritualistes n'étaient guère moins abjects dans leurs mœurs que les matérialistes avérés. Et pendant que les philosophes discutent éloquentement ces graves questions à l'ombre d'un élégant portique, sous les fraîches avenues d'un jardin princier, ou même sur des lits somptueux autour d'une table où le vin pétillait et rit dans l'or, le vulgaire, le genre humain se laisse aller au fil de ses instincts dépravés, il verse dans tous les crimes, se vautre dans tous les vices, et s'applaudit d'autant plus qu'il a plus ignoblement outragé et épouventé la nature. Nous avons vu l'Écriture peindre d'un mot cette indescriptible dégradation de l'homme : *Il était devenu tout chair* ; et pour être plus tranquille avec sa conscience, ce juge intérieur qui s'obstine à vivre même dans les plus pervers, il avait eu la géniale et satanique idée de faire de tous les excès, du vol, de l'homicide, du mensonge, des plus révoltantes impudicités, autant d'actes religieux. C'est sa manière à lui, l'homme *sans Dieu*, d'honorer la Divinité, s'il en existe une quelque part.

Enfin, l'homme sans Dieu, c'est l'homme privé et dépouillé de toute liberté. Pour être libre, il faut rester le maître de choisir entre faire cette chose ou cette autre, ou même entre agir ou n'agir pas.

Or nous venons de voir assez clairement que l'homme n'avait plus ce pouvoir de choisir ; il était penché de force vers le mal. Les passions commandaient en maîtresses ; et contre les passions, qui ne chôment jamais, il n'avait aucun point d'appui. La religion officielle les consacrait, la religion naturelle était à peu près étouffée, et la conscience morale aveuglée en naissant. D'ailleurs peut-on dire qu'il avait une conscience ? Je vois parfois dans l'histoire ancienne des hommes appliqués à mal faire trembler devant une éclipse de soleil ou de lune, et en conclure que le succès leur manquera de parole ; mais je ne vois pas qu'ils se reprochent leur conduite comme immorale. Ils ont peur, mais ils ne se repentent point, parce qu'ils



ne se sentent pas, coupables. Tous les jours ne voyons nous pas monter à l'échafaud des Gagny, des Prado et autres monstres qui pensent, agissent et raisonnent absolument comme ces gens-là ? La conscience en effet n'est rien, si elle n'est pas la crainte d'un Dieu qui voit tout, n'oublie rien, et nous jugera irrémissiblement d'après une loi qu'il a mise sous nos yeux après l'avoir écrite d'abord dans notre cœur.

## II

Si l'homme *sans Dieu*, pris individuellement, ne sait plus rien de ce qu'il lui importe le plus de savoir, boit l'iniquité comme l'eau, et fait le mal par une sorte de nécessité aussi humiliante que triste, il est logique que l'homme, envisagé comme être social, ne soit pas mieux partagé ; ce qui veut dire qu'une société qui veut se séparer de Dieu et faire table rase de tout ce qui rappelle son existence, se dépouille inexorablement des biens les plus précieux au cœur de l'homme, et pour lesquels, depuis l'origine, le genre humain a versé des fleuves de sang. Vous qui voulez chasser Dieu de la société, et l'exclure de ses affaires, dites adieu pour toujours à la liberté, à l'égalité, à la fraternité, vous ne les reverrez plus !

Si les hommes ne reconnaissent pas un même Dieu pour créateur et un seul homme fait à son image pour premier père, s'ils sont nés au hasard comme les bêtes sauvages dans les bois ou comme les insectes dans la fange, de quel côté seront-ils frères ? Ils n'ont plus d'autre mobile que leur intérêt et leur plaisir, ni d'autre loi à suivre que celle des animaux, qui est de s'entre dévorer les uns les autres. Cette loi du reste a été formulée, discutée, adoptée et promulguée par la science *sans Dieu* ; c'est le *Struggle for life*, la lutte pour la vie et pour ses brillants accessoires qu'on appelle les richesses, les honneurs, les ambitions, les voluptés. Telle est la fraternité des athées, et ils n'en peuvent avoir d'autre. Toutes les fois qu'ils ont pu se hisser au pouvoir, ils l'ont réduite en pratique avec une solennité de mise en scène plus que significative. Nous l'avons vu en 1793, en 1848, en 1870. Sa formule est celle de Robespierre : Quiconque ne travaille pas pour moi doit être mis hors la loi et hors la vie ; traduction littérale du fameux mot païen : *Humanum paucis vivit genus*, le genre humain n'existe que pour le plaisir d'un petit nombre.

Dans une société où la fraternité est ainsi comprise, il ne paraît pas difficile de se faire une idée de l'égalité comme elle l'entend. Sans doute, le mot est sur toutes les lèvres, et ce sont les plus ambitieux, c'est-à-dire les plus ennemis de l'égalité, qui le crient le plus fort et en barbouillent plus amplement les murs. Mais c'est l'idée, c'est la chose qu'il faut voir ; car le mot sans la chose c'est l'ombre au lieu de la proie. Or, voyez si je dis faux.

Au nom de l'égalité, dans une société dont Dieu ne fait plus partie, les inférieurs ne reconnaissent plus d'autorité, le sujet plus de supérieur, le subordonné plus de chef, le domestique plus de maître, le fils plus de père ; l'ignorant vaut autant que le sage, et l'insensé autant que le plus habile. Plus de respect, plus d'obéissance, plus d'union, plus de paix.

Les plus chauds partisans et prôneurs de l'égalité arrivent-ils au pouvoir, ce sont les despotes les plus durs et les plus impitoyables. Ils ne manquent guère de faire des lois de majesté, et malheur à qui touche, d'aussi loin que ce soit, à leur personne sacrée. Quant à eux, ils sont au-dessus de tout ; une loi les gêne-t-elle ? ils la suppriment ; éprouvent-ils un désir ? ils en font une loi. L'égalité est pour les autres ; elle consiste à les coucher tous dans une égale soumission à leurs caprices les plus insensés. Tacite en a donné la formule dans un de ces mots énergiques et concis comme il savait les faire : *Nobis sola obsequi gloria relicta est* ; notre égalité glorieuse à nous, c'est d'obéir.

C'est également la formule de la liberté sans Dieu ; car l'athéisme, comme le couperet, simplifie admirablement les choses, — en les supprimant. Dans une société sans Dieu, la liberté est, pour les quelques-uns qui parviennent à s'emparer du pouvoir, de faire et d'exiger ce qu'ils veulent. Pour les autres, liberté de flatter, liberté de servir, liberté de payer, liberté de souffrir, liberté de mourir. C'était ainsi sous les despotes païens ; en est-il autrement dans nos sociétés sans Dieu ? si ce n'est que nous avons un peu perfectionné le mécanisme ; nous mettons *liberté* sur les murs, et *obligation* dans les lois : service obligatoire, impôt obligatoire, instruction obligatoire, casernement obligatoire, laïcisation obligatoire, athéisme obligatoire. Sous Tibère parler était un crime, se taire était un aveu ; combien de gens aujourd'hui jouissent de la même liberté, c'est-à-dire se trouvent dans le même embarras !

Aussi l'homme *sans Dieu* a-t-il toujours été effroyablement malheureux. Le fond de l'homme païen, c'est la tristesse, une tristesse incurable ; le fond de l'homme *sans Dieu*, c'est un sombre désespoir. Il n'y a plus de bonheur pour l'homme qui s'est détourné de Dieu. Pendant quatre mille ans, la parole humaine ne fut qu'une longue et triste plainte, l'accent de la joie lui était inconnu ; l'horreur du présent était encore augmentée par le souvenir du bonheur perdu ; ses chants, quand elle chantait, n'étaient que des hymnes de guerre ou des couplets lascifs, du sang ou de la honte ; rien de vraiment joyeux ; rien qui ressemblât même de loin à nos *Alléluia*.

Dieu eut enfin pitié de tant de misères, il entendit ce cri désespéré de l'humanité agonisante et près d'expirer dans sa nuit sous la main du despotisme ; il prit chair, et vint habiter parmi nous : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*.

Quel changement soudain ! quel cri d'allégresse

et de délivrance d'un bout du monde à l'autre! quel sentiment d'une joie jusqu'alors inconnue agite l'humanité tout entière! Une sorte de pressentiment obscur que les temps s'accomplissaient avait déjà tiré de la torpeur générale les âmes élevées; Platon avait appelé le Sauveur, Virgile pronostiquait sa naissance.

Vous êtes-vous déjà trouvé dans un temple, par une de ces longues matinées d'hiver, quelque temps avant le jour, quand la veilleuse est presque éteinte et marque à grand'peine la place du tabernacle? Cette obscurité silencieuse vous pèse sur le cœur; on se croirait enfermé dans une tombe. Tout à coup un frôlement discret se fait entendre autour de l'autel, un flambeau s'allume; sa flamme claire et blanche ne dissipe pas entièrement les ténèbres, mais elle les perce de ses rayons et réjouit les yeux, en attendant que le grand soleil paraisse et inonde de lumière l'immense basilique. Ainsi la seule annonce de l'avènement prochain du Messie anime déjà d'un mouvement plein de confiance ces froides et mornes ténèbres où depuis si longtemps l'humanité croupit dans la tristesse et la peur. Les Sibylles ont parlé, tous les yeux se sont tournés vers l'Orient; soudain on voit poindre une grande lumière; cependant le silence se refait et la nuit dure encore. Mais bientôt l'Evangile est annoncé publiquement dans la Judée, les Apôtres le portent dans le monde entier, ils annoncent aux hommes que Dieu est venu, qu'il a habité parmi nous, et qu'il a voulu rester avec nous jusqu'à la fin des siècles : *et vocabitur nomen ejus Emmanuel*.

Aussitôt l'homme reprend possession de lui-même. Dans ce Dieu qui se fait semblable à l'un de nous, il reconnaît son père, son père qui l'avait créé pour le bonheur, et qui vient le chercher jusqu'au fond de son exil, jusqu'au fond de sa misère. La lumière entre à flots dans son âme et l'amour envahit son cœur. Il voit maintenant qu'il n'est pas fait pour la terre, mais pour le ciel; qu'il n'est pas un animal d'une espèce particulière, mais presque l'égal des anges. Cette même lumière qui éclaire son esprit, dirige en même temps sa volonté; il voit le chemin que doit suivre un fils du ciel, et se sent le courage d'y marcher. Il abjure avec joie la honteuse servitude de l'instinct et des passions pour embrasser l'honneur d'une libre obéissance aux commandements divins.

Du même coup, la société entre dans des voies nouvelles. Le même changement qui s'est opéré dans l'individu la transforme à son tour. Il le faut bien; la société n'est qu'un ensemble, elle ne saurait être différente des parties qui la composent. L'homme, créature privilégiée de Dieu, frère du Dieu fait homme, héritier du ciel, ne dépend que de Dieu; il est libre à l'égard des autres hommes dont il est l'égal devant Dieu et qui ne peuvent lui commander qu'au nom et par l'autorité de Dieu; mais il les regarde tous comme ses frères, parce qu'ils n'ont avec lui qu'un même Père, et un même héritage. La pensée

chrétienne sur l'homme, rapportée dans le monde par l'Enfant-Dieu, est donc la pensée mère et l'unique fondement de la vraie liberté, de la vraie égalité, de la vraie fraternité. Ces admirables choses, dont nous parlons tant et que nous possédons si peu, n'existent que dans les sociétés sincèrement chrétiennes, parce qu'elles seules ont la charité. Ces vertus une fois ancrées dans le cœur de l'individu, passent lentement, mais infailliblement de l'ordre purement moral dans l'ordre civil et politique. Les pouvoirs païens, ennemis jurés de toute liberté, de toute égalité, de toute fraternité, ont eu beau se mettre en travers avec toutes les forces de l'empire et toutes les rages de l'enfer; ils ont dû succomber après trois siècles d'une lutte à mort.

Aussitôt la pensée chrétienne donne naissance à ces merveilleuses institutions destinées à conserver au monde ces dons précieux du Dieu Sauveur. Je parle des ordres religieux, institutions essentiellement catholiques, qui ont maintenu et maintiennent encore la liberté, en affranchissant l'homme du péché et de tout ce qui asservit l'homme à l'homme; l'égalité, en faisant des supérieurs les serviteurs de tous; la fraternité en faisant du dévouement à ses semblables un vœu irrévocable et sacré, depuis le soin des malades dans les hôpitaux jusqu'au rachat des captifs en prenant leurs fers.

Je m'arrête forcément; j'ai été beaucoup trop long, et je n'ai presque rien dit. Ce peu ne suffit-il pas pour vous faire comprendre combien Dieu est nécessaire à l'homme et à la société, et combien sont ennemis du genre humain ceux qui veulent le bannir de la société et le chasser du cœur de l'homme? Gardons donc, mes frères, gardons précieusement ce doux Emmanuel, cet enfant divin qui est *Dieu avec nous*; gardons-le dans nos cœurs sur la terre, afin qu'il daigne un jour nous admettre auprès de lui dans sa gloire.

Ainsi soit-il!

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 17 decembris 1891.

✠ ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.



# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## SERMON POUR LE PREMIER JOUR DE L'AN

*Tempus breve est.*

Quelle est, mes frères, la chose la plus précieuse pour nous ? Si nous consultions la raison, elle nous répondrait : c'est celle qui vous est le plus utile. Mais les hommes ont-ils coutume de consulter la raison dans l'appréciation des choses que Dieu a mises entre leurs mains ? Hélas ! je suis obligé de répondre : Non ; ce n'est pas d'après les conseils de la raison qu'ils se déterminent d'abord. Pour la masse humaine, ce qui fait le prix d'une chose, c'est sa rareté. La boue est incomparablement plus utile que l'or, puisque c'est elle qui reçoit, pour nous les rendre au centuple, les semences que nous lui confions ; c'est elle qui, fécondée par le rayon du soleil et la rosée du ciel, les fait germer et croître, mûrir et fructifier. Elle est en un mot le réservoir commun de la vie des hommes.

Mais la boue est vulgaire ; nous ne pouvons poser le pied nulle part qu'il ne s'appuie sur elle ; elle est à la surface du globe, elle est au fond de l'Océan. La trouvant partout, nous n'avons point appris à l'estimer, sûrs que nous sommes qu'elle ne nous manquera jamais. Nous la payons d'ingratitude, et nous en donnons des arpents pour un faible poids de cet or qui n'est même pas bon pour fendre la terre ou repousser l'ennemi, mais que nous recherchons avidement, précisément parce qu'il est plus difficile à trouver.

Le diamant, objet de si furieux désirs, n'est pourtant qu'un véritable charbon, congénère de celui que laisse sur la cendre du foyer la bûche qui s'éteint. L'agate, l'onix et les autres gemmes si estimées, ne sont que des cailloux comme ceux dont nous nous servons pour paver nos routes. Mais la nature ne les ayant distribués qu'avec une certaine parcimonie, nous les convoitons d'autant plus qu'il nous est plus difficile de les acquérir ; et uniquement parce que nous ne les avons pas à souhait, nous leur avons donné le nom de pierres précieuses.

Eh bien, soit ! Je n'essaierai pas de lutter en vain contre des jugements si enracinés dans l'esprit des hommes ; je m'y appuierai, au contraire, pour soutenir que rien n'est plus précieux que le temps, parce que rien n'est tout à la fois plus rare et plus nécessaire.

I

Apprenons au moins ceci de l'année qui vient de rejoindre les siècles écoulés : à savoir, que rien n'est plus rare que le temps, parce que rien n'est plus fugitif, ni plus incertain. Vous dites que rien n'est plus commun que le temps, qu'il ne manque à personne, que c'est une durée continue dont nul n'a vu le commencement et nul ne verra la fin, qu'il vous pèse plutôt par la suite impitoyable de son cours rebelle à toute interruption.

Mes frères, je vous en conjure, sortez, sortez au

plus vite de cette faussé manière de voir : c'est la grande erreur des hommes et la plus pernicieuse qui soit au monde. Je dis, au contraire, et je vais vous prouver que le temps est ce qui nous manque le plus. Son essence, c'est une effrayante mobilité ; il est incomparablement plus fuyant que l'onde, plus rapide que le vent ; il est tout ce qu'il y a de plus insaisissable. Les trésors dont je parlais tout à l'heure, on les possède jusqu'à un certain point, bien que mille causes diverses puissent à chaque instant nous les arracher. On les attache à ses vêtements, on les enchaîne à son doigt ou à son cou, ils semblent même faire partie de notre personne tant qu'ils sont en notre pouvoir.

Il n'en est point de même du temps. Il est à notre disposition, c'est vrai ; en notre possession, jamais. Nous n'en avons qu'une faible partie à la fois, et tellement légère, tellement imperceptible que, si nous voulons la regarder, elle s'évanouit ; la nommer, elle n'est déjà plus. La parole, l'éclair même ne nous donnent qu'une faible idée de sa fugacité.

Non-seulement chacun des instants dont se compose le temps fuit avec une rapidité vertigineuse, mais aucun d'eux n'entraîne nécessairement celui qui vient après lui. Ils ne sont point liés les uns aux autres par une chaîne indestructible ; à toute heure un anneau peut manquer et le temps nous faire défaut à jamais. Il ne s'écoule pas une minute que ce malheur n'arrive à bon nombre d'hommes ; chaque jour il arrive sous nos yeux à quelqu'un de nos parents ou de nos amis.

Est-ce tout, mes frères ? Non ; il faut ajouter encore un nouveau caractère à la rapidité, à l'incertitude du temps : c'est que le temps perdu est irréparable. Une fois enfui, il ne revient plus. Sur cet océan de la vie dont nous faisons la traversée et où nul n'a jamais pu jeter l'ancre, il ne nous est pas donné de saluer deux fois les mêmes rivages. *Fugit, heu ! fugit irreparabile tempus !* s'écriait le poète païen, avec un accent de poignante mélancolie.

Et nous aussi, nous disons dans le même sens et nous entendons dire tous les jours : *Si jeunesse savait ; si vieillesse pouvait !* Mais il n'est au pouvoir de personne de recommencer sa vie. Je regrette les années que j'ai passées loin du service de Dieu, mais ces regrets sont impuissants à les rappeler et à les faire revivre. Je comprends toute l'importance et du gain que je pouvais faire et de la perte que j'aurais dû éviter ; mais en dépit de tous mes gémissements, il en faut toujours revenir à ce point irréductible, à cette triste réflexion : que les années que je déplore ont été, mais qu'elles ne reviendront plus ; que ce gain était en mon pouvoir, mais qu'il n'y est plus ; et que si je puis, en usant bien du temps qui me sera accordé encore, réparer jusqu'à un certain point mes torts et mes fautes, je ne pourrai jamais, jamais recueillir des bonnes œuvres et des mérites là où je n'en ai point semés.

## II

Rien donc de plus précieux que le temps, puisque rien n'est plus rare. Mais est-ce assez dire, que le temps est infiniment précieux ? Disons plus, chrétiens : le temps est nécessaire ; c'est la condition essentielle de notre salut. Sans lui nous ne pouvons rien faire, puisque, en notre qualité de créatures mortelles, nous sommes absolument assujettis aux conditions de la durée. Le temps, c'est donc le prix de l'éternité. La seule différence qu'il y ait entre les anges rebelles et l'homme coupable, c'est que les premiers n'ont pas eu le temps de faire pénitence, et que Dieu dans sa miséricorde à bien voulu nous l'accorder.

Jésus-Christ nous l'a acheté au prix de son sang, et Dieu nous l'a donné et pour nous et pour lui. Pour nous, afin de nous sanctifier. Selon que nous aurons bien ou mal usé du temps qui nous est donné, nous serons après la mort ou récompensés ou condamnés ; car chacun recevra suivant ce qu'il aura fait dans le temps. De sorte que notre salut, en dernière analyse, dépend uniquement du temps, et du moment présent, puisque c'est le seul qui soit à notre disposition. Et comme Dieu, en nous mettant sur la terre, nous impose à tous l'obligation étroite de travailler à notre salut, il nous fait par là même un commandement exprès de profiter du temps que nous avons et de le bien employer : *dum tempus habemus, operemur bonum*.

Il nous l'a donné pour lui, afin de le glorifier. Dieu ne pouvant autrement faire que de rapporter tout à Lui, puisqu'il est l'Infini et le souverain Bien, c'est moins encore pour nous-mêmes que pour lui et pour sa gloire qu'il nous a donné le temps. Il veut que nous l'employions à le servir en évitant le mal et en faisant le bien, en suivant religieusement ses commandements divins : il veut que sa gloire soit notre vue et notre intention principale, sinon unique, dans l'emploi que nous en faisons. Ainsi, ne pas rendre à Dieu, par un saint usage, le temps qu'il nous a libéralement prêté, le dérober à son service pour le consumer dans des occupations frivoles et surtout dangereuses, n'est-ce pas tomber à l'égard de Dieu dans la même injustice qu'un serviteur qui refuserait son travail à son maître ? Or, que mérite un pareil serviteur ? Rappelons-nous la terrible sentence de l'Evangile, et qu'elle soit toujours présente à notre esprit pour nous maintenir dans le devoir : *Ligatis manibus ac pedibus... qu'on lui lie les pieds et les mains, et qu'on le jette dans les ténèbres extérieures : là il y aura des pleurs et des grincements de dents*.

Puis donc que le temps appartient à Dieu, et ne nous a été confié que pour le mettre à profit ; puisqu'un jour il nous en sera demandé un compte rigoureux, avec les intérêts, *utique cum usuris exegissem eum*, faisons-le donc valoir et fructifier en le consacrant exclusivement à son service.

Souvenons-nous d'abord que le temps dont nous usons pour pécher, pour offenser Dieu, en le consacrant à des conversations impies et blasphéma-

toires, à la formation de projets iniques, à des divertissements et à des plaisirs défendus, que ce temps, dis-je, criminellement employé, non seulement est perdu pour nous, mais qu'il nous perd nous-mêmes, corps et âme, pour toute l'éternité.

Souvenons-nous aussi qu'il ne suffit pas d'éviter le mal, mais qu'il faut encore faire quelque bien ; et que, sans autre péché commis, la perte du temps, par elle seule, est un mal immense ; qu'il n'est pas permis de le consumer en oisivetés, en frivolités, en vains amusements, au détriment surtout de ses devoirs d'état ou de circonstance ; ni même de gaspiller en récréations inutiles ce qui nous en reste après le devoir accompli. Car, s'il n'y a point de loi particulière qui détermine strictement l'emploi que nous en devons faire, il y a toujours une loi générale qui nous ordonne d'en faire un bon emploi.

Songez enfin qu'une vie très laborieuse peut être aussi très infructueuse, si les soins dont elle est remplie n'ont point Dieu pour principe ni pour fin, mais un but tout humain et par conséquent tout profane, s'ils ne tendent point à la gloire de Dieu, mais au service d'intérêts purement temporels, — et que de semblables travaux reçoivent ici bas leur récompense, vaine comme eux, *vani vanam*. De sorte que des actions même bonnes et saintes dans leur substance, pour être faites nonchalamment et dans des vues tout humaines, sont entièrement perdues pour le ciel.

Daigne le Père des lumières, de qui vient toute grâce excellente et tout don parfait, daigne son Verbe consubstantiel et coéternel, devenu Enfant pour nous, mettre dans vos cœurs, ces sages et saintes dispositions ! C'est mon vœu le plus cher, mon vœu de tous les jours, mon premier vœu à la première heure de cette année qui commence. Si le ciel l'exauce, oh ! alors je pourrai, non plus seulement du bout des lèvres vous exprimer des souhaits en l'air, comme on fait habituellement dans le monde, mais désirer et solliciter pour vous avec instances, de la bonté de notre Père céleste, des jours nombreux, des années multiples, une longue vie enfin ; car pour ceux qui vivent chrétiennement et saintement, une longue vie est le gage assuré d'une plus grande récompense.

Je vous souhaiterai tout ce qui sert à la conserver et à l'embellir, je veux dire les prospérités et les biens de la terre : car je n'aurai plus à craindre qu'ils puissent jamais captiver votre cœur : au contraire, ils deviendront l'instrument de vos bonnes œuvres, et vous puiserez dans le sentiment même de leur fragilité un amour plus exclusif des biens invisibles, qui sont les seuls véritables biens.

Je vous souhaiterai enfin cette joie inaltérée, continue, qui remplit le cœur et fait le charme de la vie, cette joie qui n'a rien de commun avec les jouissances grossières de la chair, mais qui vient de l'accroissement journalier de toutes les vertus dans une âme ; cette joie que les épreuves ne troublent point, que les revers ne découragent



point, que les plus grands sacrifices même aient bien loin de l'inquiéter, cette joie pleine et pure qui fera de votre existence ici-bas le prélude de l'éternité bienheureuse où vous conduisent le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

### SOUHAITS DE BONNE ANNÉE

Da mihi Domine sedium tuarum  
assistricem sapientiam.  
(Sap. ix, 4.)

M. F.,

Avec l'année qui commence, vous avez coutume de faire des vœux pour le bonheur de tous ceux qui vous sont chers ; c'est un acte de noble et touchante fraternité. Au nom de l'affection que je porte à tous mes paroissiens, je viens aussi vous exprimer les miens.

Les souhaits du pasteur pour son troupeau ne seront pas les moins sincères ni les moins ardents ; il faut de plus qu'ils soient les mieux compris et les plus raisonnables. Or, au moment où je me demandais quels vœux je devais former pour mes paroissiens, au moment où je me demandais qu'est-ce que je pourrais leur souhaiter de meilleur selon Dieu, il m'est revenu en mémoire une histoire de nos Livres saints qui m'a indiqué ce que je cherchais, c'est-à-dire un objet de choix pour ma prière et mes vœux en votre faveur.

Voici cette histoire. C'est celle de Salomon le plus sage des rois. Un jour le Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Demandez-moi ce que vous voudrez ; je vous l'accorderai. » — Salomon demanda la sagesse. Il aurait pu demander bien d'autres choses. Il aurait pu demander la santé du corps, la durée de la vie ; il aurait pu demander des armées, des conquêtes, des trésors, de la gloire, des plaisirs, pour en jouir dans les limites fixées par la loi de Dieu. Le Seigneur fidèle à sa parole eût exaucé toutes ces demandes. Mais il ne demanda rien de tout cela.

Il y avait donc aux yeux de ce grand monarque quelque chose de plus précieux que la fortune, la gloire, les plaisirs, quelque chose de plus précieux que la santé et les avantages de la vie présente. Cette chose qu'il estimait si bonne et si préférable à tout le reste, c'était la sagesse.

Or, m. f., cette vertu que Salomon estimait et ambitionnait par-dessus tout, est aussi pour nous-mêmes le premier et le plus enviable des biens. Heureux, dit l'Écriture-Sainte, l'homme qui a trouvé la sagesse ! Elle vaut mieux que l'argent, que l'or, que toutes les richesses. Tout ce qu'on prise le plus sur la terre ne mérite pas de lui être comparé. D'une main elle donne la longueur des jours et de l'autre les trésors et la gloire. Ses voies sont ravissantes et ses conseils assurent le bonheur et la paix. (Prov. iii, 13-17.)

A la vérité, nous n'avons pas besoin, comme le roi des juifs, de cette sagesse qui consiste à gouverner les empires ; d'autres en ont besoin et nous

ferons bien de la demander pour eux ; mais nous avons tous besoin de cette sagesse qui consiste à bien gouverner notre vie.

Tel sera donc aujourd'hui, m. f., l'objet de mes vœux et de ma prière. A tous mes paroissiens, aux grands comme aux petits, aux vieux comme aux jeunes, aux parents comme aux enfants, aux riches comme aux pauvres, aux savants comme aux ignorants, à ceux qui sont ici et à ceux qui n'y sont pas, à moi comme aux autres je souhaiterai la sagesse, et je demanderai à Dieu qu'il nous fasse tous participer aux lumières de cette sagesse admirable qui préside à ses conseils divins : *Da mihi, Domine, sedium tuarum assistricem sapientiam.*

La sagesse, m. fr., c'est ce don de Dieu qui fait juger des choses comme Dieu en juge lui-même et qui les fait rechercher avec plus ou moins d'ardeur suivant le plus ou moins de prix qu'elles ont aux yeux de Dieu. C'est la sagesse qui nous fait aimer ce qui est bien et détester ce qui est mal ; c'est la sagesse qui nous fait sentir le néant des choses d'ici-bas et la grandeur des biens futurs ; c'est elle par conséquent qui nous fait goûter la vertu et les choses célestes, qui nous détache de la terre et de ses biens trompeurs, qui nous élève au-dessus des vils appétits de la mauvaise nature. La sagesse, c'est l'amour de ce qui est beau, juste et bon selon Dieu ; c'est l'opposé de l'esprit du monde qui est terrestre et sensuel ; c'est le remède spécifique à ce fond de corruption qu'a laissé en nous le péché originel. La sagesse, c'est quelque chose de si grand et de si précieux que le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un enfant, c'est de dire que c'est un enfant sage ; c'est quelque chose de si grand et de si précieux que la sainte église n'a pas d'autre expression pour faire l'éloge des vierges qui ont mérité la couronne immortelle : *Hæc est virgo sapiens*, ce fut une vierge sage. La sainte Écriture, qui a fourni cette expression, résume toute la vie du juste en une parole qui revient à ceci : il fut sage. « Il sut, dit-elle, mépriser les exemples du monde et triompher des séductions des choses terrestres. *Hic vir despiciens mundum et terrena triumphans, divitias cælo condidit.* » Enfin, c'est par ce mot que l'évangile dépeint la vie si parfaite du Fils de Dieu fait homme, la vie si parfaite du Sauveur Jésus. « Il croissait en sagesse, dit le texte sacré, *crescebat sapientia et ætate.* »

C'est qu'en effet, être sage, c'est respecter toute loi et pratiquer toute vertu ; être sage, c'est vouloir à tout prix le salut de son âme, savoir tout sacrifier à ce but suprême et ne connaître qu'une chose, le devoir ; être sage, c'est mettre la volonté de Dieu au-dessus de la volonté propre, la loi de Dieu au-dessus de la loi des hommes, la conscience au-dessus de l'intérêt, le service de Dieu avant tout le reste ; être sage enfin, c'est aimer Dieu par-dessus toutes choses parce que Dieu est infiniment beau, infiniment bon, infiniment juste, infiniment aimable.

Ah ! si tout le monde était sage, quel beau spectacle présenteraient les familles et la société ! Si tout le monde avait cette sagesse modelée sur la sagesse divine elle-même, cette sagesse qui juge bien toutes choses et qui proportionne les moyens à la fin, cette sagesse empreinte de force et de douceur qui dispose toutes choses avec ordre, poids et mesure ; la terre ne serait plus la terre, ce serait le ciel anticipé.

Il y aurait dans les familles plus de paix, plus d'union, plus d'accord ; il y aurait entre les frères moins de dissensions et de jalousies ; il y aurait chez les enfants, pendant leur jeune âge, plus de soumission et de respect pour l'autorité, et même, à l'âge le plus avancé, plus de prévenances et d'attentions pour leurs parents ; il y aurait chez les parents plus de sollicitude pour l'éducation de leurs enfants, il y aurait chez les jeunes gens plus de retenue et de modestie, moins de légèreté, de dissipation et de vanité. Il y aurait dans chaque maison plus d'ordre, de prévoyance et d'économie ; il y aurait dans les dépenses moins de luxe, de fantaisie et de prodigalité ; il y aurait dans les affaires, dans le commerce, plus de droiture, de probité, de confiance et de sécurité. Il y aurait dans la religion, dans l'accomplissement des devoirs religieux, plus de ferveur, d'exactitude et de régularité. Il y aurait chez tous plus de zèle pour leur avenir éternel, plus de souci de leur véritable bien ; et ce serait chez tous non seulement la vertu mais encore le bonheur.

Vous souhaiter la sagesse, m. fr., c'est donc vous souhaiter les biens de l'ordre le plus élevé. Mais ne croyez pas que, en vous souhaitant des biens d'un ordre si sublime, j'oublie les choses qui sont d'un intérêt secondaire. L'histoire à laquelle je faisais allusion tout à l'heure, nous dit que la prière de Salomon fut si agréable au Seigneur qu'il obtint non-seulement la sagesse qu'il avait demandée de préférence, mais encore tous les autres biens avec elle : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ*. Puisse ma prière, m. fr., avoir le même succès et la même récompense, c'est-à-dire puisse-t-elle vous obtenir, avec les biens que je vous souhaite, tous ceux que vous désirez, de telle sorte que vous soyez heureux, parfaitement heureux, et dans la vie présente et pendant toute l'éternité ! Ainsi soit-il !

## ENTRETIEN SUR LES MAUVAISES LECTURES

### I

Aujourd'hui, il est convenu que tout le monde doit être savant, comme on dit au village. On parle tant d'instruction, et elle coûte si cher au pauvre peuple qu'il veut se persuader à tout prix en avoir pour son argent.

Un savant, au sens populaire, est celui qui sait lire. Pour prouver qu'on est savant — et qui ne tient à le paraître ? — on lit donc. Oui, tous veu-

lent lire, même ceux qui en sont incapables. Vos sourires me témoignent votre incrédulité. Quoique vous en pensiez, je maintiens mon assertion que je pourrais établir par plusieurs faits. Je ne vous en citerai qu'un. Il y a quelques années, plusieurs personnes surprirent une femme, dont je tairai le nom, absorbée par la lecture d'un livre qu'elle tenait à l'envers !

Cette manie, cette fièvre de la lecture, je ne la condamne pas *a priori*. Lire de bons livres dans les courts instants de liberté, de repos, que nous laissent nos devoirs d'état, n'est pas un mal ; car cette lecture est un aliment pour notre âme, une semence pour notre esprit et un charme pour notre cœur. De telles lectures, je les loue, je les approuve, je vous les recommande.

Celles contre lesquelles je veux vous mettre en garde, qui sont condamnées par les lois divines et humaines, ce sont les mauvaises lectures. Contentons-nous, aujourd'hui, de dire ce qu'il faut entendre par mauvais livres, réservant pour notre prochain entretien de vous parler des funestes effets causés par leur lecture.

Sous le titre de mauvaise presse, on comprend tous les écrits qui sont de nature à porter dans les intelligences le doute, l'erreur, l'incrédulité, et dans les cœurs l'immoralité, la dépravation et la haine. Pour avoir une définition complète de la bonne presse, adressons-nous à saint Paul. Il nous dira que c'est celle qui tend à mettre en lumière « tout ce qui est vrai, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint. tout ce qui est aimable, tout ce qui est édifiant. tout ce qui se rapporte à la vertu et à l'honneur des mœurs. » Prenons précisément le contraire et nous aurons la définition très exacte de la mauvaise presse. C'est celle qui s'applique à répandre et à faire triompher les idées subversives de l'ordre, de la morale, de la justice et de la vérité.

Est réputée mauvaise et par conséquent formellement interdite, la lecture de tout ouvrage, de tout écrit dont la doctrine est contraire ou aux lumières de la raison, ou aux maximes de l'Evangile, ou aux enseignements de l'Eglise. Il faut donc ranger dans cette catégorie les livres dont la lecture est de nature à fausser l'intelligence, à incliner l'âme vers les penchants terrestres, à corrompre le cœur et par suite les mœurs.

On peut les diviser en trois classes : 1<sup>o</sup> les ouvrages impies, 2<sup>o</sup> les livres immoraux, et 3<sup>o</sup> les écrits légers et futiles. Reprenons.

1<sup>o</sup> Est impie et irréligieux tout ouvrage où la religion est attaquée, où sont battus en brèche les enseignements de l'Evangile et de l'Eglise. Ces attaques sont directes ou indirectes. Directes, si l'auteur nie brutalement une ou plusieurs vérités de la religion ; indirectes, quand on se moque des vérités religieuses, lorsqu'on tourne en ridicule les enseignements de l'Evangile, quand on crible de railleries certaines dévotions et ceux qui les pratiquent. La lecture de ce dernier genre d'écrits est moins coupable que celle des ouvrages pré-



cédents; cependant je la redoute davantage. Jamais vous ne vous permettrez de lire des auteurs qui, sans dissimuler leur infernal but, attaquent votre foi, et travaillent, avec une satanique audace, à ruiner dans vos âmes les principes religieux dans lesquels vous avez été élevés et avec lesquels vous voulez mourir. Mais saurez-vous vous mettre toujours en garde contre les productions dangereuses de ces écrivains habiles, perfides, qui se couvrent hypocritement du masque de l'orthodoxie, et professent, pour le besoin de leur cause, un attachement simulé à la religion, afin de l'étouffer plus facilement dans ceux qu'ils veulent perdre?

2<sup>o</sup> Il est des ouvrages contre lesquels l'honnêteté naturelle devrait suffire à mettre en garde; vous les avez nommés : ce sont les livres immoraux. Ils pullulent de nos jours, et le vice s'y étale avec une telle crudité que les moins prudes en sont effrayés; ils jettent les hauts cris contre la licence effrénée de la presse. Faut-il dès lors s'étonner que les gardiens de la morale, que les guides et les protecteurs des âmes, le pape, les évêques et les prêtres, vous crient sans cesse : « Prenez garde ! Malheur à vous si vous touchez à ce fruit défendu, ce n'est que honte et pourriture ! »

Jusqu'à ces derniers temps, on appelait justement cette littérature corruptrice, parce que, en effet, elle a pour but de corrompre. Tout, chez elle, tend à la corruption, et ses procédés littéraires et ses doctrines morales.

Ses procédés, son art, c'est l'art matériel, réaliste, cru, si je puis ainsi parler, hardi à tout montrer, sans retenue et sans réserve. De là ces descriptions détaillées, minutieuses où elle se complait, ces peintures raffinées du vice même et de tout ce qui est de nature à exciter les impressions les plus funestes; de là ces audaces à tout dire, à tout peindre, à ne reculer devant rien, à ne mettre aucun voile, sous prétexte de naturel et de vérité.

« Toujours, dans cette littérature, dit un éloquent prélat, la passion est honorée, embellie, exaltée, sanctifiée, presque adorée. C'est sur elle que tout l'intérêt est appelé, c'est sur elle qu'on veut attendrir et faire pleurer. Ce n'est plus une ignominie dont il faut rougir, c'est une faiblesse digne d'une tendre compassion. Que dis-je ? non ; ce n'est pas même une faiblesse ; elle est légitime, elle est innocente : c'est un droit sacré du cœur.

« De là ces réhabilitations honteuses de ce que rien ne peut réhabiliter; ces grands coupables sur lesquels on rassemble à plaisir toutes les qualités, toutes les générosités, tous les dévouements, tous les héroïsmes, qu'on entoure d'une auréole dans laquelle on fait resplendir leurs fautes, tandis qu'on abaisse, on ridiculise, on déshonore les représentants du devoir et de l'austère vertu. »

Et pour arriver à cette fin, les monstruosité *vécues* des scélérats en renom n'ont pas suffi à ces écrivains. Leur imagination y a suppléé. On a créé des mises en scène, on a inventé des drames immondes qui se déroulent à travers la boue et le

sang, et dont le dénouement aboutit d'ordinaire à l'un et à l'autre. Voilà ce qu'est le roman contemporain. Il a fallu un mot nouveau pour caractériser ces écrits : nous avons désormais la littérature pornographique. Et cette littérature infecte s'étale à la devanture des libraires; c'est la pourvoyeuse des gares de chemin de fer; c'est le gagne pain des colporteurs. O France, ô mon pays, que tu es à plaindre d'être devenue le plus audacieux et le plus fécond producteur de ces ignobles écrits !

3<sup>o</sup> Enfin, il est une troisième catégorie d'ouvrages qui ne sont foncièrement ni moraux, ni immoraux. Je les appelle légers, parce que, s'ils n'attaquent pas brutalement la vertu, ils ne la respectent pas suffisamment; s'ils n'ennoblissent pas le vice, ils ne le flétrissent pas avec énergie. La passion, le crime y sont représentés avec certaines circonstances atténuantes qui diminuent considérablement, aux yeux du lecteur, toute l'horreur qu'ils doivent inspirer. A la louange donnée à la pudeur s'ajoutent parfois des sourires moqueurs sur ce qu'on appelle ses excessives appréhensions, ses scrupules. En sorte que, m. f., la lecture de tels livres est fort dangereuse. Nous devons la redouter comme la compagnie de ces personnes à la conversation suspecte, aux manières trop libres, contre lesquelles j'ai déjà eu l'occasion de vous mettre en garde. Le piège est caché, le poison est fallacieusement doré. Hélas ! combien sont tombés dans le piège et ont avalé le poison, pour n'avoir pas été assez prudents et suffisamment énergiques !

J'ai aussi nommé les livres futiles dont je ne vous dirai qu'un mot. J'entends par là certains ouvrages attrayants, qui se distinguent par un style brillant, coloré, par une disposition originale, mais nuls ou presque nuls pour le fonds. On ne saurait assurément les classer parmi les livres mauvais. Ils peuvent même servir de récréation passagère ; mais leur lecture assidue entraîne presque toujours à la lecture des mauvais livres. Ce n'est qu'un agréable passe-temps capable, tout au plus, de reposer, mais non sans péril, notre esprit fatigué.

Je me résume. Il y a trois sortes d'écrits dont tout chrétien, tout honnête homme doit s'interdire la lecture : les livres impies, les livres immoraux et les livres légers. Cette classification n'est pas rigoureuse. Un livre, alors qu'il attaque la religion, est déjà immoral dans le sens large de ce mot. L'auteur qui n'a pas la crainte de Dieu, professe peu de respect pour la morale; c'est pourquoi les ouvrages impies sont d'ordinaire immoraux dans le sens strict et rigoureux. De même, un écrivain qui attaque la morale, qui enseigne et professe l'immoralité, est un impie. Loin de nous ces infâmes ouvrages dont la lecture nous perdrait ! Lisons, au contraire, ceux qui sont de nature à nous instruire, à nous édifier, en nous aidant à aimer le bien, le beau, le vrai, la vertu en un mot, que Dieu récompense par un éternel bonheur, bonheur que je vous souhaite à tous.

## ENTRETIENS A DES JEUNES GENS

## II

AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS DE LA JEUNESSE  
POUR LE SERVICE DE DIEU

Toute médaille a deux côtés. Toute médaille a un revers qui est quelquefois son mauvais, son vilain côté. La jeunesse, votre âge, mes chers amis, a pour la piété, pour le service de Dieu ou la pratique de la vertu, ses avantages précieux, mais aussi, hélas, ses inconvénients.

A ce mot de médaille, il me vient une pensée à l'esprit : c'est que l'enfant, l'adolescent, est bien en effet une image, une médaille : médaille toute neuve à laquelle l'artiste s'occupe à donner son dernier coup de burin et de polissoir ; médaille frappée au physique et au moral à la ressemblance de ses parents dont il reproduit les traits du visage, le son de voix, la contenance, la démarche, le tempérament, les vertus ou les vices, la délicatesse de conscience ; médaille frappée à la ressemblance de la famille d'où il sort, de l'école qu'il a fréquentée, du maître qui l'a instruit, du pasteur qui l'a formé, du cadre enfin ou du premier milieu qui a laissé sur son âme une empreinte aussi singulière que profonde.

Mais laissons de côté cette psychologie qui nous entraînerait trop loin. Je vous prends tels que vous êtes à l'heure présente, tels que Dieu vous donne à moi en me donnant à vous, et je dis que votre âge a pour la pratique de la vertu, de la piété, pour votre sanctification personnelle, un riche, un très favorable côté ; mais aussi un revers redoutable ; en un mot, des avantages et des inconvénients.

Commençons par les avantages.

Ils sont d'autant plus précieux qu'ils sont passagers, ne durent qu'un moment, sans retour, et que vous vous flatteriez en vain de les retrouver plus tard. La rose effeuillée ne remonte pas sur sa tige, ni le fleuve vers sa source. Qu'il vous importe donc d'en profiter ! La fortune, dit-on, sourit à chacun, un certain jour de sa jeunesse : attention pour la saisir au passage. Si la fortune m'a souri un jour, je ne sais ; ce que je sais, c'est qu'elle m'a souvent tourné le dos. Mais ce que je sais aussi, ce que je puis proclamer avec tous les témoignages à l'appui et de la Sainte Ecriture, et des sages, et de l'expérience : c'est que la jeunesse est le temps des faveurs célestes. La grâce sous ses formes multiples lui arrive fréquente, féconde, surabondante, comme la rosée d'un beau matin. Manne savoureuse, parfumée, que l'aurore de la vie verse à pleines mains : *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis*.

Dieu n'attend pas que vous alliez à Lui, il vous prévient de ses bénédictions, de ses tendresses, de ses invitations pressantes qu'il fait entendre à l'oreille de votre cœur. Ah ! qu'elles sont douces et pénétrantes ! *Præbe fili*, vous dit-il, *cor tuum mihi*... Notre ministère nous rend quelquefois les témoins émus, jaloux, les confidents de ces grâces secrètes, intimes, privilégiées. Elles nous éprennent

pour vous d'un redoublement d'intérêt et d'affection. Mais Dieu me garde de révéler ces mystères cachés entre l'âme et Lui ! Je les respecte autant que les secrets que m'aurait confiés un roi. Je ne veux dire et rappeler ici que ce qui est connu de tous, célèbre, public, ce que l'Evangile nous recommande de crier sur les toits, à savoir : les attentions particulières, les prédilections du Sauveur des hommes pour les adolescents, pour les jeunes gens.

Il opère en leur faveur les guérisons les plus signalées. C'est un adolescent que ce fils de prince — *regulus cujus filius* — qui était agonisant et que Jésus rend à la vie (Jo. iv) ; un adolescent que ce possédé du démon que ses disciples n'avaient pu guérir et qu'il délivre (Math. xvii) ; un adolescent que ce fils de l'humble centurion. C'est une jeune personne que la fille de la Chananéenne : une femme de foi, de prière celle-là, et dont le fils et les filles ne pouvaient être à la fin privés des miséricordes divines. Et ce fameux aveugle-né ? Il est en âge, il est vrai, il peut donner son suffrage, *cetatem habet*, et se porter lui-même pour répondant ; mais ce n'est que d'hier qu'il est majeur.

De trois morts que Jésus-Christ a ressuscités, deux ont votre âge. Le fils unique de la Veuve de Naim est appelé par le Sauveur lui-même un adolescent : *adolescens, tibi dico, surge*. La fille de Jaïre est presque une jeune fille sortie de l'enfance. Lazare lui-même, *amicus noster*, n'était guère au-delà du printemps de la vie qui va lui être rendue.

Dans le collège apostolique, parmi les douze, il en est un que Jésus chérit d'une façon particulière, auquel il révèle ses secrets, et permet — je n'oserais pas le dire, si l'Evangile ne l'avait dit avant moi — des familiarités, des tendresses toute filiales, jusqu'à l'inviter à reposer sur son cœur ; qu'il confie et recommande à sa mère en mourant, et qu'on a surnommé l'apôtre bien-aimé. Ai-je besoin de vous le nommer ? c'est l'apôtre adolescent, celui qui possédait les deux privilèges qui ont toujours séduit le cœur de Dieu lui-même : la jeunesse unie à la pureté du cœur.

Est-il encore dans l'histoire sacrée un trait plus touchant que la rencontre que le Fils de Dieu fit un jour d'un adolescent vertueux, aux mœurs gardées intactes, virginales, dès sa petite enfance, et dont il est rapporté que Jésus l'aima, qu'ayant arrêté sur lui ces yeux qui pénètrent le fond des cœurs il l'enveloppa d'un regard d'une ineffable tendresse : *intuitus eum, dilexit* ? Heureux l'enfant qui continue, adolescent, à mériter un pareil regard !

Enfin, mes chers amis, ce Jésus, ajoutant les paroles aux exemples, s'en allait répétant à ses disciples, à ses prêtres, aux multitudes, qu'il regarde comme fait à sa personne le bien qu'on fait à la jeunesse, et il frappe de ses plus terribles anathèmes quiconque vous scandalise, vous, ses préférés, vous qui, à l'entendre, croyez en Lui : *qui in me credunt*, vous dont l'âme simple et droite n'a pas encore été souillée par les duplicités, les noir-



ceurs, les fourberies venimeuses du monde. Aussi bien, en s'incarnant, ce Dieu fait homme n'a voulu prendre de la vie humaine que la première partie, la vôtre; et parvenu à l'extrême frontière de la jeunesse il est remonté au ciel comme si les âges suivants n'avaient pas été dignes de Lui.

Sans aucun doute, c'est par un effet de cette grâce spéciale, de cette prédilection divine, et aussi — qu'on le remarque bien, qu'on ne le perde pas de vue — par un effet de la grâce du Baptême qui n'est pas encore très éloignée, que la piété a pour le jeune homme bien né, pour l'adolescent qui a gardé son cœur, des charmes, des attraits particuliers. Au sourire prévenant de Jésus, son premier sentiment est de répondre par un sourire réciproque d'empressement, et par des désirs plus ou moins explicites de s'attacher à Lui. Entre la piété et son âme il y a je ne sais quelle sympathie naturelle, spontanée; elles se plaisent dès la première rencontre, *diligunt eam in visione*. (Eccli. I). La religion, qui est avant tout une affaire de cœur, *Deus caritas est*, parle à son cœur ouvert à toutes les émotions, à toutes les élévations généreuses. La morale chrétienne, dans ses plus hauts sommets, n'a rien qui paraisse au-dessus de ses efforts. Nos mystères sublimes le ravissent, les maximes de perfection, les exemples héroïques des saints provoquent son ambition, son enthousiasme. Les sacrifices complets ne lui font pas peur; il est prêt pour les combats de la vertu. On a besoin de modérer cette ardeur juvénile des jeunes, des pénitences indiscretes. Pendant un temps du moins, cette jeune fille, dans des heures attendries, a eu la pensée de se consacrer à Dieu, de n'avoir d'autre époux que Jésus, l'ami des Vierges; ce jeune homme a formé le projet de s'élancer dans la carrière des apôtres et des martyrs. Volontés, chers enfants, que je combats en vous mollement, lors même que je les sais éphémères, car elles sont toujours le signe d'une belle âme : fleurs du saint amour qui se faneront, perdront leur éclat et leur parfum; mais purifiant souvent à conserver pour les jours mauvais.

Aussi bien, mes chers amis, les formes extérieures de la Religion, la majesté de nos cérémonies — dont vous êtes le plus bel ornement — la poésie, les splendeurs du culte vous charment, et même après une première faute, dans l'état du péché, vous causent des émotions aussi douces que salutaires. « Combien ai-je pleuré, Seigneur, en entendant chanter vos hymnes et vos cantiques ! dit S. Augustin dans ses confessions. J'étais profondément touché par ces chants si doux de votre Eglise sainte. Ces paroles entraient agréablement dans mes oreilles, et la vérité en même temps s'insinuait dans mon cœur. J'en étais tout transporté d'une tendre piété; les larmes coulaient et je trouvais un secret plaisir dans ces larmes : *currabant lacrymæ, et bene mihi erat cum eis* (Conf. liv. ix, 6). — « J'ai pleuré et j'ai cru, » disait un autre jeune homme illustre, l'auteur du Génie du Christianisme, que les splendeurs de la Religion avaient ramené à la Foi. Peut-

être à un autre âge y serait-il demeuré plus insensible.

A ces attraits, à ces sympathies innées, à ces avantages qu'offre la jeunesse pour la piété, la religion, le service de Dieu, il faut en ajouter un autre qu'on pourrait appeler un avantage négatif. Elle est en général exempte de deux passions majeures qui sont pour les vieillards et les hommes de l'âge mûr les principaux obstacles au salut : l'avarice et la haine, source de tant de péchés ! L'avarice qui élève ses autels contre l'autel du vrai Dieu et devient tellement tyrannique et absorbante qu'elle rend son service impossible; la haine mère des perfidies, des cruautés, des iniquités sans nombre, destructive de la charité qui est le premier des commandements, la vertu essentielle absolument nécessaire, sans laquelle toute dévotion n'est qu'un vain simulacre. Or, jeunes gens, d'ordinaire vous n'êtes pas avares, le veau d'or n'est pas votre idole, vous ne l'engraissez pas de votre substance. Aussi bien les fruits de la haine n'ont pas le temps d'éclore et de prendre racine dans vos âmes mobiles, généreuses; elle n'y devient pas fétide, stagnante. Libre de ces passions, votre esprit, votre jugement l'est aussi des préjugés, du poison des doctrines perverses que l'ennemi va chercher goutte à goutte à vous inoculer. De ce côté encore, quel avantage pour votre sanctification que l'exemption de ces vices qui en damnent un si grand nombre d'autres ! — Bénissez donc le Seigneur qui vous favorise de ces grâces, de ces délivrances; qui a semé de toutes ces roses fleuries le chemin qui vous mène à Lui, et qui vous prévient d'aussi riches bénédictions. Vous seriez bien ingrats de ne pas y répondre.

Mais il faut retourner la médaille et maintenant vous en montrer le revers : les difficultés, les oppositions de la période que vous traversez. Car s'il est écrit que pour tout homme la vie chrétienne est un combat, vous ne sauriez échapper à cette loi dans votre adolescence qui est à proprement parler l'entrée en lice et l'âge des premières et souvent des plus rudes batailles. Si donc la religion a pour vous des charmes, des attraits, des avantages, elle a aussi pour vous, mes chers amis, de notables inconvénients. Elle a à votre égard en particulier trois torts très réels qui provoquent vos antipathies et vos répulsions.

Premier tort de la religion à votre égard, — en face de l'enfant qui évolue pour devenir un homme, — c'est que la religion se présente à vous comme vieille, antique, chose des temps passés. Or, il faut à la jeunesse du jeune, du nouveau, du moderne. Autre temps, autres mœurs. La jeunesse contemporaine, votre âge, mes amis, est malheureusement fortifiée dans cette idée, si absurde qu'elle soit, par le spectacle lamentable qu'elle a sous les yeux dans certaines localités où elle ne voit la piété professée, pratiquée, que par des vieillards, des aïeux de l'un et de l'autre sexe. Elle en tire cette conclusion que les saintes observances, le culte, les sacrements ne sont institués

que pour les anciens, les cheveux blancs; qu'ils ne sont pas de saison pour les jeunes. Est-il aberration plus grande? comme si les œuvres divines, le soleil, l'air, l'onde vivifiante, la santé — quel que soit le nombre des aveugles et des malades — pouvaient passer de mode et vieillir. Mais la jeunesse, superficielle elle-même, ne juge que par l'extérieur et la superficie. Le nouveau, la mode du jour prime tout le reste pour un jeune garçon ou une jeune fille. Cette tentation, si légère quelle soit sur la balance de la sage raison, a toutefois paru en tous les temps tellement redoutable, que saint Paul, dès l'aurore du christianisme, croyait devoir prémunir contre les séductions de la nouveauté un jeune homme sur lequel il fondait les plus belles espérances. (Tim. 1.) Il écrivait aussi aux Galates de se tenir en garde contre les innovations, et quand même un ange du ciel leur annoncerait un nouvel Evangile, de ne pas le croire. Si les anciennes pratiques, si la Religion traditionnelle risquait déjà de paraître insipide à un jeune homme dès les premières années du Christianisme et pouvait le porter à des égarements périlleux, à plus forte raison, maintenant qu'il a dix-neuf siècles d'existence, sa vieillesse, mes amis, est-elle pour vous un inconvenient et un danger.

Autre tort ou inconvenient de la Religion qui la met en disgrâce près de la jeunesse : c'est qu'elle est autoritaire, exigeante, exclusive; une école de discipline et de docilité. Or, mes chers amis, à l'heure actuelle, tous tant que vous êtes, à de rares exceptions, vous êtes touchés du virus épidémique, du virus révolutionnaire. Pour vous défaire de cet esprit de Satan qui vous est comme naturellement inoculé à votre entrée dans l'adolescence, il faut une grâce spéciale ou une grande vertu. Non seulement la Religion veut réprimer en vous votre insubordination adolescente, l'orgueil de votre esprit; mais elle est encore plus gênée, plus impitoyable pour l'orgueil de la chair, pour certaine passion qui s'agit dans votre cœur et dans vos sens avec tout le feu de sa première effervescence. Fièvre telle, par moment, que le cœur envoie à la tête d'épais nuages et que vous êtes tentés de dire : C'est la Religion, c'est J. C., c'est la morale qui a tort en m'interdisant d'aussi naturelles, d'aussi douces voluptés, *notum hunc regnare super nos*. A ne consulter que la passion et l'instinct, rien ne vous est donc plus antipathique que cette barrière qui se dresse en face de vos joies et de vos appétits les plus violents.

Enfin, troisième tort de la religion à votre égard, et qui, à votre âge, est un désavantage précieux : dans plusieurs pays en France elle est, pour ses pratiques, le parti de la minorité, de l'infime minorité. Elle veut vous mener par un chemin où la foule, les nombreux, les autres, surtout vos devanciers immédiats, ceux que vous suivez en tout, qui sont pour vous la règle, les chefs de file, ne vont pas, se refusent à passer! Or, vous êtes essentiellement copistes, imitateurs. Vous allez toujours du côté des nombreux, du côté de la mode, de la

majorité actuelle. La minorité et surtout la solitude vous font peur. L'isolement dans le combat — un seul contre tous — n'exige-t-il pas de votre part un véritable héroïsme? Arrière cette religion qui me prêche la voie étroite, la séparation, l'éloignement où je vais être seul, horriblement seul, en but peut-être aux moqueries de la multitude conjurée contre moi! N'est-il donc pas vrai, mes chers amis, qu'il y a encore pour vous de ce chef un obstacle puissant à vos pratiques de piété? Il est beau, il est chevaleresque de prendre pour devise : *Etsi omnes, ego non*; mais au milieu de la défection générale, qu'il faut de courage, d'héroïsme pour la suivre! Les Babylone aujourd'hui sont nombreuses; les Daniel y sont rares.

Telles sont les difficultés particulières à votre âge pour la pratique de la vertu : entraînement du monde, de la mode, de vos sociétés habituelles, inexpérience de la vie, faiblesse du caractère, amour de l'indépendance, minorité locale des pratiquants, passions du cœur, de la chair et des sens, chez quelques-uns très violentes, et dont la solitude elle-même, l'éloignement, pour certaines natures, ne fait que concentrer la flamme au lieu de l'éteindre. Ah! comparé à notre ministère, que le rôle de l'ennemi, du démon et de ses avocats, de ses suppôts, est facile, soutenus qu'ils sont par autant d'auxiliaires et avec des intelligences aussi traîtresses dans la place! Mais en même temps, vous connaissez, par la douce expérience — j'aime à le croire — que déjà vous en avez faite, les joies de la religion, les attraites, les charmes de la vertu, les ineffables sympathies qu'il y a entre votre âme, votre cœur, jeunes gens, et la piété : vous avez entendu les tendres appels du divin Maître, vous savez ses prédilections pour l'adolescent, et ce qu'il vous a fait goûter à son service n'est qu'un prélude comparé à ce qu'il vous promet.

Je n'avais pour but dans cet entretien que de vous signaler les avantages et les inconvenients de votre situation pour le salut, d'énoncer quelques chapitres de l'histoire intime de votre cœur, de vous présenter le miroir, de vous révéler vous-mêmes à vous-mêmes. Deux étendards sont déployés, deux sollicitations vous pressent, deux chemins s'ouvrent devant vous, à votre entrée dans la carrière : choisissez. Mais avant de faire votre choix, souvenez-vous de cette parole de nos saints Livres : « qu'il est une voie qui, à l'homme inattentif, précipité, paraît large, facile, attrayante, mais dont toutes les issues aboutissent à la mort... *et novissima ejus ducunt ad mortem* » (Prov. 16). Ce n'est pas celle que vous prendrez.

#### CONFÉRENCE SUR L'HYPNOTISME

*Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint.*

Mes frères,

Jadis, le président Thiers disait dans un discours resté fameux : « Les pèlerinages ne sont



plus dans nos mœurs, parce que les générations du XIX<sup>e</sup> siècle ne croient plus au surnaturel. » Les faits ont démenti la parole du célèbre homme d'Etat, puisqu'on n'a jamais vu dans les autres âges autant de pèlerinages qu'on en voit à notre époque. Mais laissons les pèlerinages de côté pour nous occuper de savoir si M. Thiers a dit vrai quand il affirme que les générations du XIX<sup>e</sup> siècle ne croient plus au surnaturel. Je demande alors qu'on veuille bien m'expliquer l'empressement que met le public de nos grandes et petites villes à courir dans ces réunions multipliées où l'on donne des séances d'hypnotisme. Si la raison de cet engouement ne se trouve pas dans le penchant irrésistible de l'homme pour tout ce qui porte le caractère du merveilleux, j'avoue ne rien connaître à la nature humaine. L'hypnotisme, telle est la doctrine nouvelle qui charme à l'heure présente la société française. Pour un grand nombre d'entre vous, le nom et la chose sont sans doute inconnus. D'autres peuvent les connaître, parce qu'ils lisent le journal, ou bien parce qu'ils ont rencontré des personnes qui en parlent, ou même parce qu'ils ont assisté à des séances d'hypnotisme. Le moment est donc venu de vous en instruire pour les raisons que je vais dire. Si l'hypnotisme s'était contenté d'être entre les mains des médecins une nouvelle ressource pour leur profession, si même entre les mains des exploiters et des charlatans qui veulent gagner leur vie il ne servait qu'à amuser le public, peut-être me fussé-je abstenu de vous en parler. Mais voilà que de nos jours l'hypnotisme affiche de plus hautes prétentions : il veut lutter avec le merveilleux divin, et marquer ses phénomènes d'une estampille vraiment surnaturelle. Dès lors il devient un danger pour la foi des faibles et des gens peu instruits. Les pasteurs des peuples qui sont les gardiens de cette foi ont donc le devoir d'en parler ; c'est pourquoi j'ai choisi l'hypnotisme comme le sujet de cette conférence. Je prie la Sainte-Vierge dont nous célébrons la glorieuse Assomption de bénir mon travail, puisqu'elle aussi a intérêt à ce que votre foi reste intacte et bien éclairée. Après avoir exposé les faits de l'hypnotisme, nous en indiquerons la nature et les causes, et finalement nous essaierons de tracer la ligne de conduite qu'un chrétien doit tenir à son égard. J'aurai suivi l'avis de l'apôtre : *Notite omni spiritui credere, sed probate si ex Deo sint vel non.*

## I

*Exposé de l'hypnotisme*

L'hypnotisme, du mot grec *υπνος* qui signifie sommeil, est l'art de produire des effets merveilleux au moyen d'un sommeil artificiel, dit magnétique. Ce sommeil est le résultat de manœuvres extérieures opérées de manière à impressionner le système nerveux d'un individu, dit hypnotisé, par un autre individu, dit hypnotiseur. Dans l'état actuel des choses, l'individu hypnotisable n'est pas le premier venu. Il doit présenter deux condi-

tions essentielles : d'abord vouloir être hypnotisé, ensuite posséder un tempérament dans lequel domine le système nerveux. Ces conditions étant fournies par un sujet, voici comment se produit d'ordinaire le sommeil magnétique. Les uns, comme le docteur Charcot, ont recours à une lumière vive ou à un objet brillant que le sujet fixe avec intensité. D'autres pratiquent avec la main et les doigts des pressions sur certaines parties du corps humain qu'ils appellent hypnogènes. Pour d'autres enfin, comme le docteur Bernheim, de Nancy, la simple suggestion suffit, c'est-à-dire qu'après avoir fixé un individu avec intensité, il lui commande de dormir, et celui-ci s'endort comme sous l'influence d'une fascination véritable.

Quel que soit le mode employé, le sommeil hypnotique, une fois créé, ne laisse pas que de produire une série de phénomènes qu'il est difficile de bien classer, parce que les règles de cette classification ne sont pas absolues. Le docteur Charcot a imaginé la suivante, qui offre le mérite particulier d'être claire et méthodique. Il distingue dans l'hypnotisme trois états, qui ne sont pas toujours successifs, mais qui se mélangent entr'eux assez fréquemment : l'état *cataleptique*, l'état *léthargique* et l'état *somnambulique*. L'état cataleptique est caractérisé par l'immobilité des membres, l'insensibilité ou anesthésie de la peau et, nonobstant, par l'activité permanente du sujet. L'immobilité des membres permet de leur donner les positions les plus variées, positions qu'ils conservent très exactement et très longtemps. Ainsi l'opérateur place la tête du patient sur le dossier d'une chaise, ses pieds sur le dossier d'une autre chaise, et le corps reste ainsi suspendu dans le vide avec la rigidité d'un cadavre, rigidité telle que le corps dans cette position est capable de porter un poids considérable. L'insensibilité de la peau rend le patient invulnérable aux piqûres et autres malversations de l'hypnotiseur. Enfin, son activité permanente n'est pas douteuse, attendu qu'il peut parler et agir comme dans l'état de veille.

L'état léthargique diffère du précédent en ce que l'immobilité des membres disparaît complètement pour faire place à la souplesse. Mais l'insensibilité de la peau persévère, puisque, dans cet état, le fameux hypnotiseur italien Donato enfonçait dans les chairs de son sujet une épingle à cheveux sans qu'il en sortit une goutte de sang. D'autre part, et c'est la caractéristique particulière de l'état en question, l'excitation des nerfs et des muscles est à son degré maxima, en sorte que les pressions opérées sur tel ou tel muscle par un doigt habile ou exercé produisent les phénomènes les plus curieux.

L'état somnambulique est l'idéal du genre. C'est l'état suggestif par excellence, celui dans lequel le patient semble être placé tout à fait sous la dépendance de l'hypnotiseur. La suggestion a lieu soit au moyen du geste, soit au moyen de la pa-

role, soit même de la simple pensée. L'hypnotiseur fait un geste, quel qu'il soit, par exemple frappe des mains ou des pieds, ce geste est répété aussitôt et avec fidélité par le patient. Chose plus extraordinaire, il ne fait que le simuler, et alors, ou bien ce geste est continué par le sujet, ou bien il produit le même effet sur le patient que la réalité. Ainsi l'opérateur simule l'action de se laver avec un morceau de savon dans une cuvette vide, aussitôt le patient continue la même manœuvre. Dessine-t-il sur le parquet de la salle les mouvements sinueux du serpent, celui-ci recule épouvanté. La parole de l'hypnotiseur est surtout efficace sur l'hypnotisé. Il lui dit en plein hiver : « Qu'il fait chaud ! » aussitôt il se dépouille de ses vêtements et pousse des soupirs d'accablement. Il lui dit : « Qu'il fait froid ! » au cœur de l'été, aussitôt il tremble de tous ses membres. S'il l'envoie dans une maison éloignée, à l'extrémité d'une ville qu'il ne connaît pas, il exécutera l'ordre et reviendra aussi tranquillement que dans l'état de veille. En un mot, quoi que commande l'hypnotiseur à l'hypnotisé, il est sûr d'être obéi, dut-il lui commander l'infamie et le crime. Si l'opérateur s'avise de lui donner un commandement qui ne doit être exécuté que dans quinze jours ou davantage, le commandement sera exécuté au jour prescrit : c'est ce qu'on appelle la suggestion à distance.

Il nous resterait à examiner les phénomènes médicaux, moraux et surnaturels de l'hypnotisme. Or le docteur Liébault, de Nancy, affirme avoir guéri, par simple suggestion, beaucoup de maladies dépendant du système nerveux. De son côté, le docteur Voisin, de Paris, cite le fait suivant : Le 9 juin 1888, un jeune homme de 16 ans, menteur indiscipliné, vicieux à tous points de vue, lui est amené par ses parents. Il le suggestionne pendant un mois, et le jeune homme devient presque un modèle. Ajoutons, pour être vrai, que l'histoire n'a point dit qu'il ait persévéré.

Mais les phénomènes les plus graves sont ceux que je vais dire : voir à travers les corps opaques, voir à distance, pénétrer les pensées intimes des autres, prévoir même l'avenir en certains cas. De tels faits sont tellement extraordinaires qu'on nous permettra de ne pas y croire, ou, s'ils existent vraiment, de les regarder comme surnaturels.

Maintenant, la certitude des faits étant bien constatée, quelle explication en donnent les savants ?

## II

### *Explication de l'hypnotisme*

La parole est aux savants, cela va de soi ; car eux seuls paraissent, aux yeux du public qui les écoute, compétents pour expliquer des faits qui relèvent de la science de la nature et de ses forces. Les savants, si vous le voulez bien, nous les diviserons en deux classes : ceux qui croient au surnaturel et ceux qui n'y croient pas, autrement dit les matérialistes, et les catholiques proprement dits. Les matérialistes sont les rois du jour, et en

vertu du principe déjà ancien : *à tout seigneur, tout honneur*, nous allons commencer par donner leur opinion.

Tout d'abord, le lecteur qui parcourt leurs écrits s'étonne d'une chose, à savoir, qu'ils se complaisent à faire le récit très exact, l'énumération complète des phénomènes hypnotiques, et, à côté de cette énumération, qu'ils donnent peu ou très peu d'explications sur la cause de ces phénomènes. En réfléchissant un peu, on trouve aisément le motif de leur embarras. Ce motif le voici : ils ont peur du surnaturel... « Toutes les forces surnaturelles, dit M. Richer, ne sont que des forces humaines, musculaires ou psychiques. Mais comme elles sont soustraites à notre conscience, elles nous paraissent reconnaître une cause différente de nous, explication aussi rationnelle que possible. » Cet aveu est sincère, et nous sommes prévenus ; il signifie, en d'autres termes : s'il vous plaît de rechercher la cause des phénomènes hypnotiques, cherchez-la dans les forces de la nature ; mais, si vous mettez le pied dans le surnaturel, de grâce retirez-vous, car nous n'en voulons pas.

Après cet avertissement qui nous a paru nécessaire, exposons brièvement leurs systèmes explicatifs. Il y en a deux, l'un qu'on nomme *objectif*, et l'autre *subjectif*. Le système objectif consiste à admettre un fluide, qu'on décore du beau nom de fluide animal, lequel passerait du corps de l'hypnotiseur dans le corps de l'hypnotisé. Le malheur est, pour la science, que rien n'est plus hypothétique que l'existence de ce fluide. Depuis un siècle déjà on le cherche et on ne l'a pas encore trouvé. Le système subjectif est plus joli encore ; il consiste à mettre tous les faits constatés sur le dos de l'imagination. Celle-ci ne peut qu'y gagner, je l'avoue, car autrefois La Bruyère et bien d'autres avec lui la traitaient de folle, la folle du logis, pour employer leur expression. Aujourd'hui ces grands penseurs des temps anciens seraient sans doute lapidés pour avoir calomnié la plus merveilleuse de nos facultés.

Les savants catholiques, de leur côté, ont étudié la question. Ils y ont été contraints, une fois mis en présence des attaques formulées par leurs adversaires contre le surnaturel. Halte-là ! matérialistes, ont-ils dit ; vous prétendez conclure des faits hypnotiques contre les miracles de nos Livres saints et d'ailleurs. Nous allons vous montrer que vos prétendus miracles hypnotiques sont, ou bien des phénomènes naturels qui s'expliquent par des causes naturelles, ou bien des phénomènes diaboliques pour lesquels l'intervention de Satan est nécessaire et se prouve par la qualité de vos produits.

Voici donc l'explication de l'hypnotisme, telle qu'elle est donnée par les savants catholiques, d'accord avec les théologiens. Parmi eux, les uns pourraient être appelés *intransigeants*, tandis que les autres seraient pour ainsi dire des *modérés*. Les premiers seraient ainsi appelés parce qu'ils donneraient une trop grande place à l'intervention



des esprits. Les seconds au contraire assigneraient à des causes naturelles le plus grand nombre des faits hypnotiques, réservant à l'intervention des esprits les quelques faits qui ne pourraient absolument pas être attribués à des causes naturelles.

Et d'abord, ce qui produit l'hypnose ou sommeil magnétique peut n'avoir rien que de naturel. Personne n'ignore que le sommeil *naturel* lui-même est tout simplement le résultat de l'épuisement nerveux. Beaucoup de personnes savent que les nourrices, en certains pays, endorment leurs petits sujets récalcitrants à l'aide de boules brillantes qu'il suffit de suspendre aux arches du berceau. On dit même que dans l'armée hongroise, c'est à l'aide de boules enflammées par la lumière oxydrique qu'on parvient à dompter les chevaux les plus vicieux. Le sommeil magnétique une fois créé, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des phénomènes analogues à ceux qu'on observe dans l'état de sommeil naturel, soient également produits? La médecine n'ignore pas la catalepsie naturelle et les phénomènes qui l'accompagnent, non plus que la léthargie et les actes qui lui sont particuliers. La seule différence qui existe entre ces divers phénomènes, c'est que les uns sont exceptionnels et les autres facultatifs, à la volonté du magnétiseur, observation qui seule suffit à rendre ce dernier suspect. Dans le sommeil naturel, vous constatez le rêve et le cauchemar, preuve inéluçable de l'activité psychique du sujet. Or, les illusions des sens que produit l'hypnotiseur sur l'hypnotisé, sont-elles autre chose que des rêves ou des cauchemars artificiels? En tout cas, cela se ressemble beaucoup. La suspension de la vie rationnelle au profit de la vie instinctive ou passionnelle, est un fait observé dans les deux cas. Donc inutile de recourir au surnaturel pour en avoir l'explication. Quant aux faits de médication, soit corporelle, soit morale, on peut à la rigueur les comprendre, quand on sait d'une part le rôle important que joue chez l'homme le système nerveux; de l'autre, quand on est témoin des heureux effets de la médecine morale des passions.

Mais les points de la question les plus difficiles à résoudre sont ceux-ci : comment se fait-il que l'hypnotisé soit entièrement sous la dépendance de l'hypnotiseur? comment celui-ci pourra-t-il user de cette influence pour qu'elle produise son effet sur celui-là, à heure fixe, et à des distances quelquefois considérables? enfin quelle explication donner à des faits comme les suivants : 1<sup>o</sup> pénétrer les pensées d'autrui sans qu'elles soient manifestées par des signes extérieurs; 2<sup>o</sup> voir à des distances considérables ou à travers des corps opaques; et 3<sup>o</sup> surtout prévoir l'avenir. Ici, mes frères, je m'arrête pour vous affirmer très catégoriquement que de pareils faits sont inexplicables *naturellement*. En effet, quoiqu'on puisse dire, il y a un principe reconnu vrai jusqu'à ce jour par tous ceux qui ont étudié les lois de la pensée. C'est que nos sens sont la source de nos idées et de nos connaissances. En d'autres termes, la nature de

l'homme est telle que son âme ne peut rien percevoir sans l'intermédiaire de son corps. Ainsi, l'aveugle de naissance n'aura jamais idée des couleurs, quoique vous fassiez. Le sourd dont le nerf auditif n'a jamais subi de vibration, n'aura jamais l'idée d'un son. Si donc les faits hypnotiques que l'on cite sont vrais, ils ne peuvent s'expliquer naturellement, et force est de recourir au surnaturel. L'argument est péremptoire, décisif, et les matérialistes en ont compris tellement bien la portée que, pour la renverser, ils sont tombés dans l'absurde. Ainsi l'un d'eux est allé jusqu'à dire que la pensée était quelque chose comme un *fluide matériel*. Or de tout temps, depuis que le monde est monde, les hommes de simple bon sens ont compris que la pensée est essentiellement distincte de la matière, et qu'avec des mondes de matière entassés les uns sur les autres on ne fabriquerait jamais la plus petite pensée.

En résumé les savants catholiques ont conclu que l'hypnotisme peut être naturel dans beaucoup de ses phénomènes, qu'il est surnaturel certainement dans plusieurs. Aussi pour expliquer ces derniers, ils n'ont pas craint de faire intervenir les esprits diaboliques, et j'ai l'intention de vous en dire le pourquoi au commencement de ma troisième partie où sera traitée la dernière question : *L'hypnotisme est-il quelque chose d'intrinsèquement mauvais? est-il condamné par l'Eglise?*

### III

#### *Jugement à porter sur l'hypnotisme*

Quand il s'agit de juger une question aussi complexe que celle dont nous parlons présentement, on se défie volontiers de son jugement personnel et l'on a volontiers recours à l'autorité de personnes sages et instruites. C'est ce que nous allons faire, et, nous appuyant sur leur témoignage, nous dirons :

1<sup>o</sup> Que l'hypnotisme est suspect au point de vue catholique. Voici les raisons qui motivent cet état de suspicion. Nous l'avons vu, les plus conciliants attribuent volontiers à des causes naturelles la grande majorité des faits hypnotiques. Mais il leur est impossible, à moins de tomber dans l'absurde, d'accorder que les phénomènes cités en dernier lieu puissent avoir une explication naturelle, tandis que si vous admettez l'intervention diabolique, tout s'explique comme par enchantement. D'une part, le démon est plus intelligent que nous, puisqu'il appartient à la classe angélique, et que sa chute et sa condamnation ne lui ont rien enlevé de ses perfections natives. Ainsi il possède toutes les sciences naturelles à fond, puisqu'il connaît toutes les forces de la nature inférieure. Il peut donc révéler la nature et les remèdes essentiels d'une maladie. En sa qualité d'esprit, il est doué d'une agilité très grande, en sorte qu'il peut révéler en quelques instants des faits qui se passent à une distance considérable. Ces principes sont admis par tous les théologiens et je les tiens pour incontestables.

Ce n'est pas tout : l'hypnotisme est suspect à cause des personnes qui l'exploitent. Il ne s'agit point ici bien entendu des médecins qui s'en occupent. Et il pourrait être admissible, certaines conditions étant données, qu'entre leurs mains l'hypnotisme ayant pour base naturelle le système nerveux de l'homme, fut parfois employé utilement dans la guérison des maladies qui affectent ce système. Il s'agit seulement des hypnotiseurs de profession qui parcourent nos grandes et petites villes, donnent des représentations mêlées de charlatanisme et de prestidigitation. Or il est avéré que ces personnes ne présentent pas habituellement au point de vue de la foi des idées saines, et au point de vue des mœurs une conduite régulière.

2<sup>o</sup> Au point de vue physique, l'hypnotisme est nuisible à la santé. Il a déjà occasionné la mort, mais le plus souvent il mène à la folie. Permettez-moi de vous citer un fait que s'est passé l'an dernier dans la ville de Moulins. Un hypnotiseur de profession, M. Moutin, donnait depuis quelques temps, avec la permission de l'autorité municipale, des séances dans un café concert. Il avait reçu la défense formelle d'utiliser aucun des membres de l'assistance, alors même qu'ils en manifesteraient le désir. Un garçon de café, stupéfait du merveilleux qui l'entourait, se proposa comme médium. L'opération réussit à merveille. Malheureusement pour lui, rentré à l'hôtel, il fut pris d'un sommeil étrange qui dura douze jours, au bout desquels il montra les symptômes caractéristiques de la folie. Renvoyé de son hôtel, il fut enfermé dans une maison de santé.

Je pourrais multiplier les faits, mais celui-là suffira pour vous désillusionner. Outre la folie, l'hypnotisme a produit l'hystérie, des congestions, et une foule d'autres affections morbides qui l'ont fait rejeter parmi les pratiques dangereuses.

D'ailleurs, au commencement de l'année dernière, une commission de savants, surtout de médecins, a été constituée dans le but d'examiner les faits que le docteur Charcot produisait à Paris à la Salpêtrière. Après des séances nombreuses et curieuses à l'excès, il a été conclu à l'unanimité que l'hypnotisme abandonné entre les mains de tout le monde serait une chose dangereuse qui multiplierait les cas de folie déjà trop nombreux dans notre pays. L'académie de médecine de Bruxelles nous a devancé, et, « considérant que la pratique vulgarisée de l'hypnotisme entraîne souvent des accidents graves à sa suite chez les sujets et les assistants ; considérant que des représentations de cet ordre sont la provocation à un état morbide grave, appelle l'attention du gouvernement sur la nécessité de mettre un terme aux abus qui résultent de cette pratique. » Décision analogue à la faculté de Vienne et de Rome. En France plusieurs maires de nos grandes villes ont interdit ou bien fait surveiller attentivement les séances d'hypnotisme.

3<sup>o</sup> Au point de vue moral surtout, l'hypnotisme

est détestable. Vu la délicatesse de la matière, vous comprendrez un silence que je veux absolu. Il n'est permis à personne de se livrer absolument entre les mains d'une autre personne, souvent inconnue, ainsi que l'hypnotisé doit le faire à l'égard de l'hypnotiseur.

Aussi l'Eglise le désapprouve. L'Eglise est une autorité compétente. L'Eglise, il est vrai, n'a pas jugé la question, sous le nom actuel d'hypnotisme, qui est relativement récent. Mais elle fait pressentir clairement son jugement dans les réponses qu'elle a données sur le magnétisme, lequel au fond est la même chose que l'hypnotisme. Or la doctrine de l'Eglise peut se ramener aux trois points suivants. 1<sup>o</sup> Un certain nombre d'abus sont expressément condamnés : ce sont tous les faits qui exigent l'intervention du démon et qui paraissent immoraux sous quelque rapport.

2<sup>o</sup> Un hypnotisme qui serait purement naturel est déclaré licite ou permis.

3<sup>o</sup> Aucune définition définitive n'est portée sur le fond même de la question.

Je termine ici, mes frères, cette conférence.

Je ne prétends pas qu'elle soit complète, tant s'en faut ; mais je la crois suffisante pour vous donner une idée claire, précise et surtout pratique du sujet traité.

Maintenant voici ma conclusion. Il ne me déplait pas de voir le xix<sup>e</sup> siècle, celui qui s'était vanté d'être le siècle de la raison pure, de l'indépendance religieuse surtout, il ne me déplait pas, dis-je, de voir nos prétendus esprits forts s'extasier devant les miracles de Satan et de ses suppôts. Les miracles de la Bible, de l'Evangile, de la Vie des saints, ne sont pour eux qu'imposture et mensonges ; mais les miracles de Mesmer, de Cagliostro et de Robert-Houdin, voilà les vrais miracles du xix<sup>e</sup> siècle. A bas les miracles de Dieu ! mais vive les miracles de Satan ! Les premiers élèvent l'âme, la consolent et parfois guérissent le corps ; les seconds dégradent l'âme et tuent le corps ; qu'importe ! ils préfèrent ceux-ci et rejettent ceux-là. Je vois là le châtiment naturel de l'incrédulité : elle se dresse avec orgueil devant Dieu pour s'aplatir devant Satan. Aussi j'avais raison de vous dire avec l'apôtre saint Jean : « Il ne faut pas croire à tout esprit, mais il faut les mettre à l'épreuve pour savoir s'ils viennent de Dieu ou non. »

## CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

### PREMIÈRE PARTIE

#### Symbole

#### 1<sup>er</sup> article du Symbole

d

Anges gardiens

1

Leur existence

— Vous avez parlé d'ange gardien : est-ce qu'il y aurait des anges ainsi appelés ?



— Oui.

— Pourquoi ce nom d'anges gardiens ?

— Parce que ces anges ont la charge de protéger, de surveiller, en un mot de garder.

— Et que gardent-ils ?

— Il y en a qui gardent les communautés ou sociétés, telles que nations, provinces, villes, ainsi que certains sanctuaires.

— Comment savez-vous que Dieu a donné aux nations des anges pour les garder ?

— Je le sais par la Sainte-Ecriture.

— Racontez ce qu'elle nous apprend sur ce point ?

— Dans un endroit des Livres saints (Daniel, x, 13) nous voyons que l'ange Gabriel, parlant à Daniel, lui dit :

« Michel, votre Prince... »

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Comme Daniel était Juif, ces mots : « Michel, votre Prince » signifient que Dieu avait donné l'archange saint Michel comme protecteur au peuple Juif.

— Est-ce tout ?

— Non.

Dans le même endroit, l'ange Gabriel dit encore : « Le Prince des Perses m'a résisté vingt et un jours. »

— Qu'est-ce que ce Prince des Perses ?

— Selon la plupart des interprètes, ce Prince des Perses n'est autre que l'ange protecteur de la Perse.

— Avez-vous encore quelque chose à nous dire ?

— Dans les Actes des apôtres, saint Luc raconte qu'un homme Macédonien apparut la nuit à saint Paul et lui dit : « Passez en Macédoine, et venez nous aider. »

Or on pense communément que c'était l'ange protecteur de la Macédoine qui venait prier saint Paul d'aller prêcher dans ce pays.

— Savez-vous ce qui s'est passé au temple de Jérusalem le soir de la Pentecôte, environ deux mois avant la prise de Jérusalem par Titus ?

— Ce jour-là, les prêtres Juifs étant entrés, selon l'usage, pour brûler l'encens sur l'autel des parfums, avaient senti le sol trembler sous leurs pas.

Une voix s'élança du sanctuaire, et ils entendirent distinctement ces paroles : « Sortons d'ici, sortons d'ici ! » (Historien Josèphe.)

— Qu'était cette voix ?

— On pense que c'était la voix des anges proposés à la garde du temple bâti par Salomon, restauré par Zorobabel et détruit à la prise de Jérusalem par Titus.

— Savez-vous ce que dit saint Jean Chrysostôme de nos églises ?

— Il dit qu'elles sont la retraite des anges.

— Si chaque nation a son ange gardien, l'Eglise, elle aussi, doit avoir le sien ?

— Sans aucun doute.

— Quel est-il ?

— L'Eglise chrétienne se flatte d'avoir pour protecteur et défenseur l'archange saint Michel.

— Je comprends qu'on charge un ange de garder un peuple, une communauté, un sanctuaire consacré à son culte, cela en vaut la

peine ; mais les simples particuliers n'ont sans doute pas l'honneur d'être gardés par un ange ?

— Chaque homme a un ange gardien.

— Comment, Dieu serait assez bon pour me choisir un gardien parmi ses anges ?

— Oui, et il vous l'a choisi avant même qu'on vous eut donné un patron parmi les saints.

— Ce que vous dites là est bien touchant, mais en êtes-vous sûr ?

— C'est Dieu lui-même qui nous l'a fait savoir par la bouche du roi-prophète et de son divin fils.

— Citez-moi leurs paroles ?

— « Dieu, dit David, a chargé ses anges de vous garder dans toutes vos voies. » (Ps. xc.)

« Prenez garde, dit le Sauveur, de scandaliser quelques-uns de ces petits, car, je vous le dis, leurs anges voient la face de votre Père qui est dans les cieux. » (Math., xviii.)

— Ainsi donc, le petit enfant qui vient au monde a pour défenseur et gardien un prince de la cour céleste ?

— Oui.

— Que Dieu est bon !

Mais l'Eglise enseigne-t-elle cette consolante doctrine ?

— Elle l'enseigne si bien qu'elle a même établi une fête en l'honneur des saints Anges gardiens.

— Est-ce que les premiers fidèles avaient connaissance de ce grand bienfait de notre Dieu ?

— Oui.

— La preuve ?

— La preuve, c'est que la nuit où saint Pierre délivré de prison vint frapper à la porte de la maison où les fidèles étaient rassemblés, ceux-ci, ne pouvant croire que c'était lui, s'écrièrent : « C'est son ange ! »

— Dieu avait-il accordé la même faveur aux hommes de l'ancienne loi ?

— Oui, et la preuve c'est que souvent, par sa divine permission, la protection de l'ange gardien se manifestait d'une manière visible.

C'est ainsi que Daniel, dans la fosse aux lions, est protégé visiblement par son ange gardien qui ferme la gueule à ces terribles animaux.

C'est ainsi que, dans son infortune, Agar est sauvée et consolée par l'ange envoyé de Dieu.

C'est ainsi enfin que Dieu permet que son ange apparaisse à Jacob pour l'encourager au moment où il avait fort à craindre de la colère d'Esau.

— Les hommes de l'ancienne loi connaissaient donc cette touchante vérité de l'existence des anges gardiens ?

— Oui, et même les païens n'étaient pas sans en avoir une certaine connaissance.

— Comment le savez-vous ?

— Le païen Aristote disait à Alexandre le Grand :

« Ne savez-vous pas que deux esprits vous observent, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche ; ils vous surveillent dans toutes vos actions et rendent compte à votre Créateur de tout ce que vous faites. »

« En vérité, cela seul devrait déjà, ô Alexandre, vous inspirer de l'horreur pour toute action deshonorante. »

O la bonne et douce Providence qui ordonne à un prince du ciel de s'attacher à moi comme une mère s'attache à son enfant !

Jamais je ne pourrai assez la bénir et la remercier.

## 2

*Services rendus par les anges gardiens*

- De quoi l'homme est-il composé ?
- D'un corps et d'une âme.
- Le corps de l'homme a-t-il besoin d'être protégé ?
- Oui.
- Et son âme ?
- Son âme aussi a besoin d'être protégée.
- Que fait l'ange gardien ?
- Il protège le corps et l'âme de l'homme.
- Alors combien d'espèces de services nous rend-il ?
- Il nous rend deux sortes de services : les services spirituels et les services corporels, les services de l'âme et les services du corps.

*— Quel est le premier service rendu à votre âme par l'ange gardien ?*

- Il prie pour nous.
- Ses prières sont-elles meilleures que les vôtres ?
- Oui.
- Pourquoi ?
- Parce que l'ange est plus agréable à Dieu que nous, et a plus de crédit auprès du Roi des rois.
- Etes-vous heureux d'avoir un tel intercesseur auprès de Dieu ?
- Oui, c'est un grand bonheur et un puissant motif de confiance.

*— Quel est le second service rendu à l'âme par l'ange gardien ?*

- Il présente à Dieu nos prières et nos bonnes œuvres.
- Comment le savez-vous ?
- C'est l'ange Raphaël qui l'a dit à Tobie, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut.
- Connaissez-vous une histoire qui montre bien avec quel soin l'ange gardien fait valoir nos mérites auprès de Dieu ?
- Oui.

*— Racontez-nous cette histoire.*

— Un saint vivait dans un désert. Pour avoir de l'eau, il lui fallait aller très loin, la fontaine se trouvant à une grande distance de sa cellule.

Il finit par s'ennuyer de la longueur du trajet, et un jour il se dit à lui-même :

« Pourquoi me donner tant de peine ? je viendrai demeurer près de cette source. »

A peine avait-il achevé de parler qu'il entendit, derrière lui, une voix qui comptait des chiffres.

Vite il se retourne et aperçoit quelqu'un qui le suivait.

« Qui êtes-vous ? » dit-il, un peu effrayé.

« Je suis l'ange du Seigneur ; j'ai été envoyé pour compter vos pas et vous en procurer la récompense. »

Sur cette réponse encourageante, le serviteur de Dieu, au lieu de venir habiter près de la fontaine, en éloigna davantage encore sa petite cellule, afin d'accroître ses mérites.

*— Quel est le troisième service rendu à votre âme par l'ange gardien ?*

— Il se fait notre conseiller, nous éclaire et nous avertit.

*— Et comment remplit-il sa mission de conseiller ?*

— S'il y a une bonne œuvre à faire, l'ange gardien me presse de l'accomplir.

Si je me trouve dans une occasion de péché, l'ange gardien me crie comme autrefois à Loth :

« Sors d'ici, sors d'ici ! »

C'est-à-dire, quitte ce lieu, abandonne cette maison, romps ces liens, brise ces chaînes.

Si je m'écarte du droit chemin, l'ange gardien me rappelle et me remet dans la bonne voie.

S'il y a un écueil à éviter, l'ange gardien me le montre et m'en détourne.

*— Qu'arrivera-t-il si vous suivez les conseils de votre bon ange ?*

— Je serai toujours dans le chemin du ciel.

*— Quel est le quatrième service rendu à l'âme par l'ange gardien ?*

— Il la défend contre le démon.

— A quoi ressemble le démon ?

— A un lion rugissant qui cherche à nous dévorer.

*— Que fait l'ange gardien ?*

— Il écarte ce lion rugissant, il l'éloigne autant qu'il peut, pour nous préserver de ses terribles atteintes.

*— Et quand ce cruel ennemi se jette sur nous ?*

— L'ange se précipite à notre secours, et ce monstre infernal est abattu, comme autrefois fut abattu, grâce à l'ange Raphaël, le poisson énorme qui se jetait sur le jeune Tobie.

*— Et si l'ennemi redouble de rage et d'efforts pour nous perdre ?*

— Notre ange gardien redouble de vigilance et d'énergie pour nous sauver. et, s'il le faut, il saisit et enchaîne le dragon infernal, comme autrefois l'ange Raphaël, gardien du jeune Tobie, enchaina l'esprit redoutable qui avait tué les premiers maris de Sara.

*— Racontez-nous l'histoire d'une jeune chrétienne dont la vertu a été protégée par son ange gardien.*

— Cette jeune chrétienne de 13 ans est une grande sainte, sainte Agnès. Pour avoir refusé de sacrifier aux idoles et d'épouser le fils du préfet de Rome, elle se voit condamnée à être enfermée dans une abominable maison pour y être outragée par des libertins.

On l'entraîne donc de force dans cette horrible prison ; mais en arrivant elle y trouve son ange gardien tout prêt à la protéger.

Et, en effet, Procope, fils du préfet de Rome, ayant voulu faire violence à la vierge chrétienne, l'ange qui la gardait frappa l'impudent et le renversa raide mort à ses pieds.

Sur la demande du père désolé de ce malheureux jeune homme, Agnès pria, et l'ange rendit Procope à la vie.

Après quoi notre jeune sainte alla courageusement offrir sa tête au bourreau et cueillir la palme du martyre.

*— Quels sont les services corporels rendus aux hommes par l'ange gardien ?*

— Il nous préserve des périls et nous assiste dans les dangers.



— *Que dit à ce sujet la Sainte-Ecriture ?*

— Elle dit :

« Le Seigneur vous a confié au soin de ses anges ; il leur a ordonné de vous accompagner et de vous garder partout.

« Ils vous porteront dans leurs mains pour vous empêcher de heurter votre pied contre la pierre.

« Vous marcherez impunément sur l'aspic et le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon sans rien craindre. » (Ps. xc.)

— *Qui a sauvé Daniel, que des lions affamés s'apprêtaient à dévorer ?*

— Son ange gardien en fermant la gueule à ces terribles bêtes.

— *Qui a secouru Ismaël sur le point de mourir de soif dans le désert ?*

— Son ange gardien en montrant une fontaine à Agar, mère du jeune homme.

— *Qui a sauvé la vie au prophète Elie épuisé de fatigue et mourant de faim ?*

— Son ange gardien en lui apportant à manger.

— *Qui a préservé saint Pierre de la fureur d'Hérode et de l'attente des Juifs ?*

— Son ange gardien en le délivrant miraculeusement de prison.

— *Connaissez-vous un jeune homme que son ange conducteur a préservé de deux grands périls ?*

— C'est le jeune Tobie que l'ange Raphaël a protégé contre le poisson monstrueux, et surtout contre le démon qui voulait l'étouffer.

— *Racontez-nous l'histoire de saint François Régis, sauvé par son ange gardien.*

— Saint François Régis avait passé plusieurs nuits à entendre les confessions.

Obligé de se rendre à une nouvelle mission sans avoir pu se reposer, il dormait en marchant.

Tout à coup, il se sent touché au bras ; alors il s'arrête, ouvre les yeux et voit devant lui un affreux pré-pice.

Epouvanté, il recule et se met à genoux pour remercier son bon ange qui l'avait sauvé.

— *Que de fois, mes enfants, votre bon ange vous a sauvés sans que vous vous en doutiez !*

*Si la foudre ne vous a pas tués ; si vous avez échappé à la fureur d'un chien enragé, à la morsure d'un reptile venimeux ;*

*Si vous n'avez pas été écrasés sous une voiture, sous un bâtiment ;*

*Si vous n'êtes pas tombés dans l'eau, dans le feu ou dans un précipice.*

*Dites-moi, à qui le devez-vous ?*

— A notre ange gardien qui a éloigné de nous ces terribles dangers.

— *Votre ange gardien est donc pour vous un ami puissant, dévoué, incomparable ?*

— Oui.

— *En retour de ses bienfaits, lui devez-vous quelque chose ?*

— Oui, nous avons de grands devoirs à remplir envers lui.

3

*Nos devoirs envers les anges gardiens*

— *Que faites-vous quand vous rencontrez un de vos supérieurs ?*

— Je le salue.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'il est au-dessus de moi et que Dieu lui a donné autorité sur ma personne.

— *Votre ange gardien est-il au-dessus de vous ?*

— Oui et bien au-dessus. Car c'est un prince de la Cour céleste et Dieu lui a donné une grande autorité sur moi.

— *Que ferez-vous donc pour lui ?*

— Je serai fidèle à l'honorer, à lui offrir mes plus respectueux hommages.

— *Le devez-vous ?*

— C'est le premier de mes devoirs envers ce fidèle gardien, et j'aurai à cœur de ne pas y manquer.

— *Qu'arriva-t-il quand le guide du jeune Tobie se fit connaître comme l'ange du Seigneur ?*

— Le père Tobie et son fils se prosternèrent la face contre terre devant lui, pour lui exprimer leur profond respect et lui offrir leurs très humbles hommages.

A leur exemple, j'offrirai mes très humbles hommages à mon ange gardien.

— *Quelle serait votre attitude en présence d'un roi de la terre ?*

— Je me montrerais très poli, très respectueux, et j'évitais soigneusement tout ce qui pourrait lui déplaire.

— *Votre ange gardien est-il autant qu'un roi de la terre ?*

— Mon ange gardien est plus noble et plus grand que le plus grand roi de la terre.

— *Etes-vous toujours devant lui ?*

— Oui, toujours.

— *Que ferez-vous donc ?*

— J'aurai un profond respect pour sa présence.

— *Vous ne ferez donc pas devant lui ce que vous n'oseriez faire en présence de vos parents ou de vos maîtres ?*

— Je m'en garderai bien ; il rougirait de honte et pourrait reculer d'horreur.

— *Mais, dans la solitude, dans une forêt, pendant la nuit, votre ange cesse peut-être de vous voir, et vous n'avez sans doute plus à craindre de le contrister ?*

— Mon bon ange est toujours là, auprès de moi, les yeux fixés sur moi ; il me voit et m'entend ; et si j'avais le malheur de mal parler ou de mal agir, je le couvrirais de confusion et il se détournerait de moi avec dégoût.

— *Vous respecterez donc toujours la présence de votre ange gardien ?*

— Oui, avec la grâce de Dieu, car, à aucun prix, je ne voudrais affliger un si noble et si dévoué gardien et ami.

— *Que fit le jeune Tobie quand le poisson monstrueux s'élança sur lui ?*

— Il appela son guide en criant : « Seigneur, il se jette sur moi ! »

— *Eut-il raison d'appeler ainsi ?*

— Il eut grandement raison, puisque ce cri de détresse le sauva.

— Dans vos peines, dans vos épreuves, dans vos maladies, qu'allez-vous faire ?

— Je m'adresserai avec confiance à mon ange gardien pour le prier de me venir en aide, et il m'exaucera, parce qu'il est pour moi comme une bonne et tendre mère.

— Et quand le démon s'élancera sur vous pour dévorer votre âme ?

— Alors je crierai comme Tobie : « Ah ! mon cher conducteur, je suis perdu si vous ne me secourez ; le démon va me dévorer ! »

— Et votre cri sera entendu ?

— Sûrement, très sûrement, et l'ennemi de mon salut se verra réduit à l'impuissance comme le poisson monstrueux.

— Vous avez donc bien confiance en votre ange gardien ?

— Et comment n'aurais-je pas confiance en ce guide si noble, si dévoué, si fidèle, si aimant !

Manquer de confiance en mon ange gardien, ce serait lui faire une très grosse injure.

— Vous le priez donc fidèlement ?

— Oui, je le prierai soir et matin ; je m'adresserai à lui dans toutes mes entreprises ; je le consulterai dans tous mes projets et mes desseins, j'en ferai le confident de tous mes secrets, et c'est avec lui que je traiterai toutes mes affaires.

Il aura ma pleine et entière confiance à cause des soins qu'il prend pour me garder ?

— Si quelqu'un vous faisait un beau cadeau, que diriez-vous ?

— Je dirais : merci.

— Et si on vous préservait d'un danger ?

— De nouveau je dirais : merci.

— Et si on vous donnait un bon conseil ?

— Toujours je dirais : merci.

— Quand votre bon ange vous a fait triompher d'une tentation, vous a délivré d'un danger de l'âme ou du corps, vous a inspiré une bonne résolution, etc., que devez-vous lui dire ?

— Je dois lui dire : merci.

— Que fit le jeune Tobie après son heureux retour chez ses parents ?

— Pour remercier son guide, il lui offrit la moitié des biens qu'il avait rapportés.

— A l'exemple du jeune Tobie, vous remercierez donc aussi votre bon et charitable guide ?

— Oui, et de tout mon cœur, et tous les jours, parce que, tous les jours, il est pour moi un bien-faisant protecteur.

— L'aimerez-vous aussi, votre bon ange ?

— Si je l'aimerai ! Mais je serais un malheureux si je n'aimais pas mon ange gardien !

Oui je l'aimerai et le chérirai.

Car il est très beau, très aimable ;

Car il m'aime, il est mon meilleur ami ;

Car il est très indulgent pour moi et ne me fait que de tendres reproches ;

Car enfin il est l'inséparable et dévoué compagnon de mon pèlerinage.

— Mais comment lui témoignerez-vous efficacement votre amour ?

— Par ma docilité à suivre ses conseils.

— Vous suivrez donc docilement les avis charitables de votre bon ange ?

— Le plus docilement possible ; car que deviendrais-je, si j'étais indocile !

J'aurais le malheur d'affliger, de désoler mon meilleur ami, mon bon ange, tandis que je réjouirais mon pire ennemi, le démon qui cherche à dévorer mon âme.

Oh ! non, cela ne sera pas.

Je veux réjouir mon bon ange ; et, pour le réjouir, je me laisserai conduire par lui, comme le jeune Tobie s'est laissé conduire par l'ange Raphaël.

## 4

*Pratiques de dévotion envers les anges gardiens*

— Quelles seront vos pratiques de dévotion envers votre ange gardien ?

— D'abord je lui dirai une petite prière tous les matins et tous les soirs.

— Quelle prière lui direz-vous ?

— Voici ma prière :

« Ange de Dieu, mon fidèle gardien, je vous salue, je vous remercie, je vous aime ; veillez sur moi, éclairez-moi, protégez-moi, aujourd'hui, tous les jours de ma vie et à l'heure de ma mort. »

— Ferez-vous encore autre chose pour honorer votre ange gardien ?

— Je réciterai avec piété cette invocation renfermée dans la prière du matin :

« Ange du ciel, mon fidèle et charitable guide, obtenez-moi d'être si docile à vos inspirations et de régler si bien mes pas que je ne m'écarte en rien de la voie des commandements de Dieu. »

— Est-ce là tout ce que vous ferez pour l'ange gardien ?

— Je m'efforcerai encore de célébrer avec ferveur la fête des saints Anges gardiens, et, ce jour-là, j'honorerai mon bon ange le mieux possible.

— Est-ce seulement votre ange gardien que vous honorerez ?

— Non, et je tâcherai d'imiter Monsieur Olier.

— Et que faisait donc Monsieur Olier ?

— Il saluait et invoquait les anges des pays qu'il traversait, et surtout les anges des paroisses où il allait prêcher.

Il n'entreprenait aucune affaire sans la recommander à l'ange gardien de celui avec qui il devait la traiter.

— S'en trouvait-il bien ?

— Très bien ; c'est lui-même qui nous le dit.

— Qu'arrivera-t-il si vous l'imites ?

— Cela me portera bonheur, et je m'en trouverai très bien à mon tour. Ainsi soit-il.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 decembris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.



# L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

## PETITS PRONES

### Vices et vertus

#### XXXV

##### VERTU DE JUSTICE

##### 5<sup>e</sup> L'ingratitude

Audite, celi, et auribus percipite terra,  
quoniam Dominus locutus est. Filios  
enutrivit et exaltavi, ipsi autem spreverunt  
me. (Is., 1. 2.)

Ici-bas les choses se connaissent mieux par l'opposition de leur contraire. L'horreur des ténèbres fait mieux ressortir le bienfait de la lumière ; les rigueurs de l'hiver permettent de mieux apprécier la douce température du printemps ; la laideur du vice met dans un jour plus éclatant les charmes de la vertu. Dernièrement je vous parlais de la belle vertu de reconnaissance. Pour en avoir une notion plus lumineuse et en concevoir un amour plus ardent, recourons à la loi des contrastes : opposons-lui le défaut contraire, et disons que l'ingratitude est 1<sup>o</sup> un vice TRÈS COMMUN ; 2<sup>o</sup> un vice TRÈS HONTEUX ; 3<sup>o</sup> un vice TRÈS FUNESTE.

#### I

On lit dans une légende russe qu'un jour, au temps de Noël, Dieu donna une fête dans les célestes parvis. Toutes les vertus y furent conviées. Il en vint donc de toutes parts : des grandes et des petites, des éclatantes et des cachées. On y admirait la foi ardente, l'espérance enchanteresse, l'incomparable charité. On y voyait l'humilité, l'obéissance, la patience, la mortification, la justice et la prudence, la force et la sobriété, la douceur et la pauvreté, et bien d'autres encore. Toutes rivalisaient de gracieuseté et d'amabilité. Les petites, sans égaler en splendeur les grandes, avaient cependant leurs charmes merveilleux ; toutes semblaient s'entendre parfaitement et se connaître intimement. Le Seigneur en remarqua cependant deux qui paraissaient inconnues l'une à l'autre. Il prit l'une d'elles par la main et la mena vers l'autre. — « La Bienfaisance, dit-il, en désignant la première ; » — « la Reconnaissance, ajouta-t-il, en montrant la seconde. » Un mouvement de surprise se manifesta chez les deux vertus. Depuis le commencement du monde elles se rencontraient pour la première fois.

Ceci, mes frères, n'est qu'un symbole, mais il exprime vivement une triste vérité de notre existence, à savoir que la reconnaissance est sur

la terre une vertu très rare, et que l'ingratitude au contraire est un vice très commun.

En réalité s'il est une chose dont on ne saurait s'expliquer l'absence complète dans la religion pratique de la plupart des hommes, c'est l'action de grâces. Il serait difficile d'exagérer la négligence que beaucoup de gens montrent à l'égard de ce devoir. On fait certainement assez peu de prières, on fait moins encore d'actions de grâces. Après chaque million de *Pater* et d'*Ave*, qui s'élèvent de la terre pour demander à Dieu d'en détourner les fléaux et d'y faire descendre ses bénédictions, combien dit-on de ces prières pour remercier Dieu des calamités qu'il a détournées et des faveurs qu'il a répandues ? Hélas ! il n'est que trop aisé de trouver la cause de cette ingratitude. Notre intérêt nous pousse naturellement à la prière ; mais l'amour seul inspire la reconnaissance. Un homme dont tous les vœux se bornent à éviter l'enfer sait qu'il doit prier ; mais il n'a en lui aucun instinct aussi puissant pour le porter à remercier. C'est là l'histoire de tous les temps. Jamais prière plus ardente ne sortit du cœur de l'homme que le cri déchirant poussé par les dix lépreux à la vue de Jésus qui entra dans la ville. Le désir d'être exaucés les rendait obséquieux et prudents. Ils se tenaient à distance de peur d'irriter le Sauveur en s'approchant trop près de lui, en proie comme ils l'étaient à la plus horrible maladie. Hélas ! comme ils connaissaient peu cet aimable Sauveur, lui qui avait consenti à être considéré comme un lépreux par les enfants des hommes. Ces infortunés élevaient la voix en disant : « Jésus, notre maître, ayez pitié de nous ! » Et une fois le miracle opéré, neuf d'entre eux, pleins d'une joie égoïste, allèrent se montrer aux prêtres ; mais un, un seul (et c'était un pauvre Samaritain), voyant qu'il était guéri, revint sur ses pas, en glorifiant Dieu à haute voix, se prosterna aux pieds de notre Sauveur et lui rendit grâces. Le cœur de Jésus fut affligé et pour ainsi dire étonné d'une pareille ingratitude : « Dix n'ont-ils pas été guéris ? dit-il. Où sont donc les neuf autres ? Il ne s'en est pas trouvé un qui revint sur ses pas pour glorifier Dieu, excepté ce pauvre étranger ! » Combien de fois n'avons-nous pas causé cette triste surprise au Sacré-Cœur ? <sup>1</sup>

Oui, on est ingrat envers Dieu, le souverain distributeur des bienfaits.

On est ingrat envers les hommes, qui, sous la direction de la Providence, obligent leurs semblables.

On est ingrat, et l'ingratitude, on peut le dire, est une épidémie universelle. Voyez ce qui se passe aujourd'hui : peut-être plus qu'à toute autre époque on oublie le devoir sacré de la reconnaissance, parce que, plus qu'à toute autre époque, les principes délétères qui donnent naissance à l'ingratitude, sont en honneur. Que de chrétiens qui sont athées en pratique, qui oublient Dieu et

<sup>1</sup> Faber, *Tout pour Jésus*, trad. Bernhart.

ne se souviennent presque jamais de ses dohs ! Qu'ils sont rares les enfants qui sentent le dévouement de leurs parents et s'efforcent de les payer de retour par leur amabilité, leur déférence, leur obéissance, leurs attentions délicates ! Qu'ils sont plus rares encore les serviteurs reconnaissants à leurs maîtres, les disciples reconnaissants à ceux qui les instruisent, les inférieurs reconnaissants à leurs supérieurs, les pauvres reconnaissants à ceux qui leur tendent la main ! Aujourd'hui on pratique l'indépendance de cœur comme l'indépendance de volonté. Aujourd'hui on reçoit les services comme le paiement d'une dette. Aujourd'hui l'ennemi c'est le maître, c'est le riche, c'est le bienfaiteur. On dirait qu'on ne peut porter le doux fardeau du bienfait et qu'on ne sait plus dire : Merci !

On est ingrat, et l'ingratitude affecte des formes diverses. Il en est qui oublient les services qu'on leur a rendus : c'est l'ingratitude du grand échançon qui, après avoir reçu de Joseph, dans la prison, l'explication de son songe, oublie, malgré ses promesses, son bienfaiteur. Il en est qui reconnaissent le bienfait, mais de mauvaise grâce, à contre cœur, le moins possible et parce qu'ils ne peuvent faire autrement : c'est l'ingratitude de Cain qui n'offrait au Seigneur en sacrifice que les plus misérables de ses biens. Il en est qui rendent le mal pour le bien, interprétant en mauvaise part les bontés qu'on a pour eux, et répondant par les mauvais traitements à la bienveillance dont ils ont été l'objet : c'est l'ingratitude de Judas qui, après avoir été choisi, instruit, nourri par le divin Maître, le livre à ses ennemis pour trente deniers. Il en est qui, peu contents de rendre le mal pour le bien, tournent, par un raffinement de malice, contre leur bienfaiteur les bienfaits qu'ils en ont reçus : c'est l'ingratitude des Israélites qui, enrichis par Dieu de l'or des Egyptiens, font de cet or une idole, et transportent ainsi, au moyen de ce simulacre, à la créature, le culte qu'ils doivent à leur Créateur.

Oh ! que l'ingratitude est variée dans son expression, qu'elle est commune ! Oh ! qu'il avait raison ce philosophe à qui on demandait ce qui vieillit le plus vite, et qui répondait : LES BIENFAITS ! Oh ! chrétiens, mettons-nous en garde contre l'ingratitude : c'est une peste générale dont nous avons difficile de nous garantir. Fuyons-la comme un monstre repoussant, car c'est un vice très difforme et très déshonorant.

## II

L'ingratitude a été en horreur aux sages du paganisme, quand, dans leurs appréciations, ils s'inspiraient des lumières de la droite raison. « Vous appelez malheureux, disait l'un d'eux, Sénèque, celui qui est privé de la vue : bien plus misérable est celui qui a perdu le sens des bienfaits <sup>1</sup>. » Et ailleurs : « Quand vous avez dit de

quelqu'un que c'est un ingrat, vous avez énoncé de lui, en un seul mot, tous les vices <sup>2</sup>. »

L'ingratitude est en horreur aux saints. « Les ingrats, dit saint Grégoire de Nazianze, sont les créatures du démon <sup>3</sup>. » — « L'ingrat, dit saint Chrysostome, est un scélérat ; l'ingrat ne mérite pas le nom d'homme <sup>4</sup>. »

L'ingratitude est en horreur à Dieu. Israël est infidèle ; il est corrompu ; il est idolâtre ; il foule aux pieds tous les préceptes sacrés. Qu'est-ce que lui reproche surtout Jéhovah ? l'ingratitude, parce que c'est l'ingratitude qui lui déplaît souverainement. « Cieux écoutez, terre prête l'oreille, voici la parole du Seigneur. J'ai nourri et élevé des enfants, et eux m'ont méprisé. Le bœuf a connu celui qui le nourrit, et l'âne la crèche de son maître : Israël ne m'a point connu, mon peuple ne m'a point compris ! » *Ipsi autem spreverunt me !* (Isaïe, 1, 2, 3). — Le Verbe de Dieu, qui doit s'incarner pour notre salut, prévoit longtemps à l'avance les crimes de l'apôtre infidèle, son avarice, son abus des grâces, son endurcissement, sa communion indigne, sa trahison, son désespoir. Il s'en plaint par son prophète, mais de quoi se plaint-il surtout ? de l'ingratitude du malheureux, et en quels termes émus et touchants ! « Si mon ennemi, dit-il, eut lancé contre moi la malédiction, je l'aurais supporté assurément. Et si celui qui me haïssait eût parlé de moi avec arrogance, je me serais détourné sans y penser. Mais vous, l'homme de mon cœur, vous mon ministre, vous mon ami, vous qui partagez dans l'intimité le pain de ma table, vous avec qui je marchais avec confiance dans la maison de Dieu ! » — Et quand le Fils de Dieu s'est fait homme, poussant la patience jusqu'aux dernières limites de l'héroïsme, malgré les nombreux sujets de se plaindre, il n'a voulu le faire que quelques fois, et c'est l'ingratitude qui lui arracha ces plaintes. Vous l'entendiez tout à l'heure gémir, à l'occasion de la guérison des dix lépreux, c'était pour déplorer l'ingratitude du grand nombre. « Les dix n'ont-ils pas été guéris, où sont donc les neuf autres ? » Quelques heures avant de consommer son sanglant sacrifice, le jour de son pacifique triomphe, alors que la foule criait : Hosanna au fils de David ! son cœur se serra de tristesse et les larmes montèrent à ses yeux. Il pleurait sur les malheurs terribles que l'ingratitude de Jérusalem allait déchaîner sur elle : *Videns civitatem flevit super illam*. Et quand le fils de la perdition, quand Judas, arrivé au dernier degré de la perversité, lui donne au Jardin des Oliviers le baiser de la trahison, avec quelle poignante tendresse il

vocas miserum cum qui sensum beneficiorum amisit. (De Beneficiis.)

<sup>1</sup> Dixeris maledicta cuncta cum ingratum hominem dixeris. (Proverb.)

<sup>2</sup> Creaturae ingratae diaboli sunt plasmata. (Orat. 29 de Modestia.)

<sup>3</sup> Ingratus indignus est ea quam sibi natura dedit dignitate. (Hom. 50.) Ingratus scelestus. (Hom. 8.)

<sup>1</sup> Tu inelicem vocas qui caret acie oculorum, et non



lui reproche son ingratitude : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? Eh quoi ! est-ce par un baiser que vous livrez le Fils de l'Homme ? »

Oui, l'ingratitude déplaît aux hommes, oui, elle déplaît à Dieu, et beaucoup, comme le dit saint Augustin, *Ingratitudo multum Deo displicet*. Comment ne leur serait-elle pas odieuse ? Elle est un affreux résumé des vices les plus repoussants.

Quoi de plus abject que le défaut de cœur ? Quand on a du cœur, on trouve de l'indulgence pour bien des misères ; mais quand on est sans cœur, eût-on d'admirables qualités, on est méprisé ; et la souveraine injure qu'on puisse adresser à quelqu'un, c'est de lui reprocher d'être sans cœur. Or l'ingrat n'a point de cœur. Les attentions délicates, la bienveillance accordée, les services rendus ne le touchent point, ils le laissent froid comme un marbre. Il est plus insensible que les êtres sans raison, plus insensible que les animaux les plus farouches et les plus sauvages qui se montrent reconnaissants des services qu'on leur rend.

— Quoi de plus abject que l'orgueil ? L'orgueil est en abomination au ciel et à la terre. Cette estime exagérée de sa propre excellence, cette prétention outrée de ne vouloir se soumettre à personne, de ne dépendre de personne, révolte. Or l'ingrat est orgueilleux. Il lui en coûte de reconnaître qu'il a eu besoin d'autrui ; il lui est insupportable d'avouer qu'il a reçu un service, il ne peut se faire à l'idée que sa qualité d'obligé le constitue dans une sorte d'infériorité ; et il oublie le bienfait, il le cache, il le nie, il le déprécie, il ne souffre pas qu'on le lui rappelle. — Quoi de plus abject que l'égoïsme ? On l'a dit avec raison : « le moi est haissable. » Or l'ingrat est l'esclave de l'égoïsme. L'ingrat ne voit que lui, n'estime que lui, le monde pour ainsi dire ne tourne que pour lui, il est le point central de tout, tout doit se rapporter à lui, et quand il reçoit, ce n'est pas un service qu'on lui rend, c'est une dette qu'on lui paie !

Mes frères, arrière l'ingratitude, c'est un vice trop honteux et trop déshonorant ! J'ajoute que c'est un vice très funeste.

### III

Le monde, dit très judicieusement un pieux auteur<sup>1</sup>, ne subsiste que par un échange mutuel de bons offices. Dieu, pour nous enlacer tous dans les doux liens de la charité, a voulu que nous eussions tous besoin les uns des autres. Les supérieurs ont besoin du service des inférieurs ; les inférieurs de l'assistance et de la protection des supérieurs, les égaux des secours de leurs semblables. Parcourons toutes les conditions, tous les rangs de l'échelle sociale, tous les âges, depuis l'enfance jusqu'à la jeunesse ; depuis la jeunesse jusqu'à l'âge mur ; de l'âge mur à la vieillesse ; nous verrons que rien ne peut marcher en ce monde que par des échanges mutuels de service.

Or, ces échanges si nécessaires à la société, c'est la reconnaissance qui les provoque, qui les développe, qui les rend doux et aimables, qui en est l'âme enfin ; tandis que l'ingratitude les contrarie et souvent en dégoûte. La reconnaissance rapproche la main dont nous avons besoin, l'ingratitude l'éloigne ; la reconnaissance fait voler à notre aide, l'ingratitude porte à nous délaisser. La reconnaissance resserre les liens sociaux ; l'ingratitude les relâche ou les dissout, et ceci est bien plus vrai encore dans la vie de famille. Quelles sont les bonnes familles, sinon celles où parents et enfants, époux et épouses, maîtres et serviteurs, sont attentifs à se faire plaisir les uns aux autres ; et où se trouvent ces attentions délicates, sinon là où la reconnaissance les provoque ? Quelles sont les mauvaises familles, sinon celles où les enfants sont ingrats, les serviteurs sans reconnaissance, où les maîtres se croient dispensés de toute gratitude envers leurs inférieurs sous prétexte qu'ils les paient, comme si la bienveillance et le dévouement se payaient à prix d'argent ?

L'ingratitude envers le prochain est donc funeste aux individus, à la famille et à la société.

Mais c'est surtout l'ingratitude envers Dieu qui est préjudiciable. « L'ingratitude, dit saint Bernard, est un vent brûlant qui dessèche la fontaine de la bonté, la rosée de la miséricorde, les courants de la grâce, elle est l'ennemie de l'âme, elle ruine les mérites, elle disperse les vertus, elle tarit les bienfaits. » Elle offense Dieu. Plus le bienfaiteur est grand, plus l'obligé est misérable, plus les dons sont nombreux, excellents et continus, plus l'oubli du devoir de la reconnaissance est coupable. Or, mes frères, qu'est Dieu ? que sommes-nous ? Ne nous écrase-t-il pas, pour ainsi dire, sous le poids de ses bienfaits qui ne lui coûtent rien moins que la mort de son Fils, et qu'il ne cesse de nous départir avec une incroyable générosité. L'ingratitude fait de la peine à Dieu parce qu'elle est le dédain de son amour, elle l'irrite et provoque ses châtiments : *Qui reddit mala pro bonis non recedet malum de domo ejus* (Prov., xvii, 13.) Jonas n'ayant pas remercié pour le lierre que Dieu avait fait pousser pendant son sommeil, afin de le mettre à l'abri des ardeurs du soleil, mais ayant au contraire murmuré, un ver piqua la racine de l'arbrisseau et il se dessécha incontinent (Jon., iv). Vous m'avez méprisé, dit le Seigneur, eh bien ! moi aussi je vous mépriserai ! Dieu se venge en restreignant sa générosité, en diminuant ses grâces, en se retirant. Ah ! craignons de ne pas profiter de la visite de la miséricorde de Dieu : *Time Jesum transeuntem et non redeuntem* ! Ah ! quel malheur d'être privé de l'assistance de Dieu ! quelle infortune pour une famille ingrate de n'avoir plus Dieu à son foyer ! quelle calamité pour une nation qui manque à ses devoirs de reconnaissance envers le Roi des rois, de n'être plus l'objet de sa Providence d'amour ! La France fut ingrate à la fin du siècle dernier, et vous savez le déluge de maux qui l'a inondée !...

<sup>1</sup> Hamon, *Méditations*.

Telle est donc la nature de l'ingratitude; saint Laurent Justinen en a fort bien dessiné le portrait par les paroles suivantes qui résument cette instruction : « L'ingratitude est sans contredit un grand mal parce qu'elle dessèche les sources de la miséricorde de Dieu; elle anéantit la bienveillance des hommes; elle nous prive de nouvelles faveurs, elle dégrade, elle engendre l'orgueil, elle aveugle, elle dédaigne les amis, elle trouble la paix, elle sème les scandales, elle entretient les défections, elle nourrit les discordes, elle augmente les haines, elle déshonore ses adeptes devant Dieu et devant les hommes. » (De regim. Præl.)

Fuyons donc, mes frères, l'ingratitude comme une peste. Rappelons-nous qu'un des buts principaux de la religion, selon saint Augustin, c'est de nous empêcher d'être ingrats. Sachons remercier du fond du cœur nos bienfaiteurs, et surtout le premier de tous, notre grand Dieu. Gardons partout et toujours le souvenir des bienfaits que nous avons reçus, *semper et ubique!* Cette mémoire du cœur nous honorerà, nous remplira de joie et nous préparera admirablement au suprême bienfait, au don incomparable qui est le ciel.

## LECTURES POUR LA PRIÈRE DU SOIR

### DE LA TIÉDEUR : COMBIEN IL FAUT LA CRAINDRE

Il faut bien se garder de confondre l'état d'une âme dans la sécheresse avec celui de la tiédeur. Le premier est une épreuve, le second une faute; l'un fortifie l'âme et la fait progresser, l'autre la débilite et la mène à la mort. Quand, par suite d'une longue absence de pluie, la sécheresse règne dans une contrée, tout souffre, tout languit. Vainement la récolte s'annonçait belle et abondante, elle menace de périr; on voit les arbres perdre leur verdure, les fleurs, les plantes incliner tristement vers la terre leur tête à demi fanée. Mais vienne une bonne pluie, tout reverdit, tout se redresse, tout prospère, arbres et moissons tiendront leurs promesses. Voilà l'image d'une âme en état de sécheresse. Dieu a voulu l'éprouver : les vertus chrétiennes qu'elle avait semées croissaient nombreuses, fortes; tout à coup la pluie de la grâce a cessé de tomber sur ce cœur, et ces belles espérances semblent près de s'évanouir. Cette âme naguère si fervente dans ses exercices de dévotion, dans la réception des sacrements, se sent prise d'une faiblesse désespérante; malgré elle, sa volonté se trouve paralysée au point d'être comme incapable de s'appliquer aux choses spirituelles.

Cette pauvre âme souffre, elle s'effraie, s'afflige, gémit. Aussi, quand la rosée des grâces tombera sur elle, ce sera une sorte de résurrection; sa bonne volonté, ses efforts retrouveront une nouvelle vi-

gueur, ce temps d'arrêt n'aura servi qu'à son avancement et à sa perfection.

On rencontre parfois des terres épuisées faute d'engrais et de culture. Elles ne savent plus produire que des récoltes maigres et de mauvaise qualité. Sous le plus beau soleil, avec le temps le plus favorable, ces terres végètent et finissent par devenir des friches abandonnées où ne croissent plus que les épines et les ronces. Triste symbole d'une âme en état de tiédeur : pareille à un champ usé, délaissé, elle ne porte plus que des fruits chétifs : ses vertus végètent, débiles et faibles, en attendant qu'elles disparaissent et fassent place aux vices de toute sorte. La grâce a beau pleuvoir sur cette âme, elle glisse et demeure sans effet. Quelques considérations sur ce sujet nous prémuniront contre un si lamentable état et nous indiqueront le moyen d'en sortir si nous avons le malheur d'y être tombés.

Apprenons d'abord à bien connaître la tiédeur. C'est une indifférence d'esprit et de volonté, une disposition habituelle qui nous fait accomplir nos devoirs avec nonchalance et comme par manière d'acquit. L'âme tiède ne veut pas abandonner complètement les devoirs de la piété, mais elle ne veut pas non plus prendre la peine de les remplir avec générosité.

La tiédeur, c'est si voulez encore, une espèce de fièvre spirituelle, latente, qui mine peu à peu les forces de l'âme, affaiblit les bonnes dispositions, répand je ne sais quelle amertume sur tous les devoirs et finit par amener la mort de la vie chrétienne. On peut dire enfin que la tiédeur est la phthisie de l'âme. Pareille à celle-ci, elle mine ses victimes sourdement, lentement, et, si on attend trop tard pour la combattre, les conduit presque infailliblement à la mort.

A la différence de l'âme en état de sécheresse, l'âme tiède ne s'effraie pas, elle ne s'afflige ni ne gémit, elle aime sa maladie et se complait dans cette langueur d'autant plus dangereuse qu'elle est moins aperçue. Elle ne se croit pas malade, cette pauvre âme, elle se trouve bien comme elle est : ne lui parlez donc pas de remèdes à prendre, d'efforts à faire. Quel poitrinaire s'est jamais cru atteint de son mal? Moins il mange, plus il s'affaiblit, et son appétit diminue à mesure que sa faiblesse augmente, tout le monde le voit dépérir, s'en aller, tous ont pitié de lui, seul il se fait une illusion qu'il garde jusqu'à ce qu'il tombe.

Hélas! qu'il y en a de ces âmes, de ces poitrinaires spirituels! Leurs anges attristés les voient languir, s'affaissant chaque jour, méprisant les grâces du ciel aussi bien que leurs pieuses inspirations, détournant la tête pour ne pas entendre leurs reproches, et, condamnés comme autrefois Agar dans le désert à voir mourir ces Ismaël sous leurs yeux, ils n'ont même pas, ainsi que la pauvre mère, la permission de s'éloigner.

De quel œil le Seigneur regarde-t-il l'âme tiède! Ecoutez. « Je connais tes œuvres, je sais que tu n'es ni chaud ni froid; que n'es-tu l'un ou l'autre!



Mais, parce que tu es tiède, je te rejetterai de ma bouche. » (Apocalypse III, 15). Quelle menace ! Il faut que la tiédeur soit bien odieuse au cœur de Dieu pour que de telles paroles en soient sorties. Songez qu'elles s'adressent non point à un criminel, à un adultère ou un blasphémateur, non, c'est à un évêque qui avait mérité d'être loué pour ses bonnes œuvres, pour son zèle à propager la religion. Son seul crime est d'avoir laissé refroidir sa charité première. Il est devenu tiède, négligent, Dieu semble oublier ses mérites passés, et menace de le vomir de sa bouche comme ces fades breuvages qui soulèvent le cœur.

Cette parole attire de sérieuses réflexions, elle doit effrayer les âmes tièdes. Jésus-Christ les menace d'une malédiction qu'il n'a pas portée contre les plus grands pécheurs ; il faut bien que la tiédeur le blesse au plus profond du cœur. Et en effet, disent les saints : « Celui qui est froid est l'ennemi de Dieu, tandis que celui qui est tiède en est l'ami ; or, Dieu sent plus vivement l'offense d'un ami que celle d'un ennemi. » N'est-ce pas ce qu'exprimait le prophète dans un Psaume : « Si l'outrage me venait d'un ennemi, je le supporterais, mais comment le supporter quand il vient de celui dont la société m'était si chère et qui s'asseyait à ma table en qualité d'ami ? » (Ps. 54, 13.)

Ne dites pas que Dieu est sévère ; vous-même, agiriez-vous donc autrement ? Si vous aviez à votre service un domestique nonchalant que vous paieriez généreusement, le garderiez-vous si vous le voyiez paresseux, négligent et faisant le moins d'ouvrage possible ? Vous regarderiez son insouciance comme une injure, et vous auriez raison. Que feriez-vous encore, si un ami comblé de vos bienfaits, à qui vous auriez rendu les plus grands services, qui vous devait tout, n'avait pas le courage de se gêner un peu, de se déranger pour vous ? s'il vous préférerait des étrangers ou même vos ennemis ? Jugez-vous donc vous-même. Pour être utile à vos amis, vous sauriez faire des sacrifices pénibles, vous entreprendriez des démarches longues et coûteuses ; pour conserver votre santé, vous procurer du plaisir, gagner quelques pièces d'or, vous êtes toute activité, toute énergie, tout feu ; et quand il s'agit de sauver votre âme, de gagner l'éternité, de servir le Dieu qui vous a tout donné, à qui vous devez tout, vous n'avez plus ni énergie, ni zèle, ni courage, ni amour. Après cela vous vous étonnez que Dieu, indigné d'une telle tiédeur, s'écrie : « Je vous vomirai de ma bouche ? »

De ces considérations, retenez déjà ceci, âmes chrétiennes, c'est que vous devez craindre de tomber dans la tiédeur, autant et plus peut-être que dans le péché mortel. Une chute dans le péché mortel réveille souvent l'âme qui sommeillait, tandis que la tiédeur l'endort. Cette crainte vous sera salutaire, elle vous fournira un puissant stimulant dans le chemin de la perfection ; si vous l'avez, vous pouvez déjà vous rassurer, c'est une preuve que vous n'êtes pas tombées complètement dans l'état

de tiédeur. La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, la crainte de la tiédeur est le premier pas dans la ferveur.

« Seigneur, quand je considère ma ferveur passée et la manière dont je vous sers aujourd'hui, je tremble de mériter les reproches que vous adressez à votre ministre devenu négligent. Oui, vous connaissez mes œuvres, vous qui lisez au plus intime du cœur ; les replis les plus cachés de mes sentiments sont à découvert devant vos yeux. Cette pensée me trouble et me couvre d'une juste confusion, car j'ai blessé votre cœur en laissant se refroidir mon amour pour vous. Ne me rejetez pas de votre bouche, ô mon Dieu ; ajoutez à tant d'autres un dernier bienfait, rendez-moi indifférent, tiède pour tout ce qui regarde les choses de ce monde, mais plein d'ardeur, tout fervent pour ce qui touche à votre service et au salut de mon âme ! »

#### SERMON POUR L'ÉPIPHANIE

*Surge, illuminare, Jerusalem.*

Lève-toi, Jérusalem, montre ta tête couronnée de rayons ; il est venu, Celui qui est ta lumière.  
(Isaïe, 60.)

Mes frères,

Il ne saurait être ici question seulement de cette ville, célèbre entre toutes, qui fut la capitale du royaume de Juda, le théâtre des souffrances et de la mort de l'Homme-Dieu, et que nous appelons encore à cause de cela la *Ville sainte*. La cité de David était un lieu sacré, mais c'était plus encore une figure ; et la Jérusalem qu'interpelle ici le Prophète, c'est avant tout la société des fidèles, la noble assemblée des enfants de Dieu, l'Eglise de Jésus-Christ, comme nous le font clairement entendre ces paroles du même texte : *Et les nations marcheront à la lumière ; ambulabunt gentes in lumine tuo*. C'est bien en effet la Rome chrétienne, et non la Jérusalem déicide et rejetée, qui marche à la tête de la civilisation et du monde.

Cette lumière éclatante dont elle est inondée, couronnée, et qui attire à son foyer toutes les nations de la terre, c'est son tout puissant Fondateur et divin Chef Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la vraie lumière des âmes : *erat lux vera* ; qui est lumière, parce qu'il est vérité ; et qui est la Lumière absolue, parce qu'il est la Vérité absolue, comme il l'a proclamé lui-même : *Ego sum Veritas*. Et puisque ce jour nous y invite, je veux vous montrer clairement que Jésus-Christ est la Vérité dans tous les ordres : la Vérité religieuse, la Vérité politique, la Vérité sociale. J'espère être clair ; j'affirme du moins que je ne serai pas long.

## I

Jésus-Christ est la Vérité religieuse. Qu'est-ce en effet que la religion ? C'est l'ensemble des liens, des rapports qui unissent l'homme à Dieu ; en d'autres termes, c'est l'ensemble des droits de Dieu sur l'homme et des devoirs de l'homme envers Dieu. Celui-là donc aura toute la vérité religieuse, qui connaîtra parfaitement et sans obscurité tous les droits de Dieu et tous les devoirs de l'homme.

Mais il est évident que ces droits d'une part et ces devoirs de l'autre découlent nécessairement, soit de la nature supérieure de Dieu, de ses perfections infinies, de ses titres comme créateur ; soit de la nature inférieure et subordonnée de l'homme, de ses imperfections multiples, de ses obligations comme créature.

Or, qui a jamais répondu nettement et d'une façon compétente à cette question : Qu'est-ce que Dieu ? Qui nous a dit clairement ce qu'il est dans sa nature intime, dans ses divins attributs, dans la trinité de ses personnes, dans ses œuvres extérieures ? Qui nous a dit au juste ce qu'est l'homme, où il va, d'où il vient, ce qu'il doit faire pour atteindre sa fin, à qui il doit adresser ses hommages, et quels hommages il doit offrir ? Qui nous l'a dit, et qui pouvait nous le dire, nous révéler tous ces secrets, sinon Celui qui en est l'éternel témoin, Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, qui est toujours dans le sein du Père ? *Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit.* Qui pouvait nous le dire, sinon le Verbe consubstantiel au Père, *par qui tout a été fait, et sans qui rien n'a été fait* ; le Verbe fait chair, c'est-à-dire devenu semblable à nous, homme comme nous, l'un de nous ? Qui pouvait nous en instruire, sinon Celui qui, à titre de créateur, a sur nous un domaine absolu et inaliénable ; et, à titre de Rédempteur, une possession toute de bonté et d'amour, en même temps que pleine de justice ?

Qu'on ne dise pas que la raison toute seule suffit pour apprendre toutes ces choses. Elle ne suffit pas à l'homme, — six mille ans d'expérience ne l'ont que trop démontré, — pour se bien connaître lui-même ; comment lui suffirait-elle pour bien connaître Dieu, qui est avant elle, au dessus d'elle, à une distance infinie ? La raison peut bien démontrer que Dieu est, mais non pas découvrir quel il est, et moins encore les rapports intimes qui nous unissent à lui.

Au surplus, la raison elle-même n'est qu'un rayon parti du Verbe, qui est la raison suprême ; et le Verbe fait chair, c'est Jésus-Christ. Jésus-Christ est donc la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Or tous les interprètes ont entendu par cette lumière participée, la raison humaine. La raison est une lumière naturelle, la révélation est une lumière surnaturelle, mais partant toutes deux de ce même foyer qui est Jésus-Christ. La raison, c'est la voix de Jésus-Christ parlant intérieurement à notre pensée ; la

révélation, c'est la voix de Jésus-Christ parlant extérieurement à nos oreilles : deux paroles sorties d'une même bouche infaillible. Elles ne sauraient donc se contredire, et la raison qui se révolte n'est plus qu'une méprisable déraison.

Donc, c'est Jésus-Christ qui nous a enseignés, et lui seul pouvait le faire. Et loin que toutes les religions soient également bonnes, comme le prétendent certains esprits infirmes incapables d'une vue nette et de quelque portée, il ne peut y en avoir qu'une de bonne, de vraie, de complète : celle qu'a révélée et établie Jésus-Christ. Toutes les autres, venant des hommes, sont nécessairement mutilées, pleines d'erreurs, et partant fausses. Seule la religion catholique est vraie, parce qu'elle écoute également et avec un souverain respect et la révélation et la saine raison, qui sont les deux voix du même Verbe, éternel par nature, et fait chair dans le temps. Jésus-Christ, étant l'auteur de la religion catholique, est donc la Vérité religieuse, et toute la vérité religieuse.

## II

Il est aussi la Vérité politique, ce qui veut dire qu'il est le seul principe et gardien de toute autorité légitime et de toute vraie liberté. En dehors de lui, comme il n'y a que ténèbres, il n'y a aussi qu'oppression tyrannique d'une part et basse servitude de l'autre, parce que les rapports sociaux de homme à homme cessent d'être connus là où disparaît le Christ qui est la vérité. C'est ce qu'exprimait Notre-Seigneur, quand il disait : *Veritas liberabit vos, la vérité vous donnera la liberté* ; ce que disait l'un des plus illustres Pères de l'Eglise des Gaules quand il posait cet axiome : *ubi Ecclesia, ibi libertas* ; partout où est l'Eglise du Christ, là règne la liberté.

L'homme étant à la fois corps et âme, a deux sortes d'intérêts : les intérêts matériels ou ceux du temps, et les intérêts spirituels ou ceux de l'éternité. Il faut par conséquent deux pouvoirs pour sauvegarder les uns et les autres, deux pouvoirs d'ordre différent. Il est de toute évidence que les intérêts matériels, qui sont d'un ordre inférieur, doivent toujours être subordonnés aux intérêts spirituels, qui sont d'un ordre supérieur, comme le corps est soumis à l'âme. La vérité politique consiste donc en ce que le pouvoir civil ou temporel, sans perdre sa légitime indépendance dans la sphère où il se meut en vertu de son principe, soit néanmoins respectueusement soumis au pouvoir spirituel qui plane dans une sphère plus élevée ; et qu'il l'aide à remplir ses fonctions, loin de les contrarier jamais.

Voyons s'il en a toujours été ainsi. Légitime et de droit, l'homme est tout entier dans la main de Dieu qui a créé l'âme aussi bien que le corps : aussi Dieu aime-t-il à s'appeler le *Souverain Seigneur*. Or, ce fut toujours le grand effort de Satan, « ce singe de Dieu, » de réunir les deux pouvoirs, spirituel et matériel, dans une seule



main, afin d'établir sur la terre le despotisme absolu; de mettre la conscience, que Dieu lui-même respecte, dans la main d'un homme presque toujours sans conscience, et d'attribuer à cet homme la prérogative même de Dieu. C'est toujours sa promesse originelle : *Eritis sicut Dei*. Tous les empires païens sont fondés sur ce principe : le prince est tout à la fois *empereur* et *Souverain-Pontife*; il tient dans ses mains les corps et les âmes, et naturellement se sert des corps pour broyer les âmes. C'est l'idéal de la tyrannie.

Eh bien ! de tous les législateurs qui ont paru sur la terre, Jésus-Christ est le seul qui ait séparé les deux pouvoirs. Il les avait séparés chez les Juifs, il les sépare encore mieux dans la nouvelle Loi. A César, il laisse l'épée et les impôts; mais à Pierre, il donne les clefs, l'empire des âmes et des consciences : *Tout ce que tu lieras sera lié; tout ce que tu délieras sera délié*; puis il proclame l'indépendance réciproque des deux puissances, chacune dans sa sphère d'action : *Rendez à César ce qui est à César*, le respect, l'obéissance aux lois, les impôts; et à Dieu ce qui est à Dieu, le culte d'adoration, la stricte observance des commandements, l'amour jusqu'au sacrifice, et s'il le faut jusqu'au martyre.

Cependant, le prince ne tient l'épée que pour le bien, *minister Dei in bonum*; et lui-même, dans l'usage qu'il en fait, est soumis au pouvoir des clefs. Il tient son épée de Dieu, *non est potestas nisi a Deo*; mais pour protéger les bons et faire trembler les méchants. *Voulez-vous n'avoir rien à craindre de la puissance civile? Faites le bien*, dit saint Paul. Or n'être jamais contraint de faire le mal, ni empêché de faire le bien, la conscience mise hors des atteintes et de la juridiction du glaive, c'est la formule de la vraie liberté. Cette formule, Jésus-Christ seul l'a donnée, et seules, les nations catholiques l'ont connue et appliquée dans les siècles de foi. Donc, Jésus-Christ est la vérité politique, et toute la vérité politique. Eloignez-la si peu que ce soit, aussitôt vous verrez la tyrannie reparaître, et une minorité rapace et audacieuse confisquer les droits et les biens de la multitude. Au 16<sup>e</sup> siècle, avec la Renaissance des lettres et des idées païennes, le paganisme politique a reparu, le protestantisme s'empessa de rétablir la confusion des deux pouvoirs, et dans tous les pays où il parvint à s'implanter, la liberté dut aussitôt reprendre tristement le chemin de son Calvaire.

### III

Enfin, Jésus-Christ est la Vérité sociale. C'est lui encore, et lui seul qui, après nous avoir donné la liberté, nous a donné la charité, source de toute égalité et de toute fraternité sincères et de bon aloi.

Dans toute société non chrétienne, le chef de maison a sur tous les membres de la famille un pouvoir discrétionnaire; et le prince, comme chef

de l'Etat, cette grande famille, a sur tous les sujets et sur chacun d'eux le même pouvoir illimité. Toute société païenne est assise sur la force et contenue par la crainte.

Partout au contraire où l'Evangile a été entendu, les hommes s'en sont allés se répétant les uns aux autres : *Que celui qui est maître soit comme le serviteur. Notre Père, qui êtes dans les cieux...* Et en même temps qu'ils apprenaient cette prière, ils commençaient à se sentir égaux devant Dieu, et à se traiter entre eux comme des frères. Les chefs, parmi eux, prennent le nom de serviteurs, *ministres*. Spectacle touchant et sublime, les chrétiens donnent la liberté à leurs esclaves; ils se font un honneur de rechercher et de servir les pauvres. La société se transforme progressivement, d'un pas sagement modéré, mais irrésistible. La possession jusqu'alors tombait sur la personne, et faisait de l'homme une chose mobilière et vénale; désormais elle ne frappera plus que le sol, et la créature humaine attachée à cette portion de terre passera au rang des immeubles pour prendre bientôt pleine et entière possession d'elle-même. On verra l'oppression et le mépris de l'homme s'enfuir devant l'Evangile comme les ténèbres devant le soleil; et dans plus de la moitié du globe, les hommes, si longtemps ployés en deux sous le joug du despotisme le plus brutal, ne reconnaîtront plus d'autres maîtres que Dieu et la loi. Ce sera la perfection de l'état social.

Cette différence fondamentale entre la société chrétienne et la société païenne, n'a rien, mes frères, qui doive vous étonner; c'est l'étonnement au contraire qui ne se comprendrait plus. L'homme ne peut obéir qu'à Dieu ou à Satan; il n'y a pas de milieu. Or, Dieu étant infiniment bon, la puissance chez lui est toujours tempérée par l'amour, et la justice par la miséricorde. Satan au contraire étant essentiellement méchant, la force chez lui n'a jamais de contrepoids; il ne gouverne pas, il écrase; il n'administre pas, il tyrannise.

Il n'appartenait donc qu'à Jésus-Christ d'établir la société sur son véritable pivot qui est la charité, puisque la société n'a d'autre raison d'être que de procurer le bien commun. Et en disant aux hommes : *Aimez-vous les uns les autres; que celui qui est maître soit comme le serviteur*, paroles inouïes jusqu'à lui, Jésus-Christ a montré qu'il était la Vérité sociale et toute la Vérité sociale.

Que les hommes seraient heureux s'ils étaient sincèrement chrétiens ! On ne verrait plus entre eux ni luttes, ni compétitions, ni dissensions, ni rivalités funestes. Désabusés des illusions d'un fol égoïsme, ils cesseraient de se grouper par classes ennemies, ils ne se regarderaient plus d'un œil jaloux, ne s'exténueraient pas sottement à renverser les lois indestructibles de la nature pour établir une égalité factice impossible à maintenir. Ils se rappelleraient que la seule égalité qui soit et qui puisse être, c'est celle des âmes devant Dieu; que Dieu ne fait point acception de per-

sonne et ne considère que la vertu, et qu'à égalité de mérite il y a toujours égalité de récompense. Ils seraient comme les enfants dans une famille bien ordonnée, où les petits et les derniers venus ne sont point jaloux de leurs aînés, mais où toutes les douceurs et les caresses sont pour les plus faibles. Ils porteraient les fardeaux les uns des autres, accomplissant ainsi dans toute son étendue le devoir social tel que la religion nous l'impose au nom de la charité et de l'équité ; et ainsi après avoir fait mutuellement leur bonheur sur la terre, ils partageraient tous ensemble celui de Dieu même dans les cieux. Ainsi soit-il.

## ENTRETIENS FAITS A DES JEUNES FILLES

CE QUE DOIT ÊTRE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE

### XIII

#### PIÉTÉ CATHOLIQUE

La grande qualité de votre piété, mes enfants, c'est d'être catholique. Pourquoi essaierais-je de vous démontrer cette vertu, à vous qui vous glorifiez d'être les fidèles enfants de l'Eglise catholique ? Aussi bien me contenterai-je de vous l'expliquer, d'abord en elle-même, ensuite dans ses conséquences de responsabilité.

I. Le mot catholique signifie *universel*, c'est-à-dire, qui embrasse tout l'univers, toutes les races, toutes les âmes, toutes les intelligences, et qui n'exclut personne. C'est la marque distinctive de l'Eglise de se plier à toutes les formes de gouvernement, de s'accommoder à toutes les situations, de savoir trouver des remèdes efficaces à toutes les maladies qui tourmentent l'esprit ou déchirent le cœur de l'humanité. Voilà son génie, sa raison d'être, sa mission, son cachet divin.

Tout état, tout royaume est exclusif. La France abrite sous son drapeau les fils de France ; l'Angleterre protège ses sujets anglais ; mais il ne viendra pas à l'idée de celle-ci de prendre en main les querelles françaises, ni à celle-là de défendre à coups de canons les intérêts de sa voisine d'outremer. L'Eglise est plus grande, plus généreuse même que la généreuse France. Elle compte des enfants sous toutes les latitudes, en Chine comme au Congo, chez les nègres comme chez les blancs. Partout où il y a une âme, l'Eglise apparaît pour l'instruire, la rendre pure et la sauver : semblable à une mère qui a de nombreux enfants et qui accourt au chevet du plus malade, fût-il à cent lieues d'elle, parce qu'elle l'aime, parce que c'est son enfant. Les autres mères demeureront indifférentes, cela se conçoit ; mais elle, est-ce qu'elle pour-

rait oublier le fils de ses entrailles, sa chair qui souffre, son sang que brûle la fièvre ?

Cet amour que l'Eglise professe pour tous, elle veut que vous l'ayez aussi. Ces idées générales de foi, d'amour, d'unité qui portent la même vie dans toutes les veines de l'humanité, elle entend qu'elles soient les vôtres. Si vous n'aimez pas tous vos frères en Jésus-Christ, vous n'êtes pas catholiques. Si vous gardez vos idées particulières, vos sentiments égoïstes, si vous vous désintéressez de telle classe de personnes, de telle famille, de telle question dont l'Eglise vous presse de vous préoccuper, vous pouvez appartenir à une société restreinte, à quelque cénacle rétréci, à quelque caste étroite, vous pouvez faire partie d'une petite église, mais vous n'appartenez pas à la grande église catholique.

Or vous prétendez être ses enfants, n'est-ce pas ? Vous frémiriez d'angoisse si l'on venait vous dire que vous êtes excommuniées, car vous savez que ceux qu'elle exclut de son sein sont aussi exclus du ciel. Eh bien ! si vous êtes membres de cette Eglise divine, plus grande que l'univers, plus vaste que tous les mondes, parce que Dieu qui la dirige, Jésus-Christ qui l'a fondée lui ont communiqué ce caractère universel qui est au-dessus de toute conception humaine, sachez vous en montrer dignes ; sachez surtout porter les responsabilités qui découlent de cette prérogative. J'en considérerai particulièrement trois : une responsabilité *sociale*, une responsabilité *paroissiale*, et une responsabilité *individuelle*.

II. Ne perdons pas de vue que la piété, c'est l'amour de Dieu, amour profond qui se traduit par une action extérieure, et que si nous aimons Dieu comme notre père, nous devons également professer une piété vraiment filiale pour l'Eglise, la fille de Jésus-Christ, et notre mère.

1. Votre premier devoir, c'est de vous attacher à l'Eglise et à elle seule. Il y a parfois dans certaines piétés un grave écueil : elles aiment l'Eglise sans doute, mais elles aiment plutôt le représentant de l'Eglise, le prêtre, l'homme en un mot, si bien que l'homme venant à disparaître, le prêtre à fléchir ou à mourir, elles ne connaissent plus l'Eglise, elles en sont comme détachées.

Sans doute, mes enfants, vous devez aimer le prêtre qui vous instruit, qui se dévoue à vos âmes. le prêtre de votre première communion qui continue à vous suivre dans la vie d'un cœur anxieux, vous distribuant sans cesse les conseils prévoyants, les reproches affectueux, les grâces divines de l'absolution et de l'Eucharistie. Vous ne l'aimerez jamais autant qu'il le mérite, car vous êtes sa pensée constante, la sollicitude de toutes ses heures, vous êtes présentes à toutes ses prières. Oui, aimez-le, témoignez-lui votre affection par une grande piété, une conduite irréprochable, par cette dignité profonde où se reflètent vos vertus, vos convictions, toutes les fiertés naturelles et surnaturelles de votre innocence. Cette récompense, il l'attend de



vous, ne la lui refusez point ; mais il la demande seule.

Il sait bien qu'il n'est, lui, qu'un instrument plus ou moins docile, le bras de Jésus-Christ, le canal de la parole divine ; la tête, le cœur, la source, ce n'est pas lui. Regardez donc plus haut et donnez tout votre amour à qui de droit, à l'Eglise dont il n'est que l'humble serviteur, le plus ou moins habile ministre, l'organe, la voix. Un jour l'organe sera brisé, la voix éteinte se taira et les échos de cette voûte que sa parole a si souvent frappés n'en retiendront rien. Vos cœurs sans doute garderont l'empreinte religieuse dont il les a marqués, votre intelligence l'enseignement qu'elle a reçu. Cela restera comme un fonds inaliénable de grâce et de richesse spirituelle. Mais son souvenir lui-même disparaîtra bientôt, pour se perdre dans une lueur indécise et lointaine, comme celle qu'on aperçoit au ciel longtemps encore après le soleil couché. Cette lueur qui chaque année se fera plus vague, ceux qui viendront après vous ne la verront même pas. L'oubli pèsera sur notre tombeau en attendant qu'il pèse sur le vôtre. Toutefois, sur nos tombeaux respectifs fleurira l'enseignement de la foi que nous aurons transmis après nous, plant précieux dont nous serons la racine inconnue. Et cette fleur, quelqu'un sera là pour l'arroser, quelqu'un qui ne passe point, qui demeure éternellement, qui ne perd le souvenir d'aucun de ses enfants, l'Eglise.

C'est donc à elle seule qu'il faut nous attacher. Durant toute son existence elle n'a cessé de nous inculquer cette vérité : que les hommes passent comme les flots des événements, comme les feuilles qui tombent sous quelque rafale d'automne. Aussi pour établir la foi, pour transmettre le flambeau de la vérité, elle compte, non sur les hommes qui sont éphémères, mais sur les institutions, seules durables. Le plus grand des hommes de génie ne vaut pas une institution, comme une fondation d'hospice ou une université catholique. Il a pu tracer dans son siècle un magnifique sillon, écrire de beaux ouvrages, imprimer à la science une vaste impulsion, — s'il n'a pas établi une œuvre, une institution qui lui survive, une société qui développe et continue ses idées, il n'a rien fondé, il n'a rien fait. Jésus-Christ n'a pas écrit, il n'a point fréquenté les académies, il était inconnu au savant aréopage d'Athènes, mais il a créé une institution, l'Eglise. Il l'a arrosée de son sang, ses apôtres aussi ; les martyrs y ont apporté aussi les flots de leur sang, les confesseurs les flots de leur dévouement ; tous sont morts, mais l'institution vit, l'image la plus parfaite des choses éternelles ; et, parce qu'elle ne passe point, seule elle mérite d'être pleinement aimée.

2. Détachez-vous donc des hommes, mais aimez l'Eglise et aimez tout d'elle. Aimez ses prescriptions et ses conseils, aimez ses ministres et ses temples, ses idées et ses enseignements, son esprit et ses œuvres. Aimez tout ce qui vous parle d'elle ; et vous ne pouvez pas faire un pas sans qu'elle se rappelle impérieusement à votre souvenir. Vous

parcourez votre vallée, préoccupées des mesquines et vaines pensées du temps ; voici sur les hauteurs une statue de Marie qui vous bénit. C'est l'Eglise qui l'a placée là comme la gardienne de vos cotéaux et de vos vignes, mais aussi de vos cœurs et de vos âmes. Plus loin ce sont les clochers qui montent comme une prière vers Dieu et qui servent de paratonnerres à ces villages qu'ils protègent. C'est l'Eglise qui les a élevés afin qu'ils parlent sans cesse de nous au Père céleste. Vous vous promenez dans la forêt, au plus profond du fourré. Vous vous croyez bien seules en cet endroit sauvage où ne fréquente guère le pied humain. Mais levez les yeux : tout à coup devant vous, au sommet d'une tranche, dans une clairière, sur l'azur rajeuni du ciel, une croix profile ses longs bras miséricordieux qui appellent l'amour, et vous ne pouvez vous défendre, au sein de cette nature horrible, de dire en votre cœur soulagé : « Je te salue, ô croix, mon unique espérance ! » C'est encore l'Eglise qui l'a dressée là, cette croix, afin que le voyageur pense à Dieu, que le passant égaré, que l'âme indécise et endolorie se redise en la regardant : « Oui, cette vie est une épreuve qu'il faut accrocher à la croix pour la trouver plus légère ou l'oublier. »

Aimez surtout son enseignement, son esprit. Avant tout cherchez quelle est la pensée de l'Eglise. Aujourd'hui je ne vous parlerai que de la pensée sociale.

Elle est l'école de la vérité, elle dit toujours vrai. Chargée d'enseigner non seulement les consciences individuelles, nos âmes baptisées, mais aussi les sociétés et particulièrement les sociétés baptisées, elle s'acquitte de son devoir avec un zèle vaillant, une constance que ses ennemis mêmes se plaisent à constater. C'est que la société est une grande malade. Elle a perdu la notion du devoir, de la vraie liberté ; elle disloque la famille, attribue les mêmes droits à la vérité et à l'erreur, à Dieu et à Satan. Elle laisse pervertir et corrompre l'âme de nos enfants en lui refusant la connaissance honorée de la vérité catholique. Cette vérité n'entre chez eux en quelque sorte qu'en tapinois, par derrière, en passant par la fenêtre, au lieu d'y pénétrer grandement en plein jour, par la grande porte, comme elle en a le droit. Voilà les suprêmes calamités du jour et les inquiétantes menaces pour l'avenir.

Et vous croyez que vous pouvez vous désintéresser de ces choses, vivre tranquillement dans cette société qui se désagrège et se pourrit, comme si vous y étiez une étrangère, comme si cela regardait... les autres ! Alors je déclare que vous ne seriez pas catholiques, car vous manqueriez de charité. Des égoïstes, des indifférentes, des âmes inutiles, soit ; des enfants de l'Eglise catholique, qui s'aiment entre eux, qui cherchent le bien, qui travaillent à faire triompher les idées générales, universelles, divines, les seules qui sauvent, non pas !

Une âme catholique, entendez-le bien, ne prend

jamais son parti du mal social. Ce mal peut nous envahir, nous gouverner et nous empoisonner, mais nous devons constamment protester et réagir. Jusqu'à la mort, jusqu'au tombeau, je lui crierai : « Arrière ! je te maudis ! » Et le dernier signe de mes doigts déjà glacés signifiera encore : « Pas de pacte avec toi ! Pas d'alliance avec Satan ! » Et ceci, c'est le devoir. Est-ce que vous ne faites point partie de cette société qui se gâte ? Est-ce que vous ne faites pas corps avec elle ? Est-ce que vous vivez dans un autre monde ? Est-ce que cette gangrène ne vous atteint pas aussi, vous et les vôtres, vos âmes et celles de vos proches ? Est-ce qu'il ne s'agit pas ici d'une question temporelle, puisque le désordre ne saurait enfanter que des ruines, et d'une question éternelle, celle de votre salut et du salut de tous ceux que vous aimez ? Comment alors pourriez-vous vous croiser les bras et dire : « Cela ne me regarde pas ! » Prenez garde, c'est presque ainsi que parlait Caïn : « Suis-je chargé de mon frère ? » *Numquid custos fratris mei sum ?*

Je sais bien que je vous parle un langage qui à plusieurs paraîtra trop élevé. C'est une erreur. Quand vos mères ont découvert par exemple que vous êtes atteintes de pneumonie ou d'anémie, elles consultent le médecin avec une anxiété qui révèle toute leur tendresse pour vous. Elles se font longuement expliquer le mal, les causes, les remèdes, le siège de ces dangereuses affections, et elles écoutent religieusement tous les détails de la maladie. Est-ce qu'elles se plaignent que le docteur parle un langage trop élevé ? Nullement, elles écoutent, comprennent et s'assimilent tout : leur amour aide leur intelligence. Il s'agit de leurs enfants après tout ; il faut qu'elles sachent.

Et vous, pour toutes les questions sociales qui vous intéressent, vous, vos familles, votre pays et l'Eglise, c'est-à-dire tout ce qui vous est cher, tout ce que vous aimez de toutes les forces de vos âmes, il faut que vous sachiez. Où apprendrez-vous ? Mais ici, dans ce temple, au pied de cette chaire. Ici retentit sans cesse la parole sociale de l'Eglise. Depuis dix ans le souverain pontife Léon XIII n'a cessé de la faire entendre, et son enseignement est infaillible. D'abord il a dénoncé la secte des francs-maçons, comme une ennemie féroce qui a juré d'anéantir l'Eglise de Jésus-Christ, comme l'instrument de Satan pour détruire l'œuvre de la Rédemption, perdre les âmes, faire disparaître toute autorité, toute civilisation, toute honnêteté morale. Vous devez donc repousser tout ce qui de près ou de loin touche à cette société maudite.

Pour démolir la famille, la franc-maçonnerie a fait autoriser légalement le divorce en France : l'Eglise condamne le divorce. Vous devez le condamner aussi. Elle a fondé et encouragé la mauvaise presse, publié des romans immondes, répandu des idées impies par ses livres ou par ses journaux. Ne lisez ni ceux-ci, ni ceux-là. Elle fomenté les grèves, lance le travail à l'assaut du

capital, anime les patrons contre les ouvriers, dit aux uns : « Exploitez l'homme comme une bête de somme, une machine ! » aux autres : « Guerre sans pitié ni merci aux exploités ! » L'Eglise prêche à tous la justice et la charité. Embrassez le parti de l'Eglise : appliquez-vous à comprendre ses enseignements, à vous en pénétrer, et puis faites-les comprendre, expliquez-les à ceux qui ne les entendent pas.

Allez comme des apôtres au sein de cette société où vous vivez, et au lieu de rester dans un coin, silencieuses et gémissantes, dites ce que vous savez, parlez hardiment à ceux qui ne savent rien et surtout qui ne savent ce qu'ils disent, empêchez l'impiété de blasphémer, jetez au feu les publications licencieuses, enseignez touchant le divorce par exemple que c'est un sacrilège et une apostasie, qu'une bouche chrétienne ne saurait y applaudir. C'est ainsi seulement que Jésus-Christ sera content de vous et que vous aurez dégagé votre responsabilité sociale.

## ENTRETIEN SUR LES MAUVAISES LECTURES

### II

Mes frères,

Dans notre dernier entretien, nous avons répondu à cette question : Que faut-il entendre par mauvais livres ? J'aime à penser que vous êtes suffisamment éclairés pour savoir discerner les ouvrages dont la lecture vous est permise de ceux qui ne doivent jamais paraître entre vos mains. Loin de vous tout écrit qui s'attaque à la Religion, directement ou indirectement, qui bat en brèche l'autorité, l'ordre, la vertu, la propriété. En cas de doute sur la valeur morale d'un ouvrage, interrogez des hommes sérieux, compétents, autorisés.

Aujourd'hui, examinons quelques-unes des funestes conséquences qu'entraîne la lecture des mauvais livres.

La lecture, mes frères, est une semence reçue dans le champ de notre intelligence. Les fruits qu'elle produit sont en rapport avec la qualité de cette semence. C'est aussi l'aliment de l'esprit, et cet aliment opère des effets analogues à ceux de la nourriture matérielle dans le corps qui la reçoit. Quels sont donc les fruits de cette semence, les effets de cette nourriture, d'abord 1<sup>o</sup> chez l'individu ; 2<sup>o</sup> dans la société ?

### I

Pour juger quelqu'un et l'apprécier à sa juste valeur, on examine tout d'abord son cœur, puis son esprit. On a dit parfois : « Tant vaut l'esprit, tant vaut l'homme. » Mais on a dit plus souvent



encore : « Tant vaut le cœur, tant vaut l'homme. » Or, les mauvaises lectures ravagent le cœur et l'intelligence.

Le cœur est la source et le principe du mal. Si nous ne le savions par expérience, l'Esprit-Saint nous l'assure : *De corde exeunt cogitationes malæ*; c'est dans le cœur que se forment les mauvaises pensées, que se conçoivent les homicides, les vols et les adultères. Mais il est aussi le principe du bien, le siège de la vertu, de l'héroïsme. Or les mauvaises lectures s'attaquent au cœur. « Les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs : *corrumpunt bonos mores eloquia mala*. » Lire un mauvais livre, c'est s'entretenir avec un corrupteur. Et quel corrupteur ? Il est effronté, parce qu'il dit sans rougir les choses les plus honteuses ; il est séduisant et hypocrite, car il parle avec grâce, élégance, et il conduit au mal sous des dehors de vertu, il sème les fleurs sur la fange ; il est actif et habile, puisque, par une seule lecture, il peut perdre l'âme la plus candide.

Le premier effet des mauvaises lectures est donc de ruiner l'innocence dans notre cœur.

Mais l'innocence est la gardienne de la foi. Qui a perdu la première ne saurait conserver l'autre. Le second désastre occasionné par les mauvaises lectures, c'est la destruction de la foi.

Hélas ! si ta main chaste ouvrait ce livre infâme  
Tu sentirais soudain Dieu mourir dans ton âme

a dit le poète.

Et en effet, m. f., le cœur corrompu est tout préparé à secouer le joug de la religion qui condamne ce qu'il aime et ce qu'il fait, qui le menace d'un châtement éternel, qui l'oblige à avouer ses turpitudes et à réparer ses injustices et ses scandales.

Le cœur corrompu accepte avec bonheur une doctrine qui lui enseigne, sous des raisonnements captieux, que les mystères sont absurdes ; que les prêtres sont intolérants ; que la pudeur est une faiblesse ; que la conscience est un préjugé.

La corruption du cœur, premier fruit des mauvaises lectures, conduit à l'incrédulité et à l'impiété, parce que le cœur corrompu ne veut pas sortir de la sensualité à laquelle il s'est livré. Il sait que la croyance aux vérités chrétiennes l'obligerait à devenir pur ; il comprend qu'entre la loi de Dieu et le vice il ne peut y avoir aucune conciliation. Aussi, il cherche à s'étourdir par la lecture des livres immoraux et impies à la fois, qui finissent par aveugler sa raison en lui montrant l'erreur sous les apparences de la vérité, et les passions comme des nécessités contre lesquelles il est impossible de lutter victorieusement.

Pères et mères, vous vous demandez parfois avec une poignante anxiété la cause de la perte de la foi dans l'âme de vos jeunes gens, de vos jeunes filles. Vous avouez ne savoir comment vous expliquer leur éloignement de l'église, l'abandon des sacrements. Voici la clef de ce mystère. Ils ont

d'abord perdu l'innocence ; c'est pourquoi ils n'ont plus de foi.

Une jeune fille, pieuse dans son enfance, atteinte d'une maladie de poitrine, refusa, avec une invincible pertinacité, de voir un prêtre et mourut sans confession. L'étonnement de sa famille et de ses amis cessa, mais non leur désolation, quand on eut trouvé sous son oreiller un roman que le respect du saint lieu ne me permet pas de nommer.

Ah ! il est facile de concevoir que la piété et la vertu sont incompatibles avec de telles lectures. La piété ! elles la détruisent en dégoûtant des instructions et des lectures spirituelles ; en rendant incapable de la moindre réflexion sérieuse ; en éloignant des sacrements et de la prière, parce que la prière et les sacrements ne procurent pas les émotions sensibles auxquelles le cœur s'est habitué. La vertu ! elles la ruinent ; car, elles la montrent, ou trop pénible, en exagérant les difficultés, ou trop facile, en lui enlevant son caractère chrétien qui est le renoncement. Alors, l'horreur du mal diminue, la pudeur s'affaiblit, on ne sait bientôt plus rougir ; l'imagination se familiarise avec le vice ; on arrive peu à peu au péché et à l'habitude du péché.

Si nous reportons notre attention sur l'intelligence, nous constaterons facilement que les mauvaises lectures lui sont également très funestes.

D'abord, elles faussent le jugement. — Et comment cela ? me demanderez-vous. — En mettant la fiction à la place de la réalité. Les hommes et leur caractère, la doctrine et les faits, tout nous est montré sous un jour faux, tout est *idéalisé*, si je puis ainsi m'exprimer. Ce qu'on lit, n'existe que dans la féconde imagination de l'auteur. De la sorte, nous nous accoutumons à juger non d'après ce qui est, et ce qui est possible, mais d'après ce que nous rêvons et ce que nous désirons.

De plus, ces lectures exaltent l'imagination au détriment des autres facultés. Alors on vit dans les rêves, et on prend en dégoût les soins pratiques de la vie. On se rend incapable d'une occupation sérieuse et d'un raisonnement soutenu. On se crée des situations impossibles ; on se dégoûte de son état et l'on en néglige les devoirs, se plaisant à bâtir des châteaux en Espagne. Tout devient frivole, romanesque : les pensées, le langage, les manières, les vêtements. Non, m. f., nous ne sommes pas des êtres fantastiques, imaginaires ; c'est pourquoi, nourrissons notre intelligence de réalités ; meublons notre mémoire de faits authentiques dont notre foi et notre patriotisme bénéficieront.

## II

Je n'abuserai point de votre bienveillante attention, en vous entretenant longuement des plaintes si légitimes de la société contre les empoisonneurs de l'esprit public, contre les démolisseurs des saintes croyances et de la morale. Non, je serai

bref. Je ne veux qu'effleurer ce vaste et si triste sujet.

Avant de jeter un coup d'œil sur la société en général, fixons nos regards sur le foyer domestique. Que de ruines y accumule la lecture des mauvais livres! Ces œuvres impies, immorales, battent en brèche tout ce qu'il y a de saint, de sacré dans la famille : le lien conjugal, l'autorité paternelle et maternelle, la piété filiale, etc. Aucune de ces saintes choses ne peut subsister sous le toit où pénétrèrent ces infâmes écrits. Ah! ne vous étonnez plus de tant de scandaleuses infidélités, de ces adultères plus ou moins dissimulés, de ces honteux divorces. Leurs lectures ont appris à ces époux que toutes ces turpitudes n'étaient à tout prendre que légères peccadilles, sinon parfois de vraies nécessités. Pourquoi ce qui est loué chez d'autres ne serait-il pas louable ou au moins excusable en eux-mêmes?

N'exigez pas l'accomplissement des devoirs de la piété filiale chez les enfants qui lisent des romans immoraux. « J'ai abandonné ces lectures, disait naguère une jeune personne, car je me suis aperçue qu'à mesure que je les faisais, je n'aimais plus autant ma mère. » — « Que mon enfant est changée, disait une mère de sa fille qui avait fait sa consolation jusqu'à quinze ans. Elle n'est plus sensible; elle n'a plus d'affection. » Pauvre mère! pardon, votre fille aime encore : il y a dans son cœur de la sensibilité; mais son affection, sa sensibilité ne sont plus pour vous. Elles appartiennent à des êtres imaginaires. Elle ne vous aime plus, parce qu'elle aime un roman qu'elle lit en cachette. Et quand il n'y a plus au cœur d'un enfant d'amour pour ses parents, adieu respect, obéissance, assistance et tendres soins.

Rappelons en quelques mots les ravages causés dans la société par les mauvaises lectures.

Sans remonter plus loin dans l'histoire de notre pays, ce sont les ouvrages de deux ou trois hommes qui ont enfanté cette Révolution qui a couvert notre patrie de sang d'abord et de ruines. Le roi infortuné qui fut l'une de ses plus glorieuses victimes, avait dit en apercevant les œuvres de Voltaire et de Rousseau : « Voilà ceux qui ont perdu mon royaume! » Et Napoléon I<sup>er</sup>, lui aussi : « Je ne me sens pas capable de gouverner des hommes qui liraient ces livres. »

Doit-on s'étonner des progrès du mal, de la multiplicité des crimes, quand on connaît le nombre croissant des lecteurs de mauvais livres? Un prêtre, qu'on a justement appelé l'apôtre du baignage, nous a laissé ce témoignage : « J'ai interrogé la plupart de ces malheureux : presque tous m'ont répondu que la cause principale de leurs crimes était un livre impie ou immoral. » Ce n'est pas témérité d'affirmer que les mauvais livres sont les pourvoyeurs des bagnes. Si je voulais vous apporter des condamnations récentes à l'appui de cette assertion, je n'aurais que l'embarras du choix.

Non seulement les mauvais livres conduisent au baignage, mais souvent ils provoquent au suicide. Il

y a quelque temps, une jeune femme se jeta du Pont-Royal dans la Seine. On trouva chez elle le dernier volume d'un affreux roman, et l'on découvrit, crayonné sur un des feuillets : « Je fus trahie comme elle, comme elle je dois périr. » Naguère, près du cadavre d'un jeune homme qui s'était donné la mort, on trouva un mauvais roman dont il avait souligné les traits qui se rapportaient, par analogie, à son funeste dessein. Ah! vous savez maintenant pourquoi les suicides et tant d'autres crimes sont si fréquents de nos jours! Il y a d'autres causes sans doute; mais une des principales, c'est la lecture des mauvais livres.

Permettez-moi, en terminant, de faire miennes les éloquentes adjurations d'un célèbre orateur :

« Arrière donc, arrière ces livres qui raillent l'autorité paternelle, les saintes lois du mariage, le respect dû à l'âge, à l'expérience et à la vertu, en étalant le scandale, le triomphe de l'irrégularité et de l'impiété, de la tromperie et du mensonge, de la colère et de la vengeance, de la désobéissance et de l'insubordination, de la haine, de l'ambition, de l'adultère et de la cruauté! Arrêtez-les à votre seuil, parents chrétiens! Chassez de votre présence ces docteurs qui se sont donné la mission de venir vous enlever la fidélité de votre épouse, l'affection de vos enfants, le repos de votre foyer, les espérances de votre vieillesse! » Ainsi soit-il!

#### SERMON POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHE <sup>1</sup>

*Si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.*

Dès que vous entendrez sa voix, souvenez-vous que c'est la voix de Dieu et n'endurcissez pas vos cœurs. (Ps. 94, 8.)

Mes frères. La cloche est une des merveilles de l'art chrétien. Les littérateurs, les poètes, ont écrit en l'honneur de nos clochés des pages enthousiastes et justement vantées; des musiciens de haute marque se sont extasiés devant leurs combinaisons harmoniques; on cite des hommes de génie, de grands rois, qui s'arrêtaient à écouter avec une complaisance marquée leurs émouvantes modulations; la foule, en qui réside un vague instinct de poésie, n'est pas étrangère aux sentiments exprimés par les maîtres de l'art. Vous-mêmes, m. f., je n'en doute pas, vous aimez les cloches et vous n'êtes pas insensibles aux charmes de leurs agréables symphonies.

Mais, pour bien comprendre la beauté de la

<sup>1</sup> Ce sermon a été prononcé récemment en l'église d'Arc-en-Barrois, paroisse du prince de Joinville, pour la bénédiction d'une cloche dont il était le parrain et la princesse la marraine.



cloché paroissiale, il ne suffit pas d'avoir une âme éprise du beau artistique ; il faut avoir le sens chrétien.

Nous voudrions, m. f., que la cloche eût pour vous d'autres sons que ceux qui frappent l'oreille, et voilà pourquoi je vais vous expliquer son rôle dans le monde social et dans le monde religieux.

« Ce qu'il faut admirer en elle, dit un illustre prélat<sup>1</sup>, ce n'est ni le métal dont elle se compose, ni la forme qu'elle a revêtue dans son moule, ni le bruit dont elle frappe les airs, mais bien ses harmonies avec le monde des âmes, ses rapports avec le ciel et la terre, avec les choses de la vie et les choses de la mort, avec les joies et les douleurs de l'homme, ses relations avec la patrie, avec la religion, avec Dieu. Ce qui fait sa gloire et la rend aimable, ce sont les idées qu'elle réveille, les émotions qu'elle fait naître, les services auxquels elle est vouée et les ministères qu'elle remplit. »

Pour moi, m. f., afin de mettre un peu d'ordre dans un si vaste sujet, je vous dirai que j'aime la cloche, *comme citoyen, comme chrétien et comme prêtre...*

En vous rendant compte de mes sentiments, je vous montrerai quels doivent être les vôtres, et je vous donnerai l'explication de la cérémonie qui va s'accomplir.

# I

J'aime la cloché, *comme citoyen*, parce qu'elle est l'honneur et la joie d'une paroisse, l'ornement et la gloire de la grande ville aussi bien que du plus humble hameau.

Sans la cloche, la plus belle cité du monde n'est plus qu'une reine découronnée, assise dans la tristesse et l'humiliation. Quoi de plus triste que cette grande cité dont aucun emblème religieux ne surmonterait les toits uniformes rangés sous un niveau plat et monotone ? Là, point de ces dômes solennels dont le seul aspect parle aux yeux ; point de ces voix mystérieuses qui descendent d'en haut et parlent à l'âme. Mais rien que le roulement des attelages et le grondement de la foule ; rien que le cri de la scie, le grincement de la lime et le bruit de l'enclume... Ah ! vous sentirez le vide dans cette cité pleine de peuple, et comme une froide impression de Dieu absent, qui n'apparaît plus régnant par sa grandeur au-dessus des habitations de l'homme et veillant par sa bonté aux besoins de ses enfants (M<sup>re</sup> Giraud).

Quelqu'un a dit : « Il y a trois choses tristes dans le monde : une ruche sans abeilles, une cage sans oiseaux, une maison sans enfants. » Moi, m. fr., je crois pouvoir mettre en regard de ces trois choses si tristes, trois choses plus tristes encore : un orphelin sans père ni mère, un troupeau sans pasteur, une cité sans clocher et sans cloche.

De même, m. f., le silence du désert planerait

sur nos campagnes si d'un village à l'autre nos cloches ne se renvoyaient soir et matin leurs saluts harmonieux.

Le plus magnifique paysage ne nous dit rien. écrivait Châteaubriant, si l'œil ne rencontre que l'habitation de l'homme. Involontairement notre regard cherche la maison de Dieu (l'église), et la flèche élancée ou la tour majestueuse où s'abrite la cloche chrétienne. Oui, il nous faut à nous, citoyens d'un monde civilisé, à nous enfants de sociétés imprégnées de l'esprit du christianisme, il nous faut le clocher, ce doigt levé qui montre le ciel, et la cloche, cette voix qui nous y appelle.

J'aime la cloche, à cause du rôle important qu'elle joue dans la vie sociale, mêlant sa grande voix à toutes les fêtes, à toutes les joies, à tous les deuils, à toutes les angoisses de la famille et de la patrie. Elle publie les grands événements de la vie nationale, victoires, traités de paix, anniversaires glorieux. Elle salue religieusement au passage les chefs d'Etat, proclamant bien haut ce précepte évangélique de la soumission et du respect : « Rendez à chacun ce qui lui appartient : l'honneur à qui est dû l'honneur ; à César, ce qui est à César ; et à Dieu, ce qui est à Dieu. » Aux heures d'angoisse, elle sonne l'alarme ; elle crie : Au secours ! Elle appelle toutes les forces sur le point menacé. On dirait la voix de l'Ange-Gardien qui veille au salut de la société. Et, de même que rien ne fait pénétrer plus profondément dans les âmes le sentiment du danger, rien non plus ne lui est comparable pour enflammer l'ardeur et le dévouement.

J'aime la cloche parce qu'elle est l'amie de l'homme ; l'amie surtout du pauvre, de l'affligé, du travailleur ; l'amie du malade dont elle égale les journées douloureuses et les nuits sans sommeil ; l'amie du voyageur en détresse, dont elle oriente la marche et qu'elle guide jusqu'au seuil de sa maison où veille son épouse, où l'attendent ses enfants ; l'amie de l'ouvrier, du travailleur des champs, de la forêt, de l'usine et de l'atelier dont toute la vie est réglée et gouvernée par elle ; l'amie de tous, prenant part à toutes leurs joies, à toutes leurs tristesses, à toutes leurs craintes, à toutes leurs espérances.

Et ici, elle m'apparaît comme l'apôtre et l'emblème de la fraternité. Elle semble dire : autour de moi, ce n'est pas le règne du triste isolement et du froid égoïsme ; autour de moi, on vit dans une parfaite unanimité de sentiments et d'affections ; autour de moi, on n'a qu'un cœur et qu'une âme. Oui, à côté de tant d'autres choses qui nous divisent, la cloche nous rapproche et nous unit. Elle éveille les sympathies ; elle resserre les liens de la bienveillance mutuelle ; elle oblige les cœurs de tous à s'associer aux émotions de chacun.

Elle a sonné, m. f., à votre baptême, et des vœux de bonheur ont salué votre entrée dans le monde et dans l'église. Elle a sonné au jour béni de votre première communion, invitant la

<sup>1</sup> Le cardinal Giraud.

paroisse et le voisinage, la terre et le ciel à partager votre allégresse; et vous vous êtes approchés de la table sainte accompagnés des plus cordiales et des plus chaudes sympathies. Elle a sonné, époux chrétiens, à une heure bien solennelle aussi de votre vie, mêlant ses battements aux battements de votre cœur, vous accompagnant, joyeux fiancés, de ses joyeux accents jusqu'au pied de l'autel où vous attendait la bénédiction nuptiale; et, pendant ce temps, vos frères vous souhaïtaient avec l'Eglise toutes les faveurs promises à ceux qui craignent le Seigneur et invoquent son saint Nom. Que dirai-je encore?... Elle a sonné en cette fatale journée où la mort est venue frapper à côté de vous, dans vos bras peut-être, un de ces coups affreux qui séparent au dehors et déchirent au dedans; oui, elle a sonné, alors, pleurant et gémissant avec vous, donnant à vos lamentations une expression grande comme votre douleur, et envoyant à tous le premier billet de faire-part et la première annonce du malheur qui venait de vous arriver.

Elle a donc pris part à tous vos deuils et à toutes vos angoisses, comme à toutes vos joies et à tous vos plaisirs. Il semble que Dieu lui ait donné une âme capable de vibrer à l'unisson de tous les sentiments du cœur humain. Et voilà bien la raison de cette affection universelle qui s'attache à la cloche en général et à la cloche du pays natal en particulier. Demandez à l'exilé, à l'émigrant, au voyageur qui reviennent après de longues années d'absence, pourquoi leur cœur bat plus fort, pourquoi leurs yeux se mouillent de larmes quand ils perçoivent les premières ondulations de la cloche du pays natal... Oh! cette cloche, que de choses touchantes elle leur dit au fond du cœur! que de souvenirs elle évoque! que de visages chéris elle fait repasser devant leurs yeux! Avec celui-ci, elle a pleuré aux funérailles d'un père, avec celui-là elle a frémi de joie sur le berceau d'un nouveau-né... Voilà bien la cloche, amie de l'homme, s'intéressant à tous les événements qui traversent notre vie et partageant toutes nos émotions. Et non seulement elle les partage, mais elle les fait partager par nos frères. Elle est vraiment la *voix de Dieu* prêchant à tous l'union, la concorde, la sympathie; elle est vraiment l'apôtre et le lien de la fraternité.

## II

Comme *chrétien*, j'aime la cloche parce qu'elle élève mon âme et dilate mon cœur, célébrant tous les mystères de ma religion, en prêchant tous les devoirs, en publiant tous les bienfaits, toutes les joies et toutes les espérances.

On raconte du philosophe Pythagore, qu'il lui suffisait d'entendre le bruit cadencé des marteaux frappant sur l'enclume pour que son âme contemplative se transportât dans les sphères supérieures et qu'il se prit à rêver du nombre, du beau et du divin. Pareillement, m. f., pour le chrétien, le son

de la cloche est un perpétuel *sursum corda* qui transporte son âme bien au dessus de la sphère vulgaire et de l'horizon étroit des choses matérielles.

Que dit-elle, la cloche, en sonnant les heures du jour et de la nuit? — Elle dit: « Compte les heures et songe à la mort. Autant de coups frappés sur ce métal, autant d'instant, autant d'heures retranchées de ton existence, autant de pas vers l'éternité. »

Que dit-elle trois fois le jour, la cloche de l'Angelus? — Elle rappelle l'ineffable mystère de l'Incarnation, le mystère de l'espérance et du salut; et voici le sens de son langage: « Vous êtes grands, ô hommes, par votre dignité d'êtres raisonnables et immortels, mais vous êtes plus grands encore par votre caractère de chrétiens, par votre dignité surnaturelle d'êtres régénérés en Jésus-Christ et associés aux glorieuses destinées du Rédempteur. Soyez reconnaissants au Très-Haut pour l'immense gloire à laquelle il a daigné vous prédestiner et gardez-vous de déchoir par votre faute du rang sublime auquel vous avez été élevés. »

Que dit-elle encore, la cloche matinale, à l'heure où la nature s'éveille et sort des ombres de la nuit, belle et radieuse comme une nouvelle création? Elle parle avec la nature, avec les siècles, avec tous les peuples et crie: « Rendez hommage à Dieu! Agriculteurs, ouvriers, philosophes, disciples avenglés des négations contemporaines, ouvrez les yeux; songez à celui qui a créé le ciel et la terre et toutes les merveilles qu'ils renferment; songez à celui en qui vous avez l'être, le mouvement et la vie. *Venite adoremus et procidamus ante Deum!* »

Ainsi, m. f., la fonction principale de la cloche est de nous rappeler le devoir de la prière et de nous presser de l'accomplir. Mais que dis-je? Sa fonction est de nous rappeler tous nos devoirs. Oui, chaque fois que la cloche sonne, écoute, chrétien; écoute, enfant; écoute, vieillard; écoute, citoyen; écoute, homme des champs; chaque fois que la cloche sonne, c'est quelque grand devoir qu'elle te prêche, et qu'elle te prêche au nom de Dieu. Est-ce la cloche du catéchisme ou du sermon? — « Venez, dit-elle, à l'école de la religion; venez vous instruire de la première et de la plus nécessaire de toutes les sciences, de la science du salut, de la science des saints. » — Est-ce la cloche du dimanche? — Echo de la grande voix du Sinaï, elle redit ce précepte quarante fois séculaire: « *Memento ut diem sabbati sanctifices!* Le dimanche est le jour de Dieu. Ouvriers, commerçants, industriels, cessez votre travail; laissez-là vos occupations ordinaires et venez dans son temple adorer l'Eternel! » — Est-ce la cloche eucharistique qui sonne pour le saint sacrifice, pour l'élévation, pour le salut et la bénédiction? — C'est la traduction retentissante de notre catholique et religieux *Adoremus*. « Honneur, dit-elle, louange, amour et adoration éternelle à Jésus-Christ dans son



sacrement ! » — Enfin est-ce la cloche du carême ? — Voix céleste, elle nous crie avec l'apôtre : « Il faut que tous fassent pénitence ! » Elle nous crie avec Jean-Baptiste : « Il faut que tous préparent les voies au Seigneur ! » — Ah ! sonnez, cloches bénies, sonnez souvent, sonnez fort, sonnez longtemps ; et qu'il ne soit possible à personne de méconnaître tous ces grands devoirs.

La cloche qui nous prêche tous les devoirs de la religion en célèbre aussi tous les mystères. Ecoutez en effet la cloche de nos grandes solennités. Voici la cloche de Noël... Que chante-t-elle au milieu des ombres et du silence de la grande veillée ? La joyeuse nouvelle, le grand prodige, le doux mystère de Jésus naissant ; et elle entonne avec les anges son *Gloria in excelsis* ! Voici la fête de Pâques... Qui n'a senti son âme tressaillir en entendant nos cloches saluer de leurs joyeuses volées l'*Alleluia* du Christ ressuscité ? Voici la Pentecôte... Voici les cloches faisant vibrer les vitres de nos maisons et nous annonçant le Saint-Esprit comme ce vent impétueux qui faisait trembler le Cénacle où priaient les apôtres. Voici la Fête-Dieu... Que chantent-elles en accompagnant de leurs concerts les plus brillants les pieux cortèges de l'Agneau divin, nos triomphales et pacifiques processions ? « *Tantum ergo sacramentum veneremur cernui* : à genoux devant la sainte Hostie ! *Lauda Sion Salvatorem* : O Sion, ô peuple chrétien, célèbre ton Sauveur ! » Et, à l'œuvre les premières, elles couvrent de leur voix puissante la voix des prêtres et des fidèles, et elles environnent l'auguste sacrement de cette louange pleine, sonore, exquise, que réclame saint Thomas, le poète de la divine eucharistie.

Mais qu'ai-je entendu ?... Le tintement de l'agonie, les lugubres accents du glas funèbre ! — Que dis-tu, ô fidèle et sage conseillère, alors que ta voix s'exhale en soupirs entrecoupés, annonçant qu'un chrétien est là gisant sur un lit de douleur, que le Dieu d'amour a quitté son temple pour aller visiter sa créature et que l'huile sainte coule sur les membres du moribond ? — Je dis : « songez à lui ! priez pour lui ! » Mais je dis aussi : « songez à vous ! préparez-vous ! Car, aujourd'hui je sonne pour d'autres ; demain, bientôt, je sonnerai pour vous. »

O mes frères, ne trouvez point fâcheuse et importune cette voix qui vous parle si souvent et si éloquemment de la mort. Surtout, ne vous effrayez pas trop de ses austères avertissements. Messagère de la mort, la cloche ne nous prêche pas une doctrine d'anéantissement. En publiant le trépas de nos frères elle ne dit pas seulement : ils sont morts ; elle dit : ils ressusciteront. Voix de Dieu, elle chante sur ce cadavre qui va descendre dans la fosse : « *Ego sum resurrectio et vita* ! — Aie confiance, tu revivras ! » Ecoutez-la mêlant ses dernières vibrations aux dernières prières de la liturgie : *In paradisum deducant te angeli*. O parole consolante ! Disparaissez, tristes images ! Disparaissez, cercueil, tombeau, pourriture ! Derrière vous,

pour cette âme qui vient de me quitter, j'entrevois le Paradis : *In paradisum* !

Telle est la cloche, m. f. Chaque fois qu'elle s'ébranle, elle rend un son religieux, elle éveille une idée chrétienne. Chacun de ses tintements est un souvenir, une leçon, un reproche ou un encouragement.

Ah ! ici, m. f., en ma qualité de prêtre du Seigneur, laissez-moi saluer la cloche comme une auxiliaire non moins nécessaire que puissante.

### III

Auxiliaire puissante. — Dieu, en effet, lui a donné une puissance merveilleuse pour instruire et pour émouvoir, pour sanctifier et pour convertir. Ah ! c'est bien à elle qu'on peut appliquer cette parole du psalmiste : *Dabit voci suæ vocem virtutis*, voici que le Seigneur notre Dieu a su se faire une voix pleine de puissance. — Quelle puissance pour instruire ! Elle parle un langage à elle, mais un langage que tout le monde peut comprendre. Elle agit sur toutes les intelligences, même les plus grossières ; elle agit sur la mémoire, la sensibilité, l'imagination, et elle y grave les impressions les plus profondes et les plus durables. — Quelle puissance pour émouvoir ! Un homme de génie, un homme qui comprenait les choses de la religion comme il comprenait les choses de la politique et du gouvernement, Napoléon, se plaignait que le son de l'*Angelus* lui manquât à Sainte-Hélène, et il déclarait qu'il ne l'avait jamais entendu résonner sous les ombrages de Saint-Cloud sans que son âme se reportât aux chrétiennes émotions de son enfance. — Quelle puissance pour convertir ! « Quel est l'homme assez cuirassé, a dit un philosophe, M. J. Simon, pour oser affirmer qu'il l'affrontera jusqu'à la fin impunément ? »

Auxiliaire nécessaire. — Si éloquente que soit sa prédication, le prêtre ne peut agir que sur un petit nombre d'âmes ; un bien plus grand nombre échappent à son action et réussissent à se soustraire aux atteintes de son zèle. Que de fois, m. f., ne voyant guère que le vide autour de moi, j'ai souhaité que ma faible voix, franchissant les limites de l'enceinte sacrée, pût parvenir jusqu'aux oreilles de mes frères absents, de mes frères éloignés, pour leur parler de ce grand Dieu qu'ils oublient et qui les a tous aimés, de cette religion sainte qu'ils abandonnent et qui les ferait si grands, si beaux et si heureux, s'ils la pratiquaient bien, de ce Paradis de délices dont ils ne songent pas à prendre le chemin, de ces trésors de mérites qu'ils pourraient si facilement acquérir !... Eh ! bien, m. f., ce que nous ne pouvons pas faire, la voix de la cloche le fera pour nous. Elle a cette vertu que n'a pas la voix du prêtre, de porter la parole de Dieu à ceux qui ne viennent pas l'entendre ici, la pensée des choses religieuses dans les esprits qui en sont, hélas, trop déshabitués, et, disons-le, parfois le remords là où il avait été étouffé. Elle est la voix de Dieu poursuivant jusque dans leurs derniers re-

tranchements les pécheurs obstinés et les trans-fuges de la foi.

Oh ! l'admirable providence que celle qui a donné la cloche à l'église catholique !

Maintenant, m. fr., comprenez-vous pourquoi l'Eglise déploie cet appareil, cette pompe, cette solennité dans la bénédiction d'une cloche ? Ah ! c'est que l'église a de grands desseins dans cette bénédiction ! Elle veut la sanctifier, cette cloche ; elle veut la séparer des choses profanes pour l'investir d'un ministère auguste, pour en faire comme l'organe et le porte-voix de la divinité. De là tant de prières et de cérémonies. Elle va être purifiée, cette cloche, par des ablutions abondantes, par le contact de l'eau bénite, symbole de la grâce et de l'innocence, tout ce qui participe au culte sacré devant être pur et sans tache. Elle va être consacrée à la manière de nos calices et de nos ciboires, parce qu'elle renfermera en quelque sorte dans ses flancs d'airain la parole de Dieu, chose non moins vénérable que le corps du Christ. On va l'oindre de l'huile des infirmes parce qu'elle devra consoler et encourager le chrétien dans tous ses combats et toutes ses épreuves, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Enfin on lui fera comme au prêtre l'onction du saint chrême, pour lui communiquer, si j'ose ainsi dire, une part de notre sacerdoce et la mission de parler bien haut pour instruire et diriger, pour toucher et convertir.

Ah ! la cloche chrétienne, il en est qui ne l'aiment pas ! Il en est qu'elle fatigue, qu'elle trouble, qu'elle importune. Ils voudraient ne plus l'entendre ; ils voudraient, si possible, étouffer sa voix. Pourquoi ? Parce que la cloche, comme le prêtre, parle de religion et prêche au nom de Dieu. C'est encore un hommage qu'ils rendent à leur manière à son caractère sacré. Ces hommes n'aiment par la cloche comme ils n'aiment pas le prêtre, comme ils n'aiment pas la religion, comme ils n'aiment pas Dieu.

M. fr., il n'y aura point parmi vous de ces hommes-là, n'est-ce pas ?... Vous aimerez vos cloches ; vous saurez vous complaire dans les graves pensées et les doux souvenirs qu'elles vous rappellent ; et, quand elles se feront entendre, vous direz : C'est la voix de Dieu ! et vous n'endurcirez pas vos cœurs.

Pour moi, ô ma sœur la cloche, je t'admire et je t'aime. Je t'aime parce que tu es l'amie de l'homme, la grande institutrice du chrétien et la puissante auxiliaire de notre apostolat. Je t'aime enfin parce que tu sauras chanter, et chanter délicieusement une chose qu'il est toujours honorable et grand de savoir exprimer et manifester, je veux dire : ta reconnaissance.

Oui, m. fr., à peine aurons-nous donné à cette cloche la liberté de se faire entendre qu'elle va entonner l'hymne de sa reconnaissance. Elle dira la louange de l'excellent pasteur, qui s'est montré si empressé de remplacer au beffroi le chœur d'airain dont un accident avait brisé la voix ; la louange des artistes éminents dont elle est l'œuvre parfaite et justement admirée ;

vos louanges à vous, m. fr., qui avez jeté, d'un cœur si bon et d'une main si libérale, votre obole dans le creuset d'où elle devait sortir avec un renouveau de jeunesse et de sonorité ; la louange des nobles bienfaiteurs à qui elle est principalement redevable d'une si prompte et si heureuse restauration, des augustes personnes qui ont daigné accepter de lui servir de parrain et de marraine, donnant en cela une preuve, après tant d'autres, de cet esprit chrétien, de ce zèle pour le bien qu'on a toujours vu fleurir dans la descendance de Louis XIV, d'Henri IV et de saint Louis. Justement fière de porter les noms vénérés de L. A. R., elle ira occuper une place harmonieuse entre ses deux sœurs aînées, déjà heureuses et fières elles-mêmes de porter des noms illustres et chers à la mémoire du peuple français <sup>1</sup>. Elle chantera donc sa reconnaissance, la nôtre, celle de tous, envers une royale famille à laquelle la religion, la patrie, l'église et la paroisse d'Arc (sans parler des autres), sont redevables de tant de bienfaits.

Va donc, cloche bénie, prends la parole, élève la voix, chante la gloire de Dieu, publie ta reconnaissance, exerce ton saint ministère, ton noble apostolat ; et que tous se laissent guider par tes leçons dans la voie du salut jusqu'au jour où tu chanteras leur entrée bienheureuse dans la gloire du paradis !

Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Les noms de S. A. R. M<sup>re</sup> Louis-Philippe d'Orléans duc d'Orléans, et de Madame Adélaïde princesse d'Orléans sa vertueuse et vénérable sœur.

## IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 decembris 1891.

† ALPH.-MART., *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.



# TABLE DES MATIÈRES

DE LA

## TROISIÈME ANNÉE DE L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

### SUPPLÉMENT A L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1891)

#### Sermons pour les fêtes de l'année

##### I. Fêtes de Notre-Seigneur et des Saints

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| EPIPHANIE : Fidélité à la grâce . . . . .                     | 7   |
| — Jésus est la vérité . . . . .                               | 757 |
| — L'œuvre de la propagation de la foi . . . . .               | 9   |
| QUARANTE-HEURES : Nécessité de la pénitence . . . . .         | 25  |
| — Sa douceur . . . . .                                        | 28  |
| — L'endurcissement . . . . .                                  | 33  |
| JEUDI-SAINT : Mystère d'amour . . . . .                       | 88  |
| VENDREDI-SAINT : La Passion de Notre-Seigneur . . . . .       | 81  |
| PAQUES : La résurrection . . . . .                            | 97  |
| — Triomphe de Jésus-Christ . . . . .                          | 105 |
| ASCENSION : L'ascension spirituelle du chrétien . . . . .     | 186 |
| PENTECOTE : Transformation des apôtres . . . . .              | 193 |
| TRINITÉ : L'Eglise a le droit d'enseigner . . . . .           | 234 |
| SACRÉ-CŒUR : Objet et fin de cette dévotion . . . . .         | 260 |
| SAINT PIERRE ET SAINT PAUL : Caractères de l'Eglise . . . . . | 309 |
| TOUSSAINT : Influence de la pensée du ciel . . . . .          | 595 |
| — Pour qui le ciel . . . . .                                  | 598 |
| — Fête du ciel, du purgatoire et de la terre . . . . .        | 600 |
| TRÉPASSÉS : Souvenirs de ce jour . . . . .                    | 602 |
| — Au retour du cimetière . . . . .                            | 604 |
| DÉDICACE : L'Eglise maison de Dieu et du peuple . . . . .     | 609 |
| — Aimer son église et la visiter . . . . .                    | 611 |
| RELIQUES (Saintes) : Légitimité de ce culte . . . . .         | 613 |
| NOEL : L'Emmanuel ou Dieu avec l'homme . . . . .              | 732 |
| JOUR DE L'AN : Prix du temps . . . . .                        | 737 |
| — Souhaits de bonne année . . . . .                           | 739 |

##### II. Fêtes de la sainte Vierge

|                                                             |     |
|-------------------------------------------------------------|-----|
| Fête de la Compassion . . . . .                             | 94  |
| VISITATION : Homélie sur l'Evangile . . . . .               | 324 |
| Pèlerinage à un sanctuaire de Marie . . . . .               | 343 |
| ASSUMPTION : Magnificences de son triomphe . . . . .        | 408 |
| — La dévotion à Marie est catholique et française . . . . . | 411 |
| — C'est une fête nationale et de famille . . . . .          | 426 |
| NATIVITÉ : Grandeurs de Marie . . . . .                     | 468 |
| — Cause de joie pour le ciel et la terre . . . . .          | 471 |

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| SAINT NOM DE MARIE : Sa puissance et sa douceur . . . . .     | 484 |
| NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS : Martyre de la Vierge . . . . . | 500 |
| ROSAIRE : Beauté et puissance de cette prière . . . . .       | 517 |
| — Excellence et efficacité du chapelet . . . . .              | 537 |
| IMMACULÉE-CONCEPTION : Le péché originel . . . . .            | 679 |
| — Preuves du dogme de l'Immaculée-Conception . . . . .        | 683 |
| — Avec Marie ou sans elle c'est la vie ou la mort . . . . .   | 685 |

#### Instructions liturgiques

|                                                     |   |
|-----------------------------------------------------|---|
| LA LITURGIE : sa nécessité, ses avantages . . . . . | 1 |
|-----------------------------------------------------|---|

##### Lieux liturgiques

|                                                          |    |
|----------------------------------------------------------|----|
| LES CIMETIÈRES : Sainteté et devoirs à remplir . . . . . | 13 |
|----------------------------------------------------------|----|

##### Personnes liturgiques

|                                                    |     |
|----------------------------------------------------|-----|
| LES CLERCS : Ils sont l'héritage de Dieu . . . . . | 19  |
| ORDRES MINEURS : Excellence et vertus . . . . .    | 157 |

##### Temps liturgiques

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| L'EPIPHANIE : Leçons pratiques . . . . .                 | 4   |
| CARÊME : Institution et pratiques . . . . .              | 45  |
| PAQUES : Importance de cette fête . . . . .              | 101 |
| PENTECOTE : Historique, fondation de l'Eglise . . . . .  | 220 |
| FÊTE-DIEU : Office et procession . . . . .               | 250 |
| ASSUMPTION : La plus belle des fêtes de Marie . . . . .  | 420 |
| TOUSSAINT : Institution et but . . . . .                 | 565 |
| TRÉPASSÉS : Admirables harmonies de cette fête . . . . . | 580 |
| IMMACULÉE-CONCEPTION : Objet et caractères . . . . .     | 673 |
| NOEL : Beauté des offices . . . . .                      | 726 |

#### Homélies sur l'Evangile

##### Dimanches après Pâques

|                                                    |     |
|----------------------------------------------------|-----|
| I <sup>er</sup> dimanche : L'incrédulité . . . . . | 113 |
| II <sup>e</sup> — Le bon pasteur . . . . .         | 136 |

##### Dimanches après la Pentecôte

|                                                                                         |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| VIII <sup>e</sup> dimanche : La prudence charnelle et la prudence spirituelle . . . . . | 341 |
| XVII <sup>e</sup> — L'amour de Dieu . . . . .                                           | 504 |

**Petits prônes***Vices et vertus*

|                                                            |     |
|------------------------------------------------------------|-----|
| L'homme vertueux . . . . .                                 | 145 |
| L'homme vicieux . . . . .                                  | 161 |
| La foi : Sa nature . . . . .                               | 177 |
| Son importance . . . . .                                   | 197 |
| L'esprit de foi . . . . .                                  | 209 |
| La foi sans les œuvres . . . . .                           | 357 |
| Ennemis de la foi . . . . .                                | 225 |
| L'ignorance religieuse . . . . .                           | 241 |
| Le doute et l'hérésie . . . . .                            | 257 |
| L'apostasie et l'athéisme . . . . .                        | 273 |
| Espérance : Sa nature . . . . .                            | 289 |
| Ses bienfaits . . . . .                                    | 305 |
| Confiance en Dieu . . . . .                                | 321 |
| Vices opposés à l'espérance : la présomption . . . . .     | 337 |
| Le désespoir . . . . .                                     | 353 |
| Charité : Sa nature . . . . .                              | 369 |
| Son excellence . . . . .                                   | 385 |
| L'esprit de charité . . . . .                              | 401 |
| Amour du prochain : Ses motifs . . . . .                   | 417 |
| Trois formes de cette charité envers le prochain . . . . . | 435 |
| Œuvres de miséricorde spirituelle . . . . .                | 449 |
| Œuvres de miséricorde corporelle . . . . .                 | 465 |
| Oubli de Dieu . . . . .                                    | 481 |
| Haine de Dieu et des choses de Dieu . . . . .              | 497 |
| Egoïsme . . . . .                                          | 513 |
| Haine et désirs de vengeance . . . . .                     | 529 |
| L'envie . . . . .                                          | 545 |
| La prudence : Nature et importance . . . . .               | 561 |
| Souveraine imprudence . . . . .                            | 577 |
| Franchise et simplicité . . . . .                          | 593 |
| Duplicité et fourberie . . . . .                           | 625 |
| Justice : Nature et excellence . . . . .                   | 641 |
| Vertu de religion, sa nature . . . . .                     | 657 |
| L'obéissance . . . . .                                     | 689 |
| La reconnaissance . . . . .                                | 705 |
| L'ingratitude . . . . .                                    | 753 |

**Péchés capitaux**

|                                  |     |
|----------------------------------|-----|
| L'orgueil . . . . .              | 69  |
| L'avarice . . . . .              | 116 |
| L'impureté . . . . .             | 132 |
| L'envie . . . . .                | 78  |
| La jalousie . . . . .            | 91  |
| La gourmandise . . . . .         | 148 |
| La colère . . . . .              | 276 |
| La paresse spirituelle . . . . . | 293 |

**Entretiens sur la perfection**

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| Savoir se servir des créatures pour s'élever à Dieu . . . . . | 282 |
| La crainte de Dieu . . . . .                                  | 507 |
| La communion fréquente, ses raisons . . . . .                 | 533 |
| La fuite des mauvaises compagnies . . . . .                   | 594 |
| Objections contre cette doctrine . . . . .                    | 458 |
| Les mauvaises lectures . . . . .                              | 740 |
| Leurs funestes conséquences . . . . .                         | 762 |

**Panégryriques**

|                                       |     |
|---------------------------------------|-----|
| Saint Pierre et saint Paul . . . . .  | 309 |
| Saint Roch . . . . .                  | 428 |
| Saint Cosme et saint Damien . . . . . | 520 |
| Saint Martin . . . . .                | 616 |

**Carême***Conférences opportunes*

|                                                    |    |
|----------------------------------------------------|----|
| La conversion . . . . .                            | 36 |
| Ses moyens : La réflexion . . . . .                | 41 |
| La bonne volonté . . . . .                         | 49 |
| La prière, sa nécessité . . . . .                  | 57 |
| L'action chrétienne . . . . .                      | 65 |
| La direction du prêtre . . . . .                   | 73 |
| Méditation de la Passion de Jésus-Christ . . . . . | 81 |
| La résurrection de Notre-Seigneur . . . . .        | 97 |

*Châtiments du péché (suite)*

|                         |     |
|-------------------------|-----|
| IX. La guerre . . . . . | 129 |
|-------------------------|-----|

**Première communion**

|                                           |     |
|-------------------------------------------|-----|
| Allocution avant la communion . . . . .   | 63  |
| Allocution après la communion . . . . .   | 109 |
| Sermon pour la messe . . . . .            | 120 |
| Rénovation des vœux du baptême . . . . .  | 122 |
| Consécration à la sainte Vierge . . . . . | 124 |

**Mois de Marie**

|                                                |     |
|------------------------------------------------|-----|
| Ouverture : Le sanctuaire de Lorette . . . . . | 127 |
| Sainte Marie priez pour nous . . . . .         | 138 |
| Mater Dei . . . . .                            | 151 |
| Mater Christi . . . . .                        | 152 |
| Virgo Virginum . . . . .                       | 168 |
| Mater gratiæ . . . . .                         | 169 |
| Mater purissima . . . . .                      | 183 |
| Mater amabilis . . . . .                       | 184 |
| Mater admirabilis . . . . .                    | 203 |
| Virgo prudentissima . . . . .                  | 205 |
| Virgo veneranda . . . . .                      | 215 |
| Virgo prædicanda . . . . .                     | 217 |
| Virgo potens . . . . .                         | 231 |
| Virgo clemens . . . . .                        | 233 |
| Virgo fidelis . . . . .                        | 247 |
| Speculum justitiæ . . . . .                    | 249 |

**Vie de la sainte Vierge***Instructions (suite)*

|                                             |     |
|---------------------------------------------|-----|
| XIII. Retour à Nazareth . . . . .           | 164 |
| XIV. Intérieur de Nazareth . . . . .        | 180 |
| XV. Jésus perdu et retrouvé . . . . .       | 200 |
| XVI. Mort de saint Joseph . . . . .         | 212 |
| XVII. Marie aux noces de Cana . . . . .     | 228 |
| XVIII. Ministère de contradiction . . . . . | 244 |

**Conférences aux jeunes personnes (suite)**

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| Ce que doit être la vie d'une jeune fille . . . . . | 17  |
| Vie de foi . . . . .                                | 31  |
| La foi est une lumière et une consolation . . . . . | 61  |
| Obstacles à la vie de foi . . . . .                 | 110 |
| Secours qui affermissent la foi . . . . .           | 139 |
| Vie d'union à Dieu . . . . .                        | 154 |
| Union à Dieu par la prière . . . . .                | 236 |
| Union à Dieu par la charité . . . . .               | 279 |
| Qualités de cet amour de Dieu . . . . .             | 295 |
| Vie de sacrifice . . . . .                          | 372 |
| Les joies du sacrifice . . . . .                    | 551 |
| Vie de piété . . . . .                              | 695 |
| La piété doit être catholique . . . . .             | 760 |



**Conférences aux jeunes gens**

|                                                                            |     |
|----------------------------------------------------------------------------|-----|
| L'adolescence . . . . .                                                    | 721 |
| Avantages et inconvénients de la jeunesse pour le service de Dieu. . . . . | 742 |

**Réunions de mères chrétiennes**

|                                                            |     |
|------------------------------------------------------------|-----|
| Sainte Anne, modèle des mères chrétiennes . . . . .        | 359 |
| Quelle doit être leur dévotion à la sainte Vierge. . . . . | 687 |

**Adoration perpétuelle**

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| L'Eglise et la condition des ouvriers . . . . . | 328 |
| L'adoration dans un couvent . . . . .           | 712 |

**Sermons de circonstance**

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| Œuvre de la propagation de la foi . . . . .              | 9   |
| Sublimité de la doctrine de Jésus-Christ . . . . .       | 264 |
| Pour une première messe . . . . .                        | 267 |
| Installation d'un curé . . . . .                         | 455 |
| Légitimité des droits casuels . . . . .                  | 548 |
| Laïcisation du dimanche . . . . .                        | 622 |
| Presse et conscience . . . . .                           | 662 |
| L'ignorance religieuse et la mauvaise éducation. . . . . | 664 |
| Bénédiction de cloches . . . . .                         | 764 |

**Allocutions**

|                                                           |          |
|-----------------------------------------------------------|----------|
| Pour un mariage. . . . .                                  | 40, 647  |
| Distribution des prix dans une école libre . . . . .      | 405, 479 |
| A l'occasion d'un vol sacrilège dans une église . . . . . | 362      |
| Reddition d'une image de la sainte Vierge . . . . .       | 413      |

**Instructions d'actualité sur l'Eglise**

|                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------|-----|
| L'Eglise et la société civile . . . . .                   | 660 |
| L'Eglise et les principes de la société moderne . . . . . | 692 |
| L'avenir de l'Eglise. . . . .                             | 709 |
| Nature du triomphe de l'Eglise. . . . .                   | 723 |

**Conférences opportunes (suite)**

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| Pourquoi les impies veulent-ils se passer de Dieu . . . . .   | 21  |
| La pensée de Dieu tourmente les impies . . . . .              | 53  |
| Nature de Dieu au regard de la tradition chrétienne . . . . . | 173 |
| Au regard de la science et de la raison . . . . .             | 492 |
| Tableau d'une société sans Dieu . . . . .                     | 635 |
| Objection contre la nature de Dieu . . . . .                  | 716 |
| La libre pensée, sa nature . . . . .                          | 389 |
| La libre-pensée est une religion à l'envers . . . . .         | 391 |
| L'hypnotisme . . . . .                                        | 744 |

**Lectures pour la prière du soir**

|                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------|-----|
| La vigilance chrétienne. . . . .                               | 147 |
| Le chrétien est un ouvrier dans la vigne du Seigneur . . . . . | 163 |
| Pourquoi ne devenons-nous pas des saints . . . . .             | 178 |
| Eviter le découragement . . . . .                              | 198 |
| Culture de la vertu . . . . .                                  | 211 |
| La charité, première de toutes les vertus . . . . .            | 227 |
| Avons-nous la charité . . . . .                                | 243 |
| Premier caractère de la charité, la patience . . . . .         | 259 |
| Le second c'est la bonté . . . . .                             | 275 |
| Vices opposés à la charité, l'envie . . . . .                  | 291 |
| L'orgueil . . . . .                                            | 307 |
| L'égoïsme . . . . .                                            | 323 |
| La charité mise en pratique . . . . .                          | 340 |

|                                                              |     |
|--------------------------------------------------------------|-----|
| La prière, sa nécessité . . . . .                            | 356 |
| Les saints nous donnent l'exemple de la prière . . . . .     | 371 |
| Pratique de la prière . . . . .                              | 387 |
| Confiance dans la prière . . . . .                           | 403 |
| Persévérance dans la prière . . . . .                        | 419 |
| Quand faut-il prier . . . . .                                | 438 |
| La pureté d'intention . . . . .                              | 451 |
| Efficacité de la prière. . . . .                             | 467 |
| La défiance de soi-même . . . . .                            | 483 |
| La simplicité. . . . .                                       | 499 |
| Le détachement des créatures. . . . .                        | 515 |
| La mortification . . . . .                                   | 532 |
| Du silence et du recueillement . . . . .                     | 547 |
| Pratique des petites vertus. . . . .                         | 563 |
| Savoir être content de son sort . . . . .                    | 628 |
| Obligation pour tous de travailler à la perfection . . . . . | 630 |
| Il faut y travailler sans cesse. . . . .                     | 644 |
| Vie de sainte Elisabeth de Hongrie . . . . .                 | 645 |
| Moyens d'acquérir la perfection . . . . .                    | 691 |
| Obstacles à la perfection, le respect humain. . . . .        | 708 |
| La tiédeur est à redouter . . . . .                          | 756 |

**Catéchisme de première communion**

|                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------|-----|
| Avant-propos et préliminaires. . . . .                          | 126 |
| Des vertus théologales . . . . .                                | 142 |
| La foi, sa nature . . . . .                                     | 156 |
| La foi, son objet . . . . .                                     | 170 |
| Signes de la révélation, les miracles, les prophéties . . . . . | 190 |
| Motif de la foi . . . . .                                       | 206 |
| L'Ecriture-Sainte. . . . .                                      | 207 |
| La Tradition . . . . .                                          | 208 |
| Organe de la foi . . . . .                                      | 218 |
| Nécessité de la foi . . . . .                                   | 219 |
| Péchés contre la foi, ce que Dieu commande . . . . .            | 239 |
| Péchés contre la foi, ce que Dieu défend . . . . .              | 254 |
| Rationalité de la foi . . . . .                                 | 270 |
| Avantages de la foi. . . . .                                    | 284 |
| L'espérance, sa nature . . . . .                                | 298 |
| Sa nécessité . . . . .                                          | 313 |
| Péchés opposés à l'espérance . . . . .                          | 314 |
| Effets de l'espérance . . . . .                                 | 331 |
| La charité . . . . .                                            | 332 |
| Charité envers Dieu, sa nature . . . . .                        | 347 |
| Ses conditions et ses divers degrés . . . . .                   | 348 |
| Ses obligations. . . . .                                        | 363 |
| Charité envers nous-mêmes, sa nécessité . . . . .               | 375 |
| Charité envers le prochain . . . . .                            | 396 |
| Ses qualités . . . . .                                          | 414 |
| Ses obligations, l'aumône. . . . .                              | 440 |
| Le pardon des injures . . . . .                                 | 442 |
| Symbole des apôtres, sa nature . . . . .                        | 460 |
| Diverses espèces de symbole . . . . .                           | 475 |
| Dieu, son existence. . . . .                                    | 487 |
| Dieu, sa nature . . . . .                                       | 510 |
| Dieu, son unité. . . . .                                        | 522 |
| Trinité de personnes . . . . .                                  | 523 |
| Origine des trois personnes divines . . . . .                   | 539 |
| Révélation de ce mystère . . . . .                              | 554 |
| Devoirs envers la sainte Trinité. . . . .                       | 556 |
| Perfections de Dieu, la spiritualité . . . . .                  | 570 |
| Eternité de Dieu . . . . .                                      | 571 |
| Son immensité. . . . .                                          | 572 |
| Son immutabilité. . . . .                                       | 585 |
| Sa toute Puissance. . . . .                                     | 586 |
| Sa science . . . . .                                            | 587 |
| Sa sainteté. . . . .                                            | 606 |
| Sa justice et sa bonté. . . . .                                 | 607 |

|                                             |     |                                                             |     |
|---------------------------------------------|-----|-------------------------------------------------------------|-----|
| Sa Providence . . . . .                     | 631 | XXVI. Dernière mission et mort d'Elie . . . . .             | 462 |
| La création en général . . . . .            | 648 | XXVII. Miracles du prophète Elisée . . . . .                | 476 |
| Plan de la création . . . . .               | 650 | XXVIII. Les deux Joram . . . . .                            | 525 |
| But de la création . . . . .                | 651 | — Mort de Joram, d'Ochosias et de Jézabel . . . . .         | 528 |
| Création des anges . . . . .                | 666 | XXIX. Jéhu et Athalie . . . . .                             | 541 |
| Leur nombre et leur état primitif . . . . . | 667 | XXX. Joas et ses successeurs . . . . .                      | 557 |
| Epreuve des anges . . . . .                 | 668 | XXXI. Jonas à Ninive . . . . .                              | 573 |
| Des mauvais anges, leurs noms . . . . .     | 698 | XXXII. Prophéties d'Osée et d'Amos contre Samarie . . . . . | 589 |
| Leur ruse et leur puissance . . . . .       | 699 | XXXIII. Intervention de l'Assyrie . . . . .                 | 653 |
| Moyens de vaincre le démon . . . . .        | 700 | — La Vierge d'Isaïe . . . . .                               | 655 |
| Des bons anges, leurs noms . . . . .        | 718 | XXXIV. Prise de Samarie . . . . .                           | 669 |
| Leur occupation . . . . .                   | 719 | XXXV. Restauration par Ezéchias . . . . .                   | 701 |
| Des anges gardiens . . . . .                | 748 |                                                             |     |
| Nos devoirs envers eux . . . . .            | 751 |                                                             |     |

### Catéchisme de persévérance

|                                               |     |                                                      |     |
|-----------------------------------------------|-----|------------------------------------------------------|-----|
| XVIII. Génie de Salomon . . . . .             | 286 | XI. Critique d'un premier discours . . . . .         | 380 |
| — La reine de Saba . . . . .                  | 287 | XII. Conseils sur l'art d'écrire . . . . .           | 398 |
| — Chute de Salomon . . . . .                  | 288 | XIII. L'esprit laïque dans le jeune clergé . . . . . | 433 |
| XIX. La franc-maçonnerie . . . . .            | 301 | XIV. Conseils sur la manière de travailler . . . . . | 452 |
| XX. Livres de Salomon . . . . .               | 317 | XV. Soins à donner à la jeunesse . . . . .           | 472 |
| XXI. Schisme des dix tribus . . . . .         | 333 |                                                      |     |
| XXII. Maison de Jéroboam . . . . .            | 349 |                                                      |     |
| XXIII. Asa et Josaphat . . . . .              | 365 |                                                      |     |
| XXIV. Mission d'Elie auprès d'Achab . . . . . | 376 |                                                      |     |
| XXV. Troisième mission d'Elie . . . . .       | 445 |                                                      |     |

### Lettres à un jeune vicaire (suite)

### Varia

|                                                                              |     |
|------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Actes de consécration au Sacré-Cœur . . . . .                                | 272 |
| Rectification au sujet du lieu de la naissance de la sainte Vierge . . . . . | 304 |
| Vin de messe . . . . .                                                       | 382 |















DATE DUE

Temporarily circulated from  
Pacific School of Religion

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.



v.13  
1891  
suppl.

CBPaG

v.13  
1891  
suppl.

41208

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY  
BERKELEY, CA 94709



